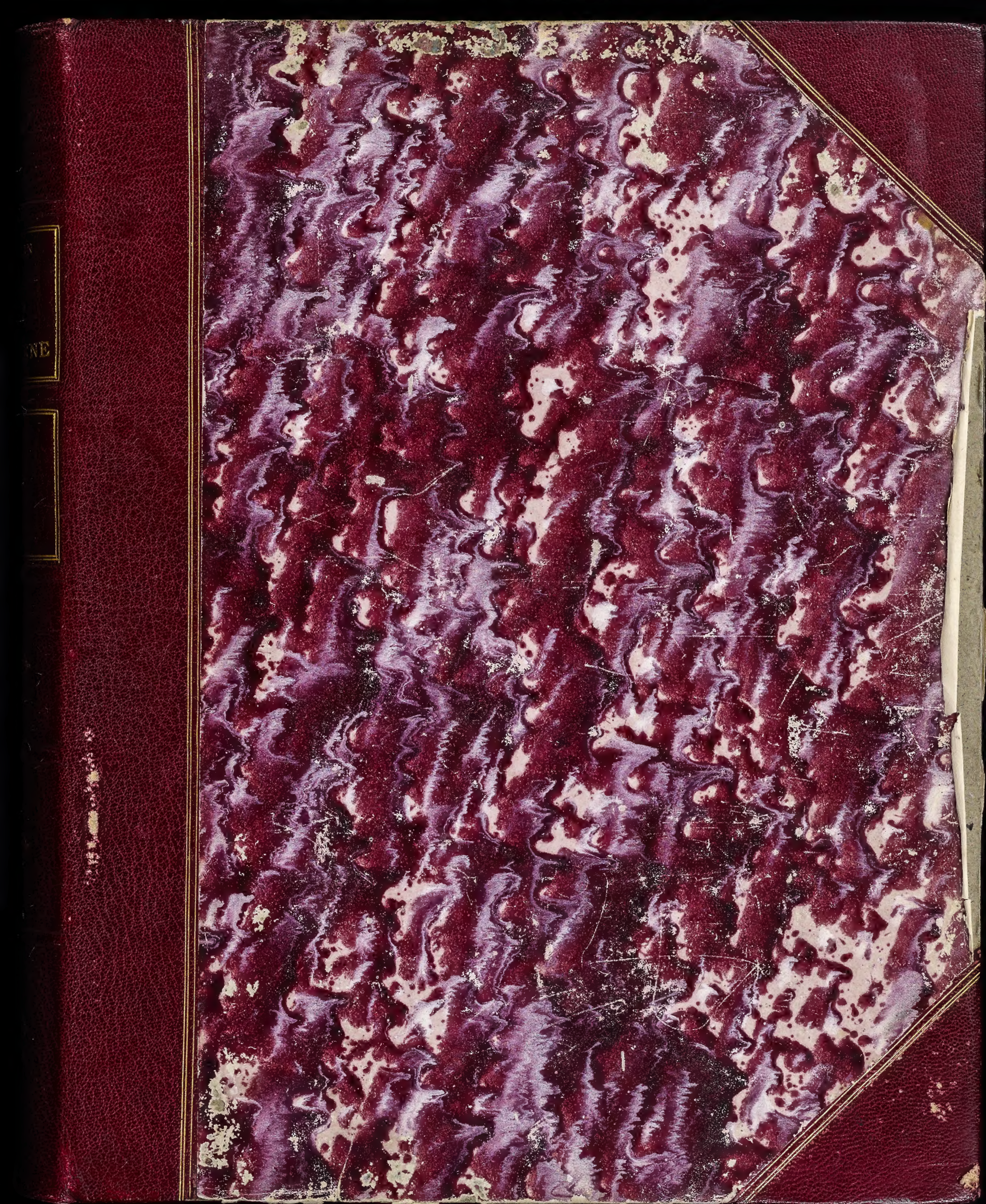
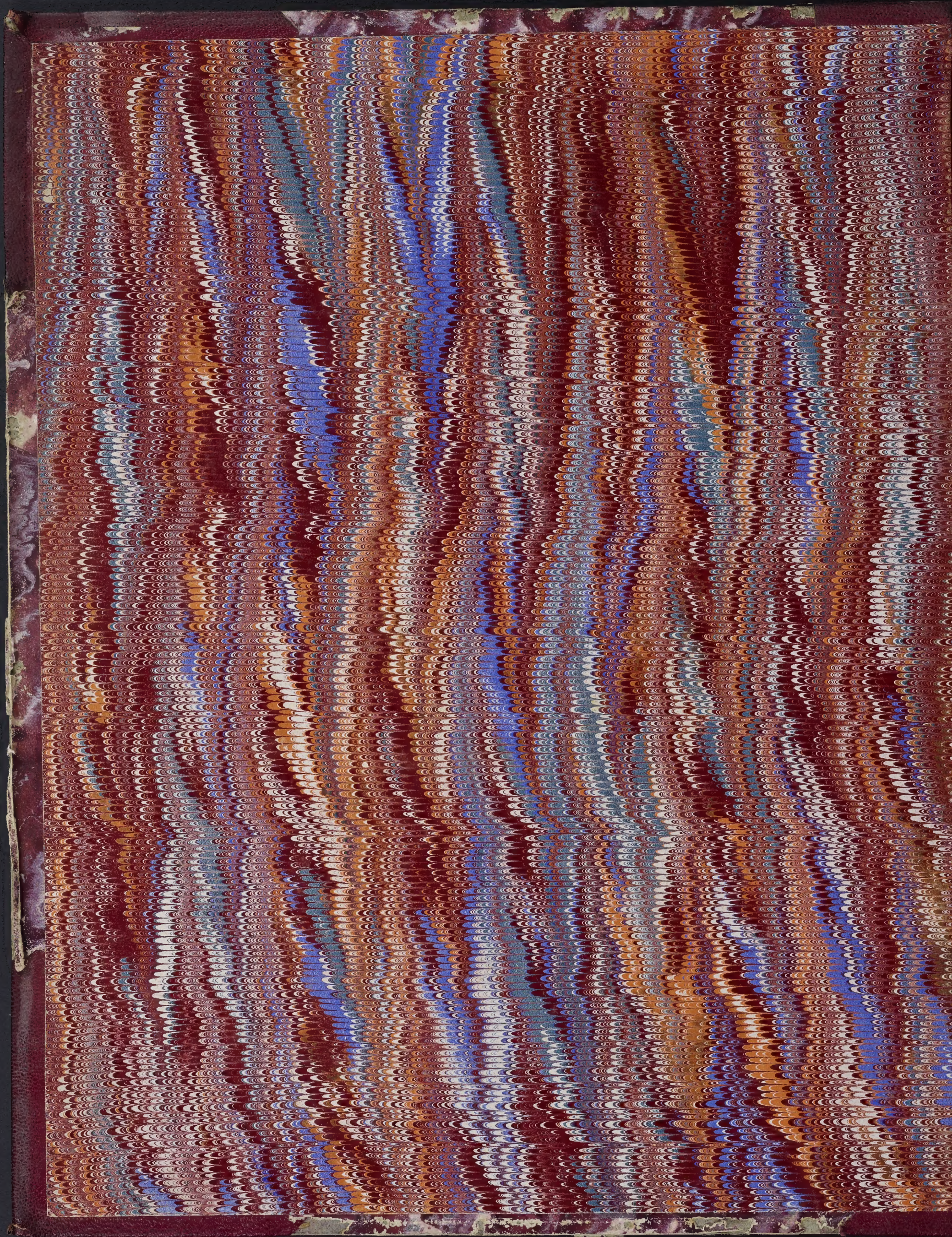
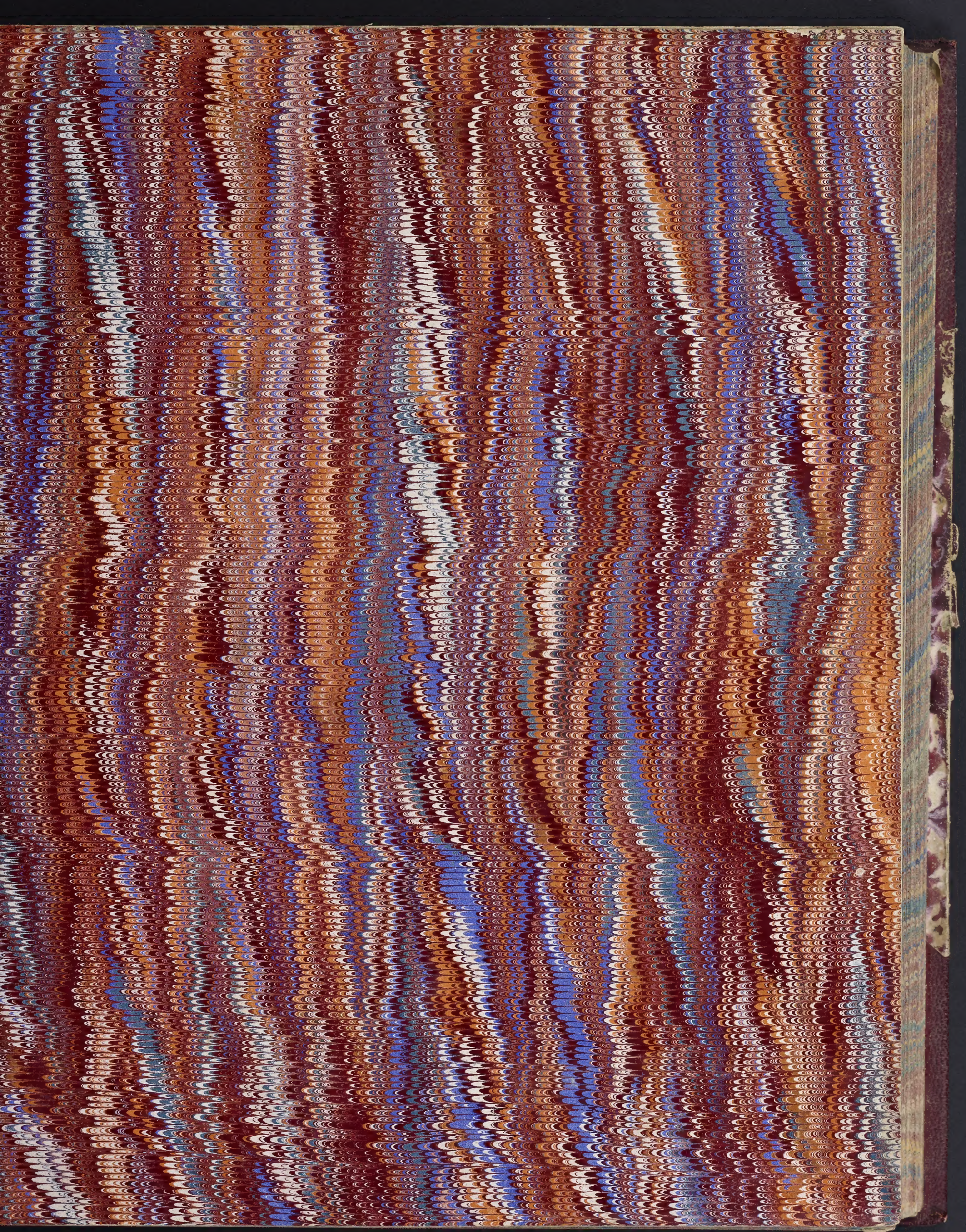
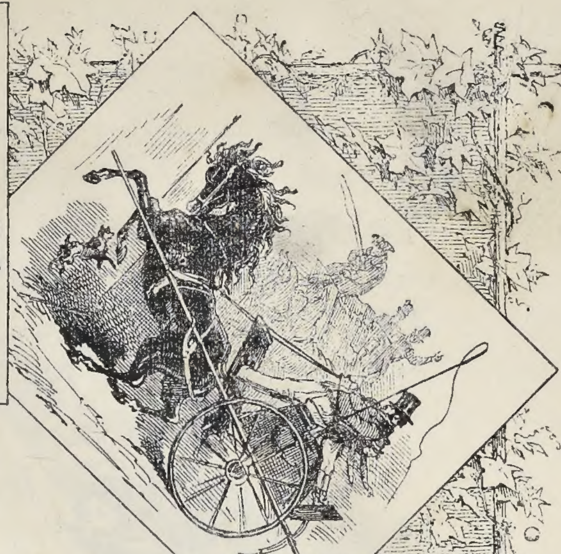












LA VIE PARISIENNE

PAR

MARCELIN




MŒURS ÉLÉGANTES
CHOSES DU JOUR – FANTAISIES – VOYAGES
THÉÂTRES – MUSIQUE
MODES

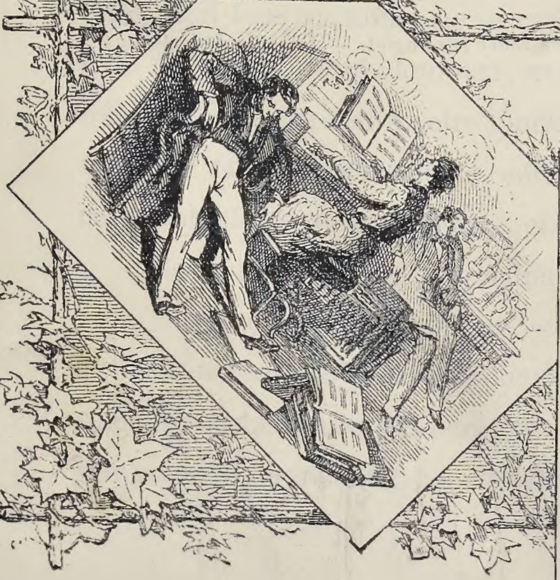


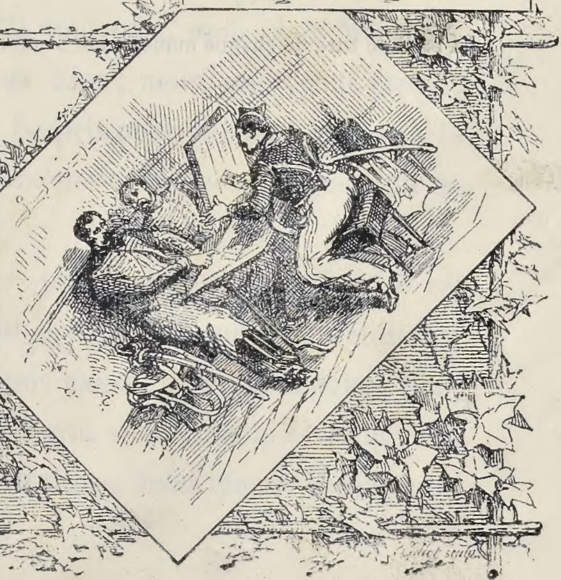



2ME ANNÉE – 1864

BUREAUX : PLACE DE LA BOURSE, 9

TOUS LES SAMEDIS UN NUMÉRO DE 16 PAGES
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 7 fr.





AVIS IMPORTANT POUR LA RELIURE

La page de titre de chaque numéro doit s'enlever à la reliure : la dernière page de chaque livraison sera reliée sur onglet. — La table sera placée à la fin du volume.



... Je me souviens que j'écrivais à Marcelin il y a quelques mois : Jamais on n'a osé plus singulière entreprise, faire un journal sans journalistes, un journal où l'on ose tout dire à la seule condition d'être bien élevé, et cela sans parti pris, sans esprit de coterie, avec la liberté, l'aisance et l'imprévu de gens du monde, étrangers au métier de critique. Faire un journal qui soit en quelque sorte un salon de gens pas bêtes, où chacun apporte sa nouvelle et dit son impression sans songer à ceux qui l'écoutent, et sans se douter qu'il sera imprimé ; où l'on est tour à tour comique jusqu'à la bouffonnerie et touchant jusqu'aux larmes ; où l'on se moque des autres volontiers et de soi-même, si besoin est ; où à côté d'études morales, vraiment profondes, on trouve une causerie de chiffons, une fantaisie folle ou un jugement si particulier et pourtant si juste, si osé et en même temps si vrai, que l'on se dit : Mais où sommes-nous, qui a écrit cela, est-ce sérieux, est-ce bouffon ? Quels sont tous ces noms qui se cachent sous toutes les lettres de l'alphabet ? A tout cela, mon cher Marcelin, vous répondez comme toujours, avec votre petit sourire : cherchez. Je le veux bien ; mais quel peut être le public qui correspond à votre journal? Quels peuvent être les lecteurs dont l'esprit peut saisir et goûter à la fois cette fantaisie charmante, cette bouffonnerie, cette franche gaieté et en même temps ces critiques qui ne ressemblent à aucunes critiques, et ces études de mœurs en acier trempé ?

C'est une chose fort particulière à constater : c'est un public de femmes — pas les premières venues, il est vrai, — qui a fait à la *Vie parisienne* le succès auquel je ne croyais pas. Ce sont les femmes qui, les premières, ont vu que ce n'était pas là un journal ou une revue, mais une conversation, une causerie hebdomadaire, fine, railleuse ou touchante, sérieuse ou comique, traitant de tout, touchant à tout, disant avec franchise et abandon l'impression du moment, ne cherchant point à écrire des articles et à faire de la prose, mais tenant à conserver

cette vie, ce charme, ce laisser-aller qu'on a le soir au coin du feu, quand le thé fume dans la tasse et qu'on a envie de bavarder.

Pour beaucoup de gens, la *Vie parisienne* est quelque chose d'incompréhensible, et je ne connais pas d'ouvrage sur lequel j'aie entendu émettre les opinions les plus opposées.

— Lisez-vous ce petit journal? m'a-t-on dit souvent.

— Oui, quelquefois.

— Qu'est-ce que vous en pensez?

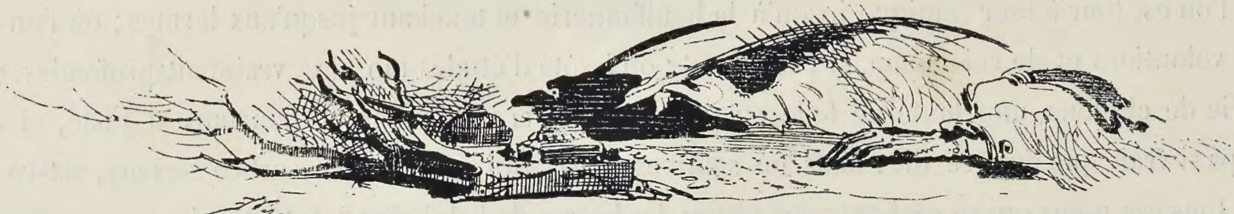
— C'est gentil, mais d'une légèreté déplorable. Jamais rien de sérieux.

— Comment! ajoutait une dame, mais c'est adorable, nous y avons pleuré l'autre soir en lisant je ne sais plus quoi.

— J'avoue, disait une troisième personne, que je n'y ai jamais rien découvert de bien sentimental, mais pour être léger, à coup sûr, ce petit journal ne l'est pas. Je n'en connais pas qui mette plus volontiers les pieds dans le plat. Il est parfois d'une violence extrême.

Tirez-vous de là. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces trois opinions étaient parfaitement justes. Le journal de l'ami Marcelin est indéfinissable : violent ou indulgent, indifférent ou passionné, moqueur ou ému, il ose toujours dire naïvement ce qu'il éprouve, et quand il n'éprouve rien, il ose encore se taire. Trouvez-en beaucoup de pareils!

Z.





LE JOUR DE L'AN A PARIS



EN CROQUANT DES BONBONS

§ I. — PARTIE HISTORIQUE. — IGNORANCE DE L'AUTEUR. — LES COUVENTS-LABORATOIRES. — M. DE FÉNÉLON.

L'inventeur des bonbons? — Je ne le connais pas, je l'avoue en rougissant. Ce matin, je suis sorti pour aller me renseigner auprès d'Edouard Fournier, qui sait tout, et le hasard a voulu qu'Edouard Fournier ne se trouvait pas dans son cabinet. Je laisserai donc en blanc le nom de cet inventeur, — qui doit être une femme, ou je serais bien trompé. Il est de ces créations, en effet, qui ne peuvent émaner que d'un cerveau ou d'un palais féminin. Telles sont les confitures, les mitaines et les bonbons.

L'opinion unanime est que les ordres réligieux ont énormément contribué à l'essor de la confiserie. Les premiers citrons confits sont liés à la mémoire des nonnes. Plus tard, un prélat très *autorisé* (un mot à la mode), Fénelon lui-même, s'est étendu avec une complaisance marqué sur cette branche importante de la friandise, dans son chapitre des *Iles Fortunées*, où il représente des ruisseaux de liqueurs coulant à travers des vallons de frangipane.

Date précieuse, presque solenelle !

§ II. — L'ANCIEN BONBON. — LA RUE DES LOMBARDS. — UN SONGE. — LE BONBON DE CIRCONSTANCE. — LE BONBON AUX GRANDS HOMMES.

On avait oublié l'article *Paris* dans l'*Encyclopédie*. Dans une étude sur les bonbons, je mets au défi d'oublier la rue des Lombards. « Il n'est pas un enfant, dit Grimod de la Reynière, qui ne suce ses lèvres au seul nom de cette rue fameuse, le chef-lieu sucré de l'univers! » La rue des Lombards doit être regardée comme le berceau de la confiserie; bien qu'elle ait considérablement perdu aujourd'hui de son prestige et de son action, elle est encore toute pleine du souvenir du *Fidèle Berger*, — comme la Martinique est pleine du grand nom de Mme Amphoux. La fondation du *Fidèle Berger* remonte au commencement du XVIIIe siècle; des maisons rivales se groupèrent successsivement autour d'elle : le *Grand Monarque*, les *Vieux amis*, la *Renommée de France*, la *Pomme d'Or*. Tous les seigneurs de la cour de Louis XV, le maréchal de Richelieu en tête, avaient dans leur poche une *boîte* à pralines, — qui était le pendant de la classique tabatière.

Une des belles périodes de la confiserie, ce fut la Restauration. Les étalages de la rue des Lombards luttèrent alors de décorations pompeuses et compliquées. On y vit figurer en sucre, la prise de Grenade et le siége de Gibraltar. M. Duval exposa l'intéressant tableau de la fête de l'agriculture à Pékin, — où l'empereur de la Chine était représenté en pâte glacée, ouvrant lui-même un sillon au milieu de toute sa cour.

Le hasard a fait tomber sous ma main un petit volume de cette époque, intitulé : le *Tableau du premier jour de l'an où Je vous la souhaite bonne et heureuse*, ouvrage assez rare, publié « à l'I e des bonbons, chez Friandet, marchand de caramels. » J'y trouve des détails assez curieux sur les bonbons du temps et sur les noms prétentieux et significatifs dont on les affublait. L'auteur anonyme raconte un songe qu'il a fait la nuit de Saint-Sylvestre, et dans lequel il a vu se dresser devant lui le *premi r de l'an* sous les traits d'un homme en sucre.

Un grand et vieux fantôme d'un air assez niais, dit-il, m'apparut, monté sur un char brillant de caramels, attelé de quatre chevaux en stuc, dont les rênes et les mors étaient de miel de Narbonne durci. Sa barbe, longue et blanche comme des dragées de baptême, annonçait son grand âge; sa tête était ceinte d'une couronne le diablotins; il avait des cornets de bonbons aux oreilles! le sceptre qu'il tenait dans la main était de chocolat à la vanille.....

« Un temple, érigé sur de légers bâtons de sucre d'orge, se voyait en perspective dans ce songe; le sable semé devant le péristyle, ainsi que le terrain même, étaient d'une belle cassonnade blanche; et les liqueurs que faisaient jaillir deux fontaines en marmelade d'abricots, étaient du sirop de punch et d'ananas. Deux cornes d'abondance soutenues par deux génies ailés, répandaient avec profusion des bonbons *à la Marie Thérèse*, des pistaches *à la duchesse d'Angoulême*, des sucres de pomme *à l'Héroïne de Bordeaux*, des adoucissants *à la Louis XVIII*, des cornets ambrés *à la Paix*, du sucre d'olive *à la Pie voleuse*, des croquignoles *au Retour des lis*, des fondants *à la Jocrisse-chef de brigands*, des vaisseaux de gelée de prune *à la Jean Bart*, de la pâte de gimauve *à la Russe*, des pêches glacées *à l'ours Martin* et *au cerf Coco*, des pillules pectorales *à la ci-devant Jeune Homme*, etc., etc. »

Que dites-vous du vaisseau *en gelée de prune*? — Horrible, n'est-ce pas?

C'était le temps du bonbon politique; on y a heureusement renoncé. C'était aussi le temps du bonbon aux *grands-hommes*. Les *temples* appelaient les statues. Le même auteur dit : « Là, Voltaire, tout piquant qu'il était, pendant le cours de sa vie, est en sucre de première qualité; Fréron, son antagoniste, figure à côté de lui en biscuit de Savoie. Sur un piédestal de pralines, Turenne t ent dans sa main une épée de pain d'épice et meurt frappé d'un boulet de sucre candi; le grand Henri fait son entrée solennelle dans la capitale; et tous les petits personnages de cette scène, les yeux et les mains tendus vers le plus aimable des souverains, *d'une pâte excellente.* » Le mot y est!

§ III. — LES DEVISES. — LE BONBON NAÏF. — LE BONBON COMIQUE. — LE BONBON DU PAUVRE. — LE BONBON MYSTIFICATEUR.

Et les devises de cette époque! Comme elles étaient bien en harmonie avec la confiserie! Quels tours précieux! Quel pillage dans les champs mythologiques! Mon Hébé! ma Flore! ma Chloris! Des conseils pour toujours aimer! des recettes infaillibles contre l'inconstance! Quelquefois aussi l'épigramme, oui, vraiment, l'épigramme, mais dirigée contre les époux seulement, — car les amants sont sacrés devant la devise!

Une femme jeune et jolie
Baillait près d'un mari laid, cacochyme et vieux.
« — Je suis pour vous, madame, un objet ennuyeux!
« — Non pas; mais, en vertu du saint nœud qui nous lie,
Nous ne faisons qu'un tous les deux,
Et quand on est seul on s'ennuie. »

Je sais pertinemment qu'il existe une conspiration contre la devise; des confiseurs égarés par de fausses idées de distinction, voudraient l'anéantir. Ils ont déjà essayé de le remplacer par des portraits photographiés, — vous savez, ces petits barbouillages au noir de fumée, qui vous font des mains en gantelets de salle d'armes et des pieds longs d'ici à Pontoise. Que ces négociants y prennent garde! ils se briseront dans cette lutte. La devise est éternelle; demandez plutôt aux amoureux.

Dans la classe des anciens bonbons, il convient de ranger les bonbons naïfs, qui amènent naturellement le sous-genre des bonbons comiques. Au premier rang brille le hanneton en chocolat, — une idée de génie, et dont l'inventeur est resté inconnu! Le cigare en chocolat, avec un papier de feu à l'une de ses extrémités, n'est pas non plus sans mérite. Le rouleau de piè es d'or a bien son charme, Viennent ensuite les imitations de légumes et de fleurs, l'asperge à la tête verdâtre, le radi teinté de rose, la cerise reluisante. Ici, nous arrivons insensiblement au bonbon du pauvre, à la pipe en sucre rouge, qui coûte un sou comme la pipe en terre blanche, — bonbon touchant, qui évoque l'image des petits enfants des faubourgs, aux regards avides, aux mains tendues, aux cheveux brouillés, chérubins du ruisseau!

Derrière le bonbon comique, je n'aperçois plus que le bonbon mystificateur; mais cette espèce doit avoir disparu. Imaginez des dragées au chicotin, des diablotins au jalap, des pralines de manne, des fruits confits pleins de filasse, des sacs remplis de souris, et autres gentillesses tout au plus dignes d'un Roquelaure de sous-préfecture. Je le répète, le bonbon mystificateur est mort.

§ IV. — LE NOUVEAU BONBON. — SYMPHONIE DE LA DÉGUSTATION.

Gloire au bonbon moderne! il est fin, élégant, net, un peu fier, mais il n'y a pas de mal à cela, — point trop monté en couleurs, moins brun que blond, la couleur féminine, la nuance fugitive; violet paille, rose-thé, bleuâtre. *Il se tient*, comme on dit, en un certain style artistique. Le bonbon moderne veut être toujours prêt à paraître sur les plus belles lèvres du monde; il ne redoute pas l'improviste, il va même devant, dignement, tiré à quatre essences, manquant peut-être un peu d'abandon, — bonbon gentleman plutôt que bonbon gentilhomme, — mais délicieux au fond, et suave, et onctueux, et béchique, et supérieur,

Le bonbon moderne sait qu'il est *travaillé* par des artistes réfléchis, tourmentés de l'amour du beau, du vrai et du bien, par des Boissier, des Siraudin (Reinhard), des Marquis. Il n'admet dans sa composition

que des sucres extraordinaires, — les Johannisberg des cannes, — que des parfums d'une foudroyante virginité. Aussi, que de sensations diverses, complexes, dans les bonbons d'aujourd'hui! Vous placez une petite boule verte entre les dents, en vous attendant à quelque résistance; ô miracle! vous avez aussitôt la bouche inondée par une marée de délices. Au contraire, une amande s'offre à vos regards, mollement entr'ouverte; vous croyez qu'il n'y a qu'à la poser sur votre langue pour la sentir s'évanouir en une pamoison vanillée ou orangée; erreur! elle appelle la lutte, elle veut être broyée, concassée! Ravissante déception! Agacements de l'imprévu! Tout est surprise dans le bonbon d'aujourd'hui, féerie, métamorphose! Quel musicien, ivre d'angélique, écrira la symphonie de la dégustation? Mais où m'entraîne mon délire à la fleur d'orange? Un compositeur, si sublime qu'il soit, ne pourra jamais donner aux notes le goût du citron, de la fraise ou de la framboise! Quel dommage! il est donc des rêves qu'on ne saurait à aucun prix réaliser!

§ V. — LES VICTIMES DU BONBON. — VERT-VERT. — SOLUTION.

Les bonbons ont eu leurs victimes. Une des plus fameuses est cet aimable perroquet de Nevers dont Gresset a raconté la pieuse éducation chez les Visitandines et la grivoise conduite dans le coche d'eau, ce Vert-Vert qui, repentant et rentré en grâce, mourut d'une indigestion exquise.

Rien n'annonçait de prochaines douleurs,
Mais de nos sœurs ô largesse indiscrète!
Du sein des mots d'une longue diète
Passant trop tôt dans des flots de douceurs,
Bourré de sucre et brûlé de liqueurs,
Vert-Vert, tombant sur un tas de dragées,
En noirs cyprès vit ses roses changées.
En vain les sœurs tachaient de retenir
Son âme errante et son dernier soupir;
Ce doux excès hâtant sa destinée,
Du tendre amour victime fortunée,
Il expira dans le sein du plaisir.

Puisque la nature a assigné un terme à notre existence, pourquoi ne souhaiterais-je pas un trépas semblable à mes lecteurs et à mes lectrices?

Qui sait si ce n'est pas le bonheur : mourir *en croquant des bonbons?...*

CHARLES MONSELET.

EN FAMILLE

II.

Il est sept heures à peine. Un pâle rayon de lumière blafarde pénètre à travers les doubles rideaux et déjà l'on gratte à la porte. J'entends dans la pièce voisine les rires étouffés et la voix argentine de mon bébé qui frémit d'impatience et demande à entrer.

— Mais, petit père, s'écrie-t-il, c'est bébé, c'est le petit l'ami qui vient pour la bonne année.

— Entre, mon bon chéri, viens vite nous embrasser.

La porte s'ouvre, et mon petit homme, les bras en l'air et l'œil brillant se précipite vers le lit. Son bonnet de nuit qui emprisonne sa tête blonde laisse échapper de longues boucles qui lui tombent sur le front. Sa grande chemise flottante qui embarrasse ses petits pieds augmente son impatience et le fait trébucher à chaque pas.

Enfin il a traversé la chambre et tendant ses deux mains vers les miennes : Bébé te souhaite une bonne année, me dit-il d'une voix émue.

— Pauvre amour qui a les pieds nus! Viens, mon chéri, viens te réchauffer dans la chaude couverture, viens te cacher dans l'édredon.

— Je l'attire à moi, mais au mouvement que je fais, ma femme qui sommeille se réveille en sursaut.

— Qui va là? s'écrie-t-elle en cherchant la sonnette, au voleur!

— Mais c'est nous, chère amie.

— Qui. vous?... ah! Dieu que vous m'avez fait peur! je rêvais qu'il y avait le feu, et ces voix au milieu de l'incendie... Vous êtes d'une imprudence avec vos cris!

— Nos cris! mais tu oublies donc, petite mère, que c'est aujourd'hui le jour de l'an, le jour des souhaits et des baisers, — bébé attend ton réveil, et moi aussi.

Cependant, j'enveloppe mon petit homme dans le moelleux couvre-pieds, je le blottis dans l'édredon, et je réchauffe dans mes mains ses pieds glacés.

— Mais, petite mère, c'est aujourd'hui la bonne année, s'écrie-t-il, et de ses bras il rapproche nos deux têtes, avance la sienne et de ses lèvres fraîches il embrasse à l'aventure. Je sens sa menotte potelée qui se promène dans mon cou, ses petits doigts s'empêtrent dans ma barbe.

Ma moustache lui pique le bout du nez et il éclate de rire en jetant sa tête en arrière.

Sa mère qui est remise de sa frayeur l'attire dans ses bras et agite la sonnette L'année commence bien, chers amis, dit-elle, mais il nous faudrait un brin de jour.

— Dis, maman, les enfants méchants n'ont pas de joujoux au jour de l'an? Et le sournois lorgne, disant cela, une montagne de paquets et de cartons qui se dresse dans un coin et qu'on aperçoit malgré l'obscurité.

Bientôt les rideaux s'écartent, les volets s'ouvrent, le jour arrive à flots, le feu pétille gaiement dans l'âtre, et l'on dépose sur le lit deux gros paquets soigneusement entortillés. L'un est pour ma femme et l'autre est pour mon gros chéri.

Qu'est-ce? que sera-ce? J'ai accumulé les nœuds, triplé les enveloppes et je suis avec délice leurs doigts impatients perdus dans la ficelle.

Ma femme s'impatiente, sourit, se fâche, m'embrasse, et demande des ciseaux.

Bébé de son côté tire de toutes ses forces en se mordant les lèvres et finit par réclamer mon aide. Son regard voudrait percer l'enveloppe. Tous les signes du désir et de l'attrait sont peints sur son visage. Sa main, perdue dans l'édredon fait grincer la soie sous ses mouvements convulsifs, et ses lèvres s'agitent avec bruit comme à l'approche d'un fruit savoureux.

Enfin le dernier papier vole. — Le couvercle saute et la joie éclate.

— Ma palatine!

— Ma ménagerie.

— Pareille à mon manchon, — cher petit mari!

— Avec un berger à roulettes, — bon petit papa que j'aime!

On me saute au cou, quatre bras à la fois m'enlacent et me pressent. L'émotion me gagne, une larme me vient au yeux, il en vient deux à ceux de ma femme, et bébé qui perd la tête laisse échapper un sanglot en m'embrassant la main.

C'est absurde, allez-vous dire.

Absurde, je n'en sais rien; mais délicieux, j'en réponds.

La douleur après tout ne nous arrache-t-elle pas assez de pleurs pour qu'on pardonne à la joie la larme solitaire que par hasard elle fait répandre?

La vie n'est pas si douce qu'on si aventure seul; et quand le cœur est vide le chemin paraît long.

Il est si bon de se sentir aimé, d'entendre à côté de soi le pas régulier de ses compagnons de route, et se dire : Ils sont là, nos trois cœurs battent à l'unisson; et, une fois par an, lorsque la grande horloge sonne le 1er janvier de s'asseoir ensemble au bord de la



Aux inférieurs.



A ses amis.



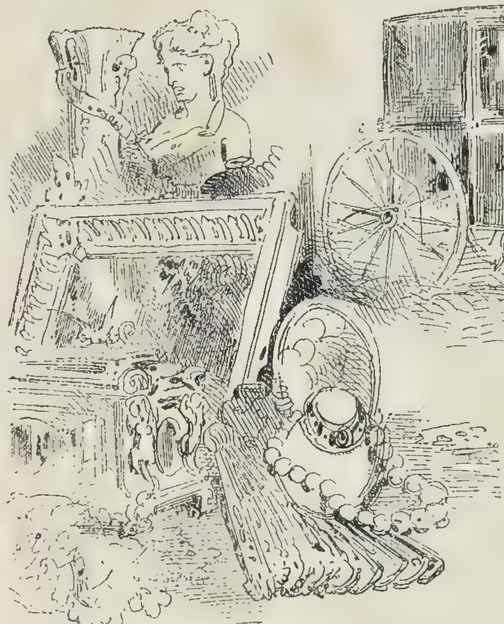
A sa tante.



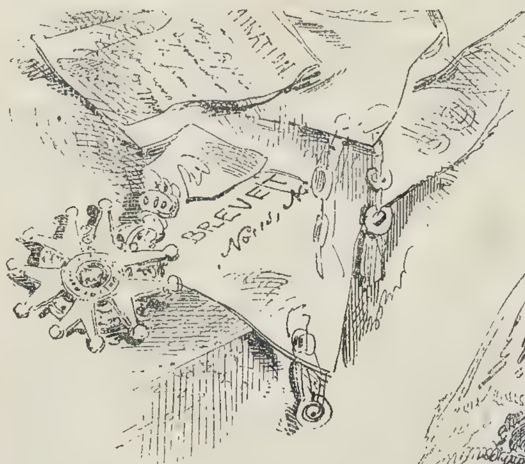
Aux supérieurs.



A sa femme — ou sa maitresse.



Aux demoiselles



Dans les hautes régions.



Aux pauvres.

Aux petits enfants.

REVUE DES MODES DE 1863



On s'est mis un tas de choses sur la tête, et ça retombait en cascade dans le dos...



Puis un tas de cheveux dans les yeux.



Puis les cornes de Jupiter Amnon.



Et enfin 1864 verra les jolies nuques féminines, grâce à la *Vie parisienne.*





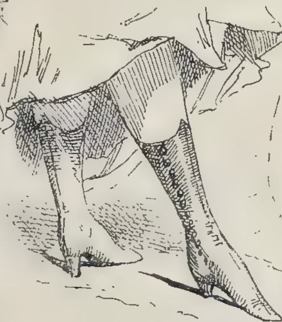


OH! 1863!

Tu emportes notre estime! Tu as obtenu que les femmes montrent leurs pieds et mille choses coquettes... dites-moi, cela ne vaut-il pas uu costume de Watteau.



Quant à tes chapeaux pyramides, tu as bien fait, à ta dernière heure, d'en rabattre diablement.







Et d'en revenir à encadrer un joli visage et non à l'écraser.

Et n'est-ce pas encore à 1863 que nous devons ces amours de bottes que 1864 va conserver, j'espère.

route, les mains enlancées, les yeux fixés sur le chemin poussiéreux, inconnu qui se perd à l'horizon, et se dire en s'embrassant : Nous nous aimons toujours, mes enfants chéris, vous comptez sur moi et je compte sur vous. Ayons confiance, et marchons droit.

Voilà comment, monsieur, je m'explique qu'on pleure un peu en regardant une palatine et en ouvrant une ménagerie.

Mais l'heure du déjeuner approche. Je me suis coupé deux fois le menton en faisant ma barbe, j'ai marché au milieu de la ménagerie de mon fils en me retournant et j'ai une perspective de douze visites — obligatoires — comme dit ma femme; néanmoins je suis ravi.

On se met à table. Le couvert qui brille sur une nappe bien blanche a un air de fête inaccoutumé. Un léger parfum de truffes embaume l'atmosphère, tout le monde me sourit, et à travers la vitre, j'aperçois — chose étrange — le concierge qui, de sa propre main essuie la rampe de l'escalier, avec son mouchoir de poche, Dieu me pardonne ! — C'est un beau jour.

Bébé a mis en ligne autour de son assiette les éléphants, les lions et les girafes, et sa mère sous prétexte de vents coulis déjeune avec sa fourrure.

— As-tu demandé la voiture, chère amie, pour faire nos visites ?

— Le coussin de la tante Ursule va tenir une place ! Je sais bien qu'on peut le mettre à côté du cocher.

— Oh ! cette pauvre tante !

— Petit père, faut pas aller chez tante Ursule, dit bébé, ça pique toujours quand on l'embrasse.

— Monsieur bébé !... Songes-tu à tout ce qu'il nous faut mettre dans cette voiture ! — Le cheval mécanique de Léon, le manchon de Louise, les pantoufles de ton père, le couvre-pieds d'Ernestine ; les bonbons, la boîte à ouvrage... je te jure qu'il faudra mettre le coussin de la tante sur les pieds du cocher.

— Petit père, dis pourquoi que la girafe ne veut pas de côtelette ?

— Je n'en sais rien, mon ami.

— Eh bien, papa, ni moi non plus.

—

Une heure après, nous grimpions l'escalier de la tante Ursule. Ma femme compte les marches en tirant sur la rampe, et moi je porte le fameux coussin, les bonbons et mon fils qui n'a pas voulu sortir sans emporter sa girafe.

La tante Ursule qui fait sur mon fils l'effet d'une poignée de verges, nous attend dans son petit salon glacial. Quatre fauteuils carrés cachés sous des housses jaunes se morfondent derrière quatre petits tapis de pieds. Une pendule sous forme de pyramide surmontée d'une boule fait raisonner son vieux tic-tac derrière un globe trop grand.

Un portrait pendu au mur et piqué par les mouches, représente une nymphe armée d'une lyre se détachant sur une cascade. — C'est la tante Ursule, — comme elle est changée !

— Ma bonne tante, nous venons vous offrir nos souhaits de bonne année.

— Vous exprimer tous les vœux que nous...

— C'est très bien, non neveu et ma nièce, asseyez-vous, et elle nous indique deux chaises. Je suis sensible à votre démarche ; elle me prouve que vous n'avez pas complétement oublié les devoirs que vous impose la famille.

— Vous comptez, chère tante sans l'affection que nous vous portons et qui suffit... Bébé, viens embrasser ta tante.

Bébé (à mon oreille). Mais, petit père, je t'assure qu'elle pique. (Je dépose les marrons glacés sur un guéridon.)

— Vous pouviez, mon neveu, vous dispenser de ce petit présent, vous savez que les sucreries me sont contraires, et si je ne connaissais votre indifférence à l'endroit de ma santé, je verrais là dedans un sarcasme. Mais brisons là. Monsieur votre père supporte toujours ses infirmités avec courage ?

— Vous êtes bien bonne.

— J'ai pensé t'être agréable, ma chère tante, dit ma femme, en te brodant ce coussin que je te prie d'accepter.

— Je te remercie, mon enfant ; mais je me tiens encore assez droite, dieu merci, pour ne pas avoir besoin de coussin. La broderie est charmante ; c'est un dessin oriental. — Tu aurais pu mieux choisir, sachant que j'aime les choses beaucoup plus simples. Il est charmant du reste, quoique ce rouge à côté de ce vert vous mette une larme dans l'œil. J'ai déjà éprouvé cette sensation en épluchant des oignons. Le sentiment des couleurs n'est pas commun ! J'ai à t'offrir en retour ma photographie que ce bon abbé Miron a voulu absolument me faire sous forme de carte de visite, comme tu vois.

— Oh ! que tu es bonne et comme cela est ressemblant ! Reconnais-tu ta tante, mon bébé ?

— Ne te crois pas obligé de dire le contraire de ta pensée. Cette photographie ne me ressemble en aucune façon : j'ai l'œil beaucoup plus brillant. J'ai là aussi un paquet de jujube pour ton enfant. Il me paraît grandi.

— Bébé, viens embrasser ta tante.

— Et puis nous nous en irons après, petite mère ?

— Vous êtes un petit mal élevé, monsieur !

— Laisse-le dire ; au moins il est franc, lui ! mais je vois que ton mari s'impatiente, vous avez d'autres... *courses* à faire, je ne vous retiens pas. — Aussi bien je vais à l'office prier Dieu pour ceux qui ne le prient pas.

Qui de douze visites obligatoires retranche une visite obligatoire, reste onze visites... Hum ! — Cocher, rue Saint-Louis au Marais.

— Est-ce pas, petit père, qu'elle a des aiguilles dans le menton, tante Ursule ?

Passons, si vous le voulez bien, les onze visites obligatoires ; elles sont aussi peu agréables à raconter qu'à faire.

—

Vers cinq heures du soir, — Dieu soit loué ! — les chevaux s'arrêtent devant la maison paternelle où le dîner nous attend. Bébé bat des mains et sourit déjà à la vieille Jeannette qui, au bruit de la voiture, s'est précipitée vers la porte. Les voilà ! s'écrie-t-elle ; et elle emporte Bébé jusque dans la cuisine, où ma mère, les manches retroussées, donne le coup de grâce à son gâteau traditionnel.

Mon père qui descend à la cave, la lanterne à la main, et escorté de son vieux Jean, qui porte le panier, s'arrête tout à coup : Eh ! mes enfants, que vous arrivez tard ! — Venez dans mes bras, mes amis, c'est le jour où l'on s'embrasse pour de bon ! — Jean, tiens un peu ma lanterne. — Et tandis que mon vieux père me serre contre lui sa main cherche la mienne et la serre longuement. — Bébé, qui se faufile entre les jambes, nous tire par l'habit et tend son petit bec pour avoir un baiser.

— Mais je vous retiens là dans l'antichambre, et vous êtes gelés ; entrez dans le salon ; il y a de bon feu et de bons amis.

On nous a entendus, la porte s'ouvre, et l'on nous tend les bras. Au milieu des poignées de main, des embrassements, des souhaits et des baisers, les cartons s'ouvrent, les bonbons pleuvent, les paquets se déchirent, la gaîté devient du vacarme, et la bonne humeur tourne au tumulte. Bébé, debout, au milieu de ses richesses, semble un homme ivre entouré d'un trésor, et de temps en temps il jette un cri de bonheur en découvrant un nouveau joujou.

— La fable du petit homme ! s'écrie mon père, en agitant sa lanterne, qu'il a reprise des mains de Jean.

Un grand silence se fait, et le pauvre enfant; qui fait ses débuts dans l'art de la déclamation, perd tout à coup contenance. Il baisse les yeux, rougit et se réfugie dans les bras de sa mère qui, penchée

à son oreille, lui dit; Allons, mon chéri : Un agneau se désaltérait : tu sais le petit agneau?

— Oui, petite mère; je sais bien le petit mouton qui voulait boire; et d'une voix contrie, la tête penchée sur la poitriue, il répète en faisant un gros soupir :

« Un agneau se désaltérait dans le courant d'une onde pure. »

Nous tous, l'oreille tendue et le sourire aux lèvres, nous suivons son délicieux petit jargon.

L'oncle Bertrand, qui est un peu sourd, a fait un cornet de sa main droite et a rapproché sa chaise. Ah! j'y suis, dit-il, c'est le renard et les raisins. Et comme on fait chut à l'interrupteur, il ajoute : Oui, oui, il récite avec finesse, beaucoup de finesse.

Le succès rend la confiance à mon chéri, qui termine sa fable par un gros éclat de rire. La joie est communicative, et l'on se met à table au milieu de la plus grande gaieté.

— A propos, dit mon père, où diable est ma lanterne? J'ai oublié la cave. — Jean, mon vieux, prends ton panier, et allons fouiller derrière les fagots.

Le potage fume, et ma mère, après avoir promené autour de la table son bon regard souriant, plonge la cuillère dans la soupière.

Ma foi, vive la table de famille, où s'asseoient ceux qu'on aime, où l'on risque au dessert un coude sur la nappe, où l'on retrouve à trenle ans le vin de son baptême.

LES CARTES DE VISITE

—

— Plein une corbeille, monsieur, là, sur ma table; avec une lettre de félicitation des tambours et mon bataillon par dessus.

— Mais n'y réponds pas, me dit ma femme.

— A qui, aux tambours?

— Mais non, à toutes ces cartes; car vraiment, je ne connais pas d'homme plus ennemi que toi des devoirs de la société.

— *Ne réponds pas! ennemi de la société!* Dis tout de suite que je suis un peau rouge, un sauvage et un socialiste.

— Je ne dis pas cela.

— Non, dis-le, dis-le, ne te gêne pas. Depuis le jour de l'an, tu prends à tâche de me contredire en tout. Pouvais-je deviner que tu voulais un manchon, quand tu m'avais parlé avec enthousiasme, trois jours avant, d'un porte-bouquet délicieux. J'achète un porte-bouquet charmant, en filigrane, à jour, pas cher.

— Ah! voilà le fin mot, *pas cher*! Il serait de bon goût de ne pas me le dire, tout au moins.

— Mais... mais laisse-moi achever, pour l'amour de Dieu, ai-je dit cher?

— Oui, certes.

— Eh bien, je n'entends pas dire par là... veux-tu me permettre d'achever? Pas cher veut dire : d'un prix en rapport avec le... la... il faut s'entendre, ventre saint-gris il faudrait s'entendre et ne pas attacher aux mots un sens qui n'est pas celui que l'on veut... bon. — Et maintenant c'est un manchon qu'il te faut! Pouvais-je le deviner? là, pouvais-je le deviner?

— Quelle singulière manie vous avez de sortir toujours de la question! Qui vous parle de manchons? Il s agit de cartes de visite.

— Il s'agit du ton aigre avec lequel tu me reproches mon insociabilité; et je sais que sous chacune de tes phrases se cache comme un serpent sous la fleur, la fameuse question du manchon. (Il ouvre les enveloppes et examine les cartes tout en causant.) Et le caractère des femmes est si bizarre, car...

— Si celui des hommes n'était que cela!

— Veux-tu me permettre d'achever?

— Parfaitement, tu as la parole. Veux-tu un verre d'eau sucrée?

— Je dis simplement, que si je t'avais donné un manchon, à l'heure qu'il est tu regretterais le porte bouquet.

— Oui, oui, oui, c'est entendu, je suis une girouette.

— Oui, oui, oui, c'est réglé, je suis un sauvage, un peau rouge; un phalanstérien. — Seigneur!

(Après un silence.) — Tiens, voilà la carte de mon bottier; grande comme celle d'un ministre; — il n'a pas la particule, mon bottier? — C'est étonnant. — Savetier va!

— Eh bien, que je ne réponds pas à cet animal-là et il m'estropie le mois prochain en me faisant des chaussures impossibles. Ça ne te fait pas pitié?

(D'un air dégagé.) — Qu'est-ce que tu dis, mon ami?

— Que les bottiers envoient leur carte. Qu'est-ce que j'enverrai donc, moi, à mon supérieur?

— Aurais-tu un supérieur mon ami?

— Certainement. Certainement non je n'en ai pas à certains points de vue, je ne m'en reconnais pas; mais, d'autre part, socialement parlant, il est certain qu'il peut y avoir des gens qui... dont la position... — Ceci m'empêche-t-il d'être indépendant? Crois-tu que les principes de 89 ne reconnaissent pas une certaine hiérarchie? Enfin mon chef de division au ministère est...

— Est ton supérieur.

— Non, non, certainement. Il est pour ainsi dire l'intermédiaire entre moi et le ministre : rien de plus. C'est bien si tu veux une sorte de supériorité apparente qui peut tromper, mais!...

— Alors, pourquoi as-tu bouleversé cette pauvre France en 89 pour qu'il subsistât encore après de ces supériorités apparentes... ah! tu es superbe?

— Voyez-vous la question du manchon? — Seigneur!

Bon! voilà la carte du petit Wilfrid. Plus grande que lui, et qui sent bon encore; moi qui déteste les odeurs! Qu'est-ce que j'ai fait au petit Wilfrid pour qu'il me poursuive ainsi de son nom, de son odeur et de son adresse!

Les cartes des Cognard, maintenant, Cognard père, mère et enfants.

— Ce Cognard! il devrait se cacher, ma parole d'honneur, au lieu de s'exhiber lui et sa famille.

Il n'a pas un fameux passé, Cognard! J'ai su au Crédit foncier des histoires sur lui qui sont un peu... poivre et sel. — Est-ce qu'il ne t'a pas demandé en mariage, cet Auvergnat de Cognard?

— (Sèchement.) Qu'est-ce que tu dis?

— (A part.) Je lui en achèterai un, mon Dieu! un énorme en zibeline, mais rendez-lui la douceur. (Haut.) Je ne dis rien. Je regardais la carte des Cognard.

— C'est une famille charmante. — Est-ce que tu n'as pas eu des vues sur la main de madame Cognard?

— (A part.) Elle tourne à la rage, ma femme. — Oui, un énorme, doublé en satin, mon Dieu, en satin jonquille, le fard des brunes. (Haut.) Jamais de la vie, ma bonne amie. J'aurais demandé en mariage madame Cognard qui était alors mademoiselle Honorin, qu'on eût été trop heureux de me la donner.

— Voyez-vous cela?

— Certainement, trop heureux. J'avais déjà une position fort acceptable et monsieur Honorin n'avait pas gagné des millions? Qui diable se serait douté que ce gaillard-là gagnerait des millions. Et avec quoi, s'il vous plaît? avec une invention absurde, un mystère particulier de coulisse à roulette pour les alcôves. . ça fait pitié! un enfant de quatre ans aurait trouvé cela. Enfin, c'est superbe puisqu'il a fait fortune. Ah! parbleu, si mon père avait pu prévoir, il m'aurait donné son consentement les yeux fermés.

— Son consentement! Quand je te disais que tu l'avais demandée en mariage.

— Mais non! puisque je te dis que non... Veux-tu me permettre d'achever et ne pas me rire au nez? — Tu crois toujours tout comprendre et tu ne comprends rien du tout. Je t'ai dit... mais en somme je suis bien bon de t'expliquer! Tant que tu n'auras pas ton manchon, tu ne seras pas bonne à prendre avec des pincettes.

Tiens! la carte de M. de Saint-Bœuf. — Crois-tu pas que je ne te dirais pas franchement si cela était! Oui, j'ai demandé mademoiselle Honorin en mariage. — Il n'y a pas de mal à cela après tout. — Grand-Croix de l'ordre de... Officier de l'ordre de... Membre de la Société de... Qu'est-ce que cela me fait à moi. C'est un charlatan, ce monsieur de Bœuf! Certainement que je te le dirais : je l'ai demandée en mariage Je n'ai jamais rougi de mes actions.

Madame Frangivel... Frangivel... qu'est-ce que c'est que cette carte-là? avec un almanach derrière. Frangivel! Est-ce que tu connais cela? Ah! je n'avais pas vu. Madame Frangivel, sage femme. Que le bon Dieu la bénisse, j'ai mes fournisseurs. (Il agite les cartes dans la corbeille.) Eh bien, commences-tu à comprendre combien est absorbé cet usage des cartes de visite? Tu me parlais de devoirs sociaux; est-ce que c'est un devoir social, en vérité, que de renvoyer ma carte à mon bottier et à Mme Frangival et M Cognard? Est-ce que je tiens à établir des relations avec tout ce monde-là, avec cette foule d'intrigants, de mendiants, — pourquoi ne le dirai-je pas? oui des mendiants.

Voilà encore la carte de M. de Bival; un joli garçon que ce Bival-là qui m'a emporté six termes. Six termes, monsieur de Bival! et toutes les fois qu'il me rencontre dans la rue, il vient à moi, le chapeau à la main.

— Vous ne perdrez pas un sou, me dit-il, c'est pour moi une dette d'honneur. Pas un sou, vous m'entendez? — Mes affaires vont admirablement.

— Allons, c est très-bien, monsieur de Bival, j'en suis ravi, au plaisir de vous revoir.

— Non pas, ajoute-t-il en me retenant, avant de m'avoir dit le jour où l'on vous trouve chez vous. Je veux en finir avec cette petite dette.

— Mais tous les jours de la vie avant midi, vous le savez bien, monsieur de Bival.

— Voilà huit ans qu'il me fait cette plaisanterie et qu'au jour de l'an il m'envoie sa carte avec une couronne de comte en haut. Quel saltimbanque! La carte de Rmef. Il n'est donc pas mort? Il y a des gens qui ont une veine! Tu vas voir qu'il viendra dans quinze jours me proposer un placement d'argent, des terrains pleins d'avenir. — Qu'on est heureux de regarder l'humanité de haut!



1. — A M. Renan, une lettre de recommandation pour quelques amis que j'ai au Purgatoire. — 2. A. M. Crockett, quelques sérieuses réflexions sur les tentations de la chair..., fraîche. — 3. Au général Mourawieff, un bain complet. — 4. A M. Mathieu de la Drôme, un domestique et un orgue pour continuer à répandre ses lumières comme Mangin. — 5. A nos élégantes lectrices, la direction facile des ballons. — 6. Au Juif-Errant de M. Guet, tant admiré au Salon dernier, un pendant pour l'année prochaine. — 7. A M. Laferrière, une bonne année... de moins. — 8. Une boîte de pâte pectorale pour l'Académie des beaux-arts. — 9. A M. Vacquerie, les *Miettes* de la caisse du Théâtre-Français. — 10. A. Jud, encore un cache-nez pour passer cet hiver. — 11. Un nouveau paquet de ficelle, demi-fini à M. Dennery. — 12. A. M. Nadar, deux ou trois paires de jambes de rechange pour continuer ses études. — 13. A M. Octave Feuillet, un marmiton entortillé dans une douzaine de cravates blanches. — 14. A M. Veuillot, un modeste évêché. — 15. A. M. Bressant, le nez d'un notaire. — 16. Bon pied bon œil, à M. Offenbach. — 17. A M. Jules Janin, une ceinture-régente. — 18. *Les Pattes* de M. Sardou ont été trop admirées pour que nous osions lui offrir une douzaine de gants. — 19. A Mme Déjazet, un printemps de plus. — 20. A M. Flaubert de ne plus voir le *sale* en *beau*. — 21. Un démêloir à musique pour l'auteur des *Troyens*. — 22. — Au Factage Parisien, d'avoir à transporter à l'Académie le bagage de M. Victorien Sardou. — 23. Au Jockey-Club, une amélioration toujours croissante de la race chevaline aux dépens de l'homme. — 24. Aux Grecs qui ont déjà un roi, quelques atouts. — 25. Une grande mortalité sur les photographes. — 26. — A M. Courbet, plus de tendances cléricales. — 27. A M. Millet, l'Oubli de son Dumolard laboureur. — 28. A M. Gérôme, un peu de vert au collet de son habit. — 29. A M. Ingres, une canne à pêche, comme moyen commode d'avoir toujours la ligne à ses ordres. — 30. Au nouveau jury de peinture, de ne point faire regretter l'ancien. — 32. A M. Couture, une reprise dans son travail. — 33. A M. Thiers, de continuer de parl[...] haut. 33. A M. Dumas, la palette d'Horace Vernet. — 3[...] M. Bertron, candidat humain, la voix de Mario. — A M. D[...] seps, une vrille d'honneur.

36. — A M. Beulé, une rampe qui fasse autant de bruit [...] son escalier. — 37. A M. Fichet, la réparation des clefs de S[...] Pierre. — 38. Au duc de B..., un bon valet de chambre[...] 39. A Mangin, la fourniture de crayons de l'Ecole des be[...] arts. — 40. A. M. Buloz, les moustaches de M. Barbet d'A[...] villy. — 41. A M. Sax, la commande des trompettes du juge[...] dernier. — 42. Au futur bal Mabille, les entrées pour mon[...] hélas!

43. A Mlle Théric, ce qui manque aux roses ses sœurs [...] parole. — 44. A Nadaud — de continuer sa route entre [...] gendarmes. — 45. A Mme Plessys, une statue de la grâce [...]



par l'étude. — 46. A Mme Fargueil, autre statuette : le brisant la faux du temps, c'est un petit cadeau simple et ant à offrir. — 47. Aux concerts populaires, d'obliger en-out Paris à aller à pas de loup. — 48. A la liberté de la ngerie, Trop de fours dans cette question, n'en parlons — 49. A nos troupiers, de continuer à ne pas ressembler à e M. Yvon. — 50. A notre armée, une expédition dans la our compléter sa collection de drapeaux. — 51. A M. Coste, r la reproduction des huîtres et la faire cesser. — 52. A. éophile Gauthier, la palette de Delacroix. — 53. A tous isérables de France, de faire autant d'argent que ceux de ctor Hugo. — 54. A M. le marquis de B..., un bouquet de .. peut-être n'en mourrait-il pas? — 55. A M. Taine, le in fauteuil. — 56. A Hyacinthe, un pince-nez. — 57. A un pince-taille. — 58. Un bâton de colophane à M. Beau-our astiquer sa basse. — 59. A M. Augier, de remplacer vache par une trique. — 60. Aux nouveaux théâtres, placer au contrôle un Chinois, afin d'avoir toujours une longue queue à leur porte. — 61. A la liberté de la boucherie, d'amener une réjouissance publique. — 62. Un jeu de quilles à Humbert Lecour. — 63. A Mlle Tautin, le pas final d'Orphée... oh encore! — 64. A Mélingue, de ne pas entrer aux Français. — 65. Au nouvel Opéra, un nouveau Gavarni. — 66. Aux futurs prix de Rome, une commutation de peine. — 67. Aux dilettanti du Théâtre-Italien, le droit d'emporter leur fauteuil, après l'avoir payé si cher. — 68. A Siraudin, de devenir Marquis. — 69. A Alphonse Karr, nous offrons une belle main de papier blanc et une plume neuve. S'il voulait y revenir! — 70. Une pioche symbolique à la ville de Paris. — 71. A M. Emile Chevé, lui qui s'y entend si bien, de remettre un peu d'harmonie dans les chiffres de mon budget. — 72. A M. Musard, de se tenir moins raide. Qu'on ne dise plus qu'il a avalé son bâton. — 73. A ces demoiselles, cultiver comme par le passé l'éloquence de la chair. — 74. Aux boursiers, une tire-lire. — 75. Aux tambours de la garde nationale, les caisses de la Banque. — 76. Au *Figaro*, un bâton de pâte Aubril pour son rasoir. — 78. A tous les poëtes de France, une dose de mousse de Corse; on sait que c'est un remède souverain. — 79. A certains journalistes, une bouteille d'encre de la petite vertu. — 80. A M. Biétry, une grosse caisse.

81. A M. Galimard, une vessie de blanc de zinc, nous ne tenons pas à ce qu'il s'en serve. — 82. A la société des Aquafortistes, l'admission de M. Veuillot pour leur apprendre l'art de la morsure. — 83. Ce qui nous fait songer à offrir encore à M. Emile Augier une bouteille d'alcali. — 84. A l'Odéon, un calorifère. — 85. A M. Michelet, un bouquet de fleurs d'hiver. — 86. A vous, lecteurs, de ne point prendre de ventre. — 87. A vous, lectrices, douze mois de moins. — 88. A *la Vie Parisienne*, douze mois de plus.

Z.

— Tu montes donc sur ta chaise, mon ami, pour regarder l'humanité?
— Elvire !
— Auguste.
— Je regarde l'humanité en homme qui la méprise, je ne suis pas fâché de vous le dire ; et je suis fier que l'indépendance de mes principes me permette de répondre par le silence à toutes les ridicules flatteries, à tous les souvenirs intéressés que cachent ces cartes.

(Eclatant tout à coup à la vue d'une carte et se pendant à la sonnette.) Catherine ! c'est inouï, voilà au moins trois jours qu'elle est là. Catherine! (Entre la femme de chambre.) Enfin vous voilà! Depuis quand cette carte est-elle là?

— Mais, monsieur, comme les autres, depuis quatre ou cinq jours.
— Qui est-ce qui l'a emportée ?
— Ah, cette grande-là, où il y a une image ?
— Une image, sotte, ! c'est le timbre du ministère.
— Eh bien, monsieur, c'est un militaire à cheval, avec une plaque jaune sur la poitrine. dans les vingt-cinq à vingt-huit ans, des gants blancs et un sabre.
— Taisez-vous. (Accablé.) Depuis cinq jours la carte de mon chef de division est là, et je n'y ai pas répondu!
— (Avec un sourire.) Tu me parais considérer cette dernière question de moins haut, mon bon ami ?
— (La tête dans les mains sans répondre) Et j'ai demandé de l'avancement.

Y.

LE JOUR DE L'AN EN GARNISON

Il est huit heures et demie du matin, tout le corps d'officiers en grande tenue, se promène par bandes dans la cour de la caserne. Ce ne sont que dorures brillantes, qu'aigrettes bigarrées et plumets augmentant de hauteur et d'éclat avec le grade ; ce ne sont que serrements de mains, sourires et souhaits sur toute la ligne. Tout le monde est heureux ; les habillements neufs vont si bien! Eh quelle exhibition de décoration et de médailles ! « Tu as ta batterie de cuisine au grand complet! dit un jeune sous-lieutenant à un autre officier déjà sur le retour, ayant bravement conquis ses grades.

Au fond de la cour, loin du profane vulgaire, stationne un groupe majestueux et calme dans sa grandeur. Ce sont les officiers supérieurs attendant le colonel.

La garde qui se met sous les armes, annonce son arrivée ; il s'avance, noble, fier et quelque peu radieux ; son plumet est le plus haut de tous. Le groupe majestueux s'approche à sa rencontre ; le lieutenant-colonel lui présente les officiers supérieurs ; échange de poignées de mains, noblement données, respectivement reçues ; on sent qu'on est dans les hautes régions.

Cependant le profane vulgaire a cessé ses rires joyeux ; et, séparé en cinq pelotons distincts (un par bataillon, le cinquième pour l'état-major), il se dirige à pas lents vers le point central, le plumet du colonel. Sur un signe imperceptible d'un des chefs de bataillon, les officiers viennent se ranger en ordre, chacun derrière son chef immédiat, formant ainsi un grand cercle, autour du petit cercle des officiers supérieurs ; le colonel étant ainsi le centre commun.

« Manque-t-il quelqu'un ? » demande le commandant de semaine, d'une voix de basse-taille et sans se retourner ; la réponse est transmise avec un salut au lieutenant-colonel, qui fait alors la présentation du corps d'officiers.

Le colonel s'incline, roule les yeux sur l'assistance, la trouve à son goût, et son plus gracieux sourire :

« Merci, Messieurs, merci de vos souhaits ! (Personne n'a soufflé encore un seul mot). *Incontestablement*, je suis fier de vous commander ; mon cœur déborde .. »

Il frappe d'une main sur ses décorations ; de l'autre il serre celle du lieutenant-colonel. « *Incontestablement*, Messieurs, et *nécessairement*.... — Pristi, il ne fait pas chaud! murmure une voix dans l'auditoire suspendu aux paroles qui sortent de la bouche du seigneur et maître. — « Je serais impuissant à vous dire combien je .. » Il regarde de tous côtés ; le lieutenant-colonel se tord la moustache. — « Enfin, Messieurs, je suis heureux en ce jour d'être à mon tour votre interprète envers l'Empereur et.... — et qui de droit ! suivez-moi donc ! »

Il dit et rompt le cercle ; par ordre de plumet, le corps d'officiers se met en marche ; les officiers supérieurs sont en tête, raides sur leurs reins, la poitrine en avant ; les capitaines, sanglés dans leur ceinturon d'or, se souvenant, hélas! de leur fine taille d'autrefois, viennent après ; puis les lieutenants et sous-lieutenants, le schako sur l'oreille, la main sur la poignée du sabre, la moustache en croc, ferment la marche, en roulant des cigarettes, et *faisant de l'œil* aux fenêtres dont quelque curiosité féminine a évidemment soulevé les rideaux. Inutile d'ajouter que la tête du cortége s'avance noble et majestueuse ; le colonel songe à ses harangues.

En premier lieu, le cortége entre à la Préfecture, où il est introduit dans un salon de réception ; le colonel ne dit rien, il est trop plein de son sujet. Un capitaine marié tâte l'étoffe des rideaux, un autre essaye l'élasticité des fauteuils. Enfin, arrive le Préfet, qui salue avec la courtoisie attachée à ses fonctions, s'accoude à la cheminée, près du buste Impérial et attend

Le colonel présente le corps d'officiers qu'il a l'honneur de commander, et se porte garant des sentiments de tous... etc. — Réponse bien sentie de M. le Préfet et la séance est levée.

Chez le général, vieille moustache blanche qui a égale horreur du Cosaque et du *Pékin*, le cortége entre au son de la musique qui joue sous les fenêtres :

« Partant pour la Syrie.... »

Le général répond au colonel par une allocution brève et ferme. De ses paroles, il ressort clairement et tout à l'honneur de son auditoire enflammé, qu'avec de si braves officiers, le régiment est le premier régiment de l'armée française !

C'est égal; ça fouette joliment le sang! On n'a plus froid en sortant de l'hôtel du général.

« Maintenant, Messieurs, allons voir l'Évêque, » dit en souriant le colonel.

Au palais épiscopal, le cortége entre fier.... Au grand étonnement de tous, un jeune chanoine se présente aussi frisé que le plus pimpant sous-lieutenant. Il reçoit ces Messieurs le plus gracieusement du monde, et court prévenir monseigneur. Le colonel attendra, c'est bien...! Heureusement monseigneur arrive à temps.

Durant la présentation, on n'est pas plus chevalier Bayard; le colonel est sublime ; .. autel et patrie comme jadis. Le prélat est édifié.

Mais en sortant, devant la sentinelle qui présente les armes : « Saprejeu! dit le colonel se regorgeant et en lançant d'un geste noble sa main derrière son épaule. — Ici, j'ai failli attendre! Toujours les mêmes, enfin ! c'est *incontestable* ! »

Et le colonel donne grommelant le point de direction à son cortége ; c'est l'hôtel du Président de la cour. Là, grave affaire ! Atteinte à la dignité des plumets ! Il y a foule. Le Président reçoit la magistrature, puis recevra le corps des notaires, des avocats, des avoués, des huissiers ..; à chacun son tour. Le cortége chamarré d'or, étincelant de brillantes couleurs, s'arrête net au milieu de la salle d'attente ; la tête de colonne se pose et observe les longues robes noires, les toques et les hermines du camp opposé. Pour le coup, il faut que le colonel attende ! Et, le regard fixe, la tête haute, il dévore d'un même coup sa moustache et son indignation. Un chef de bataillon fait remarquer que l'on se trouve dans le sanctuaire de l'égalité devant la loi... et...! « *Cedant arma togæ* » ! insinue en souriant le major, homme de cabinet. Le colonel attend ! C'est rude autant qu'*incontestable* !

Quelques-uns en profitent pour s'esquiver jusqu'au café voisin, *histoire* de s'indigner à l'aise : les autres, plus graves, restent héroïquement à leur poste, avec le colonel...! Enfin, après une demi-heure de murmures grondant sous les moustaches, à la satisfaction générale, le Président, vieillard à figure vénérable, reçoit le corps d'officiers et s'excuse de s'être fait attendre.

« *Incontestablement* et *nécessairement*, Monsieur le Président, reprend le colonel en s'inclinant, mais nous savons attendre, nous autres soldats, surtout dans le régiment que j'ai l'honneur de commander et de vous présenter, Monsieur le Président, dans la personne de son corps d'officiers ici présents .. Oui, nourris corps et âme dans la discipline et le respect des lois, nous serons toujours là pour......, pour....; l'armée est la protectrice de la loi, comme vous, Monsieur le Président, en êtes.... le....., le....; c'est *incontestable* et *nécessaire* ! »

Salut de part et d'autre dans les hautes régions, et soupirs d'allégement moral et physique dans la tourbe frivole des sous-lieutenants, Car la série des corvées est close pour un an.

Le colonel, qui n'en est le moins pas fâché, pour retremper un peu les esprits refroidis, offre à son corps d'officiers un verre d'absinthe ! Il n'y a rien de tel pour chasser les mauvaises impressions et pour ouvrir l'appétit ! La motion est adoptée à la plus touchante unanimité !

En ce moment s'approche du brillant cortége, la timide cohorte des brosseurs, avec des cabans et des képis ; messieurs les officiers se débarrassent, séance tenante ; épaulettes, sabres et schakos, ceinturons d'or, plumets et aigrettes, tout rentre dans l'ombre ; chacun est à son aise, et vite au café ! Que le colonel n'attende pas !

La journée sera chaude. Il y a tant de santés dans un aussi brave et aussi beau régiment ! !

F. d'A.

L'ANNÉE 1863

Mortes aussitôt que nées,
Que fait-on de vous, années ?
Où donc vous enfuyez-vous ?
Vous venez de la nuit sombre ;
Vous dissolvez dans l'ombre,
Quand sonnent les douze coups ?

Allez vous, loin de la terre,
Conter à quelque autre sphère
L'histoire de vos exploits ?
Ou bien, dans un autre monde,
Recommencez-vous la ronde
Eternelle de vos mois ?

Dussé-je dire un blasphème !
Je vous vois toujours la même ?
Mêmes soleils, mêmes froids,
Mêmes morts, mêmes naissances,
Mêmes fleurs, mêmes semences,
Mêmes peuples, mêmes rois !



L'homme a toujours la berlue ;
Vous naissez, il vous salue :
« Béni soit l'Inconnu ! » dit
Le fou qui toujours espère.
Et, quand vous quittez la terre,
Le même homme vous maudit.

Vous laissez, sur votre route,
Tomber les jours goutte à goutte
Et, lorsque vous n'êtes plus,
Il nous reste, pour chéances,
De moins quelques espérances,
Et quelque rides de plus !

Vraiment le mieux est d'en rire,
Et pour se venger dire
Le récit de vos hauts faits.
Au coin de sa cheminée ;
Et, ma foi ! défunte année,
C'est aussi ce que je fais !

Mes enfants, cette année me coûte douze mois et mes moyens ne me permettront bientôt plus une pareille dépense, disait mon grand-père quand la famille entrait le 1er janvier dans sa chambre. Cette année 1863 vaut-elle réellement les 365 jours que nous avons déboursés ?

Chacun fait, en ce qui le touche, le bilan de cette période écoulée, essayons donc de résumer ce qui se dit

—

CE QUI SE DIT DANS LA RUE.

La démolition a bien marché et les nouveaux boulevards continuent leurs chemins.

Certes l'aissainissement d'une ville est une grande idée et je ne ne verse pas des larmes de sang sur la disparition de la rue Guérin-Boisseau. Mais il y a une chose qui me fait bondir, c'est, lorsque je regarde une de ces routes (et Dieu sait si j'en regarde) c'est, dis-je, d'entendre une voix, toujours la même, la voix douce et timide du badaud, me murmurer à l'oreille :

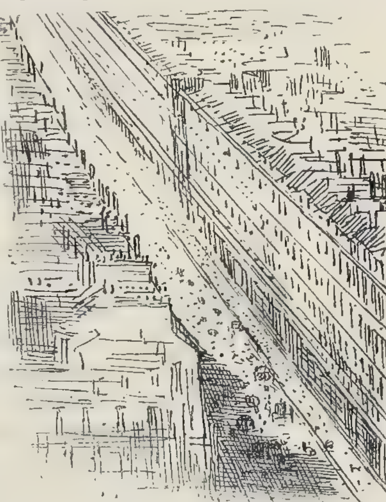


Embellissements.

— Quelle belle *artère !*

— Eh bien ! oui, monsieur, c'est une belle *artère*, puis qu'*artère* il y a. Le *boulevard du Prince-Eugène* est aussi une bien belle *artère*, mais à mon avis, il y avait quelque chose qui valait bien cela. C'était au boulevard du Temple entre cinq et sept heures du soir.

Il y avait là une face de la vie parisienne qui a complétement disparue ; un spectacle unique au monde. C'était dans ce coin que le vrai peuple parisien pouvait se rencontrer. L'étranger, le provincial, n'avaient qu'à venir se promener là le soir, pendant deux ou trois jours, et il avait saisi l'ensemble et le caractère de cet être indéfinissable qui ne croit à rien excepté à la vertu de la jeune première, à la jeunesse de M. Laferrière et au génie de M. d'Ennery ; qui ne craint qu'une chose : ne pas avoir de place et qui, en attendant le moment de votre pièce la plus absurde du monde, dépense en esprit de quoi fournir tous les auteurs qui lui font avaler leurs sottises depuis cinquante ans.



Une belle artère.

Hélas ! plus rien. — Ce coin est d'une tristesse et d'une solitude navrantes. Le vrai Parisien le fuit, car il n'y trouve que les ruines de ces souvenirs de jeunesse.

Dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier, un homme était assis à l'angle du nouveau boulevard. Il portait un habit noir rapé, un pantalon jaune, un chapeau roussâtre des bottes percées ; sur son ventre était un sac en velours vert à plusieurs poches il avait les coudes sur ses genoux, sa tête dans ses mains et il disait ceci :

Oh ! qui me le rendra, mon boulevard du crime,
Avec ses hurlements dont je cherche l'écho !
Ombres chères, venez ! Venez, titi sublime,
Pompiers, municipaux et marchands de coco !
Fantôme de la queue, apparais à ma vue,
Avec tes gais lazzis, tes disputes, tes cris,
Et tes mille houras et la grande cohue
Quand s'ouvrait le guichet des billets-paradis !

Lorsque chacun de vous, Auvergnats, femmes, hommes,
Piétinait son voisin pour être le premier !
Vous qui vous nourrissiez de durs chaussons aux pommes
Pour pouvoir écouter le grand Paulin Ménier !
Le plus doux des publics, qu'un mot fait rire aux larmes,
Qu'un accent pleurnicheur fait pleurer attendri,
Peuple qui, sur la scène, adore les gendarmes,
Tributaire soumis de monsieur d'Ennery,
Je ne te verrai plus ! Jusqu'au dernier voyage,
Je veux m'asseoir ici, comme au temps qui n'est plus,
S'assit sur les gravats qui restaient de Carthage
Le grand exproprié qu'on nommait Marius !

UN SERGENT DE VILLE. — Dites donc, l'homme, relevez-vous, vous allez vous faire écraser les jambes.

L'HOMME.

La pioche a des rigueurs à nulle autre pareilles
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier !

LE SERGENT DE VILLE. — Allons, mon brave homme, vous êtes un peu bu ! Ne vous attroupez pas comme cela tout seul sur le trottoir, — voyons, dispersez-vous.

L'HOMME. — Je me disperse, agent implacable, mais va-t-en dire à ton maître que tu as vu le dernier marchand de contre-marques, pleurant sur les ruines du petit Lazari.

Et l'homme *se dispersa*.

—

CE QUI SE DIT A LA CASERNE.

Minuit sonne. — Tout est éteint. — Les chambrées sont silencieuses.

LE CAPORAL BRAGOULOT se retournant dans son lit. — Bernolin, dormez-vous ?

LE VOLTIGEUR BERNOLIN. — Non, caporal, j'ai mon rhumatisme dans les reins qui vient, au respect que je vous dois, me souhaiter la bonne année, et je profite de l'occasion pour vous la souhaiter de même.

Sur les ruines de Lazari.

LE CAPORAL. — Et je vous le réciproque, Bernolin, du fond du cœur, caporalement parlant : moi j'ai un coup de feu dans la cuisse qui me rend aussi ses devoirs.

LE VOLTIGEUR. — Il y a juste aujourd'hui un an, caporal, que j'étais encore marin — j'étais en Cochinchine. — Nous avions affaire à des gaillards qui ont la peau jaune comme citron.

LE CAPORAL. — Moi j'étais au Mexique avec des particuliers qui ont le cuir rouge. — Mais qu'est-ce que vous faisiez donc là-bas ?

LE VOLTIGEUR. — Ma foi, j'en ignore. On s'est tapé pas mal ; on nous a dit que nous allions établir des comptoirs ; — je n'en ai pas vu un seul ; mais enfin, faut croire que nous avons établi tout de même.

LE CAPORAL. — Des comptoirs. Ah ! des comptoirs de marchands de vins, peut-être. — Diable ! mais alors vous deviez être assez bien là-bas ?


Ce qui se dit à la caserne.

LE VOLTIGEUR. — On y aurait été pas trop mal, s'il n'y aurait pas eu des fièvres jaunes, noires, bleues, des coups de canon pour les dimanches et des coups de fusil pour la semaine. Enfin nous sommes partis de là, les comptoirs étaient établis. — Seulement, il y a une chose qui me chiffonne, c'est que je n'en ai pas vu un seul de ces comptoirs.

Nous avons établi des comptoirs.

LE CAPORAL. — Et, de là, où est-ce que vous êtes allé ?

LE VOLTIGEUR. — Nous nous sommes arrêtés en Chine.

LE CAPORAL. Connu ! J'y ai été : je suis de ceux qui ont eu celui de la civiliser...

LE VOLTIGEUR. — Voilà encore un mot que je ne comprends pas ? Est-ce, qu'à votre avis, *civiliser* ça ne veut pas dire rendre *civil, pékin, bourgeois*... Eh bien ! mais je trouve que ces gens-là sont tellement peu militaires que leur capitale, elle s'appelle *Pékin* ; c'était donc pas la peine de les *pékiniser*.


Ce n'était que la peine de les pékiniser.

LE CAPORAL. — Voyez-vous, Bernolin, il y a *civil* et *civils*. *Civils* veut dire contraire de *militaire* et aussi aimable, gracieux, etc. C'est comme ça qu'il se rencontre des *militaires* qui sont en même temps *civils*. Eh bien ! les Chinois n'étaient pas civils dans ce sens : ils ne voulaient être amis avec personne.

Alors nous sommes allés leur flanquer des coups pour qu'ils soient admis avec nous.

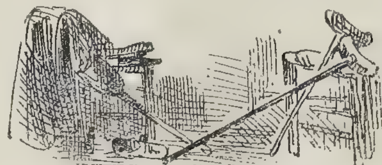
.. Et vous êtes restés en Chine...

LE VOLTIGEUR. — Non, nous sommes allés au Japon. Les Anglais s'étaient fait donner une roulée à l'improviste, et nous sommes arrivés pour les aider à prendre leur revanche.

LE CAPORAL. — A votre avis, Bernolin, la main sur le cœur, croyez-vous que si nous avions été à leur place et eux à la nôtre, ils en auraient fait autant...

LE VOLTIGEUR. — Ah ! ouitche !

LE CAPORAL. — Je trouve, Bernolin, que depuis quelque temps nous travaillons beaucoup pour les autres. J'ai été me taper en Crimée, pour les Turcs, qui pourtant ont la réputation d'être des hommes forts, et qui nous regardaient faire les bras croisés ; après cela j'ai été délivrer les Milanais, qui nous regardaient passer sur la porte de leurs chaumières, et qui criaient : *Viva francèse !* mais qui ne se donnaient pas la peine d'empoigner une clarinette de cinq pieds. Cette année-ci, au Mexique, j'aperçois des habits blancs dans l'état-major. — Tiens ! que je dis, je crois que j'ai époussеté ces tuniques-là quelque part. — Oui, qu'on me répond, ce sont des Autrichiens qui prépareront le palais pour l'archiduc, quand les Français seront à Mexico. Nous y sommes arrivés à Mexico après avoir pris Puebla et ce brigand de fort de *Guadaloupe*, où j'ai reçu ma blessure, et on s'en ira quand les Autrichiens voudront bien venir manger la soupe que nous avons eu la bonté de leur tremper.


Je m'en contrefiche

LE VOLTIGEUR. — Le Français est toujours le Français,

comme on dit au théâtre du Cirque, et il combat pour la gloire et l'honneur.

Le caporal. — N'en est pas moins vrai, Bernardin, qu'il y a une conquête que je voudrais faire, ça n'est pas pour moi, c'est pour ma famille. Je voudrais prendre Saarlouis, qui, dans les temps, nous a appartenu et dont mon père est né natif. C'est ce qui empoisonne ses vieux jours, à cet homme, qui est un ancien de la vieille, médaillé de Sainte-Hélène et qui, tout d'un, est devenu Allemand par force, parce qu'une dizaine de particuliers se sont assis à une table et ont signé un papier. Il en a été tellement chagrin qu'il a envoyé ma mère faire ses couches en Lorraine, à trois lieues de Saarlouis, à seule fin que je sois Français; je le suis, et je m'en fais honneur. Là-dessus, bonsoir, Bernolin; où nous souhaiterons nous la bonne année prochaine?

Le voltigeur. — Nh! jo m'en fiche.

Le caporal. — Et moi je m'en contrefiche.

CE QUI SE DIT SUR LE POTOMAC.

Bengali. — Jeune négrillon.

Air : *Moi né dans Mozanbique. (Foire aux idées).*

Li bons blancs se tuent raide :
Que Lee assomme Meade,
Que Meade assomme Lee,
Ça bon, pour Bengali!
Dans un an Amérique
Aura plus blancs du tout;
Moi rirai de la trique
Serai maître partout!
Ah! ah! ah! ah! hi! hi! hi! hi!
Li bons blancs morts sont bien gentils
Ah! ah! ah! ah! hi! hi! hi! hi!
Aurai champs de sucre et de riz!
Et du Nord au Sud on verra
Li bons noirs danser la chica
Baï — baï baï bô — baï baï bô
You! You!
Baï — baï baï bô — baï baï bô!
You!



CE QUI SE DIT SUR LA VISTULE

Des Corbeaux

Dans la forêt et dans la plaine,
Les Russes travaillent pour nous!
Volons où l'odeur nous entraîne;
Il y a de la chair humaine,
A contenter corbeaux et loups!

Dépêchons! dépêchons! Ce qu'on tue est immense!
Ah! combien sur l'instinct prime l intelligence :
La brute, aux crocs aigus, chasse pour dévorer;
L'homme, que le Seigneur a fait à son image,
L'homme est un raffiné. l'homme est vraiment un sage
Il massacre pour massacrer!

Depuis un an passé, vingt sur un l'on se rue;
Depuis un an passé, le soc de la charrue,
La faulx ne servent plus que contre le vainqueur;
L'air est tant impregné de rages, de colères,
Que l'informe fœtus, dans le ventre des mères,
Fait déjà des cris de fureur.

C'est un peuple qu'on tue... et l'Hivor sacrilége
Jette sur ce charnier son blanc manteau de neige.
Croyant, aux yeux de Dieu, dérober ces forfaits!
Quand viendra le soleil éclairer la besogne,
On trouvera peut-être encore une Pologne,
Mais pas l'ombre d'un polonais,

Dans la forêt et dans la plaine,
Les Russes travaillent pour nous;
Volons où l'odeur nous entraîne,
Il y a de la chair humaine
A contenter corbeaux et loups!

CE QUI SE DIT SUR LA FRONTIÈRE DU DANEMARCK

Apprêtez — armes!

(La suite prochainement, avec épilogue et changements à vue)

CE QU'ON DIT EN RANGEANT SA BIBLIOTHÈQUE

Rentrez sur vos rayons, livres de l'année côté historique :

Unis coronat opus : le dernier volume du *Consulat et de l'Empire.* J'ai toutes les éditions; la première porte : *par MM. Thiers et Bodin.* Qu'est-il devenu l'autre? Il y a longtemps de cela. Peut-être sa manière devoir n'a-t-elle eu qu'une édition et son camarade l'aura-t-il perdu sur la route du ministère. — Vraiment, si un homme n'a pas volé son nom, c'est bien M. Thiers; — ni l'un — ni l'autre — c-est le tiers, l'entredeux le juste milieu. — *Qui aimes-tu mieux; ton père ou ta mère? J'aime mieux la viande.* N'est-ce pas lui, de a jusqu'à a. C'est à cette œuvre que l'Académie a accordé le prix de 20,000 francs.



Histoire du Consulat et de l'Empire.

En songeant à l'élu du noble aéropage,
On dirait que n'ayant pu, dans tout le village,
Trouver digne un seul front du bandeau virginal,
Les juges attérés du concours de Nanterre
Ont enfin couronné le sinciput austère
D'un conseiller municipal.

Bah! à la case!

Au tour des passionnés : ils ne remanient pas leurs éditions ceux-là. — *Mémoires de Carnot, publiés par son fils.* Les mémoires sont certes une bonne chose; mais n'est-il pas à craindre que lorsqu'un fils les publie ils ne deviennent un peu les mémoires du fils. Vous figurez-vous, par exemple, que j'aie bien confiance dans la véracité des *Mémoires du Marquis de la R...* publiés par son fils,



Mémoires de Carnot.

Salut à *la Régence*, de Michelet. — Partialité! Passion! — Eh! parbleu, vous êtes charmant; faites donc écrire une histoire de la révolution par un descendant de Stofflet ou de Charrette : vous verrez ce qu'il en dira; et vous voulez qu'un des petits fils de ceux dont on volait l'argent, dont on enlevait les filles et dont on raccolait les fils, trempe sa plume dans du patchouli pour vous dire les hauts faits des talons rouges.

Passons du grave au doux :

La Franciade de M. Viennet que la *Vie Parisienne* a illustrée, soit dit sans jeu de mots. — Décidément j'ai eu tort de rire autrefois, des propos d'un vieux sergent, qui me semblait avoir des notions



La Régence.

très-incomplètes sur l'*Iliade*. Il prétendait que la jeune Hélène s'était réfugiée à Troyes *en Champagne* où elle s'était établie *charcuitière quignilo, — sans qu'on le save* avec son amant Paris qui, après la prise de la ville, s'était *en sauvé* avec le *dieu Lard* sur les bords de la Seine *ous-qu'ils* avaient fondé un village qui porte son nom et devint ce que vous savez.



La Franciade.

Il paraît que nous descendons des Troyens, du petit Astyanax qui se nommait réellement *Franc*; c'est tellement vrai, que M. Viennet vient d'être nommé *Grand-maître ès jeux floraux* à l'académie de Toulouse.

Salammbô, salut vierge charmante et un peu... *godiche* : somme toute, tout le monde a acheté ce livre, tout le monde l'a jugé et fort sévèrement, et pourtant peu de gens l'ont lu en entier. Les femmes ont dévoré les passages relatifs aux toilettes de la fille de Barca; les hommes ont cherché surtout le moment où la *chaînette éclate*. C'est ennuyeux, ont dit les gens du monde; — ça n'est pas vrai, disent les savants. J'ai trouvé cela intéressant et vrai. Qu'en savez-vous, me répondront les membres de l'*Académie des inscriptions et belles-lettres*. — Et vous? — Il n'a pas indiqué ses sources. — La belle affaire? Avec cela quelles sont probantes, vos sources. — Vous vous étayez tous les uns sur les autres; mais, en remontant l'échelle, j'arrive au premier, qui ne peut indiquer de sources. — Il est donc faux, lui; — mais alors vous tombez tous comme des capucins de cartes.

Les annexes à Victor Hugo : *Victor Hugo, raconté par un témoin de sa vie*. — *Chez Victor Hugo, par un passant*. — Deux auteurs attrayants. — — Qu'on vienne me faire des drames sur les misères des proscrits? Décidément je crois, ô France bien-aimée, ô splendide rue de Rivoli que je t'oublierais un peu au milieu de cet Eldorado du grand poëte.


Salammbô.

L'égoïste qui s'est écrié : *Ibi benè, ibi patria* aurait-il eu raison;

— *Les Miettes de l'histoire*; des miettes en effet, mais quel plaisir de se faire Lazare pour les dévorer. Et l'*Histoire du Chien* et le *Dimanche en Angleterre!* Ah! que j'aime mieux Vacquerie dans le livre qu'au théâtre!

Voici un petit chef-d'œuvre : *Les médecins du temps de Molière*, par *Maurice Raynaud?* Qui se serait douté en lisant ces pages attrayantes que cet ouvrage avait il y a un an pour titre : *Thèse pour le doctorat en médecine*. Oui c'est l'œuvre d'un étudiant, médecin aujourd'hui. Mais quel étudiant, passant sa licence en même temps que son examen de docteur et, dit-on, en se préparant au doctorat en droit... et quel âge? 28 ans!

Les Confidences d'un joueur de clarinette, par *Erckmann-Chatrian*. le Walter Scott des bords du Rhin, non pas Walter Scott — l'Hoffmann non plus. — Eh! ma foi, l'Erckmann-Chatrian, c'est déjà fort beau! Ils sont deux, dit-on? C'est à ne pas croire à une pareille lune de miel.



Chez Victor Hugo.

Sibylle, par M. *Octave Feuillet*, ainsi nommé parce que ses premières élucubrations ne dépassaient pas seize pages. Sibylle, heu! heu! rentrez là dedans, mademoiselle, et rendez grâce à votre parrain d'être un immortel, dont il est convenu d'avoir toutes les œuvres aujourd'hui. Dormez en paix! que je n'entende plus parler de vous.

Daniel Viady, par *Camille Selden*. Petit chef-d'œuvre fouillé comme un roman de Flaubert, nerveux comme une nouvelle de Stendhal. Mais, chut! c'est un collaborateur! Cependant on peut renvoyer les gens à un magnifique article de M. Taine. — Je ne le connais pas personnellement celui-là, je puis en dire du bien — singulière méthode pourtant!

Nouvelle Babylonne, par *M. Pelletan*. Ah! ça! tenons-nous un peu — soyons *littéraire* : cela veut dire qu'il y a un mois on aurait pu en causer, mais aujourd'hui je ne puis avoir sur les lèvres que l'opinion de la 9e circonscription.


Les Confessions d'un joueur de clarinette.

Cinq Semaines en ballon. Et dire que j'ai cru! Si M. Jules Verne s'était décidé à partir avec Nadar, au lieu de trop tenir à son héritage, son livre ferait encore fureur... mais Henry de M... va l'illustrer, bravo!

Enfin, le *Maudit*, par l'abbé ***, que je ne range pas parce que je ne l'ai pas encore lu. Puis la poésie — des volumes et des volumes.

Maxime du Camp. Il y a des noms prédestinés; un nom de soldat et


Le Maudit.

une des plus vaillantes plumes de cette époque : *Expédition des Deux-Siciles.*

Fables, Contes et Satires, de M. Anatole de Ségur.

Une *Idylle*, de Nadaud. — Bah ! pourquoi s'en étonner ? Mabille va bien se réfugier dans une rue vertueuse.

Les *Poésies parisiennes*, d'Emmanuel des Essarts.

Première Poésies, de M. Villiers de l'Isle-Adam.

Les *Scènes de la comédie enfantine*, de M. de Ratisbonne.

Et le meilleur de tous, le *Poëme des champs*, de M. Edouard de la Fayette.

Singulière chose à remarquer : jamais, à aucune époque, on a aussi bien fait les vers qu'aujourd'hui et jamais il n'y a eu moins de poëtes. — O industrie !

CE QUI SE DIT DANS LE SALON A PROPOS DE THEATRE

Il n'en est pas moins vrai que le chef-d'œuvre de l'année reste le *Fils de Giboyer.*

La majorité. — Horreur !

Un banquier. — Une diatribe contre ce qui est, ce qui a pour soi la prescription, le temps, la durée.



Les Théâtres.

Un sceptique. — Et c'est précisément à cause de cela! Que voulez-vous qu'on attaque ? ce qui n'est pas ? Qui voulez-vous qui meure ? ce qui vient au monde? C'est précisément parce que ce qui est a assez duré qu'il est temps qu'il fasse place à ce qui n'est pas. Le vieillard centenaire invoque aussi la prescription !

Un ancien raffineur. — Et qu'est-ce que cela prouve ?

Le sceptique. — Cela ne prouve rien, c'est pour cela qne c'est fort. Qu'a prouvé Beaumarchais ? qu'a prouvé Voltaire ?... rien du tout.

Tous. — Oh ! oh !

Le sceptique. — Eh bien ! Messieurs, je vous rappellerai cette soirée dans cinquante ans. Les *Effrontés* et le *Fils de Giboyer* seront le testament scénique du dix-neuvième siècle, comme le *Barbier* et le *Mariage de Figaro* ont été le testament du dix-huitième.

Un député. — Au reste, la conclusion est morale : le fils du coquin épouse la fille de l'imbécile.



Le Fils de Giboyer.

Le sceptique. — Bah ! je vois dans votre jeu : vous ne marieriez pas votre fille à votre secrétaire. Vous avez tort : il sera ministre un jour — comme Maximilien.

Un comte. — Un chef-d'œuvre a toujours raison. Nous n'avons qu'à répondre par un autre : il ne serait pas sans intérêt d'assister à un de ces grands combats à coups de génie qui rappelât le duel de Roland et d'Olivier. Mais où trouver notre preux ?

Le sceptique. — Il y a de par le monde un biographe piqué, en disponibilité, lâchez-le dans une comédie.

Le comte. — Outre qu'il n'a jamais rien fait qui valût quelque chose, c'est un homme fini, — personne ne répondrait, n'écouterait même.

Le député. — Bah ! vous l'avez presque la réponse : la *Famille de Penarvan* !

Le sceptique. — La *Closerie de Penarvan* ou la *Famille des Genêts* ! Ce pauvre Sandeau entortillé dans les broussailles de l'aristocratie, mais il tombe sur le nez.

Un vieux colonel. — J'aime mieux les *Ganaches.*

Le sceptique. — Parbleu ! vous n'êtes pas dégoûté, vous, colonel.

Le colonel. — Et pourquoi ?



La Maison de Penarvan

Le sceptique. — Parce que M. Sardou n'a pas osé compléter sa collection. Entre nous, colonel, il en manque une belle là dedans.

Le colonel. — Oui, je vous entends, la *Culotte de peau*; eh bien ! je ne l'en eusse aimé que davantage.

Une vieille marquise. — Oh ! colonel, et la jeune fille. Est ce assez le dynamomètre des sentiments d'aujourd'hui. Nous autres nous nous enflammions pour un grand nom, un héros, un artiste, un poëte, un brigand ! Nos filles rêvent des petits messieurs allongés sur un graphomètre, et notamment les maisons qu'ils exproprieront pour le compte de leurs patrons ; la mode est à l'ingénieur. — *Proh pudor* ! des commis !

Un monsieur fortement décoré. — Commis, madame, vous appelez commis les chefs de ces grandes compagnies qui font la gloire de notre époque.

La marquise. — Eh oui ! et c'est là la punition de votre époque ; c'est qu'avec vos grands fiefs dégénérés, vous êtes justiciables des vilains, vous n'êtes que le salarié de mon cocher s'il a deux actions dans votre puissance, — et il en a, j'en réponds. — Oh ! nos filles ! ! Laissons reposer vos *Ganaches* et parlez-moi d'*Un Homme de rien.*

L'ancien raffineur. — C'est de M. Aylic Langlé, un homme très-fort en stratégie ; je lis ses articles sur la guerre d'Amérique. Mais je ne suis pas d'avis de laisser représenter ces histoires-là ; ça met l'eau à la bouche des gens d'en bas : ils se croient tous appelés...

Le sceptique. — A manger du sucre ?... et pourquoi pas ? Et si l'auteur avait caressé un idéal à lui, pourquoi restreindre le droit d'ambition au poivre, à la canelle, au chocolat ?

Un capitaine d'état-major. — Bah! tout cela déclamation ! Je préfère le *Bossu*, pif, paf, cling, clang, coups d'épée, de pistolet, de l'action, de l'intrigue, du dramatique, du comique et n'était *Passepoil*, ce charmant *Passepoil* dont l'acteur a dénaturé le caractère, je serais allé jusqu'aux trépignements.

Un peintre. — Si voulez du dramatique, parlez de *Macbeth*!

Le sceptique. — Bah ! Comprend-on seulement ! Et puis Taillade là dedans était écrasé... ; — un seul homme pouvait jouer cela, — Rouvière.

La marquise. — Un chat sur une poêle à marrons !

Le sceptique. — Peut-être ! mais aussi parfois la poêle est tellement chaude que le chat s'élève à la hauteur du tigre et il est sublime : — Rouvière n'a pas de talent, il a du génie.

Tous. — Oh ! oh !

Le sceptique. — A ses heures, je l'ai dit, je ne m'en dédis pas !

Le colonel. — Viva Mourawief !

Le comte. — Lequel ? Celui de Varsovie. — Vous passez à l'ennemi.

Le colonel. — La Giselle, la Diavoline !

Un Mexicain — J'aime mieux



Peau-d'Ane.

Peau-d'Ane : — les jambes ont plus de corps.

Le sceptique. — Voici l'appréciation la plus saine de la soirée. — *Peau-d'Ane*, c'est le théâtre de l'avenir.

Laissez-les moi les *Fous* qui n'empêchent personne de boire de l'absinthe, *Montjoie* !...

Le banquier. — Auquel je ne négocierais pas une traite à soixante jours et qui me fait l'effet de ce *penseur* qui *pensait* qu'il était bien drôle qu'il ne *pensât pas*.


Des jambes et des épaules.

Le sceptique. — *Jean Baudry*, pauvre diable affecté d'un ramollissement de cerveau qui dépasse la frontière de la grandeur d'âme pour tomber dans l'imbécilité ; une pièce qui fait de l'amour le sentiment le plus plat, le plus sot, le plus infâme : comédies de mœurs, de fantaisies, et au petit pied, à l'usage de tous les instincts, de toutes les faiblesses, de toutes les bourses, — vous disparaîtrez bientôt. Le drame vous survivra un peu pour faire frissonner la plèbe qui a besoin d'émotions physiques.

Quelqu'un. — Et la liberté des théâtres ?

Le sceptique. — C'est précisément ce qui précipitera la chute ! Qu'on m'apporte un trépied, une robe blanche ; le dieu m'agite, me tourmente, m'inspire, je vais parler, je parle :

Paris disparaîtra par l'invasion... une invasion de Barbares, et elle commence déjà ; regardez notre très-cher allié le Mexicain monarchiste, — ce sera une ville de transit, où les Chinois, les Américains, les Anglais, les Portugais, les Russes de passage remplaceront les indigènes ; il y aura un théâtre qui jouera éternellement *Peau-d'Ane*, un autre le *Pied de Mouton*, un troisième, les *Pilules*, etc., etc... et toujours *Peau-d'Ane*, et toujours le *Pied de Mouton*, et toujours les *Pilules*, et toujours etc.

La liberté des théâtres produira les *caboulots* dramatiques où tous ces braves gens viendront admirer des jambes, des épaules, etc., etc.

Il y aura un *Conservatoire* où des générations d'hommes viendront apprécier le rôle de *Lazarille*, du prince *Couci-Couci*, et des Ferville prendront leur retraite après avoir joué ces rôles pendant quatre-vingts ans sans interruption, alors.

(*Minuit sonne.*)

Une voix dans la rue :

Ah ! zut ! alors ! si Nadar est malade !

Le sceptique. — 1864. Et bravo, il commence bien ! Risquez donc de vous casser les jambes pour des gens qui se moquent de vous. O mon peuple français, si tu es le plus spirituel de la terre, que sont donc les autres, grands dieux !

Edouard Siebecker.



L'ANNÉE QUI S'EN VA

Elle s'en va, la vieille année,
Elle s'enfuit, et dans deux jours,
Elle aura rejoint son année ;
Un an de plus sur nos amours.

Un an de plus sur tes caresses,
Un an de plus sur mes baisers,
Un an de plus sur nos promesses,
Liens qui par le temps n'ont pas été brisés.

Dis-moi, maîtresse aimée, et si grave et si folle,
Nous faut-il regretter le vieil an qui s'envole
Et lui crier : Adieu ! vieil an..., ne reviens pas...
Nous faut-il, regrettant ce que sa main fanée
Emporte à tout jamais de notre destinée,
Insulter à ses derniers pas ?

Si tu m'en crois, amie, il ne faut pas maudire
La pauvre vieille qui se meurt ;
Il faut se rappeler au moment qu'elle expire
Ce qu'elle apporta de bonheur.
Pour tous les jours heureux, c'est merci qu'il faut dire,
Merci, vieil an, du fond du cœur.

Jules Chantepie.

Décembre 1863.

Propriétaire gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange Batelière 13.

comme on dit au théâtre du Cirque, et il combat pour la gloire et l'honneur.

Le caporal. — N'en est pas moins vrai, Bernardin, qu'il y a une conquête que je voudrais faire, ça n'est pas pour moi, c'est pour ma famille. Je voudrais prendre Saarlouis, qui, dans les temps, nous a appartenu et dont mon père est né natif. C'est ce qui empoisonne ses vieux jours, à cet homme, qui est un ancien de la vieille, médaillé de Sainte-Hélène et qui, tout d'un, est devenu Allemand par force, parce qu'une dizaine de particuliers se sont assis à une table et ont signé un papier. Il en a été tellement chagrin qu'il a envoyé ma mère faire ses couches en Lorraine, à trois lieues de Saarlouis, à seule fin que je sois Français; je le suis, et je m'en fais honneur. Là-dessus, bonsoir, Bernolin; où nous souhaiterons nous la bonne année prochaine?

Le voltigeur. — Nh! jo m'en fiche.

Le caporal. — Et moi je m'en contrefiche.

CE QUI SE DIT SUR LE POTOMAC.

Bengali. — Jeune négrillon.

Air : *Moi né dans Mozanbique.* (*Foire aux idées*).

Li bons blancs se tuent raide :
Que Lee assomme Meade,
Que Meade assomme Lee,
Ça bon, pour Bengali!
Dans un an Amérique
Aura plus blancs du tout;
Moi rirai de la trique
Serai maître partout!
Ah! ah! ah! ah! hi! hi! hi! hi!
Li bons blancs morts sont bien gentils
Ah! ah! ah! ah! hi! hi! hi! hi!
Aurai champs de sucre et de riz!
Et du Nord au Sud on verra
Li bons noirs danser la chica
Baï — baï baï bô — baï baï bô
You! You!
Baï — baï baï bô — baï baï bô!
You!



CE QUI SE DIT SUR LA VISTULE

Des Corbeaux

Dans la forêt et dans la plaine,
Les Russes travaillent pour nous!
Volons où l'odeur nous entraîne;
Il y a de la chair humaine,
A contenter corbeaux et loups!

Dépêchons! dépêchons! Ce qu'on tue est immense!
Ah! combien sur l'instinct prime l intelligence :
La brute, aux crocs aigus, chasse pour dévorer;
L'homme, que le Seigneur a fait à son image,
L'homme est un raffiné. l'homme est vraiment un sage
Il massacre pour massacrer!

Depuis un an passé, vingt sur un l'on se rue;
Depuis un an passé, le soc de la charrue,
La faulx ne servent plus que contre le vainqueur;
L'air est tant impregné de rages, de colères,
Que l'informe fœtus, dans le ventre des mères,
Fait déjà des cris de fureur.

C'est un peuple qu'on tue... et l'Hivor sacrilége
Jette sur ce charnier son blanc manteau de neige.
Croyant, aux yeux de Dieu, dérober ces forfaits!
Quand viendra le soleil éclairer la besogne,
On trouvera peut-être encore une Pologne,
Mais pas l'ombre d'un polonais,

Dans la forêt et dans la plaine,
Les Russes travaillent pour nous;
Volons où l'odeur nous entraîne,
Il y a de la chair humaine
A contenter corbeaux et loups!

CE QUI SE DIT SUR LA FRONTIÈRE DU DANEMARCK

Apprêtez — armes!

(*La suite prochainement, avec épilogue et changements à vue*)

CE QU'ON DIT EN RANGEANT SA BIBLIOTHÉQUE

Rentrez sur vos rayons, livres de l'année côté historique :

Unis coronat opus : le dernier volume du *Consulat et de l'Empire.* J ai toutes les éditions; la première porte : *par MM. Thiers et Bodin.* Qu'est-il devenu l'autre? Il y a longtemps de cela. Peut-être sa manière devoir n'a-t-elle eu qu'une édition et son camarade l'aura-t-il perdu sur la route du ministère. — Vraiment, si un homme n'a pas volé son nom, c'est bien M. Thiers; — ni l'un — ni l'autre — c-est le tiers, l'entredeux le juste milieu. — *Qui aimes-tu mieux; ton père ou ta mère? J'aime mieux la viande.* N'est-ce pas lui, de a jusqu'à a. C'est à cette œuvre que l'Académie a accordé le prix de 20,000 francs.


Histoire du Consulat et de l'Empire.

En songeant à l'élu du noble aéropage,
On dirait que n'ayant pu, dans tout le village,
Trouver digne un seul front du bandeau virginal,
Les juges attérés du concours de Nanterre
Ont enfin couronné le sinciput austère
D'un conseiller municipal.

Bah! à la case!

Au tour des passionnés : ils ne remanient pas leurs éditions ceux-là. — *Mémoires de Carnot, publiés par son fils.* Les mémoires sont certes une bonne chose; mais n'est-il pas à craindre que lorsqu'un fils les publie ils ne deviennent un peu les mémoires du fils. Vous figurez-vous, par exemple, que j'aie bien confiance dans la véracité des *Mémoires du Marquis de la R...* publiés par son fils,



Mémoires de Carnot.

Salut à *la Régence*, de Michelet. — Partialité! Passion! — Eh! parbleu, vous êtes charmant; faites donc écrire une histoire de la révolution par un descendant de Stofflet ou de Charrette : vous verrez ce qu'il en dira; et vous voulez qu'un des petits fils de ceux dont on volait l'argent, dont on enlevait les filles et dont on raccolait les fils, trempe sa plume dans du patchouli pour vous dire les hauts faits des talons rouges.

Passons du grave au doux :

La Franciade de M. Viennet que la *Vie Parisienne* a illustrée, soit dit sans jeu de mots.—Décidément j'ai eu tort de rire autrefois, des propos d'un vieux sergent, qui me semblait avoir des notions


La Régence.

très-incomplètes sur l'*Iliade*. Il prétendait que la jeune Hélène s'était réfugiée à Troyes *en Champagne* où elle s'était établie *charcuitière quignito*, — *sans qu'on le save* avec son amant Paris qui, après la prise de la ville, s'était *en sauvé* avec le *dieu Lard* sur les bords de la Seine *ousqu'ils* avaient fondé un village qui porte son nom et devint ce que vous savez.



La Franciade.

Il paraît que nous descendons des Troyens, du petit Astyanax qui se nommait réellement *Franc*; c'est tellement vrai, que M. Viennet vient d'être nommé *Grand-maître ès jeux floraux* à l'académie de Toulouse.

Salammbô, salut vierge charmante et un peu... *godiche* : somme toute, tout le monde a acheté ce livre, tout le monde l'a jugé et fort sévèrement, et pourtant peu de gens l'ont lu en entier. Les femmes ont dévoré les passages relatifs aux toilettes de la fille de Barca; les hommes ont cherché surtout le moment où la *chaînette éclate*. C'est ennuyeux, ont dit les gens du monde; — ça n'est pas vrai, disent les savants. J'ai trouvé cela intéressant et vrai. Qu'en savez-vous, me répondront les membres de l'*Académie des inscriptions et belles-lettres*. — Et vous? — Il n'a pas indiqué ses sources. — La belle affaire? Avec cela quelles sont probantes, vos sources. — Vous vous étayez tous les uns sur les autres; mais, en remontant l'échelle, j'arrive au premier, qui ne peut indiquer de sources. — Il est donc faux, lui ; — mais alors vous tombez tous comme des capucins de cartes.

Les annexes à Victor Hugo : *Victor Hugo, raconté par un témoin de sa vie*. — *Chez Victor Hugo, par un passant*. — Deux auteurs attrayants. — — Qu'on vienne me faire des drames sur les misères des proscrits? Décidément je crois, ô France bien-aimée, ô splendide rue de Rivoli que je t'oublierais un peu au milieu de cet Eldorado du grand poëte.


Salammbô.

L'égoïste qui s'est écrié : *Ibi benè, ibi patria* aurait-il eu raison ;

— *Les Miettes de l'histoire*; des miettes en effet, mais quel plaisir de se faire Lazare pour les dévorer. Et l'*Histoire du Chien* et le *Dimanche en Angleterre!* Ah! que j'aime mieux Vacquerie dans le livre qu'au théâtre!

Voici un petit chef-d'œuvre : *Les médecins du temps de Molière*, par *Maurice Raynaud?* Qui se serait douté en lisant ces pages attrayantes que cet ouvrage avait il y a un an pour titre : *Thèse pour le doctorat en médecine*. Oui c'est l'œuvre d'un étudiant, médecin aujourd'hui. Mais quel étudiant, passant sa licence en même temps que son examen de docteur et, dit-on, en se préparant au doctorat en droit... et quel âge? 28 ans!

Les Confidences d'un joueur de clarinette, par *Erckmann-Chatrian*. le Walter Scott des bords du Rhin, non pas Walter Scott — l'Hoffmann non plus. — Eh! ma foi, l'Erckmann-Chatrian, c'est déjà fort beau! Ils sont deux, dit-on? C'est à ne pas croire à une pareille lune de miel.


Les Confessions d'un joueur de clarinette.

GUERNESEY

Chez Victor Hugo.

Sibylle, par M. *Octave Feuillet*, ainsi nommé parce que ses premières élucubrations ne dépassaient pas seize pages. Sibylle, heu! heu! rentrez là dedans, mademoiselle, et rendez grâce à votre parrain d'être un immortel, dont il est convenu d'avoir toutes les œuvres aujourd'hui. Dormez en paix! que je n'entende plus parler de vous.

Daniel Viady, par *Camille Selden*. Petit chef-d'œuvre fouillé comme un roman de Flaubert, nerveux comme une nouvelle de Stendhal. Mais, chut! c'est un collaborateur! Cependant on peut renvoyer les gens à un magnifique article de M. Taine. — Je ne le connais pas personnellement celui-là, je puis en dire du bien — singulière méthode pourtant!

Nouvelle Babylonne, par *M. Pelletan*. Ah! ça! tenons-nous un peu — soyons *littéraire* : cela veut dire qu'il y a un mois on aurait pu en causer, mais aujourd'hui je ne puis avoir sur les lèvres que l'opinion de la 9e circonscription.

Cinq Semaines en ballon. Et dire que j'ai cru! Si M. Jules Verne s'était décidé à partir avec Nadar, au lieu de trop tenir à son héritage, son livre ferait encore fureur... mais Henry de M... va l'illustrer, bravo!

Enfin, le *Maudit*, par l'abbé ***, que je ne range pas parce que je ne l'ai pas encore lu. Puis la poésie — des volumes et des volumes.

Maxime du Camp. Il y a des noms prédestinés; un nom de soldat et


Le Maudit.

une des plus vaillantes plumes de cette époque : *Expédition des Deux-Siciles.*

Fables, Contes et Satires, de M. Anatole de Ségur.

Une *Idylle*, de Nadaud. — Bah ! pourquoi s'en étonner ? Mabille va bien se réfugier dans une rue vertueuse.

Les *Poésies parisiennes*, d'Emmanuel des Essarts.

Première Poésies, de M. Villiers de l'Isle-Adam.

Les *Scènes de la comédie enfantine*, de M. de Ratisbonne.

Et le meilleur de tous, le *Poëme des champs*, de M. Edouard de la Fayette.

Singulière chose à remarquer : jamais, à aucune époque, on a aussi bien fait les vers qu'aujourd'hui et jamais il n'y a eu moins de poëtes. — O industrie !

CE QUI SE DIT DANS LE SALON A PROPOS DE THEATRE

Il n'en est pas moins vrai que le chef-d'œuvre de l'année reste le *Fils de Giboyer*.

La majorité. — Horreur !

Un banquier. — Une diatribe contre ce qui est, ce qui a pour soi la prescription, le temps, la durée.


Les Théâtres.

Un sceptique. — Et c'est précisément à cause de cela! Que voulez-vous qu'on attaque ? ce qui n'est pas ? Qui voulez-vous qui meure ? ce qui vient au monde? C'est précisément parce que ce qui est a assez duré qu'il est temps qu'il fasse place à ce qui n'est pas. Le vieillard centenaire invoque aussi la prescription !

Un ancien raffineur. — Et qu'est-ce que cela prouve ?

Le sceptique. — Cela ne prouve rien, c'est pour cela que c'est fort. Qu'a prouvé Beaumarchais ? qu'a prouvé Voltaire ?... rien du tout.

Tous. — Oh ! oh !

Le sceptique. — Eh bien ! Messieurs, je vous rappellerai cette soirée dans cinquante ans. Les *Effrontés* et le *Fils de Giboyer* seront le testament scénique du dix-neuvième siècle, comme le *Barbier* et le *Mariage de Figaro* ont été le testament du dix-huitième.

Un député. — Au reste, la conclusion est morale : le fils du coquin épouse la fille de l'imbécile.

Le sceptique. — Bah ! je vois dans votre jeu : vous ne marieriez pas votre fille à votre secrétaire. Vous avez tort : il sera ministre un jour — comme Maximilien.


Le Fils de Giboyer.

Un comte. — Un chef-d'œuvre a toujours raison. Nous n'avons qu'à répondre par un autre : il ne serait pas sans intérêt d'assister à un de ces grands combats à coups de génie qui rappelât le duel de Roland et d'Olivier. Mais où trouver notre preux ?

Le sceptique. — Il y a de par le monde un biographe piqué, en disponibilité, lâchez-le dans une comédie.

Le comte. — Outre qu'il n'a jamais rien fait qui valût quelque chose, c'est un homme fini, — personne ne répondrait, n'écouterait même.

Le député. — Bah ! vous l'avez presque la réponse : la *Famille de Penarvan* !

Le sceptique. — La *Closerie de Penarvan* ou la *Famille des Genêts* ! Ce pauvre Sandeau entortillé dans les broussailles de l'aristocratie, mais il tombe sur le nez.

Un vieux colonel. — J'aime mieux les *Ganaches*.

Le sceptique. — Parbleu ! vous n'êtes pas dégoûté, vous, colonel.

Le colonel. — Et pourquoi ?



La Maison de Penarvan

Le sceptique. — Parce que M. Sardou n'a pas osé compléter sa collection. Entre nous, colonel, il en manque une belle là dedans.

Le colonel. — Oui, je vous entends, la *Culotte de peau*; eh bien ! je ne l'en eusse aimé que davantage.

Une vieille marquise. — Oh ! colonel, et la jeune fille. Est ce assez le dynamomètre des sentiments d'aujourd'hui. Nous autres nous nous enflammions pour un grand nom, un héros, un artiste, un poëte, un brigand ! Nos filles rêvent des petits messieurs allongés sur un graphomètre, et notamment les maisons qu'ils exproprieront pour le compte de leurs patrons ; la mode est à l'ingénieur. — *Proh pudor* ! des commis !

Un monsieur fortement décoré. — Commis, madame, vous appelez commis les chefs de ces grandes compagnies qui font la gloire de notre époque.

La marquise. — Eh oui ! et c'est là la punition de votre époque ; c'est qu'avec vos grands fiefs dégénérés, vous êtes justiciables des vilains, vous n'êtes que le salarié de mon cocher s'il a deux actions dans votre puissance, — et il en a, j'en réponds. — Oh ! nos filles ! ! Laissons reposer vos *Ganaches* et parlez-moi d'*Un Homme de rien*.

L'ancien raffineur. — C'est de M. Aylic Langlé, un homme très-fort en stratégie ; je lis ses articles sur la guerre d'Amérique. Mais je ne suis pas d'avis de laisser représenter ces histoires-là ; ça met l'eau à la bouche des gens d'en bas : ils se croient tous appelés...

Le sceptique. — A manger du sucre ?... et pourquoi pas ? Et si l'auteur avait caressé un idéal à lui, pourquoi restreindre le droit d'ambition au poivre, à la canelle, au chocolat ?

Un capitaine d'état-major. — Bah ! tout cela déclamation ! Je préfère le *Bossu*, pif, paf, cling, clang, coups d'épée, de pistolet, de l'action, de l'intrigue, du dramatique, du comique et n'était *Passepoil*, ce charmant *Passepoil* dont l'acteur a dénaturé le caractère, je serais allé jusqu'aux trépignements.

Un peintre. — Si voulez du dramatique, parlez de *Macbeth* !

Le sceptique. — Bah ! Comprend-on seulement ! Et puis Taillade là dedans était écrasé... ; — un seul homme pouvait jouer cela, — Rouvière.

La marquise. — Un chat sur une poële à marrons !

Le sceptique. — Peut-être ! mais aussi parfois la poële est tellement chaude que le chat s'élève à la hauteur du tigre et il est sublime : — Rouvière n'a pas de talent, il a du génie.

Tous. — Oh ! oh !

Le sceptique. — A ses heures, je l'ai dit, je ne m'en dédis pas !

Le colonel. — Viva Mourawief !

Le comte. — Lequel ? Celui de Varsovie. — Vous passez à l'ennemi.

Le colonel. — La Giselle, la Diavoline !

Un Mexicain — J'aime mieux


Peau-d'Ane.

Peau-d'Ane : — les jambes ont plus de corps.

Le sceptique. — Voici l'appréciation la plus saine de la soirée. — *Peau-d'Ane*, c'est le théâtre de l'avenir.

Laissez-les moi les *Fous* qui n'empêchent personne de boire de l'absinthe, *Montjoie* !...

Le banquier. — Auquel je ne négocierais pas une traite à soixante jours et qui me fait l'effet de ce *penseur* qui *pensait* qu'il était bien drôle qu'il ne *pensât pas*.

Le sceptique. — *Jean Baudry*, pauvre diable affecté d'un ramollissement de cerveau qui dépasse la frontière de la grandeur d'âme pour tomber dans l'imbécilité ; une pièce qui fait de l'amour le sentiment le plus plat, le plus sot, le plus infâme : comédies de mœurs, de fantaisies, et au petit pied, à l'usage de tous les instincts, de toutes les faiblesses, de toutes les bourses, — vous disparaîtrez bientôt. Le drame vous survivra un peu pour faire frissonner la plèbe qui a besoin d'émotions physiques.



Des jambes et des épaules.

Quelqu'un. — Et la liberté des théâtres ?

Le sceptique. — C'est précisément ce qui précipitera la chute! Qu'on m'apporte un trépied, une robe blanche ; le dieu m'agite, me tourmente, m'inspire, je vais parler, je parle :

Paris disparaîtra par l'invasion... une invasion de Barbares, et elle commence déjà ; regardez notre cher, notre très-cher allié le Mexicain monarchiste, — ce sera une ville de transit, où les Chinois, les Américains, les Anglais, les Portugais, les Russes de passage remplaceront les indigènes ; il y aura un théâtre qui jouera éternellement *Peau-d'Ane*, un autre le *Pied de Mouton*, un troisième, les *Pilules*, etc., etc... et toujours *Peau-d'Ane*, et toujours le *Pied de Mouton*, et toujours les *Pilules*, et toujours etc.

La liberté des théâtres produira les *caboulots* dramatiques où tous ces braves gens viendront admirer des jambes, des épaules, etc., etc.

Il y aura un *Conservatoire* où des générations d'hommes viendront apprécier le rôle de *Lazarille*, du prince *Couci-Couci*, et des Ferville prendront leur retraite après avoir joué ces rôles pendant quatre-vingts ans sans interruption, alors.

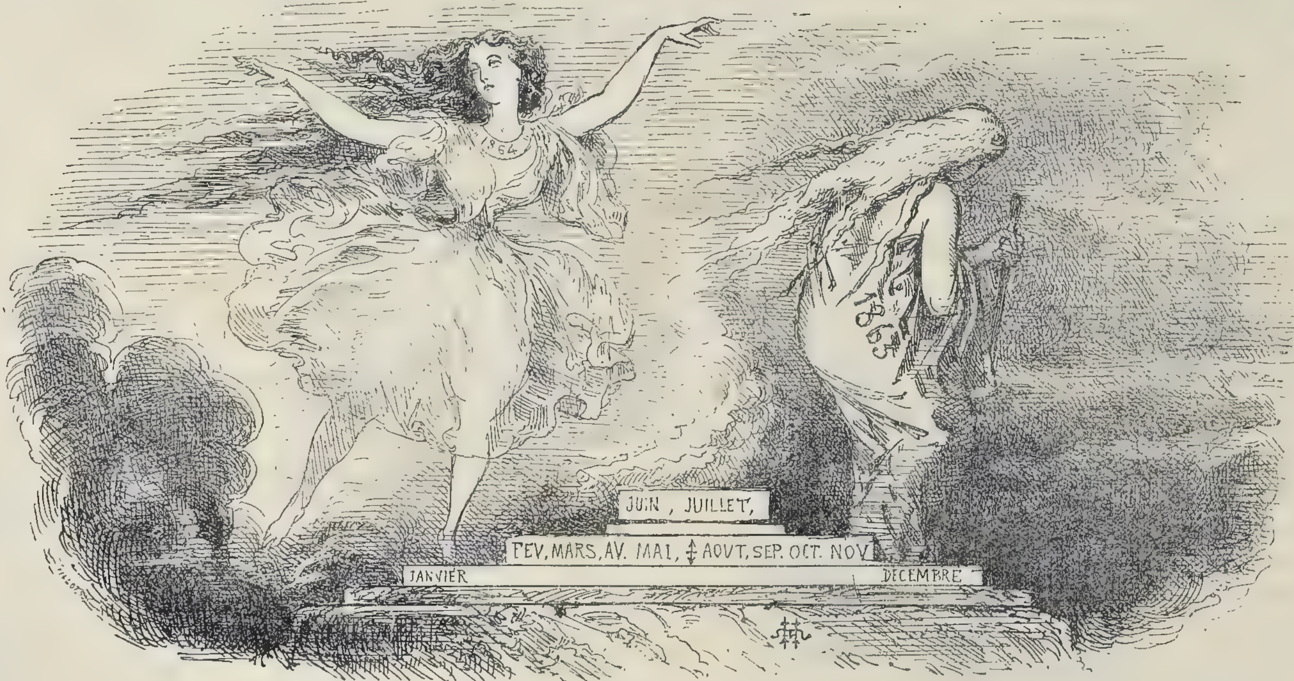
(*Minuit sonne.*)

Une voix dans la rue :

Ah ! zut ! alors! si Nadar est malade!

Le sceptique. — 1864. Et bravo, il commence bien! Risquez donc de vous casser les jambes pour des gens qui se moquent de vous. O mon peuple français, si tu es le plus spirituel de la terre, que sont donc les autres, grands dieux!

Edouard Siebecker.



L'ANNÉE QUI S'EN VA

Elle s'en va, la vieille année,
Elle s'enfuit, et dans deux jours,
Elle aura rejoint son année ;
Un an de plus sur nos amours.

Un an de plus sur tes caresses,
Un an de plus sur mes baisers,
Un an de plus sur nos promesses,
Liens qui par le temps n'ont pas été brisés.

Dis-moi, maîtresse aimée, et si grave et si folle,
Nous faut-il regretter le vieil an qui s'envole
Et lui crier : Adieu! vieil an..., ne reviens pas...
Nous faut-il, regrettant ce que sa main fanée
Emporte à tout jamais de notre destinée,
Insulter à ses derniers pas ?

Si tu m'en crois, amie, il ne faut pas maudire
La pauvre vieille qui se meurt ;
Il faut se rappeler au moment qu'elle expire
Ce qu'elle apporta de bonheur.
Pour tous les jours heureux, c'est merci qu'il faut dire,
Merci, vieil an, du fond du cœur.

Jules Chantepie.

Décembre 1863.

Propriétaire gérant, MARCELIN. Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière 13.



MA FEMME VA AU BAL

—

Madame. — Ah ! que c'est gentil d'arriver de bonne heure ! (Regardant la pendule.) Six heures moins un quart. Mais comme tu as froid, mon pauvre ami, tes mains sont glacées ! viens t'asseoir près du feu. (Elle met une bûche dans la cheminée.) J'ai pensé à toi toute la journée. Obligé de sortir par un pareil temps, c'est cruel ! — As-tu fait tes affaires ? es-tu content ?

Monsieur. — Très content, chère petite. (A part.) Je n'ai jamais vu ma femme aussi aimable. (Haut, prenant le soufflet.) Très content, très content.

Madame. — Tu as faim ! Tous les bonheurs à la fois. Bravo ! (Appelant.)

Marie, prévenez à l'office que monsieur veut dîner de bonne heure. Qu'on soigne ce que vous savez, et un citron.

Monsieur. — Des mystères?

Madame. — Oui, monsieur, je vous ménage une petite surprise, et j'aime à croire que vous en serez ravi.

Monsieur. — Voyons ta surprise.

Madame. — Oh! c'est une vraie surprise... Comme tu es curieux! voilà déjà tes yeux qui brillent. Si je ne te disais rien pourtant?

Monsieur. — Eh bien! tu me briserais le cœur.

Madame. — Tiens, je ne veux pas t'impatienter. Tu auras ce soir à dîner des petites huîtres vertes et un. . perdreau. Suis-je gentille?

Monsieur. — Des huîtres et un perdreau! tu es un ange. (Il l'embrasse.) Un ange! (A part. Que diable a ma femme aujourd'hui? (Haut.) Tu n'as pas eu de visite dans la journée?

Madame. — J'ai vu ce matin Ernestine qui n'a fait qu'entrer et sortir. Elle vient de mettre sa femme de chambre à la porte. Croirais-tu qu'on a rencontré cette fille, avant-hier au soir, habillée en homme et avec les vêtements de son maître encore! C'est trop fort.

Monsieur. — Voilà ce que c'est que d'avoir des domestiques de confiance. Et tu n'as vu qu'Ernestine?

Madame. — Mais oui, c'est bien assez... (Avec une exclamation.) Que je suis étourdie! j'oubliais; j'ai eu la visite de madame de Lyr.

Monsieur. — Que le bon Dieu la bénisse! Rit-elle toujours de travers pour cacher sa dent bleue?

Madame. — Tu es méchant. Elle t'aime pourtant beaucoup, cette pauvre femme! j'ai été vraiment touchée de sa visite. Elle venait me rappeler que son... tu vas te fâcher. (Elle l'embrasse et s'asseoit tout près de son mari.)

Monsieur. — Je vais me fâcher, je vais me fâcher... je ne suis pas un Turc. Voyons, de quoi s'agit-il?

Madame. — Tu sais que nous avons des huîtres et un perdreau. Tiens, allons dîner. Je ne veux pas te le dire, te voilà déjà de mauvaise humeur. D'ailleurs, je lui ai presque dit que nous n'irions pas.

Monsieur (levant les bras au ciel.) — Patatra! je m'en doutais. Quelle aille au diable, elle et son thé. Mais, qu'est-ce que je lui ai donc fait à cette femme-là?

Madame. — Elle croit te faire plaisir. C'est une charmante amie. Moi je l'aime, parce qu'elle dit toujours du bien de toi. Si tu avais été caché dans ce cabinet pendant sa visite, tu n'aurais pas pu t'empêcher de rougir. (Monsieur hausse les épaules.) Il est si aimable, votre mari, me disait-elle, si gai, si spirituel. Tâchez de l'amener, c'est une bonne fortune que de l'avoir. J'ai répondu: certainement; mais en l'air, tu sais. Oh baste! je n'y tiens pas du tout. On ne s'y amuse pas tant chez Mme de Lyr. Il y a dans les coins un tas de gens sérieux... Je sais bien que ce sont des personnages influents et qui peuvent être utiles, mais qu'est-ce que cela peut me faire à moi? Viens dîner. Tu sais qu'il restait une bouteille de ce fameux Pomar, je l'ai conservée pour arroser ton perdreau. Tu ne t'imagines pas combien j'ai de plaisir à te voir manger un perdreau. Tu dégustes cela avec tant d'onction... Tu es gourmand, mon petit mari. (Elle lui prend le bras.) Viens, mon ami, j'entends ton gamin de fils qui s'impatiente dans la salle à manger.

Monsieur (l'air soucieux.) — Hum!... et pour quand?

Madame. — Pour quand... quoi?

Monsieur. — Le thé, parbleu.

Madame. — Ah! le bal, tu veux dire... je n'y pensais plus. Le bal de Mme de Lyr? Pourquoi me demandes-tu cela, puisque nous n'irons pas? Dépêchons-nous, le dîner refroidit... pour ce soir.

Monsieur (s'arrêtant court.) — Comment! ce thé est un bal, et ce bal est pour ce soir. Mais, sapristi! on ne vous lâche pas comme cela un bal à bout portant. On prévient d'avance.

Madame. — Mais elle nous avait envoyé une invitation il y a huit jours. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue, cette carte. J'ai oublié de te la montrer, j'ai eu tort.

Monsieur. — Tu as oublié, tu as oublié...

Madame. — En somme, tout est pour le mieux, tu aurais été maussade toute la semaine. A table.

On se met à table. La nappe est blanche, les couteaux sont brillants — les huîtres sont fraîches, le perdreau cuit à point exhale un parfum délicieux. Madame est charmante et rit à tout propos. Monsieur se déride sensiblement et s'étale dans sa chaise.

Monsieur. — Il est bon ce Pomar. — Tu n'en veux pas un peu ma petite femme?

Madame. — Mais si, mais si, ta petite femme en veut. (Elle pousse son verre d'un petit mouvement coquet.)

Monsieur. — Tiens, tu as mis ta bague Louis XVI... Elle est charmante, cette bague.

Madame (mettant sa main sous le nez de son mari.) — Oui, mais regarde donc, il y a un petit bout qui se détache.

Monsieur (embrassant la main de sa femme.) — Où cela ce petit bout?

Madame (souriant.) — Tu plaisantes toujours; je te parle sérieusement; tiens, là, parbleu ça se voit bien! (Ils s'approchent et penchent tous les deux la tête pour voir de plus près.) Tu ne vois pas? (Elle indique un endroit de la bague de son doigt rose et effilé.) Là... viens... là.

Monsieur. — Cette petite perle qui... que diable as-tu dans les cheveux, ma chère? Tu sens horriblement bon. — Il faudra la donner au bijoutier. — Cette odeur est d'une finesse délicieuse... Ça te va pas mal les boucles.

Madame. — Tu trouves? (Elle façonne sa coiffure de sa blanche main.)... Je me doutais que tu aimerais ce parfum-là, moi à ta place je...

Monsieur. — Qu'est-ce que tu ferais à ma place, ma chérie?

Madame. — J'embrasserais ma femme tout bêtement.

Monsieur (embrassant sa femme). — Tu as des idées, sais-tu? donne-moi encore un petit peu de perdreau, je te prie. (La bouche pleine.) Comme c'est gentil, ces pauvres petites bêtes quand ça court dans les blés. Tu sais leur petit cri de rappel quand le soleil se couche?... avec un peu de sauce... Il y a des moments où il vous monte au cerveau des bouffées de poésie campagnarde. — Quand je pense qu'il y a des sauvages qui les mangent aux choux! Ah ça mais, dis-moi donc (il se verse à boire), tu n'as pas de toilette préparée.

Madame (avec un étonnement candide.) — Quelle toilette, mon ami?

Monsieur. — Eh bien, pour Mme de Lyr.

Madame. — Pour le bal! — Quelle mémoire tu as! — Tu y penses donc toujours? — Mon Dieu non, je n'en ai pas... ah, si! j'ai ma robe de tarlatane, tu sais? et puis il faut si peu de chose à une femme pour fabriquer une toilette de bal!

Monsieur. — Et le coiffeur n'est pas prévenu.

Madame. — C'est vrai, il n'est pas prévenu: d'ailleurs je ne tiens pas à y aller à ce bal; nous allons nous installer au coin du feu, lire un peu et nous coucher de bonne heure... Tu m'y fais penser, je me souviens qu'en partant, madame de Lyr m'a dit: votre coiffeur est le mien, je le ferai prévenir; — suis-je étourdie! je me souviens que je n'ai rien répondu. Mais ça n'est pas loin, je puis envoyer Marie lui dire de ne pas se déranger.

Monsieur. — Puisqu'il est prévenu, ce perruquier de malheur, laisse-le venir et allons nous... distraire un peu chez cette bonne madame de Lyr, mais à une condition, c'est que je trouverai mes affaires préparées sur mon lit, avec mes gants, tu sais, mon mouchoir, mon habit... et tu me mettras ma cravate blanche?

Madame. — Marché conclu (elle l'embrasse.) Tu es le meilleur des maris. — Je suis enchantée, mon bon chéri, parce que je vois que tu t'imposes un sacrifice pour me faire plaisir, car le bal en lui-même m'est aussi indifférent!... je n'y tenais pas, là sincèrement je n'y tenais pas.

MONSIEUR. — Hum... Eh bien je vais fumer un cigare pour ne pas vous gêner, et à 10 heures je'suis ici. Tes préparatifs seront terminés — en cinq minutes je serai déguisé en noir des pieds à la tête. Adieu.

MADAME. — Au revoir !

Une fois dans la rue, monsieur allume son cigare et boutonne son paletot. Deux heures à perdre ! Ça n'a l'air de rien quand on est occupé, mais quand on n'a rien à faire c'est autre chose. — Le pavé est gras, la pluie commence à tomber, — heureusement le Palais-Royal n'est pas loin. Au bout du quatorzième tour de galerie, monsieur regarde à sa montre. — 10 heures moins 5 minutes, l'époux va être en retard, il se précipite et rentre au logis.

Dans la cour, la voiture est déjà attelée.

Dans la chambre à coucher, deux lampes sans abat-jour répandent à torrent la lumière. Sur les meubles et le lit des montagnes de mousseline et de rubans. — Les robes, les jupons, les jupes et les sous-jupes, les dentelles, les écharpes, les fleurs, les bijoux s'entremêlent dans un cahos charmant. — Sur une table qui semble attendre les pots de pommades, les bâtons de cosmétique, les épingles à cheveux, les peignes et les brosses sont rangés avec soin. Deux nattes *artificielles* s'étalent languissantes sur un amas noirâtre qui ne ressemble pas mal à une forte poignée de crins. Résille et réseau d'or. — Peignes de blonde écaille ou d'éclatant corail, pouffs en boutons de roses, branches de lilas blanc, bouquet de pâles violettes attendent le choix de l'artiste ou la fantaisie de la beauté. Et cependant le dirai-je ? — Au milieu de ces luxueuses richesses, madame est échevelée, madame est inquiète, madame est furieuse.

MONSIEUR, regardant sa montre. Eh bien, ma chère, es-tu coiffée?

MADAME avec impatience. Il me demande si je suis coiffée ! Ne vois-tu pas que j'attends le coiffeur depuis une heure et demie, un siècle? Ne vois-tu pas que je suis furieuse, car il ne viendra pas, le misérable !

MONSIEUR. — Le monstre !

MADAME. — Oui, le monstre. Je te conseille de plaisanter.

On sonne. La porte s'ouvre, et la femme de chambre s'écrie : « Madame, c'est lui ! »

MADAME. — C'est lui?

MONSIEUR. — C'est lui.

L'artiste entre à pas précipités et salue en retroussant ses manches.

MADAME. — Mon cher Sylvani, vous êtes insupportable.

SYLVANI. — Désolé, désolé, mais impossible d'arriver plutôt. Je coiffe depuis trois heures de l'après-midi. Je quitte la duchesse de W., qui va ce soir au ministère. Elle m'a fait reconduire dans son coupé. Lisette, donnez-moi les peignes de madame, et mettez les fers au feu.

MADAME. — Mais, mon cher Sylvani, ma femme de chambre ne s'appelle pas Lisette.

SYLVANI. — Madame comprendra que s'il me fallait retenir le nom de toutes les femmes de chambre qui m'assistent, il me faudrait six clercs au lieu de quatre. Lisette est un joli nom, qui s'applique à toutes ces demoiselles. Lisette, montrez-moi la toilette de madame. — Bon. — Est-ce officiel, ce bal?

MADAME — Coiffez-moi toujours, Sylvani.

SYLVANI. — Il m'est impossible de coiffer madame sans savoir dans quel milieu ira sa coiffure. (Au mari, assis dans un coin.) Je prierai monsieur de vouloir bien se mettre ailleurs, je tiens à pouvoir me reculer pour mieux juger de l'effet.

MONSIEUR. — Comment donc, monsieur Sylvani, trop heureux de vous être agréable (Il va s'asseoir sur une chaise.)

MADAME avec précipitation. Pas là, mon ami, tu vas froisser ma jupe. (Le mari se lève et cherche un autre siège.) Prends-garde derrière toi, tu marches sur mon pouff !

MONSIEUR se retournant avec humeur. — Son pouff ! son pouff !

MADAME. — Bon, voilà que tu renverses mes épingles !

SYLVANI. — — Je demanderai à madame un instant d'immobilité

MONSIEUR. — Allons, calme-toi, je vais aller dans le salon ; y a-t-il du feu?

MADAME, distraite. — Mais, mon ami, comment veux-tu qu'on ait fait du feu dans le salon ?

MONSIEUR. — Je vais dans mon cabinet, alors.

MADAME. — Il n'y en a pas davantage... Pourquoi veux-tu qu'il y ait du feu dans ton cabinet ? Singulière idée... Pas mal en l'air, vous savez, Sylvani, et du désordre, c'est la fureur.

SYLVANI. — Madame mettra-t-elle une pointe de brun polonais sous l'œil ? Cela me permettrait d'idéaliser la coiffure.

MONSIEUR, impatienté. — Marie, donnez-moi mon paletot et ma toque. Je vais me promener de long en large dans l'antichambre (A part.) Elle me le payera, madame de Lyr.

SYLVANI, crêpant. — Je dégage l'oreille de madame, ce serait un meurtre que de la voiler. Madame a l'oreille de la princesse de K., que je coiffais hier. Lisette, préparez la poudre... Les oreilles comme celles de madame ne sont pas nombreuses.

MADAME. — Vous dites?

SYLVANI. — L'oreille de madame pousserait la modestie jusqu'à ne point entendre ?

Madame est enfin coiffée. Sylvani pousse un nuage léger de poudre odorante sur son ouvrage, qu'il enveloppe d'un dernier regard de satisfaction, puis il salue et se retire.

En passant dans l'antichambre, il heurte monsieur qui se promène.

SYLVANI. — Oh ! mille pardons ! agréez mes respects très-humbles.

MONSIEUR (du fond de son collet relevé). — Bonsoir !

Un quart d'heure après, le roulement d'une voiture se fait entendre. Madame est prête, sa coiffure lui va bien, elle sourit à la glace en enfonçant les baguettes dans ses gants longs et étroits.

Monsieur a manqué son nœud de cravate et arraché trois boutons. Les marques de la plus vive mauvaise humeur sont peintes sur ses traits.

MONSIEUR. — Allons, voyons, descendons, la voiture attend ; il est onze heures et un quart. (A part.) Encore une nuit blanche. — Fouette cocher, rue de la Pépinière 224 !...

On arrive. La rue de la Pépinière paraît en émoi. Des sergents de ville passent rapides au milieu de la foule. Dans le lointain, des cris confus et des roulements qui s'approchent se font entendre. Monsieur se précipite à la portière.

MONSIEUR. — Qu'est-ce qu'il y a, Jean ?

LE COCHER. — Monsieur, c'est le feu ! voilà les pompiers qui arrivent.

MONSIEUR. — Conduisez-nous toujours au numéro 224 ?

LE COCHER. — Nous y sommes, monsieur, au 224, c'est là qu'est le feu.

LE CONCIERGE DE LA MAISON (se détache d'un groupe et s'approche de la voiture). — Monsieur se rend sans doute, comme tout le monde, chez madame de Lyr ? — Madame est au désespoir ; mais le feu est chez elle... Impossible de recevoir.

MADAME (Avec exaltation.) — C'est une indignité !

MONSIEUR (Chantonnant.) — Désolant, désolant... (Au cocher.) Retournez d'où vous venez, et bon train, je tombe de sommeil. (Il s'étend dans le fond de la voiture et redresse son collet. — A part.) Après tout j'y ai gagné un perdreau bien cuit.

Z.

LE PARFAIT CUISINIER DRAMATIQUE



III

RECETTE POUR FAIRE UNE COMÉDIE POUR LE THÉATRE-FRANÇAIS.

Il est superflu de dire qu'à moins qu'il n'ait du génie, un auteur qui se respecte ne connaît pas de pièces en vers, non plus que de la prose sublime.

Les princes de lettres de la précédente génération faisaient divaguer plus ou moins galamment dans leurs comédies, des monarques, des reines, des tzarines, voire même des diplomates des deux sexes. Vous, plus habile, exploitez les mœurs du jour, allez chercher vos héros dans la finance et vous ferez de l'argent. Votre Tancrède reviendra de la bourse au lieu de revenir des croisades, et préférera les actions de chemin de fer aux actions d'éclat.

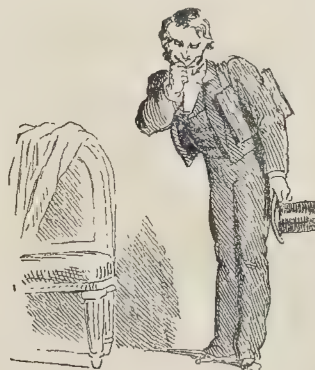
Levez majestueusement la toile sur un tableau de famille. — Mise en scène réglée d'avance, la même pour toutes les comédies : Madame coud, Mademoiselle brode, le petit cousin soupire, un ami de la maison fait.... une pose plastique. Quant à M. Dumont, hier Germont, jadis Orgon, il est majestueusement englouti dans son journal.

Mme DUMONT. — Mon ami, que lis-tu donc de si intéressant ?

DUMONT (avec accentuation préméditée due à l'intelligence de l'acteur). — *Le cours de la bourse* !....

Mouvement sur la scène et surtout dans la salle. Les ouvreuses, n'osent plus offrir leurs petits bancs. Que va-t-il se passer ?

Vous n'en savez encore rien vous même. Il faut donc vous venir en aide. Pas plus que pour un poëme lyrique ne cherchez du nouveau, armé du prétexte que tout a été inventé en fait de théâtre, brodez sur une vieille intrigue qui aura été exploitée vingt fois avec succès, et intitulez-vous bravement le père de la vingt-et-unième. Aucun mal à ce que le lièvre du civet littéraire soit un peu faisandé.



Comme héros de nos jours, le notaire est très-bien porté.

Voici le monstre. A vous la responsabilité des détails.

Comme héros de nos jours, le notaire est très-bien porté, cependant, si vous préférez un maître d'usine, ne vous gênez pas ; dans ce cas, votre notaire devient un coquin fieffé.

Votre héros doit être marié, c'est plus décent. — Il sera prudent de garder le silence sur ses charmes plastiques. A la Comédie-Française les premiers rôles étaient joués par les comiques. Surtout qu'il n'ait pas moins de 40 ans.

Sa femme peut en aimer un autre, *arrachée au calme de sa vie de pensionnaire, unie par la volonté d'un père à un homme qu'elle ne connaissait pas.* — Cette tirade prête comme un caoutchouc. — *Elle a enfin rencontré un cœur qui comprenait le sien.* Le cœur de M. Bressant ou bien celui de M. Leroux, si le premier est en congé. La dame pleurera sur sa faute, et afin de ménager la pudeur du public, elle aura le soin d'annoncer que cette faute, elle ne l'a pas encore commise : l'intention suffit.



Le cœur de M. Bressant ou bien celui de M. Leroux si le premier est en congé.

Évitez de placer dans la bouche de votre séducteur des allusions trop vaporeuses, relatives à la beauté de la dame, car l'actrice qui gémira sous le poids de ce rôle jouira inévitablement d'un aimable embonpoint.

Vous aurez le soin de lui faire oublier ses devoirs de mère et d'épouse pendant quatre actes, pourvu qu'ils lui reviennent en mémoire au cinquième.

Dans le dernier entr'acte elle aura enfin compris sa faute, *son crime*. Tout à coup elle découvrira les brillantes qualités de son mari. Il ne pourra être moins qu'un ange. *Mon Tancrède ! mon Theobald ! mon noble époux ! — Ma Clarisse ! mon Eloa ! ma vertueuse compagne ! Tu ne pensais donc plus à notre enfant ? mon enfant ! notre enfant.* A son retour du boulevard où elle donne souvent des représentations, la petite paraît ; c'est l'innocence qui fait le dénoûment. Enfin des invités comme à l'Opéra-Comique, seulement ils ne chantent pas.



Tout-à-coup, elle découvrira les brillantes qualités de son mari.

Quant au séducteur, il y a trente ans je vous aurais conseillé de le prier de se faire sauter la cervelle. Il se contentera d'acheter une maison de commerce à Mexico.


A son retour du boulevard où elle donne souvent des représentations....

Vous trouverez ce sujet bien vieillot. Tant mieux. C'est un enfant chéri du public qui n'en verra jamais les rides.

Cependant si vous préférez mettre en scène un gentilhomme pauvre qui finit millionnaire après avoir beaucoup médit de l'argent, je ne vous cacherai pas que ce dénoûment a fait la fortune de plusieurs de vos confrères. Prenez-le en note pour plus tard; mais quelque sujet que vous adoptiez, vous ne pouvez vous affranchir de jeter dans l'action les personnages épisodiques qui suivent. Ils sont devenus classiques.

Le cher oncle qui vient passer la saison d'hiver chez ses chers neveux et nièces, afin d'admirer les beautés nouvelles de la capitale.


Ce cher oncle.

Un petit cousin bien naïf, bien godiche, façon adroite de démontrer le ridicule de la jeunesse; flatterie ingénieuse à l'adresse des grands parents.

Une jeune femme de dix-huit dans dont le mari est sexagénaire : elle en raffolera. Très-moral et peu dangereux à la censure.

Une voisine de campagne. Grande coquette comme dans les comédies de l'empire. Mais ne l'appelez plus Mme Saint-Ange. Ces types sont d'un placement facile et toujours de mise. Pour la manière de s'en servir, consulter les œuvres de Scribe (répertoire du théâtre de Madame.)


Une jeune femme de dix-huit ans dont le mari sera sexagénaire.

Quant aux personnages officiels, les éviter, cela jette du froid. On pourra parler du ministre, mais qu'il reste à la cantonnade.

A l'exemple du tailleur qui met un collet neuf à un vieux vêtement afin d'en déguiser la caducité, vous pouvez annexer à ce senario la situation audacieuse et touchante d'un faux artiste ou d'un écrivassier quelconque : infecte canaille qui n'aura fait des accrocs à sa réputation qu'afin de laisser un nom connu à son fils.


Une voisine de campagne grande coquette.

L'introduction de ce personnage dans votre œuvre, vous permettra de populariser l'argot sur la première scène du monde. Ne pas oublier de faire voir le bout de sa pipe. Effet bien suranné dans les théâtres de genre, mais qui passera comme un éclair de génie à la Comédie-Française.


Ne pas oublier de faire voir le bout de sa pipe.

Pour corser l'action, placez la lutte du père et du fils. Autrefois, les pères avaient la spécialité des malédictions. De nos jours ce sont les enfants qui en ont l'entreprise — au théâtre du moins.

Donc votre jeune homme maudira papa, mais du geste; l'auteur de ses jours se couvrira discrètement la figure et sortira sans mot dire. Le fils terrible tombera alors dessus ou dedans un fauteuil, à son choix, et la farce est jouée.

Ce qui fera la force de cette scène, c'est que vous ne l'aurez pas faite du tout. Au reste, la pantomime des acteurs l'enlèvera.


Donc votre jeune homme maudira papa.

Comme incident à effet, vous ne pouvez vous priver d'un repas, on mangera *pour de vrai*. Parler en mangeant s'exécute tous les jours dans le monde, sans que personne songe à prendre un brevet pour ce talent de société, mais au théâtre cela semble miracle. Résultat un effet de mâchoire pour l'acteur, mais dont vous bénéficierez. Aucun inconvénient à ce qu'un des convives se grise; — toutefois, si ce n'est pas un homme du populaire, maiss c'est un gentilhomme! Il roulerait sous la table, que ce serait encore charmant.


Le donné de tout proverbe reposant sur le caprice.

Pour le style de votre œuvre, sous le prétexte d'être nature, vous aurez le droit d'être vulgaire : un dialogue de phrases hachées menues; quelques tartines bien prétentieuses interrompues à temps, une ou deux allusions politiques sur l'Irlande ou le Japon, voilà où doit s'arrêter votre muse. Embrochant sur le tout quelques locutions familières qui sont aujourd'hui le fond de notre langue.

Elle est bonne, elle est forte, ne sont pas de trop. Ce langage aussi simple qu'imagé fait aujourd'hui la gloire et la fortune de la maison de Molière.


Enfant n'y touchez pas.

Un effet certain que je soumets à vos méditations. Afin de perpétuer l'émotion du spectateur, glissez la nouvelle d'un malheur inattendu dans votre dernier acte.

La perte d'un frère? — Non. — La perte d'un fils? — mieux que cela. Une grosse perte d'argent; la salle entière s'attendrira.

Comme un véritable auteur dramatique doit savoir mettre ses idées à toutes sauces, vous n'avez pas manqué de rêver de signer une

comédie-proverbe. Rien de plus simple. La donnée de tout proverbe reposant sur le *caprice*, refaites-le.

Quant à la tragédie, sur laquelle nous gardons notre recette, à moins d'avoir des rentes, *Enfant n'y touchez pas.*

EUSTACHE.

DEVANT UN ALBUM

A PROPOS DU JOURNAL L'AUTOGRAPHE.

Alphonse Karr a dit quelque part : « L'homme a trois caractères : » celui qu'il a réellement, — celui qu'il croit avoir, celui qu'il veut » faire croire qu'il a. »

Vous êtes laid, — mais enfin votre laideur est à vous, elle a été faite sur mesure, vous la portez depuis que vous êtes au monde et lorsqu'on vous connaît on ne se figure pas que vous puissiez être autrement; vos yeux sont petits, votre nez gros, votre bouche grande; mais ce qui, avec l'insignifiance de l'adolescence, constituait une laideur parfaite, a fini, avec le temps, par s'harmoniser. Le jeu des passions, l'exercice de la pensée, le bonheur ou le malheur, la pratique de la vie en un mot, a imprimé à votre physionomie ce qu'on appelle un caractère. C'est ce qui faisait dire à une femme d'esprit que j'ai connu : « *J'ai vu des hommes qui à quarante ans étaient hi-* » *deux, je n'en ai jamais vu qui fussent laids.* »

Vous n'êtes pas content de votre tête, vous lui trouvez certainement un galbe, une expression : le galbe, l'expression qu'elle n'a pas; mais ce n'est pas cela que vous auriez voulu, si vous aviez pu choisir dans le grand magasin d'échantillons du Créateur. Alors vous songez à rectifier la nature.

Ces yeux petits, mais nets, profonds, qui regardent en dedans, quand vous ne vous regardez pas (1er caractère), vous les trouvez badins (2e caractère) et vous vous efforcez de les écarquiller pour leur donner de la langueur (3e caractère).

Votre nez carré, large à la base, brutal dans sa route et qui indique une nature ambitieuse et énergique, vous le voyez sensuel et vous en contractez les narines pour tâcher de lui donner une allure imposante.

La large bouche, dont la lèvre inférieure avançant un peu, prête à votre visage, je ne sais quel caractère audacieux, vous la croyez rieuse et vous serrez les lèvres pour qu'on y trouve une finesse moqueuse.

Que voulez-vous, c'est comme cela, et c'est ce qui fait que le marin rêve des bretelles et le soldat un faux-col.

Aussi, lorsque vous avez fait faire votre portrait chez un peintre de talent et d'esprit, et que l'artiste, grâce à une conversation intéressante, vous a escamoté le mensonge que vous aivez appliqué sur votre face, a chatouillé vos instincts, piqué vos opinions, réveillé les petits génies familiers qui dormaient dans chacune de vos cases cervicales, et tourné la manivelle qui fait exécuter sur votre physionomie la grande symphonie de vos passions, vous vous fâchez tout rouge lorsque vos intimes s'écrient : « C'est frappant ! » Et le lendemain vous courrez chez un photographe qui vous salue, vous pose sur une chaise, le cou dans un carreau, vous laisse votre masque, lâche un rayon de soleil à travers son carreau et vous présente le bonhomme que vous avez fabriqué pour la postérité.

Ce qui est vrai au physique est encore plus vrai au moral et le journal *l'Autographe* vient mettre cette vérité dans toute sa lumière.

Un album! diable ce n'est pas une petite affaire! La tribune, le champ de bataille, le Palais, le théâtre, le livre, le journal, l'exposition, c'est la vie, c'est le va-et-vient journalier, — mais un Album, c'est le résumé en deux lignes de l'individualité complète!

Voilà ce qu'on se dit — et on garde chez soi pendant deux mois ce petit panthéon portatif pour improviser les quatre mots qu'on nous a demandés.

Enfin on se refugie dans son cabinet, après le sixième billet conçu invariablement en ces termes : *Illustre maître, poëte, général, etc. etc. Pensez-vous à mon album? Volez donc cinq minutes à vos sérieuses occupations pour jeter les deux premiers mots qui vous passeront par la tête et renvoyez-le-moi enrichi de votre nom glorieux.*

Or votre sérieuse occupation depuis que vous tenez ce monument a été précisément de ruminer ce que vous y écrirez.

Vous avez défendu votre porte, vous êtes enfermé, verrouillé, vous vous promenez de long en large, le cerveau fermente, vous en avez un volume dans la tête — vous vous jetez dans votre fauteuil, vous ouvrez le livre, vous choisissez la place, vous prenez la plume, vous la trempez dans l'encre, vous l'approchez du papier, vous levez la tête au plafond . . . .

Vous apercevez haletants, grimpés les uns sur les autres, dévorant la page du regard, l'innombrable horde des siècles futurs.

— Que va-t-il écrire, semblent-ils dire.

Un froid glacial vous passe dans le dos... vous vous reculez avec la terreur d'un homme qui se réveille couché au bord d'un précipice.

— Horreur! où allais-je, grands dieux!

Vous repoussez l'album et vous prenez une feuille de papier.

— Décidément, ce n'est pas aussi facile qu'on le croit. Pas de bêtises! Il s'agit de se tenir — c'est effrayant! Il faut absolument faire un brouillon — diable! diable. Et la postérité . . . .

Alors commence une bataille à côté de laquelle celle des États-Désunis sont des duels à coup de bonnet de coton.

Tous ces petits diablotins dont j'ai parlé plus haut et qui habitent dans chaque lobe du cerveau battent la générale à tour de bras et se lèvent comme un seul homme. —

C'est un remue-ménage infernal : on dirait que la tête va éclater. — Puis un grand calme.

Ils sont en bataille et s'observent, — on ne distingue rien, — un silence de mort plane dans la cervelle.

Peu à peu cela s'agite, — ils marchent les uns sur les autres — ils se défient. Le combat s'engage — les troupes commencent à combattre. — Ils y mettent une vigueur et un acharnement incroyable. — Chacun veut rester maître du terrain. De temps en temps la victoire semble protéger l'un des combattants.

L'Observation genre Balzac paraît avoir des chances; mais crac! la voilà jetée à bas par sa sœur genre *Gavarni* qui elle-même est vaincue par la *Maxime politique*. Pan! pan! pan! les coups se succèdent avec une rapidité effrayante; des éclairs traversent l'imagination et laissent entrevoir un vainqueur bien vite abattu.

Les pages se noircissent, se noircissent sous la dictée de chaque belligérant. — Ecris! Biffe! Ecris! Biffe! L'aiguille de la pendule tourne toujours! Le jour vient frapper aux carreaux; on va pour relire, rien. Les adversaires tombent terrassés de fatigue, et c'est heureux! Encore quelques coups et le propriétaire de la cervelle était frappé d'apoplexie foudroyante.

On va se coucher, c'est ce qu'on a de mieux à faire!

Ça viendra tout seul. — Mais rien ne vient excepté le monsieur à l'album.

— Je vous tiens et je ne vous lâche plus que vous ne m'ayez écrit mon affaire!

— Ah! sapristi, mon cher, je l'avais complètement oublié!

Vous mentez comme un dentiste et vous le savez bien.

— Attendez-moi cinq minutes.

Vous passez dans votre cabinet, le cœur perdu de terreur et comme ce poltron dont parle Eugène Sue, auquel le paroxysme de la peur faisait faire des actions d'éclat, vous vous précipitez sur la page et vous accomplissez un acte d'intrépidité folle.

A peine l'*Album* sorti de vos mains, vous vous rappelez cette particularité du caractère de J.-J. Rousseau, courant après un valet qui

emportait la réponse à un billet, et rentrant en pleurant de ce qu'il n'avait pu le rattraper pour corriger quelque chose.

Et voilà ce qui fait que dans un recueil comme celui de l'*Autographe*, a coté de quelques pensées vraiment simples et originales vous trouvez tant de phrases prétentieuses et entortillées.

Si vous êtes le général Changarnier, au lieu d'écrire tout simplement : *Retraite de Constantine*, vous vous êtes lancé dans une phrase rocaille dont vous n'êtes pas content.

Si vous êtes Barthélemy, le terrible auteur de la *Némésis*, vous avez lâché une fade benzerade.

Si vous êtes V. Broglie, George Sand, Eugène Sue ou Thiers, vous avez fait des petites manières auxquelles vous sentez bien qu'on ne croira pas.

Si vous êtes M. Bouilhet, vous vous apercevez qu'en écrivant cette idée alambiquée : *Les pensées sont des clous qui retiennent la draperie du style*; vous avez parodié cette *pensée d'un emballeur* :

L'espérance, c'est les bretelles qui soutiennent le pantalon de l'existence.

Parfois aussi vous avez l'inspiration de Béranger :

Il est un Dieu, devant lui je m'incline,
Pauvre et content sans lui demander rien

que de me débarrasser des albums en si bonne compagnie qu'on s'y trouve.

A propos de Béranger, une parenthèse :

Si l'autorité avait eu l'esprit d'afficher que le candidat de la IXe était l'auteur de la diatribe intitulée *l'Étoile filante*, M. Pelletan aurait bien pu décommander son habit.

Mais tout le monde n'a pas la chance de poser aussi adroitement que l'auteur de la chanson :

A mes amis devenus ministres, etc.

Il est trop tard; les phrases sont lâchées et font leur chemin, soulevant des sourires, des rires, des applaudissements peut-être, mais confirmant le sage dans cette vérité éternelle :

Rien n'est plus difficile que d'être soi.

ÉDOUARD S.

ENTRETIENS DU MOMENT

I.

EN OMNIBUS.

Une jeune marchande de journaux est assise dans l'angle droit. Le galant conducteur, arrivé à la fin de son parcours, la prie de lui faire une petite place. J'oubliais de dire que la jeune marchande lit attentivement un petit journal.

LE CONDUCTEUR, souriant. — Que lisez-vous là, mademoiselle?

LA JEUNE MARCHANDE, faisant de même. — *L'Hôtesse du Connétable.*

LE CONDUCTEUR, même jeu. — Cela se passe en Suisse?

LA JEUNE MARCHANDE. — Non, monsieur.

(Tout en répondant, la jeune marchande ne quitte pas le roman des yeux.)

LE CONDUCTEUR, plus sérieux. — Comment? non. Cependant, je vois à... (Il épèle du doigt et du regard.) Capi le... Capitole... c'est en Suisse bien certainement.

LA JEUNE MARCHANDE. — Non monsieur. C'est dans un endroit qu'on appelle... je ne sais plus... là où est le pape.

LE CONDUCTEUR, satisfait. — Ah! là où est le pape... je connais très-bien... un pays bien malheureux, où tout le monde est obligé d'être casé. Est-ce que c'est intéressant?

LA JEUNE MARCHANDE. — L'hôtesse du connétable? c'est admirable, monsieur. Cela se passe du temps, où il y avait des hérétiques.

LE CONDUCTEUR, faisant la moue. — C'est bien vieux.

LA JEUNE MARCHANDE, lisant haut pour la plus grande édification de ses voisines.

« *Clotilde dégagea sa main de celle du jeune homme, et reprit d'une voix grave et triste* :

« *Avant de prendre un parti décisif, monsieur Didier, il faut que vous sachiez toute la vérité. Ma mère était une vaudoise.*,.

LE CONDUCTEUR, prêtant l'oreille. — Vous dites...

LA JEUNE MARCHANDE. — *Ma mère était une vaudoise.*

LE CONDUCTEUR, pénétré. — Ah! c'est différent.

LA JEUNE MARCHANDE. — Vous comprenez, monsieur?

LE CONDUCTEUR, respectueux. — Du moment que sa mère était *gauloise* elle ne pouvait pas s'y prendre autrement... (Criant) La barrière Blanche, Batignolles-Clichy, et la rue des Dames.

II.

EN WAGON.

DEUX MESSIEURS. — L'un d'eux lit un volume du *Maudit*, et retient les deux autres, avec l'énergie de Niobé pressant ses enfants contre son sein, ou d'un habitué de salon littéraire, accaparant les six journaux du soir.

L'AUTRE MONSIEUR. — J'ai lu ce roman. Il est fort bien écrit.

(Le premier monsieur garde le silence, et se drape dans une solitude imposante. Le second réitère son observation.)

PREMIER MONSIEUR. — Ce qui m'en plaît, c'est que l'auteur est impartial. Il dit toujours du mal des jésuites...

DEUXIÈME MONSIEUR. — Et quelquefois du bien de lui-même. Mais pourquoi ne se nomme-t-il pas? Car enfin l'on pourrait lui dire : Vous parlez de vous, vous parlez de vous, c'est bien. Mais encore ne peut-on vous démentir; on ne sait qui vous êtes.

PREMIER MONSIEUR, dédaigneux. C'est pour ne pas compromettre sa famille. D'ailleurs voilà le secret de la comédie. L'auteur n'est autre que Louis Ulbach.

DEUXIÈME MONSIEUR. — On m'avait dit : Victor Hugo.

PREMIER MONSIEUR. — C'est trop impartial. L'auteur dit toutes sortes de choses des jésuites. Ulbach a d'ailleurs quelques veiléités d'incognito. Ne publie-t-il pas les mémoires d'un inconnu?

DEUXIÈME MONSIEUR. — C'est cependant bien le style d'Hugo.

(Le premier monsieur rit aux éclats; le deuxième monsieur, mécontent, continue :)

— Ne savez-vous pas qu'Hugo va publier un volume, qu'il ne signera que de ses deux initiales? N'est-ce pas également une velléité d'incognito?

PREMIER MONSIEUR. — Oui, mais M. Hugo imite les princes, qui invitent tous les journaux à publier que tel jour, à telle heure, ils traverseront telle ville, sous le nom de comte un tel. Il faudra les appeler ainsi, mais bien savoir à qui l'on s'adresse. Hugo signera avec deux initiales, lorsqu'il aura durant six mois annoncé que ces initiales représentent son nom tout entier.

DEUXIÈME MONSIEUR. — On m'a cependant assuré...

PREMIER MONSIEUR. — Je connais l'auteur, et je vous prie de ne me pas démentir.

(A la station monte un troisième monsieur; d'abord silencieux, il lève peu à peu la tête, et comme la conversation continue, il sourit.)

TROISIÈME MONSIEUR. — Il me semble messieurs, que vous êtes tous deux dans l'erreur. L'auteur n'est pas Hugo.

DEUXIÈME MONSIEUR. — Peut-on dire ?...

TROISIÈME MONSIEUR. — Ni Ulbach...

PREMIER MONSIEUR, froncé. — Prétendrez-vous?..

TROISIÈME MONSIEUR. — Par une excellente raison... C'est moi.

(C'était l'abbé..., en route pour Bruxelles.)

LES GENS QUI ONT LA FÈVE, (SOUVENIRS DU GATEAU DES ROIS).



DANS LE MILITAIRE

Eh! Eh! une assez jolie fève trouvée dans une giberne.



DANS LES AFFAIRES

— Cinq-cents pour cent pour moi, et un mémoire justificatif pour mes actionnaires.



SUR LE TURF

— Mon jockey est cassé mais les morceaux en sont bons puisqu'ils me rapportent cinquante-mille francs joints au prix des entrées et aux paris.



DANS L'ADMINISTRATION

— Messieurs, le gouvernement vous a tous décorés en ma personne.



Grrrrande loterie!!! Grrros lot de 500,000 francs..... gagné par le marchand.



LE FAUTEUIL ACADÉMIQUE

Sapristi! Il y a toujours quelqu'un.



CHEZ UNE PETITE DAME

C'est quelquefois elle qui régale, mais c'est toujours eux qui payent.



A L'OPÉRA

A cent mille francs le pousse-note!



CHEZ L'ÉDITEUR

Dans un livre, le style n'est rien, le papier est peu de chose, la manière de s'en servir est tout.

APRÈS LE JOUR DE L'AN. — EXAMEN DES CARTES DE VISITE



Une noble dame de ma connaissance ressemblant à l'empereur Nicolas... avec son casque.

Heu! Heu! mais elle a une si jolie nièce!

— Bigre, mon chef! et je ne me suis pas encore inscrit chez lui!

Une carte... *pliée*.. Ah bon... le mari d'Ernestine...

Carte à rendre au 15 janvier, sous forme de billet de cinq.



Un de mes amis, capitaine d'état-major de la *Garde nationale*. Quel air militaire... hein ?



Avouez tout de même que le monde est peu exigeant : un petit carré de carton avec un timbre de cinq centimes, et l'honneur est satisfait au fleuron!



Mon docteur..., j'aime mieux voir sa carte que sa figure...



Sa carte photographique! quelle bonne idée!...



Un fils des Croisés... Ses aïeux étaient riz-pain-sel de l'armée de Godefroy de Bouillon.



Un rapin de mes amis. Sa carte en forme de palette... Pas mauvaise idée!



Carte à mettre à l'angle de la glace..! Mais pourquoi y a-t-il des mortels qui attendent pour être immortels d'être si vieux!

Une carte bordée de noir! et le *Mme* effacé — Pauvre Hélène!!!

III.

EN VOITURE.

DEUX DAMES.

PREMIÈRE DAME. — Vous avez fait beaucoup d'emplettes, au jour de l'an, madame?

DEUXIÈME DAME. — Mon Dieu, non, j'ai acheté un polichinelle pour mes quatre filles, cela les amusera.

PREMIÈRE DAME. — Et moi ces quinze volumes pour mon fils ; je crains qu'il ne soit pas satisfait.

DEUXIÈME DAME. — On le serait à moins, mais les enfants n'aiment pas les livres.

PREMIÈRE DAME. — Ils adorent les images, et ceux-ci en sont remplis.

DEUXIÈME DAME. — Ils ne dureront pas longtemps.

PREMIÈRE DAME. — J'ai d'abord la *Vie des fleurs*, une ravissante fantaisie.

DEUXIÈME DAME, à part. — Pour les grandes personnes.

PREMIÈRE DAME. — ... *L'Arithmétique du grand papa*, de....

DEUXIÈME DAME, à part. — ... Très-utile à ceux qui savent compter.

PREMIÈRE DAME. — ... Le *Petit Monde*, de...

DEUXIÈME DAME. — Ne trouvez-vous pas, madame, que ces livres sont trop jolis pour nos enfants? Mes quatre filles préfèrent polichinelle.

PREMIÈRE DAME, souriant. — Avouez que vous avez cru faire une économie, en achetant ce pantin.

DEUXIÈME DAME. — Mais...

PREMIÈRE DAME. — C'est moi qui l'ai faite. Nous autres femmes, voyez-vous, nous ne devons jamais rien acheter qui ne nous prive un peu. Vous avez donné votre polichinelle à vos enfants, mais moi, qui ai besoin de jolis livres pour mon salon, je laisserai ceux-ci à ma portée. Ils seront à mon fils, qui n'y touchera pas. Ah çà! est-ce que vous donnez à votre mari un gilet neuf pour ses étrennes? Moi, je lui fais présent d'un vase pour ma cheminée.

DEUXIÈME DAME, ébahie. — Il n'y a que ces généreuses pour profiter de tout.

* * *

— J'ai stéréotypé ces trois conversations, exactement historiques, et sans y changer une syllabe ; j'ai pensé qu'elles vous démontreraient :

1° L'influence des romans d'Emmanuel Gonzalès sur l'éducation du peuple;

2° La puissance de trois étoiles sur la curiosité publique;

3° L'habileté de nos éditeurs, qui ont résolu cette grave question : produire un objet, propre à contenter la personne qui donne au moins autant que celle qui reçoit.

HENRI M.

LE JOUR DE L'AN A ROME.

..... Dès le matin, le pont Saint-Ange, le Borgo S. Spirito, présente un coup d'œil, une physionomie inaccoutumée; toute la Rome officielle traverse le Tibre, se dirige vers Saint-Pierre et le Vatican, empressée d'offrir ses hommages et ses vœux au chef de la Chrétienté. Aussi, que d'équipages! La Grande rue du Borgo est aussi encombrée que la rue de Rivoli, en pareil jour; malheur aux infortunés piétons qui essayent de se frayer passage au milieu des chevaux empanachés; et cependant, pauvres officiers que nous sommes, nous aussi nous suivons pédestrement le flot des voitures; mais, comme nous formons une masse assez imposante et surtout très-dorée, les cochers galonnés et la valetaille en tricorne daigne écarter ses fouets et ses chevaux. C'est en vérité beaucoup d'honneur. Aussi, après nous, gare au Transtévérin en guenilles qui veut passer quand même.

Enfin, nous voici arrivés sur la place Saint-Pierre, et cela non sans peine. Mais là, c'est encore pis que dans la rue qui y conduit. Ce n'est pas une file de voitures, à la suite de laquelle on peut encore marcher; c'est un chaos d'équipages qui se bousculent, de chevaux qui se cabrent, de piétons qui se serrent les uns contre les autres, et cela dans toute la place ; car personne n'est là pour s'inquiéter de l'ordre dans la voie publique : chaque cocher se met où il veut, et comme il lui plaît. On dirait une immense salle d'attente en plein air pour hommes, chevaux et voitures, où tout être ou machine se mouvant, est libre de s'arranger à sa guise et comme elle peut. Par bonheur, le ciel est beau, et pas un cocher n'est gris.

Pendant ce temps, le poste français, qui monte la garde au Vatican, est sous les armes ; le drapeau du 19e de ligne, *loque* héroïque déguenillée à Sébastopol, domine la place entière, le tambour bat aux champs.

Je t'avoue, cher ami, que toutes idées ou réflexions politiques de côté, j'ai éprouvé un je ne sais quoi, un sentiment indéfinissable, en voyant notre drapeau à l'étranger, sur cette place du Vatican, en ce jour surtout, dressé fièrement au-dessus de toutes les têtes, tout près des carrosses de gala du corps diplomatique, portant chacun ses couleurs nationales!.....

Pardon de parler voitures ; mais encore un mot, et j'ai fini ; permets-moi de te signaler une particularité. Les carrosses rouges des cardinaux, surmontés de panaches aux quatre coins, et ornés de trois superbes laquais sur le derrière, portent sur le côté *montoir* un immense parapluie rouge roulé, assez semblable aux fameux parapluies dits *de famille* ; c'est le signe distinctif de la présence du cardinal dans sa voiture ; aussi nos soldats regardent tout d'abord si le parapluie est à sa place, quand passe un carrosse de cardinal, pour savoir s'ils doivent ou non présenter les armes. Inutile de dire que ce jour-là tous les parapluies étaient au grand complet, pour le désespoir des sentinelles se trouvant sur leur passage.

Après le corps diplomatique, qui a toujours la préséance, est venu le tour des dignitaires de l'Église ; interminable exhibition de robes rouges, violettes, noires, mêmes blanches, celles-ci portées par les généraux et supérieurs des Ordres; puis, la municipalité romaine, conduit par les sénateurs drapés dans leur *toge* couleur pourpre, ornée d'hermine, la tête couverte d'une toque empanachée, dont la forme rappelle un peu la coiffure de nos magistrats... Enfin, nous entrons; par courtoisie, le corps d'officiers de l'armée romaine, nous cède le pas.

Notre cortége pénètre dans le Vatican, par la partie de la colonnade à droite de la place, magnifique allée couverte où deux voitures peuvent se croiser sans peine. En arrivant sous le vestibule qui mène aux escaliers par où l'on monte au Vatican, nous passons entre deux haies de Suisses de la garde papale. C'est un curieux spectacle que de voir ces hommes, les uns jeunes, les autres cassés par l'âge, les uns courts et replets avec de grosses mines réjouies et des abdomens très-respectables; d'autres, longs, secs, maigres, paraissant avoir du mal à se tenir debout; tous en grand costume du temps de la Renaissance, casque en tête, hallebarde au poing, immense épée battant les mollets, et la poitrine couverte de décorations......., aussi roides et uniformément empesés que le *valet de Carreau*, dont nos soldats leur ont donné le nom. A les voir ainsi bariolés de rouge, de jaune, de noir, avec leur large baudrier de cuir et leur immobilité de statues, ont eût dit les figures d'une longue fresque peinte sur les murailles, mais où l'artiste aurait mêlé le grotesque dans l'économie de ses sujets.

Plus loin, dans la cour d'honneur, sont les gardes nobles en grande tenue de service, puis encore des Suisses sur les marches de l'escalier de marbre qui monte aux salles de réception. Au premier étage, dans la belle salle des gardes, outre des gardes nobles et des Suisses, se présentent à nos yeux des nouveaux personnages, dont j'ignore les titres et les fonctions ; tout ce que je sais, c'est qu'ils sont du service intérieur du palais, et sont toujours autour de Sa Sainteté dans les grandes cérémonies de la cour papale. Ils sont vêtus comme les gentilshommes de la cour d'Henri III, avec la collerette plissée, le haut de chausses, le juste-au-corps en velours, la dague comme la portait Bussy, et les larges souliers à boucles d'argent; sauf la collerette et les manchettes en dentelles, tout sur eux est noir ; c'est d'un bel effet.

Figure-toi ces pittoresques costumes d'un autre âge paradant au milieu de magnifiques galeries, où tout est marbre et mosaïques, depuis les murs et les colonnes jusqu'aux pavés et aux plafonds; dans ces salles où de toutes parts on ne voit que statues et peintures des grands maîtres; et tu auras une idée de l'impression que l'on ressent. En présence de cette étrange et imposante mise en scène, je n'avais, pour ainsi dire, aucun effort d'imagination à faire pour me transporter au siècle de Léon X : du reste, rien depuis lors, n'a changé, ni au Quirinal, ni à Saint-Pierre, ni au Vatican.

Un instant après notre arrivée dans la salle du Trône, le Saint-Père, tout habillé de blanc, entra, escorté des hauts personnages de sa cour, des cardinaux et autres dignitaires; les massiers les précédaient ; les officiers du palais dont j'ai parlé plus haut, vêtus à la Henri III, suivaient le cortège papal. Tous, nous fléchîmes le genou; ainsi le veut le cérémonial d'usage ; on ne se releva qu'après la bénédiction que le Pape donna avant de s'asseoir sur son trône, entouré de tous les dignitaires de l'Église, debout et en grand costume.

Après les compliments de circonstance, on fut admis au baisement de l'anneau pontifical ; j'ai pu alors voir de près le visage de Sa Sainteté, qui s'est retirée presque aussitôt, attendant dans d'autres appartements l'arrivée de ceux qui nous suivaient ; car entre chaque introduction, il y a quelques minutes d'intervalle.

J'ose dire que c'est bien le moins, car chaque présentation dure encore un certain temps, surtout avec l'addition du baisement de l'anneau. Pour moi, profitant de la retraite de Sa Sainteté, je me suis glissé près de la porte par laquelle elle devait passer, afin de pouvoir contempler encore mieux ses traits, aussi doux que vénérables.

C'est un bon vieillard à la figure bénigne et douce, à la démarche simple mais digne ; sa tête est aussi blanche que son costume ; il est quelque peu obèse. Il parle assez bien le français ; du reste, c'est en notre langue qu'il nous a adressé la petite allocution d'usage.

Seulement, il tient beaucoup à appeler les Chinois des « *Sinois*; » le mot latin lui donne, il est vrai raison..... Bref, voici mon humble appréciation. J'ai été charmé de l'air de bonté et d'affabilité si paternelle, si bienveillante de Sa Sainteté, au milieu des regards curieux braqués de toutes parts sur elle ; mais son anneau pontifical est peut-être souvent trop près de sa tabatière,... faiblesse cependant bien pardonnable à qui a parcouru les pampas de l'Amérique du Sud, et gravi les cîmes neigeuses des Andes.

Au milieu de son cortége de cardinaux et de prélats, presque tous vieillards à la blanche chevelure, courbés par l'âge, deux personnages offrent un frappant contraste : Mgr de Mérode, le ministre des armes, avec sa figure austère, quoique jeune ; et le cardinal Antonelli, dont la tête, couverte de cheveux noirs à peine grisonnants, domine toutes les autres. Leur rivalité, qui n'est un mystère pour personne, ajoute un intérêt de plus au contraste qu'ils font avec les autres membres du Sacré-Collége.

Dans une circonstance trop longue à rappeler, j'ai eu au reste la bonne fortune de me présenter chez le cardinal Antonelli, et d'être admis dans son cabinet. Son Eminence est moins âgée qu'on ne se figure généralement un homme si connu, et arrivé aux plus hautes dignités de l'Église et de l'État. Grand, maigre, il a le teint légèrement bistré de tous les montagnards de l'Apennin; il porte au front ces plis que creusent avant l'âge les soucis d'une si accablante responsabilité ; son regard est inquiet et pénétrant ; ses yeux, profondément enfoncés sous leurs orbites, sont extraordinairement vifs, et n'en portent pas moins à l'occasion des reflets d'une grande douceur

Comme toute la haute société romaine, il s'exprime très-nettement en notre langue.... · Mais, je suis bien loin de notre visite terminée par le départ du Pape...

En redescendant l'escalier de marbre, nous nous sommes croisés avec les corps d'officiers de l'armée pontificale, qui montaient. Chasseurs à pieds et officiers d'infanterie, sont presque nos sosies, sauf de légères différences; on sent là une inspiration française. Quant aux zouaves, on les connait assez en France, pour que je n'aie pas besoin de parler de leur uniforme.

Toujours est-il que je les remercie de grand cœur de nous avoir cédé le pas ; grâce à leur courtoisie, nous sommes libres avant eux !... Dans toutes les cérémonies, je commence à croire que le plus heureux est celui qui n'y est pas; et cependant de quels yeux on nous regarde des fenêtres, non parce que nous sommes tout battants d'or, mais parce que nous avons eu l'honneur d'être introduits près du Saint-Père !

F. D'A...

LE PATINAGE

L'exercice du patin est à l'hiver, ce que la natation est à l'été — pour celui qui s'y livre, c'est une gymnastique salutaire en même temps qu'un divertissement innocent et économique. — Les débuts dans ces deux arts sont souvent pénibles, mais quelles sont les choses qui n'ont pas de mauvais côtés ? Et ces accidents eux-mêmes ne sont-ils pas pour les assistants une cause de joie. — Qu'un nageur boive un coup ou qu'un patineur se laisse choir, l'hilarité de la galerie est toujours aussi sincère; on rit d'abord, quitte à s'apitoyer sur le sort du nageur s'il s'est noyé, et du patineur s'il s'est rompu les membres, — l'on peut bien risquer quelque chose pour conserver chez ses compatriotes cette bonne vieille gaîté française qui, assure-t-on, menace chaque jour de disparaître.

Je viens d'ouvrir mon dictionnaire au mot patin : Il paraît que cet instrument se compose d'une petite lame de fer qui s'attache sous la chaussure et sert à glisser sur la glace. Cela est parfaitement vrai, mais il y a plus d'une espèce de patins sans compter celui de l'Institut qui est à juste titre un des plus estimés.

En Russie, pendant la saison des neiges, l'on fait usage de patins en bois qui ont plus d'un mètre de longueur, et qui permettent au piéton de ne pas enfoncer dans la neige. — La longueur insolite de ces patins les rend d'un usage fort difficile, surtout quand il s'agit de décrire des courbes. — Les patineurs se trouvent alors dans une position à peu près analogue à celle des conducteurs de ces haquets à deux roues, dont se servent les marchands de vins; au moment où le cheval se trouve avoir tourné le coin d'une rue, le derrière de la voiture fait irruption dans la devanture des boutiques, — il y a certains cas où cet inconvénient des patins russes doit se faire vivement sentir, — les indigènes, voire même un certain nombre de voyageurs, parmi lesquels on compte certains français dont le nom est sur ma langue et au bout de ma plume,... se servent de ces patins pour faire la chasse à l'ours, — si l'on considère que cette chasse se passe, la plupart du temps, dans des forêts de pins assez rapprochés les uns des autres, on avoûra qu'il faut avoir une certaine confiance dans la justesse de sa carabine pour oser la décharger sur d'aussi formida-

LE PATINAGE SUR LE GRAND BASSIN DES TUILERIES



bles quadrupèdes, quand on se sent les jambes embarrassées par ces longues perches.

Inutile de dire, n'est-ce pas? qu'en Suède, en Danemarck, en Norwége, et même en Hollande, le patin est le sabot des paysans de l'endroit, et que les perrettes septentrionales transportent le lait et les autres provisions du ménage dans la position du génie de la Bastille?

Nous avons encore le patin à roulettes, invention moderne, qui n'a fait, je crois, qu'un adepte. — Le patineur de la place Louis XV. Quelques temps qu'il fasse, il est toujours à son poste — sur le trottoir à gauche en venant de la rue Royale. Il le parcourt dans tous les sens avec une rapidité vertigineuse — il tourne sur lui-même, — s'arrête net, — reprend sa course en arrière, accumulant les courbes, jusqu'au moment où vient la nuit. On m'a assuré qu'il se livrait à cet exercice par raison de santé : c'est bien possible.

Quoi qu'il en soit, le patin à roulettes n'a aucun rapport avec lepatin ordinaire, — et je suis persuadé qu'un homme qui en aurait fait usage serait plus embarrassé en se trouvant sur la glace qu'un homme qui n'aurait jamais mis le pied sur un patin. — Il aurait pris des habitudes difficiles à perdre, — et complètement opposées à celles qu'il lui faudrait prendre; sur le patin à lame, l'équilibre ne s'obtient qu'à force de laisser-aller et de souplesse dans les mouvements, tandis que le patin à roulettes exige des efforts, qui, sur la glace amèneraient une chute certaine. — En outre, la position habituelle n'est pas la même, — le véritable patineur est obligé, pour se maintenir en équilibre de tenir le corps beaucoup plus incliné. — L'arrêt complet s'obtient par des procédés différents, et deplus, les chutes qui avec des patins à roulettes se produisent le plus souvent d'arrière en avant se font, avec les patins à lame, d'avant en arrière. Je ne saurais dire laquelle de ces chutes est la plus pénible, n'étant jamais tombé qu'à la renverse, mais je puis affirmer que ce dernier procédé est tout à fait désobligeant.

J'étais bien jeune alors, mais depuis ce moment l'idée ne m'est jamais venue de remettre le pied sur un patin. — Après une dizaine de leçons consciencieuses j'avais pris mon élan, je décrivais des cercles en avant, en arrière, et après quelque temps de travail, j'étais arrivé à graver mon prénom sur la glace ; il faut dire que c'est un monosyllabe.

En résumé, j'avais une confiance absolue dans mon talent : ce fut la cause de ma perte. C'était à la glacière, le bois de Boulogne n'ayant pas encore mis ses bassins à la disposition des amateurs. J'étais lancé à toute vitesse, et devant moi se dressait une superbe branche de peuplier emprisonnée dans la glace par ses extrémités. — J'aurais pu passer à droite ou à gauche, — la jeunesse ne veut pas reconnaître les obstacles, — je fis un violent effort par un habile mouvement de reins, je détachai mes pieds du sol, je franchis la branche et l'on me rapporta ensanglanté chez moi..... j'étais retombé sur la tête.

Au reste, j'aurais peut-être mauvaise grâce à gémir de cet accident; qui sait si la partie de mon crâne renfoncé dans cette chute ne renfermait pas la bosse du meurtre?

C.

UN CHENIL

Un chenil! vous entendez le vacarme d'ici, n'estce pas? ¡Des hurlements continuels, des batailles, des coups de dents... C'est à se boucher les oreilles, et les piqueurs de garde doivent avoir à distribuer des milliers de coups de fouet dans leur journée?

Point du tout. Vous avez affaire à des chiens bien élevés, qui connaissent leurs devoirs et savent qu'un chenil est un lieu consacré au repos : ce sont chien de sens rassis qui dépensent leur activité en temps et lieu et ménagent leurs forces pour les grandes occasions.

Couchés sur des bancs doucement inclinés, la plupart dorment dans un mol abandon; quelques-uns font leur toilette, léchant leurs pieds endoloris par la dernière chasse, grattant leurs oreilles encore irritées par les piqûres récoltées dans les fourrés... Celui-là ronffle, cet autre rêve, car les chiens rêvent, quelqu'étrange que puisse paraître au premier abord une semblable habitude chez un être auquel on ne veut accorder que l'instinct... Quoiqu'il en soit, ils rêvent comme une personne naturelle et qui plus est, ils rêvent tout haut, laissant aux témoins de leur sommeil toute liberté de suivre et de



Bonnes têtes de chiens.



Dolce farniente.

comprendre le travail qui s'opère dans leur imagination... imagination vous choque? il faut pourtant appeler les choses par leur nom. Vous ne me paraissez pas suffisamment convaincu... Approchons-nous de *Marengo* que je vois là-bas sur le banc, à gauche, étendu sur le flanc : il s agite et remue la queue, mais regardez sa tête; sa bonne figure de chien est bien endormie; écoutez, il aspire violemment, il quête; attendez un moment, un coup de gueule! Il croit avoir retrouvé la piste, ses cris continuent et deviennent plus fréquents; la chasse va bien et il nage dans un océan de délices; il ne fait plus aucun mouvement... Serait-ce un défaut? point, voyez comme il remue la langue sur ses babines; il fait curée lui-même et il est plus heureux qu'un spéculateur rêvant qu'il a doublé ses capitaux. N'allez pas croire au moins que tous leurs rêves soient aussi brillants; les pauvres bêtes ont leurs cauchemards, ils reçoivent des coups de fouet imaginaires, souvenirs cuisants, la plupart du temps, de corrections trop réelles. — Allons réveiller ce pauvre vieux *Verdo* qui geint comme un malheureux et qui se croit en ce moment battu par un piqueur, pris dans un piége ou déguenillé par quelqu'un de ses camarades... Allons changer le cours de ses idées... Encore un mot qui paraît vous choquer... Bon! deux camarades de lit en grande discussion! *Etéocle* et *Polynice!* Qu'est-ce que cela veut dire?... troubler ainsi le repos public! Heureusement que le châtiment n'est pas loin, le voilà qui s'approche sous la forme d'un valet de chiens et armé de son fouet: Clic, clac, *Figaro*, au banc!

Tous les jours promenade; on couple les chiens et en marche! piqueur en tête. Cet exercice dure deux heures en moyenne, après quoi l'on rentre au chenil en attendant la soupe.



On va dîner.

L'aspect du chenil n'est plus ce qu'il était tout à l'heure; plus de chiens qui dorment! ils attendent : toutes les oreilles sont dressées, les queues s'agitent, tous les yeux sont dirigés vers la porte : c'est que la promenade est un apéritif



Ces messieurs sont servis.

puissant et que des estomacs qui n'ont rien absorbé depuis vingt-quatre heures ressemblent à s'y tromper à l'intérieur d'une machine pneumatique : cependant pas un chien ne descend de son banc, car les fouets des valets de chiens sont levés près à s'abattre sur l'échine du premier réfractaire : la consigne veut qu'on reste en place, on le sait, et l'on se contente de manifester son impatience par des mouvements sur soi-même et d'éloquents soupirs. Déjà le bruit des hommes qui préparent les auges, où la soupe tant désirée doit être versée, se fait entendre ; l'agitation de la meute redouble; les jambes sont toutes en mouvement, les reins frétillent comme des serpents, les queues s'abattent sur les flancs par un mouvement de plus en plus précipité, toutes les langues s'agitent, tous les regards s'allument, toutes les voix gémissent; c'est un frémissement universel.

La porte d'entrée s'ouvre à deux battants, les fouets des piqueurs s'abaissent : immédiatement la descente commence, en une seconde il n'y a plus un chien sur les bancs; la meute entière se précipite dans la cour où le repas attend répandu dans de longues auges en bois placées sur le sol. Ici, nouvel arrêt; les chiens, maintenus à coups de fouet, se rangent à dix pas des auges, alignés comme de vieux grenadiers; pas un museau ne dépasse! le front de la meute est aussi correctement droit que les bordures de bois d'un jardin à la française.

Les vétérans de la bande, messieurs les limiers, au nombre de vingt sont appelés les premiers; une fois repus, ces vénérables quadrupèdes abandonnent la place au gros de la meute. — Trois fois le piqueur, placé devant les auges, abaisse et relève son fouet, trois fois la meute s'élance et recule, en rechignant et en grognant.... enfin le piqueur se retire lentement, tout en tenant son fouet levé; la meute le suit pas à pas conservant religieusement la distance qui les sépare et qui se trouve être précisément la mesure exacte de la portée de la mèche.

Le piqueur a enjambé l'auge et s'est retiré à une distance respectueuse, en abaissant son terrible fouet; les fanfares éclatent, les chiens s'élancent, se précipitent; pendant une seconde, c'est un désordre indescriptible, un tohu-bohu, un vacarme épouvantable; les retardataires veulent s'emparer des places prises par les premiers arrivés : ils montent les uns sur les autres, les pattes sont en l'air; c'est un mouvement infernal, un véritable assaut donné à ceux qui ont pris les meilleures places et qui, du reste, ne leur fait pas perdre un coup de dent. Bientôt, quelques coups de fouet, frappés d'une main sûre, viennent rétablir l'ordre : silencieux, alignés des deux côtés de l'auge, les chiens mangent, chacun pour son compte, sans se préoccuper du voisin; c'est à peine si l'on entend, de temps à autre, un léger grognement; ils sont recueillis comme il convient pour l'accomplissement d'un semblable sacerdoce; au reste, ils ne mangent pas, ils engloutissent; les morceaux disparaissent avec une rapidité vertigineuse, on ne s'explique pas leur disparition, et comment cette auge, pleine tout à l'heure jusqu'aux bords, se trouve maintenant aussi nette qu'au moment où l'ouvrier venait d'y mettre son dernier clou.

Le repas terminé, on rentre au chenil accomplir l'important travail de la digestion.

Les jours de chasse, rien d'animé comme l'intérieur du chenil ! Dès le matin, les chiens ont deviné aux allures des piqueurs qu'on allait les conduire sur le champ de bataille, aussi avec quel intérêt suivent-ils toutes les allées et venues des valets de chiens? Aucun de leurs gestes ne les laisse indifférents ; debout sur leurs bancs, ils suivent les progrès des préparatifs, et au moment où les piqueurs arrivent en tenue de chasse et sonnent la sortie du chenil, leur enthousiasme se traduit par des cris dont l'accent ne permet pas de mettre en doute le plaisir qu'ils éprouvent.

La meute se met en marche précédée par les piqueurs et escortée par les valets de chiens... Notre meute est composée de foxhounds tricolores; suivons-les tandis qu'ils se rendent au rendez-vous, ils marchent lentement, et nous aurons tout le temps d'admirer la vigueur de leur conformation.

Voyez quelle ouverture de poitrine et quelle largeur de reins! Ces membres courts et trapus, ces doigts serrés, ce fouet large à la naissance et planté à angle droit sur cette large croupe! Si ce ne sont pas là des indices certains de force, je ne sais à quels signes on pourra juger des qualités d'un animal — avec de semblables appareils ils ne peuvent manquer d'avoir de la vitesse et du fond, c'est-à-dire les qualités les plus précieuses du chien courant.—Voilà les chiens dont vous avez souvent entendu médire? Les chiens anglais n'ont pas de fond, les chiens anglais n'ont pas de train, les chiens anglais n'ont pas de voix, etc., etc... — Voilà ce qui se répète tous les jours, et si l'on ne savait par expérience ce qu'ils sont capables de faire, on serait tenté de croire, que ce sont des haridelles sourdes et muettes, et, ce qui est plus grave chez un chien, perpétuellement enrhumée du cerveau... Vous les avez vus? Qu'en pensez-vous?

CRAFTY.

LA SEMAINE

Bziii-bzzii! siffle le vent coulis sous les portes. *Vou-lou-hohou!* hurle la bise au coin des rues. *Haahtchiii!* disent les nez violets, changés en deux sources de larmes. *G eu-deu-deu-greu eu-eu!* font les molaires des hommes, qui grelottent sur le Carrousel. *Croc-crac-croc!* font les canines des jolies femmes, qui mangent des bonbons au coin du feu.

Voilà, mes enfants, voilà les bruits du jour ; il faudrait l'orchestre de Pasdeloup pour rendre toutes ces harmonies de la nature. Nous avons eu l'hiver pour nos étrennes. St-Sylvestre, qui avait fait réveillon, s'en est allé sans fermer sa porte, et, depuis lors, tous les diables du septentrion, tenus sous clé jusqu'en décembre, courent le guilledon sur nos toits luisants. Janvier nous est venu, poudré à frimats comme un laquais d'ambassadeur, et c'est sur un lit de verglas, sous des rideaux de brouillards, que 1863 a déposé ce pauvre petit Nouvel An que Dieu bénisse !

— Siraudin est content, et ces dames aussi; ces messieurs ont bien fait les choses. Tout le monde sans doute n'a pu avoir la Poupée de dix mille écus, mais enfin tout le monde a pu la contempler à la vitrine du vaudevilliste-confiseur. Qu'est-elle devenue ? Hélas ! ce que deviennent ses pareilles ! Enlevée par un grand seigneur, un homme d'État, dit on, un des plus hauts dignitaires de l'empire français..... Jetons un voile sur cette pénible histoire et laissons la *Traviata* suivre sa destinée !

— Entre les mortels des deux sexes qu'on suppose les plus satisfaits de leurs *aguignettes*, on cite, en première ligne, son Excellence ottomane Fuad-Pacha, à qui le Commandeur des Croyants a donné, pour serrer sa cravate, un diamant évalué à 300,000 francs. Ali-Pacha a reçu 1,000 bourses, quelque chose comme 120,000 francs, destinés à la restauration de sa résidence d'été sur le Bosphore. Quant au ministre de la marine Turque, il a été traité en collégien. Ab-dul-Azis lui a fait cadeau de la chaine et la montre.... ornées de pierreries. Et la sultane favorite, qu'a-t-elle eu pour sa part ? — Un sourire de sa Hautesse et un morceau de la lune.

— M. Isaac Péreire n'a pas été maltraité. Il a gagné 100,000 fr. au dernier tirage du Crédit foncier.—(Est-ce bien lui, Isaac?... Baste ! *Si ce n'est lui, c'est donc son frère, ou bien quelqu'un des siens.*) — Un châtelain des Pyrénées vient de mourir en lui léguant 100,000 fr. de rente, cette fois ! Il a de plus, été réélu député au Corps Législatif. Aussi pour remercier la fortune aveugle et les clairvoyants électeurs des Pyrénées Orientales, a-t-il offert aux pauvres de Paris 30,000 kilog. de pain — (4 sous la livre) — et à sa femme un collier de perles roses, qui n'a guère coûté plus de cinquante mille écus. Il faut tout dire; les perles roses, le corail rose sont depuis huit jours fort à la mode, et Mme Péreire n'avait peut-être que du corail écarlate !

— M. Jullien, directeur de la compagnie des chemins de fer de l'Ouest,

s'obstinait a ne toucher qu'un traitement de 36,000 francs. La compagnie, qui, dans le cours de l'année avait eu mille peines à lui imposer une modeste gratification de 150,000 francs, a dû encore employer la violence envers cet émargeur malgré lui, pour qu'il consentît à accepter désormais les appointements annuels de 50,000 francs. Depuis Hippocrate, rien de pareil ne s'était vu.

— Adelina Patti, la pauvre enfant, a dû se contenter d'une méchante parure d'une trentaine de mille francs, que lui a fait remettre la reine d'Espagne. Et notez, s'il vous plaît, que la chère petite est horriblement enrhumée, et que Naudin seul tousse un peu plus qu'elle ! Ce n'est pas un conte ; il fait si froid à Madrid, que toute la troupe Italienne a pour le moment la grippe, que le théâtre est fermé, et que, sur l'ordre de M. Bagier, un convoi de pâte Regnault vient d'être dirigé vers les Pyrénées. Aussi presque plus de sérénades sous les balcons, et les alcades de Musset sont en vacances, « de Toulose à Guadalété. »

— Pour les étrennes, M. Drouot, député de la Meurthe, a reçu le titre de comte de l'Empire, et un des plus célèbres comédiens de l'Italie, M. Rossi, du grand théâtre de Turin, vient, plus heureux que notre excellent Samson, de recevoir l'ordre de la Légion d'honneur Italienne, la décoration des Saints Maurice et Lazare.

— C'est sous les traits du comte de Stakelberg que le bon saint Nicolas est apparu, cette fois, aux *bambini* de Turin. L'arbre de Noël, chargé de friandises et de jouets élégants, a été planté dans le salon de ce ministre russe, qui, après avoir fait sauter les enfants, a donné à leurs mères le premier bal de la saison subalpine. Peu de Polonais à cette fête, et l'on n'a point dansé la *Varsoviana.*

— A Vienne, un jeune artilleur n'a pas mal commencé l'année. Il a dansé avec S. A. I. et R. l'archiduchesse Frédéric-Sophie-Dorothée-Vilhelmine, mère de S. M. l'empereur d'Autriche ! Et voici comme : c'était au bal de la cour; notre officier, qui a ce malheur de n'être point gentilhomme, ayant invité une dame de parage, essuya un refus hautain et dédaigneux. François-Joseph vit tout, s'approcha, et, conduisant le pauvre garçon vers une autre danseuse, lui dit : « Ma mère, monsieur, va danser avec vous. »

— Lundi soir, commence la série des réunions intimes dans les appartements de l'Impératrice, et, mercredi, a eu lieu le premier grand bal des Tuileries.

—La colonie étrangère a donné le signal des fêtes, mais la société parisienne, et le monde officiel lui-même se mettent difficilement en train. La faute, sans doute, en est au Sleswig-Holstein. Hier, pourtant le Ministère de la Guerre a donné le premier de ses quatre bals, qui doivent se succéder de huitaine en huitaine, et l'Hôtel-de-Ville n'aura pas sans motif restauré avec luxe ses larges salons hospitaliers, et commandé cette œuvre d'art, la rampe qui borde le nouvel escalier en fer à cheval de la cour Louis XIV. On a donc jusqu'à ce jour dansé un peu, joué un peu la comédie et fait beaucoup de musique ; mais la gaîté, l'élan, le diable au corps se font attendre. Avec la permission du prince d'Augustenbourg, Paris s'amusera, peut-être, dans la seconde quinzaine du mois courant.

— Sonnez clairons ! Chantez, fauvettes ! Adelina Patti est de retour à Paris ; son rhume, sans doute, lui a créé ces loisirs. Sa sœur Carlotta s'est fait entendre, l'autre soir, chez Rossini.

— Il maestro Verdi se trouve en ce moment à Turin, et la Ristori fait fanatisme, au théâtre Carignan, dans le personnage de *Camma.* Elle répète une pièce de M. d'Aste, *Epicure è Nerone*, où elle a, dit-on, un rôle magnifique.

— Le comte de Christen, auquel ses amis politiques ont fait une célébrité, et qu'une récente amnistie a fait sortir des prisons napolitaines, vient d'arriver à Paris.

— La réception du comte Louis de Carné, à l'Académie, aura lieu le 4 février. Ancien député, ancien directeur des affaires commerciales au ministère des affaires étrangères, l'auteur des *Etudes sur l'histoire du gouvernement représentatif* et d'un *Drame pour la terreur*, appartient à une maison de l'ancienne chevalerie Bretonne, qui a figuré à la croisade de 1248. De ce côté donc, il a *fait ses preuves* pour l'Académie.

— Demain, dimanche, dans la chapelle des Tuileries, la barette de cardinal sera remise à Mgr de Bonnechose, archevêque de Rouen. Ce prélat a marché d'un bon pas dans la carrière des honneurs ecclésiastiques, Sacré évêque de Carcassonne, le 18 novembre 1847, il coiffe le chapeau-rouge le 10 janvier 1864. Il est né à Paris en 1800.

— Tous les dimanches, à la chute du jour, deux ou trois calèches découvertes, lancées au galop de quatre chevaux de poste et précédées d'un piqueur à livrée verte, passent comme le vent sur le quai de Billy. A peine a-t-on le temps de distinguer les traits d'un de ces voyageurs, coiffés de casquettes de velours et perdus dans d'épaisses fourrures. C'est le prince Napoléon, qui vient de courir le daim sur les hauteurs de Meudon et de Sèvres, avec cette belle meute de 40 chiens qui ont eu, ce printemps, les honneurs de l'Exposition du Jardin Zoologique. L'autre jour, la chasse a été marquée par un incident assez curieux. Un daguet, vivement poursuivi, après avoir longtemps promené les veneurs, disparut soudain. Il était entré, sans se faire annoncer, chez de braves métayers, qui trempaient la soupe, et d'un bond s'était jeté dans la ruelle de leur lit. La femme pousse un cri et se pâme ; l'homme, plus avisé, court fermer la porte. Il était temps, les chiens arrivaient, donnant de la voix furieusement, et les chasseurs à leur queue. Ceux-ci, gentlemen accessibles à la pitié, ayant parlementé à travers la porte avec le fermier, songeaient déjà à la retraite, lorsque, les hommes d'équipage arrivant à leur tour, un d'eux mit pied à terre, pénétra dans la maisonnette et, violant le droit d'asile, immola le pauvre animal, sous les yeux de son hôte et à deux pas de la paysanne évanouie.

— Le peintre Jadin fait en ce moment les 12 portraits des douze chiens illustres que M. de Carayon-la-Tour avait envoyés à l'exposition du bois de Boulogne. Pendant ce temps, un photographe est allé tout exprès dans la Bresse, pour *tirer la ressemblance* des poulardes les plus séduisantes qu'il pourra trouver dans cette Géorgie de la volaille.

— On vient d'ouvrir, au Louvre, la seconde galerie de l'Ecole Française, entre les pavillons Denon et Daru. Là sont exposées les charmantes œuvres du 18e siècle et celles qu'a vu naître la première période du 19e. Elles sont signées : Watteau, Boucher, Nattier, Vanloo, Pater, Lancret, Drouais, Greuze, Mme Lebrun, Mlles Mayer et Kauffmann, Prudhon, Fragonard, Coypel, Lemoyne, Carle et Joseph Vernet, etc.

— Une belle étrangère, qui porte le deuil d'un roi, vient se fixer dans nos parages. La comtesse Danner a acheté, aux portes de Paris, une villa où elle compte établir sa résidence. Vous savez sa romanesque histoire. Bien élevée, mais pauvre, elle donna d'abord des leçons à Paris, puis avec quelques économies alla à Copenhague fonder un petit commerce. Le feu, un jour, prit à son magasin, et parmi les gens de bonne volonté qui vinrent au secours, se trouva Frédéric VII, roi de Danemarck. Touchée d'admiration et de reconnaissance, elle crut pouvoir adresser au pompier couronné une respectueuse lettre de remerciments. Cette lettre était si bien tournée, que le lendemain le roi vint faire visite à celle qui l'avait écrite. Il la vit, l'aima, et libre à la suite de deux divorces consécutifs, il ne tarda pas à conduire solennellement à l'autel de la cathédrale Louise-Christine, l'ancienne institutrice qu'il créa comtesse Danner. Avant de quitter le Danemarck, la veuve de Frédéric VII a fait un testament, par lequel elle lègue à l'État toutes les collections artistiques du feu roi, et n'assure à sa famille que la septième partie de ses biens, donnant le reste aux établissement de bienfaisance.

— On a dit que, ne croyant plus ses diamants en sûreté parmi nous, le duc de Brunswick allait habiter la Hollande. Quelques gens très-naïfs ne se sont ils pas figuré que c'est de lui que les journaux parlent ainsi à leur quatrième page :

Achète les diamants, les bijoux, les reconnaissances du Mont-de-Piété et paye l'argenterie, etc. G. BRUNWSICK, 30, *passage Colbert*, — Non, non, messieurs, ce n'est point de S. A. qu'il s'agit ici évidemment ; mais je ne puis m'empêcher de remarquer comme ce nom de Brunswick semble prédestiné à la bijouterie ! Il y a là quelque chose de providentiel, il n'en faut pas douter.

— Mardi, a eu lieu l'ouverture de la nouvelle salle des Bouffes.

Non, non, vous n'êtes pas Lisette, non, non, ne portez plus ce nom !

C'en est fait des Bouffes-Parisiens ; nous avons un second Odéon, moins vaste, mais presque aussi froid. Le plafond étrusque rappelle les folâtres dessins du musée Campana. Par exemple, c'est toujours la musique d'Offenbach, qui a pris même une certaine gravité dans ce pastiche de Lulli, qui a pour titre : L'AMOUR CHANTEUR. Dans le divertissement final, le costume de l'*Amour* s'est

trouvé passablement trop court, je ne sais par suite de quel accident; personne, du reste, ne s'en est plaint, hormis la charmante débutante qui le portait, Mlle Irma Marié.

— Les patineurs peuvent, depuis lundi, se livrer à leurs ébats sur les lacs du bois de Boulogne.

Parmi les plus ardents et les plus habiles, on remarque l'Empereur et l'Impératrice. L'autre jour, sur le petit lac voisin de la cascade, l'Impératrice, pour la première fois, a patiné seule, et, quand elle a accepté un soutien, c'était l'épaule d'un charmant petit patineur en béret rouge, bien connu des habitués du bois pour sa gentillesse, sa pétulance et son aptitude aux exercices du corps. Sa Majesté a perdu deux fois l'équilibre. A la seconde de ces chutes, faites avec autant de gaieté que de bonne grâce : « Il faut tout apprendre, aurait-elle dit, même à bien tomber! » A côté de son costume habituel, tout noir, si simple à la fois et si élégant, voltigeait familièrement un pardessus rose garni de fourrures, du plus étrange effet. Monsieur D'A.

REVUE PARISIENNE

Les étrennes ont eu un moment brillant mais court et déjà tout rentre dans l'ordre. De ce temps heureux et tant attendu, il ne reste plus guère de traces, sinon quelques morceaux de jouets brisés et les indigestions de bonbons inévitables.

Aux préoccupations de cadeaux et de compliments vont succéder les préoccupations de toilettes et de rivalités mondaines. De tous côtés les acheteurs préludent et bientôt nous aurons à enregistrer les succès de plus d'une belle dame... et de sa couturière. En attendant, passons un peu en revue les choses du jour.

* * *

Une erreur s'est glissée dans le dernier article de la mode concernant la maison de M. *Plisson*. Sa maison, rue du Bac, porte le no 38 et non le no 6.

Puisqu'il est question de M. *Plisson*, j'ajouterai que la magnifique exposition de fleurs qu'il a faite dans la dernière semaine de décembre lui a attiré nombre d'élégantes visiteuses. Ses coiffures seront très en vogue cet hiver.

Pour les retardataires, je rappelle, en fait de cadeaux d'étrennes, les bouquets plus ou moins riches et les vaporeux écrans de cette maison.

* * *

Une future marraine me demande quelques renseignements sur une layette à offrir. Je ne puis mieux recommander que la maison de blanc de *Saint Roch* (près l'église Saint-Roch).

La variété des layettes y est infinie. On peut aussi les commander d'avance. Ce que je conseillerais toutefois pour l'avoir admirée à *Saint-Roch*, c'est la layette de mille francs composée ainsi qu'il suit :

48 couches de toile fine. — 6 langes piqués. — 2 garnis. — 4 langes molleton de laine. — 6 taies d'oreiller en toile fine et garnies. — 2 couvertures de laine. — 1 couvre-pieds piqué à la main. — 24 béguins batiste garnis pour 3 âges. — 18 piqués et garnis. — 12 bonnets de nuit assortis. — 12 bonnets riches. — 24 chemises garnies, de 3 grandeurs. — 18 jolies brassières, de trois grandeurs. — 16 bavoirs riches. — 4 couvre-langes garnis. — 4 robes longues variées, 2 tabliers garnis. — 1 pelisse piquée garnie de bandes brodées. — 1 capeline en piqué. — 6 paires de chaussons en piqué et en cachemire. — Une robe de baptême. — Une pelisse en cachemire piquée de taffetas blanc. — Une capeline en cachemire. — 1 bonnet de baptême tout dentelle.

* * *

Pendant qu'il est temps de causer encore un peu étrennes et à la veille de songer beaucoup aux bals je dois rappeler que les éventails les plus élégants et les plus fantaisistes sortent de la maison Landrau (27, passage Choiseul).

J'en cite un entre autres qui me semble d'un goût très-artistique. C'est une peinture excessivement jolie sur fond de taffetas noir.

Des bouquets de dentelle blanche illustrent tout le tour de cet éventail bordé blanc. La monture noire a filet d'or est des mieux assorties.

C'est fantasque, original, comme il convient à tout éventail bien né. Mettez celui-là dans de fines mains, finement gantées, cela deviendra l'éventail style espagnol — le plus charmant, derrière lequel Andalouse ait jamais caché deux beaux yeux.

Les écrans de la maison Landrau offrent aussi un grand choix ainsi que ses meubles et sa céramique artistique.

Je l'ai dit maintes fois, c'est un petit musée où tout véritable amateur reviendra souvent.

* * *

Chacun songe aussi à son rajeunissement, tout comme à sa beauté, à cette heure de bals et de fêtes.

L'*Eau de la Floride* est très-recherchée, et c'est à peine si M. Guislain peut suffire à toutes les commandes adressées rue Richelieu.

Aujourd'hui les têtes grises sont une exception, dans le monde, où l'on ne voit plus que des cheveux bruns, blonds et quelquefois... roux. Dernièrement, une dame de province s'extasiait, à ce sujet, en faisant, à son cavalier, la remarque que l'on ne vieillissait pas à Paris.

— Cependant, dit ce dernier, il me semble que Mme X, qui nous fait vis-à-vis, est d'un extérieur déjà respectable.

— Sans doute... à bien regarder, répondit la dame ingénue, mais avec sa figure fatiguée, il y a dix ans que les femmes de mon pays seraient grises.

Cette étrangère ignore à coup sûr le secret de l'*eau de la Floride*. Cependant, pour la dame aux cheveux teints, il y a une remarque contrariante à faire c'est qu'une chevelure éternellement jeune ne suffit pas toujours à masquer les injures du temps.

Reconnaissons toutefois qu'elle y contribue.

* * *

Le choix des rubans et des passementeries devient de plus en plus grave, car les robes arrivent à une splendeur d'ornements désespérante pour beaucoup de femmes.

En revanche les vraies élégantes n'ont rien à regretter. Le goût de nos couturières françaises est sûr de même que celui des maisons spéciales qui livrent toutes ces nouveautés fantaisistes.

Entre toutes ces maisons, *la Châtelaine* (34, rue du Bac) est la plus renommée. Là se trouvent les rubans aux nuances les mieux adoptées et les ornements les plus ingénieux en passementerie et en jais. On y remarque aussi les mille fantaisies si indispensables à une femme telles que résilles, coiffures, bijoux, voilettes, ceintures, etc. Chacun de ces objets offrent ce cachet si particulier aux femmes du monde et que les prétentieuses et fausses élégantes n'arriveront jamais à imiter où à copier entièrement.

Du reste un mot suffirait pour catégoriser *la Chatelaine*; c'est la maison de mercerie adoptée par les dames du faubourg Saint-Germain et du faubourg Saint-Honoré.

* * *

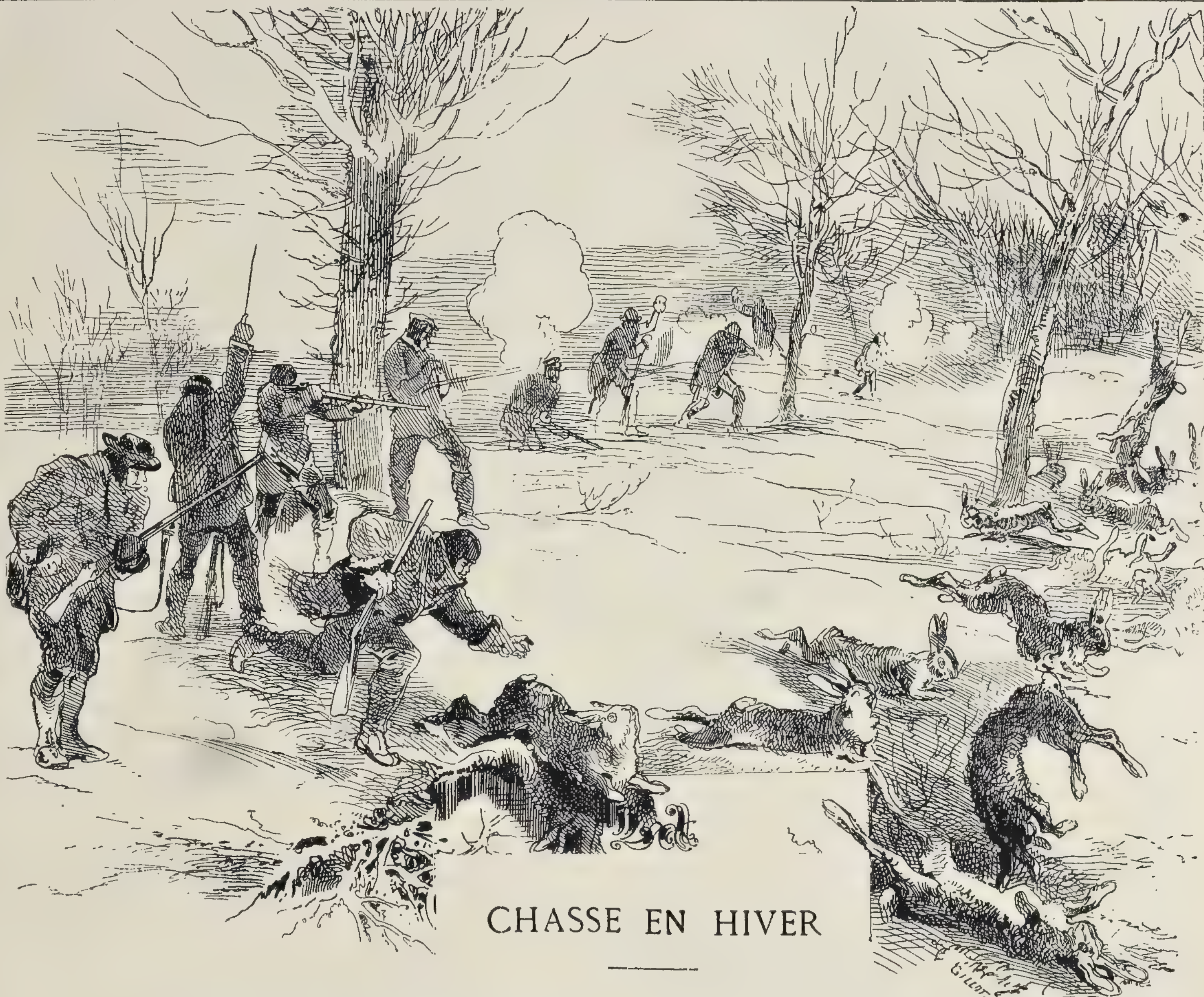
Un accident arrivé ces jours derniers, dans un de nos théâtres de genre, m'engage à inviter de nouveau les femmes à porter sur elles un petit flacon d'eau *de mélisse des Carmes*. Que l'on ne rie pas à cette recommandation vraiment sage. On peut très-bien dissimuler un flacon dans les profondeurs d'une poche invisible, et l'on évite ainsi de s'évanouir tout-à-fait en public; ce qui n'est pas commode.

La dame, dont je veux parler, était sans doute un peu trop impressionnable, car les morceaux de la comédie l'avaient incommodés dans un temps où le public se cuirasse passablement devant toutes les élucubrations modernes. Heureusement quelqu'un de ses voisins tendit un flacon d'eau de mélisse des Carmes — de la vraie — celle *de M. Boyer* de la rue de Taranne, et la belle évanouie reprit aussitôt ses sens et se trouva calmée comme par enchantement. On dit que le bon office rendu a rapproché fortuitement un jeune sous-préfet et une riche et jolie veuve. Si cela menait, par exemple, jusqu'à un mariage, on pourrait ajouter une *nouvelle vertu* à toutes celles déjà tant réputées de la fameuse eau de mélisse... Je me tais prudemment ici à cause des agents matrimoniaux qui pourraient lui intenter un procès. Jeanne d'E.

Sommaire du numéro du 9 janvier.

Gravures de GILLOT, 75, Faubourg Saint-Martin.

Paris.— Typ. VALLÉE, 15, rue Breda.



CHASSE EN HIVER

J'ai cru longtemps qu il fallait être au moins millionnaire et baron pour chasser en battue et tuer cent lièvres en un jour. Mon imagination, aidée par la lecture, se figurait un peuple de vassaux frappant la plaine à coups de trique et poussant les victimes jusque sous le plomb du seigneur. On m'eût fort étonné et vous aussi, peut-être, en me disant que les simples vilains du pays de Bade en l'an de grâce 1864, se régalaient parfois d'une hécatombe féodale, et même... y gagnaient de l'argent.

Voilà pourtant ce que j'ai vu hier, et je commence par déclarer que je suis revenu presque bredouille, pour qu'il vous soit démontré que je parle en touriste et non en chasseur.

Le rendez-vous était à Strasbourg, sur la place Guttemberg, à sept heures du matin. Je montai, moi sixième, dans un omnibus à volonté, qui partit lestement, traversa le vieux Rhin chargé de glaces et nous conduisit en moins de deux heures à la petite ville de ***. En été, dans la saison de Bade, cette large vallée du Rhin présente le spectacle d une fertilité affadissante. La terre molle, humide, noirâtre sans aucune pierre, m'a toujours fait l'effet d'un plat de viande désossée et trop succulente. Il y vient de grosses récoltes plantureuses et bêtes, qui semblent écœurées, de croître sans effort, et plongent leurs racines dans la mangeoire avec un visible dégoût. Mais au mois de janvier, par ce joli vent du nord qui vous soude la barbe à la mous-



tache, le sol de la vallée se crispe, se raidit et se regaillardit. Les sillons dessinent sous la neige une arète nerveuse, les ruisseaux de chocolat se cachent sous des cristaux de glace étincelante ; les grands bènets d'enfants à la culotte trop courte et trop montante, trébuchent avec une certaine désinvolture et se cassent le nez d'un air presque malin. Les charrettes à timon, attelées d'un seul cheval sous verge, transportent sous leur bâche argentée des choses mystérieuses ; les maisons de torchis, badigeonnées en vert ou en rose, ouvrent sur le passant de petits yeux spirituels Que vous dirai-je encore ? Le cigare de chou et la pipe de porcelaine exhalent en cette saison une manière de parfum.

Une énorme soupe à la farine nous attendait sur la table à l'auberge du digne papa Knoblanch. C'est tout à fait gracieux, au mois de janvier, ces auberges allemandes. Le long poêle de fonte en forme de colonne est bourré comme un canon. La quenouille de la blonde Gretchen est décorée d'un ruban neuf La grande boîte à musique, auprès de la porte, s'est enrichie de quelques nouveaux airs, pour ses étrennes. La grive et le chardonneret, emprisonnés dans un angle de la salle, essayent de temps à autre un demi gloussement : peut-être qu'en voyant les nuages de pipes ces exilés repensent aux nuages du ciel. O la douce chaleur et les fines émanations de fromage salé ! Le canon des fusils se couvre de buée et le cœur des hommes s'épanouit.

Quelques chasseurs indigènes étaient arrivés avant nous. Bonnes et honnêtes figures, où les malices de l'enfer ne dessineront jamais aucun pli. Je ne sais de tel qu'une conscience pure et douze choppes de bière tous les soirs, pour éclaircir la physionomie d'un homme. En voici d'autres, j'entends d'autres épreuves du même modèle : il en arrive beaucoup ; il en arrive assez, il en arrive presque trop, car l'auberge est pleine. Impossible de faire entrer le respectable bourgmestre, orgueil de la commune. C'est lui qu'on montre aux étrangers avec le brigadier de gendarmerie, parce qu'ils pèsent trois cent dix kilos, entre eux deux.

Mais la soupe est mangée et les côtelettes aussi, et pareillement la bouillie de pommes de terre. Dix heures sonnent : en chasse ! On sort tranquillement, en bon ordre, à l'allemande ; on défile un à un, le long du mur du cimetière et l'on va s'échelonner sur la route voisine. Déjà quarante rabatteurs se profilent à l'horizon. La route est garnie de tireurs, les côtés bien gardés ; y sommes-nous ? Oui ! Un coup de corne donne le signal ; et les traqueurs se mettent en branle.

Les lièvres d'Allemagne sont assez grands en toute saison, mais à la neige ils paraissent immenses. Lorsqu'ils se précipitent sur vous, les oreilles droites, dessinant leur corps effilé sur un fond blanc, on dirait des fantômes de lièvres. Pauvres bêtes ! Il ne faut qu'un coup bien ajusté pour les rendre fantômes parfaits.

Homère avait étudié toutes les façons de mourir en usage chez les guerriers de son temps. Démalion est frappé à la tempe; il a le crâne rompu et la cervelle écrasée ; Polydore, percé au milieu du dos, tombe à genoux et reçoit ses entrailles dans ses mains étendues : Deucalion est décapité d'un seul coup par le glaive d'Achille : la moelle s'échappe des vertèbres et le tronc roule dans la poussière. Il faut avoir chassé le lièvre en battue pour savoir combien ce malheureux animal est varié dans ses façons de mourir. Tantôt il saute en l'air, tantôt il tourne cinq ou six fois sur lui-même, tantôt il se roule en manchon. S'il a les reins brisés, il rampe sur l'avant-train en poussant des clameurs déchirantes. Quelquefois il emporte le plomb d'un air si délibéré que vous vous accusez de maladresse. Mais au bout de cent pas il s'arrête comme pour se consulter : Qu'ai-je donc ? Serais-je blessé ? Miséricorde ! c'est bien pis : je suis mort. » En effet, il bat la neige des quatre pieds et ne se relève plus. Quelquefois il reste sur le coup, attend qu'on vienne le prendre, et s'enfuit grand'erre au bois voisin. Quelquefois il s'assied, vous regarde secoue la tête deux ou trois fois et tombe à la renverse.

Cette tuerie serait assez triste au fond, si l'on avait le temps d'y penser ; mais le chasseur n'y pense jamais. Il tue naïvement, avec une joie sincère, comme le divin Achille lorsque Démalion, Deucalion et Polydore, fils de Priam, tombaient l'un après l'autre sous ses coups. J'ai vu des hommes doux, cultivés, instruits, savants même, casser la crosse de leur fusil sur la tête d'un chevreuil en poussant des cris farouches Ils ne sentaient pourtant aucune haine contre cet innocent à quatre pieds ; il n'ignoraient pas que leurs coups de crosse faisaient souffrir un système nerveux assez semblable au nôtre. Mais la chasse est l'image de la guerre. Comme la guerre, elle fait craquer la légère couche de vernis dont la civilisation nous a revêtus, et l'homme sauvage reparaît.

La commune de *** s'étend sur une superficie de 3,000 hectares comprenant des bois, des plaines labourées et quelques-uns de ces terrains marécageux qu'on appelle assez improprement les îles du Rhin. Les locataires de la chasse ont là du chevreuil, du lièvre, du faisan, de la perdrix et toute espèce de gibier d'eau ; mais hier on ne tirait que le lièvre. A quatre heures du soir, une charrette vint prendre cent vingt-trois grands cadavres, dont le moindre pesait quatre kilogrammes. Les gardes retourneront aujourd'hui sur le champ de bataille et relèveront sans nul doute une quinzaine de corps. Nous avons donc tué, en cinq heures, cinq à six cent kilogrammes de viande. Je déduis une heure perdue autour d'un tonnelet de bière et d'un chaudron de saucisses à l'ail.

Quand on pense qu'il y a des cantons en Provence, et même en Champagne, où le lièvre est devenu un animal fabuleux ! Les grands propriétaires le courent à cheval ; lorsqu'ils sont assez heureux pour en détourner un, ils font venir des chiens anglais plus vites que la foudre. Un lièvre forcé s'empaille et se conserve sous verre ; les curieux accourent de six lieues pour le voir.

J'ai demandé aux chasseurs de *** ce qu'ils dépensaient, bon an, mal an, pour ces massacres pantagruéliques ?

— Mais rien du tout, m'ont-ils répondu. Tout ce que nous abattons maintenant est bénéfice net. La primeur, c'est-à-dire l'ouverture, a couvert tous les frais : nous jouons sur le velours.

« Trois Français de Strasbourg et sept indigènes de *** se sont associés pour prendre la chasse de la commune. Ils payent 300 florins par année, un peu plus de 600 francs, soit vingt centimes par hectare. Tout le gibier qui se tue dans la saison est vendu d'avance à un marchand. Six cents perdreaux, ou deux cents lièvres, ou cent vingt faisans, ou vingt-cinq chevreuils, suffisent pour payer la redevance. Restent les frais de garde à couvrir et le salaire des rabatteurs ; après quoi, on gagne de l'argent. Dans les mauvaises années, on ne fait pas de bénéfice, mais on noue les deux bouts et l'on s'est amusé pour rien.

— Vous êtes bien heureux !

— Vous trouvez ? Alors dites-moi comment les Français, qui ont tant d'esprit, ne suivent pas notre exemple ? Pourquoi les propriétaires de votre pays ne s'associent-ils pas pour vendre le droit de chasse au profit de la commune ? Un revenu de six cents francs n'est pas à mépriser : c'est la gratuité de l'école primaire. Pourquoi les chasseurs ne s'entendent-ils pas à leur tour pour prendre à ferme l'exploitation de la chasse, pour payer le salaire d'un ou

deux gardes, et protéger le gibier contre le braconnage? Nos lièvres ne font pas une portée de plus que les vôtres; nos perdrix et nos poules faisanes ne couvent que deux fois l'an; nos chèvres n'ont jamais été des mères gigognes. Si nous avons dix fois plus de gibier que vous, c'est que nous prenons des mesures contre — le gaspillage et la destruction. La prévoyance, monsieur; la prévoyance!

Je ne voulus pas en entendre davantage et je tournai le dos à cet imbécile. Que diable demande-t-il là? Si nous étions prévoyants, nous ne serions plus français.

EDMOND ABOUT.

LA DORMEUSE

N'est-il pas vrai, madame, que lorsque vers neuf heures du matin les pas légers et discrets de votre femme de chambre font plier les hautes laines de votre moelleux tapis, vous soulevez à moitié une paupière paresseuse et l'abaissez bien vite en étendant les bras.

Une lueur rosée traverse la double guipure de vos rideaux. Le bois flambe gaiement, la pendule de boule pousse son tic-tac argentin, et du fond de votre alcôve douillette et tiède comme un nid de fauvette, parfumée comme un coffret des Iles, votre oreille endormie saisit à peine les bruits confus de la rue.

Déjà les voitures roulent sourdement sur la neige glacée. De temps en temps le cri de votre perruche vous arrache un sourire. Vous êtes réveillée, mais vous dormez encore, et, nonchalante, ensommeillée, votre tête charmante se perd avec délice dans les moelleuses profondeurs d'une montagne d'oreillers.

Vos cheveux d'or qui soulèvent la dentelle s'échappent à flots et vous couvrent la main, et vos doigts roses surchargés de bijoux restent immobiles et prisonniers au milieu des boucles confuses de votre chevelure en liberté.

Jouissez en paix, vous qui savez rêver, étalez, belle languissante, vos membres fatigués dans la tiédeur de votre lit. — N'êtes-vous pas seule? Qu'importe que le satin soulevé laisse deviner les contours arrondis d'une jambe ou d'un pied! Dira-t-il, ce couvre-pied discret, qu'autour de votre taille il faisait mille petits plis charmants, et que tendu sur votre hanche dont il moulait la forme, il brillait comme l'acier? — N'est-on pas bien ainsi? N'est-elle pas douce cette toile de Hollande? N'est-il pas chaud cet épais édredon? Fermez vos yeux, belle nonchalante, et laissez-vous bercer.

Dans votre alcôve est le bonheur, le rêve, l'idéal aux tons bleus, le vague délicieux, l'incertain enivrant d'un avenir pailleté d'or.

Derrière la porte, c'est le froid de la vie, c'est le grand jour, c'est la réalité; c'est le vilain vent froid qui fait tomber les roses, c'est la raison glacée qui chasse la folie.

N'y songez pas, la porte est close et votre verrou d'or la retient bien fermée.

C'est un art après tout que de savoir s'étendre sous la plume entre deux draps bien chauds, de se sentir rêver et de dire, rêvons; de se livrer tout entier aux voluptueuses langueurs du corps qui s'abandonne et de l'âme qui s'oublie. — C'est un art délicat et dont bien peu se doutent.

Le sommeil, comme la faim, a ses gloutons et ses gourmets. Il est des gens qui dorment sur une chaise et se jettent sur un lit de sangle comme un affamé sur une croûte de pain.

Il en est qui dorment dans un fauteuil, les bottes aux pieds et la cravate au cou. — Le gendarme dort en selle, tandis qu'au cahos de son cheval, sa tête se balance sous son vaste chapeau.

Certains ronflent au sermon et ne se réveillent en sursaut que pour dire, amen.

Pitié pour tous ces affamés qui préfèrent le bœuf au salmis délicat, qui se gorgent de piquette et méprisent le champagne.

Pitié pour tous ces malheureux qui dorment en courant pour ne point perdre de temps et, lorsque le jour naît, se précipitent du lit comme des coqs attardés.

Pitié pour ceux qui dorment, ronflent et ne savent point sommeiller.

Mais pourquoi, chère madame, vos lèvres sourient-elles tandis que votre bras se perd dans la dentelle et les brisures de la soie chiffonnée?

Qu'avez-vous?

Souriez-vous en songeant aux Parisiens transis qui traversent ce matin les ponts éventés? Souriez-vous au chocolat fumant que votre femme de chambre verse en ce moment dans votre timbale d'or? Souriez-vous à la pâle maigreur de cette bonne duchesse, au rouge embonpoint de son charmant époux? Ou plutôt n'est-ce pas un souvenir de la soirée d'hier qui soulève les deux coins de votre bouche et vous fait rire ainsi?

Oui, certes il était ému en ramassant votre bouquet, et sa main tremblait; je l'ai vu comme vous, — c'est un fier cavalier et de haute naissance. — Avez-vous remarqué comme sa moustache blonde dégage coquettement une bouche spirituelle? Ce petit creux dans le menton lui sied à ravir, quand il sourit, n'est-ce pas? — Un peu chauve, il est vrai, mais chauve au bon endroit; — sa main est fine et blanche et aristocratique. — Il avait, comme par hasard, ôté son gant pour vous rendre le bouquet, et sa bague d'or brillait dans l'ombre lorsqu'il effila sa moustache en soulevant la portière.

Son nom est doux à entendre et résonne fièrement lorsque le valet le lance au milieu du bal.

Hier au soir lorsqu'il entra on regrettait qu'il fût seul, n'est-il pas vrai, madame? Une femme élégante eût bien fait à son bras.

Et comme il est charmant, et votre cher défunt n'est pas de ceux qu'on pleure éternellement, — soit dit entre nous. — Le veuvage est délicieux, je vous l'accorde, mais à l'égal de ces sorbets glacés qu'on sert au milieu du repas. C'est un apéritif, — rien de plus. — Et lorsque l'appétit renaît, madame?... — Je crois comme vous qu'il a dans le caractère des délicatesses exquises. — Pourquoi ne donneriez-vous pas un bal dans votre charmant hôtel? — Une invitation est une chose si simple, et votre petit palais est le seul milieu qui soit digne de vous. Il faut qu'il vous y voie. — Une robe de mousseline sans aucun ornement, légère comme un souffle et blanche comme la neige, vous irait à ravir; et pourquoi ne pas tenter cette coiffure étrange qui vous allait si bien au sortir du bain? — Pas un bijou, dites-vous? — Vous êtes assez belle pour vous en passer; mais un gros diamant qui brille comme un phare au sommet de votre front ne ferait-il pas bien dans vos cheveux poudrés?

— Que dit donc la pendule? dix heures et demie déjà! Laissez vos yeux fermés, et continuez, de grâce! votre petit sommeil. S'il est des fleurs dans la vie, n'est-ce pas le rêve qui leur donne un parfum?

Je ne suis pas bien sûr de ne pas avoir vu cette jolie pensée autour d'un mirliton.

— Mais quoi! le bal a lieu? J'entends l'orchestre qui résonne là-bas dans le petit salon. Voyez-vous les tourbillons de la valse et l'éclat des diamants sous votre grand lustre de cristal? Au milieu de la fête et de ces bruits confus, votre oreille distingue le craquement de sa botte sur le parquet brillant. — Il est là. — Est-ce par hasard que vous vous trouvez seuls dans le coin le plus discret de la serre embaumée? par hasard qu'il est pâle, et par hasard aussi que votre main nue se trouve dans la sienne, tandis que sa pauvre âme s'échappe en un soupir touchant à faire pleurer. — Mais vous tremblez, madame; est-ce l'odeur des fleurs qui vous porte à la tête? est-ce le murmure de la fontaine de marbre qui vous étourdit un instant? Sur vos doigts effilés ses lèvres tremblantes se posent et restent; pourquoi ce doux baiser si discret et si tendre vous trouble-t-il

EN SOIRÉE



Pour la circonstance en se serrant de bien près, Madame se retrouve quelques-unes des grâces de sa jeunesse, et Monsieur, cinq ou six cheveux oubliés sur sa nuque.

Surtout n'oubliez pas comme ce monsieur, de quitter vos caoutchoucs et de rabattre le bas de votre pantalon avant d'entrer !



— Pardonnez-moi, chère madame, d'arriver si tard. Ce serait-on aperçu de mon absence?
— Oh ! du tout, du tout, du tout!

— Aimez-vous la musique, monsieur?
— Je n'en sais rien; je ne l'écoute jamais.

Rien de plus difficile que de se mettre au piano, si ce n'est de s'en retirer une fois qu'on y est.



Mme et Mlle de Risqu'enville risquant les modes de l'avenir, en jupes plates et chignons hauts.

On fait danser son bon ami.

—Vous ne me ferez pas la peine de vous retirer si tôt, cher monsieur; la grosse madame X. vous réclame pour le *cotillon*.



SOUVENIRS DU BOIS DE BOULOGNE

7 janvier.

« ..... Je viens du bois de Boulogne, et là, derrière le champ de course, s'étend un champ de glace sur lequel les groupes les plus gracieux glissent en tous sens.

» Les toilettes sont des costumes; — on ne voit que polonaises, russes et danoises, bretons, hongrois et norwégiens. — N'était le ciel gris et le soleil d'un rouge apoplectique qui s'estompe dans le brouillard, on pourrait se croire à un bal costumé et silencieux, le bal des ombres, où les valseurs tournent séparés, percevant pour eux seuls le bruit d'un mystérieux orchestre.



» Mais ce ne sont rien moins que des ombres que les gracieux visages que nous reconnaissons dans leur rapide passage. L'Impératrice, encore en deuil du roi de Danemarck, est tout en noir. Une veste de velours serre sa taille sur laquelle passe une longue ceinture de taffetas, deux jupes de soie dont la première est relevée; des jambières de velours complètent, avec le chapeau espagnol, sa gracieuse toilette.

» La duchesse de M..., qui retrouve un hiver semblable à ceux de son pays, porte un manteau de velours rouge garni de petit-gris.

» Un traîneau doré passe, rapidement poussé par le prince de F... et le comte Emmanuel de N... J'y reconnais la comtesse ***, Polonaise, d'une éclatante et sympathique beauté; auprès d'elle circule, décrivant de gracieuses courbes, le comte Onesyme A...

» Dans un autre traîneau aux glands de soie, la blonde fille du baron B... épanouit sa toute gracieuse beauté. Le traîneau est poussé par sa brune sœur, légère et habile patineuse. Impossible d'imaginer un groupe plus poétique et plus charmant.

» Mais une femme s'avance rasant le sol comme l'hirondelle, s'arrêtant tout à coup pour filer en arrière et décrivant sur un talon des crochets fantastiques; c'est mistress M..., Américaine, qui dépasse à cet exercice les plus audacieux.

» Je m'en rapporte à cette courte description illustrée pour vous donner l'idée d'aller là, mon cher ami; c'est tout ce que désire votre dévoué qui vous serre la main, en priant le bon Dieu qu'il gèle. »

H. DE HEM.



ainsi? La gaze de votre corsage se soulève et se gonfle, et votre petit cœur bat vite, je le vois bien.

— Ah! madame, vous l'aimez donc bien fort, ce joli cavalier qui se jette à vos pieds? Que n'essuyez-vous donc de votre fine dentelle le diamant humide qui va tomber de ses yeux?

Enchâssez-la dans l'or, cette chaude larme d'amour, et faites-en une bague pour signer au contrat.

Mais votre femme de chambre apporte sur un plat d'or le chocolat fumant. Le rêve s'évanouit et l'illusion se brise comme un verre de Venise à l'approche du feu. Vous frottez vos paupières, mais vous souriez encore aux douces espérances que cachait le mensonge de ce rêve plein de vérités.

Qu'on prépare le peignoir, qu'on approche près du lit le bas de soie rosée.

Faites un effort, madame. Prenez un grand parti. — Soulevez la couverture et laissez-vous chausser.

Z.

HISTOIRE D'UNE PAIRE DE GANTS PAILLE

J'étais bien la paire de gants paille la plus souple, la plus fraîche, la plus satinée qu'on pût voir; aussi ne devais-je pas rester bien longtemps enfouie dans la nuit profonde d'un carton où l'on m'avait mise en compagnie d'une quarantaine d'autres paires de gants qui ne s'y ennuyaient pas moins que moi.

Hier, je passai tout à coup des ténèbres à l'éblouissante clarté du gaz. Cinq minutes après j'étais aux mains d'un membre influent du Club des Sucres d'orge, grâce aux heureux efforts de la demoiselle du comptoir, une brunette dont le petit nez retroussé eût donné bien du souci à Roxelane.

Le gentleman avait vingt-cinq ans, une cravate blanche à nœud énorme, une raie au milieu de la tête et l'air d'une pintade contente d'elle.

Il était sept heures et demie. A huit heures j'entrais dans une avant-scène des Délassements-Comiques.

On jouait un vaudeville. M. de Belœillet, mon maître, — je l'avais entendu nommer dans un couloir, — s'assit le dos tourné à la scène et se mit à lorgner dans la salle.

Lorsqu'après l'entr'acte le rideau se leva sur le premier tableau de la Revue de l'année, il fit faire un demi-tour à son tabouret, braqua sa jumelle sur la troisième coulisse de gauche, et, les deux coudes appuyés sur le rebord de la loge, demeura immobile.

Un instant après parut, sur la pointe du pied, une jeune personne coiffée d'un daguerréotype et vêtue de portraits-cartes; c'était la déesse de la Photographie : elle n'avait qu'un défaut, celui de trop ressembler à une sauterelle.

Aussitôt, M. de Belœillet posa brusquement sa lorgnette et se mit à battre des mains en levant les deux bras au-dessus de sa tête.

Du paradis un chœur formidable cria : Chut! A bas les mains!

La déesse de la Photographie chanta aussi faux qu'elle put un couplet en cinquante-six vers, sur une rime unique, et finit par un agrément où elle imita à s'y méprendre le bruit d'une pile d'assiettes qui se brisent.

M. de Belœillet cria : Bravo! à s'enrouer, applaudit plus fort et leva les bras plus haut que la première fois. Le paradis hurla comme un seul homme : « A la porte, les gants paille! » Hélas! bonnes gens, je n'étais pas là pour mon plaisir. L'enthousiasme de M. de Belœillet avait fait sauter mes deux boutons, j'étais décousue en maint endroit, et tout ce dommage pour une déesse de la Photographie aussi ridicule, vraiment c'était bien triste.

Un moment après, l'actrice s'approcha de la rampe; M. de Belœillet se fit un porte-voix de sa main gauche et lança ce mot incendiaire : « Délicieuse! » — « Grand bêta! » répondit la divinité; et, pendant le reste de la scène, elle ne cessa d'échanger les plus doux regards avec un Portugais assis à l'orchestre. Cet étranger, jaune comme une orange et laid comme un vieux singe, avait une garniture de boutons en diamants à son gilet.

M. de Belœillet accueillit aussitôt le « grand bêta » par un sourire qui signifiait : « Elle daigne être familière avec moi, suis-je un assez heureux gaillard! » Il ne vit pas le Portugais.

Après la sortie de la Photographie, qui ne parut exciter aucun regret dans la salle, nous quittâmes la loge et nous essayâmes de franchir la porte qui conduisait dans les coulisses; mais un homme de faction nous barra le passage.

— On n'entre pas.

— Mais...

— On n'entre pas, c'est la consigne de ce soir.

M. de Belœillet fit un signe extrêmement tragique et se retira.

Nous montâmes dans un coupé qui nous jeta devant le perron de Tortoni. Le plus désespéré des membres du Club des Sucres d'orge entra dans la petite salle à gauche, se déganta, et d'une main fiévreuse écrivit le billet suivant :

« Chère adorée!

» Vous avez été admirable ce soir... et je n'ai pu vous le dire!!! On m'a empêché d'arriver jusqu'à vous. Un bal chez mon banquier, à qui j'ai promis de conduire le cotillon, m'empêche d'aller vous attendre à la sortie du théâtre. Je ne vous verrai que demain. *Plaigniez-moi!*

» Votre affectionné : ÉDOUARD. »

Il y avait un *i* de trop à « plaignez-moi; » cette faute d'orthographe m'étonna de la part d'un jeune homme aussi bien mis : après cela, c'était peut-être l'orthographe du désespoir.

En trempant sa plume émue dans l'encrier, l'affligé Édouard laissa tomber sur moi deux ou trois petits pâtés.

La lettre fermée, nous allâmes acheter un bouquet de deux louis chez Farjon; un commissionnaire porta le billet et les fleurs chez la déesse de la Photographie.

Onze heures sonnaient au moment où nous faisions notre entrée dans le salon du banquier Du Boys.

M. de Belœillet s'inclina profondément devant la maîtresse de la maison, en serrant amoureusement son chapeau-claque contre son sein et en arrondissant le bras.

Mme Du Boys était une grosse dame de quarante-cinq ans; elle avait une robe vert-pomme et deux livres de cerises jetées au hasard sur sa tête en guise de coiffure; l'éclat de ces fruits pâlissait auprès de l'incarnat de ses joues.

M. de Belœillet pressa ensuite respectueusement la main de M. Du Boys, qui appartenait à la société des financiers chauves à lunettes.

Puis, pénétrant dans le salon, il distribua à droite et à gauche de petits bonsoirs familiers à une demi-douzaine de jeunes gens qui avaient comme lui une raie au milieu de la tête.

L'orchestre joua une ritournelle de polka; M. de Belœillet la dansa avec la femme d'un riche Péruvien, osseuse et sentimentale personne dont les cheveux tombaient en repentirs le long de ses joues creuses et de son col maigre. Ces deux repentirs, qui n'en finissaient pas, inspiraient aux mauvaises langues les plus sots propos.

Après la polka, M. de Belœillet valsa avec une receveuse générale, dansa une redowa avec une sous-préfète, une schotisch avec une intendante, et une mazurka avec la fille d'un agent de change.

« Comme ce M. de Belœillet danse bien! » On n'entendait que cette phrase. Le fait est que nul n'excellait comme lui à frotter le parquet, la tête rentrée dans les épaules, le coude en équerre et les genoux tournés en dedans.

Aucune des danseuses de M. de Belœillet n'était jolie, et j'étais fort ennuyé de ne toucher que des mains de laideron. Il y avait au bal des jeunes filles charmantes, mais le membre du Club des Sucres d'orge ne les invitait pas. Comme un de ses amis, garçon naïf, s'en étonnait, « Pas de chic, mon cher, » répondit-il.

Tandis que M. de Belœillet s'essuyait le front avec son mouchoir de batiste, Mme Du Boys s'approcha de lui, et, avec un irrésistible sourire :

— Cher monsieur, lui dit-elle, vous seriez bien aimable de faire danser cette petite pensionnaire, assise là-bas près de la fenêtre.

M. de Belœillet murmura un : « Comment donc, madame, mais avec le plus grand plaisir. » Puis en aparté : « Un boulet, j'en suis sûr, quelle corvée ! »

La petite pensionnaire avait seize ans, c'était une adorable enfant : des cheveux blonds les plus beaux du monde, un front de madone, des yeux bleus doux, profonds et limpides où se reflétait une âme céleste. Elle était tout habillée de blanc et couronnée de marguerites.

Quand Belœillet l'invita, elle rougit comme s'il lui avait fait une déclaration d'amour, et se leva aussitôt, quoique l'orchestre n'eût pas encore joué la première mesure. Sa main tremblait délicieusement quand elle la mit dans celle de Belœillet : je le sentais bien, mais lui ne s'en aperçut pas.

Pendant la contredanse il ne lui dit pas un mot, elle était tout embarrassée de ce silence.

Il la reconduisit à sa chaise ; elle le remercia ; il la salua froidement, s'éloigna en laissant échapper un : « Ouf ! » de soulagement et s'empressa d'aller engager pour le cotillon une dame de quarante ans, peinte des sept couleurs de l'arc-en-ciel.

Tout le reste de la nuit je crus sentir trembler la main de la petite pensionnaire.

. . . .

Il est quatre heures du matin. M. de Belœillet m'a jeté négligemment sur sa toilette à côté d'un cigare à moitié fumé ; il s'est endormi après avoir regardé amoureusement le portrait de la déesse de la Photographie.

Demain son domestique me vendra vingt sols à une marchande à la toilette. Puisse ma bonne étoile me réserver à quelque pauvre garçon spirituel

« *Qui n'aura* pas dîné pour acheter des gants. »

HENRI ESTE.

REVUE DES THÉATRES

I. LA COMÉDIE DE LA SENSITIVE (Palais-Royal). — II. LA FIANCÉE DU CORPS DE GARDE (Opéra-Comique). — III. RIGOLETTO (Théâtre-Lyrique). — IV. L'HOTEL DU PÈRE NAVRANT (Théâtre-Français).

LA COMÉDIE DE LA SENSITIVE.

Toute œuvre d'art, à n'importe quel degré elle appartienne, peut être jugée par un cri qui s'échappe des cœurs vraiment enthousiastes : — « Je voudrais en avoir fait autant. »

La Sensitive, jouée au Palais-Royal, il y a deux ans, et dont une nouvelle reprise a montré les trésors de comique, appartient à cet ordre d'ouvrages émouvants.

La fortune en fut médiocre, comparativement à celle des pièces de Mardi-gras dont les bouffonneries, empruntées à des motifs connus, suffisent à un peuple qui, plein de défiance pour une tentative nouvelle et franche, ne sait s'il doit se fâcher ou admirer.

La Sensitive avait le précieux mérite d'échapper aux trente-six combinaisons inscrites en tête du manuel du parfait vaudevilliste. Non pas que la joie y manque : au contraire, comme un message sur les fils électriques le comique court avec la même rapidité tout le long d'un motif neuf et hardi.

Deux auteurs s'étaient attelés à un sujet scabreux, tiré pourtant des entrailles de la réalité, mais si vif qu'on eût pu croire qu'ils avaient parié d'écrire trois actes impossibles. Aussi combien dut être délicate la déduction de cette comédie ?

La Sensitive n'était pas de ces sujets qui trompent la censure et dont un geste du comédien dévoile tout à coup la secrète pensée de l'auteur. Ici le sujet était abordé de front, sans supercheries ni mystères, et le taureau était bravement pris aux cornes.

Il y eut, dit-on, de longs pourparlers avec la censure et diverses influences durent être mises en jeu pour la représentation de l'œuvre. Ce ne fut pas non plus sans terribles biffures à l'encre rouge que la pièce revint définitivement au copiste et un certain nombre de piquants détails restèrent au bout de la plume des examinateurs ; mais les principales lignes du monument furent respectées, ainsi que les peintures de caractères qui ne me semblent pas devoir vieillir aussi vite que ces sortes d'ouvrages ; car c'est le sort des bouffonneries, qui sont écrites dans la langue facétieuse du jour, avec les procédés comiques du moment, de s'user rapidement ou de reparaître plus tard grises, ternes, effacées.

Les conceptions puisées aux sources du naturel se passent des factices ornements dramatiques, mots d'esprit, accumulations d'événements, dépense exagérée du burlesque. Que l'idée soit véritablement mère, alors une déduction logique se produit sans fatigue pour le spectateur qui jouit, le cœur content, de l'ordonnancement des scènes et de leur ponctuation.

Les délicats trouveront sans doute que je parle trop doctoralement de ce qu'ils appellent une farce. Toute œuvre comique, il est facile de la traiter avec dédain, depuis la *Lysistrata* jusqu'au *Malade imaginaire*. Sans placer les auteurs de *la Sensitive* sur des piédestaux aussi élevés que ceux sur lesquels la postérité a appelé Aristophane et Molière, je ne saurais oublier les soirées de joie complète que m'ont laissées, à deux ans de distance, les représentations de cette soirée hors ligne à une époque où des pleurnicheries factices et nerveuses semblent l'idéal dramatique.

La meilleure pierre de touche de toute œuvre dramatique est de la voir jouer plusieurs fois. L'imprévu, ce loup qui comme au bal de l'Opéra rend toute femme piquante, étant écarté, le spectateur en possession de la raison, analyse tout ce qui aurait pu le surprendre d'abord, et par là il est à l'abri de toute surprise.

Bien des fois je n'ai pas voulu contrôler mes sensations premières, voulant rester vis-à-vis d'une œuvre dramatique avec l'impression de la cuisinière qui trempe son mouchoir de larmes en face d'un mélodrame. L'écueil est peut-être plus grand pour les pièces qui provoquent le rire.

Le hasard a fait que j'ai revu *la Sensitive* une seconde fois sans que ma croyance en l'œuvre ait diminué. Peut-être l'admirable et folle compagnie de comédiens du Palais-Royal avait-elle gagné pendant ces deux ans d'intervalle.

Mais je n'en suis pas moins certain que *la Sensitive* est bourrée de joie comme un dinde l'est de truffes un jour de Noël.

C.—Y.

LA FIANCÉE DU CORPS DE GARDE

OPÉRA PEU COMIQUE ET ENCORE MOINS MORAL



Baboleuven, monarque *portugais* se fait raser dans son palais *arabe*, par Cicorella, jeune *Italienne*.

Au lever du rideau, Baboleuven, monarque *portugais* se fait raser dans son palais *arabe*, par Cicorella, jeune *Italienne.* — Ce n'est encore rien auprès des aimables anachronismes qui nous attendent.

Le roi a choisi la barbière, comme ayant en sa qualité de chanteuse légère, la main idem. Pendant trois quarts d'heure elle tient le monarque par le nez, le rasoir suspendu sur sa tête et adressant des vocalises et des roulades au parterre.. Quel rasoir!

Après avoir ainsi fait la barbe à la salle entière, on commence à s'expliquer. — Don Achard, neveu du Roi, vient raconter qu'il a trouvé par ses gardes un portrait perdu par mégarde. — Idée neuve! Il roucoule sa petite romance au portrait, puis le met dans sa poche pour écouter les confidences de son respectable oncle qui lui annonce sa résolution d'épouser la fille du soudan d'Égypte, qu'il n'a jamais vue, mais qu'il adore.



Don Achard, neveu du Roi.



Un joli page, Mlle Belia.

Un joli page, Mlle Belia, lui apporte un cadeau de son parrain l'enchanteur. C'est un collier de treize perles pour sa fiancée. Chaque fois que celle qui le porte se laisse embrasser (voilà que ça commence à devenir leste), une perle s'évapore.

Au second acte, on est dans un palais *Louis XV* occupé par des odalisques du temps de *Sémiramis.* — La fille du soudan *arabe* d'Égypte est vêtue en *romaine.*

Des prêtresses d'Ammon viennent danser un pas sans crinolines et avec des jupes d'une transparence qui convient à cette pièce peu gazée. Le soudan d'Égypte arrive costumé en *persan*, et précédé de prêtres du soleil en costumes hiératiques du temps de Sésostris. L'un d'eux porte un livre de messe qui n'est autre qu'un exemplaire du Don Quichotte de Doré, sur lequel on a collé un croissant en papier également doré. Un autre prêtre égyptien porte un autel *grec* en carton imitant le marbre, et qui devrait bien peser 200 kil. — Un rideau de lit emprunté au Grand Hôtel et soutenu sur des têtes de loups, afin d'en former un dais, complète cette splendide mise en scène.
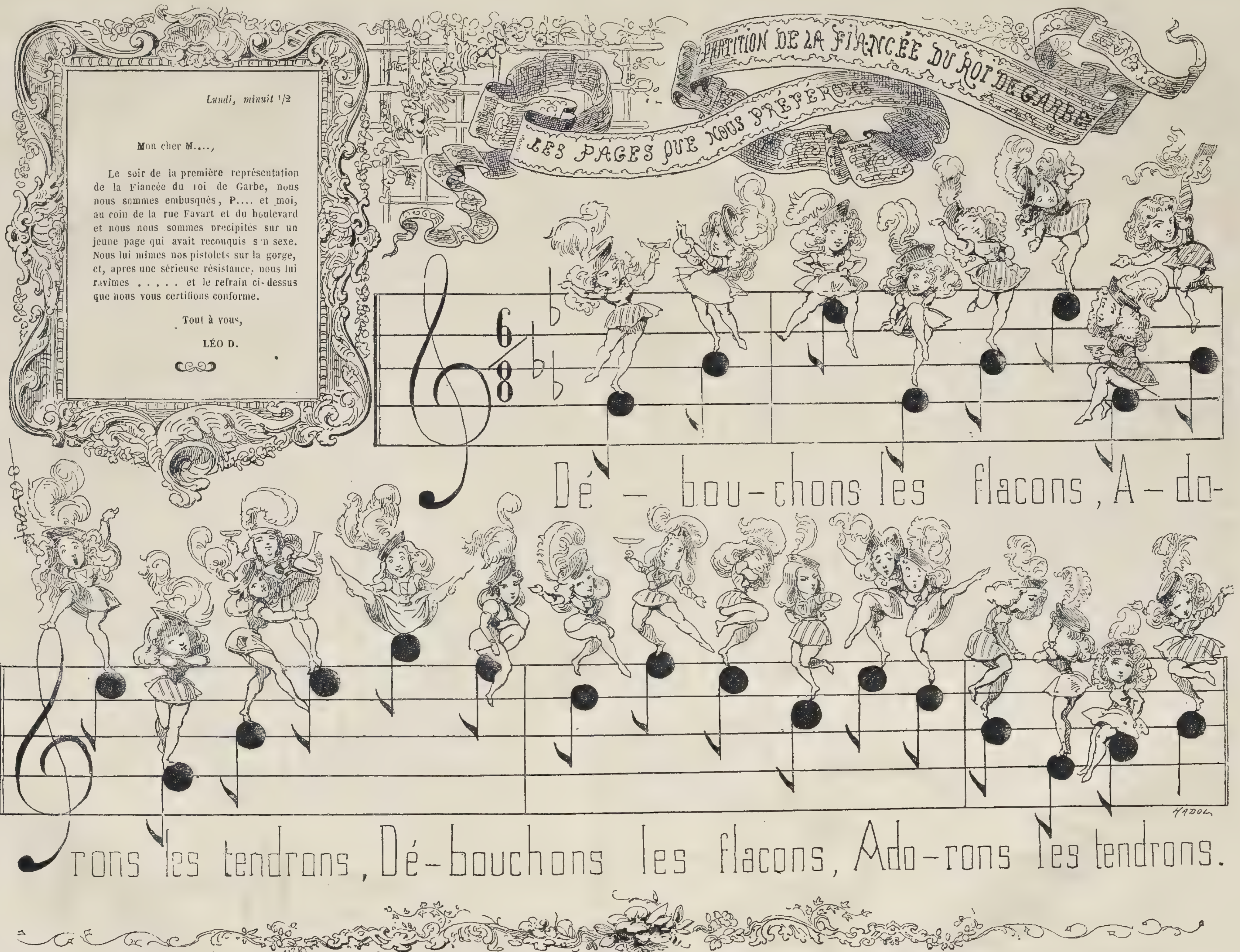


Prêtresses d'Ammon dansant un pas sans crinolines.

Don Achard choisi par son oncle pour son ambassadeur arrive en souliers *à la poulaine* suivi de seigneurs du *temps de Charles IX.* Il épouse au nom de son oncle, dans ce palais *rococo*, la jeune *Arabe* (costumée en *Romaine*) sur l'autel des *Grecs*, avec la bénédiction du *Persan* et par le ministère des prêtres de Sésostris, selon le rite *turc*, représenté par l'exemplaire de Don Quichotte. Mais, ô ciel! Alaciel, c'est elle, c'est elle, la belle qui a perdu sa photo en Portugal! Coup de théâtre bien imprévu certes et d'un effet nouveau. Le mariage est consommé, on part pour aller trouver le Roi après avoir mis le collier de perles..



Commandés par Guillaume Tell.

Au troisième acte, nous sommes au milieu d'une forêt déserte infectée par trois bandes de voleurs et deux bandes de pirates! Aussi la belle fiancée, pour ne pas perdre son collier, le confie-t-elle à la barbière qui est venue avec Don Achard en Égypte (pendant ce temps le Roi se rase sans doute tout seul en Portugal); surviennent les ban-


PARTITION DE LA FIANCÉE DU ROI DE GARBE
LES PAGES QUE NOUS PRÉFÉRONS
Lundi, minuit 1/2
Mon cher M...,
Le soir de la première représentation de la Fiancée du roi de Garbe, nous nous sommes embusqués, P.... et moi, au coin de la rue Favart et du boulevard et nous nous sommes précipités sur un jeune page qui avait reconquis son sexe. Nous lui mimes nos pistolets sur la gorge, et, après une sérieuse résistance, nous lui ravimes ..... et le refrain ci-dessus que nous vous certifions conforme.
Tout à vous,
LÉO D.
Dé — bou-chons les flacons, A-do-
rons les tendrons, Dé-bouchons les flacons, Ado-rons les tendrons.
HADOL

LA FIANCÉE DU CORPS DE GARDE. (SUITE).


La fiancée.


Les pages du Conservatoire.


Le collier.

dits commandés par Guillaume Tell ; ramassis de voleurs de tous les pays du monde, on leura collé sur le dos les défroques des opéras-comiques les plus inanalogues. — On voit dans la troupe des Monténégrins et des Suédois, des Arabes, des Tartares, des Grecs, des Bohémiens. C'est économique et d'un bel effet.

Guillaume Tell emmène la barbière, (qui se fait passer pour la princesse), faire la revue de son camp... Quand elle revient le collier qu'elle a dans sa poche (ne l'oublions pas) n'a plus que huit perles... Sur ce arrive un orage... Don Achard, la fiancée, la barbière et le porte-parasol se sauvent dans une barque, vu que la mer furieuse vient d'engloutir un vaisseau.

Au quatrième acte, — on se trouve dans une auberge métamorphosée par les pages du roi exilés en un corps de garde. Ce ne sont pas des voix qu'on a empruntées au Conservatoire, ce sont des jambes. — La barbière vient se réfugier en ce logis avant d'entrer dans la capitale vers laquelle on ne sait pourquoi ni comment la fiancée continue avec don Achard sa route. Malgré son costume d'homme (?) les pages se jettent sur elle et après mille lutineries, le collier qu'elle a toujours dans sa poche n'a plus que trois perles...

Au quatrième acte, — car le troisième n'est pas long, bien que la jolie barbière perde 15 perles, — on se trouve dans un palais assyrien: — le roi de Garbe costumé en Louis XII reçoit sa fiancée habillée en Pompadour et demande le collier... Hélas! il n'y a plus qu'une perle, — car la barbière de retour a trouvé quelques connaissances... Le Roi s'empresse de marier sa fiancée à son neveu avec une charité touchante et épouse la barbière pour ne pas être... attrapé.

Moralité (*musique à part*) :

Non sans danger la mère y conduira sa fille.

H. de Hem.

RIGOLETTO AU THÉATRE-LYRIQUE

Je revenais de Bade, où j'avais acheté de la verrerie de Bohême. Un monsieur, qui se trouvait dans le train, admirait mon emplette. — Et vous avez payé cela ? — Tant, sans la douane. — Total ? — Tant. Et ce n'est pas cher, car c'est du vrai Bohême.

— Oh ! me dit mon compagnon avec un fin sourire, je connais, c'est nous qui fabriquons cela. Je suis un des administrateurs de la verrerie de *Baccarat*, près Lunéville. Pris en fabrique ça vaut le quart de ce que vous l'avez payé. Mais toute notre vente se fait en Allemagne aux Français ; c'est ce qui fait la réputation du Bohême.

Quand on s'avise de regarder, en bon spectateur, qui ne demande rien, qui n'a besoin de rien, l'histoire de notre pays, on est saisi d'un fou rire.

Un Français trouve la vapeur, — on l'enferme dans un cabanon ; un exploiteur de mines françaises invente le rail, — on regarde ses deux bouts de fers et on ne s'avise pas de penser que cela puisse servir à quelque chose.

Un beau jour les Anglais viennent chez nous et nous construisent notre premier chemin de fer; c'est-à-dire la vapeur marchant sur les rails.

Une autre fois, c'était en 1789, nous nous avisons de vouloir une Constitution ; on nous en fait une. Bravo ! il faut la porter aux autres! Nous allons par toute la terre enfonçant à coups de canon notre Constitution dans l'esprit des nations ; puis, au milieu de l'enivrement de la poudre, nous la perdons en route ; nous finissons par être vaincus ; le ban et l'arrière-ban de toute la chrétienté entrent chez nous et viennent nous imposer notre Constitution.

Montgolfier invente les aérostats ; Sauvage invente l'hélice ; Pétin, Ponton d'Amécourt, Lalandelle et Nadar rêvent l'hélice appliquée aux aérostats. — Quelle bonne plaisanterie, dit la France !

La navigation aérienne nous viendra de l'Angleterre ou de l'Amérique.

Le 22 novembre 1832 on donne la première représentation de *Le Roi s'amuse*. — Sifflets, applaudissements, — une bataille dont nous n'avons pas idée, aujourd'hui que l'art n'est qu'un accessoire !

Le lendemain, l'auteur reçoit de M. Jouslin de la Salle le billet suivant :

Il est dix heures et je reçois à l'instant l'ordre de suspendre les représentations du Roi s'amuse. *C'est M. Taylor qui me communique cet ordre de la part du ministre.*

Ce 23 novembre.

Procès ! M. Odilon Barrot défend la pièce, M. Chaix d'Estange défend le ministre, M. Victor Hugo tonne, mord, trépigne, écrase.

La pièce reste supprimée comme *immorale.*

Et le bourgeois d'alors d'applaudir à la suppression.

Trente ans après, un Italien quelconque prend ce sujet, je ne dirai pas mot pour mot, — mais acte pour acte, scène pour scène, geste pour geste ; à la place de *François Ier*, — il met le *duc de Mantoue ;*

Triboulet s'appelle *Rigoletto; Blanche, Gilda; Saint-Vallier, de Monterone; Saltabalid, Sparafucile; Maguelonne, Madeleine*, etc., etc. Puis, au lieu de la grande poésie de l'auteur, il enveloppe cela dans des vers de mirliton; un musicien de génie arrive là-dessus, s'inspire de la grande œuvre, jette son souffle sur cette machine et la voilà qui fait son chemin dans le monde.

Depuis quinze jours, elle nous est revenue traduite, par M. E. Duprez!

Et le bourgeois, le même, celui de 1832 (il n'a pas changé) va voir cela et se démanche les bras à force d'applaudir.

En sorte que voilà une pièce qui était immorale en beaux vers, en l'an de grâce 1832, et qui se trouve morale en mauvais vers, en l'an de grâce 1864. Le niveau de la moralité aurait-il subi une dépression en 32 années? Cela me ferait frémir pour ma postérité.

Peut-être la question de moralité se trouve-t-elle dans les vers, et est-il immoral de faire de beaux vers?

Dans ce cas, ma conclusion se trouve retournée et je trouve que le niveau de la moralité a considérablement haussé depuis 32 ans. Cela me rassure.

L'ordre signé, *Comte d'Argout*, disait que, dans la pièce, les *mœurs étaient outragées.*

Or la pièce est exactement la même; seulement, au lieu d'un *Roi*, c'est un *Duc.* M. d'Argout, par pitié, répondez-moi:

— Étant donnée une situation; un roi et un duc y empêtrés; comment se fait-il que le roi outragera les mœurs là où le duc ne les outragera pas?

Mais je suis bien curieux!

Donc mon *Roi s'amuse*, sous le bras, je suis allé voir la pièce, en me payant une jouissance ineffable, l'audition de la musique de Verdi accompagnant les vers de Hugo: je déclare à l'illustrissime signor parolier qu'il n'a pas existé un seul instant pour moi.

La toile se lève sur la fête de nuit au Louvre. — On danse.

Et ici, avec tout le respect que m'inspire le talent de Verdi, je lui demanderai pourquoi il débute par un air de quadrille? Je ne sais ce qu'on dansait à l'époque, — mais il doit le savoir lui.

Cette musique, en janvier, accompagnant une danse de gens costumés avec les oripeaux du XVIe siècle, vous fait immédiatement songer au bal masqué de l'Opéra.

Au reste, une mise en scène splendide; des décors, des costumes merveilleux, excepté Clément Marot, qui s'appelle *Marcello*, je crois, et dont le maillot ne résiste pas assez à la jumelle.

De plus, les figurants tout fiers d'être si richement affublés, semblent avoir étudié quelques petits gestes complétement neufs à la scène et jusqu'alors étrangers à cette honorable corporation. Mais le superbe, c'est Monjauze, qui tourne un peu au Gueymard comme puissance... de corps, mais qui donne un François Ier frappant: on dirait celui de Clésinger descendu de son gros cheval de coton.

Triboulet était rempli par M. Lütz, M. Ismaël étant malade. Au premier acte il m'avait semblé un peu écrasé.

Ce premier acte du reste, à part l'imprécation de M. de Saint-Vallier, qui est d'une très-grande ampleur, n'offre rien de bien remarquable.

Mais, le deuxième acte arrive avec cette ravissante romance de Blanche, — Mlle de Maësen. Une voix d'une pureté, d'une souplesse incomparable, faible d'abord, puis se développant peu à peu, s'étendant tout en conservant les sons cristallins de l'harmonica: de la finesse, du sentiment, de l'âme, de la distinction. — Ce début est un coup d'éclat et nous comptons dès aujourd'hui une grande cantatrice de plus.

L'air du fou: *Ce vieillard m'a maudit*, est d'une grandeur extraordinaire. Lisez en entendant cela le monologue de Triboulet et vous verrez tout à fait le souffle de la poésie hugotique passant dans l'harmonie de Verdi: le remords qui germe, la crainte qui s'allume au fond de l'âme de ce polichinelle, son indignation:

> Quoi! ce qu'ont les soldats ramassés en troupeau
> Autour de ce haillon qu'ils appellent drapeau,
> Ce qui reste, après tout, au mendiant d'Espagne,
> A l'esclave en Tunis, au forçat dans son bagne,
> A tout homme ici-bas qui respire et se meut;
> Le droit de ne pas rire et de pleurer s'il veut,
> Je ne l'ai pas!

Et ce duo plein d'amour et de passion quand le roi, qui s'est glissé dans la maison, se précipite aux pieds de la jeune fille. — On ne peut tout dire, puisque d'ailleurs le lecteur a vu la pièce aux Italiens.

M. Lütz a été très-beau à son entrée au troisième acte, dans cet air, qui est un tour de force, à la fois plein de rires forcés, de sanglots étouffés, de rages impuissantes, cette effroyable situation du père qui cherche son enfant, et qui continue la chanson de M. de Pienne:

> Au mont de la Coulombe,
> Le passage est étroit:
> Montèrent tous ensemble
> En soufflant à leurs doigts

Où peut elle être?

> Montèrent tous ensemble...

Ils ont tous fait le coup, c'est sûr...

Ce morceau est d'un dramatique poignant, cette lutte contre tous, lorsqu'il comprend que sa fille est avec ce vaurien, ce mélange d'insultes et de prières, cet appel à tous, et à Marot en particulier, cette rage qui vient se briser contre le nombre; tout cela vous abîme d'émotions.

Ce qui électrise le public, c'est le duo du quatrième acte. On a la barbarie de le faire bisser. C'est qu'aussi Mlle de Maësen s'y élève à la hauteur d'une Garcia.

On bisse également la chanson du Roi chez Saltabalid, et ici regrettons sincèrement l'insuffisance de Mlle Dubois dans le rôle si pimpant de Maguelonne.

Monjauze a déployé une verve endiablée dans la bluette:

> Femme varie,
> Et qui s'y fie, etc.

que M. Duprez, dans sa consciencieuse traduction, a tâché de conserver aussi intacte que possible.

Mais rien ne peut rendre la frénésie dont est saisie la salle à ce quatuor étrange qui est un chef-d'œuvre:

Le roi et Maguelonne, d'un côté, chantant leurs amours de taverne, le fou et la pauvre abandonnée, de l'autre, exhalant, l'une son désespoir, et l'autre sa soif de vengeance.

Mais pourquoi M. Lütz qui donne là tout ce qu'il faut, dit-il: *Ma fille*, en reconnaissant son enfant assassinée, du ton d'un homme qui regarde une note de restaurateur et s'écrie: *C'est cher!*

Le succès de *Rigoletto* doit consoler M. Carvalho du peu d'accueil fait aux *Troyens*. Bah! qui sait si cette dernière, dont le public n'a pas voulu hier ne se glissera pas dans ses bonnes grâces dans quelques années sous forme de tragédie italienne.

Je crois à tout!

Mais, comme il est probable que personne ne réalisera le rêve de ma vie: *voir Frédérick jouer Triboulet*, j'engage le vrai gourmet à suivre le chef-d'œuvre de Verdi sur celui de Hugo.

SIR EDWARD.



OU LE QUINQUET VAINCU PAR LE GAZ AU THÉATRE-FRANÇAIS.

Mirepile se déguise en renommée pour tenir les comptes de l'hotel du Père Navrant.

PERSONNAGES

MIREPILE, tuteur de Reine. — M. PROVOST.

POLGOT, aspirant surnuméraire au Gaz. — M. GOT.

MIFROYMICHAU, farinier enrichi autant qu'usurier.

REINE NAVRANT, jeune orpheline, unique descendante de feu Navrant, ex-hôtelier. — Mme PLESSY.

PREMIER TABLEAU.

Une salle commune du vieil hôtel de l'AILE DE PIGEON (*lire auberge*), dans une petite ville très-reculée en province.

SCÈNE PREMIÈRE

MIREPILE et REINE.

REINE. — Amère dérision !... Voici que notre ancienne vogue s'est éclipsée derrière le gaz !...

MIREPILE. — Le gaz !... c'est le progrès, chère pupille ; et le progrès, c'est la décadence. Votre père l'a énergiquement prouvé, lui qui, boudant la nouvelle clientèle, a préféré se séquestrer fièrement dans son hôtel enfumé. Il a protesté contre le gaz et les dorures pour rester fidèle à l'antique système de nos pères.



Polgot, loin des quinquets promenant son indolence.

REINE. — Heureusement il s'est éteint avant que la décadence ne fût complète.

MIREPILE. — Hélas !... Quel homme de sens ! Il appréciait combien le luxe coûte cher. Il le disait déjà du temps où les diligences remplacèrent les coches : « Cet enragé progrès perdra la France !... »

REINE. — N'avait-il pas raison ! Et que n'ajouterait-il pas aujourd'hui que les chemin de fer ont frustré diligences et maîtres de poste ? Ils avaient pourtant aussi leurs privilèges, eux !

MIREPILE. — Hélas ! hélas ! nous en savons quelque chose. Il ne nous reste plus que cette maison délabrée et un livre de comptes dont je fais les mémoires.

REINE. — Autrefois nous accaparions tous les voyageurs de qualité.

MIREPILE. — Je ne m'en aperçois que trop par les mémoires que l'on vous doit et que je compile.

REINE. — Tout est changé aujourd'hui et — sous prétexte de progrès — c'est le *Soleil levant*, — une auberge !!! — qui râfle tout à cause de son gaz... Comme s'il ne s'agissait que d'éclairer !...

MIREPILE. — Laissez faire... Plus ils donneront de lumières, plus on en exigera. Ils n'y pourront toujours suffire, et la clientèle les abandonnera à leur tour.

Une bien bonne... *bonne.*

REINE, amèrement. — Le quinquet pourtant suffisait autrefois au bonheur de tous. Nous hébergions alors de hauts seigneurs et le Roi lui-même un jour...

MIREPILE. — Hélas ! trois fois hélas !... Ceci n'est plus que l'histoire du temps passé.

SCÈNE II

LES MÊMES, MIFROYMICHAU.

MIFROYMICHAU. — Bonjour la compagnie (A Reine.) Vous vous lamentiez encore ? (A part.) Quelle sempiternelle manie ! (Haut.) Que je ne vous dérange pas. Il ne s'agit pour moi que d'un service à vous rendre.

MIREPILE, à part. — Sans intérêts, comme toujours... C'est trop cher.

REINE. — Un service !.. (A part.) S'il est acceptable, il arrive à propos. (Haut.) Dites ?

MIFROYMICHAU. — Vous débarrasser



Mirepile lui fait cadeau pour ses étrennes d'un petit Navrant.



Mifroymichau, je vous achète votre baraque.

d'une carapace que vous ne pouvez plus traîner et dont je tirerai profit par mon industrie. Vendez-moi l'hôtel de votre feu père Navrant.

REINE. — Vous vendre la maison des Navrant !... Vous rétrocéder les chenets de mes grands-pères!... C'est trop déjà que de vous avoir vendu les hardes, l'argenterie et la vaisselle pour quelques miches de pain. Mais voir dégrader notre maison !...

MIFROYMICHAU. — Elle se détraque de tous côtés, votre maison !

REINE. — Mon hotel... Se détraquer !... Une maison qui a eu l'honneur de recevoir...

MIFROYMICHAU. — Le Roi... Nous le savons. Aujourd'hui, il descendrait *au Soleil levant*, votre Roi.

REINE, exaspérée. — Profanation !.... (Se remettant tout à coup.) On dirait que vous avez chaud, Mifroy; (avec noblesse) prenez l'air et allez vous rafraîchir à l'office.

MIFROYMICHAU. — A l'office !...Moi !...moi qui adhère à recevoir un Navrant à ma table, lequel Navrant s'estimerait trop heureux d'épouser ma fille !... Allez, vous n'êtes que... des perruques avec votre *oi'e de pigeon*. (Il sort.)

SCÈNE III

REINE, MIREPILE.

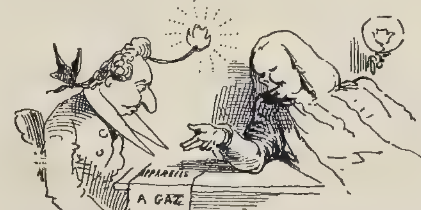
REINE, agitée. — Un Navrant !... Il existerait encore un Navrant ?... Impossible !... Je suis la dernière Navrant de ma boutique.

MIREPILE, mystérieusement. — Erreur ! Il y en a un. A preuve, votre cousin que feu votre père a déclaré mort du jour où il l'a vu s'enterrer dans les bureaux du Gaz. Abandonner notre ancien système .. Et pour se rallier au nouveau luminaire !... C'était une lâcheté !



Polgot partagé entre son amour pour la gibelotte et celui de la fille à Michaut.

REINE. — Un Navrant aussi dégradé !... Qu'importe ?... Je le réhabiliterai... Vite ! la charette !... Et, dedans, notre dernier sac de gros sous et nos papiers de famille dans le coffre ! Je cours au sauvetage du dernier Navrant.



Votre bec me va !... je n'ai pas de préjugé entre la poire et le fromage, je vous donnerai ma fille.

SECOND TABLEAU

Intérieur rustique. — Bureau, sur chaque extrémité duquel se trouve un appareil d'éclairage au gaz (de système différent). — Le bureau est surchargé de plans.

SCÈNE PREMIÈRE

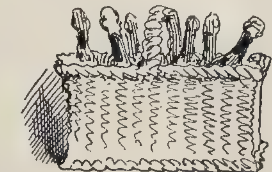
POLGOT, puis MIFROYMICHAU.

POLGOT. — Bigre !... c'est dur d'essayer à concilier ce double système d'appareil à gaz. Pourtant l'un vaut l'autre. Bast! C'est à y renoncer. Autant vaudrait tenter de réconcilier Voltaire et Rousseau, même après leur mort... Deux fameuses lampes aussi, qui ont éclairé chacune dans son genre, de même que j'éclairerais moi-même, si j'arrivais à annexer ces deux systèmes ennemis.

MIFROYMICHAU, du dehors. — Polgot !... peut-on entrer ?

POLGOT. — Au diable les importuns... Rangeons ces plans, véritable encyclopédie du Gaz. (Il les met en ordre.)

MIFROYMICHAU, un panier de vin au bras. —



(Le panier de Mifroymichau) le morceau le plus *spiritu.. eux* de la pièce.

Vous voilà encore en extase devant vos nouveaux appareils !

POLGOT, avec emphase. — Le progrès est ma loi. A bas le règne enfumé du quinquet. L'aurore du progrès civilisateur se résume à mes yeux dans le gaz, ce souverain propagateur de lumière !

MIFROYMICHAU. — Des bêtises, tout ça. Je viens pour du positif, moi ! Voulez-vous épouser ma fille ?... Si oui, je m'invite à déjeuner chez vous.

POLGOT. — Le gaz !... Les lumières !... Mon encyclopédie !... Voltaire !... Rousseau !...



Je vous crée marquis du quinquet et vous épouse.

MIFROYMICHAU. — Des bêtises, que vous dis ! Je ne connais du gaz que ses actions, quand la Bourse les cote à la hausse. Réfléchissez. Je vais faire un tour. Dans une heure je reviens chercher la réponse et mon déjeuner.

POLGOT (rêveur). — L'amour du progrès entraîne tout homme de sens à songer à l'avenir. Les écus sont des leviers; épousons.



Dieu ! comme M. le marquis a bonne façon dans son rôle de quinquet.

SCÈNE II

POLGOT, puis MIREPILE ET REINE.

POLGOT. — Les miens m'ont insulté, repoussé, renié; ils m'ont navré de reproches, comme si je n'étais pas assez navrant. Ils ont fait inscrire mon nom sur les registres de décès de l'état civil de leur monde ! Je suis pour eux réfractaire !... Bah ! si le gaz éclaire les hommes en masse, l'obscurité de la vie fait le bonheur de chacun en particulier. Au diable la maison du Per'Navrant !

REINE (du dehors). — Cousin !... Cousin !...

POLGOT. — Encore des importuns !

MIREPILE, présentant Reine à Polgot. — Cette jeune personne est votre cousine qui daigne condescendre à vous faire visite.

POLGOT. — Ma cousine!... La dernière d'une maison à quinquet... Une maison qui m'a repoussé pour cause de gaz !...

REINE. — Mon cousin, elle a bien fait ce qu'elle a fait; mais aujourd'hui que vous êtes le seul chef, je m'incline devant le dernier des Navrant.

POLGOT. — Mais le gaz !. . Je ne puis y renoncer.... C'est le rayon de ma vie, la vraie, la seule lumière !... Oh ! Voltaire !... oh ! Rousseau ! .. (après un silence). Si encore je pouvais vous épouser !...



Père Mifroymichau, reprenez votre panier, votre fille et votre compteur à gaz, je reste quinquet.

MIREPILE. — Elle n'a pas fait vœu de célibat ; elle veut seulement conserver son nom.

POLGOT. — Bravo ! Elle est navrante, je suis navrant, nous resterons navrant.... même pour le public. (Bas à Reine.) Chut !... En nous voyant nous épouser sitôt, ce bon public espérera voir finir la pièce.

REINE, bas à Polgot. — Malheureusement elle n'est pas finie et je vous en ferai voir bien d'autres.

POLGOT, même jeu. — Concluons toujours et au diable le gaz ! Je renonce à mes idoles d'hier. (Il déchire ses plans et envoie ses appareils en l'air.)



Polgot commence à regretter le gaz.

REINE, à Mirepile. — Voilà un homme dont les opinions sont peu enracinées! On ne m'accusera pas de l'avoir violenté.

SCÈNE III

LES MÊMES, MIFROYMICHAU.

MIFROYMICHAU. — Eh bien, mon gendre!.. quoi de dit?

POLGOT. — Vous demandez votre réponse... Vous, un paysan!... Tout est rompu, beau père.

MIFROYMICHAU. — Bon! le v'là retoqué pour sa cassine. Je remporte mon vin et mes propositions.

Nota. — Cette pièce des Navrant devenant à peu près énervante, je me contenterai de faire le récit des deux derniers tableaux, au lieu de les animer par la mise en scène.

TROISIÈME TABLEAU

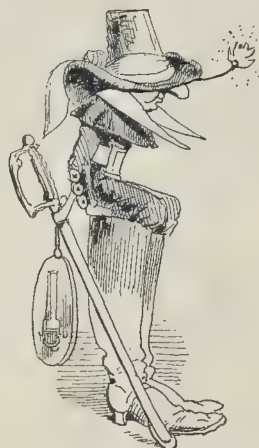
Aussitôt mariés, Reine et Polgot sont dos à dos. (Polgot n'a pas, — le traître, — complétement renoncé au gaz.) Mais, le maire du pays ayant décrété que tout quinquet sera remplacé par le gaz et que la lumière est à l'ordre du jour, Reine entreprend son mari (un titre purement honorifique) pour qu'il cherche querelle au maire. A cette seule condition il peut espérer devenir père. — Légère alternative entre ses anciens et ses nouveaux principes : il a renoncé à sa maison pour le Gaz; il a renié le Gaz pour rentrer dans sa maison. Il a relâché de nouveau sa maison pour le Gaz... — Fuite sur fuite... Autant vaut relâcher une fois de plus le Gaz pour la maison. Il se bat donc avec le maire trop éclairé.


Le Maire a flanqué des torgnioles à Polgot et lui a cassé le quinquet.

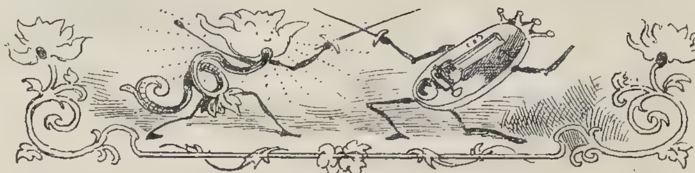
QUATRIÈME TABLEAU

La bataille a eu lieu. Polgot en a rapporté une torgniole et vocifère contre sa femme, qu'il a bien envie de relâcher pour le gaz (encore une nouvelle fuite); mais, comme il faut une fin et une morale aux plus tortueuses comédies, une réconciliation survient entre les deux époux qui, pour tenir tête au *soleil levant*, ouvrent enfin l'austère maison du Per'Navrant au progrès du gaz, et cela au grand soulagement du public qui commençait à avoir assez de celui de la rampe.


Avec le gaz, le bonheur rentre dans la maison; illumination générale.


Partant pour la mairie le jeune et beau Polgot.

F. D.



AU BAL DE L'OPÉRA

Ma foi, vive le bal de l'Opéra!

Je ne suis pas de ceux qui regrettent les intrigues alambiquées et *pâfumées* du Directoire et de la Restauration.

Pourquoi n'aurait-on pas autant d'esprit aujourd'hui?

L'esprit reste l'esprit, quelle que soit son enveloppe, qu'il soit recouvert de la veste pailletée du chevalier, du frac vert-pomme de l'incroyable, ou tout bonnement de l'habit noir égalitaire d à présent. On en a autrement, voilà tout : autre habit, autre esprit ou plutôt autre mode d'esprit.

De nos jours, pour avoir de l'esprit, ou pour qu'on vous en prête, on n'est pas tenu d'être *né* et *gentilhomme de la chambre*, — au contraire, l'esprit, pas plus que le courage, n'a rien perdu à se vulgariser. Autrefois [un quatrain à la *frangipane* ou un *Bouquet à Chloris* suffisait à faire à un homme une réputation d'esprit et lui ouvrait les portes immortelles de l'Académie. Aujourd'hui cela ne suffit plus,

Revenons au bal de l'Opéra.

Certainement c'est très-mélangé; certainement on y trouve trop de *Vénus populaires* venant y chercher fortune et qui faute de mieux vous demandent vingt sols pour le... *vestiaire*. Mais comment empêcher cela et pourquoi s'en montrer si *shoked* à l'Opéra, où au moins un loup discret cache leurs traits, tandis qu'on trouve tout simple de les coudoyer au bois, aux courses, aux Italiens même, et à visage découvert? Je ne sais vraiment pas pourquoi notre époque se montre si rigoriste envers nos grandes *impures* d'aujourd'hui lorsqu'on laisse poétiser dans nos études classiques les courtisanes de l'antiquité, et que l'Académie fait tous les jours l'éloge officiel de certaines héroïnes de la Ligue et de la Fronde et de la plupart des femmes galantes du siècle poudré. Pour ce siècle-là l'esprit fait pardonner la galanterie; est-ce que par hasard les femmes du nôtre, ne sauraient plus cumuler?

Le seul mélange que je blâme énergiquement au bal de l'Opéra, par la bonne raison qu'il est facile à supprimer, c'est celui de la *claque*, des *gagi tcs* comme on les appelle.

Ce sont ces masques bizarres et grotesques, à la danse plus grotesque encore, payés par l'administration pour *chauffer* l'entrain et représenter la gaîté française. Grâce à eux on n'ose plus se déguiser et danser de peur d'être confondu avec ces clowns à l'heure qui vont faire la quête dans les loges des clubs après un cavalier seul réussi.

Supprimez-les bien vite, dis-je, si vous voulez revoir venir danser pour de bon les *Charlemagnes* et les *Indiens*, et les joyeux viveurs de l'ancien bal Musard (père) et des bals des Variétés et des Vendanges

de Bourgogne, devenus aujourd'hui de graves médecins, de profonds jurisconsultes, d'éminents hommes d'État même. Ils étaient autrement amusants que ces pantins tarifés! Je me rappelle un certain costume de Cupidon et un autre de Minerve qui cachaient les excentricités chorégraphiques de deux descendants des croisades. — Aujourd'hui l'étudiant lui-même n'ose plus danser qu'à Bullier, dit Bull-Park.

La claque a chassé de l'Opéra tout ce joyeux monde qui s'amusait pour lui-même, et non pas pour la galerie, et nous en sommes arrivés à faire comme les Turcs qui ne comprennent pas qu'on puisse se fatiguer à danser soi-même lorsqu'on peut sans fatigue faire danser les autres pour son l'argent. *De profundis* donc, c'est le cas de dire, sans vouloir faire aucunement allusion à la profession de jour des *Romains* du bal masqué. *Dodoche* a remplacé *Chicard* que l'on voit se promener gravement, et tristement, au foyer en cravate blanche et en gants paille.

Quant aux couloirs et au foyer, *l'intrigue*, quoi qu'on en dise, y fleurit toujours.

Il y a à l'Opéra une femme du monde sur vingt — sur cent seulement, si vous le voulez. C'est bien assez pour donner le piquant nécessaire. Je n'en demande pas plus. C'est à vous à aiguiser votre nez et à savoir distinguer et reconnaître l'espèce. Le beau mérite, ma foi, si chaque domino cachait une vraie marquise ou une vraie *Boyarde!* Quant à moi, je suis de ceux qui n'aiment pas à chasser dans un *tiré* réservé où tout gibier qui part est faisan doré.

Il y a de tout à l'Opéra et beaucoup de tout : des femmes du monde, des femmes de lettres, des artistes ; des femmes du demi-monde, du quart du monde ; du *pur-castor* et du *demi-castor;* des *pêches* à tous les prix ; des jeunes mariées même qui ont exigé dans leur corbeille un billet signé Strauss — c'est de tradition. Et les étrangères, ces charmants agents diplomatiques plus ou moins secrets du Nord et du Midi, croient toutes de leur emploi de suivre assiduement les *conférences* de la rue Lepeletier, aussi bien que les réceptions officielles. Je ne parlerai que pour mémoire des provinciales ; quelle est celle qui ne croirait ne pas avoir vu Paris, si elle n'avait vu un bal masqué?

Puis, à l'Opéra, quelle charmante manière de faire connaissance sans passer par la cérémonie de *l'introduction* (mot nouveau venu directement de London) ; pas de préface prétentieuse et ennuyeuse comme toute préface. On est tout de suite sur le pied d'une intimité ravissante, je dirais presque de complicité comme si on avait caché le cadavre ensemble.

Le plus souvent, un mot bien dit — partant du cœur ou de la tête — vous ouvre bien des portes qui seraient restées obstinément fermées, même à une clef d'or, et on n'en est pas réduit à forcer la consigne comme le sieur Gaston de Champlieu, dans les *Diables Noirs*. Encore s'il avait connu Mme de je ne sais plus qui, au bal de l'Opéra, son étrange entrée aurait pu peut-être s'expliquer sans cependant s'excuser.

(A ce propos, que devient donc le cheval de Gaston pendant cette nuit *orageuse?*)

On me dira peut-être que les femmes du monde qui fréquentent le bal masqué sont en général des femmes *déclassées*, des femmes du *demi-monde*. — Voilà le grand mot lâché. — Mais si les escapades des mignardes marquises du dernier siècle n'étaient taxées que de simple galanterie, c'est qu'alors le respect de la *classe* était encore dans son entier et qu'on ne *déclassait* pas pour si peu. Il fallait une affaire comme celle du *Collier* pour porter sérieusement atteinte à la *qualité* ; la *qualité* valait alors toutes les indulgences de Rome. Quant au « *demi-monde*, » le mot n'était pas encore inventé. — Voilà tout le secret de l'indulgence de nos pères.

Croyez-moi, mon cher ami, ceux qui dénigrent tant le bal de l'Opéra sont les mauvais chasseurs, sans flair et sans tact, ne sachant ni reconnaître la « *bête de meute*, » ni « *relever un défaut* », habitués à rentrer bredouille et à ne garnir leur carnier qu'à la Vallée.

J'allais continuer, lorsque je m'aperçois, — un peu tard — que je me bats les flancs depuis une grande heure pour vous expliquer pourquoi j'aime tant le bal masqué, et que j'oublie la meilleure de toutes les raisons, du moins pour moi : c'est que je m'y amuse. — Faites-en autant.

CHRISTOPHE.

REVUE PARISIENNE

Nous voici dans la saison des bals. Déjà les premiers ont été très-brillants et font bien présumer des plaisirs de l'hiver. D'avance on parle très-vivement de bals costumés. Quelques préparatifs mystérieusement commencés donnent beaucoup à supposer. Sans doute, l'imagination des femmes est très exercée en fait de coquetterie. Cependant l'on se demande quels nouveaux et excentriques costumes pourront remplacer ceux de l'année dernière, tels que le *feu*, — *la nuit*, — *le tapis vert*, —*le drapeau national*,—*la neige*, — *l'île de Ceylan*, — *la mer!*...

A moins que l'on arrive cette année à personnifier *le brouillard* (ce serait très-vaporeux), *la barque* (que de sequins !) LA PLUIE (que de gouttes de diamants), l'*orage* (que d'éclairs !), *le désert*... Ah ! ici la chose est difficile ! N'importe, je suis sûr que plus d'une couturière approuverait ces nouvelles idées.

Or donc, il y aura beaucoup de bals, beaucoup de fêtes et aussi, — si la gelée le permet, — beaucoup de patinage. Pour cette dernière distraction, l'art du costume est également poussé à un très-haut degré. C'est un coup d'œil charmant que cet aristocratique lac de Suresne, où glissent comme autant de visions charmantes les femmes que l'on retrouve le soir aux Italiens ou au bal. Qui n'a vu que le lac du bois de Boulogne, n'a pas une idée de ce que l'on peut déployer de luxe à l'occasion de ces plaisirs d'hiver.

Je ne citerai que deux costumes au hasard vus au lac de Suresne : l'un en velours bleu ; jupe courte avec pardessus, le tout brodé d'une mince fourrure argentée; la toque en velours bleu était également entourée de fourrures; enfin le manchon mignon, étroit, de même étoffe bleue, encadré comme le reste par la comfortable ligne argentée complétait cette originale et riche toilette

L'autre costume en taffetas noir était composé d'une longue jupe toute simple, relevée sur une seconde jupe courte, également noire et toute couverte d'une broderie blanche aux légères arabesques; la basquine de soie noire, était enrichie de la même broderie. Une toque de velours noir avec aile blanche, des bottes à glands, et tout cela porté par une jeune femme aux allures vives et détachées qui fendait l'air comme le plus habile patineur.

* * *

Toutes ces jolies patineuses ont des tailles moulées et des visages d'une blancheur de neige. Sans doute l'art y contribue bien un peu. La *ceinture-régente* est un moule des plus aristocratiques, auquel beaucoup de femmes doivent une partie de leurs grâces, et Mmes de Vertus en créant ce mignon corset ont généralisé la beauté des formes. Toutefois, choisir la *ceinture-régente* est encore un mérite et une grande preuve de goût. Ce goût se trouve surtout dans le monde élégant d'où le classique corset a été banni sans pitié. — Sauf quelques exceptions qui, — croyant choisir la *ceinture-régente*, — tombent sur des contrefaçons plus ou moins absurdes, — toutes les femmes du monde ont adopté depuis longtemps cette création artistique.

* * *

Quant à la blancheur de leur teint... faut-il le dire? elle est due beaucoup au *lait de cacao* dont la vogue est trop généralisée pour qu'une femme ignore encore cette composition merveilleuse. *La Parfumerie du Monde Elégant* a rendu un grand service à la fashion, grâce à ce philtre de beauté, et M. Delettrez est un habile chimiste.

Pour le patinage comme pour les excursions de l'été, le lait de cacao est précieux en ce qu'il guérit toute gerçure. Celles qui l'emploient s'aperçoivent vite de son effet salutaire. On peut y joindre avec succès le savon et la crème de cacao qui en complètent les effets.

Bref, il y a pour les plus coquettes, *au Monde Elégant* une *boîte mystérieuse*, qui peut transformer en jeune et frais visage une figure maltraitée par le temps indiscret. Il n'est plus nécessaire de n'avoir que vingt ans pour posséder un teint « de lis et de roses. » Il s'agit simplement d'avoir un peu de désir de plaire et une habile femme de chambre. Ajoutez à la boîte mystérieuse la teinture au tanin, si par hasard quelques cheveux commencent à blanchir, et vous voilà prêtes à défier toutes les Hébés que vous pouvez coudoyer au salon ou à la promenade.

Mais j'ai parlé ici pour le plus petit nombre. Revenons maintenant aux jeunes et jolies femmes qui n'ont besoin pour resplendir que d'un léger nuage de poudre de riz et d'un peu de cold-crem. Pour ces dernières, je renvoie encore au Monde Elégant où la crème du lis des vallées et la fleur de riz à la violette sont embaumées comme ces deux fleurs.

J. d'E.

LA SEMAINE

Moïse continue toujours lentement son chemin à l'Opéra, en dépit de la noyade si mal réussie des Égyptiens dans la mer Rouge. Heureusement que pour le salut de tout nous avons l'aspect de la terre promise... A quand l'*Africaine?*

— *La Fiancée du roi de Garbe*, de Scribe et de Saint-Georges, si longtemps retardée dans sa traversée, vient enfin d'aborder à l'Opéra-Comique à la grande joie du public dilettante pour lequel la musique d'Auber est toujours juvénile. Le libretto est expurgé des facéties gaillardes de Boccace et du bon Lafontaine. Je crains malgré ces pudiques précautions que la mère, sans danger, n'y puisse conduire sa fille.

—Mme A. de Lagrangevient de quitter nos Italiens pour le même théâtre de Madrid. En revanche les Madrilènes nous ont restitué la Patti.

—Mme Charton-Demeur dont le dévouement avait si chaleureusement soutenu les *Troyens* éplorés de Berlioz, a fait samedi son retour aux Italiens dans le *Trovatore*.

—La *Somnambula* a été reprise dimanche devant une salle des plus aristocratiques, attirée par la rentrée de la Patti. L'Empereur et l'Impératrice y assistaient. Mais si la Patti a enlevé la pièce, on ne peut malheureusement en dire autant de Nicolini qui semblait avoir... une écrevisse dans la gorge et qui a dû recourir à la voix d'un habit noir et d'une paire de gants blancs pour justifier l'insuffisance momentanée de la sienne.

— On vient de reprendre *Faust* au Lyrique. C'est toujours, quoi qu'on dise, la plus belle perle de l'écrin de Mme Carvalho.

— Le Gymnase a vu dimanche dans *Madame de Cérigny* les débuts de Mlle Blanche Pierson, la jolie transfuge du Vaudeville. Cette scène ne sera-t-elle pas un peu lourde pour son coquet talent?

— Mme Thierret est réengagée pour dix ans au Palais-Royal au prix de quinze mille francs. Les amateurs de ce genre de s'en plaindront pas.



— Mercredi dernier, bal aux Tuileries. L'orchestre, dirigé par Strauss, a fermé par un brillant cotillon conduit par Mlle de Erraza et M. le marquis de Caux.

—C'est le second bal des Tuileries : le premier avait eu lieu le mercredi précédent et on y avait particulièrement remarqué Mme Miles, femme d'un capitaine des lanciers de la reine d'Angleterre (du 14e, je crois), vraiment admirable sous son élégant uniforme rouge.

On a beaucoup remarqué à ce même bal une innovation de l'Impératrice d'une fantaisie très-réussie : c'étaient des poires en jais noir, suspendues de distance en distance à ses colliers et à ses nœuds en diamants.

— On parle beaucoup aussi du costume de patineuse de Sa Majesté. Mais chut!... ceci rentre dans les attributions de la mode, et l'on dirait que j'empiète sur le terrain d'autrui.

Du reste, tout ce qu'il y a de vraiment gentleman et de mondain semblait s'être donné rendez-vous sur le lac de Suresnes. Une soirée aux flambeaux y a été organisée et l'on aurait pu s'y croire dans l'un des plus élégants salons de la *High life*.

— Le peintre Charles Müller, vient d'obtenir de S. E. le maréchal Vaillant, ministre des Beaux-Arts, les travaux de décoration du grand salon du pavillon Denon, au Louvre.

— L'Angleterre vient de perdre l'un des plus célèbres de ses romanciers favoris, Tackheray, l'auteur de *la Foire aux Vanités* et du *Livre des Snobs*. C'était un des hôtes habituels du boulevard des Italiens et de l'hôtel Bristol.

— La liberté des théâtres est proclamée; le droit des pauvres est maintenu.

— Les soirées de la rue de la Paix ont repris leur cours, et attirent comme précédemment, une affluence de public que justifient les noms des lecteurs ou improvisateurs.

— On sait qu'on n'a pas encore des nouvelles de l'*Atlas*, ce bâtiment parti de Marseille pour Alger, si fatalement égaré dans la Méditerranée.

Il en serait de même du *Tercera*, parti d'un port d'Espagne pour Alexandrie (Egypte), emportant dans ses flancs les précieux ambassadeurs annamites.

— Si l'on pouvait un peu causer politique... Bast! risquons-nous; aussi bien ce n'est qu'un extrait du *Moniteur*.

NOUVELLES DE MADAGASCAR : La reine veuve (est-ce bien prouvé?) a été contrainte d'épouser son premier ministre qui a profité de l'occasion pour s'emparer des joyaux de la couronne. (Sont-ils nombreux?) On redoute l'explosion de l'indignation publique (Je le crois!)

— Le bal de l'Opéra était samedi en grande liesse sous les yeux de quarante spahis qui y assistaient en grande tenue et semblaient s'émerveiller de cette fantasia française. Il est vrai que les danseuses redoublaient de souplesse et d'ondulations en songeant que du haut de leurs loges les quarante..... les contemplaient.

— On parle beaucoup d'une nouvelle danse dont le succès rappellerait l'antique vogue des polkas, schotishs, redowas et autres mazurkas pes temps héroïques de luxuriante mémoire. Cette danse aurait nom la *Radenovvitch*. Je me demande pourquoi ne pas en revenir simplement à cette walse si chère aux jeunes souvenirs de nos cours.

— Le Jockey Club était ces jours-ci en émoi. On sait combien il est difficile d'y être admis : malgré cela M. le marquis de Biron a demandé que — au lieu d'une boule noire contre six blanches (système actuel) — une noire contre huit blanches amènent l'exclusion du candidat balloté. Il était soutenu en cela fort spirituellement par M. le marquis de Pomereu et vigoureusement combattu par M. le marquis du Hallay qui a longtemps tenu la corde. M. le duc d'Albuféra a vainement tenté tous ses efforts pour venir à la rescousse de la proposition nouvelle. C'est l'antique système qui l'a emporté! Ce sera donc toujours à une noire sur six blanches qu'un candidat se verra refuser.

PASCAL D...

Gravures de GILLOT, 175, Faubourg Saint-Martin. Paris. — Typ. VALLÉE, 15, rue Breda.



COTERIES

La petite guerre qui s'est engagée entre l'Institut et le Pouvoir occupe non-seulement la France mais l'Angleterre. Un vieux Breton de mes amis m'adresse de Londres les réflexions suivantes que je publie sous ma très-humble responsabilité.

« Les gens qui se suicident et qui crient à l'assassin me semblent moins intéressants que ridicules. Nous avons vu dans votre pays trois ou quatres petites républiques, généralement aristocratiques, se détruire par leurs propres mains en poussant des cris lamentables.

» Vous rappelez-vous les comédiens du Théâtre-Français lorsqu'ils étaient organisés en république? Aristocratie jalouse, exclusive, capricieuse et peu faite pour convertir le pays aux idées aristocratiques. Elle tenait à ses priviléges et se piquait d'indépendance. Rien de mieux. Mais pourquoi diable un corps indépendant accepte-t-il une subvention ? Celui qui paye a le droit de surveiller l'emploi de son argent. L'État se fit représenter par un commissaire auprès de la Comédie-Française. Et le jour où le comité des acteurs, à force de refuser les bonnes pièces et de repousser les bons artistes, parvint à déranger ses finances et à mécontenter le public, le gouvernement put remplacer son commissaire par un dictateur, ou directeur, ou administrateur, sans se rendre impopulaire. La dictature en elle-même excite peu de sympathie, mais la fausse indépendance et le sot orgueil des coteries fait horreur. Pourquoi se passionnerait-on pour les prétendues libertés d'un établissement monarchique, presque domestique (les comédiens ordinaires du Roi) subventionné, salarié et privilégié ? Qu'il se fonde un théâtre indépendant, soumis au droit commun, et vivant de ses propres ressources : les actionnaires ou sociétaires pourront impunément admettre, ajourner, rejeter les chefs-d'œuvre ou les grands artistes qui ne seront pas de leur goût. L'État, ne payant point les pots cassés ne saurait trouver mauvais qu'on les casse, et la moindre usurpation du pouvoir central sur les droits d'une association privée serait réprimée immédiatement par le blâme universel.

» Les professeurs de votre Muséum formaient aussi naguère une république aristocratique, privilégiée et subventionnée. Un petit coup d'État fort doux et fort anodin leur donne un président. Qu'ils fassent les récalcitrants, et ils auront un Roi. A qui la faute ? Chez nous, à Londres, le *Zoological Garden*, et le *Botanical* aussi, sont des propriétés particulières, où l'État n'a rien à voir. Votre Muséum aurait pu être et demeurer aussi libre. Il possède un capital de cent millions, dont 97 1|2 proviennent de dons particuliers. Malheureusement l'État a fourni deux millions et demi, 2 1|2 pour cent du total. Et puis, le Muséum est d'institution monarchique, comme toutes les bonnes choses qui existent chez vous. Vous n'entreprenez rien par vous-mêmes ; vous ne savez pas vouloir, et surtout vous ne savez rien faire. On dirait que la nature au lieu de vous donner deux mains pour agir, vous a donné quatre poumons pour crier. Désirez-vous bâtir une maison ? vous ne vous avisez pas de retrousser vos manches, mais vous conjurez la sagesse administrative de dessiner un plan, d'aller chercher des pierres et de gâcher le mortier. La besogne finie, vous montez sur le toit et vous criez en chœur, d'une voix déchirante, que le mortier n'est pas bon, que la pierre est mal choisie et que le plan n'a pas le sens commun. Vous criez et vous vociférez jusqu'à ce que la sagesse administrative, importunée par tant de bruit, monte sur le toit derrière vous et vous donne le fouet pour vous faire taire.

» Fainéants et braillards ! vous dit l'autorité, pourquoi n'avez-vous

pas construit votre maison vous-mêmes ? — Sublime administration, répond le peuple en croisant les mains au-dessous du dos, si nous construisions notre maison nous-mêmes, on nous prendrait pour des Anglais !

« Le Muséum est une maison que vous n'avez pas construite vous-mêmes, et vous ne direz pas, j'espère, que la pierre ou le mortier vous manquait. Il suit de là qu'au Muséum, pas plus qu'à la Comédie-Française, pas plus qu'à l'Institut, à l'École des beaux-arts, à l'Académie de Rome, les petites aristocraties constituées ne sont chez elles. Elles sont uniformément locataires et pensionnaires de l'État. A qui la faute ? Tu l'as voulu, Georges Dandin !

» Il suffit que les professeurs du Jardin des plantes, fort honnêtes savants, mais teneurs de livres médiocres, s'embrouillent un beau matin dans la comptabilité des matières pour que l'État intervienne légitimement. Si le même accident se produisait dans les comptes du Jardin d'acclimatation, ou de quelques autres établissements libres, l'État n'aurait rien à y voir.

» Mes amis de la Société royale s'amusent bien depuis quelques jours aux dépens de vos Académies. La plaidoirie de M. Beulé pour les priviléges de son *aristocratie élective* nous a fort divertis, malgré la forme un peu lourde du document. Se peut-il que des hommes sérieux par l'habit et par le style s'abusent à tel point sur leur condition ? Qui est-ce qui a fondé vos cinq illustres Académies ? Le Pouvoir. Qui est-ce qui leur prête un logement ? Le Pouvoir. Qui est-ce qui paye à chacun des académiciens un traitement d'expéditionnaire? Le Pouvoir. Qui est-ce qui confirme et valide les élections de ces messieurs? Le Pouvoir.

» Qui est-ce qui a bâti l'École des beaux-arts et ses jolies lucarnes? Qui est-ce qui paye le traitement des professeurs et les médailles des élèves? Qui est-ce qui prête, entretient et défraye la villa Médicis? Le Pouvoir, toujours le Pouvoir ! Il est juste, naturel et conforme à toutes les idées anglaises que charbonnier soit maître en sa maison.

» Je ne crois pas qu'en aucun pays le Pouvoir soit infaillible. Le grattage des tableaux de Rubens et l'acquisition du musée Campana me permettent de supposer que vos hommes d'administration sont sujets à l'erreur comme les autres. Mais enfin le Pouvoir a le droit de se tromper. Il a été choisi par les citoyens pour gérer bien ou mal, dans la mesure de ses facultés, les affaires publiques. Mais une aristocratie élective qui se recrute elle-même, arbitrairement, de Picot en Signol, n'a d'autre autorité que celle que nous voudrons bien lui reconnaître. Qu'elle se proclame illustre et qu'elle se donne de l'encensoir par le nez, je n'y vois nul inconvénient : qu'elle prétende au monopole de l'enseignement, des récompenses et des commandes, c'est un abus.

» On s'imagine ici (mais c'est peut-être une exagération) que votre Académie des beaux-arts est personnifiée dans le seul M. Picot. Les vrais maîtres, dit-on, Ingres, Delacroix, Vernet, plus occupés de leurs tableaux que de leur influence, ont toujours abandonné la direction des affaires à cet ancien peintre. S'il était vrai, mais je n'ose le croire, il s'ensuivrait que depuis une trentaine d'années, c'est M. Picot qui a formé tous vos jeunes artistes, distribué tous les prix de Rome, ouvert ou fermé les portes du Salon, réparti les récompenses, les médailles, les croix, les commandes, et même recruté l'Institut. Mais j'imagine que la critique s'est plu à rejeter tous les torts sur cette victime expiatrice pour résumer en un seul nom la médiocrité toujours croissante de l'art français.

» Tant que le Pouvoir et l'Institut ont marché d'accord, c'est-à-dire pendant un demi-siècle, les artistes et le public n'ont pu que crier. Je n'ai jamais assisté à l'ouverture d'une de vos expositions sans entendre un concert de doléances contre l'Institut qui avait refusé ceci et admis cela. Mêmes réclamations le jour où l'on distribuait les récompenses. Même histoire au concours pour le prix de Rome. L'Institut a tant fait que le Pouvoir a fini par crier avec le public. Pauvres petits Français, profitez de l'occasion : elle sera peut-être unique. Exploitez l'heureux hasard qui met la force au service du bon droit et du bon sens. Faites des vœux pour que l'Institut s'entête et se roidisse. S'il avait l'esprit de plier, il se relèverait un jour ou l'autre, et l'art français verrait beau jeu. S'il rompt, tout est sauvé. La partie est décisive. Cette masure qu'on bat en brèche, c'est la conservation des sottes traditions, le temple majestueux de la médiocrité.

» Vous m'objecterez probablement que le culte du médiocre, étant le fond même de votre esprit national, ne saurait périr en France. D'accord. Il est même certain que le temple en question ne sera pas démoli. On se contentera de changer les pontifes. Mais dût on confier l'enseignement des arts à des chefs de division, à des expéditionnaires, ou même à des garçons de bureau, le public y gagnerait encore. Il y gagnerait de ne pas revoir tous les ans, à jour fixe, l'implacable réédition du tableau académique que les élèves de l'Institut recommencent de père en fils depuis plus de cinquante ans.

» Le Pouvoir continuera sans doute d'enlever tous les ans au commerce et à l'industrie quelques centaines de petits garçons pour en faire de méchants artistes. Mais du moins il aura la satisfaction de les avoir débauchés lui-même et gâtés de ses propres mains. Il les indemnisera, comme par le passé, du temps qu'ils auront perdu à l'École : les copies, les commandes, le barbouillage intérieur des édifices publics ira son train accoutumé. Mais le Pouvoir se consolera par l'idée qu'il expie ses propres sottises et non celles de M. Picot.

» Cette nouvelle expérience durera dix ou douze ans : après quoi le Pouvoir, ayant reconnu que la décadence ne s'est pas ralentie, prendra décidément le seul parti qui soit sage : décourager les artistes. Quand il sera bien constaté que tous les encouragements, d'où qu'ils viennent, ne servent qu'à multiplier les mazettes, on essayera du système contraire, qui est le bon. Voulez-vous que la jeunesse apprenne à monter haut? Élevez le mât de cocagne. Combien avez vous d'artistes à Paris? Cinq mille au minimum. Combien de bons? Cinq ou six. Que ceux-là gagnent la timbale et que les autres se cassent le nez ! C'est le vœu d'un Anglais sincèrement dévoué à la gloire de la France.

» Vous semblez croire avec M. Beulé que le grand public de votre pays va se lever en masse pour défendre l'Institut. Détrompez-vous : nous sommes en 1864, et le public devient clairvoyant, même en France. Il ne prend plus les vessies pour des lanternes, ni les coteries pour des républiques, ni les priviléges pour des libertés.

» S'est-il ému le jour où votre gouvernement, de son autorité, annexa toute une section de dix membres à l'Académie des sciences morales? Il ne s'est pas même étonné.

» Je suppose que demain un nouveau coup d'État enrichisse de dix fauteuils le mobilier de l'Académie française. Qu'un décret du Pouvoir confère les palmes académiques à Littré, à Théophile Gautier, à Janin, aux deux Dumas, et à quelques autres écrivains du même mérite : le public fera-t-il des barricades ? Pas si sot ! Il applaudira tout naïvement un acte de justice, sans s'informer s'il y a eu quelques formalités omises ou quelques priviléges foulés aux pieds. Les mécontents auraient beau monter sur la borne et crier au peuple français : on détrône une aristocratie élective! on bat en brèche une forteresse de la liberté ! Le peuple répondrait qu'il n'aime pas les aristocraties, qu'il n'a élu personne, et qu'il reconnaît distinctement entre les créneaux de cette forteresse les plus célèbres ennemis de sa liberté.

» Et si votre Académie des sciences s'obstinait à nier des vérités évidentes parce qu'elles offusquent les préjugés de M. Pasteur ou de M. Élie de Beaumont, le Pouvoir aurait le droit d'infuser un sang nouveau dans ses respectables veines.

» N'allez pas croire au moins que je prêche la dictature ! Citoyen de la libre Angleterre je veux vivre et mourir dans le culte de la liberté. J'ai l'honneur de faire partie de cinq ou six sociétés réellement indépendantes, qui se sont fondées elles-mêmes, qui sont logées chez elles, qui suffisent à tous leurs besoins et qui, ne devant rien à personne n'ont aucune raison d'obéir à personne. Ces nobles sociétés que la France imitera bientôt, je l'espère, ressemblent à vos

Académies comme un vol de ramiers sauvages à un poulailler en insurrection.

» Agréez, etc.

» JOHN FREEMAN.

Excusez la rudesse de mon ami Freeman, et les fautes du traducteur.

EDMOND ABOUT.

UNE SÉANCE AU CORPS LÉGISLATIF.

La salle est encore vide et les tribunes sont déjà trop pleines. Quatre ou cinq huissiers à chaînette d'argent se promènent d'un pas grave au-dessous du bureau, en gens qui savent que tous les regards sont fixés sur eux.– Ils ont le geste ample. — Beaucoup portent perruque — c'est singulier. La salle est magnifique — tous ces petits papiers sur tous les petits pupitres en acajou — cela fait un drôle d'effet. — Belle salle! beau vaisseau me dit mon voisin en s'essuyant le front.

— Oui monsieur, beau vaisseau. — Ce diable de voisin! comme il a les coudes pointus pour un homme aussi gras!

MON VOISIN. — Pardon, monsieur, vous me marchez sur les pieds. Il paraît que la séance sera chaude.

MOI. — Chaude pour nous, je n'en doute pas.

LE VOISIN (riant et s'essuyant le front.)— Très-joli! j'entends que la séance sera fort agitée. On a vu M. Thiers descendre de voiture avec un gros paquet sous le bras. S'il pouvait prendre la parole! Quel talent!... (Avec une grimace.) Mais vous me marchez encore sur les pieds, monsieur!

— Je vous fais vraiment mille excuses je croyais mettre mes pieds sur la traverse du banc. Oui, on dit que la séance d'aujourd'hui sera fort animée.

LE VOISIN. — Je l'espère, car enfin quand on se dérange, quand on prend la peine d'attendre deux heures, on n'est pas fâché, n'est-il pas vrai, que la séance soit un peu bruyante?

— Vous avez eu sans doute beaucoup de peine à vous procurer votre billet? Ils sont fort rares à cause de la discussion de l'adresse.

(Voix nombreuses à un nouvel arrivant.) — Il n'y a plus de place — nous étouffons — vous ne pouvez pas rester là.

LE NOUVEL ARRIVANT (debout, avec un sourire gracieux). J'attendrai l'ouverture. Vous savez, à ce moment là, on se... tasse un peu et il se fera bien un petit jour.

— Comment on se tasse. Vous ne nous trouvez pas assez tassés comme cela? — Voyez monsieur, il est en nage. — Que le bon Dieu vous bénisse!

LE NOUVEL ARRIVANT (sans s'émouvoir). — A vos souhaits.

LE VOISIN.— De la peine à avoir mon billet, me demandiez-vous? Oui, et non, vous répondrai-je. Je me trouve, pour tout dire, dans une position exceptionnelle. — Mon beau-père, le propre père de ma femme, appartient à la Chambre, de sorte que, vous comprenez...

— Vous êtes ici un peu comme chez vous.

LE VOISIN (avec un sourire fin). Pas absolument, mais enfin je connais tous ces messieurs.

— Je vous mettrai donc à contribution. — Pourriez-vous me dire le nom du député qui vient d'entrer? Tenez, il se gratte l'oreille, voyez-vous, un superbe homme.

LE VOISIN. — Celui qui ouvre son pupitre, n'est-ce pas? — C'est monsieur... j'ai le nom sur le bout de la langue, monsieur... prêtez-moi donc votre lorgnette; — non ma foi je ne le connais pas, c'est particulier.

UNE DAME (à son voisin). De bon compte, monsieur, croyez-vous que pour vous faire plaisir, je vais me mettre derrière cette colonne qui me cache une partie du président et l'opposition presque toute entière? précisément ce qu'il y a de plus curieux.

— Enfin, voilà les députés qui arrivent! Tous en paletot et en pantalon de couleur. Moi qui ait été sur le point de mettre mon habit!

— Pourriez-vous me dire où se met l'opposition? Là, à gauche, n'est-ce pas?

— Non, là, à droite.

— Vous placez la gauche à droite alors? enfin, peu importe; ce qu'il y a de certain c'est que les membres de l'opposition ont certainement une mise plus négligée que celle de leurs collègues. Ah voici les ministres (bas au voisin) savez-vous pourquoi ces messieurs sont les seuls à porter des calottes noires sur leur tête?

LE VOISIN. — Je ne pourrais pas vous dire. (Se retournant.) Mais, monsieur, il est impossible que vous restiez là, debout, vous m'entrez vos genoux dans le dos. — Voilà M. Thiers! quand je vous le disais qu'il aurait des papiers sous le bras Quelle figure intelligente! un peu jaune il est vrai.

La Chambre s'emplit lentement. Ces messieurs causent, s'arrêtent, montent, descendent, ouvrent et referment leur pupitre, et ne semblent pas fort désireux de commencer leurs travaux. Cependant la cloche du président s'impatiente et tinte à chaque instant.

UNE DAME — Est-ce que vous croyez, que ces messieurs vont être bien longs à se placer? voilà deux heures que j'attends!

— Si ces messieurs pouvaient se douter que vous attendez depuis aussi longtemps je suis convaincu...

LA DAME. — Mais voyez donc comme ils lorgnent par ici, nous n'avons pourtant rien de bien extraordinaire (à sa fille), Ernestine, fais semblant de ne pas t'en apercevoir.

— En voici un qui est vraiment bien étrange. Voilà trois fois qu'il remonte à sa place et trois fois qu'il en descend, je crois qu'il veut être le dernier placé

LE VOISIN. — C'est précisément mon beau-père. Une des intelligences les plus droites et les plus honnêtes de la Chambre, j'ose le dire.

— Il est fort bien du reste.

— Et quel organe, monsieur, quel geste, quel entrain! Je lui ai vu faire quelques interruptions — il était merveilleux.

Chut! le silence se rétablit, — on lit le procès verbal. Adopté, — très-bien.

LE VOISIN (se frottant les mains). — Bon! la parole est à un membre de l'opposition. Bravo! Il va commencer le feu. Voulez-vous me prêter votre lorgnette. — Il n'a pas l'air de plaisanter le membre de l'opposition. — J'ai idée que la séance va être magnifique.

L'ORATEUR. — Messieurs. Dans la séance d'hier on a prétendu...

LE VOISIN. — La séance d'hier, je n'y étais pas c'est fâcheux. (Dans la tribune). Chut! chut! (Le voisin baissant la voix). Entre nous je n'ai pas d'opinion, je le dis franchement, je n'en ai pas. Je suis l'ami de ce qui existe; cependant j'ai toujours voté pour l'opposition. J'ai voté pour ce gros ébouriffé qui est là-bas, et je suis sûr qu'il ne m'en a aucune reconnaissance personnelle. Et pourquoi avez-vous voté allez vous me dire?

— Écoutez voilà l'orateur qui s'anime.

— Ah! voilà, pourquoi j'ai voté? — Ne croyez pas que je voulusse renverser l'ordre établi et faire un acte de rebellion, — non; — j'ai voulu simplement donner un avertissement au gouvernement, — un avertissement, vous m'entendez? Du reste, dans mon âme et conscience, je trouve qu'il y a du bien et du mal partout et que tout le monde a raison. Après chaque discours, qu'il vienne de droite, qu'il vienne de gauche, je me dis: ah! voilà qui est juste, voilà qui est parfaitement vrai. N'êtes-vous pas comme moi?

— Écoutez donc, l'orateur a des moments superbes.

LE VOISIN. — Oui oui, je connais cela, mais cela n'est encore rien, vous aller voir tout à l'heure. Voyez-vous, l'opposition, c'est la vie, la gaieté d'une assemblée, — ça anime; j'ai toujours aimé le bruit.

— Tant qu'on ne casse rien chez vous?

LE VOISIN. — Bien entendu, vous êtes charmant! J'aime le bruit comme simple distraction, — en dehors de cela, j'aime le calme et la paix. — Diable! il nous faut du calme et je vous prie de croire que j'ai toujours

Quelques projets de Costumes de bal.



EN INCONSTANCE.

Robe de soie blanche dont la jupe sera entourée d'ailes parmi lesquelles circule une gaze bleue, le reste de la toilette se devine aisément à l'inspection du dessin.

EN FORET D'AUTOMNE

Robe de satin rouge. — de gros bouillons de tulle gris-sombre imitent des bandes de nuages; une garniture en velours noir en bas de la jupe se continue par des rameaux en velours découpé en arbres — A ces rameaux sur la tête et aux épaules sont fixés des feuillages d'or.



EN DÉGEL

Cheveux blonds mêlés de fils d'or répandus sur les épaules. — Corsage bleu. — Robe de satin gris — sur laquelle pend une jupe déchiquetée de toile d'argent — gouttes de verre, fragments de glaces.



EN AMAZONE...

Livré à l'imagination des lectrices...



EN CORBEILLE DE FLEURS

Croisillons d'or en bas d'une jupe de satin vert — toutes les fleurs de vos anciennes coiffures sur la robe—toilette économique.

pris mon fusil pour le maintenir ou le faire renaître. — Vous êtes Parisien, monsieur, soit dit sans indiscrétion ?

LE VOISIN. — Oui monsieur et j'ai la faiblesse d'en être fier, — mon beau-père vient de sourire, on a dû dire quelque chose de spirituel, c'est fâcheux, je n'ai pas entendu.

— Dites moi donc, je vous prie le nom de ce député qui se peigne les cheveux en se regardant dans une petite glace qu'il cache dans le fond de sa main.

LE VOISIN. — Très-volontiers, ça ne sera pas difficile. Où le placez-vous votre député ? Ah ! au bout de votre doigt ; très-bien, donnez-moi votre lorgnette. Je le vois, il se peigne en effet... C'est unique je ne le connais pas. Voilà les interruptions qui commencent. Avez-vous vu le geste de mon beau-père? Cet homme-là parle avec une facilité ! et ne croyez pas qu'il prépare rien d'avance. Tout cela lui vient d'inspiration, il me l'a assuré. Ces clameurs sont énivrantes. (Suivant des yeux avec animation). Non, — si, — non, je vous demande pardon, — pas tant que vous, — pif — paf. — La cloche, les pupitres, les talons de botte, les couteaux à papier, tout cela fait un tumulte délirant. Ils en ont pour un bon quart d'heure. Remarquez que c'est mon député, celui pour qui j'ai voté qui fait le plus de bruit. J'ai un tact pour ces choses-là ! Eh bien, monsieur je frémis quand je pense qu'on pourrait rendre calmes et froides ces discussions si animées, si pleines de vie et d'entrain.

— Comment, vous avez un moyen et vous ne le dites pas?

LE VOISIN. — Je m'en garderais. — Je veux bien cependant vous l'indiquer. Il consisterait à isoler les membres de l'opposition et à les répartir dans toute la salle.

— Vous plaisantez?

LE VOISIN. — Pas le moins du monde. Supposez que dans un dîner, on réunisse au bout de la table tous les convives d'un caractère vif et animé, au bout de cinq minutes, on ne s'entendra plus dans la salle ; ce sera un feu roulant de rires et de plaisanteries. — Séparez, au contraire, ces mêmes convives et le silence se rétablira tout-à-coup.

— Vous avez de singulières idées. La séance est suspendue pendant dix minutes. Sont-ils heureux, les députés, de pouvoir changer un peu de place.

LE VOISIN. — Ne m'en parlez pas ! Vous savez que j'ai toujours les genoux de ce monsieur dans le dos ? Enfin ! c'est une admirable séance, et d'un intérêt capital. Rarement on a fait autant de bruit. — Avez-vous remarqué, quand il s'est levé au milieu du tumulte, et qu'en étendant le bras, il s'est écrié : *Jamais*. Quel geste, quelle énergie ! L'art oratoire est une belle chose !

— Oui, sans doute, mais son adversaire lui a répondu d'une façon... diablement verte. Avez-vous entendu lorsqu'il a dit ensuite : *C'est toujours, qu'il faut dire, oui, toujours.* En disant cela il avait les bras croisés, l'œil en feu... Il était superbe ; ah ! dam, c'était une réplique diablement verte !

LE VOISIN. — Oui, furieusement verte. Eh bien ! à sa place, savez-vous ce que j'aurais répondu ? Non pas que je veuille dire qu'il n'a pas de talent, il en a énormément. Il a tout pour lui : le geste, le port — il a un port magnifique — la chevelure.., tout enfin, vous voyez que je suis impartial ; mais à sa place, j'aurais répondu, en frappant sur le bureau : *Peut-être, monsieur, peut-être !* au lieu de *toujours*. Vous sentez : *peut-être* était plus mordant, plus incisif. *Peut-être* ! C'était faire appel d'une façon détournée à tout son passé politique. Néanmoins, *toujours* est une belle parole.

(Se retournant.) Pour l'amour du bon Dieu, monsieur, ne me mettez pas vos genoux dans le dos, vous m'incommodez au dernier point.

— Si je vous incommode, j'en suis désolé ; mais où voulez-vous que je place mes jambes ? Je ne peux pas les mettre sous la banquette ou dans ma poche.

— Ce n'est pas moi qui m'en plaindrais !

— Monsieur a le dos sensible ?

— Je l'ai fatigué, rien de plus.

— (A voix basse.) Il a le dos fatigué, c'est un commissionnaire.

— Vous dites ?

— Je ne dis rien.

LE VOISIN. — Chut ! chut ! L'orateur reprend son discours. — Avez-vous vu comme je l'ai remis à sa place cet animal qui m'enfonce ses rotules dans le dos? Je commençais à m'échauffer. Pourquoi diable mon beau-père remue-t-il les machoires ? — Je n'entends pas sa voix, lui qui a un si bel organe ! (Regardant avec attention.) J'y suis : il achève son petit pain. Lorsque les séances sont un peu longues il est obligé de prendre quelque chose. Tous mes parents du côté de ma femme sont ainsi. Des estomacs d'une exigence surprenante. — Il y a des familles comme cela. Les Bourbons, vous savez ? — fourchettes infatigables !

PLUSIEURS VOIX. — Chut ! chut !

(Abaissant la voix.) — Vous vous demandez d'où vient cette lueur jaunâtre qui pénètre dans la salle déjà sombre ? Regardez au plafond, — on a adopté ici le système des nouveaux théâtres, et, à un coup de sonnette, la clarté du gaz remplace celle du jour.

— C'est fort ingénieux et d'un effet ravissant.

Vers cinq heures et demie le voisin regarde à sa montre.

— Diable ! dit-il, je désirerais vivement la fin de la séance. Je demeure fort loin et je n'ai pris que mon café au lait ce matin. Je me sens des inquiétudes.

— Vous n'êtes pas le seul et la majorité s'agite terriblement en demandant la clôture.

LE VOISIN. — Dans cette tribune, je me fais l'effet d'une sardine au fond de sa boîte. — Enfin, la séance est levée ! J'ai un besoin d'air ! Monsieur, charmé d'avoir fait votre connaissance. Mille pardons de passer devant, mais je voudrais rejoindre mon beau-père. — Garçon, n° 87, — un paletot, un cache-nez et une canne.

Y.

LE VRAI PATINAGE

Malgré sa latitude, il ne gèle pas plus en Angleterre qu'à Paris, peut-être moins; il n'y a ni grands lacs, ni grands canaux, et à Londres, la *Serpentine* de Hyde-Park n'est pas plus grande que le lac du bois de Boulogne. Aussi le patinage n'est en Angleterre, comme ici, qu'un *sport* momentané, et les Anglais s'appliquent exclusivement à faire le plus de *fioritures* possibles. Leurs patins sont courts et convexes, ne dépassant pas le bout du pied, à lame très-haute, arrondis au talon pour pouvoir *volter* avec facilité et dessiner sur la glace les paraphes les plus osés.

En Russie, et dans l'extrême nord, le patin est peu de mode grâce au froid excessif et surtout grâce à la neige qui, pendant des mois entiers, couvre les fleuves glacés aussi bien que les plaines. Le patinage n'y est qu'un sport restreint aux pièces d'eau balayées avec soin. Le seul patinage populaire se passe sur la neige glacée avec des patins en bois, longs de trois pieds, qu'on chausse au milieu, — quelque chose comme des podoscaphes en miniature. Cela rentre dans le Lapon et le Samoyède et n'a rien à faire avec ce qui nous occupe.

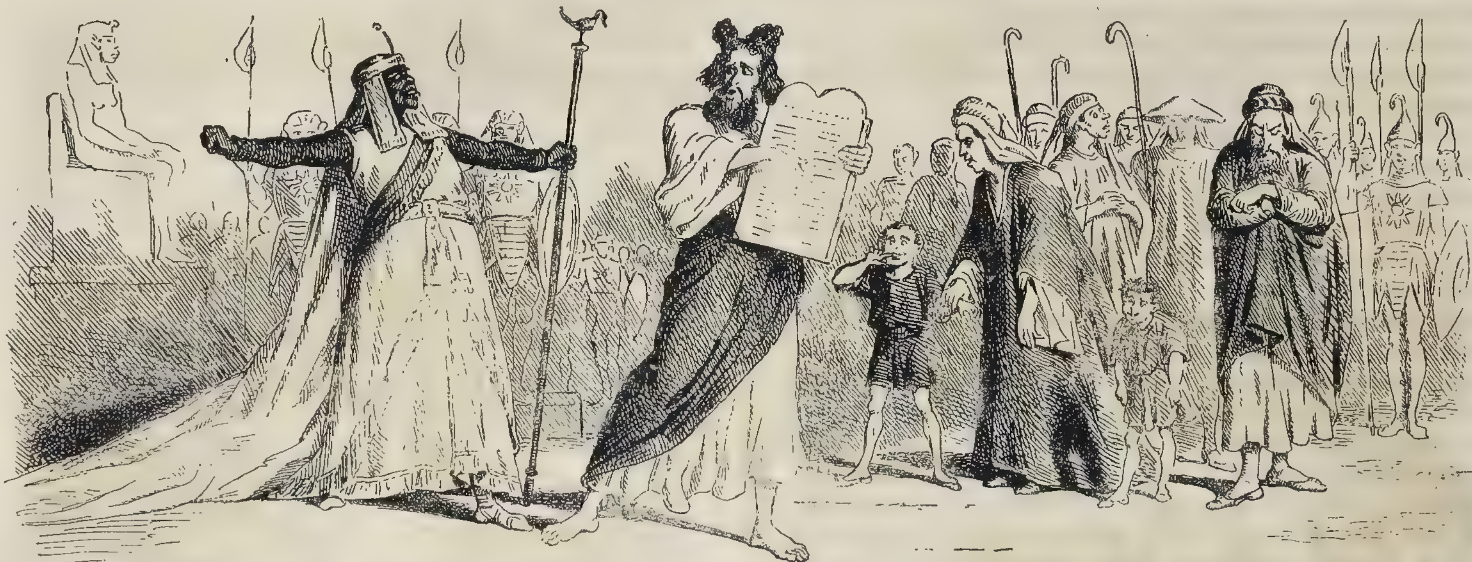
En Hollande, seulement, on patine pour de bon; le patinage n'y est pas un simple *sport*, mais bien un moyen de locomotion et de transport même, comme le traînage en Russie.

Le pays est entièrement sillonné de canaux, les hivers y sont longs ou plutôt il n'y dégèle pas *au-dessus* de zéro; en effet, les eaux de Hollande sont saumâtres, presque salées, sans aucun courant, et quand elles gèlent ce n'est pas de quelques pouces seulement mais bien jusqu'au fond. Je me rappelle qu'un certain hiver, M. Van der Hoop, le grand banquier d'Amsterdam, paria de traverser l'Amstel, avec son phaéton attelé de ses deux chevaux frisons, le jour de Pâques qui était assez avancé dans le printemps cette année-là. Il gagna son pari, malgré le dégel commencé depuis huit jours, en ayant de l'eau jusqu'au moyeu. — La mer aussi, en Hollande est prise et bien prise. Rappelez-vous la flotte Hollandaise prise à l'abordage par un escadron de hussards. Pour ma part j'ai bien souvent traversé à patin l'Y qui est, s'il vous plaît, un bel et bon bras de mer. Je suis même parti un jour avec quelques amis pour aller en Frise en traversant sur la glace le Zuyderzee, lorsqu'arrivés au Texel, après avoir traversé à patins toute la Nord-Hollande, nous avons été surpris par le dégel et forcés de revenir à Amsterdam tout prosaïquement en diligence.

Pendant presque tout l'hiver on vit en Hollande plus sur l'eau que sur la terre.

Une foule de constructions s'élèvent sur la glace : des boutiques, des cafés, des restaurants, des baraques de bateleurs, des échoppes de gauffres et de *poffertjes* (espèce de beignets) dont les *garçons* sont de

MOÏSE A L'OPÉRA



De tout temps on s'est promené la canne à la main; mais quelles jolies pommes de canne on avait alors!

Moïse, en bandeaux bouffants, pince un air de guitare sur les tables de la loi.

Un onzième commandement à l'usage des petits Hébreux du fond :
Tes doigts en vain ne fourreras
Dans ton nez vilainement.

Le monsieur qui remplit le rôle de la foule.



GARDES NOIRS. — Un rôle pénible! Impossible de se moucher sans rester avec le nez blanc.

LE CAPITAINE. — Avec un peu de crinoline sous sa giberne



« J'ai vu, j'ai vu, j'ai vu,
« La superbe Memmmmmphis!..»
— Ah! pas tant que ça!



ANAÏS! — Un heureux costume: une jupe trop longue cachant les jambes; mais des manches trop courtes laissant voir les plus jolis poignets du monde.



Les Hébreux dans le désert, attendant la distribution du *Petit Journal*.





Pharaon fils hésitant entre Pharaon père et Pharaon mère, tant leurs jupons sont pareils.



Le grand Kœnig, un chanteur qui n'en finit plus.



Les porteurs d'eau et des tables de la loi. Une drôle de mine; mais croyez-vous que ce n'est pas dur de porter comme ça un morceau de carton, tout le temps.



LES FÉTICHES. — Jolis, jolis, surtout s'ils tournaient, avec une pipe dans le bec.



PENDANT L'ÉCLIPSE :
«Ici,
« Dieu tout-puissant, dans ta colère,
« Daigne au moins nous donner un verre
« Noirci !



Cette chère Anaïs!!!...



Les Égyptiennes de la rue Lepelletier. Allons, Allons, on a beau démolir Mabille, le cancan ne mourra pas.

PATINEURS PATINEUSES



« De l'audace, de la glace et toujours de l'audace! » Avec cette maxime de Danton et une lame d'acier sous chaque semelle, vous pouvez aller en Chine.



HAUTE FANTAISIE

« Triomphez, bel Acindor,
« En patinant sur le lac de Suresnes. »



LE PATIN HOLLANDAIS. — Le plus avantageux: rapide à la course et se prêtant à quelques figures de fantaisie.



LE PATIN FRISON : à lame garnie de bois; le meilleur *trotteur*; pour s'en servir, ne pas glisser, mais marcher à pas précipités.





LES PATINS ANGLAIS : à socques ou à vis, permettent d'aller en avant ou en arrière; inférieurs pour la course; indispensables pour les sauts périlleux, figures de valse, pirouettes, *jetés*, huits, etc...



GRANDE VITESSE.

La vapeur, ça le fait suer!



POLONAIS DE CIRCONSTANCE

Serait-ce une manifestation politique?



— Justement, je voulais m'asseoir!

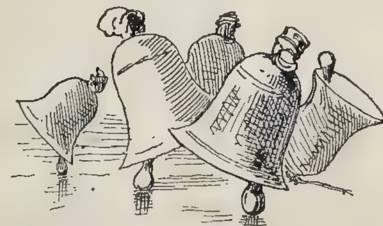


Le premier pas se fait sans qu'on y pense...



ZOUAVES DE MA GARDE.

Un régiment où l'on voudrait bien s'engager.



A quoi la crinoline fait ressembler les patineuses.



Trait-d'union.



— Eh bien, madame, pourquoi ne vous risquez-vous pas sur la glace ?

— Parce que je trouve indécent de montrer ses jambes comme ça, et puis parce que je ne sais pas.



Le rêve d'un patineur, en attendant qu'il regèle.



Enfoncé le Génie de la Bastille!

belles Frisonnes en costume national, et même des « *bateaux de fleurs* » comme on dit en Chine ; *panem et circenses*, comme vous voyez.

On ne dit pas en Hollande d'un bon patineur : il fait tel ou tel tour de force sur la glace ; mais bien : il va déjeuner à quinze ou vingt lieues et revient dîner chez lui.

C'est du patinage pratique et non du *sport*.

Les patins hollandais sont de deux sortes : les *doorschitters* et les *frisons*.

Les *doorschitters* sont de longs patins dont le fer, étroit au talon en allant s'élargissant, dépasse le pied de 20 à 25 centimètres.

Ce patin permet à la fois la vitesse et les *dehors*. (On appelle *dehors* le coup de patin donné à gauche ou à droite et qui vous fait décrire un gracieux arc-de-cercle. — Le patin *frison* est le plus habituel pour le patinage pratique. Le fer en est long, bas, horizontal et léger ; le bois, de peur qu'il ne casse, l'accompagne jusqu'à l'extrémité. Avec le patin *frison* pas de *dehors* possibles, on donne tout simplement des coups de pieds droit devant soi comme si on voulait chasser un caillou importun. Sur ces patins-là, la Frisonne et la Nord-Hollandaise porte son lait à la ville dans deux seaux pendus au bout d'un joug, assez semblable à celui des bœufs de labour, qui leur emboîte les épaules, et le maraîcher, poussant devant lui une brouette-traîneau, transporte ses légumes.

Les jeunes Hollandais, avec leurs sœurs ou leurs fiancées, partent à patins pour aller à quelques lieues manger une *botteram* (tartine de pain beurrée) avec du saumon ou du bœuf fumés, ou boire simplement une tasse de lait chaud dans lequel on verse un verre de curaçao ; c'est un looch souverain. On part ainsi habituellement quatre ensemble. Un des patineurs est armé d'un long bâton terminé en gaffe, qui sert à s'accrocher, au besoin, aux parois des canaux. Lorsqu'on a le vent en poupe, on se met en rang, se tenant au bâton ; les deux patineurs extrêmes patinent seuls ; les deux autres se tiennent au bâton et se laissent traîner, — quelque chose comme dans la fable de la Tortue et des deux Canards, — et le vent aidant, on se laisse aller à la dérive. Si, au contraire, on a le vent en face, chacun prend le bâton sous son bras, en se mettant à la file, et on pousse ensemble, en mesure. De cette façon, on a quatre forces et une seule surface à opposer à *Borée*, — pardon. Celui qui reçoit ainsi le vent en pleins poumons se fatigue vite ; mais, lâchant la tête de colonne, il vient, par un *dehors* adroit, se placer à la queue et ainsi chacun à son tour. C'est tout bonnement la manœuvre des grues dans leurs émigrations périodiques.

Le vrai sport hollandais, en fait de glace, est celui des *bateaux à glace*. J'ai assisté à des courses de ces bateaux (faut-il dire *courses* ou *régates?*) sur le lac de Monikendam, en Nord-Hollande. Ce sont de légers esquifs pouvant contenir au plus deux personnes, placés en croix sur une planche étroite, reposant à chaque bout sur un patin d'acier ; une espèce d'éperon entrant dans la glace, placé à la poupe, sert de gouvernail ; un mât élevé reçoit une longue voile, très-étroite, de façon à bien serrer le vent. On file avec une vitesse vertigineuse à un train de 18 à 20 lieues à l'heure ; et on vire de bord en pleine carrière avec une facilité extrême, grâce au gouvernail qui s'enfonce dans la glace comme un pivot sur lequel le bateau pirouette.

Je ne connais pas de spectacle plus gai et plus animé que cet hippodrome glacé sur lequel glissent comme le vent ces légers bateaux aux banderolles de toutes couleurs et que cherche en vain à suivre toute une population sur patins. C'est ravissant et étrange à la fois. Je ne comprends pas qu'à Paris, où l'on recherche avec passion tous les sports, on n'ait jamais songé aux bateaux à glace ; le grand lac du Bois de Boulogne est assez grand pour cela cependant.

Si ces quelques lignes pouvaient doter notre Paris d'un nouveau sport, je n'aurais pas perdu ma journée.

CHRISTOPHE

LE DINER DE MON COLLÉGE.

AVANT LE DINER.

Salon d'attente dans un grand hôtel. — Différents groupes causant. — Un domestique annonçant.

LE DOMESTIQUE. — M. Roussot, M. Delapierre, M. de Valtravers, M. Piedbod, M. Jeannot...

DANS UN GROUPE. — Comment ces moustaches et cette barbiche féroces, c'est le petit Jeannot, si sage, si tranquille, si travailleur ? Mlle Jeannot, comme nous l'appelions.

— Lui-même : Jeannot, ex-élève modèle, actuellement commandant aux zouaves de la garde, trois décorations, quatre actions d'éclat, deux coups de feu. — Bonjour, Jeannot.

LE COMMANDANT JEANNOT. — Eh ! sacrédié, c'est Bartavel, mon tyran, mon oppresseur.

BARTAVEL. — Lui-même; fabricant de sommiers élastiques, à ton service.

LE DOMESTIQUE. — M. Blanchard, M. Vilain, M. Joli, M. Colin, M. de Mirambel, M. Frotenbois, M. Mascajoux, M. Lemballé...

DANS UN GROUPE. — O jeux du hasard : Mascajoux et Lemballé, Lemballé et Mascajoux; ensemble comme au collége. C'étaient les inséparables...

— Oui ; au réfectoire, à l'étude et sur la liste des places : « *Thème latin* : 49me, Mascajoux ; 50me et dernier, Lemballé ; » — « *Version latine* : 49me, Lemballé ; 50me et dernier, Mascajoux ». Ça ne manquait jamais.

— Et aujourd'hui Mascajoux est agent de change, il gagne bon an mal an cent mille francs. Lemballé, commis rédacteur à la guerre, a été mis l'année dernière à deux mille quatre... Bonjour, Lemballé.

LEMBALLÉ. — Pardon, monsieur, je n'ai pas l'honneur... Tiens, c'est Molinchard ! comme on change pourtant ! Qu'est-ce que tu fais ?

MOLINCHARD. — Sous-chef à l'Intérieur.

LEMBALLÉ. — Sous-chef à 35 ans. Y a-t-il des gens qui ont de la chance... Sous-chef !...

MOLINCHARD. — Bah ! ça te viendras, un peu plus tôt, un peu plus tard.

LEMBALLÉ. — Oui, c'est ce que je me dis. (Mystérieusement.) En attendant, je me console avec la muse.

MOLINCHARD. — Comment tu...

LEMBALLÉ. — Oui, mon cher; je fais des vers. Je viens de composer une épître *à la Bureaucratie*, que j'ai dédiée à mon chef. Je suis membre du *Caveau*. (Très-bas.) Tu entendras des couplets de ma façon au dessert.

MOLINCHARD. — Vraiment !

LEMBALLÉ. — Chut !

MASCAJOUX (très-haut). — Oui, monsieur, moi, je n'ai pas été par quatre chemins. Je me suis dit : aujourd'hui il n'y a que les affaires... et je suis entré carrément à la Bourse, et je ne m'en repens pas, vrai.

LE DOMESTIQUE. — M. Tourtau, M. Boulengrin, M. de Percelièvre...

DANS UN GROUPE. — Comment, de Percelièvre, ça ?... mais c'est Trinquet.

— Trinquet, au collége ; mais, depuis, Percelièvre.

— Un nom de château.

— Oui, en Bohême.

LE DOMESTIQUE. — M. de Brassion.

DANS UN GROUPE. — De Brassion, qui faisait des collections d'insectes.

— Justement : aujourd'hui, professeur au muséum, voyageur célèbre ; tout récemment arrivé d'Afrique où il avait la mission de vérifier la découverte des sources du Nil.

— Ah ! eh bien?

— Eh bien ! il a trouvé des sources nouvelles, naturellement.

LE DOMESTIQUE. — M. Brigaut, M. Charbonnet, M. Clérambon.

DANS UN GROUPE. — Clérambon ! Le génie de l'invention en personne; propriétaire de vingt-cinq brevets, dont pas un n'est exploité; cherchant en ce moment à révolutionner la télégraphie électrique en supprimant le fil conducteur. Au collége, inventeur de la plume à pensum qui écrivait quinze vers à la fois, de la balle élastique à ressort de montre, et du cigare en feuilles d'acacia.

LE DOMESTIQUE. — M. Dubonnet, M. Griffon, M. de Marmaillet.

DANS UN GROUPE. — Un des orateurs les plus influents du Corps législatif ; ancien premier prix de discours français. Qu'on dise, après cela que les succès de collége ne prouvent rien.

LE DOMESTIQUE. — M. Pingouard.

DANS UN GROUPE. — Marchand d'éponges en gros; ancien prix d'honneur du grand concours; qu'on dise après cela que les succès de collége prouvent quelque chose.

LE DOMESTIQUE. — M. Frérat, M. Lenoir, M. Leblanc, M. Lerouge, M. Lebleu, M. le marquis d'Aspergé...

UNE VOIX. (maugréant). — Il n'y a pas de marquis ici, il n'y a que des camarades.

AUTRE VOIX. — Toujours démocrate, ce Condillard : chef du complot des *Boules de neige* en sixième; président de la société secrète de l'*anti-pion* en rhétorique.

LE DOMESTIQUE. — M. Cotignac.

DANS UN GROUPE. — Encore un cancre.

— Inventeur d'une pâte contre les engelures.

— Président du conseil de son département ; futur député.

— Trois cents mille livres de rentes.

LE DOMESTIQUE. — M. Cochelin.

MASCAJOUX. — Le plus spirituel de nos vaudevillistes.

LEMBALLÉ. — Comment Cochelin, vaudevilliste ?

MASCAJOUX. — Sans doute, sous le pseudonyme de Vernonnnays.

LEMBALLÉ. — Ah ! bah ! Vernonnays c'est Cochelin?

MASCAJOUX. — Et Cochelin, c'est Vernonnays. Oui, Lemballé ! ma parole d'honneur.

LEMBALLÉ. — Comme il a l'air sérieux.

MASCAJOUX. — Tous les vaudevillistes ont cet air-là !

LE DOMESTIQUE. — M. le docteur Musette.

DANS UN GROUPE. — Voix mélodieuse, parole fleurie, remèdes élégants, la plus jolie clientèle de Paris : toutes les *dive* du chant, toutes les étoiles de la danse; ne manque pas une première représentation. Au collége, il lisait dans son pupitre l'*art d'aimer* d'Ovide, les *Élégies* de Catulle, de Properce et de Tibulle, et les *Odes* d'Horace qui ne sont pas dans les éditions classiques. Bonjour délicieux docteur, comment vas-tu?

LE DOCTEUR MUSETTE (toussotant). — Pas bien, pas bien, je crois que j'ai pris à la Marini le mal de gorge dont je l'ai guérie hier pour qu'elle pût chanter *Léonora*.

UN DOMESTIQUE ANNONÇANT. — Ces messieurs sont servis.
(*Les camarades sortent du salon d'attente et descendent au réfectoire*).

PENDANT LE DINER.

(*Salle magnifiquement ornée. — Deux cents couverts. — Des porcelaines médiocres, de l'argenterie en Ruolz, des petits fours dans des coupes surmontées de fleurs artificielles, beaucoup de becs de gaz. — Coup d'œil général superbe. Les contemporains se sont autant que possible rapprochés; quelques convives en retard sont perdus au milieu de camarades inconnus.*)

EN FACE D'UNE PIÈCE MONTÉE. — Messieurs vous souvenez-vous du père Ledoux ?

— Le professeur d'histoire? Parbleu ! Il méritait bien son nom ; c'est dans sa classe que j'ai appris à fumer.

— En voilà un qui croyait aux Grecs et aux Romains. Il avait les larmes aux yeux quand il parlait de l'exil d'Aristide, et Catilina était son ennemi personnel. Jamais le bonhomme ne donna un pensum de sa vie.

— Ce n'était pas comme Barbereau. Une faute en récitant la rédaction, quarante pages du précis à copier ! Cet homme m'avait appris la haine !

BARTAVEL, au commandant Jeannot. — Et les Mexicaines?

LE COMMANDANT. — Connais pas !

BASTAVEL. — Farceur, va!

EN FACE D'UNE COMPOTE D'ORANGES. — Des ressources magnifiques, un crédit immense, pas une chance contre nous ; nos actions cotées sur tous les marchés du monde, nos capitaux travaillant à la fois en Europe et en Amérique ; vingt pour cent de dividende assurés à la fin de l'année, quarante pour cent l'année prochaine, cent pour cent dans trois ans. Garçon ! à boire; ce Pomard ne circule pas, què diable !

Au bout de la table, M. LEBLEU, très-ému à M. Leblanc. — Oui, mon ami, oui, j'ai épousé Madame Lebleu par amour... Elle avait dix-neuf ans, j'en avais vingt-trois. Tu sais, j'avais juré que je ne ferais qu'un mariage d'inclination.

M. LEBLANC, très-ému à M. Lebleu. — C'est vrai, Lebleu, tu l'avais juré... Et moi aussi ; et je me suis tenu parole, parce qu'un honnête homme se tient toujours parole (avec des larmes dans la voix), n'est-ce pas, Lebleu?

M. LEBLEU. — Oui, Leblanc.

M. LEBLANC. — J'ai demandé la main d'Irma, parce que je l'idolâtrais ; si je ne l'avais pas idolâtrée... Vois-tu, on aura beau dire, il n'y a que les mariages d'amour, Lebleu.

M. LEBLEU. — A qui le dis-tu, Leblanc ? (Ils se serrent la main sous la table.)

EN FACE D'UNE GELÉE AU MARASQUIN. — Regarde-moi cet intrigant de Marioux, il a trouvé le moyen de se placer tout près du président ; au collége, toujours sous la chaire du professeur.

M. PRUDHOMME. — Les enfants sont de petits hommes.

LE VOISIN DE DROITE DE M. PRUDHOMME. — Notre président, en voilà un qui a fait son chemin ! Maréchal de France !

LE VOISIN DE GAUCHE DE M. PRUDHOMME. — Et sans avoir passé par Saint-Cyr.

M. PRUDHOMME. — Tout soldat français a son bâton de maréchal dans sa giberne.

MASCAJOUX. — Figure-toi, Lemballé, le plus joli petit minois ; des yeux à mettre le feu à la corbeille, et une taille, ah ! Lemballé ! quelle taille ! J'ai fait une folie pour elle, mon cher : elle avait envie d'un cocher poudré ; le jour de l'an, elle en a trouvé un superbe dans sa cour... avec les chevaux et la voiture. C'est assez fermier-général, hein ! Tu n'as jamais donné un cocher poudré à une femme, toi, Lemballé?

LEMBALLÉ — Je ne crois pas, Mascajoux ; non, je ne crois pas.

AU BOUT DE LA TABLE. — Et Gérard ?

— Mort à l'Hôtel-Dieu !

— Pauvre garçon !

CONDILLARD, à son voisin, un monsieur à cheveux blancs, l'air fort noble. — Camarade, passe-moi le sel, s'il te plait. Merci. C'est charmant, ces dîners de collége : on ne se connaît pas, on ne s'est jamais vu.... Je ne t'ai jamais vu, camarade..... Mais on a été au même collége... à trente ans de distance.... Tu es bien mon ancien de trente ans, camarade..... On n'est pas du même monde, comme on dit,... Je ne fréquente pas exclusivement les salons du faubourg Saint-Germain, et il paraît que tu as été pair de France, camarade,... eh bien ! on se rencontre et on se tutoie, comme çà, sur le pouce. C'est splendide, la camaraderie ! (L'ancien pair de France se contente de sourire.)

CONDILLARD, à lui-même. — Il ne dit rien... Est-ce que ce serait parce qu'il a été pair de France, par hasard ? Ah ! mais !... Eh ! non, au fait, il est sourd ; à son âge, c'est bien permis.

(*Des* CHUT ! *répétés partent du haut bout de la table. Le silence se fait peu à peu. Le président se lève et lit un discours, dont nous reproduisons les passages les plus saillants.*)

« Mes chers camarades,

» Ce n'est pas sans une vive émotion que je prends la parole. (Applaudissements.) Jeunes gens, hommes faits, vieillards, réunis à cette table, nous sommes tous les enfants de notre vieux collége... (Bravos.) Combien de fois, camarades, au sein des jeux de la guerre, les jeux de notre vieux collége ne me sont-ils pas revenus à la mémoire !... (Cris de : VIVE NOTRE PRÉSIDENT !) Dans les camps, dans les professions libérales, dans le commerce ou l'industrie, artistes, littérateurs, médecins, avocats... »

UNE VOIX. — Ou notaires.

LE PRÉSIDENT. — « Ou notaires, comme dit un camarade, soutenons partout et toujours l'honneur de notre vieux collége... (Longue salve de bravos.) Que notre vieux collége, après nous avoir abrités, abrite nos fils... »

UNE VOIX. — Et nos petits enfants.

LE PRÉSIDENT.—« Et nos petits enfants, » comme dit un camarade. Je bois à notre vieux collége ! » (*Applaudissements frénétiques, hourras, trépignements. Lemballé casse son verre en trinquant avec Mascajoux.*)

LE PRÉSIDENT. — La parole est au proviseur de notre vieux collége.

LE PROVISEUR. — « Et moi aussi, messieurs et chers camarades, j'ai été l'élève de notre vieux collége, (bravos), avant qu'une haute confiance, dont j'ai été profondément touché, daignât me mettre à sa tête. (*Une voix isolée :* Très-bien.) Je puis vous dire, et j'en suis profondément heureux, (émotion), que la jeune génération n'a pas déchu des générations qui l'ont précédée (applaudissements), qu'elle n'en déchoira jamais, c'est ma conviction profonde, (bravos), et que notre vieux collége, enfin, est toujours notre vieux collége (acclamations prolongées).

LE PRÉSIDENT. — La parole est au camarade Lemballé qui veut bien nous chanter quelques couplets de circonstance.

DE TOUTES PARTS : — Vive Lemballé.

(*Lemballé se lève, tousse, boit, passe sa main sur ses yeux, et essaie de chanter, mais sa voix s'étrangle dans son gosier ; il fait un geste touchant et se rassied.*)

MOLINCHARD — (prenant le manuscrit de Lemballé) : L'émotion condamne notre camarade Lemballé au silence, permettez à la voix de la Bureaucratie de prêter ses accents à la Poésie dans le temple de l'amitié. (Oui, oui !)

NOTRE VIEUX COLLÉGE.

Air de : (*Femme, voulez-vous éprouver.*) Ah ! diable, je ne connais pas cet air là ; je le remplacerai par l'air du Colonel de *Michel et Christine.* (Il chante.)

Souvent dans notre vieux collége
Nous maudissions, je m'en souviens,
Erreur funeste et sacrilége,
Le sort...

Le sort, le sort... Aide-moi donc. Lemballé, je ne peux plus lire...

LEMBALLÉ. — Je ne me souviens plus, je n'y vois pas ... l'émotion...

MOLINCHARD. — Alors je passe au refrain. (Il chante.)

Et les jours du collége
Sont les plus beaux jours. (bis)

De toutes parts : (Bravos ! bravos !)

MOLINCHARD. — Deuxième couplet :

Plus d'une fois dans cette vie,
Camarades, j'ai rencontré
Des amis...

Des amis... — Quelle écriture, ce Lemballé !

(A Lemballé.) — Souffle-moi donc... Allons bon, il pleure d'attendrissement. . Je passe au refrain. (Il chante.)

Les amis de collége
Sont les meilleurs amis. (bis)

(*Applaudissements.*)

MOLINCHARD. — Troisième et dernier couplet :

De l'amour j'ai connu l'ivresse,
La gloire, chère aux cœurs français ;
L'ambition et la richesse
M'ont prodigué...

— Prodigué, prodigué... Allons donc, Lemballé... Il pleure toujours. Je passe au refrain. (Il chante.)

Les succès de collége
Sont les plus doux succès. (bis)

DE TOUTES PARTS. — Bravo, Lemballé ! Bravo ! Buvons à Lemballé !

(*Une trentaine de camarades viennent serrer la main à Lemballé qui ne peut prononcer que ces mots :* Merci, merci, mes chers camarades ! — *Pour se donner de la voix, il boit un verre de vin de Champagne et avale de travers ; son émotion se complique de quintes.*)

(Au bout de la table.) M. LEBLEU, (à M. Leblanc.) — A la santé de Mme Le blanc.

M. LEBLANC. (A M. Lebleu.) — A la santé de Mme Lebleu !

LE PRÉSIDENT. — Personne ne demande la parole ? (Silence.)

(Le Président se lève. Les camarades l'imitent. On sort de la salle du festin.)

APRÈS LE DINER.

(Le salon d'attente, — un immense brouhaha et un grand cliquetis de cuillers à café, dans un nuage épais de fumée de cigare. — Au bout d'une heure le salon est vide.)

(Sur l'escalier) LEMBALLÉ (s'essuyant les yeux, à Molinchard) :

Eh bien, mon ami, tu me croiras si tu veux, mais on m'aurait nommé chef de division que je ne serais pas plus heureux.

MOLINCHARD. — Je comprends ça, Lemballé, je comprends ça... Ah ! ce vieux collége !

HENRI ESTE.

LA DERNIÈRE PAGE D'UNE VIE DE GARÇON



LE SOUPER D'ADIEU. — Nous avons l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse que nous allons faire en la personne d'Henry Mébillot, marié à la fleur de l'âge, et nous vous prions d'assister à son convoi, service et enterrement, qui auront lieu ce soir, chez Cora Dean, rue d'Aumale, 13, à minuit précis.... Priez pour Elle!...



LA SOIRÉE DES FIANÇAILLES. — Ma future n'a pas précisément tout le montant de Cora; mais cinq ou six bals costumés et quelques comédies de soc été, lui auront bien vite donné ce qui lui manque.



LE LENDEMAIN DE LA NOCE. — Ma foi, mes bons amis de Paris, je vous quitte sans regret.... Fouette cocher! Route du bonheur!

Le déjeuner, d'après Vanloo.

COSTUMES DE CHASSE

Costumes de chasses! A ces seuls mots, tout un passé de chasses et de chasseurs n'apparait-il pas à vos yeux? Depuis le féroce seigneur du moyen-âge, chasseur de ballade, large d'épaules, le chef empanaché, l'épieu en main, le corcelet de buffle sur l'échine, plein de rage, s'attaquant au sanglier comme il s'attaquerait à l'homme, jusqu'au correct et mince sportman d'aujourd'hui suivant derrière son lorgnon les phases d'une chasse qui est à peine pour lui un apéritif, que de types divers, que de fantaisies, que d'habits galonnés de toutes les couleurs et de toutes les formes!

Voici le chasseur du temps de Louis XIV, aux grandes bottes à chaudron, où l'on entrait tout debout et déjà chaussé; monument qu'un homme avait peine à remuer seul et qui nécessitait auprès du Roi un gentilhomme de la plus haute naissance, spécialement chargé de tirer les bottes de Sa Majesté. La vaste rhingrave est déjà galonnée sur toutes les coutures, découvrant aux poignets et sur le ventre une chemise enrubannée du meilleur effet. Des plumes au chapeau, des franges d'or au large baudrier et aux gantelets, des rubans à l'épaule, une cravatte de mousseline flottante, ramenée avec une feinte négligence dans la première boutonnière de la veste; une perruque absalonesque, avec une perle nouée à chaque face, voilà, ce nous semble, une toilette bien encombrée de superfluités gênantes pour foncer à travers les fourrés et les taillis. Le grand Roi pouvait seul se permettre de chasser ainsi, à la condition d'être précédé d'un ministre zélé qui faisait en une nuit percer une avenue pour permettre à l'auguste perruque d'y circuler sans rester aux branches.



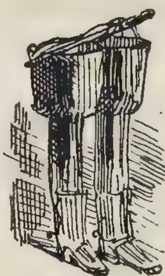
Sous Louis XIV.


Sous Louis XV.


Sous la Restauration.


Sous Louis XVI.

Le chasseur Louis XV est déjà moins surchargé; la perruque est courte, dégagée; l'habit galonné est un uniforme et non plus un costume de héros de ballet; le chaudron de la botte s'est rétréci : on peut marcher avec, au besoin déjeûner comme dans le frais tableau de Vanloo. Les femmes se mettent de la partie, un petit tricorne tout tarabiscoté sur l'oreille, un habit d'amazone mollement entr'ouvert sur la poitrine; un ruban noir au cou comme un Croate d'alors ou une merveilleuse d'aujourd'hui. Tout est riant dans les costumes de cette charmante époque; les habits Louis XIV ont les teintes tranquilles, les tons profonds des classiques ajustements peints par Lebrun; sous Louis XV, voyez le tableau de Van Loo : tout est pimpant à l'esprit et gai à l'œil. Les guêtres des valets sont de toile blanche, joyeusement rayées de bleu et de rose, tout comme les jupes de ces dames, coquettement cassées, sont couvertes d'arabesques de fleurs; la mule elle-même, toute pomponnée, toute enrubannée, semble avoir voulu se mettre à l'unisson et s'habiller comme tout le monde; cette coquetterie gagne jusqu'aux plats de porcelaine aux tons bleus-rêveurs, jusqu'aux jambons aux tons roses attendrissants. Tout cela si joli, si coquet, si loin du sang versé, qu'on ne peut croire qu'ils soient réellement tués, ces aimables cerfs des chasses sur porcelaines du doux Martin.




Les bottes à chaudron et le faucon.


Valets des chiens sous Louis XV.

Sous Louis XVI, peu de changement; l'amazone se fait peut-être plus majestueuse, coiffée de panaches et de vertus à la Marie-Antoinette; le chasseur, plus simple, relève les pans de sa rhingrave et en fait l'habit moderne. L'Angleterre nous prête, avec ses idées, ses bottes de jockey, bourgeoises et pratiques, telles qu'on les porte encore aujourd'hui.

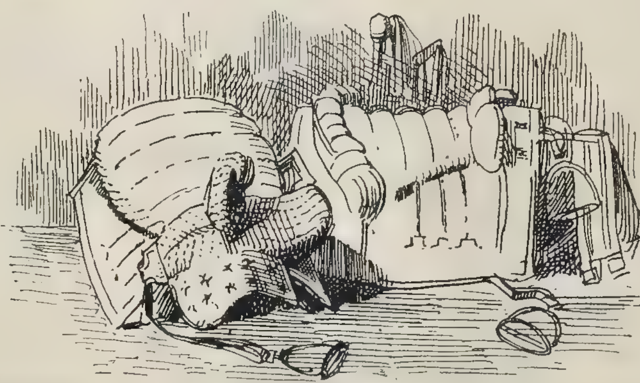
Sous l'Empire, peu de chasses; on sait que les grands dignitaires, accompagnant le souverain à la chasse, faisaient creuser des trous pour s'y jeter au moment où le grand homme se livrait au tir le plus fantaisiste qu'on puisse imaginer.

Sous la Restauration, retour aux préjugés et aux bottes monarchiques, et pourtant l'habit vert est maintenu. Il reste un amusant document de cette époque : la Chasse Royale de Carle Vernet au Louvre. Le majestueux tricorne en bataille, et le haut chapeau des Rendez-vous Bourgeois, font merveille sur la tête de ces longs chasseurs efflanqués, montés sur des rosses anglaises. En dépit de sa position officielle, il y a toujours eu un vieux levain libéral chez le père du peintre de la Barrière Clichy ; je n'en veux pour preuve, au coin de ce tableau, que le beau gendarme des chasses, si bien encasqué, quelque vieux soldat d'Egypte ou de Marengo, faisant repoussoir à cette maigre cour.

De ce dernier costume à celui d'aujourd'hui, il ne s'en faut que de la différence du grand tricorne au petit lampion. Rien de changé, du reste.

M.


L'habit Louis XVI.


Les anciennes selles.


La Jacquette Louis XVI.

LA LIBERTÉ DES THÉATRES.

« Le *Moniteur* a parlé. — Les écluses sont ouvertes, et l'art dramatique, ainsi qu'un fleuve qui rompt sa digue, inonde notre belle » France de ses fécondes eaux.

» Enfin Brives-la-Gaillarde va posséder ce grand opéra qu'elle souhaitait depuis si longtemps! Enfin Bobino va pouvoir répéter *Britannicus* et le jouer en lever de rideau pour sa prochaine revue.

» N'était-il pas temps en effet que la liberté prononcât son fameux » *Laissez faire*, et que les priviléges tombassent en poussière sous le » souffle du progrès.

» N'était-il pas temps que les acteurs de toute provenance révélassent leur talent dans l'interprétation des classiques français, et » que les comiques éminents de nos théâtres tentassent les rôles » sérieux de notre vieux répertoire, que M. Ravel attaquât enfin ce » rôle d'Alceste, qu'il brûle de jouer depuis sa jeunesse, et qu'il vengeât ainsi la mémoire de son collègue et ami Grassot qui mourut, » comme on sait, en maudissant la loi tyrannique qui lui fermait à » jamais le théâtre de Corneille et de Racine? Qui nous dit que le » fameux beau-père du *Chapeau de paille d'Italie* n'eût point fait un » excellent tragique. — Il n'a pas essayé! Essayer; tout est là et » nous saluons, quant à nous, toutes les tentatives à commencer par » celle de M. Mario qui étudie à l'heure qu'il est le rôle de Lablache » dans lequel, nous assure-t-on, il aurait recouvré une jolie partie » de son organe.

» Mais, disent les mécontents, au milieu de cette liberté qui va » faire naître les théâtres par centaines et les talents par milliers, au » milieu de toutes les merveilles qui vont sortir de dessous les pavés, » comment feront pour lutter et conserver leur monde les anciens » théâtres? Que va faire ce pauvre Odéon maintenant que le petit » Lazari devenu millionnaire va faire travailler M. Ponsard? Et le » Théâtre-Franç.is que fera-t-il maintenant que tout le monde pourra » fouiller dans ses tiroirs?

» — Je vous attendais là... »

Tout en lisant dans mon journal le délicat entre-filet que je viens de citer, je sentis mes paupières s'alourdir, mes yeux se fermer et bientôt je m'endormis.

Je ne sais depuis combien de temps je sommeillais ainsi, lorsqu'une singulière vision vint s'emparer de moi. Il me sembla qu'un voile se déchirait, et que l'avenir, éclatant, lumineux, m'apparaissait tout à coup.

Je vis alors des choses étranges.

Je vis, Seigneur, je vis les chevaux de Franconi égayant les entr'actes du Théâtre-Français rajeuni. Je vis dans la maison de Molière un immense trapèze descendant du plafond et Léotard, devenu sociétaire faisant encore salle comble à la force des bras. J'ai vu madame Plessy faisant des entre-chats sur un cheval au galop, tandis que M. Maillard en culotte colante, crie *hop hop*, et fait claquer son fouet. Je vois M. Mauban marcher sur les mains et réciter, la tête en bas, les cent cinquante plus beaux vers de Racine, tandis que Beauvalet en équilibre sur une bouteille déclame sans tomber tout un acte de *Polyeucte*. Je vois enfin tous ces artistes lutter contre la concurrence avec un courage surhumain. La loi du progrès n'est-elle pas la lutte! et ne faut-il pas par tous les moyens possibles retenir un public qui ne veut pas s'ennuyer. Mais qu'est-ce que j'entends? — C'est M. Mirecourt coiffé d'un casque à plume qui du haut du balcon crie dans un grand porte-voix: Entrez, messieurs, entrez, mesdames. Le prix des places n'est pas augmenté, et M. Bressant en costume de marquis distribuera gratis quelques rafraîchissements. Entrez, vous n'avez jamais vu ce que vous allez voir. Au troisième acte de la pièce nouvelle, M. Samson pendant une musique douce entrera dans une boîte haute de 0m,32 et large de 0m,40; la boîte circulera dans la salle, et à travers le couvercle M. Samson dira l'âge et le nom de baptême de la personne qui le lui demandera.

Monté sur une voiture couverte d'affiches, un petit homme drapé à l'antique frappe à tour de bras sur un tam-tam chinois, c'est Gil-Pères : Ce soir au Palais-Royal, mes petits anges, nous aurons l'honneur de représenter devant vous Cinna ou la Clémence d'Auguste conjointement avec Edgard et sa bonne — M. Lasouche jouera Auguste et Mme Thierret jouera la Clémence. Ce sera à pouffer de rire; — Hyacinthe avalera un sabre de dragon et le rendra par le nez. On terminera la représentation par *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, de M. Alfred de Musset. M. Ravel se charge d'imiter le bruit de la porte. Quant à moi, messieurs, je me contenterai d'avaler une livre et demie de viande crue pendant l'entr'acte; mais comme la vue du sang pourrait être pénible aux gens nerveux, j'exécuterai ce véritable tour de force derrière un paravent. Le prix des places est encore diminué. — Plus loin sur une immense bande de calicot j'aperçois l'attrayante annonce que voici :

THÉATRE PATOUILLARD.

Rue du Puit qui parle au 6me étage, la porte à gauche. —

Interprétation des chefs-d'œuvre classiques par M. et Mme Patouillard.

Ces deux artistes donnent également des séances de magnétisme — Mme Patouillard endormie dans son costume de théâtre dévoilera l'avenir, retrouvera les objets perdus — indiquera le remède sûr et rapide des maladies les plus invétérées : — affaires de cœur, affaires d'intérêt, rien ne lui échappe à ce point qu'on l'avait surnommée dans l'Inde où elle exerça longtemps son art : le secret des consciences. —

M. Patouillard est en outre pédicure et opère pendant la représentation. —

On commencera la soirée par *Athalie* avec chœur—dans les entr'actes le célèbre chien savant Pirame exécutera un solo de basson.

Des intermèdes habilement ménagés permettront d'admirer le travail des rats albinos dits *les Merveilles du Nord*.

Nota. — Il y aura *un paillasson* sur les pieds des dames.

Au milieu de ce charivari de réclames et d'annonces, de grosse caisse et de trompette, j'entends la voix plaintive de l'Odéon rapé, vieilli, languissant, promettre comme prime à ses visiteurs un portrait de 40 francs chez un photographe connu. — Des omnibus spéciaux viendront vous prendre à domicile, crie-t-il au public. — Il y aura du feu et vous verrez dans le foyer une figure en cire représentant M. Nadar au moment de sa chute, pièce unique que vous ne trouverez que chez nous. Allons, mes bons amis — on joue ce soir *Andromaque* — nos fauteuils d'orchestre sont profonds, douillets, et ne coûtent que 25 centimes; un peu de courage à la poche, — on vous reconduira chez vous en voiture!

Au Vaudeville la pièce nouvelle de M. Victorien Sardou attire une foule immense, les stalles coûtent 80 francs et l'administration a décidé qu'on ne délivrerait des billets jusqu'à nouvel ordre qu'aux gens décorés et chauves — pour éviter l'encombrement. —

Le Gymnase toujours adroit donne en prime un habillement complet avec un parapluie — il a du monde.

Depuis les chemins de fer comme l'art prend de l'essor, dit un *monsieur* qui passe!

Mais au bruit de ma pendule, je me réveillai tout à coup. Il était une heure du matin. Le feu s'était éteint et j'avais brûlé ma pantoufle. —

Je crois que j'ai fait un petit somme, dis-je en me mettant au lit.

Y.

UNE INVENTION

Un horloger allemand vient de faire une découverte des plus ingénieuses. C'est une espèce de mouvement de montre, qui, appliqué sous une serrure, défie la main la plus exercée de l'ouvrir. Ce mécanisme est fait comme celui d'une montre ordinaire. Voici comment l'ouvrier procède : Il ferme la serrure, monte le mouvement jusqu'à l'heure où il veut rouvrir la porte, qu'ensuite nul ne peut franchir qu'au moment marqué, où le mouvement doit s'arrêter. Ainsi, pour rouvrir une porte à six heures du matin, après l'avoir fermée la veille à neuf heures du soir, l'inventeur donne au mécanisme trente-six tours de clef (une clef de montre), et, à l'heure précise, pas une minute avant, la porte se rouvre, mais aussi pas une minute après. Il s'ensuit que l'heure de votre retour doit être militaire; car, si vous êtes en avance, vous demeurez dans la rue; mais, en revanche, si vous êtes en retard, tous les filous de Paris trouvent votre logis qui leur tend les bras.

L'horloger allemand ne vous rappelle-t-il pas l'Anglais *Vallance*, qui imagina de faire le vide dans un large tube de fer et d'y introduire un train de voyageurs, prétendant qu'ils arriveraient ainsi à leur destination plus rapidement que par l'emploi de la vapeur? On assure que les habitants de Brighton se refusèrent obstinément à tenter l'expérience, et que cette mauvaise volonté exaspéra Vallance.

HENRI M.

OBSERVATIONS

La beauté attire, l'esprit retient, le cœur attache.

—

On se fait gloire des vices qu'on ne peut plus dissimuler : notre maladresse fait l'effrontée.

—

Pour les gens du grand monde, le génie est un métier dont leur position les dispense.

—

Si nous avions l'expérience, nous éviterions, il est vrai, beaucoup de fautes ; mais peut-être ferions-nous encore moins de bien.

—

Pour atteindre au génie, il faut viser au bon sens.

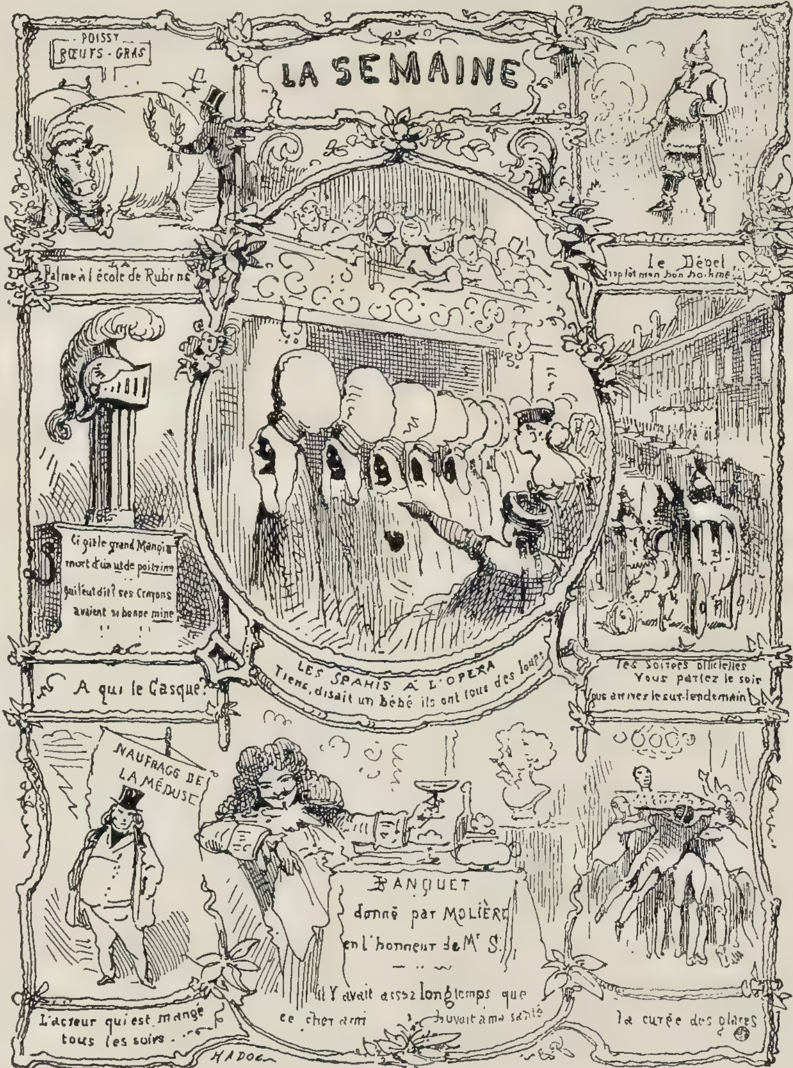
—

La nouveauté compte encore plus de sujets que la beauté.

LA SEMAINE

La grippe règne dans tous les théâtres; c'est surtout aux Italiens et à l'Opéra qu'elle sévit le plus. A ce dernier théâtre elle se fixe même dans les mollets des danseuses. Fâcheuse *influenza!*

— Le Directeur des Italiens vient de décréter une consigne : toute dame ne peut plus entrer aux premières places de ce théâtre sans avoir une vraie toilette de soirée. Ainsi se trouve banni le chapeau de ville. Mais, si cette initiative est heureuse au point de vue de l'étiquette, est-elle bien juste envers les dames qui ont pris des abonnements de saisons antérieurs à cette ordonnance?



—Mario, Antonucci et Scalese nous arrivent aux Italiens en échange de Fraschini, Rovère et Bouché qui sont allés les remplacer au théâtre de l'Oriente à Madrid. Ce n'est guère que la semaine prochaine que Naudin et les sœurs Marchisio nous reviendront de cette dernière ville.

— Mme Ugalde est réengagée aux Bouffes où elle fait une brillante rentrée dans *les Bavards*.

— *Il Signor Fagotto* a amené aux Bouffes un nouveau triomphe à la musique d'Offenbach. On ne peut en dire autant aux auteurs du livret, qui est aussi faible qu'insignifiant.

— La première représentation du *Carnaval des canotiers* a eu lieu le 21 courant aux Folies-Dramatiques.

— On assure que Mlle Duguéret, si aimée à l'Odéon vient d'être engagée à la Porte-Saint-Martin où elle débuterait dans *la Faustine* de M. Louis Bouilhet.

— On a repris au théâtre du Châtelet *le Naufrage de la Méduse*, qui régnera longtemps sur cette scène grâce à de nouveaux effets de décoration. M. Holstein pourra certainement accompagner la ronde du Matelot.

Et vous allez voir comment
Que l'bien vient en naviguant.

— On dit qu'aussitôt l'heure de la liberté sonnée pour les théâtres, M. Harmant mettra en scène à la Gaîté l'*Avare* de Molière avec Paulin Ménier pour Harpagon.

— C'est du 15 au 20 février, qu'aura lieu au Lyrique l'exécution du nouvel Opéra de Gounod, dans lequel Mme Carvalho remplira le rôle de Mireille.

— L'Empereur et l'Impératrice assistaient dimanche avec le petit prince à la représentation du *Naufrage de la Méduse*. On avait transformé en jardin parfumé, bordé d'un gazon de mousse, cinq rangs des fauteuils de galerie qui s'étendent devant leur loge. C'était d'un coup-d'œil ravissant.

— Le lundi de l'Impératrice a été supprimé cette semaine par suite de la mort de l'amiral Hamelin. Au petit bal du lundi précédent une célèbre princesse était en *hirondelle* et une duchesse aussi gracieuse que jeune était en.... marron glacé « toilette de circonstance, » dit Mané dans l'*Indépendance Belge*, « aux environs du jour de l'an où il est indispensable d'être jolie à croquer. »

— Les bals de l'Hôtel de ville sont très-brillants cette année grâce au bon goût si connu et aux soins de Mme. Haussmann Cette nouvelle n'en est pas une pour les heureux élus de ces soirées privilégiées.

— Compiègne a été l'occasion de plusieurs charades pendant le séjour de Leurs Majestés. Le jeune Prince a été vivement applaudi dans l'une d'elles « arme au nid » (*harmonie*), que Ponsard avait composée en vers pour la circonstance. Cette charade, typographiée avec le plus grand luxe à l'imprimerie impériale, vient d'être distribuée aux invités de la série.

— Le vent est encore aux statues. Voici Boulogne et Bruxelles qui revendiquent l'honneur d'avoir donné naissance à Godefroy de Bouillon et qui vont élever chacune une statue à ce héros des croisades.

—L'établissement de bains de la côte des Basques à Biarritz a beaucoup souffert des ravages de la marée du 13, une des plus hautes qu'ait vu ce littoral.

— Chaque année (et 1864 n'y a pas failli) le dégel amène sur les bassins des Tuileries, du Palais-Royal, etc., des scènes indignes de nous. Une nuée de cokneys parisiens entourent ces bassins et lancent des fragments de glace à la tête de gamins trébuchant sur les glaçons à moitié fondus pour y pourchasser les sous qu'on leur jette, et ce au risque de bains de pieds, de siége ou plat-ventre. Malheureusement la noyade est impossible sans quoi le plaisir serait complet.

— Quand donc les badauds de Paris sauront-ils comprendre que, assister à ce spectacle, c'est se rendre volontairement complice de tentative d'homicide?...

— On vient de découvrir en Colombie (Amérique) une nouvelle cataracte formée par la rivière Snacke, se précipitant tout entière d'une hauteur de 198 pieds, — 38 pieds de plus que celle du Niagara.

— *Et zut alors si...!* ce passe-partout musical, a vécu ce que vivent les refrains. Il est distancé par une ronde « le *Sultan Belboula* » que Kelm interprète bouffonnement à l'Alkazar et dont voici le nouveau refrain à succès :

Oyé, aye, aye!
V'la c'que c'est,
C'est bien fait,
Fallait pas qu'y aille!

— *La Gazette des Etrangers* cite un fait assez curieux : le domestique de Mme Lafarge existerait encore à Brives et, chaque fois que l'on y joue la *Dame de Saint-Tropez*, c'est lui qui remplit sur la scène « le rôle qu'il jouait autrefois dans la vie de Mme Lafarge. » Et il est vigoureusement applaudi chaque fois.

— Gâchez serré!... Les publications de mariage de cette semaine annoncent celui de M. *Mortier* avec Mlle *Truelle*, tous deux, cours de Vincennes. Heureux rapprochement!

— Sur la ligne de Manchester à Liverpool on a fait avec succès l'essai d'un théâtre. L'inventeur se nomme Smarthe. Cinq grands wagons, aux plafonds arrondis et garnis de lustres, aux murs en bois acoustiques, forment une sorte de salle allongée. Un enfoncement reçoit six musiciens et la scène est élevée de six pieds au-dessus du niveau des wagons.

La pièce est combinée de telle sorte que chaque scène se termine à une station et que les stations de quart et de demi-heure amènent un entr'acte.

La première épreuve de cette salle roulante aurait eu lieu le 8 janvier dernier par une pièce très-populaire en Angleterre. Chaque voyageur avait reçu avec son *ticket* un programme-affiche, et depuis lors le succès de la tentative est devenu une réalité. — Avis aux chemins français!...

PASCAL D...

Gravures de GILLOT, 175, Faubourg Saint-Martin. Paris.—Typ. VALLÉE, 15, rue Breda.



NOTES SUR PARIS

LE MONDE

Aux Italiens mardi et samedi, chaque semaine, depuis deux mois; et j'y retourne ce soir; cela vaut tous les salons, les plus décriés et les plus choisis.

I

L'éclat est trop grand. De l'orchestre, la quadruple guirlande de loges illuminées et de femmes parées monte en s'étageant sous le rayonnement d'un lustre à cinq cents flammes. Un air trop chaud, chargé de parfums, traversé d'émanations humaines, oscille et fait ondoyer les lumières vacillantes. Le sol noir et mouvant de l'orchestre s'agite aux entr'actes avec un fourmillement étrange. Les figures usées ou actives se crispent sous les reflets croisés et sous les paillettes innombrables de la clarté brûlante. Le bruissement sec des conversations s'enfle et s'élève. A les voir ainsi se retourner, saluer, gesticuler, tordre leurs corps emprisonnés dans la stalle étroite, on pense à l'entassement d'un peuple d'insectes, comprimé dans un entonnoir.

Ceci indique l'espèce de plaisir qu'on vient chercher ici : *le besoin d'excitation;* ce mot à Paris revient toujours aux lèvres. Balzac disait qu'il mourait de cinquante mille tasses de café. Il eût dû ajouter qu'il avait vécu de cinquante mille tasses de café. La société parisienne fait comme lui : c'est pour cela qu'il l'a si bien peinte.

Combien de fois, aux loges de pourtour, n'ai-je pas regardé les têtes? On demeure là un quart d'heure immobile, absorbé, devant une figure affinée, ardente, qui se détache toute seule comme dans un cadre, dans le cercle de la lorgnette. Insensiblement on se trouve soulevé hors de sa stalle, attiré; on s'approche pour regarder de plus près, pour tâcher de deviner l'âme étrange qui brûle et luit sous cette enveloppe de soie, de satin et de gaze.

Des Cléopatres; la pourriture et la culture égyptiennes faisaient pousser, il y a dix-huit siècles, des fleurs aussi énivrantes et aussi splendides, aussi maladives et aussi dangereuses que ce terreau parisien où nous puisons notre sève et nos maux. Au premier coup d'œil, ce sont des sphinx. On les regarde en face, à deux pas, elles ne bronchent point. Sous trois lorgnons braqués, la plus jeune demeure immobile. Elle ne veut pas s'apercevoir que vous êtes là, pas une rougeur ne lui monte au front, pas un pli ne vient remuer ses lèvres; elle continue à causer, à lorgner; elle vous traite comme un pieu de bois sur lequel on a pendu trois morceaux de drap noir; elle est comme un soldat en uniforme, sous le feu, les nerfs tendus, et pourtant le front serein, la tête haute. Mais la coiffure, la robe, un bout de ruban, une boucle tordue, le plus indifférent et le plus léger des mouvements de l'éventail, tout parle en elle, et tout cela crie : « Je veux, j'aurai davantage; je veux, et j'aurai sans limite et toujours. »

Une d'elles, en face de moi, aux narines dilatées, aux lèvres mobiles, semble une lampe de porcelaine éclairée par une flamme intérieure; ses joues maigrissent; ses prunelles dans le blanc intense, ses joues imperceptiblement caves distillent le désir et la volonté. Elle est pâle et ses yeux sont pâles. Ses admirables cheveux noirs crêpelés lui font le plus orgueilleux et le plus audacieux diadème, et des nœuds blancs posés d'un seul côté jettent par-dessus cette magnificence l'éclair et l'attrait de l'invention fantasque. Si elle cause ou écoute, c'est par contenance; sa main tortille négligemment un bout de son mouchoir de dentelles, elle est au repos, du moins elle a l'air d'y être. Mais comme ce repos est inquiétant! La délicate et la plus charmante petite panthère n'a rien de plus coquet et de plus nerveux. Surtout, le sourire est alarmant. Elle a tout goûté, elle a sucé toutes les délices épicées de notre âpre littérature moderne; elle a traversé Balzac,

George Sand et Flaubert, non pas comme nous autres, en passant, ou avec des préoccupations d'observateur. Elle a vécu par imagination toute la vie de leurs héroïnes, Mme Bovary, Indiana, Mme Graslin, Mme Marneffe; elles les a suivies de l'œil intérieur, en émule, avec l'intensité de la curiosité oisive, sur son sopha, dans les longues après-dîners de la campagne; elle a multiplié et exaspéré ses sensations, par le spectacle du monde, par l'habitude du théâtre, par les rivalités de la toilette; elle s'est nourrie d'imaginations et de convoitises. L'ironie parisienne a passé le tout à l'alambic. Le tact s'est éveillé à propos de chaque objet et de chaque plaisir; le goût exigeant, l'esprit incisif, toujours prêt et prompt ont écarté toute jouissance ordinaire, tout raisonnement un peu sensé et un peu lourd : « Je me moque de vous et de tout; je veux me divertir, non pas vulgairement, mais dans la splendeur et dans la recherche, la vie des plaisirs fins et forts. Trouvez-les-moi, il me les faut, vous me les devez, c'est mon droit de les avoir, comme à l'oiseau de voler, et au cheval de courir. »

II

Voulez-vous des preuves? Sachez l'histoire d'une toilette : Mme S..., à trois pas de moi, à une robe de six cents francs. Le mari qui est romancier gagne juste six cents francs par édition pour un volume. Cinquante mille francs de capital aujourd'hui, il en avait cent mille il y a six ans; chaque année il l'écorne. Mais la robe est d'un rose charmant, à petits volants découpés, qui chatoient comme des écailles, et la superbe épaule lève sa rondeur satinée au-dessus d'un nœud mince qui laisse voir dans toute son ampleur le beau bras blanc arrondi sur le velours de la loge.

Que ne font-elles pas pour une robe? Il y a dans Paris un ancien photographe fort couru il y a cinq ans. Cet homme entendait la réclame et l'étalage, il s'était fait un atelier à la mode, avec des vases de Sèvres bien disposés, et de vieux livres pittoresques reliés en cuir. Par degrés la manie le prit, il devint collectionneur, acheta le vieux Sèvres, les livres rares; il avait voiture, allait au bois, venait en équipage à son atelier, jetait l'argent royalement. Protêts, déconfiture, faillite, sept pour cent aux créanciers. Sa femme, autrefois modiste, remonte un petit magasin de modes; il donne des conseils, la vogue vient, on loue un premier étage sur le boulevard. Aujourd'hui il a de nouveau voiture, et les femmes font des bassesses pour être habillées par lui. Ce petit être sec, noir, nerveux, qui a l'air d'un avorton roussi au feu les reçoit, en vareuse de velours, superbement étalé sur un divan, le cigare aux lèvres. Il leur dit : « Marchez, tournez-vous bien; revenez dans huit jours, je vous composerai la toilette qui vous convient. » Ce n'est pas elles qui choisissent, c'est lui; elles sont trop heureuses. — Encore faut-il une introduction pour être servi de sa main. Mme Francisque B.., une personne du vrai monde, élégante, vient le mois dernier commander une robe. « Madame, par qui m'êtes-vous présentée? — Que voulez-vous dire? — C'est qu'il faut m'être présentée pour être habillée par moi. » — Elle s'en est allée suffoquée. D'autres restent en disant : « Qu'il me rudoie, mais qu'il m'habille. Après tout, les plus huppées y vont. — Plusieurs d'entre elles, les favorites, viennent se faire inspecter par lui, avant d'aller au bal; il donne de petits thés à dix heures. Aux gens qui s'étonnent il répond: « Je suis un grand artiste, j'ai la couleur de Delacroix, et, *je compose*. Une toilette vaut un tableau. » On s'irrite de ses exigences. « Monsieur, dans tout artiste il y a du Napoléon. Quand M. Ingres peignait » la duchesse d'A.., il lui écrivait le matin : Madame, j'ai besoin de » vous ce soir au théâtre, en robe blanche avec une rose au milieu » dans la coiffure. — La duchesse décommandait ses invitations, mettait la robe, envoyait chercher le camélia, allait au théâtre. L'art est Dieu, les bourgeois sont faits pour prendre nos ordres. »

III

Les petits jeunes gens quittent leurs stalles, errent dans les couloirs, se lèvent sur la pointe des pieds, tendent le cou pour glisser un regard à travers la vitre ronde jusque dans l'intérieur des loges. C'est le regard des pauvres diables qui devant la boutique de Chevet contemplent longuement un panier de pêches, une succulente terrine ouverte.

Conversation dans les loges. On passe en revue les femmes du monde et du demi-monde qui sont dans la salle. Les hommes font des bons mots, et lorgnent à outrance. En somme la musique les ennuie, ils sont là pour accompagner leurs femmes. J'en sais un qui apporte son journal d'économie politique. La plupart aiment mieux l'Opéra, ne goûtent que les danseuses, le ballet les réveille. Les femmes là-dessus ont un petit air de mécontentement, leur regard semble dire : « Grossiers, sensuels, voilà bien les hommes. »

Le ton courant est la raillerie positiviste. On traite les acteurs en mannequins payés. Quel métier que celui d'acteur! Quels regards indifférents, ennuyés, moqueurs dans les loges! En pleine pièce, les gens causent, lorgnent pendant que la cantatrice piaule et se démène.

On la palpe, on la soupèse, on calcule sa toilette et sa voix, tout haut dans les loges demi-honnêtes, tout bas dans les loges honnêtes. Le rêve idéal n'apparaît pas une minute. « C'est bravement crié; » voilà, l'abrégé de leurs louanges. Quelques pédants apprécient la méthode en termes techniques. On jouait *Othello*, et il y avait une débutante; au moment tragique, quelqu'un dans l'arrière-loge dit : « Elle a du nerf, quels sont ses appointements? — Rien, elle s'exhibe; c'est elle qui paye, de son argent ou de sa personne, elle est assez grosse pour cela. »

Au pourtour, en pleine lumière, trois ou quatre loges de lorettes s'étalent. Les jupes bouffent jusqu'au rebord de la loge; leurs cheveux crêpelés, frisés, étagés attirent l'œil comme la laine d'un animal exotique. Les pendants d'oreilles romains bruissent au-dessus des épaules trop blanches. Elles se penchent exprès; elles veulent être folâtres ou majestueuses, elles font des mines, elles sourient à l'excès. Telles que les voilà, avec leurs gants à sept francs, leur voiture neuve, leurs deux laquais, leur loge de cent francs, leur ton de garçon, elles se croient des dames; et dans les moments de misanthropie, on se demande si elles n'ont pas raison.

Petite sonnerie grêle et lointaine. Le quatrième acte commence, et le flot des habits noirs engorge tout d'un coup les couloirs.

IV

Je ne sais pas pourquo quand je les vois défiler, cette idée de la vieille Rome et de la vieille Alexandrie se représente toujours à mon esprit. Une à une les têtes apparaissent dans la vive lumière, au sortir du trou, et il me semble que je revois vivants les bustes du musée Campana.

En ce temps-là comme aujourd'hui, l'homme avait été raffiné, étriqué par la culture; par l'étalage des jouissances et par la concentration de l'effort, les grandes capitales avaient exaspéré les désirs; l'âme infiniment compliquée avait celui de sentir le vrai beau qui est simple, et l'art réaliste pareil à celui de Henri Monnier, de Champfleury, de Daumier, de Biard copiait les déformations et les bassesses dont nous aussi nous regorgeons.

J'ai pris des notes aujourd'hui devant quelques-uns de ces bustes; allez les voir, et dites si ce ne sont pas là les têtes et les corps que nous rencontrons sous le chapeau noir;

« Dioclétien, un grigou effaré, vieux, qui rognone entre ses gencives édentées;

« Commode, jeune, pâlot, maladif et étrange, avec des yeux à fleur de tête, comme un avorton, une sorte de bâtard, issu de quelque croisement monstrueux, inquiétant et trouble. »

« Tout le fond de la galerie, empereurs, impératrices, consuls, grands personnages. — L'employé ébêté, ratatiné à douze cents francs. — Le monsieur frêle qui a eu longtemps la colique. — La vieille aigrie, desséchée par les maux d'estomac. — La petite vache bouffie aux joues débordantes. — La tête de linotte ahurie. — Bref les tics de l'individu, les

roissements du métier, les petitesses de la nature humaine, tout ce qui nous rapproche du malade, du bourgeois, de l'idiot, du cadavre, tout ce qui montre l'homme à table, en robe de chambre, à la garde-robe, grondant sa bonne, ou gagnant deux sous. »

Quel contraste si on regarde les moulages grecs, les héroïques statues qui sont à côté ! La vie corporelle, en plein air, saine, hardie et fière, la jeunesse qui durera, l'agilité, la force, la sérénité et la joie unie d'une âme encore vierge, la noblesse innée, l'aptitude à tout comprendre! Que nous en sommes loin! Presque aussi loin que ces tristes Romains de la décadence. Regardez une juge jauni par le mauvais air, grimé par l'impatience, roidi par le décorum, un avocat avec sa tête de fouine éveillée, et des lunettes qui luisent, un employé dans son bureau trop chaud, le corps ankylosé à demi, le teint blafard comme l'eau d'une rivière sale. Une sorte de pal intérieur s'est enfoncé en eux année par année, décomposant leurs traits, tordant leur attitude. Ils vivent pourtant, et tout cela fait ensemble une civilisation brillante. Nous ressemblons à ces figurants, à ces actrices, à ces ouvreuses; cela respire l'odeur du gaz, s'éclaire avec la rampe, fait de la nuit le jour, et l'ensemble est le plus beau de nos vingt théâtres.

Non pas pourtant tout à fait. Ces gens du quatrième siècle étaient usés, et quoique consumés, nous vivons encore; même nous vivons trop. Notre Paris nous brûle, mais il nous allume; quelques-uns survivent et n'en sont que plus beaux; on m'a montré une loge d'hommes à la mode, lettrés, voyageurs ou viveurs. Trois d'entre eux avaient un teint bronzé, que ni soleil, ni soupers, ni travail n'entament, et des têtes dont on ferait des médailles. Quantités sont restés en route, mais ceux qui subsistent sont trois fois trempés, comme les maréchaux de Napoléon.

Même les moindres, les gens de métier ordinaire avec leur figure passée ou couperosée ont de la volonté, de l'élan, ou du moins de l'opiniatreté et de l'énergie. Ils courent sous le fouet de la concurrence, et courront jusqu'au dernier souffle. Ils gagneront de l'argent, ils monteront en grade, ils lutteront contre leur femme, ils auront des maîtresses, ils pousseront leurs enfants, ils trouveront encore de la gaîté et des mots dans un souper. En vain notre lampe avec ses flammes concentrées crache bruyamment et salement ses étincelles corrodantes; elle a beau sentir mauvais, elle éclaire; et par moments elle a des renouvellements et des splendeurs, que nulle machine bien montée et sagement modérée n'égalera.

Vous avez vu ce jet subit et superbe en juin 1848 dans ces voyous de la rue dont on avait fait des soldats.

V

Fraschini crie trop fort; comme Tamberlick, il tient et tend la note avec un excès qui l'usera; Verdi fait de même; vulgaire, puissant, vivant, violent, les nerfs et les muscles tendus, en homme qui n'épargne rien de lui ni d'autrui, il veut pressurer et absorber d'un trait toute la substance de la passion et du plaisir, sauf à tomber un instant après sur le carreau. Il ressemble à son public, et voilà pourquoi son public le comprend.

FRÉDÉRIC THOMAS GRAINDORGE.

LE FRUIT DÉFENDU

Depuis le paradis terrestre c'est, assure-t-on, celui que l'humanité recherche le plus. Les femmes surtout, toujours suivant la tradition de la mère Eve, sont accusées de le préférer à toutes choses. Il pourrait bien y avoir un peu de vrai en ceci, et c'est ce qui donne du prix à bien des jouissances, qui n'en auraient sans cela que très-médiocrement.

Parmi les fruits défendus parisiens, un de ceux qui tente le plus les filles de notre première mère, c'est le bal de l'Opéra. On en a tant parlé devant elles ! Elles ont entendu si souvent des demi-mots qu'on leur dérobe à cet égard ! Leurs maris employent tant de diplomatie pour cacher qu'ils y vont. Il doit y avoir là des séductions infinies, ce lieu de délices doit être rempli de tentations diaboliques, auxquelles on est fier d'avoir résisté. On s'y expose afin de chercher les émotions de la lutte, on mesure ses forces et on est orgueilleux de les trouver suffisantes. Tel est le rêve de bien des femmes : combattre et vaincre. On est plus sûr de soi ensuite.

Je dois pourtant ajouter qu'on est quelquefois vaincu et qu'il est plus sage de ne pas s'y exposer.

Nous savons une belle dame, belle entre les belles, illustre entre les illustres, qui, depuis huit ans de mariage, soupirait chaque hiver après ces *saturnales* interdites à son rang et à son âge. Elle avait timidement hasardé sa demande, refusée sans amendement, et elle devait se borner aux récits des autres, nouveaux stimulant pour sa fantaisie.

Cette année-ci un ménage, jeune encore, mais raisonnable, résolut de la satisfaire. La supplique fut présentée au mari, — qui, par parenthèse, ne manque pas un de ces bals. — Il se fit un peu prier, et finit par consentir, sous la condition que la... dirons-nous la comtesse, la marquise ou la duchesse? Elle porte assurément un des trois titres, il ne s'agit que de choisir.

Prenons la duchesse, c'est plus aristocratique, *quand on prend du galon on n'en saurait trop prendre.*

Il fut donc arrêté que la duchesse ne quitterait pas le bras de son chevalier, qu'il la conduirait à sa loge, qu'elle y resterait avec lui et sa femme, et que personne ne leur parlerait, à moins d'être connu du gérant responsable de la soirée. On accepta.

Il fallut d'abord s'occuper de la toilette. La couturière fut consultée; elle conseilla un domino de satin ou de moire antique noire, garni de guipure, avec le capuchon également en dentelle, et la barbe du masque de même façon. C'est ce qui se porte *généralement.*

Mais il ne s'agissait pas ici de *généralement*, et quand l'époux, fort usagé vit cet attirail, il le blâma tout à fait. Point de capuchon ni de barbe de dentelle, on doit être calfeutré, sous peine de se faire méconnaître, pas un cheveu, pas un morceau de joue, un paquet noir des pieds à la tête, excepté les gants blancs néanmoins.

On essaya. La jeune femme poussa des cris.

— J'étouffe! je n'y vois pas! Ce masque me coupe la respiration.

— Tant pis, ma chère! Cela est ainsi. Vous croyez qu'on endosse ce déguisement pour être à son aise. Fi donc! Ce ne serait pas la peine, il vaudrait autant rester chez soi.

Bon gré, mal gré le caparaçon fut admis, après une heure de gêne on pensa qu'on s'y accoutumerait; d'ailleurs puisqu'il n'y avait pas moyen de faire autrement, on se soumettait à tout, plutôt que de manquer cette délicieuse nuit.

Comme on ne voulait surtout pas être devinée, comme les domestiques ne devaient pas être dans le secret, on alla s'habiller chez l'amie et l'on partit en remise.

— « Sur les coussins..... d'un char numéroté. »

Coussins peu élastiques quand on n'en a pas l'habitude.

On arrive le cœur palpitant, les yeux écarquillés; la première rencontre qu'on fait dans le vestibule est un sauvage, dégoutant, muni d'un plumet ressemblant à une tête de loup de toutes couleurs. Il est tatoué, il sent mauvais, il est un peu ivre et il se croit facétieux.

Il s'approche des dames, les regarde sous le nez, lâche un mot de corps de garde et fait le geste de prendre la duchesse par la taille. Elle se jette effarouchée dans les bras de son protecteur, celui-ci éloigne le masque, en lui disant un *prenez garde!* énergique.

—Oh! hé! s'écrie l'autre, en se livrant à une danse pyrrhique effrénée, Oh! hé! la bégueule! que viens tu faire ici, si tu comptes te faire respecter?

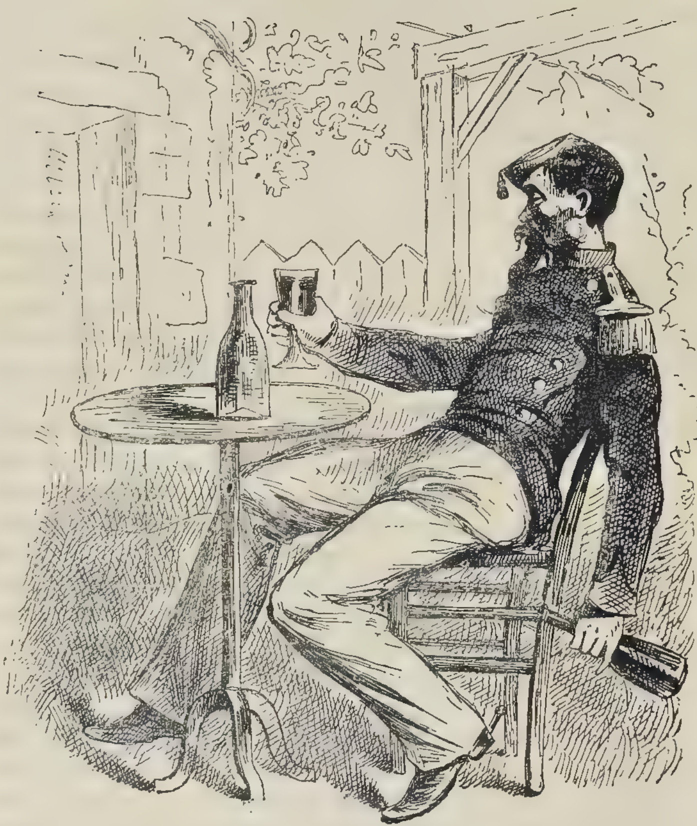
Heureusement mon mari ne l'entend pas, pensa-t-elle, sans cela il me ferait rentrer immédiatement.

Ils atteignent l'escalier, émaillé du haut en bas de couples causant

SOUVENIRS DE GARNISON



Une charge de cavalerie soutenue par l'artillerie.



Et dire que si ma famille m'avait donné de l'éducation, je serais peut-être officier aujourd'hui et je n'y regarderais pas pour cinq ou six méchants verres d'absinthe.



Qui qu'ose dire que le Deuxième Cuirassier n'est pas le Premier?



Allez-y vivement; coupez-vous quelque chose, embrassez-vous et allons tous déjeûner.

de très-près; de bébés soupirant après une pareille conversation, sur tout après le souper qui en est la suite, et attaquant volontiers les passants solitaires ou les dominos trop occupés; les dames ne savaient où poser leurs pieds, au milieu de ces guirlandes humaines. La duchesse, malgré ses précautions infinies, marcha sur la robe traînante d'une de ces nymphes.

— Eh! dis donc la femme honnête, prends-tu mon cotillon pour un tapis?

— Mon Dieu ! murmura-t-elle, en se rapprochant plus encore de son cavalier, qu'est-ce que ces manières-là!

Elle n'était encore qu'étonnée désagréablement. Quelques marches plus haut, au moment d'atteindre le corridor, un encombrement et des cris les arrêtèrent. C'était un de ces flux de paroles heurtées, qui ont, dans la langue du bal masqué, un nom que je ne me permettrai pas d'écrire. On riait aux larmes, en écoutant deux célèbres coryphées, interrompus par des trépignements d'enthousiasme. La population flottante des degrés, les passants, les montants accoururent; les dames furent bientôt pressées de façon à ne pouvoir presque respirer et à ne plus être maîtresses de leurs mouvements. On les serrait, sans aucuns égards, on s'appuyait sur leurs épaules, pour tâcher de se grandir, et des voix de stentor répondaient derrière elles aux vociférations des heureux grimpés au premier rang.

On resta un bon quart d'heure dans cette dure situation, les pieds écrasés, sans oser se plaindre, de peur de recevoir pis. Enfin la *conversation* prit fin; il fut possible, à la rigueur, de circuler à travers les coups de coudes, les poings en chevaux de frise et les mots de carrefours partant comme des fusées de tous les côtés.

Déjà on voyait poindre la porte de la loge, on soupirait après ce port, un nouvel obstacle les en écarta. Un monsieur, revêtu de je ne sais quoi, car cela n'a de nom dans aucune langue, le visage couvert de fard, saupoudré de mouches, menait en triomphe une déesse à moitié nue, s'intitulant Flore ou Pomone, ayant pour couronne des oignons et des fleurs de poireaux; ils s'en allaient de compagnie, trouant la foule à grands renforts de bras, interpellant ceux qui ne se rangeaient pas assez vite, dans un langage peu connu à l'Académie. Ils se trouvèrent en face de la duchesse, qui, levant les yeux, ne put retenir une exclamation :

— M. de *** !

C'était un des hommes de son intimité, un de ceux qu'elle recevait le plus assidûment et dont les bonnes manières étaient proverbiales dans le monde.

— Ah ! s'écria-t-il, tu me connais et tu me reconnais! Tu es une femme d'esprit et une naïve, je ne te quitte plus, je veux savoir qui tu es. Ma déesse va s'écarter, je la repigerai à la Maison d'Or; viens un peu, causons, intrigue-moi. Tu sens la femme de bonne compagnie, et c'est, parbleu ! drôle de te voir ici !

Le chevalier d'honneur, qui avait l'expérience du lieu, fit un mouvement en arrière, heureusement, car la pauvre duchesse se sentait prête à défaillir. Il voyait venir une bande, qui devait couper le groupe qu'ils formaient. Aucune volonté ne résiste à cette force ; ils furent rejetés vers la foyer, et M. de *** emporté avec sa compagne vers l'escalier qui descend à la salle. En trois minutes, ils eurent rejoint le loge ; l'ouvreuse attendait ; ils s'y précipitèrent, il était temps.

La jeune femme se laissa tomber épuisée sur un siége. Il se passa quelques instants avant qu'elle pût ni parler ni voir. Enfin le tapage, les lumières, la foule qui tournoyait en bas l'attirèrent, elle se rapprocha, car là était pour elle le vrai spectacle. Tout fut d'abord confus devant ses yeux, elle ne distingua rien que des couleurs éclatantes, des oripeaux, des bras, des jambes levées, un tohu-bohu à rendre fou le diable qui l'inspire, s'il le contemplait longtemps. Elle fut comme éblouie, la tête lui tourna, elle se crut au milieu d'un cauchemar, rêvé par Callot. C'était beau, mais c'était horrible, c'était le sabbat, c'était l'orgie, c'était l'extravagance humaine, sans aucun frein, et poussée à sa dernière puissance.

Ce qu'éprouva la duchesse ne saurait se dépeindre, ni se rendre. Elle eut peur, pourtant elle était irrésistiblement attirée, et ne pouvait détourner ses regards. Peu à peu les détails la frappèrent, ils se détachèrent du fond, elle se fit au vocabulaire de l'endroit, elle *savoura* les causeries. Alors elle se sentit rougir, elle eut honte de ces gens qui se dégradaient ainsi, et d'elle-même, qui était venue se mêler à eux. Elle s'aperçut qu'après un quart d'heure d'observation le rouleau était au bout, c'était la même répétition avec d'autres visages. Rien de nouveau, rien d'imprévu, rien de spirituel, toujours la même fange et les mêmes plaisanteries rassassées, la satiété se fit promptement et le dégoût l'avait précédée. Elle se leva et dit à ses compagnons :

— J'en ai assez, allons-nous en, c'est ignoble.

Le retour fut plus difficile encore que l'arrivée, il fallut déranger un couple amoureux, appuyé sur la porte, et recoulant des chansons de débardeur, il fallut culbuter cinq ou six pierrots qui barraient le passage, enfin on parvint à retrouver la voiture.

Le mari, attendait la duchesse au coin du feu, avec un souper conjugal.

— Eh bien ? dit-il.

— Eh bien, mon cher, je m'y suis *ennuyée*, il n'y a pas de danger que j'y retourne.

Le duc sourit dans sa moustache, il en était sûr d'avance.

Peut-être ne lui avait-il montré que l'envers de l'étoffe!

JACQUES REYNAUD.

LES ENTRETIENS LITTÉRAIRES DE LA RUE DE LA PAIX

Comme pousse-café — passez-moi le mot, — je ne connais rien de plus agréable que les entretiens littéraires de la rue de la Paix.

On y entre le cure-dent aux lèvres, on s'y asseoit tranquillement dans des fauteuils qui pourraient être meilleurs, mais qui aussi pourraient être plus mauvais.

Point de bruit, pas trop de lumière, le plaisir ne durera pas trop longtemps: et tandis que l'estomac se livre au premier travail de la digestion. un monsieur en habit noir vient se placer sous une lampe et causer agréablement de choses et d'autres.

Ce qu'il y a de charmant, c'est qu'on n'est pas obligé de lui répondre, et qu'on jouit de tout le charme de la conversation sans en avoir la fatigue.

Les dames qui se piquent de quelque goût littéraire grignottent ouvertement des bonbons qui semblent venir du bon coin.

Ce n'est ni un salon de bonne compagnie, ni un café chantant, ni une classe de l'École normale, et cependant il y a de tout cela dans ce petit intérieur étrange.

Les gens dont la digestion est pénible, vous diront qu'il est déplorable que l'art et la science se débitent ainsi dans une arrière-boutique à 30 et 50 sous l'heure; que cette tendance moderne à rapetisser tout ce qui est grand et beau pour le mettre à la hauteur d'un public indifférent et futile, sent la décadence d'une lieue ; que la littérature est à ces entretiens littéraires ce que la musique est aux cafés-concert; que Shakespeare ou Molière analysés, lus, commentés, estropiés par un monsieur en habit noir, pour le plus grand plaisir des dames qui grignottent des bonbons et cherchent des opinions littéraires, font songer à un bourgogne vieux, exquis, qu'on vous ferait goûter après l'avoir noyé dans l'eau; que.....Mais nous laisserons dire, n'est il pas vrai, les gens qui digèrent mal, tout le monde sait qu'ils ont un caractère détestable et nous reviendrons à l'arrière-boutique de la rue de la Paix.

Figurez-vous au fond d'une cour un magasin de chapelier, sans chapelier ni chapeaux, bien entendu. Des murs blancs et nus comme la main, une accumulation énorme de fauteuils fanés et au fond un quelque chose de large et de haut, recouvert d'étoffes et simulant un sarcophage, une tribune ou un bureau. Sur le sarcophage est une lampe et un petit pupitre en velours rouge *assez frais* — ceci est de la prodigalité; — à côté est un plateau contenant ce qu'il faut pour faire un verre d'eau *faiblement* su-



A L'ÉCRIVAIN

Qui s'embusque sur le passage des acteurs et leur met la plume sous la gorge en disant : ta bourse ou ta vie.

A L'AVOCAT

Qui voyant que la vertu ne rapporte pas assez, s'est fait un piédestal des crimes de l'assassin.

AU MÉDECIN

Qui invente un spécifique unique pour extirper tous les maux et surtout les porte monnaies.

AU PHOTOGRAPHE

Fabricant de célébrités malsaines qui prend sa *mécanique* pour de l'*art*.

AU PEINTRE

Qui cherche ses modèles dans les cloaques.

AU MARCHAND

Qui attire des dupes par l'appât d'une liquidation mensongère.

AU BANQUIER

Qui entraîne les dindons dans les pâturages du dividende et leur tord le cou en leur promettant des actions dans la lune.

AU POETE

Qui s'est coiffé de *RAYONS* et a écrit : le soleil c'est moi.

AU MUSICIEN

Qui remplace la mélodie par un orgue discordant et prend ses partitions pour assomer les hommes de génie et les honnêtes gens.

AU BAS-BLEU DÉCLASSÉ

Qui se promène sur le trottoir de la littérature et imprime avec photographie les mystères de son alcôve.

A L'HOTEL DU LOUVRE



1er TYPE
Quelle idée de venir au monde avec un bonnet à poils quand on ne se destine pas à la gendarmerie.

2 TYPE
S'ils ont le mont Cenis dans le cœur, ils l'ont bien aussi un peu sur la tête.

BISCUITS DE SAVOIE.
De l'esprit, de la beauté, de la grâce, que faut-il de plus à une Savoisienne pour être Française?

LA BELLE ZAIRE
Un instant j'ai cru reconnaître la Fiancée du roi de Garbe.



COMMENT ON INVITE
Diga d' Jeannette,
Voulez-vous danser, la lirette.
etc., etc... (*Air connu.*)



L'HOMME-VESTIAIRE
Voilà qui fait du tort au factage parisien.



On a placé les musiciens dans la cheminée, afin, disait un mauvais plaisant, d'empêcher les ramoneurs invités de se livrer à leur funeste passion.



DANS L'HOTEL
— Est-ce que vous n'êtes pas un peu Savoyard. Je vous aurais prié de me présenter à ces dames.



LE BUFFET
— Combien un petit pain?
— *Tujurs un franc cinguante.*
— Merci; il est vrai qu'on a l'accent tudesque par-dessus le marché.



LE PAS DE L'ANNEXION
Ne trouvez-vous pas qu'elle se donne un peu trop l'air, *A la Grâce de Dieu* !



Ciel! ma femme qui s'endort; elle en a pour six mois comme les marmottes de son pays.



Tiens! Arban dirige l'orchestre; je me disais aussi : c'est étonnant comme la musique tortille des jambes.



L'AIMABLE COMMISSAIRE attend le moment solennel du cotillon.



CE QUI MANQUAIT
Avec cette simple addition de coiffures, cette petite fête de famille eût été complète! mais les pauvres ne réclameront pas.

crée. — J'ai eu la curiosité de les regarder; ils étaient trois, trois tout petits au fond d'un grand sucrier.

Sans être trop difficile on souhaiterait quelques améliorations dans cette installation. On est là trop visiblement dans un *vaste local à louer orné de glaces* et attendant une autre destination.

Serait-il donc bien difficile de trouver un emplacement plus confortable, plus harmonieux aux yeux, plus convenable en un mot, et dans lequel on ne fût pas étonné d'être en bonne compagnie.

Quoi qu'il en soit, j'y retournerai et je dois dire qu'il ne m'est resté de ma première visite — si j'oublie un froid aux pieds horrible, affreux, conséquence du long séjour dans cette grange — qu'un souvenir fort agréable.

A huit heures et demie, un monsieur en habit noir, qu'on m'a dit être M. Deschanelle a escaladé le sarcophage et de là, nous a fait une charmante leçon sur les vieux fabliaux français et étrangers.

Pourquoi faut-il que le temps, et sans doute aussi la crainte de fatiguer ces dames oblige M. Deschanelle à s'en tenir à des citations et à des analyses? — Ne vaudrait-il pas mieux lire tout au long, lui qui lit si bien, — un de ses adorables fabliaux, que d'en effleurer quatre.

Si bien faite que soit l'analyse, si habilement que s'y intercalent les passages originaux, on perd en vérité beaucoup. Supposez un tableau flamand dont on vous ferait voir trois têtes et dont on vous raconterait le reste.

Du reste, M. Dechanelle lit et cause avec une égale perfection. Peut-être lui demanderait-on un peu plus de laisser-aller et d'entrain dans la façon de dire, un geste plus simple et plus varié encore. Est-ce son habit qui le gênait ce soir là, ou un défaut qui lui est naturel?

En homme habile à maintenir éveillée l'attention de son public le charmant conteur a su placer à propos deux ou trois anecdotes un peu trop évidemment préparées d'avance mais qui n'en ont pas moins produit leur petit effet. L'une d'elles, n'est autre que le joli mot d'Alexandre Dumas... Mais au fait, peut-être ne connaissez-vous pas le mot en question? Le voici : Il venait de mourir à Bruxelles, je crois, un pauvre huissier, laissant, chose étrange, beaucoup d'amis et pas un sou. — On organise une souscription pour faire à ce digne homme un service funèbre en rapport avec ses vertus, et comme il manquait 25 francs on a l'idée de recourir à la générosité bien connue d'Alexandre Dumas qui se trouvait alors à Bruxelles.

On se rend chez lui et on le trouve comme toujours travaillant.

— Qu'est-ce, dit-il sans se retourner?

— Il s'agit, Monsieur Dumas, d'un acte de charité. Il nous manque 25 fr. pour enterrer un de nos amis, un digne et respectable homme, un huissier plein d..... A ce mot d'huissier, l'auteur de Monte-Cristo tressaille comme à l'approche d'un reptile. Mille souvenirs cuisants lui reviennent en tête. 25 francs pour enterrer un huissier, s'écrie-t-il! — en voilà 50 et enterrez-en deux, et il replongea sa plume dans l'encrier.

Mais toutes les parenthèses que M. Deschanelle ouvre dans la soirée n'ont pas la gaîté de cette petite anecdocte.

Je n'en veux pour preuve que celle des tyrans.

Il s'agissait de Philippe II. Ce bourreau sans pitié, dit-il, ce tyran sanguinaire était couvert de lèpres et de vermine (moi, qui venais de dîner, cela m'a été désagréable), et, a ajouté M. Deschanelle avec une étincelle dans le regard, il n'est pas rare de trouver dans l'histoire des tyrans affligés de semblable infirmité. N'est-ce pas là en effet l'image de leur âme? Paf! ça nous a porté un coup, comme bien vous pensez, et un sourd rugissement s'est promené dans le magasin.

Ce mouvement d'indignation continue mais profonde de l'aimable professeur n'a duré qu'un instant, le temps d'arrêter ma digestion, rien de plus, la causerie a continué, charmante et aimable, comme précédemment.

En terminant, M. Deschanelle a établi une comparaison pleine de naturel et de simplicité entre (suivez bien) les feuilles noircies qui tombent par centaines du cerveau de nos littérateurs actuels et les feuilles jaunies qui tombent aussi par milliers des arbres de nos forêts; et, a-t-il ajouté *tristement* : la destinée commune de ces feuilles noircies est... pourquoi ne pas le dire? *est de faire du fumier.*

Je ne vous dis pas le contraire, mais c'est désagréable à entendre — une grosse dame qui était à côté de moi, a murmuré : C'est bien vrai! — Elle aura eu des malheurs de librairie.

Enfin! je laisse tomber, quoique navré, cette petite feuille noircie et je ne me plaindrai pas si, avant de devenir engrais, elle fait naître le désir chez quelques lecteurs, d'aller mercredi prochain applaudir M. Deschanelle.

Y.

LA VALSE

Salut, valse, danse immatérielle, réalisation d'un rêve entrevu la nuit, sur les bords du Rhin, à travers les brumes des forêts de la blonde Teutonia.— Tu n'as pas le rhythme saccadé et monotone de la polka; tu ne ressembles pas à un exercice de frotteurs comme la mazourka; tu n'es pas tourmentée et prétentieuse comme la varsoviana, pour aboutir au geste de deux personnes écrasant une araignée; tu dispenses de l'esprit que devrait demander le quadrille; tu laisses à l'homme l'allure crâne, à la femme le mouvement gracieux; tu es bien la vraie fille de l'Alsace, la terre des rêves et des légendes, des Elfes et des Walkyries.

Lorsque ton prélude se fait entendre, on croit sentir passer sur tout son corps le souffle aimé de la patrie; quel que soit le lieu où ils se trouvent, tous ceux que tes airs ont endormi dans le berceau répondent à cet appel. Ils pourront oublier la famille, le vieux Rhin, la Sauerkraut, la bière, les Vuisardent de Wolksheim et de Molsheim, les âpres senteurs de la Hartz profonde, ils pourront perdre même l'accent de la langue maternelle, accent mâle et sonore comme le bruit du fleuve roulant ses pierres aux mille couleurs; — jamais, jamais ils n'oublieront ta danse adorée.

Sur la terre sacrée qui a produit les Maurice de Saxe, les Kléber, les Rapp, les Kellermann, tout homme naît héros : riche ou pauvre, il doit porter le hausse-col sur la poitrine ou le sac sur le dos; la jeune fille élégante et la simple paysanne, veulent toutes les deux dans leur corbeille de mariage l'une des épaulettes de capitaine, l'autre des épaulettes de grenadier.— Ainsi ont fait leurs pères, ainsi feront leurs fils.

Aussi avant de quitter pour sept ans la charrue, le jeune homme met son beau gilet rouge aux brillants boutons de cuivre et court dire adieu à la blonde bien-aimée; tout le monde est réuni sur le pré, les plus anciens à la médaille de bronze, les plus jeunes aux médailles d'argent; et l'orchestre au fond fait entendre la danse nationale. La promenade commence; après quelques pas on tourne doucement sur un rhythme doux phrasé comme une déclaration; la valseuse se fait encore un peu sentir au bras, tout en suivant l'impulsion qu'on lui imprime. Puis la mélodie devient plus intime; le bras enserre toute la taille et la compagne commence à s'abandonner davantage.

Enfin la mesure arrive pressante; l'harmonie se passionne, les corps se pressent, les pieds s'enchevêtrent sans se toucher et se jettent dans un tournoiement vertigineux; tous les objets environnants disparaissent; les jambes, la tête, le cœur, tout se grise; on voudrait s'arrêter qu'on ne le pourrait et le mouvement semble si naturel qu'on croit que c'est la terre qui valse; les créatures demeurent tellement adéquates que le regard même pénètre le regard, et cela par une sorte de magnétisme innocent, qui fait que la plus chaste enfant peut regarder le plus grand vaurien sans baisser l'œil, ni rougir — la musique a dématérialisé les êtres.

De même que la vague capricieuse roule à son gré le nageur intrépide, de même l'harmonie saisit le valseur, l'englobe, le conduit, le berce et le roule dans ses flots amoureux; tourne, tourne, valse chérie, mère de l'amour et de la foi : le vieil Erwin de Steinbach, le saint évêque à la barbe d'argent, avait obtenu du ciel que les séraphins vinssent jouer des valses pendant le travail de ses sculpteurs; et les marteaux et les ciseaux valsaient tout seuls et couvraient d'une dentelle de pierre le Münster de Strasbourg.

Mais tout finit en ce monde, même la valse. Alors la jeune fille aux cheveux de chanvre embrasse son valseur, lui donne une pipe de porcelaine et un sac à tabac fait avec sa plus belle coiffe de velours toute émaillé de paillettes brillantes et elle lui dit : « Va, et pendant ces sept années, ne désapprends ni à aimer, ni à valser. »

Il jure et tient parole. Pendant tout le temps qu'il passe à servir sa patrie il se perfectionne et dans l'art d'aimer et dans l'art de valser; dans l'art d'aimer en retrouvant la payse dans toutes les femmes qu'il rencontre, tant son souvenir lui tient au cœur; dans l'art de valser en apprenant à tourner pendant toute une demi-heure sur un banc de corps de garde en se sifflant à lui-même un des airs nationaux.

Edouard Siebecker.

LE PARFAIT CUISINIER DRAMATIQUE



IV. — RECETTE POUR FAIRE UN DRAME



Le premier roi venu, la canne à la main.

Revu à correction à la Comédie-Française, vous avez été joué onze fois à l'Odéon devant des banquettes fanatiques; en voilà assez pour la gloire; il vous faut passer à d'autres exercices. Pour satisfaire vos rêves financiers, sans trop blesser vos appétits littéraires, vous débutez par un drame historique, historique sur l'affiche seulement. Il vous faut d'abord un titre ronflant : le nom d'un roi est votre affaire, le premier roi venu. Vous avez trop de discrétion pour révéler au public les faits et gestes de ce gracieux souverain; il se contentera de se promener dans la pièce la canne à la main, servira de compère à ceux qui daigneront lui confier leurs petits secrets, et se retirera discrètement lorsque votre premier rôle désirera être seul. Pour ce dernier, qui sera le premier, le vrai, le seul héros de votre œuvre, façon d'aventurier sans aventures, il occupera vos cinq actes à semer généreusement son amitié, son dévouement et ses coups de colichenarde au bénéfice de tout le monde sans connaître personne, n'exigeant pour toute récompense que des tirades interminables dues à votre plume éloquente et les bravos exigés de l'enthousiasme des claqueurs. Batailleur, hableur, bredouilleur, bénisseur et protecteur, il sauvera l'État, le roi, la reine, le dauphin, le jeune premier et la jeune première, et la pièce par-dessus le marché. S'il menace de faire naufrage avec elle, un vaisseau que le directeur vous garde en réserve vous menera le tout à bon port.

Ce genre de pièce n'est qu'un long monologue qui se fabrique dans l'intimité de l'acteur en vedette de complicité avec le directeur.



Le cher Judael et le bon Paolo!

Tenez-vous à prouver que vous avez étudié les maîtres du genre? Pour imposer le respect à la foule, soudez adroitement dans votre drame deux ou trois scènes ingénieusement extraites de Schiller et de Shakspeare; votre habileté les rendra méconnaissables, à n'en point douter

Si votre pièce se passe au moyen âge, votre partie comique est toute trouvée : deux assassins, le cher Judaël! et le bon Paolo!



Pas encore, Monsieur le comte!

Mais je devine que dans la noble ambition que vous avez de vouloir aborder tous les genres, vous ruminez un drame populaire. Le *Pas encore, Monsieur le Comte*, n'est certes pas à dédaigner lorsqu'il s'échappe de la bouche d'un pâle voyou; mais s'il vous conquiert le poulailler, il fait le vide aux avant-scènes. Pourtant on peut vous indiquer le moyen d'utiliser cet effet. Transportez votre action sous Louis XV. Votre homme du peuple, grâce au costume galant de l'époque, perdra de son réalisme, cela vous donnera l'occasion de fabriquer une façon


Le chouan de rigueur: fidèle à la tirade, à son Dieu, à son Roi.

de bergerie égalitaire. Votre héros, paysan, ouvrier ou soldat, aura de droit ses grandes et petites entrées dans le petit et le grand Trianon, aussi bien que dans les cœurs des duchesses ou favorites du roi. Il sera très-prisé de ces dames, grignotera le pain bis et choquera le verre et le bon sens avec ces dames, et, après les avoir désespérées, épousera sa Toinon. Que faut-il pour compléter votre bagare? Un style trumeau et un traître qui s'épatera lourdement dans l'action, afin de faire croire que vous avez fait un drame. Ce genre de pièce a son danger au point de vue de la recette, mais il se fait respecter par son faux-nez littéraire.

Cependant abordez franchement le genre, lancez-vous dans le *mélo*, le *mélo* pur, qui sur l'affiche s'intitulera bravement *drame*. Là vous trouverez le placement naturel de vos enfants égarés, retrouvés, enlevés, substitués et pleurés. Vous faites passer la scène en Bretagne, pour le chouan de rigueur, fidèle à la tirade, à son Dieu et à son Roi. On cherche les petits; des pères plus ou moins légitimes, ainsi qu'une foule de mères sont de la fête. Palpitant jeu de cache dans lequel vous introduisez des bossus, des crétins, des idiots et autres infirmes, plus le traître cité plus haut, façon d'ogre qui ne vole les enfants qu'afin d'avoir l'occasion de payer des mois de nourrice. Il doit avoir des enfants, car il nourrit aussi une vengeance.


Des crétins, des idiots et autres infirmes.

Pourquoi se venge-t-il? Parce qu'il est troisième rôle. Il fera condamner un innocent à sa place; au besoin il en sera le juge, mais les trois hommes sont là. Il est dévoilé.— Trop tard. La victime est innocente! sauvé, sauvé, merci mon Dieu! si vous trouvez cela un peu trop rebattu, prouvez par les moyens contraires, les innocents ont fait leur temps peut-être. *Laissez les enfants à leurs mères*... et adoptez audacieusement votre coquin pour héros. Dès le lever du rideau il aura commis tous les crimes; son excuse, car il lui en faut une, est dans son éducation négligée. Il a pris la société en grippe.—N'est-ce pas son droit? —Il se vengera d'elle. Pourtant il avait du bon. Ah! que n'a-t-il rencontré sur sa route un conseil, une main amie! Ah! s'il avait connu sa mère! sa mère; une femme paraît; la voix du sang a parlé, cette grande dame je serai son fils! Oh! bonheur! on s'embrasse,— Que vois-tu? — Ciel! mon enfant voleur! assassin! — Ah maman, si vous saviez. — Tais-toi.

Trop tard!

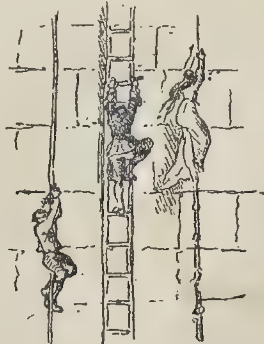
Je ne veux rien inventer, un fils a-t-il besoin de se défendre; —Tu te repends. — Oh! oui. — Oh! joie, oh! bonheur, le repentir est descendu dans son cœur, Dieu a pensé à lui. — Mais les gendarmes aussi, hélas! Les infâmes oseraient tenter de t'arracher des bras de ta mère, non c'est impossible. Une idée subite m'éclaire. Ah! je le sauverai, mais ce magistrat qui t'accuse Seigneur! Seigneur! ayez pitiez de lui. Oh! rassurez-vous, ma mère, il est joué par le père noble, il ne voudrait pas me ravir les sympathies du public. — Préparatif d'évasion que protége la mère et qu'un pauvre diable veut empêcher, pif! paff! un honnête homme de moins. Bravo, bien, sauvé, sauvé! — Non perdu, un traitre a livré cet intéressant scélérat. Il va mourir, la salle entière est inévitablement attendrie: de ce moment la justice tourne au côté odieux. Grâce! grâce. — Non je veux mourir. Mourir, toi. — mourir lui!!! — Oui, en expiation de mes fautes.— Ah! ce n'est pas un coupable, c'est un martyr. Fatalité, horreur. Mais Dieu est juste. Cette grâce que le public souhaite, que vous auteur vous n'osez accorder, le directeur vous l'arrachera, car il redoute les dénouements malheureux. Maintenant que je vous ai initié sur les différents thèmes à suivre, quelques réflexions dernières. Vous préoccuper de légitimer les entrées et les sorties de vos acteurs; inutile. Le secret consiste à entasser situations sur situations. Ne donnez pas le temps à votre public de réfléchir. Ahurissez-le, énervez-le, qu'il devienne aussi insensé que vos personnages et sitôt la toile baissée vite un rappel qui lui enlève toute possibilité de retrouver sa raison.


Sauvé! Merci, mon Dieu!


Ah! s'il avait connu sa mère!

Conclusion : dans ces divers genres de quelques extravagants incidents pour grandir votre œuvre, ajoutez à l'effet produit sur les oreilles la satisfaction des yeux. Donc beaucoup de duel à l'épée, au poignard au révolver, à la carabine, au tranchet, à la savate; vos personnages doivent voyager des caves au grenier, aller au fond des puits, sur les toits, même dans la rivière. Il est dans le devoir de nager, d'étriller, de sculpter et d'escalader des murs de ving-cinq pieds. Si l'escalade présente des dangers sérieux, péripétie véritable. Quelqu'un tombera peut-être mais a pièce jamais.

EUSTACHE.


Quelqu'un tombera peut être; mais la pièce, jamais

MODES DU JOUR


Negligé.

On parle des prochains bals costumés comme si les simples bals n'en étaient pas déjà : témoin la *gracieuse hirondelle* et le *délicieux marron glacé* qui, sous les figures d'une princesse et d'une duchesse très-illustres, ont animé l'un des lundis de l'Impératrice.

Je citerai aussi entre autres, la robe que *Gagelin* vient de créer pour Mme de W***. La jupe est en tulle blanc, toute couverte de petits volants à dents, au bord pailleté d'or, et parsemés d'étoiles d'or. Le dernier de ces volants est à la tête. La tunique, en satin rouge, s'ouvre devant, en tablier et s'étage en pans coupés encadrés d'une dentelle d'or et complétés chacun aux trois angles par des glands d'or. Le corsage, très-décolleté en satin rouge avec basque par derrière, s'ouvre sur un petit gilet de satin blanc à boutons d'or. Deux ruches de tulle blanc reliées entre elles par une dentelle d'or ornent le bord de ce corsage et se ferment sur la poitrine par une attache d'or avec deux glands pareils. La manche courte est enrichie de trois glands d'or. La coiffure est composée d'une plume rouge et d'une plume blanche pailletées d'or et rattachées par une corde d'or. Ceci est d'innovation hardie comme tout ce que crée *Gagelin*. L'arrangement de même que les couleurs de cette toilette en est royal; le luxe en est harmonieux jusque dans son exagération de richesse.


Toilette de spectacle.

A côté des toilettes splendides, il y a les négligées également splendides. *La Grande Maison de blanc* vient de créer une *Impératrice* qui pour n'être qu'une robe de chambre ne le cède pas aux plus jolies parures.

Cette *Impératrice* est en mousseline très-fine sur sous-robe en taffetas blanc. Un petit volant bordé de valenciennes, et ayant pour tête un riche entre-deux brodé, — se dessine en feston sur le bas de la jupe. Trois larges bandes brodées, à doubles têtes arrondies et encadrées d'un volant bordé de valenciennes, — remontent en s'amincissant du bas du devant de la jupe jusqu'à mi-corsage (celle du milieu jusqu'au cou). Ces trois bandes se répètent exactement par derrière du bas de la jupe jusqu'à la taille pour se terminer dans le dos. La manche demi-plate est toute couverte de broderies. Un petit volant rappelant le bas de la jupe forme coquille de bas en haut sur cette manche et se termine en encadrant l'entre-deux de l'épaule. Un petit col complète l'ornement brodé du corsage. Autre chose à noter à propos de la *Grande Maison de blanc*. Ce sont es robes de bal. Les plus fraîches et les plus vaporeuses toilettes du soir se trouvent là ; l'eussiez-vous cru?


Toilette de soirée.

Que dirai-je des chapeaux ! Visiter les salons d'*Alexandrine* pour donner la mode, n'est pas chose facile.

Qui dit *Alexandrine* dit: charme, originalité, mais surtout fantaisie.

Pour elle tout est possible et rien n'est admis. Heureuses sont les femmes qui n'ont pas à compter avec leur budget; elles peuvent s'en remettre à cette fée de la grâce du soin de les faire charmantes, — fussent-elles laides. — Quant aux femmes de toilettes modérées, je leur conseille de fuir comme un écueil les tentations d'*Alexandrine*. Je ne puis résister toutefois, — quitte à faire naître d'imprudents désirs, —


Toilette de dîner.



Toilette de soir d'après un modèle de Gagelin.



Peignoir d'après un modèle de la Grande Maison de blanc.

de citer les dernières créations — les œuvres d'art, veux-je dire — qui viennent d'éclore chez cette tant célèbre innovatrice.

Un chapeau de royal blanc avec marabout nacré posé sur le haut et au bord de la passe. La moitié de ce marabout, s'effile sur l'intérieur composé d'un nœud de royal blanc enrichi de petits escargots et d'une grosse coquille de nacre. L'autre moitié retombe sur la passe qu'orne de côté un second marabout également nacré. C'est une vraie pluie de goutelettes sur nuances prismatiques, et le chapeau est du plus chatoyant effet.

Un chapeau en velours noir, à fonds de dentelles noires traversées par un ruban de velours rose qui vient former brides. Le haut de la passe est orné d'une tulipe de blonde entourée de feuilles d'or bruni. L'une des feuilles de ce bouquet s'incline pour former l'intérieur avec quelques longues feuilles de fougères également en or bruni.

Enfin, je nomme comme gracieuse fantaisie la coiffure *Marie Stuart*, formée d'une plume verte toute étoilée de petites perles. Un double rang de grosses perles s'enchevêtre au velours par derrière pour retomber sur le cou.

Puisque nous en sommes aux coiffures, je dois citer comme modèle celle que l'on a vue au dernier bal des Tuileries, sur la tête de la jeune duchesse de C... C'était une couronne en fleurs de lilium dont le rose, tigré de points bruns en relief, se détachait admirablement sur un feuillage aux teintes vertes, blanches et carmélites et aux riches nervures brun rosé.

Cette parure a été créée par *P.isson* dont le goût artistique est très-recherché. *Plisson* arrange, avec une originalité rare, des fleurs nacrées telles que pivoines, fraisiers, lilas, églantiers, roses. Ce genre s'applique à toute espèce de fleurs.

Je recommande aussi de lui, — une coiffure de grappes de Molène avec herbe des champs, égayée d'un papillon or et velours. — Une coiffure en fleurs de véronique naturelle; des grappes tombantes dont l'effet sera charmant. — Un pouf composé d'une pivoine blanche à cœur nacré accompagnée d'épis d'avoine nacrés et de feuillage nacré, constellé de petits coquillages. — Une coiffure en corail (portée aux Tuileries par la baronne de S...), avec feuillage lamé d'eau comme si chaque feuille était couverte d'un unique glaçon.

Je pourrais ainsi en citer longtemps et des plus jolies; mais ces parures, si délicates dans leur inattendu demandent à être vues. Mes lectrices connaissent toutes déjà, du reste, cette excellente maison de la rue du Bac.

* *
*

La mode est maintenant trop à la poudre pour que j'omette ici les nouveautés de ce genre.

Voici les secrets de beauté de maintes jolies femmes.

La *lucio ine*, neige dorée, est destinée aux cheveux blonds ou châtains clairs. L'*argenti.e pailletée* est pour les brunes. Il est d'autres poudres encore qui demandent à être choisies d'après la nuance des cheveux, d'après le costume. Je conseille très-vivement à toute femme qui veut être belle, de se rendre rue de la Paix, où elle trouvera — Maison Seguy — un vrai laboratoire de beauté.

Là, outre la poudre, on trouve le *pencil* japonais pour animer les yeux. Le *rose d'Armide* et le *blanc Nymphéa* pour le teint. Ce blanc offre trois nuances : le blanc mat, le blanc rosé et le blanc teinté, — ce dernier pour les brunes. Il y a aussi le *blanc Nymphéa* en liqueur pour les épaules et les bras. Mais tout ceci exige des détails que je donnerai prochainement; a place me manque aujourd'hui.

* *
*

Un mot sur les toilettes de la saison que représentent les quatre gravures de la page précédente.

Toilette de spectac'e. — Robe décolletée, en satin blanc avec ganiture

de zibeline. Collier supportant une grosse croix byzantine bandeau de saphir avec aigrette et nœuds de dentelle.

Toilette de dîner. — Robe écossaise à taille ronde et à basque ; la jupe garnie d'une dentelle noire et relevée sur une jupe de taffetas blanc avec large volant pareil ; le corsage décolleté est orné de plis de ullebla nc d'où retombe une dentelle noire; ceinture étroite de velours noir. La coiffure est un bandeau écossais, en or émaillé, surmonté de deux plumes d'aigle attachée par une broche d'argent; diamants au chignon; souliers rouges.

Toilette de soirée. — Robe de tulle à taille ronde avec plis au corsage très-décolleté ; la jupe est rayée de bandes de satin blanc avec franges, est ornée, au bas, de deux bouillons surmontés de deux rangs de festons en satin blanc avec garniture de blonde et de jais blanc. Collier de diamants; fleur de diamants au-dessus de l'oreille gauche; chignon relevé sur la nuque.

Négligé pour remplacer l'habit de cheval au retour de la promenade. Robe de satin blanc festonnée, le feston simulant une double jupe; corsage fermé par de larges boutons d'étoffe; manches plates à coudes ornées sur l'avant-bras de bandelettes de satin ; un pli Watteau forme le dos de ette robe; col et manchettes de broderie ; cravate de dentelle.

VICOMTESSE DE TROIS-ÉTOILES.

TOUJOURS L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS

(A propos de l'article intitulé : Les Coteries.)

Ce que M. Freeman a dit par la bouche de M. About rentre tellement dans mes idées que je me garderais d'y ajouter un mot si au milieu de choses profondément vraies, il ne s'y glissait pas une petite erreur qu'il me permettra de relever.

M. Freeman considère M. Picot comme la personnification de l'enseignement donné à l'École des Beaux-Arts et de la médiocrité quinteuse, obstinée intolérante, qui a maintenu l'École dans l'ornière que vous savez.

Cela n'est pas juste.

M. Picot avant tout n'a jamais été professeur à l'École des Beaux-Arts et n'est pas responsable, par conséquent, des fautes commises dans cet établissement.

Je dirai en outre qu'à mon avis M. Picot, si peu brillant qu'il ait été comme peintre, est un professeur infiniment préférable à MM. Delacroix, Ingres et Horace Vernet, par cela même que sa personnalité de peintre est plus effacée que la leur.

Le maître d'école qui apprend à lire aux enfants ferait un détestable professeur de rhétorique; mais en revanche mettez le meilleur professeur de rhétorique la fleur de l'École normale, au milieu d'une classe de trente bambins ne sachant pas lire, et vous verrez au bout d'un an s'il y en a cinq qui sachent leurs lettres.

M. Picot a été un maître d'école simple, patient et tolérant, et si au fond du cœur il a des sympathies artistiques il a su ne point les imposer aux autres.

Votre jambe est trop courte et votre bras trop long sont des paroles salutaires à entendre, et M. Picot les a dites souvent.

Faites comme moi est un conseil dangereux qui n'est jamais sorti de sa bouche.

Voilà pourquoi je regrette que M. Freeman ait fourré dans le même sac M. Picot et M. Signol et n'ait point fait une distinction entre la médiocrité vaniteuse, bavarde et intolérante, et celle qui sans tapage, trouve moyen d'être utile aux autres.

Pendant quarante ans et plus M. Picot a donné, sans parti pris, sans arrière-pensée, avec une impartialité entière, le seul enseignement raisonnable et possible, celui qui laisse à chacun son caractère, son individualité et ne repose que sur la pratique élémentaire de l'art.

Peintres de genre, peintres d'histoire, paysagistes, dessinateurs et coloristes sont sortis par centaines de cet atelier ; tous ayant appris quelque chose, aucun n'ayant perdu son sentiment propre.

M. Picot n'a inoculé le génie à personne, la chose est connue, mais le génie ne s'inocule pas, et les autres maîtres plus brillants, plus énergiques et ayant une individualité puissante, — M. Couture par exemple — n'ont jamais réussi qu'à transmettre à leurs élèves leur manière, leur procédé, leur habitude, leur chic, si vous voulez mais rien de plus. Et croyez-vous franchement qu'on obtiendra justement des peintres à la mode des nouveaux ateliers cet enseignement banal, terre à terre, pot au feu, mais régulier, tolérant et discret qui est excellent pour tout le monde et dont M. Picot est l'estimable représentant ?

M. Gérôme est un peintre, un artiste, veux-je dire, plein de talent et d'esprit. Il a des qualités immenses, séduisantes au possible, et tellement individuelles et *voulues*, qu'on oublie volontiers ses défauts qui ne manquent pas de franchise non plus.

C'est parfait. Mais certains prétendent qu'il fera un détestable professeur ; qui ne pouvant inoculer à ses élèves sa propre nature, son goût exquis, et cet art d'adorable escamotage qu'il possède à un si haut point, M. Gerôme ne transmettra à ses disciples que ses défauts, — je veux dire ses imperfections.

On prétend qu'il va éclore sous l'aile du nouveau maître des centaines de petits *pignocheurs* spirituels (passez-moi le mot), supprimant volontairement la couleur et l'effet, et les remplaçant par un dessin petit et conventionnel.

Les mêmes mauvaises langues prétendent encore qu'en créant un enseignement sérieux et gratis à l'École des Beaux-Arts, et en le confiant à des peintres *à succès*, au lieu de diminuer le nombre des malheureux qui se précipitent dans la carrière des arts comme d'un sixième étage dans la rue, on ne fera que l'augmenter.

Je suis forcé d'avouer que cela me paraît parfaitement juste, et qu'en présence de *l'atelier Gérôme*, je songe malgré moi à ses bougies allumées autour desquelles, dans les soirées d'été, des milliers de papillons viennent se griller sous prétexte de lumière.

On ira chercher dans l'atelier Gérôme l'art de faire un tableau ayant le succès du *Duel de Pierrot*, et se vendant aussi cher.

On a dit que les membres de l'Institut avaient des partis pris. — Très-vrai. — Qu'ils avaient un mot d'ordre, une discipline.—Parfaitement juste, comme tous les gens enrégimentés dans un corps. — Qu'ils faisaient preuve de l'intolérance la plus marquée. — Bravo. Mais croyez-vous que M. Gérôme ou M. Pils, qui doivent leur succès à l'énergie avec laquelle ils ont marché droit dans un sentier à eux, n'en auront pas, de parti pris ?

Croyez-vous qu'ils ne seront pas tout aussi absolus que leurs prédécesseurs ?

Croyez-vous que M. Robert Fleury, qui a un talent si particulier, des qualités si spéciales, deviendra tout à coup un homme sans préférences, acceptant tous les genres et les encourageant tous également.

Il n'y a pas d'hommes plus absolus que ceux qui doivent leur succès à l'originalité de leur talent. Cela se comprend du reste.

Le problème ne paraît donc pas résolu.

Malheureusement, la seule solution qui soit possible et logique est tellement radicale qu'elle n'apparaît encore que dans les brouillards de l'avenir ; mais elle apparaît

Il y a déjà longtemps que, dans la *Vie parisienne*, nous l'annonçions cette solution inévitable, et nous sommes heureux que l'opinion de M. Freeman soit venue donner quelque autorité à la nôtre.

Oui, l'art français sera libre ou cosaque, et tout me porte à croire qu'il sera libre.

Le jour où le gouvernement n'encouragera pas plus les peintres et les sculpteurs qu'il n'encourage les ferblantiers, sera un beau jour.

Cet encombrement excessif et déplorable dans la république des arts a pour cause les promesses, récompenses et pensions du gouvernement. C'est lui qui a fait de la peinture et de la sculpture un état dans lequel on peut, avec de la souplesse et de la tenue, se faire une position sortable; et il est sévèrement puni de son erreur, ce gouvernement protecteur, par le nombre d'estomacs affamés qu'il est obligé de satisfaire chaque année.

On prétend que la protection du gouvernement est nécessaire pour encourager la grande peinture; et je vous le demande, à l'heure qu'il est où la protection de l'État se manifeste avec une si grande sollicitude, où donc est le grand art ?

Est-ce à la fontaine Saint-Michel qu'il faut le chercher? Dans le plafond de la salle des États? dans le nouveau palais des Beaux-Arts? ou dans telle autre de nos œuvres contemporaines ?

Avons-nous un grand art particulier à notre époque, en avons-nous même le sentiment et le besoin ? — Assurément non.

Ce ne sont plus, à l'heure qu'il est, les artistes qui font le goût de leur époque, mais bien l'époque qui fait le goût des artistes.

Nous avons ceux que nous devons avoir, et nous n'en aurons pas d'autres.

C'est le terrain qui fait la plante et le milieu qui fait l'homme. Eût-il été possible que M. Yvon peignît des batailles sous Louis XIV? Peut-on imaginer Lebrun naissant de nos jours?

Donc, le gouvernement, soyez en sûr, se lassera un beau matin d'enseigner un art officiel dont personne ne se soucie, et pour lequel lui-même me paraît avoir peu de sympathie.

Il laissera le champ libre, sûr que le meilleur moyen de faire naître un sentiment artistique dans le public est de n'en point imposer.

Mais le sacerdoce de l'enseignement, à qui sera-t-il confié ? — A personne, monsieur.

Où nos jeunes artistes recevront-ils les sages principes de l'art? où apprendront-ils les lois du beau et du grand?

Où ils voudront.

C'est vouloir décourager le......

Précisément. Tous nos efforts tendraient à en décourager 19 sur 20.

Est-ce à dire que le gouvernement ne devra pas récompenser le divin enragé qui aura fait une belle œuvre ? — Non, certes; et ce sera le moment, alors que l'artiste aura bien mérité de la patrie, de lui prodiguer à pleines mains honneurs et richesses.

Y.

LA SEMAINE

Le nouveau ballet de MM. de Saint-Georges et Rota : *la Maschera* ou *les Nuits de Venise* (3 actes et 5 tableaux), sera représenté le 3 février à l'Opéra pour les débuts d'Amina Boschetti.

— Le foyer du Théâtre-Français, actuellement si restreint par la cloison absorbant une partie de la galerie des bustes, va être bientôt livré dans son entier aux amateurs qui y retrouveront la célèbre grande cheminée. On y accédera par un escalier magnifique, à double rampe d'une montée des plus douces, prenant naissance sur la place du Palais-Royal.

— *Le Marquis de Villemer*, de Mme Sand, est en répétition à l'Odéon. Bertou remplira le principal rôle.

— Les débuts d'Antonucci et de Scalèse ainsi que la rentrée de Mario ont eu lieu mardi aux Italiens dans *Il Barbiere*.

— Une jeune femme, Mme Pasca, vient de faire au Gymnase de très-heureux débuts dans le rôle de la baronne de Saint-Ange du *Demi-Monde*, créé jadis par la regrettée Rose Chéri.

— Le théâtre de la Porte-Saint-Martin a — momentanément sans doute — perdu *la Faustine* de M. Louis Bouilhet, que vient d'arrêter la censure. Espérons que cette décision n'est pas irrévocable.

— A bientôt à la Gaîté la première représentation de *la Maison du Baigneur*, dont on vante fort la riche mise en scène.

— On annonce pour le 30 courant la première à l'Ambigu des *Fils de Charles-Quint*, le nouveau drame de Victor Séjour.

— Les deux jongleurs prestidigitateurs chinois continuent leurs succès au Cirque de l'Impératrice. — Exercices aussi merveilleux que terrifiants !

— L'Empereur et l'Impératrice ont assisté samedi aux Français à la représentation d'*Andromaque* et des *Femmes savantes*. Le *Sport* attribue à ce sujet un mot à une dame de l'entourage : « *La cour commence e carême de bonne heure.* »



— A la réception de dimanche dernier, chez Mme la princesse Mathilde ont fort applaudi la pureté et l'élégance de diction de deux jeunes cousines, de Madeleine et d'Augustine Brohan (trente ans à peine entre elles deux). Elles ont récité des vers classiques d'une façon à prouver que le talent des Brohan ne peut faillir.

— S. Exc. le duc de Morny vient de recevoir de S. M. le roi de Portugal les insignes de la dignité la plus élevée dans l'ordre SOUVERAIN de *la Tour et l'Épée*.

— Ces jours derniers, il y avait aux Italiens spectacle sur la scène et dans la salle. Une jeune mariée — avec tous ses atours de fleurs d'oranger, — s'y était fourvoyée accompagnée d'une mère à chapeau empanaché (malgré le nouveau décret), du futur et d'un beau-père à gants verts et à longue redingote, illustré en outre d'anneaux d'or aux oreilles et du large riflard rouge de famille que le contrôle avait dû — pour cause d'ordre public — retenir au grand désappointement du propriétaire. Cette scène n'eût pas déparé la comique odyssée du *Chapeau de paille d'Italie*.

— C'est le 1er février que vont clôturer les *Délasements-Comiques* pour cause de démolition.

L'interruption ne sera pas longue (on l'espère du moins), la Compagnie immobilière faisant construire à la naissance du boulevard des Amandiers trois nouvelles salles qui vont revivifier feu le boulevard du Temple.

L'une de ces salles est destinée à Lockroy, l'autre à Pierron, actuellement régisseur de l'Odéon, la troisième recevra le régiment féminin de M. Serri, le directeur des *Délassements*.

— Nadar a repris, depuis son retour de Londres, la direction *quotidienne* et *personnelle* de sa maison de photographie du boulevard des Italiens.

— Les promeneurs du bois de Boulogne ont tous admiré, depuis quelques mois, dans un équipage luxueux, deux jeunes filles (quinze à seize ans), dont les photographies étaient aussi courues que les originaux. L'une surtout (seize ans) rayonnait de toute sa beauté et de la plus grande excentricité sous le titre de *Jeanne de Barcelone*. C'est elle qui la première porta l'aile au toquet. Chaque soir, au milieu de sa cour d'adulateurs et d'adorateurs, elle faisait choix d'un nouvel heureux qu'elle admettait à partager son souper à la Maison d'Or (*elle* ou *lui* payant la carte suivant les circonstances). On cite un artiste en renom qu'elle daigna honorer d'un envoi (sur la scène même) d'une bague de cinq cents francs.

Cette Jeanne de Barcelone n'était qu'un simple trottin — Marie O... — d'une des plus fortes modistes de la rue Vivienne. Très-modeste à l'atelier, très-sage surtout (en apparence), elle se transformait à l'heure du Bois dans un hôtel des environs, puis, après sa tournée, redevenait jusqu'au soir simple trottin. Il en était de même de son amie, Louise B..., aux dépenses de laquelle elle pourvoyait.

Le secret de ces métamorphoses est découvert et les deux pseudo-demi-mondaines réfléchissent à *Mazas* sur la fragilité des vanités humaines. Marie O... est arrêtée pour vols successifs, avec effraction, chez sa patrone; et sa jeune amie non-seulement comme réceleuse, mais encore pour avoir *exploité* son aînée. Le montant des vols connus s'élève à plus de dix mille francs.

— Grand deuil au quartier latin ! On annonce la mort du père Lahire, ce vaillant moralisateur de *la Chaumière* où il a longtemps maintenu dans une modération... anodine les joyeux ébats des étudiants de tous sexes.

On annonce également la mort de Porcher, cette providence des ficelliers du drame et des calembourdiers du vaudeville, celui qui avait acheté à prix d'or le droit de tutoyer Alexandre Dumas (le Grand). Il est mort dimanche d'une fluxion de poitrine. Quelle foule a dû se recueillir mardi à ses obsèques, si la reconnaissance n'est pas une vertu bannie du cœur des auteurs dramatiques !

— Annonçons un beau concert, celui de M. Sarasate, qui doit avoir lieu lundi 1er février, à la salle Herz, à huit heures du soir.

PASCAL D...

Gravures de GILLOT, 175, Faubourg Saint-Martin.

Paris. — Imp. VALLÉE, 15, rue Breda.



LES
CABINETS PARTICULIERS

I

Une bouquetière se tient sur le seuil d'une porte attenant au restaurant : — c'est le bouchon de fleurs des cabinets particuliers.

Un domestique en livrée attend au bas de l'escalier ; c'est l'avertisseur.

La nuit s'annonce belle ; Paris est en fête ; il y a bal partout, et surtout à l'Opéra. Les boulevards, remplis de clameurs, sont plus resplendissants qu'en plein midi.

La bouquetière choisit parmi ses bouquets. Une voiture vient de s'arrêter devant elle ; deux personnes en descendent : une femme encapuchonnée et un homme boutonné jusqu'au menton.

Ils montent ensemble l'escalier couvert d'un tapis moelleux, qui absorbe le bruit des pas et étouffe le craquement des bottines.

Prévenu par le timbre de l'avertisseur, une sorte d'intendant en habit noir se présente à leur rencontre, — et les guide, en les précédant, à travers un corridor percé de nombreuses cellules, comme un couvent ou comme un établissement de bains.

Ce sont les cabinets particuliers.

Le maître des cérémonies ouvre la porte de l'un d'eux, et se retire, faisant place à un garçon qui allume les becs de gaz d'un lustre. Cette opération accomplie, ce garçon se retire à son tour, après avoir enfermé les arrivants.

La dame est jolie, le monsieur semble assez novice.

Le garçon revient pour mettre le couvert, et commence invariablement par ces paroles :

— Monsieur et madame prendront-ils des huîtres ?

— Certainement.

— Des marennes? des ostendes? des impériales?

Le monsieur se tourne vers la dame, pour la consulter.

— O mon Dieu ! cela m'est égal, répond celle-ci, occupée à arranger ses cheveux devant la glace.

— Alors, des ostendes, dit le monsieur.

— Deux douzaines? fait le garçon.

— Deux, oui.

— Et après cela? comme potage? une bisque d'écrevisses?

— Une bisque... Ah ! oui !

— Non, non, interrompt la dame, un consommé.

— Aux œufs pochés? demande le garçon.

— Aux œufs pochés, approuve le monsieur; qu'avez-vous ensuite?

— Tout ce que monsieur désirera, filet froid ou chaud, pâtés de foie gras, terrines de Nérac, langouste...

— Foie gras, murmure la dame.

— Pour deux?

— Pour deux, dit le monsieur.

— Très-bien, réplique le garçon; nous disons deux ostendes, un consommé aux œufs, deux foies gras... et puis? Voulez-vous un joli perdreau truffé?

— Oui, dit le monsieur.

— Oh! dit la dame.

— Mais si! continue le monsieur; un perdreau truffé, mais pas trop avancé, garçon.

— Soyez tranquille, monsieur; j'irai moi-même le recommander au chef... Nous avons aussi d'excellentes écrevisses à la Bordelaise, des écrevisses de la Meuse, arrivées ce matin.

— Ah oui! s'écrie la dame; des écrevisses à la Bordelaise.

— Avec un petit parfait, ajoute le garçon.

— Au café, dit la dame.

— Au café! c'est cela. Et puis, vous verrez après, termine le garçon. — A présent, quel vin?

— Ah! oui, le vin? répète le monsieur, en feuilletant la carte imprimée.

— Écoutez. Je vais vous envoyer le sommelier.

Et sur cette habile suspension, le garçon effectue une triomphante sortie.

Cette fois, il est un peu plus lent à reparaître; et la dame a eu le temps de dire au monsieur :

— Roger, ne me faites pas repentir d'être venue avec vous en cabinet particulier!

II

Les voitures, laissant pendre de longues manches blanches aux portières, se succèdent devant l'entrée intime du restaurant.

Le bal de l'Opéra vide son foyer et ses loges.

Pierrots, dominos, bergères, almanzors, cocodès, montent et se précipitent à l'assaut des cabinets restés vacants. Il y a des séries de six, de huit, de douze convives. Au-delà de ce nombre, ils sont répartis dans des cabinets à pianos, — presque des salons. Une fois là, ce ne sont plus que des numéros.

— Un poulet chasseur pour le 4!

— Une croûte madère pour le 9!

— Deux léoville 56, pour le 11!

Ces mots sont rapidement jetés, en passant, par les garçons à la dame de comptoir. Pauvre dame de comptoir! elle est installée dans un angle du corridor et enfermée dans une petite armoire vitrée, comme les marchandes de journaux. Elle a besoin de toute sa tête pour être à tous, sans compter ce qu'elle est forcée de voir et d'entendre.

Et les sonnettes d'aller! Et les appels avec la voix et avec les verres! Les soupeurs travestis sont les plus exigeants et les plus difficiles à satisfaire: car, tatoués et harnachés de verroteries, ils sont déterminés à s'amuser, de la même façon que des brigands armés jusqu'aux dents sont déterminés à tuer. Ils ne parlent pas, ils hurlent; ils s'accrochent au garçon et le tutoient; ils lui demandent à la fois tous les produits de la création : des esturgeons, des beignets, des gélinottes, du flan, un bifteck aux pommes de terre, une charlotte russe, un paon rôti, de la salade et une poitrine de mouton aux salsifis. — Les voix aiguës des femmes font aussi leur partie dans ce vacarme :

— Garçon! vous n'avez pas des épingles à cheveux à me prêter?

— Si, madame.

— Garçon! est-ce qu'on ne peut pas se laver les mains ici?

— Parfaitement, madame.

Et le garçon de conduire la Pierrette, gambadant et chantant, dans ce cabinet banal où se trouvent un lavabo en marbre, deux ou trois houppes à poudre de riz, — et un démêloir.

Ce que sont ces femmes et ces hommes? Que voulez-vous que je vous dise? Une société étrange, soit. Des célébrités du monde interlope, mais aussi des gens distingués, des artistes, des quarts de financier, des inconnus, tout cela pêle-mêle, comme à l'Opéra tout à l'heure.

Il y a même dans un cabinet, — le cabinet 7, — quelques personnes du vrai monde venues là incognito, des maris avec leurs femmes, un groupe souriant, point trop étonné, et se taisant parfois pour écouter les propos des cabinets voisins. Mais c'est l'exception et la rareté.

La généralité, ce sont les éperdus, les oublieux, les *agités*, — comme on dit à Charenton.

III

Entre trois et quatre heures du matin, la symphonie éclate par tous ses instruments à la fois.

Les seaux de glace et les bouteilles de Champagne circulent sans relâche aux mains des garçons effarés. On dirait la chaîne d'un incendie.

On va et vient dans le corridor; on se croise, on s'interpelle, on se reconnaît, on se complète, on se perd même. De temps en temps une porte s'ouvre brusquement et, dans un fouillis de lumière, on aperçoit une adorable créature dansant sur une table, la chevelure à demi-dépoudrée, et de ses bottines mignonnes broyant le dessert et culbutant les assiettes! Un *plumet* gigantesque rêve, accoudé; un jeune attaché d'ambassade envoie la fumée d'un cigare au plafond. La porte s'est refermée. Ce n'était qu'une vision.

Sur un autre point, c'est une chanson à la mode qui perce les murs, — avec chœur au refrain :

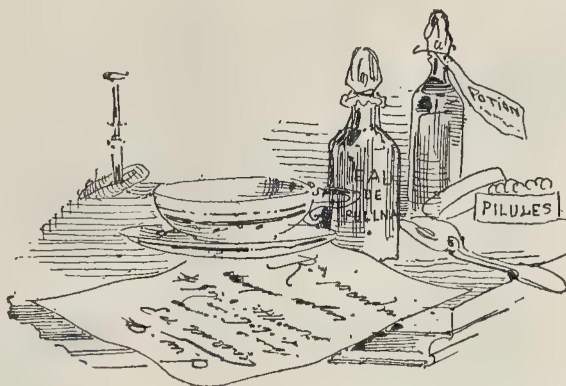
Le duc de Bysance
Est bon Musulman;
Qu'avec élégance
Il met son turban!
Le duc de By, by, by, by......

Quant au piano, il devient épileptique, il rugit, il gémit, il demande grâce, il appelle à la garde. Des énergumènes, comme s'ils avaient à exercer une vengeance particulière contre cet ustensile, lui font moudre les airs les plus barbares, — la Chasse des *Troyens* et tout le répertoire des futurs petits-neveux de Wagner. Au son de ces choses, des couples improvisés s'essayent à des valses et à des polkas fantastiques qui, à peine commencées, vont donner contre une fenêtre, et s'achèvent sur les coussins renversés d'un divan...

Ce qu'il y a de plus surprenant au milieu de tout cela, c'est que chaque cabinet particulier conserve sa physionomie distincte. Autant de soupeurs, autant de types. — Celui-ci n'a qu'une idée fixe, c'est d'envoyer le *chasseur* en commission, malgré l'heure indue. Quelques-uns demandent du papier et de l'encre; ils dessinent des bonshommes et tracent des paraphes. On en a vu qui poussaient le désordre des idées jusqu'à assembler des rimes, — comme celles-ci, par exemple, adressées

A la personne la plus ivre de la société.

Puisque avant le dessert la fatigue t'a prise,
Blonde et chétive enfant qui n'est pas même grise,
Et qu'à peine au début de nos propos joyeux
Les éclairs des flacons ont vaincu tes grands yeux;
Puisque ton coude nu se pose sur la nappe,
Que le bâillement seul de tes lèvres s'échappe,
Que ton corps se dérobe et que ton front s'endort,
— Sur le sofa défait, aux coussins à glands d'or,
Quoique pour une nuit entière on l'ait payée,
Va dormir un instant, dans tes cheveux noyée !



Mais il faut se hâter de déclarer que les cas de délire poétique sont ceux qu'on a le moins à signaler dans les cabinets particuliers.

IV

Comment cela finit-il ?

Regardez !

Entre deux rideaux mal joints se glisse un mince filet pâle et triste.

C'est l'aurore profanée, qui vient éclairer des visages bleuis et des paupières cernées.

A cette soudaine apparition, tout le monde se lève en chancelant, se regarde en tressaillant, demande à la hâte paletots et manteaux. Vite une voiture ! deux voitures ! Ce n'est pas un départ, c'est une déroute. On croirait voir ces fantômes des ballades allemandes que dissipe le son d'une cloche ou le ricanement du coq.

Cela finit par l'addition et le grand jour.

Il y a bien un troisième dénouement, que notre dessinateur a cru devoir indiquer au bas de cette frivole étude : mais n'a-t-il pas été trop loin dans l'expiation ?

N'est ce pas se montrer trop sévère que de donner inévitablement à ces folies des jours gras une moralité, — selon la formule ?

CHARLES MONSELET.

L'IMPERTINENTE

L'air était froid et le lac profondément glacé. Sur ses bords, une foule immense regardait le spectacle curieux des patineurs qui se mouvaient rapidement et dans tous les sens sur la glace bleuâtre.

J'ai vu les hirondelles dans le temps qu'elles s'assemblent pour partir vers les pays chauds. Elles effleurent nombreuses et rapides la surface paisible des étangs : elles vont et viennent, se croisent et se recroisent ; Ainsi faisaient les gens qui glissaient sur la glace : leurs pieds étaient garnis de lames d'acier et sur ces lames polies ils se soutenaient et glissaient avec une incroyable agilité.

Il y avait là de beaux cavaliers (*beaux*, c'est pour la poésie de l'expression); mais que m'importent les cavaliers? Là où se trouve un charmant essaim de femmes mes yeux ne se soucient pas plus d'un beau cavalier que d'un vilain épouvantail dans un champ de fèves en fleurs.

De ma vie je n'ai vu de si près tant de femmes de qualité, tant de charmants visages, portant des noms terriblement illustres. Les comtesses, les marquises, les duchesses, les princesses folâtraient gaîment comme une volée de papillons diaprés, narguant le froid et la bise.

Et moi de les voir seulement, j'en oubliai et le froid et la bise qui faisaient rage autour de nous. Mais la vue d'un bon feu qui brûlait là, me rappela mes pieds glacés.

Comme j'admirais en me chauffant, une de ces belles dames vint se chauffer aussi; une princesse, s'il vous plaît. J'eus le bonheur de la voir de bien près, et le malheur de lui parler.

Elle s'assit près de moi sans façon et avança négligemment vers la flamme son petit pied de princesse. Ce pied était chaussé d'un brodequin bordé d'une riche fourrure.

Et la flamme; qui ne s'inquiétait point si c'était un pied de princesse, se mit à le lécher et à brûler bellement la riche bordure.

Cependant la princesse essayait de boire un verre de vin chaud par-dessous son voile qui lui serrait le visage comme un masque transparent. Je criai : Madame, vous brûlez votre bottine!

Elle sans s'émouvoir recula lentement son pied mignon et leva un instant sur moi deux grands yeux bleus, puis les abaissa sur son verre qu'elle continua à humer impassible.

Mais de remerciment, point; au contraire. Son beau regard, plein d'une moqueuse indifférence, eut l'air de me dire : De quoi vous mêlez-vous?

Qui sait? j'ai peut-être commis une faute contre la bienséance. Il pourrait se faire qu'il fût inconvenant de parler aux gens de qualité, autrement qu'à la troisième personne? Peut-être aurais-je dû dire : La bottine de Madame la Princesse a l'honneur de brûler.

Je m'éloignai tout confus, et, s'il faut le dire, plus brûlé qu'elle et tout aussi attrapé que le papillon qui a rôdé trop près de la chandelle.

Certes pour avoir le droit d'être impertinente, cette femme était belle et blonde et par-dessus tout, princesse. Cependant il y en avait une autre sur ce lac glacé, qui est plus belle et plus blonde qu'elle, et point impertinente du tout.

Celle-là à un pauvre diable qui l'aurait empêchée de se brûler, elle aurait dit merci. Il est vrai qu'elle n'est point princesse, ni marquise, ni duchesse, et qu'elle n'est tout simplement qu'impératrice.

BEN-BAR.

OBSERVATIONS

Quand vient l'âge où certaines dames raffolent des hommes galants, il ne s'en faut que d'une décision de l'Académie pour qu'on puisse les appeler femmes galantes.

On renonce au bon sens plutôt que de tomber dans le vulgaire.

Nous avons quelquefois la honte du mal ; mais il est rare de ne pas la confondre avec le regret.

ALFRED B.

LES COSTUMES DE DODOPHE, entraineur en chef du bal de l'Opéra, avec la manière de s'en servir.



EN NOURRICE

Un bonnet en moulin à vent, la figure couperosée, l'air idiot et beaucoup d'engelures.





EN AMOUR

Parler l'argot de la Bourse et réciter les variations de la rente.



EN MATELOT

A quelquefois servi à bord de la *Belle-Jardinière* ; ne pas oublier l'accent marseillais.



EN LORETTE

Beaucoup de toupet et tutoyer les porte-monnaie sérieux.



LE BEBE A DODOPHE

En train de faire ses dents pour souper.



EN JEAN-JEAN

Se rappeler ce mot de Lassagne : « Seigneur-je, que le plumet de l'infanterie doit être à la hauteur de sa galanterie. »



EN TROUBADOUR ET EN ESPAGNOL

Se poser une galette sur la tête, la taille sous les bras et aux lèvres de jolis rondeaux. Rien ne donne l'air espagnol comme du chocolat dans sa poche.





EN ECOSSAIS

Avoir le plus profond mépris pour l'hospitalité qui se donne.



LES DANSEUSES DE DODOPHE

A c't'heure on au quadrille



AIR DE LISCHEN :

Est-ce une Alsacienne ?
Est-ce un Alsacien ?



LE TOUT PARIS DES PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS

Texte par E. ABOUT, dessins par MARCELIN

Notre whist venait de finir et je faisais le compte des fiches lorsqu'un soupir mal étouffé détourna mon attention. C'était la jolie Mme Feuerstein, la femme de cet énorme sous-contrôleur des hypothèques, qui levait les yeux vers le lustre en repliant un journal.

« Est-ce le feuilleton, lui dis-je, ou quelque *fait divers*, qui a eu le bonheur d'émouvoir un instant cette petite âme blonde ? »

Elle rougit comme un enfant pris en faute, et répondit, avec ce léger accent d'outre-Rhin, qui colore délicieusement ses moindres paroles : « Rien de ce que vous croyez. Je pensais seulement que si la baguette d'une fée me transportait ce soir au théâtre des Hannetons Fantastiques, je verrais d'un seul coup d'œil tout ce qu'il y a de grand et d'illustre à Paris ! »

Et, comme je la regardais avec une stupéfaction visible, elle rouvrit le journal en rougissant de plus belle et mit le doigt sur un mot de réclame ainsi conçu :

« C'est aujourd'hui que Tout Paris s'est donné rendez-vous dans l'adorable bonbonnière des Hannetons Fantastiques, pour applaudir le nouveau chef-d'œuvre de notre étincelant Ducosquet, le *Sucre d'orge enchanté*, revue des trois premières semaines de 1864, interprétée par M. Léopold et l'élite de la troupe. »

M. Feuerstein (oh! cet homme!) accourut d'un pas d'éléphant pour voir ce que nous lisions ensemble. Il déchiffra la réclame avec la lenteur et la gravité d'Angelo Maï lisant un palimpseste; puis il se mit à rire épais, et cria de son horrible voix allemande qui mêle de la pomme de terre et de la poix de cordonnier à toutes ses paroles :

« Le Zugre t'orche enjandé! Za zera gogasse! »

Marguerite le regarda doucement, sans reproche et sans mépris : elle est si bonne! « Mon ami, lui dit-elle, ce n'est pas la comédie que je regrette, mais cet aréopage de grands hommes et de femmes illustres qui sera là pour applaudir. Quelle fête pour une âme enthousiaste! Les orateurs! les philosophes! les hommes d'État! Les grands artistes! les poëtes surtout! Tout Paris! oh! Paris! »

Elle se rassit en rougissant. (Non, jamais on ne verra sur la rive gauche du Rhin, une femme de vingt-deux ans rougir aussi joliment qu'elle!) Je ne sais quelle secrète sympathie faisait en même temps monter le sang à mes oreilles. « Si jamais, lui répondis-je, notre excellent ami Feuerstein se décide à vous conduire à Paris, je vous ferai voir une première représentation comme celle de ce soir, ou même une plus belle. Je vous y montrerai ce qu'on appelle, en style de réclame, Tout Paris ; mais sachez, dès à présent, que votre curiosité sera un peu déçue.

— Cependant, si nous étions ce soir au théâtre des Hannetons Fantastiques, nous verrions...

— Qui ?

— D'abord, l'Empereur et l'Impératrice.

— Non. Je puis vous certifier que jamais vous ne les rencontrerez là.

— Mais les ministres, au moins ?

— Pas davantage. Les ministres sont trop occupés pour courir les petites fêtes de ce genre. Vous n'y rencontrerez ni Excellences, ni sénateurs, ni conseillers d'État, ni rien de ce qui touche au monde officiel.

— Il y a l'Opposition.

— L'Opposition se couche de bonne heure. Je parierais cent contre un que ni M. Jules Favre, ni M. Ollivier, ni M. Picard n'ont jamais mis les pieds aux Hannetons Fantastiques. Quant à M. Berryer, M. Marie et M. Thiers, je suis sûr qu'ils ne connaissent, pas même de nom, cet agréable petit théâtre.

— Ainsi le monde politique ne fait point partie de Tout Paris ?

— Il n'a garde !

— A vous dire le vrai, je n'en suis pas trop désolée. Je donnerais six ministres, douze sénateurs, et vingt-quatre députés pour un philosophe comme M. Littré ou un romancier comme M. Renan.

— Je vous préviens aussi que M. Littré n'est pas un pilier d'avant-scènes. Vous ne le rencontrerez pas plus souvent aux Hannetons Fantastiques que M. Guizot au café Mazarin. Inscrivez dans vos papiers que les philosophes et les savants de notre époque, non plus que les hommes politiques, ne se rencontrent dans les réunions de Tout Paris.

— Et les artistes ?

— Parlez-vous des rapins? on les trouve partout. Mais ni M. Ingres, ni Delacroix, ni Horace Vernet, ni Delaroche n'ont jamais fréquenté ces petites fêtes de famille. Meissonier, le plus jeune des grands, habite Poissy. Rossini ne voit le monde que chez lui ; il se couche à neuf heures. M. Auber passe ses soirées à l'Opéra ou dans le monde. Félicien David se cache dans un trou pour échapper aux ovations, et Gounod court l'Europe pour les rencontrer.

— Mais alors Tout Paris c'est le monde des gens de lettres, exclusivement? Je ne regretterais pas le voyage, ô mon ami! s'il m'était donné d'assister à la réunion de tant de nobles intelligences! George Sand, Lamartine, les Dumas, Alphonse Karr, Augier, Sandeau, Ponsard, Théophile Gautier, ô ciel !

— Un instant! comme vous y allez! Mme Sand habite le Berri douze mois de l'année. Lamartine, lorsqu'il n'est pas dans ses vignes de Saône-et-Loire, s'enferme dans son appartement, rue de la Ville-Lévêque, où il travaille comme un forçat. Victor Hugo est vous savez où ; Alphonse Karr fait des bouquets à Nice ; Dumas père dirige un journal à Naples ; Dumas fils est cloîtré à Neuilly auprès de Théophile Gautier : pour les attirer à Paris, il faut une affaire d'État, ou un service à rendre. Ponsard a fait son nid dans le Dauphiné; Jules Sandeau, le meilleur et le plus modeste des hommes, vit dans la retraite au faubourg Saint-Germain. Flaubert et son ami Bouilhet ne bougent guère de leur Normandie ; M. Labiche s'adonne à la grande culture en Sologne; M. Prosper Mérimée passe tous ses hivers à Cannes ; Octave Feuillet vit à Saint-Lô; Émile Augier préfère les réunions du vrai monde, où il est fort goûté, à la cohue de Tout Paris.

LE TOUT PARIS DES PR

QUELQUES FIGUR



AU FOYER, UN AMI DE L'AUTEUR. — Je puis vous dire d'avance que les quatre premiers actes ne sont pas très-forts; le cinquième non plus; — par exemple, à la fin, une scène superbe capable de tout sauver; — malheureusement la censure l'a supprimée.



LE MONITEUR. — « *Il est benin, benin, benin.* » Ne les trouveraient-ils donc plus ineptement lib dineux, ces Philistins qu'on nomme : bourgeois?



LES DÉBATS. — « *Acinurum cathalanus singulariter*, etc., etc... » *Est-ne aratio latinas? Etiam*, oui. *Quare*, pourquoi?



LA PRESSE. — Un vrai Velasquez, jusque dans les pointes de son faux-col.



LA FRANCE ET LE MONITEU — *Bis in idem?* Du reste, le dif cile n'est pas de faire deux feu letons à la fois, mais bien d'a river à porter la barbe tout à f comme Mario.



ENTRÉE DE FAVEUR; PLUS CHER QU'AU BUREAU. — Il a dans sa poche ce billet de la Débutante : « *Voici ta place pour ce soir;* » *tous les amis y seront; viens-y, je t'en prie.* » *J'ai la colique.* »



L'AMIE DES LIONS

On ne se montre pas positivement, mais on n'est pourtant pas fâché de se laisser voir avec elle.

GRANDISSIME TE premières étincelles dessus des préjugés, ça pour rien, dans l

— Et voila do PARIS : quelques de cocottes?



CELUI QUI NE CROIT PAS A TOUTES CES BLAGUES-LA. — Avez-vous vu, au premier acte, sur la cheminée, des potiches en carton du Japon!

LES PLUS JOLIES



CE QUE VIENNENT VOIR CES DEMOISELLES — Ah ! voici Julia; moi qui la croyais ca ée ! Elle a encore son méchant burnous de l'an passé.



LA GRANDE NANA (*voir ci-dessus*). — Un vrai profil de médaille romaine, n'est-ce pas?



A JULIETTE.... LAIDE.
« Nous allons chanter à la ronde
» Si vous voulez
» Que tous l'adorent qu'elle est blonde
» Comme les l l s '
» Mais elle est beaucoup trop jolie
» Pour la narguer,
» Et je veux mourir pour Julie,
« Sans la bla uer. »
(Juillet 1860.)



BIBIRUCHI.
« Un Titien authentique, malgré quelques repeints. »



???
Qu'on a fait de foli ettes à la *Soubise!*

CRES REPRÉSENTATIONS

CONNAISSANCE



NDÉPENDANT BELGE. — evete pour les chroniques œuds de cravates.



2e INDÉPENDANT BELGE. — Avec la propre canne de Balzac.



LE FIGARO. — Juste mais sévère! Exemple: « A premiere vue » la debutante n'a ni voix, ni ta- » lent, ni beauté; elle e-t borgne, » bossue, bancale et brèche-dent; » nous reviendrons sur cette es- » quisse. »



LA VIE PARISIENNE. — Trop d actrices ont demandé sa tête, nous nous faisons un devoir de ne pas la leur livrer.



AU BALCON, PENDANT L'ENTR'ACTE. — Tiens, là bas, voilà Clara. — Qui ça Clara? — Tu sais bien, cette grande blonde que tu aimais tant... chez qui tu as perdu ta canne... — Ah oui, ma canne! j'y suis.



LE PETIT CHOSE. — Trop joli! pour un rien, il se decolleterait.

…tuee a quelques … été bien au- … montrer comme …'un theâtre.



LES MAQUILLÉES D'AVANT-SCÈNE

Une bonne fois, que faut-il penser du maquillage? De loin, passe encore, mais de près! cela reste trop aux levres, comme si on avait embrasse un maçon. « Aussi, que d'empoisonnements par la poudre de riz!... Comment un parfumeur n'a-t-il pas encore songe a mêler au moins a cet engin de toilette quelques substances salutaires! On aurait des femmes a la rhubarbe, ou au sene... D'un même coup, se trouveraient concilies l'amusement des enfants et la tranquillite des familles.



UN MONSIEUR.

Qui, pour rien au monde, ne voudrait manquer une première representation.

…appelle TOUT …s et pas mal

NNES DE PARIS



…côte-



DÈDÈLE. — Au fond on n'est pas plus *courtoise;* et ce n'est qu'au premier moment qu'on a cet air de parler au peuple du haut de son balcon de la rue Caumartin.



COCO.

Combien ont échoué sur le banc de *cora*... aie!...



NINISSE! — Neige et ébène; « mais que nous avons donc l'air mélancolique aujourd'hui! nos bottines nous feraient — elles souffrir? »

LÉONIE ELLE-MÊME.

« Au moins, moi, je sens quelque chose la! »

ANDRÉ CHÉNIER.



A LA SORTIE. — Une belle scène à la fin, n'est-ce pas? — Je ne sais pas, je mettais mon paletot. — C'est au moment où Cattanéo tue Rombaldo pour épouser la fille de Mattéo, c'est-à-dire où Rombaldo tue Cattanéo... à moins pourtant que ce ne soit Mattéo qui... Après tout, cela m'est bien égal!

— Mais, interrompit-elle en souriant, de quelle cohue parlez-vous? Il n'y reste plus personne. »

Le mari ajouta finement : « Z'est pas la peine de se térancher, z'il n'y a bersonne à foir ! »

Personne à voir! Cet Alsacien est inepte, décidément. Tu ne comprends donc pas, ô tonneau de choucroute, que l'absence de tous nos grands hommes centuple l'intérêt de ces réunions? Si les vrais politiques, les vrais philosophes, les vrais savants, les vrais artistes, les vrai. écrivains ou même les vrais riches (c'est pourtant bien peu de chose) étaient rassemblés sous une coupole, nous n'y serions pas chez nous, mais chez eux. La salle des Hannetons Fantastiques ne serait plus une bonbonnière, mais une académie, un prytanée, un panthéon, un olympe! De quel front te dirigerais-tu vers ton fauteuil d'orchestre, si tu risquais d écraser en passant le chapeau de M. Viennet ou les augustes cors de M. Cousin? Oserais-tu pouffer de rire aux *cascades* de M. Léopold, si tu sentais à ta droite l'illustre coude d'un Pereire, et à ta gauche le genou intéressant d'un Rothschild? Tu te ferais tout petit et tu te replierais en toi-même, de peur de froisser des hommes dont la personne vaut un louis d'or le brin, comme les plumes du chapeau de Mascarille.

» Madame, répondis-je à Marguerite, le petit monde qui s'intitule en français *Tout Paris* et en argot le *Paris des premières* est quelque chose de léger, de pétillant, de fumeux et d'insaisissable comme la mousse qui couronne un verre de vin de Champagne. Nos chimistes les plus illustres, depuis Lavoisier jusqu'à Berthelot, ont vu de loin ce composé bizarre, personne encore ne l'a soumis à l'analyse. C'est une association de quatre ou cinq mille personnes, ramassées par le hasard, réunies par un coup de vent, mais plus difficiles à disperser, plus solides au poste que les 40,000 hommes de la garde impériale.

» La Société possède en commun quelques immeubles célèbres : le bitume du boulevard des Italiens, l'allée qui contourne les lacs du bois de Boulogne, la bande de gazon où se rangent les voitures, autour de tous les champs de courses; un trottoir des Champs-Elysées; le perron de la Conversation à Bade. Ses revenus sont mal définis : on parle d'un passif considérable chez les carrossiers, les couturières et les tailleurs; cependant l'or sonne dans toutes les poches, et, partout où l'on va, les pourboires tombent drus comme grêle. Les avants-scènes, occupées par ce public spécial, coûtent toujours dix louis ou zéro centimes : pas de milieu. Mais que la loge soit donnée ou vendue, on loue toujours un petit banc le double de ce qu'il a coûté dans son neuf.

» Cette foule se compose d'éléments très-divers, mais on peut, à vue de pays, la diviser en quatre catégories : les aspirants, les déclassés, les viveurs et les observateurs.

» Les aspirants sont ceux qui voudraient bien être célèbres, ou millionnaires, ou simplement préfets de première classe, sans qu'il leur en coûtât aucun travail. Les uns espèrent ramasser une idée dans la foule comme on ramasse une épingle dans le vestiaire d'un grand bal. Le fait est que les Parisiens, gent prodigue et distraite, sèment plus d'idées dans les couloirs pendant un seul entr'acte qu'il n'en faudrait pour remplir cinq actes et demi. L'aspirant dramaturge se promène autour de la salle comme un glaneur de poudre d'or autour d'une mine en exploitation. Il se flatte qu'après une récolte heureuse un hasard obligeant lui fournira l'occasion *d'emmancher une affaire* avec M. Grangé ou M. d'Ennery.

Dans cette généreuse pensée, il souhaite mal de mort à la pièce qui se joue : « place aux jeunes, morbleu ! » Il sifflerait de bien bon cœur, mais il se borne à murmurer en haussant les épaules, car l'auteur qui le connaît sans savoir d'où, lui a donné un billet sans savoir pourquoi.

» Son voisin, autre aspirant, vise plus directement au solide. C'est un jeune homme propre à tout, comme tous les batteurs de boulevard. Donnez-lui un emploi de secrétaire général dans les charbons, les chiffons ou les fritures; nommez-le directeur d'un théâtre subventionné, ou préfet dans la banlieue, ou receveur général sur une grande ligne de chemin de fer, il est prêt à tout et même propre à tout. C'est la peur d'entamer son aptitude universelle qui l'écarte du travail et de la spécialité. S'il était particulièrement capable de quelque chose on croirait qu'il n'est bon qu'à cela et le champ ouvert à son ambition ne serait plus illimité.

» Mais quelles occasions espère-t-il rencontrer au théâtre des *Hannetons fantastiques ?* Toutes ! ou du moins cent fois plus qu'il n'en pourrait trouver dans les salons ou dans les antichambres. Aborder un financier ou un homme d'État dans son cabinet, c'est prendre le taureau par les cornes. Il est sur la défensive, armé de pied en cap contre les gentillesses du solliciteur. L'attaquer dans le monde, au milieu d'un grand bal ou d'une réception officielle ! C'est cent fois pis. Allez donc amadouer un homme qui bâille intérieurement loin de sa maîtresse, auprès de sa femme, au milieu d'un océan sirupeux de compliments, de banalités et de sottises !

Dans ces occasions, le riche financier ou le grand homme d'État ne montre pas les cornes : il est trop bien élevé ! Mais dès le premier mot qui sent la pétition, il se hérisse de petites pointes imperceptibles, et qui s'y frotte s'y pique. Mieux vaut donc mettre à profit le décret de la Providence qui a permis que tous ces gros messieurs fussent doublés d'autant de jolies filles : on les a par leurs amies, qui font l'ornement de *Tout Paris.*

» Or, tandis que les jolis aspirants débitent des fadeurs et des marrons glacés, dans les loges semi-officielles, un nombre égal de jolies aspirantes, assises au balcon et à la galerie couvent cinq ou six têtes de l'orchestre, aussi chauves que des œufs d'autruche. Ces enfants ont encore leurs dents et leurs cheveux; mais la voiture à huit ressorts et les diamants ne leur sont pas encore venus. Chacune d'elles met sa candeur en étalage et sourit innocemment à l'avenir, mais si l'on pouvait appliquer l'oreille à la porte de ces jeunes cœurs, on entendrait une grosse voix qui crie : « Où est-il le sénateur, le vice-amiral, l'agent de change qui me changera de chrysalide en papillon? Est-ce que je ne vaux pas ce vieux pastel de X..., ou cette grosse poissarde de Z..., ou la fameuse Y..., qui a complété depuis plus de vingt ans sa troisième dentition ? A l'injustice ! On n'arrive que par rang d'ancienneté, dans cette bicoque de Paris!... »

» Mon ami Cob, le gros sportman, compare ce coin du monde à une enceinte de pesage, où l'on rencontre pêle-mêle les jockeys en casaque fraîche sur des poulains ardents et pressés de courir, et les coureurs crottés, démontés, fourbus, rompus. Les déclassés jeunes ou vieux (il y en a de trente ans) sont pour un bon quart dans la foule. Les dramaturges qui ont eu la vogue, les journalistes qui ont eu de l'esprit, les financiers qui ont eu du crédit, les femmes qui ont été à la mode, les artistes qui ont eu du succès, les directeurs qui ont eu un théâtre, les gentlemen-riders qui ont eu des chevaux, en un mot tous ceux que la roue de la fortune a déposés à terre après les avoir élevés, finissent rarement leurs jours dans la rivière. Ils aiment mieux se replonger dans ce tourbillon joyeux et bienveillant qu'on appelle *Tout Paris.* Ils y trouvent un regain de distractions gratuites, de poignées de main machinales, de bonnes fortunes modestes, mais tolérables; ils y découvrent même de temps en temps quelques louis à emprunter. On dirait que cette cohue, qui se sent vivre au jour le jour, aime à se rattacher au passé par quelques liens fragiles. Les hommes ont une certaine considération et les femmes un certain bon vouloir pour ceux qui ont été quelque chose. On leur livre l'amour et l'amitié à des prix de faveur, comme à d'anciens clients avec qui l'on ne veut pas rompre; car enfin, ils ont contribué peu ou prou à la prospérité de la maison. Cette faveur est si manifeste que plus d'un malin l'a exploitée à son profit : on a vu de faux déclassés, qui n'avaient jamais appartenu à aucune classe, et qui se recommandaient (fort utilement, ma foi !) de disgrâces imaginaires. « Ce scélérat de V. m'a volée indignement, disait Mlle S. S. Il s'est fait présenter chez

moi comme sous-préfet destitué, et il n'a jamais été que clerc de notaire en province ! »

» Autant ce monde est envieux, impitoyable, atroce avec les gens qui le dominent de trop haut et ne prêtent rien à mordre, autant il est tolérant et bon pour ceux qui lui ont laissé prise par quelque endroit. La naissance, la beauté, la fortune, le talent même, ce crime irrémissible que la mort seule fait excuser, on vous pardonnera tout, dès qu'on a le droit de vous plaindre ou de vous mépriser légèrement. Rachetez votre supériorité par quelque honte ou quelque misère; tout Paris vous acquittera. Il n'est pas exigeant, il ne demande pas l'impossible ; il ne veut que le droit de dire en parlant de vous : ce pauvre un tel ! Soyez trompé par votre femme, ou passez vos nuits à jouer, ou buvez assez d'eau-de-vie pour avoir le nez rouge, ou perdez l'habitude de vous laver les mains, ou simplement volez un billet de cent francs de façon que personne n'en ignore : à ce prix, l'indulgence de Paris vous est acquise; vous avez fait la part du feu. Personne ne contestera plus votre mérite, personne ne se fera prier pour vous mettre au Panthéon tout vivant, parce que chacun saura précisément quel avantage il a sur vous.

» C'est par là que je m'explique la faveur spéciale dont jouissent les déclassés. Tout le monde leur veut du bien, car ils ne portent plus ombrage à personne. On vante leur esprit, on cite tous leurs mots, car le déclassé parisien paye son écot dans les théâtres en faisant des mots contre l'auteur. On les applaudit au foyer, on les entoure, on leur fait des offres de service; c'est à qui leur tendra la main pour les relever, car on est à peu près sûr qu'ils ne se relèveront jamais.

» Quelquefois cependant un de ces déclassés remonte sur sa bête et prend le galop, au grand étonnement de la galerie. Il retrouve une place ou refait une fortune à la barbe de tout Paris. Dans ces occasions, qui d'ailleurs sont assez rares, tout le monde applaudit, personne n'est jaloux. On se console de voir passer un homme en voiture, lorsqu'on peut dire aux voisins : « Je l'ai connu sans souliers. »

» La troisième série est composée des gens qui s'amusent. Quelques gentilshommes de grande maison, dont l'un, garçon de beaucoup d'esprit et de courage, s'est rendu presque aussi populaire que le duc de Beaufort. Ceux-là ne font guère que traverser le *Paris des premières*. Vers l'âge de trente-cinq ans, ils épousent une héritière ou une ambassade et s'esquivent à la française, sans prendre congé de la compagnie. Si par malheur ils manquent le coche, on peut prédire à cour sûr qu'ils se ruineront et qu'ils iront échouer vers soixante ans dans un consulat de deuxième classe. Quelques jeunes officiers de la garde, fort aimés et presque aussi redoutés de ces dames. Ils aiment dans la perfection et jettent l'argent par les fenêtres, mais ils prennent trop au sérieux les bagatelles du sentiment et supportent mal la concurrence. D'ailleurs on les connaît; au premier roulement de tambour, ils se sauveront comme des voleurs en Italie ou en Pologne : aucun fonds à faire sur ces gaillards-là. C'est dommage! Quelques jeunes magistrats deux ou trois tout au plus, à qui l'ambition n'est pas encore venue; quelques vieux conseillers qui n'ont plus d'ambition... mais je crois que nous venons d'enterrer le dernier. Quelques médecins assez riches et assez jeunes pour réclamer leurs honoraires en nature; quelques jeunes avocats spécialistes, effroi du marchand de meubles et terreur du carrossier. Quelques jeunes commerçants qui se lancent, mais prudemment; d'ailleurs on aura soin de les marier jeunes. Beaucoup d'anciens acteurs qui avaient cru se retirer à la campagne, mais que la nostalgie du gaz a ramenés malgré eux. Sept ou huit vieillards au cœur jeune, à l'œil vif, aux favoris trop noirs : les exécuteurs testamentaires de feu M. le baron Hulot. Une légion, une myriade, une poussière de petits messieurs très-laids, très-sots, très-pommadés, très-ridicules : faux amoureux, faux gentleman, faux prodigues : la fausse monnaie du duc de G. C. Un ancien bonnetier très-spirituel, qui s'est retiré du commerce avec 6,000 francs de rente, et qui s'amuse comme pas un, sans écorner son capital. Quelques ménages réassortis sans l'intervention de M. le maire. M. A. et Mme B., M. C. et Mme D., M. E. Mme F. et leurs enfants. Quelques jeunes bas bleus en quête d'un roman à moustaches. Un certain nombre de coiffeurs, le commissaire de service, et M***, prêtre interdit, auteur d'un mauvais roman en trois volumes. Deux cents étrangers, assez généralement riches, mais plus ménagers de leur argent que les deux cents hommes de Bourse qui font partie de tout Paris.

» Quatre-vingts femmes arrivées, ou parvenues, si vous l'aimez mieux, ayant une livrée, des chevaux et quelquefois même de l'esprit. Elles ne sont pas toutes jolies, et plus d'une a soupé sous la Restauration ; mais la plus médiocre a certainement quelque mérite, apparent ou caché. On peut dire en thèse générale qu'une femme ne gagne pas cinq cent mille francs sans valoir au moins le double. Ce Paris si léger en apparence est un faux étourneau qui ne donne rien pour rien, pas même son argent.

» Je ne cite que pour mémoire la quatrième série, composée des vrais journalistes, des vrais dessinateurs, de tous ceux qui se mêlent à Paris pour l'étudier et le peindre. Nous sommes dans l'assemblée sans en faire partie, comme les sténographes au Corps-Législatif.

» Rien n'est plus curieux pour un spectateur désintéressé que l'intérieur d'une salle de théâtre, un jour de première représentation, cinq minutes avant le lever du rideau. Tout le monde se connaît, s'aime, se déteste, se lorgne, se salue. Il y a là telle petite femme de vingt ans qui porte dans son cœur un fier album de photographies ! On y rencontre enfin tel homme de plaisir qui a le droit de tutoyer quatre loges sur cinq et les deux tiers de la galerie. Mais il faut être dans le secret et posséder à fond la chronique parisienne pour s'intéresser au jeu des lorgnettes et des éventails, pour savoir où va le baiser lorsqu'une jolie blonde appuie négligemment le bout du doigt sur ses lèvres. Vous n'y verriez que du feu, Madame, avec tout votre esprit, et vous perdriez le plus beau de la comédie.

» Elle fit une adorable petite moue et répondit : Voilà ma curiosité guérie. Je ne comprends même pas, soit dit entre nous, que des hommes sérieux se fourvoient dans un pareil monde sous prétexte d'étudier ce qu'ils connaissent si bien.

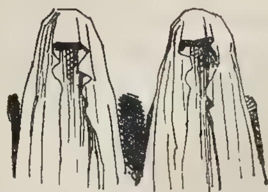
» Feuerstein me bourra un coup de poing dans les côtes en criant: « Vous nous avez escamoté la fin, mon gaillard! Je suis sûr que les observateurs s'amusent comme les autres! »

Cet homme est odieux. Et impuni, malheureusement.

EDMOND ABOUT.



MACBETH A L'ATELIER G. (FOLIE DE CARNAVAL)







Dans la rue, pas d'illuminations, pas de files de voitures, pas de municipaux pour les faire ranger, pas de marchands de contremarques, de programme ni de coco, — On ne soupçonnait rien.

Dans l'escalier, quatre bougies — on commence à pressentir quelque chose.

On entre : au fond, à droite, à gauche, hautes murailles barbouillées de profils grimaçants, de croquis fantastiques capricieusement entremêlés d'inscriptions hyperboliques et de touches colorées émaillant le lambris. — La scène ingénieusement encadrée ed toiles peintes, clouées côte à côte, riche mosaïque offrant la collection la plus complète de modèles connus de sexes variés dans toutes les poses possibles, mais vêtus uniformément. — Tous les spectateurs n'avaient pas trouvés de fauteuils ; aussi les places de poële, de torse antique et de Vénus de Milo étaient disputées et escaladées par le monde le plus élégant. — Au trapèze se balançait une grappe de représentants des journaux les plus sérieux. — Le public, compagnie nombreuse et choisie... partout impatiente, remuante, chantante, trépignante, grouillante, vociférante, chatoyante, composée de femmes les plus distinguées, d'hommes les plus éminents, offrait à l'œil une macédoine appétissante de feutres ronds, feutres pointus, chapeaux vieux, antiques, romantiques, de fez, de berêts, de turbans, de châles, filets, peignes d'écaille, vareuses, habits rouges, verts, bleus, gris, etc., nageant dans une atmosphère épaisse et fortement épicée d'impatience, d'anxiété, d'enthousiasme, de parfums, de miasmes, de gaîté, de quolibets, d'imprécations et de fumée de tabac.

Au foyer des artistes la fraternité la plus complète est à l'ordre du jour ; elle rappellerait l'âge d'or (à ceux qui l'ont connu bien entendu) si l'extrême variété des costumes des habitants du lieu n'indiquait d'innombrables distinctions de caste et de rang. Mais nulle fierté de la part des grands ; le connétable se laisse tapoter l'abdomen par l'assassin des Banco ; le roi daigne accepter le fond d'une bouteille de champagne et boit au goulot ; la reine permet à un infime soldat d'allumer son cigare à la pipe qu'elle culotte, — et tout roi, reine et seigneurs mettront la main à la pâte, lorsqu'il s'agira dans un entr'acte de substituer un désert aride à leur somptueux palais.

Dans un coin l'Amour et Pysché s'exercent au pas mirifique qu'ils doivent danser à l'acte du festin, tandis que le modèle féminin qui remplit les fonctions d'habilleuse, demande grâce pour les corsages trop étroits de ces messieurs.

Pas de pompier au casque resplendissant, à la riche ceinture (épithète homérique), pas de machinistes, pas d'allumeurs, pas de régisseur au sourcil menaçant. — L'orchestre composé d'un piano et d'un



L'Amour et Psyché.



Les trois sorcières.



Lady Macbeth.

cornet à piston se dissimule avec le souffleur derrière le premier pan coupé et attaque une brillante ouverture aussitôt les trois coups frappés.

Il ne nous est pas possible de décrire la pièce à cause des nouveautés par trop... hardies qu'on y avait introduites; nous pouvons au moins donner quelques-uns des couplets charitablement placés à la suite du drame, afin de ramener une douce sérénité dans l'âme du spectateur trop fortement impressionné; nous les accompagnons des portraits des personnages qui les chantaient, tout en déplorant que le crayon soit impuissant à reproduire le vif éclat des tissus brillants et du splendide clinquant dont se composaient leurs costumes.

F. R.



AIR DE ROBERT LE-DIABLE.

LE RÉGISSEUR, seul.

Ombres qui reposez, derrière les coulisses, approchez-vous (*trois fois*).

AIR DU CHŒUR DES DEMONS (Robert).

CHŒUR DES FANTOMES.

Qu'on s'avance
En cadence,
Et d'mandons au public
Indulgence,
Bienveillance,
Pour si nous manquons d'chic.

(Les linceuls tombent et laissent voir Macbeth, Duncan, lady Macbeth, Banco.)

TOUS LES PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

AIR D'ORPHEE AUX ENFERS.

REFRAIN.

A Chaillot, à Chaillot,
P'us que ça de manieres,
As-tu fini, pas tant d'affaires,
A Chaillot, à Chaillot,
Tu vas me l'payer, Aglaé.

Fouille-toi plus tôt.



LENNOX, à Macbeth.

Tu ne devais pas, à ton âge,
Laisser ta femm' te donner l'ton.

MACBETH.

Mais en Écosse il est d'usage,
De n'pas porter le pantalon.

A Chaillot, etc.

MACBETH, montrant Macduff.

Quand ce thane tannant me tanne
La peau, comme un tanneur tannant,
Vrai Dieu! Je ne connais pas thane,
Ni tanneur qui soit plus tannant.

A Chaillot, etc.



UNE SORCIÈRE, à lady Macbeth.

Lady, vous fûtes ambitieuse,
Méchante, ingrate, et c'est fort laid.
Votre conduite fut d'une... danseuse.
On vous donnera du balai.

A Chaillot, etc.

DUNCAN.

Pour un' soupe on m' prit un' couronne,
La tête avec; chez ce highlander,
Bien qu' l'hospitalité se donne,
Avec les faux frais, ça r'vient cher.

A Chaillot, etc.

1er ASSASSIN, montrant Banco.

En venant dans ce bon menage,
Fûtes-vous prudent, ô mon roi?
Entre la poire et le fromage,
Il ne faut pas mettre les doigts.

A Chaillot, etc.

2e ASSASSIN de Banco.

Faut pas que sa plai' vous effraie
(L'Ecosse est le pays des plaids),
Au cou, lui voyant une plaie,
Dites-vous : son cou plai' me plaît.

A Chaillot, etc.

LE MARDI-GRAS A SAINT-CYR

Depuis une huitaine de jours, l'École a pris sous cape une physionomie moins grave. Les deux dimanches qui précèdent, les officiers et adjudants, de service à la rentrée des élèves, ont fermé les yeux, et laissé passer en souriant les paquets qui violaient cette fois l'enceinte sacrée du *Bahut spécial*. Même, il a été permis aux recrues de rapporter quelque chose sous leurs bras; ce quelque chose, ce sont des lanternes vénitiennes, tribut qu'ils sont trop heureux d'offrir pour.... contribuer à l'amusement de *Messieurs les officiers de seconde année* : car, un recrue, se masquer! ah! par exemple! Il a le droit de jouir du coup d'œil du bal, pas en loges encore, et d'apporter sa part à la collecte pour les frais d'installation; voilà tout. L'ancien seul met un faux nez, et prend ses ébats. C'est la règle; et, franchement, c'est bien juste.

Dans la cour Wagram, existe un quinconce, majestueuse réunion d'arbres deux fois centenaires, où Mme de Maintenon vint tant de fois respirer à l'ombre. Aujourd'hui le quinconce est l'apanage des anciens.

L'été, sous son feuillage touffu, couchés sur les bancs ou à terre, ils semblent dire aux recrues brûlés par le soleil, « *Frigus captemus opacum;* et vous, repassez l'an prochain. » Le quinconce, pour les recrues, c'est le supplice de Tantale!

Là est l'arbre de la *Galette*, pauvre épaulette de laine, suspendue pour un an à la plus grosse branche, où elle s'effrange aux injures du temps, jusqu'à ce qu'une nouvelle promotion la fasse remplacer : la *Galette*, l'emblème du Saint-Cyrien! Les anciens chantent autour les chansons du *Bahut;* les recrues la vénèrent... de loin. Pour eux, c'est le gui druidique.

Pour le mardi-gras, le quinconce a pris un air de fête; c'est dans son enceinte sacrée, sous ses branches, hélas! sans feuilles, qu'est établie la salle de bal; des guirlandes de lanternes vénitiennes, de verres de couleur entourent ses quatre faces; à l'intérieur, le long de la grande allée du milieu, c'est une profusion de lanternes, attachées aux branches dans un désordre qui ne manque pas de charmes; l'ordonnateur a fait bon marché de la symétrie; mais l'effet n'en est que meilleur.

Autour du quinconce, sur la façade principale, règne une grille d'acier; les fusils et baïonnettes des élèves en ont fait les frais; quelque temps qu'il fasse, c'est de fondation. Au milieu de cette façade, deux canons, amenés là, du parc de l'École, par les élèves, à grand renfort de bras et de cordes, gardent l'entrée de la grande allée; la grille de fusils devient un hémicycle en cet endroit, qui forme aussi un vestibule plein de lumières; sur les côtés de l'entrée, au milieu des verres de couleurs, resplendissent des soleils de cuivre et d'acier, faits par le tambour-maître avec les *Coupe-Choux*, qui jamais ne se trouvent à plus belle fête; enfin au-dessus, un énorme transparent porte le nom que s'est donné la promotion des anciens.

A l'intérieur, l'arbre de la *Galette*, l'espace voisin qui sert de salle de bal sont illuminés à giorno. L'orchestre (il y en a un, s'il vous plaît), est établi sur des tréteaux, faisant face à la *Galette;* des bougies l'éclairent. La musique de l'École, en grande tenue, se tient là, attentive au signal; plusieurs rangées de bouteilles sont alignées sous les pupitres.

Derrière enfin fument de modestes lampions sur des planches à hauteur d'appui; là, le cantinier de l'École a étalé tous les produits de son industrie : pâtés de gibier, poulardes truffées, vieux vins sans date, champagne qui ne s'émeut pas quand on le débouche, malaga au caramel, qui mériterait un brevet d'invention au cantinier, etc. C'est le buffet avec ses mille tentations, et dans les prix les moins doux; du reste les Saint-Cyriens n'y regardent pas de si près, pourvu qu'ils soupent après le bal, pas tout à fait aussi à l'aise qu'au café Riche; mais qu'importe!

Donc, il y a bal à Saint-Cyr... Et les danseuses? chut! n'anticipons pas; sachons seulement qu'on y a pourvu, sans que les mamans s'en doutent; c'est trop gênant, les mamans

Ores, tout est prêt : à sept heures, les commissaires sont venus donner la dernière main; quand il plaira au maître de la maison, les salons seront ouverts! Le maître de la maison, c'est, pour le quart d'heure, le *Père Système*, le plus ancien élève de l'École; il règne jusqu'à... minuit!

Ce soir-là, l'étude finit plus tôt que de coutume; on prend du bout des doigts le souper habituel, le veau froid et la salade de classique mémoire, auxquels l'administration a joint l'addition des jours de fête, une bouteille de vin bouché, pour quatre élèves.

Puis, on sort prestement du réfectoire; les recrues, qui ne doivent être qu'à l'état de spectateurs, sont d'abord parqués dans la cour d'Austerlitz, où ils attendront que l'accès dans la cour Wagram leur soit permis à eux et au public : car, les portes de l'École sont ouvertes à qui veut entrer ce soir. Les anciens montent au dortoir pour s'habiller, leurs costumes les attendent; ceux qui ne se travestissent pas, servent, au besoin et selon le cas, de valets ou de femmes de chambre, ou vont prosaïquement fumer une pipe.

Enfin, à huit heures la toile se lève; la cour Wagram est ouverte; recrues, cavaliers de remonte, personnel inférieur de l'École, habitants du village de Saint-Cyr, soldats, femmes, paysans, tout entre; mais le quinconce seul reste interdit aux profanes; une forte corde sert de barrière, autour de laquelle veillent en armes, sac au dos, quelques sentinelles, choisies parmi les anciens, les plus rigides observateurs des lois de l'École. Il y a même des personnes venues de Versailles; quelques officiers, anciens élèves de Saint-Cyr, se promènent sous le quinconce; ils en ont le droit, eux. Aux fenêtres du corps de bâtiment qui fait face à la cour, est l'état-major, général en tête, le haut personnel et les dames de ces messieurs.

Les masques descendent au fur et à mesure de leur prestesse à s'habiller, et courent se grouper au fond de la cour, près du manége, au point où est marqué le 240me mètre. Pendant ce temps, les spectateurs de la cour vont se ranger le long des murs pour mieux voir le défilé des masques; la musique s'est aussi dirigée vers le coin obscur, où l'on distingue bientôt des torches qui s'allument, et jettent un éclat fantastique sur la cohue des masques.

Tout d'un coup, le *Père système*, donne le signal; la musique joue une marche de l'École, l'air de la *Galette*, qu'accompagnent à pleins poumons tous les anciens; les recrues s'empressent de faire chorus; puis le cortége se met en marche, musique en tête, à la lueur des torches; et le défilé commence, aux chansons du *Bahut*. Le *Père Système*, ouvre la marche; c'est un vieillard encore vert, sa longue barbe, ses regards formidables qu'il lance sur l'assistance, sa couronne de papier doré, d'où s'échappe une forêt inculte de cheveux blancs, sa figure grimée au carmin et au charbon, sa longue robe noire sur laquelle sont peints en blanc, sur la poitrine, deux balais en croix pour la plus grande terreur des recrues, tout cela lui donne un air de majesté farouche; deux gardes du corps l'escortent; ils ont le casque et la cuirasse en papier couleur d'acier; par contraste, un *inexpressible* collant (c'est un caleçon d'ordonnance) leur serre les jambes, et entre dans leurs grandes bottes ornées de longs éperons; pour arme, ils ont le bouclier de carton, une immense épée de bois, et le balais sur l'épaule; le balais, toujours l'épouvantail du recrue! Enfin, le *Père Système* porte triomphalement au bout d'une perche, la *Galette* vénérée, qu'il a pour un instant détachée de son arme; autour de lu est une garde d'honneur, composée de quatre élèves, en uniforme avec le plumet, et... le fusil (un vrai, cette fois) dans le bras gauche. Ceux-là marchent d'un pas calme, d'un pas de cérémonie.

Après suivent les masques : les uns, c'est le petit nombre, en costumes dignes de l'Opéra : mousquetaires, seigneurs de la cour de Louis XV, incroyables, et des danseuses, dominos noirs et roses, bergères Watteau, grandes dames avec des robes à queue; vous voyez qu'on a bien su en trouver à l'usage de Messieurs les Saint-Cyriens, et qui

font fort bien, ma foi..., sous le loup. Puis, vient le commun des martyrs, titis, débardeurs, arlequins, pierrots enfarinés, diables de toutes couleurs, et des deux sexes. Pour d'autres, un faux nez, et un accoutrement façonné à la dernière étude, et tout est dit. Malheur aux officiers de l'École ou aux adjudants, qui ont su trop bien faire leur service; c'est aujourd'hui, les saturnales de Saint-Cyr; quelque élève a toujours l'idée de se faire son Sosie, et d'en subir les conséquences, à la barbe du véritable.

Quand la tête du cortége passe devant le général et l'état-major, le *Père Système* salue avec majesté, de puissance à puissance, d'égal à égal : le général rend le salut avec la gravité naturelle entre hauts personnages, aux rires des spectateurs.

Voilà le cortége sous le quinconce; il s'arrête sous l'arbre de la *Galette*, où celle-ci est de nouveau suspendue, avec tous les honneurs qui lui sont dus; la musique joue un air de l'Ecole, que tous accompagnent en chœur. Puis, le *Père Système* a la parole; il adresse à ses administrés un *speech* des mieux sentis, où il leur déclare, qu'il est content d'eux, et que pour leur en donner la preuve, il leur accorde une sortie générale, une *sortie Galette* pour le dimanche prochain. Le général qui est descendu avec l'état-major et est entré sous le quinconce, sourit et comprend l'apologue; et les cris de : *Vive le Père Système* remplissent les airs. Les recrues font écho dans l'ombre; car cela les regarde aussi, une *sortie Galette !*

Alors, le bal commence; l'orchestre est à son poste. D'abord ce sont des danses sérieuses, polkas, valses, quadrilles, où même quelques dames d'officiers prennent part en riant... Mais, vite, elles se mettent hors de cause; et la place est libre aux élucubrations de la chorégraphie la plus excentrique et la plus fantaisiste. Comme il n'y a pas de municipal, ni sergent de ville, le *cancan* et autres danses de caractère ont beau jeu.... Par bonheur, les danseuses sont de bonnes personnes, qui ne s'étonnent de rien.

Les spectateurs, recrues, adjudants, étrangers, se pressent, pour le coup d'œil qui en vaut certes la peine, autour du quinconce, où les privilégiés se promènent; ceux-là sont des officiers, ou des *pékins chics* à qui le népotisme a donné le droit de franchir le seuil sacré!

Il y a force intrigues aussi; mais la plupart du temps, les plus intrigués ne sont pas des dames; c'est bien plutôt les officiers ou les adjudants *chiens*, qui reçoivent ce jour-là leur paquet! tout est permis sous le masque!

Le bal dure jusqu'à minuit. Pendant ce temps, le cantinier fais ses frais. De petits groupes de soupeurs s'installent sur les bancs; et... le champagne coule à flots. Quant arrive la fin, bon nombre de bouteilles ont succombé; mais aussi que de dominos sont déjà montés cacher leur défaite dans leurs lits!... Quant aux musiciens, à la troisième contredanse, ils sont gris comme... des tambours; c'est aux frais des élèves.

A minuit, trois coups de baguette se font entendre. Encore cinq minutes, et puis... plus rien. Alors les forces se raniment, celles du moins qui ne sont pas tout à fait hors de service; un dernier effort de jambes, un dernier verre de champagne pour se remettre d'aplomb; c'est le quadrille final. Les musiciens se rattrapent à leurs instruments, et soufflent, et soufflent.... tout ce qui leur passe par la tête; le tambour s'en mêle; les danses ont atteint un degré d'échevelé inénarrable... quand soudain, la trompette du jugement dernier se fait entendre, en sonnant la retraite!

« *Adieu panier ; Vendanges sont faites !* » En voilà pour un an; une dernière promenade aux flambeaux, pour ceux qui en sont capables; et l'on remonte au dortoir en grommelant. Défense aux adjudants de troubler jusqu'au lendemain les joies et les douleurs de la soirée; mais demain, gare au réveil; c'est leur revanche.

Les lanternes sont tombées une à une; les étrangers sont partis; les quelques élèves qui avaient profité de la porte ouverte et du paletot d'un ami du dehors, sont revenus aussi subrepticement qu'ils étaient sortis!... Et tout, dans Saint-Cyr, est rentré dans l'ombre et le silence!

F. D'A...

LA VENTE D'EUGÈNE DELACROIX

Non omnis moriar, écrivait Horace à son éditeur en lui envoyant le bon à tirer de ses Odes. « Je ne veux pas mourir tout entier, » murmurait aussi Eugène Delacroix à son lit de mort, en confiant à ses amis le soin de classer ses tableaux et ses dessins et d'en surveiller la vente.

C'est qu'aucun maître n'a jeté avec autant de profusion qu'Eugène Delacroix dans son œuvre, ses souvenirs et ses rêves, ses lectures et sa passion, ses veilles et ses nerfs. C'est autant un œuvre de poëte qu'un œuvre de peintre. Il n'est pas seulement pour les yeux un éblouissement de couleur et de lumière, il a cet arôme capiteux et fier des plantes exotiques, et comme elles il jette l'âme dans d'indescriptibles rêveries.

Je ne prétends point, qu'Eugène Delacroix ne heurte les esprits timorés et les tempéraments indécis, j'admets que l'on ait été plus d'une fois effrayé par l'ardeur de son geste, la fièvre de son regard et sa chaleur à exprimer ces secrets mouvements plus fugitifs que l'éclair d'une larme ou la trace d'un baiser... Delacroix n'a été un artiste tout à fait complet, que dans les grands travaux décoratifs, et dans cinquante à peine de ses tableaux de chevalet. Dans le reste, il a presque toujours trop compté sur la bienveillance ou la supériorité du spectateur, pour compléter une improvisation qui n'indiquait de la scène ou des individus, que leurs traits principaux. Mais je ne puis me détacher de ce maître qui n'a jamais subi une inspiration de commande, qui n'a jamais exprimé un sentiment vulgaire, qui a toujours attendu avec une fière indépendance que l'on vînt à lui.

Sa vie n'a été qu'un long combat. Une coterie implacable s'attacha sans relâche à ses défauts, et les releva avec tant d'amertume et d'insistance, que le gros du public devint son ennemi personnel. Parce qu'il ne cherchait point la pureté du contour, on affecta de méconnaître que la science du dessinateur se révèle bien moins dans la silhouette d'une figure que dans son attitude, bien plus dans l'intention d'un mouvement, que dans la correction d'un détail. Par cette raison qu'il avait lu Shakespeare et Goethe et qu'il avait plus volontiers traduit la pâleur d'Hamlet ou le ricanement de Mephisto, que les casques en carton argenté et les rotules de Romulus on l'appela, comme jadis Voltaire l'avait fait de Shakespeare « un sauvage ivre » et l'on sacra « apôtre de la laideur » le peintre du *Massacre de Scio* et de la *Barque de Don Juan*.

Cette vente posthume modifiera-t-elle les impressions de la foule? Pour moi qui vient de voir les admirables esquisses du *plafond d'Apollon* et de tous ses travaux décoratifs, les innombrables scènes de l'Orient et les six mille dessins et études que contiennent ses cartons, j'ose répondre affirmativement.

On y verra un Delacroix préoccupé sans cesse de la recherche de la grâce et de la beauté sereine, lisant les poëtes et les philosophes antiques, le crayon à la main et puisant sans relâche aux sources les plus pures. On aura enfin le secret de son inépuisable fécondité et de son habileté de main incomparable.

Un catalogue de cette vente a été rédigé par un de ses légataires, M. Philippe Burty, avec le soin le plus scrupuleux.

On y peut suivre l'histoire même des différentes phases de la vie de l'artiste, de ses tableaux et de ses études, de ses voyages au Maroc, en Angleterre, de ses stations devant les chefs-d'œuvre du Louvre, etc.

Cette vente sera un événement dont la *Vie parisienne* rendra un compte détaillé. Avant qu'elle se fît nous avons voulu la signaler, car l'art tend de plus en plus à entrer dans les préoccupations de la vie moderne, et il n'est point d'ami si fidèle, si consolant et si bon conseiller qu'un beau tableau et un bon dessin.

JEAN PIERRE.

LA SEMAINE

Les théâtres dorment ou vivent de leurs succès ! rien de nouveau donc si ce n'est :

— Que « Mireille a failli nous être enlevée au Lyrique.

Mais enfin M. Carvalho s'est décidé à rendre à l'auteur M. Michel Carré la scène qu'il avait retranchée du livret, ce qui nous permettra, dit-on, d'entendre cet opéra dans quinze jours. »

— Que « les *Diables noirs* ont eu assez d'exorcismes et ont fui le vaudeville pour laisser apparaître l'heureux couple *M. et Mme Fernel* de MM. Louis Ulbach et Crisafulli. — Encore un roman mis en pièces ! »

— Que « la bonne nouvelle de la *Faustine* de Bouilhet rendue par la censure à la Porte Saint-Martin, ce qui permettra d'applaudir, de ce côté de la Seine, Mlle Dugueret si fort aimée sur l'autre rive, dans les déserts de l'Odéon »

— Que « le succès aux Bouffes de la reprise des *Bavards* et surtout pour Mme Ugalde qui a retrouvé son ancien rôle de Roland et son fameux *Brindisi*. Il est vrai qu'elle est bien secondée par Pradeau et Désiré, et que les couplets des *créanciers* ont rattrapé leur ancienne vogue.

— Que « on constate également un succès aux Folies-Dramatiques avec *le Carnaval des* canotiers. »

— Qu'ajouterai-je pour terminer cette partie réservée au théâtre !.. C'est que « nous sommes en plein temps de concerts, ce qui nous annonce la prochaine apparition de violettes. »

— L'Empereur et l'Impératrice assistaient dimanche aux Italiens à la représentation d'*Il Barbiere*. De longtemps cette pièce n'avait été si bien montée avec une amoureuse comme la Patti, un Almaviva (Mario) dont la rentrée vingtenaire était surtout soutenue par la partie féminine de la salle, un Basile comme Antonnucci et aussi un Bartholo représenté par le bouffon Scalèse que l'on signale comme un descendant *authentique* des Mezzetin et des Pascatiel de l'ancienne école italienne.

— Les chasses seront bientôt fermées : aussi chacun s'empresse de profiter des derniers jours. Dernièrement l'Impératrice chassait dans la forêt de Rambouillet avec MMmes de Metternich, de Gallifet, de Pourtalès et de Lourmel Les invitations adressées aux hommes annonçaient une chasse pour dames.

Tout récemment l'Empereur et le Prince Napoléon ont battu en chasse une partie de la forêt de Fontainebleau.

— Le bal du Sénat de dimanche était resplendissant de lumières, de diamants, de fleurs et de beautés. On y reconnaissait le haut goût de Mme la présidente Troplong.

— On annonce pour le jeudi de la mi-carême, un bal costumé et surtout magnifique qui sera donné chez la princesse Clotilde.

— Aujourd'hui samedi, 6 février, un bal splendide est donné dans les salons du ministère d'État.

— Ne pleurez plus, habitués de Mabille. Ce bal ne sera pas démoli. Nouveau phénix, il va renaître de ses cendres, — grâce au bon vouloir du propriétaire qui a consenti à une prolongation de bail.

— La Compagnie *nantaise* accapare les théâtres et les artistes et détruit rapidement les heureux effets que l'on attend de la liberté des théâtres ! Mais cela ne suffisait pas, hélas ! Voilà qu'il se monte une *halle à l'esprit*, — sorte de débouché offert par la commandite aux produits littéraires. Ce sera vraiment là l'abatoir de l'esprit. Chaque auteur sera tenu (s'il traite sur ce marché) à abandonner son œuvre et les droits qu'il y aura pour une somme de.. qui sera d'autant plus faible que ce nouveau monopole sera plus fort.

Est-ce que la Société des gens de lettres se montrera aussi faible que la Société des auteurs dramatiques?



Est-ce que, — au moment où la liberté est acclamée partout, on laissera ainsi se constituer de nouveaux monopoles ?

Qu'on nous rende donc alors la tyrannie (qui sera tant regrettée plus tard) de nos éditeurs actuels.

— Extrait du *Nain jaune* à la page des annonces :

— « MARIAGE. — Un jeune homme, « dans une belle position, désire « épouser une demoiselle d'une grande « beauté. L'absence de fortune ne sera « point un obstacle, mais il est indis- « pensable que la jeune fille soit « *idéale*.—Ecrire, jusqu'au 15 février, « poste restante, aux initiales D. X. « 209. — Désigner l'endroit où on « pourra voir, en passant : jardin des « Tuileries, un théâtre ou un maga- « sin de confiseur, avec indications « précises. »

Que signifie ce confiseur ?

— Dans un autre journal on lit :

UNE JOURNÉE DE PLAISIR.

« Une jeune dame, de la plus haute honorabilité » (où en sont les preuves ?) « et ayant reçu une excellente éducation » (ce que démontre clairement l'annonce), « désire voyager avec un gentlemen, — à frais communs. » (Je ne l'aurais pas cru... offrir de partager les frais !)

« S'adresser à Mme de K.... n° — rue Bonaparte. »

« Visible de 1 h. à 4. »

Terminons par cette juste réclamation.

Monsieur,

A l'instant on me présente votre très-spirituel article du 23 janvier dernier, et j'y vois avec grand plaisir que vous avez la bonté de vous occuper des huissiers du Corps-Législatif.

Je n'ai qu'un regret, Monsieur, c'est que vous ne soyez pas une jolie femme, mais hélas !...

Et cependant, Monsieur, permettez-moi de vous faire remarquer sans vanité qu'aucun de nous, pas même notre chef, ne porte perruque, comme vous le dites par erreur. Autre erreur pour nos chaînettes, elles ne sont pas en argent, fi donc! vil métal! Elles sont fièrement en pur acier comme nos innocentes épées.

Quoi qu'il en soit, Monsieur, pour mes collègues et pour moi, je vous remercie de votre aimable critique, et j'ose espérer voir dans votre prochain numéro, la preuve que vous avez bien voulu tenir compte de mon humble réclamation, au moins à l'endroit de *nos cheveux*.

Veuillez, Monsieur, agréer mes civilités empressées. P.....

Huissier au Corps-Législatif.

PASCAL D...

Propriétaire-gérant, MARCELIN

Paris. — Imp. VALLÉE, 15, rue Breda.



NOTES D'UN VOLONTAIRE

SUR LA GUERRE D'AMÉRIQUE [1]

Un ami nous adresse, sur la guerre d'Amérique, une curieuse collection de notes prises par lui pendant la dernière campagne. En voici un premier extrait. Bien que les faits racontés ici aient eu lieu il y a déjà près d'un an, ce récit n'en reste pas moins poignant et typique. Voila vraiment la guerre. Il y a loin de ces notes brutales aux pimpants états-majors que nos peintres font caracoler dans les tableaux officiels du Musée de Versailles.

M.

QUARTIER-GÉNÉRAL DE L'ARMÉE DU POTOMAC. — Chancellorville (Virginie), 1er mai 1863. — Midi.

... Imaginez-vous une grande salle au rez-de-chaussée, longue de six mètres a peu près, sur autant de large, éclairée par deux fenêtres donnant sur la grande route; c'est là que nous sommes installés aujourd'hui 1er mai 1863, dans la maison de M. Chancellor.

Une sorte d'antichambre, encombrée d'officiers d'ordonnance, nous sépare du salon occupé par le général Hoocker et son état-major. Au bout de la grande table où nous mettons au net nos plans pour le général, et où je rédige ces notes, des chirurgiens ont établi leur abattoir. En ce moment même un pauvre diable, se tord, hurle, sous les dents grinçantes de la scie; un deuxième patient vient de pousser son dernier râle à quatre pas de moi sur le parquet.

—A un autre, crie l'exécuteur, et le mort est, sans cérémonie, jeté par la fenêtre par deux aides, déjà rouges des pieds à la tête; le corps, en tombant, rend un son mat.

Nous sommes arrivés ici ce matin, après avoir franchi hier le Rapdahanonck et le Rapidan, sans presque coup férir. Aussitôt Hoocker a lancé sur la route à gauche qui mène à Frédéricksburg une forte reconnaissance que l'ennemi a repoussée avec énergie; c'est ce qui nous vaut cette invasion de blessés.

La colonne d'attaque repasse sous nos fenêtres, les caissons sonnent sur les cailloux de la route; le bruit du canon se rapproche sensiblement ainsi que celui de la mousqueterie.

1 heure.

Les batteries se construisent à la hâte à gauche de la maison; les canonniers préparent leurs pièces, devant lesquelles une division se couche à plat ventre.

Les troupes qui formaient l'arrière-garde de la reconnaissance sont à peine rentrées, que les bois retentissent de cris sauvages; ce sont les Seceshz qui s'approchent; la ligne entière de nos canons fait feu; mais l'ennemi continue d'avancer, et sort avec impétuosité. La mitraille le repousse trois fois, trois fois il revient à la charge; enfin donnant un élan suprême, sous le fer et le feu qui dévorent ses rangs, il rampe, il grimpe, il va déborder... Nos canons se taisent tout à coup et une clameur immense retentit; ce sont nos hommes couchés à terre, qui se dressant subitement, comme une avalanche, se précipitent sur les assaillants surpris, qui plient, s'enfuient en désordre, et disparaissent dans les bois au milieu de nuages de fumée.

3 heures.

Notre chambre est devenue impossible, car de tous côtés arrivent de nouveaux blessés, sanglants, hérissés, les yeux hagards; nous émigrons avec nos cartes sur la terrasse de la maison Chancellor que l'ennemi commence à bombarder et à trouer d'une façon désagréable.

Dans l'escalier, des femmes et des enfants se lamentent et se désespèrent; ce sont les propriétaires de la maison que nous occupons. Ces malheurenx habitaient Fredericksburg, mais croyant que nous allions attaquer de ce côté, ils se sont enfuis pour éviter la bataille et se sont réfugiés juste là où elle fait rage. On cherche à les rassurer, mais moi, je leur donne le sage conseil de s'en aller au plus vite.

On creuse, on fait des retranchements, on n'entend plus que quelques coups de feu insignifiants et la nuit se passe assez tranquillement.

2 mai.

Au point du jour, les troupes sont sur pied, les unes en ordre de bataille, tandis que les autres vont prendre position. Hoocker avec tout son état-major, passe sur le front de l'armée. Vivats, acclamations, on attend l'ennemi, le champ de bataille est complétement hérissé de redoutes, de batteries et de retranchements; on n'a certes pas été paresseux pendant la nuit.

3 heures.

On lance une colonne d'attaque comme la veille, sur la route de Fredericksburg, mais depuis hier l'ennemi s'est rapproché de nous et s'est aussi retranché; les bois dérobent la vue du combat; on entend seulement les cris forcenés des combattants, et l'on voit arriver aussi le long cortége des blessés; nos hommes sont ramenés à la lisière du bois.

Les boulets et les balles commencent à éclaircir les rangs des amateurs de la terrasse, les arbres tombent fauchés par la mitraille; la maison reçoit bon nombre de nouvelles brèches, la place devient peu amusante.

5 heures et demie.

Une violente fusillade s'engage brusquement à notre extrême droite, et le canon ne tarde pas à se mêler au concert; le bruit de la bataille se rapproche avec une effrayante rapidité; une foule de fuyards se précipite de notre côté, la route s'encombre de voitures, de caissons, de canons, de bœufs, de mulets, de chevaux; les signaux s'agitent en détresse; le desordre augmente à chaque instant; la plaine présente la véritable image du chaos.

Cette catastrophe s'explique enfin; c'est le onzième corps qui, attaqué à l'improviste, donne passage à l'ennemi, dont les masses serrées se ruent comme des légions de damnés sur les nôtres. Brandissant leurs armes avec frénésie, et faisant retentir les airs de vociférations discordantes, les Seceshz sont épouvantables à voir. Les uns, pieds nus, recouverts de sordides guenilles rousses, sont coiffés de mauvais feutres troués, déchiquetés; d'autres, sont affublés de couvertures grises en loques et ont les cheveux épars; la plupart, blêmes, l'écume aux lèvres jettent leurs fusils et se précipitent en avant la bayonnette à la main; tous rugissent comme des bêtes fauves.

Cet océan de furieux monte, monte, inondant, broyant tout devant lui; nous frissonnons dans la moëlle de nos os, devant l'imminence du danger.

Hoocker saute à cheval, se fraye passage à travers les fuyards à coups de plats de sabre, et arrive devant le flot ennemi qui se rapproche avec une rapidité terrible. Alors contemplant son aile droite écrasée, fuyant dans les bois, éperdue, pendant que son cheval se cabre sous les cailloux que font sauter les éclats de mitraille, le général en chef, mâche mélancoliquement une pincée de tabac et prend une goutte de weskey.

En ce moment, le deuxième corps s'élance au pas de course du côté du désastre. Nos hommes poussant des hourras formidables qui couvrent les hurlements de l'ennemi, se portent au-devant des vainqueurs, et les chargent avec impétuosité. Une fusillade épouvantable éclate; l'ennemi tient bon, mais ne gagnant plus un pouce de terrain il se venge avec son artillerie qui fait d'affreux ravages dans nos rangs.

9 heures.

Le onzième corps essaye de se reformer, mais la majeure partie de ses troupes est dispersée dans les bois.

11 heures.

Je remonte sur la terrasse du quartier général, c'est encore la seule place possible; toutes les chambres sont encombrées de morts et de mourants, toute la maison retentit de cris de douleur. Nos troupes se forment dans la plaine à droite.

Minuit.

Cette colonne, que l'on voit comme une tache sombre sur la terre éclairée par la lune, se met en mouvement. L'ennemi s'est disposé de la même manière, et les deux masses humaines s'avancent l'une contre l'autre.

De droite et de gauche, des bois et du haut des collines, des éclairs sortent rapides, éblouissants; les boulets sifflent, les obus éclatent; on sent que le fer fouille les rangs épais de part et d'autre avec un égal acharnement, on dirait deux tempêtes qui s'entre-choquent.

C'est une chose horrible que cette lutte dans l'ombre, qui dure près d'une heure avec une fureur indescriptible. Enfin nos troupes se replient lentement. l'ennemi en fait autant, la canonnade s'assoupit, la fusillade se tait, la nuit redevient affreusement silencieuse.

Des incendies s'allument dans les bois où l'on s'est battu; ce sont des obus qui ont mis le feu aux branches sèches. Les flammes, avivées par un vent violent, dévorent des forêts entières, et avec elles une foule de pauvres blessés des deux partis, sans que personne puisse leur porter secours; leurs cris déchirants troublent seuls le calme de la nuit.

3 mai, 4 heures du matin.

Hoocker se promène devant le quartier général; il est plus animé que de coutume; il redresse sa haute taille, fourre dans sa bouche une nouvelle chique, avale encore un verre de weskey et monte à cheval. L'ennemi s'avance toujours sur notre droite, qu'il cherche à tourner. Nos troupes défilent en colonnes derrière une rangée de canons, qui balaye la plaine dans toute sa longueur; les boulets et les obus font aussi leur ouvrage parmi nous; le quartier général est en feu.

Hors de la maison les cadavres se comptent par centaines; on y voit des monceaux d'hommes mutilés, boueux, sanglants, hideux; des chevaux, la panse crevée, qui nagent dans leurs entrailles, et menacent le ciel de leurs pattes roidies. Partout gisent des débris, des loques sanglantes; dans tous les coins, c'est un pêle-mêle de fusils tordus, brisés; de détritus de gamelles, de bidons, de sacs, au milieu duquel des agonisants hurlent, se traînent, se tordent.

Des gens hâves, déguenillés, affreux, demi-nus, se pressent autour d'un puits, où chacun de ces malheureux lave ses blessures; on piétine là dans une mare rouge.

Dévoré de soif, et dégoûté de cette scène, je m'approche d'un tonneau situé près de la maison et destiné à recevoir des gouttières les eaux de pluies; espérant y trouver une goutte d'eau non souillée, mais je recule d'horreur, car il est rempli de membres coupés : c'est le charnier des chirurgiens.

En ce moment, une partie de la maison Chancellor s'écroule, des cris de désespoir en sortent; ce sont ceux des propriétaires, réfugiés dans la cave. On s'empresse de tirer des décombres fumants ces femmes folles de terreur. Une d'elles, grande, brune et belle, a l'œil fixe et immobile; elle est pétrifiée d'horreur; on lui donne la main pour enjamber des cadavres.

Nous sommes en pleine retraite, l'ennemi s'avance rapidement; nous nous replions sur une nouvelle position, un demi-mille en arrière.

4 heures.

L'ennemi attaque, mais mollement cette fois, aussi est-il facilement repoussé. Nos hommes travaillent sans relâche aux redoutes.

4 mai, 3 heures du soir.

La journée a été assez calme, Hoocker lance nos troupes pour reprendre la position Chancellor; mais l'ennemi, qui s'est fortifié, nous repousse après un combat assez vif.

7 heures.

Nous entendons une assez forte canonnade du côté de Fredericksburg, mais malgré quelques attaques à droite et à gauche, la nuit est presque paisible.

5 mai.

A dix heures, attaque assez sanglante sur notre gauche, l'ennemi est encore maintenu. Nos voitures se dirigent vers Rappahanock; un long cortége de blessés et de civières se traîne de ce côté, car nous recevons l'ordre de repasser le Rappahannock. La retraite s'effectue pendant la nuit avec le plus grand ordre au milieu d'un orage épouvantable, par une pluie torrentielle, sans que l'ennemi inquiète cette opération, complétement terminée à la pointe du jour.

UN VOLONTAIRE.

UNE CLASSE D'ORTHOGRAPHE

Depuis dix minutes l'heure est sonnée. Les élèves causent, s'agitent, changent de place. — Le professeur assis dans sa chaire frappe de sa règle sur le bureau et manifeste la plus vive impatience.

LE PROFESSEUR. — Sac à papier, mes enfants, un peu de silence; à vos places, à vos places! Encore le banc de gauche! (Levant les yeux vers le ciel) Quel banc! (Rumeur sur le banc de gauche) J'ai dit: quel banc! je le maintiens, un banc de tapageurs, d'indisciplinés, de turbulents. Encore un coup, du silence ou je sors de mes habitudes. (L'élève Bêtisoin lève la main) Allons, voilà Bêtisoin qui a encore besoin de sortir. Ça sera donc toujours la même chose! mais sortez donc une bonne fois et ne revenez plus (on rit). Vous, l'Ébourriffé, vous êtes un gros garçon réjoui que j'aime beaucoup, mais vous êtes tapageur et vous vous étalez sur votre pupitre d'une façon inconvenante. Si vos parents vous voyaient! Bêtisoin, quand je vous dis d'ôter le verre que vous avez devant l'œil, c'est déplacé!

BÊTISOIN. — Monsieur, j'ai froid à l'œil, ça n'est pas déplacé d'avoir froid à l'œil.

LE PROFESSEUR. — Je vous dis que ça l'est, et je vous somme de vous taire.

L'ÉBOURRIFFÉ. — Si on ne peut plus se protéger le regard, c'est un peu fort. — C'est tout bonnement de l'in.. qui... si... tion.

L'ÉLÈVE JULES. — On méconnaît les devoirs les plus sacrés de l'humanité.

LE PROFESSEUR. — Où avez-vous appris cette phrase-là?

L'ÉLÈVE JULES — Dans mon cœur.

PLUSIEURS DU BANC D'EN HAUT. — Oui, on méconnaît les devoirs les plus sacrés, ça ne souffre pas l'ombre d'un pli, on les méconnaît.

UNE VOIX. — On fait plus on marche dessus.

UN TAPAGEUR, en train de lire un roman de Paul de Kock. — A son voisin. — Sur quoi est-ce qu'on marche?

LE VOISIN. — Sur des devoirs les plus sacrés.

LE TAPAGEUR. — De qui.

LE VOISIN, — Je ne sais pas.

LE TAPAGEUR. — Ah on marche dessus! c'est une infamie! des lampions, des lampions. — Si on marche encore dessus, j'écris à ma famille et je lui écris avec mon sang (à son voisin); moi je saigne du nez comme je veux, j'ai la ficelle.

LE PROFESSEUR.— Qu'est-ce que vous dites?

LE TAPAGEUR. — Je dis que c'est une injustice.

LE PROFESSEUR. — Quoi?

LE TAPAGEUR. — Est ce que je sais, moi! J'étais en train de lire on me dérange et vous voulez que je vous donne des explications (désapprobation générale).

LE PROFESSEUR. — Vos condisciples font justice de vos inqualifiables paroles. — N'est-ce pas, messieurs, que vous en faites justice?

LES CONDISCIPLES, moins le banc. — Nous en faisons justice?

L'ÉLÈVE BÊTISOIN, levant la main. — M. je demande à protester.

LE PROFESSEUR, à part. — Ça n'est pas celui-là qui serait malade pendant seulement trois ou quatre mois! (Haut) Vous voulez protester? He bien? vous me copierez 300 fois le verbe je proteste, et vous y ajouterez l'adverbe obstinément. (Marques générales d'approbation, rumeur sur le banc de gauche).

LE PROFESSEUR, après un instant. — Maintenant, messieurs, nous allons nous occuper de la dictée d'hier.

LA CLASSE (moins le banc). Avec plaisir, Monsieur (rumeurs sur le banc de gauche).

LE PROFESSEUR. — Et je vous dirai même à ce sujet que tous vos devoirs sont horriblement mauvais. Messieurs les tapageurs, vous ne vous doutez pas de ce que c'est que l'orthographe.

L'ÉLÈVE JULES. — L'orthographe est l'art de courber le front sous le joug de la convention. C'est l'art de fouler aux pieds...

LE PROFESSEUR. — Patatra! Voilà encore qu'il soulève son poids de 48.

LA CLASSE (moins le banc). Patatra!

LE TAPAGEUR (en train de lire un roman). — Qu'est-ce qu'on foule encore aux pieds?

LE VOISIN. — L'orthographe.

LE TAPAGEUR. — Je foule — des lampions, des lampions — je foule.

LE PROFESSEUR (s'adressant au banc de gauche). — Vous méprisez l'orthographe et cependant vous en avez une, qui vous est particulière il est vrai, mais vous en avez une, car vous tous qui êtes sur ce banc, vous retombez dans les mêmes erreurs.

LA CLASSE (moins le banc). — Les mêmes erreurs!

LE PROFESSEUR. — On croirait, ma parole d'honneur, que vous copiez les uns sur les autres; et pour vous en donner la preuve (il parcourt les copies), comment se fait-il que vous écriviez tous le mot adresse avec un seul S. Il est vrai que le reste de la classe, par un excès de zèle sans doute, en a mis trois. — Trois c'est trop, un ce n'est pas assez. Quant à la conjugaison des verbes, vous n'y entendez rien absolument. C'est pourtant bien simple. — La question de temps est une des bases fondamentales de la langue, et je ne comprends pas qu'à votre âge vous confondiez encore le présent avec le passé, le futur avec le conditionnel, le parfait avec l'imparfait. La plupart de vous, messieurs, ne font pas de différence entre le présent et le parfait, tandis que le banc d'en haut s'obstine à mettre tout au conditionnel, à l'exception cependant de votre nouveau camarade, le jeune Petit-Quart, qui, malgré son intelligence, abuse un peu trop du passé. Mais puisqu'il est question de Petit-Quart, je lui demanderai ce que signifie, dans son devoir d'hier, une ligne presqu'illisible que j'ai là sous les yeux. J'aperçois sous les ratures ces mots: L'enfant sage conserve sa poire pour la soif. — Cette phrase a été effacée et remplacée par celle-ci: L'enfant sage ne ramasse pas les poires tombées. Laquelle de ces deux phrases est la bonne? Après les succès que vous avez eu déjà dans cette classe, mon petit ami, je ne comprends pas que vous commettiez de semblables négligences. On dit franchement sa pensée et on efface sans hésitation ce qu'il faut effacer.

PETIT-QUART. — Mais, monsieur, c'est l'encre. Je n'ai pas l'habitude d'écrire avec l'encre que nous avons ici.

UNE PROMENADE DANS LES NOUVELLES SALLES DE L'ÉCOLE FRANÇAISE, AU LOUVRE

« Un peu légère, cette École française, mais si spirituelle et si jolie ! »



L'entassement des petits tableaux dans les coins est-il bien heureux? On ne songe même pas à les regarder. Après tout, c'est toujours ça de moins à voir.

Et ces catacombes en planches de l'entrée? Il suffit de frotter une allumette sous le fond de la boîte pour enflammer le tout.

DEUX PORTRAITS DE RIGAUD

« Ce n'est qu'une perruque, mais tout le grand siècle est là. »

Homme ou femme turque.

LES PERSONNAGES HÉROIQUES DE LEBRUN. — Sont-ce les chevaux qui ressemblent aux bonshommes, ou les bonshommes qui ressemblent aux chevaux?



LA RAIE AU BEURRE NOIR DE CHARDIN. — Il ne lui manque que la parole !



UNE MARINE DE JOSEPH VERNET, avec l'inévitable brochette de pêcheurs essayant de tirer un rocher hors de l'eau.



LE NOUVEAU TABLEAU DE TROY. — Récemment tiré des greniers, il y était pourtant bien à sa place.



LES AMOURS BOUFFIS DE BOUCHER. — Ah ! l'habile peintre qui nous fait prendre des vessies pour des bras et des jambes !



LA JOLIE VESTALE EXPIRANTE DE FRAGONARD. — C'est qu'aussi l'on ne mourait que de plaisir, dans cet heureux dix-huitième siècle !



LA CRUCHE CASSÉE DE GREUZE. — Pourquoi donc a-t-on fait de ce nez camus le symbole de l'innocence.



LE CHEF-D'OEUVRE de BOILLY. — Un officier s'apprêtant à aller jouer le rôle de *César* dans les *Rendez-Vous bourgeois*.



MADAME ECAMIER, PAR DAVID

Un ange en chemise.



LE BOURREAU DE LETHIÈRE. — Nous sommes en pleine Restauration, au vrai temps des manches à gigot.

LE BANC DE GAUCHE. — C'est vrai, l'encre ne vaut rien. — C'est positif. — Il faut changer l'encre. Donnez-nous de l'encre sympathique.

UNE VOIX. — Si on ne change pas l'encre, j'écris à ma famille. J'écris à mon oncle qui travaille dans le *Tintamarre*, le journal périodique.

LE PROFESSEUR. — Messieurs, si vous continuez vos intolérables interruptions, je serai obligé de sévir. On écrit l'orthographe et on exprime ses idées avec toutes les encres possibles.

LA CLASSE (moins le banc). — Très-bien, oh! très-bien... avec toutes les encres possibles!

LE PROFESSEUR. — Je ne comprends pas l'incessante irritabilité de quelques-uns d'entre-vous. Vous ne pouvez douter, j'espère, du... Bêtisoin! 600 lignes pour avoir remis votre carreau. Vous ne pouvez douter, disais-je, du désir que j'ai... l'Ébourriffé, vous vous vautrez encore : 300 lignes; j'en suis fâché pour vous, — du désir que j'ai de vous être agréable.

LA CLASSE. — De nous être agréable.

UN TAPAGEUR, bruyamment. — Hum!

LE PROFESSEUR. — Pourquoi faites-vous : Hum?

LE TAPAGEUR. — Mais, monsieur, je fais hum parce que... j'ai cela de naissance. Nous avons cette habitude-là dans ma famille. — Ça saute quelquefois une génération, mais c'est bien rare.

UNE VOIX. — Si on ne peut pas seulement faire hum! sans adresser une pétition, c'est par trop fort! (Bruyante agitation.)

LE PROFESSEUR. — Voulez-vous vous taire, endiablés que vous êtes! On ne vous empêche pas de faire *hum!* mais un petit *hum!* modeste, qui ne soit ni une interruption déguisée, ni une ironie. Mon Dieu, moi qui vous parle, je fais très souvent *hum! hum!* quand je suis enrhumé; il n'y a pas de mal à cela. Mais votre *hum!* à vous, messieurs, j'ai tout lieu de le soupçonner de...

L'ÉLÈVE JULES. — Est-ce la loi des suspects que vous voulez rétablir; est-ce le doute et la méfiance que vous voulez asseoir sur ces bancs?

LE PROFESSEUR, à part. — Toujours son petit poids de quarante-huit à bras tendu. Cet enfant n'est pas simple. (Haut.) Le doute et la méfiance n'entreront jamais dans cette enceinte, pour parler le langage de l'élève Jules. Il y a déjà bien assez de monde dans cette enceinte pour la besogne qu'on y fait. Il va être bientôt l'heure, et nous n'avons pas fait une seule correction sérieuse; tout le temps se passe en bavardage, grâce à ce banc des tapageurs. (Il les montre du doigt.)

LE BANC (de gauche) pousse un *hum!* général

LE PROFESSEUR. — Encore! Ah! pour cette fois, messieurs!

LE BANC. — Nous sommes enrhumés, — depuis qu'on a ouvert deux portes à la classe, il y a ici des courants d'air qui font éternuer.

LE PROFESSEUR. — On mettra des bourrelets.

LE BANC. — Vous n'empêcherez jamais les vents coulis. Deux portes en face l'une de l'autre... Songez donc!....

L'altercation devient générale, et l'on entend, malgré le bruit des pupitres et des règles, des phrases sans suite : — Pas tant que toi. — Je vous demande pardon. — Non, si peu! — As-tu fini! — Je te repincerai dans le corridor. — Si. — Non. — Toujours. — Jamais.

(La cloche sonne au milieu du tumulte. Le silence se rétablit comme par enchantement.)

LE PROFESSEUR. — Voilà encore une classe de perdue. Demain nous continuerons la correction des devoirs. (A part. Mettant ses papiers et ses livres sous son bras.) Apprenez donc l'orthographe à des gaillards comme ceux-là. Y.

LE SOUPER DU FIGARO.

C'était jeudi dernier, à minuit et demie, ou vendredi, à une demi-heure chez le restaurateur Péters, que commencait le festin.

Le *Figaro* avait eu la galanterie de mettre une stalle aux Bouffes à la disposition de chaque invité pour passer le temps de huit heures à minuit, et la présence de ce public choisi avait donné un coup de fouet à l'amour-propre des acteurs, qui avaient fait assaut de talent et d'entrain. — En sorte que le passage Mirès était rempli de figures rayonnantes de gaieté. — Raconter les merveilles gastronomiques de ce repas est complétement impossible. Que le lecteur se figure une immense salle d'un style mauresque, — deux longues tables parallèles dans le milieu, et, sur les côtés, entre les arcades, des petites tables perpendiculaires aux grandes et contenant six à huit personnes. Au fond, à droite, un petit théâtre dans le genre du Guignol des Tuileries, au fond, à gauche, un jet d'eau s'élançant d'une vasque en marbre blanc. — Sur les tables un riche service et de grandes pièces montées.

Chacun se plaçait à sa guise, se rapprochant de ceux qu'il connaissait. Au reste, par un raffinement de délicatesse qui n'a peut-être pas été compris par tout le monde, M. de Villemessant avait fixé une rétribution de dix francs par personne; cet écot fantastique était une façon adroite de vous mettre à l'aise en faisant croire à un pique-nique! Mais il est bien entendu qu'avec une pareille somme les hors-d'œuvre n'eussent même pas été payés.

Qu'ai-je mangé? Je l'ignore. Au milieu de ce combat entre les yeux et l'estomac, je crois que l'estomac a été vaincu. De temps à autre des applaudissements ébranlaient la salle, — je levais la tête : — c'était le rosbeef qui passait sur une table roulante, un bœuf entier! c'était un poisson monstrueux! c'était des poulardes accompagnées de truffes comme un morceau de veau de charpentier peut l'être de pommes de terre! Tout à coup un hourra retentit, une lueur bleuâtre envahit tout! sur un charriot roule un plum-pudding haut de dix pieds, tout entouré de flammes sortant d'un bain de rhum.

Voilà pour les grosses machines; pour les petites, on n'en finirait plus.

Et des vins! Oh! Mahomet, si tu avais été là, tu aurais joliment modifié ta loi!

Après le dessert on entendit un prélude; tout se précipita vers le théâtre: C'était les *Puppazi* de M. Lemercier de Neuville, dont le propre *Fantoccino* apparait tout d'abord faire profession de foi; *je n'ai pas trouvé de journal pour m'imprimer, je n'ai pas trouvé de directeur pour me jouer — je suis moi-même mon journal, mon théâtre, mes acteurs.* J'ai l'honneur de commencer la représentation. Et tous les contemporains défilent tour à tour. Ils parlent avec leur propre voix et disaient les choses les plus drôles du monde. Au reste le lecteur n'a qu'à tourner la page pour se faire une idée de ces personnages. M. Lemercier de Neuville se propose, dit-on, de faire une campagne cet hiver dans les salons et cet été dans les châteaux : nous lui prédisons les plus grands succès.

La représentation des Puppazi se termine par le personnage de notre hôte qui prie Mme Ugalde, assistant au banquet de vouloir bien chanter quelque chose, et la célèbre cantatrice, après une représentation fatigante retrouva toute sa verve endiablée. Après elle c'est Mlle Lasseny, puis Berthelier, pendant qu'on va, qu'on vient, qu'on prend le café, des liqueurs, des cigares et de l'esprit à...indiscrétion.

Mais l'aube vient frapper aux carreaux et les gens sages, et nous en sommes, se retirent pendant que d'autres ébauchent des liaisons dangereuses avec la dame de pique.

A l'année prochaine donc et que MM. du Figaro veuillent bien accepter notre carte de digestion :

Oui c'est une bonne chose,
Après un an de combat,
Que la plume se repose;
Qu'on sente son cœur qui bat;
Qu'on festoie, on rit, on cause,
Que l'on désangle son bat,
Qu'on oublie un peu sa pose,

Qu'on mette son masque à bas!
La rancune de la veille
Meurt au cou de la bouteille
Où la main touche la main.
Et l'on combattra sans haine
Quand de reprendre sa chaîne,
L'heure sonnera demain.

EDOUARD S.

Il faut les avoir vu remuer et surtout entendu parler pour se faire une idée de la perfection de ces marionnettes. L'emphase héroïque de Frédérick, le vibrement nasal de Bressant, le grassayement précieux de Banville, le fausset bon enfant de Léo Lespès, que de choses perdues ici ! Néanmoins, la tirade de Frédéric, celle de Hugo, les deux pastiches de Banville et de Monselet, l'article de Trim, restent à la lecture des chefs-d'œuvre de poésie bouffonne et vraie. Nous croyons donc être agréables à nos lecteurs en essayant de leur donner une idée de cette amusante fantaisie dont on commence à parler beaucoup. M.



I PUPAZZI de L. de NEUVILLE

LACHAUD



Monsieur le président, je viens vous demander la remise à huitaine... Du reste, si le tribunal l'exige, je suis prêt à plaider.

Messieurs ! jamais cause plus intéressante n'a été présentée devant vous. Voici un homme qui, comme l'a dit fort éloquemment M. le procureur impérial, a tué sa femme à coup de sabot, ses enfants à coup de soulier et ses neveux à coup de chausson ! — Nous ne nions pas le fait ! Mais nous vous ferons cette question : Avec quoi voudriez-vous que nous eussions commis ces meurtres? L'accusé est cordonnier. Il y a évidemment là dedans une circonstance atténuante qu'appréciera le jury. Quant aux gâteaux, Messieurs, — nous en avons goûté ! — ils n'étaient pas empoisonnés ! — Oh ! malheureuse femme !...

Je rentre dans la question ! Oui, Messieurs, l'accusé est coupable... coupable et inexcusable ! Mais je le demande à vous tous, Messieurs les jurés, à vous qui êtes tous ou presque tous pères de famille, si vous aviez par une circonstance ou par une autre perdu votre femme, vos enfants et vos neveux, — et si vous aviez, comme tout le monde, quelque chose à vous reprocher, ne vous trouveriez-vous pas assez punis par ces pertes successives, — même si vous les aviez provoquées ; — et dans votre abandon et vos remords ne trouveriez-vous pas un supplice plus grand que tous ceux inventés par la justice humaine? — Si votre cœur dit oui, acquittez-nous ! — Acquittez-nous, car nous pleurons, Messieurs, et nos remords sont éternels ! — En abréger la durée, c'est l'absolution !... et nous sentons si bien notre indignité, que nous vous demandons l'acquittement pur et simple pour jouir ensuite d'une existence déflorée par le crime !... L'acquittement, c'est notre punition !

FRÉDÉRICK-LEMAITRE



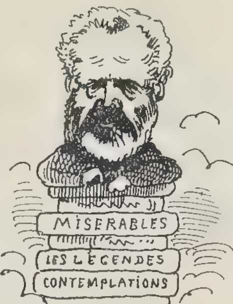
Bon appétit, Messieurs ! Journalistes intè res,
Peintres, sculpteurs, auteurs, acteurs e cætera,
Que faites-vous ici? L'on vous chansonnera;
L'on vous fera des nez atroces, des binettes
Etranges, que l'on doit prendre avec des pincettes;
On vous dira des vers parodiés d'Hugo,
Tandis que Lucinda, blonde à l'œil indigo,
Attend paisiblement, en réparant vos bardes,
L'heure du rendez-vous ! — cet ange des mansardes !

Ah ! rendez-vous plutôt où je me trouvais hier... J'allais martingaler, je divise mes fonds... j'en fais douze masses. Jamais, notez cela, jamais, au neuvième tour, je n'avais perdu le coup ! J'arrive à 10 et je perds; je m'étonne; mais encore ferme et calme, je fais le jeu et il sort noir.

Ah ! çà, mais... est-ce moi ou Lafontaine qui joue? Est-ce *Trente ans* ou *le Démon du jeu ?* Qu'importe ! c'est une bonne pièce.

Les bonnes pièces sont comme les bons acteurs, — ils ne disent pas adieu, mais... au revoir !

VICTOR HUGO



Oh ! l'éblouissement splendide et ténébreux,
L'épanouissement des monstres vigoureux,
Qui dans l'effluve amère agitent leurs membranes !
On entend sous les flots s'entre-choquer les crânes !
O vie ! ardeur ! amour ! harmonie ! ô ciel bleu !
O profondeur de l'âme ! ô cratère de feu !
O chaleur ! ô semence errant dans l'altitude !
Isolément grave au sein de la multitude.
O nature ! toute ombre a pour envers le jour...
Comment finira-t-on la flèche de Strasbourg?

C'est alors que Jean Valjean dit à Cosette :

— Si tu veux, *dévidons le jars* pour n'être pas compris par nos *larbins*.

L'adorable enfant répondit :

— *Ça me botte*, mais voilà la *sorgue* qui arrive... *baladons*-nous dans le jardin, et quoique j'aie les *trottines feuilletées*, j'aime à jouer du *chiffon rouge* avec toi, mon père.

— Ah ! répondit Jean Valjean, laisse-moi te regarder encore avant d'*épouser la veuve* !

Ils sortirent et l'ombre devint lumière, et tout ce qui était bon dans la nature, la vipère, le crapaud, le ver de terre, rampèrent sur les orties du chemin et léchèrent la trace de leurs pas.

THÉODORE DE BANVILLE



Voici donc l'hiver revenu
Avec le plaisir inconnu,
Landerirette,
Avec l'amour qui l'est aussi,
Landriri.

On va chanter, on va danser;
Mon Dieu ! que l'on va s'amuser !
Landerirette,
Sans sa femme ou sans son mari,
Landriri.

Les théâtres vont se remplir,
Les amours font reverdir,
Landerirette,
Les cœurs que l'automne a jaunis,
Landriri.

La nuit, au bal de l'Opéra,
Sous le masque on intriguera,
Landerirette.
Le loup tombe... et l'intrigue aussi,
Landriri.

Chantons Éros et les Amours.
Tâchons de n'être pas toujours,
Landerirette,
Interrompu par de Boissy,
Landriri.

Ah ! le bon temps ! le bel hiver !
Que le foyer est chaud et clair !
Landerirette !
Ton cœur l'est-il? — réponds, Mimi,
Landriri.

Et j'aime mieux chanter cela
Que de dire du mal de la
Landerirette,
Ou tuer en duel mon ami,
Landriri.

DE CASTON



1815 ! A cette époque, un homme franchit la mer ! Il débarque à Cannes et s'avance à marches forcées sur Paris !... Cet homme, c'est l'empereur Napoléon I[er]. Il venait ressaisir un pouvoir qu'il avait laissé échapper !

Napoléon en 1815 se trouve en face de deux adversaires, les rois coalisés et les peuples réclamant la liberté. Vainement, le héros a fait le tour du monde, semant sur son chemin des royautés passagères et des libertés éternelles. Le code Napoléon, la loi fondamentale de 1789 ne sauve pas le grand homme, et l'illustre vainqueur devient un sublime vaincu.

Messieurs, écoutez-moi bien, — je ne vous fais pas un cours d'histoire, je souligne une date, voilà tout !

1815 ! En Autriche, le duc de Reichtadt, — Napoléon II.

En Belgique, aux Pays-Bas, plutôt : Guillaume, Prince d'Orange-Nassau.

En Angleterre : Georges III.

En Danemarck : Frederick VI, qui venait de perdre la Norwége...

En Russie, Alexandre I[er], qui s'empare des deux tiers de la grande Pologne, cette Pologne qui aujourd'hui verse son sang...

— Pardon ! monsieur, mais si vous parlez tout haut il me sera impossible de concentrer ma mémoire...

Je parlais de la Pologne, aujourd'hui couverte de faux, de fusils, de piques... Pique ! la Dame de pique ! n'est-ce pas, monsieur ?

UN SOUVENIR DU SOU

Les petit
Qui s'en
Aux prat
Porter le

Folles qu
Loin de l
En passa
Ont oubl

Aussi dél
A l'heure
J'ai dû c
Qui résu

Nu ! je su
Si les ro
Ont pous
Où je lai

Qu'impor
De mon s
Si mon a
Sur un n

Qu'import
Sur les fl
Butinant
Pour mon

Qu'import
Si dans m
Je balance
De boudin

Oui, je su
Bien fait,
L'œil aler
Nu ! — M

Aux petite
Qui s'en v
Aux pratic
Porter le

Pour bien v
Menons une
Tout en bûc
A moi

Mes souveni
Je pourrais
Tant pis po
A moi

Mais l'édite
Au lieu de l
Emparons-n
A moi

Maintenant f
Et devant la
Dans un ball
A moi

DU FIGARO — I PUPAZZI

HENRY MONNIER



Avez-vous lu, mon fils, le *Guide du bachelier dans Paris?* Méditez ce volume, qui est l'annexe de la *Civilité puérile et honnête*.

Je vais vous en donner une idée.

« Il n'est pas convenable, lorsqu'on a visité les appartements de demander à la maîtresse de la maison : « Pour combien que vous pouvez avoir de loyer ici ? »

» Si l'on chante au dessert, — ce qui arrive à chaque grand dîner de bonne maison, quand viendra ton tour, ne choisis pas de chansons grossières.

» Tu mettrais les femmes dans un embarras extrême, et il faut prendre garde de blesser ce sexe charmant auquel tu dois ton père.

» Il serait à la fois imprudent et barbare à moi de te défendre le doux commerce des dames. Tu es dans un âge ardent dont j'ai compris les exigences ! »

Ces simples notions, mon fils, t'exciteront vivement à acheter ce volume — avec tes économies.

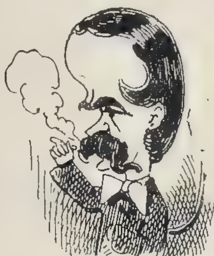
JULES JANIN



In illo tempore J. Janinus dixit discipulis suis ! ... Ego sum princeps criticorum et amicus juventutis.

Juventus sæpe me dixit :
Dignus es entrare
In academiæ corpore.
Et ibo,
Et ibo,
Et ibo in academiam.

THÉODORE BARRIÈRE



Nous recevons à l'instant une lettre de M. Théodore Barrière :

« Monsieur,

» Tout en reconnaissant que les devoirs de la critique l'obligent à une constante aménité envers les auteurs dramatiques, je ne saurais plus longtemps souffrir les gracieusetés de votre feuilleton. Croyez-le bien, le public est juge comme vous, et c'est me porter le plus grand préjudice que de prôner aveuglément une œuvre destinée à êtrediscutée.

» Veuillez donc me reserver à l'avenir toutes vos sévérités, et me croire par avance votre tout dévoué.

BRESSANT



Tenez, marquise! laissez-moi tout vous dire! Je vous parle du fond de l'âme! Je conviendrai tant que vous voudrez que j'étais entré ici sans dessein ; je ne comptais que vous voir en passant, témoin cette porte que j'ai ouvert trois fois pour m'en aller, si bien que j'en ai attrapé un refroidissement... Mais ce n'est pas d'aujourd'hui seulement, c'est du premier jour où je vous ai vu que je vous aime, que je vous adore... Je n'exagère pas, en m'exprimant ainsi... Oui... comme je vous en dirais long, si je n'avais peur de m'enrhumer !

RENARD

Je suis le pauvre pèlerin,
Je suis le courageux trouvère !
Je chante sur le grand chemin
Des affranchis de la misère.
Je chante chez les gens de foi,
Chez les laborieux peu chiches
De rompre le pain avec moi !

J'ai même chanté chez les riches!
Jusqu'à la fin je chanterai!
Car, amis, tant que je plairai,
Malgré les critiques sévères...
Mes chants ne m'appartiennent pas,
Ils sont à tous ! Ils sont, hélas!
Aux pauvres artistes, mes frères!

DE CHILLY



Ça marche! ça marche! les recettes sont bonnes! Le boulet qui doit renverser l'Ambigu n'est pas encore fondu!... Patience! patience! Sixte-Quint n'était qu'un gardeur de pourceaux, et Sixte-Quint est devenu pape! Ça marche! ça marche!

GUSTAVE COURBET



AIR : *Alleluia.*

Alleluia! Alleluia!
Tous les curés sont gros et gras,
Mais au salon on n'en veut pas!
Alleluia !

NORIAC

COUPLET

Air : *Femmes voulez-vous éprouver.*



Je veux fêter ce directeur,
Sur un vieil air de vaudeville,
Hier, c'était un charmant auteur
Aujourd'hui c'est un homme habile !
Mais changer ceci pour cela
Ce n'est pas, — je le dis sans peine,
Une bêtise qu'à fait là
L'auteur de la *Bêtise Humaine!*

GATECHAIR



Ils viennent tous à moi pour préserver leur chair,
Je ne vois pas pourquoi mon nom est Gatechair !

Ils vont venir me demander des conseils.

Monsieur! l'art de l'escrime s'apprend en deux minutes : Attaque, parade, riposte ;tout est là!

Mais croyez-moi, ce qu'il y a de meilleur sur le terrain ; c'est un bon déjeûner!

Attaque, parade, riposte !

CARJAT



— *Ne bougeons plus !* c'est la devise
Du photographe d'aujourd'hui!
— *Ne bougeons plus!* Soupire Lise
Lorsqu'à l'autel elle a dit : Oui?

— *Ne bougeons plus!* dit la Fauvette
Dans les lacets de l'oiseleur.
— Quand le cœur est pris par la tête
Ne bougeons plus! gémit le cœur.

— Je suis un humble photographe,
Artiste à mes moments perdus
Comme un cheval lié, je piaffe!
Mon art me dit : — *Ne bougeons plus !*
Et quand on vient sous ma vitrine,
Aux petits enfants chevelus
Que le demon du jeu lutine,
Je dis aussi : *Ne bougeons plus !*

Ne bougeons plus ! dis-je sans cesse
En ajustant mon objectif
A la tremblante vieillesse
Qui rit en me voyant actif,
Car elle sait qu'un jour vient l'heure,
— Quand les temps seront révolus,
Où dans la céleste demeure
Dieu dit à tous : *Ne bougeons plus!*

LÉO LESPÈS

(Timothée Trim du Petit Journal)



4 février ! Jour de sainte Agathe ! A la ligne.

Vous n'attendez pas, chers lecteurs, à ce que je fasse chaque jour le panégyrique ou le martyrologe de chaque saint du calendrier. A la ligne.

Ce serait trop long. A la ligne.

Et cela ne vous intéresserait pas. A la ligne.

Cependant, si vous me le permettez, je vais, au sujet de sainte Agathe, vous raconter ou plutôt vous transcrire une chanson ancienne où la vie de cette sainte est naïvement tracée. A la ligne.

Cela n'est pas neuf. A la ligne.

Mais cela console. A la ligne.

Napoléon disait : « Du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent! » (Rien d'Havin.) A la ligne.

Si je procédais de la même façon, du pied de la colonne Vendôme, cent vingt mille abonnés me contempleraient. A la ligne.

Arrivons à la chanson... A la ligne.

AIR de *Drin Drin :*

Agathe était une femme adorable,
Dont les vertus égalaient la beauté;
Mais, disons-le, son cœur inébranlable
N'eut qu'un vainqueur, et ce fut Timothé
Trim, Trim, Trim, Trim... etc.

LEMERCIER DE NEUVILLE.

UNE SÉANCE DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Mon cher cousin,

Rappelé précipitamment à Z... Je n'ai pas eu le loisir d'aller vous voir avant mon départ et de causer avec vous de cette belle séance à laquelle j'ai pu assister, grâce à l'obligeance que vous avez eue de me céder votre billet. C'est bien le moins que je vous écrive une petite lettre pour vous rendre compte de ma journée.

Vous comprenez que je tenais à tout voir et à tout entendre; aussi l'horloge de l'Institut n'avait pas encore sonné onze heures que j'étais à la porte de l'amphithéâtre de l'ouest qui ne devait s'ouvrir qu'à midi. L'attente ne m'a pas paru trop longue; ma bonne étoile m'avait placé derrière les deux filles d'un académicien dont l'aînée avait dix-sept ans tout au plus et la cadette quinze ans à peine. Ces demoiselles parlaient beaucoup et très-couramment sur toutes sortes de sujets : la dernière réception académique, l'élection prochaine, le cours de M. Prat et le catéchisme de persévérance. Elles se plaignaient gaiement de la sévérité de leur maman qui leur avait interdit la quatrième partie d'un roman du *Correspondant*, et qui les grondait parce qu'elles lisaient avec trop de passion les débats des Chambres et avaient leurs opinions en politique. Mère barbare! Dans les choses de l'académie, du moins, elles avaient toute leur liberté, ces chers enfants. — « Oh! les élections, disait l'aînée, c'est palpitant. — Nous avons du bonheur, ajoutait la cadette, nos candidats réussissent toujours. » Une bonne dame qui leur servait de chaperon écoutait complaisamment la conversation des deux sœurs; elle avait certainement beaucoup moins d'esprit, car elle ne se permettait que de petites phrases toutes simples qui ne traduisaient que des idées à la portée de tout le monde.

Combien vos jeunes filles parisiennes font pâlir les nôtres, mon cher cousin ; quand je pense que ma Jeanne, qui a dix-huit ans, n'a jamais lu un journal, qu'elle sait à peine qu'il y a une Académie française et ne sait pas du tout qu'il y a une Revue intitulée le *Correspondant*. moi-même le savais-je avant jeudi dernier? Ma foi, je n'en suis pas bien convaincu. — Enfin ma Jeanne est pieuse assurément mais je ne crois pas qu'elle ait jamais eu le cachet d'or au catéchisme de persévérance.

A midi une demi-douzaine de soldats arrivent l'arme au bras, et la porte s'ouvre. Soyez donc assez bon, mon cher cousin, pour m'apprendre dans votre prochaine lettre, par quelle raison une demi-douzaine de fusiliers sont indispensables à une séance académique, je vous en serai fort obligé.

Me voici dans l'auguste enceinte ; je suis profondément ému, c'est quelque chose comme la religieuse terreur qu'on ressent dans un temple.

Je suis admirablement placé sur le premier banc de l'amphithéâtre; en face de moi le pupitre destiné au manuscrit du récipiendaire ; à ma droite le bureau avec trois fauteuils vides. A propos de fauteuils, j'ai cherché les quarante dont on parle toujours. Ils n'existent plus qu'en tant que figure de langage, des banquettes les remplacent dans le réalité ; des Immortels sur les banquettes, je ne m'accoutumerai jamais à cela.

Je suis assis entre un vieux monsieur qui lit *la Revue des Deux-Mondes*, et une vieille dame qui s'absorbe dans un volume de Mme Swetchine. Ce sont évidemment des personnes habituées à ces solennités : il semble qu'elles sont là comme chez elles.

Les tribunes et le centre se remplissent. Les dames sont en grand nombre et fort parées : l'hémicycle est éblouissant. Ce doit être charmant de parler devant tant de fleurs, de dentelles, de rubans et de marabouts.

M. Pingard va, vient, noble, grave, sévère. Il place, déplace, replace. Quelle conscience il a de son pouvoir, M. Pingard ! Que d'autorité dans son geste et dans son accent ! Il commande, on obéit. Qui donc se hasarderait à résister à M. Pingard ou seulement à discuter ses ordres!

Mon voisin a remis sa *Revue des deux Mondes* dans la poche de son paletot; nous voilà en conversation réglée. Il m'apprend que M. Viennet est né en 1777; il me récite la dernière scène d'*Arbogaste* et les premiers vers de la *Philippide;* il s'apprête à me réciter le songe de Francus, mais la vieille dame, qui s'est décidée à fermer Mme Swetchine, sur laquelle, depuis un quart d'heure, elle s'assoupissait dévotement, nous interrompt pour nous montrer le cousin de M. de Carné qui descend les degrés de l'hémicycle. Cinq minutes après, elle nous a énuméré tous les ouvrages du récipiendaire. J'ai compté onze volumes. Oui, mon cher cousin, M. de Carné a publié onze volumes et je ne savais pas même le titre d'un seul de ces onze volumes. Dans quelle ignorance vivons-nous, grand Dieu, au fond de nos provinces !

Deux heures moins cinq minutes : M. Thiers paraît; deux salves d'applaudissements prolongés saluent son entrée. Que c'est beau, le talent et l'éloquence! M. Thiers est en redingote et en pantalon noisette ; il n'a rien de majestueux dans sa personne; eh bien! sa petite taille, sa redingote et même son pantalon noisette le grandissent à mes yeux.

Une centaine d'académiciens de toutes les sections entrent après lui dans la salle. Quelques-uns seulement portent le costume.

MM. Viennet, Villemain et Legouvé prennent place au bureau.

Ainsi j'ai vu cent académiciens réunis! J'ai vu M. Thiers, M. Guizot, M. de Montalembert, M. de Rémusat, M. Villemain, M. Dufaure. Quel jour dans ma vie !

Chut ! M. Viennet donne la parole à M. de Carné.

Rien de plus modeste que le début du nouvel académicien. Cela ne m'a point surpris. Tous les récipiendaires dont j'ai lu le discours commençaient par déclarer que s'ils avaient été élus ils le devaient à la bienveillanee excessive de l'Académie. Cette modestie est-elle bien flatteuse pour l'illustre compagnie? Lui dire qu'elle a été bienveillante plutôt que juste, n'est-ce pas lui faire un compliment un peu ironique? Si je me trompe, excusez-moi, nous avons peut-être la vue courte en province.

M. de Carné a fait l'éloge de M. Biot. Oserais-je vous avouer que j'ai trouvé son discours un peu pâle.

On a donné à la réponse de M. Viennet toutes sortes de marques de l'approbation la plus vive : on a ri, on a battu des mains, on a crié bravo. Quelle jeunesse ! quelle verdeur! quel entrain ! quelle bonne humeur! quelle passion! Et avec cela quelle diction ferme, accentuée et vibrante! Ah ! monsieur Flourens, comme les quatre-vingt-six ans de M. Viennet témoignent bien en faveur de votre système ! Mais je vous soupçonne de partialité en faveur d'un collègue : vous aurez, je le parierais, fourni à l'auteur de la *Franciade* quelque recette précieuse que vous aviez cachée au public.

Ce n'est pas tout roses d'être reçu en séance solennelle. M. Viennet l'a bien prouvé à M. de Carné. Il lui a, en commençant, délivré un certificat d'académicien *estimable*. Voilà qui est déjà passablement dur. Et après, quels coups de férule ! Ah ! vous défendez le clergé, vous trouvez que les croisades ont eu du bon et vous faites l'apologie de la ligue ! Ah ! vous soufflez sur le soleil de Louis XIV ! Ah! vous attaquez le dix-huitième siècle ! Jeune élève, tendez la main; pif, paf, pif !

A chaque correction mon voisin souriait malicieusement; ma voisine se mordait les lèvres et rougissait comme si la férule fût tombée sur ses ongles vénérables. Le jeune octogénaire, pour finir, a rudement tiré les oreilles au romantisme. M. VictorHugo sera joliment vexé !

Là dessus M. Viennet s'est levé, et tout le monde a fait comme lui.

Votre très-reconnaissant et très-affectionné cousin.

JACQUES DURAND.

CRITIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

PHILOMELA.

Grand assortiment d'ambroisies
Que déballe aujourd'hui matin,
Dans un livre de poésies,
Un jeune homme au prénom latin ;

Grand choix d'ivresses fantastiques,
De jour, de nuit, d'hiver, d'été,
D'estaminets, temples, boutiques,
Hatschisch, absinthe, encens et thé ;

Décomposition des âmes,
Décomposition des corps,
Baiser vénéneux des infâmes,
Sourire bleu des poissons morts ;

Tremplins pour sauter aux comètes,
Chiboucks qu'on bourre avec des fleurs ;
Miel découlant des monts Hymettes
Dans nos grands égouts collecteurs ;

Neiges, tisons, canards, autruches,
Poudre à canon, poudre de riz,
Larmes d'amour et fanfreluches
Dans le macadam de Paris ;

Parfums, couleurs, muscs et cinabres,
Extases, indigestions,
Cancans joyeux, danses macabres,
Rigolboches, Ephestions ;

Femmes qui truffez de vertiges
Les beaux reins tarabiscotés
De nos poètes callipyges,
— Vous m'embêtez ! vous m'embêtez !

MÆRULA.

COSTUMES DE BAL

J'ai été l'autre jour voir un de mes amis et je l'ai trouvé en grande conférence avec son serrurier, son cartonnier et son ferblantier.

— Qu'y a-t-il donc ? fis-je tout étonné. Es-tu en train d'inventer un nouveau ballon pour couper l'herbe sous le pied à l'infortuné Nadar ?

— Non, me dit-il, c'est plus sérieux que cela : je compose mon costume pour le bal masqué du ministère.

— Et peut-on connaître cette œuvre d'art ?

— Certainement. Je me déguise en *Lampe modérateur*. J'avais bien songé à me costumer en *Question des Duchés* ou en *Exécution fédérale*, mais j'ai réfléchi que, dans l'état de l'Europe, cela pourrait avoir des inconvénients pour un bal officiel et donner lieu à des demandes d'explication de la part des puissances étrangères. Je suis trop bon Français pour vouloir susciter des difficultés à ma patrie.

— En effet, rien n'est plus en situation, ni moins compromettanqu'une *lampe modérateur* ; cependant ne crains-tu pas que ton costume, par sa *modération* même, ne soit pris comme une allusion. A ta place, je préférerais un simple pierrot, — c'est de tous les régimes — ou bien tout autre costume connu : marquis, garde-française, mousquetaire, écossais, polonais, turc, brigand italien, contrebandier espagnol, et *tutti quanti*.

— Fi, fi, d'où viens-tu ? d'où sors-tu ! mais, très-cher, tout cela est rococo, usé jusqu'à la corde, nous faisons mieux que cela aujourd'hui. Le beau mérite vraiment d'aller chez un costumier et de choisir tout bêtement parmi ses gravures ! Non, non, nous composons, nous inventons, nous créons. Tout costume aujourd'hui doit être allégorique, et personnifier n'importe quoi, soit dans l'ordre moral soit dans l'ordre physique. Nos élégantes se costument en *espérance vague*, en *réception académique*, en *élection protestée*, en *forêt vierge*, *en flamme de punch*, en *printemps qui s'avance*, etc., etc. Le costume de *balançoire* est très en vogue parmi les *petites dames* ; celui de *caprice* est déjà un peu usé, mais la *souscription publique* fait toujours fureur. La dernière nouveauté est la *cascade de Niagara* avec Blondin et son balancier dans les cheveux ; c'est délicieux ! — Pour les hommes on choisit généralement des costumes moins abstraits. Les *meubles* sont très-bien portés. Nous avons fait ces jours-ci chez Mme X*** un quadrille qui a eu un certain succès, je m'en flatte. Nous avons composé une *chambre à coucher*. En ma qualité d'impresario — à tout seigneur tout honneur — je représentais le *lit* et j'avais sur la tête un baldaquin des mieux réussis, si ce n'est des plus légers ; mon partner était une charmante *armoire à glace* en bois de rose avec médaillons de Sèvres. Mon vis-à-vis était le *canapé* avec une ravissante *toilette duchesse*, toute en point d'Alençon et en Angleterre. Le *bonheur du jour* donnait le bras à une indolente *chaise longue*, un capricieux *guéridon* offrait la main à la table...

— Laquelle ?

— Schocking ! la table de jeu ; et ce n'était pas le plus vilain costume, tout en vert avec des liserés palissandre et les 52 cartes brodées, les as en vedette.

— Et vous avez dansé ainsi ?

— Pas du tout. Est-ce qu'on danse en costume ?

— Où est le plaisir alors ?

— Mais tu n'y songes donc pas ! Le plaisir d'être regardé, et surtout pendant les quinze jours qui précèdent le bal, celui de composer son costume, de le faire exécuter.

— Enfin, au bal, si tu ne dansais pas, tu causais du moins ?

— Causer ; mais tu n'y penses pas ; mon costume de *lit* m'obligeait d'ailleurs à la plus grande discrétion.

— Qu'as-tu pu faire alors ?

Voilà : nous avons fait une entrée solennelle ; l'orchestre a joué la marche funèbre de Beethoven ; après un tour de salon, nous avons été nous placer dans une chambre écartée que la maîtresse de la maison avait gracieusement démeublée à notre intention, et nous sommes restés là, à la place des meubles absents. Ah ! nous nous sommes bien amusé !

— Tant que cela ! eh bien, vrai, je ne m'en serais pas douté. Au moins avec ton nouveau costume, tu pourras rester dans le salon, et si tu ne peux danser, tu pourras t'asseoir dans un coin.

— M'asseoir ! As-tu jamais vu une lampe s'asseoir ? En tous cas, mon costume ne me le permettra pas. J'ai le corps entièrement pris dans un cylindre, en fer blanc doré, depuis les aisselles jusqu'aux pieds ; mes deux bras repliés, que je tiendrai en T, figureront le *remontoir* et la *goupille* à lever la mèche. Ce qui m'a donné le plus de peine, c'est le globe ; je suis parvenu enfin à trouver un bocal à poissons rouges assez grand pour y entrer la tête, et mon cartonnier me confectionne un délicieux abat-jour avec les dernières charges de Neuville. J'ai organisé un petit système magnético-électrique, que j'aurai dans le dos, de façon à allumer à volonté la mèche que j'aurai sur la tête, dans mon bocal. — Ah ! je compe sur un joli succès, et on en parlera dans la *Vie parisienne*. — Une seule chose me chiffonne : je ne sais où mettre mon mouchoir dans mon cylindre de fer blanc, et ce n'est pas commode par ce temps de rhumes de cerveau qui court.

— Une idée ! Fais-moi inviter.

— Volontiers, mais quel costume prendras-tu ?

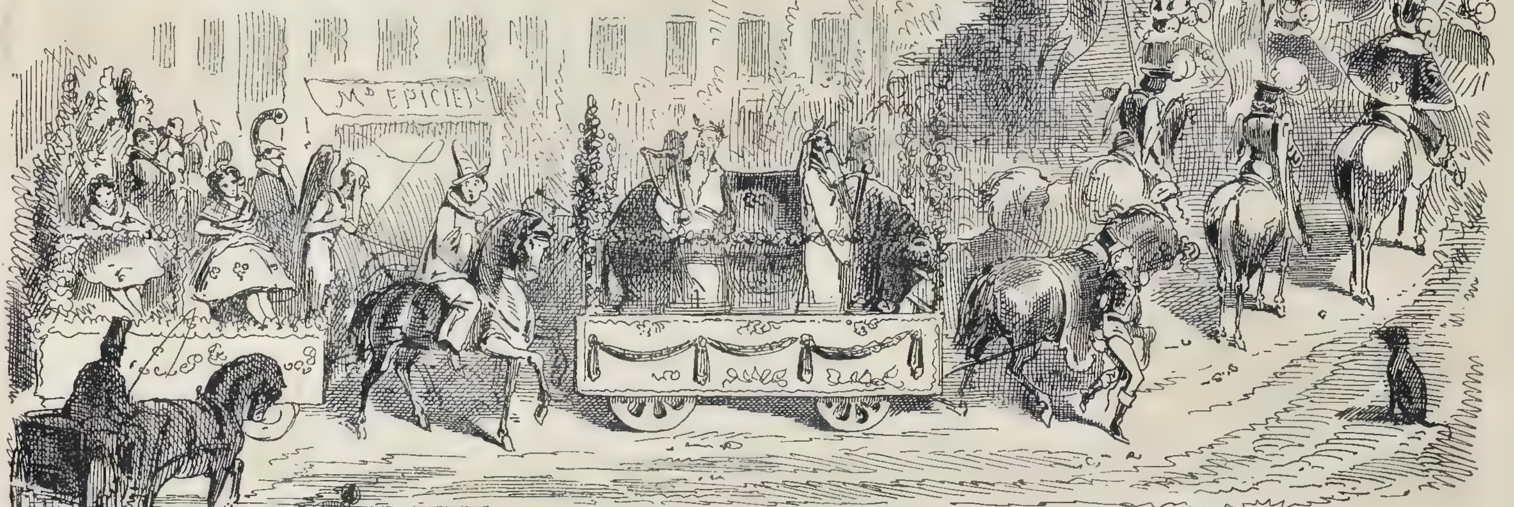
— Celui de lampiste. Je te remonterai, et au besoin, je te moucherai.

CHRISTOPHE.

L'ORDRE ET LA MARCHE DU BŒUF GRAS



I. Gamins formant l'avant-garde. — II. Les gardes à cheval. Sont-ils heureux ! disait un moutard ; ils peuvent voir le bœuf toute la journée ! ! — III. DEUX COUREURS . Depuis ceux de M. de Lauzun, on n'en avait pas vu de semblables. — IV. Un tambour-major de la garde nationale des consuls, personnage tres-eleve. — V. Les tambours-troubadours en pantalon moyen âge.



— VI. La musique ; mousquetaires-rouges, mousquetaires-gris, mousquetaires-crottés. — VII. Porte-étendards chevaleresques. — VIII. Le bœuf en voiture et quatre druides à l'heure. — IX. Olympe assorti ; châles antiques, cache-nez étrusques, charcuterie variée. — X. Le char de l'engraisseur-triomphateur. — XI. Gardes françaises, masques divers, *saigneurs* de la suite. — XII. Regardes à cheval. — XII. Folle multitude.



LE THÉATRE EN CHEMIN DE FER. — IMPORTATION ANGLAISE





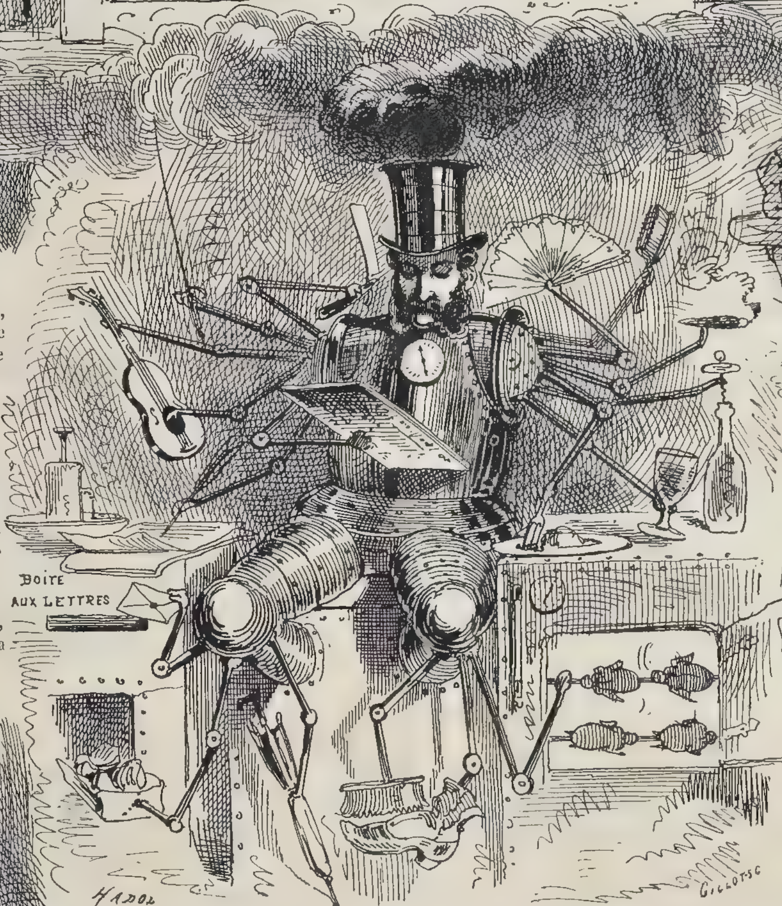
TRAIN DE PLAISIR. — Ma femme m'attend, mais bast ! ne partons qu'à minuit, on joue une feerie en maillots, nous irons dans le *fourgon* des coulisses



SI C'ÉTAIT JUD ! — Rassure-toi, mon ami, c'est l'acteur qui joue dans la 3e *station* de la Tour de Nesle.



DISQUE D'ALARME. — Pour avertir que *la voix est encombree.*



DERNIERE APPLICATION DE LA VAPEUR OU LA MACHINE HUMAINE EN 1900

On ne se donnera plus que la peine de naître ; cent bras artificiels vous raseront, v us éventeront, tireront l'épée, pinceront de la guitare, fumeront votre cigare, boiront votre vin, ecriront votre courrier. Pendant que le pied gauche fera rôtir des perdreaux et cirera vos bottines, le pied droit mettra vos lettres a la poste et du charbon dans le poêle.



PLAQUES TOURNANTES. — Machines système *Crampon.*



DIX MINUTES D'ARRÊT. — Un Guignol à chaque station, voila un excellent moyen de decentralisation !



EN CONTRAVENTION. — Monsieur, vous ne pouvez pas monter dans le train avec un *ours*. Mettez-le au compartiment des chiens.



ECONOMIE

On aura maintenant des ténors en fer laminé de la force de deux cents Gueymard.



MALENTENDU. — Les acteurs prenant le sifflet de la locomotive pour une protestation des spectateurs.



CETTE SOCIÉTÉ EST *A NANTES* ! — On prétend que la Cie nantaise vient d'etablir un chemin de fer avec embranchement sur la gare de Dennery pour écouler les denrées.



QUEL BEAU DRAME ! — Une mise en *train* superbe, des *wagons* d'esprit, un intérêt palpitant : quinze lieues à l'heure ! Toutes les femmes ont eu des *vapeurs*. Et, au dénouement, malgré le serre-frein de la censure, deux convois se sont rencontrés : c'était splendide

UN BAL D'ENFANTS.

La porte cochère de l'hôtel est ouverte à deux battants et, dans la cour sablée, les équipages s'arrêtent avec fracas sous la marquise du grand perron. Les valets de pied enveloppés de fourrures se précipitent aux portières et des volées d'enfants déguisés s'élancent en riant vers le vestibule. Tout est en fête et en joie dans ce bienheureux hôtel. Les chevaux piaffent sous les harnais vernis — les cochers lancent du haut de leur trône le *hopp* sonore en tirant sur les rênes, les valets traversent en courant et heurtent les mitrons qui se rendent à l'office. Les têtes joyeuses apparaissent aux fenêtres et le gros suisse en cravate blanche élargit sa poitrine et redresse la tête sous les regards curieux de la foule amassée.

Qu'est-ce donc que tout ce vacarme, cette file de voitures et tout ce petit monde poudré, masqué, qu'on aperçoit derrière les vitres? pourquoi cette forêt de fleurs qui garnit le vestibule et cache à moitié le grand calorifère? Pourquoi tous ces laquais en mollets blancs?

Tu le demandes, passant blasé qui restes là sur le trottoir entortillé dans ton paletot rapé? Le son rauque des cornes ne t'a-t-il donc point reveillé ce matin? n'as-tu donc pas entendu crier l'ordre et la marche de la grosse bête? n'as-tu point de calendrier? ne sais-tu point que le dimanche gras commence et que la maîtresse de céans fait danser aujourd'hui, en plein midi, toute la marmaille du faubourg?

On a matelassé les fenêtres du grand salon et allumé le lustre de cristal. Dans les coins, les hauts candélabres qui portent sur leur tête des vieux nègres en ébène brillent au milieu des fleurs et des plantes exotiques dont les feuilles pointues chatouillent de leur extremité les amours joufflus qui sourient au plafond sous leur vieil or rougi.

L'orchestre accorde ses violons dans le salon voisin, et la foule joyeuse des pierrots et des pierrettes, des arlequins et des marquis, des bergers et des gardes françaises s'agite et s'impatiente.

Avez-vous jamais vu rien de plus charmant que cette fourmilière de bambins empanachés, se poussant, se heurtant et contenant mal leur joie bruyante? n'est-il pas vrai que la gaité vous gagne et qu'on se trouve bien sot d'avoir quarante ans?

Voyez-vous dans ce coin cette marquise de dix ans avec sa poudre et ses trois mouches; comme elle minaude sous son éventail de plumes! Déjà coquette, petite amie? déjà coquette et déjà cruelle. Vois un peu ce gros pierrot que tu viens d'éconduire, comme il s'en revient penaud, navré, honteux. Comme il est rouge sous sa farine. — Le pauvre enfant Il est donc bien charmant ce garde-Française que tu lui préfères, et qui te sourit en faisant semblant d'effiler sa moustache pour rire. Qui t'a appris ces jolis airs de tête et ces petits mouvements dédaigneux, ces regards langoureux et cette façon charmante de sourire à moitié; dis-le, petite marquise, qui t'a appris cela? Vois-tu comme on te regarde, comme les hommes te lorgnent en souriant?

A dix ans, se disent-ils, c'est à mourir de rire; mais j'ai idée que plus tard tu les feras pleurer.

Allons mon gros pierrot trop sensible, console-toi de ta marquise en invitant une bergère.

Au premier coup d'archet, tout est en branle, tous les petits pieds se lèvent et s'abaissent sans souci de la mesure, mais avec un vacarme si joyeux!

— Est-ce une polka? dit une bergère en passant.

— Je crois que c'est une valse, risque un mousquetaire gris.

— Je vous dis que c'est un quadrille, ajoute avec importance un pêcheur napolitain. Et tous trois rentrent dans la mêlée en disant: au fond, ça m'est bien égal; sautons toujours, nous verrons bien après; et au milieu du tumulte, quelques-uns font un faux pas et roulent sur le parquet, ils se relèvent bien vite sans que leur mésaventure ait fait autre chose que d'augmenter leur joie.

Il y a dans tout ce cahos un tel élan de gaieté et de bonne humeur, de franchise et de naïveté, un mélange si charmant d'affectation comique et d'enfantines maladresses, — tant de joues roses et tant de mains potelées, des rires si convaincus, des lèvres si vermeilles et des yeux si brillants; tant d'ignorance, de confiance et de bonheur, un charme si pur dans ces cris argentins, qu'on serait tenté de saluer cette marmaille, comme on salue le printemps lorsqu'on le voit passer.

Ah! mes chers amours que vous êtes donc gentils?

Profitez du soleil — pressez dans vos dix doigts roses ce bon fruit savoureux qu'on nomme la jeunesse.

Quand je pense que je me suis comme vous déguisé en pierrot; que le carnaval me faisait frémir d'aise et que j'en rêvais la nuit! Il faut dire qu'autrefois... Eh bien! oui: autrefois le carnaval était splendide, c'était une fête incomparable et pendant trois jours Paris devenait fou. Je vois encore ces longues files de voitures qui sillonnaient les rues et les boulevards. Les milliers de masques qui couraient en criant et les municipaux en culotte blanche qui contenaient la foule. Que je les aimais, ces bons municipaux qu'on retrouvait à chaque fête calmes et brillants sur leurs beaux grands chevaux!

Pendant trois jours une rumeur joyeuse me bourdonnait dans les oreilles comme l'écho confus d'immenses éclats de rire. De lourdes tapissières passaient remplies de masques, au milieu des clameurs. On criait, on courait, on se bousculait; c'était un tumulte adorable, puis tout à coup la fourmilière s'entr'ouvrait et dans ce sillon humain s'élançait comme dans un rêve, une chaise de poste encombrée de masques qui lançaient des dragées et la foule hurlante courait à perdre haleine derrière ce char de la folie. Les roues lançaient, s'il m'en souvient, des étincelles d'or qui m'aveuglaient les yeux et au milieu de ces cliquetis charivariques de couleurs étranges et disparates, au milieu de ce tumulte et de ces cris, de ces rires et de cette ivresse, je restais abasourdi, pétrifié et dans mon bonheur je jetais un œil d'envie sur le municipal si bien placé pour tout voir.

Que s'est-il donc passé depuis ces jours heureux où la fanfare des trompes s'échappant de la boutique des marchands de vins me faisait bondir le cœur et m'arrachaient des larmes d'impatience? Le carnaval a-t-il donc mis de l'eau dans son champagne? pourquoi les pierrots me semblent-ils si tristes et les arlequins si rêveurs; pourquoi ne fais-je plus de différence entre le mardi gras et le mercredi des cendres, qu'est devenu ce vacarme des cavalcades empanachées et des voitures pleines de grands seigneurs couverts d'or, de velours et de soie? — Pourquoi le char du bœuf gras ne contient-il plus maintenant que de simples mortels grelottant de froid sous des maillots rapiécés? Pourquoi peu à peu s'est-il envolé et ce brillant mirage s'est-il évanoui?

Faut-il donc que chaque année qui passe nous creuse une ride et nous arrache un cheveu? Faut-il que chaque hiver nous enlève une parcelle de chaleur et nous laisse en partant avec un frisson de plus?

Il avait donc raison, mon pauvre vieux grand-père, lorsqu'en s'entortillant dans sa douillette, il me disait: « Mon garçon, la terre se refroidit. Je » me souviens que dans ma jeunesse on mordait à pleines dents dans des » abricots succulents et dorés qui ne coûtaient qu'un sou. Je me sou- » viens que les raisins étaient gros comme des noisettes, et qu'à la fin » d'avril on sortait en culottes de nankin... Ah! tout est bien changé, » mon garçon; la terre se refroidit. »

Et le pauvre homme mourut en croyant que le soleil s'éteignait.

Il avait bien raison, le vieux grand-père; c'est la jeunesse, c'est la chaleur, c'est le soleil qui dore les abricots; c'est la médaille sans revers; c'est la joie sans regrets; c'est la coupe pleine de Syracuse qu'on déguste à longs traits ou à petites gorgées, mais qui se tarit vite et ne se remplit pas.

Z.

M. ET Mme FERNEL AU VAUDEVILLE

Je suis l'ennemi systématique des comédies tirées des romans. Je dis comédies et non drames — *la Closerie des Genets*, ce drame par excellence, suffirait seule à me donner un éclatant démenti, — mais lorsqu'il s'agit d'un roman tout psycologique, tout analytique de ce qu'on appelle le *roman intime*, comme celui de M. Louis Ulbach, je crois qu'il n'a qu'à perdre à être transporté sur la scène. La scène demande des caractères entiers, dessinés tout d'une pièce, ne se démentant pas, et c'est de leur *intégrité* même que doivent découler naturellement les péripéties de l'action. — C'est à ce point de vue que j'ai entendu blâmer le dénouement de *Montjoye*. — Le roman, au contraire, se plaît aux longues analyses et permet de montrer les transformations de caractères opérées par les événements, et surtout par les sentiments, et c'est de ces transformations et de la vérité dans les transitions qu'il tire son véritable intérêt.

M. Louis Ulbach est un véritable romancier du cœur ; nul ne sait mieux que lui intéresser aux douces joies du bonheur domestique et rendre la vertu attrayante, c'est le vrai poëte du foyer conjugal. Je me rappelle la douce et salutaire impression que m'a causée la lecture de son roman *M. et Mme Fernel*, et celle de son frère jumeau *Le mari d'Antoinette*. Voilà de la belle et bonne idylle comme il en faut dans notre siècle pratique ; voilà la lecture que je recommanderai toujours aux jeunes et aux vieux mariés — aux vieux surtout, qui éprouvent des défaillances, — et non ces idylles de convention, comme Paul et Virginie, qu'on s'obstine à donner en prix aux pensionnaires du Sacré-Cœur, à mon avis l'ouvrage le plus dangereux pour elles.

Qu'on donne à l'eau le goût du vin et j'en boirai, disait un ivrogne. C'est ce qu'a su faire M. Ulbach dans son roman, et il a paré Mme Fernel de toutes les vertus les plus attrayantes. Aussi Louis Renault l'adore-t-il à genoux comme une sainte ; mais cet amour platonique ne suffit pas à ses vingt-cinq ans et, sans s'en rendre compte, sa passion, son besoin d'aimer, change d'objet et il en arrive à aimer réellement, d'un amour plus terrestre, mais tout aussi sincère. Mme de Soligny, et son amour vrai parvient à dompter la coquetterie de la Parisienne, qui n'est coquette qu'à la surface — une question de robe — et qui vaut mieux au fond que son étiquette, comme elle le prouve en épousant le pauvre journaliste de province.

Voilà toute l'intrigue du roman, mais rien n'est plus gracieux et plus attachant que cette étude psychologique de sentiments vrais et bons.

Pour *corpser* l'action, on y a ajouté la vieille rengaine de l'antagonisme de Paris et de la Province. L'antagonisme était cependant tout trouvé entre la femme aimant son mari et ses enfants, attachée à tous ses devoirs, et la coquette, sans enfants, n'ayant jamais eu que de l'estime pour défunt son époux. Il n'était nullement besoin d'en faire une provinciale et une parisienne. C'est cependant cet antagonisme, fort peu nécessaire, qui a trompé M. Ulbach et qui lui a fait croire qu'il y avait une pièce dans son roman ; il est difficile de résister au mirage de l'antithèse ; c'est son excuse.

D'abord la thèse de Paris et de la Province est vieille comme les rues, et surtout elle n'est plus vraie, la Province, n'existe plus, pas plus que l'Étranger, il n'y a pas plus d'Alpes, de Rhin, de Manche, de Vistule, de Newa même, qu'il n'y a de Pyrénées. Et puis, qu'appelez-vous Parisien, qu'appelez-vous Provincial ? Suffit-il de la cérémonie de l'octroi pour conférer le baptême parisien ou bien faut-il être né dans un rayon de cinq kilomètres de la pointe Saint-Eustache ? A ce dernier compte nul ne serait parisien à Paris : nos hommes d'État, nos grands écrivains sont de partout, excepté de Paris ; nos musiciens sont allemands, ainsi que les bottiers ; nos femmes élégantes sont surtout d'ailleurs. Nos modes mêmes n'ont plus rien de parisien ; nous avons emprunté nos charmants toquets de femme à l'Espagne, à la Hongrie, à l'Écosse ; nos corsages et les bretelles de velours aux bergères suisses ; nos casaques soutachées aux vestes brodées de l'Albanais ; nos burnous aux Arabes ; nos *pince-taille* à fourrures aux Russes et aux Polonais, etc., etc. Notre grand *couturier* en renom est un Anglais et ses élucubrations sont vulgarisées par une Allemande. Où prenez-vous Paris et les Parisiens dans tout cela ?

Et puis pourquoi faire toujours de la Parisienne un type de frivolité et de coquetterie ? J'en connais qui rendraient des points à la Charlotte de Werther pour la confection des confitures. — Aux Italiens, à l'Opéra, au Bois, ce qu'on rencontre le moins ce sont des Parisiennes, mais bien des Étrangères de tous pays et des Provinciales, ne vous en déplaise ; et en fait de frivolité et de coquetterie je crois que nous n'avons rien à leur apprendre. Mme Fernel est le type de l'honnête femme, la muse du foyer domestique, mais sa qualité de provinciale n'ajoute rien à ses mérites ; je ne lui en sais aucun gré. Mme Bovary est aussi une provinciale.

Parlons un peu de la pièce maintenant.

Ce que je lui reproche surtout c'est de m'avoir gâté mon roman. Au lieu de cette étude psychologique, si vraie, si attachante, si *salutaire*, je le répète, il ne s'agit plus dans la pièce que de savoir si le jeune homme pauvre épousera les 30,000 livres de rente de la Parisienne. On se met cinq après elle pour lui faire épouser un Provincial, pour la punir d'être Parisienne. — Drôle de manière de faire l'éloge de la province ! — On y réussit cependant on ne sait trop pourquoi ni comment. Si on ne connaissait le roman, je défie n'importe quel Œdipe d'y rien comprendre. Dans le roman on voit par quel enchaînement naturel d'idées et de sentiments Jules Renault arrive à aimer sérieusement Mme de Soligny ; dans la pièce, au contraire, la métamorphose s'opère pendant l'entr'acte et après avoir fait une déclaration des plus brûlantes à Mme Fernel, il vient tranquillement demander la main de la Parisienne tout simplement parce qu'il a vu qu'il perdait son temps auprès de la mère de famille. Il ne fait à Mme de Soligny ni déclaration ni cour. — Tout cela se passe dans les entr'actes, pendant lesquels on est probablement censé lire le roman.

Il est vrai qu'ils sont cinq à lui répéter sans cesse qu'elle est trop heureuse d'épouser un pareil mari, qui n'a ni fortune ni position, mais qui a tant de *courage*. — A ce propos, qu'a-t-on voulu dire en parlant toujours du *courage* de M. Renault ? Est-ce par hasard parce qu'il est Rédacteur en Chef du *Journal de la Préfecture*, ou simplement parce qu'il veut bien courir le risque d'épouser une Parisienne ?

Courageux jeune homme !

O parisiennes ! n'allez pas en province ; on vous y forcerait à épouser un journaliste pauvre, mais courageux.

En somme, ce n'est pas bon ; ce n'est surtout pas amusant. Ce n'est pas la faute de M. Ulbach, qui a son roman pour se consoler, mais celle du sujet qui ne valait rien pour la scène.

Voilà trois *triomphes de l'amour conjugal* en un mois : la *Maison de Penarvan*, l'*Infortunée Caroline* et *Mme Fernel !* Assez !

CHRISTOPHE.

OBSERVATIONS

La dernière faveur qu'accordent les femmes est justement celle à laquelle le beau sexe ne tient que par le prix qu'y attachent les hommes, et parce qu'elle est la dernière.

La femme voudrait trouver dans celui qu'elle aime un homme capable de tous les héroïsmes publics, et de toutes les lâchetés en tête-à-tête.

Il faut avoir fait bien des campagnes pour être invincible en amour ; la vertu même n'a pas tant de force.

Nous ne prenons guère la généreuse détermination de dire à chacun ses vérités que quand elles sont blessantes.

ALFRED B.

LA SEMAINE

A tout seigneur tout honneur!

Le roi de la semaine était le bœuf-gras, ce héros de trois glorieuses journées, qui se voit entouré d'honneurs aussi pailletés qu'éphémères.

Modeste autant que brave, il est courageusement monté au capitole.

— Les Français ont repris samedi le *Fils de Giboyer.*

— Samedi les Italiens nous ont redonné le *Trovatore* qui n'a pas été plus avantageux pour Musiani que la première fois à ses débuts. Mme Charton Demeur était enrhumée. Il restait fort heureusement le baryton Aldighieri.

En revanche une heureuse reprise a eu lieu au même théâtre, *don Pasquale.* Mlle Patti s'y est montrée toujours aussi fine et aussi malicieuse. Pourquoi faut-il qu'elle se laisse entraîner si souvent à fioriturer ses rôles? Scalèse et Delle-Sedie l'ont bien secondée du reste.

— Il y a eu samedi au Palais-Royal deux charmantes pièces au bénéfice d'Hyacinthe : *Monsieur boude!* et *Fallait pas qu'y aille!*

— A la Gaîté la *Maison du baigneur* a obtenu un immense succès, une richesse de mise en scène qui rappelle (en son genre), celle de *Peau-d'âne.* Mais quelle fatigue il y a à suivre l'intérêt dramatique d'une pièce aussi enchevêtrée!

— L'Empereur et l'Impératrice ont assisté lundi à la représentation du Palais-Royal. On y jouait les cinq vaudevilles à succès.

— Les jours gras ont été très-animés. Samedi soir, il y avait grand bal chez M. Rouher; le dimanche, c'était chez Mme Drouin de Lhuis. L'avant-veille Mme la duchesse de Bassano avait réuni l'élite du monde, et chacun y sauvegardait respectueusement l'incognito de deux dominos vite reconnus.

Le même soir, on se pressait également dans les salons de Mme Thomas de Colmar. Puis ce fut le tour de Mme la duchesse de Morny. Que de noms encore je suis forcé d'omettre!

Citer les fériques et capricieux costumes de ces brillantes réunions exigerait plus de place qu'il ne m'en est accordé. C'était une pléiade d'innovations généralement réussies.

— Le concert donné vendredi chez M. et Mme Pereire était vraiment princier. Heureux les millionnaires qui savent si noblement prodiguer leurs trésors! Qu'on en juge :

Artistes : MMmes Patti et de Méric-Lablache; MM. Delle-Sedie et Mario.

Programme : Duo des *Nozze di Figaro* de Mozart; duo de *don Pasquale,* romance de *don Sébastiano* et romance de la *Favorita* de Donizetti! cavatine de la *Traviata,* canzone et quatuor du *Rigoletto* de Verdi; arioso du *Profeta* de Meyerbeer; duo de *Semiramide* de Rossini; quatuor de *Martha* de Flotow.

Le piano était tenu par le Maestro Rubini et Sivori y a exécuté deux morceaux, dont un de sa composition.
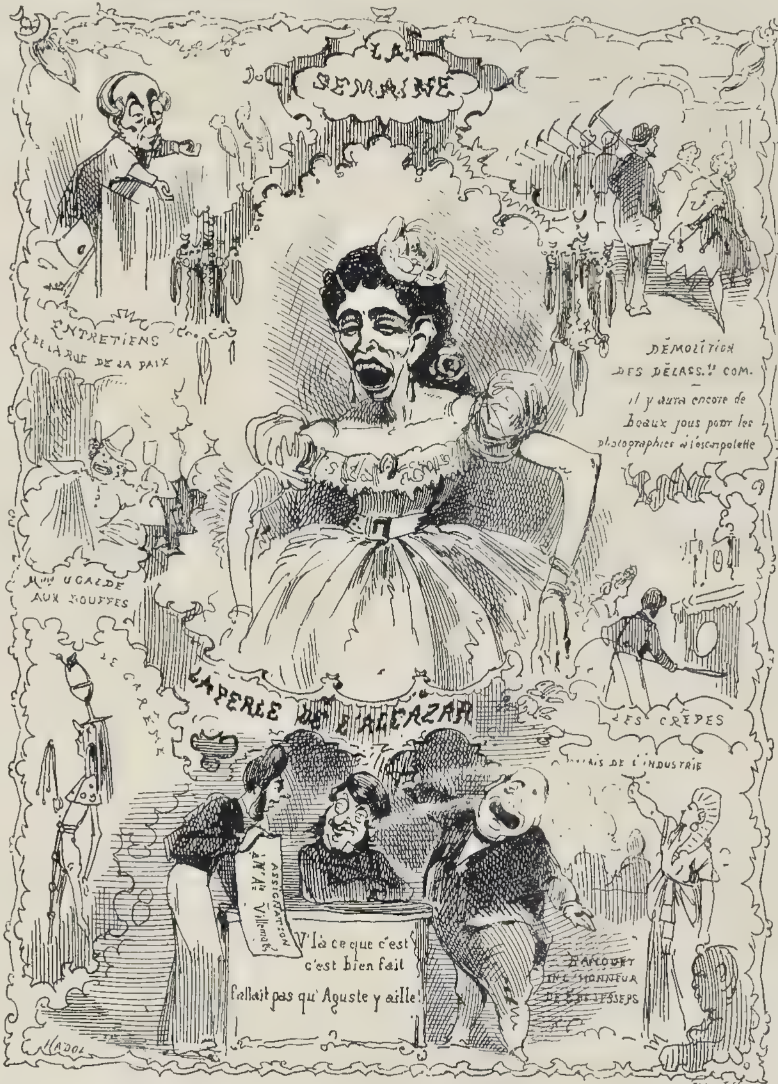
— Chacun croyait que le duc de Brunswick était rentré dans la possession de ses *riches diamants.*

Il paraît qu'il n'en est rien, s'il faut s'en rapporter à ce que dit la *Presse* de mardi. Loin de lui avoir été rendus, ces diamants, déposés au greffe n'en pourraient être retirés. Ils seraient sous le sequestre par suite d'une opposition formée au nom de l'Altesse régnante actuelle du Duché de Brunswick qui les réclame comme ayant été antérieurement soustraits aux diamants de la couronne.

— Parfois les pétitions au Sénat se rapprochent beaucoup des idées de M. Prudhomme. Un monsieur Sauvageon de Valence demande que tout enfant mineur — fût-il accompagné de ses parents — se voie refuser l'entrée des cafés concerts.

Ce monsieur Sauvage prétend-il que l'on doive établir un vestiaire pour y déposer la canne et les marmots.

— L'Académie a heureusement choisi le temps du carnaval pour la réception de M. Carné. La réponse de M. Viennet a été des mieux appliquées.



— Le souper de Figaro a sa bonne place à tenir dans la chronique de tout semainier et je n'y faudrai pas. Les convives ont fait autant honneur aux dons des volontaires qu'aux culinaires préparations de la maison Peters.

— D'après le *journal du Lot* on connaîtrait enfin l'auteur du *Maudit.* Un ancien curé du diocèse de Grenoble, l'abbé Déléon s'en serait attribué l'honneur assez contesté, aidé en cela, aurait-il ajouté, par la collaboration confidentielle de plusieurs de ses confrères.

— Le 27 de ce mois aura lieu dans la salle de l'Opéra-Comique, sous le patronage de leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice, un bal au profit d'une société de secours mutuels qui vient annuellement en aide à plus de trois cents comédiens malades, vieux ou infirmes, ainsi qu'à leurs veuves ou orphelins.

N'est-ce pas là pour les gens du monde l'occasion d'une belle aumône!

— Le *Marco Polo,* ce vaisseau prêté en Autriche pour un train de plaisir autour du monde, doit partir le cinq mars de Trieste. Le voyage s'effectuera en deux cents jours; il n'y aura que cinquante stations.

— La civilisation vient de faire en Turquie un pas immense. Non content d'avoir sacrifié aux théâtres français, le sultan (en dépit de la coutume mahométane qui proclame sacrilège toute reproduction humaine, chaque homme ainsi reproduit, devant au dernier jugement reclamer une âme à son auteur) le sultan vient de faire placer son portrait dans les trois casernes de Medjidié, de Galato-Séraï et de Couleli, tandis qu'un photographe, autorisé, met en vente dans Péra les portraits en pied des jeunes princes Youssouf Jzzed-din Efendi et Moured-din Efendi.

— Un journal de Londres prétend que l'on vient de découvrir en pleine Chine, une ville de un million d'habitants, tous israélites. On prétendait pourtant que la Chine était fermée aux étrangers avant la prise de Pékin..

Pascal D...

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN

Paris. — Imp. VALLÉE, 15, rue Breda.



A L'ACADÉMIE

Nu comme le discours d'un académicien.
(Alfred de Musset, de l'Académie française.)

C'est plus fort que nous ; il nous est impossible de commencer cet article autrement que par la phrase consacrée : « Une foule élégante et choisie se pressait de bonne heure sous la coupole de l'Institut. » Nous ne trouverions pas mieux que cet honnête cliché. Nous ajouterons, en nous servant de notre propre style, que les dames y étaient en majorité, et surtout les dames sur le front desquelles les pensées graves ont remplacé l'éclat d'une beauté périssable. Cela d'ailleurs n'empêchait pas les roses de s'épanouir audacieusement dans leurs coiffures. Il y avait même un turban posé sur les cheveux d'une Corinne, — la dernière Corinne et le dernier turban. Le reste de l'auditoire se composait de fonctionnaires publics, ayant presque tous sur la conscience quelques bouquets à Chloris, et d'anciens lauréats ayant tous concouru pour l'éloge de Colbert.

On recevait ce jour-là M. Dufour ; — et c'était M. Tapin qui devait répondre au discours du nouvel élu. La curiosité publique était vivement excitée depuis un mois par l'annonce de cette solennité (autre cliché).

A deux heures, les immortels se trouvaient réunis presque au complet. Les lorgnons et même les lorgnettes se promenaient sur eux avec une avidité flatteuse. On se montrait cet Ésope-papillon, qui ne peut tenir en place, et dont les gestes trahissent une si spirituelle impétuosité. On demandait à voir ces deux ex-ministres, l'un si raide, l'autre si frétillant, qui ont fait l'histoire de France pendant près d'un quart de siècle. On cherchait à distinguer, dans un groupe de crânes d'ivoire, celui de l'auteur sentimental de *Mademoiselle de la Seiglière*. On voulait deviner, à son attitude penchée, l'amoureux de Mme de Longueville, et, à son sourire sceptique, le conteur de *Colomba*. — Où donc est ce parapluie qu'on attribue à *Joseph Delorme?* — Serait-il possible que ce petit homme sanglé, busqué, cambré, boutonné, eût cent-huit ans, et fût encore un Legouvé? O conservation miraculeuse par les procédés académiques! — Et ce fils à côté de ce père, et ce père serré contre son fils? Des doctrinaires, n'est-ce pas? Allons, tant mieux ; on ne sait plus ce que c'est, si tant est qu'on l'ait jamais su. — J'aperçois, le cou serré dans une cravate haute, le plus intolérant des fabulistes, qui rime des tragédies entre ses repas, et qui ronfle des poëmes épiques. C'est ce qu'on appelle un aimable vieillard. — Celui qui a traduit Lucrèce remercie celui qui a écrit le traité de la *Longévité humaine* de lui avoir appris qu'il touchait à peine à sa huitième jeunesse.—Voici le clan des membres à peu près chevelus : les poëtes révoltés et les rimeurs du bon sens.— Le rochet d'un évêque manque à cette cérémonie; mais le motif en est facile à concevoir : nous sommes en carême, et Monseigneur se doit à ses ouailles.

Enfin, la sonnette du président annonce l'ouverture de la séance. M. Dufour, revêtu d'un habit aux fines herbes, déroule un cahier, et lit le discours suivant :

« Messieurs,

» J'en suis encore à me demander pourquoi je me trouve au milieu de vous. Des esprits maussades et qui prétendent tout expliquer me répondront que c'est peut-être le résultat des trente-neuf visites qu'on m'a poussé à vous faire. Dans tous les cas, je ne me serai pas ruiné en frais de commissionnaires pour le transport de mes œuvres ; aucun de vous n'aura à me reprocher la moindre insomnie causée par la lecture de mes livres. Je n'ai jamais rien écrit, messieurs. C'est ce qui me porte à vous adresser cette question : — Ne vous êtes-vous pas trompés en me choisissant? Êtes-vous bien sûrs de ne pas m'avoir pris pour un autre ?

« Ce que je vous dis là n'est, vous le devinez avec votre sagacité habituelle, que pour me conformer aux traditions d'humilité léguées par mes prédécesseurs. C'est un artifice oratoire, pas autre chose. Au fond, je me suis donné beaucoup de mal pour arriver au fauteuil que j'occupe maintenant. Moins on le mérite, plus on le souhaite ; je ne vous apprends rien de nouveau. En vain quelques amis chari-

tables me conseillaient de retirer ma candidature, en présence des hommes éminents, mes rivaux, qui avaient écrit, ceux-là. J'ai jugé à propos de faire la sourde oreille. L'événement a prouvé que j'avais eu raison.

» Me voilà donc académicien; il n'y a pas à s'en dédire. Pour l'être entièrement, c'est-à-dire autant que vous, messieurs, il ne me reste plus qu'à prononcer l'éloge du poëte inspiré, du romancier savant et émouvant, de l'auteur dramatique que vous pleurez chaque jour, — et que je pleurerais autant que vous, si vous ne m'aviez admis à l'honneur insigne de lui succéder. Au risque de me compromettre à vos yeux, je vous avouerai que je ne le connaissais pas du tout et que je n'ai jamais lu une ligne de lui. Il n'y a point absolument de ma faute, vous allez en juger. Lorsque j'appris le nom du personnage illustre qui me cédait forcément sa place, je m'en informai immédiatement auprès de mes connaissances, et j'envoyai mon secrétaire quérir ses œuvres complètes chez les libraires. Trompé par une même consonnance de nom, ce secrétaire, au lieu des œuvres complètes de M. Alfred de Vigny, me rapporta celles de M. Alfred de Bougy, autre homme de lettres fort distingué, mais absolument vivant.

» Le hasard voulut que je ne m'aperçusse qu'au dernier moment de cette substitution de personne. Je lus religieusement les livres de M. Alfred de Bougy, et j'écrivis mon discours sur M. Alfred de Bougy.

» Il est trop tard aujourd'hui pour le recommencer; je sollicite donc toute votre indulgence, messieurs, et je vous prie de vouloir bien accepter l'éloge de M. Alfred de Bougy à la place de l'éloge de M. Alfred de Vigny, — sur lequel j'aurai plusieurs fois, je l'espère, l'occasion de revenir, dans la longue carrière d'académicien à laquelle je suis préparé.

» M. Alfred de Bougy naquit à Paris, ce sol fécond en talents vivaces et subtils, à l'heure où un officier de fortune jetait avec son épée les fondements d'une ère nouvelle. Trop jeune pour se mêler à ce grand mouvement des enthousiasmes et des forces, il dut, non sans un violent effort sur lui-même, se recueillir à l'ombre des murs d'un collége. Ce fut là, sans doute, qu'il puisa cette certitude alliée à cette réserve, qu'on sera plus tard conduit à remarquer dans ses travaux philologiques. Alfred de Bougy, en effet, évita constamment de se livrer tout entier; vous avez apprécié, comme moi, ses précautions, et ce que je qualifierai volontiers de sa pudeur dans l'acte de la production littéraire. Semblable à l'éléphant blanc, qui cache ses amours, il apporta autant de soin à restreindre dans un petit cercle d'intimes les fruits de sa plume, que d'autres en apportent aujourd'hui à les étendre et à les ébruiter. Faut-il attribuer cette discrétion à un blâme inavoué de la politique d'alors? Je sais que je touche, messieurs, à un point délicat, et vous me saurez peut-être gré d'épaissir sur cette période de la carrière de mon prédécesseur les gazes d'une convenance, commandée d'ailleurs par les restrictions de la vie actuelle.

» Ses *Quatre-vingt-six départements* mis en distiques, *par à peu près*, attirèrent d'abord l'attention sur lui; et, quoiqu'il en souffrît, après avoir permis qu'ils fussent colportés de ruelles en ruelles, il dut tolérer qu'un éditeur trop zélé s'en emparât pour les livrer en pâture à un public toujours friand de ces jeux d'esprit. C'était préluder d'une façon assez légère à ses profondes études sur Samuel Puffendorf; mais le véritable talent est d'ordinaire insouciant de ces nuances, et, semblable à l'abeille industrieuse, qui compose sa ruche de tous les sucs... des sucs précieux qui... des sucs qui découlent... — Messieurs, je ne puis déchiffrer ici les mots de mon manuscrit; permettez-moi de passer au paragraphe suivant. — (*A part.*) Diable de secrétaire, va!

» Je ne vous entretiendrai pas des autres ouvrages d'Alfred de Bougy; vous les connaissez, et vous avez su les apprécier. J'arriverai tout de suite au programme que vous attendez de moi; il sera celui que doivent arborer tous ceux que vous daignez accueillir dans votre sein : — regretter le passé, nier le présent, douter de l'avenir. Cette profession de foi vous suffira, si j'en juge par les sympathies que j'ai déjà rencontrées dans cette enceinte, et par la voix de ma conscience qui me dit que je suis dans le juste et dans le vrai. »

Ce discours, débité d'une voix ferme par M. Dufour et fréquemment interrompu par les applaudissements de l'auditoire, a été suivi de la réponse de M. Tapin, que nous regrettons de ne pouvoir donner *in extenso* (troisième cliché), mais dont nous détachons les passages les plus remarquables :

« Monsieur,

» Nous ne comprenons guère plus que vous votre présence dans notre assemblée. Mais nous nous y ferons.

» Le cas n'est pas nouveau ; nous avons été plusieurs ici comme vous. Une erreur singulièrement répandue et accréditée consiste à croire que nous sommes une compagnie exclusivement littéraire. Il n'en est rien, et ce n'est pas vous, monsieur, qui vous inscrirez en faux contre cette affirmation. Nous sommes des gens distingués, se choisissant les uns les autres dans les classes les plus diverses. Il nous importe peu de froisser l'opinion publique ; nous ne la consultons jamais, et s'il nous arrive quelquefois d'être d'accord avec elle, ce n'est que par hasard et à notre insu. Aussi devrait-on bien nous laisser tranquilles une fois pour toutes; nous ne comprenons vraiment pas quelle rage ont les auteurs de profession, et particulièrement les journalistes, de vouloir toujours fourrer leur nez dans nos petites affaires.

» Avec un tour d'esprit charmant, qui est lui-même une contradiction ingénieuse, vous vous accusez de n'avoir rien écrit. Rassurez-vous, monsieur; c'est précisément cette abstention de bon goût, cette mesure dans le silence, qui vous ont signalé à notre choix. Et pourquoi auriez-vous écrit, en effet? pourquoi auriez-vous dépensé vos précieuses qualités dans une société en proie à une décadence visible? En vous repliant sur vous-même, en ne faisant pas fléchir le sens moral devant l'appât d'une périlleuse célébrité, vous avez donné un de ces exemples qu'il est fâcheux de ne pas voir plus universellement suivi.

» Vous n'avez rien écrit; et cependant vous auriez pu comme un autre, et mieux qu'un autre, conquérir un rang supérieur dans la grande mêlée des intelligences militantes. Tous les genres vous étaient accessibles; ils vous seraient devenus familiers. Doué comme vous l'êtes, il est hors de doute que si vous vous fussiez adonné aux études historiques, vous y eussiez apporté cette rectitude et cette élévation de jugement qu'on devine en vous. Vous ne vous seriez pas moins fait remarquer dans le roman et la critique, si ces deux manifestations de la pensée ne vous eussent justement paru secondaires. Enfin, quel resplendissement se serait attaché à votre nom si vous aviez pu vous décider à cultiver ces riches trésors de poësie que votre tact sévère et peut-être trop avare condamne à rester enfouis au dedans de vous, comme ces riches filons qui n'attendent qu'un coup de pioche pour éblouir tout à coup et rivaliser avec la lumière d'en haut!

» Vous n'avez pas voulu, tout est là. Peut-être eût-il mieux valu pour la gloire de l'homme éminent à l'héritage duquel nous vous avons appelé, qu'il eût plus souvent pris modèle sur vous. Je ne recommencerai pas, après votre brillant résumé, l'histoire de cette existence uniformément vouée au culte des lettres. Une analogie de nom, qu'il vous plaît de mettre sur le compte du hasard, vous a fourni de piquants rapprochements, et une fine appréciation des événements et des personnages d'une époque qu'il vous a été donné d'étudier de plus près que personne. Placé par vos relations dans des postes élevés, et dont votre mérite personnel a su doubler l'importance, vous avez pu recueillir des observations et établir des comparaisons dont vous ferez, je l'espère, bénéficier notre compagnie. Vous avez surtout, aidé de votre rare pénétration, reconnu l'infériorité du temps actuel et constaté les tristes symptômes d'un appauvrissement moral, auquel malheureusement on chercherait en vain un remède.

» En quelques mots d'une amère précision, vous avez admirablement défini le rôle que nous imposait cette désorganisation générale. Si nos efforts sont impuissants pour la reconstitution d'un état de choses qui vit notre influence atteindre à son apogée, sachons du moins protester par notre attitude. Il est des résignations qui équivalent à des leçons. L'éloquence n'est pas toujours faite de bruit. Sur ce terrain, monsieur, nous étions assurés de votre concours. N'aurions-nous eu que cette certitude, c'était assez pour vous offrir une place parmi nous. »

Ainsi parla M. Tapin.

Pendant une heure et un quart, l'honorable académicien sut tenir le public sous le charme de sa diction élégante et facile. Des bravos unanimes et prolongés saluèrent sa péroraison.

Dix minutes après, la foule s'écoulait lentement et en silence. Et cependant la justice littéraire était loin d'avoir été satisfaite !

CHARLES MONSELET.

UN BAL D'AMBASSADE

OU IL N'EST QUESTION NI DE BAL NI D'AMBASSADEUR

I

— Je ne te dis pas que ce ne soit pas joli, ajouta ma tante en effleurant le chenet du bout de sa petite botte. Cela donne au regard un charme particulier, je l'avoue. Un nuage de poudre sied à ravir, un doigt de rouge fait admirablement, et jusqu'à cette demi-teinte bleuâtre qu'elles s'étalent je ne sais comment, sous l'œil... Dieu qu'il y a des femmes coquettes ! — As-tu vu, jeudi, chez Mme de Sieurac, les yeux d'Anna ? Est-il permis, franchement, comprends-tu qu'on ose ?

— Eh ! eh, ma tante, je ne détestais pas ces yeux-là, et, entre nous, ils avaient un velouté!

— Je ne te conteste pas cela, ils avaient du velouté.

— Et en même temps un éclat si étrange sous cette pénombre, une expression de si délicieuse langueur!

— Oui assurément; mais enfin, c'est s'afficher. — Sans cela ! — C'est quelquefois très-joli. — J'ai rencontré au Bois des créatures adorables, sous leur rouge, leur noir et leur bleu ; car elles se mettent aussi du bleu, Dieu me pardonne!

— Oui, ma tante, du bleu polonais, ça s'estompe, — c'est pour les veines.

(Avec intérêt.) Elles imitent les veines. — C'est une infamie, ma parole d'honneur! — Mais tu m'as l'air d'être bien au courant.

— Oh! j'ai joué si souvent la comédie dans le monde! j'ai même chez moi toute une collection de petits pots, de pattes de lièvres, d'estompes, de pointes, etc. etc.

— Ah ! tu as tout cela ? mauvais sujet! — Dis-moi, vas-tu au bal de l'Ambassade, demain ?

— Oui, chère petite tante; et vous, vous costumerez-vous ?

— Il faut bien, pour faire comme tout le monde. On dit, au reste, que ce sera splendide. (Après un silence.) Je me poudre, crois-tu que cela m'ira bien ?

— Mieux qu'à qui que ce soit, chère tante ; vous serez adorable, j'en suis certain.

— Nous verrons cela, petit courtisan. — Elle se leva, me tendit sa main à baiser avec un air d'aisance exquise et fit mine de s'éloigner ; puis se ravisant : — Au fait, Ernest, puisque tu vas à l'Ambassade, demain, viens me prendre, je t'offre une place dans ma voiture. — Tu me diras ton goût sur mon costume; et puis... — Elle éclata de rire, et se penchant à mon oreille en me prenant la main : — Apporte donc tes petits pots ; — viens de bonne heure alors. C'est entre nous ? — Et elle posa un doigt sur ses lèvres en signe de discretion. — A demain.

Ma tante, comme vous pouvez le voir, n'a point encore dit adieu à la jeunesse, et elle a bien fait. Elle a plus de vingt-cinq ans, si j'en crois une addition que je viens de faire, à part moi ; mais je calcule si mal, qu'avec la meilleure volonté du monde, je n'oserais vous dire rien de certain sur son âge. Et d'ailleurs à quoi bon? Un murmure d'admiration ne l'accueille-t-il pas toujours, lorsqu'elle entre au bal avec son grand air de reine couronnée? Les passants affairés ne se détournent-ils pas tous, lorsque dans son petit coupé noir elle lance par la portière une adresse au cocher? N'a-t-elle pas dans la voix les sons argentins de la jeunesse, et dans les gestes la grâce délicate d'une femme de vingt ans? N'est-elle pas enfin cette bonne et chère tante, dans tout l'éclat de la beauté épanouie, sûre d'elle-même et triomphante ?

II

Le lendemain soir, la chambre de ma tante offrait le spectacle de désordre le plus échevelé. De tous les tiroirs entr'ouverts s'échappaient des dentelles chiffonnées, des mousselines et des bouts de ruban. Sur les meubles des écrins entr'ouverts, au milieu des peignes et d'epinglet à cheveux. Des bouts de rubans et des bouts de fil, des morceaux de satin et des débris de fleurs jonchaient le tapis, auquel une legère couche de poudre à la maréchale donnait un aspect blanchâtre et poussiéreux. Plusieurs bougies et trois lampes sans abat-jour répandaient une lumière éclatante sur ce désordre, au milieu duquel, ma tante parée, coiffée, poudrée et debout devant son armoire à glace, examinait d'un œil exercé sa splendide toilette de marquise Louis XVI.

La femme de chambre et la couturière, toutes deux à genoux et les yeux battus (elles avaient passé la nuit), farfouillaient dans les nœuds de satin et plantaient fiévreusement des épingles.

— Marie, un peu plus à gauche, le ruban que vous tenez. — madame Savain, votre corsage est d'un bon doigt trop large. Je suis dans un sac, madame Savain.

— Peut-être le corset de madame est-il un peu plus serré qu'à l'ordinaire ?

— Bien certainement qu'il est plus serré. Ne savez-vous pas que sous Louis XVI les femmes portaient la taille extrêmement fine. Il faut respecter l'archéologie ou ne pas s'en mêler, madame Savain. — Le devant n'est pas mal. Il est bien dans le caractère. — Ma tante se regarda dans la glace de profil.

— Je craignais que cette coupe en biais que madame m'a fait copier sur une robe du temps, que surtout ces lacets intérieurs disposés pour effacer les épaules, n'avantageassent un peu trop madame.

— Mais, madame Savain, vous devriez savoir que sous Louis XVI les femmes de qualité portaient la poitrine fort en avant. Non, non, il n'y a rien d'exagéré, il faut être dans le caractère. — Et effleurant de ses doigts roses et potelés les saillies extrêmes d'une gaze savamment indiscrète, elle sourit et ajouta : Non, madame Savain, rien d'exagéré. — Marie, donnez-moi la boîte à mouches. — La femme de chambre lui présenta l'objet. — Ma tante mouilla son doigt de son aristocratique salive, le plongea dans la boîte, d'un air nonchalant, puis, le doigt en l'air et armé d'un point noir, elle regarda dans la glace d'un œil pénétrant, hésita un instant, et tout à coup d'un mouvement résolu et avec une merveilleuse adresse, paff, elle posa sa mouche juste au milieu de l'exagération. Ça la sauve, murmurait-elle. Ça détourne l'attention. — Et elle sourit de bon cœur.

Le fait est que cette mouche qui ressemblait à une bête à bon Dieu prise entre deux roses, était posée avec un tact, un art, un sentiment extrême. Ni trop haut, ni trop bas; c'était bien là sa place, et dans la demi-teinte du sillon bleuâtre, elle semblait, la pauvre petite, se cacher pour ne pas rougir. — C'était touchant.

En sorte que les critiques les plus enclins à la médisance auraient



CHASSE A COURRE. — UN DÉBUCHER A VUE

dit comme ma tante, en regardant l'ensemble de son corsage épanoui? Non certes, il n'y a pas d'exagération.

Et cependant, il y en avait un peu au fond. Peut-être cela tenait-il à ce que ma tante arrivait sans qu'on s'en doutât, à cet âge adorable où la beauté voulant être à l'aise s'épanouit dans toute l'ampleur d'une riche maturité.

Peut-être, cela tenait-il encore à ce que sous l'empire d'une préoccupation archéologique et pour obéir à la mode de nos arrière-grand' mères qui rapprochaient leurs seins l'un de l'autre comme deux jumeaux qui s'aiment, ma tante n'avait pas songé qu'un changement de forme ferait croire à une augmentation de volume.

Peut-être enfin la finesse inaccoutumée et excessive de sa taille serrée dans un corset de satin blanc, dont les craquements chatouillaient l'oreille à chaque mouvement qu'elle faisait, produisait-elle seule cette illusion charmante?

Dans tous les cas, la mouche sauvait tout.

Quand j'entrais, ma tante était satisfaite et examinait sa coquette chaussure.

— Comme tu arrives tard, me dit-elle! — Il est onze heures, sais-tu, et nous avons, ajouta-t-elle en me montrant ses dents blanches, nous avons encore bien des choses à faire. Les chevaux sont attelés depuis une heure. — Je parierais qu'ils vont s'enrhumer dans cette cour glaciale. — Et en disant cela elle allongeait son pied chaussé d'une mule à talon rouge toute miroitante de broderies d'or. Son pied grassouillet débordait un peu au sortir de la chaussure, et à travers les jours de son bas de soie brillant la peau rose de sa cheville apparaissait par intervalles.

— Comment me trouves-tu, monsieur l'artiste?

— Mais, comtesse... mais, chère tante, veux-je dire, je... j'étais ébloui par ce soleil de juillet, le plus chaud de l'année, comme vous savez. Je vous trouve adorable... adora... et coiffée!

— N'est-ce pas, je suis bien coiffée? C'est encore Sylvani qui a dressé tout cela — il n'a pas son pareil, ce garçon-là. — Les diamants dans la poudre font admirablement, et puis cette coiffure élevée donne au cou du majestueux. Je ne sais pas si tu sais que j'ai toujours été assez coquette de mon cou; c'est mon seul petit luxe. — — As-tu tes petits pots?

— Oui; ma tante, j'ai tout mon attirail, et si vous voulez vous asseoir...

— Je suis pâle à faire peur — un tout petit peu, n'est-ce pas, Ernest, tu sais ce que je t'ai dit? — Et elle tourna la tête en me présentant l'œil droit. Je le vois encore cet œil! Seulement comme elle se penchait en arrière pour être plus directement sous l'éclat de la lumière et que je m'approchais de son visage, le travail étant délicat, je voyais la gaze légère s'entr'ouvrir, et la maudite mouche, ainsi qu'une barque lointaine portée par la vague, se soulever et s'abaisser ensuite au gré de la respiration.

Je ne sais quel parfum, étranger aux tantes d'ordinaire, montait de...

— Tu comprends, cher ami, qu'il faut une occasion comme celle-ci et les nécessités d'un costume historique pour que je consente à me farder ainsi.

— Ma bonne petite tante, si vous bougez, ma main va trembler. — Et dans le fait effleurant ses longs cils ma main tremblait.

— Ah oui, dans le coin, un peu... tu as raison, ça donne du velouté, de l'incertain, du... C'est très-drôle ce petit pot de bleu. Mon Dieu, que ça doit être laid! Ce que c'est que l'enchaînement des choses! Une fois poudrée il faut bien se passer un peu de blanc de perle sur le visage pour ne pas être jaune comme un citron; et une fois les joues enfarinées on ne peut pas rester, — tu me chatouilles avec ton petit plumeau, — on ne peut pas rester comme un pierrot; il faut un doigt de rouge, c'est fatal. Et maintenant, vois un peu comme le diable est méchant; si après tout cela on ne s'élargit pas un peu les yeux, n'est-il pas vrai qu'on a l'air de les avoir percés avec une vrille? C'est comme cela qu'on arrive petit à petit à monter sur l'échafaud.

Ma tante se mit à rire de bon cœur et la petite barque disparut, comme abîmée entre deux vagues et reparut bientôt.

— Tiens, c'est très-bien ce que tu viens de faire, — bien sous l'œil, c'est cela. — Comme ça anime le regard! Sont-elles rouées, ces créatures; comme elles savent ce qui va bien! c'est honteux! chez elles c'est de la ruse, rien de plus. — Oh! tu peux en mettre un peu plus de ton petit bleu, je vois ce que c'est maintenant. Ça fait vraiment pas mal.

Comme tu arques les sourcils! Tu ne crains pas que cela soit un peu noir? C'est que, tu sais, je ne voudrais pas avoir l'air... Ma foi, tu as raison. Où donc as-tu appris tout cela? Tu gagnerais de l'argent, sais-tu si tu voulais exercer.

— Eh bien, ma tante, êtes-vous satisfaite?

Ma tante éloigna son petit miroir à main, le rapprocha, l'éloigna encore, cligna des yeux, sourit, et se penchant de nouveau dans son fauteuil: Il faut bien le dire, mon cher, c'est adorable ton... Comment dis-tu qu'elles appellent cela, tes... amies?

— Le *maquillage*, ma bonne tante.

— Il est fâcheux que cela ne s'appelle pas autrement lorsque les femmes du monde s'en servent, car en vérité, j'y aurais recours... pour le soir... une fois de temps en temps. Il est certain que cela donne du piquant. Dis-moi, tu n'as pas aussi un petit pot pour les lèvres?

— J'ai votre affaire.

— Ah! c'est dans une fiole, c'est liquide?

— C'est une espèce de vinaigre, comme vous voyez... Ma tante, ne bougez pas. Avancez les lèvres... comme si vous vouliez m'embrasser. Vous n'auriez pas par hasard l'envie de m'embrasser.

— Si fait et tu l'as bien mérité. Tu m'apprendras ton petit talent, pas vrai?

— Très-volontiers, ma tante.

— Ah! mais c'est miraculeux, ton vinaigre quel éclat il donne aux lèvres, et comme les dents paraissent blanches! Il est vrai que j'ai toujours eu les dents assez...

— Encore un de vos petits luxes?

— Voilà qui est fait, je te remercie. — Et elle me sourit en minaudant un peu à cause du vinaigre qui la piquait.

De son doigt mouillé elle prit une mouche qu'elle se plaça sous l'œil avec une coquetterie charmante; puis une autre qu'elle mit vers le coin de la bouche, et, radieuse, adorable, Cache vite tes petits pots, me dit-elle, j'entends ton oncle qui vient me chercher. Tiens, ferme-moi mes bracelets. — Minuit! et mes pauvres chevaux; avec la grippe qui court!

III

A ce moment, mon oncle entra, en culotte et en domino.

— Je ne suis pas indiscret, dit-il gaiment en m'apercevant?

— Vous plaisantez, je suppose, fit-elle en se retournant: j'ai offert une place à Ernest qui va ce soir à l'Ambassade, comme nous.

A l'aspect de ma tante mon oncle ébloui et lui tendant sa main gantée: Vous êtes ravissante ce soir, ma chère! — Puis avec un fin sourire: Votre teint a une animation et vos yeux un éclat!

— Oh! c'est le feu qu'on a laissé flamber; on étouffe ici. Mais vous-même, mon ami, vous êtes superbe: jamais je ne vous ai vu la barbe si noire.

— C'est parce que je suis pâle, — je suis transi. — Jean a oublié mon feu qui s'est éteint; — venez-vous?

Et ma tante sourit à son tour en prenant son éventail.

Z.

L'AVENIR DES THÉATRES AVEC LA SOCIÉTÉ NANTAISE



EN CHINE!

Le paradis. — Vive Lagier! Bravo! Dumaine! Tous! tous!

A MADAGASCAR!

Bon petit blanc, bon petit Laferriere a croquer.

— Pour ne pas encombrer le théâtre dans la journée, on parle de nous envoyer répeter a Charenton.

C'est a n'en pas revenir.

— Pourquoi pas à Cayenne?

La liberté des théâtres etant decretee, il fallait mettre un frein à la concurrence; la Société nantaise a resolu ce probleme. Grâce a une ingenieuse combinaison, pas un acteur ne restera inoccupé. Heros d'un nouveau roman comique, ces dignes artistes iront deployer leurs petits talents par tout l'univers. — Grand assortiment de jeunes filles innocentes et persécutées, de traitres, de sauveteurs brevetés, de pères nobles ou non, expédiés *franco* et au plus Injuste prix.

IL EST DE LA PIÈCE QUI VA A MADRAS

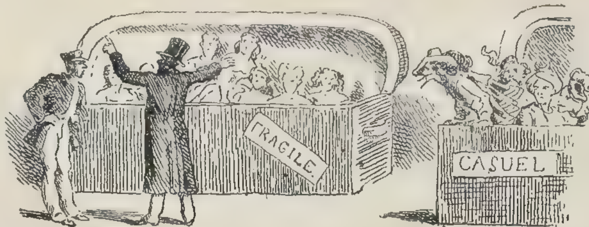
La femme. — Je veux le suivre.

L'acteur. — Impossible Il est dit sur mon engagement que je n'emporterai avec moi que ma malle.



UN DIRECTEUR INDÉPENDANT

Mon ami, tu n'es pas bon, ça ne fait rien, je t'engage (*a part*) pour faire niche à la Société nantaise,



☞ Cette Société entreprend la féerie, le drame, la pièce militaire et tout ce qui ne concerne pas son éta .



C est mon dernier voyage; Je demande à rompre, je suis rompu



LE RÉGISSEUR

Vous mourez à la fin du prologue. Vous serez à la Gaîté à 9 heures pour la demie.

Et vous aurez encore le temps de remporter une victoire au Châtelet à 11 heures pour le quart.



LA SOCIÉTÉ DES CINQ

Elle a le sac, qu'on se le dise!



INDEMNITÉ CONSOLANTE

Des amis de café dans les quatre parties du monde.



APPEL DES VOYAGEURS

Une Dubarry, chemin de fer du Nord. Un Henri III à Copenhague. Un régent en Grèce, etc.



Triste situation de ces messieurs, obligés de courir...



après ces petites dames, dans les cinq parties du monde.

LA MAISON DU BAIGNEUR A LA GAITÉ!



CES MESSIEURS DU PARLEMENT

On voit de suite à leurs *peaux de lavins* qu'ils sont hostiles a la regence.

ENCORE UN MARIAGE CASSÉ...

— Est-ce que Sylvie serait...
— Justement.
— Alors tout est rompu, mon gendre!



LA FAMILLE DU BOURDET

Mon fils, un jeune homme à votre âge doit être quelque chose, quand ce ne serait que facteur de la poste.



LE FAUX MARCHAND DE CRAYONS

Au moment où Lacressonnière donnait le coup de grâce à ce pauvre du Bourdet, un titi s'est ecrié :

Qui donc qu'a dit que Mangin était mort?

LE BEAU PONTIS-DUMAINE

Toujours l'eternel D'artagnan des Mousquetaires, l'homme qui lève des poids de 800 et des charrett.s à bras tendus, connaît le present. le passé et l'avenir, rend les enfants à leur mere et les royaumes à leurs rois. Pour plaire à M. Maquet, M. Dumaine a emprunte la tête de Dumas pere. Avez-vous vu la poignée de sa rapière? Quel chef-d'œuvre de serrurerie! ça vous rappelle les grilles du parc du Trianon. Et ses pistolets en sucre. Il y en a pourtant de si jolis a 29 sous avec un petit bouchon de liege.



LOUIS XIII ET SA BASSE-COUR

Bernard ayant à remettre au roi un des trois *poulets* mysterieux, achète une belle *vollière*. Pas mal, pour un du Bourdet fils!



UN DINER A FOND DE BOIS, chez le Baigneur

Tous les convives sont à *sec*. Pas la moindre *pleine eau* ni le plus petit *garçon de cabinet*.



UNE RÉCEPTION AU LOUVRE

Chaque fois que Marie de Medicis ouvre ses salons et la bouche, c'est pour invectiver sa bru. Singulière manière de *recevoir*!



UN CONTRE CINQ

Moi seul? et ça suffit.



LE PLAFOND MOBILE

Le Comte Siete-Iglesias meurt écrasé sous la devanture d'un restaurant. Et le garçon tournait toujours la manivelle.

PARIS, DIMANCHE DERNIER

FLANERIE.

—

Les boutiques sont fermées, les voitures rares, les sergents de ville ont des gants blancs, et le long des quais un flot de gens étranges se répand niaisement sur les trottoirs crottés.

D'où viennent ces gens trop bien mis, ces femmes en cachemire français et en chapeau rose? D'où sortent ces bonnets à rubans blancs et à fleurs rouges? Pourquoi ces photographies encadrées dans des broches, ces mains apoplectiques emprisonnées dans des gants verts, ces pommes de canne en bouchon de carafe, ces trognes de ferblantier sous des chapeaux trop brillants, ces redingotes trop neuves qui conservent dans le dos la trace du tiroir; ces pantalons noisette qui sentent la confection, ces robes à falbalas bleu de ciel, relevées en plein macadam par des mains gantées de jaune-citron; — ces plumes vertes, ces cache-nez bordés de duvet de cygne, ces pieds trop grands, ces épaules trop larges qui appellent le crochet, ces nez rouges et ces bouches de serrurier — garçons d'honneur, — soutenant un cigare de deux sous dans le coin d'une lèvre jaunie par la pipe?

Tous les Auvergnats de France, tous les coiffeurs de l'Europe se sont-ils donné le mot pour visiter Paris?

Cette foule bigarrée vient là pour tuer le temps — qui lui rendra la pareille, espérons-le — et suit les trottoirs d'un pas lourd et désœuvré, regardant sans voir, parlant sans rien dire, souffrant dans ses bottes, traînant une femme endimanchée qui craint de se salir et un benet d'enfant attaché par un cuir à un sabre en fer-blanc, qui traîne derrière lui.

Comme on trouve tout naturel que ces gens-là soient pour quelque chose dans la création du vaudeville!

Il y a dans l'air un miasme de désœuvrement et de nonchalante bêtise qui porte au cœur.

Les cloches de leur voix monotone chantent un *Alleluia* qui demain sera un *De profundis*. Devant le Pont-Royal un étalagiste est resté ouvert, et Jules Sandeau, le parapluie sous le bras, contemple des gravures comme un simple mortel. Son œil fin me réchauffe. Mais pourquoi Jules Sandeau se compromet-il ainsi dans ce troupeau après les paroles de M. Viennet?

Je suis la foule et j'entre aux Tuileries.

Le petit homme à barbe blanche dans la bouche duquel les ramiers du quinconce viennent becqueter du pain est là, et travaille avec calme devant 5 ou 600 endimanchés qui le regardent bouche béante ravis de ne pas payer.

Sur le bassin, un vaisseau à trois ponts avec un bouchon de paille au grand mât. Autour de ce bouchon de paille 1200 Français vaccinés contemplent — ils voudraient manger cette paille?

1200, pourquoi pas 20,000? — Un hasard!

Cependant le jet d'eau en belle humeur, s'élançant de sa vasque jetait au vent ses diamants humides. Et tout en coudoyant les nourrices, je vins m'étaler sur deux chaises au pied du mur de la terrasse des Feuillants. L'air était tiède, et le soleil qui me donnait dans l'œil me fit baisser mon chapeau.

Le jardin était noyé dans une vapeur bleuâtre. Sur le ciel azuré les arbres sans feuilles détachaient leur branchage confus et embrouillé. Les maisons du quai d'Orsay apparaissaient à l'horizon indécises et grisâtres comme un nuage découpé. Le vieux palais, massif et solide comme un gros homme assis, s'étalait à gauche avec ses hautes fenêtres, ses cheminées à grosse tête, ses grands toits et ses petites lucarnes et son vieux drapeau fané flottant au-dessus du dôme.

Devant moi, dans cette harmonie discrète, effacée, délicieuse, noyée dans le soleil, des nuées d'enfants et de nourrices, des mamans empanachées et des promeneurs le nez au vent s'agitent en tous sens.

C'est la confusion radieuse d'une palette bien éclairée, c'est un écrin de pierreries sans nombre renversées sur un satin grisâtre.

Dans un sentiment d'egoïste jouissance, je me dis tout bas: N'est-ce pas pour moi seul que se donne cette fête, pour moi seul que brillent ces rayons d'or, que s'agitent ces tons harmonieux, que ce jet d'eau qui murmure là-bas fend l'horizon comme une lame d'argent.

Est-ce un rêve, est-ce une réalité? La vieille aux lourdes poches qui s'approche pour demander les deux sous de ma chaise m'apparaît pleine de jeunesse et de grâce. N'es-tu pas le printemps déguisé, dis, vieille aux doigts crochus? Oui, — sous ta robe usée je devine les seins roses et la poitrine bombée de la déesse de Mai. Sous ton vieux bonnet, je surprends les boucles emprisonnées de sa chevelure d'or et ton pas qui se fait vieux à plaisir trahit malgré toi ta jeunesse. — Tu me souris en cachant tes dents blanches...

Voilà deux sous, déesse.

Le rire et les cris des enfants, le piétinement de la foule sur le sable, le bavardage lointain des nourrices, le gazouillement de l'eau jaillissante, la voix grave de la vieille horloge qui lance du ciel son solo et la basse assourdie des voitures qui roulent semblent une rêverie de Beethoven qu'on jouerait en plein air.

Près de moi un gros dormeur à barbe rousse, à la figure enluminée, laisse aller sa tête, et sur son nez rutilant, un rayon qui frise son chapeau vient déposer une large touche d'or. — Moi qui cherchais un premier plan! merci, Phébus.

A droite, se dresse la forêt des grands arbres dépouillés. Solitude humide, noirâtre où pas un chat ne s'aventure. Il y a des flaques d'eau et d'énormes marais. — On dirait un autre pays. Et c'est là cependant qu'en été la foule élégante se réfugie lorsqu'il fait chaud. C'est là, sous ces voûtes verdoyantes que je soupirai si souvent à l'âge heureux où le bruissement de la soie fait battre le cœur. — Que de princesses j'y vis! de dos, rapides, détournant l'allée déserte. Que de fois je leur jetai mon amour à ces ombres adorables que j'apercevais un instant dans le lointain et qui disparaissaient bien vite. C'était dimanche, j'étais collégien et je promenais sous les verts ombrages les premières ardeurs d'un cœur qui s'entr'ouvre. — Vous fûtes comme moi, par Dieu!

Après ces longues heures d'aspirations ardentes, d'amour vague et de tendres rêveries, après vingt tentatives audacieusement timides, vous quittiez les grands arbres et vous vous acheminiez vers le dîner paternel, le cœur altéré de désirs vagues, indécis, impossibles, mais inassouvis.

Là-bas, vers le bord de l'eau, les échafauds du pavillon de Marsan, que l'on reconstruit, menacent le ciel de leurs mâts effilés. Il s'affaissait, le vieux colosse Louis XIV. Je me souviens que le soir du premier mai, après deux heures d'attente, une des fenêtres du premier étage s'éclairait tout à coup, et de loin, on apercevait le roi mettant le feu à la fusée volante qui donnait le signal aux artificiers. Elle était si haute au-dessus du sol, cette fenêtre, qu'on distinguait à peine le souverain; mais toutes les têtes se tournaient vers lui, et ce grand mot: *Le Roi*, que je ne comprenais guère, mais que toutes les bouches répétaient, me faisait frissonner. Qu'elle me semblait auguste et majestueuse, cette fenêtre du premier!

Je la revis plus tard: — des hommes en haillons, les bras nus, jetaient des meubles brisés, des papiers, des vêtements. — Partout ce n'était que baïonnettes, yeux hagards et voix hurlantes. Un magnifique album tomba à mes pieds, j'allais m'en approcher lorsqu'un individu en chemise déchirée y enfonça les clous de son talon boueux.

Tout en regardant le pillage du vieux pavillon, j'aperçus la grande fenêtre et je songeai au roi allumant la fusée volante.

Trois heures et demie sonnaient, je me levai, je traversai la foule qui encombrait la rue de Rivoli, je pris une rue sombre, déserte, humide où le soleil ne pénètre pas, et je me trouvai devant St-Roch. — J'entrai. Un flot d'harmonie pompeuse et un air lourd, chaud, rendu épais par les parfums de l'encens et la fumée des cierges me saisirent à la gorge. Je changeais trop brusquement de milieu. Il faisait sombre et je n'aperçus d'abord que l'éclat jaunâtre des grands cierges qui brûlaient au-dessus des têtes découvertes; mais mon œil s'habitua bientôt aux profondeurs de ce clair-obscur, et je distinguai les riches toilettes, les grands chandeliers d'or et l'autel étincelant.

Puis tout cessa, et au milieu du silence un monsieur fort bien mis se passa la main dans les cheveux et chanta un ravissant morceau. — J'aurais demandé *bis* si je n'avais craint de me faire remarquer.

Le chœur était plein de prêtres, de chantres et d'enfants vêtus en blanc; — sur les crânes brillants des vieillards assis dans les stalles, le reflet des cierges formait une traînée lumineuse, ainsi que la flamme d'une bougie sur la surface polie d'un marbre. — Autour des boiseries, des hommes se hissaient pour voir les chanteurs, et après chacun de ces soli des milliers de voix, un instant contenues, reprenaient en chœur et s'élançaient avec fracas comme les eaux écumantes d'une écluse qu'on ouvre.

Il y avait dans cette mise en scène un charme si réel, une puissance si communicative que... je m'assis sur une chaise.

Je songeai malgré moi à l'origine de ce culte tout ruisselant d'or et de soie et j'allais m'étonner, quand j'aperçus la nuque blanche et satinée d'une adorable petite dévote qui, précipitée sur son prie-Dieu s'abîmait avec une grâce adorable dans une prière ardente. Sa tête pieusement inclinée vers la droite et que cachait sa petite main gantée, donnait à son cou une ondulation délicieuse. — Ses cheveux d'un blond cendré passaient en se tordant sous son chapeau bleu tendre.

L'amour de petite pécheresse! Comme on sentait que dans cette prosternation si basse, son cœur s'élançait coquettement vers son créateur, tandis que sa robe de velours s'écartait autour d'elle en riches plis profonds.

Alors je compris que ce culte pompeux où le cuivre doré, les bougies en pyramides et les fleurs artificielles jouent un si grand rôle était bien celui qui convient à ces mignonnes dévotes. Je vis que les bandeaux à la russe ne choquaient point dans ce décor d'opéra et que le parfum de poudre à la duchesse qui s'échappait des livres de messe, se mariait à ravir au parfum de l'encens.

A la porte de l'église, deux dames noyées dans des flots de satin, marivaudaient en montrant leurs dents blanches avec leur cavalier, et agitaient une bourse en velours rouge, d'où s'échappait un petit bruit étincelant. — De temps en temps le cavalier lançait aux passants d'une voix rieuse ou brève, suivant le cours de la conversation, ces mots : *Pour les enfants de Saint-Vincent de Paul!*

Un autre cavalier, raide, droit, effilant sa moustache vous regardait en face et semblait vous dire : Vous trouvez cela drôle, monsieur? — Comment donc, au contraire! — Je laissai tomber une petite pièce qui fit toc, et je saluai en poussant la portière.

Y.

UN DÉBUCHER A VUE

L'animal de meute, un cerf à sa quatrième tête, vient de sauter à la plaine. M. de V... qui depuis le lancer n'a pas quitté la queue des chiens a crié, *tayaut!* en franchissant le fossé qui longe la lisière du bois, et Boissec, le premier piqueur, qui le suit comme son ombre, sonne la *vue* à pleins poumons :

Tu rirais bien,
Tu rirais trop...

De leur côté, les chiens font vacarme et redoublent d'efforts. L'animal sent que toutes les ruses sont désormais inutiles, il n'a qu'un espoir, gagner la meute de vitesse! et il file en ligne droite, le bois rejeté en arrière.

Toute la chasse est sortie à la plaine : les vestes rouges brillent au soleil, les bottes vernies à revers ont des brillants comme des flacons de cristal, et les trompes des piqueurs bosselées en maint endroit par un long usage, ont des reflets dorés à faire rêver un changeur. C'est une fête pour les yeux et pour les oreilles. Aussi quel entrain parmi les chasseurs! Ils ont tous des figures épanouies, rayonnantes, comme on n'en voit que dans les apothéoses! Si vous ne comprenez pas leur joie, c'est que vous ne savez pas tout ce que promet un débucher à vue. Il ne s'agit de rien moins que d'une course au clocher — et quelle course! une course, dont le but est inconnu, et la durée subordonnée à la vigueur de l'animal qu'on poursuit.

Pour les chevaux, l'animation n'est pas moins grande que pour les chasseurs. — La plaine! c'est la possibilité de courir de toute sa vitesse, sans rencontrer des troncs d'arbres qui vous forcent perpétuellement à vous détourner de votre chemin, c'est la liberté, c'est la ligne droite. En avant, en avant! tel est le désir commun. Et les chiens galoppent ventre à terre, tandis que les cavaliers raccourcissant leurs rênes, modèrent prudemment le nouvel élan de leurs montures.— Il ne suffit pas d'aller vite, il faut encore ne pas s'essouffler, et l'on ne saurait trop ménager ses forces, quand l'avenir est inconnu.

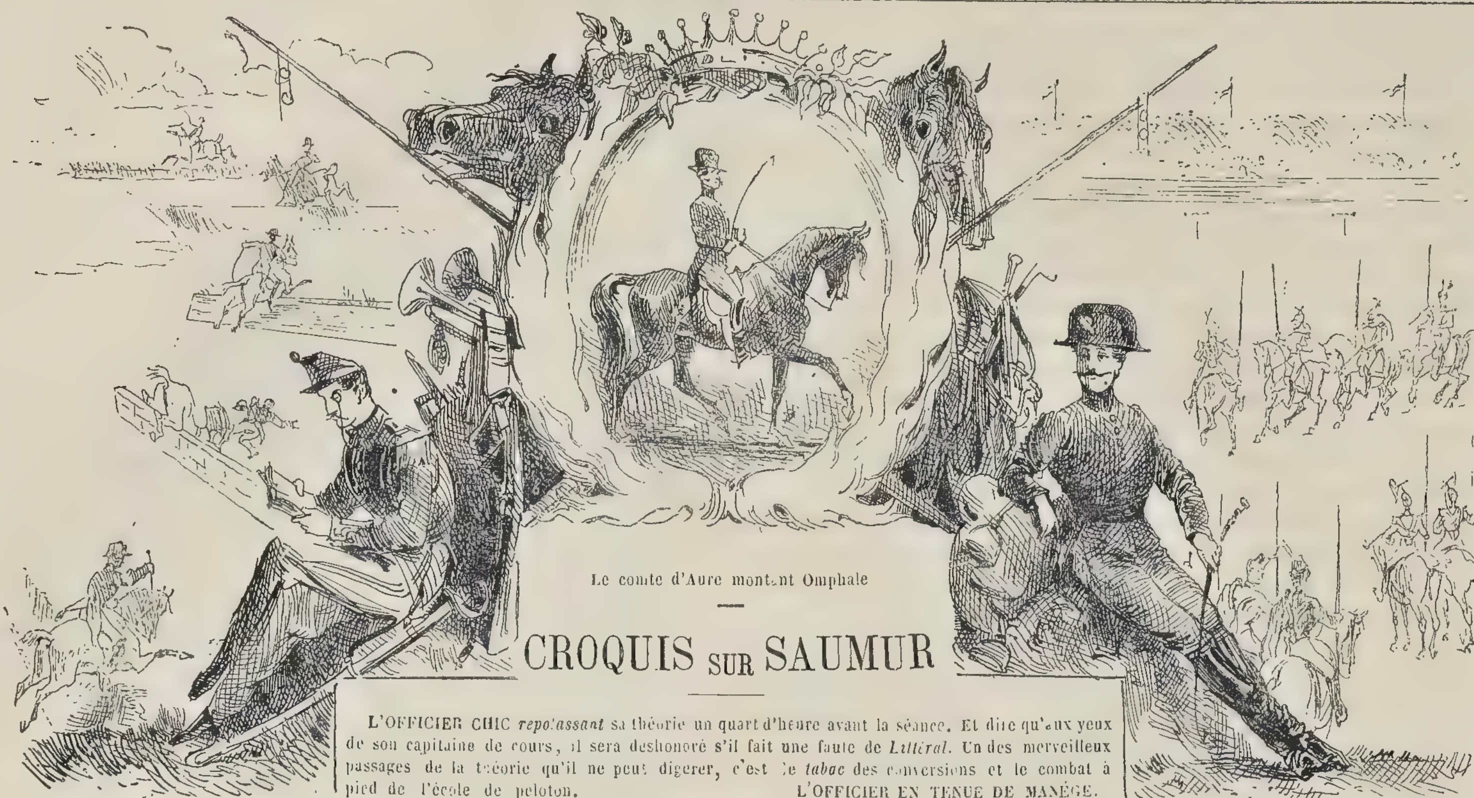
Ce qu'on sait, — c'est qu'on entre en plaine : mais de quel côté de la plaine? voilà ce qu'on ignore. — Est-ce à droite ou à gauche? A droite, le terrain est uni, et c'est à peine si l'on rencontre quelques fossés... mais à gauche, il y a les barrières fixes, qui entourent les pâturages du grand Claude, et la petite rivière de B... et le barrage, et le bras qui se termine au moulin... Après quoi l'on trouve la cavée de l'Homme-Mort, ce maudit chemin encaissé, bordé de haies, et labouré d'ornières de deux pieds de profondeurs, où de S... s'est cassé la clavicule l'hiver passé... Pour mon compte, je ne serais pas fâché que la chasse prît une autre direction.— Enfin, si l'on passe par là, il faudra faire comme les autres, quitte à y rester.

Après la cavée, il y a une descente... qui descend même beaucoup... et qui nous conduit à la vallée du L... qui est large et profond... Pour trouver un pont .. c'est trop loin! il faudra le passer à la nage, un fait d'armes qui mériterait d'aller à la postérité! malheureusement Boileau est mort!... Je sais, en outre, qu'après cette maudite rivière, il y a une barrière fixe (voilà un mot d'une justesse navrante), qui mesure cinq pieds de haut... Pour un militaire ce n'est pas assez, mais pour une barrière c'est trop, surtout quand elle est fixe! Les Anglais ont plus d'une supériorité sur nous, et l'on a bien raison de dire que leur civilisation est plus avancée que la nôtre! Je sais de l'autre côté de la Manche, des équipages de renard où les chasseurs n'ont pas à se préoccuper de ces détails. On rencontre une barrière fixe, très-bien! c'est aux hommes de l'équipage à briser le premier barreau... Entendons-nous! il ne s'agit pas de le briser comme le premier venu pourrait le faire, en descendant de cheval et en frappant avec un instrument quelconque, marteau ou merlin; point du tout! on s'élance à toute volée sur l'obstacle, et s'il ne rompt pas au premier choc, un second cavalier renouvelle l'opération. Singulière profession, direz-vous? Qu'importe! ils sont payés pour cela, et les gentlemen passent facilement l'obstacle décapité!... Décidément la prévoyance n'est pas une qualité à dédaigner.

..... Cependant, le bois commence à s'effacer dans le lointain; c'est à peine si, en se retournant, l'on aperçoit la ligne rougeâtre des arbres dépouillés par l'hiver. Le cerf fuit toujours avec une rapidité vertigineuse, mais on voit qu'il n'a plus la même liberté d'allures, et le gros des chiens commence à le gagner de vitesse; nous allons avoir un hallali courant!... Pauvre animal, sa langue desséchée pend longue d'une aune hors de sa bouche; l'intérieur de ses naseaux, démesurément ouverts, se teint d'un rouge aussi intense que le foyer d'un maréchal-ferrant; ses veines se détachent en saillies énormes qui figurent autant de serpents enlacés autour de ses membres... Les bonds qu'il te reste à faire sont comptés, et ton bois ne prendra jamais son cinquième andouiller! Tout est fini, l'animal s'est arrêté, immobile sur ses quatre jambes raides comme des pieux, ses flancs s'agitent comme des soufflets de forge, et c'est à peine s'il lui reste assez de force pour écarter de sa tête les chiens les plus acharnés... Boissec est descendu de cheval et a tiré son couteau de chasse du fourreau... J'ai beau faire, je suis toujours ému par ce dénoûment!

Puisqu'il était inévitable, j'aime autant qu'il se soit produit avant que nous n'ayons atteint la cavée de l'Homme-Mort...

CRAFTY.



Le comte d'Aure montant Omphale

CROQUIS SUR SAUMUR

L'OFFICIER CHIC *repotassant* sa théorie un quart d'heure avant la séance. Et dire qu'aux yeux de son capitaine de cours, il sera deshonoré s'il fait une faute de *Littéral*. Un des merveilleux passages de la théorie qu'il ne peut digerer, c'est le *tabac* des conversions et le combat à pied de l'école de peloton.

L'OFFICIER EN TENUE DE MANÉGE.

LE FOSSÉ. — LE MUR EN PIERRE. — LA RIVIERE — LE MUR EN TERRE. — LA HAIE

L'Ecole de Saumur a aussi son steeple-chases. Chaque jour les élèves le franchissent avec un entrain sans pareil. C'est une première étape pour arriver à Vincennes et à La Marche.

LE CARROUSEL

Les différentes quadrilles se preparent à rompre pour la course des bagues. — Chaque quadrille est composée de 12 officiers de la même arme, en grande tenue, culotte blanche et bottes à l'ecuyère.



ECUYER TYPE

Lampion sur les sourcils, raie de mulet. Col à l'anglaise, frac à la Robert-Macaire cuisses de grenouille dettes à la jockey. Bottes au système Boucher.

Tout le monde connaît, ou du moins a entendu parler de Saumur comme d'une ville joyeuse et bruyante, pleine de séductions et d'attraits.

La ville ancienne a encore conservé intacts son château et ses tourelles; la ville nouvelle toute composée d'hôtels et de constructions élégantes, doit son éclat à l'École de cavalerie qui tous les ans voit affluer dans son sein une jeunesse toujours nouvelle.

Fondée en 1776 cette École n'a acquis un peu d'importance que sous la Restauration, notre cavalerie en partie détruite à la fin de l'Empire avait besoin de se régénérer.

Les premières divisions d'officiers se recrutèrent parmi les Saint-Cyriens, le fantassin de la veille se faisait cavalier; plus de clarinette de cinq pieds, plus d'Azor; c'était le sabre traînant, la sabretache pendante, le schako sur l'oreille, l'œil au balcon d'une belle, un joli cheval entre les jambes, et voilà l'officier de cavalerie au début de sa carrière. Je dis au début, parce que plus tard lorsque plusieurs printemps auront défrisé sa moustache et qu'une série de garnisons aura transformé sa taille de guêpe en tonneau, on l'appellera le *Gros-Major*.

L'équitation revint en honneur comme aux plus beaux temps de la chevalerie française; on donna de brillants carrousels, des fêtes splendides, où les officiers se firent remarquer par leur grâce, leur adresse et leur solidité.

Il fallait à la tête de cette jeunesse un homme capable de lui inspirer le sentiment et le goût du cheval, il ne



Le manteau d'ordonnance, la tenue de manége, la pelisse fantaisiste et messieurs nos chiens.



LA CHAMBRE DU SOUS-LIEUTENANT

Le meilleur moment de la journée, est sans contredit celui où l'officier peut se livrer au farniente le plus complet. Là, il pense à sa famille, à ses amours, aux chevaux qu'il a montés, au sauteur, à son chien, fidèle compagnon de ses infortunes, et à ses créanciers.



LA PREMIERE CONQUÊTE DE L'OFFICIER DE CAVALERIE

Le bruit d'un galop d'amour fait apparaître à un balcon la blonde de ses rêves. — Ils échangent un sourire. Quel bonheur!

tarda pas à paraître. Le comte d'Aure, héritier des principes de l'École de Versailles, imbu des idées des D'abzac, a laissé à l'École de cavalerie des traces ineffaçables de son passage.

Un homme du plus grand mérite en matière de cheval a voulu renverser ce système d'équitation, apporter de nouvelles idées; on l'a admiré, comme on admire toujours le nouveau et l'inconnu, on a pris ce qu'il y avait de bon dans sa méthode, et le courant équestre a repris son cours.

Les rues de Saumur au moment où les officiers se rendent au café offrent un aspect très-original. Celui-ci porte la tenue de manége, c'est du noir de la tête aux pieds; celui-là est revêtu d'une élégante pelisse fourrée; son pantalon à bandes d'or et d'une coupe irréprochable tombe par une légère ondulation sur un pied bien chaussé. Le lecteur a reconnu un sémillant hussard. Un autre se drape dans un immense manteau de mousquetaire, symbole de la pure ordonnance.

Notre brillant cortége est escorté par une meute variée, où la race canine est noblement représentée.

Les loisirs ne sont pas grands dans la journée, le temps est pris jusqu'à cinq heures du soir. D'abord c'est le manége où la position académique est rigoureusement observée : ensuite la carrière, genre d'équitation plus large. Des chevaux anglais sont affectés à ce service. Tout ceci est encore charmant pour l'officier de cavalerie; mais voici le revers de la médaille: vous êtes condamné sous les peines les plus sévères, à compiler dans votre cerveau force pages de théorie sans changer un iota, travail mécanique où l'intelligence ne joue qu'un rôle très-médiocre.



AU CAFÉ VÉRON. — Le soir, délassements comiques: nos jeunes sous-lieutenants à l'imitation des Anglais font battre quelques bull-dogs. La cérémonie se termine souvent par une chasse à courre. L'animal lancé est presque toujours un vieux chat dérobé à un paisible habitant.



UN BAL CHEZ M. G. — M. et Mme G. adorent les officiers. Ce n'est pas étonnant: c'est à eux qu'ils doivent leur luxe d'aujourd'hui. — Le quadrille des lanciers a toujours énormément de succès, on le danse dans les règles de l'art.

Six heures sonnent; la nuit, tous les chats sont gris. Budan, le fameux Budan, le Tortoni de l'endroit, prépare ses cabinets, son champagne, et bientôt la gaieté du moment fait oublier bien vite les misères de la journée.

Dans la saison d'hiver, tous les salons sont ouverts à nos intrépides valseurs, l'habit noir s'y montre timide; le hussard, le guide, le dragon, le chasseur, le lancier rivalisent de luxe, les femmes harmonisent leur toilette avec ces brillants uniformes, et vous avez des bals ravissants.

Quel est donc ce château qui domine la ville, demande un voyageur curieux. Le concierge lui répond : C'est un château du moyen âge, une place d'armes, un monument historique.—Mais il a oublié de dire combien d'officiers déjà colonels ou généraux ont expié dans les cellules du castel, leurs folies et leurs prouesses nocturnes.

Si vous prenez le chemin de fer de Paris à Nantes, arrêtez-vous un instant à Saumur, un instant seulement, et vous ne regretterez pas votre voyage.

H. de M.

UN DES PETITS PAPIERS SEMÉS PAR LE DIAFOIRUS DU BAL DE M. DE ***.

—

D'OU VIENT LE NOM DE COCODÈS.

Une douairière poulette,
En amour aimant le troc,
Voulut faire un jour emplette
D'un vaillant, jeune et joli coq.
C'était un chapon,
Tourlourette.
Elle eut beau chanter : cocodette!
Il ne put jamais, aux échos,
Faire redire : coquericot!

UN OFFICIER, *retour du Mexique*.

UN MOT SUR LA MAISON DU BAIGNEUR

Avez-vous tué le mandarin? Tel devrait être le titre de la pièce de M. Maquet. De l'avis de l'auteur, tout le monde a un peu trempé dans le régicide; chacun a voulu *presser le bouton*, je ne m'étonnerais même pas que *Jud* ait donné son avis et le coup de poing de la fin.

Ce sont là, dira-t-on, des cancans de *capefigues* aux abois, qu'importe? Si la fantaisie nous plaît, nous pouvons répondre à cette grande fille, sévère et réchignée qui nous tire par le bras : Histoire, que veux-tu?

Au moment de l'action dramatique, Henri IV est mort; nous sommes en pleine régence. Deux partis se regardent en chiens de faïence, et cherchent à se dévorer: d'un côté, Marie de Médicis avec ses favoris, d'Épernon, Concini, Siete-Iglesias; de l'autre, le parlement toujours frondeur, l'épouse de l'espagnol Iglesias, la jeune reine et le jeune roi qui élève des serins.

Qui mangera l'autre? *that is the question*. Nous allons voir par le *menu* comment Pontis, — l'homme canon est arrivé à lui tout seul à digérer la reine-mère et ses partisans.

Première entrée. — Le président du parlement, M. de Harlay est convaincu que Ravaillac l'assassin de Henri IV n'a pas *travaillé* seul : il a eu pour complices Marie de Médicis, d'Épernon, et les autres déjà nommés. Il fait venir deux témoins à charge, le sieur Du Bourdet, l'avocat laboureur, et le grrros Dumaine qui possède des arguments *ad hominem;* la pièce à conviction est une lettre écrite par Marie de Médicis au moment du crime de la rue de la Ferronnerie.

Deuxième entrée. — Le fils Du Bourdet remet au Louvre trois lettres mystérieuses! Voilà le premier coup de dent; crac, Siete-Iglesias riposte en mettant le Du Bourdet père à la broche et en l'assassinant sous le casque de Mangin. Puis il remplace la truite saumonée par l'empoisonnement de M. de Harlay.

Il ne reste donc plus que Pontis! Mais lui seul, et c'est assez. Il conduit le roi dans un souterrain dont les murs ont des oreilles; il pénètre avec des pistolets de chocolat dans la poêle où il veut faire frire les complices de la reine mère. Le roi, qui a tout entendu, demande le *rôti*. Marie de Médicis est exilée, Concini, d'Epernon mis à mort, Siete-Iglesias, comme entremets, se fait étouffer entre deux plafonds. Le roi goûte là un festin de Balthazar.

Au dessert, la veuve de Siete-Iglesias se promet d'épouser le jeune Du Bourdet dont elle a déjà fait manquer le mariage.

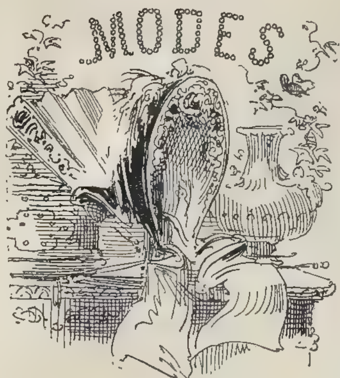
Enfin, le roi est roi, et la toile tombe au moment où les vainqueurs vont dans le salon prendre le *café*.

Pontis, c'est le d'Artagnan des Mousquetaires; la comtesse Iglesias, c'est Mme Bonnacieux. Quant au plafond mobile, nous l'avions déjà vu. La mise en scène est très-convenable pour une Compagnie nantaise, sauf les revolvers de M. Dumaine. L'âme de la pièce est cette frêle créature qui n'a qu'un souffle, mais le souffle de sa sœur Rachel.

M. Maquet pourra, avec son œuvre, mettre *la poule au pot* plus d'une fois la semaine. Henri IV a même demandé à la ville à ce qu'on lui élevât, sur le Pont-Neuf, un cheval à côté du sien, afin d'entendre de la bouche même de l'auteur le récit détaillé des turpitudes de sa veuve, comment on s'y est pris pour l'assassiner, et comment il y a à Paris un gros gaillard qui s'appelle Pontis et qui mange à lui tout seul le gâteau de la Régence.

H.

MODES ET TRAVESTISSEMENTS



J'arrive un peu tard pour faire le compte rendu des splendeurs du carnaval. Je ne pouvais mieux faire puisque cette revue de modes n'est que mensuelle. Cependant, en dépit du retard, il y a évidemment utilité encore à donner quelques détails de costumes quand il nous reste la mi-carême en perspective.

Un des plus brillants bals costumés a été, on le sait, celui du duc de M..... Parmi les costumes de femmes les plus remarqués à l'hôtel de la Presidence, je cite celui de la belle Mme F..... en *Louis XIV enfant.*

Ce Louis XIV était si royalement gracieux que les plus jolies danseuses — Mme de M... entre autres — briguèrent le plaisir de danser avec le jeune prince.

Le chapeau de feutre blanc relevé qu'il portait était galonné d'or et orné d'une large plume blanche. Ce chapeau couronnait une splendide chevelure noire à longues boucles (un petit anachronisme par coquetterie).

Sa jupe courte de satin blanc à larges plis était enrichie tout autour d'une guirlande d'épis d'or. La veste, en satin blanc galonné d'or, sur laquelle se rabattait un large col de dentelle, la veste s'ouvrait sur une fine chemise bouffante terminée à la taille par une *petite oie.* Nombre de petits rubans — rappelant cette oie — se répétaient à l'épaule où ils formaient épaulettes. La manche à crevées était prolongée par un gros bouillon et une large manchette en dentelle. Le pantalon très-bouffant, avec rabat de dentelle; le soulier de satin blanc brodé or et à talon rouge.



TOILETTE DU SOIR
D'après un modèle de la grande Maison de blanc.

Seuls, les talons rouges et le grand ruban bleu porté en sautoir sous la veste, tranchaient en couleur sur ce costume entièrement or et blanc. La petite épée à poignée d'or était portée très en travers dans son fourreau de satin blanc.

Toute œuvre d'art doit être signée; on devine d'avance que ce ravissant costume a été créé par *Gagelin* qui depuis longtemps est passé maître en ces sortes de choses. C'est aussi *Gagelin* qui a imaginé la splendide *Aurore* tant admirée le lundi gras dans un autre bal non moins brillant.

Cette Aurore portait pour robe cinq ou six voiles de crêpes et de tulle gris ou bleu, et superposés de façon à figurer les *profondeurs* du ciel au matin avec sa couleur bleu vague et ses légers nuages.

Ces voiles étaient inégalement semés d'étoiles de toutes grandeurs. Les lointaines, — entrevues dans la profondeur de quatre ou cinq jupes; les plus rapprochées, réunies ou isolées. L'un des côtés de la jupe, blanchi par la *naissante aurore*, était sans étoiles.



COSTUME LOUIS XIV, EXÉCUTÉ PAR GAGELIN
porté par Mme F... au bal de M. le duc de M...

Sur le corsage apparaissait un léger croissant d'argent. Sur les épaules luisaient des étoiles de diamants. Enfin, pour coiffure, le front de cette divinité de la nuit était couronné de « l'étoile du matin ».

Oublions pour quelques semaines ces magiques costumes, trop vite évanouis, et laissons *Gagelin* se recueillir pour ses créations de la mi-carême.

Alexandrine ne songe déjà plus qu'aux chapeaux de printemps. Ses innovations du jour semblent autant d'avant-coureurs du lilas et de la pervenche.

Son chapeau *créole*, en crêpe maïs, donnerait envie aux plus jolies blondes d'être brunes. Il est traversé par un tulle maïs formant des deux bouts, plissé au haut de la passe et plissé sur le bavolet. Chacun de ces plissés est alterné par une dentelle noire. Un bouquet de naissant feuillage, aux tons rougis et aux boutons à peine formés, orne le côté droit de la passe; un ruban maïs en diadème à l'intérieur reproduit ce bouquet.

Le chapeau *écossais*, vert et bleu, est aussi une véritable œuvre de

goût. La passe est estompée par un crêpe où les deux couleurs se confondent. Le fond, en taffetas écossais, se rabat gracieusement par le haut comme les coins d'un col mousquetaire. L'intérieur, en tulle et crêpe, est orné d'un bouquet de petites graines bleues au feuillage bruni.

Le chapeau *printanier* est en crêpe blanc à passe plissée. Le fond est enrichi d'une blonde dont l'un des bouts flotte sur le bavolet et l'autre sur la passe. Une plume verte, comme la nature au printemps, remonte du côté gauche de la passe et se retourne coquettement sur le fond. L'intérieur en tulle est formé de trois boules blanches, de ces boules de léger duvet, que les enfants s'amusent à voir s'évanouir sous leur souffle. Des brides blanches algériennes, complètent ce chapeau, qui exprime vraiment le réveil de la nature.

Des féeriques salons d'Alexandrine passons aux merveilleux salons de *la grande Maison de blanc*.

Là encore tout est séduction : les dentelles les plus riches, les parures les plus ingénieuses. Des bonnets et des coiffures d'appartement à rendre jolies les moins prétentieuses... à l'être. Des fichus de différents styles pour les épaules nues ; bref, une lingerie de luxe, des fantaisies, un flocon de blondes de velours et de ruban, un goût, une originalité dans l'arrangement de toutes choses, dont les Parisiennes elles-mêmes n'auraient pas l'idée.

Le salon des trousseaux est aussi merveilleux dans son genre. J'y ai vu des matinées de batiste vraiment princières, et, le croirait-on? des robes de chambre en velours ou en cachemires comme en imaginaient seules jusqu'ici nos grandes couturières.

Enfin, la *grande Maison de blanc* a de vaporeux rayons de robes de bal où le tulle et la gaze rivalisent de fraîcheur et d'ornement. Je cite entre autres :

La robe tissée d'argent en longues rayures (mise à la mode cet hiver par l'Impératrice), la robe de gaze étoilée d'argent ou d'or, la robe semée d'étoiles ou de fleurs en velours de toutes les nuances.

Une de nos lectrices me demande par lettre l'adresse de *M. Plisson*, cet artiste *en fleurs*, auquel ont recours maintes jolies femmes ; elle ajoute qu'elle désirerait connaître quelques-unes de ses dernières créations.

Ma réponse aux deux questions sera facile.

Le coquet boudoir *lumineux* où l'on se choisit une coiffure de bal, est situé rue du Bac, en face le *Petit-Saint-Thomas*.

Plisson est le fournisseur de la cour d'Espagne, et à ce titre on reconnaît sa porte sur laquelle un écusson brille.

Ses créations nouvelles sont :

Un pouf de racines de corail avec fleurs de nymphéa et longues herbes marines, et second petit pouf à la nuque. Un pouf de dalhias nature arrangés avec une grande originalité. Une coiffure de roses de Bengale à demi effeuillées avec leurs traînes de nouvelles roses et de boutons. De charmantes coiffures de fantaisie, où les plumes et le velours sont très-heureusement employés.

J'ai vu chez Plisson une collection de papillons de nacre aussi variée que chez un naturaliste. Le mérite de ces papillons est la légèreté et la transparence. C'est à s'y méprendre.

On annonce déjà pour la mi-carême trois bals costumés d'enfants qui doivent être des plus splendides.

Ceci fera sourire sans doute les bébés curieux qui s'aviseront d'épeler ces lignes. Au rebours de la morale, ils seront récompensés de leur curiosité.

Mme Desrez — ancienne maison Pauline Royer, rue de Rivoli — s'occupe déjà des costumes, qui ne le céderont pas en richesse à ceux des belles dames. Je cite (c'est peut être une indiscrétion) une *circassienne*, une *fiancée du roi de Garbe*, une *pompadour*, une *matinée de printemps* et un *bouquet de roses de mai*, qui obtiendront certainement de grands succès dans *le monde*.

Avant de terminer cet article, je dois, à titre de chroniqueur bien renseignée, dire un mot sur les nouvelles compositions tant en vogue de *M. Séguy*, dont l'élégant salon de parfumerie est établi, on le sait, rue de la Paix, au-dessus de chez Siraudin.

Son blanc *nymphéa* onctueux en trois nuances—mat, rosé et teinté — est très-adoucissant ; il assouplit la peau, la préserve des gerçures et donne au visage un éclat et une fraîcheur remarquables.

Comme complément de cette première préparation on emploie le blanc *nymphéa* en poudre. Enfin, le même blanc en liquide — toujours aux trois nuances — est composé pour les épaules et les bras.

Je reviendrai prochainement sur les autres compositions de M. Séguy, car mon plus grand désir est certainement de contribuer autant que je le puis à la beauté de mes lectrices.

Vsse DE ***.

DE L'ACCLIMATATION DU PHOQUE (1)

—

UN SAVANT, UN PHOQUE

(Un banc de sable à l'embouchure de la Somme entre Saint-Valery et le Crotoy — A l'aube.)

LE SAVANT. — Charmant phoque, mon mignon, ne t'enfuis pas, je t'aime ; écoute : viens à Paris, sois l'ornement d'un de nos parcs, et nos délices. Quelles eaux pures te plairait-il d'habiter? Celles du Bois de Boulogne, du Jardin d'acclimatation, ou des Tuileries? Nous avons bien encore le lac de Vincennes, mais, entre nous, c'est un peu populaire. Allons; choisis, adorable phoque.

LE PHOQUE. — Mais, illustre savant, tu oublies, il me semble, que j'ai l'habitude de l'eau salée.

LE SAVANT. — Bah! bah! tu t'accoutumeras à l'eau douce. Je te jure sur la tête de M. Coste que beaucoup de tes pareils s'en trouvent fort bien. Et quelle chère, mon fils! Des huîtres d'Ostende, des homards de l'Océan, des écrevisses de la Meuse à discrétion, et les plus douces louanges du monde, comme digestif : j'entends d'ici vanter la vivacité de ton intelligence, la noblesse de ton caractère, ta modestie, ta candeur, tes vertus. Les agréments de ta figure et l'élégance de toute ta personne raviront les plus jolies femmes de Paris, et de leurs lèvres roses tomberont ces mots doucement murmurés : « Oh! l'amour de phoque! » Allons, n'hésite plus, viens.

LE PHOQUE. — Faisons bien nos conditions. Je n'entends pas rester toujours dans mon eau ; on est amphibie ou on ne l'est pas. Tu me mèneras dans le monde : chez les marquises, chez les agent de change, chez les banquiers. J'aurai une loge d'avant-scène aux Italiens, où je recevrai ma famille et mes amis ; j'assisterai à la première représentation de tous les ballets, et tu m'obtiendras l'entrée des coulisses.

LE SAVANT. — Petit phoque, petit phoque, nous avons des idées libertines.

LE PHOQUE. — Eh ! eh !... De plus je compte suivre les débats de l'Adresse au Corps législatif et ne pas manquer une seule réception à l'Académie française ; tu me loueras une stalle au Conservatoire, et un fauteuil aux Entretiens de la rue de la Paix.

LE SAVANT. — Ah ! voilà qui est plus sérieux... Allons, c'est entendu.

LE PHOQUE. — Tu me présenteras aux hommes sérieux : à M. Thiers, à M. Berryer, à M. Guizot.

LE SAVANT. — Soit.

LE PHOQUE. — A M. Disdéri.

LE SAVANT. — Ambitieux!

LE PHOQUE. — Nous serons de toutes les courses de Chantilly et de tous les steeple-chases de la Marche.

LE SAVANT. — Accordé.

LE PHOQUE. — Tu m'abonneras à la *Revue Germanique*, au *Tintamarre*, au *Journal des Débats*...

LE SAVANT. — Et au *Hanneton*, si c'est ta fantaisie... Et maintenant, viens.

LE PHOQUE. — Attends. Tu m'accueilleras dans ta famille ; je dînerai chez toi une fois par semaine ; j'aurai la place d'honneur, à droite de madame. Le soir tu m'expliqueras la navigation aérienne, tu me joueras du piano, et nous prendrons le thé ensemble.

LE SAVANT. — Ce sera délicieux... Mais, viens, phoque de mon cœur.

LE PHOQUE. — Eh bien ! attrape-moi. (Il fait une culbute et plonge dans la mer.)

LE SAVANT, levant les yeux au ciel. L'ingrat!

HENRI ESTE.

(1) Voir la lettre adressée récemment par M. Babinet à M. Chevalier sur l'introduction des phoques dans les eaux des parcs et des jardins, à titre d'animaux d'agrément.

LA SEMAINE

On annonce pour vendredi (pour hier) la première représentation sans remise de *la Maschera*, ce nouveau ballet que l'Opéra monte pour les débuts de Mlle Boschetti. L'Empereur, dit-on, assisterait à cette représentation.

Mme Vandenheuvel-Duprez vient d'obtenir un congé de six mois pour remettre sa santé altérée par ses fatigues à l'Opéra.

— Romanville vient d'être réengagé pour trois ans, à l'Odéon.

— On assure que jusqu'à la fin de la saison, la direction des Italiens donnera chaque lundi un brillant concert à ce théâtre.

On vient d'y représenter *Sémiramide*. N'en déplaise aux amateurs qui exaltent ce chef-d'œuvre rossinien, j'en trouve la musique trop au-dessus des oreilles humaines pour être comprise et amusante. MMlles Carlotta et Barbara Marchisio, secondées par Agnési, Pagans et Antonucci, ont redoublé de zèle pour s'élever à la hauteur de cette musique divine. Vains efforts pour de simples mortels!..

— Les jeunes cousines de Brohan, (petites-filles de Suzanne), dont je parlais récemment, viennent d'être engagées au Gymnase.

Ce théâtre préparerait, dit-on, pour l'été, un *don Quichotte* de Victorien Sardou, que se chargerait d'interpréter Lesueur. Ce dernier a refusé le rôle qu'il devait remplir dans l'*Ami des femmes* de Dumas fils, actuellement en répétitions assidues. C'est un jeune comique, Francès, qui en est chargé.

— Le soir de la première représentation aux Variétés de la *Fiancée du corps de garde*, le public a tellement égayé la pièce qu'il n'a pas même voulu entendre le nom des auteurs. Il est de fait que ce n'est pas là une parodie et que, en dépit des efforts des acteurs et de tout l'escadron gracieux et volant des Variétés, cette pièce n'a eu qu'un sort justement mérité.

En revanche *la Sœur de Jocrisse* fait toujours plaisir, et Hittemans, le Jocrisse actuel, se fait remarquer par la finesse même de sa bêtise.



— La Porte-Saint-Martin fait relâche. On espère y voir prochainement la *Faustine*. On dit merveille de la mise en scène et surtout de cascades et effets d'eaux à reflets changeants.

— L'Ambigu a enfin donné le nouveau drame de Victor Séjour, *les Fils de Charles-Quint*. C'est encore une pièce soi-disant historique, mais vraiment intéressante du reste. Beauvallet me semble exagérer beaucoup son personnage (presqu'autant qu'il force sa voix). J'en dirai autant de Taillade qui a comme toujours un jeu saccadé et épileptique. Le côté des femmes est mieux garni et l'on ne peut que louanger Mme Eudoxie Laurent et Mlles Ciro, Rousseil et Marie Lambert.

— L'Empereur et l'Impératrice ont assisté à la dixième représentation de la *Maison du Baigneur*.

— Nous sommes en pleine saison de concerts. Le lundi, c'est chez l'Impératrice; mais ce ne sera pas le seul jour invariablement adopté.

Tous les samedis, c'est à l'Hôtel de ville dont la musique est très-recherchée.

— Le samedi également, il y a concert dans les salons du ministre de l'intérieur.

Le lundi on fait de la musique chez Rossini; mais le programme sacrifie un peu trop à la divinité du lieu. Lundi dernier, Meyerbeer était invité et les lettres d'invitation portaient cette mention : « *On ne parlera pas de l'Africaine.* »

— C'est le vendredi que reçoit M. le comte de Nieuwerkerque. Ses soirées continueront jusqu'au vendredi 18 mars.

— Le premier sermon du carême a été prêché dimanche aux Tuileries par Mgr Landriot, évêque de La Rochelle.

Voici les noms des principaux orateurs de cette année : le R. P. Félix, à Notre-Dame ; le R. P. Fretté, à la Madeleine; le R. P. Lefebvre, à Saint-Philippe du Roule; l'abbé Viard, à Notre-Dame de Lorette; l'abbé Leclerc, à Saint-Eustache; l'abbé Jaquet, à Saint-Germain-l'Auxerrois.

— La grande nouvelle de la semaine a été le banquet offert, dans le palais de l'Industrie, par les actionnaires de l'Isthme de Suez à leur habile directeur F. de Lesseps. Il n'est bruit surtout que du discours prononcé, en cette circonstance, par le prince Napoléon qui avait daigné accepter la présidence de ce banquet.

Ce discours est toute une spirituelle réfutation des prétentions de Nubar-Pacha.

Malheureusement les organisateurs du banquet avaient trop compté sur la chaleur des actionnaires et des souscripteurs; un calorifère n'eût pas nui à l'enthousiasme dans la vaste salle où le froid pénétrant eût pu paralyser tout élan.

— Mme la princesse Apraxin continue ses succès au théâtre des jeunes artistes de la rue de la Tour d'Auvergne.

Elle jouait récemment *Horace et Lydie;* voici que dans une autre séance elle interprétait successivement *Phèdre* et le *Gamin de Paris*.

Quel talent multiple pour une princesse!

— La trop célèbre Thérésa se serait, affirme-t-on, désisté de l'action en dommages et intérêts qu'elle avait intentée à M. Villemot. C'est ce qu'elle avait de mieux à faire.

— Jules Janin vient de poser sa candidature à l'Académie en y envoyant la lettre d'avis indispensable. Il va commencer sa tournée de visites.

— On lit dans le *Times* :

« Un Suisse désirerait donner des leçons de français. Il parle le français très-correctement et *avec le plus pur accent suisse.* »

— Nadar vient de faire paraître le second numéro de l'AÉRONAUTE, *moniteur de la société générale de navigation aérienne.* Ce numéro avait été retardé par le désastreux accident du *Géant*.

— La liberté des théâtres nous amènera en juillet un théâtre anglais à Paris. Ch. Mathews en serait un des premiers acteurs, et ce théâtre serait construit sur des terrains qui longent la rue Scribe, entre le boulevard et le nouvel Opéra.

On parle également d'un théâtre dont les représentations auraient lieu de 1 à 5 heures, à air libre et où l'on pourrait fumer à toutes les places, sans compter un troisième théâtre à bâtir à Passy, privé de ce divertissement depuis la destruction du Ranelagh.

PASCAL D...

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. VALLÉE, 15, rue Breda.



UNE

AVENTURE AU SIÈCLE DERNIER

LETTRE COMMUNIQUÉE PAR V. SARDOU

« ..... C'est une lettre du siècle dernier, dont on a bien voulu me permettre de prendre copie pour tel emploi qui me plairait. Il ne se peut pas que vous ne soyez intéressé comme moi, par ce recit de gentilhomme écrit au courant de la plume, naïf, malgré ses grâces surannées, et toujours élégant, en dépit de ses incorrections familières. La lettre sortie d'un petit coffret d'ébène, où elle dormait oubliée, exhale comme un vieux parfum de musc qui fait doucement rêver aux jours depuis longtemps envolés, et à ces amours éternels, et à ces beaux yeux fermés, et à tout ce qui était charmant, gracieux, coquet, galant, et qui n'est plus, hélas!...

» Du signataire, personnage bien inconnu, voilà tout ce qui reste... l'aventure d'une journée ! Ne vous prend-il pas envie, ainsi qu'à moi, de faire que ce vivant d'autrefois ne soit plus aujourd'hui tout à fait mort, et que pour un instant, il semble revenir en esprit et nous conter avec toute l'émotion d'un homme à peine remis de l'aventure, cette fâcheuse petite histoire d'il y a cent quarante-cinq ans ; ce qui ne la fait pas beaucoup plus vieille après tout, que si elle était d'hier au soir ? Lisez et dites-moi si ce n'est pas veritablement œuvre d'art que ce pastel *d'une ingenue* si vigoureusement esquissé. Et puis M. de Marivaux... qui s'attendait à trouver là M. de Marivaux?... Mais je m'arrête. Pardonnez cette manie d'écrivain qui ne saurait s'abstenir de bavarder, même quand il veut garder le silence, et permettez-moi de vous serrer amicalement la main en cédant la place et la parole à M. le chevalier de Beaupuy, que j'ai l'honneur de vous présenter. »

VICTORIEN SARDOU.

Nous avons cru devoir reproduire ce passage de la lettre que M. Sardou nous écrivait en nous adressant ce manuscrit; il serait impossible de trouver une plus charmante préface à une plus charmante histoire.

LE CHEVALIER ALAIN DE BEAUPUY A MONSIEUR LE BARON ANSELME DE CHO AC.

Paris, 17 decembre 1718.

Je vous entends ! paresse, ingratitude, oubli, n'est-ce pas ? Je commence par vous remercier de cette colère, elle prouve que vous faites cas de mon souvenir; et d'un mot, je me justifie. Depuis ma dernière lettre, cher Anselme, un danger fort grand m'a menacé pendant trois mois, et trois autres mois m'ont à peine consolé du bonheur d'y avoir échappé. Soupçonnez-vous encore quelque sentiment ? Vous avez raison. Mon faible cœur avide de combats et de défaites, s'était de nouveau laissé prendre, mais on l'avait cette fois, réduit en si doux esclavage, que tout espoir de délivrance était perdu. Comment échapper aux deux sentinelles qui le gardaient, armées de la plus fascinante flamme qui ait jamais brillé sous des cils d'ébène et de soie ! Hélas ! osé-je encore penser à ces doux et cruels vainqueurs ? Oui, et la tendre amitié saura m'empêcher de retomber sous leur empire. On dit que l'amitié est sœur de l'amour; c'est une mauvaise sœur, car il n'est méchant tour qu'elle ne joue à son frère. Il est vrai que le fripon le lui rend bien. L'amitié me semble une fille de famille qui compte sur sa fortune et s'attend à vivre gaîment dans le monde, lorsqu'un marmot de frère, qni lui naît à l'improviste, réclame pour lui seul tout le patrimoine, et veut forcer la pauvre amitié d'entrer au couvent. Aussi les voyons-nous se combattre sans trève ! avides et jaloux tous deux, ils ne veulent pas entendre parler de partage. Vous ne serez pas fâché, je pense, de connaître mon aventure.

Il y a six mois, toujours au mieux avec la cour et Paris, j'acceptai d'aller passer quelques semaines en Gâtinois, chez Montbarneaume, qui possède là une terre fort belle. Le marquis mène grand train, comme vous savez. C'est un glorieux, mais de la bonne sorte.

Il avait réuni chez lui toute la province, où l'on compte beaucoup d'aimables gentilshommes. J'y distinguai, parmi ceux que vous connaissez, M. de Givraines, qui a épousé une Segonzac et s'en trouve bien; les deux Barville, galants hommes s'il en fut, et je me liai intimement avec l'aîné, Pierre, qui fait grand état de vous et d'autres. Mais, malgré les charmes de leur commerce et le plaisir non petit que j'y prenais, je vous veux avouer que je cherchais dans une compagnie plus agréable et plus instructive encore des satisfactions dont mon esprit s'arrangeait aussi bien, et mon cœur mieux.

Les adorables femmes, cher Anselme ! Que de finesse dans leur beauté ! que de scélératesse dans leur vertu ! quel parfait savoir-vivre ! qu'il est dangereux de les aimer et difficile de ne les aimer pas ! il y a toujours (elles le savent bien, les friponnes) un point en elles ou en nous par où le plus sage se laisse prendre. Je faisais profession de n'être pas sage, et me laissais prendre par tous les points. Savez-vous la première chose qui m'a charmé ? Le panier de la marquise ! ah ! vous aviez raison, on ne s'imagine pas hors Paris l'irrésistible élégance de cette mode à qui nos sénéchales et nos baillives donnent une si forte dose de ridiculité ! Certainement la marquise n'est point belle; elle n'a pas même un de ces visages de goût qui se font pardonner leur irrégularité, et qu'on appellerait volontiers d'agréables fantaisies de la nature; pourtant, je défie que quiconque l'aura vue avec ce divin panier, n'en rêve pas jusqu'au lendemain. Je viens, sur mon âme, d'éprouver une forte passion. Eh bien ! au plus violent de cette passion violente, si j'apercevais le diable de panier, ma constance en était tout en gros chicanée ; il y avait dans ce panier des nichées d'amours. Je pourrais donc en dire autant de la mule et du bras de Mme de Grandgermont, qui sont bien la mule et le bras de Vénus elle-même. Mais ces accidents de beauté n'étaient rien auprès de la toute resplendissante perfection d'un jeune objet dont il faut bien enfin vous parler... Allons, tout beau, mon cœur ! que signifie cette émotion, et pourquoi trembler à la pensée d'un ennemi que vous avez vaincu ?

Parmi les hôtes de Montbarneaume se trouvait une filleule de la marquise, pauvre, mais de qualité. Je l'appellerai (n'osant confier au papier son véritable nom) Lucinde de Hague. Il faut vous peindre cette beauté sans pair. Que les muses me soient en aide ! car c'est entreprendre une tâche qui épuiserait les talents réunis d'un Phidias, d'un Apelle et d'un Watteau.

Lucinde, je n'ai rien vu nulle part qui lui ressemblât, est petite, et pourtant majestueuse ! sa beauté est régulière, et cependant piquante ! elle a l'air noble et bon, avec un regard parfois qui vous ferait jurer qu'elle se moque de vous. On voit sur sa physionomie les grâces les plus tendres s'allier, sans rien y perdre, à je ne sais quoi d'imposant. Il y a dans ce visage de la fierté, de la candeur, du hautain et de l'intéressant ; mais l'intéressant domine, et c'est de cet intéressant qui fait qu'une personne n'a pas un geste qui ne soit au gré de votre cœur. Imaginez-vous qu'elle est brune et blanche, qu'elle a des yeux de velours sous les sourcils les plus hardis, les plus mobiles du monde, et peut-être même un peu durs. Imaginez des pieds d'ange, une main de déesse, et sur la joue ce vif incarnat des brunes, qui peint la santé, la jeunesse, la force et la vie, mais sans avoir la vulgarité du rosâtre printemps des blondes joufflues. Et puis, quand vous aurez tout imaginé, il restera encore ce que personne ne peut imaginer ni décrire ; c'est-à-dire un charme répandu sur tout cela, inimaginable, irrésistible, et qui fait que si elle avait un défaut, ce défaut en elle deviendrait une beauté. Ne croyez pas que j'exagère, au moins ; sur ma parole, je reste loin de ce qu'il faudrait exprimer. Qu'elle soit triste ou gaie, qu'elle rie et danse au bal, ou s'agenouille et prie à l'église, une grâce saisissante préside à tout ce qu'elle fait, et jamais ne lui manque. Elle est belle, c'est par modestie, car elle pourrait s'en passer, et montrer aux plus ravissantes une laideur qu'envierait leur beauté. Je voudrais seulement que vous l'eussiez vu marcher une fois, vous deviendriez fou. A la manière dont elle va et vient, et se transporte d'un lieu à un autre, vous diriez qu'elle ne pèse rien, et l'harmonie de sa démarche vous donnerait envie de chanter.

Quant à son esprit et à son caractère, je n'aurai que trop à vous les montrer ; je n'ai pas besoin de vous les peindre. Je dis seulement qu'on était bien sûr tous les matins de la trouver charmante, mais jamais de la façon qu'on l'avait vue la veille en la quittant.

Tant d'attraits ne pouvaient me laisser indifférent. Mais vous connaissez ma règle : en amour, le premier danger à fuir, c'est le mariage. Or, j'avais vu à Mlle de Hague de ces yeux et de ces principes qui vous mènent droit à l'autel. Je me tenais donc le plus loin possible de cet aimant dangereux .. Ma sagesse dura peu : un événement en fit l'affaire. Par je ne sais quel accident qui arriva, M. de Hague, le père de Lucinde, faillit se rompre le cou. Son cheval s'était emporté, et il se tuait, selon toute apparence, si je n'eusse été à même de le secourir. Il en fut quitte pour quelques contusions. Mais à la vue de ce tendre père que je lui ramenais pâle, ensanglanté, Lucinde le crut mort, et le sentiment parla d'une manière si violente au cœur de l'aimable fille, qu'elle s'évanouit. Tandis que les femmes couraient, se lamentaient et la laissaient là, je l'enlevai dans mes bras, et doucement je portai ce cher fardeau jusqu'à sa chambre, où je la déposai sur son lit.

Imaginez si j'étais troublé de l'avoir tenue contre ma poitrine, et de la contempler sur ce lit, où toutes les nuits elle reposait sans autres témoins que Morphée et les songes gracieux ; son évanouissement lui donnait un charme inconnu, avec ce corps délacé, avec ces traits dont on regrettait les grâces qui y étaient encore quoiqu'on s'imaginât ne les y plus voir ; avec ces beaux yeux fermés, je ne sache point d'objet plus intéressant qu'elle l'était, ni de situation plus propre à remuer le cœur que celle où elle se trouvait alors.

Figurez-vous des yeux qui avaient une beauté particulière à être fermés.

Je vis bien le lendemain que j'étais pris. Ce corps souple dans mes

bras, cette langueur, ces yeux fermés surtout, ne me sortaient plus du cœur, ne me laissaient plus vivre, j'extravaguais. Concevez ma folie: je voulais absolument la revoir, ainsi que je l'avais vue, languissante et les yeux fermés. Je ne voulais que cela, mais je le voulais ou mourir. Dans cette situation de cœur et d'esprit, le mariage me paraissant une extrémité moindre que la mort, j'aurais sur le champ demandé sa main, si je n'avais craint un refus. Ses beaux yeux me montraient beaucoup de bienveillance et pas d'amour. Est-ce pour cela que je désirais tant les voir fermés?

Au bout d'un mois, pourtant, je commençais d'espérer quelque retour, et de recevoir par-ci par-là des quarts et des moitiés d'aveu: mes affaires, pour tout dire, allaient assez bien. Lucinde entrait insensiblement dans un goût d'aventure dont j'augurais le bonheur de ma vie, lorsqu'arriva à Montbarneaume un nouvel hôte. Sa présence devait, comme vous allez voir, influer de telle sorte sur mon destin.

Cet hôte n'était pas autre que l'illustre poëte M. de Marivaux, qui fort jeune encore, est déjà l'un des princes de la République des lettres; de bonne maison, d'ailleurs, et recherché des plus hauts rangs, où il tient galamment sa place. Son abord ne dément pas ce qu'on attend de sa réputation: c'est un cavalier bien fait, de l'esprit du monde le plus fin et le plus délicat. Du premier coup il me gagna le cœur, et chacun éprouva la même sympathie. Mais, que devins-je lorsque, peu de jours après son arrivée, parlant de lui avec enthousiasme à Pierre de Barville, dont j'avais fait mon confident, ce parfait ami me dit: Savez-vous que le grand succès de M. de Marivaux n'est pas bon pour vous. Eh! dis-je, comment cela? Vous m'étonnez. répliqua-t-il; ignorez vous qu'il est votre rival? Je restai stupide. Déjà? fut tout ce que je pus dire. Mais, reprit Boynes, il est plus ancien que vous. Il y a quelques mois que charmé des grâces de Mlle de Hague, il le laissa voir assez pour que les parents de votre déesse aient songé à une alliance. Est-il possible! m'écriai-je douloureusement. Que voyez-vous là d'impossible? poursuivit en souriant le bourreau. Des partis moins avantageux souriraient encore à Mme de Hague. Ne savez-vous pas qu'on est toujours pressé de marier une fille jolie, pauvre, bien portante, et qui a des yeux noirs! Impitoyable railleur, lui dis-je, vous devriez me consoler et vous m'affligez. Est-ce là le langage d'un ami? Oui, mon cher Alain, me dit-il, et d'un ami véritable. Souffrez que je vous découvre toute ma pensée, et que j'essaie de vous servir au risque de vous déplaire. Je ne pense pas favorablement de Mlle de Hague. Je lui crois plus de dispositions à être amoureuse que tendre, plus d'envie d'être femme que de besoin d'aimer. Elle veut se marier d'abord, elle aimera après, peut-être aimera-t-elle son mari, mais *après*, et pas pour toujours, rappelez-vous bien cela. Maintenant, vous me demanderez peut-être qui elle préfère de M. de Marivaux ou de vous. Cela passe ma science; seulement, j'oserais jurer que si demain le vieux duc de Chilleurs se présentait avec ses soixante ans, sa goutte, ses catarrhes, sa bêtise, ses dix châteaux et ses trois cent mille écus de rente il serait demain le préféré.

Je fis à ces mots un mouvement de désespoir. Je me tairai, si vous voulez, dit Barville. Non répondis-je, je veux tout ouïr, afin de la défendre. Eh bien! reprit-il, puissé-je vous convaincre! vous seriez, je crois, en places égales dans son esprit (je ne parle pas de son cœur) c'est son esprit qui le mène, car vous hésitez tous les deux à vous déclarer! vous par crainte de n'être pas aimé; M. de Marivaux, parce qu'il connait les risques du mariage. Cette position lui donne, à votre rival, un grand avantage. Lucinde voit qu'il combat et l'étudie: elle en conçoit un désir de plaire et de vaincre qui la tient occupée loin de lui. Les grands courages s'attaquent aux redoutables ennemis, et vous n'êtes pas un ennemi redoutable pour cette triomphante beauté. Je crois donc que c'est M. de Marivaux qu'elle vise, non par amour, mais par orgueil, et pour dire: *J'ai vaincu.* Puissé-je ne pas me tromper! car elle vaincra, et vous serez tranquille. Puissiez-vous mille fois vous tromper, au contraire! m'écriai-je dans un transport d'amour et de douleur. Qu'elle m'aime seulement un jour, seulement une heure, et pour cette heure je sacrifierai ma vie! Eh bien, dit Pierre, touché de la force de ma passion, allez donc voir cette belle personne, questionnez-la, pressez-la, sachez à quoi vous en tenir. De mon côté, je verrai M. de Marivaux, j'essaierai de savoir ce qu'il croit, ce qu'il a obtenu, ce qu'il espère, et je vous dirai tout: j'épouse entièrement vos intérêts.

Je n'avais pas quitté Barville, que la fortune me fit rencontrer Mlle de Hague. Elle était seule. Sans trop savoir ce que je faisais, je me jetai à ses pieds. Cette action parut l'étonner fort peu. Plus tard j'en ai conclu qu'elle s'y attendait depuis longtemps, ou que ce n'était pas sa première aventure. Mais alors je n'y fis point attention. Je la conjurai à la fois, de m'aimer, de me le dire, de m'être fidèle, et enfin, si elle ne voulait pas me voir mourir, de renvoyer M. de Marivaux. Quoi! dit-elle, pour toute réponse, et d'une douceur charmante, M. de Marivaux vous inquiète-t-il?

Ah! Anselme, comprend-t-on que mon cœur ait résisté à l'ivresse dont le remplit ce seul mot! Ce mot qui vous semble peut-être ne rien signifier, comme elle le prononça!.. C'était un aveu, c'était un espoir, c'était le ciel! Hélas! lui répondis-je, comment ne m'inquiéterait-il pas? M'avez-vous jamais dit rien qui puisse me rassurer?... Certes, M. de Marivaux m'inquiète. Mais si vous le vouliez, d'une seule parole, d'un seul regard, vous m'éleveriez au-dessus de la jalousie, belle Lucinde, et vous feriez du plus tendre des amants, le plus fortuné des mortels.

Il est bien vrai, continua Lucinde, que M. de Marivaux a fait attention à moi, et j'ai même lieu de craindre qu'il ne déplaise pas à ma famille.

O ciel! interrompis-je, que vais-je donc devenir! Mais, poursuivit-elle, je pense, *j'espère* (et votre heureux ami, Anselme, eut avec ce *j'espère* un regard qui en centuplait la valeur) que ce goût sera passager; du moins je n'y épargne rien... Il a trop d'esprit pour qu'il soit possible de le décourager comme un autre! mais cet esprit même et l'habitude du plus beau monde, qu'il possède si parfaitement, lui inspireront bientôt un dégoût pour une petite fille niaise, ignorante, sans manière, sans instruction... Eh bien! c'est ainsi que je veux toujours paraître devant lui! Les inquiets et les jaloux, s'il y en a, ne m'accuseront pas de coquetterie, je suppose?

Divine Lucinde! m'écriai-je, mettez le comble à ma félicité; souffrez que je jure à vos pieds de vous consacrer ma vie entière, et permettez-moi d'espérer...

Elle ne me laissa pas achever... Éloignons d'abord l'ennemi, M. le Chevalier, me dit-elle en souriant; nous verrons après ce qu'il faut faire de la victoire! et puisque vous voulez marcher sous mes bannières soyez un allié prudent et fidèle, nous essaierons de vous trouver une récompense qui ne soit pas trop indigne de vous.

Elle s'enfuit à ces mots, me laissant ébloui, fasciné, éperdu, jurant que ni rivaux, ni amis, ni famille, que le sort lui-même ne l'empêcheraient pas d'être ma femme. Je me mis à courir après mon austère confident, Pierre de Barville, afin de terrasser ses indignes soupçons. Je le trouvai qui me cherchait lui-même. Le dialogue le plus drôle s'établit entre nous. Je viens de la voir, lui dis-je. — Je l'ai rencontrée! me cria-t-il. — Vous vous êtes furieusement trompé! Je savais bien que j'avais raison!.. Elle est admirable!.. C'est la plus fine mouche du monde!.. Elle ne l'aime pas!.. Elle veut à toute force en faire un sot! Il sera refusé!.. Vous serez renvoyé, etc, etc. Enfin pour parvenir à nous entendre, nous fîmes silence d'un commun accord; puis ensuite je racontai fidèlement ce qui venait de se passer, non sans développer en belles tirades toute la générosité du sacrifice que faisait Lucinde, devant un homme comme M. de Marivaux, de son esprit, de ses talents, bref, de tout ce qui l'élève si prodigieusement au-dessus des autres femmes.

Juste ciel ! fit Pierre, quand j'eus achevé mon panégyrique, l'amour peut-il à ce point aveugler les hommes ! Que prétendez-vous dire ? lui demandai-je avec une certaine froideur. Je prétends, répondit-il, que M. de Marivaux, qu'on vante de connaître si bien les femmes, n'en sait pas là-dessus plus que vous, et que vous êtes tous les deux les très-humbles jouets d'une petite personne qui fera de belles choses si elle continue. Au nom du ciel, m'écriai-je, déjà chancelant dans ma foi, expliquez-vous, et surtout songez que j'aime Lucinde. Je ne le sais que trop, dit-il, mais cet amour ne durera pas longtemps, je l'espère.

Sachez donc que je viens de voir votre rival. Nous nous connaissons depuis quelque temps, et il me veut du bien. Je l'ai mis discrètement sur le chapitre de Lucinde. Il m'a témoigné tant de confiance, qu'à vrai dire j'ai senti quelque honte de ruser avec un si galant homme, et je dus me rappeler qu'il s'agissait des intérêts de votre cœur. Voici ce que j'ai appris.

M. de Marivaux, dont le tempérament est tranquille et tendre, voudrait se marier, mais les mœurs de la société, qu'il a vues de près, lui font peur : il craint surtout, autant qu'il les admire et les adore, les femmes qui ont trop d'esprit pour n'être point coquettes. Il ne s'en cache pas ; il suffit de causer un instant avec lui pour savoir parfaitement cela. Jugez maintenant si cette candeur, cette ignorance, cette niaiserie dont on prétend l'épouvanter, n'est pas plutôt un appat pour l'attirer et le retenir.

Apprenez d'ailleurs, dans le cas où l'on voudrait réellement lui déplaire, qu'on a bien mal réussi. La fausse niaise a joué son rôle de telle façon, que M. de Marivaux est enchanté d'avoir trouvé une femme sans coquetterie. Mais ce qu'il y a de plus triste pour vous, c'est que Lucinde ne l'ignore pas ; car lui-même a pris soin de l'en instruire, et l'on répond à ses confidences par des naïvetés, des franchises, des redoublements d'innocence si gracieux, si angéliques, qu'il n'en parle, ma foi, guère plus raisonnablement que vous. Ce matin même, enfin, on lui a dit, (voyez l'enfantillage !) on lui a dit tout simplement qu'on se plaisait avec lui, qu'on aimait à l'entendre causer, qu'on voudrait...

Assez ! assez ! m'écriai-je ; par pitié, ne m'en dites pas davantage ! Puis me livrant à ma colère : ah ! perfide Lucinde, c'est donc ainsi que vous abusez de l'amour qu'on a pour vous et que vous profanez vos attraits ! Mais ne croyez pas me rendre votre dupe ! Allons, cher Pierre, allons démasquer cette âme double et traîtresse ! non, dit Barville, elle saurait trop aisément renouer ses fils. Attendons, observons-la, et avant d'agir, convainquez-vous bien de sa perfidie dont vous doutez encore. Douter de sa perfidie ! repris-je, est-ce possible ? Cependant, cher ami, dans quel intérêt voudrait-elle me tromper ? Ai-je dit qu'elle vous trompait ? reprit Barville. Avez-vous si mal compris mes paroles ? Non, elle ne vous trompe pas, elle vous aime, et elle va tout à l'heure se meurtrir le visage ou s'enfermer dans un château fort pour ne plaire qu'à vous. A ces mots, il me quitta, indigné de la lâcheté que je lui laissais voir.

J'étais bien malheureux. J'avais passé en un moment de l'espérance au désespoir, et c'est un pénible voyage, surtout lorsqu'on songe où l'on est arrivé et d'où l'on est parti. J'errais, occupé des plus sombres pensées, dans les immenses jardins du château, accusant tantôt Barville, tantôt Lucinde et tantôt moi-même, lorsque tout à coup j'aperçus Lucinde qui paraissait se diriger avec mystère, à travers les massifs, vers un petit pavillon où les dames allaient quelquefois se reposer. J'étais dans une situation d'esprit à concevoir facilement des soupçons. J'arrivai au pavillon peu de temps après mon infidèle. Il était fermé ; mais j'entendis des éclats de rire, et je reconnus cette voix sans égale. Plus curieux peut-être, que ne le permettait la délicatesse, mais trop amoureux et trop jaloux pour avoir beaucoup de scrupules, je regardai à travers les fentes du volet. Une scène des plus singulières s'offrit alors à mes yeux. Lucinde, aidée de sa femme de chambre, faisait, devant une glace haute, ce qu'en terme de théâtre on appelle une répétition de la scène qu'elle jouait tous les jours devant M. de Marivaux. Elle s'étudiait à marcher, à regarder, à s'asseoir ; elle donnait à sa voix, à son rire, des inflexions particulières, les plus naïves, les plus gracieuses et les plus fraîches du monde ; sa robe même, ses cheveux et son éventail avaient un rôle dans cette comédie, et prenaient une physionomie à part ; puis tout à coup, elle s'interrompait, déposait son masque, et se mettait à parler de M. Marivaux, de moi, des autres, hommes et femmes, avec un esprit et une cruauté inimaginables. Cela était infâme et beau, adorable et effrayant tout à la fois, je vous assure. Je vous rendrai ma pensée, en vous disant que j'éprouvais en même temps le désir de me prosterner devant elle et de la fouler aux pieds. J'étais là déjà depuis près d'une demi-heure, et je ne sais combien j'y serais resté, quand le bruit de plusieurs personnes qui s'avançaient m'avertit de quitter mon embuscade. Quelle fut ma surprise en faisant le tour du pavillon pour m'échapper sans être vu, de me trouver nez à nez avec M. de Marivaux ! La stupéfaction encore empreinte sur son visage, me fit juger, qu'il avait eu le même spectale que moi. Je le tirai à l'écart, et, m'ouvrant franchement à lui, je lui racontai mon histoire, que je terminai par des félicitations sur le mal qu'on se donnait pour le séduire.

A son tour, il m'avoua que le hasard l'avait, comme moi, rendu témoin du talent scénique de Mlle de Hague, et que cette vue, l'avait comme moi, arrêté sur le bord de l'abîme. Nous allâmes moitié riant de la sottise des hommes, moitié pleurant de la perversité des femmes, et bons amis, confier l'aventure à Pierre de Barville, notre commun confident qui rendit plaisamment grâce à Dieu de cette délivrance inattendue.

Le soir même, M. de Marivaux nous procura une vengeance, telle que des hommes d'honneur et des gentilshommes pouvaient l'accepter. Devant tout le monde, au salon, il raconte notre accident ; le donnant comme un projet de comédie que nous avions arrangé ensemble dans la journée, il y mit tant d'esprit, tant de grâce, que chacun en rit, bien que personne ne se doutât de la vérité. Mlle de Hague était là. Je l'observais. Eh bien ! figurez-vous qu'elle ne changea pas de physionomie. Elle resta calme, tranquille, comme si elle n'eût pas compris. Mais vous allez voir le plus beau. Quand M. de Marivaux eut fini son conte : Avez-vous, lui demanda-t-elle d'une voix ferme et douce, donné un titre à votre comédie ? Pas encore, dit M. de Marivaux. Eh bien ! reprit-elle, en voici un ; si vous le trouvez trop long, vous avez tout l'esprit qu'il faut pour le raccourcir : ***L'art de faire jouer les marionnettes***. Votre comédie sera parfaite comme cela. Elle prononça ces mots avec tant d'arrogance, de dignité, de dédain, qu'en vérité nous nous sentîmes rougir. J'éprouvai comme une tentation de me jeter à ses genoux et de lui demander pardon. Il en fut de même pour M. de Marivaux. Si bien que nous jugeâmes prudent de partir le lendemain.

Voilà mon histoire. Je vous l'aurais racontée plus tristement il n'y a pas un mois ; car les beaux yeux fermés, de temps à autre m'apparaissent et me troublent encore. Par bonheur l'amitié me défend et me console. Depuis notre déconvenue j'ai beaucoup cultivé M. de Marivaux ; il m'honore de ses conseils et de son affection. C'est un véritable sage. Il connaît bien les femmes, mais, comme il le dit lui-même, c'est une science sans utilité, car les femmes la connaissent encore mieux. Nous parlons souvent de Lucinde, et alors il m'engage à choisir dans le coin le plus obscur de mon Périgord, une femme qui n'ait jamais respiré l'air de Paris. Je suivrai son avis... s'il plaît à Dieu. Bonjour.

J'ai passé la nuit à vous écrire, et me voilà fort en peine de trouver un courrier assez robuste pour porter ce lourd paquet que je vous destine. Si j'avais encore un peu de place je vous copierais

quelques vers admirables d'une charmante tragédie d'*Annibal* (1), de la composition de M. de Marivaux, qui sera représentée avant peu.

Votre toujours serviteur et ami,

ALAIN DE BEAUPUY.

P.-S. J'apprends à l'instant une chose curieuse. Mlle de Hague épouse, devinez qui...? Pierre de Barville ! Cela vous semble-t-il assez fort ? Je jurerais bien Dieu que Pierre de Barville, qui va payer pour nous, ne nous a pas trompés.

(1) Représentée en 1720. Elle a eu le seul mérite de décider Marivaux à ne plus faire que des comédies.

SONNETS ET SOUVENIRS.

I

DE MONSIEUR B*** A MADAME C***.

Vous souvient-il encore de ce bal, un dimanche,
Où nous avons valsé pour la dernière fois;
Je sentis dans ma main trembler votre main blanche,
Et j'entendis tout bas murmurer votre voix.

Vous me disiez : « Je t'aime ! » — Alors vous étiez franche;
J'aurais voulu crier mon bonheur sur les toits;
Je baisais comme un fou le bout de votre manche,
Et vous le souffriez; c'était le jour des Rois.

Que nous étions heureux, ma reine, de nous plaire !
Quel superbe mépris des choses de la terre !
Que de tendres serments et d'amoureux billets !

Cependant vous voilà la femme d'un notaire;
Vous avez trois marmots qui vous nomment leur mère;
Vous aimez le confort et les chevaux anglais !

II

DE MADAME C*** A MONSIEUR B***.

Vous souvient-il encor de cette lettre étrange,
Qu'on me remit, un soir, mystérieusement.
« Vous qui me trahissez, ô vous dont le cœur change,
» Me disiez-vous, le mien garde encor son serment.

» J'avais tort; *après tout, vous n'êtes pas un ange;*
» L'étude est de rapport; c'est un grand argument.
» Mais sachez, — c'est ainsi qu'un noble cœur se venge, —
» Qu'un homme s'est tué, madame, en vous aimant. »

Sur ce mot, je faillis tomber évanouie;
Attendant votre mort, dont vous me menaciez,
J'eus pendant huit grands jours les yeux de pleurs noyés.

Cependant vous voilà très-heureux d'être en vie;
Vous aimez fort le jeu, la table à la folie;
Vous avez pris du ventre et vous vous mariez !

B.

LE LIBRETTO DE LA MASCHERA A L'OPÉRA



Tout est en fête au Lido; on attend l'arrivée de Donato Rizzi, grand prix de Rome.

Le jeune Courbet de l'avenir apparaît chargé de mentions honorables. Bonheur de la demoiselle Marrietta sa cousine.

Le seigneur Champignano demande à poser. Donato lui répond : allez vous faire...... photographier je ne fais que les binettes qui me vont.

Tout-à-coup, une femme s'élance portant un masque de velours noir, c'est la Maschera, c'est Lucilla; elle est suivie d'un jeu de *cartes*, elle donne la sienne à Donato qui prend avec elle une gondole à l'heure et au pas.



Chez Lucilla. Une porte secrète s'ouvre mystérieusement pendant qu'un pâle rayon de lune se joue sur la fenêtre. Une large baie s'ouvre au fond du boudoir; au milieu d'une zone lumineuse, Lucilla se montre dans les quatre éléments. Donato n'y voit que du *feu* et demande à prendre l'*air*.

Le seigneur Champignano arrive juste pour se faire mettre à la porte.

Tout est en fête au Lido ! La femme masquée exécute avec son rapin le quadrille des Folichonnetti. Mais quand Donato a vu toutes les *ficelles* de Lucilla, il regrette son *amour*.



Donato se console dans le jaune de chrome. La ballerine lui montre les *spectres* de M. Robin et brise son collier du roi de Garbe pour lui prouver son amour.

Marietta, la cousine qui a tout entendu se jette dans le canal. Lucilla la sauve d'une fluxion de poitrine et veut lui rendre le cœur de son cousin.

Donato entre les deux rivales, voit bien vite que les *mollets* ne font pas le bonheur, il épouse Marietta.

Tout est en fête au Lido. Polichinelle et toute sa famille sont de la noce. Lucilla excite l'enthousiasme par une brillante variation et se laisse porter en triomphe avec son paquet de ficelles.

L'EXPOSITION DES TABLEAUX DU CERCLE DE LA RUE DE CHOISEUL

Il y a donc enfin à Paris un endroit élégant où l'on peut regarder la peinture à son aise! un endroit où l'on n'est pas coudoyé, heurté par la foule, où la poussière ne vous aveugle pas, où l'on ne vous marche pas sur les pieds, où le parquet n'a point ces teintes pous sièreuses et grisâtre, que l'on trouve au palais de l'Industrie.

Il y a donc une galerie rappelant celles des vieux palais romains, où l'on peut, bien assis, jouir d'un petit nombre de toiles éclairées avec soin, et placées avec la sollicitude d'un maître de maison amateur d'art et curieux de sa collection.

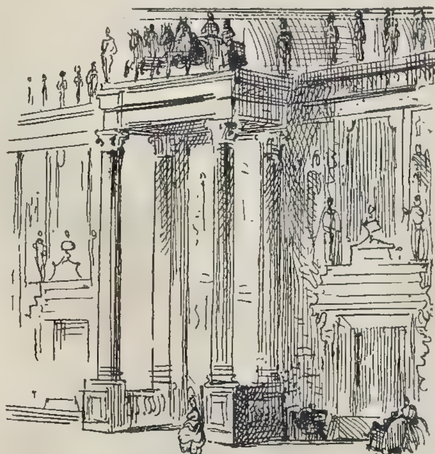
Cette galerie, le Cercle de la rue de Choiseul la possède et je l'en felicite. Il y a là un parfum d'élégance parisienne et de confortable, sans affectation, qui vous réjouit d'avance. Dans l'antichambre, de grands laquais à mollets blancs vous prennent la canne et le paletot; on sent qu'on n'est ni dans un bazar ni dans une boutique, mais chez quelqu'un qui sait son monde et aime le confortable. Une température étudiée, des tapis épais, de lourdes portières traînant à terre, un parquet brillant où craque la botte, des divans profonds, nombreux et dans la demi-teinte d'un jour tamisé par des gazes, une cinquantaine de toiles signées Delacroix, Decamp, Jules Dupré, Meissonnier, Eugène-Lami, Robert-Fleury, Roqueplan, Isabey, etc. etc.



Une charmante personne que cette Exposition si coquette et si bien meublée! — Seulement, après quelques minutes passées dans ce petit boudoir, on ne peut s'empêcher de dire : C'est charmant ici, mais ça manque de femmes.

Que voulez-vous de mieux que ce boudoir de l'art à la mode?

On cherche la maîtresse de la maison, on tâte le nœud de sa cravate. On se sent en visite; c'est adorable. De la pièce voisine à moitié cachée par d'épais rideaux, un cliquetis d'épées s'échappe, et ajoute encore au cachet aristocratique de ce charmant milieu, auquel il ne manque que peu de chose pour être l'endroit le plus ravissant de Paris.



UN EUGÈNE LAMI
Le petit salon de campagne de M. Rotschild.

Ce quelque chose, le voici : Dans des larges coupes en fayence italienne, je voudrais des montagnes de cigares à peau fine. Par-ci par-là, une glace de Venise ou un trophée de vieilles armes. Au fond, une gigantesque cheminée Renaissance où bruleraient de colossales buches, et autour du foyer, à demi-couchées dans le satin des fauteuils profonds, quelques femmes aux cheveux cendrés, aux boucles légères tourmentant d'une main de duchesse, les plis d'une jupe merveilleuse, et faisant les honneurs. Sur une table en marquetterie de Florence, aux sculptures fouillées, profondes, bizarres, j'aimerais qu'un de ces laquais aux beaux mollets m'apportât un sorbet glacé, ou bien sur un plat d'or curieusement travaillé, un verre de Venise au pied tremblant, un flacon de Marsalla et quelques biscuits à la vanille.

La peinture n'y perdrait pas, je vous le jure. J'avais même une idée plus singulière encore, tandis que je regardais le magnifique Jules-Dupré tout ruisselant de lumière, qui se prélasse au beau milieu du mur, je me disais : qu'il serait agréable de deposséder ces messieurs du Cercle — c'est un pur rêve — et de m'approprier tout, galerie et dépendances, tapis, portières, valets, huissiers, tableaux, mollets, etc.! Dans la salle d'arme j organiserais ma chambre à coucher, et devant mon lit sous un jour bien ménagé, j'accrocherais le Delacroix, les deux petits Meissonnier. — J'aime moins le grand dont tous les details tirent un peu à eux — puis, tout près de mon œil je placerais les adorables aquarelles d'Eugène Lami. — Il me semble qu'on aurait de l'esprit et de la gaîté pour toute la journée, si en se reveillant on pouvait jeter un regard sur ces petits bijoux.

De la galerie je ferais mon salon, mon cabinet de toilette, ma salle à manger, mon fumoir, etc. Ce serait là que je passerais ma vie et suivant ma disposition du moment, j'irais devant une de mes toiles chercher une impression. — Imaginez-vous le plaisir exquis de mettre ses bottes lentement, délicieusement, devant le beau dessin de Decamp? Le plaisir, quand il pleut, d'aller se chauffer au soleil qui éclaire son autre petit tableau.



UN ISABEY.
Deux King's Charles assistant au mariage de Henri IV.



UN DUBUFFE
ou
l'art de plaire.

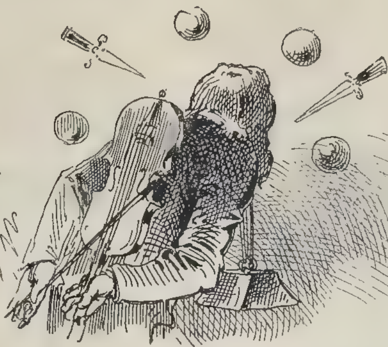
Quand j'irais dans le monde officiel, je ferais le nœud de ma cravate devant la toile de M. Bouguereau, ou celle de M. Lehmann, ou devant les trois ramoneurs précipités du toit de M. Gustave Boulanger; et mon nœud serait

CONCERTS ET CONCERTANTS

LES VIOLONS.



L'ÉLÉGIAQUE.
Des poses à la Werther, un jeu sombre et infernal, quelque chose comme le bruit de la marmite des sorcières de Macbeth.



LE JONGLEUR.
Si les convenances ne le retenaient pas, comme il avalerait de l'étoupe enflammée et ferait le tour de la société sur les deux mains.



LE PROFESSEUR.
L'artiste-chronomètre ; l'heure est à peine sonnée qu'il est déjà dans un autre salon.



L'HOMME DES CHAMPS
On voit le petit clocher, le soleil couchant, on entend les mugissements du troupeau qui rentre à l'étable ; tout cela sur la quatrième corde.



LES ÉCHEVELÉS.
Il leur faut des pétards dans leur boîte à musique et un sabre de cavalerie.



L'ILLUSTRE PEDALINI! RETOUR D'AMÉRIQUE.
Pour l'amour du dollar, celui-là est allé jusque dans la tribu des *Nez qui remuent*, au fond des Pampas, vendre des bretelles brillantes et des polkas en caoutchouc.



LE PETIT PRODIGE.
Quand en aura-t-on fini avec ces grands hommes en bourrelet.



L'ÉTRANGEOPHONE.
D'où vient ce Javanais qui tombe en plein concert un cure-dent à la main et un petit meuble qu'il gratte avec furie.



LE PISTON IMITATEUR.
Tantôt c'est une clarinette, tantôt les bâillements d'un homme qui a mal digéré.



CE CHER GASTON!
Toujoue la petite fleue...
La clochette du manoir...
Je t'ado... eu .. mais si... mais non...
As-tu fini ?



LES ANNEXE-PIANOS.
Nous avions déjà l'harmoni-flûte-piano, pourquoi ne pas y ajouter le chevalet, la machine à coudre et le métier à tapisserie !



ROMANESCA!
Ah ! ne va pas,
Ne va pas t'envoler !



UN DELACROIX.

Les Convulsionnaires.

bien fait. Je me ferais coiffer devant les élégantes toiles de Fromantin, devant ces arabes et ces déserts si pleins de grâce, de finesse et d'esprit.

Dans mes jours de mélancolie, je saluerais en passant Mme *Dumolard portant de l'eau*, due au pinceau de M. Millet.

Je trouve en effet, et ceci soit dit sans plaisanterie, qu'il est impossible de jouir absolument d'un tableau, à moins qu'il ne vous appartienne, à moins de vivre en sa compagnie, de le voir sous tous ses aspects et à chaque heure du jour. Chaque toile demande une sorte d'apprentissage, d'initiation qui ne peut se faire que dans le silence du chez soi, en robe de chambre et en pantoufles.

Les expositions d'art du palais de l'Industrie, sont des monstruosités sauvages. — Je ne sais comment il a pu venir à des gens raisonnables l'idée de placer 8,000 toiles, les unes au bout des autres, dans le singulier dessein de former le goût des masses, comme si cette accumulation de 8,000 toiles dans un milieu blafard, gris, poussièreux, sous un jour violent, cru, brutal, ne suffirait point à lui tout seul à déformer le goût le plus fin et le plus délicat. — C'est, je crois bien, contre ces banquets patriotiques de la peinture, contre cette foire aux tableaux que ces messieurs du Cercle de la rue de Choiseuil ont voulu protester. Ils ont voulu montrer, en gens de goût qu'ils sont, ce que devrait être une exposition de peinture bien entendue. — Ils ont eu le tact rare, de limiter le nombre des toiles exposées, et le bon goût plus rare encore, de n'admettre que de bonnes choses.



UN DECAMP

La voiture du déménagement des Cimbres.

Y.



UN DIAZ.

Toujours ravissant à quinze pas, en fermant les yeux.



UN STEVENS,

Noces et festins, salon de 100 couverts.



UN ALFRED DE DREUX

Elégantissime : robe de soie, crinoline, rien n'y manque.



LES MEISSONNIERS

Tres-jolis, mais un peu toujours les mêmes.



UN MILLET

Par exemple, que vient faire ici cette souillon.

OBSERVATIONS

Les femmes perdues s'attrappent comme la vermine ; il n'en faut qu'une pour les gagner toutes.

—

Il ne s'en faut souvent que de la mort qu'un contemporain soit un grand homme.

—

La plus rare des vertus est de se résigner à n'être rien, pas même un homme vertueux.

—

Les moralistes ont fait remarquer avec raison que nous trouvons une excuse pour tous nos vices ; il est juste d'ajouter que le monde, par compensation, en trouve une pour toutes nos vertus. — Votre amie est très-fidèle à son époux. — Sans doute, mais ça n'a pas de tempéramment.

—

L'habit d'un homme est sa préface.

—

Nous excuserions bien des fautes si nous mettions hors de cause toutes celles que nous avons commises, ou que nous n'avons pu commettre, ou que nous commettrons peut-être.

—

On a du cœur, du talent, du génie, de la fortune, de grandes places, et l'on s'étonne de n'être pas aimé. Denise est bien plus logique ; elle estime, elle admire, elle exalte son époux, qui a tout cela ; mais elle raffole de son amant, qui a autre chose.

—

Nous tirons une bonne part de notre prix du peu de cas que nous faisons de la valeur des autres.

—

Bon garçon, cœur banal.

ALFRED B.

LE PARFAIT CUISINIER DRAMATIQUE



V. — RECETTES POUR LES THÉATRES DE GENRE : VAUDEVILLE, GYMNASE, PALAIS-ROYAL.

Autrefois, lorsqu'il s'agissait de travailler pour les théâtres de genre, un auteur habile s'empressait de repasser en sa mémoire les airs du caveau, en jetant un doux regard sur son dictionnaire de rime. En ce temps-là, le scenario n'était presque rien, le dialogue peu de chose ; les couplets étaient l'âme de la pièce. C'était le bon temps. Avec un petit grain de sel dans le dernier vers on en voyait la farce. Mais, hélas ! le rondeau a passé de mode, le couplet de sortie seul a résisté, encore est-il relégué aux Variétés et au Palais-Royal. Depuis de longs jours, le gai Vaudeville a crevé son tambourin, les brillants Senneville et Lucival ont été licenciés, ils n'épouseront plus des Suissesses. Arrière, Kettly et Fanchon ! Place, place, aux femmes malhonnêtes !

Assez de fillettes ingénues sur la scène, mais des biches, des camélias et des filles de marbre, à la bonne heure ! légèrement poitrinaires, parlant du ciel et des anges.



L'héroïne d'aujourd'hui fait son choix elle-même.

Préférez-vous procéder par les moyens contraires ? votre héroïne intéressera encore ; le jeune homme qui mourra pour elle vous paraîtra injuste ; sous le vain prétexte qu'elle est belle, de quel droit exiger qu'elle aime, ne suffit-il pas qu'elle soit aimée ? Cependant, comme il faut que ces dames fassent une fin, vous en mariez une à un Kerkadec, gentilhomme breton que tout auteur a sous la main. Elle porte une couronne ducale, mais elle *s'embête*. Elle ose verser en plein salon quelques pleurs sur la démolition du bal Mabille. On veut lui faire quelques observations. La situation pour elle est intolérable, vous le sentez, il faut une fin à ce bonheur uniforme, elle songe à recommencer sa vie : scandale, réclamations : le mari proteste. Le vieux duc, toujours de Kerkadec, père ou oncle du jeune homme, s'interpose et tire l'infortunée de cette situation fausse en lui faisant sauter la cervelle. Que le pistolet rate ou non, elle n'en est pas moins morte pour le public. Eh bien ! le public protestera. — Ce qui vous prouve que, quand même, au théâtre, ces dames sont sympathiques.

Mais vous jugez que les auteurs ont un peu abusé de ces dames. Vous rêvez un autre monde. Prenez garde ! Au théâtre du Vaudeville, passé 18 ans, une femme, fût-elle mariée, n'a plus le droit d'être complétement vertueuse sans risquer de faire tomber la pièce. Cependant si vous tenez absolument à mettre en scène une héroïne bien née : mariée, vous lui interdirez d'aimer son mari ; amazone, elle franchira des torrents et des précipices accompagnée d'un jeune inconnu, et si un accident arrive, c'est elle qui sera *sauveteur*. Si elle est encore jeune fille, toutefois sans cesser d'être amazone, trop à cheval sur la vertu pour se laisser enlever, c'est elle qui enlèvera. Elle a fait son choix pour le beau jeune homme, il ne peut s'abstenir d'être gentilhomme pauvre. — Les gentilshommes pauvres sont fort bien vus au théâtre. — Votre héros sera chevalier — du lansquenet — il est de toute nécessité qu'il ait une réputation détestable, dont il se fera gloire. — Il doit valoir mieux que sa réputation, dira la dame. — Il prouvera le contraire. — Qu'importe ! Ce sont ses défauts qu'on aime. Dans l'oubli de tous les devoirs est le drame.

Pour le dénouement de ce genre de comédie, ne vous cassez pas la tête, la censure vous le fera changer. A l'entour de ces deux êtres aussi intéressants que vicieux, vous faites pirouetter une collection variée d'égoïstes, de faux bonshommes, de fausses bonnes femmes, de boursiers, de gandins plus ou moins dorés, titrés ou frelatés ; plus un fils de bourgeois, enfant terrible que bâtonnera son père, tout en se privant de le maudire, dans la crainte de se fatiguer. Puis planant sur ces pantins, fanfarons de vice, Desgenais, le fameux Desgenais, l'inévitable Desgenais avec ou sans pseudonysme.

L'épée de Dartagnan n'est pas mieux pendue que la langue de ce parleur éternel. Comme ce personnage est condamné à faire de l'esprit quand même et que l'esprit méchant est le plus facile, il injuriera tout le monde, mais sa tête de turc favorite sera tout naturellement un bon bourgeois. Pour celui-là, il sera la risée de tous. Au besoin, chacun, pour l'accabler, empruntera à Desgenais son langage. Ce sera la scène capitale de la pièce, celle qui la fera vivre ou l'enterrera.



Les artistes s'y contentent d'épouser des héritières.

Si des artistes circulent dans votre œuvre, ils ont le droit de parler de tout, excepté de l'art. Les lorettes étant retenues par les gens du monde, ils se contentent d'épouser des héritières. Vous aurez eu le soin de leur

ménager des oncles boursicotiers pour légitimer ces alliances.

Résultat : du Balzac à l'état de croquis ou plutôt de caricature ; la photographie tenant la place de l'art. En fait de situations passionnées, il vous en faut au moins une : scène à deux poussée aux dernières limites. Si les mamans font lever leur fille pour quitter la salle, c'est au mieux ; mais si elles ont eu le temps de joindre le corridor de la galerie, vous avez été trop loin ; un brusque retour à la vertu de votre héroïne fera rasseoir la pudeur maternelle ; mais que cette deuxième partie soit courte, sinon c'est l'orchestre entier qui s'éclipsera.



L'attaché d'ambassade, la jeune veuve et le vieux général, sont bannis du théâtre de Madame.

Désarticulez-vous les cases du cerveau, pour entrer au théâtre du Palais-Royal. Cependant avant d'en extraire d'aimables excentricités badines, inspectez religieusement le personnage artistique, car c'est sur les infirmités physiques de vos interprètes que vos effets comiques doivent e baser.

Votre pièce reposera sur un cheveu : Un monsieur qui a oublié sa perruque chez une Rigolboche ; un second qui a égaré sa botte gauche en en souffletant un troisième, lequel s'est trompé de chapeau ; un quatrième, qui est à la recherche de son gilet de flanelle. Voici pour le côté des hommes, passons à celui des dames. Elles se contenteront toutes d'avoir égaré leur vertu, toutefois ce n'est pas après elle qu'elles courront. Ici le turco trouve sa place, à titre de jeune premier. Sujet à des distractions, il voudra épouser son beau-père. — Votre action se passera dans les endroits les plus excentriques, dans une cheminée, dans un kiosque de journaux, dans un tunnel, au besoin au vestiaire du Casino-Cadet ; ce carnaval-ci vous autorise à faire valoir les talents chorégraphiques de ces dames et l'apparition d'un prince russe en royal-bébé. Dans le cours de la pièce on prendra des bains de pieds en scène, et dans la coulisse des bains de siége. Bref, cahotez, bousculez tous vos grotesques personnages les uns sur les autres, on échangera des soufflets, des cartes, des bottes et des femmes, sans que personne réclame pour son honneur au dénoûment.



Un prince Russe en Royal-Bébé.

Pour les couplets, la jeune première exprimera son amour sur l'air du *Pie l qui r'mue*, et le mari outragé ses reproches sur l'air du *Sire de Framboisy*.

Ne pas vous préoccuper de la pudeur de votre public, il est durillonné. Encore moins du dialogue, les acteurs l'improvisent aux répétitions, mais à la répétition générale contemplez le censeur : s'il bâille, c'est un *four*, mais s'il menace de défendre la pièce, vous tenez un succès.



Au Palais-Royal.

EUSTACHE.

Pour le théâtre du Gymnase, plus d'oncle d'Amérique, plus de coquin de neveu, de jeune veuve, ni de galant attaché d'ambassade ; ils sont allés rejoindre Kettly, Lucival et Senneville. Le général lui-même a été mis à la réforme. Cette scène est le dernier refuge des femmes honnêtes. Le jeune premier honnête y fait encore bonne figure. Pour le père noble qui, au Vaudeville, ose à peine paraître, il a ici ses grandes entrées et traverse la pièce de part en part.

On y retrouve exceptionnellement Marco, mais sous l'étiquette de dame du demi-monde ; elle ne chante ni ne boit du champagne ; elle n'affiche pas ses vices, mais elle les laisse coquettement deviner. Son *monsieur* devient une façon de tuteur généreux, presqu'un père.



Le raisonneur du Gymnase.

Desgenais y fait également apparition, mais ayant pour faux nez une cravate blanche. Petit rentier de 27 ans, égoïste, bien élevé, il ne vous dit pas de sottises, il se contente de vous débiter des sentences ; ami de tout le monde, particulièrement des dames, il aimerait volontiers si ses moyens le lui permettaient ; malgré tout, par une concession aimable envers une veuve qui l'idolâtre, au dernier acte, il lui accorde sa main.

Ce personnage est très-prisé du bourgeois de la rue Saint-Denis. C'est le gardien du sérail de l'ex-théâtre de Madame. Mais le type que je vous souligne, c'est le mari. Madame, un jeune homme et une lampe carcel sont en scène, le tout dans un boudoir capitonné. Une femme de chambre paraît et annonce Monsieur. Le jeune homme, selon l'usage au théâtre, se cache derrière un rideau ; Madame tremble, la femme de chambre tremble, le rideau en fait autant. Un regard du mari avertit le public qu'il a tout vu, tout deviné. Il va éclater, sans doute. — Erreur. — Après avoir fait une tirade morale sur les devoirs de l'épouse, et débité quelques devises de mirlitons à sa femme, il reprend son bougeoir et s'empresse de se retirer. Cette scène que vous rêviez, vous imitez le mari, vous l'escamotez.

Au théâtre, la science consiste à ne faire qu'effleurer les situations, à les laisser deviner. Tout cela se débite sur le diapason d'une conversation d'un cabinet de lecture. C'est bien un peu monotone mais c'est si bien joué !

Au reste, les décors vous viendront en aide. Cinq salons : salon bleu, salon rouge, salon vert, alon gris, salon jaune, tous capitonnés.



De vraies photographies.

FÉERIE

Aux palais de la Féerie
Où l'on aime encor d'amour,
Mène-moi, ma rêverie;
J'y veux vivre au moins un jour,
Et savourer le mensonge
Qui fait croire aux cœurs aimants?

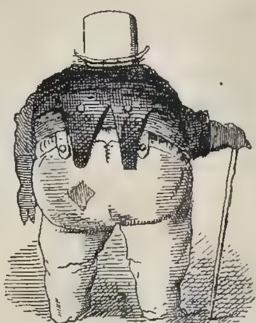
Mais ne suis-je pas, j'y songe,
Le plus heureux des amants!
Ne suis-je pas, ma chérie,
Lorsque je vous fais ma cour,
Aux palais de la Féerie
Où l'on aime encor d'amour!

VICTOR P...

FANTAISIES HUMORISTIQUES



Le monsieur qui n'a pas inventé la poudre.



Le contenant peut donc être plus petit que le contenu?



« Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans! »



Il faut savoir faire des concessions à temps.



Un chien peut bien regarder un évêque.



Loin du monde!



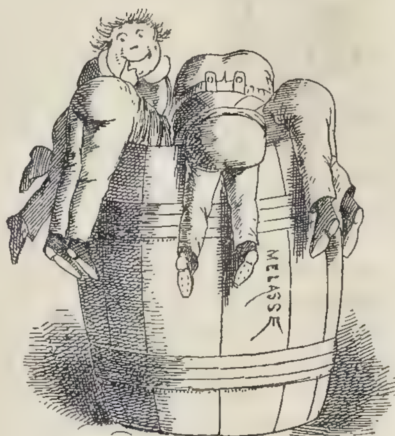
Bottes neuves!



Un bon tient vaut mieux que deux tu l'auras.



Il faut des époux assortis.



Que la vie est douce!



Abondance de bien ne nuit pas.



N'oubliez pas le garçon, s'il vous plait!



Mieux vaut tard que jamais.

A MONSIEUR CHARLES MONSELET

A propos d'un passage de l'article : l'ACADÉMIE, paru dans notre dernier numéro, nous avons reçu la réclamation que voici :

Monsieur et cher confrère,

Je m'empresse de vous remercier — comme je le dois — de la réclame singulière et, par occasion, que vous me consacrez dans *la Vie Parisienne*, et que me vaut mon nom célèbre, opposé au nom obscur d'Alfred de Vigny.

Vous dites que je suis un littérateur distingué (merci!) et à l'appui de cette assertion vous citez mes 89 *départements en distiques*, une méchante charge d'atelier, de bureau de ministère, de réunion de clercs d'avoués en belle humeur, ou d'estaminet. J'ai eu le tort, hélas! de la commettre et le tort, plus grand encore, de la lancer *urbi et orbi* à l'aide du porte-voix du *Figaro*. Sans contredit, c'est là la pire de mes productions et la seule folâtrerie que je me sois permise... en public, vous n'avez eu garde de dire un mot de mes travaux sérieux (merci!). Ce qui est fait est fait... Je n'ai que ce que je mérite. Vous vous êtes constitué le vengeur du *bon goût* outragé par mes calembours et calembredaines géographiques, vous avez bien mérité des quarante tout en vous moquant d'eux.....

M. de Bougy se plaignait ensuite de ce qu'on l'eut vieilli de vingt ans, puis il terminait ainsi :

Je devrais, peut-être, cher confrère, vous en vouloir un peu de cet étrange éloge tiré à bon nombre d'exemplaires, mais je suis doué d'un excellent caractère. Je préfère rire et vous tendre la main.

Sans rancune et bien à vous !

ALFRED DE BOUGY.

Paris, 24 février 1864.

A PROPOS DE M. DE POURCEAUGNAC

J'ai été voir hier la reprise de *M. de Pourceaugnac*. On n'y rit plus guère en dépit du jeu merveilleux de Got. Mon voisin de stalle disait, en se retournant vers sa femme : C'est une grossière parade; ces seringues!..., ça a pu être drôle dans son temps, quand on n'était pas difficile, mais aujourd'hui! Ces médecins sont absurdes; est-ce qu'il y a des médecins comme cela?

Ce monsieur était sincère, et pour la masse du public, *M. de Pourceaugnac* est une parade burlesque et ennuyeuse, que l'intérêt archéologique seul maintient à la scène.

Par quelle série d'alambics civilisateurs l'esprit français a-t-il donc passé pour n'être plus sensible aux franches bouffonneries du vieux temps, pour ne plus goûter ce bon rire éternellement jeune et éternellement vrai qui, après avoir traversé des siècles, résonne encore vibrant et sonore comme une médaille d'or pur?

Ne sentez-vous pas que sous le rieur, rirait-il aux éclats, se cache le philosophe railleur; qu'il n'y a pas une situation, pas un mot, si grotesque qu'il semble, qui ne soit pris dans la nature; pas un éclat qui ne peigne un ridicule, rien enfin qui ne soit profondément humain et observé? S'il y a des boutades de gaîté, des exagérations comiques, elles ont toutes un point de départ vrai. — Charges si vous voulez, mais charges faites d'après nature.

Il n'y a là ni convention, ni argot, ni coq-à-l'âne à la mode, ni exhibition honteuse de laideurs aimées, ni feu d'artifice de pétards à deux sous, rien enfin de ce qui fait le succès de nos pièces d'aujourd'hui, mais qu'est-ce que cela prouve?

***

Got comprend la divine bouffonnerie de Molière en artiste et en maître, et il en rend toutes les nuances en observateur fin et profond.

Tandis que les deux docteurs débitent leur pathos et lui tâtent le pouls, le gentilhomme limousin et empanaché a des expressions de visage d'un naturel si comique et si vrai! — C'est d'abord un sourire de condescendance, puis de l'étonnement, puis de l'inquiétude, puis de la colère, puis de la rage. Voyez comme Got rend tout cela — et cependant la Faculté ne rit pas. Il n'y a plus de medecins comme cela? — Non, les docteurs ne portent plus de robes noires et de bonnets pointus, mais à part cela, montrez-m'en donc qui ne leur ressemblent pas et qui, le cas échéant, ne soient pas capables de dire sérieusement des sottises de même force. Ils ne les diront pas avec les mêmes mots et les mêmes tournures de phrases, cela va sans dire, nous ne vivons plus sous Louis XIV, mais cela n'est que l'enveloppe du paquet, donnez-vous la peine de voir ce qu'il y a dedans.

***

Nous ressemblons tous, grouillants dans notre petit milieu empesté, à des facteurs en retard. — *Nous n'avons pas le temps*, toute notre vie est dans ces cinq mots. Chefs-d'œuvre ou turpitudes, nous lisons tout indifféremment, et cela en hâte, pressés, en dévorant une côtelette et la montre à la main. — Des faits! des faits! Nous courons au dénoûment; notre œil, habitué à additionner, saisit un mot sur dix, et il faut, pour nous plaire, que ce mot soit extrêmement spirituel, vif, piquant, corsé, épicé; qu'il violente notre attention. — Nous n'allons pas au-devant des sensations : nous n'avons pas le temps; il faut qu'elles nous prennent au collet, et nous fassent entrer l'émotion dans le cœur comme on fait entrer un clou dans une solive.

Je suis entré une fois à la Bourse, et j'ai été effrayé à la vue de tous ces gens furieux, en apparence du moins, rouges, animés, se lançant, de toute la force de leurs poumons, des paroles étranges et incompréhensibles. — Veulent-ils s'injurier? D'autres, la tête nue, les cheveux en désordre, couraient, heurtaient, bousculaient en élevant en l'air des petits morceaux de papier... On comprend parfaitement que lorsque tous ces êtres agités veulent se distraire, la verdeur d'une gaieté franche et naturelle leur paraisse incolore et insipide. Il leur faut les joies épileptiques, les distractions de *Peau-Rouge* en goguette, que l'on trouve au Palais-Royal.

Rire maladif, rire de salpêtriers, rire anglais, rire de buveurs d'absinthe qui confond l'eau pure avec le vieux volney.

Combien y a-t-il de gens qui fassent une différence entre une idée fine et une idée pointue?

Combien y en a-t-il que l'étude de cette différence intéresse?

Il y a des oreilles dures qui ne sont plus sensibles qu'au rire du canon et aux facéties du tam-tam chinois.

Et cependant, si étrangers que nous soyons aux délicates jouissances de l'esprit, nous nous piquons de littérature à nos moments perdus; il nous en faut une, et les auteurs habiles, à force d'étudier notre état et nos vilains petits penchants, ont fini par trouver un art correspondant à tout cela. A notre moralité douteuse et toute d'apparence, prude, guindée, banale, M. Ponsard a offert une moralité à soixante centimes le rouleau et en vers, à la portée de tous les esprits, et se prenant au sérieux. Rappelez-vous ces cravates blanches à nœud fait d'avance. Ça n'est pas salissant, pas coûteux, et on a toujours l'air habillé.

***

Il n'y a plus que deux classes de gens qui soient impressionnables par la grande comédie, j'entends par l'étude profonde de types humains et vrais. Dans la première de ces classes se rangent les esprits d'élite, et il y en a peu. Dans la seconde, le peuple, le vrai peuple que n'a point faussé une éducation de convention.

Quant à la bourgeoisie, à la masse des gens affairés, quant à l'immense famille de l'immortel Joseph Prud'homme, elle est faite pour sucer le sein rosé de M. Octave Feuillet et pour s'en lécher les lèvres.

Elle est faite pour déguster ce lait trop sucré qui ne nourrit pas et est aigri au fond : lait échauffé et maladif de Parisiennes pâlottes qui s'énervent au cotillon. Elle est faite pour avaler à petites gorgées la piquette falsifiée que M. Ponsard sert pour du vieux bourgogne, et pour dire en clignant de l'œil : Voilà un fameux crû ! quel bouquet !

Une chose m'étonne, c'est le succès d'une pièce que je viens de revoir et qui, pour moi, a les qualités de la grande comédie. Je veux parler du *Testament de César Girodot*. On dirait que le souffle de Molière a passé par là. Tout y est observé et vu. Pas un mot qui ne peigne et ne soit caractéristique.

Le couple de l'employé et de sa femme, d'Isidore et de Clémentine, de ces deux vipères venimeuses, est une création de maître. C'est saisissant comme *Tartuffe* ou *l'Avare*.

On sent battre le cœur de cet Isidore, on a le doigt sur l'artère. — Il est effrayant. Ce n'est point un rôle fait de pièce et de morceau, un personnage composé, c'est un homme qui vit, qui pense, c'est un tout complet, un enchaînement logique de passions humaines et vraies. C'est un type.

Mais je parierais que si mon voisin de l'autre soir a vu cette pièce remarquable, à coup sûr il a dû dire en sortant : C'est fort amusant, la scène du chapeau du premier acte est d'un grotesque réussi, mais ces sentiments de cupidité et d'envie auraient demandé à être traités d'une façon sérieuse et profonde. Ce comique dans une chambre mortuaire, a quelque chose qui choque. Je me figure cette pièce jouée aux Français. Le rôle d'Isidore écrit par Ponsard et interprété par Laferrière.

Z.

IL Y AURAIT-IL ENCORE UNE PROVINCE?

Monsieur le directeur,

Je viens de lire dans votre journal une chose qui me terrifie. Depuis six mois, bien malgré moi, je vous le jure, moi, Parisien, j'habite la province; et M. Christophe, un de vos rédacteurs, m'apprend, dans son compte-rendu de *M. et Mme Fernel*, qu'il n'y a plus ni Paris ni province, que cette thèse est *vieille comme les rues* (il aurait pu dire comme Paris), et puis, comme il n'y va pas de main morte, il vous biffe les Alpes, les Pyrénées, la Vistule, le Rhin; — *les peuples sont pour nous des frères!* — un vrai délire. Et Pont-à-Mousson est dans la joie! D'un bout de la France à l'autre, ce n'est qu'un cri : — *Nous sommes tous Parisiens!* — Entre nous, cela me rappelle un peu le mot de M. Mayeux : *Nous sommes tous grenadiers!* Après cela, ça coûte si peu à M. Christophe, et cela fait tant de plaisir à la province!

Hier encore, on croyait qu'il y avait un Paris, et les élégantes du crû se seraient déshonorées aux yeux de toute la ville si elles avaient osé mettre un chapeau qui ne sortit pas de la rue de la Paix, une robe qui ne vint pas des ateliers de Mlle X..., etc. Il paraît qu'il n'y a pas besoin d'aller si loin, et que la première ravaudeuse du département peut en faire autant. C'est une bien grande économie pour les pères et les maris!

Ainsi la petite anecdote que je vais vous conter, et qui est arrivée il y a huit jours, ne serait pas déplacée dans un hôtel du faubourg Saint-Honoré. Soit, je veux bien, et vous allez en juger.

En ma qualité de Parisien (il y en avait encore quand je suis arrivé ici) je me suis vu les premiers jours honoré d'une froideur excessive. Je me le suis tenu pour dit et me mets un peu à l'écart de l'*honorable société qui m'environne.* Neanmoins j'occupe une certaine position; j'ai des cheveux, des dents; je sais danser, un peu causer; je suis garçon et au besoin pourrais être un *parti*; — en sorte qu'on revient un peu; — mais on change et moi je reste immuable.

Un de mes bonheurs, c'est lorsque je suis libre, de faire seller mon cheval, de pousser jusqu'à huit lieues de ma résidence, et de passer un jour ou deux auprès d'une vieille tante.

Ma tante, ancienne Parisienne, qui depuis longtemps a renoncé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, habite une petite ville fort riche et fort élégante, et, comme elle est spirituelle, indulgente et pleine de goût, on se l'arrache. J'arrive donc ces jours derniers.

— Ma foi, puisque te voilà, tu me feras un sacrifice. — Ton bras. A deux heures, nous allons prendre le thé chez Mme X... Mme Y... va venir me chercher. (Mme X... est une veuve qui a une jolie fille et 20,000 livres de rente; Mme Y... est la femme d'un maître de forges millionnaire.)

— Ma chère tante, répondis-je, pas de piége! Qu'y aura-t-il?

— Trois ou quatre jeunes filles fort jolies, quelques mères charmantes, une autre vieille bonne femme et moi; — puis un président de Tribunal, un juge, un conseiller de préfecture, un vieux baron et un jeune avoué. — Et tu me feras le plaisir d'avoir l'air sérieux!

— Je le jure.

A deux heures Mme Y... arrive. Elle n'a que la rue à traverser Elle est très-brune et porte une robe de satin *bouton d'or* (il n'y a plus de jaune, vous le savez, pas plus que de Paris), complétement couverte de guipures et traînant d'un mètre, un cachemire de 5,000 fr., un chapeau dont je renonce à vous décrire les splendeurs.

— Eh ! chère belle, s'écria ma tante, vous êtes éblouissante, et je vais avoir l'air de votre femme de chambre avec ma capeline capitonnée comme un matelas.

— Oh ! bonne amie, ne me faites pas honte, je suis furieuse; Gagelin m'envoie ce matin cette robe de Paris, elle est tout à fait manquée !

— Et ce chapeau, il est délicieux.

— Oh ! vous le connaissez, il y a trois semaines qu'Alexandrine me l'a fait.

Je m'aperçus que ma tante exécutait pour moi seul une fantaisie brillante sur sa voisine.

— Vous m'excusez, n'est-ce pas, de n'avoir pas fait atteler, le temps est si beau, que j'ai pensé que vous aimeriez aller à pied.

— Nous partîmes et fîmes notre entrée solennelle dans la troisième maison après celle de ma tante.

La compagnie était au complet, on causa de chose et d'autre, — beaucoup de mariages, et les inventaires tinrent une belle place dans la conversation.

Tout à coup, devant les fenêtres du salon donnant sur la rue éclate un bruit de cuivre formidable. C'est un de ces grandes orgues de Crémone, attelées d'un cheval et composées de hautbois, cors, trombonne, saxhorn, tambours, triangles, etc.

Un tintamarre épouvantable exécutant le grand air de *Lucie.*

Je porte les yeux effarés sur toute la compagnie, — les dames sourient d'un air béat et savourent la mélodie par tous les pores, pendant que les hommes les regardent tendrement en battant avec la tête une mesure *fantastique.* — Je vais éclater de rire, mais le regard impassible de ma tante me cloue mes intentions dans la gorge.

Quand c'est fini notre hôtesse se tourne vers nous et nous dit :

— C'est une petite surprise que j'ai voulu vous faire, cet orgue traversait *** et je l'ai fait venir pour qu'il jouât toute sa série.

— Toujours fine et délicate, dit l'aimable président, moi j'étais comme un accusé — j'aurais bien voulu m'en aller, mais il fallut avaler la *série.*

C'est parisien, n'est-ce pas? Et cela vient bien à l'appui de l'assertion de M. Christophe.

Voilà ce que c'est de se mettre à la remorque d'une parole tombée de haut. Parce qu'une bouche illustre dans un accès de gaieté parlementaire a déclaré que Paris était le cerveau *brûlé* de la France; on brode, on brode et on ne sait plus où l'on va.

Les grands hommes, littérateurs, artistes, orateurs, hommes d'État ne sont pas de Paris, soit ! mais à coup sûr s'ils n'étaient pas devenus Parisiens, ils ne seraient pas des grands hommes et seraient morts dans leurs trous parfaitement inconnus. Ils étaient *lingot* c'est possible, mais un lingot n'a pas cours pour aller à la postérité — il faut qu'il passe sous cette estampille qu'on appelle Paris, et sans laquelle il n'est pas monnayé, n'en déplaise à M. Christophe, ce n'est pas seulement vrai pour la province mais aussi pour l'étranger! Il faut franchir le Rhin, la Vistule, les Alpes et les Pyrénées pour venir chercher la marque de fabrique : demandez à Rossini, à Meyerbeer, à Verdi et à Waguer ! voilà pour les hommes.

Pour les femmes, je n'ai qu'un mot à dire. Que M. Christophe rassemble toutes les bottines de France qui ont été porté seulement pendant huit jours et je me charge de lui faire voir celles des Parisiennes.

Non! il ne fallait pas dire cette monstruosité, et si l'on tenait absolument à faire de la popularité départementale, il ne fallait surtout pas la faire dans un journal qui se nomme *la Vie Parisienne.*

UN DE VOS ABONNÉS.

Je n'ai pas vu *Faustine* à la Porte-Saint-Martin.

Un monsieur, dont je ne garantis pas l'honorabilité, est sorti enchanté de la première représentation, car, m'a-t-il dit, il s'attendait à voir toutes sortes d'immoralités et ne se serait pas douté que le siècle de Marc-Aurèle eût pu produire une comédie « *ad usum puellæ.* »

Voici comme il m'a conté la pièce :

Faustine est femme de Marc-Aurèle; elle aime un certain Cassius; Marc-Aurèle étant mort, Faustine n'a rien de plus pressé que de revoir Cassius; mais elle le trouve si laid, qu'elle lui fait ses adieux et quitte la vie dans un accès de vertu.

D'où il s'ensuivrait, toujours d'après le monsieur que je ne garantis pas... d'où il s'ensuivrait cette vérité morale :

« Qu'il n'y a rien de tel que la mort d'un mari pour faire renoncer à un amant. »

Le remède ne serait-il pas pire que le mal ?

H. M.

LA SEMAINE

Le ballet tant prôné de la *Maschera ou les nuits de Venise* a été donné samedi à l'Opéra. Mais, à part la richesse des costumes et des décorations et malgré quelques applaudissements, la surprise première s'est transformée en déception. Mlle Amina Borchetti elle-même, en dépit de sa physionomie gracieuse et souriante et de l'acieré de ses pointes, n'a pas reçu l'accueil qu'elle mérite. Ne serait-ce pas parce que nous ne sommes pas habitués à ce *faire* italien.

La salle était splendide. L'Empereur et l'Impératrice s'y trouvaient : l'élite de la cour, de la diplomatie, des arts et de la finance semblait s'y être donné rendez-vous.

— Les journaux annonçaient enfin pour hier, vendredi, dans *Il ne faut jurer de rien* les débuts aux Français de Mme Victoria. Il a dû y avoir foule.

— Les Italiens ont repris *Martha*. Mlle Patti s'y est montrée sous un nouveau jour qui lui a valu un grand et *vrai* succès. Elle a été simple et modérée dans son chant, repoussant ces exubérances de fioritures que ne peut admettre du reste la musique si sympathique de M. de Flottow. Un bravo d'encouragement à cette enfant gâtée.

— On assure que Mistral, le poëte provençal est à Paris pour diriger, au Lyrique, les dernières répétitions de *Mireille*.

— La *Faustine* de Louis Bouilhet a été représentée à la porte St-Martin. Succès douteux, — sans doute à cause de l'époque romaine (sous Marc-Aurèle) où se passe l'action, — en dépit de l'intérêt qu'y a mis l'auteur et de l'habile mise en scène du directeur.

Ce n'en reste pas moins un succès littéraire ?

— Un merveilleux prodige d'équitation a été annoncé pour jeudi dernier au cirque Napoléon dans *le Brigand malgré lui* ou *l'Escalade des roches périlleuses*. Vingt-cinq chevaux et leurs cavaliers ont du franchir des montagnes presqu'abruptes, construites là où se trouvait l'orchestre.



— La nouvelle Infante de toutes les Espagnes a été largement gratifiée à sa naissance. Sans compter le grand cordon que son père déposa sur son berceau, elle a reçu QUATRE-VINGT-DOUZE noms de baptême de ses parrain et marraine.

— C'est lundi et mardi que l'aristocratique *troupe* de Mme la princesse de Beauvau donnera, au profit de l'œuvre de Ste-Anne, ses représentations de *les Enfants d'Edouard* et de *Embrassons-nous, Folleville*. Les jeunes cousines des Brohan réciteront des vers dans les intermèdes.

— Rossini est enfin sorti de son far niente, si l'on en croit le bruit qui court. Il aurait composé cet été dans sa villa de Passy une messe avec soli, chœurs et orchestration, dont on annonce une audition prochaine.

Mais si cela n'allait-être qu'une audition intime ou... une *africaine!*

— Samedi, à la première représentation de la *Maschera*, on a craint un duel entre M. J. M..., un de nos grands financiers et M. B... l'un des administrateurs du chemin de fer de l'Est. M. J. M... aurait à deux ou trois reprises refusé de rendre un salut que lui aurait donné M. B.. Les cartes auraient été échangées. Mais depuis, d'après le *Constitutionnel*, M. J. M... se serait ravisé et, en présence de MM. V..., M... et C.., il aurait exprimé son regret à M. B..., son adversaire.

— La vente Delacroix se continue avec succès à l'hôtel des commissaires priseurs. Entr'autres mots auxquels elle a donné naissance, je citerai : l'*élévation* et *l'exaltation de la croix*.

— Decidément les demi-mondaines ne sont pas toutes ce que pense le vain peuple des Cocodès.

En voici une, Mlle Cora Pearl, une anglaise, qui consent à payer ses dettes et — mieux encore — débat les prix trop élevés des fournisseurs. Elle vient de faire diminuer de 1,000 fr. (au tribunal), une note de 9,500 fr. remise par Mme Roux de Florins.

Voici entr'autres des prix et des articles qui nous semblent caractéristiques : « un deshabillé avec zouave soutaché, 125 fr.; un peignoir bébé mousseline, entre-deux valencienne, 200 fr.; six pantalons de toile avec entre-deux valencienne, 270 fr.; deux Garibaldis organdi, 85 fr.; un saute-en-barque cachemire, 78 fr.; six chemises baptiste, avec valencienne dans le haut et dans le bas et chiffres brodées 840 fr.; etc. »

Que la vie va devenir chère à leurs Mécènes, si ces dames se rangent!

— On a vendu récemment à l'hôtel de la rue Drouot, un violon Stradivarius, pour 5,740 fr.

— Qui s'y serait attendu? Voici que la musique a de l'influence sur l'huile de pétrole. Nous reverrons bientôt le miracle des trompettes de Jéricho.

Chez un M. V. Capouillet, rue aux Laitues, dit un journal belge, toutes les lampes brulant à l'huile de pétrole s'éteignent — chaque fois qu'on la répète, — à une *certaine* note donnée par un instrument en cuivre. Il en est de même à un *certain* passage de *certain* quatuor. L'expérience ne faut jamais. (Que ne nous indique-t-on cette note, ce passage et ce quatuor?)

Il y a mieux : un professeur du Conservatoire de Bruxelles, M. Duhem, éteint, toute fois et quand il le désire, — huit lampes à la fois, d'un son de sa trompette. — Rien du gaz ni de l'huile à quinquet.

Quel est donc ce mystère ?

— La chasse est fermée, au grand détriment des gourmets et au désespoir plus grand encore des amateurs, qui jusqu'à l'automne prochain devront mettre un frein à leurs exploits cynégétiques.

— M. Th. Pelloquet a tenté ces jours derniers, aux conférences de la rue de la Paix, une critique orale (qui devait-être hebdomadaire) des représentations théâtrales de la semaine. Son courage n'a pas suffi; il a du renoncer à la parole et s'excuser en se retirant.

PASCAL D...

COURSES : — Les 6, 13 et 20 mars, à Lamarche; le 28, à Vincennes.

RÉGATES : — Le 27 mars, la *société des régates parisiennes*, donnera une course d'ensemble des moyennes et petites séries, avec des prix distincts.

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. VALLÉE, 15, rue Breda.



UN SOUVENIR DU BAL DES ARTISTES

I

En mil huit cent... non, pas de dates! je finissais mes études au collége Louis-le-Grand, et je commençais à relever, dans les livres classiques, les passages, malheureusement trop rares, où les anciens parlent d'amour. Quelques romans de la *Bibliothèque jaune*, introduits par contrebande, achevaient mon éducation toute théorique : j'étais un lys érudit, rien de plus. Mes moustaches, après deux ans de sollicitations inutiles, commençaient à répondre aux invites du rasoir. Elles promettaient d'être noires; j'en parle sans fatuité, car elles sont blanches aujourd'hui, après avoir été rousses. J'attendais tout de leur croissance; on m'aurait inspiré le plus profond dégoût de la vie si l'on m'avait déclaré qu'entre vingt et trente ans les billets doux et les bouquets ne pleuvraient pas sur ma tête de tous les balcons de Paris. Cependant je n'étais pas joli garçon, mais j'espérais le devenir; et j'y serais arrivé, selon toute apparence, si la beauté s'acquérait par le vouloir, comme les sciences, les millions et les épaulettes. Enfin, j'ai deux enfants sur cinq qui seront peut-être moins laids.

Un certain samedi, jour de Saint-Charlemagne, mes camarades m'entraînèrent au théâtre du Palais-Royal. On avait composé le spectacle pour nous : quatorze actes et un intermède! un menu qui rappelait, par le nombre et la variété des plats, notre gros banquet du matin. Nous remplissions la salle à nous seuls : les plus riches avaient pris les loges et l'orchestre; les pauvres petits diables comme moi s'étouffaient au parterre. Dans les entr'actes on montait sur les bancs, on *piquait des Laïus*, c'est-à-dire on prononçait des discours à la louange de Sainville, ou de la Pologne, ou de M. Odilon Barrot.

En ce temps-là, le théâtre de M. Dormeuil était peuplé des artistes les plus admirables et des plus jolies femmes de Paris. J'ajoute, entre parenthèses, que les fleurs de l'époque étaient beaucoup plus belles, les fruits plus savoureux, les vins plus forts et le soleil plus brillant qu'en 1864. Le spectacle fut gai comme tous les spectacles que vous avez vus à vingt ans. Comme on riait de bon cœur en plongeant les deux coudes dans les flancs de ses voisins! Comme on pleurait des larmes généreuses aux couplets patriotiques de M. Clairville chantés par Mlle Angélina! Quelle ardeur s'allumait dans les âmes chaque fois que M. Leménil retroussait sa moustache grise! Évidemment cet homme avait fait la campagne de Russie et parlé à l'Empereur comme je vous parle. Celui qui nous aurait soutenu le contraire eût été roué de coups.

On commençait la cinquième pièce, et je venais de tomber amoureux pour la troisième fois, lorsque Zémire parut en scène. Tout ce que j'avais vu, entendu et senti depuis le commencement de la soirée (je dirais presque depuis le premier jour de ma vie) fut oublié en un instant. J'aimais pour tout de bon, et ma première idée fut d'interrompre le spectacle par une demande en mariage. Si vous avez eu vingt ans, ne fût-ce que pour un quart d'heure, vous ne vous moquerez pas de moi.

Elle représentait une petite princesse cauchoise du pays de Matapa. La pièce, signée de MM. Pétard et Croquin, me parut un chef-d'œuvre. Le rondeau qu'elle chantait est encore buriné au fond de ma mémoire comme la *Henriade* dans le piédestal de la statue de Henri IV sur le Pont-Neuf. Oh! l'aimable musique et la joyeuse poésie! Le monde civilisé oubliera-t-il jamais ce refrain qui fait encore battre mon cœur :

« La gaudriol', ça m' va; c'est dans mon caractère;
» Mais quant au mariag', demandez à mon père!
» M'sieu, demandez à papa! (*bis*.)
» Il vous en fich', il vous en fich', il vous en fichera! »

Par quel miracle se peut-il que j'aie tant vieilli, et que ces vers soient toujours restés jeunes? J'achetai la pièce pour l'emporter au collége, mais ce fut une dépense inutile : je la savais par cœur! Toute la nuit mon cerveau fut comme une chaudière où bouillonnait la poésie de MM. Pétard et Croquin.

Deux mois durant, je vécus de souvenir, négligeant toutes mes études, et compromettant, comme à la tâche, mes examens de fin d'année. Mes parents, qui me destinaient à l'École polytechnique, apprirent que je ne travaillais plus. Ils joignirent leurs remontrances aux reproches du proviseur; je fus mis en retenue jusqu'à nouvel ordre et traité comme le dernier des cancres, moi qui avais eu le prix de physique au grand concours et la joie d'embrasser M. Villemain! Mais je me consolais de tous mes déboires en admirant, au fond de mon pupitre, une petite lithographie de Zémire, éditée rue Coq-Héron.

Aux vacances de Pâques, le hasard ou la providence prit enfin mon sort en pitié! Un de mes compagnons de chaîne, consigné comme moi pour crime de paresse, me conta que son père, M. de Rongefeuille, chef de division à l'Intérieur, écrivait des vaudevilles sous le pseudonyme de Croquin. Je tombai dans ses bras, et je lui promis de travailler double, de faire ses devoirs et les miens, s'il me faisait aimer de Zémire.

Ce jeune homme n'avait que dix-sept ans, mais son père le traitait en camarade; aussi raisonnait-il déjà très-savamment sur la vie privée des actrices. Il voyait quelquefois des répétitions générales et pénétrait jusque dans les coulisses. Peut-être exagérait-il un peu ses avantages, mais il m'a juré qu'un soir de *première*, Mme Grassot lui avait pris le menton.

Ce qu'il me raconta de Zémire, sans atténuer la violence de mes sentiments les dégagea de leur timidité et leur fit prendre une tournure plus cavalière. La jeune personne n'était plus épousable depuis cinq ou six ans; elle vivait dans l'intimité d'un Russe extraordinairement riche, et elle avait des caprices. Je décidai qu'elle aurait un caprice pour moi. Rongefeuille me procura son adresse : boulevard des Italiens, 87, au premier. Vous voyez que la Russie faisait bien les choses. Je rédigeai ma déclaration en bonne prose simple et carrée, avec prière de me répondre au collége.

« P. S. Si par hasard la violence et la sincérité de mes sentiments ne vous décidaient pas à m'aimer sans m'avoir vu, je passerai jeudi prochain sous vos fenêtres, à la tête de ma division. »

Elle ne répondit point, la cruelle! Le jeudi suivant, la promenade du collége défila sous ses fenêtres; Zémire ne se montra pas au balcon. Je commençais à la mépriser. « Il faut, pensai-je, qu'elle ait l'âme bien vulgaire pour préférer ce Russe, qui doit être vieux et laid (puisqu'il est riche) à un jeune homme de vingt ans. » Ma tête se monta si bien que je résolus de me présenter chez elle et de lui faire une homélie en quatre points contre la vénalité du cœur. La jeunesse de l'époque était ainsi faite, c'est-à-dire ainsi bête. Nous trouvions naturel et décent qu'une fille de théâtre reçût par charité l'argent des nobles vieillards et se donnât gratis aux imberbes. Ce préjugé s'est renversé avec le temps : les imberbes se ruinent, et l'on aime des vieillards qui n'ont rien à donner, pas même une mèche de cheveux. Mais passons.

Je m'étais remis au travail, et j'avais reconquis l'usage de mes dimanches. Je me présentai sept ou huit fois chez elle, sans être admis. Mes camarades, gorgés de confidences et saturés du récit de mes peines, commençaient à m'entourer d'une certaine considération. S'il est beau d'être reçu dans l'intimité d'une comédienne, il est déjà passablement flatteur au collége de se voir consigné à sa porte. Ce qui serait moins que rien pour un homme du monde est un peu plus que rien pour un moutard. J'ai vu plus d'une fois des gamins de dix-sept ans se glorifier de telle petite incommodité qu'un homme de trente-cinq ans aurait trouvée simplement désagréable. J'ai rencontré aussi un vieux conseiller d'État qui contait à tout venant et portait comme en féronnière des infortunes qu'un auditeur eût cachées avec soin. Chaque âge à sa coquetterie.

A force de monter l'escalier de Zémire et d'affronter les dédains de sa femme de chambre, je finis par la voir elle-même, en personne, comme elle sortait pour dîner, je ne sais où. Je tombai à ses pieds dans l'antichambre, en criant : « Aimez-moi! je suis Léon! si vous ne pouvez pas avoir une passion pour moi, que ce soit un simple caprice. Est-il possible que vous me refusiez une chose qui me rendrait si heureux ? »

Je comprends aujourd'hui tout le ridicule de cet argument. Toutefois, on a connu au 6e d'artillerie un officier laid et sans esprit qui a réussi, vingt années durant, auprès des femmes, sans autre raison, sans autre mérite que l'immense désir qu'il avait d'obtenir leurs bonnes grâces. Méditez sur ce point, si vous avez le temps.

Zémire avait le droit de me rire au nez; elle eut pitié d'un amour évidemment sincère. « Mon cher enfant, me dit-elle, (elle avait sept ou huit ans de plus que moi), vous feriez beaucoup mieux de terminer vos études. Il n'y a rien en vous qui doive déplaire, mais vous êtes dans l'âge ingrat. Il faut jeter vos gourmes et laisser croître vos moustaches. Vos parents me voudraient mal de mort si je vous détournais de vos études. Vous ne pouvez pas être amoureux de moi, puisque vous n'avez pas été mon amant; on désire une femme *avant*, mais on ne l'aime qu'*après*. D'ailleurs je veux être franche, car votre sincérité me touche : j'aime quelqu'un.

— Ce boyard! ô Zémire!

— Non! pas lui.

Elle me salua gentiment de la main et descendit l'escalier avec les ondulations les plus coquettes. Je me lançai à sa poursuite en criant : « M'aimeriez-vous si j'étais reçu à l'École polytechnique? »

— Nous verrons ça, dit-elle. Revenez l'an prochain.

Le lendemain, je lui envoyai les vers suivants, mon premier et mon dernier essai dans la littérature :

J'ai vingt ans! C'est l'âge où l'on aime.
Ce n'est pas l'âge d'être aimé.
Age ingrat! tu l'as dit toi-même,
Ingrat au cœur trop consumé!

Mon cerveau bout, mon front se gonfle,
Mon cœur bondit comme un lutin,
Dans ce dortoir où le pion ronfle
En digérant son vieux latin.

Tandis que je rêve à dimanche,
A dimanche où je vêtirai
L'uniforme trop court de manche
Et l'escarpin démesuré,

Pour m'asseoir au fond du parterre
Et t'applaudir, la larme à l'œil,
Fleur du ciel, parfum de la terre,
Etoile de monsieur Dormeuil;

Lorsque mon âme prend des ailes,
Fuit sa cage et s'envole à toi
Comme les jeunes hirondelles
Dont le berceau bénit ton toit,

Que fais-tu, ma belle princesse,
Dans ce grand lit qui tour à tour
Est profané par la richesse
Et sanctifié par l'amour?

Je sais bien que ma poésie ne valait pas celle de MM. Pétard et Croquin, mais j'avais fait de mon mieux, et je croyais mériter une réponse. Zémire ne m'écrivit pas même pour se moquer de moi. Ses

autographes valaient trois francs à l'hôtel Bullion, et elle en était avare. Je me plongeai dans le travail, comme un autre se serait jeté à la rivière. Le moment des examens approchait; je fis des tours de force, et j'entrai cent vingt-quatrième à l'École sur une liste de cent vingt-cinq.

II

La première fois que je sortis en uniforme, je courus chez elle. La capote m'allait fort bien ; je n'avais plus de boutons sur la figure. Ajoutez que j'étais le seul de ma promotion qui ne portasse point de lunettes. La femme de chambre prit ma carte sans me reconnaître et la porta à Madame. Cinq minutes après, on me fit entrer dans une espèce de salon qui était son cabinet de toilette.

Je rangeais déjà mon épée neuve pour tomber plus commodément à ses genoux, quand j'aperçus un beau jeune homme brun, pâle et languissant, étendu de tout son corps sur une chaise longue. C'était le détestable boyard. Il avait tout au plus vingt-huit ans, et l'on pouvait le citer comme un des plus jolis garçons de l'Europe. Rien qu'en voyant sa figure et ses mains, il me sembla que la nature m'avait donné un mufle et des pattes.

Zémire, fort peu vêtue d'un peignoir blanc brodé, se souleva sur son fauteuil et nous présenta l'un à l'autre :

— Monsieur le prince D... Monsieur Léon Brosse. Cher prince, monsieur est l'amoureux dont je vous ai montré les jolis vers. Monsieur Brosse est un jeune homme de beaucoup d'esprit, qui vient d'entrer à l'École polytechnique.

Je cherchais la garde de mon épée comme un homme tombé dans un guet-apens. Le prince me tendit la main et m'offrit une cigarette de tabac turc.

— Monsieur Brosse, me dit-il, vous êtes non-seulement un homme d'esprit, mais un homme de goût. Zémire est la plus jolie femme de Paris. Seulement, donc déjà, elle est trop coquette. Je vous conseille de la prendre au sérieux comme camarade, et pas autrement.

— Vânia, lui cria-t-elle, vous êtes insupportable. Si vous découragez ainsi tous ceux qui m'aiment, j'aurai le désagrément de mourir sans que personne se soit tué pour moi.

Je balbutiai quelques mots, et je me mis à fumer ma cigarette par le bout allumé, ce qui les fit rire aux larmes. Il me semble pourtant que je repris un peu d'aplomb, mais cette visite d'un quart d'heure a laissé dans mon esprit l'impression d'un cauchemar atroce. Le prince me demanda quels étaient mes professeurs de poésie à l'École polytechnique, et Zémire si nous ne comptions pas faire bientôt une nouvelle révolution. Je sortis comme un idiot. L'un et l'autre m'engagèrent poliment à réitérer ma visite. Mais la honte me retint plus de trois mois. Je me sentais trop ridicule, et puis (faut-il l'avouer) je craignais d'avoir fait une bassesse en touchant la main de mon rival. Tous les dimanches, tous les mercredis, tous les jours de sortie, j'allais au boulevard des Italiens et je passais sous le balcon de Zémire. Une fois, je la vis à sa fenêtre, et je cachai ma figure dans mon manteau ; une autre fois, je la rencontrai presque en face, et je m'enfuis comme un voleur.

Au commencement de février, cent affiches dispersées dans Paris annoncèrent un grand bal au profit de l'Association des artistes. Le nom de Zémire figurait en dernier, suivant l'ordre alphabétique, sur la liste des patronesses. Je perdis plusieurs journées à le lire et à le relire. Ce plaisir innocent disait plus à mon cœur et coûtait moins à ma bourse que les grogs du Café hollandais.

A la fin, je me persuadai que si je ne retournais pas chez Zémire, elle expliquerait mon abstention par des motifs d'ignoble économie. Je pris un grand parti : j'avais vingt francs; je résolus d'aller, d'un air indifférent, chercher un billet chez elle. Le reste de la somme me paraissait plus que suffisant pour lui envoyer un bouquet le jour du bal. Sacrifice d'autant plus généreux, selon moi, que le bal se donnait un samedi, et non pas un jour de sortie.

Je m'armai de courage, et, après avoir fait une ou deux lieues à pied sur le boulevard des Italiens, je montai chez elle. Dans l'escalier, je tâtais encore ma poche pour m'assurer que l'argent y était bien. Elle me reçut amicalement dans sa chambre à coucher; nulle trace de prince. J'avais préparé pour la circonstance un petit discours sans affectation, mais elle me coupa la parole au premier mot, prit une grande enveloppe et en tira une énorme liasse de billets roses. Il y en avait tant que je n'osai jamais en demander un seul. Je mis sur la cheminée mes quatre pièces de cent sous (l'or n'était pas encore inventé).

— Vous n'en prenez que deux ? me dit-elle avec une petite moue.

J'aurais donné mes épaulettes à venir pour avoir le moyen de payer la liasse entière. Je balbutiai une excuse, et je m'enfuis comme un voleur. J'avais honte d'être pauvre; je me croyais déshonoré à ses yeux. Coûte que coûte, il fallait sortir d'une situation si fausse. J'empruntai vingt francs le matin du bal, et j'envoyai au boulevard des Italiens un bouquet magnifique avec ma carte.

Le même jour, vers cinq heures, le portier de l'École me fit dire qu'il avait quelque chose à me remettre. C'était un carton à manchon. Je l'ouvris; j'y trouvai ma carte et mon pauvre bouquet, que j'écrasai du pied. Je ne dormis pas de la nuit. Le lendemain, j'avais congé; je courus chez Zémire. Elle rit aux éclats en me voyant entrer.

— Eh bien ! dit-elle, vos camarades se sont-ils un peu amusés à vos dépens?

— Pourquoi mes camarades ?

— Mais lorsqu'on vous a rapporté vos camélias à la salle d'étude ! Avouez que la farce était bonne et que je vous ai bien attrapé !

Je lui contai que sa cruelle plaisanterie m'avait frappé dans un coin, à l'écart de mes camarades.

— C'est bien dommage, dit-elle. Je croyais que les autres se moqueraient un peu de vous.

Je me fâchai tout rouge, et plus j'y pense, plus il me semble que j'avais raison. Peut-être cependant allai-je un peu trop loin, car après avoir juré de ne la plus revoir, je lui donnai ma malédiction de jeune homme. Excusez-moi, je suis d'un sang méridional.

III

Dix ans plus tard, j'étais chef d'escadron au 37e d'artillerie; il n'y avait pas dans l'armée un officier supérieur plus jeune que moi. Les circonstances m'avaient servi; j'avais pris à moi seul, sans l'aide du génie, la ville de ***. Mon nom, tambouriné dans les journaux, avait obtenu pour six mois une célébrité européenne; personne ne doutait que je ne fusse du bois dont on fait les maréchaux de France. Une amourette, divulguée à mots couverts par mon ami P. de M. dans la *Revue des Deux-Mondes*, avait ajouté à ma gloire un élément romanesque. Bref, j'étais à la mode, et le succès (comme il arrive souvent) me rendait presque joli garçon.

Moi, pas bête et bien portant, je tenais l'occasion par les cheveux, et je n'avais garde de lâcher prise. J'allais partout où l'on s'amuse; je montrais ma figure aux Parisiennes de tout rang et j'empochais à bel amour comptant la monnaie de mes victoires. On me montrait au doigt : voilà le fameux Brosse, l'officier d'avenir, le galant chevalier, le preneur de femmes et de villes, Brosse Poliorcète, qui vient d'apporter à Paris les clés de *** sur un plat d'or.

Un soir, au bal de l'Opéra, tandis que les pékins ne se gênaient pas pour me nommer tout haut au passage, un domino de satin noir, masqué d'une quadruple dentelle, se retourna vivement, me regarda en face et prit mon bras.

— Bonsoir, vainqueur !

A ces deux mots, je reconnus la voix de Zémire. Elle soutint avec beaucoup d'aplomb que je la prenais pour une autre ; mais je ne démordis pas de mon idée pendant un bon quart d'heure qu'elle me promena dans les couloirs. Impossible de la faire entrer dans ma loge ! Après m'avoir lancé une espèce de déclaration ambiguë, elle me glissa des mains comme une anguille (une anguille un peu forte) et disparut.

Je m'informai d'elle au Helder ; on me dit qu'elle avait des rentes, quelque chose comme la solde de dix généraux de brigade à manger par an. Cette gaillarde-là avait fait autant de tort à la Russie que les canons de Pélissier. Enfin ! chacun son lot ! Je tournai la girouette ailleurs et je n'y repensai plus de trois mois.

Mais la veille du bal des artistes, je reçus un coupon d'une place dans la loge 19, avec ces mots écrits sur l'angle : « Prends et comprends. » Je n'y compris rien du tout, mais je pris bien la chose.

J'endosse l'habit noir numéro un, enrichi de l'arc-en-ciel de mes ordres, et, sur le coup de minuit et demi, je ne fais qu'un bond du Helder à l'Opéra-Comique. Il gelait à fendre le bitume, mais j'avais une pelisse de renard. La pelisse au vestiaire, j'ouvre la tranchée devant la loge 19 et j'entre sans coup férir. Garnison, néant ; j'étais en avance. M'aurait-on joué un tour ? Il n'y a point d'apparence. Une farce de 250 francs, on n'en fait guère à Paris dans ces prix-là. En attendant, je regarde la salle, qui était superbe. Les plus belles actrices de Paris, Rachel même, enfin tout !

Pendant que je flânais de l'œil et que les lorgnettes des autres loges commençaient à dévisager votre serviteur, ma porte s'ouvre et voilà Zémire en personne.

Elle était encore bien ; un peu trop forte, je vous ai dit ; l'amour engraisse les femmes ; c'est comme le cheval pour les officiers. Elle s'était un peu barbouillé la figure, mais elle rougissait sous le plâtre ; sa voix tremblait. Elle était émue, ma parole d'honneur !

Elle m'en dit très-long : qu'elle avait été ingrate, qu'elle avait méconnu mon amour, que j'avais une belle occasion de me venger en méprisant le sien ; que j'étais un jeune homme et elle bientôt une vieille femme ; mais qu'elle avait du sentiment à mon service comme on n'en a jamais rencontré dans les pays chauds.

Pendant ce temps-là, s'il faut l'avouer, je ne faisais pas trop la cruelle, et je me laissais prendre les mains dans le petit salon. Elle resta plus de trois heures à me faire la cour ; c'était nouveau, c'était flatteur, et même, tranchons le mot, c'était bon.

Finalement, elle me conte qu'elle veut tout quitter pour moi et monter derrière mon char comme une esclave. S'il y avait eu un notaire dans la salle, je crois, diable m'emporte, qu'elle m'épousait d'assaut. Je ne disais ni oui ni non, mes je prenais mais petits à-comptes.

Voilà que le bal tire à sa fin quand je me croyais encore au commencement ; les loges se vidaient, les diamants filaient comme des étoiles au mois d'août. Je rêve un dénouement et j'offre un potage.

—Non, dit-elle ; vous ne m'aimez pas encore assez. Je veux vous faire la cour et détruire un à un tous les mauvais sentiments qui vous restent contre moi. Bref, il est convenu que j'irai, huit jours durant, me faire courtiser de deux à quatre. Le jeu me paraissait plus amusant qu'un whist ; j'accepte. En attendant, elle veut me reconduire chez moi, dans une grande coquine de voiture de Brion qu'elle avait à l'année. Je lui fais observer que je loge à Vincennes. N'importe ! j'étais flatté, réellement flatté, qu'elle fît tant de chemin pour moi.

Elle s'enveloppe de ses fourrures, et nous descendons, bras dessus bras dessous ; elle était fière de me montrer au peuple des escaliers, mais je n'y voyais pas grand mal. En passant devant le vestiaire, je songe à ma pelisse, mais le monde nous poussait, il aurait fallu attendre et surtout la faire attendre ; d'ailleurs vous devinez que je n'avais pas froid ; enfin la dame avait de la zibeline pour deux ; j'escalade le marchepied, et en route.

Je ne vous raconterai pas notre voyage jusqu'à la barrière du Trône, mais vous pouvez croire que je ne perdis pas mon temps. Zémire fut aussi chatte qu'une femme peut l'être sans dire son dernier mot. Ces trois quarts d'heure-là sont marqués parmi les meilleurs de ma vie.

Mais en arrivant à la barrière, elle devint rêveuse ; elle me dit qu'elle portait sur elle pour 150,000 francs de diamants, que son cocher était nouveau, qu'elle ne le connaissait pas assez pour en être bien sûr, qu'elle craignait de revenir toute seule, à la merci de cet homme, depuis Vincennes jusqu'à Paris. Enfin elle me proposa délicatement de me déposer sur la route ! Je fus tellement étourdi du coup, que je me laissai débarquer dans la neige. Zémire me serra dans ses bras, me fit promettre qu'elle me verrait le lendemain, et me voilà trottant sur Vincennes dans mon bel habit noir, par un froid de douze degrés.

J'arrivai transi à ma chambre, et je fis une maladie de six mois. Mais je considère cet accident comme un des plus heureux de ma vie, car sans ma pleuresie du bon Dieu je me serais remis à aimer cette drôlesse-là.

COLONEL BROSSE.

Pour copie conforme : ÉDMOND ABOUT.

ONDA ARGENTINA

Nom d'un petit ruisseau qui coule au pied de l'Aventin et qui va se jeter dans l'égoût de Tarquin (cloaca massima). Cette eau est d'une incroyable limpidité.

Dans un des vieux quartiers de Rome
Coule un mince ruisseau qu'on nomme
L'onde Argentine ; étroit canal,
Si transparent et si limpide
Que parfois on le croirait vide,
N'était par hazard une ride
Sur l'imperceptible cristal.

Cette eau diaphane et tranquille,
Avant de passer par la ville
Où doit se terminer son cours,
Longtemps, dans sa course incertaine,
Au gré du courant qui l'entraîne,
Erre du vallon à la plaine
En poursuivant mille détours.
Tantôt elle arrose au passage
Un site riant ou sauvage,
Tantôt un bouquet d'oliviers,
Et plus d'une villa princière
A fait passer l'humble rivière
Sous la fraîcheur hospitalière
De ses dômes de citronniers.

A peine un murmure insensible
Signale sa course paisible
Sur un lit de mousse et de fleurs ;
Telle dans l'ombre du silence
Coule une heureuse adolescence,
Sans connaître de l'existence
Ni les chagrins ni les douleurs !

Sans doute l'heureuse fontaine
A connu Virgile et Mécène,
Sans doute, du temps des anciens,
Ces eaux claires et pacifiques
Tombaient en gerbes magnifiques,
Sur les parvis de mosaïques
De leurs thermes patriciens.

Où bien sa naïade ignorée,
Au culte des dieux consacrée,
Épanchait son urne d'argent
Dans des piscines d'eaux lustrales,
Ou glissant sur de chastes d'alles,
Lavait les pieds nus des Vestales,
Vierges comme son flot changeant.

Et pourtant, ainsi va la vie,
Celui que le bonheur convie
Rencontre le pire destin ;
La timide et chaste fontaine,
Qui n'osait murmurer qu'à peine,
A quelques pas de là se traîne
Dans le cloaque de Tarquin.

EN CARÊME

MADAME ET SON AMIE CAUSENT AU COIN DU FEU

MADAME, agitant en l'air ses doigts mignons. — C'est ruché, ruché, ruché, des amours de ruches et garnies de blonde tout autour.

L'AMIE. — Ça a du genre, ma belle.

MADAME. — Oui, je crois que cela aura du genre ; et par-dessus cette mousse, cette neige, retombent les grandes basques en soie bleue comme le corsage ; mais d'un bleu... charmant, dans les... un peu moins cru que le bleu de ciel ; vous savez, dans les... Mon mari appelle ce bleu-là un bleu discret.

L'AMIE. — Ah ! charmant ! il a des mots à lui.

MADAME. — N'est-ce pas, on comprend tout de suite, bleu discret. Cela fait image.

L'AMIE. — A propos de mots à lui, vous savez qu'Ernestine ne lui a pas pardonné sa plaisanterie de l'autre soir ?

MADAME. — Comment, à mon mari? quelle plaisanterie? L'autre soir où il y avait l'abbé Gélon et l'abbé Brice ?

L'AMIE. — Et son fils qui était là justement.

MADAME. — Comment le fils de l'abbé Brice ? (Elles éclatent de rire toutes deux.)

L'AMIE. — Mais — ah, ah, ah, — qu'est-ce que vous dites donc là, — ah, ah — petite folle !

MADAME. — Je vous dis l'abbé Brice, et vous ajoutez : et son fils. C'est de votre faute, mignonne; il doit être enfant de cœur, ce chérubin. (Redoublement de petits rires sonores.)

L'AMIE, lui posant la main sur la bouche. — Mais taisez-vous donc, taisez-vous donc, c'est très-mal, en plein carême !

MADAME. — De quel fils parlez-vous alors ?

L'AMIE. — Du fils d'Ernestine, parbleu, d'Albert, une fleur d'innocence. Il a entendu la plaisanterie de votre mari, et sa mère était vexée !

MADAME. — Je ne sais pas ce que vous voulez dire, chère amie, contez-moi donc cela.

L'AMIE. — Eh bien, en entrant dans le salon et en apercevant les candelabres allumés et les deux abbés, qui se trouvaient au milieu dans ce moment-là, votre mari a fait semblant de chercher quelque chose, et comme Ernestine lui demandait ce qu'il cherchait.

— Je cherche le bénitier, a-t-il dit assez haut, pardon, chère voisine, d'arriver encore au milieu de l'office.

MADAME. — Est-ce possible? (Riant.) Le fait est qu'il n'a pas de chance; voilà deux fois de suite qu'il rencontre ces messieurs chez Ernestine. — C'est une sacristie, ce salon-là.

L'AMIE, assez sèchement. — Une sacristie! comme vous vous émancipez, ma belle, depuis votre mariage.

MADAME. — Je n'ai pas eu à m'émanciper, je n'ai jamais aimé à rencontrer les prêtres ailleurs qu'à l'église.

L'AMIE. — Voyons, vous êtes une enfant, et si au fond je ne vous savais bien pensante... Comment vous n'aimez pas à rencontrer l'abbé Gélon ?

MADAME. — Ah ! l'abbé Gélon, c'est autre chose, il est si charmant !

L'AMIE, vivement. — N'est-ce pas qu'il est distingué ?

MADAME. — Et respectable ! ses cheveux blancs encadrent admirablement son visage pâle et plein d'onction.

L'AMIE. — Oh ! il a une onction ! et ce regard, ce beau regard attendri ! L'autre jour lorsqu'il a parlé sur la méditation, il était divin. A un certain moment, il a essuyé une larme; il n'était plus maître de son émotion; il s'est calmé, cependant, presqu'immédiatement; il a une puissance sur lui-même merveilleuse; il a repris avec calme; mais l'attendrissement nous avait gagnées à notre tour. C'était électrique. — La comtesse de S... qui était tout près de moi pleurait comme une fontaine, sous son chapeau jaune.

MADAME. — Ah oui, je le connais le chapeau jaune ; quel paquet que cette madame de S... !

L'AMIE. — Le fait est qu'elle est toujours fagotée !... On lui a proposé un évêché, je le sais de bonne source, c'est mon mari qui l'a appris par ces messieurs de l'Œuvre, eh bien...

MADAME, interrompant. — On a proposé un évêché à Mme de S...? On a eu tort.

L'AMIE. — Vous plaisantez sur tout, ma belle ; il y a cependant des sujets qui sont dignes de respect. Je vous dis qu'on a proposé la mitre et l'anneau à l'abbé Gélon ; eh bien, il a refusé. Dieu sait cependant que l'anneau pastoral ferait bien sur sa main.

MADAME. — Oh ! quant à cela, il a une main charmante.

L'AMIE. — Une main d'une blancheur, d'une finesse, d'un aristocratique. Nous avons peut-être tort de nous arrêter sur ces détails mondains; mais c'est que vraiment, sa main est d'une beauté — vous savez; (avec élan) je trouve que l'abbé Gélon fait aimer la religion. Suivez-vous ses conférences ?

MADAME. — J'ai été à la première. J'aurais voulu y retourner jeudi, mais Mme Savain est venue m'essayer mon corsage, il a fallu discuter pendant une éternité à cause des biais des basques.

L'AMIE. — Ah ! les basques sont en biais ?

MADAME. — Oui, oui, avec une foule de petits croisillons ; c'est une idée à moi. — Je n'ai vu cela nulle part, je crois que ce sera pas mal.

L'AMIE. — Mme Savain m'a dit que vous aviez supprimé les épaulettes du corsage.

MADAME. — Ah! la bavarde ! Oui, je ne veux sur l'épaule qu'un ruban, un rien, de quoi accrocher un bijou. — Je craignais que le corsage ne fût un peu nu. Mme Savain m'avait plaqué des entre-deux ridicules. Séance tenante, j'ai voulu essayer autre chose, mon système de croisillon, toujours... et j'ai manqué la conférence de ce bon abbé Gélon Il a été admirable , à ce qu'il paraît?

L'AMIE. — Oh ! admirable. Il a parlé contre les mauvais livres ; il y avait foule. Il a reduit à néant toutes les horreurs de ce M. Renan. — Quel monstre que cet homme !

MADAME. — Vous avez lu son livre?

L'AMIE. — Dieu m'en garde ! vous ne savez donc pas que c'est tout ce qu'on peut trouver de plus... Enfin, il faut que ce soit bien fort, puisque l'abbé Gélon en parlant de cela à un de ces messieurs de l'Œuvre, un ami de mon mari, a prononcé le mot...

MADAME. — Eh bien, quel mot?

L'AMIE. — Je n'ose vous le dire, car en vérité, si c'était vrai ce serait à faire trembler. Il a dit que c'était (bas à l'oreille) l'*Antechrist !* On reste confondu, n'est-ce pas? On vend sa photographie; il a un air satanique. (Regardant à la pendule.) Deux heures et demie ! je me sauve, je n'ai point donné mes ordres pour le dîner. Ces trois jours de maigre dans la semaine me mettent au martyre. Il faut varier un peu, — mon mari est très-difficile. Si nous n'avions pas le gibier d'eau, ce serait à perdre la tête. Comment faites-vous, ma belle?

MADAME. — Oh ! moi c'est bien simple, pourvu que je ne fasse pas faire maigre à mon mari, il se contente de tout. — Vous savez, Auguste n'est pas très...

L'AMIE. — Pas très... je trouve qu'il est beaucoup trop peu, car enfin, si dans la vie on ne s'impose pas quelques privations... Non, en vérité, c'est trop commode ! j'espère au moins que vous avez une dispense?

MADAME. — Oui ! je suis en règle.

L'AMIE. — Moi j'en ai une de droit pour le beurre et les œufs, comme sous-chancelière de l'Association. L'abbé Gélon me pressai pour me faire accepter une dispense complète à cause de mes migraines; mais j'ai refusé. Oh ! j'ai refusé à la lettre. Si on transige

UN BAL D'ENFANTS



LE GRAND GALOP *Sur le pont d'Avignon*

A la troisième mesure, la chaîne de ces gros amours joufflus se brise, et voilà toute la marmaille par terre ; rien d'amusant comme de voir ces petites jambes qui tricotent et ces petits museaux roses qui se frottent sur le parquet. Pas un cri, pas une pleur; les bébés se ramassent, continuent leur ronde et vont retomber dix pas plus loin.



UN GROUPE SÉRIEUX
Posant pour la galerie.





Marcel, si tu ne te tiens pas mieux, je ne te prêterai pas mon éventail.



DÉJA DES MANIÈRES!
On a vu plus d'un garde-française échouer devant la morgue de Mlle de F...

Monsieur Toto, vous ne pouvez pas aller ainsi faire votre quadrille avec cette charmante Pompadour ; venez ici que maman vous mouche.



UN CAVALIER PRÉVENANT
Tu ne danses pas? Viens avec moi, je vais te chercher un petit garçon.



Mlle Lili veut donner une leçon de maintien à sa poupée.



Des costumes ou de la musique, ce qui leur plaît encore le plus ce sont les brioches.



LA VOITURE
L'équipage de M. le marquis s'est avancé!

LE GRRRRRAND BAL DES ARTISTES DRAMATIQUES A L'OPÉRA-COMIQUE

AU BÉNÉFICE DE LA CAISSE DES BICHES SOUS LA PRÉSIDENCE DE MARKOUSKI





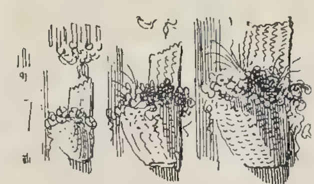
PREMIÈRE TOILETTE DE BICHE : LA TUNIQUE

Avec des anneaux partout, au poignet, au coude, à l'épaule, aux oreilles; et pourquoi pas dans le nez?



COUP D'ŒIL GÉNÉRAL

Tout au fond, quatre salariés simulant un quadr lle; en bas, ces messieurs; au balcon et dans les loges, en fait d'artistes dramatiques, toutes les biches de Paris en étalage. Du reste, ce n'est pas qu'on s'en plaigne!



LES BOTTES QUI DÉCORAIENT LE FOYER

Etait-ce pour rappeler leur origine à la plupart de ces demoiselles?



ITEM : UN PRINCE INDIEN

Je v us jure qu'il n'était pas empaillé; je l'ai vu bâiller et éternuer.

L'ILLUSTRE MARKOWSKI OPÉRANT LUI-MÊME

Pourquoi avoir coupé cette luxuriante chevelure? Aspirerait-il à la députation?



DEUXIÈME TOILETTE DE BICHE : LE FRAC

Ah! mesdames!

» Laissez les roses à leurs mères,
» Et les pans d'habits aux messieurs! »



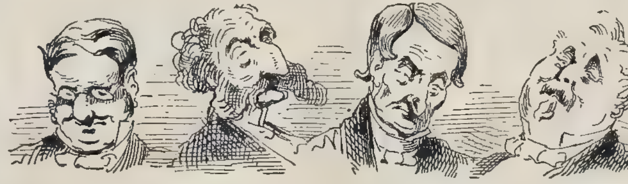
QUATRIÈME TOILETTE DE BICHE : LA JUPE CAMPANA

Une robe à *créneaux-line*... Aie!



COIFFURES DE BICHES (A CHEVAL)

Rose en bouton   Bandeau virginal.   Bonnet à poil.   A l'enfant.



ACCOMPAGNATEURS DE BICHES.

A voir ces têtes-là. comme on le trouve vrai, ce couplet que mademoiselle Bélia chantait dans LALLA-ROUK :

En vain la jeunesse
Veut faire sa cour;
C'est à la vieillesse
Qu'appartient l'amour.



CINQUIÈME TOILETTE DE BICHE

Une jolie tocquée.

avec ses principes! Après cela, il y a des gens qui n'ont pas de principes.

MADAME. — Si c'est pour mon mari que vous dites cela, vous avez tort, Auguste n'est point un païen, il a un fonds excellent.

L'AMIE.— Un fonds! vous me faites bouillir. Tenez, je m'en vais. Eh bien c'est entendu, je compte sur vous, pour mardi; il prêchera sur l'autorité, un sujet superbe; on s'attend à des allusions. Ah! j'oubliais de vous dire, je quête et je tiens à votre obole, mignonne. Je quête pour *le denier*. On m'a donné l'idée de quêter avec ma fillette sur mon prie-Dieu. Mme de K... a quêté dimanche à Saint-Thomas, et son bebé tenait la bourse. Ce petit Jésus a eu un succès fou, mais fou.

MADAME. — J'irai, assurément. — Quelle toilette mettez-vous?

L'AMIE. — Oh! toute simple et en noir! dans ce moment-ci, vous comprenez....

MADAME. — D'ailleurs le noir vous va si bien.

L'AMIE. — Oui, tout est pour le mieux, le noir me va pas trop mal. — A mardi. Dites-donc, tâchez d'amener votre mari, lui qui aime tant la musique!

MADAME. — Oh! quant à cela, je ne vous promets pas.

L'AMIE. — Eh mon Dieu, ils sont tous comme cela, ces messieurs, ils font les esprits forts et quand la grâce les touche, ils regardent leur passé avec horreur. — Quand mon mari parle de sa jeunesse, il a les larmes aux yeux. — Il faut bien vous dire qu'il n'a pas toujours été comme il est maintenant, sa jeunesse à lui a été extrêmement agitée, ce pauvre ami! — Je ne deteste pas qu'un homme connaisse un peu la vie. Mais je bavarde et le temps passe, il faut encore que j'aille chez Mme W... — Je ne sais pas si elle a trouvé son jeune premier.

MADAME. — Qu'est-ce qu'elle en veut faire, grand Dieu!

L'AMIE. — Un jeune premier pour sa soirée. On joue la comédie chez elle. Oh! dans un but pieux; vous sentez que pendant le carême!... c'est uniquement pour motiver une quête en faveur de l'Association. — Je me sauve, adieu, ma belle.

MADAME. — A mardi, mignonne, en grand uniforme?

L'AMIE, souriant. — En grand uniforme. — Mes amitiés à votre damné. — Je l'aime bien tout de même. Adieu.

Z.

LA VENTE DELACROIX.

C'est dans de telles circonstances que l'hôtel des commissaires-priseurs se relève et s'annoblit. Les sentiments mercantiles n'étant plus en jeu, marchands et vendeurs s'enfuient, ruinés dans leurs projets, blessés dans leurs instincts.— Il n'y a rien à faire! s'écrient-ils, désespérés de ne pouvoir atteindre aux enchères d'un public vraiment enthousiaste.

En effet, ce n'est plus une *vente*, ce ne sont plus des enchères, non plus des achats. En face des souvenirs laissés par un maître puissant, l'argent perd sa valeur. Une fièvre particulière s'empare du cœur des assistants qui protestent en vidant leur bourse contre ce qui fut la bourgeoise opinion publique.

Pendant les huit jours (et les huit soirées) consacrés à la vente des dessins de Delacroix, ils étaient cent cinquante enthousiastes, toujours les mêmes, sérieux, froids, se connaissant tous, quelques-uns liés d'amitié, qui tenaient bon et ne se faisaient aucune concession. Chacun enchérissait sur son voisin, sur son ami.

Il s'agissait d'hériter de Delacroix.

Car l'artiste, voulant que tous ses dessins, ses notes, ses carnets fussent mis en vente, n'avait-il pas choisi pour ainsi dire le public pour héritier?

— Mon œuvre parlera pour moi et me défendra, s'était dit Delacroix. Chacun suivra ainsi ma pensée de chaque jour, ma vie laborieuse, mes études, ma recherche du beau et de l'héroïque; chacun assistera à l'enfantement de mes œuvres.

Et d'abord parurent les tableaux inachevés, les études d'atelier, les croquis de voyage, les projets de jeunesse et les réalisations de la maturité; mais qu'ils étaient instructifs les dossiers relatifs aux principales œuvres du maître!

Sous le coup de la pensée déjà nette, sont disposés des groupes qui semblent le cahos aux yeux inexercés. Les grandes lignes sont indiquées, les horizons tracés.

Pour les compositions où apparaissent des profils de grandioses architectures que Delacroix aimait en enthousiaste de Véronèse, des plans linéaires ont été tracés par un habile perspecteur : au milieu des lignes triangulaires se détache une figure rapidement indiquée où déjà le trait caracole comme le Trajan porté sur son cheval.

L'artiste était nerveux, impatient, fougueux; il avait peine à ne pas rendre la main à son pinceau, et on suit son crayon frémissant et contenu, retournant un groupe dans tous les sens, jetant une figure à l'état embryonnaire, la reprenant, l'annoblissant, la modelant, pour ainsi dire, avec autant d'efforts qu'un sculpteur qui d'un morceau de glaise informe arrive à un marbre brillant.

Chaque figure d'un groupe a été étudiée avec le même soin, et de cette figure, tout mouvement a été scruté par le crayon. Jambes, bras, torse, tête, costume, ont demandé une étude à part. Si la figure tient un étendard, ce sont des études de drapeaux. Si une cuirasse recouvre la poitrine des personnages, ce sont des études d'armures nettes et précises.

Comme les grands chanteurs, Delacroix, à tout instant, pour se délasser de ses grandes conceptions, faisait faire des gammes à son crayon.

Quelle leçon pour les artistes! et quel démenti à ces braves gens qui naïvement s'imaginent que le pinceau de Delacroix s'ébattait à tort et à travers sur ses toiles, poussé fougueusement par le démon de la couleur!

Delacroix, qui aimait les chevaux autant qu'un Géricault, en dessinait partout, dans le désert, sous la tente, en pleine rue, piquant son dessin d'une note de pastel ou d'aquarelle.

Les belles notes de *rouge* et de *vert* qu'il a sonnées comme avec un cor! Je songe à Weber, au romantique chantre d'*Obéron*. Ce sont deux génies de la même famille! et leur blason, plus glorieux que ceux des anciens chevaliers, porte pour emblème retentissant : *rouge*, *vert*.

Ainsi en mourant l'illustre artiste a laissé mieux qu'une apologie de lui-même, mieux que des Mémoires : dix mille parties de son œuvre qui ne seront pas perdues.

Chacun en possède, chacun s'est gêné, chacun s'est saigné pour cette vente.

Que j'en ai surpris de jeunes artistes qui ne pouvant acquérir de ces souvenirs, n'ont pas manqué un jour aux expositions et feuilletaient fiévreusement les cartons renfermant l'enseignement du maître! Ils n'avaient pas connu Delacroix; ils voulaient entendre ses dernières paroles.

On a dit que Delacroix ne dessinait jamais d'après nature. Personne n'a fait peut-être plus de croquis d'hommes, d'animaux, de paysages, de maisons, de ciels; mais son œil était plutôt porté vers la couleur. En voyage, quand il ne peut peindre, il note les tons. Un de nos amis possède un carnet de voyage au Maroc qui a fait plus d'un jaloux. Anecdotes de voyage, accidents de terrains, costumes, maisons sont consignés par la plume, le crayon, et toujours relevés par cette note de rouge plus agréable à l'œil qu'un piment pour le palais d'un homme blasé.

On s'est demandé pourquoi le Louvre n'avait pas acheté un millier de dessins qui permettraient de suivre pas à pas la pensée du grand peintre? Qu'importe? Ces dessins ne seront pas perdus; ils

resteront dans les portefeuilles des vrais artistes et leur inspireront la religion de l'étude.

Le duc d'Aumale s'est rappelé que le gouvernement de Louis-Philippe fut celui qui permit à l'artiste de s'agrandir et de lutter contre le sentiment bourgeois : beaucoup de ses études ont été acquises pour son compte.

Mais que de cris, de colères ! on aurait pu se croire aux beaux temps d'*Hernani*. Certains êtres hurlaient, montraient le poing à ces œuvres, protestaient et devenaient bleus. On en a emporté un qui, je l'espère, a fini par une bonne apoplexie. Il est fort heureux que la colère provoquée par des œuvres passionnées, débarrasse le monde de quelques sots.

J'ai rencontré là le propriétaire d'une galerie d'anciens tableaux, un homme qui a une réputation de fin connaisseur.

— Eh bien, lui dis-je, maintenant que Delacroix est mort, il a droit d'entrer dans votre galerie.

Le fin connaisseur fit la grimace et d'un ton plein de conviction :

— J'aime l'échevelé, disait-il, mais dans le contenu.

Comme je regardais avec stupéfaction ce fin connaisseur, [dont tout-à-coup ses connaissances, me semblaient au moins douteuses.

— *L'échevelé dans le contenu !* répéta-t-il en me quittant.

CHAMPFLEURY,

P. S. Une nouvelle exposition des œuvres de Delacroix, qu'il a été difficile d'étudier avec calme au milieu de la foule considérable de l'hôtel des commissaires-priseurs, va avoir lieu à la Société nationale des Beaux-Arts, au boulevard des Italiens.

FAUSTINE A LA PORTE-SAINT-MARTIN

En allant à la Porte-Saint-Martin voir *Faustine*, je n'espérais certes pas passer une soirée des plus gaies ; mais j'avais la prétention bien légitime d'y trouver un certain intérêt au point de vue littéraire. On parlait partout de *Faustine* comme d'une étude des plus réussies et des plus consciencieuses. Je venais justement de relire l'ouvrage d'Ampère, sur l'ancienne Rome, et je me sentais admirablement disposé à me laisser transporter au temps des Césars et à vivre de leur vie. En tout cas, je m'attendais à un drame fortement épicé dont l'héroïne, la lubrique mère de Commode, dépasserait Marguerite de Bourgogne et Lucrèce Borgia. — Pas du tout : on nous a servi une Faustine à l'eau de rose, qui ne se décide à prendre un amant *brun* que parce qu'elle a un mari *blond* et malade, et qui s'empresse de le planter là, lorsqu'elle apprend que son *blond* époux se porte bien, tandis que l'amant *brun* est fortement avarié. C'est une étude comparée sur le tempérament des *bruns* et des *blonds*. — Faustine, d'après M. Bouilhet, n'aime que les hommes d'une bonne constitution, et en cela il reste dans la vérité de l'histoire, car la fille d'Antonin avait un faible marqué pour les gladiateurs. — Elle se tue enfin, — toute bonne tragédie, même en prose, ne peut finir que par un suicide,— sans doute de remords de s'être trompée sur le tempérament des bruns.

Ce dernier tableau est cependant la seule scène vraiment dramatique de toute la pièce ; les huit premiers tableaux ne sont que des espèces de prologues fort ennuyeux, pour en arriver à ce dénouement.

Quant à l'intérêt, au point de vue d'une étude antique, il est complétement nul. Je n'ai rien appris de nouveau, par la pièce de M. Bouilhet, que ne m'eussent déjà appris les tragédies du Théâtre-Français.

C'est pourtant de la prose ; mais je ne m'en suis pas aperçu tout d'abord. On dirait que la pièce, écrite dans l'origine en vers, sans doute pour l'Odéon, a été, pour l'adapter à la Porte-Saint-Martin, remise en prose en remplaçant la fin des vers par des synonymes ne rimant pas, mais en conservant les césures, les épithètes et les *chevilles*. C'est ainsi que Faustine dit en parlant d'elle-même : *ma blanche main*. On dirait qu'on a procédé comme feu d'Arlincourt qui, dit-on, écrivait d'abord ses romans, comme tout le monde, en langue vulgaire, puis les refaisait à l'envers ; exemple :

« *Non jamais, sur le mont sauvage, ne se souilla le solitaire d'aucun crime.* » Il y a cependant dans *Faustine* quelques phrases qui ne sentent pas l'Odéon :

« *Allons, mes négresses, coiffez-moi avec vos sales pattes.* »

Et plus loin :

« *On en sera bientôt réduit à se faire coiffer par des singes.* »

Malgré ces phrases *ultra-romantiques*, rien n'est plus fatigant, pour ne pas dire plus, que ce style sonore et cadencé, comme un hexamètre.

Le seul passage qui puisse mériter le nom d'étude dans toute la pièce de la Porte-Saint-Martin, est la scène du souper, dans le *triclinium* du traitant Crispinus, — une copie du festin de Trimalcion, — et le *mobilier* de l'officine de Daphné, la magicienne ; mais tout l'honneur en revient à peu près au décorateur et au metteur en scène. Comme décoration, on a copié la salle à manger de la maison de Diomède à Pompéi. Nous avons vu mieux que cela au palais de cristal de Sydenham, et nous pouvons en voir autant tous les jours, avenue Montaigne.

A la fin du quatrième acte, il y a un fort joli ballet de *psylles*, dont la danse est fort gracieuse, si ce n'est des plus historiques. C'est tout bonnement une danse espagnole, *jaleo* ou *zapateado*, avec des serpents en caoutchouc qu'elles agitent sur leurs têtes en guise de castagnettes.

Au fond, en guise de feux de Bengale, quelques chandelles *romaines* pour compléter la couleur locale.

Par exemple, les costumes sont splendides et font le plus grand honneur aux études du costumier. Mlle Agar est une très-belle Faustine et porte le *peplum* d'une façon qui prouve de sa part une étude approfondie de la statuaire. Le premier costume de Marc-Aurèle, tout blanc, rappelle celui du Père Lacordaire et est bien en situation avec les paroles que l'auteur met dans sa bouche, qui sont traduites presque mot à mot des réflexions et des maximes que nous a laissées cet empereur-philosophe.

Quant à la magicienne Daphné, la terrible Locuste, a le profil d'une piqueuse de bottines.

En fait de médailles romaines, Laurent et Vannoy ne sont que des *monacos*.

Cassius, le général égyptien, se basane le visage, et pour compléter son costume, il porte aux jambes un maillot de *soie d'une teinte violacée* qui eût fait le bonheur de ce pauvre Eugène Delacroix ; mais lorsqu'au dernier acte il revient en haillons, presque mourant, il se blanchit la figure comme Debureau et porte cette fois un maillot de *coton rose tendre*.

Ces malheurs n'avaient point abattu sa fierté,

Mais ils avaient singulièrement modifié la couleur de ses mollets.

CHRISTOPHE.

CROQUIS SUR FAUSTINE. — (Théâtre de la Porte-Saint-Martin)

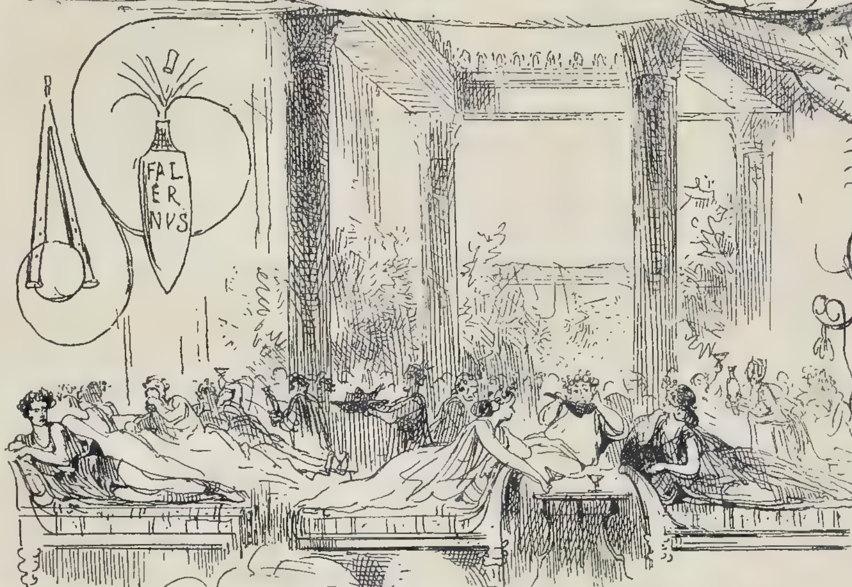
Le Forum.







Les Psylles.



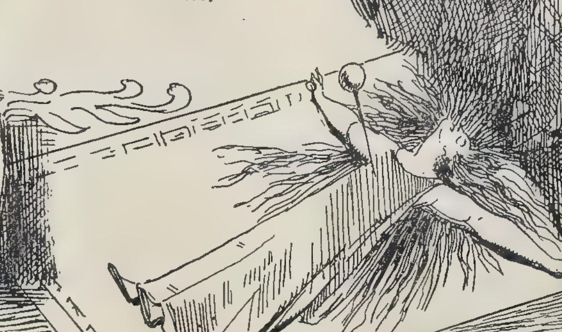
Le Souper chez Crispinus.



La Sorcière.









Ethiopiens de la rue de Bondy.

—

Le bruu Cassius.

La Mort.

Triomphe et Triomphateurs.

—

Le blond Marc-Aurèle.

LE PARFAIT CUISINIER DRAMATIQUE. — VI : COMMENT ON FAISAIT UNE PIÈCE POUR LE CIRQUE



Pour cette fois, qu'on nous permette de quitter la plume et de ne point parler de ces monstres hybrides, produits incestueux du mélodrame et de la féerie qu'on nous exhibe aujourd'hui au théâtre du Châtelet (ancien Cirque, car il a répudié jusqu'à son nom!) Notre crayon seul se chargera de rappeler ces héros qu'on a chassés du Cirque, eux qui avaient fait la joie de notre enfance. Hélas! qu'est devenu le vieux grognard, qui ne pouvait être autre que le bon Patonnelle? Et la bonne cantinière joufflue qui ne pouvait être que Léontine? Et la femme sensible, ne taille courte, entendant le ramage d'un beau hussard qui ne pouvait être que l'héroïque Pastelot? Et le tout petit conscrit qui faisait prisonnière l'armée coalisée, à lui tout seul! Et les beaux dialogues interrompus par les tambours et les coups de feu : *Junot!* criait l'Empereur, quand la toile du fond tardait trop à se lever sur l'apothéose, *Junot!... Boum! Boum! Rata plan, plan, plan!... Conçois-tu mon inquiétude?... Piff! Piff! Paff!.. Boum! Boum!... Je fais plus, Sire... Boum! Boum!... je la partâââge!...*



Hélas! qu'est devenu ce brave homme d'Empereur que le Cirque nous montrait, prenant autant de prises que de villes!



Par-ci, par-là, il remportait bien une victoire d'Austerlitz ou de Marengo, mais sa grande affaire, pendant les cinq actes, était bien plutôt de déguster le bouillon,



— ou de regarder cuire les pommes de terre de la Grande-Armée.



Et le combat du drapeau! Résistance d'autant plus glorieuse que l'issue de la lutte n'était jamais incertaine.



Et la brave cantinière, tout cœur et tout poigne.



Et le gardien du sérail qui ne manquait pas de tomber aux pieds d'une jolie houzarde, aide de camp préféré de Murat.



Et l'attitude rampante de la perfide Albion, sous les malédictions des quatrièmes loges.





Et les dames du fond de la cour!



Et le grrrrrand introducteur des ambassadeurs!



Et au premier son des tambours français dans la coulisse, avec quel ensemble l'armée anglo-prusso austro-russe reprenait ses positions habituelles!

Le tout terminé au milieu des flammes de Bengale, par la déroute la plus complète des mannequins ennemis de la France.

MENUS CONSEILS AUX ORATEURS QUI MANQUENT DE FACILITÉ

Entrée dans la salle des séances. — Ou vous n'avez pas de port ou vous en avez.

Si vous avez du port, de la taille et de la gravité, entrez au bras d'un ami — plus petit que vous, si c'est possible — causez avec animation, tout en marchant. — Peu de gestes, mais qu'ils soient expressifs et accentués, ceux-là seuls se voient de loin. — Vous ne regarderez les tribunes qu'une fois à votre place et avec une lorgnette, si vous en avez une.

Si vous n'avez pas de port, si vous êtes de petite taille et avez le visage spirituel mais sans gravité, entrez en sautillant, affairé, regardant à droite et à gauche, ayez sous le bras quelques menues paperasses, n'importe lesquelles ; soyez en retard, — montez quatre à quatre les gradins et ébouriffez vos cheveux d'une main nerveuse.

Une fois à votre place, frappez-vous le front et précipitez-vous au bureau: — trouvez un mot à dire à l'oreille du président. Soyez cassant, saccadé, rapide, et l'on dira des tribunes : Ah ! voilà le petit un tel, il n'a pas de gravité, mais c'est du salpêtre.

***

Si vous êtes de l'opposition, portez moustache, — une simplicité voisine du délabrement dans votre costume ne sera pas déplacée.

***

Êtes-vous du centre ferme? soyez boutonné, — ayez les yeux fixes et vagues, qu'on suppose toujours dans votre cerveau un feu lent mais incessant, — croisez les bras souvent, — empoignez-vous le menton quelquefois, — une politesse excessive et un peu froide avec tous les partis. — A tout ce qu'on vous dira, faites *oui*, *oui*, *oui*, dans votre cravate. Que ces *oui* ne soient qu'un murmure et n'aient en eux-mêmes aucun sens. — Tâchez de dire : oui-dà ! en vérité ! dans le sens de : il y a quelque chose dans ce que vous dites là, j'y repenserai.

***

Avez-vous un parent, un ami, dans les tribunes, et voulez-vous lui faire une politesse en prenant la parole devant lui? Mon dieu c'est bien simple !

Choisissez un moment de rumeur et de confusion ; retenez avec soin le mot qu'a dit votre voisin, et, lorsque la rumeur a presque cessé, recommandez votre âme à Dieu et lancez à pleins poumons le mot retenu.

Ainsi vous ne vous serez pas compromis, et vous aurez fait une politesse à votre invité. Si le sténographe ne reproduit pas votre mot, vous réclamerez le lendemain avec aigreur et on vous fera des excuses. Vous voyez que vous ne risquez rien.

***

Plus la sonnette du président tinte fort, plus il est utile de parler avec animation; — cela donne de la vie et c'est le seul moyen d'avoir de jolies séances.

***

Après chaque discours de la gauche, faites *oh !* avec un geste de doute et d'incrédulité. Mais si le membre de la gauche, et il en est capable, vous dit : Pourquoi le très-honorable etc... a-t-il fait *oh* ? — alors faites *ah !* en écartant les bras en l'air, et en renversant votre tête en arrière ; vous comprenez ? comme si vous disiez : Alors si on ne peut plus faire *oh* ! la place n'est plus tenable ! c'est trop fort ! c'est absurde ! — Il s'ensuivra nécessairement une légère rumeur qui vous sauvera et vous évitera de répondre. — Voyez, comme avec un peu d'adresse on peut s'amuser en société, sans danger et être reproduit au *Moniteur*.

***

L'interruption étant d'un usage journalier et étant à la portée de tout le monde, je crois utile de m'arrêter un moment sur cette intéressante question.

Voici une petite liste d'interruptions usuelles, éprouvées par l'expérience et qui fourniront en toute occasion un mot toujours heureux, quelquefois brillant, jamais ridicule.

On n'entend pas !
Très bien, très-bien, oh! très-bien!
A coup sûr !
} Un peu usées et pas très-brillantes ; quoi qu'il en soit, les personnes simples peuvent encore s'en servir.

La clôture. — Excellent pour les personnes qui dînent à six heures précises. Ça va sans dire, c'est de fondation.

Ah, vous allez trop loin ! — Interruption douce, ne s'emploie que dans le commencement de la séance.

Non pas, non pas, permettez, non pas! — Difficile à dire. Il faut du feu, de l'œil, du geste. — L'étudier avant de l'employer.

J'en appelle à ces Messieurs ! — Cette phrase se lance avec indignation et un mouvement du bras droit en l'air. — Se soulever en même temps de son banc, mais se rasseoir aussitôt si on ne sait pas bien ce dont il s'agit.

***

Nous avons aussi l'interruption dite carillon ou par ricochet. Elle est facile, mais il faut avoir dans la chambre un ami sûr. Je cite un exemple entre mille :

— L'ami sûr. — *On n'entend pas.*

— Vous. — *Qu'est-ce qui s'en plaint ?*

— L'ami sûr — (A l'orateur.) *Montez plus haut.*

— Vous. — *Il est enrhumé !* (Hilarité bruyante.)

Comprenez-vous ? Cela égaye tout le monde et vous êtes cité au *Moniteur* ; mais il faut avoir un ami dévoué ! Quand on n'est pas sûr de soi, il vaut mieux répéter à domicile avant de se risquer.

***

Mais taisez-vous donc, mais taisez-vous donc ! — Quelle que soit votre envie, ne vous servez jamais de cette interruption. Jamais, — c'est entendu.

Je proteste énergiquement ! — Assez dangereux à dire parce que l'on pourrait bien vous demander pourquoi. — Profitez d'un moment où l'on fait du bruit et pour plus de sûreté descendez le dire tout près du sténographe.

Oui, oui, comme en 48 ! (Avec un air narquois.) — Vingt-cinq fois sur vingt-six, vous obtiendrez un joli bruit. — Cela flatte toujours un orateur, n'est-ce pas ?

***

Ne dites jamais *c'local* en parlant de la salle des séances.

Dites : *cette enceinte* ; largement, amplement, en respirant à pleins poumons.

Ne dites jamais non plus : *nous autres*.

Dites : *Les fils de nos pères !*

***

Si vous n'avez jamais parlé, tâchez que l'envie ne vous en vienne pas; mais si par hasard ce désir naissait en vous, exercez-vous aux interruptions pendant quinze bons jours au moins. Après du temps, lorsque la reproduction de vos paroles vous aura donné une noble ardeur, rédigez avec soin et apprenez par cœur la phrase que vous avez dessein de prononcer. — Contentez-vous d'abord d'une phrase. — Si vous n'êtes pas sûr de votre mémoire, vous pourrez au besoin l'écrire dans le creux de votre main. En attendant, tâchez de vous la mettre dans la tête, faites-vous la demander à brûle-pourpoint au milieu du repas par madame ou en descendant à la cave par votre domestique.

Il serait bon que votre phrase eût trait au procès-verbal, car au commencement de la séance on fait moins d'attention à ce qui se dit.

Le moment venu, levez-vous. Laissez vos deux mains errer sur le bureau. Si vous avez un lorgnon, il vous fournira un geste tout naturel; ayez un lorgnon si c'est possible. Vous pouvez aussi avoir dans la main droite votre mouchoir; il vous permettra de vous moucher, ce qui est une grande ressource.

N'allez point vous intimider lorsque tous les yeux seront fixés sur vous. Si votre gosier se sèche, prenez votre temps. N'allez pas bredouiller et accumuler les paroles l'une sur l'autre pour avoir plutôt fini.

Si insignifiante que soit votre phrase, imaginez que le sort de la France en dépend absolument, et, entre chaque mot, imposez-vous comme loi de dire tout bas : *Je suis un grand député*. Cette louable habitude, très-usitée d'ailleurs, donnera à votre débit du calme, du large, du pompeux.

***

Ne riez à aucun prix. — Si vous avez envie d'éternuer, pincez-vous fortement et imaginez-vous que votre femme vous trompe. — C'est souverain. Cela coupe l'éternuement comme avec un couteau.

***

Si votre voisin dort, ne le réveillez pas. — Il dirait partout que vous êtes de l'opposition.

***

N'interrompez jamais seul un orateur d'importance, car il pourrait vous demander l'explication de votre pensée et vous seriez obligé de répondre : *Je ne l'ai pas fait exprès*. — Ce qui est déjà arrivé.

***

Moins vous avez d'idées et plus vous devez chercher la perfection et la gravité de la forme. — Tout est dans la forme. — On peut tout dire et même ne rien dire du tout si l'on sait enfiler les mots avec art.

Suivez bien ce petit exemple :

« *Oui, Messieurs, c'est dans la perfectibilité progressive, incontestable*, — répéter les adjectifs — ... *je le répète, incontestable des moyens gouvernementaux que réside la difficulté, car*, — faites croire qu'il y a un lien dans vos idées, *car* est très-bien — *car, Messieurs, le grand sentiment national est le principe, je le dis hardiment, est le principe inébranlable sur lequel doivent reposer les bases fondamentales et essentielles d'une gouvernementalité*, — lâchez gouvernementalité, ça ne fait rien — *d'une gouvernementalité incessamment progressiste*.

Mais, je vous le demande ! — Vous auriez dû vous arrêter, qu'est-ce que vous allez demander ? Voyons, toussez deux ou trois fois, pour vous donner du temps. Vous ne trouvez rien ? Mouchez-vous et répétez votre phrase. — *Je vous le demande, Messieurs les députés*. — Ça continue à ne pas venir ? — Allongez la sauce. — *Messieurs les députés, vous qui siégez dans cette enceinte, vous, qui tenez de la confiance de vos concitoyens le plus noble mandat qui...* — Allez toujours, vous en sortirez, mais vous auriez dû vous arrêter tout à l'heure.— *Qui... je le répète, qui...* — Ah voilà ! il y a des moments où on demande la perche. — Tournez encore et ajoutez d'une voix éteinte : — *Pardon, Messieurs, mes forces me trahissent; mais encore un coup*. — Frappez sur le bureau en tenant votre mouchoir à la main. — *Encore un coup, je vous le demande, est-il un seul d'entre vous qui ose me contredire?* (Vive sensation.)

Asseyez-vous épuisé et toussez dans votre mouchoir pendant quelques instants encore.

Je vous disais bien que vous en sortiriez.

(*Sera continué.*)

Y.

CHOSES ET AUTRES

DU VRAI COURAGE CHEZ LES GRANDS. — On lit dans un grand journal :

« LL. AA. II. le prince Napoléon et la princesse Clotilde ont honoré » de leur présence la représentation d'hier de *Faustine*. LL. AA. II. « SONT RESTÉES JUSQU'A LA FIN. »

—

Rossini ne peut souffrir M. X..., professeur de chant, qui cependant fait de très-bons élèves, et le traite habituellement de ganache et d'âne bâté. Un jour, un ami du professeur présente au maestro une jeune cantatrice, en le priant de dire son avis sur son talent. Après l'avoir entendue, Rossini loue sans restriction, comme c'était justice, et sa voix et sa méthode.

— « Vous voilà pris, dit l'ami, c'est une élève de X... »

— « Quand je vous le disais, repartit Rossini, qu'on ne prend jamais sans vert, il n'y a que les huîtres pour produire des perles. »

—

Dans un salon, quelqu'un disait l'autre soir :

« Cette pauvre Mme *** ! la voilà veuve ! »

« Qui est donc mort? » dit un imbecile qui a beaucoup d'esprit.

—

M. Théophile Gautier dans son compte rendu de *Faustine*, dit :

«... Dès les premiers mots, à l'aspect de ces toges blanches largement dra- » pées, à la sonorité de ces beaux noms en *us*, nous sentîmes une satisfaction » profonde, un delicieux bien-être intellectuel. Nous étions heureux d'échapper » pour toute une soirée aux vulgarités modernes. L'antiquité exerçait sur nous » sa séduction classique, et nous nous abandonnions à ce charme irrésistible. » Notre vieux sang latin, malgré ses anciennes ébullitions romantiques, en cou- » rait plus rapide dans nos veines... »

Qui est donc mort à l'Académie?

—

J'ai toujours éprouvé une profonde pitié pour une classe de livres, dont la critique ne s'occupe jamais, et que le public ne lit pas. Je veux parler des livres qui ne se publient point. Avez-vous remarqué, sur la dernière page des in-octavos et des in-douze, une collection de titres, précédés de ce mot en vedette :

Sous presse ?

De ces livres annoncés, la plupart n'existeront jamais. Il y en a qui, cités ainsi depuis une éternité, sont déjà, avant leur naissance, oubliés de leur père et de leur éditeur. Pauvres volumes! ne méritent-ils pas un souvenir? Je les aime, parce qu'ils sont peut-être les seuls qui n'ont ennuyé personne.

Quinze ans, Victor Hugo n'a-t-il pas annoncé le *Quiquengrogne?* Pendant trois mois, j'ai vu, sur toutes les couvertures, et jamais ailleurs, un nouveau roman de Dumas fils, intitulé : *la Première*. Tous les jours, mes yeux sont frappés d'une vue semblable. C'est un nouveau roman de Lamartine, un je ne sais quel nom de femme en A. C'est un dictionnaire des vices, de Stahl. C'est un théâtre de l'Arioste, de de Belloy. Ce sont des contes de Nefftzer; c'est un volume de de Wailly. J'attends (sans impatience, il est vrai) la suite des *Mémoires* de Sanson. Et je me sens tout navré, quand je songe que tout cela ne paraîtra pas. Pourquoi jeter hors du camp ces vedettes qui n'y rentreront jamais?

Ces livres resteront ainsi, semblables aux cheveux que m'a donnés ma maîtresse et que j'enfouis dans un médaillon, souvenirs éternels d'un amour qui n'a pas vécu. Si j'avais plus d'espace, je ne sais pourquoi, mais j'aimerais à analyser la *Quiquengrogne* de Victor Hugo.

—

Au théâtre, c'est bien pis. Sans parler de l'*Africaine*, dont ma nourrice entretint mon berceau, j'aime à rêver à la *Messaline*, d'Alexandre Dumas. Je me prends parfois de belle passion pour la *Salammbô*, de Flaubert. Et j'applaudis de tout cœur à la musique de *Lara*. Car je ne l'entendrai jamais.

—

On annonce une nouvelle curieuse. Sur tous les murs de Paris sont, en grosses lettres, affichés ces trois mots :

PAIX ET LIBERTÉ

Puis :

RECUEIL DES ARTICLES PUBLIÉS PAR LA *Presse* EN **1865**

Le public doit remercier M. Émile de Girardin de lui communiquer ses articles un an d'avance. Au moins saura-t-il à quoi s'en tenir avant de s'abonner.

—

Je demanderai à la régie pourquoi, augmentant chaque année le prix des cigares, chaque année aussi elle en fabrique ou fait fabriquer de plus détestables ? Alphonse Karr prétend que l'administration a pour but de guérir les Français atteints de la funeste manie de fumer. La régie, que j'aime mieux croire qu'Alphonse Karr, dit que ce n'est pas sa faute si son tabac est gâté, qu'il faut d'abord employer la mauvaise récolte et qu'ensuite on en aura une bonne.

Qu'est ce que la régie dirait d'une marchande de fruits qui ne voudrait se défaire des pommes saines qu'après avoir vendu les gâtées?

—

Une jeune Revue, admirablement rédigée d'ailleurs, a fixé le prix de son abonnement à cinquante francs, et donne en prime un ouvrage illustré par le plus connu de nos dessinateurs, du prix de soixante-dix francs. — De quelle heure à quelle heure peut-on se présenter pour toucher les vingt francs qu'on nous offre si généreusement !

—

Le jour de la fermeture de la chasse, dans une battue sur ses terres, M. de *** a tué cent-sept pièces, dont un garde et son beau-père.

—

Il y a très, mais très-longtemps de ceci.

Un ministre avait fait appeler un peintre de talent dont le nom m'échappe, afin de lui parler d'un travail dont le gouvernement l'avait chargé. Son Excellence prend la parole, discute, disserte, et en résumé, se lève sans avoir dit un mot du travail dont il s'agissait, mais ayant développé cent jugements ingénieux, sur Raphaël, Michel-Ange, Vélasquez, etc., etc. — Pardon, Monseigneur, dit l'artiste en se rasseyant, si nous parlions un peu de Richelieu ?

—

Un statisticien affirme qu'on vient de mettre en vente la dix-millionième réponse à M. Renan.

—

Au dernier bal de Mme G..., on a fort remarqué l'élégante toilette du comte de X... Corsage décolleteté, rehaussé d'ornements en vieille guipure; la jupe était enrichie de quinze volants en même dentelle. La comtesse sa femme était mise avec l'élégante simplicité qui la caractérise; habit à longues basques, très-ouvert sur la poitrine et laissant voir le linge... La comtesse était coiffée à la Titus.

—

On lit dans le catalogue de la vente de Delacroix : « Lions combattant des hommes ou des animaux. » Pourquoi ce doute ?

—

A l'une des dernières représentations de *Mon tjoie*, j'ai entendu la phrase suivante s'échapper des lèvres d'un monsieur assis à l'orchestre : « Je ne *sais* rien de plus adorable que la *corporation* de Mlle *Pierson*... Que diable ! pouvait-il entendre par ces paroles.

—

On me disait ce matin que la vente de Delacroix avait produit 600,000 fr.— 800,000 fr., a ajouté quelqu'un. — Il paraît que la Bourse a donné; c'était une rage.

Un pâté d'encre fait par le grand coloriste et non signé, 200 fr.

Un autre pâté d'encre, presque de la même grandeur, mais signé, 500 fr.

Quand la Bourse donne!

—

Les bons dessins se sont vendus horriblement cher, et c'était justice. Mais les autres? On parle de la coterie des Ingristes. — Je ne trouve pas les admirateurs de Delacroix moins exclusifs. Cet engouement furieux et aveugle est trop exagéré pour qu'on puisse le croire sincère. Je ne crois pas, dans tous les cas, que les qualités un peu âpres et farouches du grand maître soient de celles qu'un public de gens du monde puisse goûter sincèrement.

Si l'on doit se méfier de l'exagération et des excès de la mode, c'est surtout dans les hommages rendus à la mémoire d'un homme.

Cette semaine, il est convenu que Delacroix n'a jamais eu des défauts, — jamais ! — Mais enfin, est-ce que vous ne trouvez pas que dans la chapelle de Saint-Sulpice...

— La chapelle de Saint-Sulpice !... Ah ! tenez, vous me feriez sortir de mon caractère; jamais la puissance flamboyante de son étourdissant génie...

Vous connaissez la phrase comme moi.

—

Le mieux, c'est qu'à la mort de M. Ingres, que je ne souhaite pas, le même public qui s'est pâmé aux premières représentations de Ponsard, qui s'est rué sur des plats ébréchés de vieille faïence de Rouen et les a payés au poids de l'or, sans d'autre raison que celle de la mode qui aujourd'hui s'agenouille devant deux traits de plume de Delacroix, sera aussi enthousiaste, aussi furieusement partial, et, les larmes aux yeux, échangera des billets de banque contre un pâle petit croquis fait avec un clou et représentant une étude de cuirasse faite pour la *Jeanne d'Arc*.

—

Toute la ville de Saint-Malo, raconte très-spirituellement le *Constitutionnel*, est en émoi. Un hôtelier de cette ville, en ouvrant une huître, a été mordu par l'animal, — devenu furieux, sans doute. — La main et le bras de la malheureuse victime se sont subitement gonflés, enflammés, et la mort s'en est suivie bientôt. Un des garçons, également mordu, serait dans un état alarmant.

On ne saurait nier dans ces actes de violence des intentions de vengeance, qui, quoiqu'un peu tardives de la part de ces pauvres animaux, sont excusables après tout. On a dû procéder à quelques arrestations.

Dernières nouvelles. — On parle d'un soulèvement général de tous les bancs. Ce n'est encore qu'un bruit vague. On aurait donné immédiatement l'ordre aux employés de la douane de visiter avec soin les bourriches à leur entrée en France, dans la crainte d'armes cachées.

—

Une circulaire annonce que les artistes membres de l'Institut, décorés ou ayant obtenu une médaille de 1re, 2e ou 3e classe, sont exempts du jury.

Il n'est pas parlé des médaillés de Sainte-Hélène.

—

On fait circuler le bruit qu'au prochain bal costumé de la duchesse de B... M. Ingres aurait l'intention de se travestir en *Pureté de la ligne*.

—

Gustave Doré est en train de brosser les décors d'une grande pièce de V. Sardou, qui s'appellera *Don Quichotte*, et qui sera représentée cet été, au Gymnase. Ne sachant à qui confier le rôle de l'*âne* de Sancho, M. Montigny se serait, dit-on, adressé à la Compagnie Nantaise.

—

Le *Pays* a publié la semaine dernière la charade en vers de M. Ponsard, représentée cet hiver à Compiègne. Elle a été composée pour le petit Prince Impérial qui y remplissait le rôle de l'*Amour*. Le mot était : ARMEAUNID pour *Harmonie*. Monsieur Ponsard, voilà une singulière leçon d'orthographe ! Écrivez-vous donc aussi : HARMOBRAS ?

—

On a fait sur le directeur d'un journal excessivement satirique, et marchant à grands pas à la fortune, le mauvais couplet que voici, sur l'air de Cadet-Roussel :

Cadet-Roussel a trois chevaux,
Un pour les monts, deux pour les vaux;
Et quand il va voir sa maîtresse,
Il les met tous les trois en flèche.
Ah! ah! ah! oui vraiment,
V'la c'que c'est d'n' être pas bon enfant!

—

En sortant d'une représentation du *Marquis de Villemer*, à propos des personnages plus beaux que nature, que Georges Sand s'est plu comme toujours à mettre en scène, quelqu'un a dit :

Ni hommes, ni femmes, tous honnêtes gens! X.

L'abondance des matières nous force à supprimer aujourd'hui la Revue de la Semaine.



A PROPOS DE L'AMI DES FEMMES

Nous avons trouvé dans la boîte du journal une lettre qu'on ne lira pas sans curiosité. Elle contient quelques détails intéressants sur l'auteur de l'Ami des femmes. Qui sait si notre correspondante anonyme n'est pas Mme de Simerose en personne?

Mon mari et presque tous mes valseurs de l'hiver m'avaient assez mal parlé de lui; c'est ce qui m'inspira un vif désir de le connaître. On me le fit voir un jour au bois de Boulogne: il montait un joli cheval, ni trop fringant, ni trop peu, qu'il maniait en homme distrait, regardant à droite et à gauche et songeant à autre chose. Nos yeux se rencontrèrent comme par hasard; il s'éveilla de sa rêverie, piqua des deux, et disparut sous une allée couverte. C'est un sauvage, mais un sauvage élégant et charmant, un peau rouge à peau très-blanche. Il est grand, large des épaules, et bien pris dans sa taille. Il a les dents belles, la lèvre un peu sensuelle, la moustache fine, l'œil bleu chargé de mélancolie. Il a aimé et souffert, c'est évident.

Un autre jour, comme j'allais descendre aux bains froids de Neuilly, je le vis debout dans son peignoir à l'avant d'une petite barque. Il ne se drapait pas comme Byron ou Lamartine; il ne posait nullement. C'est un homme qui vit beaucoup avec ses pensées et ne regarde le monde extérieur que pour l'étudier. Quelqu'un me raconta qu'il habitait toute l'année à cent pas de la rivière, et qu'il passait l'été dans l'eau. Il est très-matinal, dit on, et se couche de bonne heure comme tous les gens laborieux. A quel chef-d'œuvre travaillait-il sous nos yeux, dans ce peignoir de toile blanche? Il s'aperçut qu'on l'observait, laissa tomber le voile, apparut un instant comme une statue, et plongea. Lorsqu'il revint à la surface, je m'aperçus que son beau front se dégarnissait un peu. Est-ce un effet du travail ou de la souffrance?

Je me persuadai ce matin là qu'il devait être le plus malheureux des hommes et qu'il y aurait une douceur ineffable à le consoler un peu. Mais comment arriver jusqu'à lui? On le disait bien sauvage. Je pris prétexte d'une quête au profit des orphelins de Neuilly et je lui écrivis, après quatorze brouillons, une lettre où perçaient toutes les curiosités d'une âme tendre. Deux jours après, un petit domestique sans livrée m'apporta quelques mots de réponse polie avec une offrande plus que convenable. Il donne beaucoup.

J'eus beau tourner et retourner en tout sens sa petite lettre, que je savais par cœur, impossible d'y rien trouver qui dépassât la mesure de la stricte politesse. Il n'aurait pas écrit autrement à ma tante ou à ma belle-mère. Cependant il avait dû deviner que j'étais jeune, jolie, et quelque chose de plus; lui, qui nous connaît si bien!

Mon mari se conduit assez mal depuis trois ans pour légitimer toutes les représailles. Mais je suis trop fière et trop bien née pour le punir aux dépens de ma propre estime. Pour ébranler une résolution qui est le fond même de mon âme, il ne faudrait rien moins que l'autorité d'un homme supérieur.

Je lui devais au moins un grand merci, et je ne me sentais plus le courage de lui écrire. Mais l'honneur me permettrait-il de lui faire une visite? Je me consultai longtemps. La reconnaissance et la charité eurent raison de mes scrupules. Est-ce que l'intérêt des pauvres ne justifie pas tout?

La maison qu'il habite est presque la dernière à droite dans l'avenue de Neuilly. Elle porte le numéro 168 *bis*. Aucun signe particulier ne la distingue des autres. Il occupe le premier étage. Une grande domestique de 35 à 40 ans, assez sévère d'aspect et imperceptiblement gendarme, accourut au coup de sonnette, et me dit que son maître était sorti. Je répondis, en me troublant un peu, que j'en étais réellement fâchée. Elle me pria d'entrer, si j'avais le temps d'attendre cinq minutes. Monsieur était à cent pas de la maison, chez son ami Théophile Gautier, et l'on pouvait lui envoyer le domestique.

Mon cœur battait bien fort; je me laissai mener dans un cabinet

très-simple où rien ne sentait le charlatanisme ordinaire des écrivains. Deux beaux portraits de Mireveld, un magnifique bahut de Florence, et une petite table de marqueterie couverte de papier raturé comme une partition de musique. C'est donc là qu'il travaille! mais se peut-il qu'un génie si nerveux et si rapide, écrive si péniblement? Il n'y a pas sur ce bureau une feuille de papier qui n'ait pris une demi-journée de sa vie. Et que de feuilles jetées au rebut dans ce panier! On ferait la fortune de dix auteurs avec ces rognures de chefs-d'œuvre, ces miettes d'une illustre table!

Comme il n'arrivait pas, je m'aperçus que toutes les portes de l'appartement étaient ouvertes, et je risquai un coup-d'œil dans la salle à manger. C'est soigné, confortable et sans prétention, comme chez un bourgeois intelligent et riche. Le meuble est de bon goût, rien de plus. Tout le luxe est dans les tableaux. Il possède un bel Hobbéma et un célèbre tableau de Delacroix : *le Tasse chez les fous*. Il a l'*Ève* de Clésinger et la *Léda* de Riesener, et beaucoup d'autres peintures modernes, mais j'avais si peu ma tête ce jour-là, que je ne saurais plus remettre mes souvenirs en ordre. Je me rappelle un magnifique portrait de femme par Rigault. Celle-là, je suis sûre qu'il ne l'a pas aimée! Je revois aussi son portrait, à lui, par Boulanger, et son buste en marbre, par Clésinger, et le buste de son père, par je ne sais qui. Il y a dans la chambre à coucher quelques jolis dessins du dix-huitième siècle; une magnifique peau d'ours noir, et un lit à baldaquin, couvert d'une admirable broderie chinoise. Le cabinet de toilette, aussi vaste et aussi élégant que le mien, est orné de quelques portraits trop modernes et trop charmants au gré de mon cœur, et de quatre aquarelles lavées par le roi de Hollande en personne; sujets tirés des *Mousquetaires*.

Voilà tout ce que j'ai pu voir en un demi-quart d'heure; j'étais pressée, j'étais émue, et j'avais peur! Je revins en toute hâte au cabinet où la servante m'avait laissée. Il était temps! La porte s'ouvrit.

Il entra en jetant son chapeau de paille, et s'excusa poliment de m'avoir fait attendre. Sa voix est un peu brusque, un peu brève, un peu incisive, et malgré tout cela sympathique au dernier point. Je ne me rappelle pas ce qu'il me dit, ni ce que je trouvai à lui répondre. Mon âme était suspendue à ses yeux inquisiteurs et à sa jolie bouche, terrible de malice. Quant à lui, il semblait parfaitement à l'aise; comme un homme à qui les hasards de la vie ne sauraient rien apporter de nouveau.

Après un entretien d'une demi-heure; il s'était si bien emparé de moi qu'il feuilletait mon cœur comme un livre, analysait mes sentiments, écoutant ou devinant toute l'histoire de ma vie, m'expliquant moi-même à moi-même. Il se promenait au milieu de mes pensées comme un propriétaire dans son jardin, et j'avoue en toute franchise que dans mon âme il était chez lui.

Quant à moi, j'éprouvais un bonheur inexprimable à me sentir dominée et pour ainsi dire moralement possédée par un homme à la fois si charmant et si fort. Il n'avait plus qu'une chiquenaude à donner pour jeter à bas l'édifice inébranlable de mes principes; il le savait; il ne le voulut pas. « Vous êtes une honnête petite femme, me dit-il, et je vois, à des signes certains, que vous resterez toujours honnête. Ce n'est pas pour votre mari, qui vous mérite assez peu ; ce n'est pas pour votre satisfaction personnelle, car le plaisir est plus amusant que la vertu, quoi qu'on en dise. C'est pour vos deux enfants, qui expieraient un jour, d'une manière ou d'une autre, les récréations que vous pourriez prendre aujourd'hui. Je sais bien que vous aurez à lutter pendant cinq à six ans, jolie comme vous l'êtes, et dans l'âge le plus exposé de la vie; mais s'il vous faut un peu d'appui, je serai là; usez de moi comme d'un ami. »

Huit jours après, il trouva le moyen de se faire présenter à la maison, gagna la confiance de mon mari, le cœur de mes enfants et la sympathie de tout notre monde. Nous l'aimons tous, et je crois, Dieu me pardonne! que nous nous aimons mieux entre nous, depuis qu'il est un peu des nôtres. Je suis hors de danger, et savez-vous pourquoi? Parce qu'on dérogerait en devenant la maîtresse d'un autre quand on la gloire et le bonheur de pouvoir se dire

UNE DE SES AMIES

ENCORE L'AMI DES FEMMES

Ne vous y trompez pas; il est aussi l'ami de beaucoup d'hommes. J'ai l'honneur d'être de ceux qu'il aime et qui ont éprouvé en cent occasions sa généreuse et solide amitié. Je l'ai connu triste ou gai, tout rayonnant de l éclat des succès les plus légitimes, ou voilé par des doutes et des tristesses qui auraient pu éteindre une âme moins vivace. Jamais je ne l'ai vu assez ivre de gloire pour marcher sur le corps de ceux qui ne le valaient pas; jamais les chagrins les plus amers ne l'ont aigri au point de le rendre insensible à la douleur des autres. Il est bon... comme son père. J'employerais une expression plus énergique si j'en savais une, mais il n'y en a pas en français.

Les envieux, qui ne savent où le mordre, ont imaginé d'en faire un égoïste, un sceptique, un cœur sec. On a retourné, à son détriment, le vieux proverbe qui disait : « A père avare, fils prodigue. » C'est par ces inventions que le public idolâtre fait payer à quelques esprits d'élite leur éclatante supériorité. Le soleil est bien heureux, ma foi! d'être né avec des taches. Si les astronomes ne lui en avaient pas trouvé, les Parisiens lui en auraient fait.

J'ai vu toutes ses premières représentations, sauf la *Dame aux Camélias*, qui baptisa sa gloire naissante dans les larmes de tout un peuple. Il m'a toujours semblé (c'est peut-être une erreur) que la foule réunie à ces solennités n'était pas le public banal, indifférent ou même hostile qu'on retrouve à toutes les *premières*. Sur les quatorze ou quinze cents personnes qui se serrent autour de lui dans la salle du Gymnase, il y a, pour le moins, une centaine de vrais amis. La maison de Socrate ne serait jamais assez grande pour les loger tous. Je ne parle pas des simples admirateurs, de ceux qui aiment à voir un lambeau de vérité sociale, enlevé à l'emporte-pièce et exposé tout cru derrière la rampe. Ceux-là sont plus nombreux; ils se comptent par mille; ils affluent cent cinquante jours de suite chez notre honorable et intelligent Montigny. Il y a tout un parti dans la bourgeoisie éclairée qui préfère aux âpretés dramatiques de Barrière, au comique étincelant d'Augier, de Labiche et de Thiboust, un genre peut-être moins émouvant ou moins gai, mais plus observé, plus fouillé, plus travaillé, plus savant, plus anatomique, moins convenu, moins cuisiné, plus foncièrement vrai. Mais dans la foule de ces croyants, mon cœur devine les fanatiques. Je crois même qu'ils se reconnaissent entre eux, sans avoir été présentés les uns aux autres. Ils se sentent unis par une sorte de franc-maçonnerie dont le mot de passe est *lui*. A certains moments de la pièce, à certains traits, on les voit tous tressaillir ensemble, comme s'ils étaient liés par une chaîne électrique dont l'auteur tiendrait les deux bouts.

Mais si l'on avait d'assez bons yeux pour sonder la profondeur des baignoires, on y verrait fermenter tout un monde de sympathies discrètes, inavouées; et d'autant plus ardentes qu'elle se replient et se concentrent forcément. On distinguerait çà et là une petite main crispée contre le velours qui borde la loge, un petit gant déchiré par un geste nerveux, un éventail brisé, ou même, pourquoi pas? une grosse larme. Une larme authentique, comme celle de Mlle Hackendorf.

Je ne sais sur ce sujet que ce que j'ai deviné moi-même, car l'auteur de tant de chefs-d'œuvre et le héros de tant d'amertumes est discret comme un confesseur. Mais quand je songe qu'il a mis le pied dans tous les mondes (sans compter le demi-monde), et que les femmes de tout pays volent à la gloire comme les alouettes au miroir; quand je me dis que les modèles les plus aristocratiques vont poser tous les jours, et sans se compromettre, chez des artistes moins grands que lui, il me semble qu'il a étudié la vie moderne sur le vif, et que ses modèles l'adorent; que Diane de Lys, la baronne d'Ange, Mme de Simerose, Mme de Santis, et vingt autres jeunes femmes se sont fait inscrire à la location six mois d'avance pour voir la pièce de leur ami. Et pour peu qu'une main fluette et pâle ait l'air de jouer dans l'ombre avec un bouquet de camélias blancs, je m'imagine que Marguerite Gautier a obtenu de son geôlier funèbre une permission de minuit pour applaudir silencieusement le poëte qui l'a faite immortelle.

L'ami des femmes pourrait dire, en altérant un peu le mot d'un de ses maîtres : « Je suis homme, et rien de *féminin* ne m'est étranger. » Personne n'a pénétré plus avant que lui dans les petits cœurs impénétrables. Les femmes le savent bien ; elles le remercient de s'être tant occupé d'elles; elles entraînent la foule au théâtre lorsqu'on donne une pièce de lui. Je ne sais pas ce qu'elles ont fait pour son bonheur; je crois qu'elles travaillent toutes à son succès et à sa gloire.

Il a fait un pact avec elles; ni avec celle ci, ni avec celle-là, mais avec toutes : c'est avec le féminin tout entier qu'il a traité de puissance à puissance. Le public ignorant s'imagine parfois que le vent tourne à la guerre. Un mot amer, une tirade un peu dure, un joli coup de fouet bien sanglé dans les bottines de satin blanc et les bas de soie rose vous font croire que tout est rompu. « C'est un sceptique, dit-on dans la foule; un homme désabusé; il ne croit plus à rien depuis quarante-huit heures; ces coquines de femmes lui auront fait trop de mal; il va les corriger d'importance! »

Qu'elles lui aient fait du mal, ainsi qu'à vous, monsieur, et à moi, et à bien d'autres, c'est ce que je ne conteste point. Mais ne croyez pas pour si peu qu'il soit près de rompre avec elles. Il ne les a jamais tant aimées, sachez-le bien ; il n'a jamais cru plus fermement à leurs sourires; jamais il n'a été plus dévoué, plus naïf et plus enfant, cet homme fort! Gardez-vous de confondre une querelle d'amoureux avec une déclaration de guerre!

Lorsqu'Olivier de Jalin traitait si cavalièrement la baronne d'Ange, vous avez peut-être supposé qu'il n'avait plus d'illusions sur elle : erreur! il l'adorait. Quand M. de Ryons, cet autre désabusé (ou plutôt le même) enveloppe le sexe entier dans son magnifique dédain, ne croyez pas qu'il soit sincère! Un coup d'œil va le rendre amoureux de Mme de Simerose. Il se croira d'abord supérieur à elle, ce grand enfant; il lui tendra un piége impertinent où Balbine elle-même ne se laisserait pas prendre; mais c'est lui qui est pris, enlacé, lié pieds et poings. Voilà ce qui tantôt lui donnera la force de refuser la belle Hackendorf et ses deux millions. Il serait moins exclusif et peut-être moins désintéressé, s'il n'était pas follement amoureux. Il y a deux hommes en lui, un qui se croit très-fort, et un qui se montre très-faible. Après avoir raillé les niaiseries filiales du petit M. de Chantrin, il se trouble comme un baby au souvenir de sa mère. Tout à l'heure, il se vantait de mettre à mal la vertu de Mme de Simerose; dès qu'il la sait honnête pour tout de bon, il la protége instinctivement contre lui même. Il lui fait de la morale, ce sceptique! Il la ramène à son mari, ce séducteur! Il a toutes les délicatesses, toutes les générosités, tous les héroïsmes de l'amour le plus chevaleresque et le plus désintéressé. Encore un peu, il tuerait M. de Montigu pour ravoir le petit billet et assurer le repos de sa dame, qui ne sera jamais à lui.

Ami lecteur, comprends-tu ce caractère? Pas trop; j'en suis fâché. Mais ta femme le comprend. Les femmes ne sont pas superficielles comme nous; elles ne jugent pas l'arbre sur son écorce ni l'homme sur ses paroles. A travers le discours le plus indifférent ou même le plus dur, elles devinent la loyauté, le dévoûment, la noble folie d'une âme ardente. Il aurait beau les battre comme plâtre, elles lui crieraient au milieu des sanglots et des larmes : Ami, tu nous fais mal!

J'ai presque vu le moment où les hommes de l'orchestre allaient se soulever en masse contre lui, faute de le comprendre. Il avait fait Mme de Simerose si honnête, si touchante, si parfaitement digne de respect et d'amour que cent cinquante champions improvisés allaient prendre fait et cause pour elle. On ne lui permettait plus de la toucher du bout du doigt; à peine souffrait-on qu'il lui adressât la parole. Le ton dont il parlait à cette aimable femme, (sa créature après tout) scandalisait jusqu'aux rustres du paradis, ceux qui battent leur femme en rentrant pour se chauffer les mains et ménager le charbon de terre. Mais elle ne se fâchait pas, elle! car elle se sentait adorée. Et les belles spectatrices des premières loges comme les petites recluses des baignoires sombres, lui pardonnaient aussi dans le fond de leurs âmes. Elles savaient fort bien que ces brutalités apparentes n'étaient que l'expression trop fougueuse d'une passion vraie. Elles n'ont pas permis que le plus grand de nos écrivains dramatiques fût frappé dans son œuvre la plus virile, la plus mûre, la plus complète, celle où il avait entassé en deux ans d'efforts héroïques, les meilleurs fruits de son génie. Elles ont pris sous leur protection cette comédie nouvelle, étrange, imprévue, dont l'amertume généreuse avait presque scandalisé le goût de leurs maris. Après cette bouillie au lait sucré qui s'appelle *Montjoie*, le vin de Chambertin devait paraître un peu trop fort

Les femmes ont sauvé le poëte qui les comprend et qui les aime. Hurrah pour elles et pour lui!

EDMOND ABOUT.

CORRESPONDANCE

Mon cher Marcelin,

J'ai lu la lettre de votre abonné, je me déclare complétement convaincu par lui; il m'a prouvé de la façon la plus victorieuse que la province existe, — et même qu'elle déteint.

Mais à vous, et à vos lecteurs, je tiens à expliquer quelle a été ma pensée lorsque j'ai écrit cette phrase malencontreuse qui a soulevé *tant d'orages,* car j'ai, de mon côté, reçu une lettre des plus *sanglantes.* Il s'y agit, en effet, d'un meurtre assez habituel en province, je dois en convenir.

Voici l'autographe

« Monsieur Christophe,

« Vous dites que la province n'existe plus! Amère dérision! Voilà ce qui vient de m'arriver :

» J'habite une ville importante, sous-préfecture, tribunal de première instance, tribunal de commerce, collége, musée, etc. J'ai voulu ces jours ci, malgré un pied de neige, rendre sa visite à Mme la Mairesse.

— » Madame n'y est pas, me répond la bonne, elle est *en* campagne. »

— » Comment? à la campagne par un temps pareil! »

— » Tiens, on tuait *le* cochon; fallait bien que Madame y *soye.* »

— » *En effet*! » — c'est la locution de l'endroit — le fond de la langue — et jamais je ne l'ai appliquée avec plus d'à-propos.

» Voilà, monsieur, comme il n'y a plus de province!

» C'est mal de venir ainsi retourner le poignard dans le cœur d'une pauvre Parisienne exilée qui pleure tous les jours son bitume.

» Votre servante infortunée, » CAROLINE. »

Pardon, chère madame et infortunée Caroline, vous ne m'avez pas compris. Je n'ai nullement voulu dire qu'il n'y a plus de provinciales en province, mais au contraire qu'il y a à Paris autant, et même plus, de provinciales que dans les départements, et qu'en province on trouve autant de Parisiennes qu'à Paris. J'ai simplement protesté contre cette vieille rengaine littéraire qui veut toujours représenter les Parisiennes comme des poupées, et les provinciales seules comme des modèles de toutes les vertus domestiques; tandis qu'à Paris, on trouve, comme partout, de bonnes et vraies mères de famille qui apprennent le latin pour faire répéter leurs leçons à leurs enfants, qui font des confitures, et vont au marché — tout comme à Sainte-Foy-la-Gaillarde.

A vous, CHRISTOPHE.

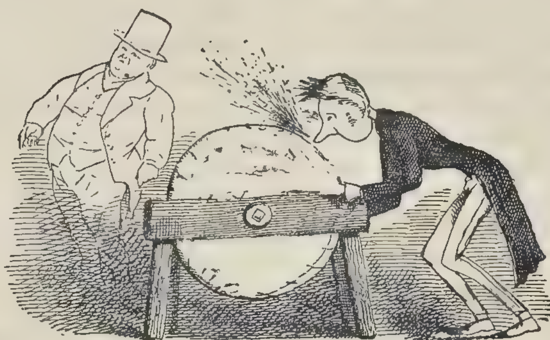
FANTAISIES

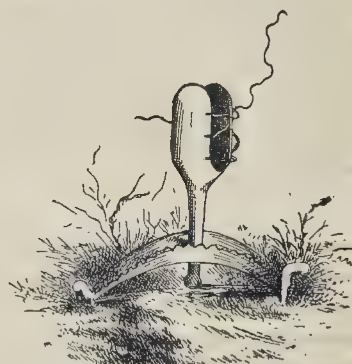

Que faire ???


Les pieds dans le plat.


Un duel!


Bertrand et son chien.


Ne mettez pas le nez où vous n'avez que faire?


A quelque chose, malheur est bon.


Une faveur bien placée est de grand prix.


A beaucoup aimé.


La fin de tout.

VOS DÉFAUTS

On dit que vous êtes frivole,
Fantasque, volontaire et folle,
Et coquette par dessus tout;
On dit que vous cherchez à plaire,
A l'*humanité* toute entière,
Et que vous en venez à bout.

On dit qu'en bijoux, en dentelles,
En gants, bonbons et bagatelles,
Vous dépensez un argent fou;
Qu'en roses pour vos jardinières,
En singes, bichons et volières
Vous dévoreriez le Pérou.

On dit que votre camériste
Est une industrieuse artiste
qui vous maquille et qui vous peint;
Qui sait bien placer une mouche,
Grandir les yeux, rougir la bouche,
Et mettre de la neige au teint.

On dit qu'elle sue et travaille
A vous sangler si bien la taille
Qu'on la tienne dans les dix doigts;
Et que votre pied s'emprisonne
Dans une mule si mignonne
Qu'elle étonnerait un chinois.

On dit que votre corsetière
Conspire avec la couturière
Pour certaine indiscrétion,
Et qu'au bal la gent masculine
En chœur vous proclame « divine »
— Avec point d'exclamation.

On dit qu'aux heures où l'on cause
C'est toujours votre bouche rose
Qui dit le mot le plus méchant;
Et que vous avez l'*industrie*
D'éreinter une bonne amie
Avec un petit air touchant.

On dit que la Chambre et l'Adresse
Vous font horreur, et que la *Presse*
Avec Monsieur de Girardin
Ne parut jamais sur la table,
Où, dans un boudoir confortable,
Vous déjeunez chaque matin.

Que la conversation roule
Toujours chez vous sur une foule
De sujets bien peu sérieux;
Mais qu'on y drape d'importance
Tous les chauvins qui sont en France
Et les ministres ennuyeux.

On dit que vous êtes friande,
Un peu bien chatte, un peu gourmande,
Et qu'un doigt de madère vieux,
Avec une truffe en serviette,
Aisément vous monte la tête
Pour écouter un amoureux.

On dit qu'un billet doux vous charme
Et qu'à bien verser une larme
Vous avez exercé vos yeux;
Qu'il faut voir comme est bien posée
La blanche goutte de rosée
Au bord de vos longs cils soyeux.

On dit que vous avez, madame,
La voix flûtée à percer l'âme
A certain moment décisif;
Qu'on a vu vos blanches dents mordre,
Et vos bras de marbre se tordre,
Avec un art superlatif.

On dit... mais je ne veux pas croire,
Que vous ayez l'âme si noire;
Laissons, laissons parler les sots.
Moi, je vous aime ainsi, Julie,
Mais gardez-vous, sur votre vie,
De perdre un seul de vos défauts!

UN AMI DES FEMMES.

LES BOSSUS SANS LE SAVOIR

J'ai été lié autrefois avec un charmant garçon qui rachetait de grandes qualités morales, — il faut tout payer! — par une infirmité physique difficile à dissimuler. Il etait bossu; mais bossu comme Ésope!

Dans les profondeurs de ma bonté, je souffrais vraiment de son infirmité, tant elle était choquante, et j'évitais, dans la conversation, les allusions les plus lointaines aux infirmités physiques; lorsqu'un jour où nous traversions le boulevard, nous coudoyâmes un monsieur dont le dos, sans égaler le sien en grosseur, était cependant sensiblement défectueux.

— En voilà un qui est drôlement bâti, s'écria mon ami en me montrant son semblable. Il faut avoir un aplomb infernal pour oser sortir en plein jour quand on a de ses infirmités-là; et il partit d'un franc éclat de rire. — Le malheureux!

D'où j'ai conclu que le propre du bossu est: 1° d'avoir une bosse; 2° de ne pas s'en douter. Ce qui m'amena bientôt à craindre que tous tant que nous sommes, nous ne fussions un peu contrefaits, sans le savoir.

Notez qu'il y a bosse et bosse; qu'on peut l'avoir dans la cervelle aussi bien qu'entre les deux épaules. Certains la portent au cœur, et d'autres...

***

Vous riez, belle dame, et faites l'incrédule? — Oui, j'ai dit tous et je n'en démors pas. Vous même, belle lectrice, qui me narguez sous vos longs cils dédaigneux, vous même vous avez votre petite bosse, coquette, élégante, mignonne au possible, mais enfin vous l'avez.

Vous en doutez?

La voici: — Les épaules rondelettes de votre femme de chambre, chère madame, vous font damner.

Vous avez épousé ce brave Monsieur *Dumont* tout court, qui est arrivé à Paris en sabots, comme il le dit lui-même.

Pourquoi sur les lettres de votre dernière quête à Saint-Thomas d'Aquin y avait-il madame Louise d'Humont? — faute d'impression!

— Lorsque vous êtes parée pour le bal, votre corsage semble un bouquet de fleurs caché dans du satin; pourquoi faut-il que de ce bouquet les tiges seules soient naturelles?

Oh! madame, encore un coup, n'irritez pas un homme aigri! — Vos cheveux sont adorables, d'une couleur indécise, inappréciable pour les amateurs; leurs ondes dorées se détachent sur l'ivoire de votre peau avec un charme tout à fait aristocratique.

Voilà pour la qualité, mais, madame, que dirons-nous de la quantité? C'est la troisième fois qu'on retourne en Allemagne pour rassortir, vous le savez bien. Dans cette rangée de perles blanches qui brille derrière vos jolies lèvres, faut-il avouer une petite tache bleuâtre sur la seconde canine à droite? Cette malheureuse petite tache qui vous fait toujours sourire de côté.

Et malgré tout cela, chère madame, n'avez-vous pas des prétentions sérieuses à la rondeur des épaules, à la réalité du corsage, à l'abondance de la chevelure, à la blancheur immaculée des canines?

Bon! voilà que vous vous fâchez. Faites-moi mourir sous le bâton de votre valet, mais, sur mon honneur, il y a bosse... petite... bosselette, si vous voulez, mais enfin il y a bosselette. — Votre pardon, chère madame? N'est-il pas visible que je plaisantais? Et d'ailleurs nous allons dire du mal des voisins.

Ah! vous avez souri; j'en étais bien sûr! Parlons des voisins.

***

Les voisins, c'est-à-dire la France, c'est-à-dire l'espèce humaine, sont tous bossus et plus bossus que nous, c'est convenu, et pour preuve, prenons au hasard:

— N'est-il pas vrai que Mme de C... a le visage écarlate

— Parbleu! elle a l'air d'un brasier. Je n'ose pas m'approcher d'elle de peur de roussir. Aussi elle se couvre de poudre de riz et empêche ses enfants de l'embrasser; les lèvres de ces petits anges enlèveraient la farine et ça ferait des taches rouges. Eh bien! madame de C... — c'est à mourir de rire — dit qu'elle prend du fer pour un appauvrissement du sang.

Je ne vous l'ai pas fait dire, chère madame, il y a de la bosse là dessous.

Vous m'accorderez bien aussi que Mme X est un peu pâle?

— Ah! sans peine! c'est un navet. — Elle met du rouge et dit qu'elle a des étourdissements.

— Et madame de N..?

— Je vous conseille de parler de celle-là, elle est orange.

— Ce qui n'empêche pas ces trois dames d'être charmantes.

— A la brume.

— Que vous dirai-je de Mme L... qui pèse 213 livres?

— A propos, vous savez qu'elle a défoncé son coupé en pleine allée de l'Impératrice? ses jambes, ses grosses jambes, passaient en dessous, et la voiture allait toujours...

— Eh bien, Mme L..., ne donnerait-elle pas dix litres de son sang, pour ne peser que 200 livres?

— A coup sûr. Elle fait pendant à M. L... son mari, qui est étique, comme vous savez et qui marche comme un père noble, en alléguant son ventre qui commence à le gêner.

— Et M. de C..., qu'est-il?

— Il est bête, parbleu, bête à faire arrêter les pendules.

— Absolument; et cependant tout le monde sait que M. de C... va tous les trois mois, déposer son petit acte au Gymnase.

— Mais on lui rend?

— Toujours.

***

Ainsi va le monde. L'épicier veut avoir l'air d'un notaire, et le notaire donnerait sa charge, pour ne pas ressembler à son épicier.

L'avoué veut être espiègle. A ses moments perdus, il ôte ses lunettes pour parler aux danseuses, et se met un lorgnon dans l'œil pour avoir l'air mauvais sujet.

Le Parisien pur sang, parle agriculture, drainage, et s'indigne qu'il y ait des landes en Sologne.

Être ce qu'on n'est pas, c'est là la grande chimère.

Eh! mon Dieu, moi qui vous parle, je me surprends quelquefois lorsque je me rase devant ma glace, des gestes qui me font regretter de n'être point ministre sans portefeuille.

La bosse la plus étrange, et cependant une des plus communes est celle qui pousse le roturier à s'ennoblir, à ajouter la particule devant un nom d'arrière-boutique, qu'il modifie avec art, et qu'enfin de compte, il transforme complétement.

Pourquoi ne pas respecter la crasse paternelle?

Je comprends jusqu'à un certain point, que si votre père a habité Toulon, Brest ou Rochefort par exigence du gouvernement, vous teniez à ne pas vous présenter dans le monde sous la même étiquette que lui, que vous désiriez ne pas endosser le même habit et vous servir du même nom; mais en dehors de cette raison assez rare en somme, par quelle suite de raisonnements absurdes, un homme peut-il arriver à jeter dans un coin le nom paternel, comme une vieille botte percée?

Cela arrive pourtant. Chez les uns, c'est pure bêtise. J'ai un brasseur de mes amis qui fait imprimer ses armes dans le fond de ses bottes, pour les reconnaître, dit-il, quand il va au bain.

Chez d'autres, c'est désir de laisser à leur fils un nom qui leur évite l'accident trop connu de M. Mathieu.

UNE SOIRÉE EN PROVINCE
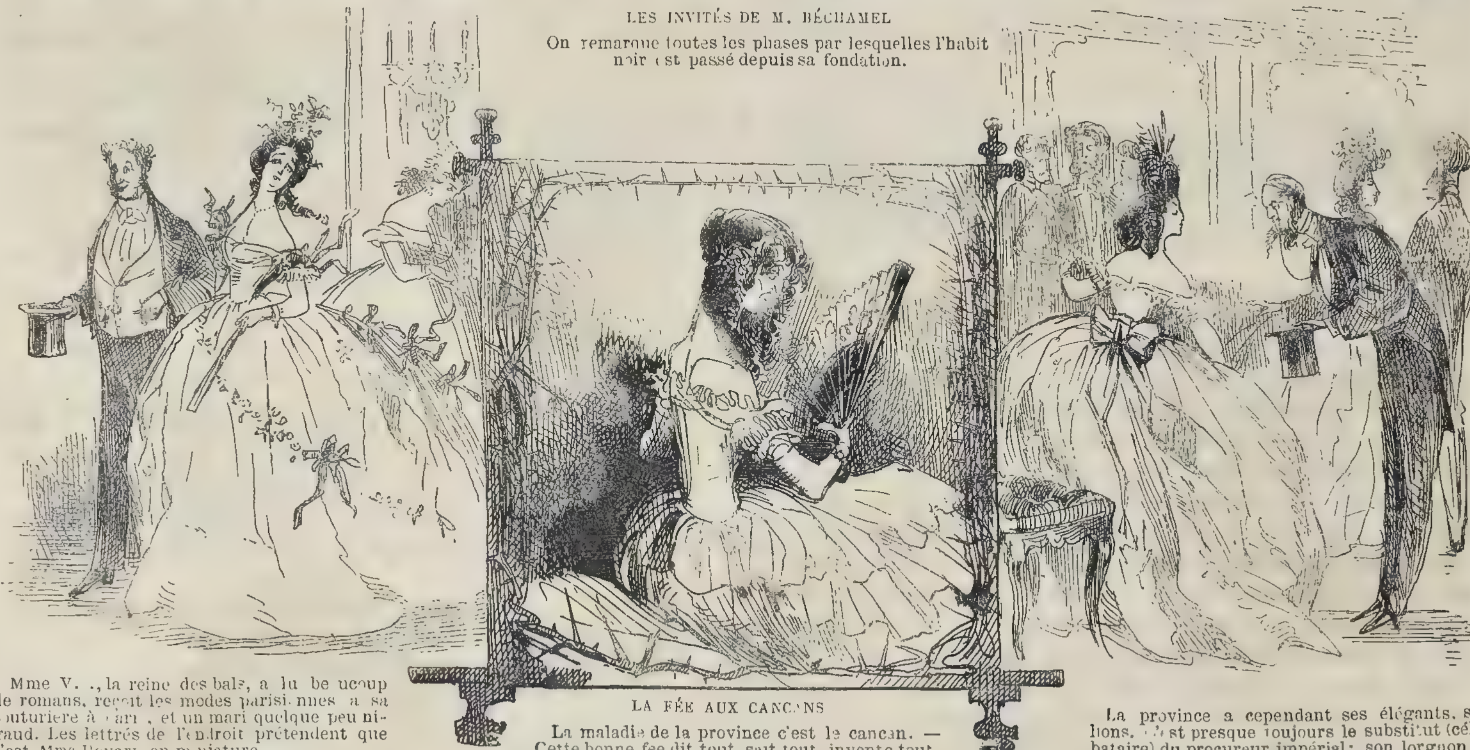
Monsieur et madame Béchamel vous prient de vouloir bien leur faire l'honneur de venir passer chez eux la soirée du.... courant.

On dansera.



LES INVITÉS DE M. BÉCHAMEL

On remarque toutes les phases par lesquelles l'habit noir est passé depuis sa fondation.



Mme V.., la reine des bals, a lu beaucoup de romans, reçoit les modes parisiennes à sa couturière à Paris, et un mari quelque peu nigaud. Les lettrés de l'endroit prétendent que c'est Mme Bovary en miniature.

LA FÉE AUX CANCANS

La maladie de la province c'est le cancan. — Cette bonne fée dit tout, sait tout, invente tout, arrange et défait un mariage, porte la papillotte antique et abhorre la crinoline.

La province a cependant ses élégants, ses lions. C'est presque toujours le substitut (célibataire) du procureur impérial ; son lorgnon et son crâne dénudé, témoignent une jeunesse orageuse passée au quartier latin.



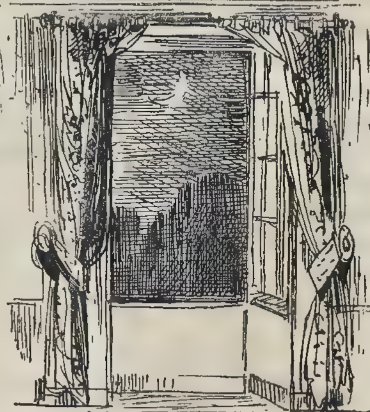
INVITATION A LA POLKA

— Mademoiselle, danserai-je la première polka avec vous ?

— Merci, monsieur. Papa, maman et monsieur le curé m'ont défendu les danses tournantes.

— Allons, mon ami, en trois temps, n'est-ce pas ; cette valse en deux temps n'est-elle pas ridicule ?

— Oui, ma bonne Suzette, voilà quarante ans que nous sommes mariés, et aujourd'hui, en valsant avec vous, dans ce moment suprême, je vous aime plus que jamais.



Buffet et rafraîchissements de la soirée.

A l'OPÉRA. — La Boschetti dans la *Maschera*



A PREMIÈRE VUE

» Six pouces de jambes et le d s tout de suite! »





HALTE-LA!

En passant, remarquez les bons bolivards du corps de bal et :
— Chààà......poàvendre!



DOMINOS VÉNITIENS.

A quoi b n s'affubler du faux-nez de mademoiselle Sav....? comme si on ne reconnaissait pas les jambes de mademoiselle Filv.....!



CORALOUI XVI *dit le bien aimé roi de France et de Navarre.*
Un danseur noble qui ne quitte jamais la terre.

M.

EXERCICES A MOLLETS TENDUS

Ah ça, est-ce une danseuse ou un frère Masson? — En haut, le peintre Mérante, bien contrarié dans sa vocation, obligé qu'il est de faire de la peinture tout-à-fait en l'air. — A coté son frère, Mlle Eugénie Fiocre. Qu'il y a longtemps, mon Dieu! qu'il y a donc longtemps que nous cherchons l'occasion de lui présenter nos compliments! Quel adorable petit rapin pour tout faire!



SUR LES POINTES!

« La Boschetti a des ailes dans le sourire, dit Jouvin.» Ne serait-ce pas plutot des sou.ires dans la semelle.

LE DÉSESPOIR DE Mlle SANLAVILLE.

Elle tombe un peu morte sur les genoux d'un monsieur qui passait par là, et n'oublie pas de s'ébouriffer avant de rendre son dernier petit soupir.



Oui, mais une figure à se faire pardonner toutes ses jambes!

***

Si M. X.... ce beau député que nous connaissons tous, distingue, sa main droite de sa main gauche, c'est certes à sa femme qu'il le doit. On a rarement trouvé une inintelligence de plus belle venue que la sienne. Quoi qu'il en soit, il parle de sa finesse et vous confie tout bas que dans cette fameuse discussion d'hier, lui seul a découvert le pot aux roses. — Le lutin! et là-dessus, il rit avec vacarme en montrant ses magnifiques dents. Né pour être Suisse d'église ou chasseur de grande maison, il est rongé par le désir de lâcher un petit discours. Déjà il s'exerce à l'art oratoire; mais seulement dans les chœurs, et lorsqu'au *Moniteur* vous lisez : *Bruit confus* ou *vive approbation*, vous pouvez être sûr que X... y est pour un bon tiers.

C'est un brave homme du reste, et, comme sa femme l'écrivait encore hier au ministre en demandant la croix pour lui : — On peut trouver un député plus brillant ; mais votre Excellence à coup sûr n'en trouvera pas de plus dévoué, de plus intègre et de plus droit.

Droit comme une buche, a murmuré le ministre.

Quoi qu'il en soit, il sera décoré.

— Comment décoré! Mais ne l'est-il pas?

Qu'est-ce donc que cette petite rosette d'un rouge passé, qu'il porte à la boutonnière.

— D'autres s'y sont trompés comme vous. Cette rosette imperceptible et fanée qui joue la Légion d'honneur, n'est autre que l'ordre du Lezard rouge, un cadeau de sa femme. — Du reste il porte son Lezard rouge avec dignité et se regarde dans la glace sans rire. — Il a de la tenue. — Le soir quand il y a du monde, X... se retire dans les profondeurs de son cabinet, où il s'enferme en s'excusant. — Mais savez-vous ce qu'il fait dans ce cabinet? — On ne l'aurait jamais su sans l'indiscrétion du trou de la serrure. — Il brosse ses gros sous, lessive sa monnaie blanche et achève la soirée en arrachant ses cheveux blancs.

M. D. qui ne demeure pas loin de l'Institut fut pâle et blond, dans sa jeunesse. D'autres blanchissent avec l'âge, mais lui ne fait rien comme tout le monde. A l'heure qu'il est il a des cheveux d'ébène et son visage est coloré. Il se peint la figure, se teint les ongles, s'agrandit les yeux et pose pour le général Péruvien en retraite. Sa perruque noire, bouclée, abondante, déborde sur son front bistré.

Si vous le rencontrez sur le quai, il tousse en parlant, et vous quitte en se plaignant d'un vilain rhume.

— Où diable avez-vous attrappé cela, mon cher ami?

— J'ai eu la sottise de me faire tailler les cheveux par un froid glacial. Et puis cet imbécile de coiffeur me les a coupés trop courts, n'est-ce pas?

En effet, M. D. a les cheveux trop courts, — mais comment expliquer cela avec sa perruque! Voici l'explication. M. D. a trois perruques. Celle des cheveux longs, celle des cheveux coupés et celle des cheveux qui repoussent. Il éternue à la seconde et se plaint de maux de tête à la première.

N'avez-vous pas rencontré M. l'avocat bègue qui passe sa vie à se figurer qu'il plaide. Le voyez-vous marcher rapide, distrait, les yeux à quinze pas et le chapeau rejeté en arrière ; — il est pressé, — ces maudites affaires n'attendent pas! — Il porte sous son bras un volumineux portefeuille flétri par l'usage. Que de dossiers importants, n'est-ce pas dans ce paquet! l'avenir de trois veuves, l'espoir d'autant d'orphelins... Il faut pourtant tout dire, dans cet énorme portefeuille il y a tout simplement... une botte d'asperge qu'il rapporte à sa femme.

Donc, chère lectrice, regardez autour de vous et constatez ceci !

Tout boiteux rêve la danse, tout contrefait veut plaire aux femmes, tout imbécile veut faire des livres.

Le bègue aurait dû être avo...o...cat. Le bavard vante le silence, l'automne veut se faire printemps, le printemps se déguise en hiver, et l'aveugle rit de son bâton.

Z.

LE MONSIEUR QUI AIME LA PEINTURE

La scène se passe dans un atelier de peinture

LE MONSIEUR, ouvrant la porte. — Je ne vous dérange pas? — Travailleur! — il fait un temps superbe — chez-vous, la palette à la main. C'est une passion. Un dimanche! je sais bien que le moment approche, vous êtes dans le coup de feu! eh, eh, eh!

L'ARTISTE. — Entrez donc, je vous en prie; prenez garde au pas.

LE MONSIEUR, manquant de tomber. — Dangereux, ce pas!

L'ARTISTE. — Vous ne vous êtes pas fait de mal? je suis désolé vraiment, asseyez-vous donc.

LE MONSIEUR. — Je vais d'abord enlever mon pardessus. (Il apparaît en habit noir et en cravate blanche.) — Il enlève ses gants, les reunit ensemble et les loge dans la poche de son paletot, dont il retire une paire de lunettes. — J'ai apporté des lunettes, j'ai une si mauvaise vue! vous avez un bel atelier, (Il regarde pardessus ses lunettes) oui, très-bien, (d'un air grave et entendu) avez-vous un beau jour!

L'ARTISTE. — Oui, très-beau, — asseyez-vous donc.

LE MONSIEUR. — Non, laissez-moi regarder, voilà votre tableau — tout encadré; il n'est pas encore fini. (Il approche son visage si près de la toile, que son nez semble la toucher, et inspecte ainsi toutes les parties du tableau) Du coloris... du coloris et même assez de dessin. Et... quel est le sujet?

L'ARTISTE. — Mais vous voyez, une scène de l'Inquisition.

LE MONSIEUR. — En Espagne; ah! oui-dà. Qu'est-ce que c'est que celui-là qui fait cette grimace?

L'ARTISTE. — C'est un personnage quelconque.

LE MONSIEUR. — J'entends, c'est d'imagination, ça n'est pas historique; oui, vous ne travaillez pas dans le *genre historique*, vous faites seulement le genre. — Moi, dans les tableaux, j'aime ce qui est arrivé, vous savez? Ça ne fait rien, c'est magistral... magistral et rutilant, très-rutilant. Vous êtes sûr d'avoir fini; savez-vous que vous n'avez plus que quinze jours? Il y a des endroits ternes et d'autres brillants en se mettant par-là, on ne les voit pas.

L'ARTISTE. — Ces parties ternes sont embues.

LE MONSIEUR, ajustant ses lunettes. — Oui! oui — ah, vraiment. Ce qui me plaît dans votre *faire*, c'est l'absence de *ficelles*.

L'ARTISTE. — Comment! quelles ficelles?

LE MONSIEUR, fermant un œil d'un air malin. — Vous m'entendez bien...! Et ma foi, dans ce temps-ci, c'est rare l'absence de ficelles. (Il s'asseoit avec quelqu'affectation sur un tabouret, au lieu de prendre un fauteuil, et empoigne sa jambe de ses deux mains.) Qu'est-ce que vous pensez de Delacroix? (D'un air confidentiel) il n'avait pas de dessin, n'est-ce pas?

L'ARTISTE. — Mais je vous demande pardon, il avait le sien.

LE MONSIEUR. — Sans doute. — J'ai été à sa vente. Il y avait des choses touchées, vraiment touchées. Pour le coloris, c'est un Dieu. (Tout cela est dit d'une voix calme, convaincue, posée et avec un sérieux imperturbable.) Malheureusement il ne finissait pas. S'il avait pu finir!... ah. voilà; mais il ne finissait pas! un de nos associés a acheté, à la vente, un petit dessin de lui; il l'a payé ma foi 12,000 fr. C'est très-bien comme pensée.

L'ARTISTE. — Qu'est-ce que cela représente?

LE MONSIEUR — Je ne saurais trop vous dire, c'est une espèce d'arbre... il y a beaucoup de sentiment; mais c'est un peu confus, on ne sait pas au juste ce que cela représente. Ah, si cet homme-là

avait pu finir! Mais les peintres qui finissent le plus, n'arrivent jamais à finir autant que la porcelaine, n'est-ce pas?

L'ARTISTE. — Jamais; c'est ce qu'il y a d'affreux dans la peinture à l'huile. (Se remettant à travailler.) Vous permettez que je continue?

LE MONSIEUR. — Je vous en prie, rien ne m'amuse comme de voir peindre (Il vient s'asseoir tout près du peintre, et lui parle le nez dans sa palette.) Que préférez-vous, de la couleur ou du dessin?

L'ARTISTE. — Moi? Oh! ça m'est égal, et vous?

LE MONSIEUR. — Moi je suis pour le dessin! oh! mais carrément. La couleur, voyez-vous, c'est de la ficelle.

L'ARTISTE. — Quelle ficelle?

LE MONSIEUR. — Allons, vous comprenez bien ce que je veux dire; la ficelle! Qu'est-ce donc que vous avez dans ce godet? (Il touche le godet du doigt.) Vous ne craignez pas les huiles?

L'ARTISTE. — Je ne crains que Dieu.

LE MONSIEUR. — Vous plaisantez, Joseph Sylbac craignait beaucoup les huiles. Je serais curieux de savoir si vous avez les mêmes procédés que lui. Employez-vous les carreaux? Il employait les carreaux.

L'ARTISTE. — Chacun fait comme il veut, ou pour mieux dire comme il peut, vous savez?...

LE MONSIEUR. — Je suis peut-être indiscret, en vous demandant quels sont vos procédés? Connaissez-vous Joseph Sylbac?

L'ARTISTE. — Non, je ne me rappelle pas ce nom-là.

LE MONSIEUR, (un peu piqué). — C'est pourtant un grand talent. Le portrait de mon fils est de lui, vous savez, dans le salon, un portrait en pied. Il est bien, n'est-ce pas?

L'ARTISTE. — Oui! oui très-bien.

LE MONSIEUR. — Il ne ressemble pas; mais c'est une belle peinture. Eh bien, Sylbac peint avec les rideaux fermés. Peignez-vous avec les rideaux fermés? Il paraît que c'est excellent pour le coloris. Je dis qu'il ne ressemble pas, ce portrait; mais il y a un air de famille. (Il touche la toile du doigt à plusieurs reprises.) Pourquoi donc dans certains endroits de votre tableau, voit-on le grain de la toile?

L'ARTISTE. — Parce qu'il y a peu de couleur.

LE MONSIEUR. — Vous n'en remettrez pas d'avantage?

L'ARTISTE. — Je n'en sais rien.

LE MONSIEUR. — Oh! Sylbac n'épargnait pas la couleur, il en mettait des épaisseurs énormes; c'est une manière, est-ce bon? moi je crois que c'est encore une ficelle. Pour la miniature, il préparait à la gomme; est-ce que vous préparez à la gomme les tableaux à l'huile?

L'ARTISTE. — Non, jamais.

LE MONSIEUR. — Ah, vraiment! (Il baille) vous craignez que ça craque, (Il chantonne et se lève.) que ça craque... que ça craque... comme il en faut des petits coups, c'est prodigieux!

L'ARTISTE. Je vous demande pardon; mais vous êtes devant mon jour.

LE MONSIEUR. — Tiens, vous êtes comme Sylbac, il me disait sans cesse que j'étais devant son jour. Il avait une gaité! (Il lorgne de droite et de gauche et se promène les bras derrière le dos.) C'est de vous ces deux femmes qui sont là-haut? c'est fait sur modèle, cela?

L'ARTISTE. — Comment sur modèle? C'est le carton d'un dessus de porte que j'ai fait dans le temps.

LE MONSIEUR. — Ah, le carton! Mais vous ne peignez guère la-dessus, ça doit craquer aussi. Le modèle de la femme de droite est une belle créature; magnifique poitrine! est-ce qu'elle avait cette poitrine-là?

L'ARTISTE. — Elle en avait une cent fois plus belle encore.

LE MONSIEUR. — Mais dites-moi donc, ça devait être admirable. J'aurais voulu voir cela. Ah ça, mais... vous l'avez eu longtemps comme cela devant vous... sans vêtements?.. Elles enlèvent tous leurs vête...ments. — C'est monstrueux! mais je voudrais voir cela. On ne croirait pas vraiment qu'il y ait des femmes capables... c'est un métier de paresseux d'abord.

L'ARTISTE, (lui arrêtant son bras qui est en l'air). — Ne bougez pas la tête, un peu en arrière comme ceci, soulevez ces trois doigts et abaissez les deux autres — bien — veuillez maintenant rester un petit quart-d'heure et vous me direz ensuite si le métier de modèle est un métier de paresseux.

LE MONSIEUR. — Sans bouger, les malheureuses! Mais elles n'ont aucune espèce de pudeur, ces créatures?

L'ARTISTE. — Je ne sais si elles en ont; mais cela m'est indifférent.

LE MONSIEUR. — Pauvres créatures, sans bouger! quatre heures, dites-vous?

L'ARTISTE. — La séance est de cinq heures.

Le monsieur se promène, ouvre les albums, soulève les papiers et retourne les toiles qui sont entassées dans un coin de l'atelier.

L'ARTISTE, (avec impatience). — Oh! il n'y a rien de curieux par-là, ce sont des esquisses, des ébauches.

LE MONSIEUR. — Toujours modeste! ne vous inquiètez pas, j'aime à fouiller. (On entend un craquement. — C'est le verre d'un dessin qui se casse. Le monsieur tousse fortement et fait craquer sa botte, pour dissimuler le bruit du verre cassé.)

L'ARTISTE, (furieux). — Mais monsieur, je vous dis qu'il n'y a rien de curieux à voir par-là. D'ailleurs, si je retourne ces toiles, c'est que je désire qu'elles ne soient point vues.

LE MONSIEUR. — Ah, pardon; très-bien! c'est que chez Sylbac, je farfouillais partout, j'ai même trouvé dans les coins des choses étourdissantes de coloris. Il ne s'en doutait pas lui-même. Vous avez ma foi raison, me disait-il, c'est réussi. — Mais si cela vous est désagréable... Quand vernissez-vous vos tableaux? le moment approche.

L'ARTISTE. — Plus tard.

LE MONSIEUR. — Vous attendez, n'est-ce pas? Vous avez raison. Le vernis fait craquer, c'est comme les huiles. Le portrait de mon fils est terminé depuis dix-huit mois, et il n'est pas encore verni. Il y a des gens qui l'auraient verni immédiatement, parceque ça brille d'avantage. Il y a des gens de cette force-là, mon cher! Je sais que le vernis fait craquer; mais, dites-moi, on ne vernit pas les grandes pages?

L'ARTISTE. — Les grandes pages se vernissent par derrière.

LE MONSIEUR. — Pas possible? Ah! pour l'humidité sans doute?

L'ARTISTE. — Oui, pour éviter l'humidité. Pardon vous êtes devant mon jour. (Après un silence) Le dimanche, quand vous n'avez pas d'affaires, vous n'allez pas aux concerts de Pasdeloup ou au Bois ou aux Tuileries; on dit que c'est charmant?

LE MONSIEUR. — Non, j'aime mieux visiter mes amis. Je vais chez Sylbac, rien ne vaut pour moi une visite dans un atelier. J'adore les arts, c'est ma manie. (Montrant une toile) C'est d'imagination cela?

L'ARTISTE. — Oui.

LE MONSIEUR. — Où diable allez-vous chercher tout cela? (Il baille et regarde à sa montre) Allons, je vous quitte.

L'ARTISTE. — Je ne vous retiens pas, j'ai moi-même à sortir.

LE MONSIEUR, tendant la main. — Il est très-bien votre tableau, mais très-bien, ça a du chic, là, sincèrement. Je viendrai vous revoir avant que vos toiles ne partent. (En passant devant le manequin, il salue en souriant.) Madame, mes respects. Elle ne se fatigue pas celle-là! ah, ah, ah! Adieu mon cher.

L'ARTISTE. — J'ai l'honneur de vous saluer.

Sténographié par Y.

CE QUE COUTE UN COSTUME DE BAL

Rien de si amusant qu'un bal costumé, croit-on généralement parmi les femmes du moins ; c'est pour elles une occasion de succès inaccoutumés, la liberté du travestissement se prête davantage aux allures, elles veulent choisir ce qui leur sied le mieux, s'écarter des règles reçues, et cela sans qu'on ait le droit d'en gloser; c'est beaucoup!

Le choix du costume est une grande question. Les maris, les mères, les belles-mères surtout, ne permettent pas les excentricités trop prononcées, il s'agit d'accorder toutes ces volontés - là avec la coquetterie; on assemble presque un conseil de famille et il s'y déploie plus d'adresse et de diplomatie que pour bien des traités et des protocoles

La chose une fois décidée, la jeune femme se hâte de monter en voiture et d'aller tout commander afin de rendre la réflexion infructueuse. On lui montre une gravure, un modèle, dont on paraphrase les élégances.

Il faut des diamants par boisseaux. — Elle en a; elle empruntera tous ceux de sa famille.

Il faut une certaine broderie de perles au bas de la jupe, c'est le cachet du costume, une seule personne à Paris est capable de l'exécuter, l'habile faiseur de modes la trouvera, il en répond.

Il faut un voile d'une certaine longueur, juste de la mesure, autrement toute sa grâce est perdue.

Il faut une coiffure faite exprès, on connait l'ouvrier, on sait ce dont il est capable.

Et madame sera superbe, et le mystère ne sera pas découvert, personne n'aura l'idée de ce travestissement original, qui sera, sans aucun doute, *le succès de la soirée.* Si madame veut venir essayer tel jour, elle le pourra.

Madame est ravie. Pourtant elle a bien un petit remord, toutes ces magnificences doivent valoir la rançon d'un banquier. Elle hasarde une question timide :

— Combien cela me coûtera-t-il ?

— Madame, *à mille francs près* je puis vous le dire.

A cette réponse l'épouvante la prend, que sera-ce donc! Cependant son mari l'a *voulu*, il l'*exige*, elle a résisté de tout son pouvoir, il ne devra pas se plaindre, sa conscience se tranquillise. En revanche sa tête s'exalte, elle compte d'avance ses succès, elle se voit, elle se représente son visage, sa tournure, elle entend ce qu'on dira d'elle, elle savoure les louanges qu'elle recevra, les envieuses qu'elles lui attireront; le travestissement devient d'autant plus sa pensée fixe, qu'il lui est interdit d'en causer avec personne. Elle a trop de tact pour en fatiguer sa belle-mère, elle craint ses observations. Quant à son mari, elle désirerait surtout qu'il l'oubliât, peut-être s'il savait jusqu'où s'étendent ces additions ferait-il supprimer quelques chiffres, au lieu qu'après il n'y a plus rien à faire qu'à payer, surtout quand on obtient le *succès de la soirée*.



L'ENTRÉE AU BAL

Les invités sont reçus par les maîtres de la maison en grand costume : Madame en *Désir de plaire*, Monsieur en *Envie d'aller se coucher*.

Le jour où l'on va essayer, il y a une petite déception, la fameuse broderie n'est pas prête, la coiffure non plus, on ne voit que des à peu près. Et puis la robe est trop courte, ces jambes si vantées ne sont pas à leur avantage, elles paraissent trop minces ; on rallongera la jupe, c'est moins leste peut-être, mais cela est indispensable. La

couturière s'y oppose, elle y met de l'humeur; pourtant, comme la cliente insiste, elle obéira.

La belle dame sort des salons avec un peu d'inquiétude, elle a une peur instinctive d'un fiasco, elle en serait à se perdre. Depuis ce moment elle ne néglige aucuns détails, elle s'assure les joyaux empruntés à sa mère, à ses sœurs, elle envoie et elle va deux ou trois fois par jour à l'atelier, tout marche, le grand jour approche, elle recommence à espérer, et quand on lui demande quel costume elle aura, elle répond triomphalement :

—Vous verrez!

Enfin l'aurore se lève sur ce samedi tant attendu, elle n'a pas dormi une demi-heure, elle est debout dès l'aube. Les ouvriers ne doivent livrer leurs chefs-d'œuvre que le matin. Elle veut travailler avec son coiffeur dès que le bijou extraordinaire aura paru, elle doit assister à l'arrivée de ces merveilles et voir mettre la dernière main à sa parure. Elle court chez l'arbitre de son sort. Rien de terminé ; elle attend, on lui laisse entendre qu'elle gêne, elle subit cinq ou six impertinences, afin de ne pas indisposer les maîtres du lieu. On lui promet enfin qu'à six heures tout sera chez elle. C'est bien tard, mais il n'y a pas moyen de faire autrement. La journée s'écoule en préparatifs, tous les gens sont en campagne pour aller chercher ce qui est nécessaire. Il est impossible de s'occuper d'autre chose dans la maison. A cinq heures, le cordonnier seul s'est exécuté, les diamants promis ne sont point arrivés. A six heures pas de costume. A sept le portier et deux laquais sont en campagne de différents côtés, le chef est allé dans la matinée courir après les bas de soie spéciaux, le dîner est en retard, le mari et la belle-mère grognent à l'anglaise.

La malheureuse ne s'en inquiète guère, elle est sur des charbons ardents.

A huit heures une lettre arrive. Ce sont les sœurs qui sont désolées, elles ne peuvent prêter leurs diamants, elles vont aussi au bal du ministre, leurs maris exigent qu'elles les portent. Un peu plus tard la mère envoie une petite croix et deux ou trois chatons, il ne lui reste plus que cela.

Vous jugez du désespoir! C'est un costume manqué. Pourvu que le reste aille bien!

Le coiffeur vient à trois reprises inutilement, à onze heures il n'y a encore ni habits, ni coiffure, en dépit des émissaires envoyés. Enfin un peu avant minuit, la manne paraît, on la découvre, le cœur bat à la jeune femme, ses femmes, le coiffeur sont là, elle a banni son mari et sa belle-mère, sous prétexte de les surprendre, mais en réalité pour se soustraire à leurs remarques et à leurs plaisanteries.

On ouvre, il n'y a qu'un cri :

—Que c'est brillant!



UN QUADRILLE EN COSTUME

Ayez pitié du cavalier seul! Mon Dieu, mesdames, il sait bien qu'il a le costume le plus réussi de la soirée, mais ce n'est pas une raison pour le dévisager comme ça, et ne lui laisser d'autre contenance que de faire semblant de rajuster ses boutons de gants.

— N'oublions pas la Bellone du coin. Cette foudre brodée sur sa jupe n'est peut-être pas bien jolie, mais elle est si bien placée!

Elle regarde vite la broderie, son visage s'assombrit, elle est du plus mauvais goût! Le coiffeur s'est emparé de ce qui le concerne, il fait la grimace, il se demande comment il posera cela et quel effet produira cet ornement bizarre. On n'a pas le temps d'hésiter, il faut se mettre à l'œuvre, le dessin à la main ; on tâche de l'imiter le plus possible et c'est un joli petit supplice organisé, tous les cheveux sont tirés l'un après l'autre. Le vieux proverbe dit : Il faut souffrir pour être belle!

Le plus affreux c'est qu'on ne l'est pas! C'est que cet espèce de bonnet, de casque, de bandeau, n'importe, ne sied point à ce visage frais et mutin. On le pose autrement, c'est encore pis. On y ajoute le

voile, il est trop court, il vaut mieux s'en passer. En revanche la jupe est presque à queue, à peine voit-on le bout des pieds, les fameux bas sont annihilés.

On pleurerait volontiers en se regardant.

On pose les diamants, ils disparaissent au milieu des paillons, il en faudrait trois ou quatre fois autant. Cet ensemble est mesquin et éclatant tout à la fois, la désolée doit s'avouer à elle-même que son costume n'est pas *réussi*. Une rose sur l'oreille et une robe de gaze de vingt francs la rendraient bien plus jolie. La porte s'ouvre, le mari et la belle-mère entrent.

— Ah ! c'est là ce célèbre personnage ! dit l'un.

— Mon Dieu ! que c'est laid ! pense l'autre, et comme cela lui va mal !

La jeune femme voit l'effet qu'elle produit, elle en est si désespérée qu'elle donnerait tout au monde pour ne pas aller au bal. Mais le mari en veut pour son argent; bien que de mauvaise humeur, on part.

L'entrée tardive attire tous les yeux, on chuchote, on rit, on critique.

— Quoi ! voilà ce que l'on cachait tant ! C'était bien la peine !

— Comme cela lui va mal !

— Elle était bien mieux hier ! Comment peut-on faire un costume semblable, si riche et si pauvre en même temps !

— Avez-vous vu Mme X... Elle a le même travestissement, mais quelle différence !

Hélas ! la pauvre femme, il ne lui manquait que ce coup !

Elle se trouve en face d'une personne vêtue comme elle, mais belle, mais splendide, mais complète et parfaite ! C'est la plus sanglante épigramme, c'est le dernier coup, elle n'y résiste pas, elle sent que sa tête se perd, et son unique envie est de se sauver.

Il faut rester pourtant, il faut livrer la bataille jusqu'au bout, même avec la certitude de la perdre; la fuite est défendue au nom de l'orgueil.

Qu'il y a loin de là au *succès de la soirée !*

Alors l'image de la note se dresse devant ses yeux, les chiffres dansent autour d'elle une sarabande infernale; ils ont l'air de la railler; son mari devra les connaître le lendemain ! Et pour un pareil dénouement !

Quelques jours après, cette note tant redoutée arrive; en effet, voici les principaux articles :

Broderie de la tunique.	1,500 fr.
Coiffure avec pierreries.	2,000
Satin pour la jupe et gaze lamée pour le voile. .	500
Ceinture, armes et plumes	1,000
Total.	5,000 fr.

Ce que je viens d'écrire, *je l'ai vu*, je n'ai rien exagéré, et si je révélais seulement le nom du costume, celui de la femme serait trouvé, il a fait assez de bruit.

On pourrait en citer masse d'autres exemples. Et la moralité de la chose, c'est que rarement la réalité satisfait l'imagination. Le succès est comme la fortune ; souvent il recherche ceux qui ne le poursuivent pas.

JACQUES REYNAUD.

MODE DU JOUR

En ce moment Paris féminin est en pleine méditation. Ce n'est pas que le temps de la pénitence soit bien austère... il a même du bon; une femme a tant de grâce à s'agenouiller sur un prie-Dieu d'un petit air contrit !

D'ailleurs on est toujours libre de causer toilette et beauté entre deux sermons.

— Ah! chère belle, que le repos du carême vous a embellie!

— Vous voulez rire?... je suis noire comme une créole. (Jamais de vilains points de comparaison.) je n'ai pas l'art de Mme de B. qui s'est retranché dix ans depuis son veuvage, grâce au blanc nymphéa, au rose d'Armide et au pencil japonais...

— Vous croyez qu'elle oserait !...

— J'en suis sûre, je l'ai surprise à la porte de *Séguy*... (se reprenant) vous savez, ma chère, que j'ai une vieille parente rue de la Paix, n° 17.

— Elle aussi! exclame l'amie à part; les sournoises... voyez un peu, si je ne les avais pas devancées!

Puisqu'il est reçu d'être — par hasard — encore un peu coquette, causons.

Une simplicité relative a remplacé le luxe de l'hiver de même que les concerts ont succédé aux bals. Cependant on ne peut pas s'habiller à faire peur.

La lingerie joue, ce mois-ci, un grand rôle, — rôle conciliant entre la simplicité de convention et le légitime désir que l'on a de rester jolie.

On peut mettre, par exemple, pour le concert, avec une jupe *nuées d'hirondelles* ou *nids d'abeilles* de la nuance qui sied le mieux, un corsage de mousseline à petits plis décolleté carrément et orné de guipures d'Irlande dessinant à la taille la forme de la ceinture suissesse, la manche courte est bouffante et l'entredeux du haut du corsage est soutenu par un étroit velours noir...

C'est coquet, très-coquet même... quoique simple, ce n'est pas ma faute. Pourquoi la *Grande maison de blanc* n'édite-t-elle que d'irrésistibles modèles? Peut-être ne tient-elle pas assez compte de l'esprit de pénitence qui doit animer, en ce moment, ses jolies clientes. Toutefois j'affirmerais volontiers que celles-ci ne lui en feront pas de trop vifs reproches.

Pour parure de dîner la *Grande maison de blanc* offre comme nouveauté le petit fichu décolleté carré avec postillon. Il est en tulle à plis orné tout autour d'une dentelle noire et d'une blonde, le postillon est en dentelle noire ainsi que les entredeux des épaules et du tour du fichu.

Il y a aussi la pèlerine ronde coupée en long d'entredeux noirs; la garniture de dentelle noire et de blonde fait écaille. Sa manche à coude, coupée en travers des mêmes entredeux, est surmontée d'un jockey noir et blanc, très-agréablement orné. Le bout de cette manche est terminé par une ruche de blonde.

Comme coiffure d'appartement, on adopte beaucoup le bonnet *catalan*. C'est un morceau de blonde ovale et long, garni tout autour. Un gros chou de ruban rose ou bleu masque le dessus de la tête; un plus petit se trouve placé à la nuque tandis que deux étroits rubans roses ou bleus, lacés sous ce dernier chou, viennent se renouer sur le haut de la passe.

Je ne puis citer toutes les capricieuses nouveautés de la *Grande maison de blanc*, je me contenterai d'affirmer qu'elles sont indispensables à une femme de goût, même en carême.

La première course de La Marche s'est signalée par de très-jolies toilettes : toujours beaucoup de chapeaux d'*Alexandrine*, et ils sont reconnaissables, car ils idéalisent la mode. Jugez en :

Chapeau en paille de riz : le dessus de la passe et l'intérieur sont ornés du même bouquet; un gros pavot lilas avec ses feuilles, dont le bouton, entr'ouvert, retourne à l'intérieur. Le bord de la passe et du bavolet est accidenté par des façons de crevés de blonde du plus original effet.

Chapeau de crêpe à vaporeux fond de plumes. Un volant de blonde, rattaché par deux velours étroits, tourne tout autour de ce chapeau dont il forme le bavolet et le bord de la passe, au-dessus de laquelle il se croise. Pour intérieur, boutons, roses et raisins.

Chapeau *résille*, formé d'un tissu violet et à jour comme du filet. La passe est bordée d'un large ruban violet. Sur le fond s'étale une couronne de violettes, à laquelle se trouve enchevêtrées des feuilles de lierres avec leurs graines noires. L'intérieur de la passe est complétement encadré d'une guirlande de violettes, — une vraie bordure. — Des feuilles et des graines de lierre couronnent le front.

J'en citerais cent autres qui offrent un inattendu, une simplicité dans la recherche, un pittoresque vraiment artistiques. Impossible de s'en bien faire une idée sans les voir. La description alourdit ce que la main de fée d'*Alexandrine* dispose avec tant de légèreté et de grâce. C'est pourquoi je nomme, sans oser y toucher davantage, le chapeau *Muguet de bois*, le chapeau *Pompadour*, le chapeau *Coquelicot*... Que les plus coquettes et les plus curieuses devinent...

On s'habille beaucoup avec la dentelle de *yak*. Je sais une Parisienne, des plus remarquées, qui doit paraître à l'une des prochaines courses, vêtue, des pieds à la tête, de cette jolie dentelle. La robe, d'une grande richesse de dessin, s'étalera sur une seconde robe de taffetas blanc. Le vêtement flottant, également en yac, est très-joli de forme. Que l'on se figure la légèreté et le vaporeux de cette toilette dont le ton, d'un blanc nacré, adoucit les traits et donne du brillant au teint.

Du reste, l'emploi de la dentelle de yak est très-généralisé. C'est ce qui remplace avantageusement aujourd'hui les applications d'Angleterre et de Bruxelles. On en fait des sorties de bal ou d'Italiens très-vaporeuses à la lumière. Aux bains de mer, le burnous ou le châle de yak garantit d'un vent trop frais. Bref, cela se porte un peu par-

tout, car la solidité de cette dentelle est éprouvée. Pour la capricieuse, qui s'en lasse trop vite, il reste une ressource, c'est de la faire teindre en noir.

La dentelle de yak est aristocratique, de même que le cachemire de l'Inde, et, de même que le cachemire de l'Inde, elle a sa marque que nous reproduisons ici. Que mes jolies lectrices l'examinent bien afin de ne pas se laisser envahir par les contrefaçons.



On parle déjà beaucoup d'un très-riche mariage qui doit avoir lieu après Pâques. La corbeille offerte à la fiancée vaut, à elle seule, vingt dots très-honnêtes. Son trousseau est merveilleux de richesse. Enfin, sa toilette de mariée doit être une véritable œuvre de goût.

C'est *Plisson* qui fournit la couronne; inutile d'ajouter qu'il s'est surpassé dans cette dernière création. La fleur d'oranger n'est que le prétexte d'une coiffure si délicatement jolie, qu'il ne faudra rien moins que la beauté de la mariée pour en distraire l'attention.

Quelques autres coiffures lui ont été commandées, en outre, pour le bal qui aura lieu à cette occasion. Je cite, comme les plus jolies, le pouf de roses de bengale, entourées d'herbe mélangée de microscopiques fleurs des champs. Un second pouf, plus petit, se reproduit un peu de côté par derrière.

Il y a aussi une traînée de nymphéas qui obtient toutes mes sympathies. Enfin, j'ai admiré une petite excentricité du meilleur goût : ce sont de longues herbes marines, avec escargots de nacre. De même que la disposition de la coiffure, la garniture de la jupe et du corsage est des plus pittoresques, et la charmante personne qui doit porter cette création originale aura l'air d'une véritable Naïade.

Si le talent de *Plisson* n'était déjà très-apprécié par les jolies femmes, on pourrait lui prédire la réputation et le succès, grâce à ces dernières créations.

La toilette rehausse la beauté; l'on pourrait ajouter cependant que la beauté répand son prisme sur la toilette. De tous temps, les femmes ont su cela sans l'apprendre.



Nouvelle jupe : NUÉE D'HIRONDELLES
D'après un modèle de la grande Maison de Blanc.

Il faut un parfum à la femme aussi bien qu'à la fleur; il lui faut la fraîcheur et le velouté de ce qui est jeune ou nouvellement éclos.

Malheureusement, le temps marche en traître, sans s'inquiéter des récriminations, sans accorder la moindre petite halte. Ce serait vraiment à désespérer si, opposant la traîtrise à la traîtrise, les femmes n'étaient parvenues à déjouer le temps.

Comment? Demandez-le aux femmes qui restent éternellement jeunes; elles ont, à n'en point douter, dans quelque coin de leur boudoir, *une boîte de Jouvence* de la maison *Violet*.

Je ne veux pas entrer dans des détails indiscrets sur les secrets de toilette de ces dames; je me contenterai d'indiquer à qui veut absolument rester jolie, un précieux livre écrit par M. Louis Claye: « les talismans de la beauté. » Ce livre eut été digne d'être offert à la belle Ninon, qui cependant devait être déjà fort savante sur ce point.

La parfumerie extra-fine de la Maison Violet fournisseur breveté de l'Impératrice et de la reine d'Espagne, n'est pas, non plus que la *boîte de Jouvence*, étrangère à la beauté des femmes.

La parfumerie aux violettes d'Italie contenant l'acidule de violette est beaucoup et très-avantageusement employée. Je cite aussi comme *parfums d'aristocratie* et *talismans de la beauté*: la rosée des abeilles; — l'eau de beauté de l'Impératrice, un lait de feuilles de roses; — l'eau royale de Thridace distillée du suc bienfaisant de la laitue; — la crème Pompadour qui efface les rides et donne au teint le velouté de la jeunesse; — la crème froide au lis de Kachemyr remplaçant le cold-cream et la poudre aux fleurs de lis, qui donne à la peau l'éclat et le duvet des fleurs.

Grâce à ces compositions extraites des fleurs balsamiques, une femme peut, sans recourir à l'artifice, être belle et jeune longtemps pour défier le temps et lui prouver qu'il n'est pas invariablement le maître.

Vicomtesse de ***

LA SEMAINE

— Dimanche Mme Plessy, MM. Delaunay et Bressant ont joué, à l'improviste, *le Bourgeois* dans un salon des Tuileries, en présence de la cour, en l'honneur de LL. AA l'archiduc et l'archiduchesse Maximilien.

Le lendemain il y avait grand dîner de famille. L'Impératrice portait une robe de soie gris-perle et un collier de 5 rivières de diamants. Son diadème était également en diamants. S. A. l'archiduchesse avait une robe de satin bleu ciel, un collier en saphyr et en diamants et une coiffure de branches constellées de diamants et de marabouts blancs.

Le dîner a été suivi d'un concert où assistait l'élite des jolies femmes, la comtesse de Castiglione, la comtesse de Pourtalès, etc. etc., toutes en toilettes assez excentriques, de vrais costumes qui indignent fort la *Presse* et l'entraînent à se récrier sur la facilité avec laquelle ces dames subissent la tyrannie de leurs couturières.

Ce même journal reproche aux femmes l'excès des pierreries qui, sur elles, a remplacé l'excès des cheveux. — Pourquoi cinq ou six colliers au lieu d'un ?... « Ces « dames devraient placer tous leurs « bijoux dans une vitrine qu'elles « porteraient sur leurdos... »

Prenez garde, ô journal, de leur en donner l'idée.

— Voici qu'un émoi terrible s'est répandu ces jours-ci dans Paris. La butte Montmartre se serait transformée en volcan...

Et tout cela, parce que des terrassiers du gaz avaient, en creusant, occasionné une fuite de six mètres carrés, laquelle fuite s'était enflammée et avait donné beaucoup de mal à l'éteindre.

— On lit dans la *Presse* :

« L'autorité vient, dit-on, de prendre une mesure renouvelée d'anciens règlements. Il serait défendu, à tous les cafés de Paris, de recevoir des femmes se présentant seules. »

— Si Dorante, de la *Gazette des Etrangers*, le savait!

On accuse Henri de Pêne d'être l'auteur des *Memoires d'une Femme de chambre*. Personne n'y croira, sans même que Nemo ait besoin de le faire démentir par Mané.

— M. Guizot va prochainement publier, sous le titre de *Jésus Christ*, une réfutation de la *Vie de Jésus*, de Renan. Catholiques, protestants et juifs auront donc, tour à tour, brisé des lances contre le philosophe qui nie la divinité du Christ.

— Depuis quelque temps (voir les annonces de l'*Opinion nationale*), un jeune ouvrier, désirant s'instruire demande des gens de bonne volonté pour mettre leur bibliothèque à sa disposition.

Avis aux amateurs!

— On va demander ce que signifie l'imbroglio en deux actes que les Variétés viennent de jouer sous le titre de : *Le Petit de la rue du Ponceau?* Heureusement pour la direction que les acteurs ont obtenu un succès de fou rire.

— Le Théâtre Déjazet vient de donner un acte trop long, mais assez spirituel pourtant : *la Nuit de la Mi-Carême*.

— On parle beaucoup, dit l'*Indépendance belge*, d'une prochaine vente de nombreuses gravures de premier choix, soigneusement collectionnées, par M. Thiers.

— Tout n'est pas rose pour MM. les sénateurs, à en juger par les excentricités qu'on leur soumet en pétitions.

J'extrais au hasard les trois suivantes d'un feuilleton (entr'autres) de 53 pétitions passées à l'ordre du jour de mardi.

« Une dame *Plaine*, auteur d'un poëme : *la Création* et de divers traités sur l'électricité et la phrénologie demande le droit pour les femmes d'enseigner dans les cours publics. On lui a répondu qu'aucune loi ne privant les femmes de ce droit précieux, libre à elle de se mettre à l'œuvre. »

« Un autre pétitionnaire — afin d'éteindre la source des dissensions qu'amènent les discussions politiques dans les journaux de toutes nuances, — demande que chaque journal ne puisse imprimer que sa partie littéraire et artistique et soit forcé d'envoyer au moniteur tous ses articles politiques, lesquels (sans distinction d'opinion) seraient édités sur une feuille spéciale que chaque journal devrait livrer à ses abonnés. — Ce que le rapporteur qualifie de *journal de Babel.* »

« Un troisième, ému de la disparition du gibier demande que, pendant trois ans, la chasse soint interdite avec des chiens. » — Il n'oublie qu'une chose, c'est que collets et braconniers sont plus dangereux que chiens.

— L'*Ami des femmes* a réussi au Gymnase; mais c'est plus une fusée d'esprit qu'une *vraie* pièce.

— Voici la *Vie de Jésus*, de Renan, *refutée par les esprits*; le prophète n'a qu'à bien se tenir.



— Le sultan fait sculpter, à Paris, 24 animaux de grandeur naturelle pour orner les jardins du palais qu'il se fait construire aux eaux douces.

M. Rouillard est chargé de la direction de l'ensemble. MM. Esler, Daumax, Labruyère, Isidore Bonheur... concourent à l'œuvre; 14 de ces animaux seront coulés en bronze et dorés au bain galvanique; les 10 autres seront en marbre de Carrare.

Il n'existe en France qu'un élan, et cet animal broute au château de Ferrières. M. le baron de Rothschild, son propriétaire, a gracieusement octroyé à M. Esler le droit de le reproduire. 2 taureaux seront faits par Isidore Bonheur; Daumax modèlera deux chevaux. Les autres sculpteurs s'occupent de lions et de tigres.

— Dans sa dernière causerie scientifique, Victor Meunier signale un chemin de fer aérien, à ballons captifs, qui sillonnerait Paris en tous sens sur des galeries vitrées mettant les piétons à l'abri de la pluie. Les voyageurs seraient hissés par un moteur à la hauteur des stations élevées de ce nouveau système de locomotion.

— Encore la messe rossinienne.

On lit en marge du premier feuillet du manuscrit :

« J'espère que cette messe me sera » comptée là-haut pour tous mes pé» chés et m'ouvrira les portes du pa»radis. — Amen.

» J. ROSSINI. »

— Un succès qui dépasse de beaucoup celui de tous nos petits journaux parisiens, dits populaires, est le succès du *Journal de la police*, à Londres. Le tirage de *son* SECOND numéro s'est élevé à *trois cent cinquante mille* exemplaires.

— Aux courses de dimanche, à la Marche, vingt-cinq concurrents étaient engagés pour le *prix d'essai*; quinze seulement ont couru. *Georgie*, à M. le baron de Hérissen, est arrivée première.

Les deux courses dites d'*ouverture* et de *gentlemen*, ont été comme d'habitude émaillées de culbutes et de plongeons.

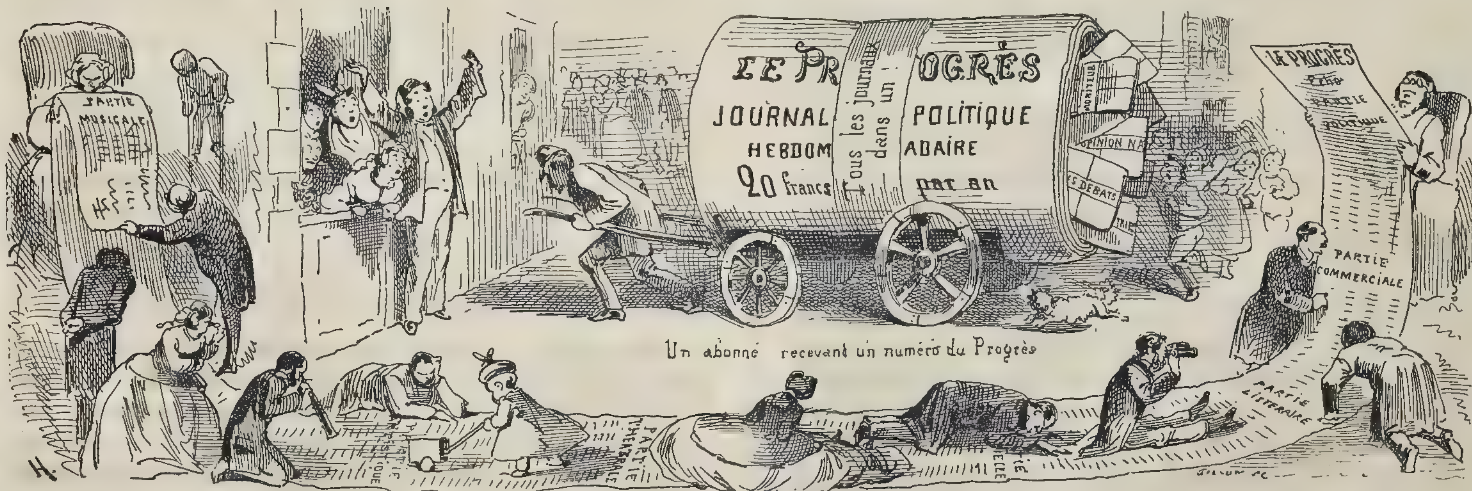
— C'est M. Petipa, premier maître de ballet à l'Opéra, qui vient d'être choisi, comme professeur de danse, de S. A. le Prince impérial.

— Il y a eu vendredi, à l'hôtel Drouot, une curieuse vente de tableaux et de dessins modernes, des Couture, des Décamp, Diaz, E. Delacroix, Prudhom, Palizzi, etc.

Certaines pièces ont atteint des prix fabuleux.

PASCAL D...

LE NOUVEAU JOURNAL LE PROGRÈS, ÉCHO DE PARIS



Politique, Littérature, Finance, Industrie, Sciences, Beaux-Arts, Théâtres, Modes, Musique, etc., etc....
TOUS LES JOURNAUX DANS UN !

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN. Paris.— Imp. VALLÉE, 15, rue Breda.



NOTES SUR PARIS

AUX ITALIENS

Il me semble que j'ai été injuste la dernière fois pour le public des Italiens. Il faisait trop chaud, probablement j'avais des nerfs, quand au retour j'ai griffonné mes notes.

—

Charmante jeune fille de seize ans dans la troisième loge de face. La loge est louée à l'année. Le père, la mère, accompagnent; quelquefois le frère, un élégant, un membre du Jockey-Club, à cravates irréprochables, avec une petite tête volontaire, un air sec et de défi hautain, le regard dur en homme habitué à manier et mener les chevaux et les filles, les filles plus rudement que les chevaux; assez régulièrement un grand long gaillard, un gentilhomme de campagne, barbu et velu, avec la mine d'un orang-outang distingué, probablement un futur en expectative. Belle famille, bien posée. La mère a des restes fort convenables. Excellents chevaux, et laquais superbement fourrés, au péristyle.

Elle s'appelle Marguerite, elle est rieuse, mais sans excès, point évaporée ni précoce : c'est l'enfant heureuse, riche, née dans le luxe, pour qui la grande toilette, les bals, un château sont choses aussi naturelles que l'air, qui dirait volontiers des gens sans pain: « Eh bien, alors, qu'ils achètent de la brioche! » — Une créature rare dans ce monde de plébéiens enrichis, travailleurs ambitieux, piqués incessamment d'inquiétudes et rongés de convoitises. Je la regarde depuis cinq ou six jours, elle me rafraîchit et me délasse. Cela fait contraste. Quand je regarde les Parisiens, sur le boulevard, à la Bourse, au café, au théâtre, il me semble toujours voir un pêle-mêle de fourmis affairées et enragées sur lesquelles on a versé du poivre.

—

Bien jolie toilette avant-hier soir : un corsage de soie bleue à l'enfant qui serre et marque la taille et remonte un peu entre les deux seins; au-dessus le plus moelleux nid de dentelles. Très-chaste, et très-jeune fille encore, elle n'est que peu décolletée, et coiffée d'une simple rose. Mais cette fine taille si visiblement prise, et cette douce blancheur virginale pour cacher et indiquer la poitrine sont d'une invention savante; l'invention n'est pas d'elle, elle suit la mode, c'est la mère qui l'habille; elle est bien trop jeune pour soupçonner l'effet exact de sa toilette. Ses pensées sont trop vagues et trop neuves; c'est moi en ce moment qui explique cet effet, en sculpteur, en homme du monde; elle rougirait si elle entendait mon explication. Et pourtant dans le demi-jour de ses pensées, elle en soupçonne quelque chose. Elle sait que cela lui va bien, qu'un autre corsage lui siérait moins bien, qu'elle plaît, que les yeux s'attachent à sa taille. Elle ne va pas plus loin, elle entrevoit dans un brouillard diaphane et doré comme une aurore des choses. Une vraie rose endormie : pendant que les vapeurs du matin s'évanouissent et que des blancheurs lumineuses s'étalent sur le ciel nacré, elle écoute immobile et comme en songe des battements d'ailes lointaines, le

bruissement indistinct du peuple d'insectes qui viendra tout à l'heure bourdonner autour de son cœur.

(Au diable les métaphores. On ne dit rien de précis, et quand je relirai ces notes, je ne verrai plus son visage et son air.)

Le teint est parfaitement pur; la bouche toute petite sourit, demi-entr'ouverte : un doux sourire, gracieux, posé; une voix timbrée, mélodieuse; rien de pressé, d'effaré; elle dit des choses ordinaires sans faire effort, sans vouloir les dire autrement; elle ne songe pas à avoir de l'esprit, elle se laisse vivre. La vie parisienne ne l'a pas encore emportée dans son courant. Elle y nage comme un cygne dans un beau lac.

(Décidément, je ne sortirai pas aujourd'hui des métaphores. — Après tout, puisqu'elles viennent, il faut croire qu'elles sont le meilleur moyen de dire ce que j'ai senti.)

On voit qu'elle est à son aise, qu'elle ne songe pas aux rivalités, à l'intrigue, à la coquetterie, qu'elle n'a jamais pensé à l'argent, que nos soucis ne l'ont pas effleurée, que la beauté, la parure, les respects, l'admiration ne lui ont jamais manqué. Elle n'imagine pas qu'ils puissent jamais manquer. Vous figurez-vous qu'un jour l'eau ou la lumière puissent vous faire défaut? Elle étend la main le matin à côté de son lit et trouve une toilette fraîche. Est-ce que lorsqu'on tire les rideaux, la lumière peut tomber ailleurs que sur une toilette fraîche? Il y a une sonnette à sa portée; est-ce qu'une sonnette ne se termine pas toujours par une femme de chambre? La grande cour s'étale sur le devant; est-ce qu'une grande cour peut se passer d'un équipage? Sur cet équipage poussent un cocher, des laquais, comme sur un cerisier des cerises. Pour le portier grave qui respectueusement ouvre la porte à deux battants, la porte le produit naturellement avec sa livrée neuve et sa figure rouge. C'est ici la définition parisienne des olives : petites boules vertes qui se rencontrent ordinairement autour des canards.

Elle n'écoute pas *Cenerentola;* elle continue à causer aux plus beaux endroits, au sextuor. Elle n'écoutait pas davantage deux jours avant, au *Trovatore*. De temps en temps, elle avance son cou blanc, avec un mouvement d'oiseau, sourit un peu, accorde une minute d'attention; pour les habitudes, elle est princesse. Les musiciens sont pour elle, comme autrefois à la cour, des ouvriers payés, qu'on écoute, ou qu'on n'écoute pas, à volonté, qu'on renvoie d'un geste. C'est dans notre siècle seulement qu'on a traité les artistes à peu près en égaux. Autrefois un peintre était un maître tapissier, entrepreneur de décorations; un poëte, un musicien, servaient pour les fêtes de cour; on les protégeait, on les faisait dîner à l'office; si on les admettait à la vraie table, on s'amusait d'eux. Santeuil est mort parce que le premier des Condé lui avait vidé une tabatière dans son verre à boire. Mozart a reçu des coups de pied du prince-évêque de Salzbourg.

—

Elle est ici parce que c'est un endroit où l'ont vient, parce qu'elle est oisive, parce qu'on peut faire de la loge la revue du monde, parce que sa voiture, ses gens, sa femme de chambre, sont là pour la servir, l'amener, la ramener, sans qu'elle y pense. Pour les cent vingt-francs de la loge, elle n'y a pas songé une minute! Si par hasard un jour elle y songe, elle voit six petits ronds jaunes qui passent d'une main dans une poche; on l'étonnerait fort en lui disant que c'est le loyer d'une ouvrière. Quant aux passions exprimées, aux tristesses, aux grandeurs de la musique, à tout ce que nous sentons dans un opéra, nous autres qui avons goûté et senti la vie, elle n'en soupçonne rien; tout cela est hors de son âge et de son expérience. Il n'y a là pour elle que des histrions assez mal habillés; le manteau à fleur de lis de Don Magnifico est rapé; les actrices lui semblent fagotées; à ses yeux, ce sont des êtres d'une autre espèce, des femmes de chambre qui veulent singer les vraies dames. Quand le Trovatore chantait, elle regardait sa barbe trop large, et sa bouche trop ouverte; je parie qu'elle aurait le même sentiment devant un bateleur qui porterait des poids : « Pauvre homme, se dit-elle, mais il va se faire du mal! » Au fond les scènes de passion lui semblent grotesques. Elle ne comprend pas qu'on puisse se démener de la sorte. La grande lamentation de l'orchestre, les longs sanglots douloureux, les sons enflés qui montent comme une furieuse acclamation de voix stridentes lui font le même effet que la vilaine foule crottée qui s'entasse et se heurte sur les boulevards un jour de pluie. Elle jette un regard sur le manche des violons où les archets grincent et où les doigts se tracassent. Elle pense à ces petites souris alertes qui font tourner infatigablement leur cage. L'an dernier, quand l'Enfer de Doré était à la mode, j'ai vu des jeunes filles pareilles dans un salon, tourner avec de petits cris de plaisir les belles pages satinées : « Oh! comme c'est joli. Oh! les singulières têtes. Oh! des serpents. Oh! mon Dieu, il a une fourche. » Cette année-là, je crois, à l'Opéra on jouait *Alceste*, et les jeunes femmes pendant l'air terrible du sacrifice chuchottaient avec des rires étouffés : «Mais c'est de la viande qu'ils apportent sur l'autel; ouvrez vite la lorgnette. Ah! Seigneur, de vraies côtelettes!» Je mettrais ma main au feu que pour elles, la plus agréable musique est celle des *Rendez-vous bourgeois*.

(C'est moi qui suis le bourgeois, l'imbécile. Quelle sotte habitude que de laisser ses yeux se tourner comme je fais vers le vilain côté des choses! J'étais bien plus heureux tout à l'heure quand je pensais à la robe bleue, et que j'imaginais la mignonne fossette qui se creuse à la nuque sous les cheveux d'or. Eh bien soit, il n'y a pas de créature parfaite. La belle découverte, et comme j'en suis plus avancé de m'être cassé le nez contre une vérité solide! Il n'y a rien de *vrai* que la forme, et le rêve qu'elle suggère; c'est avec la musique, non avec le raisonnement qu'il faut se la commenter.)

—

A minuit, en rentrant, auprès d'un feu gai, dans une chambre chaude, quand tous les domestiques se sont retirés, quand le silence se fait, quand on ne distingue plus dans le lointain que le roulement indistinct d'une voiture attardée, comme on est bien dans un fauteuil! Le théâtre et toute représentation sont grossiers; même toutes les choses réelles sont grossières. Il n'y a de parfaitement beau et de parfaitement doux que les demi-songes. On s'oublie, on regarde machinalement les aiguilles lentes de la pendule; on laisse venir, et s'arranger et s'en aller les images intérieures. Des fragments de mélodie s'élèvent; on les comprend si bien! on se trouve si vite face à face avec l'âme charmante et passionnée du maître! On est si heureux d'être délivré des acteurs, de la rampe, de la friperie théâtrale, de tous les voiles qui se mettaient entre notre sentiment et son sentiment. Ce n'est pas Verdi qui chante au dedans de moi à pareille heure, ni Rossini, ni aucun Italien, c'est Mozart. On jouait ici : *Cosi fan tutte*, l'année dernière, et c'est sur ces airs-là que je pense au frais et gracieux visage que j'ai regardé ce soir.

—

La terrasse s'élève au bord de la mer, parmi les buissons de cactus, avec un berceau enguirlandé de roses, au bord duquel un figuier pose ses lourdes feuilles dentelées. La félicité, la tendresse, l'amour comblé, abandonné, tranquille sont là dans leur patrie. L'air est si doux qu'il suffit de le respirer pour être content. La campagne lointaine est si veloutée que les yeux ne sont jamais las de la contempler. La large mer s'étend en face, rayonnante et paisible, et sa couleur lustrée a la délicatesse d'une pervenche épanouie. Une montagne rayée tourne sa croupe bleuie dorée au bord du ciel. La lumière habite dans ces lieux. Elle y dort emprisonnée par l'air et la distance, elle lui fait comme un vêtement, et plus loin encore les dernières chaînes enveloppées d'un violet pâle nagent et vont s'effaçant dans l'immuable azur. Les plus riches ornements d'une fleur de serre, les veines nacrées d'un orchis, le velours tendre qui borde les ailes d'un papillon ne sont pas plus suaves et à la fois plus splendides. On pense involontairement aux plus beaux objets du luxe et de la nature, aux jupes de soie ruisselantes de lumière, aux broderies qui rayent une moire, à la chair rose et vivante qui palpite sous un voile. Est-ce qu'on peut songer ici à autre chose qu'à être heureux et amoureux?

Mozart n'a pas songé à autre chose. La pièce n'a pas le sens commun, et c'est tant mieux. Est-ce qu'un rêve doit être vraisemblable? Est-ce que la vraie fantaisie, le sentiment pur et complet ne doit pas planer au-dessus des lois de la vie? Est-ce que dans la contrée idéale, comme la forêt d'*As you like it,* les amants ne sont pas affranchis des nécessités qui nous contraignent et des chaînes sous lesquelles nous rampons? Ceux-ci se déguisent en Turcs pour éprouver leurs maîtresses, ils feignent de s'empoisonner, la suivante se fait tour à tour médecin, notaire; et les dames croient tout cela. Moi aussi je veux croire ces folies, un instant, si peu d'instants qu'il vous plaira; et c'est justement pour cela que mon émotion est charmante, même comme le musicien, j'oublierai l'intrigue; la pièce est satirique et bouffonne; je veux avec lui la voix sentimentale et tendre sur le théâtre. Il y a deux coquettes Italiennes qui rient et mentent. Mais *dans la musique* personne ne ment et personne ne rit. On sourit tout au plus; même les larmes sont voisines du sourire. Quand Mozart est gai, il ne cesse jamais d'être noble. Ce n'est pas un bon vivant, brillant, un simple épicurien comme Rossini; il ne se moque point de ses sentiments; il ne se contente point de l'allégresse vulgaire; il y a une finesse suprême dans sa gaîté; on voit qu'il n'y arrive que par intervalles, parce que son âme est flexible, et que dans un grand artiste comme dans un instrument complet, aucune corde ne manque. Mais son fonds est l'amour de la beauté accomplie et heureuse; il ne se divertira pas avec sa maîtresse, il l'adorera, il demeurera longuement le regard attaché sur ses yeux comme sur ceux d'une créature divine; il sentira devant elle son cœur se fondre, et le sourire qui viendra ent'rouvrir ses lèvres sera un soupir de bonheur.

Bien mieux, il a mis la bonté dans l'amour. Il ne songe point comme Rossini à prendre du plaisir; il n'est pas transporté comme Beethoven par un sentiment sublime, par le violent contraste du ciel subitement ouvert au milieu d'un désespoir continu. Il songe à rendre heureuse la personne qu'il aime. Quel air divin que la cavatine du second acte! Comme il est suavement mélancolique et tendre! Comme l'accompagnement si fondu, si doux, s'enroule autour de la mélodie! Et comme un instant auparavant les accents tristes des adieux s'enflaient et s'abaissaient en modulations affectueuses et caressantes! Mozart est bon autant qu'il est noble, et il me semble que si j'étais femme, je ne pourrais m'empêcher de l'aimer.

Les flûtes et les voix s'accordent parmi les fins traits des violons qui sinueusement y entrelacent leurs broderies. La voluptueuse harmonie arrive comme un nuage de parfums qu'une brise lente vient de recueillir en passant sur un jardin en fleurs. Les fraîches joues, les yeux riants apparaissent par éclairs, et le corsage bleu, la taille penchée, l'épaule ronde et blanche, se détachent distinctement sur le bord de la terrasse. Au-delà, le grand ciel ouvert, la mer azurée, luisent toujours dans la sérénité de leur joie et de leur jeunesse immortelles.

—

Une, deux, trois heures du matin. Mon feu s'est éteint, j'ai pris froid et j'aurai demain la grippe. Mais j'ai tiré de ma jeune fille tout ce qu'elle valait.

FRÉDÉRIC THOMAS GRAINDORGE.

LA JOURNÉE D'UN CRITIQUE
EN 1865

I

Il était rentré fort tard la veille, harassé par la représentation d'un drame en quarante tableaux, joué dans un nouveau théâtre, — dont la salle pouvait contenir douze mille spectateurs, et la scène douze cents acteurs.

On avait dépensé beaucoup de poudre dans cet ouvrage destiné à agir profondément sur les masses; il en était résulté pour le critique un mal de gorge qui l'empêcha de dormir presque toute la nuit.

Vers neuf heures du matin, au moment où il commençait à goûter quelque repos, un impitoyable domestique vint lui remettre une lettre, dont l'adresse portait ces mots avec lesquels on dérange parfois tant d'honnêtes gens : *très-pressée.*

Elle émanait du directeur de son journal et était conçue dans les termes suivants :

« Voici un coupon de loge pour une première représentation qui a lieu ce matin... »

— Ce matin! s'écria le critique; c'est impossible! j'ai mal lu, ou l'on s'est trompé...

Il reprit :

« Ce matin, à onze heures, dans la nouvelle bonbonnière des *Matinées dramatiques*, rue de Lesdiguières, non loin de l'Arsenal. Il paraît que c'est le plus charmant des nouveaux théâtres de genre; notre journal est le seul qui n'en ait pas encore parlé. Ne manquez donc pas de vous y trouver, je vous en prie, etc. »

Le critique cacha sa tête entre ses mains.

— On va jouer le matin, à présent... O liberté des théâtres, que de crimes on commet en ton nom!

Et se dressant sur son chevet :

— A onze heures, lorsqu'il en est neuf et demie, et que je tombe de sommeil..., rue de Lesdiguières, au bout du monde! C'est à peine si j'ai le temps de m'habiller et de m'y rendre. Allons, je déjeunerai dans les environs.

Le critique procéda à sa toilette, tout en continuant de grommeler. Il eut quelque peine à trouver les *Matinées dramatiques*, car maintenant les théâtres se fourrent où ils peuvent, au fond des cours ou dans les anciens magasins de roulage.

Il écouta avec le stoïcisme de sa profession une comédie « *d'une trame un peu légère, mais sur laquelle l'auteur avait su broder d'une main exercée les plus ravissants détails* ».



EN SOIRÉE. — Et dire que c'est comme ca tous les mercredis soirs, chez mon oncle !



UN MANÉGE D'AMAZONES. — Ah ! mesdames, c'est trop : toutes les grâces de votre sexe et toutes celles du nôtre !

Après quoi, il sortit, songeant à son déjeuner, car il était une heure.

II

Comme il poussait la porte d'un restaurant, il fut aperçu et appelé par un jeune homme en voiture, lequel se hâta de mettre pied à terre et de courir à lui avec de grandes démonstrations de joie.

— Ah! mon cher critique, que je suis heureux de vous rencontrer! Vous allez venir avec moi, n'est-il pas vrai?

— Où?

— Vous le savez bien, *cher maître*.

— Non, je vous le jure.

— Ah! mon Dieu! je gage que mon imbécile de directeur a oublié de vous envoyer votre *service!* C'est le ciel qui m'envoie sur votre passage. Montez vite, montez.

— Mon *service?* murmura le critique déjà inquiet; qu'entendez-vous par là? D'abord je n'ai pas déjeuné...

— Nous prendrons en route, chez un pâtissier, une brioche et un verre de malaga. Montez donc!

Le critique monta.

— Cocher, au théâtre du Gros-Caillou! s'écria le jeune homme d'une voix triomphante.

— Qu'est-ce que vous dites? demanda le critique; le Gros-Caillou? un théâtre?

— Oui, mon *cher maître*, un nouveau théâtre, un théâtre magnifique, qui ouvre aujourd'hui même, et par une pièce de moi!

— J'en suis ravi pour vous, et je vous promets d'être ce soir à mon poste.

— Non pas; c'est sur-le-champ que je vous y conduis.

— Pardon! objecta le critique; mais je me suis fait une loi de n'assister jamais à aucune répétition.

— Ce n'est pas à une répétition que je vous emmène, répondit le jeune homme; c'est à une première représentation.

— Une première, à l'heure qu'il est?

— Puisque le théâtre du Gros-Caillou est un théâtre de jour...

A ces paroles, la tête du critique s'affaissa sur sa poitrine.

— Des théâtres de jour! Ils en sont arrivés à faire des théâtres de jour!

— N'est-ce pas que c'est une ingénieuse innovation? reprit le jeune auteur; cela ne fatigue personne; cela ne prend ni sur la digestion ni sur le sommeil; cela ne dérange que les gens qui peuvent et veulent être dérangés. On va bien pendant le jour au Musée, au Collége de France, à la Chambre des députés; pourquoi n'irait-on pas également au théâtre? Voyez les représentations gratuites du 15 août : quel entrain! quel succès!

Mais le critique ne l'écoutait pas.

III

Il resta quelque chose comme trois heures au théâtre de jour du Gros-Caillou.

Ses yeux eurent plusieurs fois des éblouissements et ses oreilles des bourdonnements; mais il tint bon jusqu'à la fin, par égard pour le jeune auteur, — qui, tout entier à son triomphe, oublia de le remercier. Cela se comprend bien!

Chancelant, affamé, le *cher maître* se fit rapporter à son domicile.

Il y trouva, pour le soir même :

Deux fauteuils d'orchestre pour le théâtre Montholon;

Deux stalles de galerie pour le théâtre du boulevard des Amandiers;

Deux stalles de balcon pour le théâtre du prince Eugène;

Une baignoire pour un théâtre de la Jeunesse, au pays Latin;

Une avant-scène pour un théâtre de la Fantaisie, dans le quartier Bréda, etc., etc.

Sans compter le service des *vieux* théâtres, — comme on désigne aujourd'hui la Comédie-Française, le Vaudeville, le Gymnase, l'Ambigu et les autres.

Il y avait des *premières* à tous les coins de Paris, ce soir-là.

Le critique comprit que les temps d'anarchie étaient arrivés, et il se résigna.

Il se résigna; et, après avoir hésité, — seulement pour la forme, — il se décida en faveur du Onzième Théâtre-Lyrique, qui annonçait la première représentation des *Pêcheuses de salicoques*, opéra en trois actes et neuf tableaux, par un ancien pensionnaire de Rome.

IV

Cet ancien pensionnaire de Rome n'était autre qu'Elwart.

Ah! si le critique l'avait su!

C'était tout de même un curieux théâtre que le Onzième Théâtre-Lyrique. Il avait un plafond lumineux, un plancher lumineux, des loges lumineuses. A la place du lustre, l'orchestre des musiciens était suspendu dans une riche corbeille.

Singulier théâtre que cet Onzième Théâtre-Lyrique! On y circulait librement entre toutes les places, et l'on était assis à l'aise dans chacune d'elles.

Les ouvreuses étaient les premières à vous engager à garder votre pardessus, dans la crainte des courants d'air.

Enfin, on ne sortait pas par un de ces petits trous qui ressemblent le moins possible à des portes.

Tout cela était vraiment nouveau, et tout cela aurait ravi le critique s'il ne s'était senti la tête grosse comme une mosquée de tout ce qu'il avait vu et entendu depuis le matin.

— Ah! disait-il en s'en revenant après minuit, qu'est devenu le temps où il n'y avait que quatre ou cinq premières représentations par semaine? C'était le bon temps pour nous autres les critiques! On ne nous demandait pas des nomenclatures de commissaires-priseurs, des comptes rendus et des analyses à n'en plus finir; nous faisions notre feuilleton du lundi avec la première chose venue, avec le nuage qui passe, l'herbe qui pousse, la fleur qui sourit; nous lâchions la bride sur le cou de notre imagination, et c'était plaisir de nous voir peloter avec deux ou trois vaudevilles sans nous décider à les dévider! Nous étions forts et gras alors; c'était le temps des Janin, des Gautier, de ces belles panses et de ces joyeux visages; maintenant nous voilà pâlis, maigres, sur les dents, exposés à être enlevés du jour au lendemain par une fluxion de poitrine ou par une féerie! *Triste! triste!* comme dirait Rouvière...

Ainsi se lamentait le critique, qui était arrivé devant sa porte et qui posait la main sur le bouton de la sonnette.

Tout à coup une voix retentit à son côté.

— C'est vous que j'attendais, monsieur; vous ne savez peut-être pas qu'il existe, depuis quelque temps, un théâtre de nuit...

La voix n'acheva pas.

Le critique s'était rué sur la porte au moment où elle s'ouvrait, en ne prononçant autre chose que le : *Ouf!* désespéré d'Arnolphe.

CHARLES MONSELET.

AU MANÉGE. — UNE LEÇON DE DAMES

La leçon, si mes souvenirs sont exacts, était fixée à trois heures et commençait la plupart du temps entre quatre heures et quatre heures et demie; — ce laps était consacré à la substitution de l'amazone à l'habit de ville. — Pendant ce temps, j'accompagnais le maître du manége dans les écuries, et, d'après le nom des chevaux qu'il faisait seller, je devinais celui des dames que je devais retrouver au manége. — « Jean, sellez *Mastodonte*, et mettez doubles sangles! » J'étais sûr que ma tante Frédégonde allait faire gémir sous son poids pendant toute la reprise ce malheureux et vigoureux double poney.

Après la tournée aux écuries, nous rentrions au manége. Les mamans et les gouvernantes s'y trouvaient déjà, assises autour des piliers.... mais d'élèves, aucun vestige.. il fallait attendre un quart d'heure... Enfin, ces dames arrivaient trottant menu, comme il convient à des personnes qui se dépêchent depuis près d'une heure, la queue de leur robe ramenée sur le bras, et la cravache à la main....

LES ENTRETENANTS ET LES ENTRETENUES DES ENTRETIENS DE LA SALLE BARTHÉLEMY

DANSE ET LITTÉRATURE COMPARÉES



CE SOIR, MADEMOISELLE FLUTTESKA...

Dissertera sur le phoque comparé au gandin : « Cet animal aquatique, » dit en terminant l'orateur, « a de plus l'amour filial porté au plus haut point. »



DES ÉCARTS

Qu'un grand orateur peut seul se permettre.





DITES-DONC, GARÇON?

Est ce qui va jaboter comme ça longtemps ce monsieur-là? A quelle heure Mlle Thérésa doit-elle chanter la *Polonaise?*



QUI EST LA?

C'est un monsieur qui vient pour l'entretien de madame.

LE GRAND PAS DE LA BÉATRIX

Etude comparée par MM. Ernest L... et Saint-Marc de G...
au profit des Polonais.



FALLAIT PAS QUI S'Y AILLENT

Une famille qui s'est trompée de jour.



PRÉCAUTIONS A PRENDRE

Le jour où M. Lefévre P.. doit parler sur la Hollande au IXe siècle.



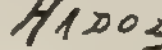
LE VERRE D'EAU SUCRÉE DE L'ORATEUR

Dire qu'il ne pourrait pas dire tout ce qu'il dit, sans ça!



LEÇONS AU POUVOIR

« ... Oui, messieurs! (*Bravo!*)... Il fait
» beau aujourd'hui! (*Bravo!*) mais... (*Bravo!*)
» il pourrait pleuvoir demain! (*Bravo! bravo!*)»





LA ROUTE DE LAMARCHE

Clic ! Clac ! Hop : Hop... des cris, des huées, des sifflets, des bouts de refrain et des bouts de cigares, des élans de clarinette et des bouchons de champagne qui sautent, des grondements de roues, des étincelles aux sabots des chevaux, et par-dessus tout, couvrant tout, cette bonne poussière de printemps sentant la violette, on n'a jamais su pourquoi... Essayons d'examiner un à un tous ces passants et tous ces équipages. Voici d'abord, sur son dog-cart, le grand de C... : conduisez-vous mal tant qu'il vous plaira, vicomte, mais sapristi, conduisez mieux ! Surtout, faites une meilleure situation à vos domestiques. Dans une voiture découverte, deux cocottes à huit ressorts, les quatre chevaux qui les traînent pourraient s'appeler le premier *la Débauche*, le second, *le Jeu*, le troisième, *la Paresse*, le quatrième *la Gourmandise*. Du reste, ce ne sont pas là nos affaires, mais celles de leurs créanciers. Complimentons seulement leur domestique de derrière ; il faut qu'il avale une canne chaque matin pour pouvoir se tenir raide comme ça tout le jour. Au fond, l'omnibus de la banlieue, la providence des sportmen à 50 centimes. Au tournant, un cab, *english improvement*, un bien mauvais tour que nos voisins nous ont joué avec cette importation à bascule. Au-dessous, quelques chevaliers du carreau dans l'œil. Au moins ici le lorgnon sert-il à quelque chose ; non pour mieux voir, mais pour garantir l'œil droit de la poussière. Elle a beau sentir la violette, cette bonne poussière, l'œil gauche m'en cuit encore.

Voici le gros F... lui-même, en postillon ; que voulez-vous ! il aime ça ! Dans la voiture, la divine X... et la non moins divine Z... Trop de cheveux, trop de chapeau, trop de brides et trop de jupons, c'est très-joli, mais il y a-t-il seulement quelqu'un dans tout ça ? ? A la portière, le jeune Henry Cocodès, en tout-cas [illegible], il n'y avait encore que le droit de saluer en public. Derrière, sur un des chevaux du break, le grand de R..., légèrement *paff*, se livrant aux exercices de la plus haute voltige. A l'angle, un panier d'osier ; on est là-dedans tout-à-fait sans façon, et au retour on peut secouer sa salade avec. Derrière, un attelage avec queue de renard sur les yeux. Il n'y a pas de mouches en mars, cet ornement n'est donc mis là que pour les empêcher tout à fait d'y voir ! Enfin, tout au fond, un *break* triomphalement chargé ; car ce n'est pas tout d'avoir un *break*. Il faut encore le garnir de façon à avoir l'air d'avoir trop d'amis. Aussi ces jours-là, on inviterait son bottier.

Au coup de sonnette les garçons d'écurie arrivaient, laissant les chevaux derrière eux... c'était le signal des réclamations! — Comment, monsieur, disait une petite blonde, vous me donnez encore *Cœur de chêne?* Si vous saviez comme il est dur au trot! — Il y avait six ans que ma tante Frédégonde montait régulièrement *Mastodonte* et qu'elle s'indignait, aussi régulièrement, d'être réduite à se servir d'un animal si peu gracieux. « Il est laid, répliquait l'écuyer, mais c'est de tous nos chevaux celui qui a les reins les plus solides. » Ma tante comprenait et se résignait.

Je me rappelle une grande jeune fille, mince, élégante, avec des cheveux d'un blond doré étrangement beau, qui n'a jamais voulu consentir à monter de chevaux alezans.... Il paraît que cette robe luttait avec le ton de sa chevelure et en neutralisait les effets.... Une autre refusait obstinément tous les chevaux noirs qu'on lui présentait, si bons et si agréables à monter qu'ils pussent être. . « C'était trop triste, disait-elle, de penser qu'un cheval qui vous avait porté, pouvait finir ses jours attelé à un corbillard ! » Une troisième embrassait toujours sa mère avant de se mettre en selle; elle appelait cela « prendre ses précautions »... Tous ces petits préparatifs dépensaient encore une dizaine de minutes.... chacune prenait sa place et la leçon commençait : on partait au pas tournant régulièrement autour du manége. L'écuyer tantôt à la tête de la file, tantôt à la queue, avait un conseil à donner, une observation à faire à chacune de ses élèves..... C'est au manége que bien des prétendus devraient aller étudier incognito le caractère de leurs fiancées... Que de révélations! Ils sauraient alors combien ces deux mots, « Oui, monsieur » peuvent changer de sens d'après l'intonation : on peut traduire de cent façons; depuis, « Vous avez raison, cher maître, ce que vous dites est juste et je tâcherai de le faire » jusqu'à, « Vous feriez aussi bien de vous taire, et vous devriez savoir que je ne suis pas disposée à recevoir les avis d'un inférieur.... vous répondrez si l'on vous interroge. » En général quand le « Oui, monsieur, » est articulé d'une façon trop sèche, c'est le cheval de l'écuyer qui en souffre, la botte se rapproche des flancs, ou la cravache s'abat sur les côtés.... Quelquefois, à la leçon suivante l'élève trop arrogante se trouve en possession d'un cheval qui trotte comme un dromadaire et dont chaque réaction produit sur l'amazone l'effet d'un coup de raquette sur une balle... C'est bien fait à coup sûr?

Au manége, l'amazone placée en tête de la colonne, a l'importance d'une sous-maîtresse dans un pensionnat... Il faut qu'elle donne l'exemple..., et la bonne exécution des différentes manœuvres repose sur elle... C'était toujours la même jeune fille qui remplissait les fonctions de chef de file (les amazones intrépides sont chose rare dans les écoles d'équitation)... Elle était toujours en belle humeur et la première en selle; elle mettait tant d'animation à cet exercice que souvent elle se trouvait avoir rejoint la queue de la colonne, section spécialement réservée aux amazones par raison, femmes mûres ou vieilles filles qui veulent, ou maigrir ou engraisser... On m'a assuré que son besoin de mouvement l'a perdue; il paraît qu'elle aurait fait plusieurs chutes.

Quand quelque accident se produit pendant une leçon d'hommes, c'est à peine si l'on jette un coup d'œil au cavalier désarçonné. Dans une leçon de dames, pour la moindre vétille, tout le manége est en émoi : les mères de famille assises aux tribunes ou près des poteaux se lèvent toutes ensemble et poussent des lamentations à la manière des chœurs antiques. Les chevaux s'arrêtent, on s'empresse, on parle, on commente l'accident, et si la victime n'est pas blessée, on s'apitoye sur ce qui aurait pu arriver.

Au reste, ces catastrophes sont rares; ce sont des événements qui défrayent pendant plusieurs années les conversations du vestiaire.

CRAFTY.

MENUS CONSEILS AUX ORATEURS QUI MANQUENT DE FACILITÉ

II. — AU POINT DE VUE DE LA VIE PRIVÉE

L'habitude de la gravité étant une question de première importance et le public jugeant toujours le contenu par le contenant, soignez votre contenant, — soignez l'expression de votre visage.— A chaque heure de la journée et jusque dans le secret de la vie de famille, étudiez-vous à *avoir l'air.* C'est une affaire d'habitude, mais c'est indispensable.

Imaginez-vous que votre domestique est sténographe et que la France recueille avec onction vos moindres paroles.

Si vous vous faites la barbe, et il faut vous la faire, ne vous soulevez pas le bout du nez comme beaucoup de gens, pour faciliter l'opération. Il n'est pas de gravité qui résiste à ce geste grotesque. Et si un beau matin vous alliez sourire de vous-même, vous seriez perdu.

Si votre enfant se met le doigt dans le nez — ces habitudes se transmettent — dites-lui que, de l'aveu de tous les philosophes, les défauts physiques entraînent des défauts moraux... Étendez alors la question, et tirez-en quelques conséquences humanitaires. C'est un exercice salutaire que de s'habituer à élargir ainsi les questions.

Soyez bon enfant, mais à aucun prix ne laissez marcher sur votre dignité.

Si vous êtes de l'opposition, soignez le désordre de votre cabinet.— Des papiers partout, sur les meubles, sur les chaises, sur les fauteuils. Ne brûlez jamais vos lettres, laissez-les traîner. Autour de votre bureau ayez des petites tables volantes surchargées de livres ouverts.— Un coup de plumeau tous les huit jours suffit largement si vous êtes franchement de la gauche. Si au contraire vous êtes de la droite, ayez un ordre scrupuleux. Songez que sur les murs de votre cabinet sont inscrits en lettres d'or ces mots : *modération — ordre — calme et fermeté.* — Une grande simplicité n'exclut pas l'élégance. Ne brûlez que du bois. — Servez vous de plumes d'oie. — Écrivez gros, signez grand et portez une calotte en velours noir. — Si vous n'êtes pas chauve, c'est un malheur. — Roulez négligemment autour de votre cou des cravates souples et chaudes; — on vous demandera ce que vous avez et vous montrerez simplement votre gorge en disant avec une petite grimace : Ces discussions me tuent! Comme le *Moniteur* pourrait prouver que vous n'avez pas pris la parole, ajoutez sans affectation : Hier dans les bureaux, ça a été d'une violence!... Je tenais à mon opinion, Jules Favre à la sienne, et vous sentez...

Si vous avez du monde à dîner, invitez vos convives pour six heures précises, et n'arrivez qu'à 7 heures. Ce retard permettra à madame de répéter plusieurs fois : Mon Dieu comme monsieur est en retard; la séance aura été chaude! Ébouriffez-vous un peu les cheveux avant d'entrer Jetez votre liasse de papiers sur un meuble et demandez un verre d'eau avant le potage.

— Vous êtes bien fatigué

— Exténué, à la lettre, exténué.

Quand vous allez dans le monde, souvenez-vous que le silence est d'or. Ayez toujours l'air de cacher votre jeu, tout le monde croira que vous avez de l'atout.

Si l'on parle de la Pologne, et que vous soyez de la droite, prenez votre visage d'enterrement, soupirez comme un homme qui souffre, et dites lentement : La destinée des peuples est entre les mains de Dieu! Pas un mot de plus et allez-vous en. Mais si vous êtes de la gauche, qu'au nom de la Pologne votre œil lance un éclair. Contenez-vous avec effort et, d'une voix sourde, dites à l'oreille du plus chauve de la société : La honte de notre siècle! — crise humanitaire! — ça n'est pas fini! — solidarité! — Pas un mot de plus.

—

Il est de toute importance que la mère de vos enfants vous prenne au sérieux et partage pour votre caractère le respect que vous avez vous-même. Donc, ayez pour elle une aimable condescendance, mais point de familiarité... sans nécessité.

Ne discutez jamais avec votre compagne, la discussion est mère du doute.

Appliquez-vous à lui persuader que vous êtes l'image vivante d'une fraction notable de la France. Son opinion entraînera celle du reste de votre famille.

Mettez-vous bien dans la tête que toutes les fois que vous ouvrez la bouche, c'est un département qui parle.

—

Ayez un verrou intérieur à la porte de votre cabinet, et rendez cette pièce inviolable comme votre personne. Que vous ayez au moins un endroit où dormir tranquille.

—

Quelquefois, pendant le déjeuner, restez immobile, la main en l'air et les yeux braqués sur la carafe.

Madame, au bout d'un instant, sera bien forcée de vous demander ce que vous avez.

Oh! rien, direz-vous négligemment; je songe à un argument que m'objectait Émile Olivier, hier, dans *les bureaux*.

Soyez sûr que madame racontera la chose, et vous passerez pour donner du fil à retordre à l'opposition.

—

Règle générale, ne parlez jamais politique dans le monde ; s'il le faut absolument et que vous soyez de la gauche, contentez-vous de dire : 89, tout est là. — Si, au contraire, vous appartenez à la droite, ricanez en disant : Oui, oui, 48! Puis vous hausserez les épaules légèrement. Cela suffit.

— 89, eh! eh!

— Comment, eh! eh! je trouve que vous allez loin!... Oui, 89! certainement, 89! — Ah! certes!

— Et 48!

— 48? eh mon Dieu, 48!... Après tout!...

— Après tout! vous êtes merveilleux, en vérité; mais 48 est la conséquence...

— Ce que vous dites est monstrueux, antisocial... La conséquence! morbleu, la conséquence! Mais alors, comment comprenez-vous 89, je vous le demande; comment le comprenez-vous?

Et pour vous, qu'est ce qu'est donc 48?

Ça peut durer comme cela durant des mois.

La question est de conserver son sérieux et d'avoir du temps.

—

Faites fort peu de visites. — Il n'est pas convenable que vos loisirs vous en laissent le temps.

—

Si vous portez des bonnets de coton, remplacez-les par des foulards. C'est moins commode, mais c'est plus... sérieux. L'homme politique ne doit point négliger ces nuances.

—

Quant à l'orateur de la gauche, il doit coucher tête nue.

—

Si par hasard on agite une question d'art devant vous et que vous soyez de la droite déifiez M. Ingres, — vous savez ce qu'on dit en pareil cas? — Pureté du contour, — austérité de la composition, — suavité du coloris, — trrrransparence de la ligne, etc. — Ajoutez que pour vous, Delacroix c'est 48. — Éloignez-vous ensuite en vous frottant le menton.

Si vous êtes de la gauche, piétinez sur M. Ingres.—Ancien régime, — intolérance religieuse, sécheresse, — dureté, — aveuglement rétrograde.

—

Ne parlez jamais religion.—Dites seulement qu'il est des questions qu'il ne faut pas soulever.

Ajoutez qu'il faut un frein pour les masses.—Cette dernière phrase a toujours été sans réplique.

—

Parlez souvent des masses; — le soulèvement des masses, — les tendances des masses, — l'esprit des masses, le bouillonement des masses. — Soyez sûr que tout le monde comprendra, — excepté vous.

—

Au prochain changement de ministère, dites à votre femme en dînant : Non, certes, dans ces conditions-là, je n'accepterais pas le portefeuille, non!

Mais dans d'autres conditions Théodore l'accepterait donc! Il y a quelqu'anguille sous roche, se dira-t-elle à elle-même. — Cela transpirera; et on fera bientôt circuler tout bas qu'il a été question pour vous d'un portefeuille.

Vous n'aurez plus alors qu'à vous défendre mollement

Y.

PHILOSOPHIE DE L'*AMI DES FEMMES*

J'ai essayé hier soir d'aller voir la nouvelle pièce du Gymnase. Impossible! pas de places. Une salle comble, une salle choisie, un salon immense composé de tous les salons; des parfums, des toilettes, des gilets blancs, des habits noirs!

— Oh! pas une place! me dit l'ouvreuse; revenez demain, je vous en réserverai une.

— Demain!... au diable!

— Voyons! ne vous fâchez pas! Connaissez-vous la pièce?

— Non! et je m'en moque!... Je viens pour voir comment le public prend décidément la pièce; ma vraie comédie à moi est l'entr'acte.

— Eh bien! le rideau est levé, il est trop tard; si vous voulez, je vais vous raconter la pièce.

— Oh! non!... Parlez-moi de la pièce et ne me la racontez pas.

— Encore faut-il que vous connaissiez le sujet!... ce ne sera pas long!

— Alors, dites!

Et je m'assis dans le couloir des premières, à côté de la complaisante ouvreuse.

Elle commença :

***

— Voici la fable : une jeune fille se marie et reste jeune fille; — un jeune homme l'épouse et se voit obligé de rester garçon. — Après mille hésitations, la jeune fille s'aperçoit que ce qui lui manque c'est un mari, — et elle reprend le sien — et le mari...

— Le mari?

— Le mari reprend avec joie sa femme, qui jadis, sortant du couvent, n'avait pas fait toutes ses *humanités*, et qui maintenant, à l'aide d'un préparateur au baccalauréat ès... cœur, est capable de subir avantageusement ses examens.

— Mais l'ami des femmes?

— C'est le préparateur!

— Sujet scabreux...

(On applaudit dans la salle.)

— Pourquoi applaudit-on?

— On *souligne* un mot.

— Un mot!... Ah! j'écoute!

— Un des personnages dit : Je parie que vous ne savez pas quel est le nez le plus gras!

— Je l'ignore, répond l'autre.

— Eh bien! c'est la croix de la Légion d'honneur.

— Bah! pourquoi?

— Parce que c'est le plus beau *des ordres*.

— Eh bien?

— Eh bien! un beau désordre est *un effet de l'art!*

— C'est horrible!

— Ça ne vaut pas celui qui a été coupé aux répétitions... On demandait : Quelle est la pie la plus cruelle? Et on répondait : C'est la *pipe* en terre!

— Il y a de quoi s'évanouir!

***

L'ouvreuse reprit :

— Je ne vous ennuie pas? Je puis continuer mes petits cancans?

— Allez donc, je vous prie!

— Il y a un bon type, représenté par Mélanie : c'est Mme Leverdet, — une femme de savant; — elle invite à dîner chez les autres... La mort aux cuisinières, quoi!... Et sa fille Balbine, une enfant de quatorze ans, qui se trouve mal en chantant *Ai chiquita!...* Son père, pour l'excuser, attribue cette indisposition à *ses quatorze ans!*

Pour le savant, c'est une ganache qui extrait du cognac de la houille et ne peut se résoudre à extraire l'amant de sa femme de son intimité.

Je ne veux pas oublier de vous signaler un baby de vingt-cinq ans, qui ne fume pas pour plaire à sa mère, et une poupée à marier qui fait des demandes en mariage aux jeunes gens.

Il ne reste plus que quatre personnages, et la pièce va commencer... au quatrième acte. Voulez-vous un échantillon des caractères et des tirades? Écoutez :

***

SOUVENIR D'UNE REVUE AUX TUILERIES



LES ENFANTS DE TROUPE

« Gai, gai, serrons les rangs,
» Espérance
» De la France! » (BÉRANGER.)

1° M. DE SIMEROSE (*le mari*).

Je suis prêt à faire ce que vous voudrez, madame, bien que vous n'ayez jamais voulu faire ce que j'ai voulu. Aussi, ce qui est arrivé n'est pas arrivé par ma faute. Le mariage est comme l'État. La conscription réclame un nombre d'hommes, il faut ce nombre d'hommes;—ceux qui ne veulent pas servir fournissent des remplaçants. — Adieu, madame, je pars pour le Mexique, où j'espère vous rendre veuve, et vous laisse en souvenir un enfant qui n'est pas le nôtre, mais qui est le mien!

MADAME DE SIMEROS (*la femme*).

Eh bien, oui! l'on a des pudeurs! — Je n'avais pas été avertie! — Je ne savais pas! — Maintenant si je ne sais pas encore! je me doute du moins et j'ai peur! Les hommes m'effrayent! — Ah! s'ils pouvaient m'aimer! J'ai tant besoin d'être aimée! un cœur pur, une âme noble! — Ce qu'il me faudrait, c'est un homme enchaîné qui ne pourrait jamais briser ses fers et triompher de ma faiblesse et de mon amour! Je veux être aimée comme une madone... si j'osais même je souhaiterais de ne pas entendre l'amour que j'inspire et de ne pas dire l'amour que je ressens.

M. DE MONTÈGRE (*l'amant*).

Me voilà! c'est moi qui suis cet homme! — Tenez, je suis à trois pas de vous, et je vous adore, et je me brûlerais la cervelle plutôt que de vous toucher du bout du doigt (1)! Ah! que je suis heureux! Je suis vôtre et vous êtes mienne, si bien mienne que je suis jaloux de tout ce qui vous entoure, de votre ex-mari, de vos amis et de moi-même!

M. DE RYONS (*ni mari, ni femme, ni amant*).

Les femmes! je les connais, je ne les aime ni ne les méprise, je les guide! Comme je ne veux pas d'elles, elles veulent de moi; je les en remercie, et de là vient ma supériorité... Avec un mot d'anglais, on en fait ce qu'on veut. Quant à l'amour, il faut s'en méfier; c'est une perle au fond de la mer, et dans une huître encore! Combien de fois faut il plonger avant de trouver l'huître?... Et l'ayant trouvée, en brisant ses coquilles on peut briser la perle!... Il y a des gens qui se croient obligés d'être les acteurs de la vie; moi, je suis un des spectateurs; c'est plus amusant, et si je ne suis pas applaudi, du moins je ne suis pas sifflé!... Le mariage, c'est l'omnibus de la ligne qui commence à la mairie et s'arrête au cimetière!... Il est toujours complet pour moi, j'aime mieux aller à pied. Quand à mon cœur, c'est un viscère, et je n'aime pas à parler de ces vilaines choses-là.

* * *

L'ouvreuse, toujours indulgente, poursuivit :

— Avec les toilettes de Mme Simerose, on habillerait tout le pensionnat où elle a été si bien élevée.

Pour ces messieurs, ils n'ont qu'un pantalon canelle qu'ils se repassent dans la coulisse ; il n'est pas beau, mais le malheur est qu'ils le portent avec des gants blancs.

* * *

— Quelle heure est-il? dis-je à l'ouvreuse. Je voudrais trouver encore un omnibus!

M. DE RYONS, sur la scène.

L'omnibus est complet!

— Allons! le mot de la fin n'est pas consolant! Mais croyez-vous que si j'avais pu trouver une place j'aurais fait un autre compte rendu?

LEMERCIER DE N.

(1) C'est cette phrase, sans doute, qui arracha plus tard à Mme de Simerose cette exclamation convaincue : *Imbécile!*

LE PARFAIT CUISINIER DRAMATIQUE. — VII. Comment on fait une Féerie.



Une féerie est comme le soleil; est aveugle qui ne la voit pas. L'écouter, personne n'y songea jamais, c'est ce qui assure son triomphe. Pour le thème il est consacré. Au Pied de mouton adjoindre un Pied de cochon. Pour les Pilules, doubler la dose. Les mêmes personnages débitant les mêmes calembours. Père Ganache à la poursuite de sa fille; valet gourmand à la découverte de la truffe qu'il retrouvera sur son nez. Epouseur ridicule à la recherche des coups d'épée et des coups de bâton. Des pharmaciens comme s'il en pleuvait. Des bonnes fées déguisées en vieilles. L'Olympe en goguette. Jupiter dansant le cancan avec Minerve qui, pour cette fois seulement aura jeté son bonnet par-dessus les nuages. Le paradis peu scénique, mais l'enfer excellent. La cour, la ville, la ville et la cour; des trucs à chaque réplique. Chandelles changées en éléphant. Palmier qui se transforme en vaisseau. Vaisseau qui se métamorphose en fiacre: c'est Sa Majesté qui conduit. Des calembours datant de l'an 1000. Mais un décor! quel décor! Rien que des paillettes, des glaces, des diamants et des bouchons de carafe. Si on rappelle le machiniste, vous êtes au pinacle. Pour ce genre de ressemelage littéraire, un homme de lettres n'étant qu'une cinquième roue à un carosse, vous vous mettez quatre sur l'affiche pour en imposer à la vile multitude. Il est d'usage qu'une féerie tombe à plat à la première; c'est même un gage de succès. Partant de ce principe, résignez-vous à l'avance à être traité de parfait crétin, mais la recette vous vengera.



PALAIS DU SULTAN ALI-BALOUR. — Ici, place pour une scène de séduction, oh! mesdames, cinq femmes contre un... gentilhomme; c'est 6 de trop.



LA COUR DE BRISEMBUCHE 63e. — Il a trop mangé de flageolets et a perdu son royaume au domino; n'importe qu'on lui apporte son peuple!



L'INÉVITABLE PAS DES CHINOIS. — Cette petite fête est vraiment charmante! quelques titis préfèrent ceux de la mère Moreau.



LES VIERGES DU SOLEIL OU DE LA LUNE. — Ou Éphemères. On choisit les plus jolies figurantes. Que doivent donc être les autres!



LE DIEU DU JOUR. — Ces dames voudraient le détrousser, mais plus prudent que Joseph il ne laissera pas son marteau.



LE CONSEIL DES MINISTRES. — Tous ces messieurs sont idiots ou gâteux; ils n'ouvrent la bouche que pour débiter des turpitudes que votre cerveau vous fournira de suite.



LE PRINCE IDIOTIN ET LA JEUNE CRÉTINETTE. Finissez, monsieur. Heureusement que monsieur est une demoiselle.



LES VILS COURTISANS.



LE SEUL PROGRÈS A ENREGISTRER. La suppression des magiciens.

UNE PETITE DEMOISELLE D'AUJOURD'HUI

— Vous n'aimez pas le monde, mademoiselle?

— Vous ne le direz pas? j'y avale ma langue... Voilà l'effet que me fait le monde, à moi. Peut-être ça tient à ce que je n'ai pas eu de chance. Je suis tombée sur des jeunes gens sérieux, des amis à mon frère, des jeunes gens *à citations*, comme je les appelle. Les jeunes personnes, on ne peut leur parler que du dernier sermon qu'elles ont entendu, du dernier morceau de piano qu'elles ont étudié, ou de la dernière robe qu'elles ont mise : c'est borné, l'entretien avec mes contemporaines.

— Vous restez, je crois, toute l'année à la campagne, mademoiselle?

— Oui... Oh! nous sommes si près de Paris... Est-ce joli, ce qu'on a joué à l'Opéra-Comique ces jours-ci? Avez-vous vu?

— Oui, mademoiselle, charmant... une musique d'une *maestria*... Il y avait tout Paris à la première représentation. Je vous dirai que je ne vais qu'aux premières.

— Figurez-vous que c'est le seul spectacle où on me mène, l'Opéra-Comique... avec les Français... et encore aux Français, quand on y joue des chefs-d'œuvre... C'est moi qui trouve ça tannant, les chefs-d'œuvre!... Penser qu'on me défend le Palais-Royal!... Je lis les pièces, par exemple... J'ai passé un temps à apprendre les *Saltimbanques* par cœur... Vous pouvez aller partout, vous... vous êtes bien heureux... L'autre soir, il y a eu une discussion entre ma sœur et mon beau-frère, pour le bal de l'Opéra... Est-ce que c'est vrai que c'est impossible d'y aller.

— Impossible, mademoiselle?... Mon Dieu...

— Voyons, si vous étiez marié, est-ce que vous y mèneriez votre femme... une fois... pour voir?

— Si j'étais marié, mademoiselle, je n'y mènerais même pas...

— Votre belle-mère, n'est-ce pas?... C'est si affreux, vraiment?

— Mais, mademoiselle, il y a d'abord une composition...

— Panachée? Je connais ça. Mais c'est partout... On va bien à la Marche... Et il y en a là une composition, Dieu merci! des dames... un peu drôles... qui boivent du champagne dans les calèches... Et le bois de Boulogne, donc!... Que c'est bête d'être jeune personne, vous ne trouvez pas?

— Par exemple, mademoiselle? Pourquoi donc! Je trouve, au contraire...

— Je voudrais vous y voir! Vous verriez ce que c'est que cette scie-là, la scie d'être convenable! Tenez, nous dansons, n'est-ce pas? Vous croyez que nous pouvons causer avec notre danseur? Oui, non, non, oui... voilà tout! Il faut pincer le monosyllabe tout le temps... C'est convenable! Voilà l'agrément de notre existence... Et pour tout, c'est comme ça... Ce qui est très-convenable, c'est de faire la grue... Moi, je ne sais pas... Et puis de rester à bavardionner avec les personnes de son sexe. Quand on a le malheur de les lâcher pour la société des hommes... j'ai été assez grondée pour ça par maman! Une chose encore qui n'est pas convenable du tout, c'est de lire. Il n'y a que deux ans qu'on me permet les feuilletons dans le journal... Il y a dans les *Faits divers* des crimes qu'on me fait sauter ; ils ne sont pas assez convenables... C'est comme les talents d'agrément qu'on nous permet... il ne faut pas que ça dépasse une certaine petite moyenne : au-delà du morceau à quatre mains et de la mine de plomb, ça devient du genre, de la pose... Tenez, je fais de l'huile, moi ; ça désole ma famille... Je ne devrais peindre que des roses à l'aquarelle... Mais il y a du courant ici, n'est-ce pas? On a peine à se tenir...

Ceci était dit dans un bras de la Seine.

La jeune fille et le jeune homme qui causaient ainsi étaient dans l'eau. Las de nager, entraînés par le courant, ils s'étaient accrochés à une corde amarrant un des gros bateaux qui bordaient la rive de l'île. La force de l'eau les balançait tous deux doucement, au bout de la corde tendue et tremblante. Ils enfonçaient un peu, puis remontaient. L'eau battait la poitrine de la jeune fille, s'élevait dans sa robe de laine jusqu'à son cou, lui jettait par derrière une petite vague qui n'était, un moment après, qu'une goutte de rosée prête à tomber du bout de son oreille. Attachée un peu plus haut que le jeune homme, elle avait les bras en l'air, les poignets retournés pour mieux tenir la corde, le dos contre le bois noir du bateau. Un instinct de pudeur faisait fuir à tout moment son corps devant le corps du jeune homme, chassé contre elle par le courant. Elle ressemblait ainsi, dans sa pose suspendue et fuyante, à ces divinités de la mer enroulées par les sculpteurs aux flancs des galères. Un petit tremblement, qui lui venait du mouvement de la rivière et du froid du bain, lui donnait quelque chose de l'ondulation de l'eau.

— Ah! voilà, par exemple, — reprit-elle, ce qui ne doit pas être convenable du tout, de nager avec vous... Nous serions aux bains de mer, ce serait bien différent. Nous aurions des costumes absolument comme ça... Nous descendrions d'une cabine comme nous sommes descendus de la maison. Nous aurions marché sur la plage comme nous avons marché sur la berge... Nous serions dans l'eau jusque-là, absolument comme ici... La vague nous roulerait de la même façon que ce courant... Mais ce ne serait plus du tout la même chose, plus du tout : l'eau de la Seine n'est pas convenable! Tiens! je commence à avoir une faim... Et vous?

— Mais, mademoiselle, je crois que je ferai honneur au dîner...

— Ah! je vous préviens, je mange. Oui, je manque de poésie à l'heure des repas... Je vous cacherais que j'ai un estomac, que je vous tromperais... Vous êtes du même cercle que mon beau-frère?

— Oui, mademoiselle, je suis du même cercle que M. Davarande.

— Avez-vous beaucoup de gens mariés à votre cercle?

— Mais beaucoup, mademoiselle.

— C'est singulier... Je ne m'explique pas comment un homme se marie. Si j'avais été homme il me semble que je n'aurais jamais pensé à me marier...

— Heureusement que vous êtes femme, mademoiselle!...

— Ah! oui, voilà encore un de nos malheurs : nous ne pouvons pas rester garçons, nous autres... Mais voulez-vous me dire pourquoi on se met d'un cercle quand on est marié?

— Mais, mademoiselle, il faut être d'un cercle, d'abord, à Paris... Tout homme un peu bien... quand ce ne serait que pour y aller fumer...

— Comment! il y a donc encore des femmes sans compartiment pour les fumeurs? Moi, je permettrais... je permettrais la pipe d'un sou?

— Avez-vous des voisins, mademoiselle?

— Oh! nous voisinons très-peu... Il y a les Bourjot, à Sannois, où nous allons quelquefois.

— Ah! les Bourjot... Mais, ici, il ne doit y avoir personne à voir?

— Oh! il y a le curé... Ah! ah! la première fois qu'il a dîné à la maison, il a avalé son rince-bouche! Ah! c'est méchant ce que je dis là... un si brave homme... qui m'apporte toujours des bouquets...

— Vous montez à cheval, mademoiselle? Ce doit être pour vous une grande distraction.

— Oui, j'adore ça. C'est mon grand plaisir. Il me semble que je ne pourrais pas m'en passer.. Ce que j'aime surtout, c'est une chasse à courre... J'ai été élevée là dedans, dans le pays de papa... Oh! je suis une enragée... Savez-vous que je suis restée un jour sept heures à cheval sans descendre?

— Oh! je sais ce que c'est, mademoiselle... Je chasse à courre tous les ans, dans le Perche, avec la meute de M. de Beaulieu... Vous en avez peut-être entendu parler? une meute qu'il a fait venir d'Angleterre... Nous avons eu l'année dernière trois curées chaudes admirables... Vous avez ici les chasses de Chantilly...

— Je n'en manque pas une avec papa... La dernière fois, voyez-vous, ç'a été superbe... Il y a eu un moment, quand tout le monde s'est rejoint... il y avait bien quarante chevaux... vous savez, ça les excite d'être ensemble... on est parti d'un train de galop... je ne vous dis que ça! C'est ce jour-là que nous avons eu un si beau coucher de soleil dans l'étang... L'air le vent dans les cheveux, les chiens, les fanfares, les arbres qui vous volent devant les yeux.. c'est comme si on était grise! Dans ces moments-là, je suis brave... mais brave...

— Dans ces moments-là seulement, mademoiselle?

— Oh! mon Dieu, oui... seulement à cheval... car à pied... je vous dirai que j'ai très peur la nuit, que je n'aime pas du tout le tonnerre... et que je suis joliment contente qu'il y ait trois personnes qui nous manquent ce soir à dîner.

— Et pourquoi, mademoiselle?

— Nous aurions été treize!... C'est moi qui aurais fait des bassesses pour avoir un quatorzième... vous auriez vu!... Ah! voilà mon frère avec Denoisel, qui vont nous amener le bateau. Regardez donc comme c'est beau d'ici, tout ça, à cette heure-ci...

Et d'un regard elle indiqua la Seine, les deux rives, le ciel.

— N'est-ce pas c'est beau?

— Mon Dieu, mademoiselle, franchement, ça ne m'enthousiasme pas... C'est beau... jusqu'à un certain point.

— Si, c'est beau! Je vous assure que c'est beau... Il y a eu à l'Exposition, il y a deux ans, un effet dans ce genre-là... Ah! je ne sais plus... C'était ça... Moi, il y a des choses que je sens...

— Ah! vous êtes une nature artiste, mademoiselle...

— Ouf! — fit à ce mot l'interlocutrice du jeune homme avec une intonation comique.

Elle se précipita dans l'eau. Quand elle reparut, elle se mit à nager vers la barque qui venait à sa rencontre.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Cette curieuse conversation est extraite du nouveau roman de **MM.** de Goncourt : *Renée Mauperin*. Roman vivant, vrai, moderne et osé au possible. Les auteurs ont semblé faire de ce caractère étrange de Renée une sorte d'exception. A notre avis, c'est, au contraire, le portrait exact de ces petits hussards en jupon comme on en voit beaucoup à présent, en dépit de la meilleure éducation. Les plus singuliers néologismes de Renée sont déjà des locutions parfaitement admises dans un certain monde. Il y a quelques jours à peine, une jolie petite princesse, ne s'écriait-elle pas dans le feu d'une répétition : *Oh! ça sera épatant!*

M.

CHOSES ET AUTRES

Quelques mots sur les ébouriffantes toilettes de Mlle Delaporte, dans l'*Ami des Femmes*, car dans les comédies nouvelles les toilettes font partie du libretto.

La première est une ample robe de cachemire blanc très-clair, laissant voir au travers une autre robe de taffetas rose, découpée au bas en créneaux, et relevée, seulement devant, jusqu'à mi-jupe le derrière traînant comme un manteau de cour. — Une chlamyde grecque arrangée en costume Pompadour. — C'est assez joli; mais qui osera jamais se retrousser ainsi dans un salon?

La seconde, une toilette de soirée, est une jupe courte, sur une robe blanche, d'un cerise féroce avec des broderies d'or et des franges noires, je crois. Coiffure à la sauvage. — Où pourrait jouer *Iaguarita* avec ce costume-là?

La troisième, et c'est celle dont on parle le plus, est la reproduction exacte des costumes de *muscadines*. C'est une robe de taffetas *feuille-morte*, dont le corsage est decoupé comme les revers d'un frac *d'incroyable* avec de larges boutons de nacre, et dont la jupe s'entr'ouvre comme deux larges basques d'homme pour laisser passer une autre jupe de pekin rayé avec un large volant pareil. Coiffure à la *Titus*. Ajoutez à cela une crinoline d'une envergure inconnue jusqu'à ce jour.

C'est original, je n'en disconviens pas; mais c'est peu gracieux; et puis, jamais une honnête femme ne s'est habillée comme cela : ce sont des toilettes de *toquettes*.

*
* *

Mme Sand vient de braver les rigueurs de la photographie et de livrer sa tête à Nadar. Le *Constitutionnel*, toujours gracieux, ajoute : M. Nadar, qui se préoccupe surtout de la ressemblance intime, a merveilleusement rendu le calme infini et la bonté caractéristique de son glorieux modèle.

Je veux bien croire que Nadar enlève et remette le bouchon de sa boîte avec une délicatesse de sentiment qui touche au génie; mais, en bonne conscience, sa machine est bien pour quelque chose dans tout cela.

—

Des listes de jurés, pour la prochaine exposition de peinture, circulent dans les ateliers.

Plusieurs de mes amis, hésitant entre ces imprimés, ne seraient pas indifférents à l'offre d'une prime, soit en argent, soit en nature.

—

Une mauvaise langue m'assurait que, dépossédés du professorat à l'École des Beaux-Arts, certains membres de l'Institut feraient des démarches pour avoir le droit d'y donner des répétitions de dessin, le soir.

En somme, le soir et pendant peu de temps, ça ne pourrait pas faire grand mal.

—

Sur un papier trouvé il y a six mois environ dans les parages de l'École de médecine, nous lisons :

QUATRAIN.

Ci-gît un doyen d'école
Pour son embonpoint cité;
Il lui manque la parole,
Mais quelle capacité!

—

Le Sénat vient de s'occuper chaudement de la *vivisect on*. Les médecins ont-ils ou n'ont-ils pas le droit d'écorcher tout vifs les animaux. Le Sénat a donné son entière adhésion à l'écorchage. Il serait curieux, en effet, qu'écorchant depuis si longtemps l'humanité, les médecins n'eussent point le droit de traiter de même les chats et les grenouilles.

—

(*) Le mot est illisible.

Le moment des élections de Paris, — pour la 5e et 6e circonscription, — approche.

Les journaux fourmillent de candidats nouveaux, tous vertueux, tous fils de leurs œuvres, tous représentant incontestablement l'opinion publique, tous enfants de 89.

Diable! lequel prendre?

—

Mes idées ne sont point changées. — Je veux soutenir le pouvoir, mais en même temps l'éclairer. Il y a des gens qui, sous prétexte de vous éclairer, se précipitent chez vous avec une torche enflammée dans chaque main. Je ne veux plus de cela.

Je veux une lumière douce.

—

Diable! lequel prendre?

Ma femme me dit : Ne vote pas, et laisse-moi la paix. — Mais puis-je ne pas voter? le puis-je? — On parle de l'opinion de la masse. Est-elle heureuse cette masse?

—

Quand on entre dans cette grande salle, la poche pleine de bulletins recueillis à la porte, lorsque l'on aperçoit au fond le bureau surmonté de la boîte, lorsque le président se lève avec gravité, et qu'on se dit : J'en ai quinze dans ma poche, lequel, Seigneur, lequel? On sent une sueur froide vous passer dans le dos.

—

Cinq minutes de recueillement, pour l'amour du bon Dieu, monsieur le président. Je veux soutenir le pouvoir, mais l'éclairer.

Aux dernières élections, j'avais la tête en feu, il me sembla que les deux factionnaires croisaient la baïonnette; je saisis le bulletin le plus profondément enfoui dans ma poche, et je l'abandonnai en fermant les yeux.

Le ciel fut témoin que mes intentions étaient pures; mais je n'ai jamais su à qui j'avais confié le soin d'éclairer le pouvoir.

—

On vend, non loin d'une église, des pâtés *entièrement maigres*. Le saumon joue le jambon, et je ne sais quel poisson imite, à s'y méprendre, le blanc de volaille. Je ne trouve pas l'invention heureuse, faire maigre, en réalité, en ayant l'air de faire gras. On n'a même pas l'apparence pour soi. Le contraire serait infiniment plus logique; et je soutiens que des gigots, sous forme de barbue ou de raie au beurre noir, auraient un immense succès.

—

On donne beaucoup.

Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler d'un certain brave homme, lequel, ayant été surpris la main dans la poche d'une jeune fille, a attiré sur lui la commisération publique, si bien qu'en quelques jours, et grâce... à sa faiblesse, le voilà devenu riche, et capable de faire l'aumône à d'autres.

Loin de nous la pensée d'adresser un blâme à cette bienfaisance. Elle nous inspire seulement une réflexion.

En supposant que le brave homme n'eût pas cessé un instant, une seconde, moins que rien, d'être brave homme, personne n'aurait pensé à lui. Personne n'ayant pensé à lui, il aurait pu mourir de faim, en compagnie de sa probité inaltérable.

D'où suit un conseil tout naturel donné aux probités, qui s'obstineraient à demeurer intactes.

—

Ce bonhomme me fait songer à dire aux divers journaux, qui ouvrent des souscriptions, soit pour des Italiens, soit pour des Polonais, soit pour les petites filles qui sont battues par leur gouvernante au Monomotapa, qu'il y a autour d'eux, chez eux, bien des misères intéressantes, et qu'il devient terrible en vérité d'être obligé, pour attirer leur attention, d'être chilien, cochinchinois, ou tout au moins scélérat.

Que voulez-vous? On parlerait si peu de la main droite, si elle ne disait pas ce qu'elle donne à la main gauche.

—

Mais détournons nos regards des vanités humaines. Écoutez plutôt cette histoire d'Auvergnat :

Dernièrement, un grand seigneur passait en voiture dans le département du Cantal. Il aperçoit un pauvre diable anéanti, brisé de fatigue, succombant sur la route, et ne pouvant plus soutenir le bâton au bout duquel se balançait un petit sac. Le grand seigneur invite le pauvre diable à monter aux côtés de son laquais, derrière sa voiture. Grande conversation entre le laquais et l'Auvergnat. Au bout d'une heure, ce dernier, remis de son indisposition, paraissait inquiet, torturé; tout à coup il éclate et glisse à l'oreille du domestique cette insidieuse question :

« *Dites-moi, mon ami, combien est-ce que je gagne ici ?* »

Tout le peuple est dans ces mots. X...

—

INNOVATIONS

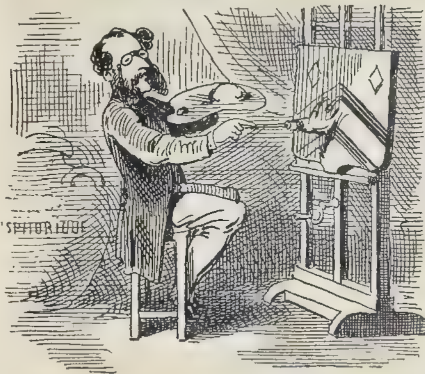
Jusqu'ici nous avons presque exclusivement parlé dans ce journal de bals, de théâtres, de toilettes, de livres ou de tableaux; pourquoi ne ferions-nous pas aussi quelques excursions amusantes dans le domaine de l'industrie? C'est ce que nous nous proposons de faire dorénavant. Les expositions des magasins du Louvre, les phénoménales inventions de Sax, le percement de l'ithsme de Suez, ne sont-ils pas, après tout, pour une grande portion de nos lecteurs, des sujets pour le moins aussi intéressants que le vaudeville de M. un tel ou la robe de Mme une telle?

Les dessins suivants nous ont été inspirés par deux innovations dont on commence à beaucoup parler : l'une est une nouvelle liqueur destinée à faire une redoutable concurrence à la vénérable chartreuse; l'autre est un nouvel engrais par l'acide phosphorique, dont les résultats promettent d'être merveilleux. Pour ce dernier sujet, nous renvoyons la partie sérieuse de nos lecteurs à une très-savante brochure que vient de publier M. de Laboulye sur la belle découverte de MM. Blanchard et Chateau.

UN NOUVEL ENGRAIS PAR L'ACIDE PHOSPHORIQUE A QUATRE SOUS



La terre épuisée demande à se faire entretenir, ce qui, grâce au nouvel engrais, devient une chose facile et peu dispendieuse.



Une excellente occasion de revernir son blason à l'acide phosphorique et de s'en faire cinq cent mille livres de rentes.



LA RACE HUMAINE AMÉLIORÉE

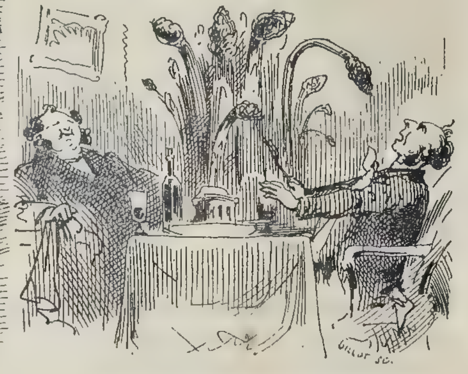
(*Paysans-durham*)

Heureux habitants des champs! Pour quatre sous d'engrais phosphorique voilà comme ils vont se perfectionner.



L'ENGRAIS DES ENGRAIS

Dire qu'hier il ne poussait ici que des pierres et qu'aujourd'hui on y récolte des milliers, de milliards de millions, à ne plus savoir où les mettre!



PLUS FORT QUE ROBERT-HOUDIN.

— C'est merveilleux! des asperges en février.

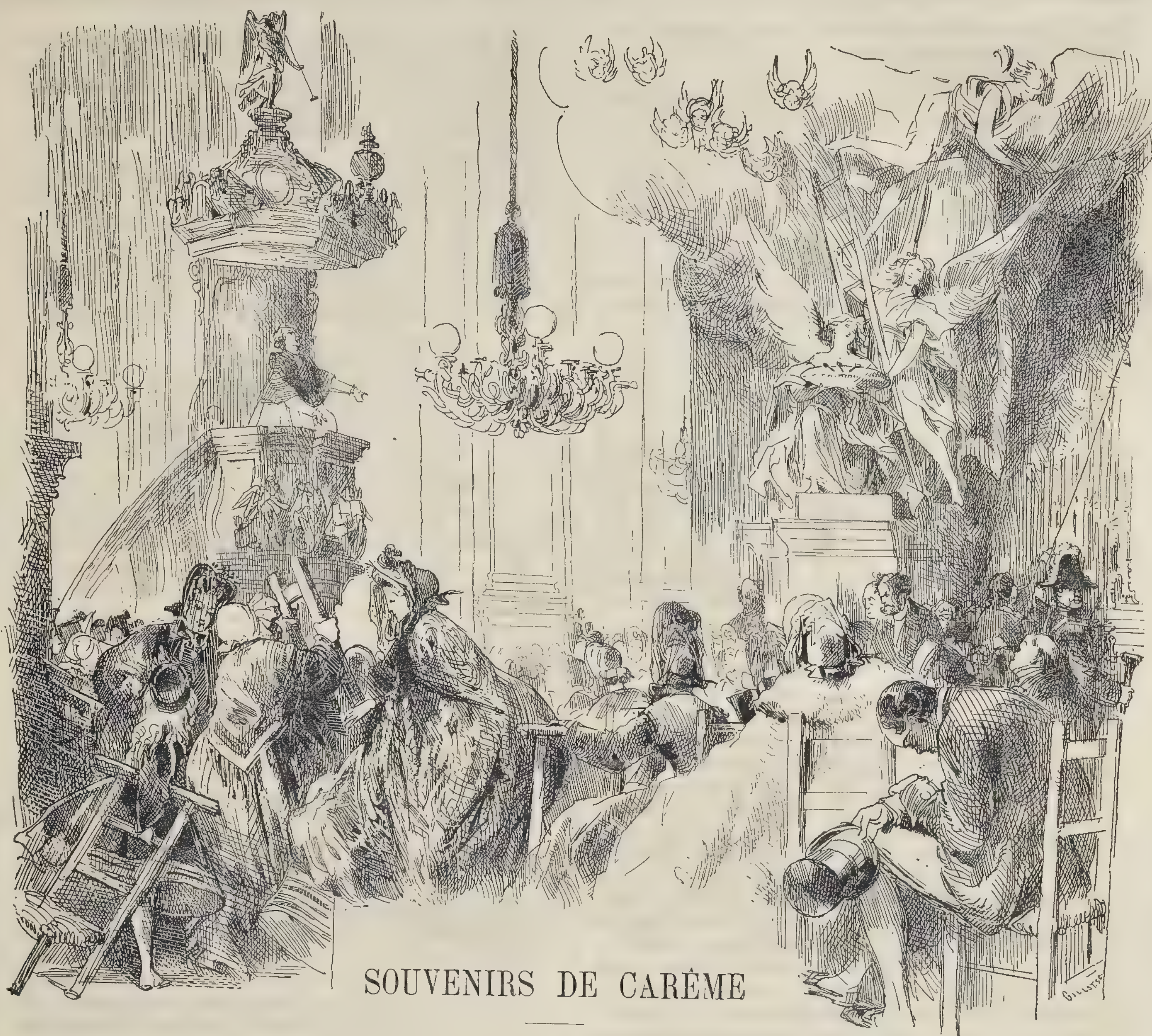
— Eh bien, mon cher, je n'ai qu'à frotter la table avec quatre sous d'engrais phosphorique, et j'ai comme ça toutes les primeurs.



UNE NOUVELLE LIQUEUR. — LE GENEPY DES ALPES

Pardon, mon révérend, je ne veux pas dire du mal de votre chartreuse; mais voici un monsieur qui m'offre aussi bon et à meilleur marché, permettez-moi d'en goûter.

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN. Paris.— Imp. VALLÉE, 15, rue Breda.



SOUVENIRS DE CARÊME

I. — LE SERMON

Sur les marches du temple les fidèles se pressent; les toilettes, déjà printannières, miroitent au soleil, les jupes balayent la poussière de leurs grands plis flottants, les plumes et les rubans s'agitent, la cloche tinte pieusement et les équipages arrivant au trot, déposent sur la dalle ce que le faubourg possède de plus pieux et de plus noble, puis viennent se ranger en file, au fond de la place et alignent leurs écussons.

Dépêchez-vous, fendez la foule, si vous voulez être placée, car l'abbé Gélon prêche aujourd'hui sur l'abstinence, et quand l'abbé Gélon prêche, c'est comme si la Patti chantait.

Entrez, Madame, poussez la triple porte qui se referme lourdement; d'une main rapide, frôlez le goupillon que vous présente le pieux vieillard et faites, avec soin, un petit signe de croix gracieux, mignon, qui ne tache pas vos rubans.

— Entendez-vous ces chuchotements discrets et aristocratiques?

— Bonjour, ma belle!

— Bonjour, mignonne. C'est toujours sur l'abstinence qu'il va prêcher? Avez-vous une place?

— Oui, oui, venez avec moi. — C'est le fameux chapeau?

— Oui; l'aimez-vous? — Un peu perroquet, pas vrai? Que de monde, bon Dieu! Où donc est votre mari?

— Comment, perroquet! il est ravissant... Mon mari est dans le banc d'œuvre; il est parti avant moi; ça devient du fanatisme chez lui; il parle de déjeuner avec des radis et des lentilles!

— Cela doit être une bien douce consolation pour vous!

— Ne m'en parlez pas... Suivez-moi... Tiens! voilà Ernestine et Louise. — Toujours son nez! cette pauvre Louise! qu'est-ce qui croirait qu'elle ne boit que de l'eau...

Et ces dames s'avancent au milieu des chaises qu'elles renversent en passant avec une certaine noblesse.

Une fois placées, elles s'affaissent sur leur prie-Dieu, jettent un regard d'adoration, regard voilé, profond, humide, sur le maître-autel, et cachent ensuite leur visage dans leur petite main gantée.

Durant deux minutes elles s'abîment gracieusement dans le Seigneur, s'assoient ensuite, façonnent coquettement l'énorme nœud de leur chapeau, puis à travers un petit lorgnon d'or qu'elles soutiennent en relevant le petit doigt, elles promènent sur l'assistance un regard clignotant, et, tout en façonnant les plis satinés d'une jupe difficile à

contenir, elles distribuent à droite et à gauche d'adorables petits bonjours, de délicieux petits sourires.

— Êtes-vous pas mal, mignonne?

— Parfaitement, merci. Voyez-vous, là-bas, entre les deux cierges, Louise et Mme de C...? — Est-il permis de venir à l'église ainsi fagotée!

— Oh! je n'ai jamais eu grande confiance dans la piété de Mme de C... Vous savez son histoire? l'histoire du paravent?... Je vous raconterai cela plus tard. — Ah! voilà le bedeau.

En effet, le bedeau à chaînette montre sa tête luisante dans la chaire de vérité. Il prépare le siége, dispose le petit banc, puis, s'efface et laisse passer l'abbé Gélon, un peu pâli par le jeûne du carême, mais admirable, comme toujours, de dignité, d'élégance et d'onction. L'auditoire s'agite un instant et s'installe confortablement. Le bruit cesse et tous les regards pieusement avides se tournent vers le visage de l'orateur. Celui-ci, les yeux au ciel, est droit et immobile; on devine un coin du ciel dans son beau regard inspiré; ses belles mains blanches, qu'une fine dentelle entoure, sont négligemment posées sur le velours rouge de la chaire. Quelques instants encore il attend, puis il tousse deux petites fois, déplie son mouchoir, dépose dans un coin son petit chapeau carré, et, avançant le corps en avant, il laisse tomber de ses lèvres, avec cette voix douce, lente, persuasive, adorable que vous lui connaissez, le premier mot de son sermon : Mesdames.

Il n'a dit que cela, et déjà tous les cœurs lui sont gagnés. Lentement il promène sur son auditoire un regard velouté qui pénètre et attire, puis, après quelques mots latins qu'il a le tact de traduire bien vite en français, il ajoute :

Qu'est-ce que l'abstinence, pourquoi faire abstinence, comment faire abstinence. Ce seront là, mesdames, les trois points que nous allons développer.

Il se mouche, crache, tousse, un saint frémissement agite toutes les âmes — que va-t-il dire? magnifique sujet! écoutons.

N'est-il pas vrai, madame, que votre cœur est pieusement ému, et qu'en ce moment vous ressentez une véritable soif d'abstinence et de mortification?

Le lieu saint est noyé dans une douce obscurité assez semblable à celle de votre boudoir et qui porte à la rêverie.

Je ne sais quoi d'ineffable et de vaguement énivrant vous pénètre. La voix de ce beau vieillard vénéré au milieu de ce grand silence, a quelque chose de délicieusement céleste. Des échos mystérieux répètent dans les profondeurs du temple chacune de ses paroles, et dans l'ombre du sanctuaire, les chandeliers d'or étincellent comme des pierreries. Les vieux vitraux aux dessins symboliques s'illuminent tout à coup, des flots de lumière et de soleil traversent l'église comme une lame de feu. Est-ce le ciel qui s'entr'ouvre? est-ce l'esprit d'en haut qui descend parmi nous?

Et perdue dans une pieuse rêverie qui vous berce et vous charme, vous regardez avec extase les capricieuses sculptures qui se perdent dans les voûtes et les tuyaux étranges du grand orgue aux cent voix. Les croyances enfantines saintement cultivées dans votre cœur se réveillent tout à coup, un vague parfum d'encens se promène encore dans l'air. Les colonnes de pierre s'élancent à des hauteurs infinies, et de ces voûtes célestes descend la lampe d'or qui se balance et promène dans l'air son éternelle lumière. Dieu est grand!

Peu à peu les suavités de la voix du prêtre vous ravissent davantage, le sens de ses paroles s'efface, et au divin murmure des saintes paroles, comme un enfant qui s'endort dans le sein de Dieu, vos paupières se ferment.

Vous ne dormez point, mais votre tête se penche, le bleu vous environne, et votre âme amoureuse du vague, s'élance dans des espaces célestes, et se perd dans l'infini.

Sensation douce et pieusement énivrante, extase délicieux! Et quelques-uns pourtant sourient de cette religieuse mise en scène, de ces pompes et de ces splendeurs, de cette musique céleste qui amollit les nerfs et fait vibrer le cerveau. Pitié pour ces rieurs qui ne comprennent pas l'ineffable jouissance de s'ouvrir les portes du Paradis, à volonté, et de se rapprocher des archanges dans ses moments perdus.

Mais que sert de parler des impies et de leur impuissant sourire? comme l'a dit l'abbé Gélon d'une si adorable façon : *Notre cœur est une forteresse assiégée sans cesse par l'esprit des ténèbres.*

L'idée d'une lutte constante contre ce personnage puissant, a quelque chose qui centuple les forces et flatte assez la vanité. Quoi! seule dans votre forteresse, madame, seule contre le noir ennemi!

Mais chut! l'abbé Gélon termine d'une voix vibrante et fatiguée. Sa main droite trace dans l'air le signe de paix. Puis il essuie son front couvert de sueur, ses yeux brillent d'un éclat divin, il descend l'étroit escalier, l'on entend les coups réguliers de la canne du bedeau qui le reconduit à la sacristie.

— A-t-il été assez beau? mignonne.

— Adorable! quand il a dit : Que mes yeux se ferment à jamais si .. vous vous souvenez?

— Superbe! et quand il a dit : oui mesdames, vous êtes coquettes! il vous a dit des duretés! il parle admirablement.

— Admirablement. Il est divin.

II. — LES PÉNITENTES.

Il est quatre heures; l'église est plongée dans l'ombre et le silence. C'est à peine si le roulement des voitures arrive confusément dans ce séjour de la prière, et le craquement de la botte qui se répète au loin est le seul bruit humain qui trouble ce grand calme.

Cependant, à mesure qu'on avance on aperçoit, dans les chapelles, des groupes de fidèles agenouillés, immobiles, silencieux. — A voir le désespoir que semble exprimer leur personne, on est accablé de tristesse et d'inquiétude. Est-ce un appel de condamnés?

Une de ces chapelles offre un aspect particulier. Cent ou cent cinquante dames, perdues dans le velours et la soie, sont entassées saintement autour du confessionnal. — Une douce odeur de violette et de verveine embaume les environs, et l'on s'arrête malgré soi devant ce amas d'élégance.

Des deux cellules de la pénitence les flots d'une jupe insoumise s'élancent au dehors, car la pénitente, retenue à la taille, n'a pu faire entrer que la moitié de son corps dans le petit endroit; cependant l'on aperçoit dans l'ombre sa tête qui s'agite, et l'on devine, aux mouvements contrits de sa plume blanche, que son front s'incline sous la remontrance et le repentir.

A peine a-t-elle terminé son petit récit que dix voisines se précipitent pour la remplacer. Cet empressement se comprend et s'explique, car cette chapelle est celle où l'abbé Gélon confesse, et vous savez que lorsque l'abbé Gélon confesse, c'est absolument comme s'il prêchait, il y a foule.

Il dirige toutes ces dames, ce bon abbé, et, avec un dévouement angélique, reste enfermé pendant des heures dans cette cabine étroite sans lumière et sans air, à travers les grilles de laquelle deux éternelles pénitentes lui soufflent constamment leurs péchés.

Ce bon abbé! ce qu'il a d'adorable, c'est qu'il n'est pas long. Il sait éviter les détails inutiles. — Il voit l'état de l'âme avec une finesse de tact et une sûreté de coup d'œil qui vous évite mille embarras; de sorte qu'étant, par dessus le marché, homme d'esprit et du monde, il vous rend presqu'agréable le récit de ces petites faiblesses dont il vous a soufflé la moitié.

On arrive auprès de lui un peu embarrassée de son petit paquet, et tandis qu'on hésite à lui tout raconter, d'une main discrète et savante, il dénoue l'objet, en examine rapidement le contenu, sourit ou vous console, et l'aveu est fait sans qu'on ait dit un mot; en sorte qu'on s'écrie, en se prosternant devant Dieu : Mais, Seigneur, j'étais blanche, blanche comme le lis, et moi qui m'inquiétais!

Alors même que sous l'habit sacerdotal il cesse d'être homme et parle au nom de Dieu, le timbre de sa voix, la finesse de son regard

trahissent la distinction native et révèlent cette fleur d'adorable courtoisie qui ne saurait nuire au ministre de Dieu et dont on ne peut se passer de ce côté-ci de la rue du Bac.

Si Dieu veut qu'il y ait dans le monde un Faubourg-Saint-Germain, et l'on ne saurait nier qu'il le souhaite, n'est-il pas juste qu'il nous donne un ministre parlant notre langue et comprenant nos délicatesses? Cela tombe sous le sens, et je ne comprends pas, en vérité, certaines de ces dames qui viennent me parler de l'abbé Brice; non pas que je veuille dire du mal de ce brave abbé, ce n'est ni le moment, ni l'endroit. C'est un saint homme, mais d'une sainteté un peu commune et qui demanderait un coup de brosse.

Il faut lui mettre les points sur les I; il comprend mal ou ne comprend pas du tout.

Avouez-lui une peccadille et son sourcil se fronce, il lui faut l'heure, l'instant, les circonstances, les antécédents; il examine, il palpe, il pèse et finit, avec ses mille questions, par être indiscret et friser l'inconvenance. N'y a-t-il pas même dans la sainte mission du prêtre une façon d'être sévère avec politesse et de rester gentilhomme avec les gens bien nés?

L'abbé Brice sent la charrue, pourquoi ne le dirais-je pas? et cela lui nuira. — Il est bien un peu républicain! mal chaussé, des ongles déplorables et quand il a ses gants — deux fois par an — ses doigts restent écartés et roides...

Je ne nie pas ses admirables vertus, remarquez bien, mais vous aurez beau faire, vous n'amenerez jamais une femme du monde à raconter ses petites affaires au fils de son fermier, en lui disant *mon père.*

Il ne faut pas non plus pousser les choses jusqu'à l'absurde.

Et puis, je ne sais, mais cet excellent Brice répand une détestable odeur de tabac à priser.

Il confesse toutes sortes de gens, et vous conviendrez qu'il est désagréable d'avoir sa femme de chambre ou sa cuisinière pour vis-à-vis de cellule?

Il n'y a pas de femme comprenant mieux que vous, chère madame, l'humilité chrétienne; mais enfin, vous n'avez pas l'habitude d'aller en omnibus, et vous ne tenez pas à le prendre.

On vous dira qu'au ciel vous serez trop heureuse d'appeler votre cocher *mon frère* et de dire à Rosalie *ma sœur*, mais ces braves gens auront avant, passé par le purgatoire, et le feu purifie tout. D'ailleurs qui m'assure que Rosalie ira au ciel, puisque vous-même, chère madame, vous n'êtes pas sûre d'y entrer!

On comprend donc parfaitement que la chapelle de l'abbé Gélon soit pleine. Si l'on chuchotte un peu c'est qu'il y a trois grandes heures que l'on attend et que tout le monde se connaît.

Toutes ces dames sont là en vérité.

Faites-moi donc une petite place, ma belle, dit tout bas une nouvelle arrivante en se faufilant au milieu des jupes, des *prie-Dieu* et des chaises.

Ah c'est vous, chère amie; venez donc! Clémentine et Mme de B. sont là dans le coin, à la bouche du canon. Vous en avez pour deux bonnes heures.

Si Mme de B. est là, ça ne m'étonne pas, elle est intarissable et il n'y a pas de femme qui... raconte plus lentement. Est-ce que tout ce monde là n'a pas encore passé? Ah voilà Ernestine, (Elle lui adresse de la main un petit salut discret.) c'est un ange cet enfant là. Elle m'a avoué l'autre jour qu'elle avait la conscience fort troublée, parce qu'à la lecture de la *Passion* elle ne pouvait pas se décider à embrasser le paillasson.

— Ah charmant! mais, dites-moi, est-ce que vous l'embrassez, ce paillasson?

— Moi? jamais de la vie; c'est fort malpropre, ma chère.

— Vous en accusez-vous au moins?

— Oh! je m'accuse de tous ces petits brinborions en masse, je dis: mon père, j'ai eu du respect humain. Je donne le total.

— C'est absolument comme moi, et ce bon abbé Gélon acquitte la note.

— Sérieusement le temps lui manquerait s'il voulait faire autrement. Mais il me semble que nous causons un peu trop, mignonne, permettez que je songe à mes affaires.

Madame s'étale sur son prie-Dieu. Elégamment elle ôte, sans quitter les yeux de l'autel, le gant de sa main droite, et de son pouce elle fait tourner, en remuant les lèvres, sa bague de Sainte-Geneviève qui lui sert de chapelet. Puis, les yeux baissés et la bouche pincée, elle soulève le fermoir fleurdelisé de son livre d'heures et y cherche les prières qui ont rapport à sa position.

(Lisant avec ferveur) *Mon Dieu, c'est accablée sous le poids de mes fautes que je me prosterne à vos pieds...* — Ce qui est désolant c'est le froid aux pieds. Avec mon mal de gorge, c'est une bonne grippe que ça me coûtera... — *Que je me prosterne à vos pieds...* — Dites-moi, ma belle, savez-vous si la femme des cierges à une chaufferette? Rien n'est plus mauvais que le froid aux pieds, et cette Madame de P... qui reste-là des heures! je suis sûre qu'elle raconte les péchés de ses amies en même temps que les siens. — Ça n'a pas le sens commun! je ne sens plus mon pied droit, je lui payerais sa chaufferette à cette femme! (lisant) *j'incline mon front dans la poussière sous le poids du repentir et de la...*

Ah! Madame de P... a fini, elle est rouge comme un coq. Quatre dames se précipitent avec un pieux élan pour la remplacer.

— Ah! madame, ne me poussez pas, je vous prie.

— Mais, madame, j'étais ici avant vous.

— Je vous demande mille pardons, madame.

— Vous entendez singulièrement le respect du saint lieu!

Chut! chut! — Profitez de l'occasion, madame, faufilez-vous et prenez la place vide, (à l'oreille) n'oubliez pas le gros d'hier, et les deux petits de ce matin.

Z.



SONNET

Lorsque le soir, placé sous une girandole,
Vous regardez le bal déjà près de finir,
Avez-vous vu, lecteur, un mari bénévole,
En attendant sa femme, et bâiller et gémir.

Le pauvre homme a perdu mille écus sur parole,
Quatre heures vont sonner, il voudrait bien dormir;
Madame est à danser; — Madame est un peu folle,
Et songe beaucoup moins au sommeil qu'au plaisir.

Il l'appelle, il la somme et de l'œil et du geste;
On lui voit des fureurs dignes du vieil Oreste,
Et les sourcils froncés d'un Jupiter tonnant.

Mais l'orchestre a parlé; la dame passe et preste,
Elle lui jette un mot tout en cotillonnant:
« Qu'avez-vous donc, Monsieur, je vous trouve étonnant! »

B.



D'après une aquarelle d'Eugène Lami (1)

UN SALON DE PARIS

NOUVELLE

I

Le petit Lansac était issu d'une famille dont les commencements se perdaient dans les origines du système mystico-théocratico-féodal. Ses aïeux avaient marqué dans toutes les croisades. Le petit Lansac était cadet ; il avait été destiné dès l'enfance aux dignités de l'Église, son aîné devant posséder presque tous les biens de la famille. L'histoire se passe cependant vers 1840; mais en plein dix-neuvième siècle, en plein Code civil, il est possible, dans une famille où tout le monde est d'accord, même le dépouillé, d'éluder cette loi si sage qui partage également l'héritage entre les enfants. Ventes simulées donations entre-vifs, testaments, tout devait être mis en œuvre pour constituer un véritable majorat à l'aîné. Le petit Lansac, dans l'innocence du jeune âge, tout confit en dévotion, pénétré de la grandeur de sa famille aux origines lointaines, avait souscrit d'avance à tout ce que son *papa* et sa *maman* voudraient. Mais, hélas! ce fils aîné, espoir de sa respectable famille, mourut. Frappé par ce coup aussi épouvantable qu'inattendu, le petit Lansac se trouva, à vingt et un ans, héritier de deux cent mille livres de rente. Sa mère le rappela auprès d'elle pour le marier.

La marquise de Lansac, veuve depuis peu, avait quarante-cinq ans. C'était la fine fleur du faubourg Saint-Germain, bien qu'elle habitât le faubourg Saint-Honoré : blanche, grasse, poignets fins, mains pleines de fossettes. Elle tournait les lettres à la Sévigné ; elle marchait en reine, excellait en dévotion mondaine, faisait et disait tout simplement, avec une aisance gracieuse aussi éloignée du scandale que de la pruderie. Le petit Lansac arriva devant elle avec son petit collet et ses cheveux bien bouclés. Il se campa sur ses souliers à boucles d'argent et lui baisa la main.

— Vous voilà, Georges, allez vite dans votre chambre, vous y trouverez un habit de ville. Revenez ensuite, je vous attends, nous sortons ensemble.

— Oui, maman.

— Appelez-moi madame.

Lansac reparut bientôt sous son nouveau costume qu'il portait avec une grâce naturelle. Ses joues se détachaient roses comme des pêches sur sa cravate bouffante. L'éclat de ses yeux verts était voilé sous ses longs cils. Son pantalon à la housarde laissait deviner des jambes finement découplées. La marquise jeta sur lui un regard moitié approbateur, moitié ironique :

— Défrisez-vous donc un peu, monsieur mon fils.

Ils montèrent en voiture et se rendirent à la Madeleine, ce temple pseudo-romain que les Parisiens appellent grec, et dont on a fait une église catholique. On a placé les chapelles dans les petits coins, comme on a pu, et les cloches dans la cave. Comme l'intérieur est tout doré, c'est la plus belle église de Paris et le rendez-vous habituel du beau monde. La marquise se dirigea vers les chaises en velours bleu marquées à ses armes. Avant de s'agenouiller, elle salua une vieille douairière flanquée d'une jeune fille à l'œil noir.

— Tenez, Georges, dit la marquise, voilà Mlle de Retz, que vous allez épouser.

Le petit Lansac leva aussitôt son minois éveillé et regarda. Mais bientôt il baissa les yeux devant le coup d'œil aussi modeste qu'assuré que lui lança la belle demoiselle. Ce jeu muet avait suffi : le malheureux l'aimait déjà; et elle, la belle indifférente, chantait intérieurement la chanson du *Petit mari*.

Mlle de Retz avait dix-sept ans, les bras rouges et un peu maigres, les yeux en amandes et fiers et brillants, la chevelure noire et le chignon tordu, le pied long. Elle n'avait pas d'égale pour monter en carrosse et pour abandonner sa taille flexible et pure au bras noir du valseur. Et sa bouche, qu'en dirons-nous? cette bouche courbée *comme l'arc de Diane*, cette bouche dont les passions et les douleurs n'ont pas encore assoupli les contours! Mais quel orgueil impossible, quels préjugés logiquement absurdes, quel mélange de désirs et de pudeur divine, de naturel et de prétention, de pruderie et de laisser-aller l'éducation mondaine a jetés pêle-mêle dans le cœur d'une pensionnaire !

A la première visite que lui fit le petit Lansac, elle le prit en médiocre estime. Il avait les joues roses, et elle était pour les grands à moustaches. Il tremblait en lui parlant et baissait les yeux, elle aimait les regards indiscrets et incisifs. Quand il fut parti, ce fut, pendant tout le jour, une pluie de quolibets avec les petites amies. Elle imitait son air de petit saint, ses phrases fleuries et embrouillées, sa manière embarrassée de saluer et de s'asseoir.

Le soir, ils se revirent au bal; Mlle de Retz était nonchalemment penchée sur sa chaise, l'éventail à la main, au milieu des petites amies. Quand Lansac s'avança pour l'inviter à danser, il sentit tous ces yeux fixés sur lui, de l'air le plus sournoisement féroce, tous, excepté ceux de Mlle de Retz, qui s'empressa de ne pas le voir. Il fit sa demande, elle se retourna brusquement, lui répondit qu'elle était invitée et se remit à causer, comme si Lansac lui eût été parfaitement inconnu. Rien ne ressemble plus au manége d'une coquette que la roideur de l'innocence : la différence n'est que dans l'à-propos. Lansac, qui chassait de race, trouva la petite fille fort impertinente; il n'insista pas et invita la voisine. C'était Mlle de Navailles, une blonde au teint anglais, aux yeux d'une douceur ineffable. Elle jalousait cordialement son amie intime et cousine; elle crut déjà lui avoir

(1) Nous avons plaisir à mettre ici cet adorable dessin d'Eugène Lami; on ne saurait trouver à cette nouvelle un meilleur frontispice. Voilà bien les modes de 1840, voilà bien la jolie madame de Lansac, le dédaigneux Bauvron et le petit de Lansac. Et puis, après Stendal, Eugène Lami est le maître dont l'auteur s'est le plus volontiers inspiré.

enlevé son fiancé. Elle répondit donc *oui* d'un air aussi langoureux que si elle allait rendre l'âme. Lansac dansa et fut aimable avec la jolie blonde, qui fut plus aimable que lui; en la reconduisant, il salua, sans mot dire, Mlle de Retz, puis alla présenter ses devoirs à la douairière qui faisait le whist dans un autre salon, et demanda sa voiture.

La marquise était chez elle, elle aimait la société choisie et non la cohue, aussi n'allait-elle jamais au bal.

— Quoi, Georges, déjà de retour! Que s'est-il passé?

— Madame, il ne s'est rien passé.

— Vous ne l'avez pas fait danser?

— Non, madame.

— Vous n'en finirez pas.

— Je crois que si. Il ne faut pas se prodiguer.

— Déjà des systèmes! dit la marquise en riant.

Lansac la laissa rire, convaincu qu'il tiendrait dès lors le haut du pavé. Il se trouva, par hasard, qu'il avait deviné juste. A mesure que Lansac se montra plus froid et insouciant, Mlle de Retz se montra, elle, plus gracieuse. Elle désirait beaucoup le mariage, elle se mit à désirer ce mariage. Il se fit donc. En huit jours, le petit Lansac avait pris les dehors d'un homme du monde; les postillons blanc et or mirent des fleurs autour de leurs chapeaux et aux oreilles de leurs chevaux, et maints carrosses se pavanèrent dans la cour grillée de l'Assomption. La mariée fut convenablement émue et le jeune couple se rendit au château de Lansac.

Quand Lansac se trouva en tête-à-tête, au fond de sa bonne berline, avec cette jeune fille qu'il aimait, il perdit toute son indifférence simulée. Oubliant tout rôle appris, il se sentit venir aux lèvres des phrases de romans qu'il n'avait pas lus.

Il se serait cassé la tête pour aller chercher une fleur désirée. Il prit la main de sa femme et la baisa. La nuit venait, Mme de Lansac le regarda fixement, retira sa main, se tourna vers la portière, puis feignit de dormir, puis s'endormit. Lansac leva la glace pour la préserver du froid, le parfum discret de la jolie femme se répandit dans la voiture. Il la regardait dormir, il s'enivrait de doux rêves, il soupirait. Enfin, fatigué de désirs et de soupirs, il s'endormit vers le matin. Quand Mme de Lansac se réveilla au premier chant de l'alouette, elle le vit, les jambes étendues, la joue appliquée contre le drap; il ronflait. Elle le regarda, sourit méchamment, et baissa violemment la glace. Lansac balbutia quelques mots incohérents, au milieu desquels se distinguait le nom de Lucie, se réveilla, bâilla, fit le mouvement de se *détirer*, puis, se souvenant où il était, il resta tout interdit.

— Postillon, où sommes nous?

— A la marre de la Bretèche.

Lansac ne vit pas de mare et n'avait que de vagues idées sur ce que pouvait être une bretèche; un silence mortel régna jusqu'au moment où, quatre heures après, la voiture roula dans la cour du château.

II

Dans le collége clérical où il avait été élevé, le petit Lansac avait connu le grand Bauvron, issu comme lui d'une famille sans issue dans le passé, comme lui cadet et comme lui destiné à la prêtrise. Ils étaient devenus amis en vertu de la grande loi des contrastes. L'un était petit et l'autre grand; Lansac était poli, innocent, studieux, docile; Bauvron était insolent, précoce, paresseux, et faisait le coup de poing avec les maîtres d'étude. Lansac rangeait ses livres, propres et sans une corne, dans son pupitre modèle; Bauvron faisait du chocolat dans le sien à la flamme de ses dictionnaires. Tandis que Lansac s'était pénétré des principes des bons pères, Bauvron s'était révolté contre eux. C'était le point distinctif de son caractère de saisir le contre-pied de tout ce qu'on lui enseignait. Quand on lui parlait avec componction et gravité, il était persuadé qu'on jouait la comédie et qu'on voulait se moquer de lui. Il avait trouvé au fond du parc, en passant par-dessus trois grilles à embrocher un chat, un petit vieux mur lézardé qu'il enjambait en se cramponant. A dix heures du soir, il commençait ses expéditions. Il mettait son bonnet de coton sur son traversin fourré entre ses deux draps, donnait à ce traversin l'apparence d'un adolescent profondément endormi, et descendait dans la cour ses souliers à la main. Une fois dans la rue, il allait lire le journal au café et faire mille autres fredaines. Or, un beau matin, au retour d'une de ces expéditions, Bauvron, à cheval sur son mur, aussi tranquille *que la bête du bon Dieu*, tenait d'une main une bouteille d'eau-de-vie et de l'autre un roman intitulé : *Notre-Dame de Paris*, quand le portier, le tirant par la jambe, le fit tomber dans le jardin. Il trouva là l'abbé directeur, une lanterne sourde à la main. L'abbé s'empara incontinent des deux corps du délit, et ordonna à son fidèle serviteur de conduire le jeune homme dans son cabinet. Bauvron assis sur la sellette, l'abbé lui tint un long discours qui commençait ainsi : « Avez-vous sondé, mon fils, la profondeur de l'abîme, etc. » Mais Bauvron, évidemment perverti sans r source et destiné à l'échafaud, ne pensait, au lieu d'écouter, qu'a sort de son livre et de sa bouteille.

Au fond, le long discours du directeur gnifiait : « Vous allez vous rendre au cachot, et vous y vivrez au pai et à l'eau jusqu'à ce que j'aie informé de votre conduite coupable . le comte, votre père. »

Le père arriva : c'était un homme de vieille souche, ancien Vendéen. Elevé parmi les bandes, il ignorait également et les grandes façons de l'ancienne cour qui forçaient Louis XIV irrité à jeter sa canne par la fenêtre pour ne pas frapper un gentilhomme, et ces rapports entre père et fils, à la fois pleins de familiarité et de délicatesse de toute sorte, que viennent d'inventer tout récemment quelques pères de la bourgeoisie. Il commença à donner à Bauvron quelques coups de canne sur les épaules, ce qui augmenta peu l'affection déjà très-petite d'un fils sacrifié dès l'enfance. Dès lors Bauvron fut élevé dans la maison paternelle, où le comte voulait le tenir plus sévèrement qu'au collége. Mais le précepteur, bonhomme d'abbé qui visait à une chaire de théologie, s'occupa peu de son élève; celui-ci se forma tout seul. Quand Bauvron eut vingt et un ans, son père lui dit qu'il fallait prononcer ses vœux. Le fils s'y refusa avec énergie. Il y eut une scène violente qui se termina par une malédiction de comédie, et Bauvron se trouva jeté sans ressources sur le pavé de Paris.

C'était l'heure du déjeuner; Bauvron entra dans un cabaret du boulevard. Il s'assit à une table à quatre couverts, occupée déjà par un jeune homme trop bien mis, qui avait le bout des moustaches cirées et mangeait un rosbif saignant.

— Monsieur, dit Bauvron, j'aurai un jour cinquante mille livres de rente.

— Monsieur, ça m'est bien égal, dit l'autre en riant et en essuyant ses moustaches.

— Monsieur, j'ai vingt et un ans, ma signature est valable.

— Que m'importe! dit l'autre en riant plus fort. Ah çà, me prenez-vous pour un usurier?

— Non, mais pour un jeune homme bien élevé qui doit les connaître et peut m'indiquer des adresses.

— Désolé de ne pouvoir vous servir; j'ai le bonheur d'avoir des parents qui ne me laisseront rien, par conséquent, je n'ai jamais eu affaire à ces espèces. Mais vous voyez bien ce monsieur mal bâti qui a un gilet rouge, il passe pour les avoir trop connus.

Bauvron adressa sa requête au monsieur mal bâti en gilet rouge. Celui-ci l'écouta avec un sourire satanique qui signifiait : « Encore un qui se jette perpendiculairement dans l'abîme; » puis il lui dit :

— Vous avez donc un père dénaturé?

— J'ai un père dénaturé

L'homme rouge dicta à Bauvron soixante-dix adresses. Au bout de huit jours, celui-ci avait trois mille francs. Comme c'était un garçon très-prudent et très-ménager de ses intérêts, sous ses airs casse-cou : « Tarare! se dit-il, ma fortune ira vite si je puise souvent à cette bourse. Il me faut gagner de l'argent. » Les convictions et l'enthousiasme ne le gênaient pas. Il se lança dans la littérature de fabrique. Il fit des tiers et des quarts de vaudevilles et de mélodrames et des romans de cabinet de lecture. Nul bientôt ne le surpassa dans l'art de finir les chapitres et les volumes par des phrases propres à piquer la curiosité du lecteur naïf.

Tel était l'homme que Lansac, un mois après son mariage, rencontrait sur le boulevard et qu'il résolut de présenter à sa femme. La conversation des deux amis s'achevait à la porte de l'hôtel :

— Mon cher, disait Bauvron, sois convaincu que si je ne t'ai pas éclaté de rire au nez pendant le long récit que tu viens de me faire, c'est que j'ai appelé à mon secours toute la force de mon amitié. Dans tous tes différends avec ta femme, c'est toi qui as eu tort, et toujours tort; tu as entassé faute sur faute. Ta femme me paraît charmante et toi un abbé mystico-pâteux, qui t'es fourré dans une impasse avec la niaiserie la plus délicate, Heureusement je suis là, présente-moi à Mme de Lansac.

— Que veux-tu faire?

— Prends confiance en ma sagesse et en mon expérience.

— Quels sont tes moyens?

— Si tu les connaissais, tu ferais tout échouer. Viens, fleur des champs, et sois convaincu que je ne cherche que ton bonheur et le mien.

— Tu as encore le cigare à la bouche. Jette-le et attendons que l'odeur de tes vêtements soit dissipée; il me paraît peu convenable...

— Qu'importe, *un bohême* comme moi peut tout se permettre. Je ne suis plus de ton monde. D'ailleurs, je ne veux qu'étudier ta femme; trois séances me suffiront, ensuite je ne remettrai plus les pieds dans ton salon. A propos, qu'y met-on?

— Qu'y met-on?

— Oui, qu'y recevez-vous?

— M. de la Rochaivon, la douairière de Retz.

— Mme de Retz? Est-ce que cette vieille dame n'a pas publié de petits romans avec une larme au bout de chaque ligne, tirage à cinquante exemplaires?

— C'est bien elle, c'est la tante de ma femme.

— Ma pauvre mère adorait ces romans-là. Il y avait surtout une histoire de négresse... Mais après, qu'y a-t-il encore?

— M. de Bourges.

— Tan pis.

— Puis M. de Navailles.

— Celui qui vient d'être reçu à l'Académie?

— Lui-même. Sa fille est l'amie intime de ma femme. Pour ma mère, en ce moment, elle est allée recueillir un héritage en Picardie.

— Mlle de Navailles, je la connais : une blonde rêveuse sans conviction, et langoureuse par principe. Dieu, qu'elle me déplaît!

LES MAXIMES

DE

LA RUE LAROCHEFOUCAULD

La chasse aux pigeons est ouverte du 1er janvier au 31 décembre.



Quand on *s'aime*, on ne récolte pas.

Dans un coupé, qu'on est bien à vingt ans !



Fais de l'œil, mais ne fais jamais l'œil.



Ne pas oublier aux approches du 15 août que l'on s'appelle Marie ; aux approches du 25 août que l'on s'appelle Louise, etc., etc.



La plus jolie fille du monde ne peut demander à un homme que ce qu'il a.



Il y a un terme à tout... Trimestre.

LE NOUVEAU FOYER

DU

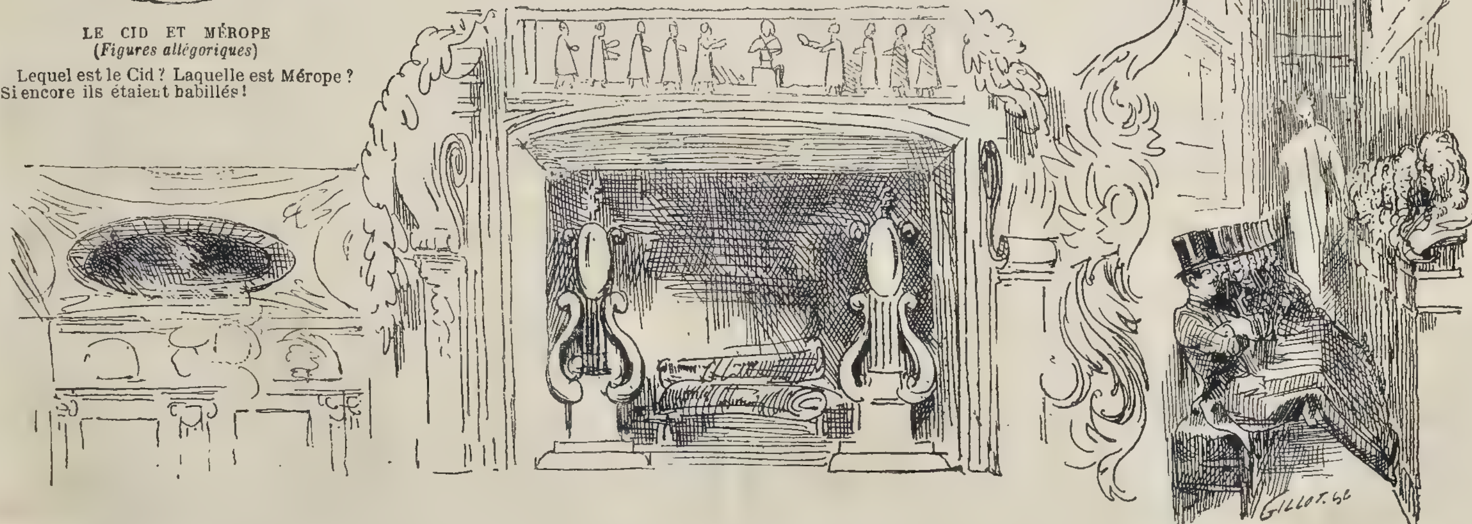
THÉATRE FRANÇAIS



LE TRIOMPHE DE VOLTAIRE
Rien ne m'étonne, depuis les dernières élections!



LE CID ET MÉROPE
(*Figures allégoriques*)
Lequel est le Cid? Laquelle est Mérope? Si encore ils étaient habillés!



LE TROU DU PLAFOND
La cheminée fumait donc?

LA CHEMINÉE PORTE-COCHÈRE
Encore des chenets-lyres! Au moins en peut-on pincer? Et le bon bas-relief en *Bonshommes en pain d'épicium d'Herculanum.*

LA GALERIE DES BUSTES.
Ils eussent pourtant été si à l'aise dans la cheminée!

— Elle est charmante.
— Tu la trouves charmante? J'espère bien alors que tu lui fais la cour. Voici la porte, entrons.
Lansac et sa femme demeuraient rue Basse-du-Rampart, dans l'hôtel de la marquise de Retz, dont ils occupaient l'aile gauche. Vous le voyez d'ici, cet hôtel, presque en face de l'ancien ministère des affaires étrangères, avec une terrasse faisant serre. Lansac voulut se faire annoncer chez sa femme; elle était chez la marquise.
— Mon cher ami, je crois qu'il faut remettre la présentation à une autre fois.
— La comtesse est sortie?
— Non; elle est chez sa tante, qui reçoit les mercredis.
— Eh bien! allons. Je serai enchanté de faire connaissance avec cette vénérable dame.
— C'est que... il y a là notre famille, des personnes qui se voient tous les jours et que tu ne connais pas.
— Je ne suis pas timide.
— Et puis... et puis tu es en cravate noire, et cela paraîtra singulier.
— Palsambleu! cher comte, vous me la bâillez belle, fit Bauvron en riant. Nous avons donc conservé les élégances, et les grâces, et les étiquettes, et les révérences, et les *honneur aux dames*? Eh bien, prête-m'en une et tu verras quel homme je suis, une fois monté sur mes grands chevaux!
— Quoi, une, mon ami?
— Une cravate blanche.
— J'allais te le proposer.
— Faut-il aussi raser mes moustaches?
— Il n'est pas nécessaire.
La cravate blanche mise, Lansac et Bauvron traversent une longue galerie qui, au premier, occupait tout le fond de l'hôtel et séparait le logement des nouveaux mariés de celui de la douairière. Cette galerie était entièrement vide de meubles; des candélabres à griffe, allumés çà et là, l'éclairaient à moitié. Les panneaux en tapisserie représentaient : *la Sagesse ouvrant à la Pudeur le temple de l'Hymen*, *la Poésie ouvrant à la Vertu le temple de Mémoire*, *la Postérité ouvrant au Génie le temple de l'Immortalité*, etc. Les peintures du plafond, d'un goût plus ancien, étaient d'une mythologie plus galante qui sentait son bon dix-huitième siècle. Au médaillon du milieu, le blond Phœbus, les joues bouffies, tout habillé de rouge sur un ciel vert, conduisaient ses coursiers par monts et par vaux. Les muscles tendus, il bandait son arc et perçait de mille traits le malheureux Python. Les eaux des mers rentraient dans leur lit, les fleuves barbus, les rivières aux hanches provocantes reprenaient leur cours, ce pendant que les nymphes bocagères et les Amours, au son des flûtes et des cymbales, célébraient la gloire du dieu du jour.
— Je suis sûr qu'on n'a pas dansé ici depuis la prise du Trocadéro?
— Et on n'y dansera pas jusqu'au retour.

ÉMILE L.

(*La suite au prochain numéro.*)

OU EST LA FEMME?

Sous ce titre ou plutôt sous ce prétexte, M. A. Dupeuty a publié dernièrement un livre charmant. On s'y promène des coulisses de l'Opéra aux boudoirs du quartier Breda en passant un peu par Venise. Nous en avons extrait les légendes des dessins de la page précédente : *Maximes de la rue Larochefoucauld*. Elles eussent été dignes de figurer sous des dessins de Gavarni.

M.

LE JOUR DE PAQUES
A JÉRUSALEM

Cette lettre a été écrite par un officier turc élevé en France.

—

Te rappelles-tu la discussion que nous eûmes à l'Ambassade à Paris, l'année dernière, à pareille époque, je crois, au sujet de l'influence du christianisme? Qui m'aurait dit alors qu'un an plus tard, je serais à Jérusalem en train de réglementer au nom de la Sublime Porte, l'enthousiasme chrétien et de l'empêcher de dégénérer en émeute. Quoique tu dises contre le fatalisme, tu le vois : *c'était écrit.*
Je reçus l'ordre il y a quelques jours de partir, avec 300 hommes, pour Jérusalem, afin de renforcer la garnison pendant les fêtes de la Pâque. Depuis la promulgation du *Hatti-Houmaioum*, les chrétiens se sentant plus de sûreté et les musulmans croyant être lésés, ce n'est pas trop de tout le zèle du gouvernement pour maintenir, sinon la bonne harmonie, du moins l'ordre et le respect des droits de chacun.
Tu n'exigeras pas de moi la description de la route de Jaffa. A partir de Kuryet-el-Enal, dont les juifs font la patrie de Jérémie et le séjour de l'Arche depuis Samuel jusqu'à David, le chemin est affreux. Peu ou pas de culture, quelques oliviers rabougris. La route n'est, dit-on, pas sûre, et les pèlerins ne la font qu'en caravane; de temps en temps la richesse de ma selle et les deux cavaliers qui m'accompagnent m'attirent le *marhaba* de quelques pauvres enfants sales et nus, de quelques lépreux, de vieilles femmes infirmes qui viennent presque sous les pieds de mon cheval, me demander un bakchich. J'ai tenu à partir après la colonne, afin de jouir seul. En route, souris, railleur, je lis la Bible pour préparer mes impressions.
Ce n'est que collines et montagnes. Impatienté, accablé de chaleur, décidé à presser le pas de ma monture, j'enfonce les éperons et, derrière un pli de terrain, je m'arrête court, foulant presqu'une troupe d'hommes agenouillés : ce sont des *Hadjis*, comme disent les nôtres qui, le front dans la poussière, saluent la ville sainte. Malgré moi, je suis ému et, te l'avouerai-je, je mets pied à terre à mon tour, et m'incline aussi devant cette bourgade misérable, si tu veux, mais qui est le berceau de la civilisation à laquelle je dois ce que je sais, ce que je sens et ce que ne m'ont pas donné certes tous les trésors de l'Orient et toutes les grâces du Grand Seigneur. C'est un salut payé à la croyance de ma mère intellectuelle, cette bonne et loyale France, qu'on aime toujours lorsqu'on la connaît comme nous.
La ville affecte la forme d'un parallélogramme. Cinq quartiers : au nord-ouest, le quartier chrétien; au nord-est le quartier arménien, dans l'ancienne Sion; à côté, au sud-est, le quartier juif et le quartier maugrabin; puis, bordant ce dernier et s'étendant au nord-est, les murs d'El-Haram dans le quartier mahométan. El-Haram-esh-Shérif se trouve sur l'emplacement de l'ancien temple. A côté, le palais du pacha où je demeure et dont on fait la maison de Pilate.
Des rues dans lesquelles une voiture ne passerait pas; pas un pas, pas un progrès depuis les récits sacrés; l'intérieur même des maisons indigènes ne s'est pas perfectionné : un grand carré; vers le troisième tiers, une sorte d'établi de tailleur surélevé, sur lequel se tient la famille, où elle couche, où elle prie; une cruche, une lampe, un boisseau : voilà les meubles. — Les animaux se tiennent dans ce que j'appellerai le parterre de ce théâtre ou plutôt le prodrome.
La ville est sale et, sans les chacals et les chiens, qui se chargent de la nettoyer, comme les vautours au Caire ou à Alexandrie, les épidémies seraient encore plus fréquentes. Des ruines partout, de la mousse, des murs tombants, et, si des édifices neufs s'élèvent timidement par-ci par-là, c'est toujours sur quelque souvenir biblique dont on voit percer la trace.
La droite d'Allah s'est apesantie sur cette cité maudite, il a voulu venger le meurtre d'un juste; c'est la première réflexion qui vient à l'esprit.
Mais anime par la pensée ce cadavre de pierres; évoque à la fois ce qu'il y a de pur dans ton cœur et de ferme dans la tête, et cela te sera d'autant plus facile, que malgré l'envahissement des étrangers, le fond du peuple est resté immuable, tu éprouveras d'ineffables impressions à voir se dérouler pour toi seul cette épopée terrible et charmante du grand Nazaréen.
Faible, obscur et inconnu, aussi bas dans le peuple qu'on peut l'être, fils d'artisan, travaillant de ses mains, s'entourant d'un noyau de déshérités comme lui et, au lieu de colère et de révolte essayant l'émancipation des siens en les dématérialisant. Plus grand que n'importe quel philosophe du Portique; laissant tomber ce mot plein d'ironie et de grandeur : *Donne à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu!* c'est à dire : élève assez haut ta pensée et ton esprit pour que les chaînes de tes pieds te paraissent légères.
Les lâches l'ont abandonnée et les puissants d'alors ont cru clouer au bois la grande idée qu'y a gagné ce peuple.
Du haut de l'échafaud, cette idée s'est exhalée avec son dernier soupir, a pénétré l'air et gagné une partie de la terre, pendant que la nation qui grouillait à ses pieds ne retirait de tout cela que le déshonneur éternel de sa mort.
J'avoue que la seule partie des habitants qui m'ait intéressé, est la fraction juive.
Tu le connais le juif d'Orient, avec son regard corse, son type écrasé comme les colosses camards de Memphis, sa démarche hâtée, son vêtement sale et sa main crochue.
Il est beau celui-là, à côté de celui de Jérusalem. — Quand, par hasard, il est sorti de son petit quartier, il ne va pas, il court, ou plutôt il glisse, son regard est inquiet, sa main crispe son caftan en guenilles, il regarde à droite et à gauche. — Son visage de temps en temps a des titillements nerveux, comme s'il était frappé d'une terreur mystérieuse et soudaine; il fait rêver à ces gens qu'on voit dans les maisons de fous et qui croient entendre des voix... Peut-être en effet que chaque pierre de l'antique ville, témoin éternel et implacable, crie sur son passage le mot d'assassin.
Ah! esprit d'Abraham, notre père commun, regarde ta descendance légitime et compare-la aux fiers enfants d'Ismaël, le bâtard que tu as chassé de ta tente!
Le quartier mahométan est ce qu'il est partout, sauf El-Haram, [1]

[1] El-Haram-est-Shérif, *le noble sanctuaire*. Il y en a trois, celui de la Mecque, celui de Medine et celui de Jérusalem.

avec la grande mosquée Kubbet-es-Sakkrah entourée d'autres plus petites et des écoles.

Le chrétien, émaillé de moines catholiques, de papes grecs, de missionnaires protestants. — L'arménien est le plus riche ; — ce sont tous des marchands à l'aise.

Le dimanche qui précède Pâques et que les chrétiens nomment des *Rameaux*, nous sommes obligés d'établir un peloton de soldats, la baïonnette au fusil, dans l'intérieur de l'église du Saint-Sépulcre. Nos hommes sont là, graves et sérieux, pendant que les processions catholiques se promènent, regardant leurs dissidents d'un œil haineux : grecs contre arméniens, coptes contre abyssins, latins contre tous. — Sans notre présence, il y aurait, comme tous les ans, du sang répandu.

Les prêtres jettent des branches d'oliviers sur lesquelles les fanatiques se précipitent, se bousculant, se frappant, vociférant de douleur ou éclatant de rire. La troupe reste neutre au milieu de cette orgie de fanatisme, tant qu'il n'y a pas urgence.

Et l'esprit du grand prophète qui a dit : *aimez-vous les uns les autres* flotte attristée dans cette enceinte où tous ces gens sont venus pour l'honorer.

Depuis *Pâques fleuries*, comme disaient les français, au moyen âge, jusqu'au vendredi-saint, je visite tous les détails de la ville et des environs, dont je te parlerai dans ma prochaine lettre.

Le grand jour de *douleur* s'est levé et je vais inspecter mes postes. Je m'arrête à la porte du jardin des Oliviers qui est entr'ouverte pour laisser entrer les pèlerins. C'est le couvent latin qui s'est adjugé ce lieu sacré et, sous prétexte de civilisation, en a fait un petit bois de Boulogne, avec massifs, quinconces, plates-bandes et allées.

Quelle indigne profanation!

Des messes se disent partout : les églises chrétiennes sont pleines ; mais rien ne prête au désordre et on se dirait en plein Occident. Ma ronde m'appelle également dans le quartier des juifs et je rentre dans la ville par la porte Maugrabine. Je suis des voies impossibles et j'arrive dans la rue du temple qui aboutit au mur d'El-Haram. *C'est le mur des lamentations* : une ancienne ruine du temple. Là tout Israël est assemblé ; vieux ou jeunes, mendiants et marchands, lépreux et bien portants, ils pleurent les uns contre le mur, le visage touchant la pierre, les autres accroupis à terre. Les élégies de Jérémie fournissent le thème d'une psalmodie triste et monotone, le chant de mort d'un peuple! — C'est un spectacle navrant.

En rentrant, le Pacha me fait appeler et daigne causer avec moi. Je le trouve bien bon, je lui apprends des choses dont le digne homme ne se doutait pas. Me comprend-il? Sa dignité l'oblige du moins à en avoir l'air. Il se pique de libre pensée, quoique croyant aux sorciers et aux derviches.

— Demain, me dit-il tu viendras avec moi et je te ferai voir la *jonglerie du feu*.

En effet, rien d'insolemment grotesque comme cette cérémonie. Figure-toi l'église du Saint-Sépulcre remplie de catholiques grecs, orthodoxes et monophysites, chacun tenant à la main un paquet de petites bougies et attendant le miracle.

Nos soldats ont toutes les peines du monde à établir un peu d'ordre, car, tout à l'heure, si l'on n'y prend garde, il y aura des gens piétinés, écrasés et peut-être brûlés. Le peloton de janissaires, qui accompagne le Pacha, parvient à nous frayer un passage jusqu'à l'escalier qui conduit à la galerie supérieure d'où l'on peut plonger dans l'église et *jouir* du coup d'œil.

Nous arrivons à la tribune préparée pour lui, et je prends place à ses côtés sur le divan. Voici le tour : l'évêque grec entre dans la chapelle, avec deux cierges et, tout à coup, ces cierges apparaissent, tous allumés par deux trous, un pour chaque secte : c'est le feu *du ciel* qui a allumé ces deux chandelles. Alors les cris tiennent du délire; c'est à qui allumera ses bougies, la flamme sacrée se transmet de l'une à l'autre, avec une rapidité extraordinaire, l'église entière resplendit de lumière, l'encens monte énivrant et les chants éclatent de toutes parts.

Le spectacle est beau ; mais ce tour de passe-passe insulte à la majesté du grand mort que l'on veut honorer et au nom duquel on l'accomplit.

— Eh! me dit le Pacha, dire que c'est en vertu du progrès que les Russes veulent nous manger — Allah ! Dieu est grand et ces gens-là sont des niais!

Je pensai comme dans la chanson de Nadaud : *Brigadier, vous avez raison.*

J'ai vu le jour de Paques dans l'église du Christ que les protestants ont sur le mont Sion, dans le quartier arménien. — Est-ce un reste de sang oriental qui parle encore trop en moi, mais je n'aime guère le froid mysticisme de cette religion de banquiers ; et pourtant j'y ai remarqué une belle chose : toutes les sectes commencent ensemble et de la même manière ce jour-là. La cérémonie est froide : elle sent l'Angleterre, mais l'idée est grande, elle sent le génie allemand.

Eh bien! dût-on rire, son scepticisme diplomatique, ces choses-là sont bonnes à voir. A part quelques Anglais spléeniques, quelques Russes hâbleurs, presque tous les pèlerins sont des Orientaux. Il y a un indice de foi, d'honnêteté et de cœur dans cette reconnaissance de dix-neuf siècles : les larmes qui coulent sont vraies, les cris d'enthousiasme sont chaleureux, et jusqu'aux coups d'œil hostiles qui sont frappés au coin d'une bonne haine bien vivace. — C'est de la vraie passion et un peuple passionné n'est pas un peuple mort, quoi qu'en disent ceux d'entre nous dont la vie occidentale a dissout les sentiments patriotiques.

Eclaire ces têtes d'enfants, redresse ces cœurs chauds, fais tomber le boulet des absurdités sensuelles pour laisser déployer librement les ailes resplendissantes de la raison et les enfants de l'Islam, peuvent être une grande nation. C'est long, me diras-tu! Je le sais mais ne devons-nous pas aux nôtres, une part des pommes d'or que nous avons prises aux Hespérides. Et regarde donc l'histoire de ce petit bourg pourri duquel je t'écris. — Un charpentier obscur prêche trois ans sur les places publiques de ce lieu, que la civilisation d'alors connaissait à peine de nom, et la plus grande société qu'aient jamais vue les hommes, s'écroule pour jamais. Esperons donc : *Lâ Allah-ill, â Allah!* Il n'y a de Dieu que Dieu !

SIDI-IBRAHIM-BEY.

QUELQUES PROFESSIONS DE FOI

On parle des courtisans des rois : depuis que le monde est monde, les poëtes et les satiriques n'ont pas eu assez de pointes aux lanières de leurs fouets pour leur sangler l'épiderme. P.-L. Courrier, entr'autres, a eu à leur égard une jolie expression. Parlant des qualités qu'il faut pour ce métier et de la patience qui, surtout, est son premier apanage, il dit que c'est toujours la même race, sauf quelques variantes dans la manière de parler :

« — *Sire, j'attendrai*, disaient-ils, sous Louis XIV.

» — *Sire, j'attendr*ONS, disent-ils en 1804. »

Mais personne n'a encore rien dit sur la pire espèce : le *courtisan du peuple*.

Combien je préfère l'arrogante dignité du candidat anglais, qui jette magnifiquement quelques milliers de livres sterlings à la cupidité de ses mandataires.

Ici, c'est un ancien professeur qui, après avoir parlé pendant deux colonnes *de omni re scibili et quibusdam aliis*, saisit enfin cet artifice — *Vous aimez Jules, n'est-ce pas? Eh bien! en me nommant c'est pour lui que vous votez!*

—

Ouvriers — s'écrie cet autre — *Pourquoi* 200 *et quelques députés? Un seul suffit du moment qu'il est bon et quand je dis un seul, ce n'est pas seulement pour la France et la banlieue, mais aussi pour l'étranger, pour l'humanité toute entière Regardez les conséquences de cette candidature unique. Représentant à la fois la France, l'Italie, l'Autriche, la Prusse, le Danemark, la Pologne, la Russie, les rouges, les blancs, les bleus, les noirs, les guerres et les dissensions devenant impossibles, car je serai toujours d'accord avec moi et je voterai à l'unanimité le bonheur de toute la terre : Allons, Français humains, tous pour moi, moi pour l'humanité!*

Et le signataire s'intitule :

Ouvrier créateur (Agriculture), Ouvrier initiateur (Manufacture), Ouvrier propitiateur (Commerce). (sic).

—

Voici une autre affiche :

MÈRES DE FAMILLE, *après avoir dépensé ou fait dépenser dix mille francs en encre d'imprimerie, je crois m'apercevoir que vos maris, et vos fils ne me donneront pas* 110 *voix. Par tout ce que vous avez de plus cher, précipitez-vous à leurs pieds, dites-leur de me nommer; pleurez s'il le faut, peut-on refuser à une épouse, à une mère en larmes.*

Avec moi, plus d'impôts, plus de conscription, pas de loyer à payer, le pain à 2 sous, le beurre à 10, les machines à coudre démolies et puis... mais gardez cela pour vous seules : FERMETURE DES CABARETS. *Tous ces farceurs d'aujourd'hui ne sont reçus nulle part et ne peuvent rien, mais moi j'ai des connaissances dans la haute... je n'ai qu'un mot à dire et c'est fait.*

—

Plus loin, je reste complètement abasourdi — Je lis, je relis, je ne comprends pas; *Si on a pris Sébastopol, c'est grâce à mon initiative collective et individuelle* (sic). *Citoyens, faites cesser mes trente-cinq années de captivité* (qu'il y reste, mon Dieu!)

—

J'ai vu même une profession de foi en vers! Où suis-je? Une phrase de Nodier me revient à la mémoire et elle me terrifie : *On a construit une maison d'aliénés pour faire croire aux gens qui se promènent librement qu'ils ne sont pas fous..*

SIR EDWARD.

A LONGCHAMPS



Ma Charlotte, mon ange, ma femme.

J'ai beau avoir de temps en temps le mal du pays et songer dans mes moments perdus à vous aller retrouver, il faut bien t'avouer que Paris m'éblouit, me charme, me ravit, me.... J'arrive de Longchamp,



La Tapissière de l'Institut.

c'est étourdissant. Juges-en par ce fait. En une demi-heure, j'ai vu plus de grands hommes que tu n'en verras dans toute ta vie, ma pauvre Charlotte.

Je m'explique. Si tu veux te figurer la scène, demande à Dutillois son stéréoscope et regarde-moi avec attention le magnifique panorama des Champs-Elysées. C'est là, à droite, que je vins m'asseoir vers trois heures. Il y avait déjà foule. Un monsieur, assez simplement mis, fumait un cigare à mes côtés; il m'inspira quelque confiance, cet homme, je m'approchai de lui, et tout naturellement j'entamai la conversation comme au milieu d'une contredanse :

— Joli spectacle, lui dis-je en lui présentant ma tabatière ouverte. Vous n'en usez pas?

Il se retourna vers moi, m'examina avec attention, fort poliment du reste, et, ôtant son cigare de sa bouche :

— Monsieur habite les départements? fit-il.



C'est l'auteur de l'Africaine.

— Oui, monsieur, oui, les départements du centre, les... je veux dire un département du centre.

Ma répartie le fit sourire, je vis de suite qu'il avait de la finesse.

— Oui, monsieur, j'habite la province, et le spectacle de Paris est, je l'avoue, tout nouveau pour moi. Cette foule de Longchamp surtout, m'éblouit au dernier point.

—Que sera-ce donc si vous y revenez demain!

— J'y reviendrai certainement. Mais qu'est-ce donc qu'il y aura demain? Vous m'étonnez beaucoup.

— Comment, vous ne savez pas que demain tous les hommes célèbres défilent en costume allégorique. Aujourd'hui ils sont en bourgeois, en flâneurs, ils viennent tâter le terrain et s'entendre pour le défilé.

— Vous me surprenez étrangement. Tous les hommes éminents sont là dans cette foule, me dites-vous? Mais c'est extrêmement curieux... curieux, c'est plus que curieux! et ne serait-ce pas abuser de votre bonté, monsieur, que de vous prier de me montrer quelques-unes de nos gloires?

— Très volontiers.

Il salua un petit monsieur gros, court, et qui ne lui rendit pas son salut, ayant la tête tournée d'un autre côté.

— Savez-vous, me dit-il, le nom de ce monsieur que je viens de saluer?

— Non, en vérité.

— C'est Nadar, le grand photographe.

— Pas possible! C'est là Nadar! Ce que c'est pourtant, j'aurais passé cinq cents fois à côté de lui sans me douter que...

— Demain vous le verrez en costume de Soleil conduisant le char des photographes.



Le Soleil et son Prophète.

— Et cet autre grand monsieur mince qui effile sa moustache? Joli cavalier!

— C'est M. Ingres. Vous le verrez demain tout nu et conduisant à la Daumont la tapissière de l'Institut.

— Vous vous méprenez sans doute; il est inouï que des académiciens se promènent en tapissière; dans quel but?

— Comment! dans quel but. Je ne vous ai donc pas dit que c'était au profit des pauvres? On fera une quête. Les hommes politiques eux-mêmes ne dédaignent pas de faire partie de cette fête. On parle d'une cavalcade splendide organisée par les orateurs de la gauche. On dit même que l'un d'eux, debout sur un cheval au galop, fera une protestation avec gestes.



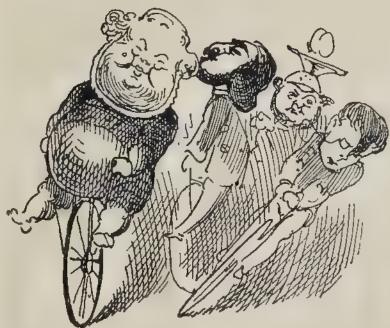
Trop fougueux.

— Avec gestes! Et contre quoi cette protestation?

— On n'en sait rien, il improvisera. Tous ces messieurs de la Comédie-Française doivent circuler en fiacre. M. Bressant sera sur le siége, décolleté, avec



L'équipage du Théâtre Français.


Les Vélocipèdes.

des bouquets de persil dans les narines.

— Vous m'étonnez. Décolleté! mais il y a de quoi attraper une fluxion de poitrine!

— Il paraît qu'il a une poitrine superbe. Oh! ce sera splendide. Tous les journalistes paraîtront en costumes extrêmement spirituels, à ce qu'on dit. M. Janin se serait fait faire tout exprès un vélocipède à deux roues, à l'aide duquel il pourra précéder la manufique...

— Vous dites?

— Je dis la manufique cavalcade des journalistes, composée toute entière de vélocipèdes semblables à celui de Jules Janin. C'est là qu'on verra les plus malins. Il paraît que MM. de Girardin et Delamarre s'exercent jour et nuit. M. Fiorentino aurait demandé, pour augmenter la difficulté, de bander les yeux à tout le monde. M. d'Audigier s'y serait opposé. On dit que M. Sainte-Beuve sera déguisé en Amour avec quelques fleurs dans les cheveux. M. Guéroult en lancier polonais et M. de Villemessant en Vénus de Milo.

On assure que M. Mathieu de la Drôme, revêtu d'un costume indien de toute beauté, promènera dans la foule les deux frères Lyonnet enchaînés, bâillonnés et pas coiffés. S'il fait clair de lune le soir, on fusillera les deux jumeaux.

— Est-ce possible! les fusiller?

— Il y a longtemps qu'on y songe. On avait pensé aussi à fixer par terre M. Monrose de la Comédie-Française, de façon à ce que toutes les voitures lui passassent sur le corps pendant une partie de la journée.

— N'achevez pas, c'est atroce! Et dans quel but ce supplice?

— Dans le but de l'obliger à prendre sa retraite.

— N'y aurait-il pas d'autres moyens?

— On en cherche vainement.

— Mais veuillez me dire quelle est cette élégante dame qu'on aperçoit là-bas, couchée dans cette grande calèche doublée de jaune, à lanternes dorées et à laquais poudrés?

— C'est Mme Vicat.

— Mme Vicat?

— Oui, la femme de M. Vicat, celui qui tue les insectes à distance, vous savez bien?


C'est madame Vicat.

— Je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien savoir le nom de ces deux jeunes personnes qu'emporte un phaéton rapide. Jolies tournures, ma foi. Elles lorgnent de ce côté. Elles semblent nous sourire, mais elles paraissent fardées.

— C'est M. Renan et le P. Félix qui se promènent. Ils prennent ce costume pour n'être point reconnus.

— Il faut que ce soit vous qui me disiez une semblable chose pour que j'y ajoute foi. C'est prodigieux.

— Mais pas le moins du monde, vous en verrez bien d'autres demain. Vous savez que Mme Sand, qui est furieuse, à ce qu'il paraît, de ne point faire partie du Corps Législatif, aurait pénétré dans une des tribunes avec une trompe de chasse cachée dans son chapeau et aurait interrompu un discours fort éloquent de M. Glais-Bizoin, vous ne saviez pas cela?


Ils prennent ce costume pour n'être point reconnus.

— Mais pas le moins du monde; continuez, vous m'intéressez au dernier point.

— On ne parle dans les journaux que de cette interruption de Mme Sand. M. Glais-Bizoin serait resté court et, pris au dépourvu, n'aurait su que répondre.

— Fâché de vous interrompre, mais quel est ce beau cavalier qui irrite de son éperon les flancs écumants de son coursier?

— C'est un rédacteur de la *Semaine religieuse*, M. Taine.

— Ah vraiment! Et ce personnage en soutanne qui file sous les arbres?


La mère de Villemer.

— C'est l'abbé About. Il a refusé un évêché tout dernièrement.

— J'aime l'austérité de ses traits.

— Moi aussi.

La femme préposée à la location des chaises, recouverte de son grand chapeau, vint réclamer son cuivre.

— Cette jeune femme a un regard d'une pureté angélique!

— Je le crois parbleu bien. Cette femme n'est autre que M. Veuillot.

— M. Veuillot... attendez donc... n'est-ce pas lui qui, dans sa jeunesse, a travaillé sous le nom de Paul de Kock?

— Précisément. Vous le verrez demain, il doit conduire la voiture de MM. Guizot, Paschoud, Grand-Pierre et Coquerel fils. Ce qui m'inquiète, c'est de savoir si le costume de M. Beulé sera prêt. M. Beulé, déguisé en Amour, doit jouer du mirliton sur le haut de la tapissière académique, et vous savez qu'il en joue comme un ange.


Entente cordiale.

M. Barbet d'Aurevilly, dans son costume ordinaire, se promènera de long en large sans escorte.

Vous y verrez MM. Sardou, Dumas fils, Dumas père, dans des costumes dont je veux vous laisser la surprise.

Et M. Théophile Gauthier, et Gil-Pérez, en Napolitain, et M. Babinet en nourrice et tant d'autres! — Oh! je viendrai certainement voir cela. — Et vous n'aurez pas tort. — Puis-je espérer vous retrouver demain, monsieur; j'avoue qu'il me serait bien agréable de mettre encore votre obligeance à l'épreuve en vous demandant quelques renseignements sur nos célébrités. — Tout à votre disposition, monsieur; demain à quatre heures, à cette place même, vous me trouverez. Et il s'éloigna en me souriant d'une façon toute gracieuse. Et les journaux, qui ne parlaient pas de cette fête de bienfaisance! Comprends-tu cela, ma bonne Charlotte?


Monsieur d'A. sans escorte.

A demain les détails, et mille baisers pour vous tous. Y.


LA VÉRITÉ SUR LONGCHAMPS.
De la blague, encore de la blague, toujours de la blague!

AU THÉATRE FRANÇAIS

I. MOI. — PAR MM. LABICHE ET MARTIN

Je crois que les Français tiennent enfin leur succès de l'hiver; succès mérité mais peu consolant pour l'humanité, car il est basé sur la vérité des caractères. C'est l'égoïsme que MM. Labiche et Martin ont pris corps à corps et su disséquer et stigmatiser sans les aboiements de Desgenais, ni les tirades humanitaires des drames du boulevard. Dans la pièce du Théâtre-Français, l'égoïste porte en soi sa propre punition, l'abandon, qui découle tout naturellement des faits et des péripéties qu'il crée sans le savoir ni le vouloir : il ne fait que recueillir ce qu'il a semé. C'est tout bonnement vrai avec tout le terre-à-terre de la vérité.

On ferait une bien jolie comédie en pendant à celle-ci, en prenant au contraire pour type l'égoïsme *intelligent* dont la formule est : *Ne faites pas aux autres, etc.*

Les deux égoïstes dont il s'agit dans la nouvelle pièce n'appartiennent pas à l'espèce *intelligente* : ils sont simplement deux variétés de l'espèce commune.

L'un, La Porcheraie, avoue franchement son péché mignon; il le proclame, l'élève à la hauteur d'un principe et s'en fait gloire : c'est un *Montjoye* qui est né tout arrivé et ne veut laisser entamer son petit bonheur par aucunes des obligations ni aucuns des devoirs de la société. Il a une femme, et s'en est séparé après six mois de mariage, et lorsque celle-ci, après dix ans de séparation, veut le forcer le code en main à lui laisser réintégrer le domicile conjugal, il s'étonne qu'il y ait un article 214 qui lui en donne le droit après une aussi longue séparation « *sans nuages,* » et il s'écrie :

— « Elle a cédé sans doute à des conseils amis. Il y a des gens qui ne savent qu'inventer pour troubler les ménages. »

L'autre, Dutrecy, n'avoue pas son vice, même à lui-même, encore moins aux autres, et essaie de se donner le change; il est de bonne foi et se trouve méconnu. Il soigne sa santé, prend des bains de pluie, ne déjeune jamais seul par ordonnance du médecin, et quand il sent qu'il va se mettre en colère, il sait se contenir de crainte de se faire du mal : il crie à demi-voix. Il a un vin pour lui et un autre pour ses invités ainsi que les cigares d'amis. Celui-ci est le héros de la pièce comme appartenant à la variété la plus répandue.

Il y a une scène au dernier acte qui le peint de main de maître.

Lors qu'espérant trouver dans une jeune femme une bonne garde-malade qui le soignera et le dorlottera, il se décide à épouser sa nièce; une amie de celle-ci, pour le dissuader, se met à lui conter combien elle a été malheureuse avec son vieux mari goutteux et morose :

— « Et lui? »

— « Il ne s'en est jamais aperçu. J'ai toujours été pour lui bonne et souriante et je l'ai soigné jusqu'à son dernier jour avec le dévouement le plus absolu. »

— « Eh bien! qu'est-ce que je demande? »

Il y a ainsi une foule de *mots* heureux, non de ces mots acerbes et désillusionnants qui vous forcent à rire, il est vrai, mais vous laissent comme un remords et vous arrivent comme un seau d'eau froide au moment le plus pathétique. On peut être drôle sans être méchant; ce n'est pas si difficile qu'on croit de faire rire : marchez sur la patte d'un chien pendant le finale de la Lucie, et je suis certain que toute la salle éclatera.

Dans la pièce des Français, les *mots* procèdent tout autrement : ce sont de bonnes plaisanteries, sans fiel, qu'on peut recevoir en pleine poitrine sans chanceler. C'est ainsi que M. Émile Perreire a pu, dans sa stalle, partager l'hilarité de la salle lorsqu'on a parlé de la Grande Compagnie immobilière. Il en a ri le premier et plus que personne.

Comme de juste, en opposition avec les deux égoïstes, il y a deux jeunes gens qui pratiquent le dévouement et le sacrifice et en sont récompensés au dénoûment tout aussi naturellement que les autres sont punis.

A ce sujet, j'exprimerai un regret. Pourquoi n'avoir pas créé une troisième variété d'égoïste : l'égoïste jeune? Je sais bien qu'il est de convention que l'égoïsme est un vice des hommes de quarante ans qui pousse avec le ventre; mais, dans ce siècle de *mobilier* et *primes courant* :

« La valeur n'attend pas le nombre des années. »

Nous y aurions gagné probablement un acte de plus à la pièce de MM. Labiche et Martin, et personne ne s'en serait plaint.

Il y a eu, au 1er acte, un incident touchant. Lorsque Lafontaine a rappelé la mort héroïque de ce brave officier qui, à Cherbourg, s'est dévoué pour sauver de malheureux pêcheurs en danger, les bravos spontanés et enthousiastes de la salle ont prouvé que l'auteur ne s'était pas trompé en comptant sur la fibre généreuse du public. Je n'aime pas, en général, les allusions directes, mais j'ai été bien heureux de cet hommage rendu à ce pauvre Besplas. Il me semble encore le voir avec sa bonne figure, énergique et douce à la fois, lorsqu'il nous racontait ses campagnes de Chine.

Pauvre et brave garçon!

On ne peut mieux jouer que ne l'ont fait Regnier et Got, les deux égoïstes. Quant à Lafontaine, qui est trop marqué pour son rôle de jeune homme de vingt-cinq ans, je ne puis en dire autant. Il dit les tirades comme on chante une cavatine, alternant sa voix de poitrine avec sa voix de tête : tout comme Mario, mais moins heureusement. Et puis, lorsqu'il veut faire de l'émotion, il prend des temps et halète comme s'il venait de monter à la colonne Vendôme.

Les toilettes de bal de Mlles Dubois et Ricquier sont d'un goût sobre et charmant. — Rien de chez Worth.

Je ne sais où étaient les coryphées habituelles des premières représentations lundi dernier. La salle était presque exclusivement honnête : le Sénat, le conseil d'État, le Corps législatif y étaient représentés, ainsi que la politique et la haute finance, par ses membres les plus marquants. La presse, comme de juste, était à son poste, mais *en garçon*, à une seule exception près. Peu ou point de *toquettes*, seulement juste ce qu'il fallait pour faire tache.

Je ne sais si on a aboli la claque au Théâtre-Français, ou si elle avait mal répété, mais, ce qu'il y a de positif, c'est que je n'ai pas entendu ce bruit automatique et agaçant qui part à un moment donné comme par une détente et ressemble à une grosse pluie de printemps tombant sur un toit de zinc. Je suis étonné qu'on n'ait pas inventé, pour la remplacer, une sorte de crecelle gigantesque, mue au besoin par la vapeur, que le souffleur ferait retentir à volonté en lâchant le piston.

Quoi qu'il en soit, MM. Labiche et Martin n'ont pas eu à regretter la claque : le public l'a remplacée avec avantage.

CHRISTOPHE.

II. — IL NE FAUT JURER DE RIEN

PAR ALFRED DE MUSSET

Je me hâte de dire, avant tout, qu'il est impossible de monter une pièce avec plus de soin et de respect, et si je regrette un instant l'exquise distinction de Mme Allan qui, autrefois, dans le rôle de la baronne, trouvait moyen d'être fantasque et bavarde sans cesser d'être grande dame, je suis bien forcé d'avouer que Mlle Victoria joue le rôle de Cécile avec une adorable perfection; je suis forcé d'avouer qu'Alfred de Musset lui-même, ayant à choisir une actrice pour ce rôle difficile, n'aurait pu souhaiter plus de grâce, de cœur, de pureté. — Mais elle est la seule qui, pour moi, rentre absolument dans l'idéal de son rôle et en rende toutes les exquises finesses.

Pourquoi faut-il qu'on ait coupé tant de passages adorables dans la scène de la forêt; pourquoi faut-il que les difficultés matérielles aient forcé de supprimer des scènes ou d'en confondre deux en une seule pour simplifier les décors? Que font les décorations à ce petit chef-d'œuvre? ne serait-on pas tenté de dire à l'administration : mettez un paravent, mais pour l'amour de Dieu ne retranchez rien? Rendez-moi ma pièce, intacte, complète, telle que je la sais, telle que je la lus pour la première fois, telle qu'elle est dans mon vieux livre, telle aussi qu'elle est dans mon cœur. Rendez-moi le ciel parsemé d'étoiles sans lequel la scène de la forêt ne se comprend plus. Rendez-moi les chaudes larmes que me fit verser le poëte. Rendez-moi mes 18 ans.

Aucun directeur de théâtre ne se chargera, je le sais, de me rendre tout cela; aussi dirai-je simplement que *Il ne faut jurer de rien* est une de ces pièces délicieuses qui perdent fatalement à la scène, en dépit du talent de ses interprètes, en dépit du soin avec lequel elles sont montées. Elles restent, à la rampe, inférieures à l'idéal qu'on s'en est fait. Elles vous sont entrées trop profondément dans le cœur; elles se lient trop intimement à vous même, elles ont fait naître dans votre vie des émotions trop profondes pour qu'un tiers entre elles et vous soit supportable; or, l'acteur est précisément ce tiers importun.

N'avez-vous pas, dans vos vieux papiers, une lettre que vous n'avez jamais osé brûler, une lettre chérie, toute tachée de larmes, toute frémissante des baisers que vous y avez déposés; votre cœur et votre jeunesse sont encore là vivants; vous l'avez lue cent fois, et vous tremblez encore quand vous en soufflez la poussière et y jetez les yeux. Si un étranger se chargeait de vous la lire, si bien qu'il lut, vous en seriez indigné.

Je ne suis point sorti du Théâtre Français indigné, ce serait trop dire. Mais rentré chez moi, j'ai relu ma pièce chérie et je me suis dit : *A la bonne heure!* et j'ai soufflé ma bougie.

Cette impression m'est toute personnelle, et je n'aurais pas osé en parler si je n'étais convaincu qu'elle est partagée par toute cette génération pour laquelle Alfred de Musset ouvrit, de sa clef d'or, les portes de la jeunesse; pour cette génération qui sait Rolla par cœur et conserve avec religion le pieux souvenir des premières larmes.

Pour dire toute la vérité sur la reprise de *Il ne faut jurer de rien*, aux Français, il faut avouer que Mme Augustine Brohan joue en dépit du bon sens. L'idéal de la distinction ne consiste pas, je vous l'assure, madame, à parler beaucoup trop fort, et à imposer ses violences de débit par un aplomb inso.... exagéré. — Voyez ce que la monotonie du vacarme, secondée par un aplomb infernal, ont produit chez ce pauvre M. Monrose.

M. Monrose est pourtant un bien grand exemple à éviter.

Quant à M. Delaunay, on peut dire, sans méchanceté, qu'il est en carton. — M. Brindeau, tout au moins, avait une certaine réalité, et sentait son mauvais sujet de bonne maison. — Je suis sûr que M. Bressant avec une ombre de moustache eût été préférable.

Il s'en suit de cette fade et conventionnelle interprétation, que MM. Provost et Got paraissent exagérés. — M. Got, surtout, qui n'est que vrai, et finement vrai, paraît trop coloré, grâce aux pâleurs de ses voisins.

Y.

CHOSES DU JOUR

Quoi! Lisette, est-ce vous?
Vous, en riche toilette,

Le Théâtre-Français s'est fait faire un habit neuf; le Théâtre-Français a pris un tailleur à la mode, et. sous sa riche toilette, sous ses bijoux, sous son aigrette, on ne reconnaît plus le Théâtre-Français.

On est obligé de demander son chemin, et l'on reste pétrifié devant l'escalier monumental qui conduit à la première galerie. Cet escalier ressemble pas mal à celui de l'ancien musée du Louvre, le chef-d'œuvre de Percier et Fontaine. On y foule un vrai tapis, rouge épais, et du plafond descend un énorme lustre d'un Louis XVI empâté et disgracieux. Quant au foyer, à la grande salle qu'on vient d'ouvrir à l'extrémité de la galerie des bustes, cela ressemble à tous les cafés chantants présents et à venir. D'énormes glaces sur lesquelles s'étalent de grosses guirlandes en cuivre repoussé, — un plafond surchargé d'ornements de mauvais goût et un ciel trop bleu occupant le milieu de cette étalage de bijoutier de province. A l'une des extrémités, une colossale cheminée en marbre, parée d'un bas relief banal et terne. — En face, le... — une drôle d'idée! — Figurez-vous une baignoire en marbre, et sur cette baignoire, au milieu, et un peu exhaussé, le chef d'œuvre de Houdon, le Voltaire assis. Ce diamant, au milieu du clinquant, fait un singulier effet. A droite et à gauche du Voltaire, des fleurs achèvent de remplir la baignoire. Je voudrais, au milieu de ces fleurs, deux petits jets d'eau; un d'eau froide et un d'eau chaude.

—

C'est une chose singulière, je m'étais imaginé le foyer du Français tout autrement. Je me figurais les magnifiques bustes se détachant sur un fond harmonieux de vieilles tapisseries, peu ou point de dorure et le Voltaire sur un piédestal discret, trônant dans cette salle comme un grand seigneur dans son propre salon.

N'était-ce pas là l'idée? Ne fallait-il pas, au théâtre qui se pique avec raison d'être le dernier asile de nos chefs-d'œuvre dramatiques et qui représente en Europe le bon goût littéraire, qui, grâce aux subventions de l'État, n'a point recours aux moyens ordinaires pour attirer la foule, qui, enfin, n'est point une boutique, mais une sorte de temple, ne fallait-il pas, dis-je, à ce théâtre, un foyer qui n'eût rien de commun avec l'Eldorado, l'Alcazaz, le café du Géant, et le magasin de Potil et Chabot?

Un maître de maison qui possède, comme le Théâtre-Français, des merveilles artistiques, se doit à lui-même et aux autres de les placer pieusement dans un milieu qui les laisse briller et ne les insulte pas par les éclats d'une ornementation à 6 francs le mètre.

—

Ah! Lisette, je vous préférerais sans aigrette et sans bijoux! — Je te préférerais, vieille salle enfumée, grave, un peu triste, passée de mode, où, les jours de première représentation, on voyait M. Janin, maintenu dans sa cuirasse de satin noir, se chauffer le gras des jambes au milieu des potentats de la critique. Comme il me semblaient beaux ces princes de l'esprit, il y a longtemps de cela! et comme j'aurais payé cher le droit d'en écarter deux ou trois pour réchauffer un peu à la cheminée de Molière mes pauvres pieds de collégien transis par quatre heures de queue.

Mais peut-être le souvenir de mes premières impressions me rend-il trop sévère. Je regrette les corridors étroits et incommodes, les escaliers diffiles que j'enjambais quatre à quatre, au son grincheux des six violons d aveugles qui précédaient le lever du rideau; je regrette ce parfum de vieillerie, ce mépris du luxe à la mode, ce je ne sais quoi d'un autre âge, qu'on trouve partout ridicule, mais qu'on vénère chez ses grands parents.

—

Armand a-t-il assassiné Maurice Roux, ou ce dernier a-t-il voulu se procurer une honnête aisance aux dépens du premier? Telle est la question à l'ordre du jour... Je ne me charge pas de la trancher; mais quel domestique insupportable que celui qui met son maître dans la nécessité de l'assommer!

—

Les accidents ont, comme les actes, un cours réglé. Ils arrivent par séries: à la Marche, le premier dimanche, une foule de culbutes sans aucune lésion. Le dimanche suivant, culbutes moins nombreuses mais désastreuses pour les cavaliers, évanouissements, contusions, fractures (Quinton s'est cassé la jambe), et dimanche dernier la journée a été néfaste aux chevaux: *Bas-bleu* s'est déboîté le boulet de la jambe hors montoir, et *Moritona* s'est tuée à la rivière... ce qui a fait dire à mon voisin: « Osez blâmer, après cela, les courses de taureaux! »

—

Les visiteurs se succédaient auprès du lit d'un de mes amis qui s'est cassé la jambe ces jours derniers:

— Tu as reçu comme un ministre, lui disait sa mère.

— Oui, répondit-il, comme un ministre dans son portefeuille.

CONSEIL D'UN FILS A SON PÈRE. — L'*Autographe* publie une pièce de vers de Dumas fils à Dumas père: *Coule dans ton lit de roseaux!* dit le fils.... Espérons que le père n'en fera rien.

—

Le montant de la vente des manuscrits de Mme la duchesse de Berry s'est élevé à 98,075 fr.

C'est M. Barbey de Jouy qui a acquis (les uns, disent pour l'empereur; les autres, pour le musée des Souverains) le précieux *Livre d'heures* du roi Henri II et de la reine Catherine de Médicis, qui contient 55 portraits miniatures de Clouet, dit Jones, et 8 de Petitot, représentant des *membres de la mai on de France*. Le prix s'est élevé à 60,000 fr.

Les deux numéros les plus chers ensuite ont été *Liber de vita Christi*, de Ludolphe le chartreux, trois volumes rehaussés d'un grand nombre de miniatures, adjugés pour 3,800 fr. à M. Didot, et les *Heures de la Vierge*, 107 miniatures et 24 vignettes au marquis Costa de Beauregard, pour 3,500 fr.

M. Courbet a déjà envoyé au Salon, un tableau dont le sujet ne manque pas d'un certain piquant. Comme il est possible que le commissaire de police prive le public de la vue de cette toile, je crois être agréable en en disant un mot: Une femme tout à fait sans voile — et vous savez avec quelle élégante distinction l'auteur des baigneuses traite la nudité — se vautre sur un lit; une autre de ses compagnes, dans le même accoutrement, lui parle avec animation.

— Mon cher, me disait un de mes amis, il y a un morceau dans la cuisse qui est peint! vois-tu, c'est à en manger! — Où la faim peut-elle vous conduire, grand Dieu! Le jour où il en mangerait, je ne le reverrais de ma vie.

—

Autre tableau entrevu en courant. — Un corps de femme étendue sur une table de la Morgue. Mille accessoires d'une délicate réalité l'entourent, et dans le fond, la mère de la victime, accablée de douleur, se précipite dans les bras d'un sergent de ville. Les croque-morts de M. Lambron sont dépassés. — Pourvu que le commissaire de police de tout à l'heure n'aille pas encore nous priver de ce petit morceau!

—

Les nouvelles élections du jury pour l'exposition de peinture donnent, en tous points, raison à l'administration.

— Vois-tu, me disait un coloriste de mes amis, l'Institut c'est la tête du Turc, quand on tape dessus il faut *amener* 500 ou ne pas s'en mêler. Mon ami le coloriste doit être content, on a *amené* 550.

—

C'est mercredi dernier qu'a eu lieu à l'École lyrique la représentation de la comtesse Julie Bathyany Apraxin, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs. Jamais la salle de la salle de la Tour d'Auvergne ne s'était trouvée à pareille fête: on se serait cru dans un salon et la rue était encombrée d'équipages armoriés. La noble débutante a interprété les rôles de Phèdre et du Gamin de Paris. C'est ce qui s'appelle prendre le taureau par les cornes. Dans Phèdre, elle a été réellement étonnante si l'on tient compte de son origine et du peu de temps qu'elle est en France; elle porte surtout le peplum comme si elle n'avait jamais subi le joug de la crinoline et de la *ceinture régente*.

Entre les deux grandes pièces on a essayé de jouer une petite comédie dont elle est l'auteur, *Un rêve d artiste*, mais on a dû baisser le rideau à la seconde scène par suite d'un accident *grave* arrivé à la toilette du jeune premier.

—

Mme Bathiany, qui est une vraie Bathyany et une vraie Apraxin — rien moins que cela — n'en est pas du reste à son coup d'essai ni en littérature ni en théâtre. Elle a publié plusieurs romans et nouvelles en français, Ilona et Ilma Szerendy, soit sous son nom, soit sous l'anagramme Eiluj Nixarpa, et a paru sur la scène en Hongrie sous le pseudonyme de Julie de Bude. — Pesth! — pardon.

Pour sa représentation, elle a étudié Phèdre avec Beauvallet et Samson et le Gamin avec Bouffé. C'était tout simple, mais ce qui était moins facile à trouver, et cependant tout aussi nécessaire, était un professeur de *toupie*. Que faire? La charmante comtesse ne recule devant rien: elle prend une voiture et se fait conduire au Château-d'Eau. Là, elle avise quatre gamins qui jouaient une partie de *dormeuse*; elle s'approche d'eux et leur donnant un louis elle leur demande de la laisser jouer avec eux. Les *titis* empochent la pièce et, ramassant à la hâte leurs toupies, s'empressent de s'*esbigner*. — Qu'on nie encore l'esprit des gamins de Paris! — Elle a dû chercher alors un professeur à domicile, mais il paraît que celui-ci lui a volé son argent tout comme les *gugustes*.

—

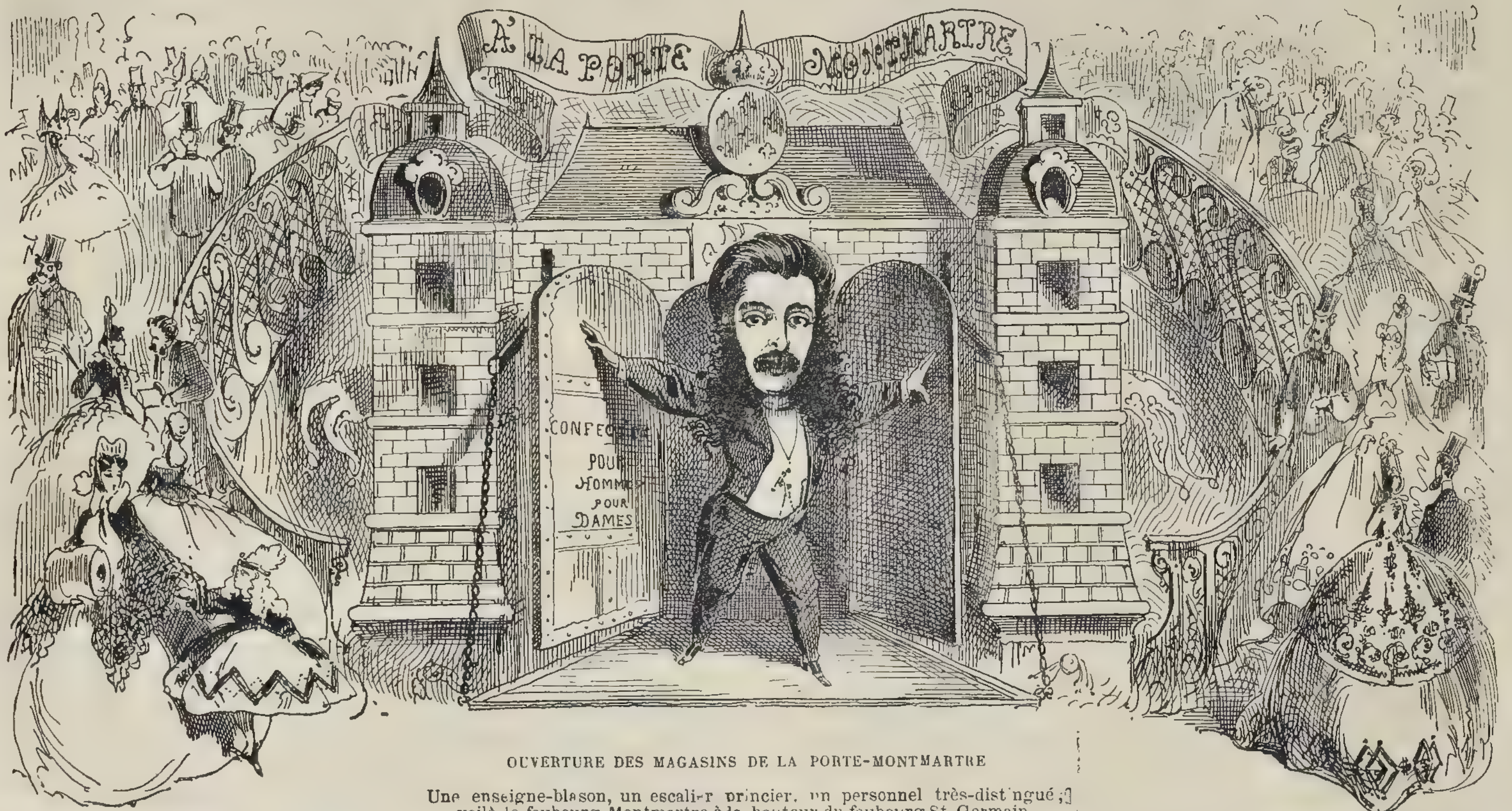
Ah! les principes!... Ces jours derniers on parlait, devant une dame, de certain livre assez scabreux. Comme elle n'en manifestait pas moins l'envie de le lire:

— Quand voulez-vous que je vous l'apporte? lui dit son interlocuteur.

— Après le Carême, répondit-elle.

X.

LES GRANDES INDUSTRIES DE PARIS. — LES NOUVEAUX MAGASINS DE LA PORTE-MONTMARTRE



OUVERTURE DES MAGASINS DE LA PORTE-MONTMARTRE

Une enseigne-blason, un escalier princier, un personnel très-distingué ; voilà le faubourg Montmartre à la hauteur du faubourg St-Germain.

— N'est-ce pas, maman, qu'il est bien plus gentil que papa, le monsieur qui ouvre la porte

Il est si joli, ce dessin de la rampe de l'escalier, que cette dame a voulu absolument en faire broder un pareil sur son par dessus.



BONHEUR SUR TERRE

Une chaumière et une casaque par Durvis, de la porte Montmartre.



CONSULTATION NON GRATUITE MAIS OBLIGATOIRE

Impossible, en effet, d'oser se montrer au Bois, sans avoir été à la Porte-Montmartre, consulter Durvis sur la manière dont on porte ses habits d'amazones.



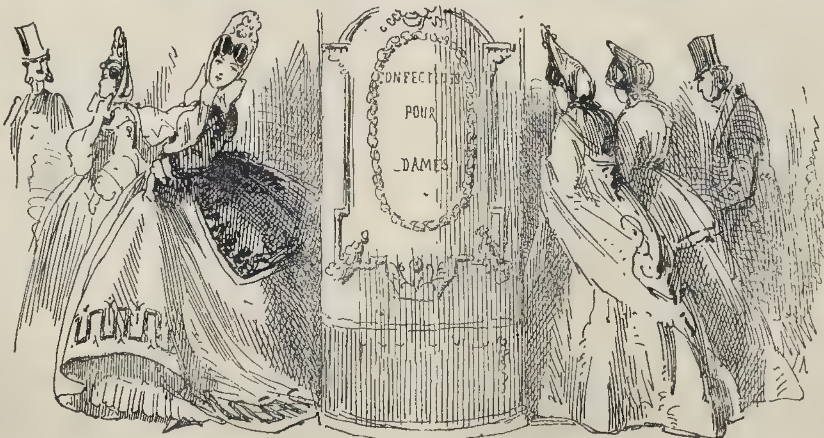
DISTINCTION!

— Avec un habit signé Durvis, vous seriez parfaitement reçu à la cour.
— Même sans invitation?



CÉLÉRITÉ! DISCRÉTION!

— Tu n'as pas de robe prête pour partir? Écris de suite à Durvis tes mesures et ta quantité de ouate, et le temps de te coiffer, tu recevras ta robe entièrement terminée.



PAPILLON ET CHRYSALIDE

Comment on sort des magasins de la Porte-Montmartre, et comment on y était entré.



LE ROI DE CÉANS

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. VALLÉE, 15, rue Breda.



NOTES SUR PARIS

UN DINER.

« Madame est servie. »

—La maîtresse de la maison se lève avec une certaine lenteur et va prendre le bras du plus qualifié des convives. Celui-ci arrondit le bras, courbe gracieusement le dos, cherche une phrase, et trouve un sourire. Cependant un petit désordre se fait; les hommes cherchent des yeux une console pour y placer lestement leurs chapeaux; la politesse et la modestie les tiraillent. Offrirai-je le bras? Ma cravate est-elle bien mise? Passerai-je le second? Passerai-je le troisième? L'urgence se déclare; trois habits noirs à la fois se précipitent autour d'une jupe; la jupe choisit au hasard, et la file commence. A la queue, l'excédant mâle avance, d'un air demi content, demi réservé, devant les beaux laquais raides. Ah! qu'ils ont l'air dignes! qu'ils sont bien poudrés! quelle tenue d'ambassadeurs ou de ministres! J'ai vu des ambassadeurs et des ministres; les laquais sont mieux; la belle prestance est une portion de leur état; leur gravité n'a pas d'égale. Mais surtout ils ont l'organe essentiel, aristocratique, le mollet; des mollets complets valent en plus cent francs de gages; ce mollet blanc au-dessus d'un soulier à boucle reporte l'esprit aux plus beaux jours de Marly et de Versailles. Hélas! si nous relevions notre pantalon, combien d'entre nous, bourgeois desséchés, enflés, déformés, seraient dignes d'être des laquais!

—

Les dames s'asseyent, arrangeant et étalant leur jupes. Les hommes, discrètement, le lorgnon à l'œil, cherchent à lire leur nom sur le petit papier blanc qui leur indique leur place; ils la prennent en saluant et toussent pour éclaircir leur voix, à demi ensevelis sous la robe. Sur toute la ligne l'armée des verres et des bouteilles scintille; chaque assiette a son petit bataillon; les candélabres jettent par milliers leurs clartés blanches sur cet arsenal luisant; les corsages de soie, les rubans, les diamants chatoient; un large vase d'azalées et d'arums lève, au milieu de la table, ses panaches satinés et la délicate frange de ses fleurs épanouies; le petit bruissement des cuillers et des plats s'élève semblable au givre qui grésille contre des vitres. Qu'est-ce que je vais dire à ma voisine?

Mon neveu Anatole Graindorge qui dîne ici pour la première fois a l'air empêtré; il va trop dîner; dans un quart d'heure, ses yeux seront allumés et ses joues rouges; il se battra les flancs pour trouver une idée et il accouchera d'une sottise. Mon neveu Graindorge, à votre dernier bal, après six minutes de silence, vous avez dit à votre danseuse, une fine et charmante fille qu'en imagination je vous destinais pour femme: « Mademoiselle, vous habitez Chatou? » — « Oui, monsieur. » — « C'est un bien vilain endroit. » Et la conversation en est restée là. Mon neveu, quand on parle si peu, on doit trouver autre chose.

Moi, je me sens au large; j'ai le porc salé et les huiles. D'un plat ou d'une lampe, je passe aux viandes et au pétrole, et je lâche une ou deux histoires; ma phrase, une fois attelée va toute seule comme un cheval d'omnibus qui sait son chemin. Vers le champagne, je décris l'Américaine osseuse et puritaine, versée dans la Bible, l'économie politique et l'anatomie; j'établis un parallèle entre cette prêcheuse et qui de droit; on daigne me sourire, et, la conscience satisfaite, je me lève pour aller au fumoir. Infailliblement, comme j'ai cinquante-trois ans sonnés, ma voisine dira tout haut en rentrant au salon: « Ce monsieur Graindorge est un peu singulier, mais il est fort aimable. »

—

Au centre de la table est un ancien ambassadeur, sénateur aujourd'hui; c'est le principal personnage. Figure de bois, pas un muscle ne bouge. J'ai remarqué souvent cette expression chez les hommes politiques, surtout chez les hommes officiels. A force de représenter, ils ont acquis l'immobilité d'une figure décorative. Il ne s'amuse pas, il ne s'ennuie pas; il est là, passif, fixe, vide de sensa-

tions, comme un factionnaire dans sa guérite. Ce qui est encore plus beau, c'est qu'il n'a pas d'*absences*; sa pensée ne vagabonde pas ailleurs, elle s'est figée, elle ne s'occupe qu'à maintenir la physionomie à l'état majestueux, et le corps à l'état rectiligne; même elle ne s'occupe point à cela; l'état rectiligne et l'état majestueux sont désormais des habitudes; il n'a plus besoin de se contraindre et de s'observer pour y atteindre. La bête prend toute seule l'attitude grave, sans que l'âme ait besoin de s'en mêler; délivrée de tout souci, l'âme se dispense d'être. Un demi-sourire terne habite uniformément sur ces lèvres magistrales; des rides imposantes descendent le long du nez; le long visage nettement coupé semble celui d'un buste. Spectacle auguste! Véritablement, avec son cordon rouge et sa plaque, il est admirable à voir, surtout à table et au whist, mieux encore quand il salue; en ces moments-là, on se demande pourquoi il ne salue pas toujours; certainement, il ne peut pas se fatiguer, ses courbures et ses redressements sont trop parfaits; on n'imagine pas des tendons et une échine si disciplinés, si sûrs d'eux-mêmes; c'est la correction et l'élasticité d'un automate. Ce soir il a de la conversation; en belles phrases bien écrites, il cause avec un banquier, son voisin, des queues de moutons, plat remarquable, fort étudié en Autriche et en Angleterre, mal compris en France, et qui, pourtant, après diverses tentatives, a rencontré un interprète convenable dans le cuisinier de M. de Rothschild.

—

Première dame à gauche, une vraie Parisienne; ennuyée d'être à côté d'une bûche diplomatique, elle s'est retournée vers son voisin, qui est jeune. Vingt-quatre ans, trois rangs de grosses perles dans la coiffure, deux larges boucles de cheveux retroussées sur les tempes, qui lui donnent l'air le plus fantasque et le plus piquant; une taille fine, des épaules toujours en mouvement, et la plus légère, la plus mignonne, la plus bruissante robe lamée et satinée qu'on puisse imaginer; le nez est un peu long, mais les dents sont parfaites, et ses yeux noirs ont un feu, une verve, une allégresse continue qui illumine toutes ses idées et tous ses mouvements. Sa supériorité consiste dans sa franchise. Elle veut s'amuser, vivre parmi des choses brillante, et elle l'avoue. Pour elle, la vie ne commence qu'aux lumières, à onze heures du soir, au milieu des conversations, parmi les parures et l'ondoiement des jupes lustrées, argentées, brodées, qui se froissent et s'étalent sur les poufs roses. Deux, trois soirées chaque nuit, cinq ou six dîners par semaine, les Italiens, l'Opéra, et, pour surcroît, le Bois chaque après-dîné ou les visites reçues et rendues, ce n'est pas trop pour elle. Jamais de lassitude ni d'affaissement; elle est dans le monde comme un navire en pleine mer, en beau temps, à pleines voiles. L'envahissement est si fort que toutes les parties de sa pensée ont reçu l'empreinte de la passion. Les autres jeunes femmes sont hypocrites à l'endroit de la musique, celle-ci point, elle joue du piano et se moque de son jeu; au lieu de se pâmer devant Beethoven ou Mozart, elle écoute Verdi ou Rossini pendant dix minutes, rien de plus; un morceau lui plaît comme un sorbet glacé qui occupe agréablement un quart d'heure; elle n'aspire pas au sentiment, à la profondeur d'une âme incomprise. Toutes les importations allemandes ont glissé sur elle sans la pénétrer. Elle est parfaitement Française, et du dix-huitième siècle, semblable à cette marquise qui, avant de recevoir un grand général, demandait : « Est-il aimable? » Bien loin de s'incliner gravement, avec componction, devant les choses respectées, elle les touche du bout de son ombrelle, regarde une demi-minute, fait une petite moue et passe à côté. En politique, il n'y a pour elle que deux partis, celui des mains gantées et celui des mains sales. La religion est une chose admirable, mais le vicaire a de si mauvaises façons! Rien de plus beau que les vertus domestiques, mais qu'est-ce qu'une femme qui fait des comptes de cuisine? La peinture est un grand art, mais pourquoi les peintres ont-ils le plus souvent les yeux clignotants et des lunettes? M. de... est le premier politique du siècle, mais il a une tête de casse-noisettes et l'encolure d'un tonneau. Cela va si loin qu'elle n'est pas même vaniteuse; elle ne perd pas son temps à se comparer à ses voisines; leurs jolies toilettes ne l'irritent pas, au contraire, elle en jouit; ces toilettes font partie de l'éclat qu'elle aime; la jalousie et les rivalité sont de vilains intrus grimés et grognons qui ne trouvent point d'accès chez elle; son esprit est trop gai, trop semblable à une salle de bal, déjà tout rempli par les idées bourdonnantes, par les alertes et changeantes images du divertissement. Il faut la voir et l'entendre conter une histoire la plus mince, un simple dit-on de la vie ordinaire; il y a un tel entrain dans toute sa personne, un accent si vif et si net dans chaque parole, un tel élan dans chaque idée, qu'on ressent, par contre-coup, le plaisir de vivre, et qu'on s'oublie devant elle comme devant un oiseau qui sautille et picore parmi des fruits et parmi des fleurs.

Mariée depuis quatre ans. Le mari l'a promenée d'abord sur le Rhin, puis en Italie; ensuite il a fallu arranger l'hôtel, les voitures, la maison de campagne; cela a suffi deux ans. Maintenant elle joue avec lui comme une balle, non qu'elle soit méchante; mais elle s'amuse de tout, même de lui quand elle l'a sous la main. Il devient gros et s'essouffle vite; elle le persifle après dîner, quand il s'endort et lui fait faire ses courses. Le pauvre homme, sanguin et replet, n'y peut mais, et depuis un an devient amoureux d'elle; il la regarde à table, il est inquiet, elle est trop aimable avec tout le monde. Achetez un joli couteau bien damasquiné et de trempe fine; plus il sera affilé et bien emmanché, mieux il s'enfoncera dans votre poitrine.

Ce soir, elle tourmente un grand homme de fraîche date, un compositeur. Ce malheureux musicien vient de publier trois nocturnes; il n'en dort plus; il est oppressé par son œuvre; il ne sent plus le goût du chevreuil ni des truffes; il se verse des verre de vin dans le gosier — croyant boire de l'eau; il a besoin qu'on lui parle de ses nocturnes. Elle lui cause de musique depuis le potage, mais sans arriver jusqu'aux nocturnes; elle s'arrête juste sur le bord et regarde sa mine allèchee, puis, d'un saut, rentre das les phrases générales. A chaque quart d'heure elle devient plus brillante et lui plus morne. Vers le champagne, il est tout à fait désespéré : « Mes pauvres nocturnes! » A ce moment elle entame l'éloge de Gounod. Il s'essuie le front avec la main, et, en manière de consolation, demande du champagne.

—

Le premier service est fini. Petite pause. Un vague sentiment de béatitude se répand comme un parfum autour de l'âme. On n'a plus faim, mais on peut manger encore. On digère bien, et on sent qu'on digérera mieux. L'estomac est la conscience du corps, et, quand il est heureux, tout le reste le devient par contre-coup. On voit, avec une tranquillité voluptueuse, arriver le second service. On ne réfléchit pas, on ne fait pas de remarques expresses, mais on sent vaguement le luisant des porcelaines, la gaieté des parures, le moelleux des étoffes, l'arrangement fin et ingénieux de tout le luxe environnant. On s'oublie à regarder une jolie tête penchée, à suivre le scintillement d'un diamant au bout d'une oreille, à contempler longuement quelque riche rose épanouie et posée parmi des cheveux blonds. Tout ce monde cause vivement, sourit, semble dans la joie. C'est ici la vraie fête, l'assemblée solennelle, la plus vénérée entre toutes les cérémonies mondaines, et la vapeur odorantes des plats monte en spirales délicates comme l'auguste fumée d'un sacrifice.

Quatrième à gauche; un gros propriétaire, ancien financier, maintenant député de province, échoué sur un banc de la Chambre comme un phoque. Passionné pour le pâté de poisson, gourmet supérieur; il a des serres et fournit des ananas à ses amis. Son voisin, jeune référendaire encore neuf, essaye de l'amadouer, de l'amuser, de l'entraîner dans la politique et la littérature. Il répond peu, et son sourcil froncé semble dire : « Cet animal-là, avec ses phrases, m'empêche de sentir la qualité du sauterne. »

Une femme de quarante ans, mélancolique. Pas d'emploi et son nez devient rouge.

—

Qu'est-ce que ce menton rasé et ces favoris noirs au bout de la table ? Ce courtisan de D...! il est partout.

Professeur suppléant à l'Ecole de droit, long, mince, l'échine courbée, toujours saluant, présenté à tout le monde, faufilé partout, assidu partout, le parfait intrigant. Pas une idée, pas une apparence de talent ni de conversation, ni de plume ni de parole, et il arrivera. Il vient ici, comme dans dix maisons, deux fois par semaine. Il s'étale devant la cheminée, il va s'incliner devant toutes les femmes, il échange trois phrases vides avec tous les hommes ; il se montre, on le voit ; l'idée de sa tête blafarde et de sa forme oblongue se grave, à force de répétitions dans tous les esprits. Impossible de l'oublier, on l'a trop vu ; il habite dans l'imagination de chacun comme les biscuits du docteur Olivier ou le siccatif de Raphanel. On a beau le juger à son taux, le déclarer nul, on ne peut s'empêcher de l'avoir dans la tête. La maîtresse de la maison le trouve sous sa plume quand, dans sa liste d'invités, elle a besoin de boucher un trou. Le ministre, embarrassé entre deux candidats, le rencontrera dans son souvenir comme un en-cas ; c'est un homme commode, il ne fera pas parler de lui, on peut le nommer sans se compromettre. Il est patient, il sourit bien et longtemps, il peut rester collé au mur, raisonnablement, toute une soirée ; il regardera les tableaux, il fera danser les délaissées ; ses habits sont corrects, il fait nombre, honorablement, comme une potiche sur une étagère. Prenez exemple, mon neveu Graindorge, voilà une graine d'académicien.

—

Une des dix plus jolies femmes de Paris, la figure la plus régulière, toilette toujours nouvelle ; mais c'est une simple poupée ; son mari est un titi élégant. Pas un souci ; ils semblent faits l'un pour l'autre, pour aller au Bois, pour danser, pour entrer et sortir, saluer, être en visite. Ils envoient sept cents cartes au jour de l'an. Elle a tant souri, qu'à vingt-huit ans elle a des commencements de petites rides imperceptibles autour des yeux et des lèvres.

Quand je m'approche d'elle, je prévois intérieurement le geste, l'air de tête, la réponse que ma phrase va produire. Tirez la ficelle d'une serinette, vous savez d'avance l'air qui va sortir. Joli serin, pimpant, coquet, qui trottinez sur vos barreaux polis, dans votre cage dorée, près d'une mangeoire bien pleine, votre plumage est lissé, vos mignonnes petites pattes dansent tout le jour et sans fatigue, votre bec attrape d'un air mutin les grains de mil choisi qu'on vous prodigue, votre gosier a son répertoire de petits cris gentils et aigres, et je vous achèterais bien cent francs avec la cage ; mais je vous aimerais mieux empaillé que vivant !

—

Il me semble qu'on rit un peu, quoique décemment, à l'autre bout de la table. Un attaché d'ambassade, placé auprès d'une authoress anglaise, personne morale, essaye de défendre le roman français, qui est accusé de corrompre les mœurs. Après plusieurs passes et ripostes, il lui dit, avec un air d'honnête homme : « Miss Mathews, vous nous » jugez sévèrement, c'est faute de nous avoir assez lus ; permettez-moi » de vous envoyer demain un roman français, récent, célèbre, le plus » profond et le plus utile entre tous les écrits moraux de notre temps. » Il a été composé par une espèce de moine, un vrai bénédictin, qui » est allé dans la Terre-Sainte, et qui même y a reçu des coups de » fusil des infidèles. Ce moine vit dans un ermitage près de Rouen, » enfermé jour et nuit et travaillant sans relâche. Il est fort savant » et a publié un ouvrage d'archéologie sur Carthage. Il devrait être » dejà de l'Académie ; on espère qu'il succédera à Mgr Dupanloup. » Non-seulement il a du génie, mais il a de la conscience. Pour atteindre une plus grande perfection, il a beaucoup disséqué et connaît le moral par le physique. S'il a un défaut, c'est d'être trop » exact, trop laborieux, de ne point chercher à plaire. Son but est de » mettre en garde les jeunes femmes contre l'oisiveté, la vaine curiosité, le danger des mauvaises lectures. Son livre a pour titre : » *Madame Bovary ou les suites de l'inconduite.* »

Miss Mathews s'est rassérénée : — « Dites-moi le nom du libraire ; » je le traduirai tout de suite en revenant à Londres, et nous le ferons » distribuer par la Société Wasleyenne pour la propagation des bonnes » doctrines. »

—

On verse du champagne pour la seconde fois ; l'abandon commence ; les chaises se sont un peu déplacées ; plusieurs convives s'appuient à demi sur la table ; les conversations se sont engagées, plus familières, plus vives, par deux, par trois, au hasard, en petits groupes. Les valets, inoccupés, la serviette sous le bras, songent à la desserte, et dans le bruit confus de voix qui se croisent et montent, on entend des résumés comme ceux-ci : « Gounod n'est qu'un demi-talent, un » grain d'allemand délayé dans une sauce française. — Achetez des » Graissessac, ils vont baisser. — La vraie queue de mouton ne se » mange qu'avec du poivre. — Il n'y a qu'un poète contemporain, » Lecomte de Lisle. — On n'a pas voulu de Juliette B... aux Français. » il y aurait eu trop de claqueurs à l'orchestre. — Ne me parlez jamais » de Meyerbeer, c'est du génie, soit, mais fricotté dans de la patience. » — Ces rubans vous vont si bien ! Il n'y a qu'une taille si fine pour » porter des rubans si larges ! — J'ai eu tort d'accepter une glace, » j'aurai mal à l'estomac. — M. Thiers est le premier orateur du » siècle. — Comme M. Auber est le premier musicien du siècle. — » Comme Horace Vernet est le premier peintre du siècle. — Mon » dîner me pèse, allons au fumoir.

Frédérick Thomas Graindorge.

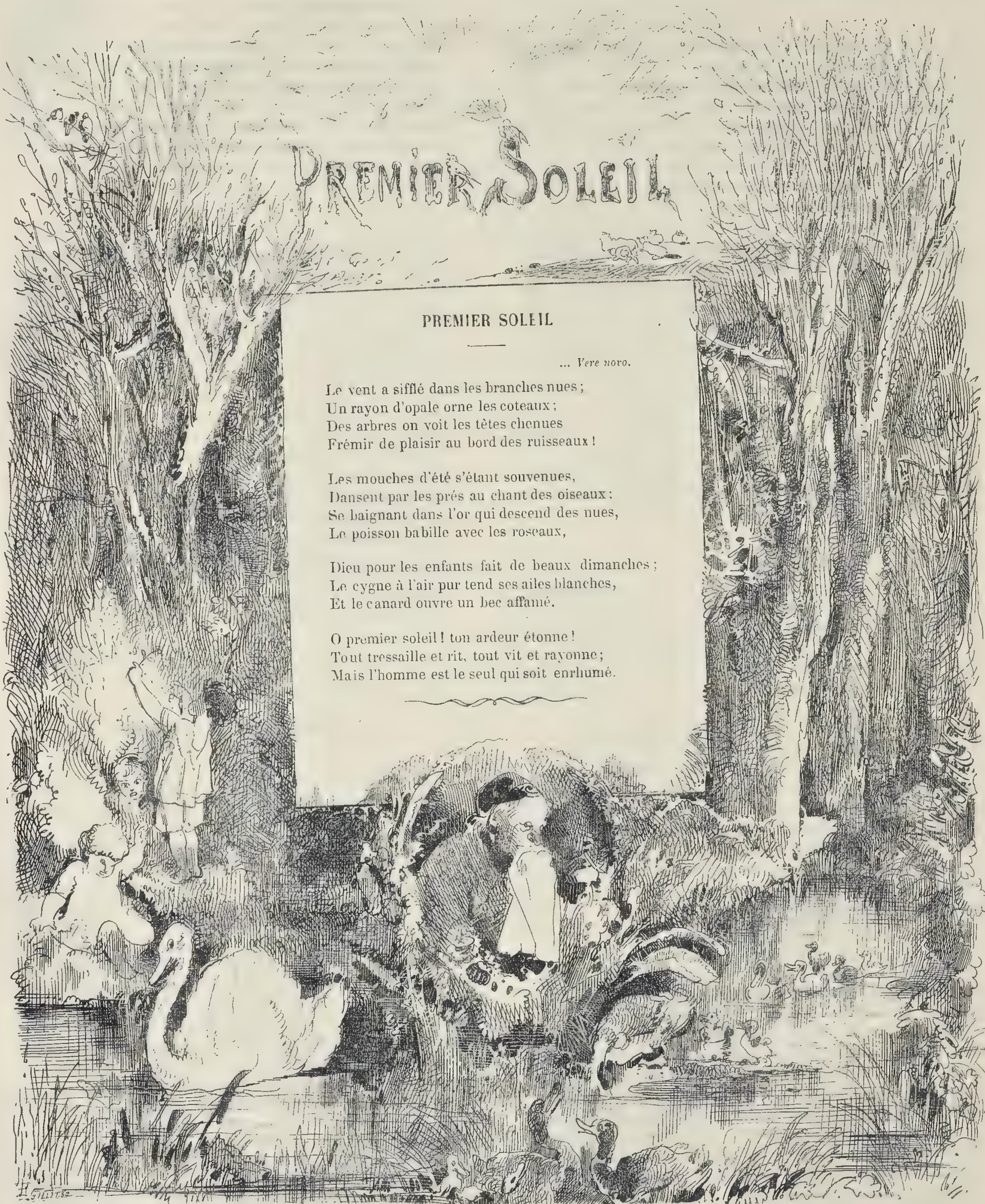
L'ANARCHIE DES CHAPEAUX

—

C'est en vain que je chercherais à le dissimuler plus longtemps, la coiffure des femmes me trouble, m'agite, m'inquiète. Elle me trouble pour le présent, elle m'inquiète pour l'avenir.

Tout œil un peu clairvoyant constatera que le chapeau haut de forme et étroit des côtés, surmonté par des touffes audacieuses de plumes, d'herbes et de fleurs dans lesquelles certaines téméraires ne craignent pas de nicher des oiseaux, tout œil clairvoyant, dis-je, constatera que ce chapeau jardinier touche à sa fin et tombe dans les plus basses couches du domaine public. Et cependant je l'aimais ce chapeau impossible. J'aimai sous son règne !... Elle était belle sous son panache et son œil de panthère irritée... Mais que vous importent, madame, ces souvenirs d'un cœur blessé ! Le fait est que le grand chapeau avait quelque chose de royal qui me plaisait infiniment. J'y voyais un retour vers ces adorables modes du siècle dernier qui firent le bonheur de ma jeunesse. Mon Dieu, me disais-je, si ce chapeau, dans sa pompeuse extravagance, pouvait nous ramener aux coiffures à la Belle Poule, à la poudre à la maréchale, aux élégances de l'oiseau Royal, aux gigantesques et délicieuses excentricités de nos arrières-grand'mères, qui firent tout pour plaire et y réussirent. Je songeais aux dentelles parfumées de ces mignons fichus qui recouvraient leurs seins. — Je songeais à la réhabilitation de ces corsages aux cent baleines inflexibles, aux lacets vigoureux qui maintenaient le dos, effilaient la taille, donnaient du port, de l'allure, et projetaient en avant une gorge savamment rapprochée.

Mais la ceinture qui remplace le corset ?



PREMIER SOLEIL

... Vere novo.

Le vent a sifflé dans les branches nues ;
Un rayon d'opale orne les coteaux ;
Des arbres on voit les têtes chenues
Frémir de plaisir au bord des ruisseaux !

Les mouches d'été s'étant souvenues,
Dansent par les prés au chant des oiseaux :
Se baignant dans l'or qui descend des nues,
Le poisson babille avec les roseaux,

Dieu pour les enfants fait de beaux dimanches ;
Le cygne à l'air pur tend ses ailes blanches,
Et le canard ouvre un bec affamé.

O premier soleil ! ton ardeur étonne !
Tout tressaille et rit, tout vit et rayonne ;
Mais l'homme est le seul qui soit enrhumé.

Eh bien, madame .. cette nouvelle ceinture n'a point mes sympathies. C'est là une impression du cœur qu'on ne peut discuter.

Elle est plus commode et plus confortable, je ne le nie pas, mais je trouve que la commodité et le confortable n'ont rien à faire dans cette question, étant en raison inverse du charme et de l'élégance. Rien n'est plus commode, à coup sûr, qu'une robe de chambre et une paire de pantoufles fourrées, mais vous conviendrez que ce mérite de confortable ne suffit point à les faire admettre dans un salon.

Le charme d'une toilette est presque toujours en raison directe des efforts qu'elle a coûtés, et les milles gênes, le mille petites tortures imposée; par la mode et que vous supportez si gaîment, mesdames, dans le désir de plaire, ont une puissance de séduction conventionnelle peut-être, mais pleine de réalité. Dans la longue histoire des coquetteries féminines, vous verrez toujours que le laisser-aller dans la tenue et la commodité des ajustements ne se manifeste qu'aux époques de décadence, aux époques où le plaisir d'être à son aise l'emporte sur celui de plaire et de charmer.

Je n'aime donc pas cette ceinture — c'est une façon de rester déshabillée et rien de plus. Je déteste ses molles langueurs, ses affaissements, son air de fatigue perpétuel. — Elle plie sans cesse sous le poids de son trésor comme une paille sous son épi. Toutes ces faiblesses m'irritent et je suis d'autant plus sévère pour elles que je ne me le pardonnerais pas à moi-même en semblable circonstance.

Mais revenons à l'anarchie des chapeaux. J'aime donc le grand chapeau avec son parterre menaçant le ciel comme un échappé du siècle dernier. Mais voici qu'on arrache le parterre et qu'à sa place on en abat le contour en forme de gouttière. Les côtés s'évasent ou se resserrent d'une façon inouïe. Vos mignonnes oreilles roses, mesdames, avec leurs boucles d'or volumineuses, n'entrent plus dans la coiffe ou s'y perdent complétement. Le bavolet lui-même, ce bavolet qui se contentant d'un rôle secondaire se tenait à sa place comme un chasseur de bonne maison. se boursouffle démesurément sous l'audacieuse exagération du chignon, ou se rétrécit d'une façon piteuse.—En vérité, je vous le dis, mesdames : où allons-nous, où allons-nous ?

Quoi ! l'avenir serait-il à ces microscopiques chapeaux qu'on n'aperçoit à deux pas et qui semblent un mouchoir de poche jeté sur les cheveux ? Mais cela n'est point une coiffure, c'est une coiffe, c'est un béguin dont ne sauront s'accommoder les luxueuses exagérations de vos ravissantes jupes, de ces adorables nœuds Louis XVI qui ressemblent un peu de loin à des gibernes, mais qui donnent du magistral et de l'ampleur à la silhouette. Que deviendra donc alors tout le froufrou pompeux de vos corsages ? — Mais vous aurez l'air, mesdames, de monuments inachevés, du Panthéon sans lanterne, d'une statue sans tête, vous aurez l'air d'une fille de magasin qui traverse la rue en bonnet.

Ah ! je vois l'avenir ! je vois après ce moment de tumulte et d'anarchie, le calme se rétablir, et les femmes décoiffées, sacrifier, pour être logiques, les splendeurs de leurs jupes traînantes. Dix ans d'efforts, de tentatives sans nombre, dix ans de prédications perdus ; le costume se meurt !

Ah, mesdames ! comme l'a dit avec tant de sagesse Ste Perpétue, Livre III, chapitre 7 : « *La coquetterie est le commencement du bonheur. — Initium felicitatis...* Soyez assez finement coquettes pour ne point vous faire des esclaves d'une sotte bizarrerie. Avant de porter un ciseau sacrilége au milieu des exubérances délicieuses de votre chef, avant de couper cette moisson de fleurs et de plumes, songez à l'avenir, mesdames, songez que si vous vous décoiffez aujourd'hui, demain vous vous taillerez les cheveux à la Titus pour reprendre le jour suivant les fourreaux de parapluie du Directoire et de l'Empire. Par pitié, songez à vos filles, consultez votre cœur, consultez vos familles. Mais non, mon esprit inquiet s'exagère sans doute le danger et amoncelle à l'horizon des nuages imaginaires. J'ai foi dans votre bon goût et dans les délicatesses de votre coquetterie.

Feuilletez, mesdames, le journal de mode de *Lamesengere*, c'est la voix austère de l'histoire qui parle par sa bouche et vous trouverez là de grands enseignements. — Depuis Louis XVI, les femmes n'ont plus de costumes. Dans ces dernières années, il se produisait, grâce sans doute à d'augustes initiatives, une sorte de renaissance dans les modes ; ne perdez pas par un coup de tête — c'est le mot — le fruit de ces efforts. Poussez vers le Louis XVI, mesdames. C'est la dernière étape du bon goût et de l'élégante coquetterie, amoncelez les gazes et les dentelles et tout l'enivrant attirail de la beauté qui sait l'art de se parer. Laissez traîner vos jupes immenses,— en guirlandez vos charmes et parez vos trésors. Pourquoi trembler devant un doigt de rouge ou s'effrayer d'un nuage de blanc? Une mouche adroitement posée ne dit-elle pas que vous voulez plaire, et le plaisir de plaire est déjà une beauté?

Mais je m'arrête ; mon humble prière sera-t-elle entendue, et la voix d'un cœur sensible et honnête suffira-t-elle pour arrêter la vogue de ce damné petit chapeau ?

Z.

LE VOYAGE ILLUSTRÉ DANS LES DEUX MONDES

Je me rappelle qu'étant jeune, c'est presque de l'histoire ancienne, quand il me tombait entre les mains un volume de voyages, je ne me sentais pas d'aise. Bien des fois j'ai fait le tour du monde avec les Cook, les Lapeyrouse, les Dumont d'Urville, et, à cette époque, le Juif-Errant était le seul être auquel je portasse envie. Certes, si j'avais eu alors le *Voyage illustré dans les deux mondes*, j'eusse fait le malheur de ma famille, et le diable ne m'eût pas empêché d'être marin, de courir le monde, et si je n'étais pas amiral, pour le moins, à cette heure, il faudrait s'en prendre à quelque requin mal avisé qui aurait mis obstacle à mon avancement.

C'est que si volume est fait pour enthousiasmer une imagination vagabonde, c'est bien certainement ce *Voyage illustré dans les deux mondes*. Nous l'avons là sous les yeux ; nous venons de feuilleter ses quatre cents pages, des pages comme celles des grands journaux illustrés, si vous le voulez bien, et, à l'aide des innombrables gravures qu'elles contiennent, des gravures d'Anastasi, de P. Blanchard, de Durand Brager, de Karl Girardet, d'Horace Vernet, etc., de tous les maîtres de crayon, en un mot ; nous avons parcouru les plaines glacées de la Laponie, visités les îles de la Grèce, pénétré dans le sérail du grand Turc ; nous sommes entrés sous la tente de l'Arabe, avons tremblé devant le roi féroce de Dahomey, traversé les rues de Pékin et les jungles, domaines des tigres et des thuys de l'Inde ; nous avons vu les Peaux-Rouges dans leurs wighams, les nègres sur les plantations de la Louisiane, la séduisante Liménienne au sortir de l'office, et, pour terminer, nous avons asssisté aux festins des cannibales de l'Océanie. Il faut que les auteurs de cet ouvrage, MM. F. Mornand et J. Vilbort, aient bien lu et bien vu pour dépeindre les choses avec tant de vérité et de charme.

Types, scènes de mœurs, vues de villes et de monuments, beautés pittoresques, portraits des principaux souverains, on trouve tout dans ce volume, pour lequel nous nous sommes pris d'une si grande passion, que nous avons couru, sans perdre un instant, chez l'éditeur, et lui avons dit : « Il faut absolument que les abonnés de *la Vie Parisienne*, qui ont tous une belle et bonne bibliothèque, y ajoutent cette merveille, s'ils ne l'ont pas déjà ; faites-nous une concession de prix aussi grande que vous pourrez. » Et l'éditeur, en brave homme qu'il est, s'est laissé émouvoir ; et voilà comment nous pouvons offrir ce beau volume tout doré sur tranches, au prix que nous avons annoncé plus haut.

X.

LA PATT



DANS *LA SOMNAMBULA*

Une charmante petite paysanne, qui aime assez à se promener à travers champs en robe excessivement décolletée et qui retire assez volontiers son peigne. Après tout, comme disait *la Fanchonnette* :

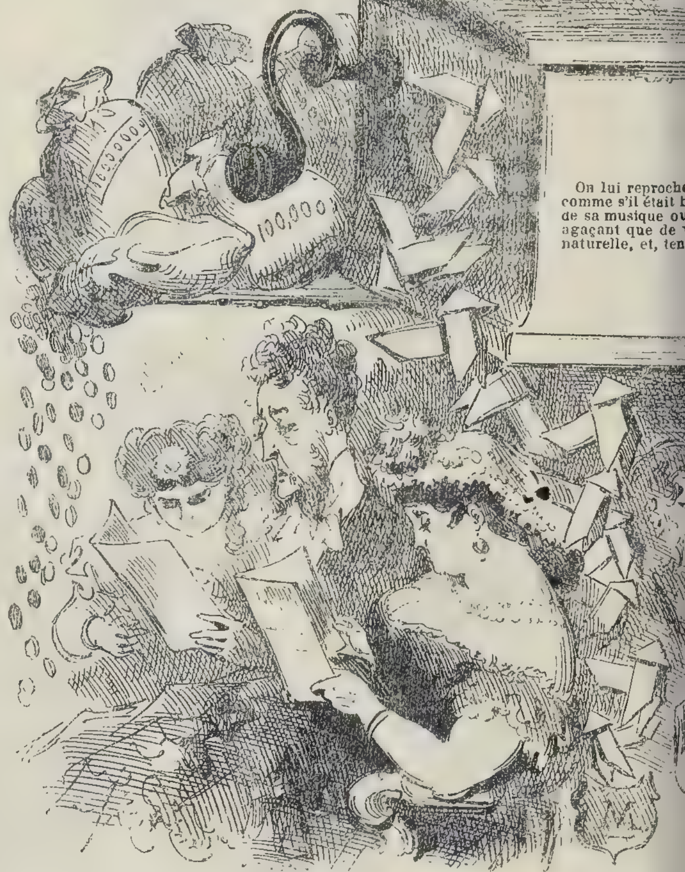
Une pauvre fillette
Ne peut montrer que ce qu'elle a,
Que ce qu'elle a!
Ah! — Ah!

— Que pensez-vous du filet de voix du Tyrolien Naudino? Ne vous fait-il pas toujours l'effet de chanter toujours au fond d'une armoire, en se pinçant le nez dans des élans de tendresse? — Et avez-vous jamais bien compris ce que vient faire, dans ce vallon du Tyrol, cet officier français, combattant pour l'indépendance de la musique italienne, armé de toute sa barbe? — Et les bons accessoires! l'âge d'or des choristes à bretelles sortis d'une boîte à joujoux, et des châlets qui sonnent l'heure.



DANS *LA TRAVIATA*

Nous sommes loin des magnificences de toilettes de Mme la princesse Duvergerdoff dans ce rôle-là. Avec cet honnête peignoir de mousseline blanche, il ne lui manque vraiment qu'un voile noué sous le menton pour avoir tout à fait l'air d'une brave petite communiante. — Et ses toilettes de *Don Pasquale*! Des jupes à petits plis : une robe de bal en crêpon bleu, des paillons dans les cheveux et un burnous-solde. Tout à 29! — Et cela à côté de Mario si réussi dans son petit coquin de carrick de 1820. Avez-vous remarqué l'absence de chaîne à son gilet? Il est si jeune dans ce rôle-là qu'il n'a pas encore de montre.

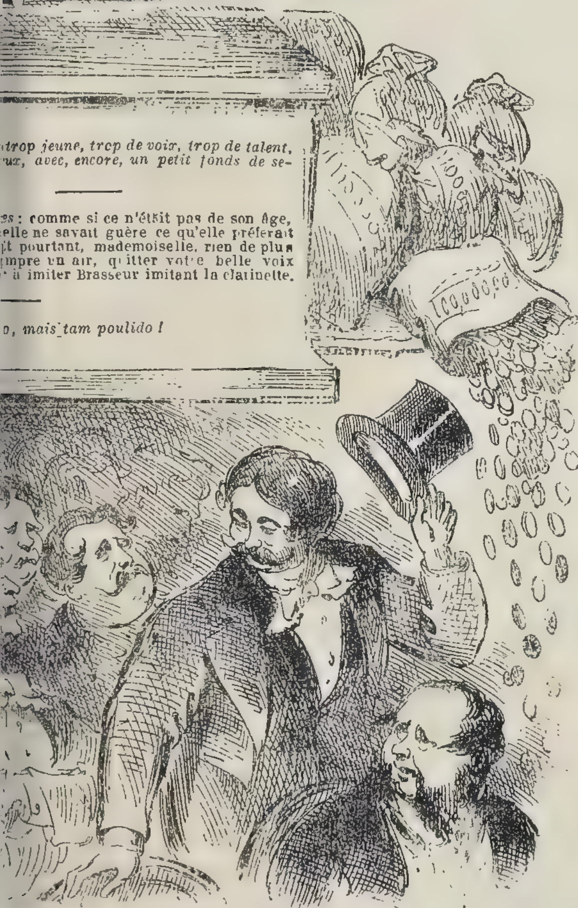


C'EST BIEN CHER ! POUR CE PRIX-

Aussi en veut-on pour son argent. On pointe tout sur le livret : 10 fr. pou
quottes, etc. — Ce qui faisait dire à un monsieur que ses voisins voulaient en

UX ITALIENS





trop jeune, trop de voix, trop de talent.
ux, avec, encore, un petit fonds de se-

es : comme si ce n'était pas de son âge,
elle ne savait guère ce qu'elle préférait
ıt pourtant, mademoiselle, rien de plus
mpre un air, quitter votre belle voix
à imiter Brasseur imitant la clarinette.

o, mais tam poulido !

IS FOIS AU PALAIS-ROYAL

. fr. pour le *grand air*, 30 fr. pour le *finale*, 2 fr. 50 pour les *co-*
aller avant la fin .



DANS *LE BARBIER DE SÉVILLE*

Vous aviez cru qu'il était impossible de rien voir de plus beau que la Patti en cheveux dénoués? Bast!... elle relève son chignon, fait bouffer ses bandeaux, et la voilà mille fois plus jolie encore! Par exemple, des robes à tailles longues, mais d'un long! Sans le plancher, on ne sait où ses pointes de corsage s'arrêteraient. Et puis, mademoiselle qu'est-ce que c'est que cette chanson de café chantant que vous avec mise dans la leçon de musique? Tout à fait le *Hue Martin!* de Mlle Thérésa, traduit en espagnol. — Quant à Mario-Almaviva, on a beau dire et beau faire, tous les autres ténors à côté de lui auront toujours l'air de ses domestiques.



DANS *MARTHA*

Un vrai costume de chien savant! Et pourtant elle n'en est pas moins gentille à croquer

Avec son petit cha,
Avec son petit cha,
Avec son petit cha,
Peau à plumes.

N'oublions pas les grands airs de sa dame d'honneur dans le fonds : *Entrez donc, m'ame la baronne, vous n'êtes pas de trop. Allons, bon! Encore une... cavatine dans l'beurre!* - Quant à notre ami Mario... Décolleté... jusque-là?... Oui, madame! L'an prochain il sera encore rajeuni et risquera un petit velours noir autour du cou.

UN SALON DE PARIS

NOUVELLE (1)

III

En approchant de l'extrémité de la galerie attenante au salon de Mme de Retz, Bauvron entendit derrière la porte une voix monotone et pénétrante qui parlait et s'arrêtait à intervalles égaux : c'était comme des gouttes d'huile tombant sur un plat d'argent.

— A qui appartient cette voix ? demanda-t-il à Lansac.

— C'est celle de mon cousin de Navailles.

— Je l'avais deviné. Tais-toi et écoutons.

La voix disait ;

— Ici l'émotion morale se confond avec celle de sens ; les idées, les sentiments de l'âme avec les instincts de l'animal; la brutalité calculée (et comme recherchée en haine de notre société amollie) avec la grandeur. Est-ce là l'émotion que je viens chercher au théâtre? Sont-ce là les vraies ressources de l'art dramatique ? Oh ! permettez-moi de croire qu'il n'en est rien. Non, poète imprudent! vous avez dépassé le but, vous avez méconnu ce beau précepte qui domine l'art antique : l'excès dans les passions ôte la dignité. Non, vous dis-je, je me refuse à vous suivre, car ici mon sentiment deviendrait sensation et ma pitié souffrance. Non, vous ne devez pas, vous ne pouvez pas prétendre exciter ma sympathie; car je ne l'accorde qu'aux douleurs et aux combats de l'âme, et vous étalez sous mes yeux les plaies dégoûtantes du cirque!

— A qui en a-t-il? dit Bauvron. Est-ce qu'il y a dans la société de Mme de Retz quelque poëte fourvoyé ?

— Non, ceci est un simple jugement sur quelque œuvre littéraire.

— Tu appelles cela simple, et c'est ainsi qu'on cause chez vous! Mais écoutons, je voudrais deviner...

La voix coulait toujours.

— Quoi ! au milieu de tant de vices, de souillures, de crimes épouvantables, cette femme a conservé la plus pure des tendresses, la tendresse maternelle! Et tous ces vices n'étouffent pas cette vertu unique, ou cette vertu unique ne purifie pas tous ces vices? Au contraire, ils se partagent ce pauvre cœur. Quoi ! vous avez préféré de tels contrastes, ménagé de tels effets, persuadé que cette lumière brillerait d'autant mieux à travers les ombres, que ces ombres entoureraient d'autant mieux cette lumière ! Oh ! que non pas. Oh! qu'il n'en est pas ainsi dans le cœur de l'homme ! De même qu'un seul vice dans une âme vertueuse peut la corrompre tout entière, de même aussi (il faut le dire, le proclamer, car cela est aussi naturel que consolant, aussi consolant que naturel) une seule vertu dans une âme vicieuse peut, doit la convertir tout entière au bien. Non, vous ne pouvez pas, suivant votre odieuse expression, mettre la mère dans le monstre.

— Dieu me pardonne! dit Bauvron en étouffant ses rires, il parle de *Lucrèce Borgia*.

— Pouquoi ris-tu ? J'ai lu l'ouvrage dont il s'agit, et je trouve le jugement de M. de Navailles très juste et très sensé.

— Et moi aussi, très juste, trop juste, si juste qu'il n'est pas de bon sens vulgaire qui ne trouve en les cherchant, des remarques pareilles. Aussi je ris de voir un homme qui se dit sérieux couvrir de toutes fleurs de sa rhétorique et mettre sous verre de pareilles balivernes.

Sans attendre la réponse de Lansac, qui paraissait n'avoir pas très bien compris, Bauvron entra. M. de Navailles était accoudé à la cheminée, sur le bras gauche, lançant de temps à autre sa main droite à la façon des magnétiseurs, pour appuyer sa parole susurrante. Il était dans la pose du Bacchus Hermaphrodite ; mais son long corps d'homme de cinquante ans, bien conservé, décrivait une courbe infiniment moins gracieuse. Il interrompit poliment son cours de littérature, et, bien qu'il fût contrarié de cette interruption, un sourire gracieux se peignit sur ses lèvres et illumina tous ces traits. Une douzaine d'hommes du même âge que M. de Navailles, ou plutôt douze messieurs assis régulièrement autour de la cheminée, le chapeau à la main, gantés et cravatés, se levèrent lentement. Mme de Retz, qui était assise au coin gauche, se tourna sans se lever vers les assistants et s'inclina légèrement. Elle se demandait quel pouvait être ce nouveau venu ; elle craignait que son jeune parent n'eût introduit au cénacle quelque profane. Cependant, elle aussi lança à tout hasard le sourire qu'elle avait à son service depuis le temps du Directoire. C'était chose singulière à voir que ce visage d'une blancheur excessive et encadré de boucles blanches, qui tout à l'heure impassible et pareil à une statue funèbre, s'animait tout à coup comme mû par un ressort, retrouvait dans un éclair toute sa jeunesse, toute sa grâce, toute sa délicatesse féminine, racontait toute une vie royale, puis reprenait son immobilité.

Mme de Retz était grande et d'une taille admirable. Elle portait le soir une lévite de moire blanche de sa composition, et qui n'était d'aucun temps. Le seul objet qui eût une date dans sa toilette était son éventail, avec laquelle elle ne s'éventait jamais, mais que souvent elle faisait jouer comme à la Comédie.

La jolie Mme de Lansac et son amie Mlle de Navailles faisaient des réussites dans un coin du salon. Avec le sans gêne moderne, elles eurent à peine l'air de s'apercevoir de l'arrivée de Bauvron. Celui-ci en comparant les deux jeunes femmes et Mme de Retz, vit bien que c'était là une femme d'une espèce différente, bien autrement *femme*, qui avait marqué dans l'histoire de son temps, qui avait eu autorité sur d'autres qu'un mari ou un amant; une de ces femmes qui, même en ne vous donnant rien, savait vous récompenser de la peine qu'on se donnait autrefois pour leur plaire, et vous tenir pendant des années sous le charme, dans cet état dont M. de Navailles aurait pu dire aussi que l'émotion morale s'y confond avec celle des sens. Dans sa jeunesse, Mme de Retz avait passé pour sotte ; sa grande beauté lui avait valu cette réputation. D'ailleurs elle n'était éloquente et irrésistible que dans les grandes occasions, quand elle avait un motif de parler. Ordinairement son esprit était tout négatif, non de saillie mais d'intelligence. Elle montrait plutôt par ses actes que par ses propos combien elle était fine observatrice. Elle savait plutôt faire causer que causer. Aussi avait-elle eu ce qu'on appelait autrefois un salon.

Ce salon, aujourd'hui à moitié dépeuplé, était boisé, blanc et or, un peu vide et nu, malgré les dorures dont il était surchargé. Les vastes fauteuils à pieds droits de Jacob, les rideaux de drap semblaient somnoler comme les hôtes. Ce qu'il y avait de plus vivant dans la chambre c'était le portrait en pied de Mme de Retz en costume du Consulat. Elle souriait du sourire inaltérable des déesses antiques. Vue de dos, elle se retournait vers le spectateur en levant un des bras, comme pour faire voir son visage et sa poitrine. Ses cheveux, en boucles folâtres, se jouaient sur son cou et sur son front. Une ceinture ruban, fixée par des camées entre les seins qu'elle soutenait, retombait par derrière en bouts très longs. La robe, décolletée en pointe, cachait à moitié la poitrine et les épaules, dont elle dessinait les contours. A partir de la ceinture, les flots transparents de mousseline tombaient en tunique, à longs et larges plis autour d'elle. Comme en une gravure de mode, les bras, couverts de serpents d'or, écartaient le châle da cachemire rouge, afin qu'aucun détail de l'ajustement ne pût échapper à l'œil.

— Madame dit Lansac, permettez-moi de vous présenter mon ami. le chevalier de Bauvron, dont j'ai eu plusieurs fois l'honneur de vous entretenir.

Bauvron, ses moustaches et sa cravate s'inclinèrent ; il s'approcha ensuite de M. de Navailles, qu'il avait rencontré plusieurs fois dans le monde et dont il avait fait danser sa fille, au temps où il n'avait pas encore rompu avec son père. Il s'informa avec sollicitude de sa santé. M. de Navailles et la marquise savaient les différends de la famille Bauvron et considéraient le fils comme un *très mauvais gas* ; ils se renfermèrent tous les deux dans une politesse froide. Bauvron était de leur caste : ils se croyaient tenus envers lui à plus de roideur qu'envers un plébéien. Donc, Bauvron une fois installé et assis, M. de Navailles continua son petit cours de littérature.

De petits cours de littérature entremêlés de satires politiques, tel était le fond de la conversation dans le salon de la marquise. Ce n'était pas la conversation à la manière moderne, des mots lancés, puis rejetés, un cliquetis de voix partant à la fois de différents côtés ; chacun parlait à son tour et indiquait le plus souvent qu'il allait parler en se levant. Bauvron remarqua que la marquise seule se permettait d'interrompre et que les hommes ne se coupaient jamais la parole : politesse exquise qui le frappa, mais lui parut superlativement ennuyeuse. Ce salon avait perdu son élément vivace, le feu, la variété, l'actualité et l'importance sociale qu'il tenait autrefois du dehors, quand tous ceux qui s'y réunissaient venaient là comme sur terrain neutre, s'écouter vivre et penser après une journée de lutte et d'affaires ; quand tous étaient mêlés aux grands intérêts du pays. Maintenant, réduits à une inaction forcée, tournant toujours dans le même cercle d'idées et d'amers regrets, leur délicatesse de pensée s'était peu à peu changée en niaiserie, leurs convictions en diatribes. Tous ceux qui, parmi les fidèles de la marquise, s'étaient senti quelque jeunesse et quelque énergie, s'étaient retirés dans leurs vastes terres, où ils essayaient des perfectionnements agricoles et s'occupaient de réunir autour d'eux de nombreux clients. Pour combler ces vides, la marquise avait admis chez elle des plébéiens lettrés, hommes d'esprit ou soi-disant tels, chargés d'être les interprètes de l'aristocratique mécontentement et de ridiculiser les actes et surtout les hommes du pouvoir. Une certaine vergogne et des habitudes élégantes maintenaient toujours l'opposition des gentilshommes dans les bornes décentes ; mais les plébéiens lettrés, eux n'avaient rien à ménager et ne ménageaient rien. Ces invalides de la pensée, bouffons qui se trouvaient suffisamment payés par la joie d'être là, par le colportage de leurs bons mots, par la satisfaction de lire, au milieu d'un silence religieux, quelque fable vieillotte ou quelque épitre ridicule, étaient sûrs de voir favorablement accueillie toute imputation calomnieuse, même ordurière en sa forme, si elle frappait sur l'ordre de choses établi : « Oh! mon cher monsieur, leur disait-on, vous al-

(1) Voir le numéro du 26 mars.

lez trop loin! » Et on se donnait les airs de l'impartialité et de la supériorité indulgente.

La présence de Bauvron, dont on se défiait, maintint cette fois la conversation sur le terrain littéraire. Bauvron, roide et parfaitement silencieux, entendit donc, une heure durant, des morceaux analogues à celui que nous avons cité. Lansac apportait, lui aussi, son tribut à la causerie. Son ami l'aperçut alors sous un jour nouveau, celui de la pédanterie. Il fut étonné de la quantité de phrases fleuries, préparées à l'avance, qui sortaient de ce petit corps. Il crut remarquer que, dans ses habits, sa tenue et ses façons, Lansac prenait pour modèle son grand cousin de Navailles. Les deux jeunes femmes continuaient à faire des réussites et à ne pas écouter. La table où elles se tenaient était assez éloignée du cercle pour qu'elles pussent parler à mi-voix sans être entendues. Bauvron, qui les suivait de l'œil, les vit souvent remuer les lèvres et quelquefois rire; il eut la fatuité de croire que c'était de lui qu'elles s'occupaient.

— Et vous, monsieur de Bauvron, dit tout à coup la marquise, quelle est votre opinion sur ce sujet?

— Madame, fit Bauvron, réveillé en sursaut par cette interrogation, je n'ai pas d'opinion sur ce sujet.

L'assistance parut interdite.

— Je croyais, monsieur, que vous écriviez et que les lettres vous intéressaient.

— Moi, madame? qui a pu vous mettre dans cette erreur? Je n'ai écrit de ma vie. J'ai *broché*, si vous daignez me permettre cette expression, quelques mélodrames et quelques récits pour le peuple, mais c'est là tout. Ecrire! Un pauvre manœuvre comme moi, forcé de composer pour vivre, serait perdu s'il avait le malheur d'écrire, s'il y avait dans ses ouvrages quelque chose de cette élégante et délicate profondeur qui distingue le style de M. de Navailles (ici Bauvron s'inclina) ou les ravissantes pages de votre *Eudoxie*.

Ici Bauvron mit la main sur son cœur, et trouvant qu'il avait assez causé avec les gens sérieux, il osa se lever et traverser le salon. Il alla s'asseoir auprès de Mme de Lansac et regarda la réussite qu'elle faisait en ce moment et qui n'était autre que la *pagode*, plus vulgairement appelée les *oreilles de chien*.

A cette démarche hardie, la blonde Navailles baissa les yeux avec toute la coquetterie imaginable; mais Mme de Lansac, qui était douée d'un aplomb de petite fille fort remarquable, arrêta la carte qu'elle allait laisser glisser sur la table, et regarda Bauvron entre les yeux.

— Je regrette, madame, que l'intérêt que Lansac prend à la conversation, ses goûts éminemment littéraires et l'entraînement de son aimable éloquence l'aient empêché de me présenter officiellement à vous. Il y longtemps que je désirais connaître celle à qui mon ami le plus cher a confié le bonheur de sa vie. Car vous n'ignorez pas, madame, que c'est à l'épouse que l'époux confie le bonheur de son existence; du moins on me l'a dit et je l'ai vu écrit dans des livres.

Lucie laissa tomber la carte qu'elle tenait et partit d'un tel éclat de rire que, malgré ses efforts, Mme de Retz et l'auguste asssmblée le remarquèrent. Lansac seul, qui parlait, ne vit rien.

— Monsieur, répondit-elle en continuant à manier les cartes, vous lisez au fond de mon cœur; vos paroles pleines d'à-propos viennent d'exprimer mes vrais sentiments, et je suis fière de voir que mon mari a su se faire un ami tel que vous, un ami qu'au besoin je pourrais prendre pour conseiller et pour directeur.

— Ah! madame, c'est que l'amitié qui nous lie, Georges et moi, est une amitié peu commune. Nous étions encore à la mamelle qu'elle se manifestait par les traits les plus éclatants. Si vous saviez combien de coups de poing j'ai administrés en sa faveur, combien ce même nez que vous me voyez ici a affronté pour lui de périls! Et lui, le pauvre enfant! il passait les journées de congé à copier mes pensums!

— Vous aviez beaucoup de pensums?

— J'en étais accablé, madame. Comme tous les hommes extraordinaires, j'ai été, au collége, ce qu'on appelle un *cancre*.

— Ah! vous êtes un homme extraordinaire?

— Sans doute, madame! Nous sommes comme ça cinq ou six mille jeunes gens à Paris, qui écrivons dans les gazettes et nous poussons à la petite porte des théâtres, tous plus extraordinaires les uns que les autres. Vous n'avez pas lu un roman d'Eugène Sue s'appelant les *Mémoires d'un fumiste ou d'un laquais?* Il y a dans cet ouvrage un ancien prix au concours qui est forcé pour vivre d'embrasser la profession de poisson à écailles, tandis qu'un paresseux, qui n'a jamais rien fait, rien étudié, écrit en se jouant des romans palpitants d'intérêt, de trapes et de socialisme que les journaux couvrent d'or. Ce dernier, c'est notre image ou notre idéal.

— Non, monsieur, je n'ai pas lu M. Eugène Sue; mais ce que je regrette surtout, c'est de n'avoir jamais lu de vos romans.

— Vous avez tort, madame.

— Tort de regretter, ou tort de n'avoir pas lu?

— Non, je dis que vous avez tort de mettre sur cette ligne la dame et le valet de pique; vous fermez ainsi les cœurs, dont vous aurez le plus grand besoin. Voici, en vérité, une patience qui est manquée.

— Quoi! vous savez aussi faire des réussites?

—Je sais tout, madame, et beaucoup d'autres choses. Je fais du moins des théories sur tout, ce qui revient au même. Comme journaliste, je discute les lois et je pondère l'équilibre européen entre deux cigares; comme romancier, je dissèque l'homme, et particulièrement la partie de l'homme qu'on appelle la femme; j'en fais jouer les ressorts les plus secrets. Comme homme du monde et futur diplomate, je devine le passé, j'observe le présent, je prédis l'avenir et fais tout ce qui concerne mon état, avec ou sans cartes, et, en tout cas, sans bonne pointu.

— Ah! monsieur! dit Mlle de Navailles, si vous pouviez avec ces cartes nous dire la bonne aventure, comme ma mourrice?

— Quand vous voudrez, mademoiselle, *à l'instar de Mme votre nourrice*. Ce que je disais n'était, à proprement parler, qu'une figure de rhétorique; mais je ne m'en dédis pas et vous dévoilerai l'avenir au premier jour, si cela vous est agréable.

— Tout de suite, dit Lucie.

— Non, finissons d'abord cette patience. Tenez, madame, ôtez, croyez-moi, ces piques et dégagez ces cœurs.

La patience venait de s'achever au grand honneur de Bauvron, qui pour la faire réussir avait changé subtilement l'ordre de plusieurs cartes, et Bauvron commençait à étaler le jeu qui devait dévoiler le destin de la blonde Navailles, quand M. de Navailles fit signe à sa fille qu'il fallait se retirer. La jeune fille allait au bal; elle se leva donc sans trop de peine en disant:

— Hélas! monsieur, il faut que je m'en aille; mais je vous rappellerai votre promesse. Je ne peux manquer de vous revoir, n'est-ce pas?

— Non, mademoiselle, j'ai décidé avec Lansac que j'allais devenir l'ami intime de la maison; on n'y verra plus que moi; ainsi nous aurons occasion de faire connaissance, ou plutôt de relier connaissance; car j'ai toujours gardé au fond de l'âme, mademoiselle, le souvenir de quelques valses ravissantes que vous m'avez jadis accordées.

— Je ne valse pas, monsieur.

— Sans doute! je confonds valse avec contredanse; je n'ai jamais pu les distinguer,

Et dès que Mlle de Navailles se fut éloignée;

— Ah! tant mieux! la voilà partie!

— Mlle de Navailles n'a pas l'heur de vous plaire?

— Non, madame.

— Et vous osez me le dire à moi, son ami intime, qui le lui répéterai!

— Vous n'aurez pas cette cruauté.

— Qu'est-ce que vous lui reprochez? quel défaut lui trouvez-vous?

— Je lui reproche de n'avoir pas de défauts, de n'*être* pas. Vous, au contraire, vous *êtes*.

— C'est-à-dire que j'ai des défauts?

— D'énormes, madame. Et ce que je vous dis là, c'est le plus grand compliment qu'on puisse faire à une femme.

— Ces défauts, vous brûlez de me les dire; mais je ne vous les demanderai pas.

— Je ne brûle pas de vous les dire, et vous me les demanderez.

Lucie trouvant que l'ami de son mari était décidément trop familier, se leva les yeux brillants et le teint animé.

— Quoi! vous me quittez? dit Bauvron en lui lançant son plus tendre regard. Alors je vais regretter le départ de Mlle de Navailles.

Mme de Lansac, sans lui répondre, alla prendre place au cercle, Bauvron saisit son chapeau et fit le mouvement de se lever pour la suivre; puis il se ravisa, plaça son chapeau entre ses jambes et se mit à tailler un lansquenet. Le départ de M de Navailles avait privé la conversation de son coryphée; elle languissait. M. Vésinet, membre de plusieurs académies, demanda la permission de terminer ce festin littéraire, vraiment charmant, par une lecture. Cette proposition fut accueillie avec une politesse qui jouait l'enthousiasme. Mme de Retz fit observer que M. de Navailles serait désolé de ne s'être pas trouvé là; M. Vésinet la tira d'inquiétude en lui apprenant que M. de Navailles avait eu le manuscrit entre les mains et l'avait déjà honoré de son approbation distinguée. On fit silence et la lecture commença. C'était une épître mise sous l'invocation de Boileau et débutant par ces vers d'une simplicité touchante:

O Despréaux, salut! salut, ô Despréaux!
Toi qui sus, en tout lieu, t'exprimer comme il faut.

La lecture durait depuis cinq minutes; au milieu de silence, Bauvron crut entendre un léger soupir, il regarda Lucie; elle portait son mouchoir à ses lèvres comme pour étouffer un bâillement. Elle laissa ensuite retomber ses bras, s'étendit dans son fauteuil et baissa la tête dans l'attitude de *la jeune Agrippine*. C'était la nouveauté des robes à manches plates et à corsage en pointe: les épaules et les bras de la jeune femme apparaissaient comme couverts d'une légère vapeur sous la guimpe et les manches de tulle. Les femmes ignoraient encore ces vastes cerceaux qui, lorsqu'elles s'asseyaient dans les fauteuils, font remonter leur robe jusqu'à leur nez. La jupe tombait en plis gracieux jusqu'aux pieds chaussés de souliers de satin noir à cothurne. Bauvron, lui aussi, soupira, et retournant ses cartes avec verve: « Si je passe trois fois, c'est qu'elle viendra me retrouver. » Il se prépara à cette épreuve avec une superstition solennelle. Il retrouva trois cartes; il avait perdu. Il se mettait en devoir de se livrer au désespoir quand, relevant la tête, il aperçut Lucie debout devant la table. Il ouvrit la bouche; elle se mit, en riant, un doigt sur les lèvres et lui montra le lecteur. Puis elle dit bien bas:

— Dites-moi la bonne aventure. Vous me l'avez promis. Vous avez juste le temps. Dès la lecture achevée, on s'en ira. Tout le monde se retire avant onze heures.

(*La suite au prochain numéro.*) ÉMILE L.

LE TIRAGE DES LOTS DU CRÉDIT FONCIER



Que de gens se brisent les reins et se tuent à la recherche du million, je n'ai qu'à prendre un billet du Crédit foncier et j'attrappe la fortune en dormant.



AVANT LE TIRAGE

Elle est fiancée à un Auvergnat qu'elle adore.





LA VEILLE DU TIRAGE

Expéditionnaire à 3 fr. par jour.

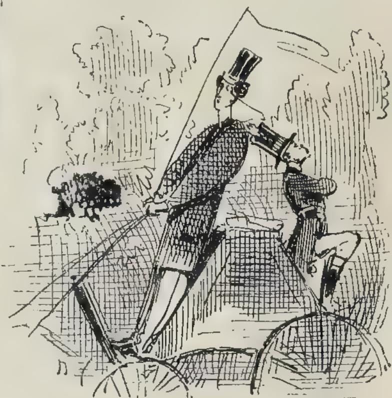


APRÈS

Elle a gagné le gros lot et c'est M. le comte de... qui la conduit à la mairie.

HEUREUX GROS-JEAN

Il a aujourd'hui son notaire, son agent de change, ses domestiques; il ne lui manque que la manière de s'en servir.



LE LENDEMAIN

Donne sa démission et conduit son tilbury au bois.



— D'où vient tout ce luxe?
— Mon ami, c'est ma répétition générale. Demain j'espère gagner les 500,000 francs du Crédit foncier.



LE PEINTRE QUI A GAGNÉ UNE SÉRIE

Il pourra donc enfin faire un chef-d'œuvre.

MIREILLE AU THÉATRE LYRIQUE



L'AMOUREUX VINCENT !

Ni baryton, ni ténor, ni se montrant au 1er acte que pour disparaître jusqu'à la fin.



LE CHŒUR DES MAGNANARELLES.

Avec leurs coiffures, ne les prendrait-on pas pour des cardinaux siégeant au concile de Trente ?



UN DÉJEUNER A LA FOURCHETTE.

Ourrias mange Vincent dans la coulisse ; le public est ainsi privé d'un bien grand effet dramatique.



LES ARLÉSIENNES DE LA FARANDOLE.

Jolies ! jolies ! comme leur fichu blanc les fait ressembler à un bouquet de fleurs dans un cornet de papier.



VISION DU PÊCHEUR OURRIAS.

N'ayant trouvé sur ces noyés aucun papier établissant leur identité, M. Carvalho est bien embarrassé.



UNE MIREILLE DE FANTAISIE.

Ce qui n'a pas empêché une artiste comme Mme Miolan de trouver leur charmant costumes exécrable, et de se déguiser en *bonne qui va au marché.*



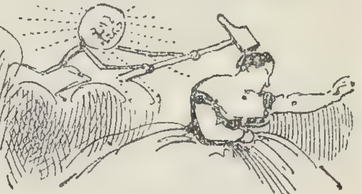
L'AUTEUR DE LA VRAIE MIREILLE.

Un brave garçon de génie qui ne s'est pas méfié de l'immortel auteur des *Noces de Jeannette*



HEUREUX PETIT BERGER !

Qui se contente d'un manche à balai pour s'abriter, lui et son troupeau.



BE COUP DE SOLEIL DE LA CRAU.

Malheureusement que le soleil M. Michel Carré ne peut donner qu'une légère migraine.



LA DEMANDE EN MARIAGE.

Presque toujours une demande en séparation : les pères sont tous comme cela.



LA PROCESSION DES SAINTES MARIES.

Un faux air du foyer de l'Opéra, d'une heure à trois :



SAUVÉE, MERCI, MON DIEU !

Grâce à d'habiles praticiens, Mireille survivra à son coup de soleil : elle est aujourd'hui hors de danger.

THÉATRES — I. *LE CAPITAINE FANTOME*

—

Encore une chute à la Porte-Saint-Martin; c'est mieux qu'une veste, c'est une redingote à la propriétaire.

La Compagnie nantaise n'est pas heureuse pour ses débuts, car le même soir on ne faisait pas meilleur accueil au Châtelet à la *Jeunesse du roi Henri*. Si à la Porte-Saint Martin on s'est montré parlementaire, cela n'a tenu qu'à la présence de Mélingue qui reste toujours l'idole des galeries supérieures et surtout à Vannoy qui est admirable dans son rôle de Coutard. C'est du reste le seule rôle bien dessiné; les autres sont à peine esquissés ou ne sont qu'épisodiques. Il a eu les seuls honheurs de la soirée et, lorsqu'à la fin le rideau s'est relevé pour annoncer les auteurs, le parterre a crié : Vannoy! Vannoy! et ce n'est qu'en prenant la parole d'autorité que Mélingue a pu proclamer MM. Anicet Bourgeois et Paul Féval. Il était alors près de deux heures du matin, et depuis sept heures du soir le public était à son poste!

Mme Doche, dont la réappartition était l'événement de la soirée, n'a pas eu occasion, dans son rôle de mélodrame, de déployer cette distinction de toilettes qui est son principal mérite; il ne s'agissait ici que de lutter de poumons avec Mélingue, et, pour ma part, je la félicite d'avoir échoué.

La pièce est donc tombée et c'était justice. J'admets parfaitement la *convention scénique* sans laquelle le théâtre serait impossible, mais elle a des bornes : il est des invraisemblances telles que, quelle que soit la bonne volonté du public, il est bien obligé de protester contre la violence tentée contre son bon sens. Les déguisements surtout sont une *ficelle* dramatique dont il ne faut user qu'avec beaucoup de ménagements et avec une grande habileté; c'est à l'auteur à savoir les rendre vraisemblables sinon possibles. Le public ne demande pas mieux que de se faire illusion et devient facilement le complice de l'auteur à la condition que celui-ci se donne la peine de le tromper et ne veuille pas lui faire avaler des couleuvres toutes crues; c'est une question de sauce. Dans le *Bossu* c'est un Français qui trompe des Français; il lui suffit de se passer un oreiller sous son justaucorps et le public l'accepte volontiers ainsi. Mais dans le *Capitaine fantôme* ce sont quatre dragons, dont un Alsacien et un Gascon, ne sachant ni lire ni écrire, qui, en Espagne, pendant la guerre de 1809, trouvent moyen de se déguiser tour à tour en guérilas, en moines mendiants, en alcades, en corrégidors, que sais-je, le tout sans éveiller un seul soupçon! Quelques-unes de ces scènes de travestissement auraient été à peine supportées aux Bouffes. C'est vraiment par trop compter sur la complaisance du public! Le capitaine Fantôme tue à lui seul je ne sais combien de brigands, démolit des cheminéss d'un revers de son sabre, et avec ses quatre dragons taille en pièces des corps d'armée out en tiers. Et quel cheval que le sien! Soixante lieues pour aller et autant pour revenir en quelques heures et sans débrider en pleine canicule! Il a raison de dire qu'il se connaît en chevaux; *Black Bess* la jument de Jack Scheppard, qui galopa, dit-on, d'une traite de Londres à York n'était rien en comparaison. Je sais bien que rien n'est impossible à Mélingue à la Porte-Saint-Martin, mais encore faut-il y mettre un peu de pudeur.

Je ne dirai rien de l'intrigue; aussi bien n'y ai je pas compris grand' chose, et il me serait impossible de la raconter. L'action principale, c'est-à-dire la transformation du capitaine César de Cabanil en *fantôme*, ne commence qu'au cinquième acte ou tableau, — tout le reste n'est qu'un long prologue — et de nouveaux personnages paraissent en scène. — Il était alors onze heures et demie! — A partir de là ce n'est plus une œuvre littéraire, c'est un mélodrame de l'ancien Cirque avec ses bons petits combats où les Français sont toujours vainqueurs et ne perdent jamais un seul homme.

Le dénoûment se passe sur un lac ou plutôt sur un fleuve débordé. — Un fleuve débordé en pleine Castille, la veille de la bataille de Talavera, au mois de juillet! Qu'en dites-vous? — Melingue et ses quatre dragons attaquent à la nage et prennent à l'abordage le vaisseau de l'*infâme ravisseur* et délivrent l'infortunée Lilias. Vive Mélingue! Vive le 8e dragons!

On espérait à chaque tableau le ballet de rigueur, cachucha ou gallegada, avec les brunes gitanas, les *majos* en guêtres de cuir jaune et l'accompagnement de castagnettes et de tambourins; mais la Compagnie nantaise commence son petit commerce : elle n'a sans doute qu'un seul corps de ballet et il était employé au Châtelet à danser la *pavane*. En revanche, la *mer* du *Naufrage de la Méduse* et le vaisseau du *Fils de la nuit* étaient disponibles et on les a employés à la Porte-Saint-Martin. La prochaine fois nous y verrons probablement les *trucs* d'*Vladin*, et à la Gaîté on trouvera moyen d'utiliser le *Triclinium* de *Faustine*.

—

II — *LA JEUNESSE DU ROI HENRI*

L'accueil fait au Châtelet à la *Jeunesse du roi Henri* a été, ai-je dit plus haut, un peu froid le jour de la première représentation. A la seconde, la pièce s'est relevée et je comprends fort bien qu'il en ait été ainsi. Le public des *premières* est en grande partie artistique et littéraire, et, il faut l'avouer, l'art et la littérature n'ont rien à voir dans le drame de M. Ponson du Terrail; c'est une œuvre faite seulement pour les yeux, et prise ainsi elle a réussi complètement. Je crois, du reste, qu'on n'avait pas d'autres prétentions si j'en juge par l'affiche qui donne en grosses lettres les noms des décorateurs, des costumiers, des machinistes et jusqu'à celui du fournisseur des appareils d'éclairage. On a oublié le souffleur. Comme vous voyez, M. Ponson du Terrail n'est qu'un simple *collabo*, un dix-septième d'auteur qui s'est contenté d'écrire la pièce. On aurait pu se passer de lui : la *Jeunesse du roi Henri*, jouée en pantomine, aurait parfaitement réussi; je n'en veux pour preuve que le rôle de la jeune muette qui a été écouté religieusement et les deux scènes de duel qui ont été fort applaudies. Pourquoi n'a-t-on pas nommé le maître d'armes qui les a réglées?

Toute la mise en scène est fort soignée, même dans ses plus petits détails. Les décors sont splendides : la forêt, le quai Saint-Michel et surtout les deux fêtes au Louvre. Desrieux et Mlle Esclozas y dansent la *pavane* avec tout le corps de ballet, pendant que Charles IX joue sur ses genoux avec des petits chiens nouveaux-nés. Le coup d'œil est charmant : c'est bien un bal au Louvre à la cour de Catherine de Médicis.

Les costumes sont également fort beaux et fort exacts, surtout ceux de Brésil dans son rôle de René le Florentin et ceux de Mlle Esclozas qui est bien jolie en reine Margot.

La chasse dans la forêt est aussi réussie qu'une chasse à courre peut l'être sur un théâtre. Il y a là trente grands chiens de meute, en chair et en os, qui donnent de la voix et traversent le théâtre en plein *bien-aller*, suivis d'une quinzaine de chasseurs et d'amazones à cheval et d'une foule de valets de chiens et de piqueurs donnant du cor. Puis une curée aux flambeaux : les chiens maintenus en ligne par le fouet des piqueurs qui se jettent à un moment donné sur le cerf qu'on éventre pendant qu'on présente au roi le pied de la bête. Les chevaux, les fanfares des trompes, les torches tenues par les pages, les chiens hurlants qu'on contient à grand'peine, tout ce bruit, tout ce monde en font une scène vraiment animée et vivante.

Du drame en lui-même il y a peu de chose à en dire : c'est toujours cette éninévitable Catherine de Médicis; toujours ce Béarnais gouailleur et vert-galant que nous avons vu cent fois et reverrons mille, et toujours cette histoire de France qui en bonne fille se laisse accommoder à toutes sauces selon les besoins de la cause et le goût des cuisiniers dramatiques. On a essayé de saupoudrer l'action d'une petite intrigue galante entre le jeune Henri et Paola, la fille de René. C'est Mlle Colombier, une débutante, qui fait l'amante du Béarnais. Triste rôle plus tristement joué encore!

CHRISTOPGE.

CHOSES DU JOUR

—

Alexandre Dumas a publié jadis un roman, ayant pour titre : *La comtesse de Charny*. Dans ce roman est racontée la fuite de Louis XVI à Varennes.

Le petit-fils de M. Préfontaine, qui joue un rôle dans cet épisode, fait en ce moment un procès au romancier.

Je ne me souviens plus de ce que Dumas a pu faire dire d'exorbitant et de fantastique à M. de Préfontaine; mais à quelque tour de force d'imagination que se soit livré le grand écrivain, ce procès me semble étrange. Cela ressemble à la poursuite dirigée il y a quelques années contre l'évêque d'Orléans. Qu'allons-nous devenir, bon Dieu, si les tribunaux admettent cette jurisprudence et s'il n'est pas plus permis de juger les morts que les vivants? Soyons

justes alors, et laissons à M. le comte de Chambord le droit de nous attaquer tous, nous qui attribuons parfois quelques fredaines à son aïeul Louis quinzième.

—

François Ier, dit-on, dormit sur l'affût d'un canon la nuit de la bataille de Pavie ; le soir de la première représentation du *Marquis de Villemer* tandis que le tumulte et les bravos étaient au théâtre, savez-vous ce que faisait Mme Sand ?
... *Des Patiences.*

—

Vendredi, Longchamps était splendide. Un soleil éclatant égayait les nouvelles toilettes. Je vous jure qu'une épingle, jetée d'un ballon au-dessus de n'importe quel endroit du bois, fût directement tombée sur un cocher.

L'Empereur s'est promené, pendant vingt minutes, au bras de son secrétaire tout au beau milieu de la foule. C'est très-ennuyeux d'être souverain. Cinq cents personnes le suivaient partout, marchant du même pas, et les pères de famille épiaient ses moindres gestes, pour les répéter gauchement à leurs filles. Pour moi, je me disais, que, si j'étais roi, il me prendrait fantaisie de me tourner vers tous ces gens-là, et de leur crier :

« Que diable ! mes amis, je ne trouble pas vos épanchements de famille. Laissez-moi donc aussi causer tranquillement. »

N'est-il pas vrai que le peuple français est particulièrement *suiveur*, si l'on me permet ce néologisme ?

Qu'un régiment passe, aussitôt vous voyez des centaines d'individus se déranger de leurs courses, quitter leurs affaires, et marcher au tambour, sans aucun but.

—

L'exercice à la mode pendant la semaine sainte a été l'expérience des ligatures ; on se déguisait en Maurice Roux, le seul déguisement permis : les plus habiles, après s'être attaché les mains sur le ventre les amenaient derrière leur dos en les faisant passer par-dessus la tête ; les gens moins souples passaient leurs jambes l'une après l'autre dans l'arc de cercle formé par les deux bras réunis ; quant aux gens obèses, ils se contentaient d'encourager de la voix et du geste les membres actifs de la Société. A l'heure qu'il est, l'occupation en faveur est moins aristocratique si elle n'est pas moins fatigante ; il s'agit de trouver une solution au problème suivant ; « Comment un homme qui n'a pas » battu son domestique peut-il lui devoir des dommages-intérêts ? » Tel sera, assure-t-on, le sujet que l'Académie proposera aux concurrents du prix Montyon.

—

J'ai une vieille tante un peu trop sourde, à laquelle il m'est impossible de faire comprendre qu'il y a une différence entre M. Armand et M. Renan.

— Mais, ma bonne tante, M. Renan est un savant qui...

— Ta ta ta. Je te dis qu'il mourra sur l'échafaud. — Il paraît que c'est avec une bûche qu'il l'a frappé — On l'a surpris au moment où il ouvrait son couteau pour couper son domestique en morceaux.

— Ma bonne tante, vous exagérez.

— Je n'entends pas ce que tu dis ; ce que je sais, c'est qu'on a demandé sa tête en plein Sénat, et on a bien fait.

—

Aux courses de Vincennes, toujours la même affluence de voitures et les mêmes toilettes tapageuses. Il y avait même plusieurs calèches à quatre chevaux de poste. C'est bon pour La Marche, mais pour Vincennes presque dans Paris ! Aussi avons-nous vu les mêmes voitures aller jusqu'à quatre fois de Tortoni à la Madeleine et *vice versa*.

Il fallait bien employer ses chevaux de poste et en avoir pour son argent

—

Autres sportmen de carton :

Nous avons vu un *mail*, parfaitement attelé de quatre bais-bruns, avec une douzaine d'*aficionados* sur l'impériale et mené à grandes guides par... un cocher en grande livrée !

—

Aimez-vous les définitions ? en voici une recueillie dans la *Presse* : il s'agit d'une blague... *un de ces gros porte-monnaie dont se servent les fumeurs pour mettre leur tabac.*

—

L'installation de la statue de Voltaire au milieu du foyer des Français me remet en mémoire ce que mon père me racontait sur son auteur le vieux sculpteur Houdon. Houdon, à la fin de sa vie, en était arrivé à ressembler comme deux gouttes d'eau à son Voltaire. Maigre, carré, marchant à petits pas, l'œil vif, encore fidèle aux modes de sa jeunesse, on le voyait chaque jour traverser le quai pour se rendre à son atelier qui était à l'Institut.

Une des manies les plus singulières du vieil artiste consistait à découvrir ces sujets de statues ou de bas-reliefs. Dans les pavés, dans les pierres du chemin, dans les vieux murs lézardés, il voyait des compositions toutes faites.

On le voyait s'arrêter tout à coup dans sa marche, fixer un caillou avec attention, puis après avoir jeté un coup d'œil autour de lui pour s'assurer qu'il n'était point observé, il se baissait rapidement et empochait son trésor ou allait le poser précieusement derrière l'un des lions de la fontaine où il venait le reprendre ensuite. A sa mort, on découvrit dans son atelier des milliers de pierres, de verres cassés, de plâtras au-dessous desquels une étiquette soigneusement placée indiquait le sujet mystérieux qu'il avait cru entrevoir dans chacun d'eux. Ici, une Vénus, là, un Jupiter, etc., etc.

—

C'était un singulier homme que le vieil Houdon. Sa Diane, dépourvue de toute espèce de vêtement et coulée en bronze, avait été placée au milieu de la cour de la bibliothèque Royale. Trop souvent, hélas ! des taches de boue, conséquence de l'irrespectueuse gaîté des gamins du voisinage, altéraient la pureté de ce beau corps exposé sans défense aux injures de l'air et des mauvais plaisants.

Houdon ne pouvait supporter ces irrévérences. De grand matin, armé d'une gaule, il arrivait d'un pas menu, trempait dans l'eau de la fontaine un petit chiffon qu'il fixait ensuite au bout de son bâton et se haussant sur la pointe des pieds, il commençait la toilette de sa chère Diane. L'opération finie, il tordait son chiffon, le remettait dans sa poche et son bâton sous le bras s'en allait en chantonnant.

—

— Que pensez-vous du *Progrès ?* Est-ce un livre sérieux ?

— Ah ! ça, une bonne fois, qu'entendez-vous par livre sérieux ? Un de ces livres qu'on parcourt quand on a bu trop de thé et que le sommeil s'obstine à vous fuir... Non, pas du tout... Si pour donner ce titre à un ouvrage, vous vous contentez de lui demander des renseignements exacts et la vulgarisation d'idées ou de faits utiles..., c'en est un des meilleurs. Il y a deux ou trois ans, un professeur d'une sous-préfecture de l'Alsace, M. Jean Macé, a eu l'idée d'écrire un volume intitulé : « *l'Histoire d'une bouchée de pain*, » et aujourd'hui plusieurs milliers de citoyens français savent comment s'opère la digestion, qui l'ignoreraient encore s'il leur avait fallu, pour l'apprendre, ouvrir un manuel d'anatomie... L'année prochaine, plusieurs autres milliers de Français sauront à quoi s'en tenir sur la répartition du budget qu'ils fournissent, par cette seule raison que M. About le leur aura expliqué sans surcharger leur mémoire de mots techniques.

—

Que les économistes se plaignent de voir leur domaine défriché et ouvert au public, ils ont pour cela des raisons que nous ne saurions adopter... J'ai sur ma table un traité de droit naturel fort complet, fort judicieux, qui se compose de deux volumes de quatre cents pages chaque... J'ai commencé à le lire en 1862, il me reste cinq cents pages du premier volume !... J'ai encore six ans d'assoupissement assuré. — Le *Progrès* a cinq cents pages. Je l'ai lu hier d'une seule traite, et je ne suis pas fatigué.

En résumé, pour apprendre tout ce que contient ce volume, il aurait fallu lire deux cents volumes in-folio... Quand vous avez besoin d'un pain de sucre, est-ce que vous achetez un champ de betteraves ?

X.

LA MODE

Voilà la comédie de Longchamps passée, — de même que tous les ans, — au grand ébahissement de quelques badauds qui s'acharnent à y voir quelque chose. Moi, je ne vous en dirai rien. Le compte-rendu de cette solennité semi-carnavalesque me semblerait aussi nu que celui de certains mélodrames : la mode n'est plus là.

En revanche, vive le premier rayon assez chaud pour entr'ouvrir les premières fleurs ; c'est ce jour-là que les femmes jolies et élégantes s'épanouissent.

Cette année, les robes nouvelles sont littéralement *fleuries*. Les plus recherchées vont être, comme toujours, exclusivement éditées par la *Compagnie lyonnaise*. C'est donc là qu'une femme bien née doit s'adresser. Elle est sûre d'y suivre la tradition du goût, soit qu'elle y dépense magnifiquement un revenu de millionnaire, soit qu'elle y calcule d'après l'exiguïté du plus modeste budget.

Les robes d'organdi et de mousseline de la *Compagnie lyonnaise* seront surtout très-remarquées cet été aux eaux ; elles feront aussi le succès de plus d'une châtelaine. Je cite entre mille jolis modèles des plus inattendus :

La robe *Médicis*, dont la jupe coupée circulairement par une base chamois, est un semé de violettes avec bouquets en bordure. Le corsage également coupé d'un côté par la nuance chamois semble porter en sautoir quelque grand cordon imaginaire. Il y a de *la souveraine* dans ce ravissant costume.

La robe *Polonaise*, dont la nuance bois uni, se découpe à mi-jupe en pans carrés sur un fond blanc étoilé de noir. La base *camaïeux*, est rayée en long, nuance sur nuance. Le corsage, fermé par les rayures camaïeux, — en travers comme des brandebourgs, — ainsi que le bout des manches justifient le nom de cette toilette.

Il y aurait beaucoup à détailler aussi au sujet des confections d'un goût exquis, des dentelles et des cachemires de l'Inde de la *Compagnie lyonnaise*. Mais revenons d'abord aux toilettes printanières.

Pour accompagner les robes citées plus haut la distinction exige naturellement un choix des riches jupons de la grande *Maison de blanc*. Je conseille, entre tous, le volant à petits plis, dont la tête est un large entre-deux de valenciennes. (Voyez le dessin.)

Ce volant et cet entre-deux sont coupés de distance en distance par des pattes de mousseline richement brodées. — Un autre, un gros bouillon de mousseline, relie un large bord brodé à un entre-deux brodé surmonté de six petits plis. — Un autre encore — large bord richement brodé, puis large entre-deux de valenciennes, puis enfin, entre-deux brodés et petits plis.

On sait que les plus gracieuses *matinées* et les plus riches robes de chambre sont créées par la *grande Maison de blanc*.

La *matinée* représentée par le dessin est en batiste avec large volant à tête rabattue, encadré d'une petite valencienne; sur le corsage tout recouvert de petits plis se dessine une veste espagnole simulée par un riche entre-deux de valenciennes; un entre-deux brodé à la taille avec un petit volant complète l'harmonie du corsage, tandis que le bout de la manche à petit plis avec entre-deux répète la garniture.

Du reste, mes lectrices pourront se faire une plus juste idée des nouveautés en lingerie en visitant l'exposition du 25 avril, qu'ouvre la *Grande maison de blanc* en l'honneur de trois ou quatre splendides trousseaux. (Je pourrais nommer les heureuses à qui ils sont destinés.) J'ai vu les préparatifs de ces trousseaux; c'est féerique! Entre autres je cite des draps qui, comme dans je ne sais plus quel conte, pourraient assurément passer par le trou d'une bague, si ce n'étaient les riches broderies qui en décorent l'un des bouts; sortes de corbeilles de fleurs enrichies d'un écusson et qui prêtent leur merveilleux relief à la fine batiste.

Mais je m'écarte toujours de la question.

Les chapeaux de ce mois sont merveilleux. Comme toujours, *Alexandrine* se surpassse; jusqu'où ira-t-elle?

Il faudrait emprunter son langage à quelque poëte pour essayer de décrire, sans les froisser, ces délicates choses de tulle et de fleurs appelées chapeaux.

La *Duchesse* est en paille de riz. Un bouquet de fleurs de cerisier s'épanouit au-dessus de la passe; laissant déjà retomber quelques cerises... Les arbustes de chez *Alexandrine* sont précoces!

Le chapeau *Jardinière* en paille de riz, à fond et à bavolet de tulle, est égayé de trois bouquets champêtres. Le premier de ces bouquets semble s'être suspendu à la passe; le second, plus petit, a roulé sur le bavolet; le troisième s'est fixé à l'intérieur : c'est pittoresque et gracieux.

Le chapeau *Impératrice*, paille de riz avec barbe de blonde déroulée du fond du bavolet, est orné d'un éclatant bouquet de fleurs jaunes aux longues tiges, appelées vulgairement *coucou*. Ce coucou se répète à l'intérieur avec un coquelicot.

Enfin, pour la campagne, il y a le chapeau rond *Alexandrine*; délicieux modèle, surmonté d'épis et d'un ruban blanc frangé de paille, retombant d'un côté et de l'autre, retroussé à la Napoléon Ier par une patte de paille. Le revers du bord de ce chapeau est doublé de velours noir, — suprême coquetterie, — coquetterie dont l'idée mériterait une médaille votée par les jolies femmes.

Parlerai-je des casquettes?... des amours de casquettes ornées de presque rien, mais d'une façon inimitable! La description n'expliquerait rien et gâterait tout; allez plutôt voir!

Certes, on en conviendra, de telles créations doivent rendre — quand même — une femme séduisante. Les timides me répondront peut-être que pour ces toilettes en fleurs il faut pouvoir lutter d'éclat avec elles. L'objection serait naïve. Il n'est pas d'ange plus blanc et plus rose avec des yeux plus mystiquement ombrés que la coquette parisienne du dix-neuvième siècle. — Pourquoi? — Ah! madame, que vous venez de loin! pourquoi!... parce que le *blanc nymphea*, le *rose d'Armide* et le *pencil japonais* de Séguy sont le dernier mot de l'art... que Raphaël me le pardonne.

A propos des vierges de Raphaël parlons des coiffures de mariées.

Aujourd'hui rien n'est plus attrayant qu'une mariée que *Plisson* s'est chargé de coiffer. Il dispose la fleur d'oranger au gré de la physionomie de cette dernière; il y mêle de la clématite ou du jasmin une rose ou un camélia, harmonisant le tout aux traits de celle qui les porte.

Grâce à son talent, *Plisson* qui était le fournisseur du faubourg Saint-Germain est devenu aussi celui du faubourg Saint-Honoré et de la Chaussée d'Antin. Sa vogue a passé l'eau, et les femmes qui ont vraiment du goût ne craignent pas d'aller jusqu'au no 38 de la rue du Bac pour demander à cet artiste en fleurs le secours de ses conseils.

Du reste, mes lectrices connaissent depuis longtemps déjà le savoir-faire de Plisson, et ses coiffures de bal ont obtenu autant de succès dans *la Vie Parisienne*, où j'en donne les comptes-rendus, que dans les soirées où elles ont souvent conquis le triomphe à plus d'une jeune tête.

La dentelle est à la portée de toutes les bourses depuis qu'on la fabrique mécaniquement. Loin de faire tort à la dentelle de Chantilly, la dentelle de Cambrai a généralisé le goût de la belle dentelle et en a augmenté la consommation. La véritable dentelle de Lama est également dans toutes les toilettes où elle figure en châles, pointes, burnous, rotondes garnies ou non garnies de volants, etc. La vraie dentelle de Lama, faite en matière laineuse, convient dans toutes les saisons. Elle est plus chaude que la dentelle de Cambrai, tout en conservant la légèreté de la dentelle. La dentelle de Yak qui est blanche, sort également pour la ville et pour sorties de bal. On en porte de forts jolis objets en robes pour soirées, en burnous et rotondes pour ville, ainsi que des pointes, mantelets garnis, etc. La dentelle de Yak est par elle-même assez chaude pour servir seule de sortie de bal; au besoin on peut la doubler de soie ou de cachemire de couleur. Enfin, par son blanc mat, elle convient parfaitement au teint de la femme dont elle fait ressortir la fraîcheur.



MATINÉE. — D'après un modèle de la grnade Maison de blanc.

Une magnifique et nouvelle création, brevetée par l'inventeur et le fabricant des articles dont nous venons de parler, est la dentelle de *Camaïeu*, fabriquée en soie et en Lama.

Cette dentelle qu'on peut admirer dans tous les grands magasins, fait l'étonnement de tout le monde, car on ne peut comprendre comment on est arrivé à faire rendre à la machine des fleurs de plusieurs teintes, ombre et lumière. Il se prépare en ce moment de nouvelles créations en dentelles, dont nous parlerons prochainement. La part faite des splendeurs de la mode, abordons une question plus intime : celle de la beauté. Ici, mes lecteurs du sexe fort (s'il s'en trouve) sont priés de tourner discrètement la page. Si vous voulez rester toujours jolies, Mesdames, faites demander à M. *Louis Claye* son livre : les *Talismans de la beauté*, et étudiez-le avec soin. Vous y trouverez des secrets précieux, des crêmes traditionnelles, des cosmétiques dont l'origine nous vient directement des célèbres beautés des derniers siècles.

Parmi les compositions que M. Louis Claye recommande, j'ai remarqué, au chapitre « du teint. » la *Rosée des abeilles*, lotion bienfaisante pour tonifier la peau; l'*Eau de beauté* de S. M. l'Impératrice, « qui contient tous les principes du cold-cream; » enfin, la crême *Pompadour*, dont le secret a été transmis à la maison *Violet* par Manon Foissy, camériste de la favorite. Cette dernière crême prévient les rides

Quant à moi, sans avoir la science de l'auteur, je vous conseille, comme très efficace, la crême *de lis* pour le teint; les poudres rafraîchissantes et le savon *Tridace* de la *reine des Abeilles*; telle est aujourd'hui la marque de fabrique de la maison *Violet*.

Grâce à ces soins hygiéniques, vous pourrez vivre toujours jeune; — que ne trouve-t-on aussi le secret de ne plus mourir?

Vicomtesse de ***.

Le Propriétaire gérant, MARCELIN. Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



I

Il est dix heures; la fiancée est habillée, elle a pris son poste avec sa mère à la porte du grand salon; deux ou trois proches parents sont déjà là; les laquais ont mis leurs gants et se tiennent prêts à annoncer.

Je connais la maison, on l'a mise sens-dessus-dessous: il fallait lui faire sa toilette; deux journées, six tapissiers, achats de tentures, location de meubles; on y a fourré les vieilleries dans les alcôves et dans les armoires. Le petit salon a été rafraîchi, le cabinet du père transformé en troisième salon; deux chambres à coucher sont livrées à la circulation; les lits, recouverts de soie tendre, font un bon effet dans leur robe de dentelles. Les fauteuils sont moelleux, il y en a dans les coins obscurs, je pourrai y bâiller à mon aise.

Correct, et complet. Du reste gentil mariage, vingt-huit mille livres de rente pour commencer, autant dans l'avenir; bonne maison, bonnes relations, c'est de la bourgeoisie riche : le fiancé monte bien à cheval, possède une grande barbe, a des terres dans le Perche, est déjà du Conseil général et songe à la députation; ses saluts sont parfaits; avec le beau-père, il fait l'arrière-garde et reçoit les hommes; impossible d'être plus convenable; toutes les dix minutes il va dire un mot à la jeune fille; ni trop empressé ni trop roide. Son bras est prêt, son échine arrondie, sa bouche souriante, il va conduire les dames dans le petit salon où le notaire rose et majestueux, avec son élève roide comme un patron de mode, offrent la plume pour la signature du contrat.

On entend les voitures rouler, puis tout d'un coup s'arrêter net. Roulement sur roulement, faibles d'abord, puis croissants, puis traversés et redoublés par d'autres, puis tout un tintamarre. Les vitres frémissent, les cochers crient; les pavés luisants jettent d'étranges reflets, et dans la grande noirceur de la rue, les becs de gaz allongent comme des panaches leurs clartés vacillantes. Les femmes encapuchonnées entrent et montent, rétablissant la rondeur de leurs jupes; les maris, les pères sont là qui rident; arrivées dans l'antichambre, elles s'inspectent à la glace, puis tout d'un coup, comme sur un ordre, prennent l'air de parade. Chacun le sien. Madame S. cherche le sourire simple. Madame de B. s'avance bouffante et resplendissante, avec des ondulations inspirées, comme sur un air de marche. La petite Louise D. se coule mince et inquiète à l'abri du solide rempart, du bastion mouvant qu'elle trouve dans sa mère. Quelques-unes ont l'air d'aller à l'assaut, d'autres semblent des soldats qui font leur entrée après la victoire. Avec de bons yeux, on démêlerait dans cette attitude tout leur caractère.

Compliments et embrassades à l'infini. La fiancée et la mère font à chaque minute et demie le grand plongeon dans leurs jupes. Les salons s'emplissent; les épaules satinées se serrent sur les velours des sophas; les fleurs des coiffures s'agitent aux mouvements des têtes; un petit bruit continu, une sorte de chuchottement universel, court, accompagné par les frôlements de robe; les hommes graves, à cordons et à plaques, commencent à circuler, avec la mine de sévérité et de résignation qui convient à leur rang et à leur âge. Le futur et son père disent pour la quatre-vingt-dixième fois : « Comme c'est aimable à vous d'être venu. » Le futur entend pour la quatre-vingt-dixième fois : « Je vous félicite, mon cher, vous êtes un heureux mortel. »

Poignées de main, accents du cœur. On entend craquer dans la salle voisine la plume du notaire. Les bonnes amies se glissent dans la seconde chambre à coucher, celle qui est tendue de rose, et contemplent l'écrin étalé sur un velours blanc.

La chaleur monte, et l'on pense aux glaces.

Le père chante intérieurement ce monologue : « C'est quinze cents » francs pour la soirée et le dîner; mes bottes sont trop étroites, et » je passerais plus agréablement ma soirée au club. Mais ceci est un » jour de revue. Il en faut pour ma représentation. Je montre mes » amis, il y a ici trois grands-croix, dix commandeurs, un maréchal » de France, deux premiers présidents, une douzaine de comtes et » marquis authentiques. Tout cela va dans l'apport de ma fille; je » suis un homme posé, j'en fournis la preuve; quand mon gendre » aura besoin d'une place, quand j'aurai envie d'avoir mon nom au » *Moniteur*, si je souhaite devenir administrateur d'une compagnie, » les bonnes choses couleront naturellement de mon côté, l'eau va » toujours à la rivière. »

Petits solos intermittents de la mère : « Jeanne est trop serrée. — » Mon Dieu ! elle oublie d'être affectueuse avec la présidente, » elle lui trouve l'air d'une chipie aigre ; Jeanne, mon petit cœur, il » s'agit de l'élection de ton mari. — Les glaces ne viennent pas. — » Jeanne, tu as déchiré ton gant. — Voilà une lampe qui va filer. — » Jeanne, tu n'as pas l'air assez contente. — Jeanne, tu as l'air trop » contente. — Ma robe va crever dans le dos. »

Chœur général des jeunes filles, *sotta voce*. « J'aimerais mieux un » blond. — Moi d'abord, je n'oserais jamais causer comme cela à mon » futur. — Son ruban rouge fait bien. — Il n'en a qu'un, mon frère » en a trois, rouge, jaune et mélangé. — Signera-t elle la première ? » Cela porte bonheur, on dit qu'alors on est maîtresse chez soi. — » Ah ! mon Dieu, de vrais diamants, quelle belle petite croix, les jolis » pendants d'oreille antiques ! — Sa taille est bien, pourtant j'aime » mieux la nuance de mes cheveux. — Gris de perle est joli, mais il » fallait des bouillons aux manches. — Est-ce le jeudi qu'elle recevra? » — Jeanne, ma chérie, que je t'embrasse, comme je t'aime ! »

II

Je suis un vieil ami, Jeanne m'a présenté son mari, je la regardais faire. On ne peut être plus parisienne et femme du monde.

Cela lui est inné, et l'éducation l'a achevée en la comprimant et tout à la fois en l'excitant. La plus jolie attitude d'un cheval de prix est celle où il piaffe et se cabre doucement sous la bride.

Un mélange exquis de modestie et d'assurance. On ne peut pas dire qu'elle ait de l'esprit; son esprit est dans l'arrangement de sa robe, dans ses attitudes, dans le choix de ces bruyères pâles qui entrelacent leurs grappes dans ses cheveux. D'ailleurs le véritable esprit serait inconvenant; une femme dans ce monde n'en peut avoir que mariée et vers trente ans. Mais elle a de la conversation, elle tiendra suffisamment son salon, elle jettera joliment ces petites phrases qui relancent les idées et qui donnent à l'entretien un nouveau branle. Il ne faut pas demander d'esprit à la conversation du monde; la perfection est qu'elle soit non pas vide, mais presque vide; les saillies, le mordant, l'originalité, la profondeur y détourneraient; tout s'y atténue. Je suis sûr que les deux cents personnes ici présentes n'ont pas produit en trois heures une idée ou un mot qui vaille la peine d'être écrit. Le charme consiste dans le débit, dans la voix modérément timbrée, dans les changements de ton amenés sans efforts ni éclats, dans un parfum universel de compliments aisés, et d'éloquence fine; Jeanne m'a dit « Bonsoir, » cela n'exige pas grands frais d'invention; mais le son de sa voix est presque aussi doux que celui d'une flûte, et la petite révérence dans la jupe qui chatoie et bruit, laisse dans le souvenir la plus gracieuse peinture. Cela suffit, personne ne lui demande d'idées; qui s'inquiète des idées dans un ballet?

Tout cela lui vient de son passé; nous autres hommes, nous nous bourrons de raisonnements, nous nous mettons au régime du latin et des mathématiques, nous rangeons dans notre tête avec toutes sortes de compartiments de grosses idées rectangulaires; partant nous sommes lourds, vigoureux, et nos actions, nos jugements partent avec la roideur et la portée d'une machine. Pour elles, elles laissent la géographie et le catéchisme couler sur leur esprit; rien n'entre; les formules sèches et disproportionnées glissent comme une averse sur une ombrelle de soie; au-dessous de cette pluie officielle, se forme leur être véritable, composé de sensations pures, de répugnances, de sympathies, d'images et de désirs vagues, qui ondulent et vibrent. Cela fait un accord imprévu, d'une délicatesse, d'une justesse étrange. Nous restons stupéfaits, la bouche ouverte; comment un instrument si mal exercé a-t-il pu produire un son si harmonieux et si pur?

D'autre part, dans ce monde du moins, le son est bien faible, et la gamme bien bornée. Nulle émotion sérieure ou profonde. Elle cause aisément, avec calme avec ce jeune homme qui demain sera son mari; elle en fait les honneurs, ils ont l'air mariés depuis deux ans. Elle n'a pas besoin de se contraindre pour arriver à cette demi-gaieté souriante; elle entre dans le mariage comme on monte en voiture pour une jolie partie de plaisir. Son sentiment n'est que la satisfaction de s'établir selon toutes les convenances, avec tous les agréments, un mari bien mis, de bonne famille, empressé, agréable à cheval, quatre mois à Paris, huit mois dans un petit château, beaucoup de bals et de toilettes, une corbeille de vingt mille francs. Les bouillonnements intenses, le silence résolu ou plein d'angoisses, l'idée d'une vie risquée ou d'un idéal atteint sont à cent lieues; elle me parle de sa coiffure, me demande des renseignements sur les hôtels de Nice, etc. — Une gracieuse poupée, agréable à conduire, qui vous fait honneur dans le monde, avenante, qui pique et réveille le goût par la perfection et les renouvellements de sa toilette, voilà ce que le fiancé va trouver, et, ma foi, je crois qu'il eût été embarrassé s'il eût trouvé quelque chose de plus.

III

Le gros suisse marche faisant sonner sa canne. Tous les cierges sont allumés, l'ostensoir et le tabernacle reluisent entre les colonnes; les chappes et les étoles jettent des paillettes de feu à mesure que les génuflexions de l'officiant font miroiter les broderies damasquinées d'or; les deux fresques de Flandrin développent des deux côtés de l'autel leurs processions de figures nobles et savantes. Sur le devant, dans des fauteuils de velours cramoisi, aux regards de tous, trônent les grands parents, la mariée comme une blanche apparition, les mères, en dentelles dignes d'une reine. Tout scintille et rayonne. Les plis opulents des tentures emprisonnent voluptueusement la pourpre de clartés qui tremblent. L'orgue roule, perdu en modulations amollissantes, tour à tour tendre et grave, parfois avec de légers arpèges qui voltigent comme un essaim d'abeilles lumineuses éparpillées dans l'éther serein.

Très-bel opéra, analogue au cinquième acte de *Robert-le-Diable* mais *Robert-le Diable* est plus religieux. — Sitôt qu'on vit dans un pays latin, en France, à Paris, tout prend un air de parade.

Le sermon est de M. Belamy, prédicateur célèbre; discours académique, phrases parfaites et rondes, compliments à tout le monde. Compliments à la mère « en qui toutes les distinctions de l'esprit s'unissent à toutes les délicatesses du cœur. » (Elle a écrit une brochure sur l'association de la Sainte Enfance.) Compliments au beau-père, « qui après avoir porté le drapeau de la France dans les contrées lointaines où il avait cessé de flotter pendant six siècles, montra, comme les anciens preux à notre siècle relâché, la rare et parfaite alliance du guerrier exemplaire et du fidèle chrétien (ancien colonel en Afrique, il est aujourd'hui marguiller de sa paroisse). Compliments à un académicien qui se trouvait là, « et dont le style exquis, puisé aux sources pures du

grand dix-septième siècle, rappelle etc. » Compliments à un député, « dont la parole éloquente soulève et apaise à son gré, etc. » Compliments aux jeunes époux. Tout cela débité fort bien, en périodes symétriques de rhétorique choisie, lentement, avec le ton approprié. Il avait l'air de jouir de ses cadenses. Excellent ténor : mon voisin racontant la chose à un retardataire disait : « Il a eu beaucoup de succès. »

Un petit garçon et une petite fille coquets, fins, dans leur justaucorps de velours vont quêtant; on sourit en leur donnant. C'est un joli intermède.

Conversations dans l'église : « Jeanne est jolie, mais le marié est terne. — Solennel comme un pieu, cela donne l'air bête. — C'est l'air de l'inconstance, je voudrais bien vous y voir. — Avez-vous des pièces de dix sous? Donnez-m'en une. Je ne suis pas parent et je n'ai que de l'or pour la quête. — Bonjour, bonjour! Tiens, vous venez ici. Pour qui? pour le marié ou la mariée? — Pour le marié. La petite est gentille. — Moi, je reste dans les contre-allées, au moins on se promène. — Aimiez-vous Flandrin? — Oui, la grande machine de droite. Mais le reste est un salmis étrusque avec des prétentions bibliques. — Les fonds sont plats; cet homme-là s'est creusé la cervelle pour être sec. — Arrivez donc, Bernard, c'est indécent; voilà votre heure militaire? — Ne m'en parlez pas, pour les permissions, mon colonel est un dogue. — La mariée lit dans ses Heures, c'est une contenance. Oh! un chanteur! De la musique vocale, c'est un mariage à douze cents francs. — Quinze cents, à cause des grandes tentures et du tapis sur les marches de l'église. — Avez-vous entendu Mme de Lagrange? — Bonne chanteuse, du style et de la tenue, mais elle est faite en étain battu. — Le sage et méditatif Varillon, il arrive à la fin, en cravate blanche, un gros livre sous le bras. — C'est pour mon cours qui est à une heure; je vais à la sacristie, je ne fais que traverser l'église; la poignée de main au père est l'essentiel. — Suivons, boum, boum, bouf! c'est une queue comme au théâtre. — Avez-vous parlé de moi à notre homme. — Pas encore, l'amiral était absent. — Serrez les coudes en avant. Où est le père? — Là bas, dans cette presse, du côté des poignées de mains. — Mille félicitations, mon cher monsieur. — Enchanté de vous avoir vu; mille fois merci. — Avez-vous fini, moi, je m'en vais. — (Le suisse.) — Par ici, messieurs, le couloir à gauche (pif paf!). Avancez, mesdames, s'il vous plaît; faites le tour, messieurs. (Pif, paf, boum!) — De l'air frais, merci, mon Dieu! nous en sommes quittes. — La pauvre petite a fait cent cinquante fois le plongeon et essuyé quarante vieux museaux. — Attendez, que je boutonne mon paletot. — Des mendiants, des domestiques, des bedauds en haie; c'est la sortie des Italiens.

Frédéric Thomas Graindorge.

DAUMIER ET GAVARNI

Il y a quelques jours, un banquet réunissait les amis de Daumier pour fêter sa rentrée au *Charivari*. Nous regrettons de n'avoir pu nous associer que de cœur à cette artistique manifestation; mais, au moins, voulons-nous témoigner notre profonde sympathie pour le grand dessinateur, en publiant l'article suivant, écrit pour nous par un de ses plus fervents admirateurs.

M.

Il est curieux d'étudier la diversité de manifestations des poëtes, des savants et des artistes, dans une même période, et les époques qui suivent celles de forte création constatent les lois mystérieuses qui faisaient agir ces hommes en les accolant plus tard par un trait-d'union inséparable.

Qui dit Aristote fait penser à Platon : Goëthe amène le nom de Schiller comme Hugo rappelle Balzac. Ces grands esprits n'ont rien de commun; leurs affirmations se sont quelquefois manifestées en sens contraire; de leur vivant ils ont pu se combattre; ils représentent deux faces, le Fait et les conséquences à tirer du Fait; l'un se cramponne au Réel, l'autre le fuit pour l'Idéal, mais ils n'en sont pas moins *géminés* et prennent leur valeur de leurs aspirations contraires, de même que le *oui* a besoin du *non*, le jour de la nuit, le blanc du noir.

Pendant vingt ans Gavarni et Daumier remplirent les journaux satyriques de leur féconde production. C'étaient deux rivaux, deux forces de diverse nature qui se servirent dans leur individuelle affirmation et pourtant jamais n'empruntèrent rien l'un à l'autre.

L'étoffe qui ne déteint pas est de bonne qualité.

Gavarni représentait l'élégance, Daumier la force dans le satyrique.

L'un peignait la vie de jeunesse, les étudiants, les grisettes; l'autre de sa forte poigne ne lâchait pas la bourgeoisie.

Les folles nuits de l'Opéra, les galanteries du quartier Notre-Dame de Lorette étaient le partage exclusif de Gavarni qui créait une langue à lui, des attitudes à lui, des mots à lui.

Daumier tenait les couches plus basses : les gens sans le sou, les pauvres, les chevaliers d'industrie, les industriels qui n'étaient pas chevaliers.

Femmes du monde et dandis imitaient les poses des héros de Gavarni. Son esprit faisait école et plus d'une actrice a étudié la langue française dans ses légendes.

Le crayon brutal de Daumier s'étalait par une main si virile que la foule maudissait ce miroir où se reflétaient des traits toujours grotesques et grimaçants.

Les deux peintres sans le savoir gagnèrent à ce contact. Leur propre nature s'y développa. Gavarni n'abandonna pas le charme de l'élégance, et Daumier ne fit aucune concession pour adoucir son rude crayon.

Gavarni devait rallier à lui les femmes, les jeunes gens, les esprits qui veulent être amusés par un sourire. Tout était piquant dans les dessins de l'homme qui avait su poétiser jusqu'à la gravure de modes; aussi, le peintre des élégances de la vie parisienne, de la soie, du velours, des amourettes, de la vie facile, fut-il payé de son vivant par une nation coquette, qui aime qu'on la montre sous son beau côté.

Daumier était un philosophe rude : pour les natures superficielles son crayon *mastoc* pénétrait trop brutalement dans la peinture des vices. Comme Daumier ne peignait que des gens du commun, on trouva son génie commun.

Gavarni composait avec un soin extrême ses petits proverbes à la Musset. Légendes et dessins, issus du même cerveau, étaient inséparables l'un de l'autre.

Daumier crayonnait à la hâte, dans des nuits fiévreuses, des planches arriérées, obéissant quelquefois à des textes imposés, quelquefois jetant au hasard des silhouettes d'après lesquelles des gens d'esprit composaient des légendes plus ou moins comiques.

Les railleries légères, spirituelles et à fleur de peau de Gavarni, ne blessaient personne. Les marchandes d'amour, qu'il a appelées des *partageuses*, montrent le vice séduisant. Gavarni tient pour la femme contre l'homme, pour la jeunesse contre l'âge mûr, pour le joli contre le laid. Ses *Maris trompés* sont présentés avec une pointe d'esprit qui chasse toute amertume : *Les maris me font toujours rire*. Pour Gavarni (je parle du Gavarni des vingts premières années), la vie est une sorte de carnaval où la jeunesse et l'amourette triomphent.

Daumier fait penser; Gavarni fait sourire.

Gavarni devait rallier plus d'enthousiastes dans une société où la vie est tellement hérissée de difficultés que l'homme est rarement ingrat pour celui qui l'amuse. Mais quant à celui qui le fait rougir de ses laideurs, c'est une autre affaire. Dans l'antiquité, un cuisinier



LA VRAIE MIREILLE

Il est difficile de juger le touchant poème de Mistral d'après la singulière paraphrase du Théâtre-Lyrique. Voici une traduction littérale d'une chanson extraite du livre; on verra au moins la différence de ce style naïf et charmant avec les fadeurs de l'opéra comique.

LA CHANSON DE MAGALI.

« O Magali, ma tant aimée. — mets la tête à la fenêtre! — Écoute un peu cette aubade — de tambourins et de violons.

(Le ciel) est là-haut plein d'étoiles. — Le vent est tombé, — mais les étoiles pâliront — en te voyant. »

— « Pas plus que du murmure des branches — de ton aubade je ne me soucie! — Mais je m'en vais dans la mer blonde — me faire anguille de rocher. —

— O Magali, si tu te fais — le poisson de l'onde, — moi, le pêcheur je me ferai, — je te pêcherai! »

— « Oh! mais, si tu te fais pêcheur, — quand tu jetteras tes verveux, — je me ferai l'oiseau qui vole, — je m'envolerai dans les landes. »

— « O Magali, si tu te fais — l'oiseau de l'air, — je me ferai, moi, le chasseur, — je te chasserai. »

— « Aux perdreaux, aux becs-fins, — si tu viens tendre tes lacets, — je me ferai, moi, l'herbe fleurie, — et me cacherai dans les prés vastes. »

— « O Magalie, si tu te fais — la marguerite, — je me ferai, moi, l'eau limpide, — je t'arroserai. »

— « Si tu te fais l'onde limpide, — je me ferai, moi, le grand nuage, — et promptement m'en irai ainsi — en Amérique, là-bas bien loin! »

— « O Magali, si tu t'en vas — aux lointaines Indes, — je me ferai, moi, le vent de mer, — je te porterai! »

— « Si tu te fais le vent marin, — je fuirai d'un autre côté : — je me ferai l'échappée ardente — du grand soleil qui fond la glace! »

— « O Magali, si tu te fais — le rayonnement du soleil, — je me ferai, moi, le vert lézard, — et te boirai. »

— « Si tu te rends la salamandre — qui se cache dans le hallier, — je me rendrai, moi, la lune pleine — qui éclaire les sorciers dans la nuit! »

— « O Magali, si tu te fais — lune sereine, — je me ferai, moi, belle brune, — je t'envelopperai. »

— « Mais si la brune m'enveloppe, pour cela tu ne me tiendras pas; — moi, belle rose virginale, — je m'épanouirai dans le buisson! —

— « O Magali, si tu te fais — la rose belle, — je me ferai, moi le papillon, je te baiserai. »

— « Va, poursuivant, cours, cours! — jamais, jamais tu ne m'atteindras. — Moi, de l'écorce d'un grand chêne — je me vêtirai dans la forêt sombre. »

— « O Magali, si tu te fais — l'arbre des mornes, — je me fera, moi la touffe de lierre, — je t'embrasserai! »

— « Si tu veux me prendre à bras-le-corps, — tu ne saisiras qu'un vieux chêne... — Je me ferai blanche nonnette — du monastère du grand saint Blaise! »

— « O Magali, si tu te fais — nonnette blanche, — moi, prêtre, à confesse — je t'entendrai! »

Là les femmes tressaillirent; — les concons roux tombèrent des mains, — et elles criaient à Nore : « Oh! dis, dis ensuite — ce que fit, étant nonnain, — Magali, qui déjà, pauvrette! — s'est faite chêne et fleur aussi, — lune, soleil et nuage, herbe, oiseau et poisson. »

— « De la chanson, reprit Nore, — Je vais vous chanter ce qui reste. — Nous en étions, s'il m'en souvient, à l'endroit où elle dit — que dans le cloître elle va se jeter, — et où l'ardent chasseur répond — qu'il y entrera comme confesseur... — Mais de nouveau, voyez l'obstacle qu'elle (oppose) :

— « Si du couvent tu passes les portes, — tu trouveras toutes les nonnes — autour de moi errantes, — car en suaire tu me verras! »

— « O Magali, si tu te fais — la pauvre morte, — adoncques je me ferai la terre, là je t'aurai! »



tait payé des sommes considérables, un courtisan touchait de gros appointements, et un philosophe attaché à la maison ne recevait que quelques oboles.

Un Haydn qui chante les tendresses de la vie domestique et dont les douces mélodies coulent de source, ralliera de son vivant, plus d'enthousiastes dans une société inquiète qu'un Beethoven dont les agitations se manifestent par des tourmentes mélodiques hérissées de beautés.

Gavarni était aussi sincère que Daumier, tous deux obéissant à leur nature; mais le premier laissa de côté la politique, préoccupé avant tout des élégances parisiennes. Le drame curieux qu'offre une femme seule foulant rapidement le trottoir de sa fine bottine, suffisait à cet esprit ingénieux qui dans une nuance de robe, dans une voilette rabattue, savait indiquer une aventure mystérieuse.

Daumier était de cœur et d'esprit avec les républicains de 1834, dont il a peint l'héroïsme, la jeunesse, la fière attitude à la cour des Pairs, la résignation dans les cachots. Son génie est peuple, celui de Gavarni, gentleman.

Mais tous deux ont introduit l'idéal dans le réel : dans le joli et le laid, tous deux ont apporté un sentiment particulier, une façon de voir nouvelle, une coloration qui leur est propre; tous deux représentent leur époque, et en cette qualité, tous deux seront consolés plus tard par les historiens, les moralistes et les esprits philosophiques.

CHAMPFLEURY.

L'ENVERS DES CERCLES

A Monsieur Marcelin.

> Je remarque une tendance nouvelle qu'ont les hommes à bannir de leur société l'élément féminin et à le reléguer dans la famille. Je leur prédis que ces *clubs*, comme ils les appellent, seront la mort de l'esprit français.
>
> Princesse de Vaudemont.
> (Lettre à l'abbé Huet.)

Un monsieur Charles Yriarte vient de se faire dans le *Figaro* l'historien des cercles et de peindre la vie aristocratique à Paris dans ses principaux centres de réunion, il nous a mené à l'*Union* chez les ambassadeurs, au *Jockey* chez les Sportmans, aux *Pommes de terre* chez les légitimistes boudeurs.

Ces articles sont sans doute charmants, mais à notre avis, ils ne nous ont montré que le bon côté de la question. Permettez-moi quelques mots sur le mauvais.

A l'époque où les femmes étaient réunies dans leur salon les hommes constamment excités par leur grâces et leurs charmes y faisaient un continuel assaut de coquetterie à la plus grande gloire de l'esprit français.

Un salon plus que modeste, une cheminée qui flambe, un guéridon chargé de quelques tasses de thé et d'une assiette de gâteaux secs telle fut la mise en scène de ce théâtre, où au commencement du siècle toutes les illustrations du jour se groupaient autour d'une femme simplement aimable, jolie quelquefois, rarement célèbre.

La princesse de Vaudemont. — La comtesse Merlin. — Mme de Mirbel. — Mme Campan. — La princesse Bagration. — La comtesse de Rumfort. — Mlle Contat, toutes ces femmes d'esprit qui en ont tant donné à toute leur génération n'auraient rien compris à ce singulier parti pris des hommes de notre temps.

Tous nos raisonnements ne valent pas un sentiment d'une femme disait M. de Voltaire à M. de Chauvelin, comment donc, de gaîté de cœur, cet absurde masculin a-t-il pu volontairement bannir de ses réunions, ces lèvres en fleur, ces rires argentins, cette grâce et ce charme qui s'appellent la femme? A défaut du moraliste qui doit en gémir, l'artiste devait protester contre ces noires assemblées sérieuses jusqu'à la tristesse et qui sacrifient le point lumineux du tableau, son harmonie et sa grâce.

L'influence anglaise nous est fatale, c'était le cas ou jamais d'emprunter aux Italiens et aux Espagnols une de leurs plus charmantes habitudes. — Voyez les *Tertulias* et le rôle qu'y joue l'élément féminin! Dans l'Andalousie, à Séville, à Cadix, à Grenade, à Madrid même, les jeunes hommes ne sauraient trouver de plaisir dans une réunion dont les femmes sont absentes, et j'entends par là leurs mères, leurs sœurs et leurs amies.

On se voit tous les jours et dans la plus charmante intimité, le sujets le plus souvent effleurés, sont invariablement l'*amour* et l'*art*. On n'a pas encore inventé de proscrire l'éclat de rire frais et sonore, la joie naturelle, et la bonne humeur comme *inconvenontes*, et le bégeulisme de notre société française qui impose à nos jeunes filles de vivre les yeux baissés jusqu'au jour où on les mène à l'autel n'a pas encore envahi l'Espagne.

Les tables de jeu sont absentes du salon, le piano est ouvert, et, sans apprêt, sans parti pris, on passe de la conversation à la musique avec une liberté d'allures, un naturel, une aisance parfaite.

Dans nos salons français, au moins nous nous groupions autour des femmes et nous échangions nos idées avec elles; nous les voyions, nous saisissions un mouvement de tête, un pli gracieux, une silhouette, un groupe de valseurs, un son de voix, une tresse de cheveux qui se déroulait et qu'on rattachait avec un geste charmant, ces riens là sont pleins de charme et la vie ne se compose pas d'autre chose.

— Eh bien non, fi de tout cela,—il faut à ces messieurs, de grands salons où on peut fumer (Notez bien qu'au pays dont je vous parlais tout à l'heure la cigarette est tolérée); la politesse leur pèse, ils veulent pouvoir garder leurs chapeaux sur la tête et dire le mot propre, mettre les pieds sur les fauteuils et parler *cocottes*, échapper à ce qu'ils appelent le rigorisme du monde; et voilà le cercle fondé!

A notre avis, les cercles sont fatals à la famille en éloignant l'homme de son foyer, — lui font perdre les traditions de politesse et de distinction qu'ils conservent forcément dans la société des femmes, — lui font durement supporter la condition modeste où le sort les a placés en les associant à un luxe au-dessus de leur fortune. — les exposent enfin par le jeu à des tentations et à des catastrophes auxquelles ils ne succombent que trop souvent.

Un club n'est, pour le tiers de ses membres, qu'une maison de jeu tolérée par la loi. A quoi sacrifie-t-on au cercle? Au jeu, partout au jeu. — Cinq ou six salons spéciaux lui sont réservés, c'est le jeu qui fait vivre un cercle, l'impôt prélevé sur les cartes est son plus clair revenu, c'est pour satisfaire cette passion qu'un grand nombre de membres se présentent.

— Soyez franchement tripot, sans hopocrisie, soyez Bade, Hombourg, ne vous ruinez pas en famille, entre amis. En Allemagne, au moins, c'est l'or de l'étranger qui fait les frais, la fortune de ce vague tout le monde qui court de casino, en casino, de *conversation* en *conversation* avec l'idée fixe de faire sauter la banque.

Mais au cercle. vous invoquez pour vous réunir la nécessité des rapports sociaux, les bienfaits de l'association et vous vous exposez à compromettre, par un moment d'erreur, (auquel nous comprenons qu'on cède) la fortune lentement acquise ou soigneusement conservée de toute une famille.

Les désastres sont nombreux, fréquents, souvent irrémissibles. On les enregistre tous les ans.

L'auteur des articles les *Cercles parisiens* a cité la partie jouée au cercle agricole entre M. F... C... et M. de B..., dont l'enjeu était *cinquante mille francs*. — N'est-ce pas de l'épilepsie? Quelle triste soirée pour le perdant! — Et le gagnant lui-même, s'il est homme de cœur, jouira-t-il avec sécurité de son bonheur?

On rêve la fusion des gens du monde et des artistes, on fonde un cercle qui encouragera les jeunes compositeurs, les peintres de talent qui restent inconnus; les littérateurs *in partibus*, et trois mois après avoir ouvert les salons, le Baccarat fait rage et M. P..., un digne jeune homme qui n'est coupable que d'un peu de faiblesse, auquel son père a laissé un nom honorable et une fortune lentement acquise : la voit engloutie par le *Tapis vert* en l'espace de quelques soirées.

Quelle nuit agitée succède à ces transes malsaines, ces émotions fébriles du jeu! Si au lieu de passer nos soirées dans les cercles, nous avions pris l'habitude d'aller tranquillement nous asseoir au coin du feu, converser avec des femmes souvent aimables, quelquefois jolies, élégantes et toujours disposées à écouter les hommes d'esprit quand ils veulent bien les considérer comme des créatures dignes de les comprendre; les salons seraient restés ce qu'ils étaient autrefois et les cercles auraient tort.

Nous ne sommes pas des moralistes farouches et nous pardonnons bien des choses aux jolies femmes, mais celles pour lesquelles on déserte les salons n'ont souvent ni santé, ni jeunesse, ni esprit, ni gaîté, ni beauté, ni charme; et rien ne vaut le plaisir que donne la contemplation d'une belle jeune fille, chaste, honnête et pure, décemment vêtue, qui ne sait rien des turpitudes de ce monde, ne se rend pas compte du luxe que déploient les demoiselles et pense simplement que la mère de Mlle X... (la fille de ce vieillard qu'on voit toujours aux Italiens dans la première baignoire de gauche), lui a laissé de bien beaux diamants en mourant. — Sainte innocence!

Pour en revenir à mon point de départ, je dirai que ce qu'on peut appeler l'*Envers des Cercles* reste encore inconnu. Or, pour peu que cela intéresse le moins du monde vos lecteurs et surtout vos lectrices, dites un mot, cher monsieur, et je vous donnerai quelques curieux détails sur ce sujet.

UN DE VOS LECTEURS.

UN STEEPLE-CHASE MILITAIRE

(SOUVENIR DE SAUMUR.)

La veille des courses, la ville prend un aspect gai, fantastique : on se heurte, on se coudoie : les paris sont animés pour le lendemain, C'est Franc-Picard qui gagnera, non, c'est Gracieuse, mais elle n'a pas de fond, dit l'un, et celui qui la monte n'a pas assez de bras, eh bien, moi, je parie pour Corsaire, dit l'autre, il franchit très-bien les obstacles et a un train d'enfer. — Un groupe de jeunes officiers se forme sur la place de la Bilange. (*Tous ensemble.*) Allons-nous à la gare ? moi j'attends Varlainville, il court demain dans le prix des Gentlemens Riders ; je suis sûr qu'il va débarquer avec sa selle de course sous le bras et son tapis anglais, c'est toujours le même, il faut qu'il se donne l'air Jockey quand même. *Un autre.* Moi, j'attends ma mère et ma sœur. *Un troisieme, plus bas.* J'espere bien que cette petite Valentine ne me fera pas défaut, j'ai retenu pour elle une caleche chez Lefevre. — Decidément elle me ruinera.



Ma lieutenant?
Ça se cire-t-il jusqu'en haut, ces bottes-là ?

AL-BABA, cheval d'escadron en retraite réservé au military.



LA DESCENTE DU WAGON
Honny soit qui mal *N'Y* pense !

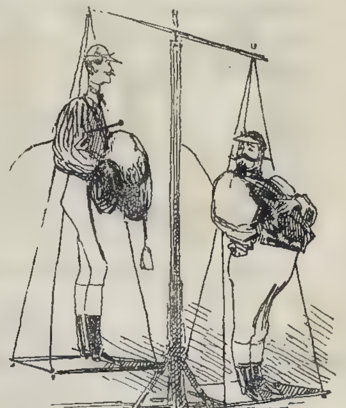


LA NOUVELLE TENUE D'ORDONNANCE

On tient avant tout à avoir l'air d'un horseman ; ça leur coûte cher, mais ça leur fait une belle jambe.

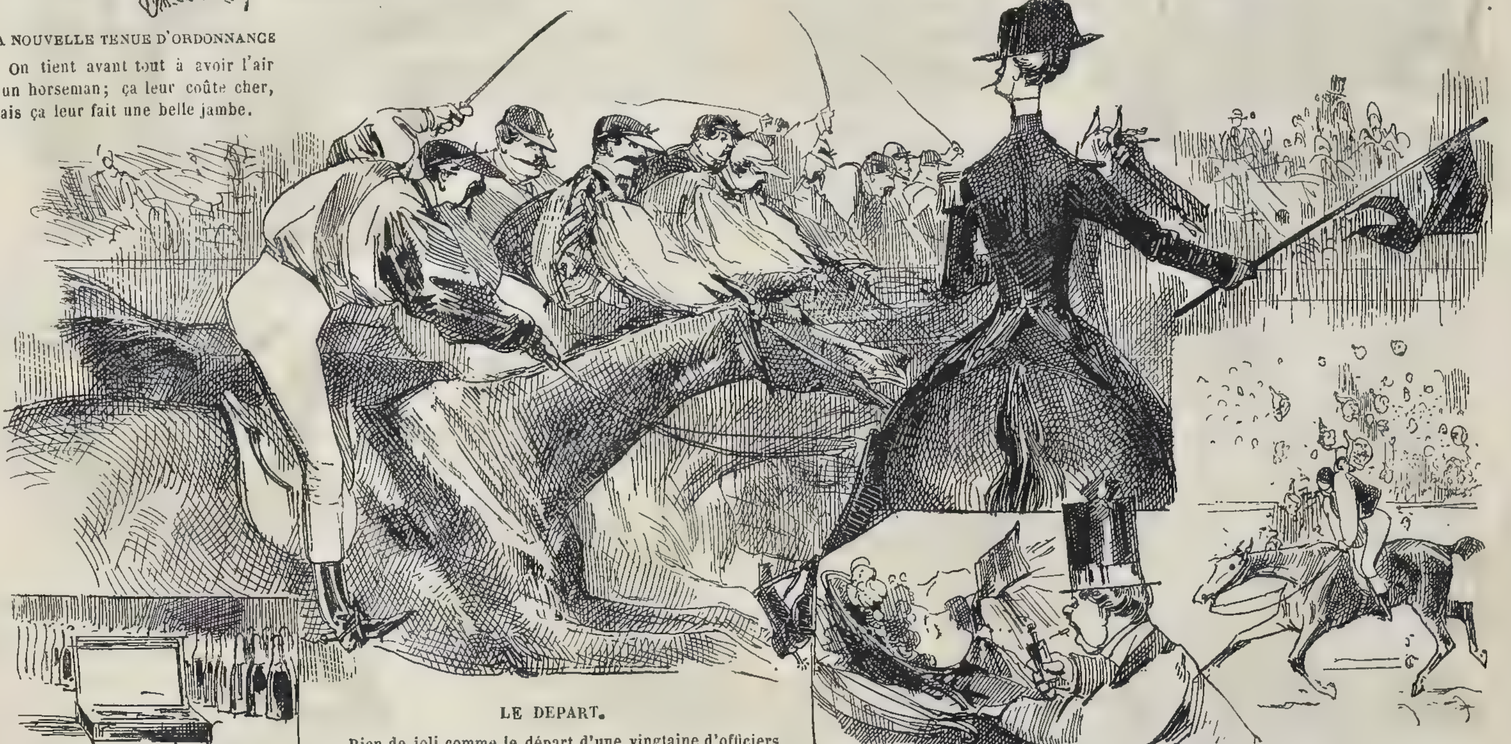


Le Breack de tradition, attelé de quatre chevaux, fait son entrée triomphale sur le turf. Tous les etrangers et les étrangères de distinction y reçoivent une généreuse hospitalité ; un peu plus tard, le breack se convertira en buffet. *The Yorkshire Ham and the Champaign tisane* forment le lest de ce navire eminemment turfiste.



LE SOUS-LIEUTENANT ET LE MAJOR

Au moins, ici, c'est encore l'ancienneté qui l'emporte.



1er prix, une boîte de pistolets ; 2e prix, cent bouteilles de Sillery : personne ne veut arriver premier.

LE DEPART.

Rien de joli comme le départ d'une vingtaine d'officiers tous jeunes, pleins d'entrain et de gaieté. L'écuyer en chef, tout de noir revêtu, lève son drapeau funèbre ; les hirondelles s'envolent et agitent à l'horizon leurs ailes multicolores.

Arthur est tombé ; sa bichette se trouve mal dans les bras de son domestique qui se trouve bien.

La pluie de bouquets sur le vainqueur.

LES GEORGIENNES AUX BOUFFES-PARISIENS



Les ennuques *frais* à la *coque*.



Georgiennes de la rue Cadet.



Les maris de ces dames rentrent battus .. et contents.



Boboli et son éléphant-parapluie.



Feroza pour les punir les met à l'hydrothérapie.



Rhododendron déguisé en tambour-major pour séduire Feroza.





LES GEORGIENNES

Un tambour-major comme on n'en voit pas dans le 101e rég., Désiré en senora, dansant au tambourin, Pradeau en princesse de Macaroni, pinçant de la guitare, Léonce en eunuque-baldaquin, et par dessus le briquet-phosphorique de Mme Ugalde et la musique incendiaire d'Offenbach, si vous n'êtes pas sourd et ravi en sortant de là, c'est que vous êtes insensible à la belle litterature et à l'épreuve du canon.



Jolidin et Poterno cherchant une *ficelle* pour sortir d'embarras.



CES AMOURS DE TAMBOURS!

Et quand leurs petites baguettes battent le rappel, comme on a envie de crier : *présent*!!



A BAS LES HOMMES

Ah! pas tant que ça!

UN SALON DE PARIS

NOUVELLE (1)

Voyez pourtant à quoi mène l'ennui! Lucie voulut toutefois rester debout, comme prête à s'envoler au premier mot qui lui déplairait. Bauvron savourait intérieurement son triomphe sans que rien en parût au dehors. Il étalait les cartes, non sans quelque inquiétude; car il ignorait complétement l'argot des diseuses. Il prit vingt-deux cartes dans le jeu, se mit à les étaler, puis à les replier avec une rapidité vertigineuse. Puis il les étalait de nouveau et les repliait encore. En même temps, il disait en bredouillant et si bas que Lucie fut obligée de se pencher sur ses lèvres :

— Ce trois de cœur, la première carte retournée, est nécessairement une jeune fille inconnue que nous allons apprendre à connaître. Le trèfle, c'est-à dire la richesse, la grandeur, préside à sa naissance. Jamais elle n'a connu les nécessités de la vie, jamais elle n'a fait ses robes et raccommodé ses bas. Elle grandit, agréable aux regards des hommes; elle a au fond du cœur une petite fleur bleue qui chaque jour devient plus belle et plus odorante. La fleur s'épanouit; un jeune as de pique se présente et demande la main du trois de cœur. Hésitation! la fleur bleue se replie sur elle-même, puis s'épanouit de nouveau : voilà le trois de cœur marié à l'as de pique, ainsi que l'indique le carreau, qui est mariage. Les époux s'en vont dans un grand château qu'ils veulent peupler de leur amour. Pendant trois jours tout va bien. Cependant, voici qu'au troisième jour une feuille tombe à la fleur bleue, puis une seconde, puis une troisième; le trois de cœur voit apparaître dans sa vie le dix de pique, qui est ennui. Ce dix de pique s'attache à la jeune femme; l'ennui ne la quittera plus. Voici, au fond du grand château, le trois de cœur et l'as de pique assis en face l'un de l'autre. L'as de pique lit à sa femme l'*Histoire de sainte Élisabeth* et le *Pie V*; le trois de cœur bâille. L'as de pique est piqué, sans calembour. Il ferme le livre et dit qu'il va faire venir de Paris les *Contes* de Perrault, plus à la portée de sa femme. « Je vous en prie, répond celle-ci, j'ai soif d'esprit. » La querelle s'envenime. L'as de pique traite le trois de cœur de petite sotte; sa femme l'appelle *Monsieur l'abbé*. Le mari sort et va inspecter ses coupes de bois.

Lucie se mordait les lèvres en voyant quelles indiscrétions son mari avait commises.

— Tout ceci, dit-elle, doit être passé dans la vie du trois de cœur. Parlez donc un peu du présent et de l'avenir.

— Le présent n'existe pas; quant à l'avenir, nous y sommes. Les époux sont de retour à Paris, tous les jours plus froids, plus étrangers l'un à l'autre. Voici venir le valet de carreau, qui ne pouvait manquer de venir. C'est un homme à pendre; il serait imprudent de lui donner deux oies à garder dans une plaine. Lui aussi avait jadis une petite fleur bleue; mais il l'a trouvée gênante et l'a serrée fort proprement dans *un gros Plutarque à mettre les rabats*. Cependant il s'éprend à première vue du trois de cœur.

— Et qu'en pense le trois de cœur? dit Lucie avec un suprême dédain.

— Le trois de cœur pense qu'il, ou plutôt qu'elle s'ennuie, que le valet de carreau passe sa vie dans un monde qu'elle ne connaît pas, qu'il est naturellement gai et qu'il lui rapportera tous les cancans de Paris. Elle le reçoit dans sa maison comme un singe ou autre animal domestique, et lui offre une franche et tranquille amitié. Le valet de carreau fait une élégie sur ce lieu commun : *Dans la vie on ne se rencontre jamais à temps*. Il pense qu'un an plutôt peut-être, au lieu d'entrer dans la vie de ce charmant trois de cœur comme bouffon, il aurait pu être pris au sérieux; qu'après tout il est de race, et qu'au temps où la vie était grande et passionnée, il aurait arrêté en plein jour, comme un Bussy ou un Candale, le carosse de celle qu'il aime, et l'aurait enlevée au nez de la livrée, l'épée et le pistolet au poing. Mais qu'y faire? Il accepte et offre amitié.

— Vous avez une singulière manière de tirer les cartes, dit Lucie; voilà cinq minutes que vous les gardez dans la main.

— Patience! madame, dit Bauvron en étalant le jeu de nouveau. Voici venir la foule des adorateurs du trois. Ils se ressemblent tous, lui disent tous la même chose : cette carte les a tous repoussés; car elle est fière et dédaigneuse. Peu à peu la prospérité bourgoise l'envahit, elle devient trop grasse, les collégiens seuls lui font encore la cour; elle reconnaît à ce signe certain qu'elle est devenue vieille. Un soir, au coin du feu, dans un salon comme celui-ci, elle est assise en face du valet de carreau, qui est devenu un vieillard assez lugubre. Le silence n'est interrompu que par le ronflement de l'as de pique, qui dort dans un coin, après diner. Tout à coup le trois de cœur s'écrie avec la liberté d'allure que permet son âge : « Qu'on est bête quand on est jeune! — Et, répond le valet de carreau qu'on est triste quand on est vieux et qu'on ne retrouve derrière soi aucun souvenir! » — Voilà qui est fini.

(1) Voir, les numéros du 26, mars, et du 2, avril.

— Vous avez de la verve sans gaieté, lui dit Lucie en s'éloignant.

En ce moment M. Vésinet, après avoir déployé toute son indignation contre le temps présent où le beau langage se meurt, terminait par une tendre églogue. Heureusement, disait-il, les champs nous restent, et le souffle du zéphir, et les dons de Pomone et de Flore.

Chacun lui serra la main et s'en alla. Le lendemain, Lansac vint inviter Bauvron à dîner de la part de sa femme.

Quand Bauvron arriva, il trouva Lansac, sa femme et Mlle de Navailles!

— Encore! se dit-il, elle couche donc ici?

Elle n'avait pas *couché ici*, mais elle devait être en quatrième au dîner. M. de Navailles, lui, dînait avec la marquise chez un de ses confrères, l'illustre auteur de *Sisygambis*. C'était encore une société de vieilles gens, avec fine causerie et fine dissertation littéraire, où la jeunesse n'avait que faire. Bauvron parla avant le dîner, parla pendant; les paroles ne lui coûtaient rien, ni les anecdotes, ni les bons mots. Il les trouvait tout faits dans les petits journaux du temps, qui, eux-mêmes, les avaient trouvés tout faits dans le *Moyen de parvenir*, dans Grimm, Bachaumont, Champfort, etc. Tout cela fut fort bien accueilli, car les petits journaux n'entraient pas dans le salon de Mme de Lansac, mais ne vaut pas la peine d'être rapporté : vous le connaissez de reste. Ce qui mérite mention, c'est que vers la région du dessert, Bauvron éprouva le besoin de causer d'amour. Il serait mort s'il n'avait parlé d'amour au moins une fois par jour. C'était sa manie, sans doute parce qu'il n'avait jamais été amoureux. Une cousine de Mme de Lansac venait de se faire enlever; il soutint que c'était chose parfaite. Lansac se déclara scandalisé; mais Bauvron, sûr de l'approbation des femmes, affirma que rien n'était plus beau qu'un amour qui se sentait assez fort pour tout braver, et la réprobation du monde, et la solitude à deux. L'homme sacrifiait son avenir, la femme sa réputation. C'était une passion forte : chose admirable qu'une passion forte, trop rare en nos siècles dégénérés. De là il fit une digression sur les amours sauvages du quinzième et du seizième siècles. Il raconta les femmes mettant la tête de leur amant exécuté dans un sac de velours, et celles qui le vengeaient par le poison, et les amants se *trucidant* sur le corps de leur bien-aimée, ou ceux qui mettaient le feu à des palais pour la presser un instant dans leurs bras, ou ceux qui, pour elle, trahissaient Dieu, amis, patrie et souverain.

Ainsi, Bauvron qui, vraiment, n'avait jamais pensé qu'à vivre tranquille et à fumer de bons cigares, mettait en avant, le plus sincèrement du monde, les convictions les plus opposées à sa nature : tant il est vrai que si ce sont les hommes qui font la littérature, c'est aussi la littérature qui fait les hommes. — Lansac l'écoutait les yeux tout ronds; malgré ce que lui disait sa conscience, l'éloquence de son ami le subjuguait. Lucie l'écoutait le teint animé : c'était du nouveau pour elle; la blonde Navailles soupirait. Gabrielle de Navailles n'avait rien compris du tout; mais elle trouvait que Bauvron était un beau jeune homme : tant de mots débités à la suite les uns des autres le lui firent prendre en haute estime, et ses moustaches commencèrent, dès lors, à lui trotter par la tête.

Quand on fut passé au salon, il y eut un moment de silence : Bauvron avait lancé tout son feu d'artifice. Il se promena de long en large dans la chambre, puis il enfourcha le tabouret du piano, et, ouvrant l'instrument, il joua quelques accords.

— Chantez-vous, monsieur? dit Lucie.

— Oui, madame, beaucoup trop.

— Est-ce pour vous seul que vous réservez votre talent?

— Pour tout le monde, madame, avec une grande assurance et sans dire gare. Cela m'amuse beaucoup.

— Eh bien! chantez

— Oh! oui! fit Mlle de Navailles de sa voix traînante.

— Avec le plus grand plaisir, mais à une condition, c'est que vous chanterez auparavant.

— Moi? dit-elle en minaudant, je vous remercie; je ne sais rien que le grand air de *Grâce*. Je l'ai chanté hier à Lucie, et je ne voudrais pas...

M. et Mme de Lansac firent une légère grimace, prévoyant la fin de cette lutte modeste; car déjà le susdit grand air avait été chanté nonante fois devant eux par la même Navailles. Il y eut un moment de sinistre silence; mais bientôt ils prirent leur courage à quatre mains, et un touchant accord de prières et de supplications louangeuses enveloppa délicieusement le cœur de la jeune héritière, avide de se montrer devant Bauvron avec tous ses appas. Le sort en fut jeté : elle se dirigea vers le piano; c'était Bauvron qui devait l'accompagner. La nature parcimonieuse avait doté Gabrielle d'une voix aigre-douce, et l'air n'était pas du tout dans cette voix : grands efforts pour s'y maintenir. De plus, elle courait toujours après la mesure comme un chien poursuivant une balle élastique.

— Ah! voilà qui est délicieux, dit Bauvron quand le tout fut terminé. On ne peut avoir une voix plus douce, plus légère. Surtout, vous ne pouviez choisir avec plus de goût un air qui convînt mieux à vos moyens.

Bauvron avait un ton si bonhomme et si sincère que Mme de Lansac ne put s'empêcher de sourire.

— Et vous, madame, dit-il en se retournant vers le tabouret, vous ne chantez pas?

— Jamais; c'est à votre tour.

Bauvron entonna une romance italienne qu'il avait composée depuis peu et qui exprimait les mêmes sentiments entiers et de fougueuse passion dont il avait fait montre au dessert. Mme de Créquy dit qu'une demoiselle de condition doit savoir la langue des peuples plus méridionaux que la nation à laquelle elle appartient : une Anglaise doit savoir le français, mais une Française n'est pas tenue de savoir l'anglais. Lucie, élevée à l'ancienne méthode, comprenait parfaitement l'italien. Elle ne perdit pas un mot des paroles dont voici à peu près la traduction.

« Celle à qui j'ai fiancé mon âme, elle m'est apparue hier. Nous » étions seuls, seuls au milieu de la foule. Je lui ai parlé d'amour. Je » lui ai parlé d'amour, mais sa bouche n'a trouvé pour me répondre » que sarcasme et mépris; elle a courbé sa lèvre dédaigneuse.

» Pauvre amant! pauvre amant! misérable amant!

» Et cependant je ne suis ni rebuté, ni désespéré, car je l'aime d'un » amour égoïste, et je la veux savoir malheureuse plutôt qu'heureuse » malgré moi et sans moi. Pour l'obtenir, je crèverai mes chevaux, » je jetterai mon or aux vents du chemin et me casserai les os. Oui, » qu'elle soit à moi ou que je meure!

« Pauvre amant! pauvre amant! misérable amant! »

Ça ne valait pas la peine d'être dit, mais il le chantait.

— Et le troisième couplet?

— Il n'y en a pas.

— Dites-nous autre chose.

— Madame, je ne chante jamais que de ma musique, et de tout ce que j'ai composé c'est la seule chose que je me rappelle.

Il y eut un moment de silence. Lansac se disait : Bauvron a bien mauvais ton, mais il amuse ma femme. Il lui plaît, il prendra bientôt de l'influence sur elle. Il veut me la ramener, il est habile; il n'a pas cette sotte timidité qui me retient quand je parle à Lucie; je devrai mon bonheur à mon ami. — Mlle de Navailles se disait : Le chevalier de Bauvron est de bonne race, il aura un jour de la fortune, il est beau, brun, passionné. Je le rendrai amoureux, mon père s'opposera à notre union, le chevalier entrera par ma fenêtre avec une échelle de soie, il me fera à genoux la déclaration la plus fougueuse. Il m'enlèvera, il forcera tous les obstacles; mon père sera contraint de lui accorder ma main. Je serai une des plus grandes dames les plus célèbres de Paris, et quand j'entrerai dans un salon la foule se pressera pour voir cette beauté fameuse qui a su exciter une telle passion et faire accomplir des actions aussi héroïques. — Quant à Lucie, elle ne se disait rien; mais, pour la première fois elle ne voyait pas clair dans son cœur.

— Voici ce que nous devrions faire, dit Bauvron en tirant de sa poche un billet de spectacle. Ceci est une loge pour le théâtre de la Gaîté, allons-y tous les quatre. C'est une *seconde* de côté; personne ne nous verra. Il y a aujourd'hui première représentation; rien de plus amusant que le spectacle de la salle. Enfin, si cela peut contribuer à vous décider, je suis pour quelque chose dans la pièce.

Les deux femmes battirent des mains tandis que Lansac s'écriait :

— Quoi! tu as une première représentation et tu n'es pas plus ému? J'avais lu dans tous les auteurs que c'était pour eux le jour des transes les plus cruelles? Tu n'es pas dans les coulisses à voir si tout va bien, si l'on n'oublie rien?

— Il y a première et première. C'est un mélodrame en cinq actes, et nous sommes cinq auteurs. Mes quatre collaborateurs me paraissent suffire à tout diriger.

— Cinq auteurs!

— Oui, d'abord moi, dont le nom n'est pas sur l'affiche, qui ai écrit une première fois la pièce; ensuite M. Danerie, qui a refait la charpente, et M. Dépyce, qui a refait le dialogue; enfin le directeur, qui a donné des conseils touchants, et l'acteur principal, qui a aussi donné des conseils. Le succès de ce soir me préoccupe d'autant moins que mes droits sont vendus depuis un an au mont-de-piété des auteurs à court.

— Partons! partons! dirent les femmes.

— Nous arriverons avant la fin du second acte. Ne fais pas atteler, dis seulement qu'on vienne nous chercher à minuit. Il y a des fiacres en face, qu'on en amène un. Dans la voiture, je vous raconterai ce dont il s'agit.

— Permettez, permettez! dit Lansac toujours convenable; nous ne pouvons pas y aller. Mlle de Navailles ne peut paraître en loge avec deux jeunes gens. M. de Navailles aurait raison de m'en vouloir si...

— Qui nous verra? te dis-je; il n'y aura là personne de ton monde; mademoiselle peut parfaitement venir sous le patronage de Mme de Lansac.

Les deux jeunes femmes avaient très-envie d'aller à la Gaîté; mais quand elles entrevirent que c'était inconvenant, il n'y eut plus moyen de les retenir. Lucie déclara qu'elle irait sans son mari plutôt que d'y manquer. M. de Navailles n'en saurait rien, puisqu'elle s'était chargée de ramener Gabrielle chez son père. On partit, on arriva. Dans la voiture, Bauvron avait raconté le commencement de son drame avec un sérieux et un talent de romancier tout à fait remarquable. Il avait si bien calculé son temps qu'au moment où ils entrèrent dans la loge, au milieu du second acte, on jouait la scène où il en était resté. Les deux femmes, dont la curiosité était excitée, suivirent bientôt l'action avec intérêt. Il y eut, pendant ce second acte, quelques sifflets et quelques rires intempestifs causés par des accidents. C'était l'acteur principal qui, entrant en scène pour prononcer un mot à effet, était coiffé d'un chapeau que le public avait trouvé *drôle*; c'était un chien qui, au lieu de se jeter dans un torrent pour sauver un enfant que *le traître* y avait criminellement précipité, s'était trompé et était entré dans un moulin; mais à partir du troisième acte les applaudissements éclatèrent; la salle était, comme on dit, empoignée. Lucie était tout yeux, tout oreilles; elle riait, elle pleurait, elle avait peur; elle avait surtout peur, ce qui la charmait. Lansac suivait les expressions diverses qui se peignaient sur le visage de Lucie, et faisait cette triste réflexion que cette femme, qu'il avait vue dans l'intimité rester pudiquement coquette et maîtresse d'elle-même, s'abandonnait en ce moment sans arrière-pensée, et dévoilait en public des trésors de tendresse et de passion.

C'était un de ces mélodrames comme Paris en consomme une dizaine par an. Le talent et la science très-réels des auteurs ne consistait pas dans la mise en action de caractères bien tracés et suivis, mais dans la connaissance approfondie du public, dans le choix des absurdités et des lieux communs qui devaient lui plaire, dans une flatterie constante à ses sympathies et à ses goûts. D'ailleurs le jeu des acteurs était si bien celui qui convenait à une pareille pièce, et réciproquement la pièce était si bien conçue pour faire ressortir le jeu des acteurs; tout était dans le faux avec une harmonie si parfaite que bientôt, en l'absence de tout point de comparaison, on se laissait aller volontiers à l'émotion.

— Ah çà! dit Lansac, qu'as-tu fait dans ce drame?

— J'ai tout fait et je n'ai rien fait. Si, au lieu de ce qu'on te donne ici, on avait joué ma pièce, elle n'aurait pas été jusqu'au bout, et cependant c'est ma pièce qu'on te donne.

— C'est bien obscur ce que tu dis là.

— Exemple : C'est moi qui ai conçu le caractère de ce bon chien qui sauve les petits enfants. Seulement je ne faisais pas revenir mon chien, et on criait à la cantonnade : sauvé! sauvé! M. Danerie a dit : Au lieu d'un chien de taille ordinaire, nous en avons un de taille extraordinaire qui apportera l'enfant dans sa gueule devant la loge du souffleur. — Or, remarque-le, c'est ce qui a été le plus applaudi. Je pourrais te citer mille autres balivernes aussi importantes pour le succès. Quand à M. Dépyce, c'est par le style scénique qu'il brille, qu'il est une homme précieux. Tu ne sais pas ce que c'est que le style scénique? Voici : quand tu parles à ton domestique, toi naïf, tu lui diras bien : Jacques, donnez-moi mon chapeau? Eh bien, à la scène, à partir du troisième acte, tu dois dire : Jacques, mon chapeau; et à partir du quatrième, tu dois beugler seulement : *chapeau*, ou bien tu n'as pas le style scénique.

Bauvron coupa là la conversation; car il éprouvait un charme extrême à regarder Lucie en silence. L'abandon auquel elle se livrait, l'oubli du monde réel, qui avait rendu Lansac triste, le rendait gai. Il jouissait de cette femme comme il aurait joui de l'apercevoir dans sa chambre, seule et ne se doutant pas qu'on la regarde. Pendant ce temps, la blonde Navailles, qui avait plus fréquenté le théâtre que son amie, se disait :

— Comme il fait attention à moi! Comme je lui plais!

(*La suite au prochain numéro.*)

ÉMILE L.

LES COURSES



UN SAUT DE RIVIÈRE. — Hope! hope! to go!!!.... Sur sept chevaux, en voilà quatre en assez piteux état... *Quillembois* s'est arrêté net, et son jockey est arrivé au beau milieu de la rivière... Chacun se lave comme il l'entend... *Bille-de-toto* s'arrête à son tour; l'esprit d'imitation voilà son vice! Quant à *Boule-ta-bosse*, elle est retombée sur la berge... *Windsor* fait mieux : il saute en plein public!!! Un, deux, trois, quatre... il vient de culbuter son douzième spectateur... Le petit vicomte de l'Esbrouffière tombe de son siége dans la crinoline de Diane l'Ebouriffée... singulière manière de se présenter! La déroute est communicative... Tout le monde se culbute, et le gros M. de K..., accompagné du jeune de B.., s'en vont rouler dans la rivière... Décidément la place est bonne, et l'on est sûr de voir quelque accident. Malheureusement, on n'est jamais certain de ne pas recevoir un cheval ou un jockey sur la tête... Mais bah! qui ne risque rien n'a rien!



L'ENCEINTE DU PESAGE. — *Entre deux courses.* — Le premier acte est joué, et les concurrents viennent de rentrer... C'est *Jambe-d'argent* qui a gagné, on le passe au couteau de chaleur... *John-Ball* est tombé au mur... On le panse... il crie comme un damné, mais ce n'est pas de la douleur qu'il se préoccupe... il craint de ne pouvoir courir le dimanche suivant... On s'empresse autour du blessé... Les Parisiens sont badauds par nature .. Et puis autour d'un malade on a toujours soin de raconter les accidents dont on a été victime. Demandez plutôt au colonel de N..., qui cause sur le premier plan avec le jeune P... Il lève le second doigt de la main droite... Il raconte sa deuxième fracture... les os sortaient... Maintenant, ce sont les yeux qui lui sortent de la tête... Le jeune duc de L... Un lys dans un cornet de papier... cause avec le marquis de... qui porte d'azur et une canne qu'il s'enfonce dans la narine gauche... Un valet d'écurie ramène le cheval de *John Ball*; il s'est déboîté le boulet... Plus bas, M. de G. toujours furieux, explique à deux de ses amis qu'il vient de gagner vingt-cinq louis à M. X..., qui est insolvable... Pendant ce temps, *Castor* et *Haridelle* sortent de l'enceinte pour la seconde course... M. de P... sangle son jockey avec une ceinture qui contient 20 kilogrammes de plomb... M. T... fait à Beasle ses dernières recommandations... « Ménagez votre cheval... et ventre à terre après le premier tournant... *L'Enclume* est encore dans la balance, mais le commissaire des courses inscrit le poids vérifié... Enlevez! c'est pesé!

LE MAQUILLAGE DES FAMILLES



Pourquoi donc, Justine, que tu maquilles les bottines de maman?





Madame, c'est le peintre qui vient demander si la figure de madame est sèche pour y donner la deuxième couche.



— Comment as-tu osé sortir avec un pareil visage?
— Ah! mon ami, ne te marie pas, tu vois ce qu'il en coûte pour embrasser sa femme.

LES FRANÇAISES PEINTES PAR ELLES-MÊMES

Et surtout, madame, gardez-vous de sourire, de parler et de marcher trop vite; évitez le soleil, les émotions et la pluie : la moindre larme, la plus petite goutte de rosée détruirait vos yeux de sultane, votre teint de rose et vos dix-sept ans.



— Je trouve une singulière mine à ta femme ce soir.
— C'est son vernis qui s'écaille.
— Pourquoi ne la fais-tu pas *rentoiler?*

J'entrais l'autre jour dans l'allée de l'Impératrice, lorsqu'un individu affairé lança dans la voiture une petite enveloppe rose, mignonne, coquette et sentant bon. C'était un prospectus dans lequel un monsieur Séguy demeurant 17, rue de la Paix, recommandait aux dames les merveilleuses propriétés du *Blanc Nymphea, du Rose d'Armide*, dont il est l'inventeur, expliquait l'usage du *Bleu myosotis*, du *Surmeh de Circassie*, et en vantait le charme irrésistible.

J'ai le plaisir d'annoncer aux dames, disait en terminant le parfumeur, que *je viens d'ouvrir, au premier étage, un salon dans lequel j'enseigne officieusement aux personnes timides, l'art de s'embellir elles mêmes*. Ce qui signifie, en bon français : je maquille au cachet, — sûreté, discrétion, essayez un tout petit peu, et vous m'en direz des nouvelles; — ce parfumeur est un serpent. Grand Dieu! me dis-je, avant six mois ma tante s'étalera du blanc sur les joues, s'allongera les sourcils, se noircira les cils et se rougira les lèvres. Est-il possible que l'art de se farder s'infiltre ainsi dans les mœurs, et descende des hauteurs de la rue de Breda, jusque dans les vertueux intérieurs de l'honorable bourgeoisie. Et je me rappelai que, l'autre soir, l'œil de ma tante avait un brillant inaccoutumé. Serait-ce possible! je pliai le prospectus avec soin et le mis dans ma poche. Que de femmes, parfaitement respectables du reste, vont se hasarder dans ce salon du premier où l'on peut essayer les produits sans en faire l'acquisition! Que d'honnêtes et timides coquettes iront, le voile baissé et regardant derrière elles, sonner d'une main tremblante à la porte de ce fameux salon de Jouvence!

Imaginez-vous le plaisir délicieux d'aller, pour une fois seulement, goûter à ce fruit défendu de la beauté factice, de se trouver pour un instant, et à l'insu de tous, dans cet arsenal mystérieux au milieu de ces petits pots, de ces pattes de lièvres, de ces tampons, de ces pinceaux, de ces fioles, de se faire brune quand on est blonde, et blonde quand on est brune, de se métamorphoser devant une glace, et, sous des mains habiles, de se voir déguiser en fille quand on est femme honnête. Imaginez-vous ce plaisir illicite, et pourtant délicieux, d'étendre sur ses paupières les langueurs incendiaires de l'Andalousie, où les bleuâtres demi-teintes des filles de la blonde Allemagne. De se dire : si je voulais, je serais aussi séduisante que ces drôlesses qu'on suit au Bois. Je connais le secret de leurs charmes, je vois les petits pots qui leur servent. Je sais comment elles allument leur regard, comment elles empourprent leurs lèvres, comment elles séduisent, comment elles charment. Oh! les hommes! je n'y reviendrai pas deux fois dans ce salon où je rougis d'être entrée; mais, certes, je suis heureuse d'avoir vu de mes yeux cet enfer de la séduction.

— Si madame veut s'asseoir dans ce fauteuil, dit une des employées de l'établissement, je lui expliquerai l'emploi du *Blanc nymphea*, onctueux ou liquide, sa transparence, ses avantages...

— Je suis montée par curiosité, mademoiselle, et je n'ai nullement l'intention...

— Je ne me méprends pas aux intentions de madame, et c'est aussi pour satisfaire la curiosité de madame, que je lui propose de lui expliquer l'emploi de ce blanc qui, d'ailleurs, donne à la peau de la souplesse, préserve le visage des ardeurs de l'air, est avant tout hygiénique.

— Vous n'en vendez pas pour les hôpitaux?

— Pas encore; non, madame; mais les dames de la meilleure société s'en montrent fort curieuses en ce que, conservant la beauté, il y ajoute un nouvel éclat... Si madame voulait enlever un instant son chapeau.

— Vous avez au moins de l'eau fraîche, pour que je puisse enlever ensuite votre peinture, — dit la dame avec un sourire dédaigneux; et, d'un mouvement lent, comme à regret, elle dénoue son chapeau.

Durant ce temps l'employée, l'artiste devrais-je dire, a préparé sa palette parfumée, et... si madame voulait fermer les yeux un instant? En un tour de main, une couche invisible de ce merveilleux

blanc a parcouru le visage de la cliente qui s'écrie, en regardant dans la glace :

— Mais, grand Dieu, je suis horrible !

— Ceci n'est qu'une préparation. Il faut que madame patiente un instant et alors avec une fine batiste, j'égaliserai la blancheur de madame et j'en assourdirai l'éclat.

— Ça sent bon tout cela.

— Si madame voulait encore fermer les yeux... Le blanc est mis, que madame veuille bien se regarder.

— C'est ma foi vrai, ça n'est pas ridicule... Faut-il qu'il y ait des femmes coquettes! .. Vous vendez un pot comme cela?

— Je ne sais au juste,—madame ; ce que nos blancs ont de remarquable, comme vous pouvez le voir, c'est qu'ils semblent faire corps avec la peau et qu'à leur aspect on ne supposerait pas la présence d'un corps étranger. Il en est de même de nos *Roses*... Si madame voulait se tourner un peu de ce côté.

— Vous plaisantez ! n'allez-vous pas me peindre comme un portrait.

— C'est une simple explication que je donne à madame pour satisfaire sa curiosité, et rien ne l'empêchera d'effacer tout cela.

— Au fait, voyons ce *Rose*, vous m'amusez vraiment avec ces inventions.

— L'artiste étale, efface adroitement, estompe, fond et se retourne pour juger de l'ensemble.

— Ah! pour le coup, cela n'est pas mal et point exagéré, vraiment. Il y a des femmes qui sortiraient ainsi... Et vous vendez ce petit pot?

— Je ne sais au juste, nous avons tant d'articles que le prix m'en échappe souvent, d'ailleurs madame ne vient pas sans doute pour acheter, nous avons le *Pencil* du Japon, le *Surmeh* de Circassie pour le travail des sourcils et des cils, le *bleu myosotis* pour les veines et pour noyer le regard et toute la collection de nos *Bloom of Roses* pour les lèvres. Nous avons une infinie variété de poudres colorées pour la métamorphose des coiffures.

— Quelle heure est-il? trois heures seulement, j'ai une demi-heure à vous donner encore. Voyons : achevez-moi... Qu'est-ce que votre bleu-myosotis?

— Il serait important que madame décidât d'avance si elle veut être poudrée, en blond ou en rouge

— Va pour le blond, — j'ai les cheveux châtains, j'aimerais à me voir blonde pour un instant.

— Au bout d'une demi-heure madame est complétement transformée et son cœur bat en se sentant une beauté nouvelle. — Elle se sourit dans la glace et il lui semble qu'une autre femme répond à son sourire. Si je voulais pourtant je serais tous les jours ainsi; le blond m'irait joliment!

— Maintenant si madame veut enlever mon travail elle trouvera dans cette cuvette de l'eau fraîche et des linges.

— .. . Pour cette fois je conserve tout ceci je veux surprendre une de mes amies.

— Voici dans tous les cas le tarif de nos prix, et si madame daignait nous accorder sa pratique. .

— J'espère bien que non et maintenant que ma curiosité est satisfaite... Madame baisse son voile épais et marche rapide le long des murailles en croyant que chaque passant la regarde. — Elle est un peu honteuse de sa folle équipée, un peu inquiète de la réception qu'on lui fera, mais au fond elle frémit d'aise et tremble avec délice comme un enfant qui vient de mordre à la pomme d'un pommier défendu.

Qu'est-ce que tu as donc, dit à la dame son mari stupefait, je ne te reconnais pas.

— Ne m'en parle pas, répond-elle en riant aux éclats, c'est cette folle de Louise qui m'a barbouillée ainsi avec un tas de petits pots qu'elle avait achetés pour son bal costumé de l'autre jour, tu sais, — comment me trouves-tu ?

— Mais je te trouve un air étrange... il faut s'y accoutumer. C'est étrange mais tu es gentille — on dirait que j'ai deux femmes! et le mari naïf sourit dans sa barbe à l'idée de cette innocente bigamie.

Le jour où l'imprudent époux lâcha cette phrase, *le maquillage des familles* vit le jour.

C'est maintenant un gaillard qui va partout, dont tout le monde dit du mal mais que chacun a reçu ou aimerait à recevoir.

M. Séguy est un artiste si habile dans l'art du pastel sur nature!!!

Z

LE TIRAGE AU SORT

Hier, la petite place située entre l'Hôtel de ville et la caserne Napoléon était pleine de monde. Devant la porte du palais municipal, une haie compacte, les yeux fixés sur l'ouverture; aux angles de la place, des industriels à faces équivoques vendant des rubans et confectionnant des numéros; partout des cercles causant avec animation; quelques hommes se promenant avec une allure fiévreuse; de temps en temps, appuyée contre la grille ou dissimulée dans un angle du mur de la caserne, une vieille femme pauvrement vêtue, la figure pâle, les yeux gonflés, la poitrine oppressée; devant la caserne, le factionnaire accomplissant sa promenade machinale, les yeux à terre, la tête pensive, songeant peut être, le pauvre garçon, au moment où lui aussi avait mis la main dans le sac; à côté, la moustache en crocs, le poing sur son coupe-choux, satisfait de sa tête et de sa position sociale, le sergent de garde, ayant l'air de s'offrir aux conscrits comme une vivante consolation.

Je cherchais dans la foule une tête qui me plut, afin d'entamer la conversation. J'aperçus mon homme appuyé contre le mur du quartier.

C'était un robuste ouvrier d'une cinquantaine d'années; il était en costume de travail, les cheveux grisonnant fortement, la large figure sérieuse, le regard net et hardi. Il causait avec une femme arrivée à ce point de la vie où l'âge est incertain. Un visage charmant, plein de distinction, mais fatigué; les yeux enfoncés profondément et fortement bistrés, les lèvres pâles, les joues creuses, un chapeau plus que modeste sur la tête et enveloppée d'un mince châle noir.

J'aurais donné tout au monde pour avoir un prétexte à me mêler à l'entretien; mais l'homme avait l'air trop intelligent pour espérer lui en imposer. — Ils se méfient un peu de nous autres, ces rudes *Esaüs* des sociétés modernes; est-ce parce que le *plat de lentilles* est un peu maigre, ou que dans notre bonheur d'enfants gâtés nous ne nous approchons pas assez souvent d'eux. — Et pourtant il y aurait à apprendre de part et d'autre, et peut-être bien des malentendus disparaîtraient. — Je cherchais donc un moyen L'homme fumait.

Je roulai vivement une cigarette et vint lui demander du feu; il me tendit sa pipe.

— A quelle lettre en est-on ? risquai-je.

— Au G, je crois, n'est-ce pas, madame ? dit-il en se tournant vers sa voisine.

Elle fit un signe affirmatif, en fixant l'œil sur la porte.

— Vous paraissez inquiet, monsieur, continuai-je.

Il me regarda d'un air étonné, puis après un moment :

— Dam ! la partie en vaut la peine. — Il y a des gens qui jouent dans ce moment quelques billets de banque, mais moi je joue mon enfant.

— Oui, dis-je, c'est vrai. C'est une atroce chose que la conscription!

— Atroce, pourquoi cela? Il faut des soldats. C'est un moment à passer pour les garçons, comme les dents de sept ans pour les enfants; il y en a qui y restent, d'autres qui s'en tirent, et il faut en prendre son parti. — Seulement, quand on réfléchit que la mère lui a donné son lait pendant quinze mois; que la nature a travaillé vingt ans à le former; que la chance l'a sauvé de tous les dangers de l'enfance; que l'école a mis six ans à en faire un homme, l'atelier six ans à en faire un travailleur, et qu'un grain de plomb fondu, à deux mille lieues d'ici, peut défaire tout cela en une seconde, eh bien! tout philosophe qu'on soit on peut être inquiet.

A ce moment, des vociférations se firent entendre; la foule ondula et livra passage à un grand garçon un peu pâle qui fut immédiatement entouré et traîné par ces hommes de mauvaise mine vers une table en plein vent; on lui planta un numéro sur son chapeau, on y attacha des rubans, on lui prit de l'argent. Il se laissait faire d'un air hébété.

— 17! 17! criait-on.

— En voilà un qui est sûr de son affaire ! Une chance de plus pour les autres, n'est-ce pas, madame? dit l'homme d'un ton encourageant.

La pauvre femme sourit tristement.

— Votre mari est à la porte là-bas?

— Non, monsieur; il est au lit depuis un an.

L'homme lâcha quelques bouffées de tabac. Évidemment, ce fils dont l'avenir était en jeu, était le seul appui de cette mère et de ce père infirme.

Tout à coup, je me sentis toucher l'épaule. — C'était l'élégant petit comte d'A....

— Et que faites-vous ici, cher?

— Mais vous-même ?...

— Mais je viens de tirer au sort.

— Et quel numéro avez-vous?

— Oh! un numéro impossible : 9! Une bagatelle de 2,700 francs que cela va coûter à mon père.

Et il éclata de rire.

— Ah! adieu. J'aperçois Jacques avec la voiture. Venez-vous déjeûner avec moi?

— Merci! j'ai affaire.

— Adieu, alors.

Et il s'éloigna. L'homme regarda fixement avec une expression indéfinissable, et je remarquai une grosse larme qui roulait le long de la joue creuse de la femme.

Je les saluai et partis à mon tour en songeant à la définition académique du mot : *Égalité*.

ÉDOUARD SIEBECKER.

CHOSES DU JOUR

Cette semaine, on s'est beaucoup occupé des chemins de fer, au Corps législatif et ailleurs. Il s'agissait de savoir, si les compagnies conserveraient, ou non, le droit exclusif d'attenter à la vie des citoyens, avec garantie du gouvernement.

Il résulte des débats, que ce droit leur sera conservé ; toutefois sans garantie du gouvernement. Il n'y a plus rien à dire.

Ayant ouï ce qui précède, la ligne de l'Est vient d'expérimenter un nouveau frein d'une puissance beaucoup plus grande et d'un effet beaucoup plus rapide que tous ceux employés jusqu'ici.

—

On annonce un nouveau livre de l'auteur du *Maudit;* ce livre sera intitulé : *la Religieuse.*

Il est évident que M. l'abbé *** va nous prouver que la nonne s'ennuie autant dans son couvent, que le curé dans son presbytère. Nous soumettons une réflexion à M. l'abbé *** :

Quand un écrivain nous parle des malheurs d'un jeune homme pauvre, ou d'un amoureux, il nous intéresse, par cette simple raison, que ce n'est pas la faute du jeune homme, s'il est pauvre ou amoureux. Mais, dans notre siècle où il n'y a aucune loi qui condamne le maudit (puisque maudit il y a) à être maudit, ni la religieuse à être religieuse, j'avoue que je me sens peu disposé à plaindre des gens qui n'ont que ce qu'ils ont bien voulu.

M. l'abbé *** écrit un siècle trop tard. Il ressemble (révérence parler) à ces chiens qui se mordent la queue, et qui rient de tous leurs poumons. Ces chiens-là nous font rire.

—

Pourquoi M. Paul Féval, a-t-il éprouvé le besoin de réhabiliter l'espionnage, en nous donnant *le Capitaine Fantôme?*

Et pourquoi M. Ponson du Terrail, nous donnant une curée aux flambeaux sur la scène du Châtelet, a-t-il appelé cette curée aux flambeaux : *la Jeunesse du roi Henri?*

X.

—

Nous apprenons avec plaisir que le travail du jury pour la prochaine exposition de peinture est terminé. Il ne reste plus qu'à s'entendre sur la grave question des récompenses. Retournera-t-on à l'ancienne méthode des trois médailles graduées par ordre de mérite, ou suivra-t-on l'innovation de l'administration, qui consiste à se contenter en tout et pour tout de quarante médailles de même valeur..? Débats, luttes, discussions.

L'un des jurés, M. Fromentin, qui a, comme on sait, un joli bout de plume au bout de son pinceau, aurait rédigé une pétition contre les quarante médailles.

Que nous réserve l'avenir, Seigneur !

Je ne demande qu'une chose au Seigneur, c'est que le gouvernement protecteur n'oblige pas les artistes à prendre un uniforme avec des épaulettes pour les plus malins.

—

On a prétendu à tort que M. Ingres quittait la ligne pour entrer dans la garde. Il y a sans doute erreur de nom.

—

Il paraît que l'exposition prochaine nous ménage des surprises de nudité délicieuses. Les collégiens au-dessus de sept ans ne seront admis que sur la présentation d'une autorisation paternelle. C'est très-sage. Pourquoi fourrer prématurément dans la tête de ces petits anges des idées de mariage?

—

J'étais l'autre jour au bois de Boulogne, assis à la table d'un café, quand une voiture — de celles qu'on aperçoit à la porte des églises les jours de mariage — s'arrêta devant le châlet. Deux femmes à la coiffure poudrée, crêpée, frisée, au visage blanc comme un fond d'assiette, aux yeux longs comme cela, mirent pied à terre, en dépit de la prodigieuse longueur de leur jupe, qu'elles retroussèrent sans façon sous leur bras, comme on fait du costume d'une amazone.

— Et Ferdinand? dit l'une d'elles; où est Ferdinand? Ferdinand, mon amour! Psst! Psst!.. A ce bruit, un adorable petit chien blanc sauta de la voiture et passa près de moi pour rejoindre sa maîtresse. Son regard rencontra le mien. Le dirai-je! je frissonnai. Il y avait dans ce regard je ne sais quelle expression d'ineffable langueur de voluptueuse rêverie, qui me transporta. — Il est impossible que ce chien n'ait pas des sentiments bien au dessus de sa position, me dis je, et je lui présentai un morceau de sucre.

Ce chien eut été, par impossible, une jeune femme qu'immédiatement j'en serais devenu amoureux... Quoiqu'il en soit, la divine bête plongea dans mon âme son regard chargé de tendresse et de mélancolie puis s'approcha de moi et s'empara du morceau de sucre. Sa tête fut alors si près de la mienne que je pus étudier à loisir les moindres détails de son regard séducteur.

Le croiriez-vous? l'œil de cette pauvre bête était peint et repeint. On lui avait allongé les paupières, noirci les cils, cerné les yeux. Sa maîtresse se retourna et je retrouvai dans son regard les mêmes langueurs provocantes que je venais de remarquer dans l'œil de Ferdinand.

—

Je lis dans un article d'art publié dans la France cet appréciation sur Delacroix :

« ..... Peintre incomplet, qui n'a été toute sa vie qu'un ébaucheur fantastique, ne réalisant jamais les promesses que ses débuts avaient, disait-on, solennellement formulés. »

Maintenant me voilà fixé — ce que c'est pourtant que les réputations !

—

Mesdames, nous avons la trentaine, cet âge terrible où vous commencez à nous ranger dans la catégorie des *En cas*; eh bien ! permettez-nous de vous dire ce que font en ce moment nos cadets qui, dans le monde, étalent avec orgueil toutes les splendeurs vraies ou fausses de leur vingtième année.

Ils sont là dans une grande salle de l'Hôtel de ville, la salle du conseil de révision, avec tous ceux qui ont eu le bonheur de voir le jour en l'an de grâce 1844; dans une situation où leur élégance ne leur est d'aucune utilité, où il devient impossible de deviner à quelle classe de la société ils appartiennent, attendu que le tailleur immortel qui leur a fourni le costume qu'ils étalent timidement aujourd'hui s'est plu, dans son caprice, à habiller souvent avec plus de soin le fils de monsieur votre suisse que celui de monsieur votre père.

—

Ah! si vous les voyiez, ou plutôt (pardon!) si vous les entendiez, vos danseurs de cet hiver!

Ici — ce jeune homme auquel vous trouviez de si beaux yeux :

— Mais veuillez regarder, monsieur le docteur, je suis positivement affligé d'un *strabisme convergent* — c'est-à-dire *je louche en dedans*.

A côté, votre élégant valseur qui, abusant de sa jambe d'Antinoüs, malgré l'usage s'en tenait encore au demi-collant. — Il est là, les genoux rapprochés au point que si d'un côté on mettait une pierre à feu et de l'autre un morceau de fer, le gendarme pourrait allumer sa pipe en le faisant marcher :

— Messieurs, je suis tout à fait *cagneux*.

Cet autre, qui donnerait sa carte à qui oserait le lui dire, s'accuse lui-même d'avoir les *pieds plats* : un cas de réforme superbe!

Plus loin, vous vous le rappelez, cet intrépide conducteur du cotillon, qui se tenait si droit qu'il ne perdait pas une ligne de ses cinq pieds, — le voici affaissé sur lui-même. Son père lui a fait faire, dans la journée d'hier, dix-huit lieues à pieds, prétendant que cela le *tasserait* : il espère ne pas avoir la taille.

—

Que vous dirais-je?

Imaginez toutes les ruses pour se rendre laids, difformes, infirmes, afin que la France les rejette dans le panier au rebut, parce qu'ils sont incapables de la défendre, et vous aurez une idée, mesdemoiselles, de ce que font en ce moment, afin de s'épargner une dépense de 2,500 fr. s'ils sont riches, ou l'honneur de porter les armes s'ils ne le sont pas, ceux qui vous jureront peut-être un jour *aide et protection* devant la municipalité.

Et le beau gendarme de faction à la porte, hausse sa buffleterie de 'édain, cligne de l'œil avec malice, et passant sa main nerveuse sur son épaisse barbiche, murmure tout bas :

— *Connu, le fourbi!* X.

LE GRAND JOURNAL

Nous avons l'honneur en terminant de vous faire part de la naissance du *Grand Journal*, dont le premier numéro a paru il y a huit jours et qui tient tout ce qu'on avait promis au public.

Un format gigantesque, de beau papier, une impression commode pour toutes les vues, M. de Villemessant pour directeur, M. Albéric Second pour chroniqueur; dans le corps du journal, tout ce qui s'est passé dans le monde entier pendant la semaine; au rez-de-chaussée, un drame judiciaire, entr'autres une histoire fort bien faite du fameux Collet. Voilà plus qu'il n'en faut pour vivre et vivre bien.

Seulement, par quel excès de modestie le célèbre fondateur du *Figaro* a-t-il cru devoir appeler en consultation tous ces écrivains illustres, mais dont, pour la plupart, les publications ne sont plus ou ne sont guère.

Pourquoi l'avis de cette Mme Saqui du paradoxe, dont les articles n'intéressent que parce que le lecteur, plein d'émotions, croit à chaque instant que l'auteur va manquer la corde roide et se casser le cou ; — de cet écrivain pseudo-indépendant qui danse le matin la carmagnole au faubourg Antoine et le soir la gavotte dans le monde officiel?

Pourquoi M. Davison, un Anglais, qui ne sait pas ce qu'il faut à notre public?

Pourquoi M. Féval, un romancier, qui a bien juré de ne plus faire de journaux, sachant tout ce que lui a coûté son dernier?

Pourquoi M. Alph. Karr, qui ne rédige plus que des fleurs ravissantes et des légumes plantureux?

Pourquoi M. Gauesco, qui a failli deux fois faire couper le cou au *Courrier du Dimanche?*

Pourquoi M. Veuillot, le meurtrier de l'*Univers?*

Pourquoi enfin le fondateur du deuxième Figaro, qui se porte à merveille et qui est déjà fort âgé, consulte-t-il le fondateur du premier qui n'a pu vivre..... et dans une atmosphère bien plus saine pour la presse?

Quand on est le père de deux gaillards qui ont la mine du *Figaro* et de l'*Autographe*, on doit faire comme on l'entend, et ne pas consulter pour son petit dernier des nourrices qui n'ont pas su mener à point leurs nourrissons.

E. S.

UNE VISITE CHEZ PIERRE PETIT



PHOTOGRAPHE DE L'ÉPISCOPAT. — Aussi est-ce bien le moins qu'il officie..... non, qu'il opère lui-même.



LE PHOTOGRAPHE DES DEUX-MONDES, OPÉRANT LUI-MÊME

Avec le soleil à son service.



PHOTOGRAPHE DES JOLIES FEMMES. — Encore plus jolies que nature!



PHOTOGRAPHE DE TOUTES NOS CÉLEBRITÉS, auteur du Panthéon inaltérable au carbone.



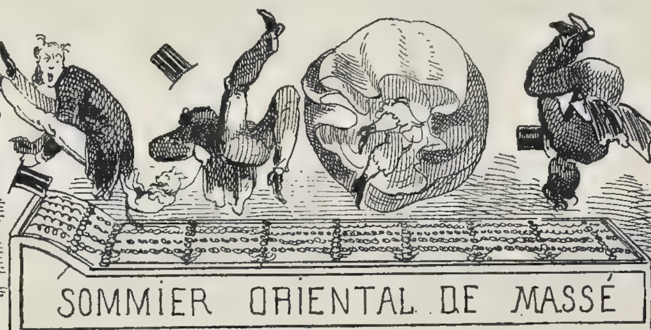
PHOTOGRAPHE DE LA POLOGNE. — Quelle différence il y a-t-il entre Pierre Petit et Pierre le Grand? C'est que Pierre le Grand et ses voisins s'arrachaient la Pologne, tandis que la Pologne s'arrache Pierre Petit et ses photographies.

LE NOUVEAU SOMMIER ORIENTAL DE MASSÉ



BONHEUR

Comment ne rêverait-on pas aux délices de l'Orient quand on repose sur des ressorts aussi orientaux.



TRÈS-ÉLASTIQUE ET SUPÉRIEUR AU CAOUTCHOUC



HYGIÈNE

Je n'ai plus besoin de vous, docteur; trois heures de repos sur le sommier oriental et me voilà entièrement gueri.



Avez-vous fait usage des nouveaux sommiers Massé?

Oui, et je vous assure qu'ils remplacent avantageusement mes meilleurs canapés.



ÉLÉGANCE

— Votre parc est superbe, très-chère; mais il y manque quelque chose.
— Quoi donc?
— Des causeuses à sommiers orientaux.



BIEN-ÊTRE

Monsieur est si bien, sur son nouveau sommier Massé, qu'il faut trois hommes et un caporal pour le faire lever.

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN. Paris.— Imp. VALLÉE, 15, rue Breda.



D'APRÈS EUGÈNE LAMI.

« A entrée stationnait une majestueuse calèche à grands laquais du dernier siècle, »

UN PEU DE PROVINCE

De Paris a B.-sur-X.

Il y a huit jours, après trois mois de haute vie, ayant digéré cahin-caha vingt-deux dîners en ville, conduit seize cotillons, fait deux cent onze visites, déposé cinq cents cartes, absorbé la poudre de trois drames, les jambes de cinq revues, le poivre de quinze vaudevilles, la poussière de quatre courses et les arpéges de trente concerts, je m'éveillai un matin, sur les deux heures du soir, la tête lourde et l'œil battu. — En tirant les rideaux, un éclair de soleil illumina la chambre en ouvrant la fenêtre, une bouffée de printemps m'enveloppa; je me penchai dans la rue; les marronniers du square déchiraient leurs bourgeons; avril était dans l'air; j'éternuai; ma migraine était partie; je me souvins d'une visite à faire depuis deux ans à une vieille bonne tante que j'ai en fin fond de Normandie, à trois kilomètres nord de B. sur-X. Une fièvre de campagne me saisit; deux heures après, je bouclais ma valise; à huit heures, je sautais dans le train de l'Ouest, et, dix minutes plus tard, je rêvais que je valsais avec la princesse Poutenpouff, qu'elle avait un bourgeon pour tête, et que le bourgeon fleurissait.

A l'aurore, je suis à C***. — L'aurore! — Je quittais Paris pour la voir; je la salue! — L'aube est aigre, je me boutonne jusqu'aux yeux, je sors de la gare, et je cherche les moyens de locomotion de C*** à B.-sur-X. Les moyens sont un omnibus vert, attendant les voyageurs, c'est moi.

Pendant qu'on charge ma valise, je fais le tour de la boîte verte; elle a deux chevaux, un blanc et un jaune; chose étrange! ils ont des formes; surpris que des anglais de deux cents pistoles traînent une chose de trente écus, je les considère de profil et de face; de face, je comprends: — ils sont borgnes, mais avec un rare bonheur; celui de droite est borgne à gauche; celui de gauche est borgne à droite; de sorte qu'aucun d'eux n'aperçoit le timon, — ce qui ménage leur amour-propre, — que chacun contemple d'un bon œil le côté de sa carrière, et qu'à deux, ils voient comme un; l'union fait la force.

« Messieurs les voyageurs, en voiture. » — Je gravis une chose compliquée, en fer, à six marches, qui est le marchepied; je m'étends sur des coussins vert-bouteille, et promenant un œil languissant, à travers une vitre terne, sur un paysage morne... je ne m'éveille qu'à B.-sur-X.

CHEZ MA TANTE

Une heure après, j'aperçois entre les arbres les toits de roseaux des bâtiments de ferme; nous longeons les murs de terre, coiffés d'iris, qui bordent la *cour*, un pré planté de pommiers. La maison est là-bas, derrière ce grand sapin; il est neuf heures, que vais-je devenir jusqu'au réveil de ma tante? Nous arrivons à une barrière établie dans un talus de terre et de gazon qu'on nomme ici *fossé*, parce que c'est un mur:

— Tiens! neveu, c'est toi!... — Qui m'appelle? C'est ma tante, qui, plantée au milieu de la cour, dans de vaillants sabots, émiette du pain à ses poules, en montrant à son homme de ferme une pouliche à vendre, deux agneaux south-downs à sevrer et un new-leicester à engraisser. J'enfonce mes bottes dans le marécage, j'embrasse ma tante, et, après les premiers épanchements: — As tu faim? me dit-elle. — Comme un new-leicester, sauf vot' respect, ma tante. — Bravo!... Almédorine (c'est la cuisinière)!... le déjeuner dans une heure pour mon neveu.

Nous visitons le faire-valoir; j'ai les pieds trempés, mais le cœur rempli de mille émotions champêtres. Soudain une voix puissante a retenti: c'est Almédorine, qui, du seuil de sa cuisine, annonce le déjeuner. J'ai des dents de caïman; Almédorine est un cordon bleu; je dévore; il y a une certaine blanquette à la crème... que dis-je, à la crème! à l'ambroisie du paradis de Mahomet; j'y reviens cinq fois. — « Pauvre garçon! me dit ma tante attendrie, on vous nourrit donc bien mal dans votre Babylone de Paris!... Ah! ça, qu'est-ce que nous ferons bien pour te distraire? Je ne veux pas que tu t'ennuies ici. — M'ennuyer, chère tante!... Je viens pour ça. — Merci. — Expliquons-nous, ma tante; je

viens chercher ce que vous redoutez pour moi, c'est-à-dire votre chère causerie, vos poules et la crème d'Almédorine, à la place du caquetage des salons... et des truffes. — Oh! oh! frère ermite, votre zèle est bien grand et votre barbe bien noire. Qu'est-ce qui vous prend, beau neveu? D'où vient ce dégoût des hommes? Êtes-vous amoureux? Voulez-vous prendre femme? Venez-vous me demander une héritière? Oui-dà, j'en ai plusieurs; avez-vous des dettes? — Ouf! Non, ma tante; pas même de dettes; on n'en fait plus; la vie est trop chère. Je vous l'ai dit, je vous le répète, je ne viens que pour vous. — Vrai! — Vrai. Je viens causer avec vous, les coudes sur la table, comme en ce moment, et dans ce bon fauteuil, comme tout à l'heure; voir pousser vos blés et fleurir vos lilas, cueillir vos violettes: nourrir vos poulets, respirer de l'air pur, boire de la sève, fouler de la rosée, enfin être bête comme un saule, aimable comme un neveu, et heureux comme... comme vous. — Tu es bien gentil! mais, que dirait-on? — Comment! que dirait-on? — Crois-tu que nos voisins me pardonneraient de t'accaparer ainsi? Non, monsieur; quand on a un neveu, on le montre. Vous avez fini votre café; prenez à ma santé de ce cognac, qui serait votre grand-oncle, et... allez vous habiller. — M'habiller! Seigneur Dieu! Pourquoi faire? — Mais pour faire des visites. — Ciel et terre!... Ma tante!... — Allez!... vous fumerez en vous habillant; je vous donne une heure. — Des visites... mais ma tante... — Obéissez. — A midi! — Nous commencerons par Mme de Rouville, qui demeure à une lieue et demie d'ici; la route a été récemment rechargée; nous n'y serons qu'à une heure... et encore. Embrassez-moi et allez. — Oh! ma tante, s'il vous reste encore des sentiments humains... — Allez! ou je vous déshérite. — J'aime mieux ça. — Vous êtes un égoïste!... » Et ma tante, ouvrant la fenêtre : Isidore, dit-elle au cocher, dans une heure les chevaux; nous sortons.

La société de B...-sur-X...

Midi sonne; le landau Louis XVI est devant la porte; deux grands normands, purs anglais, — la perfide Albion nous doit le cheval, — creusent le tuf humide de l'allée; sur le siége, je crois reconnaître mon avoué; c'est Isidore, en redingote noire; ma tante a supprimé la livrée; c'était hardi; B...-sur-X... en parle encore: Isidore contient ses normands par des paroles tendres; ma tante apparaît; elle est simple et superbe; on voit qu'elle fut parisienne il y a trente ans; elle a des gants violets... Merci, mon Dieu!... je tremblais que la paille ne fût de rigueur; je chausse un gris perle amoureux. — Isidore, crie ma tante, chez Mme des Tilleuls ; nous finirons par Mme de Rouville. — Pourquoi ce changement? — Ma tante a souri dans ses petites moustaches; ceci cache un mystère; attendons. A l'entrée de B...-sur-X..., Isidore nous arrête devant un petit portail en fonte, orné de pampres en fer battu. Pendant que nous gravissons un perron de douze marches, orné de pots de faïence bleuâtre où gémissent des cactus aigris, ma tante me donne quelques explications rapides : — Mme des Tilleuls est née Bêchard de Vert-Jus; son père avait des bêches pamprées dans ses armes; armes parlantes, dit M. Sentou, le pharmacien, comme certaine fille un peu trop fière, Cornélie Bêchard de Vert-Jus ferma si longtemps son cœur aux amours, qu'ils finirent par oublier sa porte; un jour, qu'elle avait vingt-neuf printemps, M. des Tilleuls se présente; un puits de science, dit-on; malheureusement ce puits n'aime pas l'eau; trop de tendresse pour la grappe et la jupe l'ont défraîchi; l'hymen le repeindra, que dis je!.. il l'ennoblit, par le système Bêchard; Cornélie écartèle ses bêches de trois tilleuls et blasonne sa cariole, sa chatte et son époux.

Cornélie habite une jolie maison, sur un joli jardin en amphithéâtre; on peut être heureux là, mais Cornélie a l'horreur de la petite ville; son rêve, c'est Saint-Germain, avec Paris pour rideau de fond; ne pouvant habiter la capitale, elle voudrait la voir; elle se console en allant chaque année au Croisic; c'est toujours un petit morceau de Paris. — En ce moment, Mme des Tilleuls paraît; elle nous reçoit dans une chambre, au premier, meublée d'une table, de quatre chaises, d'une pendule d'albâtre et de torchères de bronze doré; c'est là qu'elle règle ses comptes avec *ses fermiers*. Cornélie a cinquante ans et un profil d'oiseau; des fils argentés soulèvent des bandeaux noirs, tranchant sur une chair empourprée de médisance et safranée d'envie, tout de noir habillée, elle porte au cou, en broche, un lis d'argent bruni. — La porte s'entr'ouvre lentement; c'est M. des Tilleuls; les yeux noyés par l'alcool, le geste enchaîné par l'impuissance, il se dirige vers un fauteuil, le pas hésitant, la main tremblante; Cornélie se lève, le soutient, l'asseoit et précipite un coussin sous ses pieds; M. des Tilleuls ne peut retenir un mouvement d'étonnement profond; il y a tout un drame dans ce geste; mais Cornélie a repris la conversation; elle coquette, elle ne sait si elle ira au Croisic cette année : — Tu iras! tu iras!... elle ira... s'écrie monsieur avec une énergie désespérée. On voit que ce mois d'absence de Cornélie est devenu l'unique rêve du pauvre homme; il n'a qu'un tort, c'est de se trahir.

Trois tours de roue nous mènent chez Mme Legris, veuve Lenoir. M. Lenoir était l'ancien percepteur de B-sur-X; M. Lenoir mourut; M. Legris, nommé percepteur à B-sur-X, épousa Mme Lenoir; elle en est donc à son deuxième percepteur, en attendant le troisième. Le bonheur qu'elle éprouve près de M. Legris ne lui fait pas oublier la félicité dont elle a joui près de M. Lenoir; elle a le portrait Legris à la tête de son lit et le portrait Lenoir aux pieds; elle les confond dans ses discours; elle a eu deux enfants Lenoir, elle en a deux Legris, tout par deux, y compris deux gros yeux de loto qui lui sortent de la tête chaque fois qu'une bouche, placée dans le cou, mord le prochain comme un mouton tond l'herbe. C'est elle qui nous a donné les meilleurs détails sur Cornélie : — « Si j'avais été Mme des Tilleuls, dit-elle, j'aurais retenu mon époux à la maison, en lui donnant ce qu'il y a de mieux en liquide. »

Après Mme Legris, M. Coffard, propriétaire, grand, sec, jaune, gai comme un if, d'une grande dévotion, qu'il montre en imposant à la pauvre petite ronde, rose et vaporeuse Mme Coffard, des pantalons à sous-de-pied.

Au bout de la grande Rue, Mme L'Ecureux, née de Craneville, brave et bonne dame, mordueau cerveau d'une araignée intermittente; se croit ruinée, se console, veut épouser M. des Courlis, l'annonce, s'en étonne, n'y comprend rien, pleure, se reconsole, et recommence.

De l'autre côté de B.-sur-X., M. Michel, tout cœur, instruit, sans ambition; il aspire à descendre, traite le candidat de l'opposition et marie sa fille à un fermier : « — Que voulez-vous ces enfants s'adorent. » Ils sont à table à notre arrivée; ils en sortent avec explosion. Le neveu, petit, gros, rouge, les cheveux en soleil, s'élance comme un cerf-volant, tourne comme une toupie, renverse les meubles, nous sourit dans le nez, nous salue dans les jambes, s'asseoit sur une théière, et s'asseoirait volontiers sur nos genoux. Brave garçon!.. Il ne se mariera qu'en août, parce qu'il faut que sa fiancée ait *son gobelet*, c'est-à-dire ait fait sa quête annuelle à la paroisse; pourra-t-il attendre?

Enfin nous quittons la ville, et nous prenons la route du mystérieux Val d'Avenne; Val d'Avenne est l'habitation de Mme de Rouville, la meilleure amie de ma tante; le sourire a reparu; je demande des explications; ma tante est un sphinx...

O surprise! Nous descendons sous une magnifique avenue de sycomores, a l'entrée de laquelle stationne une majestueuse calèche, à grands laquais du siècle dernier.

La voûte sombre encadre à son extrémité un adorable château en style Louis XV, baigné de soleil et habillé de rosiers grimpants; je contemplais, émerveillé, lorsque le plus frais des éclats de rire s'élance d'un massif de lauriers, les branches s'écartent violemment, et, l'une suivant l'autre, comme une gazelle pourchassant une biche, deux jeunes filles, une blonde et une brune, bondissent, voient un homme, s'arrêtent, rougissent, se regardent, perdent la tête, la plongent dans les falbalas de ma tante, y reprennent courage, me fixent, me surprennent dans une posture bête, mordent leur mouchoir, reprennent leur sang-froid, n'y tiennent plus, et se renvolent en étouffant.

— Ma tante, il y a donc encore des jeunes filles? de vraies?... je les épouse. — Comment, malheureux... toutes les deux! — C'est juste... c'est impossible! quel dommage! — Taisez-vous, scélérat.

Nous sommes au bas du perron; M. et Mme de Rouville se précipitent au-devant de ma tante; la blonde et la brune apparaissent par derrière, sérieuses comme des juges; je sens que je manque d'aplomb. Ma tante me présente; la soirée est superbe; on fait le tour du parc. M. de Rouville est un grand amateur d'arbres; il en a de superbes; nous parlons tulipiers, cryptomerias, tuyopsis; il me montre ses pins noirs; je lui demande s'il en a de blonds; mes bottes vernies s'empêtrent; j'entends de fous-rires à l'arrière-garde; j'écrase un arocaria; M. de Rouville n'a rien vu; il nous invite à dîner pour mercredi! Il ne manquait plus que cela; je réponds d'un ton poli, mais ferme, que je pars mardi!... Désappointement général... Enfin, la visite est finie; j'ai été stupide, je pars furieux.

Ma tante respecte mon silence. Au bout d'une demi-lieue, je me crois obligé de lui expliquer la question du Schleswig-Holstein. — Mais... mademoiselle de Courville, me dit-elle? — La brune? — Non, la blonde. — Eh bien, ma tante? — Comment la trouves-tu? — Je vous le dirai mardi. — Tu as affaire à Paris? — Si j'ai affaire!... un rendez-vous de la dernière importance... avec mon avoué. — Ah!... » Nouveau silence. « — Tiens! s'écrie ma tante, j'ai oublié mon ombrelle. — Chez Mme de Courville. — Oui; je l'avais dans l'allée. Ne t'inquiète pas; Isidore ira la chercher demain sur Charlot. — Charlot? Qu'est-ce que Charlot? — Un joli poulain de quatre ans dont je voulais te surprendre à ta fête. — Oh! ma tante... Isidore, je monterai Charlot demain matin... A propos, ma tante, comment est votre ombrelle! Blanche, noire, verte? — Blonde. !!!

(*La suite prochainement.*)

SILVAIN.



LA PRINCESSE USTUBERLUKOFF

(La scène se passe dans un hôtel de la rue de Luxembourg.)

Une noble étrangère, arrivée la veille au soir, a fait demander une couturière. On l'annonce à la princesse, qui entre bientôt, vêtue d'un élégant déshabillé du matin, une de ces chemises russes qu'elle a mises à la mode il y a deux hivers.

— Qu'est-ce que tu es, toi? demande la princesse, habituée à parler à ses moujicks. Es-tu une grande ou une petite couturière?

— Madame, je n'ai pas le renom des grandes faiseuses. Je fais beaucoup par moi-même, et j'espère réussir.

— J'ai horreur des grandes couturières, moi! Elles m'habillent comme une demoiselle des Filles-nobles de Moscou. — Voyons, parle. qu'est-ce que tu vas inventer de bien drôle? Fais-moi une robe qui n'ait ni queue ni tête. — As-tu déjeuné? — J'ai une faim de chevalier-garde... Tu regardes ma main, n'est-ce pas? Il n'y a pas dans ta cour une femme qui ait la main tournée comme cela... et la jambe donc... Oh! la jambe est étonnante! Tiens..... Les dentelles du jupon sont jolies, n'est-ce pas? — J'ai acheté cela à Londres. (*Elle sonne.*) Sers-nous ici, sur le guéridon, du caviar!—Aimes-tu le caviar?...—Des sandwich et du thé!... Tu me trouves drôle déjà, n'est-ce pas? J'ai tant souffert, et puis je suis très-agitée; je te conterai cela... Robe du matin, — robe de voiture, robe de concert, robe de bal!

— Pour la robe de bal, madame la princesse, vous convient-il un brocart blanc à ramage, ton sur ton, avec tablier, brocart mauve à ramage, mauve sur mauve encadré de point d'Angleterre; le tablier revêtu d'une chenille de même couleur disposée en quadrille...

— Oh! mais tu m'as comprise, toi! Tu n'es plus ma couturière, tu es mon amie déjà.— Viens me voir le matin. — As-tu un mari? J'en ai un, moi; il est très-beau; il a six pieds, et sourd comme la cloche du Kremlin. ... Dieu, que je suis agitée. (*Elle sonne.*) — Mon caviar... Le commissionnaire est-il revenu?

— Non, madame.

— Va-t'en!... Mon caviar!... Oh! les hommes!... Tu dois avoir du cœur, toi!... Et moi donc!... Ah! quel cœur! Tiens, tâte déjà... Hein, comme ça bat fort... Je suis bien faite, n'est-ce pas... Tu me décolleteras beaucoup, j'adore cela.

(On apporte le plateau. Un domestique entre par une autre porte.)

— M. Vladimir demande à voir madame la princesse; il crie très-fort et m'a mordu au sang.

— Non, plus tard. .. Il est très-laid, mon fils; il a dix ans... Il y a vingt-quatre heures que je ne l'ai vu. et il couche dans la chambre à côté de la mienne. Est-ce drôle, il a un nez autrichien, et moi je suis si jolie... Tu n'aimes donc pas le caviar! Comment t'appelles-tu?

— Hortense.

— Oh! Hortense?... Prends de la sauce d'anchois; c'est très-mauvais, mais j'adore ça... N'est-ce pas que tu me trouves agitée? . . . .

. . . .

(Et hier soir, aux Italiens, seule dans sa loge, blanche et rêveuse, avec ses cheveux splendides enfermés dans un cercle d'or, elle avait l'air de la muse de la mélancolie.)

???



MARCHE D'ARMÉE

NOTES D'UN VOLONTAIRE SUR LA GUERRE D'AMÉRIQUE

(Voir le numéro du 13 février.)

—

Wardonsville, vallée de la Shennadohah (Virginie).

Au milieu des champs détrempés par la pluie, à l'endroit où l'avant-garde de l'armée du général Frémont campe ce soir, il se trouve une cabane de nègres que le général s'est empressé d'appeler son quartier-général. C'est sous ce misérable abri que je vous écris ces quelques lignes, tout en faisant sécher mes habits, — chose qui ne nous est pas encore arrivée depuis plus d'une semaine que nous sommes en route, et que nous n'avons pas cessé jour et nuit d'être arrosés par une pluie froide et persistante.

Notre gîte est une habitation d'esclave, qui, comme toutes celles de Virginie, est construite en troncs d'arbres à peine dégrossis, dont les interstices sont bouchés avec de la boue.

Ce chenil nous semble un palais; le général est assis sur la seule escabelle en bois du logis; deux nègres font des efforts surhumains pour lui tirer ses bottes rétrécies par l'eau ; quant à moi, assis sur la selle de mon cheval, qui tout à l'heure va me servir d'oreiller, je griffonne à la lueur du feu de branchages.

Le vent siffle par toutes les fissures de la case, la pluie s'infiltre par les jointures de la porte ; mais peu nous importe ces petits désagréments : nous sommes de vrais sybarites, nous autres ; car au dehors j'entends les soldats piétiner dans la boue, les chevaux hennir, les mulets braire, les bœufs beugler; ce concert va durer toute la nuit, car bêtes et gens sont affamés et doivent se passer ce soir de rations, comme ce matin et demain peut-être.

Nous, nous avons à souper : un morceau de biscuit dur comme du roc à tremper dans un breuvage noirâtre, que notre cuisinier a l'audace d'appeler du café. Mais ce qu'il y a de vraiment triste, de douloureux même, c'est que nous n'avons plus une pipe de tabac, et pourtant nous sommes en Virginie.

Parlez donc de guerre tout à votre aise, vous autres Parisiens, enthousiasmez-vous pour la gloire, les pieds au feu, le cigare à la bouche, un bon dîner dans l'estomac; mais si vous tenez à conserver votre enthousiasme, restez fantaisistes, et ne venez pas étudier d'après nature; il en peut coûter cher de vouloir tâter de la réalité.

La pluie continue à tomber à torrents, le vent hurle autour de la maison et la secoue comme s'il voulait l'arracher; en voilà pour toute la nuit, et il n'est que huit heures du soir.

———

Au matin.

Quel triste coup d'œil présentent aujourd'hui nos soldats : les visages hâves, les yeux caves et fiévreux de ces gens à moitié morts de faim sont navrants; beaucoup de ces pauvres diables sont pieds nus; leurs képis sont déformés, leurs houppelandes déchirées, jaunies, leurs pantalons frangés, boueux ; les autres traînent encore des souliers éculés et se drapent dans des couvertures ou des lambeaux de sacs. Cette troupe fait tous ses efforts pour marcher en bon ordre, et gravit avec peine la route qui serpente le long d'une haute montagne. A chaque instant un malheureux quitte son rang et s'assied sur le bord de la route. Lorsque vous l'interrogez, d'un air triste et sombre il vous montre silencieusement ses pieds sanglants ou frappe sa poitrine amaigrie, ce qui veut dire qu il a faim.

Derrière chaque régiment, on voit une troupe de nègres encore plus déguenillés que les soldats; chacun d'eux porte un ustensile de cuisine, marmites, gamelles ou grils; on voit de toutes ces choses-là mêlées à des objets quelconques glanés çà et là dans des maisons abandonnées. Un gros nègre se prélasse au milieu de ses compagnons sous un parapluie vermillon, qui doit faire bien des jaloux ; les habits les plus grotesques, les chapeaux les plus insensés, coiffent, affublent cette tourbe de misérables qui s'est réfugiée dans les rangs de notre armée.

Puis, derrière tout ce monde, viennent l'artillerie et le train. Ce n'est pas une petite affaire que de faire franchir aux canons et aux voitures les trous, les ornières les fossés remplis d'une boue liquide; les conducteurs hurlent, fouettent, jurent; les soldats et des nègres poussent aux roues et aident les chevaux. Ces malheureux animaux, qui sont d'une maigreur affreuse paraissent écorchés lorsque leurs membres sont en jeu, sous les coups de fouet des cochers ; souvent un tombe épuisé, à bout de forces ; alors on enlève le harnais, puis un coup de révolver retentit ; on vient de brûler la cervelle à la bête inutile.

Dans les charrettes, sur les caisses, les ballots ou les munitions, des négresses fugitives se sont installées avec leurs négrillons. Lorsque le passage devient par trop difficile, le véhicule vomit sa cargaison. Alors on voit surgir des créatures bizarres, parées de robes à grands dessins, aux couleurs éclatantes, de cages de crinolines posées par-dessus des robes; on voit des châles couleur orange, des tartans d'un vert à faire grincer des dents, des foulards rouges qui crèvent les yeux. Puis des plumes voltigent au-dessus de chapeaux de formes inconnues; des fleurs même émaillent quelques coiffures; mais quels chapeaux, quelles fleurs, quelles plumes, quelles coiffures!

Toutes ces femmes s'en vont pieds nus, jambes nues, pataugeant dans la boue, s'enfonçant jusqu'au ventre dans les fondrières, traînant, portant, poussant, allaitant des petits négrillons, frisés, lippus, l'œil vif, la bouche souriante. Puis, la charrette tirée de la boue, les habitants en reprennent possession jusqu'à une nouvelle mésaventure.

—

Vallée de la Shennadohah, Strasburg (Virginie).

Depuis ma dernière lettre, notre fléau acharné, la pluie, n'a pas cessé de nous poursuivre ; mais nous avons enfin rencontré l'ennemi. Une première escarmouche a eu lieu.

Après une nuit peu agréable, passée en plein champ, ou plutôt en plein marais, le général, à la tête d'une compagnie de cavalerie, précédait de plusieurs centaines de mètres l'avant-garde de l'infanterie, tandis que sur notre droite et sur notre gauche, des *scouts* ou guides battaient les buissons et les bois environnants; car ils étaient certains que nous approchions de l'ennemi.

Nous gravissions avec précaution une colline assez abrupte lorsque, du bois qui la couronnait, un coup de feu fut tiré. La balle siffla aigrement au-dessus de nos têtes; les conversations se taisent subitement; les chevaux dressent l'oreille; nous continuons d'avancer. Bientôt d'autres coups de feu se succèdent précipitamment, toujours tirés par des êtres invisibles, et l'écho des montagnes répercute les détonations dans le lointain. Nous arrivons enfin au sommet, et nous nous trouvons en présence d'un groupe de cavaliers qui venaient au-devant de nous, sur le versant opposé.

Chargeons! crie le général en dégaînant son sabre, et il pousse son cheval en avant. De nos poitrines sort une sorte de hurlement rauque, nos chevaux hennissent sous l'éperon.

A notre vue l'ennemi s'est arrêté brusquement; il nous contemple avec indécision. Ces gens bronzés, barbus, la figure à moitié cachée sous leurs feutres gris à larges bords relevés, forment une masse rougeâtre, du milieu de laquelle jaillissent les étincelles que lance l'acier brillant des sabres et des mousquets Cet aspect assez formidable, loin de ralentir notre course, la rend insensée.

Enfin, la troupe ennemie, nous voyant venir avec tant d'impétuosité, pousse des vociférations de défi, tire quelques coups de révolvers, tourne bride et se replie au triple galop.

Les pieds des chevaux sonnent sur la route, les airs retentissent de nos cris Nos révolvers commencent à parler... Nous gagnons du terrain; nous débouchons dans une plaine assez vaste, où la route tourne brusquement à gauche; les fuyards s'y engagent, nous aussi... En cet instant, d'un bois qui nous fait face, nous voyons sortir un nuage épais; nous entendons une détonation terrible; un grondement sonore retentit au-dessus de nous : c'est le canon qui prend part à l'action.

Nous nous arrêtons net; le général examine la batterie qui fonctionne sur nous avec plus d'empressement que de précision ; il est vrai que nous trouvant un peu près et dans un bas-fond, beaucoup de boulets passent trop haut.

En arrière! dit le général, et au pas; mais voyant quelques cavaliers presser leurs montures, il ajoute :

Je casse la tête à celui qui marchera plus vite que moi!

Comme on le sait homme à le faire, les gens se résignent et cherchent à calmer leurs chevaux, devenus fiévreux, impatients, difficiles à dompter chaque fois que quelque boulet s'égare dans leurs jambes.

Les cavaliers ennemis se sont retournés, et sous leurs batteries, qui nous éloignent, ils se sont reformés, et nous voyant battre en retraite, ils s'élancent derrière nous. Le canon se tait pour les laisser opérer; quant à nous, nous hâtons notre pas jusqu'au bois. Aussitôt ils arrivent sur nous comme un ouragan. Nous nous massons pour leur faire face; ils ne sont plus qu'à une cinquantaine de pas; le choc devient imminent... mais ils s'arrêtent bientôt, pour disparaître rapidement; car, du bois, un feu de mousqueterie se fait entendre : c'est notre infanterie qui entre en scène. Le canon ennemi n'est pas long à reprendre son discours.

Une longue ligne de nos tirailleurs s'avance dans la plaine, pendant que le restant de la brigade prend position dans les bois; les boulets fauchent les arbres et couvrent les soldats d'une pluie de branchages et de feuilles, les obus éclatent de tous côtés, lançant dans les airs leurs anneaux de fumée; la mitraille fouette la terre et éraille les arbres; nos tirailleurs ont ouvert un feu serré et s'avancent en rampant dans les herbes.

Une ligne d'infanterie ennemie se décide à nous répondre, on voit une raie de fumée blanche s'avancer au-devant de nos hommes.

Quatre de nos canons sont placés en batterie et se mettent à fonctionner avec activité; le tapage est tel, qu'il est difficile d'entendre la voix humaine ; plusieurs soldats passent portés ou soutenus par des camarades, ce sont des blessés.

L'ordre est donné aux régiments de marcher en avant; la colonne s'ébranle en poussant des hourras formidables; l'ennemi envoie plusieurs décharges précipitées qui font de nombreux trous dans nos rangs; peu à peu le feu s'apaise lentement. Nos hommes hâtent le pas, nos tirailleurs gravissent la colline où les canons ennemis étaient postés; mais plus d'ennemi, il bat en retraite.

Là gisent des débris humains sanglants; des bras, des jambes, quatre cadavres déjà presque nuds; et deux chevaux qui palpitent encore dans une mare de sang.

Nos tirailleurs poursuivent l'ennemi dans le bois, on entend le bruit de la fusillade qui s'éloigne, quand arrive l'ordre du général de camper là où nous sommes cette nuit.

On a découvert, dans une sorte d'église, des tonneaux de farine et des haricots; nos hommes sont dans la joie et préparent gaiement leur festin aux feux encore fumants de l'ennemi. Mais cette maudite pluie ne veut pas nous lâcher.

On creuse un grand trou, pour enterrer la douzaine de cadavres que nous coûte cette petite affaire.

UN VOLONTAIRE.

CHEZ UNE DANSEUSE

— Y allez-vous?
— Où ça?
— Chez la Jambetti !
— Sans doute, tout le monde y va !...
— Non, pas tout le monde, — tout *notre* monde, les B..., les C..., les D..., les..., bref le club, et quelques littérateurs.
— Ah ! quelques *mouchards de mœurs !* Et à quelle heure ?
— A dix heures ! Il y a un *operante*, comme il ne commence qu'à minuit, voulez-vous me prendre au cercle ?
— Volontiers !

DANS L'ANTICHAMBRE.

— Où met-on les paletots ?
— Par ici, monsieur, par ici !
— Y aura-t-il beaucoup de monde?
— Madame m'a dit qu'on étoufferait ?
— Ah! tant mieux ! chère enfant ! Mais la voici ! — Bonjour la plus brillante de nos étoiles.
— Bonjour, comte ! C'est gentil à vous d'être venu de bonne heure; ne passez pas par ici, c'est la cuisine.
— Oh ! mille pardons !
— Quand vous viendrez me voir dans mon palais à Naples, vous ne confondrez plus la cuisine avec le salon.

LE DOMESTIQUE annonçant : — M. le directeur de l'Académie dell' arte; — M. le grand maître des ballets de la Cour; — M. Carafon;— M. le duc de X...; le marquis d'Y...; le vicomte de Z...

L'ÉTOILE disparaissant. — Allons surveiller le maître d'hôtel.

DANS LE SALON.

M. Brezinguet, gagiste, entrepreneur de danses privées qui mène en ville un cornet à piston, une flûte et un violon et tient le piano quand il n'y a pas d'amateur, commence à abuser de son habit noir et de sa cravate blanche. Il se penche avec une gracieuse lourdeur vers Mlle Floretta, premier sujet de l'Opéra, délaissée momentanément, parce que M. le baron de *** n'est pas encore arrivé.

— La Jambetti est une femme charmante, n'est-ce pas, mademoiselle ?
— Charmante, monsieur !
— C'est une femme qui sait faire les choses!

FLORETTA le regardant. — Hein ? .. Qu'entendez-vous par là ?

— Oui ! elle ne lésine pas ! j'ai demandé cent francs pour moi et mes hommes. — elle n'a pas hésité.

FLORETTA de plus en plus étonnée. — Rappelez-moi donc votre nom, je vous prie, monsieur !

— Brezinguet, gagiste, pour vous servir, — mademoiselle, — si jamais vous avez besoin de moi, vous savez ? Rue du Pont-de-Lodi, 9, ou chez Choudeux, éditeur.

(Floretta rougit sous son rouge et se lève précipitamment en apercevant le baron.)

BREZINGUET s'approchant d'une autre dame : La Jambetti est une femme charmante, n'est-ce pas, madame?

LA JAMBETTI intervenant : — Monsieur, une polka, s'il vous plait?

BREZINGUET, mezzo voce. — Déjà.

ENTRÉE DU CORPS DE BALLET.

A l'Opéra,— toutes les femmes naissent rats;—un centième devient coryphée,— un millième devient étoile.

Mais dans l'étoile il reste toujours un peu du rat.

Le rat est essentiellement gamin, moutard ! — Il a les crâneries naïves et les innocences rusées; il sait trop sans savoir assez. En un mot, il sait avaler le champagne, mais il ne sait pas éviter la griserie.

Du reste, ce bouquet de fleurs ailées est ravissant ! C'est si frais, si rose, si dodu ; c'est si mignon que ça n'a pas l'air d'être dangereux !

On va et vient en toute liberté, on tutoie l'une, on *vouvoute* l'autre, on serre une main, on baise une joue, on offre une glace ou du punch.

Ici deux sœurs célèbres, Ludwige et Delpha.

L'une est brune, l'autre est blonde. — La blonde me plaît; j'adore la brune.—Je suis entre elles deux. J'hésite ! — A un moment donné, — et je ne vous dirai pas ce moment, — les actions de la blonde montent furieusement; — et, croyant faire une bonne opération, j'achète. — A la fin de la soirée, je serai peut-être obligé de payer des différences. — Les mains en l'air, les pieds en bas font les bras maigres et les gros mollets.

N'est-ce pas, Emma Ire et Emma IIe ?

Ici deux remarques :

1° A la ville, en soirée, — au bal, les danseuses portent les robes longues.

2° Moins bégueules que les actrices.

Le salon se remplit, — la comédie est terminée, la danse, — la danse vulgaire commence.

QUELQUES MOTS PAR-CI PAR-LA.

Un petit vicomte, col cassé, bouton de rose, gilet et bouche en cœur, tente un cancan échevelé.

Céline lui fait vis-à-vis. Il a un succès.
— Il va lever Céline.
— Parions qu'il ne lève que le pied !

*
* *

Céline, d'ailleurs, a assez du marquis, qui la guette du coin de l'œil, là-bas; mais c'est un amour de deux ans! — Il a la goutte. Deux nobles étrangers le supplantent à tour de rôle. Cela pourrait s'appeler la question danoise; Céline est le Schleswig!

*
* *

— Ah ! bonsoir, chère amie.
— Bonsoir, ma belle.
(Ici deux baisers.)

UN PHILOSOPHE DANS UN COIN. — Deux femmes qui s'embrassent, c'est du bien perdu !

*
* *

Un éventail est par terre.
— Mesdames, vous perdez quelque chose !
— Merci ! il y a longtemps que c'est perdu !

*
* *

De ce côté, un ancien coiffeur aujourd'hui journaliste ne trouve qu'un compliment à faire à ses voisines.
— Madame, vous avez un cheveu qui dépasse.

*
* *

Peu à peu le salon se dégarnit, les bougies usées rougissent on étouffe ! — Les glaces sont chaudes, le punch est froid. — Il est temps de s'en aller.

Et en reconduisant ses invités, l'Étoile resplendit toujours. Sa soirée était charmante !

ERNEST.

OBSERVATIONS

On n'a pas plus tôt aimé qu'on veut être aimé; on n'est pas plus tôt aimé qu'on s'en lasse.

—

A mesure que s'enfuient jeunesse et beauté, on donne plus libre accès à ses charmes cachés.

—

Comme on a son habit de ville et son habit de maison, on a son caractère d'apparat et son caractère d'intérieur; celui-ci, pour cause d'économie sans doute, toujours de qualité moindre que l'autre.

—

Conversation toute d'esprit, dîner tout de hors-d'œuvre.

—

Il y a plus loin d'un sot à un homme d'esprit que ne prétend le premier, mais il y a moins loin que ne pense l'autre.

—

Toute femme vaut mieux que sa réputation auprès des femmes.

—

Dire à une femme qu'elle est jolie, c'est assurément un moyen d'approcher de la place; mais plus jolie que toutes les autres, comment résister ?

—

Où est la femme qui ne veuille être éperdument aimée, et qui ne finisse par mépriser ce pauvre fou qui se dégrade?

ALFRED B.

MAISONS DE CAMPAGNE A LOUER



Châteaux renaissance, châlets suisses, pavillons chinois, maisons étrusques, maisons gothiques, il y a de tout ici, excepté des arbres.



— Le salon est bien exigu; quand j'aurai mis mes six fauteuils, le piano de ma femme, comment ferais-je pour me moucher ?

— Monsieur ouvrira la fenêtre.



M. Prudhomme : Je vois ce que c'est; vous n'aurez pas lu l'inscription *préservatrice*.



UN BON RENSEIGNEMENT

— Mon ami, peut-on visiter cette maison?

— Ce n'est pas mon affaire : mais je vas vous dire si c'est que vous voulez la visiter, faut vous adresser au tambour de Bois-Colombes; si c'est que vous voulez la louer, faut aller trouver le propriétaire, rue des Acacias, à Romainville.



— Monsieur peut s'assurer par lui-même que le jet d'eau est en très-bon état.



CHALETS MOBILES

— Le n° 8 se compose de 6 chambres et d'une cuisine; vous ne pouvez le transporter que dans un rayon de dix kilomètres!

— Et moi qui croyais l'emporter en Suisse.



— Mon amie, tu comprends qu'habitant une maison étrusque, je ne pouvais pas garder mon ancienne robe de chambre.



Vous n'avez pas de jardin, c'est vrai, mais vous avez droit à ces deux arbres deux jours par semaine, ils sont retenus les autres jours. — Et le dimanche? — Le dimanche il faut bien les épousseter.



—Ici c'était le salon, et madame, en reprenant le bail de l'ancien locataire qui était fabricant de siccatif, s'engage à remettre les lieux dans l'état primitif.

FREDÉRICK-LEMAITRE ET LE COMTE DE SAULLES A L'AMBIGU



LOUISARD-BOUTIN

Une vraie tête de gorille empaillé.



I — Le comte de Saulles accable de bontés, de joujoux, de fortune, le jeune Léon qui ne peut pas le sentir, depuis qu'il a trouvé une lettre d'amour adressée par le comte à sa mère, avant leur union.



II — Léon, au comble de la fureur, quitte la maison paternelle, pour aller avocasser dans une autre patrie, le père profite de son émotion pour ôter sa cravate et son gilet.



III — Le père et la mère courent après leur fils, le père lui offre de plaider un procès. Léon y consent tout en regrettant que son client ne soit pas Maurice Roux.



FRÉDÉRICK-COMTE DE SAULLES

Qu'il y a loin de ces pitres vulgaires, de ces Rigolboches mâles qui encombrent aujourd'hui le théâtre, à ce véritable comédien. Quels gestes! Quelle diction!! Quelles *pauses* éloquentes!!!



LA FAMILLE CHAUMONT-LACARRIÈRE.

Une vraie tenue de livres en partie double.



CASTELLANO

Une vraie boutique de pharmacie. Quand son jeu endort les gens, il prend ite une de ses fioles pour les faire reenir.



IV — Le procès est gagné, mais non le cœur de son fils. Le comte quitte à son tour la maison conjugale pour aller canoter.



V — Heureusement que Louisard apprend à Léon d'Hortal que son père n'est pas son père et qu'il pourrait bien être le fils de M. de Saulles.



VI Léon pleure de bonheur dans le gilet de son vrai père, et épouse Mlle Chaumont-Lacarrière qui lui porte beaucoup d'intérêt à 10 du cent.

UN SALON DE PARIS

NOUVELLE (1)

IV

La toile venait de se baisser sur le quatrième acte; Lucie se tourna vivement vers Bauvron, le visage coloré :

— Oh! monsieur, l'épousera-t-il?

— S'il l'épousera! madame; vous n'avez donc jamais vu de mélodrame?

— Jamais! Il est dans une situation bien cruelle, le pauvre jeune homme! Comment s'en tirera-t-il?

— C'est ce que vous révéleront les prodiges du cinquième acte.

— Oui, ne me dites rien.

— Je n'aurais garde.

A la sortie, Bauvron offrit son bras à Mme de Lansac; elle le prit gaiement et lui dit :

— Je vous remercie, monsieur, de la charmante soirée que je vous dois.

Ce mot flatteur ne charma pas Bauvron, précisément parce qu'il avait été dit trop gaiement. Il sentit, je ne sais pourquoi, son cœur se serrer, et répondit d'une voix lamentable :

— Je vous l'ai dit, madame; je suis fait pour vous amuser, tant que je serai assez heureux pour y réussir; vous voir suivre avec intérêt mes paroles, faire naître le sourire sur vos lèvres, tant que j'aurai ce pouvoir, ce sera ma vie. Ensuite... vous ne me verrez plus.

Lucie rougit, et comme la voiture n'arrivait pas, elle sentait le bras de Bauvron trembler sous le sien. La voiture arriva; Bauvron refusa d'y monter. Un pauvre demanda l'aumône; Bauvron était si absorbé qu'il ne l'entendit pas. Mme de Lansac ôta son gant et chercha dans sa bourse; pendant que les chevaux piaffaient sur place, elle passa la main par la portière et effleura la main tendue du pauvre hère. Bauvron trouva que ce misérable était plus heureux que lui, et, pendant que la voiture partait au grand trot, il prit cette main longue et fluette, blanche comme un lis, à la lueur du gaz, et l'effleura de ses lèvres.

— Voyons un peu, se dit-il quand il se retrouva seul, pourquoi, diable! lui ai-je baisé la main? En suis-je encore là que je ne puisse regarder une femme d'un peu près et vivre deux heures à côté d'elle sans lui exprimer brutalement qu'elle me plaît? Le ciel m'est témoin qu'hier soir, quand j'ai rencontré Lansac sur le boulevard, je ne pensais à m'introduire chez lui que pour juger sa femme, m'en moquer un peu et donner des conseils à mon ami sur la manière de la mener... Non, Bauvron! tu mens : il y avait une arrière-pensée. Oui, je l'avoue, chacune des infortunes que Lansac me racontait, tous ses différends avec sa femme, me laissaient deviner un être charmant que j'ai voulu voir. Je l'ai vue, et elle m'a sinon pris, du moins surpris. Ça! la dame est fière; elle ne me pardonnera pas ce baiser. Elle ne dira rien à son mari; déjà je la connais assez pour en être sûr; mais elle me montrera par tous les moyens convenables et même inconvenants (la convenance me paraît être le moindre de ses soucis), jusqu'à quel point ma présence lui est insupportable Je n'ai alors qu'une chose à faire : la première fois que je la verrai, quel que soit le nombre des personnes présentes, je lui baiserai la main, à l'ancienne mode. Si cela ne suffit pas et qu'elle continue à me battre froid, je raconte l'aventure devant tout le monde, mari, tante, cousins et académiciens : comme quoi mon drame l'avait tellement émue, que cela m'avait ému; comme quoi elle avait ôté son gant et que sa main était la plus jolie des mains; comme quoi les chevaux partaient et que j'ai perdu la tête. Puis je soutiendrai en riant qu'elle est offensée, très offensée, qu'elle ne me pardonnera jamais; rien que pour me faire enrager, elle redeviendra toute gracieuse. Oui, mais si, en la revoyant, je m'aperçois qu'elle est émue, touchée, qu'elle accepte ce petit secret entre nous? Si je vois jour auprès d'elle, comme dit son grand-oncle le cardinal? Oh! alors, sous peine d'être un sot à mes yeux et aux siens, en avant! — Quoi! Bauvron, trahir ainsi l'amitié la plus sainte, descendre à ce point que tu souriras à ton ami, que tu le flatteras, lui serreras la main et lui voleras sa femme?

Bauvron resta un moment interdit devant cette pensée; car il aimait réellement Lansac; mais bientôt il s'écria :

— Ah! qu'il aille au diable, lui et la morale et les convenances sociales et les beaux raisonnements compliqués. Ce ne sont pas nos actes, ce sont tous ces poids et contre-poids qui sont criminels. Je suis bien bon de me tourmenter pour un amour qui sans doute n'aura aucun résultat. Pourquoi Lansac a-t-il fait la sottise de se marier? Est-ce qu'on me voit jamais marier, moi? *D'ailleurs, il ne le saura pas.*

Le lendemain, Bauvron pensait toujours à Lucie. Vers midi, il se rendit à l'hôtel de Retz sans but précis. Au moment où il allait frapper, il vit entrer dans l'hôtel le valet de chambre de Mme de Lansac, un roman de cabinet de lecture sous le bras. Il y a des signes qui ne trompent pas un auteur! Dans ces in-octavo souillés, pleins de cornes et de pièces, Bauvron reconnut un de ses romans. Il en ressentit une grande joie. Lucie s'occupait donc de lui! Il entra et demanda si Lansac était visible; il trouva son ami en train de se faire les ongles. Lansac le reçut avec joie, comme un homme qui ne sait trop que faire de sa journée. Au milieu de propos insignifiants, Lansac lui dit :

— Je ne sais, cher ami, quels moyens ton amitié veut employer pour me rendre le cœur de ma femme, mais je me fie décidément à toi. Ce mouvement que tu communiques à ce qui t'entoure, cette gaieté... déjà depuis hier Lucie est toute transformée.

Bauvron rougit légèrement et se contenta de répondre : Allons! tant mieux; puis il détourna la conversation. Bientôt il sortit en insistant pour que Lansac ne le reconduisît pas. Une fois seul, Bauvron qui avait le sentiment topographique et se serait retrouvé dans une forêt mieux que Poucet lui-même, s'égara systématiquement. Au lieu d'arriver à l'escalier, il se trouva bientôt dans l'appartement de Mme de Lansac. C'était le palais enchanté, nuls gens, nul bruit, les tapis assourdissaient les pas. Bauvron prit l'enfilade et vit bientôt qu'il allait arriver à la chambre à coucher. Il souleva la portière; la chambre était vide. Le lit à la grecque, les meubles droits, secs, froids, les dos en forme de lyre, les peintures du plafond si lourdes qu'on craignait de les recevoir sur la tête, le grand benêt d'Apollon qui souriait du haut de la pendule en faisant belle jambe, tout présentait un parfait contraste avec la nature fine et essentiellement parisienne de celle qui habitait là. Bauvron comprit tout de suite que Mme de Lansac devait avoir, à côté, une pièce plus petite, plus mignonne, meublée à sa façon, avec amour, son retrait habituel. Un léger bruit lui indiqua qu'il ne s'était pas trompé. Il continua l'enfilade, et traversa la chambre à coucher, il se trouva au bout de son voyage et au bout de la maison. En face de la portière, qu'il souleva avec précaution, une haute glace sans tain donnant sur le boulevard, glace en ce moment voilée par les rideaux; des meubles pour ainsi dire sans pieds, sans dessin, sans bois, ne présentant à l'œil que des masses de capitonnage; meubles faits d'hier, propres à notre temps, sans prétention, mais commodes jusqu'à l'énervement. C'était le cas de dire, suivant l'expression de *mesdames les concierges*, qu'on roulait dans le velours et la soie. C'est là que la comtesse de Lansac, le dos tourné à la porte, en peignoir du matin, les pieds nus dans ses mules, étendue sur un divan large et bas, blottie dans les coussins, le bonnet de travers, lisait comme une lorette de Gavarni, un roman demandé au cabinet de lecture. Elle en était à la fin du premier volume et dévorait le passage suivant :

« Olivier se précipita aux pieds de Flamenca, et lui saisissant la main, il s'écria dans la plus grande exaltation :

» — Non, non, je ne fuirai pas ainsi! Quand j'ai pénétré jusqu'à toi, j'ai mesuré le danger. Que m'importe! je t'aime. Ton nom, ta voix, ta pensée, m'ont envahi. Non, je ne m'en irai pas sans emporter une lueur d'espérance, Flamenca, il faut que tu m'aimes!

» — Oh! ne me parlez pas ainsi, chevalier discourtois! vous osez outrager votre dame! Non, je ne vous ai pas donné le droit de me parler ainsi. La comtesse de Verdun est pour vous une étrangère, dès qu'elle n'est plus à vos yeux l'épouse d'un ami. Sortez!

» — Oh! Flamenca! dit le chevalier en se traînant à ses pieds, ne me traite pas avec cette dureté; car lorsque je vois ton beau visage irrité, je sens une telle douleur qu'il me semble que ma vie va se briser Oh! cruelle, cruelle Flamenca! J'ai mal lu dans tes regards, mal lu dans tes paroles. Ton regard mentait, ta douce voix mentait, ta beauté mentait.

» Puis se relevant pâle et sinistre : Oh! qu'il vienne, l'ami, l'époux outragé, qu'il vienne! qu'il me frappe, je bénirai le coup mortel.

» A ces mots, Flamenca ne put résister à son émotion.

» — O passion criminelle! angoisses incessantes! tourments de cette vie! enfer dans l'autre! tendresse infinie! emparez-vous de moi. Qu'il me prenne, qu'il m'emporte pour l'éternité! Mes forces sont à bout. Olivier, je t'aime!

» Les deux amants s'étreignirent avec force; une joie immense illuminait leur visage. Ils se comprenaient unis par des liens si forts, qu'aucune puissance divine et humaine ne pouvait les briser.

» A ce moment, Olivier sentit une main de fer s'appesantir sur son épaule.. »

Le premier volume finissait là; Lucie, vivement intéressée, se demandant quelle était cette main, jeta le volume par terre et saisit rapidement le second. En se retournant sans se lever, elle aperçut la tête de Bauvron qui la regardait. Elle poussa un petit cri, sauta à terre, redressa son bonnet en rougissant, puis fixa sur Bauvron ses grands yeux noirs d'un air interrogateur.

— Je me suis égaré, je le vois. Mille pardons! madame; je suis vraiment confus... Je n'ai, je suppose, qu'à reprendre toutes les chambres que j'ai traversées, et à tourner à gauche.

A mesure que Bauvron parlait, les yeux de Lucie se fixaient sur lui d'une façon plus pénétrante. Il sentit qu'il avait été au-devant d'un moment décisif. Il fallait obtenir une réponse pour reparler encore.

— Vraiment, vous vous êtes... égaré? Il y a longtemps que vous êtes là?

Elle semblait très-disposée à l'entendre.

— Assez longtemps pour avoir eu le plaisir de vous regarder lire. Heureux celui que vous lisez avec tant d'attention!

— Le roman que je lis est très-mauvais, fit-elle en souriant. Il est tout à fait invraisemblable. On y voit deux personnages qui s'aiment,

(1) Voir les numéros du 26 mars, du 2 et du 9 avril.

qui se le disent tout de suite; un chevalier qui affronte plus que la mort, la prison pour une femme qu'il a vue trois fois.

Ce ton de causerie familière dépassa tout ce que Bauvron avait pu espérer; quittant l'air d'amant suppliant, il reprit d'un ton dégagé :

— J'ai fait un roman comme cela.

— Vous savez bien que c'est celui-là que je lis.

— Est-ce que vous trouvez que mon chevalier va trop vite?

— Non, s'il aime. Mais puisque le hasard vous a fait arriver jusqu'ici, reprit elle avec une vivacité singulière, répondez-moi : pourquoi hier m'avez-vous baisé la main?

La question était d'une naïveté ou d'une rouerie prodigieuse : elle demandait une réponse, une seule. Si Bauvron eût été l'homme de ses conversations, le chevalier passionné qu'il aimait à peindre dans ses romans, il se serait jeté aux pieds de la jeune femme, fou de joie, et l'aurait attirée dans ses bras, perdant toute notion du danger, du temps, du monde. Mais le malheureux n'était qu'un *Parisien plein d'expérience*. Il ne croyait pas à ses effets dramatiques!

— Pourquoi je vous ai baisé la main? Comment pouvez-vous le demander? Parce que je vous aime, madame.

Il avait débité sa phrase avec si peu de chaleur, que le visage de Lucie, qui brillait d'enthousiasme, de tendresse, se décomposa; elle se recula et lui dit :

— Ah! vous êtes venu m'annoncer cela. Vous courez de chambre en chambre pour me faire part de cette nouvelle! Oui, sans doute, ajouta-t-elle en riant d'un rire forcé, voilà deux jours que je vous connais. Ah! ah! un ami de M. de Lansac, cela est tout naturel, et j'aurais eu le droit de me plaindre si vous n'en aviez pas agi ainsi!

Elle sonna vigoureusement.

— Permettez moi de vous prier de ne plus vous... égarer chez moi. Au besoin, si cela vous arrivait encore, vous trouveriez à toutes les cheminées des sonnettes pour appeler. Jacques, veuillez reconduire monsieur.

Bauvron balbutiait quelques mots qu'il tâchait de rendre convenables en présence du domestique quand Mme de Retz parut Mme de Retz avait suivi avec inquiétude Bauvron et Lucie pendant la lecture de M. Vésinet. Elle vit un roman de Bauvron sur la table; elle vit le trouble des deux interlocuteurs; elle comprit aussitôt. Bauvron la salua profondément, tandis que Lucie disait avec une voix qu'elle parvint à rendre calme :

— Vois, tante, comme le valet de chambre que tu m'as donné fait bien son service; il laisse pénétrer jusqu'ici ceux qui viennent voir mon mari, et monsieur me surprend en peignoir. Est-ce que ces choses-là arrivaient de ton temps? Reconduisez monsieur, répéta-t-elle en saluant Bauvron avec un sourire.

Bauvron sortit.

— Crois-tu que ce soit sans intention que M. de Bauvron ait pénétré jusqu'ici? dit Mme de Retz.

Lucie ne répondit pas. Un des volumes était resté ouvert sur le divan, elle le ferma et le jeta avec dépit sur la table.

— Lucie, tu n'as rien à me confier?

— Que veux-tu dire, tante? je ne te comprends pas.

— Tu n'aimes pas ton mari, mon enfant.

— A quel propos me dis-tu cela?

Et Lucie se mit à pleurer. Mme de Retz resta un instant à la regarder, puis elle se leva et se retira sans bruit. Elle rencontra dans l'antichambre Lansac qui sortait; elle lui toucha le bras et lui dit :

— Cher enfant, vous savez combien je vous estime. Je serai franche : vous ne rendez pas Lucie heureuse. Je ne vous en veux pas; car je sais combien vous l'aimez. Mais venez consulter une vieille femme comme moi, elle vous donnera de bons conseils. Ne craignez jamais de me gêner; je sais que vous êtes timide. Sachez, si cela peut vous donner du courage, que vous êtes à mes yeux le mari que j'ai passé toute ma jeunesse à chercher et que je n'ai pas trouvé. Il n'y a pas de flatterie entre nous. Au revoir! Je vous offre des conseils; c'est le travers de mon âge. Ne m'en demandez que si vous en sentez vraiment le besoin, mais demandez-moi de l'amitié toujours.

— Madame, si ce que j'ai cru deviner tout à l'heure a la moindre apparence de vérité, c'est à l'instant même que j'aurais besoin de vos conseils. Permettez-moi donc de vous offrir mon bras et de vous ramener chez vous. Dix minutes après, Mme de Retz et Lansac étaient assis en tête à tête dans le petit salon blanc et or.

Bauvron comprenait toute la grandeur de la faute que trop de sang-froid lui avait fait commettre. Il s'envoya mille fois au diable; cependant il ne renonça pas à toute espérance.

Le fait certain, qu'il aimait à constater avant tout parce qu'il flattait sa vanité, c'est que Lucie paraissait l'aimer d'un amour fou, dépassant toute attente, devançant toute marche régulière. Il avait, il est vrai, fort mal répondu à cette passion; il avait fait à Lucie l'injure entre toutes, il avait excité les fureurs d'Hermione; mais n'avait-il pas *lu dans les livres*, comme il disait, qu'une femme qui aime est tôt ou tard apaisée? Il rentra chez lui pour écrire à Lucie une lettre brûlante, toute pleine de sanglots, de supplications et surtout d'amour. Il écrivit : Madame... puis il chercha cinq minutes; puis il effaça *madame*, qu'il jugea trop froid, et écrivit : « Je vous quitte, Lucie, et j'ai la fièvre; un feu subtil me dévore; je suis humilié, anéanti; il me prend envie de retourner, de me prosterner à tes pieds (les *tu* et *vous* mêlés indiquent le désordre), de te dire combien il m'a fallu d'empire sur moi, de respect pour vous, Lucie, d'adoration, pour ne pas te serrer dans mes bras, t'enlever au monde, unir nos deux existences en un... »

A ce moment, Bauvron reprit haleine. Il alluma un cigare, et, dix minutes après, il était encore assis, les jambes étendues, sans pouvoir se décider à reprendre la plume. Il se relut, trouva sa lettre parfaitement ridicule et maladroite, froissa vivement la feuille et renonça à écrire : il avait décidément consommé pour longtemps sa petite provision de sentiment. On était au vendredi; il se dit : J'irai mercredi chez Mme de Retz, je me moquerai tout haut de Lucie, de son indignation de mauvais goût; je la ferai rire et nous redevenons amis comme par le passé. — Sur ce, Bauvron demanda si on n'avait pas apporté des billets de Vaudeville qu'il attendait pour ce soir-là. Il n'y en avait pas; il alla au théâtre faire le méchant avec le directeur. Naturellement, le directeur était parti ou pas encore arrivé. Il rencontra au foyer une actrice avec laquelle il avait coutume de faire des calembours par à peu près : ils en firent cinquante-sept à la file, et ils se donnèrent rendez-vous pour le soir.

(La suite au prochain numero.) ÉMILE L.

LE COMTE DE SAULLES A L'AMBIGU

Avant de parler de Frédérick Lemaître, qui est à lui seul toute la pièce, essayons de donner une analyse sommaire du drame de M. Plouvier dont les principales scènes sont reproduites à la page précédente.

Il était une fois un mari, une femme et un amant — la trilogie consacrée pour tout drame intime du théâtre de l'Ambigu. A eux trois, ils ont fait un enfant. Le mari étant mort, l'amant a épousé la veuve, et l'enfant, devenu homme, se met à détester son beau-père, qui avait négligé d'être son parrain — pour ne pas cumuler sans doute. Tout le monde sait parfaitement à quoi s'en tenir sur ce chapitre-là, excepté le jeune homme qui a encore tous ses cheveux, c'est-à-dire ses illusions. Il y a cependant du substitut dans ce jeune avocat. Il hait donc son beau-père et refuse les présents d'Artaxerces sous la forme d'une dot qui lui permettrait d'épouser la jeune Marthe, fille et petite-fille de la raison sociale, Chaumont-Lacarrière. Cette haine de l'enfant empoisonne le bonheur de papa et de maman. Rien n'était plus facile, direz-vous, que d'en finir en lui disant tout bonnement ce qui en est dès le premier acte, mais alors plus de drame, plus de Frédérick-Lemaître, dont tout le rôle pivote sur cette situation d'un père qui se voit haï par son fils et n'ose lui avouer la vérité, de peur de le forcer à rougir de sa mère. — La pièce pourrait s'appeler : *Faute de s'entendre*. — Le fils finit enfin par comprendre; il accepte la dot, épouse l'héritière des Chaumont.—Lacarrière et Frédérick les bénit, comme lui seul sait bénir. Ajoutez à cela un matelot, vrai *stockfish*, retour de Terre-Neuve (Boutin), qui éclaire le jeune homme, sans le savoir ni le vouloir, et un jeune médecin (Castellano) qui porte des lunettes bleues et fait semblant de priser pour arriver à attraper des clients que ses trente ans et ses yeux fendus effaroucheraient.

Tout cela n'est pas bien fort. Mais que Frédérick est beau! Qu'il est grand, qu'il est puissant! plus puissant peut-être quand il se tait que quand il parle. Lorsque son fils l'accable de sa haine et de son mépris, il souffre le martyre, son cœur est près d'éclater dans sa poitrine, mais en même temps comme il aime et admire, jusque dans ses colères, ce fils qui le méconnaît, et accepte, comme une justice et une expiation, ses reproches et ses injures. Et lorsque son fils sort et le laisse à son désespoir, il ne trouve à dire que ces mots :

« Il est beau, mon fils; il est grand, il est fier! »

Rien ne peut rendre le geste de Frédérick en disant ces mots; on sent que malgré sa douleur immense, il est fier lui-même d'avoir un tel fils!

Jamais peut-être il n'a été plus admirable; jamais il n'a été aussi complet et aussi *soutenu* que dans cette création. Je ne sais si la présence de son fils lui imposait et le maintenait, mais il semblait vouloir lui donner une leçon. Plus de *cascades*, plus d'excentricités : il joue avec tout le *fini* du Théâtre-Français et toute la passion du drame. D'un bout à l'autre de son rôle il est digne, noble et pathétique; c'est bien là un grand seigneur de la vieille roche et un amiral qui a gagné ses épaulettes et ses croix à la pointe de son épée. Cependant l'uniforme ne lui va pas bien et lorsqu'il est en grand costume, son chapeau à plumes sur la tête, il nous a rappelé, malgré nous, Vautrin; mais cela n'a duré qu'un instant et le grand seigneur a reparu bien vite. Il n'a pu s'empêcher non plus de recourir à son effet habituel d'arracher sa cravate et de montrer son gilet de flanelle, mais cette fois-ci c'était bien situation : M. Tardieu a démontré, dans le procès Armand, qu'en certaines circonstances un lien autour du col, quelque lâche qu'il fût, pouvait amener la suffocation.

Et le public, comme il l'applaudissait et rappelait frénétiquement à chaque acte, à chaque scène! Dès qu'il paraissait, un silence religieux se faisait dans la salle, comme lorsqu'autrefois M. Thiers montait à la tribune, et l'on semblait lui dire : « Va, vieux lion, rugis aussi bas que tu voudras, nous ne perdrons pas une note de tes rugissements! »

Quelle soirée! quel acteur! quel public!

Son fils a su se faire applaudir à côté de lui; c'est le plus grand éloge qu'on puisse lui faire.

Malgré soi on cherchait, auprès de Frédérick Mme Dorval; il n'y avait que Mlle Lemerle! Faites des chapeaux, Mlle Lemerle.

CHRISTOPHE.

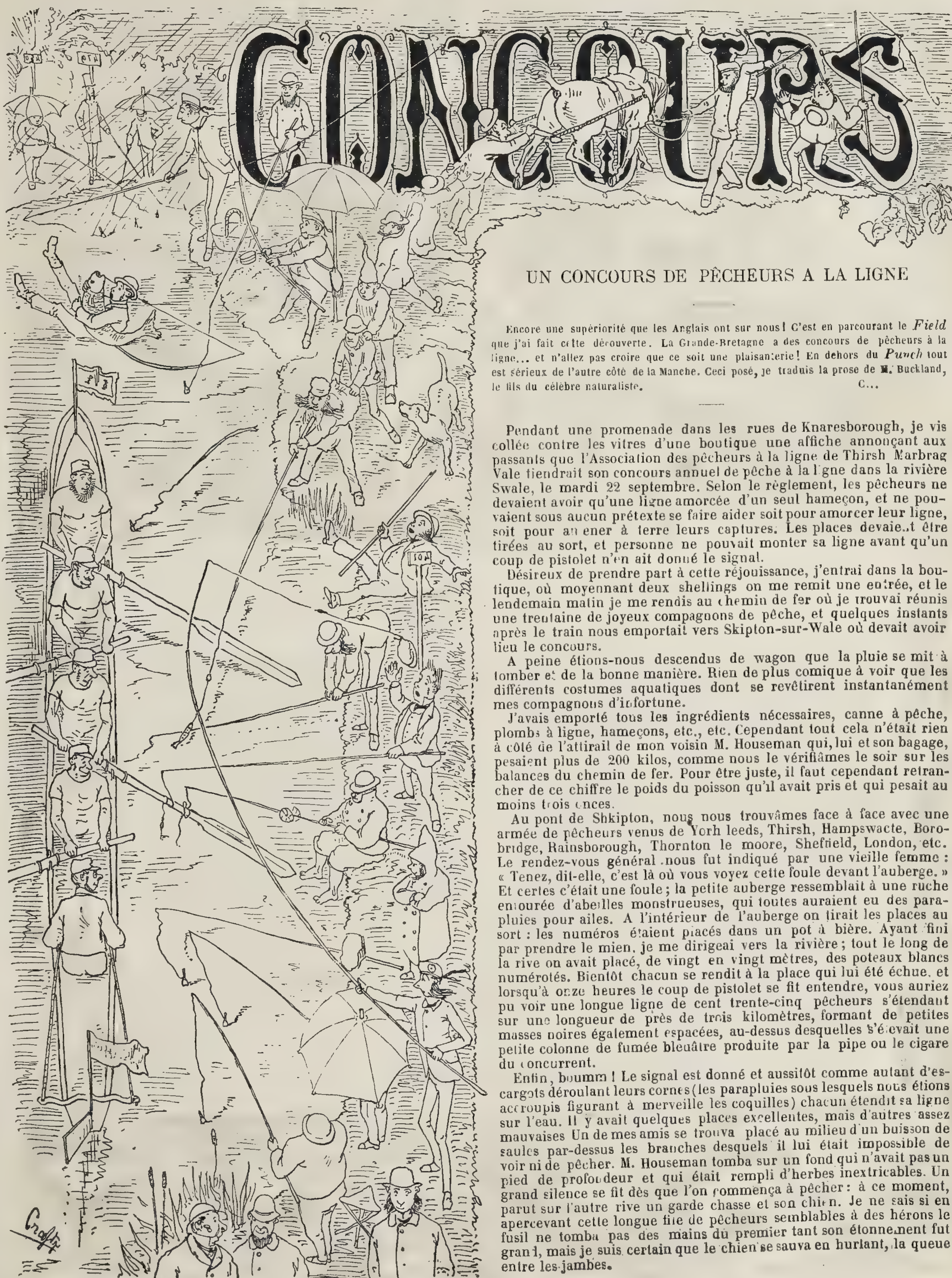


RÉVISION DE LA CARTE DE TENDRE

Il vous est arrivé peut-être d'avoir ri
En lisant les anciens romans de Scudéri;
En suivant du regard, sans les pouvoir comprendre,
Les sinuosités des trois fleuves de Tendre.
Et vous vous demandiez comment il se faisait
Qu'à tous ces jeux d'esprit jadis on se plaisait.
Ah! c'est qu'il est bien loin, ce siècle des marquises,
Où l'amour s'entourait de cent choses exquises;
Où, si l'on raffinait un peu le sentiment,
Le cœur y retrouvait son compte, assurément.
Si l'on voulait refaire aujourd'hui cette carte,
Si l'amour existant nous donnait une charte,
Au lieu de ces pays, billets-doux, petits-soins,
Au lieu de francs plaisirs qui coûtaient beaucoup
L'on ferait au milieu d'un royaume frivole (moins,
Couler et déborder le fleuve du Pactole;
Les arbres porteraient dans les bosquets ombreux
En guise de rameaux, des billets gravés, bleus.
L'amour a pris patente et s'est mis en boutique;
En gros comme en détail, à tout vendre il s'applique;
Et, la passion morte, il reste le marché.
Le plaisir, dans la boue, est chaque nuit couché,
Et lorsque Roméo quitte sa Juliette,
Elle ne lui dit plus : — « Ce n'est pas l'alouette
» Qui chante, ô doux ami! mais c'est le rossignol
» Caché dans les massifs du jasmin espagnol... »
Non! la main étendue elle murmure : — « Paie,
» Trois baisers : cinq cents francs, plus le porte-mon-
La langue de l'amour et celle des voleurs (naie.»
Ont leur argot à part, et d'égales valeurs.
Le coquin vous dérobe une assez ronde somme,
La courtisane veut plus encore, ô jeune homme!
Avec tes revenus elle prend chaque jour
Un peu de ta croyance en Dieu, comme en l'amour.
Et tu vas tout jeter dans ce gouffre de fange
Sans jamais recevoir le bonheur en échange,
Et sachant que souvent la porte du boudoir
S'ouvre au garçon coiffeur, lorsque tu pars le soir.
De quoi vous servent donc votre haute naissance,
Votre mâle beauté, toute cette puissance
De l'ardente jeunesse et de la volupté,
Si pour vous le plaisir à toute heure est coté!
Quand vous parlez tendresse, on vous répond facture!
C'est l'argent à la main qu'on défait la ceinture
Des filles de Bréda dont le corps à l'encan
Aurait été jadis flétri par le carcan. (claves,
Pour être, aux yeux de tous, non maîtres, mais es-
Vous n'avez pas besoin de vos doux yeux de Slaves,
D'avoir sur votre joue un ardent duvet blond,
Tant de noble fierté, ni tant de grâce au front;
Fussiez-vous laids, hideux, et tout rongés d'ulcères,
Leurs amours n'en seront ni plus ni moins sincères,
Si vous pouvez solder avec de lourds bijoux
Les semblants de plaisir que l'on prend avec vous.
Vous ne savez donc pas ce que valent les âmes,
Dans quel foyer divin s'alimentent leurs flammes,
Pour vous jeter ainsi, sans peur et sans mépris,
Dans les bras dévorants de ces folles houris.
Encor, si leur esprit brillant de fantaisie
Rappelait aujourd'hui le siècle d'Aspasie;
Si chacune était belle et faisait de bons mots;
Si leur vice empruntait le charme de Lenclos;
Mais non, rien! leur esprit est une outre vidée
Que ne remplit jamais le doux vin de l'idée.
A table, leur ga'té se borne à rire haut,
A railler quelquefois les femmes comme il faut;
A crier, d'une voix par l'orgie enrouée,
Des chansons dont frémit la pudeur bafouée,
Et pour accompagner ce brillant bacchanal,
A briser au dessert les verres de cristal.
On dit que tout progresse! et cependant, je pense
Que l'amour s'amoindrit et tombe en décadence :
Le matérial sme a tué dans les cœurs
Ce qui les faisaient grands, généreux et vainqueurs.
La femme, lentement a perdu son empire;
Contre elle, chaque jour, tout se dresse et conspire :
Le cigare, le sport, la bourse et les chevaux.
Après de lourds plaisirs, d'inutiles travaux!
Les hommes d'aujourd'hui, sans respecter personne,
Veulent dans les boudoirs faire le *V consonne*
Et reposer leurs pieds, non plus sur les chenets,
Mais sur la ch minee aux magots japonais.
N'aimant plus à causer, et ne sachant rien dire,
Ils veulent auprès d'eux quelqu'un qui veuille rire,
Chanter, même au besoin improviser pour eux
Des poses de plastique et des pas hasardeux;
Et la femme, la vraie et noble et chaste femme,
Sur ses trésors enfouis doit refermer son âme,
Et dire, en regardant les pastels de Latour :
Prenons le deuil du dieu qui s'appelait l'Amour.

RAOUL DE N.





UN CONCOURS DE PÊCHEURS A LA LIGNE

Encore une supériorité que les Anglais ont sur nous! C'est en parcourant le *Field* que j'ai fait cette découverte. La Grande-Bretagne a des concours de pêcheurs à la ligne... et n'allez pas croire que ce soit une plaisanterie! En dehors du *Punch* tout est sérieux de l'autre côté de la Manche. Ceci posé, je traduis la prose de M. Buckland, le fils du célèbre naturaliste.

C...

Pendant une promenade dans les rues de Knaresborough, je vis collée contre les vitres d'une boutique une affiche annonçant aux passants que l'Association des pêcheurs à la ligne de Thirsh Marbrag Vale tiendrait son concours annuel de pêche à la ligne dans la rivière Swale, le mardi 22 septembre. Selon le règlement, les pêcheurs ne devaient avoir qu'une ligne amorcée d'un seul hameçon, et ne pouvaient sous aucun prétexte se faire aider soit pour amorcer leur ligne, soit pour amener à terre leurs captures. Les places devaient être tirées au sort, et personne ne pouvait monter sa ligne avant qu'un coup de pistolet n'en ait donné le signal.

Désireux de prendre part à cette réjouissance, j'entrai dans la boutique, où moyennant deux shellings on me remit une entrée, et le lendemain matin je me rendis au chemin de fer où je trouvai réunis une trentaine de joyeux compagnons de pêche, et quelques instants après le train nous emportait vers Skipton-sur-Wale où devait avoir lieu le concours.

A peine étions-nous descendus de wagon que la pluie se mit à tomber et de la bonne manière. Rien de plus comique à voir que les différents costumes aquatiques dont se revêtirent instantanément mes compagnons d'infortune.

J'avais emporté tous les ingrédients nécessaires, canne à pêche, plombs à ligne, hameçons, etc., etc. Cependant tout cela n'était rien à côté de l'attirail de mon voisin M. Houseman qui, lui et son bagage, pesaient plus de 200 kilos, comme nous le vérifiâmes le soir sur les balances du chemin de fer. Pour être juste, il faut cependant retrancher de ce chiffre le poids du poisson qu'il avait pris et qui pesait au moins trois onces.

Au pont de Shkipton, nous nous trouvâmes face à face avec une armée de pêcheurs venus de Yorh leeds, Thirsh, Hampswacte, Borobridge, Rainsborough, Thornton le moore, Shefrield, London, etc. Le rendez-vous général nous fut indiqué par une vieille femme : « Tenez, dit-elle, c'est là où vous voyez cette foule devant l'auberge. » Et certes c'était une foule ; la petite auberge ressemblait à une ruche entourée d'abeilles monstrueuses, qui toutes auraient eu des parapluies pour ailes. A l'intérieur de l'auberge on tirait les places au sort : les numéros étaient placés dans un pot à bière. Ayant fini par prendre le mien, je me dirigeai vers la rivière ; tout le long de la rive on avait placé, de vingt en vingt mètres, des poteaux blancs numérotés. Bientôt chacun se rendit à la place qui lui été échue, et lorsqu'à onze heures le coup de pistolet se fit entendre, vous auriez pu voir une longue ligne de cent trente-cinq pêcheurs s'étendant sur une longueur de près de trois kilomètres, formant de petites masses noires également espacées, au-dessus desquelles s'élevait une petite colonne de fumée bleuâtre produite par la pipe ou le cigare du concurrent.

Enfin, boumm ! Le signal est donné et aussitôt comme autant d'escargots déroulant leurs cornes (les parapluies sous lesquels nous étions accroupis figurant à merveille les coquilles) chacun étendit sa ligne sur l'eau. Il y avait quelques places excellentes, mais d'autres assez mauvaises Un de mes amis se trouva placé au milieu d'un buisson de saules par-dessus les branches desquels il lui était impossible de voir ni de pêcher. M. Houseman tomba sur un fond qui n'avait pas un pied de profondeur et qui était rempli d'herbes inextricables. Un grand silence se fit dès que l'on commença à pêcher : à ce moment, parut sur l'autre rive un garde chasse et son chien. Je ne sais si en apercevant cette longue file de pêcheurs semblables à des hérons le fusil ne tomba pas des mains du premier tant son étonnement fut grand, mais je suis certain que le chien se sauva en hurlant, la queue entre les jambes.

J'avais une place excellente, mais ma ligne s'embarrassa dans une branche d'arbre et le bruit que je fis en la dégageant mit le poisson en fuite. Je m'en consolai en voyant que mon voisin de droite ainsi que mon voisin de gauche n'étaient pas plus heureux.

On n'avait pas dit un mot depuis une heure, lorsque M. Houseman s'écria: Tommy Parsee! or, Tommy Parsee veut dire un tout petit poisson, et c'est le cri de guerre des pêcheurs du Yorskire qui n'ont rien pris. L'exclamation de M. Houseman fut répétée par son voisin, et bientôt par tout le reste de la ligne.

Cependant au bout d'un instant j'eus la chance de prendre une ablette, puis une seconde, ce que voyant, mon voisin m'avertit, en me lançant un regard de tigre, que j'étais sûr d'avoir un prix vu qu'au dernier concours on en avait donné un pour un poisson d'une once.

Ce que sachant, je me mis à me promener le long de la rive pour voir ce qui se passait. — Je rencontrai d'abord le vieil ivrogne de Skipton, qui cherchait vainement sa place depuis le début du concours, demandant à tout le monde où se trouvait le numéro 24, et s'embarrassant les jambes dans une immense puisette qui finit par le faire rouler à terre comme un lièvre frappé à la tête.

Le coup de pistolet du soir vint annoncer la fin de la lutte, on procéda au pesage du poisson.

Ainsi se termina cette lutte mémorable où, en résumé, le prix qui aurait eu le plus de concurrents, eût été celui destiné aux pêcheurs qui n'avaient rien pris. On fit, séance tenante, la distribution des prix, et je profitai du silence provoqué par cette solennité pour placer un discours sur la pisciculture, qui procurera sans doute un jour aux membres de l'Association de Thirth-Manbray-Vale des captures dignes de leur zèle.

1er Prix, une coupe en argent. — 2e, Service à thé. — 3e, Un miroir. 4e, Une Bouilloire à thé. — 5e, Un fromage d'honneur — 6e, Brosse à cheveux et peigne. — 7e, Une paire de bottines de dame. — 8e, Une Bible. — 9e, Un gilet. — 10e, Un pot à tabac (gagné par M. Buckland, auteur de l'article).

LE JOUR DU TERME

(La scène se passe rue du Temple.)

AU PREMIER ETAGE, M. ET Mme DUMONT.

Propriétaires rue Saint-Denis et rue Labruyère; ils n'habitent aucun de ces deux immeubles, pour se venger sur un autre propriétaire des ennuis que leur infligent leurs propres locataires.

Le 15 avril, M. Dumont se lève de bonne heure, fait sa barbe et ses quittances, déjeune à la hâte et sort en disant à sa femme :

— Ma bonne amie, voici l'argent du terme. N'oublie pas de dire au concierge qu'il ait à empêcher tout bruit dans la maison; que le poële est démonté; que la porte d'entrée ne ferme plus; qu'il y a une crevasse au plafond de ma chambre; enfin que je veux des papiers neufs et les peintures refaites partout, pendant notre absence cet été, sinon, je donne congé.

— Tu vas toi-même rue Saint-Denis? Tu as grand tort. Dans les maisons d'ouvriers il faut envoyer le portier recevoir les loyers. Le propriétaire n'obtient jamais que des demandes de diminutions. Ces gens là voudraient être logés pour rien!

— J'ai l'habitude de faire mes affaires seul. D'ailleurs, depuis que nous sommes retirés du commerce, je ne suis heureux que quatre fois par an, aux époques du terme.

— Au moins, ne vas pas rue Labruyère; je m'en charge, moi.

— Pourquoi, s'il vous plaît? Vous voulez aller chez des... ce serait inconvenant.

— A mon âge! Moi, je te dis que tu n'as jamais ton compte quand tu reviens de chez ces dames, et que tes artistes te payent en grimaces et en objets d'art... qui se cassent.

AU DEUXIÈME ÉTAGE, CHEZ UN CÉLIBATAIRE.

Le concierge, armé d'une sacoche et de papiers :

— Bonjour, mademoiselle Irma; ça sent bon, chez vous!

Mlle Irma, bonne à tout faire :

— Vous venez pour le terme? Voilà l'argent; comptez et filez!

— Vous êtes encore fâchée contre moi, méchante!

— Il fallait vous déranger, venir me prévenir qu'*il* était là, et non pas le laisser monter. Monsieur m'a fait une scène!

— Mam'zelle, n'y a rien de ma faute. Pas moyen de lui faire entendre raison. En voilà un homme qui vous aime... presque autant que moi...

— Allez donc faire votre quête, vieux farceur; en redescendant, vous prendrez ce reste de civet, et dites bien au propriétaire que je veux que ma salle à manger soit refaite, et ma cuisine aussi.

— Et de deux! ça va bien; il est déjà furieux, sa boutique ne se loue pas; y a de quoi rire!

AU TROISIÈME ÉTAGE, MÉNAGE D'EMPLOYÉ.

— Bien le bonjour, madame; je viens pour...

— Bonjour, M. Loquet. Voilà l'argent. Mais la maison n'est plus habitable; les ouvrières, au-dessus, font un bruit terrible. Il monte plus d'hommes que de femmes chez cette couturière-là. Je ne resterai qu'avec une diminution.

— C'est bien fait, le *propilletaire* veut louer à tout prix... fi, les états! C'est sale.

— Mon mari a-t-il encore reçu des lettres?

— Pas une! et il ne va plus à la campagne; ses bottes n'ont que du macadam.

— Merci; voilà un gilet pour vous.

— Une loque!... heureusement que le mari paye mieux.

AU QUATRIÈME ÉTAGE, CHEZ LA COUTURIÈRE.

— Bonjour, mesdemoiselles; ça sent bon, ici!

— Gourmand! vous ne vous lasserez donc jamais de venir tous les trois mois? Cette fois, faudra repasser. Madame est sortie *en chercher*, mais cherche!...

— C'est votre faute; vous ne faites que rire, et rire avec...

— Voulez-vous bien vous en aller, vieil imbécille!

— C'est comme ça?... congé! Et d'ici là, pas un godelureau ne grimpera ici.

— Allons, vieux monstre, venez boire un coup, et faites patienter le *singe*.

AU CINQUIÈME ÉTAGE; 1° Mme LEBLOND.

— C'est moi, m'ame Leblond avez-vous du *quibus* à me donner?

— Non, mon bon monsieur Loquet; ma fille n'a pas encore reçu d'argent; ça sera pour dans un mois.

— Un mois! vous aurez congé avant, c'est sûr.

— Hélas! que faire?

— Dites-donc, mère Leblond, elle est gentille, votre fille, pourquoi qu'elle est si farouche? Elle devrait aller voir le propriétaire... Ça vaudrait encore mieux que son *monsieur* Octave.

— C'est pour le bon motif que ce jeune homme...

— Ah! mère Leblond, faudra changer les verres de vos lunettes!

2° CHEZ M. OCTAVE.

La clef est à la porte; le déménagement s'est fait à la *ficelle;* non-valeur.

A L'ENTRESOL.

Le concierge rend ses comptes, et se venge de sa servitude en torturant ses maîtres. — Partout des plaintes, des réclamations, des demandes de diminution, des atermoiements, des menaces de congés.

MADAME. — Vous n'en avez jamais d'autres à nous apprendre! M Chamaré a un portier qui fait payer exactement et qui n'écoute aucune plainte. La moitié de la maison est vide! Qu'est-ce que cela vous rapporte? Est-ce que vous louez *à la nuit?*

M. LOQUET. — Peut-on s'entendre traiter ainsi par...

MADAME. — Vous pouvez chercher une place.

M. LOQUET. — C'est bon; j'en avais de trop! Madame saura ce que ça coûte, les flatteurs! Et d'abord, M. Chamaré est rue de Rivoli; ça n'est pas une bicoque; et les pourboires sont en argent. Ce n'est pas comme ici, où madame donne une bouteille de vin chaque fois que je vais chez...

MADAME. — Assez! le premier du mois, vous serez remplacé.

M. LOQUET. — Pas de ça! je m'en vas d'aujourd'hui en *vuit*.

MONSIEUR. — Chez qui donc, mon amie, l'envoies-tu si souvent?

En ce moment, la domestique entre comme un tourbillon, et dépose successivement sur un meuble: un rouleau de mémoires à régler; la quittance des Eaux de la ville; celle du Gaz: une facture Richer; l'avertissement des Contributions; une contravention pour affaire de voirie; une assignation en justice de paix, affaire de portier, refus d'ouvrir, injure... Le propriétaire est responsable! etc., etc.

Tableau!...

VICTOR P....

UN PEU D'HISTOIRE NATURELLE

Je m'arrête souvent devant les marchands d'oiseaux; c'est là qu'étant en train d'admirer un ara tricolore, j'ai récolté le lambeau de conversation suivant, qui m'a fait regretter sérieusement de n'être pas arrivé plus tôt. Les deux interlocuteurs étaient deux fantassins, l'un presque vétéran, l'autre un tout jeune soldat du centre. Je leur cède la parole :

— Alors, c'est ça que vous appelez des perruques?

— Des perruches, Trouillet, les perruques étant un ornement de toilette. D'ailleurs, ne parlez pas d'oiseaux, mon ami; parlez de ce que vous connaissez. A la bonne heure, moi, tel que vous me voyez, avant de permuter, je suis été dans l'infanterie de marine, et j'ai vu des pays ousque les perroquets sont les pierrots de l'endroit.

— Cré mâtin, ça doit être joli, et comme cela, ils parlent dans les branches des arbres?

— Non, Trouillet; ils sont comme vous, mon ami, ils n'ont pas reçu d'inducation.

— Dam! tout le monde n'a pas le moyen!

— Avez-vous seulement jamais été de garde au Jardin des plantes, vous, Trouillet?

— Non, j'y suis été seulement promener.

— Eh bien, il est bon que tu saches qu'on monte la garde au *Museum-lotomie*, et qu'on y fait sa faction sans fusil, on tourne seulement sa baïonnette entre les doigts pour empêcher de toucher aux *oss*. Quand tu seras de faction aux *oss*, tu verras ça. Il y a deux étages d'*oss*, et c'est là qu'on peut voir ce que c'est que la science! Il y en a là dedans de toutes les vocations, même qu'il y a une chambre qui est *réservée au public*, c'est-à-dire qu'il n'y a que les savants du gouvernement qui ont le droit d'y entrer, et que je me suis laissé dire que c'est là qu'on peut voir les boyaux de Roquelaure dans de l'eau-de-vie. Mais il faut des protections.

— Moi, je suis allé seulement dans le jardin, et je peux dire que j'ai vu des drôles de bêtes, surtout les singes (chinges), voilà des particuliers qui se chargent de connaître le gymnase. Il y a un gros qui a une tomate en place de queue, et qui court toujours après les petits; mais, pas si bêtes, ils ne se laissent pas attraper, non.

— As-tu vu des serpents, Trouillet? Dire que j'ai resté dans des pays ousque les serpents se promènent dans les chemins. Quand on rencontre un serpent, tu crois peut-être qu'on se sauve, pas du tout, *ça vous glace!* Vous ne pouvez plus remuer ni pied ni pattes, *ça vous glace!* Si il veut te manger, eh bien, il te mange, si il ne veut pas, il ne te mange pas, voilà tout, et toi, tu restes là en attendant. *Ça vous glace!*

— Je me le suis laissé dire... A propos, j'ai vu l'éléphant, c'est ça, qui est une drôle d'animal, ça n'a point de tête, ça a une drôle de manière de manger, il prend tout ce qu'on lui donne avec sa queue pour se le fourrer dans le corps.

— Allons donc! il a une tête tout de même, seulement, on ne la voit pas.

Et, à mon grand regret, mes deux grands fantassins s'éloignèrent.

GEORGES G.

CHOSES ET AUTRES

Êtes-vous comme moi? Vous est-il possible de bien juger une pièce aux premières représentations, au milieu des partis pris des amis ou des ennemis de l'auteur? Pour moi, je ne le puis, et je suis forcé de prendre le temps d'oublier jusqu'aux comptes rendus des feuilletons, avant de pouvoir aller voir une pièce et en jouir véritablement.

Je suis donc allé au Gymnase hier pour la première fois, et, en toute sincérité j'ai été ravi, ni plus ni moins qu'à *la Dame aux Camélias*. Je ne sais si la pièce est bien ou mal faite, si les entrées et sorties, habilement combinées, concourent à un intérêt toujours croissant, si les effets sont ménagés de façon à couper la respiration et à tirer les larmes des yeux. Ce que je sais, c'est que chaque détail est fin, juste et vrai, que pas un de ces mots qui éclatent en effet comme des fusées, n'exprime une idée mordante, profonde ou délicate. — Il est possible que le caractère de la jeune comtesse soit une étude trop fine pour être mise en scène; — il faut croire que cela est, puisque certains s'en plaignent. Moi, je la trouve vivante, adorable, cette délicieuse femme. On le sent palpiter, ce grand petit cœur si fier, si passionné, si saintement vertueux dans sa dépravation apparente. — Tout cela est une affaire de nuances, de délicatesses. — Je remercie l'auteur de me laisser fouiller dans ce cœur tout chaud, et je jouis délicieusement en égrenant le chapelet de ces mille pierreries. On a dit que cette pièce était un feu d'artifice, — c'est injuste. — Les fusées éclatent, brillent et disparaissent. Les mots de Dumas éclatent, brillent aussi, mais ne s'effacent ni du cœur, ni de l'esprit. On aime à y repenser, à les examiner à loisir. Je trouve que les acteurs parlent trop vite; on n'a pas le temps de digérer chaque mot comme il conviendrait, — et je me promets un véritable plaisir à relire lentement l'*Ami des femmes*.

Les pièces qu'après la représentation on désire relire sont les bonnes.

—

Dans la vie, me disait une jolie femme qui se pique de quelque philosophie, la grande difficulté est de savoir s'arranger. — Chagrins et plaisirs sont mesurés à chacun en quantités égales. Nous naissons tous avec un petit pot de blanc et un petit pot de noir. Il y a des gens qui mélangent le tout et en font une grande teinte grise, écœurante dont ils barbouillent leur existence. D'autres étalent le blanc et le noir en bandes égales et régulières. Enfin, les plus malins dessinent tantôt avec un pinceau, tantôt avec l'autre de capricieuses arabesques.

Je fais ainsi, et je m'en trouve bien.

—

M. R., qui fut un sculpteur connu, enseignait son art avec onction et conscience. Mon cher, disait-il souvent, la conscience avant tout; c'est à elle que je dois tous mes succès. Voyez mon Alcibiade, qui est là dans le coin (et il tirait un rideau). Eh bien, j'ai commencé par modeler le crâne avec toute l'exactitude possible, puis j'ai exécuté par-dessus le cuir chevelu, puis encore par-dessus j'ai modelé les cheveux et enfin j'ai exécuté le casque (et il laissait tomber le rideau). S'agissait-il d'un bras, d'une main ou d'une jambe, c'est encore l'Alcibiade qu'il donnait pour modèle. Cet Alcibiade, c'était son chef-d'œuvre, sa vie, sa carrière, son idéal.

Quand il mourut, — que ne puis-je citer son nom, — l'Alcibiade fut vendu aux enchères. — 40 sous, dit quelqu'un; — 3 francs, dit un autre. — Allons, messieurs, une statue terminée. — 4 francs, — 5 francs, — 6 francs. — Un Auvergnat se tâtait le menton depuis un instant... Bast! s'écrie-t-il, c'hest un coup de chance, c'hest un coup de commerce; j'en donne 7 francs; il y a peut être du fer dedans.

La statue payer, il la fait voler en morceaux : il n'y avait pas de fer dedans!

—

Dimanche dernier, une révolution a eu lieu à Paris. Rassurez vous, il ne s'agissait de rien moins que de politique. Pour la troisième fois, la montgolfière *l'Aigle* avait *failli* partir.

La population exaspérée s'est livrée aux derniers excès. On a cassé trois bancs et on s'est porté en tumulte chez MM. Godard, pour leur demander une montgolfière qui s'élevât véritablement... ou la vie.

Ces industriels, n'ayant pu promettre que la vie, ont dû s'en référer à M. le commissaire de police. Celui-ci a fait entendre raison à la foule qui a fini par comprendre que les montgolfières ne sont nullement destinées à s'élever, et que, depuis l'accident de Nadar, on a donné ordre aux aéronautes de ne plus grimper dans leurs nacelles qu'après avoir solidement attaché le ballon.

La multitude s'est retirée avec recueillement. A l'heure où j'écris, l'ordre règne sur la place des Invalides.

—

Le roi Radama a reparu à Madagascar. Le temps pendant lequel il devait rester étranglé n'ayant été fixé qu'à six mois, il a repris possession de son trône le 8 mars.

—

M. Mathieu de la Drôme, se croyant aussi le droit de ressusciter, annonce de violentes gelées pour le mois de mai, dans les pays qui y seront exposés (*sic*). — Cette annonce prouve que les lauriers de Mathieu Laensberg empêchent son homonyme de dormir.

—

La ville de Dinan possédait un manuscrit très-curieux : *les Chevaliers de la table ronde*. Elle vient de l'échanger pour la collection du *Moniteur*. Noble ville de Dinan! — En apprenant ce fait, M. Gagne, auteur de *l'Unitéide*, a pleuré de joie.

On sait que M. Gagne, auteur de l'*Unitéide*, demande au Sénat la suppression de tous les journaux, moins le *Moniteur*.

Je demande qu'on nomme M. Gagne, auteur de *l'Unitéide*, maire de la ville de Dinan.

—

Succès littéraire à l'Ambigu. Quand nous serons à deux, nous ferons une croix.

—

Un nouveau livre de Victor Hugo va paraître. Nous l'examinerons plus à loisir. En attendant, comme il nous a été donné d'en parcourir les pages, nous confions au lecteur l'idée génératrice de l'œuvre.

Le poëte intitule son livre : *A propos de Shakspeare*. Il a raison. C'est, en effet, à propos de Shakspeare que Victor Hugo constate la présence d'un génie créateur à l'ouverture de toute époque nouvelle. Il y a, ajoute-t-il, un monde nouveau formé par la Révolution française; ce monde a son génie créateur. Quel est-il? Il sous-entend : moi.

Ce *moi*, sous-entendu, est tout le livre.

—

Les journaux anglais nous apportent des extraits d'un journal, écrit par les ambassadeurs Japonnais, et relatant leurs impressions de voyage en Occident. Il a paru à Yeddo, à la librairie Pou-Yah. La *Vie Parisienne* comptant plusieurs abonnés au Japon qu'il me soit permis de les prévenir contre ce qu'il y a d'erroné dans ce journal

Les voyageurs sont tous gascons.

Les honorables ambassadeurs prétendent qu'en Europe on ne témoigne pas plus d'égards au souverain qu'aux personnes d'un rang ordinaire. C'est une erreur; tout le monde sait qu'on leur en témoigne beaucoup moins. Le premier privilége d'un citoyen libre consiste à ne pas saluer son prince, quand à son bottier, c'est autre chose. Ce dernier le ferait entrer dans la garde nationale.

Ils disent que les hommes sont fiers. Ils n'auront vu que des garçons de café ou des garçons de bureau.

Ils soutiennent que nos marchands sont peu affables, le mot est doux. Les Japonais auraient dû dire qu'en France, ce n'est pas le marchand qui cherche à vendre à l'acheteur, il faut que ce dernier fasse une cour assidue et descende jusqu'aux dernières bassesses, pour qu'on daigne accepter son argent, en échange d'un objet qui n'en vaut pas la moitié.

—

Exiger que toute journée de courses soit un spectacle de premier ordre est une injustice absolue. — Longchamps est la Comédie-Française des pièces hippiques. — Pièces et comédiens peuvent être médiocres, et mieux vaut constater sincèrement cet incident que de le défigurer par des compliments maladroits.

La première journée de printemps pourrait se résumer télégraphiquement par cette formule : *temps couvert, — courses faibles, — chevaux médiocres, — toilettes élégantes, — Soumise remarquable.*

—

Je n'ai pas attendu cette victoire facile pour proclamer et prévoir ce que vaut Soumise. Au mois de septembre, à Bade, j'ai constaté sa victoire en indiquant son avenir. — Je répète donc qu'elle a dix victoires sous ses sabots. — Northampton a été sa deuxième étape. Le prix spécial compte pour sa troisième victoire.

X

LES PREMIERS BEAUX JOURS. — L'ÉMIGRATION ANGLAISE.



Des gens qui vont joliment s'amuser en France!

L'EAU DE LA FLORIDE



C'est-à-dire que c'est à donner envie d'avoir des cheveux gris, tant ils vont devenir d'un beau blond.



LE PÈRE ET LE FILS.

Ce qui me vexe, cher père, c'est de te voir employer l'Eau de la Floride : tout le monde te prend pour mon fils.



L'EAU DE LA FLORIDE

aux prises avec le Temps.



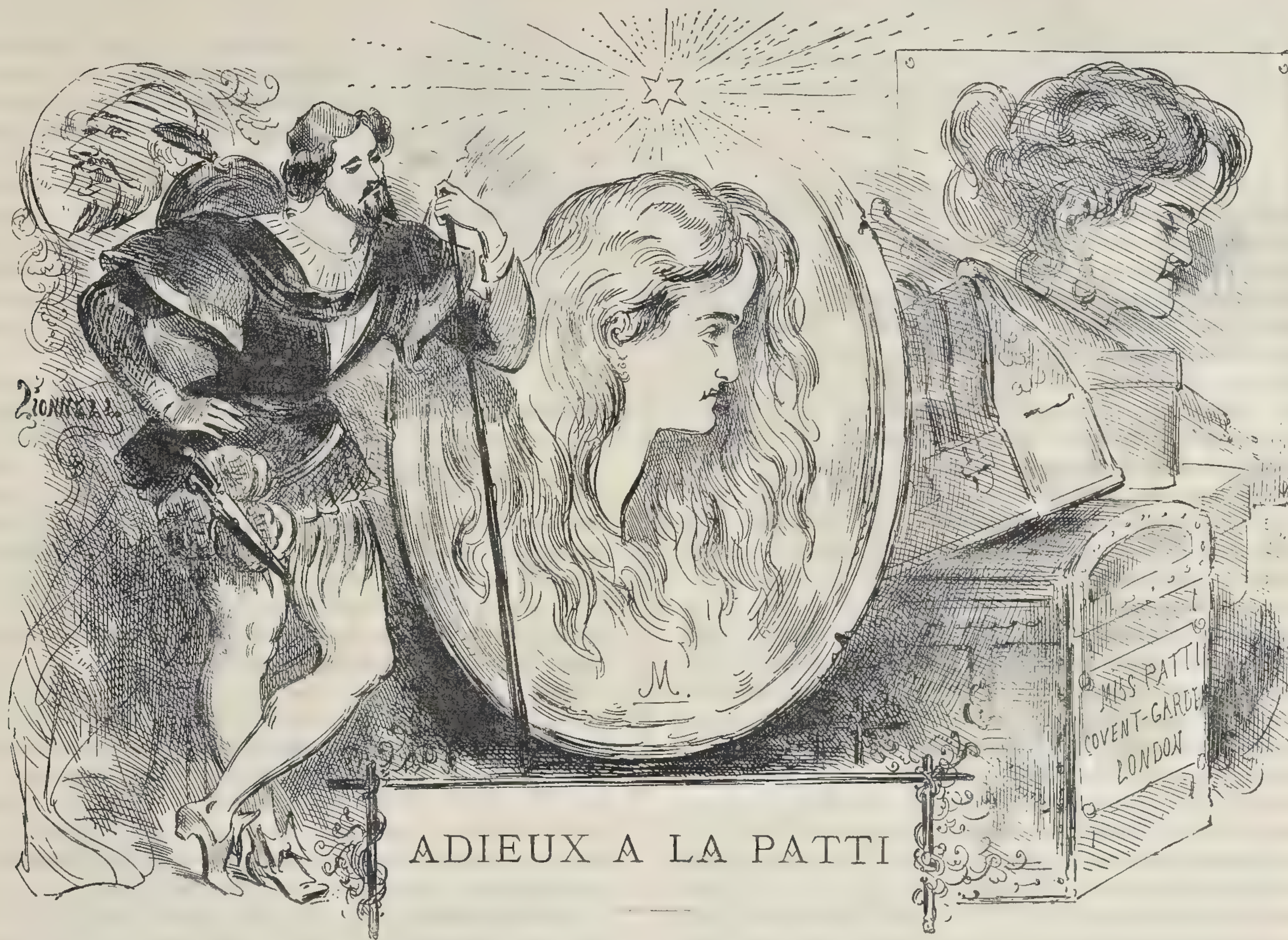
— Quel âge donnes-tu à cette superbe femme ?
— Vingt-deux ans.
— On voit que tu ne connais pas l'Eau de la Floride. — Elle en a le double.



L'ILE DE LA FLORIDE

Les jolis petits matelots de la frégate *Vénus* embarquant des tonneaux d'huile de la Floride.

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN. Paris.— Imp. VALLÉE, 15, rue Breda.



ADIEUX A LA PATTI

Vous nous quittez, Mademoiselle, permettez-moi de vous faire mes adieux et mes excuses; oui, mes excuses. J'ai à me reprocher quelques mauvaises charges sur votre compte; charges mal faites, lourdes, et peu ressemblantes. Les abonnés de la *Vie Parisienne* sont en droit de réclamer de moi une appréciation plus juste et plus consciencieuse sur un si précieux sujet. Je vais donc essayer de réparer avec ma plume les torts de mon crayon.

—

Vous est-il jamais arrivé, ami lecteur, d'avoir à faire une longue traite à cheval, la nuit, dans les bois? Vous rappelez-vous l'ennui de cette route s'allongeant uniforme dans l'horizon noir, bordée de futaies sombres, toujours les mêmes, si bien qu'on ne sait plus si l'on avance, et si cette diable de route doit jamais finir? Joignez à cela un peu de bise, le froid de la nuit, qui vous cloue sur votre selle résigné, le nez baissé, les bras collés au corps, pour donner moins de prise au vent. Vous souvenez-vous quel sentiment de bien-être, quelle béatitude infinie s'emparaient de vous une fois arrivé au gîte, devant un bon feu et un bon souper? Comme la fatigue et les idées tristes s'envolaient vite! comme la joie, l'espoir, la vie rentraient en vous! Eh bien! rien ne vous donnera mieux l'idée de ce que fait éprouver la voix de la Patti, entendue après une journée d'affaires. Les sublimités éthérés n'ont rien à faire ici. Il s'agit d'un plaisir tout physique, mais si intense, qu'il touche à la poésie. C'est que jamais, au théâtre, tant de jeunesse, tant de beauté, tant de fraîcheur, tant de sève ne se sont peut-être rencontrées en une seule femme..

Essayons de décrire : Le corps est encore celui d'une enfant; la poitrine mince, les épaules légèrement fléchissantes. Mais au fond de ces grands yeux noirs, surmontés d'épais sourcils, semblent fermenter pour l'avenir les passions tragiques de l'Italienne. Le front est superbe, élevé, vaste, ombragé d'une chevelure noire et drue, ondée naturellement; on la défait du reste à tout propos et l'on n'a pas tort. Au repos, la bouche est dure, les lèvres minces, retombant aux coins comme méprisantes; le menton volontaire, si bien qu'ouvrir la bouche, une disgrâce pour tant de chanteuses, est pour elle une beauté nouvelle, tant cette bouche se transforme; l'éclat des dents blanches fait alors ressortir le rouge des lèvres qui paraissent sensuelles. Le sourire officiel simule la bonté à s'y méprendre. Ajoutez à cela la gentillesse et la vive intelligence du premier âge, et pardessus tout le plaisir de faire ce qu'elle fait et d'être où elle est. A la ville, elle semble s'éteindre, indécise entre la réserve que lui impose son âge et la présomption que lui permet sa gloire; d'ailleurs guidée et commandée. Au théâtre elle redevient la Patti; elle n'est vraiment à l'aise que là. Il lui faut le costume pour oser, comme il le lui faut pour compléter son étrange beauté, plutôt scénique que de salon. C'est plaisir de voir comment elle commande à son tour! Comme elle berne Bartholo et ce pauvre Don Pasquale, et ses amoureux comme ses tuteurs! Toute la scène est remplie de sa petite personne; la pièce ne semble plus faite que pour elle; l'action semble circonscrite aux plis de sa jupe; on ne voit plus, on n'entend plus qu'elle. Et que dire des sons qui sortent de ce jeune gosier! Un je ne sais quoi de plein, de moëlleux et de fort qui s'infiltre dans tout votre être comme un vin généreux, vous ranime et vous rend tous les désirs et la force de vos vingt ans.

Si bien qu'il n'est pas un spectateur, homme ou femme, jeune ou vieux, qui ne sorte de là sans s'écrier : Quelle est gentille! qu'elle est charmante! Mais quand on a dit et redit sur tous les tons : Qu'elle est gentille! qu'elle est charmante! qu'elle est charmante! qu'elle est gentille! on a tout dit.

Or, ce n'est pas assez, mademoiselle : dussiez-vous ne jamais me pardonner mes mauvais dessins, après avoir dit les mérites que vous avez, je vais essayer d'indiquer ceux qui vous manquent encore. Je dis encore, car vous avez tant de temps devant vous pour apprendre !

—

A côté de ces dons précieux de la nature, il est d'autres qualités que vous nous devez d'acquérir et sans lesquelles il n'est point d'artiste véritable; permettez-moi de vous les indiquer par un exemple.

Ces qualités, il y a, à vos côtés, un homme qui les possède au plus haut degré, c'est Mario. Voilà qui va peut-être vous b en étonner ! Comment, ce Mario, que vous daignez parfois encourager des yeux et du geste, a quelque trait réussi, comme par hasard ? Mon Dieu, mademoiselle, je sais aussi bien que vous et lui-même sait mieux que vous et moi ce qu'il n'a plus, mais pour ce qui lui reste seulement dans son petit doigt, je donnerais toutes les perfections de votre charmante personne.

Parlons d'abord de ses costumes et des vôtres. Cette comparaison me fera peut-être mieux comprendre de vous que toutes les dissertations sur le beau idéal. Laissez-moi vous décrire au complet son costume de Martha, sa dernière création.

Le vrai moyen-âge anglais des Keapsakes de 1830, mi-partie exact, mi-partie fantaisiste ; mais de cette fantaisie noble et poétique des Lawrence et des Landseer : un grand chapeau rond à bords enroulés, orné d'une plume d'aigle audacieusement plantée droite, par devant, non sur la forme mais sur le bord même ; une large bande de velours noir fixée sur la poitrine et permettant au chapeau défait de pendre derrière le dos ; sous le chapeau une coquette petite calotte rouge ; un pourpoint marron excessivement échancré en pointe sur la poitrine, dessinant la taille bien prise, à jupe tuyautée très-courte, à manches larges ; une chemisette plissée sans collet dégageant le cou, grand et élégant au possible. Des chausses grises moulant une jambe bien faite, garnies à leur partie supérieure d'une sorte de dentelé noir et rouge ; des souliers noirs avec un ornement taillé dans le cuir sur le coude-pied ; un grand manteau rayé de gris et brun, et un haut bâton de berger. J'allais oublier la pièce la plus curieuse : sa grande escarcelle de cuir blanc, à trois compartiments plissés, avec deux couteaux enchâssés l'un dans l'autre, à manches d'ébène incrustés d'argent. De plus, une dague cavalièrement passée par derrière dans la ceinture. Toujours sa barbe et ses cheveux de Christ. Le vieux Chaucer place, parmi ses pélerins de Canterbury un jeune seigneur, venant de Prusse, brave comme un lion et doux comme une demoiselle ; je ne me figure pas ce seigneur autrement mis ni autrement tourné que Mario dans ce costume de Lionnell.

Tous ces costumes d'ailleurs ont ce même cachet d'exactitude fantaisiste parfaitement approprié aux rôles impossibles, aux situations exceptionnelles des héros de *Libretto*. Mais ce que j'en aime surtout, c'est qu'à chacun un petit détail singulier, vient donner un caractère d'originalité et de coquetterie bizarre qui n'appartient qu'à Mario. Dans *Martha*, c'est cet attirail d'escarcelle, de couteaux et de ceinturons compliqués ; dans le *Barbier*, c'est une laçure particulière des bottes, ou un pourpoint boutonné sur le côté comme on en voit aux figures des traités d'armes du XVI[e] siècle ; dans le *Trovatore*, c'est un chaperon avec un grand pan d'étoffe drapé sur sa cuirasse, ou bien un long capuchon noir florentin, rabattu la nuit pendant la sérénade ; dans *Don Pasquale*, à la scène du rendez-vous, en costume moderne pourtant, c'est un manteau à petit collet jeté coquettement sur l'épaule pour esquiver la banalité des manteaux de mélodrame, ou le prosaïsme du vulgaire paletot. A première vue, avant qu'il ait ouvert la bouche, on se trouve transporté dans un monde tout de fantaisie, d'élégance et de distinction ; qu'il va lui être facile de nous faire croire à tout ce qu'il va nous chanter !

—

Il y a loin, mademoiselle, de ces costumes achevés aux innocents déguisements dont vous vous revêtez. D'une figure ou d'un talent médiocre, destinée à passer inaperçue, il n'y aurait que demi mal, mais avec votre nom et votre beauté, c'est un meurtre de voir un si beau diamant si mal monté.

Vous êtes petite, et à cela il n'y a pas grand mal, mais la façon dont vous vous habillez, vous fait nabotte. Vos corsages descendent si bas, que vous n'avez plus de jambes ; et cela quand la mode vous autoriserait à porter ces gracieuses robes à tailles courtes, qui par la hauteur de la jupe, font paraître la femme deux fois plus grande ; comparez-vous vous-même, dans la robe à pointe de corsage menaçante du *Barbier*, et dans la robe à taille ronde de *Don Pasquale*.

Et dans ce même *Barbier*, n'êtes-vous pas aussi lasse que nous de ce sempiternel costume à corsage de velours noir passequillé de jais, à jupe rose garnie de dentelle noire ? J'étais encore au collége que je le voyais déjà à Mme Persiani. Tout vous est permis, vous le savez bien ; profitez-en donc pour risquer dans ce rôle quelque fantaisie un peu plus nouvelle. Par exemple, une jupe de satin blanc, garnie de deux ou trois rangs de larges passequilles noires ; une vraie veste de *maja* en velours noir ou rouge, à taille libre, une large ceinture rouge ou noire selon la veste ; le haut peigne d'écaille espagnol planté de côté ; des bas rouges à coins et des mules de satin blanc à bouffettes rouges ou noires.

N'avez-vous donc pas, dans vos amies, quelque âme charitable qui vous avertisse des affreux plis que vous fait dans le dos votre pèlerine d'hermine dans *Martha*, et vous retire dans *Don Pasquale*, ces paillons que vous vous mettez sur le nez, pour planter à la place, dans vos beaux cheveux, quelqu'audacieuse aigrette, altière et capricieuse comme vous dans ce rôle-là ? On me dit que vous avez changé votre robe de crêpon bleu à maigres festons blancs, bravo ! Changez aussi le burnous-confection que vous portez au dernier acte.

Dans la *Somnambula*, à la place de cette ridicule bergère de salon, qui court la montagne en chemisette décolletée et en jupe de satin, que ne risquez-vous le vrai costume du Tyrol ? La jupe courte de laine rouge à petits plis, collante au corps ; la veste soutachée ; la la large ceinture piquée avec les deux rondelles d'argent niellé pour agrafes ; le foulard noir noué à l'alsacienne ; les molletières de couleur, le bonnet de fourrure ou le petit chapeau vert à plume d'aigle.

Dans *la Traviata*, puisqu'on a transporté l'action sous Louis XIII, au lieu de ces élégances du passage du Saumon, au lieu surtout de cet innocent petit plumeau de nacre qui frétille au-dessus de votre féronnière de velours rouge, que ne copiez-vous quelque portrait d'Infante de Vélasquez, à la raie de côté avec un œillet dans les cheveux dénoués, mais maintenus en grappes par des perles et des petits nœuds de rubans ? Ou bien un portrait d'une des femmes de Rubens avec le grand feutre à plumes, avec la haute fraise décolletée, formant auréole et servant les épaules et les seins comme sur un plat ? Et les belles robes de velours ou de brocart à corps, à vastes manches, avec ces hauts poignets de dentelle qui font valoir la fine attache des mains des patriciennes de Van Dyck ! Tout est permis dans ce rôle de courtisane fantaisiste. (1)

Et dans la *Fille du Régiment*, que je vous ai vu jouer en Allemagne, au lieu de cette nauséabonde vivandière d'Opéra-Comique à petit chapeau rond de toile cirée, en spencer, en bas blancs et bot-

A ce propos, un non sens ridicule, ce me semble, de la part de toutes les actrices qui ont joué ce rôle depuis et y compris Mme Doche, c'est ce peignoir d'innocence, cachemire ou mousseline blancs, dans lequel elles meurent toutes au dernier acte. La Dame aux camélias, ne devrait-elle pas mourir au contraire dans sa livrée de plaisir, quelque voluptueux peignoir transparent, encore toute pomponnée de rubans et de dentelles, quelque robe de chambre à desseins bizarres, à grands pans de velours sombre, sur lesquels la chair trancherait ferme et rose et d'où sortiraient aujourd'hui des bras maigres et une poitrine decharnée ?

tines, quelle mutine désinvolture vous donnerait le costume d'une vivandière de Raffet, mitigé d'un grain de coquetterie! Par exemple, un dolman de hussard rouge garni de tresses et de fourrures au lieu de ce ridicule habit de garde national, par dessous le gilet passementé à cinq rangs de boutons; une jupe de serge rayée, blanc, rouge et noir, et très-courte; un bonnet de police de drap rouge à grande flamme tombant sur le côté; les cheveux en catogan derrière, en cadenettes nattées sur les faces; voire même un œil de poudre; la cravatte militaire noire, mais avec un petit liseré blanc autour du cou; aux jambes, de grandes guêtres blanches sur un soulier de cuir naturel, ou bien le bas pyrénéen tricoté s'évasant sur le coude-pied, ou mieux encore la haute bottine de cuir clair, lacée, à glands, que portent aujourd'hui les petites filles; au besoin le mousqueton de cavalerie en bandoulière. Quel coquet mignon petit hussard vous feriez!

Oui, mais on n'y tiendrait plus!

—

Avons-nous assez causé chiffons, mademoiselle? Essayons maintenant de nous occuper de choses plus sérieuses? Parlons goût et sentiment.

Ici encore, c'est Mario qui nous servira de modèle.

Le sentiment dramatique! Quel grand mot! quel gros mot! J'ai je ne sais quelle répugnance à le prononcer, tant les professeurs et les Conservatoires en ont abusé, l'ont obscurci, dénaturé, sali; tant il éveille aujourd'hui une ridicule kyrielle de grands gestes, de roulements d'yeux et de vibrations ampoulées. Cela, faute de convenir franchement que le sentiment est un don de nature et de milieu qui ne s'enseigne pas.

Notez bien la différence qui sépare l'intelligence du sentiment; un bon élève apprendra à ne point faire de faute contre le bon sens, à imiter à temps les inflexions de tradition, mais c'est tout. Pour rendre un maître en poésie ou en musique, il faut tout simplement être maître soi-même; si la nature ne vous a pas fait l'âme grande, ou si le milieu dans lequel vous avez grandi ne vous a pas fait l'esprit élevé, apprenez le métier, jouez chantez, ou faites des bottes, vous n'en vaudrez ni plus ni moins.

Rien d'étonnant donc à ce que, de même qu'il y a peu de grands poëtes et de grands musiciens, il n'y ait que fort peu de grands acteurs.

Mario en est un, et des plus grands, et cela, sans emphase, sans effort, on dirait presque sans étude. On a loué sa distinction, sa tournure, son goût; mais là semble, pour bien des gens, se borner ses mérites.

C'est que les grands acteurs ont des scènes capitales auxquelles on les attend, pour lesquelles ils se préparent; le public est averti. Tandis que chez Mario, l'élévation et le pathétique sont choses si naturelles et si continues qu'elles passent presque inaperçues; on est sous le charme d'un bout à l'autre de la soirée; on ne songe point à applaudir, mais on sort de là tout rêveur.

Il sent à ce point le caractère qu'il exprime, qu'il n'a souvent pas besoin de parler pour être en situation. Comparez son attitude et l'expression de sa figure dans les scènes muettes de ses rôles les plus divers. Pauvre paysan bafoué, assis à l'écart, tout triste, au marché du dernier acte de *Martha*. Grand seigneur, sûr de lui, sous le balcon de Rosine, se cachant pour ne la point compromettre, mais sans craindre les aventures pour lui-même; libertin fanfaron, lutinant la servante de la taverne, au dernier tableau de *Rigoletto*, pendant qu'une fille séduite par lui meurt près de là. Et, encore dans le *Barbier*, sous tous ces humbles déguisements, comme on sent l'homme habitué à être servi, s'étonnant qu'on ne vienne pas lui prendre son chapeau des mains et lui tirer ses bottes!

Aux endroits de force, la voix lui manque, et c'est précisément à ces passages que le public guette l'acteur et prête quelque attention; ces endroits-là sont douloureux pour lui, je l'avoue, obligé qu'il est d'éluder ces traits, que le premier pousse-note venu exécuterait sans balancier. Mais compte-t-on plus de huit ou dix traits de ce genre dans un opéra, et durant chacun une minute au plus? Qu'est-ce donc que ces dix minutes, en comparaison des trois ou quatre heures de la soirée, pendant lesquelles il nous charme et nous émeut? Est-il une voix plus désagréable, plus voilée, plus terne, moins sympathique, que celle de Tamberlick, hormis ces moments de force? Fraschini lui-même, l'excellent chanteur, sacrifiant tout à l'émission du son, ménageant de loin ses effets, ne vous laisse-t-il pas parfaitement froid, quand il ne vous répugne pas par la trivialité de son jeu et de sa tenue? Prenez, au contraire, le moindre récitatif de Mario, qu'il est bien dit! chaque phrase se déroule, sans effet cherché ou ménagé, simple et complète, disant clairement ce que le poëte et le musicien ont voulu dire! Rien de plus héroïque que son récit du combat, au deuxième acte du *Trovatore;* rien de plus douloureux et de plus tendre que cette phrase admirable, lorsque, dans la prison, il essaie d'endormir sa mère qui va mourir avec lui; rien de plus passionné que ces injures à Léonore qu'il croit déshonorée. Et les gestes, l'expression de figure, tout est juste et découle de la situation. Rien de récité, rien d'appris, rien de convention, surtout rien d'emphatique; tout chez lui découle d'une seule source: il comprend ce qu'il dit, et il chante aussi simplement que s'il causait. Comparez la jolie romance du *Ballo in maschera*, chez la sorcière, dite par Fraschini et par lui. Impossible de saisir la phrase entière, dite en sourdine par Fraschini, qui concentre tous ses poumons sur les deux cris du refrain, comme un homme crachant dans ses mains avant de soulever son poids. Quelle est complète, dite par Mario! Comme on la suit, dès la première note, ainsi qu'un dessin qu'on tracerait soi-même sur le papier! Et puis, qu'elle est vive, légère, insouciante, et restant élégante; c'est bien la chanson de cet étourneau de roi, qui vient déguisé en pêcheur, se faire dire la bonne aventure. A l'acte suivant, quel dévouement douloureux dans l'air qui précède le bal! Il y sera tué, il le sait et il y va. Comprend-on rien de pareil, dans la manière toute savante, toute de force dont Fraschini chante ce passage. Avec ce dernier, c'est un exercice de chant et rien de plus, un morceau qu'on s'imagine avoir été mis là pour laisser le temps de changer de costume aux autres personnages. Autant vaudrait, venir en habit noir, chanter successivement les principaux airs d'une partition, avec les trois saluts préalables, à chacun.

Le plus ridicule contre-sens de ce genre, est la manière dont j'ai entendu vingt fois chanter la *Donna e Mobile* dans *Rigoletto*. Dans la bouche de Mario, quelle moquerie! quelle insouciance! quel libertinage spirituel! Quelle est leste et grivoise la chanson de ce joyeux cavalier, assis sur la table d'un cabaret, une jambe ballante, une bouteille à côté de lui et la servante dans ses bras! Quelle est cruelle et cynique, quand on voit de l'autre côté du mur, agoniser la jeune fille séduite! Eh bien! le dernier dadet auquel j'ai entendu chanter cet air, s'avançait respectueusement vers la rampe, et les yeux au ciel, la main sur le cœur, il entonnait son antienne sur le ton de: *Petit oiseau ne va pas dans la plaine!* N'est-ce pas bien là le ton de ce luron qui, au matin, pendant que Rigoletto pleurera sur le cadavre de sa fille, quittera l'auberge, heureux de sa nuit, et reprendra son refrain en rajustant ses chausses?

Pour finir, Mario est moins un grand acteur qu'un grand artiste; je me rappelle la dignité avec laquelle, il y a quelques années, il recevait les applaudissements de la salle sans lui rendre ce ridicule salut en usage aux Italiens. Il a traversé la scène sans rien subir de cette influence toujours un peu malsaine du métier. Il y restera comme un type unique de distinction et d'élévation innée, et il n'y sera jamais remplacé, à en juger par la présente génération de *pignoufs* chargés de nous rendre au théâtre l'amour, la poésie et l'héroïsme.

Donc, mon cher Mario, restez-nous le plus longtemps possible; laissez-vous encore toucher par les cent mille francs qu'on vous offre, et par l'humble prière d'un homme qui vous doit les meilleures soirées qu'il ait passées aux théâtre. En vérité, je vous le dis, ni l'âge, ni le ridicule, ne prévaudront pas contre vous, parce que, jusqu'à votre dernier souffle, vous aurez pour vous les femmes.

—

Et c'est là, mademoiselle, car vous n'avez point oublié que c'est à vous que ce discours s'adresse, et c'est là, dis je, l'homme que vous daignez encourager, à la fin d'un morceau bien dit, par un petit sourire ou un petit applaudissement protecteur? *Muchacha!*

Mais il y a de son talent au vôtre le même abîme qu'entre vos costumes et les siens. On retrouve dans votre jeu et dans votre chant les mêmes paillons, les mêmes non-sens, les mêmes trivialités que dans vos toilettes. J'ai insisté sur cette question de costumes, d'abord parce que je compte que votre coquetterie fera taire votre amour-propre et vous fera comprendre que je pourrais bien avoir raison ; ensuite parce que cette lacune de toilette saute aux yeux, et qu'à cet égard tout le monde est d'accord, tandis que le plus grand nombre, sous le charme des dons précieux que vous possédez réellement, ne s'aperçoit pas ou se soucie peu de vos défauts.

Ils sont grands pourtant, et irritants; avant tout, l'aplomb infernal d'une leçon imperturbablement sue et récitée, l'inconscience la plus sereine du mauvais goût des fioritures serinées ; rien ou presque rien de vous, c'est à croire entendre une fable récitée par une bonne élève dans une distribution de prix, avec les intonations imposées par le cuistre.

L'intelligence chez vous très-développée, mais le goût et le sentiment nuls; or, mon enfant, sans le goût et le sentiment, il n'est pas plus de véritable artiste qu'il n'est de vraie femme. La beauté nous fait regarder un instant, eux seuls nous attirent, par eux seuls une femme existe, parce que seuls ils lui donnent cette individualité qui nous la fait distinguer et préférer entre toutes. Or, vous n'existez pas encore; voilà pourquoi tout le monde dit de vous : quelle est gentille! quelle est charmante! pourquoi personne n'a songé encore à dire ? quelle grande artiste ! Si bien, qu'après quelque années d'exhibition de votre joli minois et de votre charmant ramage, vous courrez risque de n'être plus, comme Jenny Lind, qu'un article d'exportation qu'on a fort sagement fait de ne pas laisser voir à de vrais connaisseurs.

Quelques preuves. Je mets hors de cause les *cocottes*, que tout le monde a déploré et dont vous vous corrigez, d'ailleurs. Mais sauf *Don Pasquale*, où vous excellez, parce qu'il ne s'agit là que d'une petite personne assez maîtresse d'elle-même, et ne faisant d'ailleurs que réciter la leçon apprise par son frère, dans aucune pièce, vous n'avez fait oublier celle qui l'a chantée avant vous. Frezzolini reste toujours la *Martha* la plus noble et la plus poétique, une sœur de Mario; la mélancolie même aux derniers actes. Pendant la déclaration de Lionell, ce n'est pas elle qui eût joué du doigt avec la mèche de la chandelle, encore moins eût-elle été cracher dans le fond, comme vous le faites assez fréquemment. Dans *la Traviata*, Mme Penco, toute gauche, toute mal habillée qu'elle fût, par la justesse, la conscience l'effort douloureux de son chant, sans s'en douter, rendait admirablement cette mélodie, tendre et déchirante, ridicule à la fête du premier acte, elle touchait aux scènes d'amour, de dévouement et d'agonie, merveilleusement servie, d'ailleurs, par le hoquet chronique qui marquait les trop nombreuses reprises d'haleine. Vous chantez plus fort et tenez la note plus longtemps, mais vous ne chantez pas mieux et touchez beaucoup moins. Des tenues à n'en plus finir, une sortie ridicule en chantant tout en sautant, et des toussottements en songeant à autre chose, c'est tout ce que vous avez mis de plus dans ce rôle-là. Dans *la Somnambule* même, votre triomphe vous êtes trop sûre de vous, trop avisée, trop brillante, bien loin du chant et du jeu, timide, mais si juste, si pur, si chaste, de la modeste mademoiselle Battu. Quant au *Barbier*, croyez-vous que les fioritures de professeur et les chansons de pensionnaires intercalées par vous dans le rôle de Rosine aient fait oublier cette voix calme, pleine, forte, sereine, divine, qui sortait de la bouche de l'Alboni comme un ruisseau de perles et de diamants?

Et pourtant vous êtes supérieure à toutes par la jeunesse, la force, la beauté, par cette sève qui bouillonne en vous, cette ardeur à agir, à comprendre qui vous font être capable de tout pour l'avenir. Peut-être donc, ne vous faut-il pour être parfaite, qu'avoir un peu plus vécu; peut-être l'éclair de la passion illuminera un jour ses grands yeux vides au regard fixe; quelque bon gros chagrin vous fera tout d'un coup tressaillir en chantant une mélodie triste, et vous sentirez alors ce que vous ne faites encore que réciter.

Mais pour en arriver là, osez être vous-même. Tout ce qu'un bon professeur peut apprendre, vous le savez, et le savez trop. Oubliez donc un peu la leçon apprise et soyez *vous*. Il n'est pas possible que dans cette jolie tête, dans ce corps charmant, la nature n'ait mis une âme aussi belle; qu'elle se révèle donc!

En tout état de cause, chantez simplement, surtout contentez-vous de chanter une partition sans essayer de la jouer. Hier, je vous entendais pour la dernière fois chanter le Duo de *Zerline* et *Mazzetto* du *Don Juan* (1) Que de mines, que d'agaceries, que de sautillements, que d'inflexions pleines de sous-entendus ! Une scène de vaudeville à la place d'un air de Mozart. L'Alboni dans cette même scène ne bougeait pas plus qu'un pieu, il est vrai, mais la mélodie s'envolait de ses lèvres fine, spirituelle et tendre, telle que Mozart l'a écrite. Un exemple encore plus frappant, une comparaison de vous-même à vous-même : Dans *Martha*, vous chantez deux fois, à deux actes différents, la charmante romance irlandaise; la première fois, c'est la scène capitale de l'acte, le moment est solennel; vous vous avancez devant le souffleur, vous détaillez avec un soin, une lenteur et des tenues sur les dernières notes à n'en plus finir, et vous nous laissez froids; à la seconde reprise de l'acte suivant, la phrase n'est plus qu'accessoire, vous la dites tout naïvement, et elle nous fait venir les larmes aux yeux.

Encore une fois, oubliez la leçon apprise et chantez simplement.

—

J'arrive au bout de mon sermon. Entre nous, je le trouve un peu bien long, un peu bien dur, et cherchant un peu midi à quatorze heures. Pourquoi, au lieu d'épiloguer sur les qualités qui peuvent vous manquer, ne pas se contenter du charme bien réel que vous possédez; c'est l'avis de Rossini, m'a-t-on dit. Un jour, devant lui, faisant allusion aux fioritures dont vous aviez chargé un air du *Barbier*, un mauvais plaisant disait : ce n'est plus le *Barbier* de Rossini, c'est un *Barbier ex-strakosch-onné* que la Patti nous a chanté là !

— Bah! dit le maestro, jouissez donc d'elle telle qu'elle est; quand elle saura chanter, elle n'aura peut-être plus ni voix, ni beauté, ni jeunesse!

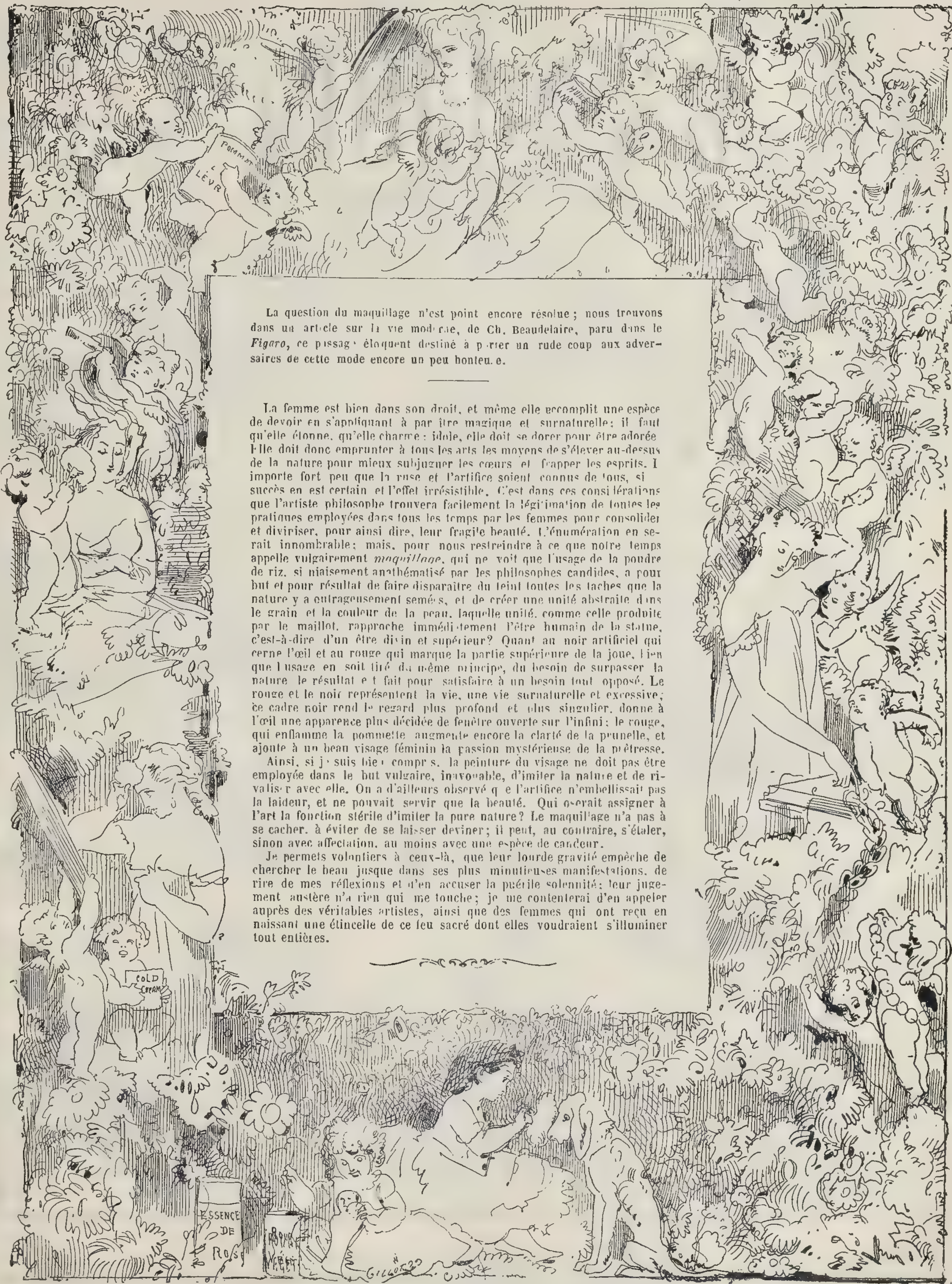
... Et comme on me disait cela, se dressa devant moi le spectre en fer-blanc de Mme de Lagrange, aspirant au trône de Hongrie à force de savoir trop bien chanter ! Et j'eus froid dans le dos... Et je me dis que Rossini avait bien raison...

Donc, Mademoiselle, moquez-vous des donneurs de conseils et des amateurs de quintessence. Soyez d'ailleurs persuadée que je n'ai fait la grosse voix que pour en agir avec vous comme on en agit avec les enfants auxquels il faut bien faire un crime d'une peccadille pour leur frapper l'esprit et les empêcher d'y revenir. Vous n'en resterez pas moins ce que Dieu a fait de mieux au théâtre depuis longtemps.

MARCELIN.

(1) Bravo, pour le nouveau costume rouge et noir ! Voilà le costume rêvé pour Rosine. Le chignon bas vous va aussi décidement mieux ; vous avez trop de cheveux pour les porter relevé , comme vous l'avez essayé quelques jours.

L'ÉTERNELLE QUESTION DU MAQUILLAGE



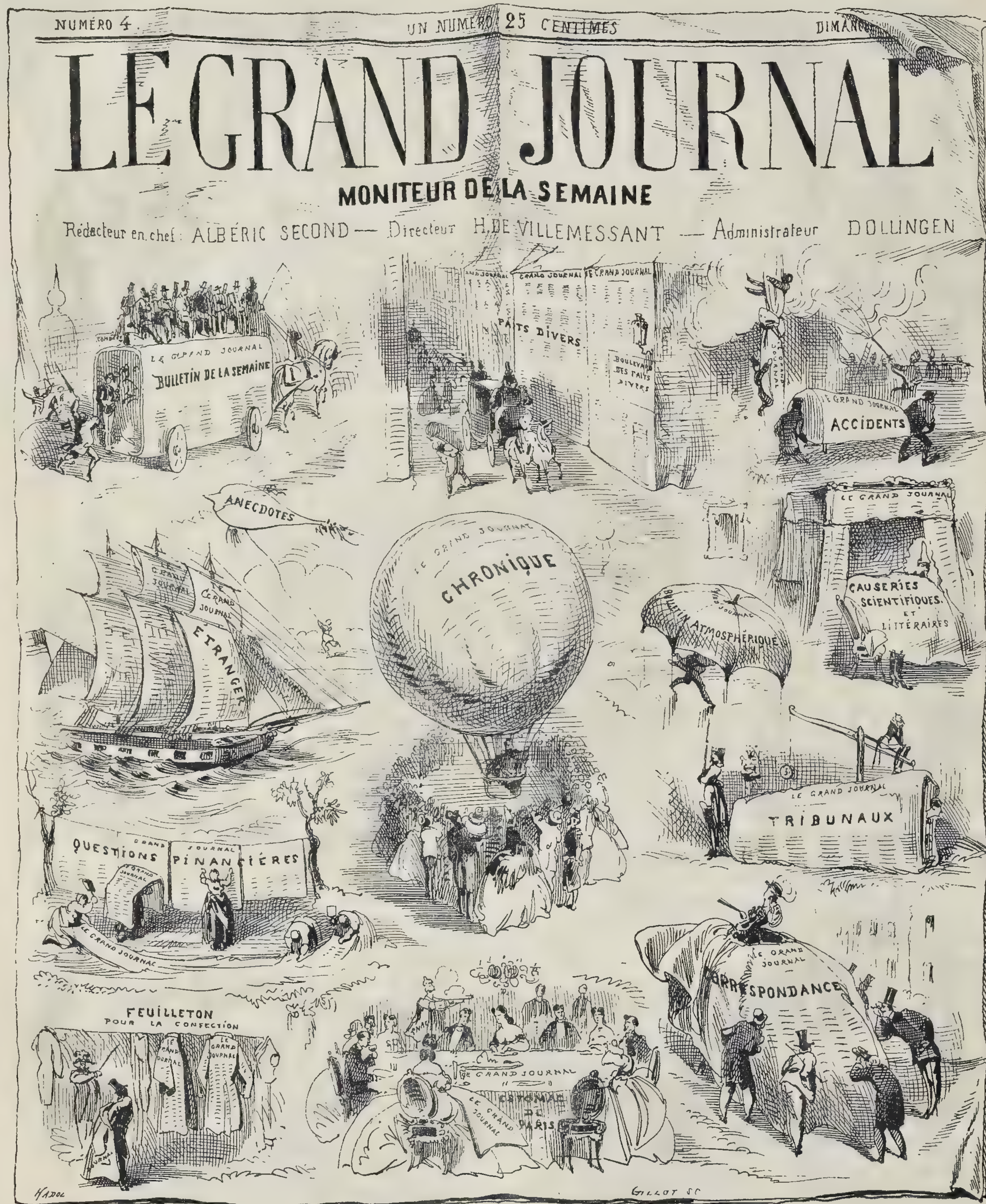
La question du maquillage n'est point encore résolue; nous trouvons dans un article sur la vie moderne, de Ch. Beaudelaire, paru dans le *Figaro*, ce passage éloquent destiné à porter un rude coup aux adversaires de cette mode encore un peu honteuse.

La femme est bien dans son droit, et même elle accomplit une espèce de devoir en s'appliquant à paraître magique et surnaturelle; il faut qu'elle étonne, qu'elle charme: idole, elle doit se dorer pour être adorée. Elle doit donc emprunter à tous les arts les moyens de s'élever au-dessus de la nature pour mieux subjuguer les cœurs et frapper les esprits. Il importe fort peu que la ruse et l'artifice soient connus de tous, si le succès en est certain et l'effet irrésistible. C'est dans ces considérations que l'artiste philosophe trouvera facilement la légitimation de toutes les pratiques employées dans tous les temps par les femmes pour consolider et diviniser, pour ainsi dire, leur fragile beauté. L'énumération en serait innombrable; mais, pour nous restreindre à ce que notre temps appelle vulgairement *maquillage*, qui ne voit que l'usage de la poudre de riz, si niaisement anathématisé par les philosophes candides, a pour but et pour résultat de faire disparaître du teint toutes les taches que la nature y a outrageusement semées, et de créer une unité abstraite dans le grain et la couleur de la peau, laquelle unité, comme celle produite par le maillot, rapproche immédiatement l'être humain de la statue, c'est-à-dire d'un être divin et supérieur? Quant au noir artificiel qui cerne l'œil et au rouge qui marque la partie supérieure de la joue, bien que l'usage en soit tiré du même principe, du besoin de surpasser la nature, le résultat est fait pour satisfaire à un besoin tout opposé. Le rouge et le noir représentent la vie, une vie surnaturelle et excessive; ce cadre noir rend le regard plus profond et plus singulier, donne à l'œil une apparence plus décidée de fenêtre ouverte sur l'infini; le rouge, qui enflamme la pommette, augmente encore la clarté de la prunelle, et ajoute à un beau visage féminin la passion mystérieuse de la prêtresse.

Ainsi, si je suis bien compris, la peinture du visage ne doit pas être employée dans le but vulgaire, inavouable, d'imiter la nature et de rivaliser avec elle. On a d'ailleurs observé que l'artifice n'embellissait pas la laideur, et ne pouvait servir que la beauté. Qui oserait assigner à l'art la fonction stérile d'imiter la pure nature? Le maquillage n'a pas à se cacher, à éviter de se laisser deviner; il peut, au contraire, s'étaler, sinon avec affectation, au moins avec une espèce de candeur.

Je permets volontiers à ceux-là, que leur lourde gravité empêche de chercher le beau jusque dans ses plus minutieuses manifestations, de rire de mes réflexions et d'en accuser la puérile solennité; leur jugement austère n'a rien qui me touche; je me contenterai d'en appeler auprès des véritables artistes, ainsi que des femmes qui ont reçu en naissant une étincelle de ce feu sacré dont elles voudraient s'illuminer tout entières.

LE SUCCÈS DU PLUS GRAND FORMAT CONNU



LE GRAND JOURNAL EST BON A TOUT !

On en peut tapisser les omnibus, en faire des devantures, des cordes de sauvetage, des voiles de navire, des ballons, des draps de lit, des parapluies, des paletots, du linge de table et des jupons. — C'est du moins ce que nous a fait entrevoir le magnifique exemplaire sur toile, que ces messieurs ont bien voulu nous envoyer ; nous regrettons seulement qu'ils n'aient point complété leur politesse en le faisant ourler et marquer à notre chiffre.

LE DÉGEL AU THÉATRE DÉJAZET



La baronne offre son pied à Hector, le thermomètre marque zéro.

On le condamne a être enfermé au milieu de ses amours, 10 dégrés.

Mme Barbançon lui offre autre chose, le thermomètre descend a 5 degrés 50 au-dessous.

On le force à jouer le rôle d'Adonis, 20 dégrés de froid.

Ces dames le font arrêter, le thermometre descend toujours.

Il y a là un essaim de jolies femmes dont les yeux seuls feraient fondre les neiges du Mont-Blanc; le 1er acte est délicieux, charmant comme un croquis de Wateau; c'est un éventail de marquise qu'agite la main parfumée d'une Ninon. Mais malgré l'esprit et les quinze ans de Déjazet, les derniers actes sont froids; on y gèle, monsieur Sardou, on y gèle!

Hector en Adonis se dégèle au foyer de Mme Pitois, le thermomètre remonte.

UN SALON DE PARIS

NOUVELLE (1)

VI

Quand Bauvron frappa, le mercredi suivant, à la porte de l'hôtel de Retz, il était plus amoureux que jamais de Lucie, ou plutôt il commençait pour tout de bon à en être amoureux.

Il entra. Ni Lucie, ni son mari n'étaient dans le salon; trois personnes seulement y figuraient : Mme de Retz, la marquise, mère de Lansac, de retour à Paris depuis la veille, et M. de la Rochaivon, homme de cinquante ans, que jadis les mauvaises langues avaient donné pour amant à la marquise de Lansac. Mme de Retz reçut Bauvron avec une bienveillance et même une effusion qu'il avait peine à s'expliquer. Elle le prit par la main pour le présenter à Mme de Lansac comme l'ami le plus dévoué de son fils et comme un des jeunes gens les plus distingués de la littérature contemporaine. Mme de Retz était toute gaie, toute rajeunie. Bauvron cherchait des yeux Lucie sans oser demander la raison de son absence

— Vous cherchez votre *ami?* lui dit Mme de Retz d'un ton indifférent. Il vient de partir pour l'Italie avec sa femme.

Les oreilles de Bauvron tintèrent.

— Oui, continua-t-elle avec une ironie qu'elle ne cherchait plus à dissimuler, ils ont pris subitement la résolution de voyager. Nous sommes en famille, nulle raison de parler à mots couverts, puisque vous êtes le confident de M. de Lansac : vous le savez, il y avait un peu de froid entre eux. Eh bien! tout à coup ils se sont épris l'un pour l'autre d'une tendresse incroyable et les voilà partis. Toute société, la nôtre même, leur était un supplice.

Bauvron n'écoutait plus. Plongé dans le fauteuil sur lequel il lui avait fallu beaucoup de bonne volonté pour ne pas se laisser choir, il se faisait les réflexions les plus cruelles. Ces quatre aphorismes tournaient et revenaient en ordre dans sa tête comme mus par une manivelle :

— J'ai été une première fois un sot de ne pas assez comprendre que l'imprévu est tout dans le monde, et que j'étais pour elle l'*imprévu.* Je l'ai été une seconde fois de ne pas brusquer l'occasion offerte, et de ne pas oublier comme elle que les portes étaient ouvertes. J'ai été banal, sans énergie, de la laisser à la merci des grands parents pendant une semaine, de ne pas me montrer, de ne pas revenir le lendemain, une heure après, tout de suite. Elle doit avoir conçu pour moi un mépris incroyable : elle a raison; et, malheureux! je l'en aime dix fois plus!

Cependant Mme de Retz avait résolu ce soir-là d'ouvrir sa *boîte à souvenirs*, chose rare! Elle fut comme toutes les vieilles femmes qui ont eu un beau temps et qui veulent bien en parler, charmante. Bauvron fit un effort sur lui-même; il trouvait qu'on s'était assez moqué de lui; il parvint à écouter et à donner la réplique. C'étaient des histoires de galanterie du Directoire et du Consulat que Mme de Retz racontait avec tous les voiles féminins du monde, mais qui n'en saillaient qu'avec plus de relief.

— Voilà, dit-il, les femmes qui faisaient scandale et dont on parlait jadis. Leur conduite en valait la peine. Aujourd'hui, dans le monde tel que je l'ai vu, on fait scandale à propos de niaiseries. C'est la petite madame une telle qui a valsé trois fois avec monsieur un tel; c'est une autre qui s'est compromise au cotillon, ou bien qu'on a rencontrée le matin à pied hors de son quartier. Oui, c'est là tout, à part quelques femmes qui prennent le grand parti se font enlever et qu'on ne revoit plus, qui, par conséquent, ne sont plus du monde.

— Oui, dit en souriant la marquise de Lansac; aussi les jeunes femmes ne sauraient elles avoir trop de tantes et de grand'mères pour leur donner des conseils et les empêcher de faire le malheur de leur vie.

Bauvron ne broncha pas; il était décidé à ne comprendre aucune allusion.

— Ces changements d'aspect du monde, dit M. de la Rochaivon, s'expliquent par des raisons de politique.

— Oui, madame, c'est mon travers, laissez-le moi, je vous prie. Voici ce que j'avance : Sous le Directoire, tous les parvenus du nouveau régime, comme toutes les personnes de l'ancien qui n'avaient pas plié sous l'orage, en voyant la terreur cesser, n'eurent qu'une idée, jouir des plaisirs dont ils avaient été si longtemps privés, et dont un revirement pouvait les priver demain. De là une furie, une rage, un tourbillon; de là des fêtes multipliées et un monde improvisé qui eut bientôt sa physionomie : physionomie très-vivante, très-ardente. Sous l'Empire, le monde garde quelque chose de ce caractère. C'est un va-et-vient d'officiers en brillants uniformes; entre une femme et celui qu'elle aime, il y avait toujours un départ prochain, c'est-à-dire la mort possible, probable; puis, comment faire attendre les vainqueurs du monde?

Il fallait aller vite, brûler, comme on disait, les scrupules sur l'autel de la Victoire. Avec la Restauration commence l'aplatissement du monde. L'ancien régime reparaît, mais sans ses belles traditions et ses belles façons; il est vieux, rancunier, inquiet sous sa morgue, se sentant contesté. La jeune génération noble n'a plus cette confiance illimitée en elle-même qui faisait la force et la distinction suprême de la noblesse au bon temps; ce manque d'arrière-pensée et, pour ainsi dire, cette naïveté dans la jouissance de la vie et du commerce des femmes; cet abandon dans la vie élégante que le bourgeois Molière essayait de bafouer il y a deux siècles. Il faut s'agiter, recouvrer une importance perdue, ou conserver une importance reconquise. Il n'est plus temps d'aimer, de passer des journées sur le tapis d'une *fière beauté*, occupé à lui faire mille et un madrigaux et sonnets, ou d'envoyer quérir les violons pour lui faire danser la courante. Il faut se préoccuper de plaire au ministre avant de plaire à une femme; partout surgit la question de pot-au-feu. — Puis, avant que rien se soit formé, agencé, que ce monde, prenant confiance, ait un ton nouveau et fasse figure, voici une révolution bourgeoise et toutes les dames nobles qui ferment leurs grands appartements, les démeublent, font le wisth en geignant dans les petits, affectent la simplicité de toilette et d'équipages, la vie toute intérieure, comme étant seule de bon goût dans un temps où la draperie, l'épicerie et la finance s'étalent au soleil.

— Vous verrez qu'il y aura réaction, dit Bauvron; vos filles se lasseront de ne plus briller. Vienne une petite révolution : dès l'orage apaisé, vous verrez notre monde, avide de plaisir, rouvrir ses grands appartements, et les carrosses et les laquais poudrés de courir, et les robes à queue et les paniers de revenir.

— Qui donnera le ton à nos filles, à ce monde nouveau que vous nous prédisez? Quand je lis Hamilton et que je m'imprègne des allures de cour; quand je vois dans Saint-Simon les princesses et les duchesses se colleter pour un tabouret, je suis effrayé de sentir combien je suis bourgeoise, loin de ce ton de grande dame si souverain, si sûr, si inimitable, qu'une femme *née* savait tenir des propos grossiers et faire des actions de peuple et de courtisane sans ridicule et en gardant les grandes manières. Tout cela ne nous va plus; il faut nous contenter d'être de braves mères de famille, écrivant l'orthographe et amassant du bien pour nos enfants.

— Ce qui donnera le ton? Si je lis bien dans l'avenir, ce sera Margot.

— Quelle horreur!

— Oui, Margot devenue princesse, restée seule en vue, seule menant grand train. Vos filles, pour briller, seront bien forcées de lui prendre ses modes, ses équipages, son rouge, et même sa démarche et ses manières

— Que nous dites-vous là, monsieur de Bauvron? Vous voulez me faire croire, par exemple, que moi ou mes nièces, ou toute autre qui me touche par le sang ou les relations, nous irons faire les gracieuses aux Champs Élysées, en calèche découverte, les jambes sur la banquette de devant?

— Pourquoi pas?

— Vous n'y entendez rien! Mais puisque, nous en convenons tous, le monde devient chaque jour plus plat, plus bourgeois, plus préoccupé d'intérêt d'argent, moins passionné, dites-moi, monsieur de Bauvron, comment se fait-il que nos romanciers le peignent d'autant plus sombre, tragique, fougueux dans ses amours, plus entier dans le mal comme dans le bien, plus grand et plus luxueux dans ses habitudes? Pourquoi M. de Balzac crée-t-il des dames de Beauséant et d'Espard, des princesses de Cadignan qui ne rappellent pas mais qui voudraient rappeler les femmes de la Fronde, et telles que je n'en ai jamais vu, ni sous la restauration, ni maintenant? Pourquoi conçoit-il des types grands dans le bien ou décidés dans le mal et en révolte contre l'humanité, à la façon de Satan, tandis qu'en vérité tous les gens que je connais se promènent tranquillement entre le vice et la vertu, sans se dégoûter de l'un ni de l'autre? Pourquoi tel autre, vous, par exemple, nous présentez-vous des héros et des héroïnes qui ne pensent qu'à s'aimer et qui sont en délire pendant huit volumes, tandis que l'amour tient si peu de place dans la vie moderne, et, loin d'y être une question de vie et de mort, y est à peine une occupation? Où voyez-vous des forçats qui s'introduisent dans le grand monde, des femmes qui meurent de chagrin pour s'être trompées dans le choix d'un amant, des pères qui tuent un fils qui les déshonore? Ce sont là des exceptions si rares dans nos mœurs, qu'elles ne sont ni vraisemblables ni intéressantes en littérature. Laissez les morts finales, les récits de *Gazette des Tribunaux*, les empoisonnements, les traîtres de mélodrame, aux théâtres du boulevard; et puisque nous sommes bourgeois, prenez pour sujet des niaiseries bourgeoises, des événements et des personnages que vous aurez vus, et rendez-les intéressants par la multiplicité des détails et la finesse de l'observation. Voici, entre autres, un sujet que je vous recommande : Une jeune femme, qui croit avoir à se plaindre de son mari, se passionne en deux entrevues pour un ami de ce mari. Comment le jeune homme est-il arrivé à exciter en deux jours un tel amour ou un tel caprice? En feignant des sentiments violents, passionnés, comme ceux de nos romans modernes, et qui sont du goût de la jeune femme. Mais le jeune premier manque de foi, il ne peut se persuader qu'il ait réussi, et au moment décisif, il parle d'après son vrai ca-

(1) Voir les numéros du 26 mars, du 2, 9 et 16 avril.

ractère, qui est froid et calme, au lieu de parler d'après son caractère appris... La jeune femme le met à la porte, et le mari... aidé par les conseils de deux vieilles femmes de la famille, ressaisit le cœur de sa femme, grâce à l'émotion produite par un autre.

— *Caprice, moment décisif, émotion produite par un autre!* Tudieu! madame la marquise! dit M. de la Rochaivon, vous aimez les expressions nerveuses!

— Nous sommes entre hommes.

— Madame, dit Bauvron, il n'y a pas moyen de faire un roman avec cette donnée là.

— Pourquoi? Il suffit de placer l'action dans un milieu réel, de prendre, par exemple, un salon comme celui-ci et d'en décrire les hôtes

— Il n'y a pas de dénoûment.

— Et la réconciliation des deux époux?

— Cette réconciliation n'intéresse que le mari et pas le lecteur; car ce mari n'est nullement intéressant. Il a un rôle tout négatif, il ne fait que profiter des conseils et des bévues des autres; il paraît à peine et le dénoûment ne peut le concerner.

— Pour moi, dit Mme de Retz assez sèchement, je le trouve plus digne d'intérêt que celui qui, malgré l'amitié, veut séduire sa femme.

— Vous renversez toute la théorie de Mme de Lansac, dit M. de la Rochaivon. En littérature, selon elle, le caractère de l'ami faisant la cour à la femme de son ami est toujours intéressant.

— Pourquoi?

— Parce que c'est celui de tout le monde.

Six mois après, Lansac, de retour, rencontra Bauvron sur le boulevard. Il se jeta dans ses bras avec effusion :

— Cher ami, lui disait-il, comment t'exprimer toute ma reconnaissance! Tu as été mon sauveur, mon ange gardien. C'est à toi que je dois le bonheur de toute ma vie.

— C'est vrai, dit Bauvron, mais tu n'a pas à m'en être reconnaissant.

— Si fait! car je sais tout; ma mère m'a expliqué comment tu m'as rendu le cœur de ma femme. Le moyen était dangereux, il fallait être aussi dévoué et aussi habile que toi pour ne pas causer les plus grands malheurs. Figure-toi qu'un instant je t'ai accusé.

— Oh! fit Bauvron avec un geste antique. Ah ça! ajouta-t-il, tu sais ce qui m'arrive aujourd'hui?

— Non.

— J'ai un papa de mort. On vient de me l'annoncer. Me voilà à la tête de huit cent mille francs.

Lansac se rejeta dans les bras de Bauvron en versant un pleur.

— Plus de romans à tant la ligne, continua Bauvron, plus de drames féroces, plus de bohème, d'usuriers, de lettres de change protestées! Le repos, le repos! Je deviens vieux, mon ami, car je commence à ne plus apprécier que cela.

— Eh bien, marie-toi : je t'ai trouvé une femme. Rapports de naissance, de fortune, d'âge, tout est convenable, et de plus, elle t'aime.

— Qui?

— Tu me promets le secret si tu refuses?

— Parbleu!

— C'est Mlle de Navailles.

Bauvron pouffa de rire et continua de rire pendant deux minutes. Tout à coup il s'arrêta et dit gravement :

— Au fait! pourquoi pas?

. . . .

. . . .

Dans la sacristie, au moment des poignées de main, M. de la Rochaivon s'approcha du marié et lui dit finement à l'oreille :

— Eh bien! monsieur de Bauvron, vous disiez qu'il fallait un dénoûment, le voilà!

Bauvron ne répondit rien et sourit *avec grâce* en lui serrant la main.

A peine M. de la Rochaivon s'était-il éloigné, que Mme de Retz s'approcha de Bauvron et lui dit finement à l'oreille :

— Eh bien! vous disiez qu'il fallait un dénoûment, le voilà!

Bauvron, tout en prenant la main de la marquise, regarda avec inquiétude autour de lui, craignant une troisième répétition de la même phrase. Il aperçut Lucie qui s'avançait éclatante de beauté et de toilette, souriante à point. Il remarqua, à quelques signes imperceptibles de sa démarche, qu'elle était dans l'état qu'on est convenu d'appeler intéressant.

— Tenez, dit-il en la montrant à la marquise, le vrai dénoûment, le voilà!

— Beau faiseur de romans! nous verrons si vous nous en ferez beaucoup de ces dénoûments-là.

ÉMILE L...

FIN

LE PROGRÈS. — PAR M. EDMOND ABOUT.

Oh! oh! bien grosse affaire, va-t-on s'écrier! De la philosophie, de la politique, de l'économie sociale, de la statistique; toutes choses bien ennuyeuses; passons, passons.

S'il vous plaît, ne passez pas. Il n'est pas absolument indispensable d'être grave, ampoulé et ennuyeux pour faire une œuvre belle, forte et utile. Lisez, vous surtout, Mesdames, charmantes *non-valeurs* des sociétés modernes. Vous apprendrez par suite de quelle conspiration masculine vous avez été réduites à l'état d'accessoires agréables de la vie. Puis, le soir, lorsque vos maris, vos frères, vos amis, vous laisseront galamment chiffonner quelques bouts de dentelles sur votre causeuse, pendant qu'autour de la théière ils se lanceront dans ces régions majestueuses où, jusqu'à ce jour, vous n'avez pu les suivre cinq minutes sans bailler aux larmes, étonnez-les par quelques réflexions négligemment lancées, qui leur prouveront que vous en savez autant qu'eux.

Le livre commence par une dédicace à Mme George Sand, un petit chef-d'œuvre de quelques lignes, charmant de style et surtout de modestie.

« La vie moderne est comme une eau large, puissante et trouble.
» Que les ambitieux y jettent leurs filets! Que les orgueilleux désa-
» busés la fouettent de verges, à l'exemple du roi Xerxès! Je suis plus
» que content si j'en ai filtré un bon verre. »

Le verre est plein d'une belle eau claire.

Il commence hardiment à entrer dans la vie spéculative, et nous déclare que tous nous avons contracté une dette envers des *sauveteurs inconnus* qui ont lutté et combattu pour nous façonner les quelques avantages de notre époque :

« Le moindre clou de votre chaussure résume en lui la découverte
» du fer, l'exploitation des mines, la fusion du minerai dans les hauts-
» fourneaux, l'affinage de la fonte, les merveilles de la filière, la con-
» struction du soufflet de forge, le travail si rapide et si ingénieux
» du cloutier.

» Pour témoigner notre reconnaissance aux mille générations qui
» nous ont faits graduellement ce que nous sommes, il faut perfec-
» tionner la nature humaine en nous et autour de nous. »

Et pour cela, M. About nous offre : « Un but : le progrès; un che-
» min : le travail; un appui : l'association; un viatique : la liberté. »

Comme il veut procéder par le travail, il est logique avec lui-même et exècre la bureaucratie; *Ce matras*, disait Balzac, *qui volatilise les intelligences et abrutit les facultés*. Et notre siècle *était œuvre né par des chefs de bureau*, ces engrenages inintelligents de la machine administrative, ces Sosthènes qui ne connaissant qu'une note de leur trompette, jusqu'à l'heure de la retraite, donnent éternellement cette note, il démolit, cet iconoclaste enragé, le préjugé absurde qui leur a coté si haut leurs actions; puis il englobe dans son massacre tout ce qui est fonctionnaire.

« Quand par malheur une jeune fille est réduite à épouser un beau
» garçon, riche, instruit, honnête, bien élevé et gagnant vingt mille
» écus par an dans le commerce, elle prend de longs détours pour
» expliquer cette déchéance à son amie le couvent : « Mon mari est
» dans le commerce, mais dans le haut commerce; il fait les affaires
» en grand, il ne s'occupe pour ainsi dire de rien; à peine s'il se
» montre à son bureau une demi-heure par jour. Du reste, nous
» comptons nous retirer bientôt. » L'amie, qui doit épouser un sous-
» préfet à 4,500 francs, l'embrasse avec effusion et lui dit : « Pauvre
» belle! je serai toujours la même pour toi; mon mari n'a pas de
» préjugés. Tu nous présenteras le tien quand il sera sorti des
» affaires. »

Après quelques coups de boutoir de ce genre, il crie hourra pour l'industrie, qui « fera des hommes sans préjugés, comme elle a créé
» des taureaux sans cornes. »

Ici vient une théorie du droit, qu'il faut lire, et que nous ne pouvons analyser; c'est beau, clair et vrai comme le *Traité de la Servitude volontaire* d'Étienne la Boëtie, seulement ce dernier constate et About relève. Né à être compris par un Malgache, il inocule au plus humble le sentiment de la dignité humaine comme une vaccine préservatrice de l'affaissement moral.

Après deux chapitres, consacrés à l'association et aux non-valeurs de la terre, d'un très-grand intérêt, nullement didactiques, arrivent ces charmantes lignes sur les non-valeurs de la société et sur la position des femmes

La femme est une non-valeur, et cependant « elle est propre à tous
» les travaux de l'esprit; elle est capable de tous les actes de dévoue-
» ment et d'héroïsme. Elle est plus courageuse que l'homme (et sans
» cela la terre serait dépeuplée depuis longtemps); elle est plus sobre;
» elle a toujours plus de finesse et souvent plus d'élévation dans les
» idées. Elle aborde avec succès le commerce, l'industrie, l'art, les
» lettres, les sciences, la politique même, lorsqu'un heureux hasard
» la met hors de page et émancipe ses talents. Mais l'homme, qui
» s'applique si bravement à perfectionner ses bœufs, ses chevaux et
» ses chiens, l'homme qui a su dresser les éléphants à danser la polka,
» les barbets à faire l'exercice et les petits oiseaux à dire la bonne

CROQUIS PRIS AU BOIS DE BOULOGNE







AU CHEMIN DE FER



Le soleil à l'air de nous être revenu définitivement, il brûle et de plus il est chaud de telle sorte qu'il inspire la confiance la plus absolue. On part qui à Versailles, qui à Montretout, qui à Asnières. — C'est pourquoi chacun, ses affaires faites, va s'entasser dans la salle d'attente. — Le gros Benton avant de monter en wagon trouve le moyen de placer trois mobiliers au dessus du cours au grand Richarville. — La grande Berthe trouve encore le moyen de se faire saluer en public, — il n'y a qu'un créancier qui soit capable de lui parler, pendant cinq minutes, le chapeau à la main. — Bernard qui tient sous son bras deux kilogrammes de billets à ordre s'en va à Auteuil greffer des rosiers. — Allez-donc parler des caractères faits d'une seule pièce! Dans la journée il prête à vingt pour cent, et le soir il échenille ses abricotiers! — Au beau milieu de la salle, deux demoiselles en compagnie de deux étrangers; elles pourraient aller s'asseoir dans un coin, comme de bonnes bourgeoises, mais le public!!! — Cependant l'on attend l'ouverture des portes qui restent opiniâtrément closes, chacun s'ennuie et cherche à occuper ses loisirs; l'un lit, l'autre bâille; il n'y a qu'un voyageur auquel l'attente soit indifférente, c'est le carabinier; qu'on monte en wagon, ou qu'on attende encore trois quarts d'heure, cela lui est bien égal, il arrivera toujours à temps au quartier, et il n'en est pas à sa première faction!

» aventure, met presque autant de zèle à rabaisser sa compagne et » son égale par la plus odieuse et la plus sotte éducation. »

Egoïsme de l'homme, qui rappelle le mot terrible de Charles XI à sa femme : « Nous vous avons prise pour nous donner des enfants et non des conseils. »

« Le même père qui cite avec orgueil les succès de son fils dans » les arts ou les sciences, est encore plus fier de pouvoir dire à son » gendre : « Je vous livre un petit ange qui n'est jamais sorti du » couvent, qui n'a rien vu, qui ne sait rien : un véritable trésor » d'ignorance! »

Et la femme, considérée sous le point de vue de la seule utilité sociale qui lui soit reconnue, la reproduction, est en décadence.

On naît moins aujourd'hui qu'autrefois, et si la population augmente, c'est que, grâce au bien-être qui se répand davantage, on meurt moins.

Dans le chapitre qui suit, et qui est intitulé *Les Villes et les Campagnes*, M. About partage l'opinion de M. le marquis d'Andelarre : « Diminuer les propriétaires ruraux pour augmenter la propriété » rurale. » Il pousse le paysan à la ville et émet quelques avis que nous n'acceptons pas complétement, mais que nous ne pouvons discuter sur ce terrain. Cependant on nous permettra peut-être de dire deux mots qui suffiront pour dresser aux yeux du lecteur tout notre système d'objections.

L'auteur prône l'organisation de grandes compagnies agricoles; et dans le chapitre suivant, il combat le *sentiment inné* chez le Français d'appeler sans cesse l'Etat à son secours. Que M. About se rappelle son histoire de France; il verra que l'Etat s'est fait le complice du peuple dans la grande conspiration contre la féodalité. Il ne lui sera pas difficile, par suite, de prévoir le sort de la féodalité financière et industrielle lorsqu'elle sera arrivée à son apogée. Lui qui combat l'immixtion de l'Etat, son système l'amène fatalement à une heure donnée.

M. Thiers a fait, en 1848 je crois, un livre sur la propriété en réponse à celui de M. Proudhon : je ne sais si le livre de M. Thiers a été lu, mais je soutiens qu'il n'a dû produire aucun effet sur ceux que M. Proudhon avait touchés. Le chapitre XI du livre de M. About abasourdit le Goliath (je parle de M. Proudhon) à coups de sens commun. Il y a là un paysan madré qui discute avec lui à propos d'une luzernière, discussion intéressante au suprême degré.

Mais, boum! comme un boulet de canon voici Napoléon Billard qui entre à propos du budget. « Le brave homme est un ancien en» trepreneur. Il n'a jamais porté le pantalon rouge; mais on l'appelle » indifféremment le Capitaine ou l'Enfant de 1812, parce qu'il est fils » d'un vieux soldat et nourri dans le culte de la gloire. De sa per» sonne, il a payé un remplaçant vers 1833, ce qui lui a permis de » mourir par procuration sous les murs de Constantine. Ce trépas glo» rieux ne l'a pas empêché de faire une jolie fortune dans le pavage. » Il habite alternativement Paris et la campagne, recherchant par» tout les militaires, buvant sec, fumant fort, applaudissant fort son » empereur, quoi qu'il fasse, et déblatérant contre les curés sans » savoir pourquoi. »

Napoléon Billard paye, bon an mal an, en contributions directes et indirectes, 1,750 francs, et il veut savoir si on ne triche pas en route et si tout est bien remis à *son Empereur*.

Voici le compte que lui établit M. About :

A l'Empereur.	25 »	La fête du 15 août. . . .	» 20
A la famille impériale. . .	1 50	Encouragements et secours aux gens de lettres	» 20
Au Corps législatif. . . .	3 04	Souscriptions scientifiques et littéraires	» 14
Au Sénat	6 37	Aux haras	3 87
A la Légion d'honneur. .	8 55	Au Conservatoire de musique et aux théâtres impériaux.	1 71
Au duc de Malakoff. . . .	» 10	Aux missions scientifiques	» 075
A chaque ministre.	» 10	Et à la guillotine.	» 20
A chaque membre du conseil privé.	» 10		
A la Bibliothèque Impér.	» 40		
A l'Institut	» 61		

Le chapitre XIII, consacré au progrès dans les arts, les lettres et les mœurs, est d'une fraîcheur qui contraste avec la critique à l'emporte-pièce de son précédent. C'est une conversation avec une jeune femme, honnête et pleine d'esprit. Elle l'accuse de s'occuper trop du progrès matériel et de délaisser le moral. Voici par quel argument victorieux il répond que l'un découle fatalement de l'autre.

Les délicatesses de la vie étaient « autrefois le privilége de cinq ou » six cents individus qui étaient toujours de loisir parce qu'un peuple » entier travaillait pour eux. La cour suivait nonchalamment, sur » des gondoles pavoisées, les méandres infinis du fleuve poétique, » tandis que mes ancêtres, et les vôtres aussi probablement, cour» tisaient leur commère à coups de poing, comme les Lubins et les » Pierrots de Molière. Souhaitons-nous que nos descendants jouissent » de l'amour délicat, exquis, épuré? Travaillons ferme! Construisons » à leur profit des paysans de fer et d'acier qui boiront de l'eau, » mangeront de la houille, sueront de l'huile et travailleront à » grands coups de piston tandis que nos héritiers, un peu plus » grands seigneurs que nous, navigueront sur le fleuve idéal, tous » les dimanches, avec leurs femmes et leurs enfants. »

Et au milieu de la société de commerçants et d'industriels endiablés, que va-t-il faire des arts? Voici de quelle façon ingénieuse il établit leurs droits.

Un ouvrier se foule la main dans un atelier. Sa journée ne sera pas perdue. Il viendra tous les jours, le bras en écharpe, et racontera des histoires. Ses camarades travailleront dix minutes de plus, et le temps leur aura paru plus court : ces dix minutes de soixante hommes feront les dix heures du charmeur.

Nous ne parlerons pas du chapitre de l'enseignement, qui est traité par un homme du métier.

Il a une vigueur étonnante dans l'esquisse du bonhomme qu'il met en scène. Voyez ce marguillier :

« Que la nature l'ait créé stupide ou intelligent, qu'il soit pétri de » sarrasin breton mal concassé ou de la plus fine fleur de farine » champenoise, on l'a trempé comme un biscuit dans le sirop des » doctrines sublimes; il en est imbibé jusqu'au fond; il en laisse per» ler une goutte de temps en temps sous forme de sentence. N'es» sayez pas de dérider son front; il se mettrait en garde. La plai» santerie le choque : c'est une offense. Offense à qui? à quoi? N'im» porte. Plaisanter, c'est manquer de respect. Mais que doit-on res» pecter, mon brave homme? Tout! Le respect est une vertu par » lui-même, en lui-même, quelque soit le coquin, le mensonge ou » le magot qui en sera l'objet. »

Mais continuer serait ne jamais finir, et l'espace nous manque. Révision du Code, peine de mort abolie, divorce, recherche de la paternité, réforme religieuse, politique, tout est abordé avec une audace et une foi profonde.

Son style net, rapide, son esprit ingénieux, employant la métaphore au service du sens commun, ses mots à l'emporte-pièce, un fond bon, sans haine pour ses adversaires et pleins d'amour pour les mineurs de la société, le peuple et les femmes; joignez à cela une horreur de ces gros termes techniques qui forment la plupart du temps la langue cabalistique avec laquelle les charlatans attrapent les imbéciles; je ne sais quel parfum pénétrant de bonne foi et de conviction, et vous aurez une idée de ce livre étrange et remarquable à la fois.

Mais avec les grandes qualités de vulgarisateur dont M. About a fait preuve dans son *Progrès*, il a oublié, me disait un homme d'esprit, d'en faire un lui-même : c'est de lancer son édition à 1 fr. au lieu de 7, afin de mettre ceux pour lesquels il plaide à même de lire son plaidoyer.

ÉDOUARD SIEBECKER.

LE DÉGEL AU THÉATRE DÉJAZET

La scène se passe dans l'hermitage actuel de M. Sardou, à Marly. Ce sont ses vieilles charmilles, alignées comme des régiments prussiens, qui l'ont inspiré — Nous sommes en plein hiver. Tout est gelé : les bassins sur lesquels patinent, sur l'air du Prophète, pages et grandes dames; les statues mythologiques qui grelottent sous leur manteau de neige; et les ifs, sculptés comme elles, avec leurs franges diamantées, de stalactites de givre. Tout gèle donc et surtout notre héros, le marquis Hector, le propre petit-fils de Bassompierre de galante mémoire. Son grand-père, cloué sur son fauteuil de douleur et revenu par force majeure de ses folies de jeunesse, lui a fait jurer haine éternelle à tout ce qui porte cornette et cotillon. Le jeune Hector est bien décidé à tenir son serment; il s'enferme dans son château, avec ses chiens, au milieu de ses bruyères, où il chasse du matin au soir. Jusque-là, l'ombre de son grand père a lieu d'être satisfaite. Mais, un beau jour, pour je ne sais quelle affaire, notre farouche Hippolyte vient à Marly. Il n'était que... il va devenir martyr. Dès son débotté dans ce petit paradis à la façon de Mahomet, il est entrepris par les plus jolies femmes de la Cour qui brûlent de venger leur sexe outragé; son accorte hôtesse est la plus acharnée même plus que la grande Fauconnière qu'il a surprise au bain, ce dont il a paru plus effrayé que charmé. Ce sont de ces choses qu'on ne pardonne pas. Cette hôtesse le met donc au pied du mur : « Payez votre note ou baisez moi la main... pour commencer. » Ah! si Letorrière avait été là, lui, dont c'était la monnaie courante! Hector résiste et il est mis à la porte, sans un maravédis dans sa poche, à neuf heures du soir, par une neige battante. Malheureusement pour sa vertu, il est arrêté comme vagabond dans le parc de Marly et conduit chez le Grand-Fauconnier dont la femme a de si légitimes griefs contre lui. L'attaque en règle commence, toutes les divinités de l'Olympe s'en mêlent et il a beau faire, il a beau remporter victoires sur victoires, le *Dégel* se déclare à la fin et il est vaincu, battu et content.

Tout cela est dit d'un style vif et coquet qui sent son œil de bœuf et sa poudre à la Maréchale. M. Sardou excelle dans ce genre de dialogue *papillonné* et ces situations délicates; il sait dire et faire accepter les choses les plus risquées; impossible de se fâcher; tout au plus un coup d'éventail sur les doigts. Le seul reproche qu'on pourrait faire à la pièce de M. Sardou est qu'on devine le dénoûment dès la première scène et que la situation est toujours la même pendant les trois actes. Peut-être aussi le *Dégel* est-il un peu froid : la glace

fond, mais ne craque pas. On voudrait une grande débacle comme celle de la Newa, renversant tout indistinctement dans son cours impétueux, et non un simple pot-à-l'eau qu'on met à fondre sur une chaufferette. Le thermomètre de notre héros s'arrête à *neige fondante* au lieu de grimper jusqu'à *chaleur du Sénégal;* il est vrai qu'il faudrait un autre foyer que celui de la *chaufferette* qui se charge de sa conversion.

Mais ce qui n'est pas froid, je vous en réponds, c'est ce charmant lutin qui a nom Virginie Déjazet. Comme elle est leste et pimpante dans son petit costume de chasse, avec son petit habit vert tout galonné et à pans relevés, son petit chapeau à bords retroussés et ses grandes guêtres de cuir jaune montant au-dessus du genou. Tudieu, le fripon minois pour un *martyr* et qu'on approuve les déesses poudrées de l'Olympe de Marly de vouloir en avoir raison! Puis, au dernier acte, dans son costume de défaite (ou de victoire), en Adonis rococo, en tonnelet, elle est vraiment à croquer. On dirait un bonbon ou une figurine de Saxe. Comme elle fit bien de choisir, pour son heureux vainqueur le clair de lune de la chaste Diane; Mme Brabançon l'aurait cassée en mille morceaux! Mais, farouche Nemrod ou séduisant Adonis, elle reste toujours le Gentil Bernard et le Richelieu d'autrefois: même désinvolture, même crânerie, même *jeunesse!* voilà le grand mot lâché! On entendait dans les couloirs, le soir de la première représentation, partout la même question: Quel âge a-t-elle? — Que vous importe? — Allez d'ailleurs le lui demander vous-même, passage Saulnier; elle vous introduira dans son salon et vous montrera, pendues au mur, les couronnes et les bouquets dont la ville et la campagne, la France et l'étranger l'ont accablée. Elles sont là toutes et avec leurs *dates!* Osez-y regarder! quant à moi, j'aime bien mieux l'écouter quand elle chante: sa voix a toujours la même fraîcheur; elle détaille et cisèle ses couplets comme au beau temps de *Frétillon.* C'est qu'elle est la vraie Frétillon du poëte, avec autant de cœur que de gaîté et d'esprit. Si elle a souvent jeté l'or par les fenêtres et n'a jamais su en garder pour elle-même, elle a toujours su en conserver pour soulager une misère; jamais elle n'a abandonné un ami ruiné, jamais un malheureux n'a frappé en vain à la porte de son cœur. Garder la jeunesse du cœur, c'est là tout le secret de Déjazet. — Avis à celles qui aspirent à la remplacer.

CHRISTOPHE.

LES COURSES

Longchamp, 17 avril.

Beau temps? oui. Belle société? certainement Remarquable journée? parbleu! D'où vient donc que cette réunion était incomplète? parce que l'héroïne manquait et que les courses étaient *jouées*, par des sujets remarquables sans doute, mais que la Toucques laissera toujours au deuxième rang. — Or, la Toucques la vaillante manquait à cette journée, et les curieux tout haut, les intimes, presque bas demandaient: Savez vous quelque chose? Pourquoi? où est-elle? Et ceux qui prétendent être dans le secret donnaient un avis. Mais presqu'aussitôt une nouvelle confidence renversait les calculs. — J'ai entendu dire 1° Qu'elle était très-fatiguée; 2° que dans un galop d'essai une déchirure musculaire s'était opérée (on citait même le muscle) etc. Tout le monde était consulté et je me souviens d'avoir aussi donné mon avis en répondant par ce vers:

Vénus est toute entière à la Toucque attachée...

Qu'importe après tout? n'avons-nous pas eu comme compensation une très-belle lutte entre Dollar et Stradella ou plutôt entre leurs Jockeys Kitchener et Pratt. — Une saison qui compte de pareils tours de force n'est pas une saison perdue

Stradella vaincue peut inscrire cette défaite comme une demi-victoire. — mais ceux qui en faisaient une favorite avaient ils donc oublié les journées de Chantilly et de Baden-Baden — A Chantilly comme à Bade, quand je plaçais la Toucques première, *Dollar* second, j'établissais positivement les résultats inscrits depuis.

Je ne puis marquer ici le jour où *La Toucques* et *Dollar*, se retrouveront en présence, mais je puis bien prédire que la jument de M. de Mongommery ne sera pas favorite absolue.

Le prix de la Seine admirablement couru par un groupe de huit bons chevaux fit le plus grand honneur à l'écurie de M. de Morny. — Il faut ajouter que cette écurie est aujourd'hui une des mieux organisées et peut être la plus heureuse. — *Partisan* (un cheval qui n'en comptait guères il y a un an) est aujourd'hui favori de beaucoup d'amateurs; mais quoiqu'il fasse, et malgré qu'il ait battu *Flibustier et Guillaume le Taciturne*, je déclare que je n'aime point les chevaux raccommodés, et que je fermerais soigneusement mes écuries si Partisan venait hennir dans ma campagne.

Et je termine cette tablette par une invitation:

Que ceux qui aiment les chevaux mignons, à robe brillante, aux grands yeux; que ceux-là viennent admirer *Soumise,* dimanche prochain.

Les Jockeys de *Gedéon*, d'*Affidavit,* et d'*Antinoüs* pourront compter les balzanes de la charmante jument.

IFFEZHEIM.

CHOSES ET AUTRES

Il y a eu récemment un dîner de gens de lettres. Ils étaient soixante-douze. C'est peu, ou c'est beaucoup. Une circonstance atténuante, c'est qu'il n'y avait dans le nombre qu'un seul homme de lettres: Alexandre Dumas, qui précédait. Les soixante-onze autres étaient de ceux qui l'appellent: cher maître.

—

Puisque nous en sommes sur Alexandre Dumas, et que tout le monde convient qu'il est revenu de Naples plus brillant, plus jeune et plus grand que jamais, ajoutons plus naïvement fier de lui-même. Cette naïveté est un des étonnements de notre siècle.

L'autre jour, en parlant de je ne sais plus trop quoi, il disait: « l'auteur de *Hamlet*, l'auteur de *Henri III*, etc. Cela n'est-il pas navrant! que notre cher Dumas y prenne garde; s'il met sur le même rang l'auteur de *Hamlet* et l'auteur de *Henri III*, un troisième larron pourra venir, qui ajoutera: l'auteur du château de *Pontalec*, (1) et ce sera bien fait pour Henri III.

—

Avez-vous lu le récit du départ de LL. MM. Mexicaines, par le ***Mémorial** diplomatique*?

« A la tombée de la nuit, les vagues s'apaisèrent et ne reflétèrent plus sur leur cristal, devenu calme et uni, que les étoiles éclairant une belle nuit d'Italie... etc. etc.

Je m'arrête de peur d'accident. Le Châteaubriand qui a écrit ces lignes s'appelle: le chevalier Debrauz de Saldapenha. Le bruit court que le chevalier Debrauz est convaincu; il croit que, pour tout autre que Maximilien, empereur, les vagues auraient dédaigné de refléter quelque étoile que ce fût dans aucune espèce de cristal.

—

On m'avait bien dit que M. de Beaufort, directeur actuel du Vaudeville, aimait les grandes pièces.

Plutôt que de vivre sans grande pièce, il ajoutera trois actes à l'acte unique que lui portera un auteur C'est un parti pris, et c'est commencé déjà.

Je vous conseille d'aller voir: *Aux Crochets d'un gendre*; pourvu que vous ayez soin de quitter votre stalle après le premier acte. Là finit la comédie. Le reste est un tas de choses ajoutées par le souffleur, le mécanicien et le pompier. Soyons juste; on y trouve encore quelques jolis mots, ce qui tendrait à prouver que Barrière y a mis le nez.

Ce diable d'homme se fourre partout où il n'a que faire.

—

Les académiciens se sont réunis, et, pour mieux satisfaire les trois candidats au fauteuil d'Alfred de Vigny, ils n'ont nommé personne. Ils se sont ajournés, tout comme un tribunal.

Les candidats ne sont pourtant pas en prison. Pourquoi les faire attendre?

Il est sot et indigne (et cet ajournement le prouve) d'exiger des gens qui peuvent être académiciens la visite préalable, un tas de courbettes et la mise sur les rangs. Quoi donc? si le génie ne se met pas à genoux, le génie ne sera jamais de l'Académie? Celle-ci est-elle une école? ses membres sont-ils des pédants?

Pourquoi se sont-ils ajournés? sans doute, parce qu'ils ne trouvaient aucun des candidats dignes du fauteuil. Cela n'arriverait pas, si d'eux-mêmes ils choisissaient l'homme qui a le plus de mérite. L'usage des candidatures a dû être institué par quelque valet.

J'espère que ces observations suffiront; et qu'au prochain tour de scrutin, X... de la *Vie Parisienne*, sera nommé à l'unanimité des suffrages.

—

Les femmes vont désormais faire partie de l'administration télégraphique. Il leur sera permis d'être *employés* Le programme d'examen comportera sans doute la beauté et la jeunesse. C'est ainsi que le gouvernement imitera la conduite des liquoristes et des charcutiers, qui savent fort bien, les gaillards, ce que fournit de chalands la figure du comptoir.

Pourquoi l'administration s'arrêterait-elle en si bon chemin? Quel ne sera pas mon bonheur, quand je verrai la Beauté me signer un certificat de libération, et la Grâce parapher mon passeport!

Et tu y gagneras, gros Trésor!

—

J'ai remarqué aux courses un cheval entièrement rouge et une dame portant un habit masculin en soie noire, très-long, tombant sur une jupe également noire et également très-longue. Le tout fort laid. Un monsieur m'a dit que le cheval n'était pas à la mode; quant à l'habit, il fait fureur.

—

Sa Hautesse le sultan fait des affaires. Il paraît que jusqu'ici nous n'avons jamais eu que d'affreuses charges, en guise de portraits des empereurs turcs. La loi musulmane défend à tout peintre de reproduire les traits du grand seigneur. Mais la loi n'avait pas prévu les photographes. Le sultan aussitôt de délivrer un firman qui octroie le privilége d'exploiter ses traits majestueux. Le plus joli, c'est que ce privilége a été donné à plusieurs personnes, toujours au détriment de tout autre et que tous les firmans sont en règle. Décidément ces Turcs se civilisent.

(1) *Id est*: Dennery. Il y a des gens qui pourraient l'avoir oublié.

— Monsieur de B... attendez donc! est-ce que ce n'est pas un petit gros, excessivement élégant, un peu chauve?...

— Un peu chauve! son valet de chambre lui fait sa raie avec une règle et un crayon.

Connaissez-vous le jeu des petits papiers? Une première personne fait une question, une seconde répond, et une troisième ajoute une réflexion... L'incognito est sévèrement observé... Un exemple du résultat.

— 1° J'attaque par deux froissés, tierce et quarte, je tire seconde, que parez-vous, madame?

— 2° Je me pare de ma pudeur offensée.

— 3° Vous feriez mieux de vous fendre d'un peu de complaisance.

On ne parle que du *Comité shakespearien français*. — Un banquet devait être donné samedi à deux heures de l'après midi. — Mauvaise heure, je ne prends jamais rien entre mes repas. — La présidence avait été décernée à Victor Hugo. — Son fauteuil devait être couvert d'un voile, etc....

Tout cela était très-gentil, mais... et ce pauvre Molière! vous savez, l'auteur du *Tartuffe?*

Les fameuses quarante médailles qui doivent être distribuées à la fin de l'exposition de peinture tentent bien des gens, s'il faut en croire le nombre d'exposants solliciteurs qui, la photographie de leur tableau dans la poche, viennent sonner à la porte des nouveaux jurés depuis huit jours.

Vous rappelez-vous ces pensions de Banlieue où, à l'approche des prix, les parents viennent faire une visite au professeur, et déposent sur la table une livre de café ou un pain de sucre?

Il paraît décidé que les femmes porteront, cet été, des casquettes de loutre?

Hamon, le peintre, a envoyé de Rome, pour l'exposition de peinture qui va s'ouvrir, deux tableaux, dont l'un, représentant une jeune fille buvant dans le calice d'une fleur, est, à ce qu'il paraît, une petite merveille.

Villaret qui répétait depuis deux mois avec Meyerbeer le rôle de Raoul, des Huguenots, a été tellement faible qu'on a rendu le rôle à Gueymard.

On répète toujours le Roland de Mermet et un ballet de Saint-Léon pour la Mouravieff.

Mlle G... du corps de ballet avait un ami sérieux, auquel une lettre anonyme vient de faire quelques confidences, dont Mlle G... se desespère. Cette lettre-là, lui disait-on, est d'une de vos bonnes petites camarades. Oh! non, répondit-elle. Il y avait l'ortographe!

Vous connaissez Mlle P... dont les bons mots ont eu seuls le pouvoir de prolonger l'engagement au delà du temps, où commencent d'ordinaire les sérieux devoirs de la mère de famille.

On causait, devant elle de la musique du nouveau ballet qui abonde en effets de basson. — Je ne la crains pas cette musique, dit-elle, mais elle manque de couleur italienne, on se croirait à chaque instant dans la gare de Soissons!

X.

ŒUVRE DE SAINT-ILAN

Samedi 23 avril, à huit heures précises, aura lieu dans l'hôtel du Louvre, rue de Rivoli, une soirée musicale et dramatique en faveur de l'Œuvre de Saint-Ilan! Une œuvre agricole et moralisatrice pour les jeunes garçons et les jeunes filles pauvres des campagnes.

Cette fête qui, sous la forme du plaisir, récèle un intérêt de premier ordre, est patronnée par l'élite de la société parisienne, et se donne (grâce à l'intelligence élevée des directeurs de nos premiers théâtres), avec le concours désintéressé de leurs principaux artistes : Mmes Lauters-Gueymard, de Taisy, Brohan ; MM. Warot, Bressant, Viéniauski, Jacquard, Hermann et autres talents les plus applaudis du public, assurent un succès qui clora dignement la série des plus brillantes réunions de la saison.

Comme partie pittoresque du programme, on entendra un instrument imitant une voix de ténor et de contralto, joué par son inventeur M. Ali-Ben Sou Albe, chef de musique d'un roi de l'Inde.

On se procure des billets au grand hôtel, boulevard des Capucines; hôtel du Louvre, rue de Rivoli, et chez les Dames patronnesses de l'Œuvre.

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN. Paris.— Imp. VALLÉE, 15, rue Breda.



L'ANGLETERRE

AU TEMPS DE SHAKESPEARE

Voici un article en dehors de toute habitude : il ne va pas tenir moins de cinq pages, et en texte serré, et sur un sujet en apparence bien différent des sujets frivoles que traite ordinairement la *Vie Parisienne*. Rassurez-vous, lecteur ! jamais, je vous le jure, la *Vie Parisienne* n'aura publié article plus attrayant, plus fantaisiste, plus bizarre, et en même temps plus vrai, plus serré, plus nerveux que cet extrait d'un grave et volumineux ouvrage récemment paru : l'*Histoire de la littérature anglaise*, par Taine.

Je n'y avais d'abord cherché que quelques renseignements sur Shakespeare, désirant parler un peu ici du grand poëte, dont, à tort ou à raison, tous les autres journaux se sont occupés ces derniers temps. Une fois le livre ouvert, il m'a été impossible de ne pas le lire en entier. Un système historique dont le développement passionne comme le plus intéressant roman; le brio, l'imprévu, les saillies du plus bizarre des humoristes, à côté de la logique la plus exacte, la plus honnête, la plus limpide, la plus à la portée des plus grands comme des plus humbles; et cela dès la premiere page.

Un mot sur ce fameux système historique qui a valu à l'auteur tant d'injures, dont les moindres sont les noms de fataliste, panthéiste, athée, une foule de gros mots auxquels je n'entends rien, non plus que vous, madame, tandis que j'entends fort clairement, et du premier coup, tout ce que l'auteur a voulu dire dans son livre; il a d'ailleurs la fâcheuse habitude d'elucider à ce point les termes de ses propositions, que, sous sa plume, les plus hautes vérités philosophiques deviennent, à force d'évidence, des vérités de Lapalisse.

Avez-vous voyagé, madame, seulement dans le nord et dans le midi de la France? Ou mieux, vous souvenez-vous simplement avoir eu froid et avoir eu chaud? Vous souvenez-vous, dans les jours pluvieux et glacés, comme vous restiez volontiers au coin du votre feu, comme vos rêveries se ressentaient de la tristesse du temps? Au contraire, par les jours d'été et de beau soleil, quelle gaîté alerte, quel plaisir de vivre, quels songes voluptueux s'éveillaient en vous. Eh bien, la différence des littératures et des arts du Nord et du Midi n'a pas d'autre cause : l'Angleterre a eu froid, l'Italie a eu chaud. Voilà tout.

Quant aux matériaux à l'aide desquels l'auteur reconstruit le passé, ils sont aussi des plus simples ; un texte, un monument, un meuble, un costume, le plus petit détail de toilette, oui, madame, de toilette. Quand vous étagez sur votre tête ces hautes coiffures, quand vous échancrez si bas vos corsages, quand vous étalez ces prodigieuses jupes trop longues, à ornements trop voyants, vous faites de l'histoire, tout comme M. Jourdain faisait de la prose. L'état de la société peut parfaitement se déduire de ces toilettes tapageuses; elles disent clairement le travail et la fatigue de cette génération d'hommes, obligés aujourd'hui de s'enrichir par eux-mêmes, si lassés et si préoccupés que vous ne les pouvez un peu distraire et attirer vers vous que par tous ces piments de luxe et de décolletage ; elle disent l'égalité, à voir l'aisance et le goût de la plus humble piqueuse de bottines comme de la femme la plus haut placée. Elles disent bien des choses qui ne nous regardent pas, mais qui font que vos crinolines sont grosses de conséquences philosophiques et de révolutions, madame. Ceci admis, vous comprenez tout le système historique de l'auteur, à savoir, qu'une littérature n'est que l'image et le résultat d'un état social quelconque, et que cet état social lui-même est produit par le climat et, par suite, par le tempérament d'un peuple. En résumé, faire l'histoire d'une littérature, n'est pas entasser une série plus ou moins complète de biographies et de nomenclatures dans l'ordre chronologique, mais bien, en retrouvant l'homme vivant sous le document mort, discerner d'abord les caractères propres de la race auquel apparlient le peuple dont on écrit l'histoire, et retrouver ensuite ce caractère à toutes les époques, se modifiant, se développant sans perdre l'empreinte de son origine. Il n'y a pas une seule date, je crois,

dans cette *Histoire de la littérature anglaise,* mais, d'un bout à l'autre, apparaît le caractère de la race saxonne, sombre, violent, résolu, dévoué, dans l'*Edda* des Bardes comme dans le *Manfred* de Byron, dans ces barbares au grands corps blancs flegmatiques du temps de la conquête, comme dans ces cavaliers et ces amazones aux larges épaules, qui galopent aujourd'hui dans les allées d'Hyde-Park.

M.

Laissons maintenant l'auteur nous décrire cette époque étrange qui a produit Shakespeare, la Renaissance au sortir des guerres du moyen âge.

—

« ...Les seigneurs quittent leurs noirs châteaux, forteresses crénelées, entourées d'eaux stagnantes, percées d'étroites fenêtres, sortes de cuirasses de pierre qui n'étaient bonnes qu'à garder la vie de leurs maîtres. Ils affluent dans les nouveaux palais à dômes et à tourelles, couverts d'ornements tourmentés et multipliés, garnis de terrasses et d'escaliers monumentaux, munis de jardins, de jets d'eau, de statues, palais de Henry VIII et d'Elisabeth, demi-gothiques et demi-italiens dont la commodité, l'éclat, la symétrie annoncent déjà des habitudes de société et le goût du plaisir. Ils viennent à la cour, ils quittent leurs mœurs : les quatre repas qui suffisaient à peine à la voracité antique se réduisent à deux; ce sont bientôt des raffinés, qui mettent leur gloire dans la recherche et la singularité de leurs amusements et de leur parure. On les voit se vêtir magnifiquement d'étoffes éclatantes, avec le luxe de gens qui, pour la première fois, froissent la soie et font chatoyer l'or : pourpoints de satin écarlate, manteaux de zibeline de mille ducats, souliers de velours brodés d'or et d'argent, couverts de roses ou de rubans, bottes à collets rabattus d'où sortent des flots de dentelles, brodées de figures d'oiseaux, d'animaux, de constellations, de fleurs en argent, en or, en pierres précieuses, chemises ornementées qui coûtent dix livres sterling. « C'est une chose ordinaire de mettre mille chèvres et cent bœufs à un habit et de porter tout un manoir sur son dos. » Les habits de ce temps ressemblent à des châsses. Quand Elisabeth mourut, on trouva trois mille habillements dans ses gardes-robes. Faut-il parler des gigantesques collerettes des dames, de leurs robes bouffantes, de leurs corsages tout roides de diamants? Singulier signe du temps, les hommes étaient plus changeants et plus parés qu'elles. « Telle est notre inconstance, dit Harrison, qu'aujourd'hui on n'aime rien que la mode espagnole, tandis que demain on ne trouve élégants et agréables que les colifichets français. Un peu plus tard, il n'y a d'habits que ceux qui sont dans le goût allemand. Tantôt c'est la façon turque que généralement on préfère, tantôt ce sont les robes mauresques, les manches barbaresques et les culottes courtes françaises. Et si les modes sont diverses, ce serait un monde que de dire le prix, la recherche, l'excès, la vanité, la pompe, la variété, et finalement l'instabilité et la folie qu'on rencontre à tous les étages. » Folie soit, mais poésie aussi. Il y a autre chose qu'un amusement de freluquets dans cette mascarade splendide de costumes. Le trop plein de la séve intérieure se répand de ce côté, comme aussi dans les drames et les poëmes. C'est une verve d'artiste qui les mène. Il y a une pousse incroyable de formes vivantes dans leurs cervelles. Ils font comme leurs graveurs qui, dans leurs frontispices, prodiguent les fruits, les fleurs, les figures agissantes, les animaux, les dieux, et versent et entassent tout le trésor de la nature sur tous les coins de leur papier. Ils ont besoin de jouir du beau; ils veulent être heureux par les yeux; ils sentent naturellement par contrecoup le relief et l'énergie de toutes les formes. Depuis l'avénement de Henri VIII jusqu'à la mort de Jacques Ier, on ne voit que processions, tournois, entrées de villes, mascarades. Ce sont d'abord les banquets royaux, l'étalage des couronnements, les larges et bruyants plaisirs de Henri VIII. Volsey lui donne des fêtes « de façon si coûteuse et si splendide, que c'est un ciel de les regarder. Il n'y manque ni dames ni demoiselles bien habiles et bien adroites pour danser avec les seigneurs masqués ou pour garnir la salle au moment qu'il faut. Il y a aussi toute sorte de musique et d'harmonie, avec de belles voix d'hommes et d'enfants. » Le roi vient un jour le surprendre à table, suivi de douze seigneurs déguisés en bergers avec des habits de drap d'or et de satin cramoisi, précédé de porteurs de torches, « avec un tel bruit de tambours et de flûtes que rarement on en vit de pareil. » Sur-le-champ on sert un nouveau banquet « de deux cents plats différents, très-recherchés et d'invention coûteuse. Et ainsi ils passent la nuit, banquetant, dansant, et en d'autres réjouissances, au grand contentement du roi et de la noblesse assemblée. » Comptez, si vous pouvez, les fêtes mythologiques, les réceptions théâtrales, les opéras joués en plein air pour Elisabeth, Jacques et leurs grands seigneurs. »

» A Kenilvorth les fêtes durèrent dix-neuf jours. Tout y est : pédanteries, nouveautés, jeux populaires, spectacles sanglants, farces grossières, tours de force et d'adresse, allégories, mythologie, chevalerie, commémorations rustiques et nationales. En pareil temps, dans cet élan universel et dans ce subit épanouissement, les hommes s'intéressent à eux-mêmes, trouvent leur vie belle, digne d'être représentée et mise en scène tout entière; ils jouent avec elle, ils jouissent en la voyant, ils en aiment les hauts, les bas, ils en font un objet d'art. La reine est reçue par une sybille, puis par des géants du temps d'Arthur, puis par la Dame du Lac. Sylvain, Pomone, Cérès et Bacchus, chaque divinité tour à tour lui présente les prémices de son royaume. Le lendemain, un homme sauvage, vêtu de mousse et de lierre, dialogue devant elle et en son honneur avec Écho. On fait combattre treize ours contre des chiens. Un sauteur italien fait des tours merveilleux devant toute la compagnie. La reine assiste à un mariage rustique, puis à une sorte de combat comique entre les paysans de Coventry, qui représentent la défaite des Danois. Au moment où elle revient de la chasse Triton, sortant du lac, la supplie, au nom de Neptune, de délivrer la Dame enchantée, poursuivie par sire Bruce Sans-Pitié. Aussitôt la Dame apparaît, entourée de nymphes, bientôt suivie de Protée que porte un énorme dauphin. Cachée dans le dauphin, une troupe de musiciens chante avec le chœur des divinités marines les louanges de la puissante, de la belle, de la chaste reine d'Angleterre. — Vous voyez que la comédie n'est pas seulement au théâtre; les grands et la reine elle-même deviennent des acteurs. Les besoins de l'imagination sont si vifs que la cour devient une scène. Sous Jacques Ier, tous les ans, au jour des Rois, la reine, les principales dames et les premiers nobles jouaient un opéra, appelé *Masque*, sorte d'allégorie mêlée de danses, rehaussée par des décorations et des costumes éclatants, et dont les tableaux mythologiques de Rubens peuvent seuls indiquer la splendeur. « Des lords vêtus à la façon des statues antiques, portant sur la tête des couronnes persanes, avec des enroulements d'or tournés en dedans, le front ceint d'un bandeau de gaze incarnat et argent; le justaucorps en drap incarnat d'argent coupé de manière à dessiner le nu, à la façon de la cuirasse grecque, rattaché sur la poitrine par une large ceinture de drap d'or brodé qui s'agrafait avec des bijoux; les manteaux de soie colorée, les uns couleur du ciel, les autres couleur de perle, les autres couleur de flamme ou bronzés; les dames en corsage de drap blanc d'argent, brodé de figures de paons et de fruits; au-dessous, un vêtement lâche, froncé, incarnat, rayé d'argent, divisé par une ceinture d'or, et, sous celui-ci, un autre vêtement flottant de drap azuré d'argent, galonné d'or; leurs cheveux négligemment noués sous une riche et précieuse couronne ornée de toutes sortes de diamants choisis; sur le haut, un voile transparent qui tombait jusqu'à terre; leurs chaussures d'azur et d'or garnies de rubis et de diamants. » J'abrége la description, qui ressemble à celle des contes de fées. Songez que toutes ces parures, ce chatoiement des étoffes, ce rayonnement de pierreries, cette splendeur des chairs nues, s'étalaient journellement pour le mariage des grands, aux accents hardis d'un épithalame païen. Pensez aux festins qu'introduisait alors le comte de Carlisle, où l'on servait d'abord une table remplie de mets recherchés aussi haut qu'un pouvait atteindre, pour la jeter aussitôt et la remplacer par une autre table pareille. Cette prodigalité de magnificences, ces somptueuses folies, ce débridement de l'imagination, cet enivrement des yeux et des oreilles, cet opéra joué par les maîtres du royaume marque, comme la peinture de Rubens, de Jordaëns et de la Flandre contemporaine, un si franc appel aux sens, un si complet retour à la nature, que notre âge refroidi et triste est hors d'état de se les figurer. »

—

« ..... Bien des fois, après avoir lu des poëtes de cet âge, je suis resté penché sur les estampes contemporaines, me disant que l'homme, esprit et corps, n'était pas alors celui que nous voyons aujourd'hui. Nous aussi, nous avons des passions, mais nous ne sommes plus assez forts pour les porter. Elles nous détraquent; nous ne sommes plus poëtes impunément. Alfred de Musset, Henri Heine, Edgard Poe, Burns, Byron, Shelley, Cowper, combien en citerai-je? Le dégoût, l'abrutissement et la maladie, l'impuissance, la folie et le suicide, au mieux l'excitation permanente ou la déclamation fébrile, ce sont là aujourd'hui les issues ordinaires du tempérament poétique. Les fougues de la cervelle rongent les entrailles, dessèchent le sang, attaquent la moelle, secouent l'homme comme un orage, et la charpente humaine telle que la civilisation nous l'a faite n'est plus assez solide pour y résister longtemps. Ceux-ci plus rudement élevés, plus habitués aux intempéries, plus endurcis par les exercices du corps, plus roidis contre le danger, durent et vivent; y a-t-il un homme aujourd'hui qui pourrait supporter la tempête de passions et de visions qui a traversé Shakespeare, et finir comme lui en bourgeois sensé et renté dans son petit pays? Les muscles étaient plus fermes, la défaillance moins prompte. La fureur d'attention concentrée, les demi-hallucinations, l'angoisse et le halétement de la poitrine, le frémissement des membres qui se tendent involontairement et aveuglement vers l'action, tous les élans douloureux qui accompagnent les grands désirs les épuisaient moins; c'est pourquoi ils avaient longtemps de grands désirs et osaient davantage. D'Aubigné, blessé de plusieurs coups d'épée, croyant mourir, se fit attacher sur son cheval afin de revoir encore une fois sa maîtresse, fit ainsi plusieurs lieues, perdant son sang, et arriva évanoui. Voilà les sentiments que nous devinons encore aujourd'hui dans leurs peintures, dans le regard droit qui s'enfonce comme une épée, dans cette force de l'échine qui se plie ou va se tordre, dans la sensualité, l'énergie, l'enthousiasme qui transpire à travers leurs gestes et leurs regards. »

—

« ..... Les courtisans de ce siècle ressemblent à nos hommes du peuple. Ils ont le même goût pour les exercices des membres, la même indifférence aux intempéries de l'air, la même grossièreté de langage, la même sensualité avouée. Ce sont des corps de charretiers avec des sentiments de gentilshommes, des habits d'acteurs et des goûts d'artistes. A quatorze ans, un fils de lord va aux champs pour chasser le daim et prendre de la hardiesse; car chasser le daim, l'égorger et le voir saigner donne de la hardiesse au cœur. A seize ans, guerroyer, faire des entreprises, jouter, chevaucher, assaillir des châteaux, et tous les jours essayer son armure en appertises d'armes avec quelqu'un de ses serviteurs. Homme fait, il s'emploie au tir de l'arc, à lutte, au saut, à la voltige. La cour de Henri VIII, pour sa bruyante gaité, ressemble à une fête de village. Ce

roi « s'exerce tous les jours à tirer, chanter, danser, lutter, jeter la barre, jouer du flageolet, de la flûte, de l'épinette, arranger des chansons, faire des ballades. » Il saute les fossés à la perche et manque une fois d'y périr. Il aime si fort la lutte, que son premier salut à François Ier est de l'empoigner à bras-le-corps, publiquement, pour le jeter par terre. C'est de cette façon qu'un cuirassier ou un maçon accueille aujourd'hui et essaye un nouveau camarade. En effet, pour divertissements ils ont, comme les cuirassiers et les maçons, la grosse gaudriole et la bouffonnerie brutale. Dans chaque grande maison, il y a un fou, « dont le métier est de lancer des plaisanteries mordantes, de faire des gestes baroques, des grimaces, de chanter des chansons graveleuses », comme dans nos cabarets. Ils trouvent l'injure et l'ordure plaisantes, ils sont mal embouchés, ils mâchent les mots de Rabelais tout crus, et s'amusent de conversations qui nous révolteraient. Nul respect humain ; l'empire des convenances et l'habitude de savoir-vivre ne commenceront que sous Louis XIV et par l'imitation de la France; en ce moment, tous disent le mot propre, et c'est le plus souvent le gros mot. Vous verrez sur la scène, dans le *Périclès* de Shakespeare, toutes les puanteurs d'un bouge de prostitution. Les grands seigneurs, les dames parées ont le langage des halles. Quand Henri V fait la cour à Catherine de France, c'est avec le grossier entrain d'un matelot qui aurait pris goût pour une vivandière ; et comme les gabiers qui aujourd'hui se tatouent un cœur sur le bras pour prouver leur passion à leur payse, vous trouvez des gens qui « avalent du soufre et boivent de l'urine » pour gagner leur maîtresse par un témoignage d'amour. L'humanité manque aussi bien que la décence. Le sang et la souffrance ne les émeuvent pas. La cour assiste à des combats d'ours et de taureaux, où les chiens se font éventrer, où l'animal enchaîné est parfois fouetté à mort, et c'est, dit un officier du palais, « une charmante récréation ». Rien d'étonnant qu'ils se servent de leurs bras, comme les paysans et les commères. Élisabeth donnait des coups de poing à ses filles d'honneur, « de telle façon qu'on entendait souvent ces belles filles crier et se lamenter d'une piteuse manière ». Un jour, elle cracha sur l'habit à franges de sir Mathew; une autre fois, comme Essex, qu'elle tançait, lui tournait le dos elle le souffleta. C'était alors l'usage des grandes dames de battre leurs enfants et leurs serviteurs. La pauvre Jane Grey était parfois « si misérablement bousculée, frappée, pincée, et maltraitée encore en d'autres façons qu'elle n'ose rapporter », qu'elle se souhaitait morte. Leur première idée est d'en venir aux injures, aux coups, de se satisfaire. Comme au temps féodal, ils en appellent d'abord aux armes, et gardent l'habitude de se faire justice par eux-mêmes et sur-le-champ. « Jeudi dernier, écrit Gilbert Talbot, comme milord Rytche allait à cheval dans la rue, un certain Vyndaans lui tira un coup de pistolet. . Et le même jour, comme sir John Conway se promenait, M. Ludovyk Grevell arriva soudainement sur lui, et le frappa de son épée sur la tête. . Je suis forcé d'importuner Vos Seigneuries de ces bagatelles, n'ayant rien appris de plus important. » Nul, même la reine, n'est en sûreté parmi des âmes violentes. Aussi, quand un homme en frappe un autre dans l'enceinte du palais, on lui coupe le poing, et on bouche les artères avec un fer rouge. Il n'y a que ces images atroces, et le douloureux fantôme de la chair saignante et souffrante qui puisse dompter la véhémence et contenir les soubresauts de leurs instincts. Jugez maintenant des matériaux qu'ils fournissent au théâtre et des personnages qu'ils demandent au théâtre ; pour être d'accord avec le public, la scène n'aura pas trop des plus franches concupiscences et des plus puissantes passions ; il faudra qu'elle montre l'homme lancé jusqu'au bout de son désir, effréné, presque fou, tantôt frissonnant et fixe devant la blanche chair palpitante que ses yeux dévorent, tantôt hagard et grinçant devant l'ennemi qu'il veut déchirer, tantôt soulevé hors de lui-même et bouleversé à l'aspect des honneurs et des biens qu'il convoite, toujours en tumulte et enveloppé dans une tempête d'idées tourbillonnantes, parfois secoue de gaîté, impétueuses, le plus souvent voisin de la fureur et de la folie, plus fort, plus ardent, plus abandonné, plus audacieusement lâché à travers le réseau de la raison et de la loi qu'il ne fut jamais. Nous entendons à travers les drames comme à travers l'histoire du temps ce grondement farouche : le seizième siècle ressemble à une caverne de lions. »

—

«.... Le beau manteau de pourpre que les Renaissances du Midi étalent joyeusement au soleil pour s'en parer comme d'une robe de fête, est ici taché de sang et bordé de noir. Partout une discipline rigide, et la hache prête pour toute apparence de trahison ; les plus grands, des évêques, un chancelier, des princes, des parents du roi, des reines, un protecteur, agenouillés sur la paille, viendront éclabousser la Tour de leur sang ; un à un, on les voit défiler, tendre le col : le duc de Buckingham, la reine Anne de Boleyn, la reine Catherine Howard, le comte de Surrey, l'amiral Seymour, le duc de Somerset, lady Jane Grey et son mari, le duc de Northumberland, la reine Marie Stuart, le comte d'Essex, tous sur le trône ou sur les marches du trône, au faîte des honneurs, de la beauté, de la jeunesse et du génie; de cette procession éclatante, on ne voit revenir que des troncs inertes, maniés à plaisir par la main du bourreau. Compterai-je les bûchers, les pendaisons, les hommes vivants détachés de la potence, éventrés, coupés en quartiers, les membres jetés au feu, les têtes exposées sur les murailles? Il y a telle page d'Holinshed qui semble un nécrologe : « Le vingt-cinquième jour de mai, dans l'é» glise de Saint-Paul de Londres, furent examinés dix-neuf hommes et » six femmes nés en Hollande, » qui étaient hérétiques; « quatorze » d'entre eux furent condamnés, un homme et une femme brûlés à » Smithfield ; les douze autres furent envoyés dans d'autres villes pour » être brûlés. — Le dix-neuvième juin, trois moines de Charterhouse » furent pendus, détachés et coupés en quartiers à Tyburn, leurs têtes » et leurs morceaux exposés dans Londres, pour avoir nié que le roi fût » le chef suprême de l'Église. — Et aussi le vingt-unième du même mois » et pour la même cause, le docteur John Fisher, évêque de Rochester, » fut décapité pour avoir nié la suprématie, et sa tête exposée sur le pont » de Londres. Le pape l'avait nommé cardinal et lui avait envoyé son » chapeau jusqu'à Calais, mais la tête était tombée avant que le chapeau » fût dessus, de sorte qu'ils ne se rencontrèrent pas. — Le premier de » juillet, sir Thomas More fut décapité pour le même crime, c'est-à-dire » pour avoir nié que le roi fût chef suprême de l'Église. » Aucun de ces meurtres ne semble extraordinaire ; les chroniqueurs en parlent sans s'indigner; les condamnés vont au billot paisiblement, comme si la chose était toute naturelle. Anne de Boleyn dit sérieusement avant de livrer sa tête : « Je prie Dieu de conserver le roi, et de lui envoyer un long règne, car jamais il n'y eut prince meilleur et plus compatissant. » La société est comme en état de siége, si tendue que chacun enferme, dans l'idée de l'ordre, l'idée de l'échafaud. On l'aperçoit, la terrible machine, dressée sur toutes les routes de la vie humaine; les petites y conduisent comme les grandes. »

—

«...Essayons maintenant de remettre devant nos yeux le public, l'auditoire et la scène, au temps de Shakespeare; tout se tient ici comme en toute œuvre vivante et naturelle, et s'il y eut jamais une œuvre naturelle et vivante, c'est la sienne. Il y avait déjà sept théâtres alors, tant le goût des représentations était vif et universel. Grandes et grossières machines incommodes dans leur structure, barbares dans leur ameublement; mais la chaleureuse imagination supplée aisément à tous les manques, et les corps endurcis supportent sans peine tous les désagréments. Sur un terrain fangeux, au bord de la Tamise, s'élève le principal, *le Globe*, sorte de grosse tour à six pans, entourée d'un fossé boueux, surmontée d'un drapeau rouge. Le peuple peut y entrer comme les riches ; il y a des places de six pence, de deux pence, même d'un penny; mais on n'en a que pour son argent; s'il pleut, et il pleut souvent à Londres, les gens du parterre, bouchers, merciers, boulangers, matelots, apprentis, reçevront debout la pluie ruisselante. Je suppose qu'ils ne s'en inquiètent guère : il n'y a pas si longtemps qu'on a commencé à paver les rues de Londres, et quand on a pratiqué comme eux les cloaques et les fanges, on n'a pas peur de s'enrhumer. En attendant la pièce, ils s'amusent à leur façon, boivent de la bière, cassent des noix, mangent des fruits, hurlent et parfois se servent de leurs poings ; on les a vus tomber sur les acteurs et mettre le théâtre sens dessus dessous. D'autres fois, mécontents, ils sont allés à la taverne bâtonner le poëte, ou le berner dans une couverture; ce sont de rudes gaillards, et il n'y a point de mois où le cri de *clubs* (en avant les gourdins!) ne les appelle hors de leur boutique pour exercer leurs bras charnus. Comme la bière fait son effet, il y a une grande cuve adossée au parterre, réceptacle singulier qui sert à chacun. L'odeur monte, et on crie : « Brûlez du genièvre! » On en brûle avec un réchaud sur la scène, et la lourde fumée emplit l'air. Certainement, les gens qui sont là ne sont guère dégoûtés ou du moins n'ont pas l'odorat sensible. Au temps de Rabelais, la propreté était médiocre. Comptez qu'ils sortent à peine du moyen âge, et que le moyen âge a vécu dans un fumier.

» Au-dessus d'eux, sur la scène, sont les spectateurs capables de payer un shilling d'entrée, les élégants, les gentilshommes. Ceux-là sont à l'abri de la pluie, et s'ils payent un shilling de plus, ils peuvent avoir un escabeau. A cela se réduisent les prérogatives du rang et les inventions du bien-être ; même il arrive souvent que les escabeaux manquent; alors ils s'étendent par terre; ce n'est pas en ce temps-là qu'on fait des façons. Ils jouent aux cartes, fument, injurient le parterre qui le rend bien, et par surcroît leur jette des pommes. Pour eux, ils gesticulent, ils jurent en italien, en français, en anglais; ils plaisantent tout haut avec des mots recherchés, composites, colorés; bref, ils ont les manières énergiques, originales et gaies des artistes, la même verve, le même sans-gêne, et, pour achever la ressemblance, la même envie de se singulariser, les mêmes besoins d'imagination, les mêmes inventions saugrenues et pittoresques, la barbe taillée en éventail, en pointe, en bêche, en T, les habits voyants et riches, empruntés aux cinq ou six nations voisines, brodés, dorés, bariolés, incessamment exagérés et remplacés par d'autres; il y a un carnaval dans leur tête comme sur leur dos.

» Avec de pareils spectateurs, on peut produire l'illusion sans se donner beaucoup de peine : point d'apprêts, de perspective ; peu ou point de décors mobiles : leur imagination en fait tous les frais. Un écriteau en grosses lettres indique au public qu'on est à Londres ou à Constantinople; et cela suffit au public pour se transporter à l'endroit voulu. Nul souci de la vraisemblance : « Vous avez l'Afrique d'un côté, dit sir Philip Sidney, et l'Asie de l'autre, avec une si grande quantité d'États secondaires, que l'acteur, quand il entre, est toujours obligé de vous dire d'abord où il est; autrement on n'entendrait rien à son histoire. Puis, voici trois dames qui se promènent pour cueillir des fleurs, et là-dessus nous devons croire que la scène est un jardin. Un peu après, nous entendons parler au même endroit d'un naufrage, et notre devoir est d'accepter ce même endroit pour un rocher... Arrivent deux armées représentées par quatre épées et un bouclier, et quel est le cœur si dur qui refuserait de prendre cela pour une bataille rangée? Quant au temps ils sont encore plus libéraux. D'ordinaire, un jeune prince et une jeune princesse tombent amou-

reux l'un de l'autre ; après beaucoup de traverses, elle devient grosse, accouche d'un beau garçon ; le garçon est perdu, devient homme, et prêt à engendrer un autre garçon... Tout cela en deux heures. » Sans doute, ces énormités s'atténuent un peu sous Shakespeare ; avec quelques tapisseries, quelques grossières imitations d'animaux, de tours, de forêts, on aide un peu l'imagination du public. Mais en somme, chez Shakespeare comme chez les autres, c'est l'imagination du public qui est le machiniste ; il faut qu'elle se prête à tout, remplace tout, accepte pour une reine un jeune garçon qui vient de se faire la barbe, supporte en un acte dix changements de lieu, saute tout d'un coup vingt ans ou cinq cents milles, prenne six figurants pour quarante mille hommes, et se laisse figurer par un roulement de tambour toutes les batailles de César, de Henri V, de Coriolan et de Richard III. Elle fait tout cela, tant elle est surabondante et jeune ! Rappelez-vous votre adolescence ; pour mon compte, les plus grandes émotions que j'ai eues au théâtre m'ont été données par une troupe ambulante de quatre demoiselles qui jouaient le vaudeville et le drame, sur une estrade au fond d'un café ; il est vrai que j'avais onze ans. Pareillement, dans le théâtre en ce moment, les âmes sont neuves, prêtes à tout sentir comme le poëte à tout oser. »

—

Et en effet, Shakespeare a tout senti et tout osé. L'horrible, et le bouffon, comme la tendresse et la volupté. Lisez dans le *Roi Lear* ce qui suit : Le duc de Cornouailles commande de lier sur une chaise le vieux duc de Glocester, parce que c'est grâce à lui que le roi Lear s'est échappé.

CORNOUAILLES

... Tenez la chaise. — Je vais mettre le pied sur ces yeux que voilà. (On tient Glocester pendant que Cornouailles lui arrache un œil et met son pied dessus.)

GLOCESTER.

Que celui de vous qui veut vivre vieux — me donne secours. — O cruel ! ô vous, dieux !

RÉGANE, fille de Lear.

Un côté serait jaloux de l'autre. L'autre aussi.

CORNOUAILLES, riant.

Si maintenant tu peux voir ta vengeance...

UN SERVITEUR.

Arrêtez votre main, monseigneur. — J'ai commencé à vous servir quand j'étais encore enfant ; — mais je ne vous aurai jamais rendu de plus grand service — que de vous dire d'arrêter.

CORNOUAILLES.

Comment, misérable chien !

LE SERVITEUR.

Si vous aviez une barbe au menton, — j'irais vous l'arracher dans une querelle pareille.

CORNOUAILLES.

Ah ! mon drôle ! (Il tire son épée et court sur lui.)

LE SERVITEUR.

Eh bien ! venez, et courez la chance de votre colère ! (Il tire son épée. Ils se battent. Cornouailles est blessé.)

RÉGANE à un autre serviteur.

Donne-moi ton épée. — Un paysan qui s'attaque à nous ! (Elle arrache l'épée, vient par derrière et l'en perce.)

LE SERVITEUR.

Oh ! je suis tué !... Monseigneur, il vous reste un œil — pour voir le sang que je lui ai tiré. Oh ! (Il meurt.)

CORNOUAILLES.

Il n'en verra pas davantage, je l'en empêcherai. (Il met le doigt sur l'œil de Glocester.) — Dehors, sale gelée ! — Où est ton lustre à présent ? (Il arrache l'autre œil de Glocester et le jette par terre.)

GLOCESTER.

Tout est ténèbres et désolation. Où est mon fils ?

RÉGANE.

Allez, jetez-le hors des portes, et qu'il flaire sa route — jusqu'à Douvres.

—

Comparez à cela cette fantaisie du Mercutio de Roméo, qu'on croirait prise à quelque joli conte de fée.

« Oh ! je le vois, la reine Mab vous a visité cette nuit. — Elle est l'accoucheuse des cerveaux. Et elle vient, — grosse comme l'agate de la bague — qui est au doigt d'un alderman, — traînée par un attelage de petits atomes, — passant sur le nez des gens quand ils sont endormis. — Les rayons de ses roues sont faits avec des pattes de faucheux, — le dessus avec des ailes de cigales, — les traits avec la toile des plus petites araignées, — les colliers avec les rayons humides de la lune, — le fouet avec un os de grillon, la lanière avec une pellicule. — Son cocher est un petit moucheron en habit gris, — son char est une noisette vide, — fabriquée par l'écureuil, son menuisier, et par la vieille larve, — qui de temps immémorial sont les carrossiers des fées. — Dans cet équipage, elle galope chaque nuit — à travers les cerveaux des amants, et ils rêvent d'amour ; — sur les genoux des courtisans, et ils rêvent aussitôt de révérences ; — sur les doigts des légistes, qui rêvent aussitôt à des amendes ; — sur les lèvres des dames, qui rêvent aussitôt à des baisers... — Parfois elle galope sur le nez d'un courtisan, — et il rêve qu'il flaire une grâce à obtenir. Parfois elle vient avec la queue du cochon de la dîme, — et en chatouille le nez d'un curé endormi ; — là-dessus il rêve d'un autre bénéfice. — Parfois elle passe sur le cou d'un soldat, — alors il songe qu'il coupe la gorge à des ennemis ; il rêve de brèches, d'embuscades, de lames espagnoles, — de brocs pleins, profonds de cinq brasses. Puis, par instants — un bruit de tambour dans son oreille. Il sursaute, il s'éveille, — et sur cette alerte il jure une prière ou deux, — puis se rendort... C'est cette Mab — qui tresse la nuit les crinières des chevaux, — et colle dans les vilaines chevelures entremêlées — ces boucles qui, une fois dénouées, présagent de grandes infortunes. — C'est elle qui... »

—

Roméo l'interrompt, sans quoi il ne finirait pas. Et maintenant, lisez cette page brûlante :

«..... Hors du théâtre, Shakespeare vivait avec les jeunes nobles à la mode, avec Pembroke, Montgomery, Southampton, avec d'autres encore, dont la chaude et licencieuse adolescence chatouillait son imagination et ses sens par l'exemple des voluptés et des élégances italiennes. Joignez à cela la fougue et l'emportement du naturel poétique, et cette espèce d'afflux, de bouillonnement de toutes les forces et de tous les désirs qui se fait dans ces sortes de têtes lorsque, pour la première fois, le monde s'ouvre devant elles, et vous comprendrez l'*Adonis*, « le premier héritier de son invention ». En effet, c'est un premier cri ; dans ce cri, tout l'homme se montre. On n'a jamais vu de cœur si palpitant au contact de la beauté et de toute beauté, si ravi de la fraîcheur et de l'éclat des choses, si âpre et si ému dans l'adoration et la jouissance, si violemment et si entièrement précipité jusqu'au fond de la volupté. Sa Vénus est unique ; il n'y a point de peinture du Titien dont le coloris soit plus éclatant et plus délicieux, point de déesse courtisane, chez Tintoret ou Giorgione, qui soit plus molle et plus belle », dont les lèvres plus avides fourragent ainsi parmi les baisers », qui avec un tressaillement plus fort noue ses bras autour d'un corps adolescent qui ploie, tantôt pâle et haletante, tantôt « rouge et chaude comme un charbon », emportée, irritée, et tout d'un coup à genoux, pleurante, évanouie, puis subitement redressée, « collée à sa bouche », étouffant ses reproches, affamée et « se gorgeant comme un vautour » qui prend, et prend encore, et veut toujours, et ne saurait jamais se rassasier. Tout est envahi, les sens d'abord, les yeux éblouis de la blanche chair frémissante, mais aussi le cœur d'où la poésie déborde ; le trop plein de la jeunesse regorge jusque sur les choses inanimées ; la campagne rit au jour levant, l'air pénétré de clarté n'est qu'une fête. « L'alouette, de sa chambrette humide, monte dans les hauteurs, éveillant le matin ; du sein d'argent de l'aube, le soleil se lève dans sa majesté, et son regard illumine si glorieusement le monde, que les cimes des cèdres et les collines semblent de l'or bruni. » Admirable débauche d'imagination et de verve, inquiétante pourtant ; un pareil tempérament peut mener loin. Point de femme galante à Londres qui n'eût l'*Adonis* sur sa table. Peut-être vit-il qu'il avait dépassé les bornes, car l'intention de son second, la *Lucrèce*, était toute contraire ; mais quoiqu'il eût l'esprit déjà assez large pour embrasser à la fois, comme plus tard dans ses drames, les deux extrémités des choses, il n'en continua pas moins à glisser sur sa pente ; « le doux abandon de l'amour » a été le grand emploi de sa vie ; il était tendre et il était poëte ; il ne faut rien de plus pour s'éprendre, être trompé, souffrir, et pour parcourir sans relâche le cercle d'illusions et de peines qui revient sur soi sans jamais finir. »

—

Pour finir, encore ces quelques lignes où l'auteur résume son jugement sur Shakespeare :

Une nature d'esprit extraordinaire, choquante pour toutes nos habitudes françaises d'analyse et de logique, toute puissante, excessive, également souveraine dans le sublime et dans l'ignoble, la plus créatrice qui fût jamais dans la copie exacte du réel minutieux, dans les caprices éblouissants du fantastique, dans les complications profondes des passions surhumaines, poétique, immorale, inspirée, supérieure à la raison par les révélations improvisées de sa folie clairvoyante, si extrême dans douleur et dans la joie, d'une allure si brusque, d'une verve si tourmentée et si impétueuse que ce grand siècle seul a pu produire un tel enfant.

TAINE.

COIFFURES DU JOUR



CHAPEAUX A LA JARDIN D'ACCLIMATATION

L'hippopotame réclame son tour.





CHAPEAUX-SERINS

Petites dames ne voulant pas se separer des ê res qu'elles chérissent.



LES CHAPEAUX EN BOUCHONS DE LIÉGE

Ses amis le trouvaient déjà bien assez cruchon sans cela.

AS-TU VU LA CASQUETTE ?

Ah ! si on les laissait faire, comme elles porteraient bien vite les culottes.





PROJET DE JOCKEY DÉCOLLETÉ

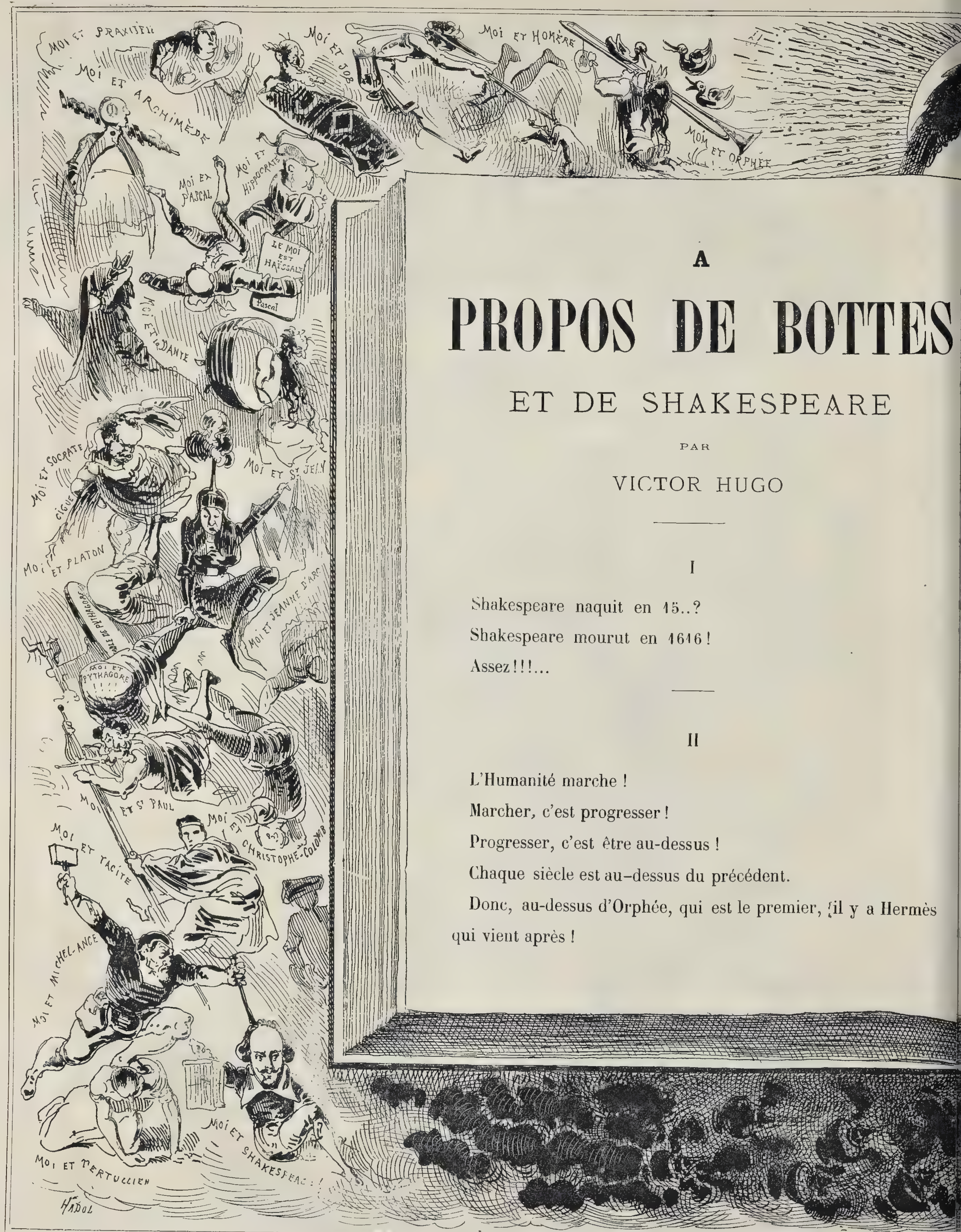
Au printemps, pourquoi pas?

COIFFURES DE PRINTEMPS

La lutte a été vive entre ces deux formes de chapeaux. Bon nombre de bavolets sont restés sur le champ de bataille. La victoire est restée à l'affreuse coiffe anglaise dite *incroyable*. Comme compensation, on l'affuble d'animaux grimpeurs, et on se met aux oreilles des anneaux de rideaux.

LE LAQUAIS TRANSFORMÉ EN JARDINIER POMPADOUR

Il faut bien soigner le jardin que ces dames promènent derrière elles dans leurs calèches.



A

PROPOS DE BOTTES

ET DE SHAKESPEARE

PAR

VICTOR HUGO

I

Shakespeare naquit en 15..?

Shakespeare mourut en 1616!

Assez!!!...

II

L'Humanité marche !

Marcher, c'est progresser !

Progresser, c'est être au-dessus !

Chaque siècle est au-dessus du précédent.

Donc, au-dessus d'Orphée, qui est le premier, il y a Hermès qui vient après !



Au-dessus d'Hermès, il y a Job ! au-dessus de Job, il y a Ho-
ère ! au-dessus d'Homère, il y a Eschyle ! au-dessus d'Es-
yle, il y a Esaïe ! au-dessus d'Esaïe, il y a Ezéchiel ! au-des-
s d'Ezéchiel, il y a Socrate ! au-dessus de Socrate, il y a
thagore qui inventa la table ! au-dessus de Pythagore,
a Lucrèce ! au-dessus de Lucrèce, il y a Tacite ! au-dessus de
cite, il y a saint Paul ! au-dessus de saint Paul, il y a Jean de
lthmos dont un fut du Palatinat ! au-dessus de saint Paul, il y
eanne d'Arc ! au-dessus de Jeanne d'Arc, il y a Kopernick ! au-
ssus de Kopernick, il y a Shakespeare ! au-dessus de Shakes-
are, il y a Newton ! au-dessus de Newton, il y a Piranèse !
-dessus de Piranèse, il y a Fulton ! au-dessus de Fulton, il y
Montgolfier ! au-dessus de Montgolfier, il y a Nadar ! au-des-
de Nadar, il y a Dieu ! au-dessus de Dieu, il y a....

MOI!!!

Démocrate, soit; Hugocrate, non pas, surtout en voyant de pareils livres, qu'on croi-
payés par nos adversaires pour nous ridiculiser.

N. D. L. R.



L'ENVERS DES CERCLES

(Voir le numéro du 16 avril.)

> Je remarque une tendance nouvelle qu'ont les hommes à bannir de leur société l'élément féminin et à le reléguer dans la famille. Je leur prédis que ces *clubs*, comme ils les appellent, seront la mort de l'esprit français.
>
> Princesse de Vaudemont.
>
> (*Lettre à l'abbé Huet.*)

Le Cercle mène tout droit à l'égoïsme et au célibat. On sait quels raffinements de confortable la force de l'association met au service des membres des grands cercles; comment échanger tout cela contre la vie de famille? On a déjà dit souvent qu'un étranger, membre temporaire du Jockey, pourrait presque se passer de choisir un logement à Paris. Quelques membres permanents même, préfèrent cette vie de phalanstère à la vie de *l'at home*.

En effet, on mange au cercle, on s'y habille, on s'y coiffe, on s'y baigne, on y joue, on y lit, on y cause; le seul meuble un peu indispensable qui y manque est le lit, et les canapés sont si moelleux, que bien des joueurs ont souvent passé la nuit, réparant leurs forces, couchés sur ces moelleux divans.

Il y a quatre ou cinq ans, une société d'une dizaine de jeunes gens se réunissait de temps en temps dans le salon de jeu du Jockey pour y passer la nuit. Quand les valets de pied voyaient arriver, vers minuit, un de ces noctambules, suivi bientôt de ses amis, ils savaient à quoi s'en tenir sur le sort qui les attendait. Ils organisaient alors un service de *tranchées;* un certain nombre d'entre eux se tenaient éveillés pendant que les autres dormaient. C'est à cette époque qu'eurent lieu ces parties dignes de joueurs californiens qui donnèrent pour résultat un gain de près de six cent mille francs en faveur d'un très-jeune marquis, beau joueur, qui avait perdu, un an auparavant, une somme à peu près égale.

Depuis ce moment, le Jockey n'a plus la spécialité des grosses parties. Le jeune Cercle de la rue de Choiseul a vu, la première année de sa fondation, des débâcles terribles. Nous en parlerons spécialement.

L'ensemble de toute cette vie est fausse et vide, et c'est, à coup sûr, l'ébranlement et l'extinction de la famille; et ce ne sont pas seulement les hommes du grand monde qui arrangent ainsi leur vie, car il y a des cercles pour toutes les classes de la société, depuis l'*Union*, le grand cercle aristocratique par excellence, jusqu'au cercle *Grammont Saint-Hubert*, fondé par des chasseurs, qui, depuis le jour de l'ouverture ont déposé leurs fusils et continuent la même partie. Descendez encore, vous avez une foule de cercles sans nom qui sont des cafés sans la poésie de la dame de comptoir, disposant d'une main potelée, les petits morceaux de sucre sur les soucoupes.

Ne vous étonnez-vous pas que tant d'hommes d'élite réunis et formant une société puissante comme l'*Union* n'aient pas une autre idée que celle de se vouer à eux-mêmes avec un entier dévouement?

Quel but se sont-ils proposés autre que celui d'avoir des fauteuils plus moelleux, d'élever le degré de température de leurs salons en hiver et de l'abaisser en été? Quelles sont les infortunes secourues, et quelle compensation au vilain spectacle qu'offrent tant d'habits noirs réunis? Si on s'éloigne de sa femme, de ses filles, tous les jours à la même heure, si on s'est fait une habitude de vivre loin de sa famille, encore faut-il que ce soit pour concourir à un but plus noble que la satisfaction d'instincts peu intéressants.

On dit que les hommes étant épris des choses de la vie publique, veulent vivre dans un milieu où ils sont tenus au courant des idées, des faits, des nouvelles, et que la société des femmes n'a rien à leur apprendre : mais c'est un cercle vicieux : s'il n'y a pas communion d'idées entre les femmes et nous, si nous les trouvons futiles, préoccupées de choses denuées d'intérêts, c'est que nous les tenons soigneusement à l'écart de tout ce qui se dit ou se fait dans le milieu social littéraire ou artistique. Encore en trouve-t-on quelques-unes chez lesquelles l'intuition supplée à tout.

Une autre chose me choque vivement. Conçoit-on que ces hommes qui se réunissent tous les jours dans ces salons n'éprouvent pas le besoin d'avoir sous les yeux une œuvre d'art; c'est un luxe d'hôtel garni, froid, banal, on sent que ces grands et beaux appartements sont un terrain neutre. Pas un tableau, pas une statuette, rien d'intime, de coloré, de chaud, de vivant. C'était le cas ou jamais d'avoir des peintures, des dessus de porte, des camaïeux, des bronzes, de grandes chasses, des natures mortes dans les salles à manger, des panoplies dans les antichambres. Rien de tout cela; le budget des dépenses n'enregistre rien pour les jouissances de l'esprit.

On montre avec orgueil au Jockey un bronze donné par M. de Morny, quelques jolis dessins à la plume, épisodes de la vie d'un chasseur; des portraits-cartes, des aquarelles du baron Finot et trois tableaux hippiques de M. Delamarre, tout est à la glorification du cheval. L'*amélioration de la race*, vous m'entendez bien, *la race chevaline*. Cet immense dada de toute une génération, ce but radieux vers lequel tend la société d'encouragement qui se propose de ramener tous les chevaux au maigre type du cheval anglais, ce qui nous vaut des affreux animaux étiques, horribles à voir, qui vous font éprouver la crainte de les voir se casser quand ils prennent la tête.

Je ne suis pas fou du citoyen Rousseau, mais pour l'amour de Dieu encourageons la race humaine avant d'encourager la race chevaline. Je ne demande pas les expositions d'enfants et un bourrelet d'honneur au plus gros baby, mais la gymnastique ne serait pas de trop pour les pauvres petits êtres qui, à dix ans, portent des fardeaux.

Mais pas du tout, nous encourageons *la Race*, nous l'améliorons, et nous convions les cocottes à nos exhibitions de ces modèles améliorés; c'est même une fête pour elles; elles célèbrent ces réunions au printemps en mettant des robes Havanes, des chapeaux extraordinaires et en buvant du champagne sur la voie publique, et leurs cochers se grisent et les tutoient.

C'est le cercle qui nous vaut tout cela, on veut plaire au cercle, on tient à voir sa voiture entourée de membres du cercle, on a des roses dans sa voiture pour en orner les boutonnières de ces Messieurs, il n'y a certainement pas de mal à cela; mais qu'on m'accorde qu'il n'y a pas un seul mot sérieux dans l'encouragement et que le fin mot et le but suprême, c'est le cercle, le plaisir, la proscription de l'élément *honnête* qui invite au respect, à la douce effusion, aux joies tranquilles.

Un de vos Lecteurs.

MENUS CONSEILS AUX CRITIQUES D'ART

L'exposition de peinture ouvre décidément le 1er mai.

C'est le moment où les critiques d'art préparent leurs plumes, font repasser leurs rasoirs et inspectent, dans leur mémoire, l'escadron de leurs jolies phrases. C'est le moment où ils font causer les amis et les ennemis, fouillent adroitement dans l'opinion de chacun, ainsi qu'une abeille laborieuse cherche de fleur en fleur le sucre dont elle fera son miel.

Cette comparaison plus gracieuse qu'exacte me fait songer qu'il ne serait pas sans utilité de faciliter la besogne des critiques inexpérimentés en leur adressant quelques conseils à la fois simples, sensés et précis.

Adressons.

La critique est un sacerdoce, et, comme tout sacerdoce, elle demande à être entourée de quelques nuages. Donc si vous avez des prétentions au titre de critique sérieux, soyez obscur. Le public qui s'abonne n'aime pas à comprendre ce qu'il lit.— Quand il comprend, il trouve que c'est gentil. Quand il ne comprend pas, il trouve que c'est fort. — Il soutiendra que c'est merveilleux, divin, inouï, plutôt que de dire honnêtement : Le sens m'échappe.

En conséquence, à propos de n'importe quelle toile, trouvez moyen de vous élancer dans les régions les plus éthérées de l'esthétique.

Parlez en philosophe et en moraliste des empâtements, des glacis, des pâtes et des demi-pâtes, des frottis et des touches; après vous être enrichi toutefois de quelques renseignements sur le sens approximatif de chacun de ces mots.

Voyez tout un poëme dans un trait de plume de Delacroix, toute une symphonie dans un frottis de Corot. Plus ce léger frottis ressemblera à la pâle fumée d'une cigarette et plus il vous sera facile de divaguer à votre aise sans crainte de contradiction.

S'il s'agit des coloristes, — parlez *des fougueux enfantements d'une imagination fiévreusement créatrice*; — *des tortures et des tempêtes de cette âme puissante qui s'abîme en elle-même et, comme le lion du désert, voudrait ronger la chaîne qui la retient à la réalité.*

Vous comprenez que lorsque le public, qui a payé pour s'éclairer et former son goût artistique, lit de semblables choses à propos d'un tableau où il n'a vu que gribouillages inexplicables, il ne peut se défendre d'un vif étonnement, et l'étonnement n'est pas loin du respect.

Comment ce monsieur a-t-il pu voir tant de choses dans ce tableau qui me paraît informe? Ce monsieur n'est point certes un homme ordinaire.

—

S'il s'agit, au contraire, de dessinateurs, parlez de *la tradition, de l'affirmation des pures doctrines du grand, des beautés précises de la grande école.* — Laquelle grande école? — Peu importe. — J'ai eu l'honneur de vous dire que le public qui paye n'aime pas à comprendre. — Parlez de l'*enseignement austère de ce maître, plus amoureux du sens que de la lettre, plus saisi par le sentiment psychologique que par le sens matériel.* Exaltez sans crainte *les vagues aspirations mystiques des âmes qui trouvent les lois de leur esthétique dans les plus profonds et les plus secrets abîmes de leurs croyances.* — Paff! voyez les choses de haut. Si vous ne parlez pas grec, c'est par pure condescendance.

Et maintenant ne riez pas des matériaux que je vous livre, il sont pris aux bonnes sources.

Ne m'obligez pas à citer mes auteurs.

Si vous dites un mot de M. Ingres, et vous y serez fatalement amené, — dites gracieusement que *les splendeurs discrètes de la chair sont les divinités de ses autels*. Dix lignes sur *le culte de la forme* et *l'élégante pureté de la ligne*. C'est une question qui intéresse tout le monde. Touchez en passant aux écoles philosophiques de la Grèce; effleurez les tendances religieuses de notre époque,— le droit divin, l'absolu dans le beau, le beau dans l'absolu. Parlez de la *moralisation des masses* à propos du croquis du maître. Dissertez longuement sur *la grandeur et la profondeur de ses formules*.

Soyez plus peintre que les peintres, plus sculpteur que les sculpteurs, plus architecte que les architectes. — Ouvrez à tous ces spécialistes, au-dessus desquels vous planez comme un symbole, des aperçus nouveaux; indiquez-leur des intentions, des tendanees; poursuivez-les de vos conseils d'une voix si sûre et si docte, que tout le monde se dise : Mon Dieu, si ce critique au lieu d'une plume avait un pinceau ou un ébauchoir que de merveilles n'enfanterait-il pas !

—

Quand vous n'avez rien à dire sur un tableau ou une statue, dites: C'est une *œuvre militante*.

—

Si vous descendez à l'appréciation d'une toile en particulier, discutez avant tout le sujet; vous aurez là vos coudées franches. — Avec ces simples mots : l'*artiste aurait pu* ou *aurait dû*, vous pouvez remonter facilement jusqu'à la création du monde, remplir avec aisance de précieuses colonnes, faire sortir de leur tombeau Raphaël ou Michel-Ange pour vous donner raison, et en appeler à Claude Lorain, pour prouver qu'il eût été infiniment plus délicat de peindre un lever du soleil là où il y a un clair de lune, et réciproquement.

Ne reculez pas devant les partis pris; ils affirmeront votre individualité. — Une pincée d'intolérance jetée dans votre encrier vous donnera un air de conviction profonde qui ne saurait vous nuire.

—

Ce n'est qu'après une vie tout entière de labeur, qu'après avoir formé le goût des populations pendant quarante ans, après avoir causé familièrement avec elles sur les plus délicates questions de la morale considérée au point de vue de la sculpture, qu'il vous sera permis de pendre au clou vos armes offensives et d'étaler en longues tartines le miel de votre paternelle et inaltérable bienveillance.

En somme, la carrière du critique d'art est enviable. C'est une de celles où on a le plus d'ennemis qui vous appellent mon cher.

Y.

NOUVEAUX PUPAZZI

I. — CRITIQUE DE LA JEUNESSE DU ROI HENRI

Air du *Songe d'Athalie*.

C'était au Chatelet! L'on jouait du Ponson!
Après un bon moment, la rampe s'est levée,
Et la salle parut bien plus illuminée;
Les Nantais n'avaient pas trop économisé,
Hostein lui-même avait encor cet air rusé
Dont il a soin de peindre et d'orner son visage
Quand il veut prendre un tiers de droits dans un ouvrage.
— La toile! — vocifère un homme près de moi. —
— La toile ou mes vingt sous! — A la porte! — De quoi! —
Moi, je crains de tomber sous ses mains redoutables
Et grasses! — C'est alors qu'en accords remarquables
L'orchestre beugle et fait la toile se lever...
Et moi, je m'approchais déjà... pour écouter.
Mais je n'entendis plus qu'un concert malhabile
De fautes de français et de fautes de style,
Solécismes partout... barbarismes nombreux,
Que des chiens dévorants se disputaient entr'eux !

—

II. — DE CASTON.

Messieurs, vous avez inscrit deux dates du quinzième siècle, qui, quoique se rattachant à des faits se passant dans deux pays différents, l'un à l'Orient, l'autre à l'Occident, n'en ont pas moins entre eux une grande similitude...

Mesdames, vous savez que ma bonne volonté vous est toute acquise, que je suis tout entier à votre dévotion; mais cette bonne volonté, si grande qu'elle soit, échouerait, si vous ne m'accordiez quelques instants du silence le plus absolu.

Le siége d'Orléans est levé!

Charles VII est sacré à Reims!

Jeanne d'Arc, qui n'était qu'une héroïne, devient un martyr! La France est délivrée de l'invasion étrangère; mais, en Orient, Constantin Paléologue meurt sous les murs croulants de Byzance, qui va devenir Constantinople.

Vous avez écrit 1431 — le supplice de Jeanne d'Arc, et 1453, la prise de Stamboul par Mahomet II.

Nous quittons le moyen âge pour entrer dans la Renaissance.

Maintenant, Mesdames, vous avez : 8 de pique, 7 de cœur, 9 de carreau, roi de trèfle, dame de cœur, as de cœur, 8 de carreau.

Et vous, Monsieur : as, 7, 8, 9, 10 de pique, 7 de carreau et roi de trèfle!

Quant au chiffre pensé! d'après mon calcul : A×B=C (×D—D. ..) Le nombre est 17.

Monsieur, regardez vos dominos — Madame, comptez vos bagues! — Monsieur!... Oui, vous, Monsieur, fouillez dans votre porte-monnaie, et comptez vos louis...

17... Partout 17! — Dominos 17. — Bagues 17. — Louis 17!...

Ne m'en veuillez pas, Monsieur, ce n'est pas moi, c'est la science et le hasard qui ont fait ce jeu de mots!

—

III.— M.... (DE LA DROME).

Qu'est-ce que vous me demandez?— Je suis vieux et ne puis plus faire grand'chose!... Vous voulez savoir le temps qu'il fera demain? — Je vais vous le dire! — En l'an 731 avant J.-C. — le 2 avril, il faisait beau temps. Donc il doit faire beau temps en l'an 1864. *post-Christum*. Où çà? — Ah pardon! vous m'en demandez trop! Ou çà? N'importe où? — Quelque part! — Mais vérifiez, je suis sûr de moi... Je procède par analogie... Du reste, j'ai résumé mes prédictions dans un couplet dont l'air est populaire.

Air du *Pied qui remue*.

En *Janvier*, du froid,
En *Février*, de la pluie.
D'prendre un parapluie
Dans le mois d'*Mars* on a droit!
Avril pluvieux, — *Mai*, *Juin*, *Juillet*, *Août*, *Septembre* désastreux,
Inondations, — frictions, fluxions, congestions et consultations.
Octobre, un peu d'beau temps
Qui continue jusqu'à *Novembre*;
Puis, du mois d'*Décembre*,
On a d'la pluie jusqu'au printemps!

Reprise :

En *Janvier*, du froid,
En *Février*, de la pluie;
Oui, toute la vie,
Le mois de *Janvier* est froid.

—

IV. — JULES S...

Air de *Jenny l'ouvrière*.

J'ai plaint souvent le sort de l'ouvrière
Qui gagn' trent' sous par jour, sans le beafsteack;
Mais celle-là, modiste ou couturière,
Est presqu'heureuse! — quoiqu' maigr' comme un astec;
Y en a qui sont obligées de tout faire,
Pour qui dix sous ont l'air d'un fameux don!
Moi j'connais ça, — j'ai dépeint l'ouvrière
Dans un bouquin qui port' mon nom!
Depuis ce temps, à Ponson elle préfère
Le livr' de Jul's Simon (*bis*).

—

V. — DE B...

Air du *Brésilien*.

Permettez-moi, mon cher confrère,
De vous interrompre un instant,
Je veux parler de l'Angleterre...
Vous verrez, vous serez content!
Non, non, non, non, jamais en France
L'Anglais, l'Anglais ne régnera!
Ce refrain-là, bientôt, je pense,
Va se redire à l'Opéra.
Exterminons-les, n'est-ce pas?
Pour hâter leur trépas...
Voulez-vous accepter mon bras?
Voulez-vous (*bis*)
Mais le Sénat ne répond pas!
Tatarata ta...

ENCORE DE L'ARGENT A GAGNER. — LE CHEMIN DE FER DE LILLE ET DES HOUILLÈRES DU NORD.



LE CHEMIN DE FER ET LA BARONNE DES HOUILLÈRES

Permettez-moi, belle mystérieuse, de vous présenter une foule idôlatre qui aspire depuis longtemps à faire votre connaissance et à vous couvrir de cachemires et de diamants.

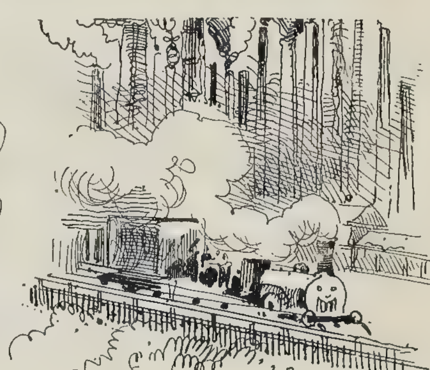


L'encombrement des voyageurs est déjà tel qu'en voici qui attendent leur place depuis six mois.



LES BELLES CAPTIVES

Toutes les plus jolies, les plus riches Villes du Nord enfermées dans le réseau d'or de la nouvelle ligne, et elles ne s'en plaignent pas.



Soixante usines sur le parcours, une par minute!



Encore prend-t-on des voyageurs par complaisance. Dame la Houillère est assez riche pour entretenir à elle seule son Rail-Way.



LE TRONÇON INACHEVÉ

Patience, on lui prend déjà mesure d'une paire de rails.



Une superbe ligne, pas le plus petit remblais; ce n'est pas comme ses aînées toutes bossues ou bancales.

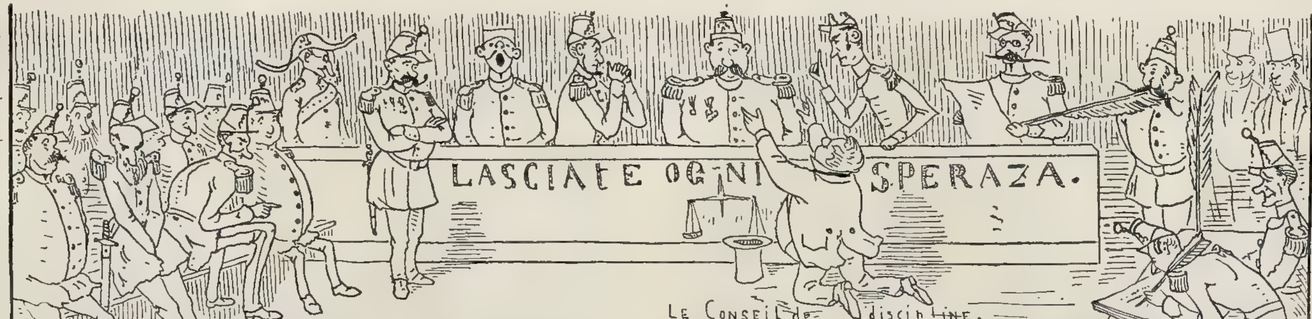


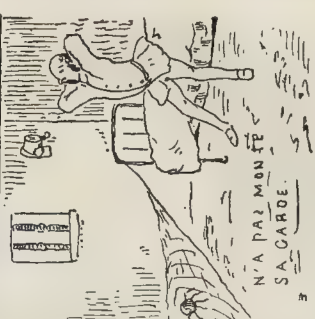
Combien de betteraves n'attendaient que ce chemin de fer pour sucrer notre existence!



Aussi les actions qu'on a vu naître hier, les retrouve-t-on déjà grandes personnes, parfaitement dotées et mères de famille.







LE CORPS DE GARDE

LA GRANDE REVUE DE LA GARDE NATIONALE (19 *et* 22 *Avril*). — Mardi dernier, j'ai été voir la revue sur la place des Invalides. — Ceux-ci se tordaient, et il y avait de quoi. —Les rangs, avec des entailles comme celles d'une scie, étaient ou trop serrés ou trop espacés. — Un tambour-major trop petit ne savait que faire de sa canne. — Les sapeurs perdaient leurs barbes au premier mouvement trop vif. — Et les officiers! Celui qui se fait couper les cheveux ras toute l'année pour avoir l'air militaire deux fois par an. — Il a été décoré après trente-sept ans de service au ministère de ***. — Celui qui a des lunettes et qui baisse les yeux en passant devant la haie de badauds. — Quant au menu fretin, aux inférieurs! le type varie à l'infini : des gros, des maigres, des petits, des grands, — des cheveux ras et des cheveux à faire maigrir Absalon. — Des barbes, des favoris, des moustaches. — Un grand sec à côté d'un petit trapu, imitant à s'y tromper une poularde du Mans à côté de sa broche. — Après l'infanterie la cavalerie. — Deux jours avant la revue, la chasse aux chevaux commence; on court dans les manéges, et au jour dit l'on arrive au rendez-vous sur une haridelle ou sur un cheval de brasseur. Si dans l'infanterie tous les tempéraments humains sont représentes, dans la cavalerie tous les types de chevaux connus ou inconnus se trouvent à l'état d'échantillons. Le wurtembergeois est botte à botte avec le coursier du désert, et le percheron fraternise avec le hunter irlandais. Le 22 avril 1864, date qui restera célèbre, ce troupeau de chevaux cosmopolites a parcouru la rue Royale, au trot! qu'on se le dise!

VI. — MAITRE L...— AFFAIRE MARTIN.

Messieurs, je ne voulais pas prendre la parole, mais la bienveillance de mon éminent confrère en a décidé autrement.

Du reste, maintenant, Messieurs, vos convictions sont formées, et je n'ai plus guère qu'à résumer les débats. — Les faits, vous les connaissez.

Le 7 avril, Martin a été trouvé au fond d'un puits, baillonné, garrotté et percé de vingt-cinq balles. — La femme Durand, qui va chercher de l'eau pour ses besoins domestiques, ramène à l'orifice du puits ce malheureux, qui ne reprend ses sens que vingt-quatre heures après, et après avoir tour à tour simulé la dyspepsie, la gastralgie, l'apoplexie et la catalepsie, cette prétendue victime accuse qui?... Anatole!... son patron!

On suppose d'abord qu'il est fou! Mais on lui fait répéter cette déclaration, et Anatole est arrêté! — Aussitôt l'instruction se poursuit, et peu à peu, en la débarrassant des accessoires indispensables, que ressort-il de l'affaire? — Que Martin, jaloux de la fortune d'Anatole et voulant lui soutirer de l'argent, s'est percé de vingt-cinq balles, s'est baillonné, garrotté et s'est jeté au fond d'un puits. — Les médecins vous l'ont dit, la chose est possible! Ces princes de la science ont fait des expériences sur des chiens, sur des chevaux, sur eux-mêmes, et il est resté acquis aux débats que l'on peut parfaitement bien se tirer vingt-cinq balles dans le corps, — pourvu qu'il n'y en ait pas de mortelles, — se garrotter les bras et les jambes, et se jeter dans un puits, sans avoir besoin d'un secours étranger.

Au moment où je parle, la France entière, l'Europe même, les grands-papas, les petits enfants, les bonnes d'enfants et les militaires font des expériences à notre intention, et il n'y a pas un seul puits en France d'où ne soit sortie la Vérité!

Que penser de cet homme? ce misérable Martin? ce comédien : Porte Saint-Martin! Gaieté! Dejazet! Lazari! comédiante! tragédiante! menteur!

Et maintenant, Messieurs, croyez-vous qu'au moment où je m'assieds, je garde la moindre inquiétude; croyez-vous que je vais essayer de vous arracher des larmes?

Non! non! Nous vendons quelquefois notre piano, quand nous sentons n'avoir pas bien convaincu le jury; mais ici, je n'ai pas besoin de cette ficelle; — Anatole sortira de cette enceinte, non-seulement acquitté, mais encore aimé de tous; — il reprendra son commerce, il reverra sa femme, ses enfants, sa vieille bonne, qui est en même temps sa nourrice, et ses clients, qui ont fait sa fortune et qui vont la doubler désormais!

—

VII, — ÉMILE DE G....— UNE IDÉE PAR JOUR A 3 SOUS LA LIGNE.

La paix et la liberté!
Sans paix, point de liberté!
Sans liberté, point de paix!
Qu'est-ce que la paix? — La formule de la liberté!
Qu'est-ce que la liberté? — L'expression de la paix!

La paix termine tout, dénoue tout, tranche tout, résout tout, fonde tout.

La liberté fonde tout, résout tout, tranche tout, dénoue tout, termine tout!

Si donc, dans un État, l'on veut fonder tout, résoudre tout, trancher tout, dénouer tout, terminer tout,
Il faut employer la paix,
Il faut employer la liberté.
La liberté sans paix équivaut à la paix sans liberté.
Paix, liberté! Liberté, paix! Tout est là!
A demain la seconde idée!

LEMERCIER DE N

COURSES AU BOIS DE BOULOGNE

Le plus grand ennemi du turfiste-parieur se nomme *Obstination*. Je connais des gens que l'évidence ne persuade pas et que le raisonnement n'a jamais conduit. Il leur plaît d'élever un cheval à la dignité de favori et dès lors les autres chevaux ne sont plus que d'insignifiants comparses. Par contre, ils s'obstinent aussi à ne pas accepter ce qui est, et refusent leur suffrage (jusqu'au poteau d'arrivée) au cheval qu'ils n'avaient pas choisi. Dimanche, j'ai vu des sportmen qui voulaient créer un rôle à *Torticolis* contre *Soumise;* d'autres choisissaient *Dinorah*, la jument de M. de Morny, en souvenir de certains essais, honorables pour la jument. La course était facile à suivre; trois casaques sur la piste ne sont pas une fatigue pour les yeux. Or ce que nous avions prédit est arrivé. Tandis que Torticolis faisait des efforts grands comme son nom, et que Dinorah galopait de son mieux, Soumise flânait sans impatience et dans une allure bizarre. Les longues lignes de son arrière-main semblaient perdues, ramassées. . Comme il fallait en finir, et que le dernier tournant était passé, Pratt permit une détente de la machine, et dès lors Torticolis et Dinorah (celle-ci seconde) étaient battues.

Donc les paris à 5/2 pour Soumise étaient une bonne affaire...

Nepto de l'écurie Teisseire a battu *Gédéon* à M. de Morny dans le *Prix biennal* que couraient aussi *Mademoiselle Duchesnois*, *Birette*, *Garde-à-vous* et quatre autres chevaux.

Jarnicoton à M. de Lagrange était premier dans le prix de Suresnes.

Barberousse a parfaitement enlevé *le prix de Boulogne*. C'est un des bons chevaux de M. de Morny. Il pourrait bien tenir ce que promettait *Démon* son camarade d'écurie.

—

Et dans les entr'actes c'était un tournoi d'élgance auquel avril conviait les beautés parisiennes. Cent mille mètres de dentelle se promenaient aux pieds des tribunes — Les robes faisaient leur musique de soie, les arbres avaient toutes feuilles dehors, le ciel était bleu, l'horizon spendide

S. M. l'Impératrice, accompagnée d'une de ses dames d'honneur, s'est longtemps promenée avant de monter à sa tribune.

La quatrième journée de courses (dimanche 1er mai), comprendra cinq courses: *Prix d'Iéna* (2,000 fr.); le *Prix de Bagatelle* (2,000 fr.); *Poule d'Essai* (5,000 fr.); le 6e *Prix biennal* (4,000 fr); et le *Handicap* (4,000 fr.)

Toute l'attention des turfistes se porte sur la Poule d'Essai. L'écurie de M. de Morny pourrait bien recueillir le prix avec *Bayard*. Et il y a pour ce pronostic deux bonnes raisons au moins à donner : la première aux *sportmen*, ce sont les réelles qualités de *Bayard*, fils de *Babette*; la seconde au public; c'est que la casaque rose est heureuse.

IFFEZHEIM.

CHOSES ET AUTRES

On lisait la semaine dernière, dans la *Gazette des Étrangers :* « Toute l'aristocratie du faubourg Saint-Germain s'est donné rendez-vous pour lundi prochain dans les galeries de Mme la duchesse Pozzo di Borgo, où Mgr d'Orléans doit prononcer un discours en faveur de la restauration de la grotte de Sainte-Madeleine, un des lieux de pèlerinage de la Provence. »

On lit ailleurs : « Tout le monde aristocratique de Paris se donne rendez-vous, en ce moment, dans les magnifiques magasins du Louvre, pour y admirer les nouveaux arrivages des Indes-Cachemires, depuis 500 francs. Hautes nouveautés, confections à des prix miraculeux. »

Il y a une ressemblance fâcheuse entre ces deux entre-filets, ressemblance toute de forme, il est vrai, mais qui choque néanmoins. Je veux bien que l'annonce soit tellement entrée dans nos mœurs, que Mgr d'Orléans lui-même ne puisse s'en passer, mais encore y a-t-il des délicatesses de rédaction qu'on doit ménager. Je suis convaincu qu'en y mettant le prix, on eût obtenu pour le discours de Mgr d'Orléans, en faveur de la grotte de Sainte-Madeleine, une réclame d'un style plus soigné.

—

Le temps est aux courses. La haute bicherie déploie à Longchamps ses grâces poudrées de riz. Les gentlemen surveillent d'un œil la lutte des coursiers et couvent de l'autre les évolutions des dames de cœur.

A côté de la piste, les cavales de sang mêlé s'arrachent les faveurs du comte de V***.

Mlle G***, arrivée première, dimanche passé, a gagné Mlle S*** COMME ELLE A VOULU TOUT LE TEMPS.

—

La veille de la première des *Crochets d'un gendre*, Barrière racontait qu'au commencement de sa carrière, il était dans des transes horribles quelques minutes avant le lever du rideau. Quelqu'un lui conseilla de combattre par les spiritueux l'influence qu'avait sur ses nerfs la représentation de ses œuvres.

On devait, je crois, jouer le soir même au Gymnase cette fameuse *Manon Lescaut* si bien comprise par le génie de Rose Chéri. Barrière tint compte du conseil qu'il avait reçu et s'en fut dîner au restaurant voisin.

A huit heures et demi, il vidait sa deuxième bouteille de Pomard, et après avoir payé son addition, il courait au théâtre, où il arriva au commencement du second acte.

— Ah ça, dit-il à M. Montigny, qu'il trouva derrière un portant, vous voulez donc faire tomber ma pièce?

— Pourquoi ça?

— Dam!... vous la commencez par le second acte!

O Pomard, voilà bien de tes coups!

—

A l'heure où votre index carminé tournera, belle dame, les feuillets de la *Vie Parisienne*, les portes du Palais de l'industrie se seront ouvertes et tous les beaux de 1830 se rueront, binocle à l'œil, vesr les Vénus dont le salon regorge cette année Il paraît qu'on en a reçu une douzaine qui feraient mauvaise figure dans un journal de modes.

Il m'a été donné d'en voir quelques-unes *in petto*. Je ne sais pas ce que seront les autres. Celles-là promettent... SANS TENIR, dirait avec un soupir M. Duponchel.

—

L'on a bien raison de dire que les compagnies de chemins de fer considèrent les voyageurs comme gens taillables à merci. Voici ce que je lis dans l'*Indicateur* (numéro du 27 mars au 1er avril) :

« Il n'est pas délivré moins de dix places à la fois pour un *vagon-salon*, et les « personnes pour lesquelles ces places sont prises *doivent être de* 200 *kilo-* « *mètres* au minimum ! ! !

C'est être trop exigeant. — Je comprends à la rigueur que la Compagnie du chemin de fer du Midi ne livre pas ces précieux *vagons-salons* aux premiers venus, mais ne vouloir les louer qu'aux individus d'une taille de « 200 kilo- « mètres » autant dire de suite qu'elle ne veut les louer à personne... on saurait à quoi s'en tenir!

—

Qu'on soit chauve, c'est bien, et cela peut arriver à tout le monde, hélas! mais qu'on soit en même temps avare au point de se faire rendre des points par Harpagon, voilà qui passe les bornes! C'est pourtant ce qui arrive à M... Quand il reste chez lui, il se fait cirer le crâne pour faire croire qu'il a une calotte de velours noir.

—

J'ai été voir la dernière représentation de l'*Ami des femmes*, ce feu d'artifice qui a aveuglé le public... Mon voisin de stalle, un aveugle, poussait à chaque instant des soupirs désespérés! « On m'avait dit que c'était petillant d'esprit; il n'y a pas un mot spirituel ! !! J'en ferais bien autant !!! » Cette phrase incidente éveilla ma curiosité et je lui demandai son nom. C'est un Monsieur Joseph Dumont, rue Rochechouart, 406... Avouez qu'il est terrible d'être en état de faire des pièces de la valeur de celles de Dumas et de n'avoir pas plus de réputation.

—

Tout renaît avec le printemps, on entend de sourds bruits se propager, annonçant la résurrection du *Géant;* Nadar a été aperçu à la même heure dans plusieurs endroits fort éloignés, et ce par des temoins dignes d'une entière confiance; un bruit de machine à vapeur s'est distinctement fait entendre dans le ciel de Fourvières; enfin la tête de femme, qui surmonte l'établissement de photographie du boulevard des Capucines s'est couverte spontanément d'une sueur incolore. Quelque chose de grand se prépare; voici ce que les augures ont déclaré :

« Le *Géant* et Nadar, l'un contenant l'autre, partiront de Marseille; après une heureuse traversée, tous les deux descendront au milieu des tribus révoltées des frontières du Maroc. A la vue de ce palais tombant du ciel, les rebelles s'agenouilleront; à la vue de la chevelure de Nadar, qui ne ressemble pas peu à Phébus Apollon, les rebelles frapperont trois fois la terre de leur front encapuchonné. Nadar sera proclamé dieu. »

C'est ainsi, et non autrement, que rentreront sous nos lois les tribus révoltées.

—

Une œuvre mystérieuse s'accomplit au bois de Boulogne. De temps à autre lorsqu'on traverse une avenue, on aperçoit sous les arbres des hommes sombres, plantant çà et là des piquets vert-bouteille; si l'on s'approche, on reconnaît que tous ces piquets sont unis en zig-zag par des liens de fer. Le nombre des gardiens est doublé.

Je m'honore d'être le premier à dénoncer à mes concitoyens ces lugubres préparatifs.

Dans un mois, le bois tout entier sera clos. Nous aurons alors de jolis arbres, une jolie mousse et un bien joli gazon. Comme il fera bon voir tout cela de sa voiture! Mais les grillages seront regardés comme insuffisants. On placardera une ordonnance, qui interdira à tout cavalier de descendre de cheval, à tout promeneur de quitter son tilbury ou sa calèche. Tout contrevenant sera immédiatement expulsé. Le nombre des gardiens sera quadruplé.

Cela coûtera cher; mais aussi, quel joli bois! Presque aussi joli qu'un décor de l'Odéon, les jours de succès.

Un moyen plus simple et plus économique consisterait à fermer les portes, et à ne laisser entrer personne. Après tout, les chevaux et les voitures, savez-vous que cela n'arrange pas les allées?

—

Vous avez sans doute remarqué, dans notre dernier numéro, le calcul ingénieux d'Edmond About. Ce calcul a fait fureur; jamais discours sur le budget n'a produit cet effet.

Qu'est-ce qu'un discours auprès de cela :

Les lettres recevant du contribuable 14 centimes et les chevaux 3 fr., 87, les missions scientifiques, 0,075 millièmes, et la guillotine quatre sous?

Nous sommes un grand peuple.

—

La Suisse a conclu un traité de commerce avec le Japon. Que le Japon se soit figuré que la Suisse a des ports de mer, pour laisser entrer ses vaisseaux, je le conçois; mais que la Suisse ait partagé cette noble illusion, cela prouve une puissance d'imagination peu commune.

—

La maladie épidémique, dont les déplorables effets se sont fait sentir à Paris et dans la province, dans le courant de l'année dernière, maladie si connue sous le nom de *timbres-postomanie*, menace d'exercer de nouveaux ravages dans nos contrées. Les lettres de Russie sont très-inquiétantes. On m'a écrit à moi même, pour me demander, si les tribus révoltées du Maroc n'usaient pas de timbres-poste particuliers.

En présence de ce fléau, dont le moindre résultat est de rendre complétement idiot l'homme qui en est une fois atteint, nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs le régime le plus austère, et particulièrement l'abstinence scrupuleuse de toute correspondance étrangère. On a vu des gens attaqués de la manie, sur la seule vue de l'effigie de Sa Majesté Prussienne.

—

M. Legouvé a, dit-on, publié une brochure sur la femme au dix-neuvième siècle. La maison Legouvé, père et fils, travaille exclusivement pour le beau sexe. Je me suis laissé dire, que ces gens, qui s'occupent tant des femmes, ne leur plaisent pas beaucoup. Quand un homme prétend analyser un cœur féminin, vous riez sous l'éventail, n'est-il pas vrai, madame?

—

M. Limayrac, du *Constitutionnel*, a été décoré, par Maximilien, de l'ordre de Notre-Dame de Guadalupe.

On assure que Maximilien, qui ignore la langue de son nouveau pays, mais parle très correctement le français, ayant parcouru un article de l'illustre écrivain, a pensé qu'un tel charabias ne pouvait être que du mexicain. C'est pourquoi, croyant avoir affaire à un de ces sujets, il l'a décoré de l'ordre de Notre-Dame de Guadalupe.

Espérons que cette erreur ne tardera pas à être rectifiée.

—

Tout le monde se demandait pourquoi Alexandre Dumas avait quitté Naples, Le secret de ce retour n'en est plus un.

Naples va devenir la capitale provisoire du royaume d'Italie Or Dumas, qui occupait le palais de Chiaramonte, a préféré s'en aller avant l'arrivée du roi plutôt que d'être forcé de lui céder sa demeure. On sait qu'une première fois, à une première sommation d'évacuer, Dumas avait fait sourde oreille. « Que diable, lui disait-on, Victor-Emmanuel est roi. » — Eh bien! et moi, répondit l'illustre romancier.

—

Encore une de mes espérances qui s'envole. J'avais toujours pensé que le royaume d'Italie ne durerait pas, et que l'on créerait un empire des Deux-Siciles pour Alexandre Dumas. C'eût été une joyeuse fin.

—

La nouvelle pièce du Gymnase, *Un Mari qui lance sa femme*, n'a pas réussi. C'est encore un *Ami des femmes*, — sytème diviseur s. g. d. g. Il y a cependant de jolis détails et bien *modernes*, surtout vrais.

L'auditeur au conseil d'Etat, qui se connaît mieux en point d'Angleterre qu'en droit administratif existe réellement.

La princesse Douchinka (en français *Bibiche*), se disant toujours prête à rendre le dernier soupir, mais ne manquant ni un seul bal de la saison, ni une seule écrevisse bordelaise des Provençaux, est photographiée d'après nature : les provinces slaves nous en expédient ainsi tous les ans un assortiment complet.

La jeune fille qui perd 500 francs au baccarat est également plus vraie qu'on ne le pense. J'en ai connu une, n'ayant rien de commun avec la haute bicherie, qui jetait sur le tapis-vert ses pendants d'oreilles en disant :

— Vingt-cinq louis aux boutons!

En revanche. M[lle] Pierson ne donne aucune couleur à son rôle de jeune femme lancée. Elle a beau dire à sa couturière qui lui manque de parole : *Mademoiselle, je la trouve mauvaise*, elle reste la petite bourgeoise du premier acte, « faisant sa balance tous les soirs avant de se coucher ». Ses toilettes même ne sont pas celles d'une jeune femme qui ne manque pas une course à la Marche. Auprès de la robe à *pans d'habit* de la princesse valaque, les siennes font l'effet de sarraus de carmélites.

—

L'*Autographe* publie un numéro extrêmement curieux, en dehors de ses livraisons du mois; 80 croquis, esquisse, idées premières des principaux tableaux exposés au Salon; beaucoup sont de vrais chefs-d'œuvre improvisés; mais beaucoup aussi de ces bonshommes demanderaient, pour être complets dans leur genre, une pipe avec de la fumée, vous savez.

—

On a beaucoup parlé, ces derniers temps, d'un concours de rosières établi parmi les plus jolies danseuses de l'Opéra. Si la naïveté du premier âge se perdait sur la terre, on la retrouverait en effet dans le corps de ballet. En voici une preuve :

Un de nos amis vivait depuis assez longtemps avec une des plus jeunes et des plus charmantes. Un jour, dans un élan de tendresse, il lui arrive de dire à la gentille enfant, que ne dit-on pas dans ces moment-là :

— Je t'aime!...

— Oh! comprends ça, répondit-elle, moi, j'aime Michot!

X.

SOCIÉTÉ DES GISEMENTS TOURBEUX ET MÉTALLIFÈRES DE FRANCE



Les cent bouc·es des machines industrielles auront bientôt dévoré nos mines de houilles et toutes nos belles forêts. Il ne nous serait plus resté une bûche à mettre au feu si la **SOCIÉTÉ DES GISEMENTS TOURBEUX ET MÉTALLIFÈRES DE FRANCE** ne venait nous sauver.



Ce n'était qu'une motte de terre; avec le système de la Compagnie, c'est un brasier ardent.



Les hauts-fourneaux de France venant complimenter la **SOCIÉTÉ DES GISEMENTS TOURBEUX ET MÉTALLIFÈRES** sur l'économie de son combustible.



Est-ce que votre houille et votre bois cru pourraient jamais faire monter le calorique aussi haut que la tourbe?



Cette Société, si éminemment française, n'a pas plus tôt découvert un port qu'elle y installe ses fourneaux.



On fera un joli pied de nez à MM. les Anglais et les Belges dont on était tributaire.



Vous pouvez lui confier votre fortune naissante. -- La Caisse paternelle prend vos petits millions en sevrage.



Je plante mon argent dans la tourbe. Sais-tu ce qui poussera?

Vingt-cinq pour cent d'intérêt annuel, rien que ça!



De sa baguette magique la Société élève des palais de fonte admirables et d'une seule coulée.

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris.— Imp. VALLÉE, 15, rue Breda.



LE JOUR DE MADAME

C'est dans le petit salon que Madame reçoit ; on y est plus chez soi, les meubles sont plus intimes et les fenêtres au midi donnent sur le jardin.

Malgré les stores de soie rose tendus sous les rideaux, le gai soleil de mai pénètre joyeusement, caresse en passant le velours et le satin, se joue dans les rideaux, arrache aux vieux cadres des éclats mal éteints et noie toute la pièce dans une poussière d'or.

On se sent bien dans ce petit salon, il y a là un air de fête et de gaîté qui vous ravit d'abord, un mélange délicieux de confortable, de luxe et de simplicité, de désordre et de recherche qui sent sa Parisienne de bonne maison et vous invite à causer. C'est Madame évidemment qui, ce matin, gantée de Suède et armée de son petit plumeau à manche d'ivoire, a fait sa ronde et préparé toute cette confusion ; elle qui, mignonnement, coquettement, à petits coups, a épousseté les mille riens luxueux de ces étagères et disposé les fleurs qui embaument là-bas. Elle qui a mis sur la table de Boule cette coupe et ces bonbons, ces livres entr'ouverts, dorés comme des suisses d'église, ces journaux et ces brochures au milieu desquels on distingue la pièce nouvelle, la semaine religieuse, le discours sur les sucres prononcé avant-hier à la chambre, un sermon du père Félix, et des billets de loterie pour les petits Chinois. — Que d'art dans ces détails ! — Elle qui a jeté sur le piano ouvert une partition de Gounod annotée au crayon ; elle enfin, qui a répandu un peu d'elle-même jusque dans les plus petits coins et a laissé dans l'atmosphère son parfum de Parisienne et de femme du monde.

Ce n'est là ni un salon, ni une chambre à coucher, ni un boudoir, ni un cabinet de lecture, ni un atelier, ce n'est rien de tout cela et c'est tout cela à la fois C'est un adorable milieu, tout de fine élégance et de luxueuse fantaisie. C'est le cadre où Madame aime à poser au naturel, c'est le temple adorable où du fond de son fauteuil, le pied en l'air et la jupe étalée, elle donne audience, le temple où elle exhibe officiellement ses grâces, met sa beauté en chapelle et officie de trois à six au milieu de ses fidèles.

Madame, au reste, a vu le jour à Paris et excelle à empêcher la conversation de tomber. Rarement on lui a dit un mot sans qu'elle en trouvât dix à répondre. De sa petite main perdue dans les bagues elle annote, souligne sa pensée, et chose étrange, lorsqu'elle veut se taire, elle sait tout dire en ne disant rien. Son œil brillant vous sourit sans cesse et vous fait croire parfois que vous avez de l'esprit. Ses lèvres vermeilles et humides, toujours entr'ouvertes et prêtes à la joie, laissent voir ses petites perles blanches qu'on regarde malgré soi et qui détournent l'attention. Lorsqu'elle veut combattre le silence, elle fait vibrer son petit rire sonore qui ranime la causerie défaillante et vous ramène au feu comme l'éclat du clairon. Elle rend la parole aux muets, fait entendre les sourds et entraîne tout le monde dans le courant de son irrésistible bavardage. Chez elle, c'est une bourrasque, les mots lancés de tous les côtés à la fois tombent dru comme grêle. les éclats de rire s'entrechoquent comme de la vaisselle qui remue dans un sac, et durant deux ou trois heures, au milieu de ces femmes adorablement prétentieuses, parlant vite et haut, éclatant à tout propos en rires bruyants et en gestes peu naturels, mais toujours délicieux, minaudant de leur jolie bouche, et se lançant mutuellement à la tête des poignées de grâce et d'esprit comme on ferait de poignées de poudre d'or pour s'aveugler, on reste étonné soi-même. On veut s'en aller et on demeure ; alors on parle, on parle, on parle comme tournent les moulins et les prêtres indiens.

Trivialités ou choses exquises, on sait tout dire et l'on dit tout ; les idées les plus disparates, les sujets les plus opposés, les opinions les plus paradoxales se suivent et s'enchaînent avec une aisance et une rapidité qui donnerait le vertige à une Allemande et tuerait son mari. En cinq minutes on a fait le tour du monde, ébranlé les empires, jugé les arts, commenté les religions, expliqué l'impossible et cela sans fatigue et sans peine, avec un mot, un geste, un mouvement imperceptible de la tête ou du pied, un sourire, n'importe quoi.

Tout ce bourdonnement ressemble à une nuée d'innombrables petits riens miroitant au soleil, parcelles de diamants ou de verre cassé ; cela brille, voilà ce qui est certain.

Dans l'art difficile de recevoir, les Parisiennes ont acquis une célébrité méritée. Il n'y a qu'elles qui sachent dire avec un geste impossible à rendre, avec une grâce de petit chat blanc qu'on caresse : *Eh, bonjour ma belle !* Il n'y a qu'elles qui, en se renversant dans le fauteuil sache murmurer un *adieu mignonne chérie, adieu*, et cela sans

se lever, avec un sourire et un geste pleins de caresses et de confidences, d'intimité et d'affection.

Il est vrai que les trois quarts du temps on déteste la *mignonne chérie*, mais là n'est point la question.

On peut être aimable sans aimer, comme dit cette dame en bleu qui est assise là-bas, et tout en se mordant, l'on peut sourire.

MADAME. — Eh bien ma chère, je ne suis pas ainsi, moi, j'ai le cœur sur la main.

MONSIEUR A. (auteur de la brochure sur les sucres). — C'est un bien joli coussin que vous mettez-là sous votre cœur.

MADAME (avec un sourire). = Vous êtes bien bon, merci. Quand j'aime je n'ai pas de mesure; c'est absurde, mais que voulez-vous que j'y fasse, je suis trop sensible! Ainsi quand M. V... vient ici, je me pince pour m'empêcher de l'adorer. Ah, ah! plaisanterie à part : vous vous rappelez miss, ma petite chienne blanche.

MADAME B. — Qui disait papa et maman quand on lui grattait la tête, comme le phoque. Quel ange que ce petit être!

MADAME.— Je m'y étais tellement attachée à cette chère petite, que lorsque je l'ai perdue...

MONSIEUR A. — En vérité elle a succombé?

MADAME. — Parbleu, vous en auriez fait autant à sa place. Mme de Saint-Gervais, une cathédrale, s'est assis dessus, j'ai entendu un gémissement sourd... vous comprenez, sous cette masse! Et elle ne bougeait pas, cette femme! Ah! j'ai pleuré toutes les larmes de mon pauvre corps; oh! j'ai souffert horriblement. L'abbé Gélon vous le dira bien. Ce pauvre abbé, il me consolait comme il pouvait : mais, ma chère enfant, il faut se faire une raison, nous sommes tous mortels, etc. Il avait l'air de se moquer de moi, mais au fond il était ému!

MADAME C. — Et il y avait de quoi, pauvre petite bête, à son âge! Ça a dû être une mort atroce, quelle agonie! moi à sa place, j'aurais mordu, je me serais défendue, j'aurais appelé quelqu'un.

MADAME. — Vous auriez sonné le valet de chambre, n'est-ce pas? (avec feu) mais vous ne comprenez donc pas qu'elle était étouffée, anéantie; mettez-vous à sa place. (Rire prolongé.) Ah! mais j'oubliais de vous le dire : il a décidément accepté l'anneau.

MADAME B. (machinalement). — Ah! vraiment?... A propos de caniche, j'ai été voir hier Anna; j'ai vu une coiffure qu'elle a fait faire pour la campagne; ma chère! une espèce de casquette avec des sonnettes autour, c'était un joli spectacle; à pouffer de rire. Mais de quel anneau parlez-vous? Les alliances ne se portent plus; mon mari n'a pas voulu en entendre parler quand je suis memariée.

MADAME. — Il ne s'agit pas de cela : je parle de l'anneau pastoral que l'abbé Gélon vient enfin d'accepter.

TOUTES CES DAMES. — En vérité! Ah! quel bonheur! contez-nous donc cela.

MONSIEUR A. — C'est une dignité dont ses vertus le rendaient digne à tous égards... à tous égards.

MADAME. — N'est-ce pas? voici la chose. (Elle soulève sa jupe avec deux doigts et avance sa pantoufle brodée). Il avait jusqu'à présent refusé; on en a même parlé dans les journaux, s'il m'en souvient bien, mais tout dernièrement, on a insisté de nouveau. Les cardinaux lui ont demandé comme un service, — ce n'est point un bruit en l'air, on me l'a écrit de Rome; — mais enfin, mais pourquoi, mais voyez donc; si ce n'est pas pour vous que ce soit pour nous... tout ce qu'on dit en pareil cas, et il a accepté, ce cher... monseigneur. Dieu que ça va me gêner de l'appeler monseigneur! Ce qu'il y a d'affreux, c'est qu'il va nous quitter. Quand il est venu m'annoncer cela, hier au soir, j'ai pleuré comme une enfant.

MADAME B. — Vos larmes ont dû lui rappeler la mort de Miss à ce bon abbé!

MADAME. — Oh! ne plaisantons pas sur ce sujet là, si vous voulez bien, ma belle.

MADAME C. — Qu'est-ce que ça veut dire, cette casquette et ces sonnettes, où sont-elles, ces sonnettes?

MADAME B. — Mais là, autour, c'est affreux; mais il paraît que ça va se porter... avec un petit entre-deux en satin qui tourne. Il faudra bien en passer par là.

MADAME C. — Nous en arriverons au képi comme dans la garde nationale, et au casque comme chez les pompiers. C'est fou, c'est fou, c'est fou. Donne-moi un bonbon (fouillant sur la table); tiens, la pièce de chose; comme il a de l'esprit, ce garçon-là, n'est-ce pas, monsieur A.?

MONSIEUR A. — Je ne sais au juste, madame, de quelle œuvre vous voulez parler.

MADAME C. — Ces hommes politiques sont étonnants, il faut leur mettre les points sur les I. Je vous parle de la fameuse pièce où madame... madame... enfin une actrice, a des croisillons de Valenciennes tout autour; ça part de là et ça vient en mourant, avec des gros choux au corsage, et une profusion de diamants. Vous n'avez pas vu cette pièce-là? C'est de chose... un garçon d'énormément d'esprit; on dit même que, sans ses idées religieuses qui sont tout ce qu'il y a de plus déplorable, il entrerait à l'Académie... Chose, eh, mon Dieu, je ne connais que lui!

MADAME.— A propos d'Académie, avez-vous entendu dire qu'un des ambassadeurs japonais, un nommé... un très-grand nom, aspirât à occuper le fauteuil vacant... Dam, écoutez donc, en se faisant naturaliser; il paraît que c'est un puits de science, et fort agréable de sa personne.

MADAME B. — Ça va être une concurrence redoutable pour Jules Janin.

MADAME. — Jules Janin est furieux. Cela pourrait bien amener un duel. C'est Ernest qui me racontait tout cela; il m'a fait mourir de rire. Comprenez-vous, Janin obligé de se fendre le ventre, pour lui qui n'en a pas l'habitude, c'est à en perdre son latin. Les Japonais, c'est autre chose, se fendre le ventre!... Ils ne font que cela.

MADAME C.— Mon Dieu, moi, je les ai rencontré l'autre jour, rue de Rivoli, ça ne m'a pas frappée.

MADAME.— Ah! ah! ah!... charmant!... Mais, qu'est-ce que vous alliez dire, monsieur A. Je vous ai interrompu.

MONSIEUR A (cherchant). — Je ne me... souviens plus... Ah! mille pardons; je voulais dire que cette nomination de l'abbé Gélon avait, à coup sûr, une portée politique.

MADAME. — Moi qui adore ces sujets-là, contez-moi cela; voyons, voulez-vous un bonbon?

MONSIEUR A. — Merci mille fois. C'est bien simple. Politique de conciliation. (Il tousse.) Vous n'ignorez pas que le cabinet de Vienne se trouva fort indécis lorsque, d'un côté, la Valachie, la Lithuanie, la Pomeranie et la...

MADAME.— Ah! mon Dieu, qu'est-ce que vous me dites-là! mais qu'est-ce que ce pauvre abbé Gélon fait là-dedans?

MONSIEUR A. — Je m'explique : après l'hésitation du cabinet de Vienne, le saint-siége inquiet en déféra aux Tuileries, vous comprenez? cruelle alternative!...

MADAME. — Sans doute; mais acceptez donc un bonbon. (Elle prend les bonbons sur la table et aperçoit la brochure.) A propos de bonbons, j'ai lu votre petit chose sur les sucres; oh! c'est charmant. (Monsieur A. s'incline avec un sourire modeste.) Oui, oui, c'est charmant; c'est à vous rendre gourmand si on ne l'était pas tout naturellement.

MONSIEUR A. (contrarié).— C'est fait à un point de vue purement poli-

tique, et par cela même sérieux, mais le sujet comportait...

MADAME. — Sans aucun doute, il le comportait; mais, non, c'est charmant. Impossible de mettre plus de sel... (Elle sourit.) dans du sucre (à part). Il faudra pourtant que je coupe les feuilles de sa petite machine. — Dis donc, Ernestine, qu'est-ce que vous disiez donc à propos de cette pièce, est-ce joli?

MADAME B. — Je ne l'ai pas vue, mon mari m'a dit : Eh, eh! sans doute c'est fort amusant, mais c'est mal charpenté.

MADAME. — Mais il dit donc toujours la même chose. Mal charpenté! Il voit des poutres partout.

MADAME B. — Excepté dans son œil.

LE DOMESTIQUE (annonçant). — M. le docteur P... (Le docteur P... est très-chauve, cravate blanche, parle vite, coquet de ses pieds et de ses mains comme tous les accoucheurs; on se salue.)

LE DOCTEUR P. (à madame). — Je viens de rencontrer votre mari qui m'a dit que vous étiez souffrante, je monte en passant, où est-elle cette souffrance?

MADAME. — Je vous dirai cela plus tard, cher docteur.

LE DOCTEUR P... — Du tout, je n'ai que cinq minutes, je sors de l'Académie et l'on m'attend pour une consultation. A la tête, aux pieds, votre maladie? Vous avez peut-être faim vers les six heures du soir, moi aussi cela m'arrive (il ote son gant); voyons le pouls. Vous avez là un joli bracelet; c'est indien cela? c'est gentil.

MADAME (avec une petite moue). — Mais je souffre, je vous jure, j'ai des étouffements et pas d'appétit. Oh, ça m'inquiète!

LE DOCTEUR P. — Et puis des bâillements le soir après dîner, quand vous n'allez ni au bal, ni au spectacle, ni au concert et que votre mari vous lit le journal, n'est-ce pas?

MADAME. — Oui, c'est positif.

LE DOCTEUR P. — Eh bien, il faut prendre du sirop de gomme bien chaud et aller dans le monde.

LE DOMESTIQUE (annonçant). — Madame D...

LE DOCTEUR P. (à madame D...) — N'est-ce pas, chère madame, qu'il faut aller dans le monde quand on a des pesanteurs d'estomac?

MADAME D. (parlant très-haut). — Tiens vous voilà, vous. Certainement qu'il faut aller dans le monde, mais pas dans la foule, entendons-nous. J'en sors de la foule! Bonjour, mignonne chérie; et toi ma jolie. Je suis empanachée, pas vrai? ma chère, une foule! si je ne suis pas en lambeaux, c'est un miracle, je dois avoir des loques qui traînent partout.

MADAME. — Ah! tu viens du mariage de Louise?

MADAME D. (sans répondre). — Dans la sacristie, c'était à n'y pas tenir... Monsieur A..., votre servante.

MONSIEUR A. — Mille pardons; j'attendais un moment, un instant de... silence pour vous offrir mes hommages.

MADAME D. — Un moment de silence, ce qui veut dire que je suis une bavarde. Je suis sûre que je vous ai interrompu. Eh bien voyons, je me tais, continuez.

MONSIEUR A. (embarrassé). — Mais je ne disais rien, je vous jure... je.....

MADAME. — Pas de fausse modestie. Monsieur m'a expliqué tout-à-l'heure, avec une lucidité merveilleuse, la question du Danemarck.

MONSIEUR P. — Pardon, ça n'était pas tout-à-fait cela.

MADAME. — Enfin, presque. Ne chicanez donc pas; c'était fort intéressant.

MADAME D. — Eh bien continuez donc... Ah! à propos, je vous remercie de votre petit écrit sur les sucres; c'est tout simplement un petit bijou, c'est ciselé. — Tu sais que c'est l'abbé... monseigneur... (je ferai un nœud à mon mouchoir comme à la pension, j'oublie toujours,) monseigneur Gélon, veux-je dire, qui les a mariés. Le grand orgue, des voix, pas mal de tapis, un discours très-gentil, des fleurs... enfin, c'était convenable, mais le mari, oh le mari!.. à empailler. Des gros bêtes de cheveux rouges aplatis, il avait l'air d'un rat qui sort d'une cruche d'huile. De plus un visage de marteau de porte, des mains de bossu, des jambes de tailleur et avec cela un air de sultan qui se prépare à lancer le mouchoir... Ah! ah! ah!... ça fait trembler, cette idée de mouchoir. Si on savait, mon Dieu! Pauvre petite colombe, une candeur adorable sous son grand voile blanc... moralement c'est un ange. Physiquement, elle louche un peu, mais pas tant que sa mère. Ah! ah! la maman avait, ah! ah! sur la tête, un petit plumeau qui était gentil! Le papa porte perruque, j'ai découvert cela par derrière, il y avait un jour. Moi, j'aime les gens qui ont de faux cheveux, c'est bête, mais c'est plus fort que moi. Généralement ils ont bon cœur, ces gens-là... mais je me tais, je ne veux pas interrompre monsieur A..., il me sauterait à la gorge, quoiqu'il ait bon cœur aussi; ah! ah! ah!.. continuez donc, monsieur A..., vous voyez, j'écoute. (Elle met les bonbons sur ses genoux et grignotte.)

MONSIEUR A. — Mais, madame, vous ne m'avez nullement interrompu.

MADAME D. — Eh bien alors, pourquoi criez-vous par dessus les toits que je vous coupe la parole. Ça me rappelle un mot charmant que j'ai lu... où donc ai-je lu cela?.. dans un roman d'About... ou de Dumas, fils... je ne sais plus au juste... ou...

LE DOCTEUR P. — Ou de Veuillot.

MADAME D. — C'est léger, ce que vous dites-là! Quand le docteur plaisante, on dirait toujours qu'il casse un meuble. Qu'est-ce que ça veut dire, ou de Veuillot? Parbleu tout le monde sait que vous êtes libre penseur. Heureusement que vous guérissez vos malades, ça vous sauve. Ah! j'aurais voulu que vous entendissiez ce que l'abbé Gélon a dit aujourd'hui au mariage de Louise à propos de l'affaire Renan. Ça vous aurait confondu; moi je n'ai pu m'empêcher de rire, parce qu'à ce moment-là le beau-père s'est essuyé les yeux. Est-ce qu'il serait compromis là-dedans? Ça m'étonnerait, il a l'air respectable, décoré et puis riche, car il a du foin dans ses bottes, ce vieillard! Je trouve même qu'il devrait mettre son foin ailleurs, cela lui fait un pied énorme. Il a une démarche d'éléphant, le beau-père.

MADAME. — Que voulez-vous qu'il fasse de son foin?

MADAME D. — Je n'en sais rien; moi, qu'il le mange; ah! ah! ah!

MONSIEUR A. — Personne n'échappe à vos spirituelles railleries.

MADAME D. — Quand je vous disais que monsieur A... allait me sauter à la gorge. Eh bien, voyons, continuez, je me tais, (regardant à la pendule) six heures, ah mon Dieu! je me sauve. Quand on entend causer avec esprit, (elle s'incline en souriant vers monsieur A ..) le temps passe avec une rapidité! Adieu ma belle; docteur, sans rancune. Tiens, je ne t'ai pas raconté la toilette de Louise, moi qui venais pour cela. Ça ne fait rien, le marié est richement laid... tu ris? je te jure sur la tête du docteur... vous permettez docteur? que je préférerais mille fois mieux épouser le beau-père, il a de la fraîcheur. Adieu, je me sauve. (Elle sort.)

La pendule sonne 6 heures et demie. — Toutes ces dames se lèvent et au milieu du froufrou des robes, on entend dans les confusions : — Adieu, ma belle. — Que je t'embrasse. — A jeudi. — Comment donc. — Mais si, mignonne. Etc., etc.

— Tout cela est amusant dit le docteur dans l'escalier, mais je manquerai ma consultation. La conversation des femmes : un vrai verre de champagne; une goutte de vin et trois pieds de mousse!

Z.

LA BALLADE DES TRENTE CINQ

(Avril 1864)

—

Hurrah pour les braves qui savent combattre un contre dix, un contre cent, un contre mille! Hurrah pour les Danois! Hurrah pour la Pologne! Hurrah pour nos trente cinq!

Il y avait trente cinq hommes occupés à forer le puits d'Aïn-Guettouta, trente-cinq hommes du bataillon d'Afrique, les parias de la'rmée, ils étaient-là à donner de l'eau au désert.

Les Roumis sans défiance travaillaient sous le soleil pour que les fils d'Ismaël, pasteurs, chameliers, conducteurs de caravanes, trouvassent-là de quoi se rafraîchir à l'heure du midi.

Depuis plusieurs jours quelques-uns disaient que là-bas, au loin, dans la plaine infinie, on voyait parfois passer des cavaliers dont les armes brillaient sous les bournous flottants.

Et les vieux se moquaient d'eux en disant: Allons donc! trembleurs, c'est le mirage! Mais les jeunes, tout en se remettant au travail répliquaient: Ce sont des bournous!

Parfois, la nuit, la sentinelle voyait, rapides comme l'éclair, passer des fantômes blancs et de sinistres éclats de rire déchiraient le silence du désert endormi.

Quand on venait la relever, elle disait ce qu'elle avait vu et entendu et le caporal haussait les épaules, et s'en allait en disant: Les fantômes sont des autruches, et les éclats de rire, les cris des chacals!

Cependant des arabes, à la mine étrange, étaient venus plusieurs fois causer mystérieusement avec le sous-lieutenant Marsault, qui commandait la colonne, et chaque fois il était rentré soucieux sous sa tente.

Puis les vivres qui venaient régulièrement tous les dix jours manquèrent tout à coup. Un jour se passa, puis deux, puis trois. La nuit du troisième jour, après avoir fait distribuer la dernière ration de cafés et le dernier biscuit, le sous-lieutenant, sans rien dire, fit plier les tentes.

Puis après l'appel qui eut lieu à voix basse, l'officier passa l'inspection des armes, visita les cartouchières, fit charger les fusils, et contrairement à la coutume fit mettre la bayonnette au canon et commanda: *Colonne, en avant! Pas accéléré, marche!*

On marcha silencieusement toute la nuit; mais vers le petit jour on aperçut à l'horizon un point blanc qui semblait grandir, grandir, et devint une ligne; et la ligne s'approchait de plus en plus en s'élargissant.

Cette fois, les vieux mêmes froncèrent le sourcil et le commandant du détachement regarda longtemps pensif, en jetant de côté un coup d'œil sur le visage de ses hommes.

La ligne s'élargissait et s'approchait toujours, et il observa longtemps encore; il pensait: La patrie m'a donné trente-cinq hommes dont je lui dois compte. Qu'est-ce qui vient la-bas?...

Puis il se retourna d'un autre côté, et il vit une autre ligne blanche qui se rapprochait aussi et qui finit par rejoindre la première. Il tira son sabre et fit signe au clairon qui sonna: halte!

Non-seulement on voyait distinctement les bournous, mais les rayons du soleil venaient diamanter les armes qu'on brandissait, et l'on entendait les cris rauques et gutturaux que l'Arabe pousse dans la bataille.

Alors l'officier fit former le carré et s'écria: « Camarades, il va » faire chaud! Nous n'avons plus de vivres, mais nous avons des car- » touches; Tiaret est à 30 lieues encore. Je ne vous dirai pas comme » Lelièvre aux 123 zéphyrs de Mazagran: Il faut vaincre ou mourir! » Non; la mort même nous est défendue. Il faut vaincre et arriver » à Tiaret afin de prévenir les nôtres! » Et on continua à marcher en carré.

Alors ces hommes, ces entachés, ces révoltés incorrigibles, écrivirent à coups de fusil une des plus belles pages de l'Histoire d'Algérie.

Ils ignoraient que l'aga Si-Seliman-ben-Hamza, de la famille Bou-Beker, descendant du Prophète, avait levé l'étendard de la révolte et entraîné les Ouled-Sidi-Chich dans le désert.

Ils ignoraient qu'après onze heures d'un combat acharné, à la tête des plus puissantes tribus du Tella, ils avaient égorgé Beauprêtre et sa colonne.

Ils ignoraient, qu'enfermés dans la Kouba de Sidi-Saad-Naar, les cavaliers qui gardaient les étalons d'Aïn-Ousseugh étaient en ce moment attaqués par les Harrars et attendaient le secours de Beni-Médian.

Ils ne savaient rien; et, comme une avant-garde fidèle, ils se repliaient sur le corps d'armée pour le prévenir de l'attaque d'un ennemi inattendu, — seulement le corps d'armée était à quarante lieues de l'avant-garde.

Pendant trente-six heures, les Bédouins arrivant comme un ouragan sur cette forteresse vivante, essayèrent vainement de l'entamer ou arrêter sa marche; repoussés chaque fois, ils disparaissaient et revenaient une heure ou deux après.

Un feu nourri les recevait; ils déchargeaient leurs armes et un génie bienfaisant détournait les balles; ils agitaient les yatagans, ils faisaient reluire les lames aiguës et brillantes des flissahs en poussant des cris de panthère.

Une fois, on lâcha le mulet qui portait les bagages du détachement — pendant que les pillards se ruaient sur les deux cantines, on s'exerçait sur eux à la cible, — chaque coup de feu, chaque maraudeur à bas.

Le lendemain matin, à une nouvelle attaque, on leur abandonna les sacs, et, pendant qu'ils les fouillaient, on continua à les tirer. Mais la ration de café et le biscuit de la veille étaient loin, et, pendant toute cette marche terrible, on ne mangeait plus que la poudre de la cartouche.

Pourtant pas un ne faiblit. — Dans les moments de répit on pressait la marche, il s'en trouvait qui malgré eux dormaient mais allaient toujours. — D'autres, les yeux grands ouverts, épuisés par la marche et le jeûne, signalaient un point imaginaire en disant: voilà Tiaret!

Ils montraient dans l'espace des murailles, des jardins, des maisons absentes.

Les camarades souriaient tristement et quelques-uns pensaient. — Tiaret est loin et nous ne le reverrons pas.

Enfin, au bout d'un jour et demi, Tiaret apparut. Ils y entrèrent, pâles, décharnés, en lambeaux, mais les rangs serrés.... Il en manquait trois.

Le soir, un des trois reparut. Il se croyait bien le dernier des siens; il était nu, avait un coup de feu dans l'épaule et un coup de couteau dans le ventre, mais comme le soldat de Marathon, il était arrivé!

ÉDOUARD SIEBECKER.

ENCORE UN MOT

SUR LE SHAKESPEARE DE VICTOR HUGO

Mon cher Marcelin,

J'ai vu la charge que vous avez faite sur le nouveau livre de Victor Hugo; elle est fort jolie, mais permettez-moi de vous dire que je ne la trouve pas tout à fait juste. Si la critique doit s'exercer, tout éloge ne doit pas se taire. Voici un article que je vous destinais, et qui, à défaut d'autre mérite, a du moins celui de se tenir aussi loin des admirateurs, que des détracteurs quand même; je vous l'envoie, vous en ferez ce que vous voudrez.

A vous, HENRY MARET.

Lorsqu'on pose un livre de Victor Hugo, après l'avoir dévoré jusqu'à la dernière ligne (et ce sont de ces livres qu'on dévore toujours), l'esprit est brisé, torturé, anéanti. Tant de mots étranges, les uns scintillants, les autres sonores, d'autres simplement incompréhensibles, tant de phrases ardentes, scindées, monotones, antithétiques, tant d'énumérations effrayantes, se heurtent et s'enchevêtrent dans le cerveau du lecteur, qu'il lui devient vraiment très-difficile de faire le jour dans cet abîme. Cela apparaît d'abord comme l'Océan, que le poëte décrit lui-même, et qu'il compare à Shakespeare... « *Ces enfers et ces paradis de l'immensité éternellement émue.* » Peu à peu, la réflexion venant au secours du saisissement, on s'aperçoit que ces mille feux ne sont que des étincelles de la même flamme, et que ces entassements de syllabes sont des masques, derrière lesquels se cachent un très-petit nombre d'idées.

Qu'on ne prenne pas ce que je dis pour une critique, au moins dans le premier sens qui se présente. Tous les poëtes sont ainsi. Changer les traits d'une idée n'est pas chose facile à tout le monde. Il serait plus juste de reprocher à M. Victor Hugo de répéter la forme aussi souvent que le fond.

Quelles sont les idées contenues dans ce nouveau volume intitulé: *William Shakespeare?*

D'abord, la glorification du grand écrivain anglais. Vous ne serez pas étonné, si je vous dis, et ce ne serait pas connaître Hugo, de ne pas croire cette partie de l'œuvre très-sacrifiée. En effet, malgré tout son enthousiasme, la grande préoccupation de l'auteur n'est pas là. Il nous conte donc en quelques mots la vie de l'homme, et court à la philosophie.

Victor Hugo n'est ni critique, ni philosophe. Ses appréciations sur Shakespeare ne s'appuient sur aucune base, sur aucun principe; ce sont des images qui s'envolent à tous les vents. Quant à la philosophie, ses chapitres sur l'art et sur les âmes rappellent les vers panthéistes des Contemplations. Bulles gonflées, qui vous cachent le soleil, j'entends la vérité.

Notons, en passant, qu'ici le poëte fait sa profession de foi religieuse. « *Je ne crois à rien en dehors de Dieu.* » Le panthéisme est déclaré. Et c'est la chose la plus singulière du monde, que de le constater dans cette âme fougueuse qui n'a rien de l'indifférence de Goëthe, ni de la froideur de Lucrèce.

Les lecteurs de la *Vie parisienne* ne peuvent s'attendre à me voir discuter les opinions de ce livre. Un volume n'y suffirait pas. Il m'en faudrait, je l'avoue, un tout aussi gros que le *Shakespeare*, pour démêler d'une façon sensée les erreurs des vérités.

Laissons l'erreur, et passons à la vérité, c'est-à-dire à l'éloge. La

dernière moitié du livre est sublime. La défense de l'utile contre la maxime : l'art pour l'art, ne peut trouver que des approbateurs. Car, le grand homme me permettra de le lui dire ceux-mêmes qui émettent des principes fantaisistes ne sont pas aussi coupables qu'il le pense; les amants du beau pour le beau ne réfléchissent pas qu'il n'y a pas de beau sans utile, et que le beau est toujours utile. Le *vir bonus* n'a pas cessé d'être vrai. Une statue de Phidias, un vers de Musset, n'ont pas d'utilité pratique; leur charme est une élévation de l'âme, c'est assez.

Quant à la double utilité que recommande aujourd'hui le poëte, pour le moment il a raison. « On pourra, dit-il, s'étendre tout de son long et rire au Décaméron de Boccace avec le doux ciel bleu sur sa tête, le jour où la souveraineté d'un roi sera exactement de même dimension que la liberté d'un homme. »

Cette phrase vous montre que dans cette œuvre Victor Hugo touche à tout. La politique y coudoie la littérature: elles font plus que se coudoyer, elles s'embrassent, et je l'approuve C'est tout un.

Là, il faut s'arrêter pour admirer. Non Hugo n'est ni critique ni philosophe ; poëte dramatique, il a des supérieurs : Shakespeare, et, quoiqu'il en dise, Racine; poëte lyrique, il a des égaux : Musset, Lamartine; poëte satirique, il est seul, et il faut remonter jusqu'à Juvenal pour retrouver non pas la supériorité, l'égalité seulement.

Si, comme homme, l'exilé peut se plaindre, comme poëte il doit remercier. Ses malheurs l'ont grandi. Je le répète, il n'y a qu'à s'incliner devant les pages brûlantes où il frôle les questions sociales Sa prose est comme son vers, tous les deux flamboient et épouvantent. Rien au-dessus, rien au-delà; et je gage que la postérité pensera tout à fait comme nous.

On s'expliquera cette supériorité, si l'on pense que les deux défauts d'Hugo sont des qualités dans la satire. Enumération, antithèse.

D'ordinaire, il termine ses ouvrages par un appel à l'avenir. Il n'a pas manqué à cette coutume. L'avenir doit, selon lui et selon le bon sens, détrôner les conquérants au bénéfice des penseurs. A l'exception du vieux grognard qui passe et qui ne sait lire que jusqu'à D, qui ne partage pas cet espoir? Ce n'est assurément ni mon lecteur, ni moi. Seulement, ni mon lecteur, ni moi, ne l'aurions exprimé avec cette grandeur.

Conclusion : William Shakespeare par Victor Hugo... c'est William Shakespeare par Victor Hugo. N'y pas chercher Shakespeare ; mais y chercher Hugo et l'y trouver tout entier, avec sa phrase des *Misérables*, coupée, brûlée, parfois sans sujet, parfois sans verbe, phrase imitée par Michelet; avec son pathos philosophique et religieux ; avec son érudition monotone et facile; mais aussi avec la puissance et la grâce de ses images, avec sa ferveur pour le bien, avec ses effrayants tableaux, avec ses admirables catilinaires. Un livre de Victor Hugo n'est pas fait pour être lu, mais pour être déclamé.

HENRY MARET.

L'ENVERS DES CERCLES

III

(Voir les numéros des 16 et 30 avril.)

> Je remarque une tendance nouvelle qu'ont les hommes à bannir de leur société l'élément féminin et à le reléguer dans la famille. Je leur prédis que ces *clubs*, comme ils les appellent, seront la mort de l'esprit français.
>
> Princesse de Vaudemont.
>
> (*Lettre à l'abbé Huet.*)

Le cercle est une grande auberge de bon ton, un vaste passage, on y entre, on en sort, on serre la main des personnes qu'on y rencontre, et avec lesquelles on a contracté amitié. C'est pour quelques-uns, un moyen d'échapper à la vie de famille et de se soustraire à une condition d'humilité mal en rapport avec leurs aspirations, on évite ainsi le *Maigre* du faubourg Saint-Germain.

Au Jockey-Club, ceux-là même qui n'ont qu'une fortune très-modeste se montrent les plus exigeants, le livre destiné à enregistrer les réclamations des sociétaires en fait foi.

Il y a là de singulières existences, des semblants de luxe qui sont démentis par la vie que mènent à huis-clos ceux qui se plaignent amèrement de tel ou tel détail de confortable.

Il y a un joli détail qui a échappé à l'auteur des *Cercles parisiens* et qui donne bien la mesure de ce que je veux indiquer.

A l'entrée du Jockey, sur la rue Scribe, se tient un valet de pied muni d'argent et préposé au payement des voitures. Arrive un membre du cercle qui vient d'être *durement cahoté sur les nobles coussins d'un char numéroté*, il ferme bruyamment la portière de son coupé ou de son fiacre sans même répondre au cocher qui n'a plus à faire qu'avec le fonctionnaire; il gravit l'escalier du cercle, sourit d'un petit air protecteur en passant devant Isabelle, et tend son chapeau au valet de l'antichambre, sans cette politesse de bon ton de tel ou tel millionnaire qui tient sa fortune de ses ancêtres.

Il s'inscrit au dîner et dépense à cette table opulente la même somme qu'il dépenserait dans un restaurant de troisième ordre. Si vous entendez une observation formulée d'un ton dur, soyez sûr qu'elle vient non pas de celui qui a grand train de maison et table exquise, mais d'un de ceux qui déjeunent de deux œufs sur le plat et dînent chichement.

—

Il y a là, réunis habituellement autour de cette table, des hommes auxquels leur état de fortune, une pointe d'originalité réelle et la préméditation plus grande encore d'une feinte originalité a fait contracter des habitudes singulières.

Le prince R... est un de ceux-là, il passe sa vie à acheter des maisons qu'il meuble avec tout le soin d'un homme épris du confortable et une fois bien installé il abandonne sa propriété pour ne jamais la revoir.

Il voyage constamment, tantôt en Suisse, tantôt en Allemagne; tantôt en Hongrie ou en Angleterre, on le rencontre au Prado de Madrid, sur la Perspective de Newsky, au Kremlin, à Locarno, dans les chancelleries de Bude, sur la place d'armes de Berlin, toujours égal à lui même et imposant à ceux qui l'entourent ses habitudes cosmopolites.

Il passe, emporté par deux vigoureux mecklembourgeois, caché dans une bonne chaise de poste ; ses yeux s'arrêtent sur une colline, au sommet de laquelle étincelle, blanche au milieu des arbres verts, une jolie villa. Notre prince met pied à terre, se dirige vers l'habitation, tombe au milieu d'une famille occupée des soins du ménage, et persuade qu'il est le plus malheureux des hommes s'il ne signe, séance tenante, l'acte de vente. On résiste, il prie, il jette le doute dans l'esprit des bonnes gens, qui sont nés dans cette maison, qui fait bien dans le paysage (l'horizon à souhait pour le plaisir des yeux de M. de Fénelon); il les éblouit en leur offrant une somme double de la valeur, et l'affaire est faite.

A partir de ce moment, le prince a huit jours de bonheur; il a hâte de voir les expropriés quitter son nouveau domaine, on lui déchire le cœur en enlevant un meuble, une draperie ou un tableau de famille. Il finit par acheter le tout en bloc; il fait abattre ceci, restaurer cela; il élague des arbres pour ménager des vues, et enfin, quand tout est bien complet, au moment où il va jouir en paix des améliorations qu'il a introduites... on attelle, et le nouveau propriétaire va chercher le bonheur sous d'autres cieux.

Dans les rares apparitions qu'il fait au Jockey, ce descendant des rois étonne les plus hardis par ses inventions ; c'est lui qui a imaginé de mêler le champagne au porter; il dîne d'une tranche de bœuf de Hambourg, fortement arrosée de sauce d'anchois et d'autres condiments infernaux qu'il découvre et signale au chef.

—

A côté de lui, M. M.....e boit, pendant tout le repas, de grands verres d'une eau limpide, et dès qu'on sert le fromage, se verse d'amples rasades des vins les plus capiteux et les plus inconnus dans nos régions tempérées. Il prend le plus grand soin de sa cave portative, qui lui est gardée au cercle même, et qu'il renouvelle en courant lui-même tous les dépôts de Paris; suivant en cela la méthode de ce membre du Parlement anglais qui fait partie de l'Union.

Le diplomate dont il s'agit était connu à Crockford pour pratiquer une habitude dont il ne s'est pas départi à Paris; il s'était fait faire un bel in-quarto, avec gauffrures et petits fers, relié en rouge, doré sur tranche, vide à l'intérieur et doublé en argent. Il se rendait au marché, et après avoir fait son inspection, enfermait dans son livre le poisson ou le légume qu'il venait d'acheter, ne s'en rapportant qu'à lui-même pour le choix important des pièces destinées à figurer sur sa table Il étonne encore ceux qui le servent par une singulière habitude. Il ne tient pas, dit-il, à étendre le cercle de ses relations, et n'a jamais répondu à une lettre; il est vrai de dire qu'il jette avec soin au panier, sans les décacheter, les missives qu'on lui remet, assurant qu'il n'a pas d'affaires, que tout ce qu'on peut avoir à lui communiquer ne peut que troubler sa quiétude et faire naître dans son existence des complications qui lui importent peu.

Le lord dont nous parlons a fait, pendant bien des années, *la grosse partie* à l'Union, c'est un des originaux les plus complets de ce temps-ci; il a dit un mot charmant sur la vie parisienne. *L'existence serait encore supportable à Paris sans les plaisirs.* Ces raouts, ces dîners officiels, ces représentations, ces concerts, cette série d'invitations banales faites par des gens qu'on ne connaît pas, ces relations d'un jour, ces heures qui s'écoulent entre un indifférent et un homme antipathique, n'ont trouvé grâce devant ses yeux que lorsque, occupant de hautes fonctions politiques, il devait sacrifier à son pays ses instincts et ses goûts.

UN DE VOS LECTEURS.



L'OU

L'EXPOSITION

Après un déménagement, un incendie ou une revue de la
nationale, je ne connais rien de plus fatigant qu'une première
à l'Exposition de peinture.

Dès les marches de l'escalier on se sent emporté par une
effarée, bruyante, qui vous bouscule et vous entraîne. On reg
l'on n'aperçoit qu'une mer houleuse de chapeaux poussiéreu
bras agités, des yeux clignotants, des bouches ouvertes et des
cherchant fiévreusement dans le livret. Toute cette foule se
s'agite, émet des opinions et vous marche sur les pieds. La po
vous aveugle, la chaleur vous suffoque et c'est à peine si entr
épaules on aperçoit de temps en temps cinquante centimèt
peinture. Il est assez difficile dans ces conditions de se faire u
nion nette.

Le vrai spectacle, à l'ouverture du salon, est donc celui qu'
public ; le vrai plaisir consiste donc à saisir au hasard les frag
des conversations qui s'envolent, les mots qui passent, les geste
gnés, les exclamations, les surprises, les rages continues, les c
ments railleurs, et ces sourires jaunâtres qui ressemblent à de
coups de poingt donnés dans le dos ; à surprendre les critique
le chapeau sur le nez, taillant gravement leur petit crayon d
coins, ou se grattant le menton devant un tableau ; à les voir f
la pauvre toile de ce regard juste mais sévère qui n'appartient



URE

BEAUX ARTS

l'instruction, puis mâchonner leur crayon, se reculer d'un pas, ter la tête, et écrire enfin la sentence sur un petit bout de Dieu! si j'étais peintre, que ces gens-là me déplairaient! e de l'œil la démarche affairée de ces messieurs de l'admi- on qui apparaissent et disparaissent par des portes interdites ic, traversent la foule, jettent un ordre au gardien, répondent ain à un salut profond, repartent, reviennent, et cela rapide- une main dans la poche, en maîtres de maison qui n'ont point nute à perdre.

ilieu de cette foule piétinant et levant le nez, des groupes avec animation, écoutons :

a es-tu?

n'en sais rien.

moi non plus, et toi?

i, c'est une infamie, à quinze pieds en l'air dans la salle des P atre-jour, avec un coucher de soleil rouge comme du sang, à et un clair de lune à gauche. Elle commence bien l'adminis-

-tu vu le *Ventre de Gérôme?* On dit que ça ressemble à un assiette, ce ventre : c'est uni comme une glace, on s'y ferait e.

me moque pas mal de ton ventre. Je te dis qu'ils m'ont mis

à quinze pieds en l'air. Toutes mes finesses détruites. Ils appellent cela des tendances libérales!... A quinze pieds en l'air! Allez, piétinez sur la peinture sérieuse, plus de sanction, plus d'Institut, facilitez les accès, démolissez les garde-fous des ponts pour éviter les encombrements. Où allons-nous, Seigneur!

— As-tu vu la *Femme* d'Hamon?

— C'est un bijou. Eh bien, sais-tu ce qu'a fait l'administration? Elle a placé cette délicieuse petite femme à la porte du grand salon, juste derrière le dos du gardien qui est là en faction, de sorte que pour voir le tableau on est obligé de prier le gardien de se déranger un instant. Cet homme, qui ne connaît que sa consigne, grogne continuellement... Voilà ce que c'est que l'arbitraire.

—

— Eh bien, êtes-vous content?

— Oh! tout cela est très-faible, beaucoup plus faible que l'année dernière. Pas une œuvre consciencieuse, pas une grande page, pas une bataille. Les tableaux de sainteté eux-mêmes sont en petit nombre.

— C'est ce qu'on m'a dit; mais il paraît qu'il y a énormément de femmes nues au bords de la mer?

— Oui, en effet; mais savez-vous pourquoi?

— Non, en vérité. Le fait est qu'il n'est pas naturel de voir autant de femmes nues à la foi; le hasard ne ferait pas de ces gracieusetés-là au public.

— Parbleu! voici ce que je tiens d'une personne digne de foi. Il paraîtrait que toutes ces femmes ont été commandées par le même individu.

— Mais c'est impossible; que voulez-vous qu'il fasse de tout cela?

— C'est un Russe immensément riche; il vit séparé de sa femme. Vous savez que les Russes aiment beaucoup les arts. Si, ça se comprend très-bien, cet homme veut se faire une société, et puis enfin il y a les besoins du cœur. C'est lui qui a indiqué les sujets; il s'en suit une grande ressemblance entre toutes ces femmes.

— Mais oui, je l'avais déjà remarqué; d'abord elles ont toutes les jambes croisées.

— Oui, oui, il l'a voulu absolument; c'est son goût, à cet homme. Oh! mais je vous aurai des détails précis sur tout cela.

— Vous n'avez pas vu la sculpture?

— Non; je n'ai pas encore déjeuné : je ne vois jamais la sculpture à jeun. Je sais qu on a mis les sculptures refusées à côté des cannes et parapluie, en rang d'oignon. Il y a là une vingtaine de petits ouvrages. En vérité, pour si peu, on aurait bien pu les admettre. On parle beaucoup d'une lionne colossale qui ressemble comme deux gouttes d'eau à ma tante; je suis très curieux d'aller voir cela. On signale aussi une charmante figure de femme, *Pandore*, ou la jeune fille qui se contient parce qu'il y a du monde, et cent autres blocs délicieux. Nous irons voir tout cela en détail. On m'a recommandé aussi le médaillon d'une vieille dame acariâtre.

— Et le Meissonnier?

— Adorable, mais petit, petit, petit; il y a cinquante personnes qui attendent et deux qui promènent leur nez sur la toile en faisant la grimace de gens qui enfilent une aiguille.

— Voyez-vous ce cheval, là, au bout de mon doigt; là, tenez.

— Attendez donc; un cheval?...j'aperçois bien un petit point noir... ah! voilà que ma vue s'y fait. Dieu, que les yeux me piquent! J'aperçois très-distinctement les quatre pattes. Très-joli...

— Et plus loin, ce... N'est-ce point un canon qui est plus loin?

— Peut-être bien. Ça me donne des éblouissements. Dérangez un peu votre nez qui me cache... Oui, oui, c'est un canon. — C'est véritablement merveilleux! un amour de petit canon avec sa petite fumée. Et plus on regarde, plus on voit... Quand on pense que si ce tableau avait cinquante centimètres de plus, il ne cesserait pas d'être un petit chef-d'œuvre, mais ne fatiguerait personne.

N'oubliez pas de regarder avec soin le *Polichinelle* de M. Lambron. Ce Polichinelle souffre du ventre et se tortille à faire pitié. On se demande pourquoi, ayant un morceau de papier à la main et se trouvant dans un endroit isolé, au pied d'un arbre, il ne tente pas de faire cesser ses souffrances. Voyez cela.

Méfiez-vous en passant devant la *Leçon d'anatomie* de M. Feyen, ça fait dresser les cheveux sur la tête. On m'a assuré que le cadavre remuait aux changements de temps; moi, je n'aime pas tous ces spectacles-là. Si nous avons des chaleurs ce mois-ci, je suis sûr qu'il se répandra dans la salle une odeur intolérable.

Enfin, cela regarde l'administration. — Tout à côté, vous remarquerez une jeune fille sans aucun voile attendant l'omnibus.—Le ciel est martelé comme un fond de chaudron, mais c'est néanmoins fort gracieux. — Examinez avec soin l'*Inspection des nourrices* à la porte du bureau. — Elles fument leur pipe, c'est très-gai. C'est, je crois, de M. Marchal. Ah! ne négligez pas non plus le *Christ* de M. Manet, ou *le pauvre mineur qu'on retire du charbon de terre*, exécuté pour M. Renan.

La *Diligence de Lyon*, de M. Richer. Un des succès dramatiques de l'année dernière. Ici, Fouinard... Vous vous souvenez combien Paulin Ménier était remarquable dans ce rôle-là? C'est très-bien rendu. Pas très-loin de là, vous verrez *la Famille du charbonnier*, par M. Ribot, ou *la Dernière Prière*. Tous ces pauvres petits sont attaqués du charbon. La maladie envahit tout : les murs, les meubles, tout, tout, et le médecin n'arrive pas.

Mais, je ne veux pas vous en dire plus, je veux vous laisser la surprise et la fraîcheur des impressions. Adieu; je vous quitte, je vais déjeuner. Ce qui m'est désagréable, c'est de passer, en allant au buffet, devant cette lionne de M. Cain, qui ressemble tant à ma tante; ça va me rappeler toute ma jeunesse. Pauvre tante! J'oubliais de vous recommander dans les B, *le Débarquement de Noé*, ou *la Bible à la portée de la bourgeoisie*. C'est le réalisme entrant dans les ordres. Les méchantes langues prétendent que cela ressemble à un bateau de blanchisseuses regardant voler un pigeon. Ils sont étonnants, ces gens-là, ne faut-il pas que la Genèse prenne un peu de réalité et de consistance?

Un joli sujet aussi serait la Création du monde représentée au point de vue réaliste, par un homme positif et n'ayant pas de préjugés. Je ne serais pas fâché d'avoir le fin mot sur toute cette création du monde; on a fait circuler là-dessus tant de faux bruits!

Il y a peu de portraits, mais des paysages, en veux-tu, en voilà.

Je me sauve, — en passant devant l'*Œdipe* de M. Moreau, vous me direz si vous avez éternué. C'est singulier, sur dix personnes, il y en neuf qui éternuent.

Ne négligez pas en passant le *Louis XIV invitant Molière à casser une croûte*. Casser une croûte, c'est le mot. Ça n'est pas cossu, cossu, le menu! On distingue facilement une assiette et un couteau devant chaque convive, mais pas grand'chose de plus. Cette scène mémorable se passait sans doute le vendredi Saint. Quant aux assistants, tous portiers, mon cher; c'est le côté philosophique de l'œuvre. Ça fait pressentir 89. Tous portiers et de la même famille. Lèvres épaisses, gros œil fixe. — Comme on a des idées fausses sur la cour du grand roi! — Je ne recevrais pas ces gens-là chez moi.

Quant à M. Gudin, qui était tombé de son dada à la dernière exposition, il est joliment remonté sur sa bête cette année. Il y a de lui au salon une étude de mousse de savon de Marseille qui est de toute beauté. Un beau navire en nacre s'agite au milieu de tout cela. Ça donne envie de faire sa barbe. Ce tableau est moins imposant que son cataclysme de l'année dernière, mais il a plus de charme.

Voyez aussi un ravissant, mais ravissant tableau représentant tous ces messieurs de la Comédie-Française au foyer. Ils sont disposés d'une façon simple et charmante. C'est fort amusant de les voir ainsi

de près. Ils sont tout rose. — M. Provost a tout à fait l'air d'une vieille dame au sermon. Mais M. Bressant est encore plus joli que sur ses photographies. Son nez ne se voit pas trop, et c'était là le côté délicat, mais le peintre en a tiré un parti excellent. Quant à M. Delaunay, ce n'est plus un homme, c'est un amour, un bouton, une pétale, une tulipe. Il n'y a qu'une chose qui le change, c'est l'absence de narines, vous savez ces belles grosses narines ouvertes qui font rêver ? on se dit : Mon Dieu, où ça mène-t-il ces ouvertures, c'est noir, c'est profond, mystérieux. Deux entrées de caves; si on avait une lanterne, pour un peu on entrerait. Mais je plaisante, tout cela ne l'empêche pas d'être un des plus jolis garçon de Paris. Vous regarderez la bouche de Mme Plessis, et puis M. Samson de profil, l'œil fermé, la bouche crispée... la veille d'Austerlitz. Cela vous amusera.

—

Frissonnez un instant si vous en avez le temps devant le vieux de la Vieille qu'on retire du bocal, par un temps de neige c'est touchant.

Mais je bavarde et j'oublie que je suis à jeun. Je vais déjeuner. Ce qui me contrarie, c'est que je vais être obligé en allant au buffet de passer devant la lionne de M. Cain, qui ressemble tant à ma tante, etc.

—

J'en avais appris assez par la conversation de ces messieurs. Le mal de tête me gagnait, je m'en allai, me proposant d'examiner avec soin, à ma prochaine visite, la prodigieuse commande du Russe séparé de sa femme et le ventre de M. Gérôme, dont tout le monde parle.

?..



AUX COURSES.

Dimanche, 1er mai.

J'aime beaucoup les courses, je connais un peu les chevaux; je parie quelquefois! il m'arrive assez souvent d'indiquer, avec à-propos, le résultat des luttes d'hippodrome et même de le prédire. — Eh bien: tout cela ne fait pas le quart de la joie que me donnent mes pérégrinations de turfiste. — Ce qui me plaît avant tout, ce sont les chroniques de courses, et les jugements portés par les appréciateurs ordinaires de certaines grandes feuilles quotidiennes.

Le *Constitutionnel* a raconté les courses de dimanche dernier dans son numéro du lundi, et je ne résiste pas au désir de présenter ici-même sa phrase : « Décidément, à chaque réunion hippique, on peut s'apercevoir que le goût des courses se propage en France d'une manière rapide. »

Me dira-t-on ce que cela signifie? Pourquoi ne pas appliquer la même formule à la question du télégraphe, de la vapeur, des timbres-poste. — A qui s'adressent donc ces lignes instructives. — Qui veut-on persuader? — Et puis, je le demande avec sincérité, est-ce à propos de l'hippodrome de Longchamp qu'une pareille réflexion peut se faire? — Racontez-nous cela en revenant d'Amiens ou de Montauban, de Strasbourg ou d'Avranches.

***

Baronello, arrivé premier dans la *Poule d'essai*, appartient à M. le baron N. de Rothschild. — Il est aujourd'hui grand favori pour le Derby; lui, l'inconnu d'hier, le héros de demain.

Bayard, auquel je prédisais un succès après sa course de dimanche, est arrivé second; — et je considère ce résultat comme excellent, car il a battu *Bois-Roussel*, *Antinoüs*, *Jeanne d'Arc II*, *Leuctres*, *Généreux*, et surtout *Fille de l'Air*, cotée en favorite et qui n'est arrivée que médiocre troisième.

La course a été menée très-vite, et dès le départ, *Bayard* prenait la corde, *Fille de l'Air*, retenue dans le deuxième groupe, se rapprocha tout à coup pour prendre rang et préparer sa victoire. Je surveillais très-attentivement *Baronello* qui tenait aisément une bonne place et parfois faisait des bonds énormes; son jockey le retenait avec une confiance qui m'inquiétait pour *Bayard*. Au dernier tournant, cent cinquante mètres avant le but, c'en était fait de tous les favoris; *Baronello* était vainqueur et arriva trois quarts de longueur avant *Bayard*.

Ah! M. de Rothschild, si vous étiez de ceux qu'on peut féliciter, comme je battrais des mains à cette victoire; car *Baronello* gagnera le Derby; et s'il ne lui arrive pas d'accident, *ce cheval est pour vous une fortune*.

C'est la réflexion qu'on fit auprès de moi en apprenant que la *Poule d'essai* jetait une trentaine de mille francs dans votre caisse. — Après tout, votre *Baronello* est moins une *révélation* qu'un résultat. — *The Baron*, *Annette*, ses père et mère composent une ascendance recommandable.

Après cette course, la grande curiosité de la journée était satisfaite, — et de même que les prix d'*Iéna* et de *Bagatelle* n'avaient été que des incidents préparatoires, le prix *Biennal* et le *Handicap* furent des compléments de seconde importance.

Sept chevaux coururent le prix d'*Iéna* *Feu Grégeois* à M. Schickler, battit d'une longueur *Mademoiselle Mignon*, au comte de Lagrange, *Courtois*, au prince Et de Beauvau, et *Béranger*, et *Vulcain*, et *Sarcelle*. — Quant à *Pholoé*, la jument de M. Tesseire, elle avait pris la tête, puis elle *la perdit*, car on la vit se dérober à la hauteur du second tournant, sauter la corde et disparaître.

Le prix de *Bagatelle* a fourni à *Partisan*, le cheval de M. le duc de Morny, l'occasion d'une facile victoire sur *Eva* et sur la *Belle-Feronnière*.

Guillaume le Taciturne gagne le prix *Biennal*.

Enfin *Jarnicoton* a trouvé la force de ramener un peu de *laurier* dans une écurie habituellement heureuse, celle de M. le comte F. de Lagrange; il a bien couru et gagné le *Handicap*.

Cinq courses seront courues dans la dernière réunion de Longchamp (Dimanche 8). Celle qui fixe maintenant l'attention de tous les sportmen est la course désignée sous le nom de *Poule des produits* (Prix de l'Empereur). C'est dans cette journée que *Baronello* se fera inscrire définitivement comme premier prétendant au *Derby*. Son *favoritisme* est encore en question à cette heure, et beaucoup de personnes avaient les yeux troublés au moment où il enlevait magistralement la palme dans la *Poule d'essai*.

IFFEZHEIM.

Le *Roman de deux Jeunes filles*, par Pascal Doré, que viennent d'éditer MM. Michel Levy frères, est une curieuse étude de mœurs s'appuyant sur l'intérêt d'un drame réussi d'autant mieux qu'il est sans fracas d'aventures.

Ces deux jeunes filles s'égarant en pleine métaphysique et s'ensanglantant aux angles de la réalité, seront une éloquente réponse aux utopistes, ces philosophes rêveurs qui comptent sans les petites infirmités humaines, sans les travers et les passions de ce monde.

L'auteur a jeté à travers les péripéties de ce drame une correspondance mi-naïve, mi-audacieuse, qui caractérise ses héroïnes avec art; la Parisienne dans sa futilité apparente, avec ses paradoxes et son admirable fond de logique; la fille du proscrit avec tous les égarements d'une imagination un peu abandonnée à la dérive et toutes les inspirations d'une sorte de génie.

On les voit, on les comprend, on les sent vivre; mieux, on les aime. Ce dernier mot est tout l'éloge du livre.

LES COULISSES LE JOUR



J'avais vingt-ans, j'avais été au bal de l'opéra, j'étais lancé! Je ne craignais plus les railleries du grand Paul, camarade de 17 ans, qui avait signé du nom de Pierre, pour ne pas se compromettre, un vaudeville joué sur le théâtre Beaumarchais! Aussi, quand je le vis, je lui racontai ma nuit de bal, avec des éblouissements de peinture à faire rêver toute une classe de philosophie. J'obtins à peine un sourire.

— Qu'est-ce que cela auprès des coulisses d'un théâtre!

— Tout le monde n'a pas le bonheur d'être écrivain, repris-je d'un air piqué.



Je passai, en baissant le nez, devant le concierge.

— Est-ce que tu aimerais à voir cela?

— Moi! Oh! mon Dieu! il le demande.

— On a des amis ou on n'en a pas. Mes collabos mettent, demain, un acte en scène, viens.

— Comment?

— Avec moi tu passeras sans difficulté!

— Oui... mais...

— Mais quoi?

— Et ma famille!

— C'est vrai! Tu en es encore là, toi. J'arrangerai cela, je dirai que je t'emmène à un cours de littérature.

LES COULISSES LE JOUR

Le lendemain, tremblant comme la feuille, je passai, en baissant le nez, devant le concierge du théâtre, que Paul salua d'un geste protecteur et me trouvai, après quelques marches, sous un immense hangard, gris de poussière, noir comme un four, où circulaient quelques ombres mystérieuses.

— Attends-moi, près de ce portant, me dit Paul, je vais voir si les artistes sont au foyer.

Portant! Qu'entendait-il par là. Était-ce cette pièce de bois mobile qui ressemblait à une échelle?



Je regardai et vis cinq ou six échelles.

Je regardai et vis cinq ou six de ces échelles plantées dans le plancher; le long des murs étaient couchées, les unes sur les autres, de grandes masses dentelées, crénelées, de toutes formes, recouvertes d'affiches de toutes couleurs; je levai les yeux, d'immenses pièces de toiles pendaient transversalement au plafond; des ponts, sur lesquels se promenait un pompier, faisaient le tour des combles.

Je m'avançai vers un vaste espace vide, béant devant moi, et je reconnus la salle; le lustre éteint, les velours couverts de coutil gris et déchiré, les peintures noircies et graisseuses, une vague odeur de moisi, de cuve échauffée, tout cela était lugubre triste et puant, comme la mauvaise misère.

— Gare à la herse!



Ce cri me fit regarder à mes pieds.

Ce cri me fit regarder à mes pieds, surpris de voir herser un plancher. — Un homme était derrière moi, tenant une lampe accrochée à un poteau; il le planta en face de l'endroit où se place le souffleur et se retira muet et sombre.

Les coulisses vues dans leur splendeur diurne me rappelaient, sauf la propreté, l'étable principale d'une ferme de mon père. Le plancher était raboteux, sillonné de rainures bouchées par une espèce de règle; des trappes, grandes, petites, à droite, à gauche. — Comment pouvait-on, je ne dis même pas danser, mais marcher sur cette innombrable quantité de coquilles de noix.

— « En scène, *les Forçats!* »

Hem! Les forçats, quels forçats? Paul entrait, il m'apprit que tel était le titre de son nouveau vaudeville et que l'on en appelait les interprètes au théâtre.

On nous apporta deux chaises et une table, *coté cour;* le régisseur s'assit en face, *coté jardin;* le souffleur, le manuscrit en mains, s'accouda à la herse et les artistes envahirent la scène, leur rôle à la main.

Chacun lut, ou plutôt épela, tout paraissait gauche et stupide. L'amoureux s'arrêta vingt fois dans sa déclaration, le père ne pouvait achever de maudire. — La scène est encore entière dans ma mémoire, je vais essayer de la transcrire avec les *aparté* et la ponctuation.

L'amoureux. — Taisez-vous! oh! taisez-vous! ciel!... j'entends... j'entends...

L'amoureuse. — Si tu entends, tu ne vois guère.

— Il fait si noir ici.

Le régisseur. — Allons, à nos rôles, s'il vous plaît.

— J entends...

Le souffleur, — Mon père!

— Ah! ça veut dire mon père! Mes compliments au copiste! J'entends mon père!



L'engagement à la hauteur où votre pied touche le mètre.

— Votre père, je suis perdu! où fuir ou me cacher! ah! ce cabinet.

— Mais il y a une passade là. elle est indiquée. — Que diable! tu te tournes à gauche pour dire : Ah, ce cabinet! Et tu entres à droite! Entre à gauche ou regarde à droite.

— Tiens, c'est si commode sans décors!

— Enfin veux-tu passer?



Dites à l'habilleuse de me bourrer les jambes de Pauline.

— Oh si ça te fait tant plaisir. « *Ah ce cabinet!* » (Il traverse le théâtre). Là, es-tu heureux?

Le père. — Ma fille, il y a quelqu'un de caché ici!

— Ah! vous voici petit père!

— Il n'y a pas de petit père, il y a z'un...

— Z'un!

— Et puis.

— *Z'un.* En voilà du français!

— C'est sur le rôle.

— Permettez, permettez, il y a : un!

— Eh bien?

— Pas z'un avec un Z.

— Ah! c'est pour ça! En v'la des puristes. Du théâtre français tout pur, quoi! — V'la ce que c'est que de jouer le vaudeville on désapprendrait à être bachelier. (Reprenant) Il y a un juge.

(Chantonnant). Ta! Ta! Ta! Qu'est-ce que c'est que ce timbre-là? — Ah... *T'en souviens-tu?*

« Allons, allons mademoiselle.....

— Mais ça ne va pas, c'est sur l'air de la *Co'onne.*

— *La Colonne...* Ah oui!... Tiens, je ne sais plus l'air.

— Après le couplet alors.

— La réplique... le trait final.

(Il récite). « Je ne suis pas parmi les pères lents. »

— Mais le mot n'y est plus, scandez mieux :

« Je n'suis pas parmi les per'lents. »



J'ai un service à vous demander.

— Ah! l'éperlan! Très joli! Voilà qui portera! Ne craignez rien, vous venez à la rampe.

— Qu'est-ce que je fais, moi, en lui répondant : Zut!

— Dessinez un petit pas de cancan, ça chauffe la scène.

— Merci! Est-ce que je me suis engagée pour lever la jambe ou pour jouer les ingénues; j'irais aux débuts alors, où on a un mètre dans le foyer pour mesurer le prix de l'engagement à la hauteur où votre pied touche le mètre.

On n'a pas été cinq ans général au Cirque pour ne pas savoir maudire.

— Allons c'est bon, vous danserez le cancan!

— Non.

— Nous verrons bien.

— Je rendrais plus tôt le rôle; avec ça que j'y tiens à votre pané.

— Eh bien! rendez-le, je voulais justement prier monsieur de le couper, il fait longueur et la pièce dure trop pour un lever de rideau.

— Ah permettez, monsieur, je trouve, moi, le rôle indispensable.

— Alors coupez autre chose, mais je ne puis pas vous donner plus de 35 minutes.

— Et demie, peut-être?.....

La lecture s'achève; les acteurs, sauf un, semblent peu satisfaits.



Avec ça que j'y tiens à votre pané.

— Si Azor n'est pas perdu à la première, il aura de la chance!

— C'est ma veste! fraîche et leste!

L'amoureux prend à part Paul. — Monsieur, pour vous faire plaisir j'ai accepté un rôle qui n'est pas dans mon emploi, je joue toujours les comiques; service pour service, voulez-vous me laisser charger un peu mon amoureux?

— Comment charger! mais c'est un amoureux très-sérieux.

— Oui, si on ne sait pas le prendre, mais vous verrez, je me fais fort d'y trouver des effets très-drôles.

— Mais n'en faites rien! Je ne veux pas que le personnage soit ridicule.

— Il sera ennuyeux alors.

— C'est mon affaire!

— C'est agréable pour moi! On le jouera en conséquence.

— Mon petit auteur?



En face d'elles se campent deux tambours de la garde nationale en tenue.

— Ah! c'est vous mademoiselle! Vous n'avez vraiment pas été gentille tout à l'heure.

— Tiens, ils m'ennuye ce régisseur avec sa rage de cancan ; mais ne laissez pas couper mon rôle surtout.

— Ne craignez rien, vous y êtes trop charmante pour..

— Eh bien si je suis charmante, soyez aimable vous; j'ai un service à vous demander.

— C'est?

— J'ai envie d'un chapeau bleu en crêpe, et mon amant ne veut pas me le donner, sous le prétexte que j'en ai cinq, des chapeaux. Cette raison! Puisqu'il n'y en a pas de bleu!

— Est-ce que vous voulez que je vous donne un chapeau!

. — Monsieur!..... Qu'il est bête ; mais non, ce que je vous demande c'est de vous arranger pour que, dans la pièce, j'aie besoin d'un chapeau bleu.

— Comment cela?

— Vous avez tant d'esprit, vous trouverez.

— Que voulez-vous que je trouve!

— Eh mon Dieu! je ne sais pas moi, vous vous y entendez mieux qne moi, c'est votre état. Dans la scène du père par exemple.

— La malédiction ?

— Oui; eh bien! en arrivant, mon père pourrait me dire : Tiens, voilà le chapeau bleu que tu désirais tant, je te l'ai acheté dans mes courses!

— Dans la scène de malédiction!

— On amène cela.

— Ce serait en effet, fort bien amené.

— Vous refusez?

— Dieu m'en garde... je trouverai un biais. Ah! voici M. Granfort. Eh bien? Cela ira-t-il?

— Le rôle me va.

— Vous le trouvez bien?

— J'en ferai quelque chose. — On n'a pas été cinq ans général au Cirque pour ne pas savoir maudire.

— Parbleu! vous avez du reste, fort bien compris le personnage.

— Quand on a monté à cheval cinq ans! M'avez-vous entendu quand je disais : à cheval, messieurs, à cheval!

— Quoi! C'est vous qui disiez...

— Oui, monsieur, et à cheval encore!

— C'est inoui. Cela doit vous sembler drôle de jouer à pied.

— C'est plus facile, mais c'est moins noble. Enfin! ils s'en mordent assez les pouces au Cirque aujourd'hui. J'ai quitté volontairement; croyez-vous qu'ils avaient la prétention de me faire jouer l'empereur d'Autriche! Un rôle où il n'y avait qu'à courir... et à pied encore; où l'on ne savait jamais ce qui se passait derrière soi.

— C'était ignoble! Merci, général, d'avoir accepté mon rôle

— Il n'y a pas d'offense, monsieur. Et mon organe! hein? Cela passe la rampe au moins!

— Admirable! mais pardon voici le directeur.

Le directeur affairé. — Bonjour Paul!... Ah, le costumier! Venez donc un peu, vous, où en sont mes têtes de lion?

— En main, monsieur, on pourra les mettre tantô, il n'y a que le hanneton qui ne bat que d'un aile.

— Faites la arranger promptement et dites à l'habilleuse de me bourrer les jambes de Pauline, c'est d'un maigre déshonorant. Avertissez aussi le chef d'accessoires qu'il n'y a nullement besoin de biscuit dans le pâté des figurants; qu'est-ce qu'on donnera aux perniers sujets alors? des éclairs! Allons, à la *Revue*, mesdames. Place au théâtre; au décor, enlevez la herse, chargez le ciel, reculez la ferme, tout le monde en scène pour la leçon.

Un coup de sifflet. Les décors quittent le mur pour s'attacher aux portants, le cintre pour se dérouler au fond. — Les dames en oripeaux vernis, décolletées sans blanc, les épaules et la figure non *faites*, ce qui les fait paraître rouges comme le *Cardinal des mers!* se rangent sur une ligne, chacune un petit tambour au côté, baguettes en main. — En face d'elles se campent deux tambours de la garde nationale en tenue.

Les rra! Les fffla! Les pplan! etc. commencent à rouler vigoureusement; une école de tapins de la 1er du 2e n'aurait pas fait plus de charivari.

Sourd, aveugle, ahuri, écœuré, sali, poudreux, poursuivi par une odeur de graisse rance, je courus chercher le repos des sens et des esprits *dans ma famille*, à la fois fier et attristé d'avoir vu les coulisses le jour.

A. MURIEL.

LA DERNIÈRE REPRÉSENTATION

DE L'AMI DES FEMMES

A M. LE DOCTEUR BL.....

Nous étions à table chez vous, mon cher docteur, dans cette maison où une fois par semaine philosophes, poëtes, romanciers, journalistes, peintres et savants, fatigués de la vie parisienne, viennent se retremper, échanger des idées, dire quelques mots vrais et jouir d'une affectueuse hospitalité.

On parlait de théâtre nécessairement, car dans quelle maison parisienne ne s'occupe-t-on pas de théâtre. Vous déploriez l'hypocrisie moderne et vous disiez : — J'ai vu cette semaine une pièce qui fait fortune, — qui m'a mortellement ennuyé, mais qui plaît beaucoup aux femmes. Au contraire, la comédie de Dumas fils, qui n'a pas de succès parce qu'elle choque les mêmes femmes, est vraiment un ouvrage hors ligne.

Là-dessus on discuta; la plupart de ceux qui n'avaient pas vu la pièce (et j'étais du nombre) tenaient contre une comédie qui a eu la fortune, à défaut d'autre, d'être vivement contestée.

Par quelques journaux, je savais d'abord qu'il n'y avait pas de pièce, c'est-à-dire que des personnages se mouvaient pendant cinq actes autour d'un monologueur; je savais ensuite que l'*esprit* était la constante préoccupation de l'auteur, préparant des *mots* de longue main; je savais encore que les femmes étaient traitées comme avec une cravache pendant tout le courant de l'ouvrage et je n'ignorais pas la fâcheuse impression qu'avaient laissé les premières représentations.

Mon opinion était donc bien ancrée.

L'auteur depuis longtemps vivait isolé et l'isolement est une mauvaise conseillère. J'expliquais par là les nuances hypocondriaques de cet ami des femmes, leur plus cruel ennemi. Célèbre trop jeune, à la tête d'une certaine fortune par ses succès, ménager de ses forces comme de sa réputation, fils d'un homme que notre époque a sacré illustre, aussi rangé que le père est désordonné, soufflant prudemment sa bougie quand l'improvisateur l'allume par les deux bouts, fatigué à trente-huit ans quand le Juif-Errant du feuilleton marche d'un pas solide à soixante ans, trouvant cinq sols dans chaque lettre de son écriture, enfant économe d'un sang prodigue, l'auteur de l'*Ami des femmes* ne répondait pas à l'idéal que je me fais des grands artistes dont la vie n'est qu'une tourmente.

Il est difficile de tromper Paris. Toute réputation se paye. La fortune favorise ces plaisanteries de l'aigle qui, emportant une tortue dans les airs, la laisse tomber sur les rochers pour s'en débarrasser. L'auteur de la *Dame aux Camélias*, enlevé tout jeune par l'aigle de la célébrité, avait été fracassé tout à coup sur les rochers du Gymnase

Et ainsi s'expliquaient les repos, les doutes, les maladies d'un homme intelligent qui, emporté depuis sa jeunesse par l'aigle, regardait avec terreur l'abîme et se demandait avec anxiété : quand l'aigle me laissera-t-il tomber?

Ces raisons, et bien d'autres, répondaient trop à l'*excellente confraternité littéraire* qui nous anime tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, pour que je ne discutasse tranquillement l'auteur et son œuvre, suivant ces motifs et suivant l'occasion.

. Cependant votre opinion, mon cher docteur, me revenait parfois à l'esprit. Ou elle était une simple boutade, un paradoxe de table, ou tout ce que j'avais lu partait d'esprits prévenus. Pourtant vous aviez l'avantage d'avoir vu jouer la pièce. Et je me disais : — Il faut prendre, un soir, son courage à deux mains, braver l'ennui dans un fauteuil d'orchestre; mais il est bon de voir une comédie jugée si diversement.

On annonça la dernière représentation de l'*Ami des Femmes*. J'étais libre et dispos par hasard, et j'allai, comme un brave bourgeois, faire queue sur le trottoir du Gymnase.

Le premier acte m'éblouit par son audace et sa netteté de dialogue. Il se disait sur la scène, en face du public, en face des femmes, des choses qui d'habitude ne se content qu'en petit comité, entre garçons. La convention dramatique disparaissait pour faire place à une conversation précise et serrée. Beaucoup d'esprit mais sérieux et réfléchi.

Moi aussi, je me pris à réfléchir quand le second acte fut joué, et qu'alors une véritable pièce encadra le personnage principal, qui parlait beaucoup, il est vrai, mais qui parlait bien.

Il faut croire, pensais-je, que les trois derniers actes vont donner raison à la critique.

Pauvre critique! Pauvres bavards! Pauvres ergoteurs! Pauvres diseurs de riens! Pauvres jaloux! Combien tous vos raisonnements pèsent peu dans l'esprit d'un homme qui tranquillement achète sa place d'orchestre et veut juger par lui-même!

D'acte en acte, je voyais s'affirmer une volonté précise, maîtresse d'elle-même, s'imposant à tous ces hommes qui trompent les femmes, à toutes ces femmes qui trompent les hommes. A la galanterie, aux politesses de salon, elle enlevait les masques; elle brisait les chaînes de liaisons coupables; les mensonges du monde étaient dévoilés; toutes les misères de l'homme et de la femme, l'auteur les avait peintes, sans pitié pour la vieille coquette non plus que pour les précoces minauderies des petites filles.

Et c'est alors que je compris pourquoi ce public froid et attentif, les hommes à l'orchestre, les femmes au balcon, recevant mille coups d'étrivières railleuses sur le dos de leurs *sentiments*, s'étaient vengé sur l'auteur.

Mais, mon cher docteur, du fond du cœur je vous remerciai de m'avoir ouvert les yeux, car un mot de vous m'avait conduit à la représentation d'une pièce qui a été la dernière la semaine passée : comédie qui est d'une trop difficile digestion pour les estomacs blasés de 1864, mais qui deviendra une forte et substantielle nourriture avant dix ans d'ici.

Serons-nous devenus meilleurs? La morale aura-t-elle recruté de nouveaux défenseurs? Serons-nous plus mauvais? L'immoralité comptera-t-elle de plus nombreux partisans? Nous serons les mêmes, pris dans les filets des mêmes passions. Mais certaines couches de la société, renouvelées, ne se croyant plus fustigées par ces lanières âgées de dix ans, goûteront, sans en être choquées, l'esprit pénétrant et incisif de cette comédie, morale comme toutes les fortes œuvres.

CHAMPFLEURY.

CHOSES ET AUTRES

Toujours Alexandre Dumas. En principe, nous voudrions bien nous moins occuper de lui; mais tant de naïveté s'impose; nous poussâmes dernièrement un soupir de regret en le voyant abdiquer la souveraineté des Deux-Siciles. Allégeons l'âme de nos lecteurs : Dumas ne sera pas roi, il est ange.

L'ange de l'humanité, dit M. de la Landelle, *fort de cette foi ardente qui fait accomplir des miracles, Dumas s'est mis en chemin, et le miracle s'est accompli...* (sic). Les habitants du Havre ont vu distinctement pousser les ailes; ils se sont agenouillés, et ont dit : Saint Dumas, priez pour nous! Honni soit Renan, qui nie les prodiges! On a bien raison de dire que Dieu emploie toujours à son œuvre ceux qui s'y attendent le moins... Saint Paul, vous n'en êtes plus.

Le tout, parce que Dumas a regardé attentivement une chaloupe qui se mettait à l'eau. O Béotiens!

—

A ce propos, on a donné un concert. Avez-vous remarqué ceci que, d'ordinaire aujourd'hui, dans les concerts de bienfaisance, on joue une pièce d'un auteur du crû, et que les critiques du plus grand talent se croient obligés de dire : *Une spirituelle comédie a été représentée avec beaucoup de verve*, etc. De cette comédie personne n'entend plus parler. Est-il donc si nécessaire qu'on soit spirituel, parce qu'on travaille pour les pauvres? A mon sens, le mot du curé vaut mieux. Il avouait à ses paroissiens que son sermon ne valait pas le diable; mais il leur conseillait de l'écouter en esprit de pénitence. Il y aurait ainsi double mérite dans les concerts de bienfaisance.

—

Cette année, comme les autres, le mois de mai nous apporte trois nouveautés : l'exposition de peinture, le mois de Marie et les petits pois. Cette coïncidence n'est pas mienne; que les âmes pieuses me pardonnent cette union.

L'art, la religion la gourmandise... Le salon est assez apprécié des journaux; aussi il s'y rend assez de monde le dimanche, quand cela ne coûte rien. Le mois de Marie est gratuit, peu de monde y va. Quant aux petits pois, ils coûtent fort cher, et tout le monde en mange.

—

Les membres de la conférence de Londres, appelés à statuer sur les affaires européennes, et en particulier sur celles du Sleswig, se hâtent avec la lenteur particulière à leur métier. Comme on se bat toujours et qu'on tue régulièrement une certaine quantité d'hommes, rien ne presse.

—

Un journal dépeint ainsi la bibliothèque qu'on a mise à leur disposition. Elle se compose de six volumes de *Blue-Books*, d'un dictionnaire, et des deux dernières années de l'almanach de Gotha. Que diable pouvez-vous demander à des hommes qui ne lisent que les deux dernières années de l'almanach de Gotha?

M'est avis que, si on y joignait un exemplaire du *Progrès*, d'About, et deux ou trois numéros de la *Vie Parisienne*, les affaires en iraient plus vite. Qu'en pensez-vous?

—

A la vérité, il y a un fumoir... et des cigares; mais lord Russell n'aime pas cela. La première séance a été exclusivement consacrée à convaincre lord Russell de l'utilité des cigares dans la question des Duchés. On ne peut pas tout faire à la fois.

—

Encore un mort. Meyerbeer n'est plus. Ne trouvez-vous pas que le vide se fait? Toutes nos étoiles s'en vont. C'est effrayant; car notre temps a si bien cloué la porte du ciel, qu'aucun astre nouveau n'y peut entrer. Médiocrité, que feras-tu de la nuit?

—

M. Gagnes, auteur de l'*Unitéide*, doit être satisfait. Le *Moniteur*, envieux des lauriers du *Petit Journal*, paraît désormais le soir et se vend un sou. Il est plein d'intérêt; il parle théâtre; il cause, il sourit; il donne le nom des acteurs et analyse le nez des ambassadeurs japonais. Le nez officiel? — Vous l'avez dit.

—

Les Japonais se servent avec tant d'adresse de leur petit sabre-poignard que l'un d'eux, se trouvant à une fenêtre du premier, se fit lancer une bougie et trouva moyen de la couper en six morceaux tandis qu'elle était en l'air. Le fait m'a été assuré. — Je ne vois rien de très-extraordinaire qu'avec une telle habileté ils arrivent à se fendre le ventre en quatre sans se faire grand mal.

—

X vient de rompre avec la vieille Madame de K..., qui en est réduite, depuis tantôt dix ans, à porter des fleurs naturelles dans ses cheveux artificiels. — « Rien d'étonnant à cela, a dit M..., il aura fini par lui découvrir un cheveu. »

X.

LA MODE

Les courses ont été brillantes. C'était, parmi les femmes, à qui serait la plus jolie et surtout originale; toutes ont essayé à l'être, beaucoup ont réussi. La mode actuelle s'égare assez volontiers dans les mille chemins de la fantaisie pour que l'on ose s'ajuster d'après ses propres inspirations et selon son air, ce qui est le plus sûr moyen de plaire.

Cela ne m'empêchera pas de désigner ce qui est généralement adopté, car en dépit de la latitude que nous laisse le caprice, il est des choses qui nous servent, pour ainsi dire, de point de repère dans notre costume féminin.

Voici la saison des toilettes de mousseline. Je les conseille beaucoup. Rien n'est plus joli que ce blanc nuageux dont s'entoure une femme. *La grande Maison de Blanc* l'a bien compris en créant ses coquettes matinées et ses voilettes de déjeuner.

Ces dernières toilettes sont le dernier mot de la coquetterie en *négligé*. — la plus dangereuse des coquetteries! — Voyez plutôt.

Une ample et longue jupe de mousseline ornée d'une ruche formant grecque; une veste en mousseline simulant par devant le gilet sur lequel elle s'arrondit et se terminant par derrière en demi-pans d'habit.

Le tout encadré de la ruche.

Une autre toilette analogue ; jupe de mousseline avec entredeux de plis crevés encadré de ruches. Veste couverte de plis crevés, formant pans d'habit et ornée de ruches.

Les innovations de la *grande Maison de Blanc*, sont toujours très-heureuses, du reste il n'en peut être autrement. Elle ne pouvait rester au-dessous de sa réputation européenne.

J'ai remarqué dans ses salons de fine lingerie des bonnets d'appartement et des parures dont la forme et l'arrangement ne saurait trop se définir. Comment expliquer l'effet d'un ruban tourné, d'un bouillon fourré de velours, d'une dentelle chiffonnée avec art! Ce que je constate, c'est que toutes ces fantaisies sont de haut goût et d'une grâce à captiver le regard de ceux qui se moquent le plus de nos modes.

A cette heure la *Compagnie Lyonnaise* est le véritable temple du goût et du luxe. Son exposition du mois dernier était splendide. Tout Paris l'a visitée. C'est là où l'on pouvait prendre les renseignements les plus exacts à propos de la mode.

J'ai parlé le mois dernier de ses robes de mousseline peintes, de ses moires et de ses taffetas; parlons aujourd'hui de ses châles, de ses vêtements et de ses dentelles.

Je cite comme très-haute nouveauté, un châle de grenadine, à fond violet, ou de toute autre couleur, — encadré d'une large dentelle blanche, tissée et non rattachée à la suite de l'étoffe.

Il y a aussi les châles de grenadines avec festons de couleur et petite bordure brodés (ceci est très-parisien). Puis les châles de cachemire blanc avec broderie noire et encadrement noir. (Également de très-haut goût.)

On remarque des châles de grenadine double, depuis les plus simples jusqu'aux plus richement brodés. Quelques-uns de ces derniers offrent de merveilleuses broderies dont les motifs, — *Musée Campana*, sont plutôt considérés comme des œuvres d'art et des curiosités que comme des objets de toilette.

Les vêtements sont plus variés dans la forme. Je cite le paletot Marquise, très-ample par le bas, grâce à d'énormes plis partant, derrière, de la riche passementerie marquant la taille, — partant, sur les côtés, de deux mignonnes poches couvertes de broderies.

La rotonde en drap pourpre, pour bains de mer, toute rayée de noir et formant par derrière un gros pli Watteau, décoré de passe-

menteries rouges avec glands noirs. Cette rotonde fermée par de riches plaques de passementerie rouge, drape admirablement une femme. Pour jeune fille il y a le *Paletot-h bit*; vêtement très-cintré sur lequel des morceaux de taffetas blanc rayés de velours noirs jouent les revers et les basques de l'habit, les boutons blancs sont traversés de petites croix noires. C'est excentrique un peu et joli beaucoup.

Je ne parle pas des rotondes de dentelle de la *Compagnie Lyonnaise;* mes lectrices savent toutes que cette maison est la première dans chacune de ses spécialités. S'habiller à la *Compagnie Lyonnaise*, c'est acquérir un cachet inimitable de distinction et de goût; s'habillât-on le plus modestement du monde. Je parlais des rotondes de dentelle Celle de *Cambrai* est belle et très-recherchée. Je dois donner à son sujet une indication qui a son importance. Dès son début, la rotonde de dentelle était petite, puis on la fit grande, trop grande même, et l'on en revient, avec raison, à une dimension moyenne.

Il y a aussi un autre progrès. La grande rotonde présentait depuis le cou jusqu'au bas de la jupe une ligne trop longue. On y a remédié en y ajoutant un capuchon. Cependant je le répète; la rotonde de un mè re dix à un mètre vingt, est plus gracieuse, surtout si, plus petite encore, elle est ornée d'un ou de deux volants. La dentelle de *y k* est toujours en grande vogue pour plusieurs raisons. Elle a de ces tons nacrés qui adoucissent merveilleusement le teint. Elle est à la fois souple, légère et chaude, chaude en ce sens qu'une femme légèrement habillée peut se garantir d'un air subitement rafraîchi en ramenant sur ses épaules ce vêtement toujours élégant et distingué.



TOILETTE DU MATIN

D'après un modèle de la Grande maison de Blanc.

La création la plus nouvelle en dentelle est le genre *cam ïeu*. Les dessins offrent des clairs obscurs et des ombres du plus délicieux effet. On en porte de très-jolies pointes.

Je recommande aussi la dentelle pour longue ceinture, c'est plus léger et plus riche que le ruban; c'est aussi moins vulgaire.

Les chapeaux d'*Alexandrine* sont plus que jamais en faveur, aprés ceux-là il n'y en a plus d'autres. C'est à qui portera un de ces chapeaux si prestigieux à l'étranger même. Beaucoup de demi-élégantes songeraient bien aussi à s'adresser à elle, malheureusement les chapeaux d'*Alexandrine* ne conviennent guère qu'aux *merveilleuses*, pour lesquelles le luxe n'est plus qu'une distration et un jeu.

Voici ses derniers modèles :

Le chapeau *Bébé*, qui a eu un grand succès aux dernières courses, est en tulle blanc bouillonné. Quatre guirlandes de petites marguerites lilas, partent du haut de la passe pour aboutir au bavolet, rayant ainsi le chapeau dans toute sa hauteur. Des roses de mai ornent l'intérieur. Ce chapeau d'une forme toute particulière découvre beaucoup le haut de la tête.

Le chapeau *Soleil* en paille de riz; un ruban maïs en traverse le fond sous une agraffe de blonde et vient servir de brides. Des plis de crêpes de trois nuances se dégradant jusqu'au maïs, forment sur la passe une sorte de V. Une tulipe de blonde à cœur jaune et à feuillage bruni, est posée sur l'un des côtés de la passe, et s'enchevêtre à une branche de feuilles ruisselantes formant l'intérieur. Le chapeau *Paquita*, en tulle blanc, se trouve clair-semé de petites boules de paille. Une voilette loup de tulle, avec bord de blonde à glands de paille, retombe du ruban qui orne la passe. Une fleur de narcisse double, est posée sur le milieu de cette passe, la tige traînant sur le fond, narcisse à l'intérieur. Ce chapeau est d'une grande légèreté et d'une grâce inimitable.



CHAPEAUX NOUVEAUX

D'après les modeles d'Alexandrine.

Parlerons-nous aussi des fleurs de *Plisson?* Oui, car on danse aux eaux comme à Paris, et, — surtout en été, — on doit tenir à la beauté des fleurs que l'on porte; car, alors, les fleurs naturelles sont de terribles rivales. Heureusement, on peut défier la grâce de ces dernières avec les fleurs de *Plisson*, que l'on croirait fraîches écloses. C'est un véritable parterre que ses cartons de pâquerettes, d'aubépine et de roses. Le lilas, la blanche églantine, la pervenche, le muguet, le myosotis s'enchevêtrent comme dans un buisson merveilleux. On n'a qu'à *cueillir* et à se parer; les gouttes de rosées scintillent; les papillons de nacre et les insectes planent sur ces délicates coiffures. On est véritablement naïade ou déesse des bois! A côté de son talent pour la fabrication des fleurs, *Plisson* a aussi l'art de l'arrangement. Ses coiffures sont très-fantaisistes; il sait, en véritable artiste, coiffer une femme d'après son visage, et c'est là un grand point : que de femmes qui sont laides paraissent jolies avec le secours de l'art!

Il est vrai que l'art ne s'arrête pas seulement à la coiffure. Demandez plutôt à *Séguy*, qui, pour le plus grand triomphe de la Parisienne, a composé le blanc nymphéa aux tons blancs, rosés et teintés, le rose d'armide, le pencil japonais, et que sais-je encore? Que de visages auxquels *Séguy* donne, d'une main savante, la transparente fraîcheur de l'Anglaise, les yeux de l'Italienne, les lèvres vermeilles de l'enfant! Décidément, il n'est plus permis aujourd'hui de vieillir ou d'être laide!

Il me reste à faire un petit cours d'hygiène sur les soins de la toilette et de la beauté.

La beauté se cultive comme une fleur rare et précieuse. On la conserve en *l'arrosant* avec la précieuse eau de beauté de *la Reine des abeilles* (la maison Violet); cette eau est blanche ou rosée, selon qu'elle se prépare, au cold-cream ou à la crême froide au suc de fraises.

Cette eau remplace le vinaigre de toilette que les peaux délicates ne supportent pas toujours. Indépendamment du duvet neigeux qu'elle dépose sur le teint, elle le préserve de toutes affections dermoïdales, et lui sert pour ainsi dire de rempart protecteur.

Il y a aussi à *la Reine des abeilles* la *crême Pompadour*, transmise à M. *Violet*, par la camériste de cette favorite. Cette crême prévient les rides et rafraîchit le visage. *La fleur de riz rosée*, parfumée à l'ambroisie, est également d'un usage très-rafraîchissant.

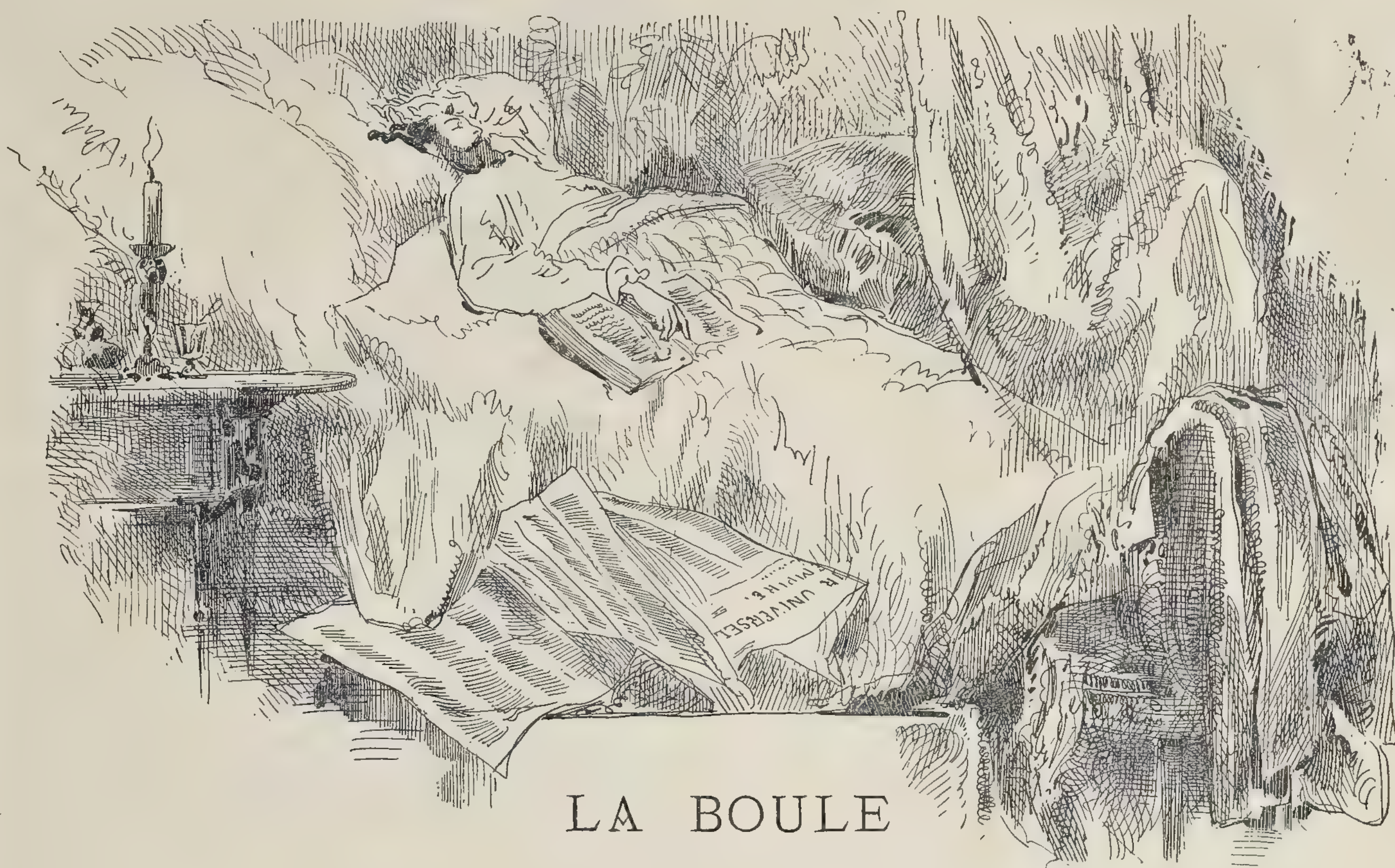
L'*extrait de menthe concentré* communique à l haleine le frais et suave parfum des fleurs.

L'*acidule de violette* est un bain de fleurs rafraîchissant.

Enfin, le *savon royal de Thridace* est le meilleur des savons pour l'hygiène de la peau; le suc de laitue qu'il renferme donne une mousse laiteuse, qui forme une lotion nutritive, et conserve à l'épiderme son velouté.

Vcss DE ***

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN. Paris.— Imp. VALLÉE, 15, rue Breda.



LA BOULE

Quand il est minuit, que les tisons s'éteignent dans les cendres, que la lampe pâlit et que les yeux se ferment, le mieux, chère madame, est d'aller se coucher.

Quittez votre fauteuil, enlevez vos bracelets, allumez votre bougie rose, et lentement, au murmure de votre jupe qui traîne et frissonne sur le tapis, dirigez-vous vers votre cabinet de toilette, ce sanctuaire parfumé où votre beauté se sachant seule soulève ses voiles, s'analyse, jouit d'elle-même et compte ses trésors comme un avare fait de ses écus.

Devant le miroir entouré de mousseline qui raconte si bien ce qu'il voit, vous vous arrêtez toute nonchalante et vous jetez avec un sourire un long regard heureux; puis de vos deux doigts vous attirez l'épingle qui retenait votre coiffure, les longues tresses de vos cheveux cendrés se déroulent, tombent à flots et voilent vos épaules nues. D'une main coquette dont le petit doigt se soulève, vous caressez en les réunissant les flots d'or de votre riche chevelure, tandis que de l'autre main vous promenez dans les épaisses profondeurs de la blonde forêt le peigne à dents d'écaille qui s'enfonce et plie sous l'effort.

Vos cheveux sont si abondants que votre petite main suffit à peine à les contenir. Ils sont si longs que votre bras tendu arrive à peine à leur extrémité. Aussi n'est-ce point sans peine que vous arrivez à les tordre et à les emprisonner sous les plis de votre bonnet brodé...

Ce premier devoir accompli, vous tournez le robinet d'argent et, dans un large vase en porcelaine émaillée arrive en jaillissant une eau limpide et pure. Vous y jetez quelques gouttes de cette liqueur rosée qui parfume et assouplit la peau et, comme une nymphe au fond d'un bois discret qui se prépare à faire sa toilette, vous écartez les plis qui pourraient vous gêner.

Mais quoi, madame, vous froncez le sourcil! en ai-je trop dit ou n'est-ce pas assez? Ne sait-on pas que vous aimez l'eau fraîche, et croyez vous qu'on n'ait point deviné qu'au contact de l'éponge ruisselante, vous frissonniez de la tête aux pieds?

Mais qu'importe, votre toilette de nuit s'achève, vous êtes fraîche, reposée et blanche comme une nonne dans votre peignoir brodé, vous enfoncez vos pieds nus dans des mules de satin, et rentrez dans votre chambre en tremblotant un peu. A vous voir ainsi marcher à petits pas pressés, serrée dans le peignoir et votre jolie tête cachée dans son bonnet, on vous prendrait pour une fillette qui sort de confesse et vient de dire un gros péché...

Arrivée près du lit, madame quitte ses mules et, légère, sans effort, s'élance dans les profondeurs de l'alcôve.

Cependant monsieur qui s'endormait déjà le nez sur le ***Moniteur*** se reveille en sursaut au mouvement que fait le lit.

— Je te croyais couchée, ma chère, murmure-t-il en se rendormant; bonsoir.

— Si je m'étais couchée vous vous en seriez bien aperçu. (Madame étend ses pieds et les agite, elle semble chercher quelque chose.) Je ne suis point si pressée que vous de dormir, Dieu merci.

— (Monsieur tout à coup et visiblement contrarié.) Mais qu'as-tu, chère amie, tu t'agites, tu t'agites... j'ai besoin de repos ! (Il se retourne.)

— Je m'agite!... je cherche ma boule tout simplement, vous êtes prodigieux.

— (Avec humeur.) Ta boule, ta boule.

— Certainement, ma boule, j'ai les pieds glacés. (Elle continue à chercher.) Vous êtes aimable ce soir, en vérité; vous avez commencé par sommeiller dans la *Revue des Deux-Mondes* et je vous retrouve ronflant dans le *Moniteur*... A votre place je changerais mes lectures... Je suis sûre que vous avez pris ma boule?

— J'ai eu tort, je m'abonnerai au *Tintamarre*... Allons, bonsoir,

ma chérie. (Il se retourne). Tiens, ta boule est au fond, je la sens au bout de mon pied.

— Eh bien, avancez-la, croyez-vous que je peux aller la chercher au diable ?

— Faut-il que je sonne ta femme de chambre pour t'aider? (Il fait un mouvement de mauvaise humeur, remonte la couverture jusqu'au menton et enfouit sa tête dans l'oreiller.) Bonsoir, ma chère.

— (Madame piquée.) Bonsoir, bonsoir.

La respiration de monsieur s'égalise et se ralentit, ses sourcils se détendent, son front reprend son calme, monsieur va perdre complétement la conscience de la réalité.

Madame frappe légèrement sur l'épaule de son mari.

— Hum, fait monsieur en grognant.

Madame frappe de nouveau.

— Eh bien, quoi ?

— (Madame d'une voix angélique.) Mon ami, voudrais-tu souffler la bougie.

— (Monsieur sans ouvrir les yeux.) La boule, la bougie, la bougie, la boule...!

— Mon Dieu, comme vous êtes irritable, Oscar. Je l'éteindrai moi-même ; ne vous dérangez pas. Vous avez un caractère fâcheux vraiment, mon ami ; vous êtes d'une humeur massacrante et si l'on vous poussait un peu vous en arriveriez en cinq minutes à tous les excès.

— (Monsieur d'une voix perdue dans l'oreiller.) Mais non ! j'ai sommeil, chère amie, voilà tout... bonsoir, ma petite femme.

— (Madame avec vivacité.) Vous oubliez qu'en ménage la bonne intelligence a pour base la réciprocité des égards.

— J'ai tort... allons, bonsoir... (Il se redresse un peu.) Veux-tu que je t'embrasse ?

— Je ne le veux pas, je le tolère. (Elle approche son visage de celui de son mari qui l'embrasse au front.)

— C'est trop de bonté, vraiment, vous avez embrassé mon bonnet.

— (Monsieur souriant.) Tes cheveux sentent bon... C'est que, vois-tu, j'ai tellement sommeil... Tiens, tu as des petites nattes ; tu t'ébourriffes donc, demain?

— Je m'ébourriffe! vous avez été le premier à trouver que cette coiffure en l'air m'allait bien ; d'ailleurs, c'est la mode, et c'est demain mon jour. Voyons, monsieur l'irrité, donnez-moi l'accolade une bonne fois, et ronflez à votre aise, vous en mourez d'envie. (Elle approche son cou du visage de son mari.)

— (Monsieur riant.) D'abord, je ne ronfle jamais... Je ne plaisante pas, jamais. (Il embrasse longuement le cou de sa femme et reste la tête appuyée sur son épaule.)

— Eh bien! qu'est-ce que vous faites là ?

— Mais je digère mon baiser.

Madame minaude et regarde obliquement son mari d'un œil à moitié désarmé. Monsieur aspire à pleines narines le parfum aimé.

— (Après un silence, et bas à l'oreille de sa femme.) Dis donc, ma chérie, je n'ai plus sommeil du tout. Est-ce que tu as toujours froid aux pieds? Je vais aller chercher la boule.

— Oh ! merci, éteignez la bougie et dormons, je tombe de fatigue. (Elle se retourne en posant son bras sur le visage de monsieur.)

— Non, non, je ne veux pas que tu t'endormes avec les pieds froids, il n'y a rien de plus mauvais... Tiens, voilà la boule ; réchauffe-les, tes pauvres pieds... là... comme cela.

— Merci, je suis très-bien. — Bonsoir, mon ami, — dormons.

— Bonsoir, ma chérie.

Après un long silence, monsieur se tourne et se retourne, et finit par frapper légèrement sur l'épaule de sa femme.

— (Madame effarée.) Qu'est-ce qu'il y a, mon Dieu, que vous m'avez fait peur ?

— (Monsieur souriant.) Serais-tu assez bonne pour éteindre la bougie ?

— Comment! c'est pour cela que vous me réveillez au milieu de mon premier sommeil. Je ne pourrai plus me rendormir. Vous êtes insupportable.

— Tu me trouves insupportable. (Il s'approche tout près de sa femme.) Voyons, raisonnons : que je t'explique ma pensée.

— Mais, je veux dormir ; — c'est un supplice, — ô ma mère!

— Moi, aussi, je veux dormir ; c'est justement pour nous entendre à ce sujet-là que je voudrais t'expliquer ma pensée.

Madame se retourne, — son regard rencontre l'œil... plein de douceur de son mari. — Elle part d'un éclat de rire. — Tiens, dit-elle, tu es un tigre. Puis s'approchant de son oreille, elle murmure en souriant : Voyons, explique ta pensée... pour avoir la paix.

—

— (Madame après un très-long silence et à moitié endormie.) Oscar !

— (Monsieur les yeux fermés, d'une voix faible.) Ma chérie!

— Dis donc, petit mari, et cette bougie, elle brûle toujours?

— Ah ! la bougie... je vais l'éteindre. (Il souffle.) Si tu étais bien gentille, tu me donnerais la moitié de ta boule, j'ai un pied gelé... bonsoir.

— Bonsoir.

Ils se serrent la main et s'endorment.

Z.

UNE VENTE DE CHARITÉ

Il y avait vente dans les salons de l'hôtel X..., au faubourg Saint-Germain.

Dès deux heures de l'après-midi, toute la livrée était sous les armes. Voici les officiers, huissiers, maîtres-d'hôtel et valets de chambre en habit à la française noir, culotte courte et bas de soie de même, souliers à boucles et la chaîne d'argent autour du col. Puis, les valets de pied — tous hommes choisis comme par un sergent recruteur, — en grande livrée blanche, avec épaulettes d'or et galons de passementerie à écussons, culotte de panne rouge à jarretière dorée, cheveux poudrés à blanc et catogan passé dans le collet de l'habit. Dans un coin, ne se mêlant pas à la livrée ordinaire, est Hermann, le chasseur, l'habit vert, boutonné et galonné en travers sur la poitrine, chapeau à plumes de coq chatoyantes, culotte collante verte soutachée d'or, bottes à la Souvarow à glands d'or, couteau de chasse à poignée de corne de cerf, soutenu par un baudrier doré à plaque armoriée. Celui-ci n'est pas en effet un simple comparse, mais bien un vrai chasseur d'autrefois : le P^{e} de X..., prince du Saint Empire, a conservé l'usage allemand des chasseurs, dans toute sa pureté. Hermann est le fils du Garde général des forêts de Bohême du prince et ne se croit pas déshonoré de le servir, pourvu qu'il ait le droit de porter toute sa barbe. Il soigne les armes du prince et lui sert de valet de chambre, c'est vrai ; mais à table, il ne change d'assiettes qu'à lui seul ; — que les autres servent madame.

A la grande porte de l'hôtel, se tient le Suisse, en habit rouge à larges basques, doré comme une châsse, chapeau et épaulettes de maréchal de France, l'épée en verrouil, enfilée dans un large baudrier

brodé d'or aux armes du prince, et hallebarde à hampe de velours et à clous dorés. Il est grand, gros et représente bien. Il est Bavarois — cela va sans dire — et les *bocks* ont donné à sa face majestueuse, rasée de près, cette teinte apoplectique si estimée des connaisseurs. Il n'a pu cependant encore arriver à la nuance du *premier cocher*, que l'on aperçoit sur le seuil de la cour des écuries et remises, le petit *tigre* à coté de lui, tous les deux en petite tenue, car les écuries ont campo, vu la solennité. Mais le cocher est Anglais et a préparé son teint au gin et au whiskey. Sa belle couleur brique fait l'éternelle envie du Bavarois. Il aura beau faire ; il ne pourra jamais y arriver, — l'éducation première est là.

A trois heures arrivent les invités.

Je dis *invités*, car les cartes, en papier bristol, annonçant la vente, portent en marge les mots sacramentels : « *Cette carte est essentiellement personnelle.* »

Voici d'abord les grandes berlines à quatre lanternes et les grands coupés de ville à housse, avec les deux valets de pied en chapeaux à cornes et le gros cocher en lampion et en perruque à marteau, et les grandes calèches à huit ressorts. Puis les landaus et landaulets, les dorsays et clarences, les phaétons et cabriolets à hauts steppeurs conduits par leurs maîtres, le lorgnon à l'œil, et enfin, les modestes broughams à un cheval.

Tous s'arrêtent et font vérifier leurs cartes, que le suisse examine majestueusement. Un air de jubilation se répand sur sa face olympienne devant les berlines, les grand coupés et les calèches à huit ressorts. Un air de condescendance accueille les landaus et landaulets, dorsays et clarences, phaétons et cabriolets. Quant aux petits coupés, surtout ceux occupés par une femme, il examine avec une certaine méfiance la carte qu'on lui présente, et c'est presque à regret qu'il efface sa corpulente importance pour les laisser passer. Mais, que voulez-vous ? un jour de vente pour les pauvres n'est pas un jour comme un autre, et il n'est pas défendu de montrer un peu de charité chrétienne. — On se rattrapera.

—

Nous voilà entrés.

Je vous fais grâce du vestibule tout décoré de fleurs et de plantes exotiques.

Dans l'antichambre convertie, vu la circonstance, en salon de réception, se tiennent deux personnages qui méritent une mention particulière, car ils font partie du *mobilier* de la vente.

L'un, petit, gros, en cravate blanche et des lunettes d'or, l'air important — et il l'est — est M. Farin de la Farinière lui-même, le secrétaire perpétuel de l'Œuvre. — Il y a ainsi à Paris une foule de messieurs Farins qui savent monter des *Œuvres*, dont ils se nomment eux-mêmes secrétaires perpétuels, qui en vivent fort confortablement et grâce auxquelles ils sont reçus dans les salons les plus exclusifs. C'est à la fois une position et une profession ; — Jerôme Paturot ne l'avait pas trouvée.

L'autre, grand, ci-devant joli homme, élégant et la rose à la boutonnière, est M. du Rand, agent de change, trésorier de l'Œuvre. Cette orthographe — du Rand — a été exigée par sa femme, — et il lui a passé cette fantaisie en homme qui n'y attache pas d'importance, dit-il. — Sur la rive droite, il est capitaine d'état-major de la garde nationale. — Il est reçu les jours de vente en sa qualité de trésorier. Sa femme *vend*, grâce à sa qualité de jolie femme élégante ; elle est étrangère ; cela ne tire pas à conséquence.

Ces deux messieurs reçoivent les invités, comme maîtres des cérémonies.

—

Les toilettes des invités sont les costumes élégants de visite, pour les hommes, et, pour les femmes, les toilettes de *déjeuners dansants* : robe de ville très-habillée, de couleur très-claire, beaucoup de dentelles, châle et chapeau fort léger ; pas de fourrures, du cygne tout au plus. Mêmes toilettes pour les *marchandes*, mais en cheveux. Quelques-unes ont adopté des costumes de l'emploi.

Dans le premier salon, la vente commence. C'est le salon aux fleurs, aux gâteaux et aux rafraîchissements.

Deux longues files de petites boutiques sont rangées le long des murs, dans lesquelles se tiennent les marchandes.

Ces marchandes sont choisies avec soin parmi toutes les aristocraties : aristocratie de naissance, aristocratie de fortune, aristocratie de position, aristocratie de beauté, aristocratie d'élégance et de mode. C'est à la vanité et à la galanterie qu'on s'adresse. On n'achète pas d'après la valeur de la marchandise, mais d'après le rang, la position, la beauté, la *vogue* de la marchande. Les étrangères sont préférées : elles ont presque toujours un ton plus libre que les Françaises, qui convient parfaitement pour *faire l'article* ; de plus, par amour-propre national, on ose moins les marchander. — Les femmes sans maris sont particulièrement recherchées.

Chaque marchande arrange sa boutique à sa guise et selon son caprice.

La fleuriste, costumée en bouquetière d'opéra-comique, Mme Miolhan dans la *Fanchonnette*, treillage sa petite échoppe et la garnit des fleurs les plus rares. Elle ne vend cependant que des bouquets de violettes d'un sou, qu'on paye un louis.

La pâtissière vend ses petits gâteaux seulement dix francs, mais elle se rattrape sur les verres de madère. Sa boutique est surmontée d'un drapeau de calicot blanc, sur lequel on peut lire : « A la renommée des bonnes tartelettes, la Marquise ***, pâtissière. »

Une autre vend les gaufres, une autre les bonbons.

La boutique de cigares fait de très-brillantes affaires. — C'est cinq francs le cigare, mais on a le droit d'aller le fumer dans le jardin.

Puis, vient le buffet aux glaces et limonades. C'est la maîtresse de la maison, la Princesse de X..., qui trône au comptoir. C'est elle qui *reçoit*, mais ce sont ses trois charmantes filles qui débitent les sorbets et les *groseilles*. — C'est dix francs par consommation. — Inutile de marchander, c'est un prix fait comme les petits pâtés de la Marquise ***.

—

Dans le salon suivant, les boutiques sérieuses.

On y vend tous les objets recueillis en dons, par les soins du secrétaire perpétuel. On trouve là toutes les fantaisies de luxe de Susse et de Giroux, de la maroquinerie, de la papeterie, de la parfumerie et mêmes des objets d'art donnés par des artistes. Les ouvrages de femme abondent : chaque jolie sociétaire a tenu à honneur de témoigner de son zèle pour l'Œuvre, et a travaillé dans son château pendant les longues soirées d'automne et pendant les longues matinées, en attendant que les hommes rentrent de la chasse. Celles qui n'ont pu travailler achètent en bloc un assortiment complet de ces objets de Tunis brodés en paillons, ou tous autres. Il faut qu'elles vendent n'importe quoi ; je ne sais pas ce qu'elles ne vendraient pas. Puis viennent une foule d'objets innommés, *rossignols* offerts à l'Œuvre par les marchands de ces dames, pour se mettre bien en cour : c'est une excellente réclame. — On accepte tout, et on vend tout.

Ici encore la fantaisie a eu beau jeu dans l'arrangement des boutiques et des toilettes. L'une a pris un costume de Kelly, pour vendre des petits chalets de bois, des casse-noisettes et des coupe-papier à manche de corne de chamois ; une autre en Moresque, vend des pastilles du sérail, et la Margrave de K..., en costume tyrolien, à haut chapeau de feutre vert avec une queue de coq de bruyère en forme de lyre et la large ceinture de cuir vernis noir piquée de soie rouge et verte, *essaye* des gants de peau de daim. — On se croirait devant la *Conversation* de Bade.

Les prix des objets de ce second salon ne sont pas aussi exorbitants qu'on pourrait le supposer, d'après ceux des bouquets de violettes et des petits gâteaux. La plupart de ces marchandes improvisées n'ont pas d'idée bien arrêtée sur la valeur de tous ces brimborions qui encombrent leurs guéridons et leurs *dunkerques*, et elles les cotent selon leur caprice du moment, surtout selon l'acheteur. D'ail-

LE BOIS DE BOULOGNE, LE MATIN



En foncé Hyde-Park! Nous nous sommes piqués au jeu, et ma foi l'on monte presqu'autant à cheval à Paris qu'à Londres. Aussi bien ? Non pas encore; mais cela viendra, car depuis quelques années il y a déjà un progrès sensible. Il y a six ans, quand on se promenait au Bois, on souriait en voyant passer un cavalier; au second, on riait pour de bon; au troisième on se tenait les côtes. C'était franchement comique à voir, et pourtant ce n'était pas gai. L'on frémissait à l'idée que ces pauvres gens seraient peut-être forcés un jour de monter sérieusement à cheval..., de faire une traite de quinze lieues ou de suivre une chasse.... Aujourd'hui l'on est rassuré; la masse des cavaliers sait monter à cheval; les mazettes sont restées, mais à l'état de regrettables exceptions.... Si vous voulez vous convaincre du progrès, allez au Bois un de ces matins : les allées fourmillent de cavaliers et d'amazones qui, je vous assure, ne feraient pas mauvaise figure à côté de nos voisins d'outre-Manche.



Les générations futures sont aussi dignement représentées par un bon nombre d'enfants assis en selle comme de vieux maîtres de manege. Ils trottinent sur leurs poneys à côté de leurs pères, avec une grâce, un entrain! Si je les voyais tous les jours, dans trois mois, je serais marié... Ce qui me déciderait completement à cette mesure extrême, ce sont les petites voitures que l'on rencontre à la même heure..., deux petits poneys conduits par des dames, de vraies dames, s'il vous plaît; le mari est à côté et tient l'ombrelle. C'est joli au possible!. . Qui est-ce donc qui m'avait dit que les officiers de cavalerie ne montaient jamais à cheval en dehors de lèur service? C'est une indigne calomnie!... j'en ai vu qui se promenaient pour leur agrement personnel et, qui plus est, sautaient les obstacles de la piste d'Ermenonville. — Bravo!



leurs ce sont tous des objets *donnés* et le prix intégral revient à la caisse de l'Œuvre. Qu'importe alors! De plus, et avant tout, elles veulent vendre plus que leurs voisines. J'en ai vu, dans l'embarras, se laisser baiser la main pour un louis. Une autre mettait la même marchandise à l'encan! — Honni soit qui mal y pense; la charité purifie tout. — Souvent aussi une véritable concurrence s'établit entre marchandes de la *même partie*, si bien qu'on peut quelquefois faire de bonnes affaires. J'ai connu un homme fort rangé qui achetait ses étrennes de premier de l'an aux ventes de charité qui avaient lieu au mois de décembre, avant la rentrée. Il prétendait s'en trouver mieux pour sa bourse, et c'étaient deux politesses pour une; et puis, un objet, acheté à une vente de ce genre, fait très-bien; on est censé l'avoir payé le triple de sa valeur. Cependant, la meilleure et la plus agréable manière de se tirer à bon marché d'une vente de charité, est d'aller s'adresser aux jolies *marchandes de baisers sur la main*: avec cinq baisers à un louis, on se fait plus d'honneur qu'avec vingt-cinq louis de bibelots de pacotille. Ce n'est pas tout de les acheter, il faut encore les emporter, *ces rossignols!*

Au milieu de ces deux premiers salons, se promènent celles qui n'ont pu obtenir de boutiques, un éventaire passé autour du col, garni de petits objets de verre filé ou autres, ou de boutons de roses dont elles fleurissent les boutonnières pour cent sols; — ce n'est vraiment pas cher: — le prix d'un cigare. La jeune lady Titania Drumborough colporte un de ces tambours de fer-blanc pour faire *tirer* des *plaisirs*, et pousse son cri: « *V'la l' plaisir, mesdames, v'la l' plaisir!* » comme une vraie marchande des Champs-Élysées.

« N'est-ce pas, me dit-elle en me proposant une partie, que je suis assez... *chic* » ?

Pardon, — mais je cite. Les jeunes personnes anglaises parlent assez généralement, dans le monde, à Londres, une sorte d'argot anglais appelé *slang*, et s'imaginent pouvoir en faire autant en français; elles croient naïvement que rien n'est de meilleur ton.

Dans le dernier salon se trouvent les objets qui, par leur valeur — ou leur origine, — ont un prix exceptionnel. Ceux-là ne sont pas vendus, mais sont mis en loterie. Une dame garde l'entrée et offre des billets.

A sept heures, lors de la fin de la vente, c'est le jeune fils du Prince de X..., de six ans à peine, vêtu en Amour, qui a tiré les lots gagnants.

Comme toujours, le gros lot, un service en vermeil, est échu au banquier Stifhausen, auquel sa grande fortune avait permis de ne prendre qu'un seul billet! De sa part, cela ne pouvait passer pour de l'avarice.

Et l'on s'en alla comme on était venu, salué majestueusement par le suisse bavarois, la bourse plus légère, mais une charité de plus à son avoir.

Ce sont les pauvres qui profitent, en dernier lieu, de toutes ces fêtes de la richesse et de l'élégance. Donc, vendez, vendez, mesdames, et quand vous ne pourrez pas vendre, dansez pour les pauvres. Acheteurs ou valseurs, nous sommes toujours et tout à vous.

CHRISTOPHE.

MENUS CONSEILS

AUX ORATEURS QUI MANQUENT DE FACILITÉ

Une des choses les plus importantes à obtenir est sans contredit la gravité du visage. Vous seriez sourd et muet, qu'avec une tête convenable, vous n'avez rien à craindre. Étudiez dans votre glace l'expression de vos traits et tâchez d'utiliser jusqu'à votre laideur. Regardez-vous le plus longtemps possible, avec la ferme volonté de ne pas rire. Interpellez-vous avec violence, menacez-vous du doigt, et conservez dans tous ces exercices de la tenue et de la dignité.

Si vous avez l'œil creux et le coin des bouches tombants, considérez-vous comme favorisé. Négligez avec soin votre coiffure, et habituez-vous à mettre, sans affectation, votre main dans votre gilet. Le sérieux est une clef d'or qui ouvre toutes les portes dans la position où vous êtes et supplée à tout.

Que cette pensée vous soutienne dans vos moments de défaillance.

Je suppose que vous vous reconnaissiez une inintelligence absolue, ce qui n'est pas probable du reste, n'allez pas jeter le manche après la cognée, pour si peu. Vous avez encore un avenir magnifique.

En effet, le manque d'idées personnelles vous obligera à avoir recours aux idées des autres, et c'est bien le diable si ces autres-là ne trouvaient pas que vous avez raison. Vous aurez tout naturellement des partisans.

Considérez l'intelligence comme un obstacle en ce quelle fait peur aux autres.

Les idées neuves sont des chevaux de luxe à l'écurie; on se ruine à les nourrir avant de pouvoir monter dessus; le jour où on les enfourche, ils vous jettent par terre, et tout le monde dit : Quand je vous le disais.

Donc si, par impossible, il vous venait une idée, méfiez-vous-en; c'est toujours par là que commencent les accidents.

Toutes les fois que vous rencontrerez le mot *banalité* dans le dictionnaire, ôtez votre chapeau.

Soyez banal, mais franchement, sans timidité; soyez intolérant dans votre banalité, imposez-la hautement, et laissez rire les gens qui ont de la bonne humeur de trop.

Quelques esprits superficiels diraient-ils que vous êtes bête, qu'il ne faudrait pas vous inquiéter. Ce sont les gens d'esprit qui ont inventé le mot bêtise; mais que ce mot ne vous trouble pas. Il n'y a de bêtes que les gens qui croient l'être.

En toutes circonstances, tonnez contre les gens d'esprit, affectez pour eux une sorte de dédain; vous aurez pour vous des populations entières.

Parlez de l'éternel ricanement de Voltaire, ce grand démolisseur infécond; — démolisseur infécond fera de l'effet.— Dites que l'esprit est la fausse monnaie du bon sens. Le saint bon sens, la lumière des peuples! le pivot de l'humanité! Voyez-vous, comme vous pouvez vous élever facilement à de grandes hauteurs?

Dites qu'en France les questions les plus graves s'éteignent dans un éclat de rire. Si on vous demande de quelles questions graves il s'agit, dites douloureusement : Vous m'entendez; pauvre France!

Soyez modéré dans l'expression de vos approbations ou de vos réprobations. Faites germer dans votre cœur cette plante du sage qu'on nomme l'indifférence; n'ayez, au fond, aucune opinion, votre intelligence vous y aidera; ou mieux encore : ayez-en deux, sur toutes choses, c'est tout juste assez si vous calculez les éventualités de l'avenir.

Ne dites ni ne faites rien qui accentue votre personnalité; — avoir une personnalité, c'est se promener avec un plumet sur la tête, on est hué ou porté en triomphe; — ne courez pas la chance. En fait d'opinions et d habits, évitez les coupes et les couleurs qui datent.

Choisissez les vêtements larges qui permettent un habit de dessous et flottent au vent sans dessiner les formes.

En sorte que, si quelqu'un vous reproche plus tard votre paletot, vous pourrez dire : Pardon, j'avais un habit noir dessous et une cravate blanche sous mon cache-nez, ne nous y trompons pas, — et réciproquement.

Voyez, en toutes choses, un côté grave et inquiétant que n'aperçoit pas la masse. Si on vous demande une explication, dites : L'avenir vous l'apprendra assez tôt! 99 fois sur 100, un fait imprévu vous permettra bientôt après d'ajouter : Vous souvenez-vous de ce que je vous disais à ce sujet? C'était inévitable, je ne comprends pas que cela vous ait échappé.

NOUVEAU GUIDE DE L'ÉTRANGER DANS PARIS



CONSEILS SUR LA TENUE A ADOPTER EN VOYAGE

Nous ne saurions trop répéter aux belles voyageuses qu'on ne porte plus de manches à gigots à Paris, et que les féronnières, les boas et les oiseaux de paradis y sont interdits sous les peines les plus sévères.





CONSEILS SUR LA TENUE A ADOPTER EN VOYAGE

Voici un petit négligé anglais que nous recommandons expressément aux voyageurs : il est comme il faut, ne gêne point aux entournures et permet de se présenter partout, même à l'Opéra; cependant, il ne serait pas de bon goût d'insister pour être presenté à la cour, dans ce costume.



CONSEILS SUR LA TENUE A ADOPTER EN VOYAGE

N'oubliez jamais vos gants. Porteriez-vous une casquette et un vieil habit qu'avec des gants frais vous auriez l'air toujours bien tenu.



Du reste, libre à vous de vous faire accompagner dans tous les édifices publics par votre chasseur, votre valet de pied et votre groom : c'est cher, inutile et gênant, mais, c'est excessivement bon ton.



LE MUSÉE DU LOUVRE. — Calculez toujours bien le temps que vous devez consacrer à la visite de chaque édifice ; le Musée du Louvre renferme 999,000 chefs-d'œuvre dans une étendue de 3 kilomètres : c'est l'affaire d'une heure à la course, de deux au trot.

NOUVEAU GUIDE DE L'ÉTRANGER DANS PARIS



LE MUSÉE DU LOUVRE. — Arrêtez-vous dans le grand salon, devant la *Sainte-Famille* de Raphaël pour en admirer la riche bordure recemment redorée



LE MUSÉE DU LOUVRE. — Il est d'usage de s'arrêter aussi devant la Vénus manchotte dite de Milo, et de rester en extase cinq minutes au moins : on n'a jamais su pourquoi NOTA. — Quelques personnes, remplacent l'extase par un bon somme : il y a des bancs pour ça.



QUARTIER BREDA. — Avis : les enfants de seize ans payent place entiere.



QUARTIER BREDA. — Donnez-vous l'air ang'ais ; ces demoiselles vous prendront pour un prince russe et vous traiteront en conséquence.



QUARTIER BREDA. — Soyez delicat : n'offrez point votre cœur des la première entrevue ; oubliez plutôt votre canne, surtout si la pomme est enrichie de diamants.



VERSAILLES. — Allez-y plutôt en semaine, et offrez cinquante centimes à un gardien ; il fera jouer les Eaux exprès pour vous, y compris le grand bassin de Neptune. Par-dessus le marché, il vous offrira une mèche de la perruque de Louis XIV.

VERSAILLES. — N'oubliez pas de visiter les casernes des carabiniers, les plus beaux hommes de France. Pour entrer dans ce corps il faut n'avoir que 999 pieds de moins que la colonne Vendôme.



VERSAILLES — Surtout n'allez pas voir les grandes eaux un jour où tous les bassins jouent à la fois : il y a trop de foule, et il y a tant de jets d'eaux que vous n'y verriez que du feu.

VERSAILLES. — Ne prenez point la peine de visiter le Musée en entier : tous les tableaux s'y ressemblent. Le peintre a toujours choisi l'instant où, l'armee se couvrant de gloire et de fumee, on n'aperçoit plus que le général qui s'écrie : Soldats, je suis content de moi !

N'oubliez pas le rôle important que madame votre épouse peut et doit jouer dans votre vie politique. Quelle soit élégante, reçoive à dîner, qu'on la voie partout : au Bois, à l'église, au spectacle, au concert. Soignez-la comme on soigne un organe de publicité donné par la nature. Qu'elle ne se fatigue pas de demander sans cesse quelque chose pour les autres. Vous passerez pour généreux et votre nom sera répété.

Qu'elle parle dans ses nombreuses visites de vos travaux incessants. Qu'elle fasse entrevoir que tout le poids des affaires difficiles retombe sur vous. Qu'elle raconte comme une bonne fortune de vous avoir arraché pendant une heure de votre cabinet. Point de flatteries exagérées sur vos talents. Qu'elle ne fasse qu'entr'ouvrir l'écrin de vos vertus et le referme immédiatement.

Laissez deviner seulement vos convictions religieuses; mais que votre femme en parle continuellement.

Suivez les offices de temps en temps, cela donne du sérieux, mais à condition de le faire gravement, officiellement. N'allez qu'à la messe d'une heure, et n'emportez pas de livre de messe, — pas de mesquinerie, entendons-nous. Ayez le culte et le respect des choses que vous ne pouvez expliquer. On ne saurait saluer trop bas sa propre impuissance.

Aux séances publiques, et pendant que les orateurs du parti opposé au vôtre parleront, affectez d'écrire des lettres; rien ne leur sera plus désagréable. Travaillez vos ongles, lorgnez dans les tribunes, faites tout ce que vous voudrez pourvu que vous n'ayez pas l'air d'écouter.

—

Le jour où, prenant la parole, on vous apportera le verre d'eau sucré sur un plateau en argent plaqué, gardez-vous de boire avidement pour redonner de la souplesse à votre gosier, séché par l'émotion.

Ménagez le verre d'eau pour ces moments d'angoisses où la mémoire, les idées, l'aplomb, tout vous manque à la fois, et où, cependant, on vous crie de toutes parts : *Continuez, mais continuez donc !*

N'allez pas vous mettre dans la tête, en commençant votre discours, que vous allez être pris d'éternuments ou d'un saignement de nez, vous seriez paralysé; il suffit souvent d'un détail insignifiant pour dérouter l'esprit. La souffrance, causée par des chaussures trop étroites, est un de ces détails qu'il faut éviter à tout prix.

Si vos bottes vous gênent, avant de prendre la parole, n'hésitez pas : ôtez-les sans rien dire; — je suis vraiment confus d'entrer dans ces détails. Leur importance réelle m'excusera auprès des gens sérieux; — ôtez donc vos bottes. Toutefois, n'en prenez pas l'habitude; cela finirait par se savoir.

Le plus sûr, dans le commencement, serait de lire vos discours. Vous pourrez ainsi faire une ou plusieurs répétitions et avoir l'opinion de votre famille avant de vous livrer à la publicité. Avec un discours écrit, vous êtes à peu près sûr de vous tirer d'affaire, si toutefois vous numérotez soigneusement vos pages; si de plus vous avez soin de n'en point oublier la moitié sur votre bureau; et si enfin vous avez assez de sang-froid pour ne pas commencer par la fin.

Ne riez pas, ça s'est vu.

Quand vous changez d'opinion sur une question quelconque, n'ayant pas la tête forte, faites un nœud à votre mouchoir pour vous en souvenir.

Après avoir interrompu les autres, il ne faut pas vous étonner si vous êtes interrompu vous-même. Habituez-vous à être calme au milieu de l'orage. Pour cela faire, imposez-vous de traverser le boulevard, au milieu des voitures, sans interrompre la lecture de votre journal; vous verrez comme cela donne du calme.

Si l'interruption n'est pas violente, et que vous n'ayez rien à répondre, enfoncez la main dans votre gilet et souriez d'un air railleur. Ayez l'air de dire : *Je me contiens.* Si, au contraire, l'interruption est bruyante, prolongée, ne vous fatiguez pas à chercher une idée; remuez les lèvres en roulant de gros yeux et agitez les bras. Tout le monde croira que vous avez parlé et, au bout d'une heure, vous le croirez aussi.

Y.

UNE ARRIVÉE AU RÉGIMENT

Mon cher ami,

... Enfin, je suis à mon régiment, bien et dûment installé, et rompant mes premières lances avec le capitaine et l'adjudant-major de semaine, les deux épouvantails du sous-lieutenant; tu connaîtras cela dans un an; en attendant, et pour ta gouverne, contentes-toi de savoir que le capitaine de semaine a toujours sa montre en avance de dix minutes, pour l'*appel*, et que l'adjudant-major ne retarde la sienne de vingt minutes que pour la fin de la manœuvre; ce renseignement est généralement bon, mais surtout il est indispensable pour tout nouvel arrivant au régiment dont j'ai l'honneur de faire partie, sous peine de tâter des arrêts. Avis au public de Saint-Cyr.

Je t'entends d'ici te récrier et dire que j'aurais bien pu attendre la fin de mon congé avant d'aller rejoindre mon corps; c'est vrai; mais un peu plus tôt, un peu plus tard, il fallait en venir là; et, dans un mois, je serai déjà un ancien. Bref, j'y suis, et sans regret, quoiqu'il fasse bien froid au pansage du matin; heureusement, j'ai mon caban.

Quoi! je te parle de froid et de caban, à toi, pauvre ami, qui grelottes à cinq heures du matin, les yeux gonflés de sommeil, en petite veste si peu rembourrée, au milieu des brouillards de la cour Wagram! à toi, qui n'as pour t'envelopper que la légère *fausse-manche* de toile bleue, ornée de ton numéro matricule, sinistre invention d'un *bas-off* (adjudant de Saint-Cyr), atteint du *delirium tremens*, au milieu de cinq cents figures qui se moquent de lui! à toi, qui n'as pour réchauffer tes mains que les poches de ton pantalon, et en seconde année seulement! Pardon, je n'ai pas froid... et cependant... il fait bien meilleur dans l'écurie qu'à l'abreuvoir, toujours au pansage du matin!

Bien souvent, je pense à *ce vieux bahut spécial* qui est si près de moi et déjà si loin; mais, je te l'avoue à ma plus grande honte, jamais je n'y ai plus songé que le jour où, pour la première fois, j'ai endossé mon uniforme. Tu sais si l'on rêve d'avance après ce grand jour où, transformé par la baguette du magicien Gerbeaud, le lourd et disgracieux Saint-Cyrien se change en un fringant officier. Rappelle-toi de quels yeux avides nous dévorions, à l'École, le dimanche, dans la salle des visites et dans la cour d'honneur, les heureux qui, tout étincelants d'or, venaient faire la roue et papillonner autour de nous, comme pour nous forcer à rougir de nos tuniques informes, de nos pantalons en tuyau de poêle et de nos bottes impossibles à décrire! J'en avais alors pour un an, toi pour deux, avant d'arriver à la réalité de cette chimère dorée qui a nom l'épaulette!

Or donc, m'y voilà! Le 1er décembre, j'ai revêtu le dolman et la pelisse; à vrai dire, et sans fatuité, Gerbeaud n'avait pas trop mal su tirer parti de mon physique; aussi je lui en ferai mon compliment à la première occasion, ou quand il m'enverra sa note. La glace de ma propriétaire me trouvait fort bien; les quatre poils de ma moustache, soigneusement enduits de la pommade hongroise recommandée à MM. les officiers, présentaient de chaque côté de mes joues une pointe redoutable et me donnaient un faux air du carabinier de la dernière page du *Moniteur de l'Armée*. Enfin, pour la satisfaction de mon amour-propre, j'aurais fait assez enviable figure auprès des malheureux qui barbottent dans les marais de la cour Wagram. Mais j'étais trop loin pour me faire voir; cependant, je penserai à t'envoyer mon portrait-carte, pour que tu puisses juger de l'effet produit. Quel raffinement de cruauté!

Cependant, voici ta revanche. Je suis sorti dans ce superbe attirail pour faire mes visites aux officiers supérieurs et aux autres officiers du régiment, corvée de rigueur et... peu distrayante; il faut en passer par là; relis, à ce propos, les *Conseils d'un colonel à son fils*, prix 50 cent., chez Dumaine, etc... Entre nous, il n'y a pas là grand chose de bon à tirer ni de nouveau à apprendre; mais la mère en permettra la lecture à sa fille, et le *corps de pompe* (1) au Saint-Cyrien. J'étais donc astiqué, pommadé, frisé, ganté, sanglé, etc., la main sur la poignée du bancal, ma sabretache bondissant d'un mollet sur l'autre, la tête haute, assassinant de l'œil les modistes à la porte de leur boutique; j'arrive chez le colonel; le hussard de planton me précède et monte d'avance, quand le fringant officier qui t'écrit ces lignes s'embarrasse dans ses éperons, son sabre et sa sabretache et tout le tremblement, et... je n'ose achever. Je fus rudement puni dans mon orgueil; les petites modistes, tout à l'heure fascinées par mon regard au point de me suivre de l'œil, riaient à gorge déployée quand je me relevai confus; le planton me criait aux oreilles, en ramassant mon talpach : « *Ma* lieutenant, *la* colonel y est. » Pour comble de disgrâce, en levant la tête, je vis Mme la colonelle et sa fille souriant derrière une fenêtre aux rideaux entr'ouverts. Décidément, mon entrée chez ces dames était manquée!...

Je ne te raconterai pas mes visites à tous les officiers mariés ou non; partout j'ai été parfaitement accueilli; le colonel surtout, ancien élève de Saint-Cyr, a été charmant : avec une amabilité dont je lui sais gré, il a bien voulu redevenir Saint-Cyrien avec moi pour quelques minutes; sans doute, c'était pour me faire oublier ma chute...

Bigre! que mon camarade a une jolie femme, lui qui ressemble à feu Barbe-Bleue! Enfin!... faut des cadenas et des serrures, mais pas trop n'en faut, mon commandant! Il y a, à Saint-Cyr, un vieux refrain où il s'agit, non pas d'un chef d'escadron, mais d'un *pékin;* c'est la seule différence que j'y trouve; j'ai envie de le lui chanter un de ces soirs, quand je me serai procuré un faux nez.

Dans le cours de mes visites officielles, j'en ai fait une qui m'a singulièrement ému. Je sonne chez le capitaine ***; aussitôt deux voix enfantines se font entendre : « Maman, maman, voici quelqu'un! » Étais-je donc indiscret sans le savoir? Un instant après, de lourdes bottes éperonnées résonnent en se rapprochant de la porte; c'est le brosseur du capitaine qui vient m'ouvrir. A la vue de mon uniforme, il ne s'inquète plus de celui qui le porte : c'est un officier du régiment, donc il peut entrer; et, s'effaçant, il me laisse passer, en me disant : « Voici madame. » En effet, au fond du corridor sombre, se tenait dans l'obscurité la femme du capitaine, ses deux charmants enfants, la tête cachée dans les plis de sa robe; évidemment elle n'était préparée ni habituée à aucune visite. Pauvre femme! je compris tout ce qui se passait en elle à un regard déchirant qu'elle lança au brosseur; dans une pièce servant à toutes fins, elle soignait, sur un poêle, le pot au feu de son mari. Du reste, de l'embarras, mais pas de fausse honte. Les mains de la digne femme, rougies par la cuisine, me firent bien plus songer que les petits doigts roses que j'avais aperçus à la dérobée chez mon chef d'escadron!...

Le lendemain fut encore pour moi un grand jour : je fus reconnu en face de l'escadron en bataille. Je ne me souviens pas trop de ce qui s'est passé à cette occasion; mais il me semble que j'ai dû être tout drôle. Tu verras cela quand tu y seras. Imagine-toi, cependant, qu'une centaine de paires d'yeux vous dévisagent, et que toutes les fenêtres du quartier sont garnies de curieux en calotte d'écurie et en bras de chemise; et demande-toi quelle mine tu ferais, te sachant ainsi sur la sellette... Je ne vis, pour moi, qu'une seule chose : c'est que nombre de hussards se sont permis des sourires irrévérencieux pour mon amour-propre, sourires qui se sont terminés à la salle de police. Il est vrai de dire qu'après la formule sacramentelle nettement articulée par le commandant, j'ai dû faire quelque coup d'adresse en lui rendant le salut du sabre; car il a relevé brusquement le bras, et un juron est sorti à mi-voix de dessous sa moustache.

Reconnu par la troupe, j'ai été reçu le soir par les officiers à la pension, puis au café. Quelques bouteilles, plus respectables que celles de la veuve *Grassoreille* (1), ont assis les premières bases de notre camaraderie, que le café et son escorte obligée se sont chargés de sceller; à onze heures, autour d'un immense bol de punch, nous étions tous les meilleurs amis du monde; et des poignées de main, donc! Te dire les fioles qui ont succombé sous tant d'amitiés serait au-dessus des forces de ma mémoire!... Désormais, j'étais bel et bien hussard! En tous cas, prends des notes sur cette journée; cela pourra te servir à l'occasion dans un an.

Dans ma nouvelle vie, devine ce qui me fait goûter le plus de charmes. Je te le donne en cent, en mille. Ce n'est ni la liberté d'allures, ni le bonheur d'avoir enfin quitté cet affreux Saint-Cyr, ni la joie d'être enfin officier, ni les œillades des grisettes de l'endroit, fort gentilles, du reste, ni les bonnes grâces de la dame du café, qui... mais chut!... ce n'est rien de tout cela; ce qui me plaît le mieux, c'est d'être enfin... dans ma chambre, dans mon chez moi. Je ne t'écrirai pas un second *Voyage autour de ma chambre*, et pour causes... Mais mon feu, à moi, à moi seul; mes pantoufles, mon fauteuil!... rien que de voir tout cela, quel bonheur! Il me semble que j'ai toujours été ainsi, tant c'est bon... Tiens, hier soir, j'étais à demi-couché dans mon fauteuil, les pieds sur mes chenets, un cigare à la bouche; un bon feu brillait joyeusement dans l'âtre; je tenais un livre à la main et n'y lisais guère. Je songeais à toi, mon bon ami, à ce *vieux bahut spécial de Saint-Cyr*, où tu grelottes en petite veste, où les recrues ont le droit de se geler les mains autour de leurs poches qui les réchaufferaient si bien. Je me rappelai ces immenses dortoirs d'Inkerman et compagnie, où les adjudants venaient faire la chasse aux fumeurs. Comment, j'ai passé là deux longues et mortelles années! Pauvre ami, qui t'y trouves encore! Bah! un peu de courage. D'ailleurs, j'en suis bien sorti, et je m'en frotte les mains d'aise; c'est de l'égoïsme, mais pardonne-moi en t'appuyant sur ce principe : «Charité bien ordonnée commence par soi-même.» J'ai souffert à l'École; à ton tour maintenant; plus tard, si tu en as le temps, tu auras de la pitié pour ceux qui te succéderont.

En attendant cet heureux moment, je t'envoie ma bénédiction pour toi, et ma malédiction pour les murs de la cour Wagram, où j'ai eu si froid. N'oublie pas un pleur de ma part pour la *galette du Quinconce*...

Adieu, et surtout inculque aux recrues le respect de l'***Autrichien***, s'il est encore de ce monde!

F. d'A.

OBSERVATIONS

La douleur dont on crie le plus fort, mais dont on souffre le moins et dont on ne meurt jamais, c'est celle des souffrances d'autrui.

—

Quoi que nous en disions, ce qui nous attriste le plus en vieillissant, ce sont moins nos déceptions à l'égard des autres qu'à l'égard de nous-mêmes.

—

On ne se croit pas fou tant qu'on est grave.

—

Il n'y a pas de bon mari sans la foi, de femme supportable sans l'espérance, d'heureux ménage, enfin, sans la charité.

—

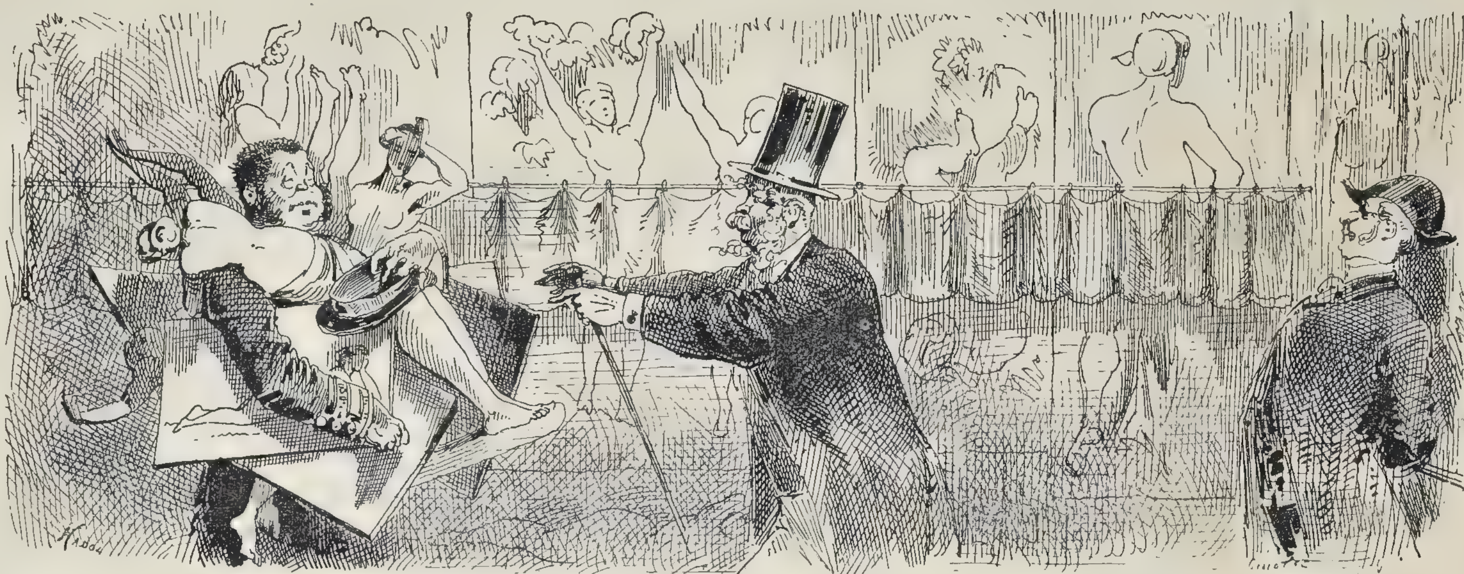
Les belles paroles sont la fausse monnaie des bonnes actions : on n'est jamais prodigue des deux à la fois.

ALFRED B.

(1) *Corps de pompe*, nom burlesque donné, à Saint-Cyr, à la *Direction des études*.

(1) Café Grassoreille, à Saint-Cyr.

PROMENADES AU SALON DE 1864



II. -- LA COMMANDE DU RUSSE.



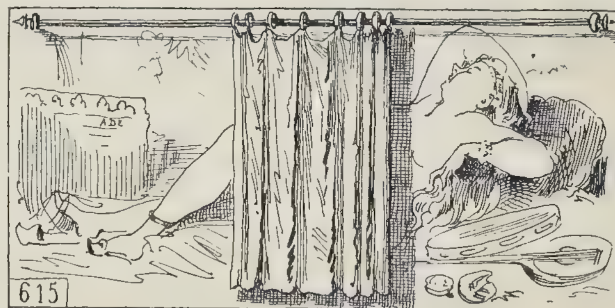
Pour peu qu'une femme ait un grain de jalousie dans le cœur, je comprends très-bien qu'elle fasse tout au monde pour empêcher son mari d'aller au Salon de cette année. Je comprends qu'elle lui cache son parapluie, qu'elle lui cache son chapeau, qu'elle lui fende ses bottes, qu'elle détériore ses habits, qu'elle use enfin de tous les moyens que le *Code* autorise pour le préserver du mal et lui éviter la vue des nudités provocatrices qu'on exhibe à l'heure qu'il est dans le Palais de l'Industrie.

Pourquoi, me dit on, toutes ces viandes de poulet enfermées dans des contours en fil de fer. Pourquoi tous ces tortillements séducteurs, toutes ces chairs fardées, ces jambes en l'air, ces bras tordus dans des voluptés de banlieue; sommes-nous Turcs? Monsieur, m'a-t-on répondu, il paraît que ce genre de peinture se vend comme des petits pâtés. La nudité a été mise à la mode par le succès que les Vénus de MM. Cabanel, Baudry, etc., ont obtenus l'année dernière. C'est un compromis entre le grand art et les goûts modernes. C'est un moyen de rester un peintre sérieux tout en chatouillant d'une façon lucrative les susceptibilités nerveuses du public.

Là n'est point la véritable cause de cet encombrement de viande fraîche. Il est de plus en plus certain que toutes ces femmes nues ne répondent point à un besoin des populations, mais simplement au goût de ce fameux Russe dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir déjà. Ce grand seigneur du Nord, après avoir éprouvé un grand nombre de ces blessures morales qui laissent d'ineffaçables traces, ne peut plus voir les femmes qu'en peinture Mais, sous cette forme, et encadrées convenablement, il éprouve un certain plaisir en leur compagnie; et, ses moyens le lui permettant, il s'en est commandé cette année deux ou trois douzaines dans des poses peu variées malheureusement. — Monsieur, me disait le gardien préposé à la garde des femmes nues, — un ancien militaire très-respectable et dont la consigne est d'empêcher le public de toucher, — vous ne sauriez croire combien le métier que je mène ici est fatigant. Si je n'ai pas un collègue d'ici à deux jours, je n'y résisterai pas. Ces demoiselles qui sont accrochées en l'air ne me fatiguent pas trop, le public ne peut pas y atteindre, et je me contente de dire aux personnes qui leur envoient des baisers : Allons, messieurs, du calme; contenez-vous, faites comme moi. Mais quant aux demoiselles qui sont sur la cymaise, c'est un enfer. Jusqu'à des gens mariés, monsieur, ça fait pitié! Pas plus tard qu'hier, il y avait un monsieur à lunettes, décoré, avec sa femme et deux enfants. J'ai eu toutes les peines du monde à en venir à bout. — Mais je te dis que c'est de la peinture solide, disait-il à sa femme; tiens, les empâtements, ma bonne amie, vois-tu comme il y a des empâtements; et il promenait sa main sur le tableau. — Tenez, lui ai-je dit, votre conduite est celle d'un homme qui ne sait pas se contenir; poursuivez votre chemin. Il est parti; mais, dix minutes après, je l'ai surpris devant la Vénus de M. Dubufe; il était toujours avec sa femme et ses petits, les yeux lui sortaient de la tête, et il disait avec animation en touchant la toile : Cela est peint par glacis, ma bonne amie; tâte comme c'est doux, les glacis.

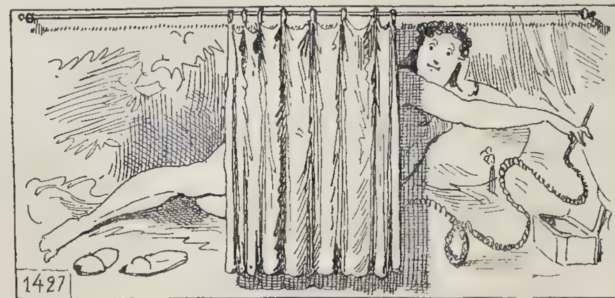


Ma bonne amie, tâte, comme c'est doux les glacis.



La Vénus Dubuffe.

Et vous trouvez cela convenable pour un homme décoré? Eh bien, monsieur, je l'ai poursuivi dans toutes les salles, ce gaillard-là, et quand il s'est trouvé devant le ventre de M. Gérôme, j'ai été obligé de lui aller chercher un verre d'eau; c'était un spectacle navrant, il étouffait. Non, voyez-vous, un peu de nudité c'est bien, — d'ailleurs, il en faut : c'est comme le sel dans les épinards, cela; — mais trop de nudité, c'est une calamité. Moi, qui vous parle, j'ai trois enfants et douze campagnes; eh bien, monsieur, il y a des moments



La Vénus 1427.

où je suis comme un enfant. Vous me croirez, si vous voulez, mais je vous jure que j'aimerai autant être chez le sultan, où on dit que c'est terrible aussi.

— Ah! la commande du Russe nous donne du fil à retordre.



La Vénus a la cave.

Comme il achevait ces mots, il se fit un grand bruit du côté de la porte, je me retournai.

— C'est lui, me dit le gardien en abaissant la voix.

— Qui cela, lui?

— Lui, le Russe, le richard! un homme superbe et un tempérament de fer. Il est suivi de Vladimir, son cosaque de confiance; vous voyez ce grand maigre, un gaillard qui vous mange une chandelle comme rien. M. Hero, le marchand de couleurs, un petit brun, avait laissé un pot de vernis dans la salle; est-ce que ce diable de Vladimir ne l'a point avalé d'un trait!

Je quittai le gardien et je suivis le Russe. Il paraissait mécontent.

— Vladimir, c'est du carton, tout cela, disait-il de temps en temps.

— Peut-être que Votre Altesse est mal disposée, disait le Cosaque.

— Tais-toi. Ah! voilà la Vénus de M. Dubufe. Sac-à-papier, se joue-t-on de moi? N'ai-je point dit que je désirais que M. Dubufe mît à sa Vénus des bas et des jarretières? Il ne lui manque que cela à cette femme.

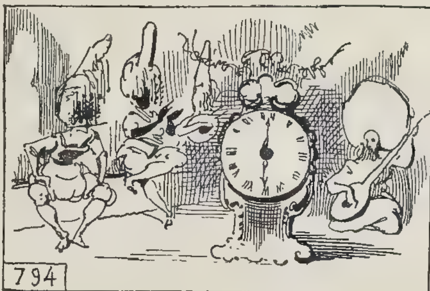
— Votre Altesse n'ignore pas que M. Dubufe, dans le premier jet de la composition, avait songé à ces accessoires; mais M. Baudry n'en ayant pas mis l'année dernière à la sienne, il a pensé...

— Il a pensé, il a pensé... Je tiens absolument à ce que cette Vénus soit chaussée.

Devant la Madeleine de M. Sellier, il s'écria : Qu'est-ce qu'elle fait la, à l'entrée de sa cave?

— Elle ne sait où se mettre, Altesse, le chagrin est comme le mal de dents.

Le Russe sourit à cette plaisanterie grossière et continua sa promenade tranquillement; mais lorsqu'il fut arrivé en face du ventre de M. Gérome, il fut impossible de le contenir, ses yeux lançaient des éclairs. Une de mes mines pour ce ventre, s'écriait-il, je le veux. Quelle est belle, cette femme! Mais pourquoi ces gens déguisés qui l'entourent sont ils aussi froids? sont-ils en bois? sont-ils loués ces gens? Etre insensible à tous ces charmes! En disant cela, il étendit les bras, et sa main rencontrant le tableau, produisit un son sec et vibrant : Malheur! s'écria-t-il en pâlissant, cette femme est en porcelaine, et il s'évanouit. Vladimir l'emporta immédiatement dans la salle des dessins; on lui mit un instant seulement l'étude de M. Galimard pour sa Léda, sous le nez, et il revint à lui immédiatement; mais il était triste, et répétait sous sa moustache : En porcelaine! Elle eût été en toile, Vladimir, que je m'en faisais faire un gilet de flanelle afin de l'avoir perpétuellement sur ma poitrine! ma vie se fût écoulée douce... Mais pourquoi pas?... Ce ventre est en porcelaine; malgré cela, tout peut s'arranger. Dans le point central de ce ventre adorable, je fais mettre une tige, j'y adapte deux aiguilles et je fais mettre un mouvement de pendule dans l'intérieur.



Le ventre de Gérôme.

— Avec une sonnerie, Excellence?



La Vénus au cor de chasse.

— Avec une sonnerie. Cours, vole et achète-moi ce ventre, s'il en est temps encore. (Avec un sourire infernal) et je peindrai moi-même les heures tout autour.

— Son Excellence a t-elle songé au balancier?

Le Russe reprit son examen : à la vue de la *femme nue* qui joue du cor de chasse, exécutée par M. Carlier, il éclata d'un gros rire qui retentit dans les galeries. — J'en ai déjà plusieurs qui jouent avec des canards, une qui attaque un hanneton sur son sein, plusieurs autres qui se grattent la plante des pieds, celle-ci qui joue du cor de chasse. Cela va bien, je suis presque satisfait : seulement j'aurais préféré qu'elle soufflât dans son instrument, de profil, c'eût été plus drôle. Quoi qu'il en soit, elle me plaît, et je la mettrai dans mon cabinet de travail. Elle est jaune, la tenture de mon cabinet est rouge, cela ira parfaitement.

Mais je n'ai point vu la femme 1427; où est la femme 1427? J'ai recommandé à M. Nehrkorn de me faire une femme fumant sa pipe, — et que cela fût corsé avec du bombé dans les formes; moi, j'aime le bombé.

— Votre Altesse pourra se convaincre tout à l'heure que la femme 1427 ne laisse rien à désirer.

— Tais-toi... Sac-à-papier, quel est le sujet de ce tableau sombre? je ne le comprends pas, et mon intérêt semble s'accroître d'autant. N° 305, cette femme assise serait nue que je l'achèterais. Qu'est-ce, Vladimir?

— Altesse, c'est une reine assise sur son trône.

— Elle semble souffrir intérieurement, cette reine; que dit le livret?

— Altesse, il y a un dialogue dans le livret. Votre Altesse excusera mes intonations. (Lisant)

— LA REINE, avec accablement. Vains efforts!

— LA PREMIÈRE DAME D'HONNEUR, entr'ouvrant la porte du fond. Quand madame aura fini, je suis aux ordres de madame. (Lamartine-Méditations.)



Le sens de ce tableau m'échappe encore; mais les attitudes sont nobles.

— Le sens de ce tableau m'échappe encore, mais les attitudes sont nobles, et ces recherches archaïques me chatouillent agréablement. Ah! je suis un Russe bien étrange! Quoi qu'il en soit, je préfère encore à toutes ces peintures ma magnifique collection de photographies prohibées; c'est d'un effet dans le stéréoscope, c'est plus vivant, plus... poivre et sel.

— Voyons, Vladimir, épouserais-tu l'une de ces nymphes qui sont ici; parle franchement, mon garçon, tu sais combien je suis doux.

— Ah! Altesse! (et le visage du Cosaque s'épanouit comme une



pomme cuite sur laquelle on s'asseoit); je crois que la femme au cor de chasse me rendrait bien heureux. Ou bien, encore, l'Eve de M. Janmot; vous savez, Altesse, la femme 998 qui a des cheveux jaunes; oh! ces cheveux jaunes! j'en mangerais.

— Tu es fou, mon ami, cela a l'air d'une image à deux sous.

— Pardonnez-moi, Excellence, j'ai connu une petite bonne d'enfant, un peu boulotte, qui avait cet air-là et qui était pétrie de qualités.

— Brisons là, tu es un sot. J'ai besoin de prendre quelque chose; fais-moi préparer, au buffet, une sauce à la tartare et un biscuit...

?..

QUELQUES MOTS SUR FRÉDÉRICK LEMAITRE

Le *l'Autographe* publiait il y a quelques jours ces quelques lignes de lui : *Lorsqu'on a mis le pied dans la fatale carrière du théâtre, il faut la parcourir jusqu'au bout, épuiser ses joies et ses douleurs, vider sa coupe et son calice, boire son miel et sa lie; il faut finir comme on a commencé, mourir comme on a vécu; mourir comme est mort Molière, au bruit des applaudissements, des sifflets et des bravos.*

Toute sa vie est là dedans.

Il est l'enfant de la planche; il lui appartient jusqu'au bout, jusqu'au jour où il tombera suffoqué par un suprême et dernier effort et que cinq feuilles du parquet se soulèveront pour faire sa bière; il est voué au feu de la rampe comme la Vestale au feu sacré et il mourra sous le harnais.

Lorsque par la pensée, par le récit des contemporains, par les critiques de l'époque on parcourt les diverses phases de son existence théâtrale, depuis ses débuts à quatre pattes dans le rôle du lion de *Pyrame et Thisbe* jusqu'à ses grandes créations de *Ruy-Blas*, de *Richard Darlington*, de *Kean*, de *Robert Macaire*, de *Don César*, de *Paillasse*, on est comme effrayé de la souplesse de ce génie dramatique.

—

On l'avait vu d'un dramatique élevé, d'une distinction royale dans *Ruy-Blas*; le lendemain, *Robert Macaire* vous effrayait de son cynisme. Un grand sculpteur, parlant de lui, nous disait : « C'était l'Antinoüs sous des guenilles,» et avec cela une audace permise à lui seul. A la fin du fameux repas avec Bertrand, il froissait de ses belles mains, tout en chantonnant, le papier du fromage et disparaissait dans la coulisse. Un instant après, il rentrait le visage épanoui, tirant son gilet, et reprenait sa conversation. Le directeur pâlissait chaque fois, mais cet effet de scène était exécuté d'une façon telle, que ce n'était qu'au bout de quelques minutes que le public finissait par comprendre cette fausse sortie et la salle croulait sous le fou-rire.

—

Nous avons pu nous rendre compte de la finesse de ses nuances. A huit jours d'intervalle, nous l'avons vu dans *Don César de Bazan* et dans le *Chiffonnier de Paris*. Dans ces deux pièces on sait qu'il y a une scène d'ivresse. Dans la première, il était gris de vin, mais comme un homme bien élevé; dans la seconde, il était *saoul* qu'on nous passe le mot, saoul d'eau-de-vie; soutenu par deux laquais, la tête affaissée, l'œil hébété, la lèvre pendante, il était hideux de réalité.

—

Dans *Richard Darlington*, il avait cette distinction froide et compassée du gentleman; sa scélératesse même avait je ne sais quel vernis de bonne compagnie. Il avait une manière d'arranger ses manchettes, après avoir fermé la fenêtre du balcon par dessus lequel il venait de jeter sa femme, qui chez tout autre eût passé pour une ficelle scénique et qui chez lui se trouvait dans l'ensemble du personnage.

—

Mais qui vous redira sa verve, son diable-au-corps dans *Kean*, lorsque dans l'accès d'une jalousie épileptique il arrache en scène ses oripeaux et jette un défi public à la tête du prince royal d'Angleterre?

C'était son triomphe. Du reste, n'est-il pas un peu Kean? Et lui-même n'a-t-il pas eu, à peu près, un pendant à cette scène? — Au théâtre de Bruxelles, un coup de sifflet part; Frédérick tournait le dos à la scène. Il se retourne furieux et s'écrie :

— Vous êtes des pignoufs!

Et il sort avec ce grand air qu'on lui connaît. Tumulte épouvantable! Ce sont des cris de cannibales. Le commissaire de police se rend à sa loge, et, après avoir parlementé pendant une heure, obtient de lui qu'il va faire des excuses.

Il arrive. Un silence glacial règne par toute la salle. Lui s'incline légèrement et s'avançant vers la rampe :

— Je vous ai appelé pignoufs, c'est la vérité. . Vous me demandez des excuses... j'en suis bien fâché.

Des tonnerres d'applaudissements éclatent de toutes parts. Personne, excepté le commissaire peut-être, ne comprit que le lendemain. Mais il était trop tard, Frédérick était parti.

—

Il est aujourd'hui dans le *Comte de Saulles* ce qu'il était partout et toujours, sauf une légère altération dans la voix; mais la meilleure des preuves qu'il n'a rien perdu de son talent, c'est que lui seul aujourd'hui dans le drame a le don de galvaniser notre génération glacée.

Sir Edward.

LES COURSES

Longchamps, 8 mai.

BARONELLO EST FOU!

Je ne crois pas, malgré les propos de quelques intéressés, que sa conduite soit une manœuvre, un parti pris, une combinaison. — Tant de calculs, tant d'habileté dépasseraient la limite du bon goût et de la raison.

Baronello est fou! c'est sa folie qu'il faut traiter. — On a déjà proposé une vingtaine de remèdes, et celui sur lequel on compte assez volontiers est l'arrivée du jockey anglais, Wild, qui montait brillamment dans le Derby un cheval difficile, *Tambour-Major*.

J'apporte aussi un conseil, que je crois bon; ira-t-il à son adresse? je l'ignore; en tous cas, je le livre à l'appréciation des turfistes-chercheurs.

D'ailleurs, Baronello reste, sans concurrence, mon favori dans le Derby et c'est ce qui explique mon insistance

Donc, si j'étais le jockey de Baronello je mettrais au moment du départ la tête de mon cheval sur la ligne des croupes des autres chevaux et j'attendrais, en maintenant, autant que possible, cette position *au rebours*, le signal du départ.

Et à ce moment seulement je ramènerais rapidement, sans brusquerie néanmoins, mon Baronello dans le groupe. Il perdrait bien deux bonnes longueurs à cette préparation, mais une fois parti, la course serait *sienne*, et ce n'est pas Bois-Roussel qui lui montrerait les talons.

Je n'irai pas jusqu'à dire : « Hors cette manœuvre, pas de victoire ». Mais enfin il faut tenter quelque chose; — une nouvelle chance de succès, c'est le changement de terrain. — Et je n'étonnerai personne en disant que cette seule circonstance devrait ramener à Baronello de nombreux partisans.

S'il n'est pas le héros de Chantilly, c'est que... nous nous serons trompés,— ou que M. de Lagrange tient en réserve quelque sujet inconnu et *hors ligne*.

* * *

Le prix des *Tertres* a été gagné par *Astrolabe*, à M. Daru, et c'est encore là une de ces victoires dont un ami des courses doit se réjouir. — M. Daru est un des hommes qui font le plus, en France, pour l'institution des courses, et même le grand Hippodrome de Bade lui doit quelque chose de son exceptionnelle situation dans le *Sport*.

M le baron d'Auriol, propriétaire de *Tambour-Battant*, a gagné le Handicap dans lequel ne couraient, à l'exception de *Jarnicoton*, que des chevaux de deuxième ordre.

Enfin le prix de Neuilly s'ajoute à la longue série des victoires acquises à l'écurie de M. de Lagrange. — *Villafranca* devait bien ce dédommagement aux admirateurs de ses *performances*.

* * *

Malgré l'intérêt de ces courses, l'attention du public n'était pas toute acquise aux coureurs; — et c'est à peine si les entr'actes suffisaient aux chercheurs d'étoiles et aux amateurs de grandes toilettes; — car, à Longchamps, bon nombre de chroniqueurs quittent volontiers la toque et la casaque de jockey, pour ne voir que les robes et les chapeaux des illustres Parisiennes.

On veut être un peu partout et les comptes rendus se ressentent de la double attention de leurs auteurs. — Cheval et robe, jockey et coiffure, petits commérages et gros paris, tout cela fourmille confusément dans les paragraphes. Mieux vaudrait systématiser le récit de la journée. — Entre la première et la seconde course on placerait une étude sur les chapeaux; — entre celle-ci et la troisième, un aperçu critique sur la nuance des étoffes; — puis, viendrait l'appréciation des jupes, l'examen des bottines.

Il y aurait, de cette façon, un peu d'ordre, ce qui est indispensable, et un peu d'exactitude, ce qui est poli pour tout le monde.

IFFEZHEIM.

CHOSES ET AUTRES

La Cour de cassation a cassé l'arrêt de la Cour d'Aix, condamnant Armand à 20,000 francs de dommages-intérêts envers Roux. Voilà Armand renvoyé devant une autre Cour. C'est égal. Quand je pense que sur chacun de nous est suspendue une pareille épée de Damoclès, et que, s'il plaît à un individu de m'accuser, je serai arrêté je passerai huit mois en prison, et j'aurai à payer trois avocats célèbres, j'avoue que je passe mes nuits sans quiétude.

Et, si Armand n'avait pas été riche ? ??

—

Les tribunaux donnent. Ils ne veulent pas que nous chômions. Après Armand, La Pommerais. On ne s'occupe que de La Pommerais. On ne parle que de La Pommerais. Vous connaissez l'affaire, n'est-ce pas? Eh bien, je l'admire, moi, cet homme. Il a trouvé le seul moyen de tirer parti d'une Compagnie d'assurance sur la vie. Jusque-là, lesdites Compagnies n'avaient servi qu'à enrichir leurs actionnaires. Seulement, La Pommerais a eu un tort; il a oublié la fable de La Fontaine et s'est confié à une femme. Le voisinage, Messieurs, le voisinage!

Qu'en adviendra-t-il? La bonne femme est bien morte. Les Compagnies seules gagneront à ce procès. Les Compagnies sont nées coiffées.

—

Ces Compagnies se ressemblent toutes. Un jour, je me trouvai chez un pauvre homme dont la maison venait d'être brûlée. Les Compagnies qui l'assuraient refusaient de payer, parce que le feu avait pris par suite de l'imprudence d'un locataire. « Eh ! Monsieur, me disait l'homme, quand le feu prend, c'est toujours par suite de quelqu'un ou de quelque chose. Qu'est-ce-qu'on m'assure alors? que l'argent donné est sorti de ma poche ? »

—

Dimanche dernier, je me suis présenté à la grille du jardin des Tuileries, dans l'espoir avouable de me rendre rue du Bac. Un factionnaire m'a déclaré, avec la politesse qui caractérise ces messieurs, que ce jour-là, personne n'entrait dans le jardin, sans avoir prêté quelque chose aux ouvriers. Comme je me souvins d'avoir autrefois confié à un maçon vingt francs, qu'entre parenthèse, il ne m'a jamais rendus, je protestai de mon droit, mais en vain. Il paraît que ce n'est pas de cette manière qu'il faut prêter. J'ai appris depuis que j'aurais dû verser mes vingt francs dans les mains d'un monsieur décoré, qui ne me les eût pas rendus non plus, mais qui m'eût remis à la place un papier jaune.

L'étrange façon de *prêter* aux gens.

—

Les habitants de Deal sont dans la consternation. Ils ont remarqué que la mer, d'ordinaire gris-sale, est devenue bleu-clair. Tous les savants du pays recherchent la cause de ce phénomène extraordinaire. Les uns disent qu'il a plu des poissons bleus ; les autres signalent la fin du monde dans ce bleu-clair de l'Océan.

Quant aux sceptiques, ils croient que le ciel était très-beau ce jour-là.

—

Une pièce intitulée *les Coiffeurs*, vient d'être représentée aux Variétés. L'insuccès a été complet. Nous aimons à citer de pareils faits.

—

Les monuments de Paris continuent à annoncer la renaissance de l'architecture. Je regrette seulement qu'on sacrifie tant à l'amour des calottes. On voit poindre à la fois trois de ces coiffures gigantesques. Calotte sur l'église du boulevard Malesherbes ; calotte sur le Tribunal-du Commerce ; calotte en forme de mitre sur le pavillon des Tuileries. La portée de ce symbole nous échappe.

—

Un symptôme fâcheux de l'été qui s'approche se fait sentir, au détriment de notre esprit. Trois feuilles sérieuses ont rappelé l'anecdote du chasseur, qui achète son gibier chez le rôtisseur. Il devient évident que les gens de bon goût commencent à partir pour la campagne.

—

Non, la poësie n'est pas morte. Il y a encore des jeux Floraux et M. Viennet chante.

Voici ce que chante M. Viennet :

« Merci vous dis, Maîtres du *gai savoir*,
« Dont l'antique laurier vient ombrager ma tête,

Est-ce assez? Oui. — Cela me rappelle (soit dit sans comparaison aucune avec M. Viennet) qu'un jour, à la Chambre, M. Belmontet se leva, et dit :

« Moi, Messieurs, qui ne suis qu'un poète...

La Chambre entière se mit à rire.

—

M. Viennet répondait à M. Rodière *modérateur*. Qu'est-ce que c'est qu'un *modérateur?* Ce mot jusqu'ici m'avait paru convenir à un appareil à gaz.

—

Il s'agit d'une grande dame étrangère arrivée samedi soir à Paris. Elle n'a plus vingt ans, comme on dit devant les femmes de quarante-deux ans, mais elle jouit d'une réputation d'excentricité s'appuyant sur la vertu la plus solide et la moins farouche. Son salon est célèbre dans l'une des grandes capitales de l'Europe : Rome, Berlin, Pétersbourg ou Florence, suivant son bon plaisir. Jamais une femme n'en a franchi le seuil autrement qu'en visite, et dans la journée, quelque insistance qu'on ait mise à briguer cette faveur. La soirée est spécialement consacrée à ses amis, presque tous hommes politiques.

Nous avons dû à notre qualité d'étranger la faveur de lui être présenté à l'époque où nous courions le monde, et son salon est une des curiosités les plus piquantes de ce temps-ci.

On y vient vers minuit en sortant du théâtre, et l'étranger qui s'y aventurerait vers onze heures se morfondrait en face des guéridons chargés de tous les journaux de l'Europe.

Vers minuit, la dame rentre, fait une nouvelle toilette et attend que son salon soit à peu près au complet pour faire son entrée : on y cause politique, on y joue. Il y a trois tables, l'une de trésillo, pour les Italiens et les Espagnols, l'autre de whist, pour les Anglais et les Français : une troisième pour les artistes chargée de papier Ingres, d'albums, de crayons et de couleurs à l'aquarelle : Zuchy, le sculpteur Véla, Yvanoff, Ferdinand Heilbuth, Passini, le grand Cornélius, le poëte Alarcon, Clésinger, Litz et bon nombre de peintres et littérateurs de talent, cosmopolites qui passent facilement de la place d'armes de Berlin à Crockford, du Prado de Madrid à la perspective de Newski, font partie de la Tertullia, c'est le nom qu'on a conservé à ces soirées. La dame est née à Madrid qu'elle ne peut plus habiter pour de ténébreuses raisons que nous dévoilerons plus tard et qui sont tout à son honneur.

Les hommes politiques qui figurent chez elle sont les divers représentants des puissances, les Anglais de passage, la plupart des sénateurs du royaume, et surtout et avant tout, les hommes qui ont une valeur personnelle, à quelque classe de la société qu'ils appartiennent.

A deux heures juste, un valet de pied apporte un plateau et dresse, sur un petit guéridon, un souper composé de sandwich, de caviar et de pilaw cuit à l'orientale pour la dame du logis; les habitués, depuis le moment où on s'est réuni jusqu'à la fin, peuvent choisir, sur un buffet placé à l'extrémité du premier salon, les divers rafraîchissements qui leur conviennent.

C'est généralement vers cette heure que les aides de camp de service et les gentilshommes de la chambre, les camériers ou les cardinaux reviennent du palais et racontent les divers incidents qui se sont produits; toutes les diverses dépêches ont été lues au coin du Roi, chez Sa Sainteté ou chez l'Empereur, selon les trois pays qu'elle habite successivement ; chacun, bien renseigné reprend le chemin de sa demeure. Il est rare qu'on se retire en voiture ; on erre parfois encore sur les places jusqu'au jour, et tous les soirs, depuis aujourd'hui neuf ans, les mêmes personnes se trouvent réunies autour de cette aimable femme que tous ses commensaux appellent Pépa, et dont tout le monde baise la main sans jamais aspirer à être autre chose pour elle qu'un ami sincère.

La société change suivant qu'elle habite Rome, Berlin, Florence ou Saint-Pétersbourg; elle a maison montée dans chacune de ces capitales.

Les femmes ont bien souvent tenté de faire le vide dans le salon de la comtesse, mais on abandonne leurs bals vers une heure du matin pour prendre l'air du salon de Pépa, et les épouses timorées ont fini par en prendre leur parti.

Elle se fera difficilement à notre monde, et bien des exilés que je connais, qui se regardent comme des étrangers dans nos froids salons parisiens, vont recommencer ici, dans le salon de son hôtel, la vie qu'ils menaient dans le petit palais de la Méda.

Si elle nous pardonne ces petites indiscrétions, nous raconterons son roman, et on verra que tous le drames inventés ne le cèdent en rien à ceux qui se passent dans la vie réelle.

—

L'autre soir, j'ai été pieusement entendre *Robert le Diable*, à l'Opéra. De toutes les partitions de Meyerbeer, c'est assurément la plus jeune et la plus rhythmée ; non la plus savante, mais peut-être la plus forte; si par force on entend : faculté de faire bien, spontanément. J'entrai précisément, pendant le duo de Bertram et de Raimbault. Je n'en sais pas de plus beau : la basse puissante et railleuse, le ténor charmant et timide ; avec quelques chapitres de *Notre Dame de Paris*, et les lithographies du *Faust* de Delacroix, ce duo est ce qui nous reste de plus typique de l'Ecole romantique, nulle part n'est mieux indiquée cette demi-foi artistique au surnaturel qui caractérise les fervents de 1830.

Malheureusement, le plaisir dure peu à entendre et à voir les nauséabondes médiocrités de l'exécution. Que nous avons raison d'honorer les grands hommes morts, avec tant de pompe publique et d'ostentation officielle. Quant à les faire revivre dans leur œuvre, quant à les relire tranquillement, à part soi, à chercher naivement à les comprendre et à s'élever à leur suite, qui y songe?

D'ailleurs, qui le peut? Tous ces braves gens qui s'époumonaient là, sont de bonne volonté après tout, mais ils vivent en 1864 et non en 1830. L'honnête et consciencieux Gueymard peut bien valoir Nourrit, mais il ne se jettera jamais par la fenêtre, pour quelques mauvaises charges que je lui pourrais faire sur ses chaussons de lisière neustriens, et ses pantalons en or sans sous-de-pieds. Et il aura bien raison !

L'ennui est qu'on ne peut dans *Robert le Diable*, comme dans les autres grandes partitions, se rabattre sur le ballet. Il n'en est pas de plus sacrifié et de plus défavorable pour ces demoiselles. Leur soi-disant costume de fantôme, au saut-du-lit, est précisément emprunté à cet instant de la toilette où une femme n'est plus du tout ce qu'un vain peuple pense : rien qu'un jupon de dessous et pas coiffée! L'administration n'ayant ici aucun frais de costume, ne pourrait-elle au moins fournir des cheveux à ses pensionnaires? On ne saurait croire quelles queues de rat rares frétillent piteusement sur les épaules de ces pècheresses ressuscitées.

—

Nos compliments à l'administration de l'exposition de peinture, pour les grand *velariums* de mousseline rayée qui tamisent le jour cru qui tombait autrefois du toit vitré. Un vrai jour de boudoir ; a ce point qu'on ne regarde guère les tableaux parce qu'on ne regarde que les femmes tant elles sont jolies éclairées ainsi.

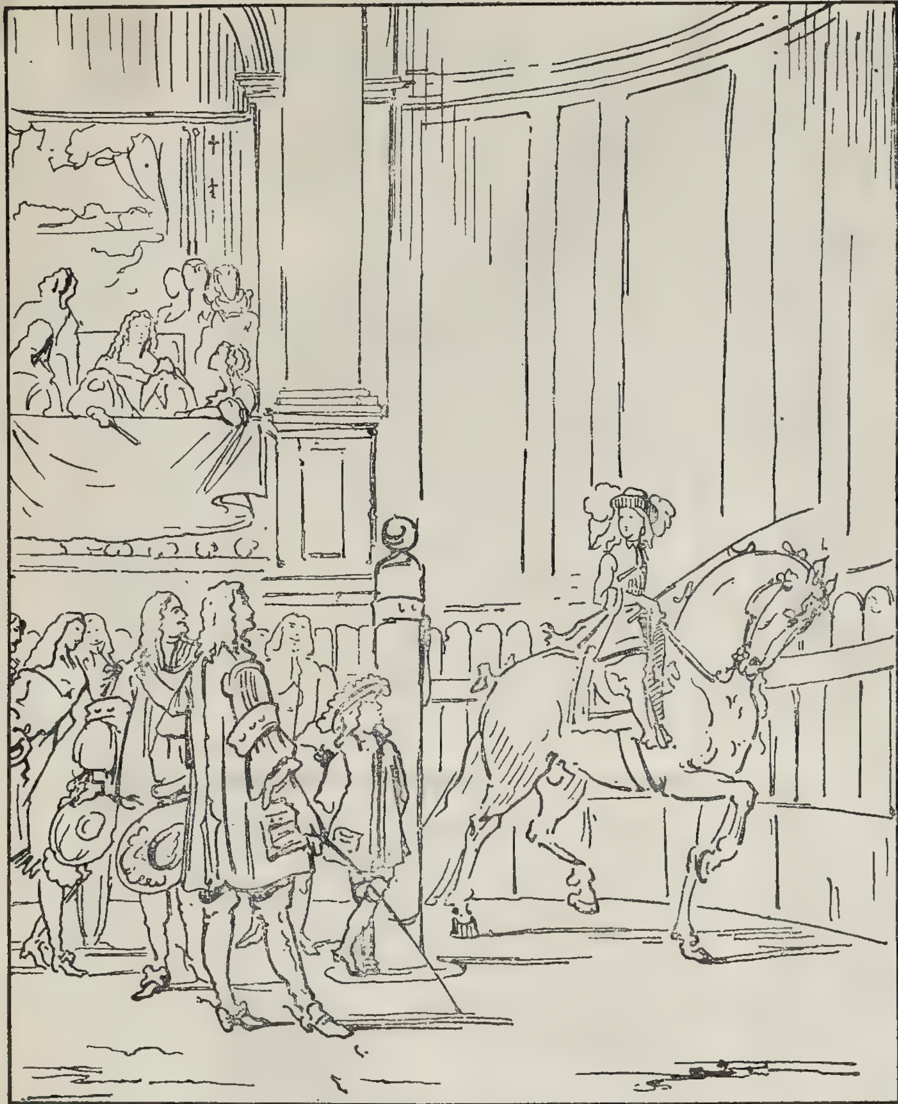
—

Le *Solferino* de Meissonnier est décidement une merveille, surtout a considérer attentivement les personnages microscopiques qu'on aperçoit dans le lointain à travers les jambes des chevaux. Le peintre s'est mis en évidence dans l'état major, fort coquettement harnaché ; tunique militaire noire a boutons de cuivre, képy noir, grandes bottes à l'écuyère, en bandoulière une lorgnette de course, un stick à la main. Mais le principal personnage nous paraît un peu sacrifié. A notre avis le vrai titre de ce tableau devrait être :

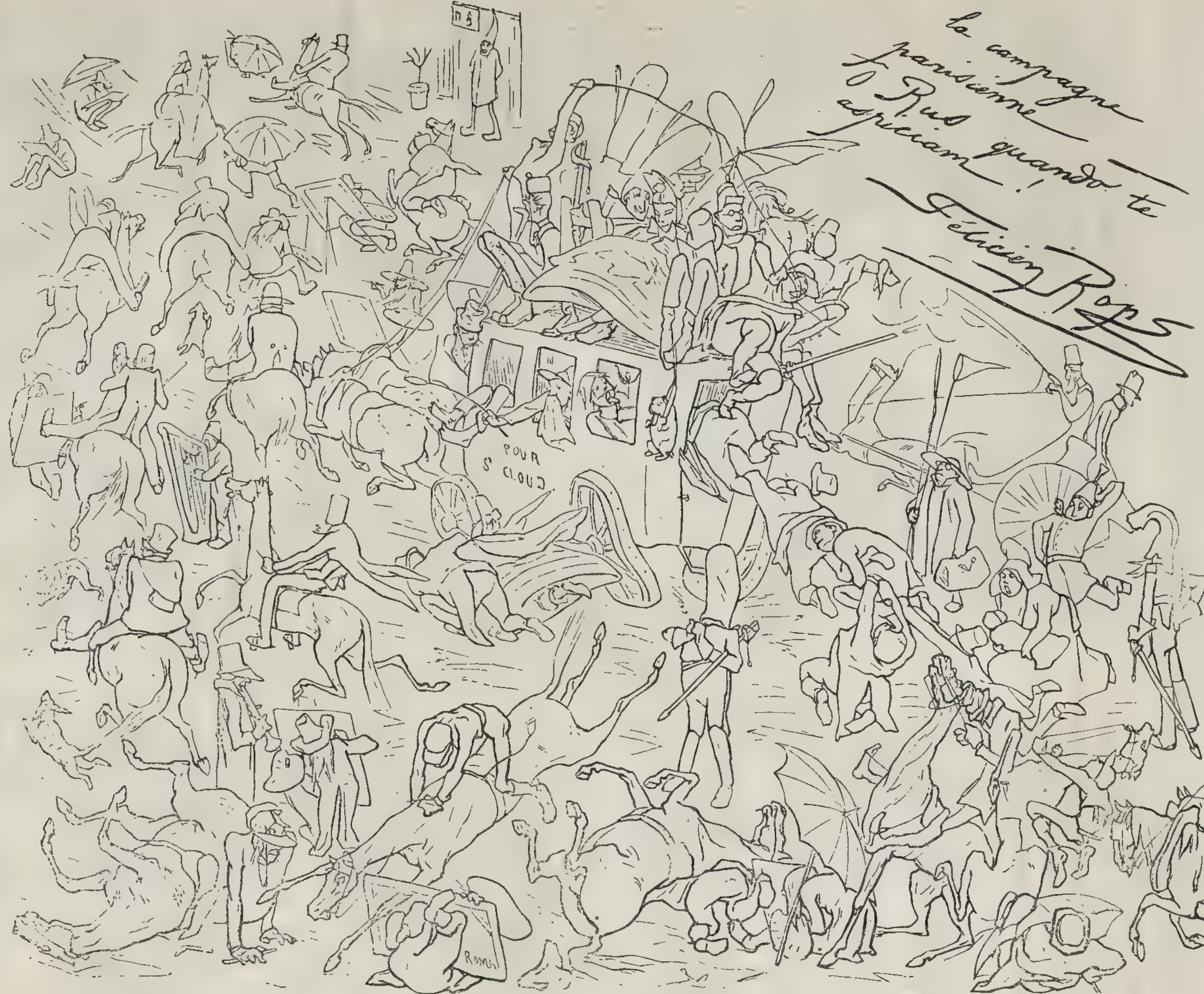
PORTRAIT DE MONSIEUR MEISSONNIER ET DU DOS DE L'EMPEREUR A SOLFERINO.

X.

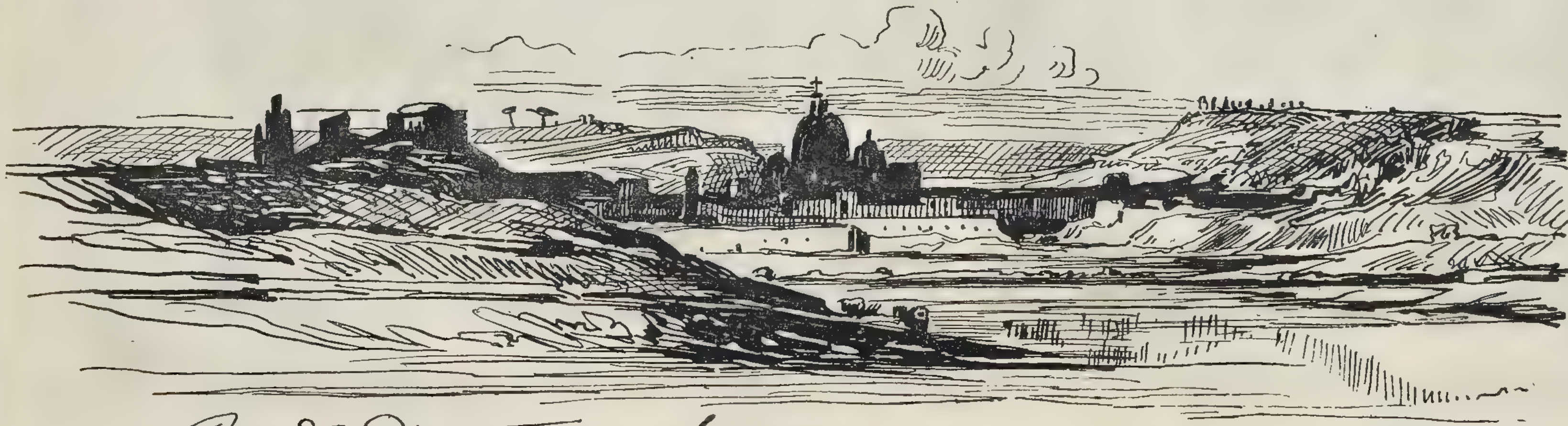
Nous avons déjà parlé de ce curieux album. Les éditeurs nous permettent d'en publier aujourd'hui les quatre dessins que voici : Nos lecteurs jugeront par là, mieux que par ce que nous pourrions en dire, l'originalité de cette publication sans précédent.



Esquisse du Manége, au temps de Louis XIV, par F. de Courcy.



La campagne parisienne, boutade au trait, par Rops.



Les bords du Tibre, dessin à la plume, par Clésinger.



Une maman, croquis par Rosa Bonheur.



CHEZ MONSIEUR DE S^T-RÉMY

14 mai 1864.

Un des plus vieux et des plus jolis coins du Faubourg ; une grande porte monumentale vénérablement noire, à colonnes supportant deux groupes d'amours souriants et grassouillets ; une avenue dans laquelle la voiture s'enfonce entre deux rangées d'arbres d'un vert invraisemblable, éclairés qu'ils sont par le gaz ; un grand perron au pied duquel stationne, l'arme

au pied, un zouave ébahi de toutes ces blanches apparitions entrevues ce soir à travers des nuages de satin et de dentelle, et laissant passer leur petit pied chaussé de blanc pour chercher timidement la dalle en quittant le marchepied de la voiture; de chaque côté du bâtiment noir aux fenêtres illuminées, de grands massifs d'arbres éclairés par la lune.

On traverse un grand vestibule, où une douzaine de grands laquais chamarrés forment un cordon indiquant la route à suivre; second vestibule où l'on dépouille le paletot et le chapeau du vieil homme, pour apparaître fringant, cravaté de blanc, frisé et en gilet décolleté; troisième vestibule pour laisser le temps de rajuster une dernière fois sa cravate, de soulever ses cheveux et de bien rabattre les revers de son habit d'un geste à la fois noble et indifférent, et l'on entre.

L'on se trouve de plein-pied dans la galerie des tableaux, tendue de damas rouge, tapis rouge et noir sur le parquet. L'éclairage inusité vous déroute; des lampes à réflecteurs inondent de lumière les parois couvertes de tableaux et laissent presque dans l'ombre la galerie elle-même. Les promeneurs du centre se distinguent à peine à première vue, tandis que ceux qui stationnent sur les côtés, accoudés sur la barre de cuivre qui protége les tableaux, se détachent avec ce relief vif et crû des jours d'atelier, à croire des portraits, vrais portraits officiels avec plaques et grands cordons. Ces portraits, du reste, jabottent assez haut; le faible bruit de piano qu'on entend dans le lointain fait seul comprendre que la musique est le prétexte de cette réunion.

Une fois remis, l'œil découvre, derrière et au-dessus des invités, une série de chefs-d'œuvre, la plupart de vieilles connaissances. A l'entrée, en sentinelle, sur un chevalet, un merveilleux portrait de Rembrandt, à grand feutre noir, à moustaches et barbiche rousses, montre sa bonne et honnête face flamande au-dessus de l'épaule nue d'une jolie personne qui cause devant le tableau sans y faire la moindre attention; plus loin, voici l'Escarpolette de Fragonard sur laquelle une marquise potelée laisse entrevoir une jambe trop bien faite pour ne la pas montrer; puis la Dévideuse de Greuze, si candidemnet provoquante; une Fête de Watteau, aux personnages fins, blasés et mélancoliques; cinq ou six Meissonnier, admirables d'exécution, mais qui font un peu l'effet de clercs d'huissiers endimanchés dans cet aristocratique voisinage; l'Heureuse famille de Boilly, en taille courte, mais propre et appétissante au possible dans ses fourreaux décolletés de satin blanc; le pâle Zéphyr de Prudhon; un Triomphe quelconque de Vénus, nid de chairs roses par Boucher; un Moine et deux Infantes espagnoles, et bien d'autres qu'on n'a guère le loisir ni la présence d'esprit d'examiner, au milieu du va et vient perpétuel des jupes froufroutantes et du babil de tous.

D'ailleurs, l'intérêt de la soirée n'est pas là. Vos devoirs une fois rendus aux chefs-d'œuvre de la maison, accotez-vous dans l'embrasure d'une des portes qui communiquent de la galerie dans le grand salon, et regardez, assises sur de longues banquettes, étagées d'un bout à l'autre de l'appartement, des femmes, rien que des femmes, et en toilette de bal; une profusion, une inondation d'épaules nues, de cheveux échafaudés, de visages en fête, d'yeux et de diamants éblouissants; toutes ensemble comme au couvent, et si bien dans leur rôle, assises à l'aise, tandis que ces pauvres messieurs s'écrasent dans les embrasures, ou s'effacent piteusement en espalier le long des murs.

Notez que ce sont ici les plus grandes, les plus nobles, les plus riches; partout ailleurs, au bois, au théâtre, au bal, elles n'apparaissent que derrière un rempart officiel de gens ou de cavaliers servants, à une distance respectueuse qui confond et émousse l'individualité; ici seulement, assises, sans cour, simplement, à côté l'une de l'autre, sous le feu plongeant du regard, elles redeviennent de simples petites mortelles. Et elles gagnent à n'être plus qu'elles-mêmes. Pendant qu'elles paraissent écouter, il y a plaisir à lire dans ces yeux qui laissent tout deviner. Chez une actrice ou une lorette, le métier vide l'œil, comme l'emploi des fards flétrit la peau; la feinte perpétuelle tue la sensation vraie; l'œil n'est plus qu'un trou qui leur sert à voir. Chez ces femmes-ci, au contraire, mobiles et délicates, la profondeur du regard est leur plus grande beauté. Plaisir, tristesse, respect, moquerie, rêves impossibles, préjugés combattus, espoirs déçus ou épanouissements, croyance au bien ou au mal qu'elles ignorent, tout se lit, tout s'espère dans leurs yeux, divins miroirs où leur âme charmante et accessible se reflète toute entière.

Or, figurez-vous cent paires d'yeux comme ceux-là à déchiffrer, et vous comprendrez que, bien qu'elle soit du maître de la maison lui-même, la saynète qui se joue dans le fond n'offre plus qu'un intérêt un peu secondaire. Surtout quand cette saynète est jouée par des comédiens de profession, surtout quand ces comédiens sont des sociétaires de la Comédie-Française. Rien de plus défavorable à ces derniers que ce voisinage de vrais gens du monde. Les allures fantastiques d'un comique du Palais-Royal tranchent et amusent. Mais je ne sais rien d'endormant comme cette sobre distinction de convention, cette émission consciencieuse des sons, qui allongent l'action et empâtent le récit au Théâtre-Français. L'acteur ou l'actrice de petit théâtre, par je ne sais quelle communauté de liaisons, ont encore quelques vagues reflets de la toilette et de l'allure des hommes du jour. Le sociétaire du Théâtre-Français, au contraire, semble se retirer loin du monde, dans je ne sais quel couvent dramatique, d'où il ne sort plus que pour officier avec des cravattes jaune-serin comme celle qu'arborait le brave Delaunay ce soir-là, ou une robe bleu-vif maigrement agrémentée de blanc comme celle de Mme Victoria. Sauf le torrent de la fin, la pièce est pourtant bien moderne, vive au possible, voire même un peu scabreuse; un mari qui, à force de ruses et de précautions mal prises, finit par forcer sa femme à se compromettre, cela sent plus le vaudeville que la comédie. Notez encore qu'on se traite de monsieur de Givré par ci, de monsieur de Givré par là, tous nobles ou à peu près. Que viennent donc faire là les roucoulements rococos et les allures d'honnête mercière des deux sociétaires du Théâtre-Français?

Et cela, quand à deux pas d'eux, au pied de l'estrade sur laquelle ils s'escriment si infructueusement, s'étalent les fraîches toilettes, les charmantes pétulances, les attitudes renversées, les longs cous et les belles épaules d'une foule de jolies madames de Givré!

La pièce jouée, un petit succès de bouquets est patriarcalement organisé par le maître de la maison, pour remercier ses acteurs; voilà un auteur sans rancune.

La soirée est terminée, tout le monde se lève; la galerie des tableaux est envahie par les toilettes; les vieux chefs-d'œuvre semblent plus noirs et plus enfumés; les longues jupes longtemps contenues traînent majestueusement leur queue de paon sur le tapis rouge; des groupes babillards se forment de tous côtés, attendant les pelisses et l'arrivée des voitures.

On se retire lentement, comme à regret.

M.



CAVALIERS ET AMAZONES, — CROQUIS PRIS AU BOIS DE BOULOGNE LE MATIN











DEUX DINERS

I. — POTAGE A LA TORTUE

M. et Mme de K... prient M. Z... de leur faire l'honneur de venir dîner chez eux le...



Dans une salle à manger, ovale et haute, une table splendidement éclairée, surchargée de plats et de réchauds, de fleurs et de cristaux, se dresse étincelante. Du haut de la voûte descend un de ces lustres massifs aux mille bougies, dont les feux s'entre-croisent et rayonnent comme un amas d'étoiles. Aux deux extrémités, des candélabres gigantesques se mirent dans la surface polie des plats d'argent et font briller le pur cristal des verres alignés. Autour de cette table somptueuse, vingt ou vingt-cinq personnes, posées sur leur grande chaise, roides, droites, guindées, sérieuses, se mesurent de l'œil et ne se disent mot. Le cou des messieurs est entouré de blanc. Sur les épaules nues des femmes, des cheveux follets frisottent: les boucles de cheveux se promènent sur ce satin et ramassent de leur extrémité, une ombre de poudre de riz laissée par la houpette. Les grands laquais, la serviette sous le bras, ressemblent, avec leurs gants trop grands, à des suisses d'église sans chapeau. Les maîtres d'hôtel s'escriment dans leur coin, et, la sueur au front, servent le potage à la tortue avec adresse et dévouement.

Tous ces gens ne semblent pas venus là pour leur plaisir; chacun d'eux paraît être assis sur un paratonnerre. D'un œil froid, on contemple un tas de petites machines vertes, jaunes, bleues qui se dressent en pyramides sur des assiettes dorées, et, par-dessus les herbages du parterre odorant qui occupe le milieu de la table, on aperçoit la tête pâle du maître de la maison, se rengorgeant comme un canard de distinction qui signe au contrat de son aîné. Toutes ces têtes, qu'on prendrait pour des marrons sculptés, sont pourtant comiques; mais les invités ont juré de ne pas rire et ils ne riront pas.

Cependant, après un long silence de glace, après avoir tâté vingt fois le nœud de sa cravate et avoir attendu vainement que les plus décorés aient entraîné la conversation, on cherche laborieusement une idée, puis on se retourne tout d'une pièce vers sa voisine dont la nudité charmante s'étale officiellement sous la sauvegarde des diamants.

UN MONSIEUR (à sa voisine). Il faut avouer, Madame, que la salle à manger de M. de K... est vraiment une bien belle salle à manger; il n'y a que dans ces vieux hôtels du faubourg que l'on trouve...

LE DOMESTIQUE. — Potage à la tortue.

— que l'on trouve de semblables salles à manger. (Le monsieur sourit de la façon la plus spirituelle du monde.)

LA DAME (après avoir regardé de très-près ses ongles roses pour faire croire qu'elle a la vue basse). — La hauteur du plafond contribue beaucoup à donner à la pièce cet aspect...

LE MONSIEUR. — Cet aspect grandiose, oui; mais ce n'est point seulement la hauteur du plafond; il faut convenir que l'étendue de la pièce, puis cette forme ronde, et enfin cette admirable ornementation, tout cela est, à la lettre, princier; et qui mieux est, d'un goût exquis.

LA DAME (regardant à travers un petit lorgnon qu'elle tient avec deux doigts). — D'un très-bon goût, en effet.

LE MONSIEUR. — Et le bon goût est une rareté à l'heure qu'il est... parmi les hommes, du moins. (Il sourit finement et s'incline légèrement en lançant un regard velouté.)

— Madère! beugle un subordonné à bandes d'or, en vous frôlant la moustache de sa bouteille.

— C'est aussi une chose rare parmi les femmes, je vous jure. Eh! eh! (Un silence.)

Le monsieur cherche une idée; la dame met sous son adorable petit nez la carte du menu.

LE MONSIEUR (s'approchant avec animation). — Il faut avouer aussi que ce lustre est bien en harmonie avec la somptuosité de la pièce. Il arrive souvent qu'un détail détruit tout un ensemble, mais chaque chose ici...

— Oui, oui, parfait... Je vous demanderai un peu d'eau.

— Et vous avez été sans doute aux courses de dimanche, Madame?

LA DAME (frissonnant légèrement). — C'est une cathédrale, cette salle à manger; comme cela doit être difficile à chauffer!

LE MONSIEUR (riant par petits éclats officiels). — Ah! ah! ah!... ce détail... Ah! ah!

LA DAME. — Si vous étiez décolleté, Monsieur, ce détail vous intéresserait.

— Jambon d'York! — Épinards à l'autrichienne!

LE MAITRE DE LA MAISON (visiblement embarrassé, à sa voisine de droite). — Oui, j'espérais l'avoir ce soir, cette chère madame, mais une indisposition assez sérieuse, quoique... sans aucune espèce d'importance...

— Épinards à l'autrichienne!

— Non! — l'oblige à garder la chambre.

LA VOISINE. — En vérité! Et alors, son mari...

LE MAITRE DE LA MAISON. — Son mari, vous comprenez...

LA VOISINE. — C'est tout naturel, n'a point voulu quitter sa chère malade. Quel adorable petit ménage!

LE MAITRE DE LA MAISON. — Vous parlez du bonheur domestique en connaissance de cause. (Il rit avec finesse.)

LA VOISINE. — Oh! c'est par ouï-dire. (Elle rit finement.)

TOUS LES DEUX ENSEMBLE. — Vous plaisantez, assurément.

LE MAITRE DE LA MAISON (se retournant vers sa voisine de gauche). — Oui, cette pauvre madame C. est indisposée.

LA VOISINE. — Vous me surprenez.

LE MAITRE DE LA MAISON. — Cela n'offre point de gravité, heureusement. Je pensais l'avoir ce soir, mais elle a dû ne point sortir.

LA VOISINE (la fourchette en l'air avec un morceau de jambon au bout). C'est navrant en vérité; tout Paris tousse.

LE MAITRE DE LA MAISON. — Son mari, vous sentez, n'a pas voulu venir seul. Les jeunes maris! — Vous n'avez pas trop chaud?

LA VOISINE. — En aucune façon. (Elle introduit le jambon dans la bouche pleine.) Ce n'est point à vous à lui reprocher son affection pour sa femme!

LE MAITRE DE LA MAISON. — Ah! ah! charmant! (Il se passe la main sous le menton.) Vraiment, vous n'avez pas trop chaud?

Pintade aux truffes. — Perdreaux à la danoise.

Une légère animation se manifeste, quelques convives vont sourire.

UN MONSIEUR A SA VOISINE. — En bergère! déguisée en bergère!

LA DAME. — Avec une houlette! Ah! ah! ah! Et des jambes! Si vous aviez vu ses jambes... fantastiques... Eh! eh! eh! Fantastiques. (Elle trempe ses lèvres dans la pourpre du vin.)

LE MONSIEUR. — Et vous, Madame, en quoi étiez vous costumée?

LA DAME. — En orage des tropiques.

— Grand Médoc! — Haut Laffitte!

LE MONSIEUR. — Médoc. (Avec un sourire adorable.) En orage des tropiques! C'était un orage gros d'incendies!

UN AUTRE MONSIEUR (qui ne boit que de l'eau). — Je le répète, c'est l'étincelle qui met le feu aux poudres; vous semblez l'ignorer. (Avec animation.) De deux choses l'une : ou l'Europe...

— Grand Médoc! — Perdreaux à la danoise.

LE MONSIEUR (au valet). — Qu'est-ce que vous dites?... Ou l'Europe...

— Perdreaux à la danoise.

LE MONSIEUR. — Oui, un peu. — Ou l'Europe courbe le front sous... (Le bruit des fourchettes et le cliquetis des verres ne permet plus d'entendre que des mots au hasard.) C'est une rénovation sociale, pas davantage... pas davantage.

UNE DAME (séparant chaque mot par une gorgée de champagne). — N'est-ce pas qu'il prêche bien?

— Adorablement; il a un je ne sais quoi qui tire les larmes.

— Oh! alors, n'en parlons plus, si vous n'admettez pas l'opportunité d'une intervention européenne.

— Mais je ne vous dis pas; c'est une pétition de principes, voilà tout.

— Je vous demande pardon, il y a deux faces à la question.

— Après tout! — Comment donc?...

— Permettez-moi de vous dire, monsieur le directeur, combien je trouve vos paroles profondément justes.

— N'est-il pas vrai? répond monsieur le directeur.

— Il faut bien dire que vous êtes entré dans le vif de la question.

— Je crois, en effet, avoir sur cette question des idées assez nettes.

— Ah! permettez, plus que nettes; nettes n'est pas assez; ce serait trop peu que de dire nettes. C'est merveilleusement lucides, c'est étincelantes, monsieur le directeur, qu'il faut dire.

— La maturité de l'esprit est la conséquence forcée, en quelque sorte, d'un travail opiniâtre, et je ne...

— Pardonnez-moi de vous interrompre, mais, en vérité, voilà encore une de ces pensées... (Haut.) Messieurs, monsieur le directeur vient d'émettre une pensée qui véritablement est saisissante et me paraît être, pour ainsi dire, la clef de voûte de la discussion soulevée tout à l'heure par monsieur le comte de S... M. le directeur disait...

— Mais mon cher ami, vous oubliez que ces dames s'impatientent. (Souriant en renversant la tête.) Elles vont bâiller! Nous ne sommes point à la Chambre!

TOUS LES CONVIVES. — Ah! charmant. — Comment donc! — Nous vous en prions, etc., etc.

Et tandis que la conversation continue, bruyante, officielle et gravement banale, tandis que quatre ou cinq convives, chauves, ventrus et en gilet blanc soufflent avec dignité après chaque mot, on se sent

le cerveau vide et l'estomac creux. Dans l'atmosphère épaisse, les bougies pâlissent. Cette conversation devient un bruit insupportable, les jupes d'acier de vos voisines vous entrent dans les jambes, une horrible envie de bâiller vous tourmente les mâchoires, on songe à sa robe de chambre, à ses pantoufles, on va s'endormir lorsque le maître de la maison, après avoir lancé son coup d'œil d'aigle autour de la table et avoir fait un signe à madame, se lève tout à coup. Tout le monde l'imite. La soie grince les jupes emprisonnées s'élancent, les chaises qu'on bouscule font un vacarme ahurissant, et chacun souriant et arrondissant son bras, l offre à sa voisine pour passer au salon.

II. — SOUPE AUX CHOUX

Cher ami.

Samedi prochain à six heures, une soupe aux choux, un bout de fromage et un fond de bouteille, le tout proprement servi, ça te va-t-il?

Le samedi soir à six heures passées on arrive en courant. Dans l'anti-chambre, le vieux Jacques qui vit naître son maître vous sourit de son petit œil rond, puis tout en tremblottant vous ôte le paletot.

— Monsieur arrive en retard, dit-il avec reproche.

— Que veux-tu, mon vieux Jacques, je n'ai pas pu faire autrement.

— Ce que j'en dis à Monsieur, c'est parce que quand c'est trop cuit... Monsieur sait cela.

— On est au salon?

— Oui, oui, vous allez être grondé.

J'entre à la hâte et tout le monde s'écrie à la fois, en m'apercevant :

Enfin! — le voilà donc, — tu es gentil, — ça n'a pas le sens commun, nous mourons de faim.

— Mes bons amis, je suis désolé, mais je m'en vais vous expliquer...

— Pas d'explication, à table, à table. Tu n'auras qu'une assiette de soupe aux choux pour ta punition. Offre ton bras à ma femme et en avant les violons.

Jacques ouvre la porte et l'on passe dans la salle à manger. Elle n'est point immense, cette salle à manger; mais on s'y sent à l'aise, on y a ri en choquant les verres, on y a chanté des chansons comme au bon temps de nos grands pères, on y a fêté les baptêmes, les anniversaires, et presque chaque semaine on s'y retrouve encore heureux d'être ensemble et le visage épanoui. Les coudes sur la table et les jambes allongées on y fume après le repas ces longs cigares à la cendre blanche, dont la fumée bleuâtre monte lentement au plafond, tandis que la conversation, joyeuse ou triste, au gré de la digestion, se promène dans le passé, s'élance dans l'avenir ou se repose avec béatitude dans le bien être du présent. On y discute, on y bavarde, on dit franchement ses idées et les femmes qui se connaissent y pensent librement, y parlent sans coquetterie, sans fausse honte et vous arrêtent souvent par les fines répliques qui semblent leur échapper et qu'on ramasse comme des perles.

Dans cette salle à manger, on a ri à se tordre en mangeant du gigot et quelquefois aussi, tandis que le vieux Jacques débouchait la bouteille et faisait ouf en remettant le bouchon, les yeux se sont mouillés à quelque vieux souvenir oublié. Etre simple et naturel, laisser causer son cœur en buvant du bon vin, être gai, triste ou fou, sans que les autres s'en choquent, ne rencontrer autour de soi que des regards souriants et des visages amis avoir une faim de loup et suivre des yeux la fumée du potage qui s'engouffre sous l'abat-jour et ternit l'éclat de la lampe, entendre le bruit d'une jupe qui sans façon se brise sur votre jambe, causer avec ses voisins comme avec de vieux amis, sans gêne et sans grimaces, tandis que l'estomac s'émeut à l'approche des mets, ah! la bonne chose, mes amis, la bonne chose!

— Je suis sûre, mon voisin, que ma robe vous gêne.

— Pas le moins du monde, chère amie. Ah, les bons choux!... (*Interrompant chaque phrase par une cuillerée de potage.*) Comme la culture du choux fait des progrès, c'est inouï; et ce lard!... comme la culture du lard fait aussi des... Le lard le choux, le choux le lard... O ma jeunesse, ô mon clocher, ô les herbages verts, ô les horizons bleus!

— Bon! le voilà qui part!

— Ah! ma petite voisine, si je suis obligé de réprimer les élans de mon cœur.. (*à l'amphitryon*) Je te redemanderai une seconde tranche de cette soupe divine, cher ami. Si donc je suis obligé de refouler les élans de mon cœur, si je dois laisser dans l'antichambre toute poésie... peut-être un tout petit, tout petit grain de sel n'aurait-il pas mal fait, qu'est-ce qu'en pensent ces dames?

— Ah, par exemple! — Tu n'es jamais content — vous réclamez toujours...

— Allons, très-bien, je me tais, traitez-moi comme un fou, accablez-moi de vos railleries. — Ah l'amitié! (*A Jacques qui lui verse du Madère.*) Jacques, tout plein. Comment vas-tu, mon bon vieux?

— Monsieur est bien bon, ça va tout doucement.

— Quand on pense que ce brave Jacques m'a allaité (*on rit.*) Enfin lui ou sa femme... Il m'a allaité par le cœur, ça ne s'oublie pas ces choses là. Mes bons amis, laissez-moi dire des bêtises à mon aise; savez-vous qu'il y a un mois que je ne vous ai vus? un grand mois! j'ai fait des économies de gaîté. J'en suis fâché pour vous; mais je jette ce soir mon bonnet par dessus les moulins, je vais être étincelant comme un feu d'artifice, bruyant comme une crécelle, adorable en un mot. A la fin du repas je veux casser trois verres, six assiettes, pas une de plus, pas une de moins, et j'embrasserai l'une de mes voisines; voilà mes intentions. Si cela ne vous va pas je prends ma canne et mon chapeau et je vais dévorer ce morceau de pain sous la porte cochère.

Une des voisines (*riant*). Ah le grand fou!

— Vous avez parlé la première, petite voisine, c'est vous que j'embrasserai, vous vous l'êtes attiré. Oh! votre mari a beau me faire des yeux de tigre! il est d'une violence extrême, cet homme, n'est-ce pas? le monstre! il était comme cela tout enfant. Au collége il avalait des plumes de fer saignantes, c'était horrible à voir, n'est-ce pas Paul?

Paul — va, jouis de ta supériorité, célibataire endurci... Au fait, et ton mariage comment va-t-il?

— Mais pas mal et toi? je pense qu'aux petits pois prochains, ma chaine sera rivée!

— Sa chaine: l'impertinent! Vous faites le fanfaron et vous avez les larmes aux yeux quand bébé se jette dans vos bras, vous n'avez pas le courage de vos opinions.

— Mais vous ne comprenez donc pas, ma petite voisine, que je dis, simule avec un machiavelisme infernal, vous ne voyez donc pas que je suis amoureux et pour de bon; c'est pour cela que je suis si joyeux.

— A la bonne heure. — Elle est gentille? blonde? brune? grande-petite?

— Elle est, elle est... Enfin je suis amoureux, voilà tout ce que je peux vous dire pour le moment. Et elle vous plaira, ne vous inquiétez pas. Le beau père est angélique, la belle mère est une brébis, les oncles et les tantes sont tout blanc et rose avec des morceaux de sucre plein leurs poches. Et la future... vous l'adorerez, mesdames, je ne trouve rien de mieux à dire d'elle.

— Bravo! on mettra une rallonge à la table et tout sera dit.

— Jacques, encore une fois, mon ami, emplis mon verre jusqu'au bord, et celui de ces dames aussi.

— Vous voulez donc nous griser?

— Eh bien, quand je vous griserais un brin, où serait le mal? ne faut-il pas s'étourdir un peu quand on a des chagrins.

— Mais quand on n'en a pas.

— On en cherche, chère amie, pour avoir le plaisir de les chasser. Ah, voilà un Chambertin qui vous va au cœur.

Avec le chambertin la bonne humeur augmente, on s'enfonce plus profondément dans sa chaise et l'on mange plus lentement. La poitrine se dilate, la causerie s'embrouille un peu, la gaîté qui croît à chaque instant illumine les visages.

Et ces dames enhardies, lancent quelques mots sur l'expédition du Mexique et la délivrance de la Pologne.

Mes amis, dit quelqu'un, j'éprouve une béatitude extrême. Est-ce curieux comme cette culture de choux obtient en France de jolis résultats.

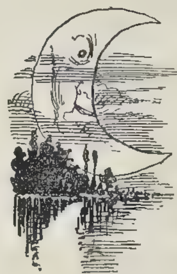
Si nous allions au jardin prendre le café et fumer un cigare, ajoute le maître de la maison, en repoussant sa chaise.

Z.



SALON DE 1864

III. — L'HEURE OU LES BÊTES PRENNENT LEUR NOURRITURE



'est vers six heures du soir, alors que le public a disparu de l'Exposition, que l'on donne la nourriture aux exposés : nourriture saine, abondante, au choix des consommateurs et que fournit le buffet de l'établissement.

A ce moment, une immense rumeur de délivrance et de joie se répand dans les salles ; tous ces pauvres malheureux, étendant leurs bras et leurs jambes, poussent de longs bâillements et appellent le garçon. Comme l'administration défend de sortir de son cadre sous aucun prétexte, serait-ce pour les besoins les plus urgents, chacun s'arrange comme il peut, et nous savons plus d'une grande dame qui dîne sur ses genoux en relevant sa jupe pour éviter les taches. Les têtes d'étude, les portraits jusqu'aux épaules sont fort embarrassés, et les gardiens leur introduisent eux-mêmes la nourriture dans la bouche. Étrange spectacle ! Et chose singulière, presque toutes les compositions gagnent à ce bouleversement.



L'Œdipe de M. Moreau

Le jour où nous y fûmes, nous aperçûmes tout d'abord l'*Œdipe* de M. Moreau, — il était méconnaissable. Entortillé dans le manteau d'un gardien et coiffé de son tricorne, assis, triste, silencieux, il semblait être sous l'empire d'un fort accès de fièvre, et son silence n'était interrompu que par les éclats d'une petite toux sèche et profonde. J'ai vu de suite que ce jeune homme n'était pas bien portant, et j'ai compris les marques de condoléance et de sympathie dont il était l'objet. Cette journée m'a brisé, disait-il à sa poule, et il se frottait les genoux. J'ai aperçu M. Chesneau


La cuisinière bourgeoise qui se peigne, n° 622

qui venait encore officier devant nous, ça m'a porté un coup.

LE GARÇON, s'arrêtant un instant. — Que faut-il apporter à monsieur pour son dîner? Monsieur veut-il une jolie côtelette jardinière, un joli morceau de filet, un consommé, une jolie tranche de gigot?

ŒDIPE. — Point, point de ces mets grossiers et nourrissants. Donnez-moi quelque chose d'étrange, d'ineffable, de rêveur, d'impossible et pas trop cuit.

LE GARÇON, à part. — Le Toqué, seigneur le Toqué! tous les jours c'est la même histoire. Ça n'a que le souffle, ça ne peut pas se tenir et ça fait des manières! (Haut.) Monsieur veut-il un joli citron dans son jus et un biscuit de Reims?

ŒDIPE. — Oui, ces mets correspondent à l'état de mon âme fiévreuse et originale. (Il tourne et rabat la corne de son chapeau sur ses yeux.) Je frissonne! Dis-moi, ma poule, cherche sous un de ces bibelots étrusques le numéro du *Constitutionnel*, où M. Chesneau dit sur nous des choses si gracieuses, tu me reliras ce passage.


Tous ces messieurs de la leçon d'Anatomie sont pas fiers.

LA POULE, battant des ailes. — Cott, cott, cott, codète!

ŒDIPE. — Est-ce que tu vas pondre, mon ange? j'attendrai. (Après un silence.) Je suis extrêmement distingué, j'ai du primitif, du piquant, mais je n'ai pas de santé. La lame use le fourreau, c'est à la lettre. (Il tousse.)

LA POULE. — Cott, cott, cott, codète!

ŒDIPE. — Ah! mon ange, tu m'agaces! Tu sais si je suis irritable? Ponds ou ne ponds pas. Si tu ne veux pas pondre, lis-moi le journal. Si tu veux pondre, ponds, mais ponds vite. (Il cache sa tête dans ses mains.)

LA CUISINIÈRE BOURGEOISE QUI SE PEIGNE, n° 622. — Eh bien! garçon, c'est-y pour aujourd'hui, ce bœuf-mode?

LE GARÇON. — Le bœuf-mode de madame va bien (avec un sourire), comme madame a une belle santé! Il n'y a pas à dire, c'est que madame est joliment grassouillette! (Il touche du doigt le dos de la cuisinière qui immédiatement lui donne un grand coup de peigne sur la main.)

LA CUISINIÈRE. — Est-ce que ça va continuer tous les jours, tes folichonneries?

LE GARÇON, avec exaltation. — Ah! Catherine, ne me torture pas ainsi; je t'aime, c'est plus fort que moi. Je vois... (On appelle le garçon de tous côtés.) Voilà! voilà!... Je vois dans des rêves sans nom ton embonpoint débordant sur ta jupe... je...

LA CUISINIÈRE. — Tiens, va donc chercher mon bœuf, avec un chiffon de pain, tu me fais pitié. (Le garçon disparaît.) On m'y repincera à m'afficher comme cela devant le monde! On me dit : puisque tu es sans place, en voilà une excellente; il n'y a qu'à se peigner toute la journée pendant qu'on te regardera le dos. Si on peut supposer que



La petite aussi qu'est couchée dans le macadam.


Ces messieurs du N° 677 ne sont guère causants.

ça va amuser le monde de regarder le dos! Faut-il qu'il y ait des désœuvrés dans ce Paris. Ah! moi, je n'y mets pas de prétention : vous voulez voir mon dos, le v'là. Ah! mais, pas un pouce de plus, par exemple!

On serait pas mal ici si les camarades ne faisaient pas leur tête. Il y en a qui sont assez rigolo. Tous ces messieurs de la Leçon d'anatomie sont pas fiers; c'est du bon monde. La petite aussi qu'est couchée dans le macadam, à côté de la *Leçon d'anatomie*. Il y a du plaisir à causer avec tout ce monde-là; mais ces messieurs du n° 677 ne sont guère causants. — Il paraît que ces messieurs seraient un choix parmi les moutardiers du pape, comme qui dirait une députation. — Faut croire que le portrait qui est au fond du tableau est celui de l'inventeur de la moutarde : car il y a sur le livre qu'ils lui rendent hommage; j'ai même vu par là qu'ils étaient rusés. Ils lui rendent hommage en lui tournant le dos. Ça m'étonnerait si ces gens-là étaient modestes. Il paraît que, dans l'origine, chacun d'eux devait à son tour mettre sa tête dans le petit cadre du fond et recevoir l'hommage des autres; mais ça n'a pas pu s'arranger.


Ces messieurs de la Comédie-Française.

LE GARÇON (accourant). — Voilà! voilà!... Bavaroise au laid pour le christ de Monsieur Lazerge; le verre d'eau au naturel pour le petit martyr n° 1,516, va bien; suprême de homard pour le ventre de M. Gerôme; une saucisse printanière pour la femme 1008. Oui, monsieur, dans un instant : le temps de fatiguer un peu la salade de ces messieurs de la Comédie-Française.

LE PETIT MARTYR. — Fais en sorte, pécheur, que mon verre d'eau au naturel soit pur, ineffablement pur, pur comme mon regard, mon geste et la raie de mes cheveux. Me trouves-tu de l'onction, animal?

LE GARÇON. — Si, monsieur a de l'onction! monsieur ressemble à un chrétien des catacombes au moment où on va le livrer aux bêtes.

LE PETIT MARTYR. — Ah! c'est que j'appartiens à la secte sacrée des peintres bénis de Dieu; nous sommes comme cela une dizaine : tous nos contours sont des prières.


Tous nos contours sont des prières.

LE GARÇON. — Monsieur ne prend rien avec son verre d'eau?

LE PETIT MARTYR. — Rien de plus. C'est aujourd'hui vendredi, désires-tu ma bénédiction?

LA FEMME 1008. — Eh bien, garçon, et cette saucisse printanière?

LE GARÇON. — Voilà *Mme Judith*. Et votre camarade, qu'est-ce qu'il lui faut?

JUDITH. — Qu'est-ce qui lui faut! dérision! (Elle pose la main sur l'épaule du garçon et met son grand sabre sous son bras.) Je

viens de lui couper la tête, mais vois un peu comme je suis calme. Est-il possible d'être plus calme que je ne le suis? Je suis calme parce que j'espère, et j'espère parce que j'ai une robe verte.

LE GARÇON. — Mais oui, mais oui, je sais que vous êtes calme, c'est entendu; vous me dites tous les matins la même chose... C'est que je suis un peu pressé. (Il hausse les épaules.) Les clients ne sont pas raisonnables : il faudrait leur faire à tous des compliments. (On entend appeler.) C'est l'Italien et l'Italienne du n° 1171 qui demandent quelque chose. (Il rajuste le nœud de sa cravate.) Ah! voilà des gens distingués! et puis un cadre! et c'est propre! (Haut, après avoir fait une révérence.) Qu'est-ce que désirent leurs seigneuries?

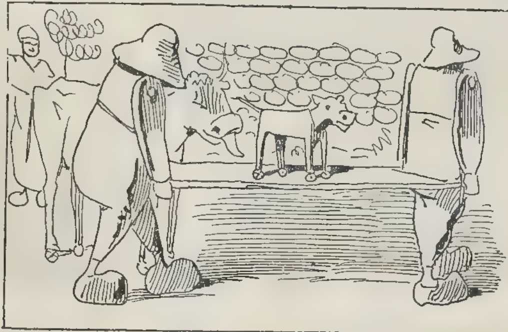


C'est l'Italien et l'Italienne du n° 1171 qui demandent quelque chose.

L'ITALIENNE. — Garçon, retiens ceci : Ce qui fait notre supériorité, c'est que la puissance de tons extrêmement chauds s'allie en nous à la finesse, à la pureté, à la distinction des contours.

LE GARÇON. — Madame m'excusera, mais j'ai peu de temps à moi... la distinction des contours, cela est incontestable... Madame désire-t-elle une jolie timbale milanaise?

L'ITALIENNE. — Sers-nous quelque chose d'élégant, qui ait du caractère et qu'on puisse manger sans faire de mouvements, car je tiens à ne pas déranger les plis si heureux et si naturels en même temps de mon ajustement.


Le veau de M. Millet.

LE GARÇON. — Madame désire-t-elle qu'on la fasse manger? on peut même la faire manger en musique et lui placer sous les yeux un paysage ou une marine pour récréer ses yeux, celle de *M. Gudin*, par exemple, ou le veau de M. Millet. (L'Italienne éternue dans son mouchoir brodé.) Si madame est habituée à la nourriture italienne, un joli macaroni à la vanille et à la pistache ne saurait lui déplaire.

L'ITALIENNE. — La nourriture italienne! me prends-tu pour une paysanne ou une de ces mendiantes qui courent les chemins? En dépit de ce déguisement qui nous couvre, l'exquise perfection de mes lignes et de celles de M. le comte qui m'accompagne, ne trahit-elle pas la naissance la plus aristocratique? Ne cherche point ailleurs que dans ce cadre des italiennes qui me ressemblent, des italiens qui ressemblent à M. le comte.

ŒDIPE. — Garçon! faut-il que ma poule aille le chercher?

LE GARÇON (à part). — Bon, voilà le crevé qui s'agite encore; qu'est-ce que veut monsieur?

ŒDIPE. — Je suis énervé, agacé; j'ai mal aux genoux, et j'ai besoin de t'expliquer ma pensée; suis-moi bien : je suis maladif, donc je suis maigre; or, le symbole de la pensée dans le mysticisme infini de l'idéale beauté est à la fable antique comme... frotte un peu ma pauvre jambe et apporte-moi une pomme verte, ton citron m'a creusé, — bien verte, ami. Oh! l'idéalisation du contour de M. Chesneau dans sa pensée profonde!... (Il se gratte la tête avec frénésie.)


M. Havin. — Je demande la parole.

LE GARÇON. — Il me fait du mal, ma parole d'honneur, ce garçon-là; à son âge! avec de la gymnastique et des viandes rôties, il en reviendrait peut-être. Enfin, je ne suis pas son père, il faut se faire une raison... Courons, le n° 201 s'impatiente.

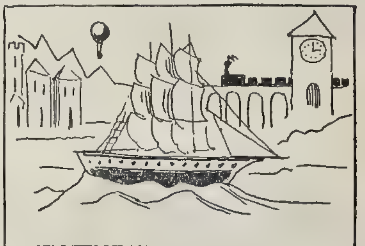
M. HAVIN (dans le plus beau cadre du salon). — Je demande la parole... le *Moniteur* et un cure-dent, veux-je dire, depuis un quart d'heure... prends garde à mon cadre, et c'est comme si je chantais. Tu donneras un coup de plumeau sur mon cadre, et tu m'apporteras demain matin un verre d'eau sucrée sur un plateau; il est possible que je prenne la parole dans la journée.

LE GARÇON. — Et après son *Moniteur*, que prendra Monsieur? Monsieur veut-il un joli gigot de l'*Erigone* de M. Riesner, viande médaillée; c'est exquis! ou une tranche du *veau* de M. Millet?

M. HAVIN. — Je vous dirai cela tout à l'heure; apportez-moi toujours un cure-dents. Quand je te dis de faire attention à mon cadre!

VOIX NOMBREUSES. — Garçon! garçon!

LE GARÇON. — Voilà, messieurs, voilà mesdames. (A part.) Heureusement encore que les paysages sont sobres.


Heureusement encore que les paysages sont sobres.

?

COMME IL VOUS PLAIRA

I

Pamphile avait raison, l'amour est douce chose;
Par un jour de printemps, lorsque le ciel est bleu,
Il est doux de rêver dans sa douillette rose,
Regardant le pré vert et l'horizon en feu,
Quand on est femme, et si l'on est seule en sa chambre,
Avec des fleurs partout, des gants parfumés d'ambre,
Un petit chien tout blanc couché sur ses genoux;
Il est doux de songer à son amant, à l'heure
De ses premiers aveux, quand il disait : « Je meure
Si je n'obtiens ce soir, madame, un rendez-vous! »

II

Il est doux de penser qu'on a fait la sévère,
Que l'on s'est fait prier, supplier, puis qu'enfin,
Après bien des façons par ce seul mot : « *Espère!* »
On sembla l'inviter à revenir demain.
Il est doux de penser qu'il revint tout de flamme,
Téméraire à l'excès, et qu'au fond de son âme,
On lui sut très-bon gré de sa témérité,
— Bien qu'on ait cru devoir se montrer offensée,
Qu'on ait parlé bien haut de dignité blessée,
De ses devoirs d'épouse et de sa chasteté.

III

Il est doux de penser que l'on eut la faiblesse
... De céder... qu'on pleura pendant toute la nuit;
Puis qu'on s'est consolée et qu'aux heures d'ivresse
Le devoir dans l'oreille a fait bien peu de bruit.
Il est doux de songer à l'absent, de se dire
Que l'on est le seul bien vers qui son âme aspire,
(Etrange illusion dont le cœur a besoin.)
Il est doux d'essayer une robe nouvelle,
Une fleur, un ruban pour *lui* paraître belle,
Et de tirer ses gants sur sa main avec soin.

IV

Et de bien constater qu'un six et quart est large. —
Bien doux, de feuilleter les pages d'un roman,
Et çà et là d'écrire un très-bien à la marge,
Aux endroits où l'auteur a fait du sentiment,
Où l'on se reconnaît; — doux, de n'avoir qu'un rêve,
Qu'une pensée au cœur, qu'on dorme ou qu'on se lève,
En compagnie ou seule, aux champs, dans son salon,
Partout; — et de rester à tout indifférente,
A la pièce du jour, aux cancans, à la rente,
Et quand *il* n'est pas là, de trouver le temps long.

V

Il est doux de garder au fond d'une cassette
Mignonne, en bois de rose, avec une clef d'or, —
Les lettres de l'amant... de les lire en cachette,
De les savoir par cœur et de les lire encor;
Oui, c'est très-doux, pourvu qu'on n'ait pas l'imprudence
D'abandonner son coffre ouvert, et que l'on pense
A retirer la clef quand on part pour le bois.
L'amour nous fait, hélas! oublier tant de choses;
Gare au mari, s'il va trouver le pot aux roses!
L'entendez-vous crier : « Ciel! qu'est-ce que je vois? »

B.

LE PUBLIC AU SALON



On reconnaît la bonne peinture au toucher, c'est quand elle est bien lisse.

AUX REFUSÉS. — Quelle horreur que ces artistes! m'avoir écrit que mon portrait était reçu!

— On vous a fait dans votre salon : eh bien, à vous dire franchement, il ne me plaît pas trop, il sent trop l'artiste.

L'ÉPOUSE DE MON ENCADREUR. — Mon mari a deux cadres à l'Exposition!

La petite comtesse ... c'est frappant de ressemblance; elle est affreuse.

— J'ai vu tout de suite qu'il y avait un défaut dans ce tableau-là, le cadre est abîmé.



— Avez-vous vu l'horreur de robe de Mme ***?
— Et la petite M*** avec son chapeau sans bavolet; à force de vouloir faire de l'originalité, elle finit par en être ridicule.



— MM. les artistes y s'a pas bien comporté à l'endroit du militaire, cette fois ci; t'as pas vu un certain Messonnier qu'a eu peur d'user de la toile. A la bonne heure, M. Yvon.



— Tenez, jeune homme, je vais vous dire en deux mots comment on doit s'y prendre pour juger un tableau d'après les règles de l'art.



— C'est superbe, c'est magnifique Regardez-donc, ma chère, vous ne trouvez-pas? Enfin, voilà, ça me paraît assez... gentil.



— J'aimerais assez les estatues, si a z'étaient écoulorées et qu'à z'aient pas des toiles d'araignées tout plein comme ça!



LE MARCHAND — Nous ferons affaire ensemble, je ne demande pas mieux, seulement ne soyez pas trop exigeant; elle ne plaît pas au public votre peinture. Qu'est-ce que vous voulez?



LE ZOUAVE EN PLATRE.

Qui s'y frotte, s'y pique!



— Ce monsieur qui vient de me saluer, c'est un grand artiste. nous avons causé peinture ensemble, c'est étonnant comme il est toujours de mon avis.



Le chroniqueur d'un journal de modes, qui n'a qu'à s'occuper de la peinture des dames!... Pauvre homme.

Un envieux qui trouve le sujet du tableau de Fontin trop... prétentieux.

— Ce que tu as fait là c'est rempli de défauts, mais c'est très-bien tout de même.

— Qu'est-ce qui m'avait donc dit que M. Signol, encouragé par le succès que sa « Vestale » avait obtenu au Salon dernier, la renvoyait cette annee avec ce nouveau titre : J' veux pas y aller, c'est trop froid.

Le collégien qui en ferait bien autant.

Un rageur qui se trouve mal placé.

M. Chose s'extasiait devant la peinture de M. Machin pour que M. Machin en fasse autant pour M. Chose.

A MONSIEUR MARCELIN

Je suis campagnard forcément. Jeune, j'ai trop habité Paris, que tout Provincial ne quitte que plumé comme un pigeon. Cependant, je brame toujours après cette ville qui fut ma ruine.

De mes chers et cruels souvenirs résulte la préférence toute particulière que j'accorde à la *Vie parisienne*. Grâce à son arrivée, le dimanche est un double jour férié... (*Passons les compliments d'usage.*)

Ma partialité pour votre revue bien établie, je me sens le droit de lui faire quelques légères critiques. D'ailleurs vos rédacteurs sont de bons enfants, témoin M. Christophe, qui bafoué p r un de vos abonnés, pour avoir voulu faire marcher de pair une notaresse parisienne et une tabelionne départementale, a loyalement reconnu son erreur. Et de même, je l espère, le spirituel illustrateur de l'*Angleterre au temps de Shakespeare*, me permettra quelques observations à propos du dessin que je viens de citer

Il a *poché*, on ne peut mieux, Ossian, Shakespeare, Walter-Scott. On reconnaît leurs traits, on voit ce qu'ils firent. Mais pourquoi transformer Milton, en une vieille femme jouant à cache-cache?

Et surtout, pourquoi Byron est-il si peu lui-même?

Et quel *pied!* — Il n'y en a qu'un. — Un pied de danseur de mazourke! Lui, qu'un bal faisait fuir, comme le diable un goupillon. Couleur locale, diront les jeunes gens; mais l'âge mûr de Byron n'a jamais chaussé la botte collante, et plus incontestablement encore, jamais le pauvre Noël ne mit en évidence l'une ou l'autre de ses jambes. La bonne faisait penser à la mauvaise : l'amertume de sa vie

Tout jeune et timide, il les dissimulait ces jambes fâcheuses sous sa chaise; plus tard, en ne se laissant voir, qu'en buste, derrière un fauteuil, ou bien en s'appuyant contre une muraille, ou encore en prenant dans un entre-deux de porte, une pose byronienne.

Beau comme l'antique, le plus grand talent de son époque, envié des hommes, aimé des femmes, jusqu'au suicide, il se désespérait des quelques lignes qui manquaient à sa jambe pied-bot!

Grands hommes que vous êtes petits!

4 mai, St-Clar (Gers).

EN ROUTE POUR ARCACHON



Un Casino, une merveille d'architecture, une source inépuisable de distractions, une ville d'été, une ville d'hiver, aux habitations les plus coquettes, les plus variées et par de-là, une plage unique au monde. Voilà Arcachon!



200 kilomètres de pins entourent Arcachon tamisent et parfument l'air qu'on y respire.



LES CHALETS MOBILES

Qui vous prennent au lit et vous déposent dans la mer et renferment tout ce qu'il faut pour faire votre toilette.



ARCACHON PATRIE DES ENFANTS

En effet, les gentils bébés qui ont si peur de la mer — partout ailleurs —se trouvent si bien sur la plage d'Arcachon qu'ils n'en veuleat plus sortir.



LA NOUVELLE VILLE DE LE FORET

Un vrai nid au milieu d'un printemps éternel.



LE THÉATRE SAN-CARLINO

Les enfants ont un guignol, leurs parents ont le manège, le tir, le jeu, tous ces plaisirs réunis.



UN PARALÈLE

LE GROS. — Quand je suis arrivé à Arcachon, il y a six semaines, j'étais encore plus maigre que vous.



Arcachon est bonne fille mais elle veut qu'on lui montre patte blanche; les plus grands noms de la noblesse sont venus lui présenter leurs blasons, en lui demandant l'hospitalité.



— C'est moi, Docteur, moi que vous aviez condamnée et qui arrive d'Arcachon guérie, corrigée et singulièrement augmentée.

MA PREMIÈRE FRACTURE

EXTRAIT DU JOURNAL D'UN SPORTMAN

15 mars.

Ça va mieux ; la fièvre est passée, et l'on a mis mes jambes dans un appareil définitif... une sorte de voiture de blanchisseuse en fil de fer que mon médecin appelle une gouttière...

Ce brave docteur dit que j'en ai pour quarante jours de lit... Si je dois m'ennuyer autant le quarantième jour que le dixième, je crois qu'il y aurait bénéfice à me faire sauter la cervelle... Ne pas pouvoir faire le plus petit mouvement! C'est intolérable!... Aussi comment prévoir que ce petit criquet allait me casser la jambe? un cheval de manége! doux comme un mouton et docile comme un chien d'arrêt! C'était écrit... Au surplus, voilà comment la chose s'est passée... Le chevreuil se faisait battre dans un taillis; j'attendais, arrêté au milieu de l'allée, qu'il prit un parti... Penché sur l'encolure de mon cheval, j'écoutais attentivement dans quelle direction se portaient les chiens, quand La Ramée, le premier piqueur, entonna derrière moi un vigoureux bien-aller. — D'un seul bond, mon cheval, peu familiarisé avec le son du cor, s'élança du milieu de l'allée en pleine futaie... Je saisis des deux mains l'arbre le plus rapproché afin de préserver la tête et la poitrine. Cependant l'animal continuait son élan et brisait ma jambe droite contre l'arbre que je tenais embrassé... Je me laissai glisser sur le sol... et regardant ma jambe, je pensai involontairement au voyage en zigs-zags de Topffer...

Elle formait à droite, à gauche, des angles, des coudes aussi fréquents que ceux de la rue du Bac. Enfin il paraît que j'ai encore plus de chance que je ne pense ; La Ramée, qui se trouvait derrière moi au moment du choc, m'a dit : « Ce n'est rien, monsieur, mais j'ai eu bien peur; je vous ai cru tué! » Tout est donc pour le mieux. — Au reste, à l'heure qu'il est, je ne souffre plus... Quelques élancements de temps en temps, voilà tout! Ce qui a été dur, c'est le transport du « théâtre de l'accident, » comme dit mon journal, à une maison habitée... On m'avait placé sur un brancard à fumier trop court... qui laissait dépasser mes jambes... J'avais attaché le pied de ma jambe cassée avec la mèche de mon fouet, ce qui n'empêchait pas mes os de remuer à chaque pas dans ma botte et de frotter les uns contre les autres... Deux lieues de ce genre de locomotion en trois petites heures... je vous assure que c'est long! Si jamais vous avez à vous casser une jambe, tâchez que ce soit à domicile.

Une réflexion que j'avais faite pendant le parcours contribuait singulièrement à m'enlever toute espèce de gaieté. Je craignais qu'on fût obligé de me couper la jambe à l'arrivée. Une fois arrivé à l'hôtel, on me coupa ma botte, à la plus grande indignation du garçon de service qui la trouvait en très-bon état et voulait absolument l'enlever... Le médecin déclara que j'avais trois fractures, mais parfaitement faites... Il y a des compensations à tout. Sur cette assurance, je m'endormis. — Pendant ce temps, on avait été prévenir ma famille que je m'étais donné une entorse qui me mettait hors d'état de regagner mon domicile... A dix heures du soir, mon père, mon frère, ma femme arrivèrent, les yeux rouges, le nez enflé, le visage livide ; on leur avait parlé d'entorse, ils avaient rêvé décès. — Ce spectacle m'inspira la réflexion suivante : les chutes capables de produire des fractures sont le monopole des orphelins célibataires.

Il y a cinq jours, l'on m'a transporté à Paris dans une voiture si admirablement préparée que le retour a pu se faire au grand trot et que j'ai dormi pendant le trajet. Quand on m'a descendu dans ma cour, tout le monde s'est mis à la fenêtre, l'œil ému, la respiration haletante. C'était un spectacle touchant... J'ai distingué les phrases suivantes. — Pauvre jeune homme! si jeune! quel malheur! La pâleur lui va bien

Avant-hier, le docteur m'a permis de recevoir. J'ai eu quarante-cinq visites, ce qui m'a donné l'occasion de faire quarante-cinq fois de suite, et toujours avec un nouveau plaisir le récit de l'accident. L'impression produite par ce petit drame a varié selon le tempérament des auditeurs. — Mon oncle, un petit gros qui a le col court, a déclaré qu'on devrait faire abattre le cheval. — Ma tante, qui est maigre et sujette aux migraines, a parlé de l'imprudence des jeunes gens du dix-neuvième siècle. — Mon ami Lebœuf m'a dit que ce n'était qu'une bagatelle, qu'il avait eu des accidents autrement graves, qu'un jour, ayant été emporté par un cheval ombrageux sur la voie ferrée, un train de marchandises, composé de soixante-seize vagons, lui avait passé sur la poitrine et, qu'à la suite de cet accident, il était resté trois ans au lit...

31 mars 1864.

Les visites deviennent plus rares : — Mon accident n'inspire plus qu'un médiocre intérêt. En attendant, le temps me paraît tous les jours plus long. Je n'ai plus une idée dans la cervelle. Mon frère, qui passe une partie de ses journées à côté de moi, m'a fait remarquer que j'avais fait trois cent quinze fois la même plaisanterie depuis que je suis au lit. — Pardonnez-moi, mon cher ami, si je ne vous reconduis pas. — Il a raison, elle commence à s'user, j'en chercherai une autre.

15 avril.....

On a déballé ma jambe aujourd'hui ; elle est toute petite, toute petite ; les muscles se sont affaissés complétement, on voit les os. Mon tibia ressemble à une canne de cornouiller... il faut que je remue la jambe, m'a dit le docteur... Je voudrais bien, mais je ne puis pas.

30 avril.....

Je marche avec deux béquilles et deux bras. — Hier j'ai fait tout le tour de ma chambre. Je n'en puis plus aujourd'hui.

13 mai.....

Sorti dans la rue à pied... les trottoirs sont d'une élévation prodigieuse... Je compte écrire à la préfecture de la Seine à ce sujet... J'étais sorti pour aller voir un cheval dont on m'avait parlé, c'est une rosse... mais il est d'une douceur évangélique. Je l'ai acheté et je le monterai dans quelques jours...

C.

LES DOMESTIQUES

—

Je ne sais si vous avez jamais pénétré dans un bureau de placement? A peine entré l'on est saisi à la gorge par un sentiment indéfinissable. Combiné de dégoût, de pitié et de crainte, que je n'ai jamais ressenti ailleurs, si ce n'est au moment de ma première visite au palais des singes. — Il y a du reste plus d'un point de comparaison entre les hôtes de ces deux endroits ; c'est à peu près la même intelligence, d'une vivacité étonnante pour comprendre à première vue tous les mauvais tours qu'ils ont vu faire ; le même désir de nuire, et la même espèce d'insolence peureuse ! — Ces ressemblances morales se retrouvent encore bien plus accusées au physique : mêmes petits yeux, brillants et perpétuellement en mouvement. Avez vous jamais été regardé en face par un domestique? moi, non! les plus insolents ont dans le regard une obliquité prodigieuse et leur bouche, petite ou grande, grimace toujours de telle façon, qu'elle semble se moquer des paroles qu'elle prononce, et, en vérité, sur dix phrases qui passent par la bouche d'un domestique, neuf pour le moins, expriment diamétralement le contraire de sa pensée.

Il y a loin du domestique tel qu'il est aujourd'hui à celui qu'ont connu nos pères; bon, dévoué, respectueux et poussant l'amour de la famille qu'il servait à la hauteur d'un culte. La race s'en est éteinte, et c'est à peine si l'on en retrouve quelques types dans les provinces reculées de notre beau pays. — Les villes privilégiées qui conservent quelque spécimen de cette espèce oubliée s'en font gloire, et le montrent en même temps que les monuments municipaux aux voyageurs ébahis.

En résumé, les domestiques ont absolument dévié de leur destination; au lieu de s'attacher à une famille, comme le lierre à l'ormeau, ils voltigent de place en place, comme le papillon de fleur en fleur, emportant le plus de sucre qu'ils peuvent. Au lieu d'être les protecteurs du toit qu'ils habitent, ce sont des ennemis introduits dans la place, qu'il faut surveiller encore plus activement que ceux du dehors. L'attachement est un sentiment qui leur est inconnu, la position du maître vis-à-vis d'eux est donc absolument contraire à ce qu'elle était, et les mesures de précaution prises autrefois en perspective de cas qui étaient à l'état exceptionnel, se trouvent aujourd'hui impuissantes à réprimer des abus passés à l'état de loi générale.

Quelles sont en effet les garanties apportées par un domestique qui se présente dans une maison? Un livret en tout et pour tout! c'est-à-dire, la certitude que le porteur n'est pas un forçat libéré. En dehors de cela aucun renseignement. Ce qui les a déterminés à quitter leur pays, à entrer en *condition* comme ils disent, vous n'en savez rien, et pour que cette formalité du livret soit encore moins significative, il est interdit aux maîtres d'y notifier le motif qui leur a fait renvoyer leur domestique.

Et c'est à ces gens, que vous ne connaissez ni d'Adam ni d'Eve, que vous ouvrez la porte de votre maison; c'est à eux, qu'en cas d'absence, vous confiez votre femme, vos enfants, votre mère et vos sœurs. Si l'on songeait à l'imprudence qu'on commet, on n'oserait rester cinq minutes hors de chez soi.

Puisque nous n'avons que ce malheureux livret, je voudrais qu'au moins il eût quelque signification : je voudrais qu'il portât à la première page un certificat du maire de la commune où le porteur est né, indiquant ce qu'il a fait jusqu'au moment où il s'est décidé à entrer en place; que le maître ait non-seulement le droit mais le devoir d'inscrire sur ce livret, les motifs du départ ou du renvoi du domestique qui quitte sa maison : je voudrais encore, afin d'éviter la vengeance qu'un domestique pourrait vouloir tirer d'un rapport défavorable, que le livret fût déposé chez le commissaire de police du quartier où le domestique irait le reprendre

Je sais les objections qu'on ne manquerait pas de faire si on présentait jamais un semblable projet de loi; les mots « d'atteinte à la liberté individuelle, d'empiétements sur les droits de l'humanité, » seraient répétés vingt fois pour une, et l'on aurait tort, car on n'est pas plus domestique de naissance qu'on n'est cocher de fiacre, et cependant personne ne s'étonne que ces derniers soient soumis à une surveillance plus active de la police que le commun des citoyens.

Le livret d'un domestique est l'équivalent du cautionnement d'un caissier, c'est une garantie, rien de plus! et les mesures préventives que je viens d'indiquer n'auraient d'action que contre les domestiques indignes. Au surplus nous sommes en cas de légitime défense. C'est un axiome en droit naturel que la liberté d'un individu cesse où la liberté d'un autre individu commence.

CRAFTY.

LA REVANCHE DE SOUMISE

—

Quelle semaine pour les turfistes! quel entraînement! que d'émotions multiples!

Les solennités de Longchamps, un instant suspendues nous permettent d'assister aux courses de Chantilly. Puis, La Marche nous réclame à propos de son Military. Et, au milieu de tous ces déplacements, il faut surveiller son livre, se renseigner partout, se recueillir même, car le Derby approche et l'incertitude redouble.

A cette heure, les favoris se multiplient, par la raison qu'il n'est pas de cheval absolument favori. — Mais au milieu des contradictions, au-dessus des calculs, en dehors des bévues et des rêves, par delà les prévisions, règnent en gros caractères deux noms bien connus : *Rothschild* et *Lagrange*.

Et voyez comme *Soumise* et *Fille de l'Air* déclarent hautement que la fortune est pour leur écurie. — Dans le *prix de Diane*, *Fille de l'Air* a battu *Bois-Roussel* haut le sabot. Les six autres vaincus étaient : *Poudrière*, à M. Schickler, arrivée seconde; *Somo-Sierra*, *Perle*, à M. le duc de Morny; *Gueule de Loup*, à M. Delamarre; *Fantasia*, à M. de Lunel, et *Mademoiselle Du Rosay*, sa camarade d'écurie.

Bois-Roussel est mal arrivé. — Cette course, occasion d'une si remarquable victoire, a été le grand signal de la confusion. — Et, depuis ce moment, les faiseurs de livres ne savent plus où donner du crayon. — Les liquidations sont désastreuses. — Qui donc instituera à Chantilly un cabinet prophétique!

C'est en ce moment la spéculation la plus avantageuse — et l'occasion la plus propice. On peut nommer celui-ci, désigner celui-là, indiquer un troisième, et tous les *Consulteurs* reviendraient satisfaits.

O journée du Derby! quelle surprise nous réserves-tu? quel vainqueur sortira de cette lutte?

—

Et ce qui rend l'incertitude plus complète et l'avenir plus impénétrable, c'est que, ni *Fille de l'Air* ni *Soumise* ne sont engagées dans le Derby... et le Derby cesse presque de présenter de l'intérêt du moment que les indications font défaut.

—

Je malmenais un peu *Partisan* dans mes dernières notes. — Je n'ai en lui aucune confiance.— A peine raccommodé, il s'est de nouveau détraqué; — c'est un peu la faute du directeur de son écurie.

Partisan avait gagné très facilement le prix du *Gros-Chêne*; — il laissait derrière lui *Grande-Mademoiselle*, de l'écurie Schickler, et *Généreux*, et *Villafranca*, et *Habeas-Corpus*. — C'était tout ce qu'on pouvait exiger de sa convalescence; — les articulations étaient fatiguées, les sabots brûlants; — un malaise général l'enveloppait. — Malgré toutes ces conditions, on le ramena à la piste pour courir le *prix d'Apremont*.

—

Or, *Soumise*, notre favorite à nous, et favorite contre tous, favorite pour la saison entière, courait dans ce même prix, — pour lequel étaient engagés : *Nobility*, à M. T. Carter; *Guillaume le Taciturne*, à M. Schickler, et quatre autres chevaux qui ne sont pas partis.

Soumise est arrivée première, hardie, légère, sans être rejointe, sans être menacée de l'être.

—

Le *Handicap* (prix des Ecuries) réunit des chevaux de tout âge — qui portent des poids différents et proportionnés au sexe, à l'âge, aux prix remportés. — Le véritable nom serait prix d'*Equilibre*, puisque le but même des *Handicap* est de rendre la victoire possible à tous les chevaux partant (mais le mot anglais restera sans doute). Trente-huit chevaux avaient été engagés; — quatorze étaient au poteau de départ : *Benjamin* et la *Reine Berthe*, à M. de Lagrange; *Heuriys*, à M. Teisseire; *Démon* et *Ninon de Lenclos*, à M. le duc de Morny; *Jean sans Peur*, à M. Schickler; *Marjolet*, à M. Robin, *Glaucus*, à M. Verry; *Grande-Dame* et *Eva*, à M. T. Carter; *Biette*, à M. Lupin; *Scrupule*, à M. Delamarre; *Aventy*, à M. Aumont; *Sportman*, à M. D'Auriol.

Ninon, qui devait gagner la course, emprunta la corde à *Démon*, partit premier. — Elle arriva première, ayant pour second *Jean sans peur*.

COURSES DE LA MARCHE

(*Steeple chases*)

Le grand Military dans lequel peuvent monter les officiers français et étrangers, avait recueilli treize engagements ; — Cinq chevaux seulement se sont présentés au départ et à leur tête le vieux *th Colonel*, ce Frédérick de nos hippodromes, qui n'a pu prendre que la troisième place. — L'*Africain*, un cheval solide, appartenant à M. Vaillant, était premier, à l'arrivée, après une fort belle course qui fait le plus grand honneur à un jeune Sportman, M. le comte d'Evry. — *Yatter-Gall*, monté par M. le capitaine Smith, était second.

Handicap libre. — Neuf chevaux engagés; cinq sont partis.

Le jockey de *Bunkum* est tombé; — *Farintoch* s'est débarrassé du sien; — *Amaranthe*, à M. le comte d'Osmont, bien menée par Planner, a gagné difficilement d'une demi longueur sur *Valentius*, deuxième.

Le *prix du parc* a été gagné par *Miss Margaret*, montée par son propriétaire.

Quant à la physionomie générale de ces réunions, elle peut toujours se résumer fidèlement en quelques mots habilement distribués : Grelots, — champagne, — tapage, — voilette, — poussière, — hardiesse, — élégance, — chutes.

Une autre fois, je placerai tous ces mots à leur place.

IFFEZHEIM.

CHOSES ET AUTRES

Le public se plaignait que le palais de l'Institut, dont les ailes ont été récemment *restaurées de fond en comble*, avait gardé la blancheur de la pierre neuve, avec laquelle contrastait le bon brun de la partie centrale. Faisant droit à cette réclamation, l'autorité se hâte de faire regratter le monument.
Les travaux s'achèvent à Notre-Dame, il ne reste plus qu'à regratter,
Ne trouvez-vous pas le mot : restaurer de fond en comble, ravissant? Désormais, on ne dira plus : détruire; on dira : restaurer de fond en comble.

—

Le plus beau temps du monde a favorisé la Rosière de Nanterre. Le maire de cette honorable jeune fille avait affiché un arrêté, dans lequel se lisait une phrase ainsi conçue :
« La Rosière, dans sa promenade sera escortée et soutenue par la musique de la garde nationale.

—

Que de médecins dans ce procès de La Pommerais! Jamais on n'en avait tant vu depuis le *malade imaginaire*. C'est beaucoup pour une seule femme, et qui se portait bien encore. Les discussions de ces messieurs m'ont rappelé celles des bouts de corde, de l'affaire Armand ; ils se renvoient réciproquement des accusations d'ignorance touchantes par leur naïveté. A la fin d'une audience, je suis très-convaincu que les poisons n'empoisonnent pas, tandis que la suivante me prouve non moins incontestablement qu'on peut fort bien être empoisonné sans poison...

—

Lors de l'union des trois théâtres, la Porte-Saint-Martin, la Gaîté et le Cirque, il avait été convenu que la Porte-Saint-Martin se réserverait les drames littéraires. Fidèle à son programme, ce théâtre prépare la reprise de la *Nonne sanglante*, le mélodrame le plus inepte que jamais ait craché la plume d'un honnête homme.

—

Simple question. — Pourquoi le *Moniteur du soir* a-t-il une chronique intitulée : des arts, du théâtre et de la littérature, et ne nous entretient-il jamais que du théâtre?

—

Rien d'amusant comme les grands journaux. La force de l'habitude les enchaîne aux formes les plus grotesques. Hier, ils disaient sérieusement que les ambassadeurs japonais, se rendant au théâtre, traversaient les flots d'une multitude respectueuse. Passe pour flots et la multitude ; mais *respectueuse?* Les étrangers qui ne nous connaissent que par nos journaux doivent se faire une singulière idée du peuple français. Je ne m'étonne plus, qu'en Orient, on appelle nos princes des sultans. Voyez-vous d'ici nos gamins, tête nue et baisant la terre devant les envoyés du Taïcoun?

—

Une chose me frappe encore dans le procès de la Pommerais. Tout le monde s'occupe avec intérêt de la façon dont est décédée cette pauvre femme qu'on ne peut plus rappeler à la vie. Quant aux chiens, aux lapins, aux grenouilles qu'on immole à son sujet, personne n'y pense. Ces pauvres bêtes n ont pourtant pas fait assurer leur existence.

—

A Cherbourg, on a tiré dix-sept coups de canon en l'honneur des ambassadeurs japonais. A Châlons on a tiré treize coups de canon en l honneur du maréchal Forey. Pourquoi ce nombre treize et ce nombre dix-sept? Le maréchal est-il donc aux Japonais ce que treize est à dix-sept? Proportion singulière.

—

L'*Œdipe* de M. Moreau est le *lion* du Salon. Pourquoi?
Le Sphinx s'accroche gracieusement au paletot d'Œdipe, à peu près comme un pic-vert à l'écorce d'un arbre, en attendant le droit de s'accrocher de même à sa peau. — Cela prouve la solidité de l'étoffe. — Il pose à Œdipe la question suivante :
— De qui est la romance *Mire dans mes yeux tes yeux ?*
Œdipe répond diplomatiquement :
— Elle n'est pas de Verdi.
Somme toute, gracieux animal recommandé particulièrement à la Société d'acclimatation; — pas méchant et facile à étrangler; mais il faudrait d autres *côtelettes* que celles que M. Moreau a données à son Œdipe.

—

Le grand duché de Mecklembourg-Schwérin marche décidément à la tête des nations civilisées. Le *York-Zeitung* nous apprend qu'on vient d'y rétablir la bastonnade. — Tout noble ou *edelmann* peut disposer en faveur non-seulement de ses tenanciers et de ses domestiques, mais des ouvriers de la ville, qui par hazard travaillent sur ses domaines, de la quantité de vingt-cinq coups de bâton. Tout a été paternellement réglé : « Les cannes, dit le décret, » qui serviront à cet usage devront, à l avenir, avoir une aune et demie, au lieu » d'une aune un quart, et une épaisseur d'un demi-pouce au lieu d'un quart » de pouce. les anciennes cannes n'ayant pas été trouvées suffisantes pour » produire l'effet demandé. »
Si M. Maurice Roux est sans place en ce moment, il pourrait trouver son affaire de ce côté.

—

A propos de cet intéressant personnage, on raconte que, dernièrement, il se présenta à Montpellier chez un de ses plus enragés partisans, pour le prier de le prendre à son service.

« — Hé! mon garçon, aurait répondu celui-ci, riche bourgeois désœuvré, » tant qu'il s'azira de prendre de l'agrément dans la rue en cassant des car- » reaux et en criant : à bas Armand ! ze zouis toun ami à la vie à la mort; » mais, sandis! si tu étais à mon service, zé t'estrangouillerais pour tout de » bon, oui ! »

—

Il s'en est fallu de très-peu que l'Académie française fît dernièrement un acte de justice. Heureusement, elle est revenue à elle. Il s'agissait du prix Bordin. MM. Guizot, Villemain, de Sacy, Saint-Marc Girardin présentaient l'*Histoire de la Littérature anglaise de M. Taine.* Quand MM. Cousin, Dupin aîné, Berryer et Dupanloup se sont levés tour à tour, ont attaqué la philosophie du livre et ont fini par l'emporter. — Ce qu'il y a de plaisant, c'est que chacun de ses adversaires a commencé à déclarer *qu'il mettait le talent de M. Taine hors de cause*. Et dire que M Prudhomme se figure encore aujourd'hui que c'est le talent qui est en cause quand l'Académie s'occupe de quelque chose!

—

A propos de vente. — On vendait, après décès, chez la baronne de X... — Public nombreux et choisi, émaillé cependant des *biches* inévitables — Les meubles se vendaient assez mal, mais lorsqu'on entama les objets de fantaisie, les *nik-naks* et les souvenirs, un véritable steeple-chase s'établit entre les enchérisseurs. Même les cartonnages et sachets de confiseurs, épaves du premier de l'an dernier, trouvèrent des amateurs empressés.

— Vois-tu, ma biche, dit à sa compagne la grande A. C..., une des mêmes ci-dessus mentionnées, il ne faut plus dédaigner, quand elles sont vides, les boîtes à bonbons. Faut plus les donner à nos femmes de chambre : ça se vend joliment bien dans les ventes.

—

Une toute petite étude de mœurs. Voulez-vous? Nous l'appellerons :

L'HOMME QUI N'A JAMAIS PLIÉ.

La scène se passe dans un salon après dîner.

M. A... — Mon cher monsieur, j'ai cinquante cinq ans sonnés; eh bien, je peux le dire hautement, je ne dois ma position qu'à moi-même et à mon inflexibilité. (*Il trousse et remue son café.*) A l'âge de quinze ans, mon père me mit sur la route de Paris avec 17 fr. 50 dans la main et une paire de sabots...
M. B... *tenant sa tasse en l'air.* — Oui, je sais combien vos débuts furent...
M. A... — Oui, certes, ils le furent, et extrêmement, je vous en réponds! Ah! dame, j'ai lutté! j'ai fait mon trou au milieu des ronces et des épines, mais je peux proclamer une chose : je n'ai jamais plié. (*Il regarde son interlocuteur dans le blanc des yeux.*) Vous m'entendez, jamais!
M. B.. — C'est fort beau. (*Il avale une gorgée et fait la grimace.*)
M. A... — Je me serais brisé comme l'acier, mais pour plier...
M. B... — Ah! c'est fort beau... Je vous demanderai un peu de sucre.
M. A... *très-bas à l'oreille de* M. B... — Il n'y a pas beaucoup de gens qui pourraient en dire autant par le temps qui court?
M. B... — Ah! certes!... Pardon, un peu de sucre.
M. A... (*avec un rire amer. Il présente le sucrier.*) — Non, il n'y en a pas beaucoup; je dirai même qu'il n'y en a pas.
M. B.. — Cela ne m'étonnerait pas.
M. A... — Tenez, voilà Vermillac qui est sous-chef du contentieux.
M. B... — Charmant homme!
M. A... — C'est un plat valet!
M. B... — Pas possible... Non, merci; jamais de liqueurs.
M. A... — C'est comme je vous le dis. Voyez-vous, je sais sur Vermillac des histoires!... C'est un homme qu'on ne peut pas voir... Il s'est conduit avec moi... J'ai failli l'écraser. Figurez-vous, qu'à la suite d'une discussion, où il ne m'avait pas laissé dire un mot, fort de mes convictions, je lui dis : Vermillac, ce que vous dites là est absurde. A ce mot d'absurde, monsieur, voilà un homme qui devient rouge comme un coq. Il me prend par les épaules, me lance un coup de pied et me précipite dans l'escalier. J'arrive au bas, meurtri et sans chapeau. — Bon. Vous sentez qu'avec mon caractère je ne pouvais pas en rester là. Je lui crie d'une voix où vibrait la colère : Vermillac, mon chapeau. J'attendis un instant, décidé à tout. Enfin, il me lança mon chapeau... et il fit bien, mon cher; j'étais comme un lion!
M. B... — Vous l'avez revu depuis?
M. A... — Le revoir! Vous ne me connaissez pas, mon cher; pour ces choses-là je suis inflexible!

IFFEZHEIM.

PARCS ET JARDINS. — BACS CONIQUES ET CAISSES RONDES

de P. LOYRE, Architecte paysagiste.



Rien de plus simple que le *décaissage* des arbustes par les bacs coniques. Un bon coup de marteau....



LES BACS CONIQUES.

— Mais il me semble que vous avez fait à votre parc des changements merveilleux.

— Non. Tout simplement, au lieu de ces affreuses caisses carrées en bois, j'ai mis dans des caisses coniques mes orangers qui en sont tout fiers et n'ont jamais été plus gaillards.



LES ANCIENNES CAISSES CARRÉES.

Essayez donc d'arroser avec un pareil système ?...



Et crac !!! voilà le miracle opéré, sans qu'il tombe un seul morceau de terre.



L'ANCIENNE CAISSE

Un arbuste de dix ans ;
Une caisse de trois mois.



Et si vous aimez la variété, vous pouvez, par ce moyen bien facile, varier chaque jour la physionomie de votre parterre.



L'élégance et le bon goût donnent la préférence aux bacs coniques de P. LOYRE



L'ANCIENNE CAISSE

Le jardinier le plus malin ne pouvait enlever un arbrisseau sans briser la caisse.

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN. Paris.— Imp. VALLÉE, 15, rue Breda.



MISÈRE

SOUVENIRS DE LA VIE MILITAIRE

A mes camarades du 3e régiment d'infanterie.

Vous vous le rappelez tous, mes chers camarades, ce Misère que nous avons tant aimé.

Il n était pas beau, — mais quel cœur! quelle intelligence!

Hardi, brave, fier, généreux, fidèle au drapeau ; toutes les qualités du soldat.

Nous l'avions trouvé dans un fossé, pendant l'étape de Bretoncelles à Prez-en-Paille. Il était étendu sur le flanc, mourant de faim et de maladie et attendant, avec stoïcisme, l'heure suprême du vagabond.

Ce fut un clairon qui, le premier l'aperçut. Il s'arrêta et lui présenta un morceau de pain de munition qu'il dévora. — Puis, remarquant les plaies qui le couvraient, il fit appel aux bidons et chacun se mit à les lui laver avec de l'eau-de-vie.

Il poussait de temps en temps des petits cris, arrachés par la douleur que lui causait le contact de ce corrosif avec les chairs vives, mais son œil était chargé de reconnaissance.

Lorsqu'on l'eut bien soigné, ont lui fit avaler une goutte : le coup de l'étrier; puis, reprenant le sac et le fusil, on se remit en route.

Il leva la tête, et voyant ses bienfaiteurs s'éloigner, il fit un violent effort, parvint à se mettre debout et suivit le bataillon.

Mais, lecteurs, j'oubliais de vous le dire : c'était un chien.

Un grand chien fauve, un chien de berger, au museau allongé, à l'œil intelligent, au crocs aigus. mais blancs comme l'ivoire; haut sur pattes, trottant l'amble, comme le loup avec lequel il avait de faux airs de famille ; tellement maigre que les os trouaient sa peau ; pelé, galeux, et probablement expulsé comme lépreux de quelque ferme des environs.

J en demande pardon aux délicates lectrices de ce journal, il n'avait rien du havannais pomponné, enrubanné et musqué, à l'air idiot et au caractère hargneux, qui fait le plus bel ornement des boudoirs; mais tel qu'il était il nous plaisait.

Le voyant nous suivre, nous lui fîmes préparer une pâtée plantureuse à la grande halte et, lorsque le commandant leva son épée pour le roulement, signal du départ, Misère était adopté.

* *

Prez-en-Paille est un gros bourg du département de la Mayenne.— Une longue et large rue en ligne droite — deux cents maisons : voici l'endroit. Seulement une chose peut étonner l'homme qui traverse ce village dans un jour ordinaire : c'est que chaque maison est ornée d'une plaque de tôle grinçant sur une tringle. — avec un *Soleil d'or*, un *Cheval rouge*, une *Boule noire* et ces invariables mots : *Loge à pied et à cheval.*

Tous les habitants sont aubergistes. — Cela surprend tout d'abord, mais en se rappelant la Suisse, la chose s'explique. Tous les Suisses sont aubergistes et sont tous à l'aise : c'est qu'à la belle saison les étrangers arrivent.

Il en est de même pour les indigènes de Prez-en-Paille. La foire aux bœufs qui se tient là deux fois par mois enrichit l'endroit.

Le bataillon arriva un jour de marché et Misère retrouva là des confrères. Bah! il n'eut pas seulement l'air de les connaître. La musique jouait le *Défilé des Princes* et notre nouvelle recrue avait choisi sa place de bataille entre le cheval du colonel et le capitaine des grenadiers. Portant haut la tête, levant hardiment la patte, il marchait au pas comme un vieux chevronné. Toute la journée, il se promena avec les hommes, dédaignant profondément le pékin et répondant vigoureusement par un coup de croc aux chiens qui venaient essayer à leur manière de fraterniser avec lui.

Le lendemain, à trois heures du matin, tambours et clairons, dispersés dans le village, battaient et sonnaient la marche du régiment et un quart d'heure après, tout le bataillon en armes était rassemblé sur la place. — Misère seul manquait. Qu'était-il devenu ? C'est la question qu'on s'adressait. Néanmoins on partit.

Quelques jours après, à un kilomètre de Vitré, un poids énorme tombe sur le sac d'un homme de l'arrière-garde, qui traînait la jambe comme s'il était de la compagnie *hors rang*.— Le traînard se retourne, puis recule, effrayé de voir une large langue rouge sortant d'un museau fauve qui se promène sur sa figure.

C'était Misère. — Misère traînant après lui les anneaux d'une chaîne brisée et rappelant à quelque différence près le *Spartacus* de Foyatier.

Quelque conducteur de bestiaux l'avait probablement trouvé à son goût et avait essayé de se l'*attacher*. Mais, semblable au *Zéphyr d'Aïn-Ghettouta*, Misère avait triomphé de tous les obstacles et rejoint son drapeau !

* * *

Rennes est certes l'une des garnisons les moins agréables de France ; — on n'y aime pas beaucoup le soldat. — Aussi, nous vécûmes chez

nous et Misère fit comme tout le monde : il ne fréquenta aucun des chiens de la ville.

Il n'appartenait à personne et était à tous : en un mot, c'était le chien du régiment. Il avait pris à la lettre cette plaisanterie de l'un de nous : *Misère est de l'etat-major*. Le matin, il mangeait son gamelon dans la caserne où il avait couché, soit à St-Georges, soit à l'Arsenal, soit à Kergus, soit au Bon-Pasteur. Puis il se rendait au quartier où avait lieu la parade ; il passait gravement dans les rangs avec l'adjudant major et allait s'asseoir majestueusement derrière lui, en tête des officiers de semaine, pendant le défilé de la garde.

Alors il se rendait, soit à la pension des officiers, soit à celle des sous-officiers, où il savait trouver force reliefs de toutes sortes.

Mais c'était surtout au café qu'était son triomphe. Misère avait de l'esprit et une souplesse dans le caractère qui eût pu passer pour de l'intrigue, mais qui n'était que du désir de plaire à tout le monde.

Le colonel savourait sa pipe, entouré des grosses épaulettes et du docteur, — il apercevait Misère, faisait claquer ses doigts et l'animal était près de lui.

— Misère, disait-il tout bas, comment font les sous-lieutenants le dimanche au jardin du Thabor?

Le chien se dressait sur ses pattes, avançait le séant, redressait sa queue en trompette, et marchait lestement à petits pas pressés, renflant la poitrine, ondulant de l'arrière-train, le nez en l'air et regardant à droite et à gauche.

— Et maintenant, Misère, disait le lieutenant-colonel, quand ils arrivent à la théorie?

Les oreilles s'abattaient, le nez se penchait vers la terre, la queue tombait entre les jambes et la marche devenait pénible.

Les morceaux de sucre pleuvaient et disparaissaient, et il passait à la table des capitaines.

— Misère, disait l'un d'eux, fais le cheval du commandant B... quand il trotte.

Il roidissait ses pattes et se mettait à sauter par petits bonds comme si toutes ses jointures étaient ankylosées.

Le tour des sous-lieutenants arrivait :

— Misère, qu'est-ce que font les officiers à la théorie?

Il ouvrait sa large gueule et bâillait à plein gosier.

— Et que fait l'adjudant-major?

Les crocs aigus se découvraient et l'on entendait un sourd grognement.

Quand il y avait exercice, il venait y faire sa sieste et ne se relevait que pour rentrer en ville à la place qu'il avait adoptée entre le cheval du colonel et les grenadiers du 1er.

Lorsqu'il y avait *campo*, c'est-à-dire rien, il suivait le premier individu du régiment qui lui convenait et allait se promener avec lui, jusqu'au moment du dîner.

Le soir, un quart d'heure avant la retraite, il était sur la place d'armes ; puis faisait la promenade avec la fanfare et rentrait au premier quartier venu.

Aussi cette petite existence l'avait-elle singulièrement embelli. Ce n'était plus le Misère qu'on avait trouvé : il était potelé, son poil était long et brillant, et son œil étincelait comme une escarboucle.

***

Un jour une joie immense saisit le régiment. La guerre était déclarée à la Russie et nous étions désignés pour l'expédition de la Baltique.

Il avait été convenu que Misère resterait au dépôt. Il en décida autrement. Nous ne savons comment il s'y prit, mais au moment où le navire anglais qui nous portait quitta la rade de Cherbourg, notre diable de chien, s'élançant d'une écoutille, tomba sur le pont au milieu de nous.

Ce fut aux îles d'Aland que Misère reçut le baptême du feu.

Nous ne nous amuserons pas à raconter la prise de la forteresse de Bomarsund. Il nous suffira de dire, qu'un des premiers, Misère entra dans cette vaste salle, où les officiers russes, après une courte mais vigoureuse résistance, placés entre la mollesse d'un général trop vieux et la défection de soldats mal choisis, ayant jeté dans un coin leurs épées après les avoir brisées, reçurent les Français avec leur courtoisie habituelle, en leur offrant un verre de champagne.

On sait que les alliés firent sauter le fort, et ce fut là surtout que Misère se distingua.

Le soldat français n'est pas pillard, mais il est *chapardeur*.

Le coup de canon était depuis longtemps tiré pour la retraite du corps d'armée sur les navires, et le feu était déjà aux mines, que d'enragés collectionneurs furetaient encore partout pour rapporter, soit un casque en cuir bouilli, soit une peau de mouton, soit une carabine. Misère, avec un instinct admirable, saisissait ces imprudents par le pan de la capote et les forçait, bon gré mal gré, à rejoindre les chaloupes.

Le général Baraguey-d'Hilliers, qui commandait les forces alliées, le remarqua et lui fit quelques caresses en disant :

— Pauvre bête, si au lieu de quatre pattes, tu n'en avais que deux, je te ferais décorer.

***

Le régiment revint en France, et fut envoyé à X..., ville très-collet-monté, très-religieuse, et par conséquent peu charitable.

Il y avait déjà trois mois que nous y étions, lorsqu'arriva un événement étrange, auquel on attribua depuis la cause des malheurs de Misère.

Son caractère exclusivement troupier, nous l'avons dit, lui faisait dédaigner profondément tout ce qui, à un titre quelconque ne touchait pas au régiment, et comme il n'y avait aucune relation d'intimité entre les habitants et la garnison, notre chien continuait à ne connaître que nous.

Un dimanche à quatre heures du soir, toute la high-life de l'endroit était suivant l'usage rassemblée sur la promenade pour entendre la musique.

Les jeunes gens se promenaient par groupes, les dames étaient assises et causaient avec les personnages graves. Le chef de musique venait de lever son bâton et l'on attaquait l'ouverture du *Domino noir*, lorsque Misère parut, suivant quelques officiers. Tout à coup, en passant devant les dames, il s'arrête, regarde un instant, puis s'élance vers l'une d'elles et, plaçant familièrement sa tête sur ses genoux, se met à lui lécher les mains.

C'était la femme d'un homme considérable par son nom et sa fortune.

La dame rougit, essaye de repousser cet étrange courtisan, qui n'en tient aucun compte et revient à la charge. Le mari veut s'en mêler; cette fois, Misère montre les dents. Les voisines se regardent d'un air pincé et l'une d'elles s'écrie :

— Quel est donc cet affreux chien, chère belle, qui est si familier avec vous, et qui semble ne pas reconnaître monsieur votre mari ?

— Mais, Dieu me pardonne, réplique immédiatement une autre, avec un certain dédain, c'est le chien de la troupe, je crois.

Vous voyez d'ici tout ce qu'on peut tirer d'un événement pareil dans une petite ville de vingt mille âmes.

***

Quelques jours après cette aventure, l'affiche suivante était sur tous les murs, et de plus fut tambourinée par la ville :

Le maire remarque avec peine que, malgré ses avis réitérés, on rencontre encore dans les rues des chiens qui ne sont pas muselés. Cette imprudence pouvant causer des accidents pendant la chaude saison, le maire prévient les contrevenants que tout chien trouvé sur la voie publique, sans muselière sera pris immédiatement et étranglé sur place.

Il ne vint à l'idée de personne que cette affiche pouvait concerner Misère. Il appartenait à l'armée, et, comme tel, ne relevait que de l'administration militaire. C'est probablement ce raisonnement qui fit que personne ne songea à le faire rentrer dans le droit commun. D'ailleurs, quand bien même quelqu'un eût acheté cette muselière règlementaire, Misère eût-il consenti à la porter? Non.

Or, un beau jour la voiture de l'exécuteur passa. Celui-ci aperçut notre chien et lui jeta un lacet. Malheureusement le nœud coulant ne coula pas et le vaillant animal s'élançant furieux, sauta à la gorge de son ennemi et commença à étrangler l'étrangleur.

Le pauvre diable fut transporté chez lui dans un état déplorable.

L'affaire devenait grave. — Il y eut dans les hautes régions des va-et-vient inquiétants et la question sembla s'élever à un moment à la hauteur d'un conflit entre le pouvoir civil et le pouvoir militaire.

Pendant ce temps, Misère, ne se doutant pas du rôle important qu'il jouait dans l'histoire de la ville de X..., continuait, avec le calme d'une conscience pure, le train de vie qu'il avait toujours mené.

On ne sut jamais jusqu'à quel tribunal suprême la question fut portée; toujours est-il qu'un matin on lut à l'ordre ce qui suit :

L'adjudant de semaine fera prendre le chien Misère et le fera abattre.

***

Ce fut un coup de foudre pour tout le monde. *Abattre* Misère! Un fourrier, dans un moment d'exaspération, s'écria naïvement :

— C'est ça! l'*abattre!* ni plus ni moins qu'un *chien!*

Quoi qu'en dise le couplet :

Un vieux soldat doit souffrir et se taire
Sans murmurer !

On se tut, — mais on murmura et on ne souffrit pas.

Une vaste conspiration tacite s'organisa : soldats, sous-officiers, officiers, tout le monde en fit partie. Il s'agissait de sauver Misère! Paraissait-il dans une caserne, immédiatement il était caché. L'adjudant arrivait toujours cinq minutes après la disparition, et chaque jour il répondait invariablement au colonel :

— On ne revoit plus le chien.

Néanmoins les ordres devaient être précis et sévères, car le colonel repliquait chaque fois :

— Il faut le trouver et l'abattre.

Pendant un mois, on parvint à l'escamoter. — On l'avait vu partout, mais trouvé nulle part. Il passait la nuit tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Mais les habitants conspiraient aussi de leur côté, et, prévenu par la municipalité, le lendemain le colonel prenait à part l'officier qui avait reçu l'*out-law* et le sermonait malgré ses dénégations. On espérait peu à peu arriver à la prescription ou au moment où l'on quitterait la ville, et alors Misère était sauvé.

Mais la fatalité s'en mêla. — Un jour le colonel accompagnant le général de brigade au quartier, rencontre Misère, — peut-être ne l'eût-il pas aperçu (sait-on ce qui se passe dans l'âme d'un colonel?) — si le chien ne fût pas venu lui rendre ses devoirs. Le général regarda son subordonné d'un œil diabolique, et lui dit :

— Eh mais! le voilà! Colonel, c'est une affaire faite; amenez-le avec vous.

Le colonel ne répondit pas, mais, passant sa main sur la tête du pauvre animal, il lui dit doucement :

— Viens, Misère, viens!

Le poste de la police était sous les armes, et le tambour faillit contrevenir aux règlements militaires qui ne donnent pas aux généraux de brigade les honneurs de la batterie *aux champs*. Au lieu de se tenir *prêt à battre*, il laissa tomber ses baguettes, et la caisse résonna. Le général lui lança un regard terrible; ce commencement de batterie réveillait en lui des douleurs probablement, car il dit d'un ton sec.

— Qu'on fasse venir l'adjudant de semaine!

Lorsque le sous-officier parut :

— Le voilà, ce chien introuvable, faites-le abattre!

L'adjudant s'éloignait avec Misère, quand le colonel courut après lui et lui dit quelques mots à l'oreille.

Un instant après, on entendit dans une petite cour une détonation formidable : *la justice civile était satisfaite.*

Misère n'était plus, — il était mort, frappé de six balles en pleine poitrine; mort de la mort du soldat.

Il est enterré dans cette cour et aucun signe extérieur n'indique au passant qu'il foule un brave : *les chiens n'ont pas d'âme!*

Ce mot a dû être inventé par un maire!

*
* *

On remarqua que, bien que ce fût un jour d'inspection, le colonel ne punit aucun homme, mais le pauvre diable d'adjudant trouva moyen de pincer quinze jours de consigne.

Le soir, on battit beaucoup les pékins dans les cabarets.

Le surlendemain, on changeait de garnison.

Ἀνάγκη! Fatalité! Un jour de plus, — Misère était sauvé... C'était écrit!

EDOUARD SIEBECKER.

LES LUNDIS DE MADAME MILLIONS

Ce jour est celui de ses *matinées*. Vous savez, un raout à la clarté du soleil, une exhibition de toilettes tapageuses, de belles manières. Heureux les élus de cette réception, à l'usage des grandes dames.

— Grande dame! une madame Millions tout court.

— Avec l'*s* final, pas si court, belle lectrice, et, qui que vous soyez, je vous désire, même au singulier, droit à ce nom, dont s'honore le *Livre d'or* de toutes les nations.

D'ailleurs, les millions sont d'une antiquité contemporaine des Levis, illustres cousins de la Vierge. Ils ne revendiquent pas cette sainte parenté, quoiqu'ils soient comme eux originaires d'Israel, et que, comme eux, ils brûlassent l'encens au pied des autels; mais le dieu des millions était le veau d'or.

Voilà Mme Millions, je l'espère, en dehors de vos attaques; désormais, vous la tiendrez pour grande dame ayant droit à avoir une réception diurne.

Le lundi donc, elle ouvre son salon, non à ses amis, l'amitié n'entre pas avec la foule, mais à ce monde à la mode que les Anglais appellent les *exquisites*. Dès midi, son Suisse est sous les armes, il inspecte la cour sablée de frais, les plates-bandes renouvelées. Le vestibule et l'escalier sont chauffés, parfumés à donner la migraine, mais les déités de l'aristocratie ne craignent pas plus l'odeur de l'ambre que les dieux de l'Olympe celle de l'ambroisie. Dans l'antichambre, une escouade de valets galonnés, poudrés à blanc, bâillent en attendant les visiteurs. Le valet de chambre, vêtu comme un notaire en fonction, lit son journal enfoncé dans une confortable gauache; il étudie surtout le cours de la bourse. Au service d'une maison qui n'est pas une barraque, il a ses raisons pour cela.

A ce représentant de la haute domesticité les honneurs de la journee. Tel qu'un introducteur des ambassadeurs, c'est lui qui annonce chaque personnage qui vient prêter hommage à sa maitresse. Il la précède à pas comptés à travers une enfilade de vastes et riches appartements. Le salon d'honneur, où l'or et la soie s'étalent à profusion, est orné en outre de ce luxe banal des portraits des anciens Millions. Dans l'angle de chaque toile figurent leurs armes: ils portent d'azur à trois besants d'or, et dans chaque cadre est encastrée une tablette d'or sur laquelle sont inscrits les noms du personnage représenté, et l'époque à laquelle il fleurissait.

Mais la jeunesse est sans respect pour ces souvenirs d'une antique grandeur. Mme Millions préfère à ces cadres vénérables son propre portrait, peint par Dubufe, ressemblant à miracle. Il est tout rose et tout blanc, avec une toute petite bouche et de grands yeux. Et dans quelle toilette! Mais cette merveille de la peinture moderne n'est point en compagnie des vieux parents sus-mentionnés; il décore la pièce à côté, le *parloir* de madame, sa pièce de prédilection, sa pièce intime; celle où elle vit, celle où répudiant toute prétention, elle est dans l'acception du mot une femme *lancée*.

J'ai bien envie de vous décrire ce *buen retiro*, ne serait-ce qu'au cas où une lionne provinciale me lirait; elle saurait ainsi comment parer son retrait. Cependant, l'imitation ne pourrait être complète. Chaque femme met son cachet à l'appartement qu'elle habite, et Mme Millions est fantaisiste à l'extrême. Riche à être toujours jeune et belle, n'en a-t-elle pas le droit?

Son salon a l'aspect à la fois d'un cabinet d'étude, d'un atelier, d'un fumoir, d'un réduit voluptueux, d'un jardin d'acclimatation. Ici des livres, des esquisses, des instruments, même une trompe de chasse là des cigarettes et les inévitables bonbons Siraudin; puis une panoplie, des cravaches, des fouets. Dans ce capharnaum, il y a place pour tout. Celle à qui il appartient est une encyclopédie en crinoline, une Parisienne qui, si elle ne sait pas tout, prétend à tout et aborde tout.

Au milieu de la chambre, au centre d'une guirlande de vervennes rouges est une large vasque de cristal. C'est un aquarium que M. Coste voudrait bien posséder. Non loin de là, dans une cage de rotin, deux *perruches ondulées* se becquetent comme les oiseaux de Vénus. Sur le tapis moelleux, un *skye terrier* traîne ses soies d'argent et jappe à son museau que lui reflète une glace descendant jusqu'à terre. Enfin, pour en finir des bêtes, un négrillon bon teint, produit de l'Algérie et en portant le costume, se vautre sur les divans, sur les fauteuils, en mangeant les bonbons et complétant le désordre de ce pèle-mêle, sous prétexte d'y mettre le bon ordre.

Le jardin d'acclimatation n'a pas seulement des animaux, il a des fleurs et de la verdure: des fleurs partout, de la verdure à un treillage doré formant *cabinet* dans l'embrasure d'une fenêtre. Là est la chaise longue de Didon et le pouff d'Enée.

Ces kiosques de verdure en plein salon sont une importation russe. En Russie, la nature ne s'épanouit qu'à la chaleur des poêles. La princesse Bagration est la première chez qui l'on vit figurer ce sylvestre détail d'ameublement. Quoique déjà vieille à cracher sur ses tisons, sous ce dais de feuillage, elle s'étendait nonchalamment, habillée de gaze, comme une sylphide, les cheveux au vent, le bouquet à la main, le visage peint en blanc et rose, mais non par Dubufe.

Et pourtant la princesse, quoique ayant le type kalmouck, avait été assez jolie pour qu'on l'ait prise, plus d'une fois, pour la comtesse Walewska, dont la beauté appartient à l'histoire. Ces méprises flattaient singulièrement la dame russe envieuse de tous les succès de la belle Polonaise.

Mais je cause, et le timbre du suisse fait entendre ses coups aigus et répétés. Il est vrai que Mme Millions ne s'en préoccupe pas plus que moi, elle est dans sa chambre, perdue dans les soins de sa toilette. Une intime, une parente pauvre, assiste à cette grosse affaire.

— Eh bien, Lucie! dit-elle, que penses-tu de ma coiffure?

— C'est joli, ma chère, parce que tu es jolie; mais ça ne ressemble à rien.

— Pardon, comme deux gouttes d'eau à ce petit buste de Julie, la belle d'Ovide, que m'a donné Mérimée. Imagine-toi qu'il m'a conté avoir vu au Capitole de Rome, une salle toute remplie d'impératrices, toutes arrangées dans ce goût. Cela donne envie de faire le voyage.

— Envoies-y Félix et Pétrus à ta place.

— Allons, mesdemoiselles, dit Mme Millions à ses caméristes, deux pimpantes soubrettes, qui en remontreraient à plus d'une élégante, habillez-moi bien vite.

Ces demoiselles vont prendre sur le lit la toilette préparée. D'abord une jupe de taffetas blanc rayé de bleu, garnie de deux rangs de franges à grelots multicolores, ensuite une chemisette de batiste et de valencienne, ouverte jusqu'à la naissance des seins; par-dessus une veste aux coutures cachées sous des pompons, rappelant la garniture de la robe, et enfin une large ceinture bleue nouée sur le côté.

— Bon, te voilà vêtue comme un *picador* à présent. Pour l'amie d'un archéologue, quel contre-sens! une coiffure césarienne et une robe de danseuse de Cachoucha, dit Lucie.

— Tu ne comprends pas que si j'étais complétement vêtue à la Romaine, ou bien à l'Espagnole, j'aurais eu l'air d'avoir mis un costume.

— Tu crois n'en avoir pas un?

— Sans doute. J'ai une jolie toilette, voilà tout.

— Qui n'est pas à la mode.

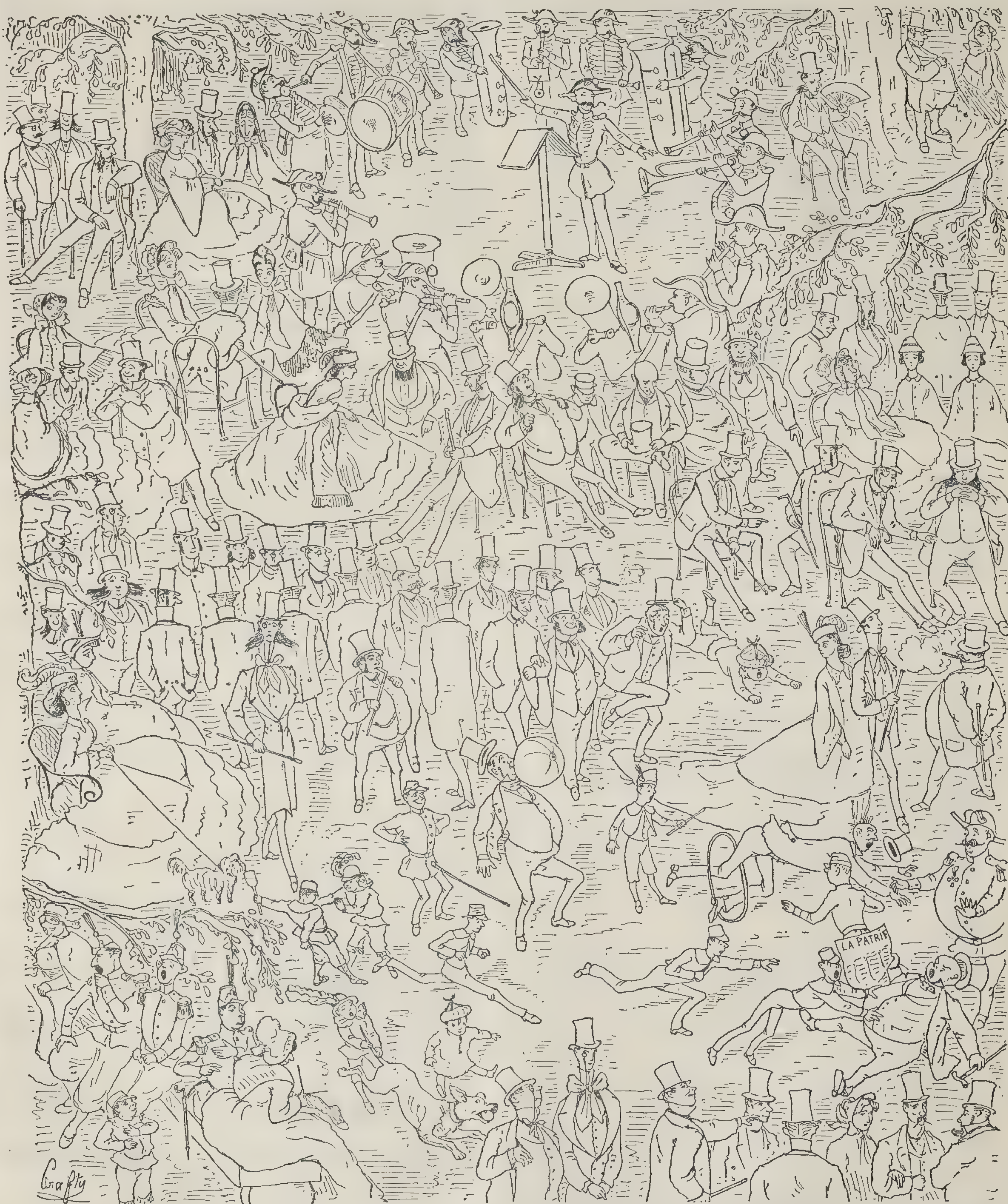
— A la mode! Elle est à la mienne; bon pour toi, ma petite, de suivre celles de tout le monde. Moi, j'ai les miennes et on les admire.

Le propos était dur adressé à son humble parente; Mme Millions, bonne comme les heureux, le comprend aussitôt, et voulant l'atténuer :

— Ce timbre qui ne décesse me porte sur les nerfs et pourtant je ne suis pas prête; ma bonne Lucie, toi, qui sais si bien me faire oublier, va, au salon. S'il y a quelqu'un qui en vaille la peine envoie Amorino. — Puis elle baise sa cousine sur le front. A peine celle-ci partie, le petit nègre paraît.

— Allons vite, vite! dit Mme Millions, Julie, mes bracelets. — Louise,

LA MUSIQUE AU JARDIN DES TUILERIES



De musique, on n'en entend pas une traître note; mais c'est un prétexte pour se réunir et se promener de long en large! Il y a bien quelques enthousiastes qui vont s'asseoir derrière le dos des musiciens, et qui écoutent de toutes leurs oreilles; mais c'est la petite minorité. — La foule marche, cause, pose et s'occupe plus volontiers du grand-turc que de l'orchestre. — Sur les chaises, une foule de demoiselles à marier.— Dans l'allée, des gandins de seize à vingt ans, quelques étrangers, des employés qui sortent de leur ministère, et une certaine quantité de fantassins, éreintés par une visite au palais de l'Indnstrie. — En résumé, il y a de l'ombre et l'on peut fumer. — Ceux qui aiment la conversation causent entre eux; — les gens entreprenants s'asseyent à côté des figurantes du théâtre de X, en disponibilité et tracent le menu d'un dîner à faire mourir Vatel d'indignation; — les autres regardent, et ce sont les sages.— Il y a tous les jours, au septième arbre à gauche, un gros monsieur qui dort; le bruit le berce, et il sommeille en songeant à son enfance; il croit entendre le murmure de sa nourrice, cela le rajeunit de soixante ans. Les imprudents se risquent dans les contre-allées et considèrent les jeux de l'adolescenee. — Quelquefois ils reçoivent une balle élastique sur le nez, mais ils se consolent en songeant que tout se modifie perpétuellement dans la nature, et que leur nez reprendra bientôt sa forme normale. — C'est la grâce que je leur souhaite!

mes boucles d'oreille étrusques. — Amorino, mets aux bouffettes de mes souliers, ces broches de saphir.

L'enfant obéit, caressant de sa main noire et de ses grosses lèvres le petit pied qu'on lui confie. Tel un caniche favori se permet d'inconvenants témoignages d'affection, sans être rappelé à l'ordre.

Pendant ce temps Mme Millions se mire, se fait des yeux ; mais rendons lui justice, sa peau lisse comme la fleur du camélia n'est gâtée, ni par le blanc de perle, ni par le rouge végétal. Elle l'a dit, elle a ses modes, non celles de la masse, modes que les véritab es élégantes ne heurtent pas, mais dont elles se défient.

Enfin la voilà *parée*, comme disent les marins, et elle l'est bien véritablement de sa beauté et de sa toilette, comme dit tout le monde.

Julie tourne le bouton de la porte, Louise soulève la portière, l'enfant suit sa maîtresse; il doit garantir sa traîne des embûches de ce salon fourré.

Madame fait son entrée.

— Pardon, pardon, dit-elle, une affreuse névralgie! — Elle porte la main à son front. — Je dois faire peur.

A madame la duchesse, son premier salut. Elle lui fait une de ces révérences que nos grand'mères qui en français bravaient l'honnêteté, la nommaient, mais moi, je n'ose Elle se retourne, donne la main à l'une, présente le front à l'autre, aux hommes fait un signe de tête gracieux et digne. Elle est toujours charmante, toujours agissant à propos. A chacun selon sa position, selon ses œuvres, — elle reçoit des artistes. Vous savez, du reste, qu'un salon du grand monde est un pot pourri. — Pardon de l'expression, elle rend le mélange de cette société.

J'ai nommé la duchesse — pure faubourg, — à son côté est la femme d'un banquier, plus loin une dame de la cour, près d'elle, une beauté fardée, à qui Alexandre Dumas, l'analytique, trouverait la tache qui déprécie la pêche. Un ambassadeur enrubanné, enchamarré, s'appuie sur son fauteuil. Voilà pourquoi elle est là. Selon son amant, une femme se déclasse ou monte en dignité. D'ailleurs, chez les plus sévères sont reçues certaines élégantes, bien nées, ayant un pied de ci et un pied de là dans les deux mondes. Dans le vrai, elles portent leur bonnet droit sur la tête; dans l'autre, elles l'ont sur l'oreille; mais ici et là, c'est toujours le même bonnet.

On s'est rassi, on cause; ah! cette causerie comment la répéter! Un peintre copierait aussi facilement les fugitives arabesques d'un kaléidoscope que moi écrire en propos confus.

Il y a de tout dans ce discours-là!

chante Béranger à propos d'un orateur. Il y a de tout dans l'entretien des visiteurs d'un lundi à l'hôtel Millions.

Le temps s'écoule. Mme Millions regarde souvent du côté de la porte. Qu'attend-elle? elle le dit bas à l'oreille de Lucil :

— Ma coiffure si bien réussie, et Merimée qui ne vient pas! il devait en parler à l'Impératrice.

Pauvre Mme Millions, elle s'était flattée que sa toilette servirait de texte à un rapport officiel!

Cependant, au milieu du bruit des voix des gens qui entrent, de ceux qui sortent et du timbre qui ne décesse son tim tam agaçant, on entend sonner l'heure.

— Six heures!

C'est une désertion générale. On a encore, avant de se mettre à table, une toilette à faire.

— Adieu, ma chère, — à revoir ma belle, — au Cirque! — Madame la duchesse!... Même révérence qu'en arrivant.

Cependant quelques intimes tiennent bon encore, tandis que l'on apporte les lampes aux voiles rosés. Ces intimes sont une princesse valaque nouvellement débarquée, qui sera l'inséparable de Mme Millions jusqu'à l'apparition d'une autre étoile, un préfet en congé, Fany et le vicomte de Californiac, ami du mari.

On cause debout des partants. Après pareille séance, que de méchancetés à dire! Dans le monde, ces propos sont confidences d'amitié.

Tout à coup la porte s'ouvre avec fracas. Aucun nom n'est prononcé, à *mezza voce*, par le valet de chambre, et une dame fait invasion au bruit soyeux de ses amples vêtements.

— La princesse Diamanti! s'écrie-t-on.

— Moi-même, répond la princesse; un instant, un seul instant, pour affaire...

— Chère princesse! toujours la bienvenue. Adieu Malinka chérie, dit Mme Millions à la Valaque en lui faisant mille chateries.

On part, à l'exception de Lucy, qui se retire dans la chambre à coucher et du vicomte. Ami de M. Millions, il l'attend sans doute, et pour n'avoir pas l'air trop décontenancé, pendant que les deux femmes causent ensemble, il va voir dans l'aquarium si, depuis la veille, la friture de goujons a grossi.

— Eh bien, ma belle, l'affaire? demande Mme Millions.

— Vous savez, chère petite, qu'on prépare des charades chez lady Dansington; je suis destinée à faire le tout de l'une d'elles : *volcan.*

— Ça vous revenait de droit, belle Napolitaine.

La princesse sourit et pressa la main de son amie.

— Le premier, on vole, je comprends, mais le second? Que faire pour *can*, reprend Mme Millions.

— Cela ne me regarde pas. Ils feront un camp militaire.

— L'orthographe?

— C'est vrai, en France on y tient. Eh bien!... J'ai trouvé! Ils raconteront une histoire sur quelqu'un et la laisseront à moitié.

— Ah! ah! un demi *can-can! can* sera dans toute son orthographe!... La grande affaire?

— Je voudrais vos conseils pour ma toilette; toute Napolitaine que je suis, je ne trouve pas facile de m'habiller en Vésuve.

— Ça se comprend. Cependant vous y aurez déjà pensé et aurez quelque idée.

— Oui, pour la coiffure. Je compte me mettre sur le sommet de la tête une gerbe d'or, constellée de gemmes de toutes couleurs. Le moindre de mes mouvements agitera cet échafaudage.

— L'éruption.

— C'est cela, mais la robe, le manteau? tout cela doit être en lave, et la lave, c'est difficile à reproduire.

— Pas si difficile avec vos rivières de diamants, mettez-en des traînées sur toutes vos coutures et vous aurez l'éclat de la lave incandescente.

— Ah! la bonne idée! l'excellente idée et la bonne occasion de montrer tout l'écrin des diamants! — Vicomte, que vous avez raison de trouver cette femme adorable! Brava, cara! M. de Californiac quitte son étude des embryons et se rapproche de ces dames. Son regard décèle le culte qu'on lui suppose. La princesse sourit à tous deux et le son de sa voix fait une caresse de cette exclamation.

— Cari miei!

Mais Mme Millions dit froidement :

— Si M. le vicomte me voit avec bienveillance, c'est pour flatter l'affection que mon mari a pour moi.

Pour l'Italienne, leçon perdue, et elle part avec autant de froufrou et de velocité qu'elle était entrée.

Mais elle se heurte contre M. Millions. Il revient du bois, il jette son chapeau et son stick sur un fauteuil, baise avec un transport un peu affecté les mains de la princesse.

— Vous ne partez pas ainsi, dit-il. Et quand j'arrive!!...

— Impossible, impossible, *amico mio*. Si le prince n'avait pas son macaroni à l'heure, il m'avalerait, et elle accompagne le propos du geste du lazzaroni prenant leur nourriture à Santa-Lucia.

— Que ne suis-je cet époux glouton!

— Mauvais plaisant. Et *la Diamenti*, comme on l'appelle à Naples, se sauve au plus vite.

— Californiac, vous, vous restez à dîner avec nous. Votre femme, c'est le Jockey. On ne vous attend pas.

— Mais... Et il regarde avec embarras son élégant costume du matin.

— En ai-je un autre?

— Mais vous êtes chez vous.

— Et vous, chez des amis qui vous prennent toujours avec bonheur, — n'est-ce pas ma femme?

— Madame est servie, dit le maître-d'hôtel en soulevant la portière.

CHRISTOPHE.

OBSERVATIONS

C'est quand elles ne peuvent plus aspirer aux hommages secrets que ces dames revendiquent les hommages publics.

—

La défiance gagne neuf fois sur dix; mais à la dernière, elle perd le gros lot, l'affection d'un cœur qu'elle a méconnu.

—

— Il a échoué, l'entêté. — Pas du tout, il a réussi. — Vraiment? quel grand caractère!

—

Je ne suis pas éloigné de croire que la plus grande différence entre les hommes est à qui tiendra le plus longtemps son sérieux.

—

N'attendez rien de plus d'un homme qui vous assure de sa reconnaissance, il est en train de payer sa dette.

—

Il n'y a pas de grands, il y a des gens qui se disent tels et d'autres qui les croient.

ALFRED B...,

93 !!! OU LES HO



Sous la coupole de Minerve, les cierges étaient allumés, tout le chapitre était
semblé, et de l'encensoir que chaque membre po te en sautoir pour son usage partic
échappait un nuage odorant qui montait sous la voûte.

M. Signol, dans un discours un peu long mais extrêmement corsé et éloquent, a
retracé d'une façon déplorablement lugubre les envahissements inouis de la démag
artistique; il nous avait dépeint en termes saisissants les hordes avinées, ignorante



enthousiasme : « Mes frères, si les choses en sont là, si le Dieu des Arts s'est voilé la face et que ses autels soient menacés, si le sacerdoce n'est plus respecté, jurons du moins sur nos épées de défendre nos principes jusqu'à extinction de chaleur animale. S'il faut périr, eh bien! mes frères, pérons, mais pérons avec noblesse; drapons-nous dans l'inflexibilité de nos croyances comme dans le linceuil des martyrs. Sac à p-pier! n'avançons pas d'une se-melle. »

Il se tut et moi je lui tendais les mains pour l'embrasser, lorsque, tout-à coup, un vacarme épouvantable se fait entendre au dehors et M. Pingar, sans chapeau, sans cravate, les yeux hors de la tête ou à peu près, les vêtements déchirés, se précipite dans la salle des séances et tombe anéanti sur les genoux de M. Picot.

— « Qu'est-ce, monsieur Pingar ?.. monsieur Pingar, qu'est-ce? » lui crie-t-on de toutes parts.

— « Ce sont eux, les faubourgs, la plèbe, l'écume, les sans-culotte, les Jacobins!.. Ah! mon Dieu!

— » Ont-ils du canon, monsieur Pingar? »

Mais la réponse de M. Pingar se perd dans le tumulte; les portes volent en éclat et une foule hurlante, armée de piques, coiffée de bonnets rouges et couverte de haillons, se précipite, ainsi qu'un torrent impétueux qui a rompu ses digues. Ce fut alors une scène épouvantable, unique dans les fastes de l'histoire.

Il me sembla que j'étais descendu dans l Enfer
devant cette horrible apparition je restai anéanti
teuil, la main sur la garde de mon épée.

En tête de ce défilé sauvage, de cette bande de fo
un hideux mannequin anguleux (1), que M. He
l'*Œdipe* de M. Moreau, agitant une canne étru
une bande de sapeurs furibonds s'avancent en
meuses cavaliers jaunâtres, que M. Hesse me di
çois I[er] (2) et le Jules César (3) de M. Clesinger
état-major de gens que je supposai être des fripi
par leur défroque, arrivèrent ensuite, hurlant
éraillé : *Chan, chan, chan d'habits!* Sur un dr

IS DU SALON DE 1864



de haillons et souillées d'une boue impure, descendant des faubourgs Capitole, demandant la liberté, portant leurs mains sanglantes et mal verdures de nos costumes, et coiffant de leur bonnet Phrygien la calvitie

yeux étaient humides, la pâleur de l'indignation envahissait tous les M. Hesse, montant à la tribune, s'écria dans un élan de saint

d'eux était écrit 1814 et je rougis de honte en songe les pages les plus dramatiques de notre histoire se tient maintenant par la mise en scène de vêtements fripés cherche et de chevaux boiteux (6). Autour de cet état-ce cirque olympique se ruait une foule de mannequins de costumes princiers. Je reconnus dans la foule toute de Louis XIV, noyée dans les rubans et les perruques; ous la boutique tout entière du costumier Babin et la du Théâtre-Français sur les épaules de poupées de 5). Des fantômes de tous les pays et de toutes les époayant de réel que leurs habits, passèrent comme un poussant d'affreux cris, et, pour compléter cette avant-garde de la friperie artistique, une bande d'agités échappés de Bicêtre et déguisés en Egyptiens hurlaient en gesticulant : *Vive la liberté! Mort aux propriétaires!*

C'en était trop; j'allais éclater et la lame de mon épée sortait déjà du fourreau, lorsque M. Hesse, retenant mon bras, me murmura aux oreilles :

— Courage! ami, imite mon exemple... cherche le calme du présent dans la grandeur de ton passé.

A ce moment, le vacarme devint intolérable; les tambours de la réclame envahissaient la salle. Je me souvins, malgré moi, du cortége du bœuf gras.

Dans cette foule, je vis confusément ces messieurs de la *Leçon d'anatomie* (8) et les héros qui figurent dans l'*Hommage à Delacroix* (7); puis le buste du roi d'Araucanie en marchand de crayon (9), puis le *Mexicain de Romance*, de M. Janet-Lange (10); un *Égyptien tout à fait de la décadence*, de M. Taldéma (11), la *Lionne qui ressemble à ma tante*, de M. Caïn (12); la *Femme dans le macadam*, de M. Feyen (13); le *Polichinelle en bois*; de M. Lambron (14); l'*Écorché en croix*, au sujet duquel M. Chesneau, du *Constitutionnel*, taille déjà sa doctorale plume d'oie et prépare un article pour faire pendant à la béatification de l'Œdipe-Moreau. J'en vis encore et par douzaines...

Un troisième bataillon venait ensuite. L'*Almée*, de M. Gérome (16), portant un drapeau sur lequel était écrit en lettres d'or : *Liberté de la boucherie!* marchait en tête et marquait le pas en agitant les hanches. La *Cuisinière qui se peigne* (18), placée en serre-fille, avait peine à contenir cet amas de nudités dont les provoquants regards me troublèrent à un point que je ne saurais dire. Citer les noms de toutes ces filles perdues qui souillèrent notre enceinte est une tâche au-dessus de mes forces. Qu'il me suffise de dire qu'à partir du n° 24, je ne distinguai plus que l'*Odalisque à la pipe*, la *Cléopâtre* ou le *Mannequin perfectionné*, la *Femme* ou la *Vérité sur les cervelas*, la *Pandore* ou la *Boîte à musique* (21), les *deux Gigots pas cuits*, de M. Riesener, et l'*Ève aux cheveux jaunes*. Puis après, au milieu du désordre, je distinguai une bannière sur laquelle je lus : *Les Saveurs du parti pris*. Dans cette bande marchaient en première ligne les *Femmes*, de M. Puvis de Chavannes; la jolie *Minerve archaïque*, dont le casque soulève tant de discussions à la section des inscriptions; la *Fortune*, café au lait, sur chamois pâle, le portrait du *Phoque né sans bras*, en habit d'académicien, par M. Gérome; l'*Atalante*, de M. Bin, et une foule d'autres pinces-sans-rire dont la gravité farouche fit presque naître un sourire sur mes lèvres pâlies.

Plusieurs autres drapeaux se succédèrent; sur l'un d'eux on lisait ces mots : *Le Club de la douche*. Les tableaux de M. Etex, la *jeune Fille au mouton*, effet d'aquarium; la *Femme* construite au beton; le *Veau*, de M. Millet; l'*Invalide dans la neige* et beaucoup d'autres s'abritaient sous cette bannière.

Mais la confusion devenait telle, le tumulte était si grand que je sentis mes yeux s'obscurcir et mes forces m'abandonner. C'est à peine s'il me fut possible de distinguer, grâce à l'excellent lorgnon que M. Hesse voulut bien me prêter les inscriptions au bout de piques; sur l'une, il y avait *Les Réalistes* ou *le beau dans le laid*. — *Vive Barbès! A bas l'Institut!* Sur une autre : *Club de la forte pâte*. — *A bas la ligne!* Sur une troisième, je lus : *Les Frères du rachat de l'âme*, etc., etc.

Vers le numéro 36, je revins un peu à moi en contemplant *le joli petit Arabe aux oiseaux de Giraud*, ce qui me donna la force de distinguer ensuite *un des Espagnols qui tuent des rats à la lance*, de M. Manet (37); puis le portrait de *monseigneur Chose* (38); *le joli chasseur aux yeux fendus en lorgnon* (39); le *Chinois d'éventail*, de M. de la Marre (40); puis *pas assez de corset et trop de gants*, ou une jolie femme de la *visite chez David* (4); puis les naïves coiffures du *Baptême* (42); *les deux gendarmes*, un vilain dimanche, pas par Nadaud (43); puis *la Vénus qui cherche l'embouchure*, *le Christ aux olives* de Lazerges, (45); la *Pénélope aux lieux* qui l'ont vu naître, de M. Cambon (46); l'*Amour chatouilleur* (47); le portrait de *mademoiselle Anna D.* (48); *la Maraîchère* de Villa (49); le *Breton de Leleux* (50); *mon ami Pierrot*, de Monginot (51); l'*Orphée* trop long de M. Briguiboul (52); *v'la l'rétameur*, de M. Ribot (53); le *Dompteur de loup empaillés*, de M. Bryon (54); le *Vainqueur du coq* (55); *Pygmalion* (56), enseigne du magasin de nouveautés de M. Stulchenberger; *un Vénitien* de la rue Saint Marc (47); l'*Hidalgo* fruitier (58); la *Jeune Mère* apprenant à son fils à mettre les doigts dans son nez, de M. Bouguereau (61); la *Psyché* qui regarde s'il pleut, de M. Prouha (62); *Daphnis et Chloé*, ou si jeunesse pouvait (63); le *Tambour du Cirque* ou le tableau de la fin, par Dumaresq (64); *Une nourrice* choisie par Marschal (65); *Vitellutius*, par Preault (66); le *Marchand de peau de lapin*, (68); *Saint Chopin, martyr* (69); *Louis XIV* et sa première paire de bottes, par De Courcy (70); le *Petit satyre* et son ami l'ours (83); *Madame la Dauphine*, ou la femme du Dauphin (75), *Un péti chou, c'hit vou pla*, de M. Bonnat (76); *un académicien* (78); *Sainte Elisabeth*, traduite en allemand (79); *la femme vêtue d'une guitarre* (81); Monsieur le comte et madame la comtesse, ou la Fortune du pot, par Lehman (82).

Enfin, à la suite de ce défilé sauvage, derrière cette troupe de gens en démence se ruait en poussant des vociférations atroces, la vile populace des damnés. Horreur! Leurs yeux lançaient des éclairs, et de leur bouche sortait une écume blanchâtre qui me fit frissonner. Je reconnus bien vite dans ce flot d'ensorcelés les admis non admissibles exposés au Salon; j'entends les refusés.

Une grande bannière les précédait, où se trouvait inscrit leur chant de guerre; derrière on distinguait *la Belle polonaise*, *le Page*, *l'Amour en saucisse*, *le Garde champêtre*, *Une visite de Leurs Majestés*, *le Moïse-Pinel*, et quelques *Chevaux-Brivet*, en tout quatre-vingt-treize horreurs !!!... Je n'en pus voir davantage, mes yeux se fermèrent et je sentis que je m'évanouissais.

Lorsque je recouvrai mes sens, le calme s'était rétabli et je ne retrouvai point trace de toutes les horreurs qui venaient se passer sous mes yeux. M. Signol, toujours à la tribune, buvait un verre d'eau au milieu des applaudissements.

— Vous venez de faire un fameux somme, me dit mon voisin en me touchant l'épaule.—J'en suis fâché pour vous, car M. Signol a été d'une éloquence!

?...

UN PEU DE PROVINCE

(Voir le n° du 25 avril)

II

Avoir trente ans, descendre le fleuve de la vie le dos sur la barque de l'indifférence, le cigare aux nuages, la main nonchalamment étendue vers les fleurs dont la nymphe de la rive irrite votre front somnolent; se confire à son insu dans le célibat comme un jambon dans sa saumure... et... tout à coup... parce qu'un éclat de rire est parti d'un buisson, parce qu'une jeune fille a suivi l'éclat de rire, attentif, ému, stupéfait, se redresser, tressaillir et s'écouter comme un médecin qui se tâte le pouls.

Alors, constater en frémissant que ce rire sonore, pareil à tant de rires, a fait vibrer au fond de votre être une fibre d'or qu'on n'y soupçonnait pas; reconnaître avec stupeur que cette jeune fille, semblable à tant de jeunes filles, a violemment forcé la porte secrète de votre cœur, comme un oiseau bleu cassant la vitre d'un antiquaire allemand; l'apercevoir debout, triomphante sur un trône de marbre, au milieu de cette case, qui a dévoré toutes les autres et lire dans son regard clair, plus clair que des lettres de feu, « l'heure a sonné! »

— Quelle heure?.....

Un écart de mon cheval, causé par le passage d'un merle en travers du chemin, me rappelle sur la terre : « Allons, me dis-je, te voilà bel et bien amoureux de Mlle de Rouville; t'en faut-il d'autres preuves que les monologues 1825 auxquels tu te livres depuis huit jours? Depuis huit jours! Déjà! — Comment l'événement est-il arrivé? — Bien simplement : — Le lendemain de notre visite au val d'Avenne, à sept heures du matin, on frappe à la porte de ma chambre : « Entrez! » C'est Almédorine, portant avec lenteur un bol de chocolat; d'une main pudique, je remonte la courte-pointe; de l'autre, je reçois la pulpe mexicaine à la crème normande, et je me prépare à savourer le breuvage onctueux dans la douce torpeur du réveil, quand la cruelle Almédorine :

— Charlot est prêt, monsieur.

— Charlot?... Ah! le poulain de ma tante!... l'ombrelle de ma tante... Oui... mais comment! tout de suite?

— Si monsieur préfère sortir après le déjeuner?

— Non, me dis-je; à cette heure on dort encore au val d'Avenne, et l'ombrelle ne me coûtera pas une phrase... Almédorine, voici la tasse; voilez-vous-en la face et fuyez... je me lève!

Un quart d'heure après, je reçois d'Isidore les rênes de Charlot. Charlot est jeune et abuse de sa jeunesse; son pas a les caprices du papillon, son trot, les bercements du vaisseau du désert, son galop, les fureurs de la marée montante; en vingt minutes, nous sommes à la grille du parc; elle est ouverte, c'est heureux pour moi; Charlot, qui se retrouve, l'eût enfoncée. Nous brûlons l'avenue, une barrière la coupe; Charlot est un oiseau, je l'enlève... et... patatra!... l'animal s'embarbouille; il roule. J'ai vu le coup de temps, je passe sur ses oreilles, et je tombe sur mes pieds, juste à temps pour recevoir dans mes bras Mlle de Rouville qui, devant la catastrophe, a laissé tomber son arrosoir vert et se trouve mal en poussant un petit cri!... M. de Rouville accourt, Mme de Rouville accourt, les jardiniers, le cocher, la cuisinière accourent... On ne voit que des bras en l'air, y compris les pattes de Charlot. Mlle de Rouville a rouvert les yeux; elle voit la désolation générale et la déchirure de mon pantalon... au genou; elle part d'un fou rire qui devient nerveux; les larmes arrivent; sa mère l'entraîne; je ne vois plus qu'elle, je la suis d'un œil hagard sans pouvoir faire un pas; tout à coup j'entends la voix de M. de Rouville qui me rassure; quelque chose comme un frisson chaud me transporte, je saisis le père, je l'embrasse... et... voilà comment je devins amoureux.

—

Dirai-je que ce jour-là, j'acceptai le déjeuner de M. de Rouville, et que j'oubliai l'ombrelle de ma tante; que le lendemain, je revins prendre des nouvelles de *ces dames*; que le surlendemain, je les rencontrai à mi-route, venant faire visite à ma tante, et que j'escortai la voiture comme un fiancé du bois de Vincennes; qu'enfin, depuis huit jours, me jurant chaque soir de rapporter l'ombrelle, chaque matin je l'oublie en revoyant Lucie (elle s'appelle Lucie); que, chaque jour, ma visite est plus longue; qu'aujourd'hui, parti avec l'aurore, je ne rentre qu'avec le crépuscule, et que demain, si je ne m'arrête, je ne rentrerai pas.

Arrêtez-vous, ô Georges, et réfléchissez. — Vous n'avez jamais eu de parti pris contre le mariage; les belles horreurs des tempêtes ne vous ont jamais fait oublier les sereines beautés du calme, et votre voile, en s'ouvrant à tous vents, n'attendait que le souffle de l'hymen pour regagner le port; vous l'attendiez, ô Georges, et vous aviez raison. Mais aujourd'hui que le souffle a soufflé, tenez au moins le gouvernail; conduisez votre barque dans quelque jolie anse heureuse de l'accueillir, non sur quelque roche fière de la briser. M. de Rouville vous apprenait hier que le tulipier ne fleurit qu'à trente ans; si votre cœur ressemble au tulipier, s'il est dans sa nature de porter en son trentième printemps la fleur de l'hyménée, c'est beau; mais ne la cueillez pas pour une belle demoiselle dont les aïeux vous la rejetteraient au nez; gardez-la sur sa tige, promenez-la devant quelques-unes de ces bonnes et simples filles, que vous avez fait tant de fois danser sans vous apercevoir qu'elles avaient des yeux aussi; cherchez celle que vous seriez fier et heureux de voir la compagne de vos jours et la mère de vos enfants; montrez-lui votre fleur, et, si elle rougit, ne craignez rien, laissez cueillir.

—

— Bonsoir, bel amoureux!

Qui me réveille ainsi? Tiens! c'est ma tante, qui, debout sur le seuil, me contemple d'un œil narquois. Je saute de cheval, et prenant son bras :

— Amoureux, belle tante! Est-ce Charlot qui vous a dit cela?
— Charlot aussi.
— Comment aussi? D'autres le disent?
— Tout le monde le dit. Depuis Mme des Tilleuls jusqu'à M. Senton, tout B.-sur-X. demande le jour des noces.
— Ah! j'épouse. Puis-je savoir qui j'épouse?
— Je n'y vois pas d'inconvénient; on te donne Mlle Césarine-Éléonor-Douce de Castonville.
— Mlle de Castonville! cette antilope qui tombe tous les matins comme une bombe chez son amie Lucie, l'embrasse comme un lierre, déjeune comme un sapeur, porte des bottes, tire des grives et regagne à cinq heures les créneaux paternels dans un char Louis XIV bardé de trois grands satans de laquais! Non, ma tante, je n'épouse pas Mlle de Castonville.
— On affirme pourtant que tu lui dis des calembours et que tu ramasses ses grives.
— Mon dévouement se borne là.
— Mais alors, grand hypocrite, si, depuis huit jours, vous ne quittez plus le val d'Avenne, c'est donc pour...
— Eh bien! oui, ma tante; je ne vous cacherai rien, puisque vous savez tout : c'est pour *elle*. Depuis huit jours je l'adore; je ne m'en suis aperçu que ce soir; soyez tranquille, je pars demain.
— Je ne comprends plus.
— Vous ne comprenez pas qu'il est temps de détruire un soupçon qui serait demain un bruit public, de fuir tant que j'en ai la force un amour qui deviendrait un supplice?
— Un supplice!... As-tu vraiment tant d'horreur du mariage?
— Eh! non, ma tante, je n'ai pas d'horreur, pas du tout d'horreur... hélas!
— Eh bien! de quel supplice parles-tu?
— Du plus affreux, de celui de Tantale, du supplice d'adorer une femme comme Lucie et de ne pouvoir l'épouser.
— Et pourquoi?
— Pourquoi?... Eh! Seigneur, pour cent raisons qu'une seule renferme et explique : elle s'appelle *de* Rouville, et moi...
— Ah! bon!...
— Comment, bon?
— Je veux dire que je te comprends enfin. Au fait, nous allions peut-être un peu vite; tu auras, après moi, le double de la fortune de Lucie. A Paris, cela suffirait, mais la province est si arriérée!... Allons, mon pauvre garçon, il ne faut pas t'exposer à un refus, je ne te retiens plus, pars demain; Isidore te conduira au chemin de fer; il faudra te lever de bonne heure pour prendre l'express. Va dormir, mon pauvre ami, va dormir et... oublier, tu en as besoin, bonsoir.
— Mais, ma tante!...
— Bonsoir!
Et ma tante me ferme au nez la porte de sa chambre; je rentre dans la mienne, abasourdi!

—

Quelle tante ai-je là? Sont-ce là toutes les consolations que la tendresse normande accorde aux cœurs blessés? Pourquoi ce bonsoir ironique? Je me plonge dans les conjonctures; ma tante est un abîme; j'y descends, je m'y enfonce, je m'y perds. — Un roulement de voiture me réveille; il est grand jour; je me précipite à la fenêtre : c'est le landau de ma tante qui s'éloigne... O mystère!... — Un éclair m'illumine .. je cours à l'écurie, je selle Charlot et... forwards!...— Voici le landau; il entre dans l'avenue des sycomores; je m'y engouffre. Soudain, je m'arrête, mon cœur saute comme un lièvre blessé; j'ai le vertige, je tomberais de cheval si je n'en descendais; j'attache Charlot à la barrière, et j'avance à petits pas sur l'herbe en effeuillant machinalement une marguerite. Me voilà au bas du perron; un pas rapide résonne dans le vestibule et dans ma tête : c'est M. de Rouville.
— Monsieur Georges, me dit-il, vous m'avez embrassé l'autre jour, voulez-vous que je vous le rende?
— Monsieur!...
— Bah! Georges, appelez-moi donc beau-père, Lucie vous le permet.

—

Nous venons de passer quinze jours à Paris; on prétend que nous avons acheté la corbeille; c'est bien possible; je me souviens vaguement de dentelles, de diamants, de cachemires, que de jolis messieurs bien mis offraient à ma fiancée. Elle disait de temps en temps : « Qu'en pensez-vous? » Je regardais ses yeux, je répondais : « Superbes! » et c'est ainsi que nous avons tout choisi.
Le dernier jour, nous avons été à la mairie. Lucie avait un adorable chapeau mauve; on nous a placés dans de grands fauteuils rouges en face d'un grand comptoir; un monsieur chauve, orné de lunettes d'or et d'une écharpe tricolore, nous est apparu; il m'a demandé si je prenais Lucie pour femme... vieillard stupide!... J'ai dit : « Oui, Monsieur, oui! » — Il a souri et s'est tourné vers Lucie, qui lui a répondu : « Oui, Monsieur, oui », si clairement que le monsieur à lunettes a encore souri et que l'assemblée a fait entendre un bruissement agréable; puis le monsieur à l'écharpe nous a lu quelque chose et nous a montré un gros registre vert où un petit monsieur noir nous a fait signer nos noms. Lucie a signé la première et m'a tendu la plume; ma main tremblait si bien que mon paraphe a été se mêler au sien.
C'est fini, nous sommes mariés; c'est-à-dire que nous ne le sommes pas du tout, puisqu'on me reprend ma femme et qu'on ne me la rendra que demain, au val d'Avenne, en sortant de l'église. . Demain!.. ce jour arrivera-t-il jamais?

—

Il est arrivé; le ciel est splendide; pouvait-il être autrement? Hier soir, un arrière-oncle de ma femme annonçait de la pluie; cet arrière-oncle m'a inspiré de la pitié. Bon! je viens de me couper en me rasant; je pensais à l'oncle; je vais être joli.
Lucie s'habille; je ne puis pas la voir. Un tumulte indescriptible m'attire en bas vers la grande salle; c'est le déjeuner des parents et amis; un beau spectacle : une table chargée de galantines, de jambons, de pâtés; autour, assis, debout, quatre dans une assiette, la parenté dévore; la joie la creuse. Cependant on me reconnaît, on m'enlace, on m'asseoit, on me sert; un grand cousin maigre à moustaches fauves prétend qu'il faut que je prenne des forces, et il rit, et on rit... Il a été spirituel; je ne cherche pas à comprendre.
Quelque chose m'arrache à la grande salle : c'est Lucie, qui descend l'escalier avec sa mère; oh! cette robe blanche, cette couronne... ce voile blanc... tout ce qu'il y a de doux, de pur et de sacré dans le cœur de l'homme tressaille en moi : mon cœur se gonfle; je ne vois plus Lucie que comme une vision blanche qui disparaît dans une grande voiture; je me retrouve dans une autre grande voiture entre mon père et ma belle-maman; il paraît que je leur dis des choses folles, car mon père rit avec un œil humide, et belle-maman pleure avec un sourire de joie.

—

Nous voici devant l'église; les cloches sonnent à toute volée; nous entrons; l'orgue éclate sur nos têtes; je nage dans le bleu, les yeux fixés sur un ange blanc; l'ange s'incline sur un prie-Dieu; je m'incline près de lui; l'orgue s'est arrêté; le bon vieux prêtre se tourne vers nous, s'appuie à l'autel et tire de son cœur quelques mots simples qui vont droit aux nôtres; puis, il descend et nous donne deux anneaux, que nos mains échangent en frémissant; il nous bénit, l'orgue éclate de joie, les cloches bondissent, un tonnerre ébranle l'église : ce sont les trois tambours des pompiers et les vingt-cinq fusils de la commune; l'église est un tourbillon, mais je tiens le bras de ma femme, et je ne le quitte plus. — Nous sortons; devant la porte, un petit monument nous arrête : c'est un autel champêtre, couvert d'un grand drap blanc, couronné d'un immense bouquet, et portant une assiette de biscuits, deux verres et une bouteille; les jeunes gens du village l'entourent; l'un d'eux s'avance et nous lit un petit discours; je ne sais trop ce qu'il me dit ni ce que je lui réponds, mais tout le monde est attendri; alors un autre garçon prend la bouteille, un autre les biscuits; on remplit les deux verres; nous y trempons nos lèvres, nous rompons un gâteau... l'artillerie retonne : c'est le signal de l'allégresse publique; la foule nous envahit; je la comprime à coups de poignées de main; enfin, voici la voiture, j'enlève ma femme, et nous fendons les flots. — Au bout du village, un groupe de jeunes filles nous attend; l'une monte sur le marchepied, nous jette un bouquet de fleurs sauvages, et court, avec les autres, autour de la voiture en chantant :

Levée du matin
Avec mes compagnes
J'ai couru les champs,
Les bois, les montagnes;
De thym, de muguet,
J'ai fait ce bouquet;
Il y manque un' fleur,
C'est cell' de vot' cœur :
Mettez-y la main
Il n'y manqu'ra rien.

—

Nous rentrons les premiers à la maison; les autres voitures pointent au bout de l'avenue. Nous sautons dans une allée couverte qui mène à de grands sapins noirs; nous y voilà... cherchez-nous; et vous, belles lectrices, devinez ce que nous avions à nous dire. — Tout ce que je puis vous confier, c'est qu'au travers des cèdres sombres, l'azur du ciel tombait en poudre d'or, que là-bas, sur le bord des pelouses, les cerisiers à fleurs doubles mêlaient leurs grappes de neige aux panaches des lilas, qu'un rossignol chantait dans les cytises, et que les tourterelles, au faîte des vieux chênes, cherchaient en roucoulant la place de leur nid.

—

LE LENDEMAIN.

Mon cher Alfred,

Je suis le plus heureux des hommes, marie-toi en province... et en Mai.

SILVAIN.

UN RANG DE STALLES A L'OPÉRA



I.—Le strapontin



II.—Le Persan



III.—Le monsieur qui bat la mesure



IV.—Un malheureux myope

Stalle n° 1. — Un monsieur que l'administration, sous prétexte de lui faire voir *les Huguenots*, a condamné au mouvement de va-et-vient des diables à ressort renfermés dans des boîtes. Par le fait, la stalle n° 1 n'est pas une stalle, mais un strapontin (instrument de supplice chez les Chinois, place de faveur chez les barbares d'Europe). L'être humain, assis sur cette machine si maussade, en éprouve de telles crispations que demain il écrira dans *le Fouet*, « journal de la critique impartiale », que Mlle Sax n'a pas de voix et que Faure ne sait plus chanter... Mais *le Fouet* paraît dans la poche de son rédacteur en chef!

Stalle n° 2. — Le Persan... Le bruit a couru qu'il y avait trois Persans : un pour l'Opéra, un pour les Italiens, et un autre pour l'Opéra-Comique; car il est immanquable de rencontrer tous les soirs dans ces trois théâtres, la même barbe blanche, surmontée du même bonnet fourré. Mais on en est revenu. D'après des documents nouveaux, il paraîtrait que le Persan, au moyen d'une bonne voiture, avec cocher, chevaux et tout ce qu'il faut pour rouler vite, s'en va faire de sept heures à minuit sa tournée quotidienne à l'Opéra, aux Italiens et à l'Opéra-Comique, et qu'ainsi il y a en lui trois dilettantes en une seule personne. (Entre ces deux versions, il faut préférer la première, mais se rendre à la seconde.)

Stalle n° 3. — Le monsieur qui bat la mesure de la tête, du pied, de la main et de la canne, — à contre-temps, bien entendu ! — et qui chante faux, — comme un jeton de présence, — l'air de la *prima donna*. Un métronome vivant dont le grand ressort est faussé.

Stalle n° 4. — Un malheureux myope qui est entré par le parterre, est ressorti par l'amphithéâtre, s'est assis un instant au foyer, a déposé son paletot au buffet, a voulu prendre un sorbet au bureau des cannes... toujours en quête de la stalle n° 4, dans laquelle il tombe essoufflé, et après bien des avaries, vers la fin du troisième acte.

Stalle n° 5. — Un Provincial d'avant l'invention des chemins de fer, qui s'étonne de trouver des catholiques dans *les Huguenots*. Le même qui prend le ballet de *Giselle* pour la continuation des deux premiers actes de *Lucie*.

Stalle n° 6. — Le monsieur qui a ses entrées...; un rude censeur que s'est donné l'administration; un guetteur de fausses notes et de faux pas; jamais content! toujours mâchonnant quelque réflexion amère qu'il dépose entre haut et bas dans l'oreille du prochain ; un sceptique, un désabusé, un gâte-plaisir, un gros ingrat, quoi!

Stalle n° 7. — Un ténor de province (moustaches en croc, menaçant l'œil des voisins; cheveux ni longs ni courts et pouvant se



V.—Un Provincial



VI.—Le monsieur qui a ses entrées...



VII.—Un ténor de province



VIII.—Le vieil habitué

prêter, sous un fer érudit, à toutes les transformations qu'exige le sens historique des rôles ; cravate voyante sur laquelle éclate un plâtre moulé en forme de camée ; dix bagues aux doigts; un nuage de musc enveloppant le personnage non pour le cacher, mais pour le faire reconnaître à quinze pas...). Celui-là est aussi un mécontent ; il connaît « l'ouvrage » ; il l'a monté à Pont-à-Mousson ; et il faisait plus d'effet que Gueymard quand il chantait le rôle de Kœnig.

Stalle n° 8. — Le vieil habitué. Entièrement chauve pour avoir, pendant trente ans et tous les soirs d'opéra, marqué sa place en y laissant tomber un de ses cheveux. Il en sait de ces anecdotes! et des plus égrillardes, qu'il raconte en taisant le nom du héros afin de mieux se dénoncer! L'habitude du vieil habitué est de dormir pendant les actes pour ne se réveiller qu'aux entr'actes, — comme les voyageurs de nuit en chemin de fer se réveillent en arrivant aux stations. — Quand il dort, il rêve, et alors il semble plonger dans un océan de souvenirs, dont il rapporte les noms d'Adolphe Nourrit, de Levasseur, de Dabadie, de Dorus Gras, de Falcon, de Montessu..... Chantez *piano*, messieurs les chanteurs, et prenez garde de réveiller ce brave homme ; vous lui feriez trop de mal!

Stalle n° 9. — Le mari de la danseuse..... Un claqueur de plus, qui n'a coûté que la peine de l'épouser. N'est connu que sous le nom de ***M. Amanda*** ou de ***M. Joséphine;*** du reste, bien mis, bien nourri, bien pourvu de tout, à la seule charge d'être très-poli avec les journalistes.



IX.—Le mari de la danseuse



X.—Un Anglais



XI.—Un collégien qui à toujours besoin de la lorgnette



XII.—Le père du collégien, qui a aussi besoin de la lorgnette

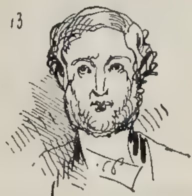
Stalle n° 10. — Un Anglais (costume de canotier aux sept couleurs de l'arc-en-ciel.....). Cette jolie pièce mécanique que Vaucanson a dédaigné de signer, revêt un habit noir pour canoter sur la Tamise et une vareuse orange pour visiter les théâtres de Paris,— histoire de se mettre à l'aise!

Stalle n° 11. — Un collégien qui a toujours besoin de la lorgnette au moment où le corps de ballet entre en scène. — Comment cela se fait-il?..... Il n'a pourtant pas la vue basse!

Stalle n° 12. — Le père du collégien, qui a aussi besoin de la lorgnette et justement au même moment. Il l'arrache donc des mains de son fils; car son âge, son titre de père et la gravité de sa personne sont des autorités auxquelles on ne saurait résister.

Stalle n° 13. — Un monsieur insignifiant, ni grand ni petit, ni gras ni maigre, ni gai ni triste, ni brun ni blond, ni vieux ni jeune... Pas un tic nerveux, pas un ridicule, rien qui puisse le distinguer. Les photographes ont refusé de faire sa carte, car à chaque coup d'objectif, ils amenaient quelque chose de si banal, que les parents mêmes du modèle déclaraient « avoir vu cette tête-là quelque part ».

Stalle n° 14.— L'ami des musiciens; connaît la première flûte et se vante de lui parler, comme je vous parle; dit des calembours au troisième basson qui en rit et ainsi manque toutes ses rentrées — car rire en jouant du basson est impossible à l'homme. — Quant aux entr'actes, l'ami des musiciens les emploie à « enfoncer » la contrebasse au piquet dans un café voisin.



XIII.—Un monsieur insignifiant



XIV.—L'ami des musiciens



XV.—Un mathématicien



XVI.—Le critique influent

Stalle n° 15. — Un mathématicien, personnage sec et doué de lunettes (vertes en été, bleues en hiver). Une curiosité bien insolite l'a amené à l'Opéra; voyez le crayonner des équations sur son carnet; il s'en donne la fièvre tant il y apporte d'ardeur. De temps à autre, il risque un coup d'œil sur la scène, puis consulte avec attention une montre à secondes... Ce manége dure toute la soirée, et enfin de compte, notre savant triomphe de l'*x* inconnu dont il voulait pénétrer le mystère, et il proclame que « le rôle de la première danseuse a *trois kilomètres de long!* »

Stalle n° 16.— Le critique influent : prend beaucoup de notes et ne dit rien; mais comme il se sait regardé par des indiscrets qui veulent lire son prochain feuilleton sur sa figure, il a mille petites grimaces qui marquent jusqu'aux dixièmes de degré au thermomètre de l'enthousiasme et du dédain. C'est l'ingénieur Chevalier de la critique.

Stalle n° 17.— Le critique qui se croit influent : toilette exagérée et à la mode de l'année prochaine; avec cela une grande prétention à l'influence doublée d'une nullité parfaite dans le bel art de penser et d'écrire. Son tic principal consiste à se placer de côté sur sa stalle afin de tourner presque le dos à la scène dont il méprise profondément les jeux. En revanche, il tient sa lorgnette braquée sur les loges de premières, où il semble suivre les péripéties d'un roman intime dont lui seul tient les fils.

Stalle n° 18.— Le boursier : achète et vend par signes toute sorte de valeurs « dont deux sous » aux petits camarades qu'il aperçoit dans la salle. Cette télégraphie, pour n'être pas électrique, n'en a peut-être pas moins d'influence sur le cours de la rente.

Stalle n° 19. — Un vaudevilliste, qui sort dix fois pendant la représentation, pour savoir comment *marche* la nouvelle pièce d'Alphonsine. On dirait difficilement pourquoi, au lieu de venir à l'Opéra, il ne s'est pas installé aux Variétés, où il avait affaire.

Stalle n° 20 (louée!). — Un tas de chapeaux!

ALBERT DE LASALLE.



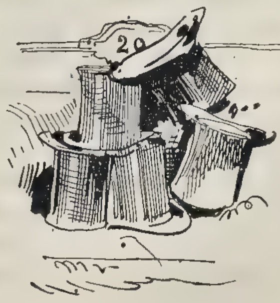
XVII.—Le critique qui se croit influent



XVIII.—Le boursier



XIX.—Un vaudevilliste



XX.—Stalle n° 20 (louée)

UN OUVRAGE *AD USUM* DES JEUNES PERSONNES

Monsieur,

Je suis un lecteur fervent et je le dirai avec un noble orgueil, un admirateur enthousiaste de la *Vie parisienne*. Vous avez su créer une publication d'un esprit incontestable, d'un goût parfait, d'une gaîté franche et honnête : grâce à vous, nous avons enfin maintenant ce qui nous a manqué longtemps, si ce n'est toujours, en France, la terre réellement humoristique.

Si l'axiome, *il n'y a de nécessaire que le superflu* était autre chose que spirituellement paradoxal, et si dans la vie *l'agréable* devait effectivement l'emporter sur *l'utile*, il n'y aurait rien à vous dire, si ce n'est... : « Continuez, » Monsieur, ne changez rien à votre charmant œuvre, la *Vie parisienne* est » la revue par excellence des mœurs, de l'élégance de la *high-life*. »

Mais je suis de ceux qui veulent faire la part de l'utile ; un gros mot qui m'effrayait fort autrefois, ce dont je me souviens assez pour me garder de sermoner ceux qui s'en effrayent maintenant autour de moi. Je veux donc faire la part de l'utile, comme on fait celle du fin, si vous voulez. Voilà qui est acquis au procès. Ce penchant irrésistible me vient, je n'en doute pas, de mes quarante ans sonnés que je porte très-gaillardement et de ce qu'à la loterie de la Paternité j'ai gagné trois filles. Un gros lot, Monsieur, qui demande et mérite bien de l'entretien, bien des soins, et qui à tout homme de cœur, doit donner la sagesse, un fruit rarement précoce.

Parmi vos abonnés, vous en avez sans doute quelques-uns ayant charge d'un fardeau également précieux, d'autres peut-être en ont un plus précieux encore ; vous en avez certainement plusieurs auxquels l'avenir en réserve un égal au mien.

Pourquoi, cher Monsieur, ne chercheriez-vous après avoir distrait ces intéressants chefs de famille, à leur être utile (voilà mon gros adjectif qui revient), en leur donnant quelques indications, quelques conseils pour leur vie morale et intellectuelle, pour leur vie matérielle même, aussi bien pour eux que pour leurs enfants, et dont ils n'hésiteraient certainement pas à faire leur profit.

Je ne veux pas lever le voile de votre vie intime à laquelle cependant je m'intéresse de tout cœur, et je ne vous dirai pas comme Henri IV à l'ambassadeur d'Espagne : « Monsieur êtes-vous père ? » Ce ne sont pas là mes affaires, et de plus cela importe peu à ma cause. Que vous soyez papa ou que vous ne le soyez point, vous avez tout ce qu'il faut pour faire à l'occasion un excellent père de famille; cela se voit, du reste, et c'est pour cela que j'ai songé à vous mettre à contribution.

Cette idée m'est venue il y a quelques jours. C'était le soir; je travaillais, et près de moi étaient mes trois filles, trois belles personnes, recevez-en l'aveu anonyme; l'une compte seize printemps, l'autre treize, et la dernière neuf. Toutes trois lisaient avec un intérêt sérieux, sans bruit, sans ouvrir la bouche. J'étais émerveillé d'une semblable application et de ce que trois bouches féminines, si petites qu'elles fussent, restassent fermées si longtemps, tandis que les yeux étaient tout grands ouverts.

Je regardai ce que mes travailleuses lisaient avec tant de zèle. Chacun tenait à la main un volume des *Cahiers d'une élève de Saint-Denis*. Je savais à peu près ce qu'était cet ouvrage; on m'en avait dit déjà le plus grand bien, et je l'avais parcouru avant de permettre à l'institutrice de mes filles d'en faire le guide de leur instruction. Mais jamais je ne l'avais lu complétement, avec suite. L'intérêt que mes filles me semblèrent trouver dans cette lecture me donna le désir de la faire à mon tour. Le lendemain, je pris l'ouvrage à son premier volume, et j'eus bientôt compris l'attention soutenue de mes écolières; en quelques jours je dévorai, c'est le mot les quinze volumes.

Je ne crois pas, monsieur, qu'en aucun temps et dans quelque pays que ce soit, même en Angleterre et en Allemagne, où tous les ouvrages d'instruction sont si supérieurs aux nôtres, il en ait été publié un aussi consciencieux. C'est une encyclopédie véritable, une bibliothèque complète, dans laquelle tout a été choisi, pesé, examiné avec un tact irréprochable et dans laquelle se trouve depuis l'ABCD (un ABCD illustré de la plus charmante façon) jusqu'à des notions de philosophie, d'astronomie, de géologie, de numismatique, etc., etc.

Vous connaissez sans doute l'organisation de la maison de la Légion d'honneur, ou maison de Saint-Denis. Vous savez que cette maison n'est autre qu'un lycée de collégiens en jupons, dans lequel les classes se distinguent, comme celles des lycées, par une dénomination et par un enseignement particuliers.

La méthode d'instruction usitée dans la maison de Saint-Denis est irréprochable; le fait est généralement reconnu. Or, l'éducation publique et privée des jeunes personnes pèche le plus souvent par la méthode, et si elle n'échappe à la négligence, ce n'est que pour tomber dans un luxe scientifique. Cela tient à ce que la direction de leurs études manque essentiellement de ces traditions classiques qui assignent à chaque chose son temps et soumettent l'enseignement à une gradation naturelle et nécessaire. Les *Cahiers d'une élève de Saint-Denis* sont véritablement ce cours gradué indispensable, à l'aide duquel les mères de famille peuvent seules et presque sans le secours d'aucun autre livre diriger elles-mêmes les études de leurs filles.

C'est ce plan, suivi depuis l'origine à la maison de la Légion d'honneur, qu'ont suivi eux-mêmes les auteurs de notre ouvrage, deux anciennes élèves de Saint-Denis et un professeur, qui a laissé les meilleurs souvenirs dans l'enseignement.

Les dames de la Légion d'honneur ont dû croire d'abord à un plagiat ; mais au seul examen de l'ouvrage, elles ont pu promptement reconnaître qu'elles n'avaient pas lieu de s'alarmer et que nos *Cahiers d'une élève de Saint-Denis* sont autrement complets, autrement conçus et rédigés que ceux qu'elles mettent entre les mains de leurs élèves.

Nos auteurs sont de vrais disciples de Lhomond et de Rollin, deux maîtres émérites en fait d'instruction, et, comme eux, ils croient que l'instruction a suffisamment atteint son but quand elle a réussi à former le jugement et le goût. Leur œuvre, on le voit à chaque page, a été exécutée sous l'impression de cette judicieuse pensée.

L'enseignement de ce cours d'études est réparti en six années subdivisées en semestres. Chaque année renferme une période complète ou ce qu'on appelle une classe, et les deux volumes de l'année portent les couleurs de la classe de Saint-Denis à laquelle ils correspondent, c'est-à-dire que l'on passe successivement du volume vert liseré au volume vert uni, du volume violet liseré au volume violet uni ; la couleur des ceintures des différentes classes de la Légion d'honneur.

Tel est donc le plan de l'ouvrage. Laissez-moi terminer par un résumé des matières infinies qu'il contient, vous verrez ainsi si je me suis trop avancé en le traitant d'encyclopédie.

Sans perdre un moment de vue cette méthode *graduée*, les auteurs ont ainsi divisé leurs cahiers :

Lecture; et jamais livre d'enfant n'a enseigné avec une aussi parfaite méthode l'art disons la science de la lecture ;

Introduction élémentaire; c'est la plus aimable initiation de l'enfance à la connaissance des faits qu'ils ont à saisir à chaque pas dans la vie, depuis les cinq sens jusqu'aux phénomènes atmosphériques.

Ces deux volumes ont de très-nombreuses gravures. Après ces premières notions viennent les véritables études, suivies de connaissances générales sur les progrès des sciences appliquées : Grammaire française; Histoire sainte ; Géographie, Arithmétique ; Histoire de France ; Histoire ancienne ; Cosmographie ; Mythologie ; Sciences et Arts chez les Grecs ; Sciences et Arts chez les Romains ; Histoire ancienne ; Les 7 Merveilles du monde ; Les Curiosités historiques, Blason, drapeaux ; Histoire de Paris ; Histoire romaine ; Histoire de l'Eglise ; Histoire du moyen âge ; Histoire naturelle, botanique ; Zoologie, Minéralogie ; Histoire de la langue française ; Inventions et découvertes ; principes et histoires des littératures hébraïque, grecque, latine, française, allemande, anglaise, espagnole, italienne ; Philosophie et Morale, Bibliographie ; Biographie des femmes célèbres ; architecture, sculpture peinture, gravure, lithographie, musique : architectes, sculpteurs, peintres, compositeurs et leurs œuvres ; Dictionnaire des termes techniques en musique ; archéologie, numismatique, paléographie, physique, chimie, météorologie, géologie, algèbre, géométrie, vapeur, télégraphie, glavanoplastie, aérostation.

Après la lecture que je venais de faire de ces *Cahiers d'une élève de Saint-Denis*, j'étais complétement édifié sur la somme d'instruction que pouvaient acquérir mes filles, je voyais que, sans faire d'elles des savantes ou des précieuses, ils les rendraient capables de n'être complétement étrangères à aucun sujet du domaine de la science, qu'on ne pouvait faire un meilleur choix, et que c'était un devoir que de posséder cet ouvrage, — c'est ce devoir que j'ai cherché à remplir.

Je n'ai pour le sort matériel de mes filles aucune inquiétude ; car je les ai *assurées* (nous dirons un jour quelques mots, si vous le permettez, de cette question d'*assurance*), je suis entre leurs mains le meilleur instrument d'instruction que je connaisse. Que puis-je désirer de plus heureux pour moi, à souhaiter de meilleur à tous mes confrères en paternité?

Agréez, etc.

UN DE VOS LECTEURS (1).

LE DERBY FRANÇAIS

Le voile est déchiré.... Bois-Roussel est vainqueur !

Voici une journée dont je parlerai sans enthousiasme, et je pense que plus d'un turfiste l'a déjà oubliée. — Quel long défilé de chevaux médiocres, quelle pauvre course ! — Et nous avions sous les yeux l'élite de la production française.

Le mieux eût été peut-être, après l'exhibition, de rentrer tous les chevaux à l'écurie.

Mais ils partirent... et *Bayard* prit la tête, suivi par *Affidavit*, *Boucicaut* et *Comme-ça*. On voit bien aux allures d'*Affidavit* qu'il s'apprêtait à lutter de tous ses efforts contre *Bois-Roussel*. — Entre ces champions, la victoire resta un instant indécise, et, sans une faute du jockey Osborne, *Affidavit* était premier.

Eh bien je déclare que si le cheval de M. Lunel eût gagné le derby, c'était à jeter un crêpe sur l'Hippodrome et à renoncer à suivre des courses. — Sans doute il court passablement, mais quelles lignes, quel profil, quelles formes !

Enfin *Bois-Roussel* rend un service signalé à tous les chevaux qu'il a vaincus, — en empêchant qu'*Affidavit* passe à la postérité avec ce titre : Vainqueur du derby en 1864. — Peut-être l'eût-on exposé au Salon, peut-être la photographie l'eût-elle immortalisé à 100,000 exemplaires.

(1) Séduit par les éloges que nous a faits de ces Cahiers de Saint-Denis notre correspondant anonyme, nous avons voulu connaître cet ouvrage : l'éditeur M. Le Chevalier, rue Richelieu, 60, nous a permis de l'examiner à loisir ; nous avons reconnu que l'auteur de cet article n'avait rien exagéré. Nous croyons devoir prévenir nos lecteurs que l'éditeur envoie le sommaire de ces cahiers à toute personne qui lui en fait la demande.

M.

—

Simple réflexion :

Et dans la même semaine les plus hautes questions d'hippologie s'agitaient au milieu d'une commission spéciale. — Si les membres de la commission ont examiné attentivement nos chevaux de 3 ans... ils savent maintenant à quelle décision ils doivent s'arrêter.

—

Le prix impérial (5,000 fr. pour chevaux de 4 ans n'ayant jamais gagné de prix de première classe) a donné lieu à une course de 12,000 mèt. entre *Gabrielle d'Estrées*, à M. de Lagrange, et *Fleur-de-Mai*, à M. Aumont. — Ce prix est couru en deux manches de 4,000 mètres. — Dans la première course, *Gabrielle d'Estrées* gagnait d'une longueur à peine; puis *Fleur-de-Mai* gagnait à son tour. La troisième épreuve a définitivement assuré la victoire à la jument de M. de Lagrange.

—

Astrolabe, à M. le baron Daru, a parfaitement couru dans le prix des *Etangs*. — Elle a battu *Mai*, à M. le Vicomte de la Beraudière, arrivée seconde; *Courlis*, à M. le duc de Morny; *Phœbé*, à M. Teisseire; *Cascarilla*, à M. Lupin.

—

C'est M. J. Reiset qui a gagné le *Handicap* (prix de l'Empereur) avec *Bannière*, une pouliche que j'ai vu courir à Bade, et que je signalais déjà à l'attention des turfistes à propos du prix de la Forêt-Noire.

Les 2,000 fr. du prix de l'Oise... ont été pris par *Nobility*. — Elle était première, ne rabattant personne, — car elle courait seule.

J'en ai fini avec cette journée de grande déception — Et pourtant Chantilly ne vit jamais plus brillante réunion, ni plus de toilette, ni plus d'élégance.

—

Le derby était ordinairement le signal des séparations, — mais d'année en année on recule la date des départs. — On veut que les arbres de Paris soient poudreux et souillés avant de goûter les ombrages allemands ou pyrénéens. — Une sorte d'égoïsme formule à peu près cette maxime : « Dévorons tout ce que nous n'emportons pas. »

Le grand prix de Paris sera couru le 4 juin.

Demain dimanche, steeple-chases à Vincennes.

Enfin je chercherai aux courses de Turin, — mes confrères en chronique, pour leur donner rendez-vous sur l'Hippodrome de Bade.

—

DERBY-ANGLAIS

Blair-Athol, monté par Snowden, a gagné le derby anglais.

Nous signalons ce cheval qui, par le fait de sa victoire, se trouve en ce moment le plus redoutable concurrent de *Bois-Roussel* dans le grand prix de Paris. — Si les renseignements que nous recevons sur la valeur des chevaux anglais sont exacts, — nous n'aurions même pas cette année la seconde place si courageusement obtenue l'an dernier par la célèbre *La Touques*.

IFFEZHEIM.

CHOSES ET AUTRES

On s'est toujours assez follement imaginé, que la nature avait tout fait pour l'homme, et que ce dernier était le roi de la création. La température insensée de cette année donne pour la millième fois un éclatant démenti à cette vanité. Du moment où un thermomètre se permet de varier en une nuit, de 26 à 13 degrés, il devient de toute évidence que le soleil et les nuages se moquent de nous.

—

Comment le refroidissement subit peut se lier avec ces chutes de pierres, qui sont remarquées dans plusieurs pays? C'est ce qu'il ne nous appartient pas de préciser. Remarquons seulement en passant, que la police est assez mal faite là-haut; si ce sont les saints qui s'amusent ainsi à nous cribler de cailloux, il paraîtrait par là que les gendarmes ne sont pas d'institution divine. C'est étrange.

—

Il n'est plus temps de rire du procès de la Pommerais. Je n'aime pas les complaintes qui circulent à son sujet. Autrefois la complainte était une émanation naïve des sentiments du peuple, aujourd'hui c'est une sotte ironie.

—

M. Veuillot publie à son tour une Vie de Jesus. Il y a quelques dix-huit cents ans, la biographie du Christ avait été écrite par quatre hommes, qui l'avaient connu et qui s'appelaient Mathieu, Marc, Luc et Jean. Comment, en 1864, tant de gens se rencontrent-ils, qui croient en savoir plus que les apôtres sur le fils de Dieu ?

—

A la semaine prochaine, l'apparition de la *Religieuse*, l'ouvrage de l'abbé *** annoncé depuis longtemps sur cette page. Il paraît que le *Maudit* s'est fort bien vendu. Un certain *Diderot* n'a-t-il pas autrefois publié un livre, portant ce titre : la *Religieuse* ! Nous ne sommes plus au temps où les grands hommes ramassaient des perles dans le fumier d'Ennius, aujourd'hui ce sont les Ennius qui ramassent des perles dans le trésor des grands hommes.

Après le *Prêtre* et la *Religieuse*, tout porte à croire que M. l'abbé *** nous donnera l'*Enfant de chœur* et le *Bedeau*. Il y aura des révélations curieuses dans ces deux derniers ouvrages.

—

Les cendres du Dante seront-elles, ne seront-elles pas vendues à Florence ? L'Italie entière est absorbée par cette question. Que de combats pour posséder les cendres d'un homme que toutes les villes chassaient, tandis qu'il vivait : sera-ce un exemple ? Non. Mais comment Florence osera-t-elle regarder ces vestiges, et ne pas se souvenir de la malédiction du poëte?

Les derniers moments des grands hommes ne sont pas tous remplis par les malédictions. Témoin le testament de Meyerbeer, qui nous laisse définitivement l'*Africaine*. Quelle que soit la valeur de l'œuvre, je ne doute pas un instant qu'elle ne soit applaudie avec ferveur. On ne siffle pas les morts ; ils gênent si peu.

—

On va réparer l'Opéra-Comique pour la soixante-douzième fois. Comme l'Odéon va jouir de la belle nature pendant trois mois, les trois mois pendant lesquels il est applaudi par tout le monde, la troupe de l'Opéra-Comique ira chanter sur ses planches abandonnées. O vanité des choses humaines ! l'Odéon se transfigurant et revenant à son vrai nom. Soyez béni, Seigneur ! dont la toute-puissance me fera entendre les chants perlés de Cico, la jolie voix d'Achard, là où résonne d'ordinaire le rauque organe de Ribes et les notes impossibles de Tisserand. Seigneur ! rien ne vous est difficile

—

Nous avons l'honneur de prévenir nos lecteurs qu'hier M. Théophile Gautier a trouvé enfin une légère tache sur un des tableaux du Salon, d'*ailleurs digne de Raphaël*. Cette nouvelle consolera les amis de l'art.

Nota bene. — Il nous revient que la tache indiquée par M. Théophile Gautier est tout simplement un défaut du cadre. Le tableau est bien décidément, comme tous ses confrères, un Raphaël perfectionné.

—

Pauvre petite Marie Pfotzer! Si peu sérieux que nous soyons, laissons tomber une larme sur cette tombe. Mourir à vingt-deux ans! Cette fin n'a étonné aucun de nous ; quand nous l'entendions, ce filet de voix si charmant et si faible nous semblait plutôt venir d'une âme qui s'envole que d'une poitrine que s'ouvre.

—

La Cité va décidément être transformée en un jardin. Cette vieille Cité ne vivra plus que dans les romans de romantiques. Son aspect va devenir effrayant. Vous figurez-vous cette île monstrueuse où s'élèveront une cathédrale, un hôpital, un palais de justice, une prison, un tribunal de commerce, des casernes... et des fleurs?

—

Durant le mois d'avril, les théâtres ont encaissé 1,919,760 fr. 87 centimes. Là-dessus, il y a environ 191,976 fr. pour les auteurs; le reste se partage entre les directions, les acteurs, les hôpitaux et le pompier. Je ne mentionne pas les 85 centimes, uniquement réservés à entretenir le culte de la saine littérature.

—

A LA SOCIÉTÉ PROTECTRICE DES ANIMAUX.

M. A. — Messieurs, un fait inouï s'est révélé pendant les débats de l'affaire La Pommerais. Des hommes, des médecins, sont venus, à la face du monde civilisé, en plein dix-neuvième siècle, avouer qu'ils avaient expérimenté la digitaline sur des animaux. Cet acte inqualifiable ne peut passer sans une énergique protestation de notre part.

TOUS Certainement!

M. de..., à son voisin. Certes, Wellcome est bon cuisinier, mais au dernier bon dîner de la marquise, il a fait une faute d'orthographe : la truite doit être mise au feu vivante, et celle qu'on nous a servi... Oh ! mais j'en réponds, — j'ai flairé l'acte de décès!

M. A Quel est celui d'entre nous qui n'a pas frémi d'indignation en entendant le récit des atrocités commises sur les grenouilles, — ces malheureuses créatures dont on étudiait les dernières palpitations !

TOUS C'est indigne.

LORD C. à son voisin. J'avais parié 25 guinées pour mon boxeur. A la première passe il lui fit sauter l'œil droit! Un coup superbe! A la deuxième...

M. A. Et le lapin, messieurs, un animal tendre... et nourrissant, inoffensif, plein des sentiments de famille, qu'on a martyrisé de la manière la plus barbare.

TOUS. C'est affreux.

LE PRINCE K... à son voisin. Je n'ai pas de rancune, mais je tiens aux principes. Ivan avait frappé le cheval sous prétexte qu'il était vicieux. Je l'ai fait passer par les verges, mais je l'ai repris aussitôt sa guérison.

M. A. Ils donnent pour excuse l'intérêt de la science. Eh! messieurs, périsse plutôt la science que le principe fondamental de notre association. Et d'ailleurs il y a d'autres sujets que les animaux! Pourquoi ne pas expérimenter sur des domestiques, par exemple?

TOUS. C'est vrai!

LE CITOYEN JONATHAN W... de la Caroline. Aux États confédérés, un pareil scandale ne se fût pas produit on eût pris des nègres.

M A. Je propose donc d'adresser au Sénat une pétition pour empêcher le retour de semblables crimes de lèse-humanité.

TOUS. Adopté! adopté!

La séance est levée.

X.

COMPAGNIE DEPARTEMENTALE

Pour l'Éclairage et le Chauffage par le Gaz des Villes de St-Brieuc, Vannes, Dinan, Fougères.



L'ANCIEN SYSTÈME DES PARTICULIERS
N'ont-ils pas l'air de jouer à cache-cache!



Voisines de la mer, Dinan, Vannes Ste-Brieuc, Fougères, vous donneront en échange la houille pour rien.



Il ne manquait à cette charmante péninsule bretonne, qu'un diadème de gaz! la voilà donc qui va devenir aussi coquette, aussi séduisante que les plus belles contrées de la France.



L'ANCIEN ÉCLAIRAGE
Luttant à peine avec les pales lueurs de la lune et transformant les rues en casse cou.



Comme ils seront étonnés ces braves bretons, de voir le gaz de la compagnie, les éclairer et en même temps rôtir leurs volailles.



LA COMPAGNIE PORTEUR D'EAU
Elle sait qu'au fond de ses sceaux, elle trouvera à vous offrir un bon dividende de 17 0/0.



Aussi les actionnaires s'unissent-ils aux bretons pour exprimer aux sons du biniou, leur bonheur et leur prospérité.



LA COMPAGNIE MARCHANDE DE CHARBONS
La Compagnie n'a pas peur de se salir à ce metier. Si le charbon est noir, les millions qu'il rapporte, sont en argent bien blanc.

Paris. — Imprimerie VALLÉE, 15, rue Breda.

SOUVENIRS D'EPSOM



Aujourd'hui courses à Epsom. Départ de *Waterloo-Station*; voici les types principaux à la gare et sur la route:

L'homme athlétique, rougeaud, et surnourri (*overfed*), avec de grands favoris roux, et une respiration lourde; on voit les chairs de la poitrine remuer et on entend le souffle. Il y a beaucoup d'hommes de cette espèce; la structure de la race est plus forte que chez nous. M. R., M. Y., et deux autres à la soirée d'hier étaient des spécimens. Avec la cravate blanche, l'habit noir, parmi les robes de soie, les fleurs et la conversation mondaine, cela faisait un effet singulier. Aujourd'hui, dans le wagon en face de moi, il y en avait un pareil, plus grand encore, plus gros, plus rose, on se sent l'envie d'y tailler des beefteaks; mais l'œil bleu est inquiétant, et à certains moments le froncement de sourcils, l'air ennuyé, le front apoplectique font penser au dangereux tempérament de Henri VIII.

Les soldats des gardes dans la rue, en veste rouge collante avec une petite canne, majestueux, sont du même genre; ils se prélassent, se cambrent, montrent leur raie entre leurs cheveux pommadés; ils sont très beaux, et je ne sais pourquoi un peu ridicules.

Quand l'embonpoint prédomine, l'Anglais atteint une culasse étonnante; c'est un animal de boucherie. D'autrefois le porto et la grosse nourriture les empâtent comme des caricatures; j'ai vu hier un général le poitrail sanglé dans son uniforme, la face écarlate, absolument de la couleur d'un homard bouilli. Le blanc des yeux tranche sur le rouge; les grandes dents ne sont pas moins blanches; on ne peut pas imaginer cet effet.

Un autre type plus fréquent est celui de l'homme maigre, avec de grands traits saillants, sérieux, refléchi, en qui dans un moment périlleux, vous pourriez avoir confiance; le sang-froid, l'empire de soi apparaissent dans toutes ses poses et dans toutes ses paroles. C'est un esprit positif, un homme d'affaires; son jugement mérite qu'on y regarde; avec leur chapeau noir perpendiculaire, leur aspect a quelque chose de grotesque; mais supposez-les donnant des ordres dans un incendie, sur le pont d'un navire, dans une bataille, ou seulement à la tête de quatre cents ouvriers et de cinquante commis, et toujours calmes, ils seront beaux ou du moins dignes.

—

Mon wagon est fort bien composé; cinq gentlemen se connaissant tous, parfaitement mis et gantés; presque tous une simple jaquette tenue par le bouton du haut; mais, cette perfection résultant d'habits bien coupés, d'étoffes bien choisies, de lingerie bien ajustée, surtout de soins de toilette continus et minutieux, coups de fer, cosmétiques, vinaigres; toute choses enfin de compte indiquant un grand respect de soi-même, une conséquence toute naturelle de la valeur personnelle que chacun se sent avoir dans ce pays. Et pour avoir pris le chemin de fer, ce ne sont encore ici que des gens de moyenne fortune. Fort polis d'ailleurs. Après un léger examen de ma tenue, l'un d'eux, se préparant à fumer, m'offre un cigare; sur mon refus, il me demande si la fumée ne m'incommode pas; un autre coupe en deux un numéro du *Punch* et m'en donne la moitié,

Le paysage est le paysage anglais ordinaire, des cultures vertes, sur tout des prairies entre des haies. La haie est souvent parsemée d'arbres. La splendeur éblouissante de ce vert, l'entassement des fleurs dorées, lustrées, regorgeantes ; la surabondance de la sève est extraordinaire. Les plus magnifiques broderies, le velours constellé de diamants, la soie lustrée n'approchent pas de cette teinte puissante La couleur est excessive ; mais jamais le luxe et la joie de la terre parée, l'épanouissement, la floraison des plantes n'ont paru avec une belle richesse. Le jour est sans nuages ni brouillard ; mes voisins disent qu'ils n'ont jamais rien vu de pareil à Londres.

Le chemin de fer s'arrête à un petit village situé en contre-bas à quelque distance du champ de course. Vrai village de vignettes, vieilles maisons à grands toits ; grosse horloge sur un poteau au milieu de la petite place ; auberges à *miradores* en saillie, pleines de monde et de bruit. La montée s'effectue à l'anglaise, régulièrement, chacun emboîtant le pas de celui qui le précède sans chercher à le dépasser. Sur le bord du chemin, rampent quelques mendiants infirmes, anciens marins à en croire le naufrage peint sur une toile déroulée devant eux.

—

Nous voici au champ de course.

Comme tout grand spectacle que l'imagination surfait, la première impression à Epsom est presque une déception. Rien de grand, rien d'étrange que la masse inouïe. Une grande plaine verte avec quelques ondulations. — Au fond, trois grands échafauds publics ; c'est le *Stand*, immense, il est vrai ; mais on est choqué tout d'abord du caractère provisoire de ces constructions, toutes de plâtras, indignes d'une fête aussi nationale et d'un pays si passionné pour ses courses. Il y a loin de là aux jolis joujous briques et bois, de notre hippodrome de Longchamp. De chaque côté du *Stand*, quelques petits échafauds publics

En face sur la verdure, des tentes, une multitude d'échoppes, des écuries improvisées sous la toile, de petits compartiments, un pêle-mêle infini de voitures, de chevaux, de cavaliers, d'omnibus privés. Tel père de famille amène ses six filles, ses quatre fils, sa femme, sa sœur, son cocher, son valet de pied, son groom et le reste ; cela ressemble à un campement dans une émigration. Il y a des bohémiennes, des chanteurs, des danseurs grotesques déguisés en nègres, des charlatans, qui à force d'éloquence et de passion, vendent des chaînes d'acier, des tirs d'arc et de carabines, des jeux de bâton (*Aunt Sally*), des musiciens écossais qui dansent, et la plus étonnante file de calèches, cabs, omnibus munis de pâtés, de viande, de vins, de sucreries : ces gens vont manger, c'est le plus grand plaisir de cette partie de campagne.

Il y a ici trois cent mille personnes peut-être. Rien de beau ni même d'élégant. Les voitures sont des véhicules, les toilettes sont rares. Encore une fois, ce spectacle n'est intéressant que par la masse, Les Anglais viennent pour crier, manger, boire, se remuer, être excités, cela est national et leur suffit.

—

Les trois ou quatre cents policemen font vider la piste. On sonne longuement, lentement, une cloche pour avertir. Les tribunes sont remplies et regorgent. Toute la hauteur qui fait face n'est plus qu'une énorme tache noire fourmillante. Cela est simplement étrange, et non grandiose ; le mot de fourmis revient sans cesse à la bouche. Du haut du grand *Stand*, on voit les voitures monter, descendre, les cavaliers avancer comme des scarabées, des hannetons, de gros bourdons noirs sur le vert où ils font tache. Les jockeys en casaque rouge, bleue, écarlate, noire, jaune, se sont rangés au point de départ. Cinq ou six faux départs. Enfin ils partent. En tout trente-quatre chevaux ; quinze ou vingt en avant font masse et on les voit avancer le long du *ring*. La vitesse n'a pas l'air d'être très grande ; c'est celle d'un chemin de fer vu d'une demi lieue, et qui alors ressemble à une file de petites voitures d'enfants, tirées au bout d'une ficelle. Certainement l'effet physique n'est pas plus grand. Il ne faut pas parler ici d'ouragan ni de tourbillon. La tache brune, avec des points rouges et clairs, chemine régulièrement sur le vert lointain. Ils tournent et on aperçoit le premier groupe. *Chapeau bas* ! Tout le monde s'est levé, toutes les têtes se découvrent les paris se pressent, il y a une sorte de hourrah étranglé qui court sur tous les échafauds. Ces têtes froides ont pris feu. Des gestes courts, brusques, remuent subitement ces corps flegmatiques. Mes amis d'en bas disent que l'aspect du Betting-Ring était étonnant : tous sursautaient et se grimaient comme s'ils avaient reçu une décharge électrique. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est la marée humaine noirâtre qui aussitôt s'épand et roule derrière les coureurs comme une grande eau dans un lit creusé d'avance. L'énorme tache d'encre allongée à perte de vue avance et coule. En un instant elle est devant les tribunes. Les policemen se forment en carré à triple rang, faisant le coup de poing, et reçoivent tour à tour les chevaux et les jockeys dans cette sorte d'enceinte. On va peser et vérifier.

Rien d'étrange comme cette grande masse noire immobile qui tout d'un coup fond et coule.

Il y a un moment grandiose, quand les chevaux n'étant plus qu'à deux cents pas, la vitesse devient tout d'un coup visible, et ils fondent sur vous cette fois comme un vrai tourbillon.

C'est un cheval inconnu qui a gagné et de très peu. On pariait pour lui contre quarante. Les deux favoris sont arrivés les premiers après lui. Le jockey pendant les cent derniers pas, fouettait à tour de bras. Les chevaux sont à l'extrémité de leur force et de leurs efforts. Ils sont préparés, excités, ils ne pourraient pas courir un jour plus tard.

Le vainqueur a gagné à ce coup-ci plus de 60,700 livres sterling ; joignez-y les paris, en tout 800,000 fr., d'autres disent un million. M. Merry, qui a gagné le prix l'an dernier a eu en profits et paris, 80,000 livres st. On nous dit en voiture qu'il y a parfois des pertes énormes, 20,000, 50,000 livres. Un colonel s'est tué l'an dernier parce qu'il se croyait insolvable. S'il avait attendu l'issue des dernières courses, il gagnait assez pour payer.

Je ne parle pas de la course qui a précédé, ni de celle qui a suivi. A mon gré ce plaisir et celui des paris ressemblent à l'eau-de-vie. C'est une excitation nécessaire pour des nerfs rudes et en même temps le terme extrême de la vie gymnastique et rustique.

—

Au centre du *Stand*, deux adorables miss en tocques et casaques noires, à se souvenir. Après elles, la seule chose belle est le paysage à droite : Une grande ligne noirâtre de superbes arbres largement épanouis, puis derrière eux les ondulations bleuâtres et indistinctes d'une campagne verte et riche ; tout cela dans un voile de faible brume pénétrée de soleil, avec une expression infiniment douce, reposante comme le sourire affectueux d'une belle figure. De temps en temps, les nuages faisaient mouvoir des ombres sur le gazon éclairé, et l'air transparent, épuré, enveloppait tout de lumière.

Nous descendons, je ne parle pas de l'encombrement, de l'étouffement dans les escaliers, dans les buffets.

En bas, sur le perron, rencontre du marquis de G... et de sa femme montant en voiture. Cette vive et franche figure d'officier, que j'ai entrevue pour la première fois, sur le boulevard, le jour de la rentrée de l'armée d'Italie à Paris, me fait plaisir à revoir ici, elle repose des froides et impassibles physionomies, au regard de bois, qui m'entourent depuis quinze jours.

On met à profit le grand intervalle qui sépare le Derby de la dernière course.

Tout le monde mange, surtout les gens en voiture ; il y a beaucoup de gaîté joviale et d'abandon ; on trinque. L'un de nous a trouvé son cocher avec un gentleman, un vrai gentleman, s'il vous plaît,

deux dames et un enfant. Le gentleman avait employé le cocher et l'invitait. Le cocher présente notre ami, qu'on oblige à boire du porto, du sherry, du stout, de l'ale, etc.

Bref, ce jour-là, on est tout à tous. Mais ce n'est qu'un jour, à la façon des saturnales antiques. Le lendemain, les distinctions de rang sont aussi fortes que jamais.

La tenue presque générale est le pardessus d'alpaga luisant, couleur poussière, et le chapeau gris à voile vert ; ce dernier accessoire aussi indispensable sur cette route où l'on ramasse un pouce de poussière, qu'il est ridicule de Paris à la barrière du Trône. Le postillon est inconnu ; le jockey le remplace ; non pas ce jeune garçon à costume fringant et flambant l'or neuf, qui parade chez nous, mais un vrai jockey pratique, comptant, comme son habit, bon nombre d'années de services. Presque tous ont le chapeau gris ; la veste galonnée, mais en tresses sombres. Les voitures, d'ailleurs, sont de toutes sortes : *Daumont* à deux jockeys ; *Four-in-hand*, menés à grandes guides ; omnibus, loués en compagnie ; cabs munis d'un grand voile vert, ou chariots de brasseur.

Quelques types ambulants vraiment étranges et que je n'ai vu que là. Une vieille gypsie, bistrée, échevelée, grisonnante, drapée dans un tartan, prenant la main d'un jeune gentleman en voiture, et tirant sérieusement un horoscope, sérieusement écouté par ce gentleman, par ses amis, le jockey, et une jolie miss curieuse. Autre petite bohémienne, noiraude, mais fort belle, à grands yeux, à dents blanches, coiffée d'un chapeau rouge. Un nègre-marquis, portant une perruque à haut toupet, une robe de chambre quadrillée vert et noir à gros boutons de glace ; pantalon rentré dans des pantoufles, manchettes et jabot ; râclant une énorme guitare fantastique, deux cordes tendues sur une sorte de tambour à grand manche. Autres nègres à chapeaux gris défoncés, à costumes en toile à matelas, avec la même grande guitare, conduits par un polichinelle ; entre deux chansons, ils cherchent les os de gigots et les fonds de bouteilles.

Une tente de *refreshment*, ou le roastbeef s'élève en montagne, sous la présidence d'un énorme chef, au nez rouge, à favoris, un tablier blanc sur son habit et un chapeau gris ; salades de homard ; *stouts* à foison ; quatre grands diables de soldats de cavalerie, en veste et toque, vraiment surprenants en hauteur, s'y rafraîchissent noblement, en gens qui se voient admirés ; l'un d'eux, pâle, blond, à l'œil bleu mélancolique, est beau comme une femme.

Puis des baraques pour la boxe ; des tableaux de femmes phénomènes dont le mollet est constaté, non plus par le carabinier traditionnel, mais par un horse-guard en uniforme rouge.

Et sur cet espace d'une lieue de long, dans ce pêle-mêle inouï de voitures, de chevaux dételés, de piétons, de saltimbanques, de jeux de bâtons établis au plus épais de la foule, pas de police et peu d'accidents. Seulement quelques démêlés à coups de poing que la galerie se fait un devoir de ne pas interrompre, tant qu'un nombre raisonnable de coups n'ont pas été donnés et reçus de part et d'autre.

—

Ce qu'il y a de triste à voir, ce sont les pauvres. Ils tâchent de vous vendre des poupées d'un sou en souvenir du Derby pour attacher à votre chapeau. Ils vous invitent à jouer aux jeux de canne ; ils voudraient obtenir le cirage de vos bottes. Ils ont l'air de misérables chiens affamés, battus, galeux, qui attendent un os. Beaucoup sont couchés par terre, entre les pieds des promeneurs, et dorment ainsi déguenillés, la bouche ouverte. Les figures ont une expression d'abrutissement ou d'âpreté douloureuse. La plupart sont pieds nus, tous horriblement sales, et de plus, grotesques. La cause en est qu'ils ont de vieux habits de gentlemen, d'anciennes robes élégantes, de petits chapeaux de jeunes filles. Cette défroque, qui a passé sur deux ou trois corps en se délabrant au passage, fait mal au cœur. On sent que l'être qui la porte se sent, par cela même, le rebut de la société. Chez nous, un paysan est un homme différent, non pas un homme inférieur. Sa blouse est à lui comme mon habit est à moi. Elle n'est qu'à lui, elle n'a été portée que par lui. Cet usage des haillons est plus qu'une bizarrerie, cela indique un manque de fierté. Ils se résignent à être le marchepied d'autrui.

Une de ces femmes, avec un vieux châle, qui a l'air d'avoir traîné dans le ruisseau, un ancien chapeau bosselé, lessivé par la pluie, vient rôder autour de notre voiture, tenant un pauvre bébé dans ses bras. Elle ramasse une bouteille jetée et boit la dernière goutte. On lui donne un schilling et un gâteau. Impossible de décrire ce sourire humble de reconnaissance. On dirait celui d'une négresse. Elle en a le visage, et sa seconde petite fille est comme elle, brûlé, tannée par le soleil, avec une cicatrice à la joue droite, comme d'un coup de botte, l'air ensauvagé et rabougri. Le grand moulin social écrase et broie ici toute la dernière couche sous ses engrenages d'acier.

—

Au retour, les champs disparaissent dans la poussière ; le bord des récoltes est usé par les pieds, chacun revient blanc de poussière et horriblement sale ; à Hyde-Park Corner, on voit arriver des voitures de gens ivres ; un d'eux avance la tête hors de la portière, son camarade le soutient en riant, et trouve la chose excellente. Beaucoup restent sur le gazon jusqu'à onze heures du soir, et il se passe de singulières choses... la bête est lâchée !

L'ivrognerie devient générale. A huit heures du soir, vingt-quatre gentlemen avaient rangé triomphalement sur leur *break* soixante-quinze bouteilles qu'ils avaient bues. Les gens se lançaient des pelures de homard, des pattes de poulet, des mottes de gazon. Deux compagnies de gentlemen sont descendus de leur voiture, et se sont boxés dix contre dix. Un d'eux a eu deux dents cassées. Eux si décents, si corrects, ils arrivent à des actions étranges. Des gentlemen venaient près d'une voiture où étaient assises des dames et des jeunes filles, et traitaient la voiture comme ces petites colonnes creuses qui ornent nos boulevards. La mère les repoussait à coups de parapluie, mais ils persistaient.

L'entraînement est complet. Au moment où nous montions sur une estrade particulière, le loueur a levé son chapeau plein d'argent : « Tout ce que je viens de faire pour Bukstone ! » Plusieurs *cabmen* ont parié et perdu leurs voitures et leurs chevaux.

Il y a des événements grotesques. Trois gentlemen et une jeune dame étaient debout sur leur voiture. Les chevaux font un mouvement, tout le monde tombe les jambes en l'air ; mais tous avaient des pantalons.

Un marchand de bijoux de chrysocale, qui débitait sa marchandise comme Mangin débitait ses crayons, voit tout à coup sa voiture envahie par un jeune gentleman irréprochablement mis, qui improvise un boniment, et se met à vendre les bijoux, en glissant une pièce de monnaie dans la boite de chaque objet, pour faire augmenter les enchères.

Au plus fort de la fête, dans une voiture découverte, le duc de ... à la grande barbe de fleuve, vient s'afficher auprès d'une lorette aux cheveux blonds tout à fait dénoués, en robe blanche décolletée, superbe créature que nous avons retrouvée le soir à Crémorn's. Nous assistons à une scène tout à fait antique, digne de Pétrone. Les personnages avaient l'air parfaitement grave et digne, et la foule riait et criait hurra !

Tout le long de la route, en revenant, par dessus les murs bas qui enclosent les cottages, de charmantes *miss* nous envoyaient des baisers ; nous n'y faisions, du reste, guère attention, dans l'état où nous étions, ahuris sous nos faux nez à formidables moustaches, sous nos grandes lunettes vertes, sous le poids des poupées qui faisaient balloter nos chapeaux, étourdis des cris aigus, des musettes et des flageolets de fer blanc, dans lesquels nous soufflions sans relâche.

M.



Dire ce qu'on fait au Tattersall, c'est peine inutile, chacun sait ça. Ce qu'on y voit, c'est autre chose : les gens qui y vont acheter un cheval ont trop à faire pour observer. C'est déjà beaucoup quand ils regardent avec soin l'animal qu'ils achètent, et ils ne se préoccupent guère des mœurs et de l'aspect des habitués : ceci est le monopole des flâneurs désintéressés. Ce qui frappe le plus ces derniers, quand ils mettent le pied dans cet établissement hippique, c'est la variété des types. – Ici l'égalité la plus complète ; des gentlemen sont coudoyés par des marchands des quatre saisons en quête d'une haridelle qui puisse conduire leurs charrettes à la halle. Les gandins les plus musqués se frayent à coups de coude un passage au milieu de blouses parfumées à l'ail. Des castes, on n'en a nul souci ; il s'agit de trouver une occasion, et tout le monde la cherche avec une égale ardeur : celui-ci cherche une trotteuse américaine, celui-là une charrette suspendue ; l'un voudrait une paire de chevaux de carrosse, tandis que l'autre poursuit un poney breton qui court encore et ne mange presque plus ; mais tous aspirent au bon marché. Trouver un bon cheval, ce n'est rien, il faut qu'on le paie moins qu'il ne vaut, sans cela ou serait le talent ? — Cependant les commissaires-priseurs se sont installés sur leur tribune. A ce moment, chacun a vu ce qui pouvait lui convenir, sa religion est faite, et il se met en devoir d'attendre : pour ce faire, il s'assied, mais il choisit sa place. Les gens du monde s'asseyent en face de la tribune, tandis que les marchands se groupent au pied; à l'extrémité de la piste où l'on fait trotter les chevaux se tient le fretin du public : les marchands de chiens, les domestiques sans place, les marchands de cigares et autres successeurs de Macaire et Bertrand.— Les enchères commencent, calmes d'abord ; puis, le souvenir du jeu s'en mêlant, on s'anime, chacun veut faire son *banquo*..... Ce qui explique comment monsieur tel ou tel, qui était venu pour voir ce qui se passait à la vente, est rentré chez lui avec trois chevaux et six voitures.

CRAFTY.

SOUS LE MANTEAU

On a, de tout temps, publié et colporté des livres *sous le manteau*, romans érotiques, mémoires indiscrets, pamphlets à outrance. Souvent quelques-uns de ces ouvrages s'imprimaient à la barbe du gouvernement français, malgré l'indication d'Amsterdam, de Genève ou de Constantinople, apposée sur le titre. Longue est la liste des auteurs et des éditeurs qui ont tâté de la Bastille pour méfait de littérature clandestine. Un de ces derniers, le libraire Cazin, qui a attaché son nom à une mignonne collection, mérita plusieurs fois d'être enfermé. « Sa philosophie était grande à ce sujet, raconte un de ses biographes; il avait toujours prête une petite valise qu'il appelait plaisamment sa valise de voyage, et qui était destinée à l'accompagner dans ses pérégrinations forcées, et heureusement de courte durée, au château-fort du faubourg Saint-Antoine. Le soin de cette valise était particulièrement confié à la plus jeune des filles de Cazin. Lorsque les exempts se présentaient en exhibant leur mandat : « Bonjour, messieurs, leur disait l'impassible libraire; nous allons déjeuner. Henriette, va dire que l'on serve; puis, tu prépareras la valise. » Après avoir déjeuné avec une parfaite sérénité, Cazin embrassait sa femme et ses enfants, serrait la main à ses commis, auxquels il donnait ses instructions pour diriger la maison pendant son absence, et partait tranquillement pour la Bastille. Il n'y avait pas, du reste, grand profit à le mettre en prison; il en sortait toujours avec de nouveaux projets d'impression, et des combinaisons plus habiles pour échapper aux limiers du pouvoir (1).

Mais c'est surtout par les presses de l'étranger que nous arrivent les ouvrages en question. On se rappelle que Beaumarchais fut envoyé en mission à Londres pour y racheter l'édition tout entière des *Anecdotes secrètes de la comtesse Dubarry*. De nos jours, l'Etat prend moins de souci des libelles, et il a raison; il leur enlève, par son indifférence, la moitié de leur saveur. Sa tolérance couvre pareillement les ventes des bibliothèques importantes, où se glissent, il faut bien l'avouer, un assez grand nombre de livres prohibés; mais la morale publique n'en reçoit aucune atteinte; il est reconnu que ces ventes se passent entre bibliophiles, et que ces livres, garantis d'ailleurs par leur prix élevé, ne sortent d'une armoire que pour rentrer dans une autre. C'est ainsi qu'on voit paraître de temps en temps les *Mémoires de Casanova*. Naturellement, il y a des degrés dans cette littérature spéciale, et tout n'est pas également condamnable dans ce qui se publie *sous le manteau*.

Me voyez-vous venir? Je voudrais demander grâce pour un ouvrage que je ne nommerai pas, paru tout récemment, imprimé je ne sais où (car personne ne prendra au sérieux cette indication : *Rome, à l'enseigne des sept péchés capitaux*), tiré sur papier d'amateur, avec titre rouge et frontispice gravé, un volume, ou plutôt deux volumes, qui se sont abattus sur Paris, et qui y font, depuis quinze jours, un tapage de tous les diables. Rassurez-vous, il ne s'agit que d'un scandale poétique. C'est un recueil de vers badins, indiscrets, satiriques, glanés chez la plupart des auteurs contemporains. Tout ce qu'ils n'ont pas voulu faire entrer dans leurs œuvres, ou tout ce qui ne pouvait convenablement y entrer, un ami mystérieux, ou peut-être un ennemi, l'a soigneusement ramassé derrière eux. Là se retrouve, à sa date et quelquefois avec des notes explicatives, la chanson improvisée après boire, la parodie essayée à huis-clos, l'églogue hardie murmurée à l'oreille, le poème égrillard griffonné à la suite d'une gageure imprudente, la charge d'atelier composée pour un cercle d'intimes, le sonnet écrit sur les genoux d'une hétaïre, le triolet licencieux qu'on croyait oublié depuis des années, l'épigramme crachée en une heure de colère et qu'on voudrait racheter à tout prix; — jusqu'au distique qu'on avait jeté à la mer, et que ce livre vous rapporte, comme le poisson du tyran de Samos.

Tout le monde est un peu compromis là-dedans les plus illustres et les plus obscurs, car tout le monde a eu dans sa vie un moment de délire. Je sais quelques gens qui se fâcheront pour tout de bon de cette lumière répandue tout-à-coup sur leurs péchés de jeunesse, péchés plus ou moins mignons; ils croiront voir déjà les portes de l'Académie se fermer devant eux comme devant l'auteur de la *Métromanie*. D'autres se tairont, ce seront les plus sensés. Je suis loin de défendre ces sortes de publications; — mais que voulez-vous! une fois qu'elles sont parues, il faut bien leur faire une place dans les bibliothèques;

(1) *Cazin, sa vie et ses éditions*, par un Cazinophile. Cazinopolis. (Reims); 1863.

elles complètent la physionomie d'une époque, comme le *Cabinet satyrique* et le Recueil de Maurepas. A ce titre et à quelques autres encore, qui font de l'indiscrétion une qualité chez les nouvellistes, j'essaierai de donner une idée de ces deux volumes croustilleux. Cela sera moins difficile qu'on ne le croit.

Le premier commence par un choix des meilleures gaietés de notre poète national, de Béranger. L'ordre chronologique, adopté par l'éditeur, appelle ensuite les Emile Debraux, les Eugène de Pradel, les Maurice Alhoy, toute la bande joyeuse de la Restauration. Nestor Roqueplan est représenté par une vingtaine de quatrains et de huitains un peu défraîchis. On entre ensuite dans le règne de Louis-Philippe en compagnie d'Altaroche, de Romieu et de Vatout, trois noms qui s'appellent et se soutiennent, ainsi qu'à table. L'austère Godefroy Cavaignac, un instant déridé, arrange comme il faut *le roi coiffé de gris* dans une douzaine de couplets populaires. Puis, se présentent les romantiques; Auguste Barbier rime avec une frénésie sans pareille une ode de Mirabeau à Sophie Monnier, datée de Vincennes :

Sophie, ô mon amour, mon ange,
Vainement un pouvoir obscur
Nous a jeté comme la fange
Dans le fond d'un cloaque impur.
. . . .
Sous l'air pesant d'une bastille,
Dans les flancs d'un donjon armé,
Malgré la geôle avec sa grille,
Malgré mon cachot enfumé,
Malgré ma paillasse elle-même,
Malgré le froid de mes carreaux,
Je suis toujours libre, et je t'aime
A la barbe de mes bourreaux!

Le doux Emile Deschamps chante moins haut, mais non moins bien; son *Sacrifice interrompu* a un parfum qu'on ne saurait méconnaître.

La part de Victor Hugo n'est ni grande ni bien piquante : deux ou trois quatrains à des actrices, une épigramme sur Veuillot, des imprécations à des auberges suisses :

Au diable, infâme auberge! hôtel de la punaise,
Où la peau, le matin, se couvre de rougeurs;
Où la cuisine pue, où l'on dort mal à l'aise,
Où l'on entend chanter les commis-voyageurs!

Il n'y avait qu'à prendre au hasard dans Alfred de Musset, dont toutes les œuvres pourraient se vendre *sous le manteau*. Le compilateur a pu se procurer des vers inédits *à une muse* amoureuse de la valse et le récit d'une séance de l'Académie française :

Hier s'ouvrit avec bienséance
La séance
Qui fit l'auteur du *Chandelier*
Chancelier.

Je n'ai pas trouvé de nom d'auteur au bas d'une pièce intitulée : *Musée secret*, pièce adorable et d'un goût exquis, triomphe de l'art délicat. Il est vrai que ce nom se devine dès les premières strophes, et que la plus éclatante personnalité perce sous les voiles de cette inutile exception. — *L'Embarquement pour Cythère* d'Alphonse Karr ne rappelle que de très loin celui de Watteau; voici une épigramme du même écrivain, qui a réservé toutes ses sympathies pour les fleurs et toutes ses rancunes pour les femmes :

J'entends dire partout : Cécile est vertueuse.
Pourtant elle est avare, égoïste, envieuse;
Tous les vices! un seul cependant excepté :
Elle n'a pas d'amant, dit-on. La bonne apôtre!
C'est que ce vice-là ne peut-être goûté
Sans faire en même temps plaisir à quelqu'un d'autre.
Cécile est sage, oui, mais par méchanceté.

Je ne vois que d'insignifiantes boutades, et peu compromettantes, au-dessus des signatures d'Edmond Texier, de Louis Reybaud, de Jules Janin, d'Alexandre Dumas fils, de Scribe. En revanche, un ancien vaudevilliste devenu financier, Auguste Lefranc, retrouvera là une de ses plus spirituelles romances, — dont il n'avait peut-être pas gardé de copie. Pareille surprise est réservée à un ancien libraire, Victor Lecou, qui s'était égayé autrefois fort plaisamment sur le compte du clergé.

Deux chansonniers, placés par le caractère de leurs compositions aux deux points opposés de la société parisienne, Nadaud et Colmance, font également bonne figure dans ce premier volume, à côté l'un de l'autre. L'un, barde attitré des boudoirs, adresse d'une voix flûtée à une jeune femme une série de demandes, en homme disposé à se charger des réponses :

Petits Mémoires de l'Opéra, depuis Louis XIV jusqu'à nos jours.



SOUS LOUIS XIV : LES HÉROS DE BALLET ET LES PETITS MARQUIS SUR LA SCÈNE.

Pour fonder l'Opéra en France que fallut-il? Un cardinal, un abbé et des chantres de cathédrale. Le cardinal (Mazarin) signa l'ordonnance, l'abbé (Perrin) accepta la direction de l'entreprise. Quant aux chantres (Beaumavielle, Rossignol et Miracles, — quels noms!) ils n'eurent qu'à déserter leur lutrin. A l'égard du personnel féminin, les chroniqueurs ont gardé le silence sur leur origine. Faut-il croire à des saintes en rupture de ban? Ainsi que le chant, la danse fut bientôt en honneur. Le roi très chrétien, Louis quatorzième n'avait-il pas prêché d'exemple, en régalant ses sujets de ses ronds de jambes. Sa Majesté n'avait-elle pas prouvé que sans faire tort à ses aïeux un gentilhomme pouvait monter sur les planches. Les seigneurs de la salle le comprirent sans doute car ils envahirent héroïquement la scène, bravant pour leurs mollets et leur visage, *les tombés, les sautés, les glissés, les tournés, les pas droits, les pas ouverts, les pas ronds, les pas battus, les pas tortillés, les coupés, les demi-coupés, les chassés,* sans parler des coups de pied dans le nez que ne leur épargnaient pas ces demoiselles. — NOTA. Le machiniste était de noble maison. Il était marquis de Sourdiac.



SOUS LOUIS XIV.
LES RATS DU TEMPS.

Quelques polissons du sexe fort. Prière à ces messieurs de garder leurs masques en attendant que ces dames les remplacent.



SOUS LOUIS XV. — LES ENTRECHATS.

La Camargo invente le caleçon, avant-coureur du maillot et raccourcit les jupes à la grande édification de ses contemporains. Elle exécute les premiers entrechats, elle ne les battait qu'à quatre. Mademoiselle Lany les battra à six, une autre danseuse à huit, enfin, un danseur dont le nom est oublié, hélas! à seize.

Flanquées ainsi des deux gardes du corps qui occupaient le soir chaque côté de la scène, ces dames n'avaient-elles point l'air d'être menées au poste?

SOUS LOUIS XIV.
L'AMADIS DE GRÈCE, OPÉRA.

— Quel casque, seigneur!
— Quel plumet, princesse!



SOUS LA RÉGENCE.
DANS LES COULISSES.

Le mélancolique Watteau et les tyrannies amoureuses de la trop légère danseuse Montagne.

NOTA PROSAÏQUE : C'est aussi sous la Régence que, grâce aux largesses de Law, la bougie a remplacé à la rampe la chandelle.



SOUS LOUIS XV. — LA LOGE ROYALE.

Sa Majesté semble distraite. Elle a baillé; le maréchal de Richelieu s'en inquiète. Quel échec pour l'Opéra!



SOUS LOUIS XVI. — GLUCKISTES ET PICCINISTES.

Les Français commencent enfin à se fanatiser pour la musique. Il est vrai que le rôle d'Iphigénie était joué par La Guerre.



SOUS LOUIS XVI. — LA SORTIE.

Le moment où ces dames pouvaient relever la tête et se remettre du torticolis que leur causait leur haute coiffure, sous le bas plafond des loges. Un décret avait cependant réglementé la hauteur de ces coiffures selon les places. — Le carosse de M. le duc! — La chaise de madame la présidente! — La brouette de madame Desormeaux.



31 MARS 1789!!!

Plus de marquis sur la scène! N'est-ce pas à cette date qu'il faut faire remonter le premier acte de la Révolution française?

Petits Mémoires de l'Opéra, depuis Louis XIV jusqu'à nos jours.



SOUS LA RÉVOLUTION. — LA LOGE DES PRINCES.

Spectacle gratis à l'occasion de la fête de l'Être suprême. — De par le peuple et pour le peuple : *La Rosière r publicaine, sans-culottide en 5 actes.* (Historique.)



SOUS L'EMPIRE. — COMPOSITION DU SPECTACLE.

La Fête de Mars et de l'Amour et pour intermèdes, dans les entr'actes, la lecture des bulletins d'Austerlitz ou d'Iéna



SOUS L'EMPIRE. — CES MESSIEURS DE LA LOGE INFERNALE.

Il ne leur manquait pour être irrésistibles que de glorieuses cicatrices.



SOUS L'EMPIRE. — LA RÉFORME DU COSTUME.

Le tonnelet est remplacé par la tunique. A la reprise d'*Orphée* de Gluck, c'est le célèbre David qui dessina lui-même ce costume pour M. Nourrit père.



SOUS L'EMPIRE. — ŒDIPE ET LA VESTALE.

Grâce à Dérivis et à la bombe qu'il avait dans la poitrine, *Œdipe* passionna encore, mais le grand succès du temps fut la *Vestale*. Un si joli romain de pendule avec des favoris au pointillé!



SOUS L'EMPIRE. — LES MARCHEUSES.

Temps antécrinoliens. Un soupçon de jupe, le reste tout de suite.



SOUS LA RESTAURATION.

« Au nom de Charles Xe, decrétons et
« ordonnons... que les corsages de ces
« dames seront plus montants et que leurs
« jupes descendront jusqu'à... »
— Horreur!



SOUS L'EMPIRE. — LA SORTIE DES ARTISTES.

Victoires et conquêtes de la grande armée. Le pékin était dédaigné. Chaque rat avait son beau dragon, son majestueux guide ou son gentil voltigeur.



APRÈS LA RÉVOLUTION DE JUILLET.

Extension des libertés et raccourcissement des jupes, Lucius Véron étant consul.



DE 1830 A 1864 : ÉPILOGUE.

Amour sacré de la patrie! — Amis, secondez ma vaillance! — Oui, l'or est une chimère! — Roi des enfers, c'est moi qui vous appelle! — Ce sont mes frères qu'on immole! — Anathème! c'est l'éternel lui-même qui vous a, par ma voix, rejetés et procrits! — *Ad nos venite, populi!* — Et quelques poses plastiques brochant sur le tout.

Vous êtes si jolie!
Laissez-moi
Vous regarder, Julie,
Sans effroi.
Vos regards que j'appelle
Sont si doux!
Je vous aime, cruelle;
M'aimez-vous?

L'autre, Colmance, tout acquis aux joies du peuple, un pied sur un escabeau de cabaret, une bouteille en main, fait trembler les vitres avec ce chant réaliste :

Au Château du Coq, hier, nous avons fait
Une petite noce assez gentille;
A quinze sous par bec, j'avais dans un banquet
Réuni toute ma famille.
Tous bons enfants, tous gens pleins de mœurs;
Ca mange comme quatr', ça boit comme des sonneurs...

Il est inutile, je pense, que je m'excuse des coupures. Au besoin, ma charmante lectrice saurait poser sa main sur mon bras et m'arrêter en route, ou me punir d'un coup d'éventail. Ah! je conviens que l'éventail est indispensable.!

Le second volume a un accent plus jeune. Le contingent de Théodore de Banville est presque tout-à-fait chaste; celui de Baudelaire se sauve par une amère philosophie. Arsène Houssaye, qui pourrait autant et plus qu'un autre évoquer Eros, se contente de railler doucement un de ses adversaires littéraires:

On dit que monsieur Deschanel*les*,
Un critique du haut en bas,
Vient me chanter des ritournelles
Sur la guitare des *Débats*.

Il proscrit toutes mes images,
Cet iconoclaste enragé,
Qui, blessé des trop vifs plumages,
Aime moins le paon que le geai.

Vous attendiez-vous à vous trouver tout-à-coup face à face avec Barbey d'Aurevilly? Et pourquoi pas? le critique cache un romancier; le romancier devait cacher un poète. Barbey d'Aurevilly nous dit en strophes brûlantes et flambantes ses luttes corps à corps avec...... l'eau-de-vie.

Je pris pour maître un jour une rude maîtresse,
Plus fauve qu'un jaguar, plus rousse qu'un lion!
Je l'aimais ardemment, âprement, sans tendresse,
Avec possession plus qu'adoration!
Je ressentais pour elle un amour de corsaire,
Un amour de sauvage, effréné, fol, ardent!
Cet amour qu'Hégésippe avait dans sa misère,
Qui nous tient lieu de tout quand la vie est amère,
Et qui fit mourir Shéridan!

C'est bien comme cela que je m'imaginais la poésie de l'auteur de *la Vieille maîtresse* et de *l'Ensorcelée*, avec des claquements de dents et du sang dans les yeux. — Murger raconte un de ses amours d'un soir. — Le chapeau sur l'oreille, Vacquerie, qui n'est pas toujours cet apôtre caché dans *Jean Baudry*, fredonne entre ses dents :

Si j'étais grisette,
J'aurais un amant;
Je le prendrais bête,
Ce serait charmant.
De cet être mâle
Et fort obligeant,
J'obtiendrais un châle
Et beaucoup d'argent.

Je sais qu'on admire
Mes yeux non battus,
Mais un cachemire
Vaut bien des vertus.
La vertu, ma chère,
Rend le cœur content,
Mais la bonne chère
En fait tout autant.

Roger de Beauvoir ne pouvait manquer à ce carnaval. Pauvre Roger! il est aujourd'hui cloué dans un fauteuil, songeant aux cent mille francs de champagne qu'il a bus. — Un humoriste, trop peu connu comme poète, Alfred Delvau, célèbre en rimes coquettes les *Vendangeuses d'amour*.

D'où viennent de si grand matin
Ces belles filles, habillées
De poult de soie ou de satin,
Toutes plus ou moins maquillées?

Leurs cheveux volètent au vent
En petites mèches mutines,
Et l'on voit trotter en avant
Le museau noir de leurs bottines.

Leurs vêtements sont élégants,
Mais toujours quelque chose y cloche :
Dans leur bourse elles ont leurs gants,
Et leur corset est dans leur poche.

Encore une révélation! C'est Paul Féval, c'est l'auteur du *Bossu* qui essaie de porter ses doigts sur les cordes de la lyre. Il envoie à Nadar une *épître de digestion*; et, pour un débutant, il ne s'en tire pas trop mal; lisez plutôt :

Ayant dîné hier chez toi,
Témoignons-en ma reconnaissance
Par quelques strophes de moi
Sur les personnes de ta connaissance.

D'abord Madame et le petit
Qui sur la terre te fleurit ta vie!
Ça m'a fait plaisir, mon cher ami,
De dîner dans leur compagnie!

La blonde dame de Jouvin
A réuni tous mes suffrages;
Du *Figaro* il est le souverain,
Qu'il rédige avec son courage!

Taxile Delord et Félix Mornand,
De les voir on est toujours bien aise;
Leur plume est celle de deux bons enfants
Habitués à soutenir leur thèse!

Notre Albéric n'a pas de *second*
Pour les charmes de sa nature;
A l'égard des dames il est fécond
En plaisirs et en courbatures!

Par exemple, je n'ai pas trouvé
Dans les poëmes de ton Vachette
Une seule chose qu'on pût imprimer
Au sein de la bibliothèque Hachette.

Les autres sont tous de bons enfants,
Ton amitié pour eux me l'assure;
Aussi j'ai été bien content
De leur voir prendre leur nourriture!

C'est du La Palice édulcoré avec du Prudhomme. Après tout, ce recueil n'est pas aussi terrible qu'il en a l'air. Je n'en voudrais retrancher que les niaiseries d'où l'art est entièrement absent, généralement ce qui concerne les actrices. Par malheur, l'éditeur s'est complu à récolter tous les cancans de théâtres, toutes les prétendues révélations de coulisses.

CHARLES MONSELET.

LE CONCOURS RÉGIONAL DE ***

... Rien ne ressemble plus à un concours qu'un autre concours, et le comice des comices, le vrai, le seul est celui de Flaubert, dans *Madame Bovary* Mais X... à un préfet exceptionnel, est exceptionnel aussi: administrateur populaire s'il en fût, qui prend l'économie politique en riant, qui jongle avec les maires, qui tape sur le ventre aux capitaines de pompiers qui se feraient hacher pour lui.

J'ai vu à ce concours de très-belles machines, des espèces ovines, des Durham, mais j'y ai vu surtout de jolies provinciales aux pieds cambrés, et j'ai deviné une petite cour préfectorale où la vie devait se passer

gaiement. C'est qu'encore une fois le préfet est célèbre, il est de la nouvelle école. Beau, élégant cavalier, homme d'esprit, les grandeurs administratives n'ont point perverti son cœur; il aime ses amis et le leur prouve. — Il a tout réformé dans sa préfecture, tout s'y fait comme à Paris; les salons sont d'un luxe d'un grand goût, les jardins sont entretenus somptueusement, la province n'a rien à voir avec la conversation pailletée que tiennent sous les lambris des salles officielles les jolies Parisiennes échappées qui sont reines ici.

Le préfet a un faible, *les pompiers*; il leur sacrifie tout; il les a créés, il les a équipés, et comme Geoffroy dans *la Cagnotte*, il mettrait le feu à la préfecture pour les voir se servir de leurs pompes. — Les pompes sont ses danseuses, et elles lui coûtent cher. Il est du Jockey, et on l'accuse d'être plus souvent à La Marche qu'il ne sied à un gouvernement; mais ce diable d'homme, avec sa singulière façon de mener les choses, administre comme pas un; et que voulez vous qu'un ministre réponde à un homme qui vit en si bonne intelligence avec ses conseillers généraux et municipaux?

Une jolie combinaison du baron, c'est de se donner pour sous-préfets les meilleurs enfants du monde, jeunes, élégants, riches si c'est possible, et quand le conseil est réuni, la mélancolie n'a pas voix délibérative. Par une de ces chances qui n'arrivent qu'à lui, les plus jolies femmes de France sont ses administrées.

Le concours était impatiemment attendu par les amis du baron. Le Jockey et l'Union artistique ont dû arriver le dimanche matin pour assister au banquet et le lendemain paraître au bal. Les hôtels étaient assiégés; on a fait un dortoir pour la nuit dans la préfecture, et *chacun a dit la sienne.*

Un banquet de 1,200 couverts, — c'est à en donner des crampes d'estomac rien que d'y songer.—Eh bien! non, pas du tout; on s'attendait à un dîner de *la Méduse*, et tout a été parfait, il y avait même un peu trop de champagne, — ce n'est pas pour le *Phare de la Manche* que je dis cela. — Bref, *bon vin, bon gîte...* c'est *le reste* qui manquait un peu vers minuit.

La table des journalistes a failli être lugubre. — Le *Grand Journal* était reparti avec le train impérial; le *Constitutionnel* a eu de tout temps le plus profond mépris pour la littérature, et Boniface-Démaret ne se compromet jamais au point de se mettre à la table des journalistes. — Le *Pays* était bien joli: cravaté de blanc, et le Medjidé et les Saints-Maurice-et-Lazare, côté du cœur. — Le *Monde illustré* arborait une brochette opulente et une face renfrognée comme si l'actualité manquait. — Le *Figaro* ouvrait son petit œil fin pour saisir un mot joli du *Sport*, mais cela ne prenait pas. La presse des départements demandait qu'on lui désignât les hauts barons de l'esprit parisien et M. Eugène Guinot.

La Bédollière, placé à un bout de la table, taquinait la Muse rebelle et cherchait le couplet final de sa chanson. — Vous n'êtes pas sans savoir que La Bédollière, qui, à part cela, n'est pas plus méchant qu'un autre, a le plus singulier de tous les tics. — On inaugure un chemin de fer, on couronne un Durham, on pose la première pierre d'un monument, — crac! mon La Bédollière arrive au banquet, sans cravate, — l'abstention relativement à la cravate est encore un second tic. — Il a les cheveux un peu épais, l'air préoccupé, et feint, dans l'attitude de la méditation, de chercher une rime. Mais sa chanson ne date guère que du temps des *Français peints par eux-mêmes*.

Si vers l'heure où le préfet porte un toast à l'Empereur, on n'est pas venu prier La Bédollière d'*improviser* une chanson de circonstance, le rédacteur du *Siècle* parle un peu de Béranger avec un ingénieur en chef ou un conseiller de préfecture. — Vous voyez d'ici comment la conversation s'engage.

Le conseiller. — Mais vous-même, Monsieur, vous jouissez d'une réputation bien méritée comme chansonnier.

La Bédollière (d'un ton dégagé). — Oui, j'ai eu quelques succès; mais la politique m'absorbe; une aussi splendide réunion d'illustrations pourrait seule peut-être m'inspirer quelques couplets.

Après un quart d'heure de pourparlers, une des autorités vient prier La Bédollière, au nom de toute l'assistance, de vouloir bien *improviser*.

Le banquet se termine; les préfets ôtent leurs habits en zinc et redeviennent des membres du Jockey, on rentre à la préfecture et on installe ses amis dans le dortoir.

Du concours en lui-même, voilà tout ce que je sais; mais il y a des journalistes qui en savent davantage, et si vous y tenez... Mais vous n'y tenez pas du tout...

Bonsoir! FRÉDÉRIC B.

LA VÉRITÉ

SUR LES CHEVAUX DE COURSE.

On a remarqué que les meilleurs chevaux de course sont usés lorsqu'ils ont atteint leur quatrième année; si nous parcourons la liste des anciens vainqueurs du Derby, nous trouvons qu'*Andover*, *Wild Dayrell*, *Ellington*, *Beadsman*, *Musjid*, *Kettledrum* et *Caractacus* n'ont plus jamais paru sur le turf comme chevaux âgés de quatre ans, tant ils avaient été surmenés aux courses précédentes. Le fameux *Blink Bonny*, réengagé comme cheval de quatre ans, fut honteusement battu; et *Macaroni*, le vainqueur du Derby en 1863, est dans un si piteux état, qu'il ne pourra probablement plus jamais courir.

La seule exception est *Thormanby*, qui fut une merveille de son temps; il courut à deux ans, gagna le Derby à trois ans, et à quatre ans gagna la coupe d'Ascott. Un cheval véritablement bon n'a pas grande valeur aux yeux des parieurs dès qu'il a dépassé l'âge de trois ans; son allure est commune, il ne lui reste plus rien à faire qu'à gagner, s'il le peut, un plat d'argent; les paris sont insuffisants; bref, son propriétaire dépense beaucoup de banknotes qui ne lui rapportent aucun bénéfice; or, on ne s'occupe de nos jours qu'à réaliser des bénéfices. Le turf n'est plus un amusement, c'est une profession, et le vieux sportsman fashionable qui ne courait autrefois que pour arriver en tête, serait aujourd'hui considéré comme un fou. Quant au Handicap, c'est encore un autre moyen de détériorer les chevaux; on n'a jamais trouvé une meilleure méthode, pour encourager la fraude, que le grand Handicap. Si un sportsman a un cheval qu'il veut placer dans un bon ordre, au Handicap, il commence par faire son possible pour faire croire qu'il a le plus mauvais de tous les chevaux: on va même jusqu'à faire courir des chevaux ensemble pendant des mois entiers, pour arriver à ce beau résultat. On fait tout ce que l'on peut pour qu'ils ne gagnent pas, c'est à qui arrivera le dernier; on donne l'ordre à son jockey de retenir sa bête, de lui faire manquer le saut, que sais-je encore?

Puis enfin arrive le jour décisif; voilà un cheval qui passe pour ne valoir absolument rien, et qui par surprise gagne le prix. Nous devons cependant dire que le Jockey-Club, dans un bel accès d'indignation, a rayé de la liste, il y a une ou deux semaines, un propriétaire qui avait donné l'ordre à son jockey de ne pas gagner la course; ce qui n'empêche pas qu'au dernier handicap de Ascott Heath, que l'on appelle généralement le *Royal Hunt Cup*, c'est un misérable cheval de quatre ans, avec cinq ou six morceaux de plomb sur le corps, qui a remporté le prix! Et on appelle cela le *Royal Hunt* (la chasse royale)! Parce qu'une haridelle aux longues jambes maigres portant sur l'échine un petit drôle non moins maigre, auquel on a ajouté cinq ou six lames de plomb pour qu'il puisse avoir le poids nécessaire, et qui n'a pour lutter contre le froid de mars qu'une camisole de soie rouge ou bleue, avec les culottes les plus fines possibles; parce que cette haridelle, qui jusqu'à présent n'a été trouvée bonne à rien, arrive exténuée au but, on appelle cela une course destinée à l'amélioration de la race chevaline? C'est une erreur et un abus; le Derby et les Handicaps ne font qu'abîmer la plupart des chevaux, et n'ont pour objet que de faire passer les guinées des poches d'un parieur dans celles d'un autre.

Cette boutade est extraite de l'*International* de Londres; si elle n'est pas tout à fait juste, elle est au moins curieuse.

Il y a encore de beaux jours pour la France! Le *Great Eastern*, ce mémorable four britannique vient de se faire naturaliser chez nous. Une compagnie française l'a acheté. Les bruits les plus singuliers circulent à ce sujet; nous les donnons sous toutes réserves. La première version le destine à être annexé à la frégate-école, dont la vogue toujours croissante nécessitait cette adjonction. Nous y croyons peu La seconde version attribue cet achat à la Société Nantaise. Elle aurait eu d'abord l'intention d'en faire une salle de spectacle; mais s'étant aperçu que les spectateurs de la cale verraient peu, elle aurait renoncé à ce premier projet. En dernier lieu, elle l'aurait destiné à une croisière de neuf années. — Trois ans à la Porte-Saint-Martin, — trois ans à la Gaîté, — trois ans au théâtre du Châtelet, et aurait commandé à MM. Séjour, Dennery et Ferdinand Dugué une série de pièces à vaisseaux qui peut rappeler les beaux jours du *Fils de la Nuit*. Nous n'y croyons guère.

Enfin, une dernière version prétend que l'ancien Léviathan aurait été acheté par la *Société des Sauveteurs de l'Art* dont les plus hauts personnages de l'époque font partie. On y installerait l'exposition des Refusés. Le prix des places serait consacré à l'achat des cinq plus mauvais tableaux de l'année Ces prix, assez considérables pour assurer leur existence, leur permettraient de prendre l'engagement de se contenter de vivre désormais en ne faisant rien. Nous ne pensons pas que le dernier projet soit plus réalisable que les autres.

PROMENADES AU SALON DE 1864

V. — LA SCULPTURE



Il me sera toujours difficile de croire que la majorité des Français, qui ne connaît le corps humain que pour l'avoir entrevu au bain froid les jours de grandes chaleurs, qui prend un soin religieux à se déformer en apparence du moins par l'usage de vêtements étranges, qui se chausse dans des bottes trop étroites et ne regarde ses pieds que pour en couper les cors, ait un goût bien prononcé pour la forme, soit sensible aux beautés de la sculpture, apprécie les délicatesses d'un torse modelé et goûte l'élégance d'un ajustement bien mannequiné.

Les nudités, qui sont aussi peu rares cette année parmi les tableaux que parmi les statues, font seules exception à la règle et répandent quelque gaîté dans l'ensemble. Les formes palpables, solides, dont on peut suivre les contours et apprécier les saillies, ont le charme d'initier le public à des beautés cachées et pleines d'intérêt, mais que nos ajustements modernes lui voilent obstinément. On peut donc dire, sans crainte de se tromper, que l'attrait de la sculpture moderne réside presque entièrement dans l'exhibition des nudités féminines.

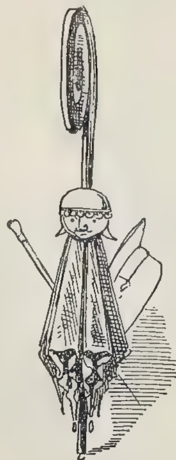
J'ai suivi l'autre jour un monsieur et une dame dans leur promenade au milieu des statues, et leurs réflexions m'ont paru être tellement en rapport avec l'opinion publique que je ne crois pas sans intérêt de les reproduire ici.

LA DAME (devant la jolie Minerve de M. Rochet, 2754). — Dieu, mon ami, que c'est laid ! C'est probablement une divinité sauvage, ce petit morceau ?

LE MONSIEUR (cherchant dans le livret). — Ah ! je te reconnais bien là : c'est laid, c'est laid ! Ne parle donc pas des choses que tu ne connais pas, tu vois bien que cela n'est pas de ce pays-ci. Il y a des choses semblables sur les obélisques; tu ne diras pas, je suppose, qu'un obélisque est laid ? Ah ! quand je te le disais (lisant) *Minerve, style archaïque*. Deux tiers d'exécution, tu vois bien, style archaïque.

LA DAME. — Qu'est-ce, mon ami, que le style archaïque ?

LE MONSIEUR. — Eh, bien ! c'est un style... qui se perd dans la nuit des temps ; tu ne comprendrais pas si je t'expliquais. (Regardant avec attention.) Et c'est très curieux ; on voit bien que c'est très-curieux, si ça ne l'était pas, on ne l'aurait pas exposé. Ça ne fait rien, il faut



LA MINERVE ARCHAÏQUE.

Ne trouves-tu pas que cette Minerve ressemble à un parapluie fermé ?



LE BARON LARREY.

Pourquoi indique-t-il d'un geste aussi majestueux ces joujoux qui traînent à ses pieds ?

avoir le diable au corps pour avoir inventé cela. Ne trouves-tu pas que cette Minerve ressemble à un parapluie fermé ?

LA DAME. — Comme ça doit être casuel ce casque, et que ça serait gênant pour des pompiers ! C'est un plat qu'elle a là au bras ?... On ne sait qu'inventer maintenant, ma parole d'honneur.

Ah ! voilà la statue de M. Las-Cases avec un manteau. C'est unique que toutes les statues de grands hommes aient un manteau.

LE MONSIEUR. — Ton observation est d'une puérilité ! Veux-tu pas qu'on les mette en chemise ?

LA DAME. — Cela serait aussi naturel que de presser éternellement leur manteau sur leur poitrine. Ils ressemblent tous à des gens qui posent chez un photographe pour leur carte de visite. On devine qu'ils ont une tringle de fer vissée dans la tête.

LE MONSIEUR. — Tiens, voilà le baron Larrey, l'homme le plus vertueux de France, comme l'indique l'imprimé. Je ne peux pas juger de la ressemblance, ne l'ayant jamais connu ; mais pourquoi indique-t-il d'un geste aussi majestueux ces joujoux qui traînent à ses pieds ?

LA DAME. — Oh ! que c'est coquet ! oh ! que c'est mignon ! cette jeune fille qui joue à colin-maillard (nº 2672), à la bonne heure, voilà comme je comprends la sculpture.

LE MONSIEUR. — Oui, seulement les espiégleries en bronze perdent



LE COLIN MAILLARD

Les sculpteurs ne négligent pas cette année le mot pour rire.



LE SABLIER.

Tiens ! voilà une jeune personne qui regarde un sablier.

un peu de leur légèreté, néanmoins j'aime l'esprit et je constate avec plaisir que les sculpteurs ne négligent pas cette année le mot pour rire. Tiens ! voilà une jeune personne qui regarde un sablier (2488). Eh bien, veux-tu parier que c'est allégorique ! (Il cherche dans le livret.)

LA DAME. — Allégorique ! allégorique, comme moi ; c'est simplement une jeune fille qui fait cuire des œufs à la coque. Deux à trois œufs, pas trop cuits, tout le monde sait cela. La pose est naturelle, c'est bien cela.

LE MONSIEUR. — Tu n'y entends rien (lisant.) Femme, 2488. L'enfant se rit du temps qui passe. Quand je te disais que c'était allégorique. C'est comme ce grand diable couché là-bas qui veut embrasser un perroquet, eh bien ! ça n'est pas naturel ! ça doit être encore allégorique (il cherche) 2500. *Le martyr moderne.* (D'un air important.) Il y a bien des gens qui passeraient devant ce bloc sans comprendre, je te prie de le croire. Ce personnage n'est autre que la personnification de la Pologne. Pensée monumentale s'il en fût. Seulement ça va pousser à la guerre, nous n'avions pas besoin de cela.



LA NÉGRESSE.

La joie des parents et la sécurité des parents.

LA DAME. — Viens donc voir cette jolie petite négresse de l'Amérique du Sud jouant avec un jouet de Paris (nº 2637). La joie des parents et la sécurité des parents. Dieu que Bibi s'amuserait avec cela... Cependant il y a toute cette peinture, il s'en mettrait aux doigts. Crois-tu qu'il y ait un sens caché ?

LE MONSIEUR. — Je n'oserais l'assurer, mais tout me porte à le croire. La guerre d'Amérique d'une part, le jouet de Paris de l'autre... J'y repenserai.

Arrêtons-nous un instant devant la *Lionne* de M. Caen. J'ai lu dans un journal que c'était une grande page. Il faut observer la sculpture avec sérieux et réflexion... C'est unique comme cette lionne ressemble à feu la cousine Ursule... même regard... même... c'est prodigieux.

LA DAME. — Vois un peu, je trouve, moi, que c'est le portrait tout craché de la belle-mère d'Ernest, (Ils tournent

autour de la lionne) Ah ! de ce côté-ci, tu as raison, c'est tout-à-fait le portrait de la cousine Ursule, tiens, tiens, tiens ! par ici c'est tout autre chose, tu ne reconnais pas M. Samson de la Comédie-Française ?

LE MONSIEUR. — Tu veux dire monsieur Bressant. — Tiens, si je retranche le nez avec ma main, c'est absolument M. Bressant quand



LA LIONNE DE M. CAIN.

C'est absolument monsieur Bressant quand il est sérieux.



PANDORE.

Ça joue des airs quand on pousse un bouton.

il est sérieux. Ah ! par derrière par exemple, c'est un peu confus, cependant si on avait le temps, en cherchant un peu, on trouverait encore bien des ressemblances ; mais de quel côté est-ce donc que cette lionne ressemble à une lionne ? (S'arrêtant devant la Pandore 2783.) Voilà une adorable créature ! comme elle tient gracieusement cette petite boîte. — Tu vois cette petite boîte ? eh bien ! ça joue des airs quand on pousse un bouton.

LA DAME. — Elle semble se retenir, cette jeune personne.

LE MONSIEUR. — C'est parce qu'il y a du monde. — Elle semble dire : ça n'est pas moi, c'est ma boîte à musique qui a fait ce bruit là ! L'espiègle ! on la sent rougir. Ces artistes ont-ils des idées originales ! Ah que voilà un personnage embarrassé ! a-t-il des affaires dans ses mains, mon Dieu ! (Lisant) *Sophocle à vingt ans, vainqueur aux Jeux Olympiques.* — Est-ce que cette statue ne te rappelle pas, ma bonne amie, le Virgile de M. Thomas, qui figurait à l'exposition dernière ? Mais cela importe peu. Voici là-bas une femme qui paraît bien portante. — 2630 — (lisant) *La Vérité sur les cervelas.* La belle personne, quelle santé — comme tout cela est ferme !



LA VÉRITÉ SUR LES CERVELAS

La belle personne, quelle santé — comme tout cela est ferme !



LE DÉLUGE.

Je te dis que j'écarterai les jambes plus que toi.

LA DAME. — Voyons, viens par ici, tu te fais remarquer avec tes admirations ; dis-moi plutôt pourquoi ce grand jeune homme chargé d'une femme et d'un enfant écarte autant les jambes ?

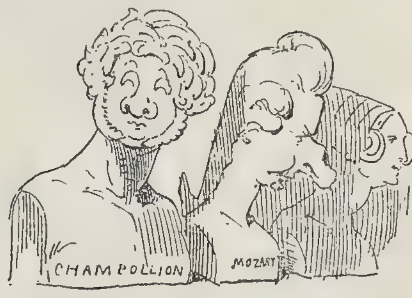
LE MONSIEUR. — Je n'en sais rien, mais c'est une imprudence. C'est probablement un pari. Tu sais ce que c'est, ces paris : Je te dis que j'écarterai les jambes plus que toi. — Je te dis que non. — Je te dis que si. — Nous allons bien voir. . . . et puis il arrive des accidents. — Viens, ma bonne amie, toi qui as lu avec tant d'intérêt le voyage aërien de M. Nadar, voilà un petit bloc qui va te faire plaisir. — N° 2663. — Ceci te représente la statue de M. Nadar, encore fort jeune, découvrant l'hélice. Cette espèce de toupie d'Allemagne, munie d'une ficelle c'est l'hélice.

LA DAME (avec intérêt.) — Et il s'enlève avec ça en l'air, c'est prodigieux. On le représente là sans vêtements, ça semble drôle au premier moment, mais enfin il est très bien de sa personne. On ne peut pas dire autrement. Qu'est-ce que ça veut dire mon ami, tous ces hommes en bronze qui ont la jambe en l'air ? est-ce que c'est allégorique aussi ? et cet autre qui marche à quatre pattes, n° 2629, quelle drôle d'idée. Enfin, ça change un peu. Oh ! n'allons pas du côté des bustes, je t'en prie, ça me fait horreur toutes ces têtes coupés, posées sur un pavé ça me fait une peine ! il y en a qui ont l'air si vexé d'être comme cela. Tiens, celui-là, n° 2759, est-il permis d'avoir une poitrine qui avance ainsi. Écoute Adolphe, promets, moi que, si jamais l'envie te venait de te faire faire ton portrait en sculpture, ce ne serait point un buste mais bien une statue en pied . . . comme celle de M. Nadar. Oh ! j'aime ce genre-là !



NADAR INVENTANT L'HÉLICE

Il s'enlève avec cela en l'air, c'est prodigieux.



LES BUSTES.

Tiens, celui-là, est-il permis d'avoir une poitrine qui avance ainsi.

LE MONSIEUR. — C'est entendu, ma bonne amie, c'est entendu. . . . . prends garde, tu vas marcher sur quelque chose. Ah ! mon Dieu ! l'horreur ! un homme ivre étendu tout de son long ; il a un numéro, (cherchant dans le livret.) 2608. Abel, statue. — Ah !! c'est Abel ! . . . Veux-tu t'asseoir un instant dessus ? ça nous reposera ? (Ils s'assoient).

LA DAME. — On n'est pas mal, mais il manque un dossier. Qu'est-ce que c'est donc que cette femme qui embrasse une tête à perruque posée sur une colonne ?

LE MONSIEUR. — N° 2662. C'est une histoire affreuse, je te conterai cela en nous en allant. — C'est la veuve d'un coiffeur. Il ne lui reste plus que cela de son défunt, et ça lui rappelle un tas de souvenirs. (Il baille), Si nous partions ? Nous avons tout vu, nous avons une idée générale de l'ensemble, et, en sculpture, il ne faut pas en demander davantage. Néanmoins, je trouve que le grand art décroît. Où diable ai-je mis le numéro pour ma canne ?



Veux-tu nous asseoir un instant dessus ? ça nous reposera.

?..

CHOSES ET AUTRES

—

Le concours de composition musicale pour le prix de Rome a commencé cette semaine. Une mesure nouvelle a été adoptée par le ministère, qui a fait prévenir les candidats que, pendant vingt-cinq jours, ils seraient nourris à ses frais. Voilà une bonne place pour les misérables... Pour peu qu'on en fasse autant à l'égard des aspirants au baccalauréat, à la députation, au Conseil d'État et à Saint-Cyr, on trouvera aisément moyen de vivre toute l'année. Nous espérons que l'administration n'oubliera pas le dessert.

———

Tandis que nous admirons ou n'admirons pas le Salon (n'insultons personne!), la province tout entière se pâme devant la race ovine, bovine, chevaline, porcine, les baraquements, les locomobiles, etc., etc., avec un acharnement qui montre toute la différence qu'elle sait faire entre l'art et le bon sens. Il y a invasion de concours régionaux... Melun, Évreux, Lyon, je ne sais où encore... je ne dirais rien de ce couronnement des porcs, si je ne songeais, malgré moi, qu'à cette époque, la Grèce couronnait Eschyle.

———

Il paraît qu'on empoisonne plus facilement dans les départements qu'à Paris. Le jury trouve toujours des circonstances atténuantes. Dernièrement un mari a tué sa femme avec je ne sais quoi, une femme a tué son mari avec du phosphore, qu'on a très bien retrouvé; la femme a été acquittée, le mari à peu près. Circonstances atténuantes. J'ai vainement cherché où étaient ces dernières, et j'ai trouvé que la seule différence entre La Pommerais et ces assassins, c'est que La Pommerais a immolé sa maîtresse, et les autres leurs époux respectifs. En effet, il y a là une circonstance.

———

L'institution du jury est une belle institution. Ne pensez-vous pas néanmoins que, lorsqu'il condamne à la majorité, la vie d'un homme se trouve entre les mains d'un ou de deux de ses membres? Certes, mon coiffeur est un excellent homme; mais il m'est difficile de croire que l'inspiration céleste descende sur sa tête. « Il y a trois choses, disait Montesquieu, tout particulièrement incroyables : le mécanisme des bêtes, l'obéissance passive et l'infaillibilité... du pape. »

———

On s'occupe décidément du jeu de *cricket*. Je ne l'aurais jamais cru. Une chose assez curieuse, et que personne n'a remarquée, c'est que le terrain destiné aux joueurs de *cricket*, à Londres, est tout simplement le plus cher emplacement du monde. On loue ces quelques mètres une somme fabuleuse... plus de cent mille francs.

———

La Porte Saint-Martin a enfin représenté la *Nonne sanglante*. Mlle Karoly jouait le rôle de la Nonne, Taillade celui de l'homme qui tue la Nonne. La tache de sang a eu le plus grand succès.

Cette *Nonne sanglante* est un drame dont le héros s'appelle Conrad. Ce Conrad passe tout son temps à essayer de tuer Mlle Karoly, et, n'y pouvant parvenir, il finit par mettre le feu au théâtre. Le parterre, effrayé, ne cherche pas à en savoir davantage.

———

Auriez-vous cru qu'on pensât encore quelque part à Rothomago et à Rigolboche? Eh bien! on pense encore quelque part à Rothomago et à Rigolboche, qui, paraît-il, ont la vie aussi dure que Mlle Karoly. *Rothomago* se joue à Bruxelles, où on lui fait un procès ; quant à Rigolboche, elle est à Vienne, et met l'Autriche à deux doigts de sa perte. Aux dernières nouvelles, une ordonnance allait paraître, recommandant aux *Viennoises* de ne pas changer la démarche de leurs mères, et de continuer à se promener sur les deux pieds.

———

Les naufragés continuent de prier à l'Ambigu.

———

Un de mes correspondants me demande ce que devient le Don Quichotte de Sardou. — Il avait, en effet, été question de faire paraître Don Quichotte sur la scène du Gymnase. Mais Sancho, consulté à ce sujet, a, dit-on, répondu que ce serait là la plus grande folie que son maître eût encore faite... Et, dans notre temps, vous le savez, ce n'est plus Sancho qui se laisse conduire par Don Quichotte.

Fille-de-l'Air, la victorieuse des courses d'Epsom, a failli être égorgée, ainsi que son jockey, par la population anglaise. Singulier peuple que celui qui se croit déshonoré par le triomphe d'une jument.

———

Les hannetons ont décidément abandonné nos contrées. Indignés depuis longtemps de la façon narquoise dont les traitaient nos écoliers, ils ont enfin secoué la poussière de leurs pattes, et ont renié cette ingrate patrie. Les cultivateurs s'en louent. Pour moi, je n'aime pas qu'on détruise les races, et les hannetons assurent qu'on s'en repentira.

———

Les enfants se consoleront en lisant le *Magasin d'éducation et de récréation* de notre ami Stahl. C'est le plus joli journal d'enfants qui ait été publié. Il porte avec lui l'inconvénient des choses très bien faites; il change de public sans s'en apercevoir. Tous les vieux garçons s'y abonnent.

———

Un mot profond que je viens de lire je ne sais plus où :

« C'est ma sœur qui a de la chance, dit une des bonnes à son amie, et ce n'est pas moi qui trouverai une place comme la sienne! *Elle bat son monsieur!* »

———

Pierre, qui a d'assez fréquentes discussions avec son frère Paul, est devenu chauve en même temps que son frère devenait absolument sourd : on s'étonnait de cette coïncidence. — C'est bien simple, a dit Z..., voilà comment la chose est arrivée. Pierre a mis tous ses cheveux dans les oreilles de Paul.

———

Les Américains, toujours pratiques, viennent d'inventer un faux col en argent émaillé blanc. Ce n'est pas si raide que certains cols triples, — et c'est moins cher de blanchissage.

———

Au théâtre de Belleville, on a donné ces jours-ci un grand drame en six actes de Mme Lionnel de Chabrillan : les *Voleurs d'or*. C'est tout aussi bon que la plupart des drames de MM. les fournisseurs habituels de la Compagnie nantaise. Il y a des scènes et des fins d'actes vraiment dramatiques ; il y a surtout des détails de la vie des mineurs en Australie qui sont pris sur nature. On sait que l'auteur, qui fut Mogador, a longtemps habité Melbourne.

Sur un théâtre des boulevards, avec une mise en scène, un ballet de sauvages et un duel au couteau, les *Voleurs d'or* deviendraient centenaires, tout comme... Mais à Belleville?

———

J'ai revu hier au soir le prodigieux Léotard. — Mais comme il est changé! L'année dernière ou il y a deux ans, j'avais laissé un aimable casse-cou au maillot éclatant de paillettes, aux cheveux frisés, au visage fardé, et je retrouve maintenant un homme presque pas peigné, à la figure rougie par le soleil, et portant avec une certaine négligence un maillot tout uni et un surtout noir serré par une ceinture... un vrai costume d'homme sérieux. — Le monsieur qui lui lance le trapèze était jadis costumé en écuyer du Cirque.— Maintenant il joue le notaire en habit noir bien coupé, bottes vernies, cravate avec épingle de prix, pas de décorations étrangères; mais enfin, il y a la place. Je vous jure que je me suis dit en sortant de là : Ne serait-il pas nécessaire d'envoyer ma carte à ces messieurs pour les remercier de la charmante soirée qu'ils viennent de me faire passer?

———

Il est permis d'être naïf; mais, franchement, il y a des bornes à tout. Calino-Thimothée-Trimm dit du maréchal Pélissier : « *Ce grand citoyen qui, parti du grade de sous-lieutenant, devint maréchal de France...* » Ah ça! mais d'où fallait-il donc partir? — Du grade de général de division?

—

Un des côtés du caractère du duc de Malakoff était la gouaillerie, gouaillerie fine et gauloise qui revêtait une certaine teinte de bonhomie, grâce à l'air convaincu et à l'accent nasillard qu'il y mettait.

Une nuit, à deux heures du matin, il fait essayer une batterie dans le port d'Alger, puis, quand le tintamarre de l'artillerie s'est apaisé, il se retourna vers son état-major :

— Messieurs, dit-il, retenez bien la date, et, dans neuf mois, consultez les registres de l'Etat civil, et comparez le nombre des naissances avec celui des époques précédentes. Il faut peupler l'Algérie, c'est le devoir d'un bon gouverneur, et depuis quelque temps, l'habitant s'endort! Méditez cette question : de l'influence nocturne de l'artillerie sur l'accroissement des populations.

—

Le colonel X... est très chauve, et c'est son désespoir. Un jour, le maréchal l'aperçoit s'essuyant le front :

— Et la vitaline Steck, X..., qu'est-ce que vous en faites? Voyons, ça repousse-t-il un peu? A combien cela vous revient-il jusqu'à présent par cheveu que vous attendez?

Le colonel, piqué, répond je ne sais quoi.

— Tiens! reprend le maréchal, voilà une chose dont je ne m'étais pas aperçu, X... Vous parlez du nez comme moi.... Après cela, c'est peut-être pour vous moquer de moi.

—

Un jour, au café, le maréchal, maudissant *la grandeur qui l'attachait au rivage* et l'empêchait de se mêler aux sous-lieutenants, demande au garçon :

— Qu'est-ce qu'ils boivent donc, ces gredins de sous-lieutenants, là-bas?

— C'est du bitter, monsieur le maréchal.

— Tiens! ça doit être bon, cela. — On s'y connaît quand on est sous-lieutenant. Apporte m'en un verre!

Le verre est servi.

— Oui, ma foi, ça vaut mieux que l'absinthe; c'est rococo, c'est vieux, c'est Abd-el-Kader, l'absinthe. Mais, dis-donc, Charles, ils ont l'air de s'amuser ces gaillards-là. Qu'est-ce qu'ils font donc?

— Ils jouent au Jacquet, monsieur le maréchal.

— En ont-ils une chance! Figure-toi, Charles, que je ne trouve plus personne pour jouer avec moi maintenant. Ah! mon pauvre garçon, ne deviens jamais maréchal de France, va; c'est bien le métier le plus *embêtant* que je connaisse.

—

Nadar, dans une lettre fort digne, annonce que *depuis la descente à Meaux et en Hanovre*, les frères Godard n'ont plus rien de commun avec le Géant.

Si l'on se reporte à la dépêche du 20 octobre 1863 (minuit), on lit :

« Nous devons la vie au courage et au dévouement de Jules Godard. »

Il est très-heureux pour l'ami Nadar qu'à ce moment, M. Godard ait eu quelque chose de commun avec le Géant.

—

Pour qui pariez-vous? Pour les Anglais ou les Français? On ne s'aborde plus autrement dans l'attente de la grande course de dimanche prochain. La manie du pari fait du reste de grands progrès. On parie et on agiote maintenant à propos de tout. Aux dernières courses de Chantilly, alors que l'issue d'une trop fameuse affaire d'empoisonnement, était encore incertaine, un parieur ne faisait-il pas cette singulière proposition : *Je prends un La Pommerais à quatre?*

—

A combien, prendra-t-on, par exemple, le singulier cheval blanc du 1814 de Meissonnier, exposé au Salon? Impossible de *saigner du nez* plus joliment; un pas de plus il est par terre; avec cela marchant l'*amble* à ravir. Cette allure proscrite des manéges, serait-elle plus permise en peinture?

Et puis, ne trouvez-vous pas que cet état-major de héros a un peu trop l'air d'une patrouille d'épiciers qui ont la colique?

—

Le *Solferino* du même artiste est-il plus heureux? Était-il bien la peine qu'un grand souverain invitât un grand peintre à le suivre pendant toute une campagne, et quelle campagne! pour aboutir à cette banale photographie d'un état-major au repos? L'artiste n'eut-il pas trouvé, sans sortir de son atelier, ce cliché rebattu de l'*Illustration?* Même en admettant la nécessité de ne peindre que des personnages officiels, comment n'a-t-il pas songé à reproduire plutôt quelque Conseil tenu sous la tente avec tout le pittoresque attirail du campement, ou bien une Rentrée au camp le soir d'une bataille, avec les habits poudreux, les bottes boueuses, les chevaux harassés. Espérons que ce n'est là que partie remise. Il n'est pas possible que la poésie de certains détails échappe au peintre du *Soulier défendant une barricade.*

—

Ma foi, si vous voulez vous reposer de tous ces chefs-d'œuvres pénibles, prétentieux et vides, qui encombrent l'Exposition, regardez un instant, dans le grand Salon, au milieu du panneau de droite, un joli plafond représentant simplement cinq ou six amours frais et roses voltigeant dans un ciel bleu. Rien de plus gai et de plus franc, de plus facile et de moins gourmé. Pourquoi la peinture ne s'est-elle pas toujours contenté d'égayer ainsi les panneaux de nos appartements, au lieu d'aller s'égarer dans les compositions symboliques, ou les reconstitutions archaïques! M. Tony-Faivre, le peintre de ce charmant plafond, commence à peine à être connu ici. Mais nos amis de Saint-Pétersbourg nous avait depuis longtemps cité ce nom, à propos de grands travaux décoratifs exécutés par lui, dans plusieurs palais.

—

Vous avez entendu parler de la vente qui vient d'avoir lieu d'une magnifique collection d'objets précieux, provenant du pillage du palais d'été de l'empereur de la Chine. Ce que j'y ai trouvé de plus merveilleux est non pas la fameuse pierre de jade, mais l'avant-propos du catalogue. On y raconte comment, à la première nouvelle de l'approche de l'armée française, Sa Majesté chinoise s'était retirée avec toute sa cour, n'oubliant qu'une chose. Son parapluie? Non. Sa femme. Laquelle se trouva juste à point pour donner un baiser et son écrin à l'heureux possesseur de cette collection. Pour un Chinois, il est bien Français, ce mari-là!

—

Avons-nous assez ri des Bibis des Anglaises? Nous en sommes bien punis, à voir maintenant ces ridicules petits chapeaux sur la tête de nos jolies Parisiennes. Pour nous venger, nous les appellerons des *On-s'est-assis-dessus.*

Les toilette tapageuses ne se vulgarisent-elles point un peu trop? Ne serait-il point temps de revenir un peu au sobre et à l'uni. C'est la réflexion que nous faisions il y a quelque temps, le premier jour des courses de Longchamps. La cour était en deuil et plusieurs dames étaient entièrement vêtues de noir, à leur plus grand avantage selon nous. Une surtout : elle portait simplement un petit pardessus cintré à la taille, sur une vaste robe à grande traîne, le tout en moire noire garnie de pasquilles et de jais aux coutures, un chapeau de tulle noir avec un petit bouquet de violette mutinement posé sur le côté de la passe. De tout cet ensemble sombre, comme les yeux ressortaient brillants, la peau blanche et les lèvres fraîches! Combien nous préférions cette toilette à certaine robe marron ruisselante d'acier, à pèlerine trop courte, à taille trop longue, que nous avions vu porter, l'année précédente, au même endroit, par cette même personne!

—

Il y a de ces compliments qui font grincer des dents. A propos de notre article : *Chez Monsieur de Saint-Rémy*, quelqu'un nous a surtout félicité de l'exacte description de l'éclairage de la galerie des Tableaux! Serions-nous donc, à notre insu, tombé dans les errements d'un chroniqueur de notre connaissance qui, dans le feu d'un article de digestion, crut devoir consacrer trois colonnes à démontrer :

L'EXCELLENCE DES QUINQUETS DE SON EXCELLENCE?

—

Allez-voir l'*Eclair*, à l'Opéra-Comique. La pommade s'y marie assez agréablement à la panade, et sans danger, le cousin y conduit sa cousine; mais la musique en est toujours charmante. Le soir où nous nous y trouvions, il y avait une cantate en intermède. On attendait l'Empereur et l'Impératrice : Leurs Majestés ont spirituellement esquivé les stances en n'arrivant qu'aux dernières mesures. Après les flatteurs, le présent le plus funeste,

Que puisse faire aux rois la colère céleste,

N'est-ce pas la cantate?

—

Les fameux chapeaux Louis XVI de Mlle Cico et de Mlle Bélia, qui ont tant effarouché les critiques, sont charmants. Seulement, au lieu de la toilette également Louis XVI, que comportait cette coiffure, quelque robe d'amazone à frac, avec les revers boutonnés, le grand trompeur de mousseline, et les cheveux crêpés haut, quelle idée ont eu ces dames de s'habiller comme deux petites lingères du bal des Accacias.

—

Et puis pourquoi le lieutenant Lionnel porte-il les épaulettes de capitaine? Une de plus, une de moins, cela ne tire peut-être pas à conséquence à l'Opéra-Comique. D'ailleurs cela orne. Achard se contente de deux épaulettes; mais Montaubry s'en mettrait bien trois.

—

Et puis, comment le même lieutenant Lionel sorti en grand uniforme et bien armé, est-il forcé par l'orage à rentrer aussitôt en petite tenue? Que dites-vous de ce singulier effet de la foudre qui lui ravit son fusil, sa casquette, ses épaulettes, son sabre et *la lumière des cieux?*

—

Il nous revient que dans l'article intitulé : *Une Vente de charité*, paru dans un de nos derniers numéros, quelques personnes ont prétendu voir plusieurs allusions à une vente du même genre qui venait alors d'avoir lieu à l'hôtel d'une ambassade étrangère. Il n'en est rien. Ce n'est pas que nous n'eussions préféré peindre d'après nature. Même, dans ce but, nous avions été nous informer auprès du suisse de l'hôtel, si par hasard cette vente ne devait pas être publique. Le majestueux fonctionnaire voulut bien nous dire que non, et nous apprendre que lui-même avait été chargé de porter les invitations *à ce qu'il a de mieux* dans Paris. N'ayant pas la sotte prétention de faire partie de ce qu'il y a de mieux aux yeux d'un suisse, nous dûmes renoncer à notre projet. Ah! princesse, nous n'aurions pas cependant mieux demandé que de payer vos petits bouquets de violettes, tout ce que vous auriez voulu!

X.

MODES DU JOUR

L'émigration des Parisiens a commencé. Chacun fait ses apprêts de départ. Les boulevards regorgent de voitures et les magasins d'acheteurs. Il s'agit, pour les femmes, d'emporter aux eaux ou en voyage tout un arsenal de coquette, et ceci n'est pas une petite affaire. Outre les quinze ou vingt toilettes victorieuses de madame, ne faut-il pas que sa beauté soit triomphante? Il s'agit d'avoir les yeux mystiquement ombrés, une peau blanche et rose sous la transparence de laquelle coulent de délicates veines bleues. Bref il lui faut des épaules et une main irréprochables.

Tous ces charmes plus ou moins absents, on les acquiert au moyen du rose d'Armide, du blanc nymphéa, du bleu, du pencil japonais et de je ne sais quoi encore : une série de petits pots que *Séguy* a composés pour la damnation des femmes. Il paraît que l'on est jolie comme l'idéal avec tout cela. Aussi faut-il voir la foule de beautés voilées qui se pressent au nº 17 de la rue de la Paix!

Ce qu'il y a aussi de très important pour une jolie femme, c'est le

négligé dans lequel elle peut être entrevue. Non moins coupable que *Séguy, la Grande-Maison de blanc* crée des costumes du matin, parmi lesquels on en remarque un digne d'une reine orientale ou d'une héroïne des *Mille et une Nuits*.

Je vais essayer de vous le décrire :

Jupe et veste blanches en mohair.

La jupe, un peu à queue, est illustrée au-dessus de l'ourlet d'une broderie offrant les innombrables teintes et le vif coloris du cachemire. Ce sont des losanges couronnées de guirlandes qui s'enlacent les unes aux autres. Du bas de cette prismatique broderie retombe sur l'ourlet, qui la dépasse encore, une riche et large dentelle noire.

La veste très courte, s'ouvre arrondie sur une ceinture suissesse, brodée aux couleurs de cachemire. De cette ceinture retombe par derrière deux très petits pans d'habit brodés également et encadrés de dentelle noire. La même broderie se reproduit splendidement tout autour de la veste encadrée de dentelle noire et enrichie d'épaulettes de dentelle.

De forme, ce costume est harmonieux ; de couleur, il est aussi splendide que l'aile chatoyante de ces rares oiseaux d'Amérique sur lesquels semblent s'être concentrés tous les chauds rayons de leur pays.

La *Grande Maison de Blanc* prépare bien d'autres surprises. Les riches fantaisies y éclosent comme les fleurs dans un parterre.

On en pourrait dire autant des salons d'Alexandrine. Par exemple, si vous ne comprenez pas l'originalité piquante et la mode idéalisée ; si vous n'avez pas la fortune qui permet cent fantaisies, n'entrez jamais dans ces salons là.

Voici quelques-uns de ses derniers modèles créés pour S. A. R. Isabelle-Ferdinande, infante d'Espagne.

Chapeau en paille de riz, avec fond de tulle recouvert de blonde. De légers flots de cette blonde tombent en cascades, des hortensias formant le fond et le bavolet.

Chapeau de tulle bleu, recouvert d'une résille de plumes blanches ; nœud de gaz bleu, frangé de plumes par derrière. Ce nœud se trouve agrafé un peu de côté par une belle rose blanche.

Douze chapeaux figuraient ainsi dans cette commande royale : chapeaux de ville, chapeaux de cheval, chapeaux de courses, tous plus riches, plus inattendus les uns que les autres. On n'a pas d'idée de leur grâce en en lisant la description, qui y gâte toujours quelque chose.



Négligé du matin d'après un modèle de la Grande Maison de Blanc.

La mode est aux dentelles. C'est à la dentelle de yak à qui l'on doit ce penchant vers les choses légères. Comment ne pas s'affoler de ces adorables tons nacrés, qui adoucissent le teint et font ressortir la beauté d'une femme ?

A la fois légère et consistante, la dentelle de yak s'emploie à tout. On peut s'habiller tout en dentelle de yak ; tunique, vêtement, ombrelle, etc. ; et l'on aura l'un des plus jolis costumes que la fantaisie puisse imaginer. J'ajoute que ce costume serait solide et assez chaud pour braver l'air parfois un peu piquant de la mer.

La guipure et la passementerie sont beaucoup délaissées pour la dentelle de Cambrai. (Lisez Chantilly si vous tenez absolument à payer plus cher ce qui est exactement semblable.)

La guipure avait contre elle son poids et l'inconvénient que présentait la maille de son tissu trop accessible à s'accrocher à tout. La passementerie s'étale trop lourdement, on pourrait comparer sa richesse à celle d'une parvenue. La dentelle seule est vraiment belle ; — j'entends la dentelle de Cambrai.

Grâce à sa parfaite ressemblance avec la dentelle de Chantilly, la dentelle de Cambrai s'emploie pour grande toilette. De plus, elle offre, sur cette dernière, une différence très avantageuse pour le prix et la solidité.

Cependant toutes ces dentelles n'ont de valeur qu'autant qu'elles sont *vraies*. On ne saurait donc trop exiger l'étiquette qui porte ce mot.

Une de mes lectrices me demande un conseil pour une couronne de mariée. Je répondrais bien que l'on mélange beaucoup le jasmin à la fleur d'oranger, mais je préfère adresser ma gracieuse correspondante à *Plisson*, qui, mieux que des conseils, lui enverra un petit chef-d'œuvre de goût en ce genre.

Il ne s'agit que de lui écrire à sa maison de la rue du Bac, 38, et de lui donner quelques détails de physionomie et de taille ; il créera aussitôt quelque délicat édifice de fleurs sous lequel les plus modestes mariées se trouveraient jolies.

Outre les couronnes de mariées, on sait que Plisson a la spécialité des coiffures de soirées. Ses fleurs sont très recherchées dans le monde à cause de leur *naturel* et surtout de leur arrangement. J'ai vu chez lui des couronnes de roses à demi-effeuillées et couvertes de rosée, qui étaient de la plus parfaite grâce ; et, pour jeune fille, des guirlandes de myosotis et de paquerettes que l'on croirait sorties des prés.

Beaucoup de papillons de nacre et d'insectes exotiques, toutes sur ses coiffures. Il y a là de vraies guirlandes de naïades et de nymphes, et c'est un délicieux embarras que celui d'une femme qui a un choix à faire dans une telle variéte de choses charmantes, surtout quand cette femme se sait jeune et jolie.

Après tout, je l'ai déjà dit ; la beauté s'acquiert et aussi un peu la jeunesse, c'est ce que prouve M. Louis Claye dans son livre : *Les Talismans de la beauté*.

Vous voulez rester belle et jeune ? *La Reine des abeilles* peut accomplir ce souhait. Elle offre l'*acidule de violettes*, un bain de fleurs rafraichissant, qui est à lui seul une vraie source d'eau de jeunesse, et tout un choix de parfumerie aux violettes qui donne la fraîcheur et le parfum du printemps.

La Reine des abeilles (maison Violet) offre aussi *la Rosée des abeilles*, qui conserve à la peau le velouté d'une fleur, et la célèbre crème *Pompadour* dont les résultats sont merveilleux.

La crème froide mousseuse est aussi un précieux secret de beauté, ainsi que la fleur de riz rosée de l'Impératrice. Cette fleur de riz, parfumée à l'ambroisie, préserve la peau de toutes les affections dermales.

LA VICOMTESSE DE ***.

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



I

Quand le soleil couchant darde ses rayons sur les fenêtres du château de Blanzy, c'est un heureux présage pour le voyageur qui se désespérait d'arriver au bout des longues routes droites qui s'arrêtent seulement au village.

Un château appuyé nonchalamment sur le versant d'une petite montagne, des sentes sinueuses serpentant capricieusement à travers des massifs de feuillage et conduisant à une grille de fer curieusement ouvragée, tel est d'abord le premier point qui arrête le regard; mais bientôt se dessinent les toits de brique mêlés à l'ardoise des maisons du village qui forme groupent autour du château et donnent l'idée d'une heureuse population active et vouée à la culture, tant les champs voisins sont entretenus avec soin, les prairies plantureuses, les cours d'eau clairs et riants.

Heureux pays si les propriétaires du château eussent habité ces appartements fermés depuis si longtemps !

Un châtelain intelligent est la fortune d'un village, et quoique le paysan, devenu maître à son tour, cultive pour son compte un lopin de terre longtemps rêvé, il est plus d'une contrée où il parle encore avec respect du *seigneur*.

Depuis plus de quarante ans, le village de Blanzy avait un château et pas de châtelain, et les constructions antérieures, dues à un des plus habiles architectes d'avant la Révolution, se ressentaient de cet abandon. Un intendant gérait la propriété; mais on ne voyait dans les cours ni hôtes, ni invités, ni nombreux domestiques; les écuries étaient fermées et les chenils muets. De grands volets à l'intérieur, paralysaient une jolie architecture dont la façade de pierres a besoin

de transparences et de traînées lumineuses. Le grand escalier double qui serpente au-devant de la façade n'était plus avivé par ces fleurs brillantes que semblaient implorer de grands vases de faïence, tristement étagés à chaque marche.

Sous la grande avenue de peupliers, qui de la grille conduit à la cour d'honneur, ne se promenaient plus les femmes élégantes, témoins du mariage de la marquise de La Bréjolière.

Une partie de la montagne appartenait au marquis, qui l'avait affermée à divers vignerons de Blanzy, et c'était un intendant, un homme d'affaires, froid, chargé de toucher les fermages, et que rien ne pouvait émouvoir en cas de mauvaise récolte.

Les jeunes filles écoutaient non sans regrets les récits des anciens qui avaient connu Madame de La Bréjolière blonde, charmante, presque une enfant lors de son mariage, car son absence avait empêché les plus coquettes du village d'aller tâter de Paris, en qualité de femme de chambre de la marquise.

Il en était des garçons comme des filles. Combien auraient pu tenter la fortune, attachés au seigneur, qui étaient restés manœuvres ou garçons de ferme dans le village!

Aussi quelle fut la joie des gens de Blanzy quand l'intendant annonça que bientôt M. et Mme de La Bréjolière allaient habiter le château, non pas l'été seulement, mais toute l'année. Chacun entrevit cette arrivée à sa manière. On se dit que le pays ne cesserait plus d'être en fête, que les vieux murs du château résonneraient aux sons de la musique, qu'il y aurait de grandes chasses à courre, des spectacles en automne, et plus d'une fille rêva que le marquis lui pinçait les joues.

Mais quand M. et Mme de La Bréjolière descendirent d'une berline de forme ancienne, la désillusion fut au comble. C'étaient deux vieillards. Les paysans n'avaient pu s'imaginer que des La Bréjolière pussent vieillir, et les anciens du pays qui avaient assisté dans leur jeunesse au mariage des châtelains conservaient, singulier effet des grandeurs, l'illusion d'un marquis et d'une marquise toujours jeunes.

On se dit que les bals, les spectaces et les chasses couraient grand risque d'être supprimés, et l'opinion générale fut que, seul, le curé de Blanzy aurait quelque influence au château. En effet, empressé et rayonnant, il se trouvait à l'arrivée des châtelains, et il eu l'honneur d'offrir sa main à Mme de La Bréjolière pour l'aider à descendre de voiture.

Le costume de la marquise indiquait une femme détachée des plaisirs du monde; non pas que Mme de La Bréjolière s'habillât avec le jansénisme des vieilles douairières; mais qui dépasse la soixantaine impunément? Pourtant les yeux de la marquise avaient conservé un rayon charmant, et comme les paysans s'empressaient autour d'elle en criant « Vive Mme la marquise! » elle gagna tout d'abord les cœur par un « Merci, mes enfants » d'un timbre si frais, qu'on eût juré qu'une jeune fille de quinze ans avait répondu pour sa grand'mère.

Le marquis, malgré ses soixante-douze ans, se tenait droit appuyé sur sa canne; mais l'âge des deux châtelains n'en dérangea pas moins l'éloquence du curé, qui, trompé par le rapport des gens du village, avait préparé un discours sur la vie que l'arrivée du marquis et de la marquise allait communiquer à tout le pays. Et comme les deux époux n'étaient plus d'âge à entendre sur leurs pieds un discours officiel, le curé le garda pour une occasion meilleure.

Malgré une certaine désillusion des premiers instants, l'entrée à Blanzy de M. et Mme la marquise de la Bréjolière n'en fut pas moins accueillie avec joie. Les deux époux avaient vieilli heureusement, cela se lisait sur leur physionomie, et rien n'annonçait les aigreurs de caractère que l'âge amène trop souvent. Les fermiers qui approchèrent du marquis vantèrent son affabilité, et le curé répandit dans tout le canton, dont il était le doyen, le bruit des intentions charitables de la marquise, qui, tout d'abord, s'était enquise des pauvres de la contrée.

Cependant le curé garda pour lui certaines inquiétudes qui résultaient d'une conversation où la marquise manifesta quelques teintes de scepticisme. Mme de la Bréjolière avait annoncé au curé que son âge ne lui permettait plus d'aller aux offices, qu'elle avait une religion intérieure, non de pratique, mais de cœur.

— Il est des accommodements avec le ciel, dit-elle; j'espère qu'il en sera de même avec les saints.

Le curé ne jugea pas à propos de combattre tout d'abord les idées de la marquise, et il insista seulement sur les bons effets que produirait l'exemple donné par Mme de La Bréjolière.

— Oui, dit le marquis, le peuple a besoin d'une religion.

— Deux fois par semaine, monsieur le doyen, reprit Mme de La Bréjolière, j'espère que vous voudrez bien entendre notre confession, à table. Jouez-vous au wisth?

Le curé s'excusa de son ignorance au jeu.

— Eh bien! vous nous apprendrez nos devoirs religieux et je vous apprendrai le wisth.

Comment refuser une femme si aimable? Au fond le brave doyen se disait que l'église profiterait de l'arrivée des châtelains, malgré leur scepticisme; et comme il craignait que ses assiduités auprès de tels hérétiques ne fût prise en mauvaise part, le curé répandit le bruit que le marquis avait la goutte, la marquise des rhumatismes et que leur santé ne pouvait s'accommoder des fraîcheurs de l'église de Blanzy.

Intérieurement le doyen se reprochait son mensonge; mais il ne se le permettait que par excès de piété, ne perdant pas de vue l'idée d'amener les châtelains à l'église.

— Je ferai une plus sévère retraite, se disait-il, et je prierai Monseigneur l'évêque de me pardonner ce mensonge, en faveur du résultat.

Toutefois le curé fit part à Mme de La Bréjolière des bruits qu'il répandait dans le pays.

— Oh! fi, monsieur le doyen, fi! s'écria la taquine marquise. M'affubler d'un vilain rhumatisme! Vous me vieillissez outragement... Passe pour la goutte du marquis. On a dit que c'était la croix de Saint-Louis de la galanterie, et M. de la Bréjolière a tout droit de la porter. Mais un rhumatisme à moi! Savez-vous que si un jour pareil malheur m'arrivait, je ne vous pardonnerais pas, car vous auriez appelé avec l'attention du ciel sur mes péchés un châtiment barbare.

Le brave doyen se confondait en excuses.

— Et où aviez-vous placé cet atroce rhumatisme?

— A là...

L'honnête curé rougit et resta court.

— Non, s'il vous plaît, pas là, monsieur l'abbé. Vous ne voulez donc plus que je saute? disait-elle en marchant dans le salon, car elle avait conservé toute sa vivacité.

— Passe pour le bras, reprit-elle... Je permets à l'occasion à un rhumatisme de s'y loger pour vous faire plaisir et porter la moitié de votre mensonge.

Et comme Mme de La Bréjolière, d'humeur bienveillante, voyait combien ses taquineries troublaient le curé, elle changeait de conversation et revenait à l'embellissement de l'église.

— Madame la marquise, dit le doyen, grâce à vos libéralités j'ai fait appeler un vitrier de la ville voisine pour remettre les vitres qui manquaient à la rosace.

— Oh! saint homme, que vous êtes peu conséquent dans vos imaginations! Ne devez-vous pas, pour m'être agréable, laisser l'air entrer par la rosace? Si vous bouchez les trous, je puis aller à l'église l'hiver et je n'ai plus d'excuses. Allons, il faut, sous un prétexte quelconque, éloigner le vitrier.

— Encore un mensonge, madame la marquise s'écria le brave doyen.

— Voilà, l'abbé, comment, engagé dans le crime, on s'y enfonce de plus en plus... Mais je suis bonne et veux vous tirer de ce mauvais pas... La rosace n'est-elle pas historiée de quelques peintures? Vous feriez savoir à ce vitrier qu'une restauration plus importante est nécessaire, et que des vitres blanches produiraient un effet désagréable... Etes-vous satisfait de mon invention? Vous souriez... allons, l'abbé, je vous permets de me baiser la main pour mes imaginations.

Et comme le projet de restauration de la rosace était abandonné, la marquise ajoutait à ses donations précédentes une belle robe de moire blanche pour la statue de la Vierge.

A la suite de ces entretiens l'honnête doyen s'en retournait au presbytère, la figure épanouie, se disant qu'il n'y avait pas assez de sceptiques sur la terre, car à supposer qu'ils eussent l'esprit, la grâce et la générosité de Mme de La Bréjolière, pas une église de village qui ne fût devenue un palais.

Cependant le curé de Blanzy n'en nourrissait pas moins le désir de faire rentrer au bercail ces brebis égarées. C'étaient tantôt des saints, tantôt des saintes, dont il faisait un touchant portrait à la marquise et au marquis pour les décider à venir célébrer leur canonisation à l'église et chaque grande fête carillonnée amenait de comiques débats au château.

— Oh! madame la marquise, s'écriait le doyen, refuser de quêter pour la Sainte-Marie! Pour vous punir je ne mangerai pas de truffes.

Et quoi que fît Mme de La Bréjolière, le curé voyait desservir, non sans un inquiet frémissement de narines, un plat de truffes odorantes dont il se privait par contrition.

— L'abbé a raison, répétait ironiquement le marquis. Il faut une religion au peuple ou nous lui donnons un déplorable exemple.

— Cela ne doit pas empêcher l'abbé de goûter à ces excellentes truffes. Allons, gourmand, laissez-vous tenter, disait la marquise en faisant signe au domestique de rapporter au doyen la serviette d'ou s'échappaient de tentants fumets.

Fermant les yeux et d'un geste un peu mou, le curé repoussait le plat: ainsi, deux fois par semaine, se renouvelaient ces querelles et les tentations.

Cependant la fête de Blanzy étant arrivée, le doyen en profita pour prier M. de La Bréjolière de donner le pain béni avec une grosse bourgeoise du pays qui mourait d'envie d'avoir un marquis pour cavalier.

— L'abbé, je vous en prie, dispensez-moi de cette corvée, dit M. de La Bréjolière. Je ferai tout ce qu'il vous plaira, à l'exception de donner le pain béni.

— Vraiment, monsieur le marquis, vous êtes plus entêté que le diable qui au moins se laissa tremper une fois dans le bénitier.

— Avec quelles grimaces, l'abbé, vous le savez...

— Mais vous répétez sans cesse, monsieur le marquis, qu'il faut une religion au peuple?

— Je ne suis pas le peuple, l'abbé.

— A l'occasion de la fête du pays il me semble bien difficile que vous refusiez, monsieur de La Bréjolière, ajouta la marquise.

— Vous voyez, monsieur le marquis, dit le doyen heureux d'avoir trouvé un auxiliaire dans les rangs ennemis. Que penseront les gens du village de cette obstination à fuir l'église?

— Eh bien! je donnerai à dîner aux notables du canton, au maire, au juge de paix, au percepteur... L'abbé fera la liste et invitera qui il lui plaira.

— A une condition, monsieur le marquis.

— Pourvu, l'abbé, que vous ne me fassiez pas jouer un rôle à l'église.

— Ainsi, monsieur le marquis acceptera tout ce que je lui proposerai?

— Même de faire la cour à cette grosse commère que vous vouliez pendre à mon bras.

— Ce serait très piquant, dit le marquis.

— Il ne s'agit pas de débiter des galanteries à une bourgeoise, reprit le doyen.

— Il faut pourtant que je sache...

— Monsieur le marquis, jurez que vous obéirez à tous mes désirs.

— Je jure, l'abbé.

— De la part d'un impie tel que vous, monsieur le marquis, je demande un serment solennel. Dites: je jure d'obéir à tout ce que prescrira monsieur le curé de Blanzy, aussi vrai que Dieu existe.

M. de la Bréjolière répéta la formule du doyen.

— Eh bien, monsieur le marquis, comme j'amasse des péchés sans nombre à mentir pour votre compte, le jour du dîner, vous serez pris d'une violente attaque de goutte.

— Comment, l'abbé, vous ne voulez pas que je mange?

— Pardonnez-moi, monsieur le marquis. Etendu dans un fauteuil, la jambe entourée de bandelettes, vous assisterez au repas et y prendrez part; mais à certains moments, vous pousserez un cri de douleur.

— La bonne comédie! s'écria la marquise. Ah! l'abbé, vous êtes plus rusé que je ne le soupçonnais.

Mme de la Bréjolière disait vrai: « Tout prêtre n'a-t-il pas de la malice à étonner les femmes!

Le repas se passa gaiement; malgré ses prétendues souffrances, le marquis fit les honneurs de sa table aux invités. De temps en temps le doyen regardait M. de la Bréjolière et lui faisait signe de pousser un cri, ainsi qu'il en était convenu. Les gens du pays étaient étonnés que malgré son grand âge et ses vives douleurs, le marquis pût conserver un tel empire sur lui.

Pour Mme de la Bréjolière, elle enchantait tous ses hôtes: plus d'une jeune femme envia l'aimable marquise, qui conservait une gaieté inaltérable, sur laquelle avaient passé sans l'éteindre soixante-six ans.

— Vous avez dû vous marier bien jeune, madame la marquise? disaient les hôtes émerveillés.

— J'avais seize ans et M. de La Brijolière dix-neuf. Dans huit jours, dit la marquise, avec un léger sourire, il y aura cinquante ans que nous sommes mariés.

— Vraiment! s'écria M. de La Bréjolière. Je ne m'en serais pas douté. Ces cinquante ans ont passé comme un éclair.

— Cinquante ans! reprenait le doyen, c'est admirable.

Et tout à coup, comme par une inspiration soudaine, il s'écria:

— Mais il faut fêter la cinquantaine!

Un cri joyeux s'échappa de toutes les bouches.

— Quelle fête pour le village! disait le maire.

Madame de La Bréjolière souriait en regardant le marquis.

— On en parlerait à dix lieues à la ronde, dit le percepteur.

— Monseigneur l'évêque lui-même, répéta le doyen, viendrait officier, j'en suis certain.

M. de La Bréjolière poussa un cri.

— C'est impossible avec cette maudite goutte, dit-il.

— Les accès sont de si courte durée, ajouta malicieusement la marquise.

— Avec ces temps humides! reprit M. de La Bréjolière.

— Vous voyez que je ne crains pas pour mon rhumatisme, s'écriait la marquise.

— Monsieur le marquis, disait le maire, faites-moi espérer que vous passerez encore une fois devant mon écharpe.

Mme de La Bréjolière frappait dans ses mains comme une enfant joyeuse.

— Allons, Charles, dit-elle avec une expression de tendresse qui résonna jusqu'au fond du cœur de tous les assistants, accordez-moi cette grâce. . Je me ferai belle...

Le doyen rayonnait intérieurement. Dès l'arrivée des châtelains dans le pays, il avait rêvé cette solennité sans en faire part à per-

sonne, et les refus du marquis d'assister aux offices n'avaient fait qu'aviver ce désir.

Cette fois il semblait près de triompher. Les notables du village se joignaient à lui, la marquise plaidait sa cause.

On était à la fin du repas, où le vin, les liqueurs, les gais propos avaient mis chacun en belle humeur, à laquelle M. de La Bréjolière ne pouvait se soustraire.

— Soit, dit-il.

— Enfin! s'écria la marquise avec un sourire qui laissait voir les plus belles dents du monde.

— Dans huit jours la cérémonie, dit le doyen qui prit date, craignant que cette bonne aubaine ne lui échappât.

II

Le curé de Blanzy avait manqué sa vocation : il eût été un meilleur organisateur de fêtes. D'abord, le dimanche suivant, il commença sa publicité en chaire, annonçant l'heureux événement dont les fidèles seraient témoins sous peu; et le lendemain il se mit en campagne sur son petit cheval qui l'aidait à faire le trajet de trois communes voisines dont il était le desservant. Ce jour-là le bidet sentit que quelque chose d'extraordinaire agitait le cavalier qui le gouvernait, car les émotions intérieures amenaient certains bondissements du curé si calme d'habitude.

Les prés, les bois, l'air, les oiseaux furent témoins de l'enfantement du discours que préparait le brave doyen, qui n'ayant pas souvent motif à belles péroraisons, faisait force gestes pour appeler l'inspiration. Transporté d'aise, le curé, pour la première fois, talonna son bidet, qui n'allait pas assez vite pour annoncer la nouvelle aux prêtres des cures voisines. Un peu de vanité terrestre se mêle aux pratiques religieuses les plus réelles. On ne ramène pas fréquemment dans le sein de l'Église des sceptiques d'un tel rang, et le combat fut si long qu'à cette heure, le doyen se regardait comme un heureux conquérant.

M. le curé d'Aubray, si fier de la Vierge-Mère qui attire de nombreux pèlerins dans sa paroisse, pourrait-il lutter avec le doyen de Blanzy? Car la conquête de La Bréjolière avait été plus difficile que la conquête de la Vierge-Mère en Terre-Sainte.

A deux lieues de là, résidait le curé de Saint-Martin-du-Mont, qui n'avait la bouche pleine que de transepts, d'absides, de travées, depuis qu'un archéologue en tournée lui en avait expliqué la signification; mais qu'était-ce que ces mots barbares en face de la victoire remportée sur deux incrédules?

Qu'étaient-ce que les reliques de l'église de Laurent-le-Pont à côté de la célébration d'une cinquantaine?

Vierge-Mère, absides, reliques étaient choses pieuses que les desservants des environs avaient reçues des mains de leurs prédécesseurs et qu'ils laisseraient à leurs successeurs. Il n'avait fallu aucune habileté pour les conquérir; mais que de ruses, de mines et de contre-mines depuis l'arrivée des châtelaines avant d'avoir pu les faire souscrire à de pieuses intentions?

A de certains moments le bidet s'arrêtait court, ne comprenant rien aux tressautements du curé qui, de la selle, se communiquaient à son échine : c'était le doyen, qui se frottant les mains intérieurement s'écriait : Je suis un bien habile homme!

Il savait qu'il exciterait la jalousie des curés du voisinage en leur annonçant la grande nouvelle; mais comme le doyen avait carte blanche pour la fête, il était parti de Blanzy pour inviter ses confrères à la cérémonie et au festin qui s'en suivrait, sachant que nulle rancune de curé de village ne tient contre un bon dîner.

Mais tout à coup un souvenir vint arrêter le cours de la joie du doyen. N'avait-il pas annoncé dans l'effervescence de son enthousiasme que Mgr l'évêque viendrait bénir la cinquantaine? Imprudence dont il se repentit aussitôt. Toute glorieuse que sous la présence d'un si haut dignitaire dans une église de campagne, les rayonnements de la personne de l'évêque ne devaient-ils pas éteindre la gloire du doyen? L'évêque seul attirerait les regards, et deux mots sortis de sa bouche le poseraient en orateur sublime. Que deviendrait alors le modeste doyen? Rejeté au second plan, il ne serait que l'humble sujet de Sa Grandeur.

Encore une fois le curé s'accommoda avec sa conscience : aucun des desservants des cures voisines n'ayant eu connaissance de son projet primitif, le doyen raya l'évêque du programme, et pour que la renommée de sa gloire s'étendît au-delà du canton, le curé de Blanzy résolut d'écrire l'événement à son supérieur assez tard pour qu'il n'eût pas le temps de se préparer à cette cérémonie.

Toutes ces combinaisons machiavéliques le petit cheval les portait et en subissait le contre-coup; mais après une visite au curé de Laurent-le-Pont pendant laquelle le doyen put parler longtemps du sujet qui l'occupait, il retrouva quelque calme, et pendant le reste du voyage le bidet comprit que la quiétude d'esprit, avait fait place aux excitations précédentes de son cavalier.

Quant aux gens de Blanzy, le curé était certain des bonnes dispositions du pouvoir civil. Le maire comprenait l'utilité de cette fête pour le pays. Par la célébration de la cinquantaine, M. et Mme de La Bréjolière semblaient rivés au château. Un tel événement, à leur âge, les rattachait au village, et le maire s'entendit si bien avec le curé que le souvenir de cette fête est encore vivace dans toutes les chaumières de Blanzy.

Le matin du grand jour, les tambours des pompiers allèrent battre une aubade sous les fenêtres du marquis.

Dès la veille, les bois des environs avaient été mis au pillage, et au petit jour, le soleil se leva sur des maisons recouvertes de feuillages. Partout ce n'étaient que fleurs et verdures. Le curé avait fait joncher toutes les rues de fleurs, et un tapis odorant s'étendait entre une allée de jeunes arbres nouvellement plantés depuis l'église jusqu'au château.

Tous se prêtaient d'autant mieux à ces décorations champêtres que Mme de la Bréjolière avait conquis le cœur de ceux qui l'approchaient. Les rudes natures de village, quoiqu'elles portent la marque de la grossièreté de vie à laquelle elles sont condamnées, ne sont point indifférentes à de certaines délicatesses : elles en subissent le charme sans se l'expliquer, et n'était-ce pas une chose merveilleuse que ces yeux et cette voix si jeune de la marquise, toujours désireuse de plaire?

Aussi le doyen trouva-t-il le plus grand zèle parmi ses paroissiens qui se citaient l'affection matrimoniale si longue du marquis et de la marquise.

Combien, à propos de cette cérémonie, de femmes donnèrent à suivre à leurs maris l'exemple de M. de la Bréjolière et combien de maris reprochèrent-ils à leurs femmes de ne pas être dotées des qualités conjugales de la marquise?

Toutefois ces petites discussions n'empêchaient pas les gens de Blanzy de tresser des couronnes et d'élever un arc de triomphe de verdure sous lesquels devaient passer ces modèles de bonheur conjugal.

Enfin, à dix heures du matin, la cloche de l'église sonna à toute volée; les grilles du château furent ouvertes, et le conseil municipal, entouré des pompiers, alla chercher le marquis et la marquise pour les conduire à la mairie.

Mme de La Béjolière était rayonnante : ses cheveux gris se mariaient à une ancienne dentelle merveilleuse de couleur bise, et toute sa toilette semblait brodée par des fées. A ses côtés se tenait le marquis qui, ayant pris son parti, marchait la tête haute, la jambe ferme sans traces de goutte.

Des décharges de mousqueterie accueillirent l'arrivée des châtelains. Tous les habitants du village et ceux des hameaux voisins encombraient la plate-forme au devant de la grille où une armée de galopins s'entassait derrière les tambours, pendant que courant comme de jeunes chiens autour de leurs maîtres, des enfants allaient du village au château, du château au village, tenant d'une main de gros morceaux de pain et de l'autre des tranches de saucissons dont on avait fait ample distribution.

Sur les côtés, les jeunes paysannes se penchaient et se poussaient, ne pouvant se rassasier les yeux des merveilleuses dentelles de la marquise.

Lentement le cortége arriva à la maison de ville où se tenaient le maire, les adjoints décorés de leurs écharpes, et derrière eux un piquet de gendarmes, le sabre au poing, et sous le chapeau à cornes de sévères têtes de boule dogues chargés de veiller sur la tranquillité du troupeau.

Les deux époux gravirent le perron émaillé de fleurs, et entrèrent dans une salle basse décorée du buste officiel, et le maire, ayant dit quelques mots sur la touchante union, qui lui permettait de complimenter deux époux encore jeunes après cinquante ans de mariage, ce fut avec respect qu'il demanda à Mme de La Bréjolière la permission de l'embrasser.

Après quoi le cortége se remit en marche, tambours en tête, gendarmes ensuite, pompiers faisant la haie, maire et adjoints à la suite des deux époux suivis des paysans qui tous passèrent sous un arc de triomphe où étaient inscrits en marguerites et en coquelicots: *Vive Madame la marquise!* sur une face, et sur l'autre : *Vive le marquis!*

On arriva à l'église où sous le portrail se tenaient revêtus de leurs belles écharpes, le doyen de Blanzy, entouré des curés de Saint-Martin-du-Mont, d'Aubray et de Laurent-le-Pont. Sur le passage des deux époux, les enfants lançaient des gerbes de fleurs.

La messe commença et le doyen admira la piété du marquis et de la marquise agenouillés aux pieds de l'autel, et il se disait combien M. de La Bréjolière rehausserait la petite église, s'il daignait prendre place dans l'avenir au banc des marguilliers.

Pour la marquise, quand par hasard ses yeux se rencontraient avec ceux de l'officiant, elle avait un rayonnement ironique qui eut étonné tout autre que le curé de Blanzy; mais il le remarquait à peine, étant arrivé au terme de ses désirs.

La cérémonie se réalisait plus belle qu'il ne l'avait rêvée.

A cette heure, le doyen se préoccupait du sermon qui roulait en lui. Il fallait se montrer à la hauteur des circonstances, se révéler orateur, faire jaillir des trésors d'éloquence.

Enfin, le curé monta en chaire, ayant en face de lui les deux époux, assis sur des fauteuils, écartés de l'assistance.

S'étant recueilli, le doyen fit ses prières d'usage, et aborda le thème du mariage en donnant à ses administrés le marquis et la marquise comme les types de la plus parfaite union.

Un instant le souvenir de Philémon et de Baucis vint à la pensée du prédicateur; mais il la chassa vivement, car n'eût-ce pas été une injure que de comparer les deux nobles époux à ce couple vertueux, mais antique, qu'on a coutume de se représenter le chef branlant, le dos voûté, le corps appuyé sur des bâtons de houx?

Mieux inspiré, le doyen parla de l'éternelle jeunese de la marquise, qui avait trouvé dans l'accomplissement de ses devoirs une eau de Jouvence, et, quoiqu'il ne fût pas souverainement éloquent, l'honnête curé de Blanzy trouva, dans la réelle affection qu'il portait aux châtelains, une jolie image à propos des yeux et de la voix de la marquise qui sans cesse se rajeunissaient aux sources de la tendresse conjugale.

Une paraphrase faisait pourtant défaut au doyen, les enfants. Quel thème fécond en variations attendrissaantes pour un prédicateur! Mais le marquis n'avait pas d'enfants, et le curé de Blanzy, quoique l'arrivée des châtelains dans le pays l'eut habitué à plus d'un abus de conscience, dut renoncer, non sans regrets, à un cortége d'enfants et de petits enfants, qu'il eut été si commode d'évoquer pour la circonstance. Un moment le doyen fit ses efforts pour arriver à ce chapitre, mais le regard malicieux de la marquise l'arrêta aussitôt.

Cependant, pour terminer, le curé trouva un mot qui eût fait sa fortune à la cour :

« Nous célébrons aujourd'hui la cinquantaine, s'écria-t-il; j'espère, mes sœurs et mes frères, que Dieu nous permettra de célébrer la centaine. »

Sur cette conclusion, l'église retentit du chant des enfants, qui, sous la direction du maître d'école, entonnèrent un cantique composé par le maître d'école en l'honneur des deux époux.

De nouvelles décharges éclatèrent à la sortie de l'église, et le marquis et la marquise furent reconduits en grande pompe au château, où cet heureux jour fut couronné par un festin, un admirable feu d'artifice et des danses sur la pelouse.

Le lendemain, le doyen vint savoir des nouvelles de Mme de La Bréjolière, qui le remercia de son zèle et avec une légère pointe d'ironie, le complimenta sur son discours.

« Je n'osais trop vous regarder du haut de ma chaire, madame la marquise; quelquefois vous coupiez court à mon éloquence par un sourire singulier.

— Et vous seriez curieux d'en connaître la cause?

— Oh! curieux! s'écria le doyen.

— Oui, monsieur le curé de Blanzy n'est pas sans quelque curiosité; mais comme je l'aime, qu'il s'est montré un ami dévoué, je ne veux pas avoir de secrets pour lui. Vous aviez réuni hier des prêtres, des maires, des conseillers municipaux, des gendarmes, des pompiers, vous aviez mis trois villages en mouvement pour vous donner le plaisir de célébrer une cinquantaine...

— Et cette cérémonie, dit le doyen, est le meilleur exemple à donner à la jeunesse.

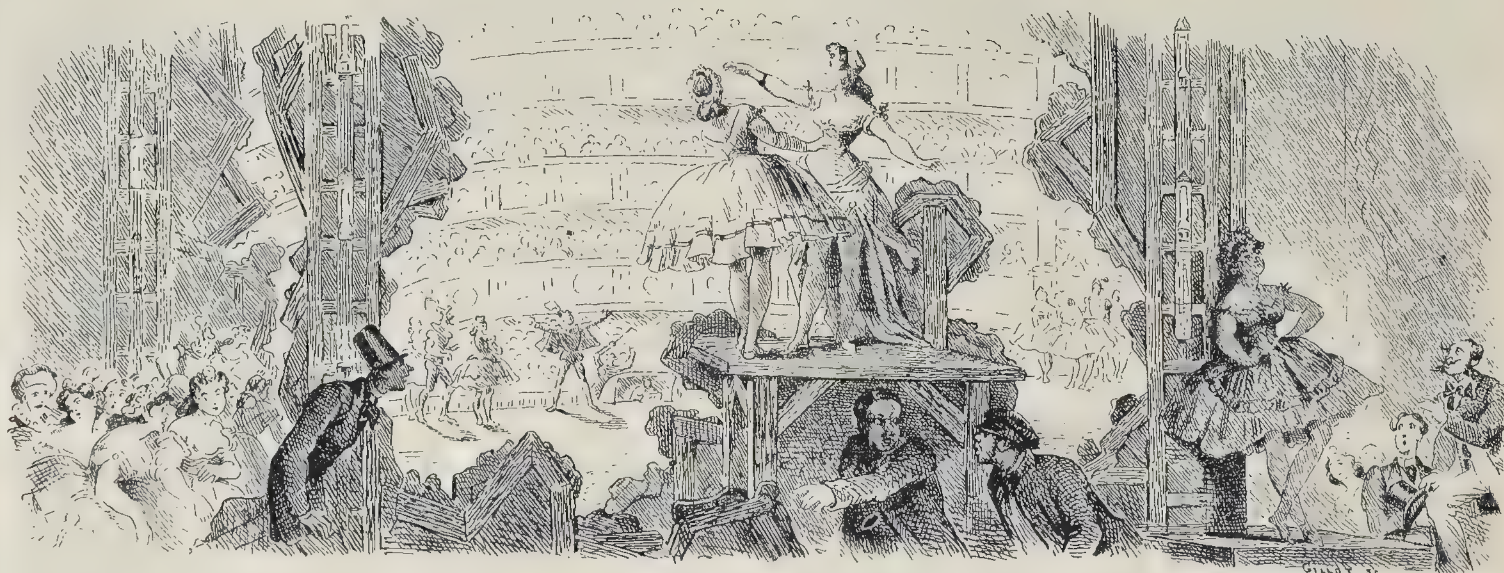
— Tant mieux, dit madame de La Bréjolière; mais le marquis et moi avons un peu triché à propos de cette cinquantaine... »

Le curé roulait de gros yeux, et madame de La Bréjolière avec un franc rire :

— Ne dites à personne que nous avons été quarante neuf ans séparés. »

CHAMFLEURY





LES COULISSES


AU FOYER
On fait son ballon.

On jouait je ne sais plus quelle *Revue* au théâtre de....... Mon ami Paul m'avait fait entrer au foyer des artistes. Un long couloir, un papier rayé, des banquettes dures, couvertes de toile peinte, une glace au mur, et une affiche des répétitions et des amendes, tel était le temple! Un vrai bureau d'omnibus.

Un immense hanneton se présenta le premier, et alla devant la glace faire jouer ses ailes. Un grand diable noir le suivit, puis deux ou trois comparses fort malpropres; tout cela se mit à dauber à qui mieux mieux, sur le principal acteur de la pièce... jusqu'à son entrée, toutefois, car alors ils se levèrent et saluèrent respectueusement.

Il pria l'un d'eux de le souffler.

Je pensais qu'il s'agissait de son rôle, mais c'était bien de sa personne qu'il parlait. — Le choriste prit dans ses lèvres son tube et se mit à emplir d'air la peau qui enveloppait l'acteur; cinq minutes après, de maigre qu'il était, il craquait dans son ventre! Il se plaça deux joues postiches, mit du rouge sur tout son visage; Don Quichotte était passé subitement à l'état de Sancho!


Soufflez-moi!

Une demoiselle entre, fort court vêtue, tant du haut que du bas; pour ne pas fripper ses jupons, elle les releva gentiment et se mit à cheval sur l'un des bancs.

— Oh! Juliette! que vous avez de beaux mollets ce soir! »

Le cri fut général.

« Ne m'en parlez pas! Ce stupide costumier m'a mis tout le corset de Pauline dans mon tricot, comme c'est gracieux. — Crétin de directeur, va! Tiens! voilà Pinchinette! »

Paul s'élança.

— Belle madame, peut-on embrasser le bout de vos ongles roses?

— Bonjour, petit. — Vous répétez donc?

— Un lever de rideau indigne de votre talent. — Qu'avez-vous fait tantôt?

— J'ai pris ma leçon.

— De chant?

— Non, de tambour. Je bats la retraite. — A propos, avez-vous lu le *Serpent*, et ce qu'il dit de Pinchinette.

— De Maigriotte?

— Oui; il dit que c'est une rose... mais une rose qui a perdu toutes ses feuilles! C'est gentil, cela la fera engraisser! — Savez-vous la nouvelle pour Évelina? — Non! — Elle a perdu son banquier. — Oh! mon cher, une mine superbe! — Il lui prête son coupé un jour que madame la banquière était à la campagne; elle fait la belle, là-


Elle relève gentiment son jupon pour ne pas le friper, et se met à cheval sur une chaise.

dedans, toute une journée. — Le lendemain, la banquière réintègre son coupé, devinez ce qu'elle trouve dans une des poches?

— Un billet de banque?

— Un hareng-saur! Hein! vous qui aimez les dénoûments imprévus!

— Êtes-vous assez méchante?

— Moi! Du tout, c'est de l'histoire. — Oh! Malpicœ! c'est moi qui me sauve un peu.

— Un amoureux?

— Un collaborateur sur le pavé! Adieu!

— Pardon, monsieur, c'est M. Paul, je crois, que j'ai l'honneur de saluer.

— M.....

— Il fait si sombre ici. — Eh bien, cher confrère, vous avez donc du nouveau ici? — Moi! j'ai lecture à l'Opéra pour un ballet.

— Mes compliments, M...

— Oh! figurez-vous, que je suis d'un ravi! Je viens de faire une trouvaille! Une idée! Mais une idée!


Mesdames, on commence!



M. Conrad-Taillade ayant été trompé par Mlle Marie-Karoly, lui propose, à titre de promenade amoureuse, de visiter les catacombes de Rome. Il l'y laisse en société d'une chandelle des *six*. Le traître a coupé la ficelle conductrice. — Effet scénique. — Les auteurs ont cependant jugé prudent d'arrêter leur héros sur cette voie fâcheuse, car s'il eut coupé toutes les ficelles de la pièce, il n'y fut rien resté de cette œuvre dite romantique.

Ce qu'on remarque de plus saillant dans ce drame, ce sont les mollets du premier danseur.



TÊTE A TÊTE DE Mlle KAROLY
ET DE SA CHANDELLE QUI VA MOURIR

— Et pas d'épicier d'ouvert!



2e ACTE. — CAGLIOSTRO ET CONRAD
EN TENUE DE VOYAGE.

Des cochers de bonne maison... mais quel chic!



2e TABLEAU. — 2e TABLEAU.

Ils se retrouvent. Quoiqu'il soit masqué elle le reconnait bientôt à sa mèche assassine.



LA NONNE SANGLANTE

Un petit poignard gràcieusement attaché sur le cœur. Il ne lui manque qu'un tambour de basque.



UNE LOGE.

LES DAMES. — Ça n'est pas gai!
LE MONSIEUR. — Cette pièce s'est trompée de porte, elle eut fait 100 représentations au théâtre du Palais-Royal.



Monsieur et Madame sont priés d'interrompre leur petite scène de famille, c'est l'heure du ballet.



UN SPECTATEUR SE RÉVEILLANT
PENDANT LE BALLET.

— Tiens, on joue maintenant le *Pied de Mouton*: on aura changé le spectacle pendant mon sommeil.



APRÈS LE BALLET.

Entraîné par l'exemple, Conrad-Taillade profite de sa noce pour essayer un pas de caractère avec la nonne : ce qui provoque le dénouement.



SUCCÈS D'ENTHOUSIASME!



OPINION DE DEUX GANDINS
DU PARADIS.

— Ah bien, zut! vrai là, c'est pas bien rigolo!
— C'est un *Pontalec*.

— Une mine d'or! Tenez, cher confrère, que dites-vous de cela?

— Cela! C'est une crevette!

—Hein! Qu'en dites-vous! Est-ce un sujet cela!

— Plaît-il?

— Les *Pêcheurs de crevettes!* Voilà un titre! Voyez-vous d'ici les épaules nues, les jupes relevées, la danse aux flambeaux.—Qu'en dites-vous?

— M..... Oh! pardon, mais voici le directeur, et j'ai un mot à lui dire.

LE DIRECTEUR (reconduisant une petite actrice). — C'est dit, mon enfant, je vous engage pour un an, 100 francs par mois, vous vous habillerez, mais vous me direz des nouvelles de mon orchestre avant qu'il soit un an. — Tous boursiers! venez m'embrasser. — Tenez, voici Paul, un de nos auteurs, demandez-lui un rôle et embrassez-le.



— Moi, j'ai des amants qui m'habillent!...
— Je croyais le contraire....

— Mais, certes, mademoiselle, avec grand plaisir. (Il l'embrasse).

Non loin de là, une discussion :

LE RÉGISSEUR. — Vous entrez.

— Oh! mais non!

— D'abord vous aurez cinq francs d'amende et puis vous entrez.

— Non! non! Ah! vous croyez que je laisserai donner ma robe bleue à Pauline pour en mettre une rose toute passée.

— Qu'est-ce que vous dites de Pauline, mademoiselle? Croyez-vous que j'aie besoin de vos nippes? — Mais j'ai des amants qui m'habillent, moi, mademoiselle.

— Vraiment! J'aurais cru le contraire.

— Plaît-il?... insolente! Son costume! Mais j'y danserais dans votre robe.

— Tu es assez maigre pour ça.

— Tout le monde n'est pas la porte St-Denis.

Le directeur veut mettre le holà! Mlle Pauline saute à la figure de son ennemie et lui griffe la joue. Trouvement mal, brouhaha général. En ce moment entre le critique!

— Eh bien, qu'est-ce? on se bat ici?... Et des dames encore! Est-ce je serais la cause involontaire?...

— Comme tu nous fais mal!

— Pinchinette!

— Eh bien! quoi? Vous voyez bien que je n'ai pas peur de vous. Je suis votre abonnée, moi!

— Toujours méchante... Tiens, voilà notre Photo. L'ami Photo! m'apportez-vous mes cartes, mon petit Photo?

— Et à moi! Et à moi! — Un petit monsieur qui venait d'entrer est immédiatement envahi. — Il fouille dans la poche droite de son paletot, en tire un petit paquet pour Pinchinette; de la poche gauche, il en tire un autre pour le premier sujet, puis d'autres pour celui-ci, pour celle-ci; on dirait Robert Houdin et sa bouteille inépuisable!

— Vous savez, mesdames, que je vous attends demain dans le costume de la nouvelle pièce.

— Ah! bah! Et vous nous apportez six cartes? Vous êtes un pingre mon bon. J'irai chez Nadar.

— Dans la lune?

LE DIRECTEUR. — Ah! dites-donc, régisseur!

— Monsieur.

— Vous savez qu'on entend le cri d'un âne à la scène 3?

— Oui, monsieur.

— Qu'est-ce qui braira... vous?

— Moi, monsieur? — Je ne sais pas faire l'âne.

— Comment, vous ne savez pas faire l'âne? Qui m'a donné un régisseur comme ça? Vous ferez l'âne, entendez-vous, monsieur, ou vous ne pouvez pas être régisseur.

— Mon Dieu, monsieur, je ferai de mon mieux.

— Étudiez, parbleu! vous avez trois scènes. En scène! On commence!

Chaque femme passe devant la glace, donne un dernier coup d'œil au costume, fait son ballon, replace son mollet; celle-ci allonge un œil avec un petit pinceau, celle-là marque un signe avec un crayon de nitrate, l'une se fait un sourire, l'autre essaie un rond de jambe.

Chacun vole à son poste, le foyer est désert.



Les trois coups.

AUGUSTE M.

L'INSTITUT SE GRATTE

DERNIÈRES RÉFLEXIONS A PROPOS DU SALON DE 1864

Les plumes les mieux taillées auront beau discuter sur le beau absolu, causer pompeusement sur les suavités immenses du sublime, se lancer à corps perdu dans les puretés les plus idéales de l'esthétique, se perdre dans d'ineffables rêveries devant l'*Œdipe* de M. Moreau, ou étaler à l'occasion des lavis blafards de M. Puvis de Chavannes les plus magistrales dissertations, le public n'en restera pas moins fort indifférent à toutes ces questions. Le public (et j'entends par là tous les Français qui ne sont ni peintres ni journalistes) n'a plus le temps d'aller chercher au fond d'une œuvre des beautés idéales; l'extase n'est plus son fait, les grands élans artistiques de l'esprit sont passés de mode depuis longtemps. — Il est pressé, le public, et il veut qu'on l'amuse ou qu'on le touche vite. Son coupé attend à la porte. Il veut des œuvres en rapport avec ses goûts, son genre de vie et la tournure de ses idées, pas trop grandes, faciles à comprendre, spirituelles autant que posible; un grain de sel ne gâte rien.

Il ne reculera pas cependant devant un tableau historique, mais à condition que M. G.... y aura mis son spirituel coup de pouce et aura mis la chose dans des données gentilles, aimables, qu'il aura transposé, pour piano, de sa fine plume, qui court si vite sur son petit papier satiné.

Les grands prêtres du profond dans l'immense et tous les enfants de chœur de ces messieurs se rongent les poignets en criant que le public est idiot. Ils ont grand tort pour deux raisons : premièrement parce qu'ils insultent quelqu'un dont ils ne peuvent pas se passer, et secondement parce que le public n'est pas idiot le moins du monde. N'est-il pas tout naturel, en effet, que des gens en train de faire leur fortune, vivant, aimant, pensant au galop, ayant toujours dans les oreilles le sifflet des locomotives et dans l'esprit une quinzaine de multiplications en voie d'exécution, ne demandent aux arts que de rapides et faciles distractions? Le public a les idées qu'il doit avoir et les arts sont ce qu'ils doivent être. Les esprits qui ne sont pas de leur temps rêvent un passé qui n'est plus ou un avenir qui ne sera peut-être jamais et veulent lutter contre le torrent de la fantaisie qui envahit, manquent seuls de logique; aussi les voyez-vous ne produire que des œuvres plates et banales ou étrangement maladives.

On ne saurait éluder cette grande vérité que l'histoire constate : chaque époque a eu une sculpture, une peinture et une architecture parfaitement en harmonie avec son caractère, et il en sera de même éternellement.

La Renaissance, Louis XIV, Louis XV, Napoléon Ier ont eu de grands artistes parce qu'il y avait alors un public sympathique à leur génie. Ces grands artistes ont été la conséquence du milieu dans lequel ils vivaient, et c'est parce qu'ils étaient l'expression même du goût et des tendances de leur époque qu'ils ont été grands. En sorte qu'on pourrait dire que c'est le public qui fait lui-même ses tableaux, ses monuments et ses statues.

En dehors de cette grande voie, il n'y a que tentatives impuissantes, efforts vains, respectables à coup sûr, puisqu'ils représentent de grands labeurs, mais dont le succès artificiel, factice, ne dépassera pas les limites d'un petit cercle de discoureurs avides d'étrangetés et friands de paradoxes.

Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, le sentiment artistique que l'on retrouve dans les catacombes, les pures beautés de la sculpture antique, les splendeurs de la Renaissance ne sauraient de nos jours exciter un enthousiasme sincère et national. On entourera d'un respect archéologique mérité ces précieuses reliques des siècles passés, mais rien de plus, et l'idée singulière de placer au milieu de nos vil-

(1) Pour s'en convaincre, passer devant la façade, qu'une dizaine d'ouvriers grattent et regrattent à tour de bras.
Au bout du pont des Arts, rive gauche.

les des monuments étrusques et des statues bysantines, de décorer nos édifices de peintures primitives, de vouloir enfin que notre art soit celui de nos voisins et de nos arrière grands-pères, de vouloir que nous restions Français du dix-neuvième siècle en toute chose, et qu'en fait d'art seulement, nous devenions Grecs, Égyptiens ou Romains, cette idée me paraît absurde.

L'Exposition de cette année constate l'agonie de plus en plus définitive de tout ce qui n'est pas actuel et français, et, au contraire, une vitalité excessive en tout ce qui touche à la peinture de genre. La grande peinture patronée par l'Institut n'est point malade : elle se meurt de sa belle mort, elle s'éteint comme une lampe à laquelle l'huile manque. Il ne faut ni s'en plaindre ni s'en réjouir, il faut constater le fait et surtout n'accuser personne. Que l'Institut se gratte, cela se comprend, il doit éprouver des démangeaisons. Le coup qui le frappe est cuisant : il se sent abandonné de tous, toutes les sympathies lui échappent à la fois, et il se voit forcé d'admettre dans son sein des membres qu'il considère comme d'une autre religion que lui ; ses privilèges les plus chers lui sont enlevées, son prestige s'évanouit... Certes on comprend que l'Institut se gratte. Il n'y a pourtant de la faute de personne, et l'administration n'a fait qu'obéir à la force des choses en portant le coup. Et d'ailleurs pourquoi dire « coup ? » Il n'y a point eu de coup porté, le mur s'est écroulé de lui-même, et si l'administration est obligée de prendre une pioche, ce ne sera que pour faciliter l'enlèvement des décombres.

Il est certain qu'au Salon de cette année, il y a bien des tendances diverses et comme une sorte de confusion dans les tentatives de toutes sortes des artistes. Mais n'est-ce point l'expression même de notre milieu ? Que de talent, que d'esprit dépensés dans ces mille petites œuvres, dont quelques-uns sont des bijoux. Aucune d'elles n'a un caractère tranché, distinct, et ne révèle un tempérament vigoureux de peintre ; mais c'est qu'en effet, nulle part dans notre société moderne, nous n'y trouvons de conviction profonde, de foi ardente et d'individualité bien marquée. Nous grouillons dans un petit milieu crotté où chacun veut sa part et s'arrache un morceau. Les arts font comme nous, ils se tourmentent.

Ils s'inquiètent, produisent vite et à profusion. Les arts sont un miroir où nous retrouvons nos goûts, nos idées, nos laideurs et nos qualités, et nous sommes mal venus, en vérité, de nous plaindre si le miroir dit la vérité. Et d'ailleurs, pourquoi regretter ce qui ne saurait plus être ? Sont-ils donc bien regrettables ces éternels et pédants bonshommes faisant beau torse en levant les bras en l'air, sous des draps épinglés dont on comptait les plis ? N'a-t-on pas assez usé de toile pour reproduire les traits d'Agamemnon et d'Achille, de Néron et de Cincinnatus ? N'y a-t-il pas à trouver maintenant une peinture vraiment française et de notre époque, qui ne relevât que d'elle-même, et fût franchement notre peinture à nous.

Les maîtres français du XVIIe et du XVIIIe siècles ont résolu le problème de leur temps, et ont réussi à s'habiller très-convenablement sans déterrer les morts antiques pour leur voler leurs vêtements. Chers grands peintres qui peignaient en perruque, mais qui peignaient si bien ! que diriez-vous, vous si aimables, si spirituels, si faciles, si français, imitateurs si convaincus de la nature fardée que vous aviez sous les yeux, que diriez-vous si l'on vous montrait les dessins péniblement austères que certains maîtres de l'art exécutent à l'heure qu'il est de leur petit poinçon trempé dans du vinaigre ? Si l'on vous montrait toutes leurs délicatesses archaïques, leurs efforts affectés pour imiter un art enfoui sous terre, leurs tentatives pédantes vers un idéal de convention dont ils n'ont jamais pu montrer que le revers, leur intolérance farouche pour tout ce qui s'écarte de leur ennuyeuse et banale personnalité et leurs prétentions à faire des petits qui leur ressemblent ? Vous ririez de bon cœur, chers maîtres ; et vous auriez raison de rire d'eux, car ils ont ri de vous. Ils ont prétendu que vous dessiniez mal, parce que votre dessin, à vous, était le sentiment, l'expression du mouvement et de la vie, au lieu d'être une sèche épuration des contours convenus. Ils ont prétendu que Jean Goujon manquait de caractère et de gravité : ils l'ont dit, je puis vous l'assurer ; que Clodion, Coustou, Houdon, ignoraient l'art de la sculpture, et tout en grattaillant, ils mettaient au jour les jolies statues qui sont à Versailles, ils ornaient nos fontaines, et se passaient la main dans leurs rares cheveux qu'ils prenaient pour des lauriers.

A-t-on lieu de s'étonner que le public se soit enfin lassé des tendances singulières qu'affectaient ces messieurs ; qu'il ait réclamé un peu de vie et de mouvement dans cet art, qu'il ait souhaité que les peintres ne fissent pas seulement de la peinture pour eux seuls, mais aussi un peu pour lui, et qu'après des bâillements trop prolongés, il ait fait des succès un peu exagérés peut-être, mais en somme explicables à des artistes dont le talent protestait contre la routine lugubre de ces messieurs ? Les artistes ne doivent pas être une secte, une communauté, des gens travaillant pour leur plaisir particulier à des œuvres indifférentes à tous, excepté aux journalistes qu'on paie, bizarre habitude, pour les discuter. Ils ne doivent pas être une bande de bénédictins laborieux, ne songeant qu'à leur salut et se lamentant sur l'indignité des pêcheurs qui sont au-delà du cloître.

Les artistes appartiennent à la société dans laquelle ils vivent. Ils ont pour mission de l'égayer, de l'émouvoir et de la toucher, de la consoler et de la charmer. Ils en sont le côté poétique et idéal, mais à condition, et c'est là leur devoir, de s'identifier avec elle et de parler son langage.

Le jour où les jeunes artistes sont élevés dans un séminaire où on leur enseigne à parler l'arabe, le grec ou le chinois, quand la majorité des Français parle français, où on leur enseigne d'autres croyances, une autre religion, d'autres idées que celles de tout le monde ; on peut considérer tous ces jeunes tonsurés, si édifiants qu'ils soient d'ailleurs dans leur médiocrité, comme complétement inutiles, comme nuisibles même, en ce qu'ils sont une source incessante de mélancolie et de tristesse pour leurs contemporains. Fort heureusement, tout porte à croire que ces inconvénients vont cesser ; mais, franchement, il n'est que temps. Ce collége de vestales mâles, chargé d'entretenir la classique et pâle veilleuse dans notre milieu affairé, vivant, spirituel, actif et éclairé au gaz, avait lieu d'étonner.

On ne les tue pas et l'on fait bien, mais on les gratte et c'est justice. Dieu veuille que cette rude friction ramène la circulation dans leur sang, l'élasticité dans leurs membres, et fasse naître, dans leur esprit, cette idée bien simple, que toute la science du monde ne vaut pas une idée, que parler lentement n'est pas bien parler, et qu'on n'est quelque chose que lorsqu'on est soi !

?..

DE L'INFLUENCE DE LA LETTRE COROT DANS LES ARTS

L'année dernière, le peintre COROT écrivait à un de ses amis une lettre charmante, originale, primesautière, qu'une indiscrétion livra à la publicité et qui eut un très grand succès, précisément à cause de son caractère intime. Et les voilà, peintres et sculpteurs, piqués de je ne sais quelle tarentule littéraire, qui, tous, veulent avoir leur lettre et profitent de la publication de l'*Autographe* pour glisser aux amis chargés de remettre leurs croquis des épîtres antidatées ou des maximes qui n'ont ni queue ni tête.

Ainsi, à côté d'un fusain inspiré par un vieux chant breton, M. Yan Dargent s'écrie : ***Lamennais est le plus grand génie littéraire des temps modernes!*** A quel propos Lamennais vient-il éclairer le paysage de son génie littéraire, et qu'est-ce que ce coq-à-l'âne peut ajouter à la splendeur d'un fusain ? Ah ! que dans un moment de reconnaissance, M. Dargent ait parlé de La Villemarqué, nous comprendrons qu'il y ait une corrélation entre son dessein et l'archéologue de la vieille Armorique.... Mais Lamennais, pourquoi Lamennais?

Voici maintenant M. François Millet, un grand talent. Il lâche la lettre-Corot, datée nécessairement de la forêt de Fontainebleau, et du 30 mai 1863. — Malin ! Quoiqu'en dise la notice placée au haut de la page, tout cela est amphigourique et boursouflé ! — Quand on a la palette brillante de M. Millet, on décrit la nature à coup de brosse, et on réussit beaucoup mieux qu'en se servant d'une plume. De tous nos écrivains, il n'y en a que deux auxquels je permette de faire du paysage : Mme Sand et M. Erckmann-Chatrian. J'imagine que M. Millet se moquerait tant soit peu de leurs prétentions, s'ils interrompaient une de leurs magnifiques descriptions par un croquis d'amateur : c'est exactement l'effet que produit au public la lettre-Corot de M. Millet.

M. Daubigny ne tombe pas dans l'écueil et écrit tout simplement : ***D'après mon tableau...***, etc.

Mais revoici la lettre-Corot signée de M. Rousseau. Du précieux, du précieux : ***Ne pas dire de mal du petit bois devant ces trois gaillards*** (des peupliers), ***et ne pas s'enhardir à trop de familiarités avec les peupliers, sous peine de voir les ronces prendre parti!***

Page 6. — M. Bonnegrace affirme qu'il a mis, dans la « Manne dans le désert, » *toute son âme d'artiste*, et il tenait à cœur que ce tableau fût *à la hauteur* de son « Jésus parmi les docteurs. » — Eh bien! là, franchement, Monsieur Bonnegrace, la modestie est une belle chose.

M. Clésinger n'y va pas de main morte non plus, et, au nom de Cicéron (dont il cite la phrase), qui prétendait qu'***Alexandre ne voulait son portrait que de la main d'Appelle, et sa statue de Lysippe, afin que le héros s'associât à la gloire de l'artiste***, il permet à César de s'associer à sa gloire à lui, Clésinger.

Du haut du ciel, ta demeure dernière,
O grand César, tu dois être content!
(VIRGILE.)

Mais le chef-d'œuvre, c'est la petite lettre de M. Bouguereau (10 avril 1863, — toujours 1863!), une lettre surprise à l'intimité, pas écrite du tout en vue de la postérité ! Chaque fois que je vois cette année 1863, je ne sais pourquoi je me méfie du boniment.

Comme c'est simple et naturel : en réponse à une invitation, M. Bouguereau dit qu'il *entrevoit la couleur*, — qu'il a toujours aimé le travail ; — *c'est*

TIR NATIONAL VINCENNES



EN ROUTE POUR VINCENNES.

Les chamois vont devoir une fameuse chandelle à la Société du Tir national.



La plus belle salle de balles de Paris.



LE TYROLIEN.

Tire les yeux bandés et trouve que les cibles mobiles manquent de difficultés.



LE FLANEUR.

Juge des coups et ne tire jamais, quand on le prie de prendre un fusil, il répond qu'il se réserve pour le grand prix.



LORD.....IRIGINAL D'ÉDIMBOURG.

Fait tirer des plans du terrain, examine des cibles, s'entoure de fusils de toutes les nations et quand les préparatifs sont terminés, lord s'en va déguster un verre de sauterne, laissant à ses gens le soin de décharger ses armes.



LE TUEUR DE LIONS

N'allez pas éternuer ni pousser un grognement, il vous mettrait en joue.



LE CITOYEN PAISIBLE

— Que veux-tu faire de ce couvert d'argent au tir?

— J'ai ouï dire, chère amie, que les tyroliens ne tiraient jamais sans fourchette.



TOUJOURS FARCEURS!
CES BONS GARDES NATIONAUX

Pas de plaisanteries! tu sais que ton fusil est chargé.



LE VAINQUEUR AU CONCOURS

Tu peux te vanter d'avoir une carabine pour laquelle on a tiré plus de poudre qu'à Poli-Kao.



LÉOTARD

Deux succès en même temps, Léotard et l'écuyer quadrumane !... c'est beau. — Pour moi, j'admire Léotard, mais je dois confesser mon faible pour le singe, et voici sur quoi j'appuie cette opinion. — Le singe a l'air de prendre bien davantage au sérieux sa profession, or, qu'y a-t-il en ce monde de plus respectable qu'une conviction ? Je ne connais rien de plus terrible que le regard qu'il lance à l'écuyer qui le tient en laisse, quand ce dernier lui fait perdre l'équilibre ; et quand, grimpé sur des ponts portatifs placés autour de l'arène, il attend le retour de sa monture, comme il la surveille de l'œil ; — il faut avouer qu'un homme ne saurait mieux faire.

Je ne fais qu'un reproche à l'intéressant quadrumane, il me paraît pratiquer le népotisme sur une trop large échelle. La dernière fois que j'assistai à ses exercices, la salle regorgeait de différents membres de sa famille, — si j'étais à la place du directeur, je lui supprimerais les billets de faveur — il en abuse.

Quant à Léotard, il est beau, il est fort, il est élégant. — On en raffole et on a raison, — car il est le seul, de tous les acrobates que j'ai vus, qui risque de se rompre les os sans inquiéter les spectateurs : — mais, il y a un mais, — pourquoi a-t-il toujours l'air de suivre son enterrement ? — Si je suis indiscret, mettons que je n'ai rien dit.

proverbial auprès de ses amis (ah ! ça, mais c'est donc un ennemi qui l'invite, autrement il connaîtrait ce proverbe), et qu'enfin *ce serait une si belle chose de ne pas mourir tout entier!* Tout cela pour une invitation !

A propos de sa « Gardeuse de dindons, » M. Jules Breton s'écrie : *Elle était là immobile, assise sur un morceau de rocher, le regard plongé dans le ciel...*, etc. *Je passai à côté de cette étrange fille sans qu'elle daignât me remarquer.*

Comme je comprends bien ça !

Je ne sais plus quel voyageur en Orient, apercevant deux graves et silencieux Arabes sur le seuil de leur tente, allait écrire sur son calepin quelque phrase Prud'homme, dans ce genre-là, lorsqu'il eut l'heureuse idée de vouloir chercher jusqu'où pourrait aller la rêverie de ces fils d'Ismaël !

Il se glisse en tapinois et écoute. Un des Arabes à barbe blanche, à l'œil profond, étend d'un geste majestueux la main du côté de la mer, quitte sa chibouque et dit à son compagnon :

— Effendi, le poisson est bien cher cette semaine !

L'autre reste silencieux et pensif, l'œil perdu dans l'infini, comme la dindonnière de M. Breton, et, prenant la parole au bout d'un quart d'heure :

— Cette semaine, le poisson est bien cher, Effendi ! réplique-t-il.

L'esprit reste aux sculpteurs Préault, Aimé Millet et Prouha.

Préault *défie de mettre deux pierres l'une sur l'autre, au contentement unanime de deux personnes chargées d'examiner son travail.* Il se venge des critiques; il n'a pas tort.

M. Aimé Millet envoie tout simplement le croquis de son Vercingétorix, qu'on va exécuter en cuivre repoussé, *ce qui va faire monter les casserolles et les moules à pâtisseries.*

M. Prouha adresse le croquis d'une statue en s'écriant : *Je viens de l'exécuter; il ne faut qu'un mot pour perdre un homme, et qu'un dessin pour perdre un sculpteur.*

C'est vrai !

O peintres, n'écrivez plus et méditez ce vieux proverbe des paysans :
Chacun son métier, — les vaches sont bien gardées.

SIR ÉDWARD.

NOUVEAUX PUPAZZI. — EXTRAIT DU SALON EN VERS

HAMON

Messieurs, cette adorable enfant
Que couvre un trop pudique pagne,
Cueille des coupes de champagne,
Sur cet arbrisseau triomphant !

C'est sur le chou qui l'a vu naître,
Qu'elle pose ses petits pieds...
Et les pucerons familiers
S'en vont en les voyant paraître !

C'est l'Aurore ! — a dit maître Hamon !
L'Aurore aux gencives de rose !...
Moi, je crois que c'est autre chose,
Cette fille au joli bras rond !

Elle pourlèche avec furie
Le nectar de son gobelet.
Ce qui me fait croire que c'est
L'aurore.... de l'Ivrognerie !

—

CHARLES MARCHAL

Il est mort ! n'en parlons plus ! Mais elles ! que sont elles devenues ? — On l'ignorait ! seul je le savais ! Elles étaient en Alsace, à Bouxwiller. — Qui ça ? — Les bonnes de Dumolard, — je les ai déterrées et les ai mises dans mon tableau.

AIR DE *Fualdès*.

I

Elles sont bien conservées,
On les regarde de près,
Elles sont telles que les
Gens barbus les ont rêvées !
Gens barbus reconnaissez
Ces petits nez retroussés.

II

Je leur ai rendu la vie,
Le costume et la santé,
Le public est enchanté,
La Justice en est ravie !
Le ministre émerveillé
Pour cela m'a médaillé !

MILLET

Air connu.

C'est le veau qu'est pas malade,
On l'mène à son appartement,
Pour la vache ell' se balade
Derrière son petit enfant !

—

ÉMILE LÉVY

IDYLLE

Ils ont tout le jour rodé dans le parc,
Ils ont saccagé les ronces vivaces ;
Sur le petit pont tendu comme un arc,
Ils ont alléché les poissons voraces : —
Ils sont fatigués ! — Au bord du ruisseau
Où sur des cailloux serpente une eau noire,
La fillette veut goûter un peu d'eau....
Le petit garçon lui défend de boire !.. —

— Viens plutôt, dit-il, viens au grand bassin,
L'onde en cet endroit s'y trouve meilleure
Elle est transparente ! — et d'ailleurs c'est l'heure
Où des papillons se baigne l'essaim !
— Ils courent !... Bientôt sur la coupe blanche
Le garçon, qui boit, fait clapoter l'eau....
La fillette en vain se hausse et se penche....
— Comme elle regrette alors le ruisseau !...

N'écoutez jamais les garçons, fillettes !
S'ils vous montrent l'arbre aux fruits enchanteurs,
Ou bien le préau plein de paquerettes....
Ils mangent les fruits et cueillent les fleurs !

—

GUDIN

Vois ! la vague et le flot qui roule et qui zig-zague,
Comme doit zig-zaguer et le flot et la vague.
Le flot touche le ciel, le ciel s'unit à l'eau ;
L'onde est le ciel ! Le ciel est vague ! Tout est flot !
Car la plaine liquide est pleine d'onde amère ;
L'azur du ciel aussi n'est qu'azur éphémère ;
Si bien que l'onde amère et le ciel éthéré,
Souvent troublent l'endroit où le crabe est terré.
— Voici pourquoi j'ai peint, dans ces vagues épiques,
Les tempêtes qu'on voit sous le ciel des tropiques !

ADOLPHE LELEUX

AIR DU *Braconnier.*

I

Moi j'adore la Bretagne,
Et les Bretons bretonnants ;
J'ai peint toute sa campagne,
J'ai croqué ses habitants ;
Quand l'heure d'exposer sonne
Au ministère d'État :
Je bretonne, je bretonne,
Un Breton par ci par là !

II

Quand je parle, je bretonne ;
Au bal, je bretonne aussi.
J'ai le Breton à la bonne,
Bretonner est mon souci !...
Jamais on n'a vu personne
Bretonner comme cela...
Je bretonne, je bretonne,
Nul mieux ne bretonnera !

—

COROT

Que voyez-vous ? — Rien ! — Non. — Tout ! Car je vois le rêve !
Je vois ce qu'on n'a jamais fait :
Sans la cause, je vois l'effet !
Ce chaos m'entraîne et m'enlève !

Corot ! j'ai longtemps méconnu,
Tes crépuscules poétiques,
Tes aurores mélancoliques,
Que les gens froids et prosaïques
Ne distinguaient pas à l'œil nu !
— Un jour j'ai cligné ma paupière :
J'ai vu de l'air ! de la lumière !
Un horizon !... — J'ai vu surtout,
Au milieu de la poésie,
Que le bourgeois repousse et nie,
Dans l'eau, l'air, la feuille ; — partout...
J'ai vu la vie !

Aussi je me suis converti !
Si jamais j'ai dit autre chose,
En vers mauvais, en vile prose,
J'atteste que j'en ai menti !

LEMERCIER DE N.

LES COURSES

—

VERMOUT

A LORD E....

Ainsi c'est là votre sincère conviction, — les Français savent vaincre, mais ils ne savent pas profiter de la victoire. Et pour bien me persuader, vous ajoutez à votre lettre ce lambeau de journal français qu'on croirait écrit par un Piémontais annexé d'hier.

Je l'avais lu ce journal, et j'espérais bien que la grande victoire de Vermout annoncée partout, commentée par tous, dispenserait de recourir à ces comptes-rendus qui ne disent rien, n'enseignent rien. Celui que vous me citez dépasse de beaucoup les précédents; je le cite plus bas, ne voulant pas le commenter.

Mais revenons maintenant au cœur de la question, et laissez-moi savourer à l'aise l'immense joie que nous cause la journée du 6 juin. Le désappointement que vous cachez, votre colère courtoisement déguisée, le sans-façon de votre lettre, tout cela, mylord, indique clairement que, cette fois, nous avons frappé juste. Le grand bouclier britannique porte une fêlure, et votre grand livre d'écurie une tache de sept lettres. A côté du tableau glorieux représentant : *The Ranger*, hâtez-vous de placer Vermout. Et si votre vanité s'y refuse, croyez-moi, arrêtez-là votre collection, et arrachez cette inscription prétentieuse que je lisais en automne à votre résidence : « Galerie des vainqueurs du grand prix de Paris, commencée en 1863. (En lettres d'or) *The Ranger*.

Vous savez déjà tous les détails de cette lutte, la solennité de la journée, l'entrée de Blair-Athol sur la piste française, et l'admiration muette dont fut saluée son apparition au pied des tribunes. Vous savez aussi qu'il était notre favori ce magnifique poulain anglais. Quelques collègues de Votre Seigneurie qui, suivaient tous les détails, surveillaient les préparatifs, dissimulaient mal leur satisfaction et je leur pardonnai bien volontiers. Vermout entra modestement : plus fier était Bois-Roussel; Fille-de-l'Air avait une physionomie radieuse, une démarche allègre et libre. Baronello boudait déjà.

Quelques secondes avant le départ, j'entendis sortir d'un groupe français une exclamation qui fut comme un avertissement. « Le ciel est pour nous. » Et, en effet, mylord, l'Angleterre n'avait pas à sa disposition ces grands nuages ternes, pesants, débraillés qui vous servirent il y a un an contre la Toucques.

Il y avait tant de bleu à l'horizon que votre Blair-Athor dut comprendre qu'il n'était plus chez lui. La lumière semblait l'incommoder. Mais la moindre allure lui rendait tout son prestige.

Ils partirent... et vous savez qui arriva premier... Vermout; — et cela sans hésitation, sans finesse, sans calcul, avec une supériorité que ma courtoisie m'interdit de définir. Votre Blair-Athol ne pouvait croire que Vermout mènerait ainsi la course. Le départ, la longue avance prise tout d'abord, la liberté d'allure, le sans-façon du cheval français, un je ne sais quoi qui pouvait passer pour une fantaisie de bête ou une inexpérience de jockey, tout cela, mylord, a déconcerté vos rigides compatriotes.

C'est une des belles défaites que l'Angleterre a éprouvées, et je comprends le tressaillement dont le royaume a été saisi au reçu de cette inacceptable nouvelle. Relisez bien l'article du *Constitutionnel*, et vous avouerez que notre allégresse est réelle, profonde, immense, à ce point que la grammaire échappe, le bon sens déserte, le style n'a plus de lois (1).

La France ne vous rendra pas de si tôt le sceptre d'écurie que vous avez laissé choir. Jamais aventure ne fut mieux accueillie, jamais victoire n'eut plus d'à-propos. Nous allons donc avoir quelque autorité dans la question de production et d'élevage; on pourra créer des hippodromes sans calquer vos plans, faire des règlements sans copier vos paragraphes, introduire des mots français dans le langage des courses. Le sabot de Vermout vient d'écraser votre dictionnaire.

En définitive, si je fais beaucoup de bruit autour de ce fait qui avait un précédent : Epsom et Fille-de-l'Air, c'est pour arriver, mylord, à une conclusion que je vous présente :

Si, en septembre prochain, vous étiez battu sur l'hippodrome de Bade par un cheval allemand ou un cheval italien que diriez-vous?

Nous sommes déjà *consolés* de notre victoire, tant les succès nous sont familiers. Il serait temps de calculer nos bénéfices et d'établir l'importance de cette grande journée.

Il demeure acquis à notre vanité que la France peut faire, aussi bien que l'Angleterre, des chevaux de grande vitesse.

Si l'on songe que notre effectif de chevaux de pur sang est de beaucoup inférieur à celui de l'Angleterre, une autre conclusion surgit : c'est que nous sommes appelés à faire mieux que notre rivale.

Les personnages qui ont défendu l'élevage français dans les derniers débats, sont donc dans le vrai; ceux qui désespéraient de notre aptitude et se défiaient de notre gué, doivent être rassurés maintenant. Puisse la leçon leur être profitable!

J'aurais voulu que l'enthousiasme soulevé par l'événement eût eu plus de durée, j'aurais voulu aussi entendre prononcer et voir plus souvent écrit un nom, celui du général Fleury.

L'Angleterre a commis une grande faute : elle a subi une grande défaite. Elle a mal *calculé*, ce qui ne lui sera jamais pardonné. Un cheval ne suffisait pas, et Blair-Athol avait une mission, je ne dirai pas au-dessus de sa valeur, mais plus sérieuse qu'on ne croyait là-bas. Et d'ailleurs à côté de *Fille-de-l'Air*, de *Baronello*, de *Bois-Roussel*, il y avait l'inconnu : il fallait un autre cheval que *Blair-Athol* contre cet inconnu qui s'appelait Vermout.

A cette heure les portraits de Vermout abondent déjà. Le premier a été donné par le journal le *Sport*. Il n'a pour lui que l'à-propos, et pour un portrait, ce n'est pas suffisant. Il fallait, pour cette fois, sortir de la tradition et livrer au public un dessin autrement conçu et surtout dans des proportions plus compatibles avec les recherches physiologiques et anatomiques. J'ai entendu cette exclamation devant le dessin de M. Audy : ce portrait ne fait pas *rêver*. En retardant de quelques jours, on eût livré un portrait plus sérieux, réellement important, positivement utile.

Vermout est sorti du haras de Bois-Ronssel, appartenant à M. le comte Rœderer. Son propriétaire, M. Henry Delamarre, vient de rendre un immense service, et pour ma part, je le félicite et le remercie.

IFFEZHEIM.

(1) « En un mot, le champ de courses semblait transformé en une place publique, le jour où tous les cœurs confondus laissent déborder les témoignages « d'une félicité commune. »

(*Constitutionnel*, lundi 6 juin).

CHOSES ET AUTRES

—

Honneur à la France! On ne s'entretient plus que des courses de dimanche, de *Vermout* et de M. Delamarre, qui a vaincu la perfide Albion. L'enthousiasme a été indescriptible au bois de Boulogne. *Vermout... l'Angleterre... Vermout. . l'Angleterre...* On n'entendait que ces mots dans tous les coins; jusqu'aux amants qui se les répétaient sous les feuilles... M. Delamarre aurait, dit-on, l'intention d'employer les 160,000 fr. qu'il a gagnés à faire mouler *Vermout* en bronze, afin que la postérité reconnaissante puisse unir dans son admiration le cheval de Longchamps et les oies du Capitole.

———

Les Allemands viennent de célébrer l'anniversaire de la bataille de Magenta. Vous vous étonnez? Mais non. L'Allemand aime à se réjouir, et, manquant de victoires, il solennise ses défaites. Nous autres Français, nous sommes malheureusement forcés de nous priver de toute démonstration à propos de nos triomphes : ce serait tous les jours fête.

———

Une nouvelle épouvantable circulait hier sur le boulevard. La liberté des théâtres, de laquelle on attendait beaucoup de bien, aurait, dit-on, pour résultat net de faire transformer toutes les scènes de la capitale en théâtres lyriques. On chantera partout, puisque décidément le public préfère la bêtise chantée à la bêtise parlée. On assure même que la prose de M. Ponson du Terrail gagnera beaucoup au rhytme. Il est hors de doute qu'elle ne peut que gagner.

———

Le Théâtre-Français a enfin donné une première représentation : *Adieu, panier!* C'est très-mauvais, mais aucun autre théâtre n'en eût voulu; on se fait jouer où l'on peut.

———

A la Varenne-Saint-Maur, on va construire une salle de spectacle. Vous rappelez-vous cet homme qui, bâtissant sa maison, avait oublié l'escalier? A la Varenne-Saint-Maur, on aura bien des pièces, des acteurs, un lustre, des banquettes... mais le public? — A moins pourtant qu'on ne l'engage avec la troupe?

———

Un journal nous apprend que les décorations établies par le roi de Siam consistent en théières... Voilà un ordre un peu embarrassant à porter.

———

On commence à appeler l'hôtel du Louvre hôtel des Américains. Toutes les chambres, ou à peu près, sont louées par des Sudistes et des Nordistes, les Sudistes en plus grande quantité. L'animosité est très grande. Si une étrangère adresse par hasard la parole à une Sudiste, la Nordiste ne lui parlera jamais, et réciproquement. On s'attend à voir la guerre éclater à l'hôtel du Louvre; par bonheur, un bureau télégraphique nous tiendra au courant des différentes phases.

———

Les ambassadeurs japonais ont visité les Invalides. Ils ont été enthousiasmés. Je voudrais bien savoir si chacun des quinze cents invalides leur a demandé deux sous, comme ils ont coutume de le faire à l'égard du premier venu. Je gage que les ambassadeurs n'auront rien donné du tout. Ce que c'est qu'une dignité!

———

Il se publie en ce moment, dans le *Tour du monde*, un voyage très-ancien. C'est une exploration dans l'Afrique centrale. Il paraît que ces pays inconnus sont remplis de souverains et de despotes, tout comme des pays plus civilisés. Il y a un certain roi qu'on ne peut voir qu'après quatre jours d'épreuves... une *franc-maçonnerie* comme une autre; ce roi a six cents femmes, autant que Salomon; il les fait tuer quand il s'aperçoit qu'elles lui coûtent trop cher. Un jour on apprit à ce roi l'usage des armes à feu; il s'amusa pendant plusieurs heures à tirer sur ses sujets, qui riaient beaucoup. Vive la raison humaine! Un chien se serait sauvé.

X.

VOITURES DU JOUR

Souvenirs d'une Visite chez Messieurs PAUL et MAURICE, Cité Fénélon.



Voulez-vous une superbe Daumont à quatre chevaux, avec deux jockeys tout galonnés d'or? En voici une si riche et d'un si grand genre que tous les postes vous présenteront les armes sur votre passage.



Voulez-vous chasser en bonne et joyeuse compagnie, voici un break où tous vos amis pourront tenir à l'aise.

Préférez-vous une simple américaine, bien fermée, pour quelque promenade sentimentale? En voici une dont les stores baissés vous feront tout voir couleur de rose.



Voulez-vous faire parade d'une conquête plus ou moins chère, voici une victoria qui permettra à Madame d'étaler ses 18 jupons aux yeux de tous.

Et vous, mesdemoiselles, si vous désirez vous perfectionner dans l'art de conduire les chevaux à grandes guides et les hommes par le bout du nez, voici un charmant petit panier sans anse, qui fera valoir à merveille vos toilettes et votre savoir-faire.

Voulez-vous simplement aller prendre un peu d'appétit au Bois ? Choisissez cet élégant dog cart.



Enfin, voulez-vous mener le grand train d'un ambassadeur, désirez-vous une voiture avec postillons poudrés et livrées armoriées, vous n'avez qu'à parler, pourvu que vous y mettiez le prix, MM. Paul et Maurice n'ont rien à vous refuser.

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN. Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



NOTES SUR PARIS

LES JEUNES GENS

J'ai vu ces jours-ci cinq ou six jeunes gens du monde, et je voulais les décrire; mais mon esprit s'en va, je ne sais pourquoi, vagabonder ailleurs, en Amérique. Probablement c'est, par la force du contraste; la seule chose que je puisse écrire aujourd'hui, c'est l'histoire du premier jeune Américain que j'aie bien connu.

J'étais à la Nouvelle-Orléans, et nous avions plus d'une fois chassé ensemble. Au coucher du soleil, on descend le long du canal jusqu'au grand *bayon* qui mène au lac Ponchartrain; les crocodiles font la sieste sur la vase; on les tire aux yeux, parce que la balle glisserait sur leur cuirasse, ou bien au ventre, quand ils ont la bonté de montrer cet organe, ce qui arrive souvent, car ce sont des gentlemen pour les allures, et volontiers ils s'étendent sur le sable comme sur un sopha, dans des attitudes commodes. Par contre, une fois touchés, ils deviennent comiques et pirouettent dans l'eau avec des entrechats des battements et des voltiges, absolument comme les danseurs de l'Opéra.—Avant-hier encore, en voyant M. Mérante faire la toupie, j'ai été frappé de la ressemblance. Cependant le crocodile est supérieur; dans les soubresauts de l'arrière-train, il met une fantaisie extraordinaire. En somme, cet exercice est excellent après dîner, et, à mon avis, préférable au billard.

Mon ami, Jonathan Butler, tirait fort bien, et dans ces occasions, s'épanouissait la rate; du reste il ne riait point et ne parlait guère hors de ces occasions là. Mais une fois sur le bord du *bayon*, il frottait ses solides mains et entrait en joie. « Tom, me disait-il, voyez-vous ce gentleman qui bâille là-bas sous la touffe de joncs, avec une si belle mâchoire? Est-ce que vous ne trouvez pas qu'il ressemble au révérend Rooby, du Kentucky, qui est venu hier psalmodier chez ma mère? Absolument la même mâchoire, et un gilet blanc, comme l'autre. Au gilet blanc du révérend!... Paf! patatra!... Le révérend manque de tenue; voyez-vous comme il se démène? Ah! ah! le ventre en l'air! Je vous demande pardon, monseigneur, j'ai taché votre gilet blanc. A un autre! » Dans ces moments-là, ses yeux n'étaient pas bons; ses narines se gonflaient, et ses joues devenaient rouges.

Il était Yanke de race et Anglais de tempérament, en cela fort différent des jeunes gens de la Nouvelle-Orléans, qui sont ordinairement d'origine française, et pâles, fins, nerveux, à la façon des créoles. Il avait six pieds de haut, et il était gros à proportion, quoiqu'il n'eût que vingt-huit ans, large d'épaules, avec les chairs épaisses et immobiles d'un taureau. Le plus souvent, il se tenait au repos, et, dans la conversation, ne prodiguait pas ses gestes. Mais quand il avait bu ou qu'il était de mauvaise humeur, ses lèvres commençaient à trembler, son souffle devenait bruyant, et on se taisait volontiers, parce qu'on sentait qu'une fois lancé il foncerait en avant tout entier et les yeux clos. Je l'avais vu, par une belle nuit de tempête, quand le ciel descendait comme un déluge, sortir du cercle à une heure du matin, en criant qu'il n'était point un chien pour rentrer au logis et dormir sur une paillasse. En cinq minutes il avait enjambé le port ou décroché sa barque, et s'était lancé sur le fleuve, où roulaient les troncs d'arbres charriés par les eaux violentes. La grande eau bourbeuse tourbillonnait sous les bourrasques, le mât craquait. Nous le rappelions de toutes nos forces; il n'écoutait pas et manœuvrait, la tête nue, avec des bras d'Hercule. Nous le tenions pour mort; le lendemain matin, il rentrait, trempé comme s'il eût passé la nuit sous l'eau, mais rafraîchi et de bonne humeur, comme un homme sanguin qui a été saigné, et qui, ne sentant plus ses veines engorgées, se trouve à l'aise. Un an avant mon arrivée, il y avait des coups de fusil du côté du Mexique. Tout d'un coup il quitta sa mai-

son, si bien montée, son confortable anglais rehaussé de luxe créole, et partit à cheval, avec sa meute de chiens, deux carabines, une boussole, une couverture, à travers les forêts, seul, vivant de sa chasse, attachant le soir son hamac à un arbre, et dormant sous la garde de ses chiens. Il revint au bout de trois mois, ayant fait sept ou huit cents milles, et tué un nombre raisonnable d'Indiens et de Mexicains, bien portant, mais avec un coup de couteau dans la joue. Les chiens, nourris de chair, étaient devenus si féroces, qu'il fut obligé de les envoyer hors de la ville. Ces sortes d'expéditions l'avaient rendu populaire parmi les jeunes gens riches, d'autant plus qu'il était serviable et n'avait point de prétentions. Surtout il était parfaitement exempt de la raideur et de la pruderie puritaine. En ce point, les idées créoles avaient recouvert chez lui le fond anglais; sa mère, une fière Française, apparentée aux anciennes familles, l'avait élevé dans les mœurs de la vieille noblesse et dans la haine du *cru*. Il faut dire que, dans ce monde élégant, les Yanckes passent pour des épiciers rogues. En effet, chez eux, à Cincinnati, par exemple, la loi interdit les billards; il y a cinquante dollars d'amende pour qui vend un paquet de cartes; vous y trouvez en pleine forêt des *revivals* qui durent trois jours. Les prédicateurs se relayent décrivant l'agonie du pêcheur, sa mort, les progrès de la pourrriture, le feu de l'enfer, toutes les circonstances de la grillade, minutieusement, avec des cris et des éjaculations, jusqu'à tomber épuisés, pendant qu'autour d'eux les auditeurs crient. Hosanna! du haut de leur gosier, quelquefois trois ou quatre heures durant, et que les jeunes femmes sanglottent la face contre terre, dans les convulsions. Les gentlemen de Cincinnati vont eux-mêmes faire leur marché, mangent avec leurs couteaux, crachent incessamment, même à table, et sur les robes des dames. Vous verrez ces belles mœurs dans un roman de Cooper : il s'agit de deux amoureux; la jeune fille n'épouse pas le jeune homme parce qu'il a des doutes théologiques; après beaucoup de discussions, il s'en va pêcher le veau marin dans les mers polaires; il a le nez gelé, ce qui le convertit. Elle, cependant, continue à faire la cuisine et va au-devant du vaisseau, une casserole à la main. Du plus loin qu'elle l'aperçoit, elle lui crie : « Croyez-vous maintenant à la médiation directe, ou seulement à la médiation symbolique? — A la médiation directe » Éperdue de joie, elle laisse tomber la casserole, et les voilà mariés. Naturellement ces cordonniers prédicants ne plaisent guère à des gens du monde. C'est pourquoi notre ami Jonathan Butler, quoique protestant, ne prêchait pas même d'exemple. Selon la mode, il avait pour maîtresse une jolie Quarteronne, et ne lui était pas trop fidèle. Sa voiture était neuve et ses chevaux admirables; ses nègres, un peu trop battus, obéissaient sur un coup d'œil. Sans doute les gens du peuple le trouvaient orgueilleux parce qu'il ne leur parlait jamais, et quand il passait, les épicières dévotes l'appelaient tout bas Moloch et Satan. Mais on ne l'abordait que la tête découverte, et s'il avait besoin d'une vingtaine de carabines, il n'avait pas besoin de frapper à vingt et une portes pour les trouver.

On était en juillet, et la chaleur était si grande, que ce jour-là deux hommes et cinq ou six chevaux étaient morts dans la rue d'apoplexie. Les moustiques s'élevaient de la rivière par nuages. Vers le soir, un vent lourd et malsain qui agaçait les nerfs commença à fouetter la poussière. Butler et moi nous entrâmes dans un de ces cafés américains, où l'on avale, debout le long d'un comptoir, des sandwiches, des tranches de homard et des verres de whiskey. Il était morose depuis le matin, et il venait d'être piqué par deux ou trois moustiques. J'essayai de plaisanter, il ne répondit pas; il se fit servir un grand verre de rhum et le but, le sourcil froncé, sans mot dire. Je l'appelai pour sortir, il ne parut pas entendre. Cinq ou six gentlemen du Kentucky, qui tournaient leur chique dans leur bouche et se curaient les dents avec leurs couteaux, le regardaient avec une familiarité égalitaire, et visiblement étaient choqués par la coupe trop élégante de son pantalon blanc. Il les regardait aussi, en revanche, et certainement ce n'était pas d'un bon œil. A ce moment, il demanda au garçon une allumette. « Tout de suite, monsieur. » — Une demi-minute après, il demanda une seconde fois l'allumette, et sa voix devint rauque; le garçon servait les Kentuckiens. — Il demanda une troisième fois, et son visage était pourpre : ce garçon avait l'habitude de le servir; il lui semblait qu'on lui volait son domestique. A la quatrième fois, le pauvre diable, harcelé, crut qu'il aurait le temps de pousser aux Kentuckiens leur dernier sandwiche, et passa courant. Butler, levant le bras de toute sa hauteur, lui planta dans le dos son bowie-knife. Le coup fut si fort, qu'on entendit craquer l'omoplate, ébauchée par la garde du couteau. L'homme tomba le ventre à terre, suffoquant; il fit un effort pour se relever sur les coudes, tendit le gosier en avant pour avaler de l'air; puis, avec un hoquet, lança un flot de sang par la bouche, et mourut sur-le-champ sans crier. La plaie avait retenu le couteau, et Butler, qui était resté debout, absorbé comme un somnambule, se laissa prendre et emmener.

Le lendemain, dans la ville, tous, jusqu'aux nègres, raisonnaient sur cet événement. Les nègres trouvaient bien le jeune massa un peu vif : « Mais, disaient-ils, puisqu'il a appelé le garçon quatre fois, c'est la faute du garçon. » Cependant leur imagination trottait, et ils se demandaient si M. Butler serait pendu avec son pantalon blanc et en cravate rose. Là-dessus ils secouaient la tête mystérieusement, et montraient leurs dents. Les jeunes gens du monde regrettaient que Butler se fût servi d'un couteau et non d'une canne « avec une canne ce n'est pas un coup qu'il fallait donner, mais une douzaine. A cause du couteau, il sera forcé d'aller passer quatre ou cinq ans en Europe. » Mais les boutiquiers et tous les gens qui travaillent de leurs mains étaient furieux. Ils firent des meetings où l'on parla plusieurs heures durant contre les aristocrates engraissés de la substance du peuple, où l'on cita Jefferson, et où l'on déclara que si les libres Américains n'obtenaient pas de leurs magistrats protection et justice, ils rentreraient dans la possession de leurs droits naturels (allusion à la loi de Lynch). L'affaire prit mauvaise tournure, surtout quand on vit de quelle façon le juge la conduisait. C'était un Français, ancien armateur, brave et d'honneur rigide, qui n'aimait pas le peuple, mais qui avait été élevé dans les principes absolus et dans la logique serrée des philosophes du dernier siècle. Il déclara tout haut qu'il ne ferait point acception de personnes, et que la potence était faite pour tous les assassins. On s'alarma, et on lui fit parler. Il répondit que le verdict appartenait aux jurés, mais que, le verdict prononcé, il appliquerait la loi. Comme il était assez pauvre, un ami de la famille monta chez lui un matin avec cent mille dollars en banks-notes; il prit la liasse et la jeta avec l'homme en bas de son escalier. On s'adressa au geôlier, personnage moins sévère; il le renvoya et mit à sa place un grand gaillard osseux, flegmatique, sorte de puritain, chanteur de psaumes, qui ne bougea ni jour ni nuit de sa loge, et sur qui les menaces et les promesses glissaient comme l'eau sur une tôle vernie. On se retourna vers le juge, et comme l'exaspération croissait, on lui fit entendre qu'il jouait sa propre vie; il ne sortit plus qu'armé, et avec cinq ou six noirs d'aussi bonne volonté que lui. Un soir on lui tira deux coups de pistolet, et il fut légèrement atteint à l'épaule. Dès lors il eut dans toute boutique deux bras et une carabine chargée à son service. Quand il passait on le suivait des yeux pour surveiller sa vie et le défendre; tout homme du peuple était son garde du corps. La colère publique devint si grande qu'on n'osa plus s'en prendre à lui. Le procès se fit à l'ordinaire; il y avait vingt témoins et l'accusé ne niat pas; on essaya de prouver qu'il était ivre; mais il n'avait bu qu'un verre de rhum. Lui-même empira son affaire par son silence farouche et la hauteur de ses réponses. « C'est un mauvais dogue enragé, disait-on dans l'auditoire, il faut l'abattre. » Le jury, composé de commerçants et d'industriels, se souvint qu'il y avait eu plusieurs meurtres le mois précédent, et que cela nuisait aux affaires; et le juge prononçant seul, et se couvrant la tête selon l'usage, condamna Jonathan Butler à être pendu.

Tous les jeunes gens bien élevés s'agitèrent; on fit des conciliabules; ils étaient persuadés que l'arrêt ne serait pas exécuté sur un

tel homme; la pendaison surtout leur semblait infâme, bonne pour un Yankee ou un nègre; leur honneur était en jeu s'ils ne l'empêchaient. Mme Butler, la mère du condamné, vit les principaux, et le premier lundi d'août, on offrit au geôlier deux cent mille dollars; c'était toute la fortune de la famille; de plus, on se chargeait de l'embarquer, lui, les siens et Butler sur un navire dont on était sûr, et qui, le soir même, partait pour l'Europe. Il ferma les yeux et pâlit, ébloui par le chiffre, puis il alla dans son buffet chercher la grande Bible, montra un texte qu'il avait souligné, et que tous les matins il regardait depuis un mois : « Tu ne prévariqueras pas. » Après quoi il sortit et refusa de parler à personne. Deux jours après, les amis de Butler surent qu'on faisait le trou pour planter la potence. Le lendemain, bien armés, au nombre de cent cinquante environ, à quatre heures du matin, ils attaquèrent la prison. Il n'y avait qu'une vingtaine de soldats qui ne firent pas grande résistance, et rentrèrent volontiers dans leur logis. Un autre poste plus nombreux était à la pointe du port; mais le colonel et les principaux officiers, gens du monde, avaient eu soin de partir une heure auparavant, l'un pour inspecter le bas du lac, les autres pour une chasse dans la forêt. Ils avaient consigné les soldats dans la caserne. Les amis de Butler s'étaient munis de leviers, de tarrières et de limes, et commencèrent à travailler dans la grosse porte; puis, comme elle était très-épaisse, solidement verrouillée, ils attaquèrent avec une poutre, comme avec un bélier. Elle résista. Alors ils empilèrent des bûches contre elle, et y mirent le feu; cela réussit; les madriers encastrés dans le fer s'émiettaient en charbon, et toute la lourde machine se disjoignait. Mais ils avaient employé plus d'une heure, et le retentissement des coups de bélier, joint à la lumière de la flamme, avait jeté l'alarme. Cependant les boutiquiers n'osaient bouger. On en voyait bien quelques-uns sur le pas de leur porte, la carabine à la main; mais ils ne faisaient point corps, et trouvaient la mine des assaillants trop déterminés. Tout d'un coup, par une rue qui mène au port, on vit arriver une marée d'hommes débraillés, déguenillés, qui hurlaient comme des sauvages, munis de barres de fer, de pioches et de couteaux; c'étaient les paveurs irlandais employés sur le port, et qui voulaient avoir la satisfaction de voir pendre un Anglais riche. Les jeunes gens firent une décharge, et bon nombre de blouses sales tombèrent; mais Paddy est le premier homme du monde, quand il s'agit de se faire casser les os et de casser les os d'autrui. D'ailleurs ils avaient bu leur whiskey du matin; ils travaillèrent si bien de leurs barres de fer et de leurs bowies-knives, qu'en un quart d'heure l'affaire était finie. Les amis de Butler, disséminés, se retirèrent emportant leurs blessés, et les paveurs, pleins d'enthousiasme, se répandirent dans les tavernes, laissant une centaine d'entre eux autour de la prison; des boutiquiers vinrent les y rejoindre, et désormais, nuit et jour, la prison fut gardée par des volontaires, et de telle sorte qu'il aurait fallu combattre la moitié de la ville pour la forcer.

La nécessité était venue et l'homme était acculé dans ce dernier coin sans issue où il faut mourir. Un curieux, qui du haut d'une fenêtre bien placée observait Butler avec une longue-vue, le vit ce soir-là regarder le soleil couchant, la bouche béante et les yeux tout grands ouverts, fixe et raide comme devant quelque spectacle horrible ou sublime; puis s'abattre à genoux et serrer son crâne avec ses deux mains. La nuit, au lieu de dormir tranquillement comme il en avait l'habitude, il tourna en rond dans sa chambre, et le geôlier, qui écoutait ses pas, entendit vers minuit un orage de sanglots; il était robuste, n'avait jamais pleuré, et cet ébranlement de sa poitrine ressemblait à l'agonie d'un taureau. Vers le matin, on le trouva dormant, très-pâle, et comme épuisé par un grand excès. Il avait écrit beaucoup, puis froissé et jeté les papiers dans tous les coins de la chambre. Un d'entre eux parut singulier et renfermait les paroles suivantes : « Le soleil couchant était le cœur du Christ, et les rayons « entraient dans mes yeux. — Je me suis jeté vers lui, j'ai serré ses « pieds avec mes bras, puis je me suis relevé et j'ai voulu, à genoux, « embrasser son corps, comme je le faisais à ma mère. — Alors, j'ai « regardé sa face, elle était pâle comme les feuilles grises d'hiver, « lavées par les pluies, lorsqu'elles meurent aux branches des arbres. « — J'ai défailli, et, rouvrant les yeux, j'ai revu le soleil éternel au-« dessus de ces multitudes de têtes rondes alors toutes compatis-« santes, heureuses, et dans une gloire de pourpre. — Il me semble « que j'ai un coup de couteau dans l'estomac. » Là-dessus, le geôlier prit confiance et espéra qu'il ferait une bonne fin.

Il ne restait plus qu'un jour et sa mère obtint la permission de venir lui dire adieu. Elle arriva vêtue de noir; quand on la vit descendre de voiture, les yeux secs et ardents, le visage calme, tous les assistants, jusqu'aux Irlandais, ôtèrent leurs chapeaux. On ne la fouilla pas à l'entrée; en Amérique on respecte les femmes plus qu'en France; d'ailleurs, quand elle aurait apporté une lime, le prisonnier n'aurait pu s'en servir; il y avait six gardes auprès de sa porte et cinquante sous sa fenêtre : mais ce n'était pas une lime qu'elle apportait. Ils restèrent ensemble environ une heure, sans qu'on entendît de sanglots ni d'éclats; après quoi elle sortit aussi froide qu'auparavant; elle ne s'évanouit que dans sa voiture. La nuit, le geôlier entendit un cri étouffé, puis un quart d'heure après, un ou deux gémissements; il pensa que la conversion s'achevait et prépara, pour le lendemain matin les consolations spirituelles. Au matin, entrant dans la chambre, il trouva Butler la face contre terre, mort, avec trois coups de couteau dans la poitrine. Il y avait une éclaboussure de sang contre le mur, puis une mare de sang auprès de la chaise; le couteau était resté dans la troisième plaie. Il s'était frappé trois fois, et dans les intervalles, il avait eu l'idée d'écrire. La première fois il n'avait fait que déboutonner son habit, la lame avait glissé sur côte, et fendu seulement la chair en travers. Alors, il avait ôté sa chemise, et tâtant avec ses doigts la bonne place, il s'était donné un quart d'heure pour recommencer. La seconde fois, le couteau avait bien pénétré, quoique trop bas et un peu trop à droite, le sang avait largement coulé, et il s'était assis, ouvrant les lèvres de la plaie, persuadé que tout allait finir. Après un autre quart d'heuree d'attente, il s'était trouvé très faible et fiévreux, mais l'esprit assez lucide pour comprendre qu'il s'était manqué. A ce moment, et pendant cinq minutes, il ne s'était plus trouvé de courage. Les deux blessures le brûlaient; il s'excitait inutilement. Là-dessus, il avait bu une demi-carafe d'eau, lavé les mains et la tête; cela fait, il était redevenu tout-à-fait maître de sa pensée, et s'était décidé à ne pas mourir par la corde, comme un nègre. Il était resté tranquille une demi-heure, évitant tout mouvement, et tamponnant la plaie avec un mouchoir car, écrivait-il, « si le sang recommence à couler largement, je m'évanouirai ou je n'aurai plus la force de me frapper juste, et demain, je serai pendu. » Il annonçait que, cette fois, il poserait la pointe du couteau à l'endroit ou l'on sent le cœur battre, et qu'il enfoncerait en appuyant par degrés et des deux mains, mais en s'agenouillant contre son lit, de façon à ne pas faire de bruit et à n'éveiller personne par sa chute. La dernière ligne indiquait l'heure : onze heures vingt-trois minutes, et il avait eu la précaution de remonter sa montre.

Ce jeune homme manquait de réflexion et n'avait pas profité de son expérience; le cœur est malaisé à atteindre. Il vaut mieux se frapper au cou. Deux pouces au-dessous de l'angle du menton passe la carotide, qui n'est recouverte, à cet endroit, que par la peau et un muscle assez mince. En enfonçant et en appuyant vers le dedans, on peut le trancher aisément du premier coup, le cerveau est paralysé à l'instant, et l'on meurt sans avoir rien senti. Cet endroit était d'autant plus indiqué, que le couteau de Butler était un bowie-knife, tranchant par les deux côtés de la pointe, c'est-à-dire excellent pour pénétrer, mais émoussé du dos et par suite offrant un point d'appui à la main dans le second mouvement, celui qui tranche la carotide.

FRÉDÉRIC-THOMAS GRAINDORGE.

———



UN MARIAGE PARISIEN, d'après le Tableau de M. Gustave Droz. — Salon de 1864.

UN MARIAGE PARISIEN

—

Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous affichons nos préférences, en peinture, pour les tableaux traitant de sujets vraiment modernes, vraiment vivants. Depuis que, chaque année, nous nous occupons des expositions de peinture, nous n'avons pas eu assez de railleries pour ces reconstitutions archaïques, étrusques, mystiques, fort à la mode cependant parmi les spécialistes, mais ridicules, selon nous, dans un temps où les crinolines prêteraient tant au caprice du pinceau, où les têtes n'ont jamais eu plus de profondeur et plus de complexité dans l'expression, dans un temps où le luxe, plus développé que jamais, les toilettes étranges et provoquantes, les vives sensations, les allures primesautières, le caprice et la pompe des bals, des théâtres, des réceptions et des fêtes de toute sorte, forment un milieu bien typique et fort pittoresque, quoi qu'on en dise. Que les artistes daignent seulement s'y mêler, et ils y trouveront à coup sûr, ces sujets de tableaux vraiment interessants pour le public, qu'ils vont chercher en vain dans un passé de convention qui ennuie tout le monde, eux tous les premiers.

Mais un artiste, homme du monde, est rare de nos jours; aussi est-ce plaisir pour nous, quand nous en rencontrons un, de lui faire fête, et de lui faire place dans nos colonnes, comme nous le faisons aujourd'hui pour ce tableau de M. Gustave Droz, un vrai collaborateur de la *Vie Parisienne*. Quel joli article, en effet, il y aurait à faire, rien qu'à décrire cet amusant petit drame! l'air à la fois fine-mouche et sainte-n'y touche de cette jolie mariée parisienne; la béatitude de l'heureux père, les félicitations narquoises des invités du sexe fort, qui ont tous l'air de se dire : « Elle aurait pu mieux choisir puisque j'étais-là ! » Et l'épluchage mielleux des bonnes amies, détaillant sous le lorgnon les imperfections inséparables de ce premier début; et ce petit singe de bébé, et la majesté grotesque du suisse, et la pose de chatte de cette charmante personne qui signe au contrat, de sa fine main fraîchement dégantée! On n'en finirait pas. Ajoutons que ce tableau a le rare mérite d'être réellement une composition vivante, variée, prise sur le fait, *impossible à faire d'après le modèle*. Ce dernier point est fort important, selon nous. Prenez les maîtres du genre coquet et moderne, Stevens, Wilhems, Toulmouche, quoique avec beaucoup plus d'acquis, de patte et d'agrément, tous ne peuvent que copier un modèle ou un mannequin isolé; ils semblent à bout de forces quand ils ont mis deux personnages l'un devant l'autre; et dans cette longue suite de séances du modèle, l'esprit, la vie s'envole; leur reproduction est parfaite, mais morte. Ici, au contraire, l'inexpérience pratique du débutant est dominée par la science et l'humour de l'observateur, et tous ces personnages, saisis au vol, sont vivants. A coup sûr il y a là un artiste d'avenir, un des rares prétendants à cette place, que Gavarni a si bien remplie dans le domaine du croquis et qui reste encore vacante dans le domaine de la peinture. M.

LES PETITS PATÉS

—

Au coin de la rue de ..., en plein soleil, s'arrête, vers quatre heures et demie, une longue file de voitures étincelantes. Les valets de pied ouvrent précipitamment les portières, et d'adorables femmes, souriantes sous leur ombrelle blanche, écartent les flots de soie et de dentelle qui les entourent, avancent un petit pied qu'on aperçoit rose sous les mailles de la soie, descendent, traversent le trottoir, et tandis que les plis de la jupe traînante balayent encore le marche-pied de la voiture et encombrent la circulation, elles poussent gaiement une porte du bout de leur ombrelle et disparaissent.

Où vont ces dames?

Est-ce un sermon de charité qui se dit en cet endroit? Est-ce une vente pour les pauvres ou bien le magasin d'une lingère en vogue? Se rendent-elles à l'audience d'une couturière fameuse ou à celle d'un ministre puissant?

Rien de tout cela. — Sous les stores coquets qui cachent la devanture est la boutique du pâtissier à la mode, le héros de la tarte aux fraises, le dieu du pâté chaud, le grand-prêtre enfin de ce temple de la gourmandise, où chaque jour les dévotes viennent en foule se recueillir avant d'aller au bois, et se damner un peu en s'empêchant de dîner. Ce n'est pas qu'on ait faim, ce n'est pas qu'on ait soif; mais la boutique est pleine, et l'on passe devant. Et d'ailleurs, comment résister à ces montagnes de gâteaux tout ruisselants de crème et de sirop, glacés, parfumés? Comment entrevoir, sans émotion et sans l'envie irrésistible d'y mordre, ces pyramides de tartelettes aux fraises et aux cerises, dont le jus transparent déborde de tous côtés; ces assiettes de savarins au rhum encore tout humides de liqueur, ces madeleines délicates, dorées comme un champ de blé; ces choux à la vanille, à la surface desquels des parcelles de sucre cristallisé brillent comme des diamants; ces éclairs!... L'eau vous en vient à la bouche, n'est-il pas vrai, madame?... Ces éclairs tout pleins de crème au chocolat, au café ou à la vanille; ces éclairs, qu'on ose à peine toucher de ses deux doigts, tant est délicate leur enveloppe glacée, et dans lesquels on mord délicieusement, tandis que la crème s'échappe à droite, à gauche, et s'attache à vos lèvres. De la main gauche, vous approchez de votre joli menton la petite assiette à filet d'or. Elle n'est point de trop; de tous côtés la crème s'échappe, entraînant avec elle des morceaux tout entier de la fragile cloison. Alors vous êtes fort embarrassée; vos doigts font de leur mieux pour contenir l'éboulement, et votre langue fait des prodiges de grâce et d'agilité pour retenir cette bonne crème fugitive et la mettre à l'abri de votre joli palais de satin cramoisi. — Je vous ai vu souvent, chère madame, dans l'état embarrassant que je viens de vous rappeler; je vous ai vu souvent aux prises avec ce gâteau délicieux, mais difficile à manier. Eh bien! dans les cas les plus difficiles, alors même que tout vous trahissait, que la crème vous jaillissait dans les doigts et que la fragile pâtisserie s'effondrait en mille menus morceaux, vous trouviez moyen de sourire et d'être agréable, même dans votre gaucherie. — Un homme eût été grotesque. Il fût sorti de la lutte sans chapeau, les cheveux en désordre, sa chemise perdue, le grand ressort de sa montre brisé et de la crème plein le dos. Il eût été souverainement ridicule. — Vous n'avez jamais cessé d'être touchante dans votre infortune, et adorablement séduisante dans vos efforts... Je vois encore l'extrémité de votre langue se promenant rapide sur vos lèvres pour recueillir la brune mousse du chocolat, d'où j'ai conclu, après y avoir mûrement réfléchi, que l'art de manger des petits gâteaux était un art tout féminin et auquel les hommes n'entendent rien. Il faut une finesse de tact, une délicatesse de sensation extrême dans ce culte de la haute friandise. Il faut un estomac rêveur, nerveux sans passion, réfléchi sans torpeur, qu'on ne peut trouver que chez les femmes les plus aristocratiquement organisées, un estomac fin, délicat et ignorant les brutales jouissances du filet de bœuf et de la côtelette jardinière. Les hommes mangent; j'en connais qui ont ce qu'on appelle une jolie fourchette. Il n'y a que les femmes qui sachent grignotter à petits coups avec grâce, calme, coquetterie et recueillement. Le jour où un estomac a un besoin sérieux de nourriture seulement une fois par jour, il est perdu pour le gâteau, c'est un estomac fini. Je suis dans ce cas, et je ne sais trop si j'ai raison de l'avouer. Tôt ou tard on vous relance ces choses-là à la tête.

J'aime les petits gâteaux; je les étudie avec ardeur, et je m'efforce d'assouplir mon palais aux fines perceptions de leurs délicatesses; mais je sens, hélas, qu'il y a tout un côté de poésie auquel mon titre d'homme me rend insensible; je sens qu'il y a là une porte d'or, qu'une main de femme seule réussit à ouvrir, et que je chercherais en vain à ébranler.

Tout n'est pas rose dans le métier d'homme, je vous jure, et nous avons bien des déboires.

Mais revenons aux petits pâtés. J'avais l'honneur de vous dire qu'il me semblait difficile qu'on ne se sentît point le gosier sec et le cœur ému à l'aspect de tous ces gâteaux exquis, des ces mille flacons remplis de liqueurs et de vins fins miroitant dans les coins. Et aussi, disons tout, à l'aspect de ces quarante ou cinquante femmes élégantes, gracieuses, qui, le voile relevé et la main en l'air, boustifaillent à qui mieux.

L'odeur des liqueurs, le parfum des toilettes, vous charment tout d'abord. Au premier moment, dans ce jour tamisé, les oreilles et les yeux ne distinguent qu'une étrange confusion de choses charmantes. C'est un mélange de verres qu'on choque, de vaisselle qu'on remue,



Voir
C'est avoir.
Il faut courir;
Vie errante.
Est chose enivrante !

APRÈS UNE HEUREUSE TRAVERSÉE.

— Votre billet, Monsieur?
— Prenez... le... dans ma poche... tout ce que je... puis faire... pour vous... c'est de me tenir sur mes jambes!...

Voir
C'est avoir
Il faut courir;
Tout voir
C'est tout conquérir !

(BÉRANGER.)



EN WAGON.

— La fumée du tabac n'incommode pas monsieur ?



CINQ MINUTES D'ARRÊT.

Patatras! tout par terre!... et sa dame attend dans le wagon! Et la cinquième minute est expirée! Et l'on ne s'arrêtera plus qu'à destination! Et sa dame a soif depuis Paris!



EN WAGON.

— Dites-donc, monsieur, j'ai fini mon journal, si vous désiriez le parcourir, vous pourriez me prêter votre livre ?
— Bien obligé !



EN RETARD.

Avoir fait la plus jolie toilette de voyage, dans l'espoir de quelque charmante rencontre en chemin de fer, et ne plus trouver qu'une place dans un wagon plein de marmaille ! *(Dédié à mon ami G...me(.*



SUR LE PAQUEBOT.

Peines de cœur.............!!

A LA CAMPAGNE

Loger douze, là où on tiendrait à peine à six. Habiter une jolie petite maison de campagne, si isolée que la nuit, on n'en ferme pas l'œil d'inquiétude, aux cloisons si minces, que d'une chambre à l'autre, on s'entend marcher, tousser, cracher et bailler; craindre de mourir de faim si le fournisseur vous oublie un matin; avoir trop chaud le jour et trop froid le soir; ne savoir que faire quand on n'a personne; quand on a du monde, ne savoir ou donner de la tête pour amuser des convives, qui vous demanderaient volontiers de leur rembourser leurs frais de déplacement; à part ces légers inconvénients, je ne sais rien de plus charmant que d'aller à la campagne, si ce n'est d'en revenir.

AU SOLEIL

— Tiens, maman qui fond !

AIR PUR

— Vous qui êtes du pays, Nanette, dites-nous donc ce que c'est que cette affreuse odeur de guano que nous sentons depuis que nous sommes ici? Est-ce-que c'est toujours comme ça? — Oh! non, monsieur, il y a des jours où c'est bien plus fort!

MON PRETIOSISSIMUS OLIBRIUS UNICUS!

— Qu'en avez-vous fait, Marie?

— Cette herbe qui était dans le pot? je l'ai prise pour du cerfeuil et je l'ai mise dans la salade.

RÊVERIE

— Dis-donc, Minette, ça t'amuse, toi, la nature???...



— Rien de plus facile que de vous passer, mesdames, si seulement vous vouliez ôter vos crinolines.

— Il y a cinq heures que nous sommes là, mais nous en tenons un !



— Le cabinet de toilette de madame étant trop petit, madame prie monsieur de vouloir bien garder cette crinoline dans sa chambre, avec les autres débarras

Rien de tel que la solitude pour favoriser un tendre entretien, à la condition qu'un polisson de petit frère ne viendra pas faire en plein salon une plaisanterie comme celle-ci.

« O rus! quando te aspisciam! »

de conversations interrompues par des bouchées de gâteau, de petits rires éclatants, sonores, qui partent à vos oreilles et vous font frissonner, de robes chamarrées, de rubans, de dentelles, se prenant, se chiffonnant l'une l'autre et se confondant dans un délicieux froufrou, de petits chapeaux haut perchés sur la tête, s'agitant de tous côtés, de bouches grandes ouvertes engouffrant des choses délicieuses, de petits pâtés au bout de leur fourchette, d'yeux andalous à faire damner, de verres pleins de liqueur, de mains adorables, de tartes fracassées sous trente-deux perles blanches, de bijoux, de satins, de fleurs et d'oreilles roses qu'on surprend à un pied de ses lèvres sous une boucle de cheveux cendrés.

Le plaisir des yeux nuit un peu à celui de l'estomac dans ce bienheureux séjour, et ce qu'on voit vous fait oublier ce qu'on mange, étant donné, bien entendu, que vous ayez le cœur sensible — c'est mon cas. Quoiqu'il en soit, le plaisir est extrême et le spectacle charmant. On sent que toutes ces charmantes femmes ne viennent pas là pour la première fois, et à leur façon d'entrer et de se diriger en droite ligne vers les bons endroits, on reconnait des habituées. Elles sont chez elles et sans façon, y parlent et y rient fort, la bouche pleine et l'assiette à la main. Sans façon aussi, elles vous entourent, vous pressent, vous bousculent, les jupes vous envahissent comme la marée qui monte, et jusqu'à la ceinture vous êtes perdu dans la soie. De temps en temps, un petit talon se pose sur votre botte, et s'enfonce, le petit pointu, dans les chairs, — détail douloureux, mais l'ensemble est charmant. On est un peu serré, mais aussi, pas moyen de faire un mouvement sans frôler quelque chose qui n'appartienne à ses voisines.

Une remarque en passant : pourquoi toutes les femmes jouissant de quelque embonpoint adorent-elles le baba? Cela est un fait. Est-ce simplement parce que ce mot de baba représente à l'imagination quelque chose de dodu et symbolise par conséquent leurs formes grassouillettes? Est-ce..... l'esprit se perd en conjectures.

Autour du four aux pâtés chauds, il y avait foule, et au milieu des bras tendus avançant leur assiette, j'en reconnus un que je venais de voir plusieurs fois déjà dans la même position. Il appartenait à une grande jeune fille au visage plein de candeur; de chastes bandeaux encadraient son front, elle baissait, avec une expression de chaste pudeur, ses grands yeux bleus.... Une vierge de Raphaël sortie de son cadre pour grignoter un rien en attendant le dîner. Quand elle eut son pâté au macaroni sous sa fourchette, elle s'en fut lentement vers madame sa mère, une vaste femme, qui, assise dans un coin, dévorait un énorme baba en buvant du bordeaux. En trois bouchées, la jeune fille eut expédié le pâté au macaroni, et comme la saveur mi-sucrée, mi-salée, qui est particulière à ce gâteau la mettait en appétit, elle revint vers le four avec sa démarche lente, calme, idéalement aristocratique, et se fit servir un petit pâté à la volaille, puis un pâté aux huîtres, puis un pâté d'anguilles. Alors, elle s'arrèta un instant. L'ange avait soif.

— Vous ne buvez point, ma chérie, fit observer madame sa mère.

— *Madère*! murmura l'ange à l'oreille d'une fille de service qui passait.

Elle souleva le verre, le niveau du liquide s'abaissa peu à peu et tout disparut, tandis que ses yeux, noyés dans le vague de l'infini reflétait toutes les puretés de son âme. Alors, elle se dirigea vers les tartes aux fruits, essaya d'un chou à la crême, entama une madeleine, et revint vers sa mère.

— Vous ne buvez pas, ma chérie, dit celle-ci.

— *Marsalla*! souffla l'ange dans l'oreille de la servante.

Puis elle s'essuya les lèvres de son mouchoir brodé, un louis tomba sur le comptoir de marbre, et, tout en remettant leurs gants de Suède, la mère et la fille regagnèrent leur équipage, que dominait un grand cocher blanc.

Sur le coin d'un buffet, un gros monsieur à cravate de satin bleu, sanglé dans un gilet voyant, finement chaussé dans des bottes trop vernies, tenait en l'air, de ses deux gros doigts chargés de bagues, une moitié de pâté d'anguille. Ce monsieur avait un teint cuivré, des moustaches rudes et relevées, que jonchaient des débris de pâtisseries. Un grand verre à moitié plein était devant lui, et sa personne était émaillée de bijoux. Je jugeai au premier coup d'œil que ce devait être un général mexicain. Il s'arrêta un instant, et saisissant son verre d'un air grave et solennel : — Cher, dit-il à un jeune élégant qui l'accompagnait, quelle est, suivant vous, la meilleure maison pour les cartes de visite?.... Oui, pour les cartes de visite, et il arrêta son gros œil fixe sur son voisin.

— Eh! eh! cela dépend, fit le voisin qui avait la bouche pleine.

— Ah! cela dépend... hum... Et le général mexicain engouffra la moitié de son pâté aux anguilles. Il faisait aller ses mâchoires en répétant : cela dépend... je n'aurais pas cru, cher, je n'aurais pas cru...

Plus loin, une petite dame rondelette, qui, trois fois déjà m'avait passé sous le nez son adorable bras pour saisir un gâteau, se pâmait d'aise. Elle avait mordu dans un chou à la crême, croyant manger un petit pain au foie gras. Comprenez-vous cela? Et elle riait, elle riait de si bon cœur qu'elle faillit étouffer. Alors elle se renversa sur la chaise où elle était assise.

— Mais buvez donc, ma belle, buvez donc, lui disaient ses amies en riant aussi.

La dame grassouillette leva haut le coude pour avaler trois gouttes de Capri, ce vin à la violette, qui restait dans son verre; et à mesure que son bras se soulevait, je voyais la soie de son corsage s'étirer sous l'effort en mille petits plis, puis l'étoffe se tendit en grinçant et brilla comme un marbre, tandis qu'un rayon de lumière carressait pieusement les richesses cachées de ses harmonieux contours. Je m'imaginai que dans ce moment forcé son corset de satin devait se tordre en criant comme un damné.

Lorsquelle eut bu, elle respira fortement.

— J'étouffais, savez-vous, dit-elle; j'en ai un battement de cœur! Et elle porta sa main sur son cœur, que je supposais énorme à en juger les apparences.

Dans le fond de la boutique, une porte basse donne accès dans un petit salon. C'est le cabinet particulier des habitués. On y peut manger à son aise et y boire sans façon. Délicieuse petite buvette, où, dans la meilleure compagnie, le plus aristocratiquement du monde, on avale plusieurs doigts de vin de Syracuse et on s'étourdit un peu avant de monter en voiture.

— Mais le dîner, dis-je à l'ami qui m'accompagnait, comment ces dames dînent-elles ?

— Elles dînent peu, me dit-il. — Il en est même qui ne dînent pas du tout. On cite une charmante petite duchesse fort connue, qui ne se nourrit absolument que de bonbons et de petits gâteaux, et ne s'en trouve pas plus mal pour cela; elle grignotte sans relâche, à l'Opéra, aux Italiens, et ne peut supporter la musique que la bouche pleine.

Je comprends les délices du petit pâté, je m'incline devant ces aliments essentiellement élégants et féminins, mais la suppression complète du filet de bœuf pas trop cuit me semblerait être une singulière hardiesse.

Z.



NOTES D'UN VOLONTAIRE SUR LA GUERRE D'AMÉRIQUE (1)

UN POSTE DE GUÉRILLAS

... Ce n'est pas une petite affaire que de gravir une montagne en Virginie, et surtout lorsqu'il s'agit du *Blue ridge*. Les plus fortes semelles y sont fort maltraitées, par les angles et les tranchants des rochers, les habits et la peau laissent toujours quelques lambeaux dans ces taillis qui allongent toutes sortes de dents et de griffes.

Là trône le désordre dans toute sa magnificence. Figurez-vous un chaos d'empierrement, un déluge d'embroussaillement, une immensité de lianes et de feuilles. De partout jaillissent des branches, de droite, de gauche, d'en haut, d'en bas; horizontales, perpendiculaires, obliques; il en sort de terre, il en tombe du ciel. C'est un envahissement d'arbres moussus, tordus, noueux; c'est une émeute de buissons impénétrables, une éruption de plantes grimpant le long de tout ce qui veut bien de leur embrassement voluptueux, ou roulant, faute de mieux leurs tiges flexibles sur les rochers verdâtres ou autour des troncs pourris enfouis dans leurs linceuls de feuilles sèches. Tout cela est beau à donner le vertige, mais que de sueurs pour passer au travers !

De temps à autre une pierre cède sous les pieds ou sous les doigts, et roule dans le précipice en meurtrissant les arbres, écrasant les rochers sur son passage, et dans l'alvéole qu'a fait ce déplacement, on voit s'agiter de gros scarabées, des cloportes immenses, des fourmis monstrueuses. Souvent aussi le fourmillement hideux d'insectes sans nom, de reptiles, de scorpions, de mille-pattes sinistres, grouillant, se tordant, distillant leur venin dans ces humides laboratoires.

Nous cheminions paisiblement, sur les genoux, sur les coudes, en nous aidant des ongles, ayant à peine le temps d'admirer cet étrange spectacle. Déjà, bien des fois, nous avions fait halte pour reprendre haleine et toiser du regard cette muraille de pierre qui se dressait devant nous, interminable, et cette végétation qui, comme un épais tamis, laissait à peine percer la lumière, lorsque enfin la pente devint moins raide et le fourré s'éclaircit. Peu à peu le terrain parut s'abaisser sous nos pas, et finit bientôt par se détacher, sec et sombre, sur le ciel resplendissant comme une nape de lumière. Nous étions arrivés au point culminant de la montagne. Le soleil déjà haut derrière le *Blue ridge*, versait à profusion ses gerbes étincelantes dans la vallée de la *Shennadohah*, encore ensevelie sous une épaisse couche de brouilards; tandis qu'en face de nous, les pics du *Alleghanis* s'irisaient de nuances légères et harmonieuses variant selon leur plus ou moins d'éloignement.

En cet endroit le capitaine Bixby nous fit faire halte et interrogea le guide, pendant que, tout essoufflés, nous essuyons nos fronts couverts de sueur. Nous nous remîmes en route silencieusement, en évitant de faire le moindre bruit, et arrivés à un certain endroit nous pûmes distinguer, au milieu des broussailles, une légère colonne de fumée qui se perdait dans l'atmosphère. Le capitaine Bixby divisa ses vingt hommes en trois petites colonnes : une devait prendre à droite, l'autre à gauche; pendant que nous qui formions le centre, nous marcherions droit sur l'ennemi, dont la présence venait de nous être dévoilée par la fumée. En effet, après avoir rampé dans les hautes herbes, nous nous trouvâmes bientôt sur la lisière du bois, et nous aperçûmes un campement au milieu d'une clairière pittoresque.

Devant une sorte de cabane faite de branches et de feuillages, fortement jaunis, indice que cette construction n'était pas récente, quelques tisons fumaient, et autour de ce foyer agreste une quinzaine d'individus déguenillés étaient accroupis, fort occupés à faire rôtir des tranches de lard. Laissez-moi vous décrire quelques-uns de ces misérables que nous allions tuer. Leurs silhouettes pittoresques sont restées nettes dans mon souvenir. Celui qui paraissait le chef de la bande se distinguait de ses compagnons à la chemise assez fine qui, négligemment entr'ouverte, laissait voir sa poitrine velue comme celle d'un ours. Il avait la moitié du visage cachée sous un chapeau de paille, et des mèches de cheveux grisonnants tombaient jusque sur ses sourcils rudes et épais. La teinte cuite de son nez et de ses pommettes indiquait que la grosse gourde posée à terre entre ses jambes contenait autre chose que de l'eau, et qu'il devait la consulter fréquemment. Cet homme, demi bandit, demi marin, devait s'étonner de peu de chose. A côté de lui, un grand chenapan, maigre, la figure osseuse et jaune, n'avait qu'une partie charnue dans son individu : c'était la joue, gonflée par une énorme chique; il portait un pantalon suspendu par une corde, qui servait en même temps à retenir sur son échine, une chemise crasseuse et en loques. Un large coutelas laissait entrevoir son grossier manche en bois par la poche béante du pantalon, une vieille plume sortait par le trou de son feutre crasseux. Plus loin un véritable colosse, le cuir tanné par le grand air et le soleil; n'ayant pour couvre-chef qu'une chevelure épaisse et hérissée. Il cachait sous une vieille couverture grise ce que le tricot de laine bleue laissait passer de sa chair. Un troisième, le crâne enveloppé dans un mouchoir à carreaux, n'avait qu'un œil, et cet œil n'était nullement sympathique. Un autre se prélassait dans une paire de bottes qui possédaient une supériorité éclatante sur les tristes chaussures de ses collègues. Il se carrait fièrement dans un vêtement bleu foncé à boutons de métal, probablement un ancien uniforme; il époussetait de temps à autre un képi en drap bleu; dépouilles de quelque cadavre.

Autour de ces misérables, à portée de leurs mains, gisaient à terre de longs fusils rouillés, à capucines de cuivre et à baguettes de bois. Pareils engins, qui ne sont jamais chargés que de petit plomb, donnent à ceux qui les portent la tournure de chasseurs débonnaires. Si le chasseur est surpris à l'improviste par des inconnus, vite, il jette dans les broussailles un petit sac plein de balles, et tout est dit. « Moi bushwacker? Allons donc! je chasse simplement les petits oiseaux; voyez plutôt de quoi mon fusil est chargé! »

Effectivement, si l'on débourre le fusil, on n'y trouve qu'une innocente cendrée; fusillez donc alors un homme qui ne chasse que les petits oiseaux, tout gredin qu'il paraisse être! Mais, quand le susdit chasseur à la petite bête se trouve seul dans la profondeur des bois, lorsqu'il voit venir vers lui quelqu'un que la mauvaise destinée conduit, il s'installe commodément dans le creux d'un arbre, le trou d'un rocher ou derrière un buisson; là, guettant son gibier, suivant de l'œil ses moindres mouvements, il fait silencieusement couler dans le canon de son fusil une belle et bonne balle. Bientôt, l'homme épié se trouve au point voulu, immanquable; le coup part et l'homme est à bas.

Tapis dans l'ombre, couchés à plat ventre derrière des buissons, nos carabines prêtes à faire feu, le doigt sur la détente, l'oreille au guet, tout en dévisageant nos adversaires, nous attendions, avec impatience, que nos hommes aient accompli de droite et de gauche le mouvement commandé par le capitaine. Tout-à-coup, plusieurs coups de feu retentissent devant nous...... Les bushwackers prompts comme la poudre, se dressent et se jettent sur leurs armes; huit ou dix autres bandits, probablement placés en vedette dans les taillis, se ruent au milieu de leurs camarades en criant : — Alerte! les Yankees! les Yankees!...

Tous, alors, se précipitent machinalement de notre côté pour s'enfuir. — En avant, camarades! nous crie Bixby.

Nous obéissons en poussant un hourrah formidable, et en présentant la pointe de nos baïonnettes à l'ennemi, abasourdi, qui recule de plusieurs pas.

— Celui d'entre vous qui bouge, je le tue comme un chien! dit Bixby. A terre les armes!

— Feu sur ces damnés! répond le bushwacker.

Une ligne de flamme, une lueur rapide, précèdent le crépitement des coups de feu que nous adressent nos adversaires.

— En avant! crions-nous, en déchargeant nos armes et, au milieu d'un nuage de fumée qui nous aveugle, nous nous élançons...

Nos hommes débouchent du taillis, au même moment, derrière les bushwackers qui, se sentant perdus, laissent tomber leurs armes; leur chef seul bondit comme une bête fauve; tout sanglant, il cherche à se faire jour; mais, voyant le cercle fatal se resserrer autour de lui, il brise la crosse de son fusil sur un rocher et se couche à terre en blasphémant.

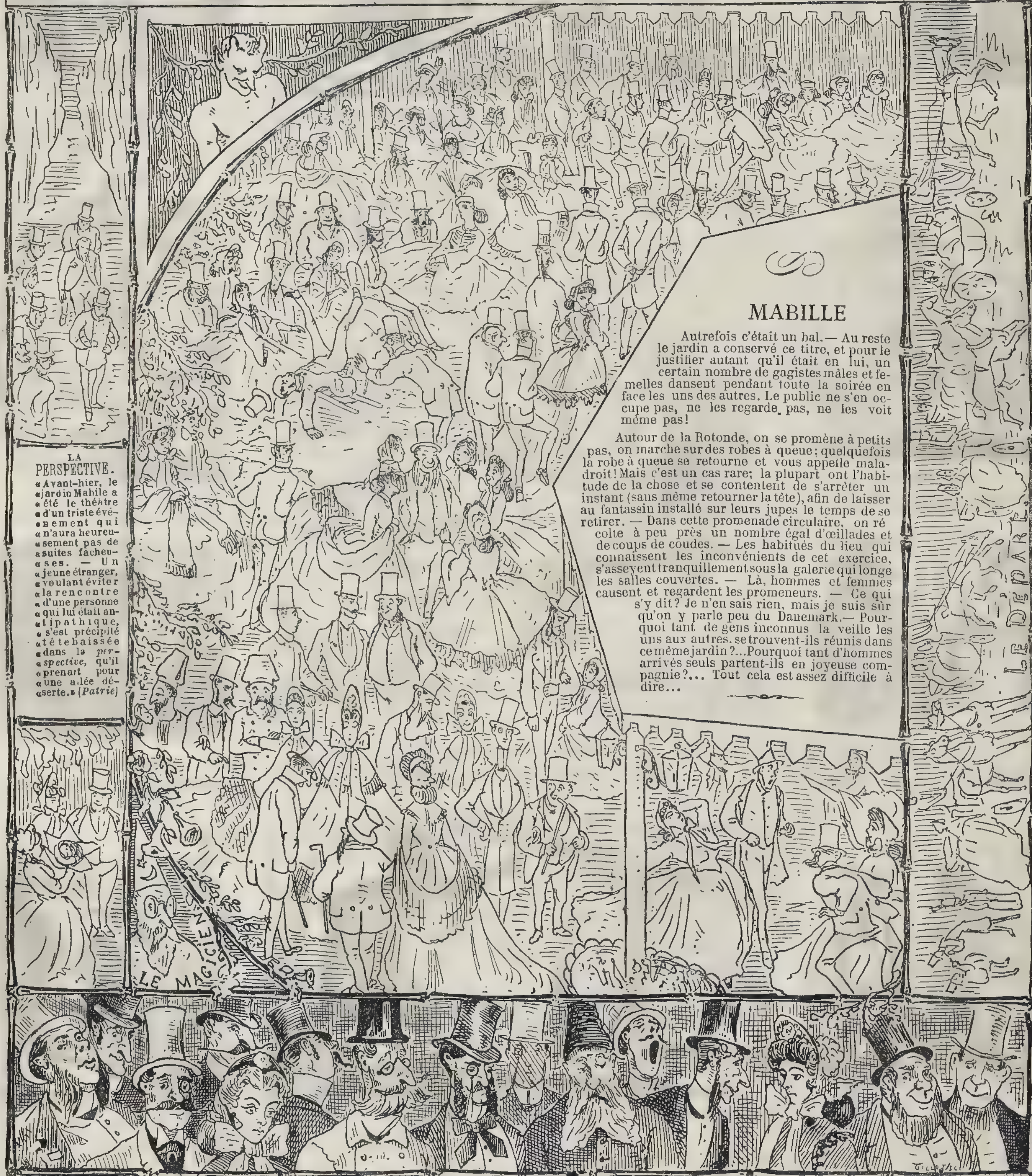
Trois bushwackers sont étendus sur le sol, deux sont morts, le troisième râle encore. Un des nôtres a été tué sur le coup, un second se meurt, quatre autres sont plus ou moins blessés; parmi eux, le capitaine Bixby à qui une balle a fracassé l'épaule.

Quelques mottes de terre sont bien vite jetées sur les cadavres, la cabane est livrée aux flammes. Puis, portant sur des fusils placés en travers ceux des blessés qui ne peuvent marcher, poussant devant nous nos prisonniers, nous redescendons rendre compte au général de l'heureuse issue de notre petite expédition.

Un Volontaire.

(1) *Voir les numéros du 13 février et du 16 avril.*

MABILLE.



LA PERSPECTIVE.

« Avant-hier, le jardin Mabile a été le théâtre d'un triste événement qui n'aura heureusement pas de suites facheuses. — Un jeune étranger, voulant éviter la rencontre d'une personne qui lui était antipathique, s'est précipité tête baissée dans la *perspective*, qu'il prenait pour une allée déserte. » (*Patrie*)

MABILLE

Autrefois c'était un bal. — Au reste le jardin a conservé ce titre, et pour le justifier autant qu'il était en lui, un certain nombre de gagistes mâles et femelles dansent pendant toute la soirée en face les uns des autres. Le public ne s'en occupe pas, ne les regarde pas, ne les voit même pas!

Autour de la Rotonde, on se promène à petits pas, on marche sur des robes à queue; quelquefois la robe à queue se retourne et vous appelle maladroit! Mais c'est un cas rare; la plupart ont l'habitude de la chose et se contentent de s'arrêter un instant (sans même retourner la tête), afin de laisser au fantassin installé sur leurs jupes le temps de se retirer. — Dans cette promenade circulaire, on récolte à peu près un nombre égal d'œillades et de coups de coudes. — Les habitués du lieu qui connaissent les inconvénients de cet exercice, s'asseyent tranquillement sous la galerie qui longe les salles couvertes. — Là, hommes et femmes causent et regardent les promeneurs. — Ce qui s'y dit? Je n'en sais rien, mais je suis sûr qu'on y parle peu du Danemark. — Pourquoi tant de gens inconnus la veille les uns aux autres, se trouvent-ils réunis dans ce même jardin?... Pourquoi tant d'hommes arrivés seuls partent-ils en joyeuse compagnie?... Tout cela est assez difficile à dire...



PÊCHERESSE PAR GOUT
Comme le sage de l'antiquité, elle pêche sept fois par jour.

PASSAGE DU BATEAU CABOTEUR
Allons, messieurs... le potage est servi.

PÊCHEUR PAR GENRE
Quand ce ne serait que pour montrer son gilet blanc.



UN MAGISTRAT
Que les filets de la correctionnelle ne rassasient pas.





ÇA MORD
C'est monsieur qui paiera la friture.



DUEL A L'HAMEÇON
— J'étais ici avant vous.
— Monsieur, voilà 19 ans que je viens ici.

RELACHE A L'ILE D'AMOUR
— Anna, je n'ai plus d'amorces pour mes poissons.
— Bah, attends un peu, je vais leur faire de l'œil.



PÊCHEUR ENDURCI
Mourra dans un rhumatisme final.



OH ! CES ARTISTES !
— Bonne chance, monsieur, et rappelez-vous le proverbe : *Tant va la cruche à l'eau...*



AUX CANOTIERS FACÉTIEUX
— Mille sabords ! je vais vous faire voir si je m'appelle Anatole, et s'il y a des requins dans la Seine !



LES GOUAILLEURS
— Je te dis que c'est une carpe.
— Non, c'est un brochet.

UN JEUNE HOMME A MARIER

Mon cher ami,

Il y a quelques jours, un abonné du *Monde illustré* faisait insérer une lettre assez bouffonne, et offrait en légitime mariage sa jolie « taille de lancier » et son caractère « ennemi de la mélancolie. » Un autre, à la quatrième page du *Siècle*, offre depuis quelques jours ses cinquante-sept ans et ses 5,000 livres de rente.

Je suis certain que leurs annonces n'ont pas été faites en vain, car voici ce qui est arrivé à un de mes amis :

Il était confiné l'année dernière à la campagne, et, soit le printemps, soit la fermeture de la chasse, il s'y ennuyait royalement. Pour se distraire, il eut l'idée de faire insérer dans les six grands journaux et le *Galignani* l'avis suivant que tout le monde a pu lire :

« Un jeune homme, riche et bien élevé, désire s'unir à une personne jeune et jolie ; de préférence sans fortune. »

En réponse à son annonce, il a reçu plus de huit cents lettres, quelques-unes signées et la plupart accompagnées de cartes photographiques. — Il a dû cesser cette plaisanterie, les ports de lettres devenant une dépense sérieuse. — Il s'est composé ainsi un magnifique album de photographies. Il ne connait pas les noms de la majeure partie de ces portraits, mais il rencontre tous les jours quelques-uns des originaux. Il a reçu des lettres de tous les coins de la France et beaucoup de l'étranger; les Anglaises surtout ont beaucoup donné. C'est à peine s'il y a sur toutes ces lettres une vingtaine d'*attrapes ;* toutes les autres sont sérieuses, souvent signées par des parents ou amis de la famille, et même par des curés. Il répondait quelquefois, en gardant toujours l'anonyme, et quand on lui demandait en échange son portrait, il envoyait la première *carte* venue, le plus souvent celle de Léotard.

J'ai cru qu'il serait peut-être intéressant pour vos lecteurs de choisir et de publier quelques-unes de ces lettres. C'est une phase de la vie parisienne tout comme une autre et non pas la moins curieuse.

—

Une Anglaise d'abord; je traduis :

Monsieur,

Voici mon portrait. Je voudrais me marier. J'ai vingt ans passés et mon nom est Mary. Mes amis disent que je suis jolie, bien faite et aimable ; quant à moi je sais que je suis blonde et que j'ai envie de voir Paris. Je suis bonne musicienne, je dessine à merveille et je sais très bien danser ; je sais le français et l'allemand, outre ma langue maternelle, ainsi que maintes choses nécessaires dans un ménage. Envoyez-moi votre photographie ; si vous êtes laid, je ne veux pas de vous.

P. S. J'ai 400 livres sterling de revenu dont j'ai l'entière disposition.

—

Celle-ci est d'un ami de la famille :

Monsieur,

Si, au lieu d'une jeune fille sans fortune, vous en trouviez une avec 250,000 fr. de dot, est-ce que cela gâterait l'affaire ?

Celle que je viens vous proposer est jolie, de taille moyenne, ayant reçu une excellente éducation dans un des meilleurs établissements religieux de Paris. Elle est douée d'un bon caractère et d'humeur douce et facile, elle a d'excellents principes moraux et religieux ; en un mot ce sera une femme parfaite pour soi ; dans le monde c'est souvent le contraire qui arrive.

Elle appartient à une famille et à un entourage des plus honorables : elle a un oncle bien placé et habite au château de..... qui appartient à sa famille.

Veuillez, monsieur, me répondre avant le 25.

Agréez, etc.

—

Mon ami ayant demandé à un monsieur, qui lui avait proposé sa nièce, de lui envoyer son portrait, voici la réponse qu'il en a reçue :

Monsieur,

Je réponds à votre lettre ; cependant je ne puis vous envoyer le portrait de ma nièce, car je ne l'ai pas.

Je viens alors vous entretenir d'une autre personne qui est pour moi ce qu'il y a de plus précieux ; mais si votre intention, monsieur, est de vous marier tout de suite, nous ne pourrons pas faire l'affaire, car la personne dont il s'agit est encore trop jeune C'est de ma petite-fille que je viens vous parler, de ma petite-fille que j'élève depuis sa naissance et de l'éducation de laquelle je prends le plus grand soin. La nature lui a tout prodigué : esprit et beauté, et une figure charmante qui séduit tous ceux qui la voient.

Je puis dire, en toute vérité, qu'elle est très jolie, mais elle n'a que douze ans. Son portrait est à votre disposition ; si vous désirez le voir, répondez-moi, car, si cette lettre ne vous le porte pas, c'est que je pense que vous ne voudrez pas retarder vos intentions de mariage.

Agréez, etc.

—

La lettre suivante est d'une jeune fille presque aussi jeune :

Monsieur,

J'ai appris par la voie des journaux qu'un jeune homme de *** demandait une jeune personne en mariage. Je vous adresse donc mon portrait; quoique la photographie enlaidisse beaucoup, cela donne toujours une idée. Voici de plus une description de ma personne : front rond, yeux gris-noir, nez moyen, bouche moyenne, menton rond, visage ovale, teint blanc et frais, cheveux et sourcils blonds, gorge naissante (*sic*). Quant à ma taille, comme je n'ai pas encore quinze ans, je ne peux pas vous la préciser, quoique j'aie déjà un mètre cinquante-cinq. Sans être belle, on m'a dit déjà plusieurs fois que je n'étais pas mal. J'ai reçu une bonne éducation, je suis un peu musicienne et je ne suis encore jamais sortie seule. Pour les renseignements de famille, mes parents ont une bonne réputation et sont propriétaires ; sans être très-riches, ils possèdent de l'aisance. J'ai, de plus, un avenir certain par bonne-maman.

Si j'ai chance de succès, veuillez me transmettre des renseignements sur votre personne. En attendant votre réponse, j'ai l'honneur de vous saluer.

—

Voici encore une jeune personne :

Monsieur,

Je vous adresse ci-inclus ma photographie. J'ai dix-huit ans ; je suis orpheline. Quant à ma position de fortune, vous n'y tenez pas, je n'ai donc pas à vous en entretenir. J'ai été élevée dans les premiers pensionnats de Lille et de Paris. Je suis très-bonne musicienne ; je chante même très-agréablement les morceaux de nos grands maîtres italiens, tels que : *Il Trovatore*, *la Gazza Ladra*, etc., etc. Je versifie passablement ; j'ai fait quelques poésies légères à l'occasion de la fête d'une de mes amies, de son départ de la pension, du mariage d'une autre, etc., etc. Si j'ai le bonheur que vous me distinguiez, je pourrai charmer vos loisirs par le récit de ces morceaux, qui sont encore inédits. Je danse très légèrement, et même j'ose dire qu'on me trouve généralement très-gracieuse.

Veuillez, Monsieur, ne pas me faire attendre trop longtemps votre réponse; car, assaillie de tous côtés, j'ai besoin de fixer enfin mon choix. Veuillez donc être assez bon pour m'envoyer, à votre tour, votre portrait, en l'adressant à mon tuteur, M. X..., rue ..., n° ....

—

Les lettres les plus curieuses sont peut-être celles qui émanent des parents ; nous avons déjà cité celle d'un grand-père, en voici une d'un père et une autre d'une tante :

Monsieur,

Je viens, en conséquence d'une insertion que j'ai vue par le plus grand des hasards à la quatrième page d'un journal (car, croyez-le-bien, je ne jette jamais les yeux sur cette partie), vous entretenir du but qu'elle se propose. — Vous comprendrez très bien que la nature de cette affaire demande une grande circonspection ; par prudence, je ne dois point aujourd'hui envoyer le portrait de la jeune personne; mais voici ce que je peux vous dire : ma fille a vingt-deux ans et elle est brune; le physique, la grâce, la prestance ne laissent rien à désirer ; beaucoup d'esprit, une excellente et profonde instruction, élocution facile; femme de ménage et de salon ; religieuse sans bigotisme ; santé excellente ; position sociale très convenable et bonnes relations ; un peu musicienne ; voix sympathique. — Comme je dois penser qu'il s'agit d'une affaire sérieuse, et non d'une plaisanterie, il faut agir sérieusement. Je viens donc vous proposer d'avoir ensemble une entrevue préalable ; je vous soumettrai le portrait et vous donnerai sur le physique et le moral de ma fille les explications les plus détaillées, et vous mettrai à même de vous assurer de la manière la plus complète de l'exactitude de ce que j'avance, car je me propose de ne rien vous dissimuler. — Notre entrevue pourra d'abord être entourée de tout le mystère désirable, de manière à ce que nous puissions au besoin nous séparer libres de toute préoccupation. En m'indiquant le nom d'un hôtel où je pourrais descendre, car je ne connais pas votre ville, nous pourrions nous y rencontrer, ou me donner à mon arrivée un rendez-vous en tout autre lieu, en convenant d'un signe distinctif, tel qu'une fleur identique à la boutonnière, qui nous permettrait de nous reconnaître et de nous aborder.

J'ai l'honneur de vous présenter mes hommages, et j'attendrai l'honneur de votre réponse le plus tôt possible.

—

Voici la lettre d'une tante, accompagnée de quatre portraits :

Monsieur, je vous envoie le portrait de ma nièce, que je vous ai annoncé par ma lettre précédente ; je vous en envoie même plusieurs, afin que vous puissiez juger la jeune fille sous ses divers aspects. La jeune personne n'a pas posé *pour la circonstance :* la règle de sa pension défend l'entrée d'un photographe et les sorties supplémentaires n'y sont point autorisées, mais on a pris d'elle aux vacances dernières plusieurs portraits. Celles des photographies où l'on a mis une sorte de coquetterie étaient destinées à ne jamais sortir du cercle étroit de la famille ; les goûts et les habitudes de ma nièce, comme les miens, sont essentiellement simples.

Partagée entre le désir de vous la montrer avec toutes ses grâces, et la crainte de vous la faire juger autrement qu'elle n'est, avant tout timide et modeste, je suis fort embarrassée; mettez vous à ma place. Je vous le répète, la jeune personne n'a rien vu du monde et n'a été vue nulle part ; elle est pleine de cœur, de dévouement, d'abnégation, bonne au possible et fort intelligente.

Si, comme je l'espère, vous êtes appelé à en juger, vous verrez, monsieur, que je me renferme dans les bornes de la plus stricte vérité.

Agréez, monsieur, les sentiments d'estime anticipés que je vous prouve en prenant en votre faveur une si délicate responsabilité.

—

La lettre suivante ne peut émaner que d'un concurrent de M. de Foy :

Une jeune fille blonde, — jolie, — bien élevée, — appartenant à une très honorable famille, — parents sénateurs, députés, etc., — goûts simples, — pieuse, — parlant l'anglais, l'allemand, l'espagnol et le français (celle-ci sa langue maternelle et paternelle), — le père a un haut emploi, — âge vingt ans, — vit à l'étranger et a pu souvent se marier avec des protestants, — n'épousera pas sans connaître et aimer le jeune homme, — n'a pas de fortune, — seulement dix mille francs en propre, — veut que le jeune homme soit bien élevé et qu'il n'y ait rien à dire ni sur son honorabilité ni sur son état de santé, — on préférerait qu'il eut un emploi ou au moins une occupation. — Petite-fille d'un lieutenant général dont le nom est inscrit sur l'Arc de Triomphe.

On préférerait marier d'abord sa sœur : brune, — petite, — moins jolie, mais plutôt bien que mal, — bien faite, — intelligence *très* remarquable, — cœur d'or, — vingt-quatre ans, — élevée comme sa sœur, — renseignements officiels et particuliers qui donneront cette famille comme un modèle en tout, — même fortune que sa sœur, — vit également à l'étranger et n'a pas voulu épouser des protestants, officiers de marine, ministres, propriétaires riches, etc., convenant de toutes manières, sauf la religion, — bonheur assuré.

—

Une *attrape* pour finir :

Monsieur, je viens de lire l'annonce que vous avez fait insérer dans la *Patrie.* Je m'empresse, en conséquence, de me mettre sur les rangs, heureuse si vous voulez bien jeter les yeux sur moi. N'ayant pas le sol, je n'ai pu faire *tirer* mon portrait par un artiste photographe, mais j'ai prié Arthur (un petit de la Reine-Blanche) de faire ma binette à la plume. Il est très ressemblant à l'exception du nœud de chapeau. J'ai seize ans, je suis très bien faite, car je pose dans les ateliers. Je suis très jolie, du moins on me le dit tous les soirs au Casino-Cadet, à Bull-Park et autres bals du monde. J'ai les yeux fendus en amande et lève très bien la jambe. Je n'ai pas de famille, ce qui est un fameux embarras de moins, et peu de préjugés. Je suis bonne musicienne : je chante *Ay Chiquita* et joue *le Jeune Homme empoisonné* sur le trombone. On me trouve tous les soirs à la brasserie des Martyrs et, à l'heure des repas, à la crèmerie de la rue Neuve-Bossuet, chez la mère Cornefer, qui me lira vos lettres.

Césarine.

P. S. A ne vous rien céler, j'ai été trompée.

Je pourrais continuer ainsi longtemps, car, je vous l'ai déjà dit, il y en a huit cents et quelques !

A vous,

Christophe.

CHOSES ET AUTRES

—

On va construire, dans l'intérieur du Palais de Cristal, à Sydenham, un vaste théâtre lyrique. Voilà une excellente idée. A présent qu'on opère le déménagement des tableaux, si l'on utilisait dans ce sens le palais de l'Industrie? Quelle gigantesque salle de spectacle! Vous me direz que c'est un peu sourd, et qu'on n'entendrait pas beaucoup. Ce serait charmant; il y aurait quantité de loges, où l'on pourrait causer sans être dérangé.

—

Il est bon de faire des ovations aux grands hommes ; mais il faut prévenir, pour qu'on s'y reconnaisse. A l'Opéra de Berlin, on donnait dernièrement le *Prophète.* L'affiche n'annonçait rien d'extraordinaire. Tout à coup, de but en blanc, le quatrième acte est suivi de *la prière* de *l'Étoile du Nord.* Le public commence à croire que la cantatrice bat la campagne. Les paisibles Allemands n'osaient pas siffler, par pure sympathie. Déjà quelques-uns se dérangeaient pour avertir la direction, quand un ange de couleur très-foncée, qu'on a su depuis être le génie de la musique, apparaît, secouant un crêpe funèbre. A cette vue, l'épouvante a bel et bien gagné les spectateurs, assez superstitieux de leur naturel ; la salle a été évacuée en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. Si bien que, sans les cris redoublés des acteurs, qui témoignaient de leurs bienveillantes intentions, le triomphe de Meyerbeer aurait eu lieu devant les banquettes.

C'est là ce qui fait dire aux journaux que le public a éprouvé un *petit moment de surprise.*

—

Chaque été voit naître une folie nouvelle. A la campagne, il faut bien passer son temps à quelque chose. La manie de cette année paraît être une fureur archéologique très prononcée. Je ne parle pas des promenades aux environs de Paris; il paraîtrait qu'on trouve en ce moment-ci dans tous les coins de la France une infinité de camps de César et une quantité considérable de fours à tuiles. Cette maladie s'attache principalement au sexe masculin. Quand on en est au camp de César, on est bien bas ; mais le four à tuiles semble être la dernière extrémité.

—

Les lauriers de M. de La Palisse et de M. Mathieu (de la Drôme) empêchaient le *Salut public* de dormir. Il nous envoie quelques renseignements météorologiques excessivement curieux. Nous ne pouvons en citer qu'un ou deux comme échantillon :

« Si l'horizon est dépourvu de nuages, et qu'il ne fasse aucun vent, c'est un signe quil fait beau temps.

« Quand le vent tombe au coucher du soleil, il peut reprendre le lendemain. »

Cela ne vous donne-t-il pas l'envie de lire le reste ?

—

On a repris *Héraclius* au Théâtre-Français. Repris est un mot honnête, car je ne sais si jamais *Héraclius* a été joué dans ce siècle. En l'entendant, je me disais deux choses : 1° qu'on est bien heureux de s'appeler Corneille, pour voir tous ses mots applaudis ; 2° que le mélodrame n'a pas été inventé par Pixéricourt.

Cette réflexion me consola de voir Mme Guyon jouer le rôle de Léontine.

—

M. Renan était avant-hier professeur au collége de France. Hier il a failli être bibliothécaire. Aujourd'hui il n'est plus rien du tout. Nous voulons être des premiers à féliciter M. Renan de cette nouvelle et si enviable position.

—

Décidément je ne comprends rien du tout au jeu de *cricket.* Ne m'en parlez plus.

—

On écrit de Lille que les pensionnaires aliénés de la maison de Lommelet ont joué, devant un nombreux public et fort bien, une comédie en quatre actes, intitulée : « l'*Oncle d'Amérique.* » Voilà des acteurs parfaitement fous. Qu'on vienne encore nous dire que ce métier-là demande de l'esprit !

—

A Marseille ce ne sont pas les fous qui jouent la comédie, mais les séminaristes. Ils ont représenté *Philoctète.....* en grec. Je ne sais pas si les dames y ont compris quelque chose, mais je parierais, tout ce qu'on voudra, que les professeurs n'y ont rien compris du tout.

—

Dans un de nos derniers articles, nous parlions de l'argenterie Brochette, exhibée par un des meilleurs collaborateurs du *Monde illustré*, à je ne sais plus quel dîner. La reine d'Espagne vient encore de l'augmenter ; elle vient de nommer M. Charles Yriarte commandeur de l'ordre d'Isabelle la Catholique. Un joli nœud de cravate !

—

Hier nous sommes allé revoir le *Dégel*, et nous trouvons qu'il y aurait un volume à écrire sur Mlle Déjazet. Jamais pièce ne s'est aussi bien adaptée que celle de M. Sardou à cette nature extraordinaire. L'auteur, avec une habileté incomparable, éblouit le spectateur des lumières qu'il sait faire jaillir de chacune des facettes de ce diamant. — En la voyant, on éprouve le même sentiment qu'à la lecture d'une fable de La Fontaine : il n'est pas possible de dire mieux, plus simplement et autrement; plus ou moins ne serait plus cela. On a dit que Fleury avait été le dernier marquis; je doute qu'il ait pu égaler Mlle Déjazet, tant la distinction, la *grande seigneurerie* (je ne trouve pas d'autre mot) semble innée chez elle ; jamais elle ne se trouve en défaut. La marche, le geste, le regard, le port de tête, les nuances de l'intonnation, tout cela est empreint d'une aristocratie désespérante. Dans la scène où elle oblige Pitois de la Buissonnière à se découvrir lorsqu'il la prend pour un croquant, elle n'use d'aucun de ces effets prévus et à l'état de tradition à la scène; elle jette sa tirade sans éclat, sans grands gestes, et chaque mot porte. Et à propos de mot, on nous a dit et redit que Félix seul savait le *lancer.* — C'est vrai, mais il le *lance.* Déjazet le dit, et le mot ne s'en trouve que mieux.

Il y a dans sa voix une note, un peu nasillarde, dont elle se sert admirablement. C'est cette note qu'elle emploie pour souligner certaines choses, et cela donne à la phrase je ne sais quoi d'incisif qui est plein de charme pour l'oreille. C'est sur ce ton qu'elle termine sa mercuriale à Mme de Cahussac, dans la répétition de la scène de la *source;* ce mot : *Je n'ai plus soif*, dit avec cet accent, est d'une impertinence de bonne compagnie dont rien n'approche ; dit autrement, ce serait une grossièreté.

Maintenant où serre-t-elle le soir le timbre de sa voix pour lui avoir, à son âge, conservé la fraîcheur et le bruissement argentin de la seizième année? On passerait sa vie à entendre cette charmante chanson qu'elle accompagne en faisant claquer ses doigts. — Qu'on ne vous assomme donc plus de cette phrase éternelle : *Ah ! si vous l'aviez vue à telle époque...* Nous la voyons, et cela suffit ; elle est elle, et ne pouvait être naguère autrement qu'elle est, si fine, qu'elle glisse entre les doigts du temps.

X.

LES NOUVELLES MACHINES A COUDRE DE GIGAROFF



PLUS HEUREUX QU'UN ROI
Sa fille lui a brodé des pantoufles et une calotte avec la machine Gigaroff.

LE COLLÉGIEN
Pendant la récréation remet de l'ordre dans ses cahiers.

LE BÉBÉ
Fait une robe à sa poupée.

Elle n'a pas peur de réveiller son charmant baby qui dort, car Gigaroff a confectionné des machines qui fonctionnent sans bruit.

Quel bonheur pour la femme élégante de broder elle-même son chiffre sur son trousseau, sous les yeux de son fiancé.

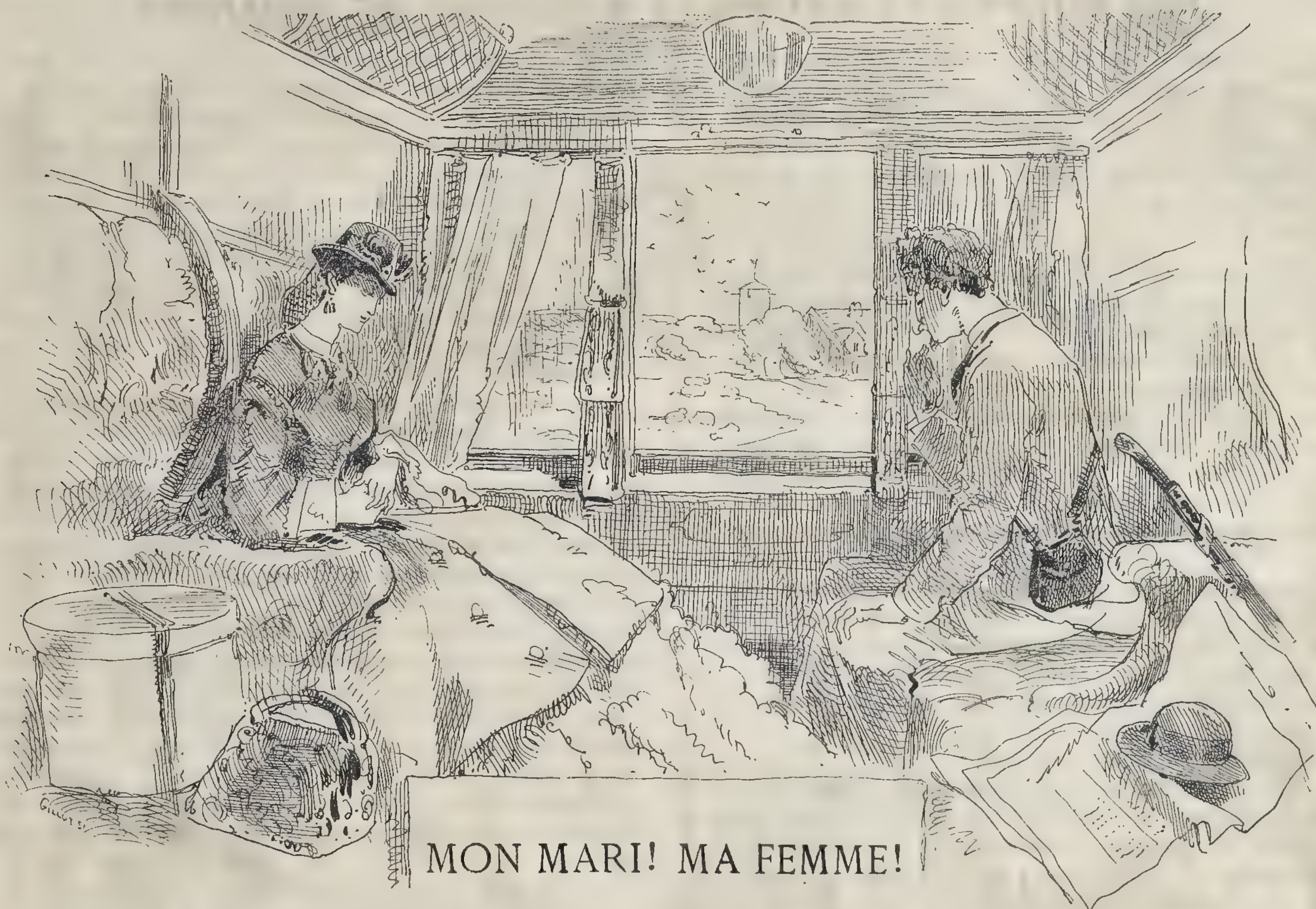
AU CHATEAU
Que faire pendant les longues heures de l'après-midi. Heureusement, la machine Gigaroff est le plus agréable passe-temps.

LE VIEUX GARÇON
Voilà, mon cher, ce qui m'a appris à avoir de l'ordre.

SOUS LA TENTE
Autrefois on nous disait : *Avec du fer et du pain on va en Chine, mais le général n'a pas parlé de souliers.* Aujourd'hui, avec ces diables de machines, on ferait trois fois le tour du monde.

A LA VILLA
Amusez-vous, mes enfants, et ne craignez pas de vous déchirer, nous avons une machine Gigaroff à la maison.

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN. Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



MON MARI! MA FEMME!

Notes de Mademoiselle. — « Aujourd'hui, après une visite chez
» Mme de C., maman, en ôtant son chapeau, m'a dit : « Cécile, com-
» ment trouves-tu ce jeune homme en pantalon noisette, qui parlait
» musique tout à l'heure avec tant de feu?

» — Mais, maman, je trouve qu'il a a un nez assez long; je n'ai pas
» fait grande attention au reste.

» — C'est que... il est à marier, ce jeune homme, a ajouté ma
» mère avec un petit sourire, et elle a lissé ses bandeaux sans me re-
» garder.

» Je me suis sauvée en éclatant de rire, et j'ai couru jusqu'au jar-
» din. Je sentais le rouge qui me montait aux joues, et je riais mal-
» gré moi, car lorsque j'ai voulu ne plus rire, je n'ai pas pu m'en
» empêcher. Je me sentais toute tremblante, absolument comme ce
» jour où j'ai voulu tenir le cordon de la machine électrique. Il y a
» de ces bonheurs qui sont comme des coups de bâton. On devrait
» vous les administrer par morceaux. Mon cœur battait à tout rom-
» pre. Je l'entendais; et je marchais vite autour de la pelouse. J'a-
» vais trop chaud, et de temps en temps je sautais malgré moi. Je
» me contenais cependant à cause de ma chienne Blanchette, qui
» m'avait suivie. Elle est si fûtée qu'elle comprit bientôt ce dont
» il s'agissait; elle se mit à gambader en aboyant; il me sem-
» blait qu'elle aboyait le mot *madame*. Ce que c'est que l'imagi-
» nation! Je l'ai embrassée de bon cœur. Oh! si je me marie,
» je la garde avec moi; le pantalon noisette dira ce qu'il vou-
» dra... Que je suis folle! Je l'ai à peine vu ce monsieur! Je ne
» m'en séparerais pas certainement de ma pauvre Blanchette; elle
» aurait un fauteuil à elle dans *mon* salon... bleu... où on me rendra
» les visites de noce que j'aurai faites dans le cachemire... dans l'un
» des cachemires qui feront partie de la corbeille .. Comme tout cela
» s'enchaîne! est-ce adorable! Et qu'est-ce qui rira jaune? Ça sera
» ma petite Louise et puis ma petite Anna, et puis encore ma petite
» Marie... *Turlututu, chapeau pointu!* Et je laisserai traîner le petit
» bout par terre, avec la marque en dehors, et un tout petit morceau
» pointu en haut, grand comme rien. Ah! mais, si l'on s'imagine que
» je ne sais pas mettre un cachemire! n'est-ce pas, ma petite Blanchette,
» que petite maîtresse sera belle, belle, belle? Viens que je t'embrasse,
» et puis que je t'apprenne un tas de choses qu'il faut que tu saches
» pour quand tu te marieras. Vois-tu, ma chérie, on vous met aux
» oreilles de jolis petits morceaux de bouchon de carafe, qui coûtent
» 15,000 fr. pièce. Ah! ça te fait rire cela? Elle est coquette, cette
» petite chienne! Et puis on vous fait une jolie robe blanche qui
» traîne, en moiré antique brochée, avec la jupe taillée en biais,
» vois-tu, bichette, comme cela, ça fait queue, avec le voile par des-
» sus; et puis on s'avance; les suisses font : toc, toc, et tout le monde
» vous regarde. On chuchotte, et les têtes s'inclinent :

» — Charmante, n'est-ce pas?

» — Ravissante. — Ce blanc lui va... un peu pâle... l'émotion...
» une candeur!... Charmante jeune femme !

» Et l'on entend tout cela en passant; ce sont comme autant de
» bouquets embaumés qui vous tombent aux pieds. Le grand orgue
» fait : patatra! Toutes les splendeurs du ciel, une pluie d'or, un
» concert d'anges, l'autel resplendit; des fleurs, des toilettes, des bi-
» joux, des lumières et le bon Dieu au fond... On se sent devenir
» folle, et il me semble que je monte au ciel rien qu'en y pensant.

» Et dire que tout cela, c'est ce pantalon noisette... Si j'avais pu
» me douter, je l'aurais regardé. Oh! il faudra le revoir avant de me
» décider. Ça ne fait rien, ça serait contrariant s'il ne me plaisait
» pas, ce jeune homme. Un piano à queue, moi qui l'oubliais! et
» un grand, c'est à prendre ou à laisser.

« Le soir, au dîner, impossible d'avaler une bouchée de pain.
« — Mais tu ne manges pas, Cécile?
« — Mais si, papa, je t'assure, c'est parce que... c'est le... c'est la » température... Le fait est que je ne savais pas pourquoi je n'avais » pas faim... Et mon pauvre papa s'est mis à rire, mais si tristement! » Après tout, si ça doit lui faire de la peine, à mon pauvre petit père » chéri, je ne me marie pas. Je crois d'ailleurs que je n'en ai plus » guère envie. »

—

Notes de Monsieur. — « C'est une chose très singulière, cette manie » qu'ont les femmes de ciquante ans de faire des mariages. Le moyen » de répondre : *allez vous promener* à une femme, pas méchante, du » reste, qui vous dit : « Mais enfin, mais je vous en prie, voyez-la, » ça ne vous engage à rien; — une dot superbe, des yeux grands » comme cela, une chevelure magnifique, un cœur d'or, un esprit » d'une finesse... Un beau-père!... on en mangerait! Une belle-» maman... à monter en épingle pour les jours de fête, un vrai tré-» sor! — C'est fait pour vous.
« — Mais enfin, chère madame, je dois vous dire que je n'ai nulle-» ment envie de me marier, mais nullement.
« — Mon cher ami, vous avez trente ans, et je peux vous dire, » entre nous, qu'on aperçoit au-dessus de votre oreille trois fils d'ar-» gent. Vous n'échapperez pas à la loi commune, mon cher, — on » m'a déjà dit cela pour la garde nationale et les maux d'estomac, — » mariez-vous de bon gré, pendant que vous avez encore... quelque » fraîcheur.
« — Vous me comblez, chère madame.
« — Mais du tout, vous n'êtes point repoussant, parbleu! vous le » savez bien, mariez-vous avant de porter perruque, croyez-moi. D'ail-» leurs venez me voir demain, cela ne sera que poli puisque vous me » devez une visite de digestion... peut être même bien deux. Venez, » je vous donnerai ma main à baiser; — Vous comprenez que si vous » négligez de venir me baiser la main, je n'ai plus qu'à rompre avec » vous. — C'est dit?
« — C'est dit, à coup sûr. Vous auriez des abonnés avec de pareilles » primes, — c'était gracieux cette petite phrase-là? Je me suis in-» cliné, j'ai embrassé la main de Mme de C. et j'ai dit à demain.
« — Oui, à demain, vous verrez mon petit trésor.
« — Je ferai ce que vous voulez, chère madame; mais je ne me » marie pas aussi sérieusement que cela dans ce moment-ci. »
« Je suis parti et j'ai allumé un cigare en répétant : Est-ce singu-» lier cette manière de marier les gens malgré eux?
« Eh bien, c'est absurde à dire : j'ai fait des frais de toilette le len-» demain pour aller chez Mme de C. On m'avait apporté le matin » même un pantalon noisette, j'ai songé à mettre ce pantalon noi-» sette, et en montant l'escalier, j'avais un empressement inaccou-» tumé; j'étais soucieux de l'effet que je produirais et j'enrageais en » même temps de me sentir si niaisement enfant. A-t-on idée de » cela?
« En somme, le petit trésor n'est pas mal du tout. On a parlé mu-» sique. J'ai été charmant, et je voyais sourire Mme de C. dans son » coin. Entre nous, je trouvais amusant de jouer le rôle d'un jeune » homme à marier. — C'était la première fois que cela m'arrivait. La » belle-maman, qui a un port superbe, m'a beaucoup examiné; je » ne serais pas étonné que ces dames aient causé de tout cela entre » elles. C'est trop drôle; moi, le célibataire par principe, moi, l'homme » le plus ennemi du mariage qu'il y ait au monde!
« Impossible d'attirer l'attention du petit trésor. C'était irritant. » J'ai eu deux ou trois mots adorables; tout le monde a ri excepté » elle. Singulière petite fille! Un moineau philosophe. Je comprends » qu'on prenne du plaisir à étudier ces petits cerveaux-là.

—

Notes de Mademoiselle. — « Il est incontestable qu'il a de la dis-» tinction; il n'a plus remis son pantalon noisette. — Sa voix est bien » timbrée; d'abord je n'aurais jamais épousé quelqu'un qui aurait » parlé du nez! Il ne m'a pas encore fait l'ombre d'un petit compli-» ment; j'ai cru même m'apercevoir à deux ou trois petites ques-» tions qu'il m'a faites à dîner l'autre soir chez Madame de C..., qu'il » se moquait un peu de moi. — Singulière façon de plaire aux gens! » Il me croit plus sotte que je ne suis, ce monsieur!... Eh bien! au » fond, — personne ne m'écoute, je peux bien le dire, — au fond, » cela ne me déplaît pas. Rien ne m'est désagréable comme ces con-» fiseurs déguisés qui vous lancent perpétuellement à la tête des pro-» duits de leur boutique. Vous êtes belle par-ci, — vous êtes belle » par-là ... Si on ne savait pas au juste ce que l'on vaut, ce serait » vraiment fâcheux. Lui, c'est tout différent. Quand il cause, on ne » sait pas s'il parle sérieusement ou s'il raille. Je lui crois beaucoup » d'esprit.
» — Et quel genre de musique préférez-vous, mademoiselle?
» — Je ne sais pas encore, lui ai-je répondu de l'air le plus naturel » du monde; jusqu'à présent je n'ai de goût bien prononcé que pour » la musique militaire. Oh! quand les régiments passent, je me cram-» ponne au balcon!
» Il a beaucoup ri, comme un homme qui ne peut pas faire au-» trement, et il est resté longtemps ensuite sans me rien dire.
» Maman me dit souvent :
» — Cécile, comment le trouves-tu?
» — Mais, maman, je ne ne sais pas, moi; il me paraît bien, ce » monsieur. Au fond, je le trouve très bien, sérieusement, très bien, » parce que je me doute qu'il cache ses qualités. J'ai idée qu'il joue » avec moi un rôle de railleur. Il raille trop pour être railleur.
» Est-ce singulier! Cet être qui entre dans notre vie comme par » une fenêtre ouverte, à l'improviste, sans sonner, sans prévenir, » qui s'installe chez vous; car enfin j'y pense beaucoup, à ce mon-» sieur! »

—

Oui, chère enfant, vous y pensez, et plus que vous ne vous l'avouez à vous-même. Cet inconnu d'hier a pris peu à peu une importance extrême. Il est entré dans votre esprit caché sous les dentelles, les cachemires et les bijoux. A la faveur du premier éblouissement que vous causait l'idée de devenir dame, il s'est faufilé, et le voilà maintenant qu'il relève la tête et vous dit tout haut :

— Mais, chère petite, c'est moi qui suis l'avenir; c'est moi qui ai dans ma main la petite clef qui ouvre la porte d'or; c'est moi qui briserai le barreau de la cage, moi qui dénouerai le ruban rose qui vous retient par la patte, pauvre petit oiseau; c'est sur mon bras qu'il faut s'appuyer pour arriver jusqu'au bonheur. Corbeilles, parures, indépendance, plaisirs de toutes sortes, — salon, visite, liberté d'allures, délicates jouissances de coquetterie et de vanité. Avenir délicieux, bonheur maternel, rien de tout cela n'est pas possible sans moi; et pour la première fois vous avez pensé que sous le mot *mariage* était caché le mot *mari*. Vous êtes devenue plus rêveuse après avoir fait cette découverte, et vous songiez le soir, devant votre glace, en roulant vos cheveux sous votre petit bonnet : Le mari a vraiment, dans le mariage, plus d'importance que je ne pensais. Je ne serais même pas fort étonnée qu'il fût le principal. — Le principal, c'est beaucoup dire, chère enfant. Mais enfin, le mari joue un rôle important dans cette affaire-là.

—

Notes de Monsieur. — « Je trouve positivement que Madame de C... » en agit un peu trop sans façon avec moi. — Elle m'invite à dîner » et, sans me prévenir, me met à côté de son petit trésor. Tout cela » doit l'amuser beaucoup; mais on va croire, ma parole d'honneur! » que le mariage me trotte par la tête, et c'est tout à fait contrariant, » tout à fait. Il peut même se rencontrer une ou deux personnes qui » trouvent ma conduite indélicate. Quand on veut se marier, on pré-» vient. Mais, sac à papier! je ne veux pas me marier. C'est entendu, » je ne veux pas me marier.

» Cette idée bien arrêtée me permet d'étudier le petit trésor de » Madame de C... avec toute liberté d'esprit. — Singulier produit de » notre civilisation! Est-ce une colombe ou un pompier? Charmante, » du reste, avec ses petits airs mécontents et son grand œil qui vous » regarde en face. D'où lui vient cet aplomb excessif? Est-ce le désir » d'apprendre ou la sécurité de la femme? Qui sait? Que penser de » ces accès de naïvetés, si excessifs, qu'on est tenté de ne les pas » prendre au sérieux? Que penser de ces grands éclats de rire qui » coupent la conversation et dont le sens vous échappe? Elle a une « intelligence qui vous fait trembler. — Comment allier tant de » finesse à tant de niaiserie, tant d'adresse et tant de gaucherie? » Dieu! si j'étais, en effet, à marier!... C'est horrible à penser. »

—

Je suis désolé de vous interrompre, cher monsieur; mais permettez-moi de vous dire que vous me paraissez être un homme perdu pour le célibat. Vous vous aventurez un peu bien avant, ce me semble, dans un pays gardé et où la sécurité des familles exige qu'il y ait beaucoup de piéges à loup. Je crains que le désir de faire de la botanique ne vous entraîne trop loin, si loin, que vous ne sachiez plus votre route, et que votre esprit, s'exaltant davantage à chaque fleur nouvelle, votre ardente curiosité augmentant aussi à chaque merveille entrevue, je crains, dis-je, qu'accablé de fatigue et sous le charme d'une grande exaltation morale, vous ne vous jetiez un beau matin sur l'herbe en appelant un notaire. Oui, monsieur, un notaire, auquel vous direz d'une voix suppliante :

— Notaire, faites que je reste dans ce pays délicieux; j'y veux vivre, je veux le connaître. J'y devine des trésors sous chaque buisson, des délices infinis dans chaque fleur. — Je veux boire la rosée de ces herbes, m'étaler à mon aise sur ces gazons touffus et rêver à loisir à l'ombre de ce bosquet.

Le notaire, qui n'est pas méchant homme, vous donnera un permis de circulation pour la vie; on enlèvera les piéges à loup, vous commencerez vos promenades, et au bout de quelque temps vous vous direz en vous frappant le front :

— C'est singulier, ce pays n'est pas du tout ce que je pensais.

Mais n'anticipons pas sur les événements. — Nous vous laissons la parole.

—

Notes de Monsieur. « Je sens que je fais fausse route ou, pour » mieux dire, j'erre comme un niais et je me casse le nez à toutes les » barrières. La chère petite est une énigme, — énigme adorable. » Je n'y veux plus penser, et j'y reviens sans cesse. — J'ai voulu » me servir de mon expérience, — le fruit de mes études. — Cela ne » m'a servi à rien, — absolument comme si j'avais voulu étudier la » lune avec une lorgnette de spectacle. Je raisonne, je suis logique, je » conclus, je déduis... Enfin je suis absurde. Ajoutez à cela que je » sens ma finesse intellectuelle s'émousser, le verre de ma loupe se » ternir, et qu'à chaque épreuve nouvelle que je tente pour mieux » connaître l'esprit et le cœur de cette enfant, l'un de ses charmes » physique me saute aux yeux et détourne mon attention. Hier, je » cherchais à voir clair dans ses goûts littéraires, et j'ai aperçu sur » son cou un duvet si fin, des petits cheveux follets bouclant si gra» cieusement, qu'il m'a fallu remettre ma loupe dans ma poche. Je » me sens sous le *charme*... Je n'aurais pas voulu écrire ce mot-là; il » m'a échappé. Le fait est que le soleil me gagne, et je crains un coup » de sang. Mon chapeau s'est envolé je ne sais comment. Sac à pa» pier! sac à papier! je suis un célibataire bien à plaindre! Ma» dame de C... me rit au nez.

» — Eh bien! avez-vous fait la demande? Il est temps, vous savez? » Pauvre garçon! Mon cher, vous êtes dans un pot de miel : plus » vous vous débattrez, et plus vous enfoncerez. Ah! ah! ah!

» Et elle rit, et je suis furieux, et elle a raison. Et ce qu'il y a » d'horriblement cruel, c'est que plus je fais d'efforts pour me ren» dre compte de ma position déplorable, et moins je comprends ce » qui m'arrive. »

—

Notes de Mademoiselle. — « Il m'a regardé hier avec des yeux si » étranges que j'ai frissonné. Ce n'est pas que son regard fût mé» chant, non; mais il m'a semblé que son cœur me regardait, et » d'une façon si touchante, que ma main tremblait en brodant. » Oh! il s'en est bien aperçu; car il voit tout. Je n'ai point levé les » yeux; mais je me sentais sous son regard, et je suis allée vite » servir le thé. Quand je suis venue lui offrir une tasse, il jouait avec » mes ciseaux et regardait fixement la flamme de la lampe en mor» dant sa moustache. Est-ce drôle! mon premier mouvement a été » de lui dire :

» — Vous allez l'abîmer, cette moustache; moi qui l'aime tant!

» A quoi pensait-il? Il avait l'air sérieux et m'a répondu à peine. » Qu'ai-je fait? J'ai senti que je tremblais encore. Et ma mère, qui » voit tout cela du coin de l'œil, ne m'aide pas un peu. Ma pauvre » maman! Je suis folle, que pourrait-elle y faire? Oserai-je lui dire » maintenant tout ce qui se passe en moi? Quand on veut être guérie, » il faut dire au médecin ce que l'on éprouve, et je ne le sais pas, ce » que j'éprouve. — Dirai-je qu'il me passe dans l'esprit des idées sans » nom, que je ne saurais expliquer, mais qui me brûlent comme un » fer chaud? Dirai-je que je me sens isolée, sans force et comme » attirée vers un inconnu qui m'effraie et me charme? Et dirai-je » que la nuit, je tremble comme une feuille et souffle ma bougie pour » m'empêcher de rougir? Où vais-je? Cette main qu'il me tend, je la » crois bonne, généreuse, loyale; mais enfin, où vais-je? — Je suis » une enfant, j'ignore tout de la vie; un coup de baguette va faire » de moi une femme. J'ai peur de me briser sous ce coup, » que je redoute comme le tonnerre et que je désire comme le » bonheur... »

—

Notes de Monsieur. — « Oui, oui, cent fois oui! je manque à ma » parole; je renie mon passé, je foule aux pieds mes principes, je me » marie demain; oui, monsieur, demain, et je voudrais que ce fût » aujourd'hui. En finir avant tout, en finir, mon Dieu! Je flambe, » Seigneur, je flambe! Un notaire, avant que je sois en cendres! Je » suis irrité par cette longue attente, irrité par tous ces désirs que » je renferme dans la cage et qui mordent les barreaux. Je suis in» quiet, j'ai la fièvre, je sens que je joue ma tête et que le dé est en » l'air. Mais je l'aime, et de tout mon cœur. Je la désire et du cœur » et de l'esprit. J'en ai soif comme d'un breuvage étrange, peut-être » sucré, peut-être amer, qu'on a devant les yeux depuis cinq mois » et qu'on n'a pas goûté.

» Demain le beau-père s'évanouit, la belle-mère se vaporise, et » mon petit trésor me reste seul. Je l'enlève, après la messe, en che» min de fer; ça va plus vite. Et alors je lui ouvre mon cœur tout » grand, je l'étale sur ses genoux, et je lui dis :

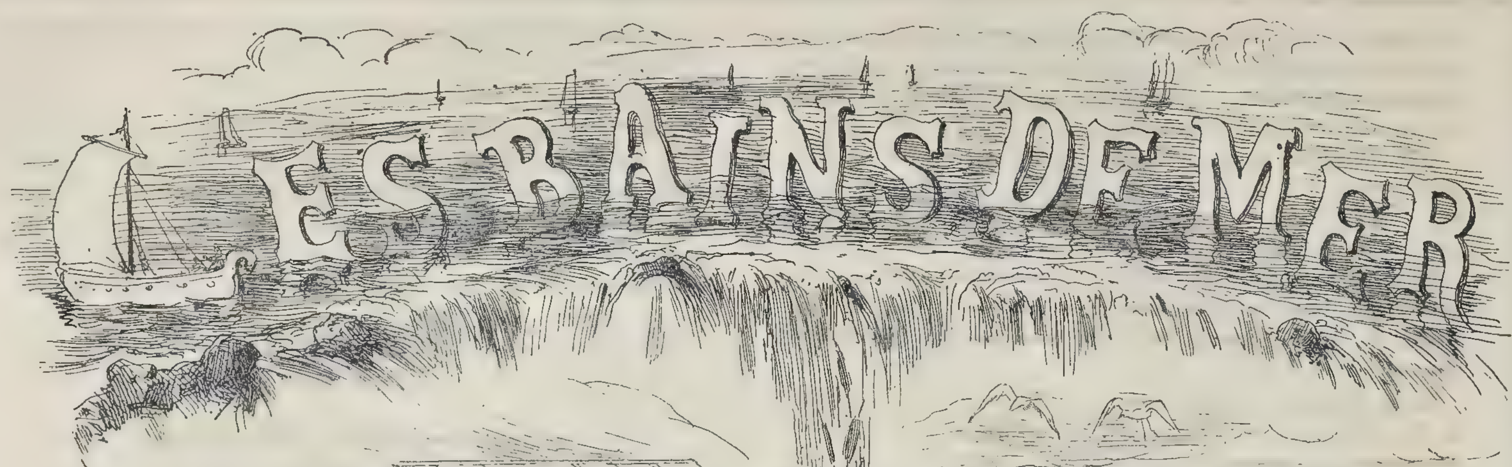
» — Voilà, cher amour, voilà ta petite fortune. Montre-moi ton » trésor... Je ne rêve pas? — Non, voilà mon habit noir et ma cra» vate blanche. — Adieu, célibat! bonsoir, mon ami! — Il ne me » répondrait pas, il est furieux. J'ai la tête en feu. — Ma femme! »

—

Notes de Mademoiselle. — « Pas même six mois, et l'éclat de rire » s'est changé en larmes. Papa et maman pleurent en m'embrassant » et répètent tout bas :

» — Allons, c'est demain.

» Et je pleure avec eux. Tout mon pauvre passé se dresse devant » moi. Il me semble que les mille liens qui m'unissaient à lui se sont » brisés d'eux-mêmes et réunis ensemble pour m'entraîner vers celui » que j'aime, car je l'aime! Oh! je le sens, je l'aime, et je me donne » à lui. Qu'il fasse de moi ce qu'il voudra. Il me semble parfois que » je m'élance du haut d'un clocher. Si au moins j'avais ma main » dans la sienne; si je le sentais près de moi. Mais non! encore cette





DANS LE BAIN DES DAMES!

Voilà trois jeunes gens qui n'ont guère l'air de se douter de leur bonheur.



SANS CHAVIRER?

Il n'y a pas de plus grand plaisir que d'aller gagner la haute mer pour se baigner; seulement, c'est le diable pour remonter dans l barque.

SUR LA PLAGE, A LA MARÉE BASSE

On trouve quelquefois de si jolis coquillages!



— Mon chapeau! mon chapeau!
— Soyez tranquille, belle dame, je le sauverai au péril de mes bottes!



— Après tout, pourquoi ne risquerait-on pas sa plume de côté tout comme une autre.



— Oh! ma chère, voilà encore ces deux jeunes gens qui vont repasser de notre côté.

» longue nuit! — Assez, mon Dieu, de cette fièvre irritante! assez » de cette attente de torture! — Adieu, ma petite chambrette chérie; » bonsoir, mignonne. — Elle ne me répond pas, la boudeuse! — » Peut-être bien qu'elle pleure aussi.

» J'ai la tête en feu! — MON MARI! »

. . . .

. . . .

—

Enfin, le voilà venu, ce moment si ardemment désiré. — Vous êtes l'un à l'autre et seuls dans le coupé d'un wagon. Ce moment d'effusion, de tendresse où vos deux cœurs vont s'élancer l'un vers l'autre.

La cloche sonne, le sifflet se fait entendre, et le convoi s'ébranle, et les plaques de fonte qu'il soulève en passant font un vacarme effrayant.

C'est la vie conjugale qui commence. Chers amis, réjouissez-vous; vous en avez pour longtemps.

Monsieur ôte son gant, le remet, baisse le store, le relève, tousse discrètement, sourit, puis met son chapeau dans le filet, tout cela d'un air affairé et extrêmement embarrassé. Madame, blottie dans son coin, toute rougissante sous son voile qu'elle a oublié de relever, cherche avec ardeur un flacon introuvable dans son petit sac de voyage, puis regarde la campagne, et revient à son flacon.

— Regardez donc la campagne comme elle est verte!

— Vous vous trouvez bien, chère amie?... oui, très-verte, plus verte que je n'aurais cru.

Et madame, sans cesser de regarder la campagne, ajoute d'une petite voix qui tremble un peu :

— Oui, je suis très-bien, je vous remercie.

Très-bien! Elle est très-mal, la pauvre enfant. Elle sent comme un mur de glace entre elle et lui; — une timidité invincible lui ferme la bouche, la paralyse; elle a peur de paraître niaise, sotte, indifférente, et elle craint d'autant plus de lui déplaire qu'elle l'aime davantage. Quel nom lui donner? monsieur? — Elle n'ose plus. — Mon mari? — Elle n'ose pas encore. Les mots lui manquent pour exprimer ce qu'elle éprouve, ou pour mieux dire, les mots lui semblent avoir un sens nouveau dont elle ne comprend pas bien la portée. Elle se tait dans la crainte d'en trop dire, et est au désespoir de n'en point dire assez.

Vous, monsieur, vous êtes à la torture, vous n'aviez guère prévu ce qui vous arrive maintenant. Vous vous rappelez ce petit pompier, comme vous l'appeliez vous-même, parlant haut, riant fort, et vous regardant en face, cette petite Parisienne mutine, tapageuse, aux allures hardies, ne doutant de rien, et vous êtes confus en découvrant la sainte ignorance et l'angélique pureté qui se cachaient sous tout cela. Toute votre jeunesse vous revient en tête et fait tapage dans votre cerveau. Les plaisirs d'autrefois, vos théories absurdes, vos moqueries ridicules, et tout ce long chapelet de baisers oubliés dont l'insupportable murmure vous poursuit comme un remords. — Comme vous voudriez effacer tout cela, passer l'éponge sur ces folies, et ne compter votre vie que du jour où vous l'avez connue!

Vous regrettez, Dieu me pardonne, de savoir lire, et vous songez qu'il serait délicieux d'apprendre en même temps qu'elle l'A B C de cette langue que vous savez trop bien, d'épeler lettre à lettre, de bégayer ensemble, d'étudier à vous deux le sens de chaque mot d'acquérir en un mot la science du bonheur par des efforts communs.

Calmez-vous, mon bon ami, il vous reste encore la jouissance délicieuse de recommencer avec elle le livre que vous avez mal lu et de pousser la science et le respect jusqu'à vous faire ignorant pour elle. Partagez ses entraves, jouissez de sa surprise et...

— Vraiment, vous n'êtes pas trop mal? Je crains le froid aux pieds pour vous.

— Je suis très bien. — Regardez donc tous ces pommiers en fleurs.

— C'est le printemps... le vrai.

—

Si l'on savait, n'est-il pas vrai, madame, si l'on savait les jolis doux souvenirs qu'il vous laisse au cœur, ce vilain petit moment adorable, tout plein d'inquiétude, de gêne, de trouble et de confusion; si l'on savait avec quel bonheur on y repense à cet instant de transition et de torture délicieuse; à cet instant où le bandeau qu'on avait devant les yeux va tomber, on..... vous préferez que je m'arrête, chère madame; j'obéis. Mais avouez, maintenant que les mots *mon mari, ma femme* sont sans mystères pour vous, et que sans trembler, vous les dites tout haut, avouez, dis-je, que vous regrettez le temps où vous les murmuriez tout bas.

Z.

LA MAITRESSE QUE J'AURAI

Ballade.

I

La perfide, l'ingrate, l'infidèle! Nichette! ah! Nichette! Vous vous êtes enfuie, mademoiselle, quand le printemps et les fleurs nous sont revenus; envolée comme l'oiseau bleu, au premier rayon de soleil, vers des parfums nouveaux, vers des amours plus jeunes...

Ne croyez pas surtout qu'en écrivant votre nom, une larme s'échappe de mes yeux, un soupir de ma poitrine; je vous ai bien aimée, mon blond lutin, mais si le réveil fut brusque, du moins est-il complet.

Et puis, des femmes, parbleu! Paris en regorge. Des petites, des grandes, des blondes, des brunes, des sentimentales, des romanesques, des soupeuses, des vertueuses... Des démons ou des anges! Et qui vous valent... peut-être, Nichette. Demain, vous serez remplacée, mademoiselle. Et la maîtresse que j'aurai...

II

D'abord, la maîtresse que j'aurai sera petite et brune. Je ne sais rien de piquant comme une brune mignonne à l'œil vif et moqueur. C'est que pendant deux ans, j'ai baisé vos longues tresses blondes, Nichette, et vos deux yeux bleus, plus langoureux qu'un clair de lune. Il faudra qu'elle ait sa volonté, beaucoup de volonté; qu'elle me tyrannise même un tout petit peu. Car vous étiez, Nichette, d'une soumission, d'une apathie, d'une indifférence rares; et cela fatigue de prendre toujours la parole pour deux. Il faudra qu'elle soit musicienne. Et par conséquent, elle saura m'écrire sans fautes monstrueuses; elle saura lire sans trop épeler, ce que vous ne pouviez pas faire, ma chère enfant. Ah! la maîtresse que j'aurai!

Je lui veux la main fine, le pied cambré. Je lui veux les épaules adorables. Je lui veux la taille, la démarche d'une péri. Elle ne pleurera peut-être pas aux infortunes de Peau-d'Ane; mais elle ne bâillera pas aux Français! Elle aimera la campagne, non pas celle où les arbres à feuilles de zinc produisent des verres de couleur, mais la vraie campagne, avec des poules, des canards, des lapins, et des oiseaux dans le feuillage, et de bons paysans berrichons dans des champs de froment doré. Vous verrez qu'elle aura de l'esprit. Elle aura surtout du cœur!

III

Mais fou que je suis, hélas! Par le temps qui court, et parmi les femmes qui... courent, comment trouver une pareille maîtresse?

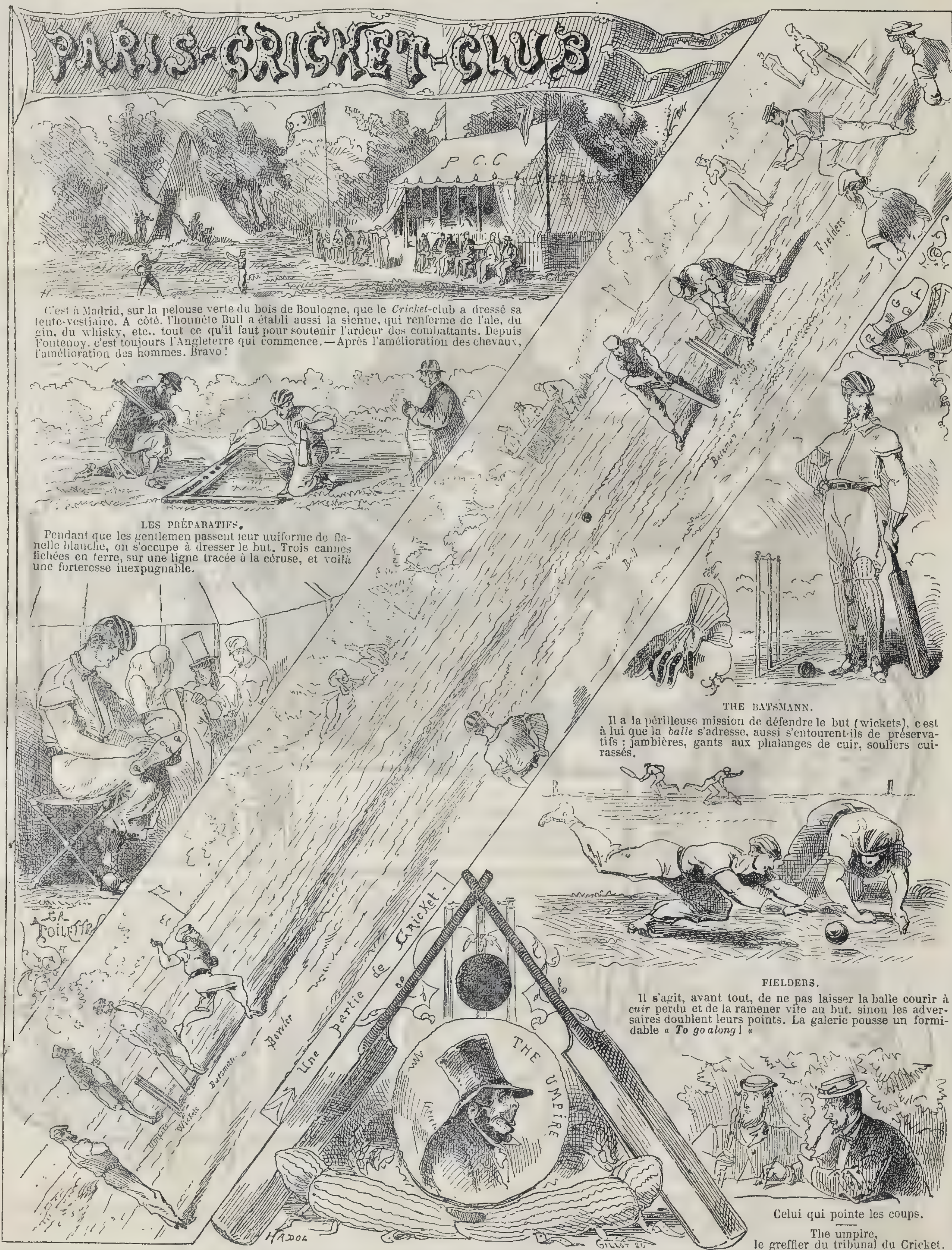
Une seule personne ressemble au portrait que j'ai tracé; c'est Mlle Emmeline Guillot. Emmeline! un joli nom, doux comme un baiser!

Quand l'oncle Boulaingrain est venu me proposer de me présenter à titre de prétendant, ai-je été assez sot en refusant! Mais j'aimais tant Nichette!... Est-ce qu'il serait trop tard? Je cours chez l'oncle Boulaingrain. Ah! Nichette, vous l'aurez voulu! Je vais me marier, et me bien marier. Entre nous tout est fini, Nichette.

La maîtresse que j'aurai... ce sera ma femme!

VICTOR P.

LE NOBLE JEU DU CRICKET



C'est à Madrid, sur la pelouse verte du bois de Boulogne, que le *Cricket*-club a dressé sa tente-vestiaire. A côté, l'honnête Bull a établi aussi la sienne, qui renferme de l'ale, du gin, du whisky, etc., tout ce qu'il faut pour soutenir l'ardeur des combattants. Depuis Fontenoy, c'est toujours l'Angleterre qui commence. — Après l'amélioration des chevaux, l'amélioration des hommes. Bravo !

LES PRÉPARATIFS.

Pendant que les gentlemen passent leur uniforme de flanelle blanche, on s'occupe à dresser le but. Trois cannes fichées en terre, sur une ligne tracée à la céruse, et voilà une forteresse inexpugnable.

THE BATSMANN.

Il a la périlleuse mission de défendre le but (wickets), c'est à lui que la *balle* s'adresse, aussi s'entourent-ils de préservatifs : jambières, gants aux phalanges de cuir, souliers cuirassés.

FIELDERS.

Il s'agit, avant tout, de ne pas laisser la balle courir à *cuir* perdu et de la ramener vite au but, sinon les adversaires doublent leurs points. La galerie pousse un formidable « ***To go along*** ! »

Celui qui pointe les coups.

The umpire, le greffier du tribunal du Cricket.

L'ÉCLAIR ET LARA, A L'OPÉRA-COMIQUE

DANS L'ÉCLAIR
Les sœurs Panachard
(*Mmes Cico et Bélia.*)

DANS L'ÉCLAIR. Qu'elle est touchante cette scène où, croyant embrasser Mlle Cico, Achard saisit un grand manche à balai en s'écriant: « C'est bien sa taille, mais ce n est pas sa voix,! »

DANS LARA. — Comment Montaubry, si soigneux des moindres détails, néglige-t-il à ce point ses jambes de la fin?

GEORGES

LE PAGE DE LARA
(*Madame Galli-Marié.*)

Avec ces beaux yeux, ces beaux cheveux, ces belles dents et ces jolies petites jambes, quelle idée d'aller ressembler de profil, à Garnier-Pagès!

DANS L'ÉCLAIR : LE LIEUTENANT ACHARD, — Trop de col, trop de cravate, trep de gilet, trop d'épaulette, trop de fusil, trop de sabre, trop de guitare, mais pas assez de pantalon!

LE COMTE DE LARA-MONTAUBRY. — Savrz-vous un ténor plus convaincu que Montaubry? Il ne marche pas, il s'avance; il ne s'en va pas, il s'éloigne; et comme il prend au sérieux son navire à roulettes! Comme il aime à brandir un ferblanc homicide! Il est né pour immoler. — Par exemple, un bien bon gilet de sûreté!

LE RIVAL

M. MOMBRO

LA COMTESSE

GILLOT SC.

LE FÉROCE EZZELIN
« La jalousie
» Est un poison,
» Qui n'empêche
» Pas d'engraisser. »

LE FIDÈLE MONBRO
Conservateur des antiquités de la tour.

LE CORTÈGE DU COMTE DE LARA-TATOUILLE
« Honneur et ferblanterie! »

LA COMTESSE
Ah ça, jouons-nous à la drogue?

LE COMÉDIEN RACLE

..... Je le remarquai pour la première fois, à la Comédie-Française, dans une comédie, dite *fantaisiste*, où les personnages s'appelaient Fantasio et Clélio, parlaient de ballades à la lune, de sérénades, de chanson du vin dans les bouteilles : toutes sortes de *clichés* plus usés que les bois d'Épinal.

Autant qu'il m'en souvient, un amoureux et une grande dame se contaient des fadeurs, et cette fantaisie n'eût pas été supportable si tout à coup un valet, qui n'avait mot à dire, n'eût mis la salle en belle humeur.

Ce valet apportait une lettre à un des acteurs en scène ; l'auteur ne lui en avait pas confié davantage, et les graves sociétaires ne s'imaginaient pas qu'une telle *panne*, comme il se dit en argot de coulisses, pût servir au débutant ; mais l'homme avait caché soigneusement son jeu aux répétitions pour tout d'un coup apparaître dans un costume fantasque où se déployaient ses gestes bizarres et sa fantasque anatomie.

Créer un rôle là où il n'y en a pas est le secret des véritables comédiens. Tout alors dépend de la mimique, base de l'art théâtral. Ce sont des qualités inconnues au Conservatoire, et le débutant les apportait vives et franches dans un sanctuaire académique où la plupart des comédiens semblent prendre à tâche de ressembler à de graves notaires.

Racle sautait à deux pieds dans le plat fêlé de la tradition ; sa pantomime faisait tache au milieu des froideurs classiques, et, quoiqu'à cette époque, un directeur, homme d'esprit, prit à tâche de renforcer l'ancien répertoire par des œuvres et des comédiens nouveaux, Racle ne put tenir à la Comédie-Française.

Balzac lui avait pronostiqué un avenir dans les rôles épisodiques des farces de Molière ; mais le bel oracle que ce Balzac qui eut l'impudence de lire, en face des comédiens ordinaires, un ouvrage aussi mal pensé que mal charpenté : *Mercadet !*

— Voilà bien, disait-on, à propos de Racle qui attirait de nouvelles foudres sur la tête de Balzac, comment entendent le théâtre ces romanciers qui dédaignent les saines lois de l'art dramatique.

Racle fut donc remercié.

A entendre les comédiens ordinaires, c'était une sorte de sacripant cynique qui déshonorait le foyer de la Comédie-Française, rien qu'en y posant le pied, et on se racontait, avec des hélas ! mille traits de la vie de l'excentrique acteur.

Gueux comme Job, cynique comme le neveu de Rameau, Racle osait se présenter à la caisse une quinzaine d'avance pour toucher ses maigres appointements. Ce n'était pas dans la tradition !

Il tenait, disait-on, des propos à faire rougir le buste en marbre de M. Étienne, et il persuada à une ingénue de quarante-cinq ans qu'une soubrette, qui venait de débuter et avait obtenu autant de succès par sa gaieté que par sa belle chevelure, puisait ces charmes dans la boutique de son coiffeur.

Un soir la soubrette se trouva mal et chacun s'empressa pour la secourir ; mais, pendant que les uns dégrafaient la robe, la forte ingénue sautait sur le peigne, l'enlevait précipitamment, et aussitôt des vagues de vrais cheveux se répandaient trompant la jalousie d'une rivale, qui elle même, de colère, tomba en pâmoison.

On sut plus tard que Racle, pour favoriser les débuts d'une nouvelle actrice, avait jugé à propos de ne pas lui accorder trop d'avantages physiques, qui sont toujours mal vus dans un endroit où l'apparence, le convenu, l'appris et le conventionnel, sont en hostilité avec la jeunesse, la beauté et toute qualité naturelle.

Ce qui, avec d'autres motifs, choqua principalement les sociétaires fut le couteau de Racle.

Au-dessous du gousset de son pantalon, d'une ouverture étroite et secrète pratiquée dans la ceinture, Racle tirait quelquefois un couteau avec lequel il se plaisait à tailler ce dont il avait besoin. Mais quel couteau, quel manche et quelle lame ! Noir, fin et terrible comme certains serpents de Java, ce couteau avait une physionomie de férocité auprès de laquelle les sabres turcs paraissent innocents et bonhommes.

Racle semblait tirer vanité de ce couteau qui n'était pas sans quelque analogie avec un scalpel. Un riche étranger ayant un soir invité toute la troupe à souper au café Anglais, Racle affecta, pendant le repas, de ne se servir que de son terrible couteau, quand des valets empressés changeaient à chaque plat de couvert et offraient de riches instruments de dégustation en rapport avec la cuisine du lieu.

Pure effronterie que ce couteau dont Racle au dessert, osa vanter la parfaite commodité, faisant parade de connaissances à rendre jaloux un habile coutelier.

L'homme était ainsi, bizarre et se plaisant à narguer les convenances. Quelle idée fantasque avait pu pousser l'administrateur à donner entrée à un Racle dans la maison de Molière ? Telles étaient les récriminations des vieux comédiens qui craignaient pour leur tranquilité en écoutant les lamentables récits des tortures qu'avait fait subir Racle à un auteur estimé, à un ancien directeur du Vaudeville, à un membre de l'Académie française, à M. Ancelot lui-même.

Pensionnaire du théâtre du Vaudeville, Racle débuta non pas par des rôles brillants, mais par des excentricités qui dès lors pesèrent sur sa vie de comédien.

Jeune et peu expérimenté en matières de coulisses, Racle était à cette époque d'une timidité qui trompe les gens. Les êtres vaniteux et tout de surface s'imaginent qu'un pauvre garçon, qui ne dit rien, blotti dans son coin, est une sorte d'esclave trop heureux d'être attelé au char de leur orgueil. Je ne sais quel ordre donna M. Ancelot à Racle en le tutoyant.

Racle sortait d'une bonne famille, poussé par la fatalité, qui jette tant de comédiens sur les planches. Recevoir un ordre d'un directeur et être tutoyé par lui fut une injure mortelle qui se répandit dans tout son corps, et s'allongea pour ainsi dire suivant les longues proportions de son anatomie. Il n'était pas homme à ronger l'insulte. Nerveux, irritable, personne ne le fut plus que lui.

A quelques jours de là M. Ancelot donnait dans son hôtel une fête dont Mme Ancelot faisait les honneurs. Racle entre, tout de noir habillé, pâle, froid, semblable à un diplomate ; mais M. Ancelot, qui reconnaît son pensionnaire, tressaille, pressentant le danger.

— Bonjour, cher *ami*, dit Racle à l'académicien, comment *vas-tu ?*

On s'imagine, à cette question, la stupeur d'un académicien auteur de quelques tragédies.

Quand, plein de colère, il retrouve la parole.

— Monsieur, dit-il, vous insultez mes cheveux blancs ?

— Il faut les faire teindre !

Là-dessus, Racle s'en va, laissant son directeur en proie à une exaspération profonde ; mais il n'était pas suffisamment vengé.

Lors de l'inauguration, à Rouen, de la statue de Corneille, M. Ancelot fut chargé du discours officiel, et, en qualité de délégué de l'Académie, il recevait les félicitations des autorités supérieures, lorsqu'apparaît la longue figure de Racle qui, donnant à son directeur une poignée de main sinistre, lui disait, continuant son système de vengeance :

— Vraiment, mon cher, *tu* as été très éloquent.

Le maire de Rouen crut devoir inviter au dîner officiel un ami si intime de l'orateur, et toute la soirée Racle se dressa, comme le spectre de Banquo, en face de son directeur, qui n'osait faire connaître sa qualité de comédien.

Ces aventures et bien d'autres, mirent Racle en bonne position auprès des écrivains qui cherchent l'étrangeté d'où qu'elle parte. Balzac, je l'ai dit plus haut, donna d'excellents conseils au comedien et lui traça sa véritable route. Les rôles épisodiques des comédies de Molière, qu'on fait jouer habituellement à la Comédie-Française à de pauvres doublures, eussent fourni à Racle quelques silhouettes curieuses à mettre en relief.

A ne prendre que les petites pièces telles que les *Précieuses ridicules*, quel parti à tirer du Jodelet et du Mascarille ? La plupart du temps ces rôles sont confiés à de jeunes messieurs qui sortent du Conservatoire. Ils ont étudié dans la classe de M. Samson, cela suffit. Ils auraient besoin d'être déniaisés dans quelque théâtre de banlieue ; il leur faudrait, comme Molière, avoir roulé la province avant de s'imposer devant le public parisien. Point. L'enseignement académique

mique du Conservatoire, les prix qu'ils y ont obtenus, leur sont un brevet de grand comédien.

Racle ne pouvait continuer sa route appartenant à la malencontreuse famille des bohèmes, à qui il manque un rien pour devenir possibles. Repoussés de partout, gagnant à peine un pain trempé d'humiliations, sentant leurs facultés refoulées, humbles et fiers d'être parqués dans un coin comme des brebis galeuses, ne pouvant franchir la chaîne que tendent les médiocrités, subissant les tortures morales que leur font supporter les satisfaits, dédaigneux de courir les sentiers battus du succès, doués de sens délicats qu'effarouche toute injustice, ces natures se replient sur elles-mêmes, amassent de sourdes rancunes dans l'isolement, et quand le hasard fait rentrer de tels hommes dans le groupe des gens à gros ventre, ce ne sont ni plaintes ni récriminations qu'ils font entendre, mais des attaques aigües et profondes qui ne se pardonnent pas.

Ils ne sont plus dans le ton : leur *la* est un *si* agressif et mordant. Là où les autres se picotent doucement pour établir leurs droits, avec des arrière-idées de réconciliation, des blessures envenimées et inguérissables sont faites par ces êtres qui sentant vivement, s'exagèrent la portée des égratignures, et rendent des coups terribles, semblables, selon eux, à ceux qu'ils ont longuement supportés.

Combien d'intelligences ont ainsi apporté de bâtons dans les roues de leur propre carrosse? Combien, sans le savoir, ont creusé devant eux des fossés que plus tard ils ne peuvent franchir? Combien, toute leur vie, ont été tenus en suspicion et arrêtés dans leur développement pour s'être gendarmés inutilement contre le cercle dont il leur est défendu de sortir? La vie de ces sensitives a été trop longuement prouvée par l'exemple d'un Jean-Jacques pour être développée à propos d'un comédien dont les auteurs dramatiques, ses contemporains, ne comprirent pas le parti à tirer.

D'un extérieur à la fois étrange et distingué, Racle eût certainement rendu service aux écrivains qui, sans craindre l'habit noir, ont su tirer de la vie moderne des effets dramatiques et comiques.

Ce fut surtout à la police correctionnelle que je compris Racle.

Le pauvre garçon, pour avoir fait preuve de plus de ressources que Quinola dans une comédie picaresque et réelle, comparaissait à la barre. Les événements sont encore trop présents à la mémoire des curieux pour que je leur donne du développement. Chacun sait qu'étant rencontré dans la rue par un ami qui allait tenter une démarche auprès de sa femme dont il vivait séparé, Racle intervint comme conciliateur auprès d'une belle-mère et de sa fille qui étaient hostiles à un mari dont la conduite n'avait pas été sans tort.

Suivant son habitude, Racle était en habit noir et cravaté de blanc.

Il aime ces sortes de costumes officiels, auxquels il communique des profils et des plis particuliers.

L'ami pensa qu'avec cette toilette, Racle jouerait à merveille le rôle d'un personnage officiel; et comme le comédien n'était pas connu de la famille où il s'agissait d'imposer une volonté, l'affaire fut résolue en un clin d'œil.

Racle entra donc avec le nom de *Chévremont* et le titre dé *secrétaire particulier du préfet de police*. Et vraiment le véritable secrétaire intime d'un magistrat si haut placé eût pu prendre Racle pour un collègue, quoique peu de comédiens échappent au masque des coulisses.

Aussi Racle qui n'a pas la bouche particulière aux gens de théâtre, inspira-t-il quelque terreur au tribunal : les juges regardaient avec une sorte d'anxiété ce comédien qui, à la barre, pouvait aussi bien représenter un agent consulaire qu'un préfet, un administrateur intègre qu'un diplomate, un magistrat qu'un chef de division.

Les moralistes de tous les temps se sont vivement élevés contre le vice se parant du manteau de la vertu. Racle dut sa condamnation à sa cravate blanche, à son habit noir, à sa personnalité flegmatique. Son chapeau ne portait pas écrit en assez gros caractères : « Je suis l'acteur Racle » Un tel homme, avec un pareil physique, pouvait se glisser dans les réunions officielles, au milieu des autorités, en imposer au vulgaire par son grand air, et jouer dans la vie des comédies à la Gil Blas que n'admet plus le correct du dix-neuvième siècle.

Il faut rappeler que lors de l'arrivée du pseudo-secrétaire du préfet de police, venant mettre le holà entre deux époux divisés, un témoin était présent, qui, jugeant que la balance de la rue de Jérusalem penchait trop en faveur du mari, voulut défendre les intérêts de la femme. Racle qui l'écoutait froidement, tira un carnet de sa poche, griffonna quelques lignes au crayon en s'adressant au personnage officieux :

— Monsieur, dit-il, n'étiez-vous pas socialiste sous la République? Une question de génie pour l'époque.

L'homme parut troublé et Racle, clignant de l'œil :

— Votre dossier est chargé, monsieur, souvenez-vous en.

Il y a peu d'hommes qui ne soient troublés par de tels mots. L'annonce d'un *dossier chargé*, faite par un secrétaire intime du préfet de police, calmerait les esprits les plus rebelles. Grâce à l'admirable pantomime du comédien, qui ne fit pas une faute, le mari obtint de sa femme tout ce qu'il désirait, et les deux compères s'en allèrent, se frottant les mains d'une comédie si bien jouée.

Mais à quelque temps les deux dames victimes de la supercherie, la fille et la belle-mère, allaient passer la soirée au théâtre des Bouffes-Parisiens, lorsqu'un personnage étrange, qui semblait une caricature animée de Carle Vernet, parut sur le théâtre.

— Comme ce comédien ressemble au secrétaire du préfet de police! dit une des dames.

— Les mêmes allures, la même taille, les mêmes gestes.

— Et la voix, reprit la première.

— Une telle ressemblance est impossible... Il faut que ce Racle se soit joué de nous.

Une plainte ayant été portée contre le comédien pour avoir joué la comédie dans un intérieur tranquille, Racle ne nia pas qu'il eût prêté son talent de mime à un de ses amis pour l'aider à obtenir justice; mais quoique le fond de l'affaire fût grotesque, Racle n'en fut pas moins condamné comme ayant usurpé des fonctions officielles; mais à quelque temps de là, un acquittement en Cour d'appel permit à l'excentrique de continuer sans remord l'exercice de son art, dont il eût été fâcheux de priver momentanément le public.

Ainsi que tous les êtres dominés par leurs nerfs, Racle s'implante difficilement dans un théâtre. A peine entré, il en sort. Ce comédien, qui rêve un idéal dramatique élevé, manifeste les inquiétudes de son esprit par des propos pleins d'amertume pour ceux qui l'entourent. Il se montre dur en scène vis-à-vis des drôlesses qui prennent le plancher du théâtre pour un trottoir, et, fatigué, fatigant, inquiet et inquiétant, l'homme ne parut un moment recouvrer quelque tranquillité que sur la petite scène des Bouffes.

Ancien élève du Conservatoire, il en savait assez pour traduire les drôleries musicales d'Offenbach; mais s'il était médiocre dans les parades mythologiques dont le succès étonnera peut-être nos petits-fils, je tiens à constater qu'il fut un comédien admirable dans un rôle qu'il s'était taillé tout entier, à propos d'une débauche spirituelle d'un des plus hauts personnages de la cour.

Ou l'acteur est porté par son rôle, ou il le porte.

Racle appartient à la classe de comédiens intelligents qui se révèlent tout à coup par quelques mots, par une physionomie autrement dessinée, par une entrée, par une sortie. Personnages de dernier plan sur lesquels l'auteur n'a pas compté, et qui, par l'interprétation particulière d'un habile comédien, deviennent les plus intéressants de la pièce.

Ainsi Racle sait dessiner des figures accessoires qu'il rend dominantes, mais ce sont des accidents dans sa vie, les auteurs n'ayant pas compris les ressources qu'offre son anatomie.

Racle a manqué à la scène du Palais-Royal, là où se sont affirmés tant de farceurs et quelques comédiens. Sur cette joyeuse scène, où ont été semées avec profusion un si grand nombre d'idées vraiment comiques, Racle, entrant en possession de la réputation après laquelle il court depuis une vingtaine d'années, eût senti ses nerfs se calmer, et certainement il fût devenu un grand comédien, chose rare à toutes les époques.

MOLINCHART.

OBSERVATIONS

Le talent de tourner un compliment pourrait se définir : l'art de tirer quelque chose de rien. Aussi ce talent fait-il toujours plus d'honneur à l'artiste qu'au sujet.

—

Un regard de femme ne fait tant de bien que parce qu'il caresse la bonne opinion que nous avons de nous.

—

Décidément femme qu'on ne domine pas domine; l'homme gagne à rester le maître, le ridicule en moins, la paix en plus.

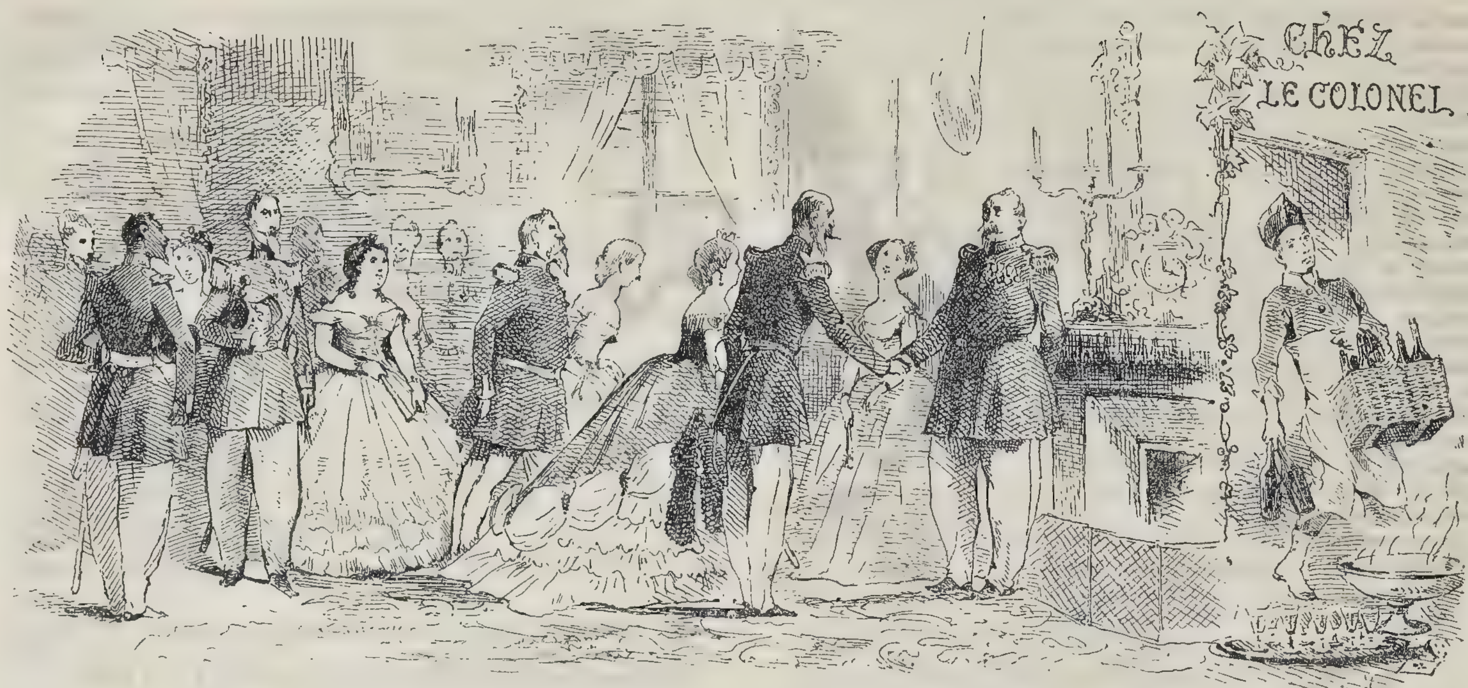
—

On est jalouse d'être aimée seule, mais non pas d'un seul.

—

Une calomnie, c'est le mal qu'on dit de nous; la médisance, c'est le mal qu'on dit des autres.

ALFRED B.



UNE SOIRÉE CHEZ LE COLONEL


Rapport du 25 juin.

« Rapport du 25 juin 1864.

« Aujourd'hui rien de nouveau ; exé-« cution du tableau de service journa-« lier. »

« Note pour messieurs les officiers :

« Le colonel et Mme... recevront ce « soir le corps d'officiers, en grande te-« nue, sans hausse-col ; ces messieurs « sont attendus à huit heures et demie. »

Ainsi s'expriment, à la date duditjour, le *Livre d'ordres* du régiment et le caporal de semaine, interprète, auprès des officiers, des décisions suprêmes.

Le colonel reçoit ce soir ! Grand émoi au régiment, qui est tout en l'air, depuis ses sapeurs jusqu'aux officiers supérieurs.


Le capitaine a bouclé son ceinturon, etc.

« Dis-donc, Hector, je vais mettre ma robe verte ? » demande Mme la capitaine des grenadiers du 1er. C'est la couleur favorite de Mme la colonelle. « Et puis elle est si simple, elle ! » — « Avis à cette pimbèche de Mme de....., qui mange en dentelles les appointements de son mari ! La femme d'un lieutenant!!... » Le reste se perd dans un double soupir... Le capitaine a bouclé son ceinturon et sa femme en a terminé avec son corset.

A huit heures et demie, heure militaire, les salons du colonel sont ouverts ; la musique est à son poste dans le jardin et les sapeurs aussi. Dans un coin, des verres et des bouteilles, en légion respectable, s'alignent sous l'œil vigilant du sapeur préposé à leur garde ; car les musiciens doivent se conserver le gosier humide, mais rien de plus ; les notes en pâtiraient trop.


Le caporal-sapeur se tient majestueusement à la porte.

Le caporal sapeur, avec sa barbe, ses galons, ses trois *brisques* et ses gants de fil blanc, se tient majestueux à la porte. A lui l'honneur d'annoncer et d'introduire les invités. A chaque personne qui arrive, sa voix de Stentor retentit vibrante ; et l'autorité a tout le temps de préparer son sourire ou sa dignité à l'occasion.

Tout d'abord, chacun va s'incliner devant le colonel, puis devant madame, et subir, selon les sexes respectifs, l'inspection de regards non moins olympiens que minutieux. Aussi, messieurs les officiers, qui ont l'honneur de défiler sous l'œil inquisiteur du maître, sont-ils rigoureusement à l'ordonnance du journal militaire : la botte vernie et les gants beurre frais ont seuls trouvé grâce. Pour les dames : liberté dans les couleurs et dans les rubans, selon le budget, mais jusqu'à concurrence de la toilette de Mme la colonelle inclusivement.

Dans les présentations aux maîtres de céans, quelques-uns commencent par présenter leurs hommages à Mme la colonelle ; sur cette question d'étiquette, le régiment est partagé en deux camps : d'un côté les moustaches en brosse, qui ne connaissent que le règlement, et vont, sans broncher, toucher la main que tend le colonel ; de l'autre les moustaches en croc, les *gandins* qui savent tout..... et presque pas de théorie où, du reste, il n'est pas question de dames à l'article : « *Marques extérieures de respect.* »


D'un côté les moustaches en brosse.


De l'autre, les moustaches en croc.

Mme la colonelle donne gain de cause à ces derniers, en les accueil-lant de son plus gracieux sourire.

Cependant les salons se remplissent : dans premier, se tiennent le colonel, adossé à la cheminée, et, à sa droite, les gens sérieux, la tête de colonne de son régiment; vis-à-vis, madame trône au-dessus des dames de sa cour, assises par ordre hiérarchique ; autour papillonne la jeunesse dorée ; car les femmes sont les dispensatrices des grâces maritales ; les sous-lieutenants le savent bien ; et ils plantent leurs jalons pour l'occasion prochaine. Du reste, de ce côté, on s'abime en douceur. Les mains de Mme X... et ses bras rouges ont les honneurs du tapis : — « Tiens, comme la petite mam-z'elle X... est coiffée ! Qu'est-ce qu'elle a sur la tête? » — « Ah ! c'est le perruquier de la compagnie qui l'a coiffée ! s'écrie Mme des grenadiers du 1er en étalant sa robe verte, Hector l'a vu après dîner monter chez son père. »

En ce moment, la porte s'ouvre, des retardataires arrivent : la voixdu sapeur annonce :

« M. le lieutenant de..... et Mme de..... »

Les hommes se lèvent; Mme de.... est une femme du monde et une jolie femme. Le colonel fait quelques pas à sa rencontre ; Mme la colonelle ramasse son mouchoir brodé que le hasard a fait tomber à ses pieds ; les dames chuchottent :

« Peut-on se faire attendre ainsi chez le colonel ! La femme d'un lieutenant !

« Voyez-vous, dit Mme la trésorière, cette petite futée? Elle nous éclabousse toutes ! Elle fait son entrée ! Et ces messieurs la dévorent! »

« Oh ! les hommes ! » s'écrie la femme du major, qui est escortée de deux grandes filles, en âge d'être pourvues. »

Cependant la jeune femme et son mari se sont aventurés dans l'avenue humaine, qui conduit au colonel, sous un feu croisé de regards.

Le lieutenant de. . et madame de. .

Par bonheur, Mme la colonelle se trouve ravie de la toilette de bon goût, mais fort simple, de Mme de.....; et lui offre une place près d'elle ! Les conversations reprennent leur cours. Les dames causent chiffons, les hommes guerres et sièges. Un adjudant-major, à cheval sur les évolutions de ligne, détaille un plan de campagne de son cru à l'usage des Polonais, des Confédérés et des Danois, tout à la fois ; comme l'on peut facilement l'étendre à d'autres, on fera bien de s'en servir pour les Ouled-Sidi-Cheik. Le commandant du troisième bataillon, qui a fait l'expédition de Chine, possède une recette infaillible pour mettre la main sur Juarez, celle qui a failli réussir pour le Fils du Ciel : « C'est de le surprendre au lit..... Le Fils du Ciel n'a eu que le temps de se sauver. Sans cela, nous le tenions ! » — Et Juarez court encore. Quant à l'opposition, il n'en est question que pour mémoire.



Un sapeur avec des glaces, des verres de punch et des chopes.

« Savez-vous quev ous n'êtes guère galants, messieurs, minaude Mme la colonelle ; on va faire un peu danser ces dames..... » Elle se retourne vers son état-major, à elle, qui sourit d'aise.

La jolie Mme de... se met au piano ; le colonel lui-même la conduit, avec tous les égards, vers le tabouret fatal. Emotion contenue dans la partie féminine.

Bah ! qu'importe, pourvu que l'on danse. Les filles du major s'en donnent à cœur joie ; et Mme de..... se joint à elles, après avoir mis le piano en train, à ce que dit un sous-lieutenant dans l'oreille de son voisin ; elle laisse le tabouret à la sœur du lieutenant-colonel, vieille fille qui a de longue date oublié ses prétentions.

Deux sapeurs, avec des glaces des verres de punch et du sirop, imposent une trêve au piano et à la *danse;* il n'en est pas de même pour les musiciens, dans le jardin, ce qui fait très peu l'affaire du chef de musique, condamné au supplice de Tantale, à la vue d'un salon où Mme la Colonelle a condescendu à installer une table de jeu.

Ce salon est le mieux rempli ! Serait-ce un refuge pour ceux qui ne veulent pas l'œil du maître ?..... Ici l'étiquette est bannie pour le plus grand contentement de ceux qui *n'aiment pas le monde.*

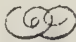


Un quadrille.

..... « Minuit ! » Comme il n'est pas de plaisir sans fin, l'inévitable adjudant-major de semaine rappelle que le général a ordonné promenade militaire pour le *matin.* — « C'est juste, dit le colonel, se levant avec sa femme qui fait la moue ; ce *matin,* à cinq heures, il faut être sur pied ; mesdames et messieurs, je vous remercie d'avoir bien voulu honorer mes salons de votre présence. Je ne vous retiens plus. » Il dit.

« La séance est levée ; libres sont ces messieurs d'aller reposer jusqu'à cinq heures ; les joueurs, trouvant que cela ne vaut pas la peine, vont continuer au cercle leur partie interrompue. Le colonel et madame s'endorment, fiers d'avoir si bien reçu leur monde, sans oublier les musiciens et les sapeurs, qui ont grand peine à retrouver la porte de la caserne.

F. D'A.





Sans oublier les sapeurs et les musiciens, qui ont grand'-peine à retrouver la porte de la caserne.

LA REINE DES TOQUÉS

J'ai connu une préfecture du Midi qui était devenue la plus douce des préfectures, par la présentation inattendue, dans les salons de M. le Préfet, d'une cantatrice qui avait le bon esprit de cacher ses amants et d'avoir *de la tenue*.

M. le duc de M....y — (ce n'est pas Montmorency) c'est Montg.... — avouez qu'on n'est pas plus discret — avait beaucoup fréquenté à Paris les salons de cette charmante personne qu'on avait surnommée à l'Opéra : *la Reine des Toqués*. Elle arriva un beau soir, parut au théâtre, fit florès par sa beauté, le goût de ses toilettes et le charme qui s'attache à ces êtres destinés à mourir jeune. On en parla beaucoup chez le Préfet, les femmes elles-mêmes l'aimaient déjà tant elle était peu coquette.

M. de M....y assura qu'elle n'avait pas d'amants, ou, du moins, qu'elle cachait discrètement ses liaisons; bientôt, on ne parla plus que d'elle, on alla même jusqu'à proposer de la recevoir aux bals du Préfet. — Une cantatrice ! .. En province !... Quel scandale !...

Elle y vint, calme, douce, mystérieusement vêtue, sans diamants, elle fut simple, discrète : la Préfète, une blonde parisienne exilée, la déclara charmante ; huit jours après, elle dînait à la Préfecture.

La Reine des Toqués, vers le second service, déclara qu'elle avait des oppressions et demanda à desserrer son corset, on y accéda de grand cœur. Elle répondit à toute chose avec une grâce parfaite, elle causa administration en femme habituée à rouler des cigarettes pour l'un des plus habiles ministres de l'intérieur; on parla toilettes, elle apporta des idées fraîches et originales, elle soutint une thèse contre le préjugé qu'ont les femmes de se coiffer en fleurs artificielles, au lieu de tresser elles-mêmes des bruyères roses ou blanches, des roses où des camélias suivant la saison.

On servit le café — les hommes, suivant leur affreuse habitude, se séparèrent et gagnèrent le cabinet du Préfet où ils allumèrent leurs affreux cigares; *la Reine des Toqués* ne s'en émut point et tira de la poche de sa robe un adorable petit sachet contenant du latakié et des *papelitos* espagnols, on parlait de Verdi, elle s'animait et ses joues pâles se coloraient d'une légère teinte rose, elle roulait dans ses jolis doigts ses cigarettes mignonnes.

Quand elle eut aligné sur un guéridon cinq ou six *papelitos*, elle sembla implorer la Préfète, disant qu'elle était souffrante, et que le latakié lui procurait un léger enivrement qui la calmait; du reste, le latakié est si peu du tabac! La Préfète subissait le charme, elle permit, et *la Reine* se prit à fumer avec une aisance d'allures qui excluait toute idée de scandale prémédité, on causa fumée, la femme du Procureur Impérial, Mme de R., avoua que son frère la faisait fumer en cachette et que ce n'était pas si désagréable. Une jeune Sous-Préfète très-gentille mourait d'envie d'essayer, *la Reine* préfecture lui tendit un papelito, et, une demi-heure après, toute la fumait.

Mais les salons s'emplissaient de grandes femmes, sèches, longues; des femmes de commandant de gendarmerie, des inspectrices des haras en bois, des gardes générales en fer blanc, vinrent saluer Mme la Préfète ; on se mit au whist, on cherchait des yeux la cantatrice qui refusait de paraître.—Elle n'aimait pas le monde, elle savait le préjugé qui s'attache à sa profession : dans l'intérêt de la Préfecture, elle préférait la douce intimité à laquelle on voulait bien l'admettre. On délégua la plus revêche des directrices des postes, une veuve de la grande armée ; elle se rendit à tant d'instances.

Une heure après, elle était au piano, ardente, inspirée, chantant le finale de *Norma*.

Qual cor perdisti
Quest'ora horrenda
Ti meni festi

Les conseillères municipales en bois ne se rendaient pas bien compte de ce qui se passait, mais l'émotion les gagnait. *la Reine des Toqués* fut charmante, on insistait pour qu'elle chantât encore, un conseiller de préfecture s'offrit à apporter les mélodies de Schubert, et l'inspectrice des haras, qui protestait contre tant de charmes, se rangea du parti de chacun. Les *Plaintes de la jeune fille* l'avaient désarmée.

Un mois après, sans qu'on s'en aperçut, toute la préfecture était séduite. Les dames y dînaient sans corset et fumaient des cigares, le soir, les jeunes substituts, sans s'en apercevoir, introduisaient dans leurs froids quadrilles des ritournelles cancanesques, on commentait les procès en séparation, et on trouvait la société de ce temps-ci, et la cantatrice elle-même, un peu bégueule.

A. A.

MON CONSEIL D'ADMINISTRATION

« Monsieur X. est averti que le Conseil de la Compagnie se réunira le jeudi 11 courant, dans la salle des séances ordinaires. »

Ma nomination est de très-fraîche date et je pars avec le plus vif empressement. J'arrive à trois heures moins un quart. Personne ! Je me trompe, j'aperçois un monsieur qui déguste un verre de Xérès. Échange mutuel de politesse, puis le monsieur reprend son verre, et rubis sur l'ongle, en vide le contenu.

Un quart d'heure se passe. — Monsieur est sans doute monsieur X? — En effet, monsieur. — Un verre de xérès ne vous effraie pas? — Nullement, monsieur. — A votre santé, monsieur. — A la vôtre.

Trois heures un quart, personne encore ! — Monsieur fumerait bien un cigare? — Comment donc, monsieur, avec plaisir.

On allume un cigare, et trois heures et demie arrivent sans trop de peine. — Un verre de porto, monsieur? — C'est que.....— Il arrive de Lisbonne, en ligne directe. — Ah ! il arrive de Lisbonne? — Nous le recevons par l'entremise de la maison Costa di Carra. — J'accepte, alors.

Le porto est exquis, aussi je crois pouvoir me permettre d'en déguster deux verres. — Ne suis-je pas actionnaire?

Quatre heures moins un quart, arrivent deux messieurs. — Bonjour, cher, disent-ils à mon voisin. — Messieurs, votre bien dévoué. — Connaissez-vous l'ordre du jour? — Ma foi, nullement. — Alors, vous supposez qu'il n'y a aucune question importante à discuter? — Je l'ignore, en vérité ! — Tant mieux; je suis attendu chez le duc de ... une affaire importante. Vous permettez ?... — Comment donc !

Le monsieur signe le registre de présence, soit 52 francs, 75 centimes à émarger, et s'apprête à s'éloigner. — Comment ! tu t'en vas, baron?... — Mon Dieu oui, j'ai affaire. — Quelle heure est-il donc ? — Quatre heures.... — Quatre heures, déjà, et Amanda qui m'attend ! Vous permettez, messieurs?

Il signe le registre de présence, et avant de partir, il se verse un verre d'Alicante. — A votre santé, mes chers collègues.

Tout le monde s'incline et ils sortent. — Je vois, me dit alors mon premier interlocuteur, que la séance sera nulle aujourd'hui, et si vous le permettez, monsieur, je vous fausserai compagnie pour rejoindre ma femme, qui compte sur moi pour la conduire chez madame de B...— Ma foi, si vous le permettez, j'imiterai votre exemple, monsieur, car je ne sais pas ce que je puis faire seul ici.— C'est vrai, mais avant de partir, croyez-moi, vidons le coup de l'étrier.

Cette fois on se verse une ample rasade de frontignan muscat. — Au revoir, monsieur. — Monsieur, votre tout dévoué.

Mais, au moment où nous allons sortir, entrent quatre nouveaux personnages, puis un cinquième et un sixième ; ce dernier est le secrétaire général. — Eh quoi, messieurs, vous vous éloignez déjà? — Comment déjà ! mais il est quatre heures et demie. — Vous faites erreur ! — Voyez plutôt... — C'est vrai, ma foi ! — En vérité, je ne croyais pas que l'heure fût aussi avancée ; ma foi, messieurs, si vous m'en croyez, nous remettrons la séance à un autre jour.

Tout le monde en chœur : — Avec plaisir ! X,

CHOSES ET AUTRES

L'Ambigu, de plus en plus comique, voyant le soleil revenu, jette des blocs de glace autour de ses naufragés..., si bien que les héros de M. Dennery n'inspirent plus aucune sympathie.— « Sardanapales ! » dit le bourgeois s'essuyant le front.

Quand je vous le disais, que la musique allait tout envahir ! La Porte-Saint-Martin va décidément nous donner *le Barbier*. Belles dames, restez à la campagne; le *Barbier* de la Porte-Saint-Martin n'est pas fait pour vos délicates oreilles. — Ce qu'il y a d'effrayant, c'est que le même théâtre va nous donner aussi la *Norma*. La *Norma* est déjà au Théâtre-Lyrique. Si l'on se met à jouer la *Norma* sur tous les théâtres de Paris et des départements, je sais bien que cela n'offre aucun caractère politique ; mais en sommes-nous là ?

La province continue à fournir une certaine quantité de circonstances atténuantes, qui attestent d'une sympathie vraiment touchante à l'égard des

criminels. — Dans le Pas-de-Calais, un ouvrier porte une poutre sur le chemin de fer, dans le but très avoué de faire sauter le train et de tuer cinq cents personnes..., le tout pour se venger d'un chef de gare qui n'était pas dans le train. Cette dernière circonstance a paru atténuante au jury.

—

Il y a mieux. Dans la Loire, un fils étrangle son vieux père ; la mère est complice... sans raison... pure cruauté... Le jury de la Loire n'est pas comme Solon : il admet le parricide... circonstancss atténuantes.

Il est vrai que les deux bourreaux avaient placé la face du mort dans le courant d'un ruisseau. On a dit que c'était pour déjouer les soupçons ; mais le jury a pris cela pour une attention délicate.

—

On annonce un trente-septième prétendant à la couronne de Slesvig-Holstein. Celui-là, que l'on ne désigne encore que par une initiale, se serait assuré la protection de Timothée Trimm.

—

On annonce aussi deux brochures, l'une parue, l'autre à paraître. Celle parue s'appelle, je crois, la *Question électorale*, et est signée Emile Augier. Le *petit-fils* de Giboyer en est très-content.

La seconde, à paraître, sera de Renan. Elle sera intitulée : *Ma situation.* Voilà un sujet que je crois fort digne d'intérêt pour M. Renan, mais qui intéresse médiocrement la Chine et le faubourg Saint-Antoine.

—

Leurs Excellences japonaises avaient annoncé qu'elles nous resteraient tout l'été. Les voilà parties. On se perd en conjectures sur ce départ subit. Serait-ce qu'après avoir fait une foule insensée de commandes à tous les marchands de Paris, Leurs Excellences se seraient ravisées, et, calculant la profondeur de leur bourse.... Dire que cela ne corrigera pas les marchands de faire crédit aux étrangers !

—

J'avais annoncé, sur un renseignement erroné, que M. Delamarre faisait élever une statue à *Vermout*. Il n'en est rien. On s'est contenté de tirer dix mille mouchoirs de poche avec l'image de Vermout. De cette manière la gloire ne coûte pas, elle rapporte. Tout le dix-neuvième siècle est là.

—

Les statisticiens sont très-amusants. Ils viennent de calculer que les dollars d'argent composant la dette américaine couvriraient un espace de terrain de près de 90 milles. Je vous demande un peu la belle nouvelle ! Si seulement les deux partis avaient eu l'idée ingénieuse de couvrir réellement cet espace de leur argent, les résultats eussent été tout autres. Je me tromperais bien si, les deux armées se jetant à la fois sur la monnaie, la guerre n'en eût pas fini du coup. Avis aux belligérants futurs.

—

On vient de retrouver (non, pas des poteries romaines)... un descendant de Shakspeare. Il n'a pas le sou. Le *Times* dit : « Surprenant, si c'est vrai ! » — La *Vie Parisienne* dit : « Bien plus surprenant si ce n'est pas vrai. »

—

Un bon état pour ceux qui hésiteraient à se faire prétendants au trône du Slesvig-Holstein. — L'Académie française décerne encore des prix d'éloquence. Comme il n'y a plus jamais qu'un seul concurrent, l'Académie demande une personne de bonne volonté pour le second prix. Il suffira d'un certificat de bonne vie et mœurs.

—

Il y a une chose effrayante lorsqu'on lit les journaux, c'est le nombre énorme de crimes impunis dont on découvre les traces des mois ou des années après la mort de la victime. Un magistrat dont je cultive l'amitié avec assiduité, — en cas de malheur, n'est-il pas vrai ? — me disait que la justice atteignait environ la dixième partie des crimes commis : 9 meurtres ignorés contre 1 que l'on connaît ; 9 personnes qui meurent en apparence de leur belle mort, — *belle mort* m'a toujours paru une jolie expression, — et qui, en réalité, sont victimes d'un assassinat ! — Cela rappelle ce chaudronnier dont parle Balzac, qui, chaque matin, sucrait la tisane d'un monsieur auquel il en voulait en y trempant pendant quelques minutes une petite rondille de cuivre suspendue au bout d'une petite ficelle. Le buveur s'éteignait, s'éteignait, et quand il fut éteint, on trouva que le bon Dieu avait été bien sévère. Un si brave homme, un si beau coffre !

—

Je lis dans les annonces un entre-filet commençant par ces mots : *Exhaussement du front.* — Il s'agit d'un quelque chose quelconque qui fait tomber poils et cheveux, sans douleur et en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter. A-t-on idée qu'il y ait en France assez de gens désirant avoir le front plus haut que nature pour que les exhaussements de front puissent réaliser des bénéfices ? — Il paraît, quoiqu'il en soit, que l'établissement marche très bien. — On parle d'une machine à vapeur à exhausser de toute beauté. Les dimanches et fêtes on n'exhausse que jusqu'à midi. — Des personnes du sexe son spécialement attachées à l'exhaussement des dames.

Ça ne fait rien, voilà une industrie qui met au second plan les noircisseurs de verres pour les éclipses, les tourneurs de mâts de cocagne en chambre, les souffleurs d'yeux sur le bouillon, et tant d'autres. — Ce qui m'arrêterait dans ce travail du front c'est le rhume de cerveau. Il paraît que c'est terrible pour cela.

—

J'ai l'honneur de connaître assez particulièrement le maire du bourg auprès duquel j'habite. Il m'estime, j'ose le dire, et sa confiante amitié le pousse quelquefois jusqu'à verser dans mon cœur le trop plein du sien. Ce qui l'afflige surtout c'est l'état déplorable des mœurs parmi ses administrés. L'état des routes n'est pas très satisfaisant non plus, mais dans les temps secs, ça va encore ; tandis que les mœurs... été comme hiver, mon cher monsieur, c'est déplorable ! J'en ai référé au préfet, qui m'a répondu : « Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? Employez votre autorité pour ramener les populations dans le droit chemin du devoir et de la morale. — Bien obligé. »

— Vous avez les gendarmes pour vous.

— A peu près pour moi. J'en ai un de sûr, les deux autres sont douteux. Tenez, vous voyez bien là-bas cette grosse bergère qui tricotte sur la route en sifflant son chien ?

— Oui, très bien ; elle est énorme, votre bergère.

— Oh ! c'est un embonpoint accidentel, mais qui se renouvelle chaque année. Voilà douze ans que je porte l'écharpe ; elle n'a pas manqué une seule fois à ses habitudes. Tous les ans je la fais venir :

— Eh bien ! la Sophie, vous voilà donc encoro dans le même état ? Et le père, malheureuse, et le père ?

— Ah ! pour ce qui est du père... j'ai pas remarqué, monsieur le maire, je l' connaîtrais, c't' homme, que je l' dirais, ben sûr.

— Mais, malheureuse !... Vous comprenez, je suis hors de moi. J'ai été jusqu'à lui offrir 50 fr. par an si elle voulait changer ses habitudes ; si elle voulait s'engager à...

— Comme ça, monsieur le maire, ça serait un petit sous-seing comme quoi...

— Oui, enfin, un engagement.

— Eh ben ! si j'étais pas une honnête femme, j'accepterais tout de même ; mais c'est pas la Sophie qui promettrait pour ne pas tenir.

Puis en riant, elle ajouta : « Tout ça c'est des piéges que monsieur le maire me tend. »

— Voilà, mon cher monsieur, le sens moral de mes administrés.

— Je vous en fais mon compliment.

—

Depuis quelque temps, la grave question, soulevée parmi les savants, de savoir si les êtres organisés avaient pour cause primitive des œufs, des germes en suspens dans l'air, ou bien si la matière elle-même enfantait de toutes pièces des êtres organisés, — est descendue dans le domaine public. Grâce à l'ardeur des deux savants champions, le venin n'a pas tardé à entrer dans le royaume de la science. A l'heure qu'il est, on est athée si on suit le cours de M. Pouchet, on est au contraire bien pensant si l'on écoute la parole de M. Pasteur. C'est singulier, mais c'est ainsi. Etes-vous matérialiste, libre penseur, athée, ou bien catholique fervent, idéaliste ? Croyez-vous aux œufs, n'y croyez-vous pas ? Il faut vous décider. Le droit divin ou le suffrage universel. La liberté de penser ou l'obéissance aux doctrines. L'occupation de Rome ou sa non occupation. La Pologne ou la Russie. Le bien ou le mal. La paix ou la guerre... Voyons, madame, dépêchez-vous d'avoir une opinion, croyez-vous aux œufs ou n'y croyez-vous pas ? Songez que la question Renan se mêle à tout cela, menaçante, envenimée, que les injures pleuvent de toutes parts, que la foi religieuse envahit Paris comme la lave d'un volcan, qu'on commence, dans l'intérieur et sur l'impériale des omnibus, à soulever les plus fines questions du dogme, tandis que la voiture marche : qu'il y a même des personnes scrupuleuses qui demandent, non sans quelque raison, que les conducteurs et les cochers soient soumis, avant d'entrer en fonctions, à une profession de foi philosophique et religieuse... Encore un coup croyez-vous aux œufs ? Le doute n'est plus permis, il faut se prononcer. Notre avenir éternel, l'estime de nos voisins, notre position sociale en dépendent. Eh bien ! le dirai-je, je suis fort embarrassé. — Il me serait agréable d'être bien noté, à coup sûr, et je me rangerais volontiers du côté des œufs, quoiqu'en principe je les digère avec difficulté. Si seulement M. Pasteur voulait bien me dire d'où viennent ces milliers de millions d'œufs de toutes sortes encombrant de toute éternité l'athmosphère. Mais M. Pasteur ne s'explique pas à ce sujet. — Je crois qu'il cache son jeu, — et assure simplement que c'est *le bon Dieu qui l'a voulu ainsi.*

D'autre part, je ne serais pas très éloigné de me ranger du côté de M. Pouchet, qui jure sur sa tête qu'il n'y a jamais eu d'œufs dans l'air, mais que les êtres animés sont enfantés par la matière elle-même, si M. Pouchet voulait me faire quelques révélations sur cette génération spontanée ; mais M. Pouchet se tait aussi, — cacherait-il également son jeu ? — et assure que *c'est le bon Dieu qui l'a voulu ainsi* ;

Je conclus de tout cela que M. Pouchet et M. Pasteur sont aussi ignorants l'un que l'autre sur la génération elle-même, et qu'ils ne se disputent avec tant d'énergie qu'à cause de l'adjectif à mettre après ce substantif inexplicable. — Entre nous je ne vois pas grande difficulté à ce que M. Pasteur embrasse M. Pouchet et réciproquement.

X.

L'EAU DE MÉLISSE DES CARMES, DE BOYER

PAS DE SUCCURSALE EN FRANCE NI A L'ÉTRANGER

EAU DE MÉLISSE DES CARMES BOYER N° 14

CONTRE APOPLEXIE, PARALISIE, MAL DE MER, CHOLERA, VAPEURS, EVANOUISSEMENTS

EAU DES CARMES RUE TARANNE N° 14

SAINTE THÉRÈSE

BREVETÉ S.G.D.G

NOMBREUSES FRAUDES CONTREFAÇONS

EAU DES CARMES

BOYER 14

L'EAU DES CARMES

Facilitait chez Richelieu les hardies conceptions qui ont fait de lui le plus grand politique.

Combien de ces charmantes femmes qui faisaient les délices de la cour de Louis XIV, seraient mortes de fatigues sans l'Eau de mélisse des Carmes.

La Renommée conduit dans l'univers la voiture de M. Boyer.

EXCELLENT APÉRITIF

— Mon cher tu vas diner avec nous, sans façon.

— Impossible, je sors de table.

— Avale trois gouttes de l'Eau des Carmes de Boyer et tu auras plus faim qu'avant.

EXCELLENT DIGESTIF

Il viendra bien à bout de manger tout cela, n'a-t-il pas son flacon d'Eau des Carmes.



Cet auteur dont nous admirons la fécondité merveilleuse, n'aurait jamais pu arriver à son dixième volume sans l'Eau de Boyer.



— Et vous m'offrez, comme garantie du prêt, la fortune que vous laissera votre vieux parent?

— Dam! il a 80 ans!

— Oui, mais il boit de l'Eau des Carmes et il passera la centaine.



— Vous n'allez pas aux eaux?

— A quoi bon, on va très loin chercher la santé, moi je n'ai qu'à aller chez M. Boyer, et je me porte à merveille.

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



TYPES DE FEMMES

I

FROU-FROU LA PARISIENNE

Accusée! votre âge?—On lui donne généralement trente ans, mais elle n'en prend que vingt-six, et comme elle ne garde rien pour elle, Frou-Frou donne les quatre autres à ses amies intimes.

Elle est née dans un milieu élégant, disloqué par des revers et désuni par des passions; aucun signe étrange n'a présidé à sa naissance : « Les vents étaient à l'amour, l'horizon était en feu. » Peut-être devrons-nous un jour invoquer comme atténuantes ces circonstances atmosphériques.

Cependant, sa vie s'écoula douce et paisible jusqu'à l'âge ou sans qu'on y prit garde, elle devint une belle jeune fille; elle avait la taille ronde et souple, la main psychique, le sein un peu bas comme les femmes de qualité et les cheveux rebelles sous le peigne. D'épais petits tortillons, cheveux follets et indisciplinés, couvraient la nuque et attiraient invinciblement les regards, donnant à réfléchir aux valseurs peu naïfs.

Les yeux étaient bleus et constamment cerclés d'un ton brun, comme si l'ange dispensateur des rêves eût fait naître, chaque nuit, des désirs inassouvis; la bouche était sensuelle, et les narines, colorées en rose, se gonflaient légèrement en même temps que ses yeux se voilaient, lorsqu'elle respirait une fleur ou qu'elle pressait sur ses lèvres sa tourterelle.

Parfois, lorsque la soirée était orageuse et l'air chargé de nuages, brodant quelque virginale tapisserie, assise auprès de sa mère, la jeune fille tressaillait dans tout son être sans qu'on sut pourquoi, et son père disait quittant son journal : « Qu'est-ce qu'elle a donc, ta fille?»—On consultait le docteur, un fin vieillard, qui avait connu les dernières marquises du dix-huitième siècle, il disait tout haut : « Ce sont les nerfs, » et répétait tout bas : « C'est un tempérament, il n'y a rien à faire.

Un soir, on présenta à la jeune fille, d'une façon très cérémonieuse, un beau cavalier qu'elle connaissait depuis longtemps; elle comprit à demi-mot, l'examina froidement, trouva qu'il ne manquait ni de grâce ni de distinction, qu'il avait la main petite et le geste noble, qu'il s'habillait bien et parlait lentement; elle dit donc sans regrets le *oui* solennel. Ses aspirations avaient un but, ses désirs prenaient une forme, elle se précipita sur cet amour avec un peu plus de passion qu'on n'en attend d'une jeune fille, N. *** (vous pensez bien que je ne dirai pas son nom, qui est resté celui de sa femme) eut le tort de croire que Mignonne aimait l'amant, tandis qu'elle aimait l'amour. — Tout ceci est vulgaire, allons au fait; elle prit un amant, jour pour jour, deux ans après son mariage.

Elle refleurit et dissimula mal ses émotions, on la vit au bois, mollement étendue dans sa voiture, portant, avec toute l'imprudence de l'amour vrai, de gros camélias rouges à son corsage, et plongeant ses regards indiscrets dans les plus humbles coupés. — Le soir, au théâtre, elle fouillait du bout de sa lorgnette les bancs obscurs des fauteuils, et un observateur attentif l'eût vue porter de temps en temps son éventail à ses lèvres en regardant une baignoire mystérieuse, elle retardait à dessein la sortie pour envoyer à son amant un dernier regard.

Un jour, dans son propre salon, on mit en suspicion le mérite d'un jeune homme froid, concentré, qu'elle recevait souvent. Elle se leva comme une lionne irritée et le défendit avec la plus imprudente spontanéité. Le lendemain, ses amies répétaient à qui voulait l'entendre qu'elle jetait son bonnet par dessus les moulins, alors qu'elle ne faisait, tout au plus, qu'user de politesse à leur égard. Le danger l'attirait invinciblement, les obstacles l'exaspéraient, elle achetait ses femmes de chambre et se sauvait à ses rendez-vous par les escaliers de service. En route pour les Italiens, elle faisait arrêter pour aller *lui* montrer sa coiffure nouvelle, qu'elle emportait froissée sous les baisers. Bientôt, il y eut un scandale qui fit quelque bruit. — Une lettre saisie, comme toujours. —Vous voyez cela d'ici! —Les hommes sont si bêtes!

Le mari n'était pas tendre. — L'amant reçut un bon coup d'épée, — Frou-Frou devint veuve aux yeux du monde et fut séparée de son mari. N. *** fit bien les choses, du reste, la pension fut large et religieusement servie. Lindor se trouvait ainsi à la tête d'une maîtresse à laquelle la société ne pouvait pardonner un scandale qu'à la condition de se vouer à son amant, c'était un cas imprévu. Ce n'était point son affaire. Un soir, Lindor écrivit une lettre qu'il fit remettre à sa maîtresse, et se sauva assez cavalièrement de ce bagne, où il voyait condamné à la tendresse à perpétuité...

Six années se sont écoulées depuis, et ce temps de la vie de Froufrou a été donné d'abord au mari d'une de ses amies intimes, puis à un bel officier de guides, puis à un grand peintre. Le monde s'était retiré d'elle à la suite du premier éclat, elle n'avait plus de concessions à lui faire, et devint peu à peu le type singulier qu'elle est aujourd'hui.

Tenez, la voilà qui marche devant nous dans la rue; elle est mise à ravir, elle a ses petits tirets relevés, et on soupçonne le bas de sa jambe; elle marche sur la pointe des pieds et sautille sur chaque pavé comme une bergeronnette qui craint de mouiller ses plumes, la pluie l'attire, et elle est femme, s'il vient à pleuvoir, à descendre de voiture pour avoir le droit de relever un peu plus qu'il ne convient par un beau temps, ses jupes toujours si fraîches.

J'esquisse sans ordre les traits qui la peuvent peindre. C'est la créature la plus occupée de Paris : elle a des côtés grande dame et des instincts de lorette. Elle a un groom qu'elle sonne à sept heures, et quand Paddy entre en se frottant les yeux, il est toujours étonné de

voir que madame a déjà écrit cinq ou six lettres qu'il lui faudra porter aux adresses les plus hétérogènes. Elle écrit à un vicaire de Saint-Louis-d'Antin pour la Société des Bons-Pauvres; — à sa modiste pour son chapeau; — à son amant pour son cœur; — à son notaire pour ses affaires; — à ses amis pour rien du tout.

Elle est de toutes les institutions de charité, et malgré ce qu'on devine de sa vie, les dames du faubourg Saint-Germain lui font la cour pour qu'elle tienne un comptoir le jour des ventes de charité, car elle connaît tout Paris, et ne craint pas de forcer un peu la nuance du sourire en faveur des orphelins.

Elle fait nommer celui-ci, décorer celui-là, donner des commandes à des artistes; elle ne sort pas des grandes administrations: banquiers, chemins de fer, Crédits quelconques, et depuis le secrétaire général jusqu'aux derniers employés, tout le monde la connaît. — Elle n'y fait jamais antichambre; les chefs de division l'appellent « belle dame » et le secrétaire particulier a toujours peur de la tutoyer devant son supérieur.

Ce sont *ces messieurs* qui l'ont appelée Frou-Frou... Vous comprenez, on taille sa plume, on s'ennuie... Frou-Frou... On entend un petit bruit charmant... une robe de soie qui frôle les murs étroits du couloir... Ah! voilà Frou-Frou!... C'est bientôt fait; huit jours après, tout Paris connaît cela.

Frou-Frou a beaucoup d'esprit, mais elle est très-ignorante et ne sait absolument rien de la vie, elle demande à un magistrat une commutation de peine et des crédits pour une commune à un député. — C'est la plus charmante petite niaise qu'on puisse voir pour tout ce qui touche à la vie pratique. — Elle ne doute de rien, et cause comme un moulin à vent... et patati et patata... et le conseil d'administration, et l'injustice qu'on a faite à M. un tel, qui n'est encore que chevalier, et la commission! et *ces messieurs* du Crédit! et M*** qui lui fait la cour! — C'est un autre tic très-développé chez elle, — tout le monde lui fait la cour, et vingt fois par jour, en parlant du plus absorbé des conseillers d'État, elle ouvrira la parenthèse : « vous savez qu'il est très-amoureux de moi. »

Frou-Frou n'a pas, à proprement parler, de salon; elle est du demi-monde tous les jours de l'année où elle ne se sauve pas la charité. Quelques graves personnes à cheveux blancs, que son babil amuse ou que ses coquetteries excitent, lui reprochent ses trop nombreuses relations qui les exposent à rencontrer chez elle leurs galants subordonnés.

Ce qui l'a perdue, c'est son amour de la *distinction*; elle pardonne la noirceur de l'âme; mais il faut avoir le pied petit et la taille élancée; elle vous toise un homme comme un maquignon toise *Fille de l'Air* ou *Vermout*. En un instant, elle a tout vu : elle sait que l'oreille est petite, la main élégante et le cœur sensible, — elle a su remarquer l'absence de bijoux qui dénote un gentleman et une foule d'autres choses encore. Parfois, après avoir entrevu quelqu'un, elle justifie la mauvaise opinion qu'elle exprime à son égard par cette révélation pleine d'inattendu : « Il a le *pouce* plat et les ongles bêtes. »

Elle a un côté italien: elle repose en paix à côté de son amant sans ôter son chapelet, ses médailles, et elle a puisé à je ne sais quelle école des maximes antiques qui feraient rougir des officiers de cuirassiers. Tout cela doucement, tranquillement, naturellement et sans effort. Elle est de taille moyenne, très-élégante et mignonne, et mange comme un collégien les jours de sortie.

C'est une énigme à laquelle on n'entend absolument rien; elle a des délicatesses infinies et des brutalités atroces, une impudence incroyable et des chastetés de pensée qui ne sont pas de ce monde.

Elle a des allures mystérieuses, elle porte ses voiles épais, et, par une étrange inconséquence, elle laisse stationner pendant trois heures, à la porte de son amant, sa voiture et ses deux chevaux gris-pommelés connus de tous. Elle adore se compromettre, et rien ne l'arrête plus que l'absolue discrétion, qui semble exclure la vanité de la conquête.

Le jour de la fête de son amant, elle fera dix lieues pour aller cueillir en pleine campagne des myosotis et des fleurs des champs, et passera trois heures à tresser une couronne, ce qui ne l'empêchera pas, le soir même, de faire à l'oreille d'une amie, des confidences à l'endroit du maillot d'un cabotin. Mais elle reste élégante et distinguée dans la forme, et n'a rien de cette morgue insolente des femmes lancées d'aujourd'hui; on pourrait, en n'y regardant qu'à la surface, la prendre encore pour ce qu'elle fut il y a dix ans, une femme du vrai monde, et la fille d'un homme qui portait la couronne à dix rangs de perles. Ses amours sont élégantes encore; elle ne se commet pas et demande à connaître les parchemins ou le mérite avant les inscriptions au grand livre.

Je sais des hommes, que toute femme serait fière d'avoir pour cavalier servant, qui *ne lui disent rien*, elle se laisse surtout prendre aux belles manières et aux attentions délicates. L'homme qui lui a laissé la plus grande impression est un très haut personnage, moitié littéraire, moitié Jockey-Club, qui, pendant trois mois, lui a envoyé à heure fixe son coupé avec un valet de chambre portant deux amours de petits chiens havane, qu'elle aimait à caresser. Du reste, il ne faut pas vous décourager, elle vous appellera peut-être un jour sérieusement « son bien-aimé; » Frou-Frou fait tout sérieusement. — Seulement, habillez-vous bien, et mettez des rosettes aux oreilles de votre cheval.

Y.

II

QUELQUES ANGLAISES

Il y a huit jours, je faisais, dans un magasin du West-End, emplette de gants, bretelles, faux-cols et mouchoirs, et j'étais servi par deux jeunes femmes, — des Anglaises pur-sang, des pieds à la tête, — depuis la robe à couleur sombre jusqu'aux larges et languissantes paupières qui défendaient leurs yeux des regards trop indiscrets des étrangers.

Il y avait un grand assortiment de mouchoirs, mais je faisais le difficile à l'extrême. L'une de ces jeunes filles était le type frappant de la demoiselle de magasin : mince, effilée, les yeux et les cheveux noirs avec une certaine disposition à la coquetterie, à l'intrigue. Elle accompagnait ses paroles d'un coup d'œil malicieux dont l'éclat illuminait la pâleur assez grande de son visage. Si elle se retournait, ses épaules avaient, pour ainsi dire, conscience de la finesse de sa taille et de la coupe parfaite d'un corsage bien ajusté. Elle se sentait passée maîtresse dans l'art de la riposte, et elle tenait fort bien tête à tout chaland mâle, fût-il du rang le plus élevé. Enfant du peuple, pleine de finesse, d'esprit et de malice, — affichant au dehors un étalage considérable de sentiment, — elle était certaine de monter les degrés de l'échelle sociale. Si elle se mariait, ce serait avec un homme d'une position plus élevée que la sienne; — si elle se permettait le luxe du satin, des broughams et des loges réservées, le gentleman qui aurait l'honneur de pourvoir à ces bagatelles serait riche, et après, foin de ses autres qualités! Comme dit le poëte : « Il y a dans les affaires des hommes un courant qui, pris à son flux, conduit à la fortune. » Et selon la paraphrase d'un autre poëte : « Il y a dans les affaires des femmes un courant qui, pris à son flux, conduit .. Dieu sait où. »

L'autre jeune fille était le type opposé : blonde, les yeux bleus, la chevelure semblable à de l'or tissé en nœuds épais autour de sa tête, elle avait cette carnation aérienne, limpide, pellucide que les blondes Anglaises ont en partage, et qui me fait toujours songer à une journée soleillée sur le bord de la mer, — si doucement frémissante comme le bercement des vagues, — si ondulée, si éthérée, est cette beauté!

Malgré sa fleur de jeunesse, elle avait le port d'une de ces grandes et puissantes femmes de Titien, ces déesses de la maternité! A peine si elle avait adressé la parole à un homme; — et quand je lui parlai, son sang vierge reflua aux oreilles, aux racines même de sa soyeuse et luxuriante chevelure; son sein, admirablement arrondi, quoique

trop développé pour son âge, se gonfla sous la pression de l'orgueil. La pauvre fille! Elle n'était pas accoutumée à servir des étrangers; elle rougit; elle se trompe, et son embarras ne fait que redoubler avec le sentiment qui lui vient de sa rougeur. C'était une jeune fille (me disais-je), qui éprouverait une profonde affection et la laisserait ignorer à la personne qui en serait l'objet; qui enfouirait pendant des années entières des trésors d'amour et de volupté, — pour finir peut-être par les prodiguer à quelque garçon incapable d'en apprécier la valeur.

—

Les femmes ici sont mieux disciplinées que les Françaises; d'abord, elles croient davantage aux démarcations sociales. Une femme de chambre pourra très-bien se croire plus belle que sa maîtresse, — ce lui est souvent le cas, — elle pourra très bien s'estimer aussi adroite, — ce qui est rare, — mais jamais elle ne se considérera comme son égale.

En outre, elles sont peu faites pour la représentation et la vie d'apparat. L'Anglaise se soucie peu de la société de l'Anglaise; mais, où elle triomphe, c'est dans son intérieur, dans son *home*, lorsqu'elle peut régenter à sa guise mari, enfants et domestiques. Affairée, majestueuse, affectueuse, caressante et imposante, — elle semble une reine abeille dans sa ruche. C'est, à la fois, un grand tyran baigné de pleurs,—et un esclave soumis, rayonnant de sourires; — les pleurs pour son mari, — les sourires pour ses enfants. Toutes les cellules de son cœur que l'amour n'occupe pas déjà sont remplies du désir de la domination. Qu'un regard ou un mot dur leur imposent pour un instant silence, elles sont bien résolues à avoir leur tour d'empire un autre jour : elles ne reculent, comme la vague qui se retire, que pour revenir avec plus de force. En apparence soumises, elles ne vivent que pour commander, bâtir des mariages à leurs amis, habiller leurs enfants et gouverner leur mari.

Si je ne me trompe, on croit l'Anglaise peu spirituelle, — belle et bête; — erreur profonde! Il est vrai qu'elles bavardent peu, mais en cela elles ressemblent au perroquet de la fable, qui était d'autant plus grand penseur qu'il n'était pas grand causeur. Ce n'est qu'à leur maturité qu'elles acquièrent cette réserve. A l'état de bébés et de petites filles, il n'est rien de plus franchement, de plus ouvertement et de plus hautement tyrannique que le joug qu'elles imposent à leurs pères ou à leurs frères.

—

Les veuves sont étonnantes. On en a vu, restées seules avec des dettes criardes et une nichée d'enfants en bas âge et chétifs, — dans une position où un homme eût courbé devant le sort pour aller tomber dans la plus profonde misère. Eh bien! ces pâles et frêles créatures, en apparence dépourvues de muscles et de volonté, livraient une lutte acharnée aux créanciers importuns et aboyeurs, aux dettes et aux embarras, avec le courage et la force tranquille d'un Tom Sayers! Dans son dernier ouvrage, Dickens nous en donne un admirable exemple dans la personne d'une pauvre femme sans éducation, qui n'a d'autre industrie que celle de louer des chambres garnies. Permettez-moi d'en extraire le passage suivant :

« Mon pauvre Lirriper avait laissé des dettes, et comme il était » enterré dans le cimetière d'Hatfield, dans le comté d'Hertford, j'allai faire une tournée chez tous les créanciers et leur dis : Messieurs je sais bien que je ne suis pas responsable des dettes de « feu mon mari; cependant je désire les payer, car je suis sa femme » légitime et sa réputation m'est chère. Je vais faire un petit commerce, je tiendrai des garnis, et, si je réussis, tout ce que devait » mon mari sera payé jusqu'au dernier *farthing*, à cause de l'amour » que j'ai toujours eu pour lui, comme étant sa femme. » « Il me » fallut du temps pour en venir à bout, mais enfin la chose fut faite. » On me fit présent d'un pot à crème en argent comme une marque « de profond respect pour ma conduite honorable. J'avouerai sans » peine qu'ayant mis dans mon panier un sandwich et une goutte de » sherry, je m'en allai par le coche au cimitière d'Hatfield. Là, après » avoir baisé ma main, fière, palpitante, je la posai avec amour sur » la tombe de mon mari; et pourtant il m'avait fallu un si long » temps pour laver son nom que mon anneau d'alliance était devenu » tout mince et poli le jour où je le déposai sur le gazon vert et ondoyant. »

—

Comme lorette, l'Anglaise est hideuse, oscillant entre des bouffées de tendresse et des tempêtes de sentimentalité, ou cuvant une trop large dose de sherry. Généralement belle, elle est rarement charmante. Peut-être cela provient-il de ce qu'ici on ne déroule pas au tour de sa tête l'auréole de la gloire concupiscente, ou du martyr régénérateur. En anglais, on n'appelle pas une bêche : un instrument d'agriculture ou un outil de jardinage; on appelle une bêche, une bêche et une catin, une catin.

Ce qui n'empêche que si l'une d'elles fait un mariage sortable, neuf fois sur dix vous la verrez tourner au puritanisme, être assidue à la chapelle, distribuer des petits traités religieux et mettre en pratique ce precepte de Lord Byron :

« Il n'y a pas au monde de plus grande consolation que le rhum et la vraie religion. »

—

Pour résumer, l'Anglaise a trop d'orgueil pour s'efforcer de plaire. Son regard semble dire : « J'ai une voix charmante, mais je ne veux pas chanter. Je suis parfaite musicienne, mais je ne toucherai pas du piano. Je ne ferai pas parade de mes perfections. Vous devez m'aimer pour ce que je suis, — pour *moi-même*, c'est-à-dire abstraction faite de tous les hasards du nom et de la fortune. »

Jeune fille, — elle est charmante, — avec ses yeux rêveurs remplis de la vision de l'avenir, — avec la profondeur d'une passion encore insondée, — avec sa grâce, — avec son teint rosé comme un coquillage, — et son « chaste parfum de jeune fille. »

Femme, — elle est charmante encore; elle a gagné à la perte de ses illusions une franchise qui respire dans tout son être, et les formes développées de la femme mûre brillent en elle de tout leur éclat. Elle prend son mari pour ce qu'il est, le monde pour ce qu'il est, et en tire le meilleur parti possible. C'est une amie précieuse, — mais gardez-vous d'en faire votre ennemie.

WILLIAM FITZBARLOW.

—

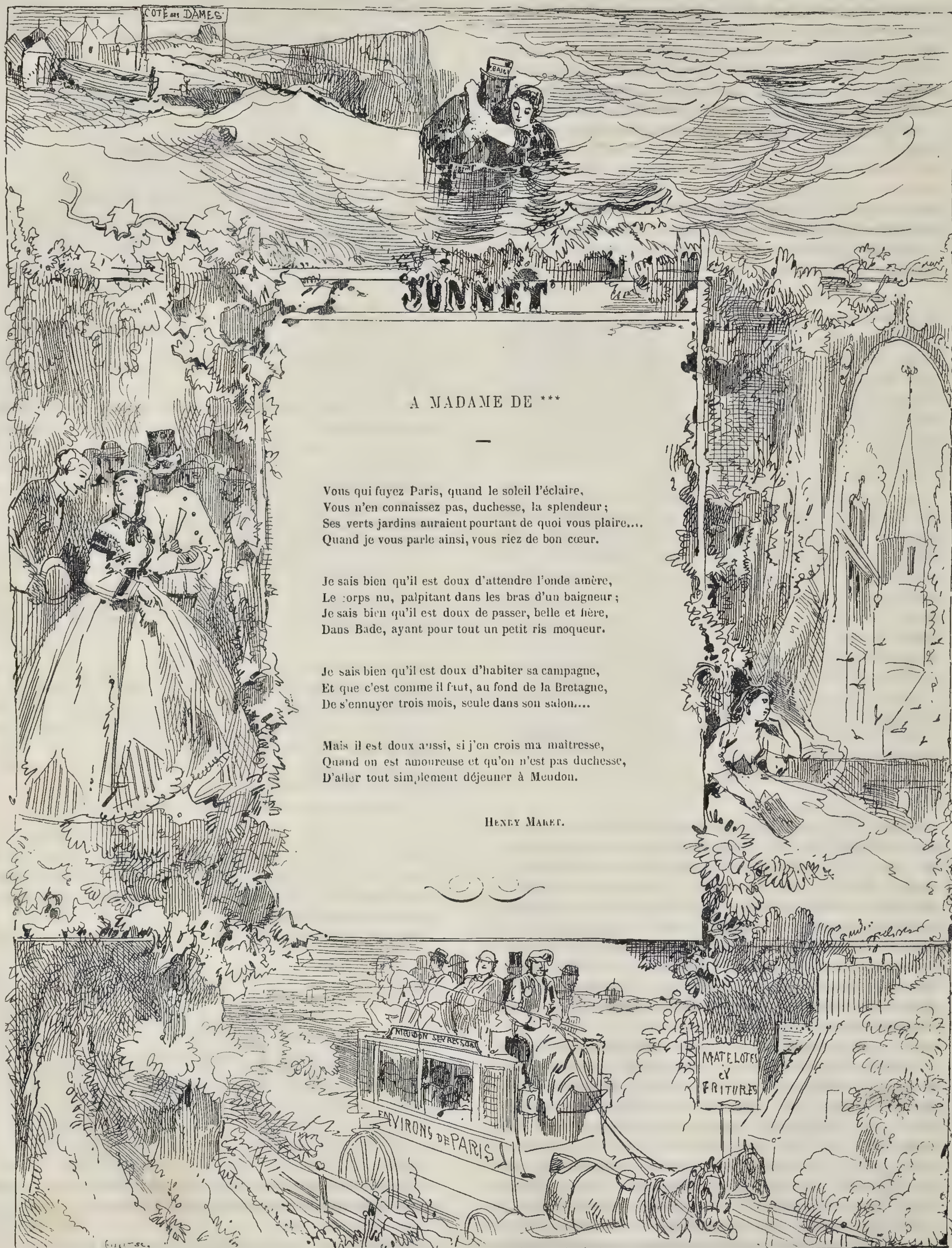
P. S. J'ai obtenu des renseignements sur les deux jeunes demoiselles que j'ai essayé de vous décrire en commençant : la spirituelle brune est le devoir et la vertu même, mais la blonde... Décidément nous ne connaissons guère les femmes!

W. F.

III

UNE ALLEMANDE

Monsieur Denner était un musicien distingué : il joue finement, quelques-unes de ses compositions sont délicates, on peut le ranger entre Chopin et Mendelssohn. Sa santé n'était pas bonne, la vie l'avait usé vite. Il y a six ans, il avait quarante ans et en paraissait cinquante. Je l'ai vu alors aux Eaux de Gastein, il y était aimé, et on avait raison. Ce n'était pas un musicien vulgaire, il n'avait pas de vanité, et rien ne lui était plus désagréable que de gros compliments; même les applaudissements le gênaient. Il avait cessé de paraître en public, et ne jouait plus que dans un petit cercle, chez la comtesse Doma, une vieille amie. Il jouait deux ou trois fois par soirée et on faisait silence après le morceau. Alors, il se levait lentement et allait



A MADAME DE ***

—

Vous qui fuyez Paris, quand le soleil l'éclaire,
Vous n'en connaissez pas, duchesse, la splendeur;
Ses verts jardins auraient pourtant de quoi vous plaire....
Quand je vous parle ainsi, vous riez de bon cœur.

Je sais bien qu'il est doux d'attendre l'onde amère,
Le corps nu, palpitant dans les bras d'un baigneur;
Je sais bien qu'il est doux de passer, belle et fière,
Dans Bade, ayant pour tout un petit ris moqueur.

Je sais bien qu'il est doux d'habiter sa campagne,
Et que c'est comme il faut, au fond de la Bretagne,
De s'ennuyer trois mois, seule dans son salon....

Mais il est doux aussi, si j'en crois ma maîtresse,
Quand on est amoureuse et qu'on n'est pas duchesse,
D'aller tout simplement déjeuner à Meudon.

Henry Maret.

se coucher dans une sorte de bergère au coin du feu, jouant avec un éventail, en regardant la flamme tremblante des bougies qui vacillait dans les torchères. La conversation se faisait à voix basse à l'entour, il écoutait le froissement des soies, le frôlement léger des robes; parfois il s'assoupissait, et deux jeunes femmes le regardaient avec une sollicitude presque tendre, comme des mères qui voient la rougeur aller et venir sur les joues d'un enfant malade.

Une après-midi, il vit entrer dans sa chambre Mlle de Raab, une allemande de vingt-six ans, une de celles qu'en souriant le soir il appelait « ses mamans. » Je l'ai vue. Elle est bien belle, blanche, grande, le port le plus noble; c'est un beau cygne. Elle ne voulut pas s'asseoir et resta un demi-quart d'heure, debout contre la cheminée, sans dire une parole. Il remarqua que son visage était contracté comme par un effort de volonté extraordinaire, et qu'elle tenait les yeux fixés sur le parquet.

— Au nom de Dieu, ma chère demoiselle, quel malheur vous est-il arrivé, en quoi puis-je vous servir?

Elle lui fit signe de la main qu'elle avait encore besoin d'une minute, puis elle lui dit avec une voix monotone de statue : « — Je vous connais depuis longtemps. Vous êtes triste, souffrant, je voudrais vous soigner. Je suis libre, je n'ai jamais aimé personne, voulez-vous être mon mari? » — Il ne comprenait pas, et se leva pour la regarder en face; à ce moment elle défaillait. Elle repoussa sa main et s'appuya contre le mur, puis sortit d'un pas égal, en lui disant : « Réfléchissez, vous répondrez dans huit jours. »

Elle a été obligé de rompre avec sa famille et d'abandonner presque tout son bien. Avec une pension qu'on lui faisait elle a promené son mari dans toutes les eaux d'Allemagne, à Nice, et sur les côtes de d'Italie. Le doux soleil du Midi, les parfums des arbres verts, le spectacle de la mer riante l'ont ranimé pour quelque mois, mais l'épuisement était trop grand; ils sont venus à Paris et se sont logés là à portée du monde élégant et pensant. Ce n'est qu'à Paris qu'on peut oublier les très grandes douleurs, une mort prochaine; la conversation distrait, toujours quelque idée vive voltige devant les yeux, on l'oublie un quart d'heure, l'autre quart d'heure passe de même.

Ses forces ont déclinées vite, il ne peut plus que, à de rares intervalles, prendre part à l'entretien, le moindre effort l'épuise, et c'est à peine si par moment il trouve encore plaisir à écouter l'élève ou l'ami qui lui joue ses *lieder* préférés. Il aime mieux qu'on rie; une histoire gaie, un dessin amusant lui plaisent plus que toute autre chose.

Parfois, si le temps est beau, il sort, soutenu par sa femme ou bien couché au fond d'une petite voiture traînée par un domestique. L'autre jour, je l'ai rencontré auprès du lac de Saint-James, un endroit retiré et charmant, où les malades ont à volonté du soleil et de l'ombre. Elle marchait à ses côtés, comme toujours, et il la contemplait avec un sourire placide et touchant comme un homme heureux de savourer les dernières gouttes de la vie. Sans doute il s'éteindra en l'écoutant, comme on s'en dort au murmure d'une source, ou bien aux sons d'une musique douce. Ses joues sont bien creuses, son regard est bien éteint, il ne peut plus durer longtemps. Elle se contient beaucoup, elle veut ne lui rien laisser perdre de la douceur de son sourire et de la sérénité de son regard. Elle soigne beaucoup sa toilette; elle veut qu'il emporte d'elle une image aussi noble et aussi belle qu'au premier jour. Ce n'est point par coquetterie, c'est pour qu'il soit heureux. On voit ce soin dans une quantité de petites choses. Elle a une espèce de serre tiède pleine de fleurs qui n'ont qu'une odeur faible, où il passe les jours de pluie. Une sorte de petit traîneau le monte et le promène dans la maison sans qu'il ait besoin de faire effort. Elle ne souffre pas qu'un domestique le serve; elle-même lui fait sa chambre. Cette conduite lui vaut l'admiration générale; ses parents eux-mêmes, las de crier anathème, disent aujourd'hui qu'il faut être une Raab pour se faire estimer ainsi *en dépit de tout*. Une femme qui m'a conté ce dernier trait n'est point de leur avis : « Le » beau mérite, dit-elle, de se dévouer à celui qu'on aime; Mlle de » Raab n'a été que trop heureuse, on peut l'envier. Je ne trouve pas » qu'il y ait de quoi l'admirer! » Cela est vrai. — Elle fait en ce moment *ce qui lui plaît le plus.*

SELDEN.

LES YEUX DES PAUVRES

Ah! vous voulez savoir pourquoi je vous hais aujourd'hui. Il me sera sans doute beaucoup plus facile de vous l'expliquer, qu'à vous de le comprendre; car vous êtes, je crois, le plus bel exemple d'imperméabilité féminine qui se puisse rencontrer.

Nous avions passé ensemble une longue journée qui m'avait paru courte. Nous nous étions bien promis que toutes nos pensées nous seraient communes à l'un et à l'autre, et que nos deux âmes désormais n'en feraient plus qu'une; — un rêve qui n'a rien d'original, après tout, si ce n'est que, rêvé par tous, il n'a jamais pu être réalisé par aucun.

Le soir, un peu fatiguée, vous voulûtes vous asseoir chez un glacier, qui formait le coin d'un boulevard neuf, encore tout plein de gravois, et montrant déjà glorieusement ses splendeurs inachevées. Le café étincelait. Le gaz lui-même y déployait toute l'ardeur d'un début, et éclairait de toutes ses forces les murs aveuglants de blancheur, les nappes éblouissantes des miroirs, les ors des baguettes et des corniches, sur les murs les pages aux joues rebondies traînés par les chiens en laisse, les dames riant au faucon perché sur leur poing, les nymphes et les déesses portant sur leur tête des fruits, des pâtés et du gibier, les Hébés et les Ganymèdes présentant à bras tendu la petite amphore à bavaroise où l'obélisque bicolore des glaces panachées; toute l'histoire et toute la mythologie mises au service de la goinfrerie.

Droit devant nous, sur la chaussée, était planté un brave homme d'une cinquantaine d'années, au visage fatigué, à la barbe grisonnante, tenant d'une main un petit garçon et portant sur l'autre bras un petit être trop faible pour marcher. Il remplissait l'office de bonne et faisait prendre à ses enfants l'air du soir.

Tous en guenille, les trois visages étaient extraordinairement sérieux, et ces six yeux contemplaient fixement le café nouveau avec une admiration égale, mais nuancée diversement par l'âge.

Les yeux du père disaient : « Que c'est beau! que c'est beau! on dirait que tout l'or du pauvre monde est venu se poser sur ces murs. » — Les yeux du petit garçon disaient : « Que c'est beau! que c'est beau! mais c'est une maison où peuvent seuls entrer les gens qui ne sont pas comme nous. » — Quant aux yeux du plus petit, ils étaient trop fascinés pour exprimer autre chose qu'une joie stupide et profonde.

C'est Paul de Kock, je crois, qui a le plus popularisé cette idée, que le plaisir rend l'âme bonne et amollit le cœur. Peut-être avait-il raison ce soir-là, relativement à moi. Non-seulement j'étais attendri par cette famille d'yeux, mais je me sentais un peu honteux de nos verres et de nos carafes. Je tournais mes regards vers les vôtres, cher amour, pour y lire *ma* pensée; je plongeais dans vos yeux si beaux et si bizarrement doux, dans vos yeux verts, habités par le Caprice et inspirés par la Lune, quand vous me dites : « Ces gens-là me sont insupportables avec leurs yeux semblables à des portes cochères! Ne pourriez-vous pas prier le maître du café de les éloigner d'ici?

Tant il est difficile de s'entendre, mon cher ange, et tant la pensée est incommunicable, même entre gens qui s'aiment!

UN HOTEL DE PARIS AU MOIS DE JUILLET



1er JUILLET! — LIBERTÉ DES THÉATRES!

Le privilége se meurt, le privilége est mort! Ce n'est plus qu'un cerceau de papier au travers duquel vont passer les ellucubrations les plus fantaisistes. Abomination de la confusion! Voici Bressant sur le trapèze de Léotard, Suzanne Lagier dans *le Misantrope*, Gil-Pérez dans *Tartuffe*, Félix dans *le Cid*, Hyacinthe dans *Britannicus* et Maubant dans *la Cagnotte*!... Frédérick-Lemaître dans un rôle de garde national, Thérésa dans *Athalie*, Gueymard dans *Fallait pas qu'y aille*, Mélingue dans *le Barbier de Séville*, Joseph Kelm dans *la Muette*, Mme Plessy dans le répertoire de Thérésa, Mario dans le rôle de Choppard, dit *l'Aimable*, du *Courrier de Lyon*, et le Veau à deux têtes un peu dans tout!!!...



EN AFRIQUE

(Nous croyons pouvoir publier aujourd'hui, sans indiscretion; cette lettre remontant déjà à six semaines.

Au camp de Stitten, le 15 Mai 1864.

Réellement vous êtes singuliers, vous autres Parisiens ! Il vous faut des lettres de quatre pages pour égayer votre oisiveté. Eh ! sacrebleu ! si vous vous ennuyez si fort, faites comme nous ; venez ici : il y a de quoi secouer vos ennuis !

Tu veux des descriptions ! Ah, çà ! te figures-tu, mon cher, qu'un pauvre diable qui, lorsque vient la nuit, a souvent pour tout potage une douzaine de lieues dans le ventre, soit bien disposé à s'aligner sur une feuille de papier à lettres pour amuser un tas de farceurs comme vous ? Et quand je dis une douzaine de lieues, je ne parle que de la longueur, je ne compte pas les poussées à droite et à gauche, les combats, les escarmouches, les assauts, les embuscades, les mamelons escaladés pour découvrir ce qui se passe dans la plaine.

Vois-tu, j'en reviens toujours à mes moutons, et dussiez-vous me traiter de radoteur, je ne cesserai de répéter que je ne puis m'empêcher de hausser les épaules en songeant à la vie stupide que vous menez à Paris, toi et quelques garçons intelligents que je connais. C'est bien la peine de porter une barbe de sapeur pour ne la faire servir qu'à effaroucher les pierrots du bois de Boulogne ou à tourner les têtes des drôlesses du corps de ballet ! D'avoir un torse de charpentier, hissé sur des pattes de héron, pour se contenter de monter à l'anglaise un cheval désossé et faire fantasia, au retour des courses, devant les yeux peinturlurés des ennuyées du monde officiel ou officieux ! D'arriver enfin à une vieillesse vide, qui compte, comme aventures, quelques coups de lardoir reçus pour des gotons et, comme gloire, les victoires faciles remportées sur la dame de pique ou la dame de cœur ! Non ! Que le diable m'emporte, si je donne ma démission ! Plus je vais, plus j'ai la cocarde vissée en tête, et mort pour mort, j'aime mieux finir d'une balle arabe que d'une gastrite parisienne !

Cela dit en passant, sans rancune ! et je satisfais ton désir parce que le succès d'hier me met en belle humeur ; on ne s'en douterait guère, n'est-ce pas ? Que veux-tu, le grognard n'est pas un mythe, va !

Tu penses bien que je ne vais pas m'amuser à te faire un cours de castramétation ? Nous campons avec le général Deligny sur l'un des contreforts du Ksel, à l'est de Stitten. Nous sommes là deux mi le cinq cents hommes de troupes régulières environ. Un bataillon de zouaves, un de tirailleurs indigènes, six compagnies du 67e, deux escadrons de chasseurs de France, deux escadrons de chasseurs d'Afrique, un escadron de spahis, de l'artillerie de montagne, trente sapeurs du génie, du train des équipages et une ambulance. De plus les goums de la Yagarebia, des Hachems et des Bordjias.

Rien de gai comme l'aspect du camp le matin au moment de la diane. Un polisson de soleil, coquet, gentil, caressant les tentes, posant de vigoureuses touches de lumière sur les crêtes et filtrant à travers les cols jusqu'à la ville dont une partie reste dans l'ombre. Seulement une sorte de vapeur qui s'élève à l'horizon annonce que ces sentiments de bienveillance du roi de l'Afrique ne dureront pas, et que, vers dix heures, il sera enragé. Bah ! je m'en moque, nous passons la journée ici, et à cette heure je dormirai, s'il plaît à Dieu, aux Arabes, au général et à mon commandant. Et pourtant mon petit lit de campagne accroché à nos deux cantines me fait les yeux doux, et j'y ai mieux dormi que toi sur tes cinq matelas. J'écris en caleçon et en manches de chemises, assis sur une des cantines, mon harnachement complet, sabre, révolver, habits, gourde, selle et bride, est accroché au mât de ma tente. Mon troupier crache sur la brosse à cirage pour la première fois depuis Kheneg-Soug, c'est-à-dire depuis trois grands jours, et je réponds que, pendant ce temps, le pauvre garçon n'a pas plus perdu son temps que les camarades. Dehors, attaché à son piquet, mon malheureux Djéridd offre son corps harrassé aux caresses bienfaisantes du soleil. Il n'a jamais gagné de prix de cent mille francs, et malgré cela il se chargera, quand tu le voudras, de mettre sur les dents tes bons petits chevaux de carton qu'on sort de leur boîte pour les lâcher pendant quelques minutes sur les champs de courses, il a franchi des obstacles, depuis quelque temps, à rendre poussifs pour le restant de leurs jours tous les comédiens à quatre pattes qui font la joie des bons Parisiens.

Nous sommes partis le 12 de Kheneg-Song, et la journée se passa sans incident ; lorsque le 13, à la grande halte d'Olïn-Khechab, on informe le général que la plaine n'était pas sûre. A dix heures il fit sonner le départ plaçant à l'avant-garde les goums afin d'attirer l'ennemi s'il était là. Il y avait une heure et demie à peu près que nous marchions, quand nous entendons ce bruit sourd que fait une nombreuse troupe de cavaliers lancés au galop. Puis les cris gutturaux des Arabes et enfin l'engagement d'une fusillade. Les goums, un peu en désordre, nous reviennent à toutes brides, mais les tirailleurs indigènes, commandés par le colonel Montfort, s'élancent au pas de charge au devant des assaillants qui détallent et nous présentent une immense ligne de bataille, — cinq mille cavaliers au moins. A nos pieds, dans un ravin, coule l'Oued-Sidi-Nacer, et l'ennemi, arrivant à toute vitesse sur la rive opposée, lâche les fantassins qu'on commence à apercevoir en croupe derrière chaque cavalier. — Ces gens s'embusquent derrière les anfractuosités de roches qui sortent des contreforts de la rivière, et la pétarade commence drue et bien nourrie. Pendant que ceci se passe à droite la même tactique se produit sur notre gauche. Des fantassins occupent les crêtes qui sont au-dessus de nous de ce côté. Le général fait tête de colonne à gauche, et, pendant qu'il attaque ces positions pour y masser les convois, le colonel Brayer à notre tête, nous nous élançons pour protéger les derrières. Le général a déjà enlevé ses positions, qu'assaillis par les tirailleurs et les cavaliers de la rive gauche, nous faisons rage le long de la rivière. — Puis, tout à coup, nous dégringolons des berges, traversons l'eau et enlevons le côté opposé à la baïonnette. Là, mon ami, je m'en suis tiré d'une belle ! A un moment le pied me tourne en marchant sur une de ces mille roches qui crèvent la terre à chaque pas, et, pendant que je dégringole doucement en tâchant de me retenir, j'aperçois, à deux pouces du nez, un canon de fusil, je ferme les yeux et je reçois à la figure je ne sais quelle chaude éclaboussure. Une forme déroule avec rapidité à côté de moi et l'eau fait un clapotement. La cervelle de mon homme, sautant sous le coup de crosse d'un grenadier du 67e, m'avait jailli au visage et le cadavre roulait dans l'eau. Pendant ce temps les cavaliers s'enfuient de toutes parts et l'infanterie est massacrée sur place, sabrée et baïonnettée.

Cela se fait si rapidement, et clairons et tambours chauffent *la casquette* avec une telle frénésie que nous sommes loin : nous apercevons vers la droite Machera l'Olhmar, où le marabout a établi son camp. — On sonne le ralliement, et pendant que notre convoi se reforme nous voyons que là bas on lève les tentes.

Enfin, nous arrivons à Aïn-Fédérigha où nous bivaquons cette nuit-là. Brisé, éreinté, ayant les pieds enflés, j'aurais été obligé de m'installer sur un cacolet si je n'avais pas été monté — Je m'applique une compresse d'eau-de-vie et je crois pouvoir m'étendre — quand j'apprends que je suis aux grandes gardes : heureusement une âme compatissante a pitié de ma position et prend mon tour. Le lendemain à 5 heures du matin nous nous remettons en route — L'ennemi occupe à notre gauche des positions formidables et nous semblons nous diriger vers Gery-ville. Chacun s'attend à une affaire importante. Mais tout se borne à une escaramouche d'arrière-garde pendant que

la tête de colonne fait un crochet et franchit le col de Maghraoua. Arrivés en haut, nous avons à nos pieds Stitten et nos yeux peuvent plonger dans la ville. Ce sont des cris, des allées, des venus, des chameaux et des mulets qu'on charge à la hâte et qu'on pousse dans les ravins qui entourent la ville. De loin nous voyons tout le corps d'armée du marabout s'enfuir de toute la vitesse de leurs chevaux. Nous entrons sans coup férir. — Le général fait placer son camp; pendant que les goums pillent un peu quelques cadavres dans les rues; des portes enfoncées; des *muchachotos* nus, qui nous regardent avec des yeux effarés. Dans les maisons on entend des hurlements de femmes, qu'on me fait l'effet de courtiser plus peut être que ne le permettrait la bienséance. Elles crient bien fort, mais elles n'en mourront pas, c'est ce que me répond un caïd des Bordjias auquel je me permets d'en faire l'observation.

Il est midi, et la journée est finie — On se frotte les mains, on cause, on bavarde, on jabotte. Il n'y a pas d'atelier de blanchisseuses où la langue marche autant que dans un corps d'expédition. Chacun connait le plan du général. On tient la chose de quelqu'un bien informé. Si El Azerey a enlevé Ammi-Moussa. Que sais-je? — des absurdités de toutes sortes — Mais cela ne fait de mal à personne et cela fait attendre le moment du déjeuner.

Je ne puis m'empêcher de regarder cette petite ville — hier un des points les plus importants du Ksel et aujourd'hui ruinée et dépeuplée. Comme toujours c'est le menu peuple qui paie les frais de la guerre : tous les fantassins ont été massacrés dans la journée du 13; — les cavaliers seuls, c'est-à-dire les gens aisés, ont pu se sauver. De temps en temps on aperçoit à la porte d'un misérable gourbi une pauvre vieille au haïk en lambeaux, au visage plombé et ridé comme une vieille datte qui regarde d'un air idiot un point invisible par terre. — Je tressaille malgré moi, et je songe à la campagne de France. Je vais peut-être m'attendrir quand j'apprends qu'on vient de découvrir dans la ville des dépouilles de la colonne de Beauprêtre : les gens d'ici étaient avec Ben-Hamza et cela fait envoler mes sentiments humanitaire! Oh! les fanatiques et les dévots de tous les pays, je voudrais les voir aux cinq cents diables!

Voici, très cher, ce que nous avons fait depuis notre départ de Kheneg-Sang. Aujourd'hui nous nous reposons, et ma foi, je t'avouerai que je suis de l'avis des Anglais qui disent : *Le samedi vaut mieux que le dimanche, car le samedi on pense au dimanche et le dimanche on songe au lundi*; moi je songe déjà à demain car je m'aperçois que le général n'a pas l'intention de nous faire moisir ici.

Il n'est que 6 heures, nous avons encore une bonne heure d'ici le rapport et il y a du côté du quartier général un va et vient extraordinaire : les officiers d'ordonnance et les spahis de l'escorte sont déjà à cheval dans toutes les directions; les gros bonnets délibèrent et les coquets officiers d'état major frétillent aux alentours avec un air semi-souriant, semi-discret. Moi, qui ne suis pas, et ne tiens pas à être dans les confidences des grands de la terre, je m'occupe peu du sort des nations, n'ayant pas à maudire la grandeur qui m'attache au rivage, je vais aller boire un modeste champoreau avec deux capitaines des chasseurs d'Afrique qui sont en train de tout mettre sens de dessus chez moi — c'est le meilleur moyen de les empêcher de me piller.

Sais-tu seulement ce que c'est qu'un champoreau, ô raffiné? C'est un nectar que ceux qui auront été bien sages ici-bas boiront en paradis (tu peux compter que tu n'en goûteras pas); c'est, en un mot, une absinthe au café!

C'est mauvais genre, n'est-ce-pas? Eh bien, ça m'est égal, voile ta face, mon bonhomme, quant à moi je vais m'en lécher la moustache.

Je ne sais pas, quand tu recevras cette lettre, attendu qu'il n'y a pas de petite poste ici. Dans tous les cas elle est faite et tu vois que je suis bon enfant, je t'ai fait bonne mesure. Je confie donc son sort au vaguemestre et elle partira avec les dépêches. De mon côté, je te ferai un reproche. Tu me parles en l'air, comme toujours, d'un mariage pour Julie et tu ne me donnes aucun détail. Tu sens bien qu'éloigné comme je le suis, je m'intéresse autrement que toi à tout ce qui regarde la famille. Où prends-tu cet épouseur-là? l'ai-je vu? d'où est-il? qu'est-il? fait-il quelque chose, ou se contente-t-il, comme toi, d'être un *gentleman*? Si cela est, tu peux lui dire que le grand-frère refuse son consentement, et que, si l'on s'en passe, tu as procuration jusqu'à la malédiction inclusivement!

Mais on démolit tout chez moi : ils sont six à faire un tintamarre d'enfer parce que je n'arrive pas. Je ferme ma lettre et je t'embrasse pour tout le monde. Ah! si tu savais ce que c'est qu'un champoreau! Bonsoir.

X.-X.

CHEZ VERMOUT

Esquisse d'Ecurie

Toutes les célébrités se ressemblent —; elles ont une marche définie, des périodes tracées : — au jour du succès ce n'est qu'enthousiasme et folie; on garde l'admiration pour le lendemain; la discussion vient après pour préparer doucement à l'indifférence et à l'oubli.

Le nom de Vermout n'a pas été écrit deux fois dans la dernière semaine — par cette raison que la chronique a dit de lui tout ce qu'elle pouvait en dire — victoire, France, succès, vanité nationale, — voilà les mots qu'on a vingt fois changé de place pour faire vingt articles différents.

Personne n'a parlé de Vermout, au point de vue des qualités, de la physionomie du héros chez lui, du vainqueur en robe de chambre. — C'est le portrait anatomique que je voudrais tracer ici, avant que vous n'admiriez la reproduction (grandeur naturelle) confiée au peintre hollandais Martinus Kuytenbrowner, — peintre des chasses de S. M. le roi des Pays-Bas.

Il y a en France un préjugé très enraciné dont le rôle consiste à refuser au cheval pur sang l'harmonie dans les formes et la beauté absolue. — L'entraînement qui arrache au cheval de course la graisse inutile et les tissus mous pour laisser aux muscles leur liberté de contraction a toujours pour résultat de présenter aux yeux la charpente de l'animal en le débarrassant de tout ce qui est poids, obstacle, rondeur. — Eh bien! ce n'est pourtant qu'après l'entraînement qu'il est permis d'apprécier la force réelle, la beauté du cheval de course. — Tandis qu'un animal amené *à point* sur la piste décide toujours le parieur qui hésitait, le cheval incomplétement entraîné et qui conserve un peu de *rond*, réunit les suffrages de tous les ignorants ce qui dans l'espèce signifie presque... le public.

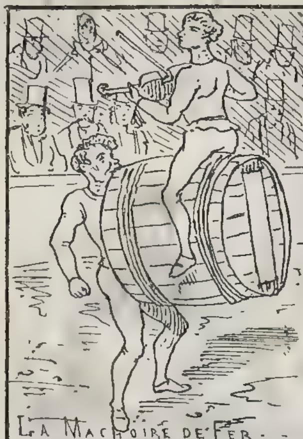
Aujourd'hui Vermout est dans les meilleures conditions pour le chercheur et pour le peintre. — Il est absolument prêt pour l'étude.

Vermout, quoique léger, est imposant d'aspect, grâce à la ligne magnifique partant de la nuque pour se rendre à la croupe. — Toute sa beauté est dans cette ligne, car la croupe, legèrement avalée, donne place à la critique; — mais en revanche, le système musculaire de l'arrière-main est d'une puissance exceptionnelle, non pas tant en raison du volume qui est médiocre, mais à cause d'une particularité que je signale certainement le premier : — disposition des leviers, articulations irréprochables au point de vue mécanique. — Ainsi l'articulation (*fémoro-tibio-rotulienne*) grâce à l'obliquité du fémur, rejetée en dehors se trouve admirablement disposée et quelle que soit l'ampleur des allures, le flanc n'est jamais touché dans la flexion et par contre la respiration conserve toujours sa liberté.

Je ne vous dirai rien de plus sur cette particularité; — les gens spéciaux me comprendront.

Vermout mesure un mètre 62 cent. de hauteur, sa longueur de la croupe à la nuque est de deux mètres 26 cent. — Il est de robe baie, ni brune, ni cerise, ni dorée — c'est le *bai-vainqueur* si vous voulez. — La tête, certainement légère dans l'ensemble, n'est ni agréable, ni très expressive, car les yeux sont petits et les joues un peu lourdes. — Je n'ai qu'un mot pour signaler la poitrine : *admirable*. — Il a des balzanes à chaque membre, mais celles des pieds antérieurs sont à peine indiquées. — Quant au sabot victorieux de mon héros, c'est un type de solidité générale; fourchette pleine, élastique, talons ouverts. — Le journal l'*Autographe* l'a fort exactement reproduit et je l'abandonne aux Desbarolles de l'avenir.

PARIS EN CE MOMENT







PARIS EN CE MOMENT

Vienne le mois de juin, qu'il fasse beau ou non, les Parisiens ne tiennent plus en place,— tous veulent quitter Paris ne fut-ce que pour dix minutes. — Vers cinq heures les rues s'emplissent de familles surchargées de sacs de nuit, de cannes à pêche et de caisses d'orangers, gagnant à pas précipités la gare la plus voisine. Ceux qui ne peuvent s'absenter que le dimanche courent à Verrières ou à Meudon dévorer sur l'herbe le pâté classique : veau et jambon. Aussi faut-il voir l'assaut du dernier omnibus, deux cents personnes voulant entrer quand même dans une voiture destinée à en transporter douze! — Durant la semaine on visite les bains froids : l'eau est bonne, mais les amateurs restent froids...

La Jeunesse du roi Henri attire encore du monde au thé tre du Châtelet. — C'est là que j ai appris que le susdit roi Henri se servait de fox-hounds pour chasser le cerf. J'aurais cru que le roi bon vivant ignorait l'existence de ces chiens anglais qui n'existent guère que depuis deux cents ans... Mais puisqu'on l'affirme !











Paul Legrand, au théâtre des Folies-Marigny, met en liesse les heureux mortels qui ont trouvé des places au bureau; à l'Hippodrome, *Great attraction*! un jeune homme porte à mâchoire tendue un tonneau, un homme et un violon, le tout superposé. On m'a affirmé que ce râtelier exceptionnel sortait des ateliers de M. Fattet, mais j'ai lieu de croire que c'est une réclame.

Au Bois, les étrangers accourus à Paris, sous le vain prétexte de voir les Parisiens, continuent à se regarder entre eux avec le plus vif intérêt.

Malgré la température, la Société d'Encouragement continue à s'occuper activement de l'amélioration des races chevalines.

Courses brillantes à Fontainebleau et steeple-chutes à Vincennes.

Nota bene. — Le dessin que nous publions au sujet de ces dernières n'a pas été fait d'après une photographie.

CRAFTY.

LES BAINS DE MER



INSUBMERSIBLES!

Qu'on dise encore que la crinoline n'a pas une foule d'avantages!



L'HEURE DE LA PROMENADE

Deux jolies frégates, toutes voiles dehors, sous la protection d'un gros vaisseau de ligne, vont jeter l'ancre sur la plage.



UN PEU DE TOILETTE

— Dire qu'il nous suffit d'une jupe un peu bouffante et d'un chapeau un peu coquet pour avoir tous ces messieurs sur nos talons!



L'ÉLITE DE LA SOCIÉTÉ

— Tiens! la femme de mon tailleur!
— Tiens! le chemisier d'en face chez nous!



L'OPINION DE M. BÉBÉ

— Dis donc, petite mère, pourquoi donc les messieurs aiment tant voir les dames en costume de bain?... vous êtes si laides là-dedans!



SITUATION DÉLICATE

Ses chaussures seront intactes, mais que penseront ses valseuses qui assistent de la plage à son débarquement?





O ILLUSION!...

En passant devant un châlet de la plage, ce monsieur remarquant qu'une dame le regarde à travers ses carreaux, croit devoir prendre une pose à la fois noble et dégagée.

Or, voici l'effet que fait ce monsieur vu à travers les ondulations de la vitre!



LE MANOEUVRE

Le capitaine. — Allons mes enfants! de la poigne! sapristi! de la poigne!

Pour un cheval de pur sang Vermout a le jarret considérablement *coudé* — mais tout ce que j'ai dit de la croupe et des articulations supérieures explique cette conformation, je dirai plus, la commande.

Eh bien! les détails que je cherche à donner précis, car *j'ai vu* n'indiquent rien ou presque rien. — Vermout vaincu n'en était pas moins le cheval dont je viens de vous donner le signalement. — Ce qui le distingue et le place haut, c'est son courage, sa force, son *cœur* et aussi sa docilité — Un homme fabriqué comme Vermout serait certainement un *génie.*

Ce que je dis là dépasse la mesure, n'est-ce-pas? Très bien, mais le monsieur qui porte un médaillon contenant des crins de Vermout — mais le grand seigneur anglais qui fait chaque matin demander télégraphiquement comment Vermout a passé la nuit — mais le public qui achète les foulards — Vermout et les photographies — mais P. Blaquières qui compose Vermout-galop, — tout ce monde est donc fou!

L'Angleterre nous eût rendu une île pour que le grand prix de Paris fut inscrit à son avoir.

A 4 heures et demie du matin, le coq chante, le chien jappe, les chevaux hennissent et trepignent. — La porte s'ouvre, Vermout est conduit à la promenade (en couverture) dans l'allée des lions; — cinquante chevaux le reconnaissent au passage, — il marche doucement au trot ou au pas; — les jockeys, étrangers à son écurie, le contemplent sans jalousie, car il est maintenant indiscutable. — Un peu avant 7 heures, on le rentre; quelques soins de toilette précèdent son premier repas composé d'eau à *discrétion*, trois kilos d'avoine, un kilo de foin parfumé. — Il se repose quelques heures en liberté, puis reçoit son peintre ordinaire, Martinus Kuytenbrowner.

A midi, deuxième repas, à 5 heures nouvelle ration, — puis le repos, le silence, la méditation peut-être. — L'homme qui dirige et surveille cette santé précieuse se nomme Thomas Carter the second — Il appartient à cette dynastie des Carter qui règne dans beaucoup d'écuries continentales. — Désormais le nôtre sera désigné par le nom de *Carter-Vermout.*

Je ne puis pourtant laisser cette étude incomplète. — Elle le serait si je passais sous silence le caractère de mon cheval. — Le cheval de M. Delamarre est bon, docile, franc, courageux, mais impressionnable à l'excès. — Vous pouvez le caresser en lui parlant, en le prévenant, mais qu'un attouchement imprévu le surprenne, il bondit par détente comme si vous pressiez un ressort — Un flocon de duvet qui le froisse, une porte brusquement poussée, un cri, l'eau du robinet réveille sa fougue et lui jette le diable en tête.

Aussi ne lui ai-je point parlé de Blair-Athol, malgré la parenté qui l'unit à ce rival. — Voici comment s'établit cette parenté :

Vermout est fils de Vermeille et de the Nabob.

Vermeille est par the Baron — or, the Baron engendra Stockwell, père de Blair-Athol.

Etablissez maintenant la parenté : — Vermout et Blair-Athol sont cousins à la mode de la Grande-Bretagne.

IFFEZHEIM.

L'AMOUR ET LA RÉVOLUTION

La Société Française pendant la Révolution, dont nous extrayons le passage qu'on va lire, vient d'avoir l'honneur d'une troisième édition. Nous ne sommes guère aptes à juger les mérites sérieux de MM. de Goncourt comme historiens. ne pouvons que les louer de leur talent de description, et de leur amour pour ces mille petits détails de la vraie vie, ordinairement méprisés des historiens; Les vieilles estampes, jaunies, tachées et moisies, reprennent sous leur plume la fraicheur et la vie. Lisez ce livre, et vous entendrez remuer et parler tous les portraits du temps, depuis les silhouettes folles et bariolées du Palais-Royal de Delencourt, les têtes de députés de J. Guérin, gravées au pointillé par Fiesenger, les profils bourgeois de Levachez, les gauches personnages de Monnet, jusqu'aux héroiques petits bonshommes de Duplessis-Bertaux.

M.

Les femmes de la révolution manquent d'une grâce et de ce quelque chose de leur sexe qui est le charme même des actrices de l'histoire : elles ne sont pas femmes.

Elles donnent à croire qu'elles ont un rôle ou une mission plutôt qu'un sentiment, en ce bouleversement de la France; et elles portent en elles une résolution grande et tendue, une pensée fixée ou une action délibérée qui prend toute l'âme, l'apaise, l'emplit, et n'y laisse place aucune au tumulte des passions et des enivrements. Elles dédaignent d'être Françaises, et comme des statues de marbre, elles portent sur leur front serein les vertus de la vieille Rome; si bien que, comme elles ont marché sans pâlir ni faiblir jusqu'au bout, leur mort même intéresse plus qu'elle n'attendrit, et que ces têtes cueillies jeunes et fraîches par les bourreaux hâtés, ont plutôt la couronne que l'auréole et attirent mieux l'étude qu'elles n'attachent le souvenir.

Celle-ci s'est appris à elle-même la raison, avant d'écouter les rêves d'adolescence; et c'est Plutarque qui lui a été son catéchisme. Madame Roland est un parti. — Charlotte Corday est Brutus; et elle a dépouillé si complètement son caractère de jeune fille, qu'en sa dernière lettre à Barbaroux elle tourne en une ironie presque rieuse l'effarouchement de sa pudeur. — Olympe de Gouges, qui a voulu défendre Louis XVI, est un fou héroïque comme un Malesherbes.

Toutes, elles défendent l'apitoiement de la postérité : elles veulent être pleurées en hommes. Femmes, elles abdiquent leur sourire, leur enchantement, leur faiblesse : elles ont vécu sans aimer.

Derrière eux, les hommes qui ont paru sur la scène de la révolution n'ont pas laissé de ces grandes amours que l'histoire recueille et pour lesquelles elle semble adoucir son burin d'airain. A leur vie comme à leur mort, ils n'ont pas associé la femme. S'ils n'apparaissent pas vierges, ils marchent célibataires. Les voix du gynécée ne parlent pas en ces voix du forum; et ils agissent et ils passent, ces hommes puissants, seuls.

A peine Desmoulins a-t-il Lucile à côté de lui, pauvre grisette égarée et perdue en cette époque sanglante, figure petite, mais aimable, qui sourit, pleure et meurt, Lucile, qui est un peu une Manon de Rétif, un peu la Juliette de Shakespeare. — Danton, à la constitution duquel le plaisir allait mieux que les amourettes, et pour qui le plaisir devait être une orgie, Danton marié n'entretient point la postérité de la femme qui le pleure, silencieuse. — Cet autre a pris femme devant le soleil, comme Jean-Jacques pour avoir ménagère : Marie Evrard balaye, ne dérange pas la copie pour le journal, et se couche. Il est des hommes auxquels Dieu ne donne de l'amour que l'accouplement. — Barrère est le galantin de la Terreur. — Il dit des riens aux suppliantes, aux quémandeuses qui emplissent son antichambre, sourit, promet, badine avec les larmes ou les œillades, et joue avec l'amour comme un chat avec un livre. — Robespierre était chaste par tempérament, libertin par imagination. » Les regards des femmes étaient un des chatouillements de sa tyrannie. Il se défiait de leur influence mystérieuse et il essayait de la capter. Il se plaisait à les attirer, avec elles il adoucissait sa voix naturellement aigre et criarde, et il gracieusait son accent artésien. Il n'allait pas aux libertés, il jouait aux coquetteries; la froideur de sa constitution garait son ambition des dangers de ce jeu. Et cet homme au profil sec, au teint bilieux, les mains crispées par une contraction de nerfs, aux yeux clignants et garnis de conserves, cet homme sans charme jetait dans l'âme de certaines femmes et de certaines illuminées une impression, un sentiment qui était une dévotion plutôt qu'un amour.

Ce n'est point à dire que tout ce temps soit déshérité. Si les grands personnages du drame se gardent tout entiers et ne donnent ou ne laissent prendre rien d'eux-mêmes, bien des cœurs, — en ces mauvais jours, — marchent deux à deux, appuyés, et ainsi mieux affermis dans « ces orages de crimes. » — La révolution a fait les cœurs sérieux; l'amour n'est plus badinage. Les Cupidons roses de Boucher lisent à présent *les Tristes* d'Ovide. Le romanesque succède au libertin, le roman anglais au papillotage français. Cela commence à être « une passion » qu'une attache, et un dévoument qu'une intrigue. L'amour quitte le dix-huitième siècle et se tourne vers le dix-neuvième : c'était une comédie libre, et c'est presque déjà un drame noir! et le passe-temps est devenu une grande affaire dans la vie. La Terreur mûrit et fait graves toutes les affections de l'homme; et l'amour qui passait joyeux désapprend le rire et se fait prêt aux regrets, voyant passer à côté de lui un amour vêtu de deuil et les lèvres sur une mèche de cheveux.

L'amour, c'est alors une entière oblation du *moi* pour l'être aimé; c'est une tête chère qu'une femme sauve avec l'enjeu de la sienne. L'amour, c'est la veuve le Jay, cachant un an le comte Doulcet de Pontécoulant, c'est la marchande de livres qui recèle Gorsas. L'amour, c'est la fille du Palais-Égalité se retrouvant à elle quelque chose qu'elle croyait avoir vendu : un élan, une surprise de sentiment, une folie de sacrifice; la fille qui pousse l'émigré pour lequel elle tremble, dans l'alcôve, hier vénal, aujourd'hui ennobli par le tendre courage d'une courtisane et le salut d'un homme. L'amour, c'est la maîtresse de ce beau prisonnier de vingt-cinq ans, pris d'une fièvre ardente. — Sombreuil le fils, — qui dépouille les habits de son sexe, prend ceux de son amant et passe trois nuits au chevet de son lit; pauvre infortunée! qui ne savait pas le soigner pour Sanson! L'amour, c'est le portrait qui efface l'absence, où s'arrêtent les yeux du détenu. « Ces messieurs, disait — l'administrateur Pergot, des hôtes de Saint-Lazare, — se consolent avec des portraits d'être privés des orginaux, et ne s'aperçoivent plus qu'ils sont en prison. »

L'amour, c'est le médaillon d'or de Baussancourt passant au tribunal révolutionnaire l'image de la princesse Laubaumiska pendue à son cou.

Quel chroniqueur attendri dirait dignement, avec une émotion douloureuse et charmée, avec la modestie du respect et de la compassion décente, ces *repas libres* de l'amour, ces derniers festins des tendresses, les amours des prisons? — Jeunes captives accordant, d'un regard qu'elles laissent tomber, la lyre et le cœur des poëtes! O délires! ô bonheurs, qui n'ont pas de lendemain! toute la vie qu'on se promet à deux heures du tribunal! La coupe des joies humaines qu'on se hâte de finir avant que sonne l'heure funèbre! Roses du matin des jours, dont on presse le parfum en ces instants comptés! Baiser suspendu par l'appel des bourreaux! Bouches qui se cherchent encore dans le rouge panier! - Dans le préau de la Conciergerie, dans le guichet de la Conciergerie, ce ne sont que femmes et maris, amants et maîtresses, qui se dépêchent d'aimer; ce ne sont que gaies caresses, que mots à l'oreille, que mains pressées! A travers les grilles, ce ne sont que douces causeries, charmants épanchements, lèvres qui se tendent et qui se confessent à d'autres lèvres tendues! — Dans les prisons qu'on appelle *muscadines*, aux prisons joyeuses et tout enverdurées de jardins, de vergers, de berceaux, l'amour fait son nid, et les cœurs s'enlacent. — Au Luxembourg, les Anglaises enfermées se laissent si bien distraire qu'un beau jour Marino, l'administrateur de la police, jette au cercle assemblé de cyniques paroles sur les heureux passe-temps que Paris prête à la prison.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

CHOSES ET AUTRES

—

Enregistrons un verbe nouveau, dont l'éclosion s'est faite dans une chanson toute fraîche inspirée. Il s'agit du grand Hugo, lequel aurait, dit-on, refusé à l'un de ses anciens admirateurs une modeste somme d'argent. Voici, faute de mieux, le dernier couplet de la chanson :

« Cher maître, prêtez-moi cent sous?
« — Ami, je ne peux rien pour vous;
« Que de vous proclamer poëte,
« Sous le crâne ayant la tempête.
« A présent tirez-vous de là;
« Chacun gravit son Golgotha.
« On ne peut pas me tirer de carotte:
« Faites comme moi, cher ami, je *golgothe* (*bis*).

—

Une *devinette*, comme disent les petites filles. Nommez moi les troi ommes à qui conviennent ces trois noms :

1° Le Christ des singes;
2° Bilboquet d'azur;
3° Jocrisse à Patmos.

Si vous ne me le dites pas, je vous le dirai la prochaine fois.

—

Et les *hétérogénistes?* N'en parlerons-nous pas? Tout Paris s'occupe du grand procès pendant entre les générations spontanées et les générations *procréées*... Certains disent que le *rotifère*, un petit animal qui a des roues en place d'oreilles, après être devenu cadavre, venait dans une goutte d'eau. D'après ces gens-là, nous autres hommes, nous aurions été semblables, et nous pourrions nous refaire tout seuls, si ce n'était cette sixième période. Il paraît qu'une fois dans la sixième période, il n'y a plus moyen. La peste sort de cette sixième période!

—

La création d'un théâtre bouffe italien est décidée, rue Richer. Comme vous le voyez, les théâtres vont aussi devenir des générations spontanées. M. Pasteur travaille à un long mémoire dans lequel il prouvera qu'on ne saurait se targuer de ce fait pour supprimer la cause première.

—

La pièce nouvelle de l'Ambigu s'appelle : *La Fille du Maudit*. D'aucuns pourraient croire que l'abbé *** y est pour quelque chose, mais la moralité de cet honorable abbé nous est trop connue, pour que nous puissions nous arrêter à cette idée. Les enfants de l'abbé — sont comme ceux d'Epaminondas, ils se nomment Leuctres et Mantinée. C'est égal, il est ennuyeux que les deux maudits de cette année se trouvent être un prêtre et un bourreau. A la place de M. l'abbé —, je ne serais pas content de la confusion.

Et à la place du bourreau de Paris, donc... gare aux plaintes en diffamation.

—

A propos du *Maudit*, M. Louis Ulbach se défend comme un suisse, d'être l'abbé —. Je le crois bien, Ulbach, abbé... Il ne manquait plus que cela pour égayer ce pauvre dix-neuvième siècle.

—

La manie des courses gagne les provinces les plus arriérées. Croiriez-vous qu'on a couru à Bourges? A Bourges, grand Dieu! Où ne courra-t-on pas? En Berry, on appelle les chevaux *Birette* : c'est toujours cela de particulier. Quand nous aurons trouvé le moyen de diriger les ballons et que nous pourrons nous enir en l'air, nous abandonnerons la terre tout entière pour champ de course... afin d'améliorer la race chevaline, qui alors ne sera plus utile à rien.

—

Après tout, faut-il se fier à la photographie? Pour ma part, depuis qu'on m'a conté une certaine histoire de trois cents portraits de M. Guizot, vendus comme représentant un pauvre diable de pendu, qui ne s'attendait guère à cet honneur, je redoute toujours les fonds de magasin. — Depuis deux ans, les journaux illustrés de Paris ne nous donnent-ils pas naïvement les massacres de l'insurrection polonaise de 1831?

—

M. Mathieu (de la Drôme) ne m'est pas supérieur en [illegible]ination. Le 1er juillet, on chantera à la Porte-Saint-Martin et au Théâtre-Français. Au Théâtre-Français? Mon Dieu, oui, les chœurs d'*Esther*. En revanche, on joue une tragédie au Théâtre-Lyrique. Ce que c'est que d'être libre! chacun change de place.

—

On lit dans tous les journaux :

« M. Alexandre Dumas a lu à la Gaîté un drame intitulé : les *Mohicans de Paris*. Le théâtre de la Gaîté doit monter ce drame sans aucun retard; mais comme la pièce exige des soins de mise en scène tout particuliers, le rôle principal étant rempli par un *terre-neuve*... etc. »

Il fut un temps où M. Alexandre Dumas écrivait des rôles pour Frédérick-Lemaître.

—

Un théâtre va être érigé à Saumur. Lundi dernier, le général commandant l'école a posé la première pierre. Qu'un général fonde un théâtre, rien d'étonnant aujourd'hui. Cela eût singulièrement étonné Molière.

—

Deux découvertes, qui constatent la saison où nous sommes :

1° On s'est aperçu que Salomon de Caus n'a jamais été mis aux petites maisons; que, bien au contraire, il était honoré de la faveur du cardinal de Richelieu, qui lui a concédé la première exploitation de chemin de fer connue. On ne sait pourquoi Salomon de Caus, homme bizarre, n'a pas répondu comme il le devait à cette faveur intempestive.

2° Il y aurait en Espagne un cheval sans poil. Seulement, comme la peau de ce cheval est trop fine, qu'il serait exposé à des lésions si on le carressait, on ne le montre à personne.

..... Et voilà, cher lecteur, à quel point nous en sommes.

—

La question des générations spontanées chauffe de plus en plus. L'Académie fulmine, M. Pasteur vocifère, et en plein Notre-Dame, du haut de la chaire de vérité, l'orateur sacré n'a pas assez d'anathèmes à lancer à la tête de ces malheureux hérétiques qui ne veulent pas d'œufs dans la nature.

Cependant ces derniers, MM. Pouchet, Joly et Mussert, arrivent, armés jusqu'aux dents, à Paris, le mardi 14 juin, jour de saint Basile, évêque.

Déjà quelques paroles vives sont échangées entre eux et l'Académie. On sent que cette malheureuse question n'est plus seulement du royaume de la science, mais touche aux plus hautes questions morales et philosophiques.

La science va-t-elle ici baisser pavillon devant la thaumaturg e?

En d'autres termes, l'ordre qualifié d'universel a-t-il des limites au delà desquelles florit l'arbitraire?

Et tout cela à propos d'œufs! Je ne veux plus de poules chez moi.

— Vous allez donc nous les montrer vos fameux germes, grince M. Pouchet en caressant un pistolet à six coups caché sous sa redingote.

— Jamais! rugit M. Pasteur en portant la main à la hache d'abordage qui lui pend au côté. — Jamais! répète l'Académie. — Mais, alors? — Pas tant que vous! — Et l'inquisition! — Anathème! — Vous en avez menti! — Patatra! — Et l'expédition du Mexique! — Demandez à M. Renan! ah! ah! — Giordano Bruno fut brûlé à Rome! Et l'athée Étienne Dolet fut brûlé aussi, monsieur! Et l'athée Lucilio Vanini eut la langue coupée, M. Pouchet! Et l'Académie vient d'acheter trois mille fagots tout exprès pour vous, voyons, expliquez-vous avec calme, M. Pouchet.

Voilà une question qui ne peut pas manquer que de devenir très claire d'ici à quelques jours.

M.

L'AUTOGRAPHE AU SALON DE 1864

La livraison des croquis autographiés publiés par les éditeurs de l'*Autographe,* devait être unique. mais le succès qu'ils ont obtenu les a décidés a une seconde livraison, qui vient de paraître et dont nous extrayons ces trois dessins :



Enfants, par Hédouin.

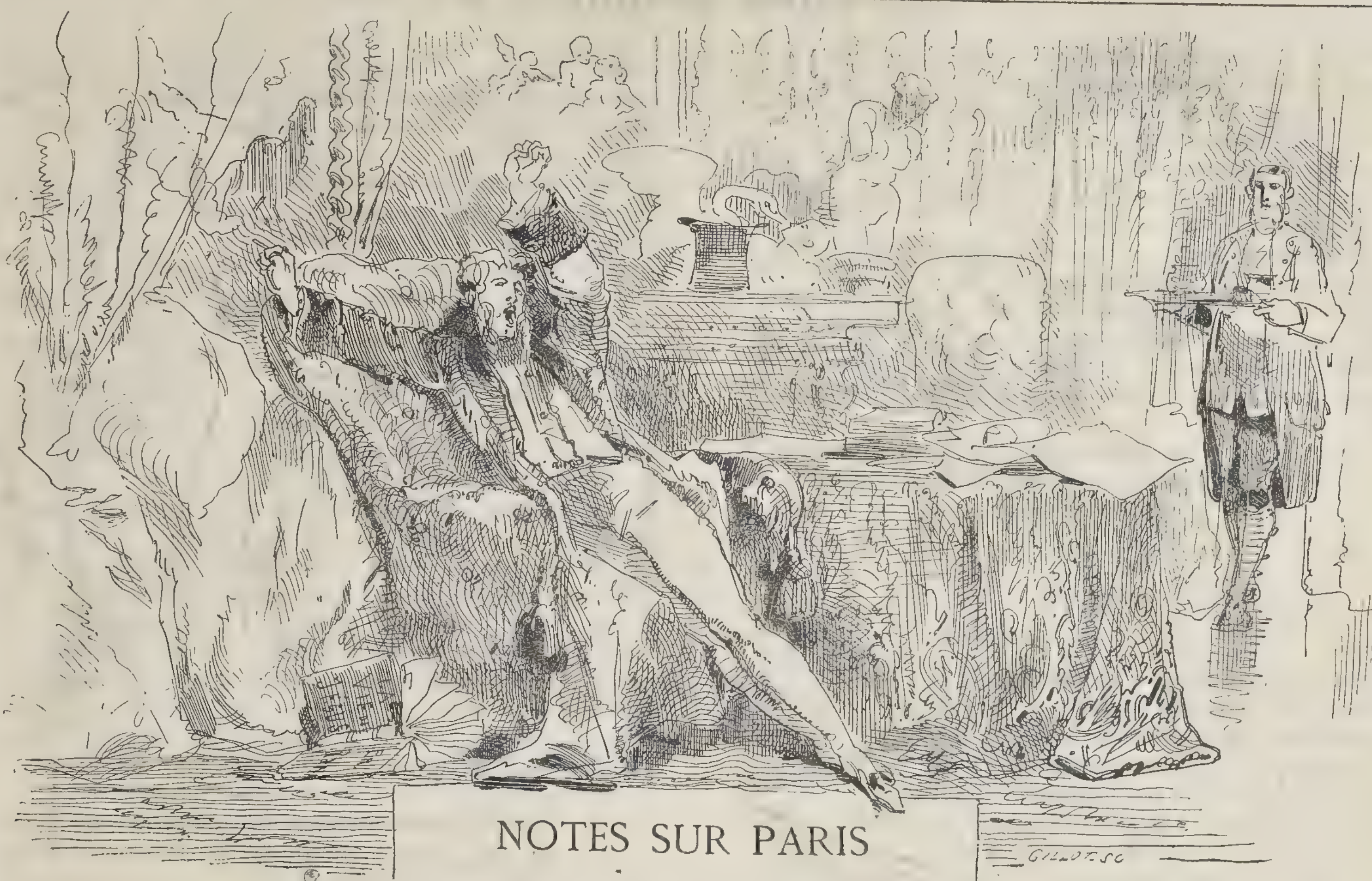


II. Héro emmène Léandre, qui a traversé l'Hellespont à la nage.
Lorens Frolich



Paysage, par Charles Jacques.

Le Propriétaire-gérant MARCELIN. Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



NOTES SUR PARIS

XVI

LES JEUNES GENS

I

J'ai rendu visite, samedi dernier, à M. Anatole Dumont ou d'Umont, mon neveu. Ce jeune drôle abuse de la pension que je veux bien lui faire, le domestique, qui m'a ouvert la porte, a la mine d'un majordome. Monsieur mon neveu était enfoncé dans une bergère, les pieds à la hauteur de l'œil, et fumait des cigares aussi bons que les miens. Je l'ai regardé, il avait l'air d'une dinde truffée étalée dans son plat. Je l'ai salué gravement, il a sursauté et n'a trouvé rien à me dire. Je lui ai fait compliment sur ses fauteuils capitonnés, sur ses superbes divans en cuir brun; après quoi, ayant des inquiétudes dans les jambes, j'ai inspecté l'appartement. Il y a des étagères fort jolies dans la salle à manger, mon neveu donne dans le vieux Sèvres. La chambre à coucher renferme deux Baudouin et plusieurs statuettes peu vêtues; c'est d'un homme de goût. Cela fait, j'ai allumé un cigare, et je lui ai dit:

— Anatole, y a-t-il rien de plus beau que la vertu?

— Plaît-il, mon oncle?

— Je dis, mon ami, qu'il n'y a rien de plus beau que la vertu. Par exemple, voici M. de Montyon, ou bien M. Bordier, ancien notaire; lis le journal, tu verras quel bruit ils font tous les ans dans le monde. Ils ont légué des sommes pour encourager les belles actions, ou récompenser les beaux livres; et, à cause de cela, chacun connaît leur nom et parle d'eux. Cela aiguillonne, vois-tu? Il est agréable d'arriver à la gloire. Il y a un baron, je ne sais plus lequel, qui excite, par testament, les chirurgiens à perfectionner la taille de la pierre. Eh bien! depuis ce testament, on a inventé des appareils charmants, on en remplirait une boutique; les gens se laissent tailler, on va si vite et si délicatement aujourd'hui, sans grimace, que c'est un plaisir. Est-ce que cela n'est point fait pour piquer d'émulation une âme généreuse? Voyons, mon ami, tu es jeune, c'est l'âge où l'on a des sentiments nobles, donne-moi ton avis en conscience. Il y a une maladie dont je voudrais délivrer le genre humain, le rhumatisme. Je sais ce que c'est, j'en ai deux. Y a-t-il un plus bel emploi d'une fortune, que d'offrir, après sa mort, quelques centaines de mille francs au savant laborieux qui trouvera le spécifique? Ah! jeune homme, jeune homme, tes yeux brillent! Comme c'est bien, mon ami, de s'intéresser au genre humain!

Mon neveu n'avait point du tout l'air de s'intéresser au genre humain; même, il paraissait penaud, et oubliait de fumer son cigare. Sur quoi, j'ai repris pour le consoler :

— Mon pauvre Anatole, j'ai des ennuis. Notre manufacture de porc salé à Cincinnati est en danger. Mon correspondant m'écrit que le professeur Thickseult, de l'académie des *Hog-and-swine-for-the-world*, vient d'inventer une machine capable de jeter toute concurrence à bas. Tout se fait à la vapeur, c'est un petit chef-d'œuvre d'élégance et de précision. Les porcs sont poussés à la file dans un conduit noir, au bout duquel un va-et-vient de grands couteaux les égorge un à un : deux minutes. — Un petit traîneau roule l'animal dans la chambre à laver : une minute. — Là, des brosses mécaniques le râclent et le polissent comme une paire de bottes : sept minutes. — Un autre traîneau le mène à la chambre à découper, où des tailloirs mécaniques le vident et le mettent en quartiers : six minutes. —Deux poulies l'enlèvent et vont le déposer, membre à membre, sur des couches de sel dans un baril : trois minutes. — Le baril est fermé et part sur un petit chemin de fer : deux minutes. — En tout, vingt et une minutes, pour préparer un porc jusque dans le dernier détail, et l'expédier au camp. Cela est admirable; viens demain, je te montrerai les coupes et dessins dans mon cabinet. Thickseult va gagner six millions de dollars, il aura la fourniture de l'armée fédérale. Cela me vexe, d'abord pour l'honneur, j'étais le premier fabricant de porcs de l'Union américaine; ensuite pour l'argent, les jambons me rapportaient trente mille livres de rente. Je pourrais bien donner des instructions à mon agent, c'est un honnête homme : il n'a fait que sept fois faillite. Mais enfin, Thickseull peut lui graisser la patte, et j'aurais besoin, là-bas, d'un homme à moi. Vingt-cinq heures pour

aller d'ici à Liverpool, deux jours de Liverpool à New-York. Anatole, qu'en dis-tu? J'ai pensé à toi.

La figure de mon neveu était devenue fort remarquable. Les deux coins de la bouche s'étaient abaissés comme chez un brochet. Les yeux ronds, largement ouverts, ressemblaient à des boules de loto, et au bord de ses cheveux si bien frisés et lustrés, deux gouttes de sueur perlaient sur sa peau rose.

— « Calme-toi, mon ami; j'approuve cette noble ardeur; mais tu es trop bouillant, il ne faut rien précipiter dans les affaires. Nous reparlerons de cela. En attendant, dis-moi qui tu attends aujourd'hui; voici un salon dont on a fait la toilette, j'ai vu un grand bol à punch dans la salle à manger, et ton domestique tout à l'heure décrochait toutes sortes de plateaux et de choses culinaires. Je ne suis pas de trop?

— « Mais non, mon oncle, je vous jure que je suis le garçon le plus rangé; je n'attends que des amis, tous très bien, c'est mon jour. »

II

En effet, monsieur mon neveu a un jour, tout comme une jolie femme. Je le regardai pendant qu'il tournait dans la chambre, et donnait des ordres. En vérité, en quoi diffère-t-il d'une jolie femme? Il est moins joli, voilà tout; pour le reste, il est au niveau. Ses préoccupations sont à peu près les mêmes; quand il a réfléchi à sa toilette, à son ameublement, à sa petite représentation de jeune homme, il est au bout de ses idées. Il a une armoire entière pleine de bottes et de bottines; pendant deux ans, il a oscillé de Renard à Dusautoy, pour se fixer à Renard, sauf à revenir à Dusautoy; quant aux gilets, on dit qu'il a du génie, le premier coupeur de Renard le respecte, et le bel homme essayeur, qui dans le magasin sert d'affiche, n'est pas plus fier de son torse qu'il ne l'est des siens. Je considérais son négligé de garçon, pantalon à pied, charmante veste d'été, gilet pareil, et autour de son col tombant, cassé exprès, la plus exquise cravate mauve. Le menton est rasé, mais ces favoris abondants sont rejoints par la moustache, et l'air blasé alterne sur son visage, avec l'air content de soi. Les mains sont soignées, les doigts roses étalent une grosse bague, de temps en temps il les relève pour en faire descendre le sang. Parfois un geste machinal les porte à son oreille qui est petite, ou à son col, chef-d'œuvre de goût et de hardiesse, ou bien à ses cheveux gracieusement ondulés au-dessus des tempes. Il connaît son sourire, le tempère ou le soutient à une égale distance du laisser aller et de l'ennui. Il sait pencher son cou, croiser les jambes, poser son menton sur sa main, s'étaler sur un fauteuil, et écouter ou dire sans bâiller des fadaises. Mon neveu que vous êtes aimable! et que vous auriez peu à apprendre, si tout d'un coup devenu femme, et dame de salon, vous étiez obligé de vous coiffer en chien, de porter de fausses nates, d'arrondir une jupe bouffante, et de vous tortiller avec le mélange voulu d'agrément et de décence parmi les minauderies et les bavardages d'une réception!

A quoi passe-t-il sa journée? Il se lève à neuf heures, endosse une robe de chambre, et son domestique lui apporte son chocolat. Il lit les journaux, fume des cigarettes, se détire jusqu'à onze heures, et s'habille. Ceci est toute une opération. Il a fait établir dans son cabinet de toilette une grande table longue de sept pieds, large à proportion, avec trois cuvettes, et je ne sais combien de boîtes, de fioles et de miroirs. Il a trois brosses pour la tête, une pour la barbe, une pour la moustache, des pinces pour épiler, des enduits pour coller les brins récalcitrants, des pommades, des essences, des savons; j'y suis entré, on dirait un arsenal. Après quoi il déjeune, fume encore, feuillette un roman, et fait quelques visites. L'an dernier il achevait son droit, cela lui prenait deux heures par jour, il traînait le boulet d'un air ennuyé, c'était le dernier morceau de la chaîne universitaire. Maintenant, il est libre, et se trouve bien de ne rien faire et de ne plus lire. Je crois qu'il a parcouru *la Vie de Jésus*, encore était-ce pour en pouvoir parler, être à la mode. Sa grande invention cette année, c'est une pomme de canne; il a porté chez Verdier une douzaine de joncs qu'on m'avait envoyés du Brésil, et en échange, il a commandé cette tête de canne qui lui a valu dans son monde une réputation. Une fois, aux premiers jours de la belle saison, il a fait partie avec une vingtaine de jeunes gens de son cercle, pour sortir tous ensemble en gilets blancs, vestes blanches, chapeaux blancs à forme haute; cela a fait la mode, il n'est pas médiocrement fier de son audace et de son succès.

Vers 4 heures, il fait un tour au Bois; son cheval est passable; il est bon cavalier et ne fait pas mauvaise figure. D'ordinaire il dîne au Cercle. Le plus souvent il est chez lui à minuit. Deux fois par semaine, il va au théâtre, c'est le Palais-Royal qu'il préfère; deux autres fois à peu près, il donne le bras à une figurante du Théâtre-Lyrique. Je lui ai su un attachement de six mois, pour une modiste. C'est là tout; il est rangé comme il le disait tout à l'heure; il n'a pas de passions violentes, pas même de fougue; presque tous les jeunes gens sont ainsi aujourd'hui, modérés en tout, même dans leurs sottises. L'excès leur fait peur, ils canalisent leurs vices; ce sont des bourgeois qui évitent de s'ennuyer, et encore plus de s'exposer. La vanité, qui est le dernier ressort, les pousse encore, mais pas trop loin. Mon neveu donne des bouquets à Mademoiselle....., mais il n'ira pas à Clichy pour elle. A ses yeux une femme vaut une femme; l'amour est agréable comme la cuisine; à côté d'un restaurant il y a d'autres restaurants. Quand il y aura soupé jusqu'à trente ans, il songera au pot-au-feu, c'est-à-dire au mariage. Une fois marié, il engraissera six mois durant à la campagne. On aurait pu le marier presque au sortir du collége, il est né mûr.

A quoi est-il propre? Du diable s'il a jamais songé à apprendre quelque chose, d'agir par lui-même, et d'après son propre sens. Qu'on lui parle d'un grand voyage, même de plaisir, par exemple d'un tour à Jérusalem ou au Caire, il fera la grimace; dans son for intérieur, il aime mieux voir un décor de Séchan à l'Opéra. Je l'ai envoyé à Londres, il s'est trouvé excédé par le brouillard et par les visites; il a trouvé que les théâtres et les casinos de l'endroit étaient bons pour des commis marchands, et il est revenu au plus vite. Il aime assez les parties de campagne, la vie de château; il y réussit, parce qu'il a des gants frais et lit passablement; ce qu'il y préfère ce sont les dîners qui sont exquis et amples, et ces grandes chaises renversées où l'on digère si commodément en prenant le frais et en fumant son cigare. A son âge, en fait de politique et de littérature nous étions fous; j'ai fait partie d'une société pour la régénération du genre humain, et à propos des Orientales de Victor Hugo, nous nous bourrions de coups de poing au collége. Pour lui, il traite la littérature comme l'amour, cela fait passer une soirée, quand on a une soirée vide; il lui faut des romans amusants, point tristes ni difficiles à comprendre; il a lu *Madame Bovary*, mais se gardera bien de la relire; s'il paraissait un Paul de Kock, à la mode du jour, un peu plus propre que l'autre, ce sont ces romans-là qu'il aurait sur sa table. Quant aux théories politiques, elles sont tombées dans l'eau en 1848; à ses yeux les affaires publiques et les phrases qu'on fait dessus ne sont qu'une carrière, un moyen d'accrocher une place. Je lui ai parlé quelquefois d'une carrière, il s'y résignera, s'il le faut, comme à une corvée, quelle qu'elle soit, peu importe; seulement il ne la voudrait point hors de Paris, ni trop assujettissante; il souhaite avoir ses soirées, ses matinées, son dimanche, un jour de congé par semaine, deux mois de vacances, et il fait remarquer qu'il digère mal, lorsqu'il est obligé de travailler entre les heures de repas, de onze heures à cinq heures.

Cela est-il bien étonnant? Son éducation tout entière a été employée à le rétrécir et à le discipliner. Il a fait des thèmes, des vers latins, au collége, jusqu'à vingt ans; bref, un métier d'écureuil en

cage; avec ses camarades, il regardait à travers les barreaux. D'un pareil endroit, la vie semble un jour de congé, une promenade sur le boulevard avec des gants et des bottes neuves, parmi beaucoup de jolies femmes, qu'on peut lorgner, sans que le sous-maître ait à redire. Dans tout ce qu'on lui enseignait, rien d'applicable; il s'agissait d'apprendre un manuel afin d'être libre; la porte ouverte, il a jeté bas la souquenille grecque et latine comme une vieille défroque. Une fois chez lui, sa mère l'a mis dans du coton; il s'y est accoutumé. De peine et d'efforts, on ne lui en demandait aucuns, il suffisait qu'il eût une bonne tenue et ne fît pas de sottises coûteuses : « Ne rentres pas trop tard, mets bien ta cravate. » Voilà, je crois, tous les grands principes dont on l'a muni. En fait d'exemple, il a vu son père et les amis de son père se ménager le plus possible, songer à leur fortune, raffiner leur bien-être, calculer le prix et l'agrément d'une maison de campagne, d'un ameublement, d'un dîner; il fait comme eux, il est comme eux, c'est un animal de basse-cour, peut-on être autre, quand on est né dans une basse-cour? Il fait convenablement la roue, c'est l'unique devoir d'un dindon; est-il juste de lui demander mieux ou davantage? Je comparais tout à l'heure ses goûts, ses occupations, ses idées, à ceux d'une jolie bourgeoise; en effet, il a eu l'éducation d'une jeune fille bourgeoise. Il a appris le latin, comme elle le piano; cela se vaut, l'un est aussi mécanique que l'autre. Il a été au collége, comme elle au couvent; il a regardé, comme elle, a travers les fentes de la porte, et tous deux se sont représenté le monde comme un jour de sortie, où l'on met des gants frais, et où on mange des tartes aux fraises. Il a été instruit par ses parents, tout comme elle, à respecter les convenances, à fuir l'éclat, à craindre l'effort, à estimer les bons morceaux, et il songe à une place, comme elle songe à un mari; la place et le mari sont des moyens de faire figure et de s'amuser, le tout passablement. Ils s'en tiennent là, l'un et l'autre; si quelque chose passe dans leurs rêves, c'est une voiture, un château commode et joli. Tous les deux imaginent comme suprême bonheur d'aller au bois avec un équipage neuf. Peut-être la femme a-t-elle au fond de la cervelle quelque exigence de plus, car, à titre de femme elle a des nerfs, et comme jeune fille, elle a été cloîtrée jusqu'au mariage. Mais, en somme, je les mets de niveau; ce sont les jeunes ménages modernes, une paire de volailles sur un perchoir!

III

Trois coups de sonnette. Ce sont les amis de mon neveu qui arrivent du Cercle. Présentations : comme je n'ai pas l'air pédant, nous nous mettons vite à causer librement. Le punch y aide, et mon neveu se couche à deux heures du matin; c'est moi qui le dérange.

Le premier est un vicomte de vingt-huit ans, d'une bonne famille de Franche-Comté. Mais quelle famille! Un père, deux filles, une tante, une gouvernante. Ils ne viennent jamais à Paris, ni même à Besançon. Le père passe sa vie à se promener, à inspecter ses biens, à dîner, à se chauffer au coin du feu. Il est si paresseux d'esprit, qu'il ne lit pas même le journal; il faut que la gouvernante lui en fasse la lecture. C'est elle qui est la tête forte de la famille. Ni dessin, ni musique; de l'orthographe, du calcul, et le reste d'une instruction primaire. Pour divertissement, les jeunes filles font de la tapisserie devant la fenêtre; la gouvernante dresse les patrons. Jamais de livres. A ce métier, elles ont pris la campagne en grippe, et veulent se marier, y mettant seulement deux conditions : le futur sera bon catholique et habitera une ville. Le père demande, en outre, qu'il soit noble, et accepte pour dot sept mille francs de rente; on n'a pas trouvé. Pour se distraire, elles font des layettes aux enfants pauvres, ou se confectionnent des douzaines de serre-têtes parfaits. Les picoteries sont venues; il faut que la gouvernante serve de tampon entre la tante et le père, entre les filles et la tante, entre le père et les filles. Ajoutez la dévotion et les pratiques. Comme les idées manquaient absolument, les scrupules ont poussé à la façon des chardons sur une terre en friche. Elles ont trouvé leur curé trop indulgent, et posent par lettres aux théologiens de Besançon des cas de conscience. Par exemple, elles ont voulu savoir s'il était permis de leur permettre le poisson, à la collation du carême; on leur a répondu que saint Liguori autorisait les petits poissons frits. Mon jeune homme s'amuse pour elles, jamais il ne rentre au bercail qu'en temps de chasse. Il a été attaché d'ambassade et a fait des ravages, dans les petites cours d'Allemagne, parmi les chanoinesses; ensuite, il a couru l'Europe et fait un cours de galanterie comparée; à la fin, ennuyé, il s'est rabattu plus bas. A cet égard son érudition est universelle; il s'en fait gloire, et donne des détails précis. Tout cela avec un laisser-aller aimable et le plus joli flux de paroles; sa vanité n'a rien de rogue; en ce point il est supérieur aux bourgeois, qui, lorsqu'ils se piquent d'un talent, y portent une attention et des prétentions d'auteur. Il dit que maintenant il est fixé à Paris, que ce n'est pas la peine d'aller si loin, qu'on y importe les primeurs étrangères, et que, pour la sauce, on ne la trouve qu'ici.

Un fils de banquier. Cette année, pendant deux mois, les reports ont été de quatorze pour cent. Voilà les nouvelles que depuis l'âge de huit ans il entend commenter au dîner et au déjeuner. Il y a six mois, son père, informé qu'un pauvre diable d'inventeur était poursuivi pour dettes, achète les titres, devient créancier unique, s'empare du brevet pour un morceau de pain. Il s'agissait d'un moyen de prévenir les fuites de gaz. Cela fait, il monte en cabriolet, court au bureau, parle aux gens puissants, donne des pots de vin aux subalternes utiles, obtient l'application de son procédé dans toutes les administrations. Il gagnera cent mille écus. « Et l'inventeur? » — « Oh! il fera une autre invention; ces gens-là font comme les taupes : bouchez leur trou, ils en creusent un autre; même c'est vous qui avez le mérite du second trou. » Du fond du cœur, il admirait la sagacité paternelle. — Mais c'est à condition d'en profiter. Je lui disais qu'en Amérique, un père a le droit de déshériter son fils jusqu'au dernier sou. Cela lui a semblé monstrueux. « Mais ces gens-là sont des sauvages! Comment, j'aurais eu des chevaux, des bottes vernies, et mon père pourrait à volonté faire de moi un gratte papier, un meurt de faim? Pourquoi pas tout de suite un porteur d'eau, un commissionnaire? » — Je l'ai poussé, et j'ai vu qu'à ses yeux, les enfants sont propriétaires des parents, et leur font grâce de les laisser vivre. Il est lourd de chair et de sang non pas de race fine comme l'autre. Il traite les femmes comme des chevaux, et les chevaux comme des femmes. C'est pour se relever; la grosse main de son grand-père, le marchand de bœufs, perce encore sous son gant jaune.

Un jeune substitut, nommé depuis un an à Bourganeuf. Deux mille fr. de rente, et douze cents fr. d'appointements. Il est venu se dérouiller huit jours à Paris, mais sans enthousiasme. C'est un garçon rassis. Il siége trois heures, quatre fois par semaine, le reste du temps il se promène, lit un roman, s'occupe de photographie. Il est là dans sa famille, c'est pour cette raison qu'il a tant attendu avant d'être nommé; il voulait retourner à Bourganeuf, ou aux environs, rentrer dans sa coquille. Point d'ambition, il avancera lentement, il sera juge vers quarante ans, président du tribunal à cinquante. Il se mariera bien, la magistrature donne droit à des dots convenables, il sera considéré, il dînera souvent et délicatement, il n'aspire point à mieux, il aime le calme. C'est un homme empaillé. Empaillé ou gâté, lequel vaut mieux pour Anatole?

IV

Empaillé. Après huit jours de réflexion, c'est ma réponse. Avec cette étoffe moderne il n'y a pas même de quoi faire des viveurs. Mon neveu entrera le mois prochain comme surnuméraire au ministère des finances; il taillera des plumes cinq heures par jour, pensera à devenir sous-chef, rêvera d'un jour de congé, et sera à la hauteur de son siècle.

Frédéric-Thomas Graindorge.

La Journée d'un Anglais à Paris.

Je suis arrivé à Paris lundi, et suis descendu au Grand-Hôtel, où l'on m'a remis un journal appelé la *Gazette des Etrangers*, qui indique l'emploi de la journée.—Je veux remplir demain ce programme, et je donne mes ordres.

5 *heures* 1/2.—Le garçon m'éveille.—Je m'habille à la hâte. —Une voiture est à la porte, un gros cocher et un vigoureux cheval.

6 *heures. Ecole de Tir, au polygone de Vincennes.* — Jamais nation n'a valu la France pour l'artillerie, et on ne sait pas jusqu'où s'arrêteront les progrès de l'esprit humain. On m'a parlé d'un nouveau canon jumeau duquel partiront deux boulets unis entre eux par une sorte de chaîne creuse remplie d'une matière asphyxiante : cet admirable engin est appelé à détruire une division tout entière. Il paraît que l'asphyxie ne détériore pas les os, ce qui permet toujours la fabrication du noir animal.

8 *heures. Au marché aux Fleurs.*—Je suis tiraillé à droite et à gauche par des femmes qui me placent entre les bras une douzaine de bouquets et un laurier. — Je ne puis m'en débarrasser — Je crois avoir trouvé un moyen en leur offrant le quart du prix qu'elles me réclament; elles acceptent de suite La voisine m'affirme chaque fois que j'ai été volé. —Arrivé au bout du marché, un homme m'arrache tout cela, le place sur son crochet et me demande ma demeure. Je lui donne ma carte; il s'éloigne en la lisant. Lorsqu'il a disparu je m'aperçois que je lui ai donné mon adresse à Londres. Il n'en est pas moins parti : les Français ne doutent de rien.

9 *heures. Au Palais de l'Industrie.—Exposition de Photographie.* Cela me représente des vues de tous les pays, mais je suis venu pour voir la France, en sorte que je m'arrête peu. Je vois beaucoup de portraits de personnages dont les noms me sont inconnus On me dit qu'en France, lorsqu'un homme ne peut acquérir une célébrité ni dans les arts, ni dans les lettres, ni dans quoi que ce soit, il fait placer son portrait, avec son nom, au coin de chaque rue, et il passe à la postérité. Je vois enfin le portrait d'un gros homme qui tient un sou d'une main et un journal de l'autre. Ce marchand de journaux a l'air bien content; il semble avoir fait une bonne journée.

A la Sorbonne.—10 *heures. Leçon de Calcul intégral.*— M. Serret parle bien, je crois —mais je ne comprends rien du tout et quand il y a des étrangers on devrait, il me semble, les initier.

10 *heures* 1/2. *Leçon d'Astronomie.*—Il n'y a qu'une seule personne au cours; elle prend des notes et semble fort instruite. Je me hasarde à lui demander s'il pleuvra et s'il me conseille de mettre mon *waterproof-patent* : il me rit au nez. Si l'on ne se connaît pas à la pluie et au beau temps, pourquoi passer sa vie le nez en l'air?

Je commence à avoir faim. Je regarde ma Gazette.—il n'y est pas question de déjeuner.

11 *heures. Cours de Poésie française.* — Il n'y a personne. Le professeur parle néanmoins consciencieusement. Je croyais que ce cours était fait par un des grands poëtes de l'époque : M. de Lamartine par exemple Pas du tout, c'est un monsieur qui ne sait pas faire les vers. Je pensais que comme Béranger était le poëte national il chanterait quelqu'une de ses chansons; il paraît que ce n'est pas l'usage.—Je sors de la Sorbonne.

11 *heures* 1/2. *Au Conservatoire des Arts-et-Métiers.* — Il y a beaucoup de machines pour tout faire. — C'est extrêmement intéressant, mais je n'y comprends rien du tout. J'ai faim et je regrette que la Gazette ne parle pas de déjeuner; en sortant, je vois le cocher qui mange et le cheval aussi. — Vite, leur dis-je, place Vendôme.

Midi. A la colonne Vendôme. — Milord Duc ne reconnaîtrait pas son ancien ennemi, il est là en déshabillé du matin. Je monte. Le point de vue est superbe, et je recommande l'endroit à mes compatriotes qui ont le spleen. — En se jetant de là-haut, ce doit être agréable Je redescends.

Midi 1/2. *A l'hôpital Saint-Louis.* — Pourquoi le cocher m'a-t-il regardé d'un air étonné? C'est intéressant cet hôpital : rien que des maladies de peau. Seulement, je me plaindrai à mon ambassadeur, on ne veut pas que je soulève les couvertures pour visiter les sujets. Je m'informerai auprès de la Gazette. Si j'en ai le droit alors, j'en saisirai le *Foreing-Office*. Mais j'ai passé beaucoup de temps. Je me jette dans la voiture.

1 *heure* 1/2. *A l'Hôtel des Invalides.*—La voiture va lentement et le cocher a un air singulier. Je vois le tombeau. C'est *beautifull* : mais que ces invalides semblent vieux; je ne comprends pas que Milord-Duc ait rencontré tant de résistance à Waterloo de la part de ces vieillards. Je cours vers la voiture; le cocher me demande si je retourne à l'hôtel : je regarde la Gazette.

Je regrette qu'elle ne parle pas du déjeuner. Pourquoi le cocher s'écrie-t-il : *Ah! zut alors*. Mon Pocket-Dictionnaire n'explique pas cette expression.

2 *heures. Fête au Pré Catelan.* — Ma voiture se promène dans un beau jardin à la suite d'autres voitures. — On fait de la musique. — Il y a de bien jolies femmes, elles ont toutes la même figure. Le teint blanc jusqu'aux pommettes, à cet endroit une plaque rouge; des sourcils très noirs et qui descendent jusqu'au bas de l'oreille; je ne vois pas de sourcils blonds; les yeux sont très longs aussi ils vont jusqu'à la tempe seulement on dirait qu'elles ont reçu un coup de poing sous chaque paupière inférieure. Je ne m'amuse pas beaucoup à cette fête. — Pourquoi appelle-t-on ce calcul *intégral* et comment l'homme qui a porté mes fleurs aura-t-il trouvé mon adresse? Ce professeur n'avait-il pas une maladie de peau.

Le cocher, a un rire nerveux.

3 *heures au jardin d'acclimatation. Conférence sur l'acclimatation par M. Toussenel.* Je vois l'aquarium, l'endroit où l'on acclimate les saumons et les turbots. Je crois qu'ils pourront s'acclimater mais je doute qu'ils puissent dans ces petites boîtes acquérir toute leur croissance. Dans la conférence on ne s'occupe que des animaux, mais on ne recherche pas le moyen d'acclimater les Anglais dans les Indes.

Lorsque je remonte dans la voiture, le cocher me considère fixement, il est pâle et me dit : c'est y à Bicêtre, bourgeois? je regarde la *Gazette* : non, il faut être à 3 *heures* 1/2 *au Jardin des plantes.* — Il me répond : c'est à peu près la même chose, mais pour 3 heures 1/2 pas *mèche.* — Je regarde son fouet, il a une mèche; partout les cochers sont les mêmes, il faut s'en défier! J'arrive enfin! Je monte et je vois des animaux dans une grande cage on dirait des singes et cependant je connais ces figures-là? Où les ai-je vues, à la Sorbonne ou à Saint-Louis — mais il est 5 heures moins un quart — mon Dieu! je ne pourrai faire le programme de la Gazette et pourtant c'est mon droit. Je cours vers la voiture : le cocher dort et le cheval me semble maigre. Je le réveille, il me regarde d'un air hébété.— Allons! *Make hast!*—Qu'est-ce que vous dites? Vos caisses? j'avais pas de colis. —Cet homme est *stupide!* il va lentement je ne serai jamais à 5 *heures à la musique militaire aux Tuileries* J'arrive au moment où les soldats partent. Leurs instruments ressemblent aux canons des Invalides. On dit qu'ils vont dîner. Dîner? je ne sais ce que je sens de vague, un vide affreux dans le cœur et ma tête qui bouillonne. Ces singes sont shoking dans leur manière de se comporter. Mais vite, à 8 *heures musique militaire au Palais-Royal.* — Elle est agréable cette musique! Le cocher ne dit plus rien. Cette fois j'ai regardé; son fouet n'a plus de mèche. C'est suave cette musique, on dirait une douce romance anglaise. Ce sont des chasseurs à pied, ils sont acclimatés, le chef de musique était au cours d'astronomie, —il ressemble au cocher mais il est mieux vêtu. — Ils s'en vont je pense respirer un peu. Je remonte en voiture — le cocher met une heure pour me conduire, 44, rue Bonaparte.

8 *heures, cours de mnémotechnie, par l'abbé Moigno. Perfectly*, c'est très simple et charmant. La découverte de l'Amérique 1492 — il y a sept jours dans la semaine — on a deux yeux, $7 \times 2 = 14$. Il y a en France, vin de Bourgogne, vin de Champagne, vin de Bordeaux, vin du Rhin; 4 vins : 1480 Jacob a eu 12 fils, 1492. Cocher, pavillon Morel.

9 *heures à l'Alcazar d'Été, Mlle Thérésa, pretty voman.* Son chant me rappelle la voix du commissionnaire qui a porté mes fleurs, et sa tête, où l'ai-je vue? Le marchand de journaux qui tient un sou. Elle a le geste de mon cocher, qui dort dans ce moment. Voilà la poésie française A la Sorbonne on ne parle pas de cette poésie, rien n'est sacré pour un sapeur. Cette femme doit savoir boxer. Cocher!

A 10 *heures à l'École-Lyrique.* J'arrive et je n'ai que le temps de remonter en voiture, il faut être *à* 11 *heures à la Closerie des lilas.* Où sont les lilas? non, c'est la cage des singes, je les reconnais tous; ce sont les mêmes sauts et..... shoking. Le cocher dort, il ne veut pas s'éveiller. Il m'a trompé peut-être, était-il à Waterloo et il me prend.... Non ce n'est possible Il ne me prend pas pour Mlle Thérésa. La Gazette le veut : marche! Le cheval est poussif, l'homme est idiot, mais il le faut! *Minuit. Fête de nuit de Mabille.* Je ne vois rien. Les femmes me prennent pour Mylord-Duc. 3 *heures du matin.* On me jette sur le lit on me met une camisole de force... et cependant la Gazette le dit, il faut se réveiller à 4 *heures du matin*, pour l'exercice à faire au Champ-de-Mars!...

SIR EDWARD.

MES VOISINS DE CAMPAGNE

I

MONSIEUR LE CURÉ

Monsieur le curé de *** est un enfant du pays. Si à l'heure qu'il est il porte la soutane et édifie le canton par son exemple, c'est que la Providence l'avait marqué de son doigt, et aussi qu'une légère inégalité des jambes le rendait impropre aux travaux des champs.

C'est cette infirmité qui décida sa vocation et lui ouvrit la carrière sacerdotale, où, grâce à Dieu, il gagne tout doucement le ciel au petit trot de ses vertus.

Il est adoré, et c'est justice. Jeune encore, alerte, robuste, il fait la chaîne aux incendies, soulève d'une main des poids fabuleux, et n'était un embonpoint précoce qui gène un peu sa démarche tout en lui donnant une rondeur et une bonhomie charmante, il ne craindrait pas à la course les plus jeunes gars du village. Ce qu'il a de charmant c'est l'affabilité et la franchise de l'accueil. Personne ne sait tendre plus cordialement la main, personne n'a un visage plus ouvert et plus gai, un rire plus communicatif, un regard plus engageant. Son œil petit, sympathique, vous sourit de loin, vous fait accueil et vous invite à causer. Toujours humide et brillant, cet œil laisse souvent échapper dans la conversation une belle grosse larme limpide et transparente, qui déborde sur sa paupière et sur la surface de laquelle se réfléchissent le ciel, les arbres, les blés. Cette larme est comme un miroir où se reflètent tous les objets voisins, et je ne peux pas regarder en face monsieur le curé sans apercevoir mon portrait dans ses yeux.

Cette goutte transparente, toujours prête à tomber, ce diamant éblouissant, donne à sa physionomie un air de fête, de bonne humeur et de gaieté qu'il n'ignore pas; aussi n'est-ce qu'à regret que de temps en temps, après un éclat de rire et lorsque son diamant devenu trop gros va s'échapper, qu'il le ramasse de son gros pouce.

Faut-il le dire? une grande partie de ses qualités morales lui viennent de l'excellence de son estomac. Il l'avoue lui-même; après les repas il se sent meilleur, son cœur s'entr'ouvre, son esprit s'épanouit sous l'influence d'une digestion facile. Ses plus beaux sermons lui sont venus sur les lèvres sans efforts; le soir, en sucrant son café et le cognac exquis de madame la comtesse, fit naître en son cerveau mille pensées édifiantes qui peut-être n'y seraient pas venues, sans cela; à jeûn, c'est un digne homme, après les repas c'est un saint.

Ce n'est pas que cela m'étonne. J'ai toujours considéré une bonne digestion comme la preuve d'une conscience pure.

Il est certains appétits qui ont je ne sais quoi de respectable et d'évangélique. Le dirai-je? — Eh bien, oui: je crois que les gros mangeurs sont en majorité des gens vertueux; et, pour ma part, je ne suis pas étonné que, parmi les âmes pieuses qui pratiquent le plus spécialement les vertus chrétiennes, on rencontre autant d'estomacs bien portants, curieux et actifs.

Madame la comtesse, dont je viens de mentionner le cognac exquis, est la personne la plus noble, la plus riche et la plus vertueuse du pays; et monsieur le curé, qui naquit sur ses terres, pour ainsi dire, à l'ombre de son château, lui est absolument dévoué. Il n'est d'ailleurs sorte de gâteries, quasi maternelles, de soins affectueux, de douceurs charmantes, dont madame la comtesse ne comble monsieur le curé. Il en est reconnaissant, son cœur n'ayant jamais connu l'ingratitude.

Deux fois par semaine il dîne au château, cela est de fondation: monsieur le curé tousse-t-il? — Immédiatement une douzaine de pots de confitures et un panier de Bordeaux, s'acheminent vers le presbytère. Monsieur le curé a-t-il éternué en faisant sa partie de tric-trac? Le lendemain matin il reçoit une jolie paire de poulets gras, ou bien un beau pain de sucre. C'est à la comtesse qu'il doit de brûler des bougies, à elle qu'il doit les ornements du maître-autel, les vases en porcelaine dorée qui sont dans la chapelle de la Sainte Vierge, à elle qu'il doit son missel doré sur tranche et sa cafetière à esprit de vin, sa sonnette en plaqué, son chemin de croix qui joue la peinture à l'huile et son grand fauteuil en cuir, dans les profondeurs duquel il réfléchit de midi à deux heures — surtout pendant les chaleurs; — à elle qu'il doit la grosse cloche de l'église que l'on entend distinctement à deux lieues et son cache-nez tricoté en laine noire dans lequel il s'enveloppe en hiver pour retourner chez lui. A elle qu'il doit le cierge pascal et le tapis de sa chambre, son beau calice d'or et les boucles de ses souliers; à elle qu'il doit d'être le plus heureux curé de France. Comment ne lui serait-il pas reconnaissant?

Eh bien! qui se douterait qu'au milieu de tout ce bien-être, notre bon curé a parfois des chagrins? Qui se douterait qu'un remords, un doute, une crainte lui traverse le cerveau et lui serre le cœur, lorsque le temps est à la pluie, ou que le carême commence? Rien n'est plus vrai pourtant. Le bon curé est de temps en temps confus de tous les bienfaits de la comtesse; il craint que toutes ces douceurs ne lui jouent un mauvais tour au point de vue de son salut éternel; il éprouve comme un embarras à digérer son bonheur et son âme ressent des pesanteurs. Il songe à ses péchés, il a des scrupules. Les privations des premiers chrétiens et les souffrances des martyrs lui reviennent en mémoire. Saint-Laurent lui apparaît furieux, menaçant, avec son gril à la main, et il voit dans ce gril un reproche direct aux côtelettes un peu saignantes qu'il aime particulièrement.

Mais au premier rayon de soleil, toutes ces terreurs puériles qui prouvent néanmoins la bonté de son cœur, s'évanouissent. Il se dit alors que tous ces dons ne s'adressent pas à lui, mais au ministre du culte, au curé de la paroisse; que toutes ces attentions dont il est l'objet sont un hommage indirect adressé au Seigneur, et qu'enfin le bon Dieu acceptant les présents que lui fait madame la comtesse, il serait pour ainsi dire inconvenant, irrévérencieux, coupable même, que lui, curé, ne cherchât pas à imiter le Seigneur.

D'ailleurs comment refuser à madame la comtesse dont le château est plus vieux que l'église et s'élève presque aussi haut; à madame la comtesse qui lui tirait les oreilles lorsqu'il était enfant, à elle dont le nom est si ancien, la fortune si grande et les vertus si énormes, que tout le canton a le chapeau à la main lorsqu'elle passe? Peut-il oublier que la grande dame traite le préfet lui-même presque cavalièrement et parle à l'évêque avec une sorte de familiarité? que tous les fermiers des environs sont ses locataires; qu'elle est comtesse enfin, et que, comme chacun le sait, son titre lui vient de Dieu?

Lui appartient-il à lui de faire cause commune avec les ivrognes républicains du bourg, qui braillent le dimanche dans les cabarets? Lui appartient-il de discuter l'ordre établi, de mettre en doute la plus sainte des traditions du passé et de fronder la noblesse qui, à cette époque de doute et d'irrévérence, reste fidèle à la religion et en est le plus ferme soutien?

Ce bon curé lit peu, mais il pense beaucoup et il pense bien, comme vous voyez. Il voit un lien sacré et respectable entre la noblesse et la religion, et après la croix qui domine le maître-autel et la mître de son évêque, ce qu'il regarde avec le plus de respect dans ce bas monde, c'est l'écusson fleurdélisé qui orne le château. Il est indigné lorsque arrivent jusqu'à lui les discours impies et révolutionnaires des commis-voyageurs qui détournent les filles, parlent d'égalité, se grisent et jouent au billard.

L'Egalité! se dit-il; est-ce que le bon Dieu n'a pas voulu de tout temps qu'il y eût des grands et des petits, des riches et des pauvres, Est-ce qu'il n'a pas voulu de tout temps que les ministres de sa sainte

O rus, quando te non aspiciam!

Deuxième Série

A LA CAMPAGNE



L'ÉTANG
Un pied d'eau à peine, de la vase à pleines rames et une odeur!.....



Lignes simples, lignes dormantes, lignes à triple hameçon, garde-vue, guêtres imperméables, il y a tout ce qu'il faut pour pêcher ici, même de l'eau; seulement, il faut faire venir le poisson de Paris.





Une grande ressource que la photographie à la campagne! Vous passez une demi-journée à grouper vos invités pour arriver invariablement à la jolie épreuve d'amateur ci-dessus.



Acclimatez les espèces rares tant que vous voudrez, seulement ne laissez pas vagir les enfants dans le voisinage des coqs géants.



C'EST POURTANT COMME ÇA EN PROVINCE! — Non, monsieur Jules, n'insistez pas davantage, je me suis déjà bien assez compromise aujourd'hui, en vous permettant de porter mon ombrelle toute la journée.



— Venez donc que je vous présente à mes cochons.
— Vraiment, vous ne craignez pas que nous ne dérangions ces messieurs?



ENTRE AMAZONES. — Un charmant jeune homme que monsieur Georges, bien doux, bien élevé: mais monsieur Gontran saute bien plus haut!



Tombé d'un âne!... Parbleu! je n'avais pas mes éperons.



La charmante chose qu'une promenade en voiture découverte, à la campagne, si l'on savait qui ou quoi aller voir qu'on n'ait pas déjà vu cent fois!



Un bon moment, par exemple, c'est la dégustation du journal du soir après dîner,— pourvu qu'un voisin ne vienne pas se jeter au travers de votre lecture pour vous parler de ses luzernes.

LIBERTÉ DES THEATRES. — NORMA ET L'AVARE A LA PORTE SAINT-MARTIN

NORMA

L'AVARE

PICOTUS POLLIONIUS

STUARTUS CLEANTUS

CAPORAL DES DRUIDES

Mme DESTE BENET

ELISE

Mme ISMAEL, dans *Norma*.
« Dans mon âme
« Eperdue vue vue vue vue, me transporte m'ani vi vi vi me cha va va armant!

CHARLY, dans l'*Avare*.
Ce n'est peut-être la même perruque, mais c'est toujours le même Buckingham des Mousquetaires.

HADOL

GILLOT-SC.

NORMA ET SA BONNE

Pas de voix, mais quels biceps dramatiques! Par exemple, louons le directeur, les enfants n'étaient pas en carton!

L'HEURE DE LA RÉCRÉATION THÉATRALE

Cet âge est sans pitié! à peine leur a-t-on ouvert le vestiaire, que ces petits bonshommes se disputent les défroques de Molière, l'un fait danser la perruque, l'autre son pourpoint, celui-là s'assied sur le fauteuil du *Malade Imaginaire*, celui-ci dans ses souliers. Je plains le costumier : quel coup de brosse à donner!

HARPAGON ET MAITRE JACQUES

(*Scène de la cassette*).

Tout cela est dit avec un naturel, une diction, un art! On croit entendre à chaque instant Montdidier dire à Josse : *Qu'en penses-tu, Babylas?*



LES GAULOIS DE NORMA ET LEURS BRETELLES HYGIÉNIQUES

Le plus beau soir de la compagnie Nantaise!

TON OPINION?

Ma foi! c'est presque aussi bien qu'à Périgueux.

religion fussent heureux et vécussent dans un bien-être matériel qui leur donnât plus de liberté d'esprit? N'a-t-il pas voulu qu'il y eût toujours des comtesses pleines d'égards pour leur curé? il entrevoit alors que sous ces pots de confitures et ces pains de sucre se cache les questions sociales les plus graves; il entrevoit qu'il serait peut-peut-être bien en désaccord avec l'esprit de l'église en refusant ces dons qui sont comme un hommage rendu à la religion, et il accepte toutes ces bonnes choses par respect de la tradition et par amour du droit divin.

Il faut bien dire maintenant que si la comtesse accable son curé de bontés, le reçoit chaque semaine deux fois à sa table et l'admet le soir à son jeu, elle n'est pas sans lui demander des prières nombreuses et fréquentes pour le repos de l'âme de son noble époux. Ce fut d'abord une messe quotidienne, puis des prières spéciales, puis des lectures pieuses, des chapelets, des oraisons, des cierges à faire brûler, des aumônes à distribuer, toujours dans le but respectable d'améliorer la position du défunt. Ce pauvre et excellent curé se trouva peu à peu envahi par les soins que nécessitait l'âme de son suzerain. Il n'eut plus un moment à lui, et comme il voulait remplir consciencieusement ses engagements, il fut obligé, pour ne rien oublier, de dresser un petit programme où chaque heure du jour était marquée par un pieux exercice au profit du comte.

Cette âme tenait une place énorme, nécessitait de grands labeurs, et le bon curé frémit un beau jour en songeant que si, par malheur, il se trouvait au purgatoire — et cela était probable — quelques autres de ses paroissiens, il lui était matériellement impossible de leur apporter par ses prières le moindre soulagement.

Il en fut troublé, car il a bon cœur, de sorte qu'il se disait souvent : mon Dieu! qu'il est désagréable pour une âme reléguée dans le lieu d'expiation de ne point avoir conservé de relations sur la terre! Une ou deux fois il négligea, pendant une petite demi-journée, l'âme de monsieur le comte pour songer au salut de ses autres paroissiens, mais il lui sembla que cette demi-journée était un vol fait au château, et jamais il ne parvint à se mettre dans la tête, quelque bonne volonté qu'il y mît, que le repos éternel de Jean-Claude, ivrogne et braconnier, de son vivant, pût être comparé au repos éternel de M. le comte descendant des croisades. Il prit donc le parti de ne plus s'occuper que de ce dernier, et il s'en trouva bien; Madame la comtesse ne sut plus comment lui exprimer sa reconnaissance.

— Ah! mon cher curé, mon excellent ami, je n'oublierai jamais ce que vous faites pour le comte, disait-elle souvent — vous ne revenez pas au salmis, monsieur le curé?

— Faites excuse, madame la comtesse, si Dieu exauce les prières que je lui...

— Est-ce que vous n'aimez plus le salmis?... Le moulin de mon meunier qui touche au presbytère ne vous incommode pas au moins? l'idée m'en est venue ce matin. Ce tic-tac perpétuel... je n'ai point voulu renouveler le bail avant de m'assurer que ce meunier eût votre approbation... Mais quelle piquette vous sert-on là pour boire avec le salmis? Bernard, quelle piquette servez-vous là à monsieur le curé?

Et l'excellent homme répétait en lui-même : oui quelle piquette me sert-on là.

— Ce n'est point là mon vieux Pomard, ajoutait la comtesse.

— A coup sûr ce n'est point là le vieux Pomard de madame la comtesse, murmurait le curé.

— Il est inouï que Bernard néglige ces choses.

— C'est sans mauvaise intention... une petite négligence! ajoutait-il en souriant avec bonté. — La douceur de son regard eût désarmé un tigre.

Ne croyez pas que le digne homme ait accepté sans combat le vieux Pomard et soit arrivé, tout de suite à cette liberté d'allures, à cette aisance dans le bien être qu'il possède maintenant.

La première fois qu'il se trouva sur le parquet ciré du salon de la comtesse avec ses souliers un peu trop ferrés qu'il sentait glisser malgré lui, il éprouva un état de malaise extrême, l'affabilité de la châtelaine augmentait encore son embarras; il se sentit rougir en apercevant ses grosses mains rouges, son chapeau lui échappa, il voulut le rattraper et son pied glissa sur le damné parquet. Il ne tomba pas, mais un des clous de sa chaussure pénétra dans le bois et marqua son passage par un sillon profond ineffaçable. — Madame la comtesse fit des prodiges de grâce et d'esprit pour l'empêcher de regarder cette blessure du parquet qui le torturait visiblement — il s'en fut la honte au front; et sans perdre de temps, alla commander une paire de souliers fins.

Je rappelle ce petit fait qu'il aime à se rappeler lui-même, parce que ce fut son premier pas dans cette vie de bien être, dans cette vallée de douceurs où maintenant il chemine à petits pas, la tête haute, la paix dans le cœur et le sourire aux lèvres.

Z.

ACHILLE ET THERSITE

NOUVELLE

Il y a quelques jours, je lisais ceci dans un livre récemment paru : « Les hommes des âges héroïques ne seraient bons aujourd'hui » qu'à lutter dans des foires; il faut pouvoir naître à temps (1).»

J'interrompis ma lecture; cette pensée m'avait frappé; j'imaginai immédiatement les deux types les plus opposés d'Homère, Achille et Thersite, renaissant dans notre société moderne, et il me parut qu'en effet leurs rôles seraient intervertis. Achille, type éternel de la belle jeunesse, composé merveilleux de délicatesse presque féminine, d'élan poétique, de grandeur sombre, de grâce, de générosité et de cruauté ne trouverait pas de place parmi les modernes. Les germes de ses grandes qualités naturelles ne pourraient s'épanouir, et ses défauts deviendraient des vices honteux. Le beau parleur impuissant, plein de haine et d'envie; le chétif Thersite, au contraire, trouverait bientôt sa place. La laideur, la faiblesse musculaire, le peu d'ardeur à la bataille ne sont plus aujourd'hui un obstacle. Et à mesure qu'il serait adouci par le succès, sa haineuse envie deviendrait ambition légitime, et ses récriminations intempestives seraient appelées judicieux avis.

Telles sont les réflexions que m'ont suggéré la nouvelle qui suit, que si l'on m'accuse d'invraisemblance, parce que j'ai osé choisir pour héros de cette singulière intrigue un hercule forain, je répondrai qu'il n'eût tenu qu'à moi de choisir Léotard.

(1) Louis Ménard.

I

Il était dix heures du matin, et déjà notre illustre et éminent financier, le baron Thersite, était dans une tenue irréprochable, botté, cravaté, épinglé. Tous ses ordres avaient été donnés à ses commis, toutes ses affaires étaient expédiées. Il achevait de lire les journaux des deux mondes, avec la négligence d'un homme qui a déjà recueilli dans l'immensité des colonnes tout ce qui pouvait être utile à ses intérêts.

Il était là seul et majestueux, face à face avec ses grandes pensées et sa glace à laquelle il jetait de temps à autre un regard d'approbation. C'est que l'extérieur du baron est un des prodiges de la civilisation moderne. La divinité avait fait du baron un nain et un pied-plat, mais, grâce à des bottes merveilleuses, et dont cependant le talon n'a rien d'exagéré ou le cuir de raide, le baron est de taille moyenne et il a le pied cambré. La divinité avait dévié légèrement vers la gauche l'épine dorsale du baron, et l'avait fortement courbée, elle avait fait tomber son menton sur sa poitrine; grâce à l'habileté du plus habile des tailleurs, secondé du plus habile des chemisiers, grâce à une cravate au mécanisme savant, le baron est droit et porte fièrement la tête sur ses épaules.

Enfin, une certaine bouche fortement perforée par nature du côté

droit, est, par une certaine moustache et un certain râtelier, devenue une bouche qu'on peut présenter dans les salons les plus distingués, armée du fin sourire diplomatique, convenable à un homme qui fait basculer tous les intérêts.

Il était là, unique et majestueux, dans son hôtel plus unique et plus majestueux encore. La grille de la rue en est d'or, les marquises qui abritent les portes du rez-de-chaussée, les châssis des fenêtres en sont d'or. Dans l'intérieur, les salons sont tous blanc et or, et les plafonds encastrés d'or, représentent des nudités blanches et rouges sous prétexte de *Bouchers*.

Le baron bâilla, il attendait, il s'ennuyait. Mais le timbre de la grille s'étant fait entendre, il remit subitement le nez dans les journaux, et prit avec furie des notes sur son calepin.

— Monsieur Delambre, annonça le valet.

— Assieds-toi, pardonne-moi, je suis à toi, un instant seulement, dit le baron. Nous avons le temps, le déjeûner de la marquise n'est que pour midi.

— A tes ordres, dit Delambre, je sais quels intérêts et quelles affaires immenses... Et il s'assit sans en rien croire.

Qui ne connaît notre charmant peintre Delambre, l'auteur des Bouchers du baron Thersite, toujours vieux et toujours jeune, qui a cinquante ans ou vingt cinq, suivant la manière dont on l'éclaire, qu'on prend au sérieux et qu'on ne prend pas au sérieux, qui est très artiste et encore plus commerçant, qui a du génie et même de la facilité, qui est à la fois très célèbre et inconnu, et qui après avoir donné de grandes espérances de talent, gagne trente mille francs par an avec la peinture depuis qu'il ne donne plus aucune espérance.

L'amitié de Delambre et de Thersite est fondée sur le secours mutuel : c'est Thersite qui fait croître rapidement les économies de Delambre, c'est Delambre qui est le baron Thersite lui-même, en tant qu'*amateur éclairé des arts*. Le baron croit devoir posséder une magnifique galerie de tableaux, mais il a l'esprit trop juste pour acquérir des toiles qu'il ne pourrait pas revendre avec bénéfice.

Quand le baron crut avoir suffisamment manifesté son importance aux yeux de son ami, il sonna et demanda sa voiture ; quand ils furent montés :

— A l'hôtel d'Alfena! dit le baron Thersite d'une voix retentissante qui voulait dire : A mon hôtel! à l'hôtel que je suis en train de construire à la marquise.

Et la voiture se dirigea au grand trot vers l'avenue des Champs-Elysées. Pendant qu'elle roule, nous avons le temps de dire quelque chose du passé du baron Thersite et d'expliquer comment il avait lieu d'être satisfait en regardant d'où il était parti et où il était parvenu. Le père du baron était un raccommodeur de casseroles, auvergnat, qui, dans les dernières annees de la Restauration, avait pris boutique rue du Petit-Musc. Fatigué de battre son chétif enfant et de lui enseigner le raccommodage des casseroles, il le mit dans une école communale supérieure, où le futur baron apprit le calcul, dont il montra tout aussitôt le génie, la tenue des livres, l'orthographe à peu près. De l'école, le petit Thersite passa dans un magasin de nouveautés, dont il espéra bientôt devenir le caissier. Mais Thersite était ambitieux, il se dégoûta vite de cette perspective étroite, et il entra à la Bourse. Ce fut alors qu'il mangea, pendant deux années, ce qu'on est convenu d'appeler *de la vache enragée*. Au bout de deux ans, Thersite commençait à vivre à peu près, quand un événement imprévu vint lui ouvrir la route de la fortune : son père, qu'il ne voyait plus depuis plusieurs années, mourut subitement, et contre toute attente, laissa un héritage de plus de deux cent mille francs. Aussitôt Thersite, qui jusque là avait fait la coulisse pour les autres, monta pour lui-même une maison de courtage. Sa jeunesse n'effraya ni lui ni les clients, sa bosse lui donnait l'air sérieux et inspirait la confiance ; il était rompu à toutes les pratiques et à toutes les ruses du métier, et son argent lui rapportait cinquante pour cent. Il mêla bientôt aux opérations de bourse des entreprises industrielles; il fut bientôt administrateur, directeur, gérant, principal actionnaire dans toutes les compagnies grandes et petites qui se formaient. Il arriva à ce merveilleux résultat grace à l admiration qu'il sut exciter dans l'imagination d'un tailleur. Ce tailleur, juif allemaud, quelque peu chimérique, bien qu'il eût gagné dans la coupe du drap des sommes fort positives, était un des clients de Thersite à la Bourse, il se laissa entièrement séduire, enivrer par le bavardage intarissable de celui-ci ; Thersite, lui parlant avec la fièvre du génie ou de la rapacité, d'entreprises faites ou à faire, lui parut plus beau et plus puissant que Bonaparte; non-seulement il résolut de lui confier ses capitaux, mais il lui donna en mariage sa fille unique. Et comme le digne tailleur était de la plus haute aristocratie et des mieux apparentés dans Israël, par lequel fait de son mariage, Thersite devint un personnage. Peu de temps après, il fut en état de négocier un emprunt avec une cour d'Allemagne et reçut en récompense le titre de baron. Dans les quelques années qui suivirent, il doubla ou tripla sa fortune tous les six mois. S'il n'était pas l'homme le plus riche de la France, il était peut-être celui qui était mêlé au plus grand nombre d affaires et d'intérêts.

Au moment où nous retrouvons le baron, son beau-père était mort depuis deux années, presqu'aussi riche que son gendre, qui n'avait pu faire autrement que de l'enrichir en s'enrichissant. Bien que le baron dirigeât l'immense fortune de sa femme, et jouît de l'accroissement d'importance que cette fortune lui donnait, il avait conçu contre la fille du tailleur une irritation secrète. S'il eût été veuf, il eût pu aspirer dans sa position à épouser la fille d'un duc, il le croyait du moins. Il avait rompu toute intimité avec elle, il ne la voyait qu'officiellement comme un grand seigneur d'autrefois ; leurs appartements étaient séparés par les appartements de réception, l'un à l'aile gauche, l'autre à l'aile droite. La baronne Thersite passait pour s'arranger assez bien de ce régime, et bien qu'elle fût d'une laideur célèbre, elle ne manquait pas, dit-on, de consolateurs.

Pour le baron il venait d'arriver depuis peu à la dernière phase de l'ambition chez les financiers : il voulait être homme d'Etat. Il brillait aux conseils généraux, et s'intéressait plus que de raison au sort des classes pauvres.

Quand la voiture approcha de l'hôtel d'Alfena, la figure de Thersite s'illumina, il contemplait avec un légitime orgueil l'élégant monument de ses amours princières Cet hôtel venait d'être achevé et on y pendait ce jour-là la crémaillère. Il y avait là, outre la marquise, trois femmes du meilleur monde, dont une pour le moins baronne et une, je crois, princesse, et trois messieurs qui leur correspondaient. Quatre couples, plus l artiste venu seul comptant sur le bien d'autrui. Cet *autrui* c'était surtout, comme il est naturel, le baron lui-même. Delambre croyait de son devoir de faire à la marquise une cour discrète, patiente et assidue.

Le repas fut comme tous ceux de ce genre, trop calme et trop cérémonieux au commencement, trop bruyant à la fin. Quand il fut fini on visita du haut en bas l'hôtel dans ses moindres recoins. C'était le prétexte de la réunion. On parla et on rit beaucoup pendant cette promenade, mais il était évident qu'on commençait à s'ennuyer. C'était le temps de la fête de Saint-Cloud ; Delambre proposa d'y aller et d'entrer dans les baraques. Cette proposition fut repoussée avec dédain par le baron, avec un silence indifférent par les autres hommes, mais acceptée avec enthousiasme par les dames qui, pour tout dire avaient bu deux ou trois verres de champagne de trop Chacun des trois hôtes de la marquise avait sa voiture à la porte, ce fut donc une procession de quatre équipages qui se dirigea au grand trot vers le pont de Saint-Cloud. Les trois premiers étaient des americaines suivait la calèche du baron. Le baron n'aimait pas conduire parce qu'il conduisait mal; il jugeait d'ailleurs, avec raison, que l'effort qu'il exerçait sur la bouche des chevaux dérangeait la savante économie de son dos. Il s'assit donc à côté de Mme d'Alfena sur la banquette de derrière, tandis que Delambre faisait face à la marquise.

(*La suite au prochain numéro.*)

ÉMILE L.

OBSERVATIONS

On arrive au cœur des femmes justement par tout ce qui prouve contre l'amour, par la galanterie, l'assurance, les jolis mots, la gaieté folle, etc., etc., etc.

—

Les femmes entre elles sont amies jusqu'à l'homme.

—

La première condition pour être aimable, c'est de ne pas aimer.

—

Si fidèle que soit une femme à son mari ou à son amant, elle appartient toujours à tous par un côté, par le désir de plaire.

—

De l'innocence au crime il s'en manque souvent d'une qualité, l'audace.

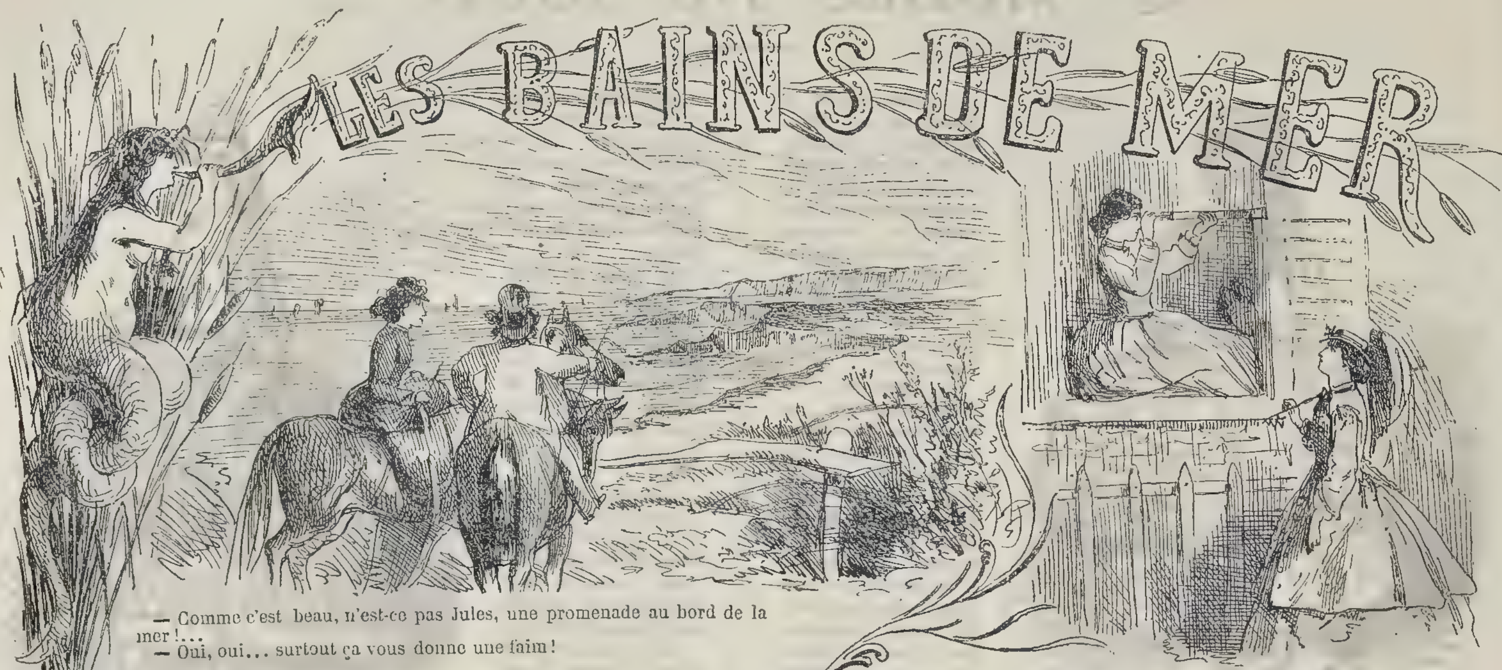
—

Si l'on n'avait tant ennobli l'amour que pour n'avoir plus à en rougir, tout en continuant à le faire?

—

A vingt ans un jaloux se tue; à trente ans il tue. C'est qu'à vingt ans on aime, à trente on s'aime ; c'est qu'on avait de l'amour, et qu'on n'a plus que de l'amour propre. J'oubliais de dire qu'à quarante ans on n'a plus ni l'un ni l'autre, et que, si la misère s'en mêle, on entre en composition.

LES BAINS DE MER



— Comme c'est beau, n'est-ce pas Jules, une promenade au bord de la mer!...
— Oui, oui... surtout ça vous donne une faim!

— Je le distingue très bien sur le pont du bateau à vapeur, ce pauvre Edouard.
— A-t-il l'air bien affligé de nous quitter?
— Euh! euh! il est étendu sur des malles et fume un cigare les jambes en l'air.



SUR LE SABLE, L'IMPRUDENT!

LA COMTESSE : Vous oubliez, monsieur le comte, que je ne me suis jamais appelée Henriette!!...



LES PETITS CANARDS

Allons, mesdemoiselles, vous deviez à peine rester au bain vingt minutes, et voilà deux grandes heures que vous barbottez.



A LA TABLE D'HOTE

— Monsieur veut-il des asperges?
— Oui, mais pas tant que ça!



— Ce qui m'attire surtout aux bains de mer, c'est le monde; ce n'est qu'ici qu'on peut fumer sa pipe en bonne compagnie.



QUAND DES MESSIEURS VONT PASSER!

MODES DU JOUR


Toilette cavalière.

A cette heure, la mode est au pittoresque; les innovations se ressentent de ses goûts de voyageuse; elles sont illimitées et prennent un peu l'empreinte de chaque imagination féminine.

Voici quelques unes de ces toilettes fantaisistes.

La première, *Toilette cavalière*, se compose d'un Garibaldi et d'une première jupe violets, tissu anglais; une seconde jupe, également violette, mais relevée et bordée d'un feston très délicat de petites fleurs de toutes couleurs; par dessus le tout, une sorte de gilet-pourpoint à basques, boutonné droit en velours noir; jambières violettes à boutons sur le côté; bottines noires à bouffettes; petit chapeau noir à plumes vertes couchées; col droit, cravate noire.

Toilette seizième siècle : Garibaldi et première jupe ponceau, cette dernière passementée d'agréments noirs; la seconde jupe relevée de soie noire et à dents; par-dessus le gilet-pourpoint chamois, avec petits galons or au bord et épaulettes; petit chapeau haut, feutre gris garni d'un bouquet de plumes rouges sur le côté; jambières rouges; gants de Suède très larges et très montants.

Toilette mousquetaire : toute blanche et noire, l'habit blanc et les revers noirs; le gilet blanc, la jupe de dessus blanche retenue par les agréments noirs; la jupe de dessous, en bandes dentelées alternativement blanches et noires. A toutes ces trois toilettes, la petite ceinture de cuir verni.

Amazone anglaise : la plus simple, la plus connue et toujours la mieux séeyante; tout ici dépend de la coupe de l'habit à petits pans en queue d'oiseau, et de la jupe tout à fait collante aux hanches; le chapeau anglais à voile noué derrière; la petite cravate noire, les gants de peau de chien; le pantalon noir.


Toilette mousquetaire.

En définitive, on s'habille comme on veut — ou à peu près — pour la saison de la campagne, des eaux et des voyages, à condition toutefois que l'on sera fraîche comme une rose du Bengale.

La beauté est de rigueur. Le *maquillage* est une loi. Qui n'a pas l'œil mystiquement ombré, les veines légèrement indiquées, la joue rose, les lèvres pourpre, le teint éclatant de blancheur, n'est pas une femme.... Comment, en effet, rester femme... au naturel, quand *le rose d'Armide* et le *blanc nymphée de Seguy* transforment en enchanteresses toutes les Parisiennes

Une chose entraîne l'autre; pour accompagner dignement leur beauté il ne leur faut pas moins que des robes de houris ou de sultanes.

Le mois dernier, c'était une véritable robe de chambre de reine de l'Inde que nous trouvions à la *Grande Maison de Blanc*. Ce mois-ci, c'est un négligé de nymphe. — Jugez plutôt :

Un ample peignoir flottant de mousseline des Indes avec deux larges plis *Watteau*, partant par derrière du milieu de l'empiècement.


Toilette du XVIe siècle.

Cet empiècement joue la berthe, il est à petits plis et se trouve encadré d'un splendide entre-deux brodé, surmonté d'une basse valencienne, lequel entre-deux, tournant autour du cou, marque le devant de la robe jusqu'au bas de la jupe.

La manche, demi ajustée est illustrée de ce même entre-deux qui la traverse du haut en bas.

La jupe, très longue, est garnie d'un volant de moyenne hauteur. Ce volant à petits plis est bordé d'une haute valencienne et se rattache à un large entre-deux brodé qui en forme la tête.

Tous ces entre-deux de la jupe, des manches et du corsage, ont pour transparents des rubans roses : c'est frais comme une matinée de mai.

La *Grande Maison de Blanc* se met en mesure de donner avant peu les fantaisies de fin d'été et les nouveautés d'automne. Ce sera une véritable exposition de petites merveilles.

Chez *Alexandrine*, c'est toujours le pittoresque et la poésie qui régnent : des chapeau de ville transparents et légers comme la vapeur du matin; des casquettes provoquantes avec leur voilette loup; des coiffures de dîner et de soirée pour la saison des eaux; en un mot, des créations de toutes sortes, originales, inattendues et toujours d'un goût irréprochable.

Voici quelques modèles choisis dans ses salons :

Chapeau de tulle noir bouillonné et égayé par un bouquet de coucous aux longues tiges posé un peu de côté sur le fond. A l'intérieur, second bouquet de coucous avec fleurs semblables enchevêtrées dans les tiges. Bouillon de tulle noir et joues noires.

Le chapeau *Vermouth* (le héros du jour avait bien droit à cet honneur), c'est une sorte de casquette, genre jockey-club, bordée de velours noir brodé de paille. Long nœud de ruban nuance-paille retenu sur l'un des côtés par une corde de paille. Une plume noire traver-


Amazone anglaise.

sée d'une petite aile orne le devant de ce chapeau, qui est remarquablement joli.

Capuchon de blonde blanche à pois, formant pèlerine derrière et écharpe devant. Le derrière de ce capuchon est orné d'une barbe de blonde qui se retourne comme un bonnet breton. Un nœud nuance-corail, orne l'un des côtés de la capuche, faisant ainsi pendant à une branche de corail qu'orne l'autre.

Ce capuchon est fort commode pour la promenade et les sorties de soirées. Il est surtout élégant et coquet.

Parlerons-nous des costumes de bains de mer? Ils sont variés à l'infini et cependant, chaque jour, la Compagnie Lyonnaise en crée encore.

C'est dans ce temple du bon goût qu'il faut se rendre si l'on veut se faire une idée exacte de tout ce qui est adopté.

J'y ai remarqué des petites vestes noires, en faille, d'un modèle charmant. Ces vestes sont enrichies de broderies, de jais ou de dentelle. Voilà qui complète admirablement les demi-toilettes avec chemise de foulard, de cachemire brodé, ou de batiste.

Il y a aussi les vestes marines pour braver la fraîcheur du matin et du soir. De même que les rotondes elles sont très originales d'ornements et de couleur.

Comme robes, j'ai remarqué à la *Compagnie Lyonnaise* un poil de chèvre nuance-mastic avec broderie camaïeu et noire. — Un autre, de nuance-gris-clair, avec disposition de médaillons bleus entourés d'une riche broderie de chenille noire. Ces deux robes sont d'un très charmant effet.

Pour jeune fille, je recommande la toilette *jardinière* : une toile grège de nuance très claire avec légère bordure brodée, robe et vêtement.

Le salon des châles offre une exhibition de véritables chefs-d'œuvre de travail et de richesse. Il y a là de quoi satisfaire aux exigences du luxe le plus royal, mais aussi de quoi contenter la femme la plus modeste dans ses habitudes et dans ses goûts.

J'en dirais presque autant du salon de dentelle, si la dentelle n'était complètement *luxe* par elle-même.

Toutefois ce luxe est abordable pour toutes, aujourd'hui que la dentelle de Cambrai peut remplacer celle de Chantilly.

Ces deux dentelles sont exactement semblables à l'œil; la seule différence qui existe entre elles c'est la modération de prix et la solidité qui distingue la première de la seconde. Cette différence-là devient pour toutes les femmes une considération sérieuse.

Comme dentelle de fantaisie, la dentelle de *Yak* est très à la mode. D'un blanc légèrement teinté, elle sied au visage dont elle fait ressortir l'éclat. Vaporeuse comme la plus fine dentelle, elle est assez consistante pour préserver le cou et les épaules d'un air trop frais à cette heure du soir, où les belles épaules frissonnent et se cachent.

Pour bains de mer je recommande donc le burnous de *Yak*; un très charmant et très pittoresque costume.

Pour toilette de ville on choisit, surtout à cette heure, l'écharpe de dentelle de Cambrai, et pour demi-toilette l'écharpe de dentelle de Yak.

Le voile milanais et la mantille espagnole de Cambrai se portent beaucoup aussi en coiffure.

N'oublions pas la dentelle de *lama*. Cette excellente dentelle de laine à la fois légère et solide qui remplace désormais la guipure avec tant d'avantages.

Il ne s'agit plus aujourd'hui pour être très élégante, de dépenser des fortunes illimitées. On le voit, les costumes de dentelle sont — grâce aux dernières dentelles que je viens de citer — à la portée de bien de femmes. Cependant, sous peine de lèse bon goût, on ne doit porter que les vraies dentelles de Yak, de Cambrai et de lama. On n'a, en les achetant, qu'à exiger le mot « vrai » sur la marque.

Avec les toilettes transparentes rien n'est important comme une taille ronde et mince, libre d'allures et par conséquent gracieuse :

Grâce à la célèbre *ceinture-régente*, il n'est pas de femme élégante qui n'ait cette taille aujourd'hui. Ce mignon corset a été créé d'après les lois de la statuaire. C'est le progrès parvenu à sa dernière limite.

Il ne s'agit pour recevoir la *ceinture-regente*, que d'envoyer ces mesures qui doivent être prises étant habillée :

Tour de la taille à la ceinture.
Largeur de la poitrine.
Tour des hanches.
Longueur du busc.
Longueur de la taille sous le bras.

Le point essentiel est d'adresser sa demande aux inventeurs mêmes de la *ceinture-régente* (Mmes de Vertus, Chaussée d'Antin), car ces dames n'ont confié à personne le dépôt de leur gracieuse innovation, et les contrefaçons abondent.



Peignoir Watteau, d'après un modèle de la Grande Maison de blanc.

Le corset, étant presque entièrement abandonné, depuis cette invention qui rend aux femmes le droit de respirer et de vivre, c'est à qui des faiseurs de corsets inventera une *ceinture* plus ou moins hygiénique. Mais que toutes ces imitations plus ou moins risquées sont loin de leur modele!

Outre la perfection de la taille, il est encore deux autres conditions indispensables à la beauté d'une femme :

La fraîcheur du teint et l'irréprochabilité des dents.

M. *Dejardin* fils, médecin-dentiste, boulevard de Sébastopol, rive droite, a écrit les règles hygiéniques pour la conservation des dents. Cette petite brochure est très précieuse pour vous madame, si vous avez gardé intactes vos trente-deux perles. Dans le cas contraire consolez-vous. M. Dejardin a reçu à Paris un diplôme d'honneur — à Londres, une médaille de première classe, pour les grands progrès qu'il a fait faire à la prothèse dentaire.

Son nouveau système est, non-seulement la négation la plus complète des pièces en hippopotame ou à plaques et ligatures métalliques, mais offre encore sur le caoutchouc dit *vulcanisé*, l'avantage de ne pas être comme ce dernier, d'une épaisseur très gênante.

Ce système consiste en un émail tendre, reproduisant la couleur naturelle des gencives avec une perfection inconnue jusqu'à ce jour, en même temps qu'il offre une grande solidité par son application molléculaire. Ces dentiers se posent aussi sans ressorts.

Quant aux soins hygiéniques de la toilette, le secret s'en trouve détaillé dans le livre de beauté, signé *Louis Claye*, le directeur de *la Reine des Abeilles* (maison Violet).

Il n'est pas de femme qui n'ait ce livre en grande estime pour plusieurs raisons. La première et la meilleure, c'est qu'on y trouve le secret de rester belle et de garder *longtemps* cette précieuse jeunesse qui s'enfuit si vite!

La seconde, c'est que ce livre est écrit avec une science incontestable, et que cette science est détaillée sous une forme mondaine et variée qui en dissimule l'aridité.

Or, les femmes du monde, aiment à s'instruire, mais en s'amusant, et à condition qu'on leur parlera leur langage. « Les Talismans de la beauté » ne pouvaient donc manquer d'être chaleureusement accueillis.

Maintenant, si j'ose ajouter un conseil aux conseils précieux de M. Louis Claye, je rappellerai que *la Reine des Abeilles* offre, entre mille excellentes compositions, une parfumerie aux violettes d'Italie, qui ne saurait manquer de paraître exquise aux femmes de goût.

S'approprier un parfum est un grand art, et la senteur si fraîche et si douce de la violette, est particulièrement aimée.

La parfumerie aux violettes d'Italie se compose d'un baume et d'un savon pour les mains, puis d'une pommade fluidifiée, d'une crème froide à la violette d'Italie pour le mouchoir et d'une eau de toilette connue sous le nom d'*acidule de violettes*.

Outre la parfumerie aux violettes, je recommande vivement la merveilleuse *crème Pompadour*, qui conserve au visage sa juvénilité; — la fleur de riz qui donne le velouté de la fleur; — le savon royal de thridace pour les mains et l'eau de beauté de S. M. l'impératrice. Avec tous ces précieux talismans une femme n'a presque plus à redouter le temps.

Vicomtesse de ***.

Voici la belle saison qui fait son chemin! On s'amuse à la campagne, sans s'inquiéter à quoi on emploiera utilement, l'hiver, ses moments de loisir. Mais nous y avons songé pour ces messieurs et surtout pour ces dames, qui composent le monde d'élite de nos abonnés, en fouillant dans les nouveautés du jour; entre toutes, nous leur recommandons un ouvrage théorique, lequel, sous ce titre: ***Orchestration traité d'instrumentation***, par M. Alfred Quentin, membre de l'Académie Impériale de musique, vient combler dans la musique une immense lacune, et dont la haute importance, la clarté et la grande concision, qualités exceptionnelles qui le rendent nécessaire à tout le monde, doivent assurer le succès.

CHOSES ET AUTRES

Une épidémie sévit en ce moment sur les lièvres. On écrit de tous les côtés, qu'ils se laissent prendre à la main. Ce serait une bénédiction qu'une épidémie pareille. Malheureusement, je persiste à croire que les lièvres cesseront de se conduire ainsi quand la chasse sera ouverte.

—

Ce qu'il y a eu de plus remarquable aux dernières courses de Vincennes, c'est incontestablement l'averse. Il n'y avait que des voitures découvertes. Une dame du plus haut monde a été aperçue son jupon sur la tête. C'était navrant.

—

Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler des soixante et onze testaments du commandeur da Gama Machado. C'est un des spectacles les plus amusants du siècle que de voir attaquer, comme incapable de tester, un homme qui s'est donné la peine de faire soixante et onze testaments.

—

La reprise de la *Comtesse d'Escarbagnas* n'a pas plus réussi que celle d'*Héraclius*. L'interprétation n'a pas été digne du Théâtre-Français. — Comme je me plaignais de ces reprises, quelqu'un m'a répondu, avec beaucoup de bon sens, que cela vaut toujours mieux que de reprendre *la Considération*.

—

Dans la salle Saint-Jean, à l'Hôtel-de-Ville, se sont réunis dernièrement deux mille employés du commerce de nouveautés; le vulgaire insolent dit *Calicots*. On aurait pu croire, au premier abord, que cette aimable jeunesse nourrissait des intentions hostiles aux marchands de drap ou à l'ordre public. Il n'en était rien. Elle se rassemblait dans le but d'écouter quelques paroles bien senties, tendant à faire pénétrer dans ces âmes en fleur la nécessité de se réunir en corps et de narguer les vaudevillistes en commun. Acclamations unanimes. On appellerait cette société, dont le besoin se faisait généralement sentir: la *mutualité commerciale*.

—

La pièce des Folies-Dramatiques ne paraît pas étrangère à cette résolution. On affirme que les *coiffeurs*, poursuivis récemment par les Variétés, ont conçu une idée identique. Tenons-nous bien.

... Si c'est pour cela que la Société de Saint-Vincent de Paul a été supprimée.....

—

« Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi » et j'imite, jusqu'à plus ample informé, l'incrédulité d'Achille. MM. Veuillot, de Pontmartin et Barbey d'Aurevilly se seraient réunis pour acheter un journal folichon. Les natures étranges n'étonnent jamais. Mais que fait sur une aube un habit d'arlequin?

—

Paulin Ménier va décidément jouer l'*Avare*; Frédérick-Lemaître veut, dit-on, jouer *Tartuffe*; quant à Mlle Thérésa, elle n'attend que les premiers jours d'hiver pour déclamer le rôle d'Hermione.

—

M. Mathieu (de la Drôme) tient à faire parler de lui. En creusant dans son jardin (M. Mathieu ne regarde pas toujours les astres), le prophète a trouvé une grosse pierre. Jusque-là rien d'étonnant. Dans cette pierre, il y avait de l'eau. M. Mathieu (de la Drôme) prouve que cette eau remonte à l'ère des Césars. Cette eau serait une antiquité romaine. A qui donc se fier, bon Dieu?

—

Signalons une charmante innovation en librairie. Des éditeurs se sont mis à publier des volumes cartonnés à l'anglaise, et dont les feuillets sont tout coupés. C'est délicieux en wagon, c'est non moins agréable au coin du feu. Ces diables de couteaux à papier s'égaraient toujours.

—

Lisez dans l'*Opinion nationale* de lundi dernier la description, — certifiée exacte par un notaire du Canada, — des faits et gestes d'une jeune personne ayant pris la déplorable habitude d'avaler vingt à vingt-cinq anguilles vivantes par jour. Elle aurait même été jusqu'à en avaler cent dix-neuf ou cent vingt, je ne me souviens pas au juste. Pour tout dire, le jour des cent vingt anguilles, elle se sentit une petite pesanteur sur l'estomac, pas grand chose, mais enfin sa digestion était embarrassée. Elle fut forcée de prendre une tasse de thé.

— Je sais que cette habitude me jouera un vilain tour, ajouta la chère petite, avec une candeur charmante, mais que voulez-vous? j'aime cela.

Si elle aime cela, cette enfant.

On assure qu'un lord anglais a mis à ses pieds son nom et son immense fortune. Lisez cela dans l'*Opinion nationale* de lundi, c'est un joli morceau.

Ce petit fait me rappelle un de mes amis, fort beau garçon, les yeux à fleur de tête, frais sous le linge, un charmant homme en un mot, qui avait la déplorable manie d'avaler des paratonnerres avec leur chaîne. Au bout de deux ans à peine il avait l'estomac complétement ruiné.

Si l'*Opinion nationale* avait su l'histoire de cet ami-là! Mais je la destine au *Moniteur*.

—

Tartuffe, le ***Dépit amoureux*** ont inauguré l'avénement de la liberté théâtrale, au Théâtre-Déjazet. J'aurais préféré voir Molière interprété par la troupe habituelle du théâtre. — Malheureusement la direction a cru devoir engager des acteurs de l'Odéon. Mais le public était toujours le même, et il était assez curieux de voir de quelle façon serait digérée cette forte et substantielle littérature par des esprits nourris des mièveries épicées de notre époque. *Tartuffe*, avec ses grandes lignes bien accentuées, sa thèse toujours sympathique en France, ses caractères carrément arrêtés, devait évidemment saisir le public par tous ses côtés à la fois. — Mais le ***Dépit amoureux***?

—

C'est Gros-René et Mariette qui ont intéressé la salle. Le langage, risqué de nos jours, que Molière donne à ses valets, et qui était, du reste, dans les mœurs de l'époque, a commencé par étonner, puis a séduit. En outre, l'acteur chargé du rôle de Gros-René, qui ne manque pas d'entrain du reste, a semblé se trouver en face d'un public de connaissance, et la saisir de suite par son côté faible, — il a chargé. A partir de ce moment, yeux et oreilles ont été tendus vers lui, et je ne pus dire quelle pénible impression m'a produite ce jeu de queue-rouge roulant brutalement un comique grossier à travers la trame délicate de cette fine étude de l'amour.

—

Ainsi, cette charmante scène d'Eraste et de Lucile si fine, si vraie; cette spirituelle analyse du cœur humain a été complétement perdue: le public était tout occupé à regarder les balourdises de Gros-René, cherchant en ce moment des effets de manteau. Et lorsque ce dernier a à débiter sa désopilante théorie sur la femme, il le fait avec des cris et des gestes de clown; on sent qu'il ne pense pas un seul mot de ce qu'il dit, et que ce qu'il cherche avant tout, c'est à faire rire, n'importe par quel moyen.

—

Tartuffe a été aussi bien joué que possible par des gens qui possèdent la tradition. Comme je l'ai dit, c'est une de ces pièces qui frappent toujours, quels que soient d'ailleurs et et même ceux qui l'entendent ceux qui l'interprètent.

Seulement là encore, l'effet brutal a primé la nuance et le public a doublement perdu ce tour de force de double entente, lorsque Elmire, poussée à bout par le silence d'Orgon, caché sous la table, s'écrie:

> Enfin je vois qu'il faut se résoudre à céder;
> Qu'il faut que je consente à vous tout accorder, etc.

Pendant cette tirade, la salle entière était occupée à regarder le jeu audacieux des mains de Tartuffe.

—

Pour finir, une histoire de soldat; elle n'est n'est pas bien drôle, mais elle vraie.

Le dragon Frheim était dans les vignes, comme dit Charlet. C'était un grand Alsacien, pas mélancolique du tout, et ayant, au contraire, le vin très gai. Cette fois, sa gaieté avait pris des proportions extraordinaires. Par malheur, il frôla Cocotte de trop près; Cocotte avait mauvais caractère, elle lui allongea une ruade qui l'envoya rouler bien loin sur le pavé. On accourut; la commotion l'avait rendu insensible: on le crut mort.

L'Alsacien reprenait ses sens lorsqu'on apporta le schnik, que l'adjudant avait envoyer cherché à la cantine. Croyant à une médecine qu'on voulait lui faire prendre, Frheim l'éloignait avec répugnance de ses lèvres; mais reconnaissant le parfum, il ne se fit plus prier, il alait même si bien, que l'homme qui tenait le flacon, s'apercevant qu'il ne restait plus grand chose au fond, ne savait pas s'il devait continuer le traitement, qui faisait pourtant son effet, puisque à chaque interruption, le malade donnait les marques d'un redoublement de souffrances. Tout fut avalé. — Ça n'allait pas mieux! Et le docteur qui était parti jusqu'au lendemain! Que faire?

—

N'étant pas à même d'apprécier la gravité du cas, l'adjudant commanda quatre hommes et un brigadier, et fit porter sur un brancard Frheim au Val-de-Grâce. A l'arrivée à l'hôpital, l'aide de service ne reconnaissant aucunes lésions, ne trouva pas l'état du blessé assez sérieux pour l'admettre dans les salles. Le brigadier, qui ne voulait pas avoir fait la course pour rien, y mit de l'entêtement, s'obstina à le laisser, et partit après avoir commandé demi-tour à ses hommes, qui tremblaient déjà d'avoir leur camarade à ramener sur les épaules. On alla, ce qui valait bien mieux, boire un coup avant de rentrer au quartier.

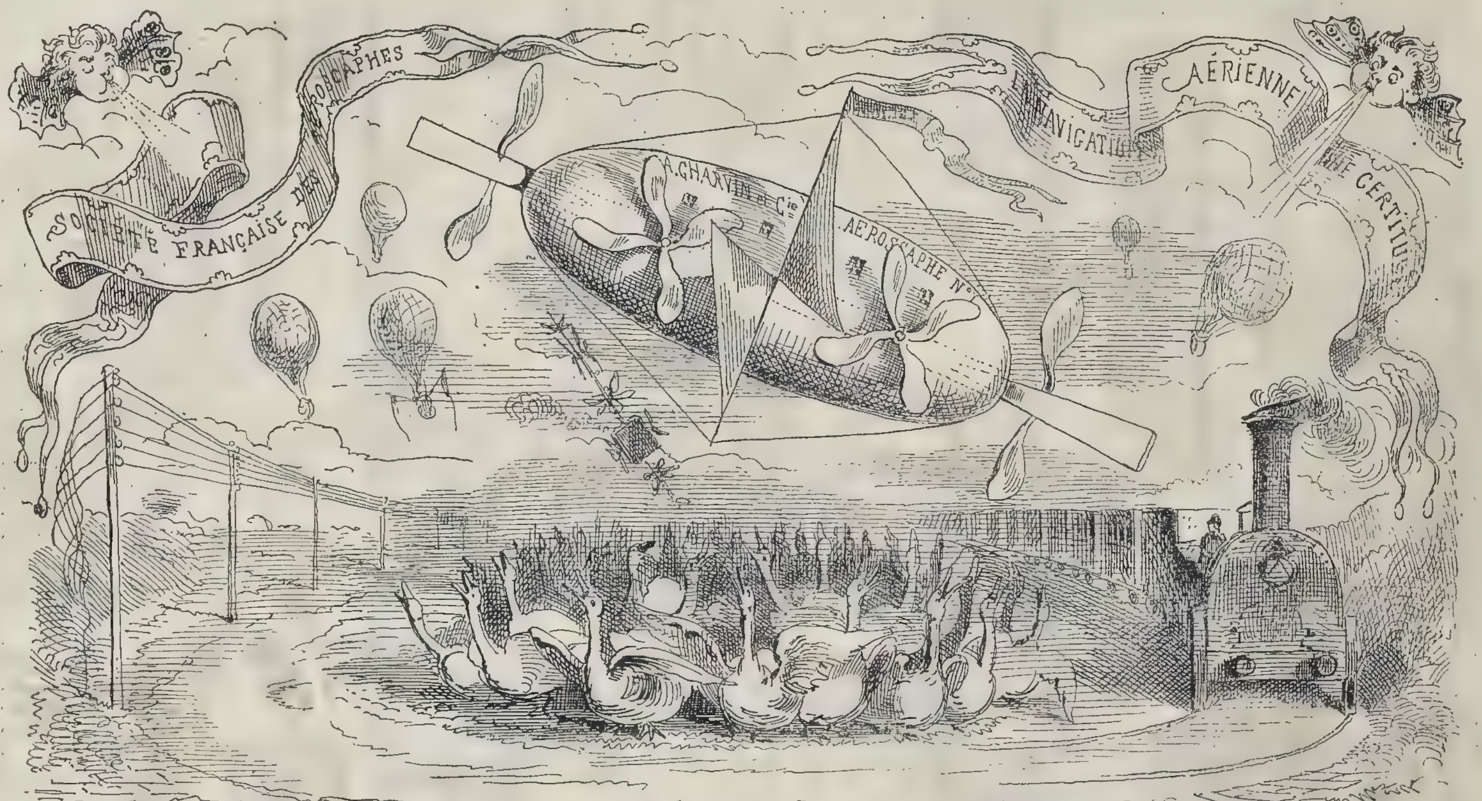
Là, une grande surprise les attendait. La première personne qu'ils aperçurent, ce fut leur malade qui était revenu plus vite qu'eux. Voici ce qui s'était passé. Doucement bercé pendant le trajet, Frheim s'était endormi pour ne se réveiller, un peu en sursaut, qu'à l'examen du médecin; ayant assisté à la discussion qui s'était élevée à son sujet, ce n'était pas sans une certaine inquiétude qu'il avait vu partir ses camarades. Un peu bousculé par les gens qui étaient autour de lui, et effrayé de certains appareils menaçants, il finit par dire: « Si fous foulez, je fais essayer te m'en aller. »

Et il court encore.

X.

SPORT DE L'AVENIR!

Société française des Aéroscaphes. — Système A. Charvin



CHŒUR ANTIQUE DES OIES
(*Avec ensemble.*)
: C'est impossible!!



— C'est cette diable de brochure de Charvin qui me tracasse! Comment faire pour avouer que je me suis trompé et me rendre à l'évidence, moi qui depuis quarante ans, crie avec tout le monde que la navigation aérienne est impossible par les ballons !
— Fais-toi fondateur honoraire!



CHUTE DES GRAVES
Rien du système A. Charvin.



Diable! pour une si jeune enfant, elle est déjà solidement constituée, cette société! Quel avenir de millions et de cachemires!



Réduit à prendre l'omnibus, l'aéroscaphe étant complet.



CE QU'EN PENSE L'ANGLETERRE
Cette peuple français, aoh! il est bien impudent!... résolver sans moâ le problème de la navigation aérienne. C'était l'ingratitude la plious noire! Moâ qui avais toujours été la mère nourrice de ses inventions!



Eole, Borée et consorts, s'avouent vaincus, viennent faire amende honorable rue Rossini, et solliciter des places de conducteur d'omnibus dans la nouvelle compagnie.

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN. Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



UNE

RÉPÉTITION A L'OPÉRA

(NÉMÉA OU L'AMOUR VENGÉ)

Sur la scène, une centaine de personnes — hommes, femmes et enfants — presque toutes les femmes en costume de danse. Quelques-unes avec des corsages de fantaisie, nuances variées et éclatan tes, dse points rouges, bleus, au milieu du fourmillement des jupes blanches, rompent la monotonie — on ferait avec cela une très jolie aquarelle — avant que la répétition commence beaucoup de bruit et de mouvement. Les grandes s'appellent et se poursuivent, ayant à se dire bien des choses intéressantes qui, une fois dites, ne manquent presque jamais de les faire rire aux éclats. Perchées sur les décors, accrochées en grappes, les petites se trémoussant d'aise et battant des mains sans savoir pourquoi. Par dessus tout ce vacarme, le régisseur faisant l'appel, des voix railleuses qui répondent, et s'il y a des absentes, mille commentaires sur les motifs présumés de leur absence, avec des confidences à l'oreille, des regards échangés et des sourires qui en disent terriblement long — tout autour, pour encadrer le tableau, des pompiers et des mères.

Car il faut le remarquer tout d'abord — on ne trouve presque plus de mères d'actrices, mais on trouve encore des mères de danseuses — la race résiste et tien bon — rien n'indique qu'elle doive disparaître de sitôt — c'est là une observation qui n'a l'air de rien, mon cher ami, elle est cependant d'une étonnante profondeur — vous verrez.

—

Sur une estrade qui prolonge la scène, à l'endroit où le soir se trouve le fauteuil du chef d'orchestre, plusieurs messieurs, — d'abord les auteurs du livret ils nous pardonneront de ne pas nous occuper d'eux — derrière les auteurs, deux musiciens, jouant du violon. Un peu en avant, debout, avec un costume qui lui permet d'indiquer les pas, le maître de ballet; — vous le connaissez bien, un de nos plus habiles, comme vous savez — artiste remarquable et applaudi, soit que sa main tienne un archet, soit qu'elle brandisse ce bâton formidable dont il se sert pour marquer la mesure, et avec lequel, une fois l'appel terminé, il donne le signal en frappant deux ou trois fois sur le plancher.

Et la répétition commence. — Les paysans font leur entrée avec des paysannes; — ils se mettent en ligne, ou plutôt ils devraient se mettre en ligne et ils ne s'y mettent pas — coups violents sur le plancher. « arrêtez, arrêtez!... les deux violons s'arrêtent — le maître de ballet fronce le sourcil, et doucement il prie ces dames et ces messieurs de recommencer — on recommence, les violons jouant de plus belle et deci de là lançant des notes d'une extravagante fantaisie, on recommence et rien ne va — tout à l'heure c'était la faute des paysans, maintenant c'est la faute des paysannes. — Pour le coup il n'y tient plus, il jette son bâton, il jure qu'il vaut mieux renoncer à tout et les paysannes de rire! — « Mais monsieur, nous recommencerons... » — Je crois bien que vous recommencerez, tant que vous ne ferez pas ce qu'il faut, vous recommencerez — et l'on recommence... pan, pan!... il s'est décidé à ramasser son bâton — les deux musiciens grognent, les deux violons grincent... pan, pan... le bâton va son train, et la fureur du maître de ballet aussi; quand il est fatigué de se fâcher en français, il se fâche en russe... rien n'y fait — tout va mal, tout va horriblement!... et tout finit par aller le mieux du monde — et après tous ces grognements, tous ces grincements, toutes ces colères, après ce bâton dix fois jeté par terre et dix fois ramassé, on arrive à faire applaudir ce pas de noces, un des plus brillants que le public ait jamais applaudis.

—

La Berceuse est dansée par Mlle Mourawief — la connaissez-vous, mon ami? Je ne pense pas qu'il existe au théâtre une physionomie plus originale — elle a des étonnements d'enfant — des craintes, et après le succès, une naïveté dans la joie qui d'abord fait sourire, et qui bientôt séduit. Je crois qu'il ne faudrait pas une contrariété bien vive pour la faire fondre en larmes. — On est forcé d'avouer que tout cela ne la fait pas ressembler du tout au type que nous avons rêvé au collége, et que généralement l'on se représente d'une toute autre façon les danseuses de l'Opéra. — Je laisse à un plus digne le soin de parler de son talent; je n'en veux dire qu'un mot. Elle a des pieds spirituels — il est agréable de la voir danser comme il est agréable d'entendre causer un homme qui cause très bien.

Et l'Amour!... je vous affligerais beaucoup, n'est-ce pas, si je ne parlais pas un peu de l'Amour!...

Vous qui avez beaucoup lu, mon cher ami, vous avez dû lire les *Mémoires* de je ne sais plus trop quelle marquise du dix-huitième siècle — Mme d'Epinay, je crois — et l'admirable portrait qu'elle trace d'elle-même. Elle a les bras un peu maigres, cette pauvre marquise, les bras un peu maigres! Elle l'avoue ingénument, mais elle s'en console par la certitude d'avoir les plus belles jambes du monde. Si Mlle Eugénie Fiocre était affligée de la même infortune — ce qui n'est pas, car ses bras sont très beaux — elle s'en pourrait assurément consoler de la même manière; quelle pureté de formes, mon ami, quelle grâce et quelle splendeur! l'harmonieuse beauté d'un marbre antique animé par un sourire de Parisienne. Je voudrais que Phidias pût revivre, et la voir! il s'arrêterait saisi d'une immense admiration comme il le fut le jour où, pour rappeler la naissance de Vénus, Phryné s'avisa de se montrer sortant des ondes et d'apparaître tout d'un coup aux yeux des Parisiens d'Athènes dans un costume encore plus divin que celui de Mlle Fiocre!

Ajoutez à cela une démarche vraiment merveilleuse, elle semble, quand elle traverse la scène, régler ses pas sur le rhythme auquel obéissaient, il y a quatre mille ans, les déesses d'Homère.

Le suffrage des ignorants ne flatte guère, mais il est doux pour un artiste d'être applaudi par des gens de goût; j'imagine pareillement qu'il y a plaisir pour une femme à être belle devant des connaisseurs en beauté. Il y en a beaucoup à l'Opéra.

—

Le foyer de la danse est célèbre. Cent pas à peine le séparent du Café Anglais; quelle distance cependant, mon ami, quelle distance!... Au commencement de ma lettre je vous ai parlé des mères. Leur influence se fait sentir à l'Opéra dans mille détails, et y explique bien des choses, notamment la différence essentielle qu'il est facile de constater entre une danseuse et une actrice des Variétés ou du Palais-Royal. Ici, des toilettes d'une simplicité peut-être excessive... Comme nous voilà loin « des diamants du Brésilien, des peignoirs de dentelle et des jupes traînantes, encombrant la scène... » point, ou peu d'apparences ici, mais des petites réalités bien solides... on sent que la prévoyance d'une mère a passé par là. Moins de luxe, mais plus de jeunesse, et il faut le dire, plus de jeunesse et plus de beauté... comme les Villeroy, les Wolter, les Brach, les Montaubry, les Georgeault, les Baratte, etc., etc., sont plus jolies, en somme que les... à quoi bon humilier ces dernières après tout, et leur dire des choses désagréables?

Dans la façon de vivre une différence aussi grande. — « Voulez-vous les connaître ces plaisirs de monsieur X? » disait une des plus jolies danseuses à un jeune homme: « il vient chez nous, il nous trouve en train, moi, de piquer des chaussons de danse, ma mère, de raccommoder les culottes de mon petit frère. Il reste là pendant des heures et nous ne disons rien! » Avouons qu'au premier coup d'œil le divertissement ne paraît rien avoir de bien pittoresque; il peut charmer cependant; des gens qui nous valaient bien s'y sont laissé prendre... Et puis, rien ne nous empêche de croire que la jeune personne n'a pas tout dit, et qu'à ces plaisirs ingénument déclarés par l'innocente enfant, M. X. trouvait par-ci par-là moyen d'en ajouter quelques autres.

Quoiqu'il en soit, il y a évidemment chez la danseuse de l'Opéra des côtés de petite pensionnaire qui, dans le premier moment...

Je vous demande pardon, mon cher ami, mais je suis forcé d'interrompre ma lettre pour poser le décor du premier acte.

LE SOIXANTE-QUATRIÈME MACHINISTE.

Un mot encore cependant, d'abord sur la musique de M. Minkous. On n'a rien fait de plus joli depuis *Giselle*. — Tout le monde le dit et je le repète.

Et puis sur M. Perrin.

N'est-ce pas Henry Heine qui parle d'un Dieu endormi? il rêve, et en dormant crée tout ce qu'il rêve.

Un ballet à l'Opéra n'est pas sans doute le rêve d'un Dieu. Mais M. Perrin étant là, c'est le rêve réalisé d'un artiste; — vous m'accorderez, mon cher ami, que c'est déjà quelque chose.



AU CHATEAU

« A mon beau château,... »



— C'est qu'il y a encore 18 kilomètres d'ici au château! et pas la moindre voiture!
— Pourquoi diable, aussi, ne pas les avoir prévenus que nous viendrions les surprendre aujourd'hui?

BIEN OBLIGÉ!

— Monsieur prie Monsieur d'excuser Monsieur, si Monsieur n'a pas envoyé à Monsieur le phaéton; il n'y avait de libre que ce jeune cheval qui n'a pas pris d'exercice depuis longtemps et qui ramènera fort bien Monsieur au château.

LE ZÈBRE DES SALONS

— Je vais joliment les étonner avec cette nouvelle fantaisie d'été!



L'AMAZONE

— Comment, mon amie, tu vas encore monter à cheval aujourd'hui?
— Eh bien? me prenez-vous pour une femmelette?
— Bien au contraire ce que j'en dis, c'est pour le cheval.



AUX ENVIRONS

— Un site superbe, un point de vue admirable, une nature splendide, il n'y manque que des chaises pour s'asseoir et un hôtel pour y dîner.



TEMPS DE PLUIE

Avoir lu trois fois le journal du jour, y compris les annonces, savoir par cœur toute sa bibliothèque et n'avoir plus d'autre distraction que de repasser ses rasoirs!



LE CHATELAIN

— Parce qu'il y a dix ans que je ne suis pas sorti d'ici, ils me croient rouillé et s'imaginent que je ne sais pas reprendre ma tournure de Paris à l'occasion.



ON SE MARIE BEAUCOUP EN PROVINCE!

Prenez garde, jeune homme, le papa et la maman de cette charmante personne me font bien l'effet d'en vouloir à vos jours!



ENTRE VIEUX AMIS ET PLUSIEURS VINS

... Qu'on... ne... leur... parle... plus de... leurs femmes!...

MES VOISINS DE CAMPAGNE

II

LE DOCTEUR

Le docteur du bourg, — le seul, — est un petit homme très barbu, à l'œil vif, à la démarche saccadée, et qui a conscience de son importance. — Ses mains sont velues et ses doigts noueux, mais il n'en est pas moins adroit pour cela, et je vous jure que lorsqu'il dirige Coco dans un chemin difficile, il ne s'en tire pas mal. — Est-il aussi heureux quand il s'agit d'une opération? — Les uns disent oui, les autres disent non. Le fait est qu'il est seul de sa profession, à quatre lieues à la ronde, et qu'on a recours à lui.

Le docteur, disait une fois le percepteur, — un homme de grande capacité, mais un peu méchant; — le docteur est le vieux parapluie qui traîne dans les coins; on s'en moque quand il fait beau, mais quand il pleut, on est encore trop heureux de le trouver.

Le docteur apprit cette plaisanterie, et cela fit tout une histoire! d'autant plus, que précisément à ce moment-là, la femme du percepteur étant en mal d'enfant, il fallut avoir recours au médecin.

— Qu'il me fasse des excuses, dit ce dernier. Sac à papier! qu'il m'en fasse, et de publiques.

— Où nous ne nous dérangeons pas, ajouta la femme du docteur, — madame la médecine, comme on dit quelquefois. Elle était furieuse. Son grand nez tremblait comme une feuille et son menton aussi; du reste, son nez ne fait pas un mouvement que son menton n'imite. Je ne sais quelle sympathie secrète les attire l'un vers l'autre.

Mais revenons au fait. Le notaire fit preuve dans cette affaire-là d'un tact extrême. — Le percepteur fut conciliant, le docteur mit du sien et tout s'arrangea pour le mieux; — le percepteur eut deux jumeaux, ce qui lui fit quatre garçons et trois filles.

Dans la carrière du docteur Blansein, c'est ainsi qu'on l'appelle, le plus difficile n'est pas de guérir ses malades, il en a une telle habitude! Et puis le pays est sain, l'air pur, et il faut être tout-a-fait obstiné pour mourir de maladie dans notre contrée. Le plus difficile n'est pas de couper les jambes et les bras, — il découpe comme un ange, — le plus difficile n'est pas d'arrêter les fièvres, de se rendre maître des fluxions de poitrine; on se rend maître de tout cela comme on peut, et dans tous les cas, le défunt n'est pas là pour réclamer. — Le plus difficile est de vivre en bonne intelligence avec les gros bonnets de l'endroit. Entre gros bonnets, rien n'est plus rare que l'harmonie.

Le maire est à cheval sur son écharpe et s'endort, dit-on, tous les soirs, avec le code sous son traversin. — Sur aucun sujet il n'entend raillerie. — Il a fait mettre dans la grand'rue, un réverbère à l'huile de pétrole, qui n'a jamais brûlé plus d'un quart d'heure, à cause du vent, mais enfin cette tentative infructueuse prouve cependant un homme de progrès et d'énergie, qui n'est point ennemi des innovations. — Ce qui le rend d'un commerce délicat, c'est son intolérance politique.

Comme vous le pensez bien, le docteur Blansein, qui est au fond un libre penseur et légèrement républicain, a peine à se contenir et à vivre en bonne intelligence avec le représentant de l'autorité. D'autre part, le percepteur qui eut sa redingote déchirée aux affaires de juillet 1830, — il était venu passer trois jours à Paris pour affaire, — est un orléaniste endiablé, il parle haut et sec, et il manie l'ironie politique avec une adresse extrême. — Vous devez comprendre que M. Blansein éprouve encore là quelque difficulté.

Quant à M. le marquis, qui veut bien recevoir de temps en temps le docteur, il n'est pas besoin d'expliquer ses idées politiques. On assure que les clous de ses bottes sont disposés en forme de fleurs de lis, — cela ne m'étonnerait vraiment pas. — Or, le bon docteur marcherait plutôt avec des sabots que de porter de pareilles bottes.

Reste le curé, qui est tout ce qu'on peut trouver de moins libre penseur, et le notaire qui n'est rien du tout.

On comprend qu'au milieu de toutes ces opinions différentes et toutes contraires à la sienne, il soit difficile à un homme aussi ardent que le docteur de vivre en repos. Il se contient, se tait, sa position l'obligeant à rester en bonne intelligence avec tout le monde, mais il est sans cesse sur le point d'éclater, et sa femme l'a vu revenir de chez le notaire, ou il avait passé la soirée, *avec les yeux hors de la tête*. Je n'assurerais pas qu'il les eût en effet hors de la tête, ne l'ayant jamais vu, mais sa femme me l'a assuré.

Le docteur, en somme, n'est pas très aimé; on sent en lui une pointe d'opposition qui perce trop souvent, une certaine aigreur qui a pour cause, je peux le dire entre nous, la concurrence terrible que lui a fait le vétérinaire depuis deux ou trois ans. Mais de tous ses petits défauts, celui qui lui a causé le plus d'ennuis, c'est celui qui consiste à parler phrénologie et à expliquer les bosses d'un chacun. Il adore cet exercice. On fait silence, il étale sa supériorité, relève ses manches de chemise, promène ses gros doigts sur les têtes les plus respectables, avec un sans façon doctoral qui le flatte extrêmement; et puis, — point important, — il trouve toujours moyen, en décrivant le caractère des gens, de faire des allusions fines à ses idées politiques et philosophiques. Que voulez-vous! il a vécu pendant trois ans, dans les hôpitaux de Paris, comme élève externe! Sa supériorité lui vient de là. C'est à cette époque glorieuse de son existence qu'il fait sans cesse allusion; c'est là qu'il a puisé ses croyances les plus intimes. Il est docteur de Paris, ancien étudiant de Paris, Parisien de cœur et d'âme, Parisien à étonner les Parisiens eux-mêmes. Il dit Velpeau, Trousseau tout court, en parlant de ses anciens maîtres, et possède sur chacun d'eux une petite histoire intime qui prouve les relations qu'il avait avec eux. Il parle trop souvent de l'Hôtel-Dieu, de la Charité, du Palais-Royal, de la rotonde et du passage des Panoramas; — on a tout cela en horreur dans ce pays-ci.

Mais je reviens à sa manie de décrire le caractère des gens d'après l'examen du crâne — son bonheur est de découvrir la bosse du meurtre sur une tête respectable. Il est pour cette raison à couteau tiré avec le curé et monsieur Lerond, le trésorier de la fabrique — un agneau pourtant. — Quand il a découvert la bosse du meurtre il jouit visiblement et prend une prise de tabac. On a beau lui dire: Mais docteur, vous vous trompez, comment voulez-vous que M. le curé et M. Lerond aient le moindre goût pour le meurtre?

— Je ne dis point qu'ils en aient le goût ou même l'habitude. Le meurtre est tempéré chez eux par la bosse de la bienveillance que je touche en ce moment du doigt. Sauf ce détail du meurtre, M. Lerond a un crâne superbe, le crâne de Louis XVI. Vous n'êtes point allié à Louis XVI, monsieur Lerond? — vous sentez, c'est une raillerie.

Je n'ai pas au reste une confiance absolue dans sa science phrénologique. A ma connaissance, il a commis quelques erreurs, ne serait-ce que lorsqu'il a découvert chez le brigadier de gendarmerie la bosse de la musique. Le brigadier aimer la musique! Il a été pris de hurlements le jour où ce petit Savoyard a passé dans le bourg avec un accordéon. C'est à la lettre; le brigadier hurlait. Il ne faut pas venir me dire que cet homme-là aime la musique.

Il ne faut pas venir me dire non plus que le notaire a le crâne de Voltaire, comme le prétend le docteur. Le notaire a de la gaieté, je le veux bien, mais de là, à faire la *Henriade!*... Non, le fait est que le docteur n'est pas très fort sur la phrénologie, et on lui rend justice, car il n'est plus maintenant une seul tête dans le canton qui se prêtât à ses attouchements.

Il ne lui reste plus qu'un sujet de conversation qu'on ne saurait lui

enlever, c'est l'histoire de ses hauts faits chirurgicaux. Quand il s'agit des jambes et des bras qu'il a coupées, des incisions, perforations, sections, démolitions qu'il a opérées dans l'intérieur des gens, il est intarissable. Ses gestes sont expressifs, son œil brillant, et il a des mots d'un bonheur!... enfin, on sent qu'il est sur son terrain. Il est aux anges, lorsqu'un frisson d'horreur parcourt l'assemblée, lorsque la partie de tric-trac s'arrête, et que le notaire, qui est par trop sensible aussi, demande un verre d'eau fraiche en se passant la main sur le front.

Une fois lancé, ce bon docteur, toute sa vie d'hôpital lui revient en tête, et avec une précision de détails, un luxe de petits faits de circonstances piquantes, qui tient du prodige. Ne le mettez pas au défi de vous dire combien il a été arraché de dents dans les hôpitaux de Paris pendant l'année 1840 — il le sait, il vous le dira imperturbablement, et il vous détaillera cela par molaires canines, incisives, etc., par dessus le marché.

— Cela me rappelle, ajoutera-t il, un petit fait : j'étais alors dans le service de Velpeau...

— Savez-vous, docteur, que M. le prefet... que son épouse, veux-je dire, vient d'accoucher d'un garçon — qu'est-ce que vous pensez de cela?

— Je n'en pense rien... J'étais alors dans le service de Velpeau, salle Saint-Isidore; il était six heures du soir, j'avais pratiqué trois amputations dans la journée et je n'avais pas mangé depuis le matin — bon.

— Mais, docteur, savez-vous que cette naissance d'un enfant mâle dans la famille du préfet pourrait bien avoir sur les élections du conseil général une influence! hurle le notaire, qui redoute extrêmement le service de M. Velpeau.

— D'autant plus qu'il désirait une fille, ajoute quelqu'un; est-ce que vous n'aimez pas les filles, docteur?

— Moi, cela m'est indifférent... Je vous disais donc que je n'avais pas mangé depuis le matin — bon. — Je me préparais à dîner; je mourais de faim, lorsque la sœur Ursule... ah! la sœur Ursule! j'en sais de drôle sur la sœur Ursule et son vin de Bordeaux, je vous raconterai cela un de ces jours — bien. — Le fait est que sœur Ursule me dit :

— Monsieur Blansein, voulez-vous descendre, il y a un blessé pressé en bas pour vous.

— Mais, ma sœur, je meurs de faim, j'ai pratiqué quatre amputations.

— Monsieur Blansein, allez-y, vous savez que M. Velpeau n'a de confiance qu'en vous.

Le fait est que Velpeau avait confiance en moi — pendant la visite du matin, il s'adressait toujors à moi — Blansein par-ci, Blansein par-là — bon. — Bref, je descends à la salle des admissions, je trouve là un couvreur qui était tombé du quatrième étage. Un cas magnifique d'ébranlement cérébral! — magnifique! plus de pouls, l'œil vitreux, les membres froids, une fracture en sifflet du col du fémur, deux autres du tibia, une clavicule luxée, une autre brisée en mille miettes... un cas superbe. J'oublie mon dîner et j'ouvre ma trousse.

— Que le diable l'emporte avec ses outils, murmure le notaire qui joue au dominos dan un coin... Six et blanc, blanc et six... ses lancettes, ses couteaux, c'est à donner mal au cœur... je n'ai pas de blanc... à donner mal au cœur positivement... je n'ai pas de six non plus.

— Dites tout de suite que vous boudez, grogne le percepteur qui ne déteste pas les histoires de sang. Quand on n'a ni six, ni blanc, ça n'est pas difficile à voir, on le dit. Ça ne fait rien, il faut avoir du caractère, quand on saisit ce scalpel et qu'on se dit : je vais enfoncer cela... Il faut du caractère... Vous dites blanc et six? Eh bien, je n'en ai pas non plus, abattons.

Quand le docteur a dit ces mots : *j'ouvre ma trousse*, il prend un temps et se mouche. Il sait très bien que lui seul dans le canton, j'excepte le vétérinaire, a une vraie trousse et il jouit intérieurement.

Si vous vous voulez lui faire un grand plaisir, demandez-lui à visiter cette trousse mystérieuse qui fait bomber sa redingote à gauche, côté du cœur. Il la prendra avec recueillement, l'ouvrira, poussera des petits ressorts, fera jouer des vis, démontera les ciseaux, emmanchera les sondes, exhibera sa pierre infernale, fera peur à l'enfant qui se trouvera là en le menaçant de sa pince, car il est enjoué; puis il passera la lame de ses lancettes sur sa manche en vous disant : «Voyez-vous, ça se fait comme cela. Ah! ça n'est pas long! Mon Dieu, en ai-je fait de ces saignées!... Cela me rappelle un petit fait. J'étais alors à Cochin, dans le service de Tardieu, il était sept heures du matin...

— Dieu! s'écrie la femme du maire, le soir en mettant son bonnet de nuit, comme il me serait pénible de faire épouser un médecin à Eugénie. Est-ce que tu ne trouves pas, Ernest?

— Ne m'en parle pas; tous charcutiers, murmure M. le maire en bâillant.. où diable est mon écharpe?

Dans le fait, le docteur Blansein est un excellent homme et un docteur dévoué. A toute heure du jour et de la nuit, lui et sa trousse sont à votre disposition. Pour un franc qu'on lui paiera en gros sous, il fait trois lieues dans son petit cabriolet étroit, dont la capote se dandine de droite et de gauche, au gré des ornières et des pierres du chemin.

Et, faut-il le dire, malgré tout ce dévouement, la confiance des paysans ne lui est pas acquise, et lorsqu'on aperçoit sa voiture traversant la plaine au pas allongé du paisible Coco, il en est plus d'un qui, dans la naïveté de son cœur, s'écrie :

— Tiens, c'est-y pas monsieur Blansein qui passe? Eh bon Dieu, qui donc qu'a trépassé par là?

Z.

EN MER

Il était dix heures du soir, le temps était couvert, la brise, qui toute la journée s'était accrue avec une persistance menaçante, fraîchissait de plus en plus. Les mâts criaient, les poulies grinçaient, et les haubans couverts de givre se raidissaient avec effort. Nous avions pris deux ris dans les huniers, cependant le navire fatiguait beaucoup. A chaque coup de tangage, la moitié du beaupré disparaissait dans l'eau; les coups de mer passaient par dessus le gaillard d'avant. Je commandai de haler bas le grand foc. La drisse fut larguée, et nous entendions dans l'obscurité le bruit du fasseyement de la voile.

Les matelots hésitaient à monter sur le beaupré. Il fallait donner l'exemple. Choisissant le moment où le navire se relevait, je m'élançai en criant à Yanick qui se trouvait auprès de moi : « Viens Yanick, à nous deux le foc.

Yanick enfonça son bonnet de laine sur sa tête et me suivit en courant.

Nous étions à peine sur le beaupré, que le navire baissait le nez. Nous fûmes plongés dans l'eau. La mer nous passa par dessus les épaules, et s'en alla déferler sur l'arrière du mât de misaine.

Le navire se releva. Le répit fut de courte durée, mais nous nous dépêchions si bien, que lorsqu'une nouvelle lame arriva, nous étions au bout du bout dehors de foc.

La mer était affreuse, nous l'entendions gronder sous nos pieds. Les vagues, en se choquant, éparpillaient des millions d'étincelles, dont la lueur phosphorescente éclairait l'abîme mouvant sur lequel nous étions suspendus.

Le vent augmentait toujours. Le foc battait si fort, qu'à chaque secousse le beaupré tremblait. Le bout dehors pliait à se rompre.

Sans perdre une seconde, nous resserrâmes ce maudit foc.

Nous avions presque fini, lorsqu'un coup de tangage plus violent nous fit perdre l'équilibre.

Je me cramponnai par instinct à l'étais du petit hunier, mais Yamick passa par dessus le bout dehors. Je le vis disparaître.

— Un homme à la mer! criai-je en sautant sur le pont, un homme à la mer! un homme à la mer!

— Un homme à la mer! répétèrent les matelots.

— En route! dit le capitaine d'une voix brève.

— Un homme à la mer! hurlai-je encore malgré moi.

— F....... taisez-vous! jura le capitaine d'une voix terrible. — En route! laissez courir!

CONSEILS

Les conseils suivants ont été rédigés par les vieux loups de mer de la VIE




Apprenez votre rudiment dans une de ces embarcations mixtes qu'on pourrait appeler la *Providence des familles*, allant à la voile et à l'aviron sans jamais jeter son cavalier par terre. Ayez ensuite une belle *yole* en bois des îles a quatre ou six avirons, avec un joli siége découpé pour le *barreur*. Une fois familiarisées avec l'onde perfide vous

Art. 1er. — ... sel déci era du ... le capitaine, ... vie et de mort ... C'est lui qui di... n't les fausses ... blit les promo...

Art. 2. — ... sera de quatre ... jeune remplira ... *mousse*; le mo... nue de l'emba... détache l'*ama*... de l'*étrave* a l'é... doit toujours a... et des cigarette... c'est lui qui ve... et fait preparer ... tonnelle.

Art. 3. — L'é... un numéro m... typique empru... tique tel que le... *rengsaur*, les ... taire avec la ... le rite accoutu... matelotes.

Art. 4. — ... quipage sera s... lon, blanc et ro... les dames por... soutaché de bl... blanc bordé d... molles, le chape... blanche. La ca... droit de porter ... temps, et l'équ... ses sont finies.



LES SYSTÈMES. — En forme de lyre et en cuivre, ne jamais les laisser dans le canot quand on va à terre.



LES COSTUMES. — J'en suis fâché, mais il ne faut ici ni soie ni satin. Une ... talon large, le tout en flanelle fine et moelleuse, des bottes ; le chapeau pour le soleil et la casquette de molleton quand le temps est couvert. Ajoutez-y une bonne vareuse à capuchon pour la pluie et sortie de bain.



LES AVIRONS. — Préférer celui dit *à cuiller*, quoique la manœuvre en soit plus difficile. Ne jamais se laver les mains quand on tient l'aviron.



UNE CHAMBRE DE CANOT-ÈRES. — Il y a loin d'ici au boudoir d'une élégante : vous n'aurez qu'une petite glace pour vous mirer, mais elle vous montrera une figure bien fraîche que le canotage seul aura maquillé.

LA PIPE

Pouah! direz-vous.
Il faudra pourtant bien vous y résigner.



LE CADENAS ET LA CHAINE. — Un cadenas à secret dont la serrure se trouve en dessous, afin d'éviter la rouille.



L'ABORDAGE

Bah! pourvu que le canot n'aie pas d'avaries, ne vous préoccupez pas du reste.

La fanatique. La sérieuse. La b...



CHAUSSURES. — Vivent les bottes! les espadrilles sont tout au plus bonnes pour des canotiers qui n'ont pas de pieds à compromettre.



LA VARLUSE. — Un poste difficile, pas de distraction! du coup d'œil et du doigté.

POUR ACOSTER. — Criez *stop*! 3 mètres avant terre et prenez la gaffe.

POUR EMBARQUER. — Ne lâchez terre que quand vos deux pieds sont d'équilibre dans le canot.

Premier...

L'aviron à fleur d'ea...

CANOTIÈRES

our la Société de Canotage pour dames connue sous le nom de COCOTT'-CLUB.



passerez du *skiff* au *périssoire* et au *joujou*; si l'aviron vous fatigue, voici un magnifique *clipper* qui vous tend les voiles.

Voilier.

ORD

— Les dames du *bord*- nner un ton plus local. éférer le rhum à l'eau es accompagneron' l-urs ents de quelqu s jurons ronnés et de nombreux Le répertoire permis à composé des chants en ni les canotiers du grand s que les *Troyens* de es chœurs de M. Coben. — Les *bordées* seront ures en commençant et uand les mains de ces ont suffisamment cou- poules.

— Les canotières de- familiariser avec les oleil, les crevasses, les cerveau et la tête de le.

— Tout instrument por- ice à la dignité de l'é, que ca ne à pêche ou proscrit impitoyable-

— Les dames répon- azzis des autres cano- silence le plus com- is à terre, elles seront e transporter l'embar- es laquais en livrée.

— Toute infraction règlement sera puni qui variera de la peine privation du dessert.



DE LA CONDUITE A TERRE. — Si les naturels ne sont pas anthropophages, livrez-vous à une douce gaieté. Vous avez le choix entre les émotions du cheval de bois et les touches muettes du vieil Érard de l'Ile des Ravageurs.



L'ÉCOPE ET L'ÉPONGE. — L'*écope* pour enlever l eau, l'*éponge* p our laver et essuyer.





LE DINER SOUS LA TONNELLE

Que votre carte soit celle qui convient à un véritable ca-notier: soupe au fromage, tête de veau à l'huile, mate-lote d'anguilles, salade etcafé.



... ET LES COUSSINETS. La *gaffe* pour *acoster*. Quant aux coussins, ne riez pas ou gare aux ampoules, et ce serait dommage.



UN BAL DE CANOTIERS

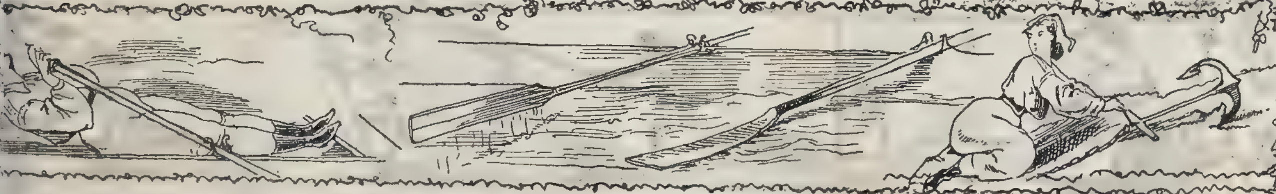
Finale obligé de toute heureuse *traversée*. Rien de tel, du reste, pour vous apprendre à ne vous étonner de rien.



LE PAVILLON ET LA LANTERNE. — Le pavillon de la couleur du costume, la lanterne avec réflecteur et verre de couleur.



...nte. La matelote. Le béret de mousse.





...R

Deuxième mouvement
Le corps entièrement penché.

Le plat. — Le tenir à un demi-pied au-dessus de l'eau.

LES AVIRONS HORS DE L'EAU.
L'aviron à cueiller. — Le faire raser l'eau avec un clapotement d'éventail qui s'ouvre.

L'ANCRE. — Avant de la jeter, construite une petite rigole dans laquelle elle entrera toute seule.

LES GANTS. — On vous les to-lérera comme les coussins, à condition qu'ils seront en peau de chien, à pattes grises, comme pour monter à cheval.

Je sentis une sueur froide couvrir mes membres. Le navire marchait toujours. Mes yeux ne pouvaient se détacher des lames furieuses qui dévoraient un de nos compagnons.

— Attention au timonier, me dit le capitaine, il gouverne comme un soldat.

Je me rendis sur la dunette et m'approchai du gouvernail. — Attention à gouverner, dis je au matelot qui se trouvait à la barre. C'était le père Malgorn. — Qu'est-ce qu'il y a donc, père Malgorn, cela ne va pas. — Non petit, cela ne va pas, me répondit le vieux matelot d'une voix rauque. Je le regardai attentivement à la lueur de l'habitacle, je vis deux grosses larmes dans ses yeux. — Reposez-vous un instant, je vais gouverner. — Merci, c'est passé, mais ça ne fait rien, ça m'a chaviré. Ce pauvre Yanick, c'était mon matelot. — Vois-tu petit, ajouta-t-il, en tirant une grosse montre et en l'approchant de la lumière de l'habitacle, il est onze heures du soir, eh bien, le pauvre b....., je le connais, il nagera jusqu'à quatre heures du matin.

UN PARISIEN.

—

Chères petites femmes qui faites si gentiment joujou au bateau, songez-vous quelquefois aux pauvres gens qui finissent ainsi?

ACHILLE ET THERSITE [1]

NOUVELLE

II

A St-Cloud la société de madame d'Alfena descendit de voiture à la grille du parc et se mêla à la fête. Le grand air et le mouvement de la voiture n'avaient fait qu'exciter les nerfs des femmes; elles produisaient sensation en traversant la foule, et leurs éclats de voix gênaient un peu le baron et un diplomate qui était de la partie.

Ils passèrent sans s'y arrêter devant la géante, représentée le bras étendu sur un tambour-major; ils méprisèrent le boniment du coupeur de cors à la voiture ornée de glaces; ils passèrent aussi avec dédain devant les chevaux de bois, et même devant le cirque des frères Loyal.

Enfin, une baraque attira leur attention : la devanture représentait un hercule soulevant un char-à-bancs sur lequel étaient assis douze carabiniers; plus loin, ce même hercule luttait avec un ours. Sur l'estrade, un gros monsieur proprement mis, le chapeau sur la tête, et tenant le milieu entre le directeur de théâtre et le vendeur de contremarques, faisait à la foule le discours suivant :

« — Entrez, messieurs et dames, entrez, vous ne vous en repentirez « point; entrez, ça ne coûte que deux sous et ça en vaut dix Que « dis-je! vingt, trente, quarante, un petit écu, un gros écu. Vous verrez « là-dedans un homme, mais un homme comme il n'y en a pas, comme « il n'y en a pas! »

« S'agit-il de lutter avec des hommes? Dix adversaires simultané« ment, c'est-à-dire l'un après l'autre, ne l'effraient point; s'agit-il de « purger les forêts et les déserts de bêtes féroces, pour ne pas dire « venimeuses? il n'a pas son pareil dans cet emploi. L'empereur du « Maroc m'écrit chaque jour pour implorer notre secours; un lion, « un ours, une baleine, ou même un chien boule-dogue qui n'a point « pris la nourriture du matin, il les étouffe entre ses bras robustes. « S'agit-il enfin de soulever des masses énormes? la plume et le plomb « lui sont tout un; et comme disait cet ancien qui avait oublié d'être « bête : pour soulever le monde, il ne demande qu'un point d'appui. « S'il y a parmi nous, mesdames, un professeur de mécanique, il est « là pour attester la vérité de ce que je dis. Et cet homme colossal, « prodigieux, miraculeux pour ne pas dire étonnant, comment est-il « fait? me direz-vous; a-t-il cinq bras, deux têtes, quatre nez? Non « messieurs et dames, il n'a que deux bras, une tête et un nez, comme « il nous est loisible à tous d'en avoir. Est-il laid? non il est beau. « Est-il vieux? non il est jeune. Est-il sorti de la lie du peuple? A-t« il pour père un chaudronnier, et pour mère une marchande de « salade? non, messieurs, c'est un prince; le prince Piliadys, dit le bel « Achille, né natif de Larisse, en Epire, dont il gouvernerait encore les « populations enchantées, s'il n'avait excité l'amour de trois cents des « femmes du grand Turc. Pour éviter tout accident, ce monarque « éclairé et prudent l'a décoré de l'ordre du Nicham et l'a prié de « sortir incontinent de ses Etats. Le prince Piliadys, dit le bel Achille, « ayant obtempéré au désir de son souverain, aura l'honneur de « continuer ses exercices devant vous. Entrez, entrez, messieurs « et dames, c'est deux sous! Vous voyez tout de suite sur ma fi« gure que je ne suis pas un charlatan, aussi je ne vous dis pas qu'on « vous rendra l'argent en sortant, si vous n'êtes pas contents; mais « une fois, deux fois, trois fois, je ne vous dis que ça, entrez, en« trez, entrez! En avant la musique! »

La société de la marquise se décida à entrer dans l'affreuse baraque, l'impresario fit asseoir les dames sur des espèces de places d'honneur qui coûtaient quatre sous, puis il proposa à *messieurs les spectateurs* de lutter avec le prince.

«— Il va paraître, messieurs, il va paraître, il est là-dedans, derrière » ce rideau. Celui qui sera vainqueur du terrible Piliadys, dit le bel » Achille, à la lutte à main plate, sans croc-en-jambes et le *tombera* » sur les deux épaules, recevra la somme de dix francs. Dix francs, » messieurs, vous le savez, ne se trouvent point sous le pas d'un âne » Comme je ne suis pas un charlatan, je ne vous promets pas cent fr. » il faudrait que j'écrivisse à mon notaire. Mais je vous promets dix » francs, et les voici. »

En même temps il tira deux vraies pièces de cent sous en argent, et les jeta par terre.

« — Il va paraître, messieurs, ajoua-t-il. En avant la musique! Il est « là dedans, il va paraître, il est paru! »

Ce disant, il tira le rideau, et le bel Achille s'avança avec dignité jusqu'au milieu de l'arène, où il resta immobile dans une pose de statue.

Le bel Achille avait le torse nu, ses jambes fines se dessinaient sous un maillot rose fané, mais non taché, une espèce de diadème semblable au bandeau des rois antiques retenait par devant ses longs cheveux noirs, qui, par derrière, tombaient en boucles soyeuses sur ses épaules. La peau de son dos et de sa vaste poitrine était fine, légèrement dorée d'une transparence marmoréenne; à chaque saillie des muscles s'accrochait une arête lumineuse; sa taille était moyenne, mais si bien prise qu'il paraissait grand. Un léger duvet noir lui enveloppait le menton. Ses grands yeux étaient profonds et tristes; bien que son corps fût dans tout son développement, son sourire avait quelque chose d'enfantin. Dans ce corps admirablement proportionné, rien de trop : pas un pouce de graisse, pas un muscle proéminent aux dépens du muscle voisin. Il était harmonieux avant d'être fort. Il fallait l'œil d'un sculpteur pour mesurer l'étendue de cette force. Le vulgaire devait mal la juger; aussi un forgeron colossal se présenta avec confiance, et avec un sourire presque dédaigneux pour entrer en lutte avec le bel Achille. Il offrait avec celui-ci le contraste le plus parfait.

Le forgeron avait une moustache énorme et rude, la peau de son visage n'était pas fine et lumineuse, mais grosse et tannée. L'épiderme était injecté de sang, le nez fort, rouge et empâté. Quand il ôta sa chemise, on vit paraître une poitrine velue. Ses bras étaient monstrueusement développés; les muscles, au lieu de pénétrer les uns dans les autres par courbes insensibles, semblaient lutter entre eux. Tout ce corps était très fort, mais encore plus laid. Les trois dames, qui n'étaient pas faciles à effaroucher, et qui n'avaient rien laissé paraître à l'entrée du bel Achille, poussèrent un *ha!* de pudeur et détournèrent un instant la tête. Le baron demanda quel plaisir on pouvait trouver à un pareil spectacle et proposa de s'en aller. Mais la lutte était déjà commencée et on ne l'écoutait plus.

Le forgeron se précipita vivement sur le bel Achille et le saisit à bras-le-corps. Celui-ci, loin d'essayer de se dégager, leva les bras pour mieux lui laisser prise. Il fut soulevé de terre plusieurs fois, mais en retombant, il se retrouvait toujours en équilibre, et le sourire n'abandonnait pas ses lèvres. Quand il eut laissé son adversaire se fatiguer quelque temps, il saisit le moment où celui-ci se livrait, le saisit par la nuque et les épaules, d'un mouvement rapide, et fit passer cette masse énorme par-dessus sa tête. Le dos du forgeron alla s'appliquer sur le sol, mais il avait eu le temps de prévoir le coup, et une seule de ses épaules porta. Le forgeron se releva furieux, il saisit de nouveau à bras-le-corps son adversaire, qui, cette fois, se laissa jeter à terre en entraînant le forgeron par-dessus lui. On croyait le bel Achille vaincu, mais il était tombé en tournant sur lui-même, et quand les deux lutteurs arrivèrent à terre, c'était le bel Achille qui était dessus et le forgeron dessous, les deux épaules appliquées sur le sol.

Tandis que le forgeron remettait sa chemise d'un air grognon, la foule battit des mains avec enthousiasme. Ce qui l'avait charmée, ce n'était pas seulement le triomphe d'un beau garçon sur un vilain, c'était surtout l'aisance et la grâce nonchalantes avec laquelle il avait marqué cette supériorité. A aucun moment il n'avait montré la limite de ses forces; sûr de raidir instantanément ses muscles à mesure

(1) Voir le numéro du 9 juillet.

qu'il en aurait besoin, son corps avait conservé, tout le temps de la lutte, le laisser-aller d'un corps au repos. Et tandis que le forgeron soufflait comme le soufflet de sa forge, et que la sueur le couvrait, le bel Achille avait seulement sur le visage une légère rougeur, et si sa poitrine se soulevait plus fort qu'à l'ordinaire, son haleine restait silencieuse.

Delambre, qui avait joui de ce spectacle en artiste, allait faire part à la marquise de son admiration, mais quand il jeta les yeux sur elle, il surprit son regard fixé sur Piliadys, et il constata que son admiration pour le lutteur n'avait pas besoin d'être encouragée. Ils restèrent ainsi une demi-minute, lui la regardant, elle ne s'en doutant point, absorbée dans sa contemplation profonde, puis elle se tourna vers sa voisine, et lui parla d'un ton indifférent, en femme qui éprouvait déjà un sentiment assez violent pour sentir la nécessité de le cacher. Delambre maudit son idée d'avoir entraîné la société du baron à la fête de Saint-Cloud.

Cependant le prince grec continuait ses exercices. Ne trouvant plus d'adversaire humain, il lutta contre un ours, muselé il est vrai, mais d'une taille des plus imposantes. Il le jeta par terre avec une facilité qui prouvait qu'ils avaient une longue habitude l'un de vaincre, l'autre d'être vaincu. Il souleva ensuite, à bras tendus, des poids de soixante kilog., puis porta sur son dos le char orné de carabiniers, et termina enfin en jonglant avec six boulets de 12.

Les dames criaient franchement bravo, les messieurs faisaient des remarques ironiques. Le baron surtout avait, et pour cause, la force physique en horreur : il la regardait comme peu distinguée et même comme tout à fait populacière. Devant elle, il éprouvait du ressentiment comme en face d'une injure personnelle; d'ailleurs, les applaudissements donnés devant lui à un autre le blessaient toujours, quelque humble qu'en fût le sujet. Il crut marquer la distance qui séparait un baron comme lui, envie et admiration de l'univers, et un pauvre histrion de foire, en lançant cette phrase maladroite :

— Marquise, vous m'avez dit, je crois, que vous aviez la fantaisie d'avoir un chasseur derrière votre voiture, cet homme-là vous conviendrait assez.

— J'y pensais, répondit vivement la marquise.

Delambre, malgré son dépit, ne put s'empêcher de sourire.

— Quand il aura fini, continua la marquise en s'adressant au baron d'une voix caressante à laquelle elle ne l'avait pas habitué, donnez lui un louis et dites-lui de venir me trouver à l'hôtel.

— Comment, sérieusement? dit le baron. Mais je faisais une plaisanterie, tous ces gens-là sont d'affreuses canailles.

— Nous verrons bien, je veux en courir la chance; sérieusement je vous prie de faire ce que je viens de vous demander.

Il y eut un moment de silence; quand les exercices furent finis, Delambre voulut entraîner la société, espérant que la marquise n'oserait pas insister sur sa fantaisie, et il lui offrit son bras; la marquise se laissa conduire jusqu'à la porte, en femme qui ne pensait plus au lutteur; alors, se retournant de l'air le plus naturel :

— Ah! mais j'oubliais, baron, faites donc ce que je vous ai demandé : allez parler à cet homme.

Le baron s'exécuta de mauvaise grâce; la marquise immobile, retenant le bras de Delambre, suivait de loin la scène. Le baron écrivit l'adresse de la marquise sur une feuille de son carnet, la déchira, s'approcha de Piliadys qui était en train de mettre sur ses épaules une vieille vareuse rouge, et entama conversation avec lui. Celui-ci répondit en un jargon mélangé de grec, de turc et de français, et assez inintelligible. Il semblait ne pas très bien comprendre ce qu'on lui voulait, mais il vit le louis, il vit la marquise qui de loin lui souriait, il mit précieusement dans sa poche le papier qu'on lui tendait, et disparut derrière le rideau, en attendant une nouvelle représentation.

III

Il ne manquait rien à madame d'Alfena pour être une jolie femme, ou pour dire plus : une femme; si! quelque chose, à mon goût du moins, la splendeur de la jeunesse. Ce n'était pas que madame d'Alfena fut vieille, personne ne lui donnait plus de trente-quatre ans, et tout ce que le soir, elle montrait de son beau corps à la foule, était irréprochable, dans toute la plénitude de son développement et de sa vigueur; mais pour son visage, quelques rides imperceptibles commençaient à paraître. La marquise était pâle, ses paupières inférieures étaient fortement estompées. Son front bas, ses cheveux noirs naturellement ondulés, sa lèvre inférieure un peu trop proéminente, lui donnaient l'air voluptueux plutôt qu'amoureux, et impérieux plutôt que noble. Puis elle était trop savamment habillée, trop sûre d'elle-même, trop gâtée par un récent succès. Le succès était sa liaison avec le baron. La marquise avait végété longtemps à Paris sous le nom de mademoiselle Briou ; elle avait chanté dans les concerts et même débuté sur un théâtre, mais sans aucun succès; elle avait vécu deux ans avec un journaliste et passé pour sa femme, puis elle l'avait quitté. Couverte de dettes, sans ressources, elle avait usé d'un reste de crédit dans le monde pour se faire recommander à des familles et des pensions anglaises, et était partie donner à Londres des leçons de piano. A Londres, elle avait épousé le marquis d'Alfena, réfugié italien, qu'elle avait eu le bonheur de perdre presque aussitôt après son mariage. Veuve, elle était revenue à Paris avec une vingtaine de mille francs dont l'origine était un mystère, et dont elle avait profité pour faire en trois mois cinquante mille francs de dettes, tenant maison et table ouvertes, et devenant à la mode sous son nouveau nom. La voir, se faire présenter chez elle, lui plaire, la compromettre, s'en faire follement aimer, avait été pour le victorieux baron l'affaire d'un instant.

Depuis cinq ans que cette liaison durait, la marquise avait payé les dettes de mademoiselle Briou et de madame d'Alfena ; elle avait amassé un petit million, sans compter l'hôtel, qui valait environ huit cent mille francs. C'est que la marquise, élève du baron en affaires, était bientôt devenue pour le moins aussi forte que lui. Ils avaient sans cesse ensemble des conversations de spéculateurs, d'industriels, de marchands, auxquelles ils trouvaient plus d'intérêt que dans les plus belles divagations d'amour. Le baron qui n'avait pas été habitué par son respectable père à la prodigalité, se montrait dans ses procédés avec la marquise d'une largesse qui paraissait fabuleuse à ses intimes. C'est que le baron, malgré son coup d'œil d'aigle et son activité infatigable, était au fond un cœur simple et naïf : il ne croyait jamais trop faire pour une femme aussi à la mode que madame d'Alfena, qui était bien réellement marquise, qui avait de la tenue quand elle voulait, qui recevait *l'élite de la société parisienne*, et qui avait su lui persuader, sans avoir besoin d'y mettre aucune finesse, qu'il avait du génie et et qu'il était beau. Le baron n'était point d'ailleurs si sot qu'il en avait l'air; au fond des illusions de sa vanité, il y avait un instinct très juste; depuis que Thersite était né, la marquise était la seule personne qui eût ressenti pour lui une véritable affection. Si le cœur de madame d'Alfena ne pouvait se résigner à la fidélité, son esprit du moins était fidèle au baron. Celui-ci était devenu indispensable à sa vie; si, par impossible, il se fût ruiné, elle l'aurait reçu chez elle sur le même pied que par le passé, et lui aurait fourni les moyens de reconquérir sa fortune. D'autres pouvaient passer dans sa pensée, mais lui seul y durait.

Pour le moment, cette pensée était toute au souvenir du jeune Grec. Jusqu'ici elle n'avait été sensible qu'aux qualités qui s'acquièrent par l'éducation; pour la première fois, elle aimait la beauté native. Or, madame d'Alfena était une nature païenne, faite pour les passions, et que la société avait déformée en la rendant vaniteuse et intéressée. Cet éclair de vérité et de franchise dans une vie factice et menteuse l'avait subitement renouvelée.

ÉMILE L.

(*La suite au prochain numéro.*)

OBSERVATIONS

Il en est de l'amour comme de la foi, ne désillusionnons pas les croyants, nous n'aurions rien à leur donner en échange.

—

Paris est le pays où les hommes ont pour la femme le plus de galanterie et le moins d'estime ; elles ne s'en plaignent guère, car la majorité préfère l'adulation à la considération.

—

Si je dis du mal des femmes en général, elles se révolteront toutes ; si je fais une application, toutes elles applaudiront.

—

Ce n'est pas toujours par sa personne, mais par grâce d'état, qu'un amant plaît plus qu'un mari.

—

La bonté a sa beauté qui orne jusqu'aux plus laids visages.

ALFRED B.



PARIS EN CE MOMENT

Il fait chaud et personne ne s'en plaint, on avait tant et tant crié contre le mauvais temps qu'on n'a pas osé gémir quand le soleil s'est décidé à faire son apparition : la face des maîtres de bains froids s'est épanouie, tout le monde est satisfait.

L'on continue à désigner le Concert des Champs-Elysées par le nom de Concert Musard.— C'est une habitude prise que rien ne saurait détruire.— C'est toujours le seul jardin public où l'on parle aux femmes la tête nue, c'est qu'aussi c'est le seul endroit où les femmes ne soient pas des filles.

La caisse des glaciers monte en même temps que le thermomètre. Dimanche dernier il a été consommé dix mille demi-glaces, pistache et citron, et sept mille granits au café. — Quand on veut avoir une table, on est obligé de prévenir la veille, — d'ici à peu l'agiotage va s'en mêler : les tables externes font prime.

Les personnes retenues à Paris par leurs affaires et qui désirent avoir quelque idée d'un voyage dans le Sahara, se rendent à l'Hippodrome, en suivant la ligne des boulevards, Champs-Elysées, avenue de l'Impératrice.— Ce trajet est pénible, avouons-le, mais on est lamplement dédommagé, — Blondin est vertigineux, — il se promène sur son fil de fer avec autant d'aisance qu'un écureuil sur un arbre; il vole d'un bout à l'autre avec une rapidité vertigineuse, — c'est un télégramme fait homme. — Seulement, une personne qui a vu à Madrid le Blondin du Niagara, déclare que ce n'est pas le même, est-ce vrai ? je l'ignore; mais je sais que le Blondin de M. Arnauld est un Blondin premier choix. — On assure que nous allons avoir autant de théâtres que nous possédons déjà de pianos. Incessamment l'ouverture d'un théâtre au 5e, au-dessus de l'entresol, rue du Puits-qui-Parle

La préfecture de police exige que les muselières soient serrées d'un fort cran. Les chiens trouvant qu'ils respirent déjà fort difficilement, et considerant en outre que toute leur transpiration s'opère par la gueule, sont décidés à présenter une pétition pour l'établissement de ce meuble aussi incommode qu'inutile. Si mon apostill. peut être de quelque utilité au succès de leur demande, je la mets à leur disposition.



Gandins, Fashionables, Petits-Maîtres, Raffinés, Mignons, Roués, Incroyables ou Lions...

DU GANDINISME

Tout le monde sait ce qu'on appelle un *Calicot*. Ce nom date de la Restauration; dans l'origine il a été donné aux commis-marchands qui affectaient, dans leur mise, la tenue militaire et les allures des *traîneurs de sabre* de l'Empire. Depuis on l'applique à toutes les affectations de mauvais goût, et il a pris à peu près la même signification que le mot *Snob*; mais le mot anglais est plus complet. Le *Snobisme* embrasse toutes les affectations, le parvenu et le gandin, le calicot moral aussi bien que le calicot physique, sans distinction de sexe.

Les caricatures de 1816 représentaient M. Calicot habillé comme les personnages de M. *Choufleury* : un habit tabac d'Espagne à queue de morue, avec un col de velours de trente centimètres de haut et des boutons dorés, un gilet jaune à ramages, des culottes de nankin, avec flots de rubans à la jarretière, coiffure à la *Riquet à la houppe*, un lorgnon s'ouvrant comme des mouchettes, et enfin, des bottes à retroussis avec d'énormes éperons, et à la main une cravache de jockey de course. Tout cet harnachement hippique pour venir parader sur quatre chaises aux Tuileries!



Le Calicot.

Le gandin d'aujourd'hui est cousin germain de M. Calicot et a hérité de ses éperons. C'est une relique de famille dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Athènes et Rome ont eu leurs gandins : je lis en effet dans Tacite que les élégants de son temps se teignaient les cheveux en jaune; cela s'appelait la coiffure à la *batave*. M. Flaubert nous a montré, dans Salammbo, que Carthage, voire même les barbares et les nègres qui formaient son armée auxiliaire, n'avait rien à envier à la capitale du monde.



Le Snob.

Tous les siècles ont eu leurs gandins; si les noms changeaient, la chose restait. Les mignons efféminés, les raffinés pointilleux, les roués irrésistibles, les abbés galants, les chevaliers étourdis, les incroyables ridicules, les calicots fanfarons, les *moyen-âge* et *jeune-France* barbus, les dandys anglo-manes, les fashionables précieux, les lions chevelus, les polkas et *gilets-courts* sautillants : gandins, toujours gandins! et ayant tous leurs *éperons!*

L'*éperon* par excellence est celui qu'on porte à contresens, le plus souvent pour paraître ce qu'on n'est pas. L'affectation de la tenue et de la raideur anglaises, est aujourd'hui de mode : tel imite la mise d'un groom, le faux-col à la Maurice Roux, tel autre, celle de *gentleman-farmer* avec les gros souliers et les guêtres couleur *drap*, pour aller vendre des primes sur le mobilier.

Ce sont généralement les jeunes gens. Les gros négociants de cinquante ans préfèrent se donner l'allure d'un tambour de la garde nationale avec la moustache rasée à moitié de la lèvre et les cheveux en tête de loup.

Les principaux *éperons* de l'an de grâce 1864 sont : le mac-ferlane (qu'on appelle en Angleterre, *inverness-cape*), dont le double collet n'a été inventé que pour garantir la poitrine contre le vent en voiture découverte; le stick court qui ne devrait se porter qu'à cheval; la canne au bal; le voile vert et le paletot de popeline couleur poussière, pour aller aux courses du bois de Boulogne, dont les allées ne sont que trop arrosées, les chevaux de poste pour aller à Vincennes; l'attelage en *tandem* destiné à servir de renfort aux côtes, pour se promener sur les boulevards, etc. Le lorgnon des *chevaliers de Pince-Nez*, n'est le plus souvent qu'un *éperon*, ainsi que parfois le cigare : j'ai un ami, je le dis la rougeur au front, qui, n'ayant jamais pu s'habituer au tabac, se promène devant le Café Riche un cigare de chocolat à la bouche. L'ordre de l'Eperon d'or est un *éperon* usé qui ne se rencontre plus que sur les bords du Rhin et à Paris, dans les tables d'hôte à *cagnotte*. J'allais oublier le roi des *éperons* : les gants de peau de chien, renforcés de peau de daim, destinés exclusivement à tenir les rènes, qu'on ose mettre pour faire des visites ou prendre des glaces au Napolitain.

Je m'arrête, car après tout, le gandin a du bon; ne serait-ce que son initiative. Il est l'avant-garde de la mode, et si jamais nous sommes délivrés de notre affreux costume de *parfaits notaires*, nous le devrons à un dix-huit brumaire d'un gandin heureux. Je n'en veux d'autres pronostics que l'essai, infructueux, il est vrai, des *knikerbockers* en velours tenté aux bals d'après Pâques de l'année dernière.

Les Anglais les ont pris des Américains, mais les ont réservés, comme eux, pour les costumes de chasse et d'enfants.

En attendant la regénération de l'habit noir et du chapeau de soie, que de non-sens, que



Le Gandin.

d'anachronismes, que de solécismes! Et surtout que d'affectations de vices moraux et physiques! L'imitation bête et à contre-sens est la grande plaie de la véritable élégance. Tel ou tel élégant, *donnant le ton*, est-il poitrinaire, myope ou boiteux, bientôt on ne rencontrera plus sur les boulevards que gandins toussant comme une locomotive, s'incrustant dans l'arcade sourcilière un lorgnon, le plus souvent en verre de vitre, et traînant la jambe comme un échappé de Toulon, en s'appuyant sur un jonc à béquille d'or. Tout X, lorgnon et béquille : *eperons, éperons, éperons !*

CHRISTOPHE.

CHEZ UNE ACTRICE

.... Devais-je m'y rendre ce soir-là? ne serait-elle pas sortie? Je débattis ces deux questions dans ma tête jusqu'à la porte; et je n'étais pas encore bien décidé, quand j'eus sonné.

On ouvrit.

— Mademoiselle Nana?

— Elle y est.

J'entrai.

Elle y était. Elle y était seule. Elle avait eu un peu de migraine, et s'était couchée. Le lit était son remède. Elle croyait à la médecine naturelle, la seule que suivent les animaux : diète et sommeil. Ce fut la femme de chambre qui m'apprit ces détails, tout en me demandant mon nom et l'objet de ma visite. Je donnai mon nom.

Tandis que la femme de chambre, irritée de ma discrétion, s'était retirée pour prévenir sa maîtresse, j'éprouvai le plus vif désir de me précipiter à travers l'escalier, et de gagner la porte de la rue. Je me trouvai étrangement audacieux d'être venu à pareille heure chez Nana; certainement je n'avais plus qu'une ressource, qui consistait à m'en aller, avant qu'on ne me chassât.

J'atteignais le corridor, quand je me sentis saisir par la basque de mon habit.

— Où allez-vous donc, monsieur? disait la femme de chambre.

— Moi? répondis-je sottement, comme si ce « moi » eût été une réponse, et qu'il y eût le moindre doute sur l'identité de la personne à laquelle s'adressait la question. — Moi? dis-je.

La soubrette eut assez de bon sens pour ne pas poursuivre l'interrogatoire.

— Vous vous trompez, monsieur, c'est de ce côté.

— Ah! c'est de ce côté.

La femme de chambre me fit passer devant elle, sans doute afin de surveiller mes mouvements et de s'assurer que je ne lui échappais pas; puis elle ouvrit une porte, souleva une tapisserie, m'annonça et disparut.

Je ne me rendis pas d'abord un compte exact de ce qui m'arrivait; mais de suaves émanations m'ayant frappé, un nombre incommensurable de rayons de soleil éblouirent mes yeux, que je fermai vaguement. Et, les yeux fermés, je vis, mais je vis à n'en pas douter, que je me trouvais dans la chambre de Nana.

— Approchez, dit une voix douce, qui jaillit des rideaux entr'ouverts, comme un chant d'oiseau sorti d'un buisson d'aubépine.

J'approchai machinalement, foulant aux pieds un riche tapis, soyeux et moelleux comme la voix.

Alors j'ouvris les yeux, et je vis une chose ravissante.

Je vis, sous une courtine légère, à l'ombre d'épais rideaux de damas, Nana étendue, et la tête appuyée sur son coude. Ses longs cheveux noirs dénoués étaient à peine soutenus en arrière par un mince fillet de soie; il s'en échappait comme des vagues qui ruisselaient sur ses épaules blanches. N'est-il pas vrai que les épaules d'une femme sont une délicieuse création? Le cou de Nana était un cou de vierge; pas un pli, pas une rougeur indiscrète n'en corrompait l'éclat et la pureté. Sa main, longue et fine, vraie main de duchesse à douze quartiers, creusait une fossette profonde dans sa joue mignonne et pâle; son beau bras était entièrement nu. Sa gorge ondoyait sous le fin tissu. Ces femmes ont seules le secret de ces enivrements; seules, elles ont naturellement ce magique pouvoir de communiquer l'ébranlement à l'imagination humaine; c'est une suite de vibrations qui s'échappent de leur corps, et palpitent dans l'homme comme un souffle. Mystérieuse puissance, que Dieu a laissée aux anges tombés, et que ses séraphins n'ont point comprise; puissance irrésistible, infernale ou sacrée, labeauté, la grâce s'enlaçant comme deux sœurs, auxquelles se joint l'espérance.

Je vous laisse à penser l'impression que durent causer cette chambre, ce lit, cette femme, sur un enfant de seize ans, qui, ne connaissant rien au monde, s'y disposait à tout aimer.

Je fus pris d'une fièvre lente, qui ne me quitta qu'à la fin de ma visite; en vain voulais-je reprendre courage : je frissonnais, et le cœur me manquait.

On rit de ces craintes puériles, de ces maux vagues comme l'ignorance. Ces maux-là sont pourtant nos plus réelles voluptés. A vingt-cinq ans, j'eusse parlé franchement à Nana; Nana m'eût sans doute écouté; mais croyez-vous que la possession de cette femme aurait donné à l'homme tant soit peu de cette suavité mystérieuse que le son de sa voix répandait dans les veines de l'enfant? Le bonheur n'est pas où l'on croit; souvent nous l'oublions à nos côtés sur la route, tout en doublant le pas vers un but inconnu.

— Eh bien! dit Nana, que voulez-vous?

Il me sembla que par ces mots elle me reprochait d'être venu. Je crus devoir m'excuser; mais je m'y pris si mal, si mal, qu'elle m'interrompit.

— Vous êtes troublé, dit-elle, asseyez-vous. Prendrez-vous le thé avec moi?

Un monosyllabe inintelligible parut être interprété par Nana comme une affirmation, car elle sonna, et la soubrette reparut. Un instant après, une table fut apportée, un plateau posé sur la table, et je me trouvai subitement investi par de longues tranches de pain, des gâteaux, du beurre, sans compter la théière, qui, je ne sais par quel prodige, apparut perpendiculairement suspendue à ma main droite.

— Ainsi, dit Nana, il est bien entendu que vous ne voulez pas me donner du thé?

Je compris alors que la théière ne devait occuper cette position prestigieuse entre mes doigts, que dans le but de déverser une partie de son liquide dans la tasse que me tendait Nana. Je réussis à l'aider assez adroitement dans cette entreprise.

— Maintenant, continua l'actrice, tout en me regardant avec obstination, ce qui me persuada sur-le-champ que le soleil n'était pas la chose du monde la plus difficile à fixer, maintenant je désirerais fort avoir le sucrier, si toutefois vous y consentez.

Si j'y consentais! Je me précipitai sur le sucrier avec l'énergique activité d'un sauvage qui va scalper son ennemi. Quand Nana se fut servie, ne comptant pas sans doute sur l'exactitude de mes soins, elle garda, auprès d'elle, à une longueur de table, la provision de sucre à laquelle je n'avais pas encore touché. Un autre eût réclamé; dans le monde, il existe des phrases souverainement polies, toutes faites pour réclamer ces choses-là. Ces phrases, je ne les ignorais pas; mais on m'en eût payé chaque lettre mille pièces d'or, que jamais, au grand jamais, je ne me serais servi de la plus obséquieuse pour demander à Nana un vulgaire sucrier.

Je mesurai de l'œil la distance qui me séparait de ce dernier, et je découvris avec horreur qu'elle dépassait la longueur de mon bras. Il fallait ou parler ou quitter le fauteuil que j'occupais. Je résolus intrépidement que je boirais mon thé non sucré.

Bien que mes hésitations eussent duré quelques minutes, Nana n'avait paru s'apercevoir de rien. Nana serait-elle égoïste?

La difficulté ne consistait pas à boire ce thé non sucré : je me sentais, en l'honneur de Nana, capable des plus héroïques sacrifices; j'étais même souverainement décidé à ne point laisser paraître le plus petit mécontentement, en avalant ce fade breuvage. Tout allait bien jusque-là; tout irait bien jusqu'au bout, pourvu quelle ne s'aperçût pas trop tard de mon oubli.

Car, si j'avais bu, quand elle s'en apercevrait, je deviendrais inévitablement ridicule à ses yeux.

C'était, je vous jure, une affreuse situation. Dieu, qui met souvent le miel au fond de la coupe amère, m'en fit tirer un non médiocre avantage. Ce thé me préoccupa tellement, que je songeai beaucoup moins à la pécheresse demi nue; et quoique de plus en plus troublé par sa présence, je sentis bientôt que ce trouble venait moins de la fantastique vision qui l'avait causé tout à l'heure, que de ma crainte d'être surpris absorbant avec candeur ce maudit, cet exécrable thé.

Après avoir bu, *elle* abandonna sa jolie tête sur l'oreiller garni de dentelles, et me demanda de nouveau si ma visite avait un but plus particulier que le désir de la revoir.

A vrai dire, ce thé non sucré me fut d'une admirable utilité. Il s'agissait de vie ou de mort : à tout prix, il fallait détourner l'attention de Nana. Je parlai.

A quoi tiennent les actions humaines? Peut-être, sans ce bizarre incident, n'eussé-je pu expliquer convenablement à l'actrice le service que je venais réclamer d'elle.

Quand j'eus prononcé le nom de V., elle écouta attentivement; quand j'eus dit son absence, sa fuite, les recherches inutiles, l'état

pitoyable de sa famille, et le désespoir où nous étions tous, et l'idée que j'avais conçue de venir la trouver, idée que j'exécutais en ce moment, Nana, qui avait paru de plus en plus intéressée, réfléchit profondément.

Tout à coup elle fit un brusque mouvement, qui imprima à son cou une charmante ondulation :

— Auriez-vous la bonté, dit-elle, de m'attendre un instant dans ce cabinet?

J'hésitai. Pourquoi ce cabinet? Qu'y avait-il besoin de ce cabinet? Je ne sais quel démon fascinait mon cerveau : j'étais devenu presque hardi, depuis que le bruit de mes propres paroles s'était mêlé dans l'atmosphère aux émanations parfumées de la chambre de Nana. J'hésitai. Ce fut un éclair, mais j'hésitai.

La tapisserie retomba, et je me trouvai quelques minutes dans une obscurité complète.

Nana avait sonné sa femme de chambre.

Au moment où mes yeux, commençant à s'habituer à la nuit, allaient découvrir les objets disséminés autour de moi, un éclat lumineux jaillit sur mon visage.

— Venez, me dit Nana.

Elle était habillée prête à sortir, une mante sombre couvrait ses admirables épaules; je soupirai...

—

Nous extrayons ceci d'une charmante nouveauté éclose d'hier dans la collection Hetzel et Lacroix,.. ces livres cartonnés à l'anglaise dont je vous parlais l'autre jour. Sous ce titre : *les Compagnons de la Marjolaine*, M. Henry Maret, l'auteur du *Tour du Monde parisien*, et notre collaborateur, publie une série de scènes fantaisistes et sentimentales sur l'Angleterre, qui ne peuvent manquer d'avoir un grand succès. L'étrangeté des idées s'y lie au fini de la forme; nous sommes trop ennemis de l'analyse pour rien analyser de ce livre; nos lectrices, d'ailleurs, l'auront sur leur table aussitôt que ce numéro.

EN VOYAGE

Mon cher Emile, c'est du fond de l'Ariége que je t'écris, j'éprouve un irrésistible besoin de bavarder avec quelqu'un qui ne soit pas gascon et qui ne me réponde pas *heing*? ou *commeing*? lorsque je lui parle la langue de Bossuet; il est vrai que leur idiome est celui de Henri IV, qui, à mon avis, écrivait mieux le français que Bossuet. Tu te rappelles les charmantes lettres que nous avons lues ensemble? D'ailleurs, ceux avec qui je suis à même de causer appellent cela parler français, car il y a une langue du pays, illustrée par les vers de Jasmin, qui est à peu près incompréhensible : c'est le fameux patois dans lequel P. nous adressait des épîtres commençant par :

— *Siéou oun gros por, oun pétardous oun magroulin.*

J'ai fait un voyage assez amusant.

Comme toujours, une foule de circonstances, indépendantes de vous, changent tout votre itinéraire; quant à moi, je ne peux jamais en suivre un. C'est peut-être un bien : cela me fait voir des choses qu'on ne voit pas ordinairement, et passer à toute vapeur devant les curiosités patentées. Qui ne connaît, par cœur, le palais des papes d'Avignon et les arènes de Nîmes? Pour moi, après avoir bien arrangé mes plans pour m'arrêter dans ces deux villes, je ne les ai admirées que du chemin de fer, ce qui m'a rappelé les onze mille gravures que j'en avais vu. En revanche, je me suis arrêté à Cette, et j'avoue que j'ai été assez ébaubi. 40 degrés de chaleur, la mer et le ciel bleu foncé, un soleil vertical qui inonde le sol et fait de la moindre saillie sur les murailles une longue ombre portée, des navires avec leurs longues vergues qui étonnent les gens habitués au gréement des bâtiments de l'Océan et de la Manche. Une population qui dort au soleil, des rues où l'on cherche à faire de l'ombre par tous les moyens possibles. A la porte d'un café quelques gens courageux discutaient le prix des eaux de vie.—L'aspect de tout cela est aveuglant, mais c'est bien beau; j'ai failli devenir fou de chaleur; j'ai couru chez un perruquier pour me débarrasser de mes cheveux; il s'appelle moussu Cahuzac et a une spécialité de coupe de cheveux *à l'orientale*; quant à moi, il m'a accommodé à la malcontent, car j'étais furieux en me regardant dans la glace. En sortant de là, j'ai couru à la mer pour m'y plonger, et j'ai eu à peu près dix minutes de fraîcheur. A table d'hôte, de l'ail cuit à l'ail et du poisson exquis. Le soir, un peu de fraîcheur; nous sommes allés au môle, et ma femme a eu la satisfastion d'entendre des indigènes dire en voyant son enfant : ès pouli *lo pi chounèto!* Après cela, on s'enveloppe dans sa moustiquaire, et on ne dort pas.

Carcassonne : 40 degrés de chaleur, de l'ail cuit dans l'ail, avec beaucoup d'huile. Oui! mais le plus beau monument que nous ayons peut-être en France! c'est la cité de Carcassonne, ville haute, espèce d'acropole située à un petit kilomètre de la ville; c'est superbe. Figure-toi une petite ville du XIIe siècle, toute entourée de fortifications, dont quelques parties remontent aux Visigoths et d'autres sont de grandes tours arabes qui se détachent sur un ciel bleu. Il y là-dedans une cathédrale, moitié église, moitié forteresse, avec des machicoulis et des créneaux qui rappellent les évêques batailleurs de ce temps-là. Tout cela a été plutôt remis en bon état que restauré, dans le mauvais sens du mot, par M. Viollet-Leduc, et cela ne sera pas le moindre de ses titres à la reconnaissance des amateurs de bibelots.

Je vais partir la semaine prochaine pour les Pyrénées, et j'ai fourré un vieux fusil dans le fond de ma malle, poussé par de vagues idées d'isards et de coqs de bruyères. Sur ce, je te serre la main et te prie de me dire de vos nouvelles à tous. Je suis aussi loin de mon milieu habituel, dans cette petite ville cléricale et ennuyeuse, que le bonhomme qui se trouve dans la lune, l'est de Tortoni.

G. G.

CHOSES ET AUTRES

M. Octave Feuillet est joué (à son insu peut-être) au Théâtre-Déjazet. La *Fille du Maître de Chapelle* n'est autre chose qu'une traduction libre de *Dalila*. Troisième phase. *Dalila*, proverbe, était une œuvre charmante; *Dalila*, drame, fut une chose assez mauvaise pour avoir un nombre illimité de représentations; *Dalila*, opéra-comique engendre, un incommensurable ennui. Gare à M. Feuillet, s'il y a une quatrième phase.

—

Avons-nous Blondin? N'avons-nous pas Blondin? Il y a un Blondin en Autriche. Je m'étonne qu'il n'y en ait que là. Ce que j'admire, c'est la facilité avec laquelle on devient un grand homme. Dès que quelqu'un est signalé comme faisant une chose que personne n'a faite avant lui, immédiatement se lèvent trente individus qui l'exécutent tout aussi bien.

—

Quiconque n'a pas vu Dumaine jouant *Tartuffe* ne pourra jamais se rendre compte de l'aimable façon dont s'y prend un taureau pour présenter un mouchoir de poche.

—

L'Hôtel-de-ville a publié l'état civil de Paris. Il en résulte qu'en l'an 1862, le nombre des garçons nouveau-nés dépassa de 998 celui des filles. C'est terrible, savez-vous!

—

L'église du boulevard Malesherbe s'achève en ce moment. Eh bien! vrai, ce n'est pas aussi laid que vous l'auriez cru.

—

Puisqu'on court partout, on a dû courir aussi à Vannes. Seulement les *Vannois* ont une étrange manière de courir. Tous les jockeys sont tombés dans le *steeple-chase*. Les journaux résument froidement le nombre des blessés, ceux qui crachaient le sang, etc. On appelle cela les courses de Vannes.

—

Les *Femmes sérieuses* n'ont apparu sur l'affiche que pour en disparaître. Que ne disparaissent-elles aussi de nos salons? — Ne jetez pas le journal, madame, et mettons que je n'ai rien dit.

—

A Londres, toutes les vieilles dévotes se sont réunies et ont rendu visite à lord Palmerston. Elles lui ont demandé en grâce de faire immédiatement fermer tous les cabarets et de défendre le débit de boissons enivrantes.

Lord Palmerston aurait répondu qu'il était prêt à satisfaire à leur demande, mais qu'il serait dans ce cas obligé de supprimer en même temps toutes les vieilles dévotes, par l'excellente raison que leurs maris ne s'enivrant plus, elles n'auraient plus aucune raison de gronder et, par conséquent, seraient tout à fait inutiles en ce monde. — La députation a senti la justesse de cette réponse et s'est retirée gracieusement.

—

On lit dans le *Constitutionnel :*

« Hier, la foudre est tombée sur un cultivateur qui s'était réfugié sous un arbre. Le fluide électrique l'a changé de sexe.

» Nous ne saurions trop recommander à nos abonnés, dans les temps d'orage, de ne pas se réfugier sous les arbres et de ne pas sonner les cloches. »

X.

PHOTOSCULPTURE 2 SECONDES DE POSE

Avenue Wagram ***Avenue Wagram***



CE PAUVRE SOLEIL!
Ce n'était pas assez de la peinture, le voilà qui fait de la sculpture à présent.



PLUS DE SCULPTEURS!

Ah! cela vous est égal! mais comprenez donc que mon avenir est perdu! que dans cet affreux gâteau de Savoie, ils ont trouvé moyen de pétrifier le soleil et d'en faire des statues.



PENDANT L'OPÉRATION
Mais qu'est-ce qu'ils ont donc à me regarder comme cela et ce monsieur qui me laisse seul.



ENCORE LA PLUIE

Il faut en prendre ton parti. Je lis ici qu'en raison de son succès inouï, la société de Photosculpture vient d'engager le soleil pour toute la saisen.



PLUS DE PROFESSEURS!

— Hé! allumeur de gaz, on n'entre pas à l'Ecole comme ça.

— Mais puisque je vous dis que je suis le professeur de sculpture par la lumière.



C'est simple comme bonjour : deux douzaines de cartes de visite, une lanterne magique et un bloc de terre glaise, voilà tout le mystère.



Je vous dis que je ne veux pas entrer là-dedans; c'est bon pour vos pareils; je préfère renoncer à ma statue.



— C'est ravissant et surtout d'une vérité!... et quel est l'artiste?
— La Lumière, chère amie.



DEUX SECONDES DE POSE!!!

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

ris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



UN CAPRICE DE CÉLIMÈNE

I

CÉLIMÈNE, ROSE.

CÉLIMÈNE. — Faites porter cette lettre au théâtre, je ne jouerai pas ce soir.

ROSE. — Madame ne jouera pas ce soir?

CÉLIMÈNE. — Non.

ROSE. — Ce n'est pas possible. Le jour anniversaire des débuts de madame à la Comédie-Française... *Le Jeu de l'Amour et du Hasard* et la *Gageure imprévue*... Tout Paris y sera....

CÉLIMÈNE. — Eh bien?

ROSE. — Les affiches sont posées.

CÉLIMÈNE. — On les ôtera.

ROSE. — Que va penser monsieur le comte?

CÉLIMÈNE. — Ce qu'il voudra.

ROSE. — Et tous vos amis qui ont préparé leurs bouquets pour les jeter sur la scène?

CÉLIMÈNE. — Ils les jetteront dans la rue.

ROSE. — Et les journalistes, les....

CÉLIMÈNE. — Rose, donnez-moi mon flacon.

ROSE. — Le voilà, madame.

CÉLIMÈNE. — Ne me dites plus rien. Personne ne m'aime.

ROSE. — Mais, madame, tout le monde vous adore.

CÉLIMÈNE. — On m'adore, mais on ne m'aime pas.

ROSE. — Enfin, madame, moi je vous aime.

CÉLIMÈNE. — Enfin, Rose, allez-vous en. (Exit Rose.)

(Rentrant.) Monsieur Félix Berton.

II

CÉLIMÈNE, FÉLIX.

CÉLIMÈNE. — Bonjour, mon cher Lundi, comment se porte votre feuilleton?

FÉLIX. — Madame, mon feuilleton se porte à l'imprimerie, et vous?

CÉLIMÈNE. — Je réponds toujours « très-bien, » pour éviter les observations. Qui vous amène?

FÉLIX. — Rien. Faut-il m'en aller?

CÉLIMÈNE. — Non, asseyez-vous. Qu'est-ce que cela?

FÉLIX. — Mes épreuves, dix colonnes du haut desquelles je vous contemple.

CÉLIMÈNE. — Déjà?

FÉLIX. — Le journal paraît la veille. D'ailleurs je vous ai vue trente fois dans les deux rôles.

CÉLIMÈNE. — C'est toujours la même chose, n'est-ce pas?

FÉLIX. — Avec mille nuances délicates.... L'art, comme la nature, se transforme à l'infini.

CÉLIMÈNE. — C'est superbe. Continuez votre feuilleton.

FÉLIX. — Voici les épreuves. Voulez-vous que je lise?

CÉLIMÈNE. — Non, je sais par cœur : « C'était fête hier à la Comédie-Française.... tous les admirateurs.... bravos,... bouquets ... Marivaux.... etc.... »

FÉLIX. — N'en parlons plus.

CÉLIMÈNE. — Il servira pour une autre fois.

FÉLIX. — Il servira ce soir.

CÉLIMÈNE. — Je ne joue pas ce soir.

FÉLIX. — Vraiment?

CÉLIMÈNE. — Sans doute.

FÉLIX. — Bien vrai?

CÉLIMÈNE. — Tout ce qu'il y a de plus vrai.

FÉLIX. — Peut-on savoir?

CÉLIMÈNE. — Non.

FÉLIX. — Soirée perdue. Je joue de malheur.

CÉLIMÈNE.—Je vous sais gré de l'intention, et nous n'en serons pas moins bons amis.

FÉLIX. — C'est ce qui me désole.

CÉLIMÈNE. — A la bonne heure, vous posez franchement votre candidature. Savez-vous que vous êtes un amoureux terrible?

FÉLIX. — Comment l'entendez-vous?

CÉLIMÈNE. — Je ne dis pas un terrible amoureux. Vous me compromettez.

FÉLIX. — Moi!

CÉLIMÈNE. — Certainement. Y a-t-il de la raison à m'encenser tous les lundis comme vous le faites? En bonne camarade, je vous préviens que nous nous brouillerons, si vous ne mettez pas de l'eau dans votre encre.

FÉLIX. — Sérieusement?

CÉLIMÈNE. — Sérieusement.

FÉLIX. — Voulez-vous maintenant que je dise du mal de vous?

CÉLIMÈNE. — Ce serait la même chose que d'en dire trop de bien. Mon cher Lundi, je me fais vieille, je n'aurai plus qu'une passion, et ce ne sera pas vous.

FÉLIX. — Je le sais bien. C'est égal, jusqu'à ce que vous me chassiez, je viendrai vous lire mon feuilleton, comme par le passé.

CÉLIMÈNE. — Venez, j'écouterai même volontiers le récit de vos infortunes platoniques.... Suis-je bonne femme, dites?

FÉLIX. — Oui, hélas!

CÉLIMÈNE. — Allons, au revoir, et que votre feuilleton vous soit léger.

FÉLIX. — C'est bien décidé?

CÉLIMÈNE. — Quoi?

FÉLIX. — Vous ne jouez pas?

CÉLIMÈNE. — Non.

FÉLIX. — Vous ne voulez pas m'aimer?

CÉLIMÈNE. — Non.

FÉLIX. — Je vais de ce pas me jeter à la rivière. Adieu, madame.

CÉLIMÈNE. — Au revoir. (Exit.)

III

CÉLIMÈNE seule.

Mon Dieu, quelle vie je mène!... Non, personne ne m'a jamais aimée.... Des fadeurs banales, des flatteries intéressées, des vanités satisfaites.... Mais un amour vrai?... L'art et la gloire! parlons en!... Misère et mensonge! Ces deux choses-là ne m'ont guère donné que des névralgies. Et l'âge vient.... Et de toute ma vie, que restera-t-il? Mon nom sur des affiches, quelques souvenirs, et des hommes, qui, n'ayant jamais pu m'acheter, iront me calomnier. Bah! pensons à autre chose, si je ne veux pas réellement me rendre malade. (Elle prend une lettre dans un chiffonnier.) Voilà la dernière lettre de mon collégien.... Albert Despagny, élève de rhétorique à Bonaparte.... Il me raconte ses joies, ses chagrins; je suis sa confidente.... c'est charmant... Il doit bien avoir dix-sept ans... Avec sa jolie moustache, il a un petit air crâne... et des yeux si bons, si ignorants, si confiants en même temps!... c'est qu'il est tout-à-fait gentil!... En vérité, c'est le seul être qui m'intéresse au milieu de tous ces mendiants de sourires. (Elle lit.)

..... « Quel malheur que Beaumarchais soit défendu ici. Je suis « forcé de copier mes pensums dans le *Misanthrope*, bien que j'aime « mieux *Rosine* que *Célimène*. Hier, j'ai eu le plaisir d'aller en pri« son. De la fenêtre, on voit des arbres, et je peux penser à vous « toute la journée sans être dérangé. Comme je voudrais savoir « écrire des comédies, et être beau comme *Chérubin*, que vous aimez « tant... Heureusement, c'est une actrice habillée en page, et je n'en « suis pas jaloux.

« Je ne sais si vous lirez cette lettre, mais cela ne fait rien. Je suis « heureux en vous écrivant; je m'imagine que je vous parle, et je « n'oserais pas vous parler autrement. L'autre jour, j'ai cru vous « voir passer dans la rue... je m'étais trompé, mais il m'a semblé « que j'étais ivre...

« Pourquoi ne me regardez-vous jamais?...

(L'ingrat, je joue mieux quand il est là, et je ne regarde que lui.)

(Lisant.) « Est-ce vous qui mettez, pendant les entr'actes, deux doigts « dans le trou du grand rideau rouge? Est-ce que vous aimez quel« qu'un? L'autre jour, en sortant du théâtre, je suis venu jusqu'à « votre porte; les fenêtres étaient éclairées... » (Elle entend des pas et cache vivement la lettre.)

IV

CÉLIMÈNE, LE COMTE.

LE COMTE entrant. — Je viens d'apprendre une nouvelle qui a le privilége de me surprendre, chère amie. On dit au théâtre que vous ne jouez pas ce soir?

CÉLIMÈNE. — C'est la vérité.

LE COMTE. — Êtes-vous indisposée?

CÉLIMÈNE. — Je me porte fort bien.

LE COMTE. — Je ne vois pas le motif?...

CÉLIMÈNE. — Il n'y en a point.

LE COMTE. — Il y a du moins un prétexte; pourquoi ne voulez-vous pas jouer?

CÉLIMÈNE. — Parce que je ne le veux pas.

LE COMTE. — Voilà une réponse de femme... Et le public?

CÉLIMÈNE. — Que m'importe le public? Suis-je forcée de l'amuser? M'amuse-t-il, lui?

LE COMTE. — Comme on voit bien que vous êtes son enfant gâté. Voyons, qu'avez-vous? Suis-je votre ami?

CÉLIMÈNE. — Cher comte, je m'ennuie à mourir.

LE COMTE. — Que faire à cela?

CÉLIMÈNE. — Me laisser seule avec ma migraine.

LE COMTE. — Célimène, vos caprices sont des ordres sacrés pour moi. (Il lui baise la main.) A ce soir.

CÉLIMÈNE. — Comte, vous êtes bien aimable de vous en aller. (Il sort.)

V

CÉLIMÈNE, LE MÉDECIN DU THÉATRE.

LE MÉDECIN entrant. — Eh bien! eh bien! chère amie, quelle belle santé! Je suis ravi. Six mille francs de location, des illuminations à *giorno*, des municipaux à cheval, une émeute devant le théâtre, et trois mille personnes dérangées, sans me compter; qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire? Ne me tirez pas la langue comme cela, c'est très vilain. Vous vous portez bien, vous jouerez ce soir, eh?

CÉLIMÈNE. — Non.

LE MÉDECIN. — Comment non? Je vous dis que nous jouerons. Si vous aviez seulement une toute petite attaque de nerfs, comme dans... mon Dieu, cette pièce... enfin, vous jouez si admirablement cette scène-là que je m'y laisserais prendre... Dites-moi, vous jouez, c'est

bien convenu, n'est-ce pas? Si je dressais un procès-verbal, j'aurais l'air d'un garde-champêtre... Voilà qui va tout-à-fait bien comme cela, je cours semer cette bonne nouvelle. (Il sort en courant.)

CÉLIMÈNE criant. — Docteur, je ne jouerai pas.

LE MÉDECIN. — Oui, oui. Adieu, chère amie.

VI

CÉLIMÈNE, ROSE.

ROSE entrant. — Une lettre pour madame.

CÉLIMÈNE. — Donne. (A part.) De mon collégien, je l'attendais. (Elle lit :)

« Les journaux annoncent pour ce soir l'anniversaire de vos dé-« buts. J'ai eu le bonheur d'arriver à temps pour avoir une stalle. « C'est le n° 32, côté gauche, au 3e rang. C'est donc vrai; je vais « vous voir une soirée entière. Si vous saviez comme je vous aime. « Quand les violons chantent, ils me déchirent le cœur... Tout le « monde doit vous aimer ainsi, n'est-ce pas? et je n'ai rien qui puisse « vous faire envie. Je n'ai pas même le courage de sonner à la porte « de votre maison. Pourtant, il y a des moments, lorsque vous êtes « en scène, où je crois sentir votre regard s'arrêter sur le mien, et « alors j'ai un nuage dans les yeux. Si je pouvais vous voir un quart « d'heure! Dites, si vous le vouliez, il ne serait pas difficile de mettre « ce soir une fleur à votre épaule. Cela signifierait : J'ai lu vos lettres « et je vous permets de venir. Mais vous ne le voudrez pas. Ce qui me « console, c'est que rien au monde ne peut m'empêcher de vous voir, « de vous aimer, et de vous le dire....

VII

CÉLIMÈNE. — LE COMTE.

CÉLIMÈNE, *à demi-couchée*. — Ah! il viendra ce soir... (Le comte paraît.) Vous n'êtes pas parti?

LE COMTE. — Pardonnez-moi, chère amie, j'ai eu un remords. Je ne vous ai jamais rien demandé, n'est-ce pas? Eh bien, accordez-moi une grâce... jouez ce soir, et vous me rendrez bien heureux.

CÉLIMÈNE (à part). — Il n'osera jamais venir tout seul... Oh! les innocents, les innocents .. les mains pleines!

LE COMTE. — Songez quel chagrin vous allez causer à vos amis, votre royauté d'artiste peut en souffrir. Vos triomphes me sont plus chers qu'à vous.

CÉLIMÈNE. — Ils flattent votre vanité.

LE COMTE. — N'en aurais-je pas le droit?

CÉLIMÈNE. — Cela vous coûte assez cher, n'est-ce pas?

LE COMTE. — Ah fi! Célimène?... Vous êtes injuste, mais je ne vous en veux pas. Je connais l'influence des heures mauvaises... Que faut-il donc vous dire? Faut-il vous supplier?...

CÉLIMÈNE (à part). — Oh! mes nerfs... la fringale... J'ai envie de mordre dans une pomme verte, acide...

LE COMTE. — Célimène, votre silence me désespère .. Il faut, en vérité, que je vous aime bien peu, pour ne pas trouver un mot qui puisse vous convaincre.

CÉLIMÈNE, *se levant*. — Tiens! vous avez à votre boutonnière, une jolie fleur. Donnez-la moi? Voulez-vous?

LE COMTE. — Je voudrais vous en donner une corbeille.

CÉLIMÈNE. — Comte, tu es un homme charmant... Eh bien, oui, je jouerai ce soir et je porterai tout le temps, cette fleur à mon corsage.

LE COMTE. — Célimène, vous me voyez bien heureux; vraiment, je vous remercie.

CÉLIMÈNE. — Pauvre ami!

CHARLES JOLIET.

MES VOISINS DE CAMPAGNE

—

MON AMI PAUL

Mon ami Paul est cantonnier, comme on sait; il est petit, courbé, voûté par l'âge et le travail, et ce n'est qu'à grand peine, en traînant ses sabots, que le soir au soleil couché il regagne sa demeure précédé de sa brouette qu'on entend de loin grincer dans l'allée du bois.

— Ah bon Dieu de bon Dieu! fait grand chaud tout de même sur c'te route, fait-il en lâchant sa brouette, surtout que j'dois casser de la pierre à demain! puis se retournant vers sa petite-fille de sa démarche lente et brisée :

— Eh ben! quoi donc, quoi donc, on n'y dit donc rien à ce grand-père! et il rit le pauvre cher homme. Son petit visage brûlé se creuse de mille rides et sous les poils de ses sourcils qui tombent comme les branches d'un saule, son petit œil brille et sourit.

Il n'est point bête! et sur bien des sujets il a des idées. Sur le clergé et sur l'administration des ponts et chaussées, par exemple, il est intarissable.

Vous comprenez ben que quand je suis là sur c'te route à faire mes accotements, une supposition, ou ben à rabatti les frayés ou ben à préparer un petit encaissement. Car il m'en faut des encaissements j'ai trois côtes dans mon canton... vous comprenez ben qu'avec trois côtes!... Enfin! eh ben! quand je suis là à piocher, ça travaille toujours ça — et il touche son petit front de son gros doigt rouge. Et quand je casse du caillou c'est là que je pense!... Ah c'est pas les *chagnoignes* de l'archevéché qui feraient c'touvrage là au grand soleil, avec des chaudes pareilles.

— A propos de quoi me parlez-vous de chanoines, père Paul?

— Ah monsieur veut rire ben sûr — j'dis les *chagnoignes* parce que c'est tous des faignants, c'est su ça. — Enfin faut que ça soit comme ça, c'est comme les nobles. Si le bon Dieu en fait pousser c'est que ça sert à quéque chose. — Il y en a qui disent : pourquoi qu'y a des taupes qui mangent tout, qui n'y voient pas seulement clair et qui ne servent à rien? — Eh ben! ceux qui disent ça, ils ont tort. Si c'est comme cela c'est que faut que ça reste... excusez que je prenne ma masse pour y mettre un manche. On en use de ces manches à casser la pierre! Elle est ben dure comme l'diable, c'te pierre, et obstinée! elle préfère ronger le manche de mon marteau plutôt que de céder, et si vous plaît, à quoi que ça lui sert? — à rien du tout : plus qu'il s'obstine et plus que je lui fais du mal. Que voulez-vous, quand on n'est pas le plus fort faut bien plier! C'est comme quand on a voulu empêché monsieu le Maire d'avoir sa musique; eh ben! quoi donc que ça y a fait? — Puisque c'est le maire et qu'il voulait avoir une musique!

— De quelle musique parlez vous donc?

— Comment! vous ne savez pas qu'il y a une musique au bourg! — y en a ben vingt ou vingt-cinq et avec un uniforme. Ah! c'est un joli coup d'œil! y en a-t-il des drôles d'instruments là-dedans! — Et ben c'est pas encore ben arrangé à mon idée. C'est les plus petits gars qu'ont les plus grosses musiques. Ils soufflent là-dedans, faut voir! et ils sont rouges qu'on croit qu'ils vont éclater. — Si faut pas avoir le diable au corps pour inventer de ces affaires-là! Moi, ce qui m'amuse le plus, c'est le maître. Lui il n'a pas de musique, mais par exemple, il a un plumet sur la tête puis un petit morceau de bois noir et il vous agite ça à droite à gauche... Ah il n'est pas maladroit avec son petit bâton et d'son pied donc! il tape par terre et puis il fait *pchh* et *psst* — y a des moments où il a l'air d'être en colère — il roule des yeux! faut croire que ça ne va pas comme il veut, alors y s'démène, y s'démène! les autres gars qu'y ne sont pas endurants, dame! v'là que ça les agite de le voir comme cela, et y s'pressent, y soufflent dans leur manivelle, y tricotent des doigts sur les clavettes qu'il y a dessus... à qui ira le plus vite quoi! et ta ta ta et ton ton ton et boum boum et

PARIS EN CE MOMENT



A tout seigneur tout honneur! Saluons le premier Blondin et son omelette fantastique. Et pourtant il n'y a rien de changé ici, il n'y a qu'un saltimbanque de plus — Quelques journaux mal informés ont pris pour un violent orage les coups de grosses caisses donnés dimanche dernier au Pré Catelan en l'honneur de l'infanterie. Un solo de sax-horn s'est fait ressentir jusqu'à Montmartre où une rue s'est affaissée de cinq mètres. - *Neméa ou l'A-mour*-awiell *vengé*! aïe! aïe! mais il fait si chaud! — Le lion s'est couché dans le zodiaque, les Parisiens, comme le sable brûlant du désert, demandent de l'eau, les bains froids, le lac de Boulogne, les grogs lessivés des cafés-concerts ne leur suffiront bientôt plus. — Les savants me feront toujours rire, dit ce brave Jean-Lapin, les voilà qui prétendent que nous naissons tout seuls sous des feuilles de choux. — Choppard, du *Courrier de Lyon*, obligé de se vernir tous les soirs depuis que la compagnie Nantaise se livre à la traite des nègres. — Un spirite sérieux qui ne dérange le diable que pour lui demander quelques petits conseils sur la rouge et la noire. — Grave affaire : l'Académie des Beaux-Arts plaide en divorce devant le conseil d'Etat. Me Grisgris, son époux délaissé, prend lui-même sa défense. — *Les Mémoires d'une Biche Anglaise* ou la manière d'élever les imbéciles et de s'en faire cinq cent mille livres de rente. — Que de choses pour passer le temps, et pourtant vous qui vous ennuyez à la campagne, consolez-vous, on s'ennuie encore bien plus à Paris en ce moment!

tout le tremblement et la sueur qui coule. — Eh ben! tenez, le fils du maire qu'est le plus petit de tous, il souffle dans la musique qui fait le plus peine... Comment qu'ils appellent cela? c'est comme un entonnoir avec des boutons de culottesur le côté... ah! un piston! eh ben! le petit travaille dans le piston, et qu'y travaille bien faut croire, puisqu'il y a des moments où les autres ne peuvent pas le suivre, eh ben! — c'est ça que je voulais vous dire — ce petit-là y ne transpire pas du tout!... ça fera un solide gars tout de même s'il continue,

Le plus fort, après lui, c'est le clerc du notaire; le clerc du notaire. quand il a sa manivelle, il n'y a pas moyen de le dominer. Y fait un bruit avec son satané bout de bois creux, c'est à ne pas s'entendre. Les autres ont beau vouloir l'étouffer en soufffant plus fort... oui, je t'en moque, cours après. Ah! c'est joli, la musique du bourg! seulement, comme dirait madame la marquise: à qui que ça sert de faire jouer toutes ces musiques là à la messe?

J'ai pensé que madame la marquise disait cela à seule fin de jouer un tour à monsieur le curé qu'elle n'aime pas; oh! je sais bien qu'elle ne l'aime pas. Enfin! suffit... je vas toujours emmancher ma masse.

— Que voulez-vous donc que la marquise ait contre le curé?

— Elle a un'haine contre lui. Elle a un dessous et elle n'y pardonnera jamais.

— A propos de quoi cette haine, ce dossous?

— A propos, à propos... à propos que quand on a porté son défunt en terre, c'est la faute du défunt si on a été obligé d'aller au trot et dans des chemins qui ne sont guère bons, vu qu'il y a des frayés et pas d'encaissements. Ce qui fait que monsieur le marquis a été diablement secoué et que s'il n'avait pas été bien mort, une supposition, ça aurait ben pu le faire revenir, ça y a fait une rude peur à madame la marquise! Voilà l'histoire; Il y avait deux communes qui auraient ben voulu avoir l'enterrage là, à cause de la bâtisse qu'on devait faire dans ce cimetière. Vous sentez, c'est l'ornement d'un cimetière ces choses-là, pour lors le couvoi avec les voitures était déjà parti pour la commune de T. quand le curé d'ici a réclamé, ça a fait une histoire.

— Mais, monsieur le curé, qu'elle disait en pleurant, c'est affreux!

— Mais, madame la marquise, c'est impossible.

Mais enfin!

Tous les invités avaient leur tête triste aux portières des voitures, ça faisait de la peine. Pas moins qu'il a fallu retourner en faisant le grand tour par la forêt à cause du pont qu'était démoli à ce moment-là, de sorte que lorsque la marquise a vu qu'il était une heure et demie, elle a dit au cocher du mort d'aller au trot, et c'est là que monsieur le marquis a été secoué.

Eh ben! voyez ce que c'est quand le cortége est arrivé à l'église: le curé avait déjeuné, et vous savez que quand ils ont déjeuné, ça ne peut plus aller pour les cérémonies. Il l'eux y a dit tout de même une petite messe, mais ce n'était pas une messe avec tout ce qu'il faut, vu qu'il avait déjeuné.

Et c'est pour cela que madame la marquise a un'haine, un dessous, contre le curé, et qu'à n'y pardonnera jamais, ça c'est réglé.

Ah! faut dire que je ne les aime guère non plus les curés. D'abord ils ne m'ont fait que des misères. Y m'ont ben refusé de me marier dans le temps, si je ne l'eux y achetais pas une permission de 6 francs, vu que nous étions dans le carême. Eh bien! quoi donc que j'y ai dit? Si c'est un péché de se marier maintenant, c'est pas les 6 francs qui changeront la loi du bon Dieu: 6 francs! je me serais plutôt pas marié; mais vous allez voir: La noce était invitée les violons et tout, j'avais acheté du boudin; ma femme me dit: c'est tout de même ben chagrinant; faudrait voir s'il ne voudrait pas en rabattre qu'èque chose. Ma foi, qu'est-ce que je fais, — je n'avais peur de rien dans ce temps-là, — je vais trouver l'évêque. L'évêque... je ne l'ai pas vu ben entendu, je n'étais pas assez dans le grand pour cela, mais enfin je vas trouver un des *chagnoignes* et, que, je lui dis; monsieur le *chagnoigne* j'ai invité la noce et, ma foi, ça me fait grand dépit d'être retardé; seulement que j'aime mieux ne pas me marier du tout que de donner 6 francs au bon Dieu qui n'en a pas besoin. Alors y s'est assis devant sa table comme qui dirait là et y m'a fait un mot d'écrit qu'il m'a donné en me disant: voilà pour votre curé.

Bon que je me dis, y a de l'espoir et je vas prendre une chopine au *Coq Rond* qu'était à cette époque là sur la route, devant la borne nº 6; après ma chopine je m'en reviens, — trois bonnes lieues, s'il vous plaît, — et je retourne chez le curé. Il déplie le mot d'écrit, y me regarde sous ses lunettes et, tout en se grattant la tête: Eh ben! mon garçon je te ferai cela pour 4 francs qu'y me dit.

Ah! bon Dieu de bon Dieu! — ça me ferait mal au cœur tout de même, mais il a ben fallu l'y donner tout de même, — quoi faire? j'avais le boudin, les violons, et la noce qu'était là.

Tout ça c'est pour vous dire que c'est un métier où on gagne son argent sans suer. Ah oui, sans suer!

Tenez elle ne veut pourtant pas s'abouter c'te gueuse de masse... Est-ce que tu vas te mettre du côté des pierres, toi?

Maintenant faut être juste de dire que je n'y ai pas donné ses 4 francs. — V'là comme ça s'est fait: après la messe v'là que je demande à M. le curé ce que je lui dois pour son travail, — pas vrai, faut rien devoir à personne? — Y me répond: 10 francs, si ça s'est jamais vu, je vous demande un peu? ah! quand j'ai vu cela je lui ai dit: eh ben, maintenant que je suis marié, venez les chercher vos 10 francs. — Il n'est jamais venu; mais j'ai tout de même regret de l'y avoir dit cela. — Il ne fait pas bon quand ils vous en veulent, ces gens-là, — je ne crois pas qu'ils soient si sorciers qu'on le dit, mais tout de même il y a du mystérieux là dedans.

Enfin il m'a ben marié, quoique je n'aie pas payé. Ben marié!... que trop ben!

Z.

CONFITEOR

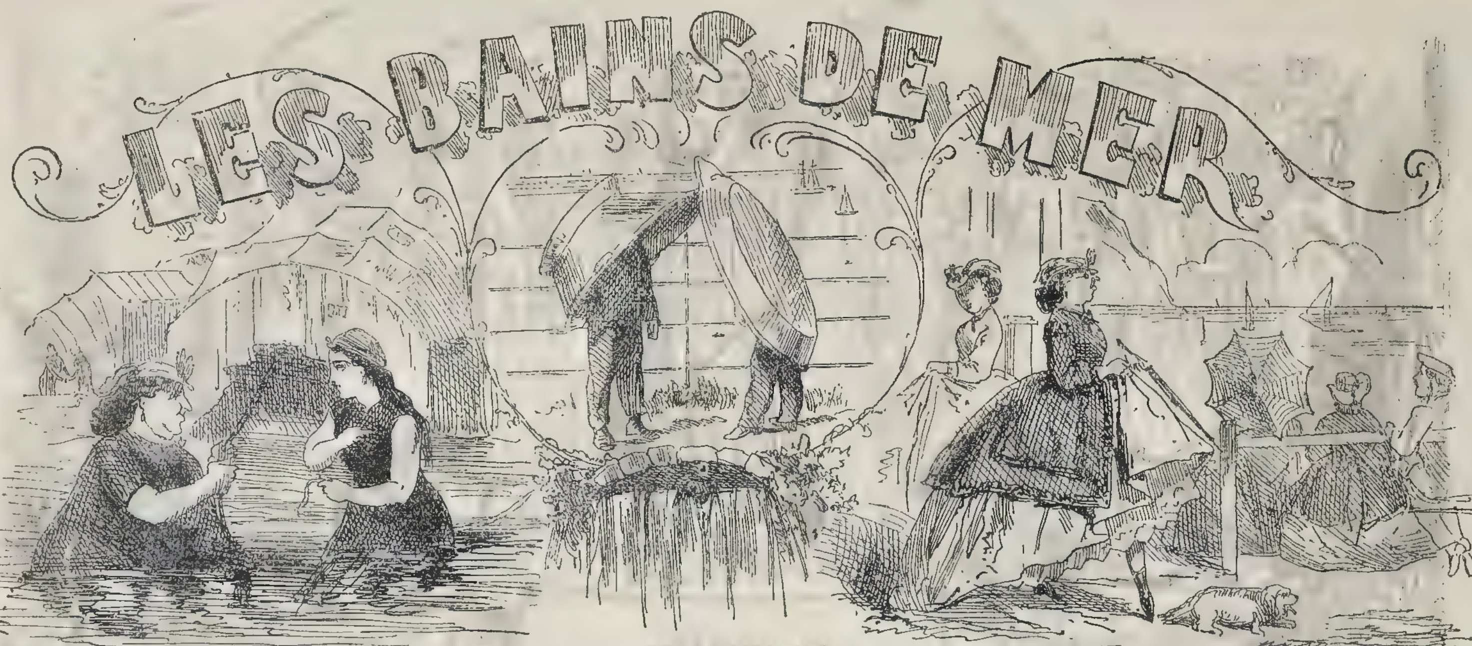
Je confesse que j'ai péché
Si l'amour terrestre est un crime,
Tout ce qu'il a de plus sublime
Dans mon âme s'est épanché.
J'ai gravité de cime en cime
Vers cet idéal tant cherché;
J'en connais la grandeur sublime...
Je confesse que j'ai péché;
Si l'amour terrestre est un crime.

Je confesse que j'ai voulu
Une âme pour prix de mon âme;
Mon cœur plein d'une ardente flamme
S'est fa t un dieu de son élu.
Triomphante, je le proclame
De mon sort le maître absolu
De mes jours tisse la trame:
Je confesse que j'ai voulu
Une âme pour prix de mon âme.

Je confesse que j'ai trouvé
L'amant qu'à deux genoux j'embrasse,
Que ma félicité dépasse
Ce que jadis j'avais rêvé.
Il a le charme, il a la grâce,
Son amour chaque jour prouvé
Ne peut jamais me laisser lasse,
Je confesse que j'ai trouvé
L'amant qu'à deux genoux j'embrasse.

Mais je ne puis me repentir
De ce bonheur, de cette ivresse,
De cette adorable tendresse
Dont je crois encor ressentir
L'effluve ardente, enchanteresse,
Et dont l'écho vient retentir
Dans l'âme de la pécheresse.
Mais je ne puis me repentir
De ce bonheur, de cette ivresse..

FROU FROU.



— Pourquoi donc gardez-vous votre petit chapeau?
— Ce costume de bain m'est si désavantageux!... Au lieu qu'avec ce joli chapeau sur la tête, tout est sauvé!

— Es-tu content?
— Pas trop! le beau monde tarde bien à arriver.

Le matin, en costume de bain, je vous l'abandonne; mais l'après-midi, sur la plage, comme elle reprend ses avantages en toilette!



UN DÉJEUNER INTERROMPU PAR LA MARÉE MONTANTE. — Le pâté à la mer!! Et le vin? Sauvé! Sauvé?... merci, mon Dieu!... Bah! si les plats sont un peu bousculés et les vins un peu secoués, quelle bonne faim! et surtout quels bons rires, pour peu que vous ayez perdu votre verre, et que votre voisine vous permette de boire dans le sien!



— Comme ces messieurs nous lorgnent de la plage! c'est insupportable!
— Mais non, mais non.



UN PAUVRE MONSIEUR
« Qui se plaint du goudron qui l'enchaîne au rivage. »



— Impossible, mesdames, de vous baigner dans la journée, nous n'avons que deux marées, une le matin et une le soir.
— Et l'administration souffre ça!

ESTHER

Mosaïque religieuse en trois actes, par M. Jules COHEN.

Paroles de Jean RACINE.

LA Comédie Française vient d'accueillir l'œuvre d'un débutant : ESTHER, par M. *Jean Racine*, né à la Ferté-Milon, déjà nommé et couronné. Il a eu le courage d'écrire une tragédie. Les sociétaires, selon l'usage, ont fait au nouveau venu un accueil sympatique : ils l'ont reçu à *correction*.

— Votre pièce est gentille, lui dit avec noblesse M. Talbot, mettez-y quelques couplets de facture.

— Dans dix-huit mois, dit à son tour M. Leroux, Geffroy, Provost et Regnier seront à la retraite, et moi, je serai le doyen des sociétaires (Si jeune!) Or, Esther est une tragédie spécialement écrite pour l'école de Saint-Cyr, mettons-y de la musique militaire. Cohen arrangera ça. Il a des *cahiers d'expressions*.

A la seconde lecture, le jeune Racine fut admis presque à l'unanimité, et M. Barré lui promit un décor de forêt magnifique.

A la seconde lecture le jeune Racine fut admis à la presque unanimité.

La critique étant un sacerdoce, nous sommes heureux de voir la Comédie-Française accueillir les jeunes talents. *Eugénie, Héraclius, la comtesse d'Escarbagnas, Psyché, Mélicerte, Esther*, sont des tentatives qu'il faut encourager. Nous applaudissons à ces promesses.

Voici en quelques traits le dessin de cette tragédie :

PREMIER ACTE.

Aman, favori d'Assuérus, trouve tous les jours, en rentrant à son hôtel, un mendiant assis sur la borne de sa porte cochère. Cet homme est couvert de cendres, ne se brosse jamais, et refuse de le saluer.

Cet homme est couvert de cendres et ne se brosse jamais.

Pour le punir de son insolence, Aman demande cent mille têtes de juifs, qui lui sont accordées. Qu'en fera-t-il?

Esther, habillée sur le modèle des sphinx de la fontaine du Châtelet, arrive à la tête d'un troupeau de brebis israélites, aussi laides que timides. Elles suspendent leurs saules aux lyres du rivage, et entonnent le *chœur des Girondins* dans le palais sans échos où dort la tyrannie. Grâce à la discrétion naturelle aux femmes, le secret est admirablement gardé.

Ici, M. Jules Cohen fait signe aux harpes qui préludent :

Plumes, voulez-vous des plumes, plumes, (1)
Voulez-vous des plumes,
Plumes, plumes!

ESTHER.

Venez, brebis pensives,
Suivez votre maman,
Chantons des chansons juives,
Venez, venez m'aider à chasser cet Aman.

CHŒUR DES ÉLÈVES.

Ah! vous dirai-je, maman,
Nous ne voulons pas d'Aman.

LES HARPISTES.

Plumes
Voulez-vous des plumes?

PREMIER SOLO.

Nous sortons du Conservatoire
Et nos excellents professeurs
Ont guidé vers cet *abattoire*
Le troupeau de mes jeunes sœurs.

LES HARPISTES.

Plumes
Voulez-vous des plumes.

(1) Celles de nos lectrices qui n'auraient pas emporté une harpe à la campagne peuvent la remplacer par cette phrase d'harmonie imitative. Elle se chante sur l'air que voici, en insistant fortement sur le mot *plumes*, et en prononçant très-rapidement les mots : *voulez-vous des*

Essayez :

Plumes Plumes Voulez-vous des Plumes, Plumes. Voulez-vous des Plumes Plumes Voulez-vous des Plumes, Voulez-vous des Plumes, Plumes, Plumes!

Ne croiriez-vous pas entendre une harpe?


Elise Ponsin et Jeanne Tordeus, déguisées en pipes turques.

DEUXIÈME SOLO.

Nous sommes des Israélites,
Jules Cohen également ;
Mais ces accords amalécites
N'empêchent pas les sentiments.

LES HARPISTES.

Plumes !

Mlle Elise Ponsin, coiffée d'un turban qui lui donne un faux air de pipe turque, chante à son tour, en chœur avec ses compagnes :

Non non non non non non non non non non non non
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
Plumes, plumes.
Dieu ne laissera pas égorger l'innocence !

Si Dieu ne protége que les innocentes, je prévois un affreux carnage de jeunes personnes à la Comédie-Française.

Voici Hydaspe et Asaph, coiffés d'un entonnoir brillant qui fait sourire les pompiers. Comme ils savent écouter ! c'est élever le rôle de confident à la hauteur de la première scène française.

Esther, la brebis rêveuse et pensive, veut sauver le peuple.

Jusqu'ici, la pièce n'a rien de particulièrement politique.


HYDASPE ET ASAPH — A quelle heure les couche-t-on ?

DEUXIEME ACTE

Une forêt. — On attend la meute du Châtelet. C'est Esther qui s'avance avec son petit troupeau. Je reconnais Mlles Tordeus, Lloyd et Debreuil, que la Russie ne nous a pas encore enlevée à prix d'or, pour le Théâtre de St-Pétersbourg.

C'est donc ici d'Esther le superbe jardin,
Et ce salon pompeux est le lieu du festin.

Pas de jardin, pas de salon pompeux, pas de festin, mais des cèdres magnifiques.

Les harpistes, qui ne sont pas venus pour enfiler des alexandrins, pincent leurs cordes sonores :

Sion — Sion — Scions les spectateurs !

Décidément, il y a trop de harpes. Cette innovation est un hommage rendu à la liberté des théâtres, qui permet à la Comédie-Française de jouer l'opéra, et de donner une terrible leçon à la Porte Saint-Martin, qui joue *Tartuffe*.

Toutes les jeunes israélites sont tellement laides qu'Assuérus leur fait intimer l'ordre de chanter derrière le rideau de manœuvre.

M. Jules Cohen essaie d'arrêter les harpistes. Vains efforts !


Le plus farouche des Amans de chœur.

LE PREMIER HARPISTE.

(Celui qui joue le plus fort.)

Plumes !
Je suis abreuvé d'amertumes,
Je suis rempli de *désespoire*
D'accompagner de tant de plumes
Notre immortel Conservatoire.

CHŒUR.

De la classe des petites.

Nous ne voulons pas de plumes,
Plumes, plumes.

TROISIEME ACTE.

D'après les ordres formels du roi, on frappe les trois coups, mais la toile ne se lève pas. On entend des chœurs monotones mais on a la consolation de ne pas voir les chanteurs. Fol espoir !!! La toile se lève sur une classe du Conservatoire. M. Samson joue de la harpe, espérant acquérir un nouveau titre à la pourpre de la boutonnière.


Le père de Francus chantant les mémoires de Samson.

M. SAMSON.

Je suis plus triste
Qu'un harpiste,
De chagrins je suis dévoré
Car je ne suis pas décoré !

LES HARPISTES.

Ensemble.

Plumes,
Voulez-vous des plumes,
Voulez-vous des plumes,
Plumes,
Voulez-vous des plumes.
(Une, deux, trois.)

ENSEMBLE.

Plumes !

M. VIENNET.

Barde de l'Académie française.

(Un téorbe dans le trou du souffleur.)

Le chêne un jour dit au bourreau :
Vous avez bien sujet d'écrire vos ***Mémoires,***
Une hache pour vous est un pesant fardeau.
Vous avez eu bien des déboires.

M. SAMSON.

Je possède une tabatière,
Des épingles en diamant ;
Mais je voudrais voir un ruban
Rougir à ma boutonnière.

CHŒUR DES GRANDES.

C'est égal ! c'est égal !
Il a fait l'*art théâtral !* (*bis*)

LES HARPISTES.

Plumes !

CHŒUR DES BREBIS :

Ils seront dévorés par les tigres.
Et par les léopards !

Le public entend *Léotard*. Il fait bisser le couplet.

A partir de ce moment, on est généralement d'accord qu'Esther convertira M. Guichard à la religion juive.

Scène d'amour tirée d'*Horace et Lydie*. Et le rideau ne retombe pas !

Aman montre sa scélératesse. Il a l'air d'aller escorter le Bœuf-gras. Sa femme lui reproche avec douceur d'avoir une si mauvaise tenue.


(Esther devant Assuérus). Relevez-vous, madame.

Mardochée, qui a une de ces têtes qu'on ne voit qu'aux jours de révolution, n'a pas de costume de cour. Malgré son influence, Esther n'a pu le faire inviter au déjeuner offert à Assuérus et qui se mange *à la cantonnade*. Pendant ce temps-là, les brebis chantent leur petite *Marseillaise* de salon.

Non non non (douze mesures.)
Plumes, plumes,
Dieu ne laissera pas égorger l'innocence.

ESTHER.

Nous perdons notre temps en chansons inutiles,
Venez, venez mes sœurs, dans le palais du roi.
Nous verrons son Aman plus vil que les reptiles,
Ramper à genoux devant moi.



LES GARDES DU ROI — Trop de crinolines dans les rangs!

LES HARPISTES.

Plumes!

ESTHER.

O Seigneur d'Israël, fais donc taire ces harpes,
Ce sont les musiciens d'Aman,
Rends-les muets comme des carpes.

CHŒUR DES BREBIS.

Ils ont fait tomber Penarvan!
Oui!
Ils ont fait tomber Penarvan.

PREMIER HARPISTE.

Je viens de casser une corde.

DEUXIÈME HARPISTE.

Attends un peu que je m'accorde.

ENSEMBLE.

Plumes!
Voulez-vous des plumes!

Le roi sort de table en belle humeur. Il a des habits de rechange et consent, pour cette fois, à prêter son costume du premier acte à M. Maubant, qui l'accepte. Aman est pendu. « C'est bien fait » chantent les jeunes israélites. M. Guichard, toujours charmant, invite gracieusement les Juifs.

A rebâtir le Temple et *repeupler* leurs villes.

Ils obéissent dans la coulisse, à cause de la règle des trois unités.

Cependant, on entend dans les loges ce vague tumulte précurseur de la sortie. On paye les ouvreuses et on endosse les pardessus. Les jeunes israélites saisissent cette occasion de reprendre le *chœur des Girondins*.

Non non non non, etc., etc.



Mardochée change son sac de pommes de terre pour des rideaux tout neufs de la *Belle Jardinière*.

— Soit, dit Assuérus, je vous pardonne, mais chantez-moi quelque chose de neuf.

Elles reprennent leurs saules suspendus aux lyres du rivage, et à l'heure où nous mettons sous presse, elles chantent sans doute encore.

Les comédiens, les harpistes, les machinistes, les chanteuses, les décorateurs, les costumiers, les pompiers de service ont fait leur devoir.

Un Aman de pendu, dix de retrouvés, s'écrie la reine.

Le jeune Racine a du talent. Nous ne serons pas aussi sévères pour lui que le *Constitutionnel* de ce matin, qui l'a jugé par un mot qui restera au répertoire :

Racine est un polisson.

J.



Venez, brebis pensives.



ACHILLE ET THERSITE (1)

NOUVELLE

III

La marquise attendit huit longs jours, Piliadys ne paraissait point. Elle allait se décider à reparler au baron, à le mettre en campagne pour retrouver le lutteur, quand on lui annonça qu'un pauvre diable, au langage incompréhensible, insistait pour lui parler. Il présentait, comme moyen d'introduction auprès d'elle, un papier où la marquise reconnut son adresse écrite de la main du baron.

Quand le bel Achille entra, la marquise pâlit, elle eut un moment de désappointement cruel : ce n'était plus un héros, mais un mendiant. Il portait un pantalon de velours râpé dont le fond était rapiécé avec du drap bleu. Ce pantalon, qui lui montait jusqu'aux aisselles, était retenu par une seule bretelles, qui venait s'appliquer sur une chemise de grosse toile noirâtre. Une courte veste, trop étroite pour ses vastes épaules, des gros souliers à clous, une mauvaise casquette qu'il tournait gauchement dans ses mains, lui donnaient la tournure d'un porteur d'eau. Madame d'Alfena eut quelque peine à le reconnaître, mais bientôt la tête de Piliadys, qui n'avait pas changé depuis huit jours, lui permit de reconstruire dans son imagination le corps gracieux et la suprême élégance de beauté qui se cachaient sous ces haillons. La sensation désagréable qu'elle éprouvait à le voir laid ne donna que plus d'envie de l'habiller d'autre façon.

Avant de lui proposer d'entrer à son service elle lui fit raconter son histoire en son jargon. Le boniment était à peu près vrai, Piliadys était né à Larisse et de la plus haute naissance, disait il ; la modestie n'étant pas sa vertu de prédilection. Il lui raconta comment il avait été pris par les recruteurs turcs, comment son vieux sang hellène s'était révolté, comment il s'était enfui avec des prodiges d'adresse et de force, et comment il avait été brigand dans les montagnes de la Macédoine (ce qui flatta infiniment la marquise); comment les troupes du sultan avaient dissipé sa bande, et l'avaient forcé à entrer comme valet d'écurie chez un hospodar. Ici il y eut quelque hésitation dans son récit. Le service de ce prince était si mauvais, disait-il, qu'il l'avait quitté. Il était clair qu'on l'avait chassé pour sa paresse ou sa violence. Il avait été ensuite batelier sur le Danube ; là un *impresurio* ambulant, lui ayant vu décharger des bagages, l'avait engagé, et depuis deux ans il était hercule de foire.

La marquise lui demanda si ce métier lui plaisait. Il répondit en soupirant, comme le chœur antique :

— O! to-to-to-to-toi!

Elle lui proposa alors d'entrer à son service comme chasseur. Il demanda tout de suite s'il y avait beaucoup à faire.

— Non, dit la marquise, vous monterez derrière ma voiture et vous ferez mes commissions. Vous serez libre du reste de votre temps, et vous aurez des habits magnifiques avec un chapeau à plumes.

Les deux dernières raisons furent victorieuses auprès du bel Achille, il accepta avec transport, et se mit à énumérer toutes ses qualités comme domestique. Les plus claires étaient qu'il avait quelquefois ciré des bottes, qu'il savait faire le café à la turque et allumer les pipes.

Tout à coup une idée lumineuse traversa l'esprit de la marquise. Le costume banal de chasseur convenait à un gros colosse allemand, non à une jolie et svelte nature comme celle du bel Achille ; il était Grec, il fallait le vêtir en pallicare. Elle était marquise italienne,

(1) Voir les numéros du 9 et du juillet.

SCÈNES MILITAIRES. — LE PANSAGE.



L'APPEL

BERNOUILLET? — Présent! | TREMOUT? — P'sent! | BRAGOULOT? — Zent! | COVIGNAC? — Zeing! MARICHOUX? — ...ent! | TRICORNET? — ...aou!.. | SCHNICKMANN? — Bressant!



Ces superbes lanciers qu'on voyait hier au soir
Pleins d'une ardeur si noble au bal du *Grand Chat Noir*,
L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
Vont trimer *jusques à ce que Cocotte* soit pansée!

UN BRIGADIER TROUBADOUR.



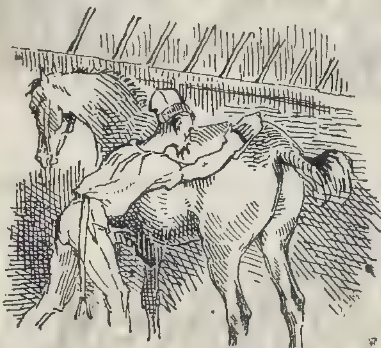
Il est défendu de fumer, mais le sage l'a dit : « La chique, c'est le lieutenant-colonel de la pipe! »



MM. les sous-officiers surveillant le pansage.



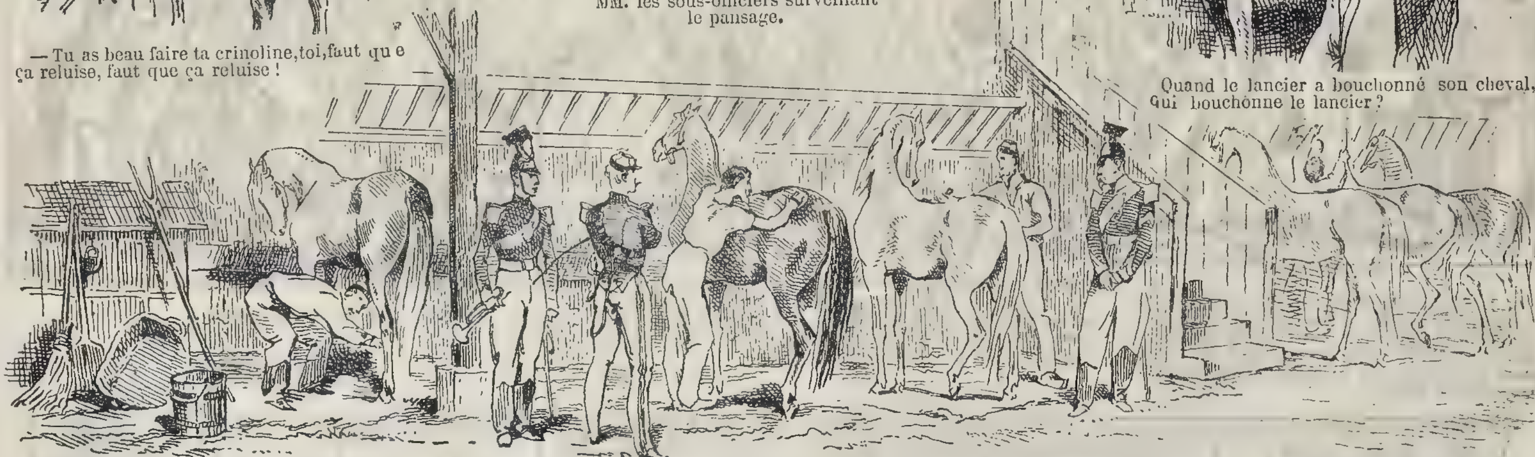
Le fantassin m'a blagué quand il disait : — Si je serais dans la cavalerie, je voudrais être cheval.
— Pourquoi? que je lui dis.
— Pour avoir un lancier qui me mouche tous les matins.



— Tu as beau faire ta crinoline, toi, faut que ça reluise, faut que ça reluise!



Quand le lancier a bouchonné son cheval, Qui bouchonne le lancier?



— Allons, Coco, donnez la patte!

— Il est bon le lieutenant! croit-il pas que j'astique du vernis et que ça va briller comme sa giberne!

Étrille donc ferme, sapristi! t'as l'air d'une demoiselle qui a peur de toucher à son piano.

— Eh! maintenant que vous voilà beaux, soyez sages.



— Ah! s'ils avaient dans leurs bottes tout le foin qu'ils ont sur la tête!

A ta soupe tu songeras
Après ton cheval seulement.

LES ARTISTES A LA CAMPAGNE. — Souvenir d'un Banquet fraternel des nouveaux Élèves des nouveaux ateliers de la nouvelle École.



I. — Le départ pour Robinson, par le chemin de fer de Sceaux. Pour charmer l'ennui de la route on improvise un guignole.



II. — L'arrivée au restaurant. — Gare au panier!



III. Au dessert — Un peintre prend la parole et un sculpteur fait les gestes : « La peinture et la sculpture sont sœurs, buvons à l'union des Beaux-Arts. » Attendrissement général.



IV. Les trois attitudes de mon voisin à table, au commencement, — au milieu, — à la fin.



V. — C'était un samedi, une noce vint à passer derrière la haie séparant la route du jardin où l'on dinait.



VI. — On apporte le beau-père.



VII. — On lui fait dire son âge et crier à bas l'Institut : le tout au milieu d'un épais nuage de fumée. — Tableau.



VIII. — La noce est épatée, les casseroles montent sur la table, le mari perd la tête, on subtilise la mariée, et le beau-père ne sait plus où se fourrer pour se garer des culbutes, des entrechats et de ceux qui font la grenouille humaine.



IX. — Séparation douloureuse. — On offre un bouquet à la mariée. — Le beau-père est pépiniériste : « Quand vous passerez par Puteaux, faudra venir me voir; vous m'avez fait tout plein de misère, mais vous êtes des bons garçons tout de même.



X. — On se livre ensuite au noble plaisir de l'équitation sur les chevaux de la localité. (Je vous recommande *Bretonne*; elle a le trot très doux.) — Rencontre de deux petites dames et d'un gros monsieur.



XI. — Enlèvement



XII. — Le gros monsieur a cherché son salut dans la fuite : sans espoir pour le leur, ces dames se laissent entraîner sur les chevaux de bois.

— Au dernier tour, on n'avait plus de secrets l'un pour l'autre.

XIII. — On revient par la route de Chatillon en chantant la *Marseillaise* des Refusés (voir la *Vie Parisienne*, le petit canard de la rue Mouffetard. L'assassinat de la rue Vivienne, etc., etc., et l'on se quitte avec l'espoir de recommencer bientôt.

qu'est-ce qui pourrait mieux lui aller qu'un valet de pied grec portant le doux nom Piliadys. Il y avait dans l'hôtel d'Alfena un cabinet dont les murs étaient tapissés d'aquarelles de nos principaux artistes; c'étaient des costumes de tous les pays. La marquise mena Piliadys devant un magnifique costume de chef hellène, et lui dit qu'elle allait l'habiller ainsi. A cette nouvelle, le jeune Grec versa des larmes de joie, d'amour-propre et de patriotisme. On a tout ce qu'on veut à Paris; le baron et Delambre, que leur mauvaise étoile amena juste à point pour servir leur rival, mirent trente magasins sans dessus-dessous, et au bout de deux heures ils revinrent avec le costume demandé, dont le principale pièce est la classique fustanelle : ce jupon tuyauté formé de trente-six cônes superposés. Piliadys s'en empara et alla s'en revêtir avec des cris de sauvage : il allait être si beau.

Pendant ce temps, le baron fit des représentations à la marquise; elle admettait, sans papiers, dans son intérieur un homme qui allait la dévaliser.

— Mes autres domestiques, répondit la marquise, ont des papiers parfaitement en règle et ils me pillent à qui mieux mieux. Est-ce par hasard le cuisinier que je tiens de vous qui ne me vole pas?

— Madame, dit Delambre, je venais vous faire une visite d'adieu. J'ai une occasion unique d'aller en Espagne.

— Voilà une résolution bien subite, cher ami, et combien de temps y resterez-vous?

— Trois mois environ.

Delambre supputait que l'engouement de la marquise pouvait durer ce temps-là. La marquise le laissa partir avec une indifférence qui ne l'étonna pas. Piliadys venait de rentrer dans son nouveau et splendide costume, avec des airs de prince, et oscillant sur ses hanches en véritable pallicare. Aussitôt la marquise fit atteler, elle emmenait le baron au bois; je veux dire Piliadys.

IV

Le lendemain, il n'était question dans Paris que du Pallicare de Mme d'Alfena.

Mais les conjonctures d'un monde méchant n'avaient aucun fondement. Piliadys avait deviné dès le jour de la fête de Saint-Cloud le sentiment qu'il inspirait à la marquise, il n'avait pas la tête forte, mais, comme tous les hommes près de la nature, il avait pour seule finesse de voir tout de suite l'effet qu'il produisait sur les femmes. Or, le Pallicare ne se pressait pas, il sentait instinctinctivement le peu de durée probable de sa position. Et il était si bien à l'hôtel d'Alfena. Le *far niente* y était si délicieux. Plus d'ours à étouffer, de carabiniers à soulever; boire, manger, dormir bien et beaucoup, courtiser les femmes de chambres, monter sur les chevaux de la marquise sous prétexte de les promener, et le jeune grec adorait le cheval, chanter dans sa chambre en s'accompagnant d'une espèce de guimbarde qu'il avait apportée de son pays, et qui ne le quittait jamais; telle était à peu près sa vie. Mme d'Alfena, de son côté, était aussi troublée que le pallicare était calme. Elle faisait sentir au baron le poids de sa mauvaise humeur, le renvoyait, et restait seule à rêver à celui qui était si loin et si près d'elle.

Un soir, les gens de la marquise entendant chanter le jeune grec, s'en amusèrent, et le prièrent de chanter à l'office, après le dîner. Ils étaient là une huitaine, tant hommes que femmes, qui se mirent bientôt à applaudir bruyamment et à troubler la marquise, qui venait de renvoyer durement le baron et qui se mourait de langueur, dans le plus parfumé de ses boudoirs. Il n'était pas de valet stupide, d'homme du peuple, qui ne dût être ému d'entendre et de voir Piliadys quand il chantait. On n'avait que faire pour y prendre goût, d'avoir l'oreille faite à la musique. C'étaient des chants de guerre d'une férocité étrange, ou des chants d'amour d'une profondeur et d'une mélancolie énivrante, toujours en mineur, avec des dissonnances et même des détonnances, des accompagnements monotones et bizarres qui en augmentait l'effet. Pendant qu'il chantait, sa figure mobile exprimait des ardeurs tantôt sanguinaires. tantôt amoureuses.

La marquise étendue tristement dans son petit salon, l'entendit. Elle s'avança peu à peu, guidée par cette voix. Une émotion irrésistibie la gagnait; elle étouffait et elle avait peine à marcher, et en même temps elle ne voulait pas marcher de peur d'être surprise par ses gens. Malgré elle, elle approchait lentement de l'office jusqu'à ce que Piliadys eut terminé; alors les applaudissements et les éclats de rire la réveillèrent, et elle entendit le bruit d'un baiser. C'était plus qu'elle n'en pouvait supporter, elle se sentit prise d'un grand courage. Elle rentra vivement dans son salon, et sonna fortement sa femme de chambre :

— Qu'est-ce qui chante ainsi?

— C'est le pallicare de madame la marquise.

— Je ne l'entendais pas bien, mais il me semble qu'il a une belle voix.

— Oh! oui, madame.

— Dites-lui de venir, je veux l'entendre ici.

La femme de chambre redescendit en courant:

— Vite, vite, beau chanteur, prenez votre guimbarde et montez, madame la marquise demande à vous entendre...

V

Qui eut vu Achille après un mois de séjour chez la marquise, eut eu peine à reconnaître le lutteur de la foire ; ce n'était plus un homme, c'était un végétal. Il dormait ou somnolait dix-sept heures sur vingt-quatre, ne se réveillant tout à fait que pour fêter la cuisine délicate et solide de sa maîtresse.

Les modernes, la tête farcie de billevesées et de préoccupations d'intérêt, ne connaissent point ces longs états de langueur et de prostration voluptueuses où la vie végétative fonctionne presque seule. Quand nous lisons que les anciens ne quittaient point le lit du festin pendant un mois, que le même homme, qui venait de se nourrir toute une campagne avec un petit sac de grains, était capable de manger un sanglier en un seul jour, nous sentons que nous avons à faire à une autre race que la nôtre. Ces héros susceptibles de développer une énergie, de supporter des privations au-dessus de notre nature et de conquérir le monde haut la main, en quelques années, étaient aussi susceptibles de supporter des excès, un repas, un abêtissement au-dessus ou au-dessous de notre nature. C'était à cette race étroite et superbe qu'appartenait le pallicare de Mme d'Alfena.

L'affection de la marquise fut marquée bientôt par un trait de dévouement vraiment admirable. Elle voulut faire d'Achille un chanteur d'opéra Sa voix l'émouvait à tel point qu'il était pour elle le plus sublime des chanteurs. Elle donnait des soirées musicales célèbres dans Paris et où elle avait le bon goût de ne pas chanter. Elle en prépara une d'une solennite extraordinaire, et, au milieu des coryphées de l'Opéra et des Italiens, elle fit paraître le pallicare. Le bel Achille eut un succès de nouveauté et d'étrangeté. Un vieux savant, qui s'occupait de reconstruire la musique des Grecs, versa des larmes d'attendrissement :

— Il procède par quart de ton, s'écria-t-il avec transport. C'est divin, c'est merveilleux, c'est homérique!

Puis prenant la guinbarde aux courbes étranges :

— C'est le style plus pur, c'est la lyre de Démodocus!

Le mélomane invita Piliadys à venir donner une représentation chez lui devant l'élite de l'Institut. Le Grec eut le même succès qu'à l'hôtel d'Alfena tant qu'il chanta les airs nationaux dont on avait bercé son enfance, mais tout changea quand le maître de la maison voulut lui faire chanter des airs censés grecs de sa composition. On eut beau le pousser, l'accompagner sur un espèce de piano construit exprès pour la musique grecque, il ne produisit que le plus atroce charivari. Il demanda bientôt à s'en aller, le vieux savant déclara que Piliadys était une mazette, que sa musique n'était pas grecque, mais turque ou mogole, et il n'en reparla plus. Mme d'Alfena n'eut pas plus de succès avec les maîtres de chant entre les mains des quels elle mit son pallicare. Non-seulement la naïve intelligence de celui-ci ne put s'élever à déchiffrer la notation musicale en usage chez nous et à aller en mesure, mais il chanta faux avec obstination, et se refusa entièrement à comprendre ce que nous appelons un ton. On sait que toutes les musiques primitives en sont là, et qu'il n'est pas rare d'entendre, par exemple, les musiciens les plus estimés parmi les Arabes chanter ensemble dans des tons différents, se maintenant dans une harmonie insaisissable pour notre oreille civilisée, tandis que les chefs se pâment d'aise, et croient voir le Paradis s'entrouvrir et les houris leur tendre les bras.

D'ailleurs la paresse naturelle au jeune Grec lui rendait l'étude de la musique insupportable, il avait la tête dure, voulait s'en tenir en toute chose aux dons naturels. Il trouvait que c'était une sotte manière d'employer son temps que d'apprendre la musique des barbares, qui lui semblait manquer de passion et de tendresse, et superlativement ennuyeuse.

ÉMILE L.

(*La suite au prochain numéro.*)

ENTRÉE EN VILLE

(Guerre d'Amérique.)

Plongés par un soleil de juillet dans la somnolence, affaisés sur nos selles et abandonnant la bride à nos montures, dont les sabots allourdis soulevaient des flots d'aveuglante poussière nous cheminions paisiblement sur une route aride comme un désert, nous arrivions près de *Madison-Court house*, dont la présence venait de nous être révélée par une flèche d'église surgissant d'un massif de verdure; lorsque nous fûmes vivement tirés de notre torpeur par une violente fusillade. Nous aperçûmes alors trois de nos éclaireurs se repliant, sur nous bride abattue en criant: l'ennemi! l'ennemi!

Le général arrête son cheval.

— Où cela? demande-t-il.

— A l'autre bout de la ville, répond un éclaireur; après nous avoir laissé traverser la moitié de Madison, il nous a envoyé une décharge.

Les coups de feu se succèdent avec rapidité.

— Sont-ils nombreux?

— Oui!

Le général continue sa route, le feu cesse, et bientôt nous nous trouvons près de plusieurs maisons derrière lesquelles sont embusqués le restant de nos éclaireurs. C'est là Madison, dont la grande rue est pour le moment déserte dans toute sa longueur; à l'autre bout seulement nous apercevons les têtes de nos ennemis, car leurs corps sont cachés par le dos d'âne que forme le terrain en s'élevant, par une pente presque insensible, jusqu'au milieu de la ville. On voit étinceler l'acier des sabres et des carabines.

Le général donne l'ordre à l'un de ses aides de camp d'aller presser le pas de la colonne d'infanterie qui vient derrière nous; puis, après avoir braqué sa jumelle sur nos adversaires, il tire son revolver de sa ceinture, l'arme, s'assujetit sur sa selle et ramasse les rênes de son cheval. Nous l'imitons instinctivement. Les craquements secs des chiens des pistolets, les cliquetis des sabres, les piétinements des chevaux, sont les seuls bruits qui frappent les oreilles; la chaleur est étouffante, l'atmosphère est chargée d'orage.

En avant! crie tout à coup le général. Les chevaux partent au galop et bientôt nos ennemis deviennent plus distincts: ce sont des cavaliers qui semblent décidés à nous attendre de pied ferme; ils poussent des clameurs de défi, auxquelles nous répondons par des hourrahs formidables. Nos chevaux s'animent, s'enlèvent; une ligne de fumée nous avertit que les Secesbs viennent d'ouvrir leur feu; nos propres cris nous assourdissent. La fumée se dissipe, et nous permet de voir nos adversaires toujours devant nous, impassibles, continuant leur fusillade. Nous approchons: nos chevaux, tête basse, se précipitent en hennissant; ils sont devenus fous sous les éperons qui leur déchirent les flancs; le sabre aux dents, les revolvers en avant, nous faisons feu à bout portant... nous nous ruons au milieu de l'ennemi, mais, à travers le brouillard de fumée épaisse qui nous enveloppe, nous voyons les Secesbs s'évanouir comme des fantômes, en faisant boudir leurs chevaux, par dessus les haies, qui hérissent la route de droite et de gauche.

Le général s'arrête et lance un regard autour de lui: une douzaine de nos hommes tout au plus, sont là, prêts à reprendre la course; les chevaux écument, la sueur ruisselle sur leurs membres frémissants. En cet instant, sur la route devant nous, une compagnie de cavalerie sort d'un bois; elle s'y était sans doute embusquée pour fondre sur nous au passage, mais nous voyant décidés à ne pas sortir de la ville, elle se masse pour nous charger... déjà elle se met au galop, lorsque, derrière nous, retentissent des clairons; c'est notre infanterie qui entre dans Madison.

Les *Secesbs*, comprennent ce que cela veut dire, et se retirent en nous saluant de quelques coups de carabine, que nous leur rendons avec usure.

Deux malheureux secesbs sont à terre: l'un, pris sous son cheval tué, a la cuisse cassée, et l'autre a reçu une balle dans le ventre, sur lequel il se traîne en hurlant. Trois des nôtres sont blessés, un seul est mort; c'est un nègre que nous avions trouvé dans un champ quelques jours auparavant et qui nous servait de guide; ce pauvre diable, qui n'a pas joui longtemps de sa liberté, était brave, il chargeait avec nous un des premiers, en rugissant comme une bête fauve. Deux de nos chevaux sont atteints de telle façon qu'il faut leur brûler la cervelle, séance tenante.

UN VOLONTAIRE.

CHOSES ET AUTRES

Le Théâtre-Français répète en ce moment *Athalie*, du jeune Racine, qui vient d'obtenir un succès si légitime et si franc comme librettiste des chœurs d'Esther. On lui a adjoint un collaborateur pour les paroles de l'œuvre nouvelle.

Je commence à être très inquiet sur le compte de cet être fantastique qui passe sa vie à assassiner en chemin de fer, que nous autres Français nous appelons Jud, on ne sait trop pourquoi, et qu'on ne peut trouver nulle part. Cet être bizarre opère maintenant en Angleterre, où la police n'a pas plus de bonheur qu'en France.

Quant à M. Briggs, l'assassiné de Londres, on nous écrit qu'à ses obsèques assistait un concours extraordinaire de monde. Tous ces gens-là n'auraient pas été à son enterrement s'il était mort d'une autre façon. Qu'ont-ils vu de plus? Rien. Que voulez-vous? On est bien aise de dire à ses amis: j'étais au convoi de cet homme à qui il est arrivé quelque chose. — Et les amis, étonnés, répondent: Ah!... Tout comme si l'on avait vu la chose arriver.

—

Sa Majesté le roi de Portugal a inventé un boulet. A défaut de la poudre, c'est toujours ça.

—

Avez-vous remarqué que lorsqu'un journal rend compte d'un orage il n'écrit jamais le tonnerre, mais: *le feu du ciel?* dire que les poëtes se sont réfugiés aux faits divers. *O tempora, o mores!*

—

Les Italiens, qui veulent absolument être des Romains, commencent à porter des sandales. Ils arriveront certainement à compléter..... le costume.

—

Un yacht anglais a recueilli les épaves de *l'Alabama*. On remarque, parmi ces objets, des piques, des cartouchières, des hamacs, des bibles, des romans, toutes choses morales; puis un magnifique mantelet de femmes en soie noire. Que faisait ce mantelet chez ce corsaire?

Les Femmes sérieuses ont reparu sur l'affiche. Quand je vous dis qu'on ne pourra pas s'en débarrasser.

—

La Porte-Saint-Martin est toujours aussi docile qu'autrefois aux conseils de la critique. On s'est fort moqué de son entêtement à jouer du Molière; aussitôt elle a joint à *Tartufe* le *Dépit amoureux* et les *Fourberies de Scapin*. J'approuve ce théâtre. Que serait la liberté, si l'on n'était pas libre d'être détestable?

—

A propos de biches anglaises, on annonçait à l'une d'elle le suicide d'une lorette française qui venait de se tuer par amour;

— *Elle gâte le métier*, dit tranquillement l'Anglaise.

—

Un immense théâtre s'ouvrira à l'angle du boulevard Bonne-Nouvelle. Il s'appellera: Théâtre-International. Aujourd'hui on veut de l'International à tout prix. On en met partout. Les pièces qui seront jouées sur cette scène seront écrites dans un baragouin composé des cinq ou six principales langues de l'Europe. Le premier drame sera dû à la collaboration de M. Ponson du Terrail et d'un Auvergnat, qui, ayant eu des malheurs, tiendra à ne pas compromettre son nom.

—

On annonce que, l'hiver prochain, M. de Lamartine donnera une grande tragédie au Théâtre-Français. Est-ce que, jusqu'à présent, le Théâtre-Français n'avait pas le droit de jouer des tragédies de M. de Lamartine? Comment s'expliquer autrement que celui-ci ait attendu si longtemps le décret du 1er juillet?

Il faudrait emprunter les tirades les plus longues de Mme de Sévigné, pour caractériser la nouvelle suivante:

—

Un inventeur vient de supprimer la nuit. Supprimer la nuit, sans figure. Au moyen de miroirs réflecteurs, ledit inventeur promet de ramener les rayons du soleil sur l'hémisphère qu'il aura abandonné. On laisse circuler ces gens-là. — Çà, que gagnerons-nous à cette invention? Supprimer le gaz, ne sera-ce pas supprimer tous nos plaisirs? Quand le jour sera éternel, que ferons-nous, je vous le demande, des théâtres, des bals, et des feux d'artifice? et moi, qui ne peux dormir qu'avec tout cela!

—

Chez nous, on continue à chercher l'auteur du *Maudit* et de la *Religieuse*. C'est M. Louis Ulbach, c'est le cardinal Antonelli, c'est un évêque, c'est M. Renan, c'est celui-ci, c'est celui-là, ce n'est personne...

— Allons donc! me disait il y a quelques jours un jeune ecclésiastique, peut-on supposer un philosophe? C'est quelqu'un de la maison, soyez-en persuadé: cela se reconnaît à des détails que les philosophes ne devinent pas!

—

— Comment s'appelle votre ami là-bas? demande Mlle X... du Vaudeville à un journaliste.

— Il s'appelle Adhémar.

— Tiens?... c'est un drôle de nom... Je n'ai pas encore eu d'amant de ce nom-là... Présentez-le-moi donc, voulez-vous?

—

Un nouveau journal politique annonce naïvement qu'il donnera prochainement

des Guêpes A L'INSTAR *de M. Alphonse Karr.*

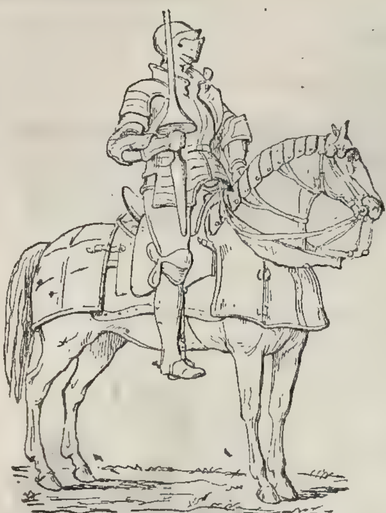
Cela me rappelle l'enseigne d'un marchand de nouveautés à Bourges:

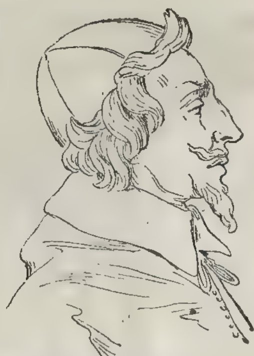
Magasin à l'instar de Paris.

Entrée de l'instar.

— Les femmes! disait le jeune B..., je trouve ces petites bêtes-là charmantes, moi.

X.


Armure de cheval
(*d'après les modeles du musée d'artillerie*)


Le cardinal de Richelieu
(*d'après la médaille de Warin*)


Louis XIV
(*d'après le médaillon en cire du musée de Versailles*)


Uniforme de cavalerie (XVIIIe siècle)
(*d'après Parrocel*)

DICTIONNAIRE DES ARMÉES DE TERRE ET DE MER

ENCYCLOPÉDIE MILITAIRE ET MARITIME (1)

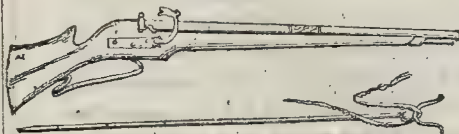
Voilà des titres bien sérieux, et en lisant ces gros mots, plus d'un lecteur froncera tout d'abord le sourcil, en disant : un livre de science ? Est-ce bien l'affaire d'un abonné de la *Vie Parisienne?* Eh bien ! on se tromperait, je viens de parcourir les deux volumes dont se compose ce nouvel ouvrage, et m'y suis intéressé, non pas comme à un roman, ce serait trop peu dire, mais comme à la conversation d'un homme profondément instruit des choses militaires et qui aurait bien voulu pendant plusieurs heures répondre à toutes mes questions, et cela dans un style net, mâle, et pittoresque, avec cette autorité persuasive qui résulte toujours de la hauteur et de l'impartialité des vues. Ajoutez que de toutes les sciences, la science des choses militaires est peut-être la moins abstraite, je veux dire celle qui tombe le plus sous les sens, et traite le plus de sujets que nous avons tous les jours sous les yeux, armes, uniformes, manœuvres, batailles ou siéges; le pittoresque cotoie ici forcément le technique ; un retroussis d'uniforme, une forme de baïonnette, un principe d'équitation, un dicton militaire, une courte biographie vous ouvrent tout un monde de rêveries, fantasmagorie scientifique où viennent se fondre tous les usages, tous les souvenirs, tous les héroïsmes du passé et du présent. L'auteur de cet ouvrage est monsieur le comte de Chesnel, lieutenant colonel d'infanterie et ancien marin ; je ne puis que lui exprimer ici le plaisir que m'a fait cette lecture, laissant à de plus dignes de prononcer sur la valeur scientifique de son œuvre. Un artiste bien connu, un des meilleurs élèves de Charlet, Jules Duvaux a jeté dans cet ouvrage *douze cents* croquis au trait qui précisent et complètent les descriptions. Il s'est modestement effacé devant les documents originaux qu'il n'a cherché qu'à traduire le plus fidèlement possible. Aussi ce livre s'adresse-t-il selon moi, non pas seulement aux officiers, aux personnes spécialement vouées à la carrière militaire, mais encore aux artistes, aux écrivains, aux gens du monde, curieux d'avoir sur chaque époque des renseignements précis. Les vignettes de cette page, extraites des deux volumes en sont la preuve. Cette impénétrable et mystérieuse armure a été copiée au musée d'artillerie; ce pittoresque cavalier, moitié gentilhomme, moitié bandit, doit sortir d'un de ces profonds escadrons qui chevauchent tout le long de l'immense siége de La Rochelle de Callot ; ce mousquetaire portant la livrée royale assistait à quelque entrée de ville de Vander Meulen ; ce lourd cavalier Louis XV, aux grandes bottes, figurait dans quelque choc de cavalerie de Parrocel ; ce leste et coquet hussard, ce pesant cuirassier à crinière sont de vieilles connaissances pour les collectionneurs des lithographies de Carle Vernet. De même des portraits. De même des moindres engins, canons, fusils, sabres, détails de fortifications, etc., et ce n'est point là la partie la moins intéressante de ce consciencieux, savant et artistique ouvrage. Avec les auteurs, l'on doit aussi remercier monsieur Le Chevalier, un des rares éditeurs qui croient encore au succès des belles et bonnes publications.

M.

(1) Chez Armand Lechevalier, 60, rue Richelieu.


Fusilier à cheval sous Louis XIII
(*d'après Callot*)


Mousquetaire du roi (1665)
(*d'après Vander Meulen*)


Arquebuse


Kléber
(*d'après Guérin*)


Le maréchal Ney
(*d'après le cabinet des estampes*)

Hussard-Chamboran (1796)
(*d'après Carle Vernet*)


Cuirassier (1807)
(*d'après Carle Vernet*)


Mousqueton de cavalerie



L'INSPECTION GÉNÉRALE

A Madame la comtesse de V..., au manoir de K..., commune de Pont-l'Abbé (Finistère).

I

Loutreville, 20 juillet 1864.

Ah! ma chère Amélie! que la guerre est une belle chose! et que le général Ségart est un homme charmant! J'en suis folle depuis deux jours, mais folle à lier. Je l'ai déclaré à mon mari, qui s'est moqué de moi, selon sa détestable habitude. Ce gros sceptique d'Adolphe prétend que c'est ma sixième toquade de l'année : il les inscrit l'une après l'autre ; c'est révoltant! D'abord je n'admets pas qu'on traite de toquade mon enthousiasme pour Octave Feuillet, que je n'ai jamais vu, ni mon idolâtrie pour M. Pasteur, car je l'ai vu! ni ma vénération presque filiale pour ce cher abbé Grimbelot, de Notre-Dame, qui a de si adorables mains! ni pour ce sublime M. Harris, le dieu de l'homœopathie, qui m'a guérie de quatorze ou quinze angines, plus couenneuses les unes que les autres, dont j'étais menacée! J'adore les petits plombs de la rue de la Michodière et les éclairs de la rue Castiglione ; le souvenir de certain pâté aux huitres me fait rêver quelquefois une demi-journée ; il y a telle forme de chapeau, tel arrangement de coiffure, telle coupe de manteau qui me ravit, qui m'enivre, qui me transporte, qui fait bondir mon cœur hors du corset : où est le mal? Toutes les femmes ne sont-elles pas comme moi? En sommes-nous moins fidèles à nos maris, moins dévouées à nos enfants, moins ferventes dans nos prières à Dieu? Je me ferai hacher en mille morceaux pour la princesse de M... qui ne me connaît pas et à qui je n'ai

jamais été présentée; à peine si nous allons six fois par an dans le même monde. Adolphe, pour cela m'appelle cocodette; il tourne en ridicule un enthousiasme si juste et si naturel. Est-ce ma faute, à moi, si je ne suis ni aveugle ni sotte, et s'il m'est impossible de contempler sans frénésie la plus radieuse incarnation du *chic* sur la terre? Le *chic!* Amélie, mon cher ange, tu me comprends. Je poursuis.

Tous nos journaux, la *Vigie*, le *Conciliateur* et le *Messager* avaient annoncé l'arrivée du général inspecteur pour avant-hier lundi. On savait que les manœuvres auraient lieu aux portes de Loutreville, sur le Champ-de-Bataille, et que le public y pourrait assister. Il y a si peu de distractions au château jusqu'à l'ouverture de la chasse, que mon cher Adolphe ne pouvait décemment me refuser ce spectacle-là. Nous sommes installés chez notre vieil oncle, le chevalier de Porpiquet, qui a cette fameuse cave et cette divine cuisinière. Quels dîners, chère amie, et quels luncheons! La nature a créé les oncles et les tantes, comme les poulardes et les chapons, pour nourrir délicieusement nos jolies petites bouches!

Le général était attendu par le train de huit heures. Dès cinq heures du matin, il y eut foule autour de la gare; le colonel du 104e y vint à sept heures avec les officiers supérieurs, les comptables, l'état-major et tous les officiers du régiment. On les fit entrer dans la gare, et nous aussi: Adolphe est administrateur de la compagnie. La femme du sous-chef nous offrit un amour de fenêtre d'où l'on voit et l'on entend tout ce qu'on veut.

Le colonel Briquet se promenait sous nos yeux en fumant; ses officiers fumaient aussi; il causait avec eux familièrement, comme un camarade. « Mes enfants, vous connaissez tous le général Ségart, un brave, mais un bavard. Il s'est assez bien montré en Afrique et en Italie; mais, comme théoricien, il est coté. Avec tout ça, il ne s'agit pas de le prendre à rebrousse poil, puisqu'il représente le ministre de la guerre. On sait ce qu'il faut pour l'amadouer: c'est une espèce de déférence, de... comment dirai-je? de respect, manifesté sous la forme la plus engageante. Vous entendez bien? Libre à vous de le juger et même de le blaguer, si ça vous amuse; mais, tant qu'il sera là, comme il est un peu sur l'œil, sachons nous conformer à la circonstance. Et allez donc! » On applaudit à ce discours par un joyeux éclat de rire.

Mais au coup de sifflet qui annonçait l'arrivée du train, le colonel reprit son air d'autorité, jeta son cigare à dix pas, et s'écria d'un ton de commandement: Messieurs! rappelez-vous les instructions que je vous ai données; placez-vous par rang de préséance à ma droite et à ma gauche, et suivez-moi!

Le train s'arrêta; le général, suivi d'un seul aide de camp, ouvrit la portière et sauta lestement sur le quai. Il est grand, large et puissant comme un chevalier du moyen âge; l'œil noir, les moustaches et les cheveux gris de fer; un peu trop de couleur au nez et aux pommettes. Mais la noble physionomie et la magnifique prestance! Son petit aide de camp avait l'air d'une sauterelle au pied d'un chêne.

Le colonel s'élança vers lui, laissant tous ses inférieurs à trois pas en arrière. Ce pauvre colonel Briquet! je n'oublierai jamais l'intonation suave, sentimentale, idéale, dont il accentua son premer mot: Mon *Zénéral!*

Le général a écouté sa petite harangue; il lui a tendu la main avec une cordialité sublime. « Colonel, lui a-t-il dit, vous êtes bien bon! vous êtes trop bon! Je suis très-sensible! Il ne fallait pas vous déranger! » Je crois pourtant que si l'on ne s'était pas dérangé on en aurait vu de grises. Puis, jetant un coup d'œil sur le groupe des officiers: « Rien qu'à vous voir ici, mon inspection est à moitié faite. Je sais ce qui m'attend et tout le bien que je devrai dire à l'Empereur de votre brave régiment. »

En terminant la phrase, il leva la tête, m'aperçut à la fenêtre et exprima par un sourire sans affectation mais non sans grâce, que ma figure chiffonnée ne lui avait pas fait peur. Il a des dents superbes.

« Colonel! reprit-il à haute et intelligible voix, j'ai choisi pour ma résidence l'hôtel d'Europe. Voulez-vous me faire l'honneur de me montrer le chemin? »

L'hôtel d'Europe est sur la promenade des Ormes, à deux pas de la maison de notre oncle. Depuis hier matin, l'autorité militaire a fait poser deux guérites devant la porte cochère. En retournant chez nous, nous avons suivi, d'un peu loin, sans affectation, le cortége du général.

Les officiers l'ont mis à l'hôtel. On a voulu le faire garder par un détachement de cinquante hommes d'élite, commandé par un capitaine, un lieutenant et deux tambours. Mais il n'a pas voulu déranger tant de monde; il a dit au capitaine de renvoyer le piquet, en laissant dans le poste voisin quelques sentinelles de rechange.

Il est poli comme un prince. Le long de son chemin, toutes les fois qu'un bourgeois ou un homme du peuple saluait ses grosses épaulettes, il se retournait à demi, arrondissait le bras et rendait un salut impérial.

Avant de monter à son appartement, il a échangé plus de dix coups de chapeau avec la population de Loutreville. Le colonel est venu lui demander tout bas à quelle heure il daignerait recevoir le corps d'officiers. — « Colonel, a-t-il répondu, je ne veux pas déplacer ces messieurs une seconde fois; nous nous verrons au grand soleil, en pleine manœuvre. Vous me les présenterez sur le champ de bataille! » Il a ajouté, d'une voix qui remplissait la ville: « Mon plan d'inspection est tout fait; depuis douze ans que je remplis les fonctions d'inspecteur général, j'ai acquis le maniement des hommes et des choses. Vous savez tous, Messieurs, que rien ne m'échappe, ni l'ensemble, ni le détail. Dans la partie militaire, j'ai fait mes preuves. Quant à la partie administrative, c'est différent: j'ai prouvé que je n'y craignais personne. A tantôt! »

J'ai entendu le colonel qui disait à ses officiers, en passant sous les fenêtres de mon oncle: « Il commencera par sa revue d'ensemble, à une heure et demie, après le dîner des habitants. Dès aujourd'hui, c'est lui qui commande toutes les forces de terre et de mer. Vous avez pu le juger; mais n'oublions pas qu'il a droit à tous nos respects et toute notre obéissance! »

II

Le général a permis gracieusement que toute la population assistât à ses manœuvres. Pour ne pas être en reste, le maire a fait transporter sur le champ de bataille toutes les chaises de la promenade des Ormes et jusqu'aux banquettes rouges du palais municipal. Les quatre premiers rangs sont expressément réservés aux dames. Adolphe boude un peu, mais tant pis! Je suis avec Julie, avec Anna et la tante Séraphine, et les trois petites sauvagesses du Port-Neuf, noyées dans la mousseline comme des mouches dans du lait. Moi, j'ai mon habit d'incroyable, en piqué anglais cendre de roses, garni de galons de laine noire; cinq rangs de galons au bas, boutons de buffle noir, manchettes collantes à revers, ceinture au parfait contentement. Pour cravate, un flot de mousseline; j'ai supprimé le fichu menteur, qui paraîtrait un peu *costume* aux yeux des provinciaux. Chapeau conventionnel, baissant sur le front, entouré d'une écharpe de tulle nouant par derrière; souliers Louis XVI à talons hauts et bouffettes sur le cou-de-pied. Inutile d'ajouter que *j'épate* toujours Loutreville par la longueur de mes gants de Suède sans boutons. Adolphe ne s'est pas encore décidé à me permettre la petite canne à pomme d'or, mais il y viendra; je compte sur les bains de mer pour lui faire entendre raison.

Dès une heure moins un quart, il ne restait plus une chaise vacante; toute la ville avait dîné en deux temps, même nous, au grand désespoir de Marton et du bon oncle. Le régiment, colonel en tête, arriva

pour une heure et quart; tout le monde attendit patiemment le général jusqu'à trois heures.

On lui avait recruté, non sans peine, un brillant état-major : la ville a toujours manqué de cavalerie. Il a fallu envoyer extraordinairement tout ce qu'il y avait d'officiers et de soldats dans la garnison : commandant d'artillerie, capitaine d'artillerie, commandant du génie, gendarmes à cheval, etc., etc. Les chasseurs du piquet d'ordonnance arrivaient de l'autre bout du monde; ils ont fait vingt-cinq lieues pour venir escorter le général. Je dois avouer d'ailleurs que tous ces uniformes mélangés faisaient un très joli coup d'œil; il n'y manquait que des cent gardes. Mais on ne peut pas tout avoir.

On dit que le cortége a fait un petit détour pour avoir à traverser la place Condé. Le général a salué noblement la statue en criant à son escorte : « Chapeau bas, messieurs! le présent ne déroge point en rendant hommage au passé! » Je comprends qu'un tel homme ait voulu donner un petit bonjour au vainqueur de Rocroi. Il y a encore un bon fonds de camaraderie, dans notre armée. M. de Bontoux, le commandant d'artillerie, prétend que le général avait l'air de dire à Condé : « Tiens-toi bien! » Mais M. de Bontoux est une mauvaise langue; il n'aura plus d'avancement.

Le régiment était en bataille. On n'avait pas écarté la foule. Seulement quelques éclaireurs se prolongeaient de distance en distance pour séparer la ligne des troupes de la ligne formée par le public. Tout à coup, un clairon posté à 300 mètres en avant de la place, annonça l'arrivée du cortége. Aussitôt le colonel, les chefs de bataillon, les capitaines, courent de la droite à la gauche en criant : immobiles! immobiles! Le cortége paraît au loin, le colonel bondit sur son cheval : « A vos places, messieurs, à vos places! » Il pique des deux, court au devant du général, s'arrête à distance respectueuse, salue de l'épée, salue du cheval, salue de toutes les ondulations de son corps.

Au même instant les officiers montés du régiment quittent l'escorte au grand galop et vivement prennent leur place de bataille. Les tambours rappellent, la troupe porte les armes, le général ralentit le pas et s'arrête, juste devant nous, à la droite du régiment. Il s'appuie sur la jambe droite, et son cheval piaffe du pied gauche. Dieu! ma chère, qu'il était beau, les coudes plus haut que les mains, tenant les rênes du bout des doigts, et souriant d'un air aimable à ta très humble servante! Occuper l'attention d'un homme qui en fait marcher deux mille autres, et qui traite les lieutenants, nos jolis valseurs de l'été dernier, comme des collégiens en classe! Ne te moque pas trop; c'est un joli succès. Il fit passer les rênes dans la gauche, son cheval piaffa du pied droit. Il vint saluer le drapeau; le drapeau s'inclina devant lui. Tu sais si j'aime mon mari, Amélie, et je connais tes sentiments pour M. de V.; nous avons trop de religions pour ne pas les adorer jusqu'à la mort et pour nous permettre une pensée qui ne soit pas à leur adresse. Mais enfin, nos maris pourraient bien s'incliner jusqu'à terre, devant le drapeau de la France sans qu'il songeât seulement à leur rendre le salut!

Le général a pris un petit galop de manége, et passé fièrement devant le front des troupes. La musique jouait l'air national; toutes ces dames avaient les larmes aux yeux. Il est revenu sur ses pas, toujours du même train, en saluant la foule. Son regard d'aigle semblait plonger dans le peuple de Loutreville, et pourtant je n'ai pas senti la moindre inquiétude. J'étais sûre que dans toute cette assemblée personne ne lui plairait autant que moi.

En effet, c'est devant moi qu'il a mis pied à terre avec une désinvolture angélique. Il a fait savoir au colonel qu'il était prêt pour la présentation des officiers. Ces messieurs ont fait le cercle, en grande tenue, sabre au poing, et pourtant, permets-moi ce blasphème, ils avaient l'air de petits garçons. Il s'est tourné vers moi, il a relevé sa belle moustache, et leur a dit d'une voix qui franchissait le cercle et semblait s'adresser à nous : « Messieurs, tous les ans vous recevez la visite d'un inspecteur général. Cette année j'ose dire, sans crainte d'être démenti, que l'Empereur vous a envoyé un inspecteur exceptionnel. L'inspection que je viens de commencer n'est pas une inspection en l'air; c'est une inspection sérieuse, définitive, qui m'a déjà permis de vous juger à fond. Rien qu'à vous voir à vos rangs, sous les armes, j'ai compris tout ce que la France était en droit d'espérer de vous. Oui, messieurs, le pays, l'empereur, l'Europe, contemple et apprécie par mes yeux votre beau et brave régiment. Vive l'empereur! »

Non-seulement les officiers et les soldats répétèrent ce cri patriotique, mais... que veux-tu? Il avait eu l'air de s'adresser à moi; j'étais électrisée! J'oubliai que le pauvre Adolphe est, ou croit être légitimiste, et mes voisines, sans prendre le temps de s'étonner, jetèrent leurs mouchoirs en l'air et firent chorus avec moi. Adolphe n'est pas trop content. Son élection au conseil général a manqué cette année par l'influence du préfet; on va dire qu'il désarme, qu'il tourne, qu'il demande grâce, mais tant pis! Je ne serais pas femme, si je résistais à un premier mouvement.

Mon général a été sensible à ma petite concession. Il m'en a récompensée avec une délicatesse et une spontanéité dont je te fais juge. Le moment était venu d'examiner en détail je ne sais quelles catégories d'hommes, des engagés volontaires, des jeunes soldats, des caporaux nouvellement promus, des sous-officiers cassés, des soldats qui demandaient à se rengager, d'autres qui voulaient quitter le corps. Au lieu d'aller chercher tous ces gens-là, il les a fait comparaître devant lui et devant nous, sans quitter sa place. Grâce à lui, je n'ai pas perdu un détail. Au bout d'une heure ou deux, il a cru s'apercevoir que j'étouffais en bâillement : vite, il a mandé le colonel Briquet, qui se tenait à l'écart. « Colonel! s'est-il écrié, à quoi pensez-vous? Que devient la galanterie française? Vous ne devinez pas que ces dames s'ennuient? Allons! faites avancer votre excellente musique et régalez-nous de quelques jolis morceaux! »

Jamais la musique du 104e n'avait été si bonne. Je comprends qu'on se surpasse soi-même pour mériter les éloges de cet homme-là!

Après l'inspection des catégories, il a fait, toujours devant moi, ce qu'on appelle la revue de détail. On est venu lui présenter successivement les effets de chaque homme, avec le livret indiquant la masse. Comme il est sûr de lui-même! Quelle connaissance approfondie du métier des armes! « Capitaine! dit-il à un commandant de compagnie, comment s'appelle cet homme? » Le capitaine étonné, interdit, balbutie et ne répond pas. « Eh, capitaine! je ne fais que d'arriver, moi, et je connais vos hommes par leurs nom et prénoms mieux que vous! J'espère que vous n'oublierez pas le nom de Pacot (Pierre-François), maintenant que vous le tenez de ma bouche! » C'est du César, ni plus ni moins. M. de Bontoux prétend qu'il avait lu le nom écrit en grosse bâtarde sur le livret de l'homme; mais ces artilleurs ne croient à rien. On ne brûlera donc jamais l'École Polytecnique?

La journée a fini par un défilé sublime. Il est remonté à cheval; son escorte s'est reformée à quelques pas en arrière, et toutes les compagnies de tous les bataillons ont passé devant lui l'une après l'autre, dans l'ordre le plus imposant. Les officiers le saluaient de l'épée, il saluait les officiers; le drapeau l'a salué, il a salué le drapeau, et quand tous les saluts ont été finis, il nous a saluées avec la grâce la plus noble et il est parti d'un galop furieux, suivi de son escorte. Les carreaux de la ville tremblaient, les cœurs aussi.

III

Hier, ma chère enfant, j'ai compris la gloire.

Le rendez-vous était au même endroit, nous avions fait retenir nos places. La seule différence, c'est que je n'ai pas dîné du tout, malgré les instances d'Adolphe et du pauvre oncle. J'avais l'estomac serré, comme il arrive aux enfants qu'on va mener au spectacle.

Son premier regard fut pour moi : il semblait me remercier de mon exactitude. Il repassa les troupes en revue et se promena longtemps sur le front de bataille. Quatre chasseurs à cheval marchaient devant lui, le pistolet au poing, prêts à brûler la cervelle du premier insolent

qui manquerait de respect à mon cher grand homme. Mais bientôt il revint à moi, fit assembler devant nous les officiers, sous-officiers et caporaux, et leur dit, en lorgnant ma capote blanche :

« C'est aujourd'hui, messieurs, que je dois constater votre instruction pratique. Un inspecteur à la douzaine, comme la France en a trop, malheureusement, perdrait une journée à vous questionner l'un après l'autre : je ne suis pas de cette école-là, Dieu merci! Je sais que la théorie vous est familière; vous la possédez tous sur le bout du doigt, je m'en suis assuré d'un seul coup d'œil. Ce qui vous manque un peu, c'est l'application sur le terrain, devant l'ennemi : voilà ce que je veux vous inculquer. Vous ne sauriez l'apprendre à meilleure école; j'ai fait mes preuves, j'ai travaillé sur le vif; tous les ennemis de la France connaissent la moustache du général Ségart. C'est pourquoi je ne m'amuserai pas à vous faire exécuter des manœuvres élémentaires, des maniements d'armes connus de vos plus jeunes soldats. Je veux, avec la permission de ces jolies dames, que vous fassiez parler la poudre, suivant l'expression pittoresque des Arabes. Il s'agit de donner à la fleur de la population loutrevillaise le spectacle de la guerre! Vos hommes ont des cartouches, colonel?

A ces mots, mes voisines ont pris peur, et j'ai cru que les premiers rangs des fauteuils se débandaient honteusement avant la guerre; mais j'avais du courage pour mille et j'en ai distribué autour de moi. Je ne me rappelle pas mot à mot ce que j'ai dit, mais ces messieurs m'ont entendu, et il paraît que j'ai été superbe. Double succès, ma chérie, car il faut te dire que ma toilette avait déjà suscité un cri d'admiration.

Figure-toi une robe de foulard blanc, retroussée par devant sur un dessous de taffetas bleu de ciel, et allongée en queue par derrière; le tout garni d'un petit volant surmonté d'un entredeux de blonde posé sur un ruban bleu. La casaque pareille, très-courte, très-ajustée et sans manches, avec des épaulettes de blonde et de ruban; les bottines hautes de taffetas bleu avec bouffettes de blonde. Le couronnement de l'édifice était une toute petite capote de tulle blanc, avec une myriade de *vergiss mein nicht* semés sur le fond. Pas l'ombre de bavolet, mais une résille bleue sortant du chapeau. L'ombrelle bleue, couverte de point d'Alençon, pomme en turquoises. Que t'en semble?

Mon général commença par faire défiler devant nous de petits pelotons qui exécutaient des feux pour nous aguerrir au tumulte. Le fait est qu'au bout d'une demi-heure, je ne pensais plus à me boucher les oreilles, ni mes voisines non plus.

Lorsqu'il vit que nous étions prêtes à tout, il fit prendre les armes à tout le régiment et conduisit ses deux mille hommes à l'attaque d'une forte position, gardé par un ennemi imaginaire. Tu connais cette vieille tour de moulin à vent qui domine le champ de bataille, dans la direction de Piqueville? nous nous y sommes reposées ensemble il y a deux ans, en revenant du château d'Anna. Le général prit la peine de nous expliquer lui-même que cette tour était défendue (soi disant) par quatre mille Autrichiens, et qu'il se faisait fort de les débusquer en moins d'une heure. Comme le terrain est découvert, nous avons pu tout voir sans bouger de nos places; il a suffi de retourner les chaises. Il prend la tête de son armée, les colonnes débouchent, l'artillerie tourne sur les côtés, les petits pelotons se déploient en tirailleurs pour couvrir les colonnes. On entend des feux de file égrenés régulièrement comme des chapelets, des feux de peloton ramassés en un seul coup comme une explosion de mine. Que c'est beau, mon Dieu! que c'est beau! Après le *Faust* de Gounod et la bénédiction solennelle du saint Père, je n'ai rien vu de plus sublime, de plus grand, de plus idéal!

Un seul incident, mais sans gravité, a failli troubler la fête. Le premier bataillon, qui avait pris à gauche, par le chemin des abattoirs, s'est trouvé face à face avec un troupeau de bœufs qui accouraient au pas de charge. Le général était là; il a fait croiser la baïonnette. Mais il paraît que les bœufs ont aussi quelques notions de l'art militaire : ils ont formé ce que nous appelons le bataillon carré. Le général a jugé dans sa sagesse que cette position était trop bien gardée, il a jeté les yeux sur sa ligne de retraite, et commandé une manœuvre tournante qui rendait la victoire facile et sans danger. Le succès de la journée assuré, il a laissé faire les hommes et il est revenu auprès de nous. Ah! si tu l'avais vu, la lorgnette à la main, surveillant les opérations, lançant des estafettes dans toutes les directions, et animant ce grand corps du feu de sa belle âme! Tous ses gestes étaient traduits par les ondulations intelligentes de son beau cheval, qui semblait s'associer à la victoire.

Nos troupes n'étaient plus qu'à cinq cents pas de la position ennemie; on les vit se déployer sur un front étendu et lancer des feux de peloton qui faisaient trembler la terre. Tout à coup, les lignes se brisent, les feux cessent, de nouvelles colonnes se forment et partent en avant, la baïonnette croisée; les tambours battent la charge; victoire Enfin, notre mouvement offensif a été couronné d'un plein succès; le général nous montre du doigt les ennemis en fuite, et l'on croyait les voir, ma chère, tant cet homme parle bien! Il appelle le commandant d'artillerie et fait tirer quelques coups de canon dans cette masse désorganisée. « Voilà qui est fait, mesdames, dit-il en s'adressant à moi. Il n'y a pas d'ennemi qui résiste aux soldats français lorsque je les dirige, et surtout quand nous avons pour nous le plus puissant élément de succès : votre présence! » Dans le même instant, il fait un signe et s'arrête immobile, l'épée haute. Les troupes s'arrêtent aussi, comme si un pouvoir inconnu les avait paralysées en pleine action. Une minute se passe et le tour est fait : le photographe du général avait saisi au vol les acteurs, les spectateurs et le héros de cette belle journée!

Aux agitations du combat a succédé le calme et le silence. Les troupes victorieuses sont revenues se ranger devant nous. Le général félicite les uns, gourmande les autres. On dit qu'il proposera deux capitaines pour la croix. Il tance vertement le commandant du premier bataillon, qui a compromis le succès de la journée dans le chemin des bœufs. Ce pauvre commandant n'a rien répondu. Ce n'était pourtant pas lui qui avait fait la faute; mais personne n'a le droit de répondre à un général inspecteur attendu qu'il *ne peut pas* avoir tort. Quelle puissance!

La nuit tombait, les soldats n'en pouvaient plus. La musique du régiment nous fit ses adieux par une jolie valse qui fut littéralement dansée, et en mesure, par le cheval du grand chef. Après quoi, la troupe défila de nouveau et traversa la ville, musique en tête, drapeau au vent, entre deux rangs de torches allumées. C'était magique.

Hélas! chère Amélie, mon général est reparti ce matin avec son petit aide de camp. Nous allons prendre congé du bon vieil oncle et retourner au château après le dîner de midi. Mais je peux vivre cent ans, je n'oublierai jamais cette inspection générale, où le plus fier et le plus brave des guerriers n'a guère inspecté que ton amie,

JACQUELINE DE BEAUVENIR.

Pour copie :
EDMOND ABOUT.



MES VOISINS DE CAMPAGNE

IV. — LE PHARMACIEN ET L'HUISSIER.

Le pharmacien et l'huissier en train de jouer aux dominos — ces dames travaillent dans un coin.

LE PHARMACIEN (tenant d'une main ses sept dominos et de l'autre indiquant alternativement le plafond et les planches.) — Moi je vous dis que quand il monte... Eh bien ! il descend.



L'HUISSIER (arrête son jeu et fixe d'un air rêveur un point dans l'espace.) — Oui... oui... (Il passe sa main sur son menton.) Quand il monte... il... descend... Ah ! tenez, laissez-moi donc tranquille avec vos inventions..... c'est à vous à jouer..... blanc cinq. Ah ! si vous me disiez, quand on croit qu'il monte, il descend... Ah ! cela, je ne dis pas, je dirais peut-être bien. — Julie, fais donc taire cet enfant. — Ça, ça serait autre chose... blanc cinq.

LE PHARMACIEN. — un petit trois — je dis que... quand... il... monte... il descend. Sapristi, c'est clair... mais savez vous seulement ce que c'est que cet instrument-là ?

L'HUISSIER. — Tiens, parbleu, la belle malice ! c'est un cadran avec des aiguilles sur lequel on cogne avec sa canne pour empêcher de pleuvoir.

LE PHARMACIEN (riant aux éclats). — Ah ! ah ! ah ! Elle est trop forte. . ah ! ah ! il a des réponses qui peignent l'homme... un cadran sur lequel on cogne... ah ! vous êtes encore un drôle d'homme !

L'HUISSIER (pas content). — Eh ! vous m'ennuyez avec vos histoires.. je n'ai pas de trois... que le bon Dieu vous bénisse avec vos baromètres, vos thermomètres, vos gazomètres et toutes vos manivelles.

LE PHARMACIEN. — Je ne vous parle pas du cadran et des aiguilles, je vous parle de l'intérieur, du pourquoi, de l'âme de la chose, de ce que tout homme intelligent doit étudier. Avez vous jamais été tenté de soulever votre appareil et de regarder le tube, la colonne de mercure ? Connaissez-vous les expériences admirables de Toricelli ? les découvertes de l'immortel Papin, les ascensions de Gay-Lussac et Thenard, ces deux intrépides savants dont les efforts furent couronnés... je n'ai pas de quatre, passez... — furent couronnés par tout ce qu'on peut imaginer de gloire.

L'HUISSIER. — J'ai entendu parler de cela très vaguement, je l'avoue, très vaguement.

LE PHARMACIEN. — Alors ne venez donc pas discuter sur les baromètres avec moi — (descendant jusqu'à expliquer sa pensée). — Voilà une colonne de mercure, n'est-ce pas ? (Il place deux dominos bout à bout.) Bon ! — attendez donc un instant, vous allez voir ce qui se passe — ça n'est pas malin, allez !

L'HUISSIER. — Ah s'il s'agit de la colonne de mercure, oui ! oui ! je ne dis pas, c'est possible. — Julie fais donc taire cet enfant... à vous à jouer.

LE PHARMACIEN (haussant les épaules). — Vous dites oui ! oui ! et vous n'y comprenez rien. Voilà par supposition votre colonne de mercure — bon — la pression atmosphérique qui est là, où voilà mon doigt (le pharmacien parle plus haut et se retourne un peu du côté des dames qui se trouvent forcées de prêter attention.) Cette pression atmosphérique qui est là, qu'est-ce qu'elle fait ? — Elle presse, elle pousse, par la simple impulsion de sa propre puissance ; et sur quoi presse-t-elle ? — sur la surface — de quoi ? — de... la... colonne... de... mercure qui est dans le tube. — Bien — alors, je vous le demande, mesdames, qu'est-ce que peut faire une colonne de mercure dans un tube lorsqu'on presse sa surface ? — rien autre chose que... de... descendre ; ça n'est pas plus difficile que cela.

L'HUISSIER. — Eh bien ! si elle monte elle ne descend pas, ah ! ah ! ah ! — il est bon le papa Labiche... tenez, quatre partout.

LE PHARMACIEN. — Je vois que vous n'avez pas compris. Savez-vous seulement ce que c'est que la pression atmosphérique ?

L'HUISSIER. — Mais oui, mais oui, ce sont les miasmes... quand on dit : mon Dieu que l'air est lourd ! eh bien, ce sont les miasmes, tout le monde sait cela.

LE PHARMACIEN. — Précisément ça n'est pas cela du tout, mais je continue. J'ai dit qu'elle descendait, oui sans doute, mais en même temps elle monte, ne l'oubliez pas, je vous prie. Et cela, uniquement parce que le tube est comme qui dirait mon bras — voilà mon bras (il plie le bras et se retourne du côté des dames) maintenant, comprenez que la pression atmosphérique est ici, (il met un domino dans sa main gauche) — très bien — et voilà de ce côté le vide (il prend un domino dans sa main droite) — ça baisse ici, mais qu'est-ce qui arrive-là ? — C'est la réciproque, un mouvement de navette, de va et vient, c'est comme à qui perd gagne, et cela, je le répète, à cause du tube qui est bouché du côté où est le vide et ouvert de l'autre côté là où est le double trois (avec un petit haussement d'épaules et jetant les dominos sur la table) Ne venez donc pas parler baromètre avec moi, je vous dis que je vous mangerais des petits pâtés sur la tête en fait de baromètres... puisque je vous dis que je connais cela à fond, ainsi !

L'HUISSIER (avec une nuance d'adhésion). — Ah ! comme cela, je ne vous dis pas, ça descend sans descendre, c'est une manière de parler, faut s'entendre... il faut s'entendre... double six.

LE PHARMACIEN. — Je n'ai pas de six — mais me direz-vous, pourquoi le vide dans ce tube ? — je vais vous l'expliquer... quand je vous dis que je n'ai pas de six.

L'HUISSIER. — Six — blanc cinq.

LE PHARMACIEN. — On a fait le vide par des moyens qu'il serait trop long de vous expliquer... mais vous ne savez pas ce que c'est que le vide ! — tenez voilà un petit verre à liqueur.

L'HUISSIER. — Voulez-vous du dur ou du doux ?

LE PHARMACIEN. — Je ne veux rien, c'est une expérience...

L'HUISSIER (à part). — Dieu qu'il est assommant ce gaillard-là !

LE PHARMACIEN. — Si j'aspire dans ce verre, je fais le vide, (il aspire et le verre reste collé à ses lèvres — comme il ne peut plus parler, il indique par des gestes expressifs que c'est la chose la plus naturelle du monde.) Eh bien, pourquoi ce petit verre restait-il collé à mes lèvres ? vous allez être étonnés quand je vais vous dire ce que c'est : la pression atmosphérique.

L'HUISSIER. — Eh bien oui, c'est entendu c'est elle... vous n'avez pas de cinq ?

LE PHARMACIEN (s'animant). — Oui, sans doute, c'est elle qui presse sur le fond du verre et neutralise tout le... c'est l'histoire des ventouses, c'est l'histoire des pompes, c'est l'histoire des seringues — pardon mesdames, c'est l'histoire des baromètres.

L'HUISSIER. — Des pompes, des ventouses, des moulins à vent, de tout le tremblement... si vous n'avez pas de cinq, abattons, 3 et 5 font 8 et 7 font 15 et 8, 23 et 62 (il relève les crans de la carte à marquer) font 85... 85 à 9 ! (il se frotte les mains) c'est comme votre manivelle, ça monte d'un côté et ça descend de l'autre. Ah ! ah ! ah ? (il essuie les larmes qui lui viennent aux yeux.) Ah ! ah ! ah !

Z.



AU CHATEAU



Charmante chose que la solitude! Mais à quoi bon faire toilette, si l'on n'a personne pour vous regarder?



— Mais mon ami, qu'avez-vous donc fait à votre femme?
— Es-ce que je sais!... Figurez-vous qu'elle pleurniche depuis une heure et qu'elle refuse de venir chez les Pomerville qui nous attendent ce matin, sous prétexte que la jupe de son amazone lui fait trop de plis sur les hanches et que son corsage a de grandes basques au lieu d'avoir des petits pans!



— Ces journaux en disent tant sur le monde des eaux qu'on ne sait vraiment à quoi se décider? Irons-nous à Ems, à Vichy ou à Luchon?
— Oh maman, allons aux eaux de mon cousin Henry



— Petite mère! Pourquoi donc que tu as bien plus de cheveux à Paris qu'à la campagne, dis?



— Madame est vraiment désolée! Elle croyait que ces messieurs avaient dîné avant de rentrer et il n'y a plus rien à l'office, et les fournisseurs ne viendront de la ville que demain matin.



— Au moins, tu me reponds de la jument qui va me reconduire?
— Comme de moi-même! Mon cher! fraîche et reposée comme jamais, car elle n'est pas sortie depuis le jour où elle a cassé l'épaule à Frédéric.

PARIS EN CE MOMENT

OU

LE THERMOMÈTRE

DU JOUR

RIVIÈRES GELÉES

— Brrou. Les personnages ressemblent ici à des stalactites; c'est à peine si on les distingue à travers le brouillard. Voici *le Tartuffe* de la Porte-Saint-Martin, *le Jeune Homme pauvre*, du Vaudeville; *la Fille du Maudit*, de Onnajamaispusavoirky.

— Quel froid!

GLACE

L'Académie expie ses péchés littéraires en décernant, une fois l'an, des prix de vertu. Bravo! mais que fait-elle de ceux qu'elle ne décerne pas?

TEMPÉRÉ

Madame Cléopâtre, d'Arsène Houssaye, un poëte qui écrit un peu trop avec une houlette, et s'oublie trop souvent au milieu des roses et des papillons.

VERS A SOIE

Grand concours et grande distribution de prix au Conservatoire. *M. Alexis Azevedo* a constaté la présence de l'*oïdium* parmi les jeunes lauréats. Que de bottes de mûrier sacrifiées pour un ténor qui n'éclot pas!!

BAINS ORDINAIRES

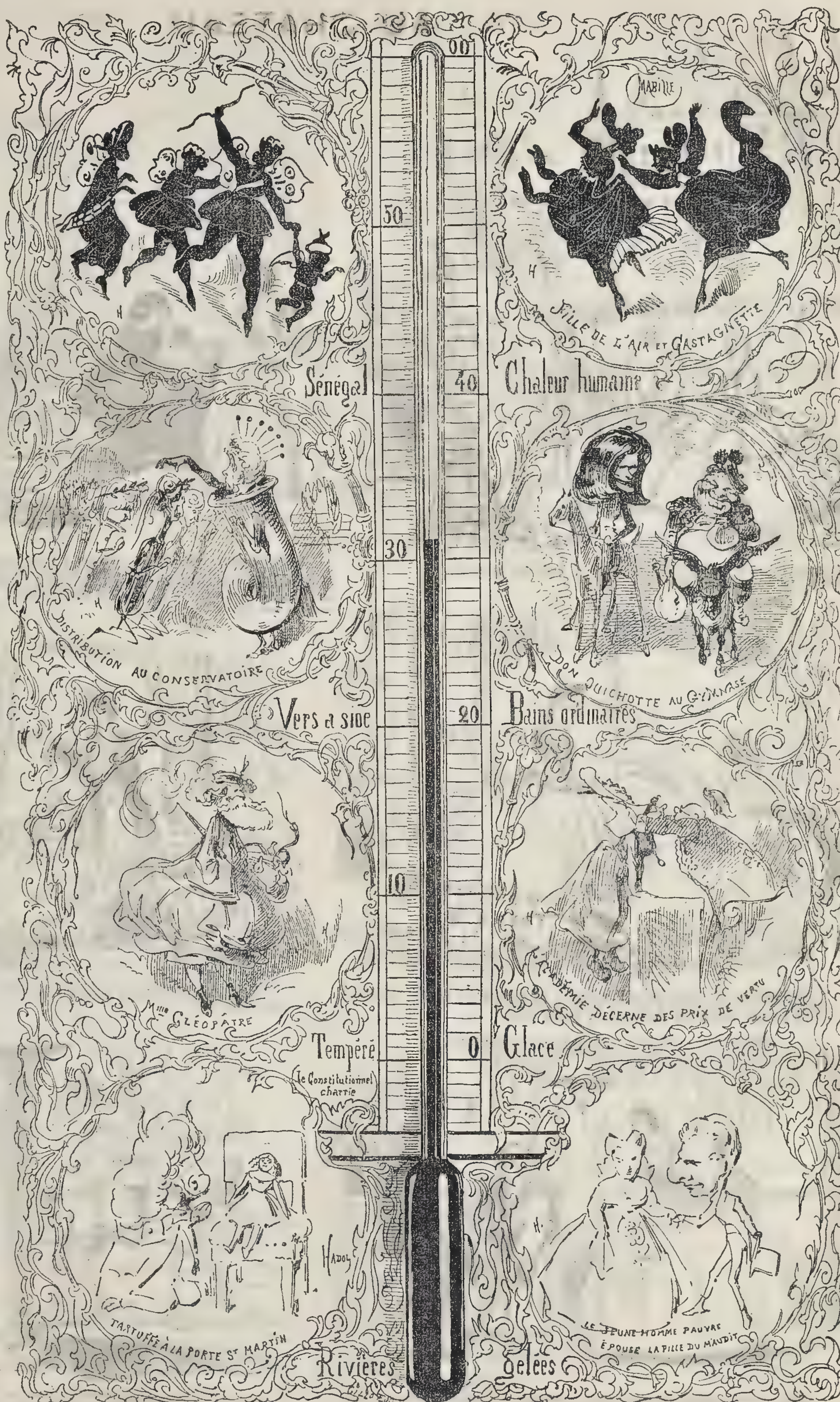
Je n'ai pas besoin de faire observer qu'ici nous sommes en plein théâtre. Voilà le *Gymnase* qui se dérange; C'était hier encore un garçon bien sage, se couchant de bonne heure! Il lui faut aujourd'hui des danseuses espagnoles et les calembredaines *d'Orphée aux Enfers! Schoking!*

CHALEUR HUMAINE

Deux nouvelles étoiles de Mabille : « Hélas! que j'en ai vu danser, des jeunes filles! » comme disait Hugo.

SÉNÉGAL

L'Amour vengé à l'Opéra. Cet amour-là fait décidément prime et pousse le thermomètre parisien à des extrémités déplorables!



ACHILLE ET THERSITE

NOUVELLE (1)

VI

Sur ces entrefaites, le baron reçut la lettre anonyme suivante, qui ne pouvait provenir que de l'amie intime de Mme d'Alfena :

« Que les gens d'esprit sont bêtes! lorsqu'on a su exciter leur » amour-propre ou capter leur tendresse, ils deviennent aveugles. Si » le baron Thersite veut se rendre à une heure et demie dans le pavil- » lon de la serre de l'hôtel d'Alfena, il verra des choses qui pourront » le surprendre. »

Le baron, tremblant de colère et fou d'humiliation, se rendit à pied à l'hôtel d'Alfena. Il traversa rapidement les appartements et la serre sans donner l'éveil, ouvrit brusquement la porte du pavillon, et trouva Piliadys seul avec la marquise.

Le baron se précipita sur lui et se mit à le rosser à coups de canne. Celui-ci, rendu humble par sa longue habitude de la domesticité, courba le dos et reçut les premiers coups avec résignation; mais, comme le petit bossu, enhardi par le manque de résistance, redoublait, le bel Achille, se relevant subitement, le saisit par le collet de son habit, et allait le lancer par la fenêtre, quand il reçut, de la main de Mme d'Alfena, un soufflet mieux asséné que tous les coups de canne du baron. Achille s'arrêta tout interdit. Il vit la marquise se pendre à la sonnette et la faire retentir à la briser. Puis, quand tous ses gens furent accourus, elle s'écria d'un air de Lucrèce, en montrant le pallicare :

— Mettez cet insolent à la porte tout de suite, je le chasse; c'est vraiement une audace sans égale! qu'il sorte de l'hôtel à l'instant, employez la force.

Les gens ne paraissaient nullement empressés d'entrer en lutte avec le lutteur qui faisait mine de vouloir résister; mais la marquise lança à celui-ci un regard d'intelligence : il sortit de lui même par la grande porte de l'hôtel, comptant bien rentrer la nuit par la petite.

Quand la marquise fut seule avec le baron, elle se jeta dans ses bras en pleurant, et je ne sais ce qu'elle lui raconta avec un million de baisers et de larmes, mais elle sortit de cette explication plus pure et plus aimée que jamais.

Pendant ce temps, le bel Achille, sorti de l'hôtel d'Alfena, s'en allait tranquillement promener jusqu'à Neuilly en fumant des cigarettes. Il revint en suite non moins tranquillement, et arriva à la nuit tombante dans la rue qui donnait sur les derrières de l'hôtel; il se promena de long en large devant la petite porte qui y donnait, croyant à chaque instant la voir s'ouvrir de la main de la marquise.

Mais au bout d'une heure, rien n'avait paru. Le Grec était d'un naturel calme et peu inquiet : il s'étendit en travers de la porte et dormit tout d'un somme jusqu'au lendemain matin.

VII

Madame d'Alfena venait à peine d'ouvrir ses beaux yeux à la lumière voilée de sa chambre, quand on lui dit que le jardinier insistait pour lui parler. Elle se leva en hâte; le bonhomme lui apprit que le terrible pallicare était couché devant la petite porte.

Le baron entendait cette confidence. Évidemment, si cet homme s'était endormi là, c'est qu'il comptait qu'on allait lui ouvrir. La marquise vit que tous les soupçons du baron se réveillaient; or la nuit avait porté conseil à la dame : le baron l'avait prise par son faible, en lui parlant du cinquième payement de l'hôtel qui devait échoir dans huit jours et d'opérations magnifiques qu'il faisait pour elle à la Bourse; et de nouveau l'amour durable et nécessaire l'emportait dans son esprit. Elle dit donc aussitôt avec résolution, et si vite qu'elle rendit au baron toute sa confiance :

— Allez chez le commissaire, dites-lui que nous soupçonnons cet homme de vol, qu'il a été brigand en Macédoine, qu'il rôde autour de ma maison d'une façon inquiétante, et qu'il faut qu'on l'arrête. Allez-y tout de suite, dites qu'on envoie toute une escouade de sergents de ville, car c'est un homme d'une force extraordinaire et il résistera.

Le baron sortit au plus vite, et alla exécuter les ordres de la marquise.

Une heure après, un monsieur très poli, portant un registre sous le bras, réveillait le jeune Grec :

— Que faites-vous ici, mon ami? suivez-moi chez le commissaire.

— Non.

Le monsieur se retira sans insister. Achille se leva, se détira, et jugea à propos de s'éloigner de cette porte impitoyablement close. Il prit à droite dans la direction de la barrière et vit six sergents de ville qui s'avançaient en ligne; il prit alors à gauche, du côté de la place de la Concorde, et vit six autres sergents qui s'avançaient en ligne. Ne pouvant plus éviter la lutte, il s'y prépara sans terreur et continua à marcher au petit pas. Au moment où il arriva contre eux, six mains empoignèrent sa veste brodée, mais en moins de temps qu'il n'en faut pour dire *amen*, il était dégagé et les six sergents étaient par terre. Il continua à marcher au pas et se trouva devant une seconde ligne d'adversaires formée de six agents en bourgeois et armés de cannes plombées. La vue des cannes excita son ardeur guerrière : une fois qu'il en aurait pris une, il ne craindrait pas trente hommes. Il se précipita donc sur un des agents, lui arracha son bâton et l'envoya, d'un fin coup de pied, rouler à dix pas. Il se retourna alors vers les cinq autres, mais au lieu de trouver des cannes levées sur lui, il vit cinq pistolets braqués contre sa poitrine. Cette vue le calma instantanément; il ne craignait aucune arme blanche, il se sentait toujours sûr d'être plus fort et plus agile que des adversaires qui n'emploieraient contre lui que la force de leurs muscles, mais il avait beau être taillé comme un dieu, il comprenait qu'une petite balle de plomb serait toujours plus pressante et plus agile que lui.

Il devint plus doux qu'un agneau, et se laissa conduire chez le commissaire.

Il fut condamné d'abord à trois mois de prison pour injure, rébellion et sévices contre l'autorité. Quand il eut fait ses trois mois, on lui demanda ses papiers, et, comme il n'en avait pas, on le garda provisoirement en prison, jusqu'à ce qu'on eût pris des renseignements. Ni la légation de Valachie, ni celle de Turquie, ni celle de Grèce ne purent en donner.

Au bout de six mois, on le laissa aller, mais il resta interné à Paris et sous la surveillance de la police.

Il sortit de prison en haillons. Dès les premiers jours, il avait vendu son brillant habit de pallicare au geôlier pour se procurer quelques suppléments à l'ordinaire de la prison

Il allait donc flânant par les rues, à peine vêtu. Il ne portait plus ses longs cheveux noirs, on lui avait réglementairement rasé la tête, à son entrée dans la prison. Aucun des nombreux Parisiens qui se souvenaient de sa bonne mine derrière la voiture de Mme d'Alfena, ne l'auraient reconnu. Achille passa la journée à humer l'air de la liberté: il avait un fonds d'insouciance et de niaiserie dans le caractère qui lui permit de s'amuser tout le jour à regarder les boutiques et les passants, sans souci du lendemain; mais l'heure du dîner le rapprocha instinctivement de l'hôtel d'Alfena. Il se mit donc devant la porte des Champs-Élysées; il vit rentrer en voiture le baron et la marquise; bien qu'il se fût mis en vue, celle ci ne le reconnut pas. Il vit ensuite sortir le baron. Les tiraillements d'estomac rendaient Achille bien triste : il n'avait pas mangé depuis le matin, il avait des étourdissements. Vers huit heures, il quitta les Champs-Élysées, s'en alla du côté de la rue, et résolut de passer par dessus le mur du jardin. La marquise était seule, il trouverait moyen de lui parler. Ce quartier est désert; il attendait que les derniers passants se fussent éloignés, quand il vit arriver un petit homme à la tournure juvénile, qui chantonnait une phrase d'opéra, et faisait manœuvrer sa canne d'un air victorieux : il reconnut Delambre; il se cacha sous la porte d'une maison voisine. Le peintre se promena quelque temps devant le pavillon, comme Achille avait fait six mois auparavant quand il avait espéré que l'aimable porte allait s'ouvrir pour lui. Puis Delambre s'approcha d'un bec de gaz situé à quelques pas, regarda sa montre et frappa du pied avec impatience. Comme s'il y eût eu correspondance entre ce choc sur le sol et la porte, celle-ci s'entr'ouvrit aussitôt. Delambre y courut; Achille qui s'était relevé, vit un bras blanc que le peintre porta à ses lèvres; puis celui-ci dit quelques mots qu'il n'entendit pas, mais ces mots étaient sans doute fort spirituels, car la dame se mit à rire aux éclats.

Achille reconnut le rire de la marquise, rire tout particulièr qu'elle n'avait pas devant le baron. La porte était déjà refermée.

Achille se mit à pleurer en véritable enfant qu'il était; tout en descendant les quais, il songeait. Plus pour lui de paradis sur terre! la femme et la nappe lui étaient également enlevées. Les vapeurs que la faim lui faisaient monter au cerveau contribuaient à lui faire prendre la vie en dégoût. Il revit dans un éclair tout son passé de domesticité,

(1) Voir les numéros du 9, du 16 et du 23 juillet.

d'emprisonnement, d'humiliations; il mesura toutes les humiliations, tous les emprisonnements, toutes les fatigues stériles que lui réservaient l'avenir. Il crut se rappeler vaguement une existence antérieure où il était roi et souverain du monde, où les marquises d'Alfena, qui aujourd'hui le mettaient à la porte, où les barons Thersite, qui aujourd'hui lui donnaient des coups de canne, étaient à genoux devant ses ordres et ses caprices. Cette vie présente lui sembla un cauchemar; ce monde mesquin, au milieu duquel il vivait, lui parut un habit aussi ridicule, aussi peu fait à sa taille que les guenilles qui couvraient son corps. Exalté par la faim, le malheur, le souvenir du bonheur et du bien être perdus, il regarda longtemps la Seine couler sous le pont de la Concorde. Contre la rive gauche, des chalands et des trains de bois formaient sur l'eau un plafond vaste et impénétrable. Subitement Achille sauta sur le parapet, et plongea dans le fleuve pour ne plus reparaître.

Le lendemain, on trouva le beau corps d'Achille accroché à la partie inférieure d'un gouvernail. Il fut porté à la Morgue, on l'étendit sur une dalle suintante, lit funèbre qui n'avait rien d'homérique; aucune muse, aucune nymphe des fleaux, ni des airs ne vint déplorer la destruction de cette merveille de beauté; après le délai légal, comme personne n'était venue le réclamer, il fut transporté à un amphitéâtre de dissection.

VIII

Ainsi le pauvre Achille avait terminé sa vie misérable par une mort ignominieuse, dont personne ne se souciait et qui ne fit point couler de larmes.

Longtemps après, comblé d'honneurs et d'années, Thersite termina sa vie glorieuse par une mort plus glorieuse encore. Il mourut dans son cabinet d'administrateur, tant fut grande la quantité de jolies femmes qui vinrent y solliciter des actions, lorsqu'il fonda, au capital de 333 millions, la fameuse compagnie pour le chemin de fer du Soudan. Quand se répandit parmi les humains la nouvelle de ce trépas fatal, l'Europe et l'Afrique s'émurent, les chemins de fer autrichiens baissèrent, l'emprunt lombard monta, les fonds espagnols frémirent sur leur base, quinze coulissiers que sa mort ruinait se brûlèrent la cervelle et lui servirent d'escorte aux enfers. Tous les intérêts groupés autour de cet homme puissant se mirent à pleurer ou à rire convulsivement.

Il fit plusieurs legs qui redoublèrent les regrets de ses contemporains et élevèrent sa perte irréparable à la hauteur d'un deuil public. Cet homme de bien laissa trois cent mille francs aux hôpitaux; cet homme de goût fonda à l'Académie française un prix de trois mille francs, pour être donné à l'ouvrage le plus propre à exciter la fidélité conjugale et les vertus de famille; cet amateur éclairé des arts, légua cinquante mille francs à la société des artistes, pour acheter les tableaux des jeunes peintres ayant déjà donné des preuves de talent, et ayant besoin d'être encouragés à poursuivre leurs études.

Paris se souvient encore de la pompe inouïe de ses funérailles, à savoir :

« Un corbillard attelé de six chevaux, avec cinq panaches, barres ornées garniture avec broderie, glands et brides en argent; un écusson avec chiffre brodé; aiguillettes et cheveux poudrés pour les cochers et les postillons; quatorze voitures de deuil, huit hommes de deuil, un officier en manteau, portant les pièces d'honneur.

« Tenture de la porte de la maison mortuaire à quatre candélabres; tenture du portail de l'église; tenture intérieure de ladite église, avec titre en velours frangé, palmes, stalles couvertes et tapis, coussin galonné en argent pour le crucifix.

« Grande messe, diacre, sous-diacre, M. le curé, deux vicaires, dix prêtres, deux chantres, serpent, faux-bourdon.

« Chant dit contre-point avec une volée de cloches à l'entrée et une à la sortie. Luminaire : dix cierges à l'autel et seize autour du corps. »

Il y eut trois discours prononcés sur la tombe du baron Thersite. M. Flotard, banquier à Paris, parla au nom des banquiers et des grandes compagnies; M. Bourchoux, propriétaire dans le département de X., parla au nom du Conseil général. Delambre, parla au nom de la société des artistes.

M. Flotard, loua l'homme de finance et d'industrie; M. Bourchoux, le philanthrope et l'homme d'Etat; Delambre, l'homme de goût et l'homme privé. Il fit un tableau navrant de la douleur de la baronne Thersite, frappée dans son unique affection, et privée du garde constant de tous ses actes.

ÉPILOGUE

Et maintenant, pour en revenir à mon point de départ, laissez-moi vous traduire deux passages d'Homère; ils vous montreront dans l'antiquité les rôles d'Achille et de Thersite tout à fait intervertis; dans l'un, vous verrez le mépris des anciens pour la bassesse et la laideur; et dans l'autre, l'admiration enthousiaste qu'ils professaient pour la force et la beauté, jusqu'à leur rendre des honneurs presque divins

Voici d'abord un fragment de la réponse d'Ulysse à Thersite :

« Thersite, parleur infatigable, tout beau discoureur que tu es, tu » vas te taire et ne plus chercher querelle aux rois. J'affirme qu'il » n'y a pas un homme au-dessous de toi parmi tous ceux qui sont » venus sous Ilion avec les Atrides, il ne faut donc pas toujours avoir » à la bouche le nom des rois pour leur dire des injures et t'inquiéter » du retour. Nous ne pouvons pas savoir comment notre entreprise » finira; si nous en sortirons bien ou mal, et te voilà à injurier Agamemnon pour tout ce que lui donnent les héros Danaëns! Tes discours nous impatientent. Aussi je te déclare, et la chose arrivera » comme je l'annonce, si je te prends encore à dire de pareilles sottises, que la tête d'Ulysse ne soit plus sur mes épaules et que je ne » m'appelle plus le père de Télémaque, si je ne te prends et ne t'arrache tes habits, le manteau et la chemise qui te cache le dos, et si » je ne te renvoie loin de l'assemblée, vers les vaisseaux, pleurant » et meurtri des mauvais coups que tu auras reçus.

« Il dit, et de son sceptre lui frappa le dos et les épaules. L'autre » se tordit et ses larmes s'échappèrent en abondance, une tumeur » sanglante se leva sous le sceptre d'or, il se rassit en tremblant et » jetant un regard hébété, il essuya ses larmes. Les Achéens, malgré » leur douleur se mirent à rire, et chacun disait à son voisin : » Parbleu! Ulysse a fait déjà bien des choses excellentes, il a donné » bien des sages avis et il a bien marché dans les batailles, mais voilà » le plus grand service qu'il ait rendu aux Argiens, de faire taire cet » insolent bavard. »

Lisez maintenant cette description des funérailles d'Achille :

« Autour de toi, Achille, se tenaient les jeunes filles du vieillard de » la mer, poussant des hurlements lamentables; elles te couvrirent » de vêtements immortels. Et toutes les neuf muses alternaient de leur » belles voix un chant funèbre; tu n'aurais trouvé personne qui ne » pleurât parmi les Argiens, tant nous avait émus la muse harmonieuse. Dix-sept nuits et autant de jours nous t'avons pleuré tous, » dieux immortels et hommes mortels. Le dix-huitième jour nous » te livrâmes au feu, immolant autour de toi de nombreuses brebis » grasses et des vaches au cornes arquées; et tu brûlais dans le vêtement des dieux enduit de beaucoup d'huile et de doux miel. Nombreux autour de bûcher s'élancèrent sous leurs armes les fils des » Achéens, piétons et cavaliers, et il s'éleva un grand tumulte. Mais » quand la flamme t'eut consumé, Achille, dès l'aurore nous recueillîmes tes os blancs avec du vin pur et de l'huile, et ta mère nous » donna une urne d'or à deux anses. C'est là que sont renfermés tes » os blancs, illustre Achille, avec ceux de Patrocle... Et ensuite nous » tous, l'armée sacrée des Argiens guerriers, nous avons élevé une » grande et glorieuse tombe sur la pointe du rivage près du large Hélespont, pour qu'elle fut aperçue de loin en mer par les hommes » qui vivent maintenant et ceux qui naîtront dans l'avenir... Ainsi, » même après la mort, ton nom n'a pas péri, mais toujours, Achille, » ta grande gloire sera célébrée parmi les hommes. »

ÉMILE L.

OBSERVATIONS

Pourquoi nous faire si bons quand personne n'y croit? mieux vaut être franchement de l'espèce humaine.

—

Est-ce la présomption des hommes ou la ruse des femmes, qui, dans le langage des amants, a introduit le mot conquête?

ALFRED B.

MÉMOIRES D'UNE BICHE ANGLAISE


CHEZ ELLE.

(Un boudoir dans un hôtel des Champs-Élysées. — Vague odeur de cigare.)

QUILLETTE, ANNIE.

QUILLETTE (entrant). — Ah! ma chère petite Annie, un verre de champagne, de vin du Rhin, de kirsch, de soda, de tout ce que tu voudras, pourvu que ça soit glacé, n'est-ce pas?

ANNIE. — Tiens, Quillette, bois.

QUILLETTE (lui appliquant un soufflet). — La première fois que tu m'appelleras Quillette, je renouvellerai, comme à l'Eldorado. Je ne veux pas que l'on m'appelle Quillette quand le soleil est levé; après souper, tant que tu voudras. Voici ce qui m'arrive : on vient de publier mes *Mémoires* à Londres et de les traduire à Paris.

ANNIE. — Quelle veine! Te voilà lancée dans la littérature. Tu n'as pas à te plaindre.

QUILLETTE. — Si, de mon libraire, qui ne me paie pas plus cher que Dickens... Enfin, c'est ainsi.

ANNIE. — Mais conte-moi donc ton histoire?

QUILLETTE. — Le temps de brûler ma cigarette... En sortant d'un cabaret de Liverpool, j'arrive à Londres avec un certain Trévellian. Ah! chère, quel homme amusant, excentrique, beau, spirituel, froid comme un glaçon fricassé dans de la neige, et faisant mouche à cent pas dans l'œil d'un taureau, aux arènes de Biarritz.

ANNIE. — Charmant, en vérité, tout à fait charmant. Pourquoi as-tu quitté ce gentleman?


AVEC LE PORTRAIT DE L'AUTEUR OU DE SA CUISINIÈRE?



A ARGIL'S ROOM.

QUILLETTE. — C'est lui, le sauvage! Il m'avait baptisée du nom de *Quillette*; je lui ai jeté un verre à la figure, tu comprends? *C'est une femme de génie*, dit-il alors à Manning. Le lendemain, envolés les petits oiseaux.

ANNIE. — Quel drôle de pistolet!

QUILLETTE. — Un pistolet anglais, ma chère, revolver à six coups. Comme il était drôle, il fallait l'entendre : « Quillette, tu » es la Marguerite de Faust, viens » ici que je t'effeuille... Quillette, » tu es une belle jument anglaise, fais voir ta bouche... » Quillette, tu es un bloc de marbre, je vais te mettre au point... » Quillette, te voilà dans mon atelier, suppose que je sois Pygmalion, » et toi la Vénus de Milo avec des bras, beaux bras... » Enfin, il était parti. Je vais le soir à *Argile's Room* : Un monsieur m'invite, une dame se fâche, je lui envoie un coup de poing dans l'œil, le coup droit de Trévaillan, qui m'avait appris aussi les principes des arts plastiques.


GARE LES QUILLES.

Là, je rencontre un joli officier qui m'emmène au camp et qui m'apprend les grandes manœuvres la charge en douze temps et l'exercice à feu. Un jour, il se mêle de m'appeler Quillette, je lui casse une bouteille de champagne sur la tête, naturellement. La veuve Cliquot ne s'en fâchera pas.


CADEAUX ANGLAIS, « un manchon, des navets, un cercueil et un hérisson. »

ANNIE. — !!!

QUILLETTE. — Il est possible que je ne sache pas l'orthographe; mais, quand je parle, on m'écoute, et je distribue les giffles, les coups de poing, à droite, à gauche, les verres, en veux-tu, les bouteilles, en voilà! C'est la ponctuation dans mes mémoires.

... Tiens, regarde, j'en ai des ampoules aux mains. Après l'officier, je me coiffe d'un avocat, je le giffle et le quitte. Je passe à un membre de la Chambre des communes. Figure-toi que cet animal-là était fou. Il m'apporte un matin un manchon, des navets, un hérison vivant, des oranges et un cercueil... Une heure après, il se suicide en faisant de la photographie dans ma cuisine. Je m'amourache d'un médecin. Je veux l'épouser, il refuse. *Chose*, le marchand de chevaux, me lance sur un cheval trop haut du train de derrière qui m'emporte à Hyde-Park. Le duc des îles Sorlingues sauve la vie à cette rosse, comme Antony. Il m'aime. Je le force à me présenter à sa mère. Je chasse au renard, je décoiffe une marquise, je mène une vie de bâton de chaise. Mon carabin revient, il veut m'épouser, je le giffle et le chasse. Il se tue sur mon carré. Le duc le trouve roulé en tas dans l'escalier. Comme c'est désagréable ces choses-là? Dans ce temps là je recevais la visite du marquis de Villemer qui venait me lire des chapitres du *Sopha* de M. Crébillon le fils. Le duc nous trouve en conversation primitive:



A HYDE PARK.

« Madame, me dit-il, les hommes servent les femmes à genoux; quand ils se relèvent sur leurs pieds, ils s'en vont. »

La phrase est de Thackeray.

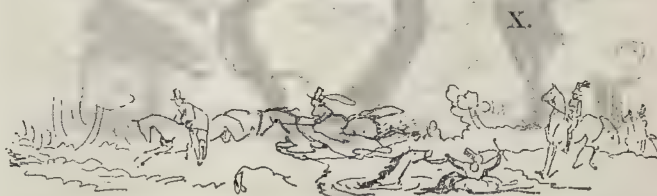
Enfin le marquis de Villemer abandonne sa femme et son île; nous partons pour Paris, il se présente à l'Odéon, et me voilà.

ANNIE — Et tes *Mémoires* ont du succès?

A BIARRITZ.

QUILLETTE — Oui, parcequ'ils sont un peu plus corsés que leur littérature de cocottes en papier. Est-ce que tu ne trouves pas que les vitrines des libraires français finissaient par ressembler à des magasins de parfumerie?...

X.


QU'ELLE Y RESTE.

LE PRÊTRE MARIÉ ET ANNOTÉ

PAR BARBEY D'AUREVILLY, GRANDGUILLOT ET COMPAGNIE

« C'est le Pays qui m'a donné le jour. »

PRÉFACE

« Mon cher Barbey, j'achève la lecture de votre roman ; mais, franchement, je ne puis le laisser passer sans protestation, à cause du renouvellement d'octobre. C'est un chef-d'œuvre que j'admire ; mais c'est un acte politique que j'annoterai. A partir de ce moment, je vous emboîte le pas. Une, deux, trois... En avant, la petite classe !

» GRANDGUILLOT. »

« Mon cher directeur, c'est vous qui êtes Grandguillot, berger de votre troupeau d'abonnés. Respectez ma copie, s'il vous plaît, et que vos commentaires ne soient pas intercalés dans le texte. Je ne tiens pas à voir confondu le mélange amphigourique de vos annotations bourbeuses avec les eaux limpides de mon vitriol littéraire concentré, au confluent de nos systèmes philosophiques, avec lesquels je vous tends la main par-dessus nos différences d'opinions.

» J.-B. D'AUREVILLY. »

C'est ainsi que les avocats s'en vont tranquillement déjeuner ensemble, après s'être roulés réciproquement comme des tigres dans les flots de la poussière des arènes judiciaires.

(*Note du rédacteur.*)

—

LE HÉROS

« Ce n'était pas précisément un joli garçon, mais... »

PREMIER FEUILLETON

Pas d'annotation. Monsieur B. d'Aurevilly marche comme sur des roulettes.

—

DEUXIÈME FEUILLETON.

« *Ce curé défroqué, qui venait d'escalader le cadavre de sa mère, était dans le vrai. Tout le monde est de cet avis.* »

NOTE.

Cher ami, je me contente de vous souligner. Je n'ai pas le temps de vous annoter, je pars ce soir à la campagne pour deux jours. Ne cassez rien, n'est-ce pas?

(*Grandguillot.*)

—

TROISIÈME FEUILLETON.

« *Ce misérable renégat, cet apostat a les sympathies de mon ami Grandguillot. Pendant qu'il est à la campagne, je vais lui dire son fait...* »

(*M. Barbey d'Aurevilly double l'étape*)



NOTE.

Chers lecteurs, je n'avais pas lu cette épreuve, attendez-moi!

(*Grandguillot.*)

—

QUATRIÈME FEUILLETON.

Nous citons *textuellement* ce passage, qui est le portrait du héros du livre :



Du reste, un homme très-fort qui d'un revers de main applatit un cavalier contre un mur.

« Il était laid et il aurait été vulgaire, sans l'*ombre majestueuse de toute une forêt de pensées qui semblaient ombrager et offusquer son grand front, coupé comme un dôme.* Il était haut de taille, vaste d'épaules, doué d'une vigueur physique inférieure à celle de ses frères (des Goliaths!), mais assez redoutable encore pour qu'il pût, sans appeler à son aide, relever une charrette versée sur la route et la replacer droit dans l'ornière ; mais *ses épaules*, UN PEU VOUTÉES, *touchaient ses oreilles*, et il n'était pas *fait au tour*, comme dit l'expression proverbiale, mais à la hache ; dégrossi à grands coups, inachevé.

» Il avait les bras longs comme Rob-Roy, et comme lui, *il eût pu, sans se baisser, renouer sa jarretière.* C'était vraiment plutôt *un énorme orang-outang* qu'un homme. Il en avait les larges oreilles, la nuque fortement animale, les pommettes saillantes, les mains velues, le rictus, l'aspect noir et cynique, mais son œil et ses sourcils, dignes d'un Jupiter Olympien, le vengeaient et disaient en traits de flamme, que le satyre, dans sa peau de bête, avait l'intelligence d'un dieu. »

—

NOTES.

Permettez, cher ami, on ne reçoit pas les orangs-outangs au séminaire.

(G.)

—

Bah! publiez donc voir un peu la photographie de M. Renan.

(J. B. D'A.)

—

Permettez. Votre curé ne serait même pas reçu au conseil de révision.

(G.)

—

Vous êtes bien de la garde nationale, vous.

(J. B. D'A.)



Permettez. Il est inadmissible, du moins pour le lecteur du *Pays*, qu'un amoureux s'appelle *Ti la la ou*, et une amoureuse *Calixte*.

(G.)

—

Pourquoi ça? Ces noms-là sont doux comme une flûte. Est-ce que ça ne va pas finir?

(J. B. D'A.)

—

Permettez, au lieu de lui suspendre au cou la *croix de sa mère*, vous la lui imprimez sur le front, marquée en rouge feu, avec la *fleur de lys* de messire Satanas. M. D'Ennery ne sera pas content de voir une application nouvelle de la *croix de sa mère*, dont il n'est pas l'inventeur. Pour dissimuler cette croix, légèrement entachée de ridicule, vous placez un bandeau de velours ponceau sur le front de votre mademoiselle Calixte.

(G.)

Cela ne vous regarde pas. Vous parlez comme M. Havin, et vous interrompez comme M. Glais-Bizoin.

(J. B. D'A.)

Permettez-moi, messieurs, de vous soumettre à mon tour une réflexion : J'aurais publié les annotations en feuilleton, et le roman en renvois.

(Le critique blond de LA VIE PARISIENNE.)

—

Les lecteurs de la *Vie Parisienne* sont priés de considérer cette opinion durédacteur comme toute personnelle.

(Le directeur-gérant responsable.)

—

Je brise ma plume.

(Le critique blond.)

—

Je taille mon crayon.

(Le dessinateur.)

—

Plus il y a de dessins, moins il y a de composition.

(Le compositeur.)

—

Et moins d'épreuves à corriger.

(Le correcteur.)

—

M. Grandguillot est politique, — on cite M. Grandguillot, donc, je vais aller en prison.

(L'imprimeur.)

—

Vous serez en bonne compagnie.

(Le directeur-gérant responsable.)

—

Où diable ai-je mis mes ciseaux? Ils étaient là tout à l'heure.

(Dame censure.)

Quel gachis!

(Les lecteurs.)



LE PRIX MONTYON

—

« L'homme qui, passant ses nuits au jeu ou à la » la Maison-d'Or, voit nécessairement lever l'aurore » et les balayeurs, cet homme, Messieurs, est-il » vertueux? »

(*Discours de* M. DE BROGLIE.)

La vertu récompensée me fait toujours rire. J'admire ces originaux qui lèguent leur fortune à une ménagerie, comme vous avez pu le voir dans les journaux de ces derniers temps, mais je professe un culte pour ces bienfaiteurs de l'humanité qui, après avoir vu le rideau retomber sur la farce humaine, fondent des prix pour l'amélioration des races vertueuses.

J'allais autrefois à l'Académie, et je prenais au sérieux cette cérémonie. Mais aujourd'hui, riche de la perte de mes illusions, la rude expérience des hommes et des choses... et des femmes, m'a depuis longtemps appris que le sol de Nanterre n'est pas, comme les sables de la mer, mêlé de coquillages, et que les *prix de vertu* me paraissent un prétexte merveilleux à des discours littérairement académiques et souverainement ennuyeux.

N'est-ce pas une excellente plaisanterie que de proclamer, en plein Institut, des aphorismes comme celui-ci :

« N'accusons pas le siècle et ne désespérons pas de l'humanité ; » nous avons jeté le filet au milieu d'une population de 38 millions » d'âmes, et nous avons pêché vingt honnêtes gens! »

Vingt honnêtes gens en France, c'est peut-être beaucoup dire?...

Si de tels résultats prouvaient quelque chose, c'est qu'il faut deux millions d'individu, pour former un lauréat. Comme cela repose le cœur, n'est-ce pas?... La statistique me fait parfois rêver.

Je ne puis résister au plaisir de donner ici quelques extraits du règlement officiel sur les prix de vertu :

PRIX MONTYON POUR L'ANNÉE 1865

PRIX DE VERTU

Ce prix est distribué annuellement par l'Académie ; tous les départements de la France sont admis à concourir; il peut être donné intégralement, ou partagé en plusieurs prix et en un certain nombre de médailles ou récompenses. L'Académie fixe, lors du jugement du concours, la somme qui sera allouée à chacune des actions qui ont mérité d'être distinguées par elle.

Ces sommes sont payables au secrétariat de l'Institut ; les personnes doivent se présenter elles-mêmes, ou se faire représenter par un fondé de pouvoirs muni d'un titre notarié.

Les demandes d'admission au concours des prix de vertu sont faites notamment par les autorités du lieu où réside la personne présentée.

On adresse un mémoire très détaillé de l'action ou des actions vertueuses ; on a soin d'indiquer les nom, prénoms, lieu de naissance, âge de la personne présentée, l'époque et la durée de l'action, qui doit s'être prolongée jusque dans le cours des deux années précédentes, le nom et le domicile des personnes qui en ont été l'objet.

Qu'en pensez vous?

J'ai bien étudié ce chef-d'œuvre, qui renferme le catalogue de toutes les vertus, je n'y vois pas la Modestie. Eh! si vous voulez que j'admire vos lauréats, Messieurs de l'Académie, ne les payez pas!

Pour moi qui n'aurai jamais *le prix Montyon,* ni vous non plus, cruelle Cydalise, la première fois que je vous rencontrerai, je vous dirai le syllogisme des écoles :

« Il faut aimer ce qui nous rend heureux :
» Donc, Madame, je ne puis aimer la vertu. »

J.

CHOSES ET AUTRES

Le *Siècle* publie un roman, dont l'auteur se demande avec une fiévreuse indignation à quoi peuvent servir les moines? Ces derniers répondent sur un tas d'affiches jaunes, bleues, vertes..... Chartreuse par-ci, Trapistine par-là. Aujourd'hui ce sont les Bénédictins de Fécamp qui viennent d'inventer une nouvelle liqueur. De savants qu'ils étaient autrefois, les bons pères se font liquoristes. Et l'on dit que ces gens-là ne marchent pas avec leur siècle!

—

Les deux églises du boulevard Malesherbes et de la rue Saint-Lazare ont été commencées à peu près en même temps que le nouvel Opéra. Les voilà presque terminées, tandis que ce dernier sort à peine des fondations. Comme c'est bien nous : une église, c'est peu de chose, et l'on va vite... mais un théâtre demande du soin.

—

On signale l'apparition de deux étoiles : l'une au théâtre du Palais-Royal, l'autre au Jardin Mabille, Honorine et Castagnette ; ces deux étoiles seraient du sexe féminin. On ignore encore si ces astres sont errants ou fixes. L'Observatoire étudie.

—

Le *Constitutionnel* ne veut plus de M. de Sainte-Beuve ; mais l'Académie veut bien de M. de la Guerronnière. Il y a compensation.

—

A Londres, les policemen ont changé leur costume. Ils portent maintenant un casque et une tunique. La tunique, c'est une affaire de goût. Ceux qui rient de leur casque me paraissent ignorer ce que c'est qu'un policemen. Un policemen est un être créé et mis au monde pour porter un bâton et en recevoir des coups. Il est donc naturel qu'il se protége le front.

—

L'Académie française descend des hauteurs sereines où jusqu'à présent elle s'est tenue. Ces vieux enfants terribles, dans une séance intime, ont applaudi une fable inédite de M. Viennet sur la question danoise.

Voici les derniers vers de cette fable :

Le chien courant, l'oreille plate,
Mais le front haut comme devant,
Jette, en gagnant son lit, ces paroles au vent :
— Il a tort, le mouton, de tenir à sa patte!
Mais si les loups vont jusqu'à l'homoplate!
S'ils menacent la tête! Oh! pour lors!..... A ces mots
Le ciel, la terre et leurs échos
Répondent à ce qu'il veut dire
Par un immense éclat de rire!

—

Le *Cocott'-club* a commencé à fonctionner. Il a commandé un certain nombre de mirlitons; MM. Feuillet et Ponsard rédigeront les devises.

—

La question de l'Ecole des Beaux-Arts revient sur l'eau, et l'Académie prépare une sortie sérieuse. M. Ingres devrait, assure-t-on, prendre la parole au Sénat sur cette grave question. On se demande s'il lira son discours ou s'il l'improvisera. Moi j'espère qu'il l'improvisera. Il paraît qu'il a un débit superbe, contenu mais puissant. Dans le corps du discours, il proposerait d'exclure des expositions annuelles tous les tableaux de genre et tous les paysages comme lui étant particulièrement désagréables; puis dans une péroraison touchante, il lancerait quelques mots sur *la ligne* considérée au point de vue gouvernemental. Il paraît que ces quelques mots de la fin sont autant de petits bijoux.

—

Si respectueusement dévoués que nous soyons à la cause du clergé, nous devons regretter qu'on n'exécute pas les miracles avec plus de soin. — Dans tout ce qui touche à la foi, il faut de la finesse et du tact. — Voici le fait récent à l'occasion duquel nous émettons ce regret :

Un débat assez grave était survenu entre le clergé et la fabrique de Saint-Omer. L'un voulait changer la statue de *la Vierge aux Miracles*, l'autre voulait la conserver. La question a été tranchée de la façon suivante : On trouva un matin dans la main de l'Enfant-Jésus porté par la Vierge aux Miracles une lettre ainsi conçue : *Ma mère et moi, nous ne voulons pas nous en aller.*

Bien entendu, on a obéi. — Le fonds, l'idée, l'intention sont excellentes et respectables, à coup sûr, mais pourquoi ne pas soigner l'exécution, et avoir oublié un timbre-poste sur l'enveloppe?

—

Pour finir, une bêtise sans queue ni tête sur

LE NEZ DE BRESSANT

Quelqu'un qui, par sa position officielle, est d'ordinai e bien informé, m'assurait hier au soir chez la duchesse K. de P., rue Saint-Honoré, m'assurait, dis-je, que... j'hésite à le dire, ma parole d'honneur, tant la chose me paraît singulière, étrange, impossible, au premier moment. Après tout, cela est possible. Malheureusement la chose une fois connue, avec cette liberté de théâtres, il va y avoir des jaloux, on lui prendra ses rôles... on ne sait pas où cela peut s'arrêter.

— Au moins peut-on savoir?...

— Mon Dieu, voici le fait. Je vous le donne comme une nouveauté. On le sait d'avant-hier par son médecin, qui, à l'article de la mort, s'en est confessé. Il se considérait comme complice de supercherie vis-à-vis du public. Supercherie est bien fort, mais enfin il est certain qu'il y avait une intention indélicate là-dedans. Bref... vous n'êtes pas sans savoir que M. Bressant doit une partie de ses succès à son nez, ce nez blanc, expressif, sensible, touchant; ce nez qui savait trouver des larmes et semblait vous regarder de ses grands beaux yeux noirs dans les moments pathétiques; ce beau nez d'une si belle structure, qu'on ou bliait, en le voyant, son volume. Il était grand et gros, mais pour le sentiment et la distinction, il ne craignait pas un nez en France. Je l'ai suivi longtemps au bout de ma lorgnette, il était surprenant, intelligent comme une grande personne... eh bien...

— Est-ce qu'il l'aurait perdu?... Mon Dieu! qu'est-ce vous me dites-là?

— Perdu! Ce nez, puisqu'il faut tout vous dire, n'a jamais existé. Il était faux!

— Ah! les bras m'en tombent!

—

En y réfléchissant, c'est une chose affreuse! Car enfin sans son grand nez M. Bressant n'est plus M. Bressant...., sociétaire premier jeune premier du premier théâtre de l'Europe. Dame! c'est à la lettre, ôtez-lui son nez et vous n'avez plus qu'un petit M. Bressant inconnu... c'est une réputation à refaire.

— D'autant plus qu'il serait méconnaissable. Son vrai nez, celui qu'il tient de la nature n'occupant pas le quart de celui qu'on lui connaît. C'est un tout petit nez pointu et retroussé, très-pâle et assez chétif; cela se comprend, un nez qui ne prenait jamais l'air, qui étouffait sous le gros imposteur.

— Mais l'a-t-on vu au moins, le petit pointu, le vrai, le chétif?

— Deux personnes seulement l'ont entrevu : M. le préfet de police et M. Ingres, qui en aurait fait à la hâte un croquis... un de ces croquis... il n'y a qu'un trait, vous savez; mais ça vous a un caractère...

— Enfin, ce croquis est bien?

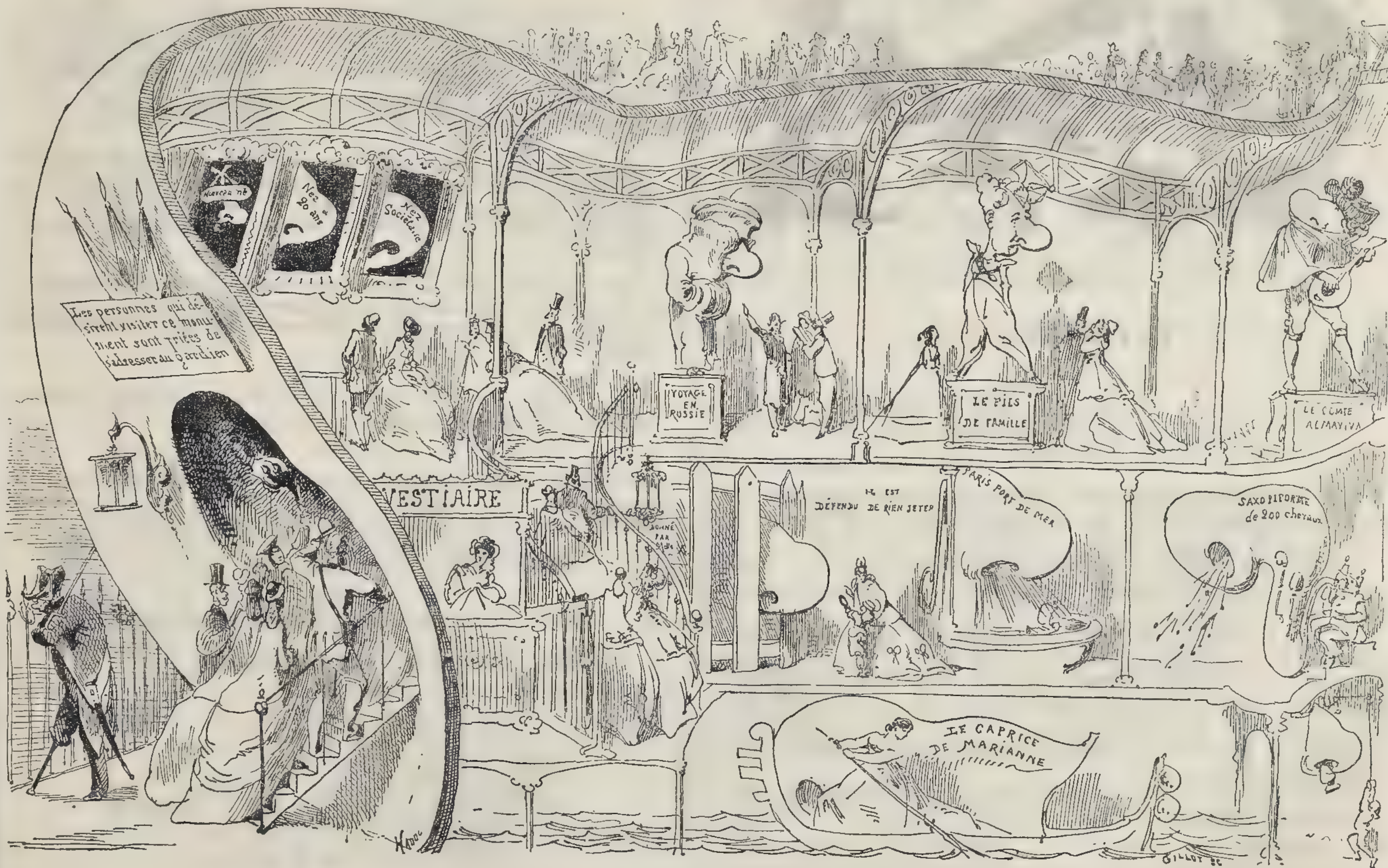
— C'est ce que M. Ingres a fait de mieux de beaucoup. Le fait est que la position de M. Bressant devient insoutenable. Continuer de se montrer en public avec son ancien nez, c'est narguer l'opinion; il le sent très-bien et garde la chambre. D'autre part, se laisser voir avec son véritable petit nez, pointu, chétif, c'est perdre le fruit de beaucoup d'années de labeur, c'est recommencer sa carrière, c'est perdre ce bel organe de la gorge que vous savez, et qu'il obtenait en ralentissant la course du volant qui obéit à la grande roue du système Carcel. Que voulez-vous qu'il fasse maintenant, ce pauvre M. Bressant.

— Oh! mais, c'est une indignité de la part de son médecin!

— Une indignité; mais que voulez-vous, le médecin est mort; lui faire un procès n'avancerait pas à grand' chose.

Il va sans dire que je raconte sous toute réserve cette conversation que j'eus hier au soir. Si ce qu'on m'a dit est vrai en tous points, c'est affreux. Mais est-ce bien vrai?

X.



L'ancien nez de Bressant, plan, coupe et élévation.

UNE REPRÉSENTATION AU CIRQUE DE L'IMPÉRATRICE

Au bénéfice de M. J. MIRÈS.



DEVANT LE CIRQUE

— Tout ce monde va voir sans doute Léotard?

— Plus fort que cela, mon cher, un lutteur qui va faire pleurer des actionnaires.



— Au fond, il demande pourtant une chose bien simple! *le droit au travail!*

— Quand il fait si bon se reposer.



LE SISIPHE MODERNE

Toutes ces mains qui l'applaudissent finiront bien par l'aider à mettre son rocher en terrain sûr.



— Viens-tu au Cirque?

— Je ne suis pas actionnaire.

— Viens toujours, ça donne une fière envie de l'être.



— Un rude travailleur tout d' même.



Toutes ces entreprises financières viennent de nouveau apporter les clefs de leurs caisses à leur fondateur, mais la confiance publique lui a déjà rendu son *passe-partout*.

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN. Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



CROQUIS D'UN REGARDEUR

LA PETITE CATHERINE

I

Je l'avais rencontrée bien souvent chez le prince de..., et elle fut, pendant tout un hiver, la reine des fêtes de Pétersbourg.

Elle était belle, mais comme le sont les Russes d'origine, elle conservait sur son visage quelque chose de son ancêtre le compagnon de Genghis-Khan. Le teint blanc comme neige, et rose comme une aurore boréale; la chevelure, épaisse et longue à s'en faire un manteau, était blonde comme du lin légèrement brûlé; le front large et bas, le visage développé aux pommettes, le nez court, mais bien fait, quoique terminé par des plans un peu carrés; le menton net, bien accusé et à fossette; mais les deux choses remarquables étaient l'œil et la bouche.

Oh! cette bouche! je la vois toujours, et j'irais en Orient pour en chercher la description! Rien de suave, rien de céleste comme ces deux petites lèvres adorables, laissant scintiller des dents d'enfant. L'œil était noir, signe d'aristocratie chez les races blondes. C'était grâce à une longue frange de cils que la dureté en était voilée. Cependant il en jaillissait par moments un éclair qui donnait froid aux os.

Elle était élancée, et sa robe, toujours décolletée, caressait des formes de cariatide; ses bras nus étaient splendides, mais, quand on valsait avec elle, leur contact avait je ne sais quelle rigidité de marbre.

Le comte, son mari, depuis dix ou douze ans, soignait en Italie une goutte diplomatique. Pendant une trentaine d'années, il avait mis un estomac de fer à la disposition de toutes les questions européennes et asiatiques. — Les questions avaient résisté, mais l'estomac avait crié merci! en sorte que ce vétéran de la fourchette internationale, après avoir vu chacune de ses indigestions payée d'une décoration, avait obtenu de son gracieux souverain l'autorisation de demander à la chaude mer de Naples un soulagement aux blessures reçues à son service.

Elle chaperonnait son veuvage anticipé d'une sorte de tante maternelle qui en était encore au turban de Mme de Staël et à la robe lamée d'or du temps de Paul Ier. Cette pauvre vieille, fourbue par les soirées, dormait tout le jour et ne s'habillait que pour aller sommeiller encore dans les fêtes éternelles où la traînait sa terrible nièce.

Je connaissais un garçon d'esprit, d'une trentaine d'années, qu'on lui avait donné pour amant, et qui, avec le tact d'un homme du monde et surtout d'un Russe homme du monde, en riait et n'avouait rien. — Un jour, à la fin de l'hiver, que je la regardais avec attention, sautant je ne sais quelle danse au bras d'un tout petit officier d'artillerie à la moustache cirée et à l'œil vainqueur, il vint se placer à côté de moi.

— Ah ça! deviendriez-vous amoureux de la belle Macha? (1) Eh! eh! mon cher, vous auriez des chances. Cependant la place est prise par ce petit garçon qui danse avec elle; mais tranquillisez-vous, il n'y en a pas pour trois semaines; il n'y a rien dans cet uniforme gonflé d'outrecuidance et de niaiserie, et dès qu'elle s'en apercevra elle vous le jettera à la porte.

— Seriez-vous atteint de jalousie rétrospective?

— Ah! mon ami, on vous a fait aussi ces contes bleus; laissons dire les mauvaises langues, et pour vous faire voir qu'il n'en est rien, je vais vous présenter: elle n'a pas un ami qui ne vienne de moi.

Dès que la musique cessa, nous nous approchâmes d'elle en fendant la foule des courtisans.

— Chère Marie Vasilewna, dit-il, permettez que je vous recommande (2) mon excellent ami M. X... qui désire s'inscrire pour une mazurka.

— Je vous prie, me dit-elle, en m'indiquant de la main une place vide à ses côtés. Elle avait cet organe charmant et un peu voilé des pays froids, et elle causa seule avec moi jusqu'au moment où l'orchestre préluda. Ce n'était pas mon tour, je m'éloignai.

(1) Diminutif de Marie.
(2) En Russie on dit recommander et on donne toujours le prénom avec celui du père: Marie Vasileswna. — Marie, fille de Basile.

— Eh bien, me dit Ivan Ivanowich, mon ami, elle est charmante, n'est-ce pas? et libérale... Oh! le libéralisme incarné: elle sait Pouschkine, Lermontoff, Gogol, Tourgueneff par cœur et *proh pudor!* pour une Russe, elle a lu Custine.

Le fait est que j'étais émerveillé, et je ne décessai pas sur son compte jusqu'au moment où la deuxième mazurka vint m'appeler auprès d'elle. Le petit artilleur me lançait de son coin des coups d'œil rayés, et, à la fin de la soirée, j'étais invité à venir la voir dans ses terres dans le gouvernement de... où elle passerait l'été.

— Bon, me dit mon ami, dans quinze jours je vous emmène chez moi. Je suis son voisin; je vous ferai voir ses villages avant que vous ne soyez tout à fait sous le charme. Chez nous, pour juger le maître, il faut d'abord connaître le paysan.

II.

Ivan Ivanowich me fit visiter ses propriétés. C'était un homme de progrès, qui consacrait une assez belle fortune à faire pénétrer chez lui tout ce qui pouvait améliorer la terre et le serf. Il ne se fiait pas à son stavoska (sorte de maire) et entrait chez le dernier moujick demander une tasse de thé et causer des affaires.

— Voyez-vous, me disait-il, à Pétersbourg, nous sommes tous Français, Allemands, Anglais... que sais-je? et au bout de six ou huit mois de cette vie factice, nous avons besoin de nous retremper dans notre vraie nationalité, de reprendre un bain dans la mère patrie, dans cette bonne Russie qui, malgré tout, vaut mieux que sa réputation.

Un matin, vers cinq heures, il entra dans ma chambre.

— Allons, me dit-il, paresseux, debout! La droschka est attelée et je vais vous conduire dans l'empire de la petite Catherine : — c'est un surnom de tête à tête que je donne à la belle Marie Vasilewna.— Vous devinerez pourquoi.

Nous traversâmes quelques villages assez proprement tenus. — A chaque instant, sur la route, nous dépassions des troupes de moujicks marchant en rang comme des soldats et conduits par l'*ancien*. — Sur notre passage ils se découvraient respectueusement.

— Où allez-vous donc, mes enfants? s'écriait mon hôte.

— Ah! mon père, c'est aujourd'hui qu'arrive la Barina, et nous allons présenter nos respects!

— Bon! bon! bonne route, et voilà pour boire.

Il jetait quelques roubles et nous partions.

— J'ai remarqué, lui dis-je, une chose assez singulière : presque tous ces gens là sont vieux! J'imagine que les terres de la comtesse ne sont pas assez maudites pour que ses serfs viennent au monde à cet âge là.

—Talleyrand! s'écria-t-il; c'est une question d'économie politique. Elle accorde et ordonne au besoin à tout ce qui est valide d'aller à la ville comme domestique ou comme ouvrier. — De cette façon, elle peut tripler l'obrock ou impôt que chaque serf paie au seigneur.

Déjà l'on aperçoit la résidence au milieu des arbres. C'est un petit château à l'européenne : une vaste pelouse sur le devant et un parc anglais derrière.

— Nous avons le temps, me dit mon hôte, de fumer un cigare en nous rafraichissant. Il y a au bout du pays une auberge passable des fenêtres de laquelle nous la verrons passer.

Nous finissions notre bouteille de champagne, quand nous entendîmes le galop de plusieurs chevaux. — Nous nous jetâmes à la fenêtre. — C'était une dizaine de paysans à cheval, dans leur plus beau costume national, escortant une calèche découverte attelée en troïka; — les chevaux de côté formant la lyre, celui du milieu surmonté d'un arc de cercle orné de grelots. Rien de joli comme cette brillante cavalcade avançant au milieu d'un nuage de poussière par un splendide soleil d'été.

Lorsque tout fut bien en vue, je l'aperçus, le regard rêveur, couchée mollement au fond de sa voiture, à côté de sa tante; mais tout à coup je restai pétrifié d'admiration.

Jamais, non jamais, je n'ai vu quelque chose de beau comme son cocher. — Il était là, debout, les rênes en main, une chevelure blonde, crêpue, s'échappant de ce coquet chapeau bas de forme et aux ailes relevées; une barbe d'or flottant sur sa chemise de soie rouge, son armiack vert jeté sur les épaules et soulevé par le vent.

—Ah! ah! me dit mon ami, vous admirez Fœdor! Allons le voir de près.

Nous descendîmes. En arrivant dans la cour où était notre droschka, Ivan Ivanowich donna quelques copecks à un garçon en lui disant :

— Prends une hache et casse une roue de cette voiture.

Le moujick le regarda d'un air hébété et se mit à la besogne au moment où nous franchissions la porte.

III

Quand nous arrivâmes à la grille du petit château, l'escorte mettait pied à terre; ils avaient été forcés de faire le tour du village par la digue, les quatre ou cinq cents paysans que nous avions rencontrés faisaient la haie sur trois rangs de profondeur. Elle nous aperçut et resta dans la calèche en nous attendant. Elle se déganta avant de me présenter sa belle main, sur laquelle je déposai un baiser; puis, elle descendit et prit mon bras, pendant que mon ami se chargeait de la tante.

Les serfs poussaient sur notre passage des hurrahs en mesure, comme obéissant à une consigne : et, tout en causant avec moi, elle y répondit par un sourire de sa bouche divine.

— Que vous êtes aimable, me disait-elle, mais comme vous allez rire de nous et nous traiter de barbares, car nous vivons tout à fait à la russe ici!

En effet, ses gens de Pétersbourg ne l'avaient accompagnée que jusqu'à la ville voisine, où elle avait passé la journée de la veille, et tout le domestique du château l'attendait au pied du perron en costume national.

Un petit groom d'une douzaine d'années, habillé à la cosaque, marchait derrière elle portant son ombrelle et la fourrure qui avait garanti ses petits pieds de la fraîcheur matinale.

On nous conduisit à nos chambres, et, après quelques ablutions nécessitées par la poussière de la route, nous descendîmes dans la salle à manger.

Nous étions au café, et, suivant l'usage russe, nous fumions nos cigares pendant que la comtesse volatilisait une cigarette de tabac d'Orient, quand un grand tumulte se fit entendre.

— Fœdia, dit-elle à son petit cosaque, va donc voir ce qu'il y a.

L'enfant revint au bout d'un instant.

— Barina, c'est Fœdor Fœdorowich qui se révolte.

Un éclair jaillit de ses yeux.

— Dis à l'intendant de venir.

Un grand homme maigre, sec, aux rares cheveux grisonnants ramenés sur un crâne jaune, à l'habit noir tout luisant, entra pâle, effaré.

— Qu'y a-t-il encore avec Fœdor, dit-elle en allemand, tout en buvant une gorgée de café; puis en français, se tournant vers nous : Vous pardonnez, messieurs?

Nous nous inclinâmes.

— Madame la comtesse, répondit l'Allemand, Fœdor se refuse formellement à recevoir les dix coups de verge réglementaires. — Il s'est encore grisé hier soir, et tout à l'heure, au moment où je voulais procéder à l'exécution, il s'est défendu, a presque estropié trois hommes et m'a moi-même...

— C'est bon, interrompit-elle d'un ton sec; puis elle ajouta en français : Vous savez bien que je n'aime pas les punitions corporelles; elles dégradent autant celui qui les ordonne que celui qui les reçoit! L'intendant la regarda d'un air ahuri, et elle reprit, cette fois en allemand : — Allez et amenez-le.

Fœdor parut nu-tête. A travers sa chemise de soie déchirée on

apercevait une poitrine d'hercule.— Il était pâle comme un mort ; sa bouche était serrée et son œil bleu avait des reflets d'acier; sa puissante chevelure ébouriffée découvrait un vaste front. Rien n'était beau et terrible comme ce garçon de vingt-cinq ans.

La comtesse elle-même était fort pâle, et ce regard dont j'ai parlé plus haut croisa celui de cet homme : on eût dit que des étincelles allaient jaillir de ce choc.

— Fœdor, lui dit-elle en russe d'une voix douce, tu es donc toujours le même et tu lasserais la patience de la Vierge.

— Non, barina, répondit-il, je ne suis plus le même; car, à partir d'aujourd'hui, tout homme qui portera la main sur moi est un homme mort!

Ses yeux avaient une telle fixité que Marie elle-même baissa les siens, tandis que l'intendant restait pétrifié en le regardant.

— Tu sais, continua la comtesse, que, du reste, je n'aime pas ces corrections. — Cependant rien ne justifie une révolte, et il y a pour les rebelles, à une lieue d'ici, un capitaine Isprawnich; à Moscou, un bourreau, et au fond de l'empire, la Sibérie.

— L'Isprawnich, le bourreau et la Sibérie sont faits pour les gentilshommes comme pour les serfs, et au-dessus de tout cela, il y a à Pétersbourg un maître qu'on appelle l'empereur, et au-dessus de l'empereur un autre qu'on appelle Dieu, devant lequel je suis ton égal comme celui de l'empereur.

— Ah! ça, mais tu philosophes, mon cher, l'ivrognerie te rendra tout à fait fou. — Allons va, et ne recommence plus!

Il lui jeta un regard indéfinissable, haussa les épaules et sortit.

— Ah! dit-elle avec un soupir, en se tournant vers moi, plaignez-nous. Voici les résultats de l'esclavage. Cet homme était intelligent, je voulais en faire quelque chose... un vétérinaire, par exemple, pour les haras du comte. Impossible, la brute l'a emporté et l'ivrognerie a eu raison de l'instruction.

Nous nous levâmes pour prendre congé et lui promîmes de venir bientôt lui demander quinze jours d'hospitalité.

Elle nous accompagna jusqu'au haut du perron; et nous étions sur la dernière marche, quand Ivan Ivanowich, se frappant le front :

— Ah! fou que je suis! chère comtesse. Figurez-vous que, comme un maladroit, j'ai brisé une roue de ma droschka, que j'ai laissée à l'auberge pour qu'on la fasse réparer. Ayez donc la bonté de me prêter Fœdor et une voiture quelconque jusqu'à demain.

— Comment donc! Mais pourquoi Fœdor!

— Mais parce que Fœdor est le meilleur cocher que je connaisse et que Monsieur est votre hôte.

— Oh! pardon! C'est trop juste!

IV

Il était environ dix heures du soir, tout le monde était couché dans la maison; nous étions assis autour du samovar, dans la bibliothèque d'Ivan Ivanowich, un ravissant pavillon au fond du jardin. Des bouteilles de toutes formes encombraient la table.— Etendus dans d'immenses fauteuils de cuir, nous fumions de longues pipes turques. Debout devant nous, l'œil allumé, passant à chaque instant la main sur son beau front, la chemise un peu débraillée, flottant au-dessus de la ceinture du large pantalon qui se perdait dans des bottes de cuir rouge brodé d'or, Fœdor nous disait en français :

— Tenez, vous êtes des Velmoges (1) et peut-être ne me comprendrez-vous pas; cependant monsieur est français, et vous, Ivan Ivanowich, vous vivez autrement que les trois quarts de vos pareils. Eh bien, je donnerais mon bras droit pour être de dix ans plus jeune. Brute j'étais né, brute je devais vivre et mourir. Non! il a fallu que cette femme maudite passât à travers mon sort. Eh! parce que le hasard m'a fait plus beau qu'un autre homme, elle est venu exécuter sur ma tête et sur mon cœur des airs variés comme sur son piano. A quatorze ans, elle en avait dix-huit alors, elle m'envoyait à Berlin, au gymnase. J'apprenais avec rage,—j'ai toujours eu la fièvre depuis que je vis. Deux ans après, par dispense, j'entrais à l'université.—Elle vint alors me rejoindre et commença à m'apprendre ce qu'elle avait fait de moi. — Je devins fou. — De ce moment ma vie se doubla. Après des travaux inouïs venaient des caresses à tuer un lion. Quelqu'un la reconnut, nous nous sauvâmes à Heidelberg, à Iéna, à Oxford, à Paris, à Padoue, que sais-je? Lisez ces parchemins, je les ai enlevés partout en six ans de temps.

Et il tira de sa poche un portefeuille qu'il lança sur la table, puis se versa un verre d'eau-de-vie et l'avala.

—Je suis quatre fois docteur, lettres, sciences, droit et médecine. Ah! la barina est difficile pour ses cochers.

Et il éclata de rire.

— Pourquoi, hasardai-je, n'êtes-vous pas resté à l'étranger?

—Ah! voilà.— J'avais mordu dans la pomme et j'avais deux maîtresses, elle et la science. L'une devait être la servante de l'autre. Elle avait fait de moi un homme distingué pour pouvoir me porter comme on porte un bijou. — Elle me présentait comme un neveu de son mari — Si j'avais eu son caractère, j'eusse caqueté à droite et à gauche et j'en eusse fait mon esclave. J'étais un sot.

— Parbleu, dit Ivan Ivañowich, il fallait la battre, Fœdor!

— Que voulez-vous, je l'aimais sincèrement, j'étais de bonne foi, je lui disais : tu es l'Isis mystérieuse et belle qui m'a initié, je t'appartiens, je suis ton être, ta chose! si mon cœur bat, c'est par toi, si ma tête pense, c'est par toi. Tête et cœur, je suis tien. En effet, j'étais sien!

Il se versa un nouveau verre d'eau-de-vie, et l'avala d'un trait.

— Un jour, c'était à Milan. L'enfant d'une femme de ses amies était atteint du croup. La position était désespérée; j'avais proposé la trachéotomie, et je devais passer la nuit auprès du petit malade. Tout réussit, mais, vers onze heures, je ne sais quel démon me mordit le cœur. J'avais une clef, les domestiques dormaient, au lieu de me retirer vers mon appartement, je me glisse chez elle. J'entends deux voix. Je soulève la tapisserie. Elle était là, ses cheveux dénoués, à moitié nue comme une bacchante, avec un homme. Un nuage passa devant mes yeux. Quand je revins à moi, elle était dans mes bras. J'avais jeté l'homme par la fenêtre. C'était un petit ténor de la Scala, auquel, le lendemain, je plantais une balle entre les deux yeux.

Il avala, coup sur coup, deux nouveaux verres.

— Nous partîmes un jour après. Son caractère était changé. Jamais chatte n'eut plus de carresses, plus de mollesse dans ses allures. Elle m'avait persuadé ce qu'elle avait voulu. Tout à coup, une lettre de son intendant la rappelait, disait-elle, pour des intérêts de la plus haute gravité. — Arrivés à la frontière, elle renvoyait nos domestiques qui étaient tous étrangers. Puis, me disait d'aller à Moscou, et d'y rester jusqu'à nouvel ordre.

Un matin, la police entra dans ma chambre. On me saisit, me garotta, me jeta dans un traineau, et on me conduisit chez elle. — Je reçu cinquante coups de verges pour m'être évadé. Elle me fit grâce de cinquante autres, en me disant :

— Voyons, Fœdor, tu es donc fou? Pendant six ans tu as été le modèle des cochers, je n'ai pas eu un instant à me plaindre de toi, et tu te sauves. Mais je suis bonne, je te pardonne et te rends ton emploi. Seulement, comme tu as abusé de ma confiance, à l'avenir, c'est un autre qui me conduira, lorsque je serai à Pétersbourg ou en voyage.

Le tour était bien joué!

Ce petit rire sec et nerveux le saisit encore une fois, ses dents claquaient; il voulut boire encore, mais le verre se brisa sous ses dents.

— Que faire? Ce que mon crâne a couvé de révoltes! Mais les Russes ne sont pas des Français, sans quoi, j'eusse soulevé le pays, depuis Odessa jusqu'à Arkangel. Ma vie était entre les piques de Dan-

(1) Grands seigneurs.

LES BAINS DE MER



COLLECTIONNEURS EN CHASSE

« Ces jolis petits animaux sont barriolés de toutes couleurs ; en bleu, en vert, en rouge, en violet, etc. On les trouve « à la marée basse, sur la plage où ils se laissent facilement approcher, etc. »



DU COURAGE!

— Plus qu'une petite heure de montée pour arriver là-haut.

— Vois donc, maman, la belle bête que nous t'apportons pour ton aquarium!

— Que deviens-tu donc, homme mystérieux! on ne te voit plus nulle part, et pour te rencontrer il faut venir sur cette jetée, où il n'y a jamais personne!
— Chut! je laisse pousser ma barbe!



— Dites-moi, madame, est-ce que les enfants paient place entière dans la mer?



Si ce n'était le cœur, quelle belle chose qu'une promenade à la haute-mer!

ton ou la bouteille de Falstaff. A défaut des unes, j'ai pris l'autre. Ah bah! il y a du bon partout, allons Fœdor, fouette! fouette!

Il saisit la bouteille.

Vole! vole! ma Troïka
A travers la steppe immense,
Fais tourbillonner autour de oi
La neige en légers flocons.

Puis il poussa un terrible éclat de rire, vida d'un seul trait la bouteille, la lança contre le mur, tourna sur lui-même, et s'abattit comme une masse.

Il était ivre-mort.

— Eh bien! me dit Ivan Ivanowich, en me versant une nouvelle tasse de thé! Mettez Marie sur le trône, cet homme est un Menschikoff.

Voici pourquoi je l'appelle la petite Catherine.

UN REGARDEUR.

GUERRE D'AMÉRIQUE (1) — UNE HALTE EN VIRGINIE

MADISON COURT-HOUSE

En Virginie, où tout concourt à rendre la vie facile, la fertilité de la terre, la douceur du climat, la salubrité des eaux courantes, une ville agréable n'est pas chose rare. Cependant il en est une qui trouve le moyen d'être plus charmante que les autres : c'est la ville de Madison. Les habitations sont construites avec plus de goût que partout ailleurs; les femmes qu'elle renferme y ont une grande réputation de beauté par toute la Virginie, qui se pique, non sans raison, de fournir le plus fort contingent de beau sexe aux États-Unis.

Madison usurpe bien un peu son nom de ville : sa grand' rue est large, proprement pavée, il est vrai ; mais de rues transversales il n'en faut pas parler, car il n'en existe pas. La seule chose qui motive les prétentions de Madison à être grande ville, c'est le privilége qu'elle a d'ajouter à son nom C.-H., ce qui veut dire Cour de justice; ce titre est motivé par un grand bâtiment en briques placé vis-à-vis de l'église et qui n'est autre que la maison de Justice du comté.

Les maisons de Madison, moitié bois, moitié briques, sont toutes exhaussées sur une maçonnerie qui les protége contre l'humidité; élévation qui rend nécessaires 5 à 6 marches qu'il faut gravir pour entier sous un port que fort coquet où toute la famille s'installe pour humer la brise du soir et inspecter ce qui se passe dans la rue. Ces habitations hautes de deux étages, quelquefois trois, ne diffèrent entre elles que par les détails d'architecture, variés à l'infini, selon les caprices des propriétaires; car toutes ont ce point commun qu'elles sont entourées dans des touffes de végétation qui souvent empêchent de les apercevoir.

Les chênes blancs, les hêtres, les acacias, les lilas, les noisetiers, les églantiers, unissent leurs feuillages serrés pour former tout autour un impénétrable rempart derrière lequel des myriades de fleurs odorantes s'épanouissent; puis des rosiers géants grimpent jusque sur les toits et leurs boutons semblent vouloir pénétrer par toutes les fenêtres. Les vignes vierges rampent le long des gouttières et les liserons s'infiltrent dans toutes les fissures. Dans quelques maisons cependant les plantes vagabondes sont proscrites; d'abord celles de l'épicier—mercier—cordonnier—horloger, celles des docteurs—pharmaciens—vétérinaires, la maison de justice—prison, les deux auberges et l'église. Il y a aussi les habitations de deux ou trois hommes de loi qui se passent de fleurs.

Malgré ces lacunes, tout semble respirer la santé, le bien-être, la joie à Madison; à condition toutefois que l'on ne s'aventure pas à jeter un coup d'œil indiscret au delà de la grand'rue, car alors on s'aperçoit que cet Eden a aussi son enfer. Derrière l'élégante habitation, les fleurs embaumées cachent honteusement les tristes et sales cabanes en bûches et en torchis, aux poutres enfumées, où croupit la population noire.

Depuis trois jours déjà nous occupions Madison, et, si ce n'est quelques vieillards rechignés, une troupe d'enfants curieux et plusieurs nègres, nous ne connaissions rien de sa population. De temps en temps, sur notre passage, un coin de rideau se soulevait et nous permettait d'apercevoir de jolies têtes de femmes dont les lèvres se plissaient avec amertume et dédain, dont les yeux étincelaient de colère. Mais peu à peu la curiosité féminine l'emporta; les fenêtres s'ouvrirent une à une, les jolies têtes se hasardèrent si bien que le cinquième jour toutes les ladies, grandes et petites, de l'endroit, se trouvèrent sur leurs terrasses, se balançant dans leurs fauteuils à bascule, et observant avec une scrupuleuse attention nos allées et nos venues. Enfin cette allure boudeuse disparut complétement contre toute prévision, grâce à quelques soldats maraudeurs qui eurent le bon esprit de dévaliser un poulailler. En effet, la brave femme victime du délit accourut au quartier général, toute échevelée, pour réclamer aide et protection. Le général la reçut courtoisement et lui accorda une sauvegarde pour protéger sa propriété. Bientôt cette nouvelle se répandit dans la ville et le quartier général fut envahi par une foule de propriétaires demandant la même protection contre les pillards futurs. Le général, sans se faire prier, leur donna tout ce qu'elles voulurent; la glace fut rompue, et le soir même des nègres nous apportèrent de la part de leurs maîtresses des fruits, des poulets, des légumes, etc,. toutes choses que nous n'aurions jamais pu nous procurer la veille même à prix d'or. Enfin ces belles dédaigneuses, sous le plus futile prétexte, accouraient au quartier général; elles mettaient autant d'acharnement à satisfaire leur curiosité que deux jours auparavant elles avaient mis d'obstination à ne pas contenter la nôtre.

Le dimanche suivant, Madison ne fut plus une ville, mais une véritable corbeille de fleurs, lorsque ladies et miss sortirent du prêche parées de leurs robes de couleurs plus éclatantes qu'harmonieuses; soies, gazes, velours, mousselines, plumes, tout cela scintillaient au soleil de midi.

Cependant, nos jolies ennemies, ne purent s'empêcher de faire une manifestation politique. Comme pour entrer ou sortir de l'église, il fallait passer devant le quartier général, au dessus duquel flottait le drapeau de l'union américaine, ces dames affectèrent de prendre l'autre côté de la rue. Cette gaminerie nous fit rire, car nous songions que, lorsqu'il s'était agi de défendre leurs poulets, ces belles *Seceshs* n'avaient pas eu pareil scrupule, et qu'elles étaient bien venues nous trouver, quoique le drapeau qu'elles abhorraient ornât notre porte.

Cependant, cette bonne harmonie ne fut pas de longue durée, car, plusieurs esclaves s'étant échappés et refugiés parmi nos soldats, leurs maîtresses vinrent les réclamer. Nous eûmes beau leur démontrer que si la propriété qui s'était enfuie ne voulait pas rentrer au bercail de sa propre autorité, personne, pas plus nous que d'autres, ne pouvait l'y contraindre. Elles s'emportèrent alors en imprécations et en injures, et l'une d'elles, frêle blonde de 16 ans, me répondit même, en me foudroyant de ses grands yeux bleu-clair, devenue tout à coup vert de fureur : Je n'aurais jamais cru que les Français fussent des voleurs de nègres!

Dès ce moment, plus de causeries le soir, sous les portiques; plus de flirtage dans les bosquets touffus, plus de fleurs, ni de poulets, la ville redevint sinistre.

Un matin, deux de nos vedettes étaient enlevées, à l'entrée même de la ville; dans la journée, trois de nos hommes, qui s'étaient écartés des lignes, étaient trouvés assassinés; à chaque instant des coups de feu étaient tirés, on ne sait d'où, ni par qui, et nos piquets étaient attaqués, fusillés, par des ennemis invisibles; la nuit, les feux de Cushwacher se multipliaient autour de nous dans les montagnes; le canon grondait depuis deux jours du matin au soir du côté de Culpepper; c'était Banks qui luttait avec Stonewall Jackson. Nous n'avions plus de nouvelles de notre corps d'armée, qui se trouvait à 25 milles en arrière de nous, la position devenait grave.

Enfin un soir, après une journée de fatigue, enveloppés dans nos peaux de buffalos, nous nous laissions déjà aller aux premières atteintes du sommeil; les braiements de quelques mulets mêlés aux aboiements des chiens troublaient seuls le silence général lorsque notre oreille fut frappée par le galop précipité d'un cheval, dont le sabot sonnait bruyamment sur les cailloux de la route.

C'était un cavalier porteur d'une dépêche du général Sigel. Le général Bahkr était battu, il était en pleine retraite, l'ennemi s'avançait et il fallait se hâter de nous replier si nous tenions à ne pas être coupés par lui. En cet instant, plusieurs de nos *scouts* accouraient aussi bride abattue, rapportant qu'une colonne ennemie s'avançait à grands pas sur notre gauche, et qu'à trois milles de Madison ils avaient été chassés par l'avant-garde.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Le général donne l'ordre du départ; les postes et les piquets en un instant sont repliés, et nous opérons notre retraite sans tambour ni trompette. Dans l'ombre, tout le long de notre colonne, on voit cheminer des fantômes inconnus qui portent sur leurs dos des fardeaux indescriptibles : ce sont des nègres fugitifs qui, nous voyant partir, s'échappent en foule de chez leurs maîtres en emportant leurs misérables haillons.

A l'aurore, nous étions solidement postés derrière Robertson-River, sur des hauteurs imprenables, garnies de forêts profondes, d'où il eût été malaisé de nous déloger.

UN VOLONTAIRE.

(1) Voir les numéros : 13 février, 6 avril, 18 juin, 23 juillet.

SIMPLICITE

I

J'ai épousé Jules par amour, tu le sais; notre fortune était raisonnable. Je connaissais ses goûts de comfortable, en même temps que ses goûts d'élégance; le problème à résoudre était donc d'arriver à avoir une bonne maison et d'être une femme à la mode, tout en restant dans certaines limites.

La première année, rien de plus facile : de nouveaux mariés ne sont pas tenus d'avoir une maison, et quant à mes toilettes, mon trousseau et ma corbeille, y pourvoyaient largement; vint ensuite la naissance de ma fille et mon voyage de deux années en Italie. Ce ne fut qu'à notre retour à Paris que la question commença à se compliquer : il s'agit alors de monter notre maison depuis l'écurie jusqu'au boudoir, de renouveler mes dentelles et mes cachemires démodés, et de faire remonter mes diamants, d'ailleurs assez mesquins. Un conseil de ministres fut tenu entre mon mari et moi, pour établir notre budget

AU CHATEAU



On n'a rien de plus pressé que de quitter Paris; l'on en est à peine loin qu'on en recueille avidement les moindres nouvelles, et qu'on oublie de déjeuner pour apprendre ce qui s'y dit d'*Esther* en musique, de *Don Quichotte* au Gymnase, des fêtes de Versailles, et du Cours de Castagnette et de la Rente.



Nous allons avoir beaucoup de monde ce soir, et j'ai besoin de tous les domestiques; tu vas amuser les enfants jusqu'au dîner et empêcher qu'ils ne se salissent, n'est-ce pas mon ami?



— Allons Raoul, il faut nous en retourner, nous voilà loin du château et nous ne sommes pas trop rassurées.
— Bon! est-ce que je ne suis pas là, mesdemoiselles.



ENTRE INVITÉS

— Je ne sais pas si j'y reviendrai souvent, ici; ses chevaux sont bons et ses cigares excellents, mais sa femme n'est pas très jolie...



Le bonheur à deux! n'est-ce pas tout à fait comme la belle vue qu'on a de la terrasse du château: c'est superbe, mais c'est toujours la même chose?



— Voilà plus d'une heure qu'on est sorti de table et que ces messieurs nous laissent seules. Est-ce qu'ils n'ont pas encore fini de fumer, Pierre?
— Je ne sais pas Madame, mais ces messieurs sont sortis en disant qu'ils ne rentreraient que très tard pour ne pas incommoder ces dames.



MON HOTEL

« Sévigné de qui les attraits »
Embellirent ce pavillon, vous auriez bien dû nous y construire des chambres moins noires et des escaliers moins humides.



AU BAL D'ENFANTS

« Chers enfants, dansez, dansez,
» Votre âge
» Échappe... au traitement.» (Béranger.)



AU CAFÉ DE LA ROTONDE

Pour n'en pas perdre l'habitude, on mêle quelques gouttes d'absinthe à son eau de Vichy.

A LA MUSIQUE

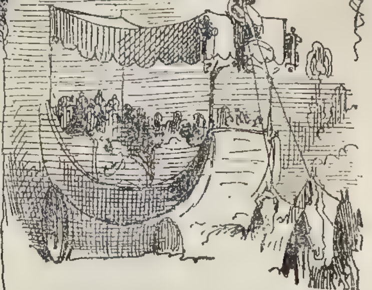
— Moi, madame, après une heure de ces symphonies prétentieuses, je donnerai volontiers vingt fr. pour entendre la *Mère Michel*.

LES PALAYEUSES DU PARC

O Vichy! tes eaux merveilleuses, qui nous guérissent de tant de choses, ne nous guériront-elles pas des cocottes!



Est-ce la rencontre d'Anatole, est-ce le traitement, mais sa femme va évidemment beaucoup mieux depuis quelques jours!



LES GONDOLES

Pour Randan, la Montagne-Verte
Ça ne va-t-il pas aussi sur l'eau, ces machines-là?



L'HEURE DU BAIN

Chut! le public n'entre pas ici. — C'est dommage!



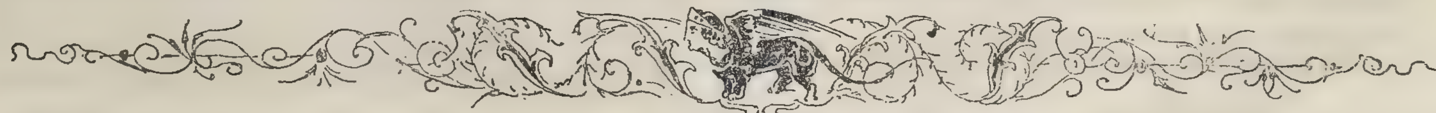
LOCATI

Le seul ennui de ces ânes du pays, c'est qu'ils s'arrêtent à chaque instant pour saluer leurs connaissances.



A LA SOURCE DE LA GRANDE-GRILLE

Un gros capitaine, retour de Chine, pour une indisposition du *sac* stomachal; l'équipage de l'Alabhama, pour un abordage manqué; Fille-de-l'Air et son jockey, pour les coups de poing d'Epsom; ces petites dames pour une entorse à Mabile ou une gastrite à la Maison-d'Or; l'abbé ***, l'auteur du *Maudit*, pour remords cuisants. — Mais la cure la plus merveilleuse est celle de M. P. de L. qui n'avait jamais pu être décoré, et qui, après quinze verres d'eau de Vichy, reçut sa nomination de chevalier.



par chapitre et par article. Jules voulait m'allouer 12,000 francs pour ma toilette, mais je déclarai n'en vouloir accepter que 6,000; j'avais d'ailleurs mon idée

Ce n'est pas 12,000 francs, me disais-je, ni même le double, qui me permettront de lutter d'élégance avec celles qui dépensent de 5 à 10,000 francs par mois pour leur toilette; il faut trouver autre chose. — Ne pouvant me faire riche, je résolus de me faire une élégance à moi, et j'arborai le drapeau de la simplicité *quand même*. Plus de riches étoffes, plus de bijoux. Le matin, pour sortir, les robes les plus simples en étoffes anglaises et chez moi des peignoirs blancs; le soir, systématiquement, de la mousseline blanche et des fleurs naturelles. J'étais vouée au blanc. Mon seul luxe fut la lingerie. 6,000 francs devaient, selon moi, suffire à cette tenue de première communiante. — J'eus un succès fou. Je devins une lionne, un type d'élégance; je fus la *princesse Mousseline*, la *fée organdi*, la *dame aux violettes*, etc. Les dames de satin et de moire antique enrageaient; quelques unes essayèrent de me copier, mais à force de génie je restai maîtresse de la position. J'ai dit *génie*, et je ne m'en dédis pas, car il ne faut rien moins que cela pour varier cette simplicité constante.

Jules m'admirait et était fier de moi quand, en entrant dans un bal, on s'écartait pour me laisser passer en disant :

— Qu'elle est jolie! quelle délicieuse toilette! c'est une apparition! Heureux mari!

Et l'heureux Jules ajoutait :

— Et elle est si raisonnable!

Et, moi aussi, je me croyais et disais raisonnable! Mais quel réveil! inattendu. J'en eus un premier pressentiment lorsque j'appris la débâcle de Mme X., une de mes imitatrices distancées, qui a été forcée de déposer son bilan et d'avouer à son mari un passif de plus de 100,000 francs! La peur me prit et je voulus établir ma situation. Que de mots barbares et qui sentent leur tribunal de commerce! mais je les ai appris à mes dépens. Bref, tout compte fait, je devais 60,000 francs! en quatre ans! Oh, sainte simplicité!

Les notes pleuvaient chez moi, et les fournisseurs commençaient à perdre de leur politesse. Que faire dans cette position critique? Avouer mon erreur à mon mari et perdre ainsi en un seul jour le fruit de mes quatre années de *simplicité* et de *raison*? Je n'y songeai même pas. Je vendis mes diamants et donnai quelques à comptes, mais cela ne fit que mettre mes créanciers en appétit. La position devint intolérable et je fus trop heureuse d'aller passer l'été dernier à Spa, pendant que mon mari était retenu en Auvergne par la vente de ses bois. C'était deux mois devant moi.

Là, je vis jouer, et, faisant taire tout scrupule, je résolus d'essayer de la roulette; il s'agissait de sauver mon sceptre de femme maîtresse au logis.

Je jetai bravement cinq louis sur le premier numéro venu. Je gagnai d'abord; puis je perdis. Cela devint bientôt une frénésie. On ne saurait croire la jouissance qu'il y a dans ce duel avec le hasard : le vaincre est sublime, être vaincu par lui est une rage pleine de puissance et de volonté qui ne met pas en doute la revanche. Mais la folie ne me fut pas plus propice que la raison, et je revins à Paris plus endettée que jamais; je fus même obligée de signer des engagements onéreux pour avoir un peu de répit. C'était moins que jamais le moment de me confesser à Jules, ma dernière folie de Spa ne pouvant me compter comme circonstance atténuante. Je m'en remis donc à l'avenir, comptant sur le hasard et sur une éventualité quelconque comme il en arrive toujours à ceux qui ont la force de ne pas s'inquiéter. Pour m'étourdir, de même que les négociants à la veille de faire faillite redoublent de dépenses, je multipliai les robes de mousseline et les fleurs naturelles.

Un matin, j'étais assise à ma toilette, me faisant longuement et doucement peigner par Thérèse qui a la main si légère. J'étais sous l'influence de cette sensation délicieuse de ce peigne allant et venant qui magnétise et fait doucement rêver, lorsque ma porte s'ouvrit brusquement et Jules fit irruption dans la chambre. Je déteste toujours ces façons sans gêne; parce qu'on est le mari d'une femme, ce n'est pas une raison pour se montrer mal élevé près d'elle. Je ne détournai donc pas la tête et fermai les yeux à moitié. C'était protester contre l'inconvenance du procédé. Jules, dans un autre moment, l'eût compris, mais au lieu de venir doucement m'embrasser et me demander pardon :

— Renvoyez Thérèse, dit-il; et il se mit à arpenter la chambre en froissant des papiers dans sa main.

— Vous permettez du moins, répondis-je, qu'elle relève mes cheveux. Prenez votre temps, Thérèse; qu'avez-vous donc de si pressé à me dire, Jules?

Au lieu de répondre, il me jeta les papiers qu'il tenait à la main. C'étaient les comptes des mes fournisseurs!

Je pensais si peu à tout cela que je perdis d'abord la tête, comme une sotte, et j'ordonnai à Thérèse de nous laisser seuls. Mais je revins bientôt à moi, et le sang froid que je montrai surprit Jules, poltron par excellence.

— Me direz-vous enfin, ce que tout cela signifie? lui dis-je en ramassant avec impassibilité les feuilles éparses.

— Mais c'est à vous de me donner des explications. Connaissez-vous le total?

— Parfaitement : 90,000 francs et des centimes.

— Vous l'avouez! Et votre pension de 6,000 francs qui devait vous suffire!

— Elle n'a pas suffi apparemment. Après?

— Mais c'est de la folie! 30,000 francs chez votre lingère!

— C'est le prix de la mousseline.

— Quatre mille francs chez Adde; plus de 8,000 de gants de Suède J'ai calculé deux paires et demie par jour!

— Eh bien?

— Puis des ombrelles, des cravaches, des cannes pour 8,000 francs!

Je me mis à rire :

— J'ai ouï conter à mon père que le duc de Dino avait dû, sous le premier Empire, jusqu'à 30,000 francs au *Singe vert*, la boutique de cannes à la mode d'alors.

— Quelle impudence! une maîtresse coûte moins que vous.

— Joli propos d'homme bien élevé! Rappelez-vous, monsieur, à qui vous parlez; si je coûte plus qu'une maîtresse, c'est que je vaux davantage sans doute, et, dans tous les cas, il ne vous est pas permis de me traiter comme ces créatures dont on paie les dettes; ma dot est là pour payer les miennes.

— Mais comprenez donc que nous sommes obérés.

— Comment obérés?

— Rappelez-vous que j'ai été obligé de vendre les bois de Vence.

— C'était, disiez-vous, pour en replacer le prix en fonds espagnols.

— Mais..., dit Jules en hésitant, dans l'intérêt de la communauté, j'ai cru devoir différer...

Son embarras me donna de suite à penser; j'eus je ne sais quelle intuition subite, et je répliquai presque sûre de mon fait :

— Je comprends, monsieur, que vous *sachiez* au juste ce que coûte une maîtresse, et mois je *sais* maintenant où est passé l'argent des bois de Vence, dis-je avec une superbe que m'envierait Mlle Fargueil.

— Henriette! Henriette! fit Jules atterré à son tour.

— Assez. Retirez-vous, monsieur.

Et il partit sans essayer de se justifier.

Et moi, abandonnée tout d'un coup par la force factice qui m'avait soutenue, je tombai anéantie. C'est bien la peine de se montrer forte pour être en réalité si faible! Le croirais-tu, je me pris à aimer Jules comme je ne l'avais jamais aimée de ma vie et à le pleurer à la façon d'Ariane! c'était absurde! Quelque éprise que j'ai été de mon mari, je ne me suis jamais fait illusion sur son compte et l'ai toujours vu tel qu'il est : avec peu d'esprit, un caractère faible et un physique d'auditeur au conseil d'État.

Eh bien! à cette heure cruelle, je ne sais comment, Jules m'apparaissait sublime comme un héros, et tous les souvenirs de nos jours d'amour bouillonaient dans ma tête et dans mon cœur comme l'eau du thé. Et quels souvenirs? les plus bêtes du monde : une course à Gavarni où, surpris par l'orage, Jules m'avait affublée du carrick du guide; notre traversée de Gênes à Livourne, pendant laquelle il avait voulu être seul à me soigner tout malade qu'il était lui-même; et d'autres du même genre. Et je pleurais, je pleurais!

Ma fille vint gratter à ma porte après deuux heures de ces singuliers regrets; elle vit mes larmes, et, tout en pleurant elle-même, elle essayait de me consoler :

— Maman a du chagrin, maman doit se consoler pour sa Ninie, et elle m'apportait les uns après les autres tous ses jouets.

Tout à coup elle se mit, joyeuse, à frapper des mains :

— J'ai trouvé : allons chez madame de Fersenne; son petit chien est si drôle, il te fera rire.

Ce fut un trait de lumière. On est toujours sauvé par ces petits anges-là.

HENRIETTE CHRISTOPHE.

(La fin au prochan numéro.)

CONCOURS GÉNÉRAL

LA BATAILLE DE SOLFERINO

Discours français qui a remporté le prix d'honneur, annoté par un officier blagueur.

ARGUMENT

On décrira l'aspect du champ de bataille. On dira les allocutions des chefs entraînant les troupes au combat. On établira un parallèle entre les anciens et les modernes. On montrera les résultats de cette brillante victoire.

Texte. — .... *Les deux armées étaient en présence. Au milieu d'une vaste plaine, marchaient les colonnes hérissées de fer, déroulant leurs plis noirs et mouvants.....*

Réflexion. — Solférino était un petit village désigné comme point d'arrêt d'une étape. On ne se doutait guère, la veille, que deux cent mille Autrichiens viendraient nous attendre sur les hauteurs. Les armées n'étaient donc pas en présence comme des soldats de plomb sur une table. — *Vaste plaine* est une vraie trouvaille. Il est tout à fait regrettable que le terrain fut admirablement accidenté de mamelons et de collines, depuis Castiglione jusqu'à Solférino et au-delà. Quant aux colonnes *hérissées de fer déroulant leurs plis noirs et mouvants*, elles seraient d'un bel effet à un défilé du Champ-de-Mars; mais, en campagne, on va un peu à la débandade, et les fantassins, les zouaves,

les chasseurs à pied, les grenadiers et les voltigeurs de la garde font un méli-mélo pittoresque peu régulier. Croyez-bien, jeune rhétoricien, qu'on ne fait pas la charge en douze temps pour tirer un coup de fusil. Sauf ces légères nuances, votre narration est exacte. Continuons :

T. — *Les généraux, aux panaches flottants, retenant à peine leurs fiers coursiers, haranguent les troupes.....*

R. — Un instant. Ne vous imaginez pas, mon jeune ami, que les généraux soient coiffés d'un casque comme la tête de Romulus que vous copiez si bien au cours de dessin. En campagne, les généraux portent plus volontiers un képy poudreux... vous dites : *Fiers coursiers.* Ils ont, à la vérité, des chevaux pleins d'ardeur, mais qui n'en sont pas plus fiers pour cela. On dit : *l'Arabe et son coursier*; ne dites-pas : *Le général X et son coursier.* Quant à haranguer les troupes, c est bon dans le *Conciones.* Ils ont autre chose à faire que des discours de rhétorique comme le vôtre, qui est, d'ailleurs, irréprochable.

T. — *Soldats!* (*commilitones?*) *Souvenez-vous que les destinées de l'Italie sont entre vos mains. Fils de la victoire, c'est pour cette noble patrie des arts que vous allez vaincre, c'est pour elle que la France envoie ses plus nobles enfants!*

R. — Jeune rhétoricien, rappelez-vous cette belle parole, prononcée à la gare du chemin de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée par un vieux soldat :

— Eh bien! lui dit son colonel, nous allons faire de la besogne là-bas, hein?

— Soyez tranquille, ma colonel, que nous allons leur tricoter les côtes, à ces Piémontais.

Je pense donc que votre allocution sur l'Italie aurait produit un effet médiocre, mais votre professeur aura le droit de vous en témoigner sa satisfaction.

T. — *A ces mots, les phalanges s'ébranlent...*

R. Les phalanges ne s'ébranlent que dans le *De viris illustribus.* On ne dit pas une phalange de voltigeurs, on dit plutôt un bataillon ou un régiment.

T. — *...Au milieu des flots de la noble poussière des combats.*

R. — Grande erreur. Je n'ai jamais vu de poussière *noble.* La poussière à pour effet de poudrer à frimas les cheveux et les moustaches de nos troupiers.

T. — *Les bannières et les étendards déployés flottent dans les airs...*

R. — Les *bannières* servent à la procession. On voit encore des *étendards* à l'Hippodrome. Gardez-vous de croire que le porte-drapeau l'agite, comme un toréador, pour aguicher les Autrichiens. Ces joujoux-là coûtent fort cher. On tire dessus, on les déchire, mais l'ennemi ne les voit qu'à distance, et il est prié de ne pas y toucher. Vos parents vous auront mené voir des pièces militaires. Pères de famille, c'est ainsi qu'on fausse le jugement des enfants. Souvenez-vous en.

T. — *Les fanfares guerrières animent tous les cœurs...*

R. On trouve encore *les mâles accents du clairon* dans les poésies de M. Casimir Delavigne. *Fanfares* a un peu vieilli. Aujourd'hui, quand on marche à l'ennemi, il est assez d'usage que la musique se place discrétement derrière le régiment, et ne joue pas l'ouverture des *Diamants de la couronne*, que vous avez sans doute entendue aux Tuileries.

T. — *Les deux armées ne forment bientôt plus qu'une immense mêlée.*

R. — Elles ne se mêlent pas tout à fait comme un jeu de cartes.

T. — *...On n'entend plus que le feu roulant de la mousqueterie...*

R. — On tire bien des coups de feu, mais le troupier français travaille plus volontiers à la fourchette. *Travailler à la fourchette* serait peut être d'un réalisme trop cru au concours général, mais *mousqueterie* rappelle un peu trop les fusils à mèche, à rouet ou à pierre.

T. — *...Et le sourd roulement du canon...*

R. Pas mal, *le sourd roulement.* Allons, vous avez été au Polygone de Vincennes.

T. — *Les gémissements des mourants...*

R. — Erreur, pas de gémissements, rien n'est plus paisible qu'un mourant.

T. — *... Et les cris des blessés.*

R. — Encore une phrase toute faite. Jamais un blessé ne crie. Quand il peut parler, il demande à boire.

T. — *Bientôt devait éclater* (quoi? un canon?) *la puissance de nos armes* (c'est différent) *et se montrer la supériorité de notre génie militaire* (très bien, allez toujours). *Les anciens, sous ce rapport...*

R. Nous y voilà. Halte. Arrêtons-nous ici. Voulez-vous parier, mon cher rhétoricien, que vous n'allez pas être amusant? Oui, je sais. Nous sommes arrivés au fameux *parallèle* : César et Alexandre, Cicéron et Démosthènes, Euripide et Racine, Sophocle et Corneille. Au collége, on met des parallèles partout, dans les discours, dans la géométrie, et même à la gymnastique... si nous sautions le parallèle, hein? comme voilà une bonne idée.

A ce propos, je vous démontrerais bien, si j'en avais le temps, qu'après tous les progrès et toutes les utiles découvertes dans l'art de tuer les hommes, on en est revenu au point de départ, à l'enfance de l'art militaire, à l'arme blanche, au duel des barbares, et que l'arme terrible, mortelle et victorieuse, c'est la baïonnette. Je ne vous suivrai pas non plus dans l'étude de la stratégie comparée des Grecs, des Perses, des Spartiates, des Macédoniens, des Romains et des Piémontais. Nous n'y entendons rien ni l'un ni l'autre.

T. — *Cette vaste plaine* (si vous tenez à « *vaste plaine* » n'en parlons plus) *ne fut plus qu'un champ de carnage* (et de maïs) *où le sang français* (et autrichien, je suppose?) *trempait la terre* (n'exagérez-vous pas un peu la couleur?) Mais vous me répondrez que le style veut de la noblesse et de l'élévation.

T. — *Des sœurs de charité, ces saintes femmes qu'on rencontre partout où il y a une souffrance...*

R. — Admirablement vrai. Tous les médecins de nos hôpitaux sont de cet avis, n'est-ce pas messieurs?

T. — *... Distribuaient aux blessés des secours et des consolations.*

R. — Les blessés auxquels leurs blessures permettaient de marcher, comme celles des bras et des mains, qui sont nombreuses, gagnaient le village voisin ou les ambulances volantes. Les cantinières, postées de distance en distance, leur distribuaient au passage un verre d'eau troublée d'absinthe ou d'eau-de-vie. Quelques-uns, au lieu de boire, le versaient sur les bandes de leurs blessures irritées par le soleil. Pour votre gouverne, mon jeune camarade, vous saurez que toutes les femmes sont admirables. Mettez des grandes dames sur un champ de bataille, elles seront aussi belles de dévouement que les sœurs de charité et les cantinières.

T. — *Du sein des airs* (parfait) *des nuées de vautours tournoyaient autour des cadavres qui jonchaient le sol.*

R. — Je vois les vautours. La métaphore parle. C'est dommage que cet oiseau carnassier soit inconnu en Italie. Les poules lombardes sont si maigres et si dures que, s'il y avait eu des vautours, on les aurait mangés. *Joncher le sol* est un peu exagéré; laissons-le. cette expression hardie fait bien dans le paysage.

T. — *Là, un vieux laboureur* (ô Scribe, voilà de tes coups!) *pleurait silencieusement, penché sur le corps d'un jeune soldat.*

R. — J'ai dans l'idée que le laboureur lui prenait ses souliers; mais je puis me tromper.

T. — *Ici, deux compagnons d'armes* (*commilitones, eh?*) *épargnés par le sort cruel* (j'aime pas beaucoup ça) *se jetaient avec ivresse dans les bras l'un de l'autre...*

R. — Non... eh! bien, non; ça ne va plus si bien. Après treize heures de combat, par 35 degrés de chaleur, on fait la soupe au café, on la mange et on dort, quand on n'est pas de service.

Après *Montebello*, j'ai entendu un sergent du 84e crier dans la cour :

— Dacot, Faivre, Magou, je vous ai prévenus que vous seriez de garde si vous n'étiez pas tués, prenez vos fusils, rossards!

Voilà un mot à la Corneille!

T. — *Mais déjà l'ennemi fuyait en désordre...*

R. — Pas du tout. Exercés par l'habitude, les Autrichiens battaient savamment en retraite. Nous devons cette justice à l'ennemi vaincu.

T. — *Ainsi finit cette terrible journée.* (Vers cinq heures, il est tombé une pluie assez abondante) *qui arrachait la terre du Dante* (c'est un peu plus loin) *à la serre mordante* (rime à éviter dans la prose) *de l'aigle noir à deux têtes* (on en voit sur les florins, mais c'est une monnaie bien incommode) *refoulé dans ses frontières.*

(Eh bien? et le quadrilatère?)

R. — A votre place, jeune rhétoricien, voici comment j'aurais commencé mon discours :

« L'artillerie s'avançait lentement dans un chemin creux, entre une
» double haie d'infanterie. Un capitaine d'état-major passa rapide-
» ment à cheval en disant d'un ton sec : « *Faites monter les hommes*
» *sur les caissons, et au trot!* »

Voyez-vous comme l'action va s'animer?...

—

Je gage que vous avez vu la *bataille de Solférino* de M. Meissonnier à l'Exposition? On aperçoit la tour et les cyprès alignés dans le fond. On s'égorge avec acharnement — derrière le tableau... mais comme il est calme! comme il est ressemblant!

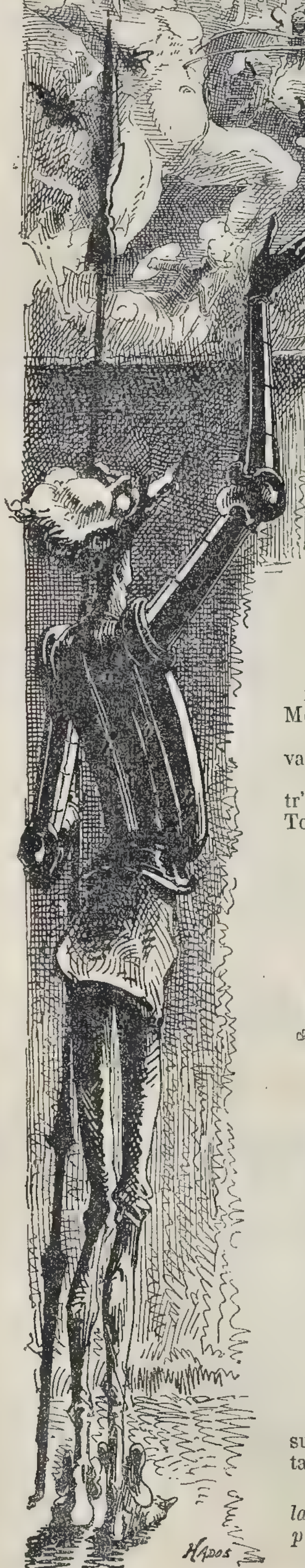
Décidément vous êtes charmants, jeunes rhétoriciens, espoir de l'Université!

Après dix ans d'école, vos professeurs sont arrivés à vous mettre dans la tête, le nom de toutes les maisons de campagne d'Horace, les marches de Darius, les conquêtes et les généraux d'Alexandre, la retraite des dix mille et la guerre du Péloponèse.

Quant à vous donner une vue claire et un sens exact des choses de la vie réelle, qui y songe? Ah! jeunes pigeons, palmés des insignes du baccalauréat, quelle entrée brillante vous allez faire dans le monde par la porte de Mabille, où vous prendrez un décor de perspective pour une avenue, des vessies pour des lanternes et des cocottes pour des femmes!

J. Telio, examinateur à Saint-Cyr.





DON QUICHOTTE AU GYMNASE

Olla-Féerie-Drame-Opéra-Pantomime-Ballet-Podrilla

Par MM. Victorien Sardou et Michel Cervantes

Avec le concours de MM. Molière, Lesage, Beaumarchais, Scribe, Paul Dalloz et Gustave Doré.

(La toile se lève au milieu d'un accompagnement de castagnettes.)

LE RÉGISSEUR, *en gants blancs, parlant au public.*

Messieurs, l'administration du Gymnase a fait tous ses efforts pour satisfaire aux exigences des lycéens et des lycéennes qui veulent bien l'honorer de leur présence et de leurs économies. Pour la première fois, le chef-d'œuvre classique de *Don Quichotte* a éte interprété sur une scène française (*il s'essuie le front*) qui, j'ose le dire, est une scène comme il faut.

DON QUICHOTTE, *entrant.* — Quel est cet enchanteur? Merlin, je vais te pourfendre de cette lance.

LE RÉGISSEUR. — Pardon, Monsieur Lesueur, je m'en vas.

DON QUICHOTTE. — (*Bredouillant.*) Enfin, j'ai lu le quatr'ème v'lume des dram' Paris du v'comte P'son Trail. Tob'zo!!! j' v' être n' homme bardé fer, jarrets d'acier, et m' nimpassible visage d'bronze ne trahira rien d'm'émotion pers'nelles intrieures.

SANCHO. — Ça n'est pas que ça soit lourd à porter, votre batterie de cuisine ; mais, à la longue, ça finit par devenir embêtant. *pierre qui roule...*

DON QUICHOTTE.— Escuyer!!!

SANCHO. — Monseigneur?

DON QUICHOTTE.— Trêv' d' pr'verbes! c'est bon à la c'médie frrrançaise.

SANCHO. — « A bon entendeur... »

(Enfin je lu le qu'atr'ème v'lume des dram' de Paris.

DON QUICHOTTE. — Tais-toi.

—

VICTORIEN SARDOU, *debout devant une table.* — Esprits suaves, immortels génie de l'humanité, inspirez moi les tableaux suivants.

(*Lplume de M. Sardou se hérisse, va d'elle-même se tremlaeer dans l'encre, comme un merle son bec jaune dans pruisseau, et s'approche d'une feuille de papier.*)

SARDOU. — Qui es-tu?

CERVANTES. — O grand spirite. Je suis Michel Cervantes. Je t'apporte *Don Quichotte et Rossinante, Sancho* et *son âne.*

SARDOU.— Je ferai maquiller ce cheval, il est trop gras. On lui dessinera des côtes à l'estampe. Je n'ai pas besoin d'autre chose. Le public ne comprendrait pas ton ridicule et sublime redresseur de torts. Nous mettrons cette grande idée philosophique sur le rideau de manœuvre. Tes personnages me serviront d'intermèdes bouffons.



Ah, boujour, Molière, prête-moi donc quelque scène?

CERVANTES. — Tu m'honores, Victorien.

SARDOU. — Et toi qui es-tu?

LESAGE. — Lesage auteur de *Gil Blas.* Je viens t'offrir quelques frères courant après leurs sœurs séduites.

SARDOU.— C'est bon, va-t-en.

LESAGE. — Je suis fier, Victorien.

SARDOU. — Et toi?

BEAUMARCHIAS. — Beaumarchais. Je mets à ta disposition le balcon de Rosine et la sérénade de Lindor.

SARDOU. Bien obligé, je n'ai pas besoin de ta permission. Ah! bonjour Molière. Prête-moi donc quelque scène?

MOLIÈRE. — Tu peux te servir de Don Juan poursuivi par sa femme abondonnée. Tu peux même faire dire à ton héros : « Tiens, avec ces cheveux épars et la pâleur de ce visage, ma femme n'est vraiment pas mal. » Tu peux aussi prendre le *Sganarelle* de Don Juan. C'est un cousin de *Sancho.*

SARDOU.—Tu as donc pillé Cervantes?

MOLIÈRE.—De lui à moi, l'honneur est partagé. Adieu Victorien.

SARDOU, *baillant.*— Ah! les hommes des grands siècles ne sont pas amusants.



Si elle est cachée sous cette botte de foin, on la retrouvera.

—



Ce monsieur-là c'est monsieur Deshayes.

(*Sur la scène*), CARDENIO-BERTON. — Flamme et tonnerre! on a volatilisé Mlle Blanche Pierson! Enfer et damnation! si elle est cachée sous cette bottede foin, on la retrouvera, car ce n'est pas une épingle? (*avec effort*)... Moscou!... Waterloo!... non, ce n'est pas une épingle!!! (*Il meurt.*)

—

(*La famille Prud'homme au balcon.*)

LÉOCADIE. — Mais papa je te disais bien que nous nous trompionsd'omnibus; nous sommes à la *Porte-Saint-Martin*. Ce Monsieur-là, c'est M. Deshayes, et l'autre est M. Mélingue... Oh! comme je voudrais le voir à la ville; papa, tu devrais l'inviter à dîner.

M. PRUD'HOMME. — Nous sommes au Gymnase, ma fille.

—



Où est mademoiselle Céline Montaland? pourquoi ne voit-on pas ses épaules.

DON FERNAND (*pinçant de la guitare*).

Oh! mon Fernand, tous les biens de la terre
Ont besoin d'eau, de pluie et de so eil;
Monsieur Mathieu de la Drôme est leur père,
Et son regard mûrit le fruit vermeil.

(*Parlé.*) — Où est Mlle Céline Montaland? Orsini! tavernier du diable. quel âge a-t-elle? pourquoi ne voit-on pas ses épaules? Ah! madame, madame, défendez-vous bien, car je vais recommencer la lutte vertueuse des *diables noirs.*

LE VEILLEUR DE NUIT *passant.* — Elle fait des armes pour venger un muletier de Castille.

DON FERNAND. — Par la mort! elle ne sortira pas de cette chambre comme un gâteau de Nanterre!

VOIX D'ÉTUDIANTS. — « Vive Céline et Fernando! »

Sancho, tu as la berlue.

LE VEILLEUR. — Il est minuit, tout est calme, spectateurs du Gymnase, vous en avez jusqu'à deux heures du matin... Dormez!

VOIX D'ÉTUDIANTS. — Voici les alcades!

(*Tumulte.*)

—

DON QUICHOTTE. — Vois-tu le géant, allons, qu'on me joue un air du *Cirque*, et, que Rossinante m'emporte au galop à l'assaut de cet enchanteur.

SANLHO. — Mais monseigneur, nous sommes sur les buttes de Montmartre et vous allez casser le dernier des moulins à vent.

DON QUICHOTTE. — Tu as la berlue, Sancho.

PRADEAU. — J'ai joué les *Deux aveugles*, et j'y vois clair.

ANATOLE. — Papa, nous ne sommes pas au Gymnase, nous sommes au *Théâtre-Comte*. Je reconnais le décor du *Petit Poucet* et du *Marquis de Carabas*.

PRUDHOMME. — Mon fils, nous sommes au Gymnase.

UNE COCOTTE. — Comme ce cheval est bien maquillé!

—

LE RÉGISSEUR.

Messieurs, l'administration du Gymnase....

LES TITIS *au Gymnase.* — A la porte! à la porte!...

ANATOLE. — Tu vois bien, papa, il y a des titis. Nous sommes à l'*Ambigu*.

Comme ce cheval est bien maquillé!

PRUDHOMME. — Au Gymnase, mon fils, au Gymnase. C'est la liberté des théâtres qui veut ça, mon enfant.



Séraphin n'a jamais dépassé cet effet.

LÉOCADIE. — Mais non, il y a un cheval. C'est une pièce militaire du *Cirque*.

UN JOURNALISTE. — La Porte-St-Martin a fait redoreres *Pilules*, le public les avale toujours.

LE RÈGISSEUR

...,..L'aministration du Gymnase, vu l'exiguité du théâtre, est dans la nécessité de faire ses changements à vue derrière le rideau de manœuvre. (*Il s'esuie le front*). Ce sont des petits trucs de famille...Veuillez ne pas quitter vos places. La toile, que vous allez voir tomber, représente e redresseur de torts et sont fidèle écuyer...Je vous en prie, attendez quelques minutes... Si vous alliez respirer l'air frais du boulevard, vous ne voudriez pas rentrer.

(*Il sort en s'essuyant le front.*)



Attendez, monsieur, j'ai là un morceau de lard.

MADAME PRUDHOMME. — Au moins, ici, l'administration a des égards.

MONSIEUR PRUDHOMME. — Plus on monte dans l'échelle sociale, plus on s'élève, plus les hommes qu'on approche sont puissants, plus ils sont distingués. La littérature du Gymnase est celle des gens qui se respectent. On les respecte parce qu'ils se font respectés.

(*La toile se lève*).

DON QUICHOTTE. — Mon ami, toute cette ferraille est tellement rouillée que je ne puis plier ni bras ni jambes... Ça ne va plus du tout, mon garçon; c'est assez contrariant.

SANCHO. — Attendez, monsieur, j'ai là un morceau de lard... Pourquoi voulez-vous être un homme de fer avec des jarrêts d'acier, aussi? (*Il frotte l'armure.*)

DON QUICHOTTE. — Je regrette d'avoir lu *P'sonduTrail.*

(*Scène de pantomime.*)

ANATOLE. — Mais, papa, nous sommes aux *Funambules*. Voilà Don Quichotte qui fait le télégraphe en regardant la lune.

MONSIEUR PRUDHOMME. — Nous sommes au Gymnase, mon fils.

(*La lune qui rit. — La lune qui pleure*).

Madame Fromontin est aussi pleureuse que l'enfante du Cid.

LE RÉGISSEUR. — Attention, Messieurs. Nous n'avons pas de spectres; mais, faute de spectres, on mange de la galette du Gymnase. Séraphin n'a jamais dépassé cet effet.

—

SARDOU. — Holà, Scribe! j'ai encore besoin de quatre ou cinq tableaux. Assieds-toi là; voilà tout ce qu'il faut pour écrire.

SCRIBE. — Voyons, puisque tu es mon héritier, je vais t'apprendre à administrer tes pièces... Céline Montaland, quel costume?

SARDOU. — Un costume de pièces d'or, attachées par un filet de soie.

SCRIBE. — Elle fournit l'étoffe!

SARDOU. — Naturellement.

SCRIBE, *écrivant.* — « Blanche Pierson est cachée sous les fleurs d'un reposoir. Elle s'écrie :

« *Prenez garde, j'ai une feuille de rose pliée en deux qui me fait mal au genou.* »

SARDOU. — Scribe, en vérité, vous avez des idées...

SCRIBE. — Assez de style? Monnet a-t-il envoyé sa petite classe pour le ballet? Très-bien. Voilà une pièce qui commence à marcher. Si nous supprimions Don Quichotte?



Les noces de Gamache.

SARDOU. — J'en ai besoin à cause des entr'actes. Et puis c'est une pièce pour les vacanees des collégiens.

SCRIBE. — Bon. Si nous mettions une *araignée monstre* qui tisse la toile du Gymnase? Voilà qui va bien. Maintenant il y a les *Noces de Gamache* qui peuvent servir. Si nous supprimions le rôle de Mme Fro-



mentin? Elle est aussi pleureuse que l'infante du *Cid*... Pas amusante, l'infante, hein?

SARDOU. — C'est que je n'ai personne pour jouer la Dulcinée du Toboso...

SCRIBE. — Eh bien! marchons comme ça. Nous disons *Gamache*.

Il écrit : *Ballet des douze danseuses italiennes, musique de Giorza*; la *Polka milanaise* :

Ah! messeigneurs, aimez-vous la salade,
L'olla podrilla
Et la polenta?

ANATOLE. — Mais, papa, les *Noces de Gamache* c'est à l'*Opéra-Comique?*

LÉOCADIE. — Mais, papa, les *ballets* c'est à l'*Opéra?*

MADAME PRUDHOMME. — Monsieur Prudhomme, je reconnais la chanson de M. Nadar?

M. PRUDHOMME. — Nous sommes au Gymnase.

LE RÉGISSEUR (*s'essuyant le front*).

Messieurs, l'Administration du Gymnase n'a rien négligé. Après tant d'efforts, elle a voulu vous donner un ballet. Nous espérons, si vous êtes contents et satisfait, que vous voudrez bien nous envoyer du monde.

(*Musique, ballet, — feux de Bengale, — apothéose*).

(*Sur le boulevard.*)

MONSIEUR PRUDHOMME. — Mes enfants, vous venez d'assister au chef-d'œuvre de Michel Cervantes, qui fut persécuté par un siècle ingrat et qui mourut à l'hôpital. Que ceci vous apprenne de bonne heure à choisir un état lucratif et tranquille.

J.

A DIEPPE

Pendant que vous cuisez à Paris, mon cher ami, me voici installé ici, où malgré un beau soleil, il fait une brise charmante, si charmante que les vestes blanches dont je m'étais muni me paraissent devoir conserver leurs plis et leur blancheur au fond de ma malle; quelle bonne vie de ne rien faire, et comme je jouis avec plaisir du délice de lézarder sur la plage!

Que n'êtes-vous ici, et quel dommage que vous ne puissiez passer un peu temps à croquer nos jolies Parisiennes! Il y a une orgie de petits chapeaux et de jupons aux mille couleurs qui sont ce qu'il y a de plus ravissant. Des tas de petites jambes spirituelles comme tout, qui font rêver un vieux célibataire comme moi; dire qu'on n'a pas en propriété seulement deux, rien que deux petites jambes comme ça! puis c'est un ramage, des notes d'éclats de rire argentin, si jolis qu'on voudrait presque être le monsieur qui vient de faire toutes ces grâces auprès de ces dames, et dont on rit si bien dès qu'il a le dos tourné. Mais les lions du moment, c'est M. R. et sa femme, qui promènent leur lune, toujours de miel, sur la plage. Ils se séparent si peu, ces deux tourtereaux, qu'ils plongent ensemble leurs charmes dans la mer, et c'est alors qu'ils sont beaux; tandis que la princesse fait quelques brasses assistée d'un baigneur, il faut voir ce grand homme qui ne sait point nager, hélas! suivre d'un œil inquiet sa volage moitié, et sautiller dans l'eau en battant de l'aileron comme s'il voulait s'envoler vers elle; le costume que les bonnes mœurs exigent, n'y tient plus et laisse à découvert sa poitrine d'homme où bat ce cœur si fidèle; ses lunettes s'agitent et il sautille, il sautille! enfin, elle se rapproche, elle vient, elle est près de lui, mais, dans son transport, il la saisit, n'importe par où... et ils rentrent ensemble dans leur cabine, d'où ils ressortent ensemble, pour se promener ensemble, le bras au bras, les yeux dans les yeux!... Mais remontons sur la plage; un peu plus bas, c'est le marquis de M. parlant toujours, parlant beaucoup poure plus grand plaisir du cercle où il pérore.

Eugène Lami lorgne, aux bains des femmes, quelques sujets d'éventail pour cet hiver. Chapeau bas! le bataillon de la finance approche: les deux cousins R., l'un âgé de treizeans, gros et large comme Sancho, l'autre, d'une quinzaine d'années, maigre et efflanqué, qu'on prendrait pour don Quichotte, n'était son nez pur israélite. J'ai vu aussi le soleil étinceler sur le pince-nez de K., un des fils du banquier; puis, par ci par là, quelques agents de change en rupture de corbeille. Une voiture à quatre chevaux, superbement attelée, passe; une vieille femme d'au moins soixante ans et un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans l'occupent; ce sont de nouveaux mariés; oui, cher ami, vous lisez bien, de nouveaux mariés; la femme est millionnaire, et le bon jeune homme ne l'est pas; n'est-ce pas que c'est attendrissant? — Plus loin, voici venir une brillante cavalcade, guidée par P., fidèle aux traditions de cette famille de centaures, dont le chef était écuyer du roi Louis XV.

Puis le soir, c'est le concert au bord de la mer; peu à peu les lumières s'éteignent, il n'y a plus que cette grande voix de la mer, qui couvre et emporte, en grondant, tous les bavardages de la journée; alors j'aime à me laisser aller au charme de cette solitude. Mais la rêverie arrive, je vois repasser les petites jambes, une plume blanche... et je rentre en soupirant un peu de n'avoir plus vingt-cinq ans et pas de cheveux blancs.

Ne m'en veuillez pas trop de mon bavardage, et, si vous allez à Versailles, saluez ses vieilles allées pour moi.

A vous.

Dieppe, 2 août 1864.

A.

CHOSES ET AUTRES

Bien qu'on en dise, les choses de sentiment n'ont rien perdu de leur valeur dans notre prosaïque dix-neuvième siècle. Il est assez curieux pour l'observateur d'étudier attentivement la liste des objets trouvés que fait imprimer la préfecture de police. Sur une trentaine de brimborions, je trouve généralement dix-huit porte-monnaie, contenant des cheveux, trois médaillons renfermant des portraits de femme, et au moins une tabatière où l'on avait serré des boutons de manchettes. La plupart de ces souvenirs ont été trouvés à Vincennes. Qu'on y songe.

—

Buridan a pris la place de Tartuffe à la Porte-Saint-Martin. Vrai! on ne s'en apercevrait pas.

—

Il y a, à Paris, un endroit réservé à l'exposition provisoire des statues. On a ingénieusement fixé cet endroit près du Louvre, afin que le public puisse comparer à son aise le travail des enfants avec celui des pères. C'est là, qu'en ce moment, on rencontre un grand objet d'art en redingote, assis sur on ne sait quoi : cela s'appelle un grand homme, mais il faut que le nom soit écrit au dessous. Aujourd'hui, nous élevons un grand nombre de monuments aux maires et aux conseillers d'état.

—

Les lois Anglaises sont toujours excessivement amusantes. Un décret vient de déclarer que, désormais, tout individu qui ne trouverait pas à son goût le morceau d'un orgue de Barbarie, aurait droit de faire condamner l'orgue à une amende de 40 shellings et à trois jours de prison. — Autant dire qu'on veut détruire les orgues de Barbarie.—Permettez; l'individu sera obligé de conduire l'orgue, en personne, jusqu'au bureau de police. — Fichtre!

—

En Amérique, c'est mieux. On invente des orgues très perfectionnés. Entre autres, un instrument qui est à lui seul tout un orchestre; on y a même compris la grosse caisse et la voix de M. Beauvallet. Les journaux américains disent ingénuement que cette curieuse machine a de grandes chances de se populariser. Il serait même possible de lui apprendre un opéra en quatre actes, et de le lui faire répéter tout entier... ce qui supprimerait les frais de chanteuse, et permettrait de jouer l'*Africaine* tout de suite.

—

Un vent d'indignation nous arrive d'Arles: Arles est en rumeur, Arles est exaspérée, Arles ne se connaît plus. Saviez-vous Arles si pudibonde? Il paraît qu'un industriel a eu l'idée de faire lutter des femmes, et lesdites femmes dans un costume... d'une simplesse primitive. Je vous dis qu'Arles est dans l'indignation. Seulement Arles s'était ruée au spectacle. Que voulait de plus l'industriel?

—

La publicité que l'on donne maintenant aux choses de la science n'est pas sans jeter quelque trouble dans les esprits candides.

Il s'agissait hier des générations spontanées, et tout le monde avait le cauchemar.—Voilà aujourd'hui que M. Filippi, de Turin, nous prouve clair, comme le jour, que nous tous, tant que nous sommes, vous monsieur, vous madame, qui lisez ces lignes, — des singes perfectionnés. — Je vous demande mille pardons, mais M. Filippi est positif, — il démontre, il prouve; — ça fait dresser les cheveux sur la tête. Vous comprenez bien que pour moi la chose m'est indifférente. Que je sois un peu singe... après tout, c'est un malheur, — mais pour ma famille!... Quoi ma tante, ma bonne tante, mon excellent oncle, mes cousins et mes cousines, et mes plus proches parents, ne sont que des orangs-outangs, des chimpanzés ou des gorilles déguisés! A qui se fier, je vous demande un peu?

—

Jusqu'à présent, on avait bien observé une certaine ressemblance entre l'homme et le singe; j'avais même, pour ma part, constaté le fait sur la personne de plusieurs de mes amis; mais, cependant, les savants avaient établi des différences anatomiques tout à fait rassurantes. Notre cerveau, par exemple, était infiniment plus développé, puis nous avons deux pieds et deux mains, tandis que nos voisins, jusqu'à présent, avaient quatre mains. Eh bien! il paraît positif que toutes ces différences ne sont qu'apparentes. Il y a une énorme quantité d'hommes qui ont moins de cerveau qu'un chimpanzé intelligent, et les deux mains de derrière du singe sont incontestablement des pieds. L'usage des bottes seulement donnerait à ceux de l'homme un aspect plus flatteur.

Nous n'avons donc plus qu'une supériorité sur les singes, celle que nous donne la parole, la lecture et l'écriture. — Or, d'ici à très peu de temps, cette lacune doit être comblée. Vous comprenez maintenant que pour peu qu'un singe de grande taille ait 45 francs sur lui, c'est-à-dire de quoi s'acheter un costume complet, il n'y a pas de raison pour qu'il ne fasse un mariage superbe.

—

La magnifique découverte de M. Filippi ne s'arrête pas là. Il lui paraît démontré que tous les êtres vivants, au lieu d'appartenir, comme on le croyait jusqu'à présent à différentes espèces créées par la Providence avec une structure et des facultés particulières, descendraient tous, au contraire, d'un type unique, et les différences entre les espèces ne seraient que la conséquence des milieux dans lesquels les êtres auraient vécu, des habitudes diverses qu'ils auraient prises et des travaux différents auxquels ils se seraient livrés. — Bien. — De telle sorte que de l'huître à l'homme il n'y a qu'un cheveu, — l'homme est une huître qui a bien tourné; ni plus ni moins.

Eh bien! — ma parole d'honneur, — je m'en doutais.

Nous attendons avec impatience les nouvelles révélations que M. Filippi ne peut manquer de faire sur cet important sujet, et nous prenons l'engagement d'en donner à nos lecteurs un compte-rendu fidèle.

—

On lit dans le *Pays* du samedi 30 juillet 1864 :

« Nous avons le regret de ne pouvoir donner aujourd'hui la suite du PRETRE MARIÉ. M. Barbey d'Aurevilly ayant omis de remplir ses devoirs de garde national, a dû subir ce matin la conséquence de cette omission, et s'est trouvé, par suite, dans l'impossibilité de corriger ses épreuves. — J. BARATON.

Un prêtre marié, l'auteur en prison, le rédacteur en chef dans l'embarras... Allons, tant mieux. Voilà un dénouement ingénieux.

—

Je lisais hier cette singulière définition des miracles modernes :

« Les miracles commencent au sommet d'une montagne et finissent en police correctionnelle. »

X.

REVUE DE LA MODE

Il n'est plus question que de défier la chaleur avec le plus de coquetterie possible. On ne s'habille plus qu'en nymphe, c'est-à-dire tout en mousseline. Un costume idéal et transparent; le teint d'une fraîcheur « de lis et de rose. » ou plutôt de *blanc nymphéa* et de *rose d'Armide* (car avec les petits pots de *Séguy*, on est fraîche et belle quand même). Voilà le *nec plus ultra* de la mode.

Pour le costume transparent, le négligé *indien*, les voiles de la *Vestale*, c'est la *grande maison de blanc* qui nous les donne, et chacune de ses créations fait loi.

Par exemple, je vous conseillerai pour toilette de déjeuner, sa dernière robe de mousseline des Indes, brodée par la main des fées, et façonnée (toujours par ces dames), ainsi qu'il suit :

Très longue jupe enrichie d'un volant plissé de moyenne hauteur, lequel est couronné d'une riche broderie.

Corsage montant, à petits plis espacés par des entredeux de broderie.

Manche demi-large, rétrécie au poignet et à l'emmanchure, par de petits plis pressés.

Large ceinture de taffetas bleu, nouée derrière.

A côté de cette robe, j'en ai remarqué une seconde, avec veste de toréador, broderie indienne, petits pans d'habits; toutes choses heurtées entre elles, mais si admirablement reliées par les détails et la broderie, que l'on se prend à envier cette magnificence sans style, dont le cachet d'aristocratie et d'élégance est pourtant incontestable.

Pour toilette, il n'est plus question que mohair de poil de chèvre et de grenadine.

Il faut voir toutes ces étoffes brodées et drapées dans les splendides salons de la *Compagnie Lyonnaise*, pour compendre tout le parti que les belles dames peuvent en tirer aux bains de mer, surtout quand tout cela est recouvert de dentelles.

Les dentelles, voilà la fureur du jour et, si à la *Compagnie Lyonnaise*, on s'aventure jusqu'aux salons qui les renferment, on n'a plus d'autre rêve que de porter un de ces costumes vaporeux et légers, qui accompagnent également bien les magnificences d'une toilette royale et la simplicité d'une jolie femme.

On me dira que les dentelles coûtent cher, et qu'il s'agit bien plus d'être riche que jolie pour les porter.

— Non, pas depuis que les dentelles de haute fantaisie ont cours. Si la *Compagnie Lyonnaise* offre les précieux points d'Alençon et l'orgueilleuse dentelle de Chantilly, elle offre de même les gracieuses écharpes de dentelle de Cambrai; les pittoresques burnous de Yak; les pointes Camaïeux; les rotondes de Lama; toutes variétés charmantes et devenues si fort à la mode, que les femmes les plus riches daignent oublier la modération de leurs prix pour les porter à profusion.

Inutile de dire que ces dentelles doivent être *vraies* pour conserver toute leur valeur de l'originalité. Le mot est d'ailleurs sur l'étiquette, et l'on est trop bien informé à la *Compagnie Lyonnaise* pour risquer jamais de se tromper.

Passons aux modes proprement dites.

Le chapeau devient quelque peu une énigme : est-il chapeau, bonnet ou coiffure? Nombre de modistes tombent dans la charge à ce propos, et il devient très important de ne plus confier sa tête qu'à une bonne faiseuse, qui sache éluder avec esprit les difficultés de la mode.

Mieux que personne, *Alexandrine* l'a comprise, cette mode fantaisiste. Pourquoi? parce qu'elle même pourrait s'appeler la fantaisie, le pittoresque, la grâce, l'inattendu. Le chapeau sans bavolet est un petit poème quand il sort de ses mains; ailleurs, ce n'est souvent plus qu'une caricature.

Comme chapeaux de voyage et de bains de mer, c'est *Alexandrine* qui a mis au jour le chapeau *Vermout*, aussi recherché pour son nom que pour sa noble forme jockey-club. Je le recommande à nos merveilleuses, dont les toilettes s'épanouissent sur la plage de Dieppe ou de Trouville. Le nom de *Vermout* représente une victoire, tout comme celui de Sébastopol et de Magenta; c'est donc arborer une cocarde ou un pavillon que de porter ce gracieux ensemble de paille et de plumes.

Avec le chapeau *Vermout*, on ne saurait choisir rien de mieux que le costume *Donato*, créé par *Gagelin*.

Encore une notoriété de la mode que ce Gagelin. Que de robes merveilleuses sont sorties de chez lui pour compléter le triomphe des jolies femmes!

Je vais essayer de vous rendre dans son aristocratique simplicité le costume *Donato*.

Jupe très longue en poil de chèvre gris à fines rayures noires. Le bas de cette jupe est orné d'un plissé de ruban bleu qui remonte en biais de distance en distance, jusqu'à mi-jupe.

Ce plissé a pour tête un entredeux de dentelle noire.

La casaque, demi cintrée, est également ornée du plissé bleu et de la dentelle noire aux entournures, aux bas de manches et autour du cou. Ce plissé, tournant de même tout autour du vêtement, s'arrête brusquement au milieu de l'un des devants pour aller finir à l'endroit de la poche — qui n'existe pas — par un gros nœud de ruban bleu. Le même nœud se répète de l'autre côté, un peu plus par derrière.

Le dessin expliquera mieux que ma plume l'effet de cette robe, sans la rendre toutefois dans toute sa grâce.

Pour les enfants, *madame Émélie Desrez* est une autre *Gagelin*. Rien de si joli que ses petits costumes de bains de mer, avec mante *Normande*. Aujourd'hui, les petites filles ne cèdent rien à leurs mères pour la tournure et l'élégance: chapeaux ronds, casquettes jockey-club, robes richement brodées, Mantilles exquises ou burnous coquets : *madame Desrez* n'a-t-elle pas tout inventé!

Inutile d'ajouter que le petit monde de trois à douze ans se presse dans l'anciene maison de *Pauline Royer*, de la rue de Rivoli, avec la même passion qu'apportent les jolies femmes à s'arracher les dernières créations d'*Alexandrine*.

Nous en pourrions dire autant des *Merveilleux* de douze ans, qui trouvent chez *madame Desrez* leur comptoir de tailleur; de même que leurs sœurs, ils peuvent y faire leurs commandes.

Les enfants habillés, revenons aux femmes; celles-ci sont sur ce point plus insatiables que ceux là.

Il est toujours du meilleur goût de sacrifier à l'antique, surtout quand l'antique est un chef-d'œuvre de richesse et de grâce.

Aujourd'hui que la guipure Renaissance vient de ressusciter dans les artistiques salons de la rue Turgot, toutes les femmes ont le droit de s'habiller comme une des admirables figures du Titien ou de Paul Véronèse

Oui, la guipure et le meilleur point de Venise sont retrouvés. Inutile d'ajouter que l'inventeur est breveté et que de tous côtés l'on verra pleuvoir les contrefaçons!

Ce qu'il y a de plus heureux à ce sujet, c'est que toutes les femmes de goût peuvent porter de la guipure quelque soit le budget affecté à leur toilette. S'il est des guipures de trente francs le mètre, on en trouve aussi à quarante centimes. Et cette dernière est encore préférable à toute broderie et à toute autre dentelle à cause de son cachet d'aristocratie et d'ancienneté.

La guipure se prête à tout : lingerie, ornements de robes, mantelets, ombrelles, etc. Voyez-vous d'ici quel effet produirait un costume bien entendu et presque tout en guipure!

Je conseillerais aussi, comme effet d'originalité, un costume tout en foulard blanc.

Ici nous rentrons dans le domaine du *Comptoir des Indes, boulevard de Sébastopol*. Je crois que cette maison a triplé cet été le chiffre de ses affaires tant la vogue du foulard est grande. Il faut dire aussi que l'on est servi par elle comme par magie dans ses plus petits désirs. Veut-on une robe de fantaisie, un costume léger et gracieux, une lingerie soyeuse? on griffonne un mot à l'adresse du Comptoir des Indes et tout aussitôt — courrier par courrier — on reçoit *franco* un paquet d'échantillons qui réunit sous les yeux les mille et une nuance des Indes.

On est d'abord incertain dans le choix de ces fleurs, de ces semis, de ces dessins chinois, égyptiens, campana, etc., etc., mais si nos lectrices sont un peu de mon avis, elles choisiront bientôt — *la pluie des feuilles* ; les fleurs sur fonds chinés et certain petit dessin turc, — comme les dessins les plus originaux et les plus seyants

C'est également au *Comptoir des Indes* que l'on trouve un foulard blanc ou teinté employé tout particulièrement pour chemise russe.

La chemise russe est aussi l'engouement et la commodité du jour.


ROBE DE DÉJEUNER.
D'après un modèle de la Grande Maison de Blanc.

Bref, le foulard est bon à tout: lingerie, robe, vêtement, et j'en reviens à mon costume tout blanc avec habit *garde-française*. Que mes lectrices essayent plutôt; dussent-elles achever de piller le *Comptoir des Indes*.

La taille Empire, a donné une recrudescence de succès à la célèbre *Ceinture-Régente*. Il paraît que ce mignon corset seconde admirablement la couturière pour la coupe des nouvelles robes. Il est vrai que les tailles longues exigeraient de même la *Ceinture-Régente*, de quelque façon que la mode se traduise, elle veut une aille mince et flexible, des proportions irréprochables, et tout cela existe pour les femmes qui se servent de l'heureuse création de *Mmes de Vertus*.

Garo aux contrefaçons, toutefois; elles pullulent. Le moyen de les éviter, — que nos lectrices le retiennent. — est de ne s'adresser qu'à Mmes de Vertus ellesmêmes, Chaussée d'Antin.

Pour être attrayante il ne sagit pas seulement d'être élégante, jolie, il faut être *lionne* et savoir aussi bien tenir la cravache que l'éventail.

Les vapeurs ne sont plus de mode aujourd'hui, comment avoir des syncopes quand on s'habille presque en homme: bottes, canne, casquette, veste, etc., et que l'on se donne le ton d'aimer les chevaux, la chasse, les ascensions périlleuses! et que sais-je.


TOILETTE D'ÉTÉ.
D'après un modèle de la maison Gagelin.

Les santés délicates me diront que j'en parle bien à l'aise. Pourquoi pas! n'existe-t-il pas un cordial pour les femmes les plus maladives: la coquetterie?

Donc, avec la coquetterie... et un petit flacon ciselé, où l'on verse en fraude un peu d'Eau de Mélisse des Carmes, on peut être *lionne*, aller partout, rire de tout, braver tout et être à la mode comme la princesse de X. ou la belle madame de T.

— Vous empiétez sur les droits du docteur, madame la chroniqueuse.

— Pourquoi pas, si l'ordonnance est faite en faveur de la mode et de vos succès... si la véritable *eau de Mélisse*, — celle de *Boyer*, — vous permet de prolonger vos plaisirs et votre triomphe, et si, par hasard elle devait vous sauver... d'une syncope.

La syncope est démodée aujourd'hui; ce qui est démodé est ridicule, et le ridicule tue... Donc, il faut recourir à la coquetterie et... à l'Eau de Mélisse pour vivre.

Votre virilité assurée... grâce au flacon, il vous faut en contraste, toute la délicate beauté d'une femme. Pour ce dernier cas, il ne s'agit plus que de lire et de méditer le livre de Louis Claye « les Talismans de la beauté. » Là se trouvent à peu près tous les secrets de jeunesse et de beauté des femmes que leurs attraits ont rendu célèbres. Je vous cite entre autres la merveilleuse *crème Pompadour*, transmise à M. Violet, par *Manon Foissy*, la camériste de la célèbre favorite.

La maison Violet qui, dirigée par M. Louis Claye, s'appelle aujourd'hui la *Reine des abeilles*, possède aussi comme talisman indiqué dans le Livre l'eau de beauté de S. M. l'Impératrice, dont on se sert après l'emploi de la *crème froide mousseuse solidifiée*, pour les soins délicats du teint et de la peau;

Le savon royal de *Thridace*, qui est souverain pour la conservation du tissus dermal;

La parfumerie aux violettes d'Italie et l'acidule de violettes: un bain de fleurs;

La fleur de riz rosée, qui donne à la peau l'éclat et le duvet de la fleur.

Mais demandez et lisez le livre, et vous comprendrez l'importance de toutes ces compositions salutaires, qui vous permettront, belles lectrices, de rester éternellement ce que vous êtes aujourd'hui.

VICOMTESSE DE ***


EAU DE LA FLORIDE

Toutes les bonnes amies de madame qui achètent des nattes seraient furieuses, si elles savaient que madame doit son opulente chevelure à l'Eau de la Floride.


EAU DE MÉLISSE BOYER

— Et c'est là tout ton bagage pour aller en Suisse?

— Avec un flacon d'eau de mélisse, je ne crains ni la neige, ni les précipices, ni la fatigue; c'est le meilleur talisman.

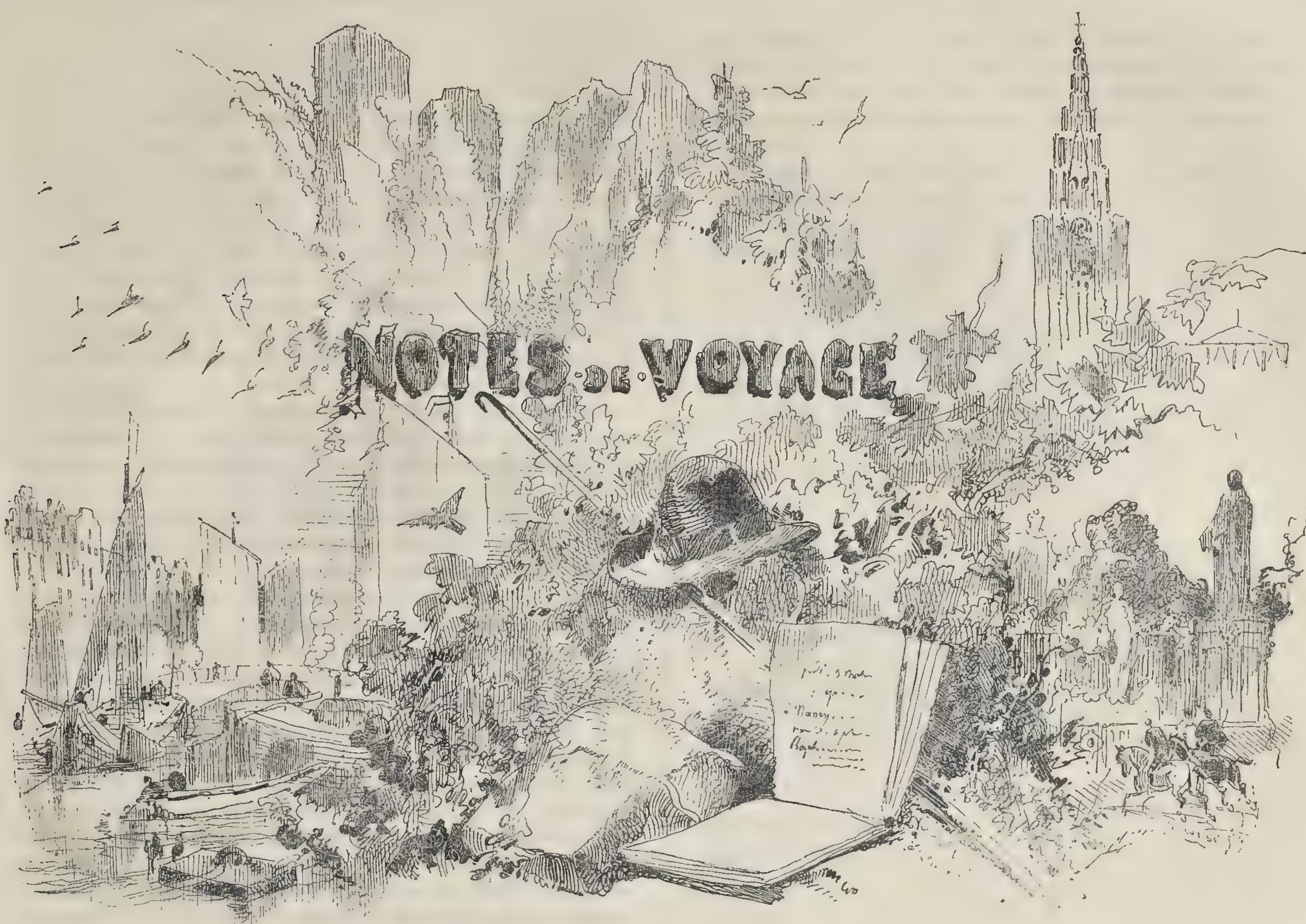

CHEZ DESJARDIN

— Pas de plaisanteries, monsieur Desjardin, arrachez-mois cette dent.

— Mais, tenez; je n'ai qu'à lui faire signe, la voilà,

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



Douai, août 186.

J'avais la fièvre en arrivant, je n'ai rien senti du paysage. Promenade le soir après dîner, mais les jambes aussi lourdes que la tête. Pourtant voici ce qui a surnagé.

Un grand sentiment de bien-être, quelque chose de semblable à la Flandre et à l'Angleterre, rien qui sente le petit bourgeois important et tracassier des villes du centre. Je sortais de Paris, j'avais vu la veille au soir l'illumination du 15 d'août, le fourmillement sur les places, dans la fournaise poussiéreuse, les murs blancs, les figures actives, ravagées, les pauvres diables éreintés, qui venaient avaler une goutte de mauvais plaisir, faux comme du vin frelaté; j'avais senti l'âcre odeur d'urine universelle, la sueur et la poussière humaine, l'enfer de l'activité fiévreuse, la maladie du désir inassouvi.

Ici une chaleur moindre et le lendemain la pluie; des maisons de briques à hauts toits Louis XIII, cheminées solides et monumentales, des croisées à petits carreaux, à dômes, rien d'improvisé, rien pour la parade, tout pour la jouissance durable. — Quelques promeneurs dans les rues, un son de bourdon lointain, ça et là, dans les boutiques, un marchand, une femme qui lit ou regarde, assise dans sa robe de dimanche. C'est un plaisir suffisant que de se faire belle et de se reposer.

Une propreté parfaite, et souvent du goût, toujours de l'espace, de l'ampleur, rien d'étriqué. — Beaucoup de maisons ont une devanture, un toit qui a son caractère. Rien de semblable à la monotonie administrative de la rue de Rivoli. On sent des gens endormis, mais cossus et dont les grands-pères ont été artistes.

La Scarpe plonge ses canaux jusque dans la ville et fait de petites Venises. Des canards y nageaient paisiblement; une vieille femme les regardait de sa fenêtre, entre les pots de fleurs; voilà une soirée de dimanche.

Beaucoup de pittoresque dans ces eaux intérieures et dans ces vieilles maisons; quelques rues ont des escaliers jusque dans l'eau, d'autres dressent leur mur à pic; le canal tourne étrangement; dans les fonds brillent les tuiles rouges; par une échappée, on voit un bout de jardin, un arbre vert qui rit.

Pluie le lendemain. Voilà le vrai paysage du nord, nuages blafards ou fondants, d'un blanc de neige ou d'un noir de suie, qui tournent sur des toits rouges, et des masses de verdure fraîche. Sitôt que l'averse est tombée, le toit crénelé tranche sur l'air éclairci, et le rouge réjouit l'œil de sa belle couleur. Des remparts on a vingt sujets de tableaux à la flamande. Toutes les maisons parlent; à Paris, il n'y a que des rues de commande, des décors d'opéra et des hôtels garnis.

Ce qui m'a fait le plus de plaisir, c'est la Scarpe, dans la ville, un grand canal. La fraîcheur de l'eau me ranime toujours, surtout quand elle court à pleins bords, quand elle est restée avec de petites vagues mouvantes. Les murs vernis, les jolies maisons peintes, les formes capricieuses et accidentées y ondoient et s'y mirent avec une gaieté et une légèreté charmantes. Et quelle douceur pour moi qui sort de la poussière de Paris que cette longue rue si propre, auprès de cette eau saine, sans presque un passant, presque dans le silence!

Ce que j'aime encore mieux, c'est la rivière au dehors. Des joncs panachés d'une fraîcheur incomparable pullulent et bruissent dans les fossés des remparts; la rivière tournoie en ce lieu avec de longues ondulations noirâtres entre deux rangs de peupliers, sous de gros bateaux pacifiques. On a fait d'elle un canal, elle le mérite, tant elle est tranquille. Au moment où nous sommes rentrés, le soleil couchant s'est dégagé, et il y a eu un flamboiement vif comme une joie triomphante sur toutes ces verdures attristées.

C'est une vieille ville catholique, parlementaire, lettrée, « l'Athè-

nes du Nord, » dit-on. Beaucoup de magistrature riche, qui a de la morgue et vit chez soi confortablement, donne à dîner si savamment Dix ou douze personnes donnent des bals d'hiver. La basse économie ne règne pas; plusieurs ont voiture, des serres, un luxe bien entendu.

Grande influence cléricale, sur les riches d'abord : « sans la religion, où irions-nous? » — En effet, c'est une gendarmerie intellectuelle. — Par exemple . le curé va chez les paysans pendant que le mari est à l'ouvrage. — Eh bien, ma bonne femme, vous voulez donc la destruction de notre sainte religion et la ruine de notre cher père le pape? — Oh! monsieur le doyen! — Alors pourquoi votez-vous pour un tel? — Dame, c'est que le maire nous a donné un billet. — C'est un mauvais billet. — Ah! bien, si c'est cela, le voilà, monsieur le doyen, le voilà, donnez-nous en vite un autre; je ne veux pas la destruction de notre sainte religion, et j'obligerai bien mon mari à voter avec votre bon billet. — Et le mari vote.

—

Nancy.

L'herbe pousse dans les rues de Nancy. Le soir, à huit heures, on aperçoit ça et là une lumière, et partout une grande ombre inanimée.—C'est une espèce de Versailles; on y est bien pour mener la vie de famille. Peut-être notre vie de Paris est-elle contre nature; mais ils s'ennuient tant ici! Ils souhaitent tant Paris!

La ville porte à chaque pas les traces du roi Stanislas : fontaines, rues, places, grilles, arcades, bâtiments. Mais le goût du siècle était surchargé, les routes, les grilles, l'espèce d'arc de triomphe, les fontaines de la place Stanislas, ont quelque chose de lourd et d'emphatique. Cependant ces grilles noires, rehaussées d'ornements d'or, cette ordonnance de maisons monumentales, ces statues courbées, riantes ces fontaines font plaisir à voir. Une pareille ville de province pourrait devenir un centre, ressembler à Heidelberg.

—

Aux jésuites de Metz.

Leur établissement va si bien qu'ils ont refusé dix-sept élèves cette année.

Ils prennent les mères en faisant montre de maternité : « Ne vous inquiétez pas de lui, disait un supérieur, il est seul, eh bien! je lui servirai de père. » Et il caressait doucement l'enfant de la main.

Ils s'insinuent dans l'amitié des enfants, deviennent leurs camarades, se promènent avec eux bras dessus bras dessous pendant la récréation dans les cours. — Les enfants les aiment et, devenus grands, viennent les revoir.

Point de piété obligatoire. Cependant un élève qui ne ferait pas ses Pâques serait exclu. En général, on se confesse une fois par mois (avec cette donnée, ils peuvent entrer dans la confiance, tout savoir; de plus, ils confessent en ville et tiennent ainsi les parents,)

Très grands soins pour la nourriture, l'habillement, les manières. — Dans certains établissements, ils ont des maîtres de danse, d'équitation; ils s'appliquent à former l'homme du monde. — Encore une prise sur les familles, notamment sur les femmes.

Par exemple, la gymnastique est ordinairement négligée ailleurs, quoiqu'elle ait une valeur. — Tout de suite maître de gymnastique excellent, avec obligation rigoureuse pour tous les élèves de l'exercer tous les jours.

Il y a un frère à tous les examens de Paris pour prendre les questions et préparer l'année suivante en ce sens. — Toutes les fois qu'un élève passe, le directeur des études est là pour l'encourager.

Ils écoulent leurs élèves faibles sur les centres de province, afin que les examens de Paris soient tout à fait brillants. — Ils en déclarent plusieurs externes, pour échelonner à propos leur force ou leur faiblesse. — Impossible d'être plus adroit dans les petits moyens.

—

Strasbourg, la cathédrale.

Extérieurement, je n'aime l'église qu'à demi. Les tours sont massives, et pour les alléger on a étendu dessus un vêtement distinct, un réseau d'ornements, une filigrane de statues, de fines moulures. — Un petit clocher à gauche; l'édifice a l'air d'un amputé, et il ne paraît pas qu'on ait jamais pensé qu'il fallait un clocher correspondant à droite. Ce clocher lui-même est une riche efflorescence toute artificielle; la pierre est collée sur une carcasse en fer. — Ceci montre bien le caractère de cet art exagéré, dépourvu de ce bon sens qui exige l'ordre et la symétrie, tout destiné à éblouir. — Plusieurs cathédrales ont leur tour à cinquante pas, détachée. — Toute cette civilisation est pareille : un rêve puissant, violent, parfois délicat, souvent sublime, mais un rêve de malade.

Mais les statues sont admirables. Il y a là un art semblable à celui qui, presque au même temps, aboutit à Van Eyck, en Flandre. Erwin meurt en 1318; la tour du nord est finie en 1365, la flèche est terminée en 1439.

Portail du midi : les vierges folles et les vierges sages. — Portail du nord : les douze vertus terrassant chacune un vice. — Portail du centre : les douze apôtres.

Ce qui m'a charmé, c'est qu'on voit dans ces statues un retour de l'art. Les hommes ont laissé derrière eux l'imbécilité monacale et la niaiserie hiératique des sculpteurs de Chartres, qui font les têtes inertes et grandes comme un quart du corps. Ils savent les proportions, ils sont maîtres de leur outil, et voici que, pour la première fois, ils découvrent l'homme, tout ce qu'exprime une attitude, un froissement du manteau, un type de tête, un mouvement du corps. Ils le fixent à la hâte, énergiquement, avec une naïveté et une joie d'inventeur. Mais comme on sent bien qu'ils ne copient pas, qu'ils inventent! Pas de type adopté; ils ont les choses réelles devant les yeux et ils en tirent toutes les variétés de la figure et de l'attitude humaines. — Voyez le sourire méchant, étrange, de convoitise dangereuse chez cette vierge folle; l'honnêteté un peu lourde et soucieuse dans la tête carrée de telle vierge sage. Plusieurs sont vraiment nobles quoique vivantes. Ils trouvent l'idéal, non pas un seul, non pas d'après l'antique, mais d'après les plaisirs nouveaux de leurs yeux et de leur cœur. Considérez le corps nu d'Eve, au portail du milieu, une bonne allemande charnue, un peu boudeuse, trop copiée pour nous sur une femme déshabillée, mais d'un beau sang et qui fera de beaux enfants. — Les apôtres sont tristes, maigres, avec des figures longues, une profonde et énergique expression, bien drapés de vêtements et le mouvement de leur attitude est saisi au vol.

Sur la façade du midi sont deux statues de femmes, l'Eglise et la Synagogue, qu'on attribue à Sabine, la fille d'Erwin. Elles sont bien belles; elles indiquent un art bien complet et bien nouveau : têtes nobles et pensives, avec de beaux corps, cheveux très-bien relevés, la taille fine et ployante, la robe à fins plis marquant bien la taille et toute l'ondulation du corps. — Toute une vie de rêves et de pensées a peut-être été employée à trouver ces types. Là est le bonheur de l'artiste; quand il travaille et qu'il a du génie, il arrive à voir debout devant lui et à douer d'un corps réel son profond rêve, la plus intime aspiration de son cœur, ce qui a été refusé à tous les autres hommes. Quelle joie en ce temps-là de découvrir qu'une taille ployante, une forme fine de tête sous un ondoiement de cheveux souples rend visible une âme chaste et fière!

L'intérieur est ce que j'ai vu de plus beau en gothique.

On entre, c'est une sorte de nuit. Pas une fenêtre à vitres claires : toutes ont des vitraux coloriés et sombres; et ces fenêtres règnent partout des deux côtés du rez-de-chaussée, des deux côtés des hautes galeries. — Un jour étrange, une pourpre ténébreuse envahit le vaisseau énorme.

Point de chaises dans la grande nef; à peine cinq ou six personnes à genoux ou vaguant comme des ombres silencieuses. Le misérable ménage, la friperie des insectes humains est chassée. Le large espace

entre les piliers s'étale nu sous la voûte, peuplé de clartés douteuses et d'une grande ombre presque palpable.

En face, le chœur tout noir; seule, une fenêtre lumineuse se détache au fond de l'abside, pleine de figures rayonnantes, comme une percée sur le paradis. Le chœur est rempli de prêtres pourtant; mais on n'en distingue rien, tant les ténèbres sont épaisses et la distance grande. Point d'ornements visibles ni de petites idoles; deux chandeliers seulement étincellent avec leurs flambeaux allumés comme des âmes tremblantes aux deux coins de l'autel, dans l'obscurité, parmi les grandes formes qu'on devine. — Des chants montent et redescendent à intervalles égaux, comme des encensoirs qui se balancent; parfois les voix claires et lointaines des enfants de chœur font penser à une mélodie de petits anges; de temps en temps une ample modulation d'orgue couvre tous ces bruits de sa majestueuse harmonie.

Je suis allé jusqu'à l'entrée du chœur; et de là, la rosace orientale plus sévère et plus noble que partout ailleurs, a éclaté dans la bordure noire et bleue, au-dessus de l'énorme obscurité des premiers arceaux. Les piliers allongeaient leurs fils colossaux immuables; la profondeur des ombres et la splendide opposition des jours rares étaient comme une image de la vie chrétienne plongée dans ce triste monde avec des échappées sur l'autre.— Des deux côtés, à perte de vue, jusqu'à la voûte, les processions violettes, rougeâtres, toute l'histoire sacrée luisait sur les vitraux, comme une révélation appropriée à notre pauvre condition humaine.

Comme ces gens ont senti l'effet des jours et des ombres! Cette cathédrale parle tout entière aux yeux, et du premier regard. A quoi bon raisonner? Le symbole donne tout d'abord et fait tout sentir. Impossible avec des mots de représenter cette énorme allée, avec les piliers graves régulièrement rangés qui ne se lassent pas de porter cette sublime voûte. Il y a un monde ici, un abrégé du grand monde. Ramper, tâtonner des mains contre des parois humides, dans cette voie ténébreuse, parmi les vacillements de clartés incertaines et les bourdonnements, les chuchottements aigris de la vermine humaine, et pour consolation entrevoir çà et là, dans les sommets, des figures rayonnantes, le manteau d'azur, les yeux divins d'une vierge avec son petit enfant, d'un Christ tendant ses mains bénissantes, pendant que de nobles chants, de hautes notes tendres, un concert d'acclamations triomphantes emportent l'âme là-haut, dans leurs enroulements et dans leurs accords...

Beaucoup de beaux débris, la crypte et le chœur, dont les voûtes en cintre indiquent l'antiquité énorme; cela est solide à l'œil, romain encore; c'est là le centre, tout à l'entour le gothique s'est épanoui. Dans une chapelle du nord, presque noire, déserte, repose la grande statue de pierre de l'évêque Conrad de Lichtenberg, le fondateur, couché sur la tombe, un livre à la main; il semble que, comme un Pharaon, il doive là dormir toute l'éternité. — La chaire, assez petite, de 1486, est une merveille de délicatesse: feuillages, figures, entrelacements, près de cinquante statues; le gothique en finissant tourne au bijou.

Je revenais toujours au chœur et à l'abside, à leurs colonnes rondes, à leur cercle solide, massif, sombre et fort, au vieux christianisme romain, tige enfoncée dans la terre, épaisse et indestructible, autour de laquelle est venu fleurir le reste.

—

La Forêt-Noire.

Je quitte le chemin de fer à Aarchon, jolie petite ville d'une propreté hollandaise, demi-village pourtant, mais riante et charmante, avec des maisons à pignons toutes blanches, de jolis sites pittoresques, des eaux courantes, un vrai village d'opéra comique! A mon avis, ce soin extrême, cette rusticité élégante et tous les goûts, toutes les facultés que cela suppose annoncent d'abord une autre race.

C'est plaisir que d'être marchand de saucisses, cordonnier ici. Il y a une poésie dans ces toits, ces belles eaux, cette verdure! — Impossible d'imaginer un plus beau soleil; les toits bruns s'élèvent dans l'azur, les saillies blanches des murs, les pointes tranchantes des pignons font relief. — On devient gai en dépit de soi.

Les vallées commencent; il y a des prairies partout, arrosées par des eaux amenagées, toujours rafraîchies; dix rigoles par prairie. Tout cela bouillonne et bondit et se déverse dans de gros ruisseaux qui bordent la route, puis dans le ruisseau du fond. — Des moulins sont posés çà et là; des tuyaux de bois amènent l'eau par-dessus les enfoncements jusque dans les maisons; les plantes ont pullulé sur ces vieux bois, dans ces eaux courantes, et le conduit est tout panaché de fleurs rouges, de graminées dressées ou pendantes. — Sur les routes, à tous les étages des hauteurs, paraissent des chalets en bois, à fenêtres étroites, à longs toits proéminents, avec de petits toits supplémentaires pour garantir chaque fenêtre et chaque étage. Dans cette riche verdure, avec leur pignon qui avance et leur devanture bariolée par les poutres qui la forment, ils semblent faits exprès pour le plaisir des yeux.

C'est un bon pays; les prairies donnent quatre ou cinq récoltes par an. Il n'y a pas de neige l'hiver. Le grand duc et sa femme sont bienfaisants, aimés, paternels, s'intéressent aux sciences, font des chemins dans tous les endroits où il y a des beautés naturelles. — On dit qu'ils ne lèvent pas d'impôts, qu'ils se contentent de leurs revenus et de la roulette. — Cependant on émigre, il y a trop d'enfants. Un plus grand défaut, ce sont les redingotes à haute taille ridicule des paysans, leurs chapeaux noirs à larges bords. On dirait des séminaristes en vacances.

Une longue montée à pied sous un dôme de verdure, puis Kellerheiligen dans un fond entre de hautes montagnes boisées.

C'est une ancienne abbaye en ruines; les arbustes ont poussé dans les fentes des pierres qui tremblent disjointes. — De là, pendant une demi-lieue, le torrent roule et tombe dans une étroite rainure, brun et clair sur des feuillets de roches brunes.

Peu de choses m'ont paru plus belles. Il y a des descentes abruptes sur des escaliers de pierre, de longs corridors d'arbres et des percées subites. — Les arbres s'accrochent comme ils peuvent, et empanachent tous ses flancs rougeâtres. Parfois la montagne perpendiculaire reste nue, et il faut renverser la tête en arrière pour apercevoir la raide paroi âpre, lumineuse, tapissée de lichens, avec sa cime blanche qui raie brusquement le ciel.

Mais le chef-d'œuvre du paysage, c'est la vue du Teufel-Kausel. Une troupe de montagnes rondes, en cône, pêle-mêle, entassées les unes derrière les autres, se presse sous l'azur ardent, sous le magnifique épanchement du jour clair, dans la lumière ruisselante. Rien de plus riche, de plus opulemment beau que leurs teintes. L'automne a commencé; les têtes des arbres rougissent, la verdure, entretenue par l'eau incessante, par les courants, par la brume qui monte et toutes les nuits la baigne, a pris un coloris intense. La noirceur des pins y ajoute encore, et la splendeur du ciel pur centuple la puissance des tons. Chaque montagne monte toute vivante et peuplée, demi-noire et demi-pourpre, dans la bordure de lapis-lazuli céleste; et les dernières à l'horizon, dans une teinte pâle et charmante, souriante et tendre, font encore mieux sentir la gloire du ciel.

G. T. F.

AUX TUILERIES



LA NOURRICE. Moi, che suis te Strasburg.
1er TROUPIER. Et moi de Marseille..., nous sommes pays.
2e TROUPIER. Parbleur.



Quelques biches du bois de Boulogne viennent égayer les Tuileries à l'heure de la musique ; elles se laissent approcher par les promeneurs et on peut leur donner à manger.



La mus'que militaire remplace les violons par le bugle et le saxhorn, mais elle adoucit les mœurs.



LES PJGEONS DES TUILERIES.
— C'est à moi qu'elle fait de l'œil.
— Non, c'est à moi.
— Allons le lui demander.



Guignol profite de la liberté des théâtres pour jouer le *Tartuffe* et le *Prophète*. Ce pauvre *Tartuffe* mène une vie de polichinelle.



— Avez-vous une poupée Huret de 80 fr., mademoiselle?
— Non.
— Alors, je ne peux pas jouer avec vous.



AGIOTEURS EN HERBE.
— Prête-moi ton bateau, je te prêterai mon canard.
— Ah ! non ; mon bateau est bien plus grand... Prête-moi trois canards.



A L'OMBRE DE LEURS LAURIERS ET DES MARRONNIERS.
— Ici, il y avait un carré... là, une batterie... alors on a chargé.
— Et après?
— Je n'ai plus rien u.



Un monsieur qui fait la statistique du nombre de petits pains que peuvent dévorer les pierrots des Tuileries depuis le lever de l'aurore, jusqu'à la fermeture de la grille.



Je crois que madame ne m'a encore payé sa chaise que trois fois. C'est deux sous.

MES VOISINS DE CAMPAGNE

V. — LES DE SAINT-PAON

On ne sait rien de positif sur l'origine de la famille des de Saint-Paon. Certaines personnes bien informées assurent qu'elle se perd dans la nuit des temps; il faut croire qu'elle est en effet perdue de ces côtés-là, car je ne sache pas qu'on l'ait jamais retrouvée.

Quoiqu'il en soit, M. Stanislas de Saint-Paon est visiblement ému lorsqu'il montre deux portraits à cuirasse qui sont accrochés dans le salon, et un jour qu'il touchait du doigt la vieille montre Louis XVI qui pend à côté de sa glace, je l'ai entendu murmurer : Ma pauvre mère! — Tous mes renseignements s'arrêtent là.

S'il ne descend pas des croisades, ce qui ne sera jamais prouvé, ce sont les circonstances seules qu'il faut accuser : il a fait ce qu'il a pu. D'ailleurs on l'estime fort et les nobles du pays, dont presque tous les aïeux furent proches parents de ceux de M. de Saint Paon, l'appellent : *Stanislas*, — il est froid et guindé, sa démarche est réservée, un peu gauche. — On sent qu'il s'observe et qu'il songe aux personnages cuirassés qui sont dans son salon. Son front est malheureusement étroit et fuyant, mais son nez qui s'avance hardiment sauve tout et semble protester. Il parle peu, mais son silence fait rêver.

Si j'osais lui faire un reproche, ce serait celui de placer un peu partout les deux merlettes qui perchent dans ses armes. Encore n'est-ce point un reproche sérieux, — il n'y a pas de mal à aimer les oiseaux.

Sur ses serviettes de table et son papier à lettre, la girouette de sa maison et le coin de son mouchoir, ces deux petits animaux sont figurés; je n'y vois point de mal encore une fois, mais je trouve que les de Saint-Paon en tirent un peu trop vanité.

La fortune de Stanislas, comme disent ces messieurs, est modeste, mais il s'en contente et supporte dignement, noblement et avec un certain orgueil sa médiocrité. Il se tient à l'écart, il est vrai, mais sa solitude est une sorte d'émigration volontaire dans laquelle il se complait et qui flatte son amour-propre. — Sa position modeste ne convient-elle pas à un serviteur fidèle dont les maîtres sont dans le malheur? Il aurait pu, comme un autre, se lancer dans le tourbillon de la vie moderne et utiliser les forces de son esprit, mais une lutte corps à corps avec cette bourgeoisie roturière, si arrogante et irrespectueuse depuis ses petits succès de 89, l'effrayait énormement. Il s'avouait d'ailleurs à lui-même, dans le silence du cabinet, la dépression de son front, il se disait : il y a des jours où les idées m'arrivent lentement, et dans une carrière active cela pourrait me gêner beaucoup. Il renonça à la vie active.

On a bien souvent répété : mais pourquoi ne fait-il rien? avec un nom comme le sien et les moyens qu'à sa femme! il est en passe d'arriver à tout. Il a le nez de François Ier, de la dignité dans les gestes, deux merlettes sur champ d'azur... Comment se fait-il qu'il ne soit pas préfet, consul ou ministre? — Ne vous inquiétez pas, il attend.

Il ne veut être ni préfet, ni consul, ni ministre, parce qu'il trouve que la France ne se conduit pas comme elle le devrait, et lorsqu'il est dans l'intimité il ne cache pas sa façon de penser, il est même assez vert à l'endroit du préfet et de la gendarmerie. Il rend au maire son salut, mais c'est pour avoir la paix; au fond il le considère comme le dernier des valets et le jour où il est obligé de lui écrire pour lui demander son permis de chasse, il a la migraine.

Madame de Saint-Paon est en communauté d'idées avec son époux : elle professe comme lui le culte du passé et est intimement persuadée qu'il y a dans la composition chimique de son sang une parcelle de quelque chose qui n'est point dans les autres sangs. Cette conviction lui donne une hauteur dans les manières que tempère heureusement sa politesse extrêmement étudiée. — Pour être juste il faut dire qu'il y a comme un filet de vinaigre répandu dans toute sa personne. Elle est sensiblement pointue et aigre. Elle a un petit rire saccadé qui rappelle le bruit d'un chandelier se promenant sur le marbre. Elle cause peu, mais aime à raconter, et dans ses récits elle a l'art de vous faire passer sous les yeux toute la noblesse de France en moins de cinq minutes. Elle est aimable en somme, mais l'excès même de sa courtoisie vous tient à distance et empêche toute intimité; à chaque instant du jour elle s'observe et songe à ses merlettes. Quoiqu'il en soit elle est femme de ménage. — Elle met la main à tout et s'en vante en souriant avec modestie. Toutes les petites faiblesses, les petites terreurs communes aux femmes lui sont inconnues, grâce à ce quelque chose de particulier qui est dans son sang. Elle foule aux pieds toutes sortes de préjugés bourgeois; ses robes sont taillées à l'aventure, et pour peu que les chemins soient mauvais elle met des sabots. On la vit l'hiver dernier, par un froid glacial, garder ses vaches elle-même en lisant l'office du matin, et comme ce matin-là se trouvait être précisément un jour de marché, la chose fut connue promptement.

Elle est charitable, visite les malades, console les infortunés, et pour peu qu'ils observent leurs devoirs religieux ils trouvent en elle une véritable mère. Elle a des secrets pour des pommades et des onguents merveilleux qu'elle étale sur les blessures en faisant le signe de la croix. En un mot, c'est une brave femme.

Il est fâcheux que ses dons sentent un peu l'aumône et qu'en distribuant ses bienfaits elle paraisse avoir pour but de constater la différence qui sépare celui qui donne de celui qui reçoit

Ce qu'il y a d'assez particulier dans la famille de Saint-Paon, c'est le mépris qu'ils professent pour tout ce qui se dit, se fait et s'écrit en France; pas un journal, pas un livre ne franchit le seuil du petit manoir. Les de Saint-Paon vivent tout entiers dans les souvenirs du passé et dans les splendeurs que leur promet l'avenir. Le présent n'est rien pour eux. — Les progrès de la science, les grands efforts de l'esprit moderne, les plus belles découvertes du monde ne sauraient dérider leur indifférence.

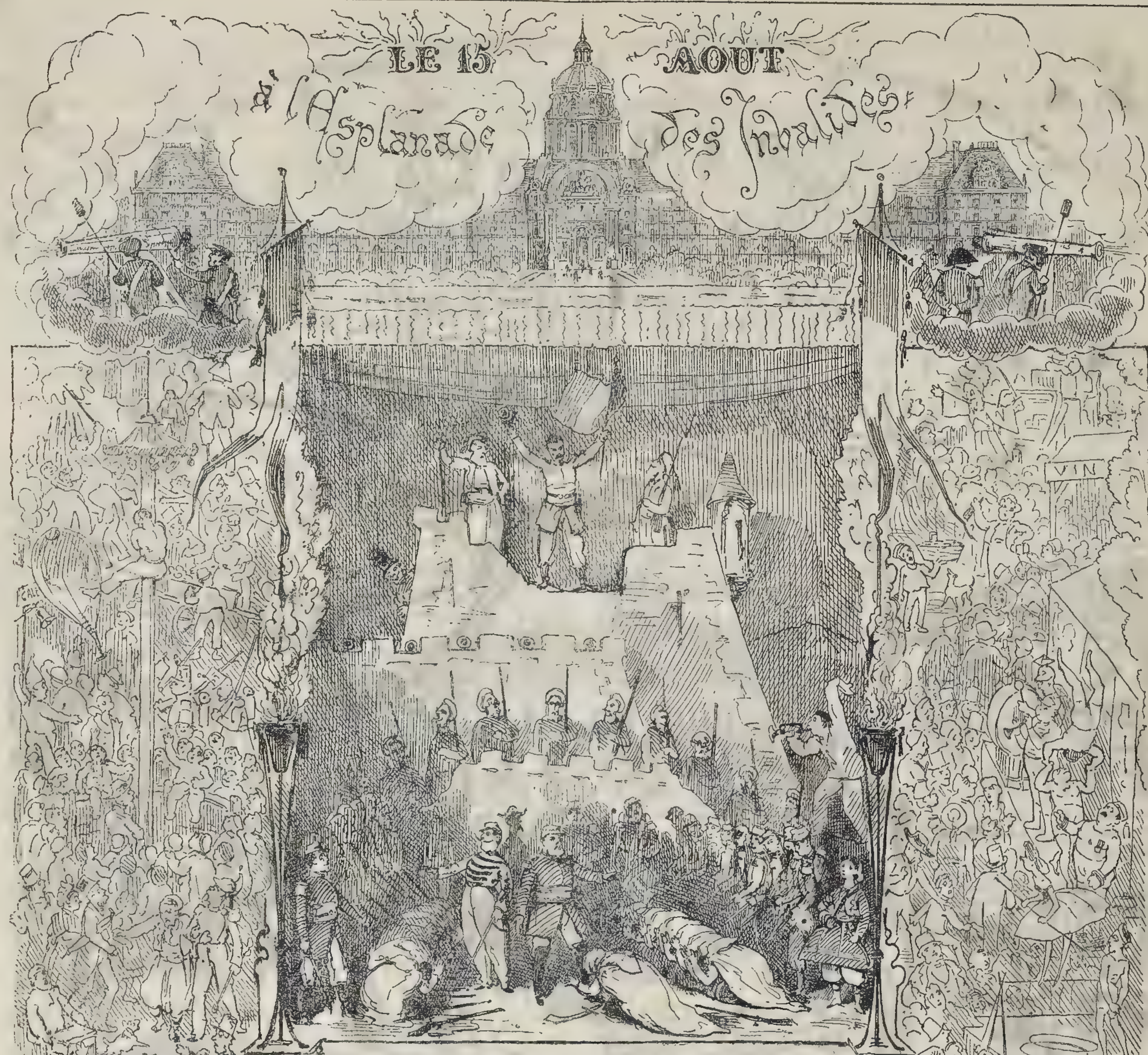
M. de Saint-Paon ne croit pas d'ailleurs à la science moderne, et lorsqu'on a placé les poteaux télégraphiques sur la route qui longe son jardin, il a cru positivement à une méchanceté du préfet, une vexation administrative, comme il dit quelquefois; car il est persuadé que le préfet est son ennemi juré, et cette pensée ne lui est pas désagréable. Il lui est doux de songer qu'il est une entrave à la marche des affaires; que son opposition froide, digne et obstinée contrarie beaucoup le gouvernement.

Ce qui fait que M. de Saint-Paon jouit d'une sécurité parfaite à l'endroit de l'avenir, et que malgré la marche des idées nouvelles son esprit s'endort dans les rêves aristocratiques d'une paresse convaincue, c'est qu'il a le bon Dieu pour lui.

Grâce à l'intermédiaire bienveillant de monsieur le curé, les de Saint Paon sont en rapport direct avec la divinité. Ils savent donc parfaitement que la divinité, momentanément forcée de cacher son jeu, leur est au fond absolument dévouée. Elle est liée par la reconnaissance, comme le laisse entrevoir monsieur le curé quand il est au dessert et, après tant de politesse reçues, il est impossible qu'elle ne ressente pas très prochainement le besoin d'être courtoise à son tour. Il est impossible que de temps en temps le bon Dieu ne se dise pas : » Ces pauvres de Saint-Paon doivent s'impatienter, des gens si bien et qui m'attendent!... Dans cinq minutes je suis à eux. » Cinq minutes, pas davantage! voilà pourquoi M. de Saint-Paon est patient, se moque du préfet, de la gendarmerie, de la France entière qui n'est pas comme lui en visite avec le ciel, — s'étale au soleil et chantonne du matin au soir : *Vive Henri IV!* en se polissant les ongles.

On comprend qu'avec les hautes vertus qui distinguent M. et madame de Saint Paon, leur union devait être bénie, — elle le fut. — Ils eurent deux fils qui furent élevés dans les principes paternels, — dès l'enfance, ils ont été préservés contre le souffle pernicieux de l'époque. Ils furent mis en sûreté, immédiatement sous l'aile de la religion, dans un pieux endroit où les petits s'élèvent à l'ombre et au frais. Leur jeune intelligence reçut une nourriture distinguée et vers 18 ans le jeune Jean-Paul de Saint-Paon et son frère, Michel Robert, se trouvèrent cuits à point et tout à fait bien pensants. — Il y avait bien quelques lacunes dans leurs connaissances historiques, car ce ne fut qu'à 20 ans et par le plus pur des hasards qu'ils apprirent l'émeute de 89.

La carrière des armes s'ouvrait naturellement devant eux; mais, par malheur, les embarras de l'examen qui précède l'entrée à Saint-Cyr les dégoûtèrent bien vite de ce projet. Ils rentrèrent donc chez leurs parents, dont ils partagent pieusement la vie. Ils ont au doigt une grosse bague d'or sur laquelle sont gravées les deux merlettes traditionnelles. — Ils chassent, font quatre repas et boivent goutte à goutte l'orgueil du cru paternel en priant Dieu de pardonner, par égard pour leurs propres vertus, les iniquités du préfet. Z.



LES PANTOMIMES MILITAIRES

Tous les ans, un émir éprouve le besoin de faire sa soumission à un capitaine de spahis, sur l'esplanade des Invalides, escorté d'une procession de pénitents blancs. La fumée se dissipe. On plante le drapeau. « *Messieurs, à cheval* ! »



LE BAL WILLIS

Le bal Willis a dressé sa tente en guirlandes de verres de couleurs. Pour donner plus d'éclat à cette solennité, Mabille et le Château d's Fleurs ont envoyé des députations. Willis est toujours le bal des familles champêtres. On n'y tolère pas la casquette et une tenue décente est de rigueur — avant d'entrer.

Emplissez vos poches de sable et de sandaraque, grimpez au mât de Cocagne, et vous serez persuadé qu'il est plus facile de gagner le *prix-Bordin* que de décrocher la timbale. — Levez les yeux. Voilà le ballon — Entrez ici. Les discurs de bonne aventure vous prédiront, moyennant cinq sous, que votre position n'est pas encore ce qu'elle sera. — A côté, le roi Caraïbe mange une poule crue, sans se préoccuper des cris de Gauthier-Garguille qu'on assassine dans la tour de Nesle. *Fallait pas*... Eh bien?.. C'est vous que la dame du tir invite avec grâce. Essayez votre adresse, on tire deux coups pour un sou. — Ne jouez pas aux quilles, le lapin se moquerait de vous. — Ne buvez pas de glaces couleur Solférino à deux liards le verre, vous dis-je; si vous rencontriez un homme du monde, vous seriez perdu. — Regardez les jambes de mademoiselle Séraphine la danseuse, et celles de son mari l'Hercule du Nord. La nature prévoyante à formé celui-ci, pour soulever une charrette de pierres, et celle-là, pour charmer les entr'actes de son existence.... Mais Polichinelle glapit de sinistres clameurs au milieu de la fumée des pommes de terre frites, la *polenta* des masses, et les Turcs font le saut périlleux sous le poinçon des arbalètes. Regagnons les bords de la Seine, où les canotiers se livrent à des exercices de galériens, pour se délasser des fatigues de la semaine. Et le soir nous illuminerons nos chapeaux, et nous rentrerons avec un parapluie ouvert, orné de lanternes vénitiennes,



Une gare de Paris, le samedi soir

PARIS EN CE MOMENT

Les bourgeois de Paris sont à la campagne. Pour avoir *une campagne*, il suffit d'acheter une boite de joujoux où il y a une maison qui se démonte, un berger et des allumettes frisées. On pose les joujoux sur le parcours d'une voie ferrée. C'est un peu petit, mais il y a des patères en dehors de la maison, on fait la cuisine en plein air et on voit passer les trains... Et puis on n'a pas de voisins. Papa joue au billard, maman s'habille pour recevoir. Toto salit sa veste et Lili joue la dernière pensée de Weber... suaves tableaux ! .. Il y a de belles heures dans la vie de famille. — Versailles prépare ses fêtes. On jouera l'opéra aux chandelles, on taille les arbres du parc en perruques à la Louis XIV, on frotte le musée pour faire patiner les populations des campagnes. les restaurateurs ajoutent des zéros à leur carte. Enfin, les grandes eaux. On ressucite les grands siècles. — En attendant, on signale des bancs d'étrangers dans les parages de la Babylone moderne. — D'un autre côté tous les élèves, dont les parents paient exactement les trimestres obtiennent 17 premiers prix et 34 accessits à la pension. J'ai un ami dont le fils a obtenu le prix de maladie et le prix de convalescence. Soins maternels. Pain à discrétion. — Paris est peuplé de rois. Quel exemple pour la noblesse des Châteaux. Seule la Suisse se tient à l'écart. Elle n'oubliera pas si tôt qu'on refuse sa monnaie. « *Prenez mon ours et j'irais.* » Telle est la réponse de Berne au nom des 22 Cantons. Le roi des Belges a causé avec M. Auber qui travaille pour le roi de Prusse. L'*Indépendance* conclut à l'annexion de la France à la Belgique.

LES PROJETS

Il se disait en se promenant dans un grand parc solitaire : « Comme elle serait belle dans un costume de cour compliqué et fastueux, descendant, à travers l'atmosphère d'un beau soir, les degrés de marbre d'un palais, en face des grandes pelouses et des bassins ! Car elle a l'air d'une princesse. »

En passant plus tard dans une rue, il s'arrêta devant une boutique de gravures, et, trouvant dans un carton une estampe représentant un paysage tropical, il se dit : « Non, ce n'est pas dans un palais que je voudrais posséder sa vie. Nous n'y serions pas *chez nous*. D'ailleurs, ces murs criblés d'or ne laisseraient pas une place pour accrocher son image, et dans ces solennelles galeries, il n'y a pas un coin pour l'intimité. Décidément, c'est *ici* qu'il faudrait demeurer pour cultiver le rêve de ma vie. »

Et, tout en analysant des yeux les détails de la gravure, il continuait mentalement : « Au bord de la mer, une belle case en bois enveloppée de tous ces arbres bizarres et luisants dont j'ai oublié les noms..., dans l'atmosphère, une odeur enivrante et indéfinissable..., dans la case, un puissant parfum de rose et de musc..., à l'horizon, des bouts de mâts balancés par la houle..., autour de nous, au-delà de la chambre éclairée d'une lumière rose tamisée par les stores, pleine de nattes fraîches et de fleurs capiteuses, décorée de rares meubles d'un rococo portugais, d'un bois lourd et ténébreux (où elle reposerait si calme, si bien éventée, fumant le tabac légèrement opiacé !), au-delà de la varangue, dis-je, le tapage des oiseaux et le jacassement des petites négresses..., et, la nuit, pour servir d'accompagnement à mes songes, le chant plaintif des arbres à musique, des délicieux filaos ! Oui, en vérité, c'est bien là le décor que je cherchais. Qu'ai-je à faire de palais ? »

Et plus loin, comme il suivait une grande avenue, il aperçut une auberge proprette, où d'une fenêtre égayée par des rideaux d'indienne bariolée se penchaient deux têtes rieuses. Et tout de suite : « Il faut se dit-il, que ma pensée soit une grande vagabonde pour aller chercher si loin ce qui est si près de moi. Le plaisir et le bonheur sont dans la première auberge venue, dans l'auberge du hasard, si féconde en voluptés. Un grand feu, des faïences voyantes, un souper passable, un vin rude et un lit très large avec des draps un peu âpres, mais frais ; quoi de mieux ? »

Et en rentrant seul chez lui, à cette heure où les conseils de la Sagesse ne sont plus étouffés par les bruissements de la vie extérieure, il se dit : « J'ai eu aujourd'hui, en rêve, trois domiciles où j'ai trouvé un égal plaisir ! Pourquoi contraindre mon corps à changer de place, puisque mon âme voyage si lestement ? Et à quoi bon exécuter des projets, puisque le projet est en lui-même une jouissance suffisante ? »

C. B.

SIMPLICITÉ (1)

II

Te souviens-tu qu'un soir de bal, il y a deux ans, lorsque tu vins passer l'hiver chez moi, je te menai, bon gré malgré, chez une vieille dame qui avait un affreux carlin sur ses genoux ? C'était madame de Fersenne. Je me rappelle tes cris de détresse en montant l'escalier étroit de son entre-sol, ton air dédaigneux en traversant son antichambre à peine éclairée, et enfin ton étonnement, en entrant dans son salon, d'y trouver la fine fleur du faubourg et le Corps diplomatique au grand complet. Voici son histoire en deux mots : elle avait épousé à vingt et un ans, sans crier gare, un M. Gautier quelconque qui, un beau jour, criblé de dettes, s'enfuit en Amérique et dont on n'a plus entendu parler. Au bout d'un an, elle se constitua veuve, reprit son nom de fille, et, instruite par l'expérience, elle mit de côté tout entraînement et devint bientôt, grâce à son savoir-faire, de déclassée qu'elle était, la mieux classée des femmes. C'est ainsi que, peu à peu, elle arriva à se créer une position exceptionnelle dans le Faubourg, où elle exerce haute et basse justice, y ouvrant et fermant toutes les portes à son gré sans que personne ose protester contre ses arrêts. Il est de bon ton d'aller chez elle avant le bal pour montrer sa toilette ; elle tient tout particulièrement à cet hommage rendu à la haute position qu'elle a su prendre. N'est pas reçu qui veut chez elle ; il faut lui plaire et surtout plaire à *Glyn-Glyn*, son carlin, ce qui n'est pas donné à tous. Elle est aussi un peu femme politique et surtout fait des mariages. C'est elle qui m'a mariée, et ce n'est que grâce à elle que mon mari, qui a eu un parent de son nom à la Convention, a été admis dans notre monde.

Je te l'ai dit, le conseil de Nini fut une inspiration. Séchant à la hâte mes larmes, je demandai ma voiture et nous arrivâmes bientôt chez madame de Fersenne.

Heureusement je la trouvai seule. J'allai me mettre, sans rien dire, à genoux sur le coussin qui soutenait ses pieds.

— Ah! ah! il y a du nouveau, mon cœur. Puis elle sonna, et au laquais qui entra : conduisez mademoiselle avec Glyn-Glyn chez ma femme de chambre. — Ma petite, dit-elle en s'adressant de nouveau à moi, il n'est pas prudent de parler devant les enfants; un jour ou l'autre ils se souviennent. — Eh bien? fit-elle.

Je commençai donc ma confession bien complète — les demi-aveux ne sont pas dans ma nature.

— Est-ce tout, absolument tout? vous êtes si admirée, ma belle Henriette.

— J'adorais mon mari.

— Vos larmes disent que vous l'aimez encore.

— Non ; un moment j'ai été folle, j'en conviens, mais il a été si grossier !

— Vous êtes plus blessée de sa grossièreté que de son infidélité supposée.

— Oui, car j'ai assez d'orgueil pour la mépriser.

— Vous faites la brave, mais je suis sûre que cette infidelité vous rend malheureuse.

— Non, mille fois non; si peu, que je veux savoir le nom de sa maîtresse.

— Mon Dieu, c'est la Poloska.

— Cette femme qui ruine?

— Autrefois, lorsqu'elle était une propriété particulière, mais aujourd'hui elle s'est mise en actions, et c'est le bois de Vence qui a payé celles que votre mari a prises.

— Et il me reprochait mes dépenses!

— Vous et elle, c'était trop à la fois

— Il semblait tant m'aimer!

— Que voulez-vous? un homme comme votre mari devait se laisser prendre à tout le luxe de cette créature; et puis, faisan, toujours faisan!

— Mais qui a pu mettre Jules au courant de mes affaires?

— Parbleu! la Poloska. Il est un peu avare, ce cher Jules, et ne se faisait pas faute, vis-à-vis d'elle, de vanter votre simplicité; elle a voulu lui prouver qu'elle était aussi chère que son luxe.

— Comment avez-vous su tout cela?

— Comme je sais tout; de là, la position que j'ai.

— Si je croyais jamais la partager avec vous!

— Non, mais y succéder c'est possible. Vous êtes du bois dont on fait les femmes fortes; votre aventure d'aujourd'hui vous a ébauchée, il ne vous reste qu'à savoir tirer parti d'un malheur qu'avec plus d'expérience vous auriez prévu. Ayez un peu de savoir faire et vous deviendrez maîtresse de la situation : votre mari sera votre très humble serviteur. Allons, ma belle éplorée, vos ennuis sont le prélude d'une ère de bonheur.

— Puissiez-vous dire vrai! Au fait, commander au lieu d'obéir vaut bien un peu d'amour! vous m'avez convaincue.

— Vous voilà comme je vous veux.

— Oui, mais comment payer mes dettes sans tomber sous la dépendance de Jules?

— Ne vous en inquiétez pas; je me charge de le faire payer et doubler votre pension, sans qu'il dise un mot. Avant tout, vous allez rester à dîner avec moi. Coupez-lui les vivres et envoyez-le dîner au cercle. Cela le fera réfléchir sur l'entente parfaite avec laquelle vous tenez votre maison; bien des maris acceptent mille désagréments conjugaux en échange d'un intérieur comfortable.

— Jules est de ceux-là, répondis-je en riant. Je m'abandonne donc entièrement à vous.

Le lendemain, ma vieille amie manda mon mari près d'elle, et bientôt après elle arriva chez moi.

(1) Voir le numéro du 6 août.

— Tout est arrangé, me dit-elle, comme je vous l'ai dit : vos dettes sont payées et vous avez douze mille francs de pension.

— Si vite! mais vous êtes prodigieuse, et bonne surtout.

— Laissez donc, rien n'était plus aisé; je lui ai tout simplement dit que s'il se fâchait, les salons que je lui ai ouverts se fermeraient devant son nom de conventionnel; Glyn-Glyn a grogné en signe d'approbation et tout a été dit.

Je la remerciai avec effusion.

— Maintenant, mon enfant, me dit-elle, sachez bien garder la position que je vous ai faite, et surtout plus de mousselines et de bouquets de violettes. Vous êtes assez jolie pour supporter des diamants.

HENRIETTE CHRISTOPHE.

UN SOUVENIR DU CAUCASE

Tous les journaux ont parlé de la récente émigration des peuplades du Caucase, devant la conquête russe. Un de nos amis, témoin oculaire, nous donne à ce sujet les détails suivants :

..... En attendant que nous puissions débarquer à notre tour, nous mettons notre petite nacelle à la mer, et nous allons chercher des nouvelles. Elles sont tristes :

Les premiers émigrants circassiens ont pu arriver directement jusqu'à Trébizonde, mais ils y ont apporté le typhus, et la ville a été horriblement décimée. Aussi, les Turcs ont interdit ce port aux caïques qui arrivent de Circassie, et une quarantaine des plus sévères est établie. Des embarcations armées croisent, nous sommes enveloppés par un cordon sanitaire.

Quinze mille circassiens sont réunis autour du fort d'Atche-Kaleh; ils sont campés sous les arbres, livrés à toutes les horreurs de la famine et de la maladie, et manquent absolument de tout.

Les Turcs, pris à l'improviste par cette émigration, ne peuvent fournir à tous les besoins de cette population, qui se multiplie avec une rapidité effrayante. Le même jour que nous, il était déjà arrivé 3,000 émigrants à Atche-Kaleh. Aussi la misère de ces malheureux est-elle incroyable, et la mort fait d'affreux ravages dans leurs rangs.

Ce n'est pas seulement à Atche-Kaleh; dans tous les petits ports de l'Asie mineure, il y a des émigrants, et de Trébizonde à Samsoun on en compte environ 60,000 dans le même dénument.

Enfin voici notre tour. Nous débarquons notre monde. On remplit notre nacelle; elle s'approche du rivage, les hommes se mettent à l'eau ils portent à terre les femmes, les enfants, les malades et les morts. Puis la nacelle revient et la cérémonie recommence. Il faut vingt ou trente voyages pour tout décharger.

Aussitôt débarqués, nous nous précipitons au petit ruisseau qui se jette dans la mer; il y a deux jours que nous n'avons plus d'eau à bord. L'eau glacée et limpide qui coule sur un lit de petits cailloux blancs nous semble délicieuse.

Je parcours le camp en tous sens : les malheureux n'ont pour toit que les feuilles des oliviers; ils se sont rangés par groupes, par familles, par tribus. Les uns coupent du bois pour faire du feu, tandis que les autres, à l'aide de quelques branches, essaient de confectionner un abri pour la nuit.

Les malades grelottent sous leur manteau de feutre, ils gardent les cadavres qu'ils vont bientôt rejoindre.

Ceux-ci, droits et raides, sont étendus sur des tas de feuilles. On les a enveloppés dans leur pelisse; leur manteau roulé avec soin autour de leurs corps est attaché avec des cordes, et leur bonnet enfoncé jusque sur leurs yeux, laisse à peine entrevoir leurs figures blêmies.

Des enfants jouent et sautent au milieu de tout cela.

Les jeunes femmes portent de l'eau, préparent des lits pour la nuit avec de la mousse et des feuilles sèches, et allaitent leurs enfants. Leurs grands yeux fiévreux roulent des larmes, et au travers de leurs longs voiles blancs, on distingue leurs traits amaigris par la fatigue du voyage.

Les vieilles soignent le feu : quelques-unes, accroupies sur leurs talons, font cuire un peu de millet, que par miracle on a pu apporter jusqu'ici dans un sac de peau de chèvre. Elles remuent gravement le contenu de leur marmite avec un long bâton.

A certains moments, un marabout fait entendre son chant monotone, il appelle les fidèles; tous les hommes se réunissent alors auprès du prêtre de leur tribu, et après avoir fait leurs ablutions, il tirent leurs chaussures, étendent leurs manteaux par terre et font la prière.

C'est un spectacle étrange que celui de ces milliers d'hommes qui lèvent au ciel leurs mains décharnées pour implorer sa clémence. Leurs figures énergiques, leurs longues barbes, leurs grands bonnets en peau de mouton noire, tout contribue à rendre ce tableau étrange au possible. Ils sont rangés en bataille, le visage tourné vers la Mecque. Le marabout récite quelques versets du Koran d'une voix nasillarde; ils les répètent en chœur, et se prosternent tous ensemble la face contre terre. A chaque mouvement, leurs sabres, leurs poignards et leurs carabines en s'entrechoquant rendent un bruit guerrier et sauvage qui s'harmonise avec leur tournure martiale. On sent que ce sont des braves, et que s'ils ont été vaincus, ce n'est faute ni de courage, ni d'énergie.

Les rayons du soleil couchant éclairaient tout cela d'une teinte rougeâtre et sinistre.

La prière faite, chacun se rend sur le bord de la mer. Des embarcations chargées de pain viennent d'arriver de Trébizonde. La distribution se fait sous la surveillance des zatpiés turcs et des chefs tcheckes qui ont conservé toute leur autorité.

Malheureusement il y a tant de monde que la part de chacun est bien maigre. Après le repas on enterre les morts; quatre hommes les portent sur leurs épaules. Chaque famille suit les siens, les femmes restent un peu en arrière en poussant des cris affreux.

C'est ce qu'on appelle pleurer les morts. J'avais déjà entendu bien souvent pleurer au Caucase, mais à Atche-Kaleh il y avait tant de morts, que ce concert prenait des proportions inouïes. Les cortéges funèbres arrivaient lentement à l'endroit choisi, le mort était couché dans sa fosse la tête tournée vers le tombeau du Prophète. On rejetait la terre, et une grosse pierre marquait chaque tombe. Chacun revenait ensuite. Les femmes réunies autour des feux s'arrachaient les cheveux, se meurtrissaient la figure et les reins à coups de pierre. Pendant toute la nuit, la montagne retentit de ces hurlements.

Je regagnai tristement le caïque du raïs Yacoub. Le sort de ces malheureux me navrait, j'avais reçu chez eux l'hospitalité la plus fraternelle, et je les voyais mourir sans pouvoir les secourir. Yacoub me dit qu'il repartait le lendemain pour la Circassie; il fallait songer à gagner Trébizonde au plus vite, car je ne voulais pas rester plus longtemps au milieu de cette foule où je n'avais plus rien à faire. Je dis adieu à Yacoub qui me fit cadeau d'un gros morceau de pain noir, et je descendis à terre.

A force de recherches, je finis par découvrir un contrebandier. Il y en a partout en Turquie.

— Veux-tu me conduire cette nuit à Trébizonde lui demandais-je?

— Je le veux bien.

— Mais pourras-tu franchir la quarantaine?

— S'il plaît à Dieu.

— Tu sais qu'il y a des croiseurs qui nous arrêteront.

— Viens, me dit-il en souriant dans sa barbe.

Il me mena sur le bord de la mer dans un petit hangar caché au milieu des rochers, et me montrant un caïque qui était soigneusement tiré sur le sable :

—Crois-tu, me dit-il, que les embarcations du Pacha puissent nous arrêter?

C'était en effet un magnifique canot à huit paires de rames taillé en lame de rasoir et léger comme une mouette.

Le vieux raïs poussa ensuite un cri rauque, et une douzaine de robustes gaillards affreusement déguenillés accoururent avec empressement. C'était ses hommes.

En un clin d'œil le canot est mis à la mer, nous nous embarquons et nous gagnons le large. Les bras nerveux des huit matelots faisaient merveille, nous volions sur l'eau.

Bientôt les cris des Circassiens se perdirent dans le lointain, et je ne vis plus que la lueur rougeâtre des feux.

Il ne faisait pas de lune, nous passâmes inaperçus.

Le vieux contrebandier était imperturbable, rien de tout ce qui se passait ne semblait le toucher. Sa longue barbe blanche flottait au vent, et ses yeux brillants semblaient percer le brouillard. Tout en gouvernant, il roulait entre ses doigts un chapelet à gros grains d'ambre.

— Que dis-tu de cela, lui demandai-je, curieux de savoir si son indifférence était bien réelle.

— C'était écrit, fit-il d'une voix grave.

— Mais tous ces malheureux vont mourir de froid et de faim.

— Oui, mais les Circassiennes ne seront pas chères, au bazar, cette année

UN PARISIEN.

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE des COURSES de PORCHEFONTAINE, près Versailles



Nous aurons donc aussi notre Epsom ! Voici que la France et l'Angleterre s'unissent pour nous donner un champ de courses unique au monde ; piste magnifique, charmant cadre de verdure et de constructions pittoresques, dans lequel pourront s'étaler à l'aise les toilettes les plus fantaisistes. Tribune impériale, tribune de première et de deuxième classe, de jockeys-clubs, buffets, restaurants, écuries, boxes, enclos pour seller les chevaux, salles de pesage. Et comme Porchefontaine est aux portes de Versailles, c'est maintenant qu'on se donnera des postillons à cadenettes et plus bottés que jamais.

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE des COURSES de PORCHEFONTAINE, près Versailles



TROP DE CHEVAUX D'ENGAGÉS.

Nous n'assisterons donc plus à cette mauvaise plaisanterie d'un seul jockey se disputant le prix de la course lui-même.

PLUS DE PLACES DANS LES TRIBUNES.

— Si je proposais à cette brave femme de me louer son éventaire et de me porter ?...

— Tu ne vas donc pas à Londres cette année
— Non, il est inutile maintenant de me déranger, puisque tout Londres vient à Porchefontaine.

Versailles se réveille de son sommeil léthargique et se hâte de faire toilette pour recevoir ses nouveaux hôtes.

O INCONSTANCE !

— Je ne serai pas fâché d'aller dire deux mots à cette jeunesse de Porchefontaine.

A côté de ses Steeple-Chases, la société internationale établit un *turf* intime. Gentlemen et amazones parcourront les forêts et les plaines au trot rapide de leurs pur-sang, et goûteront toutes les émotions de la grande *chasse à courre*. Et ce qui était autrefois un régal des dieux, un plaisir royal, va devenir une fête de chaque jour pour les heureux sportmen.

LES STATUES DE GRANDS HOMMES

PAR SOUSCRIPTION

—

Une épidémie de statues souffle sur la France. A Vichy, *madame de Sévigné*; — à Saint-Malo, *Chateaubriand*; à Boulogne, *Jenner*; — à Paris, *Béranger*; — à Dijon, *Rameau*; — à Saintes, *Bernard de Palissy*; — à Tournus, Greuze. Nous voyons s'élever autour de nous une population morose de bronze et de marbre qui s'accroît tous les jours et qui ne meurt pas. Eugène Delacroix eut la sage précaution de donner lui-même les plans de son tombeau, pour éviter ces blocs informes, rappelant vaguement nos encriers de plomb du collège (1), au moyen desquels il est d'usage maintenant d'écraser à force d'ennui la mémoire des grands hommes sous prétexte de les honorer.

En attendant que plusieurs villes se disputent l'honneur de m'avoir vu naître, il n'est pas de maigre village qui ne laisse effondrer ses chemins vicinaux pour avoir son encrier.

Voici, du reste, comment cela se pratique :

Un beau jour, un inspecteur des beaux-arts revient... de Dijon, je suppose.

« Tournus! Tournus! Tournus! Tournus! » crie un employé du chemin de fer, qui parcourt toute la longueur du train en ouvrant les portières.

— Tournus? se dit l'inspecteur en jetant un coup d'œil au vieux château flanqué de ses tours massives, à toits en éteignoir, Tournus?

Il ouvre son guide.

— Tournus... nus... us... Voyons donc... voilà : Tournus, patrie du célèbre peintre Greuze... Pas de statue... l'*Artiste*... 60 francs par an... *pleurant son oiseau*... eau-forte... *Cruche cassée*... médailles romaines... 3 mètres 50 centimètres de haut... *oiseau mort* dans une main, *cruche* sur l'épaule... Voyons donc un peu.

Arrivé à Paris, il ouvre immédiatement une souscription.

A cette nouvelle, M. Emile de Girardin s'élance sur cette plume de tant d'alinéas que les anciens n'ont pas connue, et écrit invariablement la lettre suivante :

« Cher ami, cher ami,

» Souscription, souscription,

» Greuze a fait le portrait de ma grand'-mère.

» Talent, talent; caractère, caractère.

» Une idée par jour — un tableau par jour.

» Les peintres sont pour moi des frères.

» Inscrivez! inscrivez! Cinq francs! cinq francs!

» Gravons aussi les noms des souscripteurs en lettres d'or sur le socle; soyons immortels comme les souscripteurs des *Œuvres complètes* (300 francs! 300 francs!) de M. de Lamartine, par ordre alphabétique dans la table des matières.

» Amitié, *liberté*, souvenirs affectueux, *égalité*, mille bonjours à la hâte, salut et *fraternité*.

» Emile de Girardin.

« *P. S.* — Statue à Mourawieff? »

Laquelle lettre est suivie non moins invariablement de celle-ci :

» Arrêtez! ne faites rien sans *moi!* moi! MOI! Mon nom et trois cent mille francs! Je dédie cette statue à Hugo et à Sand, l'illustre et grande amie. — Naples a ses lazzaroni, — Garibaldi ses volontaires, — Nélaton sa trousse, — le ciel ses oiseaux, — moi ma plume, — et l'humanité ses dieux! Elevons un peuple de statues!

» A toi, Hugo! Je crois à l'immortalité de l'âme!!!

« ALEXANDRE DUMAS. »

La fête ne serait pas complète si Timothée Trimm ne prenait à son tour la nouvelle, et si, jouant des étoiles et des points de suspension, il ne parvenait pas à en faire trois cents lignes, dans le *Petit Journal*.

« Messieurs, aujourd'hui...

***

« Lundi... bataille de Waterloo, sombre date...

***

« Aujourd'hui même.....

***

« Lettres des bâtonistes qui nous reportent aux beaux jours de la Grèce... (Suit une citation du *Jeune Anacharsis.*)

***

« Et que distinguons-nous dans une statue? D'abord la matière première... (Suit un passage du *Dictionnaire de la conversation.*)

***

« Greuze... (Suit un fragment de la *Biographie universelle*).

***

« Cette jeune fille qui pleure son oiseau...

***

« N'est-ce pas, messieurs?...

***

« Un emblème folichon...

***

« Lecteurs du *Petit Journal*, du *Journal illustré*, du *Journal littéraire*, du *Journal politique*, etc., etc...

***

« Oui, messieurs, la photographie a aussi ses martyrs. »

Prenez la rampe

Thi —
Mo —
Thée —
Trimm —
Trimm —
Trimm —

L'affaire ainsi lancée, un sculpteur quelconque qui a besoin de réclame, se charge de la statue au rabais et le tour est fait! la France compte un encrier de plus!

J. TELIO.

(1) Voir le tas de plomb, exposé encore en ce moment, à l'entrée de la cour du Louvre.

CES BONS PAYSANS

— Salut! m'sieu l'docteur. . — Bonjour, mon brave! — Vous ne me reconnaissez pas? — Votre visage ne m'est pas absolument inconnu. — Vous m' faites honneur. C'est moi qu'a été primé pour les cochons. Monsieur Mallet, je n' vous d'mandons pas des nouvelles de m'ame Mallet, j'ai eu le plaisir d'être tout près de vous à son enterrement. J'avais été invité par Jean-Louis Mallet, votre propre neveu, un brave garçon qui se porte comme un charme; c'est pas comme ma belle-mère, qu'a toujours des suffocations. — Prenez garde, cela peut devenir grave. — Vous croyez?... De fait, malgré les purges, elle maigrit, elle maigrit... c'est comme mon primé, on dirait qu'on lui a quasiment lancé un sort. Voulez-vous lui donner une petite consulte? — A votre belle-mère? — A mon cochon... — Je ne suis pas vétérinaire. — Vous me direz toujours ce que vous en pensez. J'avons toute confiance en vous. — Allons!

—

— Comment le trouvez-vous, là, ben franchement, mon cochon? — Bon à abattre et à enfouir au plus vite. Il est infecté de trichine, une maladie tout nouvellement observée. — Encore une que nous devons aux chemins de fer!... On verra à voir, m'sieu le docteur. — N'en mangez pas, surtout! Inoculée à l'homme, la trichine fait plus souffrir que la goutte et les rhumatismes, et elle est, pour le moins, aussi redoutable que la fièvre typhoïde... — C'est-y qu'on en meurt, parfois? — Souvent. — Ça s'devine-t-il, la trichine? — Difficilement, à l'œil nu, quoique cinq mille trichines puissent facilement se rencontrer dans la plus petite bouchée de votre porc. Vous voilà averti! (*Exit.*)

—

— Dis donc, la Brenet, sais-tu que notre cochon est quasiment pestilencié; le docteur dit qu'il faut l'abattre bien vite.

— Qu'on peut tout d' même le vendre abattu, pas vrai, not' homme?

— Que ceux qui en mangeraient seraient en péril de crever, qu'il affirme!

— Mon doux Jésus! C'est-y vraiment croyable? Et ta pauvre mère qui aime tant la cochonnerie! Si elle apprend qu'on a saigné Bastien sans lui en offrir, elle est dans le cas d' favoriser ton frère!

— C'est la pure vérité... Avec ça qu'il encœille la pièce du *grand puits*, le finot!

— Sans compter que par notre bail, nous devons aux nouveaux propriétaires, pour redevances, les deux jambons du premier tué de l'année? Faut-il pas faire honneur à ses engagements, le Brenet? Cours le saigner! Quoiqu'en dise le docteur, il n'en sera jamais que ce que le bon Dieu décidera!

VICTOR P.

CHOSES ET AUTRES

—

Il y a eu jadis, à Florence, un gouvernement provisoire. Ce gouvernement provisoire, n'ayant absolument rien à faire, puisque la Toscane alors ne se gouvernait pas du tout, avait pris le parti de s'amuser à couronner des ouvrages dramatiques. Il faut bien s'occuper. Depuis la chute du gouvernement provisoire, Florence continue, par habitude, à couronner des ouvrages dramatiques. Malheureusement, dans toute l'étendue de l'Italie, on n'en a pu trouver que cinq. Heureuse Italie! Sur ces cinq, Florence en a couronné deux, toujours pour n'en pas perdre l'habitude. Trop heureuse, trop heureuse Italie!

—

Un maître de pension vient d'acheter 500 exemplaires des *Mémoires d'un inconnu*, de *Louis Ulbach*, pour les donner en prix à ses élèves. Ce maître a pris ces Mémoires pour l'histoire de Saint-Gratien. Il faut croire qu'il les aura lus attentivement.

—

La distribution des prix a eu lieu à Juilly. Le directeur a ainsi commencé son discours solennel :

« Chers élèves, c'est un moment bien doux pour un père que celui où il se sépare de ses fils chéris... »

Ombre de Grassot! Sardou t'évoquait-il alors?

—

Le *Moniteur* avait depuis longtemps l'habitude de nous instruire du temps qu'il avait fait la veille. C'était une louable et bonne coutume. On pouvait sans danger rester officiel. Cependant Joseph Prudhomme ouvrait les yeux et se plaignait. Toujours gracieux, le *Moniteur*, qui n'avait cependant pas été appelé au parquet, s'est mis à nous donner le temps qu'il fera demain. Que deviendra M. Mathieu (de la Drôme)? Que deviendra le bon Dieu? Bon gré, mal gré, il faudra que le bon Dieu et Mathieu (de la Drôme) en passent par là, puisque le *Moniteur* l'a dit.

—

Peut-être n'ignorez-vous pas qu'on élève à Saintes une statue en l'honneur de Bernard de Palissy. Une pièce inédite a été jouée pour que l'on pût réunir les fonds. La recette était abandonnée. Ladite recette s'est élevée à 120 fr. Les *Deux-Charentes* n'avaient jamais vu un tel succès.

—

On lit dans les faits divers :

« On vient de placer dans le musée d'artillerie plusieurs pièces de canon chinoises, *mais* décorées de ciselures. — Pourquoi ce *Mais*?

—

M. le ministre a décoré M. Samson, qui n'est plus comédien, ce qui prouve que si l'on ne peut pas décorer un comédien, parce qu'il est comédien, on peut très-bien le décorer par ce qu'il l'a été. Cet état n'est pas honorable tandis qu'on l'exerce, mais il le devient infiniment dès qu'on cesse de l'exercer.

—

La petite république des Cressonnières (vallée de Dappes), qui a existé si longtemps sans armée et sans impôts, va enfin jouir de ces bienfaits. Elle appartient à la France.

—

Encore un bolide signalé à Cherbourg. Cela devient inquiétant. Si toutes les planètes se déchargent sur nous de tout ce qui les gêne, je propose que nous les imitions. Qu'est-ce qui nous empêcherait d'envoyer nos poëtes à la lune et les maçons de Paris à Jupiter?

—

Il y a à peu près une centaine de villes d'eaux et de bains de mer. Chacune et chacun prétendent avoir la meilleure société de Paris. Or toutes ces meilleures sociétés, quand elles sont à Paris, se réduisent à cinq cents personnes peu sociables. Il s'en suit qu'il y a cinq personnes par ville d'eaux.

—

A la dernière séance annuelle de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. Guignault, secrétaire perpétuel, avait étalé sur son bureau un cahier dont le volume semblait plus effrayant encore par la température caniculaire qui régnait dans la salle. Un membre de l'Académie française a crié au docteur Velpeau placé près du lecteur : « *Dites-donc, docteur, est-ce que vous n'allez pas lui couper quelque chose?* » Au milieu de la lecture qui intéressait peut-être un peu trop longtemps, un membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a dit aussi à son voisin : « *Décidément nous avons un secrétaire un peu trop perpétuel.* » (Indép. B.)

—

On lit dans les journaux spéciaux :

« *Théâtre Impérial du Châtelet.* — On demande des figurantes pour les « études de la grande féerie destinée aux vacances prochaines. S'adresser au « théâtre, rue des Lavandières, de midi à quatre heures. »

Qu'elles soient jolies, n'est-ce pas?

—

Les cocottes ont un joli mot pour interrompre un discours ennuyeux : « *De la neige!...* »

—

Entre deux cocottes :

— Ménagez vos expressions, ma chère.

— J'en ai d'autres.

—

Pendant que j'y pense, je ne veux pas laisser tomber dans le gouffre de l'oubli une assez jolie plaisanterie de cocher de fiacre dont je fus victime et qui d'ailleurs est instructive.

Il était minuit passé, — j'avise un fiacre dans lequel je monte et, sans songer à lui demander son numéro, je lui donne mon adresse. (J'ai le malheur d'habiter le boulevard Beaujon.) Mon cocher grogne beaucoup, puis se radoucissant : Si, pendant le trajet, nous rencontrons une voiture regagnant son écurie du côté du boulevard Beaujon, monsieur serait bien aimable de prendre cette seconde voiture.

Comme j'ai très bon cœur, je promets au cocher de lui rendre sa liberté à la prochaine rencontre d'une voiture se dirigeant de mon côté, et nous partons.

Nous cheminions depuis deux ou trois minutes dans des rues obscures lorsque ma voiture s'arrête en accostant un autre fiacre qui passait. Les cochers échangent quelques mots, puis, mon homme ouvre la portière du haut de son siége et m'invite avec une grâce charmante à monter chez son voisin.

— Bien obligé, mon bourgeois.

— Comment donc, mon brave, comment donc! et je mets pieds à terre.

A ce moment deux formidables coups de fouet retentissent, et les voitures partent au galop, me laissant en pleine boue au milieu de la rue.

Je crois même me rappeler qu'il pleuvait beaucoup.

—

Voulez-vous être bien mis?

Je reçois un prospectus qui me fait rêver un instant. Je le connaissais déjà de vue, mais je ne l'avais pas encore reçu chez moi, il ne m'avait pas encore été adressé personnellement. — Voici la chose : *Voulez-vous être bien mis?* — Pour 45 francs, vous avez un habit noir, un gilet noir, un chapeau noir, des souliers vernis, un pantalon satin de laine, — *tout ce qu'il y a de beau*, — pour 0,25 centimes en plus, on vous gante à l'air de votre figure. — Si vous prenez un second pantalon, on vous donne un bon pour un portrait chez un photographe et un coup de fer dans les cheveux.

Je ne trouve pas cela cher le moins du monde, et, malgré cela, je suis convaincu que ces tailleurs-là ne feront pas fortune. Non pas qu'il n'y ait un grand nombre de gens désirant être bien mis et très capables de dépenser 45 francs pour leur toilette, mais simplement parce que l'expression, être bien mis, est l'expression la plus vague du monde, que chacun l'interprète à sa façon et qu'il y a malheureusement trop de gens qui, une fois revêtus du pantalon satin de laine, de l'habit, du gilet, des bottes et du chapeau, avec un coup de peigne dans les cheveux et un bon photographique dans la main, feront la grimace et crieront par dessus les toits qu'ils sont mis en dépit du bon sens.

Ces tailleurs-là, en mettant sur leur prospectus ces mots : *Voulez-vous être bien mis?* ont pris un engagement terrible, et c'est pour cela que je crains qu'ils ne fassent pas fortune.

J'ai souvent rencontré des messieurs portant un pantalon fleur de pêche, un gilet blanc évasé, des manches à gigot, une vitre dans l'œil et un tout petit chapeau, qui passaient pour des gens extrêmement bien mis, et que moi, dans mon âme et conscience, je trouvais déplorablement fagotés. En fait de toilette, je suis tout à fait de l'avis du garde national en faction à l'Hotel de Ville.

—

Mais je pense que vous ne connaissez peut-être pas l'histoire de ce garde national, la voici :

C'était un jour de bal à l'Hôtel de Ville. Il y avait foule, la grande porte était envahie, on commençait à se marcher sur les pieds et à déchirer les robes des dames lorsque l'ordre arrive, pour diminuer l'encombrement, de laisser entrer les invités de monsieur le préfet par une seconde porte, au seuil de laquelle on place un garde national avec la consigne de ne laisser passer que les gens bien mis et porteurs d'une carte d'invitation.

Ce garde national était un de ces hommes de fer comme il s'en rencontre pas mal dans la milice bourgeoise; au premier individu qui se présente, la carte à la main, il l'arrête de la main.

— Attendez un peu, lui dit-il, et il l'examine de la tête aux pieds avec une grimace de mécontentement. Oui, voilà la carte, c'est très bien, mais c'est la mise... je ne vous trouve pas assez bien mis.

Le monsieur, furieux, déboutonne son paletot, exhibe son gilet blanc, le nœud de sa cravate.

— Est-ce une plaisanterie, vous moquez vous de moi? s'écrie-t-il.

— Voyons, voyons, pas de bruit. — Entrez dans la guérite et fichez-moi la paix, j'ai des ordres. — A un autre.

L'autre arrive en tendant sa carte. — Ah! parbleu, la carte, tout le monde en a des cartes!... eh bien, j'en suis désolé, mais vous n'entrerez pas non plus, voilà une mise insuffisante.

— Comment, insuffisante? et le monsieur laisse voir une poitrine d'une blancheur immaculée, des cheveux peignés avec recherche, des bottes irréprochables.

— Voyons, voyons, — pas tant de cérémonie, entrez dans la guérite avec monsieur.

Un troisième arrivant n'est pas plus heureux, mais l'indignation est devenue générale : on crie, on se bouscule, — le chef du poste arrive, fait des excuses aux invités de M. le préfet, les invite gracieusement à sortir de la guérite et adresse au fusilier quelques paroles bien senties.

— Il ne s'agit pas de tout cela, mon capitaine, répond le factionnaire, sauf le respect que je vous dois, je m'y connais mieux que vous en fait d'habits étant tailleur, et *en fait de mise, je ne relève que de ma conscience!*

X.

RÉVOLUTION DANS LA PHOTOGRAPHIE PAR LA PHOTOPLASTIE. -- PROCÉDÉ ROUXEL



LE SERMENT DE TOUTES LES JOLIES PHOTOGRAPHIES NOUVELLES

Assez long-temps nous avons été victimes des charlatans et des maladroits, par quelles épreuves sommes-nous passées, grand Dieu! et que de temps perdu! Rompons avec le passé et jurons qu'à l'avenir nous n'emploierons plus que le procédé Rouxel. — Cris d'enthousiasme : — Nous le jurons!



— D'où venez-vous si joyeuses, belles dames?
— Du grand hôtel, rue Auber. Deux secondes de pose, et 5 minutes après j'avais...
— Votre portrait! oh! délicieux, ravissant!
Mais par la photoplastie, une vraie merveille, à deux francs. Toutes, nous y aurions passé la nuit... (Historique).



Persuadez donc à ces gens-là que vous n'êtes pas sorciers quand vous leur présentez, au bout de cinq minutes de préparation, de pose et d'opération un portrait splendide!



La boîte renfermant tous les produits et accessoires nécessaires au procédé Rouxel avec la science infuse, tout cela pour 50 francs. C'est donné.



AU CHATEAU.

C'est une boîte photoplastique que la maison Guillemois m'envoie de Paris; au lieu des monstres que nous commettions chaque jour avec l'ancien système, nous allons pouvoir obtenir de vraies miniatures.



Sur un champ de bataille : un millième de seconde de pose. Quel service rendu aux peintres! au lieu de froids mannequins, ils vont donc pouvoir étudier la nature dans ses mouvements les plus rapides.



Séchez vos larmes, chers messieurs les photographes, ces magnifiques résultats vous pouvez les obtenir avec vos objectifs : une légère modification que la maison Guillemois se charge d'y apporter et tout sera dit.

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN. Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



L'AME EN PEINE

A Monsieur CLAUDE DE L..., *au Séminaire de P...-sur-C... (Haute-Saône).*

C'est pour mon âme une jouissance singulière que de venir converser avec toi, mon cher Claude. Te le dirai-je? Je ne peux songer sans une pieuse émotion à cette vie qu'hier encore nous menions ensemble au collége des Jésuites. Je pense à nos longues causeries sous les grands arbres du parc, aux pieux pèlerinages que nous faisions chaque jour au Calvaire du père supérieur, à nos chères lectures, à ces élans de nos deux âmes vers la source éternelle de toute grandeur et de toute bonté. Je vois encore la petite chapelle que tu organisas un jour dans ton pupitre, les jolis petits cierges que nous avions fabriqués pour elle, et que nous allumâmes un jour au milieu de la classe de cosmographie. Délicieux souvenirs, que vous m'êtes chers! charmants détails d'une vie pure et calme que je vous retrouve avec bonheur! Le temps en m'éloignant de vous semble n'avoir fait que vous rendre plus présents encore à mon souvenir. J'ai vécu hélas! durant ces six longs mois, mais en acquérant la science du monde, j'ai appris à aimer davantage la sainte ignorance de ma vie passée. Plus sage que moi, tu es resté dans la voie du Seigneur, ami, tu as compris la divine mission qui t'était réservée; tu n'as point voulu franchir le seuil profane et entrer dans ce monde, dans cette caverne, devrais-je dire, où je suis maintenant assailli, balotté comme un frêle esquif durant la tempête. Et encore la tempête des flots de la mer n'est-elle pas un jeu d'enfant si on la compare à celle des passions? Heureux ami, qui ignore encore ce que je sais déjà! Heureux ami, dont les yeux n'ont point encore mesuré l'abîme où mon regard s'est déjà perdu.

Mais que pouvais-je faire? N'étais-je pas obligé, en dépit de ma vocation et de mon amitié tendre qui m'appelaient à tes côtés, n'étais-je pas obligé d'obéir aux exigences du nom que je porte, et aussi à la volonté de mon père, qui me destinait au métier des armes pour la défense d'une noble cause, que tu défendras aussi. Bref, j'obéis et je quittai le collége des Pères pour n'y plus revenir.

J'entrai dans le monde le cœur plein des craintes salutaires que notre pieuse éducation y avait fait naître. Je m'avançai craintif, mais au bout d'un instant, je me reculai d'horreur. J'ai dix-huit ans, je suis encore jeune, mais j'ai déjà réfléchi beaucoup, et l'expérience de mes pieux directeurs a jeté dans mon âme une maturité précoce qui me permet de juger bien des choses; d'ailleurs ma foi est tellement inébranlable et a pénétré si profondément en mon être que je puis regarder sans danger autour de moi. — Je ne crains pas pour mon salut, mais je suis navré en songeant à l'avenir de notre société moderne, et je prie le Seigneur dans toute la ferveur d'un cœur préservé du mal de ne point détourner son regard de notre malheureux pays. Ici même, chez la marquise de K. de C., ma cousine, où je suis en ce moment, je ne découvre que frivolité chez les hommes et dangereuse coquetterie chez les femmes. Le souffle pernicieux de l'époque semble pénétrer même dans ces hautes régions de l'aristocratie française. On y discute parfois sur des sujets de science, de morale qui portent une sorte d'atteinte indirecte à la religion elle-même, et sur lesquelles notre Saint-Père le Pape devrait seul être appelé à prononcer; ainsi: Dieu permet qu'en ce moment, certains petits savants, les pieds plats de la science, tu m'entends, expliquent d'une façon nouvelle l'origine des êtres, et malgré l'excommunication qui sûrement va les atteindre,

lancent un défi farouche et impie aux plus respectables des traditions.

Je n'ai pas voulu m'éclairer sur de pareilles turpitudes, mais j'ai entendu avec une véritable douleur des esprits de poids, des noms illustres y attacher quelque importance.

Quant aux mœurs et aux habitudes, sans être immorales, ce qui ne saurait être dans notre monde, elles sont cependant d'une frivolité, d'une facilité d'allures horriblement choquantes. Je ne veux t'en citer qu'un exemple, aussi bien c'est celui qui m'a le plus frappé.

Il y a à dix minutes du château une délicieuse petite rivière ombragée par de grands saules ; le courant est peu rapide, l'eau transparente comme le cristal, et le lit recouvert d'un sable si fin qu'on y enfonce comme dans un tapis. Or, croirais-tu, cher ami, que, par ces grandes chaleurs, tous les habitants du château y viennent à la même heure, ensemble et sans aucune distinction de sexe, y prendre des bains! Un simple vêtement peu épais et fort étroit voile assez imparfaitement la pudeur singulièrement osée de ces dames. — Pardon, mon pieux ami, d'entrer dans tous ces détails et de troubler le calme de ton âme par la peinture de ces scènes mondaines, mais je t'ai promis de te faire part de mes impressions, de mes pensées les plus intimes. C'est un engagement sacré auquel j'obéis.

Je t'avouerai donc que ces scènes de bains me révoltèrent au dernier point la première fois que j'en entendis parler. J'en ressentais une sorte de dégoût facile à comprendre, et je refusai absolument d'y jouer un rôle. On me plaisanta bien un peu, mais ces railleries mondaines ne surent m'atteindre et ne changèrent rien à ma détermination.

Cependant hier, vers les cinq heures du soir, la marquise me fit appeler, et s'arrangea si spirituellement qu'il me fut impossible de ne pas lui servir de cavalier.

Nous partîmes. — La femme de chambre portait nos costumes de bain, celui de la marquise et celui de ma sœur, qui devait nous rejoindre.

— Je sais, me dit ma cousine, en s'appuyant sur mon bras un peu trop pour la bienséance, je sais que vous nagez fort bien ; le bruit de vos talents est venu du collége jusqu'ici, et vous allez m'apprendre à faire la planche, n'est-ce pas, Robert?

— Je fais peu de cas, lui répondis-je, chère cousine, de ces petits avantages physiques. — Je nage passablement, rien de plus.

Et je détournai la tête pour éviter une odeur extrêmement pénétrante dont ses cheveux étaient empreints. — Tu sais que je suis sujet aux névralgies.

— Mais, mon *cher enfant*, les avantages physiques ne sont pas non plus tant à dédaigner.

Ce *cher enfant* me déplut fort. Ma cousine a vingt-six ans, c'est vrai, mais je ne suis plus, à proprement parler, un *cher enfant*, et, d'ailleurs, il dénotait une familiarité que je n'avais point souhaitée. C'était de la part de la marquise une conséquence de cette frivolité d'esprit, de ce laisser aller dans les paroles que j'avais remarqué, et rien de plus ; mais enfin j'en fus choqué. Elle poursuivit :

— Une modestie exagérée n'est point de mise dans notre monde, — et elle se tourna vers moi en souriant. — Vous ferez un très-joli cavalier, mon petit Robert, et ce qui vous manque est facile à acquérir. Par exemple... faites-vous donc coiffer par le valet de chambre du marquis... il vous accommodera à ravir, vous en serez satisfait.

Tu dois comprendre, mon cher Claude, que je répondis à ces avances avec une froideur qui ne laissait aucun doute sur mes intentions.

— Je vous le répète, ma cousine, lui dis-je, j'attache à tout cela peu d'importance, et j'appuyai mes paroles par un regard ferme... glacial. Alors seulement, car je n'avais point avant jeté mes yeux sur elle, j'aperçus les élégances profanes de sa toilette ; élégances auxquelles, malheureusement, la beauté périssable de sa personne sert de prétexte et d'encouragement.

Elle avait les bras nus et ses poignets étaient perdus parmi les bracelets, le haut de son corsage était voilé d'une façon insuffisante par la trame trop légère d'une gaze transparente ; en un mot, le désir de plaire se traduisait en elle par tous les détails de son ajustement. Je fus ému à l'aspect de tant de frivolité, et je me sentis rougir de pitié, presque de honte.

Enfin, nous arrivâmes au bord de la rivière. Elle quitta mon bras, et, sans façon, elle s'affaissa — je ne saurais dire qu'elle s'assit — sur l'herbe en rejetant en arrière les longues boucles de cheveux qui pendaient de son chignon. — Le mot chignon, dans le langage mondain, exprime cette proéminence du crâne que l'on remarque au sommet postérieur de la tête des femmes. Elle est produite par la réunion de leurs longs cheveux tordus ou nattés. J'ai cru deviner, à certaines allusions que plusieurs de ces chignons n'étaient point naturels. Il est des femmes, trop dignes filles d'Eve, qui achètent à prix d'or les chevelures que leur livre — *horresco referens* — ou la misère ou la mort. Cela soulève le cœur.

— Il fait une chaleur excessive, mon petit cousin, dit-elle en s'éventant. Je tremble à tous moments, par cette température, que le nez de M. de Beaurenard n'éclate et ne prenne feu! Ah! ah! ah! Ma parole d'honneur.

Et elle partit d'un grand éclat de rire à propos de cette plaisanterie assez inconvenante et sans grand sel. M. de Beaurenard est un ami du marquis, qui a, en effet, le visage coloré.

J'exécutai un sourire de politesse qu'elle prit sans doute pour une approbation, car elle se lança alors dans une conversation, un bavardage sans nom, alliant aux sentiments les plus profanes les idées religieuses les plus étranges, le calme des champs au tourbillon du monde, et cela avec une liberté de geste, un charme d'expressions mondaines, une finesse de regard et une sorte de poésie terrestre par lesquels tout autre esprit que le mien eût été séduit.

— C'est un adorable endroit, avouez-le, que ce petit coin ?

— A coup sûr, ma cousine.

— Et ces vieux saules, avec leurs grosses têtes penchées vers le courant, voyez comme les fleurettes des champs entourent gaiement leur tronc meurtri. Est-ce étrange, ce feuillage jeune, élégant, argenté, ces branches souples et fines! Tant d'élégance, de fraîcheur et de jeunesse s'élançant de ce vieux corps qui semble maudit.

— Dieu ne saurait maudire un végétal, ma cousine.

— C'est possible ; mais je ne puis m'empêcher de trouver dans les saules quelque chose qui sent l'humanité. La vieillesse éternelle a l'air d'un châtiment. Il expie et il souffre, ce vieux réprouvé des rivages, ce vieux Quasimodo des champs! Que voulez-vous que j'y fasse, mon petit cousin, voilà l'impression que j'éprouve... Qui me dit que le saule n'est pas la dernière incarnation du pêcheur à la ligne mort dans l'impénitence? — Et elle éclata de rire.

— Ce sont là des idées païennes et tellement contraires aux dogmes, que je suis forcé, pour les expliquer dans votre bouche, de supposer que vous vous moquez de moi.

— Mais pas le moins du monde, je ne me moque pas de vous, mon petit Robert. Vous n'êtes pas de la première jeunesse, savez-vous? Tenez, allez vous habiller pour le bain. Je vais entrer dans la tente et en faire autant. A bientôt, mon petit cousin. Et elle me salua de la main en soulevant l'un des côtés de la tente avec une coquetterie visible.

Quel étrange mystère que le cœur des femmes!

Je cherchai un endroit touffu tout en songeant à ces choses, et en un instant j'eus revêtu mon costume montant... Je pensais à toi, mon pieux ami, en boutonnant le corsage et les manches. — Combien de fois ne m'as-tu pas aidé à exécuter ce petit travail, auquel j'étais si maladroit! Bref, j'entrai dans l'eau et j'allais me mettre à la nage, lorsque le timbre de la voix de la marquise arriva jusqu'à moi. Elle causait avec sa femme de chambre dans l'intérieur de la tente. — Je m'arrêtai et j'écoutai ; non par curiosité coupable, je t'avouerais cette faiblesse, mais par désir sincère de connaître mieux cette âme bonne à coup sûr, mais égarée.

— Mais non, Julie, — disait la marquise, — mais non, je ne veux plus entendre parler de votre affreux bonnet imperméable. L'eau entre

dedans et n'en sort plus. Tordez mes cheveux dans le petit filet, et voilà tout.

— Les cheveux de madame la marquise seront mouillés.

— Vous les poudrerez ensuite. Rien ne sèche comme la poudre.. Justement je mets ce soir ma robe bleue clair... Vous mettrez de la poudre blonde... Mon enfant, vous devenez folle! Je vous dis de raccourcir mon vêtement de bain, mais en le pinçant au genoux. Voyez de quoi cela a l'air.

— J'avais craint que madame la marquise ne fût gênée pour nager?

— Gênée! Eh bien, alors, pourquoi l'avez-vous rétréci de trois bons doigts à cet endroit-ci? Tenez, voyez comme cela bride; ça n'a pas le sens commun; le voyez-vous, ma fille, le voyez-vous?

La paroi de la tente s'agita, et je compris que ma cousine revêtait avec quelque impatience le costume en question pour en faire mieux comprendre les défauts à sa fille de chambre.

— Je ne veux pas avoir l'air d'être entortillée dans un drapeau, mais d'un autre côté, je veux pouvoir me remuer. — Vous ne voulez pas vous mettre dans la tête, Julie, que cette étoffe ne prête pas... Vous voyez maintenant que si je me baisse un peu... Ah! vous en convenez, c'est heureux.

Pauvres esprits! n'est-il pas vrai, mon pieux ami, que ceux où peuvent entrer de semblables préoccupations? Je les trouvais tellement vaines, ces préoccupations, que je souffrais d'en être le confident involontaire, et j'agitai l'eau avec bruit pour annoncer ma présence et faire cesser un langage qui me révoltait.

—Je suis à vous, Robert, mettez-vous toujours à l'eau; est-ce que votre sœur n'arrive pas? me dit ma cousine en élevant la voix; puis, d'une voix contenue et s'adressant à sa femme de chambre:

— Oui, sans doute, serrez pas mal, il faut être maintenue.

La tente se souleva et ma parente apparut.

Je ne sais pourquoi je frissonnai comme à l'approche d'un danger. Elle fit deux ou trois pas sur le sable fin tout en enlevant de ses doigts les bagues d'or qu'elle a coutume d'y accumuler; puis elle s'arrêta, remit à Julie les bijoux, et, avec un mouvement que je vois encore, mais qu'il me serait impossible de te décrire, elle lança dans l'herbe les sandales à bouffettes rouges qui protégeaient ses pieds.

Elle n'avait fait que trois pas, mais c'en était assez pour me faire remarquer l'étrangeté de sa démarche. Elle marchait à petits pas craintifs, ses bras nus rapprochés du corps et les parties saillantes de son corsage, comme abandonnées au gré de ce costume immodeste, tremblaient de honte au moindre mouvement.

Je détournai les yeux, c'en était trop! Je me sentis rougir jusqu'aux oreilles en songeant qu'une marquise de K... de C..., qu'une propre cousine à moi pût oublier assez les lois de la pudeur pour se montrer au jour dans un pareil état. Elle n'avait plus de la femme que les nattes de ses cheveux enroulées dans une résille; quant au reste, c'était un jeune homme, mais un jeune homme étrange, à la fois svelte et affligé d'un embonpoint précoce, un de ces êtres comme il en apparait dans les rêves et dans les insomnies de la fièvre, un de ces êtres vers lesquels une puissance inconnue vous attire, et qui ressemblent trop à des anges pour ne point être des démons.

— Eh bien, Robert, à quoi pensez-vous donc? Donnez-moi la main pour entrer dans l'eau.

Et elle trempa dans l'onde transparente les doigts de son pied cambré.

— Cela surprend toujours un peu, mais l'eau doit être excellente, fit-elle; qu'est-ce que vous avez donc, votre main tremble?... Petit cousin, vous êtes frileux!

Le fait est que je ne tremblais ni de crainte ni de froid, mais en m'approchant de la marquise, le parfum pénétrant qu'exhalait ses cheveux m'était monté à la tête, et avec la susceptibilité de mes nerfs tu comprendras aisément que je fusse prêt à m'évanouir. Je domptai ce malaise. Elle saisit ma main franchement, solidement, comme on saisit la pomme d'une canne ou la rampe d'un escalier et nous remontâmes le courant. Sous la pression de l'eau, je voyais l'étoffe de ses vêtements se tendre et dessiner brutalement, sans scrupule, des réalités dont le soupçon seul eût excité mon indignation. J'étais confus du rôle que je jouais là. Ah! mon cher Claude, de combien de douleurs et de craintes ta belle âme n'eût-elle point été assiégée si tu m'avais aperçu dans l'état où j'étais! Si fort que je sois, grâce aux bases inébranlables de mon éducation, je craignais que ces attouchements charnels et réitérées ne fissent naître en moi quelqu'un de ces désirs des sens dont on nous a si sagement effrayés; et dans le fond de mon cœur encore pur, je priais Dieu de me préserver du mal et de ne point permettre que le monstre se réveillât, comme dit le père supérieur. Mais permets-moi d'achever ce récit, si répugnants que puissent te paraître les détails.

Tout en marchant la rivière devenait plus profonde; la marquise, à mesure que l'eau montait davantage et envahissait son corsage, poussait des petits cris d'effroi qui ressemblaient au sifflement d'un serpent, puis elle lançait des éclats de rires vibrants et se rapprochait de moi de plus en plus. Enfin elle s'arrêta, et, se retournant, plongea son regard dans mes yeux. — Je sentais que ce moment était solennel. Je devinais un précipice caché sous mes pas, mon cœur battait à tout rompre, et ma tête était en feu.

— Eh bien, maintenant, enseignez-moi à faire la planche, Robert; les jambes droites et allongées, les bras rapprochés du corps, n'est-ce pas?

— Oui, ma cousine, et on agite un peu les mains.

— Allons, c'est très-bien, je me lance: une, deux, trois... Suis-je enfant! j'ai peur. Soutenez-moi seulement un peu, petit cousin.

— C'est à ce moment que j'aurais dû lui dire: non, ma cousine, non madame, je ne suis point homme à soutenir les coquettes, je ne veux pas... mais je n'osai pas dire tout cela ma langue resta muette et j'enlaçai de mon bras la taille de la marquise pour la soutenir plus aisément.

Hélas j'avais fait une faute... peut-être irréparable!

Lorsque je sentis ce corsage pétri de beautés mondaines et qui pliait sous ma pression, lorsque j'aperçus là, sous mes yeux, à deux pieds de mon visage, cette femme étendue sur l'eau, que je vis son cou se renverser attirant les trop abondantes richesses d'une poitrine adorable — pardon, oh! pardon, mon pieux ami, pour cet adjectif, pardon! mais en ce moment suprême, il n'est que trop vrai, j'adorais ces chairs séductrices. Mais j'abrège —: Lorsque je vis tout cela il me sembla que tout le sang de mon être refluait à mon cœur, un frison mortel courut dans tous mes membres — l'indignation et la honte, sans doute — mes yeux s'obscurcirent, il me sembla que mon âme s'envolait et je tombai sur elle évanoui, l'entraînant au fond de l'eau dans une étreinte mortelle.

J'entendis un grand cri, je sentis ses bras enlacer mon cou, ses mains crispées s'enfoncer dans ma chair, puis rien, — j'avais perdu connaissance.

Je me retrouvai sur l'herbe, Julie me frappait dans les mains et la marquise, dans son costume de bain, ruisselant l'eau de toutes parts, approchait un flacon de mon visage. Elle me regarda d'un œil sévère, quoique dans son regard il y eût une nuance de satisfaction contenue dont le sens m'échappa.

— « Enfant! » disait-elle, « grand enfant! »

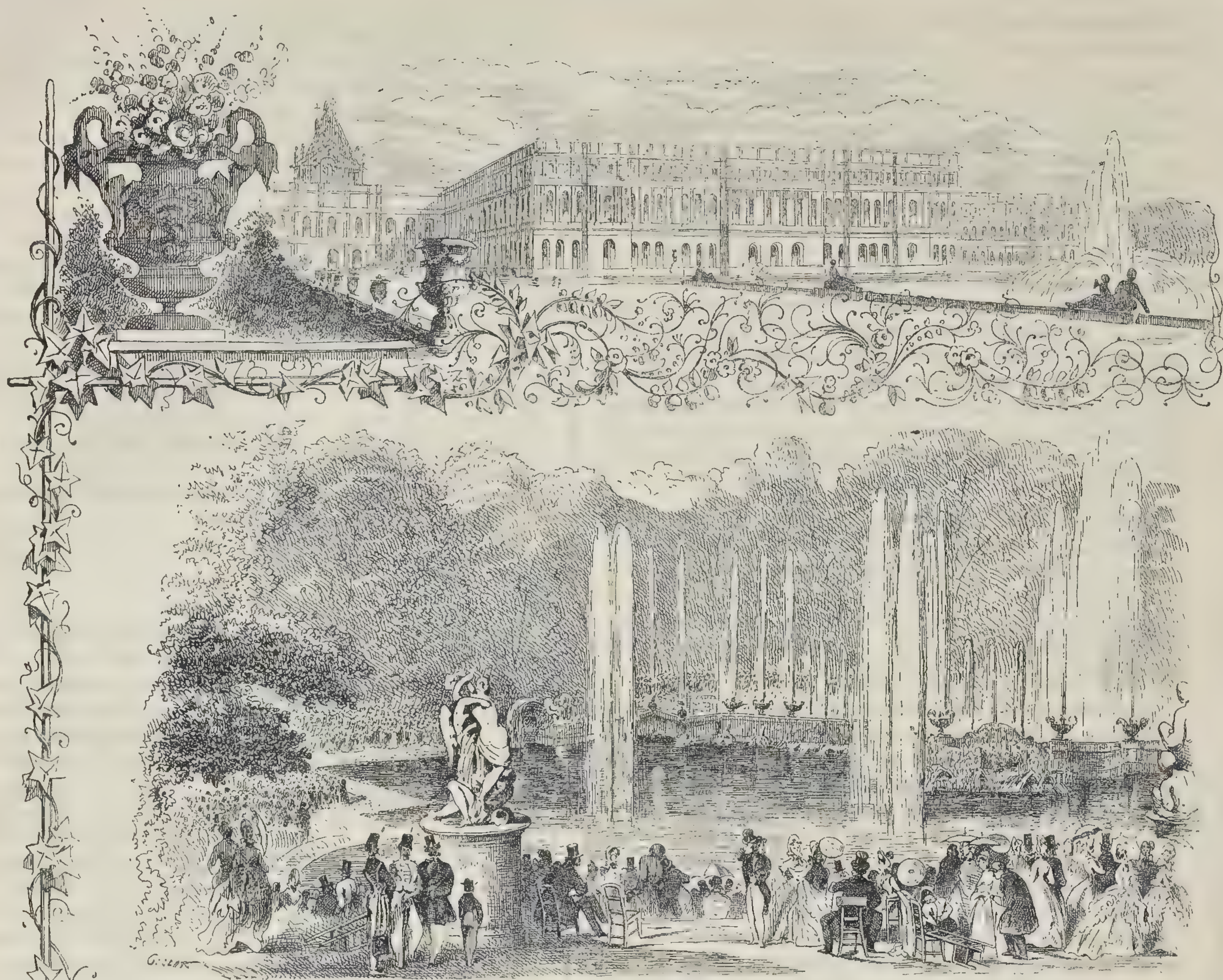
Tu connais les faits, mon pieux ami, fais-moi la charité d'un conseil, et bénis le ciel de vivre loin de ces tempêtes.

De cœur et d'âme.

Ton bien sincère ami,

Georges de K. de C.

Pour copie, Z.



PROMENADES A VERSAILLES

Dédié aux trois plus jolies personnes de Versailles : les trois sœurs.



On avait beaucoup parlé de Versailles autour de moi depuis quelque temps, quand, un de ces derniers dimanches, j'avisai un omnibus de chemin de fer portant écrit sur une grande pancarte : *Dimanche, grandes eaux*. Ces mots me reportèrent à quinze ans en arrière ; les plus beaux de mes jours de congé d'autrefois me revinrent en mémoire, pleins de soleil et de foule en fête. Je revis ces jardins aux massifs de velours verts semés de statues blanches, aux naïades ruisselantes sous la gerbe d'eau qui retombe ; puis des galeries de marbre et d'or, des tableaux pleins de gloire, à perte de vue, des généraux caracolant sur leur cheval blanc, des drapeaux tricolores flottant dans la fumée au sommet des brêches prises d'assaut. Je n'y tins plus, j'étais libre, je montai dans la voiture, et une heure après j'étais à Versailles.

J'y ai retrouvé mes impressions d'autrefois, plus vives, surtout plus démontrées. J'en ai eu de nouvelles, je m'y suis plu ; j'y suis retourné une seconde fois puis dix, et voilà comment cet article, qui ne devait d'abord avoir que trois ou quatre pages, en aura vingt. Qu'on me pardonne, je n'y reviendrai plus.

I

On n'est pas resté une heure en chemin de fer et l'on est à cent lieues de Paris, en pleine province. De grandes rues désertes où l'herbe pousse entre les pavés rongés ; du reste, blanches, aérées, ensoleillées, bordées de maisons de cette belle ordonnance du siècle dernier, à hautes portes cochères, à balcons en saillies soutenus par les classiques triglyphes. Aux abords de la gare, quelques cafés animés, et à dix pas de là, la vie cesse : portes fermées, persiennes closes, ni passants ni voitures. La file des visiteurs descendus du chemin de fer et se dirigeant tous vers le château, rasant les maisons, pour chercher un peu d'ombre, semble une caravane dans ce désert aux murs blancs, aux pavés sonores ; sur les trottoirs, quelques étalages gisent comme comme abandonnés ; ici quelques curiosités, une soupière de Sèvres fleurdelysée, une paire de chenêts à têtes de chimères dédorées ; à la porte d'un fruitier, un potiron jaune dans le soleil ; les tables vertes désertes et le jeu de tonneau silencieux d'un cabaret ; quelques lanciers vaguant aux abords d'une caserne.

La longue rue cesse, on tourne un coin de boulevard planté de grands arbres réguliers, et l'on est sur la place du Château.

L'imagination surfait et fausse à l'avance tous les grands spectacles. Le premier aspect du château de Versailles est presque une déception; l'on s'attend à je ne sais quel amoncellement de palais superposés, à des perspectives infinies de constructions emphatiques dont la colonnade du Louvre donne un avant-goût. Les abords semblent d'ailleurs les annoncer : trois routes immenses aboutissant à un rond-point plus immense encore; à l'angle de chacune, de monumentales écuries à grilles dorées, à chevaux de pierre s'élançant du haut des portails; en face de soi, en haut d'une large place qui s'élève, une grille encore plus vaste et plus dorée entre deux gigantesques terrasses en arc de cercle, aux belles assises de brique et de pierre, aux nobles groupes de marbre; au loin, à travers la grille, une cour, véritable océan de pavés d'où surgissent presque imperceptibles une douzaine de statues blanches et colossales auxquelles semble commander un grand cavalier de bronze placé au centre. Tout cela, pour aboutir à une série de petits bâtiments d'un seul étage surmontés d'un attique, de style disparate, sans lien ni symétrie.

C'est là précisément l'originalité de Versailles. La façade du jardin, la grande ordonnance des pelouses, des terrasses et des bassins réaliseront tout à l'heure l'idéal de grandeur que nous nous étions fait. Mais, avec son entassement de corps de logis de style disparate, encadrant, prolongeant, abritant pieusement, sans jamais le masquer ni le dépasser, le petit château de Louis XIII, âme et berceau de Versailles, la façade de la cour plaît et touche par-dessus tout.

Rien d'officiel, d'aligné, de gourmé, de convenu; tout y surprend et y charme : d'abord, sur les côtés, d'immenses communs aux vastes assises; puis la chapelle au toit ouvragé, pompeuse efflorescence de pierre et de bronze, au sommet de laquelle surgit un peuple de statues strapassées et flamboyantes; puis une petite cour tranquille au fond de laquelle, à travers les arcades à jour d'un vestibule, on entrevoit les massifs verts et les terrasses blanches des jardins; puis une grande aile de pierre en saillie à fronton et à colonnes nobles; puis une série de bâtiments moindres échelonnés avec une poivrière dans un angle. Enfin, au centre, dans un retrait bien abrité et dallé de marbre, le petit château de Louis XIII que son fils ne voulut jamais détruire, aux tons éteints de brique égayés par des cordons de pierre, peuplé de vieux bustes entre chaque croisée, à toit haut de plomb découpé, bordé de balustrades à l'italienne sur lesquelles viennent s'asseoir familièrement des divinités souriantes. Rien de grandiose ni de surhumain, mais un charme tout intime, quelque chose de reposant et de doux comme un souvenir d'enfance. Et nous sommes à Versailles! Mais ne se fait-on pas de tout ce grand siècle classique la plus fausse idée? Ouvrez telles pages de Labruyère sur les femmes : un raffinement de mélancolie railleuse, une bizarrerie d'expression à croire le livre écrit d'hier.

Du reste tout ici va être imprévu : le plus singulier chaos de tableaux, d'appartements, de statues, de bustes et de tombeaux; interminable défilé de souvenirs historiques classés comme on a pu, mais où l'enchaînement logique se trouve à chaque instant brisé par des nécessités de communications et de dégagements. Encore une fois c'est là l'originalité et le charme de Versailles; on est venu ici avec l'idée bien arrêtée de suivre régulièrement son histoire de France; cela vu, on passera, se dit-on, aux appartements, des appartements aux jardins, et tout cela se trouve en réalité si singulièrement enclavé l'un dans l'autre, que, bientôt dérouté, on finit par se laisser aller au courant d'une curiosité sans cesse réveillée par l'inattendu.

Cela frappe dès le vestibule, bas, à colonnes trapues, rien moins que majestueux. Avant tout, une odeur toute particulière, une fraîcheur de pierre aromatisée des senteurs des jardins, comme celle qui pénètre en entrant dans une maison de campagne longtemps inhabitée; sans doute cette odeur que regrettait tant je ne sais plus quelle vieille émigrée qui pleurait les corridors de Versailles.

Au plafond, une lanterne dorée, toute gondolée, comme celles qui surmontaient les hautes poupes des anciens vaisseaux de guerre; en face l'entrée, en bas relief, Louis XIV foule au pied le vieux Rhin. Au-dessous, un grand fauteuil de cuir vert à oreilles, où sommeille à moitié une sorte de suisse à habit vert et or; à droite du bas-relief, une enfilade à perte de vue de bustes et de tombeaux blancs; à gauche, des scintillements de cadres dans la pénombre, des dos et des pieds de figures de premier plan annonçant l'entrée des galeries historiques; sur les côtés, le bureau des cannes, et vis-à-vis, à travers une porte grande ouverte, éclatant sans crier gare, les splendeurs de la chapelle aux piliers surchargés de trophées, aux gloires de cuivre éclatantes, au plafond fulgurant ouverts sur le ciel.

Vous hésitez, et pour vous décider entre toutes ces portes et commencer par la galerie des tableaux, il ne faut rien moins que le « *par ici, monsieur* » d'un gardien qui, d'un geste plein d'une noble condescendance, vous indique *Charlemagne dictant des lois*, dans la petite pièce à côté.

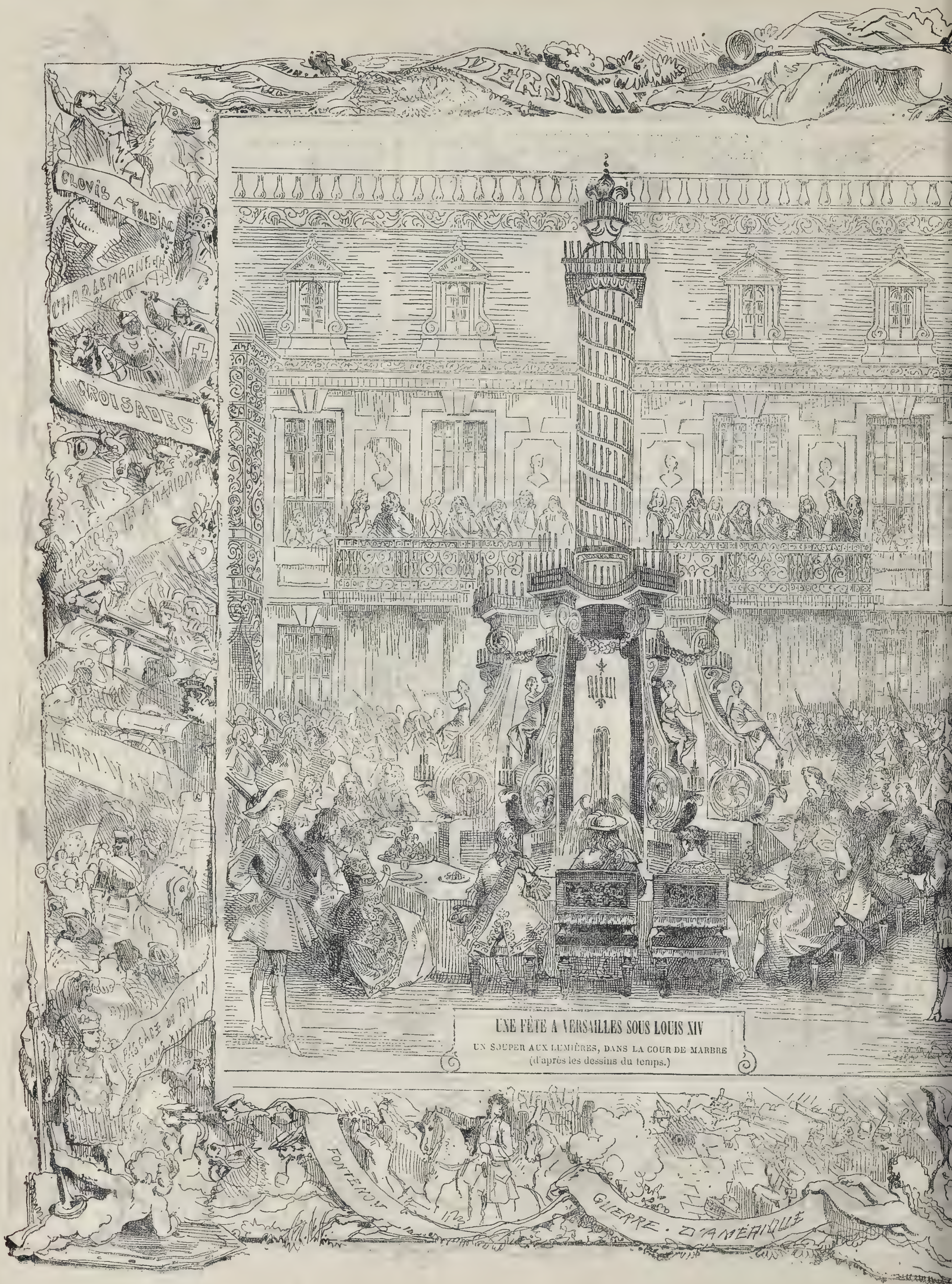
Va pour Charlemagne. Vous voilà engrené dans le dédale, Dieu sait par où et comment vous en sortirez!

II

Ces premières salles historiques sont un peu mesquines; évidemment point faites pour contenir des tableaux; c'est une série de petites chambres, où ces grands diables de personnages historiques de huit où dix pieds de haut, vous retombent sur le nez. Les tableaux font corps à la muraille simplement bordés d'une baguette blanc et or.

Le premier, est le *Charlemagne dictant des lois* d'Ary Scheffer; un bel homme à barbe, évidemment moins préoccupé de sa dictée que de tenir en équilibre sa boule, son bâton et sa couronne; de dessous son fauteuil, sort la tête de son secrétaire Eghinard; voilà des gens bien mal à l'aise, l'un pour dicter, l'autre pour rédiger des capitulaires. Un second *Charlemagne traversant les Alpes*, de Paul Delaroche, aussi raide et immobile que le premier; cependant il n'a pas de barbe, il est blond; l'autre est brun; auquel croire? Peu importe; les tableaux de ces premières salles sont nécessairement faux et souvent ridicules, faute de documents. Passons donc vite sur le joli moyen-âge de bal masqué des deux Johannot; Alfred Johannot eut pourtant en 1830 d'admirables divinations historiques : *Mademoiselle de Monipensier à la Rochelle*, et la *duchesse d'Orléans* lisant au peuple, du haut de son balcon, le bulletin de la victoire d'Hastembeck, deux chefs-d'œuvres pittoresques et cavaliers de la galerie du Palais-Royal; mais ces époques lui étaient plus connues : le souffle de 1830 le poussait d'ailleurs, tandis qu'ici l'officiel le tue. Quelques armures copiées exactement au musée d'artillerie, rendent assez bien les temps de ferrailles plus rapprochés; un bon Bayard blessé sur la brèche, de Larivière; d'Ary Scheffer, un admirable Gaston de Foix expirant, raidi, sanglant, vraiment grand et épique.

Puis, la plus amusante série de chevaliers cléments et empanachés, comme on se les figurait de 1803 à 1820. Cette idée fausse du passé, que les pendules et les accompagnements de harpes répandirent alors en France, ne contribua-t-elle pas beaucoup à la Restauration? De ces robustes et héroïques sacripants qui, durant des siècles, ont tué, pendu, brulé, pillé et violé par grâce d'état et par désœuvrement, quels vertueux gens on était arrivé à faire! Des mentons bleus bien honnêtement rasés, des cheveux pieusement enroulés, de vertueux vêtements de tons douceâtres. Il y a une *Clémence de Louis XII* où non pas seulement le bon roi, mais sa suite, son fauteuil, ses chausses, son mur de fond gris doux, tout est clément. Plus loin, un *Henri IV* embricollé d'une écharpe, d'un manteau, d'un chapeau et d'un glaive à la Barras, chaussé de bottes à la Chop-part dit l'Aimable, tend un caillou rond, un pain je crois, à une



UNE FÊTE A VERSAILLES SOUS LOUIS XIV

UN SOUPER AUX LUMIÈRES, DANS LA COUR DE MARBRE

(d'après les dessins du temps.)



UNE FÊTE A VERSAILLES DE NOS JOURS
UNE SOIRÉE DE GALA, DANS LA SALLE DE SPECTACLE
(d'après une aquarelle d'Eugène Lami.)

parisienne de l'Empire en taille courte, mais coiffée du petit toît italien, ce qui indique que la scène se passe au seizième siècle. On est en temps de guerre, cela se voit de suite à une petite languette de ferblanc que le roi porte sur ses chausses et que termine un patère rond sur le genou.

Heureusement, cinq ou six salles a peine sont ainsi composées. Passons encore Louis XIII, où règne un peu trop Hypolite Lecomte, et arrivons aux conquêtes de Louis XIV, peintes par Vander Menlen et Martin. Ces tableaux commencent réellement cette précieuse collection, uni- que en Europe, de documents historiques de la plus haute valeur, quoiqu'on ai dit. En cela d'ailleurs, ne jugez que sur vous même et par l'impression profonde que vous font ces tableaux vrais. Voici les plans des siéges de Franche-Comté et de l'Alsace; tous les mêmes au premier coup d'œil, mais regardez-les attentivement et tous les détails vont vous prendre à n'en plus pouvoir vous en détacher.

Du haut d'une éminence propice, la campagne verte se déroule à l'infini, déserte, grande et triste, sous un ciel chargé de nuages bien ordonnancés; au loin, la ville silhouette ses clochers et ses dômes; au-dessus des remparts pleins d'angles et de redans s'élèvent ça et là les fumées des batteries. Des fossés au camp, les tranchées serpentent, surmontées au loin de pointes de piques et de bouts de mousquets, pleines de mouvement à mesure qu'en s'approchant, elles laissent voir ce qui s'y passe. Etendus à terre, des cavaliers aux lourdes bottes sommeillent près d'un feu qui s'éteint; un état-major, enfoui dans de grands manteaux rouges, disserte au pied d'un arbre, et semble approuver le général, qui, d'un geste noble, désigne de sa canne le point d'attaque. Des fantassins habillés de gris cheminent de dos, tristement, portant sur leur échine le lourd mousquet, l'embarassante cartouchière à charges séparées, la pesante besace mal ajustée et la gourde peut-être vide; ils piétinent, résignés, dans la boue, battus par le vent, trempés de pluie, gourmandés par un sergent à haute pique. Ce sont ces pauvres gens-là pourtant qui, à Malplaquet après une journée sans manger, jetèrent les pains qu'on venait de leur distribuer pour aller à l'ennemi et le battre. Mais qu'il y a loin encore de cette milice moutonnière et mal outillée au soldat moderne, tel que l'a fait la Révolution, résolu, plein d'initiative, fils de ses œuvres; au besoin vivant aussi de l'air du temps, mais toujours faraud et bien équipé!

Dans un autre tableau la place a battu la chamade; par la brèche sort un long défilé de troupes prisonnières; en tête, dans un lourd carosse, le gouverneur blessé, vieil hidalgo à moustaches blanches, hérissées à l'espagnole, s'avance la tête nue. Du haut de son cheval, la tête haute et couverte, le bras noblement étendu sur sa canne posée sur le bout de sa botte, le Roi daigne recevoir l'hommage qui lui est dû.

Lebrun, forcé à l'allégorie, est emphatique pour nous; mais Vander Meulen est resté grand par la vérité. Martin est surtout mélancolique. Leurs chevaux seuls ennuient; monumentaux du reste, mais s'associant trop de leurs yeux et de leurs naseaux presque humains aux sentiments de leurs cavaliers.

Dans les salles suivantes, les campagnes de Louis XV, par Lenfant et Parroccell, déjà maniérées, intéressent pourtant encore. Je regrette qu'on ait renoncé à ces tableaux en plans. Rien d'épouvantable comme ce massacre de la rouge colonne anglaise de Fontenoy, broyée en tête par l'artillerie et en flanc par une charge de la maison du roi. Réduit à un état-major, un tableau de bataille ne sera toujours qu'une ridicule parade du Cirque. Dans le Lawfeld, esquisse inachevée de Parroccell, rien de plus lugubre que cette immense plaine où s'égorgent, au centre, plusieurs milliers d'hommes, et sur les ailes, plusieurs milliers d'autres attendent leur tour.

Parmi ces vieilles toiles un peu enfumées, quelques tableaux modernes viennent jeter leurs tons plus vifs; la plupart de vraies mascarades, mais deux ou trois bons. Entre autres, la *Prise de Lerida*, de Couderc : une haute brèche sombre, démantelée, embrasée et fumante; une nuée de soldats en habits blancs lancés dans la fournaise par le geste et l'exemple d'un maréchal vêtu de rouge; son cordon bleu passé sur sa cuirasse étincelante, est le centre de l'action et le point de mire de l'ennemi; cela est plein d'entrain et de courage. De Couderc encore, un petit cartouche bien pittoresque, une porte de Philisbourg, je crois : sous une arcade profonde, s'enfonce, la lance au bras, une escouade de pandours à bonnets fourrés précédant un général; celui-ci, monté sur un beau cheval blanc, reçoit les clefs des notables de la ville; la foule acclame et s'étouffe aux vieilles fenêtres toutes enguirlandées; dans l'air, sous le joyeux soleil, se dressent les clochetons en boules qui surmontent la lourde porte; au loin, par-dessus le rempart, quelques pignons déchiquetés, un blanc clocher de cathédrale dont on croit entendre le carillon. Cela est gai comme une page de Dumas lue à seize ans.—De Roqueplan, une bataille de Raucoux, prétexte à un admirable paysage d'automne, roux et triste, à grands nuages gris et argent.

Dans la salle Louis XVI, le tendre habit de soie gris perle, et les légumes brodés sur le gilet de l'honnête monarque, nous annoncent une ère de paix. Une ravissante allégorie de Hallé à ce sujet : dans la salle du Palais, les magistrats de la ville, obèses et majestueux, en perruques à marteaux, en robes à longs plis, lèvent tous les yeux et une main au ciel; du plafond entr'ouvert, descend, sur un nuage, une adorable petite femme nue, fine et grassouillette : c'est la Paix.

Du reste, tous les tableaux de cette époque respirent je ne sais quel parfum d'honnêteté, de bonnes intentions et d'illusions régénératrices. Ici, le bon Louis XVI donne une leçon de géographie à M. de Lapeyrouse, en habit bourgeois, dans une bibliothèque sans le moindre apparat. Là, en pelisse fourrée, coiffé d'un monumental tricorne, il distribue des secours pendant un hiver rigoureux à des paysans académiques, dont les bras sont nus et la poitrine découverte par un froid de quarante degrés. Plus loin, en témoignage de la marine relevée, il aborde à Cherbourg dans une barque portée du vaisseau à la plage par un peuple ivre de joie. Généreuses illusions, aurore d'une révolution que tout le monde n'en était encore qu'à souhaiter. Doux instant de résurrection et d'espoir, dont la *Fédération* de Couderc va être tout-à-l'heure la plus sincère et la plus heureuse expression.

—

Ici une brusque interruption. Les tableaux cessent : un palier et un grand escalier carré; un gardien vous indique à suivre une galerie de pierre peuplée d'une interminable file de statues et de tombeaux. Des barons du moyen-âge, couchés en armure, près de leurs dames, les mains jointes; des cardinaux de la Renaissance, des conseillers, des chevaliers d'ordre, agenouillés, en longs manteaux bien drapés. Tous un peu trop sur le pasage, à hauteur d'appui; on résiste mal à l'envie de leur pincer le nez.

A mi-chemin, une porte s'ouvre sur un corridor noir, on suit et l'on se trouve dans la salle du théâtre, sombre, mystérieuse, silencieuse et morte. Peu à peu, au faible jour qui arrive du fond de la scène vide, on distingue les détails : partout de l'or, des lustres et des glaces; en haut, une colonnade reflétée; au-dessous, un rang de loges seulement, soutenues par de riches cariatides; une fantaisie intime, mais royale. Au-dessus de la scène, soutenu par deux Renommées voltigeantes, le grand écusson d'azur aux trois fleurs de lys d'or. Rien n'a changé ici depuis le souper des Gardes du corps en 89.

On a peu d'efforts à faire pour revoir, sous la douce lumière des bougies, cette salle parée pour cette dernière fête : dans la loge du centre, le cordon bleu sur l'honnête abdomen du bon roi; près de lui, la belle reine coiffée haut, le cou grand, les seins en avant et un peu trop décolletés; tout autour la cour, poudrée et bariolée; sur le théâtre,

la table somptueuse, entourée des gardes du corps, bleus, rouges et argent, et d'officiers en uniformes blancs à retroussis tranchants de toutes couleurs. Ivresse du festin, des lumières, desdiamants et des épaules nues; surtout ivresse et fièvre de ce dernier moment d'agonie. L'orchestre joue l'hymne de Gretry; au passage : *ô Richard, ô mon roi*, la salle entière se lève frémissante et pleine d'acclamations; les convives reprennent les paroles en chœur. On s'étreint les mains, on s'embrasse, les épées sortent du fourreau, la cocarde tricolore est arrachée, et la cocarde blanche à tout jamais rétablie! Depuis, cette salle n'a plus servi que trois fois : au mariage du duc d'Orléans en 183..., à la visite de la reine d'Angleterre, il y a neuf ans.

—

On reprend le même corridor par lequel on est entré, et l'on est rendu à la lumière et à l'interminable galerie des statues. Dix pas plus loin, nouvelle porte, nouveau geste d'un gardien; vous entrez dans la salle des Croisades.

Encore le moyen-âge de romance; un peu moins ridicule que celui de pendule, mais aussi faux. De jolis petits chevaliers, bien pincés à la taille, à petites moustaches, à cotte de mailles montrant les formes, comme un maillot de danseur. Où a-t-on été prendre ces types? Sur quelques tombeaux du moyen-âge à personnages malingres et souffreteux, comme ceux dont les moulages sont à Versailles même; sculptures difformes, œuvres de gens qui, trop faibles pour se battre, se faisaient moines et sculptaient leur chapelle toute leur vie. Mais ces artistes-là ignoraient la vraie vie et les hommes de leur temps. Leurs œuvres n'en donnent pas plus l'idée que de nos jours, les mannequins péniblement drapés de quelques guenilles de location et péniblement copiés pour l'Exposition, ne donnent la moindre notion des élégances luxueuses de nos toilettes modernes. Les hommes du du moyen-âge dévaient avoir huit pieds de haut et une carrure à proportion, pour vivre par ces guerres et ces pestes permanentes; c'est la taille des soudards de Burgmair, de Lucas Kranach, de Sébastien Behald, qui rendirent en vrais artistes ces dernières férocités. Richard Cœur-de-Lion, salait ses prisonniers et les mangeait Il y a loin de là à vos Croisés à la guimauve et la larme à l'œil, cher monsieur Signol? Et puis, où avez-vous été prendre ces gens habillés de compresses flasques, maintenues par des ficelles? Feuilletez un peu certain volume allemand, le *Moyen-âge chrétien*, vous vous évanouirez devant ces efflorescences bizarres des cimiers, ce tapage de couleurs héraldiques, ces gigantesques engoncements d'armes défensives et offensives, avec lesquelles un homme ne pouvait plus que foncer en avant, de toute sa force sans pouvoir se ramasser une fois par terre. Les Croisés de M. Larivière voudraient être plus bell iqueux que ceux de M. Signol, mais j'ai beau faire, je ne m'y puis prendre. Dans ma jeunesse, fou de Walter Scott, j'avais étudié un *Ivanhoé* mis enmusique par mon professeur; il ne m'en est resté qu'un passage : c'est un duo entre Boisguilbert et Ivanoé en champ-clos; mais assez peu musicien, je n'ai jamais pu bien séparer la phrase de son accompagnement, et l ai toujours chanté ainsi :

Bois-Guilbert à Ivanhoé:
Combat terrible!
Pim, pim, pim, pim!
Et sans merci!
Pim, pim, pim, pim!
Sois iuvincible!
Pim, pim, pim, pim!
Où meurs ici!
Pim, pim, pim, pim!

Je ne sais pourquoi j'ai fredonné involontairemcnt ce refrain tout le long des Croisés de M. Larivière.

Pourtant quelqnes combats de galères, quelques coins de villes curieux; le paysage a eté vu et intéresse; une petite escarmouche navale de Lepoitevin, très-vive; un furieux incendie d'Antioche, petite toile par Gallait. A la porte de la grande salle, écrasé entre le mur et la porte, un chef-d'œuvre inattendu, un admirable cardinal en armure, à barbe blanche, à tiare pourpre, sur un cheval blanc à crinière flottante. plein de reflets de soleil et d'une intensité de ton inouie; il est, je crois, d'Odier, le peintre du *Dragon blessé*.

On sort des Croisades pour retomber dans l'éternelle galerie des statues; quelques pas encore, et l'on entre dans les galeries de Constantine et de Crimée. Reprenons haleine; nous arrivons à ce que Versailles contient de plus beau. M.

(La suite au prochain numéro).

DEUX FÊTES A VERSAILLES

A propos des fêtes qni ont lieu en ce moment à Versailles, nous publions à la page précédente deux dessins intéressants. Tous les deux sont rigoureusement exacts.

Le premier est un souper aux lumières sous Louis XIV. Il fut donné dans la cour de Marbre. et faisait partie des divertissements dont se composèrent les célèbres *Plaisirs de l île enchantée* : dans la journée, on avait assisté au défilé de Roger et de sa suite, brillante cavalcade ou figuraient le roi et tous les principaux personnages de la cour; les costumes étaient les mêmes, à de légères variantes près. que ceux du grand Carrousel. Roger et sa suite abordaient dans l'île d'Alcine, couraient la bague, et assistaient à un ballet des Saisons terminé par un défilé de grottes d'enchanteurs montées sur des roulettes, et de ménageries; toutes choses un peu naïves et qui nous feraient certainement sourire aujourd'hui. *L'île enchantée* consistait en un petit théâtre de danses dressé au milieu du grand canal et placé assez loin des spectateurs, assis du côté du bassin d'Apollon. L'espace entre les spectateurs et ce théâtre était rempli par de grandes tapisseries dressées contre des échafaudages de chaque côté du canal, formant ainsi une galerie à ciel ouvert; de chaque côté, sur des rochers simulés, sortant de l'eau et longeant ces tapisseries, étaient établis les musiciens en costumes; entre ces tapisseries enfin, naviguaient les trois monstres de carton défenseurs de l'île. Après le spectacle, on vint dîner, aux lumières, dans la cour de Marbre. La table avait été dressée autour d'un jet d'eau qui existait alors dans cette cour. Un immense surtout à figures allégoriques et chargé de bougies, s'élevait par-dessus le jet d'eau, et était lui-même surmonté d'une colonne de bougies disposées en spirales, aboutissant à une grande flenr de lys lumineuse.

Le second dessin représente *Une soirée de gala dans la salle du Théâtre*. La fête donnée au roi d'Espagne a lieu demain, il nous est donc impossible d'en parler aujourd'hui; dans huit jours, ce sera de l'histoire ancienne. Nous préférons donc consulter nos souvenirs d'une cérémonie analogue, nous aidant d'une aquarelle d'Eugène Lami.

Un immense dais de velours rouge dominait la loge impériale; partout des fleurs et des arbustes; un plancher avait été établi par-dessus les banquettes de l'orchestre, et de petites tables avaient été dressées pour de petites sociétés, dispositions beaucoup plus favorables à la causerie, que les longues tables d'nne seule pièce, qui rappellent toujours un peu les repas de noces et les dîners de table d'hôte. Des uniformes resplendissants, et il faut l'avouer, hélas, tuant les toilettes des femmes; que peut une mince et délicate rivière de diamants contre l'éclat de l'énorme plastron brodé? Un uniforme remarqué entre tous, celui d'un hussard autrichien : tunique blanche soutachée or, culotte collante rouge, et bottes de maroquin également rouges; par-dessus, le long dolman garni de fourrures; et pour coiffure, le talpach de peau fauve. Ce martial costume a d'ailleurs beaucoup d'analogie avec celui de Mérante dans *Néméa*.



MADEMOISELLE CLÉOPATRE

Nous extrayons ce passage du nouveau roman de M. Arsène Houssaye ; c'est le portrait de l'héroïne :

Cléopâtre! O fille inconcevable, insaisissable, sémillante, terrible, mortelle, empoisonnée, mystérieuse, spirituelle et décevante! Tu unissais la beauté calme des sphinx aux lèvres roses à la splendeur éclatante des courtisanes grecques et aux mièvreries des duchesses de la *Comédie humaine* de M. de Balzac. Tu avais toutes les pudeurs de Mme de Longueville, toutes les dépravations de Messaline, toutes les élégances exquises de Mme de Maufrigneuse. Triplicité des parfums concentrés dans les vases opalisés des orientales fantasmagories, tu m'apparais comme une de ces équations algébriques qui font cabrer les mathématiciens saugrenus. Lucrèce, la Dubarry et Mme de Maintenon, fouettées comme une crème à la vanille, telle est peut-être la solution vertigineuse et incompréhensible de ta divinité resplendissante. Ton père était avocat, tu n'avais pas de fils et l'esprit ne te manquait pas, mystère et trinité qui frappe encore d'un étonnement plein de vague profondeur, M. Claye qui t'imprime!

Elle était belle, plus belle que la beauté. Hier, elle était blond cendré dans son bain, aujourd'hui elle est brune, et voilà que sa chevelure vénitienne, en flots d'or déployée, nous plonge dans des perplexités incohérentes. Son œil, bleu comme les pervenches quand elles regardent l'azur du ciel, devient noir pour égarer les soupçons. Ou bien encore elle a un œil bleu et un œil noir, afin que chacun de ses adorateurs, qui l'admire de profil, se batte en duel pour la couleur de ses prunelles.

Est-ce donc là le secret de ses adorables métamorphoses? Dans cet éblouissement fascinateur, la nature n'avait qu'ébauché son chef-d'œuvre. Elle avait un grain de petite vérole volante et un sourcil brûlé. Mais l'art était créé pour elle. Un pinceau et un crayon de nitrate, ô nature! et ton œuvre était parfaite, et cette enveloppe divine recélait tous les orages des passions déchaînées, tous les éclairs des indomptables tempêtes.

Et les presses de M. Claye roulaient toujours.

Et bonne fille, contente de peu, vivant avec mille ou deux mille francs par jour, car elle avait aussi ses heures d'économie. Mais les jours de gaspillage étaient homériques : elle dépensait trois cent mille francs à la fois, et jetait des jardins suspendus par les fenêtres.

Il fallait la voir, au sortir de Mabille, descendre les escaliers de marbre du parc de Versailles. Ses jupes ruisselantes inondaient les marches, des flots de dentelle roulaient en cascade autour d'elle ; de sa coiffure s'élançaient des gerbes irradiées retombant en poussière humide, et son écharpe flottait comme un arc-en-ciel. Ce n'était plus une femme, ce n'était plus une statue, ce n'était plus une déesse, c'était tout à la fois les rocailles de Saint-Cloud, le bassin de Neptune et la pièce des cent tuyaux. Et quand ses esclaves, tritons fidèles, se jouaient autour d'elle dans son boudoir, semblable à un aquarium, ils adoraient cette syrène, dont le corps ne finissait pas comme ses sœurs de la place de la Concorde, et la suppliaient de faire jouer les grandes eaux!



A toute âme brune il faut une âme blonde. Aussi disait-elle avec une candeur adorable : « *Ni l'art ni l'amour ne m'ont déshabillée...* » Elle n'osait ajouter ni ma femme de chambre. On voit que la plus belle fille de Paris ne donne pas toujours ce qu'elle n'a pas. Elle défendait à ses plus intimes de porter son nom sur leur collier de servage et de venir japper à sa porte. Si tu entres, disait-elle. Tu coucheras sur le tapis. Elle n'embrassait pas souvent, mais quand cela lui arrivait, elle embrassait à tour de bras; puis, elle se mettait au lit, et s'enveloppait sa fierté. Oh! l'amour dans d'une telle femme devait être mortel, fatal et bien ennuyeux...? Mais qu'elle retournât des proverbes à l'envers, comme le rapin Mistigris, qu'elle écrivit des lettres au cardinal Antonelli, elle était toujours l'unique et l'incomparable Cléopâtre. Elle avait eu l'esprit de mettre les artistes et les gens de lettres dans son parti, ce dont je n'ose lui faire mon compliment sans réserve. Statue de marbre aux jambes d'azur, si elle ne rendait pas des sons harmonieux aux baisers du soleil, elle chantait comme Madame Ugalde, dansait comme la Petra Camara qui a tant engraissé, peignait comme les refusés. Inspiratrice touchante et sublime des modistes et des couturières, elle avait créé des robes d'une coupe discrète à désespérer son confesseur, des chapeaux à fendre l'âme et des bonnets chiffonnés comme jamais sainte Catherine n'en lança par dessus les tourelles du Moulin-Rouge. Mademoiselle ou Madame X. de la Comédie-Française (choisissez) prit sa femme de chambre à son service pour surprendre le secret de ses bavolets idéaux, mais elle n'acheta que son silence, et les filatures de Londres et de Lyon s'arrêtèrent d'elles-mêmes à cette nouvelle, qui compliquait encore la question diffuse de la crise cotonnière... Et les presses de M. Claye roulaient toujours!!...

C'est à la page 20 qu'on lit la plus mémorable de ses réponses. Elle vivra dans l'histoire des peintres :

..... de Corrégien. Zeuxis a représenté ainsi Vénus, « Baudry (*est-il donc mort ?*) dit un jour à Cléopâtre : Quelle belle Diane sous la » ramée je peindrais en vous regardant, si vous vouliez dénouer un

» peu votre ceinture pour » moi! Mais Cléopâtre lui » répondit : je ne pose pas » même devant l'Amour.»



. . . .

Hélas! M. Baudry, vous n'avez pas eu la chance du Titien, et votre Vénus nous a prouvé la cruauté de Cléopâtre.

Pour copie peu conforme,

T.

UNE DISTRIBUTION DE PRIX

—


La grande salle est ornée de trophées et de guirlandes.

La grande salle est ornée de trophées et de guirlandes de verdure. Les élèves, en grande tenue militaire, sont *en cour*, et se promènent en attendant l'heure solennelle de la distribution des prix. Enfin, le tambour roule. Les parents et les notables de la ville sont empilés dans la salle. Le thermomètre semble vouloir s'élancer en jet de mercure. On entend quelques notes isolées de clarinette et de trombone. Les élèves se rangent par rang de taille. Le proviseur, le censeur, les professeurs, ayant toutes les autorités à leur tête, montent les gradins et prennent place sur une estrade. La musique de la garde nationale, après avoir exécuté, dans le plus grand désordre, une marche guerrière, entame sans transition le grand duo de la *Favorite*, air varié du chef de musique du régiment voisin. Tout à coup la musique s'interrompt au passage : « *Une voix qui me crie, oui, qui me crie,* » obéissant à un signe mystérieux. — Le censeur s'avance, un cahier à la main. On se murmure qu'il a traduit Anacréon en vers libres. Mouvement féminin dans les tribunes. Les musiciens se passent des bouteilles dissimulées derrière le ventre de la grosse caisse. M. le censeur promène majestueusement son regard circulaire sur l'imposante assemblée. Une cymbale tombe par terre : *Ping!* Il commence d'une voix émue :

« Jeunes élèves!!!

« Nous allons nous séparer. Je ne veux pas retarder le doux moment des vacances, je ne veux vous dire que quelques mots paternels. De belles et honorables carrières vous attendent, mais n'oubliez jamais que, si la France est le pays des arts, c'est aussi la reine de l'industrie.


Il commence d'une voix émue.

(Douze pages sur l'industrie, son développement, son influence, ses progrès, son avenir, l'agriculture qui manque de bras, et la réhabilitation du commerce de nos denrées coloniales d'Afrique. — Premier verre d'eau sucrée avalé par M. le Censeur, qui en prépare un second.)

« Jeunes athlètes, vous avez bien » lutté aux jeux olympiques de l'in» telligence, vous avez vaillamment » combattu au concours général. Je » suis content de M. le Proviseur!

(Ici M. le Censeur tire un petit encensoir de poche et le casse sur le nez de tous les dignitaires de la ville qui se saluent entre eux avec de fins sourires.— Deuxième verre d'eau sucrée. Le Proviseur, qui doit prononcer quelques paroles bien senties, jette un coup d'œil égaré sur la carafe, dont le niveau baisse sensiblement.)

« L'année qui va suivre vous réunira de nouveau sur ces bancs. » (*Murmures prolongés dans la salle.*) Consacrez les vacances à étu» dier vos classiques (*des lampions! des lampions!*) plus tard, vous me » remercierez, car la science, c'est l'aristocratie de l'avenir.

(Les parents qui n'ont jamais été au collége applaudissent ce passage d'un air visible de satisfaction.)

« Mais ici, jeunes élèves, » je m'arrête... tout à l'heu» re une parole plus autorisée que la mienne vous dira ce que nous » attendons, ce que nous espérons de vous, de vos travaux, de votre » avenir. »

(Troisième verre d'eau sucrée. — Plus d'eau dans la carafe, plus de sucre. — Un nuage passe sur le front de M. le Proviseur.)


Coups d'encensoirs.

« Voici vos prix, voici la douce » récompense de vos travaux. Ils » sortent de la collection choisie » de *Mame et Cie*, approuvée par » Monseigneur l'archevêque de » Tours. Qu'ils soient la pre» mière pierre de votre biblio» thèque, car les livres sont les » confidents de nos peines les » amis de notre solitude.

(*Sensation prolongée.*)

« Mais chassons, éloignons ces » pensées en ce jour d'allé» gresse... Plus tard, jeunes élè» ves, quand vos jeunes et blondes » têtes ressembleront à des toits » couverts de neige, souvenez-vous qu'il fut, en ce siècle, des hommes » dévoués à l'instruction, à l'éducation, à la religion, au bonheur de » ceux qui leur furent confiés au sortir du berceau. Souvenez-vous » aussi que vos couronnes enfantines ont été le fruit de nos veilles, » et, si j'ose m'exprimer ainsi, le couronnement de l'édifice de nos tra» vaux! »

La musique commence l'ouverture de la *Dame Blanche*, et s'arrête comme par enchantement.

Le professeur de rhétorique latine s'avance à son tour, un *in-folio* dans les bras. Il se mouche, tousse, crache, remet son mouchoir dans sa poche, et commence :


Le verre d'eau sucrée.

« *Juvenes discipuli,*

« *Non retardabo horam liberta» tis; hæc admonestatio est longa, sed » latina. Nam ego, juvenes discipuli, » o rus, quando te adspiciam! Exegi » monumentum are perennius....*

(Voir le *Palmares* pour la fin de ce discours remarquablement prolongé, suivi d'applaudissements plus prolongés encore. Pour les personnes qui ne savent pas le latin, nous nous empressons de donner la traduction littérale du fragment qui précède :)

« Jeunes élèves,

« Je ne retarderai pas l'heure de votre liberté, mais personne ne » sortira d'ici avant d'avoir écouté mon discours, depuis le commen» cement jusqu'à la fin. »

(Après une joyeuse petite ritournelle sur l'air : « *Timide couturière,* » le Proviseur se lève à son tour. Son regard mélancolique se détourne de la carafe. Un sourire déride sa physionomie songeuse, il fait la bouche en cœur, met trois doigts dans son gilet (*il a un solitaire au petit*) et commence ainsi :)

Jeunes élèves,

Tous les ans, à pareille époque...

. . . .

Mais je ne veux pas retarder le doux moment de votre liberté.

. . . .

« Un mot, et je termine. »

. . . .

« Un dernier mot. »

. . . .

« Un mot encore. »

. . . .



Le professeur de rhétorique latine.

Jeunes élèves, Allez embrasser vos mères!!!

A ces mots, les musiciens sautent au hasard sur les instruments qui leur tombent sous la main et jouent : « *As-tu vu, la casquette, la casquette.* » — L'auditoire est agité. — Les mères regardent avec effroi leurs nourrissons, vêtus de tuniques informes, qui vont passer deux mois en



— Jeunes élèves!

pillage réglé au sein du foyer domestique. — Tout à coup, la musique s'arrête. Le professeur, qui a prononcé le fameux discours latin, se lève avec la majesté d'un Dieu. Il parle :

PHILOSOPHIE, DISSERTATION LATINE.

Premier prix : — Despoireaux (Anselme-Népomucène-Théodale-Epaminondas), né à Villers-Sexel, le 8 août 1847.

A cet appel, qui fait battre tous les cœurs, la musique entame immédiatement l'air : « *J'en guette un petit de mon âge.* » Le lauréat se lève horriblement pâle. Les musiciens soufflent avec frénésie. Il s'avance en essayant de marcher au pas. Au moment où la couronne de feuillage l'aveugle, sa mère s'écrie du haut des tribunes : *Mon Isidore! Mon Isidore!!!*

LA MUSIQUE :

» Chasseur diligent,
» Quelle ardeur te dévo... »

(*Silence morne.*)

LE PROFESSEUR

— *Le jeune Despoireaux*, etc., etc., *né à*, etc., etc., déjà nommé et couronné, a obtenu le 14e accessit de thème grec au concours général... *Il lui est décerné un prix!*

LA MUSIQUE

La-la-ta-tzin! — pa-ta-poum! — pa-ta-poum! ta-lala, pipalo, la-ta-tzin!.. Ping!!!



« Chasseur diligent
« Quelle ardeur te..... »



LA MUSIQUE
La-la-to-tzent-patapoum!

Il revient sur ses pas, défait, chancelant, éperdu, et se trouve mal au pied de l'estrade.

C'est en vain qu'on s'élance pour se procurer une goutte d'eau : la carafe est vide.

M. le Proviseur lance un regard au Censeur qui commence à comprendre. Les femmes jettent leurs flacons au vainqueur. On lui fait respirer assez de sels et d'odeurs pour que ce commencement d'asphyxie devienne plus complet. On l'emporte enfin hors de la salle, suivi de vingt-sept personnes de sa famille.

Enfin le tumulte s'apaise et la distribution continue :

LE PROFESSEUR

— *Version grecque.* — 1er *prix.* — NOIR DE FUMÉE (*Groseille-Abricot-Chocolat,*) *né à Saint-Domingue le* 17 *octobre* 1845.

LA MUSIQUE

» Va dans une autre patrie!
» Va cacher...

L'inévitable nègre des collèges roule ses yeux comme des billes de billard et montre ses dents comme un singe qui mange des noix de coco. Il se lève et s'avance....

LA MUSIQUE

» Va cacher ton bonheur
» Va! ....

LE PROFESSEUR

— *Thème grec.* — BOBET *jeune (Anacharsis,) né à la Ferté-sous-Jouarre, le* 11 *janvier* 1848....

LA MUSIQUE

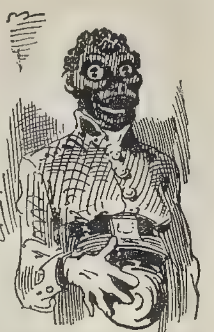
» Dans une pièce populaire
» Le docteur noir c'est un brigand
» Qui vole des enfants à leur mère...

LE PROFESSEUR

— *Le jeune Bobet, déjà nommé et couronné, n'ayant rien obtenu au concours général... il lui est décerné un prix!...*

LA MUSIQUE

» C'est ce qui prouve assez, je l'espère,
» Qu'il faut dans le monde entier
» Laisser...



VERSION GRECQUE, 1er PRIX
NOIR DE FUMÉE (Groseille, Abricot, Chocolat)
né à Saint-Domingue

LE PROFESSEUR, *faiblissant.*

Discours latin... neau... lers cotterets...46

LA MUSIQUE

» ... les enfants à leur mère
» Comme les roses au rosier.

Bientôt la salle hérissées de couronnes ressemble à un décor de forêt. Les bouteilles sont épuisées. La distribution continue toujours. La grosse caisse frappe à tour de bras sur le ventre de son instrument et n'obéit plus qu'au souffle de sa fantaisie... La nuit vient... les couronnes pleuvent toujours... Heureux professeurs!..... Heureux enfants!.... Heureuses mères! ..



Heureux enfants!... heureuses mères!...

J. TELIO.

A DIEPPE

Vous vous tromperiez beaucoup, cher ami, si vous croyez que cela ne me gêne pas un peu pour vous écrire maintenant que je connais votre terrible indiscrétion. Enfin, vous voulez savoir comment on emploie son temps ici. C'est bien simple, allez! La journée se divise en trois toilettes : vers neuf heures, toilette matinale pour se rendre au bain; c'est dans ce soi-disant négligé du matin qu'éclate le plus la fantaisie de ces dames; c'est un fouilli de couleurs toutes plus éclatantes les unes que les autres; vous entendez alors mille petites voix flûtées se demander des nouvelles de l'eau; on se précipite vers les cabines en appelant son baigneur; car, bien qu'un baigneur ne soit plus un homme, on a ses petites préférences. Quelques instants après, vous apercevez sautiller dans l'eau, comme les crevettes à la marée basse, ces affreux et disgracieux costumes noirs, à peine relevés par un ruban rouge ou bleu, et sous lesquels il est presque impossible de reconnaître la femme si coquette que vous venez de voir passer. Quelques unes, mais bien peu, sont encore gracieuses malgré elles. Cependant vous pouvez distinguer les nationalités; tandis que nos Parisiennes enferment dans un bonnet de toile cirée les cheveux qu'elles n'ont pas déposés dans leur cabine, l'Anglaise, qu'elle n'en ait que trois, comme Cadet Roussel, ou qu'elle étale une chevelure à la Rubens, brave la mer et les regards. Mais on remonte sur la terrasse, on fait quelques tours pour se réchauffer au soleil et recevoir le bonjour de quelques messieurs qui, de leur côté, reviennent de leur bain, les yeux rouges et les cheveux en baguettes de tambour, ce qui ne les empêche pas de se croire charmants, et l'on se disperse jusqu'à trois heures.

Alors, seconde toilette pour le concert sur la terrasse, et exhibition de la dernière robe reçue de la couturière en vogue; c'est le moment où l'on dit du mal de son prochain sur l'air de *Rigoletto* ou de la marche du *Tannhauser*. C'est inouï comme la musique aide à faire remarquer que le rouge ou le bleu est la dernière couleur qu'aurait dû prendre sa voisine, ou que le monsieur blond s'est assis trois fois à côté de la dame brune; le moment du dîner arrive, et le Casino est désert jusqu'à l'instant où l'on fait une apparition dans une troisième toilette pour le bal ou le concert du soir. En montant dans la galerie on a l'amusant coup d'œil de la salle de bal; c'est de là que j'ai découvert que les gens chauves sont des danseurs enragés. Par quel mystère? A dix heures et demie, les valses et les quadrilles cessent, les lumières de l'établissement s'éteignent peu à peu; seuls les salons de jeu restent éclairés jusqu'à l'aube, et si la roulette n'y est point organisée, il paraît qu'il y a cependant moyen d'y perdre parfaitement son argent.

Voilà, mon cher ami, le programme de cette journée fort occupée; il y a bien quelques intermèdes amenés par le dimanche; ce jour-là, les trains déversent quelques Parisiens qui ont choisi entre Saint-Cloud et Dieppe, et les indigènes de l'endroit viennent en tribu étu-

dier sur la plage les belles manières et pousser d'envieuses lamentations.

Si cependant vous êtes assez amoureux de votre liberté pour vous soustraire à la règle, que de charmantes promenades à faire aux portes de la ville! C'est le phare d'Aï, Pourville, le village du Puy, les ruines du château d'Arques, la forêt, et puis de tous côtés, de jolis petits chemins creux, tout bordés de fleurs, de lierre et d'arbres, où l'on se promenènerait si bien à deux; tandis que les oiseaux chantent et que de belles vaches viennent vous regarder passer de leur grand œil humide; c'est si bon, les sites tranquilles, la verdure et l'eau! Puis, si vous êtes dans un de ces jours où le cœur, inquiet de sa solitude, vous retrace un rêve, vous montez sur la falaise, et vous vous étendez doucement sur le gazon, tandis que le murmure de l'Océan berce vos songes. — Vous le voyez, on peut, à son gré, choisir sa vie et être à son heure mondain ou isolé.

Mais bientôt, hélas! il va me falloir quitter tout cela et reprendre la vie de Paris; j'irai ces jours-ci vous serrer la main, et vous enlever pour aller au concert Musard. Pouah!

A vous,

A.

A BADE

... Bade n'est plus Bade. Il s'est fait vertueux. Seules, de toutes ses séductions d'autrefois, la rouge et la noire persistent encore. Adieu, les jolis visages aimés de l'an dernier et des années passées! Il faut se contenter de folâtrer avec les numéros.

Pauvre superbe allée de Lichtenthal! comme elle m'a paru solitaire! Elle ressemble, avec ses beaux grands arbres, à quelque allée du Luxembourg, adorée des rentiers vieillis. Les passants y sont rares; on y compte facilement les cavaliers, et de loin en loin, sur les bancs, on aperçoit vaguement quelque Anglaise, amie de la solitude, qui lit à l'ombre des hêtres les poésies de Thomas Moore ou les romans de miss Braddon.

La maison de Conversation même paraît déserte, et pourtant la foule y est toujours aussi grande. *On s'y bouscule impitoyablement*, comme au temps de Musset. Le même croupier y annonce toujours avec le même sang-froid les mêmes numéros, et le même prince valaque y perd avec le même flegme les mêmes rouleaux de doubles-frédérics. Mais ce qui animait Bade et lui donnait ce je ne sais quoi de coquettement parisien qui fait le charme d'un certain monde si adorablement faux, la vie véritable de Bade a disparu de la petite cité badoise. Bade a eu des velléités de morale. Elle a mis un impôt sur l'amourette. Elle a improvisé la douane des sentiments.

Et les jolis oiseaux n'ont point passé! Et avec eux, l'entrain, la verve, la séduction, le pittoresque, l'excentrique, la joie tapageuse, tout est resté sur la frontière! Et maintenant aucun de ces éclats de rire qui consolaient le joueur décavé ou enivraient le triomphateur, ne répond au croupier impassible, lorsqu'il jette ses mots solennels :

— *Huit, rouge, pair et manque!*

Mais ce qui appartient à Bade, ce qu'on ne lui enlèvera pas, c'est sa vallée ravissante, son bon air pur, sa forêt sombre, son vieux château où gémit le vent, sa cascade du Gérolsdan, qui rejaillit en blanche écume, ses bals qui résistent à l'exil des danseuses, son théâtre où, pour obéir à la règle invariable, on joue, comme partout, *Fra Diavolo.*

En Allemagne, descendez le Rhin ou remontez-le, demeurez sur sa rive ou enfoncez-vous dans les terres, allez en Prusse ou en Autriche, partout, sur tous les théâtres inévitablement, on vous jouera *Fra Diavolo.* C'est l'opéra préféré des Allemands. Depuis Schiller les brigands sont à la mode chez les Germains. La plume rouge du bandit ne peut se montrer sans qu'elle soit *couverte* d'applaudissements. Est-ce pour cela que les élégants officiers autrichiens qui étouffent dans leur costume étriqué, et se promènent à Bade devant la Trinkhalle, ont orné leur coiffure imperceptible d'une énorme plume de coq? J'ai dit une plume de coq? C'est peut-être une plume de corbeau.

Toujours est-il qu'on jouait *Fra Diavolo* à Cologne, *Fra Diavolo* à Mayence et *Fra Diavolo* à Aix-la-Chapelle, devant un public enthousiaste. A mesure que j'avançais, j'ai remarqué que Fra-Diavolo portait à Aix une escopette espagnole, à Mayence une carabine Minié et à Cologne un tromblon d'escamoteur. Ce qui ne l'empêchait nulle part d'être parfaitement fusillé à la fin, nos Allemands aimant considérablement les bandits, mais les voulant voir expirer au dénouement avec force contorsions. — La morale, toujours!

A Bade, on conserve la tradition française. Les dragons qui arrêtent Fra Diavolo ne brûlent pas un grain de poudre. Si on le fusille, c'est dans la coulisse. J'aime à croire que le public est aussi moral. En tout cas, il est plus humain.

Cette coquette petite salle de Bade ne vaut pas le salon de Louis XIV où l'on jouait jadis la comédie, tout simplement comme en famille. Aller en Allemagne pour s'enfermer dans une bonbonnière semblable aux Bouffes-Parisiens, la belle avance! Mieux vaut passer la soirée à écouter la musique autrichienne qui joue, dans le pavillon du jardin, les plus jolis airs du monde.

Mais vous savez tout cela! Du nouveau? Qu'y a-t-il de nouveau? Bade n'a qu'une nouveauté, et une nouveauté de l'année dernière, sa bouquetière, une rivale d'Isabelle. Celle-ci songe au mariage, dit-on. La nouvelle Isabelle, petite brune, costumée en grisette, héritera de la clientèle. Puisque Isabelle délaisse les roses pour le théâtre, peut-elle s'étonner que les fleurs naissent dans d'autres mains?

JULES C.

A TROUVILLE

Il y a un dimanche ici tout comme à Paris. Chacun de se moquer du voisin qui s'endimanche et chacun de s'endimancher comme le voisin. Ce jour-là on sort ses plus fraîches toilettes; plus de paniers à ouvrage, plus de tapisseries, plus de ces charmants riens qui occupent les mains et sont une contenance, tout en permettant aux yeux d'examiner la robe qui passe, et à la langue de dire le moins bénignement possible autant de mal que l'on peut du prochain. A Paris, les toilettes, les habitudes, sont à peu près les mêmes pour toutes les femmes d'un même monde, à peine ose-t-on changer la nuance, la garniture d'une robe, les ornements d'un chapeau, mais aux bains de mer la fantaisie, le caprice se donnent licence pleine et entière, et il est de bon ton de se permettre une originalité qui, partout ailleurs serait déplacée. Aussi que de charmantes choses improvisées! la veste espagnole, le toquet écossais accompagné du plaid que rattache sur l'épaule une agrafe d'argent, un charmant costume qui était porté dernièrement ici d'une façon charmante par deux jeunes filles du meilleur monde. Cela est joli à deux. Mais mettez dix jeunes filles avec ce même costume écossais, et vous vous croirez à l'Opéra-Comique un jour de représentation de la *Dame Blanche.*

La semaine on travaille, et chaque jeune fille, suivie de sa maman, se rend, suivant le temps, ou sur la plage ou sur la terrasse du Casino. Il est de bon ton d'apporter son ouvrage dans un grand vilain panier que le marchand vous garantit provenant des Indes et vous vend fort cher. A Paris, ma cuisinière n'en voudrait pas pour aller au marché.

Quand on n'est ni sur la plage ni au Casino, c'est qu'on est en quelque promenade aux environs. De tous côtés, de charmants équipages avec grelots au cou des chevaux et la queue de renard obligée. Mais tout le monde n'a pas sa voiture, et il faut alors recourir aux équipages du pays, un peu durs et sonnant la ferraille. Les marche-pieds sont incommodes, on ne peut y monter sans laisser voir un joli bas de couleur sur une jambe fine; mais, bah! on prend son parti assez bravement On n'en rit que de meilleur cœur à chaque cahos de la guimbarde qui tressaille et bondit au moindre caillou qu'elle rencontre. Et les chevaux! des ombres de chevaux qui vont un train d'enfer. De belles routes pleines d'ombre et de fraîcheur, avec des échappées sur la mer ou sur la riante vallée de la Toucques.

Et les promenades à ânes, ces longues processions où maître Aliboron donne carrière à tout l'entêtement dont sa nature est capable. La tête de colonne est souvent arrivée au but de l'excursion que l'arrière-garde quitte à peine Trouville. Les mamans, la plupart du temps, sont prudentes, et surtout peu confiantes dans leur monture qui le comprend bien et n'en fait qu'à sa tête. C'est qu'on a vu des ânes s'emporter!

Avant hier je suis allé voir les courses de Deauville le Trouville de l'avenir; où M. de M... s'est fait construire un petit château un peu bien prétentieux avec ses indispensables tourelles. J'aime mieux les deux charmantes villas qui s'élèvent côte à côte un peu plus loin. — La villa Eugenie et Victoria Lodge — Ce sont vraiment, avec une maison normande à Trouville, les deux habitations les plus réussies des environs.

J'ai poussé de là jusqu'à Villers. C'est un Trouville à l'usage des gens tranquilles; — tout y est plus approprié à la vie de famille : le monde, le ton, y sont fort différents, et cependant on y trouve et le meilleur monde et le meilleur ton.

Aujourd'hui j'ai pris la route opposée et je vous écris retour d'Honfleur. — La route court constamment à mi-côte le long de la mer au milieu d'une végétation splendide, avec le Havre et la mer pour horizon. — Aux pieds de la falaise, des navires entrant et sortant toutes voiles dehors, des bateaux à vapeur passent, secouant dans l'air leur panache de fumée. — C'est un charmant spectacle : on ne s'en lasse pas. Honfleur n'a en lui-même rien de bien intéressant qu'un vieux clocher transformé en magasin et qui offre la silhouette la plus amusante qu'il soit possible de voir, appuyé qu'il est sur de gigantesques béquilles; au sommet de la côte de Grâce, la chapelle de Notre-Dame. — Un panorama splendide, mais une chapelle insignifiante et banale.

Le soir, nous avons ici le théâtre, sorte de grange où les loges sont dans les combles et où les avant-scènes forment couloir; la troupe, recrutée dans tous les théâtres de genre de Paris

C. C.

CHOSES ET AUTRES

Les honneurs de la fête du 15 août ont été pour l'obélisque. On l'avait entouré d'un palais dit Mexicain, sans doute parce qu'il était en carton. A vrai dire, cette colonne égyptienne, ce décor américain, et les drapeaux français, couronnant le tout, donnaient une assez juste idée de l'art au dix-neuvième siècle.

Nous recevons des lettres foudroyantes de la ville de Tarbes, qui ne pardonne pas à notre collaborateur Telio de ne l'avoir pas comprise au nombre des cités qui élèvent une statue. Celle-là est pour le chirurgien Larrey. Nous faisons droit à cette réclamation de la ville de Tarbes, et nous espérons bien qu'elle ne s'en tiendra pas là.

Le nombre des comètes va s'augmentant chaque jour. Il ne se passe pas de semaines qu'un astronome n'en découvre quelqu'une dans un coin du firmament. Quelques savants persistent à croire qu'une de ces comètes nous carbonisera en passant; d'autres soutiennent que nous prendrons seulement un bain tiède, excellent pour la santé.

Deux biches dînaient en cabinet particulier avec deux jeunes gens.

A la vue de l'addition indéfiniment prolongée, l'un d'eux regarda sa montre.

Elle était en or.

— Je vais la vendre, dit-il, attendez-moi dix minutes.

Il sort et revient au bout de quelques instants.

— Combien l'as-tu vendue? demanda la plus jeune des biches.

— 80 francs.

— 80 francs! Pauvre chéri, comme on t'a volé. Si j'avais su cela, je t'en aurais donné 100 francs, moi, et tout de suite encore.

Comprenez-vous ce qu'il y a de tendresses ineffables, de pudeurs contenues, de délicatesses refoulées dans ces simples mots : ***Et tout de suite encore?*** C'est-à-dire, j'aurais ta montre, tu ne te serais pas dérangé et tu aurais eu 20 francs de bénéfice.

La *Gazette de France* s'indigne, comme d'une injure personnelle, qu'on ait cru que *Bouchard* fût le nom de famille des Montmorency. Cette indignation me semble puérile. Bouchard ou non, il faut bien que les Montmorency aient commencé par avoir un nom quelconque; et, quand les Francs ont envahi les Gaules, je ne sache pas qu'ils eussent un Henri de Bourbon parmi eux.

Je vous ai déjà dit que rien ne m'amusait comme la statistique. Les bonnes gens qui se livrent à ce genre de travail dans le but de prouver quelque chose (ils ne savent pas trop quoi), me paraissent d'une naïveté à désespérer Joseph Prudhomme. Tous les ans, au moment des distributions de prix, ils calculent avec soin, si les élèves nés dans l'Aisne ont plus de prix que ceux qui sont nés dans le Lot-et-Garonne, le nombre des accessits de l'Isère et les couronnes des Basses-Pyrénées. Voilà une cinquantaine d'années qu'on opère là-dessus, et l'on serait fort embarrassé de tirer une conclusion, si ce n'est celle-ci, que le nouveaux mariés ne doivent pas trop s'inquiéter, et que, s'ils sont forcés de quitter l'Orne pour la Loire, leurs enfants n'en seront ni plus sots, ni plus roués.

On affirme que les théâtres, profitant de leur liberté, vont revenir aux loges de saltimbanques. On assure même qu'ils feront promener leurs acteurs pendant le jour sur les boulevards les plus fréquentés. Il y aura de la musique. On annoncera la représentation du soir. Nous verrons Mélingue en costume donner la main à Suzanne Lagier; et, tandis que Mlle Karoly rudoiera les passants sur le trottoir de gauche, celui de droite sera charmé par les accents de Mme Gueymard-Lauters. Cela conviendra beaucoup au public, un peu aux directeurs, moins aux sergents de ville; mais que diront les marchands de porte-monnaies et les vendeurs de chaînes de sûreté ?

Dimanche dernier était la veille de l'Assomption. Dans une église de banlieue, où il y avait peu de monde, le prêtre fulminait dans la chaire. « Mes Frères, disait-il, souvenez-vous que demain est une fête obligatoire. Je compte que vous serez plus exacts qu'aujourd'hui (*sic !*).

Les assistants baissaient humblement la tête, et je suis persuadé que plus d'un pensait être coupable... de l'absence des autres.

Les journaux ont mentionné sans donner de détails un petit scandale qui s'est passé ces jours derniers au jardin des Tuileries à propos de cocottes. Voici les faits que nous certifions rigoureusement exacts. A l'heure de la musique, trois cocottes arrivèrent à quelques minutes d'intervalle. La première était tout habillée de ***blanc***, mais ce qui donnait du piquant à son costume, était une casaque de mousseline qui la faisait ressembler à une naïade à partir de la ceinture, car on ne peut tenir compte d'un corsage qui n'avait pas quinze centimètres de hauteur. Cette toilette académique fut remarquée par la haute gandinerie. La deuxième portait une jupe blanche, avec une casaque ***bleue*** passablement entr'ouverte. La troisième avait une robe ***rouge*** ponceau, et un châle de dentelle noire.

Arrivées aux alentours de la musique, elles se rejoignirent, formant ainsi le drapeau tricolore, et se mirent à fumer.

Sur ces entrefaites, un mouvement se produisit dans la foule et le gardien des Tuileries s'empressa d'avertir des agents de police. La rumeur allait toujours croissant et menaçait de prendre les proportions d'une petite émeute. Sans les sergents de ville, les cocottes n'en auraient pas été quittes à bon marché, et leur retraite ne s'opéra pas sans difficulté.

Ce petit événement amène une réflexion : Le jardin des Tuileries est le lieu de réunion des bébés et des mères de famille. L'exhibition des cocottes n'est pas faite pour les enfants, et leur voisinage répugne aux femmes honnêtes.

Qu'on ne vienne pas dire que les arts ne sont pas encouragés, voilà qu'on institue un prix de 100,000 fr. a courir en 1869 par les artistes Français de tout âge et de toute couleur de cheveux.

L'élan est donné et ce prix sera sans doute suivi de bien d'autres. — Je connais deux ou trois peintres sortis des écuries Picot qu'on a déjà mis au vert pour commencer l'entraînement.

On ne parle que confusément des obstacles a franchir dans cette grande lutte. On songe dit-on a bander les yeux des concurrents... — Est-ce bien vrai?

On parle aussi — c'est sous toute réserve que nous reproduisons ces bruits — d'un prix de 50,000 fr. offert par la Société de Saint-Vincent-de-Paul pour sculpteurs religieux de moins de 3 ans, n'ayant pas encore couru.

Une petite course préparatoire, une course plate et au trot aurait lieu l'année prochaine, une joli pipe d'écume et une timbale en plaqué sont réservées au vainqueur.

Le nom de M. Signol vole déjà de bouche en bouche. — On assure que dans cette course plate et au trot il serait à peu près sur de gagner la timbale.

X.



Une plage de bains de mer.

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN. Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



BÉBÉS ET PAPAS

Le matin, quand je quittais ma chambre, j'apercevais, soigneusement alignées devant la porte ses chaussures et les miennes. C'était de petites bottines lacées, un peu avachies, et ternies par le rude usage auquel il les soumettait. La semelle était amincie à gauche et un petit trou menaçait à l'extrémité du pied droit. Les cordons, fatigués et lâches, pendaient à droite et à gauche. Au gonflement du cuir on reconnaissait la place de ses doigts et de son pouce et tous les mouvements accoutumés de son peton avaient laissé leur trace par des plis insensibles ou profonds.

Pourquoi ai-je retenu tout cela? je ne sais en vérité, mais il me semble encore voir les bottes du cher petit, posées là, sur le tapis, à côté des miennes, — deux grains de sable près de deux pavés, un chardonneret en compagnie d'un éléphant. C'était ses bottes de tous les jours, ses camarades de jeu, celles avec lesquelles il entrait dans les montagnes de sable et explorait les flaques d'eau. — Elles lui étaient dévouées et partageaient si intimement son existence que quelque chose de lui-même se retrouvait en elles. — Je les aurais reconnues entre mille : elles avaient pour moi une physionomie particulière, il me semblait qu'un lien invisible les rattachait à lui et je ne pouvais regarder leur forme encore indécise, leur grâce comique et charmante sans me rappeler leur petit maître et m'avouer qu'elles lui ressemblaient.

Tout ce qui touche aux bébés devient un peu bébé aussi et prend cette expression de grâce maladroite et naïve qui leur est propre.

A côté de ces petites bottes rieuses, gaies, de belle humeur, ne demandant qu'à courir les champs, mes chaussures paraissaient monstrueuses, lourdes, grossières, absurdes avec leurs gros talons... à leur air pesant et désillusionné, on sentait que pour elle la vie était grave, les courses longues et le fardeau à supporter tout à fait sérieux.

Le contraste était saisissant et l'enseignement profond. Je m'approchais de ces petites bottines tout doucement, pour ne point éveiller le petit homme qui dormait encore dans la pièce voisine. Je les tâtais, je les retournais, je les regardais de tous côtés et je me sentais gagner par un sourire délicieux. Jamais le vieux gant qui sentait la violette et qui traîna si longtemps dans le fond le plus secret de mon tiroir ne me procura une aussi douce émotion.

L'amour paternel n'est pas de l'amour pour rien, il a ses folies, ses faiblesses, il est puéril ou sublime, il ne s'analyse pas ni ne s'explique, il se ressent et je m'y laissais aller délicieusement.

— Que le papa sans faiblesse me lance la première pierre, les mamans me vengeront.

Songez que cette bottine lacée et percée du bout me rappelait son petit pied grassouillet et que mille souvenirs se rattachaient à ce peton chéri.

Je me le figurais, le cher enfant, lorsque je lui coupais les ongles, et qu'il se débattait en me tirant la barbe et en riant malgré lui, car il était chatouilleux.

Je me le figurais, lorsque le soir, au coin d'un bon feu, je lui enlevais ses petits bas. — Quelle fête!

Je disais *une*... deux... et lui, enveloppé dans sa grande chemise de nuit, les mains perdues dans ses manches trop longues, il attendait, l'œil brillant, tout prêt à éclater de rire, le fameux *trois*. — Enfin, après mille retards, mille petites taquineries qui excitaient son impatience et qui me permettaient de lui voler cinq ou six baisers je disais : *trois*.

Le bas s'envolait au loin, — alors c'était une joie folle, il se renversait sur mon bras et ses jambes nues s'agitaient en l'air. — Sa bouche, grande ouverte, et dans les profondeurs de laquelle on voyait les deux rangées de ses petites perles brillantes, s'échappaient une cascade de bons rires sonores.

Sa mère qui riait aussi, lui disait au bout d'un instant :

« Voyons, bébé, voyons, mon petit ange, tu vas t'enrhumer...

« Mais retiens le donc... veux-tu finir petit démon. »

Elle voulait gronder, mais elle ne pouvait retrouver son sérieux à la vue de sa bonne grosse tête blonde, épanouie, colorée, heureuse, renversée sur mon genou.

Ma femme me regardait, et me disait :

« Il est insupportable... mon Dieu quel enfant! »

Mais je comprenais que cela voulait dire :

« Regarde comme il est beau, bien portant et heureux, notre bambin, notre petit homme, notre fils à nous deux! »

Et dans le fait il était adorable, du moins je le voyais ainsi.

J'ai eu la sagesse, — je peux le dire maintenant que mes cheveux sont blancs, — de ne pas laisser passer un seul de ces bons moments sans en jouir amplement; et, en vérité, j'ai bien fait. Pitié pour les pères qui ne savent point être papas le plus souvent possible, qui ne savent point se rouler sur le tapis, jouer au cheval, faire le gros loup, déshabiller leur bambin, imiter l'aboiement du chien et le rugissement du lion, mordre à pleines dents sans faire de mal et se cacher derrière les fauteuils en se laissant voir.

Pitié sincère pour ces infortunés Ce ne sont pas seulement d'agréables enfantillages qu'ils négligent là, ce sont de vrais plaisirs, de délicieuses jouissances. Ce sont les parcelles, les miettes de ce bonheur qu'on calomnie si fort, qu'on accuse de ne point exister, parce qu'on attend qu'il tombe du ciel tout d'une pièce, sous forme de lingot, alors qu'il est à nos pieds, réduit en poussière fine. Ramassons-en les menus fragments et ne nous plaignons pas trop. Chaque jour amène son pain et sa ration de bonheur.

Marchons lentement et regardons à nos pieds, fouillons autour de nous, cherchons dans les petits coins, c'est là que la Providence fait ses cachettes.

J'ai toujours ri des gens qui traversent la vie bride abattue, les narines dilatées, les yeux inquiets et le regard à l'horizon. Il semble que le présent leur brûle les pieds, et, quand on leur dit, mais arrêtez-vous donc un instant, mettez pied à terre, — prenez un verre de ce bon vin doré, causons un peu, rions un instant, embrassons votre enfant.

— Impossible, vous répondent-ils, on m'attend là bas. Là bas je causerai, là bas, je boirai un vin délicieux, là bas, je me livrerai à la tendresse paternelle, là bas, je serai heureux... là bas... et quand ils sont arrivés *là bas*, haletants, brisés, qu'ils réclament en criant le prix de leurs fatigues, le présent qui rit sous ses lunettes, leur dit :

— Monsieur, la caisse est fermée.

L'avenir promet, — c'est le présent qui paye, et il faut être en bonne intelligence avec celui qui tient les clefs de la caisse.

Pourquoi s'imaginer qu'on est dupe de la Providence?

Croyez-vous qu'elle ait le loisir, cette bonne Providence, de servir à chacun de vous un bonheur complet, tout découpé sur un plat d'or, et de nous faire de la musique pendant le repas, par dessus le marché? .. C'est pourtant ce que beaucoup de gens voudraient.

Il faut être raisonnables, retrousser nos manches, nous occuper nous mêmes de notre cuisine et ne point exiger que le ciel se dérange pour écumer notre pot au feu.

Je pensais à tout cela le soir, lorsque mon bébé était dans mes bras, que son haleine humide et régulière m'effleurait la main. Je pensais aux bons moments que le petit homme m'avait déjà procurés et je lui en étais reconnaissant

Comme c'est simple! me disais-je, d'être heureux, et la singulière manie que d'aller en Chine pour se distraire.

Ma femme était de mon avis, et nous restions de longues heures à tisonner tout en causant sur ce que nous éprouvions.

— « Toi, vois-tu, mon ami, tu l'aimes autrement que moi, » me disait-elle souvent. — « Les papas calculent plus. — Leur affection est » comme un échange. — Ils n'aiment bien leur enfant que le jour » ou leur amour propre d'auteur est flatté. — Il y a du propriétaire » dans le papa. — Vous pouvez analyser l'amour paternel, en décou» vrir les causes, dire : j'aime mon enfant parce qu'il est de telle ou » telle façon.

« Pour la maman, cette analyse est impossible, elle n'aime pas son » enfant parce qu'il est beau ou laid, intelligent ou absurde, qu'il lui » ressemble ou ne lui ressemble pas, qu'il a ses goûts ou ses gestes » ou qu'il ne les a pas. Elle l'aime, parce qu'elle ne peut pas faire » autrement, c'est une nécessité.

« L'amour maternel est un sentiment inné chez la femme. — L'a» mour paternel est chez l'homme le résultat des circonstances. Chez » elle c'est un instinct, chez lui c'est un calcul dont il n'a pas cons» cience il est vrai, mais enfin c'est le résultat de plusieurs autres » sentiments

— C'est très bien, ne te gêne pas... lui disais-je : nous n'avons ni cœur, ni entrailles, nous sommes d'affreux sauvages..... c'est monstrueux ce que tu dis là!... et j'agitais les pincettes avec violence en dérangeant les bûches.

Cependant ma femme avait raison, je me l'avouais à moi-même quand un enfant vient au monde, l'affection de la mère n'est pas comparable à celle du papa. Chez elle c'est déjà de l'amour. Il semble qu'elle le connaît de longue date, son bébé chéri. A son premier cri on dirait qu'elle le reconnaît. Elle semble dire : c'est lui, elle le prend sans embarras, ses gestes sont faciles, elle n'éprouve aucune gêne et dans ses deux bras enlacés le bébé trouve une place à sa mesure et s'endort heureux dans ce nid fait pour lui. On dirait que la femme a fait un mystérieux apprentissage de la maternité. L'homme, au contraire, à la naissance d'un enfant, éprouve un grand trouble. Le premier vagissement du petit être l'émeut; mais il y a dans cette émotion plus d'étonnement que d'amour. Son affection n'est point encore née. — Son cœur a besoin de réfléchir et de s'habituer à ces tendresses nouvelles pour lui.

Il y a un surnumérariat, un apprentissage au métier de papa. — Il n'y en a pas à celui de maman.

Si le père est moralement maladroit pour aimer son nouveau-né, il faut avouer qu'il l'est aussi physiquement pour lui manifester sa tendresse.

Ce n'est qu'en tremblant, avec mille contorsions, mille efforts, qu'il soulève ce mince fardeau. — Il a peur de briser le marmot qui en a conscience et qui braille à pleins poumons. Il déploie plus de force, le pauvre homme, pour soulever son enfant, qu'il n'en faudrait pour enfoncer une porte. S'il l'embrasse, sa barbe le pique; s'il le touche, ses gros doigts font un malheur. — Il a l'air d'un ours qui enfile une aiguille.

Et cependant, il faut la gagner, l'affection de ce pauvre père, qui n'a d'abord que des mésaventures, il faut le séduire, l'enchaîner, lui faire prendre goût au métier, et ne pas faire durer trop longtemps son rôle de conscrit.

La nature y a pourvu, et le papa passe définivement caporal le jour où le bébé balbutie ses premières syllabes.

Il faut dire qu'il est bien doux ce premier bégayement de l'enfant, et qu'il est admirablement choisi pour émouvoir, ce *pa... pa* que le petit être murmure d'abord. Est-ce étrange que le premier mot de l'homme exprime précisément le sentiment le plus profond et le plus tendre de tous.

N'est-il pas touchant de voir ce petit être trouver à lui tout seul le mot qui doit attendrir sûrement celui dont il a le plus besoin; le mot qui veut dire : Je suis à toi, aime-moi, fais-moi une place dans ton cœur, ouvre-moi tes bras; tu vois, je n'en sais pas encore bien long, je débarque, mais déjà je pense à toi, je suis de la famille, je mangerai à ta table et je porterai ton nom... *pa... pa... pa... pa...*

Il a trouvé d'un coup la plus délicate des flatteries, la plus douce des tendresses... Il entre dans le monde par un coup de maître.

Ah! l'amour chéri! *Pa... pa... pa... pa...* J'entends encore sa petite voix hésitante, je vois encore ses deux lèvres vermeilles se lever et s'abaisser. Nous étions tous en cercle autour de lui, agenouillés pour être à sa hauteur. On lui disait : « Répète encore, petit homme, répète encore... Où est-il donc, ton *papa?* » Et lui, que tout ce monde égayait, me tendait les bras en tournant ses yeux vers moi.

Je l'embrassai bien fort, et je sentis que deux grosses larmes m'empêchaient de parler...

A partir de ce moment, je fus un papa sérieux.

J'étais baptisé.

Z.

PIERRE ET PAUL

—

J'ai rencontré dimanche, à la campagne, deux hommes du même âge, du même poil, presque semblables de visage, et vivant sous le même toit : on les prendrait pour des jumeaux, si leur fortune et leur éducation étaient moins différentes.

Pierre est robuste et nerveux autant que Paul est faible et mou. Il travaille tout le jour, se couche aussi tard qu'on le désire, et se lève de grand matin, frais et gaillard. Paul soupe de mauvais appétit, au sortir du spectacle, moisit entre deux draps jusqu'à midi sonné, s'étire, perd une heure ou deux à sa toilette, et n'en peut plus.

Paul achète des chevaux de pur sang ; il en est fier, mais il en a peur, il les monte rarement, quand ils ont été *mis*, c'est à dire mis sur les dents par ce bon Pierre. Il arme des embarcations que Pierre conduit bien, soit à la rame, soit à la voile ; moyennant quoi, Paul gagne deux ou trois prix, bon an mal an, aux régates de Bougival, du Havre et autres lieux. Pierre nage comme un poisson ; il a sauvé six hommes et entre autres M. Paul, qui l'a appelé maladroit.

Pierre est né sans un sou, il n'a d'instruction que celle qu'il s'est donnée lui-même ; cependant il sait lire, et il lit tant qu'il peut ; il écrit proprement, avec quelque orthographe ; il compte dans la perfection, et ses affaires n'en vont que mieux. Il laissera pour sûr un petit capital ; je sais que le notaire a déjà de l'argent à lui, quoiqu'il gagne strictement sa vie. Paul a trouvé dans son berceau quatre-vingt mille francs de rente ; ses parents qui l'adoraient lui ont donné pour précepteur M. de Sainte-Agathe lui même. Il ne sait ni le latin, ni le grec, ni le français, ni rien qui serve ou qui amuse ; il écrit comme un chat pour voiler les bizarreries de sa syntaxe ; il achète de temps en temps le livre à la mode, mais il n'a jamais lu que le journal de son coiffeur. Ses créanciers prétendent qu'il ne sait pas compter : le fait est qu'il mord sans cesse au capital en croyant manger le revenu ; qu'il finira par entamer la fortune d'autrui sous prétexte d'achever la sienne, et qu'il mourra non seulement ruiné, mais insolvable. Ainsi va la bascule du monde ; Pierre s'élève et Paul descend.

Est-ce un mal? Est-ce un bien? Je ne sais. Pierre a besoin d'argent pour nourrir sa famille, car il se mariera un de ces jours, et il aura trop d'enfants. Paul est un homme fini, si, j'en crois Nana, Cora et Bichonnette : sa femme, s'il en trouve une, occupera la plus belle sinécure de Paris.

Par une étrange contradiction, Pierre, qui peut beaucoup, est retenu dans ses discours jusqu'à la pruderie ; Paul l'énervé, adore les gros mots et les histoires grasses ; il raconte cent horreurs devant les femmes et fait rougir sa pauvre mère qui aura tantôt soixante ans. Pierre observe toutes les convenances sans les avoir apprises ; Paul semble n'avoir appris les lois du monde que pour les enfreindre mieux ; son plaisir le plus doux est de faire ou de dire les choses qui jurent avec sa naissance et son éducation.

Quand ces deux hommes sont ensemble, Paul cherche le familier, le comique et le bouffon ; vous sentez qu'il donnerait beaucoup pour dérider le front de Pierre. Peine inutile ! Pierre se tient à sa place, ou plutôt il tient son rang. Il relève sans cesse, avec respect, la barrière que Paul renverse à chaque instant.

Paul ne dîne jamais sans se griser un peu : c'est peut-être l'excuse de ses folies. Pierre est sobre : il aime sincèrement l'eau claire et le pain bis ; il ne prend pas plus de vin qu'il n'en faut pour réparer les forces d'un homme.

Pierre est doux et pacifique, comme tous les forts ; Paul est batailleur en diable : il s'attire souvent de mauvaises querelles et va sur le terrain présenter des excuses qu'on reçoit mal. Pierre n'a eu que trois affaires en sa vie ; il les a traversées bravement, et je dois déclarer qu'il ne les avaient pas cherchées : c'est Malakoff, Magenta et Solférino.

Si le hasard jetait ces deux hommes dans le désert, à mille lieues de notre société factice, Paul commencerait par *blaguer* la fortune, puis il se mettrait en fureur, puis il pleurerait comme un grand baby, puis il se laisserait mourir de froid et de faim. Pierre se débrouillerait aussi gaillardement que Robinson Crusoé ; il se ferait charpentier, tailleur, cordonnier, chasseur, pêcheur, cultivateur : le besoin développerait cent hommes en lui, tant il est homme !

Et pourtant ces deux individus se ressemblent en frères ; ils sont peut-être du même sang, s'il est vrai, comme on le dit, que la maman de Pierre ait eu quelques bontés pour le père de Paul. Ils ont les mêmes traits, les mêmes yeux, les mêmes cheveux, ils auraient probablement les mêmes moustaches. Mais Pierre a coupé ses moustaches, par ordre. Car j'ai oublié de vous dire qu'il est le domestique de Paul.

EDMOND A.

ÉTUDE DE CHATS

AU SOLEIL

Qu'un petit chat est gai en pleine verdure avec ses agilités de printemps !

Dans un parc est cachée sous la verdure la maisonnette que j'habite ; un petit terrain moitié pelouse, moitié jardin, entouré d'une haie épaisse de sureaux et de rosiers sauvages, fait de cet endroit une solitude riante.

La matin, les oiseaux viennent s'ébattre dans les sureaux et certains font entendre un cri sec *t't't't't't't't* comme s'ils frappaient du bec contre une planche. A ce cri se réveille le chat, qui se met en embuscade dans la haie et reste immobile des heures entières sans rien rapporter de sa chasse, car il n'est pas de la race de ses confrères dont parle Montaigne qui, magnétisant les oiseaux d'un vert regard, les font tomber dans leur gueule.

Une cabane en treillage vert, autour de laquelle s'accroche la vigne vierge est adossé à un grand acacia. C'est le cabinet de travail où j'ai écrit ces lignes et bien d'autres.

Tout d'abord le chat vient faire ses griffes contre le tronc de l'acacia. Il grimpe au tronc, saute à terre, remonte, redescend ; c'est sa gymnastique du matin.

Après quelques tours dans le jardinet, le chat s'est aperçu que son maître, grave et pensif, est courbé devant une table, griffonnant du papier. Cela ne fait pas l'affaire de l'animal remuant. Il grimpe sur le banc à côté de moi, s'y accroupit, pense un instant, et tout à coup saute sur la table, se demandant quelle peut être la grave affaire qui m'empêche de m'occuper de sa personne.

— Je serai grave aussi, dit-il, pour se faire pardonner sa familiarité.

Là il se pose devant moi sur la table dans la tranquille attitude de ses frères de l'Égypte.

Mais le mouvement de la plume fait briller ses yeux verts. Mauvais symptôme pour ma tranquillité. Le chat, trouvant que la plume ne court pas assez vite sur le papier, lui donne de petits coups de patte que n'arrêtent pas un premier communiqué : *pschtt!*

Et pourtant qu'on est heureux d'être dérangé dans son travail, et quel heureux motif de paresse !

Le chat a repris son attitude solennelle et moi ma plume. Mais ses taquineries recommencent.

— *Hé! hé!* lui dis-je en manière de premier avertissement.

Enfin un *allons, monsieur!* ne l'ayant pas fait rentrer dans l'ordre, je supprime définitivement cet animal subversif.

Je suis donc délivré de l'opposition du chat ; mais ce n'est pas pour longtemps. Après un instant de silence, j'entends sur le toit de la cabane un bruit d'éraillements bizarres et un *crrr* de la vieille toile goudronnée qui se déchire, donnant passage à travers les lattes à une patte qui s'agite et se remue dans le vide comme si elle demandait une poignée de main.

Bonheur des chats et des enfants qu'un trou ! Le tour est joué, le trou est fait. Une patte a passé, deux vont vous donner la pantomime ; or, comment travaillerais-je maintenant en face de la comédie qui se joue maintenant au-dessus de ma tête ?

Pour échapper à ces complots, je vais m'étendre dans un hamac accroché aux troncs de vieux sureaux, dont les branches entrelacées forment une ombre épaisse ; si je n'écris pas ce matin, du moins pourrais-je lire en paix ?

Justement un chat vient de descendre du toit voisin, et les deux compères savent se distraire ensemble, entremêler leurs folles courses de luttes capricieuses à travers les plates-bandes et faire assaut d'étreintes, de bonds, de cachettes dans les buis, de grognements, de morsures, d'oreilles tendues, de sauts de côté, de passes inattendues, d'yeux allongés et de gueules roses.

Que les deux compagnons courent après les papillons, qu'ils flairent le vent, qu'ils s'acharnent après un innocent brin d'herbe remué par la brise, je veux l'oublier, étendu dans le hamac, un livre à la main.

Un potage est excellent le matin pour l'estomac ; est non moins excellent pour l'estomac intellectuel un fragment de quelque écrivain choisi.

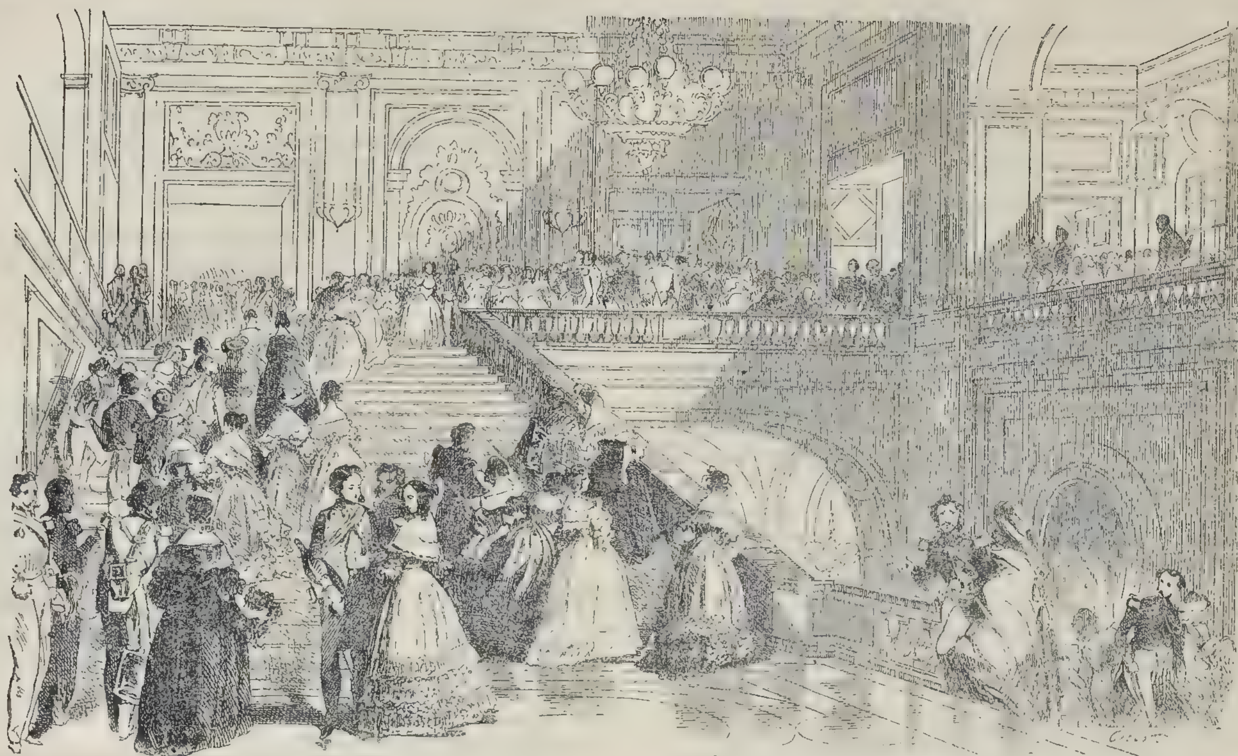
En me dérangeant du travail, le chat m'a fait souvenir que j'avais oublié ce matin de lire ma page de La Bruyère et me voilà dans le hamac en train de feuilleter le volume.

Un vent frais souffle à travers le feuillage des sureaux et quelques rayons de soleil s'arrêtent discrètement sur la voûte épaisse. Qu'on est bien ici pour lire un peu !

Tout à coup un chat s'élance après le tronc de gauche, son compagnon saute après le tronc de droite, et les deux comédiens se rejoignent dans les branches au-dessus du hamac, passant leurs têtes à travers le feuillage, ce sont des mines coquines, des trémoussements, des appels de pattes, des morsures, des tressaillements de tout le corps, des jurons, de doux miaulements, des poses penchées, de comiques singeries qui, sans médire de l'écrivain le plus classique du XVII[e] siècle, me font oublier son livre ; les deux petits chats m'intéressent plus que ses observations sur l'homme.

. . . .

C-Y



NOTES SUR LA VISITE DU ROI D'ESPAGNE

Saint-Cloud, *mardi soir, neuf heures et demie.*

Le train royal est signalé : il vient, par le chemin de ceinture, s'arrêter dans le parc réservé de Saint-Cloud. — L'Empereur, accompagné seulement du général Fleury, se promène sur le quai en causant à voix basse, prêt à recevoir don François d'Assises.

Le parc est sombre, le groupe des aides de camp se tient en arrière; sous les arbres, plus loin, on voit briller sous les quinconces les lanternes des voitures de la cour; tout cela est tellement silencieux qu'on entend la voix du général Fleury, auquel l'Empereur répond par un signe d'assentiment.

On s'agite beaucoup derrière les grilles d'Orléans qui nous séparent de la foule. — La machine siffle; le roi descend, l'Empereur s'avance vers lui; puis vient un petit vieillard, M. Isturitz, le signataire des traités de Londres.

Un grand homme sec à lunettes, à longnes moustaches grisonnantes, c'est le chef de la maison militaire du roi, le général de Lemery. — MM. de Santa-Cruz et de Montezuma, grands d'Espagne. — M. Onate; enfin, la maison militaire, les attachés d'ambassade, etc., etc.

Dix victorias attelées de deux chevaux viennent se ranger dans l'allée et emportent tout le monde au palais. — Le contraste est frappant : là-bas, l'ombre et une étiquette presque mystérieuse; ici, toutes les splendeurs d'une réception de gala.

L'Impératrice porte une toilette charmante, relevée par une large ceinture rouge, note carminée qui attire l'œil; toute la cour est rangée derrière elle, les princes et princesses d'abord, puis les dames d'honneur, à droite et à gauche la maison militaire de l'Empereur et sa maison civile, les habits rouges des chambellans et les habits verts des écuyers, les maréchaux, généraux, officiers de tous grades et de toutes dignités, tout cela brille, éclate, et dans le fond du vestibule, la *Sapho* de Pradier, froide et impassible sur son piédestal.

Dehors, toute la livrée est rangée de chaque côté du perron, tous, jusqu'à la vénerie. La musique de la Garde fait entendre l'hymne de *Riego*, la marche royale espagnole.

Après la réception au bas du grand escalier, sur chaque marche duquel se tient un cent-garde, la cour monte à la grande salle des fêtes où a lieu la présentation.

Renversons l'étiquette, je vais vous présenter le roi. Don François d'Assises à 42 ans : il est petit, mais la taille est élégante et le pied imperceptible, il est très brun de teint et de cheveux, le front découvert et la chevelure un peu crépue.—Il a constamment le sourire sur les lèvres, mais c'est un sourire empreint d'une douceur et d'un calme parfaits; il parle doucement, sans la vivacité méridionale, et accompagne ses paroles d'un certain balancement de tête affirmatif. La voix est grêle, mais elle se développe dans un entretien un peu long.

En France, nous dirions de don Francesco, c'est un homme qui *fait des frais;* en effet, à l'aspect d'une personne qu'il apprécie, il a des exclamations qui partent du cœur; et dans la conversation, il s'anime, s'échauffe, et finit par appuyer ce qu'il dit de gestes expressifs.

Le Roi lit beaucoup et se tient au courant de tout ce qui se fait; c'est un des meilleurs cavaliers connus; dans les résidences d'été, il sort tous les jours à cheval et fournit des carrières de quatre ou cinq heures, mettant sur les dents ses aides de camp. C'est un pianiste hors ligne, et son jeu brillant m'a rappelé celui de Rubinstein.

—

Représentation de gala à l'Opéra.

La loge d'honneur s'élèveentre les colonnes et occupe le fond de la salle, débordant un peu sur l'amphithéâtre. — La salle est splendide, les personnes royales et impériales sur le premier rang, les chambellans debout derrière elles, les maréchaux dans le fond, — quelques dames. (1) — La loge comprise entre celle de l'Empereur et celle du ministre d'État est occupée par M. et Mme de Morny, celle opposée par Mme de Pourtalès.

La loge ordinaire de l'Empereur contient les princesses Gabrielli, Charlotte Bonaparte, Canino. — Au dessus d'eux, M. Canin, l'ambassadeur d'Espagne en Angleterre avec M. Sufin.

MM. Haussmann et Boitelle sont dans la première loge du côté gauche, à côté M. de Nieuwerkerke et deux dames, puis, M. de Royer, M. Fremy. Le général Mellinet, le général Schramm. — Entre les deux colonnes, le ministre d'état et M. Baroche. — Côté droit, M. de Beust, la princesse de Metternich criblée de diamants, M. de Beyens.

Mademoiselle Valentine Haussmann fait face à son père à côté de Mme Michaud. — Voici M. Hidalgo doré sur tranche, comme il convient à un ambassadeur du Mexique. — M. de Païva, l'ambassadeur de Portugal. — M. de Hatzfeld.

M. Camille Doucet est éteint dans la pénombre d'une baignoire. — L'ambassadeur de Perse, adorateur du dieu Pursis, garde son bonnet devant Les Majestés. — Puis des généraux, des maréchaux, des amiraux, des sénateurs, des députés, tout cela ne vaut pas un amphithéâtre de toilettes féminines, qui eussent fait un bouquet blanc encadrant le velours grenat de la loge impériale. — Grands hommes, les maréchaux! — Grands politiques les ministres, mais qu'ils remplacent mal les jolies femmes! M. Auber, dans la petite loge du docteur Véron sur la scène, à portée des danseuses, se penche pour voir la salle, et les petits rats se haussent sur la pointe des pieds pour regarder les cent gardes, qui, de quart d'heure en quart d'heure, se relèvent de leur faction, de chaque côté de la scène.

Un ballet, c'est bien. Mais pourquoi n'avoir pas donné un peu de musique à un roi musicien, et quand on dispose du premier orches-

(1) Je vous ai noté à part et un peu longuement, sur votre prière, les toilettes de l'impératrice. Voici celle de la représentation de l'Opéra :
Robe de tulle blanc, tunique de crêpe de Chine rouge à longs effilés de chenille, draperies rouges devant et derrière le corsage; des nœuds de diamants sur les épaules, qui fixent un collier de longues poires de diamants; sur le devant du corsage, bordé déjà de fleurs de diamants, un collier de trois rangs; ordres en écharpe. Pour coiffure, un diadème formé d'un large cercle d'or sur lequel court une grecque en gros diamants; le Régent au-dessus, posé en étoile.

tre du monde! — Dans les coulises, Mlle Sax est furieuse : elle comptait peut-être dire devant le roi les douleurs de *Valentine*. L'orchestre n'est pas satisfait non plus ; seule, Fiocre rayonne. — Du reste on prête peu d'attention à l'*Amour vengé*; cependant, les Castillans, qui sont plus naïfs que nous, s'intéressent au spectacle.

Les danseuses sont tristes, la vue des diamants les trouble, et en ouvrant leur petit écrin, ce soir en rentrant, elles se trouveront dénuées de tout

J'entends derrière moi un rat qui dit à M. Auber : « On demande le colonel des cent-gardes, ne serait-ce pas vous, par hasard ? » Vue à travers le trou de la toile, la salle continue à manquer de notes blanches.

—

A l'Ambassade.

La réception à l'Ambassade a plus de caractère que ces splendeurs : c'est un coin de l'Espagne à Paris; les costumes sont presque étranges et les hommes sont criblés de décorations ; quelques femmes égarées dans ce milieu doré rappellent au culte de la galanterie espagnole ; on entoure la princesse de la Paix et la jolie Madame de Beyens.

Comme l'uniforme est d'étiquette, ceux auxquels leurs fonctions n'assignaient pas de costumes et qui sont chevaliers de Malte ont revêtu l'habit rouge à plastron blanc — quelques chevaliers de Calatrava et d'Alcantara ont aussi pris l'habit de l'ordre, costume nouveau à Paris.

Huit cent personnes sont entassées dans ces salons étroits — beaucoup de Français se sont mêlés aux Castillans.

La réception commence — on n'est pas plus indiscret, — les uns remettent des pétitions, les autres des livres et des mémoires sur l'apauvrissement du sang — le roi accepte tout avec bonté. M. de Lesseps, ancien, ambassadeur en Espagne présente tout son conseil d'administration de l'isthme de Suez ; — le roi s'exprime en français et M. de Laferrière lui nomme chaque personne.

Le tour des Espagnols est venu : le chambellan craint d'écorcher lui-même le nom des Castillans et passe la main à M. Alonzo, l'attaché d'ambassade; — l'ambassadeur d'Espagne en Angleterre ouvre la marche ; puis viennent les diplomates, les chambellans en congé portant au côté droit de l'habit ou de l'uniforme la clef d'or symbolique, — le roi cause avec chacun d'eux, s'enquiert de leur santé, de leurs plaisirs, de leur famille, — tout cela est très animé, très aimable et plein d'un charme et d'une bonhommie inconnus à nos réceptions françaises. — L'affluence est grande ; tout le monde a le droit de se présenter; quand le roi ne connaît pas personnellement il se borne à saluer.

Enfin cette foule chamarrée s'écoule, et on passe dans un salon voisin où on a servi une collation.

—

A Versailles.

La fête de Versailles est babylonnienne; — les Parisiens ne savent absolument pas à quoi s'en tenir sur le programme : ils arrivent par milliers en wagon, en diligence, en coche, et comme à l'extérieur Versailles ne présente pas un aspect inaccoutumé, ils sont tous déconcertés.

Vers cinq heures et demie, le roi et les invités sortent de Trianon et vont faire leur cour aux naïades. (1) Toute la mythologie y passe, depuis Vénus, Neptune, Amphitrite, jusqu'aux Marmousets.

La salle de spectacle est une pierre précieuse, avec la chapelle ce sont les bijoux de l'écrin, et cet ensemble de costumes et de toilettes sont bien en harmonie — jamais je n'ai tant vu d'ambassadeurs réunis, mais pourquoi donc ce parti pris d'exiler les femmes? — Les quelques-unes qu'on remarque ici sont placées de telle façon que leurs toilettes sont assourdies par la décoration.

Le même public qu'à l'Opéra, mais absolument restreint aux dignitaires, aux diplomates et aux Espagnols.

On regarde beaucoup le jeune Demidoff qui porte un costume en or massif; derrière, M. de Metternich très constellé, et l'ambassadeur du Sultan qui, ainsi que l'ambassadeur de Perse, reste couvert pendant la représentation.

Madame de Beyens a bien peur que la bougie ne laisse distiller sur ses jolies épaules ses candides stalactites et regarde les torchères avec inquiétude. — M. de Païva, le galant Portugais, la rassure d'un sourire.

Devant la balustrade de la loge impériale, on a eu la maladresse de poser cinq ou six candélabres ; la fumée étant fort incommodé, chacun des personnages illustres de cette loge se met à souffler sans façon les bougies, mais chacun à sa façon : l'Impératrice avec grâce, l'Empereur avec résolution, un chambellan avec dévouement. Un Saint-Cyrien escaladant lestement les banquettes, met fin à ces augustes efforts.

Comme à l'Opéra, pas d'applaudissements et quand les danseuses ont fait leurs pirouettes et mettent le point final à la phrase chrorégraphique avec ce sourire qui appelle les bravos, elles ne recueillent que le silence. — Il faut croire que ce respect de l'étiquette agace MM. Camille Doucet et Gautier qui tentent un bravo sans le moindre succès.

Sur la scène, *Psyché*, comédie-ballet, les danseuses de l'Opéra cherchent vainement dans les fauteuils les habitués, — la Mourawieff a du succès; les officiers adorent le ballet et les Espagnols ne sont pas là pour admirer les uniformes ni les toilettes, ils sont tout à la scène.

Dès que les les danseuses sortent de scène, elles viennent se placer derrière les portants pour voir la loge impériale, et comme elles ne se rendent pas compte de l'effet et croient être cachées, on aperçoit un pied mignon et une tête qui dépassent chaque buisson.

Favart dit en vers qu'elle est absolument insensible; Delaunay l'assure à son tour, le public n'en croit rien; on a envie d'applaudir au passage de jolis vers sur la jalousie, mais l'étiquette!

Comme à la représentation de l'Opéra, deux cent-gardes sur la scène; seulement ici, il y a une petite porte de dégagement, au travers de laquelle on voit pointer, toutes les dix minutes, d'abord un plumet, puis une botte, puis un grand mousqueton avec un bras, et enfin l'immense cent-garde, obligé de se plier en deux pour entrer, et qui vient relever le factionnaire. Celui-ci fait la même opération en sens inverse, détruisant un peu l'harmonie des grands-prêtres du premier plan; ce petit manège, accompagné d'un bruit de ferraille, dure pendant toute la pièce, et fait loucher Maubant.

La toile tombe : on se rend au parc, et c'est un curieux spectacle que de voir cette foule impériale traversant les jardins à la nuit; quelques belles imprudentes sortent sans manteau ni burnous, moites encore de la chaleur de la salle, et les reflets des lumières mettent un point lumineux sur leurs épaules. — Les eaux jaillissent et se reflètent dans les bassins, — à droite et à gauche du tapis vert, les arbres immenses sont constellés de lanternes vénitiennes, points rouges vif sur des fonds vert sombre.

La cour s'est rangée sur les marches devant le bassin de Latone, et les premières fusées sont lancées. — La foule est immense et pourtant on circule librement; quelques Espagnols s'écartent discrètement du groupe impérial, pour fumer sous les quinconces, à l'abri de l'étiquette.

Au moment du feu d'artifice, l'Impératrice prenant le bras du roi d'Espagne s'avance en pleine foule, à peine suivie d'une dame d'honneur et du duc de Mouchy. Elle en est revenue avec sa robe en lambeaux, mais toute fière et toute heureuse de ce plaisir inaccoutumé.

L'ensemble de cette fête est indescriptible : d'un côté le palais éclate, de l'autre les horizons sont embrasés, et tout l'ensemble des pièces d'eau est féérique.

La Fontanges avec son ruban et les soupers aux Jonquilles sont loin; mais j'y insiste, les femmes ne jouent pas un assez grand rôle dans une fête donnée pour le plaisir des yeux.

Vers minuit, on se dirige vers la galerie des glaces où le souper est servi : c'est encore un des beaux aspects de cette fête; la livrée en tenue de gala, tête poudrée, se tient autour de la table chargée de fleurs, de surtouts, de pièces montées. — C'est écrasant de luxe, et les milliers de bougies reflétées par les glaces font des perspectives sans fin.

On ne mange pas sérieusement, — autour de moi trois jeunes femmes, jolies à croquer, s'abattent pourtant sur les chauds-froid et pendant un instant la jolie bête se venge.

Tout bien considéré, cela se passe en conversation, — le hasard fait d'assez jolies groupes, — il y a assurément plus d'Espagnols qu'en Espagne, et il ont, avec leur charmante bonhommie, l'art de se trouver partout chez eux, lorsqu'ils se trouvent plusieurs ensemble.

La princesse Mathilde est en beauté, pour se venger de la représentation de l'Opéra ou elle paraissait un peu souffrante. — Le roi cause beaucoup avec les ministres, et on remarque qu'il insiste auprès du comte de Nieuwerkerke. — on fait observer que le comte a échangé le grand cordon Saint-Maurice et Saint-Lazare, peu en odeur de sainteté à Madrid, contre un cordon bleu et blanc, assez semblable à celui de Charles III, ou à celui de la Conception de Portugal

Tout cela est brillant et splendide. L'Empereur paraît au balcon : les musiques militaires font entendre les danses nationales espagnoles, — à deux heures Versailles est vide.

A-A.

(1) Voici la toilette que portait l'impératrice pendant cette journée :
Jupe de taffetas rayé rose et blanc, à volant haut d'une main, à plis écartés et couchés dits, je crois, plis de jabot; seconde jupe d'alpaga blanc, fin et transparent comme de la batiste; le bas de cette jupe découpé à dents de biais, dont les pointes passent entre chaque pli du volant, ayant au milieu une ligne de taffetas rose : tunique relevée par des nœuds de larges rubans roses, avec les mêmes dents au bord, et au-dessous un entre-deux de guipure blanche, large d'une main, doublé de taffetas rose.
Le corsage de la robe, bas et censé terminé par un tulle très-fin, à pli de chemisette, ne montant pas très-haut, pour laisser la place d'un collier de perles.
Mantelet Louis XVI ayant la même garniture que la robe, le capuchon noué par un nœud de ruban rose.
Chapeau de tulle blanc, recouvert de tulle rose, avec brides blanche et écharpe rose nouée, la passe bordée d'une file de muguets, des muguets formant bavolet sur les cheveux.

(2) Voici maintenant la toilette de l'Impératrice, le soir, pendant la fête :
Robe de tulle blanc, garnie de festons de roses-thé; manteau de cachemire rouge, brodé de larges ronds de soutaches d'or, avec de pampilles au centre; à petite distance, les plis de taille fixés par de semblables ronds plus petits et des glands plats, achevant ces lignes de broderies. C'est cette toilette qui fut si maltraitée dans la foule.

UNE HALTE EN VOYAGE



Après vingt-quatre heures de chemin de fer, arrivée au château de..., où nous venons passer deux jours.

Hospitalité écossaise et en pantoufles; charmantes compagnes de captivité.

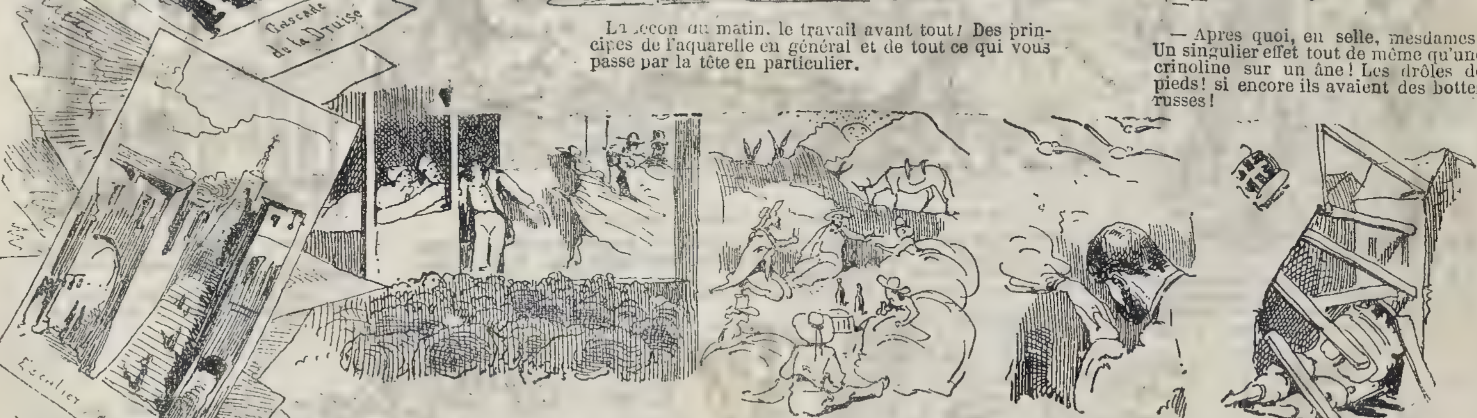
Dans la chambre d'ami, ces dames n'ont rien oublié.



Nous y trouvons jusqu'à une canne à pêche dont l'un de nous abuse étrangement. Il est vrai qu'une jolie rivière coule aux pieds du château.

La leçon du matin, le travail avant tout! Des principes de l'aquarelle en général et de tout ce qui vous passe par la tête en particulier.

— Après quoi, en selle, mesdames! Un singulier effet tout de même qu'une crinoline sur un âne! Les drôles de pieds! si encore ils avaient des bottes russes!



— Nous nous sommes égarés! nous nous réfugions dans une chaumière, asile de l'innocence, et d'un troupeau de moutons qui bêlent toute la nuit.

Heureusement qu'au matin un bon déjeuner nous rend la force et la gaité.

Et l'on s'est si bien amusé qu'on a bien, bien, mais bien de la peine à se quitter!

Jusqu'aux rues du village qui semblent ne nous laisser partir qu'à regrets!



Artistes, en voyage, mes amis, musiciens ou peintres, n'oubliez jamais votre piano ou votre album. Un croquis bien placé ou une polka bien sentie vous ouvre toutes les portes et mène à tout. Par exemple, ne prenez plus la peine bien inutile de faire, d'après nature, un tas de croquis comme ceux-ci; pour vingt sous vous trouverez des photographies bien autrement exactes. — Flanez donc sans remords, tout le long des jolies rivières où le sort vous conduira, loin des quais alignés et des égouts de la capitale.



Aux petits des oiseaux je donne la pâture
Et ma bonté s'étend sur toute la basse-cour.



— Moi, d'abord, je n'aime la solitude qu'avec du monde.



— Eh bien ! Jean, et ce fonds de rhum que je vous avais donné à garder ?
— Ne vous en inquiétez pas, madame ; je l'ai bu pour ne pas qu'on le prenne.



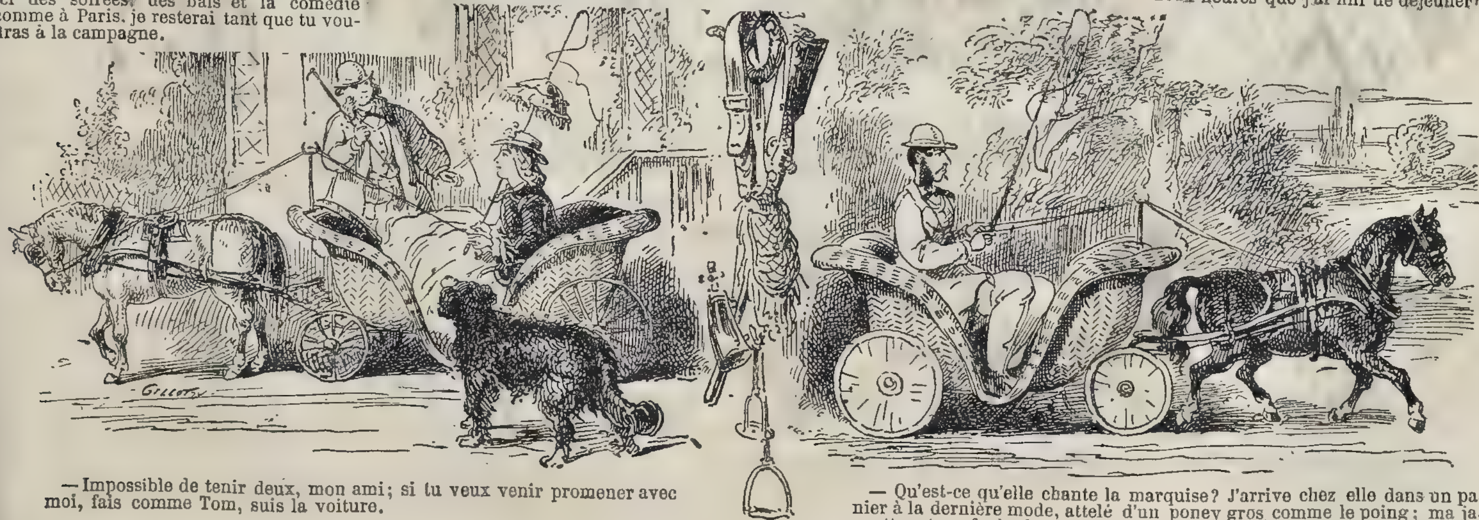
— Mon Dieu, mon ami, je ne suis pourtant pas difficile, et pourvu que nous ayons ici des soirées, des bals et la comédie comme à Paris, je resterai tant que tu voudras à la campagne.

LE SEUL MONSIEUR QU'IL Y AIT EN CE MOMENT AU CHATEAU

— N'avez-vous pas trop chaud ? — Ou trop frais? — Mettez-vous donc à votre aise. — Un verre de Madère,? — Sourtout ne vous gênez pas... vous savez... l'odeur du tabac nous est même agréable.

Et comme on se moquera de lui quand ils seront deux !

— Allons, monsieur, un petit dîner fin que je vous ai fait soigner tout particulièrement.
— Mais, mon bon Joseph, il n'y a pas deux heures que j'ai fini de déjeuner!



— Impossible de tenir deux, mon ami; si tu veux venir promener avec moi, fais comme Tom, suis la voiture.

— Qu'est-ce qu'elle chante la marquise? J'arrive chez elle dans un panier à la dernière mode, attelé d'un poney gros comme le poing ; ma jaquette est en foulard mince comme une pelure d'oignon, j'ai un ruban rose à mon petit chapeau rond, et elle prétend que je n'ai pas l'air distingué!

LA REVUE DE L'AUTRE JOUR

Décidément les souverains ont une singulière façon de se faire des politesses : aussitôt que l'un va visiter l'autre, son hôte pour lui faire honneur, commence par faire défiler devant lui son armée et tâche surtout d'en avoir le plus possible ce jour-là. Il me semble que, pour moi, simple particulier, cela veut dire : *Mon cher ami, dans ce moment nous sommes bien ensemble et je vous permets d'y toucher, mais profitez de l'occasion et regardez-moi ces gaillards-là, si jamais l'envie vous prend de nous brouiller, je vous réponds qu'ils ne feront qu'une bouchée des vôtres.*

Evidemment je ne comprends rien du tout aux usage des Cours.

Il pleut, mais la pluie ne mouille pas plus les jours de revue, qu'elle ne mouillait à Marly. On patauge, on fume, en attengnt, poursuivi de l'inévitable : *Eh Lambert.*

Les conversations s'établissent et le principal sujet roule nécessairement sur les trente-six origines de ce cri stupide que ,grâce aux trains de plaisir, l'Europe entière est en train de répéter en ce moment. Il y a même des prud'hommeries assez drôles à ce sujet. Deux Allemands sont en train de causer à côté de moi. Ils pourraient très probablements'expliquer très élégamment dans leur langue maternelle, mais ils préfèrent massacrer un peu de français, histoire de satisfaire quelque vieille haine nationale.

— Fous gonnaissez cette affaire Lambert ?

— Foui! mais il y a blussieurs fersions là-dessus.

— Che me suis laissé tire hier bar des bersonnes pien informées qu'elle brenait des brobortions grafes!

— Allons tonc! (L'interlocuteur se penche à l'oreille de son confident qui le regarde d'un air atteré.) Est-il bien bossible, Moussié Herrenschenurrachs!

— Des ber-sonnes pien in-for-més, ché vous tis!

— Hers Jésus! On m'afait dit à moi que c'était une cheune faiseur de pièces nommé Lambert et Thiboust qui a été tégoré.....

Je n'en écoute pas plus long, distrait que je suis par une biographie du roi d'Espagne qu'on est en train de faire à côté de moi : il y a là un mélange du Romancero du Cid et de l'histoire de Charles Quint qui ne manque pas d'une certaine originalité.

La pluie continue, et l'on entend de loin des bouffées d'harmonies guerrières qu'apportent sur leurs ailes des zéphyrs qui sentent leur automne d'une lieue. A ces sons se mêlent le son sourd et légèrement fêlé des tambours dont la peau est mouillée. Les troupes commencent à arriver et à prendre leurs positions respectives. Les aides-de-camp sillonnent le Champ-de-Mars, pendant que les curieux grimpés les uns sur les autres sont à grand'peine contenus dans des limites honnêtes par les agents de la force publique.

L'immense champ de manœuvre se couvre peu à peu, et il s'en élève un vaste bourdonnement. Cris et réflexions de la foule d'un côté, conversations et commandements de l'autre.

DANS LE PUBLIC.

UN MONSIEUR. — C'est pour 3 heures, n'est-ce pas Monsieur? plus qu'une heure à attendre. Est-ce que le roi a déjà quitté Vichy ?

DEUXIÈME MONSIEUR. — Probablement, car autrement je ne crois pas qu'il puisse.....

PREMIER MONSIEUR. — Oh! vous savez, Monsieur, les chemins de fer aujourd'hui !

UNE DAME. — Mais, mon ami, prends Bibi, je t'en prie, il ne voit rien.

LE MARI *(place sa progéniture sur son cou. L'enfant pleure parce que le chapeau paternel l'empêche de voir. Le père ôte son chapeau, puis s'adressant à sa femme).* — Tiens au moins mon chapeau !

LA DAME. — Mais, mon ami, je tiens le parapluie, je tiens ma robe et je manque de tomber à chaque instant ; donne-moi ton bras — ah! ça ne poussez donc pas, Madame.

DEUXIÈME DAME. — Eh! Madame, quand on ne veut pas être poussée on ne vient pas dans la foule.

BIBI *(se cramponnant aux cheveux de son père).* — Oh! p'pa les cuirassiers! au galop! au galop! — (Bibi exécute un temps de galop sur le coup de son auteur, pendant que sa mère qu'on pousse toujours se cramponne après le pauvre homme).

UN AUTRE MONSIEUR. — Ce que je n'ai jamais compris, ce sont ces épaulettes d'argent au milieu des épaulettes d'or.

SA FEMME. — Parbleu! ce sont les capitaines-adjudants-majors.

UN GAMIN. — Tiens! tiens ! v'là les abanlieues. Ah! bien, nous allons nous amuser un peu. — Vive la garde nationale. Eh! Lambert!

Le bataillon de banlieue répond : Eh! Lambert! avec une précision qu'il n'apporte certes pas dans les manœuvres.

UNE GROSSE DAME. — Et vous croyez que ce n'est pas désolant de déranger des gens établis pour leur donner des prétextes .. Tenez, Madame, j'ai mon mari, au respect que je vous dois, qui est de la garde nationale. Eh! bien! voyez-vous, ça me coûte vingt francs chaque fois qu'il est de service, et si je n'avais pas tiré les vers du nez au tambour, au jour d'aujourd'hui, oui, Madame, au jour d'aujourd'hui je ne saurais pas encore que depuis 1852 on les renvoie coucher chez eux !

LE MONSIEUR QUI PORTE SA FAMILLE. — Oh ! non ! ça n'est pas tenable. Voilà deux ans que j'élude, mais tu comprends, chère amie, que si tu me fais venir aux revues dans ces conditions, j'aime mieux me dénoncer moi-même au commandant de mon quartier — Au moins je n'aurai que mon fusil à porter.

— Des cigares et du feu ! demandez !

— La bibliographie de Lambert ! un sou !

SUR LE TERRAIN.

UN COLONEL. — Surtout, MM. le Chefs de bataillons, recommandez bien à vos commandants de compagnies de veiller à l'alignement ; c'est ce à quoi le général tient le plus. Apportez surtout la plus grande attention à la conversion du défilé.

UN SOUS-LIEUTENANT. — Ah ! si j'étais le roi d'Espagne !

UN DEUXIÈME. — Qu'est ce que tu ferais!

PREMIER SOUS-LIEUTENANT. — (Continuant la romance :)

Je n'passerais pas de r'vue sur ma foi ;
Mais, pauvre enfant de la Champagne,
J'suis sous-lieut'nant, tant pis pour moi !

Tiens ! elle n'est pas mauvaise celle-là, je te la vends.

UN CAPITAINE MARIÉ. — Oui, voyez-vous ce préjugé du parapluie est absurde... oui ! Ainsi, voyez-moi le premier pékin venu qui n'a pas 30 sous d'habits sur lui — oui ! — eh bien il a le droit de s'abriter. Et sacrebleu ! moi qui porte pour 300 francs d'or sur moi ! deux averses comme cela c'est une paire d'épaulettes flambée !

UN COMMANDANT. — Quand je vous le dis ! c'est un intrigant ! Remarquez-le bien, en passant devant LL. MM. il ne saluera pas comme tout le monde. Il va ramener le bridon, serrer la cuisse, son cheval fera des courbettes, il se lèvera sur les étriers, ça lui sera facile, il est maigre comme un cent de clous, sec comme un coup de trique, il lèvera la pointe du sabre à la hauteur du soleil, la garde à dix pieds au-dessus de l'aigrette... ce bougre-là, il potasse le salut dans la chambre ! c'est un ambitieux, je vous dis ! Rien n'est sacré pour lui! ancienneté ! camarades! va te faire f... *Primo mihi !*

UN SERGENT. — Elle s'est perdue en route ! Je vous dis que je vous flanque deux jours de bloc. Une épinglette ne se perd pas toute seule. Savez-vous ce que va dire S. M. le Roi d'Espagne en rentrant dans son pays. Il va dire que l'armée française elle est une belle armée certainement, mais que la 2e section de la 4e du 3 du 105e elle ne vaut pas tripette — nom de nom ! et tout cela à cause de vous. Et que c'est comme cela que l'on détériore le prestige de l'armée française à l'étranger et que je vous f... vos deux jours et ne répliquez pas, nom de nom !

UN CAVALIER. — Et depuis Meaux-en-Brie je vous réponds que c'est un drôle de *cataplasse*. Avec ça que le major est rassurant ! qu'il m'a dit qu'il ne pouvait pas m'exempter parce qu'il vous en poussait comme cela pendant six semaines.

UN FANTASSIN. — Je me suis laissé dire par un tringlot, (les royal-cambouis, vous savez qu'ils sont encore plus susceptible à l'endroit que les autres,) qu'une chique un peu fraîche par exemple, marinée pendant 24 heures dans ce que vous savez bien, ça pouvait les faire aboutir dans une nuit. C'est comme cela qu'il s'est débarrassé de trente-deux qu'il a eus à la fois en Italie.

LE CAVALIER. — Une fois à cheval, vous savez ça s'échauffe — il n'y a que pour monter et pour descendre que ça cuit.

UN CAPITAINE ADJUDANT-MAJOR DE LA GARDE NATIONALE. — Vous comprenez : ça n'est pas fierté — mais vous comprenez, n'est-ce pas — le régiment c'est le régiment — et le militaire, c'est le militaire — Eh bien ! voyez-vous, le bourgeois c'est le bourgeois, et le bourgeois ce n'est pas le militaire ; n'est-ce pas que vous comprenez? Eh bien, voyez-vous, quand on a été militaire on a l'esprit de corps, et comme par le fait on est bourgeois puisqu'on commande à des bourgeois; n'est ce pas vous comprenez ! Eh! voyez les camarades... le militaire, on pourrait me blaguer j'aime mieux aller les voir à un autre moment, vous comprenez ?

En ce moment tambours et clairons et trompettes éclatent à la fois. Les aides-de-camp voltigent. Les troupes se forment en bataille et chacun prend son rang. Puis tout à coup on bat au champ et la revue commence.

Vous savez ce que c'est qu'une revue, lecteurs, et moi aussi.

Et comme en ce bas monde tout ce qui a un commencement a une fin, après avoir commencé, elle finit. — La foule s'écoule lentement en soupirant : déjà ! Les troupes rentrent au pas accéléré en s'écriant : enfin !

ÉDOUARD S.

MES VOISINS DE CAMPAGNE

VI. — MONSIEUR LERICHE

M. Leriche est un homme sans l'ombre d'un préjugé, fils de ses œuvres. Il a été à Paris dans le commerce, s'y est enrichi et a acquis durant sa vie active une sûreté de vué, une expérience sur toute chose, une finesse de tact qui l'empêcheront toute sa vie d'être dupe. Quoiqu'il en soit, il a été trompé dans l'acquisition de sa propriété — il l'acheta un peu trop vite en se retirant des affaires — les maisons toutes faites sont comme les habits tout faits, elles sont mal cousues, et la sienne l'est en dépit du bon sens. Il pleut dans le salon et l'on n'a d'ombre que dans la cave : du reste il s'y plaît, son paratonnerre l'enchante.

M. Leriche a du port et un certain empatement dans la langue qui donne à son débit quelque chose de magistral et d'officiel qui lui va bien. Il porte un gilet blanc, une canne en jonc magnifique de 210 francs et en pleine campagne un chapeau noir, système Gibus dont le ressort de gauche est malheureusement un peu faible, ce qui fait que de loin, dans les blés, M. Leriche a l'air de porter sur sa tête la tour de Pise entourée d'un crêpe. Quoiqu'il en soit, en toute circonstance, la conscience de sa propre valeur et la satisfaction d'une fortune bien acquise lui donnent une dignité de geste, une rondeur d'allure qui ne l'abandonnent jamais. Je l'ai vu au milieu d'un troupeau de moutons, son sangfroid fut constant — point d'embarras, point de faiblesse, à partir de ce jour je pensai que M. Leriche avait du fond et rien n'était plus vrai, il a énormement de fond.

J'en ai eu la preuve le jour où il me raconta l'envahissement de son usine par les cosaques — il n'a plus 25 ans — si son récit émouvant est vrai en tous points, il est certain qu'il fit preuve dans cette affaire-là d'une énorme énergie. Il fabriquait de la bougie, j'oubliais de le dire.

— Et, dit-il, lorsque je rentrai dans mon usine, Monsieur, il y avait partout des monceaux de cadavres dont quelques-uns étaient, ma foi fort gras. Eh bien, Monsieur, croyez-vous qu'on m'accusa dans la suite d'avoir utilisé le suif de l'invasion pour la fabrication de mes produits.

— A la lettre, fait Madame Leriche en tapottant sur la table d'un air contenu et indigné.

Je ne me permettrais pas d'affirmer qu'en effet M. Leriche ait accaparé à son profit les matières étrangères, mais je l'ai entendu si souvent se défendre de cette accusation qu'un doute est né dans mon esprit à ce sujet. Après tout, les cosaques sont des cosaques, et il y a longtemps de cela.

M. Leriche a de grandes prétentions à l'universalité des sciences et dans le fait il sait tout. Impossible de citer un fait sans qu'immédiatement il ne vous lance une date à la tête. Il connaît particulièrement les différentes transformations que subirent les boutons de la garde impériale, et c'est avec un plaisir visible qu'il constate sur ce sujet son incontestable supériorité. Il sait sept langues, il l'assure du moins et je puis certifier qu'il laisse traîner dans tous les coins un journal de science allemand sur les marges duquel on surprend des notes au crayon.

Monsieur Leriche a ceci de particulier qu'il n'est dupe d'aucun gouvernement. Il n'est point de note diplomatique dont le sens caché ne lui soit connu, point de mouvement européen dont il n'ait prévu les conséquences. Il lit dans l'âme des souverains et parle avec une facilité qui frise l'éloquence sur toute espèce de sujet politique touchant à l'avenir des peuples et à l'équilibre européen.

J'avoue que quand il parle je suis émerveillé ; il est clair, il est lucide, érudit, et je me demande avec étonnement comment il peut loger tout ce qu'il sait dans un crâne grand comme rien ; car, il faut le dire, il a le front fuyant, presque aussi fuyant que celui de M. de Saint-Paon avec lequel, au reste, il n'a que ce point commun et qu'il estime médiocrement.

— Si vous voulez savoir ma façon de penser, dit-il souvent, sur les Saint-Paon et leur bande, la voilà : ce sont des imbéciles orgueilleux... et inutiles ! oui, Monsieur, et inutile, vous pouvez leur dire de ma part; ils me font rire, ma parole d'honneur, avec leurs deux moineaux francs sur fond bleu — ils s'appellent de Saint-Paon comme moi je pourrais m'appeler *de l'Étoile*, et encore je ne serais pas tout à fait aussi absurde qu'eux, puisque j'ai fabriqué des bougies. Je ne comprends pas, Monsieur, qu'on jette aux ordures le nom de son père quand il n'a point été au bagne ou n'est pas mort sur l'échafaud.

— Voyons, Monsieur Leriche, calmez-vous.

— Dutout, je ne veux pas me calmer, vous leur direz ma façon de penser. Tous vos petits nobles en carton... on les prendrait, au soin qu'ils prennent de cacher leur papa, pour les fils de Papavoine.

Si du domaine de la politique il se lance dans celui des arts, de nouvelles surprises vous attendent : il sait la date de la première représentation de tous les opéras possibles, il connaît les artistes par leur nom de baptême, déplore la légèreté de leurs mœurs et leur manque de sens pratique, mais il trouve que cela doit être ainsi et il ne leur en veut pas.

Pourquoi faut-il que cet observateur si fin, que ce penseur si érudit, que ce philosophe si universel, ait un défaut... insupportable ?

Il joue de la flûte d'une façon insuffisante, mais avec une obstination désolante. Ses doigts sont agiles et courent la poste sur son gros tuyau noir, mais le soufffe lui fait défaut. Est-ce singulier! un homme superbe, un coffre de toute beauté, des épaules à supporter des montagnes et pas de souffle. — Dans les basses, ça va encore, mais dans les notes aiguës... va te promener. Il devient écarlate, fait des efforts inouïs, ses yeux s'injectent, ses joues se gonflent, ses doigts travaillent avec l'acharnement du désespoir, d'énormes gouttes d'eau tombent de l'extrémité ouverte de son tuyau sur l'épaule de la personne qui l'accompagne, mais impossible d'arracher de son instrument autre chose qu'un murmure, un soupir, un bruit étrange assez semblable à celui que produit le vent quand il passe sous une porte.

Et si dans ce moment critique on l'arrête charitablement — il se fâche. Jamais il n'avouera que le souffle lui fait défaut et il inventera mille excuses plutôt que d'avouer la vraie cause de l accident. Tantôt il a pris trop bas, tantôt il a pris trop haut. Souvent il n'a point aperçu un dièze ou un bémol qui se cachait à la clef.

— Et puis tu déchiffres, mon ami, hasarde Mme Leriche.

— Et puis en effet je lis à livre ouvert, ajoute l'exécutant en s'essuyant le front... recommençons... une... deux... nous sommes en *fa*. Mesdames, je vous demande mille pardons, c'est une difficulté sur laquelle je ne comptais pas, mais j'espère, votre indulgence aidant, en venir à bout.

Toujours un mot aimable à dire. Le diable d'homme est terrible avec sa flûte! Ce malheureux tuyau noir lui a fait dépenser plus d'énergie qu'il n'en eût fallu pour doubler sa fortune, — mais rien au monde ne saurait le corriger du goût fatal qui l'entraîne vers la musique. Ses amis mettent leur espoir dans certains petits maux de gorge dont il se plaint parfois, et qui pourrait bien rendre, en s'aggravant, l'usage des instruments à vent impossible. — Voilà qui est bien, mais combien n'y a-t-il pas d'autres instruments également bruyants qui marchent sans vent, presque tout seuls, avec une facilité désolante, et auxquels il pourrait s'adonner étant riche, libre de ses actions et de son temps!

Depuis quelques jours, heureusement, il a dû renoncer à la musique, accablé qu'il est par une complication de travaux domestiques vraiment inouïe. Il est sans domestiques. Son jardinier, qui lui volait ses légumes et mettait ses pantalons, n'a pu être gardé. Son domestique est parti également, peut-être bien pour éviter le son de la flûte, — ce garçon chantant faux de naissance, — et sa cuisinière, qui est fille du pays et a eu une faiblesse il y a neuf mois, est retournée dans son village pour obéir aux lois de la nature, qui veut que ces sortes de faiblesse se paient à échéances fixes.

— Mais, mon pauvre monsieur Leriche, comment faites-vous ?

— Comment nous faisons, comment nous faisons!... comme nous pouvons! Madame Leriche fait la cuisine et moi je m'occupe... des... légumes... par cette chaleur, c'est le diable, il faut arroser perpétuellement... Enfin, je ne peux pas laisser brûler les biens de la terre, quand on est à la campagne, il faut jouir de ce qu'on a. Mais tout cela ne serait rien sans cette malheureuse vache...

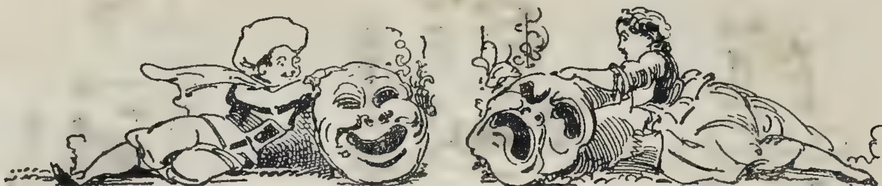
— Sans doute, il faut la mener au champ ?

— La mener au champ, ce n'est rien, je peux lire mon journal en la gardant, ce n'est pas là le plus désagréable : c'est que ma vache est comme ma cuisinière, elle a trompé ma surveillance et a eu une faiblesse. — Son veau est superbe du reste, et il serait le bien-venu ce cher petit, si le moment de son sevrage ne coïncidait pas avec la fuite de mes domestiques. De sorte qu'à chaque instant de la journée, il faut veiller à ce que le petit veau n'approche pas de sa mère, et c'est toujours au milieu de ma toilette, tandis que je fais ma barbe, que l'envie lui en prend. J'y vais cependant pour donner l'exemple à ma femme. Madame Leriche, qui n'a pas l'habitude des champs, est fort effrayée lorsqu'il faut retenir la vache par la queue, tandis que je retiens de mon mieux le petit affamé ; ce sont des cris, des terreurs!...— Mais, mon ami, la queue va me rester dans la main! Joseph, Joseph, je vais tout lâcher, la vache est furieuse. — Le petit veau de son côté se débat et beugle. Pendant ce temps-là, le lait qui est sur le feu s'échappe, les côtelettes brûlent, madame Leriche déchire sa robe, et moi, j'attrape des courbatures. Depuis huit jours je n'ai pas lu mon journal! Vous me croirez si vous voulez, mais jamais mon usine ne m'a donné autant de tracas, et je n'ai jamais été aussi fatigué que depuis que je me repose. Ma pauvre flûte!... impossible de m'en occuper!

Le fait est que M. Leriche est changé : il a attrapé un coup de soleil dans le cou, et on voit bien à l'abattement de son regard que la force morale cède à la fatigue physique.

Tout cela heureusement n'est qu'un embarras momentané, et quand son veau sera sevré, que ses avoines seront coupées, que ses fruits, comptés d'avance, seront dans le fruitier, qu'il aura retrouvé des domestiques et qu'il pourra reprendre sa flûte, vous verrez qu'il retrouvera son énergie.

Z.



LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Nous tenons de bonne source, qu'en quittant Paris après un aussi court séjour, le roi d'Espagne a surtout regretté de n'avoir pu être à même de connaître les célébrités de notre première scène française. Pour réparer cette lacune, nous avons croqué à la hâte les silhouettes de ces messieurs et de ces dames ; nous les accompagnons d'un texte qui pourra donner une idée de ce qu'on leur fait dire, et nous dédions respectueusement le tout à Sa Majesté.



SAMSON

J'ai mis de l'eau
Dans Boileau...



BRESSANT

... Je n'ai plus ma tournure du régiment...

1. — CES MESSIEURS

BRESSANT.

..... Je n'ai plus ma tournure du régiment... chère Herminie !... (*Bas.*) Donnez-mo la réplique, il faut absolument que je me mouche, il le faut... Madame, il le faut. J'ai respiré la pratique de Polichinelle... (*Haut.*) Ce cher monsieur Turcaret, prêtez-moi donc quelques millions oisifs... Hein ?... Le roi, dites-vous ?... Hein ?... Marquise, (*Il ferme la porte.*) il fait un froid glacial (*Il se mouche.*) Qu'est-ce qu'il a dit, ce portier ?... Ernestine, je vous adore... à deux genoux... et pas un pli à mon pantalon... Dites à cette canaille que je soupe chez le commandeur...

LEROUX.

Le clair-de-lune de Bressant.

DELAUNAY.

On ne badine pas avec l'amour, petite. Regarde-moi dans ce puits. Ne vois-tu pas l'image de Narcisse trembler dans le cristal de ses flots limpides ? Si j'ai la voix si claire, c'est que j'ai avalé des œufs, mon ratelier est au complet, et j'ai le teint frais comme la rose éclose et toutes les choses qui riment en ose. Mon front est chargé de mélancolie et de blanc de perles. Je le fabrique moi-même...

... Ah ! ah ! ah ! ma mère, mère, ma *maire !* dites-lui donc que *la Joie fait peur.* Trompez-la sur mon retour... dites-lui que je suis le *Fils de Giboyer* — en petit texte — ou plutôt non, faites-moi passer pour le fils de *Jean Val Jean Beaudry* ; dites-lui que j'ai fait le mouchoir de M. Victor Hugo qui m'a pardonné... Oui, mademoiselle, j'ai été au couvent, et j'aimais bien ma sœur... Mais voilà, on prend du ventre.

LAFONTAINE

A quoi songent-elles, dans leurs palais de marbre ? Quelles pensées s'agitent sous leurs fronts pâles et hautains ? Ah ! lâche cœur ! Je suis un *Jeune homme pauvre*, vous m'offrez un londrès quand j'ai besoin d'un petit pain. Lâche cœur ! *Flaminio !* Je marche dans une voûte sonore... As et roi, dame et huit, dix et valet, neuf et as ! j'ai triché ! Ah ! Madame, ce pauvre cœur brisé est à vous ; mais mon honneur est à moi et je le garde ! Ah ! lâche cœur ! Voici la roche tarpéienne, et maintenant, Madame, priez pour mon habit noir !

GOT.

Eh bien, oui, je suis le fils d'un pipelet. Après ? Voici Célestine, culottée aux *Mille Colonnes*, selon les principes des droits de l'homme. Il n'y a plus de Dieu, il n'y a plus d'amour, il n'y a plus que des bacheliers. Eh ! va donc... donne-moi cent sous, et je te colle au mur. Faites-moi donc une cigarette, voilà du *Job*, succès pur fil... Trois palettes sur champ d'azur, bra bra brrravo, *Figaro !*

COQUELIN.

... Je n'ai jamais vu Carcassonne...

Est-ce les prunes que vous voulez ?

Voici comment nous nous aimâmes
Pour des prunes...

Non ? C'est qu'une œuvre, dite par les frères Lyonnet, n'est durable qu'en passant sous la toise de la Comédie-Française. Pas vrai, m'ame Champi ? Penarvan ! C'est ma foi le seigneur Géronte qui s'avance de ce côté...

GUICHARD.

Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère ;
La *Vénus de Milo* m'a connu pour son père.
Au seul son de ma voix, la mer fuit, le ciel tremble,
Viens, Chloé ....

MAUBANT.

C'est vot' fils, dit Théramène,
Il est dans un triste état.



PROVOST

Je fais de la prose... Rends-moi ma cassette... Non ?... Eh bien ! voilà un lavement pour toi...



RÉGNIER

Et cette lettre qui n'arrive pas... Allons, pas de fausse honte, je vais la chercher et me l'apporter moi-même.



DELAUNAY

On ne badine pas avec l'amour, petite.



LAFONTAINE

A quoi songent-elles, dans leurs palais de marbre ?



BEAUVALLET

Rome en effet tRiomphe et MithRidate est morRRR.



GUICHARD

Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère.



MAUBANT

C'est vot' fils, dit Théramène,
Il est dans un triste état.



COQUELIN

Pas vrai, m'ame Champi ?



GOT

Eh ! va donc... donne-moi cent sous, et je te colle au mur.



LEROUX

Le clair-de-lune de Bressant.


Mme ARNOULT-PLESSY
Ahain... hain... ain...
Croyez-vous pas, aain... que je vais prendre un bâton?... Pauv' garçon... ain... il va se trouver mal.


Mme AUGUSTINE BROHAN
Ce sont les journalistes qui m'ont fait cette réputation-là.


Mme MADELEINE BROHAN
Enfin, je vais me déshabiller autant qu'il est possible à une pauvre femme.


Mme NATHALIE
Et je suis devenue si majestueuse.


Mme GUYON
Où est l'enfant?... rendez l'enfant... je veux l'enfant...


Mme JOUASSIN
Une coiffure et un nez à l'oiseau moqueur.


Mme TORDEUS
Moi! en pipe turque! je le dirai au ministre.

Je crains tout, cher Abner, et n'ai pas d'autre crainte.
Britannicus expire...
Allons tout préparer pour un moment si doux.
Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? Qu'il courût.
C'est vot' fils, dit Théramène,
Il est dans un triste état.

—

BEAUVALLET.

Artilleurs, à vos pièces : Pointez!

Enfin, apRès tRois ans, je te Revois ARbate,
Non plus comme autRefois, cet heuReux MithRidate.

. . . .

Feu!

Rome en effet tRiomphe et MithRidate est morRER.

—

MONROSE.

Mademoiselle, je vous laisse mon *cure*, mon *cure*, c'est un *dépote* que je vous laisse... La calomnie, Monsieur?... Cet homme pue le vin à pleine bouche...

Faites, faites, mon Dieu! que mon cœur se rappelle
Qu'Octave fut sauvé par Monsieur Dufournelle.

Adieu, Mademoiselle, je vous laisse mon *cure*.

—

TALBOT.

..... Tirez, tirez, tirez!
Ils ont pissé partout.

—

PROVOST.

Je fais de la prose... Rends-moi ma cassette... Non?.... Eh bien, voilà un lavement pour toi... Et maintenant, je passe devant le roi... et j'encourage la photosculpture.

—

GEFFROY.

Je pars pour Ferney, et je m'en vais chercher un endroit écarté.

Parbleu! mes beaux messieurs, je ne croyais pas être
Si plaisant que je suis!...

Moi? Comédien. Voyez l'*Entr'acte*. Peintre, voyez le *Livret*.

RÉGNIER.

Chers petits êtres, qui n'avez qu'à vous laisser aimer pour n'être pas ingrats... Je sortirai de cette liquidation comme un vieillard en sort. Tiens, serre cette main loyale... Adieu... je vais à la Bourse... chez le marquis d'abord, ici ensuite. Et cette lettre qui n'arrive pas... Allons, pas de fausse honte, je vais la chercher et me l'apporter moi-même; car, après tout, une lettre sur un plateau, c'est encore une entrée...

—

SAMSON.

... L'envie, seigneur don Juan, est une toute petite bête, à l'œil louche, qui attaque les fruits dorés. Alors croc en-jambe, la corde casse et... patatras! me voilà par terre... Je suis petit, mes formes ne sont pas élégantes, j'ai une voix de cigale, et on a dit que j'étais un grand comédien, comme on dit d'une femme sans esprit et sans beauté : C'est une excellente personne... Molière ne le fut pas, Talma ne le fut pas, je le fus.

J'ai mis de l'eau
Dans Boileau...

Mais aujourd'hui nous avons des folliculaires. Autrefois, il y avait Dieu.

J.

II. — CES DAMES

—

ARNOULD PLESSY.

Ahain... hain... ain... Vrai *ain* ment *ain*. Penarvan... ahain... Ainsi je marcherai au tribunal révolutionnaire avec mon costume de Marie-Antoinette... ahain... hain... Comme je m'ennuie... ain... Cher ami, vous êtes... ain... un charmant confiseur... ain... Comme il regarde mes bras, ce jeune homme... ain...


Mme FAVART
C'est que je suis bien persécutée. Mon répertoire n'est qu'un long martyre.


Mme DEVOYOD
Faire oublier Rachel... et mourir... de plaisiiir...


TALBOT
... Tirez, tirez, tirez!
Ils ont pissé partout.

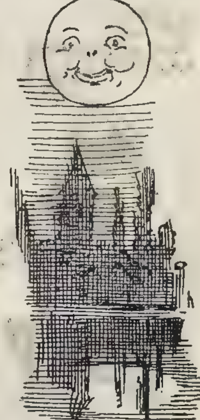

GEFFROY
Et je m'en vais chercher un endroit écarté.


MONROSE
Mademoiselle, je vous laisse mon *cure*...


Mme STELLA-COLAS
Une étoile qui a filé à Londres.



Mme ÉMILIE DUBOIS
Je viens de Nuremberg.
Je dis papa et maman.


Mme PONSIN
— Bonjour, bonne fille.

Croyez-vous pas, aaain... que je vais prendre un bâton?... Pauv' garçon... ain... il va se trouver mal.

—

MADELEINE BROHAN.

(*Devant une toilette.*)

On va m'apporter cette *Loge d'Opéra*, je ne serai jamais déshabillée à temps... Enfin je vais me déshabiller autant qu'il est possible à une pauvre femme... Poudre de riz .. blanc de perles... noir d'ivoire... cobalt... Bonjour, cher, entrez donc, ne vous effarouchez pas; il y a trois êtres qui ont le droit d'être ainsi : les bébés qui se roulent sur un tapis, les statues de marbre et les modèles... C'est la grâce qui nous sauve.

—

FAVART.

Le bocage était sans mystère, le rossignol était sans voix, et moi j'étais aveugle. Pauvre Valérie! un papillon mourant te fait verser des larmes... C'est que je suis bien persécutée. Mon répertoire n'est qu'un long martyre... Brebis rêveuse, tourterelle mourante, le moineau de Lesbie expire sous mes doigts... Et voilà que l'*Amour* a répandu l'huile odorante et parfumée de sa lampe sur ma perruque blonde, mon âme plaintive s'ouvre à la tendresse et mes yeux à la lumière... Sainte Thérèse !!!

—

Mmes VICTORIA. — EMMA FLEURY. — EDILE RIQUIER. — MARIE ROYER.

En congé. — Regrets

—

AUGUSTINE BROHAN.

On entre chez Verteuil comme dans un moulin... Bonjour, et donnez-moi la paix, n'est-ce pas? J'ai perdu mon gant. C'est étonnant qu'on ne perde jamais la paire, toujours celui de droite, 6 1/2. Oui, ma belle chérie, tu veux des nouvelles de nos bonnes amies? A chante faux, — B a les jambes torses, — C pas de poitrine, — D les épaules en porte-manteau, — E, il pleut dans son nez, — F a une bouche qui lui permet de se parler à l'oreille sans tourner la tête, — G louche, — H a l'air d'un lézard endormi au bord d'un trou de mur et réveillé par un flageolet — I a les jambes en poteau de télégraphe, — J, quinze ans et trop de corset, — K chante avec un accordéon dans le nez, et leur professeur, avec sa figure rouge et ses cheveux blancs, ressemble à un dindon sur lequel il a neigé. Adieu, mon petit Verteuil, n'oubliez pas ma loge. Ce sont les journalistes qui m'ont fait cette réputation-là... Qui est-ce qui vient?...

—

TORDEUS.

Moi! en pipe turque! Je le dirai au ministre.

—

DEVOYOD.

Elle vibre :

. . . .
Voir les pompiers en cendre et le théâtre en poudre,
Voir le dernier Romain de Porcher m'applaudir,
Faire oublier Rachel... et monriiir... de plaisiiir.

—

GUYON.

Où est l'enfant?... Rendez l'enfant... je veux mon enfant... on ne vole pas un enfant à sa mère. . Rendez-moi mon enfant.

Voix de l'amphithéâtre. — Rendez-y donc son enfant... C'est embêtant à la fin.

—

STELLA COLAS.

Une étoile qui a filé à Londres. *Fechter for ever. — English spoken.*

—

JOUASSAIN.

Une coiffure et un nez à l'oiseau moqueur. Toujours sacrifiée dans mes rôles, je n'ai pas encore joué Iphigénie.

—

NATHALIE.

Je jouerais bien encore *Porte ouverte ou fermée*, mais ces portes latérales sont si étroites et je suis devenue si majestueuse... Vous irez à ce bal, ma fille.

—

PONSIN (Clair de lune).

Laissons flotter mes brides au caprice de la brise... Lisons cette lettre... Bonjour, Figaro.

— Bonjour, bonne fille, tu es ma vraie femme du dimanche.

EMILIE DUBOIS.

Je viens de Nuremberg J'ai douze ans. Je dis papa et maman. Je plie les bras comme ça, et les jambes comme ça. J'ai ma belle robe; voilà, maman. Je remue les yeux. Ma petite perruque est bien frisée, et patati, et patata, je serai mariée à la fin de la pièce avec M. Delaunay. Ah bien! tant pis, na!

J.



AU BORD DE LA MER

—

Fécamp, 9 heures du soir.

Il est agréable d'arriver à l'entrée de la nuit dans un endroit inconnu. Un paysage, comme un visage humain, gagne à n'être vu qu'à demi. Derrière un voile, ses imperfections l'effacent; seuls les grands traits subsistent et font saillie.

Ce que j'ai vu en arrivant ressemblait à un dessin de Doré. Derrière la gare, et son fouillis couleur de suie, s'enfonçait vaguement l'entrée du port; de grandes flaques d'eau miroiraient dans les ténèbres, un pêle-mêle de cordages, de mâts se détachaient sur un horizon d'un rouge vif, traversé de longs nuages d'un noir sinistre. Au dessus la falaise, avec son ventre blafard et son dos hérissé, sur lequel se découpe une silhouette gothique, l'église où les marins vont prier.

—

8 heures du matin.

La mer se présente bien; par malheur le Casino, avec son décor mauresque et ses galeries à jour, rappelle un peu trop les Cafés-Concerts des Champs-Elysées. Mais le Parisien aime à retrouver Paris, partout où il va. Il aime aussi à y amener les petites dames en bottes et à canne; sur cette belle terrasse en vue de la mer, devant les jolis châlets, capricieusement groupés dans un creux de la dune, entre le roc et les mousses, on pourrait se croire à l'Opéra. Surtout quand les ritournelles de valses, les airs de polka, viennent, comme à présent, accompagner le va-et-vient des capulets rouges, quand à leur rhythme sautillant, se mêle l'accent de voix fraîches et jeunes.

Il vaut mieux pourtant les entendre de loin, quand, du galet encore désert, le regard suit le balancement léger des vagues, l'ondoiement nonchalant et limpide du flot qui s'abandonne au soleil. Quelle ardeur dans cet embrassement matinal!

La mer émue ressemble à un immense champ mouvant de saphirs, où s'étalent des gerbes enflammées, à la queue de paon gigantesque, ou bien encore à un manteau d'or, à un éblouissant rideau brodé de pierreries, tout chatoyant de diamants et de perles.

—

Etretat, 10 heures du matin,

C'est l'heure à laquelle on se baigne. La plage est une scène animée où se donne une représentation divertissante et gratuite. Elle se donne sur le galet même, espace assez étroit, où l'on voit fourmiller cinq à six cent personnages, tant figurants qu'acteurs, sans compter ceux qui gigottent dans l eau, et ne sont pas les plus beaux. Mais les deux fameuses roches trouées forment un décor splendide, le personnel est bien groupé, le jaune et le noir des jupes bouffantes, le blanc des vareuses, le rouge cru des capulets sont beaux sous ce chaud soleil, sur ces cailloux gris, et ce limpide horizon d'un vert cristallin et tendre. Qui sont ces gens-là? A leurs poses nonchalantes, à ces négligences étudiées, on les prendrait soit pour des gens du monde qui se donnent entre eux la comédie, soit pour de vrais acteurs qui s'efforcent de reproduire les attitudes en vogue à Robinson ou sur les bords de la Seine. Non, non, il y a une explication meilleure. C'est une fête mythologique, et Neptune est ici en goguette avec sa bande. Je veux croire aujourd'hui aux anciens dieux, qu'avez-vous à dire? Oui, ce sont ici des dieux marins, excellents camarades, de braves tritons qui, s'ennuyant sous l'eau, prennent leurs vacance s'amusant à se travestir à la façon des Bouffes-Parisiens. Offenbach et Daumier ont passé par ici et leur ont donné des conseils.

Voici tout d'abord un vieux triton chauve qui, drapé dans son peignoir rouge, représente on ne peut mieux, M. Prud'homme en romain de l'Odéon, et plus loin, un petit Nérée bouffi qui, avec sa mine satisfaite et son pince-nez en faction, a tout à fait l'air d'un Camusat en bonne fortune : les génies maritimes sont naturellement facétieux. En voici un tout costumé de velours noir, avec des grandes guêtres montantes en cuir. Etudiant d'Heidelberg par le costume, sultan de théâtre par les façons, on dirait qu'il cherche à singer l'homme de génie.

Ne choisit pas son rôle qui veut, celui-là a mal choisi le sien. Autrement voici deux Océanides mignonnes, et remplies de talent, personnes d'avenir, comme on dit en style de Conservatoire, qui échan-

geraient bien volontiers le leur, celui de demoiselle à marier, avec dix mile francs de dot, et *point d'espérances*, contre l'éventail de Célimène, titrée et riche. Elles arriveront; voyez plutôt leur costume. L'une est en Figaro; comme ce Figaro blanc, entaché de bleu vif, dégage coquettement la taille, avec quelles virginales malices, le regard étincelle à l'ombre de la toque, derrière le réseau diaphane du voile-loup qui a l'air d'un filet à millions!

—

Yport.

Un Trouville engerme, un Etretat futur où va régner George Sand. Ici, contrairement à l'usage adopté le souverain paiera l'impôt au peuple, et non le peuple au souverain. Admirable royauté pacifique qui donne, au lieu de prendre, peut se passer de gendarmes, et s'abriter à l'ombre d'un châlet, entre les fleurs et les arbres. Dieu la garde, et nous la garde encore longtemps!

Août 1864.

CAMILLE SELDEN.

LES REPRÉSENTATIONS GRATUITES

Il faut que je le dise au papier : « Midas, le peuple-roi Midas a des oreilles d'âne. Aussi bien, depuis trop longtemps, à chaque anniversaire qui ouvre à deux battants les portes diurnes de nos théâtres, j'entends répéter d'un bout de la presse à l'autre : « Il faut avoir vu » le peuple de Paris aux représentations gratuites applaudir Molière, » Corneille et Beaumarchais, Mozart, Gluck et Bellini, pour se con- » vaincre que ces intelligences vierges, que le satiété et l'habitude » n'on pas blasées, comprennent mieux les œuvres des maîtres que » les plus profonds connaisseurs. »

En vérité, j'admire la sottise, mais je me demande comment un préjugé, dont l'absurdité saute aux yeux, se répercute d'année en année, écho ridicule dans nos six cents journaux quotidiens et hebdomadaires.

Le feuilletoniste, qui trouve la phrase toute faite, la laisse doucement glisser sous sa plume et l'attelle doucement à la suite des autres. Il est si commode de copier son feuilleton de l'année dernière. J'ai le pressentiment que je vais barbouiller du noir sur du blanc en pure perte, mais j'aurai le plaisir de faire chanter les roseaux harmonieux.

Stendhal eut un jour la fantaisie de se rendre compte de cette opinion, généralement acceptée, que Molière était un auteur comique plein de gaieté. — Il assista donc à la représentation du *Misanthrope*, du *Tartufe*, des *Femmes savantes*, etnota, le crayon à la main, les impressions diverses du public, avec la scrupuleuse exactitude du médecin comptant les pulsations du pouls de son malade. Il acquit la conviction par des expériences répétées, que le public riait fort rarement aux pièces de Molière, — je ne dis pas aux farces, — et presque toujours à contre-temps La raison en est simple : *le Misanthrope* est un drame et *le Tartufe* est un pamphlet. Le public ne comprendra jamais Molière mourant à la fin du *Malade imaginaire*.

Avez-vous remarqué comme le trait d'un couplet de vaudeville est souligné par l'actrice avec un fin sourire? Quand le trait manque, elle montre sa gorge et le public applaudit. Et dans l'opéra? La chanteuse et le ténor, soulevés sur la pointe du pied, aspirent une dernière gorgée d'air et lancent leur suprême vocalise; avant même que le morceau soit achevé, les cannes dansent sur le parquet, les mains frémissent, et les dernières notes se perdent noyées dans le torrent des bravos entraînés par le chef de claque. Voilà tout le secret.

Le public des représentations gratuites est heureux d'être dans une loge ou dans un fauteuil de velours. Il n'a rien payé, il est tout à sa joie, enchanté, ravi, transporté. Certes, il ne manquera pas d'applaudir les bons endroits, il les applaudit tous sans exception.

Mon Dieu, je ne lui en fais pas un crime, je ne lui fais même pas son procès en règle; je proteste seulement contre cette flagornerie bien innocente de lui accorder l'intuition des chefs-d'œuvre.

Donnez-vous la peine de le suivre à l'Exposition des Beaux-Arts. Vous verrez devant quels tableaux se porte le public des exhibitions gratuites, devant quels marbres il s'arrête. — Jamais vous ne l'entendrez, ce public-là fredonner un motif d'opéra, comme à Naples; ses chants favoris alternent du trivial à l'obscène. Pour lui, entre *Hamlet* ou *Peau-d'Ane*, le doute n'est pas permis. Mangin fut son idole, mais il ne connaît pas les Iambes de Barbier.

Je nie de la façon la plus absolue que le public des représentations gratuites comprenne les nuances, insensiblement dégradées, de la scène de la lettre entre Alceste et Célimène. Il rira à la scène du sonnet d'Oronte, mais on pourrait encore le lui faire applaudir. Il est sans doute violemment impressionné par l'exagération théâtrale et les grands mouvements dramatiques qui le frappent sur la tête, mais son épiderme épaisse est insensible à la barbe de plume qui chatouille les organisations raffinées. S'il fait bisser un morceau d'opéra, soyez bien convaincu qu'il renferme une allusion désagréable au gouvernement qui lui fait ces loisirs.

Pour apprécier une œuvre, pour en jouir, il faut connaître les procédés du métier, s'être initié lentement aux choses d'art, de goût, de sentiment et de passion; il faut une âme qui vibre à l'unisson de celle de l'artiste. Alors, on peut, comme Stendhal, s'asseoir à l'orchestre, armé d'un crayon. Mais il est extrêmement pénible de voir les esprits délicats, les honnêtes gens céder le pas, ne serait-ce qu'une fois par année, au peuple qui n'est le plus spirituel de la terre que parcequ'il a l'honneur d'être représenté par eux.

Je conclus : le public des représentations gratuites n'est ni meilleur ni plus mauvais que l'aréopage ordinaire des boutiquiers et des sots dont parle Rivarol. Si vous le voulez, cher lecteur, nous nous tiendrons à l'écart.

J. TÉLIO.

CHOSES ET AUTRES

Deux représentations nouvelles : les *Mohicans de Paris* et *Rocambole*. Exactement le même drame. On y tue des enfants, il y a des moines, des bandits, des agents de police, des bohémiennes et des grandes dames. Lequel est de Dumas? Lequel est de Ponson? On ne sait. Il y a peu de Dumas dans le Ponson; mais, en revanche, il y a beaucoup de Ponson dans le Dumas. Deux hommes, qui finiront par se rencontrer.

—

M. Lambert a dû être trouvé dans quelque coin de Paris. Depuis deux heures, montre en main, je ne l'ai entendu appeler par personne.

—

Rossini est un homme heureux, et les Italiens un peuple enthousiaste. Il ne se passe pas de jour qu'on ne lise dans quelque journal le compte-rendu d'une fête en son honneur. C'est une rue à laquelle on donne son nom; c'est un théâtre qu'on inaugure sous sa protection; c'est une statue qu'on lui dresse. Les trois cents statues de Démétrius de Phalèse sont depuis longtemps dépassées par Rossini. Puisqu'il est avéré que le maestro est l'homme acclamé par-delà les monts, pourquoi ne le prendrait-on pas pour présider aux destinées du nouveau royaume d'Italie? J'ai toujours rêvé un empereur Rossini, et un roi Alexandre Dumas. Quelle bonne vie on mènerait!

—

La chasse, devant ouvrir le 3 septembre, les restaurateurs de Paris se croient en droit de faire manger à leurs hôtes des chateaubriands faisandés. Un fait de cette importance ne saurait échapper à notre vigilante attention.

—

Nous avions toujours cru, comme tout le monde, que la raison donnée à la démolition de l'Hôtel-Dieu était sa mauvaise situation. Il paraît que nous nous trompions, et tout le monde avec nous; car on le rebâtira à quatre mètres de son premier emplacement. Si même il n'est pas exactement reconstruit à la même place, cela tient à la plus grande facilité qu'on aura de démolir et de bâtir à la fois.

—

Quant à l'hôtel des Postes, les commerçants crient fort, en le voyant s'éloigner d'eux, pour aller habiter le quartier de l'Assomption. Comme si l'hôtel des Postes n'avait pas le droit de se bien loger... Il est bon, d'ailleurs, de montrer aux marchands que la poste n'a pas été inventée pour leurs lettres d'affaires.

—

M. Alexandre Dumas a l'honneur de prévenir le public que son chien n'a pas réellement étranglé Mme Raucourt, et que la voix étrange de cette dernière tient uniquement à la conformation de son larynx, non aux morsures du Terre-neuve.

—

Si vous aviez sous les yeux tel numéro du *Moniteur*, vous conviendriez avec nous que, pour cette fois, la rédaction en était insuffisante... *Mme de Metternich, seule de femme... des ministres qui constellent...* différentes autres expressions, trop hardies pour être imprimées deux fois...

—

On va désormais allumer le gaz au moyen de l'électricité. Il ne reste plus qu'à joindre l'huile de pétrole à ces deux fluides, et nous serons bien rassurés.

—

Je suppose qu'un ouvrier ou un provincial soient conduits au tribunal correctionnel, accusés d'un délit quelconque. Je suppose que là on leur donne à choisir entre ces deux châtiments : donner dix francs d'amende, ou passer de huit à douze heures au piquet, dans une rue inondée de soleil, debout, brûlés, poussés, maltraités, rompus... Pas un d'eux n'hésitera : chacun déboursera les dix francs.

Or, le 15 août, on a pu voir ce même ouvrier, dans la position ci-dessus décrite, attendre tout le jour à la queue des théâtres, souvent pour n'y pas en-

trer; quelquefois pour s'économiser, en entrant, quarante sous, que lui aurait coûtés le spectacle de la veille ou du lendemain.

—

Rien de l'affaire de la Bastide-Desplas. Vous ne m'en voudrez pas? — Au contraire.

—

Vous avez lu, il y a quelques temps, dans les journaux, que tous les lièvres du Pas-de-Calais..., pas un ni deux, mais tous, avaient le train de derrière attaqué. — Impossible de se servir de ce train. Vous voyez cela d'ici, c'est ce qu'on peut imaginer de plus désolant. Mais est-ce contagieux? — C'est que j'ai quelques parents dans ce département. — Une tante, entre autres, qui est bien la meilleure femme du monde, et qui, jusqu'à ce jour, a joui d'un train excellent. Mais enfin, par le fléau qui court, on ne peut plus répondre de rien! — Je vais écrire.

Un médecin de mes amis m'a appris hier que le seul moyen de guérir de semblables affections était d'aller aux eaux de Luchon. Je ne dis pas le contraire, mais est-il matériellement possible que *tous* les lièvres du Pas-de-Calais aillent aux eaux de Luchon. Le transport par le chemin de fer serait à lui seul d'une grande difficulté.

Quel encombrement dans tous ces trains. — Enfin. ça n'en est pas moins très affligeant. C'est ma pauvre tante surtout qui m'inquiète.

—

On vient de raconter ce trait des ambassadeurs japonais: ils s'étaient fait faire leur portrait et la photographie avait parfaitement réussi. Quelques jours après, on leur apporte un assez grand nombre d'épreuves auxquelles était jointe la note de ce qu'ils devaient.

La première épreuve était marquée au prix de 150 fr. et les autres à la bagatelle de 50 fr.

Les ambassadeurs, très satisfaits de la ressemblance et de l'exécution, répondirent, néanmoins, que toutes les épreuves, étant également parfaites, ils les gardaient toutes à l'exception de la première.

Qu'on dise maintenant qu'ils ne sont pas extrêmement civilisés!

—

Parlons un peu théâtre; nous avons là un arriéré à régler:

Au Palais-Royal, les *Diables roses* semblent avoir retrouvé un regain de succès, en dépit de la débutante Mlle Honorine, à propos de laquelle on a prononcé un peu prématurément le mot: Étoile. De l'intelligence et de l'habilité, mais ni originalité, ni gaîté, ni la moindre grivoiserie; elle récite convenablement, mais semble toujours lutter intérieurement contre des difficultés de diction insurmontables, les yeux toujours fixes et ne riant jamais. Quelques jolies notes en chantant. Du reste, habillée comme ne le voudrait pas être la cuisinière de Mlle Shneider. Nous sommes loin du talent de cette dernière, de cette distinction presque méconnue, de cette grivoiserie du bout des dents, de cette finesse dans les plus grossières équivoques et de cette dédaigneuse condescendance à amuser les imbéciles qui l'applaudissaient.

—

Don Quichotte, au Gymnase, réussit en dépit des critiques. Je l'ai revu l'autre jour avec plaisir. Les quelques scènes du drame sérieux, sur lequel la féerie a été plaquée, sont jouées avec une perfection telle, avec une telle absence d'emphase mélodramatique qu'on regrette presque qu'elles soient si peu nombreuses. Les costumes sont cavaliers; quelques-uns, espagnols pur sang; des torreros tout en satin tailladé, des muletiers tout en passequilles. Maritorne est hideuse d'exactitude, avec son teint de brique, sa grosse taille sous les aisselles, sa jupe étroite et ses pieds nuds sur ses patins. Mlle Montaland est trop jolie dans son costume de mauresque de Keapsake; tout banal qu'on l'ait fait, ce bête de mot, *Keapsake*, est pourtant celui qui vient de suite à l'esprit en voyant ces yeux naturellement trop grands et trop noirs, aux cils d'une longueur improbable, et ces bras trop parfaits, particulièrement enveloppants et caressants. Elle et la jolie Mlle Pierson n'ont que peu de chose à dire, mais leur présence sur la scène suffit pour poétiser les moindres propos qu'on y débite.

Le Sueur, en Don Quichotte, est très bien grimé, et, quoique jouant plutôt en maréchal des logis alsacien qu'en gentilhomme castillan, il amuse, et peut-être a-t-il raison d'avoir fait de ce rôle un tocqué épileptique; franchement comique, le public admet mieux le type. Pradeau, en Sancho, est le plus naïf et le plus jovial compère qui se puisse imaginer; quel Sganarelle fin et bonhomme et en dehors de toute tradition! La pièce est d'ailleurs habile et aussi bien menée qu'on puisse, à travers cet enchevêtrement de décors, de danses, de chants et de séances de lanterne magique. L'auteur de tant de pièces si serrées n'a voulu ici que nous faire un conte bleu, auquel il vaut, ma foi, bien mieux se laisser aller. Remercions-le sincèrement d'avoir résisté à l'envie de se montrer plus sublime que Cervantes, et de, ne nous avoir pas donné un Don Quichotte socialiste, démolisseur prématuré des abus qui amenèrent la Révolution. Paul Meurice ne l'eût pas manqué. Par exemple, un bien singulier corps de ballet! Ne ferait-on pas mieux de coucher de bonne heure toute cette marmaille?

—

La *Liberté des Théâtres*, aux Variétés, est la plus amusante bouffonnerie qu'on ait jouée depuis longtemps à ce théâtre. Acteurs et actrices se sentent d'ailleurs à l'aise dans ces sortes de pièces qui ne sont guère que des cadres où l'initiative de chacun trouve à s'exercer. Ce ne sont que fantasias de costumes, gestes et intonations parodiques, cascades primesautières; un entrain vertigineux; acteurs et spectateurs semblent avoir oublié la pièce et ne plus suivre que leur fantaisie. Dans la pièce militaire, Dupuis a trouvé un costume de major mecklembourgeois, à panaches et à torsades, à moustaches plus claires que la peau, qui est un chef-d'œuvre; Michel est parfait en gros général du Cirque, imposant et concentré dans son énorme cravate; Grenier a fait un type achevé du vieux librettiste grognon, barde méconnu tenant de Joseph Prudhomme et de Grassot. Une débutante, Mlle Vernet, gentille à croquer; des jambes qui commencent sous les bras, c'est vrai, mais une bonne figure et une jolie voix sympathique. Une actrice fantasque au possible, Mlle Silly, qui s'est révélée actrice comique en dépit de ses beaux yeux sérieux qui semblent toujours rêver à l'on ne sait quoi. Aline Duval, pleine d'entrain et de mordant; une ingénue qui dit de la plus charmante façon un couplet des Folies-Amoureuses. Rien n'y manque. Si fait pourtant; il y manque cette note d'élégance exquise et de coquetterie essentiellement parisienne qu'apportait, aux féeries des Variétés, Mme la marquise de Géraudon.

—

A l'Opéra on nous a rendu le *Marché des Innocents*, avec mademoiselle Fioretti dans le rôle de Gloriette. Où êtes-vous, gracieuse et légère Petipa, si svelte, si fine, si distinguée, si expressive, si pétulante et si réservée, aux petits pieds si mutins, aux grands yeux noirs si mélancoliques?...

Mlle Eugénie Fiocre, la beauté du jour, remplace Mlle Shlosser, la beauté d'hier, dans le joli pas des Poissardes. Pas assez d'entrain et de trop grands airs. Une bouche sérieuse, un regard fixe dans le vide et dédaignant de s'abaisser à terre; on dirait qu'elle a peine à descendre de ce piédestal de divinité où l'a mise l'*Amour vengé*. Et cela, quand elle a le plus charmant sourire et le plus charmant regard qu'on puisse imaginer, ce sourire qui fait croire à tout ce qu'on désire, et ces yeux à la fois espiègles et bons, qui font faire tant de sottises! De grâce, déridez-vous, Mademoiselle, et surtout, votre pas à peine terminé, ne nous tournez pas si brusquement le dos pour vous en aller. Ce serait vraiment à regretter l'heureux temps où, simple mortelle, peu remarquée et forcée de rester sur la scène, votre charmante personne nous ravissait à loisir.

Le ballet a été maladroitement écourté. Taillez, rognez tant qu'il vous plaira dans les grandes partitions, tout le monde criera, mais personne n'en sera fâché. Mais le ballet! notre seul pauvre petit plaisir! Il est sans défense, et doit être sacré.

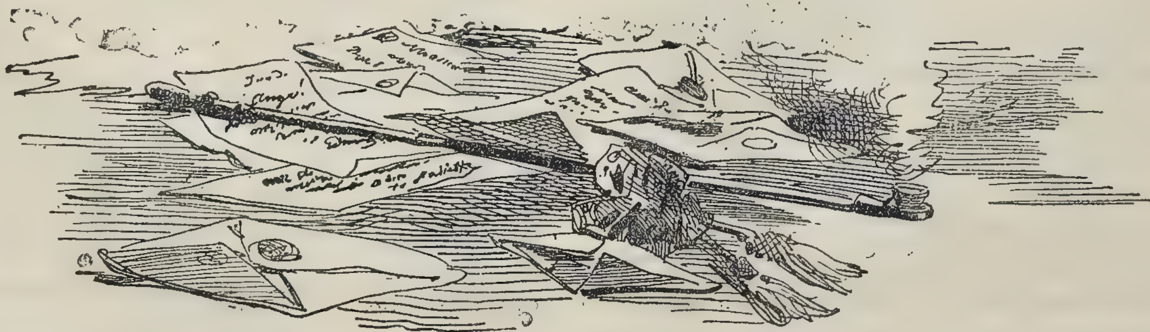
—

Ne quittons pas les théâtres sans parler de l'Hippodrome. Il le mérite. Dans l'espace de deux heures, il fait défiler devant vous les gens les plus étranges venus des quatre coins de la terre. Ce clown fantastique, tout enfariné et la bouche extraordinairement agrandie, qui, du haut de ses échasses, jongle avec son fils comme avec un pantin, arrive de Londres. Ce grand coureur, sec et long, aux pommettes saillantes, tout à fait dératé, vient du fond de l'Inde. Cet homme étrange, qui risque si lestement sa vie sur une corde tendue dans les airs, arrive du Niagara. Ce jeune garçon, qui soulève avec ses dents une pièce de vin pleine, vient tout simplement d'un cabaret de la barrière de l'Etoile.

—

L'élément féminin n'est pas oublié à l'Hippodrome. Il y a là un escadron de jolies écuyères, parmi lesquelles l'Opéra devrait songer à remplacer quelques-unes de ses sauterelles traditionnelles. Nommons spécialement Blanche, l'héroïne d'un roman qu'on a pu lire dans les journaux, il y a quelques jours; Adèle, si mutine et si jolie sous son bonnet de Phrygienne. Puis la plus grande et la plus hardie de toutes, la belle Emelie; seize ans à peine, brune, la taille fine, les épaules larges et le cou grand. Fière et taillée en véritable amazone, elle pleure comme un enfant lorsqu'à la moindre faute, l'écuyer en chef la menace de ne pas la faire figurer dans le prochain quadrille. Et elle ne met jamais de blanc!

X.



Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



NOTES SUR PARIS

XVIII

LA MORALE

Il est parfois désagréable d'être oncle ; non pas seulement parce que tout neveu voudrait traiter son oncle en simple banquier ; j'ai mis ordre à cela ; mais parce qu'il faut lui faire de la morale. Cela donne l'air pédant, et de là il n'y a pas loin de l'air bête. Le neveu regarde le bout de ses bottes, tournant son chapeau entre les mains, en homme qui laisse couler l'eau. Toute l'attitude est respectueuse, mais au fond du cœur, il se dit : « Est-ce que mon oncle n'en a pas fait autant que moi quand il était jeune ? Il me gronde d'avoir une voiture et il en a deux. J'ai donné une bague de cent francs, est-ce qu'il ne donne pas des boucles d'oreilles de cent louis ? Il trouve que mon tailleur est trop cher ; proposez-lui donc un peu de mettre un habit râpé. Allons, allons, la douche va finir, et j'aurais le temps d'aller voir Georgette. »

En fait de morale, les paroles ne servent de rien. Par elles-mêmes elles ne sont qu'un son plus ou moins désagréable. C'est l'éducation antérieure qui leur donne une force et un sens ; si elle a mis dans sa jeune tête deux ou trois bouts d'idées saines, parlez raison ; sinon, autant frapper sur une bûche pour en tirer des étincelles. Il faut s'adresser à des sentiments déjà nés, ce ne sont pas des phrases qui les feront pousser en un quart d'heure. Qu'y a-t-il dans cette cervelle ? Voilà ce que je me demande, quand je le vois dans son fauteuil, pimpant et frais, la taille prise dans une redingote correcte, les cheveux divisés au milieu du front, par une raie, et les doigts moulés par ses gants de couleur chaire. Il a traversé trois ou quatre séductions et autant de morales. Si je tire quelque chose de lui, ce ne sera point par la force de mon éloquence, mais par la vertu de ces éducations, et de ces morales. En voici la liste et le bilan.

Premièrement, l'éducation du catéchisme : je n'en parle que pour mémoire. Il était en jaquette et récitait des définitions théologiques, cela lui a passé aussitôt qu'il a mis des bottes. Il a fait l'homme, et n'a plus songé qu'à la gloire de se bien cambrer dans l'uniforme de collégien.

Secondement, l'éducation de la famille. Il a appris à ne point mettre ses doigts dans son nez, précepte excellent qu'il a oublié plus tard au collége. On lui a annoncé aussi à ne point porter la main au plat, à ne point se traîner sur les genoux à terre, à ne point prendre pour lui seul toute la conversation à table. De tout cela il a gardé quelque chose.

Troisièmement l'éducation du collége. C'est la principale. Ici il faut diviser... il y a celle qu'il a reçue de ses maîtres et celle qu'il doit à ses camarades.

La prem[illegible]re est assez maigre ; sitôt qu'il a pu mettre deux idées ensemble, [illegible]'est moqué d'eux : nos jeunes gens français ne sont pas respect[illegible] ; ce n'est jamais l'admiration qui les étouffe. Il a remarqué que l'un se grattait le nez, que l'autre finissait ses phrases avec une ritournelle de clarinette ; on lui a dit qu'un autre était malheureux en ménage ; qu'un quatrième avait fait un vilain article pour avoir la croix. En principe, il a établi dans sa tête que toute administration et tout gouvernement se compose de cuistres désagréables. Aux distributions de prix, et lorsque son père rendait avec lui visite au proviseur, il a entendu des amplifications convenables sur l'éducation, qui est un sacerdoce. Il a brillé, et s'est dit que ces gens-là pratiquaient la réclame comme des confiseurs. Néanmoins, il a pris là quelque idée de la justice ; au collége, quand on est premier, on le mérite. En outre, il a conçu quelque estime pour la littérature. Tous les grands hommes dont on lui a parlé étaient lettrés, et il est disposé à croire qu'il est bon de savoir l'orthographe, qu'il ne faut pas prendre Horace et Virgile pour des moines du moyen âge, et qu'en somme Voltaire a joui d'une certaine considération dans le monde.

Tout cela n'est pas grand'chose ; ses camarades l'ont mieux servi.

Il était mignon, propret, douillet; on l'a appelé petite fille, on lui a donné des taloches; il a été forcé de jouer aux barres; à ce régime, il est devenu un peu plus résistant et plus homme. — Il a pris aussi parmi eux le sentiment de l'honneur. Les écoliers admettent en principe qu'ils doivent se soutenir et ne jamais se trahir; qu'ils sont natrellement en ligne contre le maître, qu'en aucun cas, il ne faut dénoncer un camarade; ce serait *caponner*. Si la punition tombe à côté du coupable, c'est à lui à se dénoncer lui-même. Cela forme un certain nomvre de petites vertus romaines et militaires. D'autres acquisitions sont moins bonnes. Il s'est cru obligé de devenir polisson avant l'âge; il a fait entendre à ses camarades, afin de garder leur estime, que le dimanche en rentant il suivait les femmes, que telle semaine il avait pris du punch avec une piqueuse de bottines; tout cela en termes médiocrement décents et avec détails. Il faut avoir l'air crâne. En somme, la vanité a fait son office; elle ressemble à ces coups de soleil qui brûlent un peu les fruits, mais qui les mûrissent. C'est là notre culture. Nous ne pouvons pas en avoir d'autre. Le collége est une sorte de régiment, où l'esprit de raillerie, l'esprit d'imitation, la précocité, la galanterie, le libertinage, la bravoure, toutes les qualités françaises se développent d'un élan et comme une seule gerbe; il est devenu un peu soldat et un peu chenapan.

C'est alors qu'il a commencé à voir le monde; sa mère prenait son bras et l'obigeait à rendre des visites; à la campagne, en vacances, il rencontrait des femmes bien élevées, des jeunes filles. Il avait seize ans, et n'était pas médiocrement comique. Les deux éducations se contrariaient. Il voulait être aimable, et pourtant garder l'air viril. Il tournait autour des demoiselles et ne trouvait rien à dire. Il essayait quantité de cravates, et se regardait dans la glace pour voir s'il savait sourire; mais à la plus lointaine approche d'un camarade, il fronçait les sourcils et prenait une mine rogue pour ne pas rapporter au collége une réputation d'efféminé. Parmi les hommes, il tâchait de maintenir sa dignité, d'avoir une contenance, et tout d'un coup il avait des vivacités de jeune chien, ou des empressements de chien couchant. Il buvait du rhum qu'il trouvait mauvais et fumait des cigares qui lui faisaient mal au cœur. Il n'avait à raconter que des anecdotes de collége, et croyait qu'on se moquait de lui lorsqu'on lui parlait de collége. Le soir, au salon, dans son gilet blanc, il tendait complaisamment son torse, et rougissait sitôt qu'on le regardait, craignant d'avoir fait quelques fautes de toilette. Il était toujours inquiet et s'asseyait sur les convenances comme sur un fauteuil rembourré d'épingles. En même temps il commençait à lire les journaux, les romans d'Alexandre Dumas, et il se faisait dans sa tête le plus puissant remue-ménage. Il voulait être héroïque et positif, ou plutôt il ne voulait rien être du tout; il avait des velléités. Il songeait aux cavaliers vêtus d'un justaucorps de buffle qui emportent de belles dames en croupe de leur cheval, et aussi aux couturières de Paris, qui acceptent un petit verre de Malaga après une contredanse. Il pensait à d'Artagnan, qui donnait de si beaux coups d'épée, et à son cousin Jules, qui, dans les bals de grisettes, levait si gaillardement la jambe. Autour de lui on prêchait le désintéressement et on pratiquait l'égoïsme. Les journaux exigeaient impérieusement l'amour de la patrie, et tous les hommes graves de la société, quand ils achetaient des terres, déclaraient de faux prix de vente afin de fauder l'enregistrement. Une quantité de maximes morales pêchées dans les auteurs voltigeaient devant ses yeux, mais pour s'arranger à la fin d'une période ou pour s'enchâsser dans un vers latin, simples ornements d'esprit, très-bien placés dans le discours ou dans l'écriture, comme des vases sur une cheminée ou des potiches sur une vitrine. Du moins tel est l'usage qu'on en faisait autour de lui. En pratique, les hommes et les femmes songeaient à s'amuser, non pas grandement ou violemment, mais chacun avec sa petite manie et dans son petit monde, avec la chasse, le jardinage, la toilette, la médisance, la table, sans trop blesser le voisin, parce qu'il est dangereux de trop blesser le voisin; on se contente de l'égratigner, surtout en cachette et par derrière: cela réveille un peu, et n'altère point visiblement la douceur générale du bien-être dans lequel on veut se maintenir. Les grands blâmes sont réservés pour les grandes folies ou les grandes sottises. D'un consentement commun, quiconque donne de la tête contre un usage reçu est fou. Quiconque ne sait pas faire ou conserver sa fortune est un sot. Hors de là, tout est arbitraire; choissiez votre plaisir, cela ne regarde personne; il suffit de ne pas se casser le nez et surtout de ne pas casser les vitres.

Vers le même temps, on a commencé à lui parler d'une carrière, et assez sérieusement: « Un homme doit avoir un état, il faut faire son chemin dans le monde. Qu'est-ce qu'un homme qui ne travaille pas? etc. » — Mais le diable veut qu'il y ait toujours deux discours sur le même sujet, celui qu'on prononce et celui qu'on ne prononce pas, et naturellement c'est le dernier que le jeune homme écoute. Un jour il entend deux dames parler mariage: « Ma chère, exigez que votre gendre ait une profession; il n'y a que cela pour maintenir un homme, c'est une chaîne au cou, sans cela ils courent. » — Un autre jour, à trois heures de l'après-midi, le notaire arrive en habit noir, le cou serré dans une cravate blanche. Une Parisienne qui est là sourit et se penche vers l'oreille de sa voisine: « Je croyais qu'il n'y avait plus de pareils notaires qu'à l'Opéra-Comique; c'est la profession. » — Le proviseur est invité: il entre, tenant à la main un chapeau à larges bords, écartant la poitrine, à la fois noble et paterne; quelqu'un demande quel est ce gros homme qui parle toujours et ne dit jamais rien. « Ce n'est pas un homme, répond le voisin, c'est un discours de distribution de prix! » — Un capitaine se rend utile au bal et danse jusqu'à trois heures du matin. On explique ce dévouement en remarquant qu'à force de se tenir debout dans les parades, il acquit une raideur de jarrets et une largeur de pied inusitée. — Un soir, au théâtre, le personnage brillant de la pièce dit en parlant de je ne sais quel richard: « Il est mort à Marseille dans les huiles. » Et mon collégien voit passer un rire moqueur sur les lèvres de tous ceux qui ne sont pas dans les huiles. — Le même soir, en rentrant, après une conversation sur les bureaux et les chefs de bureau en France, un mauvais plaisant propose l'établissement d'une administration mécanique composée de fonctionnaires en cuir bouilli et en bois vernis, chacun avec son rond de cuir vert et ses lunettes vertes, manœuvrés par une machine à vapeur centrale dont le ministre serait le chauffaur. Les fonctionnaires usés seraient mis à la retraite, pendus par un crochet dans une salle basse. Ils ne se plaindraient jamais, ne barbouilleraient pas les tables. Le service serait mieux fait et plus économique. Ils auraient autant d'esprit que les anciens; c'est une réforme et on y arrivera. — Outre tout cela, mon jeune homme a fouillé les albums de Daumier, qui traînent sur les tables; certainement il n'a pas emporté de là une grande admiration pour les conditions et les professions bourgeoises. Les gens du monde louent les travailleurs comme les chevaux de luxe louent les chevaux de fiacre: « Bonne bête, bien patiente, il en faut comme cela; mais tâchons de n'être pas une de ces bêtes. »

Pendant tout ce temps il contractait *une habitude* c'est là le grand ressort. A mon avis il y a trois ressorts qui soulèvent un homme: les discours officiels qu'il entend; ils effleurent la superficie de la peau. Les phrases sincères qu'il surprend; elles lui font lever un bras ou une jambe. Les habitudes qu'il a prises; elles l'ébranlent et le poussent tout entier. L'habitude dont je parle ici consistait à mettre sa main dans sa poche. Comme il y trouvait toujours de l'argent, il a fini par se convaincre, sans y prendre garde, que l'argent et les poches de pantalon ont une affinité naturelle. Tout ce qu'il voyait autour de lui le confirmait dans ce beau principe. Le porte-monnaie de la mère était toujours plein et les tiroirs de son père encore plus pleins.

Quel mouvement plus facile pour un écu que de glisser de là jusque dans sa poche? Rien qu'un petit fermoire à pousser, ou un bouton à tirer, voilà toute l'affaire. Quant à supposer le vide dans le porte-monnaie ou dans le tiroir, c'était une chose absurde et impossible. Quelqu'un imagine-t-il que demain l'air ne sera plus respirable ou que le soleil ne se

lèvera pas ? De même pour le reste, Au lycée, à la maison, la table se trouvait tous les jours naturellement dressée et servie à dix heures et à sept heures. Le concierge, tous les six mois, venait, chapeau bas, apporter une quittance de loyer ; quatre ou cinq fois par an le tailleur arrivait avec des habits, et la chose était si naturelle que si un pantalon faisait un pli, ce même tailleur s'en allait honteux et se hâtait d'en envoyer un autre. Tout cela allait d'un cours aussi régulier que les étoiles du ciel. C'est le contraire qui eût paru monstrueux. En sorte qu'à vingt ans, lorsqu'il est entré dans le monde, il y avait en lui, sans qu'il le sût, au-dessous de toutes ses opinions et de toutes ses croyances, cette persuasion fixe que le monde et la société lui devaient de bons dîners, du bordeaux à l'ordinaire, souvent du champagne, un logement convenable, un ameublement frais, des habits bien coupés, quatre paires de gants par semaine et cinq cents francs par mois pour sa poche. Là-dessus il fait graver ses premières cartes et commence son droit : excellent moyen de ne rien faire. De plus, il est venu me demander mes conseils ; je lui ai donné des boîtes de cirages, j'ai vérifié l'état de sa cravate et de ses bottes ; à quoi bon les phrases ? c'est la vie qui l'instruira. Ma seule affaire est de le mettre dans des circonstances *instructives*. Qu'il sente la vérité et la nécessité sur sa chair vive. Alors seulement il comprendra les descriptions de la brûlure. Si j'écris mon idée de la vie, ce n'est pas pour lui, c'est pour moi ; je puis me décharger à mon aise, il ne lira ceci que dans dix ans.

II

Mon enfant, tu as les joues roses, et tu entres dans la vie, comme dans une salle à manger, pour te mettre à table. Tu te trompes ; les places sont prises. Ce qui est naturel, ce n'est pas le dîner, c'est le jeûne. La condition naturelle d'un homme, comme d'un animal, c'est d'être assommé ou de mourir de faim.

Cela te semble étrange ? c'est que tu n'as pas vécu comme moi dans un pays où la vérité et l'hypocrisie s'étalent au premier regard et tout entières à nu.

Rappelle-toi la promenade que tu as faite l'autre jour avec moi dans la forêt. Nous écrasions les fourmis qui se rencontraient sous nos bottes. Les jolis oiseaux voltigeaient pour avaler les mouches, les gros insectes dévoraient les petits. Nous avons vu dans une ornière, entre deux touffes d'herbe, un petit levreaut le ventre en l'air; un épervier l'avait saisi à sa première sortie, mangé à moitié, et le ventre était vide. Des fourmis, des scarabées, une quantité d'affamés travaillaient dans la peau. De dix nouveau-nés il reste un adulte et celui-là a vingt chances pour une de ne pas vieillir ; l'hiver, la pluie, les animaux chasseurs, les accidents, l abrègent. Une patte ou une aile cassée le matin font de lui une proie pour le soir. Si, par un miracle, il échappe, dès la première atteinte de la maladie ou de l'âge, il va s'enfermer dans son trou, et la disette l'achève. Il ne se révolte point, il subit tranquillement la force des choses.

Regarde un cheval, un chat, un oiseau, malades. Ils se couchent patiemment ; ils ne gémissent point, ils laissent faire la destinée. Les choses se passent dans le monde comme dans cette forêt si magnifique et si parfumée. On y souffre et cela est raisonnable ; veux-tu demander aux grandes puissances de la nature de se transformer pour épargner la délicatesse de tes nerfs et de ton cœur ? On s'y tue et on s'y mange, et cela n'a rien d'étrange ; il n'y a pas assez de pâture pour tant d'estomacs.

Si tu veux comprendre la vie, que ceci soit le commencement, et comme l'assiette de tous tes jugements et de tous tes désirs : tu n'as droit à rien, et personne ne te doit quelque chose, ni la société ni la nature Si tu leur demandes le bonheur, tu es un sot ; si tu te crois injustement traité, parce qu'elles ne te le donnent pas, tu es plus sot. Tu voudrais être honoré, ce n'est pas une raison pour qu'on t'honore. Tu as froid, ce n'est pas une raison pour qu'un habit chaud et commode vienne de lui-même se poser sur ton dos. Tu es amoureux, ce n'est pas une raison pour que l'on t'aime. Il y a des lois immuables qui gouvernent la possession de la gloire, comme la rencontre de l'amour, comme l'acquisition du bien-être. Elles t'enveloppent et te maîtrisent, comme l'air méphitique ou sain dans lequel tu es plongé, comme les saisons qui, sans s'inquiéter de tes cris, tour à tour te gèlent ou te brûlent. Tu es parmi elles, pauvre être débile, comme un mulot parmi des éléphants ; aie l'œil vigilant, prends garde où ils vont poser le pied, ne te hasarde pas sur leurs sentiers accoutumés ; grignotte avec précaution quelques petites portions des provisions qu'ils accumulent ; mais surtout ne sois pas à ce point ridicule que te t'étonner s'ils ne sont pas à ton service, et si leurs redoutables masses se meuvent sans songer à toi. Ce que tu auras de vie est un don gratuit ; mille qui valaient mieux que toi ont été écrasés dès leur naissance. Si tu trouves dans ton trou quelques grains amassés d'avance, remercie ton père qui est allé les chercher au péril de ses membres. Quand tu attraperas une minute de jouissance, regarde-la comme un accident heureux ; c'est le besoin, l'inquiétude et l'ennui, qui, avec la douleur et le danger, accompagneront tes gambades de rat ou te suivront dans ta taupinière. Tu t'y complais, elle te paraît solide ; cela est vrai, jusqu'à l'approche de ces lourdes pattes. Après tout, au vingtième jour, au cinquantième, ou un peu plus tard, l'effet sera pareil. Le monstreux galop rencontrera ton petit corps, un soir que tu mettras le nez dehors au soleil couchant, un matin que tu sortiras pour aller à la pâture. Plaise à la chance que du premier coup sa patte s'appuie sur toute ta triste carcasse ! A peine si tu la sentiras ! C'est ce que je puis souhaiter de mieux à mes amis, à toi, à moi-même.

Mais il est probable que la mort te prendra par parcelles, et que cette fois tu rentreras au logis avec un membre écrasé, laissant une traînée de sang sur le sable. Ainsi éclopé et boiteux, le premier galop s'aplatira sur ta tête et ta poitrine, et le lendemain ce sera le tour des autres. Contre ces sortes de maux l'expérience et le raisonnement de tous les rats et de toutes les taupières n'ont point trouvé de remède ; tout au plus, après tant de siècles, la race trottinante a su découvrir quelques habitudes des éléphants, marquer leur sentier, prévoir d'après leur cri leur rentrée ou leur sortie ; elle est un peu moins écrasée qu'il y a cinquante siècles ; mais elle l'est encore, elle le sera toujours : augmente ton adresse, si tu veux, pauvre rat ; tu n'augmenteras pas beaucoup ton bonheur ; essaie plutôt, si tu peux, d'endurcir ta patience et ton courage. Habitue-toi à subir convenablement ce qui est nécessaire. Evite les contorsions et les agitations grotesques ; quel besoin as-tu de faire rire tes voisins ? Garde le droit de t'estimer, puisque tu ne peux te soustraire à la nécessité de souffrir. A la longue, les gros pieds des éléphants et les incommodités qui s'en suivent te paraîtront dans la règle. Le meilleur fruit de notre science est la résignation froide, qui, purifiant et préparant l'âme, réduit la souffrance à la douleur du corps.

Encore si les chétifs vivaient en paix les uns avec les autres ! On te l'a dit ; on t'a répété que dans chaque peuplade rongeante tous étaient alliés, tous travaillaient au bien commun, tous, sauf quelques maraudeurs dûment punis, observaient fidèlement les conventions primitives. Cela est faux, et il faut que tu saches que cela est faux. Autrement, dès la première expérience, tu prendrais les préceptes de ton éducation pour des mensonges, et l'intérêt personnel ferait de toi un hypocrite ou un révolté. Ne sois ni l'un ni l'autre, et regarde bravement la vérité telle qu'elle est. L'homme est un animal par nature et par structure, et jamais la nature ni la structure ne laissent effacer leur premier pli. Il a des canines comme le chien et le renard, et comme le chien et le renard, il les a enfoncées dès l'origine dans la chair d'autrui. Ses descendants se sont égorgés avec des couteaux de pierre pour un morceau de poisson cru. A présent encore, il n'est point transformé, il n'est qu'adouci. La guerre règne comme autrefois, seulement elle est limitée et partielle ; chacun combat encore pour son

morceau de poisson cru, seulement c'est sous l'œil du gendarme; et ce n'est pas avec un couteau de pierre. Il n'y a qu'une provision bornée de bonnes choses, et de toutes parts les convoitises déchaînées s'élancent à l'envi pour s'en emparer. Regarde une grande ville et la fourmilière de gens d'affaires qui s'y heurtent. Chaque homme part en chasse le matin avec sa famille et ses serviteurs, ses amis et ses protecteurs, les uns autour de lui, les autres à sa portée; sitôt qu'un gibier paraît à l'horizon, famille et serviteurs, amis et protecteurs, tous se préparent et s'échelonnent: engins, appeaux, filets, armes permises et parfois armes défendues, chiens courants et chiens d'arrêt, toute la maison et tout l'arsenal de la maison travaillent, le chef en tête; c'est qu'il faut dîner. Songe à dîner et sache que tu ne dîneras que de ta chasse. Le gibier est rare et les chasseurs sont nombreux. Lève-toi plus matin que les autres, couche-toi plus tard, marche plus vite, aie plus de flair, rassemble plus de chiens, de filets, d'amis et d'armes, ferme soigneusement ta carnassière au retour, garde ton arme chargée de peur qu'au coin d'un bois quelque chasseur au carnier vide ne t'allège de ton butin; qu'on te sache brave et capable de te défendre; même à la première attaque, défends-toi très fort; qu'on te respecte; à ce prix et à ce prix seul tu dîneras. Ceci est un conseil pour tout le monde. En voici un second qui n'est fait que pour quelques-uns. Estime-toi beaucoup, et ne sois pas un simple goinfre. Quand tu auras fait ton coup de fusil et gagné ton repas du soir, laisse les mercenaires battre la plaine; qu'ils se chargent et qu'au retour ile se gorgent. Quel besoin as-tu d'encombrer ton carnier et d'alourdir ta marche? Pourquoi amasserais-tu plus que tu ne peux manger? Te convient-il d'accaparer, sans profit pour toi, du gibier dont tu priveras un pauvre diable? Qui t'oblige à tuer, entre les guérets, toute ta longue journée, comme un homme de louage, quand, à dix heures du matin, tu as déjà tué ta provision du jour? Regarde autour de toi, voici une occupation moins animale: la contemplation. Cette large plaine fume et luit sous le généreux soleil qui l'échauffe; ces dentelures de bois reposent avec un bien-être délicieux sur l'azur lumineux qui les borde. Ces pins odorants montent comme des encensoirs sur le tapis des bruyères rousses. Tu as passé une heure; et pendant cette heure, chose étrange, tu n'a pas été une brute; je t'en félicite, tu peux presque te vanter d'avoir vécu.

Frédéric-Thomas Graindorge.

MES VOISINS DE CAMPAGNE

VII. — CHEZ LES DE SAINT PAON

(Suite).

Le salon des de Saint-Paon est entouré de boiseries blanches et grises sur lesquelles le temps et les mouches ont déposé un léger vernis bistré. Il ya là une odeur fadasse particulière aux armoires dans lesquelles ont met les fruits. Les portes ferment mal et à l'endroit où les mains s'y appliquent on voit, avec un certain dégoût, de longues taches noirâtres et crasseuses. Les rideaux, qui furent d'un jaune ardent, n'ont conservé leur couleur primitive qu'à la partie supérieure, celle qui avoisine les anneaux et n'est point exposée au soleil. Les meubles sont raides, écartés les uns des autres et recouverts de housses. — L'idée qu'il y a des épingles cachées dans les coussies vous vient tout d'abord à l'esprit. — On ne s'y asseoit que de côté, et avec précaution, dans la crainte de surprises.

Dans le fond du salon, en face de la cheminée, repose un piano à queue — une queue énorme. — Le bois de cette machine est fendillé et déverni—une lyre soutient les pédales et sur les parois extérieures du meuble on voit des couronnes en cuivre ciselé avec un pélican au milieu; on songe au sarcophage de Talma.

Au mur sont les deux portraits à cuirasse dont j'ai déjà parlé et rien de plus; joignez à cela une toile d'araignée par-ci par-là, et vous pourrez avoir une vague idée du salon des de Saint-Paon.—C'est une pièce qui tient de la sacristie, de la table d'hôte de province, de l'office et du salon.

Sur le guéridon qui se dresse au milieu du salon est un album de photographies. Ce mot de photographie, qui exprime une invention nouvelle, sonnait mal aux oreillés de M. de Saint-Paon et ce n'est qu'à regret qu'il a laissé pénétrer chez lui ces produits de l'industrie moderne.

Quelque étrange que puisse paraître la collection des portraits qui sont contenus dans cet album, je dois à ma conscience d'en donner fidèlement la liste. — Cela jette un jour sur les opinions de la famille.

En tête est l'image de Notre Seigneur Jésus-Christ, avec ces mots au-dessous: *Portrait authentique*. Puis vient le portrait du Pape avec un paravent derrière — le dôme de Saint-Pierre passe par-dessus le paravent—une colombe entourée de rayons, les ailes étendues, figure assez bien le Saint-Esprit, dans le coin à gauche, un peu au-dessus de la tête du Saint-Père.

Vient ensuite l'image de Louis XVI, puis celle de Mgr de Mérode; —le portrait de Marie-Antoinette, accompagnée du Dauphin, est après, et l'on est assez surpris, en tournant la page, de se trouver nez à nez avec Mgr Antonelli qu'accompagne M. Veuillot — le portrait en pied du comte de Chambord, se détachant sur une vue du palais des Tuileries, est mis à part, et une pensée desséchée l'accompagne. — Après cinq ou six portraits qu'il serait trop long de décrire, arrivent ceux des de Saint-Paon. Eh bien! leur allure est si noble que la transition entre toutes ces images paraît insensible et n'est pas du tout choquante.

Il est assez difficile d'entrer le soir dans ce salon sans interrompre une lecture pieuse qu'exécute ordinairement à haute voix madame de Saint-Paon. Ce sont les Annales de la Propagation de la Foi ou les sermons du dernier carme dont rend compte la semaine religieuse. Les deux fils de Saint-Paon se laissent quelquefois aller à dormir un peu dans les coins, ayant chassé toute la journée. M. de Saint-Paon père, lui-même, prend parfois un à-compte sur la nuit; mais lorsque l'exigence de la pieuse lecture veut que les mots *Notre Seigneur* s'échappent des lèvres de la châtelaine, les ronflements s'arrêtent et toutes les têtes s'inclinent.

A votre arrivée, madame de Saint-Paon ferme son livre et vient à votre rencontre avec son petit sourire qui sent le poivre et vous donne envie d'éternuer; elle vous met dans un des petits fauteuils dont les deux bras vous serrent les côtes, elle vous pousse un petit tapis carré sous vos bottes, et la conversation commence.

N'ayez pas le malheur de faire allusion au moindre fait qui ne date au moins d'avant 1830, vous soulèveriez une tempête.

Il y a quelques années, M. de Saint-Paon apprit indirectement que l'armée française assiégeait Sébastopol et tout naturellement il affirma que Sébastopol ne serait jamais pris. Malheureusement les faits ménageaient un démenti, et un beau matin la *Gazette de France* lui annonça qu'il s'était trompé. Il tint la chose secrète autour de lui, et ce n'est que huit jours après que madame de Saint-Paon ayant appris la grande victoire, lui dit:

— Eh bien! vous savez sans doute, mon ami, que Sébastopol est pris?

— Le bruit en court, fit-il, et il parla immédiatement d'autre chose.

Le fin met de tout ceci est que les de Saint-Paon sont en délicatesse avec la France, et il n'est pas de sujet de conversation dans lequel ils ne trouveut une arme contre cette malheureuse France.

Les de Saint-Paon protestent de toutes les façons possibles contre l'état actuel de choses; par la coupe de leur habit, par les heures de leur repas. Jamais de la vie ils n'ont consenti, malgré les avantages, à remplacer la vis en bois de leur vieux pressoir par une vis en fer, et cela uniquement pour faire de l'opposition au gouvernement.

— Mais enfin, cher monsieur, il s'est fait de bien belles découvertes en France depuis un siècle.

— Ah! le progrès!... je connais, je connais. La France a des prétentions au progrès — petit sourire contenu de toute la famille; — le suffrage universel réussit, à ce qu'il paraît?... — second petit sourire contenu. — N'est-ce pas, monsieur le curé, que le suffrage universel réussit?

— Il y a des moments dans la vie des peuples, murmure le curé après avoir toussé, où le Seigneur semble détourner ses regards.

— Mais enfin, cher monsieur, les chemins de fer, la vapeur, ne sont-ce pas là de belles découvertes, d'admirables inventions?

— Oh! permettez, je vous arrête : le mot invention est un mot nouveau, il peut flatter l'orgueil humain, mais je ne l'admets pas. Qu'est-ce, après tout, que vos chemins de fer, dont nos grands-pères n'eussent point voulu, car ils n'étaient pas si pressés que vous? — sourire ironique. — Qu'est-ce que votre vapeur? — Mon Dieu, c'est de l'eau et du feu, pas davantage, dans le fond ce n'est pas autre chose; eh bien! je vous le demande, l'homme moderne croit-il, dans son orgueil, avoir inventé le feu et l'eau? — Sur mon honneur, c'est une pitié; — cela va avec le reste, avec vos télégraphes électriques, vos vaisseaux cuirassés. — Du temps de nos pères, la noblesse seule portait cuirasse. Dieu n'aurait pas permis qu'il en fût autrement, morbleu!... Pardon si je m'anime un peu; mais c'est qu'en vérité c'est une honte que tout ce bouleversement des principes les plus...

— Voyons, monsieur le curé, faites donc une partie de tric-trac? dit Mme de Saint-Paon pour détourner la conversation.

— Il n'y a qu'à voir si Louis XIV, ajoute le maître de la maison, a eu besoin du suffrage universel!... le droit divin lui suffisait, monsieur... et la France était heureuse, trop heureuse, ça n'a pas pu durer.

— Voyons, voyons ce tric-trac. Dites moi, monsieur le curé, ce que m'a dit Mme de Vieux-Tronc est-il vrai? Le préfet vous aurait-il invité personnellement à chanter le *Te Deum* après l'office du 15 du mois dernier?

— C'est à la lettre, ma chère madame. L'autorité se doutait sans doute que nos sympaties ne nous portaient pas...

— Cela va sans dire, mais enfin, je trouve l'audace rare d'imposer les prières.

— Aussi est-il resté peu de monde pour le *Te Deum*. Ah! ah! avez-vous remarqué que les Legris de Saint-Bernard ne sont point sortis de l'église en même temps que nous, au moment du *Te Deum*, et sont restés à leur banc?

— Sans doute; vous ne savez donc pas que sa fille va épouser un sous-préfet, et vous comprenez qu'il est impossible...

— Oh! du reste, les Legris ont toujours été des intrus parmi nous. Il est donc riche ce sous-préfet?

— Extrêmement. — Il paraît que les cadeaux qu'il fait à sa future sont d'une splendeur...

— Impertinente, tranchons le mot... C'est une petite sotte, la petite Legris, et l'argent ne lui sera pas inutile pour remplacer tout ce qui lui manque... Un sous-préfet! On nous a fait comprendre assez clairement, il y a peu de temps encore, que l'on serait heureux d'offrir une préfecture à un de Saint-Paon.

— Et vous n'avez point accepté?

— Il est parmi nous certaines recommandations officieuses qui, venant de haut, équivalent à des ordres... Je n'ai point à m'expliquer là-dessus. Nous ne pouvons et ne voulons accepter aucune fonction publique à l'heure qu'il est... Vous prendrez sans doute une tasse de thé?

Tout cela est dit d'une voix contenue; mille réticences se cachent sous chaque mot. — Le regard en dit plus que la parole. Ces diables de Saint-Paon sont vraiment des gens de conviction, et si le drapeau français changeait de couleur, on ne sait pas, en vérité, à quelles prodigieuses hauteurs s'arrêterait leur fortune. Il est bien certain que si jamais monsieur de Saint-Paon devient ministre, ce qui ne lui paraît pas impossible lorqu'il est en famille, il lui faudra un secrétaire qui ait de l'orthographe pour deux, et bien d'autres choses encore; mais lorsque le ciel s'en mêle il ne faut désespérer de rien. C'est chez les de Sait-Paon que fut répété avec des marques d'attendrissement sincère ce mot célèbre attribué à je ne sais plus quel gentilhomme illustre. — Ce dernier, entrant dans le domaine de Chambord un jour de chasse, aurait dit en ôtant son chapeau : *Messieurs, saluez, ici nous sommes en France.*

— C'est une grande et belle parole, s'écria monsieur de Saint-Paon, sévère mais juste. — Paris est en disponibilité. — C'est tout à fait ma manière de voir; et il ajouta, avec une élégance de diction qu'on ne lui avait point encore remarquée : Monsieur le curé, lorsque les feuillets d'un livre sont souillés, on arrache ces feuillet, n'est-il pas vrai?

— C'est parfaitement juste, et lorsqu'un peuple renie son maître légitime, Dieu supprime ce peuple de la liste des nations, tant que dure son aveuglement; c'est ce qui fait que ces paroles que vous citiez tout à l'heure ne sont pas seulement belles, elles sont saintes, monsieur de Saint-Paon, elles le sont, et l'on peut dire en toute vérité que la France n'existe pas; — où sont les principes, à l'heure qu'il est?

— Oui, où sont les principes? — parbleu! — ne m'en parlez pas. — Les chemins de fer, le suffrage universel et la direction des ballons... en un mot, voilà la France, monsieur le curé. La noblesse française se retire la honte au front. — Le clergé devient un des nuages de l'administration. Infortuné pays! moment de transition qui a déjà duré longtemps... trop longtemps!... la patience humaine a des bornes, et nous ne sommes que des hommes, le dessus du panier, il est vrai, mais enfin des hommes, pas davantage.

Eh bien, chose étrange, les de Saint-Paon eussent vécu en simples petits bourgeois à l'exemple de leurs aïeux, acceptant sans rancune les chemins de fer, le drainage et le suffrage universel, se contentant de leur modeste fortune et ne maudissant pas la France dont ils mangent le blé, et la gendarmerie qui les protége, qu'ils eussent vécu dans une complète obscurité. Les voisins eussent dit : Le papa n'a pas inventé la poudre et les fils lui ressemblent, quoique un peu moins intelligents, — pas davantage. Mais les de Saint-Paon proscrits, exilés imaginaires, se tenant à l'écart et le faisant remarquer, refusant tous les huit jours des préfectures qu'on ne leur a jamais offertes, priant le ciel avec des hurlements pour leur malheureux pays, donnant à leur intelligence un sens politique, se couvrant de cendres les jours de fête, et se signant quand le maire passe, les de Saint-Paon s'abstenant par orgueil, sont parvenus à se créer une position dans le pays et à s'entourer d'un certain prestige, et l'on serait mal venu si l'on disait tout haut : leur devise devrait être celle-ci :

Vanité, bêtise et paresse.

Z.

SURPRISE

SONNET.

Un soir, vous reposiez; votre bouche vermeille,
Entr'ouverte à demi, soupira faiblement;
Un nom, qui n'était pas le mien assurément,
Comme un soupir confus vint jusqu'à mon oreille.

« Ainsi, la belle enfant qui près de moi sommeille,
« Pensai-je, sans remords, rêve d'un autre amant;
« C'est donc moi qui rêvais? C'est donc moi qu'on éveille?
« Moi? Moi qui voulais vivre et mourir en l'aimant. »

Et, vous voyant dormir, si belle, si sereine,
Je me penchai sur vous, retenant mon haleine,
Je doutais... mais le nom fut répété tout bas.

Faut-il voir son bonheur troublé par un vain songe?
Ce front calme peut-il enfermer un mensonge?
Ce sourire si doux... Ah! vous ne dormez pas!

CHARLES JOLIET.



LES TROUVILLAIS

Où sont les hommes! Où sont les femmes? Comment voulez-vous que je devine avec une pareille coiffure ?



LA CAPELINE DU SOIR
Sainte n'y touche.



LA TOQUE
Moi, ce qui m'a toujours fait aimer la Pologne ce sont les Polonaises.



LA GALETTE RUSSE
On s'est assis dessus?



LE FEUTRE
La dernière des mousquetaires.



LA VÉNITIENNE
Cherchant un gondolier.



A LA DRAGONNE

Voilà pourtant où vous en arriverez, mesdames! Et qui sait? c'est peut-être fait.



1 2 3 4 5 6 7 8

Pardon, Messieurs, ce dessin et celui qui est au-dessous ne vous regarde pas. Nous ne plaisantons plus; nous allons causer avec ces dames de choses sérieuses, et leur décrire, aussi bien que possible, les toilettes suivantes :
1. Senorita, casque velours rouge brodé d'or, ceinture cuir de Russie, jupe havane à bandes de velours, jupon rouge avec chenilles noires. — 2. Senorita à queue magenta, bordure de noire. — 3. Paletot flanelle blanche. — 4. Costume Louis alpaga lilas, gilet blanc, parements et bordure blanche à lilas. — 5. Flanelle blanche, losanges à carreaux roug 6. Robe violette, manches rouge flanelle. — 7. Senorita v



COSTUME DE BAIN

Toujours aussi laid : et pourtant, un brin de coquetterie serait ici bien placé,



1 2 3 4 5 6

1. Casaque velours noir, jupe havane avec des attaches de dentelle noire, jupon rouge, bottes cuir jaune. — 2. Robe flanelle blanche à bandes bleu de-ciel. — 3. Robe à carreaux avec losanges rouges, jupon rouge. — 4. Chapeau feutre, corsage soie noir blanc, jupe gris perle à écaille. — 5. Saute en barque roug flanelle blanche, pattes noires. — 6. Robe en mousseline

SES A TROUVILLE



LA PROVOQUANTE
As-tu déjeuné?

LE CHAPEAU D'HOMME
Nouvelleémancipée

LA CASQUETTE
Quel joli Gavroche.

LA PÉRUVIENNE
Parée de plumes de paon.

DERNIER GENRE
Lady Tartuffe.]



10 11 12 13 14 15 16

pans d'habits blancs, jupe mérinos carreaux roses. — stume écossais, tête de renard. — 9. Paletot flanelle e violette. — 10. Toque de jupe à plumes de paon, — 11. Senorita soie noire, gilet blanc, jupe havane rouge. — 12. Robe et jupe havane pâle, à bande lilas.

— 13. Toque polonaise, paletot flanelle lie-de-vin. — 14. Coiffure écossaise, chemise flanelle bleu foncé, jupe soie chamois, jupon rouge. — 15. Toquet garni de plumes de paon, chemise russe soutachée de noir, jupon flanelle blanche. — 16. Robe flanelle blanche avec bande de cachemire, jupons à raies rouges.



9 10 11 12

uimpe et manches rouges, corsage et jupe chamois. rouge, pantalon gris à bandes rouges. — 9. Senorita nelle, jupe violette, jupon écossais. — 10. Paletot flanelle rouge, jupe mérinos havane, jupon rouge. — 11. Robe et paletot en violet foncé avec bandes noires. — 12. Paletot blanc, robe à carreaux, jupon rouge.



LES CRAVATES ROUGES
Tous commandeurs!



CES JOLIS MESSIEURS
Il ne manque qu'une chose, un peu de crinoline sous leur kniker-brokers. Ils y viendront!



COSTUME DE CHEVAL
La robe d'amazonne, e corsage à jabot, la casquette et le voile vert.

AU CAMP DE CHALONS — MOURMELON-LE-GRAND

Une saison au camp, pour l'homme comme pour le régiment tout entier, vaut une campagne. La fatigue, les exercices continuels, l'émulation, impriment à tous ensemble et à chacun en particulier ce je ne sais quoi que possèdent seuls les corps et les hommes au retour d'expéditions. Le soldat part de sa garnison tourlourou et revient troupier : au bout de quelques mois, il est à point.

Aussi, après le rude devoir rempli, la rage de la distraction est-elle à son comble. Quand on a fait quelques heures de grandes manœuvres dans ces plaines immenses, sous un soleil ardent dont l'intensité se trouve encore doublée par ce terrain blanc et crayeux, rien de souverain pour se délasser comme de monter à Mourmelon-le-Grand.

Mourmelon-le-Grand est une longue rue. Il est exclusivement habité par tous ces industriels qui vivent de l'armée. Le boucher y domine.—Dans cette petite Palestine chacun tient un commerce essentiellement militaire : tous les besoins et tous les agréments de la vie sont là.

Théâtres, concerts, bals, cafés, et... tant d'autres choses.

Le jour, toute cette population va, vient, reçoit, expédie, prépare, manipule, paie, encaisse, présente en un mot l'aspect d'une place de commerce des plus importantes; et, en effet, qui pourrait dire la richesse de Mourmelon?

A partir de six heures du soir, la ville appartient à l'armée. — C'est une ville d'eaux, Baden-Baden, Ems, Spa, à quelque différence près cependant. — On n'y boit pas d'eau d'abord, on n'y rencontre pas de cocodès, il n'y a pas de roulettes; néanmoins la plus belle moitié du genre humain ne dédaigne pas y venir y passer une saison, — je ne vous dirai pas que ce soient précisément des femmes du monde, mais enfin, depuis que les femmes du monde s'habillent comme les autres, au premier coup d'œil, on pourrait s'y tromper.


LE CAMP
Le soldat part de sa garntson tourlourou et revient troupier au bout de quelque temps; il est à point.

Aussitôt le dîner terminé, tout ce qui n'est pas de service, ou puni, ou fatigué, ou rangé, ou revenu des plaisirs de ce monde, se dirige vers ce lieu de délices.

On va là tout doucement en fumant, en causant, en jouant avec ce bon laisser-aller des camps, qu'il faudra quitter dès qu'on rentrera en garnison. Toutes les armes, tous les corps sont mêlés fraternellement.—On marche par bandes de dix ou douze; fantassins, hussards, cuirassiers, lanciers, artilleurs, chasseurs; depuis le simple soldat jusqu'au colonel—que dis-je, jusqu'au colonel? Cela va plus haut encore, et les jours de théâtre, on aperçoit de grosses épaulettes à deux étoiles, à trois étoiles. Souvent M. le maréchal lui-même, et parfois plus haut encore que M. le maréchal! Ici je m'arrête. Je parie que c'est l'Empereur, direz-vous? On ne peut rien vous cacher.

Eh bien! oui, et ces jours-là je vous promets qu'il y a peu de villes qui peuvent se vanter de recevoir d'aussi illustres hôtes — On ne voit que des uniformes, c'est vrai, mais sous ces uniformes, il y a, outre l'Empereur, souvent des rois, des princes héréditaires, des princes régnants, des grands-ducs, des ducs... Que sais-je?


LA SOUPE
« Du rata! encore du rata! toujours du rata! »

Je ne vous parlerai pas du théâtre. Je vous dirai comme le troupier gascon : *Tu ne sais pas cé qué c'est qué lé Triate? Tu sais cé qué c'est qué qu'oune espectaque, hein? — Non. — Eh bien! mon bon c'est la mêmé chosé?*

Une représentation est partout la même. Nos artistes valent les autres et, comme Bilboquet, peuvent hardiment se vanter d'avoir travaillé devant des têtes couronnées.

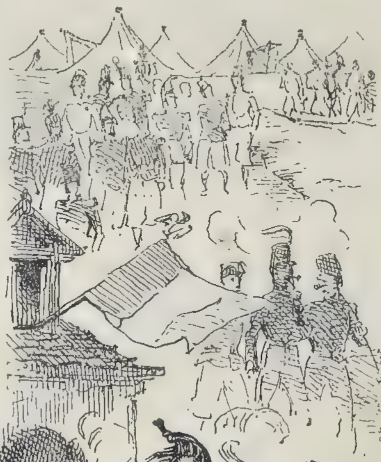
Quant au café, c'est le refuge des philosophes et des amateurs de la dame de pique.

Mais permettez-moi de vous conduire au Grand-Beuglant, ce qu'en style de bourgeois vous appelleriez le café concert. — Une immense salle. — Deux balustrades la coupent en trois parties. — La plus grande, au milieu, destinée aux sous-officiers et aux soldats, — les deux autres, latérales, réservées aux officiers de tous grades. Partout, les unes sur les autres, des petites tables rondes autour desquelles, en se serrant, on pourrait tenir quatre et qui servent pour huit ou dix. — Bah! en campagne!—Une macédoine d'uniformes, d'épaulettes, de galons, de brandebourgs; épaulettes de laine, d'or, à graines d'épinards, étoilées. Frottez-vous bien les yeux pour vous rendre compte de la situation, puis bouchez vous les oreilles pour ne pas être frappé de surdité foudroyante et tâchez de percer l'épais nuage de fumée produit par les cigares, les cigarettes et les pipes.— Tout au fond vous finirez par distinguer une apothéose d'opéra-comique. Des êtres divins et éthérés qui apparaissent comme à travers une gaze. — Ce sont les chanteuses. — Il y en a de belles, de pas mal et même de laides, mais à Mourmelon toutes les femmes sont jolies : une grâce du pays. Elles sont là, formant état-major autour de celle qui se fait entendre, non, je me trompe, qui tâche de se faire entendre. Attitudes timides, tendres, provocatrices, dédaigneuses, brunes, blondes, châtaines, rousses, robes blanches, bleues, roses, jaunes.


LE GRAND BEUGLANT
Tout au fond, vous finirez par distinguer une apothéose d'opéra-comique.

Qu'on dirait un bouquet de fleurs
Orné de ses mille couleurs.

Ici encore l'école Thérésa est en pratique. La voix de la chanteuse légère semble être restée à mariner pendant quelques années dans tous les bocaux du Conservatoire de la mère Moreau. Mais d'un autre côté, il faut bien faire la part du bruit qu'elle a à dominer et de la fumée de tabac qu'elle absorbe. Franchement, je ne crois pas que la voix de madame Deligne-Gueymard elle-même pût résister à quinze jours d'un pareil régime. Partout les conversations sont établies à haute et intelligible voix, entrecoupées des cris de : *Garçon!* ou d'un autre cri que voici :




LA ROUTE DE MOURMELON
Toutes les armes, tous les corps sont mêlés fraternellement.

La diva roucoule n'importe quoi. Une romance où il s'agit d'un tambour-major, par exemple... Je vous cite celle-là parce que pendant un certain temps elle a été fort à la mode.

LA CHANTEUSE.—*Il est bel hooo...*

LA SALLE (imitant l'explosion de 100 pièces d'artillerie). — *mme!*

LA CHANTENSE. — *A lui la pooo,*

LA SALLE (même jeu). — *mme!*

LA CHANTEUSE. — *Il est raide comme un piquet.*

LA SALLE. — *com-mun-pi-quet!*

Après une heure environ de mélodie dans ce genre, vous éprouvez le besoin de vous assurer de la vérité de cet axiome hygiénique que le meilleur moyen de soulager un organe fatigué est de fatiguer un autre organe. S'il n'y a pas spectacle, vous vous dirigez vers le théâtre où a lieu le bal, afin de faire descendre dans vos jambes vos douleurs d'oreille.

Ici c'est un nouveau spectacle : le parterre est converti en salle de danse. Les loges de l'Empereur et du maréchal, ainsi que les stalles du balcon, sont couvertes de toiles, afin de les protéger contre la poussière. Les dames, qui ne brillent ni par leur nombre, ni par le bon goût de leurs ajustements, sont modestement assises sur des banquettes, attendant qu'on vienne les inviter. Les danseurs sont en foule. L'orchestre est installé sur la scène.



CES DAMES
Elles ne brillent ni par leur nombre, ni par leurs ajustements.

Mais le signal est donné, et voici un quadrille qui commence. Comme il n'y a pas de danseuses pour tout le monde, on invite un ami.

Alors, au son de cette musique un peu aigrelette, commence une danse fantastique et imprévue dont on n'a pas idée. Les épaulettes voltigent, des éperons se trouvent, on ne sait comment, à la hauteur de l'œil; puis des tours de gymnastique inconnus jusqu'à présent, à faire frémir Léotard de dépit. C'est toute une révélation. Tel individu qui vous paraissait raide et sanglé dans son uniforme est ici d'une souplesse, d'une grâce et d'une force à désespérer M. Mérante.

Souvent l'autorité est là qui regarde en souriant et en songeant. Et certes il y a bien là de quoi, en vérité. Cette manifestation de la force et de l'adresse, cette ardeur, cette fougue, cette éternelle jeunesse qu'on déploie dans le plaisir, de quelle utilité n'est-elle pas en campagne? Trouvez-moi dans le monde entier une armée à comparer à celle-ci.

Notez que ces exercices de distraction ont lieu après une journée de fatigues corporelles à tuer un cheval, journée qui recommencera demain avec le lever du soleil.

A minuit, vous reprenez la route du camp. La nuit est belle et les tentes se détachent dans le lointain sous un beau clair de lune.

Tout est calme et silencieux. Seuls les factionnaires veillent, et vous approchez enfin du front de bandière de votre corps. Vous suivez la rue qui sépare votre bataillon de son voisin et arrivez à votre tente.

Votre chien pousse de petits cris en vous apercevant; vous le caressez afin qu'il se taise et ne réveille pas les camarades qui ont été plus sages que vous.

Vous défaites les agrafes de votre maison de toile, vous rejetez votre habit, et avant de vous coucher, vous allez fumer un cigare sur le banc de gazon de votre petit jardin.

Puis vous rentrez vous coucher en rêvant qu'il n'y a pas de manœuvre demain.

Dormez! Dormez! c'est un beau rêve! Mais vers trois heures et demie vous verrez bien que

Tout songe est mensonge.

EDOUARD S.



LE QUADRILLE FINAL
..... Et notez que ces exercices de distraction ont lieu après une journée de fatigue à tuer un cheval.

A CHEVAL.



— Allons, grand-papa, à quoi songes-tu? Un peu plus vite, tu sais bien que ces dames m'attendent de bonne heure.



La seule tenue possible à cheval par la chaleur qu'il fait.





— Un grand cheval pour ce jeune homme qui m'accompagne et un tout petit ponney pour moi, s'il vous plaît.



UN BIEN BON MARCHÉ

Ce cheval? Il vaut 800 francs comme rien, et, quand vous n'en voudrez plus, je m'engage à vous le reprendre pour le quart.



CES JEUNES GENS

— Parions ma pipe contre ton fusil que j'arrive avant toi au château.



UNE SITUATION DÉLICATE

C'est sans contredit, celle d'un monsieur qui, se promenant à cheval au Bois, s'aperçoit que son pantalon remonte au-dessus de sa botte!



— Eh! bonjour, cher comte! enchanté de vous revoir! Au moins, ces chasses à courre ont cet avantage qu'elles font se retrouver des gens qui ne se seraient jamais retrouvés ailleurs.

— Croyez-vous vraiment que ce soit un avantage.



COURSES POUR GENTLEMAN

— Dis donc, Jack, ils sont sûrs comme ça de gagner au moins le prix d'un jockey.

DEUX PRINCES DE LA CRITIQUE

Nous extrayons les deux spirituelles boutades qu'on va lire d'un nouveau volume de M. Jean Dolent, intitulé : *Une Volée de Merles.*

I

THÉOPHILE GAUTIER

L'homme est, en général, irritable à l'excès ; pour excuser ce fâcheux travers, que de bonnes raisons à alléguer! La chaleur est-elle étouffante, on nous défend les boissons froides ; c'est justement le mets qui flatte le plus le palais que refuse notre estomac ; ne se passionnât-on qu'une seule fois en toute la vie, soyez persuadé que ce serait pour la femme du meilleur des amis.

Regardons autour de nous : l'accord n'est pas parfait ce me semble. La prima donna détonne ; vienne le plus prochain lundi, et le critique, terreur des vieilles lunes, se fera le champion des oreilles écorchées. Le créancier traite son débiteur de fripon ; il est qualifié par lui d'usurier ; le plus souvent ils ont raison tous deux. Gorgias, ventre plein, cerveau vide, veut transmettre sa face immonde à la postérité ; mais il lésine pour quelques louis, et l'artiste se venge en faisant le portrait ressemblant. Ici et là on se pique et s'égratigne ; coups de bec et d'ongle vont leur train. Le jeune imberbe au franc parler est un sot s'il remet au lendemain sa première leçon d'escrime.

Seul, M. Théophile Gautier se tient en dehors de tout cela ; il voudrait « que le genre humain n'eût qu'une seule tête, » et lui donner un fraternel baiser. Seul entre tous ses confrères, il est parvenu à ne pas blesser l'amour-propre des artistes. Encore un peu, et ce bienveillant juge éveillerait leur modestie.

M. Gautier a beaucoup d'amis, — autant que son toit de tuiles, — et quand le vent souffle, la nuée parasite volette, volette alentour du grand distributeur de mil. Nul autre n'y pourrait résister, mais lui fait bonne contenance. Pour contenter tout le monde, il est indépendant au besoin, classique par boutade, et romantique quand l'occasion s'en présente. Il appelle la froideur, sérénité ; la ligne sèche, simplicité de la force ; l'uniformité, harmonie. Le païen, amoureux de la forme, traite l'incorrection de la ligne de noble insouciance du génie.

Entretient-il ses lecteurs d'une simple nature morte, le peu de poésie du sujet ne glace pas son inspiration : ce malheureux lièvre tout sanglant, c'est un père de famille enlevé brusquement à toutes les affections ; il voit l'épouse éplorée, les enfants en larmes, le terrier en deuil ; il compte un à un les grains du plomb meurtrier ! Hélas !...

C'est une belle mission que la sienne !

Pour consoler la vieille coquette, ce grand cœur fait l'apologie de la ride ; à l'amoureux obèse, il dit que le ventre sied bien ; sous forme de consolation, au chanteur enroué il fait espérer des notes graves magnifiques. Une pièce est-elle mal reçue, nul ne s'entend comme M. Gautier à faire prendre le change à l'auteur désolé ; au plus fort de la tourmente, il prouve au malheureux que tout va bien.

— Mais ces chuts répétés ? gémit le dramaturge aux abois.

— Ils s'adressent à l'acteur.

— Ces quolibets, ces huées ?

— C'est la part de l'actrice.

— Ah ! un coup de sifflet !

— Bah ! le machiniste qui donne un ordre sans doute.

Le réalisme ne lui sourit guère, et c'est tant mieux : son remarquable talent de styliste s'y embourberait : il n'est pas aisé de « faire sa coupe » dans le ruisseau.

Les spectateurs, éblouis, ont quelque peine à le suivre dans le brillant tournoi où il combat avec des armes qu'il a lui-même forgées. Néologisme, soit ; les écoliers indisciplinés font les grands écrivains ; ce sont ces mauvais soldats-là qui gagnent les batailles.

Il faut l'entendre parler de la haute mission de l'art en cette belle langue dont il possède le secret ! Encore sous le charme, on veut relire le passage préféré ; mais bientôt l'illusion s'envole ; le style est chaud, la couleur lumineuse ; l'orchestration abonde en détails précieux, mais la mélodie est absente.

Les mots de régénération, de grand art s'épanouissent sur les lèvres, mais... — Je m'explique :

La musique d'un régiment exécutait un air patriotique, et les badauds battaient des mains. Un passant s'arrête et siffle ; on l'entoure, on s'indigne, les mots conspiration, complot, résonnent à son oreille.

— Que me reproche-t-on ?

— De siffler l'air national !

— Eh ! pardieu ! les musiciens le jouent faux.

« Le char de l'état littéraire » roule vers l'abîme, pense M. Gautier. Le maître a le cœur sensible, si sensible, en effet, que pour n'être pas témoin de notre culbute finale, il se détourne en soupirant. Mieux eût valu se jeter à la tête des chevaux ; un écrivain doit être maître de ses nerfs, que diable !

Il peut devenir religieux (on a bien fait un Saint-Pierre à Rome du Jupiter Capitolin) ; mais il ne s'agenouillera jamais devant une sainte image grossièrement ébauchée.

Un sage a écrit : « Heureux l'homme qui n'a qu'un ennemi. » Eh bien, admettons que M. Gautier soit cet heureux-là ; lorsqu'il ira, dans une cinquantaine d'années, régler les danses des houris, l'ouverture de son testament désappointera plus d'un intéressé.

Brisons à l'avance le sombre cachet :

« De tous les individus intelligents qui m'ont approché, je me suis fait d'enthousiastes admirateurs : ceux-là conserveront de toute façon un bon souvenir de moi.

» Un seul homme, cependant, resta sourd à mes avances ; je l'attache à ma cause par la reconnaissance, en lui léguant la collection complète des toiles créées par mon pinceau ; si je possédais quelque objet plus précieux, je n'hésiterais pas à lui en faire don.

» Th. Gautier *pinxit.* »

II

PAUL DE SAINT-VICTOR

M. Paul de Saint-Victor s'est acquis une réputation de causeur émérite ; grâce à lui, le rez-de-chaussée de la *Presse* est le rendez-vous ordinaire de la bonne compagnie ; il y tient bureau d'esprit musqué et de bons mots assortis, à la grande joie des délicats et des raffinés.

Il s'acquitte de son rôle avec une suprême distinction et un atticisme parfait, et fait les honneurs du logis avec une aisance rare.

Un tomahawk à l'aspect belliqueux l'amène à évoquer le souvenir des héros de Cooper ; à leur suite, il vous entraîne sur les bords de l'Ohio. Suivons-le de bonne grâce. Un parasol chinois lui remet en mémoire une maxime célèbre de Confucius ; il est bon de paraître écouter cette citation avec le plus vif intérêt. Ce cher cicerone s'attristerait si vous passiez distraitement devant certain livres d'Heures d'une châtelaine du moyen âge ; — une goutte de sang macule le précieux missel ; ne manquez pas de vous enquérir de l'histoire tragique qui s'y rattache, si vous avez quelque souci des convenances.

Un yatagan se repose des fatigues d'une existence agitée entre un éventail Pompadour et une pipe turque. Ce serait désobliger l'homme excellent qui vous choie, que de ne pas compter, sur l'acier recourbé, les entailles en dents de scie, titre de gloire de cette arme curieuse.

Vous allez enfin pouvoir prendre congé.

Après avoir témoigné, en homme bien élevé, toute votre admiration pour la bibliothèque du maître, il vous est permis de vous esquiver, non peut-être sans murmurer, ingratitude notoire. M. Paul de Saint-Victor se mire dans son style, sans crainte de la noyade. Il bâtit ses feuilletons à l'exemple de ce mahométan magnifique aux frais de qui l'on construisait une splendide mosquée : il fit mêler du musque au ciment, afin qu'elle fût tout entière et à jamais parfumée.

C'est le pinceau fleuri des portraitistes de ruelles. Je détache quelques feuillets de son album mondain.

Silhouettes féminines. — « Mademoiselle Nelly a le bec et le ramage de cette chose ailée que l'on appelait une grisette. »

« Mademoiselle Coralie Guffroy, du Cirque : Une jolie voix égarée dans un temple guerrier, comme un oiseau chanteur qui ferait son nid dans la bouche noire d'un canon. »

« L'Alboni, dans le rôle d'*Acuzéna* la sorcière : C'est un rossignol faisant son sabbat. »

Mademoiselle Blanche Pierson, sous le capuchon d'un ermite, rappelle ces statues de l'amour des temples ruinés auxquelles le temps moqueur suspend une barbe de mousse. »

« Leonie Leblanc, en habit de sérail, ressemble aux petites sultanes de Crebillon fils, qui sortent en riant d'un œuf enchanté. »

« Mademoiselle Emma Livry rappelle cette fortune aérienne de la *Dogana* de Venise, qui tourne sur son globe d'or au moindre vent des lagunes. »

On n'est pas plus galant.

On discuterait sans profit M. de Saint-Victor. Il faut le rejeter avec dédain ou l'admettre sans condition. L'incandescent phraseur n'est pas pétri d'un vulgaire limon ; il franchit les ravins, escalade les cimes élevées, et parfois se perd dans les nuages. Il s'élance ! il bondit ! il vole !... — Qu'il marche, c'est assez. — Cette exigence indique une nature prosaïque et positive, nous le confessons en toute humilité.

M. Paul de Saint-Victor évite sagement le ton doctoral ; il a une sainte horreur des épithètes malsonnantes et des périphrases brutales, ce dont lui savent gré ses justiciables, — artistes et écrivains, — peu habitués qu'ils sont à tant d'urbanité.

Ce n'est pas un agneau inoffensif, cependant : quoiqu'il ait le sourire sur les lèvres, aux heures mêmes de ses terribles colères, plus d'un souffreteux rimeur porte ses marques : sourire, c'est une façon de montrer les dents.

SUR MANON LESCAUT

Nous extrayons du nouveau volume *La Régence de Michelet*, le portrait suivant :

Est-ce bien l'âme de la Régence qu'elle exprime, comme on le croit communément? Dans ce torrent de passion, trouble de larmes (hélas! aussi de boue), trouve-t-on pour se relever par moments le vif élan d'esprit, l'essor vers l'avenir, qui caractérise l'époque dans les *Lettres persanes?* Non, nul amour de la lumière. Cette désolée *Manon* regarde moins l'aurore que le couchant. Elle appartient surtout à la fin de Louis XIV. C'est un livre amoureux, libertin, catholique. Son chevalier, s'il pouvait autre chose qu'être amoureux, serait, comme maint autre héros de son auteur (l'abbé Prévost), homme de la cour de Saint-Germain, un aventurier jacobite.

C'est la chose essentielle et capitale qu'on n'a pas dite. Le petit chevalier Desgrieux et Manon, les deux enfants qui arrivent de leur peys, lui à dix-sept ans, elle à quinze, et qui se trouvent si vite au niveau de la corruption de Paris, ne peuvent lui devoir leur précocité pour le vice. Débarqués peu après la mort du Roi, ce n'est pas la Régence, ce n'est pas le Système qui les font si gâtés déjà. Ils sortent uniquement de l'éducation de province. Ils ont été élevés en maisons nobles. Lui, fils d'un gentilhomme assez considérable, puisqu'il a des gentilshommes pour serviteurs. Elle, malgré son petit nom Manon, elle est sœur d'un garde du corps, donc de bonne famille et certainement *demoiselle*.

Ils sont tout à l'image du bon Prevost. Malgré tous leurs désordres, ils ont un fonds religieux qui revient fort bien à la fin, puisque, dans leur établissement en Amérique, ils ont absolument besoin du sacrement. Mais ce fonds religieux n'a pas eu grand effet moral sur leurs débuts. A quinze ans la petite est déjà « expérimentée. » Et cette expérience lui fait suivre sans hésitation (après deux mots de compliments) un garçon inconnu. Lui, plus passionné, moins naturellement corrompu, comme il passe vite cependant du séminaire au tripot, à l'escroquerie! « Mais c'est qu'il aime, dit-on, et il va à l'aveugle. » D'accord, mais l'amour même serait plus fortement marqué si l'honneur, la religion luttaient un peu, du moins afin d'être vaincus. Mais ces principes sont si morts, parlent si peu, que l'amour n'a pas même à vaincre.

L'auteur et le héros, c'est le même homme, au jugement de la critique sérieuse. Le livre n'a rien d'une fiction. Cela ne s'invente pas. Prévost, auteur lâche et diffus, ici, sous l'aiguillon d'un sentiment très-personnel, a trouvé une force et une simplicité terribles. Ce n'est pas du génie. C'est bien plus, c'est nature, douleur, honte, amour, volupté amère, désespoir... Le cœur est percé.

Il n'a pas fait comme Rousseau. Il ne s'est pas nommé dans sa confession. Et je crois qu'il en a souffert. Tel qu'il fut, il aurait trouvé un sensuel bonheur à signer son histoire d'amour, à écrire que c'était bien lui qui avait eu Manon. Il eût fort aisément endossé des misères qui alors faisaient peu de tort à *l'homme de qualité*. Mais il ne le pouvait. Il était prêtre. Il avait été moine. C'est sa robe qu'il a respectée.

Prévost est à peu près de l'âge de son chevalier. Un peu avant le siècle, il naît sur la lisière d'Artois, de Picardie, et pas bien loin des lieux où naît Watteau. L'un d'Hesdin, l'autre de Valenciennes. Deux grands peintres, qui, tous deux d'un art différent, feront tous deux Manon Lescaut.

Prévost naquit en plein roman, dans ce pays où les séminaires irlandais élevaient tant de têtes chimériques, d'apôtres intrigants, pour lesaventures d'Angleterre. Esprit charmant, facile, faconde intarissable, tête chaude et quasi-irlandaise. Tout imagination. Il en fut dupe toute sa vie. Ses maîtres, les jésuites, qui l'aimaient fort et qu'il aima toujours, auraient bien voulu le tenir. Il était trop léger. Il se croyait bon gentilhomme (étant le fils d'un procureur du roi). Il servit. Il aima. Tout jeune (1721), l'année même où son chevalier est converti par la mort de Manon, nous voyons Prévost converti de même chez les Bénédictins. Il y reste encapuchonné (non sans regret) quelques années, compilant tristement la *Gallia christiana*. Mais, près d'un gros volume, il en écrit un autre bien petit (devinez lequel). Brûlant secret qu'on ne peut garder guère. Ce rêve, et bien d'autres encore, de vie folle et mondaine, il les contait indiscrètement. Le soir, il ramassait des moines dans certain petit coin. Il les tenait là fascinés. Il contait, il contait, sans pouvoir s'arrêter, et cela durait jusqu'au jour.

Sa fuite du couvent, en 1727, le divorça d'avec le fatal manuscrit. Quand l'oiseau envolé plana aux vertes plaines de la libre Angleterre, il ne put plus tenir cette *Manon*. Elle aussi s'envola, publiée comme un épisode d'un long roman. Elle emporta, ce semble, une bien grande partie de lui-même. Car depuis, il resta un écrivain facile, agréable, diffus, délayant, et bref peu de chose.

Il a du papier, une plume, mais nul plan devant lui. Telle sa vie, tels ses livres. Il n'a jamais prévu. Il va, flotte; c'est le cours de l'eau D'homme d'épée, moine et défroqué, romancier et prédicateur, traducteur et compilateur, journaliste, auteur à gages, par tous pays et tous métiers, il va et ne peut s'arrêter. Souvent amoureux, souvent converti, à l'église, au cloître, au grenier, ermite, ou presque marié avec une belle Hollandaise qui l'enlève un matin. Ce qu'il a de plus fixe, c'est un certain attachemunt à ses bons Pères, à ses bons moines, à tant de bons abbés Tout le clergé est bon. Son imagination douce et charmante ne lui laisse voir partout que l'excellent Tiberge du roman, ce héros de vertu, d'amitié. Il est si prévenu, qu'il donne les mêmes traits au chef de la rude maison où jouait tant le nerf, au supérieur de Saint-Lazare. (Voir plus haut mon *Louis XIV*.)

Son chevalier est-il tout à fait sans principes? Non. Qu'il s'en rende compte ou non, il en a deux. L'un : qu'un homme *né*, élevé chrétiennement, peut toujours revenir de ses échappées de jeunesse, qu'il peut aller fort loin sans danger du salut. L'autre, le principe galant : « Que l'amour excuse tout, qu'un *véritable amant* a le droit de tout faire. » Avec ces deux idées, rien n'embarrasse Prévost. Il court bride abattue, va des deux pieds dans le ruisseau.

Nous ne sommes plus de cette force. Nous ne supportons plus l'aisance avec laquelle le chevalier, sans s'étonner, entre dans une bande d'escrocs. Nous ne digérons plus « ses longues manchettes, » propres à filer la carte. Encore moins sa résignation à faire « le petit frère de Manon » le naïf et le niais, devant l'entreteneur qu'on veut plumer. Je ne dis rien de l'homme tué, petit assassinat sans conséquence, fait si vite qu'on n'y songe plus. Il est vrai, ce n'est qu'un portier.

Les critiques ont été, disons-le, étonnamment faibles, j'allais dire lâches, pour Manon. Cent ans après, elle corrompt encore, et les hommes contre elle ne gardent pas leur jugement. Un d'eux nous dit, qu'après que bien des livres auront passé, elle reparaîtra « dans sa *fraîcheur*. » C'est justement là ce qui manque, Prévost qui la montre adorée, et veut la rendre séduisante, lui fait maladroitement dire, écrire des choses basses qui la fanent trop. On sent ici les mœurs, les habitudes du prêtre. Il n'a pas connu les nuances, n'a pas vu les dames de près. Cette irrésistible Manon n'est qu'une fille, pas même la moderne *camellia*. Elle parle lourdement des besoins de la vie, des pièges qu'elle va tendre, « de ses filets. » Elle badine désagréablement sur les caprices de la faim : « Je rendrai quelque jour le dernier soupir en croyant en pousser un d'amour, » etc. Ce positif cynique fait froid. Mais sa facilité à enfoncer des pointes dans le cœur saignant fait horreur. Quand cela va jusqu'à lui envoyer une fille « pour le désennuyer » tenir sa place au lit!... La fureur de l'infortuné, l'explosion de son désespoir, dépassent les effets que l'auteur a voulu produire. On est dégoûté, indigné, mais plus irrévocablement que le héros. Manon est sans retour flétrie; elle s'est jugée elle-même.

Les critiques ont remarqué, avec raison, comme grande originalité du livre, la parfaite *sécurité* de Manon à chaque chute. Mais ils ont tort de l'appeler « une fille *incompréhensible*. » Cela ne se comprend que trop. Elle connaît son amant. Elle n'ignore pas, l'*innocente*, que le péché lui va, qu'elle en est plus jolie, aimée, désirée davantage. C'est le mot immoral de tel poète à son infidèle : « Tu sais que je t'en aimai mieux. »

L'amour certainement y est aveugle et violent. Mais dessous on démêle aussi quelque chose de gâté, de dépravé. Avec l'odeur de séminaire, de tripot, d'hôpital, il y en a une autre encore. « Expérimentée, » dès quinze ans et formée spécialement par certaine éducation (qu'on comprend moins en pays protestant), Manon n'est pas tant ignorante. D'instinct au moins, elle connaît « les grâces de la chute, » combien une jeune Madeleine est embellie « de son indignité, » attendrissante de faiblesse et de honte.

Le chevalier abbé, la fleur de Saint-Sulpice, qui y a passé de si belles thèses, n'a pas perdu son temps. Il connaît ces fins fonds mystiques, tout ce que la théologie peut prêter à l'amour. Quand Manon le tire du séminaire, il se sent, dit-il, emporté d'une *délectation victorieuse*. Mais la *délectation* semble augmenter à mesure que Manon, plus souillée, devrait inspirer répugnance. Cet attrait de corruption, cette amère volupté, mêlée de désir et de jalousie, comme une eau forte, va creusant dans une âme malade et malsaine. Le progrès est marqué de pardon en pardon. Elle avoue, se confesse. Elle pleure, demande grâce. Et toujours le vertige augmente. A la troisième fois (coupable, jusqu'à cet outrage de lui envoyer une fille!), à genoux, à discrétion, « elle a peur, » il résulte que c'est lui qui défaille, qui peut plus et tombe. Elle a vaincu! Elle est si touchante, abaissée dans cette attitude d'esclave, et elle dépend tellement!

La passion est au comble? Non. Car elle augmente encore quand il la suit en sa dernière misère, enchaînée par le corps aux filles sales et dans la même ordure. Là, mise à leur niveau, flétrie des corrections de l'hôpital, éteinte et fanée, l'œil fermé, n'osant regarder même, par la honte elle enfonce le dernier dard d'amour.

VOYAGE DE S. A. LE PRINCE INCOGNITO

De temps en temps on lit dans le *Moniteur :*

S. A. le prince de l'*Almanach de Gotha* se rend à Paris DANS LE PLUS STRICT IACOGNITO. S. A. est accompagné du baron *Pataraphe*, grand-chancelier.

S. A. voyagera sous le nom de *comte Hamlet*. Elle partira le 12 courant, à 11 heures 47 minutes, par le train spécial express.

(*Suit l'itinéraire jusqu'à Paris.*)

CORRESPONDANCE MYSTÉRIEUSE.
des journaux étangers.

S. A. le prince de l'*Almanach de Gotha* est un homme de 18 à 60 ans à peine, ni beau ni laid, ni blond ni brun, une main de fer sous un gant de velours, bien que je ne lui aie jamais serré la main. Je puis même avancer jusqu'à dire que je ne l'ai jamais vu. C'est un homme rempli d'urbanité, grand amateur de courses et de chasse, etc.

Autre correspondance.

J'attendrai encore une quinzaine de jours avant de vous envoyer la note publiée la semaine dernière par le *Moniteur*, de façon que nos lecteurs l'aient complétement oubliée. Les détails du voyage de S. A. le prince de... etc., etc. (*J'ai oublié le nom : mettez ce que vous voudrez*) ne sont pas dans la *partie officielle*. La *partie non officielle* ne m'inspire qu'une médiocre confiance. Euh! euh! voilà. Vous savez, je ne sais rien, savez-vous? etc., etc.

LES JOURNAUX DU SOIR.

Paris, 13 septembre.

S. A. le prince de l'*Almanach de Gotha* est arrivé ce matin à 10 heureures *dans le plus strict incognito*. Six régiments d'infanterie, deux escadrons de lanciers, deux escadrons de chasseurs, un escadron de spahis, trois batteries d'artillerie montée, la gendarmerie de la Seine, cinq bataillons de gardes nationaux, un piquet de la garde de Paris et un peloton de sapeurs pompiers, musique en tête, ont salué son entrée dans la capitale au milieu d'un concours énorme de population. Le Prince de l'*Almanach de Gotha* est descendu à 10 heures 35 minutes au *Rendez-vous des bons monarques*, et s'est mis au balcon avec sa suite *dans le plus strict incognito*.

14 septembre.

S. A. le Prince de l'*Almanach des Muses* — je veux dire de *Gotha*, a reçu en audience calfeutrée les rédacteurs de l'*Indépendance belge*, du *Nord*, du *Midi*, de *l'Europe*, du *Sud*, de *l'International*, du *Nord-Nord-Sud-Est-Ouest*, qui ont été amenés au palais les yeux bandés et la girouette au chapeau. Ils sont restés une heure dans cet état dans le grand salon de réception, où S. A. n'a pas paru à cause du *strict incognito* qu'elle a résolu de garder pendant le temps de son séjour à Paris. Ces journalistes, généralement bien informés de leur santé réciproque, se sont empressés d'adresser les curieuses révélations de cette entrevue à leurs feuilles respectives sur papier pelure d'oignon, en annonçant une bascule dans l'équilibre européen. — (*Le Port en sus pour les villes de l'etranger.*)

15 septembre

Le prince de l'*Almanach de Gotha* a visité aujourd'hui, dans le plus stict incognito, les ateliers de l'IMPRIMERIE IMPÉRIALE. Le comte Hamlet a écouté avec le plus vif intérêt les explications qui ont été données au prince de l'*Alm.* sur la typographie comparée, depuis Adam et Eve jusqu'à nos jours. On lui a remis en sortant un compliment composé en 2,749 langues pendant la durée de sa visite. — (*Moniteur du soir.*)

16 septembre.

Ce soir, le prince de l'*Alm.*, etc., a assisté, dans le plus strict incognito, à la représentation donnée par ordre à l'OPÉRA. Toutes les lorgnettes étaient braquées sur la loge du comte Hamlet. Vu le strict incognito du prince, les spectateurs étaient masqués. Le comte a salué le public d'un air gracieux, et a daigné applaudir le pas de *trente ou quarante* danseuses habillées en jeu de cartes.

17 septembre.

Le prince de l'A. de G. visitera cette après-midi le JARDIN D'ACCLIMATATION dans le plus strict, etc.

Tous les animaux garderont la chambre.

18 septembre.

Le journal illustré — 2 sous — donne aujourd'hui le dessin authentique avec portrait, de la visite faite par le prince de l'A., dans le plus strict incognito, aux magasins de..., de... et de...

Tous ces marchands seront autorisés à prendre leur brevet, contre factnre, de fournisseurs brevetés du prince de l'*Almanach des* 500,000 *adresses* X...ki, le bottier à la mode, chaussera donc une nouvelle tête couronnée!

19 septembre

Le prince de l'*Almanach de Mathieu de la Drôme* visitera aujourd'hui le Jardin des Plantes, Notre-Dame, la Samaritaine, la salière de Saint-Germain-l'Auxerois (église *poivre*, mairie *sel*, tour au milieu), la colonne Vendôme, le café des Aveugles et la statue de notre immortel Béranger.

20 septembre,

Il est impossible que le comte Hamlet quitte la France sans avoir donné un coup d'œil à la *manufacture de Sèvres* et à notre *musée de Versailles*, que diable!

21 septembre.

Demain, le prince de l'*Almanach-Botin* chassera dans la forêt de Rambouillet, et tuera un piqueur et un garde-champêtre, *dans le plus strict incognito*. Les lapins illumineront leurs garennes et les lièvres battront du tambour.

22 septembre.

Il y aura demain réception générale ordinaire et extraordinaire au *Rendez-vous des bons Monarques*. A cause du strict incognito, les dames seront admises, vu la discrétion naturelle de ce sexe enchanteur.

23 septembre.

Grand dîner diplomatique. Les rédacteurs incognito de l'*Indépendance, du Nord, de l'Europe internationale* se déguiseront en marmitons pour tremper leurs plumes dans la sauce des secrets d'État. — *Tout pour une nouvelle.*

24 septembre

On lit dans le *Moniteur :*

« S. A. le prince de l'*Almanach de Gotha* est rentré dans ses Etats, où il a déposé le masque de son incognito. Nous pouvons donc parler sans contrainte :

« *Tout le monde l'a reconnu. Il payait ses dépenses avec des pièces à son effigie.* »

J. TELIO.

UN MOT DE TROUVILLE

21 *août.*

On m'installe chez un Trouvillais, une petite chambre tranquille à 3 fr. par jour. C'est pour rien! La semaine dernière, madame de P. a payé 200 fr. un appartement de deux personnes pendant trois jours!

Je me suis promené ce soir sur la plage au milieu des groupes qui s'installent dans le sable comme des pingoins. A 8 heures et demie, je suis allé au théâtre, quatre murs avec du papier peint le long de l'orchestre. On jouait la ***Perle de la Cannebière***, l'***Amour quéque c'est qu'ça***. J'ai vu dans la salle la plus jolie petite cocotte qu'on puisse voir : chapeau melon noir, senorita à jupe courte en soie noire, autour du cou et tombant dans le dos des rubans de satin rouge, une jupe en satin vermillon avec dentelle noire, canne et bottes. On en mangerait.

Je suis tout étourdi, ahuri, il me semble que je suis tombé en plein dans une toile d'Isabey ; je vois toujours ces gros navires faisant la sieste sur le sable à sec, avec un ciel gris qui se crève. Au-dessus tous ces bonnets de coton, ces casquettes blanches, ces pardessus rouges, ces plumes qui flottent : j'ai du bonheur pour un mois. Comme cette nature est belle! Le long du chemin j'avais envie d'embrasser ces bonnes vaches qui paissaient avec de l'herbe jusqu'au ventre.

—

23 *août.*

Ce matin je suis allé sur la plage et j'ai pris mes notes : je préfère cette manière de procéder; je laisse l'album à la maison. J'inscris : la robe aux losanges bleus et tout est dit. Bien que la marée se fût fait attendre, bon nombre de ces dames étaient allées au devant, lui offrant, pour l'engager à venir, ce qu'elles avaient de plus provoquant. Elle n'a pas failli : elle a même amené avec elle des trombes qui nous ont arrosé bel et bien toute la soirée.

Après déjeuner, j'ai visité Deauville; les maisons ressemblent à des pions sur un échiquier ; la plage est merveilleuse, et la mer y a fort mauvais caractère, chose qui a bien son charme ; il y avait concert au Casino à 3 heures et demie; je préférai revenir mettre mes notes au clair, car on jouait l'éternel ***Il baccio! !!***

J'avais *brassé* le matin une douzaine de pages de mon album. J'ai fait ensuite une course à âne jusqu'à l'heure du dîner. Et la pluie tombait toujours! Il n'y a pas d'autre ressource que le salon. Je fumai bon nombre de cigares, humant l'air de la plage, étudiant toutes ces dames, les unes tenant la Bourse des commérages, les autres faisant du filet ou de la tapisserie ; on jouait un jeu

d'enfer dans un coin. Quand les contrebasses et les violons eurent suffisamment agacé les oreilles nerveuses, les pieds se mirent à remuer et le conseil sérieux et solennel se termina en sauterie.

Le baron de P... est ici ; on m'a raconté qu'au Casino de Deauville il avait élevé des prétentions pour obtenir un rang de chaises par-devant les autres: les baigneurs s'y sont opposés ; un d'eux aurait dit : *Nous ne sommes pas à Varsovie.*

J'ai rencontré ma petite duchesse de l'autre soir. J'ai déjà une collection de 54 petites femmes, sans compter les ânes et les gandins.

Mercredi, il y a grand bal au Casino de Deauville ; je serai curieux de voir si les uniformes de ces dames ressembleront à ceux de la journée.

Je commence à sentir des frissons, je suis rentré tout trempé, j'ai froid et sommeil ; du reste, la pluie a tombé un peu aussi dans mon encrier, et comme ce que je vous dis là n'est ni gai ni fol, *aussy bien fais-je en rompant cestuy entretien.*

Bonsoir.

—

22 *août.*

Je ne vous ai pas écrit hier parce que cet animal de D..., avec son cours de chiromancie, m'a fait coucher tard. Il a donné une séance au salon.

Il a fait un temps affreux, rafales terribles, coups de vent, pas un chat dehors, des vagues se livant à un steeple chase par-dessus la jetée, une pluie impitoyable s'infiltrant partout !

Que faire? Comme je ne suis pas venu ici pour m'amuser, j'ai pris mes jambes à mon cou et je suis parti à l'aventure. Je voyais la mer tellement mauvaise que j'éprouvais des démangeaisons à la taquiner : je cherchai à louer un canot à voile et un homme de bonne volonté pour m'accompagner ; un canotier parisien plus intrépide que des loups de mer, allons donc ! c'est pourtant le fait : les loueurs de bateaux m'ont ri au nez en disant : oh ! ces Parisiens c'est tous des *gouailleux.* Je me rejetai sur la terre et j'escaladai les hauteurs des falaises ; je visitai l'église ; même style que celle de Versailles, un seul petit navire pendu à la voûte dans une des ailes latérales, un maître-autel ressemblant à de la galantine de volaille.

Le soir j'ai admiré le couple D... trônant sur une estrade dans la salle de danse et tout autour des amours de petites femmes bien inquiètes sur les destinée et réfléchissant sur leurs phalanges avec ou sans nœuds philosophiques : une d'elles donnait la patte à Mme D... qui lui récitait son boniment : — Madame, vous êtes nerveuse, impressionnable, susceptible, vous enfanterez facilement, etc., etc., mais ce n'est pas cela qu'il me faut; ferai-je ou non fortune? Elle répétait continuellement : ferai-je fortune ? — M. S... s'écria : Mademoiselle, si au lieu de vos mains, vous regardiez vos yeux, ils vous diraient que oui.

Ce matin un ciel pur comme le fond de mon cœur, un soleil de printemps; vite sur la plage ; c'est à rendre fou, je ne puis pas faire deux pas sans voir un costume nouveau. Les dames jouent du costume comme du piano : elles montent les gammes de tons et de demi-tons de couleurs, aussi facilement que les gammes chromatiques. Quelles peintres que ces petites femmes!

Après dîner j'ai fait un tour au salon, je suis venu m'habiller et... en route pour le Casino de Deauville. En entrant au salon, j'aperçois toute la coterie Deauville, comme on dit ici : M. et Mme de M... Mlle Caroline H..., Mme de L..., la famille O..., M. S.., M. de B.., etc. Une cinquantaine de femmes à peine, mais un parfum d'élégance, une fraîcheur de toilettes, un je ne sais quoi d'excessivement distingué que je cherche en vain dans ces mamans qui font de la tapisserie au salon de Trouville.

Le Casino de Deauville ressemble à tous les cercles parisiens : le salon de danse est une jolie salle de théâtre avec scène, manteau d'Arlequin, tribunes courant autour de la galerie ; on a dansé en bottes, en toquets, en costume de la plage, les cavaliers en redingotes ou habits, pantalons de couleurs, gants beurre frais.

Des éclairs sillonnaient la mer et jetaient des lueurs singulières dans le salon; il fallut songer au départ. En voiture, il fallait entendre les petits caquetages de ces dames : Crois-tu que Deauville reussira ? Était-ce peu nombreux ! — Il y a bien plus de monde à Trouville? — Charmante fête, mais je n'aime pas la coterie. — Vous avez vu, Mesdames, comme la coterie M... a l'air de nous dévisager. Mme de P... s'en donne à nos dépens. — M. O... a bien fait d'inviter du monde à dîner : ils étaient seize à table, ils n'étaient que quatre chez le duc de M..., j'ai vu Gaston qui m'a dit : j'ai dîné chez le duc avec ma femme ; nous n'étions que quatre, et patati et patata. Et c'est comme ça toute la journée. Perruches, va !

Je file à Paris demain dans la nuit.

X.

CHOSES ET AUTRES

—

Il y a un chemin de fer qui m'épouvante toujours ; celui de l'Ouest. Le nombre des lignes qui se croisent, des trains qui se frôlent est véritablement effrayant. Or, voilà qu'on y exécute d'immenses travaux, dans le but d'ouvrir de nouvelles voies. Je déclare que, désormais, tout convoi qui ne partira pas moins de vingt-quatre heures après celui qui l'aura précédé n'offrira aucune sécurité.

—

M. Timothée Trimm continue ses chroniques palpitantes d'intérêt et d'actualité. L'autre jour, il daignait apprendre au public à unson, tout en s'occupant des drapeaux mexicains, la nuance des étendards de la tribu de Juda. Il affirmait que le drapeau français a trois couleurs : bleu, blanc et rouge, donnait la place relative de ces couleurs, et ne craignait pas d'ajouter que le drapeau qui surmonte une maison indique que cette maison est terminée... coût : 30 fr.

On lit dans les faits divers :

« Quarante-deux perdreaux ont été arrêtés, à la gare Saint Lazare, sous la crinoline d'une dame. Ils ont été remis entre les mains de *M. Pâté*, commissaire spécial. »

Est-ce un calembour ?

—

« Pleurez, pleurez, mes yeux et fondez vous en eau... »

Orélie-Antoine Ier, roi d'Araucanie et de Patagonie, a été cité devant la septième chambre de police correctionnelle, sous la prévention d'escroquerie. On prétend qu'il est impossible de cumuler la profession de roi et celle d'avoué à Périgueux.

—

A l'Odéon, une grande comédie en quatre ou cinq actes. L'Odéon aime ses habitudes.

A la Porte-Saint-Martin, les *Flibustiers de la Sonore.* Toujours la suite du traité de la Compagnie Nantaise ; la Porte-Saint-Martin se réserve les drames littéraires... On brûlera beaucoup de poudre.

—

A l'Ambigu, *Rocambole* tiendra l'affiche. Il faut bien qu'il y ait quelque chose sur une affiche.

—

Bonne nouvelle !... Dumas fils aurait renoncé à son vœu d'éternel silence. Puisse ce bruit avoir quelque fondement ! Dumas fils aurait tort d'imiter Rossini. Ne sait-il pas que les plus belles œuvres n'attirent pas toujours la foule.

—

Les souscriptions pour les incendiés de Limoges s'élèvent déjà à des sommes qui témoignent en faveur de notre charité. Toute la France envoie son offrande. Il serait assez drôle (si l'on me permet cette expression dans cette affaire), que l'argent donné dépassant l'argent brûlé, les seules gens qui n'eussent rien perdu au sinistre fussent les incendiés eux-mêmes.

—

Lisez-vous un roman du *Siècle* intitulé la *Croisade noire ?* L'auteur vous serait très-obligé de n'en rien faire. Cet auteur singulier, qui a la manie de poursuivre les moines, est une femme. Je pose trois points d'interrogation ???

—

Puisque j'en suis aux publications, disons du bien des *Mémoires du Géant*, de Nadar. Dire du bien n'est pas notre habitude. Cette œuvre est vraiment étrange; elle vous entraîne. Impossible d'y trouver du style, mais une ardeur, une fougue, une *furia*, qui le remplace à ravir.

—

On assurait, dans quelques cercles, qu'un homme puissant à qui l'on avait fait écrire une lettre de remercîment pour une croix qu'on ne lui a pas donnée, se serait pendu de désespoir, près de la Porte Maillot. Nous sommes autorisés à déclarer ce fait de tout point inexacte.

—

L'amoureuse de théâtre de... rentrait dans la coulisse après sa scène d'amour. Elle était à peine hors de la vue du public qu'elle exécuta une série de gestes si expressifs et si déhanchés que le régisseur la mit à l'amende.

Le directeur arrive. Son œil tombe sur le tableau des punitions. Le nom de Mlle... le frappe; il s'informe; le régisseur l'instruit. Il demande l'ingénue.

— Vous êtes à l'amende. Qu'est-ce que vous avez fait ?

L'aimable enfant ne se fit pas prier pour exécuter sa pantomime.

— Recommencez donc voir encore un peu ça ?

Deuxième répétition.

— Très-bien, dit le directeur, je lève votre amende.

—

Pour peu qu'on soit philosophe — je le suis et j'aime à réfléchir — il est impossible de lire le récit des accidents dans les journaux sans avoir envie de rire. Je suis sûr que les personnes, les hommes de lettres, qui sont spécialement attachés à la rédaction des accidents, doivent être des gens chamants et d'une gaieté intarissable.

A la lecture de toutes ces horreurs, on se sent mieux dans sa robe de chambre et le fauteuil vous paraît plus douillet, on se dit : Allons ! bon, voilà encore des malheurs auxquels j'ai échappé. — Les infortunes du voisin vous rendent votre bien être plus doux... affaire de contraste ! Plus il fait froid dans la rue et plus le coin de la cheminée paraît agréable. Et puis, franchement, la plupart des accidents sont ridicules

Tous les jours de la vie, en été, je retrouve aux faits divers cet imbécile, le même, bien certainement, qui, ne sachant pas nager, se jette dans quinze pieds d'eau, sous prétexte qu'il veut se rafraîchir, disparaît, et meurt au fond de l'eau uniquement pour permettre à l'écrivain de *constater, une fois de plus, combien sont dangereux les bains froids.* Moi, qui suis un philosophe pratique, je trouve le monsieur qui ne sait pas nager complétement absurde.

Tous les jours de la vie, en automne, je retrouve ce chasseur qui regarde dans le canon de son fusil chargé, tandis que du bout de son pied il agace son chien. Par le plus pur des hasards le coup part. Qu'est ce que le plomb fait? — Il fait balle, et qu'est-ce que le plomb fait sauter ? — La cervelle de la malheureuse victime. — Encore un homme qui se sacrifie pour donner le droit à l'écrivain de *constater une fois de plus combien la chasse offre de dangers.*

Ce qu'il y aurait lieu de constater, avant tout, c'est le nombre de gens qui meurent de bêtise.

X.

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



LE POIVRE

FRAGMENT

...Il y a bien vingt-cinq ans de cela; mes cheveux étaient noirs et les siens... Ah! monsieur! la jolie petite tête blonde! Notre fils le lieutenant était à peine une vague espérance; nous l'appelions Rosine entre nous, car nous ne voulions qu'une fille.

Nous étions mariés depuis trois mois, bientôt quatre; inutile d'ajouter que nous nous adorions comme on ne sait plus aimer aujourd'hui.

Je dois vous avouer que mon beau-père, le marquis, ne m'avait pas précisément jeté sa fille à la tête. Il ne me trouvait pas d'assez bonne maison, quoique morbleu!... mais n'importe. C'était bien le meilleur homme et le plus doux de la terre. Il grondait du matin au soir contre sa femme et contre Irène, mais Irène et la marquise le menaient à grandes guides, c'est-à-dire par le bout du nez. Un nez bourbonien, fabriqué à souhait pour ce genre d'exercice. Bref, après avoir parlé vingt fois de me passer sa lame au travers du corps (et il était homme à le faire), ce scélérat d'émigré m'avait donné sa fille et son cœur avec; il m'adorait. Je vois encore les deux grosses larmes qui coulaient sur ses longues joues lorsqu'il nous dit adieu après les noces en nous donnant sa bénédiction paternelle : une vieillerie passée de mode aujourd'hui. Je lui trouvai l'air si drôle, mais si drôle que ma figure se contracta comme si j'allais éclater de rire et que je me mis à pleurer comme un sot.

En ce temps-là, il y avait encore des diligences, et vous aurez beau dire, on ne s'ennuyait pas à deux sur la grand'route quand on avait eu soin de retenir tout le coupé. Irène voulait voir la Suisse et l'Italie, je lui fis faire un petit voyage artistique et sentimental dont une princesse se serait léché les doigts. Tout l'été y passa; le bon vieux père et la marquise nous écrivaient partout où la poste avait ouvert boutique, et des tendresses, des attentions, des conseils! « Chers enfants, soyez sages; évitez les brigands; craignez les courants d'air dans la montagne; Henri, ménagez-la. » Bonnes gens! braves gens! On n'en fait plus comme eux, et ils sont trop loin d'ici pour que j'aille leur dire quelle amitié, quel culte, nous leur gardons au fond du cœur.

J'avais promis solennellement de leur ramener Irène en septembre. Le marquis tirait encore sans lunettes et il arpentait la plaine comme pas un sur ses jarrets de soixante ans. La chasse ouvrait le 4 en Lorraine, nos logements étaient préparés là-bas, la marquise nous écrivait : « Je vide le château pour meubler votre pavillon. » Mais comme Irène était un peu fatiguée du voyage et comme il nous restait cent bonnes lieues à faire, je décidai que nous nous reposerions un jour à Paris.

La diligence nous déposa le 1er septembre, à cinq heures du matin, dans la cour des messageries. Il fallut éveiller l'enfant qui dormait entre mes bras, dans mon manteau. Le manteau! encore une chose que vous avez supprimée sans la remplacer. L'enfant, c'était Irène; elle avait l'air d'une petite fille de quinze ans, quoiqu'elle en comptât vingt sonnés, et les aubergistes lui avaient dit mademoiselle tout le long du chemin. Moi, je l'appelais l'enfant; aujourd'hui, qu'on fait tout à l'anglaise, on dirait *baby*. Elle, elle m'appelait *petit mari;* j'avais pourtant déjà cinq pieds six pouces, car je n'ai pas grandi depuis l'âge de trente ans. Elle disait cela si gentiment, en effaçant l'*r*, et d'une petite voix si douce que je me sentais presque aussi père que mari.

Nous voilà donc sur le pavé, vers le milieu de la rue Montmartre, elle à peine réveillée, moi pas mal ahuri du bruit des roues qui me grondait encore dans la tête, et sans savoir où prendre gîte, car nous n'avions pas encore d'installation à Paris. Les malles étaient déjà sur le fiacre et je ne savais pas quelle adresse d'hôtel j'allais donner au cocher. « Mais, dit-elle en ouvrant ses grands yeux, si nous allions rue de la Victoire! »

— Rue de la Victoire? chez ton père?

— Certainement, puisqu'il n'y est pas. Le concierge a les clefs, nous serons mieux qu'à l'hôtel. D'abord, moi, j'ai mille choses à prendre, et puis, je serai si contente de revoir la maison!

— Au fait! et moi aussi. Cocher, rue de la Victoire!

Le marquis passait là cinq ou six mois d'hiver. Il occupait un premier étage assez modeste, avec remise et écurie; cela valait alors deux mille francs de loyer, qui font six mille francs d'aujourd'hui. Aux approches de la maison, mon cœur battit par habitude. J'avais si souvent fait le pied de grue sur ces trottoirs! Je m'étais arrêté tant de fois pour me donner une contenance, devant le pharmacien, devant le marchand de meubles et le miroitier! A cinq heures du matin, les volets changent bien la physionomie des boutiques : je ne m'y reconnaissais plus.

La porte cochère était ouverte; on voyait au fond de la cour un domestique en tenue du matin : figure inconnue. Le concierge dormait sur la foi des traités; ses deux fils, bambins de huit à dix ans, jouaient à balayer l'escalier : éducation professionnelle. Ils me parurent très-jolis, ces petits concierges en herbe; les figures d'enfants commençaient à m'intéresser. L'un d'eux courut prendre les clefs du premier étage, tandis qu'un pauvre diable affamé, comme il en sort le matin entre les pavés de Paris, chargeait nos malles sur ses épaules. Celui-là, grâce à Dieu et à ma chère petite Irène, a pu faire un bon déjeuner.

Me voyez-vous montant avec elle ce terrible escalier dont chaque marche me rappelait une espérance, une crainte, une angoisse? Ce passé tout récent me semblait vieux de dix années. Je ne m'étais pourtant pas ennuyé pendant les quatre derniers mois, oh non! mais le temps me paraissait long parcequ'il avait été plein. Aujourd'hui (expliquez cela si vous pouvez), il me semble que les vingt-cinq ans de mon bonheur ont été rapides comme un rêve. Je n'en ai pas joui, sacrebleu! Je demande à recommencer.

Elle ouvrit elle-même, avec la petite clef, la porte de l'antichambre. Un encombrement à faire peur : dix gros paquets de toile grise, cousus de ficelle et noués aux coins... Que diable est-ce que cela?

— Mais, dit-elle en riant, c'est notre linge de maison. Tu ne reconnais pas mon trousseau, *gros bête?* Gros bête était un mot de tendresse qu'elle répétait souvent, et qui me donnait toujours envie de l'embrasser. C'est que le ton fait la chanson, voyez vous. Quant à ce fameux trousseau, il remplissait encore cinq ou six caisses de bois blanc à charnières; on me l'avait fait admirer un beau soir et je n'y avais remarqué qu'une profusion de faveur bleues, rouges et violettes, nouées assez gentiment et attachées par un million de petites épingles. La lingerie n'est pas mon fort.

Nous entrons dans la salle à manger : c'est là que j'ai fait jadis l'admiration de la famille par une sobriété trop naturelle, hélas! « Vous avez donc un appétit d'oiseau? » disait la bonne marquise. Le fait est que j'avais l'estomac serré comme dans un étau; rien ne passait. Les rideaux sont décrochés; la table sans ralonges et réduite à sa plus simple expression est passablement poudreuse; nous y trouvons un tas de cartes de visite (la réponse à nos billets de faire part), et une lettre de décès datée du surlendemain de notre mariage. C'est une parente éloignée qu'Irène connaissait peu. Je parcours les noms machinalement, pour prendre un aperçu de ma nouvelle famille, et je m'aperçois que ma femme est encore inscrite sous le nom de Mlle Irène de V. deux jours après la noce!... Mais il faut passer quelque chose à des parents si éloignés. Le lustre est dans un sac; le beau buffet de noyer et d'ébène, surmonté des armes du marquis, nage dans la poussière. Les pièces d'argenterie qui le faisaient craquer sous leur poids sont parties pour la campagne; il ne reste qu'une cave à liqueurs oubliée par mégarde et ouverte par un heureux hasard. Les bambins montent de l'eau, nous pourrons faire un grog, et j'ai soif.

Voici le grand salon où nous avons signé notre contrat au milieu d'une brillante assemblée. Quelle fête! Le lustre, les candélabres, les appliques, tout était en feu. Et les diamants des femmes! J'en avais mal aux yeux, parole d'honneur. Le meuble était de bois doré et de brocatelle bouton d'or. Aujourd'hui, tout est voilé de housses grises; les consoles sont ficelées dans du papier de journal; il n'y a pas jusqu'aux pincettes qui ne soient entourées de papier comme un manche de gigot. Le tapis de moquette rouge et les rideaux bouton-d'or sont en paquet dans la percale; l'encadrement des glaces s'éteint ici sous un lambeau de gaze, là sous un chiffon de papier. Les persiennes sont fermées, le jour est terne, on sent le froid. Nous entrons dans le petit salon intime où j'ai fait ma cour à Irène. C'est là qu'elle éternisait par des miracles d'industrie mes bouquets quotidiens. Elle en a fait durer un toute une semaine; qu'en dites-vous? Elle ouvre un petit meuble et me montre trente fleurs étiquetées et datées, dans trente feuilles de papier blanc. J'apprends ainsi que la chère petite a gardé un échantillon de tous les bouquets qui lui sont venus de moi. Mais les pauvres fleurs ne sont pas seulement fanées; elles ont moisi. Allons! les souvenirs se conservent mieux dans le cœur que dans le papier, décidément. Irène ferme le petit meuble en bois de rose et me montre en riant un bureau dont le velours est couvert de poivre en grains. Ce bureau, c'est toute une histoire. Un jour que la marquise nous gardait en achevant je ne sais quelle tapisserie, Irène prit un crayon et voulut me tracer le plan du château de V. Elle s'embrouilla tant et si bien dans ses dessins et dans ses explications, que la mère vigilante s'endormit une minute. Ah! la jolie, l'aimable, et la précieuse minute! Elle valait son pesant d'or!

Mais pourquoi ce poivre répandu sur le velours incarnat? Elle m'apprend que le poivre a la vertu de chasser les bêtes. Je remarque en effet que les meubles, les paquets, les housses, tout est saupoudré de grains noirs. Et tout en regardant une pile de tableaux et de portraits de famille, j'éternue du haut de ma tête. « C'est le poivre! » dit-elle, et nous rions.

Elle avait alors trente-deux petites dents si jolies, un timbre de voix si frais et si doux que le rire semblait inventé pour elle. Aussi je vous réponds qu'elle s'en donnait à cœur joie. Et elle n'était jamais seule à rire quand je me trouvais là.

Les enfants du portier sont descendus depuis longtemps, la porte est refermée, nous sommes bien chez nous, et la preuve c'est que nous nous embrassons tout en courant. Il y avait si longtemps que nous n'avions été à nous! Presque une demi-heure! Elle me montre sa jolie chambre, la même ou j'ai pénétré pour la première fois après la messe du mariage, tandis que ma chère petite achevait ses préparatifs de départ. Je me souviens que ce jour-là, saisi d'une étrange émotion devant toutes ces choses innocentes et blanches, j'ai mis furtivement un genou en terre et baisé les rideaux du petit lit virginal. Aujourd'hui, les rideaux du lit et des fenêtres sont en tas dans un coin, avec du poivre dessus. Les matelas et les oreillers sont semés de poivre; on y a mis par-dessus le marché deux ou trois cadres et une chaise. Hélas! Hélas!

Elle prend la chaise et s'assied; la pauvre chérie tombe de fatigue. Je veux qu'elle se mette au lit; elle ne dit pas non, mais elle prétend que je suis encore plus las qu'elle, car elle a dormi en voiture, et j'ai passé la nuit à la bercer. J'avoue que deux heures de sommeil feraient assez bien mon affaire, mais où dormir? Dans sa chambre? Impossible. Un lit est toujours assez large, mais le sien ne serait jamais assez long pour mes jambes de sept lieues. Nous pénétrons alors dans la chambre du bon marquis : plus de rideaux, un lit tout nu; on n'aperçoit le long des murs que des cordons de sonnettes; le poivre craque sous nos pieds. On serait bien là pour dormir, mais où trouver des draps? Toutes les armoires fermées, les clefs sont en Lorraine, c'est trop loin. « Et mon trousseau! » dit-elle. Et de rire.

Nous retournons à l'antichambre; j'éventre l'un après l'autre tous les ballots. Je trouve des serviettes, des torchons, les tabliers de la cuisinière, de la femme de chambre, du domestique, tout excepté des draps. Enfin je crie victoire, elle accourt et se moque de moi : j'étais tombé sur les nappes damassées! Mais pourquoi pas? On prend deux nappes et nous courons faire le lit. Elles sont trop courtes, ces nappes; il en faudrait quatre. Elle retourne à la source et revient en riant plus fort : elle a trouvé toute seule un drap de toile écrue, un peu grosse, un peu rude; un drap de domestique, mais assez grand pour couvrir les maîtres. Là-dessus, nous secouons le poivre de la couverture et voilà le lit fait. Nous trottons à travers le poivre jusqu'au cabinet de toilette de la marquise, et après vingt allées et venues, vers sept heures du matin nous finissons par nous mettre au lit. La pauvre enfant devait être à demi-morte; quant à moi, j'étais sur les dents.

« Petit mari, me dit-elle en posant sa jolie tête sur l'oreiller, je ne suis plus fatiguée du tout. »

Le poivre...

(Le fragment s'arrête ici.)

E.

A JERSEY

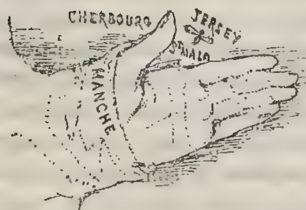
Un de nos amis, qui faisait à Jersey une excursion qui n'avait rien de politique, nous envoie les croquis suivants. La demoiselle qui se déshabille et l'Archery-Club, sont deux détails caractéristiques de la vie anglaise.

JERSEY



VUE DE JERSEY

Jersey n'est pas une île escarpée et sans bords,
On y voudrait rentrer quand on en est dehors. VICTOR HUGO.



Au point de vue géographique, cette île ne vous fait-elle pas l'effet d'une mouche agaçante qu'une puissante main voudrait saisir au vol?



AUX BAINS DE MER

A Jersey, les rochers tenant lieu de cabanes, ce n'est pas trop de quatre longues-vues pour surveiller une jeune personne... et les quatre points cardinaux.

CES DIABLES DE RIFLEMEN

— C'est horrible, je viens d'avoir mon chapeau traversé par une balle!!!

— Aô, c'était un pari de faire un petit trou à vô sans faire du mal à vô.



— Monsieur désire-t-il coucher au Lyon-d'Or?

— Non, je préfère la belle étoile.



— Laissez-moi donc, ma chère amie, vous savez que j'aime avant tout observer les mœurs.

— Même quand il n'y en a pas?



THE ARCHERY-CLUB. — Dans le cas d'une invasion étrangère, ces dames sauraient bien défendre leurs petites côtes, allez!

MES VOISINS DE CAMPAGNE

IX. — LE PÈRE FORET

Je ne voudrais faire de peine à personne, étant par ma nature doux et circonspect; mais vraiment, il m'est impossible de ne pas dire que la ville d'Orléans est une des plus tristes, des plus laides, des plus mortellement ennuyeuses qui se puissent trouver.

Un petit pavé pointu, qui n'a l'air de rien, et qui pénètre dans vos semelles; une cathédrale à laquelle il ne manque qu'un balancier et un cadran pour faire une horrible pendule. L'image de la Pucelle vous poursuivant à tous les coins de rue, chez les libraires, chez les bijoutiers, sur les places publiques, sur les fontaines, chez les confiseurs, partout l'image de cette jeune fille vertueuse!... Horrible séjour que celui de cette ville pour la malheureuse enfant qui aurait une faiblesse à se reprocher!

Vers les quatre heures, une volée de jouvenceaux gantés de frais et frisés piétine sur le trottoir, et tapottent de leur canne la devanture des boutiques — les mauvais sujets! — Deux dames avec des toilettes d'après-demain : une robe bleu de ciel, un chapeau jaune et une plume fanée, passent, — un chien s'arrête au pied de la statue de Jeanne-d'Arc, — deux commis-voyageurs, dans chacun des cafés de la place, jouent au piquet en fumant dans de grosses pipes. — On entend un fracas de ferraille dans la profondeur de la Grande-Rue déserte : — c'est un équipage, — un vieille boîte à thé avec une dame dedans... l'équipage passe, et puis rien... rien que le chien devant la statue, le décrotteur sous le réverbère, et l'éternelle Jeanne-d'Arc, offrant son épée au ciel. Ah! la jolie ville!...

Est-ce singulier! moi qui ne dors jamais en plein jour!

Le lendemain de cette radieuse journée, je me levai de bonne heure et j'allai prendre une tasse de café au grand air, me jurant d'en finir avec le chef-lieu du Loiret, et de prendre le train le plus proche pour retourner à Paris, et comme une voiture, — un carrosse épiscopal ayant mal tourné, — s'arrêtait sur la place, je propose au cocher de me promener dans la ville pendant deux heures.

— Je veux bien promener Monsieur dans la ville, mais ce sera bien ennuyeux pour Monsieur et pour moi aussi.

Ce cocher avait du sens; mais que faire pendant cette matinée?

— Allez toujours, lui dis-je.

— Mais, si Monsieur voulait voir le Bouillon, — le cocher prenait feu tout à coup, — le prix est différent, par exemple; c'est cinq francs pour aller au Bouillon; mais ça les vaut .. Ah! c'est un joli spectacle!

— Qu'est-ce que peut être ce Bouillon? disais-je à part moi, et mon ignorance faisant naître en moi une foule de suppositions plus étranges les unes que les autres, je dis : Va pour le Bouillon. Je m'étalai dans le carrosse et nous partîmes... comme le vent — j'entends un petit vent doux.

Nous arrivâmes au pont. Deux mornes chevaliers en plâtre couleur de bronze en défendent l'entrée, tout en s'abritant les yeux de leurs mains gantées. J'aurais eu une forte vrille que je me serais passé, séance tenante, le plaisir de pratiquer un trou dans la tête de ces messieurs et d'y fixer deux bougies; quels charmants bougeoirs artistiques que que ces deux gaillards-là! Un beau soleil éclairait la vallée sablonneuse où coule la Loire, quand le bon Dieu lui envoie de quoi couler. Des laitiers, leurs pots vides sur la tête, s'acheminaient vers les faubourgs, des charrettes de maraîchers se garaient pour nous laisser passer; les maisons devenaient plus rares, et par-dessus les petits murs décrépits s'élançaient de beaux grands arbres. De temps en temps de vieux hôtels Louis XIV, aux contrevents poussiéreux, au pignon fatigué, se dressaient au bord de la route; les fenêtres s'entr'ouvraient, et des petites bourgeoises, en bonnet du matin, clignotaient de l'œil à cause du soleil en étendant du linge sur des cordes trop élevées. Un gros monsieur lisait son journal sur sa petite terrasse à l'ombre d'un pavillon chinois. La clématite grimpait le long des murs et les pierrots occupés sur la route s'envolaient par centaines à l'approche du cheval.

— Et ce bouillon? dis-je au cocher; car enfin j'allais à l'aventure.

— Nous approchons, Monsieur. — Ça vous paraîtra drôle, ajouta-t-il, j'ai conduit plus de cinquante fois des voyageurs au bouillon, et je ne l'ai jamais vu.

— C'est tout à fait particulier.

— Tenez, Monsieur, voici le Loiret; dans cinq minutes nous serons à sa source, et vous verrez si ce n'est pas là un fameux bouillon.

Un voile tomba de mes yeux; j'avais compris.

C'est une délicieuse petite rivière que celle du Loiret; elle a deux lieues de long, mais la Providence l'a façonnée avec tant de soin, a fait tomber dans ses eaux transparentes les branches de si beaux arbres, y a ménagé de si délicieux points de vue, qu'on n'est pas en droit d'en demander davantage. C'est au milieu d'un parc admirable que le bouillon s'élance, — un flot de cristal liquide au milieu du jardin des Tuileries. 3,000 litres d'eau à la seconde. — Jolie fontaine d'eau filtrée, comme vous voyez.

Tant de gens ont vu ces sources du Loiret qu'il me paraît inutile d'en faire la description. Ce que tout le monde n'a pas vu, et pourtant peut voir, c'est la guinguette du père Foret, du père Foret qui m'aime, il me l'a dit; que j'aime aussi, je vous l'assure. Ce que tout le monde ne sait pas, c'est qu'on y mange de délicieuses matelottes dorées, qu'on y boit un Beaugency 58 tout à fait excellent, que sa maison trempe dans l'eau et se perd dans les arbres, que la vigne vierge encadre les fenêtres, qu'on est là dans un décor d'opéra-comique, et qu'on a l'avantage de ne point y entendre de musique; que...

— Pendant que le poulet cuit, Monsieur pourrait bien faire une petite promenade sur l'eau, dit le maître de la maison en détachant un bateau.

— Oui, mais il faut être ici dans une demi-heure, cria la mère Foret, du fond de sa cuisine étincelante de soleil, un poulet est un poulet Si ça dure plus d'une demi-heure, il sera brûlé...

Et j'entendis qu'elle décrochait une cuisinière et qu'elle jetait au feu un gros fagot bien sec.

— Monsieur, dit le vieux cabaretier en poussant au large, le pays que vous allez voir est le plus beau des pays. — Avez-vous voyagé? Ça m'est égal, vous pouvez le dire, je ne crains pas que vous ayez vu plus beau que ce que vous allez voir. Non, pas plus beau, pas la moitié aussi beau. — Tous les jours j'en reçois des compliments, de ce pays-ci. Et puis, je vas vous dire, avec moi vous allez voir cela dans tout ce qu'il y a de mieux. Il n'y a personne qui raconte mieux que moi pour les détails et tout ce qui s'en suit.

— Je suis heureux d'être tombé sur vous alors.

— Oh! mon Dieu! il y a des gens aussi bons que moi. Parbleu! j'ai des défauts. Je jure quelquefois que ça vous en donnerait des frissons; mais je me dis : « A quoi que ça te sert de jurer comme cela, comme un *Parpaillot?...* — Le visage de mon homme se plissa comme un pomme de rainette trop cuite, et je m'aperçus que ses petits yeux lançaient un sourire. — Je dis souvent *Parpaillot*, c'est une habitude... Eh ben, je n'en suis pas plus méchant pour cela. Je ne sais pas ce que ça veut dire — et il éclata de rire comme un enfant qui a fait une grosse malice. Il riait si fort que deux grosses larmes coulaient de ses yeux, et il fut obligé d'avancer sa tête pour s'essuyer de la main sans quitter l'aviron.

Dame! on ne peut pas tout savoir, et je ne dis pas cela méchamment; mais pour raconter les bords du Loiret, je suis le seul et unique, il n'y en a pas deux comme moi... pas deux! c'est pourtant pas beaucoup. Toutes ces maisons que vous voyez là au bord de l'eau sont des maisons de campagne, comme on dit dans ce pays-ci. Je connais tout cela dans les détails, c'est ce qui fait qu'on a plaisir à se promener avec moi. Monsieur, me dit-il à voix basse et comme en confidence, avez-vous remarqué ma femme dans la cuisine? — Ses yeux brillaient en me disant cela, et une expression de tendresse touchante se répandait sur ses traits.

— Non, je ne l'ai pas remarquée.

— Eh bien, quand vous reviendrez, faudra la remarquer. Voyez-vous, quand on serait prince, on ne devrait pas passer devant elle sans la saluer. C'est tout or, voyez-vous, ma femme à moi, pas un brin de cuivre. A me bougonne des fois, que le diable en prendrait les armes, mais je sais que c'est pour mon bien. Monsieur, elle me donnerait un soufflet, par supposition, que je lui dirais : « Faut croire que t'as raison. Je lui dirais cela par rapport à ce qu'elle m'aime bien. Quand on a tenu les deux bouts de la même corde pendant quarante ans! Il y a des fois où je me rappelle tout cela, et nous rions tous les deux ensemble. La première fois que je l'ai embrassée, elle repassait... c'est risible tout de même. — Elle repassait comme une fée! Elle repassait même si menu que tout le monde lui disait : « Quel coup de fer elle a, la petite Jeanne! » Et de fait, elle avait un coup de fer superbe, que même elle aurait gagné bien de l'argent à Paris... Mais, pour vous en revenir, comme elle avait une taille à tenir dans les deux mains, et que je l'aimais déjà à gros bouillons, v'là que je veux l'embrasser, ça la surprend, elle se retourne avec son fer qui sortait du feu, et me le flanque dans la figure... sans le vouloir, bien sûr, la chère amie! V'là

dit : « Faut râper de la pomme de terre et l'y mettre la tête dedans ; c'est souverain. » Si vous l'aviez vue, comme elle a bien vite été chercher de la pomme de terre... et j'te râpe... et j'te râpe... J'ai bien vu tout de suite, ce jour-là, qu'elle m'aimait... Ah! vous n'avez pas remarqué la bourgeoise dans la cuisine?... Moi je l'ai bien remarquée il y a quarante ans! — Il resta quelques moments silencieux, et tandis qu'il ramait, je voyais à l'expression de son visage que mille souvenirs lui revenaient en tête et que l'émotion le gagnait.

Il reprit bientôt :

— Eh! que voulez-vous, tout passe? le temps marche, mais il y a des moments où on trouve qu'il va vite, quand on a une femme comme celle que j'ai. Tenez, voilà des gros arbres, pas vrai? eh bien, je les ai vus pas plus gros qne cet aviron. J'ai les cheveux tout blancs aussi... moi, ça m'est encore égal, mais la bourgeoise vieillit aussi, la chère âme!

Sa voix devint vibrante d'émotion.

Je la vois toujours comme dans le temps, avec sa taille et sa belle carnation... il fallait voir la carnation de ma femme ! Mais je sais bien qu'elle vieillit tout de même, elle s'en va, et quand je m'en aperçois, ça me fend le cœur. Il y a des moments où elle parle comme si elle avait un verre de boullie dans la bouche, et moi, qui sait pourquoi elle parle comme cela, ça me fait une peine! Je n'y peux rien, la chère amie! Elle a... elle a .. — un sanglot l'empêchait de parler. — Elle a. monsieur, toutes... les... dents tombées! — Et il fondit en larmes.

— Mais calmez-vous... mon pauvre ami... voyons, du courage... que voulez-vous, c'est la loi...

— Je sais bien que c'est la loi, mais vous comprenez bien que sa langue s'empâte dans tout cela... Ah! mon Dieu, je suis ben bête de pleurer comme cela, mais c'est plus fort que moi. Toutes les fois que je raconte les bords du Loiret c'est comme un fait exprès, je pleure comme un veau. Cette petite baraque que vous voyez là-bas, ajouta-t-il en reprenant ses avirons et avec un soupir, c'est encore une maison de campagne, comme on dit, ah! je connais tout cela! vous sentez bien que cela c'est à moi; les propriétaires y viennent toutes les semaines, moi je suis devant tous les jours que Dieu fait. Elle me procure plus de satisfaction qu'à eux, leur propriété. Je connais tout le pays, et c'est pour cela que je le raconte mieux que les autres, — c'est facile à comprendre un instant; nous voilà de retour, méfiez-vous pour aborder... v'là que je ne peux pas débrouiller la chaîne... Eh! bien, regardez un peu : je serais seul que je jurerais comme pas possible en débrouillant c'te chaîne... c'est-y des drôles d'habitudes qu'on a comme ça de se damner... donnez-moi la main pour enjamber... c'est très-bien.

Je sautai à terre.

— Montez vite, me cria la maîtresse du lieu; je débroche, il n'est que temps. Monsieur prend du café?

Dix minutes après j'étais attablé, dévorant le fameux poulet et dégustant une délicieuse bouteille de Beaugency.

- C'est du 58. fit mon hôte en entrant brusquement... un rude vin... un vrai rayon de soleil dans l'estomac. Maintenant, un instant que je mette mes lunettes, je vous apporte ma famille, je vas vous raconter cela dans les détails. — Il s'assit et étala sur la table une dizaine de portraits photographiés Par hasard, l'un d'eux tomba sur le fromage.

— Tiens, celui-là qui est sur le fromage, c'est justement le plus fameux des fameux. Ah! quel homme! il n'avait pas six mois qu'il était déjà extraordinaire; quand il avait tèté il s'essuyait la bouche avec sa petite main..,

Le bonhomme parla longtemps encore, mais je cessai de l'écouter. Il était près de la fenêtre ouverte, et derrière sa tête noyée dans le soleil, j'apercevais la campagne, un beau ciel tout bleu, et les grandes masses de verdure se mirant dans l'eau. A l'horizon, un petit moulin à vent tournait gaiement entre deux peupliers. J'étais étalé sur deux chaises, le café fumait dans sa tasse, et comme un rubis enchâssé dans le cristal un doigt de Beaugency resté au fond du verre étincelait. J'étais heureux, je me sentais vivre; tous les gais souvenirs de ma vie s'étaient sans doute donné rendez-vous au cabaret du père Foret, ce jour-là.

Je fus ramené brusquement dans la réalité par un éclat de voix du brave homme.

— C'est cela qu'on peut appeler du malheur, pas vrai ? toutes les dents tombées !... disait-il.

Je me retournai vers lui, il avait le visage baigné dans les larmes. Quel cœur que celui de ce brave homme! Je le consolai de mon mieux et regardai à ma montre. Il était fort tard. Je payai l'addition, nous échangeâmes des protestations amicales et...

Me voilà.

Si jamais vous passez à Orléans, n'oubliez pas le bouillon et déjeunez chez le père Foret. Le Beaugency 58 est dans la cave à gauche, le second tonneau après le tas de bouteilles. Z.

HENRY MONNIER

LA NOUVELLE ÉDITION DE SES ŒUVRES

—

Il a donc des œuvres complètes ce singulier artiste à trois faces si nettement caractéristiques et qui par cela même offre plus d'une difficulté à analyser. Sous deux faces, Dentu montre l'écrivain et le dessinateur dans un énorme in-octavo qui, jusqu'à présent, n'était pas le format réservé aux caricaturistes. Et ce format, consacré d'habitude aux écrivains qui font partie du catalogue de la Librairie Académique de Didier, me remet en mémoire un singulier compliment qu'adressait, il y a bientôt quinze ans, le poëte Baudelaire à l'inventeur de *Monsieur Prudhomme*.

La présentation des deux artistes avait lieu dans les salons de l'hôtel Pimodan, et la disposition des hauts appartements qui rappellent ceux de Versailles, la richesse des décorations et des peintures faisaient de ce bel endroit une sorte d'Institut où le poëte, songeant peut-être déjà à sa candidature future, se sentait sur son terrain.

— Monsieur, dit-il en saluant le caricaturiste à qui on le présentait, il y a longtemps que je désirais vous faire compliment de vos excellents dictionnaires.

— *Dictionnaire !* s'écria Henry Monnier étonné, en regardant l'étrange dandy, dont les habits tourmentés, le pantalon noir à pied se prolongeant dans d'élégants souliers à la Molière annonçaient quelque personnalité bizarre.

Scène comique que cette entrevue, où le mystificateur de 1827 se demandait quel était le genre de *charge* imaginée par un romantique de 1847.

— Monsieur, reprit le caricaturiste, vous vous méprenez sans doute, je m'appelle Henry Monnier.

— Je le sais, Monsieur, continua le poëte en s'inclinant, et c'est pourquoi je me permets de vous complimenter sur vos utiles dictionnaires.

Un moment je crus que le comédien perdrait son flegme habituel; mais l'étrange poëte (à cette époque bien plus étrange encore qu'aujourd'hui), voulut bien expliquer son mot. Et il le fit avec une habileté académique qu'eût enviée M. Villemain lui-même. Suivant Baudelaire, les *Scènes populaires* n'étaient pas de l'art; il manquait à la plupart de ces sténographies bourgeoises une composition, comme aussi le reflet de la personnalité du créateur. Tout était traité par menus détails, jamais par masses; enfin l'idéalisation manquait à ces types qui restaient seulement à l'état de croquis d'après nature.

Henry Monnier écoutait, visiblement surpris, n'étant pas préparé à ce beau discours ; mais la conclusion lui fut désagréable, à savoir que les *Scènes populaires* étant un Dictionnaire, les créateurs étaient autorisés à y puiser des mots pour rendre exactement la peinture des bourgeois au dix-neuvième siècle.

Dix ans auparavant le comédien m'était apparu sur le théâtre d'une petite ville de province, où le public goûtait médiocrement les travestissements de la *Famille improvisée*. Ces trois rôles, quoique enfermés dans le cadre d'un vaudeville vulgaire, ne répondaient pas non plus à l'idéal des provinciaux, et je doute que Henry Monnier, alors impressario traversant la France et l'étranger avec une troupe à lui, recueillît d'autres suffrages que ceux des hommes élevés à Paris, initiés aux mœurs parisiennes, frottés à la fois de l'esprit de coulisses et de l'esprit d'atelier.

Une troisième fois, je pus étudier l'effet que produisait l'artiste dans une scène populaire (inédite) qu'il contait après le repas. Cela se passait chez un industriel brassant des affaires à la douzaine, qui tenait table une fois par semaine et se plaisait dans la société des gens d'esprit, quoiqu'il ne comprît pas leur langue. Ce traitant (on pouvait dire ce traiteur) réunissait donc ensemble des poëtes, des journalistes, des musiciens, des avocats, des médecins, et il avait voulu se donner, dans sa maison et dans son fauteuil, le spectacle de Henry Monnier.

Après le dessert, la maîtresse de la maison ayant fui devant les cigares, le caricaturiste conta une scène de nuit de la rue Basse-du-Rempart, dialogue sinistre, avec un ciel de neige pour décor, entre des filles et des voleurs. Là encore l'effet fut perdu. L'hôte ouvrait de grands yeux et s'étonnait de ne pas trouver un mot à rire dans le récit de ces conversations nocturnes. Peut-être frémissait-il et trouvait-il ces peintures d'un effet désastreux pour la digestion. Le langage de ces misérables le faisait frissonner; la lueur des bougies de la table

SOUVENIRS DE BADE



LES RUINES DU VIEUX CHATEAU

En montant l'escalier, le plus joli point de vue de jambes, qu'on puisse imaginer.

LES APPARTEMENTS DU CHATEAU NEUF

On vous montre tout dans la chambre du Grand Duc, même son pot-à-l'eau et pour peu que vous insistiez... mais, de grâce, n'insistez pas.



CES DAMES

En général, trop de chignon et pas assez de chapeau.



UNE PLANTE GRASSE ET UNE ALLEMANDE IDEM

— Une de vos sœurs! lui dit le galant officier.

CES HONNÊTES ALLEMANDES!

Tous les animaux de l'Arche et toutes les figures du jeu de carte sur leurs jupes, des robes sang de bœuf avec des ceintures jonquilles, des mains comme des pieds, des pieds comme des pattes, des plumeaux de nacre sur la tête et du gigot aux confitures dans l'estomac.

Bien entendu, d'ailleu
Est de prendre les ea
D'eaux je n'en ai poin
Mais, quoiqu'on n'en p
Je crois même en hon
A, quand on l'examin
..... Quoiqu'il en soi
Sont construits tout à
Cette âme c'est le jeu
Vous qui venez ici, me



LA CASCADE DE GEROLDSAU

Il y a quelqu'un!... Impossible de la voir quand il y a du monde devant.



UN FOURRÉ DE LA FORÊT NOIRE

AVIS : *Il y a des pianos à loup dans cette enceinte.*



CES MESSIEURS

Qu'ils sont donc jolis avec leurs petits pots sur la tête, garnis de plumes de paon, de poupées et de rubans aux couleurs de la dame de leur porte-monnaie!

ge;

DE MUSS T.



LES COCOTTES CHASSÉES

La morale avant tout!... et puis elles nous mangeaient tout notre argent, si bien qu'il ne nous en restait plus pour porter aux croupiers.

JEAN QUI PERD ET JEAN QUI RIT

Le premier y a tout laissé; le second n'y a perdu que la moitié de sa fortune : aussi quelle joie!

prenait à ses yeux la sourde lueur du réverbère qui éclairait les acteurs du drame de la rue Basse-du-Rempart, et certainement, à cette heure, il eût donné vingt louis à Levassor pour effacer par quelque parodie anglaise cette lugubre impression.

Le conteur s'arrêta, et ce ne furent pas des applaudissements qui le payèrent de son récit, mais un silence embarrassé que le traitant rompit par un : Et puis ?

— J'ai fini, dit le comédien.

— Voilà bien *le réalisme*, me dit d'un ton de reproche le maître de la maison, comme si moi-même j'avais conté la sinistre conversation de la rue Basse-du-Rempart.

Ainsi, à trois époques différentes et dans des milieux tout à fait contraires, Henry Monnier choquait un poëte, des bourgeois de province et un banquier parisien. Il étonna bien d'autres gens, jusqu'à ses camarades.

Chenavard convoqua un jour dans son atelier des peintres et des journalistes. Il s'agissait d'entendre une comédie de Henry Monnier, qui, enfin, renonçant aux croquis rapides, s'était recueilli et avait conçu une œuvre importante. Chacun fut exact au rendez-vous, et quand le caricaturiste annonça qu'il lirait lui-même cinq actes inédits, l'attention fut vivement tendue; mais dès le début, l'avertissement que l'ouvrage était en *vers* causa une sorte d'effroi. Henry Monnier *poëte* ne prédisposait pas l'assistance en faveur du drame.

Lui, sans sourciller, lut une certaine *École des pères* (ou des bourgeois, le titre exact m'est échappé), qui, dès les premières scènes, annonçait un rival de Casimir Bonjour. Les auditeurs se regardaient, effrayés de se voir constitués en membres d'examen du comité de lecture de l'Odéon. Le caricaturiste continuait à faire tomber sur la tête de ses amis de pauvres vers qui coulaient de son gosier comme, tristement après la pluie, un maigre filet d'eau sort d'une vieille gouttière. Grave et pensif, Chenavard se demandait si ses invités ne l'accuseraient pas de leur avoir infligé un supplice oublié par le Dante. L'acte était long, bourré de discours entre un père médisant de l'art et un fils le défendant en rimes glabres, et l'exposition n'annonçait rien de particulièrement dramatique.

Une heure se passa de la sorte, longue, froide, glaciale, troublée seulement par les changements de position sur leurs siéges des assistants, maudissant intérieurement le poëte, sa comédie et l'école raisonneuse du premier Empire.

— C'est très-drôle! eut le courage de s'écrier l'une des victimes, alors que l'auteur, gravement, s'apprêtait à lire le second acte.

Chenavard, profitant de cette interruption, alla vers le lecteur, le complimenta sur l'*excellente charge* qu'il venait de jouer, faisant observer toutefois qu'elle avait duré suffisamment, et qu'elle était comprise de tous : il ajoutait que ces sortes de mystifications perdaient tout leur sel à être continuées, que l'effet était obtenu, et qu'il remerciait l'auteur de sa peine

Henry Monnier ne saisit pas le sens de l'avertissement : la comédie fut jouée plus tard, naturellement à l'Odéon, où sont conservés dans le cabinet aux accessoires quelques auditeurs de 1819, auxquels le directeur abandonne une partie de sa subvention; et ce fut une fête pour ces enthousiastes de Picard de voir en 185.... une action « modérée » soutenue pendant cinq actes par des vers « bien frappés. »

II

J'ai voulu montrer l'effet produit par Henri Monnier sur certaines individualités comme sur certaines classes de la société.

Son véritable rôle de caricaturiste est nettement accusé pendant les dernières années de la Restauration; et ses dessins de cette époque sont déjà curieux comme ceux de Debucourt avec lesquels ils peuvent lutter pour la délicatesse du coloriage. Là se trouvent représentés naïvement sans intention de parodie ces fameux *calicots* qui livraient de si fameux combats aux poëtes ordinaires des Variétés. Les *grisettes* sont d'accord avec les petits poëmes de Béranger; elles habitent des mansardes, vont le dimanche à Montmorency, en compagnie des commis de magasin, et Mlle Déjazet a dû étudier les lithographies de Monnier avant de transporter au théâtre ce type déjà si loin de nous.

Henry Monnier est le Gavarni de la fin de la Restauration, sans aucune trace d'idéalité. Son crayon rend nettement ce que son œil voit; mais rien de sa personalité intérieure ne se mêle à la reproduction des types entrevus.

Avec les grisettes, les *Employés* jouent un grand rôle dans l'œuvre du peintre de mœurs; l'homme avait été lui-même employé dans les bureaux, et Balzac lui a confié un certain rôle dans la *Comédie humaine*, sous le nom de Bixiou, égratignant avec la griffe de ses caricatures ses camarades du ministère.

Employés et grisettes sont donc la première manière de l'artiste, qui, pourtant contemporain de Paul de Kock, a apporté plus de distinction dans ses tableaux que l'auteur de *Monsieur Dupont*.

Plus d'une fois j'ai feuilleté l'œuvre de Henry Monnier, où la caricature joue un faible rôle. Ses scènes gravées, qu'elles se passent en France ou en Angleterre, sont des tableaux fidèles, et l'esprit satirique qui transforme physionomies, gestes et mouvements, est absent de ces compositions fines et froides à la fois. Le coloriage est même absolument nécessaire à la plupart des contours, tracés de telle sorte qu'ils sont mornes sans les transparences du lavis d'aquarelle.

Comment les *Scènes populaires* purent faire leur trou en plein romantisme, c'est ce qui m'a toujours profondément étonné. *Le Roman chez la portière*, paraissant en même temps que *le Crapaud*, *l'Intérieur d'une diligence* à la même époque que la *Danse macabre* du bibliophile Jacob, le *Dîner bourgeois* faisant concurrence aux *Contes du lycanthrope* Petrus Borel, sont des alternances qui feront travailler l'imagination de la critique future. Car *Monsieur Prudhomme* est un contemporain d'*Antony*, et s'il jugea les orgies du roman, les poisons du théâtre, les charognes de la poésie, les pourpoints des peintres, avec une profonde dissimulation il tint cachées intérieurement ses observations. Que d'excès et de débauches d'esprit et de palette, entrevues par les lunettes de l'expert en écritures, qui sans doute méprisa ces mauvaises et « détestables » doctrines!

Une flamme bizarre s'était emparée de tous les esprits : même Siméon Chaumier et Gustave Drouineau passaient pour des poëtes, et Henry Monnier pouvait vivre au milieu de tels romantiques sans que sa tête fût mise à prix! 1830 ne semblait pas exister, mais le moyen-âge, — Gringoire faisait oublier Louis-Philippe, et dans les rangs de ces hardis truands, qui tous portaient des cottes de maille et des armures rouillées (quelques-unes en carton), un portier se glissait, qui osait narrer les conversations de ses pareils.

Singulière époque, qui se donna des airs de férocité, comme les Chinois, qui, pour faire peur aux ennemis, peignent sur les drapeaux des dragons épouvantables, dont la vue doit servir à mettre les armées menaçantes en déroute.

Que sont devenus *Antony* et *Angèle* et *Don Juan de Marana ?* Dans quel Sainte-Périne de la litterature traînent-ils leurs vieux jours? Et quel serait l'étonnement de ces invalides s'ils apprenaient qu'aujourd'hui sont réimprimées dans un format presque aussi considérable que celui du biographe Vapereau, les *Scènes populaires* de la rue et de l'atelier, de la mansarde et de la boutique.

Dictionnaire, disait ironiquement le poëte Baudelaire. Dictionnaire soit; mais le dictionnaire sera consulté quand plus d'une œuvre superbe, n'étant la constatation ni d'un cri passionné, ni du sentiment personnel d'un homme à une certaine époque, aura perdu tous ses rayons. Quelques-unes de ces scènes seront oubliées pour leur banalité, de même que certains mots dont un siècle fait l'épuration; mais ces études si justement appelées *scènes*, et qui n'ont pas d'autres prétentions dramatiques, les dessins corrects qui y sont joints, autant de matériaux dont s'inquiéteront les Monteil de l'histoire, notes historiques aussi précieuses que celles que nous a laissées Pierre de l'Estoile, dans son journal intime sur le règne de Henri IV.

C.-Y

LONDRES EN CE MOMENT

Boulogne. — Qui m'expliquera pourquoi nos frontières prennent habituellement l'allure du pays étranger qu'elles avoisinent, pourquoi Srrasbourg est une ville allemande, alors que Kehl n'est pas du tout une cité française, Bayonne une ville espagnole, tandis que Saint-Sébastien conserve parfaitement son allure castillane, Boulogne un port de mer anglais, pendant que Douvres repousse flegmatiquement toute habitude gauloise?

A Boulogne, on se trouve déjà en Angleterre. Les enseignes sont anglaises, les maisons ont l'aspect anglais, les hôtels se parent du lion britannique. On n'y parle le français que par condescendance et l'on vous demande si vous voulez échanger votre argent français contre la monnaie *du pays*. La seule différence qui existe entre Boulogne et Folkestone, c'est qu'à Boulogne on s'amuse.

J'étais arrivé le soir, en sortant de wagon; j'aperçus l'établissement des bains, là-bas, au bord de la mer, brillant de mille lustres, sa grosse masse carrée faisant feu de toutes ses fenêtres. On dansait. Faire un tour de valse était une façon de se reposer. Mais de grandes affiches, — imprimés en français — m'apprirent que ce soir-là, la Patti donnait un concert à Boulogne.

Il était déjà tard : je me hâtai et j'arrivai juste au moment où la *diva* s'inclinait en souriant sous une tempête de bravos. Adelina venait de chanter l'air de *la Somnambule*. — Ne va-t-on pas crier *bis ?* demandai-je à un auditeur qui me parut bienveillant. — Nous venons, monsieur, de crier *ter!*

Hélas! Et la Patti ne devait plns chanter!... Il était onze heures, le concert finissait. Je sortis en maugréant, et la musique de l'établisse-

ment des bains, qui m'arrivait par bouffées sur la brise, ne fit que m'irriter davantage. Ma foi, je m'endormis bourgeoisement pour attendre avec plus de patience le départ du bateau.

La Tamise. — Par un beau temps, le voyage le plus charmant est la traversée par la Tamise. Un ciel bleu, des côtes de marbre émergeant des flots verts, çà et là quelques voiles blanches, la mer écumant autour du steam-boat, les mouettes se voletant en l'air comme des flocons cotonneux, — un spectacle à dégoûter pour six mois des décors d'opéra.

Soudain le bateau se balance effrontément; quelques passagers deviennent rêveurs; les flacons d'eau de mélisse se débouchent. Dans un coin, une Anglaise contemple la scène en arrosant des sandwiches interminables d'une liqueur qui ressemble fort à l'eau-de-vie.

Voici Ramsgate et Marsgate. Ces bouées vertes indiquent gracieusement aux passagers que tel ou tel navire a péri là. Sur ces bancs de sable, les jours de fête, à la marée basse, les jeunes gens de Ramsgate viennent faire bravement, sur cette île improvisée, une partie de cricket.

Le bateau marche. Les Anglais me semblent étudier les bords de la Tamise avec la lorgnette. — Je me laisse aller à louer devant un d'entre eux le paysage verdoyant. Il me regarde d'un air étonné. — Quel paysage? — N'était-ce pas cette plaine verte où il a neigé des moutons que vous contempliez? — Je cherche l'enseigne de la maison Richardson et Smith, répond-t-il. Lettres rouges sur fond blanc. Je croyais pourtant l'avoir remarqué au départ.

Quel bruit épouvantable! Le choc des marteaux, le sifflement de la vapeur, le mugissement des machines, le *halètement* des hommes, ces milliers de mats s'entrecroisant dans l'horizon sombre, la lutte du brouillard et de la fumée, tout nous annonce Londres! Et c'est Londres en effet! — Pardon, monsieur, me dit un voisin, est-ce que nous entrons en enfer?

Mon interrogateur n'a pas l'air fort rassuré. Le suis-je davantage? Si le bateau virait de bord brusquement et reprenait le chemin de la France, je le suivrais sans hésiter.

Londres. — J'aurais eu tort de repartir. Cette ville immense est la plus étonnante, la plus curieuse, la plus étrange que je sache. Rien de Paris, si ce n'est le cri fatidique et stupide que nous avons fort heureusement désappris : *Eh! Lambert!* Qui a importé ici cette sottise? Est-ce un compatriote anglophobe, qui a tenu à prendre une éclatante revanche de Waterloo? — Il a réussi. J'ai vu partir pour l'Australie, à ce cri de *Lambert*, un navire chargé de passagers.

Au mois d'août, ce qu'on appelle la *saison* à Londres est complétement terminée. Les théâtres sont fermés; Slyde-Park est à peu près désert. Les villes d'eau se peuplent aux dépens de la capitale. Mais les curiosités ne manquent pas.

Great attraction! Great entairnment! New' exercices!!! — Comment résister à de pareils points d'exclamations? J'entre dans l'établissement qui nous promet tant de merveilles! En ce moment, une dizaine de chanteurs italiens, costumés en garibaldiens, veste rouge, foulard blanc autour du cou, chantent gaiement la prise de Gaëte. Le public pousse des *hurrah* frénétiques, frappe des pieds, agite ses chapeaux. Qui donc a jamais dit que les Anglais sont des gens froids?

Mais il se fait un silence. Un personnage hybride entre en scène; est-ce un homme, est-ce une femme? — Est-ce le vieux Punch? — Pas du tout, c'est *Margaret Douglas. Margaret Douglas* est, avec Garibaldi et la Patti, la véritable reine de Londres. Elle a parié qu'elle parcourrait 1,000 milles en 1,000 heures. Chaque soir, elle fait neuf fois le tour du théâtre de l'Alhambra, — ci : trois milles. Un gentleman en habit noir marque le nombre de milles déjà parcourus, la foule hurle de joie, jette des bouquets à Margaret Douglas et ne cesse de parler d'elle. La photographie reproduit les traits de la pédestriane artiste. Les journaux illustrés publient son portrait, elle est *un personnage*. En Angleterre, un inconnu parierait de boire tant de pintes d'ale par jour et les boirait, que demain il serait aussi illustre que Shakespeare.

Autre curiosité. Mlle Carlotta Patti chante tous les soirs au théâtre de Covent-Garden. Cette salle de théâtre, transformée en concert, *Mellon's Concerts* pendant l'été, est bien une des plus admirables du monde. Mlle Patti y fait fureur. C'est une charmante femme, plus âgée que sa sœur, les traits plus accentués, et dont la démarche fait songer à celle de Mlle de La Vallière. Elle aime à chanter le *Trouvère*, mais au milieu d'un air, elle intercale une série d'imitations : tour à tour elle imite le chant du rossignol et le miaulement du chat, le cri d'un enfant et celui d'un oiseau; sa voix a toutes les audaces, elle file les sons avec une rapidité inouïe, et les Anglais d'applaudir à outrance.

— C'est *mieux* qu'une artiste, disent-ils. C'est un phénomène!

En ce moment à Londres, la vogue est à Gounod. *Faust* et *Mireille, Mireille* et *Faust*, le chœur des soldats et le chœur des maguanarelles. On n'en sort pas. La musique irritante des grenadiers grince interminablement, dans *Saint-Jame's Park*, la chanson de Magali. Quant à Adelina Patti, elle a, paraît-il, étonné Londres par la grâce suave qu'elle a mise à chanter la ballade du roi de Thulé, la perle de *Faust*. — L'entendrons-nous aux Italiens, cet hiver?

Au théâtre. — Le théâtre anglais n'existe pas à proprement parler. Des traductions, des imitations, des *adaptations* de nos pièces, voilà leur théâtre. Fechter jouait encore le *Bossu*, il y a deux mois; à l'heure qu'il est, le théâtre des Princesses fait salle comble avec *The streets of London*, une imitation des *Pauvres de Paris*. La grande *attraction* du drame, c'est un incendie, *the house in fire*, véritablement bien mis en scène. Seulement, pourquoi la pompe à incendie fait elle son entrée en scène sur l'air de la valse de *Faust*?

Dimanche. — « Rien à voir que des rues, des rues, des rues! Rien à » respirer que des rues, des rues, des rues! » Ce n'est pas moi qui le dis, c'est Charles Dickens. — Il faut quitter Londres, aller à Richmond, à Hampton-Court, à Kiew, je ne sais où. Richmond est une jolie petite ville, elle est à Londres ce que la cité d'Asnières est à Paris. Les plus jolis visages de keepsakes apparaissent à travers les grands arbres du parc. Ces visages sont peu farouches. Dirait-on jamais que ces yeux provoquants viennent de lire la Bible et qu'ils vont la relire? Je vous le garantis.

Londres a son charme, après tout, mais le Parisien a le tort d'y rechercher toujours Paris. Paris est bien loin!

Pourtant, qu'est-ce que Pimlico, sinon le quartier Breda, un quartier Breda à la fois gigantesque et charmant, tout coquet, tout propret, tout neuf. Il date de deux ans à peine, il est ravissant, il repose des grandes rues noires, de l'interminable Oxford-Street, de l'immense Piccadilly et de l'énorme Regent-Street. On y sourit, on y est à l'aise, on y est presque gai. Les fenêtres ont des rideaux, ce que n'ont pas toutes les rues; et ces rideaux se soulèvent, laissant passer quelque minois fripon. — Rien n'est charmant comme un rideau, qui doit tout cacher, lorsqu'il oublie un moment la gravité de son rôle.

Mais le soir, toute la vie est à Haymarket, une vie factice, étrange, capiteuse. Sous les arcades, les groupes jaseurs se forment, dans la rue, il faut résister à toutes les séductions du jardin d'Armide. C'est curieux et charmant. Otez l'odeur alcoolique qui sort de cette foule et vous aurez le Paradis de Mahomet.

Oui-dà, mais les houris sont proscrites, à présent. Jusqu'à une heure du matin, les policemen leur témoignent tous les égards dus au sexe à qui nous devons notre père.

A une heure, heure militaire, ils les prennent par les épaules et les jettent dans les rues voisines. Si elles résistent, tant pis! les policemen n'ont pas appris la boxe pour rien.

Adieu les nuits de Londres, si étonnantes, si surprenantes, les nuits à la belle étoile, les nuits sans fin! La foule en haillons a seule le droit de demeurer à présent dans Haymarket. Elle se couche donc sous les colonnes et dort. Puis, il est des accommodements avec le ciel britannique.

Le café de la Régence, par exemple, ce café anglais de Londres, doit fermer ses volets à je ne sais quelle heure. L'heure venue, on met une barre de fer en guise de volets sur les fenêtres, et tout est censé parfaitement éteint.

La fô-ô-ôrme! comme dit Brid'oison.

Cremorne est toujours ce qu'il était, un bal plein de surprise, où les jeux de quilles avoisinent le palais des singes, un Mabille vaste et monumental où *tout est à souhait pour le plaisir des yeux*. Mais il est triste. Ces danseurs ont l'air de spectres, ces danseuses aux yeux charmants, Ophélia, Rebecca, Juliette, Desdémone, ces visions séraphiques semblent mortes au sourire. On a beau mettre le feu au feu d'artifice, les fusées partent, aucune étincelle ne sort de ces visages de crème. Les jolis yeux, pourtant! Devinerait-on jamais tout ce que ces regards célestes ont de diabolique?

Dernièrement, une jeune fille est amenée devant le juge par sa mère :

— Ma fille a péché, dit la mère, et je veux savoir quel en est son complice, afin qu'il paye l'amende. Mais elle ne veut pas répondre. Interrogez-la.

Le juge exhorte le jeune fille, celle-ci résiste; on la supplie, on ordonne :

— Eh! bien, dit-elle enfin, poussée à bout, le père de mon enfant, c'est vous!

— Très-bien, dit le juge.

Vous croyez qu'il se déconcerta? Il paya l'amende et n'en dit rien.

Nous sommes de charmants railleurs. Nous avons raillé bien des choses! Acclimatez donc une institution utile dans un pays qui cherche le ridicule dans les meilleurs inventions! Comme nous nous sommes moqués des riflemens, des volontaires anglais, qui jouaient si bien aux soldats avec leurs parapluies?

Ma foi, je les ai vus manœuvrer dans la cour du duc de Devonshire, les uns en costumes, les autres en paletots, ce qui était étrange, je l'avoue, mais tous faisaient sans broncher les exercices de nos chasseurs d'Afrique. Eh! oui, des épiciers des employés, des négociants! Allons, nous sommes loin, Français, mes frères, de nos pacifiques gardes nationaux!

Ces volontaires tirent avec une admirable précision. Ils sont parfaitement persuadés, d'ailleurs, qu'ils ne feraient de Cherbourg qu'une bouchée. Je ne leur reprocherai qu'une chose: pourquoi mettent-ils leurs gants d'uniformes dans des formes en bois, dès qu'ils les ont quittés?

J'ai à peu près tout vu, de ce qu'il y a à voir en ce moment. A bientôt!

J. C.

AUX VARIÉTÉS

LA LIBERTÉ DES THÉATRES, DERRIÈRE LA TOILE

Puisque liberté il y a, profitons-en!

Tenez, madame, vous que je vois penchée sur le velours de l'avant-scène, et qui paraissez étonnée de ce mélange de réalité et de fantaisie, de sel fin et de gros sel, de talent et de pitrerie, d'esprit et de bêtise, de grâce et de lourdeur, de beau et de laid, qu'on appelle une féerie; — vous qui êtes la grâce même, l'esprit même et la beauté même, cela va sans dire, voulez-vous prendre mon bras, et descendre avec moi sur le théâtre? Ne craignez rien; les artistes seront galants, les machinistes seront polis, les actrices seront gracieuses, les auteurs seront ravis, les directeurs seront flattés; — il n'y aura de brutaux que les décors, les machines, les trucs, les fermes et les coulisses; — mais je serai là pour vous garantir de tout accident.

—

L'entrée des artistes du théâtre des Variétés donne dans la galerie Montmartre du passage des Panoramas. C'est la première à gauche en venant du boulevard.

Entre un atelier d'éventailliste et un bottier se trouve la porte modeste mais célèbre, où Odry, Vernet, Leclerc, Lassagne, passaient jadis, où Dupuis, Alphonsine, Aline Duval, Potier, Grenier, Guyon, etc., passent aujourd'hui.

Cette entrée est commune et laide. Au Théâtre, on sacrifie tout au public, on ne sacrifie rien aux artistes. C'est l'image exacte du monde: l'habit d'apparat, le ton, l'allure, la mode de convention, et derrière, l'ennui, la misère souvent.

Ainsi des décors vus le jour; vus à l'envers, ils sont tristes, ils sont lugubres! En général, pour consolider le revers des portants, c'est-à-dire des coulisses de droite et de gauche (*cour et jardin*), on les enduit de vieilles affiches qui ont l'air de billets de faire part. Artistes morts, pièces défuntes! plaisir enterré!



LA JOLIE MOUSSELINE
(*Mlle Vernet*)

« Permettez-moi, maintenant, de vous présenter
« Des jambes qui commencent sous les bras, mais... »

LE DIRECTEUR

Hippolyte Cogniard.

Hippolyte ne plaisante jamais avec le Théâtre, mais il est peureux... jamais il n'aurait reçu les *Funérailles de l'honneur*.

C'est Moreau qui garde la porte d'Hippolyte. Avant de pénétrer jusqu'à Moreau, lequel est le grand dispensateur des billets, il faut une foule de formalités... et si on ne vient pas de la part du ministre, tout au moins, on est sûr de rester à la porte.



LE COMPOSITEUR ET LE LIBRETTISTE
(*Hervé et Grenier*)

— Je ne suis pas de ton époque!!!

LES ARTISTES.

Voici tout d'abord *Fleur de Neige*, Catherine Grogalodseldlitz, la belle Silly.

Un mélange de finesse et de brutalité, de naïveté et de fantaisie, avec des yeux longs et grands et une voix solide ... en zinc. — Silly, retenez ce nom-là, vous l'entendrez souvent désormais.

J'avais connu dans le temps une grande belle fille fort insignifiante à la scène, et qui était entrée aux Variétés sous le nom de Silly. — Je ne sais ce qu'elle est devenue, mais il ne faut pas confondre.

Mlle VERNET, — LA JOLIE MOUSSELINE, L'AIDE DE CAMP.

Georgette Vernet, qui chante comme un oiseau et joue du violon comme un maître.

Petit bébé qui marche tout seul.

Malheureusement, sa mère l'attend à la coulisse de droite, son père à la coulisse de gauche, sa sœur, celle qui était aux Bouffes, au second plan de gauche, son autre sœur au second plan de droite, son habilleuse l'attend dans sa loge, etc. Enfin c'est une enfant dont on attend tellement qu'on l'attend partout.

ALINE DUVAL.

Finesse, finesse, finesse! Pas comme taille, mais qu'importe. Bonne fille,... ou femme, ou veuve,... je ne sais. Comme elle doit regretter Ravel son partner, et le Palais Royal, — son ex-Palais!

CÉLINE RENAUT.

Trop comme il faut, mademoiselle, allons! levez la jambe ou allez aux Français.

DUPUIS, — *Fortenquille.*

Ah! qu'il est donc comique en scène, et quelle voix et quels gestes! mais lugubre partout ailleurs.

ALEX. MICHEL-*le gros général du Cirque.*

Ami de Cogniard, pensionné de Russie, propriétaire, bon artiste, ayant de la voix, de l'originalité, et surtout de la distinction, mais pas de poumons!

COUDERC, — *le pâtissier-directeur*

Sauteur par excellence! Il a sauté des Délassements-Comiques aux Variétés, des seconds rôles aux premiers, de l'inconnu au connu! Il saute, il bondit, il rugit, c'est la gaîté même! Ah! tant mieux, les autres sont si tristes.

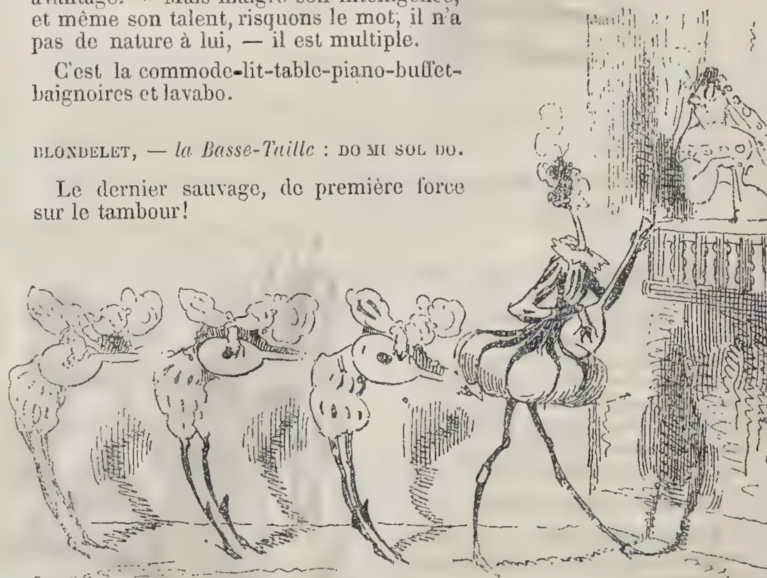
GUYON,—*l'aide de camp mecklembourgeois.*

Chez lui tout est tradition des Funambules, — un homme précieux et indispensable dans un théâtre. — Il a deux jours de suite, au pied levé, remplacé Dupuis — avec avantage. — Mais malgré son intelligence, et même son talent, risquons le mot, il n'a pas de nature à lui, — il est multiple.

C'est la commode-lit-table-piano-buffet-baignoires et lavabo.

BLONDELET, — *la Basse-Taille* : DO MI SOL DO.

Le dernier sauvage, de première force sur le tambour!



LA SÉRÉNADE

Que n'ai-je, que n'ai-je, que n'ai-je,
Cœur-de-Neige.

GRENIER, — *le Librettiste Dufouillis.*

Transfuge de l'Odéon! — Aussi intelligent que brun, noir ou bleu. — ce qui n'est pas peu dire, a fait dans la *liberté des Théâtres*, un TYPE, — est comédien et bêcheur. Le premier comporte le second, mais le second ne comporte pas le premier.

CH. POTIER, — *Ce cher M. Desardoises.*

Un nom d'auteur et un auteur de nom. J'aime mieux l'auteur que le comédien.

LES PUPAZZI.

De Lemercier de Neuville, je préfère beaucoup les Pupazzi du salon à ceux du théâtre. Les premiers ont autant de valeur réelle littéraire, intelligente et spirituelle que les second ont de tendance à se rapprocher de... « Polichinelle. » Mais les besoins du théâtre, les exigences de la censure, le besoin de réclame! etc., etc... à notre avis.

Il ne fallait pas qu'y y aille!

Disons pourtant que cet essai tronqué est applaudi et bissé chaque soir.

DANSEUSES ET FIGURANTES.

Quatre Anglaises, une Italienne et une Polonaise. Tout le reste est français Quelques mères auvergnates, des enfants cagneux. Voilà le corps de ballet.

L'étoile est Mme Mélanie Mermet : ex-première danseuse du théâtre de Milan. Sa fille a dix ans, mais la mère a des jambes ravissantes. Je n'ai jamais compris une danseuse mère — et vous, madame? Cela doit être gênant.



LE MAJOR MECKLEMBOURGEOIS
(*Dupuis*)
— Gen'râl, il y âfre là un barlemendaire qui temante à fous barler?



C. THERINE GROGAL'FAUDESFDLITZ
(*Mlle Silly.*)

Quelques profils : —

Mlle ROSSI. — 16 ans, italienne, jolie et maigre, très-lutinée par les habitués du foyer .. — NOTA. A une mère qui dort... 2me NOTA. — D'un œil! —

JULIETTE, *la Vivandière républicaine.* — Gros yeux, gros nez, gros menton, grosse gorge, gros mollets, jolie bouche cancane, à ravir. — *Zomboch* le hussard, grande femme, grands yeux, grandes jambes; à elles deux elles font un bilboquet dont Juliette est la boule. — *Evelina*, polonaise et osseuse. Comme ses compatriotes, elle ne danse pas en mesure. — Mlle MORRIS, figure de Keapseake. — MAILE, des dents et des castagnettes; les unes blanches, les autres noires. — MOYSE, gracieuse et jolie.

J'en oublie bien d'autres.

Et tout cela cancane et gazouille et fretille, comme un pensionnat en vacances.

Hier, il y avait révolution : Evelina prétendait qu'on lui avait offert 150 fr. aux Italiens. Ce que ces appointements *formidables* ont soulevé de tempête, je n'essayerai pas de le décrire .. Cette fois la Pologne a failli y passer!

Les figurantes ne sont pas belles en général, pourquoi? Remarquez aussi que la plus vilaine figurante prend de la physionomie dès qu'elle sort de son humble sphère.

J'ai oublié de vous présenter le maître de ballets. — M. Barré! un père pour son petit troupeau féminin. Signalons le tact exquis avec lequel il sait recruter un ballet, classer les travestis, distribuer les costumes, faire valoir les charmes et dissimuler les imperfections. Ceci dit, il ne quitte jamais sa canne... ni son sérieux.

LA FONTAINE MERVEILLEUSE.

Appareil du professeur Weele. M. Weele ne sait pas un mot de français; il grimpe sur un petit volant où se trouve le foyer de lumière qui domine la fontaine Là, il s'attache au pied une corde qui correspond à la main du régisseur; — comme un cocher d'omnibus et un conducteur. — A chaque signal il change la couleur de l'eau.

It is very fine in deed!

LE FOYER.

Un grand vilain espace mal éclairé et entouré de banquettes. — On y voit des journalistes comme Émile Abraham, des vaudevillistes comme Rochefort et Choler, des critiques comme Gustave Claudin, des avocats comme Caraby, des directeurs comme Royer, et des photographes comme tout le monde.



LE GÉNÉRAL
(*Coudere*)

Quant à la pièce, allez la voir; ces choses-là ne se racontent point. On aura beau dire et beau faire, la féerie devient de plus en plus le seul genre au niveau du public et des acteurs. Des grandes passions, des grands sentiments, nous n'avons que faire. Nous sommes trop affairés pour avoir le loisir de ressentir ou de comprendre les plaisirs raffinés de nos pères.

Quant aux acteurs, gens établis et sérieux, montant leur garde comme vous et moi, il n'y a plus à leur demander des sentiments et des allures au-dessus du niveau commun. Tragédie, drame ou mélodrame, l'art sérieux n'est plus guère qu'une tradition, ennuyeuse pour tout le monde. La fantaisie, au contraire, la bouffonnerie épileptique, le salmigondis étrange de la féerie, voilà les seuls seuls piments que puissent goûter nos palais blasés.

MONSIEUR DESARDOISES.



LA PIÈCE MILITAIRE
En joue..... feeuh!.....

JE SUIS PRINCE

PENDANT DIX MINUTES

Hier au soir, je suis allé au Vaudeville.

Le *Devin du Village* et la pantomime avec paroles de Gautier me tentaient fort. Outre le talent du maître, que j'aime infiniment, j'ai pour Pierrot, Arlequin et Colombine une respectueuse affection. — Leur nom seul a pour moi une poésie, un charme indéfinissable. Vieux types, toujours jeunes et vrais, qui traversent les âges en laissant derrière eux un éternel éclat de ce bon rire franc dont Molière sait le secret!

C'est la fantaisie, c'est le rêve, c'est la nature vue dans un demi sommeil, c'est le cœur humain vous apparaissant après le champagne à l'éclat miroitant des bougies. C'est la réalité derrière un voile, mais la réalité rieuse, aimable et de bonne humeur.

Sur les tréteaux ou sur la scène, à la lueur des chandelles, des quinquets ou du gaz, Pierrot sous sa farine, Arlequin sous son masque, sont humains, vivants, éternels comme le vrai, et le siècle qui passe les salue d'un sourire.

On sent que Gautier est de ceux qui ont un culte pour la vieille comédie italienne, et cela se voit sans peine à la tendresse avec laquelle il a accumulé dans sa petite pièce les trésors de son art. Tout cela est miroitant, fin, délicat, adorable. C'est un bijou ciselé avec amour; c'est une bonne bouffée d'air embaumé qui vient en plein visage... J'ai bien peur d'en dire trop et je crains cependant de n'en point dire assez.

Il y a un tout petit moment désagréable à surmonter. Le premier mot qui sort de la bouche de ces muets éternels vous surprend et vous est pénible. En précisant par des mots leurs pensées et leurs gestes on craint qu'ils ne perdent en finesse ce qu'ils gagnent en réalité, on craint que le voile dont je parlais tout-à-l'heure et derrière lequel se cache la pantomime ne devienne trop transparent, et l'on tremble que le rêve ne s'envole.

Au bout d'un instant l'on est rassuré, et Pierrot dit de si charmantes choses, qu'on lui a bientôt pardonné de ne plus être muet. Une simple observation : Pourquoi M. Saint-Germain imite-t-il Ravel en jouant Pierrot?

Comment se fait-il qu'il n'y ait pas une troupe de pantomime à Paris? J'entends une vraie troupe jouant sur un théâtre élégant. — Je voudrais...— Ah! si j'étais follement riche et un peu prince! permettez moi de supposer pour dix minutes que je suis tout cela,—je voudrais donc un théâtre de pantomime, décoré avec toute la recherche et l'élégance possibles. Ce serait un salon plutôt qu'un théâtre : on y serait assis dans de vastes fauteuils, profonds et douillets. Le public serait peu nombreux, et pour assister aux représentations de mon théâtre, il faudrait m'avoir fait une visite de dix à vingt minutes au moins. Vous comprenez, cette visite serait une espèce d'examen d'épreuve que je ferais subir. C'est bien arbitraire, me direz-vous?

Je ne vous dis pas le contraire, mais étant chez moi et ayant l'intention de faire circuler pendant les entr'actes des glaces à la vanille et des sorbets à l'ananas, je serais parfaitement en droit de choisir mon public. Les femmes y seraient en majorité, ma conviction intime étant que les femmes, en dépit de leur déplorable éducation, sont infiniment plus propres que nous à goûter les délicates jouissances de l'esprit.

Un orchestre peu nombreux mais exquis. — Quant aux acteurs, je n'en dis rien; ayant une fortune fabuleuse et le titre de prince, il me serait aisé de choisir à mon gré les talents qui me sont le plus sympathiques.

C'est dans ce temple que j'aimerais à servir à mes invités des petits festins littéraires. J'y ferais jouer les pièces de Racine en costumes du temps, je mettrais une demi-douzaine de savants fureteurs en campagne pour me découvrir des traditions oubliées, et je les ferais revivre. Je voudrais, quand on jouerait du Molière, des grands seigneurs sur la scène, la canne à la main , la perruque en tête et le jarret tendu.

Je ferais jouer sur mon théâtre plusieurs pièces qui me plaisaient infiniment et que j'ai vu apparaître un instant seulement sur l'affiche. Vous rappelez-vous les *Lundis de Madame* et *Guillery*, et tant d'autres pièces charmantes que leur finesse même a fait paraître froides? — Je voudrais voir et entendre tout le théâtre de Musset, joué pieusement par des gens émus; et si je remettais en scène le *Devin du Village*, comme on vient de le tenter, au lieu de ce décor réaliste et puant le fumier à plein nez, au lieu de ces bergers de boulevard, je voudrais d'abord le paysage le plus rococo qu'il me serait possible de trouver : horizons bleuâtres, ruine élégante, chaumière bien peignée, faite pour le plaisir des yeux; puis j'habillerais Colette et Colin comme les pèlerins de Cythère, ou plutôt je copierais textuellement les ajustements de quelque statuette de Sèvres ou de Saxe. Je ne me contenterais pas d'une exécution vulgaire et banale. Je voudrais des interprètes dignes de ce bijou, je voudrais retrouver cette tendresse touchante qui fit pleurer Louis XV.—Il est certain qu'une grande partie du charme réside dans la perfection de l'exécution. Telle note qui n'est qu'une émission de voix, qu'un son plus ou moins agréable sortant de tel gosier, devient, lancée par une autre poitrine, un touchant soupir, un cri d'amour, un élan du cœur.

Cette douce musique est tendre et charmante, chantée simplement par le Colin même du Vaudeville; elle n'est plus que vieillotte et vide, chantée prétentieusement par les deux autres élèves du Conservatoire qui l'accompagnent.

C'est que ce n'est point dans l'observance rigoureuse et matérielle des notes et des signes que consiste la restauration d'une chose d'art. C'est en cherchant à retrouver le goût et le sentiment qui ont présidé à l'œuvre qu'on arrive à la restituer dans son vrai jour.

A ce compte-là, il me faudrait de grands artistes, — excessivement intelligents, aimant le beau, curieux du passé, etc... Mais je ne crois pas la chose absolument impossible à trouver. Au besoin je confierais le rôle de Colette à quelque princesse que je trouverais, pas bien loin, et qui comprendrait à merveille.—J'aurais deux premiers violons et deux seconds violons, pas davantage... et ce serait bien le diable si en fouillant la France et l'Allemagne, je ne trouvais pas quatre violons intelligents.

Commencez-vous à comprendre mon petit théâtre? C'est dans ces conditions seulement, avec toutes ces recherches délicates, tous ces soins scrupuleux, qu'on peut oser remettre en scène les chefs-d'œuvre passés qui ont fait pleurer les rois.

Le gros public doit rester absolument étranger à ces fêtes de l'art, et je trouve que la tentative du directeur du Vaudeville, tout en étant fort méritoire et digne de respect, est tout-à-fait insuffisante et n'aboutit à rien. C'est la pièce de Jean-Jacques qu'il nous donne, mais empaillée, sans vie, c'est une fleur desséchée à laquelle il ne manque que le parfum, la sève et une goutte de rosée.

Ah! certes, dans mon théâtre... Mais les dix minutes durant lesquelles vous m'avez accordé des millions et une couronne de prince sont passées, et j'ai peur d'être ridicule en continuant mon rêve. Mettons que je n'ai rien dit, madame, mettons que je n'ai rien dit.

Y.

LES TATOUÉES

Je viens de passer aux Tuileries, j'en ai le cœur levé. — Les arbres sont dépouillés, tristes, jaunes, — et autour de la musique s'étalent une nuée de nymphes étranges; d'où cela sort-il? J'adore les modes Louis XVI, les fantaisies un peu osées de la coquetterie ne me font pas peur, mais à condition qu'il s'y mêle un peu d'élégance, de bon goût et de beauté Je ne vois ici que dévergondage et folie. Les filles de cuisine de la capitale se donnent-elles rendez-vous ici? J'en vois qui ont des cheveux couleur de feu et le visage blanc comme une feuille de papier. Plus loin c'est une Mexicaine avec une chevelure blonde qui se dresse en l'air comme un bonnet à poil, des yeux sans forme, perdus dans une tache d'encre. — Des robes d'un rouge sang qui rendrait un taureau furieux. Des chapeaux sans noms, des corsages impossibles, — c'est un mélange horrible de laideurs s'affichant avec impudence. Il y a là des femmes de 60 ans, grosses comme des tonnes, coiffées comme une bergère de Watteau, leurs rides apparaissent sous le fard et le blanc étalés avec maladresse. C'est une débauche de couleurs criardes et d'ajustements fous, un étalage de monstruosités qui voudraient être provocantes et qui ne sont que ridicules ou mal propres. Cependant, au milieu de ces filles attifées pour la vente et qu'on retrouvera ce soir, trottant menu le long des murs, j'aperçois des familles, des femmes du monde, des enfants. Sont-ce des parentes de ces demoiselles? je vous jure qu'il devient difficile de reconnaître une femme honnête au milieu de celles qui ne le sont pas.

Oui, les élégances du siècle dernier étaient excessives; oui, on y a osé les exagérations les plus provocantes, mais les femmes qui tentaient ces folies étaient marquises ou duchesses Sous leur accoutrement étrange, on retrouvait la grande dame avec son élégance native, sa distinction et son grand air. Elles commençaient, les folles coquettes, par être adorables avant d'être bizarres, et leur déguisement ajoutait à leurs charmes.

A l'heure qu'il est, la folie de l'impossible et du dévergondange e

fait de toilette s'étale comme une tache d'huile sur tout le sexe. Duchesse ou femme entretenue, petite bourgeoise ou fille perdue, marchande de tabac ou femme de banquier, laides ou jolies, contrefaites ou bien bâties se tendent la main, se prêtent les mêmes patrons, se défigurent avec une rage égale, et courent après l'absurde comme on court après le bonheur.

Ne croyez pas que je fasse à plaisir de l'indignation. Je suis peut-être malade, mais, dans tous les cas, mon impression est nette et bien sincère. Le jardin des Tuileries m'a paru ressembler au jardin d'une maison de fous. — J'étais honteux, ma parole d'honneur, de voir toute cette fraîche marmaille courant au milieu de cette prostitution; des filles à marier, qui sont peut-être honnêtes, débraillées comme leurs voisines et peintes aussi ridiculement; un horrible petit laidron qui sentait la misère se promenait fièrement au milieu des hommes. Elle avait un corsage rouge, une ceinture d'or, et dessous l'espèce d'écuelle en velours qui la coiffait, s'échappaient une profusion de cheveux frisés, pendant de toute leur longueur sur son dos crasseux. Ses mains sales et noirâtres agaçaient un éventail de vingt-cinq sous, et je vous jure qu'elle n'était pas la plus ridicule; plusieurs hommes, qui ne sont peut-être pas des fils de balayeurs, la suivaient de l'œil avec complaisance; l'un d'eux dit en passant : Elle a du montant, cette petite! voilà donc ce qui m'a frappé : c'est qu'en effet, l'horrible, le laid, qui n'est que vicieux et impudent, commence à avoir du montant pour les hommes, et à n'exciter aucun dégoût chez les femmes.

Le maquillage tourne au tatouage, cela devient une sauvagerie malpropre et l'on dirait que certaines femmes du monde ont moins le désir de plaire en s'affublant ainsi, que le désir malsain de se déclasser.

Le moment est proche où les portières tireront le cordon, décolletées jusqu'au milieu de leur vieux dos, et coiffées à la belle Poule. Jusqu'à nouvel ordre, je trouve repoussantes ces vieilles bouchères retirées, qui pourraient être grand'mères et qui blanchissent leur graisse comme une buffleterie de garde national ou un tablier de sapeur, qui cachent sous leurs six cheveux repeints une brassée de crin crêpé, qui mastiquent leurs rides et se défigurent pour s'enlever dix ans.

De là à se percer le nez et à y suspendre des anneaux de rideaux, il n'y a qu'un cheveu, l'épaisseur d'une fantaisie de la mode, nous y arrivons. — On fait plus fort que cela.

Z.

CHOSES ET AUTRES

—

C'en est fait, les cannes et les jupons retroussés vont nous envahir cet hiver. De Trouville, la mode en a passé à Etretat; d'Etretat, elle a gagné le Havre : et tout le monde en est si enchanté, que certainement on ne voudra pas l'abandonner à cause du froid. Il n'y a aucune bonne raison pour cela. Bien au contraire, le jupon retroussé plaira tout naturellement aux Parisiens, et la canne sera pour châtier ceux à qui par hasard il semblerait trop adorable.

—

M. Alphonse Karr tient absolument à la peine de mort, il la défend, il la berce, il la caresse, il la regarde comme sa chose. Eh bien! qu'on la lui laisse.

—

La chasse est ouverte; les perdreaux pleuvent... Nous les payons toujours un prix fou. On m'a dit que cela tenait à ce qu'on en tuait trop. Je n'ai pas parfaitement compris. Mais les connaisseurs affirment qu'en Allemagne, où personne ne chasse, la perdrix coûte 50 cent. Ce que c'est que de se connaître à quelque chose!

—

M. Du Boys a fait jouer *la Volonté*, au Théâtre-Français. Cette pièce est-elle bien d'un jeune homme? L'auteur a, dit-on, vingt-cinq ans. Vingt-cinq ans, et chanter en vers doucereux la morale de M. Prudhomme! O poésie! O printemps!

—

Parmi les quatre nouveautés du Vaudeville, une seule a réussi : *Pierrot posthume*. Pour le *24 Février*, de ce pauvre Werner, que vouliez-vous qu'il fît? On en a supprimé la fin. Vous figurez-vous un drame d'où l'on raye l'assassinat? On aurait dû le remplacer par une tirade sur *la Volonté*, de M. J. Du Boys.

—

A propos de retranchements, je me suis laissé dire qu'on a également supprimé les quatre plus belles scènes des *Mohicans de Paris*. On attribue à cette absence le succès un peu tiré de ce drame. Peut-être eût-on mieux fait de supprimer le chien; mais il est impossible de tout faire à la fois.

—

Au Palais-Royal, *Montempoivre* est assez drôle; quant à *Eh Lambert!* cette ineptie n'a été représentée que pour chasser de Paris les provinciaux qui y affluaient depuis trop longtemps. Grâces soient rendues à cette intelligente direction du Palais-Royal, toujours serviable, même quand elle se nuit.

—

Et l'Odéon ?

Un succès; je le gardais pour la fin. Disons vite que ce n'est pas la faute des acteurs. — Et du directeur? — Vous savez bien, indiscrets, que ces choses-là ne sont jamais la faute des directeurs.

Dans les *Flibustiers de la Sonore*, je vous avais annoncé qu'on se batrait beaucoup. On s'est battu avec plus de modération que je ne pensais. Il n'y a même pas un grand nombre d'hommes massacrés. Et puis la vertu est punie et le vice récompensé. C'est naturel, c'est vrai, cela change.

—

Dans les hautes régions de..... comment dirai-je? Dans certaines hautes régions, qui ne sont nullement officielles... au contraire... on s'occupe d'un livre dont personne ne s'occupe guère ailleurs. Ce livre est à paraître... Ce serait un *Armorial* de la noblesse. M. de C... a quitté Brives pour apporter ces parchemins et son sceau. Gare aux gentilshommes qui ont laissé manger les premiers par les rats du castel, et qui ont confié le second à leurs petits enfants. Cette nouvelle n'a pas fait baisser la Bourse.

—

Puisque nous parlons de Cléopâtre, constatons le succès de ce nouveau roman d'Arsène Houssaye, *Cinquième édition!* C'est une fidèle peinture de ce monde étrange de la haute galanterie, qui par ses grands airs, son goût exercé, son faste artistique, se fait presque pardonner son immoralité. Dans tous les cas, il éveille la plus vive curiosité dans le vrai monde qui cherche à le expier bien souvent, et bien souvent aussi ne s'est distingue que par des nuances imperceptibles. La dualité de Cléopâtre, à la fois grande dame et courtisane, pourrait bien n'être pas de pure invention.

Offenbach a mis *Mademoiselle Cléopâtre* en musique. Autrefois Offenbach faisait la musique des livrets, aujourd'hui il compose celle des romans. *Niedermeyer et le Lac; Monpou et l'Andalouse; Offenbach et Mademoiselle Cléopâtre;* auteurs et compositeurs se marient admirablement, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.

—

Nous parlions tout-à-l'heure de *la Volonté*, voici un échantillon de cette poésie en partie double, écrit en sortant du théâtre.

Chastes et purs transports d'une ardeur innocente!
Maternelles amours! 100,000 écus de rente
4 1/2 p. 100! But des nobles travaux!
Digne prix des grands cœurs, couronne des héros.
Je t'adore à genoux, ô splendeur infinie
De la maison Michon, Lacroix et Compagnie.
Tout homme doit se faire une position
Sous peine de périr par l'inanition
Et le Seigneur a dit : On a ce qu'on mérite.
Oui, jeune homme, avec l'ordre et l'esprit de conduite,
Honore les banquiers, car cela fait du bien,
L'escompte est tout, Philippe et le reste n'est rien.
(*Un silence; il descend le perron.*)
Bords chéris! Lieux sacrés où mon rêve se berce
Bourse! Caisse! Comptoir! Tribunal de Commerce!
Malheur au cœur ingrat et né pour les forfaits!
Qui peut vous préférer les champs et les forêts.
Malheur à l'insensé qui d'opium s'enivre.
Il ferait beaucoup mieux de tenir le grand livre
Et d'apprendre avec soin la comptabilité,
Qui donne la fortune et l'immortalité.
Mais, puisque à cet effort il ne peut se résoudre,
Le tonnerre de Dieu le doit réduire en poudre,
Ou bien, triste jouet des folles passions
Il ne gagnera pas les moindres millions;
Et l'on ne verra plus un banquier héroïque
Lui jeter à la tête une fille angélique
Dont l'âme, un jour, brisant ses terrestres liens
L'attende au ciel, laissant au survivant les biens.
C'est que la volonté, — de tout elle est capable
La volonté c'est Dieu! — et c'est aussi le diable!
C'est un pur diamant, c'est une toison d'or!
La volonté c'est tout; c'est autre chose encore;
Elle est de tous les maux l'infaillible remède,
Et c'est là le levier que rêvait Archimède!
C'est, le vis-tu jamais, soulevant des fardeaux,
Un effroyable cric sorti du sein des flots.
La volonté fait faire aussi des comédies
En quatre actes en vers qui sont des homélies.
Un jeune et vif esprit a son poste trouvé,
Non très loin de Ponsard et près de Legouvé;
Car sa morale est pure et ne peut jamais nuire;
Au prix de l'Institut, elle peut le conduire
Succès, honneurs, triomphe, amour, gloire, pouvoir,
Mesdames et messieurs, vous n'avez qu'à vouloir.
Je sortis bien content de ces sages maximes,
Dodelinant la tête où bourdonnaient les rimes
Quand un esprit chagrin : On peut ce que l'on veut,
Mais pourvu qu'on ait soin de vouloir ce qu'on peut;
Et le jeune Gavroche a dit dans sa sagesse.
L'homme peut tout c'qu'il veut, ce qu'i'n'peut pas faire i'l'laisse.

X.

LA NOUVELLE CAISSE DES PRÊTS SUR TITRES



PLACE AU CRÉDIT DES VALEURS MOBILIÈRES

A la bonne heure! vive la Banque Destrem!
Comme si nos titres ne valaient pas tout autant que les billets signés par l'épicier du coin!

Entre la Banque de France et le Comptoir d'Escompte, les porteurs de valeurs mobilière se trouvent placés... comme l'âne de Buridan, entre les deux picotins d'avoire...



— Monsieur, si vous n'avez pour vous marier que vos Mouzaïa, je suis obligé de vous répondre comme Grassot : « Mon gendre, tout est rompu ! »
— Monsieur, j'ai encore d'autres titres.
— Eh bien! j'irai voir ce qu'on en dit à la Caisse Destrem.



La ronde des mines, des forges, des usines, des fonderies, des filatures, des linières, à l'ouverture de la Caisse Destrem.



L'Anglais. — Moà pouvoir donner à vous une action de Couillet.
La Biche. — Couillet? connais pas.
L'Anglais. — Moà dire à vous que c'est bon.
La Biche. — Et moi dire à vous : Flûte!



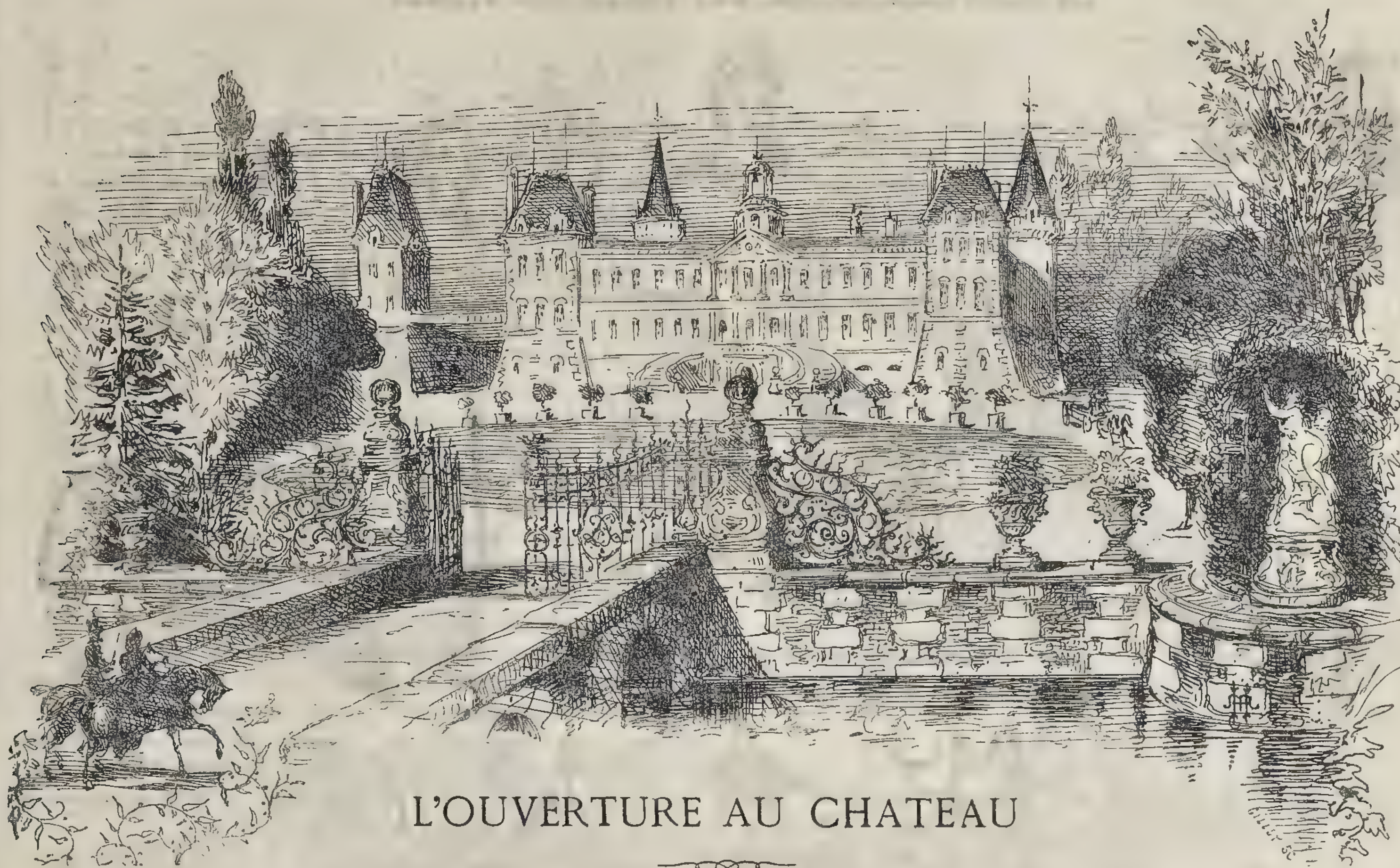
— Ah! mon cher, je suis perdu. Je comptais pour mon échéance trouver de l'argent sur mes mines et mes forges, et me voilà protesté les mains pleines!
— Ne vous désolez pas, allez trouver la banque Destrem



La Caisse des Titres offre son bras à la Banque de France en lui disant : — Part à deux!

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



L'OUVERTURE AU CHATEAU

Retraites, 3 septembre, 10 heures du soir.

Je ne sais pas si c'est le café ou la chartreuse, ou tout bêtement la fatigue, mais il n'y a pas moyen de fermer l'œil. Tous ces gaillards-là sont couchés depuis une heure; les ronflements du grand ami ébranlent la cloison de ma chambre; l'ami joli qui dort au-dessus de ma tête souffle des pois à plein boisseau; le seigneur des Retraites, notre hôte, n'a pas dû longtemps causer avec Madame, car la pauvre petite femme avait marché quatre heures dans les labourés, et n'en pouvait plus : ses longues paupières brunes tombaient à chaque instant sur ses beaux yeux, comme des stores dont la corde a cassé.

Nous n'avons pourtant pas fait des étapes de dix lieues, mais lorsqu'on s'est dorloté neuf ou dix mois dans les fauteuils les divans et tout le capitonnage de ce siècle avachi, on devient plus sensible au mal physique. La civilisation moderne a pris de telles précautions pour supprimer la fatigue; les voitures et la vapeur remplacent si avantageusement nos jambes, les machines font si bien la besogne de nos bras, qu'une jolie promenade en plaine et quelques bourrades de fusil contre l'épaule laissent une courbature au gaillard le mieux bâti. C'est ce qui maintiendra toujours une distance respectueuse entre l'armée et la garde nationale.

Mon vieil ami Eude de Granfort est venu nous prendre hier à la gare de... Il s'est donné l'an dernier un magnifique omnibus vert attelé en poste; l'habit de postillon, vert et rouge, rehausse la bonne mine du cocher et donne à l'équipage un petit air de fête.

Tout le monde a été exact au rendez-vous. Ce n'est pas la première fois que nous faisons l'ouverture ici, ni la deuxième, ni même la vingtième. Voyons : en quelle année avons-nous mangé nos derniers haricots, à la pension Durand ? C'était pardieu en 1838. Granfort venait d'hériter de son père, le lieutenant général. Nous étions ses inséparables, Balézieux, d'Anglure et moi, et nous pressentions tous, avec une certaine mélancolie, que la vie allait nous séparer pour longtemps. « Mes amis, dit le bon Eude, jurons que tous les ans, quoi qu'il arrive, nous ouvrirons la chasse aux Retraites! » On jura. Le plus beau de l'affaire, c'est qu'en ce temps-là aucun de nous n'avait encore chassé! Ah! les jolis fusils neufs! Et les bons chiens de fantaisie, achetés sans garantie du gouvernement, sur le quai de la ferraille! L'album de chasse, doré sur tranche et illustré de dessins grotesques, a conservé la mémoire de nos premiers exploits : on tua un corbeau le 1[er] septembre, et le 2 un lièvre gîté. Le 31, je fus roi de la chasse! J'avais massacré un lapereau sans défense et un pouillard sortant du nid Malgré la modestie de ces débuts, nous sommes tous devenus des chasseurs mieux que passables; Eude surtout, qui vit six mois dans ses terres.

Les circonstances nous ont dispersés, comme on le prévoyait trop. Balézieux, le grand ami, est receveur dans le Midi; d'Anglure, l'ami joli, est juge au tribunal de la Seine; toujours joli, du reste, et plus homme du monde que jamais. Sa robe ôtée, il monte à cheval dans la cour du Palais, et fait un tour au bois de Boulogne. Moi, je suis maître de forge, et le moins fortuné des quatre; vous savez que la partie ne va pas fort. Enfin!

Mais j'aime à constater que depuis 1838 aucun de nous n'a manqué à l'appel; aucun n'est arrivé plus tard que l'ouverture; aucun n'a pris congé avant le 30 septembre. Est-ce gentil, cela? Nous passons quelquefois la moitié de l'année sans nous voir et sans nous écrire; n'importe. On sait que tous les cœurs sont solides au poste, et qu'on retrouvera, à un moment donné, la chaude poignée de main et la vieille camaraderie du collége. Eude nous écrit régulièrement le 20 août pour nous rafraîchir la mémoire; on ne répond pas; on accourt.

Cette année-ci l'invitation n'était pas de luxe. Notre ami s'est marié, et hier encore, nous ne connaissions pas sa femme. Il a passé la lune de miel en Italie; il était encore à Naples au millieu d'août; nous avons pu croire un instant qu'il nous avait oubliés; mais non.

—

Le château des Retraites est célèbre dans le département; on n'a pas fait grand'chose de mieux sous Louis XIII. Brique et pierre, le style de la place Royale. Un grand bâtiment de hauteur modérée, tout en long; vingt-cinq fenêtres de façade. Au milieu, deux étages coiffés d'un fronton, puis à droite et à gauche, un simple rez-de-chaussée surmonté d'une terrasse; aux deux bouts, pour terminer, deux jolis pavillons octogones. Toutes les dépendances, écuries, remises, etc. sont invisibles, cachées soigneusement dans des massifs épais. Le parc a été refait à la mode anglaise : pelouse, blocs de verdure, corbeilles de fleurs, tout à la grande et par masses. Ces scélérats de vieux nobles, qui ont toujours demeuré à la même place, possèdent naturellement des arbres séculaires qu'on parvenu n'aurait qu'à aucun prix.

La pièce que j'aime le mieux dans la maison, c'est le vestibule. Rien de plus simple et de plus grandiose à la fois. Des armes, des trophées de chasse, un escalier seigneurial qui monte aux appartements du premier étage, des escabeaux de chêne à foison, une table chargée de flacons, de journaux et cigares : voilà tout l'ameublement et la décoration. Les vieux amis ont pris en affection ce paradis dallé de marbre; on s'y réunit avant le repas; on y prend l'absinthe au retour de la chasse, et le café au sortir de table. Deux grandes ouvertures vitrées laissent voir, à droite et à gauche, deux paysages du parc. Les portes intérieures conduisent d'un côté à la salle à manger, à la bibliothèque, au cabinet de ce cher Eude, aux offices et à la cuisine; de l'autre, à la salle de billard, aux deux salons et au pavillon des vieux amis.

La salle à manger est toute en bois sculpté; le plafond même se découpe en caisson dans des poutres de vieux chêne. Je reconnais toujours sur les dressoirs, au milieu d'un capharnaüm de trésors artistiques, un vieux plat du Japon qui semble me regarder. C'est l'unique survivant d'un service splendide, presque royal, que nous avons massacré en 1838. Quels gamins! Nous prenions nos dernières vacances. Je me suis accordé quelques congés depuis ce temps-là, mais je n'ai jamais pu retrouver cette sécurité parfaite, cette liberté d'esprit, cette insouciance de l'avenir qui donnent tant de prix aux vacances du collége.

Le petit salon est blanc de la tête aux pieds, sauf les rideaux et l'étoffe des meubles : boiserie blanche jusqu'à la corniche inclusivement; le bois des fauteuils et des canapés est d'un blanc mat. Les draperies, sur un fond blanc, étalent des guirlandes de grosses fleurs exotiques: c'est une perse ancienne, imprimée sur toile.

Il n'y a pas un atome d'or sur les murs du grand salon : phénomène à noter; cette simplicité de bon goût devient de jour en jour plus rare. La boiserie est marqueté de chêne tantôt clair, tantôt noir, sculpté par-ci, poli par-là. Les portraits de famille encastrés dans la boiserie sont à l'abri du déménagement; il faudrait démolir la maison pour les changer de place. Les miroirs biseautés font corps avec la muraille; on devine à tous les détails que le fondateur du château se sentait chez lui, et qu'il ne prévoyait pas l'invasion d'une autre famille. Les armes des Granfort sont sculptées dans le marbre de la cheminée, comme elles sont gravées sur l'argenterie, fondues en plomb sur la toiture et découpées dans la tôle des girouettes. Je veux bien reconnaître un peu de vanité dans cette répétition du même motif; mais j'y trouve surtout la foi dans l'avenir, la confiance énergique du propriétaire qui dit : « Ni moi, ni mes enfants, ni les enfants de mes enfants ne délogeront d'ici. Nous aurons éternellement des héritiers mâles pour garder ce château, ce nom et ces armes; nul de nous ne fera la sottise et l'impiété de vendre un patrimoine si solidement marqué, pour acheter des perles à Nana. » Voilà pourtant à quoi on s'engage lorsqu'on fait peindre ou graver des armoiries dans son salon! La voûte (sans armoiries) est d'un beau bleu d'azur, découpée en lozanges par des moulures de chêne. Aux six fenêtres pendent des rideaux de velours rouge sous des lambrequins importants, d'un grand style et d'une richesse somptueuse. Le mobilier est imperceptiblement bric-à-brac, suivant une mode qui commence à prendre. Le lustre et la garniture de cheminée sont du Louis XVI le plus pur; il y a deux gerbes de bronze modernes, à huit bougies chacune, dans deux vases de vieux Chine sur une admirable console Louis XIV. Les canapés et les fauteuils sculptés sous Louis XVIII, hélas! et solidement dorés, sont couverts des plus fines tapisseries de Beauvais. Les dossiers représentent des bergeries à poudre et à paniers; les siéges sont remplis par des animaux fort agréables et même, si je ne me trompe, légèrement poudrés. Ce n'est pas une collection assortie chez les marchands de curiosité, mais un tout homogène, commandé pour le château et conservé sans réparation jusqu'à notre époque. Pourquoi diable a-t-on refait les bois de ce beau meuble dans le goût pesant et gourmé de 1818? Je ne suis pas assez versé dans la science des commissaires-priseurs pour cataloguer les bibelots français et étrangers qui égayent cette grande pièce, mais, en principe, j'aime les mobiliers de pièces et de morceaux. Pourquoi? Parce qu'on ne les achète pas tout faits; parce que le propriétaire y a dépensé du temps, du goût, des recherches, du mouvement, de la patience, monnaies plus rares et plus précieuses que ce gros imbécile d'argent. Ajoutez que la variété des objets éveille en nous une certaine variété d'idées. Lorsque j'entre dans un salon meublé en bloc par le tapissier, l'idée d'ordre et d'uniformité me saisit et m'attriste. Pour peu qu'avec cela les tapis soient moelleux, les draperies riches et le meuble neuf, mon esprit se rappelle que tout cela a dû coûter cher, que je ne pourrais pas dépenser tant d'argent sans me gêner pour dix-huit mois; que les affaires vont mal, et cent autres choses mélancoliques. Dira-t-on que c'est jalousie ou petitesse d'esprit? Non, car un mobilier intelligent et divers, comme celui des Retraites, ne m'attristera jamais, valût-il un million et fussé-je cent fois plus pauvre que je ne le suis.

Une boîte à ouvrage, une tapisserie sur le métier, un sac de bonbons à moitié vide et quelques autres jolis details ajoutent une expression nouvelle à la physionomie du salon. On y respire ce parfum que ni Rimmel ni Atkinson n'ont encore songé à mettre en bouteilles : *odor di femmina!* Nous y laissions entrer les chiens en 1838, et ces beaux appartements conservaient tout l'automne une vague odeur de chenil.

La jeune comtesse de Granfort, je peux le confesser aujourd'hui, m'a fait passer en mai quelques nuits blanches. Les vieilles amitiés sont jalouses; on n'apprend pas sans un certain émoi qu'un camarade de trente ans s'est mis en puissance de femme. Il est rare que le mariage n'isole pas un homme, au moins pour quelques années. C'est une nouvelle intimité, plus absorbante, et qui fait oublier les anciennes. Nos maîtresses ne sont qu'un lien de plus entre nous, d'autant plus qu'on les partage. Les vieux amis avaient donc un peu porté le deuil du bon Eude, quand on l'avait su marié. Une jeune femme que l'on ne connaît pas apparaît de loin comme un joli monstre. Je parle en vieux garçon, mais tant pis! on parle comme on est. La nouvelle comtesse pouvait être dévote, avare, acariâtre, orgueilleuse, ou tout simplement trop gandine pour nous.

Eh bien, non! C'est une bonne et brave petite personne. Pas si petite : elle a presque la taille de son mari, qui est un homme moyen. Taille svelte et bien prise; les extrémités allongées, l'œil noir, les sourcils nets, le nez droit, la bouche un peu grande, mais étincelante de fraîcheur; le front haut, les cheveux bleus. Rien de plus cordial et de plus hospitalier que son sourire : elle nous a tendu les deux mains avec la franchise d'un bon garçon. « Messieurs les vieux amis, nous a-t-elle dit sous le vestibule, je compte que vous me permettrez d'être des vôtres, et que vous ne m'en voudrez pas de m'être installée chez vous. » Elle n'est ni dévote, ni bégueule, ni avare, ni trop pendue au cou de son mari. Hier soir, à dîner, elle a fait les honneurs en maîtresse de maison émérite. La cuisine était bonne, les vins choisis, le service plus que correct. Elle s'occupait de tout le monde au lieu de rester dans sa châsse, comme tant d'autres qui ont l'air de dire : admirez-moi!

Pourquoi diable n'avons nous jamais pensé à prendre femme ? Eude à meilleure mine que nous; le mariage l'a rajeuni.

Mme de Granfort a pris le café avec nous, sous ce fameux vestibule. Son exemple a entraîné les autres dames; il y a nombreuse compagnie au château : vingt-cinq personnes pour le moins. Tous gens choisis; j'ai remarqué surtout un capitaine de vaisseau d'une rondeur et d'une verve incroyables, et un conseiller à la cour de ..., homme vraiment distingué par l'étendue et la variété de son esprit. Il a rempli longtemps les fonctions de juge d'instruction : voilà ce que j'appelle un métier de chasseur! Il connaît toutes les ruses du gibier et raconte ses campagnes avec une finesse, une simplicité, un air de vérité, une justesse de ton qui m'ont laissé sous le charme. Sa femme, qui était ma voisine, a l'ampleur, la majesté, la grâce naturelle d'une reine de quarante-cinq ans. Elle est réellement belle et pas provinciale pour un liard; on trouve de ces femmes-là en province.

J'ai admiré le courage de sept à huit belles personnes qui se sont enfumées tout un soir pour le plaisir de bavarder avec nous. Autant qu'il m'en souvient, l'odeur du tabac doit être insupportable à ceux qui ne fument pas eux-mêmes. Vous me direz qu'on s'acclimate au bout d'une heure ou deux, mais l'ennui de rapporter chez soi, dans les cheveux, dans la robe et les dentelles, un parfum de cigare refroidi! Nous sommes des pourceaux et les femmes sont des anges; voilà la réflexion sur laquelle je me suis couché.

II

On nous a réveillés ce matin en nous servant la soupe du chasseur, accompagnée d'une mauvaise nouvelle. Il pleuvait, mais là, si fort, qu'il fallait rester au lit, ou chasser en pleine eau. Le mauvais temps ne nous eût pas arrêtés en 1838, mais on n'a plus vingt ans, on commence à se soigner; l'ami joli se plaint quelquefois d'une fraîcheur dans le bras gauche; moi, j'ai le gros orteil qui enfle, sans aucune raison apparente, deux ou trois fois par an. D'ailleurs, Mme de Granfort a dit hier au soir qu'elle comptait ouvrir la chasse avec nous. Elle s'est fait faire un amour de fusil, léger comme un plume, et un habit de chasse à faire crever Diane de dépit. Je médite ces raisons en ouvrant la fenêtre de ma chambre, puis je vois une échappée de bleu dans le ciel et je boucle ma guêtre gauche; puis le bleu disparaît, j'ôte la guêtre, et j'entre en chemise chez le grand ami qui a refermé ses volets et mis sa tête sous l'oreiller. Tout bien examiné, je me recouche et je dors mal, par livraisons de dix à quinze minutes, jusqu'au premier coup du déjeuner.

Le ciel s'est éclairci. On se mouillera, c'est certain, mais on pourra chasser dans deux heures. Je m'habille en vieux chasseur : la culotte de toile, la blouse bleue, les vieux souliers, les guêtres et tout. Cette toilette est admise au déjeuner : seulement, on mettra un tapis carré sous nos chaises pour protéger le parquet contre nos clous. Tandis que je mets la dernière main à ma toilette, j'entends au loin deux ou trois coups de fusil. Allons! la chasse est commencée en dépit du mauvais temps; nous n'en aurons pas l'étrenne.

On s'est mis à table à onze heures. Voici la toilette adoptée ou inventée par Mme de Granfort : habit mousquetaire en drap bleu à boutons d'or, coutures piquées de soie jaune; jupe écossaise de plaid très fort, plissée, en fustanelle; jupon de cachemire rouge; souliers de cuir écru, guêtres de corde anglaise; cravate longue de foulard rouge; toque écossaise ornée d'une aile de perroquet rouge. Cette profusion de rouge m'effaroucherait un peu si j'étais gibier, mais elle fera bien dans le paysage.

On déjeune toujours trop à la campagne : nous nous sommes mis en chasse vers une heure. Le temps était au beau, décidément; à peine si nous avons reçu deux ou trois grains dans l'après-dinée. Chacun a pris son arme sous le vestibule et glissé dans sa poche une vingtaine de cartouches. C'est peu pour une ouverture, mais les porte-carniers qui nous suivront à distance se chargent d'un léger supplément. On passe par le chenil, où le plus beau concert salue notre arrivée. Les chiens courants, logés à part, donnent de la voix comme de beaux diables allongeant leurs belles têtes entre les grilles de fer. Pauvres bêtes! leur tour viendra, dans quelques semaines, quand le bois et le parc seront un peu éclaircis.

Nous avons quatre chiens d'arrêt, dont une chienne : Mars, Tom, Phanor et Mouche. Mars et Tom sont deux animaux superbes, grands, forts et admirablement découplés. Le premier appartient à notre ami d'Anglure, qui l'a fait venir de loin et payé cher. En dépit de toutes les garanties qui assaisonnaient son passe-port, ce Mars est un chien fou qui ne vaudra jamais grand'chose. Il se lance dans la plaine comme un écolier en vacances; il n'entend ni la voix, ni le sifflet; je crois même, entre nous, qu'il ne sent pas le gibier. Cependant il a fait un arrêt magnifique, à trois cents pas de son maître, et il s'est tenu ferme au poste avec la solidité quasi-militaire d'un *pointer* anglais. Hélas! c'était une alouette!

Tom, le chien du grand ami, est presque aussi enfant, mais c'est un enfant qui promet davantage. Son maître l'a pris au dernier moment, pour remplacer une admirable bête qui s'était fait couper en deux par un *express*. Mais un chasseur expert et résolu comme le grand ami dresserait un agneau, un chat, un lièvre même. Il s'est mis vigoureusement à l'éducation de Tom; il l'a cravaté d'une bande de cuir hérissée de clous à l'intérieur; à cet engin de répression pend une ficelle de dix mètres que Tom entraîne partout avec lui. Qu'il s'oublie un instant : le grand ami pose le pied sur la ficelle et les pointes du collier se font sentir. Tom est à bonne école, il se fera.

Mon vieux Phanor a le profil vulgaire et la désinvolture épaisse d'un petit cochon noir. Il n'est ni grand ni beau; sa grosse tête, enfoncée dans les épaules, lui donne une vague ressemblance avec M. V......, de l'Académie française. Mais il a le meilleur naturel du monde, une expérience de douze ans, et, si j'ose le dire, une excellente éducation. Flair infaillible, quête lente et mesurée, arrêt ferme comme un roc; il a tout ce qui fait le bon chien de chasse, excepté les jambes. Il se fatigue vite, et au bout de cinq ou six jours, il demande vingt-quatre heures de repos.

Quant à la petite Mouche, je suis forcé de lui rendre justice, quoiqu'elle ne m'appartienne pas : c'est un bijou. Elle est blanche, tachée de feu, mais blanche d'un blanc d'hermine, et proprette comme une servante de vieux curé. Ses formes sont sveltes, délicates, mignonnes, presque féminines; ses allures rendraient une chatte jalouse; elle entre dans une avoine ou dans un trèfle comme Mme de M. dans un salon. Elle arrête avec esprit : « Tiens, tiens! semble-t-elle dire en levant la patte, il y a des perdreaux céans! Perdreaux, mes bons amis, veuillez attendre un instant M. et Mme de Granfort, mes maîtres et les vôtres : Leurs Seigneuries ont un compte à régler avec vous. » Lorsque la compagnie a pris son vol, elle lève la tête et dit : « Voyons! combien en tombera-t-il? Je parie pour un au moins. » Si rien ne tombe, elle ne cherche pas cinq minutes avec l'obstination de ces chiens mal appris qui soulignent pour ainsi dire la maladresse du maître. Elle se remet en chasse et feint de ne rien avoir entendu. Quand la pièce est morte ou blessée, Mouche la cueille du bout des dents, l'apporte telle quelle à madame, frétille discrètement de la queue, et attend une caresse qu'on ne lui laisse pas désirer longtemps. Le seul défaut de cette charmante petite bête, c'est une susceptibilité presque maladive. Le moindre reproche la froisse, elle prend de travers la plus légère observation. Elle est plus sensible à la critique que le célèbre écrivain M. Feydeau, ou l'illustre peintre M. Couture. Elle dirait volontiers avec M. Ingres : une cuillerée de fiel est plus amère que cent tonneaux de miel ne sont doux. Je l'ai vue quitter la chasse sur une parole un peu vive et bouder jusqu'au soir à la porte du château; car elle n'est pas logée au chenil. Elle daignait chasser le lendemain, mais il fallait d'abord lui présenter des excuses.

La chasse des Retraites, j'entends la chasse en plaine, est divisée

en deux parts. Elle comprend les terres du château qui font aux plus deux cents hectares, et les terres des communes voisines qui comprennent mille hectares environ. Les communes sont louées par Granfort et par un riche industriel du voisinage. Vous comprenez pourquoi l'on commence la chasse par les communes : autant de perdreaux tués, autant de pris sur le voisin. Les compagnies effarouchées vont chercher une remise sur les terres du château, où nous les aurons à nous seuls.

Ce matin, par malheur, la plaine était déjà bien dépouillée : il ne restait sur pied que quelques trèfles, quelques vesces et passablement d'avoines. Le trèfle et la vesce se foulent impunément, mais les avoines sont une autre affaire. Défense formelle d'y entrer; il est même imprudent d'y faire entrer les chiens. Au bout de chaque sillon se tient un paysan ferré sur son droit qu'il appelle son *drouet*. Ces gaillards-là ont une teinture du code et de plusieurs autres livres. Ils savent des phrases toutes faites, et haranguent au besoin le chasseur qui les foule. « Savez-vous bien, monsieur, que les allées et venues de votre chien rendront la moisson impraticable? c'est un abus exorbitant, une manœuvre dérisoire et féodale! Nous sommes citoyens, fils de 89 et les enfants de nos œuvres; nous avons travaillé pour arracher au sol ingrat cette modeste récolte; trouvez-vous équitable que les sueurs du pauvre plébéien soient foulées par un quadrupède luxueux? »

Hélas! hélas! grands nigauds de citadins que nous sommes! c'est nous qui avons inventé ces phrases-là; nous les avons crachées en l'air sans penser qu'un jour ou l'autre elles nous retomberaient sur le nez!

Entre nous, je suis certain que le passage d'un chien dans les avoines ne fait pas un centime de dégât, surtout après la pluie. Mais je trouve excellent que l'habitant des villes récolte dans les champs la rhétorique qu'il y a semée. D'ailleurs, ces paysans légistes et beaux parleurs ne sont nullement intraitables. Ils ouvrent un large bec comme pour engloutir le chasseur et son chien, mais que faut-il pour fermer ce gouffre épouvantable? Une pièce de dix sous.

Les terrains des communes sont une longue plaine assez étroite; un joli chemin vicinal les borde d'un bout à l'autre; aussi les hôtes du château et les dames elles-mêmes suivent la chasse sans se mouiller les pieds. A chaque coup heureux, à chaque perdrix qui tombe, les applaudissements et les cris récompensent le chasseur.

Pour moi, vieux batteur de plaine, la plus belle récompense d'un coup bien ajusté, c'est le plaisir de voir une pelote entourée de plumes, petite ou grosse, caille ou perdrix, tomber comme un plomb dans les chaumes. Les cailles n'ont pas encore émigré, les perdreaux sont grands et forts, sauf une compagnie de malheureux pouillards qu'on a massacrée en détail, sous prétexte qu'ils ressemblaient à des cailles. La ressemblance a fait bien des victimes, depuis Lesurques jusqu'à ces pouillards.

Le lièvre est rare cette année; on croit que les légistes en sabots auront tendu quelques collets. Le fait est que nos fusils ont massacré peu de poil et beaucoup de plume : trois lièvres au total sur quarante pièces de gibier. C'est une proportion inusitée, au moins dans le pays.

Tous les détails de la chasse ont été curieux, nouveaux, intéressants au plus haut degré, pour les acteurs et les spectateurs : c'est pourquoi je m'abstiens de les écrire. Tous les drames où l'on fait parler la poudre sont faits pour être vus; ils perdent quatre-vingt-dix pour cent à la lecture. Si je vous racontais que j'ai manqué un lièvre à bout portant, ou tué un perdreau à cent cinquante pas avec du plomb numéro 9, ou qu'un râle de genêts a essuyé une fusillade épouvantable sans bron cher, ou qu'une perdrix démontée a coulé dans un carré de trèfle pas plus grand que la main, et que ni les chasseurs ni les chiens réunis n'ont pu ni la trouver ni la faire sortir, ces incidents d'une importance énorme, et qui nous ont tous émus, vous laisseraient peut-être froids.

La jeune dame a fait merveille avec son fusil Lefaucheux à un seul coup. Sans parler de cinq ou six pièces qu'elle a tuées de compte à demi et que la galanterie française lui a adjugées en propre, elle a descendu toute seule un râle et un perdreau; c'est gentil, quand on n'a pas la ressource de doubler. Je connais de bons chasseurs qui ne tuent que du second coup.

Nous avions, sur le flanc de l'armée, un type remarquable. C'est un vieux monsieur qui ne chasse pas, étant trop paresseux pour se charger d'un fusil, mais qui suit la chasse avec ardeur, note soigneusement les remises, les indique à grands cris, nous y conduit lui-même, et fait plus de chemin dans son après-dînée que nos quatre chiens réunis. Homme d'esprit, d'ailleurs, il se compare lui-même à ces amateurs de trente et quarante qui pointent les coups sans jouer.

Malgré quelques bouillons, nous ne sommes rentrés qu'à la nuit tombante. L'absinthe nous attendait sous le cher vestibule, avec tous les apéritifs connus, bitter, curaçao, vermouth et le reste. Puis chacun a gagné son cabinet de toilette et trouvé dans les grands pots de faïence une ample provison d'eau chaude. On se lave, on s'habille; en avant l'habit noir et la cravate blanche! Le dîner sonne, les dames descendent à la file en robes claires décolletées, et nous donnons un coup de fourchette plus formidable que nos cent cinquante ou deux cents coups de fusil. Le rôti de cailles et de râles, primeur exquise, n'est pas dévoré, il est bu, escamoté comme une muscade. On dîne toujours bien aux Retraites; la tradition se maintient.

Mais comme ils se sont endormis de bonne heure! Moi-même..... ah! sacrebleu! on se reposait de la chasse en dansant toute la nuit avec les paysannes, en l'an de grâce et de jeunesse 1838!

Pierre II.





FANTAISIE SUR LE DEVIN DU VILLAGE

A Monsieur Y..., de LA VIE PARISIENNE.

Comme à vous, monsieur, l'exhumation du *Devin* m'avait donné le désir d'aller entendre cette musique primitive qui avait fait soupirer et pleurer nos grand'mères. La mienne me berçait quelquefois en chantant :

Non, Colette n'est pas trompeuse.

Ou encore, elle fredonnait le soir, assise au coin de la cheminée dans son immense fauteuil de velours d'Utrecht :

J'ai perdu mon serviteur,
J'ai perdu tout mon bonheur.

J'espérais, à un siècle de distance, vivre, en fermant les yeux, dans un monde imaginaire que je ne connaissais que par ouï-dire, ou par le souvenir de mes lectures. Ah! monsieur, je n'essayerai même pas de vous dire quelle cruelle déception m'attendait. A la place de ces courtisans aux vêtements de velours, de soie et de drap d'or, les cheveux poudrés, l'épée à poignée de nacre au côté et le chapeau à plumes sous le bras, à la place de ces grandes dames, déesses mignardes de la cour galante et polie du XVIIIe siècle, je voyais des petites dames, ornement inévitable des premières représentations, des boursiers à moitié endormis et des boutiquières endimanchées. Colette avait des repentirs de crin noir et des bras maigres, et les musiciens de l'orchestre, qui naguère déchiffraient leurs cahiers à la lueur des petites bougies adaptées aux pupitres, lisaient au feu du gaz de la rampe le *Journal pour Tous* et la *Patrie* du soir. L'occasion serait peut-être favorable pour établir quelque parallèle entre la musique de Lulli et celle de Meyerbeer, ou pour entamer une savante dissertation sur deux civilisations comparées; mais c'est assez de l'ennui de ma soirée. Je suis sorti désolé, navré, n'ayant même pas vu le *Devin du Village* à travers une interprétation ridicule et manquée. Cependant, je ne voulus pas en avoir le démenti : j'ai voulu entendre et comprendre le *Devin du Village*.

N'étant pas prince, comme vous dites qu'il est nécessaire de l'être, pour me bien faire jouer ce petit chef-d'œuvre, voici tout simplement ce que j'ai fait.

—

Vous aimez, n'est ce pas, à flâner dans la matinée le long du quai Voltaire. Venez donc parcourir cette file de boîtes doublées de zinc, alignées sur les parapets. Ne feuilletons pas aujourd'hui les *Œuvres complètes de M. de Buffon*, la *Cuisinière bourgeoise*, le *Dictionnaire de Napoléon Landais* et le *Parfait Secrétaire*, ouvrages vénérés des bouquinistes. Allons jusqu'au bout de l'étalage. Là, il est permis au connaisseur de choisir dans le panier à un sou. Voici des cahiers formés des débris de volumes dépareillés. Ce sont des pièces de comédie... *Le Devin du Village*, paroles et musique de Jean-Jacques Rousseau, né et imprimé à Genève, sa patrie. Un sou, ce n'est pas cher, emportons le volume. Déjà ce bon papier jaunâtre me reporte au vieux temps; je ne demande plus à ce bouquin vénérable ce que je serais obligé de demander à un livre paru d'hier.

Arrêtons nous maintenant devant ces vieilles estampes qui tapissent les vénérables murs de l'Institut.... Non, ce monsieur qui joue de la

EN TEMPS DE CHASSE



UN COIN OU IL FAIT CHAUD

Pim! pam! pan! — A moi le faisan! — Du tout, il est à moi! — Voilà mon plomb à droite! — Voilà le mien à gauche! — Parbleu il en a partout!



L'INVITÉ

— Ma foi, si je l'avais cru si bête, je ne l'aurais pas amené.
— Laissez donc, monsieur, il en faut comme ça pour laisser le gibier aux autres.



EH! LA BAS!

Ça va finir, la chasse au mouton?



A L'ANGLE DE LA ROUTE

Sapristi! l'on prévient au moins les passants, avant de tirer!



DANS LES TERRES LABOURÉES

Quand on est Basque et bon chrétien
Et qu'on a son cheval pour bien,
On n'a vraiment besoin de rien.
On n'a besoin de rien!
Ah vraiment? oui vraiment!
On n'a besoin de rien.



AU DÉPART

— Je t'en prie, mon ami, ménage-toi; ne saute pas par-dessus toutes les haies.

UN CASINO AUX BAINS DE MER — *Ne pas confondre avec le Casino de la rue Cadet.*



Ce parloir commun de la colonie des baigneurs est généralement d'assez mauvais goût; pour ornement des modèles d'aquarelles à 10 francs la leçon. *Que faire au Casino, à moins que l'on n'y danse?* Aussi tout y est-il prétexte à sauteries : la pluie, le soleil, le vent, etc... Cela se conçoit. Ce qui se comprend moins, c'est qu'au premier coup d'archet on voit surgir, on ne sait d'où, un jeune et fringant officier qui ouvre invariablement le feu.



UN STÉRÉOSCOPE TROP HONNÊTE

Rien que des paysages... C'est ennuyeux à la fin!



LES PETITES TABLES A OUVRAGE

C'est Mme X. qui sert de canevas, Mlle A. fournit la laine, Mlle B., avec son esprit pointu, donne l'aiguille; ces dames font ainsi une jolie tapisserie de cancans et de commérages.



LES MÉMOIRES DE Mlle ASPASIE

Cherchant un moyen de s'identifier encore davantage avec les *cocottes.*



CONCERTS INTERMITTENTS

Ces bons musiciens semblent vous dire sur l'air connu :
Si cette musique vous en.....nuie, nous allons la la la recommencer.



LES COLLECTIONNEUSES DES JOURNAUX DU CASINO

Rassurez-vous, la politique n'y est pour rien... Simple question de papillottes!



LES JEUX

Tous vertueux et inoffensifs en apparences: mais, ne vous y fiez pas! On n'y tolère que l'innocent écarté; mais des parties de 500,000 francs.

lyre sur une nacelle a un toupet trop bien frisé. Le beau manteau! Comme ses yeux, élevés vers le ciel, touchent mon cœur et m'inspirent une douce mélancolie! C'est *M. de Chateaubriand*, entre *Victor-Emmanuel* et *Lord Byron*... Voici une boutique tapissée de livres reliés en basane, des gravures d'anatomie, des cartes géographiques, une autre boutique de marchands d'oiseaux empaillés et de papillons... Ils ont tous leur petite épingle... Ce n'est pas cela que je cherche... *Joseph et madame Putiphar... Judith et Holopherne... Suzanne au bain...* Ah! voici mon affaire : Colin, avec son habit bleu-de-ciel à boutons d'acier, les cheveux emprisonnés dans une bourse de soie, le chapeau garni de fleurs, le bas bien tiré, les mains jointes, la bouche en cœur, timide, rougissant, prêt à fuir ou à s'élancer :

Ton amant fidelle
N'est pas inconstant,
Ton berger t'appelle.

Comme il est joli?... Voilà la bergère qui garde ses brebis, frisées comme un poupon Jésus sous son globe de verre. Une jupe bouffante de satin, avec des nœuds et des rubans, des petits souliers à talons, une houlette, et à côté d'elle, deux colombes amoureuses.

Où vas-tu, bergère,
Dans ces beaux atours?

N'entendez-vous pas le carillon joyeux des cloches du village? Des groupes de paysans et de paysannes accourent de ce côté...

Allons danser sous les ormeaux,
Animez-vous, jeunes fillettes,
Allons danser sous les ormeaux,
Galants, prenez vos chalumeaux.

Nous voici maintenant devant un magasin de curiosités. Regardez, ces deux statuettes peintes, en fine porcelaine de Saxe, aux tons éteints et rêveurs. Moi, qui n'aime pas les pendants, il faut pourtant que je les achète. Comment séparer cette bergère qui jette des fleurs de ce berger qui lui envoie des baisers? Elle a une si jolie robe vert-pomme, au corsage carré et à taille longue, qui montre effrontément les roses et la neige de son sein. Le berger à talons rouges, n'est-ce pas Louis XV? et la bergère aux paniers, n'est-ce pas Mme de Pompadour? Un jour de royal caprice, ne jouèrent-ils pas le *Devin du Village?*

Allons, avec mon petit cahier d'un sou, ma vieille gravure et mes deux petits bonshommes, je puis rentrer au logis.

Voilà que je commence à bien revoir ce temps de fanfreluche et de galanterie, ces personnages de convention, et leurs costumes de fantaisie. Mieux encore, j'ouvre maintenant mon *Jean-Jacques le Grognon*, et je vais les voir agir et les entendre parler : Écoutez ce qu'il dit de cette première représentation de son *Devin*.

—

«...Quand tout fut prêt et le jour fixé pour la représentation, l'on me proposa le voyage de Fontainebleau, pour voir au moins la dernière répétition. J'y fus avec Mlle Fel, Grimm, et, je crois, l'abbé Raynal, dans une voiture de la cour. La répétition fut passable, j'en fus plus content que je ne m'y étais attendu. L'orchestre était nombreux, composé de ceux de l'Opéra et de la musique du Roi. Jélyotte faisait Colin, Mlle Fel, Colette, Cuvelier, le devin; les chœurs étaient ceux de l'Opéra. Le lendemain, jour de la représentation, j'allai déjeuner au café du *Grand commun*. Me voici à un moment critique de ma vie. J'étais, ce jour-là, dans le même équipage négligé qui m'était ordinaire, grande barbe et perruque assez mal peignée. Prenant ce défaut de décence pour un acte de courage, j'entrai de cette façon dans la même salle où devaient arriver, une demi-heure après, le roi, la reine, la famille royale et toute la cour. J'allai m'établir dans la loge où me conduisit M. de Cury, et qui était la sienne. C'était une grande loge sur le théâtre, vis-à-vis la petite loge plus élevée où se plaça le roi avec Mme de Pompadour. Environné de dames et seul d'homme sur le devant de la loge, je ne pouvais douter qu'on ne m'eût mis là précisément pour être en vue. Quand on eut allumé, me voyant dans cet équipage au milieu de gens tous excessivement parés, je commençai d'être mal à mon aise : je me demandai si j'étais à ma place, si j'y étais mis convenablement, et après quelques minutes d'inquiétude, je me répondis *oui* avec une intrépidité qui venait peut-être plus de l'impossibilité de m'en dédire que de la force de mes raisons. Je me dis : je suis à ma place puisque je vois jouer ma pièce, que j'y suis invité, que je ne l'ai faite que pour cela, et qu'après tout, personne n'a plus de droit que moi-même à jouir du fruit de mon travail et de mes talents. Je suis mis à mon ordinaire, ni mieux ni pis; si je recommence à m'asservir à l'opinion dans quelque chose, m'y voilà bientôt asservi de rechef en tout. Pour être toujours moi-même, je ne dois rougir en quelque lieu que ce soit d'être mis selon l'état que j'ai choisi. Mon extérieur est simple et négligé, mais non crasseux et malpropre; la barbe ne l'est point en elle-même, puisque c'est la nature qui nous la donne, et que, selon les temps et les modes, elle est quelquefois même un ornement. On me trouvera ridicule, impertinent; eh! que m'importe? Je dois savoir endurer le murmure et le blâme, pourvu qu'ils ne soient pas mérités. Après ce petit soliloque, je me raffermis si bien que j'aurais été intrépide si j'eusse eu besoin de l'être. Mais, soit l'effet de la présence du maître, soit naturelle disposition des cœurs, je n'aperçus rien que d'obligeant et d'honnête dans la curiosité dont j'étais l'objet. J'en fus touché jusqu'à recommencer d'être inquiet sur moi-même et sur le sort de ma pièce, craignant d'effacer des préjugés si favorables qui semblaient ne chercher qu'à m'applaudir. J'étais armé contre leur raillerie; mais leur air caressant auquel je ne m'étais pas attendu me subjugua si bien que je tremblais comme un enfant quand on commença.

» J'eus bientôt de quoi me rassurer. La pièce fut très mal jouée quant aux acteurs, mais bien chantée et bien eéxcutée quant à la musique. Dès la première scène, qui, véritablement est d'une naïveté touchante, j'entendis s'élever dans les loges un murmure de surprise et d'applaudissements, jusqu'alors inouï dans ce genre de pièces. La fermentation croissante alla bientôt au point d'être sensible dans toute l'assemblée, et, pour parler à la Montesquieu, d'augmenter son effet par son effet même. A la scène des deux petites bonnes gens, cet effet fut à son comble. On ne claque point devant le roi; cela fit qu'on entendit tout; la pièce et l'auteur y gagnèrent. J'entendais autour de moi un chuchotement de femmes qui me semblaient belles comme des anges, et qui s'entredisaient à demi-voix : *Cela est charmant, cela est ravissant; il n'y a pas un son là qui ne parle au cœur.* Le plaisir de donner de l'émotion à tant d'aimables personnes m'émut moi-même jusqu'aux larmes, et je ne pus les contenir au premier duo, en remarquant que je n'étais pas le seul à pleurer. J'eus un moment de retour sur moi-même en me rappelant le concert de M. de Treytorens. Cette réminiscence eut l'effet de l'esclave qui tenait la couronne sur la tête des triomphateurs, mais elle fut courte, et je me livrai bientôt pleinement et sans distraction au plaisir de savourer ma gloire. Je suis pourtant sûr qu'en ce moment la volupté du sexe y entrait beaucoup plus que la vanité d'auteur; et sûrement, s'il n'y eût eu là que des hommes, je n'aurais pas été dévoré, comme je l'étais, sans cesse du désir de recueillir de mes lèvres les délicieuses larmes que je faisais couler. J'ai vu des pièces exciter de plus grands transports d'admiration, mais jamais une ivresse aussi pleine, aussi douce, aussi touchante, régner dans un spectacle, et surtout à la cour, un jour de première représentation. Ceux qui ont vu celle-là doivent s'en souvenir, car l'effet en fut unique. »

—

Fermons le livre maintenant et prenons la partition.

J'avais un ami qui jouait du violon, il est mort; j'en avais un autre qui jouait du basson, il est malade; j'en avais un troisième qui jouait du hautbois, nous sommes brouillés. De tous mes amis, il ne me reste plus qu'un vieux clavecin. C'est lui seul qui doit maintenant, sous mes doigts, me rendre le *Devin du Village*. La partition est ouverte sur le pupitre. Voyons un peu...

Rends-moi ton cœur, ma Colette,
Colin t'a rendu le sien, etc.

Ainsi préparé, Monsieur, croyez-vous pas qu'on puisse goûter cette tendre, douce et attendrissante musique, dont je les entendais tous rire l'autre jour? Tel un vieux portrait dédaigné dans un coin depuis longtemps; reverni, mis dans son jour, il fait revivre tout à coup l'image d'un être cher et nous fait venir les larmes aux yeux.

CHARLES JOLIET.

LE PIANO DE MISS KATE

Souvenir d'Amérique.

—

Un soir, j'étais seul près de Kate; pendant que ses doigts couraient sur les touches du piano, je contemplais voluptueusement cette fière et gracieuse créature, aux grands yeux bleuâtres, étincelants, profonds et doux; deux énormes torsades de cheveux d'or bruni s'enroulaient négligement sur ses épaules d'enfant. La brise de la nuit, après avoir traversé les forêts profondes de pins sauvages, qui couronnent les sommets des Alleghami, remplissait l'appartement d émanations âpres et enivrantes...

Tout d'un coup un sanglot éclata au dehors : je me dressai brusquement et j'aperçus par la fenêtre entr'ouverte une silhouette indécise, disparaissant dans l'ombre, parmi les églantiers et les noisetiers sauvages.

— Qu'y a-t-il Kate? demandai-je.

— Rien, répondit-elle de sa voix argentine, tout en continuant la walse qu'elle jouait; rien, c'est sans doute cette folle de Betsy.

— Qui la fait donc pleurer?

— Le sais-je? les nègres sont comme les enfants; ils rient et pleurent sans motifs, sans s'en rendre compte eux-mêmes.

Je ne sais pourquoi ce gémissement me fit peine.

Le lendemain matin, pendant que l'on sellait nos chevaux, j'étais assis à la même place qu'occupait Kate la veille; je laissais machinalement errer mes mains sur le clavier du piano, lorsque levant la tête, j'aperçus, dans une glace placée devant moi, une figure crispée par la douleur. C'était Betsy; sur ses joues de bronze coulaient deux ruisseaux de larmes; de ses deux mains convulsives, la pauvre créature étreignait son sein haletant, de sa gorge sortaient des sanglots rauques et entrecoupés.

— Qu'avez-vous Betsy? fis-je en me retournant vers elle.

— Oh! rien, maître, répondit-elle doucement, rien, continuez à faire parler mon petit Bob; il riait tout à l'heure, il pleure maintenant, mais on ne peut pas toujours rire, continuez.

— Que voulez-vous dire ma pauvre fille? lui répondis-je, la croyant folle et qu'est-ce que Bob?

— Bob, répéta t-elle, et son visage s'épanouit tout à coup, c'est mon fils chéri.

— Eh bien?

— Il avait dix ans, maître, mon Bob. Il était grand et fort pour son âge, ses cheveux fins, frisaient comme la toison des agneaux du Kentucky, son visage était aussi doré qu'un pic des *montagnes bleues*, frappé par le soleil du soir, et ses yeux étaient encore plus ardents et plus noirs que ceux de notre jeune taureau. Il était beau et bon, tout le monde l'aimait ici. Miss Kate l'adorait aussi, car ils avaient bu le même lait; que de fois, tous deux, entrelacés comme frère et sœur ont-ils dormi dans mes bras! Qui ne l'eût chéri, mon petit Bob! son rire était si frais et si sonore, lorsque le matin, jambes nues dans la rosée, il s'en allait butiner dans le jardin comme une jeune abeille, pour apporter à Miss Kate des bottes de fleurs, plus grosses que lui. Maître l'aimait bien aussi, il le laissait monter les jeunes poulains; il fallait voir comme Bob les saisissait de sa petite main hardie, déjà forte, à la crinière, pour bondir comme un jaguar sur leurs croupes; puis il les domptait en se roulant avec eux, dans les hautes herbes de nos prairies...

Aux discours incohérents de cette femme, je compris que son fils était mort; aussi je lui dis avec compassion : Allons, ma pauvre Betsy, consolez-vous, la mort n'épargne personne, pas plus les jolis enfants des mères que...

— Mais, maître, dit-elle en m'interrompant, il n'est pas mort mon petit Bob.

— Pourquoi donc pleurez-vous?

— Lorsque Miss Kate est devenue grande, mon maître a voulu qu'elle sût jouer du piano, comme les autres miss des environs, il est si bon père le maître! Il partit alors en voyage, et revint bientôt après, avec un grand homme maigre, qui le jour même emporta mon petit Bob. Mon maître avait vendu mon fils pour acheter le piano; il est si bon père, mon maître! il fallait bien que sa fille sût faire de la musique. Mais chaque fois que j'entends résonner cet instrument, malgré moi, je m'approche et j'écoute; il me semble entendre la voix de mon petit Bob. Si le piano est gai, je suis tout heureuse, car je suis certaine que mon fils est content, qu'il rit et qu'il chante; au contraire, si le piano est triste, je sens des ongles déchirer ma poitrine, c'est que mon pauvre enfant souffre et pleure. Voilà pourquoi, mon maître, je pleure et je ris, lorsque j'entends le piano de miss Kate.

UN VOLONTAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DE L'HOMME DU MONDE

—

Stendhal, pour s'épargner l'ennui, énorme selon lui, d'avoir à faire trois repas tous les jours, désirait qu'on inventât une sorte de boulette nutritive qu'on pût avaler le matin, pour être débarassé tout le jour de ce vulgaire souci. Une invention analogue nous a semblé urgente en littérature. Les gens du monde ont aujourd'hui, et plus que les autres, trop d'affaires et de soucis d'argent pour avoir le loisir de lire les trop nombreux chefs-d'œuvre de notre littérature. Il est pourtant de bon goût d'avoir au moins l'air de les connaître.

Voici donc une série de boulettes littéraires où l'homme du monde trouvera condensés en quelques lignes les traits saillants des ouvrages les plus connus. Il suffira d'en avaler une de temps en temps et de s'en souvenir à propos pour se donner l'air du plus fin connaisseur.

Voici la première au hasard : on y trouvera condensée la morale pratique de Michelet; un autre jour nous condenserons Michelet historien.

I

MICHELET

L'amour fit une gambade
Et le petit scélérat
Me dit : pauvre camarade,
Mon arc est en bon état,
Mais ton cœur est bien malade!

... Maintenant, jeune homme, sois docile à la parole du vieillard qui t'a parlé du Prêtre et du Soldat, de la Mer, de l'Insecte, de l'Oiseau, de l'Amour, de la Femme, de la Sorcière et de l'Histoire de France. *Sursum Corda!* Des ailes! des ailes!

Écoute quelques bons conseils : La vie est chère et dure à tous. Ton salaire suffit à peine à ton pain quotidien, tu luttes avec tes vingt ans contre la misère. C'est le moment propice. Plonge dans l'Océan populaire, et cherche la perle choisie qui doit être la compagne de ton labeur. Prend-la solide, bonne et brave à la peine. La femme est le premier domicile de l'homme. Seul, tu gagnais à peine de quoi subsister; avec ce surcroît de charge, tu vas faire des économies. Viennent les enfants, te voilà riche! O soleil! ô mer! ô rose!

Si ta femme s'ennuie, achète-lui, aux environs de la cité travailleuse, quelque riante habitation dans un site agreste Après la journée, elle saluera ton retour avec plus de plaisir, si elle s'est reposée pendant que tu domptais les métaux. Vous élèverez des poules, des canards, des lapins et des babys aux joues fermes et rebondies comme la pomme d'api, et si vous ne vous en faites pas 3,000 livres de rentes, vous goûterez là la paix du cœur. Je veux qu'il y ait un petit escalier tournant à l'extérieur, et surtout n'oublie pas un tapis moelleux sur les marches, pour qu'elle ne blesse ses petits petons. Le reste à la caisse d'épargne.

Tous les mois, regarde la lune, et songe à la coupe d'amour qui ne doit plus désaltérer ta lèvre. Dors à l'écart. Souviens-toi que la femme n'est pas seulement une amie, c'est aussi une malade périodique. Sois patient et doux avec elle dix ou douze jours tous les mois.

Quand un fils ou une fille se détachera comme un fruit mûr de l'arbre aimé du soleil, éloigne les mains mercenaires de la sage-femme ou de l'accoucheur. Rien n'est plus simple que d'accoucher toi-même ton épouse d'élection. Après cinq ou six couches, l'opération te sera familière.

Il arrivera un moment où Madame aura la *papillonne*. Ne lis pas la *Physiologie du mariage*, ne quitte pas l'atelier pour rentrer à l'improviste. Étudie, observe les signes précurseurs d'un œil attentif, et quand tu seras à peu près sûr de *To be or not to be*, prétexte une promenade aux Indes occidentales. Le climat en est meilleur pour ces sortes d'affections mal placées. Si elle échappe à la fièvre jaune, au choléra bleu et au scorbut, il reste les tigres mouchetés dans les jungles, les serpents constrictors et les crocodiles. Si elle échappe encore, ramène-la au foyer domestique après une absence de dix ans; il est probable que son caprice sera oublié, et tu pourras dormir d'un front plane sur l'oreiller conjugal.

J.

« Messieurs les domestiques! »

LES DOMESTIQUES.





Si Monsieur a une rosse dans son écurie, tant pis pour lui : qu'il la monte! quant à Tom, il n'entend monter qu'un cheval du sang le plus pur.



Si Monsieur veut avoir ses chaussures avant sept heures du matin, Monsieur voudra bien les cirer lui-même.



Par un froid trop rigoureux, il est bien entendu que Monsieur devra se charger d'ouvrir au fournisseur trop matinal.



La parfaite égalité même de rapports étant la meilleure garantie de bonne intelligence entre gens du monde, Monsieur et Madame auront à donner, au moins une fois par semaine, une soirée à leurs domestiques.



— C'est à prendre ou à laisser: une rente viagère tous les cinq ans, où je donne congé à Madame.

— Moi, j'ai fait carrément mes conditions; outre mes gages, j'ai demandé la table, le logement, la monnaie de poche et des femmes.



Quant à promener les chevaux le matin, Tom aimant ses aises, Monsieur fera bien de ne compter que sur lui-même à cet égard.



Item : faire morfondre un malheureux cocher jusqu'à la fin du spectacle étant de la plus insigne cruauté, Monsieur aura à venir attendre lui-même Madame à la sortie de l'Opéra.

LE PUBLIC DU JARDIN DU PALAIS-ROYAL



LE SAGE ULYSSE

Qu'est-ce qu'il fait là? si encore il avait un paletot!



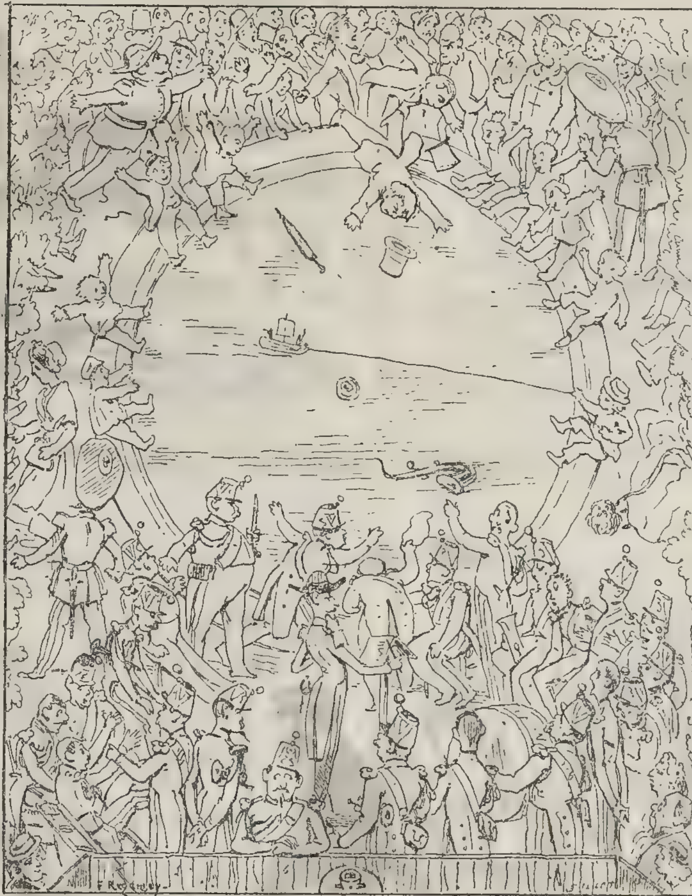
LES NOUNOUS

De bien bonnes bonnes!



UNE NOCE
AUX TROIS FRÈRES-PROVENÇAUX

Le plus beau jour de leur vie, celui où ils auront le mieux mangé!



LA MUSIQUE MILITAIRE

Resserrés entre le bassin et le grillage du parterre où se trouve le fameux canon, les musiciens ont à peine de la place pour leurs chaises. Pour les entendre un peu, il faut être assis sur les chaises mêmes qui les entourent ; sous les arbres, le son est étouffé ; à l'autre extrémité du bassin, on n'entend plus que la grosse caisse.

Et puis comme il est commode ce bassin sans rebord! supposez-vous au premier rang de ce côté, pour peu qu'on pousse derrière, crac! vous piquez une tête sur le fond de pavé, à la grande joie de ces jeunes gens assis tout autour les jambes pendantes et les pieds dans l'eau.



BICHES SOUS BOIS

Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?



ÉCHAPPÉES DU MAGASIN

« C'est le jardin des Jennys ouvrières. »



A TRENTE-DEUX SOUS

— Garçon!... un cheveu!...
— Très bien, monsieur! c'est vingt-cinq centimes de supplément.

UN MOT DES EAUX DE SCHWALBACH

Schwalbach, perdu au milieu des montagnes du Taunus, était presque ignoré hier ; demain, il sera le rendez-vous du monde élégant : l'Impératrice Eugénie est le *fiat lux* de ces eaux thermales. Mais, à quoi elle n'arrivera jamais, c'est à les mettre à la mode pour le mois de septembre : le climat de Schwalbach est des plus rudes, et la saison y finit ordinairement à la fin d'août. Nous ne sommes plus ici à Biarritz.

Longen-Schwalbach, — c'est ainsi qu'on l'appelle en allemand, à cause de sa longue rue, — n'est qu'une bourgade située dans le duché de Nassau, à peu près à mi-chemin entre Wiesbaden et Ems, par la route de poste. En venant de Wiesbaden, du haut de la *Kohe Wurzel*, on aperçoit le Rhin et le mont Tonnerre. En allongeant de fort peu, on traverse *Schlanguebad*, dont les bains rendent la peau remarquablement douce et blanche. En venant d'Ems, la route est encore plus jolie : partout, au milieu de montagnes ondulées et verdoyantes, se dressent des pitons dont les déchirures se confondent avec des ruines de vieux *burgs*. En déviant un peu du chemin direct, on passe par *Limbourg*, dont la belle église est aussi curieuse pour un artiste que pour un archéologue. C'est là que se trouvent les tombeaux des anciens ducs de Nassau.

La longue rue de Schwalbach forme la vieille ville ; des maisons à pignons et à sculptures de bois, à petits vitraux plombés, avec un premier étage en saillie sur le rez-de-chaussée. Les naturels du pays habitent seuls cette partie de la ville. Les baigneurs se logent dans les maisons modernes qui s'éparpillent dans les deux petites vallées qui viennent se souder, en forme d'Y, à l'extrémité de cette rue. L'établissement thermal, *Kurhaus*, est placé au point de jonction.

Des collines boisées enferment ces deux vallons où coulent les eaux minérales. Il y a au moins une demi-douzaine de buvettes : les principales sont le *Weinbrunnen*, le *Stahlbrunnen* et le *Paulinenbrunnen*. Cette dernière, la plus nouvellement découverte, est nommée ainsi en l'honneur de la duchesse de Nassau, fille du prince Paul de Wurtemberg, alors régnante.

Les Romains ont connu les eaux de Schwalbach, mais alors, et même il y a moins d'un siècle, elles étaient sulfureuses. Aujourd'hui, aigrelettes et pétillantes, sans la moindre saveur d'œufs pourris, elles ne se composent plus que de fer et d'acide carbonique. Le fer est si abondant que la transpiration salit le linge de taches de rouille et que les dents en resteraient noircies, si les Hébés des fontaines ne vous servaient, après chaque verre d'eau, des feuilles de sauge en guise de brosse à dents. Par malheur, il n'existe pas de *brosses à dents* pour le teint et les cheveux, et telle y est arrivée blonde qui en est revenue brune. Quant à l'acide carbonique, il vous grise comme du champagne et, après avoir bu, il faut se livrer à une marche forcée pour faire évaporer les fumées qu'il cause. Heureusement, pour vous reconforter, il y a à une heure, — c'est l'heure germanique, — une table d'hôte abondamment servie, au *Kurhaus*. Les truites et les écrevisses de Schwalbach sont renommées, et les forêts voisines regorgent de gibier. Le Grand-Duc est le propriétaire de tout le pays, y compris l'établissement des bains, qui est exploité en son nom ; il vous sert donc du chevreuil à tous les repas : c'est meilleur marché que d'aller à la boucherie. Le *Kurhaus* est du reste le centre de tous les besoins et de tous les agré-

ments du lieu; là, se trouvent les nombreuses chambres des voyageurs, les cabinets de bains, le restaurant, le café, le cabinet de lecture, la salle de jeu, etc., etc. Autour de l'édifice règnent des arcades, avec, tout du long, des échoppes de cristaux de Bohême, d'objets en corne de cerf, onyx et agathe, et autres bibelots. Ces arcades servent de promenade les jours de pluie, et Dieu sait s'il pleut souvent à Schwalbach!—Comme toujours, dans les eaux d'Allemagne, tous les actes de la journée s'accomplissent au son des instruments : on boit ses huit verres d'eau réglementaires sur un air connu, on dîne sur un autre, et le café se prend au bruit des trombones, soufflant toujours la même valse que vous savez; pendant la promenade, mêmes trombones et même valse! — J'ai compris le supplice de Duillius! — Au *Kursaal*, encore de la musique; et l'accompagnement argentin de *Marco la Belle* se joue toute la soirée sur le tapis vert de la roulette. Malgré cette roulette, d'ailleurs fort anodine,—et peut-être à cause du manque de chemins de fer,—les eaux de Schwalbach sont des plus morales.

Feuilletez le livre des étrangers, et vous ne trouverez que de dignes Allemands, de respectables familles anglaises, peu ou point de Français, quelques Russes, mais pas de *princesses*. Schwalbach, en tant que lieu de villégiature, est plus particulièrement le rendez-vous des nouveaux mariés des petits duchés du voisinage, et surtout des *promis* et des *promises*, classe nombreuse dans ce pays où l'on reste fiancés pendant dix ans et plus. Un homme attend pour se marier d'avoir monté tous les degrés d'une carrière ou d'avoir hérité de tous ses parents; il faut avoir de quoi *nourrir une femme* — c'est l'expression consacrée. Elles sont drôles et charmantes à la fois, ces jeunes Allemandes — *bread and butter*, comme disait Byron des miss anglaises — se promenant avec leurs *verlobten*. Presque toutes blondes, avec des robes trop courtes, de couleurs criardes, et un grand chapeau de paille dont le bord est rabattu sur les yeux au moyen d'une petite ficelle qu'elles tiennent à la main, ces *jungfrauen* ont un petit air de *colombe attendrie* qui séduit et arrête la moquerie. Sentimentales comme Charlotte, elles portent toujours sur elles une profusion de *sentiments* : chaînes en cheveux, broches en cheveux, bracelets en cheveux, bagues en cheveux, etc., tout un écrin de vieilles perruques.

Parlons un peu des promenades et des excursions.

L'allée *Saal*, avec sa terrasse plantée en avenue, est la promenade habituelle, mais je lui préfère la *Platte* : c'est une colline, à environ vingt minutes du Paulinenbrunnen, surmontée d'un pavillon rustique d'où le coup d'œil est magnifique En voiture, on va aux forges de *Eisenhammer*, au château de *Hohenstein* et à celui d'*Adolphseck*. Ce sont deux ruines Celui d'Adolphseck est penché sur un rocher comme un nid d'aigles, mais c'était un nid de tourtereaux.

Voici la légende en quelques mots :

Adolphe de Nassau, qui fut empereur d'Allemagne, s'éprit d'une religieuse Il l'enleva de son couvent, et pour la cacher, il bâtit cette forteresse à tours, à remparts crénelés, à herses, à souterrains mystérieux, etc , un vrai château d'Udolphe.

Singulier temps où les amoureux avaient des bastilles pour petites maisons!

Pour en revenir aux eaux de Schwalbach, je ne saurais vous dire quels maux elles guérissent, ni quelle est la meilleure source. En ma qualité d'homœpathe cependant, je conseillerai le *Winenbrunnen* aux ivrognes. Chaque médecin recommande d'ailleurs telle source plutôt que telle autre, et des volumes ont été écrits pour et contre la *Stahlbrunnen* et le *Paulinenbrunnen*. L'Impératrice va heureusement les mettre bientôt tous d'accord, comme les deux plaideurs. Que du talon de sa botte mignonne, elle frappe le sol, et il en jaillira le *Eugenienbrunnen*, je vous le promets, pour l'année prochaine.

CHRISTOPHE.

LE NEZ ET LES LUNETTES

Il y a déjà bien des années, il arriva de Montauban à Paris, un ténor léger, qui se nommait Jean Rouquairol du chef de ses parents et Hercule Florival de son nom de guerre. C'était un assez joli garçon, comme tous les chanteurs à broderies. Son seul malheur était de ne rien connaître de la philosophie des stoïciens. Au moment où il traversait Toulouse, je ne sais plus qui lui avait mis en tête qu'il avait une mine de diamants dans le gosier.

— Allez à Paris, vous y serez le Rothschild des roulades.

A Paris, Hercule Florival demanda une audition à M. Nestor Roqueplan, qui dans ce temps-là, tenait à la main cette désagréable poêle à frire qu'on est convenu d'appeler le sceptre directorial de la musique.

— Cher monsieur, lui dit le directeur, vous chanteriez comme un bulbul des Grandes-Indes que je ne pourrais vous engager. Le budget de l'harmonie est au grand complet. Nous ne pourrions ouvrir la porte à la plus belle note du monde, quand même elle enfoncerait le ménage Gueymard.

En entendant ces paroles, Hercule Florival redevint tout à coup Jean Rouquairol. — Entre nous, cela venait de ce qu'il ne connaissait même pas l'A, B, C, du stoïcisme. — Bref, après avoir prêté l'oreille à ce qu'on venait de lui dire, il perdit la tête et parla d'aller se jeter dans la Seine.

— Un instant! lui dit Méry qui venait rue Le Peletier pour la reprise d'*Herculanum*. Ne vous noyez pas encore, faux Florival que vous êtes. Avant de parodier Léopold Robert, essayez d'une ressource : faites-vous opticien.

— Pourquoi opticien, monsieur?

— Parce que, tout bien vu, c'est le métier dans lequel on va avoir le plus de chances de faire fortune. Voyez Paris actuel : c'est évidemment la capitale du monde myope. Vous n'avez pas appris le grec, mon cher monsieur Jean Rouquairol, sans quoi vous sauriez que ce mot signifie : qui a une vue de rat. Avant 1830, nous avions des yeux de lynx. A cette époque-là, on ne faisait que des in-octavos chez Eugène Renduel et chez Charles Gosselin, avec du caractère *cicero* bien fondu, et vingt lignes seulement à la page. Les presbytes lisaient à quinze pas. Aujourd'hui on imprime tout en petit texte, sans interlignes. Nos petits-fils et nos petites-filles n'auront plus que des prunelles de taupe. Voilà justement pourquoi l'industrie de l'opticien est en train de fleurir.

Ici le ténor léger allait sans doute faire une réplique sur le peu de rapport qu'il y avait entre la musique vocale et le commerce des verres convexes et concaves; Méry le prévint.

— La preuve qu'il y a un grand avenir dans l'art de faire des yeux de verre, c'est le pince-nez. Qui est-ce qui n'a pas de pince-nez, aujourd'hui, Jean Rouquairol? On en use presque autant que de cigares. Les femmes en ont un pour s'habiller, les avocats pour plaider; les enfants en auront demain pour lancer leurs cerceaux sur le sable de la Petite-Provence. Tout à l'heure vous parliez de la Seine; eh bien! allez à l'école de natation, chez Deligny, vous verrez que pas un habitué ne se baigne sans pince-nez. On se priverait plutôt d'avoir un caleçon. Je crois qu'il y en a un dépôt à l'hospice des Quinze-Vingts. Il n'y a qu'à l'Académie Française qu'on ne veuille pas de pince-nez; mais là, c'est un système, attendu que tout est tradition, routine, respect du passé et des vieilles ornières; mais, croyez-moi, Jean Rouquairol, l'Académie Française passera et le pince-nez ne passera pas.

Pour la seconde fois, le ténor léger voulait prendre la parole, mais cette fois avec plus de timidité. En réalité, la verve du poète lui montait au cerveau et l'avait gagné; Jean Rouquairol n'avait déjà plus le désir saugrenu de se jeter du haut du pont des Arts dans le fleuve. Il demandait à vivre, il ne répugnait pas à fabriquer des verres et à vendre des pince-nez; mais toute profession a ses aspérités. Comment s'y prendre pour être opticien?

— Rien de plus simple, reprit l'auteur d'*Eva*. Faites une brochure.

— Une brochure, juste ciel!

— Ah! ce n'est pas la mer à boire. Seize pages d'impression, en petit romain; Dentu vous prendra ça, haut la main. Vous intitulerez ca : *De la nécessité où est l'Europe moderne d'avoir des nez de plus en plus busqués.*

— Mais...

— Attendez donc! En premier lieu, vous ferez un beau préambule, et au besoin, je vous aiderai, pour dire ce que c'était que l'optique dans l'antiquité, en général et en particulier chez les Samothraces. Plus quatre pages pour décrire les progrès des lorgnettes, loupes, lunettes, lorgnons et pince-nez dans les temps modernes. Enfin, dans le restant, vous exposerez qu'il y a urgence à s'occuper de plus en plus du dessin du nez que les familles négligent sans doute un peu trop. Combien de nez sont trop courts, ou trop gros, ou trop pointus, ou pas assez entrecoupés d'arrêtes pour qu'on y puisse mettre à cheval une paire de lunettes. Partant de là, vous avez une conclusion toute faite. Vous, vous fabriquez des pince-nez régulateurs ou orthopédiques, comme on voudra, dont on se servira dès l'âge le plus tendre. Cette habitude, introduite surtout chez les femmes, forcera peu à peu le nez à s'épanouir dans des prolongements désirables et à se busquer convenablement. Tablez là-dessus, et croyez à un succès.

Jean Rouquairol a suivi le conseil du poète.

A trois jours de là, on voyait paraître la brochure : *De la nécessité où est l'Europe moderne d'avoir des nez de plus en plus busqués;* le tout a produit cent écus. Avec ces trois cents francs, le ténor léger a commencé à fonder son commerce. Il a vendu des verres en veux-tu, en voilà. Le temps a marché. Il y a dix ans de cela, et Jean Rouquairol a vendu plus de pince-nez qu'il n'y a de longues et de brèves dans le gosier d'un rossignol.

Sur son gain, il a acheté une petite maison à Bougival, d'où il lorgne avec un air superbe M. Nestor Roqueplan, quand l'ancien directeur va dans les environs manger une friture.

MIKAEL.

CHOSES ET AUTRES

—

A la fin du mois dernier, a siégé à Dresde l'assemblée générale de l'*Académie européenne des modes*. 200 membres étaient présents. Il en est venu d'Amsterdam et de Moscou. La délibération a roulé sur la fondation d'un établissement académique, où se tiendrait une école supérieure de l'habillement. Il contiendrait aussi un musée de vêtements historiques

—

Miracle à Nice! — Deux gendarmes, à l'entrée de la grotte, contiennent le flot des pélerins, le sabre au poing (*sic*). Ce n'est plus la sainte Madone qu remue les yeux par le procédé des poupées Huret. Voilà deux gendarmes qu doivent bien s'amuser! Un de ces jours, pourvu que le maire de Nice ne se voit pas forcé d'ordonner l'arrestation de la Sainte-Vierge!

—

Un nouveau journal, le *Courrier d'Arcachon*, nous est arrivé ces jours derniers. Les deux premiers numéros promettent beaucoup. Tout petit qu'il soit,

je ne crois pas qu'il y ait un seul journal de province aussi spirituellement rédigé. Arcachon n'est pas la province : lisez la liste des étrangers.

—

Une nouvelle, c'est la résurrection des parapluies-omnibus. Vous vous souvenez qu'il y a un certain nombre d'années les bureaux de tabac fournissaient pour 25 centimes un parapluie assez laid, sous lequel on était libre de parcourir Paris en tous sens. L'affaire ne réussit pas, parce que dès cette époque le parapluie avait vieilli, et que le genre humain commençait à trouver la voiture plus agréable. Aujourd'hui tout le monde est pour la voiture, personne pour le parapluie. C'est pourquoi ce dernier ressuscite. Seulement il coûtera 30 centimes. — Le jour où on le mettra à 2 francs, gageons que tout le monde en voudra.

—

Dans un article intéressant sur les annonces, emprunté par le *Grand Journal* au *Quaterly-Review*, nous détachons le passage suivant :

Bientôt la royauté donne l'exemple; et voici Charles II qui a fait annoncer un chien perdu, sans doute un king-Charles : « Nous sommes obligés de réclamer un chien noir, entre le lévrier et l'épagneul, sans aucun blanc, sauf une raie sur la poitrine, et la queue un peu écourtée. C'est le propre chien de Sa Majesté, et sans aucun doute il a été volé, car il n'est pas né et n'a pas été élevé en Angleterre, et jamais il n'aurais abandonné son maître. Quiconque le trouvera n'a qu'à s'adresser à n'importe qui au palais, car le chien était plus connu à la cour que ceux qui l'ont volé. Est-ce qu'on n'en finira jamais de voler le roi? Est-ce qu'il lui est défendu d'avoir un chien? Après tout, la place de ce chien (bien qu'elle ne soit pas si mauvaise, qu'aucuns pensent) est la seule qui n'ait pas de solliciteurs. » Cette boutade royale était mieux qu'une annonce, c'était un très-piquant morceau de satire.

—

Les annonces des journaux anglais respirent une aimable gaieté. On y lit, par exemple :

AUX IMPRUDENTS! — *Le docteur, etc.*

Plus loin, un marchand d'insecticide invite à rêver :

SOMMEIL TRANQUILLE *pour un penny*!

Autre part, un avis consolateur pour les personnes sédentaires :

Vrais bains de mer en chambre.

Enfin une agence spéciale, dont le besoin se faisait généralement sentir, informe ses nombreux clients qu'elle se charge des *Demandes de divorce à des prix raisonnables*.

Voilà le fruit de la lecture des journaux politiques :

—

Rentrons en France, et cueillons trois annonces à la queue-leu-leu dans la *Patrie* :

1° TEINTURE POUR LES CHEVEUX.

2° PLUS DE TEINTURE.

3° PLUS DE CHEVEUX BLANCS.

Eh bien, tout pesé, voici peut-être la philosophie de ces annonces .

PLUS DE CHEVEUX DU TOUT!

Ces machines-là les font tomber.

—

Il n'y a pas seulement une providence pour les buveurs; il y en a une aussi pour les journaux. Les procès célèbres se succèdent, de façon à ne laisser aucun vide dans les colonnes. Après Roux, la Pommerais, après la Pommerais, Latour; après Latour, avant même, l'exécution Muller. Il est vrai que celui-ci va être jugé en Angleterre. Nous pouvons bien céder à nos voisins un tout petit criminel... sur le nombre on ne s'en apercevra pas.

—

Cette affaire Muller a tellement ému les Anglais, qu'ils se sont décidés à opérer un léger changement dans l'intérieur des wagons de première. On sait que les assassinats ont toujours lieu en première classe, ce qui prouve que pour être moral il ne suffit pas d'avoir de l'argent dans sa poche. Le changement sus-indiqué consiste à remplacer la boiserie qui sépare les compartiments par des glaces. De cette façon, on ne pourra pas mieux arrêter le meurtrier qu'auparavant; mais on le verra faire ce qui est toujours une consolation.

—

Le Théâtre-Lyrique nous a donné *Don Pasquale*, et l'*Alcade*. Du Donizetti et de l'Uzeppi. M. Gustave Claudin, dans ce style particulier qu'on lui connaît, dit que le Donizetti plaira *à ceux encore si nombreux qui l'ont entendu aux Italiens*. Quant à l'Uzeppi, il le trouve *lestement troussé*. Décidément Boileau a eu raison de dire que la critique est aisée.

—

Et la lettre de M. Alexandre Dumas? N'en parlerons-nous pas? Bah! les autres en ont tant parlé. Il s'est fait un grand bruit autour de ces trois noms, entre lesquels le romancier découpe l'époque. Mais cette lettre ne doit pas faire tort à une autre du même auteur... Une petite ville de province lui ayant demandé un exemplaire de ses œuvres dramatiques, Dumas envoie la collection de Lévy, à vingt sous, et demande en échange une rente, sa vie durant, de douze melons par an. Dumas est tellement constitué, qu'à la place de la petite ville je préférerais acheter mes volumes chez le libraire.

—

Aux chasseurs.

On s'est aperçu que, lorsqu'un fusil éclate, c'est toujours le canon gauche qui se permet cet écart. Mystère. Pas du tout. Il paraîtrait que, le canon droit étant chargé beaucoup plus souvent que le canon gauche, celui-ci, ennuyé, finit par vouloir son tour, et se débarrasse de sa charge. Cette explication donnée, nous espérons que les chasseurs en feront leur profit et s'occuperont désormais du canon gauche.

—

Sur deux mille deux cent quatorze pièces de vers présentées pour l'Orphéon la commission en a accueilli dix; encore a-t-elle déclaré aux dix auteurs qu'elle montrait là une grande bienveillance. Ce qui m'étonne, ce n'est pas l'existence de dix pièces plus ou moins médiocres; c'est le compte 2,214... il y a donc en France 2,214 gens qui se croient poëtes... et croyez que, sur ces 2,214 gens, il en est 2,213 qui nient la poésie.

—

La mode des régates date d'un siècle à peu près. Il y eut alors une joute sur l'eau à Bercy. A Bercy, on n'était pas fier dans ce temps-là. Il sortit même du fond des eaux, dit l'histoire, une déesse très mythologique, qui vint couronner les vainqueurs. Pourquoi ne rétablirait-on pas l'usage de la déesse mythologique? Est-ce vous qui vous en plaindriez?

—

Un vieux soldat autrichien vient de mourir, léguant la somme de 25 francs à l'empereur François-Joseph. Est-ce que par hasard le métier de souverain commencerait à devenir un bon métier?

—

L'association des artistes dramatiques organise une grande tombola. On peut gagner une entrée gratuite, valable pour un an, à l'un des théâtres de Paris. Oui, mais si le théâtre s'appelle la Porte-Saint-Martin, et joue deux cents fois le *Bossu*. 165 fois les *Pillules du Diable*... voilà jouer à qui perd gagne.

—

Dimanche a commencé la fête de Saint-Cloud. Jeudi, il y aura un mât de cocagne. Rien ne m'attriste comme un mât de cocagne. Ces braves gens, très laids et peu vêtus, qui grimpent avec grand'peine, ceux qui glissent et tombent, celui qui, plus fortuné, s'empare pour toute récompense d'un mauvais gobelet, de valeur incertaine... tout cela me paraît une si frappante image de la vie... que je moraliserais, si j'en avais le loisir.

—

L'administration vient de changer les noms d'une certaine quantité de rues. On remarque avec étonnement que dans le nombre des nouvelles désignations, figurent à peine cinq à six noms connus. Cela s'explique. L'administration s'est dit : « Nous vivons sous un régime d'égalité; jusqu'à présent les grands hommes avaient usurpé le droit de baptiser nos voies et nos places; cette prétention est inadmissible dans une société d'égaux. » Là dessus elle a tiré au sort les premiers noms venus.

—

Quant à vos chapeaux, mesdames, j'en ai compté quatorze sortes pour cet hiver. Je suis désormais fixé. A vous entendre, le nombre des nouvelles formes serait illimité. C'est une erreur. Je vous assure que j'ai fait de graves et soigneuses recherches. Nous en serons quittes pour quatorze cet hiver. Je respire.

X.

MODES DU JOUR

—

Voici l'heure de quitter les plaisirs de la plage et du Casino pour ceux de la chasse. Cela ne veut pas dire que ces dames renoncent alors au triomphe de la coquetterie; au contraire!

Quelle est la châtelaine qui ne saurait être jolie et attrayante avec son costume des bois, sa botte cambrée et sa provocante petite casquette?

C'est surtout alors que le pittoresque est recherché, qu'il faut avoir plus que jamais recours au pittoresque talent d'*Alexandrine.*

Les casquettes, les chapeaux de fantaisie sont ornés chez elle avec un goût à la fois hardi et délicat, qui caractérise admirablement bien cette femme si hardiment mignarde que l'on nomme la Parisienne.

On commence aussi à songer chez *Alexandrine* à remplacer les légers et transparents chapeaux de l'été, par les modèles plus graves de l'automne et de l'hiver.

Comme toujours, l'art préside à ces nouvelles créations, qui jamais ne se ressemblent.

En voyant chaque année, toute cette floraison éclore sous les mains d'Alexandrine, on se demande quelle imagination doit avoir cette fée de la mode, pour satisfaire ainsi sans répit aux insatiables caprices de nos merveilleuses.

J'ai donné, il y a deux mois, quelques explications sur un peignoir flottant, donné d'après un modèle de la *Grande maison de blanc.*

Aujourd'hui, cette maison célèbre par l'élégance et la distinction de ses innovations, — nous donne, sous forme à peu près semblable, une autre nouveauté : les peignoirs flottants de foulard.

Ces peignoirs sont blanc ou groseille, ou encore maïs ou bleu. Pour orner le bas de la jupe, rien qu'un très petit volant à tête encadré d'étroit ruban noir.

De l'empiècement retombe par derrière un gros pli Watteau, dont

la tête est ornée d'une passementerie de corde de soie blanche et noire, ou groseille et noire, etc. (suivant la couleur de la robe.)

Une pareille corde de soie peut être nouée à la taille qu'elle dessine. Sur les épaules, de riches épaulettes de cette même corde avec glands; enfin, le bas de la manche ajustée est décoré de même.

On le voit, d'après cette charmante fantaisie, la *Grande Maison de Blanc* soutient sa réputation européenne.

Par exemple, avec de pareils négligés, il faut absolument être belle... ne vous alarmez pas, madame, si vos fraîches couleurs ont un peu pâli. Vous pouvez remédier au mal en consultant *Séguy*.

— Quoi! du blanc, du rouge, du bleu, du noir?...

— Pas tant d'indignation! Cette mode est très *marquise Louis XV*, et il n'y a pas plus d'artifice à animer un peu sa joue, qu'à emprunter à la cage cette envergure vingt fois exagérée, que nous adoptons si bravement.

Il n'y a pas non plus d'artifice à se faire une taille jolie, gracieuse, irréprochable, surtout quand on ne doit pas en souffrir, et la *Ceinture-Régente* est maintenant le seul corset qui puisse être adopté par une femme ayant souci de ses avantages et de sa santé. On peut dire que *M*mes *de Vertus*, en imaginant cette précieuse et mignonne chose, ont doté les femmes d'une grâce de plus : la liberté d'allure.



PEIGNOIR DU MATIN

D'après un modèle de la Grande Maison de Blanc.

Pour avoir une vraie *Ceinture-Régente*, il ne s'agit que d'envoyer à Mme de Vertus *elles-mêmes* (Chaussée d'Antin), les mesures suivantes :

Tour de la taille à la ceinture; largeur de la poitrine. Tour des hanches; longueur du busc; longueur de la taille sous le bras.

Ces seules mesures doivent être prises étant toute habillée.

Pour l'entrée de la saison d'hiver, la *Compagnie Lyonnaise* édite comme toujours, exclusivement pour elle, des soieries de la plus aristocratique richesse.

Elle a sa haute réputation à soutenir; de même que les maîtres qui ont commencé par de grandes œuvres, elle ne saurait se montrer un seul instant au-dessous d'elle.

Chacune de ses créations compte comme une œuvre d'art; c'est ce qui fait que les femmes d'un goût pur ne s'adressent qu'à elle. Et par femmes de goût, je n'entends pas seulement les heureuses qui peuvent disperser un budget de millionnaire; mais aussi, celles qui, dans leur simplicité même, veulent rester irréprochables. Car la *Compagnie Lyonnaise* se met à la portée des modestes fortunes, sans se départir pour cela, de son cachet de distinction.

Grâce à cette maison, une femme peut s'habiller avec simplicité; jamais sa toilette ne sera vulgaire.

Parmi les nouveautés en dentelle qui feront loi cet hiver, je cite la robe camaïeu, qui est d'une grande magnificence.

L'Exposition Internationale de Bayonne en offre de splendides échantillons. Les *vraies* dentelles de Yak, de Lama et de Cambrai y sont également représentées.

Grâce à cette exposition, plusieurs aristocratiques baigneuses de Biarritz ont eu la primeur de cette robe camaïeu, qui est cette année, une des plus artistiques et des plus merveilleuses créations de la mode.



ROBE RÉCAMIER

D'après un modèle de Gagelin.

La jupe de cinq mètres de largeur et d'un mètre trente de haut, est illustrée de riches dessins dont les *clairs* et les *ombres*, ménagés de main de maître, ressortent admirablement sur transparent de couleur.

On portera beaucoup aussi cet hiver, comme grand ornement de robe, la *quille* en dentelle camaïeu, qui doit encadrer le devant de la jupe.

Du reste, tout sera un peu en dentelle camaïeu, et cette fantaisie durera longtemps, car rien n'est plus beau.

Ce serait mentir à ma mission que de terminer la mode sans donner à mes lectrices le secret de quelques talismans de beauté.

J'ai deux moyens de leur donner les meilleures indications qu'elles puissent désirer. Le premier, c'est de leur conseiller la lecture des *Talismans de beauté*, » un livre charmant et précieux, écrit par *M. Louis Claye*, le directeur de la maison Violet.

Le second est de faire une revue sérieuse de toutes les compositions de la maison *Violet* (*la reine des abeilles*).

L'eau de beauté de S. M. l'Impératrice est une lotion rafraîchissante qui dépose un duvet neigeux sur le teint et préserve de toute affection de la peau. On s'en sert surtout après avoir employé la *crème froide mousseuse solidifiée*, qui est le meilleur des cosmétiques remplaçant le savon.

Le savon de Thridace, récompensé à toutes les expositions, est essentiellement recommandé par MM. les membres de l'Académie de Médecine, comme bienfaisant à la peau.

La parfumerie à la violette, qui est des plus rafraîchissantes, est aussi une des plus agréables comme odeur printanière.

La fleur de riz rosée et la poudre des fleurs de lys donnent l'éclat au teint, ainsi que le velouté de la grande jeunesse. Enfin, la *Crème Pompadour*, — un secret de la fameuse favorite — arrête les rides et les enlève. Cette dernière composition est un véritable talisman de jeunesse, je la recommande à mes lectrices jeunes, afin qu'elles gardent toujours leurs illusions; je la recommonde également aux autres... afin qu'elles les retrouvent.

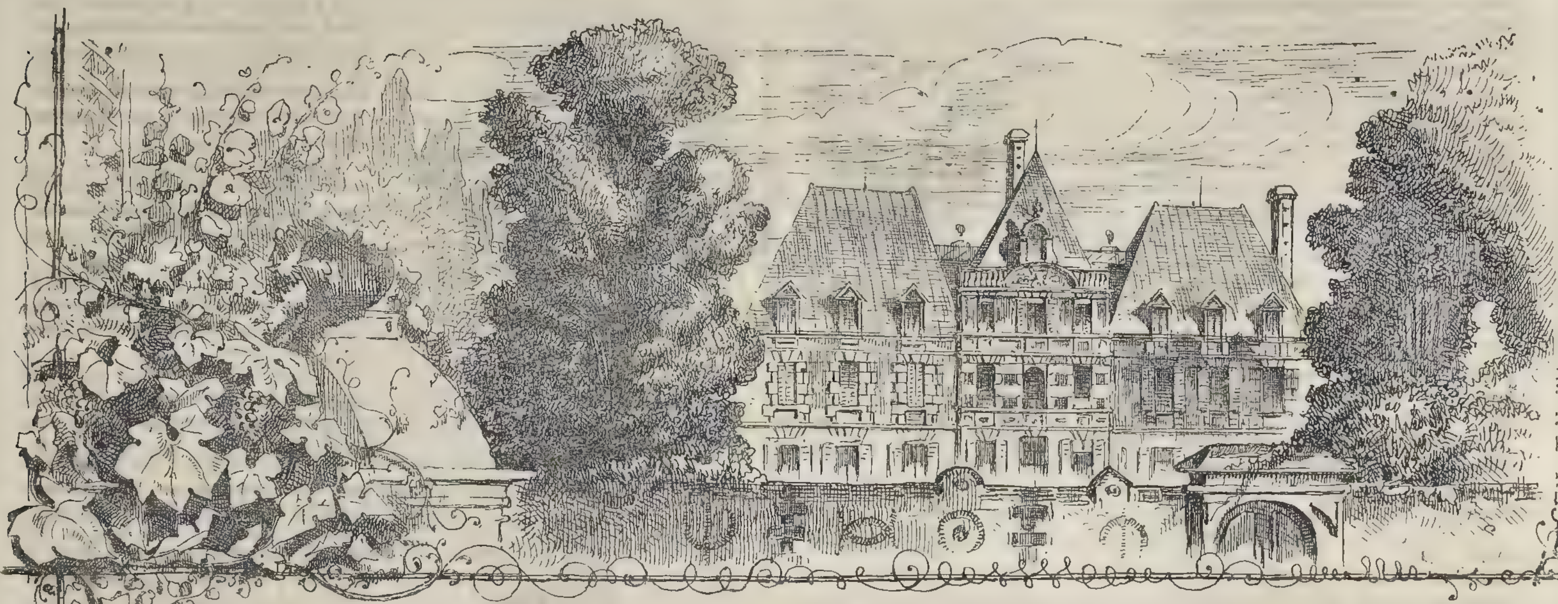
Nous annonçons à nos lectrices, que pour ouvrir la saison d'hiver, Mme Rufin, place de la Bourse, ont un magnifique choix de confections de drap et de velours. Nous signalerons entre autres vêtements : l'habit velours de laine bleue avec postillon, le tout garni d'une riche passementerie; la rotonde velours noir brodé, ornée de deux rangs de haute guipure, etc. etc.

Le soin et le goût exquis que Mmes Rufin apportent dans tout ce qui sort de leurs magasins, leur ont mérité une véritable réputation; aussi s'efforcent-elles, par des créations nouvelles et aristocratiques, de gagner de plus en plus la confiance des dames distinguées.

Outre la confection, on trouve encore dans ces mêmes magasins un assortiment de riches fourrures. Le manteau de velours, garni de queues de martres ou de chinchilla, est une spécialité de la maison Rufin sœurs.

VICOMTESSE DE ***

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN. Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



LA BAGUE

A MADAME TOINON GLAVOT, POUR REMETTRE.

Château de Bonnefont, 15 septembre.

Me voilà bien loin de vous, ma bien-aimée Clarisse. J'ai beau me dire que ce voyage est commandé par votre prudence et qu'en me séparant de vous pour un grand mois, je resserre le lien qui nous unit, vous me manquez cruellement. Le chemin de fer aurait pu se tromper et me mettre aux bagages; j'étais un corps sans âme, un colis à figure d'homme. Chère, chère Clarisse! la meilleure part de moi est restée autour de vous; elle erre toutes les nuits dans les grands corridors de Vicarville; elle se glisse dans votre appartement par les trous des serrures, elle voltige jusqu'au matin dans la mousseline de vos rideaux. Ce n'est qu'une ombre, hélas! mais vous, la femme de toutes les religions, vous ne voudriez pas offenser cette chose faible et sacrée qu'on appelle une ombre! Conservez-moi mon bien, chère Clarisse, défendez-le contre tous, et surtout contre celui qui croit encore, dans son impudence, avoir gardé quelques droits sur vous. Grâce à Dieu la petite-fille du maréchal de Senlis a toute la fierté qu'il faut pour se défendre; votre amour est trop entier pour comprendre le partage; je suis sûr de votre attachement à des devoirs d'autant plus sacrés que rien ne les sanctionne sur la terre.

Quant à moi, je n'aurai nul mérite à rester fidèle. Vous exceptée, rien n'est plus. Quand même je n'aurais pas disposé de ma vie par un engagement que notre monde a enregistré et approuvé, je serais matériellement incapable de dire *je vous aime* à une femme qui n'est pas vous. Il y a, n'en doutez point, une grâce d'état pour les époux de notre sorte. Pourquoi les créatures du Bois de Boulogne, qui fascinent les maris et qui les ruinent, ne nous inspirent-elles qu'un profond dégoût? Je ne parle pas de moi seul, mais d'Améric, de Robert, d'Astolphe, de Pharley, de tous ceux qui ont librement donné leur cœur à des anges méconnus et outragés comme vous. Il semble, en vérité, que le premier mariage, celui qui jette une enfant ignorante dans les bras d'un viveur usé, ne soit que la triste école et le pénible apprentissage de la vie. La femme s'unit ensuite, avec connaissance de cause, à un homme de son choix, et ce deuxième contrat, pur de tous les calculs qui déshonoraient l'autre, inaugure un bonheur sans mélange et une inviolable fidélité.

Si le maître de céans, mon cher cousin Adolphe de Brescia, lisait cette théorie par-dessus mon épaule, il serait homme à me chercher querelle dans sa propre bibliothèque, au risque d'ensanglanter ses Elzévirs. C'est le roi des jaloux, comme le râle des genêts est le roi des cailles. Je ne veux pas pousser la comparaison plus loin, et pour cause. Entre la caille et ma tante Aurélie, je vois des ressemblances physiques et morales sur lesquelles il serait malséant d'insister.

Et pourtant!... Rien! rien! rien! sur ma parole de gentilhomme et d'amoureux, Rodolphe n'est pas encore aujourd'hui ce qu'il méritait si bien d'être. Pourquoi? comment? C'est toute une histoire ou plutôt toute une étude de caractères, au pluriel.

Le cher cousin n'est pas beau, il n'est plus jeune, il aime sa femme brutalement, en goinfre, presque au point de l'attacher avec des cordes comme ce monsieur de..., que les tribunaux ont séparé, par pitié pour sa victime... De plus, il a sa belle-mère (et quelle belle-mère!) contre lui. Ma cousine est jolie, délicate, coquette, mal élevée dans la perfection; elle a de l'esprit, de la lecture, de l'imagination, du vague, une certaine audace, enfin tout ce qu'il faut pour faire le bonheur d'un *deuxième mari*. Hé bien, non! Elle a trop peur. Elle sait qu'elle serait tuée sans dire ouf! Cet animal a appris par cœur la *Physiologie du mariage;* il vous réciterait, à la première sommation, quarante pages de Balzac. Toutes les ruses de la femme lui sont plus familières qu'à la femme la mieux douée: il a machiné sa maison comme un théâtre, il a dessiné son parc au point de vue de la surveillance. Effrontément jaloux, il suit sa femme pas à pas, sans se cacher; il la confesse tous les jours, à tout moment: il a ouvert des fenêtres sur cette malheureuse petite âme. A force d'obsessions, de menaces, d'intimidations (je crois même qu'il va même jusqu'à lui serrer les poignets de temps à autre), ce bourreau a fini par la dominer. Aurélie se révolte parfois, quand il n'est pas là; elle ouvre son cœur à une amie. Le soir même, elle avoue à son maître qu'elle a mal parlé de lui, et Rodolphe la brouille avec la confidente. Dans le monde, en hiver, elle a vingt tentations de jeter son bonnet par-dessus les moulins. La foule l'enhardit; elle se croit protégée par tous ces hommes. Elle valse avec aban-

don, elle écoute en souriant les bavardages d'un danseur, elle brave les yeux terribles de son mari assis dans un coin, et en passant devant lui elle le noie dans ses dix-huit jupes. Une heure après, dans la voiture, elle subit la question ordinaire et extraordinaire, elle avoue tout, elle demande grâce, elle fait des révélations; elle récite mot pour mot ce qu'elle s'est laissé dire par ses danseurs. Quand je la vois si bien casernée dans sa servitude, j'en viens à me demander si elle n'aime pas son mari! Singulière petite femme! Quant à lui, son jeu est bien simple. Veiller au grain jusqu'à ce qu'elle ait passé l'âge de la crise. Il attend avec impatience qu'elle ait des rides et des cheveux blancs. Alors il dormira sur les deux oreilles, heureux et fier d'avoir dépensé toute sa vie à s'empêcher d'être Dandin. Son air rogue, son regard farouche, son port menaçant, tout ce qui le donne en spectacle dans un monde aussi coulant que le nôtre, part du même sentiment. C'est un homme qui ne fuit pas devant le Minotaure, mais qui l'attend sur sa hanche, l'épée à la main, comme le Tato et le Gordito.

—

La compagnie est assez nombreuse à Bonnefont; une vingtaine de personnes. Pas un jeune homme! Pas même un homme jeune, excepté moi, qui suis hors de soupçon. Le château n'est peuplé que de vieille parentaille, oncles, tantes, cousines à béquilles, et deux ou trois gamins dont le plus vieux n'a pas douze ans. Le beau sexe est représenté par Aurélie, sa sœur, Mme de Saintive, Mme de Gamby, leur respectable mère, et deux vieilles fées en fourreau de soie puce. Moi qui vous ai promis la description de toutes les toilettes, je ferai malgré moi des économies de papier.

Cependant Aurélie s'habille, et sa sœur aussi, et la chère maman, qui se souvient d'avoir été belle, se tient encore assez proprement. Elle avait ce matin une robe de foulard blanc à grands carreaux bleus, le bas de la jupe découpé en longues dents garnies d'une torsade bleue. Les dents et la torsade se répétaient aux entournures et aux manches. Les boutons étaient de grosses boules de nacre argentées. Un bonnet à la Charlotte Corday, garni de rubans bleus, complétait cet ensemble modeste, mais assez harmonieux en somme. J'allais oublier un petit maquillage fond blanc, légèrement veiné de bleu.

La blonde Saintive, qui ne se maquille pas, mais qui se poudre un peu pour être encore plus blonde, était jolie comme un tableau de Chaplin. Sous un transparent de tafetas rose, elle portait un peignoir Louis XV en organdi blanc, garni au bas d'un volant plissé, surmonté d'un bouillon qui remonte par devant, tout le long de la robe, et vient s'enrouler autour du cou. Le bouillon est... comment dirais-je? nourri ou fourré de ruban rose qui éclate en gros nœuds par des crevés; nœuds roses aux manches, autour du cou, et, si je ne me trompe, un peu partout. Les cheveux roulés dans un filet, et retenus par un ruban rose qui se noue négligemment sur le côté. Souliers de chevreau gris perle, à boucles de marcassite.

J'ai gardé Aurélie pour la bonne bouche : vous n'êtes pas de ses amies, mais vous êtes la justice même, et je vous ai souvent entendu dire qu'elle se met bien. En ce jour solennel (vous comprendrez pourquoi dans cinq minutes), ma cousine portait une robe de mousseline brodée avec entredeux de valenciennes; corsage plissé, ceinture ponceau, nouée par derrière, *à l'enfant*. Sur l'entredeux, autour du cou, passe un ruban ponceau, qui retient par devant une croix byzantine, et qui tombe en arrière jusqu'au bas de la robe, comme une paire de guides échappées des mains du cocher. Elle était coiffée en cheveux, avec un goût et une coquetterie qu'on devrait recommander dans les journaux et prêcher dans les églises : un énorme chigon, noué, mais non serré, en forme de 8, et traversé d'une épingle. Il est vrai que l'épingle d'or était cette aigle romaine que nous avons admirée ensemble chez Castellani. Aigle à part, la coiffure est adorable, parce qu'elle dégage la nuque, et laisse voir ces jolis petits cheveux frisés, duvet friand, régal des yeux, la plus fine et la plus mystérieuse beauté de la femme vêtue. Je vous assure, Clarisse, que si deux ou trois grandes dames, jeunes et belles comme vous, employaient leur autorité à faire revivre cette mode, la face de la terre s'égayerait en un rien de temps.

Mme de Saintive ne porte jamais de bijoux dans la journée : c'est un luxe que je comprends, mais tout le monde n'a pas comme elle un million de diamants à montrer au bal. Mme de Gamby porte trop de bracelets et trop de bagues, sous prétexte de souvenir. Le fait est que si tous ceux qui l'ont aimée lui avaient laissé seulement un anneau de vingt louis, elle en aurait pour une somme. Par malheur, tous ces joyaux sont du même temps qu'elle, et ils portent leur date. Quelle bijouterie de portiers on nous a faite entre Louis XVI et Cavaignac! Et puis, je ne sais si les bijoux, même parfaits, conviennent aux femmes d'un certain âge. Ils appellent l'attention sur des points qu'on ferait mieux de cacher; ils soulignent des détails qui gagneraient à n'être point vus. Aurélie tient le juste milieu entre les étalages de sa mère et la simplicité un peu affectée de sa sœur. Elle n'a pas les oreilles percées; j'aime cela. Il faut en finir avec ces stupides mutilations que nous avons prises chez les sauvages. Percer le joli petit cartilage de l'oreille! Et pourquoi pas la cloison du nez? Je sais que ma cousine a des bagues de prix; elle n'en porte que deux, les plus simples, et parce que son jaloux lui défend de les quitter. C'est l'anneau de mariage et l'anneau des fiançailles, l'un uni, l'autre enrichi de cinq petites perles. Rodolphe les a fait agrandir lorsqu'ils sont devenus trop justes au doigt. Car elle n'a pas dépéri, la pauvre enfant, au milieu de ses tortures; c'est une victime grasse.

Vous devinez, chère Clarisse, que les toilettes de ce matin n'étaient ni pour les vieux oncles, ni pour les maris, ni pour moi. Le cousin a décidé que sa femme prendrait un jour à la campagne comme à Paris; c'est le moyen de surveiller tous les ennemis à la fois, outre que ces messieurs se surveillent les uns les autres. Aurélie a choisi le jeudi, on le sait; et tout le voisinage, après avoir un peu murmuré contre un us nouveau à la campagne, a pris le pli. Le jeudi matin donc, à partir de deux heures, les plus jolis messieurs de la province déboulent à Bonnefont, les uns à cheval, les autres en break, en dog-cart, en phaéton, en américaine, et même en tape-chrétien, suivant les facultés de chacun. La légende prétend que tous nos irrésistibles se sont découragés l'un après l'autre, non que ma belle cousine leur parût imprenable en elle-même, mais parce que les approches de la place étaient trop bien gardées. On m'a montré des hommes fort bien nés, du meilleur ton et doués d'un certain charme, qui ont fait presque des bassesses pour se lier intimement avec le mari. Peine inutile! Cet homme est plus hérissé qu'un porc-épic; on ne sait par où le prendre. Il n'aime ni la chasse, ni la table, ni le jeu, ni le cheval; il aime sa femme. On l'a tâté sur les honneurs; les hommes influents de notre parti lui ont offert une candidature : inutile! Il n'a d'autre ambition que de garder sa femme pour lui seul. Je ne sais pas s'il a bien fait de rabrouer si violemment tous ceux qui l'attaquaient avec des armes courtoises : il s'est donné des ennemis : sa raideur a blessé des personnes considérables et des gens d'esprit. Il pourrait lui en coûter cher un jour ou l'autre. Tel qui a désarmé devant la férocité du monstre, conserve un levain de rancune au fond du cœur. Vous savez qu'en général un soupirant évincé se console en voyant la défaite des autres : il n'en est pas de même autour de Bonnefont. Les vaincus s'entasseraient au besoin dans les fossés du château pour faire la courte échelle. Et si jamais un jeune audacieux pénètre dans la place, on illuminera le département.

—

Je suis trop nouveau dans le pays pour connaître maintenant l'état des affaires, mais j'observe, je devine, et voici, chère Clarisse, ce que j'ai cru voir aujourd'hui. Vous êtes éminemment femme; vous éclaircirez donc en moins de cinq minutes le mystère qui me tient ébahi et perplexe depuis quatre heures du soir.

Hier, à dîner, Rodolphe nous a dit en se frottant les mains qu'il tenait enfin le bois Moreau. C'est une enclave qui l'exaspère. Pensez

donc! un méchant boqueteau de six arpents, à cinq cents mètres du château, juste au milieu d'un bien de mille hectares! Le vieux Moreau ne voulait vendre à aucun prix. Il est riche : ancien intendant des Saintré, qui ont six cent mille livres de rente! Item, il est chasseur, et ce bouquet de bois, au cœur d'une admirable chasse en plaine, devient, dès l'ouverture, un vrai parc à gibier. Par quelle inspiration d'en haut le bonhomme, à brûle-pourpoint, prend-il le parti de vendre? Sa vue baisse, dit Rodolphe, il a des rhumatismes, il ne chassera plus. Un vieil oncle fait observer que Moreau a pourtant pris un permis comme à l'ordinaire. Toujours est-il que sa visite était annoncée pour aujourd'hui, et qu'il est arrivé ponctuellement à deux heures, avec le notaire des Saintré.

Vers la même heure, Mme de Gamby m'a présenté, non sans emphase, « M. Louis de Saintré, un de nos meilleurs amis. » Ce jeune homme m'a paru bien; peut-être un peu trop pâle. Il est des bons Saintré; nous n'avons rien de plus pur en France. Vous avez rencontré la douairière dans le monde : une femme de cinquante ans, encore fraîche, qui a fait parler d'elle; elle a pris la haute dévotion depuis la mort du contre-amiral Toupart; son salon est le rendez-vous de tous nos hommes politiques. C'est elle qui a lâché cette fameuse impertinence au garde des sceaux dans je ne sais plus quel salon mixte, à l'hôtel Lambert, je crois. Enfin, ma belle amie, vous ne connaissez qu'elle, quoiqu'elle n'ait plus d'hôtel à Paris et qu'elle y vienne assez peu depuis 48. C'est une Briancourt des Briancourt de Lorraine; vous y voilà, pas vrai? Alors, n'en parlons plus.

Ce jeune homme, qui court sur ses vingt-trois ans, est réservé à des destinées presque royales. L'influence de la famille est énorme dans le département : songez que les baux de leurs fermiers n'ont pas été augmentés depuis 1816! C'est du délire en administration; en politique, c'est du génie. Ils auront deux millions de rente quand bon leur semblera; ils aiment mieux avoir deux ou trois cents personnes qui se feraient tuer pour eux au moindre signe. M. de Saintré est fiancé depuis sept ans à la princesse Wilhelmine, fille unique du prince de Grossenstein, un petit souverain médiatisé par la Prusse : on attend qu'elle ait seize ans et que lui-même soit converti aux idées matrimoniales.

L'éducation des Bons-Pères, si admirable à tous les points de vue, a produit, dit-on, sur son cœur, un singulier effet. Lorsqu'il est revenu à Saintré, chargé de ses dernières couronnes, toute la province a loué sa bonne mine, son grand air, son instruction profonde, sa voix belle et bien disciplinée, ses talents, son adresse à tous les exercices du corps; mais son humeur et ses habitudes parurent étranges. Il parlait peu, cherchait la solitude, et témoignait pour les femmes les plus jolies et les mieux nées une insurmontable aversion. La chose allait si loin qu'on réunit le conseil de famille et que l'oncle Briancourt, celui qui a fait campagne avec Pimodan contre les insurgés de Hongrie, lui lava la tête à grande eau. Ses parents l'envoyèrent d'autorité à Paris; ce vieux reître de Briancourt le fit admettre au cercle le plus jeune et le moins collet monté, mais on assure qu'il revint comme il était parti. C'est seulement depuis six mois qu'il ose regarder les femmes en face; non pas toutes, dit-on, mais du moins Mme de Brescia.

Je crois qu'il l'aime, j'en suis presque sûr; mais s'est-il déclaré? a-t-il écrit? a-t-il parlé par ambassadeur ou par ambassadrice? Qu'en pense la dame de ses pensées? Tout cela est encore lettre close pour moi. Le seul point démontré, c'est qu'il n'a rien obtenu, sauf peut-être un serrement de main, une faveur sans gravité, mais non sans conséquence. Rien n'est sans conséquence pour une femme gardée à vue, qui concentre tout dans son cœur. L'explosion d'un sentiment comprimé est plus soudaine et plus terrible que la vapeur, le gaz et la poudre. Souvenez-vous, chère Clarisse! Il y avait un an que vous refusiez de venir rue de Sèze lorsqu'on vous y décida tout à coup en vous défendant de me recevoir!

—

J'avais échangé quelques phrases banales avec le dernier rejeton des Saintré, et je me promenais seul dans le parc, rêvant à vous et cueillant des noisettes. C'est un plaisir exquis; je regrette qu'on l'ait gâté, ou tout au moins déconsidéré par des plaisanteries d'estaminet. Je ne sais pas de récréation qui s'accommode mieux à la mélancolie d'un homme isolé. Quand je suis loin de vous, dans cet aimable mois de septembre, je passe des journées entières dans un parc, cherchant les noisetiers qu'un reflet jaunissant distingue déjà des autres arbres. Je m'arrête devant une touffe de longues tiges, un peu dépouillées dans le haut, ploie sans grand effort les belles branches élastiques et je glane çà et là quelque bouquet de fruits qui a oublié de tomber. Quelquefois, je rencontre un arbre moins précoce que les autres; les noisettes y sont encore toutes, mais bien mûres, bien dorées et prêtes à tomber dans la main. Je fonds sur elles et je remplis mes poches avec une joie d'enfant. Mais c'est un plaisir si léger, si superficiel, si extérieur à l'homme, qu'il ne détourne pas un instant ma pensée de son rêve favori. Ce n'est pas comme la chasse, qui fatigue, qui absorbe et qui met la vanité en jeu. Je comparerais plutôt cette distraction à la pêche. Encore assure-t-on que certains pêcheurs à la ligne oublient leurs femmes ou leurs maîtresses sous l'influence de ce modeste sport.

En gravissant une pente boisée, je me retournai par hasard et je vis un spectacle charmant. Le parc était beaucoup plus animé qu'à l'ordinaire; les visiteurs des deux sexes, presque tous vêtus d'étoffes claires, s'y groupaient capricieusement, assis, debout, couchés sur l'herbe : on aurait dit un salon plus vaste, plus brillant, et surtout plus élevé de plafond que nos appartements d'hiver. Mme de Saintive organisait une sorte de colin-maillard sur la grande pelouse; sa mère offrait des glaces à vingt personnes réunies au pied du vieux tulipier. Ma cousine Aurélie pêchait à ligne dans la pièce d'eau. Un beau laquais en grande livrée se tenait respectueusement à quatre pas derrière elle, pour attacher les vers ou détacher le poisson. Je fus d'abord surpris de la voir seule et délaissée, mais elle fit un mouvement et j'aperçus M. de Saintré. Il était reconnaissable à son vêtement d'une blancheur éclatante et à certain chapeau de Panama, large comme une ombrelle, et dont la finesse miraculeuse m'avait frappé. Décidément, il n'est plus trop engourdi, ce beau jeune homme; il abondait en gestes et semblait fort animé. Par quel hasard ou quel complot ces deux personnes se trouvaient-elles isolées? Les tantes puce qui semblent deux dragons attachés à la personne d'Aurélie étaient retenues à plus de cinq cents pas. Les respectables hôtes du château semblaient accaparés en gros ou en détail par les visiteurs du jeudi. Si je ne craignais pas de vous faire hausser les plus belles épaules du monde, je dirais que cent individus s'étaient donné le mot pour procurer, prolonger et protéger un simple tête-à-tête.

Je méditais sur ce mystère et j'oubliais les noisettes quand mon cousin Rodolphe descendit ou plutôt sauta d'un bond le magnifique perron de son château. Un sanglier ne débuche pas plus résolûment ni plus vite. Il courut à sa femme à travers les massifs, les corbeilles, les groupes de comparses, en homme à qui tous les chemins sont bons s'ils conduisent au but. Un grand trouble se manifesta dans la foule; je vis ou je crus voir ma cousine repousser vivement M. de Saintré qui lui tenait la main. Les deux hommes se saluèrent, Mme de Gamby accourut, il se fit un groupe autour de mes personnages et je ne distinguai plus qu'un mélange de coups de chapeau, de poignées de main et de révérences. Tout cela m'intriguait un peu; je descendis, coupant au court par une taille de trois ans qui confine à la Faisanderie.

Mais j'avais compté sans les ronces et toutes ces broussailles qui font les délices du lapin. Il me fallut un bon quart d'heure pour me ravoir de ce fouillis. Lorsqu'enfin je rentrai en possession de moi-même, je tombai sur Rodolphe et sa femme qui montaient vers la Faisanderie en échangeant les regards les plus doux. Cependant la jeune femme était émue; quelque chose m'avertit qu'elle ne se pro-

menait pas pour son plaisir. En me voyant, elle se mit à rire, mais d'un ton qui aurait pu être plus naturel. « Comme vous voilà fait! me dit-elle en quittant le bras de son mari. Cette fureur de noisettes vous perdra : vous êtes tout cousu de toiles d'araignées. » Elle fit le semblant d'épousseter quelque chose au bord de mon chapeau, et me siffla trois mots à l'oreille :

— Ma bague... dans l'eau... cherchez!

Je jetai les yeux sur sa main gauche; les petites perles n'y étaient plus.

Cette rencontre ne dura qu'une seconde. Je répondis je ne sais quoi et je courus à la pièce d'eau.

Evidemment la pauvre petite avait donné la main à M. de Saintré. La brusque arrivée du mari, un mouvement d'effroi, peut-être aussi la maladresse du jeune homme, aura fait tomber cet anneau de fiançailles, trop élargi par l'orfévre de M... Elle tremble que cet accident n'exaspère la jalousie de Rodolphe, et moi qui connais le paroissien, j'avoue qu'elle a raison. Il faut absolument que cette bague se retrouve avant le dîner. Grâce à Dieu, la pièce d'eau n'est pas profonde; mais il y a de la vase au fond, le parc est plein de gens; d'ailleurs j'ai chaud, l'eau est froide, je ne m'appartiens pas. Et que diable, ce n'est pas à moi de payer les frais de la guerre. Si quelqu'un doit prendre un bain, c'est M. de Saintré. Je le cherche et je le trouve, errant autour du château comme une âme en peine. Les groupes se sont reformés tant bien que mal, quelques visiteurs sont partis, les autres causent activement.

Je prends le jeune homme par le bras et je lui dis sans tergiverser : « C'est grand dommage; vous allez salir votre pantalon blanc et perdre un chapeau de cent louis; mais gagnons la pièce d'eau et laissez-vous-y tomber à la minute. »

Il me regarde et me prend pour un fou. Je poursuis : « A quel endroit vous teniez-vous avec elle? Sa bague a glissé là, il faut la retrouver.

« — Bien, dit-il avec calme. L'eau est claire, la pièce d'eau n'est pas profonde sur les bords, ce n'est qu'un rhume à prendre; ayons l'air de causer. »

Ce jeune homme a du sang-froid. A son âge j'aurais provoqué le mari, enlevé la femme ou fait quelque autre sottise. L'herbe foulée et trois malheureux poissons qui frétillent encore nous désignent l'endroit où l'accident est arrivé. Je me penche sur le bord, je vois la bague et je la lui montre : elle est sous un mètre d'eau, tout au plus. Mais vingt-cinq ou trente personnes ont l'œil sur nous; on se promène sur nos talons, ni les amis de Rodolphe, ni ceux de la pauvre enfant ne nous perdent de vue, et le mari peut arriver d'un moment à l'autre : que diable peuvent-ils faire à la Faisanderie?

M. de Saintré ramasse une petite carpe, lui dit un mot de pitié, la lance à l'eau par un geste superbe et s'y jette avec elle. Un cri s'élève de tout le parc; on accourt de tous côtés. Le jeune homme a glissé dans la vase du fond, il tombe sur les deux mains, tatonne un seul instant, se relève, me tend le poing et saute légèrement sur la berge. Il est souillé à faire rire et mouillé à faire peine; ses dents claquent, il court en grelottant vers la cour des remises et se jette dans la première voiture en partance. Il toussera demain, mais tant pis! La bague aux perles est dans ma poche, Aurélie peut redescendre : ou donc a-t-elle emmené son mari?

Où? sa mère me l'a conté, ma chère Clarisse, mais je ne vous le dirai point, car votre cœur honnête et fier ne consentirait jamais à le croire.

Femmes! femmes! femmes! En voilà une qui est adorée d'un jeune homme charmant qui commence sans doute à l'aimer, qui ne peut pas en conscience préférer ce vieux Brescia farouche à ce jeune et galant Saintré : et pour retrouver une bague, pour gagner une demi-heure, pour retenir son mari loin de la pièce d'eau. . . . .

. . . .

Clarisse, ma bien-aimée, écrivez-moi que malgré le temps, la distance et les circonstances, vous serez toujours à moi, rien qu'à moi!

Je vous baise les mains..., non! Je baise vos petits pieds. Ils n'ont jamais porté de bagues.

RAOUL.

Pour copie :
E. A.

NOS VOISINS DE CAMPAGNE

X. — M. LE COMTE.

Monsieur le comte est, à vrai dire, le roi du pays. Il a une immense fortune, des aïeux de premier choix, une terre superbe, une compagne, — madame la comtesse — qui est une sainte, pour le moins; trois cochers, trente chiens, douze chevaux merveilleux, un chef de cuisine à rendre jaloux un cardinal. Il a de la santé, des favoris touffus, un port magnifique, un nez démesurément aristocratique, un embonpoint flatteur et des principes religieux. Il a de naissance, cette grâce naturelle, cette aisance, cette dignité sans affectation qu'on n'invente pas et qu'on ne saurait acquérir. Quoiqu'il fasse, en quelque endroit qu'il se trouve, il est imposant, plein de dignité, tous les yeux se portent sur lui, on fait silence, on se dit : le voilà! On devine que sous ce front un peu dénudé se blottit une intelligence immense, l'idée vous vient que le noble sang de cet homme surprenant charie des parcelles d'or et de diamant... Que sais-je? on est ému malgré soi, et, Dieu me pardonne, lorsqu'il bâille, ce qui lui arrive très-souvent, on se retient à quatre pour ne pas dire *Amen!* Je l'ai vu les jours de grandes fêtes, marchant à petits pas derrière monsieur le curé, et tenant dans ses deux mains — rien que deux — un grand cordon de soie blanche, un cierge tout allumé, son pince-nez en écaille, son livre d'heures relié en veau et flanqué de ses armes, un gros bouquet et son mouchoir de poche... Il n'était point embarrassé! et trouvait encore moyen de se signer de temps à autre sans rien laisser tomber par terre. Le serpent, qui est un homme de première force, lui soufflait dans l'oreille, et l'encensoir que balançait l'aimable enfant rencontra plusieurs fois sa noble jambe; mais lui fut impassible, pas un souffle, pas une plainte ne s'échappa de ses lèvres.

Je l'ai vu au haut de son break, dirigeant d'une main sûre la course de ses écumants coursiers; les roues lançaient des éclairs, ses valets ruisselants d'or laissaient tomber leurs dédaigneux sourire sur les populations, les arbres s'inclinaient, les troupeaux fuyaient au loin, une joie un peu exaltée sans doute vint spontanément poser sa tête sous les roues... — lui resta calme, digne, olympien, et malgré le nuage de poussière respectueuse qui volait sur son visage, je distinguai sur ses traits augustes cette sérénité aristocratique qui ne l'abandonne jamais.

Je l'ai vu en chasse, soufflant dans sa petite trompette d'argent, — il souffle faux dans ses trompes de chasse, — tandis que sa superbe jument de 6,000 francs l'emportait au triple galop; — même allure imposante, même grandeur, même beauté.

Il y a dans cet homme quelque chose d'angélique et de royal... Oui, je l'affirme : de royal et d'angélique. Il faut l'avoir vu comme je l'ai vu, l'avoir contemplé sous toutes ses faces, sous tous ses aspects, pour avoir une idée nette sur son étourdissante supériorité. Supériorité native, incontestable, fatale, derrière laquelle on devine le doigt de Dieu. Devant un tel homme, la jalousie des masses s'incline respectueuse et se tait. Ne serait-ce point folie, en effet, que d'aller contester au comte les magnificences de son allure, qui sont, comme on sait, le privilége de sa race? Irez-vous, par exemple, jalouser niaisement son noble nez, qui, transmis d'âge en âge avec le plus grand soin, est venu se placer au milieu de son visage comme un bijou dans un écrin; de ce nez qui est à la fois nn document historique, une relique de famille,

un type de beauté; de ce nez qui, depuis cinq cents ans, occupe les plus beaux emplois, a charge à la cour et tutoie les grands seigneurs? — Ah! je vous le demande, sont-ce là des antécédents qui méritent le respect?

En dehors de la chasse, de ses repas qu'il prolonge un peu, l'appétit étant traditionnel dans sa famille, — de ses exercices religieux qu'il aime à prolonger aussi, le comte a une vie fort calme, et l'on pourrait dire que son esprit vit dans la retraite. La lecture des offices et parfois celle d'un entre-filet bien cuit de la *Gazette de France* suffisent à ses goûts littéraires, et d'ailleurs le temps ne lui permettrait vraiment pas de donner à ses lectures une plus grande importance.

En effet, dès le matin, il assiste à l'Office divin, ou promène sa meute; souvent même, dans la matinée, il goûte ces deux distractions — non pas simultanément, bien entendu, — Il rentre ensuite au château, descend de cheval avec une extrême noblesse, pousse jusqu'au chenil, jette un coup d'œil dans ses écuries, caresse la croupe de *Vendée*, et rentre au château pour changer de bottes et faire sa toilette de déjeuner. — Cette toilette le retient de longs instants, car il fait toute chose avec une exquise perfection; il reste assis devant sa glace, et tandis que Jean l'accommode, il cherche sur son visage les traces de sa noble origine, et il les trouve; puis il chantonne un vieux refrain du siècle dernier, hésite entre deux pantalons, tapotte sur le baromètre pendant qu'on lui met ses bretelles, inspecte ses grandes dents blanches, frotte ses ongles... Le temps vole, l'heure du déjeuner le surprend au milieu de ces occupations, la cloche s'ébranle, et les trois quarts du temps M. le comte, en retard, est obligé de dire son *Benedicite* sur l'escalier en boutonnant ses manches.

Ce n'est que vers midi et demie que le déjeuner est véritablement terminé. — A ce moment, une sorte de torpeur musculaire s'empare du châtelain, il éprouve le besoin de prendre quelque repos. Il se dirige alors vers un divan profond qui est au fond de la salle des gardes, et là, dans ce lieu retiré, sous le regard sévère, mais bienveillant de ses aïeux, il s'endort noblement. Durant ce temps les serviteurs du château marchent sur la pointe des pieds et parlent à voix basse, les coqs des environs se taisent, les girouettes s'arrêtent et les pendules sonnent avec discrétion.

Vers trois heures et demie, la Providence peut que M. le comte se réveille, bâille un instant avec cette distinction qu'il apporte en tout, regarde son chronomètre pour s'assurer que rien n'est changé dans la marche régulière des choses, et éprouve de nouveau le besoin de changer de bottes. Son valet de chambre, qui se réveille à la même heure, étale sous ses yeux plusieurs paires de ces bottes inimitables qu'il fait venir d'Angleterre, avec ses gants, ses rasoirs, ses savons. M. le comte regarde, se consulte, hésite, fait la moue, sourit, et se retournant enfin vers son valet:

— Qu'en penses-tu, toi? lui dit-il.

— Cela dépend des intentions de monsieur le comte.

— Mes intentions!.. Mes intentions précisément se modifieront suivant les bottes que je mettrai. . Je me sens une pesanteur dans les régions digestives, Jean; une sorte de lourdeur cérébrale... Que penses-tu que ce soit? Parle sans crainte.

— Monsieur le comte réfléchit trop — murmure Jean d'un air convaincu. Je voyais ce matin monsieur le comte se promener dans le parc; il paraissait absorbé dans ses pensées.

— Tu n'es point sot, mon garçon... Tu vas me coiffer; je t'indiquerai postérieurement les bottes que je veux mettre, je suis encore indécis... — Ah! tu m'as vu penser dans le parc?... Tu feras seller *Vendée*. Peut-être irai-je jusque chez les *de Vieille-Branche*... — ou bien... non: fais atteler le panier; j'irai promener M. le curé qui a des migraines... dans ce cas je mettrai des bottes de ville... il est vrai qu'il fait chaud... coiffe moi toujours, je suis indécis. — Raconte-moi quelque chose.

Le comte a pour son valet Jean une certaine affection saupoudrée de reconnaissance. — Dans le fait, Jean s'était bien conduit. C'était en 1848, alors que les bases sociales, ébranlées par le déchaînement des passions menaçaient... — Lorsque M. le comte vit les bases sociales dans cet état, il ressentit une de ces émotions qui brisent les plus forts. — Sac à papier! confesse, dit-il un jour à la châtelaine — il fallait, en vérité, que la société fût bien profondément ébranlée pour que le comte s'exprimât ainsi — Sac à papier! l'avenir m'inquiète. Et il tomba dans un grand trouble.

Les cris et les chansons, s'échappant du cabaret du village, arrivaient jusqu'à lui; les braconniers de la commune se promenaient dans le parc le fusil sous le bras; les nouvelles de Paris n'avaient rien de bien rassurant; les serviteurs du château commençaient à fumer leur pipe dans les antichambres... Un beau matin, le comte aperçut ces mots écrits en grosses lettres sur la façade immaculée du château: *A bas les aristos!*

Le comte n'y tint plus et courut chez M. le curé, qui était en train de promener son pieux goupillon sur l'écharpe du nouveau maire.

— Mais, monsieur le curé, s'écria le comte, que faites-vous?

— Je sauve ma tête, monsieur le comte. — Je ne me soutiens qu'en bénissant: avant-hier c'était une demi-douzaine de peupliers; hier c'était la pompe à incendie et trois bonnets rouges; — ce matin, c'est l'écharpe de ce... de ce monsieur le maire. — Mais demain?. . Peut-être y aurait-il quelque chance de salut si monsieur le comte voulait accepter le commandement de la garde nationale.

Fort heureusement, Jean, qui avait été nommé lieutenant à l'unanimité, parvint à persuader au comte de se présenter comme aspirant aux épaulettes de capitaine.

On défonça un tonneau sur la grande pelouse, et l'on procéda à l'élection, qui réussit. M. le comte fut nommé et commença un discours extrêmement libéral, qu'acheva son lieutenant; il reçut l'inévitable bénédiction du bon curé, en face de la compagnie, qui l'invita à venir prendre un petit punch républicain à l'auberge du Coq-Hardi, dans la grande salle du premier.

Ce soir-là le nouveau capitaine reçut des accolades fraternelles, on lui tapa sur le ventre, on l'appela *mon gros, mon chat, mon vieux*. Le caporal des pompiers, qui, comme couvreur, avait réparé les girouettes du château, lui dit, vers les dix heures du soir, dans un élan de tendresse: *Écoute, Alphonse, je ne t'en veux pas*. On but à l'indépendance immédiate et sans remise des peuples en général, au bon marché des boissons alcooliques, à la suppression irrévocable de la noblesse et à l'applatissement complet de la gendarmerie. — M. le comte but à tout cela; mais lorsqu'il sortit de cette petite fête, il était en moiteur.

Le temps s'écoula, le calme reparut et tout fut oublié. Le curé exécuta une contre bénédiction rétrospective, — M. le comte se lava les mains.

Mais je puis le dire hautement et à la gloire de sa puissante individualité, les opinions intimes de M. le comte n'ont jamais changé, elles ne changeront jamais. Alors même qu'il portait une cocarde sur son chapeau et buvait du punch républicain au Coq-Hardi, son bon cœur était pur et ses yeux n'eurent point à rougir.

Des opinions qui sont en bouteilles depuis cinq cents ans ne se transforment plus.

Rendons un hommage public à cette grande figure du comte, à ce type admirable.

Oui, son âme est un roc; oui, son intelligence ressemble à son âme et c'est bien à lui qu'on pourrait appliquer la fameuse devise, — en la détournant un peu de son beau sens historique:

Stat mole immotus.

Je traduis pour les dames: *Monsieur le comte est une borne*... mais il a du prestige.

Z.

CE PAUVRE DESAIX!

Qu'on élève des statues de tous les côtés, j'en suis fort aise. Mais je ne serais pas fâché qu'on prît un peu de soin de celles qui sont tout élevées. Il y a à Paris une petite place qui s'appelle la place Dauphine, une place grande comm · la main, de forme triangulaire, et dont les vieilles maisons abritent toute une population poudreuse d'huissiers, d'avoués et de bouquinistes.

Au milieu, s'*élève* une modeste statue bien grêle et bien humble, chargée de conserver la mémoire du général Desaix. Un cippe supportant le buste de Desaix couronné par la France, deux images de fleuves, deux renommées en bas-relief, et c'est tout. Mais, hélas! le pauvre monument est bien endommagé à l'heure qu'il est. Le casque de la France a été dévoré par le temps, qui, dans son appétit, a entamé une partie du nez et les orteils de notre patrie elle-même. Les Renommées ne gravent plus que sur des écussons mutilés les noms de *Thèbes* et des *Pyramides*, de *Kehl* et de *Marengo*, et le pauvre Desaix, couvert de suie comme la cathédrale de Saint-Paul à Londres, semble pleurer des larmes noires en se voyant ainsi abandonné.

Vraiment cette colonnette fait pitié. Elle date de 1802, et je crains bien qu'elle ne devienne pas centenaire. La laissera-t-on ainsi s'écailler, tomber morceau par morceau, en poussière? Desaix est mort, disait-il, avec le regret de n'avoir pas assez fait pour la patrie. Franchement, de son côté, la patrie ne fait pas assez pour Desaix.

J. C.



LES FLIBUSTIERS
DE LA SONORE

(Théâtre de la Porte-St-Martin)

PROLOGUE



LE SOUI ER

Soldats, amis, compagnons, frères! vous n'avez ni argent, ni pain, ni souliers! Voulez-vous partir ce soir par le train de 11 heures 35?

Dans un cabinet particulier, des viveurs soupent en compagnie de biches mal élevées et d'une jeune personne mexicaine. Le comte Horace Berton élève sa coupe de champagne, le front ceint d'une auréole formée par la vapeur des cigares :

« Amis, dit-il, je suis ruiné, démâté, jeté à la côte par les tempêtes de la vie. Depuis la perte de ma fortune, la France me paraît un pays plat comme ma bourse et les vins frelatés de cet établissement, borné aux quatre points cardinaux par des cocottes. J'ai besoin de ciel, de terre, de montagnes, de revolvers, de carabines, de jungles, de pampas, de crocodiles, de serpents à sonnettes. Je veux voir de près les héros de Cooper, de Gabriel Ferry et du capitaine Meyne-Reide et me battre à coups de poing avec des tigres.

Il n'y a plus que trois hommes sur la surface de la mappe-monde : Garibaldi, Orélie Antoine, qui sera cité dans l'histoire après l'avoir été en police correctionnelle par le tavernier sans poésie d'un siècle matérialiste, — et moi.

(Il tire son chronomètre.) Soldats, amis, compagnons, frères! vous n'avez ni argent, ni pain, ni souliers! Voulez-vous partir ce soir par le train de 11 heures 35? Dans quinze jours nous serons à San-Francisco, nous prenons le Mexique, nous humilions l'Angleterre et nous mettons la Californie dans nos poches. En route. Fuyons Carmen! »

(Il tire un coup de revolver sur le boulevard.)



— Cher vicomte...
— Pané, mon cher, mais la redoute est prise.

ENTR'ACTE DE 15 JOURS. — A SAN-FRANCISCO.

Le comte Horace arrive à San Francisco, où il a donné rendez-vous à ses amis. Il les retrouve sous une tonnelle, en compagnie d'Aldegonde et des cocottes du souper.



C'est qu'Aldegonde n'est pas une comtesse du noble faubourg Sa nt-Germain; c'est une forte femme aux puissantes mamelles.

HORACE. — Cher vicomte, toi ici!

LE VICOMTE. — Oui, cher Horace. C'est moi-même, avec un pan d'habit arraché. Je marche sur mes tiges et j'ai cassé un verre de mon lorgnon. Je cherche Aldegonde, une forte femme aux puissantes mamelles et qui danse, mon ami...

HORACE *(à part)*. — Une cocotte ici! *(Haut.)* Et toi, marquis! Toi!

LE MARQUIS. — Épave des bals masqués. Nous sommes trois cents.

HORACE. — Léonidas aux Thermopyles. Gédeon et les chemises rouges ...Soldats, vous n'avez...

SCHARP. — Ni argent, ni pain, ni souliers.

HORACE. — Quel est ce gros homme? Un Américain, sans doute?

SCHARP. — Oh yès, le journal, *Great attraction!*... Alabama, Cherbourg... Les cotons sont mous .. Je *excepté* les dames.

HORACE. — Ah! enfin, voilà donc un sauvage. Ta main, frère, je suis l'ami de Gustave Aimard et voici sa photographie qu'il m'a donnée pour toi.



La maison Scharp et Cie.

CURUMILLA. — Je m'appelle *la Pluie-qui-marche*, je le jure.

HORACE. — Uncas, fils de Fenimore, l'homme à la carabine, je te reconnais. Tu portes un beau nom.

SCHARP. — Pas de talent, mais un caractère.

CURUMILLA. — Merci, frère, je le jure.

HORACE. — Quoi donc, fils du Grand-Serpent des Aucas?

CURUMILLA. — Des Apaches, je le jure... je le jure. Mon trisaïeul était au mariage de sa trisaïeule, mon bisaïeul de sa bisaïeule, mon père de sa mère, Curumilla sera au mariage de la fille de Rafaëla, je le jure.

HORACE. — Et si par hasard tu n'es pas invité?
CURUMILLA. — Curumilla, *On-casse*, chef de la tribu des Apaches, y sera, il le jure.
HORACE (*à part*).—C'est possible. (*Haut.*) Maintenant, si tu le veux, nous allons fumer ensemble le calumet de l'amitié.
CURUMILLA, — Je préfère le grog, ami, je le jure.
HORACE. — C'est convenu, nous le jurons. Cela n'empêche pas le calumet.
CURUMILLA. — Qu'est-ce qu'un calumet?
HORACE.—Tu le demandes?... Mais... c'est une espèce de pipe.. pour fumer... assis en rond... Tu comprends?
CURUMILLA. — Curumilla ne fume que la cigarette, comme Aimard.
HORACE (*à part*). — C'est pourtant un Indien. (*Haut.*) As-tu beaucoup de chevelures?
CURUMILLA. — J'ai la mienne.
HORACE. — Montre moi donc ton tomawack?
CURUMILLA. — Curumilla ne connaît pas cet instrument. Il a une carabine Minié, double-canon, deux mille mètres à balle perdue, il le jure.
HORACE (*à part*). — C'est agaçant... Oh! la civilisation. (*Haut.*) Au moins, tu me feras le plaisir de m'appeler le visage pâle, chef des Aucas?
CURUMILLA. — Des Apaches, s'il vous plaît, je le jure.



LES JUNGLES
Monsieur, remettez-vous d'une alarme si chaude; c'est le train de Baltimore qui passe.

HORACE.— Ecoute, frère, je fuis le macadam, le bitume, les Italiens, les becs de gaz, le café Anglais et les cocottes. Je veux voir les jungles, les pampas et les tigres mouchetés.
CURUMILLA. — Ah! oui, une descente de lit.
HORACE. —Non, des tigres, des lions, des rhinocéros et des éléphants vivants.
CURUMILLA. — A San-Francisco, il y a des ménageries, mais on ne rencontre pas ailleurs d'animaux féroces, je le j....
HORACE. — Mais il y a des serpents, des crocodiles, des coureurs de bois et des étrangleurs... (*Curumilla hausse les épaules.*) Ciel, des cocottes! Aldegonde, Cora, Tocandine!... Me réveillerais-je au pré Catelan?.. Soldats, vous n'avez pas...
TOUS. — Assez! A l'arsenal!!!
HORACE—Adieu, Curumilla, je vais dans les jungles. Adieu, France. Compagnons, armons-nous d'arcs et de flèches empoisonnées. Tout est perdu, fors la couleur locale... Montjoye et Saint-Denis! En avant!

II

LES JUNGLES

(Décor de la forêt de Fontainebleau.)

HORACE BERTON, *seul.*

Enfin, voici des lianes, des pampas, des jungles O nuit étoilée, brises du soir qui passez sur mon front comme une tiède haleine, forêts vierges et séculaires, morne solitude des grands bois sourds.....



..... Une jeune personne voyageant seule dans une forêt.

... Qu'ai-je entendu?... Le cri du lion... Jules Gérard, peut-être... Non, c'est le cri de la hyène... le pas lourd des éléphants.
LA SENTINELLE. — Aux armes!
HORACE. — Qu'y a-t-il? (*Il lui tire un coup de revolver.*)
LAFLEUR, *domestique du Comte.* — Monseigneur, remettez-vous d'une alarme si chaude; c'est le train de Baltimore.

(*La locomotive passe.*)

HORACE. — C'est étrange... Laissez-moi... Tout retombe dans le silence.
UN ARCHER. — Aux armes!
HORACE. — Enfin, voici les Peaux-Rouges, Dieu soit loué. Qu'y a-t-il?
LAFLEUR.—Maître, remettez-vous d'une alarme si chaude... Ce sont deux dames qui ont manqué le convoi et qui voyagent en palanquin.
HORACE. — Faites entrer... par le quatrième arbre à gauche... (*Il décharge trois canons de son revolver dans les arbres.*)
LA PETRA CAMARA.— Seigneur cavalier, tu me sauves l'honneur et la vie

LE DUEL
En France, quand deux gentilshommes se rencontrent, ils se saluent!

HORACE. — Idole de la savane, comme tu fais bien dans le paysage. Ton nom et prends ma vie, ne serait-ce qu'une heure, car vois-tu, demain, c'est le fantôme masqué qui veille sur le fugitif.
ROSINE. — Je suis la nièce de Bartholo Guerrero, gouverneur de la Sonore, segnor, marchand d'idoles indiennes, correspondant de la maison Scharp et fils et Cie de Birmingham, général en chef de la garde nationale de cette fertile province. Je m'appelle Inès de la Sierra Morena, de la Sierra d'Estrella et de la Sierra Nevada en Espagne, géographie de Meissas et Michelot, édition Hachette, et fille de l'illustre famille del Papel Cigarettos Contrebandistas; méfiez-vous, fumeurs.

(*Voix lointaines se répondant dans les jungles.*)

— Hé Lambert!... Lambert!... bert!...



L'ÉVENTAIL RÉVÉLATEUR
Si on vous demande l'heure qu'il est, répondez : L'heure du crime, l'heure du poison, l'heure de la croix de ma mère... Oh! cet éventail me brûle! Curumilla, tu l'as juré.

UN MOUSQUETAIRE. — Aux armes!
LA SIERRA MORENA.— Senores, remettez-vous d'une alarme si chaude, c'est le signal de ralliement de mon escorte.
HORACE.—Fusillez au hasard! (*Il tire les dix-sept derniers coups de son revolver.*)

Ah! vous croyez, bandits, que vos brigades viles,
Pourront impunément s'épandre dans nos villes...

Charge à volonté, feu partout! (*Fusillade animée.*)
CURUMILLA, *surgissant.* — Je le jure!
CARMEN. — Arrêtez!
HORACE. — Qui es-tu?
CARMEN.— Le frère de Carmen; ainsi-soit-il! Il faut mourir.
HORACE (*à part*).— Allons bon, voilà un frère. (*Haut.*) Sa famille est-elle nombreuse?
CARMEN. — Nous ne nous sommes jamais comptés.
HORACE (*à part*).— C'est commode dans les successions.....



BALLET
Des dames sauvages apprivoisées par le chef de ballet.

(*Haut.*) Curumilla, veille sur ma fiancée, et qu'un moustique ne l'approche pas à portée de ta carabine.

CURUMILLA, *se couchant.* — Des bananes! Archers du palais, veillez!

(*Il s'endort.*)

III

UN BAL DE FAMILLE CHEZ GUERRERO.

La jeune fille est retournée chez son oncle. Le comte Horace a obtenu une concession de terrains. Guerrero établit une compagnie rivale pour l'exploitation des curedents des sables de la Sonore.

HORACE (*entrant*). — Parlementaire! Guerrero, nous avons échangé le salut des balles. A ta porte, mes trois cents volontaires demandent du pain. . Entends les murmures de mon peuple... il veut du pain, des pensions, des croix et des moyens de transport. Nous n'avons ni pain, ni argent, ni souliers, bien que j'aie des bottes vernies, des gants frais et une cravate blanche. Fais servir de l'absinthe et du madère à mon armée. (*Il tire son chronomètre*). Il est dix heures, tout est calme, vous dansez sur des baïonnettes... Dans deux heures, je rase les fortifications de cette ville et je réduis tes valseurs en monceaux de cadavres.

GUERRERO. — Vous retardez, monsieur le comte.

HORACE. — J'ai l'heure de la Bourse.

GUERRERO. — Ou la vie.

HORACE. — Charmant!... A toi, Louis XIII (*Ils échangent 25 balles de revolver.*)

GUERRERO. — Gardes du Théâtre-Français, reconduisez ce parlementaire par des sentiers d'aubépine, et semez des fleurs sous ses pas!

Curumilla le jure.

CARMEN (*habillée en homme.*) A nous deux maintenant, Guerrero! Comte, par ici! (*Aux gardes.*)

« Nourri dans ce palais, je connais l'escalier. »

HORACE. — Le frère de Carmen!... Ah! cette famille manque de gaieté... Il ressemble tellement à sa sœur... Jouerait-elle les Déjazet?

GUERRERO (*gracieux*). Que le bal continue, belles dames. (*A sa nièce.*) Souriez. (*Elle sourit.*)

IV

LA FÊTE DE LA PLUIE-QUI-MARCHE.

Le mariage d'Horace et de la Sierra-Morena est approuvé par le conseil de famille. Selon la coutume du pays, Guerrero empoisonnera son gendre avec la digitaline contenue dans l'anneau des fiançailles.

BALLET.

Indiens et Indiennes garantis bon teint. Escouade de danseuses qui reviennent de la fête de Saint-Cloud. Femmes sauvages vêtues de boucliers, qu'elles élèvent au-dessus de leurs têtes ornées de plumes et de moulins à vent. Autres danseurs.

LA SIERRA ET CŒTERA. — Guerrero, regarde cet éventail... sur cet éventail est écrite la liste de tes crimes. Guerrero assassin! Guerrero empoisonneur! ..

GUERRERO (*sinistre*). — Regardez Horace, Agnès, et souriez.

LA SIERRA. — Ciel! il est mort!

CURUMILLA. — Non! Moi bon nègre, bonne petite frime...

GUERRERO (*gracieux*). Que le bal continue, belles dames. (*A sa nièce.*) Souriez. (*Elle sourit.*)

—



Carmen jouerait-elle les Déjazet?.. Mystère à approfondir.

V

L'ENLÈVEMENT DE LA REDOUTE.

HORACE. — Porthos! Athos! Aramis! d'Artagnan! — Sus au Mazarin! — Nous n'avons pas d'argent, *pif!* pas d'argent, *paf!* pas de souliers, *ping!*... Ce bastion est démoli à coups de revolver... Porthos? — *Présent.* — Athos? — *Voilà.* — D'Artagnan? — *Oui.* — Aramis? — *On y va.* — Personne n'est blessé? Précipitons-nous dans ce feu de bengale!

VI

LE CACHOT.

Le comte est prisonnier de guerre, et enfermé dans un appartement où tout le monde peut entrer, mais dont lui seul ne peut sortir.

Le théâtre représente une prison élégamment meublée. — A gauche un piano latéral. Le comte donne un bal. — Violon en sourdine. — (Il tire son chronomètre.)

HORACE (*aux figurantes*). — Mesdames, dans deux heures je serai fusillé.

TOUTES LES DAMES *se précipitent, un album à la main.* — Oh! cher comte, un sonnet, un quatrain, une signature, un pâté d'encre... Demain, il serait trop tard.

HORACE. — Oui... vous viendrez, n'est-ce pas?

LA BELLE DAME BLEUE.

Oui, j'irai la première
à cette horrible fête,
Acheter la douleur de voir
tomber ta tête.

(*Il lui baise la main. Elle l'embrasse au front.*)



L'ALBUM

Oh! Monsieur, vous allez être fusillé. Un sonnet, un quatrain, une signature, un pâté d'encre sur nos albums.

HORACE. — Voici un sonnet... Vous m'avez fait oublier la *Sierra Morena*... Maintenant je désire être seul. (*Elles sortent.*) Ciel! Carmen! vous ici!...

CARMEN. — Cette heure est solennelle... Minuit sonne à la pendule de Ponson du Terrail... Ces murs qui étouffent les sanglots, absorbent l'agonie, sont sciés. Voici l'échelle de Latude, et une chaise de poste, qui m'est dévouée, nous attend à la grille du parc.

HORACE. — Non... Qui vient encore de ce côté?... On entre dans ma prison comme dans un moulin... Je suis accablé de visites... c'est sans doute encore pour un autographe... Dites que je n'y suis pas.

LA SIERRA D'ESTRELLA. — Je sors de la tombe! Eternel amour! Eternelle agonie! Eternelle beauté!

CARMEN. — Didier, fuis! fuis! (*On entend le son du cor.*)

HERNANI. — La *Guirlande d'Amour*, à *Marion Delorme.*

CURUMILLA (*surgissant*). — Curumilla y était... Il le jure!!!

(*Entrent les fusilleurs.*)

Apprêtez... armes!.. En joue!...

(*Horace tombe à peu près mort, et la toile aussi.*)

J.



SONNET

Oh! pourquoi celui-là m'a-t-il interrompu!

J'ai vingt ans, mes amis, disait-il, *j'aime...* — Assez! »
Interrompit quelqu'un; — « qu'elle soit blonde ou brune,
« De toute complaisance ou de tendresse aucune,
« Grâce après le repas; — Poëte, repassez!

« On paverait Paris de soupirs repoussés:
« Avec ce vieux bagage on ne fait plus fortune.
« Vingt ans .. aimer... c'est bien — c'est très bien! sans rancune;
« Mais ce sont lieux communs — vraiment — trop ressassés. »

J'ai vingt ans,... j'aime... — « Encor » — *j'aime...* « ô la ridicule
« Poësie. — allons: mais dépêchons la pilule. »
Puisque vous le souffrez, — *j'aime* — au coin d'un bon feu.

Avec de vrais amis, comme vous — chose rare!
Savourant — tour à tour — mon café — mon cigare,
Faire un wisth... — « Mais je suis de votre avis, morbleu!! »

V. L.

UN JOURNAL POUR RIEN! ON PAIE L'ABONNÉ!



(*La scène se passe sur le pas de la porte des bureaux du* Grand Journal)

M. DE VILLEMESSANT, LES RÉDACTEURS.

M. DE VILLEMESSANT. — Ma lettre sur la peine de mort a paru..... Désidément je renonce à mon idée de faire le *Figaro* quotidien. Lachaud, que j'ai rencontré l'autre jour au buffet de Blois, m'a dit : « *Le Figaro*, c'est votre mauvais sujet, ne le laissez pas sortir tous les « jours... » Il m'en a raconté une bien bonne. je l'ai notée sur mon càrnet (*Il tire son carnet.*); un mot me suffit.

UN RÉDACTEUR. — La dent de Cuvier ?

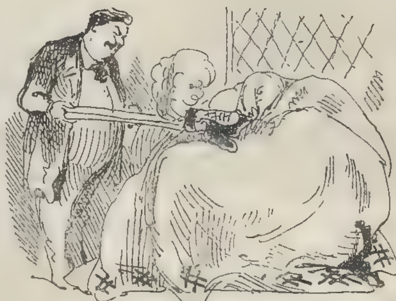
M. DE VILLEMESSANT. — Vous, votre dernier article est charmant. Je l'ai lu sur ma rivière de Seine-Port, qui a le bras long. J'ai des voisins qui viennent papoter chez moi, M. de..., qui a ce beau parc; Mme de..., qui m'envoie des pots de confitures; sa belle-sœur, qui a une fille charmante; et le colonel de.., qui a vu le comte de Ch... la semaine dernière. (*Jouvin rit.*) Jouvin, vous êtes myope à prendre un peuplier pour une branche de la famille d'Orléans; quant à Bourdin, Proudhon m'en a dit de bonnes sur son compte. (*Regardant son carnet.*) Impossible de déchiffrer ce mot-là. (*Il déchire le feuillet.*) Duchêne arrangera ça.



Myope à prendre une branche de peuplier pour une branche de la famille d'Orléans.

UNE JOLIE FEMME *entrant, au caissier.* — L'album de Gavarni relié et un abonnement de six mois au *Grand Journal.*

M. DE VILLEMESSANT (*Lançant au coup d'œil à toute la rédaction.*) — Charmante! (*S'approchant.*) Madame, permettez que cet album vous soit offert; il sera chez vous dans une heure; le payer serait me désobliger. (*La dame sort en souriant avec des révérences.*) Peters me dit alors : Le *Grand Journal* n'est pas commode pour les cafés; il faut l'attacher sur une queue de billard. — Coupez le feuilleton, je ne veux pas le plier en deux. (*A la cantonnade.*) Monsieur L..., envoyez donc cent cinquante numéros à Bordeaux, retour de l'Inde... J'étais au *Figaro* tout à l'heure. La *Gazette des Abonnés* fait salle comble. J'y ai vu M. Chose... j'ai oublié son nom, un ami de vingt ans, et puis ce grand brun qui a parlé au toréador, et qui a l'air d'un... (*Une grosse dame passe dans la rue.*) Elle en a une paire... de boucles d'oreille! Millaud me disait l'autre jour : « A votre place, moi, voici ce que je ferais. » Là-dessus il me propose un perroquet pour crier les annonces, et des postillons quadrumanes. A ceux qui nous lisent, *merci*; à ceux qui nous achètent, *gratitude éternelle*; à ceux qui ne s'abonnent pas, *nos cœurs et le portrait de Trimm* .. Voici ce que je m'étais dit pour la *Gazette des Abonnés* :



Permettez, Madame, que cet album vous soit offert: le payer serait me désobliger... Charmante!..

100,000 réabonnements à 4 francs	400,000 fr.
100,000 *Gazettes* à 1 fr. 50 cent. . . .	150,000
Frais, publicité et coulage	50,000
Bénéfice net.	200,000 fr.

J'ai changé d'idée. J'avais d'abord pensé à enrégimenter les facteurs de la poste, 40,000 communes, 40,000 facteurs; mais j'ai trouvé une autre combinaison. La voici :

J'achète le *Grand Hôtel :* au cinquième étage, une *photographie*, les *magasins*, les *collections* et les *primes ;*

Au quatrième, l'*Autographe* et le *Figaro ;*

Au troisième, un *Journal politique* et une *Revue ;*

Au deuxième, le *Grand Journal* et la *Gazette des Abonnés ;*

Au premier, un *cabinet de lecture, administration* et *rédaction ;*

Au rez-de-chaussée, un *office de publicité*, les *abonnements* et un *bureau télégraphique ;*



Là-dessus il me propose un perroquet pour crier les annonces, et des postillons quadrumanes.

Dans les sous-sols, *six presses mécaniques* et *deux machines à vapeur.*

J'ai trouvé mieux que tout cela.

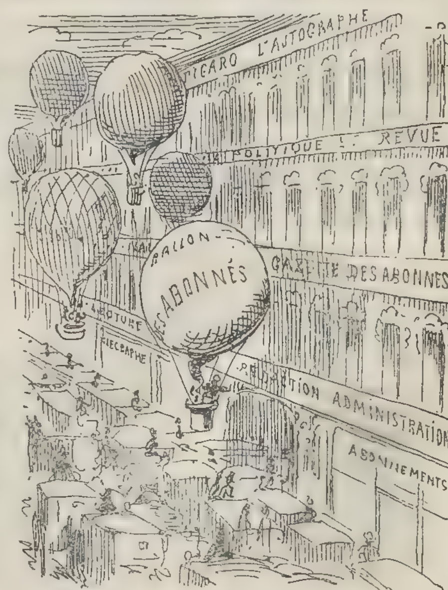
UN MONSIEUR, *entrant.* — Monsieur de Villemessant, s'il vous plaît?

M. DE VILLEMESSANT. — C'est moi, monsieur.

LE MONSIEUR. — Je désirerais vous entretenir en particulier d'un projet ..

M. DE VILLEMESSANT. — Destiné à changer la face de la France. (*Montrant un rédacteur au hasard.*) Voici mon associé. (*Il les enferme tous les deux dans un cabinet.*) Amusez-vous bien. Il est d'un bon tonneau, ce monsieur. Voici ma nouvelle combinaison ; elle m'est venue d'une drôle de façon : je rencontre Thimothée Trimm chez Lespès, et je lui dis :

« Voulez - vous un JOURNAL POUR RIEN, ET CINQ FRANCS pour le plaisir que vous allez me faire en l'acceptant? Il hésite; je m'y atten-



Suivez le monde!!!...

dais; le public est comme ça. Je lui dis alors : « Il s'agit de s'entendre. Vous venez vous faire raser ici, n'est-ce pas? Vous avez pris une voiture, 2 fr.; barbe et cheveux, 1 fr; total, 3 fr. Deux fois la semaine, 6 fr.; par an, 300 fr. Je vous envoie donc deux fois par semaine un homme qui vous barbifiera à domicile, et qui vous apportera votre journal par la même occasion; vous avez le plaisir de le lire pendant l'opération, et, au jour de l'an, je vous envoie en cadeau une pièce de *cinq francs toute neuve*... (*Il regarde à sa montre.*) Trois heures, il faut que j'aille à l'imprimerie..... En avant la petite classe! »

CHARLES JOLIET.



Je vous envoie, deux fois par semaine, un homme qui vous barbifiera à domicile, et qui vous apportera votre journal par la même occasion.

OBSERVATIONS

Agathe trompe son époux pour se livrer à moi: ange adorable! Mais elle me quitte pour aller vers un autre: infâme créature!

* * *

Quand nous avons été dupes, nous nous flattons d'avoir été bons.

* * *

Un souhait de celui qu'on aime semble plus généreux qu'un don de celui qu'on n'aime pas.

* * *

Quelle bonne excuse pour le besoin d'aimer, que le mérite de la personne qu'on aime. Tout le monde n'a pas autant de chance.

ALFRED B.

LES NOUVEAUX NOMS DE RUES

A MADAME LUTÈCE

Chère Madame,

Non contente d'avoir vu démonétiser les écus de 6 livres et les pièces de 30 sols, d'avoir emprisonné la Seine et délacé votre corset, d'avoir démoli les vieilles maisons et bâti des monuments qui ressemblent à des gares ou des hôpitaux, voilà que vous démonétisez les vieilles rues. Vous êtes jolie comme un carré, poétique comme un damier, spirituelle comme une perpendiculaire, et vos traits sont presqu'aussi réguliers que ceux de Madame Turin, la *signora Piemontese*. Oui, je parlerai, Madame, avec la liberté d'un citoyen qui vous paie régulièrement sa cote personnelle et celle de son chien

D'abord, permettez-moi de vous faire mon compliment très sincère sur la désinvolture avec laquelle vous avez offert une hécatombe de saints et de saintes à l'armée, aux sciences, aux arts et aux lettres. La France est une nation de soldats et d'artistes et non un couvent de moines. Aussi bien, le Guide des rues de Paris ressemblait à un calendrier, et à chaque station d'omnibus, le conducteur récitait les litanies : *la Croix-Rouge*, — *Sainte-Clotilde*. — *Saint-Jacques*, — *l'Enfer*, — *les Martyrs*, etc., et *la fontaine Saint-Michel*. On avait dépeuplé le paradis; vous avez bien fait de lui rendre son état-major.

Mais ce n'est pas tout d'avoir de beaux noms de rues, sans la manière de s'en servir, et jusqu'à nouvel ordre, nous allons être un peu déroutés. Pour me familiariser de suite avec ce nouvel état de chose j'ai cherché les rapports qui pouvaient exister entre les anciennes rues et leurs nouveaux noms, rapports qui ont certainement guidé l'édilité dans ses choix. Depuis quelques jours donc, chère Madame, j'étudie la nouvelle nomenclature, en lui appliquant une méthode de mnémotechnie par des associations d'idées plus ou moins ingénieuses. Je lègue le fruit de mes découvertes à mes concitoyens. Si vous le voulez nous allons faire une petite promenade d'essai à travers des nouvelles rues. En province on dit : des *artères*.



AU COIN DE LA RUE INGRES
Pourquoi n'aurait-on pas à l'angle de chaque rue la statue de son patron. On s'enrhumerait peut-être bien un peu à l'ombre de M. Ingres, mais comme on dormirait à l'ombre de M. Ponsard.



AU COIN DE LA RUE ALFRED DE MUSSET
Une lanterne vénitienne.

La rue *Benoît* s'appelle rue *Alfred de Musset*.

Appliquons la méthode mnémotechnique (en une seule leçon!)

Alfred de Musset a publié ses œuvres complètes dans la *Revue des Deux-Mondes*. La *Revue des Deux-Mondes* est rue Saint-Benoît. *Alfred de Musset, Saint-Benoît*; *Saint-Benoît, Alfred de Musset*, voilà qui est synonime maintenant.

C'est M. *Auger*, secrétaire perpétuel de l'Académie, qui a redressé, par des annotations sublimes, les chefs d'œuvres boîteux de Molière, Corneille, Voltaire, etc. C'est M. *Auger* qui remplace l'avenue des *Ormes*. C'est dans cette avenue que les académiciens du 41e fauteuil se promènent en attendant M. Auger. M. Auger est-il mort? Est-il vivant? Je n'ai pas besoin de cette hypothèse. Cette analogie, je ne le nie pas, est un peu tirée par les cheveux, mais trouvez-en une autre?

La rue *Chénier* avoisine la rue Neuve-Saint-Denis supprimée. Deux martyrs sans tête.

C'est *Béranger* qui va rue *Vendôme*. Colonne *Vendôme*, Béranger, fier d'être français; cela va de soi.

La rue *Victor Cousin* remplace la rue de *Cluny*. Il y a précisément rue de Cluny un parfumeur qui a déjà mis son magasin sous le patronage de cette duchesse : BIROTTEAU, PARFUMEUR :

A Mme DE LONGUEVILLE.

M. Cousin s'y fournit, à ce que l'on assure, et pour honorer sa belle-maîtresse, il y fait un effroyable consommation de parfums et de petites boîtes. Il en serait embaumé, s'il ne l'était déjà par l'Académie.

La rue des *Petits-Champs* s'appelle rue *Brantôme*. Cette rue me paraît destinée à une charmante colonie. L'émigratisn des cocottes a déjà commencé.

> On y voit accourir leurs troupes éperdues,
> Comme l'on voit marcher des bataillons de grues.
> (*Le Lutrin.*)

Rue *Dupin*. — M. Dupin a flétri, dans un récent réquisitoire, les assurances rue la vie humaine. Je vous recommande sa rue si vous avez envie de vous faire écraser.

Et la rue *Où donc?* le sculpteur de ce sublime encrier de marbre, le Voltaire du Foyer de Comédie-Française.

La rue *Voltaire* s'appelle désormais rue *Casimir Delavigne*. Je ne vois aucun



AU COIN DE LA RUE BÉRANGER
Une borne-fontaine.


M. D.
En gargouille constitutionnelle.


CAMBRONNE
En pot aux roses.


M. C.
En chemises de Longuevilles.


M. ERNEST R.
En martyr.

rapport à établir entre ces deux grands hommes, si ce n'est qu'ils ont également fait de mauvaises tragédies. L'Odéon est au bout de la rue...

O Dieu! par quels secrets inconnus des mortels,
Ta sagesse conduit ses dessins éternels!

Rue *Marmontel*, rue honnête, contes moraux. Au numéro 3, il y a précisément un marchand de cirage dont l'enseigne est : AUX INCAS.

Rue de *l'Égoût*. — Rue *Callot* Des rats et des gueux.

Je vous le dis en vérité : Si toutes les jeunes filles de la rue *Greuze* pleurent leur oiseau, cela fera un joli concert qu'on entendra jusqu'à Orléans.

On a décoré une rue du nom de *Talma*. On pourrait bien décorer les comédiens du nom d'une rue, en attendant mieux.

Quant à la rue *Cambronne*.. M...onsieur, je respecte toutes nos gloires... C'est peut-être un préjugé historique... il est vrai que M. Victor Hugo l'a imprimé en toutes lettres sur une feuille de papier dans les *Misérables*, - moi j'aurais mis la feuille par-dessus... Enfin, faudrait-il donc écrire à la femme qu'on aime : *à Madame de Maufrigneuse*, RUE CAMBRONNE... Jamais!

Il y a tant de pianos et d'élèves du Conservatoire rue de *Reuilly*, qu'on l'a appelée rue *Erard*. C'est un nom qui entrera facilement dans les oreilles — de M. Pleyel.

Ah! par exemple, je plains *Scheffer* de donner son nom à la rue des *Moulins*. Je me suis laissé dire qu'il y a trop de pensionnats de demoiselles. Elles voudront toutes s'appeler *Mignon* — aspirant au ciel.

Le boulevard du *Ranelagh*, — avenue *Raphaël*. Certes, je ne conteste pas que le bal du Ranelagh n'ait eu des modèles, mais ses vierges n'avaient pas l'air de revenir de Nanterre.

L'ancien boulevard *Rossini* est aligné à l'équerre et au cordeau, on y voit une ruine de temple grec. Le soleil ne s'y montre jamais et *se cache comme un pauvre homme*, dit M Hugo dans les *Misérables*. Il y fait gris, il y fait froid : c'est aujourd'hui l'avenue *Ingres*.

Madame *Desbordes-Valmore* a sa rue. Et madame Louise Collet... Et madame Anaïs Ségalas ?... Et...

Et Renan ?

M. *Renan* n'a pas de rue, mais il est cause que *Saint Ernest* a été destitué en cour de Rome. A Rome, un citoyen qui appellerait son fils Ernest serait mal vu dans son quartier... Mais que M. Renan se console, il y a rue *Galilée*... et elle tourne.

Voilà le fruit de ma promenade. Veuillez, madame, relire votre liste, et agréer l'expression de mes regrets : vous avez oublié la rue *Diderot*.

J. TÉLIO.

MON HOTEL A TROUVILLE


L'AMI DES MARIS

CHAMBRE n° 1. — Une petite dame... ne peut pas souffrir les grandes dames. (Pas de chance! Trouville en est plein!!) Désespérant d'égaler en toilettes dévergondées les susdites, il faut que la pauvrette se contente de traîner à marée basse des volants de dentelle dans la boue. Cela dénote, vu les mœurs de l'endroit, une simplicité de mœurs qui va jusqu'à la résignation.

CHAMBRE n° 2. — Une grande dame... sept robes par jour! passe du rouge à l'oranger, de l'oranger au jaune... et ainsi de suite, jusqu'à l'épuisement des couleurs de l'arc-en-ciel. Avec un peu d'attention, et en observant la succession de ces diverses nuances, on finit par y lire l'heure qu'il est. Jupe rouge signifie : promenade matinale ; jupe oranger : premier bain ; jupe jaune : déjeuner ; jupe verte : café et cigare ; jupe bleue : promenade aux environs ; jupe indigo : deuxième bain ; jupe violette : dîner et plaisirs du soir.

CHAMBRE n° 3. — L'ami des maris... a de bons cigares dans sa poche, comme autrefois on avait de bon tabac dans sa tabatière. Car depuis que l'usage d'offrir des bouquets aux dames s'est perdu, on offre des cigares aux maris. Et puis, il faut convenir que c'est là un moyen d'entrer en conversation, qui a l'avantage qu'on en puisse user plusieurs fois par jour. Trouvez-en un autre... qui ne coûte que 5 sous!


UNE GRANDE DAME

CHAMBRE n° 4. — Le directeur d'un journal de mode... homme mal mis, et véritablement désabusé de ce qu'il prêche tout le long, le long, le long du morceau de papier appelé le MONITEUR DES GRACES, *organe de la brune et de la blonde*. Le nom de ce sceptique en matière de mantelets et de carakos est assez difficile à débrouiller au milieu des nombreux pseudonymes sous lesquels il se cache ; c'est tantôt : Léona de Valmarinière, tantôt : Arthurine de Saint-Aventure. (Pourquoi pas tout bonnement Duval ?)



Chambre n° 5. — Le mari d'une grande dame... Si la langue française n'était pas faite par des académiciens dans leurs moments perdus, le mari d'une grande dame s'appellerait : un grand monsieur.

Chambre n° 6. — Un filou... Etait hier à Dieppe, passera demain par Saint-Malo pour se rendre à Vichy, d'où il repartira pour Arcachon après avoir traversé Boulogne. Ah! c'est que dans les affaires il faut aller vite pour aller bien. Cet homme exerce dans tous les casinos de France, et sans permission de M. le maire, la petite industrie que voici : il vous provoque à l'écarté, *s'arrange* pour perdre cent sous... et vous fait votre montre.

Chambre n° 7. — Un Anglais... a traversé la Manche, comme vous sauteriez le ruisseau de la rue du Bac; est venu à Trouville pour apprendre le français en entendant prononcer l'anglais avec l'accent normand.

Chambre n° 8. — Un commis-voyageur en parfumerie. . Point de bagages pour porter sa pacotille; seulement un échantillon de chacune de ses pommades sur chacune de ses mèches de cheveux.

Chambre n° 9. — Un jeune gandin. Sa pauvre petite tête imbécile sort d'un faux-col si haut monté qu'il a l'air d'un ramoneur apparaissant au sommet d'un tuyau de poële.

Chambre n° 10. — Un agent de change; inquiet, pensif, consterné; l'idée de la prochaine liquidation lui est tellement amère qu'elle empoisonne jusqu'à son bain.

Chambre n° 11. — Deux jeunes mariés qui font leur voyage d'Italie.

Chambre n° 12. — Un paresseux qui rêvait de se reposer quelques jours loin des prés fleuris qu'arrose la Seine; mais dont le temps s'est passé à recueillir ces quelques notes pour un bon garçon qui a la manie de forcer ses amis à lui écrire.

Halbeerr.

LA STATUE DE Mme DE SÉVIGNÉ

Le diable m'emporte, s'il me serait jamais venu à l'idée d'élever une statue à Mme de Sévigné. — Depuis le général — transformé en fontaine ou en encrier à pompe, comme vous voudrez, par M. Bartholdi, — qui en a été décoré, — il n'a pas été émis d'idées monumentale plus croustillante.

Voyez-vous d'ici Mme de Sévigné, c'est-à-dire la grâce, la fantaisie, la légereté, l'humour, l'impalpable, coulée en bronze et hissée sur un pavé de granit, au milieu d'une place publique, entre quatre becs de gaz, avec un décrotteur au bas? Mme de Sévigné, la déesse du maniéré adorable et de la sentimentalité coquette et spirituelle, léguée aux âges futurs sous forme de colosse pesant et noirâtre!... ceci me passe; y aurait-il au bout la décoration d'un maire, d'un adjoint, d'un proviseur et d'un sous-préfet.

Un petit monument, — une pieuse restauration du grand siècle, — surmonté d'un buste comme en savait faire Coustou, je l'admettrais encore, mais rien de plus.

Imaginez-vous bien maintenant, que cette statue ne va pas être confiée à un ciseau inhabile. — On choisira, sans doute, avec soin, un sculpteur sérieux, ayant la tradition de son art et comprenant le monumental, c'est-à-dire, concentrant tout ses efforts vers ce but! Faire ressembler le plus possible Mme de Sévigné à un empereur romain. La première parole qui viendra aux lèvres de l'artiste sera celle-ci : — Ne craignez pas que je me trompe, je connais mon sujet. — L'artiste se dira donc : J'ai là un beau travail à faire; seulement, le costume est diablement gênant, il manque absolument de caractère, — la coiffure est impossible, il me faudra faire des efforts d'interprétation énormes.

Et sur ce, le sculpteur, qui comprend le monumental, défrisera Mme de Sévigné, lui fera relever légèrement sa jupe de la main gauche, pour obtenir des plis sculpturaux.

Comme très-probablement, la robe Louis XIV, qu'il aura louée chez Babin ou chez Eudes, lui donnera des éclats, des brisures et un imprévu de détails inconciliables avec ses principes, il se fera faire une jupe en étoffe molle tombante, et finalement retombera dans le balancement bondineux des toges d'Empereur Romain ou des manteaux de généraux.

Je vous disais que la Sévigné qu'on va nous faire relèverait un peu sa jupe de la main gauche; mais je pense vous en dire plus long si vous êtes curieux, car je la vois d'ici.

Elle tiendra de la main droite une longue plume, sa tête sera un peu baissée, dans une expression de méditation profonde, et son regard se perdra noblement dans les profondeurs de l'immensité.—Elle aura un manteau.

Je parie avec n'importe qui, que Mme de Sévigné aura l'air de Bossuet venant d'écrire sa dernière oraison.

Ne croyez pas, maintenant, que je ne comprenne pas les immenses difficultés que rencontre un sculpteur, lorsqu'il veut représenter un personnage aussi individuel que l'est Mme de Sévigné. Il est certain que la sculpture ne peut et ne doit pas rendre les détails intimes et particuliers de son héros. Il est mille mesquineries que la postérité doit ignorer, et la personnalité s'efface dans la statue. — C'est le génie de l'homme, plutôt que l'homme lui-même, que l'artiste doit exprimer. — Je le sens très-bien, et je ne blâme pas l'interprétation qui constitue l'art.

Ce que je blâme, ce que je raille, c'est le parti pris dans la façon d'interpréter; c'est cette ornière de la tradition scolaire qui fait que tous les généraux qui sont sur nos places publiques semblent sortis du même moule. — C'est cette fausse interprétation du beau et du grand qui fait qu'en dehors de la statuaire grecque ou romaine, on ne trouve pas une parcelle de grandeur et de beauté; qui fait que pour les maîtres patentés de ce grand art, les chefs-d'œuvre de la Renaissance, ceux qui virent le jour sous Louis XIII, Louis XIV et Louis XV, soient comme non avenus, mieux que cela, soient considérés comme pernicieux, et que, par conséquent, tous leurs efforts tendent à empêcher de se produire une sculpture actuelle et vraiment française.

Admirez les beautés de l'art antique, jouissez-en, ils en valent la peine, tâchez de vous les approprier et de les faire revivre dans vos œuvres, mais avouez franchement que vous faites de l'archéologie et choisissez des sujets grecs ou romains pour y exprimer vos goûts.

Être de son temps, franchement, largement, c'est, ce me semble, le plus sûr moyen d'arriver à la grandeur et à la beauté.

Mais en voilà bien long à propos de la statue de Mme de Sévigné. Étant établi que l'idée d'élever cette statue est étrange, il est possible que le sculpteur auquel on l'a confiée, — j'ignore d'autant mieux son nom, qu'elle est, je crois me le rappeler, donnée au concours, — il est possible que ce sculpteur, dis-je, tente une action courageuse et s'inspire des chefs-d'œuvre que nous ont laissés les maîtres du XVIIe siècle.

Je persiste à dire, malgré tout, qu'il vaudrait mieux ne pas élever de statue du tout.

Mais, allez-vous me dire : Et le maire, et l'adjoint, et le proviseur qui a fait son discours?

Y.

UN MOT SÉRIEUX

On a le cœur serré lorsqu'on constate l'esprit de dénigrement que certains écrivains apportent dans l'appréciation des choses de la religion. Il semble qu'un titre pieux sur un livre le condamne fatalement aux sarcasmes et aux injures. Où veulent en venir ces grands pourfendeurs de choses saintes, dans quel but ces ricanements et ces moqueries? Mais j'arrive au fait :

M. Bonafous qui se trouve, chose assez ordinaire, cumuler les fonctions de chef d'orchestre d'un bal champêtre et de serpent des pénitents blancs à Carpentras, — annonce dans un prospectus un recueil intitulé : *la Terpsichore pieuse*, ainsi que *les Parfums, quadrille mystique*.

Or, la *Gazette des Étrangers* se fondant sur les deux professions de M. Bonafous et sur les titres bizarres, — dit-elle, — de ses œuvres, n'a point assez de railleries à jeter à la tête du nouveau compositeur, et finit par dire, en bon français, que pareils titres sont impossibles. Quoi! parce que M. Bonafous aura cherché le moyen de purifier pour ainsi dire la danse, cette distraction préférée de la jeunesse, il sera bafoué et honni? N'a-t-on pas dansé devant l'arche, je vous le demande? En quoi la danse, que les tendances immodestes d'une société pervertie a rendue dangereuse et souvent coupable, ne pourrait-elle pas, avec l'initiative courageuse d'un homme de bien, redevenir honnête, pure et chaste?

Mais pourquoi cette expression de *Terpsichore pieuse* et de *Parfums, quadrille mystique?*

Ah! je vous attendais là. — Ces titres, spirituellement candides, — n'en déplaise aux railleurs, — ne sont-ils pas l'expression exacte de ce que tente M. Bonafous? à savoir : l'alliance de ce qui est profane à ce qui est religieux, la douce influence de la dévotion dans les plaisirs

même de notre jeunesse frivole, une sorte de patronage pieux de la religion exercé sur les plaisirs mondains.

Mais alors si ces titres vous font sourire dans votre orgueil, que ne riez vous aussi de ceux qui se trouvent dans les bibliothèques chrétiennes?

Que ne raillez-vous *la Rose mystique effeuillée,* — où *le Saint Rosaire expliqué dans ses mystères, dans son organisation, comme garde d'honneur de Marie, et dans ses indulgences* (relié en maroquin chez l'éditeur Banchu), ce livre plein d'onction et de foi vraie! ou bien encore :

La Lyre mystique, qui est le pendant du précédent, par le R. P. Marie-François, — directeur général du Rosaire perpétuel.

Raillez, raillez, vous qui ne croyez pas, raillez l'adorable volume intitulé : *Extatique de Kaltern ou les Vierges stigmatisées du Tyrol, actuellement vivantes, par l'abbé Nicolas, témoin oculaire...* oculaire! — le cadeau le plus flatteur qu'on puisse offrir à une personne pieuse qui part pour la campagne;

Et ce livre véritablement adorable : *Souvenirs d'amour entre le Sacré cœur de Jésus et l'Ame pieuse, pendant le mois de juin,* spécialement destiné aux couvents de jeunes personnes;

Les Heures choisies de ces dames chrétiennes,—recommandé par monseigneur de Dijon;

La Corbeille Eucharistique, par l'auteur de : *la Communion, c'est la Vie;*

La Femme comme il faut, par le R. P. V. Marchal,

Et les délicieux cantiques édités chez Periore : *Amour de Jésus en si bémol, — Fleurs du Carmel, — la Lyre angélique.*

Ou bien encore les pieuses compositions de l'abbé W. Moreau, que tout le monde veut avoir dans son salon : *le Baptême* (cantate), — *le Bourriquet de la mère Grégoire, — la Lyre angélique, — Le Triomphe des Mirlitons, — l'Eucharistie* (cantate), — *You-You* (chant villageois), *la Voix des Fleurs* et *la Couronne harmonieuse.*

Que ne plaisant-z-vous *le Petit jardin spirituel ou l'Ame déprise du monde, de la fausse spiritualité et de la philosophie, et conduite par des voies mystérieuses et inconnues au plus haut degré de la perfection chrétienne,* — ce livre, délicieusement écrit par l'abbé J. M. Genson et chaudement approuvé par monseigneur de Toulouse?

Que ne raillez-vous : *Ecrin de Paraboles* (2 jolis volumes), — *la Salette vengée, — Berthe ou le Pape et l'Empereur,* délicieuse production ou la profondeur des vues s'allie à l'élégance du style?

Premiers Chants de ma Lyre ou Patriotisme et Religion, — Fleurs des Blés;—et les vrais bijoux de l'abbé Ottmar : *Violettes : le Petit Bonnet. — Myosotis : le Secours de Marie. — Bluets : l'Amour et la Croix. — Pervenches : Madeleine. — Anémones : Mathilde et Isabelle.—Jacinthes : Joseph, Antoine.* — Ou trouverez-vous plus de fraîcheur et de poésie naïve?

Tout pour Jésus, par le R. P. W. Faber. —*Les Vives flammes de l'Amour* (divin), —*Ecole du Saint Amour,—Le pain des Anges,—Coriolan ou le Petit Voltaire,—Petit Jardin des Roses et Vallée des Lys* et *le Banquet de l'Agneau.*

Railler *Albina ou la Pieuse modiste,* par le R. P dominicain Melot, qui est en quelque sorte un petit chef-d'œuvre;— *Adélaïde ou la Couronne de Fer,—Les Petites Vertus ou le Salut chez soi* (pour les personnes impotentes), — *Astre du soir,* — *Cercle de fer,* — *Etoile du matin,* — *Les Malices de Gribouille,* — *Le Pensez-y-Bien,*— *Saintes Joies de l'Ame fidèle,* — *Tribulations de Robillard,* — autant de charmantes et pieuses lectures qui forment une petite collection dont M. Putois Cretté est l'éditeur. *Le Speculum Trinitatis* de M. Bouverat trouvera-t-il grâce devant vous? ou vous attaquerez-vous au magnifique ouvrage de monseigneur de Ségur : *la Confession avec un prologue pour les récalcitrants?*

Si j'ai cité tous ces ouvrages dont les qualités indiscutables ont mérité les plus hauts patronages, c'est qu'il m'a semblé que c'était là le moyen le plus simple et le meilleur de défendre les ouvrages de M. Bonafous contre la coterie des railleurs

Cette cabale des railleurs, des dévots de l'impiété, me rappelle un petit fait, douloureux à rappeler, mais qui peint bien ces âmes et par cela même peut-être d'un salutaire enseignement.

Il y a quelques années, je venais de visiter un de mes collègues alors au séminaire de Saint-Sulpice et je passais rue Cassette, lors que j'aperçus affiché à la devanture d'une librairie religieuse un livre dont le titre m'attira tout d abord. Ce titre était celui-ci : *Non, Jésus n'est pas aimé!* Je m'approchai et j'aperçus écrit au crayon, d'une main dont l'impudence me révolta, ces mots : *Non, c'est que j'tousse!* C'est ainsi qu'à notre malheureuse époque les plus délicates et les plus saintes pensées sont le but d'inqualifiables railleries.

C'est ainsi que M. Bonafous trouve dans l'exécution de ses pieux projets une opposition indigne que je ne veux pas qualifier.

Z.

CHOSES ET AUTRES

C'est le 26 septembre que Nadar et *le Géant* s'élancent de nouveau à travers l'immensité. Le célèbre photographe s'est dit-on, arrangé avec la Lune. Celle-ci avait d'abord refusé de paraître, alléguant, comme prétexte spécieux, qu'elle entre le 22, dans son dernier quartier. Nadar lui a répondu que ces détails ne le regardaient pas qu'il avait besoin d'elle pour éclairer son voyage et qu'après tout ce que lui, Nadar, avait fait pour le soleil, la lune ne pouvait lui refuser cette petitite gracieuseté. Le procès est difinitivement gagné. La lune jouera un tour au bon dieu, qui ne s'en apercevra pas, et se placera de manière à voir et à être vue. L'un et l'autre ont influé sur sa détermination.

—

Notre époque a la manie des souscriptions. Manie est un terme poli : lisez délire. Depuis le 1er juillet j'en ai compté quatre-vingt-onze. Un peu plus que de jours. C'est une dépense, qui demande à être inscrite sur le budget des ménages. On souscrit pour tout le monde et à propos de n'importe quoi. Incendies, vignes ravagées, mère de famille, sœur, frère, enfants, galériens endurcis, le titre et la profession n'y font rien. Un tel a volé, souscription; cette cuisinière a répandu le bouillon, souscription; la petite nièce du petit neveu d'un des beaux-frères de Lulli n'a que vingt mille livres de rente, et point de buste, souscription... je dois convenir que cette rage est d'ailleurs relativement inoffensive. La plupart de ces souscriptions ne recueillent guère plus de 50 francs, qui servent à payer les frais. J'en connais une de cent sous.

—

Il s'est fait une expérience d'éclairage par la magnésie. C'est prodigieusement lumineux; on ne dit pas, si, dans cette transformation la magnésie conserve l'utilité, qui lui est reconnu par la pharmacie. La lampe alors serait à deux fins. On verrait clair... et on... digérerait.

—

Le *Salut public* rend compte d'un violent orage qui a éclaté sur Lyon.

« Le fluide dit-il, est sorti par où il était entré, c'est-à-dire par la fenêtre, sur sa route, une fort élégante jumelle a disparu. »

Le *Salut public* ne ferait pas mal de donner le signalement de ce fluide au commissaire de police.

—

Avez-vous été au *mascaret?* — voilà trois fois qu'on m'adresse cette question à laquelle je réponds négativement. Caudebec avait dimanche un mascaret; Caudebec en est très-fière; il paraîtrait que le mascaret est une chose extraordinaire qui pose une ville. Caudebec va aux astres; Caudebec se regarde comme une cité exceptionnellement douée; Caudebec se met le poing sur la hanche et devient tout-à-fait majestueuse. Trois poëtes Caudebecgeois ont descendu hier au Grand Hôtel; le premier apporte une chanson à Thérésa; le second une tragédie à l'Odéon, et le troisième une cantate au Conservatoire.

—

Blondin ne suffisait pas aux amateurs; on niait son identité. Blondin est remplacé par Mlle Blondin, dont on ne peut contester la célebrité, puisqu'elle n'en a jamais eue.

—

Le Satan des *Sept châteaux du diable* doit être content. Quand il se promène à Paris, rien ne l'empêche de se croire dans son enfer. La couleur rouge est à la mode. La robe est à carreaux rouges; le jupon est rouge; la plume de la coiffure est rouge. L'autre jour, je rencontrai une petite dame, ainsi costumée, au bras d'un monsieur corpulent, tout à fait habillé de noir. La dame avait l'air, comme cela se dit quelquefois, de sortir de la poche de son cavalier. Je pensai (Dieu me pardonne cette comparaison) à une écrevisse déjà cuite qui serait parvenue à s'échapper du chaudron.

—

Dans une des dernières statistiques, on a calculé qu'à Paris, le seul commerce des parapluies donne lieu à une fabrication, représentant 18 millions de francs. L'exportation ne prend sur cette somme que 3 millions. Voilà la plus sanglante satire qu'on ait écrite contre notre doux climat.

—

A Bade, on continue à s'occuper beaucoup du renvoi des dames du demimonde. On a mis à la porte les plus remuantes pêcheresses. Bade collet monté! Le jeu faisant la guerre à l'amour! Mercure poursuivant Vénus!

—

Dans une ville de province on fait une neuvaine contre M. Renan. Que peut-on demander au ciel? La mort du coupable? Impossible. Sa conversion? Dans ce cas le mot *contre* est joli.

—

Je reçois le prospectus de la maison Lévesque, rue Honoré-Chevalier, qui me paraît être le représentant le plus complet de la fashion ecclésiastique.

Il m'est impossible, malheureusement, de citer tout au long les innombrables détails de lingerie qu'offre la maison Lévesque à la coquetterie de ses clients.

Mais dans le paragraphe traitant la question des draps mortuaires, impossible de faire preuve de plus de goût. L'élégance, le comfortable et le sentiment religieux sont à la fois respectés. Il y a surtout *une croix parsemée de larmes en bosses avec une* TRÈS JOLIE *guirlande de feuilles d'olivier relevée en bosse et rehaussée de paillettes* qui doit être d'un effet délirant, surtout si on y joint les *quatre belles têtes de mort avec ossements* que M. Lévesque propose d'ajouter pour la modique somme de 10 fr. en plus.

—

Que pensez-vous, me disait un ami, de ces nouvelles bâtisses militaires qui vont masquer la rue de Notre-Dame, cette vue qu'on aurait pu se ménager

superbe jusqu'au bas du Pont-Neuf en dirigeant les constructions en dehors de l'axe de la vieille église ? Hélas ! faire un boulevard Malesherbes pour une église Saint-Augustin, espèce de Sainte-Sophie bâtarde qui grelotte et se dodeline, percer une voie dans la Chaussée-d'Antin pour une Trinité à flèche de caoutchouc, où l'architecte a tracé des dessins assez jolis, mais en oubliant tellement l'effet général, qu'il donne à son campanile une fois et demie la hauteur du vaisseau (voir Strasbourg). Puis, lorsqu'il s'agit de la vieille Notre-Dame d'une relique classée dans les chefs-d'œuvre par l'admiration universelle, quand l'occasion s'offre de la dégager à jamais dans le plus beau point de vue du monde, au bord des quais, perdre cela de gaîté de cœur et emprisonner au milieu des moëllons la pauvre grande merveille !

—

Hélas ! et l'admirable restaurateur de Notre-Dame, M. Viollet-Leduc lui-même, garde le silence ! Que dis-je, il se met aussi de la partie, ce savant manieur de pierres ; il oublie tellement l'effet pittoresque et même le sens symbolique de ce qui n'est pas muraille, qu'il renverse à l'intérieur de la basilique l'ordre rationnel, artistique et mystique de la lumière dans les vitraux. Il place en haut, par exemple, les verrières les plus chargées et les plus sombres, au centre les plus lumineuses et les plus vives et en bas les vitres blanches, froides, ternes, qui laissent entrevoir les maisons sur les bas-côtés. Tout cela certes, au rebours de ce sentiment que connaissait bien le moyen-âge, et qui *exige* en bas des vitres hautes en couleurs, masquant le voisinage et réchauffant de leurs lueurs les ombres venues des rues étroites ; plus haut des vitres plus claires et très-vives ; au sommet enfin, la lumière du ciel, c'est-à-dire des rayons éblouissants au lieu de flammes ; ainsi la lumière artificielle du vitrail s'harmonise avec la lumière céleste dans un mystérieux éclat et une parfaite gradation. Mais est-il donc trop tard pour signaler ces solécismes.

—

Je suis allé à l'Odeon, qui est véritablement un peu loin ; mais je tenais à voir la pièce de M. Louis Leroy, que l'on nomme, comme vous savez, ***les Plumes du Paon.*** Il y a dans cette pièce une verdeur de facture qui sent la jeunesse et fait plaisir. M. Leroy y a dépensé beaucoup d'esprit, et en somme le succès qu'il obtient s'explique quoiqu'il semble un peu exagéré. L'auteur, en effet, a fait preuve de plus de talent que de sincérité, il s'est laissé allé à faire une pièce avec une situation qui lui a paru dramatique, et qui l'est en effet, quoique conventionnelle. — Je parle de la scène de la première représentation, — et autour de cette scène qui l'a grisé, il a placé trois actes et demi comme on met du cresson autour d'un poulet.

—

Ce pauvre jeune homme qui se trouve, après avoir vendu sa pièce, assister au succès de cette même pièce, sans pouvoir revendiquer son titre d'auteur est certainement dans une des positions les plus désagréables qui se puissent trouver, mais on n'est peu ému : on sent la main habile de l'auteur qui a disposé tous ces faits désolants et l'on se dit : heureusement que tout cela n'a rien de réel : c'est M. Leroy qui s'amuse. — Les ficelles — passez-moi le mot — vous sautent aux yeux, on se sent dans un milieu factice que les peintres qualifient d'un mot expressif : le *chic.* Dans chaque rôle, on voit l'acteur avant le personnage qu'il veut représenter.

—

Aucun de ces accents que donne l'étude sincère et naïve de la nature. Il manque là le souffle qui anime, le mot qui fait vivre, l'observation juste, profonde, vraie, qui attire et émeut. Vous me direz que tout cela constitue le génie ? Cela est vrai ; mais quand il s'agit d'études de mœurs contemporaines, peut-on ne point songer à Balzac, à Augier, et aussi à ce petit chef-d'œuvre de sincérité et d'observation qu'on a joué aussi à l'Odéon, et qu'on appelait *le Testament de César Girodot.*

La femme auteur qui apparaît en costume de bains de mer avec un manuscrit dans l'estomac n'a rien de réel. Jamais une femme du monde n'est venue se faire insulter de la sorte par le directeur d'un affreux petit journal comme celui-là.

Le beau-père est cet éternel bourgeois grotesque, mais faux, qui traîne partout cette fameuse tête de Turc sur laquelle aiment à cogner les fils d'Apollon. — Le vrai bourgois est à la fois moins grotesque et plus comique.

—

Je dois avouer maintenant que l'Odéon a le curieux privilége de décolorer, d'enlever à ce qu'on y joue l'individualité et l'accent. Il faut une bonne volonté rare, une puissance d'imagination particulière pour ne pas se laisser influencer par cette rampe fumeuse, ces décorations huileuses et effacées, cette salle qui semble éclairée par une veilleuse. — On se croit en province, et le talent des acteurs, qui n'est pas toujours remarquable, a la plus rude de toutes les tâches, celle d'effacer d'abord de l'esprit du spectateur une pénible impression. Rien, dans ce malheureux théâtre ne va comme ailleurs. Il n'est pas jusqu'au chef d'orchestre — je serais fâché qu'il se blessât de mon observation, — qui trouve moyen d'avoir une perruque trop courte de trois doigts par derrière ; cela attire l'attention et préoccupe.

Je trouve enfin que, depuis quelques années, on a mis trop d'artistes ou d'hommes de lettres en scène. — La carrière des arts et certainement une jolie carrière, mais je crois vraiment que les misères qui l'accompagnent n'intéressent que médiocrement le public.

—

A l'Opéra-Comique, *Lara* poursuit le cours de ses succès. Et pourtant, à mon avis, c'est, cherchons avec soin une expression qui rende mon idée avec douceur, — ce qu'on peut appeler une... des platitudes les mieux réussies que je connaisse. A l'aspect seul de ces costumes qui ne sont d'aucune époque, à l'aspect seul de cette défroque comique et de mauvais goût qui rappelle les bals co tumés du Marais, on peut se faire une idées juste de la musique et du poëme. — A la seule lecture des paroles déplorablement niaises et banales de cet opéra, au seul examen de cette action bourrée d'impossibilités prétentieuses et s'imposant, on a une opinion nette sur la musique et les costumes. Tout se tient dans cette *œuvre* et c'est pour cela que je la prétends *bien réussie.* Depuis le simple chant d'amour qui est d'un *maniéré convaincu* adorable, jusqu'à la scène de la grotte à l'abordage... dans le carnage .. courage... rage... rage... gge — voyons là, franchement, c'est absurde. — Cet opéra me représente la pendule à effet style riche), qui sert de gros lot dans les loteries de province.

Il y a très positivement un public qui correspond à cette fabrication de pacotille. C'est ce public-là qui achète des épées renaissance en fonte et des boucliers en galvanoplastie — pour mettre dans la salle à manger. C'est ce public enfin qu'on appelle *la Province* mais qui existe en réalité à Paris.

Sur 500 Parisiens il y a 475 provinciaux dont 300 tailleurs. — Consultez la statistique.

Et pourtant quel soin, quelle conviction chez Mme Galli-Marié, chez Montaubry, chez Gourdin, chez tous. Trop de soin même, trop de soulignements, c'est nous retourner le fer dans la plaie.

—

Un mot maintenant sur la nouvelle décoration de la salle de l'Opéra-Comique, et en particulier sur la singulière couche de Jaune vif qui s'étale sur tous les cartouches des balaustrades.

Au temps d'innocence et de candeur où l'on se contentait de jouer le *Chalet*, le *Déserteur*, le *Postillon de Lonjumeau*, le *Maçon*, la *Dame-Blanche*, le *Domino noir*, vrais chefs-d'œuvre, du temps où l'on allait à l'Opéra-Comique pour goûter un plaisir aimable, la salle était bleu tendre, s'il m'en souvient bien d'un bleu discret et harmonieux, la lumière était sobre, respectueuse, les toilettes et les femmes apparaissaient charmantes dans ce milieu tranquille — on était dans un salon, et comme des gens civilisés et bien élevés, on écoutait des choses charmantes dans un milieu charmant.

Peu à peu le public trouva ces plaisirs un peu fades et l'adminstration crut devoir peindre la salle en vert — un joli vert de pomme crue — pour stimuler un peu la rétine des spectateurs. La musique de son côté prenait de la force et commençait à briser quelques vitres pour que les yeux ne fussent point jaloux des oreilles et que le spectacle fût complet.

—

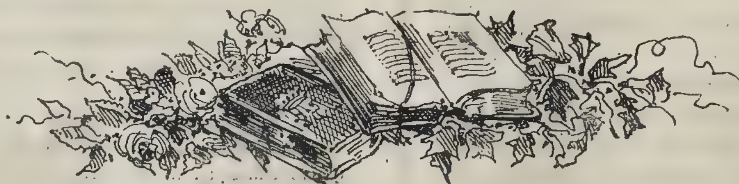
Le public néanmoins au bout de quelques années, s'habituant au vert pomme cru et aux vitres cassées, manifesta le désir de quelques améliorations... corsées. Les musiciens de leur côté, excités par ce désir bien naturel d'éclipser leurs voisins en faisant plus de bruit qu'eux, cherchèrent et trouvèrent dans le domaine du vacarme des effets puissants et inattendus, les partitions se saupoudrèrent de piment et de poudre à canon. En sorte qu'à l'heure qu'il est, les opéras-comiques nouveaux ressemblent à une tempête, c'est une lutte, un combat. Il y a de la rage à toutes les clefs, et quand on entre ces jours-là dans cet appartement jadis bleu tendre, il semble qu'on entre chez un ivrogne en train de fracasser ses meubles et sa vaisselle.

—

Dans un tel état de choses il était impossible que la salle conservât cette teinte vert pomme qui dénotait encore quelque tendresse, et on fut entraîné fatalement à la maquiller au goût de la musique qu'on y vociférait. Donc l'Opéra-Comique est rouge blanc et JAUNE. On peut y installer un bal public, un café chantant ou des repas de noce de 300 couverts. C'est aussi *riche* que possible et jaune surtout ! — Je donnerais volontiers quelque argent pour connaître l'auteur de ce jaune. — Ce jaune s'étale avec l'aplomb d'une écaillère cossue dans un bal de banlieue. Il crie : c'est moi qui suis le fameux jaune, le jaune du progrès, le jaune Thérèsa, je ne suis pas artistique mais j'ai du chien !

C'est hier, en écoutant précisément *Lara*, que ces petites idées me sont venues. Je me disais au milieu de ces excès de bruit, de couleur et de mauvais goût : comment cela pourrait-il être autrement. Ne faut-il pas lutter avec les splendeurs à bon marché des cafés, des boutiques et des théâtres rivaux. — Le public, habitué à s'enfermer chaque soir dans des phares de première classe, ne se croirait-il pas dans une cave si on le faisait rentrer dans la salle bleue tendre d'autrefois ? Le factice, l'impossible, ne sont-ils pas devenus le pain quotidien du gros public qui envahit tout ? Après le Bordeaux vient le Bourgogne ; puis vient ensuite l'eau-de-vie, que remplace l'absinthe et bientôt l'acide sulfurique est la seule boisson qui ait quelque saveur. — En fait de théâtre nous en sommes à l'acide sulfurique, mais nous avons encore le plomb fondu.

X.



Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange Batelière.



BÉBÉS ET PAPAS

II

Lorsque le bébé atteint trois ou quatre ans, que son sexe apparaît dans ses gestes, dans ses goûts, dans ses yeux, qu'il fracasse ses chevaux de bois, éventre ses tambours, souffle dans des trompettes, casse les roulettes et témoigne pour la vaisselle une hostilité bruyante, — qu'en un mot il est homme, — c'est alors que l'affection du père pour son fils devient véritablement de l'amour. Il se sent envahir par un besoin de tendresse particulier, dont les plus doux souvenirs de la vie passée ne sauraient donner une idée. Sentiment profond dont les racines sans nombre enveloppent le cœur et le fouillent en tous sens. — Défauts ou qualités, elles y pénètrent et s'en nourrissent. Aussi retrouve-t-on dans l'amour paternel toutes les faiblesses et toutes les grandeurs de l'humanité. La vanité, l'abnégation, l'orgueil et le désintéressement y sont à la fois réunis, et l'homme tout entier apparaît dans le papa.

C'est le jour où l'enfant devient un miroir dans lequel on reconnaît ses traits, que le cœur s'émeut et frissonne. La vie se dédouble, on n'est plus un, mais un et demi, on sent son importance s'accroître et, dans l'avenir de ce petit être *qui vous appartient*, on reconstruit son passé, — on ressuscite, on renaît en lui. On se dit : je lui éviterai tel chagrin que j'ai éprouvé, j'écarterai de sa route telle pierre qui me fit trébucher, je ferai son bonheur et *il me devra tout*, il sera, *grâce à moi*, plein de talents et de charmes ; on lui donne d'avance tout ce qu'on n'a pas eu, et dans ses lauriers à venir on se ménage une petite couronne.

Faiblesses humaines sans doute, mais qu'importe, si le sentiment qu'engendre cette faiblesse est le plus fort et le plus pur de tous ; qu'importe qu'une rivière limpide naisse entre deux pavés ? Doit-on nous en vouloir d'être généreux par égoïsme et de nous dévouer aux autres par jouissance personnelle ?

Donc, chez le père, la vanité est la corde vibrante. Dites à tous les papas :

— Mon Dieu, comme votre fils vous ressemble !

Vous serez bien reçu. Il hésitera bien un peu à dire oui, le pauvre homme, mais je le mets au défi de ne point sourire. Il dira :

— Peut-être... Ah ! vous trouvez ?... Cependant... oui, de profil...

Et ne vous y trompez pas, s'il en agit ainsi, c'est pour qu'on lui réponde avec étonnement :

— Voilà qui est trop fort, cet enfant est votre portrait !

Il est heureux et cela s'explique : cette ressemblance n'est-elle pas un lien visible entre lui et son œuvre, n'est-ce pas sa signature, son cachet de fabrique, son titre de possession et comme la sanction qui constate ses droits ?

A cette ressemblance physique succède bientôt une ressemblance morale qui est bien autrement charmante. On est ému aux larmes lorsqu'on reconnaît les premiers efforts de cette petite intelligence pour saisir vos idées. Sans contrôle, sans examen, elle les accepte et s'en nourrit. — Peu à peu, l'enfant partage vos goûts, vos habitudes, vos allures. Il prend sa grosse voix pour faire comme petit père, demande vos bretelles, soupire après vos bottes et s'assoit avec admiration sur votre chapeau. Il protége sa maman lorsqu'il sort avec elle, et gronde le chien, quoiqu'il ait grand'peur, pour faire comme papa. L'avez-vous surpris, pendant le repas, fixant sur vous ses grands yeux observateurs, et, la bouche ouverte, la cuiller à la main, étudiant votre visage et copiant son modèle avec une expression d'étonnement et de respect ? Écoutez-le, dans ses longs bavardages, vagabonds comme son petit cerveau, ne dit-il pas :

— Moi d'abord, quand je serai grand comme petit père, j'aurai des moustaches, et puis une canne, comme lui, et je n'aurai pas peur quand il fait nuit, parce que c'est bête d'avoir peur quand on est grand, et puis je dirai *sacré matin*... puisque je serai grand.

— Bébé .. qu'est-ce que vous dites là ? monsieur bébé !

— Eh bien, je dis comme papa.

Que voulez-vous, c'est un miroir fidèle ! Vous êtes pour lui un idéal, un but, le type de ce qui est grand et fort, beau et intelligent.

Bien souvent il se trompe, le cher petit, mais son erreur est d'autant plus délicieuse qu'elle est plus sincère et qu'on se sent plus indigne d'une si franche admiration. On se console de ses imperfections en songeant qu'il n'en a point conscience.

Les défauts des enfants sont presque toujours des emprunts faits au père, ils sont la conséquence d'une copie trop exacte. Les prémunir ? — Oui, sans doute, mais quelle force d'âme ne faut-il pas à ce pauvre homme, je vous le demande, pour détromper son bébé, pour détruire d'un mot sa confiance naïve, et lui dire : Mon enfant, je suis incorrect, et j'ai des laideurs qu'il faut éviter.

Cette espèce de dévotion du bébé pour son père me rappelle le mot charmant d'un de mes petits compagnons. En traversant la rue, le petit homme aperçoit un sergent de ville, il l'examine avec respect et se retournant vers moi après un moment de réflexion :

— N'est ce pas, grand ami, me dit-il d'un air convaincu, que papa est plus fort que tous les sergents de ville ?

Je lui aurais répondu : non, que nos relations étaient brisées du coup.

N'est-ce pas adorable ?

On peut dire absolument : tel bébé, tel papa. — Notre vie est le seuil de la sienne. — C'est par nos yeux qu'il a vu tout d'abord.

Profitez, jeunes pères, des premiers moments de candeur de votre

cher bébé, tâchez d'entrer dans son cœur lorsque ce petit cœur s'entr'ouvre, et logez-vous-y si bien qu'au moment où l'enfant pourra vous juger, il vous aime trop pour être sévère et cesser d'être à vous. Gagnez son affection, la chose en vaut la peine.

Être aimé toute sa vie par un être qu'on aime! voilà le problème à résoudre et vers la solution duquel doivent tendre vos efforts. — Vous faire aimer, c'est amasser des trésors de bonheur pour l'hiver. — Chaque année vous enlèvera une parcelle de vie, rétrécira le cercle d'intérêts et de plaisirs dans lequel vous vivez, votre esprit peu à peu perdra de sa sève et demandera du repos, et à mesure que vous vivrez moins par l'esprit, vous vivrez plus par le cœur. La tendresse des autres, qui n'était qu'un hors-d'œuvre agréable, deviendra un aliment nécessaire, et quoique vous ayez été, homme d'état ou artiste, militaire ou banquier, lorsque votre tête sera blanche, vous ne serez plus que papas.

Or, l'amour filial ne naît point tout d'une pièce et comme fatalement. La voix du sang est une voix plus poétique que vraie. L'affection des enfants se gagne et se mérite, elle est une conséquence, non une cause, et la reconnaissance en est le commencement. Il faut donc, à tout prix, que votre bébé vous soit reconnaissant. Ne comptez pas qu'il vous sache gré de votre sollicitude, des rêves d'avenir que vous faites pour lui, des mois de nourrice que vous avez payés, et de la dot superbe que vous lui préparez; cette reconnaissance-là exige de sa petite cervelle un calcul trop compliqué et des notions sociales qui lui sont encore inconnues. — Il ne vous saura aucun gré de la tendresse extrême que vous avez pour lui, ne vous en étonnez pas et ne criez pas à l'ingratitude. Il faut d'abord que vous lui fassiez comprendre votre affection, il faut qu'il l'apprécie et la juge avant d'y répondre, qu'il sache ses notes avant de jouer des airs.

La reconnaissance du petit homme ne sera d'abord qu'un calcul égoïste, naturel et peu compliqué. — Si vous l'avez fait rire, si vous l'avez amusé, il souhaitera de recommencer, tendra vers vous ses petits bras en criant : *encore*. Et le souvenir des plaisirs dont vous l'aurez fait jouir se gravant dans son esprit, il se dira bientôt : personne ne m'amuse autant que papa; c'est lui qui sait me faire sauter en l'air, jouer à cache-cache, raconter de belles histoires! Et peu à peu la reconnaissance naîtra en lui, comme le remercîment vient aux lèvres de celui qu'on a rendu heureux.

Donc, apprenez l'art d'amuser votre enfant, imitez la voix du coq et roulez-vous sur les tapis, répondez à ses mille questions impossibles, qui sont l'écho de ses rêves sans fin; et puis aussi laissez-vous tirer la barbe et faites *coucou* dans tous les coins. Tout cela est de la tendresse, mais aussi de l'habileté, et le bon roi Henri ne démentait pas sa fine politique en marchant à quatre pattes sur son tapis.

A ce compte, sans doute, votre autorité paternelle perdra de son prestige austère, mais vous y gagnerez cette influence profonde et durable que donne l'affection. Votre bébé vous craindra moins, mais il vous aimera davantage. — Où est le mal?

Ne craignez rien, devenez un peu son camarade pour avoir le droit de rester son ami. — Cachez votre suzeraineté paternelle comme un commissaire de police cache son écharpe. — Demandez avec bonté ce que vous pourriez exiger sans détour, et attendez tout de son cœur, si vous avez su l'attendrir. Evitez avec soin ces vilains mots de discipline, d'obéissance passive, de soumission et de commandement; que sa soumission lui soit douce et que son obéissance ressemble à une tendresse. Renoncez à la sotte jouissance d'imposer vos fantaisies et de donner des ordres pour constater votre infaillibilité.

Les enfants ont une finesse de jugement, une délicatesse d'impression qu'on ne suppose pas à moins de les avoir étudiés. La justice et l'équité naissent facilement dans leur esprit, car ils ont avant toute chose une logique absolue. — Profitez de tout cela. Il est des mots injustes et durs qui restent gravés au fond du cœur d'un enfant, et dont il se souvient toute sa vie. — Songez que dans votre bébé il y a un homme, dont l'affection réchauffera votre vieillesse; respectez-le pour qu'il vous respecte, et soyez sûr qu'il n'est point une seule parcelle de semence jetée dans ce petit cœur qui, tôt ou tard, ne produise des fruits.

Mais il est, me direz-vous, des enfants indomptables, des esprits rebelles et révoltés dès le berceau. — Êtes-vous bien sûr que le premier mot qu'ils ont entendu dans la vie n'a pas été la cause de ces mauvais penchants? Où il y a révolte, il y a eu pression maladroite — et je ne veux pas croire au vice inné. — Au milieu des mauvais instincts, il en est toujours un bon dont on peut se faire une arme pour combattre les autres. Cela demande, je le sais, une tendresse extrême, un tact parfait, une confiance sans bornes, mais la récompense est douce. — Je crois donc, pour conclure, que le premier baiser d'un père, son premier regard, ses premières caresses ont sur la vie de l'enfant une influence immense.

Aimer, — c'est bien. — Savoir aimer, — c'est tout.

Ne serait-on pas papa, qu'il est impossible de passer devant la sainte marmaille sans se sentir ému et sans l'aimer. Crottés, déguenillés ou pomponnés avec recherche; courant au grand soleil, sur la route, et se vautrant dans la poussière, ou sautant à la corde, au milieu des Tuileries, barbottant parmi les cannetons déplumés qui font *koui koui*, ou faisant des montagnes de sable auprès des mamans empanachées, les bébés sont adorables. Dans ceux-ci et dans ceux-là, même grâce, mêmes gestes embarrassés, même sérieux comique, même candeur, même insouciance de l'effet produit, même charme enfin. Ce charme qu'on appelle l'Enfance, qu'on ne peut comprendre sans l'aimer. — Charme difficile à définir, mais qu'on retrouve le même dans toute la nature, depuis la fleur qui s'entr'ouvre, le jour qui commence à poindre jusqu'à l'enfant qui entre dans la vie.

Le bébé n'est point un être incomplet, une ébauche inachevée, — c'est un homme. Observez-le de près, suivez chacun de ses mouvements, ils vous révéleront une marche logique dans les idées, une merveilleuse puissance d'imagination, qu'on ne retrouvra à aucun âge de la vie. Il y a plus de poésie vraie dans la cervelle de ces chers amours que dans vingt poëmes épiques. Ils sont étonnés et inhabiles. Mais rien n'égale la sève de ces esprits tout neufs, frais, naïfs, sensibles aux moindres impressions et se frayant une route au milieu de l'inconnu.

Quel travail immense ne font-ils pas en quelques mois! Percevoir les bruits, les classer entre eux, comprendre que certains de ces bruits sont des paroles et que ces paroles sont des pensées, trouver à eux tout seuls le sens de toute chose, distinguer le vrai du faux, le réel de l'imaginaire; corriger, par l'observation, les erreurs de leur imagination trop ardente; débrouiller un chaos; et, durant ce travail gigantesque : assouplir sa langue, fortifier ses petites jambes chancelantes, se faire homme, en un mot. Si jamais spectacle fut curieux et touchant, c'est celui de ce petit être allant à la conquête du monde. Il ne connaît encore ni la crainte ni le doute, et ouvre son cœur tout grand. Il y a du Don Quichotte dans le bébé. Il est comique comme le grand chevalier, mais il en a aussi les côtés sublimes.

Ne riez pas trop des hésitations, des tâtonnements sans nombre, des folies impossibles de cet esprit vierge, qu'un papillon emporte dans les nuages, et pour lequel les grains de sable sont des montagnes; qui comprend le gazouillement des oiseaux, prête des pensées aux fleurs et une âme aux poupées; qui croit à des régions lointaines, où les arbres sont en sucre, les champs en chocolat, où les rivières sont du sirop; pour qui mère Gigogne et Polichinelle sont des personnalités puissantes et pleines de réalité; qui peuple le silence et anime la nuit. Ne riez pas de ce cher amour. Sa vie est un rêve, et ses erreurs s'appellent poésie.

Cette poésie touchante, vous la trouvez dans l'enfance des hommes, vous la trouvez aussi dans l'enfance des peuples. Elle est la même. — Dans l'une et dans l'autre, même besoin d'idéalisation, même tendance à personnifier l'inconnu. Et l'on peut dire qu'entre Polichinelle et Jupiter, mère Gigogne et Vénus, il n'y a pas l'épaisseur d'un cheveu.

Z.

MES VOISINS DE CAMPAGNE

XI. — LA DUCHESSE DE C.

Je suivais ce petit chemin creux que vous avez dû remarquer à gauche de la rivière. Il se faufile entre les vieux saules, et tant bien que mal — plutôt mal que bien — vous conduit aux étangs Je suivais donc cette abominable petite route, le fusil sur l'épaule, l'air satisfait, car je venais de tuer un superbe faisan, et, tout en sifflant un air, je cherchais en ma tête moyen de me procurer des truffes pour accommoder mon gibier, — lorsqu'à vingt pas de moi, j'aperçus, entre deux arbres, une mignonne voiture d'osier, attelée d'un ravissant baudet. Deux rosettes de ruban flottaient sur son front; son harnais, d'un beau rouge tout neuf, recouvrait son dos, il était luisant, poli, pimpant, rebondi — ah! la jolie bête! — mais obstiné... comme un paysan. Dans le petit pannier, au milieu d'une jupe de soie, à ramages un peu étranges et prodigieusement volumineux, apparaissait une charmante femme, coiffée d'un tout petit chapeau surmonté d'une aile blanche; son visage exprimait une colère prête à éclater, les narines de son petit nez aquilin se gonflaient visiblement, et de son petit fouet, qu'elle avait dû payer huit à dix louis chez Verdier, elle tapait à tour de bras sur la croupe luisante de l'animal immobile.

— Mais que veux-tu, dis? que veux-tu pour marcher, ensorcelé baudet? disait-elle... — Voyons, Zéphyr, voyons, mon petit ange, ne me laisse pas là... Et tout en disant cela, elle redoublait ses coups. — N'as-tu pas de cœur, animal? — Elle m'aperçut, et lança à toute volée un éclat de rire qui m'éblouit. Il est des façons de rire qui n'appartiennent qu'à certaines femmes. Dans la sienne, il y avait une telle franchise, une telle habitude de se mettre à son aise, une telle grâce naturelle, un tel abandon, et par-dessus le marché, une si jolie rangée de dents blanches derrière ces lèvres humides, que je me suis mis à rire niaisement comme un homme devant un feu d'artifice.

— Ah! Monsieur! s'écria-t-elle, vous arrivez à temps, — je suis embourbée, — mais croyez-vous être plus fort que lui?

— De qui parlez-vous, Madame?

— De Zéphir, parbleu! Vous sentez bien que Zéphir ne voulant pas avancer, il va y avoir lutte.

— Aussi vous demanderais-je la permission, Madame, de prendre du renfort. J'ouvris mon couteau, je coupai une bonne branche de saule, et, sans préambule, j'en appliquai une volée sérieuse sur le baudet récalcitrant. Elle ne se plaignit pas, la noble bête, sa bouche ne laissa pas échapper un seul reproche; mais son immobilité persista. Durant ce temps, la dame à la plume blanche cachait son visage dans ses petites mains et poussait des cris à fendre l'âme.

— Oh! c'est affreux! ce pauvre ami, comme il doit souffrir! Saigne-t-il, Monsieur, saigne-t-il?

— Non, Madame, pas encore.

— Comment, pas encore? Mais vous avez donc intention de le faire saigner?... Enfin, continuez, Monsieur, continuez, fit-elle d'un air plaintif. Je dirai à Jean de lui mettre des compresses d'arnica. — Tu vois, Zéphyr, où te conduit l'obstination, ajouta-t-elle avec une émotion si comique qu'on ne pouvait douter qu'elle fût volontaire. Allez toujours, Monsieur; je vous dirai que Zéphyr tient cette fermeté de caractère de ses grands parents; on le persuade difficilement.

Néamoins, je crus m'apercevoir à un froissement de ses oreilles que le baudet commençait à être convaincu. J'en profitai, et le prenant par la bride, je l'entraînai hors de l'ornière. — La dame à la plume saisit les rênes, fouetta de son mieux, je poussai de l'épaule derrière la petite voiture, et 5 minutes après, l'équipage était dans le bon chemin.

— Ma foi, Monsieur, vous êtes bien aimable, me dit-elle. Je vous suis vraiment reconnaissante; et, ce disant, elle enfonça son petit chapeau sur sa tête et se mit à fouetter Zéphir en lui criant de sa jolie petite voix : Voyons, mon petit ange, voyons.

Je restai quelque temps sur la route, écoutant le bruit des grelots de Zéphir, et suivant de l'œil le panache blanc qui voltigeait au vent.

—

C'est que la duchesse de C..., car c'était elle, a un des plus beaux noms de France. Elle est, m'a-t-on dit, riche comme la Banque de France, et par-dessus tout : jolie comme un ange, et spirituelle comme About — un moment d'oubli de la Providence sans doute. — J'en avais entendu parler de mille façons diverses et un peu partout. « C'est une folle, avait dit Mme de Saint-Paon en levant les yeux au ciel. — Elle est trop belle, avait ajouté son fils. — Aucun décorum, avait dit son mari. — Madame la duchesse a un cœur d'or, mais un esprit si léger! » m'avait confié M. le curé.

J'étais curieux de juger par moi-même, lorsqu'un beau jour, V. . me proposa de me présenter à la duchesse et à son mari. J'acceptai. Leur château est à mi-côte, construit dans le goût le plus pur de la Renaissance française. La salamandre qu'on aperçoit sur la façade qui regarde le parc, indique assez l'origine illustre de ce petit palais, et à côté du ces armes glorieuses, celles des ducs de C... prouvent clairement un don royal. Sur la pelouse qui longe les communs du château, la duchesse dans une robe gris-perle, de forme scrupuleusement Louis XVI, les cheveux légèrement poudrés et les bras presque nus, jetait du grain à ses poulets en disant : *petit, petit.* Elle était assez embarrassée, car, de la même main, elle relevait sa jupe un peu trop longue, tenait une ombrelle et soutenait un petit panier. A dix pas de là, le duc fumait en lisant. Ils nous reçurent tous deux avec une cordialité charmante, et nous firent les honneurs de ce château, où, de père en fils, s'entassent des merveilles aux armes de la même famille. Nous entrâmes dans la salle des portraits, dallée en carreaux de faïence Louis XIII, sur chacun desquels est peint un personnage différent. Nous visitâmes la chambre du Roi, avec ses hauts chenets sculptés et sa petite glace au-dessus d'une cheminée colossale. Sur les murs, de merveilleuses tapisseries à personnages, et dans les caissons du haut plafond, au milieu des arabesques, la salamandre entourée de flammes. Dans le fond de la pièce, un grand lit à colonnes, sculpté comme les stalles de chœur dans une cathédrale, se dressait majestueux sur une estrade; un couvre-pied d'étoffe ancienne et splendidement brodé, recouvrait ce lit tout préparé et prêt à recevoir le royal visiteur. Sur une table antique, devant la fenêtre, un hanap d'or dans un plateau ciselé. Il y avait dans cette pièce un tel caractère de grandeur, et sur les visages de mes hôtes un sentiment de si profond respect, que je restai interdit. La petite duchesse, que j'avais crue jusqu'à présent singulièrement folâtre, avait pris tout à coup une expression de gravité imposante. Ce n'était plus l'adorable petite coquette fouettant son âne en riant aux éclats, ou jetant du blé à ses poussins, dans une toilette follement luxueuse, c'était la grande dame, fière de sa race et se souvenant du passé.

La duchesse de C... est la dernière incarnation de la grande dame vraiment noble et intelligente. Elle a conservé de Louis XIV les grandes allures; elle sait porter la tête, traverser un salon noblement, et s'asseoir avec dignité; — de Louis XV, elle a gardé l'élégance luxueuse, un certain goût pour le grand ramage, les boiseries d'or et les meubles profonds. Le règne de Louis XVI lui a donné un certain raffinement de coquetterie exquise, un grand désir de plaire, et quelque goût pour la poudre et les cheveux crêpés. Durant la grande tempête de la Révolution, elle a appris le courage et le respect de son idée, mais elle a fait des réflexions sur certains priviléges, et depuis ce temps, toujours fille de race, elle sait voir et comprendre, admire ce qui est beau, flétrit ce qui est mal. Elle est un peu sans gêne, bruyante quelquefois, elle a des robes singulières qui frisent l'impossible, des chapeaux adorables et tout à fait excentriques. — On la rencontre au milieu des blés en toilette de couronnement, fouettant Zéphyr qui s'obstine; elle est étrange; mais elle va elle-même visiter son meunier s'il est tombé malade, et montera sans façon le petit escalier du moulin en retroussant ses jupes. — Elle met parfois une pointe de rouge lorsqu'elle est chez elle, mais elle a cette vertu parfaite que l'ombre même d'une pensée déshonnête n'a jamais ternie. — Elle est pieuse, mais de cette piété vraie qui met l'idée avant la lettre. Et toutes les fois qu'elle sort de l'église, on peut être sûr qu'elle va faire un heureux.

M. le curé, qui, officiellement, est le refuge des pauvres, et le défenseur des faibles, tout en regrettant, dans son âme et conscience, le bien-être facile du clergé d'autrefois, trouve la duchesse un peu jeune-France et légèrement républicaine; mais elle s'en venge et trouve moyen de le priver de dessert lorsqu'il parle politique, avec tant de grâce et d'esprit, qu'il ne peut s'en fâcher.

Les de Saint-Paon la détestent cordialement; mais la craignent énormément, car elle a l'art de pétrifier les sots avec un mot ou un regard. Indulgente pour les faiblesses et les travers de ses voisins, la franchise et la noblesse de son cœur lui font mépriser tout ce qui est jalousie, orgueil et impuissance. Quand elle rencontre un sot méchant, ses lèvres rieuses se contractent et s'abaissent, ses narines se dilatent, et, serait il duc comme elle est duchesse, elle retrouve tout à coup la fierté de son rang, se redresse et l'assomme d'un mot bien entendu.

Ses paysans l'adorent et l'appellent entre eux *la bonne dame.* Pour moi, je l'admire sincèrement. C'est une perle vraie au milieu de tant de perles fausses. Il semble que toutes les qualités de sa race soient

réunies en elle; et quand on voit cette vieille noblesse française, dont elle est la personnification épurée, on oublie que la médaille avait un revers et l'on se prend à regretter.

Si ces lignes vous tombent sous les yeux, madame, ne m'en voulez pas de cette ébauche indigne de vous. Pardonnez-moi de n'avoir pas su mieux dire, et surtout de ne point avoir tout dit.

Z.

MON MAITRE DE MUSIQUE

—

Il m'appelait « son cher enfant; » il me grondait et me faisait pleurer comme tout homme qui vous appelle ; « Mon cher enfant. » Depuis, j'ai remarqué que ceux-là sont les seuls desquels on apprend quelque chose. Non-seulement il m'enseigna la musique, mais mes premières connaissances, concernant les choses de la vie, me viennent de lui. Entre autres choses, il m'apprit le sens du mot respect, sentiment qu'avant de le voir je n'avais jamais trouvé. Car je n'appelle point respect, ce mouvement de timidité qui pousse tout enfant à fuir devant un visage grave, à se dérober à l'examen d'un œil scrutateur et sévère. — J'ignore si c'est en souvenir de lui, mais à cette heure encore, je ne regarde jamais sans émotion une vieille personne : il me semble alors que je vois une douce lumière faible, une clarté palissante qui m'invitent à jouir de son dernier reflet.

—

Je n'avais pas dix ans, le jour où pour la première fois on m'amena chez lui. Il en avait au moins soixante-dix, et malgré son air doux, il me paraissait si imposant, que je n'osais lui répondre. On me l'avait représenté comme un musicien très célèbre, qui ne consentait que par complaisance à m'enseigner la musique, et qui n'hésiterait pas à m'abandonner, si je ne montrais beaucoup de zèle. Malgré cette menace, j'eus peine, pendant les premières leçons, à me montrer attentif. Il me paraissait très beau, avec ses soixante-dix ans, et j'oubliais de l'écouter pour regarder ses fins cheveux gris, qui brillaient comme un duvet d'argent; où la forme régulière de son grand nez aquilin, qui attirait malgré moi mon regard. Je me surprenais aussi à contempler les dessins de sa tabatière, posée sur le pupitre entre son étui et sa montre, une grosse montre forte épaisse, munie d'un cadran en chiffres romains, avec des aiguilles d'or admirablement travaillées, et comme on en voit aux vielles horloges. J'avais encore d'autres absences, dues aux manœuvres perfides de deux roquets hargneux, nommés Enée et Didon, et d'un perroquet centenaire appelé Coco; cette bête, aussi musicale que méchante, retenait tous les airs; Enée, Didon et Coco travaillaient de concert à ma perte, et choisissaient le moment où j'atteignais mes traits de bravoure pour se glisser sous ma chaise et me mordre.

Ces distractions cessaient du moment où mon maître se mettait au piano. Je vois encore son sourire satisfait devant ma figure attentive, et devant mes yeux qui suivent les mouvements effarés et tranquilles de ses belles mains. De légères rides n'avaient pu les gâter, et j'aimais à me les représenter au temps ou de grandes dames souriantes allongeaient un cou de cygne, pour les regarder errer sur les clavecins de Versailles. Il me rappelait souvent ce beau temps, ou il était jeune.

Au fond d'une charmille, à Trianon, je savais un pavillon rond qui autrefois avait pu servir de salon de concert. Malgré moi, j'y plaçais mon maître à dix-huit ans, je l'imaginais au piano en bel habit de velours grenat, avec les cheveux crépés et poudrés, et d'anciennes dentelles flottantes autour de ses mains. Il avait le visage animé et d'un regard ému suivait les gestes du grand chanteur Garat, qui en présence de toute la cour et dans le plus profond silence, déclamait un récitatif d'*Armide* composé par le chevalier Gluck.

Les coutumes et les idées moderees, s'il faut le dire, n'allaient point à mon maître. Comme artiste et comme homme, il était demeuré le contemporain de la belle reine Marie-Antoinette. Quelles flammes dans ses yeux, quand on prononçait ce nom devant lui! Tout son visage resplendissait, on eût dit qu'il venait d'entrevoir une image de déesse.

Tout cependant n'était pas couleur de rose, dans ces premiers souvenirs. Un jour, comme il me jouait un andante de Joseph Haydn, sa figure s'altéra, il pâlit. « Cela me rappelle ma maison de la rue Saint-Honoré, » dit-il tout bas. « Je jouais pour la première fois cet an-» dante. Tout-à-coup, j'entendis un tumulte. Je m'élançai, je vis la » rue encombrée de monde, de populace. Hommes et femmes, tous » hurlaient et faisaient escorte à une bande de bouchers ivres qui » portaient une tête au bout d'une pique...

—

Comme son jeu était noble! Je ne l'ai jamais entendu sans songer à la lyre harmonieuse, à la cithare antique, dont les sons apaisaient jusqu'au grondement des tigres. Ceci me rappelle un soir d'été, dans le petit salon sur la plage, à l'heure ou disparaissent les derniers promeneurs. Il vit le piano ouvert, s'y assit, et nous joua des airs de Lulli. Anciens airs oubliés, ne vivant plus que dans cette mémoire de quatre-vingt ans. Quelles mélodies se perdirent ce soir-là dans les grèves et parmi les roulements lointains de la mer! Les étoiles semblaient aux écoutes, et aussi le flot verdâtre et comme ému par des tressaillements de plaisir.

—

« La fortune légère vous baise au front et s'enfuit, » a dit le poëte Heine, qui avait connu ce baiser et cette fuite. Elle ne respecta pas davantage mon maître, dont les derniers jours se passèrent dans l'isolement et dans l'oubli Les jeunes gens trouvaient sa musique vieillie, passée de mode, et l'appelaient : perruque. Lui souriait de leurs tours de force souvent plus habiles qu'harmonieux, il les appelait : *épousseteurs d'instruments*. Sur sa fin, il devint pauvre, il se vit obligé de vendre une douzaine de tableaux anciens auxquels il tenait beaucoup. Cependant, il ne se lassait pas de composer, et quand on allait le voir il parlait en soupirant des sommes d'argent qu'il avait gagnées « *alors que les temps étaient autres.* » Une de ses distractions était de relire les anciens comptes-rendus de ses succès, de ses concerts, collection rangée suivant l'ordre des dates, et qu'il s'était plu à faire relier. Le reste du temps, on le trouvait dans son petit jardin, arrosant des fleurs ou bien lisant une traduction d'Horace, le seul poète qu'il aimât.

—

Je dînais ordinairement avec lui le jour de sa fête. Après le repas, nous avions coutume de jouer quelque morceau à quatre mains, placé d'avance sur le pupitre. Il n'y en avait pas ce jour-là, parce-qu'il se sentait le pouce un peu raide. La nuit même, une attaque de paralysie raidit ces pauvres charmants doigts, qui, la veille encore m'enchantaient. Lui parlait de refroidissement, de rhumatisme, accusait l'hiver.

Quelques jours après, il ne vivait plus.

CAMILLE SELDEN.

BIBLIOTHÈQUE DE L'HOMME DU MONDE (1)

PASTICHES

II

UN CHAPITRE DE GEORGE SAND

..... Ils suivaient l'étroit sentier bordé de haies vives où chantaient des volées d'oiseaux. La silhouette de Camomille, dont le corps souple et nerveux était emprisonné dans une amazone, se détachait vigoureusement en pleine lumière. Fantasio la suivait à quelque distance, inerte et s'abandonnant machinalement aux ondulations de sa monture. Tous deux gardaient le silence. Quand les chevaux eurent dépassé le mur du parc, elle s'arrêta pour lui donner le temps de la rejoindre.

— Fantasio, dit-elle d'une voix grave, je ne chercherai pas à vous convertir à ma religion... Je suis athée.

— Je ne suis encore que sceptique, murmura Fantasio.

— Les hommes ont fait les lois, je les subis, je ne les accepte pas.

Il se fit un nouveau silence.

— Dans un état politique où la femme ne gouverne pas... Vous bâillez, Fantasio?

— Excusez-moi, chère amie.

— Dans l'ordre des êtres créés, la femme est sur l'échelon le plus rapproché de Dieu.

— Dieu n'est qu'une hypothèse, mon idole, et comme l'a dit un jour M. Buloz, Dieu est un sujet qui manque d'actualité pour la Revue... Sa couverture me fait penser à un article que j'ai lu sur le café au lait. Il paraît que cette nourriture est assez malsaine.

— Esprit débile, voilà donc la mesure de votre étroit génie. Voilà l'homme, ce maître de la grande nature, ce roi brutal et lâche dont le despotisme est tempéré par la galanterie. Nous sommes vos esclaves, Fantasio, mais vous êtes nos valets

— Très-humble serviteur, chère Camomille.

— Faites-vous toujours des vers?

— Quand il pleut. J'ai envie de me marier.

— Insensé! dit la jeune fille en jouant avec sa cravache, vous ne pouvez donc pas vivre sans maître. Qu'est-ce que le mariage? Une as-

(1) Voir le numero du 17 septembre.

sociation libre qui ne peut et ne doit pas être indissoluble. Deux êtres qui s'aiment sont unis. Qu'importe à leur serment volontaire l'écharpe tricolore d'un maire ou la bénédiction d'un prêtre?

— Que vous êtes belle ainsi, dit Fantasio ému, et comme je t'aime!..

— La passion marche au crime comme le fleuve à la mer, comme l'âme à la mort. La vertu, le devoir, la raison ne peuvent la suivre dans les inaccessibles hauteurs des routes de l'atmosphère...

Elle s'arrêta, et, d'un bond de son cheval, s'élança sur une roche druidique. Là, elle se tint immobile dans la pose sculpturale de Minerve armée.

Fantasio saisit son crayon.

— Mais pourquoi, dit-il en esquissant rapidement la jeune fille, as-tu fait mourir tes sept maris, ô ma douce Barbe-Bleue?... Une chose étrange encore que j'ai remarquée, c'est que tu n'as épousé que des naturalistes et des horticulteurs?

— J'aime les fleurs, les étoiles, les parfums et les accords, ce sont mes sœurs végétales. Et toi, ô poète, ne joues-tu pas de la harpe? Ta main virile n'aime-t-elle pas à pétrir le marbre, à combiner des couleurs? Oh! Fantasio, jamais nul rêve humain ne s'accomplit et ne marche dans sa réalité. Poètes, enchâssez vos larmes comme des perles rares, et chantez!

— Le poète qui aime oublie sa lyre.

— L'âme déchirée vibre, comme un violon brisé chante plus sonore. Ami, jamais l'arbre foudroyé ne refleurira, jamais l'aigle blessé ne reprendra son essor. Lys a grandi à l'ombre, jamais je ne m'épanouirai au soleil.

— Ne vous exaltez pas ainsi, Camomille, ces accès sont mortels, ces souvenirs empoisonnés.

— Tais-toi, enfant, homme, frère inférieur. Qui s'avance au milieu de la nef silencieuse? Qui trouble ainsi le repos le du vieux Saint-Pierre de Michel-Ange? Qui fait résonner la dalle sonore sous sa botte éperonnée? Qui marche ainsi, la poitrine couverte d'une cuirasse d'or, l'œil brillant, la lèvre rouge, la chevelure parfumée?... Ce sont les *Monsignori*...

En ce moment, passa près d'eux une petite fille, vêtue d'un jupon court à raies blanches et noires, gardant un troupeau d'oies, une badine à la main.

— Hé! petite, quel est ton nom?

— Fadette, monsieur

— Et quelle est cette habitation qu'on aperçoit derrière cette touffe d'érables?

— C'est la demeurance à mame Blanchet, qu'a épousé son fils le Champi.

— Sommes-nous loin de la Mare-au-Diable?

— La v'la là. Tiens, c'est les Bessons à mame Champi.

L'aîné des deux petits paysans s'approcha de la Fadette et lui dit à l'oreille:

— Tâche donc d'les pardre dans la forêt, ces deux Jean-Flutiaux de Nanterre qui passiont l'eau sans batiaux.

— Merci, petite...

— Ah! dit Camomille en lançant son cheval dans les bruyères, cette jeune vierge me soulève le cœur... Ces chaumières, ces moutons, ces herbages, ces senteurs fortes et odorantes, ce village d'opéra-comique avec son clocher sans paratonnerre, ces maisons blanches, couvertes de tuiles rouges, ces églogues de dindons... (*L'Angelus sonne.*) Ote donc ton chapeau, Fantasio!

— O tambours de la nature, battez aux champs pour cette bonne parole.

— Ces cimes onduleuses comme l'échine d'un reptile, la surface assombrie de ce lac sévère, ce ciel déployé comme un tapis d'azur, voilà ce que je salue!

— Calmez-vous, Camomille, votre esprit sera plus tranquille et plus fort.

— Mon corps est une machine, mon esprit un vertige, ma science un chaos, mon âme un naufrage où mes pensées flottent comme des cadavres. Je suis la révoltée, et j'ai volé les ailes d'Icare pour plonger dans les ténèbres et le silence. Je ne crois pas. Mon âme, comme un miroir servile, a gardé l'image réfléchie de toutes les idées humaines. Mais pourquoi chercherais-je à t'entraîner dans ces ruines où le désespoir fait sombrer mon navire. La Philosophie est une froide statue qui me montre la route d'un doigt inflexible, la Religion te prendra par la main et t'accompagnera dans le voyage. Je ne veux pas empoisonner la source où tu désaltères ta lèvre avide. Sois donc maudit! Va, marche appuyé sur tes béquilles, puisque, sans elles, tu ne saurais marcher seul. Voyageur fatigué, repose-toi sur le bord de la route poudreuse, rejette le fardeau trop lourd pour ton épaule qui se dérobe; j'irai seule, comme les aigles, car mon amour tue les colombes. Les astres ne sont plus soumis à la loi d'harmonie, tout être vivant s'agite dans un rêve. Tu ne vaux pas l'honneur d'être dompté par une femme; repais ton esprit d'illusions, ton âme de croyances, ton œil de mirages... Je te hais! Je mourrai sans avoir connu le cœur trempé que je n'aurais pu tordre dans cette main qui assouplit les métaux... Je mourrai sans avoir trouvé mon maître et j'aurais aimé obéir; mais tous les hommes que j'ai vus naître et que j'ai vus mourir étaient mes inférieurs, comme toi, Fantasio, et je les ai méprisés.

— Le ciel se couvre de nuages, je crains que la foudre...

— La foudre! je l'appelle... Je lui donne cinq minutes pour me foudroyer!

J.

AUX EAUX DE ROYAN

Royan, 25 *septembre*.

Quelle diable de note voulez-vous, mon cher ami, d'un paresseux comme moi. Voici tout ce que je trouve à vous écrire. Taillez le dedans à votre aise. — Et d'abord la date de ma lettre vous semblera étrange, mais la latitude de Royan explique qu'on y jouit encore d'une température possible. Je me déclare d'ailleurs complétement Anglais en fait d'hygiène et de bains de mer; or vous savez que nos voisins les prolongent jusqu'en automne, voire même jusqu'en hiver.

On trouve ici une bonne moyenne d'élégance, un grand bien-être matériel et le sans-gêne des mœurs méridionales. Royan n'est guère fréquenté que par les naturels des deux Charentes et des départements que baignent la Dordogne et la Garonne. Les Bordelais abondent, mais l'élément parisien fait presque entièrement défaut. La partie *lionne* est représentée par les habitants de Cognac, et fort bien représentée, ma foi. Ces riches marchands d'*agua ardiente* — bon commerce — vivent plus à l'anglaise qu'à la française, menant grande vie dans leurs magnifiques châteaux, chassant le renard, montant en steeple-chases et se livrant à tous les sports d'outre-Manche. Ce sont les *Cognaquois* (?) qui ont institué cette année-ci les courses de chevaux de Royan. L'hippodrome était la plage même, à marée basse, mais pour l'année prochaine on prépare un terrain plus favorable.

Royan est un village de pêcheurs et de pilotes, à l'embouchure de la Gironde, se chauffant au soleil au fond d'un petit golfe et abrité des vents du Nord par des collines boisées. Il est peu de panoramas plus splendides que cette embouchure de fleuve où, à toute heure de jour, entrent et sortent de grands navires, toutes voiles déployées, les uns allant doubler la pointe de Grave, les autres rasant le rivage même de Royan en filant leurs douze nœuds à l'heure. Tous les jours aussi arrive, chargé de baigneurs, le bateau à vapeur de Bordeaux. Aller voir l'arrivée du bateau est un des plaisirs de l'endroit.

On se baigne dans de petites anses que découpent la côte. La principale de ces *conches*, — c'est le nom du pays, — est celle de *Pontaillac*, à peu de distance de la ville, tout près du fort du *Chai* qui défend l'entrée de la Gironde. C'est une anse merveilleuse, bordée des deux côtés par des rochers gigantesques minés par les flots, dont l'eau claire et limpide laisse voir un sable si fin qu'on le dirait tamisé. Le fond de la conche est fermé par des dunes, plantées en pins et en chênes, au milieu desquelles on a établi des montagnes russes comme celles de feue la Chaumière, d'où, tout en descendant dans de rapides traîneaux, on découvre en face la côte du Médoc et la pleine mer avec le phare de Cordouan, une espèce de colonne Vendôme, plantée au beau milieu de l'eau, avec une lanterne en guise de grand homme. *Se faire ramasser* — c'est l'expression consacrée — sur les montagnes russes est un réactif recommandé après le bain.

Sur la plage de Pontaillac, à quatre heures, les élégantes viennent promener leurs jupes les plus bariolées, leurs toquets les plus emplumés et leurs bottes les plus Souwaroff. Si les modes d'eaux pouvaient être plus exagérées et les couleurs plus accentuées, elles le seraient par les lionnes bordelaises dont les chignons en queue de castor peuvent rivaliser avec ceux des cocodettes de Trouville, Deauville et autres *villes*. La canne seule leur manque, mais ici, où le soleil règne en tyran, elle est avantageusement remplacée par de grands *para-soleil* en soie écrue, que portent indistinctement les baigneurs de tout sexe.

Les hommes et les femmes se baignent ensemble à Pontaillac; honny soit qui mal y pense; le costume de bain est un talisman infaillible contre le mauvais-œil. Pour celles qui n'ont pas foi en l'efficacité du talisman — ou en elles-mêmes — il y a la conche de *Foucillon* qui leur est exclusivement réservée; mais se baigner à Foucillon c'est se condamner soi-même : cette conche n'est hantée que par les laides.

Sur la conche même de Pontaillac on a bâti quelques chalets, et un hôtel, pour les baigneurs qui préfèrent être plus près de leurs bains. Le petit voyage de Royan à Pontaillac n'a rien de désagréable cependant; bien au contraire. De grands omnibus découverts qui passent à chaque instant vous y conduisent en cinq ou six minutes; on attend tranquillement chez soi leur passage et lorsque la composition de la voiture est à son goût, on l'arrête et on monte en disant: « Mon Dieu, madame, par quel heureux hasard...... » Ces omnibus sont plus dangereux pour la vertu que les bains communistes.

Matin et soir le Casino est ouvert. C'est un grand bâtiment assez laid, mais entouré d'un magnifique jardin ou plutôt d'un parc avec de beaux arbres touffus, chose rare et inappréciable au bord de la mer. Dans la journée les hommes vont lire les journaux dans la salle et les femmes travailler ou rêver dans les bosquets. Rien n'empêche les *hasards* de l'omnibus de se reproduire sous les arbres. Au fond du jardin est l'établissement des bains chauds, d'eau de mer ou d'eau douce, les douches, etc. Après le dîner, la promenade habituelle est la *façade du port*, large quai planté d'ormeaux et bordé de petites boutiques de tout genre : une foire de Saint-Cloud permanente. A huit heures re-casino : soit bal, soit concert. La salle de bal, fort ordinaire, est admirablement comprise pour sa destination. Les colonnes qui l'ornent et en soutiennent la voûte forment comme autant de petits *cabinets particuliers* pour chaque coterie. Aux eaux une société générale est impossible et les coteries sont seules agréables; la disposition de la salle les favorise et fait que tout le monde va au Casino. Chaque coterie choisit en arrivant sa colonne qui, par un accord tacite, reste comme sa propriété. Quant aux environs, faites m'en grâce, ouvrez un *Guide*, si vous y tenez.

CRISTOPHE.



ADIEUX A LA MER

Ils ont disparu ces beaux jours de *lunes* de cavalcades et de polkas échevelées. L'air glacé de la plage a dispersé toute cette *Maschera* et ses jolies figurantes. Le flot qui les apporta les repousse vers Paris. Que de regrets, que de soupirs ! Il faut retirer ces bottes, serrez les cannes et les casquettes! Consolez-vous belles amazones, il vous reste le carnaval de l'hiver.



THÉATRE DU CHATELET

LES SEPT CHATEAUX DU DIABLE

Personnages : MM. DENNERY et CLAIRVILLE.



— Mon cher Clairville, je respecte vos convictions.

Le MACHINISTE et le DÉCORATEUR, personnages muets auxquels reviennent tous les honneurs, s'effacent avec modestie devant ces deux grandes individualité de la compagnie nantaise.

(MM. Dennery et Clairville arpentent le boulevard dans l'espace de bitume compris entre l'Ambigu et la Porte-Saint-Martin.)

DENNERY. — Où en sommes nous ?

CLAIRVILLE. — J'ai déjà mon couplet de fondation.

(Il chante.)

C'est le champagne,
Vin de Cocagne,
Philtre infernal créé par Lucifer,
C'est le champagne.....

DENNERY. — Voyons, Clairville, pas d'enfantillages, et cherchons un sujet corsé.. Passons donc un peu en revue les machines qui marchent par le *nombre sept*. Il doit y avoir des féeries là-dedans.

CLAIRVILLE (*tirant un carnet de sa poche*). — Nous avons : les sept jours de la Création, — les sept jours de la Semaine, — les sept étoiles de la Grande-Ourse et de la Petite, — les sept notes de la musique, — les sept couleurs du spectre solaire.

DENNERY, *rêveur*. — Pas de spectres, seulement de la lumière électrique, avec des verres de couleur et des feux de bengale. Continuez.

CLAIRVILLE (*lisant*). — Les sept sages de la Grèce, — les sept branches du Candélabre, — les sept enceintes du Styx, — les sept portes de Thèbes, — la Vierge aux sept douleurs, — les sept rois de Rome, — la ville aux sept collines, — la guerre des sept chefs, — la guerre de sept ans, — les sept paroles du Christ, — les sept joies du Paradis, — les sept merveilles du monde.

DENNERY. — On a déjà usé cette corde là. Allez toujours.

CLAIRVILLE. — Les sept embouchures du Nil, — les sept îles de l'Archipel, — les sept psaumes de la pénitence, — les sept ans de service militaire, — les sept croisades, les sept années pendant lesquelles Jacob fit la cour à Mlle Rachel, — sept ans, âge de raison, — les sept Machabées, — les sept vaches grasses et les sept vaches maigres des songes de Joseph...

Comment Jacob fit la cour à Mlle Rachel pendant sept années.

DENNERY. — Il y a là une idée de ballet. La liste est-elle encore bien longue ?

CLAIRVILLE. — Pas mal, jusqu'à demain si vous voulez ; les sept châteaux du roi de Bohême, — *l'Essai* sur les mœurs de M. de Voltaire...

DENNERY. — Très-bien.

CLAIRVILLE. — Tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de trouver un mot spirituel, — tremper sept fois sa plume dans l'encrier avant de trouver une idée, — se mettre sept pour trouver un bon sujet de féerie, — les *sept péchés capitaux*...



UNE PARTIE DE PIQUET
Dennery. — Trois dames ?
Clairville. — C'est bon.

DENNERY. — Arrêtez-vous là. Nous avons les *Sept Châteaux du Diable*. Voilà une vraie trouvaille. Récitez-moi les sept péchés capitaux. La pièce est toute faite.



L'ENVIE
Messire Satanas.

CLAIRVILLE. — Qui sont : Le Mariage, le Baptême, la Confirmation, l'Extrême-Onction...

DENNERY. — Les sept péchés capitaux !

CLAIRVILLE. — On peut se tromper : l'Envie, la Gourmandise, l'Orgueil, la Paresse, la Colère, la Luxure, l'Avarice, et la mère Caspienne, qui ne communique avec aucune autre mère.

DENNERY. — Très joli.

CLAIRVILLE.
C'est le Champagne,
Vin de Cocagne...

DENNERY. — Voyons, calmez-vous. Nous avons mesdemoiselle Tautin, Esclozas et Denise Ferrare qui vont se promener dans les sept châteaux du diable, habités par un péché capital. Le décor de l'enfer est en magasin.

CLAIRVILLE. — Si nous avions le *Vaisseau* et l'*Aquarium* ?

DENNERY. — Non. Premier tableau :

L'ENVIE

Décor du Musée de Cluny.

CLAIRVILLE.
Gantelets,
Bracelets.
Vieilles armures.
Pots de confitures.

DENNERY. — Clairville, mon ami, faites-moi le sacrifice de votre confiture.

CLAIRVILLE. — Je me résigne... je dirai « *la garde meurt.* » C'est une périphrase élégante.

Pas de procès,
Sans procédure,
Pas de succès,
Sans confiture.

LA TOUR DE BABEL
Les Académiciens travaillent au Dictionnaire.

DENNERY. — Nous disons *l'Envie*. Satan est costumé en antiquaire. Il porte le gilet de Louis XV, le pourpoint de d'Henri IV, l'arquebuse de Charles IX, la perruque de Louis XIV, le gantelet de Dunois, le soulier du vieux Corneille ressemelé par la Comédie-Française, la culotte du roi Dagobert, la visière verte d'un académicien, la calotte de tapisserie brodée par Pénélope, la tabatière de M. de Talleyrand, la canne de Voltaire, le manteau de Joseph et la tête de bois de l'Invalide. A la vue de ces richessses, la princesse choisit la ceinture de Vénus. Tableau. — Maintenant :



LA PARESSE
Trucnoureau. — La chambre à deux lits, ou le lit à deux chambres.


LA COLÈRE
Une jeune fille qui prend la mouche.

L'ORGUEIL

Le palais de l'Orgueil. Le prince Bel-Azor et la princesse Amaranthe entrent dans le temple du soleil. Changement à vue :

La Tour de Babel.

Les Académiciens travaillent au dictionnaire. Confusion des langues. Au fond, les pyramides et les momies. Une fusée vengeresse part du cintre. Écroulements. Cortége du Camp du Drap d'or.

CLAIRVILLE.

Agathos, bravo à la guerre.
Académicien, bon pour rien faire.

Si nous mettions une statue colossale de Cambronne dans le lointain?

DENNERY. — Je vous demanderai encore ce sacrifice... Ça ne peut plus marcher comme ça.

LA PARESSE

DENNERY. — Le truc des chàlets qui se dédoublent. Décor des Alpes. — Effet de neige. Un acte un peu vide... Enfin, ça ira à peu près.

LA COLÈRE

DENNERY.—Marguerite à son rouet, Jenny l'ouvrière à sa fenêtre Satan lui envoie une mouche cantharide.

CLAIRVILLE.

Mouche gentille,
Suis mon aiguille.

DENNERY.—Très-bien, voilà la note juste. Le prince Bel Azor entre un numéro du *Père Duchesne* à la main. Les fauteuils se transforment en grenouilles, les fenêtres changent de place, les portes changent de couleur, Jenny change... de robe. La scène du duel de Méphistophélès et du frère de Marguerite..... Coups d'épée dans les murs.


LES MARIONNETTES
Encore une ficelle de M. Dennery.

CLAIRVILLE. — Je vois cela d'ici. Tout le monde prend la mouche, dans ce château-là.

DENNERY. — Au fond un ours blanc et un ours noir qui jouent à l'écarté... On ne saura pas ce que cela veut dire, mais ils feront bien dans le paysage.


Que signifient ces ours? Est-ce une allusion à la Russie? Nous ne le croyons pas.

L'AVARICE

Les caves de la Banque et le cabinet de Chilly. Des coffres-forts qui appellent au secours, qui se changent en canons; des caisses de diamants, des tonnes d'or, des tonnes d'argent, des tonnes...

CLAIRVILLE. — Des tonnes attelées d'un cheval?

DENNERY. — Je vous demande encore ce sacrifice. Je respecte vos convictions à cet égard, mais permettez-moi de ne pas m'en servir.


LA GOURMANDISE
Le dîner s'avance.

Changement à vue. Les grottes de cristal. Eblouissements. — Rideau.

LA LUXURE


L'AVARICE
Coupe les liards. les pains à cacheter et les rats en deux.

Les pèlerins abordent dans l'*Ile des Coquillages*.

Naturellement, le ballet infernal. La jeune princesse, selon la coutume finlandaise, porte une gaine de poignard à sa ceinture. Méphistophélès, dans un pas de deux soutenu, cherche à y glisser la lame de son poignard. Nous pouvons, dans ce tableau, trouver les inspirations les plus délicieuses de notre fantaisie : Le sérail. — Le prince Bel Azor qui veut y pénétrer sans faire visiter ses passe-ports — Le supplice du pal.— L'intermède des bébés avec des têtes de carton chinoises. — les odalisques, — les marionnettes. — Le cortége du sultan, etc , etc., etc. Voilà un bon acte. Nous finissons par le château de

LA GOURMANDISE

La statue de Gargantua qui avale le prince Bel Azor.—Le prince parvient à s'échapper par une porte dérobée.

CLAIRVILLE. — Cher ami, je vous suis on ne peut plus reconnaissant de cette concession.

DENNERY. — Je n'ai jamais été systématique. — Ensuite, le défilé des cuisiniers, des plats, des bouteilles et de la batterie de cuisine. Après le défilé, tous les personnages reparaissent avec des seringues, comme à la cérémonie de la Comédie-Française.

Pour tableau final, nous avons la *Fontaine vivante*, avec des feux de Bengale.

—

UN CRIEUR DES RUES. — Demandez! Cent calembours nouveaux pour un sou.

CLAIRVILLE — Nouveaux? Si tu en as des vieux qui aient traîné partout, j'en prends un mille.

LE CRIEUR. — Monsieur, vous pouvez prendre ceux-là.

CAIRVILLE. — Donnez. Nous intercalerons tout ça dans les trucs... Tiens, mon ami, voilà une stalle pour la première. Tu es de la pièce, mais tu ne seras pas nommé.


La cérémonie de la Comédie-Française.

LE CRIEUR. — Merci. bourgeois .... Demandez! cent calembourgs nouveaux..... pour un sou..... les mêmes..... qui seront..... dans les *Sept Châteaux du Diable*..... un sou.

J.


Je suis le petit *Schah* ! Est-ce assez spirituel? Aussi les auteurs sont deux.


WILLIAM-ESQUIRE


Petits Chinois rachetés pour un sou.


Le docteur Denise Ferrare. Une *médecine* agréable à prendre — par la taille.


Le ballet des balais.

Vient de paraître! — LE JOURNAL DU BORD

DU CAPITAINE SEM-CHAM ET JAPHET

Air connu.

Ayez toujours un pavillon en poche.
On ne sait pas ce qui peut arriver.

A monsieur Dentu, éditeur, Palais-Royal.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous informer qui je me nomme amiral en chef de la marine confédérée. Je suis étonné d'apprendre qu'un éditeur ne se soit pas présenté plus tôt à mon bord. Si je ne suis pas tiré à 100,000 exemplaires dans les 24 heures, je vous fais empoigner par mes marins, et amener de force à bord du *Sumter*, qui est, comme voyez, d'un bon tonneau. Ces volumes seront reliés, blindés et estampillés aux *Etoiles* et aux *Rayures* nationales.

—

A Monsieur le président des Etats-Désunis.

MONSIEUR. — Avant mon départ, j'ai eu l'occasion d'éprouver mes hommes. Nous avons capturé une sole d'une belle dimension. Nous avons immédiatement arboré le pavillon Henri IV. Nous sommes en mer. Adieu, mon beau navire, aux grands mâts pavoisés.

Règlement du bord.

» ART. 1er. — Il est interdit de fumer.
» ART. 2. — Les navires de guerre anglais et français seront respectés.
» ART. 3. — Il est également interdit de se baigner sans caleçon dans la limite neutre de la lieue marine.
» ART. 4. — Toute cocotte qui serait trouvée à bord..., etc.

En vue du Mississipi.

Brise fraîche. — Pas de charbon. Toutes les nations européennes nous refusent du combustible. J'ai embarqué à bord tous les pavillons du globe, décrits par M. Victor Hugo, dans *les Orientales*. Si j'avais du charbon, j'arborerais l'incendie. Une voile!



Plus de charbon. Chauffage aux nègres.

En vue de Chandernagor.

Pas de pilote. — Acte énergique. — Je lâche une colombe pour aller à la découverte du charbon de terre. — Elle revient avec un bocal d'olives. Je chauffe ma machine avec les œuvres du capitaine Cook.

—



Fit un grand trou dans l'Atlantique.

En vue du Sleswig.

Un cachalot nous suit depuis sept heures du matin avec une opiniâtreté inquiétante. — Pluie. — Rafales. — — Vents alizés. — Pas de charbon. — — Toujours le cachalot. — Une voile! C'est un beau navire, âgé de trois ans (*sic*), valant 40,000 dollars. — Capturé et incendié. — 2 heures. Pris 17 bricks et 4 frégates, 6 chaloupes, 3 canots, 11 brigantines, 6 trirèmes antiques provenant de la prise de Troie; 4 tonneaux qui flottaient, deux barques et 120 paquebots-poste, sur lequel les scellés ont été apposés. Enfin, nous avons du charbon, ce pain des navigateurs!

En vue du pont de Bezons.

Rencontré le *Vaisseau-Fantôme*, en partance pour la Porte-St-Martin, capitaine Marc-Fournier, monté par les *Flibustiers de la Sonore*.



Ksss-ksss! Psump! psump! psump!

Vendredi. — Le baromètre est descendu d'un 10e de pouce; il est à 29° 26' Réaumur. Je demande un vent du nord.

En vue des Moluques.

A M. le Gouverneur Crol Sainte-Anne-Curaçao.

MONSIEUR. — Je n'ai plus de charbon. J'ai capturé un poisson volant qui s'est abattu sur le pont de mon navire. Mes hommes sont à terre, où ils mangent les millions provenant de leurs parts de prise. Qu'est-ce que je vais faire de ce poisson-là? Je le tiens à la disposition des consuls en échange de combustible. N.-N.-O.



Chronomètres opimes.

En vue des îles Chincas.

26 juin.

MONSIEUR. — On ne veut pas me laisser entrer dans le port. On exige cinq jours de quarantaine parce qu'un homme de mon équipage a le rhume de cerveau. Je lui ai cassé la tête pour lever la difficulté. Maintenant on ne veut plus me laisser sortir. Nous calfatons nos ponts. *Vents légers et variables. Thermomètre*, 83°.

En vue de Creteil.

A Son Excellence le Gouverneur de Puerto-Cabello.

MONSIEUR. — J'ai capturé 174 vaisseaux que j'ai renvoyés à leurs familles, ne sachant absolument où les mettre, et 18 paquebots que je porte en breloques de montre. — En mer. — Visite au consul britannique. — Visite pas rendue. — Capturé sa flotte et démoli ses forts. — Rencontré un navire hollandais. — *Ohé! du navire!* Pas de réponse. — Nous rencontrons des harengs-saurs. — (Pas de charbon!) — Les navires s'abordent de si près que j'allume mon cigare à la pipe du commandant hollandais. — *Je lui demande ses papiers.* — Pas de réponse. — *Je lui demande l'heure.* — Rien. — Supposant que ce vaisseau était monté par des sourds-muets, je l'ai canonné et incendié. Il faut bien tuer le temps. Toujours pas de charbon. — Rencontré la *Nouvelle-Héloïse*, vaisseau sentimental. Je l'ai réduit en paquet d'allumettes.

En vue de Borneo.

Psump! psump! psump! Nuit noire. Qu'est-ce qui va là?... Je mets le feu pour éclairer la situation. C'est une baleine qui flambe comme de l'huile. Ce spectacle est grandiose. — Vent frais. — Ciel nuageux. Je fais peindre mon navire en jaune. De loin on jurerait qu'il est cuirassé. J'ai aussi fait peindre des gueules de canon tout autour. Hier, nous avons joué au bézig. J'ai fait le 500 deux fois, 41° longit. nord.



Nous rencontrâmes une flotte, nous l'abordâmes, nous l'enfilâmes, et la coulâmes.

En vue des Echelles du Levant.

Vendredi. — *Mer houleuse.* Descente dans l'île de Robinson Crusoé. Encore une mystification britannique. Si je rencontre le *Great-Eastern*, je le coule. Capturé 37 navires. Total : 115 francs. Les capitaines n'ont même pas de chronomètres. — Trouvé une collection de la *Patrie* du soir, qui ne tarit pas en éloges sur le *Sumter*. Lire les journaux est une grande consolation. Si vous pouviez me faire parvenir du charbon, vous me feriez bien plaisir. Capturé encore deux phoques et un you-you. Rencontré la *Grande-Bretagne*, vaisseau de ligne français. N'oublions pas Lafayette et le salut à poudre! Et puis, entre nous, la *Grande-Bretagne* porte cent canons... Aurions-nous le dernier mot? S.-S.-E.



En croisière. — Heures de loisir.

A la Plata-Rio-Janeiro.

MONSIEUR. — Je n'ai pas encore reçu le charbon que vous m'annoncez par votre dépêche en date du 8 courant.— En attendant, je brûle des nègres. Les consuls du Nord accaparen tout sur mon passage.

L'après-midi du 29 juillet trouvera le *Sumter* en face de l'île de la Tortue; à 11 heures du soir, la sonde donnera 33 brasses à la pointe E.-S.-S.-O. L'ancre a cassé sa chaîne — comme je l'espère, nous briserons les nôtres, avec lesquelles j'ai l'honneur de vous être attaché. N.-N-E. *Bonne petite brise.*

En vue des buttes Chaumont.

Le vent est contraire, le courant nous porte à la côte; la carte indique qu'il y a des bancs, le baromètre monte à l'arbe et le capucin sonne sa cloche. Cependant comme les observations donnent 2° 38' lat. N. et 47° 48' 54" 73''' long. O.-N.-S.-E.-N., la question du voyage me paraît résolue.

Réponse du Gouverneur.

MONSIEUR. — Il est inutile d'informer l'Europe que nous manquons de charbon. Faites comme si vous en aviez. C'est le seul moyen d'inquiéter l'ennemi.

En vue de Monaco.

Embarqué beaucoup d'eau claire, du sucre, de l'indigo, du café, de la canelle, du rhum, du porc salé. — Pas de charbon. — Rencontre imprévue. — Trop de canons. — Capturé 6 navires chargés d'or. — Capturé 3 jeunes filles de Mabile, qui se sont embarquées pour acheter du tabac de Maryland. Elles sont relâchées — dans leurs mœurs.

» Avant d'arriver à Cadix
» Nous étions s x;
» Mais en arrivant à Cadix,
» Nous étions dix. »

En vue de la Cannebière.

Beau temps clair. — Nous entrâmes dans la baie, nous découvrîmes une montagne, nous capturâmes un nègre et nous restâmes en panne toute la nuit. Le vent du S.-O. nous promet une journée calme qui nous permettra de ruiner le commerce de l'ennemi.

En vue d'Ostende.

Matinée nuageuse. — Nous ruinâmes ce commerce, en effet, comme le baromètre l'avait annoncé.

Un homme à la mer!... Bah! un de plus, un de moins... Pas de charbon! L'état sanitaire est excellent, etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc., ...

PROSPER MERRIMAC,
Rédactor du Monitor universel.

FIN.
Il est dix heures, je rentre chez ma mère.

QU'EST-CE QU'IL Y A LA DEDANS?

No 9997 : Une tête cassée.

Il y a deux nouveautés curieuses au musée du Louvre. Premièrement : l'installation complète et définitive des pots dits Campana, dans la grande galerie de Charles X.

Ces pots sont toujours les mêmes ; vous vous souvenez de l'immense sensation qu'ils produisirent à leur déballage, et c'était justice : ce sont de jolis pots; mais depuis qu'ils sont dans leurs meubles, qu'on a mis à profit toutes les ressources de l'ébénisterie, de la tabletterie, de la menuiserie et de la serrurerie pour augmenter leur prestige, qu'on a dépensé des sommes énormes pour les mettre en chapelle, l'effet est magique.

Figurez-vous, sous des glaces merveilleuses enchâssées dans l'ébène, six cruches respectueusement espacées l'une de l'autre et absolument semblables; — pas un ornement, pas une anse, rien qui puisse détourner l'attention et nuire à l'aspect sévère, grandiose, idéal de ces récipients.

A trois pas de là, sous des glaces merveilleuses, enchâssées dans l'ébène, six autres cruches respectueusement espacées l'une de l'autre et absolument semblables aux premières; — pas un ornement, pas une anse, rien qui puisse détourner l'attention et nuire à l'aspect... etc. — Il y en a comme cela la longueur d'un quart de lieue, — quand on prend cette collection en enfilade; c'est un spectacle unique à Paris; unique peut-être en Europe!

On frémit quand on pense qu'une toute petite pièce de campagne, chargée avec soin, pourrait réduire en tessons tous ces pots, — d'un seul coup! — Mais on se rassure bientôt en réfléchissant que ces tessons eux-même auraient encore cette noblesse sans affectation, cet air imposant, cet aspect de grandeur qui font de ces cruches, les plus belles cruches que l'imagination humaine puisse rêver en un jour de fièvre ardente.

QUELQUES POTS NON CASSÉS.
Il y a évidemment quelque chose là-dessous.

Quoi qu'il en soit, il est impossible que la beauté esthétique de ces milliers d'objets soit la seule cause de la tendresse, de la sollicitude, de la vénération coûteuse dont on les entoure. Il y a évidemment quelque chose là-dessous, ou plutôt, non : il y a quelque chose dedans. — Oui, j'en ai la conviction intime : il y a dans ces pots des liqueurs précieuses, des vins exquis, des nectars venus peut-être du fin fond de l'extrême l'Asie, ou du centre de l'Afrique. Je n'en veux pour preuve que le sourire légèrement railleur du gardien auquel j'ai demandé ce que contenait ces cruches. — Cet homme ne m'a rien répondu, mais son nez était rouge, son regard légèrement éteint, — il doit avoir la clef. — Aucune étiquette, du reste, n'indique la qualité du contenu de tous ces récipients. On se perd en conjectures, mais en supposant simplement de la fine champagne à 10 fr. la bouteille, il y en aurait là pour des sommes folles.

No 19873 : Une tête cassée.

Je ne veux pas, puisque nous parlons de cet admirable musée Campana, passer sous silence et ne point indiquer à l'admiration publique la collection, — sans précédente — des nez cassés, des éclats de pierre de taille antique — garantie antique — et des platras, tessons, détritus de toutes sortes provenant des démolitions. Il y a sous ces vitrines splendides des richesses incalculables. — Des têtes en terre cuite absolument mutilées, mais admirables. Sont-ce des plantes grasses dans des pots, des éponges difformes, ou n'importe quoi ? C'est prodigieux, — et l'on se demande encore : Mon Dieu, qu'est-ce qu'il peut y avoir là-dedans ? Néanmoins, c'est au-dessous des pots comme coup d'œil général.

Du No 990877 au No 133576 . plusieurs têtes cassées.

Arrivons maintenant à la se-

conde curiosité du Louvre. A savoir : *La colonne Trajane allant au feu* ou *le triomphe de la chaudronnerie artistique*, ou *les nouvelles marmites des Invalides.*

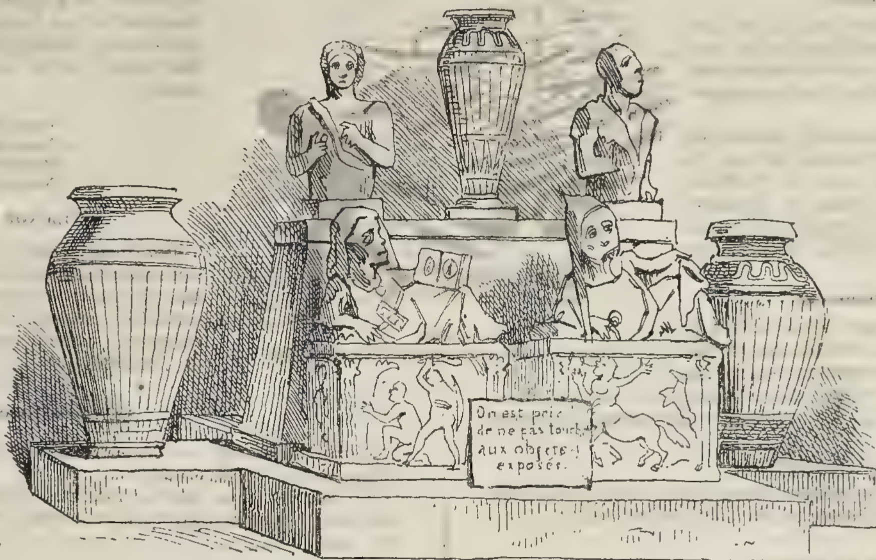
Voici ce que c'est : on a eu l'idée de faire faire des bronzes d'après les moulages de la colonne Trajane, exposés par morceaux, il y a deux ans, je crois, au Palais de l'Industrie.

On a ainsi reconstitué une véritable colonne Trajane en bronze, mais comme il n'y avait guère de salles capables de contenir ce long mirliton en hauteur, on l'a coupé en six morceaux. Mais n'allez pas croire qu'on a placé chacun de ces morceaux intacts sur une base quelconque : on les a placés sur le sol même, et on en a régularisé les hauteurs en y ajoutant des morceaux et en ornant le contour supérieur d'un joli bourrelet. Ce ne sont plus des fragments de colonne, ce sont des chaudrons parfaitement complets, moins les anses, et lorsqu'on entre dans cette galerie encombrée par ces six cuves, la première idée qui nous vienne à l'esprit est de chercher où sont les fourneaux.

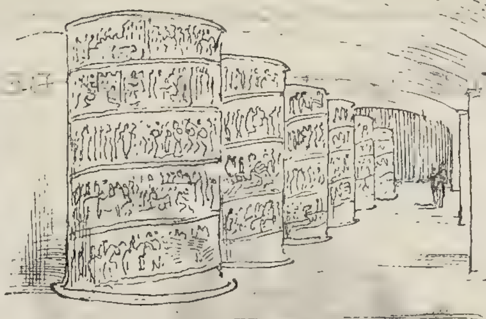
Quoi qu'il en soit, si on regarde ces marmites, on est ému par le caractère vraiment grand de cette longue frise. Outre les détails qui vous donnent des renseignements précieux et singulièrement intéressants sur les costumes, les mœurs, l'allure, les manières d'être des Romains et des Barbares, il y a dans la composition même une liberté de composition, un caractère de majesté tout à fait imposant. J'ai été curieux, en sortant de là, de voir la colonne Vendôme, qui est une copie de la colonne Trajane. — Hélas! comme l'œuvre moderne paraît petite et mesquine. Le soubassement de la colonne Vendôme, occupé dans son entier par un bas-relief représentant un groupe d'uniformes et d'armes, ressemble à la lettre à une boutique de vieux habits, lorsqu'on le compare à celui de la colonne Trajane, où les boucliers, les cuirasses, les armes s'enchevêtrent avec tant d'art et produisent un si noble effet.

Mais encore une fois, pourquoi de ces six fragments avoir fait six chaudières? Ça n'est certainement pas sans intention; qu'est-ce qu'il peut y avoir dedans!!!

X.



No 145795 : deux tombeaux cassés, deux statues cassées, trois pots cassés.


Les cuves de la colonne trajane.

OBSERVATIONS

La femme ne veut pas toujours aimer, mais elle veut toujours plaire; ce qui fait qu'elle invite sans cesse et ne se rend que quelquefois.

* * *

Les hommes étant tels, ce qui m'étonne le plus, ce n'est pas de trouver des coupables, mais des juges.

* * *

Le commun, c'est d'avoir telle ou telle passion; le rare c'est de les comprendre chez les autres quand elles nous ont quittés.

* * *

Il est difficile d'imposer sans en imposer un peu.

ALFRED B.

AUX EAUX DE KISSINGEN

Le chemin de fer me laisse à Schweinfurt. Trois heures de voiture à faire!

J'arrive enfin à Kissingen à dix heures du soir. Tout le monde est couché à l'hôtel Bellevue. J'ai fait lever un *kellner*, qui, à grand'peine, m'a servi un maigre souper, et j'ai été obligé de me traîner à ses genoux pour obtenir une bouteille de vin de *Leiste*.

— C'est bon pour cette fois-ci, m'a-t-il dit, parce que vous arrivez, mais demain au régime comme les autres.

Les eaux de Kissingen sont ordonnées contre l'obésité. Dieu qui fait bien tout ce qu'il fait a mis le remède à côté du mal : à la bière de Bavière qui engraisse il a opposé *Pandour* et *Rakoczy*, les deux sources de Kissingen. Résistez-donc à des noms pareils! Je ne puis m'empêcher de croire cependant que le régime draconnien auquel on vous soumet est pour quelque chose dans la cure.

Oyez et frémissez :

Le matin sur pied à cinq heures; — huit grands verres d'eau et promenade au pas de charge entre chaque verre; — déjeuner : une brioche d'un sol; — gymnastique forcée : haltères et trapèze; — dîner à une heure : potage, bouilli et légumes en petite quantité, peu ou point de pain, un soupçon de vin; — bain à cinq heures et re-huit verres d'eau avec re-pas de charge; — souper : pommes cuites ou pruneaux; — le soir, promenade, toujours au pas gymnastique; toute excitation « *le vin, le jeu, les belles* » et la lecture strictement interdits; — sommeil : six heures maximum. — Ouf!

Et toujours et partout l'orchestre! Je deviens valsophobe!

Le lendemain de mon arrivée je fus réveillé au petit jour par le kellner qui frappait à toutes les portes. C'était l'heure de la buvette. Déjà les margelles des deux puits étaient entourés de buveurs. Les premiers arrivés étaient les empereurs de Russie et d'Autriche et le roi de Bavière, absorbant leurs verres d'eau comme de simples mortels sans que personne songeât à crier : « le roi boit. »

Pouah! que c'est mauvais! Ce n'est encore rien que de les prendre; il faut encore les..... Mme de Sévigné dit *rendre*. C'est en effet la grande affaire de Kissingen. Il y a le côté des hommes et le côté des dames, bâtis à claire-voie sur la *Saale*. — Que de cocotes de papier blanc roulent ses flots azurés! et quelles belles carpes! Elles sont sacrées; on le serait à moins.

Les Esculapes de l'endroit se rendent dès l'aurore sur la promenade et donnent leurs consultations sous un arbre, comme saint Louis rendait la justice, et d'une façon tout aussi expéditive.

— Eh bien! ce matin?

— Cinq fois.

— Pas assez; deux verres de plus. A un autre.

Je ne sais comment j'ai résisté. La diète, l'exercice forcé, les eaux surtout qui, outre leur principe *débilitant* contiennent beaucoup d'acide carbonique, ont bientôt mis *a quia* l'homme le plus robuste; des congestions même sont à craindre. C'est ce qui fait défendre le jeu et la conversation des dames; un duc de Nassau en est mort il y a quelque vingt ans. Aussi les médecins recommandent-ils, en certains cas, de faire chauffer l'eau pour en dégager le gaz carbonique. J'ai usé d'un remède plus simple. J'ai pris de temps en temps des vacances, en cachette pour visiter les environs : les ruines de Frimberg et de Bodenlaube, Bruckenau, Boklet (autre établissement thermal) et la Franconie. Il y a là un rocher nommé *Frieffenstein* qui produit un petit vin de *Calmus* qui singe admirablement le madère. J'ai été aussi au théâtre qui se *tire de jour*, comme on dit à Bordeaux. C'est un joli édifice,

avec un joli fronton, des pilastres de verdure et un foyer en terrasse. On voit que le roi Louis, celui de Lola Montès, a passé par là. On retrouve le goût artistique du galant monarque dans un beau groupe allégorique représentant les sources. Quant à la ville même de Kissingen, elle est ce que sont toutes les villes d'eaux d'Allemagne : blanche, proprette et tirée au cordeau ; on doit rentrer ça l'hiver dans la même remise où l'on serre les ruines des vieux burgs. On y trouve l'inévitable Kurhaus, — c'est là que logent les Majestés — et l'éternel Kursaal. Triste Kursaal que celui de Kissingen où l'on n'entend jamais : 36, *rouge, pair et passe*; l'orchestre joue devant les banquettes. C'est bien fait.

Les bains se prennent à une petite distance de la ville. Drôles de bains. Un puits artésien fournit une eau salée dont le sel, excellent pour la cuisine, est recueilli en la faisant retomber d'une grande hauteur sur des fascines de fougères. On met ce sel dans l'eau d'une grande piscine, — une vraie saumure, — et des jets d'eau, artistement disposés donnent à ces bains un mouvement destiné à reproduire l'agitation de la mer. Cela m'a rappelé le théâtre nautique de la salle Ventadour.

On prend aussi des bains de *propreté* dans la rivière ; mais en amont; pas en aval!

Enfin, après vingt-cinq jours de *retirades*, — c'est le nom allemand des petits cabinets sur la Sale, — je me suis pesé : j'avais perdu vingt-sept livres!

C.

LES FÊTES DE BRUXELLES

Je vous ai promis quelques détails sur les fêtes de Bruxelles et sur le *Géant*. Le *Géant* s'est enlevé, vous savez, comment. Ascension superbe, où le soleil et le ciel bleu faisaient leur partie ; une foule immense, enthousiaste, applaudissant, agitant ses mouchoirs, jetant en l'air ses chapeaux, comme les Espagnols à la *corrida*, bref tout le délire de quatre cent mille individus qui voient réussir une expédition. En ce cas là ils ne marchandent pas leurs bravos.

Nadar s'est embarqué avec dix passagers. D'abord nos aéronautes étaient treize. Partir treize, et le 26, — deux fois treize, — disaient les superstitieux, c'est impossible! Il paraît que les superstitieux avaient raison. La charge du ballon s'est trouvée trop lourde. On a fait descendre trois voyageurs, et voilà MM. Nadar, d'Artois, Sterckse, Frédérick, G. Barral, Yves, Guyot, Nizet, de Rote et deux hommes d'équipe dont les noms m'échappent, agitant leurs drapeaux et leurs banderolles près des nuages.

Je vous assure qu'on n'avait pas besoin d'une tournure d'esprit lyrique pour trouver admirable le spectacle de cette poignée d'hommes laissant la terre pour l'infini. Le *Géant* c'est le *Léviathan* des ballons. Le vent lutte contre lui avec plus de violence. Que la bonne fortune les garde !

Maintenant un mot des fêtes.

La bonne ville de Bruxelles célébrait le trente-quatrième anniversaire de sa délivrance. Elle avait tendu de noir les monuments des martyrs de l'insurrection contre les Hollandais. Puis, ça et là, des expositions. Avant hier, dimanche, la fête de nuit était vraiment superbe. Sur la place de l'Hôtel-de-Ville, dans une rotonde éclairée au gaz, un orchestre excellent exécutait les airs patriotiques de la Belgique et jouait avec élan la *Brabançonne*, ce superbe chant de triomphe. Pendant le concert, des feux de Bengale embrasaient la tour de l'Hôtel-de-Ville de leurs flammes vertes, rouges ou bleues et découpaient l'iml'immense jet de pierre dentelée sur le ciel noir. Cela ne se décrit pas. C'était féerique.

Des expositions, la plus curieuse, ce n'est ni l'exposition zoologique ni l'Exposition de l'industrie, mais l'Exposition des cartons. Cartons de Flandrin et cartons allemands : il y a là des merveilles. Je ne connaissais pas l'immense composition de Kaulbach qui s'appelle la *Réforme*, et qui est un chef-d'œuvre admirable. Toute l'école de Dusseldorf est d'ailleurs représentée ici; plusieurs artistes allemands ont envoyé des épisodes belliqueux où les Français sont assez maltraités. Pauvres Français !

On a annexé à l'Exposition des cartons, une ou deux salles de tableaux modernes. Passons vite! Mais j'ai trouvé là le fameux tableau de Courbet que le jury de 1864 a refusé comme peu moral. *Femmes damnées!* C'est un tableau assez médiocrement réussi, qui représente une jeune femme blonde visitée dans son sommeil par une dame brune, en pantoufles. Le roi Léopold, qui visitait l'autre jour l'Exposition, s'est arrêté assez longtemps devant ce tableau qui fait rêver Charles Baudelaire. Puis ensuite :

— Bah ! je ne serai damné qu'à moitié, a-t-il dit; je n'ai regardé que d'un œil !

Il y a peu de Parisiens ici, surtout peu de Parisiennes. Quelques échappées du bal Bullier et du quartier Latin qui essayent de tenter la fortune flamande. Mais beaucoup de jeunes Belges, colorées comme des Rubens, qui n'ont qu'un tort, celui d'exagérer la mode déjà vieillie des filets, et de porter jusqu'au milieu du dos cinq ou six livres de cheveux odorants — ou odoriférants, comme vous voudrez. Côté des hommes : on porte ici, à présent, beaucoup de ces horribles chapeaux gris que je déteste et de criards gilets à carreaux rouges que nos yeux ont appri à haïr.

J'ai visité le Parc, ce charmant et verdoyant Parc, garni de pelouses qui valent bien celles de Versailles. La verdure des arbres, plus sombre que celle des Tuileries (nous allons vers le Nord), répand son ombre de tous côtés. Mais la plupart des statues du Parc sont écornées, le nez brisé, les doigts cassés. Ce sont les Hollandais, paraît il, qui, en 1830, n'ont pas voulu quitter Bruxelles sans en emporter un souvenir.

J'ai retrouvé bon nombre d'Anglais à Bruxelles, beaucoup de *riflemen*, venus de Londres pour disputer le prix de tir à la milice flamande. Le Tir national belge est établi au bout de la chaussée de Louvain, et il faut voir les miliciens s'y rendant sur les impériales d'omnibus, moins martiaux, ma foi, que nos gardes-nationaux ; les uns munis de parapluies, les autres d'ombrelles : car il fait ici une chaleur du diable. L'un d'eux portait des provisions dans un sac en tapisserie. Les Belges aiment à jouer aux soldats, à taper du tambour, à marcher au pas. D'ailleurs, dans cette milice, il y a de tout un peu : des grenadiers, des éclaireurs ou carabiniers, des artilleurs, et je crois des pompiers. Ils sont adroits comme nos meilleurs chasseurs de Vincennes. Les riflemen, aussi gros, aussi gris, aussi grands, aussi rouges, aussi verts qu'à Londres, fraternisent sans grands éclats avec les Flamands, et logent flegmatiquement leurs balles en plein centre.

Passons au théâtre. On se croirait à Paris. *Rocambole*, *Aux crochets d'un gendre*, le *Trouvère !* Amina Boschetti! Car la Boschetti est ici; elle dansait hier le pas de la Liberté dans une apothéose représentée devant les derniers combattants des Journées de septembre. Un poëte français (il m'a défendu de vous dire son nom, et je ne vous le dirai pas) lui adressais hier ce sonnet. . mais je crois que vous n'aimez pas trop les vers... dans votre journal :

Amina bondit, fuit, puis voltige et sourit,
Le Welche dit : « Tout çà, pour moi c'est du sanscrit.
« Je ne connais en fait de nymphes bocagères
« Que celles de *Montagne aux herbes potagères*.

Du bout de son pied fin et de son œil qui rit
Amina verse à flots le délice et l'esprit ;
Le Welche dit : « Fuyez, délices mensongères,
« Mon épouse n'a pas ces allures légères ! »

— Vous ignorez, Sylphide, au regard triomphant,
Qui voulez enseigner la valse à l'éléphant,
Au hibou la gaieté, le rire à la cigogne ;

Que sur la grâce en feu le Welche crie haro !
Et que le doux Bacchus lui versant le Bourgogne,
Le monstre répondrait : j'aime mieux le faro !

Moi, j'aime Bruxelles. On y voit tout, on y lit tout, on y dit tout. J'ai vu jouer hier le *Jésuite*, un mélodrame effroyable, devant toute une foule enthousiasmée. Le titre raconte la pièce, n'est-ce pas ? Ceci se passait au Théâtre-Lyrique. Le Théâtre-Lyrique est un théâtre essentiellement belge, et qui n'a pas son équivalent ailleurs. Figurez-vous une halle immense gentiment décorée, flanquée d'un jardin fleuri de bosquets, où l'on s'égare quand il fait trop chaud dans la salle, et d'où l'on sort quand il fait trop chaud sous les charmilles. Dans la salle, on joue, à la fois et dans la même soirée, le drame, le vaudeville, le ballet, l'opérette, et l'entrée coûte 50 centimes. Notez que ce théâtre est fréquenté par le tout Bruxelles qui vit et s'amuse. Dans le jardin, on joue l'éternelle comédie qui rajeunit le monde.

Le spectacle fini, à minuit, la salle devient un bal. On danse, et depuis les danses wallonnes et flamandes jusqu'au cancan gaulois, tout se retrouve dans les quadrilles. C'est là que nos Parisiennes débutent,

mais dès que leur bottine a donné du talon dans le cœur d'un gentleman, elles se contentent de regarder danser — quelquefois dédaigneusement.

Un autre bal, c'est le bal Mignon. sur le boulevard. Au premier, on danse; au rez-de-chaussée, on écoute de la musique exécutée par l'orchestre de Julien Langenbach, le plus merveilleux des orchestres. On ne danse, bien entendu, qu'après les derniers accords du concert. J'ai entendu-là le finale de *Lohengrud*. J'hésite à dire que cela doit être applaudi à tout rompre, mais assurément cela doit être écouté

Prenez, commme je vous la donne, ces notes écrites à la diable. J'en ai bien d'autres. Je vous les donnerai une autre fois.

J. C.

CHOSES ET AUTRES

—

Décidément les Anglais enlèvent toute espèce d'intérêt aux affaires judiciaires. Ces gens là vont vraiment trop vite. A peine Muller arrivé, on le juge. Pas d'émotion, pas de discours, pas de détention préventive, pas de compte-rendus poignants. Et l'on prétend que les Anglais s'entendent à la réclame ! Parlez-moi de la France. Voilà un pays où l'on a le secret de *la suite au prochain numéro;* où l'on connaît le bon endroit d'arrêt, le mot de la fin, etc. Tout homme ici est un peu feuilletoniste, et l'on se garderait comme d'une chose monstrueuse d'en finir si promptement avec les gens.

—

Un maréchal, un des grands noms de l'Empire, une de nos gloires militaires, celle-là même qui commande aux lettres et aux arts, vient de découvrir qu'il y a un baromètre dans chacune de nos cheminées. Il suffit, pour s'en assurer, de laisser fumer ladite cheminée tous les matins, de huit à neuf heures. Je doute que ce moyen soit du goût de tout le monde.

—

Les Bouffes-Parisiens ont annoncé qu'ils vont diminuer le prix de leurs places. J'espère alors qu'on sera mieux assis. Mes lecteurs savent qu'à Paris, on a coutume de faire payer une chose d'autant plus cher qu'elle est plus mauvaise. C'est satanique, mais logique. Quand un restaurateur craint que son bifteck n'ait été trop dur, il le compte 2 francs au lieu de 1 franc 25; impossible de réclamer... Comment croire que, pour ce prix, on n'ait pas eu quelque chose de bon ? — J'espère donc qu'aux Bouffes-Parisiens, on sera désormais mieux assis.

—

Il y a eu, à Aix, un concours de poésie provençale. Trois sujets à traiter : l'éloge du roi René (c'est de fondation); l'éloge de l'agriculture.. provençale .. et 3° : *sujets plaisants* Ce *sujets plaisants* est joli : il paraît que le jury regarde lui-même comme peu plaisants les éloges du roi René et de l'agriculture... à moins cependant que, par plaisants, on n'entende.... mais il y a un chanoine parmi les examinateurs.

—

Le Théâtre-Français en a déjà fini avec la *Volonté*. En attendant l'*Inventeur*, d'Augier, il a repris, *On ne badine pas avec l'amour*. Après la *Volonté*.... le Théâtre Français est bon diable; non-seulement il entend la plaisanterie; mais encore il se raille lui-même. M. Lissagaray préférera sans doute les vers de M. du Boys à la prose de Musset; mais, n'en déplaise à M. Lissagaray, vivent les hommes inutiles ! Il y a encore des gens, qui, semblables à Gautier, préfèrent une rose à une clou.

—

La maison d'arrêt de la garde nationale (Hôtel des Haricots) vient d'être fermée. Pas de soupir d'allègement. On en ouvre une autre le 20 octobre. Vous avez tout un grand mois devant vous pour ne pas monter votre garde. — C'est égal, cette démolition est un malheur. Oh ! soldats citoyens vous trouverez bien dans l'autre prison la même geôle et le même ordinaire; mais qui vous rendra cette chambre où Musset, Balzac, Gautier, Sue et tant d'autres avaient passé... chambre qui garde encore des vestiges de ce passage ? Si le gouvernement veut rendre sa prison vraiment fascinatrice, je lui conseille vivement d'y faire incarcérer au premier jour, et d'autorité, tout ce qui nous reste d'hommes de talent en France. — Mais le gouvernement ne tient peut-être pas à rendre cette maison agréable.... je connais un garde national qui a refusé son service rien que pour rendre visite à ce sanctuaire.

—

A Nevers, il n'y a pas de théâtre. Les employés de la Préfecture et les jeunes gens, vulgairement nommés : calicots, se sont réunis pour en ouvrir un. Acclamations générales. M'est avis que M. le Préfet et MM. les marchands de drap sont bons enfants; à leur place, je craindrais plus d'une faute d'orthographe dans mes rapports, plus d'un centimètre oublié dans mes étoffes, tandis que mes commis apprendraient la *Mariée* du *mardi gras* ou la *Case de l'oncle Tom*. Qui vivra verra.

—

J'ai assisté à une chasse à courre : l'on n'a rien tué du tout. Seulement j'ai fait vingt lieues, rien qu'en faisant tourner mon cheval sur lui-même... Ta, ta, ta — par ici, quand j'étais par là, par là, quand j'étais par ici. — J'ai vu un cerf une fois, le gaillard allait lentement, se souciant aussi peu de nous que de l'an 40. — On m'a dit, au retour, que j'avais été favorisé; le cerf ne s'est montré qu'à moi... le trait ne fait nullement mon éloge.

Voilà tout ce que j'ai vu dans cette chasse à courre. Mais comme on dîne !

—

On sait que l'œuvre de Delacroix a son exposition. L'œuvre de Raphaël a également la sienne. Vraiment ? A la fête de Saint-Cloud, au-dehors d'une baraque grande comme une bicoque des boulevards, sont écrits ces mots : « *Ici l'on voit pour un sou tous les cadres de Raphaël.* » Je vous fais grâce de l'orthographe. Laisez-moi seulement vous expliquer que *cadres* veut dire *tableaux*. Si cependant ce n'étaient que les cadres... Je ne suis pas entré.

—

On aura beau dire : c'est une singulière mode que celles du Poney. Je trouve que rien n'est plus comique que tous ces petits rats tirant sur leur paniers et tricotant des jambes. Ils ressemblent à ces joujous mécaniques qu'on monte avec une clef... Et, en effet, le Poney, quelqu'importance qu'on lui donne à Londres, à l'heure qu'il est, n'est qu'un joujou.

Voici déjà de longues années que le Poney du Shetland est travaillé. — On l'a croisé avec de magnifiques Arabes, on l'a soumis à un élevage merveilleusement étudié, et je ne sache pas, après tant de soins, que le résultat soit autre qu'une légère augmentation de taille. — Pourquoi, dans ce cas, ne pas prendre immédiatement un cheval élevé et éviter tant de soucis ?

—

C'est un effet singulier de la mode que l'usage de ces petites bêtes. Je comprends encore qu'on s'en serve comme dadas, pour les enfants ou les dames; mais, en vérité, aucune race n'est moin sproprе que celle là à constituer un attelage sérieux et encore moins à fournir des chevaux de selle. — Pour vous en convaincre, allez fumer un cigare vers les neuf ou dix heures du matin dans l'allée de l'Impératrice et regardez passer le comte de C., flanqué de son ami V**** L. Si vous n'éclatez pas de rire, je m'engage à vous offrir une paire de poneys de 200 guinées. — Je serais fâché que le comte s'en blessât, mais, en vérité il a l'air d'un grand bébé sur un gros chien. Ses jambes traînent dans la poussière, tandis que la pauvre petite bête se demène comme un écureuil dans sa cage.

—

Le poney est une excentricité, une bizarrerie de jolie femme. Les journaux ont constaté après nous, et peut-être un peu légèrement, que la fameuse Anonyma de Londres avait la première mis ces petites bêtes à la mode. — C'est parfait, mais il serait désolant que le vrai monde parisien se crût obligé de suivre Mlle Anonyma dans ses fantaisies comme l'a fait la fashion anglaise, d'autant mieux que les fantaisies de cette reine de l'impossible vont parfois un peu loin. La suivra-t-on, par exemple, dans l'innovation étrange qu'elle tenta le mois dernier, à Saint-Pétersbourg, et qui consiste à remplacer la chaste robe d'amazone par un costume complet de jockey ? Veste et toque velours bleu à franges d'argent, culottes collantes et bottes.

X.





A-PROPOS DE L'HUILE DE MARRONS D'INDE — ANTI-GOUTTEUX GENEVOIX



— Mesdemoiselles, nous sommes très-riches; papa qui est un grand médecin et un savant, disait l'autre jour en tenant un marron, voici un véritable trésor! à ce compte-là nous en avons pour plusieurs millions.

Le comble du guignon! Promener sa goutte pendant 25 ans, sous les marronniers des Tuileries sans se douter qu'on avait le remède à portée de la main.



Contemporaine d'Hippocrate, l'huile de marrons d'Inde est vieille comme le monde : c'est donc à tort qu'on la dit enfant de M. Genevoix ; il n'est que son parrain.



Frottés à l'huile de marrons d'Inde comme des lutteurs antiques, les goutteux modernes exécutent une pyrrhique narquoise autour du monstre qui les a fait souffrir.



— Guérisson radicale de : la goutte, la sciatique, le rhumatisme et les névralgies par le docteur *Esculus Hippocastanum.*



Les gouteux de France et de Navarre se rendant en pélerinage au marronnier du 20 mars.



Onction à l'huile de marrons d'Inde...

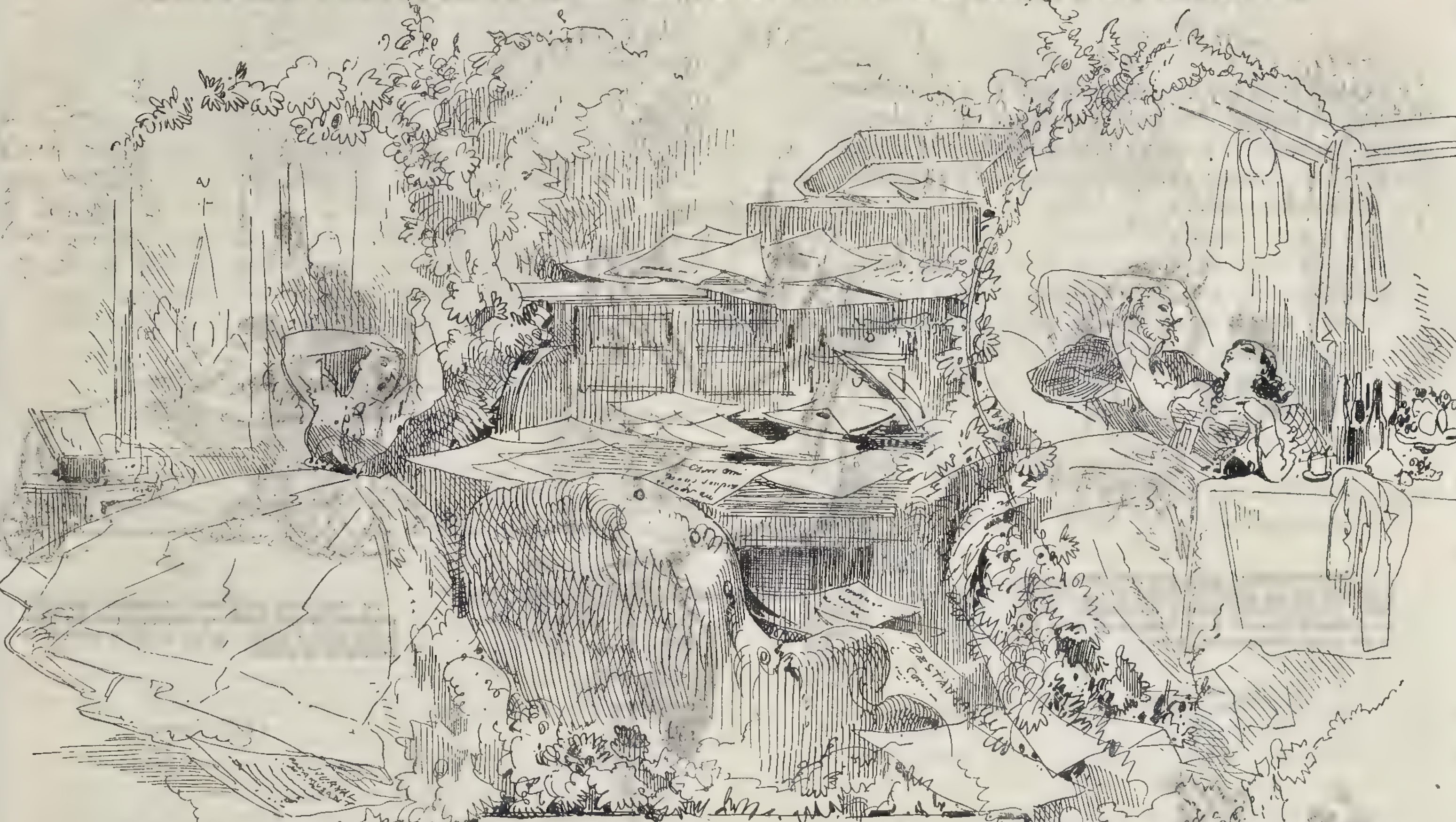
Le remède opère.



— Comment, malheureux! vous mangez des truffes avec la goutte ?
— Mais, docteur, vous savez bien qu'il n'y a plus de danger avec l'huile de marrons d'Inde.

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange Batelière.



LES

PAPIERS DE MONSIEUR

Laissés sur sa table lorsqu'il est parti pour aller rejoindre sa femme. — Il y a peut-être indiscrétion à faire connaître ces papiers, mais il y a de la part de Monsieur bien grande négligence à ne pas les brûler.

Château de Fort-Long.

A M. le comte Pierre de B.

Mon Pierre chéri — nous sommes arrivés à bon port. Papa, maman, les de Saint-Rive, l'oncle et la tante, tout le monde enfin était venu nous chercher au chemin de fer. On s'est embrassé; Bébé a passé dans les bras de tout le monde et papa nous a fait monter dans son break attelé à quatre, mon cher! — un attelage tout bêtement royal dont il vient de se passer la fantaisie, au grand mécontentement de maman, qui le gronde à chaque instant. En trois quarts d'heure, nous sommes arrivés au château. — Papa, qui a l'air de revenir des croisades depuis qu'il a sa fille, avait fait ouvrir la grande grille qui donne sur la forêt, et nous avons fait deux bons kilomètres de plus pour avoir le plaisir de rentrer princièrement à Fort-Long. Je reconnais en passant les vieux arbres de l'avenue, — la tour ronde des communs, — la gargouille de la petite chapelle, — les grands massifs et le vieux cèdre, sous lequel tu m'as déchiré ma robe en lisant *Il ne faut jurer de rien*, — tu sais, chéri? — Les portes sont grandes ouvertes, de tous côtés des visages amis. — Mon vieux Jean descend le perron, vient ouvrir la porte et abaisser le marchepied. Comme il est brisé le vieux serviteur, le bon ami! Je lui ai tendu la main avec un vrai bonheur, et lui, après m'avoir dit de sa bonne voix émue : Madame la comtesse veut-elle me permettre? a effleuré de ses lèvres l'extrémité de mes doigts.

Rien de changé : — dans le vestibule, je retrouve les grands bustes sur leur gaine, la vieille horloge à poids, la vieille rampe, le tapis rouge... tous ces souvenirs me touchent, mais je sens un besoin intolérable de t'embrasser. Je me sauve dans ma chambre, j'ouvre mon petit bureau de jeune fille qui est là, près de la fenêtre, à la même place et je t'embrasse. — Tiens, vois-tu, là, dans ce petit coin du papier où je fais un rond, je mets trois, quatre, cinq, dix, vingt baisers, cher amour. — Ah! ça me soulage un peu! — Si tu savais, mon ami, comme j'étais triste ce matin en te quittant au chemin de fer, et comme j'ai pleuré de grosses larmes sous mon voile quand je me suis trouvée seule avec Bébé et Julie dans la voiture! — Tant que tu as été là, ça allait encore, je te sentais près de moi, mais lorsque l'heure arrivée tu m'as serré la main!... Pourquoi faut-il que tes affaires ne te permettent pas de m'accompagner. — Est-ce que ça sera bien long, dis? Tâche, mon petit chéri, de revenir bien vite nous retrouver.

Tu étais ému aussi, toi, j'ai bien senti que ta main tremblait un peu. Mais pourquoi, une fois remonté en voiture, n'as-tu pas regardé de mon côté, vilain! J'ai regardé, moi, par la fenêtre de la salle d'attente. J'ai vu Jean refermer la portière, la voiture a traversé la cour et s'est arrêté un instant à la grille parcequ'il y avait un omnibus qui encombrait le passage, — j'ai vu tout cela et je me disais : Oh! il se retournera de ce côté-ci, il m'enverra un sourire... un instant, quand le coupé a tourné, j'ai aperçu le bout de ta moustache et ton cigare... mais tu regardais de l'autre côté.

Oh! le vilain, le vilain!

Je te quitte, mon chéri, il faut m'habiller et j'achève ce petit mot tandis que Julie me coiffe.

On vient de sonner le premier coup. — Encore deux petits baisers dans le petit rond... ça fait vingt-deux, compte bien.

TA LOUISE.

A monsieur le comte Pierre de B.

Caro mio,

Je compte sur toi ce soir, — viens nous prendre au Gymnase, — loge nº 4, — baignoire du rez-de-chaussée, à gauche. — C'est grand comme une tabatière, mais on s'asseoit les uns sur les autres, — c'est très gentil. — Je te ménage une petite surprise, — avec des yeux grands comme cela, et un pied!...

Pas un mot de Coralie, bien entendu.

Si tu revois les bas de soie rose, dis-leur que je suis parti tout d'un coup pour l'Islande... prendre les bains.

A ce soir; mais pas de plaisanteries, tu sais, je compte sur toi... et elle aussi... Je te dis : c'est un pied exceptionnel, ma parole. — Nous casserons une croûte après.

Poignée de main, cher veuf.

A toi de cœur,
K. de R.

CAFÉ ANGLAIS

Les huîtres vertes de Marennes.	4 fr.
Les deux potages à la bisque d'écrevisse. . .	6
Les deux canapés à l'anglaise.	6
ENTRÉES.	
Le deux tournedos à la moelle.	8
Les deux quenelles de volaille au velouté. .	8
Le riz de veau Kramousky.	10
Les esturgeons à la Chambord.	8
Sorbets. — Marasquin.	
RÔTS.	
Les rouges de rivière.	15
L'aspic de gibier.	15
ENTREMETS.	
Les champignons à la provençale.	7
Les soufflés à la purée de marrons. . . .	8
Les charlottes russes glacées.	10
DESSERTS.	
Fromage de Stracchino.	4
Fruits assortis	15
VINS.	
Château Iquem 1840.	25
Romanée Couty.	8
Château-Laffitte 1847.	15
Johannisberg.	30
Champagne de la veuve Cliquot.	12
Cafés. — Liqueurs.	10
Papiros. — Régalias. — Cabanâs.	10
Les deux bouquets.	50
Total.	284

Fort-Long.

A M. le comte Pierre de B.

Oh! mon ami! ne m'écris pas que tu es triste, isolé, et que ton *chez nous* te paraît vide depuis que nous n'y sommes plus. Je serais désolée qu'il en fût autrement et que mon absence te fût indifférente, mais d'un autre côté, cela me fait tant de peine de savoir que tu es chagrin! — Amuse-toi un tout petit peu, chéri, mais rien qu'un tout petit peu, ce qu'il faudra pour t'empêcher de maigrir. — Tu penses vraiment partir à la fin de la semaine? — Quel bonheur! j'ai annoncé cela ce matin au déjeuner, et Bébé en entendant ton nom a dit : Papa, papa. Ses petits yeux brillaient de joie et il agitait ses mains en l'air. — Tu vois que tu es attendu, mon ami. — Mon père qui vient de recevoir de Paris des bottes de marais tout à fait merveilleuses, te recommande bien de t'en munir aussi; — il attend ton arrivée pour chasser le canard dans les étangs.

Le château est au grand complet. Ernest et sa femme viennent d'arriver. — Tu n'as pas idée de l'aspect de ce pauvre garçon : un vieux saule en redingote, — une véritable ruine! — qu'a-t-il fait à la Providence? Ma mère continue à trouver qu'il a l'air distingué. Il est certain que, grâce à Dieu, on ne rencontre pas tous les jours un pareil visage. — Cependant, sa petite femme folâtre remue, gazouille; c'est un chardonneret. Est-ce singulier que ces petits oiseaux affectionnent les masures. Quand son mari tousse, elle parle haut pour dominer le bruit, ou lui dit en lissant son bandeau : Vous avez avalé de travers, mon cher? Elle le fait courir pour chercher son ombrelle, et quand il est de retour, haletant, n'en pouvant plus, elle met sa lenteur sur le compte de son embonpoint. On dirait qu'elle veut achever de l'étendre, le pauvre fracassé! — Rien ne m'ôtera de l'idée qu'il a reçu un coup de tonnerre sur la tête; — il se sera réfugié pendant un orage sous un noyer, tu sais combien la foudre affectionne le noyer, et patatra, voilà un homme disjoint. Mais ne parlons plus de cela.

Hier, j'ai passé ma revue; j'ai voulu visiter en détail *Fort-Long* et ses dépendances. Des caves aux greniers, j'ai cherché et retrouvé mes souvenirs d'autrefois; non pas que je regrette ma vie de jeune fille, mon bon petit mari, oh! non, je ne le regrette pas; mais enfin, il y a un certain charme à faire ses comptes avec le passé, a examiner à la loupe le milieu dans lequel on a vécu longtemps. — Il est des clous fichés dans la muraille qui vous rajeunissent de dix ans, mille souvenirs sont restés accrochés à ce méchant clou. — Il n'y a pourtant que deux ans que j'ai quitté tout cela. — Il me semble qu'il y a un grand siècle.

Cette salle à manger avec ses dessus de portes noirâtres et ces quatre grands cygnes en marbre, au cou desquels on me hissait étant enfant, me paraît immense. Quand je suis à table et que j'aperçois, à travers les petits carreaux de la grande porte cintrée, les massifs en fleurs, le miroir qui est au bout du parc et les peupliers qui se balancent les pieds dans l'eau, la tête dans les nuages, il me semble que je fais un rêve.

Mais ne crois pas que pour cela je t'oublie; au milieu de tous ces souvenirs, ceux qui nous touchent tous deux sont de beaucoup les plus doux. Toutes les fois que je passe entre ces deux portes qui mènent au salon, j'éprouve comme un frisson, et je crois entendre l'écho de ce baiser que tu m'y as donné. Avons-nous eu peur en nous trouvant nez à nez avec mon père, qui toussait cependant pour nous avertir de sa présence!

Sais-tu chéri que je n'ai point encore essayé ma toilette bleue? — je veux que tu en aies l'étrenne. Je suis si heureuse lorsque tu inspectes ma toilette et que tu me fais tes observations, que tu me dis en effilant ta moustache et en regardant de côté : Voilà, petite femme, un ruban que j'aurais placé un peu plus haut, — ce bleu là me semble bien vif, ta jupe est une merveille, — ton corsage est un peu long, — le col n'est point dégagé.

Tu dis cela si gentiment que, même dans tes critiques, tu trouves moyen de loger une petite flatterie, mon cher amour. — Souvent, je souris sans répondre, j'ai l'air de ne point tenir compte de tes paroles — c'est plus fort que moi, il y a des moments ou je ne peux pas résister au plaisir de faire la mauvaise tête, mais au fond je me dis : Comme il a bon goût, comme tout ce qu'il me dit est juste! Cela est si vrai, que les trois quarts du temps je te dis : *Mon chéri, tu n'y entends rien,* — pour m'empêcher de te sauter au cou.

Mais vois-tu, la plume à la main, je suis meilleure : ta présence ne m'intimide plus, je ne ressens plus sous ton regard cet embarras que tu ne connais sans doute pas, mais que les femmes éprouvent lorsqu'elles sont près de celui qu'elles aiment, et qui se traduit chez elles par des minauderies. — Je sens maintenant que je suis loin de toi que toutes ces coquetteries, ces sourires, ces refus, ces petites moqueries niaises, sont du temps perdu pour l'affection, et j'ai des remords.

Viens, mon ami, viens vite, mon cœur te tend les bras. Comme je

vais te faire oublier à force de tendresse ces trois semaines d'ennui et d'isolement! — C'est trop long, vois-tu, trois éternelles semaines, et puisque tu me dis que mon absence te fait souffrir, je t'avouerai, mon amour, qu'elles sont pour moi une véritable torture.

Enfin! après demain tu seras ici; nous irons te chercher au chemin de fer. — Viens, — viens, — viens.

Allons, monsieur, abaissez votre col, que je vous embrasse mignonnement dans ce petit coin que j'aime tant.

Ta femme...

Tu ne te doutes pas, toi, que ma main tremble en écrivant ces deux mots, et que mon cœur bat si délicieusement vite, que je ne résiste pas au bonheur de les écrire encore.

Ta femme,
Louise de B.

A monsieur le comte Pierre de B.

Ah! tu peux te vanter d'être un singulier pistolet! Comment, tu vas dire à Anna que Coralie m'a vu casser l'ombrelle de la petite blonde? Tu comprends bien que je deviens un imposteur fieffé, moi qui ai juré qu'avant-hier au soir j'étais à Soissons, pour cause d'agonie de mon oncle, — une agonie qui m'a rendu des services! — Ça n'est pas adroit, mon bonhomme, le mariage t'a gâté la main. Si j'ai cassé l'ombrelle de la petite, vois donc qu'il m'est impossible de dire à l'autre : Ma chère enfant, arrange-toi avec Ernest. — Et Ernest qui est bête comme une oie, va me jeter la pierre, — je la connais, Coralie est derrière.— Le coup d'épée, je m'en fiche, si coup d'épée il y a; mais enfin, c'te petite est mignonne au possible et si ferme... physiquement! Ah! tu m'as mis dans de jolis draps.

Il faut que tu m'aides à réparer cela. — Tu retarderas ton voyage de trois jours... ah! j'en suis bien fâché, — et tu viendras à Chantilly dimanche. — Mets un chapeau gris et orne ta boutonnière d'une rose sans feuille, je me charge du reste.

Ah!—j'allais oublier,— quand tu nous apercevras, tâche de t'écrier le plus naturellement du monde : Elle est trop forte, je te croyais à Soissons. Dis cela avec âme. Elle est trop forte!!! je te croyais à Soissons!!! voilà qui est particulier!!! je n'en crois pas mes yeux!!! explique-moi cela tout de suite. — Comprends-tu le sentiment de la tirade?

Adieu, mon petit, à dimanche, — Tu sais que Lucien a engagé Fleur-de-Mai. Ça fait pitié, ma parole d'honneur.

Il n'en est pas moins vrai que tu es un singulier pistolet.

Bien à toi;
K. de R.

A M. le comte Pierre de B...

Monsieur,

J'apprends par mon amie, Mme de Valcreuse, les propos au moins étranges que vous avez tenus sur moi, à l'occasion d'un fait insignifiant en lui-même, mais dont les conséquences peuvent porter atteinte à ma considération — c'est pour l'ombrelle. — Donc M. K... de R... n'a jamais été mon amant, je vous prie de le croire, sachant placer mes affections à des personnes plus reconnaissantes de l'amour qu'on leur a donné. — Vous m'avez jugée, Monsieur, par les autres créatures dont il me répugne de faire allusion en ce moment-ci, et je compte trop sur votre délicatesse de gentilhomme pour me refuser des explications sur votre conduite à mon égard.

Je serai chez moi demain soir à dix heures, rue de Larochefoucauld, 44 *bis*.

J'ai l'honneur de vous saluer,

CORALIE.

Fort-Long.

A M. le comte Pierre de B...

Comment, encore un retard! Oh! je n'y tiens plus! Quel homme est-ce donc que cet affreux notaire? Ce n'est pourtant pas bien long de gribouiller trois ou quatre feuilles de leur papier timbré. Sais-tu qu'il va y avoir un mois que je ne t'ai vu, un long mois, mon ami. *Fort-Long* me paraît une prison. Il me prend des envies de m'échapper et de revenir près de toi. Si tu savais, chéri, comme il est triste, ce métier de veuve par hasard que je mène ici!

— Et votre cher mari? me dit-on à chaque instant; pourquoi n'arrive-t-il pas? La vie de garçon doit lui peser, ce me semble.

Et on me sourit avec un air de gracieuse compassion qui me fend le cœur. Quand je dis que tu as des affaires, on me répond : « Ah! vraiment! » — Et on détourne la conservation. — Je devine que tous ces gens supposent que tu ne m'aimes plus, et j'enrage de ne point t'avoir là pour leur prouver que tu m'aimes, mon chéri. Car tu m'aimes, pas vrai? Dis... tu m'aimes?

Je suis folle, tiens, et bête par-dessus le marché] — huit jours de retard ce n'est rien, en somme. — Si tu ne reviens pas, c'est que tu ne peux revenir.

Je n'ai point encore mis ma toilette bleue, sais-tu? Et la saison se passe. Mais j'ai juré da l'essayer devant toi, et je tiens ma parole. Figure-toi que, le soir, lorsque je me trouve seule dans cette grande chambre, je suis si triste que je parle tout haut — je suppose que tu es là, et nous causons... — Ne te moque pas trop de moi — je fais les demandes et les réponses — alors, dans cette causerie de mon invention, tu m'expliques ta longue absence, et cela avec tant d'affection et de tendresse que je ris de mes frayeurs et j'oublie mon chagrin. Je me figure, lorsque je me décoiffe, que tu prends dans ta main mes cheveux tordus en me disant : « On dirait un lingot d'or, petite femme. » Tu te souviens? Ce pauvre lingot d'or! je le cache bien vite sous mon bonnet de nuit, et je me couche en pensant à toi. Si, à ton retour, tu interroges l'oreiller voisin du mien, il t'en racontera long, va! Dans sa dentelle chiffonnée, tu retrouveras bien des baisers qui sont à ton adresse, et peut-tère aussi quelque trace de larme oubliée dans un pli, vilain! Il te racontera que je lui dis bonsoir, bonsoir, mon chéri; que je lui tends la main, que ma main reste vide, et que, souvent, je m'embrasse moi-même pour écouter le bruit du baiser, et me rappeler le contact de tes deux lèvres sur mon bras.

Ce sont là des enfantillages, n'est-ce pas? Je ne veux pas t'en dire plus long, car j'ai peur que ce qui me fait pleurer ne te fasse sourire.

Nous comptons sur toi pour samedi. — Mon père n'y tenait plus; il commencé la chasse des étangs.

A samedi, n'est-ce pas, chéri, bien sûr, bien sûr?

Je t'embrasse de tout mon cœur,

Ton amie,
LOUISE DE B...

Vendu à M. le comte de B...

Une ombrelle pagode — garnie en point de Chantilly — montée en or — manche en corail rose. . . . . fr. 320

A M. le comte de B. .
(Il y a une réponse.)

Je ne peux pas y être avant onze heures ou onze heures et demie, à cause de mon pas du second acte. — Cela vous va-t-il?

Mes compliments pour l'ombrelle. — Henriette était furieuse. Je t'embrasse sur l'œil gauche.

TA CORALIE.

A ce soir, est-ce pas?

Pour copie : Z.



MON DERNIER BAIN DE MER

Etretat, 30 septembre.

Je n'avais point repassé par ici depuis vingt ans, il y a du nouveau. Ils ont pris un malheureux petit village habité par quelques centaines de pêcheurs; ils en ont fait une espèce de ville, ou, pour mieux dire, un faubourg lointain de Paris.

Les faubourgs de Paris vont loin depuis quelques années : on en crée un nouveau tous les ans, soit en France, soit à l'étranger. Bade, Wiesbaden, Nice, Ems, Hombourg, Spa, Vichy, Aix-les-Bains, Biarritz, Arcachon, le Croisic, Trouville, le Tréport, Saint-Valery, Dieppe, Etretat, et le reste. Faubourgs! faubourgs! Plus le préfet s'épuise à nous planter des arbres, à nous dessiner des squares, à jeter de l'eau sur la poussière des boulevarts et jusque sur les feuilles des marronniers, plus en un mot Paris devient agréable en été, plus nous nous obstinons à le prêter aux Russes, aux Anglais et aux naturels de l'Ardèche. Pourquoi?

Est-ce parce que les loyers sont devenus trop chers à Paris? Non, puisque l'émigrant qui s'en va pour trois mois ne donne pas congé à son propriétaire. Il se met sur les bras un loyer de deux mille francs, qui ne le dispense pas d'en payer un de six mille : où est l'économie?

Vous me direz que le prix du beurre... mais non! Partout où les Parisiens vont fonder une colonie, le beurre atteint immédiatement des prix qui sembleraient monstrueux à Paris.

Est-ce la paix des champs? Je t'en moque. Le plaisir d'échapper aux intrigues, aux jalousies, aux inimitiés, aux figures désagréables, à tout ce qui vous agaçait les nerfs sur le boulevart? Non, puisque tout cela déménage avec vous. Il y a des courants invisibles, inexpliqués, oubliés sur la carte du lieutenant Maury, qui transportent avec vous vos ennemis, vos créanciers, la dame blonde à qui vous aviez écrit *je sais tout*, et même le piano qui vous faisait bondir tous les matins à la même heure. Les vieilles affiches de théâtre, dont la vue seule vous donnait des nausées, refleurissent sous vos yeux toutes jaunes et toutes rouges; le calme de votre esprit est en butte aux mêmes sottises, aux mêmes platitudes, aux mêmes calembours, aux mêmes grimaces des mêmes comédiens, aux mêmes couacs des mêmes ténors.

Les Parisiens, race moutonnière entre toutes, n'émigrent pas isolément. Ils se forment en coteries, comme les hirondelles vont par troupes et les sardines par bancs. Depuis que les chemins de fer ont mis le voyage a la portée de toutes les bourses, vous rencontrez ici un passage d'artistes, là un banc de notaires, plus loin un vol de cocottes ou un essaim de bonnetiers.

L'Anglais, hors de chez lui a des exigences féroces : il veut trouver partout le même thé, la même bière, la viande succulente et saignante qu'il savourait dans son comté. Il lui faut du linge blanc, des tapis, de l'eau chaude, du métal net et luisant, tout le confort assez logique et pas trop cher de la vie anglaise. Nous raillons ce ridicule et nous disons bien haut que le voyage serait fade si l'on trouvait partout ce qu'on laisse à Paris. Il nous faut des paysages incultes, des chemins impossibles, des abris où il pleut, du pain noir, des ragoûts féroces, des peuplades en guenilles, de la couleur, de l'inconnu, presque du danger. Notre plus grand plaisir est de rompre avec nos habitudes, nous le croyons du moins, et nous le crions sur les toits. Mais nous sommes au fond plus routiniers, plus exigeants, plus acoquinés à nos petits besoins qu'une vieille Anglaise. Quels que soient la plage, le désert, le sommet escarpé où la vapeur nous emporte, il nous faut notre milieu familier, notre journal, notre *Lambert* ou notre *Pied qui r'mue*, les *blagues* à la mode, le tas d'idées courantes où nous prenons notre picotin quotidien; il nous faut des hommes et des femmes que nous connaissions et qui nous connaissent, des auditeurs pour nos boutades, des spectateurs pour nos baignades, des admirateurs pour nos vareuses rouges et nos bérets bleus; en un mot, le Parisien est si foncièrement sociable qu'on peut le transporter où l'on veut, pourvu qu'on déménage tout son milieu avec lui.

J'écarte les villes d'eaux sérieuses qui sont les bassins de radoub de la carcasse humaine : on répare l'avant à Contrexéville et l'arrière à Niederbronn; à Luchon, on arrache le vieux cuivre, le vieux fer et tous les métaux généralement quelconques qui arrêtaient la marche du bâtiment; l'eau de Vichy repeint en rose les bordages que la bile teignait en jaune, etc., etc., etc., jusqu'à demain. Le malade ne choisit pas plus son entourage que sa résidence; il va, bon gré mal gré, où son médecin l'envoie; il s'arrange de son mieux avec les compagnons que la gastrite, la colique, la goutte, l'amour, la guerre et les autres fléaux lui ont donnés. Tant pis pour vous si vos amis sont dans les Vosges, quand le docteur vous envoie aux Pyrénées! Mais vous n'êtes pas malade, ni moi non plus: nous n'avons jamais eu que cette indigestion de chez soi, cette nostalgie du dehors qui devient endémique à partir du 1er juin chez les habitants de Paris. Parlons de nous et laissons la paix à tous les autres.

—

L'eau de mer a fait ses preuves comme purgatif; mais elle est si désagréable à prendre qu'on lui préfère la limonade Rogé. On ne l'emploie que pour l'usage externe, et si quelque Parisien en boit un coup, c'est malgré lui.

On assure, et je le crois, que la saumure conserve tout : non-seulement les sardines, les morues et les harengs morts, mais l'homme le plus vif. Cette théorie fort accréditée nous a fait prendre l'habitude de nous saler un peu tous les ans.

L'impôt du sel, malgré la réduction qu'on doit à M. Fould, frappe d'un droit de dix francs une valeur de trois centimes! Cest pourquoi nul ne s'est encore avisé de se saler à domicile. Nous nous trempons de préférence dans une solution toute faite et bien faite, si j'en crois les médecins. La cuve où tout chacun peut se baigner gratis est large, commode, et généralement pittoresque.

M. Coste, le grand cultivateur de la plaine liquide, dit que nous possédons 2,075 kilomètres de rivages. C'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour saler trente-sept millions de Français.

L'eau de mer est partout la même autour de nous. Ni la température ni le degré de salure ne varient sensiblement. Mais on ne prend des bains que sur vingt-cinq ou trente plages, et c'est la mode qui les

choisit. Or, savez-vous d'où viennent les hirondelles? Non. Ni moi non plus. Et la mode? Ni moi non plus.

Tel bain de mer a fait fortune parce qu'on y marche sur un sable très doux; tel autre parce qu'on trébuchait à chaque pas sur des cailloux énormes. L'eau de Trouville est assaisonnée par je ne sais quel homœopathe d'en haut; on n'y trouve guère plus de sel que dans cinq actes de Vacquerie. Cependant les plus jolies femmes et les plus élégantes y attirent la France et l'étranger. C'est le grand turf de la toilettes; un Chantilly pour dames.

Etretat, où je me suis baigné par accident, ressemble à Trouville comme les Batignolles ressemblent à Paris. Toutes les élégances de deuxième ordre s'y sont donné rendez-vsus. C'est de la contrefaçon, du surmoulage, du ruolz opposé à l'or de ducat. Dès qu'un caprice charmant fait adopter la canne aux baigneuses de Trouville, les dames d'Étretat prennent le bâton.

Non, ce n'est pas, Madame, un bâton qu'il faut prendre,
Mais un cœur, à leurs vœux, moins docile et moins tendre.

Par quel hasard Molière me revient-il à l'esprit? Est-ce parce qu'il partage avec MM. Vacquerie et Laya l'empire de la rue Richelieu et l'admiration des provinces? Les citoyens français, depuis dix ou douze ans, se sont pris d'amitié pour un certain nombre d'individus morts et vivants, qui n'appartiennent certes pas à la même famille. Je comprends jusqu'à un certain point qu'on applaudisse *Job* et *Baudry*, mais alors, pour être juste, il faudrait siffler Molière. A moins pourtant que notre admiration soit assez large pour confondre le vrai et le faux, le beau et le laid, la logique et l'absurde dans une seule et même embrassade! Pardon.

—

C'est l'amour qui m'a conduit ici, loin de mon hôtel, de mon château, et surtout de notre monde. Amour est-il bien le vrai mot? Jugez-en.

J'étais avec Albert et Romuald à la première représentation du *Fiacre jaune*. Dans une baignoire, à notre droite, je vois deux femmes en chapeau blanc, habillées comme deux sœurs qui auraient coupé leurs robes à la même pièce. L'une était la Giovanni, parfaitement connue et tarifée au Club; on m'assura que l'autre était honnête et qu'elle portait le nom d'un monsieur de lettres. Je la lorgne, elle rend : me voilà pris. Rien de plus séduisant que ces sortes d'aventures où l'on croit qu'en étendant la main, on touchera le but. Oui, de toutes les amorces que la femme jette à la l'homme, la plus irrésistible est la facilité, vraie ou fausse, la promesse, sincère ou non, d'un succès immédiat.

Durant près de deux mois, j'ai été à la veille de mon bonheur. Ernestine passait régulièrement toutes ses soirées au théâtre. La Giovanni avait pris ma cause en main et répondait de tout.

Nous nous rencontrions à coup sûr; je les reconduisais quelquefois, et l'on pouvait tout dire, tandis que le mari buvait de la bière au café avec ses collaborateurs et ses amis. L'affaire se présentait tout à fait bien, lorsque le mois de juillet nous tombe comme une tuile, et j'apprends un beau soir que les malles sont faites pour ce maudit Étretat. La pauvre Giovanni n'était pas du voyage. Elle est d'un numéro qu'on n'admet pas ici. Romuald, qui l'avait prise en juin, l'a conduite à Bade, où ils ont perdu, l'un dans l'autre, une centaine de mille francs.

Entre nous, je comptais sur la liberté de la campagne pour amener un dénouement qui tardait trop. J'ai suivi. Le mari allait et venait; il avait une pièce en répétition à Paris et sa femme au bord de la mer. La pièce lui prenait environ cinq jours par semaine, la femme n'en exigeait pas plus de deux. Ce voyage est assez cher, et surtout d'une longueur ridicule dans un siècle qui se vante d'avoir inventé la vapeur. On me dit que le chemin de fer transporte gratuitement tous ces gens qui tiennent la plume; ils ont un monopole à défendre et des accidents à cacher. Mais enfin le plaisir de voyager gratis ne supprime pas la fatigue, et je ne comprends pas qu'un homme de chair et d'os se condamne à répéter souvent une course de sept ou huit heures. Il y a notamment deux heures de diligence, ou plutôt de coucou, qui pourraient compter double. Enfin! j'avais cinq jours à moi dans la semaine, c'est-à-dire une marge raisonnable.

—

Mais Étretat est resté village, en ce sens que chacun y fait la police des mœurs et veille sur la vertu du voisin.

L'aspect de la localité est bizarre en diable. Un paquet de maisons, dont les unes imitent les plus jolis cottages anglais; les autres ont gardé le chaume et le jardin aux oignons. Tout cela se coudoie. Force boutiques à l'instar de Paris, et quelques voyageurs qui, faute d'un meilleur gîte, se sont logés en boutique. La falaise voisine s'est ornée de quelques chalets, assez jolis pour la plupart, j'excepte un vieux château tout neuf et parfaitement ridicule. Les naturels sont des pêcheurs qui pêchent pour le principe, car le poisson qui abondait jadis a émigré je ne sais où. Les étrangers sont des gens de lettres, des musiciens, des peintres, des comédiens rangés, des hommes de Bourse, toute une population peu connue de notre monde, mais qu'on étudiera un jour ou l'autre avec profit.

On m'a montré dans un même coin plusieurs habitations construites par Offenbach, Bertall, Dollingen, Villemessant. Le bonhomme Millaud, s'étant laissé tomber dans un chemin de falaise, a mis un garde-fou à ses frais. Je crois même que le bon Dieu, pour ne pas être en reste, s'est construit un chalet à clocher entre Dollingen et Villemessant.

Le paysage est friand à première vue. Le premier mouvement de l'étranger qui débarque est d'acheter une maison; le deuxième est de chercher à la vendre. Mais on ne revend pas comme on veut. Témoin ce pauvre Anglais qui a cédé sa maison neuve, son mobilier, son linge et son argenterie pour un millier de louis. On vit mal dans cette république : pas de fruits, point de légumes, peu de poisson; un homard par semaine, deux livres de crevettes par mois, et tout plus cher qu'à Paris. La seule économie qu'on y fasse est sur l'argent de poche. Avec les meilleures dispositions du monde, un fils de famille n'y saurait dépenser plus de vingt francs par jour.

Nous croyons au faubourg que tous les coups de plume de MM. les journalistes sont autant de coups d'épée dans l'eau. Il faut avouer pourtant que le romancier Karr a bâti Etretat avec sa plume comme je ne sais quel ancien construisait avec sa lyre. Il a dit aux artistes badauds de Paris : « Voici le pays qu'il vous faut; sauvage, escarpé, neuf; vous y vivrez pour rien, à condition de vous passer de tout. » Les autres ne se le sont pas fait dire deux fois; ils abondent.

On m'a montré non-seulement les Offenbach et tous les installés, mais M. Lehmann, de l'Institut, et les peintres Lepoitevin et Landelle; le petit Dumas fils qui lisait un peu trop familièrement dans la main des dames; M. Desbarolles, M. About, et ce Mario Uchard, qui fait rêver les femmes de notre monde par ses romans de haute compagnie. Tous ces gens et beaucoup d'autres que j'oublie m'ont paru assez ordinaires. J'excepte M. Mario Uchard, qui est bien de sa personne et membre du Mirliton.

Il y a de jolies promenades autour du village, mais personne ne s'y est encore risqué. Le seul plaisir admis consiste à s'asseoir sur la plage et à lancer des galets dans la mer. Deux ou trois cents personnes se livrent à cette récréation, depuis le matin jusqu'au soir. De temps à autres, quelqu'un se lève, entre dans une cabine, échange ses habits contre un costume de bain assez laid, et se trempe dans l'eau. Lorsque la mer est calme, on nage à cent mètres du bord; si la lame est un peu forte, on lui présente le contraire du visage et l'on se fait fouetter en public.

—

Ernestine nage bien; quant à moi, mon abbé, qui avait été garde du corps, m'a rompu dès l'enfance à tous les exercices. J'ai donc pu causer seul avec elle, loin des oreilles indiscrètes, toutes les fois que le temps était beau. Nous avons eu, grâce à Dieu, trois beaux jours en juillet, deux en août et un autre en septembre.

Par malheur les toilettes d'Ernestine, le nom de son mari, son talent de nageuse et mes assiduités, quoique discrètes, tout la recommandait à la malveillance du prochain. On ne saura jamais, à moins d'avoir habité ce pays, combien l'oisiveté et l'agglomération peuvent aigrir l'esprit de cinq ou six cents femmes. La nourriture est si mauvaise que l'on mourrait de faim si l'on ne trouvait pas à mordre sur quelqu'un. On s'écorche, on se sale et l'on se mange réciproquement avec un appétit farouche. Pauvre Ernestine! Elle habitait l'hôtel des Bains et j'étais logé chez Blanquet; nous nous sommes parlé dix fois au milieu de la foule, et six fois dans l'eau sous les yeux d'un peuple entier. Et pourtant la voilà perdue de réputation! Son mari l'a emmenée de force à Paris, hier matin, pendant que je l'attendais sur la plage en costume. Le village était presque désert, la surveillance allait cesser faute de surveillants, j'espérais..... diable soit d'Etretat et de mes espérances!

Lorsqu'elle se baignait avec moi, elle descendait à l'eau dans un costume noir de la plus austère simplicité. Je voyais ses beaux bras jusqu'à l'épaule, ses pieds mignons, ses chevilles délicates, et même autant de mollet qu'une honnête femme en peut montrer. Elle nageait à la façon des sirènes, tantôt couchée sur la vague écumante comme sur un oreiller, tantôt debout et hors de l'eau jusqu'à mi-corps. La draperie se modelait divinement sur elle, vous auriez dit une statue

UN CARROUSEL D'OFFICIERS — *Souvenir de Saumur*.



L'ESTRADE DES MUSICIENS

Un peu de grosse caisse ne nuit pas à la cérémonie.



LES QUATRE AGES DE L'ÉQUITATION.

I. Le cavalier numide, peau de tigre, massue aux pointes de fer, cheval à tous crins, cavalier idem.



LES QUATRE AGES DE L'ÉQUITATION AU MOYEN AGE

II. Les allures sont lentes mais solides. L'homme et le cheval bardés de fer des pieds à la tête, si bien que l'on ne sait jamais s'il y a quelqu'un dans tout ça.



Le dragon à la crinière flottante se baisse sur l'encolure de son cheval, et enlève la tete du bon turc planté sur son tumulus.



LA TENUE DE CARROUSEL. — Le petit habit de cavalerie, la culotte de peau blanche et la grande botte à l'écuyère. Rien ne fait mieux ressortir la finesse des hanches et la largeur des épaules.— Pour le cheval, crinière tressée et enrubannée; housse blanche, bleue, jaune ou rouge suivant la couleur de la quadrille, bordée d'un galon d'or

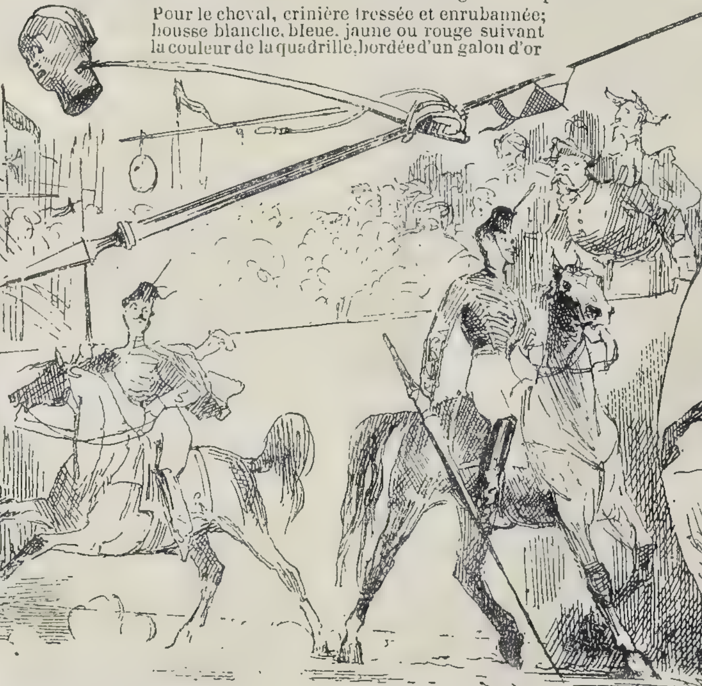


Le lancier plus habile à manier la lance excelle à enfiler la bague.



LES QUATRE AGES DE L'ÉQUITATION

III. L'époque de transition. L'écuyer cavalcadour en tricorne et bottes à chaudron, — la selle dite à la française, — le galop d'amour et le pas espagnol sont les allures du temps.



Le hussard, le beau des beaux, la pelisse flottante à cheval comme un vrai hongrois, dédaigne ces bagatelles, ce qu'il recherche c'est un sourire, ce qu'il emporte, c'est le cœur d'une belle.

Le prix de la course est décernée à celui qui a enfilé les trois bagues et ramassé les quatre têtes.



LES QUATRE AGES DE L'ÉQUITATION

IV. Le Sport moderne. Le mot est anglais, la toque, la culotte et les bottes sont anglais, la selle est anglaise, le cheval est anglais, le Don Quichotte seul est français.



RÉOUVERTURE DES BOUFFES-PARISIENS

L'ancienne salle est morte! vive la nouvelle! Bien qu'on y voit trop clair, bien qu'on y soit tout aussi à l'étroit dans les couloirs, bien qu'on ne puisse s'y parler d'un côté de la salle à l'autre, comme dans la petite ravissante et parfumée bombonnière d'autrefois, bien que haute, solennelle, décorée à l'étrusque, cette nouvelle salle vous rappelle trop l'Odéon! Mais si la cage est autre, ils sont toujours les mêmes, ces jolis oiseaux ébouriffés, peinturlurés, tocqués, casquettés, bottés, avec trop de cheveux et pas assez de chapeau; quand il n'y en a plus, il y en a encore, il y en a toujours, et trop!

de marbre noir à tête blanche. Est-ce que les Romains n'en ont pas fait quelques unes dans ce goût-là ?

Après le bain, elle s'enveloppait d'un peignoir de laine blanche et remontait sur sa cabine en dénouant ses longs cheveux noirs. Rien n'est plus beau que les cheveux noirs (lorsqu'ils sont beaux), tombant sur un col blanc et une draperie claire. Elle se rhabillait en dix minutes, mais sans se recoiffer, et c'était plaisir de la voir assise au milieu de cinq ou six bonnes dames un peu chauves, narguant leur raie trop large, et séchant sa richesse au soleil !

Je l'aurais trop compromise en partant le même jour qu'elle. C'est dans son intérêt, et non pour mon plaisir que je suis resté tout aujourd'hui. Comme il fallait tuer le temps, j'ai pris un bain et une douleur terrible à l'épaule droite. L'eau s'est refroidie de sept ou huit degrés depuis qu'elle ne s'y baigne plus.

V. de Q.

LOLO

Vous la connaissez sous un autre nom ; mais j'aime mieux Lolo, ce nom enfantin qui la peint tout entière avec ses caprices d'enfant gâté et ses échappées d'enfant terrible, ses adorables moues, son rire clair, et les gamineries de son esprit. Faut-il vous la présenter ? Vous la connaissez tous. La voyez-vous incliner sa jolie tête brune, sourire de ses lèvres charnues et de toutes ses petites dents de jeune chien, les cheveux légèrement ébouriffés sur le front, le nez un peu gros, un nez mutin, malin, sensuel, les yeux de feu. Ces yeux-là ont rendu fou le quart de Paris. Elle a de rusées façons de les alanguir, de les adoucir, de les mieux attiser en amortissant leur éclat. Ce regard de velours saisit tout d'un premier coup d'œil en ayant l'air d'errer vaguement n'importe où. Sa tête penche sur son cou un peu brun et estompé à la nuque de cheveux fins comme ceux qui se jouent sur ses tempes. Elle est pâle : cette pâleur fait partie de sa séduction ; pâle sans avoir recours à la poudre de riz qu'elle déteste, d'une pâleur chaude, mate, une pâleur de Brésilienne. On la comparait à une goutte de lait, un autre à une boule de neige. La goutte de lait est moins douce, la boule de neige est trop froide. Ah ! les sottes comparaisons !

Lolo était actrice. Elle l'est, je crois, encore à l'occasion, *in partibus*. Sa façon de jouer, un peu ennuyée, *gnan-gnan*, boudeuse, avait bien son charme. Elle marchait à petits pas, trottait menu, arrondissait sa bouche, et le plus souvent, regardait les fauteuils d'orchestre. Pour saluer quelqu'un d'un sourire, elle relevait un peu le coin de sa lèvre, sa tête sur l'épaule gauche et faisait avec ses paupières de petits signes auxquels le public ne comprenait rien. Mais elle se moquait bien du public !

Elle parlait vite, chantait juste avec un petit filet de voix, et se déshabillait avec goût. Son professeur disait qu'elle deviendrait la première ingénue de Paris, mais elle partait d'un grand éclat de rire. Elle traitait le théâtre assez cavalièrement, et pourtant caressait l'espoir de succès futurs. Mais les répétitions lui paraissaient si ennuyeuses, les régisseurs si fatigants et les rôles si ridicules ! Elle manquait l'heure du *raccord*, payait les amendes, et trouvait que le directeur était encore bien heureux de l'avoir dans sa troupe.

Lolo était d'ailleurs paresseuse. Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir des journées terriblement occupées. Le maître de piano, le maître de français, le coiffeur, le pédicure, la tireuse de cartes, les camarades, les amis, se partageaient son temps. Elle trouvait moyen de tout concilier. Son appartement, riche en corridors, était construit pour les sorties. Quand elle était seule, elle écrivait des lettres. Sa correspondance volumineuse était curieuse à réunir. De sa petite écriture fine, élégante, elle couvrait un cahier en une heure.

Elle avait beaucoup d'ennemis. Mais quand elle voulait les transformer en amis, elle clignait de l'œil, les priait de passer chez elle et les recevait sans façon — mais tout à fait sans façon. — Il n'était pas rare, par exemple, de la trouver au bain. Elle s'excusait, riait, prétendait que c'était l'heure de son déjeuner, et qu'elle ne déjeunait jamais que dans sa baignoire. « — Mais au fait (alors son œil devenait très doux), pourquoi ne déjeuneriez-vous pas avec moi ? Il y a place pour deux à la table !... »

Lolo sonnait, appelait sa femme de chambre : — « Joséphine, deux tasses de chocolat au lieu d'une ! » — L'ennemi déjeunait... et, au dessert, Lolo avait si bien multiplié ses petits reproches entrecoupés de petites moues, de petites plaintes et de petits soupirs, qu'*elle* et *lui* se trouvaient les meilleurs amis du monde, à moins qu'*il* n'eût un bien détestable caractère.

L'appartement de Lolo était assez éloigné de son théâtre. Et Lolo se souvenait pourtant d'avoir fait le chemin à pied. Elle se moquait d'ailleurs de son coupé. Elle vendit un jour ses chevaux pour un amant brun qu'elle aimait un peu plus que les autres. Mais son appartement, elle l'adorait, elle le quittait à peine pour le bois et le théâtre. L'antichambre donnait sur la salle à manger, meublée en vieux chêne authentique, avec d'horribles magots chinois et des coquetteries de Saxe. Là, trois portes. En face le salon, à droite, le boudoir ; au fond, entre le boudoir et le salon, la chambre à coucher, toute tendue de blanc, où le lit de neige, couvert de dentelles, se reflétait dans une psyché garnie d'amours joufflus. Dans le salon, tout blanc encore, avec un plafond peint par Chaplin, des jardinières garnies de bruyères, de plantes grasses ; çà et là des albums, des portraits-cartes et des romans de M. Henry de Kock. Dans le boudoir, des meubles roses, une photographie de Lolo, par Carjat, une coupe craquelée, remplie de cartes de visite ; une causeuse, où nonchalamment elle s'étendait comme une créole ; une chiffonnière de laque, où elle entassait sans pitié tous les billets doux qu'on lui jetait comme des baisers. Tout cela parsemé de nœuds de rubans, jetés au hasard, de chiffons, de fleurs, de rôles manuscrits, de dentelles, de brochures dramatiques, édition Lévy, de la romance à la mode et de partitions de musique. Et partout, accrochés aux patères, aux candélabres, jetés au hasard, des chapeaux. Lolo avait la manie des chapeaux. Elle en changeait tous les jours, elle les entassait dans une armoire. Certain chapeau garni de plumes de pintades eut seul l'honneur d'être porté pendant une semaine. Un jour, elle eut l'idée de compter les chapeaux qu'elle thésaurisait... Cent quatre chapeaux ! Lolo riait.

Elle avait souvent de longues conférences avec sa couturière. En fait de modes, elle voulait ne copier personne. La première, elle s'habilla à la mode de l'Empire : la taille haute, les cheveux à la Grecque, les jupes plates et unies. Une longue robe blanche, quelques rubans pourpres dans les cheveux ; aux bras et au cou, des cercles d'or, était, au théâtre, sa toilette favorite. Chez elle, elle portait une robe de chambre traînante, quasi-monacale ; parfois la robe découvrait indiscrètement la batiste transparente d'un peignoir qui semblait doublé de rose, ou bien encore une petite veste garibaldienne rouge, les bras nus, des bras potelés, où courait, comme sur le dos d'un petit poulet, un imperceptible duvet. Pour tout bijoux, elle portait un collier de pendeloques qui battait sa poitrine riche — et même millionnaire. On la vit longtemps avec une grande croix d'or à devise espagnole. Elle avait juré à qui de droit de la porter quarante jours. Et elle la porta. Sa maison était une colonie. Le cocher allait, venait, jordonnait ; la tireuse de cartes vivait là à demeure ; la femme de chambre surveillait le sommeil ou le repos de Lolo. Tout ce monde-là vivait en paix, Lolo régnant, mais comme une reine constitutionnelle. Lolo a pour jeu favori le damier. Elle y est de première force. Son plaisir, pendant plusieurs heures, était de vous mettre un damier sur les genoux, et, en face de vous, de vous battre, toujours riant, en cinq minutes. Elle jouait ainsi des discrétions à n'en plus finir, et elle était bien sûr de ne jamais être battue ! Elle avait de petits mouvements railleurs, vous regardait d'un air malin, tirait la langue et criait : *Dame !* avec des joies et des fiertés d'enfant. Puis elle se levait, jetait le damier par terre, courait à son piano et chantait :

Sous le beau ciel de l'Espagne !

D'autrefois, elle s'habillait en homme, descendait dans la rue avec sa petite jaquette grise, son pantalon brun. Elle s'amusait à regarder sous le nez les petites ouvrières, et l'on trouvait ce joli collégien bien effronté. Son plaisir était encore de courir les stations de canotiers, et de manger une friture à Asnières, incognito. Elle gaspillait sa vie le plus gaiement du monde, courant les coulisses, les petits théâtres, et jusqu'aux bals de barrières. Elle s'appelait en riant une petite bohémienne, ou encore elle soutenait qu'elle était la fille d'un lord anglais. Un autre jour, elle s'avisa de découvrir qu'elle avait du sang espagnol dans les veines. Au moins était-elle Espagnole par le pied.

Elle avait parfois des colères folles, prenait alors un poignard mignon

sur sa cheminée, et le brandissait dans sa petite main, ou tombait au milieu d'une attaque de nerfs. On eût entendu ses cris de la rue. Mais, vite, elle se remettait, s'habillait, courait au spectacle, et mangeait des bonbons en saluant à droite et à gauche les gens qu'elle connaissait.

Dans les soupers, Lolo était follement gaie. Elle chantait les airs de Nadaud, et les chansons parodiées s'envolaient de cette bouche folle. Sobre comme une Andalouse, elle trempait ses lèvres dans le porto, et du coup perdait la tête.

Un de ses régals était de déjeuner avec des jaunes d'œufs et des oranges. Elle renversa, une fois, une coupe de champagne sur une robe grise qu'elle aimait beaucoup depuis une heure qu'elle la portait. Lolo prit sa robe entre ses petits doigts, la mordit, la déchira, la mit en pièces. On lui redit, une autre fois, les propos malveillants d'une rivale qui l'accusait de cacher je ne sais quel petit défaut. Lolo eut un mouvement digne d'Hypéride, et Phryné ne gagna pas plus promptement sa cause.

Lolo a connu tout Paris, tout Paris la connaît. Au Bois, aux courses, au théâtre, elle est l'occupation exclusive des lorgnettes. Dédaigneuse, elle ne rend pas regard pour regard, quoiqu'elle aime à faire des jaloux. Lolo a sa liste amoureuse comme Joconde. La presse, le théâtre, le Jockey-Club, la Banque et la politique y figurent pour un contingent. Elle aima certain poëte pour sa tournure élégante et fière, pour ses élans passionnés, et aussi pour ses colères; tel petit bonhomme qui chante les couplets dans les féeries du Cirque pour sa voix grêle et ses jambes de coq; tel gentilhomme russe pour ses beaux yeux, tel casse-cou français pour son esprit. Mais comme elle les a bien vite oubliés! Nommez-les lui, ces noms-là n'ont plus d'écho chez elle. Ses attendrissements sont passagers, et le lendemain elle pouffe de rire et court au *grand seize*. Lolo rit toujours. Si l'hôtel et le million nouveau se font attendre, si l'huissier montre ses doigts crochus à la porte, elle prend son chapeau et se sauve à Versailles, chez ses amis les cuirassiers de la garde, et dit : — « Me voici. Je me sauve de Paris. On m'y embête. Rions ! » Si les cartes promettent et ne tiennent pas, elle les mordilles, les déchire et rit toujours. Elle perdait, le mois dernier, je ne sais combien, je ne sais où. — « Pauvre Lolo ! » disait-on. Lolo tira un paquet de billets de banque de sa poche, et en alluma en riant une cigarette, sur le seuil de la Maison de Conversation. Vienne le lendemain, elle se moque bien des bank-notes !

Et maintenant où est Lolo? Partout, partout et nulle part. Aujourd'hui ici, demain à Londres, à Bade, à Vienne ou, plus loin encore. Où qu'elle soit, soyez sûr qu'elle vit toujours en riant, se couchant avec le jour, dormant l'après-midi, faisant des rêves, interrogeant la somnambule, demandant aux cartes un hôtel, et seulement cinq ans *pour s'amuser un peu.*

Un de ses amis, trop lettré, lui a fait prendre pour devise deux mots latins qu'on retrouve en tête de ses lettres et sur son argenterie : QUID MIHI ?

— Ce qui veut dire en français ?

— Je m'en... moque !

WILLIAM.

ÉPERNAY, 20 minutes d'arrêt.

Mon cher ami, je sors de Nancy, enchanté, ravi : j'y ai trouvé tout ce qui rend un voyage charmant au possible. Une ville curieuse et riche en monuments de cette époque rococo beaucoup trop dédaignée; art charmant et vraiment l'expression d'un temps qui n'eut d'autre loi que le plaisir. — Cette place Stanislas avec ses palais, ses grilles et ses fontaines est vraiment splendide et charmante tout à la fois. — Tout à côté une cathédrale style Pompadour. — En face la statue du roi, une magnifique avenue fermée de belles grilles et terminée par un arc de triomphe d'un très-noble aspect. Tout cela est encore si frais, si coquet, si charmant de proportions, le soleil se joue si bien au travers des arbres et des grilles dorées, qu'il vous semble que cette brillante et joyeuse époque est d'hier seulement. Je songeais involontairement à cette aimable et aimante marquise de Boufflers, les délices de la petite cour de Stanislas, au maréchal de Saxe, à toute cette société ivre de plaisirs et qui n'est pas passée sans laisser quelque gloire. — Je voudrais pouvoir vous en dire bien long, mon cher ami, sur ces admirables grilles de la place Stanislas! Je suis resté une grande demi-heure devant cette merveille. Il y a là des dragons aux ailes déployées supportant de grands lanternons, surmontés de la couronne royale, qui sont vraiment d'un style et d'un effet superbe.

Mais, vous le savez, j'étais au bout de mon voyage, et je regrette bien vivement d'avoir été obligé de passer si rapidement. D'autant qu'on est trop porté aujourd'hui à faire peu de cas ou même à dédaigner tout ce qui n'a pas (en fait d'art, bien entendu) quatre ou cinq ans d'existence, c'est une sorte de titre de noblesse qu'on exige avant de lâcher la note admirative.

Un mot du musée qui mérite qu'on s'y arrête et qu'on le visite avec quelque attention.

Il possède de curieuses et belles toiles de l'école florentine ; un admirable Pérugin, malheureusement maladroitement restauré. Plusieurs excellentes choses de l'école française. Tout cela est arrangé avec beaucoup d'intelligence dans un local construit tout exprès et attenant au palais du roi, aujourd'hui l'hôtel de ville. — On y arrive de suite par le grand escalier d'honneur. — Cette entrée est superbe et j'en voudrais une semblable à notre Musée du Louvre.

J'ai remarqué, dans les jardins de l'hôtel de ville livrés au public, un avis plein de tact et de bonhomie, et dans lequel le maire, partant de cette pensée que les monuments, jardins et œuvres d'art sont destinés à l'agrément de tous, il les mets sous la sauvegarde du public, et supplie ses concitoyens à l'aider à en assurer la conservation. — Aussi je n'y ai rencontré ni gardien ni agent de police.

Maintenant pour finir (car l'heure me presse), si, venant d'Allemagne où vous aurez été mal nourri et volé, vous vous arrêtez à Nancy, vous y trouverez une bonne table, de bons lits, des figures honnêtes.

Alors peut-être vous serez comme moi enchanté, ravi, et vous vous ferez à vous-même le serment d'employer à l'avenir votre temps et votre argent à visiter et à connaître votre pays avant d'aller dépenser ce même temps et ce même argent chez les étrangers qui nous volent sans nous dire merci.

Que voulez-vous, je suis Chauvin, et je n'en sais pas qui ne le soient un peu en rentrant en France.

Adieu et à bientot.

C. C.

OBSERVATIONS

S'agit-il de condamner? les actes suffisent. Mais pour louer en toute conscience nous voulons remonter jusqu'aux intentions.

* * *

Tant s'en faut que ces dames jugent de l'amour par le respect, qu'elles finiraient par mépriser un homme qui les respecterait trop longtemps.

* * *

Mademoiselle, la coquetterie rend jolie, mais la pudeur rend belle.

* * *

Nous accusons les femmes à tort ; ce sont moins elles qui nous trompent que l'idéal que nous nous en faisons.

* * *

Il faut avoir péché pour être du parti de l'indulgence, et ne pas trop se repentir pour y persister.

* * *

Vous cherchez un homme, dites-vous, et n'en trouvez point? Ne serait-ce pas que vous cherchez plus qu'un homme ?

* * *

On demande de la fidélité à l'amour qui ne peut donner que du plaisir. Il promet tout ce qu'on veut, et tient tout ce qu'il peut.

* * *

Sur tous sujets une femme a retenu ce qu'on peut dire, aussi croit-elle tout sentir.

* * *

On a fait du cœur le synonyme de ce qu'on n'oserait nommer. Et sous ce couvert, la plus pudique peut tout éprouver et tout dire. Puissance des mots !

* * *

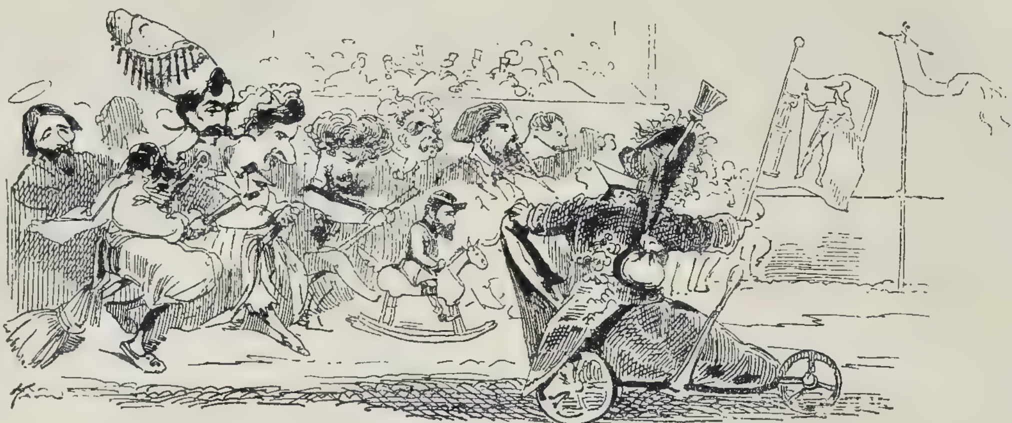
J'en sais qui disent que les femmes se perdent entre elles, elles se surveillent bien plus encore.

ALFRED B.

COURSES D'AUTOMNE. — Steeple-Chase artistiquc préparatoire

AU GRAND PRIX DE CENT MILLE FRANCS.

A propos du fameux prix de 100,000 francs qui doit être couru dans quatre ans par tous les artistes français vaccinés, nous avions annoncé, on doit s'en souvenir, que cette grande lutte nationale serait précédée par des courses plates annuelles dites d'essai. Ces travaux préparatoires, dont l'idée première vint en songe à M. Signol, ont le double avantage de constater l'état d'entraînement de chaque artiste et de faciliter les paris en donnant au public des données certaines sur la valeur de chaque coureur.



LE DÉPART

La première de ces courses préparatoires vient d'avoir lieu dans la plaine Saint-Denis, sous la présidence de M. Ingres. — Cette petite fête de famille n'ayant aucun caractère officiel, on s'explique facilement que les journaux n'en aient point fait mention. Quoi qu'il en soit, nous pouvons certifier l'exactitude des détails qu'on va lire.

A 2 heures précises M. Ingres, président des courses dites d'essai, est arrivé vêtu d'une tunique blanche et monté sur M. Amaury Duval. — Le dieu de la peinture avait revêtu pour cette solennité l'admirable armure de sa Jeanne d'Arc. Ses pieds, chaussés de babouches turques de la plus grande beauté, reposaient sur des étriers en or provenant de la vente d'Eugène Delacroix. La selle de combat sur laquelle il siégeait était étincelante. A l'arrivée de M. Ingres dans la plaine Saint-Denis, deux pétards de quatre sous pièce, offerts par l'École des beaux-arts, ont été allumés comme par une main invisible, et le bruit de leur explosion, longtemps répété par les échos des montagnes voisines, a annoncé aux populations le commencement de la cérémonie.



LE PESAGE

M. Ingres a jeté un coup d'œil sur la piste, puis a pénétré dans l'enceinte, et, après avoir demandé à M. Amaury Duval s'il était fatigué, a procédé au pesage. L'opération était délicate et compliquée. M. Signol s'étant trouvé trop lourd, il a dû immédiatement se faire raser, et l'on a fourré la barbe de ce dernier dans les poches de M. Gustave Moreau pour compléter le poids réglementaire. M. Dubuffe, qui s'était présenté en bottines de satin rose et décoleté jusque dans le milieu du dos, a dû être exclu momentanément.

La tenue de M. Chaplin a soulevé aussi quelques observations. — M. Chaplin, en effet, s'est présenté au pesage en longs bas de soie grise retenus au-dessus du genou par des jarretières à bouffettes. — Son beau torse blanc comme le lait apparaissait sous le fin tissu de sa chemise brodée. M. le président, à cette vue, fronça le sourcil et l'on entendit ses ongles de fer grincer sous sa cuirasse d'acier.

M. Millet avait annoncé par une dépêche télégraphique qu'il arriverait sans doute un peu tard, étant pour le moment à la campagne et ayant de plus l'intention de faire le voyage sur son petit veau de l'année dernière.

Il est arrivé en effet au dernier moment. — Plusieurs fois déjà M. le président avait regardé sa montre marine avec une impatience visible. M. Millet, une fois arrivé, a voulu, bon gré mal gré, faire têter son veau avant toute espèce de chose. — M. le président a dû se prêter à cette nouvelle exigence. — Le veau étant satisfait, M. Millet est monté dans la balance : il était trop lourdde 42 livres. C'est alors que M. Meissonnier a fait observer que ce surcroît de poids pourrait bien être occasionné par les sabots énormes que M. Millet portait aux pieds. De force on enleva les sabots, mais l'étonnement fut grand lorsqu'on constata que M. Millet, sans sabots, était trop léger de 36 livres! — Fort heureusement M. Yvon, qui se trouvait là, voulut bien lui prêter une paire de bottes. Les quelques détails qu'on vient de lire et mille autres encore qu'il serait trop long de rappeler, ont retardé le départ jusqu'à 4 heures environ.—En ce moment une nouvelle salve de deux pétards retentit et M. Omer Charlet, auteur de l'immense supplice de Saint*** (le nom m'échappe, mais le tableau fut remarqué), M. Omer Charlet, disonsnous, caché dans les broussailles, entonna un chœur de sa composition.

Le coup d'œil à ce moment était vraiment magique et le champ de course offrait un spectacle unique. — Dans les tribunes construites à la hâte et décorées d'après les dessins de M. le président, l'élite du monde parisien s'était donné rendez-vous. — Sur 60 coureurs engagés, 56 seulement étaient en ligne au moment du départ. — Un rayon de soleil d'automne, glissant entre deux nuages, vint en ce moment dorer la scène. — Antoine Ier et M. Samson, sociétaire, chargés de donner le signal, allaient lever leur drapeau, lorsqu'un nuage de poussière s'élève à l'horizon. M. le président, tordant sa moustache et en proie à la plus vive contrariété, enfonce ses éperons dans les flancs de M. Amaury.

— Amaury! s'écrie le maître, il est 4 heures cinq minutes! qu'est-ce que ce nuage de poussière?... Par ma ligne, je suis inquiet!

Bientôt, au milieu d'un tourbillon de poussière, on aperçoit M. Gérôme monté sur un cheval mécanique — dit vélocipède — et arrivant au triple galop. — Mettre son paletot et sa canne au vestiaire et se mettre en ligne ne sont pour lui que l'affaire d'un instant.

Les drapeaux se lèvent — ils sont partis.

M. Signol, pris tout à coup d'une envie d'éternuer, causée sans doute par la suppression de sa barbe, est distancé dès le départ. M. Moreau, monté sur son sphynx, tient la corde. — Serré de près par M. Puvis de Chavannes, il redouble d'efforts et poursuit sa course, dépassant son rival d'une tête environ. Mais bientôt il la perd et se trouve complétement distancé au saut de la ligne — obstacle organisé par M. le président.— Cette première partie de la course n'offre qu'un intérêt secondaire, on sent que le hasard seul a favorisé certains coureurs, et l'on compte que l'équilibre va se rétablir. M. le président prend coup sur coup quatorze prises de tabac qu'il puise à même sa poche.—Arrivés à la banquette artistique, tous les coureurs s'arrêtent. M. Gérôme, lui seul qui a pris son temps, s'élance à toute vapeur, franchit l'obstacle et arrive premier au poteau avec un avantage énorme sur tous ses adversaires. M. Signol, qui après son éternuement s'était élancé vigoureusement et avait rattrapé M. Yvon, est tout à coup arrêté deux cents pas avant la banquette



LA RIVIÈRE

artistique par un saignement de nez prodigieux. — M. le président dépêche immédiatement M. Galimard, muni d'un mouchoir.

En passant devant les tribunes, M. Gérôme est littéralement couvert de bouquets. — Rien ne peut donner une idée de l'enthousiasme du public. Les femmes pleurent, les hommes lancent leur chapeau sous les pieds du vainqueur.

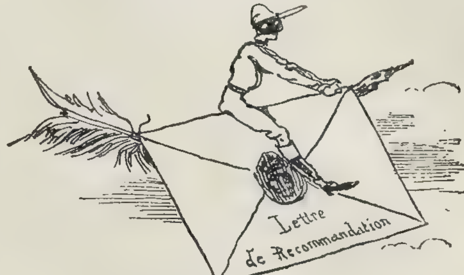
Le temps ne nous permet malheureusement pas d'entrer dans plus de détails sur cette première journée. — Au moment où nous mettons sous presse, ces messieurs se déshabillent. — A bientôt un récit plus complet. ?



UN OBSTACLE



LA BANQUETTE ARTISTIQUE



SUR D'ARRIVER PREMIER

UN LIVRE DE CHASSE

Dédié à M. le Marquis De Mung.



Nous feuilletions ces jours derniers, le charmant livre de chasse illustré de M. le marquis de Mung. Tous les épisodes de la chasse s'y trouvent retracés; les colonnes où s'inscrit le nombre des pièces abattues portent en tête un joli dessin du gibier auquel elles sont réservées. Notre ami facétieux avait eu l'idée d'affubler de vêtements féminins quelques-unes de ces figures et de donner un double sens assez amusant à ces épisodes. Nous en reproduisons ce qu'il est possible d'en reproduire.



PETITE! PETITE! PETITE!



EN ARRÊT



A L'AFFUT



DÉFAUT



MIROIR AUX ALOUETTES



L'HALLALI



LA CURÉE

LES DIEUX EN EXIL

Regrettez vous le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux...

Il paraît qu'à la cour de Bavière on ne regrette pas du tout ce temps, car voici la traduction d'une ordonnance qui vient d'être exécutée à Munich, hélas!

« Nous, etc., etc.,

» A tous présents et à venir, nés ou en train de naître, qui celles-ci verront, salut!

» Mandons et ordonnons :

» Toutes les statues de marbre et de bronze, de pierre, de métal ou autres compositions généralement quelconques... dans un état de nudité complet ou relatif, seront enlevées de nos musées publics ou privés, de nos palais, appartements et rendez-vous de chasse, de nos parcs, de nos jardins, de nos cheminées et des habitations de nos sujets. Elles seront, sans distinction d'âge ni de sexe, reconduites, de brigade en brigade, aux frontières de France ou d'Italie. »

Le lendemain, la capitale de la Bavière était encombrée de statues exilées, sortant des musées, des jardins, des palais et des maisons, munies d'un passe-port à l'étranger, et se répandant dans les rues, scandalisées de ce spectacle. Diane sifflait son lévrier, un satyre offrait galamment son bras à une amadryade, Vénus cherchait sa ceinture, Adam et Eve, déjà chassés du paradis terrestre, déploraient l'insuffisance de leur feuille de figuier.

La Vérité, sortant d'un puits, toute mouillée,
Implorait des passants un simple caleçon,
Et Minerve disait : « Mon égide rouillée
Me protége moins bien qu'un chaste pantalon »

Hercule s'avançait, grave comme un sauvage,
Europe chevauchait gaiement sur son dada,
Et Junon, sans corset, n'avait pas le nuage,
Paravent de Jupin au sommet de l'Ida.

Mercure, dieu des filous et des voleurs, était entré dans la boutique d'un apothicaire, d'où il s'échappa déguisé en pilule. Bachus, qui avait toujours considéré la feuille de vigne comme un ornement superflu du raisin, en offrait à ses compagnons pour sauver au moins les apparences. C'était navrant.

A leur suite, en boitant, lent comme une tortue,
Cul-de-jatte des cieux, marchait le dieu Vulcain;
Un sculpteur, né sans bras, lui tailla sa statue
Pêchant à l'adultère, un filet à la main.

Les quatre mille dieux de la Grèce défilaient ainsi. Passez, passez, dieux débonnaires.

En mangeant tes fils, vieux Saturne,
Retourne escorter nos bœufs gras;
Et toi, vieux Rhin, vide ton urne
Sur ce fainéant taciturne
Spartacus qui croise ses bras;

Toi-même, Mars, dieu de la bière,
Vieux débris de nos carnavals,
On te chasse de la Bavière!!!
Viens, notre France hosipitalière
Te dressera des piédestals!

Vers midi, des centaines de bourgeois bavarois deposaient leurs pendules sur l'autel de la chasteté.

O toi, *Vénus de Milo,* tu as beau manquer de bras, comme l'agriculture, tu es condamnée. *Phryné* elle-même ne trouverait plus de juges à Berlin.

O Germanie, ma mie, chasse tes dieux, expurge Esther et Athalie pour tes séminaires et tes pensionnats de demoiselles, allonge les jupes des danseuses et raccourcis les ballets, mets enfin du nénuphar dans ta mauvaise bière et ton petit vin blanc, pour que nos mille journaux apprennent à l'Europe que les femmes les plus vertueuses de la terre sont les *Bavaroises* — au chocolat!

J. TELIO.

CORRESPONDANCE

A propos de l'article sur la nouvelle statue de Mme de Sévigné, nous recevons une lettre dont nous extrayons le passage suivant :

L'idée d'élever une statue au plus aimable, au plus spirituel stylet du dix-septième siècle, n'est pas neuve : la petite ville de Grignan possède une statue de Mme de Sévigné. Grignan, où elle adressait ses lettres impérissables, est encore tout palpitant de son souvenir.

Le château qu'occupait Mme de Grignan existe encore; on montre le figuier sous lequel Mme de Sévigné venait s'asseoir.

De jour en jour ces restes splendides d'une grande époque s'affaissent sous le marteau du temps. Cependant la façade est assez bien conservée.

Dans une des ailes du château habité par une famille qui a gardé le goût des arts, on voit une belle collection de tableaux. Au milieu, l'on remarque le portrait de celle qui a fait inscrire Grignan dans les fastes de la célébrité. Plus bas, celui de Mme de Grignan et celui de Mme de Simiane, sa fille.

Je vois encore Mme de Sévigné. L'artiste a su donner à son charmant visage une expression si spirituelle qu'elle l'éclaire et le détache lumineusement de ses voisins. Mme de Grignan est belle, Mme de Simiane jolie. — Quant à la statue, quelle idée bizarre! la statue n'est pas élevée, elle est assise sur une fontaine. Ne trouvez-vous pas cette situation très malsaine? Mme de Sévigné sur une fontaine! Pourquoi pas sur une borne? sa coiffure est celle de l'époque, en dépit du bronze rebelle à la frisure. Elle tient sa plume immortelle; son attitude est méditative, votre programme à la lettre. Cette statue donne quelque chose d'écrasé à ce petit monument, puis cette eau qui coule — c'est ignoble! Je n'ai jamais pu m'arrêter devant ce monument sans un profond sentiment de dépit. — Espérons que l'auteur du futur monument, s'il n'atteint pas la perfection, s'élèvera au moins bien au-dessus de ce premier bloc humide et pitoyable.

S. B.

—

Nous recevons aussi sur la dernière soirée de M. et Mme Ratazzi des détails que nous regrettons de de pouvoir publier en entier. Nous en extrayons cette silhouette :

« M. Ratazzi, malgré une froideur tout à fait diplomatique et une attitude un peu immobilisée, ne paraît pas avoir plus de quarante à quarante-cinq ans. Le miroitement de son binocle cache un regard sérieux et caressant. Sa bouche a cette torsion légère qu'on remarque chez les juges, les avocats, les médecins, les prêtres, les diplomates, les moralistes et les auteurs comiques. Ce n'est ni l'indice de la raillerie douce, ni la marque d'une pénétration fine et sardonique, c'est un pli que donne sans doute l'indifférence des hommes et des choses à ceux qui sont appelés à la manœuvre des passions et des intérêts des autres. Le front haut, calme, semble éclairer de son rayonnement le visage aux lignes froides et sérieuses. Son accueil est gracieux, mais d'une politesse armée et d'une indécision réfléchie. »

J.

—

Prière de vouloir bien compléter son envoi, au correspondant anonyme qui nous donne des détails sur l'auteur du buste de Bianca-Capello.

CHOSES ET AUTRES

Je donne souvent des conseils, dont les conseillés, comme il est d'usage, ne tiennent aucun compte. Cependant je ne perds pas tout à fait mon temps. Voici un premier amendé. Le ***Moniteur*** (sur mon observation ???) a renoncé à donner le temps du lendemain. Il se borne à prédir le temps de la veille.

—

La Russie devient douce et clémente. Elle fonde en Pologne des pensions de jeunes filles. On ne dit pas si les verges entreront dans son système d'éducation.

—

Cette année, la fête de Saint-Cloud a pris d'effrayantes proportions. Je ne sais pas si elle est terminée à l'heure qu'il est. Les soldats avaient fait une pétition afin d'obtenir qu'elle passât à l'état chronique; mais on a jugé cet état dangereux pour le bon sens de la population et la moralité de la giberne. La fête de Saint-Cloud, comme toutes choses en ce monde, comme la mer et comme la fécondité de Dumas, la fête de Saint-Cloud aura ses bornes.

—

La ville de Paris, frappée de l'état précaire dans lequel la photographie a jeté l'art de la gravure, a décidé qu'elle viendrait au secours de ce dernier, en faisant des commandes importantes. — Pourquoi cet avis n'est-il pas accompagné de celui-ci :

« La ville de Paris, frappée de l'état précaire dans lequel le mélodrame a jeté l'art du théâtre, a décidé qu'elle viendrait au secours de ce dernier, en créant une salle littéraire. »

—

Il y a déjà longtemps qu'on nous parle d'un projet de chemin de fer souterrain dans Paris. Les Anglais parlent moins et agissent plus. Ils en ont déjà deux sous Londres. L'un à 30 pieds, l'autre à 70 pieds. Comme ce dernier est un peu bas, on se sert d'une presse hydraulique pour monter et descendre les voyageurs. A Londres, on n'entend pas une femme crier. Si pareille chose se passait ici, toute femme bien élevée aurait des attaques de nerfs. C'est qu'en semblable occurrence, il se trouve toujours ici deux bras pour vous recevoir.

—

Les boucles de ceintures féminines vont devenir sous peu d'une grandeur en-

core plus colossale. On se perd en conjectures sur le but de cette nouvelle mode. Serait-ce pour que cette ceinture se détachât moins facilement..... ou plus?

—

La question américaine a fait demander un autographe à Alexandre Dumas Alexandre Dumas a envoyé cent autographes, sans demander de melons. La question américaine a pieusement vendu les cent autographes, et s'en est fait 60,000 francs.

—

Savez-vous qu'il y eût un tir dans le bois de Clamart? Ce tir a quelque chose de fantastique On l'entend, mais on ne sait où il est. De temps à autre seulement on rencontre un écriteau, qui vous avertit de ne pas prendre telle allée, si vous ne voulez risquer votre vie. C'est aimable; mais les gens qui passent à travers bois ne rencontrent pas d'écriteau.

—

Louis Ulbach demandait, dans son dernier feuilleton, la réhabilitation du diable. Cela est hardi pour un homme si gros. Apeine a-t-il parlé que George Sand l'exauce. Le *Drac* est cette réhabilitation. Cela ennuyait Mme Sand; d'entendre toujours répéter que Dieu s'était fait homme. Maintenant voilà le diable aussi avancé que lui.

—

D'après une récente statistique, on compte en Allemagne un bottier sur onze personnes. Toute une révélation. Pour qu'un bottier vive en chaussant onze personnes, combien doit-il gagner sur le cuir?

—

Nos voisins les Anglais, fort sévères lorsque nous nous présentons à la porte du théâtre de Covent-Garden, et qui vous refusent l'entrée des fauteuils lorsque vous n'êtes point vêtu du classique habit noir et cravaté de la batiste de rigueur, ne se font point faute d'entrer dans nos salles de spectacle en tenue de voyage, chapeau gris, guêtres blanches et chemise de flanelle rouge. L'autre soir, aux Italiens, le jour même de la réouverture, une loge brillait par la présence d'une lady coiffée d un petit chapeau rond, et d'un gros Anglais en jaquette grise.

—

Une toilette pour compléter la collection de nos costumes de Trouville. Dans une fête de village, une charmante femme a eu la fantaisie de s'habiller en roulier. Le petit feutre rond, la vraie blouse bleue des dimanches, piquée de blanc aux épaules et autour du cou, serrée à la taille par une ceinture de cuir; une jupe retroussée bien entendu (on n'en est pas encore venu à la quitter tout à fait), mais si courte! aux jambes de grandes guêtres montantes; à la main, en guise de canne, un amour de petit fouet. C'était complet, il n'y avait plus qu'à faire claquer sa langue et à crier: *Allons! Cocotte!*

—

Une naïveté: un mien ami se charge de prendre nos places au bureau d'un chemin de fer, et ne prend que des billets pour aller.

— Pourquoi n'as-tu pas pris des billets aller et retour? — Je n'ai pas eu le temps!

—

Delacroix est toujours exposé en chapelle ardente au boulevard des Italiens. Est-ce un bien, est-ce un mal que ces déplacements posthumes? Il y a bien à dire à ce sujet. Toujours est-il que la première impression n'est pas favorable. Ces tableaux semblent dépaysés; l'œil et l'esprit sont faits depuis longtemps à leurs places officielles, au Luxembourg et à Versailles. Je parle surtout des grandes pages comme le *Massacre de Scio*, l'*Entrée des Croisés* à *Constantinople*, le *Pont de Taillebourg*, la *Barque du Dante*. Dans un musée comme dans une église, involontairement on se recueille, et l'on cherche au moins à comprendre le sens des images qu'on a sous les yeux. Mais ici! en plein boulevard des Italiens, le coin de Paris le plus gai, le plus vivant, le plus coquet, au milieu du joyeux va et-vient des équipages descendant de la Chaussée-d'Antin pour aller au Bois, du frou-frou continuel des jupes trop engageantes, du babil des cafés étincelants, que viennent faire ces pauvres tableaux fanés, verdâtres, rances, morts?

—

Les souffrances du peintre,— et Dieu sait si celui-ci a souffert, et s'il a su rendre sur la toile la douleur grandiose, — intéressent assez médiocrement le public élégant qui ose se risquer là. Au fond, n'est-ce pas justice? Rien ne prouve-t-il pas mieux combien l'art fait fausse route aujourd'hui, en se séquestrant de parti pris dans des contemplations égoïstes, inaccessibles à la foule? Vous souffrez, artistes, que nous importe? Pourquoi vouloir que nous souffrions avec vous. Faites-nous oublier nos maux et les vôtres, faites-nous prendre cœur à la vie, et nous serons avec vous. Je ne sais de quelles sottes complications on a obscurci ce qu'on est convenu d'appeler l'idéal dans l'art, mais prenez les plus grands :•Michel-Ange, Rubens, Titien, quel autre but, si tant est qu'ils en aient eu un, semblent-ils avoir cherché, qu'à rendre la vie belle, la force, la jeunesse, la beauté, l'éclat, la jouissance. Ici, au contraire, ce ne sont que Giaours saignants, massacres hideux, mêlées furibondes, folies, naufrages, agonies..... Fi! Les vilaines gens, et surtout tristes!.. N'est-ce pas, madame.

—

Car, il faut bien l'avouer, le jour où je me trouvais à cette exposition, il y avait là la plus jolie robe de soie lilas clair que j'aie vue de ma vie; impossible de rien regarder qu'elle: un habit d'incroyable à boutons de nacre dont les pans s'étalaient sur une immense jupe à gros plis cassés; l'habit et la jupe échancrés en festons par devant, pour laisser voir un gilet et une seconde jupe blancs rayés lilas; un chapeau de ville blanc; un châle de dentelle noire qu'on laissait tout à fait tomber sur la jupe pour bien dégager la taille. Notez qu'on était jolie, bien faite et grande..., mais grande!

—

Presque aussi grande que la timide et tendre Angela des ***Flibustiers de la Sonore.*** Si vous ne l'avez pas remarquée, retournez à la Porte-Saint-Martin, cela vaut la peine de braver une seconde fois les: ***Et maintenant, à nous deux Sandoval!!!*** et les gargarismes dramatiques du Tigrerro-Guerrerro. Il faut remonter bien haut, bien haut, pour trouver une femme aussi blonde, aussi grande, aussi élégante, et traînant après elle, avec autant de majesté, les longs plis de ses jupes unies. Avec cela une gentille petite voix d'enfant; quand son farouche tuteur la menace de l'épouser, on se prend à dire: Ah! ne lui faites pas de mal!

—

La vogue est toujours à ces maudits petits chapeaux de ville, sans bavolet, gros comme le poing, ne couvrant plus du tout ni les cheveux ni la figure de ces dames. Par contre, les grisettes ont adopté un certain bonnet visant au chapeau, qui, ma foi, est charmant et ne se distingue presque plus de son rival. J'en voyais un, l'autre jour, à la fête des Loges, porté par une jolie fille au bras d'un beau lancier. C'est une sorte de fanchon de gaze nouée sous le menton, ramenée légèrement en pointe au-dessus du front, avec un paquet de roses sur le côté; deux grosses épingles fixent le fond au chignon. Celle-ci avait fixé, au milieu des roses, un de ces petits ballons argentés qu'on gagne aux loteries foraines. — Entre nous, cette grisette-là était de la même fabrique que les trop jolies grisettes du Bal Morel, au 15 août; leurs voitures les attendent à la porte, et pour peu que vous me pressiez, je vous dirais leurs adresses de la Chaussée-d'Antin ou aux Champs-Elysées. — Ce qui n'empêche pas, mesdames, que mon bonnet-chapeau ne soit aussi joli que votre chapeau-bonnet.

—

Le Bois de Boulogne se repeuple; on recommence à aller s'y regarder le blanc des yeux toutes les après-midi. Quelques attelages à la Daumont ont reparu. Dans l'un d'eux, l'autre jour, se prélassait certaine petite dame. Sur son passage aux Champs-Elysées, les badauds qui ne connaissent guère encore, en fait de jockeys, que ceux de la Cour ou de l'Hippodrome, se levaient de leurs chaises ou accouraient empressés au bord de la chaussée; joignez à cela l'ébahissement de quelques morveux, prêts à crier n'importe quoi, et vous concevrez l'immense satisfaction qui éclatait sur le visage de la cocotte, en dépit de ses efforts pour rester digne et froide. A la fin, la sensation devint trop forte, elle n'y tint plus et salua le peuple!

—

Un mot des théâtres.

Au Vaudeville, *le Drac* de George Sand, dérangé par M. Paul Meurice. La donnée primitive était fort simple et fort belle; profitant d'une superstition locale, un petit pêcheur, à force de malice, de hardiesse et de grandeur d'âme se faisait passer pour un être surnaturel, donnait du courage à un poltron et de la générosité à un avare. George Sand seul pouvait rendre possible et intéressante cette situation Le beau mérite, du moment que vous introduisez là le surnaturel et une apothéose des ***Funambules*** au dernier tableau!

Ajoutons la grande difficulté de trouver des interprètes au niveau des conceptions de l'auteur, conceptions toujours nobles, poétiques, surhumaines et pourtant d'une simplicité rare. Il n'y a vraiment pas place ici pour le talent un peu ampoulé de la belle mademoiselle Esler; encore moins pour le comique pâteux de Parade et de Delannoy, indécis qu'ils semblent toujours entre le bobèche et le père noble, Febvre seul est nerveux, vivant, et serait parfait s'il avait toujours des moustaches.

—

Aux Bouffes, pour la réouverture, ***M. et Mme de la Renardière***, ou ***le Drac***, mis en musique. Petit-Rose ne vous rappelle-t-il pas Fleur de Mer? J'aime mieux la reprise qui a suivi, ***des Dames de la Halle***. De joyeuses commères un peu fortes en gueules, de jolies filles en grisettes ou en soldats aux gardes, un charmant décor de marché, une intrigue sans queue ni tête; mais une musique vive, gaie, vieillotte de parti pris; la Ronde et la Fricassée, avec accompagnement de fifres et de tambours sont deux chefs-d'œuvre de couleur locale. Parfait aussi le bel uniforme rouge du tambour-major, parfait surtout et fort exact le costume de mesdemoiselles les tambours des grenadiers; la jambe fait merveille sous la culotte collante et les bas rouges; l'habit blanc à revers vifs est gai au possible; joignez y la cravate militaire liserée de blanc, les cadenettes poudrées et un ravissant petit bonnet à poils de forme conique, scrupuleusement exact; c'est à croire quatre statuettes échappées de ce joli monde de coureurs mignards, de porteurs de chaises efféminés, de sapeurs coquets qui coudoyent les amours et les bergères dans le royaume des porcelaines de Sèvres ou de Saxe.

—

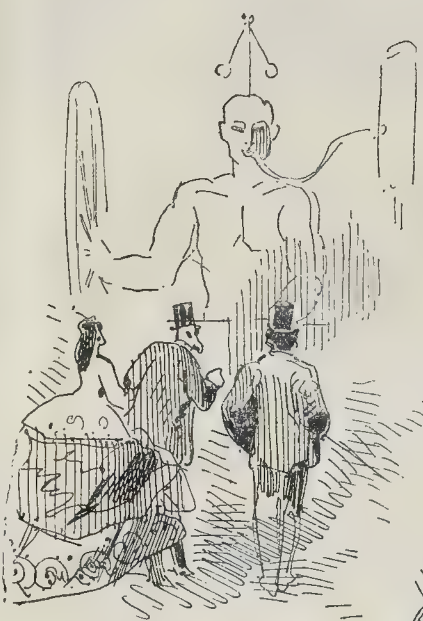
Aux Italiens: ***Rigoletto.*** Réouverture un peu prématurée, ni les vrais artistes ni les vrais dilettanti n'étaient encore là; une troupe et un public de carton. Rien de remarquable que le nez qui précède de quelques pas le nouveau duc de Mantoue et ses bottes jaunes comme la salle l'Opéra Comique.

—

Enfin, à l'Opéra, ***Roland à Roncevaux.*** En présence de l'enthousiasme de cette première représentation, nous n'osons avouer le long bâillement qui nous a saisi de la première à la dernière mesure. Nous reviendrons consciencieusement sur ce sujet Regrettons simplement, pour aujourd'hui, qu'on ait, sous prétexte de costumes de pâtres et de princes arabes, enfoui la moitié du corps de ballet dans des sacs à pommes de terre, et affublé la jolie mademoiselle Montaubry d'une perruque de membre de l'Institut.

X.

LA VAPEUR CHEZ SOI. — MOTEUR LENOIR



SIMPLICITÉ

— Ah ça, mais le moteur Lenoir n'est autre chose que la machine humaine, tous deux sont alimentés par l'hydrogène et l'oxygène?



La boulangère a des écus. Elle a un moteur qui moud sa farine, pétrit son pain et le fait cuire.



LES MOTEURS DU GRAND HOTEL. — ESCALIER A VAPEUR

De cette façon les voyageurs arrivent à leur appartement sans fatigue, ayant à leurs pieds leurs colis et sur leurs têtes un repas succulent.



ÉCONOMIE

— Tu as dix ouvriers qui font le lundi, une machine à vapeur qui s'arrête ou fait explosion, je fais deux fois d'affaires comme toi, je n'ai qu'un moteur Lenoir et un homme de peine.



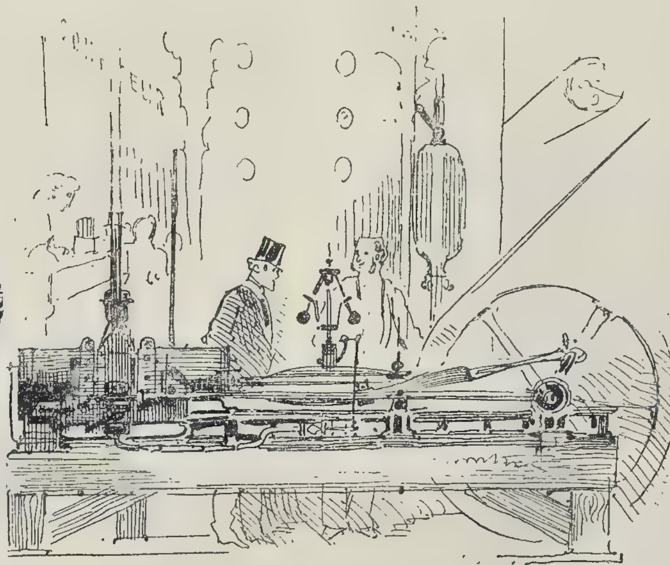
ARRÊT

Vous n'avez plus besoin de votre machine pour une demi-heure, vous tournez un robinet, elle s'arrête instantanément.



— Monsieur n'est pas content de mon service?

— J'entends des choses si merveilleuses sur le moteur Lenoir que j'ai envie d'en acheter un pour cirer mes bottes, frotter mon appartement, etc.



C'est ce petit moteur qui a fait ma grande fortune! pas gênant du reste et si coquet!



CONSTRUCTIONS

— Voilà six mois qu'ils sont après cette maison.

— Je me charge de vous en bâtir une en 15 jours avec une machine Lenoir.

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange Batelière.



ANGLAIS ET FRANÇAIS

Le quatrième volume des ***Essais sur la littérature anglaise**, par Taine*, va paraître dans quelques jours. Nous en détachons le dernier chapitre. Après une longue analyse des œuvres de Tennyson, le poète le plus en vogue aujourd'hui en Angleterre, l'auteur termine en décrivant le milieu social où s'est produit Tennyson, et en le comparant à celui où s'est élevé Alfred de Musset.

Lecteurs, et vous surtout lectrices, si vous avez lu avec plaisir ce que nous avons déjà publié des premiers volumes de cet ouvrage, il y a quelques mois, lisez aussi ce chapitre, plus coloré, plus hardi, plus vivant encore s'il est possible. Tel qui aura bâillé de bon cœur au ***Roland*** de M. Mermet, sera tout surpris de trouver dans le grave ouvrage d'un philosophe, la fantaisie, la fantasmagorie poétique, la passion vraie qu'il aura inutilement cherchées à l'Opéra.

M.

—

I

Le poète favori d'une nation, ce semble, est celui qu'un homme du monde, partant pour un voyage, met le plus volontiers dans sa poche. Aujourd'hui ce poète serait Tennyson en Angleterre, et Alfred de Musset en France. Les deux publics diffèrent : par suite, leurs genres de vie, leurs lectures et leurs plaisirs. Essayons de les décrire; on comprendra mieux les fleurs en voyant le jardin.

Vous voilà à Newhaven ou à Douvres, et vous courez sur les rails, en regardant autour de vous. Des deux côtés passent des maisons de campagne; il y en a partout en Angleterre, au bord des lacs, sur le rivage des golfes, au sommet des collines, sur tous les points de vue pittoresques. Elles sont le séjour préféré ; Londres n'est qu'un rendez-vous d'affaires; c'est à la campagne que les gens du monde vivent, s'amusent et reçoivent. Que cette maison est bien arrangée et jolie! S'il s'est trouvé à côté quelque vieille bâtisse, abbaye ou château, on l'a gardée. L'édifice nouveau a été raccordé avec l'ancien; même seul et moderne, il ne manque point de style; les pignons, les créneaux, les grandes fenêtres, les tourelles nichées à tous les coins ont dans leur fraîcheur un air gothique. Ce cottage même, si modeste, bon pour des gens qui n'ont que trente mille livres de rentes, est agréable à voir avec ses toits pointus, son portique, ses briques brunes vernissées, toutes recouvertes de lierre. Sans doute la grandeur manque le plus souvent; aujourd'hui les gens qui font l'opinion ne sont plus les grands seigneurs, mais les gentlemen riches, bien élevés et propriétaires; c'est l'agrément qui les touche. Mais comme ils s'y entendent! Il y a tout autour de la maison un gazon frais et soyeux comme du velours, qu'on passe au rouleau tous les matins. En face, des rhododendrons énormes font un bouquet éblouissant où murmurent des volées d'abeilles; des guirlandes de fleurs exotiques rampent et tournoient sur l'herbe fine; des chèvrefeuilles grimpent le long des arbres, les roses par centaines, penchées au bord des fenêtres, laissent tomber sur les allées la pluie de leurs pétales. Partout les beaux ormes, les ifs, les grands chênes, précieusement gardés, groupent leurs bouquets ou dressent leurs colonnes. Les arbres de l'Australie et de la Chine sont venus orner les massifs par l'élégance ou la singularité de leurs formes étrangères; le copperbeech étend sur la délicate verdure des arbres, l'ombre de ses feuilles noirâtres à reflets de cuivre. Que la fraîcheur de cette verdure est délicieuse! Comme elle étincelle, et comme elle regorge de fleurs champêtres lustrées par le soleil! Que de soins, quelle propreté, comme tout est disposé, entretenu, épuré pour le bien-être des sens et pour le plaisir des yeux! S'il y a une pente, on a ménagé des rigoles avec de petites îles au fond de la vallée, toutes peuplées par des touffes de roses; des canards d'espèce choisie nagent dans les bassins, où les nénufars étalent leurs étoiles satinées. Il y a dans l'herbe de grands bœufs couchés, des moutons aussi blancs que s'ils sortaient du lavoir, toutes sortes de bestiaux heureux et modèles, capables de réjouir l'œil d'un amateur et d'un maître. Nous revenons à la maison, et avant d'entrer je regarde la perspective; décidément ils ont le sentiment de la campagne; comme on sera bien à cette

grande fenêtre du parloir, pour contempler le soleil couchant et le large treillis d'or qu'il étale à travers la futaie! Et comme adroitement on a tourné la maison pour que le paysage paraisse encadré au loin entre les collines et de près entre les arbres! Nous entrons. Que tout y est soigné et commode! On y a prévu, devancé les moindres besoins; il n'y a rien que de correct et de perfectionné; on soupçonne tous les objets d'avoir eu le prix ou du moins une mention à quelque Exposition d'industrie; et le service vaut les objets; la propreté n'est pas plus méticuleuse en Hollande; proportion gardée, ils ont trois fois plus de valets que chez nous; ce n'est pas trop pour les détails minutieux du service. La machine domestique fonctionne sans une interruption, sans un accroc, sans un heurt, chaque rouage à son moment et à sa place, et le bien-être qu'elle distille vient en rosée de miel tomber dans la bouche, aussi vérifié et aussi exquis que le sucre d'une raffinerie modèle lorsqu'il arrive dans son goulot.

Nous causons avec notre hôte. Nous découvrons bien vite que son esprit et son âme ont toujours été en équilibre Au sortir du collége, il a trouvé sa voie toute faite; il n'a point eu à se révolter contre l'Église qui est à demi raisonnable, ni contre la Constitution qui est noblement libérale; la foi et la loi qu'on lui a offertes sont bonnes, utiles, morales, assez larges pour donner abri et emploi à toutes les diversités des esprits sincères. Il s'y est attaché, il les aime, il a reçu d'elles le système entier de ses idées pratiques et spéculatives, il ne flotte point, il ne doute plus, il sait ce qu'il doit croire et ce qu'il doit faire. Il n'est point entraîné par des théories, engourdi par l'inertie, arrêté par les contradictions. Ailleurs la jeunesse est comme une eau qui croupit ou s'éparpille; il y a ici un beau canal antique qui reçoit et dirige vers un but utile et certain tout le flot de son activité et de ses passions. Il agit, travaille et gouverne. Il est marié, il a des fermiers, il est magistrat municipal, il devient homme politique. Il améliore et régit sa paroisse, ses terres et sa famille. Il fonde des associations, il parle dans les *meetings*, il surveille des écoles, il rend la justice, il introduit des perfectionnements; il use de ses lectures, de ses voyages, de ses liaisons, de sa fortune et de son rang pour conduire amicalement ses voisins et ses inférieurs vers quelque œuvre qui leur profite et qui profite au public. Il est puissant et il est respecté. Il a les plaisirs de l'amour-propre et les contentements de la conscience. Il sait qu'il a l'autorité et qu'il en use loyalement pour le bien d'autrui. Et ce bon état d'esprit est entretenu par une vie saine. Sans doute son esprit est cultivé et occupé; il est instruit, il sait plusieurs langues, il a voyagé, il est curieux de tous les renseignements précis, il est tenu au courant par ses journaux de toutes les idées et de toutes les découvertes nouvelles. Mais en même temps il aime et pratique tous les exercices du corps. Il monte à cheval, il fait à pied de longues promenades, il chasse, il vogue en mer sur son yacht, il suit de près et par lui-même tous les détails de l'élevage et de la culture, il vit en plein air, il résiste à l'envahissement de la vie sédentaire, qui partout ailleurs conduit l'homme moderne aux agitations du cerveau, à l'affaiblissement des muscles et à l'excitation des nerfs. Voilà ce monde élégant et sensé, raffiné en fait de bien-être, réglé en fait de conduite, que ses goûts de dilettante et ses principes de moraliste renferment dans une sorte d'enceinte fleurie et empêchent de regarder ailleurs.

Y a-t-il un poète qui, mieux que Tennyson, convienne à un pareil monde? Sans être pédant, il est moral; on peut le lire le soir en famille; il n'est point révolté contre la société ni la vie; il parle de Dieu et de l'âme, noblement, tendrement, sans parti pris ecclésiastique; on n'a pas besoin de le maudire comme lord Byron; il n'a point de paroles violentes et abruptes, de sentiments excessifs et scandaleux; il ne pervertira personne. On ne sera point troublé en fermant le livre; on pourra, en le quittant, écouter sans contraste la voix grave du maître de maison qui, devant les domestiques agenouillés, prononce la prière du soir. Et néanmoins, en le quittant, on garde aux lèvres un sourire de plaisir. Le voyageur, l'amateur d'archéologie s'est complu aux imitations du style et des sentiments étrangers et antiques. Le chasseur, l'amateur de la campagne a goûté les petites scènes rurales et les riches peintures de paysage. Les dames ont été charmées des portraits de femmes. Ils sont si exquis et si purs! Il a si bien peint l'expression changeante de ces yeux fiers ou candides! Elles l'aiment, car elles sentent qu'il les aime. Bien plus, il les honore, et monte par sa noblesse jusqu'au niveau de leur pureté. Les jeunes filles pleurent en l'écoutant; certainement quand, tout à l'heure, on lisait la légende d'Elaine ou d'Enide, on a vu des têtes blondes se courber sous les fleurs qui les parent, et des épaules blanches palpiter d'une émotion furtive. Et que cette émotion est fine! Il n'a point enfoncé lourdement un pied rude dans la vérité et dans la passion. Il a glissé au plus haut des sentiments nobles et tendres; il a recueilli dans toute la nature et dans toute l'histoire ce qu'il y avait de plus élevé et de plus aimable. Il a choisi ses idées, il a ciselé ses paroles, il a égalé, par l'artifice, les réussites et la diversité de son style, les agréments et la perfection de l'élégance mondaine au milieu de laquelle nous le lisons. Sa poésie ressemble à quelqu'une de ces jardinières dorées et peintes où les fleurs nationales et les plantes exotiques emmêlent dans une harmonie savante leurs torsades et leurs chevelures, leurs grappes et leurs calices, leurs parfums et leurs couleurs. Elle semble faite exprès pour ces bourgeois opulents, cultivés, libres, héritiers de l'ancienne noblesse, chefs modernes d'une Angleterre nouvelle. Elle fait partie de leur luxe comme de leur morale; elle est une confirmation éloquente de leurs principes et un meuble précieux de leurs salons.

II

Nous revenons à Calais, et nous courons sur Paris, sans nous arrêter en route. Il y a bien sur la route des châteaux de nobles et des maisons de bourgeois riches. Mais ce n'est point parmi eux que nous trouverons, comme en Angleterre, le monde pensant, élégant, qui, par la finesse de son goût et la supériorité de son esprit, devient le guide de la nation et l'arbitre du beau. Il y a deux peuples en France : la province et Paris, l'un qui dîne, dort, bâille, écoute, l'autre qui pense, ose, veille et parle; le premier traîné par le second, comme un escargot par un papillon, tour à tour amusé et inquiété par les caprices et l'audace de son conducteur. C'est le conducteur qu'il faut voir. Nous entrons! Quel spectacle étrange! C'est le soir, les rues flamboient, une poussière lumineuse enveloppe la foule affairée, bruissante, qui se presse, se coudoie, s'entasse et fourmille aux abords des théâtres, derrière les vitres des cafés. Avez-vous remarqué comme tous ces visages sont plissés, froncés ou pâlis, comme ces regards sont inquiets, comme ces gestes sont nerveux? Les murs blancs et or des salons de clubs jettent une clarté vive; les jetons des joueurs roulent et bruissent sur les tables. Après minuit, au sortir des théâtres, en tenue de bal, ils viennent achever la nuit, irriter leurs nerfs déjà tendus; à ce moment, tout ce qui n'est pas excessif devient plat. Dans l'étroit couloir qui longe le fond de la scène de l'Opéra, ils ont frôlé des danseuses demi-nues; les fumées d'un souper, l'excitation des conversations débridées, la fièvre du jeu, les souvenirs de Bourse et de paris, débordent en audaces de langage, en bizarreries d'imagination, en curiosités sensuelles, en cynisme inventif et dévergondé. Sans doute leur intérieur est déplaisant; sans cela ils ne l'échangeraient pas contre ces divertissements malsains. Nous montons, nous trouvons un appartement verni, doré, paré d'ornements en stuc, de statues en plâtre, de meubles neufs en vieux chêne, avec toutes sortes de jolis brimborions sur les cheminées et sur les étagères. « Il représente bien, » on peut y recevoir les amis envieux et les personnages en place. C'est une affiche, rien de plus; on y est agréablement une demi-heure et puis c'est tout. Vous n'en ferez jamais qu'un lieu de

passage; il est bas, étriqué, incommode, sali en six mois, bon pour étaler un luxe postiche. Toutes leurs jouissances sont factices et comme arrachées au passage; il y a en elles quelque chose de malsain et d'irritant. Elles ressemblent à la cuisine de leurs restaurants, à l'éclat de leurs clubs, à la gaieté de leurs théâtres. Ils les veulent trop promptes, trop vives, trop multipliées. Ils ne les ont point cultivées avec patience et cueillies avec modération; ils les ont fait pousser sur un terreau artificiel et échauffant; ils les fourragent à la hâte. Ils sont raffinés et ils sont avides; il leur faut chaque jour une provision de paroles colorées, d'anecdotes crues, de railleries mordantes, de vérités neuves, d'idées variées. Ils s'ennuient vite et ne peuvent souffrir l'ennui. Ils s'amusent de toutes leurs forces et trouvent qu'ils ne s'amusent guère. Ils exagèrent leur travail et leur dépense, leurs besoins et leurs efforts. L'accumulation des sensations et de la fatigue tend à l'excès leur machine nerveuse, et leur vernis de gaieté mondaine s'écaille vingt fois par jour pour laisser voir un fonds de souffrance et d'ardeur.

Mais qu'ils sont fins, et que leur esprit est libre! Comme ce frottement incessant les a aiguisés! Comme ils sont prompts à tout saisir et à tout comprendre! Comme cette culture recherchée et multiple les a rendus propres à sentir et à goûter des tendresses et des tristesses inconnues à leurs pères, des sentiments profonds, bizarres et sublimes qui jusqu'ici semblaient étrangers à leur race! Cette grande ville est cosmopolite; toutes les idées peuvent y naître; nulle barrière n'y arrête les esprits; le champ immense de la pensée s'ouvre devant eux sans route frayée ou prescrite. La pratique ne les gêne ni ne les guide; un gouvernement et une Église officielle sont là pour les décharger du soin de mener la nation; on subit les deux puissances comme on subit le bedeau et le sergent de ville, avec patience et railleries; on ne les regarde qu'à la façon d'un spectacle. En somme, le monde n'apparaît ici que comme une pièce de théâtre, matière à critique et à raisonnements. Et croyez que la critique et les raisonnements se donnent carrière. Un Anglais qui entre dans la vie trouve sur toutes les grandes questions des réponses faites. Un Français qui entre dans la vie ne trouve sur toutes les grandes questions que des doutes proposés. Il faut dans ce conflit des opinions, qu'il se fasse sa foi lui-même, et, la plupart du temps, ne le pouvant pas, il reste ouvert à toutes les incertitudes, partant à toutes les curiosités et aussi à toutes les angoisses. Dans ce vide, qui est comme une vaste mer, les rêves, les théories, les fantaisies, les convoitises déréglées, poétiques et maladives, s'amassent et se chassent les uns les autres comme des nuages. Si dans ce tumulte de formes mouvantes on cherche quelque œuvre solide qui prépare une assiette aux opinions futures, on ne trouve que les lentes bâtisses des sciences, qui çà et là, obscurément, comme des polypes sous-marins, construisent en coraux imperceptibles la base où s'appuieront les croyances du genre humain.

Voilà le monde pour lequel Alfred de Musset écrivait; c'est dans ce Paris qu'il faut le lire. Le lire? Nous le savons tous par cœur. Il est mort, et il nous semble que tous les jours nous l'entendons parler. Une causerie d'artistes qui plaisantent dans un atelier, une belle jeune fille qui se penche au théâtre sur le bord de sa loge, une rue lavée par la pluie où luisent les pavés noircis, une fraîche matinée riante dans la forêt de Fontainebleau, il n'y a rien qui ne nous le rende présent et vivant une seconde fois. Y eut-il jamais accent plus vibrant et plus vrai? Celui-là au moins n'a jamais menti. Il n'a dit que ce qu'il sentait, et il l'a dit comme il le sentait. Il a pensé tout haut. Il a fait la confession de tout le monde. On ne l'a point admiré, on l'a aimé; c'était plus qu'un poëte, c'était un homme. Chacun retrouvait en lui ses propres sentiments, les plus fugitifs, les plus intimes; il s'abandonnait, il se donnait, il avait les dernières vertus qui nous restent, la générosité et la sincérité. Et il avait le plus précieux des dons qui puisent séduire une civilisation vieillie : la jeunesse. Comme il a parlé de « cette chaude jeunesse, arbre à la rude écorce, qui couvre tout de son ombre, horizons et chemins! » Avec quelle fougue a-t-il lancé et entre-choqué l'amour, la jalousie, la soif du plaisir, toutes les impétueuses passions qui montent avec les ondées d'un sang vierge du plus profond d'un jeune cœur! Quelqu'un les a-t-il plus ressenties? Il en a été trop plein, il s'y est livré, il s'en est enivré. Il s'est lâché à travers la vie comme un cheval de race cabré dans la campagne, que l'odeur des plantes et la magnifique nouveauté du vaste ciel précipitent à pleine poitrine dans des courses folles qui brisent tout et vont le briser. Il a trop demandé aux choses; il a voulu, d'un trait, âprement, avidement, savourer toute la vie; il ne l'a point cueillie, il ne l'a point goûtée; il l'a arrachée comme une grappe, et pressée, et froissée, et tordue; et il est resté, les mains salies, aussi altéré que devant (1). Alors ont éclaté ces sanglots qui ont retenti dans tous les cœurs. Quoi! si jeune et déjà si las! Tant de dons précieux, un esprit si fin, un tact si délicat, une fantaisie si mobile et si riche, une gloire si précoce, un si soudain épanouissement de beauté et de génie, et au même instant les angoisses, le dégoût, les larmes et les cris! Quel mélange! Du même geste, il adore et il maudit! L'éternelle illusion, l'invincible expérience sont en lui côte à côte pour se combattre et le déchirer. Il est devenu vieillard et il est demeuré jeune homme; il est poëte et il est sceptique. La Muse et sa beauté pacifique, la Nature et sa fraîcheur immortelle, l'Amour et son bienheureux sourire, tout l'essaim de visions divines passe à peine devant ses yeux, qu'on voit accourir, parmi les malédictions et les sarcasmes, tous les spectres de la débauche et de la mort. Comme un homme, au milieu d'une fête, qui boit dans une coupe ciselée, debout, à la première place, parmi les applaudissements et les fanfares, les yeux riants, la joie au fond du cœur, échauffé et vivifié par le vin généreux qui descend dans sa poitrine, et que subitement on voit pâlir; il y avait du poison au fond de la coupe; il tombe et râle; ses pieds convulsifs battent les tapis de soie, et tous les convives effarés regardent. Voilà ce que nous avons senti le jour où le plus aimé, le plus brillant d'entre nous, a tout d'un coup palpité d'une atteinte invisible, et s'est abattu avec un hoquet funèbre parmi les splendeurs et les gaietés menteuses de notre banquet.

Eh bien! tel que le voilà, nous l'aimons toujours : nous n'en pouvons écouter un autre; tous à côté de lui nous semblent froids ou menteurs. Nous sortons à minuit de ce théâtre où il écoutait la Malibran, et nous entrons dans cette lugubre rue des Moulins où, sur un lit payé, son Rolla est venu dormir et mourir. Les lanternes jettent des reflets vacillants sur les pavés qui glissent. Des ombres inquiètes avancent hors des portes et traînent leur robe de soie fripée à la rencontre des passants. Les fenêtres sont fermées; une lumière çà et là perce à travers un volet mal clos et montre un dahlia mort sur le rebord d'une croisée. Demain un orgue ambulant grincera devant ces vitres, et les nuages blafards laisseront leurs suintements sur ces murs salis. Quoi! c'est de cet ignoble lieu qu'est sorti le plus passionné des poëmes! ce sont ces laideurs et ces vulgarités de bouge et d'hôtel garni qui ont fait ruisseler cette divine éloquence! ce sont elles qui en cet instant ont ramassé dans ce cœur meurtri toutes les magnificences de la nature et de l'histoire pour les faire jaillir en gerbe étincelante et reluire sous le plus ardent soleil de poésie qui fut jamais! La pitié vient, on pense à cet autre poëte qui, là-bas, dans l'île de Wight, s'amuse à refaire des épopées perdues Qu'il est heureux parmi ses beaux livres, ses amis, ses chèvrefeuilles et ses roses! N'importe! celui-ci, à cet endroit même, dans cette fange et dans cette misère, est monté plus haut. Du haut de son doute et de son désespoir, il a vu l'infini comme on voit la mer du haut d'un cap battu par les orages. Les religions, leur gloire et leur ruine, le genre humain, ses douleurs et sa destinée, tout ce qu'il y a de sublime au monde lui est alors apparu dans un éclair. Il a senti, au moins cette fois dans sa vie, cette

(1) O médiocrité! celui qui pour tout bien
T'apporte à ce tripot dégoûtant de la vie.
Est bien poltron au jeu s'il ne dit : Tout ou rien.



SOUVENIRS DES COURSES

FILLE DE L'AIR, BLAIR-ATHOL, VERMOUT ou LA TOUCQUES, c'est très joli, mais je crois que ces dames sont encore plus préoccupées de savoir quelle toilette arrivera première. Cette année, signalons la *Robe à longs poils,* qui donne à la femme l'apparence d'un petit mouton. Pourquoi l'habit ne fait-il pas le moine?

tempête intérieure de sensations profondes, de rêves gigantesques et de voluptés intenses dont le désir l'a fait vivre et dont le manque l'a fait mourir. Il n'a pas été un simple dilettante; il ne s'est pas contenté de goûter et de jouir; il a imprimé sa marque dans la pensée humaine; il a dit au monde ce que c'est que l'homme, l'amour, la vérité, le bonheur. Il a souffert, mais il a inventé; il a défailli, mais il a produit. Il a arraché avec désespoir de ses entrailles l'idée qu'il avait conçue, et l'a montrée aux yeux de tous, sanglante, mais vivante. Cela est plus difficile et plus beau que d'aller caresser et contempler les idées des autres. Il n'y a au monde qu'une œuvre digne d'un homme, l'enfantement d'une vérité à laquelle on se livre et à laquelle on croit. Le monde qui a écouté Tennyson vaut mieux que notre aristocratie de bourgeois et de bohêmes; mais j'aime mieux Alfred de Musset que Tennyson.

H. TAINE.

DE FIL EN AIGUILLE

SCÈNE MORALE

Ceci se passe à la campagne, — en automne. — Le vent souffle au dehors. — Madame, assise au coin de la cheminée, dans un fauteuil profond, fait de la tapisserie. Monsieur, assis en face de Madame, regarde la flamme du foyer. — Long silence.

MONSIEUR. — Voulez-vous me passer les pincettes, ma chère.

MADAME, *fredonnant.*—« Et pourtant malgré tant d'alarmes... » *(Parlé.)* Voici les pincettes. *(Fredonnant.)* « Malgré les cuisantes... »

MONSIEUR.— C'est du Méhul cela, chère amie, pas vrai? Ah! voilà de la musique!... J'ai vu Delaunay-Riquier dans *Joseph*... *(Il chantonne tout en tisonnant le feu.)* « Saintes douleurs. » *(Parlé.)* On s'étonne que ça ne flambe pas... parbleu, c'est du bois vert!... Seulement, il était un peu trop bien portant, Riquier. Une voix charmante, mais trop d'embonpoint.

MADAME, *après avoir éloigné sa tapisserie, pour mieux en juger l'effet.* — Dites-moi, Georges, feriez-vous ce carré-là noir ou rouge? vous voyez, ce carré près du petit pointu. Dites-moi franchement.

MONSIEUR, *chantant.* — « Si vous pouviez vous repen... » *(Parlé sans détourner la tête.)* Rouge, ma chère, rouge, je n'hésiterais pas, je déteste le noir.

MADAME. — Oui, mais si je le fais rouge, cela m'entraîne. *(Elle réfléchit.)*

MONSIEUR. — Eh bien, ma chère, si cela vous entraîne, il faut vous cramponner.

MADAME. — Voyons, Georges, je parle sérieusement; vous comprenez bien que si ce petit carré est rouge, le petit pointu ne peut pas rester violet; alors, la feuille de rose pâlit, le fond se décolore... Pour rien au monde je ne voudrais changer ce pointu.

MONSIEUR, *avec lenteur et gravité.* — Mon amie, voulez-vous suivre aveuglément le conseil d'un homme irréprochable à l'existence duquel vous avez attaché votre sort? — Eh bien, faites votre carré vert-pomme, et n'en parlons plus. Regardez un peu si jamais le feu de charbon de terre a eu cette tournure-là?

MADAME. — Je ne serais que trop disposée à utiliser ma laine vert-pomme, j'en ai une montagne.

MONSIEUR. — Alors, où est la difficulté?

MADAME. — La difficulté est que le vert-pomme n'est pas... assez religieux.

MONSIEUR. — Hum!.. *(Fredonnant.)* « Saintes douleurs... » *(Parlé.)* Voudriez-vous me passer le soufflet, je vous prie?... Est-ce qu'il y aurait de l'indiscrétion à vous demander pourquoi ce pauvre vert-pomme, qui n'a pourtant l'air de rien, jouit d'une si mauvaise réputation... Vous faites donc de la tapisserie religieuse, maintenant, ma chère?

MADAME. — Oh! Georges, je vous en prie, faites-moi grâce de vos plaisanteries, je les connais de longue date, vous savez, et elles me sont horriblement désagréables... Je fais tout simplement un petit tapis de pied pour mettre dans le confessionnal de M. le curé. Là... êtes-vous content? Vous savez de quoi il s'agit et vous devez comprendre qu'en pareille circonstance le vert-pomme serait hors de saison.

MONSIEUR. — Mais pas le moins du monde; je vous jure que, moi qui vous parle, je confesserais avec du vert-pomme sous mes pieds... il est vrai que je suis naturellement assez résolu. Bast! utilisez donc vos laines, je vous assure que ce bon curé accceptera quand même. Il ne sait pas refuser. *(Il souffle avec animation.)*

MADAME. — Vous êtes content, n'est-ce pas?

MONSIEUR. — Content de quoi, chère amie?

MADAME. — Content d'avoir lancé votre sarcasme, d'avoir jeté une moquerie à la tête d'un absent... Eh bien! moi, je dis que vous êtes un homme dangereux, parce que vous cherchez à ébranler la foi de ceux qui vous entourent. Il m'a fallu une croyance bien ardente, des principes bien solides, et, en vérité... quelque vertu, pour résister aux attaques incessantes... Eh bien! pourquoi me regardez-vous ainsi?

MONSIEUR. — Je cherche à me convertir, mon petit apôtre. — Tu es si gentille lorsque tu parles d'abondance, que tes yeux s'animent, que ta voix vibre dans tes gestes... Je suis sûr que tu parlerais comme cela longtemps, dis? *(Il lui embrasse la main, puis prend les deux boucles blondes de ses cheveux et lui noue sous le menton.)* Tu es gentille, mignonne.

MADAME. — Oh! vous croyez m'avoir réduite au silence parce que vous m'avez coupé la parole! Bon, voilà encore mes cheveux embrouillés. Mon Dieu, que vous êtes contrariant! j'en ai pour une heure. Vous ne vous contentez pas d'être un prodige d'impiété, il faut encore que vous embrouilliez mes cheveux... Tenez, écartez vos mains et tenez-moi cet écheveau de laine.

MONSIEUR *s'asseoit sur un tabouret qu'il approche le plus près possible de Madame et presente ses deux mains.* — Dis donc, mon petit saint Jean.

MADAME. — Pas si près, Georges, pas si près. *(Elle rit malgré elle.)* Comme tu es fou!... Je t'en prie... tu vas briser ma laine.

MONSIEUR. — Ta laine religieuse?

MADAME. — Oui, ma laine religieuse. *(Elle lui donne un petit soufflet sur la joue.)* Dis donc, Georges, pourquoi fais-tu la raie de tes cheveux autant sur le côté? Vois-tu, là, sur le milieu, ça t'irait bien mieux... Mais si, je veux bien que tu m'embrasses, mais gentiment, sans violence.

MONSIEUR. — Sais-tu à quoi je pense?

MADAME. — Comment voulez-vous que je sache cela?

MONSIEUR. — Eh bien, je pense au baromètre qui baisse, au thermomètre qui baisse aussi.

MADAME. — Vous le voyez, les froids arrivent, et mon tapis ne sera jamais fini. Voyons, dépêchons-nous.

MONSIEUR. — Je pensais donc au thermomètre qui baisse et à ma chambre qui est en plein nord.

MADAME. — N'est-ce point vous qui l'avez choisie?... Ma laine, mon Dieu, ma laine! Oh! l'affreux vilain petit homme.

MONSIEUR. — En été, ma chambre du nord est fort agréable, sans doute, mais quand l'automne arrive, que le vent s'insinue, que la pluie glisse contre les vitres, que les champs, les campagnes, semblent se

LE ROLAND A RO



7. LE CHARLEMAGNE DE LA FIN, muni d'un poèle et de ses tuyaux.—8. UNE PAIRE DE PAIRS, coiffés d'un œufs rouge aux ailes éployées. — 9 et 10. LES FIGURANTS A ÉCAILLES, tous frits à Roncevaux!—11. CAVALIER NORMAND DU FOND, d'après Montfaucon, Mifliez, Henbé, etc., etc., etc.

UN MOT SUR LE ROLAND

Un long bâillement de quatre heures. Une banalité honnête. Une partition et un poème pavés de bonnes intentions, mais s'élevant tout juste au niveau des platitudes consacrées et des effets rebattus. Des mélodies composées pour l'Orphéon par un chef de musique de régiment, sur les vers d'un élève de troisième L'analogue en musique des batailles de M. Yvon en peinture. Voilà mon impression franche. Est-elle juste? Peu importe; l'auteur s'en moque et moi aussi; ces choses sérieuses n'étaient pas de ma compétence.

Qu'on me permette seulement à propos de *Roland* quelques observations de simple bon sens sur la mise en scène habituelle des grands opéras.

Avant tout, n'y aurait-il pas moyen d'en finir avec ces allées et venues sans queue ni tête, ces irruptions et ces disparitions subites des chœurs par les portants, ces solitudes ménagées aux solos et aux duos, surtout ces invraisemblances de mœurs et de costumes réglementairement admises et causes, en grande partie, de la monotonie et de l'incohérence de tous les opéras. Voyez dans *Roland*.

Au premier acte, le rideau se lève sur la fête des fiançailles de Ganelon et de la belle Alde. Chœurs, danses, rien de mieux; tout d'un coup, les invités s'évaporent par les portants de droite et de gauche, pour laisser Alde absolument seule, et deux pages trottant menu, lui apportent un fauteuil dur devant le trou du souffleur. Voyez-vous venir le grand air? Comme on s'empresse à cet instant de tourner le dos à la scène pour lorgner la salle! Et que cela est naturel! Vous figurez-vous, au milieu d'une fête aux Tuileries, tous les invités disparaissant cinq minutes pour laisser l'Impératrice seule au milieu de la grande salle des Maréchaux Et ces gens de la noce, Ganelon en tête, tous en cottes de mailles!

Ceci se passe au moyen-âge, dira-t-on; mais ces gens se reposaient et se couchaient comme nous, que diable! Et vous figurez-vous un colonel de carabiniers gardant son casque et sa cuirasse le soir de ses noces?

Pendant le grand air, un orage éclate, et Roland, mouillé, vient s'abriter au château. Il traverse les Pyrénées pour se rendre en Espagne, et il pleut, et pour toute coiffure, il porte une couronne de perles sur la tête. Un parapluie serait mieux en situation. Tout au moins quelque grande cape à capuchon, comme celle de Mario, la nuit du rendez-vous du *Trovatore*. Quelle belle entrée encore pour Mélingue que celle de ce soldat en voyage!

Le décor dans lequel tout cela se passe est une grande salle romane parfaitement reconstituée, mais badigeonnée du même ton blanc du haut en bas, comme un café neuf. Il n'y a plus que le gaz à poser Et pour tout meuble, l'unique sellette du grand air.

A l'acte suivant, une fête dans le palais mauresque de l'émir. Une belle occasion de rappeler les *Mille et une Nuits*. Toujours le même badigeon uniforme. Ganelon n'a pas plus quitté sa cotte de mailles de noces, que Roland sa couronne de perles; seulement ce dernier a ajouté à sa toilette le petit manteau des gardes de tra-



LE ROLAND DE L'OPÉRA JUGÉ PAR LE ROLAND DE LA LÉGENDE : Comment
NELON, (*Casaux*) : Parfait, mais de trop beaux yeux. — L'EMIR DE SARRAGO
tout le temps.— LA BELLE ALDE, (Mme *Gueymard*): Toujours charmante donc
reuse dans cette pièce-là!

AUX ET A L'OPÉRA



12. Les morts. d'après Guignol —13. Soldat sarrasin, n'oublions pas le casque orné de deux petits balais, l'un offensif, l'autre défensif. — 14. Le patre au béret (*Warrot*), demandez le Guide de l'étranger aux Pyrénées! — 15. Le pas des houris, le seul moment de gaîté de la soirée.—16. Une des demoiselles arabes, dans le sac à pommes de terre : heureusement qu'il est bien rempli. — 17. Le prince arabe (*Mlle Montaubry*), en perruque de membre de l'Institut. Et puis, pourquoi cet écumoir pas-é à la ceinture?



gédie, rouge, à broderie d'or, à plis dits tuyaux d'orgue. L'émir et sa suite me rappellent Adb-el-Kader et sa famille.

Aux deux derniers actes, le défilé de Roncevaux, avant et après la bataille. L'antithèse de mise en scène sautait aux yeux ; avant la bataille, une halte d'armée; des tentes, des fourgons, des faisceaux, des feux allumés, des sentinelles sur tous les rochers ; les chœurs de soldats et les danses des montagnards étaient naturellement amenées Au lieu de cela, les éternelles apparitions et disparitions d'une armée qui va et vient les mains dans ses poches, selon qu'il faut laisser reposer le ténor ou faire chorus au final. La scène entre l'archevêque et Roland n'eût-elle pas été naturelle et plus militaire sous une tente? Roland, vaguant dans ce vallon solitaire, a l'air, ma parole, de chercher un petit coin à l'écart, et il est heureux que l'archevêque ait eu aussi la même idée, sans quoi le preux mourrait sans confession.

Après la bataille, il fallait les mêmes tentes, les mêmes fourgons, écrasés sous des quartiers de roches; les cadavres amoncelés au mêmes points où on avait vu les vivants Roland au lieu de s'être simplement mis à l'aise en ôtant son corset, devait reparaître sanglant, déchiré, les cheveux épars. Alde devait revenir en vêtements souillés, la tête cachée dans son manteau, échevelée, hagarde, et non avec cette même robe décolletée de la fête de Sarragosse et ce long voile de romance, précurseur du grand air des adieux. Enfin, ce cornichon de Charlemagne, au lieu de ne faire que venir lever un bras au ciel dans une flamme de Bengale, devait se précipiter de son cheval, courir à Roland et lui donner au moins le bonheur de mourir dans les bras de son empereur Mais quelle belle et longue barbe blanche de César allemand il eût fallu à la place des favoris de M. Pluque!

—

Et pourtant que de soins, que de recherches dans cette mise en scène. J'ai vu de près ces cottes d'écailles, ces masses d'armes, ces boucliers; c'est à n'y pas croire, d'exactitude et de fini. Tous les recueils de costumes connus vous repassent devant les yeux. Depuis Gaignieres jusqu'à Wilmin, depuis les tapisseries de Bayeux jusqu'aux cavaliers normands de l'histoire de l'armée de Philipoteaux. Mais était-ce bien le cas ici de tant d'érudition? Roland n'a jamais existé, nous sommes ici en pleine fiction, et la moindre fantaisie de Doré n'eût-elle pas mieux fait l'affaire?

Puissent ces lignes être lues de l'homme qui après avoir su, en véritable artiste, tirer l'Opéra-Comique du moyen-âge de pendule et des mousquetaires de bal masqué parviendra, peut-être à renouveler aussi l'Opéra. Plus de ces non-sens scéniques, plus de ces banalités presque lithurgiques ; ce que le Gymnase a fait, l'Opéra doit le faire.

Sans quoi, il en sera toujours ce qu'il en est, cette fois encore, de *Roland à Roncevaux* : sur ce titre, on arrive à l'Opéra la tête pleine de héros de légendes, et l'on n'y trouve que les marionnettes de ce dessin.

M.

-se sardine mal ratissée, avec une barbiche de voltigeur! — Le gros Gan- aux spahis indigènes. — L'archevêque Turlupin, (*Belval*) : Un qui bénit -ir, (*Mlle de Maesen*) : Bien jolie; mais que nous n'avons donc l'air malheu-

cacher sous un immense voile de tristesse, que, pour tout dire, la dépouille de nos bois jonche la terre, que le bocage est sans mystère, que le rossignol est sans voix; oh! alors, madame, la chambre du nord paraît bien au nord, et.,.

MADAME, *continuant de dévider sa laine.* Quelles bêtises nous ditesvous là, mon Dieu!

MONSIEUR. — Je proteste contre les autans, voilà tout. Le soleil du bon Dieu se cache, j'en cherche un autre, n'est-ce pas naturel? ma petite sainte aux cheveux blonds, mon petit agneau mystique, mon petit rameau béni, et ce nouveau soleil je le trouve en toi, mignonne, dans ton regard, dans les fines senteurs de ta peau, dans le froissement de ta jupe, dans le duvet de ton cou qu'on aperçoit à la lueur de la lampe lorsque tu te penches sur le tapis de M. le curé, dans ta narine qui se soulève et se gonfle lorsque mes lèvres s'approchent des tiennes, dans ton corsage qui s'émeut et te trahit, dans...

MADAME. — Mais voulez-vous vous taire, Georges? C'est aujourd'hui vendredi et Quatre-Temps.

MONSIEUR. — Bast! et ta dispense? (*Il l'embrasse.*) Vois-tu que ta main tremble, que tu rougis, que ton cœur se presse.

MADAME.—Georges, voulez-vous finir... (*Elle retire sa main, se renverse dans le fauteuil et évite le regard de son mari.*)

MONSIEUR. — Il se presse ton pauvre petit cœur, et il a raison, ma chérie, il sait que l'automne est le temps des causeries intimes, des caresses du soir, le temps des baisers. Et toi aussi, tu le sais, car tu te défends mal et je te mets au défi de me regarder en face... Voyons, voyons. regarde-moi en face.

MADAME *se penche tout à coup vers son mari,— le peloton de laine roule dans la cheminée, le pieux ouvrage tombe à terre, et, saisissant la tête de Monsieur dans ses deux mains.* — Ah! que tu serais un adorable mari aimé, si tu avais...

MONSIEUR. — Si j'avais... dis vite.

MADAME.—Si tu avais un peu de religion. Je t'en demanderais si peu dans le commencement. Ça n'est pas difficile, va! Tandis que maintenant, tu es vraiment par trop...

MONSIEUR. — Vert-pomme, n'est-ce pas?

MADAME. — Oui, vert-pomme, grand fou chéri. (*Elle rit franchement.*)

MONSIEUR, *levant les mains en l'air.*— Sonnez clairons, madame a ri, madame est désarmée. Eh bien! mon agneau blanc, j'achève mon récit; écoute bien gentiment, là, comme cela... tes mains ici, ma tête en cet endroit... Chut, ne riez pas, je parle sérieusement. Donc, je te disais que la chambre du nord est vaste mais froide, poétique mais triste; et j'ajoute qu'on n'est pas trop de deux, en ce temps de froidure, pour lutter contre les rigueurs de la nuit. Je dis, de plus, que si les liens sacrés du mariage ont un sens profondément social, c'est... ne m'interrompez pas, — c'est à l'heure de la vie où l'on grelotte sur sa couche solitaire.

MADAME. — Vous n'êtes pas sérieux.

MONSIEUR. Eh bien! sérieusement, je souhaite que le tapis de M. le curé, pieusement étendu sur ton lit, nous réchauffe tous deux à la fois, ce soir même. Je souhaite de rentrer au plus vite dans l'intimité de la famille... Entends-tu comme le vent souffle et siffle dans les portes? Le feu fait *pchh!* et tes pieds sont glacés (*il lui prend le pied dans ses deux maius*).

MADAME. — Mais tu m'enlèves ma pantoufle, Georges!

MONSIEUR. — Crois-tu, petit agneau blanc, que je vais laisser ta pauvre petite patte dans cet état-la? Laisse-la dans ma main, que je la réchauffe. Rien n'est froid comme la soie, vois-tu bien. Comment! des bas à jour? — Peste, ma chère! vous vous chaussez bien pour un vendredi!.. Vois-tu, mignonne, tu ne t'imagines pas comme j'ai le réveil gai lorsque le soleil du matin pénètre dans ma chambre. Tu verras cela. Je ne suis plus un homme, je suis un pinson; toutes les joies du printemps me reviennent en tête. Je ris, je chante, je fais des discours, je raconte des histoires à pouffer de rire..... Il m'arrive parfois de danser.

MADAME. — Vois un peu; moi qui n'aime le matin, ni le grand jour ni le bruit, comme ça se trouve mal?

MONSIEUR (*changeant tout à coup d'expression*). — Ai-je dit que j'aimais tout cela? Le soleil du matin! fi donc! jamais en automne, ma pure colombe, jamais. J'ai au contraire le réveil plein de langueurs et de poésie — j'étais ainsi dans mon berceau — Nous prolongerons la nuit, et sous les rideaux abaissés, sous les volets fermés, nous restions endormis sans dormir. Noyés dans le silence et l'ombre, délicieusement étendus sous tes chauds édredons, nous jouirons lentement du bonheur d'être ensemble, et nous ne nous dirons bonjour qu'à midi sonné.

Tu n'aimes pas le bruit, ma chère? — Je ne dirai pas un mot. Pas un murmure qui trouble ton rêve inachevé et t'avertisse que tu ne dors plus, pas un souffle qui te rappelle à la réalité, pas un frisson qui fasse crier la soie. Je serai silencieux comme une ombre, immobile comme une statue, et si je t'embrasse... car enfin j'ai mes faiblesses, ce sera discrètement, avec mille précautions; mes lèvres effleureront à peine ton épaule endormie, et si tu frissonnes d'aise en étendant les bras, si ton œil s'entr'ouvre au murmure du baiser, si tes lèvres me sourient... c'est que tu le voudras bien, mignonne, et je n'aurai rien à me reprocher.

MADAME (*les yeux à demi fermés, renversée dans son fauteuil, la tête baissée, toute rouge d'émotion, pose ses deux mains devant la bouche de monsieur (à voix basse).* — Chut... chut... ne dis pas tout cela... petit chéri... pas un mot de plus... si tu savais comme c'est mal.

MONSIEUR. — Mal! et qu'est-ce donc qui est mal? Ton cœur est-il taillé dans le marbre ou dans le diamant, que tu ne t'aperçoives pas que je t'aime, vilaine enfant? Eh oui, sans doute, que je te tends les bras; oui, j'ai envie de te serrer sur mon cœur et de m'endormir dans tes cheveux. Qu'est-ce qu'il y a donc de plus sacré au monde que d'aimer sa femme ou d'aimer son mari? (*Minuit sonne.*)

MADAME *change tout à coup de physionomie au bruit de la pendule, enlace monsieur de ses deux bras et l'embrasse à trois reprises avec précipitation.* — Tu croyais donc que je ne t'aimais pas, dis, mon chéri? Oh! si, je t'aime! Grand enfant, qui n'a pas vu que j'attendais l'heure.

MONSIEUR. — Quelle heure, ma chérie?

MADAME. — Eh bien! l'heure. Il est minuit passé... regarde. (*Elle rougit beaucoup.*)... Vendredi.., c'était hier... (*Elle lui tend sa main à baiser*).

MONSIEUR. — Es-tu sûre que la pendule n'avance pas, mon amour?

Z.

UN HOMME SÉRIEUX.

Il a bon estomac, une santé de fer, le regard franc, la démarche nette et 60,000 livres de rente au plus bas. Cette belle fortune, qui lui vient d'héritage, a été le couronnement naturel d'une vie irréprochable, et quoi qu'il ne l'ait point gagnée, on peut dire qu'il la méritait. La première partie de sa vie, religieusement consacrée aux travaux de l'administration, lui a donné pour le reste de ses jours une régularité de conduite absolue, une droiture de sentiment, une précision, une infaillibilité de jugement exceptionnelles, et, par suite, un mépris souverain pour tout ce qui n'est point droit, net, juste, précis, convenable, admis. C'est un homme sérieux et un honnête homme. N'allez pas croire qu'il soit frère aîné de Joseph Prudhomme. Il est un peu de la famille, mais ne lui ressemble pas. — Il n'a ni ses enthousiasmes comiques, ni ses phrases ronflantes, ni ses naïvetés adorables. Ce n'est point un grotesque. C'est un bourgeois digne, riche, pur, logique. Il ne rit jamais, car il n'est point de plaisanterie qui ne cache un sens profondément sérieux, et il s'attache particulièrement au sens sérieux, quoiqu'il n'y trouve véritablement aucun plaisir.

La fantaisie, l'imprévu, le rêve sont pour lui le résultat d'une déplorable dépravation d'esprit. — Il calcule, dose, pèse ses plaisirs d'avance, car il est maître de lui et se les administre après avoir regardé à sa montre, comme une pincée de quinine entre deux pains à cacheter.

Il a chassé de sa vie, comme on chasse les chiens d'un salon bien ciré, le vague et l'incertitude, le charme de l'espoir, les délices du rêve et cette poésie du souvenir quinous charment — Il est fort et logique. Il aime à voir clair et déteste la poussière qui voile les objets, cette poussière serait-elle de diamant. — Il aime à épousseter ce qui est autour de lui et comprend l'existence comme M. Aligny comprend le paysage, c'est-à-dire la serpe et la brosse à la main. Il nettoie les rochers, balaye les sentiers, émonde les branches capricieuses, arrache la mousse des pierres, dépouille les arbres du lierre qui les cache, et dans ce milieu propret, irréprochable, il laisse paître en toute sécurité les petites passions de son esprit et de son cœur. — Il ne mangerait pas une prune avant d'en avoir essuyé le duvet et ne prêterait pas un louis

avant d'avoir dit : « Je ne vous dois rien. » Tout ce qui dans l'ordre social n'a point un résultat palpable et facile à prévoir, lui paraît une monstruosité, mais il ne se plaint pas, car il place avant toute chose le respect de la chose établie. Il a toujours préféré une diligence en activité à un chemin de fer en construction. Un fait est tout, une idée n'est rien, il le dit lui-même, et la plus grande bataille du monde ne prend à ses yeux quelque importance que le jour où on touche l'impôt prélevé sur le pays conquis.

Ne lui parlez pas musique, peinture ou littérature, il est complètement étranger aux jouissances artistiques et les redoute, ne pouvant pas en expliquer les causes et en mesurer les effets. — Il pardonnerait à la poésie sans sa manie des métaphores et ses lois de prosodie qui embrouillent les idées, et surtout les exigences de la rime qui l'agacent horriblement. Il pardonnerait à la peinture décorative qui empêche l'humiditédes murs, si les lames de plomb et les couches de bitume ne rendaient pas le même service à bien meilleur marché.

Il pardonnerait à la musique, qui aide à marcher au pas et diminue la fatigue, si les tambours et les clairons n'arrivaient au même résultat. Quoi qu'il en soit, il a une bibliothèque, il va aux expositions et assiste aux concerts. Ce n'est pas par goût, c'est pour obéir aux exigences de sa position. — Il croit devoir. Les exigences de sa position constituent le seul bien qui le rattache à la société et l'intéressent à la vie, car la vanité est la seule fleur qui croisse en paix dans son cerveau. Comment se fait-il que cet homme, qui a un compas dans la tête et une balance dans le cœur; que cet homme indifférent à toute chose et sec à ce point qu'en l'écrasant on n'obtiendrait que des cendres, soit pourtant absolument esclave de certaines conventions sociales? Je ne me charge pas de vous l'expliquer, mais cela est ainsi.

Aussi, le plus souvent, sa conduite est en désaccord avec ses idées et ses goûts. N'allez point lui demander pourquoi il agit ainsi; sa réponse sera toujours la même : *Je crois devoir.* — Pourquoi croit-il devoir ? — C'est un mystère pour vous, pour lui et pour moi.

Sa fortune le gêne comme une paire de bottes brillantes et trop étroites, mais il aime à s'en parer. Il n'aime point à aller en voiture, et il a des équipages. — Il ne monte point à cheval, déteste les embarras d'un nombreux domestique; cependant son écurie est pleine et il a maison montée. — Sa cave lui coûte cher et il ne boit que de l'eau. Ce n'est pas, croyez-le bien, pour être agréable à ses convives, qu'il trouve futiles et niais, et qu'il n'invite qu'à contre-cœur? Non. — C'est tout simplement parce que sa position l'oblige. *Il croit devoir.*

Il n'aime que Paris et habite six mois la campagne, échangeant avec les voisins les plus corrects des relations qui lui sont pesantes. Les pieux mystères de la religion ne sont pas faits, comme bien vous pensez, pour séduire cet esprit sec et net; mais il va à la messe et lâche quelques louis à son curé en regrettant son argent. Aucune influence religieuse ne saurait faire naître en lui le moindre vague à l'âme, mais il met ses filles au couvent et ses fils chez les jésuites, et ne mange pas de viande le vendredi. Il croit devoir. — En politique, il n'a aucune conviction, aucune idée, car il croit que tous les gouvernements sont également bons.

En littérature, il sait que Racine et Corneille sont de grands génies, et, la preuve, c'est qu'il les a reliés en rouge dans sa bibliothèque. Il sait que Molière a fait le *Misanthrope, Tartuffe* et a dîné à la table de Louis XIV. — Il sait que Victor Hugo est républicain et que Lamartine organise des loteries... Que sait-il encore en littérature? Il sait que M. Renan a écrit une phrase dont tout le monde a frémi d'horreur. Il a lu la phrase après avoir acheté le livre et l'avoir coupé; mais, chose singulière, il a trouvé la fameuse phrase absolument conforme à ce qu'il avait toujours pensé; et cependant, il a répété partout : « Il est certain que cela est d'une violence!... Et puis les conséquences!... » Du reste, tout cela lui était parfaitement indifférent, et sans sa position qui l'obligeait!... Il a *cru devoir* lire les trois premières pages du *Progrès* d'About. Mais la forme souriante du livre l'a arrêté tout net. — D'ailleurs, le progrès de qui, le progrès de quoi? L'humanité est une roue qui tourne — c'est son expression. Et quand une roue tourne le plus simple est de la laisser tourner.

Il aime ses enfants, mais à la façon aisée avec laquelle il s'en sépare, on pourrait croire que l'affection paternelle est chez lui plutôt une conséquence de sa position qu'un besoin de son cœur. Il va chez les autres et leur rend strictement ce qu'il a reçu, gravement, officiellement; on sent qu'il remplit un devoir social quand il vous invite à boire son bordeaux. La vie est un chapelet de devoirs petits et grands, mais qu'il rend austères et auxquels il obéit à la lettre avec la rigide ponctualité d'un soldat qui exécute sa consigne. Aussi son existence est pure, son honneur est intact, il ne doit rien à personne; il marche droit, la tête haute et le cerveau vide. Il se flatte de n'avoir jamais fait uue folie, et je crois qu'il dit vrai. Sans enthousiasme, sans passion, sans idée, il a quelque pitié pour les chercheurs de n'importe quoi. Rien ne l'étonne, rien ne l'émeut. — Qu'il conduise au cimetière un ami de vingt ans ou vous offre un verre de madère, l'expression de son visage est toujours la même. Vous ne sauriez dire s'il est gai, s'il est triste, s'il est ému ou s'il est calme, et je crois, Dieu me pardonne, qu'il n'est ni gai, ni triste, ni ému, ni calme : il est digne.

Quand, par hasard, un sourire effleure ses lèvres minces, il se rappelle immédiatement sa position, passe sa main sur son visage, et tout signe de gaieté disparaît aussitôt. Si, dans un moment d'oubli, il a failli être affectueux, soyez sûr qu'il s'est repenti, car l'affabilité n'est point une loi sociale, et il ne s'écarte jamais des prescriptions du code. Avec lui, aucune conversation n'est possible. — Il n'aime pas le bavardage, et lorsqu'il a dit oui ou non, ceci est bien ou ceci est mal, il s'étonne qu'on trouve encore quelque chose à ajouter. Aussi, lorsqu'il entre quelque part, la causerie s'arrête, la pendule ne sonne plus.

Je ne sais si ce personnage vous paraîtra possible; le fait est qu'il existe. N'allez pas dire qu'il est absolument inepte. Car il raisonne juste et il est logique dans l'enchaînement de ses quelques idées, et ne s'est jamais trompé. N'allez pas dire qu'il est sans cœur — il a dépensé pour ses enfants tout ce qu'un honnête père de famille doit et peut dépenser en pareil cas, et leur a fait inculquer avec grand soin les principes de la plus saine morale. — Ne dites pas que mon personnage est un monstre, — je vous mets au défi de trouver dans sa vie une seule action qui ne soit absolument honnête et raisonnable.

C'est tout simplement un homme sérieux dans l'acception la plus étendue du mot. C'est un esprit positif, calme sans inquiétude et sans désirs. Il possède en lui une sorte d'étuve morale qui dessèche tout ce qui y pénètre. Et à force de réduire toute chose à sa plus simple expression, à force d'enlever à tout ce qu'il touche son duvet et sa rosée, son prestige et son charme, il s'est trouvé bientôt n'avoir de goût que pour la pierre ponce et le silex carré, net. Rien de ce qui est beau et bon, noble et généreux n'est entré dans son cœur, mais aussi rien de ce qui est mauvais ou deshonnête n'y a pénétré. — C'est le représentant le plus irréprochable de la morale écrite, et, preuve en main, c'est un homme vertueux. Je l'ai souvent entendu citer comme un modèle. Il entend la vie et voit les choses de haut. Il a peu d'idées, mais celles qu'il a sont sûres et ne l'entraînent jamais trop loin.

Pourquoi faut-il ajouter que cet homme, si parfaitement raisonnable et désillusionné, que ce sage qui a passé sa vie à chasser loin de lui taut ce qui pousse les hommes à l'erreur; qui, à force de patience et de volonté, a habitué son esprit et son cœur à une abstinence presque complète, vit de rien, n'a pas commis une faute de sa vie, et dans toute sa vie ne dit pas une bêtise; — pourquoi faut-il, dis-je, que ce malheureux bâille du matin au soir?

Y.

OBSERVATIONS

L'ami d'une jolie femme est un amant timide. Les diablesses s'en doutent, et ne se plaignent de rien tant que d'en trouver si peu.

*
* *

On tient à sa femme par amour du confortable, comme à un bon ustensile de cuisine; par habitude, comme à un vieux fauteuil qu'on retrouve toujours en rentrant; par économie : il n'y a pas une domestique qui ne vous coûte deux fois plus et ne vous serve deux fois moins; par amour-propre, comme à un mauvais choix sur lequel il ne sera pas dit qu'on revienne; par besoin de repos : une séparation fait tant de scandale, exige tant de démarches! par intérêt : il faudrait rendre la dot, et puis elle fait l'ouvrage d'un commis; par respect humain : que diraient les voisins, les amis, les parents surtout? par imitation : chacun a la sienne et la garde, faisons comme tout le monde; par tenue : ça pose un homme; par attachement instinctif aux enfants qu'on a d'elle; par force de caractère, comme une grande âme sait supporter sans se plaindre une catastrophe; par dignité virile : il faut respecter son nom; par force légale : pas un motif à alléguer, pas un fait à produire; par religion; l'Église défend le divorce; par philosophie: elles se ressemblent toutes; par pénitence : c'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très-grande faute; par gloriole : la belle femme! dit un chacun; par esprit de conduite : bah! bah! quand on sait s'arranger, l'une n'empêche pas l'autre; par prudence : il en cuit d'aller à la maraude; par infamie : je perdrais ma place; par conscience : après tout, la pauvre femme, ce n'est pas sa faute si j'en suis las; par rancune enfin : me voilà pris au piége, chut! que d'autres y tombent! — Total fait des variantes de l'attachement conjugal, apôtres suspects du culte de la famille, trouvez-moi le ménage que je cherche depuis tantôt vingt ans, afin que je me hâte d'ajouter : après quelques mois de mariage on tient encore à sa femme par amour.

ALFRED B.

CES MESSIEURS SE FONT LA JOUE



L'INDÉPENDANCE BELGE nous apprend d'une façon péremptoire, — preuves à la main, — que beaucoup d'hommes, — nous n'osons dire la majorité des Français, — se font *faire la joue*; et que cette élégante expression, nous copions textuellement l'*Indépendance*, veut dire se *peignent le visage*. — Il y a, paraît-il, des coiffeurs ayant pour spécialité le maquillage des hommes. — En somme, pourquoi pas? — Il y a certaines carrières où la physionomie joue un rôle assez important pour qu'on l'étudie d'avance avec quelque soin.



Un orateur de l'opposition.

Quel mal voyez-vous à ce qu'un orateur de l'opposition, cinq minutes avant l'action, étale sous son œil une légère pénombre polonaise, ou dispose sur sa joue trop vermeille quelque teinte verdâtre en rapport avec les circonstances.

N'est-il pas naturel qu'au contraire un membre de l'extrême-droite, au moment de présenter l'état du budget, répand sur son visage le rose de Jouvence à profusion, donne à ses lèvres l'éclat de la cerise, et à ses yeux le brillant de la santé, qu'il simule un embonpoint flatteur et prédispose en sa faveur l'esprit des auditeurs par la seule exhibition de sa personne.

Le maquillage a envahi le beau sexe; il n'y a rien de bien étonnant à ce que les éclabousseurs de cette mode rejaillissent sur l'autre moitié de l'espèce humaine. Pour ma part, — je peux l'avouer maintenant, — il y a longtemps que je supposais l'emploi du maquillage chez certains hommes. N'avez-vous pas rencontré cent fois des têtes qui ne semblaient pas naturelles? Je suis heureux que les faits me donnent raison.



Prédispose en sa faveur l'esprit des auditeurs par la seule exhibition de ma personne.

Entrons courageusement dans cette voie artistique. Ayons : le *blanc de perle* pour lecture de testament, — le *vert de douleur* pour perte de parents proches, - et le simple *gris d'Orient* pour deuil de cousins éloignés; — le *rose discret* pour héritage, — les *pencils bistrés et noirâtres* pour rides politiques et préoccupations scientifiques, — le *bleu d'azur* pour processions, — le *rouge vif d'Orléans* pour discussions pieuses.

En un mot, tous les onguents pastels ingrédients qui peuvent aider notre caractère et soutenir nos convictions. Ne venez pas nous dire que tout cela est d'invention moderne. Depuis que le monde est monde les couleurs ont joué un rôle indiscutable en morale, en politique et en religion.



Des têtes qui ne semblent pas naturelles.

Etrangler sa taille dans un corset, comme M. B..., — j'allais commettre une légèreté, — on se teindre les cheveux et la barbe, ou colorer ses joues pâlies, n'est-ce pas la même chose? Et d'ailleurs n'est-il pas consolant de penser que deux époux qui s'aiment pourront puiser au même pot les teintes rosées de la jeunesse, et se servir du même pinceau pour donner à leurs yeux les charmes irrésistibles d'une jeunesse éternelle.

L'*Indépendance* craint que nous ne ressemblions bientôt aux mignons de Henri III. Il peut y avoir du vrai dans ces craintes, mais je trouve qu'on a dit beaucoup trop de mal de ces jeunes seigneurs. Il est prouvé historiquement que tous avaient une grande piété; cela doit faire pardonner leurs légers défauts, excuser leurs petites coquetteries. Et je ne doute pas, si l'un d'eux revenait au monde, il ne fût reçu avec égards dans bon nombre de ces austères réunions d'hommes où l'orthodoxie des pratiques fait excuser avec raison certaines excentricités de caractère. Y.



Il y a, paraît-il, des coiffeurs ayant pour spécialité le maquillage.



Le *blanc de perle* pour lecture de testament.



A PROPOS DU DRAC,

A propos de cette pièce, laissez-moi vous dire ce qu'on appelle *Drac* dans mon pays?

Ce singulier nom a inquiété les esprits comme un point d'interrogation. Le critique d'art autorisé du *Moniteur*, ne paraît pas en savoir bien long sur ce sujet : il s'étonne d'un nom aussi peu euphonique et s'imagine que Mme Sand l'a inventé et imposé à la Provence. Mieux au courant, il saurait que ce nom est aussi familier aux riverains du littoral de la Camargue et des bords du Rhône que l'est celui de croque mitaine aux enfants.

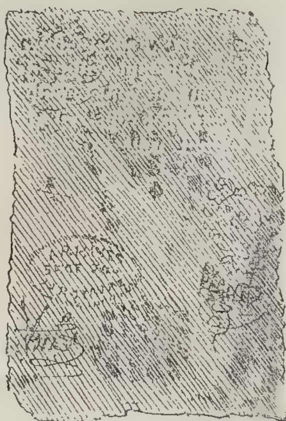
Ces Dracs sont moitié hommes et moitié poissons; ils habitent au fond des eaux des palais de cristal; les meubles en sont d'or et de perles fines, ils ont un goût prononcé pour les femmes.. Pour les prendre, ils usent de tous les stratagème, de tous les déguisements. Souvent ils apparaissent les jours de marché, à l'église même, en beau cavaliers marmottant aux oreilles des fillettes des paroles d'amour, mais leur ruse la plus ordinaire est de se transformer en pièces d'or, en colliers de pierreries, en parures quelconques. Nageant entre deux eaux, dans un rayon de soleil, ils se montrent ainsi comme une proie facile à la jeune fille qui vient rêver sur la grève. La pauvrette plonge la main et le bras pour attraper le bijou convoité, mais à mesure qu'elle l'enfonce, l'appât s'enfonce aussi et le Drac la saisit; elle a beau crier et se débattre, le monstre l'entraîne dans son antre. — Ce qui prouve une fois de plus que l'or et les bijoux sont le meilleur appeau pour prendre toute fille d'Eve.

Il n'est aucun moyen pour se défendre contre les Dracs, mais il en est un pour les reconnaître sous leur déguisement : en fermant l'œil gauche on les voit tels qu'ils sont, très laids, avec de grandes barbiches d'algues marines, des yeux flamboyants et une queue de poisson. C'est ce que doit faire toute fille prudente lorsqu'un beau jeune homme vient lui conter fleurette ou lui offrir de l'eau bénite au sortir de la messe. Jamais on ne revient du pays des Dracs. Une seule s'en est échappée, mais elle n'a jamais voulu raconter ses aventures sous-marines. — Elle est morte en odeur de sainteté, quoiqu'elle regrettât, au dire des mauvaises langues, son séjour au milieu des Dracs. Sa fuite miraculeuse fut due, dit la légende, aux prières de sa mère et la robe qu'elle portait en revenant fut appendue en ex-voto dans léglise des Trois-Maries, sur le bord de la mer, en basse Camargue. Cette robe toute brodée, d'or et de perles fines, ressemblait par sa coupe aux vêtements de femme du Maroc et de Tripoli.

Cette pauvre fille n'avait-elle pas été enlevée par les pirates barbaresques, ou bien, sans passer les mers, n'a-t-elle pas tout bonnement séjourné dans une des nombreuses commanderies de templiers dont le pays est parsemé? C'étaient, comme chacun sait, de grands mauvais sujets que ces moines guerriers qui aimaient fort à s'esbaudir en revenant de combattre les infidèles. — C'est ainsi que les esprits forts de Provence expliquent les Dracs.

LE DERNIER NUMÉRO DE *L'AUTOGRAPHE*

SUR CHARLOTTE CORDAY ET MARAT.



D'abord l'empreinte du soulier de Marat.

On a cru jusqu'ici que Marat avait été assassiné par une jeune fille du Calvados, nommée Charlotte Corday, et petite nièce du grand Corneille. C'est une erreur historique, malheureusement accréditée par les historiens modernes.

C'est à M. Gustave Bourdin, qui a fouillé toutes les archives publiques et toutes les collections particulières, depuis 1789 jusqu'à la date du dernier numéro de l'*Autographe*, c'est à ses recherches savantes, à son ardeur infatigable que nous devions de posséder déjà :

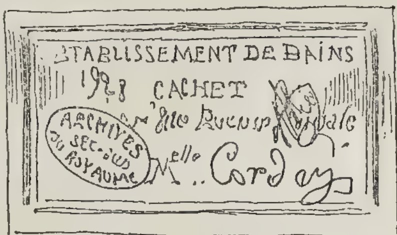
La lettre autographe de *Don Quichotte à Dulcinée;*

Et la lettre authentique de *Gil Blas à l'archevêque de Grenade*, rapportée par M. de Villemessant, lors de son voyage en Espagne, et réputée introuvable!

Aujourd'hui c'est la preuve incontestable de l'innocence de Charlotte Corday qui vient bouleverser la conscience historique, quatre pages de supplément!

Voici des poignées de preuves :

D'abord l'empreinte du soulier de Marat :



Du même à la même, cachet de bain.

Ce *fac-simile*, obtenu par un procédé entièrement nouveau, est décalqué sur un modèle de terre glaise, comme le sabot de *La Toucques*. Il suffit de le considérer un instant pour être convaincu que Marat n'avait pas le pied petit.

La science de Gall n'est pas précisément une plaisanterie. Ce pied est sanguinaire. C'est le pied d'un monstre qui faisait marcher les autres pieds du côté de la place de la Concorde. Le petit doigt indique la destructivité. L'orteil est féroce. La cheville fait dresser les cheveux sur la tête. Tout enfin, dans ce pied démagogique, annonce le piédestal d'une jambe supportant un torse orné d'une tête horrible.

Puis un premier portrait pris au moment où cet aimable révolutionnaire envoie à l'échafaud le compositeur, le correcteur, l'imprimeur et le metteur en pages de *l'Amy du peuple*, pour avoir mis : *Fouquier va-t-en-ville, acrobate public*, au lieu de : *Fouquier-Tinville, accusateur public*.

Nous n'inventons rien, mais comme le dit si judicieusement M. Gustave Bourdin : cette coquille n'excuse-t-elle pas, sans le justifier, un mouvement de vivacité?

Puis un second portrait pris au moment où Marat corrige ses épreuves dans un sabot, et dresse la liste de proscription. Cet homme cueillait des têtes. Chacun prend son plaisir où il le trouve.

Puis encore un spécimen de l'écriture de Marat, la plume de Marat, l'encrier de Marat, la marmotte de Marat, le chien,



Don de beurre à la citoyenne Corday,

le chat, la servante, etc., etc., conservés sous verre à l'imprimerie Kugelmann; c'est le *premier-guillotine* de son journal :

L'AMI DU PEUPLE. — Abonnements : Paris, 48 francs, etc., etc.

«... Les neufs cents députés de la Convention sont des traitres — à l'abattoir — tous! Le *Veto* respire encore! Je dénonce Saint-Just, qui veut que les cimetières soient de riants paysages, semés de fleurs par l'enfance; je dénonce Robespeerre, qui prostitue la République aux pieds d'une petite blanchisseuse; je dénonce Fouquier-Tinville, qui a coupé la queue à son chien au club du Jeune-Eliacin. Citoyens! je me dénonce moi-même! je demande ma tête! Je dénonce Camille Desmoulins qui m'a blagué (*sic*) hier, debout sur une chaise, dans le Jardin-Egalité; je dénonce Samson...»

Faut-il d'autres témoignages historiques? Voici :

Le sang de Marat, recueilli sur la place Vendôme et vu au télescope sur le disque de la lune, sang que l'Institut prend pour des montagnes.



La baignoire de Marat.

Voici l'adresse de l'infortunée Marie-Anne-Charlotte Corday qu'une erreur judiciaire a fait surnommer : *le Séraphin de l'assassinat* :

HOTEL DE LA PROVIDENCE, rue des Vieux-Augustins, Chambres meublées. CHARLOTTE CORDAY.

On a même ses armoiries, sa généalogie et son extrait de baptême.

Enfin, les documents l'absolvent :

TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE

Le dix-sept juillet 1793, nous avons vu les trois portraits du temps publiés par *l'Autographe*, de la nommee Marie-Anne-Charlotte Corday, fille du Calvados. Aucun ne lui ressemble. Il y a erreur sur la personne. D'ailleurs cette jeune fille était en Champagne le jour du crime.

(*Suivent les neuf cents signatures des juges de l'infortuné Charles II, roi des Anglais.*)

En même temps Marat écrivait :

« Citoyen Bourdin, je lis dans l'*Autographe* le récit de ma mort. Cette nouvelle me semble entachée de quelque exagération. Salut et fraternité. »

« MARAT. » *Pour copie* : J.



La citoyenne Corday dans sa prison, dessin du temps.





Deux portraits authentiques de Marat.







Trois portraits non moins authentiques de la citoyenne Corday.

RETRAITE

La maison a cette apparence grave et solennelle des vieux hôtels de province. La porte cochère, très haute et très large, est ornée de grosses guirlandes de fleurs sculptées et de grands clous formant des losanges. Deux énormes têtes de lion saillent au milieu, et leur langue sert de marteau. Quand vous frappez, le bruit, malgré vous, vous surprend, et vous poussez la lourde porte qui ne cède qu'en criant.

Un petit vieillard dont la calotte noire laisse échapper quelques mèches de cheveux roux et grisonnants, interrompt la lecture d'un gros livre d'heures, vous lance un regard par-dessus ses lunettes, et vous fait un signe de tête silencieux; un chat vous fixe de ses gros yeux verts, et se décide à prendre la fuite quand il s'est enfin convaincu que votre intention est bien de pénétrer plus loin; il se réfugie en trois bonds dans une écurie dont la porte disjointe laisse entrevoir quelques tonneaux hors d'usage, des caisses effondrées qui laissent échapper quelques brins de paille que des moineaux se disputent en piaulant. —L'herbe pousse serrée entre les pavés pointus de la cour; au fond, un puits dont les marches sont creusées, par l'usage, au milieu; la corde en osier soutient, au haut de la poulie, un seau prêt à s'échapper.

A gauche, vous prenez un escalier dont les degrés de pierre, larges et bas, s'appuient contre le mur avec une inclinaison marquée; la rampe en bois est soutenue par de gros pilastres à formes massives et écrasées.

Vous entrez dans une antichambre haute comme les salles du Louvre. Tout autour, contre le mur, règne un bahut, fouillé et bruni comme un banc-d'œuvre de cathédrale. Au-dessus, çà et là, des bas-reliefs antiques, des panneaux Renaissance.

Vous soulevez une portière en tapisserie de Beauvais, et vous pénétrez dans une pièce longue et profonde, où le jour, amorti par d'épais rideaux, pénètre doux et discret. — Une immense bibliothèque, faisant le tour de la pièce, couvre les murs; au-dessus, des armures, des casques, des boucliers, sur lesquels la lumière vient frapper en se brisant. Sur un socle en marbre noir, une statue, grandeur demi-nature, de la Polymnie; dans le fond de la pièce, un grand piano à queue. — Près d'une fenêtre, assis dans un grand fauteuil à oreillettes, devant un lutrin supportant un in-folio, un homme avec une longue barbe grisonnante.

C'est à n'y pas croire, tant tout cela vous rappelle, comme à plaisir, les intérieurs d'*Antiquaires* d'Isabey ou de Roqueplan.

A peine êtes-vous entré, et le vieux gentilhomme vous a-t-il fait les compliments de bienvenue, que la portière se soulève, et, dans le rayon que le soleil a bien vite jeté par cette ouverture, apparaît une jeune fille, presqu'une enfant encore, dont la voix fraîche et gaie vous déconcerte tout d'abord, au milieu de ces livres silencieux, de ces armures vides, de cette tapisserie aux pâles personnages. — Mais elle s'avance et semble avoir gardé avec elle quelque chose des rayons de soleil qu'elle a traversés en entrant, tant sa jeunesse colore et anime toutes ces vieilles choses qui l'entourent; elle a quinze ans à peine, mais est déjà formée; elle glisse plutôt qu'elle ne marche; bien qu'un peu petite, on est frappé de sa ressemblance avec les portraits de Marie-Antoinette encore dauphine; même profil un peu accentué mais d'une grande pureté, des sourcils hauts dessinés comme avec un pinceau, des yeux ombragés de longs cils, les narines roses et frémissantes, la lèvre inférieure avançant un peu; un teint de jeune Anglaise; une profusion de cheveux blonds, reflétés d'or, se relevant indociles sur le front, et maintenus avec peine en un gros chignon qu'enferme un filet. Elle vous tend la main avec une grâce toute franche, puis vous fait, vivement et gentiment, mille questions et mille réponses en même temps; sautant d'un sujet à un autre, comme un oiseau de branche en branche, tandis que son père, tout en voulant prendre un air sévère, la regarde et l'écoute avec ravissement.

« Mario n'est donc pas réengagé aux Italiens ?... Tiens, vous avez » une cape... est-ce que cette coiffure m'irait ?... Ah! les bords sont » trop baissés, après ça, si c'est le chic, il n'y a rien à dire; cela me » fait penser à Mme ***, qui en a un pareil... et à ses enfants blonds; » sont-ils jolis, mon Dieu! à en être fades!... Vous ne savez pas, j'ap- » prends l'Allemand et la gymnastique, mais l'un me fait mal à la » gorge et l'autre me donne des courbatures... Vous voulez que je » joue? Tant pis pour vous, je veux bien. »

Et elle se met au piano; alors, ce n'est plus l'enfant qui babillait avec vous, il n'y a qu'une minute; dès les premières notes, son visage devient grave, s'éclaire et se transfigure; vous n'existez plus pour elle, elle est toute à ce qu'elle joue; et, sous cette main, si petite pourtant qu'un baiser la couvrirait, l'instrument gémit et chante réellement.

Assis dans quelque coin, vous contemplez ce profil aux cheveux d'or se détachant sur ce fond sévère de rangées de vieux livres; les airs des maîtres s'élèvent graves et doux, cela vous semble une vision. Vous tombez dans une grande rêverie et vous songez à l'avenir de cette jeune fille, seule et tranquille aujourd'hui auprès de ce vieillard, dans cette vieille maison, au milieu de ces beaux vieux meubles, de cette enfant réfugiée déjà tout entière dans la musique; une artiste future, il n'y a pas à en douter!... Et pour peu que vous sachiez les déboires et les turpitudes de cette épineuse carrière, vous en venez, en écoutant cette enfant, à ne plus savoir ce dont vous avez le plus envie, d'applaudir ou de pleurer.

A.

LIVRES

Le Conscrit de 1813, par Erckmann-Chatrian.

On s'est beaucoup occupé de cette collaboration mystérieuse, de cette énigmatique raison sociale littéraire, et l'on s'est demandé bien souvent : « Qu'a fait Erckmann? qu'a fait Chatrian? » Que M. Chatrian habite Paris et M. Erckmann Saverne; que la soudure qui réunit chacune des parties de ce travail commun ne soit pas perceptible, qu'importe au lecteur, à l'homme qui n'est pas du métier? Ne parlons donc pas de ce collectif et ne nous occupons que de ce qu'il produit.

Avez-vous lu le *Conscrit de* 1813? Non. — Eh bien! lisez-le.

Vous n'aurez pas une intrigue bien compliquée; mais vous pourrez vous faire une idée de ce qu'était la France de cette époque. Non pas cette France superficielle; la France oisive, celle qui court aux revues, aux *Te Deum*, aux feux d'artifice, aux arrivées des souverains, qui danse aux Tuileries sans s'inquiéter de la couleur du drapeau qui y flotte; qui illuminait et criait *Vive la République!* à l'annonce du traité de Campo-Formio; qui illuminait et criait *Vive l'Empereur!* après Montmirail; qui illuminait et criait *Vive le Roi!* après Waterloo! qui chantait, nos pères l'ont vu, à quinze jours de distance :

Veillons au salut de l'Empire

et

Rendez-nous notre père de Gand.

Non! il n'est pas question de celle-là. Il s'agit de cette France à la fois passive et active; de cette chair vive qui palpite au-dessous de la couche extérieure dont nous venons de parler; que tout mouvement, que toute commotion atteint et fait tressaillir; qui donne son sang et son argent; qui, lorsque les autres se sauvaient ou se cachaient, abandonnait affaires, famille, affections, avenir, pour se ruer en avant et débarrasser le pays des quatorze armées qui l'envahissaient à la fois; de cette France qui pleure réellement aux revers et parfois même aux victoires, parce que c'est toujours elle qui les paie.

Un petit ouvrier horloger, boîteux, habite Phalsbourg. Il aime sa cousine Catherine et en est aimé. On fait la grande levée de 1813 et il part malgré sa claudication. Il fait la campagne jusqu'à Leipsig où il tombe. Il guérit, épouse Catherine et raconte cette histoire.

L'action est simple comme on le voit.

Hé bien! Il y a de tout là dedans. — Un amour d'une fraîcheur, d'une pureté charmante; des paysages pris dans cette belle Alsace qu'on ne connaît pas et qu'on traverse tous les ans pour aller voir les vues d'opéra comique de Baden-Baden, paysages comme George Sand en français, Walter Scott et Cooper en anglais, Turgueneff en russe, en ont seuls fait jusqu'à ce jour; des études de mœurs et des caractères saisissants; des marches, des combats; des scènes de champ de bataille et d'ambulance à croire que les auteurs ont porté le sac toute leur vie, et avec cela un respect profond de l'histoire; il y a entre autres une retraite de Leipsig qui vous donne la chair de poule et qui serre de bien près Waterloo de Stendhal, dans la *Chartreuse de Parme*, cependant un des chefs-d'œuvre du genre. Tout cela sans phrase; c'est un héros par force qui raconte naïvement ce qu'il a vu et ressenti dans son coin. Un pauvre petit diable qui ne tient pas du tout à se battre et qui est parfaitement à l'abri de la saoulerie de la gloire.

Au commencement de la bataille de Lutzen, le sergent Pinto qui s'y connaît, s'écrie :

« Vous avez de la chance, conscrits, si l'un de vous en réchappe, il » pourra se vanter d'avoir vu quelque chose de soigné..... C'est à pro- » prement parler une bataille où l'on gagne la croix.

» — Vous croyez, sergent? » dit un nommé Zébédé, un camarade du narrateur, que l'on grise assez facilement.

« — Oui, » répond le sergent, « car on va se serrer de près, et sup- » posons que dans la mêlée on voie un colonel, un drapeau, un canon, » quelque chose qui vous donne dans l'œil, on saute dessus, et, à tra-

» vers les coups de baïonnette, de sabre, de refouloir, où de n'importe » quoi, on l'empoigne et si on en revient on est proposé. »

« Pendant qu'il disait cela, » ajoute Joseph Bertha, le héros du roman, « l'idée me vint que le maire de Felsenbourg avait reçu la croix » pour avoir amené son village dans des voitures entourées de guir- » landes, à la rencontre de Marie-Louise, en chantant de vieux *lieds*, » et je trouvai sa manière bien plus commode que celle du sergent » Pinto. »

Non, ce n'est pas l'ambition qui le dévore. Lisez sa réponse pleine de bon sens à Zébédé :

« — La gloire est pour d'autres que pour nous, Zébédé; ceux-là vi- » vent bien, mangent bien et dorment bien. Ils ont des danses et des » réjouissances comme on le voit dans les gazettes, et par dessus le » marché la gloire quand nous l'avons gagnée à force de suer, de jeû- » ner et de nous faire casser les os. Les pauvres diables comme nous » qu'on force de partir, lorsqu'ils rentrent à la fin, après avoir perdu » l'habitude du travail et quelquefois un membre, n'ont pas beaucoup » de gloire. Bon nombre de leurs anciens camarades, qui ne valaient » pas mieux qu'eux et qui travaillaient même moins bien, ont gagné » de l'argent pendant ces sept ans; ils ont ouvert boutique, ils ont » épousé les amoureuses des autres, ils ont eu de beaux enfants, ils » sont des hommes posés, des conseillers municipaux, des notables. » Et quand ceux qui reviennent de chercher de la gloire en tuant des » hommes, passent avec leurs chevrons sur le bras, ils les regardent » par-dessus l'épaule, et si par malheur ils ont le nez rouge à force » d'avoir bu de l'eau-de-vie pour se remonter le cœur dans la pluie, » dans la neige, dans les marches forcées, tandis que les autres bu- » vaient du bon vin, ils disent : « Ce sont des ivrognes! » Et ces con- » scrits qui ne demandaient pas mieux que de rester chez eux, de tra- » vailler, deviennent des espèces de mendiants. Voilà ce que je pense, » Zébédé; je ne trouve pas cela tout à fait juste et j'aimerais mieux » voir les amis de la gloire aller se battre eux-mêmes et nous laisser » tranquilles. »

Il y a une description du terrible hiver de 1812 dans les environs de Phalsbourg, qui vient se compliquer de l'effet produit sur les populations par la publication du 29e *Bulletin* annonçant les désastres de la retraite de Russie. Les routes jusqu'alors désertes, le froid était si rude que la faction n'était que de vingt minutes, les routes se couvrent de vieillards, de femmes, d'enfants, qui se rendent tous à Phalsbourg pour lire ce fameux bulletin.

Les femmes, jeunes et vieilles, étaient agenouillées et pleuraient sur les dalles de l'église malgré le froid épouvantable.

« — C'est terrible, » dit le petit horloger au sacristain.

« — Ah! bien sûr! » répond l'autre. « Mais ça rapportera beau- » coup de messes à l'église; car voyez-vous tout le monde voudra faire » dire des messes pour ses enfants, d'autant plus qu'ils sont morts » dans un pays de païens. »

Il va remonter les horloges de la ville. Partout c'est une désolation sombre et terrible. On sent germer déjà ce grondement sourd du pays épuisé, saigné à blanc depuis douze ans, qui en a assez mais qui n'ose pas encore le crier.

Un caractère remarquablement dessiné est celui du père Goulden, l'horloger chez lequel Joseph a fait son apprentissage : c'est un vieux de 1792.

Au passage de l'Empereur, se rendant à la tête de l'armée, en 1812, le vieux Gulden demande au jeune homme s'il a vu le maître de tous.

« — Eh bien! fit-il, cet homme-là tient notre vie à tous dans la » main; il n'aurait qu'à souffler sur nous et ce serait fini. Bénissons » le ciel qu'il ne soit pas méchant, sans cela le monde verrait des » choses épouvantables, comme du temps des rois sauvages et des » Turcs. »

Ce livre a une telle homogénéité, les effets sont tellement le résultat d'un ensemble complet, qu'il est impossible d'en donner une idée par des citations. Il faut lire — Voici la seconde fois que je le fais. — Je l'ai parcouru en écrivant ces lignes, et je vais en relire quelques pages avant de m'endormir.

EDOUARD S.

CORRESPONDANCE

Pif! paf! pan!.. Le tir national de Vincennes a été rouvert dimanche, au bruit du tambour, de la musique et des ébats des bouchons de Champagne. L'administration du tir avait convié la presse à cette petite fête de famille et les comptes rendus des journaux, très-reconnaissants, nous ont prouvé que le banquet était excellent.

On a déjeuné en musique, ce qui est la meilleure façon de déjeuner quand on veut économiser ses bons mots. Ah! comme Meyerbeer vous dispense d'avoir de l'esprit!

Aspect du banquet : — une tente rayée rouge, çà et là des faisceaux tricolores, — une table en fer à cheval présidée par Durand-Brager et maints personnages décorés qu'on ne m'a point nommé. Les gardes nationaux avaient dédaigné pour cette fois leur uniforme, et la mise la plus militaire des convives était encore celle d'Albéric Second.

Les propos se croisent.

— A soixante pas, monsieur, je fais mouche sans me gêner. — Donnez-moi douze balles, je vous rends douze marmots!

— Fort! très-fort!

— Et vous dites que les riflemen?....

— Parlez pas de ces godelureaux, sapristi! Gardes nationaux, braves épées, bons viveurs, patience! Voilà!

Arrivent les toasts. Il est deux heures. Le public a déjà fait irruption dans le tir, et le bruit des détonations fait irruption dans la salle du festin.

Durand-Brager porte un toast à la garde nationale... (Pif! pan! pan! pif!..) A l'administration .. (pan!..) du tir... (pif! paf!..).

Deuxième orateur.

— Messieurs, je propose... (paf! pif!..) de boire... (Roulement de tambours).....

Un garçon désespéré court avertir les tambours placés à la cantonnade que le roulement doit conclure mais non scander le discours.

Le tambour major incline son plumet.

— Messieurs... (pan! pan!..) je pro... (pif! paf!)... pose de boire à l'armée.....

— A l'administration de ce tir vraiment national! Pan! pan!.. pif! pouf!

— A la presse!...

Boum!.. Bing!.. Soum!...

— Au succès.

Albéric Second se lève.

— Messieurs, nous sommes-là quelques-uns qui savons par métier tirer à la ligne, par goût tirer à l'arc, par contenance tirer à l'épée; permettez-nous donc de boire au tir national de Vincennes, au nom de la presse parisienne!..

Patapan!.. pan! pan!...

Au dessert, on distribue à chaque invité un bon sur le tir — *bon pour trois balles.*

Pan! pan! pan! pan!...

On arme les pistolets, on vise, on manque. Roulement de tambours! — Pif! paf!.. Bing!...

Peu à peu le public arrive; les uns mettent bas leur redingote, s'avancent, la carabine menaçante, visent... Boum!.. La balle va se loger dans la tranchée, à deux mètres au-dessous de la cible.

Diverses espèces de tireurs. — Le tireur fashionable, — lorgnon à l'œil, cigare à la bouche, suivi de son domestique portant sa carabine étincelante. Plus adroit qu'on ne le croirait au premier coup de binocle.

Le tireur bourru. Grand chasseur devant le seigneur. Veste de drap pilote, guêtres de cuir, casquette de loutre, n'aime que les fusils ancien système!... Mais vous verrez!.. En plein dans le noir!.. D'ailleurs furieux de ce qu'on ne laisse pas entrer son chien de chasse.

— Un braque superbe!

Le tireur prudent. — Pardon, messieurs! Prenez garde!.. Laissez mon bras droit libre, je vous en prie! Un malheur est si vite arrivé!... Un peu en arrière, s'il vous plait. Et ces pistolets sont si doux, si doux! Pan! — Vous voyez!...

Le tireur qui a voyagé. — Il faut voir les Tyroliens, leurs balles sont enchantées, enchantées, parole d'honneur!... Et les tirailleurs belges..... Et les volontaires anglais..... Ne me parlez pas de nos Français, des mazettes!

Le tireur chauvin. — Ah! oui, et qu'ils y viennent donc après çà, mille cartouches!...

Le tireur maussade. — Jamais cela ne m'est arrivé! Diable de tremblement nerveux! Mais je coupe une rose sur sa tige à vingt mètres, moi!.... Je suis furieux!... Les nerfs, ce sont les nerfs!...

Et mille autres variétés sans compter les espèces féminines. Mais dimanche, le sexe faible était à Vincennes en grande minorité. Son tir national à lui, ce sont les courses!

WILLIAM.

—

On aime le cheval en Touraine, et c'est un des pays de France où on sait le mieux s'en servir et l'apprécier. — Aussi les courses de cette région bénie ont-elles une physionomie spéciale d'élégance et d'entrain que je souhaite à beaucoup de nos hippodromes français. — On ne rencontre point ici de ces *animalités* dominantes qui absorbent l'attention à ce point que les *personnalités* disparaissent. — Ses courses sont une des fêtes d'automne les plus recherchées; elles font partie de la série des plaisirs d'automne et réunissent pendant un jour une société que la villégiature tient un peu dispersée.

Le théâtre où se donnent ces joûtes hippiques est un peu négligé; la tribune est étroite et presque incommode, l'enceinte du pesage, d'une rusticité foraine, a l'air d'une improvisation; — mais la vallée est si lumineuse, l'horizon si charmant, la société si élégante et si correcte, que personne ne songe aux petits inconvénients de l'installation.

On prétend que la ville de Tours ne peut compter sur une réputation hippique bien dominante : je suis de cet avis; mais elle possède tous les éléments de la vie *sportive*, ce qui vaut mieux pour l'avenir d'un hippodrome.

Toutes les courses de la réunion de Tours sont réservés aux *Gentlemen.* — La journée du jeudi 6 octobre comprenait six prix : quatre courses plates, une course de haies, un steeple-chase. — Les lutteurs appartenaient à la catégorie des chevaux peu connus; mais tous les gentlemen-jockeys qui les montaient sont célèbres : vicomte de Merlemont, de la Béraudière, capitaine Hunt, C. Livingstone, A. de la Tournelle, Blount, comte d'Evry, H. de Pierres, de Saint-Vallier, de la Bigne, le comte de Saint-Germain et le comte de Cossette.

M. Voisin a gagné le prix du Conseil municipal avec *Mademoiselle Duchesnoy, une fille de The-Nabob* que montait M. Livingstone.

Bartavelle parfaitement menée par M. de Saint-Vallier est arrivée première, battant aisément *Dame-Blanche*, ce qui n'est pas besogne facile, l'*Aventurière, placée troisième*, — et trois autres chevaux courant avec elle le prix du Conseil général.

Dame-Blanche a pris immédiatement sa revanche dans un prix de consolation — contre les chevaux ayant couru *sérieusement?* dans la journée. Le mot que je souligne est dans le programme.

Enfin le steeple-chase (Handicap), a terminé la réunion et c'est la seule course brillante de cette journée. — J'ai retrouvé là bon nombre des chevaux marquants de la saison : *Magenta* ne s'est jamais montré ni si courageux ni si docile, et ses adversaires : *La Chatte*, *Tam-Tam*, *Nuit de Noces*, *Paroli* n'ont rien pu contre lui. — Son retour au pesage était solennel, et c'est un des animaux qui portent le plus noblement le fardeau de la victoire. — M. de Merlemont ne pouvait mieux confier son expérience et sa hardiesse.

—

Si l'éclat d'une réunion semblable se rehausse par les noms qu'elle peut citer, la journée de Tours prendra une belle place dans les fêtes d'automne.

MM. de Richemont, de Maillé, de Foy, marquis de Lagrange, de Villeneuve, de Tescourt, de Batines, de Fleury, de Beaumont, de Flavigny, Hainguerlot, Manuel, de Beaumont et d'autres peuvent être fiers du patronage qu'ils accordent aux courses de Tours.

Je vous disais plus haut qu'on aime le cheval dans cette belle province, — un seul fait vous le prouvera :

Je visitais ces jours-ci une des résidences les plus célèbres de la contrée et dans le cabinet du maître, on me montra un cheval autrefois célèbre et qu'un Gannal hippique a parfaitement conservé.

L'animal est debout, l'encolure haute, la tête au vent, le naseau dilaté et sur le côté gauche de la poitrine, une inscription porte ces mots : Ici il y avait un cœur!

IFFEZHEIM.

CHOSES ET AUTRES

—

J'apprends avec une certaine émotion que d'après la nouvelle organisation des ordres de chevalerie en Prusse, l'ordre de l'Aigle rouge peut-être porté de trente-sept manières différentes et celui de Hohen-Zollern de quinze façons particulières.

Trente sept manières de porter l'Aigle rouge? C'est une étude qu'on doit commencer dès le berceau. Trente-sept manières! Est-ce à dire qu'on place la décoration dans trente-sept endroits différents de son costume? Est-ce à dire qu'un simple chevalier de première classe qui désire conserver ses vêtements longtemps — doit se faire faire trente-sept boutonnières en cas d'avancement? — Et encore où placer ces trente-sept boutonnières? La tête se perd en conjectures.

Je proposerais pour ma part une trente-huitième façon qui consisterait à porter sa décoration dans sa poche.

—

Ma parole d'honneur, c'est à vous donner envie d'apprendre le piano. — Voilà un pianiste à la tête duquel on jette des bouquets de trois pieds et demi de diamètre. — Parbleu, je ne vous ments pas, c'est tout au long dans *le Courrier des Etats-Unis*. — Voilà donc un pianiste, M. Gottschalk — ne me demandez pas de vous prononcer ce nom-là — qui reçoit des bouquets gros comme un cabriolet au milieu d'un concert; auquel les plus illustres personnages offrent séance tenante des bagues de 8000 fr.; qui tourne toutes les têtes, excite le plus violent enthousiasme, etc. — C'est parfait, — je me dis : M. Gottschalk joue du piano d'une façon probablement exceptionnelle; — mais ce que je ne peux pas comprendre, c'est que comme dernier témoignage d'admiration pour son beau talent de pianiste, le major-général Hall lui offre les épaulettes de capitaine. — C'est donc dans la musique? Voilà une façon de récompenser les pianistes qui me paraît toute à fait singulière.

En réfléchissant à ces bizarreries américaines, je songe à une chose, c'est que si Léotard consentait à aller là-bas faire son saut des trapèze, on lui offrirait très-probablement une place de président dans un tribunal quelconque ou de commissaire de police, à son choix. Je suis curieux de savoir si le major-général Hall, pour recompenser le courage d'un de ses capitaines, lui offre un piano à queue.

Cela ne serait pas beaucoup plus étrange, en somme, que la fameuse tabatière enrichie de diamants que le roi Louis-Philippe offrait si gracieusement à des personnes n'ayant jamais pris une prise. Quoi qu'il en soit, on peut affirmer que les générosités du major-général américain n'auraient aucun succès en France, et je crois que Faure de l'Opéra, malgré sa belle voix et son grand talent, aurait peine à se faire nommer capitaine dans un régiment de zouaves. Il est vrai que réciproquement le capitaine le plus brave de l'armée n'entrerait pas d'emblée comme basse chantante à l'Opéra. La morale de tout cela est qu'il n'est point malsain d'apprendre le clavecin, et qu'une fois habile à faire errer ses doigts sur l'ivoire, il n'est point maladroit d'aller à New-York.

Avis aux pères de famille.

—

Ces jours derniers, la foule des étrangers qui traversent les galeries du Palais-Royal s'arrêtait devant un espace fermé par des volets, sur lesquels s'étalaient deux ou trois affiches jaunes. Tous considéraient avec stupeur ces lettres de faire-part, annonçant l'enterrement d'une célébrité du siècle. Je vous annonce à mon tour la mort du café de Foy. A 15,000 francs de mise à prix, le café de Foy n'a pas trouvé d'acquéreur. La France est, dit-on, assez riche pour payer sa gloire. Je le crois bien. A ce prix là :

—

Le câble sous-marin de l'Algérie a encore cassé. La mer se refuse décidément à servir les gouvernements. Xercès lui eût fait donner le fouet d'importance. Nous nous contenterons de recommencer. Et, l'on dit les Français inconstants!

—

Mars a toujours aimé les arts. Les soldats de passage à l'étranger, quand ils ne brûlent pas les tableaux, ont coûtume de les emporter pour orner leur salle à manger. C'est ce que fit Blücher quand il vint à Paris. D'où il suit que cinq tableaux de Gérard et de David, représentant la famille impériale, vont être mis en vente à Berlin. Qu'on garde ce qu'on a pris, cela se fait; mais qu'on ose le vendre... c'est un peu... prussien.

—

Le temps a favorisé le grand festival des Champs-Elysées. Un concert s'appelle festival, quand il se compose d'un grand nombre d'exécutants. Dimanche, il y en avait cinq cents, qui jouaient tous à la fois, et l'on annonce ces chosеs-là! — L'oncle Vésinet, du *chapeau de paille d'Italie*, est revenu enchanté; il est maintenant convaincu qu'il n'est plus sourd, et se fâche contre les gens qu'il prétend ne pas lui parler assez fort.

—

Pendant ce temps-là, les gardes nationaux banquetaient à Vincennes, les protestants écoutaient M. Coquerel à Bellevue, et M. Emile de Girardin écrivait son premier Paris du lendemain. Chacun s'amuse à sa façon. Laquelle vaut mieux? s'ennuyer.

—

J'ai dit : les protestants... c'est une erreur... j'aurais dû dire, avec le *Siècle*, les protestants libéraux. On est protestant libéral quand on nie la Divinité de Jésus. Dans le cas contraire, on est simplement protestant. D'après cette nouvelle définition, M. Proudhon se trouve être un protestant libéral. Il ne l'avait jamais cru.

—

Comme il faut que tout le monde s'amuse, Nadar passe son temps à dîner avec le roi des Belges. Il paraît que chez Léopold on met ses pieds sur la cheminée.

—

M. Sainte-Beuve, non sénateur, n'a pas reparu depuis huit jours dans les endroits qu'il fréquentait d'ordinaire ; d'actives recherches sont organisées par le *Constitutionnel*. Les personnes qui auraient des nouvelles de M. Sainte-Beuve sont priées de passer à la rédaction.

—

A Mulhouse, on ouvre les écoles pour des enfants pauvres. Ceux qui veulent apprendre à lire donnent quatre sous; ceux qui veulent savoir dessiner dix sous; pour l'anglais, deux francs. Très-bien; mais quand on saura l'anglais, saura-t-on lire, ou faudra-t-il ajouter quatre sous?

—

Un industriel s'est avisé de fabriquer un chocolat spécial pour le clergé. Il l'appelle : *Chocolat à la croix*. Que diable cela peut-il être?

« La croix ne s'attendait guère
A paraître en cette affaire. »

—

La première livraison du dernier roman de Victor Hugo (nous ne parlons pas de *Shakespeare*) vient de paraître à la librairie Hetzel et Lacroix. Cette édition est à vingt centimes. Voilà enfin *les Misérables* mis à la portée des misérables. Ils nous diront peut-être si le portrait qu'on fait d'eux est ressemblant.

—

On annonce, au Palais-Royal, une pièce de Sardou : les *Pommes du voisin*. En sorte que le voisin de Sardou, à Marly, n'est autre que le maréchal Magnan. Serait-ce les pommes du maréchal qui auraient inspiré le vaudevilliste?

—

Le comité allemand constitué pour diriger la défense du prévenu Muller, croyant que les portraits photographiques de ce dernier, qui sont exposés à toutes les vitrines des marchands de gravures dans Londres, ont influencé l'opinion publique par la physionomie sombre et farouche qu'on y donne à l'accusé, va, la semaine prochaine, faire faire une autre photographie dont les traits auront une expression souriante.

Voilà un gaillard dont on prend diablement de soins. Que de tendresse et de sollicitude!

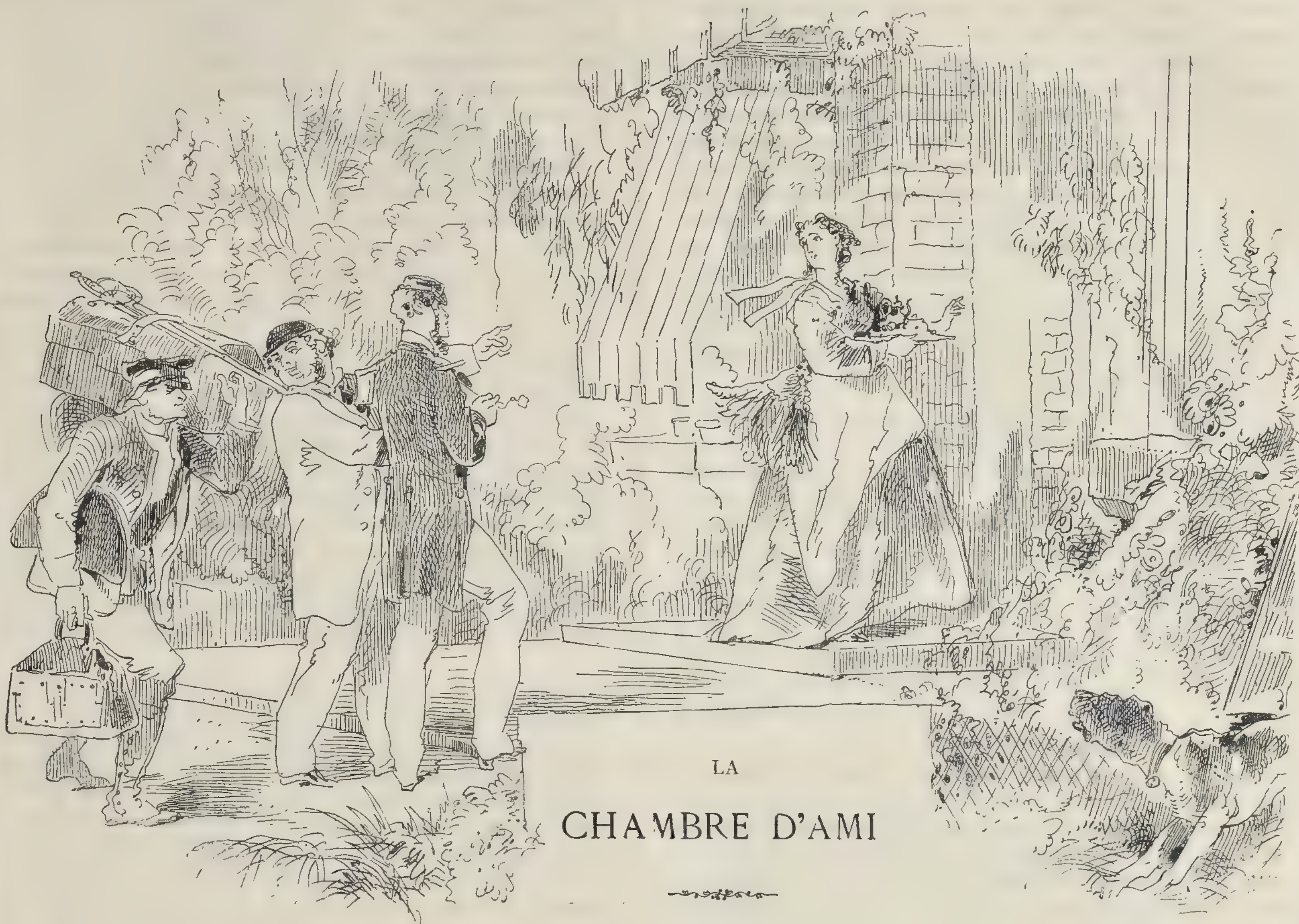
S'il ne fallait que commettre un petit crime pour avoir sa photographie avec une expression séductrice, je ne dis pas que je ne me laisserais pas aller à..... Chassons ces pensées.

X.



Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange Batelière.



LA CHAMBRE D'AMI

I

Il n'y a pas une âme dans la ville de Rennes qui ne se souvienne un peu de mon oncle, le conseiller Boblé. C'était un petit homme, assez gros et parfaitement chauve ; le front net et luisant comme une motte de beurre, mais l'œil vif, le pied leste, la langue bien pendue, le mot gaillard ; un tour d'esprit qui rappelait le président de Brosses et les magistrats du bon temps. L'odeur du tabac lui était odieuse, mais il buvait sec et ne dédaignait pas de chanter après boire. Il était vice-président du Casino de Rennes, grand joueur de piquet, et le meilleur homme du monde. Je le tutoyais comme un camarade, quoiqu'il fût mon aîné de vingt-cinq ou trente ans et qu'il m'eût servi de correspondant au collége, sous le règne de sa première femme, la sèche.

Quand je sortis de l'école navale, je vins lui faire mes adieux. Sa Majesté le roi Charles X m'envoyait dans les mers du Sud et nous ne savions pas si la fièvre jaune me permettrait jamais de rentrer en France. L'oncle était alors simple juge au tribunal, mais il portait déjà le deuil de Mme Boblé première.

« Mon cher Renaud, me dit-il à la fin d'un excellent dîner, je suis ton seul oncle et tu es mon seul neveu. Ma fortune, qui n'est point à dédaigner, t'appartiendra un jour où l'autre ; le plus tard possible, eh ! garçon ? Tout cela vient de ton grand-père maternel, sauf quelques cent mille francs légués par la défunte et que j'ai parbleu bien gagnés !... La défunte était véritablement une personne qu'on ne pouvait embrasser sans se faire des bleus.

» Ton pauvre père t'a ruiné en voulant te rendre trop riche ; sois tranquille, je ne spéculerai pas, et tu trouveras après moi vingt-cinq bonnes mille livres de rente. Porte-toi bien, amuse-toi si tu peux, ne risque pas ta peau sans nécessité, et si tu relâchais par hasard dans quelque joli vignoble, adresse-moi un quartaut du meilleur. Quand le roi t'aura fait présent d'une paire d'épaulettes, viens passer un trimestre avec moi : nous trinquerons à la gloire du pavillon français et à la démolition de l'Angleterre. »

Je l'embrassai en pleurant, et je ne le revis pas de sept grandes années. Nous nous écrivions quelquefois, pas trop souvent, mais je ne l'oubliai jamais, ni lui ni sa cave. L'officier de marine fait des économies malgré lui ; le plus clair de mon épargne passa en vins de Xérès, de Marsala, de Chypre, de Madère et même de Constance. Car je fis le tour du monde avant de revoir la cathédrale de Rennes.

Enfin je fus débarqué en 1835, et sans prendre le temps de m'amuser à Brest, je pris la poste et je courus embrasser le cher oncle. Il y avait deux ans que je n'avais vu son écriture, mais les journaux m'avaient appris son avancement : il était conseiller, et moi j'étais enseigne. Un petit mot d'avis lui annonça mon arrivée. Je comptais bien le voir à la voiture ; ce doux espoir ne fut pas trompé. O l'heureuse figure et la bonne embrassade ! Florent, son vieux Florent, se chargea de mes malles, et moi je m'en fus à pied par la ville, bras dessus, bras dessous, avec mon seul parent et mon meilleur ami. Chemin faisant, il me parut changé ; non pas froid, mais moins cordial et comme mal à l'aise. Après s'être informé si je n'avais rien appris de nouveau sur son état-civil, il en vint par de longs détours à l'histoire de son second mariage. Je n'en savais pas un traître mot, quoique la chose fût vieille de deux ans, et ma figure s'allongea peut-être un peu ; je ne voudrais pas jurer du contraire. Il devina sans

doute où le bât me blessait, car il se répandit en explications rassurantes. Sa femme, née d'Estouville, était aussi noble de cœur que de nom. Pauvre, elle avait appris dans l'Evangile à mépriser les richesses. C'était une personne de la piété la plus rigide et du caractère le plus élevé. Le contrat, rédigé par elle-même, la laissait presque nue à la mort de mon oncle; elle prenait en tout une somme de mille francs pour payer sa dot aux Ursulines; la fortune du bon oncle m'était laissée en bloc, aussi bien l'usufruit que la nu-propriété. Un tel désintéressement me toucha jusqu'au fond de l'âme et mon émotion fut au comble lorsque M. Boblé ajouta : « Pour te déshériter il faudrait un petit cousin, c'est-à-dire un grand miracle. J'ai cinquante-cinq ans, mes études de droit se sont faites à Paris; j'ai été plus heureux dans mes examens que dans mes distractions; le jugement du docteur, une expérience de deux années, tout concourt à prouver que je suis du bois dont on ne fait que des oncles. »

A ce mot, je faillis l'embrasser dans la rue : ce n'est pas dans la marine royale qu'on apprend la dissimulation.

Comme nous arrivions au logis, l'oncle me prit l'avant-bras avec une familiarité paternelle, et me dit : « Ah! çà, marin, pas de mots à double sens! Pas d'histoires légères devant ta tante! Quoiqu'elle ait bientôt trente ans, c'est une petite fille pour la naïveté; elle ne soupçonne pas l'existence du mal. Les sujets de conversation ne te manquent point, que diable! Tu as assez vu. On n'en meurt pas pour se contenir une heure ou deux. Je te mènerai au Casino, et là, dans un petit salon à nous, tu videras le sac aux fariboles. Nous n'avons pas encore tourné au capucin, sois tranquille. Entre Paucher, Loriage et moi, devant un joli bol de punch, tu trouveras à qui parler! Mais à la maison, avec elle, prends exemple sur moi : je me tiens. »

Je ne saurais dire pourquoi, mais cet avertissement rabattit un peu ma verve. Mon regard se porta sur la vieille maison sculptée où j'avais tant joué et quelquefois si bien ri. La façade avait laissé dans mon cœur une image charmante, qui me parut flattée en ce moment. Il me sembla que les colonnes du porche se tordaient dans les coliques, que les gargouilles pendaient lamentablement sur la rue, et que les mascarons grimaçaient de douleur. Le marteau, d'une forme équivoque et joyeuse, avait disparu, laissant un vide. L'oncle Boblé tira une chaînette de fer, on entendit le son d'une cloche aigre, la porte s'ouvrit avec le grondement sourd d'un dogue qu'on réveille.

Mais qu'il faut peu de chose pour ramener au gai le cours de nos idées! surtout quand nous avons cet âge heureux de vingt-cinq ans! La porte ouverte démasqua une fillette brune, courte, râblée comme un double poney, et vive, mutine, jolie à plaisir. L'oncle Boblé lui prit le menton, par une réminiscence du vieil homme; quant à moi je lui lançai un de ces regards puissants, concentrés, chargés d'atomes, qui résument dans une étincelle trois mois de navigation. La coquine n'en parut pas foudroyée; elle resta d'aplomb sur ses tout petits pieds, les yeux braqués contre moi, et d'un air qui disait : Une jolie fille vaut un bel homme.

Cette rencontre prit moins de temps que je n'en mets à la conter. J'étais encore tout ébloui, et déjà l'oncle me présentait à ma nouvelle tante, au milieu du grand salon.

Assurément ma tante pouvait passer pour une belle personne. Elle avait de beaux yeux bleus qu'elle voilait en vraie madone. Et des cils d'une longueur surprenante et un nez droit, modelé comme par un maître de dessin, et une bouche blanche et rose qui semblait faite exprès pour grignoter des litanies et mâcher de menues prières! La seule idée d'y fourrer du beefteak vous aurait paru sacrilége. Ses cheveux d'un blond froid tombaient le long des joues en rouleaux parfaitement cylindriques comme ces gaufres qu'on prend à Tortoni avec les glaces. Elle semblait avoir la taille svelte et bien prise, mais est-ce ma faute à moi, si la vue de son corsage montant jusqu'aux oreilles ne me donnait que des idées de busc, de baleine et de cuirasse articulée?

Elle se tenait debout sur le tapis, un livre rouge à la main, comme un portrait de famille. Autour d'elle, le long des murs, elle avait aligné des ancêtres, les siens; je ne les ai pas comptés, mais je parie pour la douzaine. De mon temps, ce salon était tapissé de tableaux moins honorifiques, mais beaucoup plus confortables à l'œil. Éclipsés, les de Troy, les Nattier, les Vanloo, les Natoire! Éclipsée la suave baigneuse de Prud'hon! Et par quels astres, grands dieux? Par quelques gentilshommes de pacotille, barbouillés au même prix et dans le même style que le *Cygne de la Croix* et le *Cheval blanc* des cabarets!

L'idée ne me vint pas de sauter au cou de ma tante, mais quand je l'aurais voulu, son regard m'eût arrêté à mi-chemin. Elle jetait le froid par les yeux, comme les dragons de la mythologie lancent le feu par les narines.

Peut-être songeait-elle enfin à m'offrir une chaise, quand la jolie brunette d'en bas vint lui dire qu'on avait servi. Je demandai trois minutes pour me laver les mains, l'oncle me conduisit dans ma chambre, je chavirai lestement mes malles qu'on venait de monter, et j'apparus dans le délai prescrit, avec tous mes avantages. Si vous tenez absolument à savoir pour qui j'avais endossé mon plus bel uniforme, j'avoue, dussiez-vous rire et même me mépriser, qu'il n'était pas à l'adresse de ma superbe tante. Il n'y avait à mes yeux qu'une femme dans la maison : cette petite luronne aux sourcils rapprochés, à la lèvre estompée, au front bas, au nez retroussé, au corsage... deux pommes vertes sous une demi-aune d'indienne; voilà le corsage qu'on lui voyait.

J'étais alors, soit dit sans vanité rétrospective, un des plus jolis hommes de la marine, où il y en a tant. J'avais une taille de jonc, des cheveux à revendre et des dents pour croquer le fer. Mes longs favoris châtain clair étaient plus doux que la soie; et grâce au règlement qui m'interdisait les moustaches, j'étais forcé de laisser voir une bouche fine, sensuelle et pourtant marquée au cachet de la plus ferme volonté. Je n'ai jamais été ce qu'on appelle un fat, mais dans mon âge brillant, l'habitude d'être remarqué par les femmes m'avait appris à réclamer leur attention comme un dû. J'étais presque offensé de la conduite de ma tante : ses yeux barricadés étaient en insurrection contre la loi commune; il me semblait que la simple politesse lui faisait un devoir de m'admirer un peu. Dans l'espace d'un quart d'heure, mon dépit monta jusqu'à la haine et retomba brusquement à la plus plate indifférence. Je ne vis plus dans l'univers que cette jolie Margot qui changeait nos assiettes en ouvrant de grands yeux comme pour m'avaler de pied en cap.

Elle m'absorba si bien, la coquine, que je fis maigre ce soir-là sans m'en apercevoir. Je l'ai su huit jours après, par une réflexion d'Aglaé... Pardon! de Mme Boblé, ma tante.

Il fallait que le mariage eût tristement rajeuni le cher oncle, car en présence de sa femme il avait l'air d'un petit garçon. Ses beaux yeux pétillants s'éteignaient devant elle; la gaudriole mourait sur ses lèvres; il n'ouvrait ce large bec que pour manger et boire, ou pour risquer un compliment furtif, qu'elle ne prenait pas toujours bien. Il dit amen au bénédicité, amen aux grâces, amen à tout. Je pensais à part moi que la noblesse, la dévotion, les principes et les vertus sont des trésors inestimables, mais que ces dames pourraient sans se ruiner nous les vendre un peu moins cher.

L'oncle me mit sur un chapitre qui ne pouvait scandaliser personne; il demanda l'histoire de notre dernier débarquement à la côte de Zanzibar. Je ne me le fis pas dire deux fois; l'occasion était trop bonne; non-seulement je rappelai mes souvenirs personnels, mais j'ornai mon récit de mille fictions héroïques, empruntées à tous les romanciers de la mer. Ma cousine écoutait d'un air indolent, contrôlant mon récit par les archives des missions catholiques, qu'elle paraissait posséder à fond. A peine si, deux fois, au détail de je ne sais quelle fusillade, son œil morne s'échauffa d'un éclair. Mais Margot! Ah! Margot! quel admirable public elle me composait à elle seule! Elle écoutait avec

les yeux, la bouche, les mains, les bras; sa petite personne était toute en oreilles, comme cette statue du Louvre (au diable les noms païens!) qui est toute en mamelles. Mes fameux vins coulaient à flots; l'oncle et moi, nous faisions honneur à la cave, lui saluant d'un geste timide son auguste buveuse d'eau, moi lorgnant la Margot à travers les topazes du Cap. Le dessert nous trouva, je ne dirai pas dans les vignes, mais dans les nuages. Ce cher Boblé jasait effrontément sous l'œil réfrigérant de madame; quant à moi, j'étais entre deux incendies : un véritable grog au vin flambait dans ma tête, et le sourire de Margot me bombardait au dehors!

Jadis, dans le bon temps, nous prenions le café à table, les coudes sur la nape, et ce quart d'heure, le plus charmant du repas, se prolongeait souvent jusqu'au matin. Hélas! toujours hélas! Madame n'eut pas plutôt vidé son rince-bouche qu'elle se leva toute grande, et j'arrivai bien juste pour lui offrir le bras. Mes jambes n'avaient point faibli; je puis même affirmer que ma tête n'était pas encore à l'envers, et pourtant sur le seuil du grand salon bardé d'ancêtres, j'éprouvai comme une hallucination. Il me sembla que ma trop noble tante serrait énergiquement mon bras dans sa main, et même (ne riez pas), qu'elle l'appuyait contre sa poitrine. Je la regardai avec une sorte d'effroi; son visage était impassible, et ses deux grands yeux bleus semblaient comme deux étoiles dans leur glaciale sérénité. J'avais rêvé debout, phénomène assez rare, mais non sans précédents. Tout arrive, tout est possible, il n'y a pas de miracle invraisemblable à la suite d'un bon dîner.

Le café, plus que médiocre, fut servi dans trois dés à coudre. Triste, triste, et d'autant plus triste que la cave à liqueurs paraît décidément exilée du salon. Par bonheur, ma cousine était commandée de service à je ne sais quelle paroisse : elle demanda son châle et son chapeau. L'oncle Boblé lui baisa la main sur le gant et me conduisit au cercle.

Rennes est peut-être la ville de France et d'Europe où l'on cuisine le meilleur punch. L'oncle était fier de mon épaulette, de ma croix neuve et de ma bonne mine; il me présenta, non sans emphase à tous ses vieux amis. Le piquet fut oublié pour la première fois depuis bien des années; on le remplaça par des histoires, des chansons de table et de bord, et surtout par des rasades à noyer un cachalot. Minuit sonnait à peine, et déjà je m'étais fait huit ou neuf intimes. Je tutoyais un président, un filateur, un conseiller de préfecture, deux notaires, deux avoués, un négociant en vins, et même. Dieu me pardonne! un huissier. Tout ce monde nous ramena chez nous avec mille démonstrations cordiales. La province est ainsi faite, et je ne suppose pas qu'elle se réforme de longtemps; c'est à prendre ou à laisser. Le respectable président de la deuxième chambre voulait absolument couper un cordon de sonnette pour me le donner en souvenir.

Le principal défaut de ces vieilles maisons est que toutes les chambres s'y commandent. Pour arriver à la mienne, il fallut en traverser une autre où l'on voyait un lit découvert, signe à peu près certain pour moi qu'elle n'était pas inhabitée. Mon cher oncle s'assura alors que rien ne manquait, ni le sucre, ni l'eau, ni la fleur d'oranger, ni le briquet phosphorique de Fumade, ni la vaisselle. Sa revue faite, il m'embrassa, ouvrit une porte sous tenture, poussa le verrou, passa d'un pied léger devant le lit de ma tante et gagna son appartement, qui était au bout de l'étage, par delà le grand et le petit salon. Il avait deux entrées à son service, ma tante en avait trois, moi je n'en avais qu'une et des plus incommodes, puisqu'il fallait passer sur le corps d'un voisin.

II

Mais quel voisin ma tante et la divine Providence m'avaient-elles donné? Peut-être le vieux Florent, peut-être la divine Margot; entre les deux, il y avait de la marge. Ce doute m'agitait. J'avais l'esprit plein de Margot; mes trois mois de navigation, mes quatre heures de punch éveillaient dans mon cerveau les fantaisies les plus folles. Je finis par me persuader que mon voisin ne pouvait être qu'une voisine et que cette voisine, grâce aux bontés de l'oncle et à la candeur de la tante, ne pouvait être que Margot. Que Margot fût éprise de moi, c'était chose trop évidente pour qu'on en pût douter sans blasphème. Je me mis à danser par la chambre; mon séjour dans cette aimable ville commençait sous des auspices charmants!

Quand je pense à cette nuit, il me semble que je rentrai parfaitement ivre. Mais un homme qui sait boire peut perdre la raison sans perdre le raisonnement. J'ouvris la porte de ma voisine et je la refermai subitement aux quatre-vingt-dix-neuf centièmes : elle paraissait close sans l'être; il suffisait de la pousser. J'éteignis ma bougie, je me glissai entre mes draps et je fis le mort. L'attente qui suivit ne fut pas longue. On ouvrit le loquet sonore de l'office; un bruit de voix et de rires monta jusqu'à mes oreilles et se rapprocha sensiblement. Quatre ou cinq personnes s'arrêtent sur le palier, on échange le bonsoir; un pas léger se fait entendre dans la chambre tandis que les gros pieds montent plus haut. C'est Margot qui est ma voisine! Décidément le cher oncle avait bien dit: sa femme ignore l'existence du mal.

Margot passe et repasse en trottinant devant ma porte. Elle ne l'a pas fermée, c'est bon signe. Elle se déshabille, elle fredonne un air, elle fait un bout de toilette. Pour qui, sinon pour moi? Celui qui viendrait dire qu'elle ne m'aime pas après tous ces coups-d'œil et ces agaceries!..... Elle éteint sa chandelle : c'est qu'elle ne veut pas perdre un moment de plus. La voilà dans son lit, mais elle ne dort pas, car je l'entends qui tousse avec affectation, peut-être même avec impatience. Que doit-elle penser de moi? Un jeune homme de vingt-cinq ans, un officier de la marine royale, dormir comme une souche en si belle occasion! Mais si je m'étais mépris? Si les avances qui m'ont encouragé n'étaient que des coquetteries innocentes, des badinages d'enfant? Elle a seize ans au plus, cette petite. Ce chiffre de seize ans me jeta brusquement dans un autre ordre d'idées. Ma mémoire se mit à rabâcher des fabliaux, des contes, des vieilleries gauloises; je sentis fourmiller dans ma tête une myriade de vers de dix pieds, qui tous sans exception parlaient de bachelettes, de nonnains, de pastourelles et autres tendrons dont les plus respectables ont seize ans et quelques mois. O respectable poésie de nos pères!

Oui, mais cet âge de seize ans est propice entre tous à la niaiserie. Que la fillette ait peur; qu'elle pousse des cris, un seul cri! Voilà toute la ville en révolution. Quel scandale, bon Dieu! A quatre pas de la chaste, de l'imposante, de la presque sainte Mme Boblé! Dans la propre maison d'un conseiller à la Cour! Il y a dans ce monde une infinité de peccadilles qui ne sont rien, moins que rien quand vous les racontez à table et qui grandissent tout à coup à des proportions terribles, si la robe d'un magistrat vient à passer.

Oui, mais que dirait-on de moi à bord de l'*Alger*, dans le carré des officiers, si l'on apprenait que j'ai manqué par sottise, par hésitation, par poltronnerie, une aubaine d'un si grand prix? Je serais perdu d'honneur, on m'appellerait Joseph, il faudrait en découdre avec tous mes camarades!

Ce ballottage dura peut-être une heure. Je crus comprendre alors que Margot avait perdu patience : elle ne toussait plus. Je pris mon grand courage; je me mis à tousser à mon tour et j'en vins par degrés à faire un tel fracas que la maison tremblait sur sa base. Rien ne bougea dans la chambre voisine; Margot me tenait rigueur : peut-être simplement voulait-elle me voir venir.

En fin de compte, je fis un pas de clerc qui serait inexcusable si j'avais été de sang-froid comme aujourd'hui. J'allumai ma bougie, et je poussai la porte qui grinça horriblement. La donzelle qui dormait, ronflait même, la misérable! se réveilla en poussant de grands cris. Toutes mes illusions tombèrent à la fois lorsque j'entendis cette fille geindre et récriminer platement, dans un langage vulgaire : « C'estune horreur,

une atrocité, une chose qui ne se fait pas! Un monsieur de bonne famille! Un officier! Je n'aurais jamais cru ça de monsieur! Pour qui monsieur m'a-t-il prise? Je ne suis pas de ces créatures-là! Ma mère était la nourrice de madame; j'ai un oncle recteur à Saint-Trigonnec; je suis une honnête fille; je le dirai à madame! » Je vous fais grâce de trois ou quatre cuirs que l'écriture ne saurait bien rendre. Mais c'est surtout la vulgarité de cette voix rauque et criarde qui me soulevait le cœur. Oh! la vilaine et sotte créature! Elle guérit en un instant le caprice inexplicable qu'elle m'avait inspiré. Je lui expliquai du mieux que je pus mon entrée chez elle à pareille heure : elle avait rêvé haut, j'avais craint qu'elle ne fût malade; il m'avait bien semblé qu'elle m'appelait à son secours;..... enfin tout ce qu'on peut inventer en si ridicule occurrence. La peur d'un esclandre m'avait dégrisé net. A toutes mes raisons la pécore répondait invariablement : « Je suis une honnête fille; je le dirai à madame! » Comme s'il n'y avait pas cent fois plus d'honnêteté à garder le secret!

Au moindre geste dont j'appuyais mon discours, la coquine se mettait sur la défensive. Impossible de lui faire entendre que je ne voulais plus ni bien ni mal à son imposante vertu. A chaque instant ses cris de pintade effarouchée repartaient de plus belle. Comprenez-vous qu'on fasse le tour du monde pour dénicher dans Rennes une mégère de seize ans? Rennes! la deuxième ville de France pour la facilité des femmes, si j'en crois la statistique de mon ami Léopold H., artilleur.

Force me fut de battre en retraite et de rallier mon lit sans avoir obtenu ni acheté le silence de cette abominable Margot. Elle ferma son verrou, et je passai une nuit blanche, moi qui dors si bien sur le punch. Me voyez-vous verrouillé entre deux femmes antipathiques, dans cette maudite chambre d'ami que j'étais presque sûr de ne pas habiter longtemps? Mon esprit se démena jusqu'au jour dans une sorte de cauchemar éveillé. Je me représentais la noble indignation de ma tante, la douleur de mon oncle, l'étonnement du cercle, les bavardages effrénés de la ville, et la sotte figure que je ferais demain, avec mes malles, en sortant de cette maison où je venais de m'installer pour trois mois.

Lorsque Margot fut levée et habillée, je frappai doucement à sa porte et je la suppliai de m'ouvrir. Elle daigna. Foi de marin, cette fille était hideuse. Pour la dernière fois j'essayai d'attendrir cette âme basse :

« Comprenez bien, lui dis-je; vos rapports n'ajouteront rien à l'estime que ma tante peut avoir pour vous, et vous voulez me faire un tort irréparable. Je ne vous ai pas offensée; mes intentions, je le répète, étaient parfaitement innocentes. Si vous vous obstinez à vous plaindre de moi, je vais quitter cette maison à la minute, et je ne vois pas ce que vous y pouvez gagner. Gardez-moi le secret, je reste et je paye votre silence au prix que vous fixerez vous-même. »

Le diable soit de la bégueule! Elle se remit à piailler de plus belle, si bien que je finis par lui tourner le dos. La nuit porte conseil, si l'on en croit le proverbe, mais cette nuit orageuse, injuste et vexatoire, ne m'avait rien conseillé du tout. Je sortis de la maison avant le réveil de mon oncle et j'allai prendre un bain. Rien d'honnête et de confortable comme un bain de province où l'on trouve des visages ravis, des serviteurs empressés et du linge blanc à discrétion. Aussi je me demande encore pourquoi les provinciaux ne se baignent pas plus souvent.

Bien lavé, bien reposé et même un peu calmé, je fis une promenade autour de la ville pour tuer le temps jusqu'au déjeuner. Mais le temps se défendait; il me sembla que je n'attraperais jamais dix heures. Je tordis le cou à un poulet froid, escorté de six côtelettes. Les côtelettes sont si petites et si tendres dans cette Bretagne de bénédiction! Le café, le cognac et les cigares abrégèrent un peu ce long jour. J'étais caché dans le petit salon du meilleur cabaret de la ville. Un garçon m'apporta l'*Impartial de l'Ille-et-Vilaine*, et je frémis en voyant que c'était le numéro du jour. Il me semblait que mon aventure devait être affichée dans les feuilles publiques, et je pensais déjà à pourfendre l'infortuné Kérangal, journaliste gagé de la préfecture. Trois ou quatre individus pénétrèrent successivement dans ma retraite. Je sondai le regard des arrivants, pour m'assurer qu'ils n'avaient pas entendu parler de cette malheureuse affaire. Grâce à Dieu, je ne surpris aucun signe alarmant. Vers trois heures, je vis passer deux officiers d'infanterie dont l'un avait été au collége avec moi. On renoua connaissance; ces messieurs m'entraînèrent à leur café; la bière et le billard nous conduisirent jusqu'à cinq heures. Je leur offrais l'absinthe et j'allais les suivre à leur pension lorsque mon oncle Boblé, hors d'haleine et le chapeau rejeté en arrière, fit invasion dans le billard : « Enfin! dit-il en me prenant au collet, je te tiens, garnement. Il y a sept bonnes heures que je bats le pavé de Rennes à ta poursuite. Prends congé de ces messieurs et viens avec moi : ta tante a manqué deux offices; elle veut absolument te parler. »

Je compris que l'infâme Margot avait exécuté ses menaces. Mais la colère du cher oncle était moins grosse que je n'avais pensé : je le suivis.

Lorsqu'il me tint seul à seul, dans la rue, son front se rembrunit un peu : « Mon cher Renaud, me dit-il; je n'ai pas le droit de te gronder en mon nom. Lorsque j'avais ton âge!.... mais il ne s'agit pas de moi. Tu as fait beaucoup de peine à ta tante. C'est une femme qui n'entend pas raison sur les principes. Je t'avais prévenu, mais la jeunesse, le punch, l'occasion..... Ne réponds pas! je sais tout ce que l'on peut dire en ta faveur, et je l'ai dit. Cette fille est une sotte d'avoir parlé; je crois qu'elle l'a fait pour relever son crédit qui chancelle. Ma femme la soupçonne de donner des rendez-vous au garçon de notre boucher. Comprends-tu maintenant pourquoi tu l'as trouvée si farouche? Ton plus grand tort, à toi, c'est d'avoir déserté la maison sans prendre congé de ma femme. Elle t'aurait saboulé, c'est certain, mais tu n'en serais pas mort. Nous avons tous nos petits défauts, mon garçon : tu es pour le beau sexe, Aglaé en tient pour la morale. Elle prêche avec délices : pourquoi refuserais-tu de l'écouter un peu? Tu n'as pas vu souvent un sermon découler d'une si jolie bouche. Pas de façons, mordieu! viens dîner. Nous avons quatre amis; tu es sûr qu'on ne te mettra pas en affront devant le monde. Après le café, nous allons au Casino sans toi; Aglaé te garde au salon, elle monte sur ses grands chevaux; laisse-la dire! Tu ne reverras point Margot, à moins de courir après elle. On a porté ses nippes dans une chambre du grenier et c'est Florent qui nous sert à table. En avant, marche, mauvais sujet!

Je me laissai convaincre et je revins avec lui. Mais comment vous dire le reste?

Le dîner fut excellent, comme toujours. Les convives étaient de vieux amis de mon oncle; on babilla tant qu'on put, et je me serais diverti comme un fou, si les yeux de ma tante ne m'avaient jeté quatre ou cinq douches.

On finit par me laisser seul avec elle, et un tremblement salutaire me saisit. Elle m'invita à la suivre dans sa chambre, craignant sans doute de scandaliser ses douze ancêtres par le récit de mes méfaits. Je la suivis, l'oreille basse. Sa chambre me parut bien; sévère, mais d'un goût exquis; satin mauve et guipure. Elle-même, pour prêcher, s'était fait une toilette demi-montante qui symbolisait assez bien la réconciliation du ciel avec la terre. Ses mains étaient belles et son pied charmant; c'est une justice à lui rendre. Je crois vous avoir dit qu'elle avait la taille noble et riche, et le plus beau visage qu'on pût rêver; tout cela gâté de temps en temps par une expression trop sévère. Rien n'était plus séduisant que sa voix fraîche, bien timbrée, et par instants profonde.

Elle prêcha d'abord sur la colère de Dieu et les peines éternelles réservées aux jolis garçons qui se commettent avec d'ignobles servantes. Elle indiqua d'un tour de phrase à la fois sévère et gracieux que l'homme doit viser haut (*sursùm corda!*) et ne pas chercher à ses pieds des satisfactions indignes. Le troisième point roula tout entier sur l'ineffable miséricorde des saints et des anges qui prennent dans leurs bras le pécheur repenti et le transportent jusqu'au septième ciel.

Aglaé! vous étiez un ange, et le septième ciel n'était pas loin. A partir de ce sermon, je vécus trois bons mois dans la maison du cher oncle, et mon cœur s'y meubla de sentiments pieux qui n'en sortiront qu'avec la vie. Ma tante paraissait réellement heureuse; quand au cher M. Boblé, il disait tous les soirs à ses amis du cercle que mon séjour chez lui rajeunissait jusqu'aux pierres de la maison.

Mais un ordre du ministre me dirigea vers la Vera Cruz et j'y fis une station de deux années. En mon absence, la belle tante accoucha d'un garçon, d'un superbe garçon, ma foi! qui me râfla sans y penser vingt-cinq mille livres de rente. Avec une centaine de francs que j'avais laissés aux domestiques, c'est tout ce que m'a coûté la chambré d'ami.

Commandant Mahler.

Pour copie :

E. A.

LE DIMANCHE D'UN CÉLIBATAIRE

(SCÈNE D'AUTOMNE.)

C'est déjà l'automne. Son ami intime, compagnon de tous ses plaisirs, le comte de G....., vagabonde du côté de Nice ou de Monaco, M. et Mme de Flavicourt se sont attardés à Arcachon (et le dimanche d'hiver a toujours été consacré depuis deux ans à madame), les Moyencourt sont à Bousy-le-Château, les de Barcy à Villecresne, les Brennepont ont la manie de chasser à courre, on ne peut plus en jouir à l'automne... Enfin, le célibataire est seul à Paris; — il s'ennuie.

C'est dimanche, le soleil brille. Une jolie petite gelée blanche, mignonne comme une couche de poudre de riz, couvre les toits des remises de la cour; mais le ciel est bleu et le célibataire ne passera certainement pas cette journée à Paris; il veut, à tout prix, faire *quelque chose* ce dimanche.

Il y a bien les Brézinville à Saint-Germain, c'est commode, quarante-cinq minutes de chemin de fer, mais il y a trop d'enfants, et entre nous, le vieux garde-du-corps n'est plus possible, — toujours M. de Bombelles et Mme de Guinquené, c'est assommant; – décidément, non, non, non, je n'irai pas chez le vieil écuyer cavalcadour! —Si j'allais à Ryeval voir la comtesse. – Eh! eh! c'est une idée; mais sa belle-sœur sera là, et je pourrai passer un vilain quart d'heure. — Oh! pas épicurienne du tout, la belle-sœur, et sentimentale comme les romances de cet infortuné comte d'Adhémar. — Six bons mois, s'il vous plaît, — c'est un bail, et si elle avait été raisonnable...

... Enfin, voilà tout; j'irai à Orsay, chez Bertinot; bonne table, bon gîte, femme un peu mûre mais aimable, et pas de belle-sœur... —Il n'y a encore que Lubin pour l'eau de toilette,— tiens, un cheveu gris, deux cheveux gris, trois cheveux gris; — tout cela ne veut rien dire, d'abord. — le comte en a beaucoup, et entre nous, je suis son aîné. — Tout bien considéré, j'irai à la Butte-aux-Cailles; — c'est une expédition, je le sais bien, il faut prendre des révolvers et armer une chaise de poste; mais je n'y suis pas allé de la saison. La baronne revient en décembre, elle ouvre ses salons le 1er, et c'est bien le moins que je sois poli.—Tiens, et Bertinot, ah! ce bon Bertinot! ma foi, tant pis, il m'aime tant, j'irai une autre fois. — Va pour la Butte-aux-Cailles.

Le célibataire choisit une belle cravate bleue, un gilet immaculé, donne campo à son valet de chambre, avale une tasse de chocolat, griffonne deux billets du matin, et descend le cœur léger et très en train.

L'air est vif; il arpente les rues en lorgnant les demoiselles de magasin. — Quel drôle de monde dans les rues! décidément Paris est impossible avant décembre.

Il arrive à la gare de l'Ouest, prend son billet pour Versailles; Mlle Rosalie, la buraliste, est dans son coup-de-feu; il ramasse sa monnaie avec dextérité et s'éloigne en vainqueur. — Son voisin ôte son gant, laisse tomber son paquet et rouler ses gros sous. — Mais, presse-toi donc, petit père, – je te dis que nous allons manquer le train. — Mlle Rosalie toujours aimable : — Allons, à un autre.— Quel empoté vous faites... on ne met pas de gant quand on est si maladroit.

Le célibataire choisit son compartiment; c'est peuple comme tout; le dimanche est insupportable, et toutes les premières sont pleines; on mettra peut-être un wagon de supplément, l'heure avance, il faut bien se résoudre à monter; enfin, au petit bonheur!... J'aurais mieux fait, je crois, d'épouser Célimène. — Si je descendais? il n'y a que des corroyeurs et des horlogères dans ce train-là! Enfin, pour trois-quarts d'heure, on n'en meurt pas; si encore j'avais le coin!

Un enfant se penche à la portière. – Léon, je te défends de te pencher. — M'man, je veux voir le souterrain! — Empêche donc ton fils, il est insupportable, tu ne sais donc pas ce qui est arrivé aux Robineau? – La maman... C'est drôle, dès que je sors, j'ai des faims... – Nous mangerons à Ville d'Avray, — à moins que nous descendions à Nanterre, pour acheter des gâteaux. — Mais, petit père, Nanterre, c'est pas ici.

Le célibataire maudit le dimanche; peu à peu, le wagon se vide. Les bourgeois, leurs femmes et leurs petits se répandent dans les bois de Ville-d'Avray, Sèvres, Chaville et Viroflay.

Il arrive à Versailles et frète une voiture pour la Butte-aux-Cailles. Le cocher n'aime pas bien ça, dix kilomètres et des côtes, mais le bourgeois a l'air d'un bon vivant, et il n'y a pas comme les Parisiens pour le pourboire, quand on les mène rondement.

Versailles, le dimanche, essaie de prendre un air de fête. Sous prétexte de grandes eaux, ses rues désertes s'animent un peu, les gares vomissent des flots bariolés, on passe devant le château et les quartiers de cavalerie. C'est le point populeux, mais bientôt on s'éloigne du centre, la voiture passe devant les potagers du château; la rue est absolument déserte, à droite et à gauche s'élèvent quelques hôtels habités par des familles historiques, portant au fronton de gros écussons accolés.

A la grille de Satory commence une longue pente qui ne cesse qu'au champ de manœuvre; le cocher descend de son siége, il s'enhardit et lie conversation.

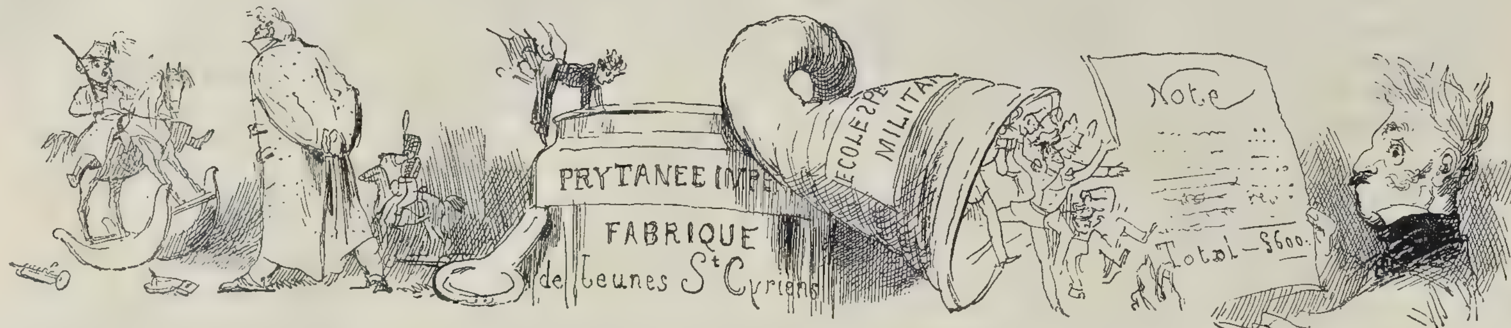
— Joli temps, monsieur, ça ne vaut rien pour nous qui comptons sur le dimanche, le bourgeois va à pied; il y a bien les Anglais pendant la semaine, mais ça marche à l'heure ces gens-là; ils disent, comme ça, que ça leur fait du bien. — Monsieur va à la Butte-aux-Cailles, une crâne propriété, tout de même; c'est propret, c'est mignon, il n'y a pas comme madame pour vous tenir un jardin, et des fleurs partout comme s'il en pleuvait, et bonne, madame! C'est ça qui s'appelle une femme, jamais ça ne laisserait un cocher mener un bourgeois sans qu'on le mène se rafraîchir à l'office. Et des enfants! des amours quoi, ça roucoule comme des tourtereaux.

Ici la route redevient plane, on coupe la vaste plaine de Satory où les gardes forestiers font la récolte armés de grandes gaules; les chiens accouplés se reposent en dormant au pied des arbres; de temps en temps, un fruit en tombant sur eux les arrache au sommeil; quelques pantalons rouges éclatent dans la plaine, et des enfants jouent au roi détrôné sur les buttes du polygone.

La route continue à travers un petit bois très frais; on s'engage dans une vallée, à droite et à gauche, à travers les éclaircies des jeunes taillis, dans des bas-fonds très verdoyants, on aperçoit des fabriques de tan et des clochers qui surgissent. Enfin, après une heure et demie de marche dans un pays charmant et pittoresque, de plaine en vallons, de vallons en bosquets, on découvre la Butte-aux-Cailles, un château d'allures modestes, mais précieusement situé au sommet d'une petite colline, formant le premier plan d'un village, dont il n'est séparé que par la route et des champs en culture.

C'est un nid d'amoureux, un coin d'artiste et de poète. Trois belles

LA VIE D'OFFICIER — Première Série



— Mon petit papa quand je serai grand, tu me mettras dans le régiment des officiers à cheval, n'est-ce pas. Tu sais comme ceux-là que nous avons vus aux Tuileries.

— Pour arriver là, monsieur mon fils, il vous faudra manger quelques croûtes de pain, votre vieux père a gagné ses grades sur les hamps de bataille.

Cinq ans plus tard le jeune héros rentre au Prytanée impérial à titre de demi-boursier. — Dix ans plus tard le petit de Saintenac sort de Saint-Cyr en qualité de sous-lieutenant dans un régiment de dragons. — Et quelques jours après il envoie à son papa la note suivante : Selle avec la schabraque galonnée or, bride montée, accessoires, 600 fr.; Harnachement anglais, de chez Jones, 200 fr.; Effets militaires, 1200 fr.; Armes utiles en campagne, 200 fr; Armes de luxe, boîte de pistolets, revolver, 400 fr.; Effets bourgeois, trois saisons, 1000 fr.; Tenue de jockey, 200 fr.; Café, cocottes, menus plaisirs, déplacements, 2000 fr., TOTAL : 5600 fr. — 1800 fr. d'appointements, 600 fr. de plus que le sous-lieutenant de la *Dame Blanche*. — Le drôle s'écrie le père, de mon temps aux gardes-du-corps, je vivais très bien avec 1200 francs.



— Mon colonel, je viens vous présenter mes devoirs, on m'a fait l'honneur de me nommer dans votre régiment.

— Très bien, monsieur, d'abord je vous ferai observer que vous avez les cheveux trop longs, ensuite il faudra me faire disparaître ces effets bourgeois, vous êtes jeune, quoique vous sortiez de St-Cyr, vous avez encore tout à apprendre, — allez,



L'INAUGURATION D'UNR PAIRE D'ÉPAULETTES

Réflexion intérieure. — Saprlsti, mon cher, quel chic, quel chic; comme les femmes vont me regarder, — le fat!



LES ARRÊTS

Toute contravention au réglement est punie par les arrêts, qui consistent à ne point sortir de sa chambre, — mais en garnison chaque officier a son bon ange consolateur.



LES AGRÉMENTS DU MÉTIER

La théorie, loin d'être une causerie intelligente, est le récit précipité ou techniquement parlant le *littéral pur sang* d'un article de la sainte Ordonnance.



S'il se trouve bien à pied, que sera-ce à cheval, il n'est pas de glaces de boutique où il ne jettera un coup d'œil de satisfaction en passant.



L'ÉCARTÉ

— Je coupe... atout... et passe mon serin... Décidément, mon cher, je trouve la bière que vous m'offrez meilleure que la mienne.



LES DÉBUTS. — UNE PREMIÈRE AFFAIRE

— Messieurs, au premier sang, l'honneur est satisfait.
Un témoin. — Bon, encore un déjeûner et du champagne de gagnés.



La popote est la réunion d'un corps d'officiers autour d'une table plus ou moins bien servie. C'est un officier qui est chargé de l'achat des denrées et des liquides.—Dans Paris et ses environs, cette réunion prend le nom plus aristocratico-anglomane de *Mess*.

LA GRRRANDE FÊTE DE MUSIQUE MILITAIRE AU PRÉ CATELAN



CHIRURGIENS

Ambulances

Charge de Cavalerie

prise d'un drapeau

Brillant fait d'armes des clarinettes

Programme de la Fête.

—

A la bonne heure ! Toutes les musiques militaires réunies au Pré-Catelan, dimanche prochain ! — J'irai ; j'adore la musique de sentiment. Deux régiments d'artillerie donneront : c'est mon affaire. — Polka brillante, exécutée par deux batteries de canons rayés chargés à poudre. — Il y aura des places réservées pour les dames timides. — A trois heures, tous les musiciens réunis et armés jusqu'aux dents exécuteront une peignée générale en *la* bémol. — Il y aura des ambulances organisées sur tous les points, et les blessés y trouveront les secours les plus prompts et les plus intelligents. — Ce brillant concert de bienfaisance s'ouvrira par une vive fusillade en deux temps et en *ut* majeur, qui, à ce qu'il paraît, est du plus piquant effet.— Les artistes donneront ensuite le spectacle de la bataille de Solférino. — Les Autrichiens, représentés par les instruments de cuivre, verront leur gauche menacée par les clarinettes et les hautbois. — Hésitation de l'ennemi. — Le général en chef, profitant habilement de ce premier moment, fait tourner la position par une réserve de pistons à toute épreuve.— Carnage. — Feux de bataillon en *si* naturel. — Quelques points d'orgue, jetés çà et là avec adresse et dont l'exécution est confiée à des obusiers de choix, contribuent à donner à cette première partie du morceau un caractère tout nouveau.

Seconde partie. — Les instruments de cuivre se replient et forment un joli carré, allégro. — Vaine tentative de toutes les grosses caisses réunies. — Un solo de cymbales, exécuté en pas de gymnastique et en sourdine, simule à s'y méprendre l'allocution d'un général à ses troupes. — Après ces courtes paroles, la symphonie s'anime peu à peu ; on sent la confiance renaître ; un remarquable crescendo ne laisse plus aucun doute sur le succès de la journée. — Les caisses roulantes s'avancent sous le feu de l'ennemi, tandis qu'un délicieux jeu de petites flûtes rappelle aux soldats dans ce moment suprême la patrie absente, les jouissances du foyer, la cloche du village. — Une mine, disposée de manière à ne point gêner le public, éclate tout à coup. — Toutes les colonnes s'élancent. — Rugissement des clarinettes. — Un officier supérieur de l'armée ennemie brise son ophycléïde sur son genou plutôt que de se rendre. — Pas de polka exprimant dans le lointain la prise et la reprise d'un drapeau. — La position est à nous. — Des roulements de tambour, écrits avec tact, expriment les cris des mourants et des blessés. — Second solo de cymbales. — Grande marche militaire étourdissante. — Un remarquable andante en *mi*, exécuté par une trompette Lenoir, de la force de 300 chevaux (vapeur), terminera cette petite fête militaire dont le souvenir restera certainement gravé dans le cœur des personnes qui goûtent les jouissances acoustiques.

Avons-nous besoin d'ajouter que les dangers que présente à première vue ce concert de bienfaisance ne sont point à craindre en réalité ? — Une trentaine de chirurgiens et une escouade d'infirmiers, cachée dans les bosquets, doit faire disparaître toute crainte de l'esprit du public. — Nous conseillons cependant de déjeuner légèrement ce jour-là. — Les dames qui auraient quelque raison d'espérer un prochain accroissement de famille feront bien aussi de s'abstenir et de rester chez elles. — Les personnes chauves sont priées de ne point se découvrir pendant l'exécution du morceau. En un mot, nous recommandons la plus grande prudence pour les personnes qui se trouveraient dans le voisinage des instruments, tous les instruments étant chargés. — On compte sur un immense succès.

Tel est à peu près le contenu du programme que je viens de recevoir. — Malheureusement, il m'est impossible de retrouver ce précieux programme au milieu de mes papiers, et je ne puis par conséquent corriger les erreurs ou omissions que j'ai bien pu commettre en le reproduisant de mémoire. Quoi qu'il en soit, le sens en est scrupuleusement exact.

Y.

dames, en fraîche toilette de campagne, attendent sur le perron l'arrivée du célibataire; depuis quelques moments on entend le galop d'un cheval qui doit suivre la voiture à peu de distance.— Le cavalier a rejoint le locatis et fait son entrée à la Butte. Fringant cavalier, belle monture, c'est quelque officier de la garnison de Versailles qui vient rendre ses devoirs aux hôtes de la Butte-aux-Cailles.

Ces dames ont fait un brin de toilette pour recevoir les visites; on se serre les mains, on s'accueille avec toute sorte de jolies minauderies; la mère est charmante, la jeune femme, sa fille, est mise à ravir, et l'amie, que le célibataire ne connaît pas, est tout simplement une très jolie femme.

La présentation est vite faite : — Mon amie, Mme de Stravoloff, que nous avons rencontrée en Italie! — M. P..., le plus endurci des Parisiens et le commandant Vincenot, de la garde impériale, qui veut bien, trois fois par semaine, courir les grandes routes ventre à terre pour venir nous tenir compagnie.—Mon mari est très souffrant; mon fils est un Nemrod, vous savez qu'il ne faut plus compter sur lui depuis l'ouverture, et il attend avec une impatience fébrile l'arrivée des bécassines. — Mais vous avez du bonheur, mon cher P..., sa femme nous reste; ne regardez pas ses jolis cheveux comme un inquisiteur, cette profusion vous inspire des doutes; on vous prouvera, saint Thomas que vous êtes, que votre scepticisme n'est pas de saison ici.

Le célibataire est un peu transi; il prend un air de feu, croque un biscuit et avale un verre de Marsala. On fait un tour de parc; l'étrangère l'intrigue, il ne connait qu'elle; l'a-t-il rencontrée au Monte-Pincio, à Lichtenthal, ou à l'ambassade anglaise? A-t-il croisé sa voiture autour du lac, son drosky sur la perspective de Newsky, ou senti sa taille plier dans ses bras *comme un roseau*, en valsant avec elle à la Conversation?

On admire la belle ordonnance du parc, les jolis chiens de faïence que madame, qui adore ces bibelots et raffole des Saxe, a trouvé dans un château des environs; on visite la serre, le potager, la bibliothèque; on va serrer la main du malade auquel on apporte le *Moniteur* du matin et l'*Autographe* de la veille, le fameux numéro de Charlotte Corday. Il se trouve qu'on a des amis communs avec le commandant, qui était en Syrie au moment où on faisait partie du corps diplomatique.

Le célibataire est ravi; il trouve tout charmant; les chambres d'amis; perse bleue, toilette de Delfte rassortie patiemment par une femme de goût, qui a fait cent stations aux commissaires-priseurs pour trouver une pièce qui lui manquait. Il veut tout voir : la basse-cour, les remises, les cuisines et la petite Suisse avec les vaches bretonnes, et la laitière qui parle un français vague.

Les chevaux hennissent devant le perron; ils secouent la tête en faisant tinter leurs grelots et sautiller les queues de renard. On a résolu de faire une excursion dans la vallée : on grimpera aux ruines, on déchiffrera les inscriptions des pierres tombales, on visitera les châteaux des environs. On part, on est parti, on s'engage dans des petites routes charmantes; les paysans vous saluent avec bonhommie, demandant des nouvelles de la petite, un amour de bébé blanc et rose qu'on a laissé couché dans une bercelonnette; les bois, les prés, les vallons, les collines défilent, et la dame russe est positivement charmante avec les *déjà* et les *donc* qu'elle sème dans conversation comme des marguerites dans un bouquet. Cela n'a pas raison d'être, mais je vous assure que c'est très-gentil.

Voici les Ruines, un vieux château démantelé auquel on n'accorderait pas un regard sur les bords du Rhin, mais qu'on admire avec conviction parce qu'on est avec de jolies femmes et que le soleil vous enveloppe de ses chauds rayons.

Premier château — appartient à M. P..., un monsieur grincheux, qui fusille les étrangers à travers sa grille gardée par des molosses; madame a quelque affinité avec la nonne de Heidelberg; elle est exilée dans ses serres pendant l'hiver et on ne la reçoit pas. Je vous dirai, entre nous, que le maire n'y a pas passé, et dans la vallée, on est à cheval sur les mœurs. Ce n'est de tous côtés que villas et bastides, châteaux contemporains de Mme de Montbazon et pavillons de chasse.

Deuxième château — appartient à un marquis boudeur, qui vit cinq mois à Versailles et sept mois aux Étangs-Sainte-Marie. On descend pour visiter les serres; le marquis est très-fier des ses hortensias bleus, et fait bon accueil par ambassadeur. C'est son jardinier qui reçoit. — Monsieur a des melons jusqu'en octobre et des fraises jusqu'en novembre; on fait une enquête sur l'exposition des serres, qui, à la Butte-aux-Cailles, malgré les soins, le terreau et les livres de jardinage que Monsieur rapporte constamment de Paris, ne donnent pas de primeurs. Le boudeur a encore les belles manières du beau temps, et le jardinier a la consigne de ne jamais laisser partir les visiteurs sans leur offrir un bouquet. — La dame russe, qui n'a qu'une vague notion de la culture des plantes exotiques, casse une branche de mimosa, met une brindille dans ses cheveux et se fait un bouquet de corsage. — M. Jacques, le jardinier, fait la grimace. — Ces Russes sont étonnantes : « N'est-ce pas. c'est joli, donc ? »

On remonte en voiture; on poussera jusqu'au beau château Louis XIII, quoi qu'il soit déjà tard; le soleil va se cacher, le ciel est inquiétant, on sort les châles et les couvertures; le commandant, qui galope à la portière, maniant élégamment son cheval, prendra les devants. L'air est devenu froid, et les bas-fonds disparaissent déjà dans un léger brouillard, que percent de temps à autre les derniers rayons de soleil. Mais on arrivera encore assez à temps pour jouir de la vue qu'on découvre du haut du perron.

Troisième château. — Un financier très-parvenu, riche à millions, et qui meurt d'envie de voir sa fille comtesse : réceptions continuelles, beaucoup de bruit et de fracas, une élégance à outrance, un train considérable, une meute que les amis mettent sur le flanc. Les grilles sont ouvertes, les domestiques sont en tenue; c'est très-inquiétant; mais on a été vu, il n'y a pas moyen de reculer, et le cheval du plus mondain des chefs d'escadron est déjà tenu en main par un domestique, tandis que l'écuyer cavalcadour cause sur la pelouse avec des dames en robes blanches, qui ont revêtu, pour se préserver du brouillard, des capes rouges d'un très-joli effet.

Il y a gala au château, c'est désolant, et ces dames, qui sont en toilette de bain de mer, les bottines hautes, les jupes à tiret, le chapeau rond, décoré de plumes de faisan; les convives sont en cravate blanche : c'est la manie du financier. Une... deux... trois... quatre... huit dames; tous les environs sont là! — Restez à dîner, ce sera charmant. — Mais vous n'y pensez pas, et mon pauvre mari qui est souffrant. — Et mon cœur de mère, dit la jeune femme; Bébé m'attend. — On montera à cheval, on préviendra; nous danserons. — Mais j'oublie de vous présenter M. P..., qui revient d'Orient après trois ans d'absence; la comtesse Stavavaloff, une vieille amie de trois mois. — Allons, commandant, le jour baisse, on sera inquiet. — Je vous assure que c'est de la folie. — Charmant votre nœud de ceinture, ma chère amie! — Il faut se quitter, c'est triste au possible, mais franchement, c'est inhumain; mon pauvre malade; et d'ailleurs M. P... tient à rentrer à Paris ce soir, et cela ferait trop de peine au maître de la maison; nous ferions tache au milieu de vos fraîches toilettes. — Du courage! allons, embrassons-nous. — Voilà qui est fait.

On accompagne les hôtes de la Butte-aux-Cailles jusqu'à leurs voitures; le soleil se couche, l'horizon est en feu. Dans la plaine, un troupeau fuit au bruit des grelots des chevaux, le berger et ses moutons, baignés dans la poussière d'or qu'ils soulèvent dans leur fuite, se détachant en fortes silhouettes sur le disque enflammé; la jolie Russe est rêveuse, la jeune dame est un peu transie, et le commandant ne papillonne plus à la portière. Le célibataire est tout à la mélancolie, et son cœur a des crampes d'estomac; il flotte entre de vagues désirs d'une passion moscovite et des appétits de faisans saisis à point Encore une côte et nous y voilà. Déjà la silhouette grise de la Butte-aux-Cailles se détache sur les grands mélèzes qui l'entourent, et la Russe, qui voit jusqu'au fond des cœurs, croit apercevoir *quelque chose de noir* sur le perron à côté de quelque chose de blanc. On avance : c'est le curé du village, qui, le dimanche, vient s'asseoir à la table de famille, et le Bébé, qui tend vers sa jolie maman ses petites mains roses, qu'il embrasse avec une adorable gaucherie, pour envoyer des baiser. Le feu flambe dans la cheminée. Le jeune mari revient de la chasse, transi et harassé. Après les étreintes de rigueur, le célibataire s'étend dans un large fauteuil, et se chauffe consciencieusement les pieds; enfin, un valet de pied annonce : — Madame est servie! Et l'amour qui va naître fait place dans le cœur de l'épicurien de Paris aux appétits provoqués par des senteurs de venaison et des exhalaisons savoureuses.

C. Y.

GUERRE D'AMÉRIQUE. — SUR LE POTOMAC (1)

La vapeur s'échappant avec force de ses tuyaux fait entendre des beuglements lamentables, la cloche sonne à toute volée; déjà les passerelles sont retirées, ce qui n'empêche pas une foule de retardataires de bondir, de se hisser d'une manière ou d'une autre sur la *Jeune République* qui, d'Acquia-Creek, doit nous transporter à Washington.

Bientôt un frémissement du colosse indique qu'il se met en route; plusieurs coups de marteau frappés sur un timbre sonore, ordonnent d'accélérer la marche; les roues immenses qui tournent au flanc du navire frappent bruyamment l'eau verdâtre du Potomac, dont l'écume bouillonnante trace derrière nous un large sillage. Nous sommes enfin partis; examinons le navire.

(1) Voir les livraisons parues depuis le 17 février.

Presqu'à fleur d'eau sont les machines, le charbon, les bagages, les marchandises, les cordages ; au premier étage, les cabines, et au troisième une vaste terrasse. Là se dressent deux cheminées, entre lesquelles de puissantes colonnes de fer supportent un balancier gigantesque, dont alternativement une extrémité s'abaisse jusqu'au fond de la cale du navire, tandis que l'autre menace le ciel. Devant ce balancier, se trouve une petite tourelle vitrée d'où le pilote peut voir tout ce qui se passe autour de lui, et sur le navire et sur le fleuve; d'une main il manœuvre la roue du gouvernail, de l'autre il lâche la vapeur pour faire des signaux, ou bien il fait résonner le timbre qui règle la machine.

Une foule grouillante est entassée au rez-de-chaussée; au milieu de ballots de toutes sortes, marins, soldats, nègres, vont, viennent, s'agitent, parlent, gesticulent, remuent des sacs et des tonneaux, halent des cordes, virent des cabestans; dans ce tohu-bohu, tout le monde presse, bouscule, heurte, piétine tout le monde, tant pis pour qui s'y trouve. Parmi les balles de coton, les tonnes de lard salés, les piles de jambons, l'œil découvre des caisses longues soigneusement étiquetées, qui renferment des corps de soldats, morts de mitraille ou de fièvre sur le Rappahannock, que leurs camarades expédient aux familles en guise de consolation.

Aux Etats-Unis du reste, il faut qu'un champ de bataille n'en vaille guère la peine, pour que dans quelque pli de terrain, à l'abri des balles et des boulets, ne s'établissent pas deux échoppes. Dans la première on scie, rabote, cloue des planches; c'est celle du débitant de cercueils et dans la seconde on opère l'embaumement. Ces deux laboratoires flanquent presque toujours les ambulances et signalent ordinairement leur présence par quelque affiche aussi séduisante que celle-ci, collée sur un arbre :

— A LA CONSOLATION DES FAMILLES !
— *Faites-vous embaumer !*
— *Prix réduit !*
— *On paye d'avance !*
— *Pas de crédit !*

Tout soldat alors, en marchant au feu, peut, si le cœur et la bourse lui en disent, se faire prendre mesure de son dernier paletot.

On voit aussi des colis non moins singuliers que les caisses longues : ce sont des corps simplement roulés dans des couvertures, et ficelés comme des saucissons; le marchand de cercueil chômait sans doute le jour ou ces gens-là sont devenus cadavres et l'embaumeur aussi certes.

La cabine du premier étage est divisée en deux : l'avant pour les hommes et l'arrière pour les femmes; mais comme il n'y en a pas une à bord, l'un et l'autre côté est envahi par la gent masculine. Au milieu de chaque salon, un énorme poêle chauffé à rouge est entouré par une foule de frileux, de gens qui, debout, assis, couchés ou accroupis, lisent, chiquent ou parlent politique. Autour de ce groupe central beaucoup de passagers, pêle-mêle, sont étendus à terre; les uns jouent des mâchoires ou arrosent leurs gosiers; d'autres dorment ou rêvent; des Allemands ici, des Irlandais là, plus loin des hommes malades se dirigeant vers l'hôpital, ou des soldats bien portants allant en congé; partout l'on parle, l'on crie, l'on chante chacun dans le langage qui lui est propre; c'est un tapage, une confusion à rendre fou.

Tout à coup, un homme vêtu de noir de la tête aux pieds et tenant un gros livre monte sur une table.

— Silence ! crie-t-il, au lieu de perdre notre temps, nous ferions bien mieux de louer le Seigneur, voici une jolie occasion de faire notre salut!

Sans faire attention à l'explosion de murmures que soulève son discours, le prédicant entonne un cantique.

— Malédiction! hurlent les Irlandais, ce païen va nous porter malheur!

— A la porte les perturbateurs ! répondent les fervents, qui entourent le ministre et qui unissent leurs voix à la sienne.

— Liberté pour tous ! disent philosophiquement quelques Yankees. Ces gens-là sont libres de chanter, comme nous de ne pas les entendre!

La foule impie laisse la place aux chanteurs dont les voix nous poursuivent jusque sur le pont.

De là on jouit d'un coup d'œil splendide. Par instants, les rives s'abaissent jusqu'au niveau du fleuve et permettent aux regards de planer sur d'immenses nappes de verdure, constellées çà et là de nombreuses habitations. Brusquement, parfois, les terrains s'élèvent à pic à une hauteur prodigieuse, et forment de véritables murailles de roches sombres et nues ; souvent, des pins gigantesques, serrés étroitement les uns contre les autres, viennent mouiller leurs racines dans l'onde, pêle-mêle avec les extrémités flexibles des lianes et des saules.

De temps à autre, des villas pittoresquement assises sur le bord du Potomac, projètent dans ses flots la teinte cuite de leurs briques ou la blancheur de leurs murailles en bois, passées au lait de chaux. Puis d'innombrables canards sauvages et des cygnes en troupes, effarouchés par le bruit des navires, s'enfouissent dans les profondeurs des forêts de joncs géants qui tapissent les petites baies marécageuses taillées capricieusement dans les deux rives. Pour fond de ces paysages variés à l'infini, on a de grandes montagnes bleuâtres se fondant dans l'azur du ciel, plus ou moins sèchement, selon leur éloignement.

Nous aperçûmes un navire qui cheminait dans la même direction que nous ; mais fort lentement, car nous l'eûmes bientôt rattrapé. Le pont, les cabines, les galeries, les tambours, les mâts mêmes de cet étrange bâtiment, étaient encombrés de passagers; il n'y avait pas un sabord, un hauban, une fenêtre, qui ne regorgeât d'êtres humains, et, chose singulière, tous ces gens étaient habillés à peu près de même façon, c'est-à-dire que tous étaient recouverts de guenilles d'un gris roussâtre, sordide, infectant la misère. Leurs têtes étaient tournées vers nous, et sous les coiffures les plus bizarres, les plus imprévues, apparaissaient des visages fatigués, blêmis, flétris, fiévreux, souffrants, dont l'aspect seul navrait. Nous reconnûmes bientôt que nous avions devant les yeux un navire chargé de prisonniers confédérés que l'on menait dans le Nord. Nous passâmes fort près de ce transport; aucun cri ne fut proféré ni d'un côté ni de l'autre ; seulement, parmi cette lugubre foule, quelques figures grimacèrent de colère; par-ci, par-là, des étincelles chargées de haine jaillirent de prunelles ardentes; plusieurs poings crispés par la soif de la vengeance se tendirent même menaçants vers nous ; mais ce fut tout.

Peu après, nous rejoignîmes un autre vapeur qui marchait nonchalamment, afin, sans doute, de nous donner la facilité de le rejoindre; en effet, à peine fûmes-nous à sa hauteur, que sa course devint aussi rapide que la nôtre; ses deux cheminées vomissaient des torrents d'épaisse fumée.

— Plus vite ! plus vite! crièrent quelques voix, impatientées de notre allure lente.

— Chauffez ! chauffez ! répondirent plusieurs passagers qui prirent goût à cette lutte. Les cheminées de notre vapeur, à leur tour, s'ornèrent d'un panache dont les spirales noirâtres se tordirent au loin derrière nous. Notre adversaire ne cédait pas d'une ligne, au contraire.

— Plus vite ! pardieu ! plus vite, chauffez à rouge! Tels furent les cris qui devinrent alors unanimes.

— Plus vite encore ! plus vite toujours ! sautons plutôt que de ne pas être les premiers ! Voilà ce que les passagers de notre concurrent nous répondaient comme un écho.

Alors, les deux masses, bord à bord, commencèrent une course échevelée, insensée; les mécaniciens, les chauffeurs, les passagers grands et petits, noirs ou blancs, s'animèrent à tel point qu'ils semblaient en démence; les cris, les hourrahs, les encouragements, les malédictions s'entrechoquaient dans les airs; dans les entrailles du navire, c'était un bruit infernal de fourneaux, de pelles, de fourgons, de ringards, de ferrailles de toutes sortes. Du pont, on se passait de main en main les sacs de charbon que l'on engloutissait tout entiers dans les foyers; notre adversaire nous dépassait toujours.

En ce moment, le combustible manquant, on commença à jeter par les panneaux des caisses et des ballots, je m'attendais même à voir disparaître dans la fournaise les *Consolations des Familles*; après, on eût même, sans aucun doute, démoli pièce à pièce le navire pour alimenter le feu; lorsque, tout-à-coup, cette furie se calma comme par enchantement. Tout le monde se porta sur un bord, et les mains se tendirent dans la direction d'une villa d'apparence assez simple, située à mi-côte d'une colline à moitié enfouie dans un groupe d'arbres.

— C'est là ! c'est là ! et toutes les lorgnettes se braquaient obstinément sur ce point. Bientôt, les têtes se découvrirent respectueusement, et sur ces deux navires, lancés à toute vapeur, le plus profond silence succéda au tapage assourdissant, qui, un instant auparavant, régnait à leur bord.

— Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il?
— Vous êtes donc étranger?
— Oui!
— Oh ! alors, cela se comprend, chapeau bas!
— Pourquoi ?
— Saluez ! c'est le mont Vernon, c'est la tombe de Washington !

UN VOLONTAIRE.



LA DOUCHOMANIE

On ne jure plus que par les douches, les douches poursuivent le malheureux baigneur jusque dans ses rêves. Je vous le dis en vérité : un remède à ce degré équivaut à une maladie.



Honneur à Mme C. qui, à force d'art a su élever le gargarisme à la hauteur d'une grâce. Ah! quelle jolie gargouille vous feriez, Madame!



— Pas ici, Monsieur, c'est le wagon réservé aux fumeuses.



— Dis donc papa, Louis XIV dit qu'il n'y a plus de Pyrénées, le professeur dit qu'il en reste encore, lequel croire?
— Mon fils, dans les cas embarrassants, j'ai toujours cru de préférence les hommes de science.



Prenez son ours, car il vous épargné peut-être le chagrin d'être pris un jour par lui.



Aux Pyrénées, on met de grands soins à la toilette de ces amours-là; et l'on retourne le précepte connu en disant : Fais à autrui ce que vous ne vous ne voudriez pas qu'il vous fût fait.



LA FÊTE DU VILLAGE VOISIN, OU LE STEEPLE-CHASE DES DEMOISELLES. — Maire, détachez donc votre écharpe, de grâce, afin que vous puissiez vous en voiler la face!



Achetez-lui ses couteaux catalans, de peur qu'il ne vous les donne... dans le ventre!

MESSIEURS NOS DOMESTIQUES



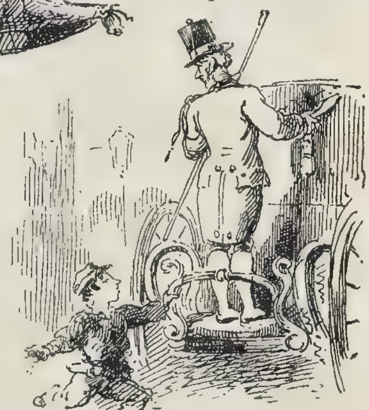
Pendant que leurs maîtres sont à la campagne, c'est bien le moins qu'ils jouissent un peu du grand salon.



— Comment! un poulet, 20 francs! je vous ai pourtant déjà dit que mon ancienne bonne ne me les faisait jamais payer plus de 10 francs.

— C'est vrai, Madame, mais madame voudra bien remarquer que je ne lui fais payer le beurre que 25 sous pour 24





Ohé! la bin! est ce qui sont vivants, tes mollets?

— Eh bien après? vous ne me faites pas peur avec votre sergent de ville. Est-ce qu'une pauvre nièce n'a plus le droit de secourir sa pauvre tante d'une bouteille de vin, d'un dîner et de quelques chiffons?



— Vous comprenez bien, mesdames, qu'il m'est impossible de continuer à servir chez un maître que j'ai vu monter en omnibus.



Il est encore heureux que son maître ne soit pas dans sa voiture, il n'est pas sûr qu'il ne lui demanderait pas une place à côte de lui.





— Il est sept heures et demie et monsieur m'attendait à sept. Mais je ne suis bon à rien toute la soirée, si je n'ai pas pris tranquillement ma tasse de café après mon dîner.



— Ma foi c'est bien fait! Pourquoi madame ne les soigne-t-elle pas elle-même, ses enfants?

BIBLIOTHÈQUE DE L'HOMME DU MONDE [1]

(Pastiches)

III. — UN CHAPITRE DES MOUSQUETAIRES D'ALEXANDRE DUMAS.

—

ATHOS ET LOUIS XIV.

..... Le Cardinal et le Roi s'observaient comme deux lutteurs.

—Allez dire au Parlement que je courberai les têtes des rebelles sous ma botte éperonnée, et que j'entrerai dans Namur une cravache à la main; allez dire à la Reine que je suis son époux, allez dire à nos cousins que je suis le roi, allez dire à nos sculpteurs que mes talons ne sont pas assez hauts pour mes statues.

— Sire, dit le Cardinal, j'entends un cliquetis d'épées. C'est le *Comte de l'Affaire* qui sollicite un moment d'entretien de Votre Majesté.

Une portière de tapisserie se souleva et Athos parut l'épée nue à la main.

— Sire, dit le comte en s'inclinant, après Dieu, le Roi!

Le Roi se leva pâle.

— Cardinal, est-ce ainsi qu'on force les guichets du Louvre? (*A Athos.*) Monsieur, pour entrer dans la salle du trône, il y a des gardes, il y a des gentilshommes, il y a des chambellans. Sortez, monsieur.

— Non, Sire, répondit Athos.

Aucun muscle n'avait bougé sur son visage. Louis XIV se promenait avec agitation.

— Lèse-Majesté. Ce mot coûte cher.

— Vingt sous, Sire, comme une ligne entière du journal *le Siècle.*

— Sortez!

— Vingt sous de plus, Sire. On peut aller loin avec ce dialogue. Sire, écoutez-moi. Je m'appelle le *Comte de l'Affaire*, j'ai blanchi au service du père de Votre Majesté, j'ai...

— Il suffit... Le Cardinal examinera vos états de service. Vous aurez une pension. Maintenant, je désire être seul.

— Sire, c'est avec le respect dû à la majesté royale que je reste ici, devant vous, la tête découverte. Je ne sortirai que lorsque vous m'aurez entendu.

— Ah! prenez garde, Comte... Monsieur D'Artagnan?

A cet ordre royal, D'Artagnan parut, la tête couverte.

— Que ce gentilhomme soit reconduit hors du palais.

— Sire, répondit D'Artagnan de sa voix calme et vibrante, Votre Majesté peut faire trancher nos deux têtes, je remplis mon devoir en lui désobéissant... Athos, mon ami, combien avez-vous bu de bouteilles ce matin?

— Cent vingt-cinq, cher ami... Laissez-nous seuls, j'ai à parler au Roi.

Le Roi frappa du pied.

— Restez, monsieur.

D'Artagnan regarda Louis XIV sans colère et sortit.

— Monsieur Porthos! cria le Roi.

Porthos fit sauter une porte à double battant et apparut sur le seuil. Le Roi poursuivit :

Passez votre petit doigt dans la ceinture de ce gentilhomme, et portez-le à bras tendu jusqu'à notre bastille d'État.

— Sire, répondit le Mousquetaire-Farnèse, Votre Majesté peut m'ordonner d'en tordre les barreaux de fer, de la changer de place, de la réduire en poussière, mais Athos est le maître. Bonjour, ami, combien de bouteilles?

— Cent vingt-cinq. Porthos, laissez-moi seul avec notre Roi, j'ai besoin de lui parler.

Le Roi frappa du pied pour la seconde fois.

— Restez, monsieur.

Porthos sortit en haussant ses larges épaules.

Le Roi devint songeur et regarda Athos.

— Vous voyez, monsieur, dit-il; qui êtes-vous donc pour vous faire obéir ainsi?

— Je m'appelle Athos, Sire.

— Oh! alors, il n'y a plus que Dieu. Parlez, je vous écoute.

— J'attends que Votre Majesté daigne m'avancer un siége à la hauteur du sien.

— Ah! monsieur, si c'est une lutte avec le Roi, je suis le premier gentilhomme de mon royaume.

— Sire, en vain, autour d'un trône, les genoux fléchissent, les yeux veillent, les mains obéissent, il arrive une heure, une minute, une seconde où le Roi éprouve le besoin de s'asseoir comme le plus humble de ses sujets.

Louis XIV tendit la main au gentilhomme.

— Vous êtes grand, Athos, dit-il, voici mon trône. Un jour, la Vérité, exilée de mon palais, viendra rêver sur ma tombe.

— Je prierai pour le royaume de France.

— Quelle main fatale nous met aujourd'hui en face l'un de l'autre?

— Je l'ignore, Sire; je dois me retirer avec mon secret.

— Et quand Louis XIV reverra-t-il Athos, *Comte de l'Affaire?*

— Dans le trente-quatrième volume du *Vicomte de Bragelonne.*

— Et moi, monsieur, je vais m'ensevelir sous les ruines de la monarchie, en maudissant la grandeur qui m'empêche de vous reconduire. Allez, vous êtes fidèle.

Athos regarda Louis XIV, inclina sa belle tête et murmura :

— Mademoiselle de La Vallière aimait mon fils. . . . . . .

. . . .

J.

(1) Voir les numéros des 17 septembre et 1er octobre.

Un peu de Finance

Vous me demandez, mon cher Marcelin, une sorte de Bulletin financier, dans lequel, sous une forme pas trop aride, vos lecteurs pourraient trouver quelques renseignements sérieux et utiles. Vous me prenez un peu au dépourvu aujourd'hui. Je n'ai plus le temps de songer à la forme; voici toujours le fonds, que je vous garantis scrupuleusement exact.

DE F.

Depuis trois semaines la Bourse de Paris est en pleine déroute, sous l'effet d'une crise dont on n'a pas d'exemples depuis bien des années.

Il y a longtemps que cette crise était facile à prévoir, mais l'époque de son explosion était incertaine. Il n'a fallu qu'un souffle pour que tous les simulacres de reprise péniblement édifiés s'écroulent.

C'est la Banque de France qui a donné le signal d'alarme. Déjà la Banque d'Angleterre avait élevé son taux d'escompte dans le but d'empêcher la sortie des espèces. La Banque de France dont l'encaisse de 279 millions, le 29 septembre dernier, était tombé à 267 millions le 6 octobre, et à 250 millions le 13 octobre, éleva son escompte à 8 pour 100. Or le taux de 8 pour 100 représente pour le commerce le taux de 12 et de 13 pour 100 avec les commissions de banque; à ce taux les affaires commerciales sont interrompues et le travail s'arrête.

C'est ainsi qu'on peut s'expliquer l'énorme report sur la rente 3 pour 100, qui s'élevait à la dernière liquidation à 40 centimes pour une valeur qui ne rapporte que 25 centimes par mois. Enfin le capital, quoique aussi abondant que jamais, ne s'engage pas, et par suite ceux qui sont forcés de faire de l'argent et qui ne peuvent pas négocier leur papier, même à des conditions exorbitantes, vendent leurs valeurs en portefeuille à vil prix.

Ainsi depuis un mois toutes les valeurs sont tombées

La rente de 66 05 à 64 40;
Crédit foncier de 1220 à 1090;
Crédit mobilier de 1023 à 886;
Italien de 67 90 à 64 70;
Orléans de 995 à 822,
Nord de 980 à 965;
Est de 500 à 495;
Lyon de 917 à 888;
Midi de 637 à 582.

Les valeurs diverses sont complètement négligées, excepté la Caisse des Chemins de fer qui à la nouvelle que M. Mirès reprendrait les affaires, a eu une forte hausse.

Mais l'embarras monétaire est sur presque toutes les places de l'Europe.

On signale aussi plusieurs faillites à Londres, mais seulement des maisons qui étaient fortement engagées dans des spéculations hasardées sur le coton et le sucre qui tous deux ont subi une baisse considérable.

Enfin au milieu de tout ce désarroi on parle d'emprunts; d'abord de l'emprunt du gouvernement français que M. Béhic dans son discours de Marseille a fait prévoir, ensuite d'emprunts italien, espagnol et russe. Mais ce qui est plus surprenant, c'est qu'au moment où la crise actuelle pèse si lourdement sur le commerce français, on s'adresse au public pour l'engager à des entreprises à l'étranger d'un succès douteux.

Nous parlons de la Société générale d'entreprises industrielles en Italie et de la Compagnie du chemin de fer et des houillères de Pelayo en Espagne.

Quant à l'Italie, depuis dix ans nous sommes toujours habitués à la voir nous réclamer de l'argent; pourtant nous en avons déjà beaucoup

jeté dans ce gouffre. Chemins de fer Romains, Lombards, Victor-Emmanuel, Chemins Méridionaux, Bons du Trésor, Emprunts piémontais, Emprunts italiens, jusqu'au dernier de 700 millions qui pèse en majeure partie sur la France. L'Italie demande encore et toujours, semblable à cet Anglais qui sur la demande de ce qu'il pouvait manger de douzaines d'huîtres, répondit : « J'en mange toujours. »

Le bilan de la Banque de France du 20 octobre est un peu meilleur que celui du 13 courant :

En caisse	254,073,596 francs.
Augmentation de 4 millions.	
Portefeuille	626,458,240 »
Augmentation de 2 millions.	
Avances sur rentes	25,860,750 »
Légère diminution.	
Avances sur actions et obligations de chemins de fer	47,736,300 »
Sans changement.	
Billets en circulation	761,296,775 »
Augmentation de 7 millions.	
Et comptes-courants des particuliers	123,847,673 »
Augmentation de 3 millions.	

De For.

CHOSES ET AUTRES

—

Le tome quatrième de l'*Histoire de la littérature anglaise* a paru ces jours-ci. L'ouvrage de M. Taine n'atteindra pas les quatorze éditions des *Mémoires d'une biche anglaise*. Qu'y faire ? Il y a tant de biches, et si peu de lettrées.

—

Les théâtres annoncent beaucoup. L'Opéra-Comique parle des *Absents*, une œuvre de M. Alphonse Daudet et de M. Poise. — Les Variétés vont donner l'*Enlèvement d'Hélène*... de l'Offenbach. — Toute la mythologie devenue la proie de cet homme. — O vanité ! — A la Porte-Saint-Martin, les *Drames du cabaret*. — A la Gaîté, le *Marquis Caporal*..., une concurrence au *Duc Job;* — Ne trouvez-vous pas, Messieurs, qu'un directeur ferait bien d'imiter le *Figaro*, et d'ouvrir son théâtre aux gens qui n'ont jamais fait de pièces ?

—

Deux baisses étranges occupent l'attention : celle de la Bourse, qui ne nous regarde pas ; celle de la Seine, qui rentre dans nos attributions. Les savants s'enferment dans leur cabinet, et se mettent les poings sur les yeux pour chercher l'explication de ce phénomène. Les passants s'arrêtent et adressent de touchantes exclamations à la rivière, qui menace de les quitter pour toujours. Pour toujours ! Grand Dieu ! si réellement la Seine, honteuse de nos désordres, allait secouer, non la poussière de ses chaussures, mais la fange de son eau, et se plonger définitivement dans l'Océan ! — Quel beau sujet à traiter pour un poète du dix-huitième siècle... dans une ode à Clymène... auquel cas, dirait-il,

« Mes pleurs, ô belle inhumaine,
Formeraient une autre Seine..., etc...

Nous, nous planterons un square dans son lit.

—

Nadar et le roi Léopold se sont séparés. Ce dernier, forcé de partir pour l'Allemagne, a supplié Nadar de se charger en son absence du gouvernement de ses Etats. L'aéronaute a répondu qu'il aimait à faire quelque chose. Cet incident n'a pas eu de suites.

—

Dimanche, courses à Chantilly. Temps superbe. J'ai remarqué une grosse malle. Je ne m'expliquerai jamais comment il a plu à une voyageuse de s'arrêter aux courses, en revenant à Paris..... Ou, comment cette voyageuse avait-elle besoin de cette grosse malle, pour venir à Chantilly !.. une grosse malle sur une voiture, au milieu du champ des courses... que pouvait-il y avoir dans cette malle ?

—

Après le festival des Champs-Elysées, le festival du Pré-Catelan. On ne peut pas être partout à la fois, à Chantilly et au Pré-Catelan... Heureusement.

—

Nos lecteurs seront peut-être bien surpris en nous voyant prochainement aborder un sujet bien inattendu ici ; il ne s'agit de rien moins que d'un peu de théologie. Voici à quel propos. Un de nos amis a assisté, il y a quelques jours, à la lecture d'un ouvrage qui va paraître, intitulé LE CHRIST, par M. Emile Barrault, l'ancien Saint-Simonien, et je crois aussi l'ancien député. J'ai rarement vu émotion plus grande que celle que ressentait encore cet auditeur, rien moins pourtant que théologien. C'est que, loin d'avoir traité ce sujet délicat en théologien ou en philosophe aride ou technique, l'auteur a mis simplement en scène un catholique, un protestant, un juif, un saint-simonien et un philosophe, tous gens du monde, causant entre eux avec une admirable simplicité, et traitant cette immense question de façon à la mettre à la portée des plus simples, sans rien lui enlever pourtant de sa grandeur. C'est une tentative au moins singulière et hardie, et nous nous en occuperons certainement.

—

Prenons garde. Il se fait une coalition de loteries. Jusqu'à présent ces puissances-là étaient rivales, et exerçaient solitairement leur influence délétère. Trois d'entre elles viennent de s'unir pour accabler le genre humain. Si bien qu'aujourd'hui nous ne savons plus trop à qui nous donnons notre argent. Tel qui veut faire la charité aux enfants pauvres, va se trouver avoir donné son aumône aux Andelys. Pourquoi aux Andelys ? Pourquoi ? quelle curiosité ! ces pourquoi-là se payent à part.

—

Le fleuve des almanachs monte, tandis que la Seine descend. L'un se retire peut-être pour faire place à l'autre. J'ai connu un homme qui prétendait deviner le caractère des gens, d'après l'almanach qu'ils préféraient. Moi, qui n'en lis jamais, je préfère les bleus, et vous, madame ?

—

Nouvelle annonce. On pourrait compter autant de sortes d'annonces que Sterne compte de sortes de voyageurs. Celle-ci, c'est l'annonce prétentieuse.

« Sirop d'écorce d'orange, contre les malaises *protéiformes*......

Protéiformes est joli. J'aime protéiformes.

—

Les *Huguenots* viennent d'être joués à Rome, et l'on prétend que le Saint-Père refuse des réformes. Rome est en progrès sur Montpellier. A Montpellier, on n'a pu encore représenter le chef-d'œuvre de Meyerbeer. Les opinions, tout au contraire de la viande, se conservent plus longtemps dans les pays chauds.

—

Le *Conservatoire* a renouvelé ses peintures. Les dessins les plus chastes y sont admis. Le Conservatoire aurait l'intention de devenir moral. On mettrait des sœurs bleues comme surveillantes. Il n'y a pas de sot métier, disent les bonnes gens.

X.

MODES DU JOUR

Le Théâtre des Italiens est ouvert, ce qui veut dire que les Parisiens reviennent et que les boulevards reprennent leur physionomie si particulièrement animée.

C'est aussi l'heure où la mode se transforme — et quelles charmantes transformations! — Voyez plutôt à la *Compagnie Lyonnaise* qui est le temple du goût? les nuages de mousseline, les flots de gaze et de taffetas printaniers ont fait place aux graves et riches étoffes de l'automne aux teintes douces et harmonieuses, aux dessins nouveaux.

Il y a là, en soirées, de quoi défier toutes les splendeurs rêvées et ces longues et aristocratiques galeries pourraient s'appeler le *Palais des enchantements*. A chaque pas que l'on y fait, c'est une nouveauté, une fantaisie, une magnificence inattendue. Quelles riches confections, quels merveilleux cachemires, quelles royales fourrures!

Et les dentelles, et les moires, et les féeriques robes du soir!... Le moindre détail sur toutes ces innovations me demandrait plus de place que n'en comporte mon cadre. Toutefois, je me propose de consacrer exclusivement à la *Compagnie Lyonnaise* un compte rendu qui initiera nos lectrices aux moindres détails des modes d'hiver. De même que les *Merveilleuses*, les femmes du goût le plus modeste y trouveront leur avantage; car c'est le propre de certaines maisons de grand tact de savoir se mettre à la portée de tous.

Que dirai-je des chapeaux d'*Alexandrine*? on n'ose y toucher de peur de les déflorer de leur poésie et de leur prestige. Comment décrire l'effet de ce chapeau *Italien* ou de cette toque *Diane*, par exemple, qui sont de véritables chefs-d'œuvre ?

Le chapeau Italien est une passe de velours noir, plissée un peu vers le fond comme une Sévigné, retenue par trois étoiles de jais noir.

De l'étoile du milieu part une petite plume noire qui orne le dessus de la passe.

Le fond..... qui n'existe pas est remplacé par trois larges coques de velours ponceau, recouvertes d'un large et long carré de dentelle noire ruisselant de jais, retombant comme une violette sur les épaules.

L'intérieur, composé de velours ponceau, est enrichi au milieu d'un nœud de dentelle fixé par une étoile de jais.

La toque *Diane*. en velours noir, est ornée d'un petit oiseau doré dont la traîne se prolonge par derrière, terminée par deux plumes droites.

De longs pans de taffetas noir pliés en deux, sont retenus par les mêmes boucles de jais qui couronnent le tour de la toque.

J'ai remarqué, enfin, un chapeau blond doré digne d'une tête de souverain.

La passe plate, sans fond, se termine par une réminiscence du bavolet, au-dessus duquel passe une bordure de plume de faisan doré qui tourne aussi tout autour du bord de la passe. Un camée carré en jais noir, retient au-dessus de ce bavolet deux petites plumes droites de faisan doré. Ce camée et ces deux plumes droites se reproduisent à l'intérieur. Il n'y a qu'*Alexandrine* pour imaginer d'aussi splendides modèles.

Représentez-vous, — portant ce chapeau, — une délicate femme blonde qui aura eu la duplicité d'emprunter au crayon de *Séguy* des veines légèrement indiquées et des yeux plus mystiquement ombrés

encore. Bref, un teint diaphane ou le blanc *Nymphéa* et la rose d'*Armide* se confondent discrètement. Ne serait-ce pas là un de vos idéals rêves?

Ne vous récriez pas ici sur l'artifice des femmes. Aujourd'hui plus que jamais le règne est aux *apparences*.....

Je sais une charmante petite comtesse très admirée, très entourée, très écoutée, qui passe pour n'avoir qu'un défaut : le rire un peu trop facile; il est vrai qu'elle a de si belles dents!

Eh bien! messieurs les admirateurs, vous vous trompez. Ce rire un peu trop facile est son plus grand trait d'esprit et son plus grand charme; car elle rit de la bonhomie des crédules, qui veulent bien compter au nombre de ses trente-deux jolies petites dents, *trois petits bijoux* taillés par *Dejardin*,—l'habile dentiste du boulevard de Sébastopol.



MODES D'AUTOMNE. — D'après les modèles d'Alexandrine.

Dédaignez encore cet *artifice* des femmes auquel vous savez si bien vous laisser prendre!

Et la taille irrésistible de Mme de C..., comment la trouvez-vous?

Un instant : ici, ce n'est plus de l'artifice, mais de l'*art*. Le secret de la grâce de Mme de C..., c'est la *ceinture-régente*.

Un mignon corset, haut comme la main, — soutenant la poitrine seulement,—taillé d'après les lois de la statuaire, ne pouvait manquer d'améliorer encore les plus jolies tournures.

Mais aussi, comment bien exprimer tout le succès remporté par cette triomphante ceinture? Les contrefaçons auxquelles elle a donné lieu disent assez qu'elle règne autocratiquement dans tous les pays où il y a trace de jolies femmes!

Mmes de Vertus, — les inventeurs, — ont peine a répondre aux demandes qui leur arrivent de tous les points civilisés du globe, et qui sait si,—grâce aux ballons,—nous n'importerons pas un jour cette gracieuse innovation chez les habitantes de nos plus radieuses étoiles!

En attendant ce grand jour, gardez pour vous, mesdames, vos moyens de séduction et surtout ne vous adressez qu'à *Mmes de Vertus*, chaussée d'Antin, quand il s'agira de remplacer votre ceinture-régente.

Un dernier mot sur les soins de eette beauté, qui vous est si chère, — à juste titre.

Pour rester longtemps jolie, il est d'abord de toute nécessité de lire les *Talismans de la Beauté*, le livre de M. L. Claye.

Dans un langage assez mondain pour dissimuler l'aridité des détails scientifiques, l'auteur offre dans ce livre toutes les ressources précieuses mises en usage par les beautés célèbres de différentes époques pour ajouter à leur beauté naturelle et pour la faire durable. Il donne en outre toutes les nouvelles compositions de la *Reine des Abeilles* (maison Violet), compositions bienfaisantes, dues au progrès, à l'étude et qui permettent aujourd'hui aux femmes de s'approprier la fraîcheur et le velouté des fleurs distillées pour elles.

Je cite, entre autres, la parfumerie aux violettes d'Italie.

L'*Acidule de Violettes*. Un bain de fleurs.

L'*Eau de Beauté* de S. M. l'Impératrice. Une eau blanche ou rosée, selon qu'elle se prépare au cold-cream ou à la crème froide au suc de fraises.

La *Fleur de riz*, rosée, parfumée à l'ambroisie, qui est d'un usage très-rafraîchissant.

L'*Extrait de Menthe* concentré pour la fraîcheur de l'haleine.

La *Crème Pompadour*, contre les rides! Un talisman de jeunesse communiqué à M. Violet par Manon Foissy, la camériste de la célèbre courtisane.

Enfin le *Savon royal de Thridace* pour l'hygiène de la peau. Cette dernière composition conserve à l'épiderme tout son velouté et sa juvénile fraîcheur.

Pour petite fille, une délicieuse toilette d'automne, créée par Mme *E. Desrez*, rue de Rivoli.

C'est une petite robe *Duchesse* en popeline grise. Le corsage et la jupe sont d'une seule pièce ; c'est-à-dire que le corsage se prolonge en jupe taillée en biais et sans un seul pli à la taille. Ce corsage est garni de petites soutaches bleues, serpentant jusqu'à la naissance de la jupe illustrée de même d'une broderie de soutache bleue. La manche ajustée reproduit la même broderie. La robe est fermée devant, du haut en bas, par des boutons de soie bleue.

Ce charmant costume est d'un grand cachet.

Plus que jamais, la guipure est en grande vogue, et les modes d'hiver seront très-enrichies. On comprend, du reste, cet engouement pour la guipure en visitant les curieux et riches salons de la rue Turgot. Rien n'est plus riche, plus *Renaissance* que toutes ces artistiques pièces de broderies dont on a retrouvé le secret. Inutile de dire que la guipure dont je parle est *brevetée*, et qu'on ne saurait en trouver ailleurs que d'inhabiles imitations, ce qui ne donnerait plus du tout un cachet d'élégance aux yeux de nos Parisiennes, lesquelles, en général, aiment le vrai... dans leurs ajustements.

Vicomtesse de ***.






Chapeaux et Coiffures, d'après les modèles d'Alexandrine.

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



FRAICHEMENT DÉCORÉ

A Madame la comtesse De Vilesme, au château de Lorey (Eure), pour remettre à Mademoiselle Blanche De Vilesme.



Versailles, ce Octobre 1864.

Ma chère Blanche,

Votre mère me permettra de vous transmettre directement la bonne nouvelle; si nous n'étions pas si loin l'un de l'autre, j'aurai déjà fait seller Scalpin, et brûlé la grande route pour venir vous l'annoncer moi-même.

Je suis décoré! l'Empereur m'a lui-même remis les insignes aujourd'hui même à la revue de Satory. Je tremblais comme un enfant, je suis resté cinq minutes au port d'armes, quoique Sa Majesté fut devant le peloton des officiers, qui tous saluaient de l'épée. Ce n'est pas de la joie, c'est du paroxysme, et de temps en temps, même en vous écrivant, ma chère Blanche, je tâte dans la poche de mon pantalon ma croix de la Légion d'honneur, pour m'assurer que tout ceci n'est point un rêve. Pauvre M. de Vilesne, comme il aurait été heureux de mon bonheur, lui qui m'aimait tant et qui vous répétait à tout propos : nous avons le temps, nous avons le temps, ton officier n'est pas même décoré! Pauvre cher comte!

Laissez-moi maintenant vous conter tout au long cette bonne journée, si impatiemment attendue depuis notre retour du Mexique.

Depuis le matin, nos ordonnances astiquaient, et, comme nous disons dans la batterie, tout le monde était sur le pont. A deux heures, l'artillerie de la garde et les quatre régiments de lanciers en garnison à Versailles étaient disposés sur plusieurs lignes de bataille, attendant l'Empereur annoncé pour trois heures. — Nous étions superbes! — Le gros colonel B......d, votre amoureux, était radieux; je vous assure que nous avions tous bonne mine dans notre grande tenue.

En gravissant la montée de Satory, nous avions dépassé les chevaux de main qui attendaient le groupe impérial, venu de Saint-Cloud en voiture. A trois heures, heure militaire, l'Empereur fit son entrée à Satory, accompagné de l'Impératrice, de quelques belles dames et d'un nombreux état-major. Le maréchal Regnault de Saint-Jean d'Angely se porta au-devant de Leurs Majestés, qui parcoururent au galop le front des troupes. La discipline militaire n'interdit pas au soldat français de regarder les amazones, et je reconnus au passage Mmes de Lourmel, de Renneval et Mlle Bouvet; elles portaient l'amazone à l'anglaise avec le chapeau noir; toutes les trois maniaient avec grâce de très-jolis chevaux coquettement harnachés.

Après avoir donné un coup d'œil à tout le champ de manœuvre, l'état-major général se dirigea vers nous, et nous entendîmes l'Impératrice dire à ses dames d'honneur : « Allons voir les Mexicains! » Elle se dirigea en effet vers notre batterie, et s'arrêta longuement devant les fanions pris à Puebla, en janvier et février de cette année. Nos canonniers, inspectés par de jolies femmes, toutes maréchales pour le moins, ne bougeaient pas plus que des termes, mais ils perdirent contenance quand Sa Majesté, s'approchant d'eux, leur adressa la parole en espagnol. Abrutis par cette bonne fortune, ils ne trouvèrent que des mots entrecoupés, mêlant à un espagnol de haute fantaisie quelques vagues souvenirs d'arabe et d'italien. Puis, les dames d'honneur voulurent voir de plus près les drapeaux mexicains, glorieux trophées dont l'aspect n'a rien de vénérable. Pendant ce temps-là, les officiers d'état-major traversaient à toute bride le champ de manœuvre, et tout se préparait pour donner aux habitants de Versailles et aux belles dames venues là le spectacle d'une petite guerre.

Bientôt toutes les masses d'artillerie et de cavalerie s'ébranlent au

commandement [des] généraux de Rocheboït et d'Allonville. Je n'avais pas le cœur à la manœuvre, ma chère Blanche, et vingt fois en faisant une conversion je faillis rouler avec mon cheval sous les roues des caissons. Figurez-vous ces milliers de petites flammes tricolores qui flottent au bout des lances, les cris de commandement, la fumée, le grondement du canon, les caissons qui roulent sur un terrain sec, les chevaux qui, à chaque détonation, secouent la tête et dressent les oreilles; un cheval en liberté qui s'est débarrassé de son cavalier et traverse le champ de manœuvre, la poussière, les cris, que sais-je? Quel contraste avec le calme qui règne autour de vous! —

Le moment décisif approchait, les manœuvres cessent, nous nous reformons, et bientôt un officier d'état-major s'avance vers notre batterie et demande le capitaine N...... Je voyais rouge, mes camarades me poussent et je pars accompagné de mon ordonnance. Nous mettons pied à terre devant l'état-major général, une dizaine d'officiers de toutes armes étaient déjà formés sur un rang, derrière eux à cheval les supérieurs des régiments.

Il ne faut pas vous moquer de moi, mais à partir de ce moment je ne vis plus rien, je sais que l'Empereur était à dix pas de nous, que le général Rollin, à cheval tout près de moi, appelait en lisant sur une liste le nom des officiers. Ce fut d'abord un général de brigade, M. de Favas, qui reçut de la main de l'Empereur la plaque de grand-officier, puis vinrent des croix de commandeurs et d'officiers pour nos colonels et chefs d'escadron; enfin, j'entendis appeler mon nom, je m'avançai et reçus à mon tour cette chère croix, qui devait, au dire du comte de Vilesne, me mériter votre main. Vous ne savez pas, ma chère Blanche, ce qu'est pour nous, officiers, ce petit bout de ruban rouge que vous regardez comme le complément d'une toilette soignée. Pour moi, au moment où l'Empereur m'a mis dans la main ce morceau d'argent découpé, j'ai cru que j'allais m'évanouir comme un grand nigaud, et j'ai eu de vagues envies de crier: « Vive la France! » Mon excellent ami, le comte de M.....t, l'écuyer de Sa Majesté, votre valseur de l'hiver dernier, qui debout auprès de l'Empereur portait dans une boîte les croix qui devaient être distribuées, ne put s'empêcher de me rire au nez; je ne l'ai même pas reconnu. J'ai pleuré comme un enfant, je pleure encore en vous écrivant, je suis heureux, je vous aime, vive la France! et, foin du respect humain, vive aussi l'artillerie de la Garde!

On promène dans le cercle la boîte qui doit recevoir les lettres pour le courrier. Laissez-moi encore, ma chère Blanche, vous raconter mes enfantillages. Hier, quand le colonel B.....d m'a dit que j'avais mon affaire, j'avais déjà acheté mon ruban rouge, et je l'ai essayé devant la glace pendant un bon moment. J'ai fait un petit nœud galant, imperceptible comme les diplomates et les artistes; je l'ai mis en liseré comme les chefs de division, en gros tapon rouge comme les anciens troupiers, et enfin dans le fond de ma commode bien caché dans un livre, car je pensais à la déception qui m'attendait si le colonel était mal renseigné.

En rentrant au quartier après la revue, j'ai à peine pris le temps de descendre de cheval pour vous écrire.

J'ai encore mon harnais de grande tenue, je choisis un petit salon écarté, et ce papier, marqué d'une couronne impériale surmontant deux canons, vous dit que je trace ces lignes à la *mess* de la garde, pendant que mes amis commentent les différents épisodes de la revue que vient de passer l'Empereur.

Vous recevrez cette lettre vers midi, au moment où, sortant de table, la comtesse prend des mains du vieux Georges la petite corbeille contenant les croûtes destinées au déjeuner des carpes.

Je vois d'ici Mme de Vilesne,—j'allais dire ma belle-mère,—elle porte un de ses grands peignoirs Watteau demi-queue qui fait un si joli bruit en balayant les feuilles sèches; elle s'engage sous les allées du parc, traverse le petit pont, vide dans la petite rivière le pain que le courant entraîne, et va porter, consciencieusement détrempé et à point pour la digestion, jusque dans la grande pièce d'eau où sont déjà réunies les carpes lentes et belles, les truites mélancoliques et les juènes insolents.

Mme de Vilesne s'assied sur le banc de la Kalbrett et assiste paisible à ces ébats, les gros poissons arrivent lentement, lèvent la tête au-dessus de l'eau et engouffrent les appâts qui surnagent, le menu fretin se précipite et manque sa proie, spectacle sans péripéties qui vous a suffi pendant toute une saison. — Vous vous asseyez près de votre mère et commencez ma lettre qui, je l'espère, fait du tort aux carpes.

Quelle jolie petite grimace vous feriez, ma chère Blanche, si vous vous trouviez transportée tout d'un coup ici, au milieu de tous ces charmants mauvais sujets qui fument comme des Allemands, boivent comme des artilleurs et jasent comme des pensionnaires! — Je vous assure qu'ils sont très-bien sous cet élégant uniforme noir et or que vous aimez tant et que vous me forciez de revêtir chaque fois que nous allions au bal des environs. Vous avez toujours prétendu que la fumée de mes innocentes cigarettes s'imprégnait dans vos jolis cheveux blonds et leur communiquait une odeur indélébile de tabagie. Quelle adorable petite moue vous feriez, vous qui choisissiez toujours une place contre le vent dans la calèche, pour échapper à mes bouffées, que votre mère supporte avec une douceur évangélique; elle qui me passe plus que vous, méchante, les vices de l'artilleur, auquel vous allez unir votre sort pourtant.

Votre mère sera, je n'en doute pas, heureuse de me voir si joyeux, plus heureuse que vous, mademoiselle, que j'accuse de froideur à mon endroit. — Allons! ma lettre est finie, et je n'espère pas que vous la relirez. Mettez vos gants, prenez votre sécateur et coupez les dernières roses de votre petit parterre, pendant que Mme de Vilesne va disposer les grandes potiches et faire des bouquets de chrysantèmes pour mettre sur le guéridon du salon. Demain matin, quand M. de Bédarieux vous apportera le *Moniteur*, faites semblant d'être surprise; il faut laisser aux receveurs généraux le bénéfice de leurs bonnes intentions.

Cette fois au moins je pourrai m'éloigner de Paris et prendre un congé sérieux. — Le chevalier vous baise la main, mademoiselle, et vous prie d'agréer l'offre de son amoureux servage.

N...

Pour copie : C. Yr.

MES INVITÉS

J'ai dissimulé ma fuite avec adresse. — La porte était entr'ouverte, je me suis mis de profil et j'ai disparu en laissant un bouton de mon paletot dans la serrure. — Je ne crois pas que l'on m'ait remarqué. Je monte dans mon cabinet, mais l'un de mes invités est assis devant mon bureau et écrit avec ma plume en fumant un de mes cigares. Je ne veux pas le déranger. Je monte dans la lingerie et je m'y enferme. — C'est sur une pile de draps que j'écris au crayon ces quelques lignes. — J'ai besoin de mettre mes impressions en ordre.

Je ne connais rien de plus agréable que de recevoir ; — à la campagne surtout cela est délicieux. Savoir qu'on fait des heureux autour de soi, être la Providence, le bon ange de sept ou huit amis qui vous confient quelques jours de leur existence; veiller à leurs plaisirs, leur ménager des distractions, partager son toit, sa table avec eux, les admettre dans l'intimité de sa propre vie... et j'adore cela.

Mes invités le savent et ils considèrent ma maison comme la leur. A chaque instant du jour je m'entends appeler :

— Ernest, j'ai dit d'atteler, je vais faire un tour.

— Bien, mon ami.

— Ernest, j'ai pris des cartouches dans votre boîte et j'emporte votre fusil. Il est gentil votre fusil... Ah! farceur, vous entendez le confortable.

— Bien, mon ami.

— Ernest, je prends avec moi vos bassets... fameux petits chiens!

— C'est que, cher ami, je pensais... — Je n'aime pas à prêter mes bassets.

— Pas un mot; je sens que je suis indiscret, je ne chasserai qu'une heure.

Il est revenu au bout d'une heure, en effet, mais *Ravageau* avait trois grains de plomb dans la cuisse... On en a ri tout le long du déjeuner.

Il y a parfois des choses qui me sont désagréables : ainsi le matin, à l'arrivée du facteur, mes invités tombent sur les journaux et les retiennent les uns après les autres, en sorte qu'il m'est assez difficile de les lire avant le coucher du soleil.

Mais ce qui m'agace par dessus tout, c'est la manie qu'ont les Delacour de laisser brûler les bougies toute la nuit. — Je vous demande un peu dans quel but on peut laisser brûler... J'ai déjà fait quelques allusions détournées. — Ce n'est pas, vous le comprenez bien, pour la valeur des bougies, mais enfin puisque j'ai le soin d'éteindre la mienne, je ne vois pas pourquoi mes invités ne feraient pas comme moi.

Notez que ces Delacour sont d'une économie..... sordide — je ne trouve pas d'autres expressions — lorsqu'ils sont chez eux; que lorsque j'ai été les voir l'année dernière, j'ai dû faire acheter par la femme de chambre de ma femme du sucre et de la fleur d'orange, ayant l'habitude de boire un verre d'eau avant de me coucher.

Notez qu'ils vous font déjeuner avec des sardines et une omelette sous prétexte de maigre, etc., etc..... J'en aurais long à dire sur les Delacour!

Eh bien! ce sont ces gens-là qui, chez moi, laissent brûler la bougie. Il y a trois jours, à déjeuner, j'ai lancé une observation.

— Voulez-vous une veilleuse, mon cher ami, ai-je dit en m'adressant à Delacour.

— Merci bien, pourquoi faire?

— Je pense que vous n'aimez peut-être pas à rester la nuit sans lumière.

— Ah! s'est-il écrié, vous avez remarqué que ma bougie restait allumée un peu tard.

Et il s'est mis à rire et toute la table a éclaté.

— Mais non, mes amis, je vous en prie, ne voyez pas dans mes paroles...

— Ah! ah! Ernest est économe! — Je ne veux plus que de la chandelle. — Farceur d'Ernest! Il nous arrache la bougie de la bouche.

Ça a duré tout le temps du déjeuner, et depuis, lorsque Octave, mon ami Octave, qui a blessé *Ravageau*, m'aperçoit le matin, il me crie de loin :

— Ernest, j'ai éteint ma bougie hier au soir... Ah! ah! ah! M'as-tu fait rire, va!... Tu n'as pas sur toi un de tes cigares?... pas ceux-là, je préfère les blonds.

Il n'en est pas moins vrai que voila sept bobèches que les Delacour me cassent, en laissant leurs bougies brûler jusqu'au matin.

Ils ont encore une manie, les Delacour : deux fois par jour, ils vont prendre un livre dans la bibliothèque, et, comme ils ne peuvent pas lire plus de cinq à dix minutes de suite, à chaque instant ils plient en deux six ou sept feuillets pour marquer l'endroit où ils ont interrompu leur lecture. Cela m'agace! — je suis très soigneux de mes livres.

Le dimanche matin, à l'heure de la messe, tous ces messieurs sont introuvables et je conduis ces dames à l'église. — Je ne suis pas antireligieux, Dieu m'en garde, j'ai des enfants et je sais qu'un père de famille doit respecter les... enfin les... tout ce qui constitue les bases de la société en général. Il n'en est pas moins vrai que je trouve la grand-messe un peu longue. Eh bien! lorsque je rentre à la maison, savez-vous ce que me dit Octave?

— Gros vaniteux, tu viens encore de te pavaner dans ta calèche!

Me pavaner! comme si je me pavanais. Non, mais c'est assez que ma position de fortune soit indépendante pour qu'il se croie autorisé à me jalouser perpétuellement. Il est jaloux, le mot s'est échappé par hasard de ma plume et il est parfaitement juste. Octave est jaloux. Hier matin, nous tirions au pistolet et je chargeais les armes, mon domestique étant occupé à préparer des lignes à pêche pour Mme Delacour. — Je chargeais donc les armes. Octave s'empare du pistolet et ajuste la girouette qui est sur la tourelle. — Je viens de faire mettre cette girouette, vous comprenez que cela me contrarie; je lui dis : Octave, mon ami, je t'en prie, pas sur ma girouette... voyons... Je lui disais cela doucement, car je le sais facile à prendre la mouche. — Bon.

Le coup part. La balle casse une vitre de la fenêtre de la chambre de ma femme et va briser une glace de 357 francs, qui est sur la cheminée.

J'étais furieux, je... Eh bien! Octave était plus furieux que moi.

— Quand on ne sait pas charger les pistolets, mon cher, me dit-il, on ne s'en mêle pas. Crois-tu pas que si ton pistolet avait été chargé convenablement ma balle eût été au diable? Ah! mon cher, on m'y reprendra à tirer avec tes armes!... me faire casser une glace! Ah ça, pour qui me prends-tu? — J'ai eu toutes les peines du monde à le calmer, il voulait prendre immédiatement le chemin de fer et retourner à Paris.

Heureusement que comme tous les gens très vifs, ses emportements sont de peu de durée.— Après déjeuner, il n'y pensait plus et il a été plus gai que jamais. Il a voulu organiser une promenade au *Chêne rond*.

Le *Chêne rond* n'a rien de curieux, il est rond comme tous les chênes, mais il faut un but à la promenade, ces dames ne sortiraient pas si on n'avait point un but, et bien souvent, pour la satisfaction de mes invités, j'invente des buts. Je les conduis au *Moulin vieux*, qui est tout neuf, et je fais causer devant elles le meunier, ce qui leur paraît le dernier mot de l'original. Nous allons voir la *Mare aux laveuses*, — le château du marquis, etc., etc. Mais je reviens à notre promenade au *Chêne rond*.

Octave me dit : Mon cher, je vais faire atteler la voiture de chasse. — C'est fort bien. — Je fais monter mes invités et je me dispose à monter moi-même sur le siége, mais Octave, qui était en belle humeur, grimpe, s'empare des rênes et nous partons au galop. — Arrivés au *Chêne rond*, nous descendons.

Ah! le bel arbre! — quelle vigueur! — Delacour émet quelques idées sur l'exploitation des bois. — Je crois de mon devoir de raconter une légende dont le chêne est le héros. — Octave me dit tout simplement que j'en ai menti. — On rit beaucoup. — Vous sentez bien que je ne garantis pas l'authenticité de cette légende. Une légende est une légende.

— Alors, pourquoi la racontes-tu? Tu fausses à plaisir l'esprit de tes invités, me dit Octave.

— Je ne fausse rien du tout, — je me fais l'écho du récit.

— Tiens, tu m'agaces... Mesdames, remontons en voiture... il est superbe avec sa légende, ma parole d'honneur! Tout cela pour faire le beau parleur!... Allons, mesdames en voiture.

Octave remonte sur le siége et nous partons.

Au bout de vingt minutes d'une course folle, nous enfilons un petit chemin qui est à gauche, à la lisière de la forêt. — Je tire Octave par le bout de son paletot. — Mon ami, lui dis-je, tu prends un mauvais chemin... Je te dis que tu te trompes de chemin.

— Tu as donc juré de me rendre l'existence insupportable? me crie Octave sans arrêter les chevaux. Je sais ce que je fais.

— Mais puisqu'il sait ce qu'il fait... Voyons, Ernest, laissez à vos invités un peu d'indépendance.

Peu à peu le chemin qu'avait pris Octave en sachant ce qu'il faisait devient moins bon, les ornières s'accusent — il devient détestable, ce chemin, et dix minutes après, nous nous trouvons au beau milieu des terres labourées. — Impossible d'avancer. Octave veut tourner; la roue de l'avant-train s'engage dans un sillon. Il fouette les chevaux — ce qui était absurde. — Bijou se cabre, et j'entends craquer la flèche de la voiture. — Ces dames poussent les hauts cris. — Eh bien, monsieur, le plus furieux de nous tous, c'était Octave. Il s'avance vers moi et — je ne lui en veux pas, car je sais qu'il ne se connaît plus dans ses moments de colère — il m'appelle imbécile.

— Avec ta manie, me dit-il, d'empiler huit personnes dans une voiture légère, tu pourrais nous faire casser le cou. — Mesdames, descendez. — Si tu m'avais dit : Octave, le chemin que tu prends conduit en plein champ labouré, crois-tu que j'aurais pris ce chemin? — Je ne suis pas un enfant. Je veux m'expliquer, on ne veut pas m'entendre. Delacour et sa femme jurent qu'on ne les y reprendra plus, etc. Bref mes invités partent à pied en se guidant sur le clocher, qu'on aperçoit à une bonne lieue et demie, et moi je reste avec mon cocher pour tirer la voiture et les chevaux de ce mauvais pas.

Je pousse derrière la voiture, tandis que Jean, armé d'un morceau de bois, cherche à dégager la roue. — Nous dételons les chevaux. Je suis en nage — Tant bien que mal nous rajustons la flèche — Bijou boite. — Ce n'est qu'après des efforts inouïs que nous regagnons le bon chemin, et nous ne rentrons à la maison qu'à la nuit close, vers sept heures et demie. Je suis furieux pour de bon, cette fois; mais ma colère ne résiste pas devant la gaieté de mes invités; ils se sont mis à table et sont au dessert. A mon entrée dans la salle à manger, on m'accueille par un immense éclat de rire, que je partageai bientôt. Non... jamais je n'ai vu Octave aussi amusant que ce soir-là. Un vrai feu d'artifice! Il a quelquefois des moments désagréables, mais vraiment il a bien de l'esprit.

Deux de mes invités sont partis hier, et le reste part demain. Eh bien, je redoute cette sensation d'isolement qui s'empare de vous lorsqu'on se retrouve seul dans une maison. — Je cherche un prétexte pour les retenir. J'ai acheté ma propriété pour y recevoir, et il m'est pénible de n'y être point entouré d'amis.

Je m'arrête. Voilà trois fois que l'on m'appelle. C'est l'heure où ces dames se réunissent au salon quand il pleut, et l'on m'attend sans doute pour leur faire la lecture comme à l'ordinaire. En somme il faut bien faire quelque chose pour les autres! — Je me sauve.

Z.

UNE RETRAITE

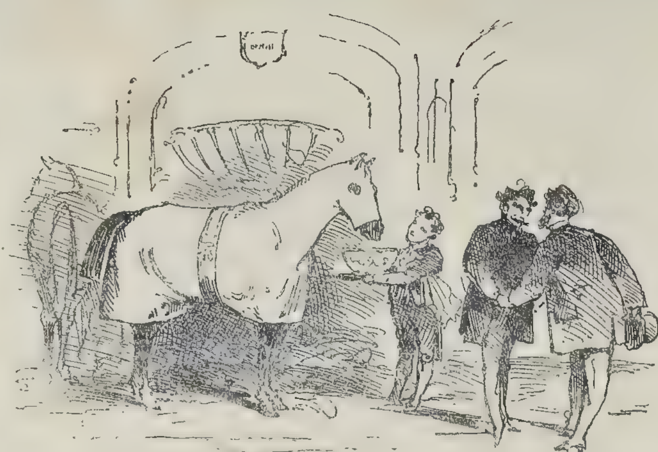
*Madame de Nérac à Madame ***, au château de M...*

..... Tu l'as lu quelque part, comme moi, ma chère petite : si les hommes savaient ce que le Seigneur leur réserve de gloire et de bonheur dans la Jérusalem nouvelle, ils accepteraient avec des transports de joie les douleurs les plus cuisantes de la vie. Quel enseignement! Ne vas pas croire, ma chère Jeanne, que je sois la personne du monde la plus résignée, la plus sage, parce que je trace toutes ces admirables doctrines. Non, je suis mauvaise, j'ai un attachement trop grand aux biens, aux hommes, et j'ai vraiment mauvaise grâce de venir ainsi prêcher ceux ou celles qui vivent au milieu de vives contrariétés. Oublie que c'est moi qui parle et figure-toi que tu lis un fragment de sermon sténographié par moi. Au surplus, si je me suis mise sur ce chapitre, c'est purement dans le but de t'apporter des consolations. Je viens de passer huit jours de retraite dans une communauté

MENUS PROPOS DE COURSES



ENTREVUE DE DEUX RIVALES.



— On m'a dit que *Néolie* était dans une situation intéressante, je venais savoir de ses nouvelles.
— Cher bon, le docteur sort d'ici, il est sans inquiétudes.



LA BOURSE DU TURF.

— J'ai parié 100 louis pour *Noélie*: elle était alors à 25, maintenant elle est à 3, je me couvre par *Gentilhomme* et le *Prince-Noir*, qui sont à 10.
— Moi, je cède le *Grand-Duc* et le *Baron* à égalité.
— Je tiens *Pacha* pour 5 louis seulement



— Bah! je suis comme toi, j'ai mis une vieille robe d'au moins quinze jours. — Ces courses d'automne, rien à faire. Ça a beau être bien, il n'y a jamais personne.



— C'est tout comme moi, le Stud-Book, Monarque qui fut un véritable coureur, est devenu un excellent père.
— Son propriétaire peut dire j'ai plusieurs cordes à mon arc.



— Cher comte, je suis ravie. Figurez vous que l'on vient de m[e] prendre pour une cocotte.

des environs de V....., qui est située dans la plus jolie vallée de larmes qu'on puisse imaginer; il me faudrait un volume pour te rendre les impressions profondes (et j'espère, durables) des divines instructions que j'ai entendues de la bouche des excellents missionnaires.

Je venais de passer trois jours au milieu des fêtes et d'une continuelle représentation; car j'avais reçu chez moi le préfet du M.. .. ; il était venu loger à la sous-préfecture, où je lui avais fait préparer un appartement. Avant son départ, nous avons invité à dîner quatre-vingt-dix-neuf personnes! Nous devions en avoir cent, mais ce nombre de cent couverts m'a toujours paru odieux! plus encore que le nombre treize, qui n'est que fatal, l'autre est commun, c'est bien pis.

Mon salon était resplendissant de fleurs et de lumières; je te décrirai dans une autre lettre la toilette de la sous-préfette, car je veux t'entretenir aujourd'hui de choses plus graves. Il doit te suffire de savoir que la sous-préfette avait fait passablement les honneurs de la fête. J'avais une robe de... Ah! mon Dieu! j'allais oublier mon serment de ne pas toucher au profane. Ce sera pour un autre jour, n'est-ce pas?

Le lendemain, après le départ de notre hôte, je tâchai de me recueillir et j'allai m'enfermer dans le couvent du Sacré-C.... de...., où se faisait une grande retraite. M. de Nérac m'avait laissée libre de passer là huit jours; moi je l'ai bien laissé libre de passer tout le temps qu'il voudra aux eaux de Schwalback, des eaux qui, à ce qu'il paraît, blanchissent la peau; comment trouves-tu le choix? Il y a quelque roulette là-dessous! Tu sais sans doute que l'homme qui a demandé ma main n'a obtenu que ce qu'il avait demandé, rien de plus; d'ailleurs notre contrat semblait n'être, entre nous, que l'engagement de ne pas vivre ensemble. Je suis donc presque libre de mes actions, toutes les fois que le décorum ne vient pas à la traverse.

Juge donc de ma joie avec mon goût pour les couvents, de me voir enfermée dans une cellule préparée exprès pour moi, moi seule! Hier, femme du monde, je paraissais ne respirer que le plaisir, les hommages; à me voir dans mon salon, nonchalamment couchée dans mon fauteuil, on eût juré que j'étais incapable d'oublier même un instant, une seule des grâces... temporelles de ma petite personne, et pourtant, au milieu de tout ce bruit, je n'entendais plus rien; j'avais, par la force de l'imagination, changé en cilice ma ceinture régente, en cellule, ma cage; la retraite était commencée. N'est-ce pas que c'est joli de renoncer au monde en plein bal? Eh bien! j'eus malgré tout cela beaucoup de succès; pardonne-moi ce dernier mouvement de vanité, et j'entre au couvent.

Je n'en finirais pas si je voulais te peindre les douces émotions qui sont venues m'assaillir pendant cette semaine passée dans les prières et dans les larmes. Oui, j'en ai versé de bien douces et de bien amères, pour la première fois de ma vie.

Notre existence à la retraite était vraiment bien douce, et j'aurais presque oublié qu'il y avait un monde au-delà des murs du couvent. Il y avait avec moi une partie du Faubourg qui, comme tu sais, peuple jusqu'à la fin de janvier les châteaux des environs de notre petite sous préfecture privilégiée. Nous avions nos heures de récréation; dans ces moments-là, nous pouvions causer; puis l'heure des repas au réfectoire; les repas étaient presque splendides.

La supérieure du couvent est une femme de notre monde; elle a porté le tortil de baronne; elle a brillé par sa grande fortune et sa beauté; elle a échangé tout cela contre le nom de sœur Marthe, un voile noir et le reste. Cette femme est un abrégé de toutes les vertus; et puis son costume lui va si bien! Cela me donne quelquefois l'envie....., mais non, ce serait insensé! Oh! non! j'aime trop mes chères petites fillettes pour leur préférer la guimpe. Je n'oublierai jamais cette sainte femme qui, vêtue de serge, ayant devant elle un tablier en toile à voiles, nous servait à table, ôtant les assiettes, nous versant à boire avec une douceur, une humilité angélique. Oh! pouvoir de la religion! Son exemple n'a pas été perdu pour moi, car elle m'a appris à souffrir les mortifications, et le fruit de cet enseignement a été de pardonner de grand cœur à Jacqueline de Mâchicoulis; je serais même disposée à l'embrasser et à rétracter tout ce que j'ai dit d'elle, sous forme de représailles; d'ailleurs, je crois qu'elle a cessé de coqueter avec mon mari. Quant à Mme D'Oublevé, je ne suis pas encore parvenue à oublier ce qu'elle m'a fait; je pardonne tout, sauf l'indélicatesse : une femme qui se permet de tenter la discrétion de ma couturière au sujet d'une toilette que j'avais combinée avec cette dernière, dans le plus grand secret, d'une création à moi enfin, n'est-ce pas une femme indélicate au premier chef? Mes vraies amies n'en reviennent pas; elles ont toutes été voir ma couturière pour savoir des détails.

Cette madame-là, quand elle entre dans le même salon que moi, vous attire d'abord tous les regards par un teint d'une blancheur équivoque, mais, au bout d'un quart d'heure, les vrais connaisseurs me reviennent. Il paraît qu'elle me mord avec quelque esprit, mais j'aime mieux qu'elle dise du mal de moi à tout le monde, que tout le monde lui en dise.

Nous avons eu, un jour, un sermon sur la calomnie; l'effet a été immense : à la sortie, on n'entendait plus que des médisances; c'était un progrès; le lendemain, on ne disait plus de mal que de ses ennemis, et, le surlendemain, que de ses amis; comme ceux-ci sont toujours en petit nombre, c'était un nouveau progrès.

Notre prédicateur était un beau prêtre; quels gestes nobles! il a des mains de duc et ses cheveux bouclés lui donnent un air tragique. Jamais, mon cher ange, je n'avais senti si vivement l'éloquence de la chaire J'en suis folle, de mon missionnaire, et je ferais des folies pour obtenir de me confesser à lui, quitte à me confesser à un autre de ce zèle peut-être excessif. Que dis-tu de Mme X., qui trouve qu'il ne prêche bien que jusqu'à la ceinture, et qu'une fois descendu de sa chaire, sa démarche ôte toute illusion? Je n'admets pas qu'une femme s'occupe ainsi des imperfections physiques des apôtres de la foi.

Tu me connais de longue date, chère petite, et tu sais qu'une piété éclairée me donne de la répugnance pour la bigoterie; nous avons ici pour nos péchés et peut-être pour les siens une Mme du Gévaudan, bête comme son nom, et qui paraît abîmée dans un mysticisme dont elle ne doit pas voir le fond; elle porte toujours sur elle comme un bréviaire, un livre intitulé : *Jésus intérieur*, dont elle abuse auprès de ses connaissances; l'autre jour, une vieille dame d'humeur un peu brusque, disait : « Qu'elle est donc insupportable, cette Mme du Gévaudan, de vouloir toujours vous fourrer son *Jésus intérieur*! »

C'est aussi Mme du Gévaudan qui m'a initié aux mystères de la *Vie purgative*; c'est, à ce qu'il paraît, la vie de ceux chez qui domine la crainte de l'enfer; ce n'est pas la vie des parfaits. Ce mot serait de nature à me faire tendre de toutes mes forces vers la perfection! Les méchantes langues disent (car moi, du moins, je prends la retraite au sérieux, et je me renferme dans une neutralité armée), elles disent que cette dame vise à l'ange et n'arrive qu'à la bête, et qu'elle vient ici offrir un vieux cœur dont le monde ne veut plus. Pour moi, je me borne à dire que c'est une femme respectable.

A propos, n'as-tu jamais songé que c'est précisément à l'âge où nous ne sommes pas encore respectables que nous devons le plus nous faire respecter? C'est absolument comme on ne dit mon camarade qu'à ceux qui ne sauraient être de votre camaraderie. Dieu! quelle est donc hypocrite notre belle langue!

Nous avons été une fois fort égayées par la niaiserie d'une petite échappée de pension qui, manquant complétement d'eau dans la cellule, ne s'en plaignait pas, croyant fermement que cette privation faisait partie des exercices de la retraite.

Peu de femmes ont su se défaire à la porte du couvent de cette déplorable manie de brailler, dont la mode va toujours crescendo, et qui scandalisait tant nos bonnes religieuses. Un jour que j'entendais rire et parler plus haut que d'habitude, je m'approchai du groupe babillard pour voir d'où venait cette innocente gaîté : c'était la petite baronne d'Aspic qui, comme dans la scène de Célimène, faisait des portraits de souvenir :

Mme P..., un bas bleu assez mal jarretó, a épousé M. R..., pour qu'il lui serve de pupitre. Ce mari était voûté à souhait. Elle appelle cela un mariage d'inclinaison.

Mlle X..... est charmante, mais la mère est trop connue, son père ne l'est pas assez; elle seule sait garder le juste milieu, elle fera un beau mariage. Car M. de Foy l'a déclaré dans un manifeste récent; M. de Foy ne veut plus s'occuper que de la haute notoriété du *grand monde*. Je te fais grâce d'autres plaisanteries que cette bonne âme s'est permise sur bien d'autres personnes de notre connaissance. Une de mes amies qui passait au moment où on la comparaît à une pauvre martyre, dit assez haut pour être entendue du nombreux groupe d'auditeurs qu'entourait la baronne : c'est donc pour cela que vous me livrez aux bêtes?

Te l'avouerais-je, chère Jeanne, malgré tout mon zèle et toute ma ferveur, j'éprouvais, au bout du huitième jour, ce malaise vague qui nous prend dans une réunion, lorsque les chevaliers français, par trop occupés de leurs chevaux, ne paraissent pas s'apercevoir de notre présence. Nous aimerions mieux encore nous mêler à leur conversation de cheval que de rester ainsi. Eh bien! oui, la bergerie éprouvait le besoin d'un loup. Je ne fais pas ici allusion à M. de Joliveau, mon attentif : ce ne serait qu'une brebis de plus. C'est lui, tu sais, qui, mis en demeure par moi de me dire à tout prix le nom de l'auteur de la religieuse, me dit que c'était de Diderot, et que personne n'en faisait de mystère. C'est incroyable ce que ce pauvre garçon se donne de peine pour n'être bien qu'avec mon mari. Mme d'Aspic dit qu'il lui tarde bien d'assister au jugement dernier pour jouir de la surprise de ce parangon des maris, dont la femme a si bien calfeutré et capitonné le repos en ce monde.

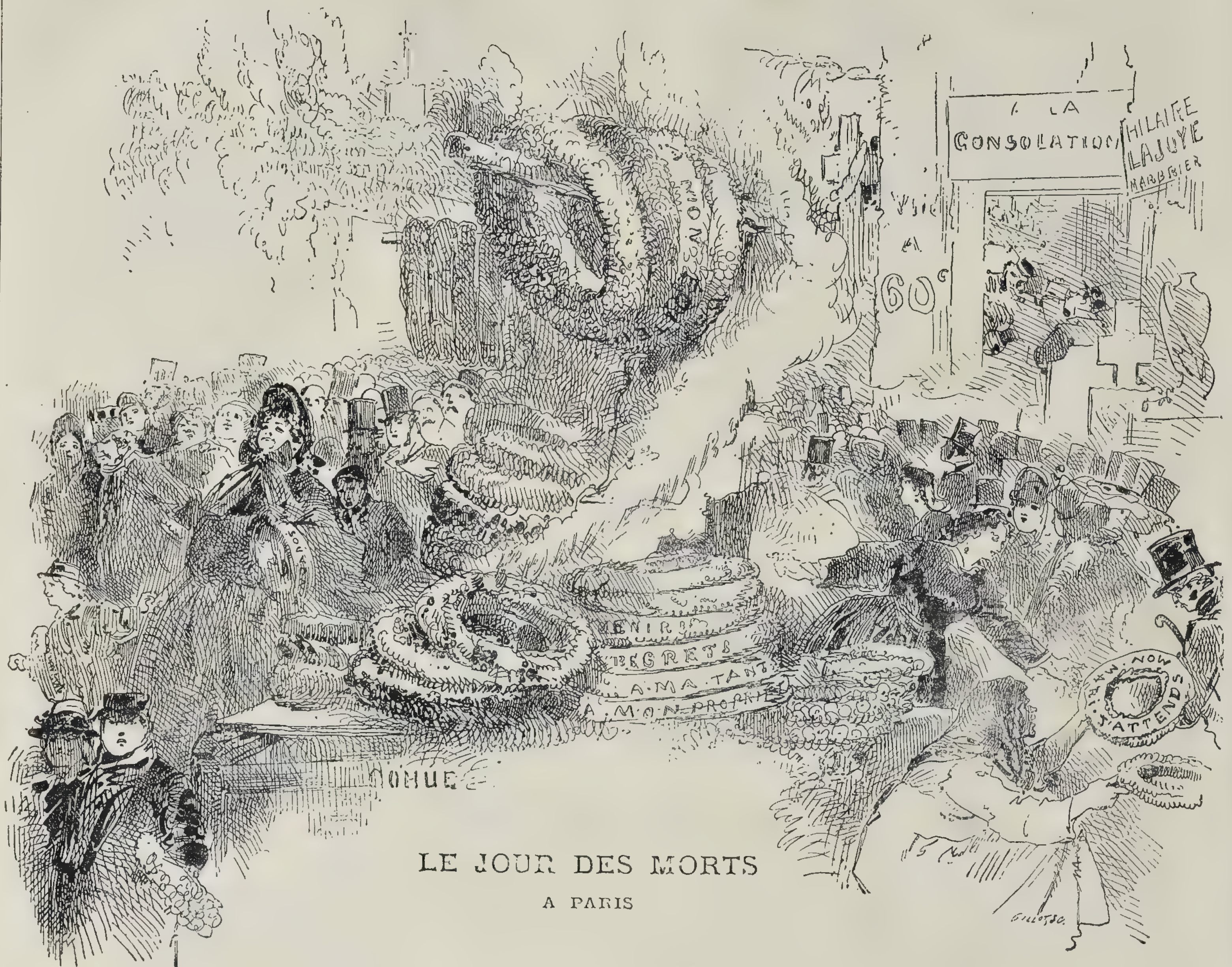
Adieu, ma bonne petite chérie, je te serre sur mon cœur, car tu es mon petit trésor caché; c'est moi qui t'ai déterré, et je me garde bien de me vanter de ma découverte, crainte de partage

Je pense à toi à tout instant; ainsi, tiens, l'autre jour, à la chapelle du couvent, j'étais perdue dans une sorte d'extase en face de l'autel fleuri, quand tout à coup une inspiration subite vint me frapper. L'inspiration est un don du ciel, une pension qu'on ne touche pas quand on veut. Je la saisis donc au vol : Je venais d'apercevoir dans un des vases de droite une délicieuse fleur des champs, bleue, mais pas du bleu de myosotis, plus modeste que lui, et ayant l'air de dire : oubliez-moi; mais, par-dessus tout, tout à fait inconnue des fleuristes.

Je vais en porter cet hiver sur une coiffure que, du reste, je ne montrerai qu'à l'amie du cœur, avant la lettre bien entendu. Cette fleur n'étant connue que des botanistes, sera d'un effet saisissant dans un salon. Crois-tu que je t'aime maintenant?

Ah! j'oubliais de te demander si le cantique que tu m'as envoyé ne doit pas être chanté sur l'air de *Rigoletto*. Adieu! adieu!

Juliette de Nérac. — *Pour copie:* Hix.



LE JOUR DES MORTS

A PARIS

Chaque jour amène son saint,
C'est, madame, un antique usage
D'aller, le jour de la Toussaint,
Chez les morts en pelèrinage,

On y va parfois pour pleurer
Et s'agenouiller sur la pierre;
L'an dernier, je vous vis entrer
Par la grille du cimetière.

C'est le pays d'égalité;
La bure se frôle à la soie,
La richesse à la pauvreté,
Et tout le monde se coudoie.

On y rencontre bien des gens
A la mine triste ou folâtre,
Qui s'en viennent voir, tous les ans,
Comment vont leurs anges de plâtre.

J'aime assez ces jardins anglais
Où l'on se promène à la ronde;
Vous portiez du crêpe et du jais;
Le noir vous sied, vous êtes blonde.



Je vous suivais discrètement,
A travers les cyprès moroses,
Et, l'œil à terre, tristement,
Je resongeais à bien des choses.

Et j'allais ainsi, pas à pas,
Oublieux de l'heure qui sonne :
Mais vous ne vous arrêtiez pas.....
Vous n'avez donc aimé personne?

Il est pourtant des êtres chers
Qui dorment là, sous ces grands arbres;
Les regrets sont-ils moins amers,
Quand ils sont gravés sur les marbres?

L'herbe est bien haute : Où sont les fleurs,
Les roses et les immortelles?
Les morts vont vite : où sont les pleurs,
Où sont les douleurs éternelles?

. . . .

Mais pourquoi donc cette pâleur
Et cette bouche sérieuse ;
Quand vous regardiez; curieuse,
La Courtille de la douleur?

CHARLES JOLIET.

UNE MESSE EN KABILIE
LA BARRIÈRE DE CLICHY
ABRAHAM RENVOIE AGAR
LA CONFESSION DU BRIGAND
FRIEDLAND.
RAPHAEL ET MICHEL ANGE
JENA.
JEMMAPES.

REBECCA.
LA CHASSE AUX LIONS.
JUDITH.
LES ADIEUX DE FONTAINEBLEAU
MAZEPPA.
FONTENOY.
1814.
MONTMIRAIL.



PROMENADES A VERSAILLES (1)

LES TABLEAUX D'HORACE VERNET

J'étais pourtant bien résolu à ne pas donner suite à ces promenades à Versailles; j'avais trouvé le premier article long, et surtout traitant de sujets que leur peu d'actualité rendaient assez indifférents aux lecteurs. La Revue de l'autre jour m'a ramené à Versailles, dans ces mêmes galeries que j'avais commencé à décrire, et me voilà encore une fois ressaisi de l'envie d'en parler ici. En somme, pourquoi ne me serait-il pas permis, de temps à autre, de chercher à faire participer le lecteur au plaisir que peut m'avoir causé la vue de belles choses, comme celles dont je vais l'entretenir? Pour être moins actuelles, que le vaudeville ou la brochure de Mon-

(1) Voir le numéro du 25 août.

sieur Tel ou Tel, les merveilles de Versailles ne peuvent-elles encore intéresser une fois par hasard? Et où serait le mal, madame, si, après m'avoir lu, le désir vous venait d'aller voir ce dont je vous parle; si pour une journée, au lieu d'aller sacramentellement à heure fixe, regarder dans le blanc des yeux de votre prochain au bois de Boulogne, la fantaisie vous prenait d'aller, au bras de votre mari, explorer ce vieux et grand Versailles! La vieille ville, tranquille, pleine de souvenirs, les jardins aux massifs profonds, aux belles terrasses blanches, aux statues souriantes et demi-nues, les hautes colonnades où l'or et le marbre miroitent dans la solitude et le silence, vous donneraient-ils pas plus à rêver que la meilleure page du meilleur roman? Et où serait le mal, si tous ces tableaux pleins de gloire et de sang vous faisaient souvenir qu'il y a autre chose au monde que vos chiffons?

Vos chiffons? Montez aux salles des portraits conservés dans ce palais; toutes les charmantes femmes d'autrefois sont là, depuis les belles amoureuses comme Agnès Sorel et Diane de Poitiers, jusqu'aux belles reines comme Marie de Médicis et Marie-Antoinette. Quel régal de modes et de costumes! Pour peu que vous désiriez quelque travestissement bien original pour cet hiver, allez voir là le costume d'une certaine reine de Suède du siècle dernier: un uniforme de hussard complet, y compris les culottes, tout en velours vert soutaché d'or; la veste a seulement des pans de la longueur exigée par les convenances; du reste la pelisse sur l'épaule, les petites bottes rouges, et le bonnet de police à longue flamme, à revers de fourrures; au cou la cravate noire militaire, maintenue par une grosse boule de diamant. Ah! le mignon pandour et le joli polisson que cette Majesté!

Ces portraits, ces appartements, ces statues et ces jardins, je vous en parlerai peut-être un autre jour. Aujourd'hui, si vous le voulez bien, je ne vous parlerai que des tableaux de batailles d'Horace Vernet, un peu longuement peut-être. On est pris parfois du désir d'aimer ou d'admirer à loisir quelqu'un ou quelque chose. A force de tant gouailler, on finirait par se croire un plaisant de profession. Or, si je ne parviens à vous intéresser, j'aurai au moins pour excuse le plaisir de parler d'un grand artiste mort hier à peine, que j'aimais pardessus tout, et le bonheur d'essayer à lui rendre la justice qu'on lui dénie un peu trop, en ce temps de peintres glacés, vulgaires, impuissants et prétentieux.

—

Donc je reprends notre promenade où nous l'avions laissée. Nous avions, dans le premier article, traversé la vieille ville silencieuse, examiné un peu bien minutieusement la façade bizarre du château, du côté de la cour d'honneur; nous étions entrés et nous avions déjà vu les premières galeries de l'Histoire de France, les panacheries sentimentales du Moyen-Age et de la Renaissance de pendule, les campagnes de Louis XIV par Vandermenleu et Martin, celles de Louis XV par Parroul et Casanova, les allégories vertueuses du règne de Louis XVI; puis les premières files de tombeaux et de statues. la salle du Théâtre, les salles des Croisades et nous arrivions, disions nous en terminant, à ce que Versailles contient de plus beau, aux Campagnes d'Afrique, peintes par Horace Vernet.

L'aspect seul de cette galerie vous saisit; je parle moins de la grande salle de la Smalah, mêlée de tableaux étrangers, que de la salle de Constantine entièrement peinte par Horace Vernet. Tous ces personnages de même dimension (grandeur nature) ce dessin et ce coloris identiques, ces toiles encastrées dans les boiseries et débarrassées des cadres lourds, donnent à cette salle un caractère tout particulier d'homogénéité et de réalisme. C'est à se croire dans une vaste tente au milieu d'une armée en campagne, ou dans une maison servant de quartier général, dont les fenêtres seraient des quatres côtés ouvertes sur la bataille.

C'est qu'aussi tout est vivant ici; rien d'officiel comme les états-majors vingt fois répétés de la grande galerie des Batailles, rien de mort et d'oublié comme les Croisades ou Fontenoy, rien de faux et de ridicule comme les niaises reconstitutions historiques que nous venons de traverser. Ces capotes et ces képys sont les nôtres; ces victoires, ce sang et ce peintre sont à nous. Partout ailleurs dans ce Musée, des faussetés, des platitudes, du pittoresque, de simples documents, des toiles alimentaires, et de ricaner; mais ici! en vain on a tout entendu dire contre Horace Vernet, en vain on se raidit soi-même contre ses enthousiasmes d'enfance, au bout de cinq minutes, on est saisi de nouveau, on oublie tout, comme au feu. C'est qu'ici seulement est un peintre vraiment militaire, vraiment Français. A lui seul a été donné de comprendre non pas seulement le soldat, mais le Français, gai et courageux fils de la Révolution, l'égal de tous et le sachant, le Français, qui en campagne, sous le feu, là où l'Anglais sans sa soupe et l'Allemand sans son officier perdront la tête, quelques braves qu'ils soient, gagnera, lui, une victoire en dépit de ses chefs et le ventre vide.

Regardez avec moi quelques-uns de ces tableaux et jugez si j'ai dit vrai.

—

Avant tout, l'*Assaut de Constantine*. Un espace immense sous le soleil et le ciel bleu. Au loin, comme rampante sous ses terrasses basses et ses toits plats, la ville à prendre, sournoise et gardant sa poudre pour le bon moment. Elle s'élève à pic sur un rocher, entourée de précipices et d'autres rochers, accessible d'un seul côté par une étroite langue de terre où va se concentrer tout l'effort de l'attaque et de la défense. Cela se voit au premier coup-d'œil. Au premier plan, le point de la tranchée le plus rapproché de la place. La brèche est faite; derrière l'épaulement de la batterie éteinte, un régiment, l'arme au pied, attend l'ordre de marcher; à gauche, à l'endroit où cesse la tranchée, entraînée par un officier portant un guidon au bout d'un fusil, la colonne d'assaut s'élance au pas de course sur l'étroit plateau désert, où chaque homme va devenir un point de mire. Mais on ne doute pas un seul instant, à voir ces soldats escalader si lestement l'épaulement, en dépit de leurs armes chargées et du surcroît des sacs de terre; il semble qu'une fois la première décharge essuyée, ils seront en haut avant la seconde, culbutant tout dans leur élan. Dans la tranchée, suivant anxieusement du regard la marche de la colonne, l'état-major: le duc de Nemours à découvert; quelques officiers étrangers, anglais, belges, allemands, aux cheveux blonds et aux capotes blanches; sur l'affût d'un canon, le maréchal Vallée tranquillement assis. A la suite, les pièces en action, illuminant la tranchée de reflets rougeâtres; un des servants, tué, est traîné par les pieds hors de la batterie.

Au tableau suivant, la *Brèche* même. La tête de la colonne a déjà refoulé l'ennemi; l'officier qui la commandait, gît à terre blessé, mais brandissant le guidon victorieux; à droite, un bataillon se jette dans la ville par dessus le rempart pour aller commencer la guerre des rues. De la base du tableau jusqu'au sommet, le régiment entier monte, marée d'uniformes sombres, pailletée d'éclairs de baïonnettes, se détachant en noir sur les pierres ensoleillées. La terre s'éboule sous les lourds souliers; on a peine à se tenir sur les énormes matelas dont la brèche était garnie; un soldat atteint d'une balle se raccroche au voisin qui, surpris, se retourne rougeaud et rageur. Un officier du génie anime ses hommes et prêche d'exemple, portant lestement une lourde échelle. Sur le côté, grimpés dans une crevasse du rempart, les tambours immobiles battent la charge.

L'uniformité est l'écueil des tableaux de bataille; état-major ou plan, la composition ne diffère guère. Dans cette salle, au contraire, entièrement peinte par la même main, quelle variété! Chaque action a son caractère propre. Autant l'*Assaut de Constantine* est plein de soleil et de mouvement, autant la *Tranchée d'Anvers* est brumeuse, grise et silencieuse; les personnages y discutent, résignés, dans leurs grands manteaux boueux; tout l'ennui d'un siége en temps de pluie. A côté, les *Portes de Fer* sont joyeuses, pleines de vivats; l'entrain et la gaîté qui suivent un danger lestement surmonté; au centre, deux jeunes soldats, deux princes, réunis dans une accolade militaire. L'aîné, le duc d'Orléans, noble, ganté de blanc, la capote à doubles parements sévèrement boutonnée jusqu'au menton en dépit du soleil d'Afrique, le képy droit selon l'ordonnance. Le plus jeune, le duc d'Aumale, débraillé en soldat, la tête nue, la tunique déboutonnée, la chemise rouge ouverte sur la poitrine; tout autour, on acclame, on boit, on se débarrasse du fourniment, on allume sa pipe, l'on prépare la soupe. Tout ici est jeunesse, gaîté, espoir.

Voici maintenant un combat naval, *Saint-Jean-d'Ulloa*. Quel tour de force panoramique que ce combat vu tout entier de l'avant d'un navire! Ici éclate toute la poésie du bord, de ce monde factice que l'homme s'est conquis sur l'espace. La lumière tombe d'aplomb; un chaud soleil inonde le vaisseau, paillétant les mâts et les cordages, tamisant les voiles immenses déployées, blanchissant à cru le plancher du pont, semant de reflets les chemises et les pantalons blancs des matelots desservant la batterie. Au loin, l'escadre tonnant dans la fumée au-dessus des vagues qui miroitent; encore plus loin, sur la plage, le fort sautant, cratère de flammes. De l'air et de l'espace à perte de vue. Le plus exposé de tous, sur l'extrémité de l'avant, le prince de Joinville donne des ordres; tranquille et bonhomme en veste, en chapeau de paille et chaussé d'escarpins; du reste, jeune, svelte et élancé, c'est à peine si sa moustache commence à pousser. Sous ses pieds, à travers un sabord, trois matelots se montrent l'éraflure d'un boulet, cicatrice blanche sur le bordage noir. Au loin, perdu et seul dans un petit canot, un autre matelot salue au passage les ricochets d'un boulet sur l'eau.

On n'en finirait pas de décrire, tant on a plaisir à s'arrêter devant ces tableaux, et je n'ai parlé que des principaux, mais les moindres

dessus de porte de cette salle, également peints par Horace Vernet, sont aussi beaux; ici l'angle du bataillon carré de Chargarnier, où les hommes tombent un à un; là, la porte d'Ancône sinistre, enfoncée à coups de hache pendant la nuit; l'Attaque de Bougie, où chaque soldat s'abrite tandis que le général reste debout; l'Entrée en Belgique, où des paysans viennent donner à boire et serrer la main aux dragons français. Dans tous, une vérité poignante, une clarté admirable, et, par-dessus tout, la science et l'amour des choses militaires.

—

Que la description est froide! Elle indique à peine le sujet de ces tableaux. Elle ne rend pas la verve, la résolution, la bravoure de cette peinture si nette de conception et si sûre d'exécution, toute française.

Mais en ce temps de peintures maladives, indécises de l'étrusque au chinois, suintant l'effort, la prétention, l'impuissance, quand la valeur d'un tableau n'est plus appréciable qu'à la somme du temps, de documents accumulés, de combinaisons intellectuelles ou de travail matériel qu'il a coûté, comment espérer, faire comprendre et aimer cette peinture rapide, coulant de source, nette et claire, sachant ce qu'elle veut et disant tout ce qu'elle veut. Superficielle au premier aspect, lâchée, à peine frottée quelquefois, quelquefois même frisant le trivial par ennui de la retouche, soit. Qu'on songe d'abord à la rapidité exigée de ces travaux officiels. L'artiste a fait ses preuves d'ailleurs; la première fois, il y a longtemps dans la *Barrière Clichy*, si ferme, si solide; la dernière fois, il y a quelques jours à peine, dans la petite *Bataille de l'Alma*, au prince Napoléon. Qu'on songe maintenant aux qualités.

Avant tout, c'est le seul peintre vraiment militaire qui ait existé et qui existera peut-être jamais, tant sont exceptionnelles les circonstances dans lesquelles un génie de ce genre peut naître et se développer. Rubens a peint la guerre épique, Salvator Rosa, la fureur mélodramatique; Vandermeulen et Lebrun, les belles ordonnances ou les nobles allégories; Bourguignon, Casanova, Parrocel, les chocs épisodiques; Gros et David ont peint des guerriers; Carle Vernet, des bourgeois en uniforme; seul, Horace Vernet a peint le soldat et la bataille. Tous, avant lui, ont été surtout préoccupés de la grandeur des mouvements, de l'éclat ou de l'harmonie des tons, du balancement des groupes et des lignes, rejetant comme vulgaire le détail technique. Les cavaliers de la mêlée de Salvator hurlent et se démènent à merveille, les bras en l'air, sans frapper; au passage du Rhin, Lebrun place une rangée de canons classiques qui partent tout seuls, ne lançant à coup sûr que des hémistiches, mais la belle fumee! Les dragons de la bataille d'Aboukir, de Gros, s'élancent avec furie, aussi embarrassés de leurs sabres que Murat et son état-major le sont de leurs vastes chapeaux mal assujettis; dans la *Distribution des Aigles*, les Antinoüs enrôlés par David, pour la circonstance, ont peine à dissimuler leur rotule parfaite et la saillie de leurs muscles dans les grandes bottes de cuirassier ou sous le pantalon boutonné du lancier, dont on les a affublés. Dans le *Marengo* de Carle Vernet, l'état-major, semble je ne sais quelle réunion d'honnêtes gardes-nationaux, caracolant au hasard sur de hautes rosses anglaises, plus spirituelles que robustes.

Seul, Horace Vernet a su rendre le soldat et la bataille. De la difficulté même que les autres peintres ont toujours cherché à esquiver, il a, lui, tiré sa composition. Assaut, siége, charge à la baïonnette ou bataillon carré, chacun de ses tableaux est un mouvement militaire distinct, fidèlement et clairement reproduit. Le maniement des armes, qui prolongent l'homme et font rayonner sa volonté sur tout ce qui l'entoure, la manœuvre, âme de ces régiments, mus d'une même impulsion, Horace Vernet, seul, a su les rendre.

Le fusil, cette arme terrifiante à dessiner et à placer, pour les classiques habitués à la lance, est manié par tous ses personnages avec une précision toute spirituelle, à la française. Je ne sais pas coups de sabre mieux lancés et mieux parés que ceux qu'échangent les dragons français et bavarois de sa *Bataille de Hanau*. Quel autre chef-d'œuvre de précision, que la petite batterie du fond de sa *Bataille de l'Alma*, mise en position par des artilleurs poussant aux roues, les hommes et la pièce ne faisant qu'un! Et l'ensemble aussi bien que le détail: dans *Montmirail*, il fait donner un régiment entier; la premiere file, acharnée, ondulante, éparse dans la mêlée; la seconde, apprêtant l'arme, avec de certains remous causés par ceux qui tombent déjà; les dernières files, l'arme au bras, et conservant l'alignement comme à la parade Encore dans *Hanau*, une conversion par escadron, saisissante de vérité: au point sur lequel l'escadron pivote, les dragons, botte à botte, se penchent l'un contre l'autre pour retenir leurs chevaux, tandis qu'à l'autre extrémité, on lance les chevaux à toute bride. Notez que l'impression générale du tableau ne perd rien à cette précision des détails; les grandes lignes de paysage, les ciels, encadrent, dominent l'action et en complètent la physionomie. Rien de plus étrange que la plaine de *Jemmapes*, par un ciel noir et pluvieux, sous lequel rampent les fumées de la bataille. Rien de plus grandiose que le soleil couchant de *Friedland*, éclatant en rayons de gloires derrière l'Empereur, et le faisceau de drapeaux pris à l'ennemi. Au soir de *Montmirail*, rien de sinistre comme ce ciel rouge, sanglant, sillonné de grands nuages noirs, qui pèse sur ce coin de terres labourées où l'on se bat. Quelle joie au contraire, quelle lumière dans la *Smalah*, inondée du soleil d'Afrique!

—

Et tout cela traduit par un dessin et une couleur rapides, justes, sûrs. C'est qu'il est vraiment peintre, et un grand peintre, et le dernier. D'abord cette éducation professionnelle qui manque à tous aujourd'hui, il l'a trouvée à peine au monde; tout enfant, il jouait avec les armes qui remplissaient l'atelier de son père, ébloui de bonne heure par les beaux tons vifs des uniformes, les fiertés des plumets frémissants, les éclairs des casques bordés de peau d'ours ou de peau de tigre. Tout enfant, son père l'associait au rude labeur quotidien de ces milliers de lithographies militaires qui popularisèrent leurs deux noms. De là cette science prodigieuse du détail, jointe à la plus admirable puissance de création. Ses tableaux garderont toujours cette verve ordinairement fugitive des croquis, parce qu'ils lui seront aussi faciles. Il voit tout; il peut tout et rend tout, allant droit au but, n'esquivant rien. Peinture saine, loyale, nette comme un coup de sabre. Poésie, mélancolie, idéalisation, à quoi bon? On se bat ici; il s'agit avant tout de déchirer vivement la cartouche, de bien épauler et de viser juste. Que les phraseurs nous laissent la paix! La bataille gagnée et le tableau fini, il sera bien temps de disserter.

En tant que vrais peintres, à côté de lui, que sont Ingres et Delacroix? Deux poëtes, malades d'impuissance inavouée. Celui-là exquis, raffiné, mystique, tâtonnant avec onction; celui-ci tragique, violent, fou, trichant avec rage; l'un et l'autre mourant à la peine, martyrs volontaires, sanctifiés de leur vivant, et en fin de compte impuissants. Dix vers de Hugo ou de Lamartine n'en disent-ils pas tout autant que le plus beau de leurs tableaux? C'est que, encore une fois, ce sont des poëtes et non des peintres. Fermez les yeux, priez-les de vous raconter leurs tableaux tels qu'ils les voient, le *Plafond d'Apollon* ou la *Source*, votre impression y gagnera certainement en netteté et en profondeur. Fermez les yeux et essayez donc de vous figurer la *Smalah!*

Pascal disait de la nature: « Notre esprit se lassera plutôt de concevoir qu'elle ne se lassera d'enfanter. » Il semble que ce mot soit applicable à Horace Vernet, peignant cette toile immense. Diorama et non tableau, peu importe, nul n'a fait preuve d'une plus prodigieuse puissance de création. Ce n'est plus un combat, c'est un peuple entier qu'il a peint, c'est l'Afrique au grand soleil. Parcourez la *Smalah* au hasard, et vous resterez confondu devant ce prodigieux entassement d'hommes, de bêtes et de choses; nulle part un remplissage banal, nulle fatigue, nulle répétition; la vérité s'y déroule simple, saisissante et variée à l'infini, comme dans la nature; toute la vie nomade au soleil est résumée là: intérieurs de tentes surprises par l'attaque; tapis, coffres, selles, ustensiles à dessins étranges, cuisines bizarres interrompues; négresses effarées, aux seins tombants, au ventre proéminent; cavaliers s'élançant en selle, coups de feu de l'Arabe en fuyant; troupeaux s'éparpillant, renversant tout; chevaux cabrés, gazelles bondissantes, chameaux effrayés, faisant brusquement chavirer la précieuse logette d'où culbutent les femmes éperdues. Et ce coup de pistolet si élégant et si bien ajusté du capitaine d'état-major en gants blancs! Et les reins roses et potelés qui saillent sous la tunique de gaz des femmes renversées! Et là-bas, à l'extrémité du tableau, cette poignée de chasseurs d'Afrique, chargeant de front, penchés sur la selle, le sabre haut, balayant devant eux la tribu immense! Et de l'air, et de l'espace, et de la lumière, et du soleil! Encore une fois, figurez-vous M. Ingres obligé d'improviser en sept mois ce chef-d'œuvre d'une lieue de long! Il fût devenu fou avant d'avoir peint les détails d'un chien de fusil.

—

Nous parlions idéalisation tout à l'heure. Mais le technique ici est la poésie même; tout a un sens dans cette franc-maçonnerie de l'uniforme et de l'équipement; spécialité de l'arme, grades, états de service, le soldat porte toute son histoire sur son habit; tout comme il porte sur lui toute sa fortune, le fusil à l'épaule, le sac au dos, la gourde au côté, et par-dessus le sac, sa part des objets de campement ou de cuisine, des souliers de rechange et un pain. Il faut marcher et se battre avec tout cela, et c'est plaisir de voir la vérité de ces moindres détails, l'aisance et la justesse des mouvements chez les soldats d'Horace Vernet. Ici, la précision du coup sur lequel le soldat joue sa vie fait frissonner et vaut les plus beaux mouvements épiques des combattants de Rubens ou de Salvator Rosa; tout comme les vifs contrastes des couleurs tranchées des uniformes, point de mire ou de re-

connaissance dans la mêlée, s'acceptent ici plus volontiers que les couleurs profondes et harmonieuses des draperies de convention. On croit à cette bataille peinte, parce que tout y est juste; on ne doute pas de cette victoire à voir ces soldats aux allures décidées sans emphase, aux honnêtes et mâles figures. Croit-on un instant aux Antinoüs de David ou aux Epiques de Gros?

J'insiste encore sur ce manque d'élévation tant reproché à Horace Vernet. En définitive, qu'est-ce donc que ce côté élevé de l'art, au nom duquel on nous impose tant d'œuvres prétentieuses et vides, ou tourmentées et attristantes. A mon sens, si jamais l'art a eu un but, c'est de faire prendre cœur à la vie, c'est d'éloigner de nous pour un instant les mille maux accidentels qui nous rongent, et de nous faire voir la vie par les beaux côtés, tout aussi réels, après tout. Splendeurs des chairs nues de Rubens, ou puretés angéliques du Cimabué, peu importe; ce mouvement de relâche nous a fait croire de nouveau à la volupté ou à la vertu. Mais devant les dieux du jour, devant les tâtonnements de M. Ingres, ou les tricheries de Delacroix, à quoi dois-je croire? Suis-je un sot ou une dupe? Ce que j'y vois de plus clair, c'est la souffrance de l'artiste, cachée sous l'effort hautain; chaque coup de brosse esquivant, chaque contour retouché me semble avoir détaché un lambeau de leur moelle épinière; ces gens-là mourront d'orgueil ou de douleur. Devant un tableau d'Horace Vernet, je crois à la jeunesse, à la force, au courage, à l'honneur.

C'est que ce n'est pas seulement le bouton de guêtre et le chien du fusil qu'il a su peindre, c'est la vie militaire dans ce qu'elle a de plus grand. Cette simple histoire du soldat, paysan dégrossi au régiment, apprenant le dévouement et la patrie par le danger bravé en commun, devenant, bon gré mal gré, un héros à son tour, l'égal des plus nobles, à force de combats livrés, de fatigues supportées et de sang perdu, Horace Vernet a passé sa vie entière à l'écrire. Il y a travaillé depuis le jour où, bien humble et bien ignoré, il publiait dans ses premières lithographies la *Vie du conscrit Grivet*, jusqu'au jour où, au faîte de sa gloire, régnant sans conteste au musée de Versailles, il fit le soldat l'égal du prince, en inscrivant au bas de la *Smalah*, les noms des simples chasseurs qui chargent au premier rang, à côté de celui de l'Altesse qui les commande.

A Dieu ne plaise qu'il n'y ait dans ses tableaux le moindre parti pris démocratique! Il est simplement, naïvement, le vrai fils de la grande époque où il est né. Simplement il est de son temps et de son pays. Il ne s'est point retranché orgueilleusement dans la contemplation solitaire; il s'est mêlé à la foule; il a ressenti ses joies et ses douleurs, et les a traduites en tableaux simples et clairs, qui, pour avoir été vulgarisés jusqu'à la satiété, et populaires jusqu'au ridicule, n'en sont pas moins, pour la plupart, des chefs-d'œuvre. Le *Cheval du Trompette* et le *Chien du Régiment* peuvent n'être que des croquis épisodiques, mais le *Soldat Laboureur* et le *Grenadier de l'île d'Elbe* sont sublimes; sublimes aussi *Hanau* et *Montmirail*; sublimes encore la *Barrière de Clichy*, sublimes surtout les *Enfants de Paris à Lutzen*. Laissez-moi vous décrire encore ce dernier tableau, le moins connu et peut-être le plus beau.

Une centaine de fantassins, commandés par un vieil officier, sont acculés à la berge escarpée d'une rivière; autour d'eux, tourbillonnent, à perte de vue, des nuées de Cosaques. La retraite est impossible; il n'est plus question que de vendre chèrement leur vie: rien d'admirable, d'aisé, de gouailleur même comme leur défense tranquillement organisée devant ces sauvages sans discipline. Ils ont formé un triangle dont la berge est la base, et un petit bouquet d'arbres le sommet; sur les deux côtés, ils font face à l'ennemi, défendus déjà par les chevaux et les cavaliers qu'ils ont abattus. Ils seront sabrés l'un après l'autre, mais pas avant qu'ils n'aient brûlé leur dernière cartouche; jusque là l'ennemi est tenu à distance. Et rien d'emphatique: ni mains crispées, ni regards furibonds. Le vieux commandant a du ventre; solide sur ses jambes écartées, il dirige les coups en attendant tranquillement son tour; à l'angle le plus exposé, un sergent, bon tireur, prend les fusils qu'on lui charge; chez tous, le même sang-froid; çà et là seulement un certain clignement de l'œil plein de gouaillerie, ou un mouvement de la mâchoire en déchirant la cartouche, plein de défi pour ces brutes qui vont les tuer. Mais qui songe à la mort ici? L'héroïsme domine tout; on admire ces braves gens et on ne les plaint pas. Une telle fin est encore une victoire. Voilà du sang bien versé. Encore ce sacrifice, camarades! et votre tâche sera accomplie: héros, fils de vos œuvres, vous l'aurez rendu évidente à tous, cette Egalité que la Révolution avait bien proclamée, mais que pouvaient seules prouver vos vingt années de victoires!

Et maintenant qu'on ait ri de ces pendants patriotiques, comme on a ri des chansons de Béranger: soit; il faut toujours aller en avant, et l'engouement aveugle du passé entraverait l'avenir. Mais après le premier mouvement de réaction nécessaire, pourquoi ne pas rendre justice?

Reconnaissons-le donc, Horace Vernet est un grand maître. Sa place n'est pas loin de Rubens et du Titien; s'il n'a ni leur dessin grandiose, ni leur couleur profonde, il a leur puissance créatrice, leur science et leur grandeur d'âme. Quoiqu'on dise et quoiqu'on fasse, il n'en est pas moins une de ces natures puissantes et généreuses, mêlées bravement à leur temps, comblées de biens et d'honneurs mérités; faisant prendre cœur à la vie par leurs œuvres autant que par leur exemple; réveillant en nous les meilleurs sentiments enfouis sous la raillerie; gens de cœur qu'on aime autant qu'on les admire, et dont on eût été heureux de serrer la main.

Les galeries d'Horace Vernet vues, on aurait besoin de se reposer. On voudrait pouvoir en rester sur cette généreuse impression, mais une balustrade vous empêche de sortir par où vous êtes entré, et bon gré malgré, il faut traverser la salle des campagnes de Crimée et d'Italie presque entièrement peintes par M. Yvon. Le contraste est ici par trop complet et trop évident pour y insister beaucoup. Autant les tableaux que nous venons de voir sont nobles, héroïques, coulant de source, simples, vrais et surs, variés à l'infini, autant ceux-ci sont froids, ampoulés, pénibles et bas, prenant à tâche de se répéter l'un l'autre. Dans tous, Malakoff ou Magenta, le même officier furibond au centre, levant bêtement un bras; autour quelques têtes, toutes les mêmes, roulant de gros yeux dans la fumée. Involontairement on songe à ces enseignes de déménagements où la même voiture jaune et le même cheval blanc sont peints à côté des mêmes tours Saint-Sulpice pour la plus grande gloire de la maison Bailly. Comment, ce sont là nos soldats et nos officiers? Ces espèces de bouchers crapuleux! Allons donc!... Décidément cela sent trop mauvais pour qu'on s'en occupe, bouchons-nous le nez et passons vite.

Le triste est la place officielle qu'occupent ici ces choses là. Qu'un honnête peintre à force de travail et de volonté arrive à produire une fois, une grande toile comme celle-ci, qu'elle lui vale même la croix, rien de mieux. Le rude labeur et les bonnes intentions, en dépit de la médiocrité du résultat, valent la peine d'être encouragés. Mais que ce premier tableau soit suivi de cinq ou six autres identiques, et que tous prennent place ici, comme documents officiels sur notre époque, n'est-ce pas triste encore une fois. On n'avait pourtant qu'à choisir: Horace Vernet n'était pas mort! La Prise de Rome, quelque faible qu'elle soit au près de ces autres œuvres, en dépit même de cette teinte bleuâtre (effet du matin, parfaitement juste du reste, mais dont on a tant ri), n'est-elle pas encore un chef-d'œuvre de précision militaire? A défaut de lui, n'avait-on pas Léon Coignet, le peintre de l'admirable plafond de la Campagne d'Egypte, ou même Philipoteaux, le peintre de la grande bataille de Rivoli, au moins élégant et consciencieux. Eugène Lamy ne pouvait-il s'associer à quelque peintre d'histoire, et réaliser sur une grande échelle les rêves de ses aquarelles; ses petites batailles de Honsdhoost et de Wattignies, ne sont-elles pas deux merveilles de fougue et d'éclat?

Que résulte-t-il de ce singulier choix? Voyez ces campagnes d'Afrique d'Horace Vernet où figurent les princes d'Orléans. Voilà quatre jeunes gens qui n'ont pu faire ni grand bien ni grand mal à notre pays; voilà des combats qui, en définitive, n'ont guère été que des exercices à feu dangereux, si on les compare aux glorieuses batailles de Crimée et d'Italie? Mais à voir ces quatre beaux jeunes princes représentés si nobles, à voir ces escarmouches si pleines d'entrain et de vrai courage, et à les mettre en regard des banales boucheries et des singuliers héros de M. Yvon, je vous laisse à décider à quel parti resterait l'avantage de la comparaison.

Ceci ne serait que de peu d'importance comme fait isolé dans un musée. Mais cette même consécration officielle du banal et du commun s'étendant à tout, ne finirait-elle pas par fausser l'instinct public plus prosaïque de jour en jour. Le récent succès du *Roland* de M. Mermet, par exemple, n'est-il pas la suite du succès de *Malakoff* et *Magenta* de M. Yvon? Or, ennuyés jusqu'à la nausée de grands sentiments ravalés si bas, dégoûtés de la gloire dont ces gens-là nous font oublier les grands côtés, qui de nous ne finira par trouver que les auteurs du *Conscrit de* 1813 ont parfaitement raison, et n'ira applaudir des deux mains la cynique parodie militaire qui termine la *Liberté des Théâtres* aux Variétés?

MARCELIN.



EN WAGON

Nous étions huit, pressés dans un compartiment,
Chiffonnant des journaux en silence, et fumant
Des cigares puros dans des faux-cols splendides;
Huit graves pantalons bien coupés, mais stupides! —
Les gens non présentés sont des armoires vides
Qui se baillent au nez imperturbablement.

Huit; — sans le plus léger frou-frou de crinoline.
La femme attise l'homme et le met en esprit :
Pour elle on cause, on ferme et r'ouvre la vitrine;
Le gilet blanc s'étale et la dent blanche rit;
Les cannes prennent feu; le lorgnon s'illumine;
Dans le train fait salon, grâce à la femme, on vit.



Adonc nous étions huit.

Mais huit glaçons confits dans la morgue anglaise,
Comme ces longs poteaux fichés dans la glaise,
Dont la télégraphie attriste le chemin;
Huit Versaillais fesant leur sénateur romain,
Touchant panorama de huit bâtons de chaises!
Est-ce le dernier mot du savoir-vivre humain.

Sans se brûler la langue au jargon politique,
Ne peut-on s'avouer, entre gens comme il faut,
Que le coq de la ville est à l'est; qu'il fait chaud;
Que la plaine revêt son manteau poétique?
Certe, on n'est pas toujours muni de sel attique!
Encore, — en s'en offrant, sait-on ce qu'on en vaut.



La fleur de mon pânier, gros rougeaud incommode.



Le dernier spécimen de l'album des tailleurs.

Causer est, à tout prendre, un passe-temps moins bête
Que d'épiler sa barbe ou de ronger ses doigts,
D'arracher les boutons du drap de la banquette,
De se décapiter par les carreaux étroits
Pour entrevoir un peu — de ce qu'on vit cent fois,
Quand le remblai poli veut bien courber la tête.



Le quatre et le cinq.



Le six.

Et notez, en passant, que les heureux *coins*
Ont seuls droit au sommeil ainsi qu'à la lumière ;
Que ces quatre nababs commandent la portière
Et se font un devoir, — pour n'en bailler pas moins,
D'étouffer, aveugler et couvrir de poussière
Les quatre autres — qui n'ont qu'à se ronger les poings!

A donc, nous étions huit. On sait que le visage
Malgré lui trahit l'âme : Aussi mes compagnons
Se reflétaient au mieux dans leur miroir grognon.
J'y notai leurs pensers secrets, pour mon usage.
Rien n'est à dédaigner contre l'ennui : — le sage
S'ingère, au pis aller, à classer des oignons.



Le sept.



Le huit.

La fleur de mon panier, gros rougeaud incommode,
S'épongeait l'occiput en râlant, et rêvait
Au bol de café chaud laissé sur sa commode :
C'est là le grand danger d'aimer trop son chevet.
Front plat, vaste abdomen, pieds d'une aune, il devait
Suivre le cours des vins de plus près que la mode.

Son vis-à-vis, par contre, offrait — et des meilleurs
Le dernier spécimen de l'album des tailleurs;
Il s'adressait *franco* des mines dans la glace :
Travail perdu! — surtout pour le gilet d'en face,
Qui s'en tient aux Cent-Jours pour la coupe, et d'ailleurs,
Ronfle le nez en l'air comme un bull-dog de race.

Le *quatre* feuilletait, annotait... je ne sais
Quel fatras de papiers qui l'occupait assez.
Est-ce un agent de change, — un prote, — un astronome?
Mais je puis le savoir, car le *cinq*, franc Prudhomme,
Dont l'indiscrétion est aux travaux forcés,
Plonge sur son voisin un œil moins qu'économe.

Le *six*, père et rentier se fond dans le coussin.
J'aime ce qu'on en voit : deux bras faits à la bêche,
Deux bons yeux gris, un front rouge comme une pèche,
Où de baisers d'enfants la trace est encore fraîche.
Le *sept* ne peut tenir en place : son dessein,
Que j'approuve, est d'aller revoir son médecin.

Quant au numéro *huit*, on voit bien qu'il s'escrime
A chasser l'humeur noire au tam-tam de la rime,
Il lutte à coups de vers contre l'ennui vainqueur;
Mais, entre sept muets, comment lui faire un crime,
Si, pris de nonchaloir, il traîne en remorqueur
Une muse qui bâille et chante à contre-cœur.

V. L.

BIBLIOTHÈQUE DE L'HOMME DU MONDE (1)

(Pastiches)

—

UNE PAGE DE THÉODORE BARRIÈRE

DESGENAIS, *les mains dans ses poches.*

..... Écoute, jeune sculpteur, le suicide est la plus belle invention des horloges humaines, et c'est ce qui distingue l'homme des propriétaires. Regarde ce petit instrument de mon invention : ça s'appelle un scalpel. C'est joli, c'est propre, c'est élégant et coquet; pendant que tu admires le chatoiement de son étui de velours et le miroitement de ses éclairs bleus, je scie, j'analyse, je dissèque tes os, ton sang, tes muscles et tes nerfs. J'alambique les sentiments, les passions et les caprices. Voici mon laboratoire. Je jette dans mon creuset de l'or, du plomb, du fer, du platine, du zinc, du mercure, des hommes, des femmes, des porteurs d'eau, des boursiers, des bipèdes de talent, des mammifères de génie, des lorettes, des notaires et des canotiers. Je chauffe ma forge par le charbon, l'électricité et les rayons du soleil; attention, je coule la statue. C'est la statue d'un faux bonhomme, mon garçon.

Sapristi! voici un autre instrument; c'est un emporte-pièce. Tu mettrais une bêtise là-dedans qu'il en sortirait de l'esprit. Voilà un mot. Crac! Pointu comme un clou; un coup de marteau, et je l'enfonce dans le crâne épais des imbéciles. Regarde maintenant la belle médaille frappée à mon effigie; elle a cours dans toute l'Europe. Je la glisse dans un cylindre et j'ai un fil de fer. Je la lime, je l'aiguise, je la polis, c'est une lame. J'y mets un manche, je le sculpte, je le cisèle, c'est un poignard. Je le trempe dans l'acide sulfurique, je le plonge dans un bain de vitriol, il est empoisonné. Enfin, je le calibre, c'est le stylet meurtrier de l'ironie, et, à vingt-cinq pas, je le fiche en plein cœur des vieux mannequins comme un couteau chinois. Gare au cœur, ceux qui en ont!

Passons à d'autres exercices. Tu pleures. Tu as épluché les oignons du souvenir. Tu as peut-être trop bu hier; comme remède, de l'eau de seltz et du vin du Rhin, c'est excellent, quoique un peu cher. La vérité, cher ami, est dans un puits, mais elle sort du vin. Tu m'as dit que tu aimais cette femme, je change le décor de ton existence, et nous allons conjuguer ensemble la chanson d'un enfant du siècle de Marco :

Je l'aime,
Tu l'adores,
Elle t'idolâtre,
Nous nous embêtons bientôt ensemble,
Vous allez chacun de votre côté,
Et ils n'ont pas d'enfants.

Donc, crois-en ma vieille amitié. C'est absurde, mais au train des choses, dans dix-huit mois, tu passeras sur le Pont-Neuf, devant la statue d'Henri IV, sans ôter ta casquette. Je ne t'en blâme pas; cependant, une casquette te fera du tort pour entrer à l'Académie. Ne m'interromps pas. Je sais qu'Henri IV est le seul roi dont j'aie gardé la mémoire depuis ma rhétorique. Étudie froidement son histoire. Elle montre que ce monarque eut la grandeur d'âme de laisser entrer un fourgon de pain de quatre livres dans cette bonne ville de Paris, qu'il réduisait à la famine. Quelques pains de quatre livres pour 600,000 habitants, et pas de miracle par multiplication, c'est peu, mais il faut considérer que, moi, je ne les aurais pas laissé entrer. Ce qui m'étonne, c'est qu'il ne se soit pas mis dans la voiture. C'eût été un trait de génie renouvelé des Grecs, et j'admirerais les pains de quatre livres. Si son rêve, pourtant, se fût réalisé? quelle Saint-Barthélemy de poules! Mettre au pot cet idéal de la mère de famille épouvante l'imagination. Allons, sculpteur, pétris ton amour comme de la glaise, et sculpte ta douleur. Sèche tes larmes, sangle ton habit noir et fais le brave comme moi, pour la galerie. Moi, sapristi, Desgenais, je la mène joyeuse. Je fais les autres, mais pas à mon image, car le Créateur ne serait pas content de sa photographie. Je regarde le monde à l'envers, et je vis par curiosité. Je suis un sans cœur, un sceptique, un Méphistophélès, je fais pleurer les enfants, et je bois leurs larmes dans les crânes en pain de sucre des Parisiens de la décadence. C'est convenu, tu m'enchantes, c'est inouï, fantasque, horripilamment spirituel, et voilà que je pleure comme une vieille femme... Ce sont les oignons, vois-tu, c'est étourdissant, et il y a peut-être un peu de vertu sur la terre. Je ne doute pas de la vertu de cette jeune fille, elle est suffisamment pure pour te poser les vierges dans ton atelier. Avec des bains et de la parfumerie, elle fera son chemin du côté de la cascade du bois de Boulogne .... Tiens! voilà Marco; bonjour bonne fille, je te permets de fumer devant moi; je te présente ce jeune sculpteur; tu lui diras, Marco, que je suis, après toi, l'homme le plus vertueux du XIX[e] siècle, attendu que je soupe tous les soirs, et que je vois lever l'aurore tous les jours, à quatre heures du matin, jusqu'à ce que les balayeurs vous enlèvent tous au coin d'une borne, avec des trognons de salade et des carapaces de homard!...

J.

(1) Voir les numéros du 17 septembre et des 1er et 22 octobre.

LE CHASSEUR BRETON

Vous me demandez, mon cher ami, quelques lignes sur la chasse ici. Avec grand plaisir.

Un mot donc de cette pauvre Bretagne, où, Dieu me pardonne, on chasse du moins pour chasser, et non pour se faire voir.

Il est vrai que nous autres nous ne portons ni habits brodés, ni chapeaux galonnés, ni tout cet attirail fantaisiste qui fait que la plupart de nos *gentlemen* ressemblent à une gravure de modes.

L'uniforme du Breton est simple comme lui, et parfaitement en rapport avec ses mœurs et son caractère.

Une casquette dite *melon* couvre son chef. Cette casquette est quelquefois remplacée par un feutre, dont il est le plus souvent impossible de reconnaître la forme et la couleur.

Une blouse de toile blanche ou bleue, serrée à la taille par un ceinturon de cuir, recouvre son torse.

Le ceinturon est destiné à supporter le couteau de chasse, dont la forme antique et solennelle remonte sinon aux croisades, du moins au règne de Louis XIV.

J'ai l'air de plaisanter en disant que le couteau de chasse date du grand règne, et cependant rien n'est plus vrai, et si laid qu'il soit en apparence, je vous jure qu'il connaît le défaut de l'épaule et ne se trompe jamais de chemin.

Le comte de Kerl... ne chassait jamais qu'avec une sorte de *tranchelard*, ancien sabre d'abordage, je crois, dont la forme étrange et fantastique faisait le bonheur de tous les gamins du voisinage.

Son père, le marquis... aussi original que lui, chassait armé d'un *épieu*, en vrai châtelain du moyen-âge.

Des culottes de velours ou de peau de daim, retenues dans de grandes guêtres ou de fortes bottes à l'écuyère, complètent ce costume.

En disant complètent, je me trompe, car il y a deux objets que je dois mentionner encore, c'est la fameuse *peau de bique* qui couvre nos épaules et les *cuissards* de même provenance, destinés à préserver nos jambes de l'humidité et des épines.

Vous voyez que notre tenue n'est pas des plus élégantes; mais comme elle est commode, et comme elle laisse à nos moindres mouvements toute leur liberté d'action!

Dans de pareils vêtements on est chez soi, tandis que dans ces beaux habits tout dorés et *reluisant neuf*, on se trouve... fort mal à son aise.

Après avoir passé l'inspection des maîtres, passons à celle de leur monture.

Le cheval breton est le seul dont nous nous servions, parce que, seul, il est apte à supporter les fatigues que nécessitent la chasse dans un pays comme le nôtre.

Le cheval breton pur est généralement petit de taille, *rablé*, légèrement *ensellé*, assez bien campé sur ses jambes, et *forgeant* beaucoup en marchant. Il trotte mal, et galope comme un ange.

La fatigue est chose inconnue pour lui ; il fait trente lieues dans une journée, et le lendemain se trouve prêt à recommencer ; il est sobre et demande peu d'entretien. Il ne tient nullement au confort, et dort tout aussi bien à la lande que dans son écurie.

Ses mœurs sont douces et paisibles ; aussi préfère-t-il la paix à la guerre ; il est peut-être un peu paresseux de sa nature, mais une fois échauffé, c'est un foudre de guerre.

En thèse générale, il préfère le moulin à la chasse, et cependant ne refuse ni l'un ni l'autre.

Une fois sur la piste du gibier, le cheval s'anime peu à peu au son du cor, il galope, galope toujours plus rapide, et c'est à peine si l'on entend le bruit de son sabot frappant sur le sol. C'est le coursier fendant la nue de la ballade allemande.

Tayau ! tayau! coute à coute ! s'écrie le cavalier, et le cheval répond à cet appel par un hennissement sonore.

Il court ainsi tout une journée, et c'est à peine si, lorsqu'il rentre au logis, ses membres trahissent la fatigue qu'il ressent.

Mettez donc un cheval anglais à ses côtés, et vous verrez s'il sera capable de soutenir la lutte avec notre breton.

Il sera plus beau, plus leste et plus pimpant ; il dévorera l'espace au départ ; mais si l'on a oublié de *disposer des relais*, ce qui arrive toujours chez nous, lorsque viendra le soir, il rentrera à l'écurie la tête basse, heureux encore s'il n'est pas poussif et fourbu.

C. D'A.

LES ALMANACHS

M. MATHIEU LANSBERG DE LA DROME

« Qu'importent les pommes de terre, si
« les truffes ne sont pas malades. »

Celui-là a tous les ans le privilége de m'amuser plus que tous les autres. Je viens de feuilleter celui de 1865, D'abord, une note et un certificat à citer :

PAGE 20. — « J'autorise la reproduction de mes prédictions pour les mois de novembre et décembre 1864. Mais la reproduction, même partielle, de mes prédictions pour l'année 1865 est formellement interdite. »

Que va penser la société des gens de lettres ?

Puis un encouragement décerné *à M. Mathieu* (toujours de la Drôme), *prophète et martyr :*

« Monsieur, je suis heureux de vous informer que vos prédictions se sont admirablement réalisées. C'est avec enthousiasme que j'ai constaté, d'après vos calculs, que la toiture de ma maison a été enlevée, ma récolte entièrement perdue et saccagée. Nous n'avons pas encore eu, en 1864, d'incendie et de tremblement de terre, mais j'espère qu'en 1865 nous aurons cette joie. — Je ne souffre presque plus de mon rhumatisme depuis que je lis vos trois almanachs, le matin, à midi et le soir.

« Agréez, etc. »

Passons aux prédictions :

PRÉDICTIONS POUR 1865.

L'année 1865 aura 365 jours. Si elle était bissextile, elle aurait 366.

Le soleil se lèvera le matin et la lune le soir.

Les jours croissent comme les grenouilles et augmentent comme les loyers.

Il fera chaud l'été et froid l'hiver.

Aurai-je tort ou raison contre la sottise ou l'envie ? Les rivières et les fleuves sortiront-ils de leur lit? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

L'Observatoire me refuse communication de ses registres....

PRÉDICTIONS GÉNÉRALES.

Janvier. — M. Dennery donnera une féerie. Grands changements de décor. Elle aura de 11 à 174 représentations. (*Mais je n'affirme rien.*)

Février. — M. de Villemessant fondera 148 journaux, à la grande jubilation des abonnés, qui auront 6,000 fr. de rentes pendant leur vie et une statue après leur mort. (*Sous toutes réserves.*)

Mars. — Le marronnier des Tuileries fleurira. (*Mais je n'en mettrais pas ma tête à couper.*)

Avril. — La *Revue des Deux-Mondes* paraîtra le 1er et le 15 de ce mois. D'après mes observations atmosphériques, elle ne sera pas extraordinairement drôle.

Mai. — « Joli mois de mai,
« Joli mois des peintres,
« Quand reviendras-tu ? »

On verra au palais des Beaux-Arts de nouvelles études de chevaux exposés sans la garantie du gouvernement. (*Et sans la mienne.*)

Juin. — On ne prendra pas Jud. La *Revue des Deux-Mondes* continuera à paraître avec obstination le 1er et le 15 de ce mois.

Juillet. — On prendra des bains froids sur le littoral de la Méditerranée (*Voir le tableau indicateur des grandes marées.*) Celui qui naîtra sous ce signe sera doué d'un tempérament impétueux. Il saura plaire par son audace ; il sera la terreur de ses rivaux et l'esclave des belles. Il préférera le tumulte des camps au foyer domestique. Il moissonnera les lauriers de Mars et de Bellone pour en tresser des couronnes à Vénus. — Encore la *Revue des Deux-Mondes ?*

Août. — Je ne suis pas parfaitement fixé sur ce mois (*sic*). D'après les calculs barométriques, il y aura peut-être des décorations le 15. La *Revue des Deux-Mondes* profitera de cette solennité pour paraître une dernière fois.

Septembre. — Je ne puis rien affirmer pour les récoltes. J'écris pour les marins et les marchands de chevaux. Les seigles seront rentrés.

Octobre. — Le 15, numéro d'adieu de la *Revue des Deux-Mondes.* Terme des gros loyers. Il y a des locataires qui seront en retard.

Novembre. — Sinistres dans l'Atlantique. Alexandre Dumas fera 173 volumes. On devinera un rébus de l'*Illustration* à Carcassonne.

Décembre. — Je vois dans toutes les latitudes du globe terrestre des tambours, des facteurs, des concierges et des porteurs d'eau demander des étrennes.

Encore une fois, je n'affirme rien !!!

MATHIEU DE LA DROME.

Pour copie : J.

Un peu de Finance

La crise règne toujours à Paris avec une intensité inconnue depuis longtemps ; la cherté excessive de l'argent menace de se prolonger, et à ce malaise s'ajoutent encore les craintes relatives à la prochaine liquidation, qui empêchent toute reprise.

En Angleterre, la situation commence à s'améliorer; la crise, qui était spéciale, est presque passée et les conséquences semblent s'atténuer chaque jour.

Les derniers cours de la Bourse de Paris sont encore bien faibles :

Rente 3 0/0 à 64,55.— Crédit foncier à 1147.— Crédit mobilier à 876. — Orléans à 910. — Nord à 972. — Est à 495. — Lyon à 887. — Midi à 585.— Immobilière à 425.— Italien à 65,30. – Mexicain 49 3/4.

Ce sont de véritables cours de panique.

Pour se faire une idée de l'amoindrissement de la fortune publique par suite de la crise actuelle, on n'a qu'à considérer que la valeur de la Rente sur l'Etat a diminué, depuis six mois, de plus de 369 millions de francs

Les valeurs de banque et de chemins de fer ont également subi une énorme dépression, à l'exception de la Banque de France, qui fait dans cette crise de gros bénéfices.

Les ventes des titres, destinées à être suivies de livraison, doivent être terminées, et devraient être suivies de reprises ; mais ce qui manque le plus, ce n'est pas le capital, c'est la confiance. En effet, les capitalistes gardent leur argent, et s'ils le placent, ce n'est pas dans les valeurs publiques et industrielles, qui donnent 5 à 7 p. 100 au plus, tandis qu'on paie 12 p. 100 l'argent en banque.

L'événement de la semaine est la baisse de la Banque néerlandaise, qui était, il y a quelques semaines, à 575, et qui est tombée à 395, et l'Italien qui se trouve à 62 30.

Les embarras financiers de l'Italie pèsent lourdement sur notre marché. Le nouveau ministre des finances, M. Sella, qui se trouve en face d'un énorme déficit, dans un moment où les bons de Trésor ne peuvent plus se négocier, vient, dit-on, de vendre au Crédit Mobilier pour 100 millions de biens domaniaux, et à la maison Rothschild les chemins de fer de l'Etat On ajoute que le premier de ces marchés est définitif, et que le second n'attend plus que l'approbation du Parlement italien pour être exécuté.

Le bilan de la Banque de France du 27 octobre 1864 se solde en 1206 millions, contre 1193 millions de la semaine précédente :

Encaisse — fr 272,826,218.
19 millions d'augmentation.
Portefeuille — fr 591,882,251.
30 millions de diminution.
Avances sur Rentes — fr. 24,937,950
1 million de diminution.
Avances sur titres de Chemins de fer — fr. 47,208,900.
Billets en circulation — fr. 740,767,475.
21 millions de diminution.
Comptes-courants des particuliers — fr. 124,872,309.
8 millions de diminution.

Le chiffre des billets en circulation présente une singularité qu'il nous est difficile d'expliquer. La Banque n'a que des billets de fr. 50, de fr. 100 et de multiples de fr. 100; comment la Banque s'y est-elle prise pour émettre, en billets, la somme de 740,767,475 francs? Je dis : sept-cent-quarante millions, sept-cent-soixante-sept mille, quatre-cent-soixante et **quinze francs** !

DE FOR.

CHOSES ET AUTRES

La semaine dernière, on pouvait lire dans tous les journaux :

« Dimanche, au Pré-Catelan, ascension de l'*Aigle*, ballon colossal, qui cube 14,000 mètres, 8,000 de plus que le *Géant*. Godard et Mlle Blondin seront les héros de cette fête de famille.

Et deux lignes plus bas :

« Dimanche, à l'Hippodrome, ascension de l'*Aigle*, etc., etc...»

Il faudrait pourtant s'entendre : A la rigueur, on comprendrait que Mlle Blondin pût se trouver en deux endroits à la fois. Quant à Godard, tout le monde aujourd'hui s'appelle plus ou moins Godard. Mais le ballon l'*Aigle* ?

—

C'est le 28 de ce mois que le théâtre Saint-Germain ouvre ses portes aux étudiants et aux marchands de chiffons. Le double public du pays Latin et du quartier Saint-Marceau, doit à cette heure assiéger l'entrée de la nouvelle salle. La première qu'ait dressée la liberté des théâtres. Le devoir de tout homme de bien est d'applaudir à cet effort. Que diable, messieurs, un peu de courage; on peut bien passer les ponts une fois dans sa vie... d'autant mieux que ce n'est pas pour aller à l'Odéon.

—

L'Odéon... il est en joie; il tient de nouveau son *Marquis de Villemer*... ses *Pilules du diable* à lui..... George Sand, La Rounat, je ne sais plus qui encore, assistaient, cachés au fond d'une loge, à la première représentation de la reprise. La pièce a paru tout particulièrement ennuyer madame Sand. Mais quel succès ! Décidément les Français ne se lassent pas facilement. On peut leur servir impunément le même plat pendant bien des jours. Recette recommandée aux directeurs. Avec trois drames par an, toujours le même, l'Odéon s'en tirera.

—

M. de Girardin publie un ouvrage : le *Spectre noir*, M. de Girardin va lire au Théâtre-Français une pièce, intitulée : le *Supplice d'une femme*, M. de Girardin saurait-il écrire ?

—

Les lorettes envient fort les grandes dames ; mais les grandes dames n'envient pas moins les lorettes. Pardon pour cette impertinence. Je parle d'une certaine envie... d'une envie pas du tout compromettante, et qui n'a d'autre résultat que d'inspirer à deux écrivains l'idée d'en faire un acte charmant pour le Gymnase. *Les Curieuses*. Cela précédait le *Ménage en ville*, de Barrière. Il y a de jolies choses dans ce *Ménage en ville;* mais franchement Balzac a fait mieux. Un je ne sais quel parrain gâte toute la comédie. Ce diable de parrain, qui sert de *Deus ex machinâ*, prend sur son dos les fredaines de son filleul; et les *Merci! mon Dieu* ont le droit de pleuvoir. Je sais des impossibilités fort admissibles, fort charmantes; vous aussi, lectrice... mais ce parrain... que dites-vous là, sérieusement, que dites-vous de ce parrain ?

—

On a distribué des récompenses aux jeunes gens dont vous avez pu voir les tableaux sur le quai, dans un grand bâtiment, qui s'appelle d'ordinaire l'*Ecole des Beaux-Arts*. Comme vous serez peut-être étonné qu'on récompense ces choses-là, je vous apprendrai qu'ici les couronnes n'engagent à rien. C'est une simple prière de ne pas recommencer. C'est ainsi qu'on donne la croix de commandeur à un général de brigade, mis à la retraite.

—

Une nouvelle revue... Le *Palamède Français*. On ne s'occupera dans ce journal que d'échecs, de whist et de piquet. Ce sera bien amusant!

—

La mode, chère madame, est aux ceintures almées. Ce sont de larges rubans, bordés de neige. Cela se drape à l'Orientale. D'où le nom : *Almées*. Si vous craignez que lesdites ceintures ne vous fassent ressembler à une pensionnaire qui est la première de sa division, il n'en faut point mettre. Mais il n'est pas toujours désagréable d'être prise pour sa fille.

—

Le Cirque a deux éléphants. Ils sont presque aussi jolis que les hippopotames du Jardin des Plantes. J'ai dit : presque... car on ne peut exiger l'impossible.

—

M. Renan part pour la Palestine. On lui prête l'intention d'errer pendant trois mois dans les plaines de Nazareth, afin de s'assurer si réellement on y peut faire des miracles, et si lui-même allait en opérer... qui serait attrapé ?

—

Avez-vous été voir l'*Homme fossile?* Cet homme est un marin conservé dans du *guano*, c'est hideux. J'aimerais mieux pour ma part n'être pas conservé du tout. — La statue d'empereur qu'on vient de découvrir à Rome, et qui s'est conservée beaucoup plus longtemps, est une nouvelle preuve de la supériorité de l'art sur la nature.........

—

La comédie d'Augier s'appellera décidément *Maître Guérin!* c'est le destin. Le dernier titre choisi est toujours le plus mauvais.

—

Il est question d'englober dans le département de la Seine le département de Seine-et-Oise. Paris va bien. Il y a quelques années, Paris dévorait sa banlieue. Voilà l'ogre mis en train, qui commence à manger les départements. Si j'étais Strasbourg, je ne serais pas sans inquiétude. Il est temps que Nadar trouve un moyen de locomotion aérienne... pour les gens qui aiment la campagne.

—

Encore la *Liberté des Théâtres*. Après le Théâtre Saint-Germain, il est question de fonder un Théâtre Religieux à Paris. Où ? quand? comment? pourquoi faire? Voilà la question. C'est un mystère, mais les *Mystères* font partie d'un théâtre religieux bien conditionné.

Ce théâtre ne sera pas une *Malle de voyage* comme le Châtelet, une *Cage à perroquets* comme les Italiens, un *Débarcadère* comme le Nouvel Opéra, une *Tabatière* comme les Folies-Marigny, un *Cube* comme l'Odéon, un *Carton à chapeau* comme le Palais-Royal, une *Commode à tiroirs* comme les Bouffes, un *Manége* comme l'Hippodrome, ou *Caserne de gendarmerie* comme le Théâtre-Lyrique. Le Théâtre Religieux affectera la forme d'une église d'architecture gothique. L'orchestre se composera d'un orgue à cent tuyaux, grandes eaux d'harmonie, douze serpents et une petite sonnette. La galerie supérieure de circulation formera l'amphithéâtre. Les petites chapelles latérales seront remplacées par des baignoires grillées, et l'éclairage au gaz par des cierges.

—

Voici un extrait du Règlement :

1o Un carillon de douze cloches annoncera l'ouverture des bureaux ;

2o Une tenue de deuil est de rigueur à l'orchestre.

Trois coups de sonnette annonceront les changements de décor.

3o La *Gazette de France*, le *Monde* et l'*Union* sont les seuls journaux dont la vente est autorisée dans l'intérieur de la Salle ;

4o Les critiques prendront le titre de *Frères-Fouetteurs* du théâtre, et se mettront au banc-d'œuvre ;

5o Le foyer des acteurs sera à la sacristie.

6o Toutes les pièces du répertoire seront imprimées par Mame et Cie, à Tours, et revêtues de l'approbation de la fabrique du théâtre.

7o Aucun sujet d'amoure, de sentiment ou de passion, ne sera admis à l'examen du directeur, lors bien-même que ledit sujet d'amour, de sentiment ou de passion entraînerait forcément mariage à la fin de la pièce.

8o Le théâtre est placé sous le patronage de Sainte-Geneviève, et l'Administration tombera en quenouille.

9o Les entr'actes seront remplis par des cantiques exécutés par des candidats à la Chapelle-Sixtine.

10o Les ouvreuses porterons un costume sévère et désagréable.

11o Les contrôleurs auront les épaulettes, le baudrier et la hallebarde.

12o On quêtera souvent.

13o Le théâtre sera fermé les Dimanches et Fêtes, pendant les Quatre-Temps et Vigile et toute la durée du Carême. — Abonnements de famille. — Séance en ville, etc, etc.

X.

—

Voici maintenant ce programme d'ouverture :

LE CONVOI DU PAUVRE

Pantomime exécutée par un chien du Mont Saint-Bernard.

LA MORT DU SIEUR DE VOLTAIRE

ou le repentir d'un philosophe.

TARTUFFE A L'INDEX ET LA VIE DE JÉSUS

Petit auto-da-fé de famille avec feux de Bengale.

LES 12 HEURES DU CHRÉTIEN, FÉERIE.

LE CHRÉTIEN DANS LE CIRQUE

ou le lion à jeun et la mère de famille.

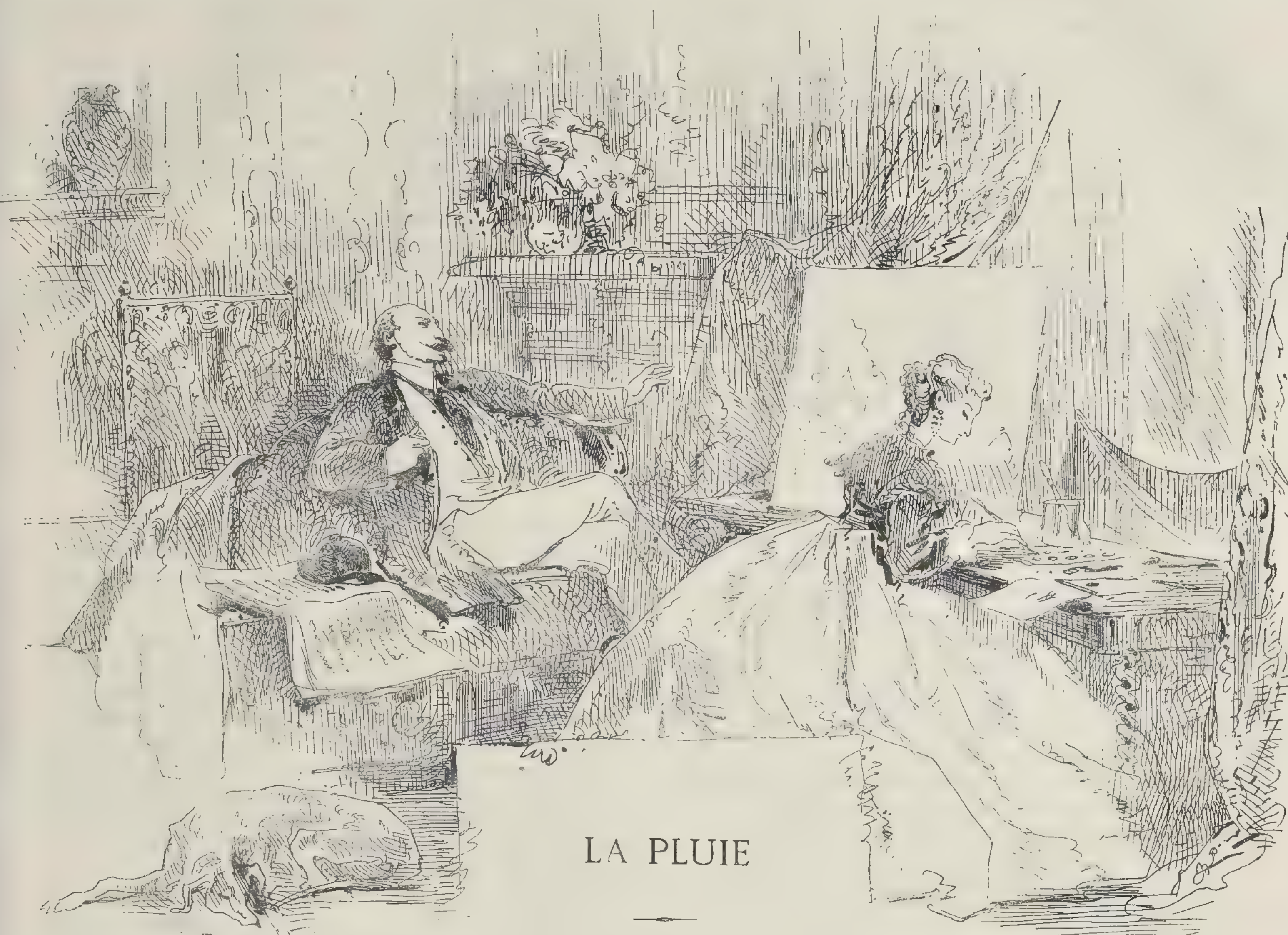
N. B. — Le jeune Daniel se promènera autour de la cage.

—

A la lecture de ce programme, on assure que M. Veuillot s'est écrié : « J'en suis comme une petite folle ! »



Le Propriétaire-gérant, MARCELIN. Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange Batelière.



LA PLUIE

(Un petit salon au rez-de-chaussée, donnant sur le parc.)

LA MARQUISE, *peignant à l'aquarelle.* — LE COMTE, *feuilletant un journal.*

LA MARQUISE. — Eh bien, vous êtes aimable de venir vous ennuyer avec moi... Est-ce qu'il pleut toujours ?

LE COMTE (*À la fenêtre*). — Oui, madame.

LA MARQUISE. — Moi qui voulais monter à cheval ce matin... heureusement la peinture est une distraction. Comment trouvez-vous ce lys ?

LE COMTE. — Mais... ravissant.

LA MARQUISE. — Faites-moi l'aumône critique, voulez-vous ?

LE COMTE. — Heu ! heu !... entre nous, ce lys a l'air d'un joli cornet de papier.

LA MARQUISE. — Monsieur l'insolent... vous feriez mieux de retourner à votre journal...

LE COMTE. — Il est plein de choses désagréables, ce journal, des accidents... Vous cherchez quelque chose, madame ?

LA MARQUISE. — Je ne vois plus mon pinceau, le tout petit... Ah ! le voilà... Mon Dieu, est-ce la pluie qui fait ce bruit-là ?

LE COMTE. — Oui, madame.

LA MARQUISE. — Avez-vous remarqué, comte, qu'il ne pleut pas une seule fois dans ce pays sans qu'on rencontre un stupide paysan qui trouve le moyen de vous parler des biens de la terre ?

LE COMTE (*distrait*). — Oui. madame.

LA MARQUISE. — Les biens de la terre se porteraient-ils plus mal si la pluie voulait bien se donner la peine de tomber la nuit ?... Qu'est-ce qu'il y a donc de si intéressant dans le journal, que vous ne m'écoutez pas ?. . A propos, comte, ne m'a-t-on pas appris que vous alliez partir ?...

LE COMTE. — Hélas, oui, madame ; c'est un projet dont j'ai le plaisir de vous entretenir depuis un mois.

LA MARQUISE. — Et comme je vous vois rester tous les jours, je m'y suis habituée.

LE COMTE. — C'est vrai ; mais, cette fois, ma résolution est prise et mon départ est irrévocable.

LA MARQUISE. — Vous resterez bien encore un peu, — à la demande générale ?

LE COMTE. — Non, madame, et comme je me défie même de mes résolutions, j'ai brûlé mes vaisseaux.

LA MARQUISE. — Quels vaisseaux ?

LE COMTE. — J'ai expédié mes bagages à Paris.

LA MARQUISE. — C'est la troisième fois, si je ne me trompe... Vous en serez quitte pour les faire revenir.

LE COMTE. — Je suis bien décidé à partir.

LA MARQUISE. — Vous êtes sûr ?

LE COMTE. — Oui, madame.

LA MARQUISE. — Mais quels sont vos motifs ?

LE COMTE. — J'en ai beaucoup.

LA MARQUISE. — Vous n'aimez pas la campagne ?

LE COMTE. — En effet, dans la disposition d'esprit où je me trouve, j'ai besoin de bruit, de mouvement, d'agitation, de tumulte... La cam-

pagne, l'odieuse campagne, me pèse comme un manteau de plomb sur les épaules.

LA MARQUISE. — Comment arrangez-vous cela, mon Dieu? Hier encore, vous disiez avec transport que vous adoriez la campagne?

LE COMTE. — C'est vrai. Je suis le plus malheureux des mortels.

LA MARQUISE.—Vos paroles sont pleines d'exaltation. Vous extravaguez un peu, convenez-en?

LE COMTE — Je l'avoue, madame. Est-ce que je vous effraie?

LA MARQUISE.—Pas encore, mais nous n'en sommes pas loin. Tenez, à dire la vérité, je suis de votre avis. La campagne est un préjugé et je commence à m'en lasser d'une façon toute particulière. La lecture m'ennuie, la musique m'ennuie, la promenade m'ennuie, les paysans m'ennuient,la solitude, la société, tout m'ennuie. Je me porte si bien que je voudrais être malade pour me distraire un peu. J'ai envie de m'en aller avec vos bagages. Quand vous êtes venu dans ce pays alpestre de la Franche-Comté, je passais ma vie à pêcher à la ligne. Mes heures de joie étaient l'arrivée d'une lettre de Paris ou de mon journal de modes. Hier, je me suis levée à trois heures du matin, et j'ai vu le même soleil se lever au sommet de la même montagne.

LE COMTE. — Cette affirmation est inutile pour que je croie à votre vertu, madame. Malgré Jean-Jacques, le lever de l'Aurore m'a toujours semblé d'un médiocre intérêt.

LA MARQUISE. — Voila toute la gaieté que vous avez sur vous, comte?

LE COMTE.—Je constate avec regret que je suis un être insociable; je vous en présente toutes mes excuses, et c'est encore une des nombreuses raisons qui militent en faveur de mon départ.

LA MARQUISE. — Eh bien, allez-vous-en!

LE COMTE. — Je prendrai le train-express de 9 heures 15 minutes ce soir, et je serai demain matin à Paris à sept heures et demie.

LA MARQUISE. — Et que pourrez-vous bien faire à Paris à sept heures du matin?

LE COMTE. — Je n'en sais rien, madame. Je regarderai ouvrir les boutiques.

LA MARQUISE. — Voilà que vous redevenez lugubre. La tristesse est contagieuse, et vous me donnez des idées noires.

LE COMTE. — Je ne demande pas mieux que de changer de conversation. Si vous voulez bien m'apprendre comment on portera les manteaux cet hiver?

LA MARQUISE. — Sur les épaules, je suppose. Non content de ne pas être divertissant, voilà que vous frisez l'impertinence, monsieur l'homme ténébreux.

LE COMTE. — On est comme on peut, madame. Jusqu'ici, je m'étais laissé dire que les femmes ne se plaisaient qu'aux conversations de chiffons et de petites choses.

LA MARQUISE. — Et moi, monsieur, j'ai remarqué que les jeunes hommes étaient beaucoup trop sérieux pour leur âge. Il n'y a plus que les vieillards qui sachent être aimables et spirituels.

LE COMTE. — Ne doivent-ils pas se faire pardonner d'être des vieillards?

LA MARQUISE. — J'ai des goûts moins futiles que vous ne supposez... N'y a-t-il plus rien dans le journal?

LE COMTE. — Pardonnez-moi, madame... *Nouvelles de l'Étranger*... La bande de Fra-Diavolo joue l'opéra comique dans les provinces de Naples.

LA MARQUISE. — Mon Dieu, moi qui ai toujours peur la nuit!

LE COMTE. — Tant pis, madame, pourquoi êtes-vous veuve? Il y a une fable de La Fontaine sur ce sujet-là.

LA MARQUISE. — Heureusement que les dogues font bonne garde.

LE COMTE. — Faire garder son logis par des chiens, c'est connaître les hommes.

LA MARQUISE. — C'est qu'il y a des voleurs qui ont l'air très comme il faut.

LE COMTE. — Le crime n'exclut pas l'élégance... (*Lisant.*) La statistique ouvre les yeux... Elle a constaté huit incendies, cent quarante-sept assassinats dont quatre-vingt-cinq ont occasionné la mort. . Ah! un joli petit crime pastoral... Une jeune bergère de Sologne, dix-sept ans, blonde, qui a assassiné sa compagne, et qui s'est parée de son bonnet pour briller à la fête du village... C'est tout-à-fait dans la manière de monsieur de Florian.

LA MARQUISE. — Monsieur, vous me rendrez folle.

LE COMTE. — Je fais tout ce que je peux, madame... Est-il bien nécessaire que je vous dise à combien de degrés monte le thermomètre de l'ingénieur Chevalier?

LA MARQUISE. — Non, monsieur.

LE COMTE.—Madame, je lis ici qu'il y a énormément de prunes cette année dans le Périgord. On les sème comme des perles... Un événement affreux vient de jeter la consternation dans la commune de Belleville ..Voilà cinquante mille personnes consternées d'un seul coup de plume.

LA MARQUISE. — Eh bien?

LE COMTE. — Encore un incendie occasionné par l'imprudence...

LA MARQUISE. — ... Des parents qui laissent des allumettes entre les mains de leurs enfants.

LE COMTE. — Non, madame, par l'imprudence des enfants qui laissent des allumettes entre les mains de leurs parents. C'est un mari qui a voulu se débarrasser de sa femme... Voici maintenant que le dégoût de la vie fait de fréquents ravages dans le département de la *Charente*. Le mal a gagné sa sœur, la *Charente-Inférieure*, qui commence à être infestée de cette abominable monomanie. J'aime beaucoup ces phrases vertueuses. Un journal qui dit ces joyeusetés morales coûte cinquante-quatre francs par an! Dix lignes plus loin, une jeune fille s'est précipitée de la hauteur d'un quatrième étage, la tête en bas... par respect pour les mœurs, sans doute.

LA MARQUISE. — Vous faites maintenant l'apologie du suicide?

LE COMTE. — Loin de là, mais je ne pense pas qu'il soit une lâcheté, voilà tout. Je crois même qu'arrivé à un certain degré de souffrance, un homme peut disposer librement de sa vie.

LA MARQUISE. — Vous devriez bien vous suicider un peu.

LE COMTE. — Ma coupe d'amertume ne déborde pas encore, madame. Je réfléchirai... Ah! voici qui est réellement gai... Deux processions se sont rencontrées dans la chapelle d'un petit village d'Allemagne. L'une venait demander de la pluie et l'autre du beau temps.

LA MARQUISE. — Vous ne croyez pas aux miracles?

LE COMTE. — Je suis très-religieux, mais je me défie un peu des miracles qui commencent au sommet d'une montagne pour finir en police correctionnelle.

LA MARQUISE. — Je dirai cela à votre tante Angélique.

LE COMTE. — Non, madame, je vous en prie. Sérieusement, vous lui feriez de la peine.

LA MARQUISE. — Vous n'avez pas le courage de votre opinion.

LE COMTE. — Madame, encore une éruption du Vésuve... Je me suis souvent demandé comment Pline avait pu se laisser ensevelir vivant par ce volcan ridicule?

LA MARQUISE — En quoi le Vésuve est-il un volcan ridicule, je vous prie?

LE COMTE. — C'est mon opinion. Je le connais très-bien. Quand ses accès le prennent, il se remue un peu pour prévenir ses voisins. Les timides s'en vont. Ceux qui connaissent son caractère et ses habitudes attendent une deuxième sommation qui est toujours respectueuse. J'avais pour compagnon de voyage un jeune Anglais qui lut cette phrase dans son journal : *Le cratère a parlé.* « Eh bien, je vais causer avec

lui. » Sur ce, l'Anglais se met en route, s'assied au bord du cratère, et lui dit : *Vésuve, vous crachez un peu de soufre et vous faites moins de fumée qu'un Allemand avec sa pipe ; vous êtes un volcan ridicule, et je ne veux pas m'en aller*. Il en est mort.

LA MARQUISE. — Pauvre garçon... Parlez-moi donc de quelque chose qui soit plus récréatif.

LE COMTE. — La mode est aux mémoires, si j'en crois les annonces de ce journal. Si vous le désirez, je vous raconterai l'histoire de ma vie.

LA MARQUISE. — A la bonne heure. Depuis que vous êtes mon plus proche voisin de campagne, je vous reçois comme un ami, sur la recommandation de votre mère et de votre tante, et puisque vous allez me quitter, l'occasion peut être favorable pour lier connaissance.

LE COMTE. — Voici, madame, mon histoire. Elle ressemble à celle des peuples heureux, et elle n'est pas intéressante. D'abord, je vous demanderai la permission de passer mon âge sous silence.

LA MARQUISE. — A votre place j'en ferais autant.

LE COMTE. — C'est à cause de ma tante Angélique.

LA MARQUISE. — Oui, je sais, vous êtes né le jour de son mariage, et vous lui tenez lieu d'extrait de naissance.

LE COMTE. — Précisément ; j'ai vu le jour à minuit, du côté de la Lorraine, par là, dans une espèce de petite localité dont le nom n'est marqué sur aucune carte...

LA MARQUISE. — C'est humiliant; mais si vous continuez ainsi, il y aura un peu d'obscurité dans votre récit.

LE COMTE. — Je tâcherai d'être plus clair dans la suite, madame. Si j'avais pu choisir le lieu de ma naissance, j'aurais voulu venir au monde en pleine mer. Cela tient à ce que je n'ai jamais bien compris la question des nationalités. Je comprends qu'on préfère être né en France plutôt qu'en Sibérie ; cependant je vois tous les peuples se chamailler pour la suprématie. Il n'est pas un roi de quatre malheureux paysans qui ne se proclame chef de la plus puissante nation du globe, et pas de cabaret où il n'y ait eu des bouteilles cassées en l'honneur de tous les pays.

LA MARQUISE. — Passons à l'histoire moderne.

LE COMTE. — J'y arrive, madame. Il me serait difficile de remonter le cours des âges pour établir ma généalogie, et je n'en suis pas fâché. Ceux qui peuvent étudier leur histoire ont dû quelquefois en trouver d'assez désagréables. On ne doute jamais de la vertu de sa mère et de sa grand'mère, mais à partir de là, c'est une autre question. Sans aller bien loin, mon trisaïeul, madame, était un fieffé gredin; j'ai découvert cela.

LA MARQUISE. — Qu'est-ce qu'il a donc fait ?

LE COMTE. — C'était un puissant seigneur, doux comme un agneau, et qui n'aurait pas tué une mouche, mais qui faisait pendre tous ceux qui passaient armés dans ses domaines,

LA MARQUISE. — C'est très édifiant.

LE COMTE. — N'ayant pu régler ma vie à ma façon, le hasard, la Providence a voulu que j'aie une mère excellente. Jusqu'à l'âge de dix-sept ans, sous l'œil d'un précepteur idéal, j'ai vécu au milieu d'un cercle de femmes de différents âges. Quelques-unes étaient jolies, toutes étaient spirituelles. Sifflé dans cette volière, j'aurais pu entrer dans un couvent de jeunes filles à l'âge où mes camarades portaient l'épaulette.

LA MARQUISE. — Vert-Vert ?

LE COMTE. — Oui, madame. Un jour, mes gardes du corps crurent apercevoir sur ma lèvre l'ombre d'une moustache. Cette découverte jeta le plus grand trouble dans la communauté. Des mesures sévères furent prises, la surveillance devint plus active, ma mère refusait de croire à la fatale nouvelle ; enfin, madame, les moustaches se dessinaient ; il fallut se rendre à l'évidence, la désolation était générale, et les moustaches poussaient toujours.

LA MARQUISE. — Alors, monsieur Vert-Vert, on commit l'imprudence de vous laisser monter sur un bateau à vapeur, où vous avez fait connaissance avec des officiers de hussards ?

LE COMTE. — A peu près. Ma mère m'envoya à Paris chez un oncle avec force larmes et recommandations. Mon oncle m'adressa un beau discours qui se termina par la péroraison suivante : « Mon camarade, » tu me parais être très-savant pour ton âge, mais tu manques de l'ex- » périence nécessaire pour mettre en pratique les belles choses que » tu as apprises. En conséquence, tu vas me faire le plaisir de fré- » quenter des jeunes gens de ton âge, de courir la ville, de te battre » un peu en duel, de dépenser beaucoup d'argent, et, au besoin, de » faire des dettes que je paierai religieusement. Moyennant quoi, je » te mets la bride sur le cou en te donnant ma bénédiction, et tu » seras un gentilhomme accompli. » J'ai suivi ses conseils avec assez » de succès. »

LA MARQUISE. — Vous êtes modeste.

LE COMTE. — Et fort instruit, madame. J'ai du bien, de la naissance, mes amis disent que j'ai quelque esprit ; mais celle de mes qualités dont je fais le plus de cas, c'est ma modestie.

LA MARQUISE. — Très-bien.

LE COMTE. — Car la modestie est une vertu tout à fait négative, et qui consiste simplement à ne pas dire tout haut aux autres ce qu'on pense tout bas de soi. Vous ne dites pas : Je suis jeune, je suis jolie, j'ai beaucoup d'esprit, mais vous le pensez, — et moi aussi.

LA MARQUISE. — A votre aise.

LE COMTE. — Mon Dieu, je vous raconte mon histoire. A quoi bon ne pas dire la vérité ? Il est si simple de se taire. Les mensonges inutiles n'ont pas d'excuse.

LA MARQUISE. — Voilà une belle morale !

LE COMTE. — Je passerai sous silence les détails de mes années d'apprentissage qui sont un peu accidentées.

LA MARQUISE. — Comme les romans. C'est toujours la même chose, n'est-ce pas ?

LE COMTE. — Mon Dieu, oui, madame. J'avais vingt ans, quand ma cousine se maria.

LA MARQUISE. — Madame d'Argine? L'aimez-vous encore, au moins ?

LE COMTE. — Je l'aime comme cousine.

LA MARQUISE. — Vous ne l'avez jamais aimée autrement.

LE COMTE. — C'est possible, j'étais si jeune.

LA MARQUISE. — Et vous n'avez rien fait pour guérir ?

LE COMTE. — J'ai cru d'abord que j'en mourrais dans un délai qu'il est impossible de déterminer. Ensuite, je me suis plongé dans cet océan que les poëtes appellent les plaisirs d'une heure. J'ai fait toutes les folies imaginables... Eh bien! au bout de toutes ces folies, de tous ces plaisirs, je n'ai trouvé que déception et lassitude ; beaucoup de bruit, beaucoup d'argent pour des semblants de bonheur qui ne satisfont pas même notre vanité. L'éducation première ne s'efface jamais en nous. Je me suis pris souvent à regretter l'intérieur tranquille où s'était écoulé mon enfance ! Peu à peu, lassé de cette vie factice, j'en suis revenu à mon point de départ, et me voilà de nouveau sage comme *Vert-Vert*, avant le bateau à vapeur.

LA MARQUISE. — Il ne vous reste plus qu'à vous marier maintenant.

LE COMTE (*avec un soupir*). — Ah ! j'y pense souvent.

LA MARQUISE. — Mais si vous y pensez jusqu'à soixante-dix ans ?

LE COMTE. — Je me marierais bien ; mais il faudrait que je pusse me marier tout de suite, sans que j'aie le temps de me crier *gare*. Ce qui m'effraie, ce n'est pas le mariage ; c'est d'aller régulièrement en

AU CHATEAU — UN WHIST D'AUTOMNE



— Ma petite Marie, la baronne tousse, le curé dort, le docteur baille, le général va commencer à raconter ses campagnes, vite un whist.



— Monsieur le curé, voulez-vous être le quatrième?
— Chère enfant, seulement si je suis nécessaire. Je prendrai cela en esprit de pénitence.



— Général, une place de quatrième effraierait-elle votre courage?
— Je n'ai, mademoiselle, qu'une crainte au monde, celle de ne pas vous plaire.



— Chère madame, soyez donc assez aimable pour faire la quatrième au whist de ces messieurs.
— Ma toute belle, je n'y tiens en aucune façon, mais je ne voudrais pas faire manquer la partie.



— Mon bon docteur, il y a déjà trois personnes atteintes de la maladie du whist, je vous ai réservé cette place de quatrième; on réclame vos soins.
— Je veux vous prouver tout mon dévouement, chère mademoiselle, j'essaierai cette cure.



— Enchanté, chère baronne, d'être votre partner.
— Et n'oubliez pas, général, d'enchaîner comme jadis la victoire à nos drapeaux.



ENGAGEMENT DE L'ACTION

LE DOCTEUR. — Mesdames et messieurs, souvenons-nous que whist veut dire silence.
LA BARONNE. — Vite, nous ne sommes pas ici pour nous amuser.
LE CURÉ. — Un peu de modération, ici j'ai charge d'âmes.
LE GÉNÉRAL.— A vous à donner, Curé. *Cedant arma togæ.*



On dirait que le docteur a quelques atouts.



Et une longue couleur.



Avec un partner qui a quelques cartes.



Avec une figu[re] comme cela auta[nt] dire votre jeu.



Passe difficile pour le général :

Rien à douze.



— Et la treizième qui est un sept, un joli petit shlem!



— Comment, général, je vous fais une invite à cœur, et vous donnez du pique!



— Mon cher général, vous baissez, car nous avo[ns] été battus, et par qui? par le docteur, qui n'a jam[ais] su jouer, et le curé qui est une mazette.

habit noir pendant trois mois chez les parents d'une jeune personne qui m'éplucherait comme une noix, de porter des papiers à une mairie, d'être affiché derrière un grillage et tambouriné dans tous les journaux, de répondre à toutes les observations de mes amis et connaissances, d'acheter une corbeille, des tas de meubles...

LA MARQUISE. — Oui, en effet, c'est effrayant.

LE COMTE. — Je sens bien que je traîne au hasard une existence désolée, sans foyer, sans but, sans affection...

LA MARQUISE. — Oh! comte, je vous en prie, répétez-moi donc encore cette belle phrase-là?

LE COMTE. — ... Une existence désolée, sans foyer, sans but, sans affection.

LA MARQUISE. — C'est très-bien, ce que vous dites-là.

LE COMTE. — Et puis, franchement, dussé-je mourir célibataire, je ne m'exposerai plus à faire ce qui s'appelle une déclaration.

LA MARQUISE. — Vous en avez donc fait beaucoup?

LE COMTE. — C'est-à-dire... oui, madame, j'en ai fait beaucoup.

LA MARQUISE. — A la bonne heure, vous êtes franc... Mais ne pourriez-vous pas trouver une femme qui vous éviterait une bonne partie des préliminaires?

LE COMTE. — Eh! madame, quelle femme consentirait à unir sa destinée à la mienne, et m'aiderait à accomplir ce dernier acte d'aberration?

LA MARQUISE. — Moi, si vous voulez.

LE COMTE. — Ah! madame, ayez pitié de moi, et ne vous moquez pas ainsi du plus sincère de tous vos amis.

LA MARQUISE. — Je parle très-sérieusement.

LE COMTE. — Au nom du ciel, madame, qui vous a fait deviner mon amour?...

LA MARQUISE. — Que voulez-vous, cher comte, la pluie...!

. . . .

CHARLES JOLIET.

UN MOT SUR NICE, MARSEILLE ET TOULON

..... Nous quittons Paris jeudi 27 octobre, à huit heures, et ce voyage trop rapide commence sous d'heureuses auspices, puisqu'au moment de monter en wagon nous rencontrons Alexandre Dumas, qui se rend à Marseille pour monter au Grand-Théâtre les *Mohicans de Paris*. De Paris à Lyon, dans la nuit profonde, le voyage est silencieux, et l'auteur des *Mousquetaires*, qui se laisse difficilement aller au sommeil dans un bon lit, mais qui n'a jamais négligé l'occasion de s'assoupir dès qu'il a quitté la plume, assis sur un fauteuil ou au repos, accoudé à une table, s'endort du plus profond sommeil. Nous traversons Lyon, la ville assise entre deux fleuves; le temps est triste, froid et humide. La pluie détrempe les quais, et des canuts vertueux longent à taton les quais, s'avançant obliquement contre l'ouragan. — Le jour se lève hypocritement; voici Vienne la Romaine, Valence, Montélimart, Orange, Avignon avec sa ceinture de fortifications moyen-âge et son Vatican.

A Arles, les terres se calcinent et les tons négatifs de la terre du Nord font place aux terres de Sienne du vrai Midi; on domine du haut des remblais de chemin de fer des intérieurs de cour qui rappellent l'Italie et Cervara. Un peu plus loin, aux approches du Pas-des-Lanciers et de Marseille, les arbres, tous courbés par le vent, rappellent au voyageur la pernicieuse influence du mistral. Le jour s'est levé, tout cela éclate, voici l'olivier au feuillage sombre croissant dans des terres rouges, les bastides s'élèvent encadrées dans des pins d'un vert sombre : c'est Marseille!

Agitation saine, mouvement fructueux, on ne plaisante pas ici, si je ne me trompe, on fait des affaires en riant; les Marseillais se corrompent, les *grandes artères* de Paris les inquiètent, ils veulent réformer leur ville; ils auront beau faire, la vieille cité est là, toujours effritée, noire, rouge, violacée, superbe de tons, abritant le port contre le mistral. Quant à la rue de Noailles, à la rue Impériale, elles ressembleraient bien au boulevard de Sébastopol, mais les mâts des navires se balancent à l'horizon et le pittoresque est sauvé.

Seigneur, protégez-nous contre le froid architecte et l'avide ingénieur!

De Marseille à Nice, en plein jour, par un soleil éclatant, la route est superbe, la voie ferrée longe la mer; on traverse les villas et les jardins où les Marseillais vont en villégiature. Le premier port qu'on domine est la Ciottat; voici à l'horizon la rade de Toulon; les côtes bleues qui apparaissent là-bas sont les îles d'Hyères; nous passons *les arcs*, où les eaux débordées sur la voie menacent la circulation; voici Cannes, le golfe de Juan, Antibes, enfin Nice!

Le soleil s'est couché. Il y a juste vingt-quatre heures que nous avons quitté Paris, et nous avons franchi plus de mille kilomètres. Comment ne pas être un peu Chauvin et ne pas s'émerveiller? — Hier soir, le froid, l'humidité, la pluie, la nostalgie; ce soir une chaude atmosphère, des horizons bleus, des fleurs, des arômes, des reflets dorés : c'est déjà l'Italie; le cactus épileptique et l'aloès plantureux sont à l'aise en ces climats; les roses et les orangers, les caroubiers et les citronniers étonnent le regard.

Il ne faut pas se laisser aller au charme de la nature; l'Empereur a sept heures d'avance sur nous. Nous descendons à l'hôtel Bellevue, nous revêtons nos habits roses et nos satins brochés, et courons aux chancelleries.

Les malades et les touristes sont agités, la ville est en rumeur depuis le matin; la foule stationne aux abords de la villa Peillon; des officiers russes en uniforme entrent dans la résidence et se promènent dans le jardin. Enfin arrive l'Empereur dans la voiture du Préfet; on l'acclame; il se dirige vers la villa, et l'entrevue, d'avance commentée par les gens bien informés, se vérifie enfin.

L'Empereur est en général, le czar en officier russe, et le fameux chien, la coqueluche des Anglais, celui que l'or des princes n'a pu séduire, puisque sa chaîne est d'or et son collier de pierres fines, assiste impassible à l'entrevue. L'Empereur des Français caresse sa moustache, l'Empereur Alexandre flatte son terre-neuve. — Il faut s'en tenir aux conjectures.

Le soir, au Cercle, chacun dit la sienne; il n'en faut pas croire un mot; les officiers français sont ravis des officiers russes; on a *toasté* ensemble dans la journée; le soir, on se retrouve dans les salons du Club. Quelques aimables personnes qui ont un faible pour les résidences des têtes couronnées, se retrouvent sous ce doux climat. — Mme de Saint-Martin a ouvert ses salons; on y rencontre la fine fleur de l'aristocratie moscovite et des habitués de Monaco.

L'Empereur est accompagné du général Fleury, de l'amiral Jurien de la Gravière, son aide de camp, le plus littéraire des officiers de marine; du vicomte Walsh, de M. Pietri, du marquis de Caux; de M. d'Espeuille, un aimable cavalier, et, cequi ne gâte rien, un bel officier d'ordonnance.

—

Toulon, samedi.

Nous revenons sur nos pas, et nous voici dans le premier port de France; les hôtels sont assiégés, la population est en rumeur, le

Souvenirs d'Opéra.



DERRIÈRE LA TOILE

— Ah sapristi! mon imbécile qui est à l'orchestre! Et moi qui oubliais qu'il doit venir me prendre à la sortie! et je ne suis pas habillée! Ma foi tant pis! j'ai mes vieilles bottines, je lui résisterai!



FAROUCHE GUERRIER DU FONDS.

Prends-garde de les perdre, tes moustaches!



A DOMICILE.

— La statue de l'Amour, s'il vous plaît?

— C'est ici. Si Monsieur veut prendre la peine de s'asseoir et d'attendre un instant Madame, le temps de quitter son peignoir.



UNE LOGE DE DANSEUSE

— Sont-ils bêtes avec leurs bouquets! Encore, si on en mangeait!

DANSEUSE

QUELQUES BEAUTES DE L'OPERA. — I, LA RÊVEUSE PARENT : Nos compliments pour le charmant chapeau de roses qu'elle s'est inventé au dernier tableau de *Roland*. — II, LA SEULE ET UNIQUE LEROY : C'est qu'il ne serait pas facile de trouver une autre rousse aussi jolie! — III, CORALIE BRACH : Toujours un peu l'air d'avoir bien plutôt envie d'aller se coucher, mais irrésistible en robe noire décolletée. —



IV, LAURE FONTA : La precision et la légèreté mêmes, mais un peu de trop de ce dont Mlle Sanlaville n'a pas assez. — V, LA BRUNE SANLAVILLE : De la grâce et du feu, mais pas tout à fait assez de nez. — VI, BLANCHE MONTAUBRY : Ah! les bons yeux! Et la bonne danseuse! Du fonds — et des formes, au moins.



Un bien joli travail des pointes exécuté par la Prin
Allons, messieurs, un petit bravo! — Un jeune prince a
les fourrures, à l'Opéra, sont l'apanage des danseurs
qui ne quittent pas la terre. — La statue de l'Amour.
bien joli, cet amour là, quoique pas encore asse
imité. Mais, vous savez, les illusions se paient à par



QUELQUES SOUVENIRS DE NÉMÉA.

J'ai toujours préféré les danses et les airs nationaux à tous les soi-disant pas nobles et de caractè
vous? Quel chef-d'œuvre dans *Néméa* que cette danse des Dorobants! Seulement pourquoi ce gros n
Dorobants? N'est-ce pas plus simple de dire le pas des Cagneux? — Au coin, deux colonels en bottines
sentez armes!!! — Au-dessus, le noble Chapuy obligé de se retenir pour s'empêcher de monter trop h
Dans le fond, deux âmes, jeunes personnes surmontées d'un quinquet. On avait l'éclairage au pétrole
maintenant l'éclairage à l'âme. — Et dire qu'on nous a interrompu les representations de ce joli ba
Néméa, par le succès de *Roland à Roncevaux!* Tous les malheurs à la fois!

ECUYÈRES

Souvenirs d'Hippodrome.



QUELQUES BEAUTES DE L'HIPPODROME. — I, LE COLONEL DES PHRYGIENNES : Ne laisse entrer que les actionnaires sérieux. — II, MADAME ISCHSCHSTRR!!! Haute école. Un nom qui fait éternuer d'admiration. — III, L'INCOMPARABLE ÉMÉLIE! . . . . !!!!!! . . . . Ce qui ne l'empêcho pas d'être le plus beau brin de fille que j'ai vu de ma vie! — IV, LA NON MOINS INCOMPARABLE ADÈLE : La taille dans les deux mains et le cœur avec. — V, « O MATHILDE! Idole d'une autre âme! » — VI, MADAME CHOSE : La plus forte femme de l'Hippodrome.



Au fond, les jolies chasseresses de l'Hippodrome; rien d'amusant comme une chasse là-bas, avec ou sans obstacles, n'est-ce pas? — De l'autre côté, l'escadron des Phrygiennes, cavalerie légère mais pas si facile que ça; on y a la cravache près du bonnet, ah mais!



QUELQUES EXERCICES DE L'HIPPODROME.

Ce monsieur, la tête dans un sac, vous représente BLONDIN *et ses tours vertigineux, si le temps le permet* (*sic*). Pendant qu'il faisait ses exercices sur sa corde, a douze cents pieds de terre, on demanda au directeur : Mais est-ce bien au moins le vrai Blondin? Allez-y voir! répondit-il. — Deux grosses têtes du divertissement des *Comiques de Paris sur le Turf*, ou du *Turf de Paris sur les Comiques*, je ne sais plus bien au juste. — *L'Homme a la Mâchoire de fer*, pourvu que ce gaillard-là n'ait pas la fantaisie de prendre aussi la lune avec ses dents! — *Les Cockneys de la Cite*, bah! ils sont toujours drôles, ce gros jockey anglais et cette amazone à moustaches! — La grrrrande pantomine : *Les Calabres ou les Democrates*..., non *ou les Royalistes*..., non *ou les Brigands de la Montagne*. On s'y perd, aussi, dans ces vastes conceptions de Monsieur Arnault! — Tout à fait au-dessus, la petite Blondin et son petit tour vertigineux.



UNE LOGE D'ÉCUYÈRES

— Peut-on... entrer?...
— Parbleu!



TU COMPRENDS BIEN.

— Tu vas m'apporter ces deux bouquets, de la part de qui tu voudras, mais fais-bien attention à me les apporter pendant qu'il sera là.



LES CHEVALIERS DE LA BALUSTRADE.

— Ces cocodès, disait-elle, ils me font suer! J'aime mieux les chevaux!



ÉCUYÈRES A PIED

Encore plus jolies qu'à cheval, avec ces diables de petites bottes cantharides!

Champ de bataille devant l'hôtel de la Préfecture maritime est absolument couvert de monde. L'Empereur se rend d'abord à l'Arsenal.

La foule est très-définie, rien que des fonctionnaires et des marins; on crie, on acclame avec un accent très prononcé. Le *cortége* franchit la porte de l'Arsenal. Là, dans le canal qui donne accès dans la rade, le canot impérial blanc et or, couvert d'une tente grenat, est paré. L'Empereur, accompagné du ministre de la marine, du préfet maritime, de l'amiral Bouet-Villaumez, de sa maison militaire et des hauts fonctionnaires, monte à bord de son canot pour se rendre en rade. Le directeur de l'Arsenal se tient à l'arrière, à la barre avec un patron de canot, à l'avant le sous-directeur est debout sur la levée; quatorze matelots, sept de chaque côté, sont aux avirons, qu'ils tiennent obliquement. L'Empereur prend place; on se rend à bord de la *Provence*; de là, on va visiter à l'Arsenal des Maurillons le *Taureau*, bâtiment cuirassé en construction qui réunit, au dire des hommes spéciaux, la résistance aux avantages de la legèreté d'un transport; puis l'Empereur se rend au *Solferino*, à bord duquel l'amiral a son pavillon, et va passer la revue de l'escadre.

Partout où flotte la *Bandera* espagnole nous sommes sûrs de trouver une franche hospitalité; c'est la patrie sur un radeau; nous nous rendons à bord de la *N.....*, et on met gracieusement à notre disposition l'un des canots; nous allons en grande rade assister aux évolutions de l'escadre française, qui se compose du *Solferino*, du *Redoutable*, de l'*Algésiras*, du *Castiglione*, de la *Gloire* et du *Caton*.

Nous circulons au milieu d'un monde de vaisseaux de haut bord, tous pavoisés aux mille couleurs; ici de vieux bâtiments qui servent de bagnes, là des hôpitaux flottants, plus loin le *Montebello*, école des canonniers. A droite des arsenaux, à gauche des côtes découpées couronnées de forts, la *Grosse Tour*, le fort Cabrun, le fort Sainte-Marguerite, et tout au loin, là-bas perdu dans une brume d'un violet tendre, la silhouette des îles d'Hyères, qui nous fait songer à Capri.

Le *Solferino* s'avance, les superbes vaisseaux appareillent lentement; ils semblent reconnaître les forts.

Une goëlette blanche comme une mouette sur fond d'azur se joue en avant de l'escadre, et nous salue au passage. C'est l'*Emma*, la goëlette d'Alexandre Dumas, frétée par le capitaine Magnan pour remonter le Niger. Bonjour, chère petite barque, qui nous a portés de Gênes au golfe de Policastro! Dans tes petites cabines nous avons dormi abrités par le Vésuve; sur ton pont nous avons admiré de longues heures le brasier ardent qui, la nuit, semblait un météore sur le ciel étoilé du golfe de Naples. — Balance-toi sur les flots, petite goëlette, tu nous rappelles un bon souvenir de notre vie d'aventures. Fais flotter au vent ta longue banderolle. — *Au vent la flamme, au Seigneur l'âme.*

La fumée qui sort des sabords du *Solferino* annonce qu'on va faire le simulacre de battre les forts; toutes les batteries vomissent la flamme, et les côtes répercutent les détonations. Ces bagues de fumée blanche *halos* passagers, qui se dissipent lentement, se détachent un instant sur le bleu du ciel, chaque vaisseau envoie sa bordée de toute sa batterie, et bientôt d'épais flocons de fumée nous dérobent complétement l'escadre; puis, peu à peu, le dernier vaisseau reparaît comme dans un nuage.

L'escadre a décrit un cercle immense; le *Solferino* vient repasser devant nous, et sur la passerelle qui se dresse au pied du grand mât, nous voyons tout le brillant état-major au milieu duquel se tient l'Empereur. — A l'arrière, l'habit rouge du comte de Walsh, le chambellan, éclate au milieu des uniformes sombres. — Mes amis les Espagnols deviennent rêveurs et songent à Gibraltar.

Le vaisseau amiral rentre au port en ouvrant devant lui un sillon d'écume blanche. Un pavillon qui flotte à l'arrière donne le signal du mouillage; le canot impérial s'avance, on entend un lourd bruit de chaînes, et l'amiral jette l'ancre. — Nous faisons force de rames pour assister au débarquement, et nous entendons, en passant devant le *Montebello*, le commandement : *En haut le monde!* — En un instant mille matelots grimpent dans les vergues et des vivats éclatent de toute part quand passe le canot impérial.

Il glisse devant nous emporté par ses rameurs, qui fendent l'eau avec une merveilleuse précision, l'humidité nous enveloppe, cette humidité sinistre propre à la mer. L'Empereur et les amiraux ont revêtu les cabans; le yacth de lord Clifton, poussé par une bonne brise, frôle le canot impérial. La nuit va venir; là-bas, à l'occident, un disque rouge disparaît derrière les côtes, et au-dessus de la ville, à l'orient, les fenêtres des villas illuminées comme par un incendie reflètent les derniers rayons.

La foule est compacte dans les rues, les matelots sont formés sur le Champ de bataille et rendent les honneurs au souverain. Une masse de Toulonnais s'assemblent devant les fenêtres de la Préfecture maritime et restent là jusqu'au soir, comme si leurs regards pouvaient percer les murs.

Toulon le soir. — Ville bonne enfant, de grands platanes en berceaux, du bruit joyeux, des chants, des accents de fête, des concerts dans chaque café, — trois marins passent en se tenant par la main et chantant — *A bord la Belle-Poule* et *Zon, zon, zon.* — Une fille glisse, la cornette au vent comme une gœlette enflée par la brise, et disparaît dans des rues immodestes.

Théâtre superbe, un parterre d'officiers de marine,—on joue la *Dame blanche* et les *Mémoires du Diable.* — Au foyer, sur une table entourée d'agents municipaux, deux urnes sont disposées, avec une inscription au-dessus de chacune d'elles, — *Troisième début de Mlle Olivier, ingénuité, des premiers rôles.—M. Rodriguez, jeune premier.*—Chacun doit voter pour ou contre l'admission. — La province a du bon, — je ne connais pas Mlle Olivier et personne au monde ne m'est plus indifférent que M. Rodriguez, mais je vote pour eux, — c'est bien fait!

—

Marseille. — Dimanche.

Dès l'aurore, nous allons visiter l'Arsenal. — On n'entre pas plus qu'en une place forte, il faut exhiber ses pouvoirs.—Une fois la porte franchie, tout le monde est aimable et c'est à qui nous remorquera et facilitera l'accès; — il y a une nuance entre l'officier de terre et l'officier de mer. — On découvre le canot impérial; un matelot de la Préfecture maritime vient nous annoncer le départ de l'Empereur pour neuf heures.— On appelle cela voyager!— En deux heures nous sommes de retour à Marseille, toute la ville s'est pavoisée, et comme dans les villes méridionales, au lieu de décorer leurs fenêtres de grands drapeaux à hampe et de planter des mâts, ils tendent d'une face à l'autre des maisons de grandes cordes auxquelles pendent d'immenses étendards de toute forme et de toute couleur; dans les ruelles, cela est d'un bel effet et rappelle les rues de l'Andalousie, toujours pavoisées par les *tendidos*.

M. de Maupas reçoit l'Empereur qui veut faire, le premier, visite au roi des Belges, descendu à l'hôtel du Louvre. — Le roi-citoyen a fait la moitié du chemin et attend sur le palier; l'Empereur entre, serre au passage la main d'un voyageur, le comte de Housset; il embrasse le Roi, — un grand vieillard très ferme, — habit noir, plaque de Léopold. — La visite est courte, un quart d'heure à peine. — Le Nestor des rois est accidentellement à Marseille et son voyage n'a aucune signification politique.

On se rend aux travaux; la foule est immense; la voiture est entourée, portée; des dames offrent d'énormes bouquets — un — deux — trois — dix. Le général Fleury s'en débarrasse et les place dans la capote de la voiture. Au coin de la Cannebière, un fourreur, qui ambitionne sans doute le titre de fournisseur de Sa Majesté, veut à toute force lui fourrer une couverture de traîneau. — Cela ne prend pas. — Mais le fourreur a son idée.

On traverse la rue Impériale pour aller jusqu'à la Joliette. A droite, toute la vieille ville, très pittoresque et très monumentale de forme, est portée sur des hauts murs de soutènement. Dans le fond, comme à la Cannebière, apparaît la forêt de mâts. — Déjà, de chaque côté de cette nouvelle percée, s'élèvent des maisons aussi ternes que celles du boulevard Sébastopol, ce qui rend les Marseillais très fiers.

L'Empereur repart immédiatement pour Paris, mais le fourreur est là qui veille, et le souverain n'échappera pas à sa fourrure. — Quand le cortége arrive devant la Bourse, l'industriel s'avance et profite traîtreusement de l'instant où Sa Majesté et l'amiral Jurien de la Gravière regardent le monument pour jeter la couverture dans la voiture. — Mais il est dit que le fourreur en sera pour ses frais: on lui rend son ours.

Les solennités officielles ont toujours quelque chose de froid et de triste sous leurs splendeurs; elles sont comme les pièces de Mallefille, elles *manquent de femmes.* — Ce n'est pas ma faute si tout cela n'est pas plus gracieux; mais pas un point lumineux, pas une paillette, pas une charme, pas une fleur! — La raison d'État!

C-YR.

A VOUS, MESDAMES

—

« On continue de poursuivre en Angleterre la réalisation d'un projet » qui n'aurait guère de chances de réussir en France. Il s'agit d'admettre aux grades universitaires et d'accorder des diplômes de *docteurs* ou *doctrices* en médecine, aux demoiselles qui se sentent du » goût pour la pratique de l'art de guérir. »

Je lis dans un journal ce petit entre-filet, évidemment écrit dans le but d'exciter en France la plus franche gaieté.

On se tord à l'idée seule qu'une femme pourrait couper une jambe dans un hôpital ou vendre des drogues dans une pharmacie. Et en général on éclate de rire à la pensée qu'une femme peut occuper dans la société un emploi actif quelconque. Il n'y a que les Anglais pour commettre de semblables excentricités!

Eh bien, madame, permettez-moi de m'asseoir un instant et de vous ouvrir mon cœur.

Je suis indigné, positivement indigné du rôle que l'on fait jouer à la femme dans notre société moderne. — On parle du cœur de la femme, de ses charmes physiques, des vertus de son âme, mais de son intelligence, il n'en est pas question. — Il semble que cette intelligence soit une laideur, un obstacle, une espèce de champignon moral contre lequel on lutte dès l'enfance. La jeune fille la mieux élevée n'est-elle pas celle qui ignore le plus de choses, celle dans l'esprit de laquelle les plus étranges préjugés ont le mieux germé; celle qui sort du couvent avec le prix de sagesse, une bonne tenue, des notions sérieuses sur les jupes taillées en biais, une religion solide et un rien d'orthographe?

On ne développe en elle ni le sentiment des arts ni celui des sciences — on l'a élevée à l'étouffée, on la fait vivre sous cloche. — On l'entortille dans des bandelettes aux mille tours de la niaiserie. — Les hommes eux-mêmes qui tout à l'heure en fumant leur cigare, tâchaient d'émettre des idées, causaient littérature, art, politique, s'arrêtent tout à coup lorsqu'ils rentrent au salon, leur physionomie change et ils se lancent à corps perdu dans l'interminable chapelet des banalités endormantes. On dirait qu'ils reprennent le harnais.

Or, madame, je mets ceci en fait, c'est que les femmes possèdent une intelligence beaucoup plus fine que celle de l'homme. — Leur nature impressionnable, délicate, nerveuse, serait infiniment plus propre que la nôtre à saisir les délicatesses de l'art et à comprendre les choses de l'esprit si dès l'enfance elle n'avait été victime d'un préjugé absurde La poésie est faite pour elles. — A elles l'étude fine du cœur humain. les impressions vives, les émotions vraies en face de la nature, — elles ont d'instinct ces rares qualités que nous faisons naître en nous à force d'étude. Elles ont en elles une lyre divine.—Si cette lyre ne vibre pas, c'est qu'on en a cassé les cordes une à une.

Je suis sûr, madame, que vous vous dites : « Voilà un homme gracieux. Enfin, en voilà un ! »

Je ne dis pas que je ne sois pas assez gracieux, mais je vous jure, que je suis avant tout sincère. Je voudrais que toutes les carrières qui ne demandent ni barbe au menton, ni force physique fussent ouvertes aux femmes. Je voudrais que tous ces petits jeunes gens qui mesurent des étoffes dans les magasins fussent renvoyés à la charrue et remplacés par des femmes. Je voudrais que les ministères, qui ne demandent pas à leurs employés des qualités viriles bien développées, permissent aux femmes de remplir certains emplois. — Je voudrais que l'Académie elle-même laissât le beau sexe pénétrer dans son sein. — Je voudrais, en un mot, que la femme de notre époque vécût plus par l'esprit et ne laissât point aux filles entretenues le mérite d'avoir de l'intelligence et de s'en servir. On oublie que les dames du XVIe siècle parlaient latin, faisaient des vers et connaissaient l'art de guérir.

Il est vrai que le jour où les femmes feraient dans les carrières libérales une concurrence sérieuse à l'autre sexe ; que le jour où, développées par une instruction réelle et une éducation intelligente, elles se serviraient de leurs facultés, ce jour-là il y aurait bon nombre d'hommes réduits à se faire commissionnaires, frotteurs ou sergents de ville. Mais en somme, y aurait-il grand mal? — Je connais une foule de mes semblables qui sont nés pour le crochet et la brosse.

Tâchez, madame, de vous mettre pour un instant à la place d'un jeune mari qui vient de recevoir des mains de sa belle-mère le petit ange qui doit faire le bonheur de sa vie. Si ce jeune mari voit dans sa femme autre chose qu'une épouse, qu'il voie en elle, et il en a bien le droit, un compagnon, un ami, un conseiller, qu'il veuille se mettre avec elle dans une communauté complète d'idées et de sentiment ; qu'il veuille l'initier à sa vie et lui faire partager les joies et les tourments de sa carrière, vous n'avez pas idée du nombre de barrières que ce malheureux mari aura à franchir, du nombre d'obstacles qui se dresseront devant. Il a contre lui l'éducation de sa femme, les préjugés de la société, son beau-père, sa belle-mère, le confesseur, la maîtresse de pension... Que sais-je? le bon Dieu lui-même, à ce qu'on dit. — Qu'il ne touche pas à la sainte ignorance de sa femme, qu'il ne trouble pas le sommeil de son esprit, ou lui lancera la pierre en lui disant :

— Comment, vous osez !

Qu'il ne tente pas de démailloter le cerveau de son petit ange, de lui apprendre à voir et à juger; qu'il ne pense pas tout haut devant elle ; qu'il ne cherche pas à lui faire partager ses convictions, à lui faire aimer ce qu'il aime lui-même, à en faire, en un mot, un être à sa hauteur.

Il sera bafoué, honni, ridicule, dangereux, et le beau-père avantagera par testament son autre enfant.

Le mari raisonnable et justement estimé est celui qui n'initie sa femme ni à ses doutes religieux ou politiques, ni à ses plaisirs intellectuels ni à ses rêves d'avenir, ni à ses souvenirs du passé, ni aux inquiétudes du présent. Ses travaux, ses recherches et jusqu'à ses croyances ne doivent point avoir accès dans le ménage. Il doit accumuler autour de sa femme une montagne d'idées niaises et inutiles, de préjugés enfantins, d'ignorances réputées saintes et indispensables à la sécurité des familles. — Il doit la mener toute parée dans un monde contre lequel il ne doit point lui apprendre à se défendre en lui donnant les moyens de le juger. Il doit laisser son imagination travailler dans le silence du coin du feu, à la lecture des livres qu'on ne doit point lui apprendre à apprécier, et qui l'exaltent d'autant plus. Le mari justement estimé ne doit s'occuper de l'intelligence de sa femme que le jour où cette intelligence, faisant explosion, entre dans le monde intellectuel comme un boulet de canon dans un appartement et occasionne des malheurs. — Alors seulement le mari peut et doit s'occuper de la cause du... fracas et déplorer avec toute la famille les horribles conséquences d'une imagination exaltée.

Exaltée! mais exaltée par vous, mari justement estimé qui n'avez pas compris que l'ange adorable, que vous livrait la belle-maman, cachait sous ses ailes la curiosité de la science et l'ardeur vers l'inconnu, cachait sous sa rougeur et sa pudeur mystique cinq ou six ans de désirs incertains, de rêves sans but précis, de soupirs, d'inquiétudes,—auxquels les enseignements du couvent n'avaient donné nulle satisfaction.

La belle-maman vous a dit : Mon gendre, je vous donne un agneau, un bijou d'ignorance, pas plus d'imagination que sur la main, la bêtise même, une femme en bois... un trésor; et vous vous êtes frotté les mains en vous disant : Entretenons cette sainte absurdité, mon bonheur et ma supériorité intellectuelle en dépendent. Un beau jour : patatra ! la femme en bois éclate, la femme en bois était chargée, et voilà un homme estropié.

Je désirerais, madame, terminer ce bavardage par une comparaison qui vous expliquera ma façon de penser.

Une jeune fille qui sort du couvent me paraît ressembler à une bouilloire pleine d'eau et hermétiquement fermée. — Les sots la laissent devant le feu et elle éclate indubitablement.— Les habiles y pratiquent des ouvertures, dirigent la vapeur qui s'en échappe, et la modeste bouilloire devient une source de force et de puissance. — Les poltrons sérieux la descendent à la cave, au frais, ferment la porte à double tour et mettent la clef dans leur poche; — bouilloire inutile, vapeur perdue.

Je dois dire maintenant qu'il est des femmes absolument dénuées d'intelligence et de cerveau, desquelles le plus habile des maris ne saurait faire jaillir une étincelle ; mais ces dernières sont une exception tellement insignifiante qu'on pourrait, au besoin, la négliger; et d'ailleurs, n'ont-elles pas une beauté physique — les femmes, d'un esprit... paresseux, sont toutes adorablement belles — n'ont-elles pas, dis-je, une beauté physique qui fait qu'en les regardant on oublie qu'il est ennuyeux de les entendre ?

Z.

AURORE

La dernière étoile est éteinte ;
Le feuillage, rideau mouvant,
Frissonne joyeux dans la teinte
Vive du beau soleil levant.

Presque jaunis et verts encore
Les blés ondulent doucement ;
Viens saluer la grande aurore
Épanouie au firmament.

Vois : à travers les découpures
Des branches qui s'aiment, le ciel
Laisse entrevoir des couleurs pures
Comme ton œil tendre et cruel.

Viens, enfant, que l'amour nous mène !
Joue avec ton ombrelle aux doigts,
Allons comme l'autre semaine
Respirer la fraîcheur des bois.

L'ombre de ton chapeau de paille
Noyait ton visage si doux ;
Nous entendions chanter la caille
Et l'alouette autour de nous.

Tes petits pieds dans la rosée
Devisaient avec les muguets;
D'une lueur blanche arrosée,
Tu souriais, j'extravaguais.

Sous un berceau de clématite,
L'œil tendu vers mes yeux amis,
Ramassée et toute petite,
Comme un oiseau tu t'endormis !

A. G.



IL PLEUT !

... Nocte pluit to tâ.....
(VIRGILIUS.)

Goutte à goutte, cette eau bizarre
Tombe des cieux;
Paris a l'air d'un vieil avare
Tout soucieux.



Le vent s'amuse avec la pluie;
Tantôt fermé,
Tantôt ouvert, le parapluie
Est peu charmé.



La grisette coiffe la borne
De son jupon;
L'employé fixe d'un œil morne
Son pantalon.



Chacun, interrogeant l'espace
Avec candeur,
Auprès des voitures de place,
Passe rêveur.



Gouttière vivante et sévère,
Un vieux cocher
Laisse errer son regard austère,
Sans se fâcher.



Une dame âgée injurie,
Chaque trottoir;

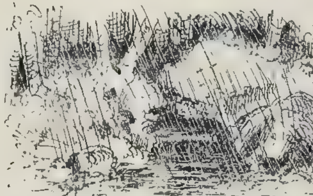
Le commerçant se réfugie
Dans son comptoir.



Parfois, d'un côté du ciel borgne
Un rayon sort;
On dirait qu'un ange nous lorgne,
Et rit très fort.



Est-ce le soleil, qui, plus ferme,
Prend son essor?
Non, bientôt le rideau se ferme,
Il pleut encor...



A la campagne où la nature
Est sans souci,
Vainement le ruisseau murmure...
Il pleut aussi.



Madame, en son salon immense,
Sur son fauteuil,
Dort sur la *Gazette de France*,
Comme elle en deuil...



Monsieur compte mètre par mètre
Tout son parquet;
Puis il va voir à la fenêtre
Quel temps, il fait...





La campagne est bien agréable;
On dormira,
Puis on ira se mettre à table,
Quand on voudra...



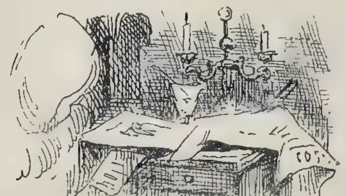
Les enfants viendront de la route,
Toujours sautant,
Plus crottés que les chiens, sans doute
Hurlant autant...



On recevra la sous-préfète;
Puis, vers le soir,
Chacun, la fête étant complète,
Dira : bonsoir.



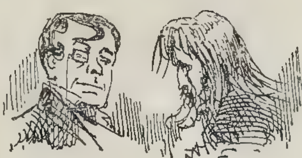
Pour moi, qui déteste la pluie
Horriblement,
Dans mon lit je passe ma vie;
C'est assommant...



Je lis les journaux; je demande
Si quelqu'un sait
Pourquoi Dieu fit la mer si grande,
Le ciel si laid...



Si le ciel ne sait plus que faire
De l'eau qu'il a,
Pourquoi la jeter sur la terre
Comme cela?



Il pourrait en laver la bile
De Pontmartin,
Ou bien en humecter le style
De Girardin...



La nue y suffirait peut-être;
Et l'Océan
Purifierait notre grand-prêtre
Ernest Renan.



Je crois que je songe, la tête
Tout à l'envers;
Je me trouve avoir (on est bête!)
Ecrit des vers. HENRY MARET.

STATUE EQUESTRE DE FRANÇOIS Iᵉʳ

Inaugurée à Cognac, sa ville natale, le 30 octobre 1864.



Ce monument, composé d'un groupe colossal en bronze, d'un piédestal en marbre et d'un soubassement en granit, est l'œuvre de M. ANTOINE ETEX, statuaire-architecte et peintre, de Paris, qui a mis cinq ans pour l'exécuter.

Le groupe principal en bronze, fondu par CHARNOD, représente François Iᵉʳ vainqueur à Marignan, au moment où le cheval du Roi victorieux va être blessé par un de ces Castillans aux gages des armées de ce temps, et dont la seule mission était de démonter les chevaliers chargés de leurs armures, en frappant et blessant à mort les chevaux de ces héros.

Le cheval du Roi-Chevalier lancé dans la mêlée, enivré par l'odeur de la poudre, surexcité par son cavalier, vient de renverser de son vigoureux poitrail cette ligne inébranlable des lanciers suisses; rien ne peut l'arrêter, il franchit les palissades, évitant néanmoins de fouler du fer de ses pieds le corps d'un ennemi agonisant.

Le Roi, représenté calme sur son cheval fougueux, tient de la main droite sa vaillante épée, nue et prête encore à frapper; sa main gauche tient les rênes rassemblées, ce qui donne à l'encolure du cheval l'allure encapuchonnée. Le casque du Roi, orné de son immense panache, est tombé de sa tête par un choc violent instantané. François Iᵉʳ est revêtu du costume et de l'armure qu'il portait à la bataille de Marignan, de même que son cheval est recouvert de son armure historique.

Le piédestal, unique dans son genre, est taillé et sculpté dans le marbre; quatre morceaux, quatre blocs énormes, apportés d'Italie à Paris, le composent. Sur la face principale, regardant du côté de la ville d'Angoulême, sont sculptés en ronde-bosse, mais taillés dans le même bloc de l'architecture, deux génies appuyés, l'un sur la masse d'armes, l'autre sur le casse-tête et tous les deux sur l'écu du blason du Roi-Chevalier.

Ce monument, tout placé, coûte à l'auteur plus de 180,000 francs.

Pour se rendre compte de son importance relative, il suffit de dire que le sculpteur Lemot reçut 300,000 francs pour le modèle en plâtre de la statue équestre de Henri IV, placée sur le terre-plein du Pont-Neuf, à Paris, et que le jour de l'inauguration le roi Louis XVIII le fit baron.

LIVRES

Sous le titre : *Sous les Tropiques*, M. Paul d'Hormoys vient de faire paraître un charmant volume plein de détails de mœurs des plus curieux, sur des pays bien peu connus. Nous en détachons les lignes suivantes :

Les mulâtresses sont très-belles pour la plupart, ces grandes filles de couleur avec leurs cheveux bouclés et leur teint mat et uni. Souvent leur peau est si blanche qu'il faut toute l'habitude et toute la clairvoyance du créole pour reconnaître en elles la trace de ce sang noir dont la moindre parcelle dégrade et déclasse aux yeux de l'aristocratie des colonies. Un madras roulé autour de la tête, une chemise flottante, qui recouvre à moitié les épaules et la poitrine, une jupe à grosses raies ou à grands ramages s'enroulant autour des reins et s'attachant à la taille; voilà tout leur costume. Mais le madras est artistement attaché et décoré de broches, de chaînes, d'épingles, de parures à monter la boutique d'un bijoutier. La chemise est en batiste brodée, et la plus pauvre a toujours pour un millier de francs d'or au cou, aux oreilles et aux doigts.

Leur principale industrie consiste à loger les étrangers. Tout autour de la Savane de Fort-de-France, s'élèvent de petites maisons en bois pour la plupart à cause des tremblements de terre. Deux pièces au rez-de-chaussée et une petite cour. Deux chambres au premier et un grenier, tel est l'asile qu'elles tiennent à la disposition du nouvel arrivant et qu'elles ornent de leur jeunesse et de leur beauté. Pour une centaine de francs par mois vous aurez là un logement toujours admirablement propre, votre linge blanchi et raccommodé, le café noir tous les matins en vous réveillant, *et le reste*, comme disait le bonhomme La Fontaine, le soir en vous couchant.

Cela est parfaitement reçu, de chaque personne. Officiers supérieurs, fonctionnaires et magistrats demeurent ainsi lorsqu'ils sont célibataires. On écrit officiellement *à Monsieur l'Amiral *** chez Phontilia, à Monsieur le Procureur impérial chez Denise, savane de Fort-de-France.* C'est là qu'on reçoit ses visites.

Cet état de choses non-seulement est connu, avoué, toléré, mais il a même quelque chose de légal :

Que fait donc Herminia qu'on ne la voit plus à la messe ni au tamboula? demande une de ses amies.

Elle loge M. un tel, répond l'autre, comme à Saint-Domingue, la mère répond que sa fille est *placée* avec un Monsieur.

Une fille qui *se place* ne fait rien de déshonorant, et quand elle *se déplacera*, elle trouvera à se marier ou à se replacer tout aussi avantageusement qu'avant.

Il y a du reste en ce qui concerne ces pauvres filles une facilité de mœurs telle qu'on ne peut se l'imaginer. Leur qualité de *fille de couleur*, c'est-à-dire ayant du sang nègre dans les veines fait qu'elles ne comptent pas. Elles sont trop peu de chose pour que les relations qu'on a avec elles puissent engager ou compromettre en quoi que ce soit. Les femmes créoles ont une réputation de jalousie bien méritée en général et il ne fait pas bon de plaisanter avec elles sur la fidélité conjugale. Cependant plusieurs hommes mariés ont deux ménages : l'un, l'officiel, est le ménage blanc; l'autre, est le ménage de couleur. La blanche, légitime épouse, rougirait d'en paraître jalouse. Elle est si haut placée au-dessus de sa rivale, que la colère ne saurait tomber aussi bas. Tel un morceau de plomb lancé dans la mer s'arrête à une certaine profondeur et reste ainsi suspendu sans pouvoir atteindre le fond.

BIBLIOTHÈQUE DE L'HOMME DU MONDE

(Pastiches)

—

V. — UNE PAGE D'ALEXANDRE DUMAS FILS

—

LA CONFESSION DE MADEMOISELLE JANE

M. DE RYONS. — JANE

DE RYONS (*à part*). — Il faut que je devine cette femme, que je la confesse, que je la creuse jusqu'au tuf. (*Haut*) Vous paraissez agitée, *mademoiselle*.

JANE. — Je suis mariée, monsieur.

DE RYONS. — Je sais bien, mademoiselle; c'est un mot que j'ai fait-là.

JANE. — C'est même une impertinence.

DE RYONS. — Mais certainement. Je suis l'ami des femmes et je ne leur dois rien que la vérité. Votre mari est furieusement sot de n'avoir rien su obtenir d'une femme comme vous, et en l'épousant, par-dessus le marché.

JANE. — Vous êtes assis dans son fauteuil.

DE RYONS. — Oui, je prends sa place. Quel âge avez-vous?

JANE. — Dix-sept ans; je ne sais pas au juste.

DE RYONS. — Je le sais, moi, vous en avez trente-deux. Le mensonge n'attend pas le nombre des années. Il y en a bien d'autres. Vous avez un joli chapeau. Combien coûte-t-il?

JANE. — Je l'ignore.

DE RYONS. — C'est comme pour votre âge. Il coûte 120 francs; vous l'avez acheté le 17, à trois heures de l'après-midi. Vous aviez perdu un de vos gants; vous l'avez retrouvé dans la voiture...

« Ai-je de bons avis ou de mauvais soupçons?

JANE (*à part*). — Il est effrayant.

DE RYONS. — Je devine une femme à la couleur de sa robe, à la façon dont elle manie la fourchette, aux dents et aux genoux.

JANE. — Excusez-moi, j'ai deux mots à écrire.

DE RYONS. — Je devine à qui vous écrivez. C'est à Mme Leverdet. Ne faites pas trop de fautes d'ortographe. C'est assez des autres.

JANE (*écrivant*). — Vous connaissez Mme Leverdet?

DE RYONS. — Je crois bien. Elle a voulu me glisser sa fille, un ange de pureté qui joue Schubert de mémoire. Trop de sentiment musical à la clef. L'année prochaine, elle lira le *Chandelier*. Ce n'est pas mal, cette petite pièce-là.

JANE. — Elle s'appelle?

DE RYONS. — *Antoinette*. C'est un nom bien connu. Je ne l'oublierai pas.

IANE. — Alors vous n'aimez personne?

DE RYONS. — Il n'y a pas de danger.

JANE (*de plus en plus agitée*). — L'homme qu'on épouse vous trompe, l'homme qu'on aime vous insulte.

DE RYONS. — Qu'est-ce que ça fait? Est-ce que les cravaches ont été inventées pour les chevaux?

JANE. — Non, monsieur, et si j'en avais une sous la main...

DE RYONS (*à part*. — Ah! ah! Voici une vraie femme... Et moi, imbécile, qui n'avais rien lu dans ce grand œil bleu. (*Haut*) Approchez votre fauteuil. Nous sommes au confessionnal. Je dresse l'objectif de l'analyse, et je mets votre cœur au point. Ne bougeons plus!

JANE, — Je m'accuse d'avoir...

DE RYONS. — Le récit aurait des longueurs. Le théâtre, comme disent les accoucheurs, ne se passe pas en conversations. Nous disions donc que cet affreux *Voltaire*...

JANE. — C'est un vers de M. Ponsard.

DE RYONS. — Je parle de cet affreux voltaire, c'est-à-dire mon fauteuil, sur lequel vous ne paraissez pas sur des roses. C'est donc bien désagréable ce que vous avez à m'avouer?

JANE. — Ah! tenez, vous ne savez pas...

DE RYONS. — Voilà l'explosion. Allez comme ça.

JANE. — Ce que c'est qu'une jeune fille qui se marie. Elle marche à l'autel sans avoir coupé les pages du catéchisme de l'amour. Heureuses les jeunes filles qui, à la pension, ont pu se faire une idée du mariage. Mais les autres, les pures, les saintes, les vierges...

DE RYONS. — Y en a-t-il beaucoup qui ignorent la théorie?

JANE. — Oh! oui, allez. Au sortir de la mairie, elles vont à l'autel, de l'autel à table, de la table au bal et du bal... Quant au reste, je ne veux pas le connaître.

DE RYONS. — On dit ça,.. et puis... on finit par faire comme les autres.

JANE. — Après que ma mère m'eut embrassée elle s'éloigna en pleurant.....

DE RYONS. — Tout le monde avait donc bien du chagrin à ce mariage là? Et M. votre mari pleura-t-il?

JANE. — Oh! lui...

DE RYONS. — Son siége était fait... Pauvre femme! comme dit Me Lachaud, dans les mitoyennetés conjugales.

JANE. — Une jeune fille, à Paris, est élevée dans les sphères de l'idéal. Elle se figure qu'on se marie pour avoir des plumes et pour sortir seule dans les rues, comme papa et maman qui se disaient *vous* et ne s'embrassaient pas devant moi. Un jeune clerc de notaire vient dans la maison. La nature, la poésie, la musique, les fleurs...

DE RYONS. — Et l'étude de son patron qu'il veut acheter pour faire redorer les panonceaux. Allez toujours.

JANE. — Je n'ose pas.

DE RYONS. — Fichtre! En effet, c'est scabreux, mais au Gymnase, nous sommes en famille.

JANE. — Enfin je trouve cela révoltant.

DE RYONS. — Si toutes les jeunes filles disaient cela, que deviendrait la statistique de la population? Et qu'avez-vous fait?

JANE. — J'ai fermé les yeux.

DE RYONS. Très-bien. Et après?

JANE. — Je me suis réfugiée dans la maternité. Nous autres femmes, nous n'avons pas à discuter l'œuvre de Dieu. Je passais toutes mes nuits habillée en toilette de bal. Alors, mon mari, orgueilleux et impatient, est allé porter son amour à d'indignes créatures, et je suis retournée dans ma famille, humiliée, brisée.

DE RYONS. — De fatigue? Tant de nuits en toilette de bal. Avouez qu'il y avait un peu de votre faute. On vous donnerait le paradis que vous le perdriez encore. C'est Alfred de Musset qui l'a dit... Il avait du talent.

JANE. — Ah! monsieur, sauvez-moi!

DE RYONS. — Évidemment, il faut que je vous sauve. Je suis le terre-neuve des femmes à la mer, *mademoiselle*.

J.

CHOSES ET AUTRES

—

Tom Pouce est attendu prochainement au Grand-Hôtel. Le bruit court qu'on ne lui permettrait plus de porter en France son habit de général.

—

A propos de modes, je n'ai pas cru devoir vous parler des dents, qui ornent le bas des robes. Ressembler un peu plus, un peu moins, à une mâchoire, qu'importe? La femme n'a jamais été qu'un aimable crocodile.

—

Il a été un peu question de la candidature d'un grand... grand personnage à l'Académie des Sciences morales et politiques. Tout le monde sait qu'il n'y a pas d'Académie des Sciences morales et politiques; mais ce ne serait pas la première fois qu'on créerait une Académie tout exprès pour un grand homme.

—

On veut faire un chemin de fer en Chine... de Canton à Pékin, s'il vous plaît. Les Anglais ont voulu pour cela faire payer 500,000 francs à Hong-Kong. Les Hong-Kongois, ne comprenant pas bien qu'ils dussent payer avant la livraison de la marchandise, ont préféré tuer une cinquantaine d'Anglais, ce qui coûte moins cher qu'un chemin de fer et est beaucoup plus récréatif. Les journaux appellent cela une petite effervescence.

—

Cette manie de tirer sur les Européens, et de les assassiner un peu, paraît passer à l'état de tic parmi les Asiatiques. A peine nos ambassadeurs japonais ont-ils eu mis le pied sur leur territoire, qu'ils ont armé leur suite et se sont dépêchés de faire feu sur le *Cormoran*, vaisseau d'Albion. Ces gens-là ne craignent pas de laisser protester leur signature.

—

Tous les jours on lit dans le *Bulletin de l'Observatoire :*

« *État de l'atmosphère, très-varié.*

Pour observer ces choses-là, point n'était nécessaire de faire la tour si haute.

—

Toujours les *solidaires* de Tours. Il paraît que ces solidaires sont des gens qui s'associent pour se faire enterrer. Une singulière idée. J'aimerais mieux m'associer pour bien vivre. Mais ces solidaires sont encore plus étranges. Tous profondément convaincus que le catholicisme est une superstition, ils veulent à toute force qu'un prêtre catholique dise des prières sur leur tombe et ils tiennent à de la terre bénie, tout en disant, à qui veut les entendre, que la bénédiction n'a aucun sens. « *J'ai souvent remarqué ce vice*, dirait le bonhomme Montaigne.

—

C'est aux courses de Porchefontaine que nous avons trouvé les premières

modes d'hiver. L'*Incroyable* de soie, avec par-dessus semblable.... ce mot : *Incroyable*, nous reporte aux bons jours du Directoire. Reverrons-nous bientôt la petite parole panachée? J'ai lieu de l'espérer, grâce à M. le comte de V*** et à M. le baron D***. — J'ai remarqué aussi la peluche anglaise, dite *silk-skin*... On n'a jamais su pourquoi — la peluche est très-portée... et le drap bleu... et le grenat non moins... mais c'est déjà ancien. — Quant aux diamants, je n'en ai pas vu, mais je me suis laissé dire qu'on les avait confiés à la modiste... des chapeaux de diamants — où s'arrêtera-t-on? Je pense qu'on en fera des souliers, et je sais plus d'un amant qui alors aura plaisir à conserver celui de sa maîtresse. — Les robes se relèvent de plus en plus; les bottes grandissent et suivent la robe; le paletot, toujours plus court, semble fuir la robe et les bottes. — Je vous dirais bien ce qu'il en adviendra; mais vous me feriez la moue. Je vous le dirai donc tout bas.

—

Dumas va décidément partir pour l'Amérique. Nous aurons donc des nouvelles impressions de voyage. Dumas a mangé de l'ours en Suisse, du renne en Laponie, du cheval à Lyon. Quand Dumas aura mangé du nègre dans la Caroline, la cuisine n'aura plus de secrets pour lui.

En attendant, Dumas, le même, va prêcher à l'Exposition de Delacroix. Excellente affaire pour tout le monde, d'abord pour l'Exposition, ensuite pour Dumas, que les lauriers de Lacordaire empêchaient de dormir; ensuite pour la religion, que le grand homme va sans doute *vulgariser* puissamment. ***Il n'y a pas de sot métier***, disent les bonnes gens.

—

Les autres frères-prêcheurs des conférences de la rue de la Paix vont se transporter au Vaux-Hall. Voilà un lieu tant soit peu léger pour de si austères sermonneurs. Ils espèrent sans doute que les souvenirs feront passer l'ennui comme la sauce fait passer le poisson.

—

Nous avons eu une exposition d'huîtres. Je ne vois pas trop comment on peut juger des huîtres sans les goûter. Bientôt nous aurons une exposition de vins; mais on se contentera aussi de les regarder.

X.

La GAZETTE DES ABONNÉS, cet étonnant journal pour rien, a publié, sur *Roland à Roncevaux*, un numéro fort curieux. A la suite d'un compte-rendu illustré de notre regretté H. de Hem se trouvent les autographes des divers interprètes de la pièce. Nous reproduisons ici ces autographes avec de légères variantes. Il faut bien s'amuser un peu!

Je prends aujourd'hui ma première leçon chez M. Beaulieu
Voici ma signature écrite avec mon pied
moi aussi Laure Fonta Angelina Fioretti

Je prends aujourd'hui ma troisième leçon voici ma signature du dimanche Levielli

après quatre leçons de coiffure assyrienne
Camille de Maësen

ma signature est longue grâce à six leçons de M. Beaulieu
Pauline Gueymard Lauters

un joli nom Turpin
j'aime mieux le mien
J. Belval

Moi roi du chant
empereur des ténors
je signe modestement
avec les notaires
Gueymard

je suis notaire
Bonnesseur

Pour acquit
Mérot

deuxième notaire
Cazaux

Mon cher Mermet votre pièce n'est pas une pièce c'est un opéra ce n'est pas un opéra c'est un chef d'œuvre
George Hainl

Mon cher George votre bâton n'est pas un bâton c'est un archet ce n'est pas un archet c'est un sceptre
Mermet

J Telioz
Élève de Pirard et St Omer

LA COMPAGNIE D'ALIMENTATION DE LA RUE DU CYGNE

Pot-au-Feu parisien. — Conserves de Bœuf et de Légumes concentrés.

CENT POUR CENT D'ÉCONOMIE



POT-AU-FEU PARISIEN PAR LA COMPAGNIE D'ALIMENTATION
Une charretée de légumes concentrés dans une tablette grosse comme un domino!

Que deviendrait ce bon Paris si la Compagnie ne s'occupait un peu de ses repas et de ses bouillons.



DÉVELOPPEMENT DES LÉGUMES CONCENTRÉS

Effroi d'une mère de famille incrédule qui a voulu doubler la dose prescrite pour un potage julienne, elle voit pousser dans sa marmite une forêt de carottes, panais, etc.



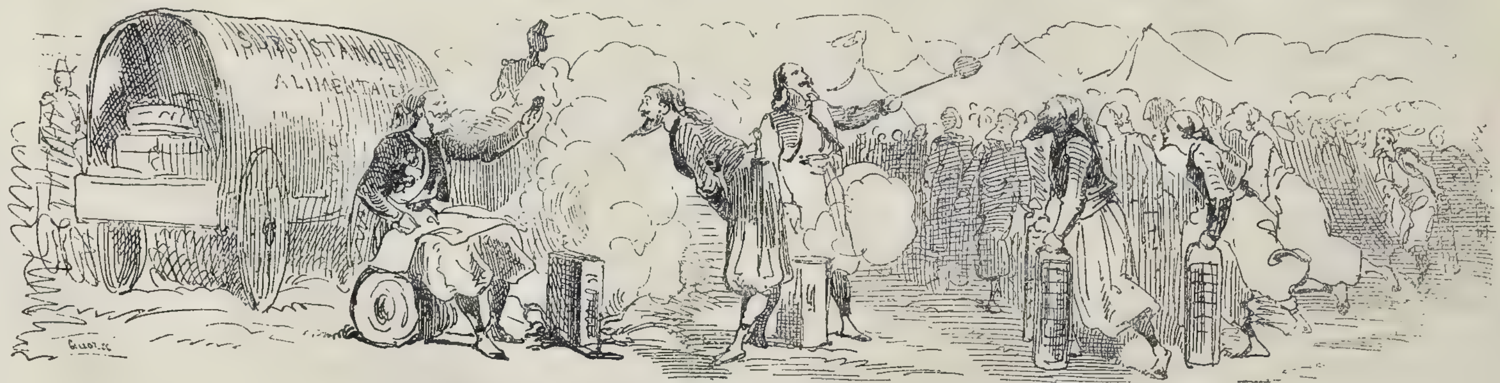
L'EFFROI DES CORDONS BLEUS

Refus énergique de Françoise qui connaît son métier, Dieu merci, de croire qu'on peut faire un excellent potage julienne pour 50 personnes avec un double-six, et une tablette de savon noir. Madame lui explique que cela n'est pas un domino, mais les produits de la Compagnie.



A L'INVENTEUR, MERCI!

Témoignage exalté de reconnaissance de tous les maris qui tout en ayant du bouillon délicieux ne se verront plus forcés de dévorer de la ficelle sous la dénomination de bouilli, miroton, boulettes, etc.



SUBSISTANCES MILITAIRES : UN SEUL FOURGON DU TRAIN AMENANT 40,000 RATIONS !
— Quand je pense qu'il y a dans cette voiture le produit de 10 arpents de légumes, et dans ces tablettes de quoi nourrir 100 hommes ! et le sergent qui en a mangé en Crimée, dit que c'est fameux !

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



NOTES SUR PARIS

XX

LES ARTISTES

I

J'ai passé un mois cet automne à Fontainebleau et dans les villages voisins. C'est là qu'on les voit au naturel. Mais je n'ai guère songé d'abord à les regarder.

Est-il possible qu'il y ait auprès de Paris une forêt pareille? Tous mes souvenirs d'Amérique se sont réveillés. Les comptes faits, vers quatre heures, j'errais à cheval parmi des futaies semblables; les idées de commerce et d'argent tombaient comme un vêtement sale; je retrouvais les générosités de la jeunesse; il me semblait que je redevenais homme. Certainement ce que j'aime le mieux au monde ce sont les arbres.

Ai-je vécu dans ce Paris que j'ai tant désiré? Ici il me semble que non. Mon salon, ma voiture, tout mon appareil est un habit de soirée gênant. J'ai occupé mes yeux, j'ai vu une ménagerie curieuse. Ai-je joui véritablement? Ces neuf années, vues de distance, m'apparaissent comme un trottoir bruyant et monotone, le trottoir de quelque immense rue de Rivoli, sentant le gaz et l'asphalte. Ce que j'y retrouve de meilleur, c'est huit jours d'absence, une longue partie de chasse dans les Vosges. Nous avions un mulet, un paysan, une tente; nous vivions de notre chasse et nous bivouaquions en plein bois; le soir venu, l'homme épluchait le gibier; je rôtissais la viande sur des charbons avec une broche posée entre deux perches; les branches se tortillaient dans la braise, les petits coups de vent lançaient sur le côté des jets de flamme; les étincelles pétillaient follement, la fumée bleue montait entre les troncs, nous nous endormions dans nos manteaux, les pieds au feu, et le matin, en sortant, nous sentions sur notre front les gouttes de rosée des grands chênes.

Cette forêt-ci est moins naturelle, mais qu'elle est belle encore! Sur le bord de la route les hêtres arrondis, dorés, glorieusement épanouis, s'étalent, étendant leur feuillage de dentelle. Ils s'allongent en file à perte de vue, jouissant de l'air libre. La lumière s'épanche à flots sur leurs dômes, rejaillit sur les feuilles, ruisselle en nappes, d'étage en étage jusque sur le gazon. Une vapeur dorée, une poussière de scintillements et de miroitements flotte autour d'eux comme une gaze. Leurs troncs blancs ont une écorce lisse et jeune. La profonde terre qui les nourrit leur conserve jusque dans la virilité l'air de l'adolescence, et le ciel tend au-dessus d'eux sa longue arche d'un bleu tendre.

Aucun passant sur cette route; la croix du Grand Veneur pointe à l'horizon. Le palais de la Belle au Bois Dormant ne devait pas être plus paisible. Est-ce que vraiment quelqu'un a passé ici depuis un siècle?

L'autre côté, une futaie énorme, est dans l'ombre. Les troncs monstrueux, noirâtres, plongent d'un élan dans le sol, et leur tête se perd parmi d'autres têtes. Quelques-uns se penchent comme des boas qui vont s'accrocher. De loin en loin, par des trouées, le ciel perce. Mais la verdure emplit tout l'horizon, tantôt sombre, tantôt resplendissante. La clarté qui s'abat d'en haut pose çà et là des traînées

d'émeraudes mobiles. Les feuillages tremblent et luisent. Un bruissement infini, un chuchottement de cent mille voix, un bourdonnement qui s'enfle ou baisse court à travers les profondeurs, et sur un escarpement sablonneux, une troupe de pins dans leur robe de verdure bleuâtre, chantent, à voix plus haute, comme une colonie mélodieuse et étrangère.

Parfois un corbeau croasse; les rouge-gorges jettent leur note claire. Dans le silence on entend les cigales bruire, et les colonnes d'insectes tourbillonnent dans l'air épais chargé de senteurs. Un gland tombe sur les feuilles sèches; un scarabée frole un brin de bois avec ses ailes. De petites voix gaies, de fins gazouillements d'oiseaux descendent des hauteurs. Tout un peuple vit sous ces voûtes et dans ces mousses, un peuple enfantin qui s'agite, et son bégaiement arrive à l'oreille, à demi recouvert par la respiration profonde de la grand'mère endormie.

—

Hier, à onze heures du soir, sur les hauteurs de Franchart, la lune toute pleine semblait un morceau d'argent poli sortant de la forge. Des nuages légers, aériens, pareils à des plumes blanches, flottaient en traînées des deux côtés du ciel. Au milieu, l'azur semblait noir, tant la clarté était vive. Au-dessous, le cirque des cirques et des profondeurs apparaissent vaguement, noires d'ombre. Les sables blancs luisaient. Un bouleau frêle levait en face de moi sa tête échevelée et charmante; ses feuilles ne remuaient pas, tant l'air était calme. On écoute pour saisir un bruit, et dans un murmure imperceptible, à une lieue de là, on devine un cerf qui brame.

—

II

15 septembre.

Les chambres et le régime sont primitifs ici, assez semblables à celui d'un log-house dans l'Arkansas ou l'Illinois. Un lit, deux chaises boiteuses, parfois un fauteuil qui ressemble à un invalide de l'Empire; les murs sont blanchis à la chaux et barbouillés de pochades, fort jolies, ma foi, et meilleures, à mon gré, que leurs tableaux d'exposition, tant elles sont naturelles, pleines de gaieté, d'invention, d'insouciance, jetées à l'improviste et à la débandade comme la conversation d'un homme d'esprit. Voilà les images intérieures non élaborées et tourmentées, mais faciles, brillantes, exagérées ou bouffonnes, telles qu'elles ont traversé leur cervelle : deux chasseurs gaillards, en habit rouge, au milieu des taillis verts; des chiens tachetés, et bien portants, qui aboient de tout leur gosier; un torse nu de jeune fille qui se cambre et rit; M. Prudhomme sortant d'un coquetier; trois caricatures; un pin parasol au bord de la mer, sur une plage de sable.

Cependant l'escalier tremble sous les gros souliers qui descendent; il se fait un remue-ménage dans la cuisine; on boucle les sacs et les guêtres. Chacun mange au hasard, dans l'attitude qui lui a plu, assis, debout, sur l'escalier, sur le buffet, sur la table. Les petites dames descendent en jupon blanc, l'œil à demi fermé et bâillant encore; on les accueille par des lazzis qu'elles supportent sans broncher. Quelques gaillards bien découplés lancent la pique sur le chemin; d'autres, plus pacifiques, regardent le fumier et les poules qui picotent. On caresse le chat, on tourmente le chien. L'hôte, un ivrogne, entonne son cinquième petit verre; il pousse à la consommation et s'y noie. Je l'ai trouvé un jour à quatre pattes, incapable de se relever; il marchait ainsi et pourtant comprenait encore. La petite servante, accroupie sur ses talons, souffle le feu en songeant aux jupons brodés du premier étage; pour sauve-garde morale elle a les soufflets de sa patronne et un petit livre de dévotion mystique. Tout le faix de la besogne tombe sur la grosse hôtesse qui, du matin au soir, sans se lasser ni se presser, cuisine, épluche, balaye, paie, reçoit, répond, sert le public. Les paysans qui viennent ici comprennent fort bien ce qui s'y passe; ils ne s'en scandalisent pas, ils en rient plutôt malignement et avec un air de convoitise; ce sont toujours les villageois des contes de Lafontaine.

Chacun part de son côté, et, une fois dans la forêt, travaille ou dort; je suis disposé à croire que la seconde occupation est la principale. A la tombée de la nuit, on les voit revenir un à un portant sur leur dos leur parasol, leur pique, leurs toiles, leurs boîtes de peinture; ils s'asseyent à l'entrée de l'auberge sur un banc de pierre, et devisent, regardant les charrettes qui passent et les commères qui jasent, détirant leurs bras, allongeant leurs jambes; ils flânent, la conscience calme; sur cet article, les villageois en savent autant qu'eux; tout se fait lentement à la campagne; une paysanne reste fort bien une heure debout auprès d'une voiture à lait, échangeant toutes les cinq minutes une parole avec le conducteur. La nuit venue on soupe sur une table sans nappe, entre quatre chandelles; pour siége des bancs de bois; parfois, en manière de supplément, deux ou trois chaises. La lumière jaunâtre vacille sur les solives enfumées du plafond, sur les murs chargés de grotesques; à la fin, le café arrive, et les petits verres de rhum font leur tournée. C'est alors qu'on voit se déchaîner les discussions littéraires et qu'on entend ronfler le tintamarre de la philosophie de l'art. Les grands hommes sont assommés ou portés aux nues; on s'égosille. Cependant les femmes, qui ne comprennent mot, bâillent à se démancher la mâchoire; une d'elles s'est endormie de tout son long sur le vieux piano carré; une autre, étendue, tortille des cigarettes. Quand les combattants n'ont plus de voix, ils vont regarder la forêt au clair de la lune. Un d'eux a pris son cor, un autre imite la voix du cerf qui brame; les histoires pantagruéliques trottent, et les auditeurs écoutent, couchés sur la table, en fumant leur douzième ou leur quinzième pipe. La journée est finie, et l'on va se coucher.

—

Le métier est dur. Des hommes de cinquante ans, qui ont un nom célèbre, ne gagnent pas dix mille francs.

Vers trente ans, après dix ans d'études, on commence à produire, à ce moment il faut vendre, et, pour vendre, il faut que sous l'artiste se rencontre un commerçant. Plusieurs jeûnent, accrochent une leçon, encore est-ce une chance. Quelques-uns peignent des fonds pour des photographes, ou de grandes enseignes. A quarante ans, si l'on a un vrai talent et des amis dans les journaux, on peut percer à force d'expositions et de réclames. Vers cinquante ans, on gagne quelque argent, et on a des rhumatismes.

Chaque année, le nombre des vrais amateurs diminue. Le goût baisse depuis que la division des héritages émiette les fortunes et que les gros gains de la Bourse salissent la société des richards malappris. Les amateurs songent à revendre leur galerie, s'adressent au marchand de tableaux, font des affaires. Pour réussir, il faut trois chances : — La première, c'est qu'à l'exposition quelque riche bourgeois dise : « Voilà un retour de chasse qui est gai, il ferait bien dans le panneau gauche de ma salle à manger! » — La seconde chance, c'est qu'il soit d'humeur dépensière, qu'il croie à son goût, que sa femme ne dise pas non; bref, qu'il achète. — La troisième, c'est que ses amis, ayant déjeuné devant le tableau, en commandent de pareils.

Mais les cinq mille tableaux de l'Exposition accablent l'attention, effacent toute beauté. Une femme est jolie, seule près de son feu, sur sa causeuse; mettez-la parmi quatre-vingts toilettes au bal, on ne la verra plus. Comment se vendent les dix ou douze kilomètres de peintures qui se confectionnent à Paris chaque année? Impossible de répondre. L'encombrement est plus grand encore ici que dans les autres voies. Depuis trente ans, les romans qui, autrefois, prenaient pour héros le jeune gentilhomme, choisissent pour jeune premier l'artiste, surtout le peintre. Là-dessus les imaginations se sont montées; quantité de jeunes gens, qui auraient été d'excellents commis, ont acheté des guêtres et laissé pousser leur barbe. Comment feront-ils pour dîner?

Plusieurs sont usés. Tel emploie l'été entier à finir une étude; il gratte, repeint, regratte, finit par perdre la sensation vraie, devient

tendu, agacé, parle fiévreusement, par saccades, comme un homme qui sort d'une attaque de nerfs.

Beaucoup ont contrarié leur nature, et, après quinze ans d'efforts, se trouvent impuissants. Au lieu d'avoir l'imagination surabondante et le besoin de décharger sur la toile le trop plein de leur cervelle, ils sont comme une source tarie qui, de loin en loin, laisse suinter une pauvre goutte d'eau. Un ami survient, ils l'arrêtent au milieu d'un geste : « Reste comme cela, allonge le bras, j'ai peut-être trouvé ma pose. » A la fin, au hasard, après cent tâtonnements, ils accrochent quelque chose, et la créature, ainsi arrachée par miracle, est un avorton prétentieux.

Quelques-uns se résignent à faire du commerce. Ils barbouillent des tableaux à quarante francs. Au bout d'un temps, le fin ressort artistique s'est usé, ils restent manœuvres toute leur vie. — D'autres retournent dans leur province, font agir leurs parents, obtiennent des portraits. Quelquefois le conseil départemental, qui veut avoir la gloire de protéger les arts, accorde une pension de six cents francs. Les petites villes commencent à établir des expositions, et il se forme ainsi des renommées municipales.

Deux ou trois, les habiles, quittent leurs gros souliers dès que les salons s'ouvrent, reviennent à Paris, vont dans le monde, et font une grande consommation de gants frais. Ils connaissent les critiques, flairent la mode, s'arrangent un atelier. Quand les amateurs ont rencontré le peintre dans un certain monde et que son habit a une tournure convenable, ils ne peuvent plus lui offrir cinq cents francs pour un tableau.

La plupart sont nerveux à l'endroit de leur talent, comme une femme à propos de sa beauté. J'en ai vu un, qui est entre les trois ou quatre plus illustres de ce temps-ci, laisser tomber ses bras, pleurer presque, en lisant le feuilleton d'un homme qui n'a jamais touché un pinceau. « Mais je suis donc un crétin, je n'ai donc plus qu'à jeter mes toiles par la fenêtre! »—Un autre à qui nous reprochions de s'inquiéter trop des critiques : « Il faut du bruit, de la gloire; il n'y a que cela pour me prouver que je ne suis pas fou. MM. tels et tels, qui sont des ânes, ont de leurs tableaux la même opinion que moi des miens. »

Il faut joindre à cela bien des misères, surtout celles qui viennent des femmes; c'est là leur plaie. Mariés ou non, ils vivent avec d'anciennes actrices, des modèles, des grisettes qui ont levé la jambe dans les bals publics. Elles gardent le ton de leur premier métier. Alphonse Karr disait que d'une petite fille on peut faire une duchesse passable, rien de plus faux. L'air de femme du monde, et surtout de femme honnête, est ce qui peut le moins s'attraper. Celles-ci ont toujours l'air de vouloir pêcher un homme, ou de se raidir contre une plaisanterie dure. Rien de plus naturel, elles n'ont jamais fait que cela.

J'en viens de voir une fort belle, bien habillée, et qui ne manque pas d'argent. Elle retrousse sa jupe à pleine poignée quand elle va se mettre à table; pour passer sur une allée mouillée, elle enlève tout son dessus et fait ballonner son peignoir blanc. Elle retrousse ses manches, prend des poses penchées, fait une voix roucoulante; c'est une actrice en scène.

Elle conte ses affaires, dit qu'elle aime la peinture, fait des confidences à tort et à travers. Habitude d'étalage. D'ailleurs le gros monsieur a besoin de ce jabotage qui occupe les heures vides.

Elle a été à cheval la veille, et dit qu'elle a aux jambes deux places noires grandes comme la main. Un des assistans veut faire préciser l'endroit, et, comme il a de l'esprit, il enveloppe son insinuation dans une politesse. Elle veut se fâcher, mais elle rit. Elle s'excuse de rire, en disant que c'est nerveux, qu'au fond elle est très-choquée. Elle l'appelle sot. Une tempête s'élève, rires énormes, chansons mêlées de glapissements, chocs de verre, cris de madame! madame! proférés de la voix la plus retentissante. Elle lui offre un louis s'il veut se tenir tranquille, et ouvre sa bourse pour prouver l'existence du louis. Applaudissements et brouhaha. Elle se bouche les oreilles, et n'en rit pas moins; elle veut se défendre, on sent qu'elle n'y est pas habituée.— Le lendemain matin, par sa porte entre-bâillée, elle le reçoit pieds nus dans ses pantoufles. — Ce sont là des façons de cabaret, la finesse manque.

Quelques-unes se fixent au perchoir, demeurent ici l'hiver, cela fait des ménages. Une grande blonde fadasse fait le bonheur d'un peintre d'animaux, petit, noir, et qui a une voix de basse-taille : les contrastes se cherchent et ne s'accordent pas. Il a des poules, des lapins, des pigeons, un fumier dans la cour, trois moutons dans un enclos, et vient d'acheter une petite vache; tout cela bêle, beugle et piotte sous les fenêtres, dans les corridors, jusque sur l'escalier qui n'est pas propre. Elle, au-dessus de cette ménagerie, étendue langoureusement sur un divan sale se dépite et fume des cigarettes; je l'ai fait causer, la croyant d'humeur douce, point du tout, elle est exaspérée et crie tout haut ses douleurs : « Les huit premiers jours c'est charmant; le premier mois cela va encore bien; au bout d'un an, on s'ennuie à mourir; au bout de deux ans, on devient enragée; impossible de mettre un jupon blanc! » L'homme ici a son état, la belle forêt qu'il comprend, la camaraderie, les discussions d'esthétique. La femme n'a rien que son ménage et les fumiers. Elle ne peut être femme, je veux dire élégante et coquette; il lui faudrait l'abnégation vraie d'une Allemande, le courage d'aller tous les jours planter le piquet, attraper une fluxion à côté de l'homme. — Celles-ci se dédommagent avec les cancans, tournent et tracassent comme des écureuils en cage. « Il ne faut jamais de femme chez un artiste, me disait le plus spirituel d'entre eux; s'il en a une, qu'elle soit cuisinière »

A les voir tirées de si bas, on les croirait reconnaissantes et soumises. C'est le contraire qui arrive. La Française a dans le sang un besoin d'égalité et d'excitation : sitôt qu'elle porte une robe suffisamment ample et neuve, elle se croit au niveau de la plus grande dame; son esprit est trop sec, son ambition trop prompte pour qu'elle puisse sentir ou reconnaître une supériorité; par nature, elle se fait centre et commande; invariablement elle mène l'homme, quel qu'il soit, amant ou mari, esprit supérieur ou simple imbécile, l'artiste plus que tout autre. Celui-ci, absorbé par son art, y dépense toute sa force; le soir, il rentre las, affamé de paix; elle, reposée par la journée vide, arrive avec sa force entière, et le combat n'est pas égal. Je voyais ces jours derniers, à Paris, un homme dont l'énergie et la fierté sont connues, honoré de tous, célèbre, à qui les étrangers ne parlent qu'avec une sorte de déférence, devant qui l'on se défie de soi; sa maîtresse, une grisette de trente ans, déjà fripée, moins qu'ordinaire, raisonnait devant lui avec une sécurité d'âme admirable, contredisant, opinant sur des questions de littérature et de morale. Elle nous régentait.

—

En revanche, ils ont le don de se faire illusion. Le peintre d'animaux a pendu dans son atelier le portrait de sa blonde dégingandée; il en a fait une Ophélie.—Un autre a tiré d'une sorte de souillon, une bohémienne inspirée et poétique.— La mère de l'Ophélie est arrivée, c'est une horrible tonne campagnarde en bonnet blanc, à museau pointu. Le malheureux propriétaire d'Ophélie est entrain d'en dégager une matrone hollandaise, honnête et naïve.

En somme, je ne les trouve pas trop à plaindre. Ils peuvent s'oublier; ils pensent au beau soleil couchant qu'ils viennent de voir; ils voient, le soir, flotter sur leurs chenets des jolis rendez-vous de chasse qu'ils peindront, les amazones aux longues jupes, aux plumes rouges, les levriers qui hument l'air, les cors de chasse suspendus au cou des piqueurs. Ils se disent que cette fois le tableau sera charmant, qu'ils auront du génie. En attendant, ils dissertent sur l'art et font de la critique. Cinq ou six heures par jour ils cessent de penser à la vie réelle.

Enfin ils prennent du loisir, ils ne sont point à l'attache; ils ont des gaietés et des passe-temps d'enfants. Tous les soirs il y en a deux qui vont à l'entrée de la forêt donner du cor, pour avoir le plaisir de

s'entendre, de faire du bruit, d'enfler vigoureusement les muscles de la poitrine. Un de ceux-là a sept chiens; on leur parle, on les fouaille, on les caresse. De temps en temps, ils arrangent des parties et ont l'esprit de laisser les femmes à la maison. Nous sommes allés à Moret, une jolie petite ville à tournure gothique. Nous étions six, dont un cheval, que l'on montait tour à tour. On dîne à l'auberge, sur une terrasse, au bord d'une eau coulante; vers le dessert, l'expansion est complète. Toutes les politesses, tout l'attirail compliqué des façons mondaines a disparu; on revient à la vie naturelle, exempte de précautions, d'affectations et de calcul; et comme ici la plupart des natures sont fines, cet épanchement n'a rien de brutal; le goût du beau surnage; on voit qu'il est sincère, qu'il fait le fonds et la substance de l'homme. — Une autre nuit nous sommes allés dans la forêt jusqu'à une grotte avec des flambeaux; les traînées de lumière ondoyantes se perdaient magnifiquement dans la grande ombre; les chevelures de flammes ruisselaient parmi les roches, et les sables subitement éclairés déroulaient leurs blancheurs sinueuses. — Presque tous les soirs ils vont les uns chez les autres, boivent un verre de rhum; quelqu'un se met au piano, et les autres chantent avec des voix telles quelles, non pour chanter et briller; ils rient de leurs fausses notes; mais à travers leur musique ils devinent la pensée du maître, et la sentent, chose impossible dans les concerts du monde.

A beaucoup d'égards, ils sont supérieurs aux ambitieux ordinaires et plus heureux. Ils vivent dans des idées plus hautes, ils sont à demi-gentilshommes, ils n'ont pas l'esprit tendu vers l'épargne ou le gain, vers les finasseries basses du commerce, vers les violents et douloureux soucis de la grande ambition et des affaires. Les moins distingués savent encore orner joliment un atelier, disposer des plâtres, des fleurs, faire de rien quelque chose. Il y a ici vingt chaumières arrangées en maisons qui sont charmantes. Leurs intérieurs sont *inventés*, ils ne sont pas l'œuvre banale du tapissier. L'un d'eux habite une grange qui est demeurée grange à l'extérieur; mais le dedans, peint en gris vert, est le plus curieux fouillis d'esquisses, de pipes, d'armes, de bustes, de cors de chasse, d'éperons, de bottes, avec deux ou trois vieux meubles, des bergères du dernier siècle, et une balançoire gymnastique. Le cheval est à côté, séparé par une cloison, et les chiens nichent à la porte; le maître est chasseur autant que peintre; partout chez eux, on voit que le corps vit autant que l'esprit. — Un autre a des poteries. Un troisième a collectionné pendant dix ans les belles choses de la Renaissance, des meubles de chêne bruni à pieds tordus, de vieux livres reliés en peau de truie et bosselés de figurines, des plats de bronze sculptés, des estampes choisies; le grand crucifiement d'Anvers étale en face de la cheminée ses groupes athlétiques, ses opulentes chairs nues, ses monceaux de florissantes femmes agenouillées dans leurs robes de soie, sous leurs torsades de cheveux pâles. La plupart des ateliers sont entourés de verdure; au lieu d'arbres à fruits, on aperçoit, dans le jardin, des bouleaux délicats, un vaillant jeune chêne, des vignes sauvages, des glycines tordent leurs sarments le long des murailles; le vitrage de l'atelier a des échappées sur la large plaine et au bout de l'horizon on voit s'allonger la ligne immobile de la forêt.

Très peu sont grossiers et insociables; même parmi ceux dont l'enveloppe est rude, et la culture nulle, on trouve une finesse native, une aptitude à comprendre l'originalité, la grâce et le comique; la sensibilité de leurs organes est intacte, ils saisissent l'idée et la beauté au vol; le talent imitatif, l'esprit de caricature leur est inné. Ils disent parfaitement une scène marseillaise, une chanson picarde, une anecdote parisienne; tout y est, l'accent, le geste et le reste; avec leur gosier, leur nez et leur langue, leurs mains, ils imitent les formes et les sons, un grincement de porte, le hoquet d'un cerf qui brame; ils sont mimes, et cela naturellement: « Le cerf reniflait, grun, le voilà qui se coule, il arrive, il nous voit. Patatra, patatra, sur le pavé! » — C'est le langage primitif, tels que le suggèrent les images vives; chez nous il manque, par ce que nous sommes desséchés. Je pense toujours en les écoutant à Mercutio et à Bénédict. Chez eux comme chez les jeunes gens de Shakespeare, les impressions sont neuves, non apprises, et les expressions suivent, saugrenues, éclatantes. La bouffonnerie fait irruption au milieu du sérieux, et la polissonnerie aussi, non pas délicate ou ingénieuse à la façon du dernier siècle; mais étalée, énorme, mélangée de poésie et de folies comme chez Aristophane, parfois sentimentale; c'est une source engorgée qui lâche d'un coup son eau et sa bourbe. Mais nulle part ils ne réussissent si bien que dans leurs esquisses. Un jour de pluie ici, deux peintres de passage ont barbouillé chacun un panneau de la salle à manger. De près, c'est un paquet de couleurs étendues avec un balai; à dix pas ce sont deux scènes gaies, hardies, portées et vivifiées par un soufle de jeunesse. La première est une fête de buveurs allemands tous couchés sur le dos, tous fumant, tous en grandes bottes, tous ayant aligné leurs pieds à la hauteur de l'œil et méthodiquement au-dessus de la table; cette collection de bottes monumentales qui s'étalent dans la lumière au dessus de figures paternes fait rire une heure durant; voilà la vraie attitude allemande, calculée pour donner à la méditation toute sa force; c'est ainsi qu'on philosophe sur l'absolu. — L'autre a peint une bande de nymphes et de satyres nus qui dansent sur le sable poli de la côte, dans la demi-obscurité du crépuscule, sous les rougeurs d'un ciel méridional qui s'éteint. — Le tableau fini, il a pris a partie un peintre hollandais qui se trouvait là, jeune homme décent et qui se montrait un peu scandalisé par les mœurs du lieu. Il lui dit que la Hollande était bien loin de Paris, qu'on y était certainement arriéré, qu'il ferait bien d'étudier le français et la morale dans le dictionnaire de Napoléon l'Hollandais, qu'il y trouverait exposée la grande découverte moderne, un code de conduite approuvé par le gouvernement d'après lequel tous les Français sont tenus d'être athées, où il est décidé que le vrai mariage c'est l'adultère, et que le premier devoir de l'homme est d'assassiner son prochain. « Avez-vous des pistolets sur vous? Moi je ne viens jamais à Marlotte sans un couteau de chasse, et la nuit je mets les verroux à ma porte. »

III

28 septembre.

Il n'y a rien dans cette forêt qui ne fasse plaisir. Une large pleine de genévriers épineux, rabougris, repliés par le vent, rabattus sur le tapis roux des bruyères; au milieu un bouquet de jolis bouleaux blancs, effeuillés qui laissent apercevoir entre leurs cheveux la neige mouvante des nuages; à droite une phalange de pins qui serrent leurs troncs, et poussent en avant leur bataillon noir sur la campagne lumineuse; au fond, les grandes lignes cassées des collines, tachées par la blancheur unie des sables, et où luisent des têtes de roc parmi les panaches des hêtres. Le vent d'automne siffle et s'enfle, il ronfle à travers les files immobiles des pins, et grésille dans les feuillages des bouleaux demi-dépouillés, pauvres enfants qui tremblent. Les feuilles dorées s'envolent une à une, comme l'aile d'un papillon mort, et tournoient en tombant, dans la lumière.

On regarde les entassements de rocs gris jetés pêle mêle, qui crénèlent les hauteurs et bossellent les pentes; et l'on pense aux furieux courants, à la bataille des eaux qui ont raviné, décharné, disloqué les crêtes. Ce pays-ci était le fonds d'une mer, et il y paraît encore; du sable partout, des écueils dévastés, des falaises rongées, des rocs minés par la base aux issues dégorgeantes, des traînées de blocs qui marquent le lit des courants; l'eau retirée, il est resté un désert blanc, aride. Par degrés le soleil a bruni les rochers; les mousses sont venues et se sont incrustées sur les parois du grès raboteux; après elles, les fougères, les tiges opiniâtres du genevrier, puis les colonies envahissantes des arbres, et dans les fonds humides les chênes, qui de siècle en siècle aspirant l'air des solitudes ont enfoncé leurs troncs et élevé leurs coupoles.

Les bruyères et les mousses d'automne collent au dos des collines leur pelage fauve; et le soleil les lustre. Mais par cent mille per-

cées les os du roc primitif crèvent cette peau végétale. De loin en loin, sur le cirque de pierre qui forme l'horizon, une maigre ceinture de pins errants serpente entre les dentelures et les bouleaux dispersés, laissent pendre leur chevelure pâle.

On resterait ici toute une matinée sans penser, content de regarder. On n'a envie de rien, on est heureux, comme les anciens dieux, les dieux d'Homère.

Il y a des touffes de graminées, toutes de quatre pieds, qui montent en fusées verdoyantes. Il y a des chênes que trois hommes n'embrasseraient pas.

Le bleu du ciel est si lumineux et si intense que les yeux s'y reportent incessamment et d'eux-mêmes. L'air peuplé de rayons et de reflets est en fête, et les branches noires, tortues, font saillie avec une force extraordinaire dans la clarté épanchée ou sur l'azur profond.

Une vieille route foncée tournoie encombrée de bruyères, et ses sables rayés de terre noirâtre, tachée par des myriades de glands disparaissent à demi sous la végétation pullulante. Aucun mot ne donne l'idée de ces hautes herbes dont la culture n'a pas déformé la vigueur native. La sève les a soulevées en l'air d'un élan, par familles; entre les bruyères ternes, elles luisent joyeusement, et parfois un coup de soleil qui les prend en travers, éparpille au milieu de l'ombre une gerbe d'émeraudes.

Toujours le ciel au milieu des feuillages dorés, le ciel bienfaisant, pacifique, le plus magnifique des dieux, la plus divine des choses.

A quoi servent la peinture et la poésie? Quel tableau, quel livre vaut un pareil spectacle? Ce sont des contrefaçons mesquines, tout au plus des consolations à l'usage des gens enfermés.

Ces grands arbres vous rendent grand; ce sont des héros heureux et calmes; on le devient par contagion à leur aspect; on a envie de leur crier : « Tu es un beau et puissant chêne, tu es fort, tu jouis de ta force et du luxe de ton feuillage. » Les bouleaux, les frênes et les autres créatures délicates semblent des femmes pensives dont personne encore n'a entendu la pensée, une pensée timide et gracieuse qui arrive à demi effacée avec le chuchottement et l'agitation de leurs fins rameaux. Il y a des douceurs et des coquetteries dans les creux ombragés, sur les lits de bruyères roses, dans les sentiers tortueux qui laissent voir un morceau de leur ruban, au bord d'une petite source qui noircit le sol entre les pierres et tout d'un coup descend avec une pluie d'éclairs; c'est un regard soudain, une mutinerie, et une mièvrerie d'enfant, d'un dieu enfantin qui rit en liberté. Toutes ces charmantes âmes osent parler dans le silence. Au-dessus quelle sérénité et quels rayonnements dans cet inextricable réseau de clartés entrecroisées qui habitent les dômes des chênes! Tout souci s'en va auprès d'eux, on fait comme eux, on se laisse vivre.

Les années passent, j'ai eu le mois dernier cinquante-quatre ans, et combien y a-t-il maintenant de jours par an où comme aujourd'hui je me sente jeune?

Frédéric-Thomas Graindorge.

SUR QUATRE FEMMES VÊTUES DE BLANC QUI ONT PASSÉ AU GALOP DANS LES CHAMPS-ÉLYSÉES.

Hier, dans les Champs-Elysées,
Les piétons, les cavaliers
Et les biches favorisées
Filaient vers le bois par milliers.

Pêle-mêle, les équipages
Roulaient avec le flot vivant,
Et mon œil suivait les mirages
De ce panorama vivant.

Soudain, comme un éclair livide
Qui déchire le ciel cuivré,
Un attelage au trot rapide
Apparut. — Un cocher poudré,

Grave, énorme, comme un Silène
Insoucieux des immortels,
De sa hauteur olympienne
Contemplait les humbles mortels.

Debout, derrière la voiture,
Galonnés, les jarrets tendus,
Deux coquins de haute stature
S'allongeaient par les mains pendus.

Quatre femmes, de blanc vêtues,
Émergeaient de sa profondeur,
Assises comme des statues
Dans un nuage de vapeur.

Et, dans leur pose nonchalante,
Regardant la foule, sans voir,
De leur beauté resplendissante
Etalaient l'orgueilleux pouvoir.

Que sont les ailes des colombes,
Que Vénus attelle à son char,
Ou qu'on immole en hécatombes,
Que sont les fleurs de nénuphar?

Près de ces flots de mousselines,
Cachant les trésors inconnus
De leurs éclatantes poitrines
Et le satin de leurs bras nus?

Oui, la neige lente des pôles
Qui s'amoncelle dans les cieux
Pourrait tomber sur leurs épaules.
— Le nuage capricieux

Qui flotte aux lueurs matinales,
Les cygnes sur les lacs d'azur,
Ont moins de blancheurs virginales
Que leur front immobile et pur.



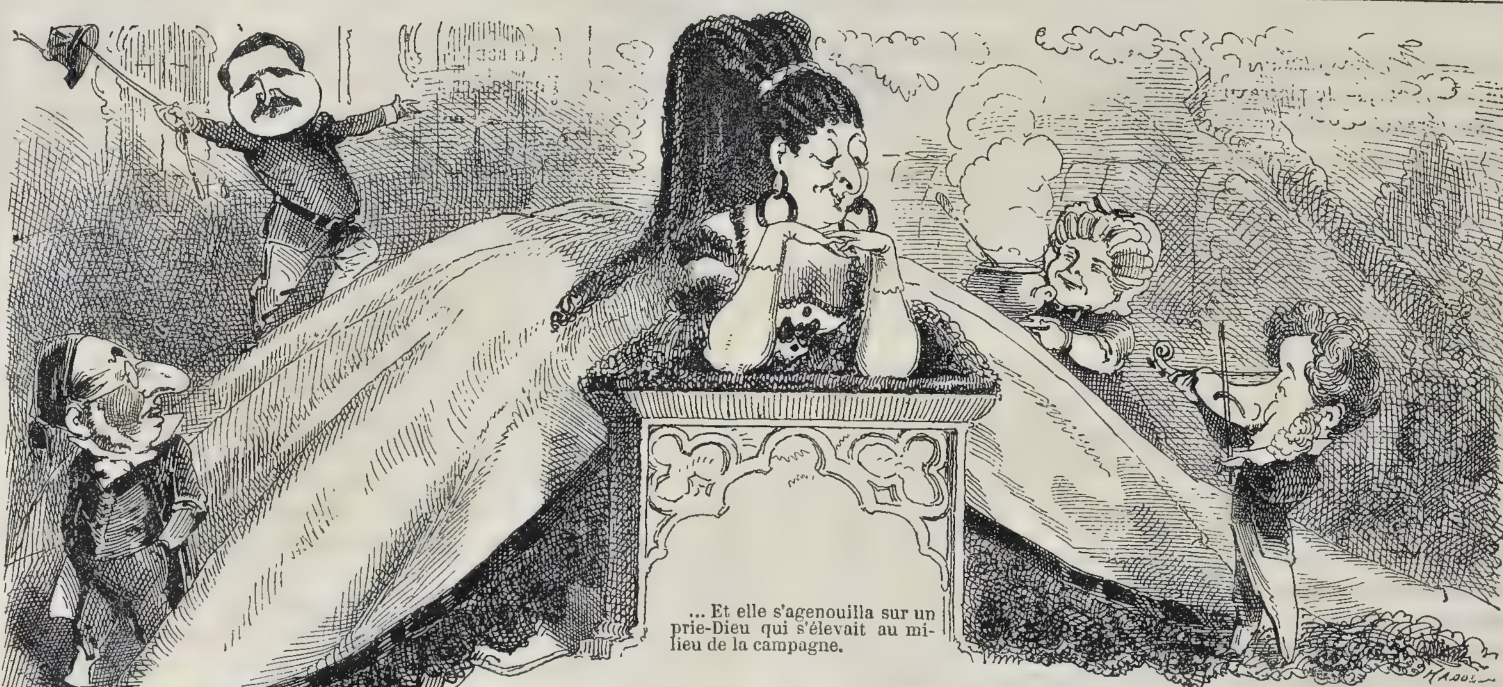
Les voilà... Sur la foule immense
Passe comme un frémissement,
Puis il se fit un grand silence :
Ce fut un éblouissement!

Dans un tourbillon de poussière,
Les chevaux s'étaient emportés
Avec ce rêve de lumière.
....
A qui sont ces divinités?

CHARLES JOLIET.

Poëte, mon ami, êtes-vous bien sûr que ces divinités n'avaient rien de commun avec celle que chanta jadis Dumas fils, vous savez :
« C'est la plus belle de Séville...
» Vous n'avez qu'à suivre la file
» Et vous l'aurez pour dix ducats. »

M.



... Et elle s'agenouilla sur un prie-Dieu qui s'élevait au milieu de la campagne.

THÉATRE-FRANÇAIS

—

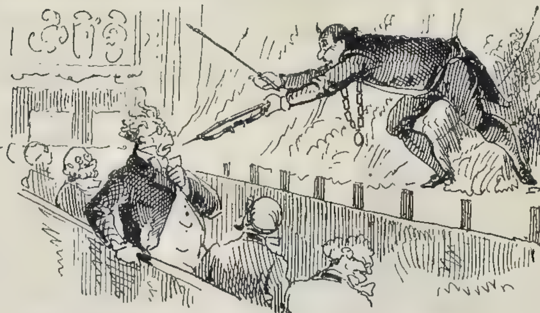
LE CAS DE MAITRE GUÉRIN

OU LE NEZ D'UN NOTAIRE

Comédie en cinq robes.

PERSONNAGES :

Me GUÉRIN, ou l'imparfait notaire..................	MM.	Got.
BALTHAZAR CLAES, inventeur.......................		Geoffroy
GUÉRIN FILS, colonel......		Lafontaine.
LE COUSIN ARTHUR........		Delaunay.
Mme LECOUTELLIER PENARVAN DE CROISSY.........	Mmes	Plessy.
MAMAN GUÉRIN............		Nathalie.
FRANG SPANE GUÉRIN......		Favard,



Messieurs !... Le public ayant envahi l'orchestre des musiciens, nous vous supplions de vouloir bien les remplacer.

ROBES :

1er Acte : LA COMÈTE..........	Mme	Plessy.
2e Acte : TOURT.. ET PEPLUM..		Plessy.
3e Acte : LA DERNIÈRE DES MOHICANS............		Plessy.
5e Acte : CHICORÉE SAUVAGE...		Plessy.



MAITRE GUÉRIN.
(*Got*)

PREMIER ACTE.

Chez Maître Guérin.

BALTHAZAR CLAES.

L'inventeur des Roncerets, propriétaire du château de Penarvan, que nous appellerons Balthazar Claës, pour la lucidité du récit, a inventé une sublime méthode pour apprendre les grosses lettres aux enfants des asiles français au-dessous de cinq ans et vaccinés. Il vient trouver Me Guérin, le parfait notaire. Il n'a plus besoin que d'une centaine de mille francs pour faire imprimer des alphabets et payer les élèves qui lui sont confiés par les mères comme sujets d'expériences.

Me GUÉRIN.—Vous n'avez pas inventé la méthode d'emprunter de l'argent ; mais, moi, j'ai inventé quelque chose de plus fort que les automates de Vaucanson, j'ai inventé un *homme de paille* qui s'appelle Brenu, et qui prête de l'argent.

BALTHAZAR. — J'ai inventé une locomotion plus lourde que l'air, et que la vapeur est impuissante à mettre en mouvement. Il faut quarante chevaux pour la changer de place. J'ai inventé aussi un lapin qui bat du tambour, une souris qui tourne en rond, des parapluies-révolvers, des cigares explosibles, une machine à découdre, et un piége à loup pour les maris soupçonneux. Encore un an de labeurs, et je fabriquerai des bacheliers en zinc, des femmes en caout-chouc et une mécanique qui fait des mariages toute seule.

Me GUÉRIN. — Cette mécanique-là pourra être utile aux auteurs dramatiques. Voici cent mille francs ; passez-moi les titres de propriété du château de Penarvan, et souscrivez-moi des traites datées de l'année dernière, qui seront exigibles dans trois jours.

BALTHAZAR. — Dans trois jours, mon invention illuminera l'Europe. Je suis millionnaire ! ! !



Me GUÉRIN, *à part.* — Quel vieil idiot!

BALTHAZAR. — Tenez, Me Guérin, voici le modèle microscopique de ma locomotive : A, un coup de piston; B, deux coups de piston; C, trois coups de...

Me GUÉRIN. — Z, vingt-cinq coups de piston. Vieux farceur!

(Balthazar pose sa locomotive par terre. Elle se met à courir dans les jambes de Mme Lecoutellier, qui entre avec une robe dont la queue est restée chez le concierge du théâtre.)



Suite et fin de la comète de Mme Plessy

BALTHAZAR. — Ça va sur des roulettes.

Mme LECOUTELLIER, *entrant.* — Pardon, monsieur, c'est à vous, ce chien-là?

BALTHAZAR. — C'est ma locomotive atmosphérique et alphabétique.

Mme LECOUTELLIER. — Tout à fait enchantée, cher monsieur; ayez donc la bonté de la rappeler.

Me GUÉRIN. — Monsieur est inventeur.

Mme LECOUTELLIER. — Oh! l'agréable rencontre. Pardon, monsieur, est-ce que vous ne pourriez pas m'inventer des modèles de robes? Ma couturière manque absolument d'in-*ahain-ain-hein*-spiration depuis ce matin, *ain, ain, ain.* Qu'est-ce que vous dites de cela, Me Guérin, *ain, hein?*

BALTHAZAR. — Comment donc, belle dame, je vais vous inventer une robe balayeuse qui ira de la Bastille à la Madeleine, et réciproquement. Seulement, il faudra marcher sur trois roues

Mme LECOUTELLIER. — C'est du dernier joli. Il est écrasant, cet inventeur. Dites-lui donc de s'en aller avec sa mécanique.

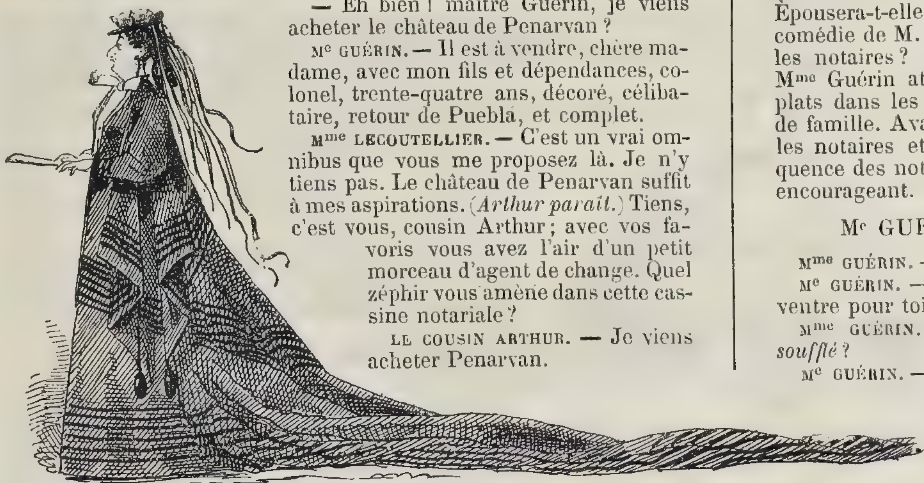
(Balthazar ramasse sa locomotive et sort profondément absorbé.)

— Eh bien! maître Guérin, je viens acheter le château de Penarvan?

Me GUÉRIN. — Il est à vendre, chère madame, avec mon fils et dépendances, colonel, trente-quatre ans, décoré, célibataire, retour de Puebla, et complet.

Mme LECOUTELLIER. — C'est un vrai omnibus que vous me proposez là. Je n'y tiens pas. Le château de Penarvan suffit à mes aspirations. *(Arthur paraît.)* Tiens, c'est vous, cousin Arthur; avec vos favoris vous avez l'air d'un petit morceau d'agent de change. Quel zéphir vous amène dans cette cassine notariale?

LE COUSIN ARTHUR. — Je viens acheter Penarvan.



TOURTE ET PEPLUM

Deuxième toilette de Mme Plessy traversant l'action.

Mme LECOUTELLIER, *à part.* — Il veut acheter Penarvan. Quelle chute, mon père! *(Haut.)* Les beaux esprits se rencontrent.

ENSEMBLE. — Nous plaiderons.

Me GUÉRIN. — Écoutez : Horace dit quelque part : « Mieux vaut un mauvais mariage qu'un bon procès. »

Mme LECOUTELLIER. — Permettez, Me Guérin, j'ai une lettre à écrire à votre fils le colonel.

Me GUÉRIN. — Vous êtes des plaideurs.

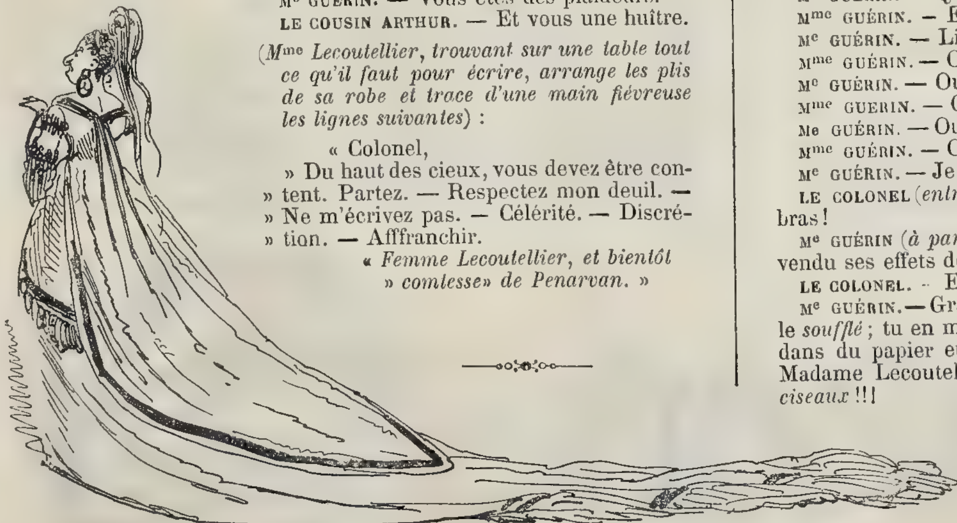
LE COUSIN ARTHUR. — Et vous une huître.

(Mme Lecoutellier, trouvant sur une table tout ce qu'il faut pour écrire, arrange les plis de sa robe et trace d'une main fiévreuse les lignes suivantes) :

« Colonel,

» Du haut des cieux, vous devez être content. Partez. — Respectez mon deuil. — » Ne m'écrivez pas. — Célérité. — Discrétion. — Affranchir.

« *Femme Lecoutellier, et bientôt* » *comtesse» de Penarvan.* »



LA DERNIÈRE DES MOHICANS

Troisième toilette de Mme Plessy traversant l'acton.

DEUXIÈME ACTE.

LE NEZ DU NOTAIRE.

Balthazar a mangé ses cent mille francs pour faire imprimer l'*Unitéïde.*

Mme Lecoutellier entre avec une nouvelle robe de satin ornée d'aiguillettes de jais.

Le colonel a été blessé à Puebla. Il va revenir. Le *Moniteur du soir* annonce qu'il a perdu son nez à la bataille; mais le notaire Guérin, son père, est un fin renard qui lui donnera la moitié du sien et il lui en restera encore assez. Cependant Mme Lecoutellier, qui a lu Tristram Schandy, partage les préoccupations matrimoniales de la veuve Wadmann, et elle attend des révélations. Épousera-t-elle le colonel? Aura-t-elle le château de Penarvan? La comédie de M. Émile Augier réhabilitera-t-elle les notaires? Abîme insondable. Cependant Mme Guérin attend son fils, et met les petits plats dans les grands. C'est un suave tableau de famille. Avant tout, le théâtre doit montrer les notaires et le mariage (qui est la conséquence des notaires) sous un jour patriarcal et encourageant.

LA COMÈTE

Première toilette de Mme Plessy traversant l'action.

Me GUERIN. — Mme GUERIN.

Mme GUÉRIN. — Doux ami, voici ta soupe.

Me GUÉRIN. — Trente coups de pied dans le ventre pour toi!

Mme GUÉRIN. — Daigneras-tu goûter mon *soufflé?*

Me GUÉRIN. — Des nèfles!

Mme GUÉRIN. — Je t'en supplie à genoux.

Me GUÉRIN. — La peste de la Carogne enragée, et que la fièvre quarte l'étrangle!

Me GUERIN — Oh! doux ami, voilà vingt-cinq ans que nous nous aimons ainsi. Veux-tu donc me faire mourir de bonheur?

LE COUSIN ARTHUR

(Delaunay).

Me GUÉRIN. — Tu peux bien crever.

Mme GUÉRIN. — Goûte mon *soufflé?*

Me GUÉRIN. — A la niche! Mange ta pâtée. Horace avait bien raison de s'écrier : *Mecænas atavis edite regibus.* Ça manque de Falerne!

Mme GUÉRIN. — Que faire pour te prouver mon amour? Si tu voulais, Philémon, tu serais changé en chêne et moi en tilleul.

Me GUÉRIN. — Quelle tisane que cette épouse.

Mme GUÉRIN. — Et notre fils qui revient colonel.

Me GUÉRIN. — Lieutenant colonel, s'il n'est pas prisonnier.

Mme GUÉRIN. — Oh!

Me GUÉRIN. — Ou blessé.

Mme GUERIN. — Oh!!

Me GUÉRIN. — Ou escarbouillé.

Mme GUÉRIN. — Oh!!!

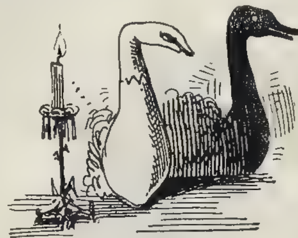
Me GUÉRIN. — Je l'ai lu ce matin dans la *Gazette des Tribunaux.*

LE COLONEL *(entrant).* — Ma mère! Oh! ma mère *(Tableau)* dans mes bras!

Me GUÉRIN *(à part).* — Mon fils en bourgeois? Est-ce qu'il aurait vendu ses effets de grand équipement? Nous irons en référé.

LE COLONEL. — Et vous, mon père?

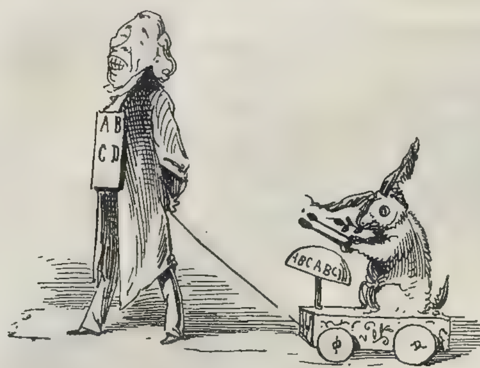
Me GUÉRIN. — Grand dadais, mange le *soufflé*; tu en mettras un morceau dans du papier et tu le porteras à Madame Lecoutellier; *a repasser les ciseaux*!!!



« Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère. »

LA MAIN DE Mme PLESSY

Hein! comme elle fait bien le canard reflété!



BALTHAZAR CLAES
(*Geoffroy*).

LE COLONEL. — Ah! si vous n'étiez pas mon père.....

Me GUÉRIN. — Tu ne serais pas mon fils, ça va tout seul.

LE COLONEL. — Je vais aller mettre mon uniforme, mon schako, mes épaulettes, mon glaive et toutes mes médailles de sauvetage..... Ma mère, je ne rougis pas de vous, donnez-moi le *soufflé*; nous verrons comment celle que j'aime le recevra.

BALTHAZAR (*entrant*). — Vous n'auriez pas cent mille francs à me prêter.

Me GUÉRIN. — Pas pour le moment.

BALTHAZAR. — Je triomphe!

(*Les quatre personnages forment le quadrille.*)

LE COUSIN ARTHUR, *bon enfant*. — Colonel, voici ma main.

LE COLONEL. — Gardez-la.

(*Il chante.*)

Il faut me céder ta maîtresse
Et renoncer à Penarvan!

LE COUSIN ARTHUR. — Jamais de la vie. J'adore ma cousine et je l'aurai, coûte que coûte.



LE MÉNAGE GUÉRIN.

LE COLONEL. — Adieu, madame, je bats en retraite, et je me porte de ma personne à la grille du parc... En colonne d'assaut! baïonnette au canon! chargez!

Mme LECOUTELLIER, *sur son prie-dieu*. — Et maintenant, n'épousons pas l'autre!

TROISIÈME ACTE.

Au château de madame Lecoutellier de Croissy.

LE PAVILLON DU DUC JOB.

LE COLONEL. — *Avec fermeté comme s'il commandait une manœuvre au Champ-de-Mars.*) Ma-da-me! Voulez-vous! m'é... pouser!!!

LECOUTELLIER. — J'ai pas le temps, cher colonel. Vous voyez cette robe blanche à garniture noire? Eh bien! elle ne traîne pas assez..... Est-ce que vous ne faites pas une campagne du côté de la Chine? on m'a parlé de cela?

LE COLONEL. — Ah! madame! ai-je pris Puebla et quitté le Gymnase pour venir échouer contre ce rempart de gaze? Vous change de robe comme d'amour, madame.

Mme LECOUTELLIER. — Eh bien, après?

LE COLONEL. — Vous me brisez le cœur... J'avais apporté pour vous ce *soufflé*, chef-d'œuvre d'une mère...

Mme LECOUTELLIER, *froidement*. — Colonel, respectez mon deuil, n'est-ce pas?

LE COLONEL. — Et vous, respectez mes épaulettes, nom d.......!?!???

Mme LECOUTELLIER. — J'aime pas la graine d'épinards, et j'en suis contente.



CHICORÉE SAUVAGE
Quatrième toilette de Mme Plessy, terminant l'action.

LE COUSIN ARTHUR, *sortant d'un cabinet particulier*. — Parce que si vous les aimiez, vous l'épouseriez, et c'est moi qui vous offre ma main.

LE COLONEL. — Choisissez, madame,

Mme LECOUTELLIER. — Je réfléchirai. Tenez, vous êtes deux braves garçons tous les deux; vous faites l'attelage. Si j'épousais l'un, je le tromperais avec l'autre.

(*Elle monte les degrés du perron, et se met à genoux sur un prie-dieu qui domine la campagne environnante.*)

LE COLONEL. — Monsieur, il y a un de nous qui est de trop sur la planète.

LE COUSIN ARTHUR. — C'est vous,

LE COLONEL. — Ne plaisantons pas le service.

LE COUSIN ARTHUR. — C'est tout bêtement un duel à mort que vous m'offrez?

LE COLONEL, *triste*. — Je ne le propose jamais : je l'accepte toujours.

LE COUSIN ARTHUR. — Ça fait bien dans le paysage, mais ça ne prouve rien.

LE COLONEL, *ironique*. — C'est-à-dire que vous êtes un lâche.

QUATRIÈME ACTE.

Chez Balthazar Claës.

QUI TROP EMBRASSE MANQUE LE TRAIN.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans la triple intrigue par laquelle Balthazar a manqué le train de Strasbourg. Le sublime inventeur, voyant approcher les échéances et prévoyant une fin de mois orageuse, invente un calendrier mobile et une horloge qui marche à reculons pour gagner du temps. L'employé du *Conservatoire-de-Piété* ne prête pas sur les locomotives.

BALTHAZAR. — .... Ciel, ma fille!... Je m'illumine... Frangipane?

FRANGIPANE. — Papa?

BALTHAZAR. — Tu n'aurais pas cent mille francs à me prêter, pour me racheter des petits Chinois à un sou? Je voudrais expérimenter mes alphabets sur des Chinois.

FRANGIPANE. — Mon père, tout est placé... Et j'ai joué à la baisse...

BALTHAZAR. — Ah! fille ingrate! Adieu, France, patrie marâtre, je vais porter mes découvertes à la perfide Albion.

LE COLONEL, *entrant*. — Comment, mademoiselle, vous avez le courage de refuser cent mille francs à votre père? (*Sévèrement*) C'est mal... Je vois que ma parole est sans autorité, je vais aller mettre mon uniforme du *Fils de famille*. Rien qu'à ce souvenir, je sens battre mon cœur.

FRANGIPANE. — Au nom du ciel, n'y allez pas! Oh! je vous aime! Oh, oui! j'aime la Garde!

LE COLONEL. — Quatre jours de consigne. On n'aime pas les observations dans les voltigeurs.

FRANGIPANE. — Ayez pitié de moi, vous êtes un noble cœur, mais votre père est un usurier.

LE COLONEL. — Alors, tout est perdu, fors l'honneur. Ecoute, ô douce jeune fille, toi qui ne changes pas de robe à tous les entr'actes, comme cette fleur éphémère de la vie parisienne qui s'appelle madame Lecoutellier, tu es la fille d'un inventeur, tu es la plus idéale de ses mécaniques. Comme, en définitive, il est défendu à un officier de se marier sans épouser une héritière, nous allons tromper papa Guérin, nous empruntons de l'argent à Brenu, j'achète Penarvan, et j'en fais un sanctuaire parfumé où j'élèverai l'autel de mon amour. Et maintenant, je vais sauver l'honneur.

FRANGIPANE. — Oh! ne fuis pas ainsi. Ce n'est pas l'alouette!...



LE COLONEL GUÉRIN
(*Lafontaine*).



LE PUBLIC
Tous notaires à l'orchestre.



LE PUBLIC
— C'est charmant, sauf le quatrième acte qui est vide, il n'y a pas de toilette.

LE COLONEL. — Nous nous retrouverons chez les notaires. Adieu... Brenu, connu, France, vaillance, lauriers, guerriers... Par file à gauche!...

BALTHAZAR, *entrant absorbé.* — Elle m'a dit que sa robe ne traînait pas assez. Inventons une robe qui se déploie et qui vous enlève dans les airs... Mais qui est-ce qui pourrait donc bien me prêter cent mille francs? Il me vient une invention. (*Il se frappe la tête*) Mon cerveau est une cave dont les inventions sont les champignons...Oh! ce fut un beau rêve, et quel réveil? Ma fille ruinée et le mannequin automate qui ne joue plus du violon... Suis ta route, inventeur!...

CINQUIÈME ACTE.

Chez Me Guérin.

JE DINE CHEZ BRENU.

Nous sommes chez les notaires.

Mme Lecoutellier et le cousin Arthur ne se marieront pas, mais ils ne s'en porteront pas plus mal pour cela, et ils se promettent, devant trois mille spectateurs d'être l'un à l'autre. Balthazar est soucieux. Il cherche à inventer le pas d'un cheval où il trouverait cent mille francs.

Me GUÉRIN. — *Nemo suâ sorte contentus...* Vous avez une chauve-souris dans le clocher, père Balthazar Claës.

(*Le Colonel entre.*)

Monsieur mon fils, je n'avais pas encore eu l'avantage de vous voir en uniforme, et la vue de vos épaulettes me porte à supposer que vous êtes colonel. (*A part*) Mon fils m'intimide avec ce costume guerrier.

LE COLONEL, *froidement.* — J'épouse mademoiselle Frangipane, et je viens vous demander votre consentement.

Me GUÉRIN. — Je le refuse carrément. *Elle est bien bonne*, comme dit Horace.

LE COLONEL. — Je suis majeur.

Me GUÉRIN. — Oh! la future l'est aussi, je te le paraphe sur l'honneur.

LE COLONEL. — Mon père, vous êtes notaire.

Me GUÉRIN. — C'est une bonne charge.

LE COLONEL. — Au nom de la loi, je vous requiers de vous adresser à vous-même les *sommations respectueuses*... Par le flanc gauche. . Je suis prêt à signer les renvois et les mots rayés comme nuls — et comme des canons.

Me GUÉRIN. — Ah ça! est-ce que tu me prends pour un notaire de la vieille roche? Jusqu'ici, je l'avoue, M. Emile Augier m'a fait parler, moi, notaire, en vers alexandrins, il ma traité de poète... Je suis las d'être ridicule et de servir de risée aux critiques du lundi. Je suis le notaire de l'avenir!

LE COLONEL. — Ce n'est pas ainsi que je comprends le notariat. Ma mère, Frangipane, ange économe et céleste, et vous, ô inventeur des pains à cacheter, formons-nous en faisceau comme une seule famille.

TOUS EN CHOEUR.

Qu'il reste seul!
Une — deux — trois.
Avec son déshonneur !!!

(*Sortie générale. — Brenu paraît.*)

Me GUÉRIN. — Quelle chance! Brenu?

BRENU. — Monseigneur?

Me GUÉRIN. — Aimes-tu le soufflé? On en a mis partout!... Tu l'aimes... A table! Je dîne chez Brenu! Brenu, tu manges avec les notaires!

T.

CORRESPONDANCE

Monsieur le Directeur,

Nous étions à la mess. Après le dîner nous passons au salon pour prendre le café; je jette les yeux sur la *Vie Parisienne* et j'y vois le titre *Fraichement décoré.* — Tiens, dis-je à M...., un capitaine de chez nous, il y a du troupier dans la *Vie*, ça va nous sortir un peu des baronnes et des marchandes de modes. M.... renifle voluptueusement en me disant :

— Lis cela, mon ami, j'en suis embaumé pour le restant de mes jours?

Le fait est monsieur, que cela m'a rappelé un peu le prospectus qui enveloppe mon *savon dulcifié au cœur de laitue.*

Où diable a-t-il vu, ce bon monsieur, qu'on est près de s'évanouir quand on reçoit la croix? Oh! cela fait bien dans le paysage et au Cirque, avec un tremolo à l'orchestre; dans l'*Etoile du courage* on ne doit pas rater son effet, j'en conviens. Mais, voyez-vous, franchement, quand on l'a gagnée, la croix, qu'on sait parfaitement qu'on est porté, quand on est prévenu longtemps à l'avance qu'à telle revue on la recevra, comme on a vu tant d'autres la recevoir, quand on a l'habitude de voir le souverain presque journellement, qu'il vous connaît par votre nom comme tous les officiers de la Garde, eh bien! vraiment là on n'a pas du tout envie de se trouver mal. Et puis cet officier, un capitaine, je crois, c'est à dire un homme qui ne s'amuse plus aux bagatelles de la porte et qui essaie des effets de ruban rouge comme un rédacteur de petit journal auquel tomberait une décoration de Madagascar pour avoir enuméré les splendeurs des queues de robe de la reine Ranavaloo!

Puis, en parlant de queues de robe, que dites-vous de ce canonnier qui décrit un peignoir Watteau? Celle-là est forte, vous l'avouerez et nous avons bien ri. Entre nous, mon cher monsieur, je me moque pas mal du peignoir de ma future belle-mère!

Et puis ce : *Je vous assure qu'ils sont très bien sous cet élégant uniforme noir et or que vous, etc., etc.* Est-ce que nous parlons de notre uniforme dans une lettre à une fiancée? mais pas plus que ce monsieur ne doit lui parler de ses gilets!

Donnez-nous du militaire, monsieur, comme vous nous en avez donné quelquefois; des études de mœurs dans lesquelles nous nous reconnaissions; mais pour dieu, pas trop de splendeurs pour la vicomtesse, comme vous dites, je crois.

Recevez, avec mes excuses pour mon trop de franchise l'expression de mes sentiments distingués.

UN DE VOS LECTEURS DE LA GARDE.

La librairie académique Didier et Ce vient d'avoir l'heureuse idée de réimprimer la traduction de Shakespeare, déjà publiée, en 1821, sous le nom de Letourneur. Personne n'ignore que, jusque-là, Shakespeare, en France, avait pour ainsi dire appartenu à Letourneur et avait encore besoin de lui. Maintenant que le grand poète a gagné sa cause, il est bien de remettre le nom de M. Guizot en tête de cette traduction, qui, la première, a donné à la France « un vrai Sgakespeare sans déguisement et sans retranchement. »

Personne, on peut l'affirmer, n'a plus contribué que M. Guizot à nous faire connaître Shakespeare. Son étude sur ce grand génie, sur l'art dramatique, sur les causes de son influence, sur les conditions de sa grandeur, est un modèle de philosophie littéraire; tous ceux qui ont depuis traité les mêmes sujets s'en sont inspirés et ne l'ont pas dépassée. Shakespeare lui-même en eût été frappé et se serait étonné assurément d'être si bien compris par un étranger à tant d'années de distance, et il faut ajouter : d'être ainsi jugé.

La réimpression que viennent de faire MM. Didier et Ce a subi une nouvelle révision complète, minutieuse, et qui ôte au nom de M. Letourneur tout droit et même tout prétexte de figurer sur le titre. Elle a de plus été augmentée de la collection complète des sonnets qui manquaient à l'édition antérieure.

JAPONAISERIES

Un ami nous communique un curieux album de caricatures japonaises; la fantaisie nous est venue d'en extraire les plus amusantes.

Certes, si l'on assimilait les Japonais aux Chinois, on aurait grand tort, ils le disent eux-mêmes dans un conte : le Créateur ayant placé sur la terre l'être parfait (le Japonais) édita une contrepartie de son chef-d'œuvre (le Chinois). En comparant les productions artistiques des deux peuples, on est bien de l'avis du conteur ; le Japonais a la grâce, la verve, une très vive compréhension du mouvement tandis que le Chinois est lourd, emphatique, sans esprit.

Les croquis ci-autour, intitulés par leur auteur Hoksaï Mangwa, *peintures négligées*, sont tirés d'albums précieux où tout serait à reproduire. Les sujets sont très variés, depuis la botanique jusqu'à l'architecture, des jeux d'enfants qu'on retrouve parfaitement semblables à ceux d'ici, des faiseurs de tours, des cavaliers, des tireurs d'arcs, et surtout de petites femmes délicieusement charmantes, gracieuses dans leur ajustement et leur attitude.

Tout cela est exécuté au moyen d'une gravure sur bois très fine, combinée avec le filigrane du papier variant à chaque dessin. Les résultats obtenus par ce procédé sont tout à fait surprenants.

Chaque feuille n'est imprimée que d'un côté; figurez-vous un de ces alphabets d'enfants illustré qui se déroulent depuis A jusqu'à Z; supposez-le relié comme un livre, vous aurez alternativement une image au recto et au verso, sans que les deux feuillets soient détachés. C'est ainsi que sont bâtis ces albums.

Quand au texte qui accompagne ces images, il se résume le plus souvent en un mot, un nom propre, quelquefois; il est écrit tantôt en chinois, qu'on reconnaît à ses lignes droites enchevêtrées, tantôt en japonais, écriture arrondie qui semble devoir se lire facilement.

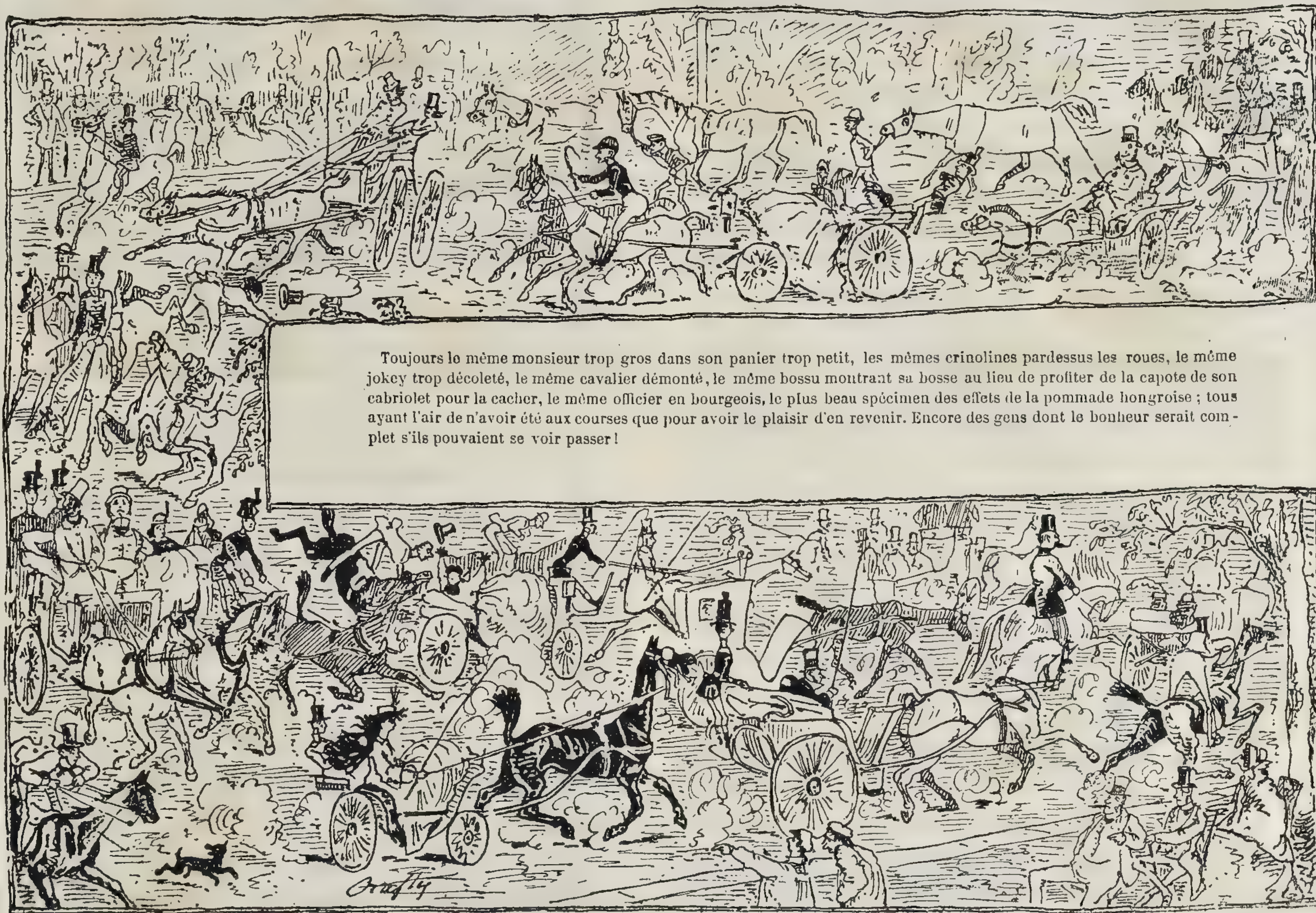
En prenant les croquis reproduits ici, on voit d'abord en commençant par le haut — les dieux qui sortent de la manche, puis la multitude des cormorans, le visage de fumée, un barbare dont la tête s'envole, sans ventre, etc., ce n'est pas plus malin que ça, mais je n'ai vanté que leur dessin, et qui sait, peut-être est-ce très drôle en japonais ?



Félix Régamey

GILLOT SC.

UN RETOUR DE COURSES



Toujours le même monsieur trop gros dans son panier trop petit, les mêmes crinolines pardessus les roues, le même jokey trop décoleté, le même cavalier démonté, le même bossu montrant sa bosse au lieu de profiter de la capote de son cabriolet pour la cacher, le même officier en bourgeois, le plus beau spécimen des effets de la pommade hongroise ; tous ayant l'air de n'avoir été aux courses que pour avoir le plaisir d'en revenir. Encore des gens dont le bonheur serait complet s'ils pouvaient se voir passer !

COURSES DE PORCHEFONTAINE.

C'était dimanche le dernier jour des courses de Porchefontaine.

On sent encore les tâtonnements d'une organisation nouvelle qu'un peu d'expérience fera vite disparaître. Les réformes les plus importantes à activer sont surtout dans l'installation des bureaux d'entrée ; malgré le peu de monde qui était venu, comparativement à la foule des courses de Longchamps, il fallait être bousculé un bon quart-d'heure avant d'avoir son billet; la piste n'est point non plus suffisamment indiquée, puisque, dans deux courses, les coureurs ont hésité, se sont trompés de parcours ou ont été forcés de revenir sur leurs pas ; mais l'hippodrome, entouré des bois de Ville-d'Avray, est dans une très-belle situation, bien préférable à celle de La Marche, où la vue est bornée par un grand mur blanc ; on suit facilement de l'œil tous les épisodes des courses, même sans monter dans les tribunes. Il n'y avait encore que quelques voitures attelées en poste, et quelques autres venues des environs, le brak de l'artillerie de la garde avec son élégante livrée blanche, puis l'escadron de cavalerie de Saint-Cyr, dans cet uniforme qui est au hussard ce qu'est la chrysalide au papillon; peu de cavaliers, par-ci par-là quelque honnête carrossier de Versailles, dételé pour la circonstance. — L'hiver, qui était arrivé ce matin-là, avait sans doute surpris les élégantes avant l'arrivée de la marchande de modes; aussi étaient-elles rares ; dans les tribunes, cependant, une charmante toilette violette, paletot et jupe pareille, relevée de façon à laisser voir le jupon soie rayé de larges raies roses, séparées par de petites raies blanches ; pour coiffure, la cape noire, avec aigrette et ruban de couleur, et un épais voile bleu.

Les courses, très-dures comme longueur de parcours et difficultés des obstacles, ont été remarquablement bien courues. Là, comme à Vincennes, on peut constater la popularité que les récents succès de M. de Saint-Germain lui ont attirée; bien qu'il n'ait pas monté un seul cheval, son nom ne manquait pas de retentir dans le populaire à l'arrivée du gagnant. Autrefois, le gamin de Paris ne connaissait que lord Seymour, et il en faisait un nom générique. M. de Saint-Germain est sur la voie d'une égale renommée.

A.

BIBLIOTHÈQUE DE L'HOMME DU MONDE

(Pastiches)

« Stendhal, pour s'épargner l'ennui énorme » selon lui, d'avoir à faire tous les jours trois » repas, désirait qu'on inventât une sorte de » boulette nutritive qu'on pût avaler le matin, pour être débarrassé tout le jour de ce » vulgaire souci. Pour épargner aux gens du » monde l'ennui de tout lire, ne pourrait-on » concentrer un volume en quelques lignes, et, » pour connaître un auteur, ne leur suffirait-» il pas d'avaler simplement une boulette lit» téraire comme celle-ci ? »

—

VI — UN PAMPHLET DE M. VEUILLOT

LA PREMIÈRE AUX ÉCLECTIQUES.

Vous, estomacs de poulets, ne lisez pas ceci. C'est bon pour ceux qui ont de la barbe.

En ce temps-là, les mortels lisaient Molière le puant, Rabelais le chien, Beaumarchais le basilic, Labruyère le goret, et Voltaire le Judas, pendu par les deux oreilles, et cloué au pilori de l'histoire comme une chauve-souris gluante et visqueuse. Dans quel bourbier fangeux, dans

quel fumier, dans quelle crotte ont-ils vécu? Dans quelle hotte et dans quel tombereau leurs feuillets honteux seront-ils balayés? Au lieu de présenter leurs fronts pensifs à la chaleur et à la lumière du soleil de vie et de vérité, ils ont voilé leur face cadavéreuse pour barbouiller, avec de la lie, leurs œuvres de corruption et de ténèbres. Savez-vous ce que vous êtes? Vous êtes des athées saugrenus. Vous êtes des gamins, des petits truands. Une herbe folle croît sur vos tombes ridicules. Tout le XVIIIe siècle est une *Écurie Royale*, où les ânes bâtés de la philosophie mangent au ratelier doré d'un monarque des Prussiens, qui commande une armée de fifres et de tambours. Le XVIIIe siècle est un *Musée Dupuytren*. Le XIXe est une *Cour des Miracles*. Athées aimables, révolutionnaires de jujube prenez-moi l'Encyclopédie et les immortelles bêtises de 89, pour élever vos petites barricades de carton. Vous avez planté le mensonge impur et vous récoltez des panais. Vous avez semé l'injure et vous récoltez des claques. En vérité, je vous le dis.

Les temps sont proches, l'heure sonne au cadran des âges où vos immondes bouquins sont livrés aux vers, à la poussière et aux bouquinistes. Tout à l'heure, vers, poussière, bouquins et bouquinistes, vont être couchés sur une litière de charbon de terre, et ma narine s'emplira d'un céleste parfum, car au nez d'un fidèle, le corps d'un athée ne sent pas mauvais. *Dominus vobiscum*, à la potence, au bûcher, au gril, les philosophes libres-penseurs! Eh! eh! mes gaillards, êtes-vous sur un lit de roses? Au pilori vos statues de marbre, pierrots lugubres! Au pilori vos statues de bronze, ramoneurs de l'enfer! Avez-vous bien digéré vos systèmes méthaphysiques? Etes-vous crevés, le ventre en l'air, dans l'*indigestion finale?*

Les voilà, les Pères de l'Eglise du scandale, de l'orgie et de la débauche. Misère et corde sur eux jusqu'à l'ultime génération! Soufre et poix résine! Ah! meute de chiens baveux, mangeurs de soupe froide, le sanglier sort de sa bauge et nous allons en découdre.

Lequel de vous, histrions ordinaires et très ordinaires, joue le *Tartuffe* sous les petites colonnes de Vespasien? Est-ce bien cette figure de papier maché salie de fard, ce sang de panais qui coule dans des veines appauvries, cette pomme de terre malade, cette truffe pourrie qui joue *Déodat? Déodat*, c'est moi, mon amour; approche un peu que je voie ta face de singe. C'est bon, je te reconnais, va escorter monsieur de Pourceaugnac, et dis-lui bien des choses de ma part. C'est en vain, ô histrions, que je prends vos mollets dans mes crocs, vos mollets sont postiches comme votre pourpre, vos couronnes, votre gloire et vos singeries.

Ah! c'est du joli papier sur lequel je vous délivre ce certificat d'insolence, moi, *Déodat*. Vous n'avez pas fini de rire.

Ni les troubles, Elephantus, qui agitent tes abonnés, ni les révolutions caméléonesques de ta politique, n'altèrent la sénérité de ton visage et de ta rédaction sans nuage. Tu es gros, tu es gras, tu es majestueux, tu es obèse, tu es énorme, tu es colossal, et je vais chez un pharmacien homœopathique acheter des petites boîtes d'épithètes en rapport avec ton écrasante personnalité. Ton nom lui-même est lourd comme un poids de quarante. Mais, ô Elephantus, plus tu seras grave, plus tu seras politique, plus tu danseras la carmagnole, plus tu rouleras tes gros yeux furibonds, plus tu me sembleras doué d'un joli rire et d'une bonne petite trompette en fer-blanc.

O quintuple bœuf! tu parles à cent mille idiots comme toi! Tu m'as rencontré comme un pâtre désarmé dans la campagne, et tu m'as piétiné comme un hippopotame qui écrase sous sa lourde patte humide une inoffensive grenouille. Elephantus, regarde-toi à la glace, tu as le muffle rose. Tu as aussi le cou court, taureau bestial, goinfre en toutes les goinfreries, et tu crèveras comme La Mettrie, en t'empiffrant d'une poularde truffée.

La place d'athée du roi étant vacante, on te remplacera par un philosophe platonicien.

Mais crois-tu, pingret, hôte assidu des crêmeries druidiques et des caboulots raphaélesques, que tes cinquante mille abonnés (cent mille de moins que le petit camarade) m'empêcheront de te casser un encensoir de vermeil sur la figure? Tu peux t'arracher une plume de l'aile pour me répondre, car tu ignores l'usage des solides plumes de fer. Tu peux même t'écrier : *Je voudrais ne savoir pas écrire?* Ton style justifiera ce cri littéraire. Et quand même, double brute, je te laverais la tête dans un hectolitre d'eau de la Salette, distillée et ramenée à son maximum de densité, ta caboche n'en serait ni plus propre, ni mieux débarbouillée. Lawater t'aurait appelé *Caput-mortuum*, et Gall t'aurait accordé la *bosse de l'escalier*, car tu vas te cogner partout, comme le hanneton contre des vitres. Je n'ai plus de journal, mais j'emprunterai celui du voisin pour te couvrir d'aménités et te vider ma hotte sur les épaules. Dans ton ventre de baudruche, j'enfoncerai mon épingle, car tu n'es pas digne d'un coup de poignard. — Je te convertirai — en oison, et, comme les oies du grand Capitole, tu gardes ton journal et tu ne le défends pas.

J.

UN PEU DE THÉATRE

—

OPÉRA-COMIQUE. — *Les Absents.*

Une charmante chose, ce petit acte des *Absents*; la musique est gaie, vive et spirituelle, cela rappelle notre très-regretté maître Adam; c'est d'une tournure toute française, leste et pimpante; par-ci, par-là, un petit grain de sensibilité tout juste assez pour changer le rire en un sourire attendri; tout cela accompagné d'un livret point du tout banal, finement écrit, et assez amusant par lui-même pour que, même joué sans la musique, vous eussiez plaisir à l'écouter. Trouvez-moi beaucoup d'opéras-comiques dont on puisse en dire autant. Les absents ont tort, dit le proverbe, les absents ont raison, disent MM. Poise et Daudet; ils ont si bien plaidé leur paradoxe que je suis de leur avis, et telle est l'influence qu'ils ont pris sur chacun, que la mise en scène n'est point ridicule, et que les costumes sont bien compris. Mlles Révilly et Girard enlèvent leurs rôles, Sainte-Foy a parfaitement chanté ses couplets, quant à Capoul... je crois que le malheureux se débattait ce soir-là contre un rhume, aussi ne parlerai-je que de sa bonne volonté.

—

GYMNASE. — Les *Curieuses.*

Êtes-vous comme moi? Je déteste aller seul au théâtre, et si parfois je m'y décide, mon premier soin, dès que je suis installé dans mon fauteuil, est de chercher dans la salle quelque figure sympathique, et si je la trouve, il me semble alors que je suis moins seul; lorsqu'un passage de la pièce me plaît, je tourne les yeux vers l'inconnu, et je suis heureux de découvrir que nous rions ou pleurons ensemble; j'étudie ses impressions, je me donne un autre spectacle à côté de celui de la scène, et bien souvent l'un complète l'autre. C'est ainsi que, l'autre soir, tout en goûtant l'esprit et la finesse du petit acte des *Curieuses*, j'ai bien senti combien il repose sur une idée vraie et toute d'actualité, et combien cette curiosité des femmes du monde pour celles qui n'en sont pas, existe réellement.— Dans une loge voisine de ma place, se trouvait une famille venue là sans doute sur la foi de la vieille réputation du théâtre de Madame; tandis que les vieux parents disparaissaient un peu dans l'obscurité, une jeune fille d'une vingtaine d'années était assise au premier rang, le menton appuyé sur sa main droite, gantée d'un long gant de Suède; un nez droit, des lèvres assez fortes, de grands yeux étonnés, le front un peu bas, une masse de cheveux châtains relevés en bandeaux courts, et ramenés en une grosse natte comme une couronne; l'oreille petite et sans boucles d'oreilles; un gros collier de perles noires autour du cou, et se détachant sur un canezou blanc, égayé par un ruban rouge formant cravatte.

A peine Mlle Delaporte avait elle dit, avec cet accent russe qu'elle imite si bien, comment elle se trouve locataire d'une « petite dame, » que ma curieuse devint attentive; ses yeux se portèrent sur chaque détail de l'ameublement, et je crois qu'elle fit plus d'attention à la toilette de la soubrette qu'à la robe audacieuse de Mlle Delaporte. Elle ne perdit pas un mot du dialogue avec Bébé Patapouff, un nom de génie! que porte si vaillamment Mlle Pierson; et son visage exprima même un peu de déception lorsque la toile tomba sans que la propriétaire réelle de l'appartement eût paru.

Eh bien! je voudrais, moi, qu'on leur montrât à ces curieuses, tout ce que ces toilettes, ce luxe cachent de bêtise et de fausse beauté. Sans tourner au mélodrame, sans dire toute la boue et le sang dont sont pétris souvent ces diamants que vous admirez, sachez, mademoiselle, qu'un regard ému, passant à travers vos longs cils recourbés, a mille fois plus de prix, et n'ayez à leur sujet ni envie ni curiosité!

Je ne vous parlerai pas du *Ménage en ville*, qu'on donnait ensuite; je ne vous dirai pas non plus si les nièces des Brohan continueront la dynastie; à peine ai-je été distrait même par l'excellent Numa. Mes voisins ayant trouvé sans doute que le théâtre de Madame était peut-être un peu vif, n'étaient plus là, et moi j'étais bien loin!

—

PORTE SAINT-MARTIN. — *Les Drames du Cabaret.*

Vous souvenez-vous d'un acte donné il y a quelque temps aux Variétés, avec une petite pointe d'émotion : l'*Homme n'est pas parfait?* C'était amusant, et cependant c'est l'idée mère des *Drames* de la Porte-Saint-Martin, délayée en cinq actes, poussée au noir, et entremêlé des inévitables : Sauvez mon enfant!!! — Je suis perdue, alors!!! — Il est empoisonné!!! etc. Le côté comique s'est effacé, mais le côté larmoyant s'est tellement accru, que les âmes sensibles commencent à se moucher dès le second acte, — et ne s'arrêtent plus. — la donnée est excessivement morale du reste, et mieux vaut, en somme, essayer de prouver que l'ivresse est une vilaine passion, que de déranger l'histoire de France et de faire circuler de la fausse monnaie historique. Puis, il y a une idée hardie dont il faut savoir gré à

MM. Dumanoir et Dennery; ils ont introduit un noble comte, qui n'est point une horrible canaille, et qui a un fonds d'honnête homme; cela ne s'est jamais vu au boulevard; il est vrai qu'il reste un riche, qui est un affreux sacripant; mais enfin, on ne peut trop demander à la fois, et je trouve la tentative trop belle pour ne pas l'encourager.— Le seul reproche que je ferai au noble comte, c'est de préférer Mlle Rousseil à Mlle Manvoy; elle est pourtant bien jolie avec sa toilette panachée, vanille et framboise du premier acte; puis, sa robe gris-de-souris du second; et son peignoir de dentelles, de l'empoisonnement de la fin!

Pour moi, je préfère de beaucoup cette adorable nullité à l'ancienne pensionnaire de l'Odéon, avec ses effets manqués et ses cris à faux.

Mlle Duverger a eu l'abnégation de jouer sous la bure; mais, pour remplacer ses diamants, elle a toujours ses beaux yeux, bien qu'un peu pochés.

Paulin Ménier est plus monocorde que jamais; il souligne trop et a des souvenirs du *Courrier de Lyon* qui vous font chercher Fouinard derrière lui.

—

Théâtre Déjazet. — Le *Petit Journal*.

Nous sortions de table, nous ne savions que faire. Quelqu'un proposa un petit théâtre; aller aux Folies-Marigny, pas un visage à regarder dans la salle! Trop de cochers et de femmes de chambre, et puis Paul Legrand est parti pour le Brésil, engagé pour y jouer le *Brésilien* du Palais-Royal; sa figure blanche devant sauvegarder les susceptibilités nationales. Restait la revue de Déjazet; après bien des débats, après avoir tiré à pile ou face, et avoir eu une envie terrible de faire le contraire de ce que le sort décidait, nous nous sommes trouvés à Déjazet. Le contrôleur nous annonce qu'il ne reste plus que l'avant-scène du directeur; nous faisons semblant de le croire et nous entrons; l'ouvreuse, pleine d'attention nous enlève les petits bancs et nous donne le numéro du jour du *Petit Journal*; le rideau venait de se baisser, il représente une épreuve du *Petit Journal*; la toile se relève, les acteurs récitent des articles du *Petit Journal*! Ah! comme nous regrettions les Folies-Marigny! Nous étions atterés, horrible! horrible! et devant notre imagination épouvantée se dressait la perspective d'un sommeil troublé par le cauchemar du *Petit Journal*, bien certains que le coup était trop rude pour ne pas avoir des suites. Le moins abattu de nous tous saisit d'une main défaillante la lorgnette, et cherche un cordial dans la vue des jambes des malheureuses, condamnées à jouer tous les soirs; il paraît que cela l'avait un peu remis, et il propose de nous assurer de l'effet produit sur ces infortunées après dix représentations. Dans l'état d'exaspération où nous étions, nous ne reculions devant rien, et nous voilà rue de Vendôme, accomplissant bel et bien un rapt nocturne. Nous conduisons les victimes au café Anglais, où il leur reste assez de force pour engloutir quelques douzaines d'huîtres impériales, consommés aux œufs pochés, saumon froid, rôtis de cailles et perdreaux, salade de légumes, parfait au café, le tout couronné par un *brie de clôture*, et arrosé de Pouillac et de tisane de Champagne. Quant à nous, n'étant pas encore bien remis de la secousse de la soirée, nous nous contentons d'une simple tasse de thé, tout en poursuivant nos études; ma voisine, une grande belle fille aux yeux noirs, qui s'était distinguée par quelques pas risqués sur la scène, me dit entre deux bouchées : « Ce n'est qu'à des anciennes qu'on donne les *principals* rôles. » Je lui versai bien vite à boire, plein de terreur qu'elle ne se mit à me réciter la pièce. Bref, cela m'a mené à rentrer chez moi à dix heures du matin, et à constater le total suivant :

Ma part de voitures et de théâtre.	1 louis.
Ma part de souper.	2 »
Étude personnelle sur l'influence du *Petit Journal* chez les sujets soumis à un régime quotidien	5 »
Total.	8 louis.

Je regrette bien de ne pas avoir été aux Folies-Marigny!!!

A.

CHOSES ET AUTRES

—

On s'est quelquefois étonné de la longueur des représentations de la Gaîté. Voici une affiche de province qui laisse bien loin derrière elle les souvenirs des mélodrames en douze tableaux. Dernièrement, à Toulouse, on donnait en une seule soirée : *Edgar et sa bonne*, *la Dame aux Camélias*, *le Courrier de Lyon et les Huguenots*..... Le prix des places n'avait pas été dimiuué :

—

Alphonse Karr vient de donner au Théâtre-Français une pièce en un acte et en vers. Nous espérons que le public se montrera indulgent pour cette première œuvre du jeune débutant dramatique. Les sociétaires demanderont sans doute quelques corrections.

—

M. Gounod se reposera-t-il? Nous l'espérons. On nous annonce pourtant deux œuvres nouvelles du grand compositeur : *Cinq-Mars et de Thou*, un opéra; et les chœurs d'une tragédie de M. Legouvé. M. Legouvé est, m'a-t-on dit, pour la liberté. Quand donc comprendra-t-il que le premier droit de l'homme consiste à ne pas entendre de tragédie?

—

Un grand ouvrage va paraître sous le titre de *Charlotte Corday*. Il y aura des autographes. C'est la faute de M. de Villemessant.

—

Est-il vrai qu'on a voulu faire prendre de la strychnine aux jurés, dans l'affaire Trumpy? Nous croyons qu'une phrase mal entendue dans la *Vie Parisienne* a été la cause innocente de cette erreur. A propos du procès de la Pomerais, nous avions fait appel à la loi de Grammont, en faveur des pauvres bêtes sur l'estomac desquelles on éprouvait l'effet du poison. On a cru faire mieux cette fois en choisissant des jurés. C'est peut-être un progrès; mais la *Vie Parisienne* ne l'entendait pas ainsi.

—

Maître Guérin a-t-il réussi? n'a-t-il pas réussi? Il devient de plus en plus impossible de savoir la vérité sur les succès ou les luttes du Théâtre-Français. C'est un théâtre où l'on ne siffle jamais; mais, comme on s'y ennuie toujours, pas de sifflets ne prouve rien. Quant aux applaudissements, c'est mauvais ton; une main gantée n'applaudit jamais qu'à demi.

—

Il y avait énormément de monde au cimetière le jour de la Toussaint. Il y en avait très-peu le jour des Morts. Voulez-vous que je vous dise pourquoi? Le jour de la Toussaint, les coquettes vont au cimetière; le jour des Morts, ce sont les amis de ces derniers.

—

On lit dans certains journaux :

« Monseigneur le cardinal Wiseman, revenant de Belgique, s'est arrêté à tel endroit, *où il a couché dans le buffet de la gare.*

Il doit y avoir confusion. Un ivrogne couche volontiers sur la table; mais un cardinal ne passe pas la nuit dans un buffet.

—

Un nouvel ouvrage de M. Michelet : *la Bible de l'humanité.* Les lauriers de M. Renan empêchaient M. Michelet de dormir. Espérons que désormais M. Michelet dormira.

—

La veuve de Jasmin vient de recevoir une pension à titre d'encouragement littéraire. Encouragement à quoi? à continuer l'état de son mari?

—

Une demoiselle vient de se faire recevoir bachelière. Encore un degré, mademoiselle, et vous pourrez être nommée professeur de troisième dans un lycée quelconque. Le diable soit de moi, si je ne regrette pas d'avoir terminé mes classes.

—

On a dernièrement distribué des prix aux idiots de Bicêtre. Nous gagnons à cela de savoir qu'il y a des degrés dans l'idiotisme. Mais est-ce le plus, est-ce le moins idiot qui est préféré? C'est ce que l'administration a négligé de nous apprendre.

—

Deux maires viennent de prendre deux arrêtés surprenants : l'un proscrit l'usage des champignons dans toute l'étendue de la commune, parce que sa femme n'aime pas à en rencontrer; l'autre invite les ramoneurs à dresser des rapports sur la construction des cheminées. Les rapports devront être ainsi conçus :

« Nous, ramoneurs de la ville de...., nous sommes transporté, etc., etc..... où nous avons, etc., etc...

Le tout sur papier timbré... Mais M. le Maire, il y a des ramoneurs qui n'ont pas cinq ans, et qui ne sont pas bacheliers.

—

— Les fabricants de bijoux à l'usage du sexe faible sont à bout de ressources! Ils ont beau torturer l'esprit pour satisfaire les exigences de leurs belles clientes, ils n'arrivent la plupart du temps qu'à atteindre le ridicule. Nous avions déjà les haltères appliquées à la régénération des fausses nattes, j'ai découvert, chez un bijoutier de la rue de Rivoli, un peigne vraisemblablement destiné à régénérer les chignons phtisiques! C'est un escargot fixé sur une plaque d'or dont le corps, sortant de la coquille, descend vers la nuque... Monsieur Josse, c'est bien de songer à la glorification du limaçon, — les chenilles comptent sur vous pour être réhabilitées!

—

— Vous savez combien de k... conduit mal! et combien de fois il accroche...

— Parbleu! il a été obligé de remplacer par du cold-cream le cambouix de ses essieux!!...

—

— La naïveté est peut-être admirable chez les enfants, mais elle est odieuse chez les personnes mûres ; cette réflection misanthropique m'est inspirée par une aventure récente. — J'arrive à dix heures du soir chez un ami intime, marié depuis peu ; — une vieille domestique ouvre. — Monsieur est couché. — Oh ! je reviendrai. — Mais je crois que monsieur va sortir avec madame — car au moment où j'ai passé devant leur chambre pour venir ouvrir à monsieur, madame disait à son mari : « Attends-moi ! »

X.

MODES DU JOUR

Le froid a du bon. Il apporte avec lui aux jolies femmes les riches robes de soie et les splendides confections de velours et de fourrure éditées par la *Compagnie Lyonnaise*, cette aristocratique maison qui dicte la mode sans appel.

Mais à côté des soieries magnifiques, des moires, des velours, des confections de tous styles et de toutes richesses ; des éclatants cachemires de l'Inde, des dentelles, etc., etc., il y a les étoffes simples, les choses de fantaisie et d'intérieur. La *Compagnie Lyonnaise* veut satisfaire également toutes les femmes — fussent-elles millionnaires ou de position modeste. Elle n'impose qu'une seule chose et à toutes indistinctement : c'est le bon goût.

Qui s'en plaindra ?

Plus que jamais on portera cet hiver des robes de moire antique — d'abord parce que c'est ce qu'il y a de plus beau — ensuite parce qu'on ne craint plus la susceptibilité de cette étoffe depuis que M. Périneau a trouvé le secret de la rendre une seconde fois neuve !

Une robe de moire est-elle fanée ? vite on l'envoie à la *Teinturerie Européenne* (boulevard Poissonnière), et bientôt l'on reçoit cette moire — de la nouvelle nuance que l'on a choisie — d'un velouté et d'un éclat si surprenants qu'on la croirait de nouveau sortie d'une maison de nouveautés.

Les plus grandes dames ne craignent pas d'avoir recours à ce moyen, car l'économie est bien *portée* depuis qu'il est si avantageusement mis en œuvre.

Les tailles de robe sont de plus en plus courtes – à moins qu'elles ne se prolongent en longs pans d'habit. Une jolie taille est donc plus que jamais indispensable pour s'habiller aujourd'hui, et je ne saurais trop répéter que la *Ceinture-Régente* seule doit être le corset irrévocablement adopté.

Comment le commander? en ne s'adressant qu'à *Mmes de Vertus* elles-mêmes, afin d'éviter les contrefaçons, et en envoyant, Chaussée-d'Antin, les mesures que j'ai données dans le numéro précédent.

Les confections de Mlles Ruffin sœurs, place de la Bourse, ne méritent que des éloges ; les tissus sont de premier choix, c'est élégant et commode à porter ; détail intéressant, les prix sont raisonnables, car Mlles Ruffin tiennent beaucoup à ce qu'on sorte de chez elles avec le dessein d'y revenir ; leur assortiment de fourrures est des plus riches et des plus variés. Nous allons du reste donner une idée des charmantes créations que nous avons pu récemment admirer dans cette maison.

D'abord l'habit en drap bleu garni d'une petite bande d'astrakan noir mise en biais et surmontée d'un joli bouton carré noir.

L'habit Louis XV en velours noir doublé de peluche pensée et garni de queue de martre zibeline.

Dans un autre genre et comme sortie de bal une rotonde en velours ponceau doublée et garnie de renard blanc, compose un vêtement riche et du plus grand effet.

Il y a aussi le dolman hongrois en gros grain noir avec manches et capuchon, doublé en ventre de petit-gris, le tout garni d'une frange en chèvre du Thibet. Ce vêtement sied bien à une jeune femme.

Mais le morceau le plus délicat, le morceau de la fin, c'est d'abord un petit manchon en renard blanc et un autre en skons, vrais bijoux, chauds, coquets, légers à la main, et qui à eux seuls seraient capables de faire le succès et la réputation de Mlles Ruffin.

Si j'ai recommandé tout haut d'avoir une jolie taille, je conseille tout bas de se faire un gracieux et frais visage. Que l'on ne soit pas positivement jolie, qu'importe ? il n'y a de la réalité à l'idéal qu'un pas à franchir... c'est le boudoir de *Séguy*, où le blanc nymphéa, le rose d'Armide et le pencil japonais transforment les femmes en fées...

Par exemple un teint « de lys et de roses » exige des perles dans la bouche et c'est encore ici que l'art se distingue. *Dejardin* (boulevard Sébastopol) est à ce propos très estimé par toutes les femmes qui veulent rester jolies et jeunes. Il a des dentiers si solides et si naturels ; il sait, à l'occasion, remplacer une dent perdue avec tant d'avantage pour sa cliente, qu'il a obtenu la considération de toutes les femmes et peut revendiquer hardiment le titre de dentiste à la mode.

Un dernier mot sur les produits exquis de la maison *Violet* (rue Saint-Denis).

Il s'agit, comme on le voit, toujours de beauté.

Cette maison — *la Reine des Abeilles* — offre une parfumerie naturelle et saine qui renferme le vrai secret de l'éternelle jeunesse.

Ainsi nul savon ne vaut son savon de *thridace* au suc de laitue (médaillé à toutes les expositions). Ce savon préserve la peau de toute altération et lui conserve sa primitive fraîcheur.

Comme pommades efficaces, on trouve, à *la Reine des Abeilles*, la pommade fondante de l'Impératrice ; la thymeliane, pommade des soirées ; le baume de violettes et la crème Duchesse blanche à la vanille.

Les eaux de toilette offrent aussi un très-heureux choix : l'eau de beauté de l'Impératrice ; la rosée des abeilles ; l'acidule de violette... le nom seul de ces compositions n'en donne-t-il pas l'idée la plus exquise ?

Parmi les crèmes et poudres, je recommande surtout la crème *Pompadour*, qui efface les rides ou les prévient, et la poudre des fleurs de lis.

Enfin les extraits d'odeur sont du meilleur choix ; mais où s'arrêterait-on si l'on voulait énumérer tous les secrets de beauté de *la Reine des Abeilles ?*

Je préfère renvoyer mes lectrices au charmant livre « les Talismans de la beauté, » écrit par M. Louis Claye ; elles y gagneront une lecture agréable et de précieux conseils.

Nous croyons être agréables à nos lectrices, en leur décrivant les curieuses toilettes de Mme Plessy, dans *Maître Guérin*.

La première toilette était en soie havane-claire. Sur la première jupe, garnie d'un volant, brisé et surmonté d'un biais de velours violet, était drapée une seconde jupe avec les mêmes ornements. Le corsage-habit, décolleté carrément, avait sur le devant deux longues basques relevées. Sur les côtés et par derrière il se déroulait en une longue queue pointue. Le biais de velours violet qui bordait le haut de la poitrine se prolongeait par derrière sans être ajusté, et rappelait les anciens dadas des élégantes de Louis XV. La coiffure, une espèce de bonnet résille à longs pans de la même nuance que les ornements de la robe.

Au second acte, le costume de veuve se composait d'une robe, une espèce de crêpe, garnie de plusieurs petits velours noirs, toujours longue queue pointue, absence de crinoline. Un manteau Macfarlane, même etoffe et même garniture que la robe. Toque de velours noir, de la dimension d'une couronne fermée et de laquelle échappaient par derrière des flots de rubans rivalisant de longueur avec la queue de la robe. Autour du cou, cravate en crêpe, gros nœuds et grands pans.

Au troisième acte, une robe blanche en drap de Lyon, 3 mètres de queue et un par-dessus Dolman formant également une queue prolongée. Ce par-dessus est orné d'un haut volant de dentelle noire, surmontée d'un chef en velours noir très-historié. Le corsage Louis XV est très-décolleté. Pour coiffure, une demi-guirlande de roses blanches, placées au sommet de la tête, et desquelles échappaient de longues barbes de dentelles descendant jusqu'à la taille.

Elle ne paraît pas au quatrième et se montre au cinquième en gris perle. Le bas de la robe est dentelé. D'énormes bouquets, brodés en soie de même nuance, mais de différentes teintes, s'élèvent jusqu'à mi-jupe et sont encadrés par des crenés de soie grise entremêlés de passemneterie. Un châle en dentelle de yack, dentelé à la façon des feuilles de houx, est croisé sur la poitrine.

Toutes ces toilettes viennent de chez Worth et coûtent 5,200 francs.

D'après l'engagement de Mme Plessy, elles sont à la charge du Théâtre-Français.

La petite maison du troisième acte a été découverte au Croissy par Augier. M. Thiery l'a fait reproduire exactement sur la demande de l'auteur.

Vicomtesse de ***.



Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



UNE MARCHE EN AFRIQUE

SOUVENIRS DE LA VIE MILITAIRE

Nous avions dix-neuf ans tous deux. Il s'était fait soldat par amour; moi, parce que je ne comprenais pas qu'on pût être autre chose. — Il était peintre, je préparais mes examens de l'École. — Il était grand et frêle, j'étais petit et robuste; il était brun, moi blond; il était calme, moi emporté; il s'appelait Louis tout court et voyait l'avenir en noir; j'avais une famille et je croyais à tout. Nous devions être amis et nous l'étions, comme on l'est à l'armée : à nous faire hacher l'un pour l'autre.

Ce soir-là, à huit heures, un cavalier indigène était arrivé dans la ville à bride abattue et était descendu de cheval chez le commandant du cercle. Certains bruits avaient circulé. On avait vu des va et vient vers l'état-major. On avait beaucoup bavardé partout, puis l'on s'était couché, et Louis, l'un des premiers. Suivant mon habitude, j'étais assis sur le pied de son lit et je lui contais des folies. — Lui était plus triste que de coutume et m'avait dit plusieurs fois avec son bon sourire :

— Mais va donc te coucher, bavard ! je ne sais pas comment tu fais pour tenir debout, il faut que tu sois de fer !

Et moi d'éclater de rire et de continuer jusqu'à ce que je l'eusse déridé. L'extinction des feux était sonnée, mais j'avais piqué sa baïonnette dans la planche à habits et planté dans la douille une bougie de contrebande, puis j'avais organisé un système d'abri qui empêchait de découvrir du dehors notre contravention au règlement. Mon bavardage l'avait peu à peu gagné et il me parlait d'elle, comme toujours. Tout-à-coup il me sembla entendre des pas dans la cour. Je courus à la fenêtre.

— Ah! ça! que se passe-t-il donc au quartier? lui dis-je à mi-voix. Voici un groupe d'officiers escorté d'un falot qui se dirige par ici?

Déjà ce son bien connu du sabre qui heurte les marches résonnait sur l'escalier. — Je n'eus que le temps d'anéantir mon illumination, de me fourrer dans le lit avec mon pantalon et de faire semblant de dormir. La porte de la chambre s'ouvrait, le sergent major, à peine vêtu et clignant des yeux comme un homme encore endormi, entrait éclairant l'officier de semaine. — Ils passèrent silencieusement devant chaque lit, regardant s'il était occupé. Au moment où ils allaient disparaître par la porte opposée, l'officier dit à voix basse :

— Qui est de cuisine?

— Un tel et un tel, mon lieutenant.

— Où couchent-ils?

— Dans l'autre chambrée.

— Il faudra les réveiller. — On doit manger la soupe à trois heures, il est près de minuit ; ils n'ont que le temps et elle ne sera pas fameuse !

Puis ils disparurent.

Je sautai à bas du lit.

— As-tu entendu? dis-je en me penchant à son oreille.

— Oui, contre appel et la soupe à trois heures. — C'est étrange.

— Tiens! tiens! tiens ! Ça sent la poudre, ça, mon vieux : M. *l'Arbi* aura fait des siennes.

— Tu sais, on en dit tant, peut-être n'est-ce rien du tout seulement.

— Bah! bah ! tu verras.

— Dans tous les cas, va te coucher et tâchons de dormir un peu. Tu entends, minuit sonne, nous n'avons que trois heures. Bonsoir.

— Bonsoir.

—

Il ne faisait pas encore jour que le clairon sonnait la diane. — Il y avait près du quartier un jardin où les oiseaux chantaient et la bonne fraîcheur qui se fait sentir à l'approche du lever du soleil donnait à tout le corps je ne sais quel voluptueux frissonnement. Tout le monde se frottait les yeux, se demandant ce que cela voulait dire, quand les sous-officiers entrèrent brusquement dans les chambres.

— Debout! debout! faites les sacs, on part.

Un instant après un caisson entra dans la cour et on sonna aux hommes de corvée. Ils montèrent des sacs bien connus, et pendant que les sergents inspectaient les armes de leur subdivision, le fourrier fit la distribution des cartouches. Deux paquets à chaque homme.

On commença à comprendre. La mauvaise humeur s'envola et les plaisanteries éternelles marchèrent leur train.

— Allons, mon pauvre Azor, disait-on en débouclant le sac, tu vas te faire brûler le poil. Ouvre ton ventre et veille au grain.

Puis les biscuits arrivaient, des vivres, du bois pour trois jours, les tentes, les gamelons. Le pauvre Azor devenait lourd et les 120 cartouches n'étaient pas faites pour l'alléger. Nous n'étions pas riches, quelques jours auparavant nous avions jeté l'argent par la fenêtre. Cependant, suivant une promesse sacrée que j'avais faite à ma mère, j'avais toujours un louis dans une cachette, réserve pour les grands événements. Je donnai ma part d'eau-de-vie à un camarade et je descendis à la cantine faire remplir de bon rhum, mon bidon et celui de Louis. Puis je fis des provisions de tabac.

— Tiens, mon vieux, voilà qui donne des jambes. Mais Louis était triste.

— Si tu veux, me dit-il, changeons nos pipes.

C'étaient deux pipes en racines de bruyère, mais la sienne avait un bout d'ambre.

— Pourquoi?

— Oh! tu te moquerais de moi! Une bêtise. — Idée de malade. — Je ne suis pas bien ce matin. — Tiens! au fait, j'aime autant te le dire de suite : tu me connais assez pour savoir que je n'ai pas peur; eh bien! j'ai dans l'idée qu'il arrivera malheur à l'un de nous.

— Ah! parbleu, je te remercie, tu es rassurant!

— Bah! au moins que celui qui restera ait un souvenir de l'autre.

Je lui serrai la main, pris sa petite pipe et lui donnai la mienne.

Quelques instants après nous étions dans la cour de la caserne, et à la lueur des lanternes les sergents-majors faisaient l'appel en s'arrêtant devant chaque homme pendant que le capitaine donnait un coup-d'œil à l'équipement et aux armes.

Puis le chef de bataillon monta à cheval, tira l'épée du fourreau, l'éleva en l'air, clairons et trompettes éclatèrent à la fois, et on entendit le commandement habituel.

— Bataillon, garde à vous! Portez-armes! L'arme sur l'épaule droite! Bataillon en avant! Pas accéléré, marche!

Nous étions partis. Pour où? Bah! que nous importait!

—

Il y avait une heure que nous étions en marche quand le soleil commença à se lever. Nous avions devant nous ce splendide panorama qui se déroule des hauteurs de Boghar et qui s'étend jusqu'aux montagnes du Djebel-Sahari. Mais avant d'arriver sur ces vastes plateaux nous avions encore à traverser à gué le Nahar-Ouapel, un des noms du Chélif, puis à franchir les derniers contreforts du Tell. —

Néanmoins la route était gaie. Les Alsaciens avaient entamé la *Thoria*, que deux auteurs de toupet se sont attribués depuis sous le titre de *Docteur Izambart* et le pas s'enlevait comme si l'on eût battu la charge.

Vers dix heures la chaleur devint effrayante et le pauvre Louis commença à tirer un peu la jambe : il était très pâle.

Moi, j'allais de l'un à l'autre, et voici ce que de tous les cancans passés un peu au crible du sens commun, j'étais parvenu à recueillir. Le shérif d'Ouargla, Sidi-Mohamed-Ben-Abd-Allah, essayait de soulever les tribus sahariennes. — Une grande partie de l'Arba était gagnée, les environs du Mezab étaient en feu et les populations flottantes du Sahara commençaient à déserter les provinces d'Alger et d'Oran. De plus une des plus nobles tribus, les Ouled-Sidi-Cheik, celle qui est à la tête de la révolte actuelle, était fortement en suspicion et notre petite colonne avait mission de se porter vers les Ksours pour les occuper militairement et pour enlever son chef Si-Hamza, le beau frère de Si Lalla, le révolté d'aujourd'hui, afin de le garder en otage. —

Nous ouvrions la campagne qui devait se terminer par la prise de Laghouat.

Je racontais tous ces détails à Louis, je tâchais d'enflammer son cerveau pour lui faire oublier sa fatigue; de temps en temps nous disions bonjour aux bidons, quand nous arrivâmes enfin au caravansérail de Bou-Guesoul.

— Ouf! me dit-il, en jetant son sac par terre, s'il m'avait fallu marcher une heure de plus, je restais en route!

Puis il s'étendit en grignotant un peu de biscuit, pendant qu'on préparait le café.

Il pouvait être trois heures à peu près quand un roulement se fit entendre. On doublait l'étape! Tout le succès de l'entreprise était attaché à la rapidité de notre marche.

Mon pauvre ami se leva, poussa un soupir et sourit tristement en tournant la tête vers moi pendant que je l'aidais à boucler son sac. —

— Allons! courage, mon vieux, Médeah doit nous envoyer des cacolets et des chameaux. — Ils nous rejoindront bientôt probablement, il ne s'agit que d'un peu de bonne volonté. —

— Et de beaucoup de jambes!

—

Déjà le soleil commençait à décliner vers l'ouest qui n'est bordé par rien. — Les thérébinthes et les halphas projetaient de grandes ombres dans les plis de terrain. — Le chih jetait son parfum toujours plus pénétrant vers la fin de la journée. — Louis avait les lèvres bleues et ses dents claquaient; j'avais pris son sac, il avait le fusil en bandoulière et nous marchions, sans nous parler, en queue de la colonne, lui appuyé sur mon bras. A un moment je le sentis fléchir, je le regardai, il penchait la tête en arrière en fermant les yeux. Je n'eus que le temps de le soutenir.

Je jetai son sac et le fis asseoir, puis je lui frottai les tempes et les lèvres avec du rhum. L'arrière-garde passait et l'officier qui commandait le petit peloton nous cria :

— Allons! allons! ne nous amusons pas, la plaine n'est pas sûre!

— Ce n'est rien, mon lieutenant, criai-je.

Puis à Louis : Voyons, mon ami, je t'en prie, un peu de courage, viens donc là bas, sur cette éminence, c'est Aïn-Oussera où nous coucherons cette nuit. — Vois, là, à deux pas.

Il fit un effort, se leva et nous nous mîmes en route.

Au bout d'un quart d'heure, il s'arrêta de nouveau.

— Tiens! me dit-il, laisse-moi, je ne puis plus aller!

— Voyons! voyons, tu sais bien que je ne t'abandonnerai pas là, quand je devrais te porter.

— Malheureux, mais si tu te voyais! tu es toi-même blanc comme un linge et d'ici à l'étape il y a encore au moins trois lieues, quoi que tu en dises.

Tout-à-coup une voix nous cria :

— Allons! allons! là bas, les traînards!

C'était le capitaine adjudant major qui, galopant de la tête à la queue de la colonne, nous avait aperçus. Arrivé près de nous, il nous reconnut.

— Tiens ! c'est vous Louis, qu'avez-vous donc?

Je lui expliquai la chose.—Ses sourcils se contractèrent.—Il sembla réfléchir un instant ; puis claquant la langue, il dit en s'adressant à moi :

— Il n'y pas à dire, il faut marcher. Il va passer un convoi dans une heure ou deux, installez votre camarade dans ce pli de terrain et rejoignez la colonne.

— Mais, mon capitaine, je ne peux pas...

— Vous pouvez obéir quand je vous commande, j'obéis bien, moi'. Est-ce que vous croyez que je suis plus turc que vous?

Les larmes me jaillirent des yeux.

— Va-t'en ! me dit Louis.

Je l'embrassai, le conduisis dans une espèce de petit fossé, plaçai son sac sous sa tête, son fusil et quelques cartouches libres à sa portée. — Puis je me sauvai en criant, comme un insensé, je ne sais quoi!

Un instant après l'adjudant major me rattrapait. C'était un homme bon.

— Voyons, mon enfant, me dit-il, du courage, sacrebleu ! Il faut étouffer tout cela quand on est troupier.

— Mais, mon capitaine, mon devoir est de ne pas abandonner...

— Notre devoir, mon enfant, c'est d'obéir ! Nous n'en avons pas d'autre.

Je rejoignis la colonne.

—

Nous passâmes la nuit au caravansérail d'Aïn-Oussera qui domine le pays à une dizaine de lieues à la ronde. Je combattis le sommeil tant que je pus, espérant toujours voir arriver le convoi de Médéah. Mais la fatigue l'emporta et je m'endormis comme tout le monde. A peine si au milieu de mon sommeil j'entendis deux ou trois coups de feu tirés probablement par des sentinelles avancées sur quelques rôdeurs. Au petit jour un homme vint m'éveiller.

— Viens donc voir quelque chose, me dit-il; on a descendu deux Arbicos cette nuit, ils sont là, dans un fourré.

— Qu'est-ce que cela me fait? répondis-je.

— Viens tout de même, nous ne sommes pas sûrs d'une chose.

Je suivis cet homme.

A une centaine de pas d'une espèce d'étang formé par les sources d'Aïn-Oussera, nous passâmes devant un cadavre d'Arabe. — Puis nous arrivâmes auprès d'un autre qui avait la mâchoire inférieure emportée et qui se raidissait dans une atroce agonie : il était à moitié pris sous son cheval qui avait une balle dans le poitrail et qui râlait de son côté.

— Regarde donc, me dit mon compagnon, en me montrant quelque chose d'informe pendu à l'arçon de la selle. — Est-ce que ce ne serait pas...

Je restai muet d'horreur : c'était la tête de Louis!

ÉDOUARD SIEBECKER.

BIBLIOTHÈQUE DE L'HOMME DU MONDE

(Pastiches)

« Stendhal, pour s'épargner l'ennui énorme
» selon lui, d'avoir à faire tous les jours trois
» repas, désirait qu'on inventât une sorte de
» boulette nutritive qu'on pût avaler le ma-
» tin, pour être débarrassé tout le jour de ce
» vulgaire souci. Pour épargner aux gens du
» monde l'ennui de tout lire, ne pourrait-on
» concentrer un volume en quelques lignes, et,
» pour connaître un auteur, ne leur suffirait-
» il pas d'avaler simplement une boulette lit-
» téraire comme celle-ci ? »

VII — UNE PAGE DE RENAN

—

.....L'ombre s'avance... Personne... Jésus, nous voilà bien seuls... Non, je ne veux pas que le séminaire de Saint-Sulpice me reproche un manque de convenance ou de mesure, ta biographie sera exquise. Je suis, moi, grand justicier des majestés divines. L'échafaud est aussi un autel, un trône. (*Il ouvre une boîte.*)

Jésus, tu vois bien cet étui de velours... Regarde cette hache au manche d'ébène sculpté, au fer brillant et poli. Je l'ai affilé de mes propres mains. J'ai aussi ma mission à remplir... Homme divin et incomparable, daigne placer ta tête sur ce billot; et pardonne-moi le douloureux et sinistre honneur de te trancher la tête. Elle ne sera pas frappée à la joue, mais je la saisirai par cette chevelure blonde aimée de Magdelena, et je la présenterai au docteur Strauss de la bibre Allemagne...

... Voyons encore le livre du docteur Strauss... le même titre que le mien : LA VIE DE JÉSUS... *Pereant qui ante nos dixerunt*... D'ailleurs, je le cite dans l'introduction. J'aurais bien intitulé mon livre : *Biographie de Jésus*, mais laissons ce titre à M. Eugène de Mirecourt... On trouve certainement dans l'estimable travail de l'illustre docteur cette ardeur patiente et de longue haleine, cette laborieuse exactitude et cette minutie consciencieuse qui distinguent les études spéculatives des fils de la Germanie sur les animaux infusoires, mais où est le cadre, la vie, la couleur? C'est l'Evangile au microscope... Je préfère une lorgnette. Les cycles historiques veulent être examinés à distance et par grandes masses d'ombre et de lumière, comme les décors. Il faut, messieurs, calculer l'exagération et les conditions d'optique nécessaires à l'action théâtrale. Le trompe-l'œil, ici, devient nécessaire. Qu'est-ce qu'une morale rigide? Pour mener les hommes à son but, il faut les tromper. Les bourreaux ne portaient pas les manchettes de M. de Buffon. (*A part.*) Ceci plaira à la jeunesse intelligente des écoles.

Voyons cette lettre de Robert Houdin :

« *Si Jésus eût possédé le secret de ma bouteille inépuisable...* »

O impiété ! ô révolte !... Il est vrai que Jésus ne savait pas un mot de physique... ni de grec. Il était temps que la mort vînt dénouer une situation tendue à l'excès... Eh quoi ! Cayka-Mouni était bien un autre bonhomme... Jésus était un Dieu de petite ville, mais une de ces colonnes, plus hautes que celles de l'Odéon, que l'humanité voit se dresser vers le ciel. Moi aussi, je suis une très haute colonne. Quant à Juda, c'était un brave caissier, au fond. Mes professeurs me décerneront ce petit nom ; réhabilitons-le et épargnons-leur cette joie ineffable.

En somme, qu'est-ce que je demande?
Le christianisme. Seulement...
Que Dieu soit un Homme,
Que la Foi cède le pas à la Raison,
Que le dogme soit soumis à des interprétations individuelles et à des transformations indéfinies.

Voilà tout. Les philosophes me comprendront. C'est la *Religion naturelle*, illuminée par le reflet d'or de sa divine personnalité, il ne me reste plus qu'à l'introduire désormais impeccable dans sa céleste sérénité. Voilà qui est fait.

Prions :

« O notre père, je travaille à ce que ton règne finisse et que ma volonté soit faite au collége de France. Pardonne-moi comme je pardonne au libraire Michel Lévy, qui sait bien ce qu'il fait. »

Il donne un coup de hache.

Repose maintenant dans ta gloire, noble initiateur. Te voilà bien mort. Ne crains plus de voir crouler par une faute l'édifice de tes efforts et passons aux bons apôtres. N'expliquons pas le miracle de la résurrection, cela nous servira de suite au prochain numéro.

J.



UNE VERTU SINGULIÈRE

NOUVELLE

Étant encore presque enfant, j'avais voyagé en Italie avec ma mère. Peu de souvenirs m'étaient restés de ce voyage, sinon un, d'une vivacité singulière : Sorrente. C'est que ma mère avait trouvé là une maison bourgeoise où il n'y avait que nous deux d'étrangers, et dont les propriétaires possédaient un vaste jardin d'orangers et d'oliviers que dominaient deux caroubiers magnifiques. La quantité d'oranges exquises que j'avais mangées pendant notre séjour d'un mois à Sorrente avait sans doute gravé ce pays dans ma mémoire d'enfant bien autrement que les souvenirs du Tasse.

Je m'étais toujours promis, quand je ferais un roman, de donner ce pays pour théâtre et pour paysage à mon action.

Libre de ma jeunesse et même isolé, sans but sérieux dans la vie et incapable par nature de m'en créer un par raison, fatigué de Paris, je partis donc pour Naples au commencement de l'été de 186..., avec *tout ce qu'il faut pour écrire.*

Un jour, à midi j'entrai dans la baie de Naples; à 2 heures j'étais débarqué Je gardai mon bagage sur le pont et fis prix immédiatement avec un batelier pour Sorrente, où un vent doux et favorable, gonflant ma voile latine, me conduisit en moins de quatre heures. Dès que j'eus grimpé le rude escalier qui monte de la plage à la ville et que je marchai dans les rues pompéiennes de Sorrente, je me trouvai chez moi; je pris rapidement à droite, tournai à gauche, puis à droite; en quelques minutes j'aperçus le mur de mon bien-aimé jardin. Je me rappelai que la porte était dans une autre rue, j'ouvris sans rien demander, grimpai sur le perron et saluai une dame qui me parut exactement la même que celle qui m'avait reçue seize ans auparavant. Je ne pouvais assez m'étonner de ce climat enchanteur qui conserverait ainsi une femme intacte pendant seize années. Bientôt je compris : c'était un enfant qui était devenue la dame, et la dame d'autrefois, que j'aperçus à côté, était devenue plus jaune que les citrons de son beau jardin. On avait bien voulu loger la mère et l'enfant, on ne voulut pas donner asile à l'homme. Mais dès que j'eus expliqué en un jargon fortement appuyé de pantomime que l'enfant et l'homme ne faisaient qu'un, j'obtins ce que je désirais, et je m'installai dans l'appartement que j'avais occupé autrefois.

Là, tous les souvenirs de mon enfance m'affluèrent au cœur; pendant deux heures je me crus en paradis et me pris pour un nouvel homme. Le matin du troisième, je tirai de mon portefeuille une belle main de papier blanc, fouillai quelques notes, regardai les arbres du jardin avec douceur, et comme l'inspiration ne venait pas, je sortis pour méditer en plein air. Je tremblais de rencontrer des compatriotes qui auraient troublé mon bonheur; je n'osai descendre sur la grève de Sorrente, et m'en aller bien loin, bien loin, le long de la côte. De peur d'être reconnu d'un Parisien, j'aurais mis volontiers un faux nez. Mes méditations furent douces et me semblèrent propres à dessiner les grandes lignes d'une action romanesque.

Le lendemain matin, en face du papier, il se trouva que je n'avais pas encore assez médité, je sortis de nouveau. Le surlendemain fut de même. Le quatrième jour, j'écrivis trois pages; au milieu de la quatrième, comme je réfléchissais à la fin d'une phrase, la tête tournée vers le jardin, je me dis : « Dieu! que les orangers ont un feuillage lourd et noir; sauf le fruit qui, en grande masse, fait des taches assez riches, c'est un bien vilain arbre. Comme l'olivier a un feuillage pauvre et maigre! la lumière se joue par-dessus, on dirait que les arbres sont effacés avec une éponge. Il n'y a pas de végétation dans ce pays-ci, quelle différence avec les arbres de Fontainebleau! Ici il n'y a d'intéressant que la mer et les côtes. Je m'en vais travailler sur le rivage.

Je pris un carton et de l'encre, je m'assis sur un ralier en face du Vésuve, j'écrivis encore une page et je me relus. Je découvris alors que ce que j'avais écrit, fort agréable peut-être en soi-même, n'avait aucun rapport avec le roman que j'avais en tête et que je ne pourrais en conserver une ligne. En réfléchissant ainsi, je levai machinalement les yeux et j'aperçus de l'autre côté du golfe le Vésuve qui me regardait.

Que c'est laid un volcan! Aucun caractère, aucun dessin; l'air d'une masse d'immondices apportée de main d'homme. Comment n'ont-ils pas pensé à ôter cela?

Le lendemain, je m'imaginai que je ne trouvais rien parce que je ne prenais pas assez d'exercice. J'allai avec les barques de pêche, et je tirai les filets et tendis des lignes toute la journée. Pendant trois jours je recommençai avec une véritable joie, mais cet exercice me fatiguait tellement que je m'endormais à la nuit tombante et n'écrivais pas un mot. Au bout de trois jours, j'en avais décidément fini avec mon paradis de Sorrente, je me mis en tenue de Paris et je me rendis dans les hôtels pour connaître les livres des voyageurs. Je commençai d'abord par la *Sirène*, ce qui me dispensa de pousser mes recherches plus loin, car un des premiers noms qui me frappa les yeux fut celui de Charles N. A Paris, c'eût été une connaissance; vu les circonstances, c'était mon ami intime. On me dit qu'il était sur la terrasse, il accourut vers moi :

— C'est vous, très cher, que je suis aise de vous voir. Vous arriviez?

— Vous descendez ici?

— Non, il y a huit jours que j'habite dans l'intérieur de la ville.

— Huit jours! pas possible, je suis partout et je ne vous ai pas aperçu. Vous vous cachez. Il y a un mystère là-dessous.

— Non pas de ceux que vous pourriez croire. Une fantaisie de solitude.

— J'y suis, de travail. Oh! je ne vous laisserai pas faire. Vous êtes des nôtres, et je vous présente ce soir même à ces dames.

— Quelles dames?

— D'abord Mme d'Arnheim qui est le centre, avec toutes ses fidèles; le vieux B.; le prince X.; puis Mme de L., vous savez, qui a eu tant de succès cet hiver dans les proverbes; puis la bonne Mme R., qui fait chaperon.

— Mme d'Arnheim, n'est-ce pas elle qui écrit sous le nom d'Alfred Lafont?

— Elle-même, vous la connaissez, j'en suis sûr.

— Je ne la connais que comme écrivain. Elle a une plume tout à fait virile.

— Fort bien! Je lui rapporterai ce jugement d'un aussi fin connaisseur. Vous voilà présenté. Je vous quitte, nous allons de ce pas à la grotte d'azur, et je vois d'ici ces dames dans le bateau. Soyez chez Mme d'Arnheim à neuf heures, neuf heures et demie. Adieu! Ah! à propos, vous voyez la grande terrasse qui donne sur la mer, avant le port?

— Là?

— Vous y êtes. Elle est installée là avec sa maison de Paris; et on est chez elle à l'abri de la cuisine italienne. Je me sauve. Au revoir! Pardon de vous quitter si vite!

Le soir, quand j'arrivai, il y avait dans le salon cinq femmes et une douzaine d'hommes; une bouillotte assez animée se faisait dans un coin; les femmes étaient en demi-toilette de soirée, et causaient par groupes avec ceux qui ne jouaient pas. Sur les cinq, il y en avait une fort jolie, mais d'une beauté insignifiante; et pour faire attention aux autres, il aurait fallu apporter dans ce monde des intentions que je n'avais pas. Quant à Mme d'Arnheim, lorsqu'elle s'avança pour me recevoir, je la trouvai plutôt singulière que belle, mais c'était si bien ce que je m'attendais à trouver, qu'elle ne me fit aucune impression. Plus tard, mon esprit s'est reporté souvent sur cette première entrevue, et a su reconstruire ce que je n'avais ni regardé, ni cru voir.

Elle était vêtue avec une grande élégance, d'une de ces robes échancrées par devant, qui cachent les épaules pour mieux montrer la poitrine; mais cette élégance était celle de toutes les femmes, aucune de ces négligences voulues, qui peuvent faire prévoir un caractère : la couturière avait tout fait. Grande, élancée, avec de petits seins comme la Diane de Goujon, c'était une nature d'acier, étriquée, mais drue, nerveuse et souple comme une anguille. Ses yeux verts et bien fendus étaient des yeux de serpent, les cils étaient gros et courts; rien de voilé dans ce regard ni dans cette démarche, ni dans ce sourire gracieux, mais banal qu'elle m'adressa. Ce qu'elle avait de mieux, c'était sa peau ferme et chatoyante. Blanche aux lumières, Mme d'Arnheim était jaune le jour, mais d'un jaune chaud et transparent, qui donnait presque de la passion à son extérieur un peu sec.

Il y avait dans ce salon un air de société exceptionnelle qui me déplut. On causa, je dis à peine quelques mots. On valsa; mes jambes eurent assez de succès. Je me retirai, trouvant tout ce monde insipide, et me promettant de n'y plus retourner.

— Charles est décidément l'amant de cette femme, me dis-je; grand bien lui fasse!

Cependant je rentrai chez moi plus joyeux; le mouvement m'avait fouetté le sang, tout ce bruit m'avait fait désirer la solitude qui me pesait le matin; j'éprouvais aussi une satisfaction d'amour-propre d'avoir deviné d'avance tout ce que je devais trouver, je me sentais supérieur à ces séductions vulgaires, tous ces gens me semblaient des pantins, je voyais les grossières ficelles de leur étroite et pauvre nature.

Je ne pensais pas que moi-même, plus chétif et plus misérable, il avait suffi d'un peu de mouvement et des quelques réflexions qu'il avait fait naître pour me masquer le vide constant de mon existence. Mon orgueil ne fut pas de longue durée; le lendemain je me trouvai toujours en face de moi-même; j'étais si inerte que je ne pensais même pas à écrire, je sortis, je marchai sans but, je m'arrêtai, je lus sans plaisir, et le soir, vers huit heures, je me trouvai dans le vieux salon.

Le dîner venait de s'achever, on le devinait. Mme d'Arnheim était seule femme avec cinq hommes de vingt-cinq à soixante ans. Assise dans une chaise longue, elle fumait la cigarette avec la dextérité de l'habitude, et brassait de temps à autre quelques gouttes d'un café brûlant. Les autres l'entouraient diversement étendus, on parlait fort et bien; c'était un parfait tableau de bien-être.

On causait de l'amour et des femmes. Je fus étonné de ne pas trouver ce style prétentieux et prude, ordinairement de mise chez les femmes qui se trouvent en dehors de la voie commune. La franchise n'était ni rude, ni choquante, elle se voilait derrière les mots, juste assez pour qu'on ne perdît rien du sens. Ce fut un premier charme; quoique dans le monde, je pratique peu la franchise, je dirai presque avec une réminiscence de Pascal, que j'y suis tout surpris et comme transporté quand, m'attendant à une phrase, je découvre un sentiment humain. On parla d'égoïsme : Lucie avoua qu'elle en avait beaucoup. Le vieux B... se récria, assurant qu'elle se trompait elle-même, qu'elle était l'amie la plus dévouée; il lui rappela que c'était grâce à ses chaudes démarches qu'il avait pu percer au début, et raconta, d'une façon brève et touchante, quelques traits qui montraient combien Mme d'Arnheim savait être généreuse et serviable, et en même temps vivement et simplement habile, quand il s'agissait d'un ami.

— Qu'est-ce que cela prouve contre mon égoïsme? Vous m'avez accusée, n'est-ce pas, d'être un peu gourmande?

— Je ne vous ai pas accusé d'une vertu, je l'ai observée seulement.

— Soit. Eh bien, je vous assure qu'un dîner que je ferais seule me serait insipide, tandis que je le savoure en la compagnie des gens d'esprit.

— Voulez-vous donc dire que vous ne tenez à vos amis que pour ce motif?

— Non pas, tout à fait, reprit-elle en riant; mais je veux dire que c'est parce que j'ai éloigné de ma vie les grandes passions, les grandes affections et les dévouements exclusifs, que j'ai besoin de chacun. Quand, dans la journée, j'ai passé quatre ou cinq heures à ma grande affaire, qui est d'écrire, Dieu me le pardonne! je m'ennuierais comme une morte si je n'avais autour de moi des personnes avec qui je peux échanger des idées, et sur l'affection desquelles j'aime à compter. D'ailleurs, rien ne flatte plus ma vanité que le genre d'éloges que vous avez accordés à mes prouessses de sentiment. Je vous assure que je les exécuterais, seulement, dans l'espérance de les entendre raconter par un homme comme vous.

Si elle éprouvait tout cela, c'était l'indice d'une certaine supériorité de le dire ainsi, mais je n'y crus guère, et je fus tenté de n'y voir qu'une façon de poser particulière; il y en a tant et de si diverses. Ce qui est certain, c'est qu'après avoir cru comprendre cette femme à la première visite, après la seconde, il s'est trouvé que je n'y comprenais plus rien. Je lui avais attribué Charles, mais cette fois il n'y était pas, et, par quelques mots couverts, j'avais compris qu'il était lié avec Mme de L..., cette autre jolie femme insignifiante dont j'ai parlé. Quant à donner à Lucile un autre amant, il n'y avait pas d'apparence. Toutefois s'il y avait de l'inconnu dans cette femme, il n'y avait rien de désespérant; aussi commença-t-elle à m'occuper.

Je la trouvai le surlendemain chez Mme de L...; après les évolutions premières de la politesse, je m'assis près d'elle.

— Qu'êtes-vous devenu depuis avant-hier, qu'on ne vous a pas vu? me dit-elle.

— Je n'ai presque rien fait, j'ai réfléchi à vide, et entre autres choses j'ai pensé à vous.

— Et à propos de quoi?

— A propos de vos paroles sur l'égoïsme.

— Ah! mais savez-vous que vous aurez affaire, si vous vous mettez ainsi à méditer ainsi dans la solitude toutes les balivernes que nous disons.

— Oh! je n'ai médité celle-là que parce qu'elle venait de vous, et je crois que c'est en effet une baliverne.

— Vraiment! Et quelle est là-dessus votre opinion?

— Faut-il vous le dire, j'ai la repartie peu vive, et je suis convaincu que vous allez détruire mes arguments séance tenante.

— Je l'espère bien; mais dites sans qu'on vous prie.

— Eh bien! franchement, je crois que ce que vous appelez égoïsme est simplement un besoin d'affection forte dont vous ne vous rendez pas compte, et que, d'ailleurs, c'est un système très-faux de vouloir analyser les bonnes actions jusqu'à ce qu'on leur ait trouvé un vilain nom, comme dit Musset :

> ..... Dans la pauvre âme humaine
> La meilleure pensée est toujours incertaine,
> Mais une larme coule et ne se trompe pas.

— Où dit-il cela? Je croyais posséder mon Musset tout entier.

— Dans un sonnet à Regnier, que j'ai manuscrit. Il n'a pas été imprimé, je crois.

— Vous me l'apporterez, n'est ce pas?

— Avec plaisir; mais votre réponse?

— Ma réponse est d'abord que votre citation tombe à faux. Je n'ai jamais pleuré qu'étant petite fille, quand je tombais sur le nez. C'est ensuite que vous devez être très malheureux.

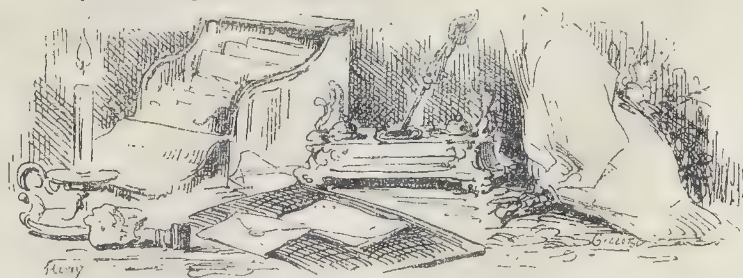
— Pourquoi? dis-je très-étonné.

— Parce que depuis que je vous connais, il ne vous est pas arrivé une fois de dire ce que vous pensez, ce qui, chez un jeune homme indépendant et n'ayant pas les idées toutes faites d'une profession, signifie qu'il n'a d'opinion sur rien, et qu'il ne sait ni que faire ni à quoi se résoudre. Ce qui est le plus triste de tous les états; je vous en parle d'expérience.

En finissant elle se leva, et se dirigea vers le piano où on l'appelait pour chanter. Mon amour-propre était extrêmement frappé de cette sortie. Quoi! cette femme était encore pour moi un énigme, et elle, du premier coup, avait deviné ce que j'étais. Il me sembla voir dans la brusque fin qu'elle avait mise à notre entretien, une arrière-pensée de dédain et de pitié pour mes poursuites à peine indiquées. Je fus tiré de mes réflexions par le son de sa voix qui vibrait à quelques pas. C'était une voix claire et métallique, admirablement souple et gracieuse, mais sans profondeur d'accent; elle pouvait appartenir à une jeune fille encore ignorante ou à une femme qui aurait désappris d'aimer. J'étais déjà au lit que les notes argentines résonnaient toujours à mon oreille.

ÉMILE L.

(La suite au prochain numéro.)



EN TEMPS DE CHASSE



— Eh bien, piqueur? on a donc perdu la piste?
—Oui, retrouvez-la au lieu de m'em... pêtrer au passage, vous m'obligerez.



UN VRAI RÉGAL
— C'est un magnifique dix-cors, monsieur, j'en réponds aux fumées : goûtez plutôt.



Comme ce poétique costume d'amazone avantage tout de suite une femme!



POLITESSE DEVANT UN FOURRÉ.

— Passez le premier, monsieur, nous vous suivrons.



SITUATION DÉLICATE.
Avec un bon coutelas et un peu de cœur, on peut encore s'en tirer en face d'un sanglier ; mais que faire avec un cheval ombrageux devant un âne qui se met à braire?



LE VRAI BONHEUR.
Son cheval sous lui, ses chiens à ses côtés, et sa femme à tous les diables!





—Au moins, vous êtes sûr de ce cheval que vous me prêtez ?
— Plus sûr de lui que de vous, mon ami.



LA CHASSE N'EST PAS CE QU'IL AIME.

Mais on lui a assuré qu'elle le ferait maigrir.



UN RENDEZ-VOUS

UN RENDEZ-VOUS. — COSTUMES DE CHASSEURS.



Quand le soleil donne le rendez-vous de la *Croix blanche* est la plus jolie chose que l'on puisse voir. Il est neuf heures et demie environ, le brouillard n'a pas encore complétement disparu, le froid est piquant, et sur l'extrémité des herbes humides, des gouttelettes brillent au soleil du matin comme du cristal liquide. Le pied enfonce dans ce sol détrempé que jonchent de milliers de feuilles racornies, grimaçantes, déjà noires, dans le creux desquelles la rosée du matin et la pluie de la veille reposent tranquillement Les grands chênes de la haute futaie sont dépouillés et l'on distingue, malgré le brouillard qui les enveloppe et les estompe, leur branchage rageur et noueux que dore le soleil encore timide et incertain. —Tout cela n'est point triste : c'est l'hiver qui commence et l'automne qui s'en va. Moment de transition où la nature se laisse voir comme une belle fille qui se déshabille et va se mettre au lit.

A l'extrémité des arbres quelques feuilles jaunies se balancent encore, les délaissées! Elles semblent grelotter de froid, et, au moindre souffle qui passe, elles se laissent emporter en pirouettant dans l'air et tombent à terre avec un murmure étrange qui ressemble à un bruit d'ossements. Tout est calme, silencieux. De longues bandes d'oiseaux traversent l'horizon, les corbeaux croassent bien haut dans le ciel. —On aspire cette odeur indéfinissable, particulière aux forêts, et les narines rougies par le froid se dilatent au contact de cet air vif et pur qui entre à flots dans les poumons.

Au fond du carrefour, la maison du garde apparait au milieu des arbres, avec ses volets verts et sa haute cheminée d'ou s'échappe un long filet de fumée bleuâtre.—A dix pas dans le taillis, une trentaine de chiens, tachés de jaune et de blanc, sont attachés par couple à une longue corde tendue. Ils grognent et remuent leur grosse queue inquiète qui balaye les feuilles sèches. Leurs yeux brillent sous leurs longs poils, les senteurs des bois les enivrent, ils ont deviné la chasse, ils attendent la fanfare, et de temps en temps lancent un coup de voix qui s'enfonce sous la futaie sonore, ou tout-à-coup se précipitent, et la corde qui les retient se tend si fort, qu'elle semble prête à se rompre. On dirait une compagnie de vieux zouaves qui sentent la poudre.

Le valet de chiens, qui est là, chaussé de gros bas gris, s'avance haut le fouet :

— Attends, attends, *Met-à-Mort:* j'te vas secour les puces! *Holà... ho! Tabaro, holà!* Il fait claquer son long fouet et le silence se réta-

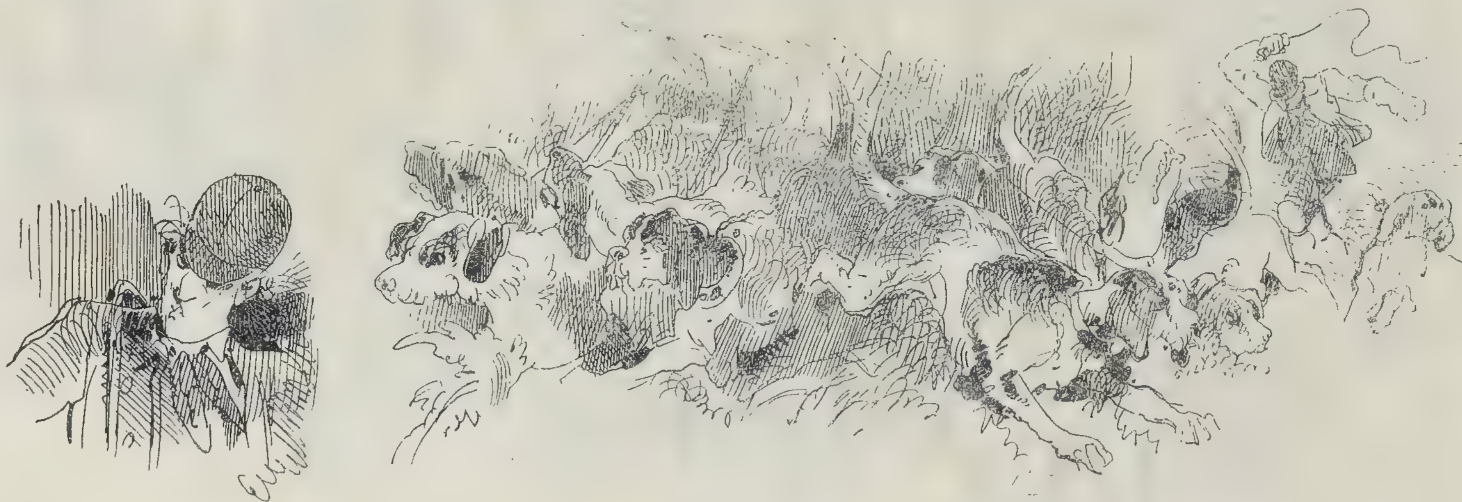
blit, ainsi que cela a lieu partout lorsqu'on fait claquer un long fouet. Puis le jeune gars aux bas gris met sa toque sur le coin de l'oreille d'un air conquérant et siffle, en se dandinant, un joli *bien-aller*. — Quelques uns de ces braves chiens ont les oreilles coupées à moitié; signe de noblesse, indice de pur sang, je le veux bien, mais ils ont l'air ainsi de vieilles Anglaises privées des boucles de leurs cheveux.

L'heure s'avance, et dans toutes les allées qui aboutissent au carrefour comme les rayons d'un soleil, on aperçoit des points blancs et noirs qui brillent au loin sur l'herbe jaunie. Ce sont les chasseurs qui arrivent au rendez-vous.

Ouvrons les yeux, cher lecteur, et boutonnons notre double veste, car le froid pique, et, en vérité, si l'on n'avait dans l'estomac deux bonnes côtelettes et une bouteille de vieux Bourgogne, la place ne serait pas tenable.

—

Voici d'abord M. de S. qui arrive au grand galop de son cheval plucheux. La terre retentit sourdement sous les pas de son coursier. Il est pressé, il a fait le bois lui-même ce matin et court à l'enceinte pour relever ses brisées Vous dites qu'il a l'air d'un marchand de cerises parce que vous êtes naturellement caustique, bon lecteur, et d'ailleurs, vous avez tort. M. de S. est le chasseur des chasseurs, le fin des fins, le malin des malins, et gentilhomme de bon aloi par-



LE VALET DE CHIENS

A dix pas dans le taillis, une trentaine de chiens, tachés de jaune et de blanc, sont attachés par couple à une longue corde tendue.

dessus le marché. Fils de l'Aurore, ami de la rosée, confident de la futaie, il vit dans les bois. — Le pied des animaux n'a point de secrets pour lui. A l'aspect d'un volcelet du bon temps, il vous dira sans hésiter d'ou vient la bête, où elle va, ceci, cela; et n'allez pas le contredire, n'allez pas sourire! — il deviendra écarlate, s'échappera un instant, et reviendra bientôt son chapeau plein de fumets révélateurs.

Dans notre art, dit-il souvent, on n'arrive à une certaine force que lorsque les cheveux sont blancs — et il a raison. On n'a pas idée de ce qu'un vrai chasseur déploie de finesse, d'observation, de délicatesse, de tact et d'expérience dans ses laborieux plaisirs. Aussi M. de S., qui a le feu sacré, n'attache-t-il en apparence aucune importance à l'ornementation de sa personne. En le voyant, on se souvient malgré soi du Louis XIV de la place des Victoires et en même temps du courrier de la diligence de Lyon. — Il y a en lui du brasseur, du postillon et du héros. On croît reconnaître dans sa personne l'un de ces lourds généraux empanachés qui traversent avec fracas les toiles de Van-der-Meulen. — Lancé en plein boulevard Italien, M. de S. ferait frissonner et fermer les boutiques; en pleine forêt, il est superbe.

Il a les jambes cachées dans des bottes énormes, peu cirées, héroïques, et qui pourraient bien être en fonte. — Son petit habit, trop court de taille, bride horriblement et grimace dans le dos, et l'on se demande à chaque instant si ses épaules d'Hercule ne vont point faire un éclat. Sa cravate est flottante, romantique, mise au hasard; et son grand col, d'une coupe incertaine et d'une toile grossière, encadre sa barbe rude et touffue On dirait une bonne poignée de crins enveloppée dans le coin d'un torchon blanc Un chapeau à larges bords, un peu incliné sur l'oreille, lui cache complètement la figure, et si l'on aperçoit dans l'ombre le brillant de son nez un peu rouge, c'est que l'on a cherché avec soin.

Toutefois, le marquis de S. a un certain sentiment du pompeux sauvage, et je ne serais pas étonné que, malgré sa simplicité naturelle, il ne fût soucieux de l'effet produit. Évidemment il aime à s'ajuster. Quand il galope, outre ses bras qui s'agitent comme ceux d'un postillon en retard, on aperçoit une foule d'ustensiles, d'outils, d'engins qui balottent et brillent autour de lui. Sa trompe rouge, bosselée, qui ferait rêver un chaudronnier archéologue, exécute autour de son corps une danse éperdue et pousse, en retombant sur son dos, des *hin* métalliques et fêlés que lui arrache sans doute la fatigue et la vieillesse. Son fouet flotte à ses côtés, son cache-nez s'envole autour de lui; jusqu'au sol lui-même, tout s'agite, tout s'émeut, s'ébranle et geint. Son couteau de chasse, qui agace les flancs de son cheval, est retenu par un ceinturon jaunâtre de douze à quinze centimètres de large qu'il sangle bien au-dessus du ventre; la boucle de ce ceinturon féodal est massive, imposante, curieusement fouillée, une boucle de géant. Ses gants de daim jouant le zinc semblent lui venir des croisades, et ses gros doigts emprisonnés dans cette machine sont écartés et raides comme une bûche dans un manchon.

J'ai eu le bonheur de voir M. de S. à pied — ce qui n'est pas donné à tout le monde; — sa culotte, qu'on aperçoit à peine, enfouie qu'elle est dans ses bottes, qui sont des monuments, est d'une couleur indéfinissable. Les années ont passé, le vent et le hâle ont soufflé, la pluie a glissé sur ce tissu solide dont la teinte s'est évanouie... sa culotte est... couleur de chasse. Je ne trouve rien de mieux. La partie intérieure de ce bas vêtement, la partie qui est le plus en contact avec la selle, est fortement doublée comme une porte de cave, moins les clous; on sent que cela est à l'épreuve. Quant au cheval, on le prendrait pour celui du curé, si on ne le savait infatigable, acharné, traversant les buissons, escaladant les taillis, se moquant des ronces et des épines, montant aux arbres quand le besoin s'en fait sentir, et sonnant sa petite fanfare sur un signe de son maître. Du reste, affreux bidet boîteux, plucheux, chevelu outre mesure, dont on donnerait deux louis à contre-cœur, et que son maître n'abandonnerait pas pour mille écus.

Ne vous y trompez pas, M. de S. n'est point comique, il a simplement du caractère. Sous ses dehors raboteux de Nemrod, il cache un gentilhomme aimable, doux, affable, et franchement, à ses moments perdus, il est comme tout le monde.

—

Mais tandis que nous bavardons, les cavaliers arrivent. Voici déjà vingt ou vingt-cinq chasseurs au milieu de la pelouse. Les uns sont en selle, les autres ont mis pied à terre et errent sur le gazon, le bras dans la bride de leur cheval. Rien n'est gai et pimpant comme ces chevaux caracolant sur l'herbe, ces costumes de toutes couleurs, ces bottes brillantes, ces culottes jaunes, grises ou blanches, tout ce mélange de tons colorés et gais se détachant sur les profondeurs grisâtres de la forêt. Ne se rappelle-t-on point les miroitantes aquarelles d'Eugène Lami? Le brouillard s'élève, le soleil d'automne prend de la force et chauffe les épaules — Permettez que je déboutonne mon habit, et approchons-nous un peu.

Chacun des chasseurs, en débûchant du bois, donne à son cheval une allure évidemment étudiée, mais charmante. Vous l'avez re-

marqué aussi ? Plusieurs de ces messieurs, qui ont le bonheur d'être myopes, encadrent à la hâte leur œil de leur lorgnon pour être présentables, et, après avoir tiré leur manche de chemise en étendant le bras, saluent d'un salut circulaire, dégagé, haut, qu'il n'est point facile d'exécuter gracieusement lorsque l'on est à cheval, et qui est, par conséquent, une coquetterie de cavalier.

— Comment va? crient-ils de loin en souriant, avec ce timbre de voix dont on dit : *Bravâ la Patti*... Eh bien! que faisons-nous ?... Qu'y a-t-il au rapport? Ah! pardon, je ne vous voyais pas... Très-bien, merci .., etc., etc... Et, du manche de leur fouet, ils échangent des petits bonjours en clignotant de l'œil derrière le carreau inamovible qui les fait grimacer.

Je ne sais pourquoi l'idée me vient que, sur ces trente chasseurs, il doit y en avoir une fraction notable qui chasse peu ou point. Quoiqu'il en soit, voici des violettes d'une fraîcheur exquise, et des ajustements d'une recherche délicate qui réjouissent l'œil à première vue.

—

L'un de ces messieurs surtout a véritablement noble tournure et grand air. Il monte un cheval élégant et souple, un peu trop fin peut-être pour être un cheval de chasse sérieux; mais enfin cet excès de coquetterie ne me déplaît pas. Sa culotte est café au lait; de grands bas d'une blancheur immaculée dépassent ses grandes bottes fortes, lui recouvrent les genoux. Il porte un gilet jaunâtre à boutons d'or et une veste gris clair couverte de poches profondes, d'une forme particulière et d'un mal taillé essentiellement aristocratique. Ses cheveux, peignés avec une scrupuleuse symétrie, forment derrière sa tête une belle raie blanche et nette qui sort de sa haute toque en velours et se perd gravement dans un col de chemise extrêmement empesé, haut et rayé menu. Une simple petite trompette d'argent, suspendue à une courroie de cuir de Russie, pend à ses côtés. Il a une aisance extrême et sans affectation. Il n'y a que lui pour savoir remettre son gant blanc, tout en retenant son cheval qui gambade et fait crier le cuir neuf de la selle. Il n'y a que lui aussi pour savoir tirer de sa poche une grosse pipe de terre noire comme l'ébène, au bon endroit; l'allumer sans façon, puis fumer tranquillement en regardant du côté de l'enceinte et frapper à petits coups sur sa botte du manche de son fouet. Il sait tout faire avec grâce, aisance et sans efforts; ses gestes faciles et simples font oublier le talent de son tailleur, — il sait remuer dans ses habits, — il n'est point costumé, mais vêtu. Et sa grosse pipe noire, au milieu de tous ces cigares de prix, ajoute encore à son grand air.

—

A côté de lui est un cavalier éblouissant de fraîcheur et d'un aspect beurre frais; il est grand, mince, le cou raide et haut, les épaules raides, les dents blanches, le rire bruyant, et, par-dessus le marché, comme si le bon Dieu, dans un moment de faiblesse, eût voulu le combler et le rendre irrésistible, il est myope incurable et pâle comme un tablier de sapeur... En un mot, il est fort bien... et le sait.

Il est coiffé d'un tout petit chapeau noir, fort bas de forme et très-étroit de bords; un vrai joujou orné d'un ruban rouge. Sous ce petit chapeau un lorgnon vissé dans les chairs, deux touffes de cheveux, une paire de moustaches reliées aux favoris en éventail, le tout assorti comme couleur au ruban du chapeau. Quant au visage lui-même : presque rien ; si peu qu'il est impossible d'en saisir le moindre détail. En ce moment il boutonne coquettement son gant de peau de chien rouge garni de daim gris et parle haut en montrant ses dents :

— Mais, puisque je vous dis que ma jument toussait... Vous êtes impossible. « Ah! ah! ah! Dis donc! Robert, il est impossible, ah! ah! et il tâta le bouton d'or qui boutonnait son col à la façon des manches de chemise. — Il est impossible!... avec une piste détrempée!... Dis donc, Robert, avec une piste détrempée! c'est de la démence; il est impossible! ah! ah! ah!... C'est de Geiger, ta culotte! dis, mon petit Robert? Elle est gentille, ta culotte! ah! ah! et à chacun de ces rires qui lui sortent de la gorge, son petit visage se déprime et son lorgnon rentre dans sa moustache. Il parle au reste d'une voix dolente, fatiguée, enfantine, d'une voix qui se lève à deux heures de l'après-midi et n'aime pas à ressembler aux autres Cet aimable enjouement dont je viens de vous donner un échantillon n'est point ordinaire au chasseur beurre frais. Il affecte au contraire une raideur britannique qui n'est point sans dignité. Il promène sur les populations et les campagnes un regard impassible nuancé de quelque dédain, et je crois vraiment que, se trouvant à la place d'Absalon au moment de l'accident, il n'eût pas baissé la tête de peur qu'on l'accusât d'avoir salué quelqu'un.



M. DE S. ET SON PIQUEUR.
Quand il galope, outre ses bras qui s'agitent comme ceux d'un postillon en retard, on aperçoit une foule d'ustensiles, d'outils d'engins qui ballottent autour de lui.

—

Le petit Robert, assis sur son petit cheval blanc, semble un aimable enfant posé sur un mouton. Il est doux, il est calme, il est tendre; dans son œil bleu l'on devine mille douceurs, et sa chevelure soyeuse et bouclée qui folâtre au moindre souffle encadre à ravir son petit visage pâlot. Son costume est en velours noir et cette teinte sombre et mate qui relève la blancheur de son teint accompagne agréablement la mélancolie empreinte sur ses traits. Il est petit, mais si bien fait! J'aperçois d'ici, sous le velours qui l'enveloppe exactement, sa jolie petite cuisse droite... C'est un morceau charmant, je ne puis voir celle de gauche, mais je parierais qu'elle n'est point inférieure comme beauté à sa compagne. Les petites bottes de ce jeune homme sont également rêveuses, mélancoliques, noires, soignées, migognnes et à revers.

Quand le petit Robert parle, on croirait qu'il chante. Sa voix, qui se maintient dans les hauteurs les plus délicates, rappelle tout à la fois le rossignol, le pinson, la flûte, le fifre et le soupir d'une porte mal graissée. Il a des *ah!* et des *oh!* qui vous font faire *aie!* et vous procurent la sensation d'une fine aiguille vous entrant dans le front.

—

Mais, pardon, voici une paire de jambes souverainement élégantes qui attirent mon attention. Le joli travail! Ces jambes un peu maigres



Et sa grosse pipe noire, au milieu de tous ces cigares de prix, ajoute encore à son grand air.

sont moulées dans une culotte blanche, maintenue au genou par quatre ou cinq petits boutons d'or unis et brillants; le soleil qui s'y arrête avec complaisance m'empêche de les regarder en face. La partie inférieure de ces jambes remarquables est contenue dans des houseaux merveilleux ... de ces houseaux qu'un guêtrier fait une fois dans sa vie, dans un moment d'exaltation, et ne refait plus, — une merveille, un morceau académique! — Sur un fond de cuir jaune absolument pur se joue un capricieux cuir verni noir et brillant; à dix pas cela ressemble un peu à une carte de géographie, mais de près on est émerveillé. Ce sont des arabesques adorables, mille détails d'une exquise délicatesse; cela effile la cheville, avantage le mollet et éblouit l'œil par un véritable feu d'artifice de petits brillants métalliques. Ce houseau n'a fait que m'apparaître, il est déjà loin, et cependant pas un détail ne m'a échappé. Sur les surfaces vernies de cette etourdissante chaussure, j'ai vu comme dans un miroir le reflet des arbres, la cheminée du garde, ma propre image, et vingt-cinq personnes derrière moi, comme dans une boîte de photographie ou dans un tableau de Mersonnier. Joignez à cela un enchevêtrement de broderies, de piqûres et de contre-piqûres, se jouant sur le tout, et vous aurez une idée, hélas! bien affaiblie de l'objet en question.



TROIS BONNES TÊTES

De la partie inférieure de ces houseaux, qu'on a peine à voir ainsi exposés au grand air et sans housse, s'élance une adorable petite botte en chevreau, haut talon pointu qui n'a point encore touché terre, couturé sur le milieu du pied... Qui sait!... L'imagination se perd, on rêve une doublure en satin blanc et un bas de soie rose sous ce cuir adorable.

Plus loin est le chasseur grave qui court le cerf pour lutter contre l'embonpoint. Gilet noir, cravate noire, redingote noire, une culotte et une toque pour faire comme tout le monde; du reste : un notaire. On cherche une plume derrière son oreille, et je tiens pour certain qu'il a dans sa poche une calotte grecque.

Mais je n'en finirais pas si je voulais passer en revue toutes les individualités qui me passent sous les yeux, raconter tous les détails qui me frappent. Ne m'attacherais-je qu'à l'analyse des bottes, et cela ne serait pas sans intérêt, l'homme se peint dans sa botte — qu'il me faudrait un volume.—Bottes fortes, sérieuses, irréprochables et bien taillées ou sauvages, farouches, sentant la curée et méprisant le cirage... Bottes à l'écuyère épousant la jambe et montant haut Petites bottes à revers jaunes ou rouges aux mille petits plis coquets, etc., c'est un monde! arrêtons-nous. — Aussi bien chacun est en selle, et M. de S., qui arrive là-bas au grandissime galop, fait de nouveau trembler le sol, et le piqueur le suit. Il a vérifié l'enceinte, on va attaquer; allons, messieurs, mettons la bête sur pieds.



BOTTES DIVERSES

On découple trois ou quatre chiens de tête qui s'élancent dans le fourré, le museau bas et la queue en l'air, à la suite du piqueur. *Holà! les valets! holà!* crie ce dernier en sonnant un appel. — Les branches craquent et s'écartent; les feuilles mortes font un *pchh* sous les pieds du cheval et les pattes des chiens. Durant quelques instants on aperçoit dans le taillis la toque noire du piqueur et la queue blanche des chiens qui frétille de droite et de gauche; puis le voile grisâtre s'épaissit et tout disparaît. C'est un moment d'attente délicieux — on fait silence, on écoute, et le cou tendu, le cigare à la main, on plonge un regard curieux dans l'épaisseur du taillis muet.

Z.



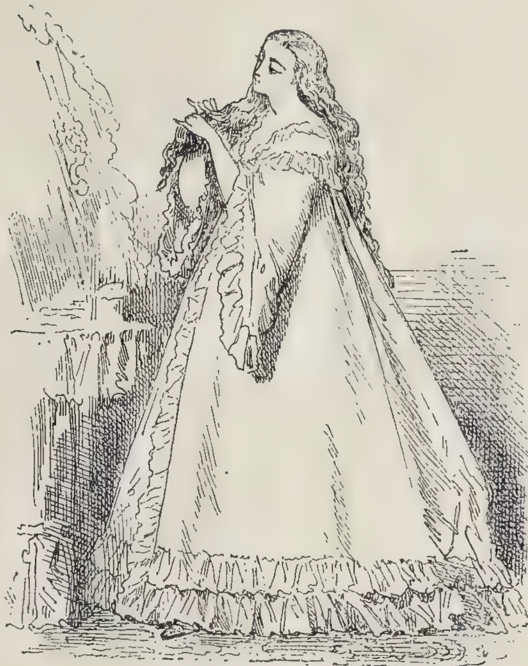
LE LANC. R

COURSES DE LA MARCHE



DERNIERS BEAUX JOURS!

JEANNE A...



Elle est blonde, de ce blond doré si fort à la mode aujourd'hui, grande et mince, yeux bleus, bouche moyenne et bien garnie; quant au nez, c'est chose impossible à décrire : — sur un passeport, c'est un nez ordinaire, et, en réalité, il n'est ni trop grand, ni trop petit, c'est un nez droit, mince, avec des narines bien ouvertes et d'une extrême mobilité... L'extrême bout de cet appendice exceptionnel est aplati, mais non pas camard, c'est une sorte de fossette nasale du plus singulier effet; c'est peut-être là que réside le charme de la physionomie? En tout cas, c'est l'écueil sur lequel sont venus échouer tous les peintres et sculpteurs qui ont tenté de la portraiturer. Il est, du reste, toujours en mouvement; c'est lui qui rit, qui devient soucieux, méprisant, irrité; il est d'une franchise désastreuse; en présence d'un importun, il se contracte, pâlit, il souffre! il n'y a pas à en douter : si l'on a pu dire, avec prétention, mais non sans justesse, que pour bien des gens l'œil est le miroir de l'âme, on peut affirmer que son nez est le thermomètre de la sienne. L'activité de cet organe est d'autant plus apparente chez elle que les autres traits de sa figure sont presque toujours au repos, — parfois même la fixité de son regard devient embarrassante : on se sent deviné... Évidemment, et il faut l'avouer, elle n'est pas belle, on n'ose même pas affirmer qu'elle soit jolie, et ses détracteurs, qui sont nombreux, car il faut compter parmi eux tous ceux qu'elle a blessés d'un mot, vont jusqu'à déclarer qu'elle est laide; aussi a-t-elle inspiré plus de passions que de caprices. Elle surprend, elle étonne plus qu'elle ne charme : c'est un type unique, une exception, j'en suis certain, à cette règle découverte par je ne sais qui, et si souvent rappelée depuis, qui veut que tout être créé ait son sosie. On ne la prendra jamais pour une autre... Voilà déjà plus d'un quart d'heure que je cherche à la dépeindre, et je sens que je n'arriverai à donner une idée de l'impression produite par elle au premier aspect qu'en ayant recours à une comparaison.

Vous avez rencontré vingt fois, aux Champs-Élysées ou sur les contre-allées qui bordent le lac, tenues en laisse par de gigantesques laquais emmitouflés dans leurs fourrures, de ces petites levrettes blanches emmaillotées dans des pardessus armoriés; leur accoutrement est grotesque, et l'on a peine à ne pas rire de l'air convaincu du malheureux chargé de les promener; malgré cela la grâce de l'animal subsiste et vous ne pouvez vous empêcher d'admirer avec quelle distinction, cette pauvre petite bête trottine sur l'asphalte..... La vue de Jeanne produit une impression analogue; elle semble un jouet animé sur lequel on a omis d'inscrire : *fragile!* C'est un sentiment de pitié qui vous porte à faire le premier pas vers elle et vous pousse invinciblement à lui offrir la protection, dont elle a si visiblement besoin.... C'est une loi à peu près sans exception qui veut que le charme des femmes souffrantes ou simplement délicates s'exerce surtout sur les natures vigoureuses. Il semblerait que tous les hommes admis dans l'intimité de Jeanne aient été préalablement examinés par le conseil de révision le plus exigeant.. Pour la taille elle est inexorable, si l'on n'a pas cinq pieds cinq pouces, il faut renoncer à la prétention de lui donner le bras; sa faiblesse ne lui permettant pas, à ce qu'elle affirme, de se baisser pour causer avec un cavalier imperceptible à l'œil nu. Inutile d'ajouter que sa frêle enveloppe renferme un tempérament à l'épreuve de toute fatigue : une nuit passée n'est rien pour elle; le temps de remplacer par une amazone sa toilette de la veille, et la voilà toute disposée à aller déjeuner à Saint-Germain, d'un temps de trot, bien entendu, car c'est son allure de prédilection.

—

C'est notre amour commun pour l'équitation qui m'a mis en rapport avec elle, il y a de cela quelque chose comme cinq ou six ans.

Je revenais du Bois où j'avais été passer la soirée d'une journée tropicale, j'avais mis mon cheval au pas pour descendre les Champs-Elysées, quand j'entendis derrière moi le galop précipité d'un cheval; il faisait nuit complète : tout étonné d'entendre marcher un tel train à pareille heure, je me tournai sur ma selle, cherchant à reconnaitre quel était l'insensé si pressé de regagner son domicile. C'était Jeanne complétement emballée. Il me serait difficile de dire de quelle façon je dirigeai ma monture, ce qui est certain, c'est qu'au moment où Jeanne passa près de moi avec la rapidité d'une flèche ma main droite s'abaissa sur la rène de sa jument. Cette rène une fois saisie, je n'eus garde de la lâcher, et un instant après je me trouvai sur mes deux pieds, tenant de chaque main un cheval arrêté. Deux ou trois piétons avaient suivi de l'œil les péripéties de ce drame instantané, et l'un d'eux, palefrenier de l'un des marchands de l'avenue, nous accompagna jusqu'à destination, en tenant par la main le capricieux animal, qui, malgré ce renfort, ne cessa pas un instant de carracoler. Une fois arrivée chez elle, Jeanne me prit les deux mains et m'embrassa sur les deux joues, puis, après m'avoir fait promettre de la revenir voir, elle me mit à la porte en me déclarant qu'elle avait l'habitude de se coucher à onze heures et qu'il était près de minuit.

Je revins quelques jours après, et me trouvant, par la singulière manière dont j'avais fait sa connoissance, être en même temps un inconnu et un ami intime, je crus devoir lui faire un doigt de cour, pour augmenter le nombre de nos sujets de conversation : au premier mot, elle m'arrêta : « Mon cher ami, me dit-elle, vous devez avoir assez entendu parler de moi pour savoir que je n'attache pas une trop grande importance à ce que vous me demandez, et j'aurais mauvaise grâce à refuser à un homme qui a risqué de se faire casser les os pour préserver les miens, une faveur que j'ai accordée à de moins méritants... Mais je me connais assez pour vous assurer que si je sais être le meilleur des camarades, je suis la plus insupportable maîtresse qu'un raffiné en matière de vengeance puisse souhaiter à un ennemi... » Depuis ce moment, je n'ai pas passé quinze jours sans la voir, mais jamais nous n'avons songé à reprendre cette conversation bizarrement interrompue. J'ai pu du reste, depuis cette époque, juger de la vérité de ce qu'elle m'avait dit. Qu'elle soit invitée le même jour à dîner par son amant ou par un ami, elle choisira toujours l'ami, ce qui, à la longue, doit devenir odieux pour l'amant.

—

Avec ses amis, c'est le convive le plus affable, le compagnon le plus constamment gai qu'on puisse rêver. — Elle n'a qu'un défaut, elle ne mange pas ; du reste, elle n'en a pas le temps, elle parle sans cesse, elle sait tout ce qui s'est passé, elle a lu tout ce qui s'est publié et il faut qu'elle dise ce qu'elle en pense.— Si au contraire son maître et seigneur est de la partie elle devient aussi maussade qu'elle est de bonne humeur en son absence. Un dîner est une querelle en plusieurs services. Elle se formalise de ce qu'il dit et de ce qu'il ne dit pas. Toutes les plaisanteries qu'il risque sont épluchés par elle. Elles sont insipides ou trop épicées et si, par hasard, elles ont obtenu auprès des autres convives un véritable succès, elle lui en conteste la paternité. Lui, au premier coup de boutoir, rit de bon cœur; au second, il sourit; au troisième il demande grâce « Je t'en prie, Jeanne! » de la prière, il passe à l'ordre « Allons, en voilà assez!! » au dessert il prend son chapeau pour ne pas succomber à la tentation qu'il a de se livrer à des voies de fait. Pendant ce temps les tiers sont sur des charbons, mais elle ne daigne pas s'en apercevoir.

—

Il y a deux ans, pendant qu'elle s'habillait, on m'avait fait attendre dans son boudoir : j'étais seul, la toilette s'opérait lentement et je m'ennuyais, j'avisai, dans le bas d'une étagère, une quarantaine de volumes et je succombai à la tentation de voir de quels auteurs Jeanne nourrissait habituellement son esprit : Je m'attendais à trouver quelques crevettes littéraires, mémoires de Rigolboche, etc., etc.; point, voici à peu près le catalogue complet de sa bibliothèque :

Henri Martin, *Histoire de France*, dix-neuf volumes!!!

Gil Blas, illustré par Gigoux, un vrai chef-d'œuvre d'illustration soit dit en passant;

Le troisième volume de la *Conquête de l'Angleterre par les Normands !!!*

Poésies et Nouvelles, de Musset;

Manuel du Parieur aux courses;

Cours de droit naturel, de Jouffroy !!!!!

Cinq volumes des *Causeries du lundi !!!*

Tout cela avait été lu et relu, toutes les pages étaient pliées. — Elle avait commencé à lire, la veille, l'*Etude de Sainte-Beuve sur saint Anselme*, elle avait souligné le mot du prédicateur, *Faites ce que je vous dis et ne faites pas ce que je fais*; et elle avait ajouté en marge ces mots : *Pas bête!* la page était marquée par une lettre que lui avait écrite le marquis de Beüwhr, trois lignes que j'avais lues avant d'avoir conscience de ce que je faisais.

15 *octobre* 186.

« Ma chère enfant,

» Je suis vieux, ma femme est morte.—Si tu te sens la force de » renoncer à la vie de plaisirs pour te faire garde-malade, viens t'ins- » taller chez ton père qui brûle du désir de t'embrasser.... »

Tout ébaubi de la découverte que je venais de faire, je n'attendis pas la fin de sa toilette et je m'en allai en déclarant au domestique que je reviendrais le lendemain. Pendant six mois, ni son amant, ni aucun de ses amis n'entendit parler d'elle; on se livra à toutes sortes de conjectures, des paris s'engagèrent, reviendra-t-elle? ne reviendra-t-elle pas? — Enfin à bout de suppositions, ses ennemis y aidant, il fut établi qu'elle avait été incarcérée violemment pour un méfait dont quelques gens bien informés donnaient le détail circonstancié.—Un matin, je lus dans la *Patrie* l'article nécrologique du Baron. — Deux jours après, la femme de chambre de Jeanne pensa tomber à la renverse quand, le matin, elle entendit sonner dans la chambre de sa maîtresse. Celle-ci était revenue comme elle était partie, sans crier gare! Depuis elle a su les bruits qu'on a répandus sur son compte : ses amis l'ont harcelée de questions; *lui* a demandé une explication; tout a été inutile... elle n'a pas soufflé mot!

—

Avant cet événement, Jeanne avait toujours été moqueuse, mais sans fiel; depuis ce moment elle est devenue impitoyable; elle n'égratigne pas, elle déchire; et il faut voir avec quelle perspicacité elle sait trouver la corde sensible : comme elle connait tout le monde, elle sait par l'un ou le bât blesse l'autre, et elle ne se gêne pas pour appuyer sur la partie endolorie.

C'est elle qui a surnommé le jeune des G..... : le bouquet d'orties en mémoire de la manière bizarre dont il fut rapporté dans sa famille par le colossal Henri B..... Vous savez combien ce jeune cocodès est grincheux? il n'a que dix-sept ans et anticipe sur sa croissance à venir pour se dresser sur ses ergots; involontairement coudoyé chez L... par Henri B..., il fit à celui-ci une scène aussi ridicule qu'insolente. B... qui est plus fort qu'Hercule et à peu près autant que Grisier, ne se souciait guère de charger sa conscience de l'anéantissement d'un mineur aussi peu volumineux; il se contenta de le saisir par la boucle de son gilet et de le rapporter à son père, en recommandant à ce dernier de faire accompagner désormais par son précepteur cet enfant terrible et gênant.

J'ai eu la curiosité de vouloir savoir quel âge pouvait avoir Jeanne (une des questions les plus souvent agitées dans son entourage), et j'ai cru, avec la naïveté qui me caractérise, que le moyen le plus simple était de le lui demander. Elle m'a répondu en me disant celui de madame A..., de mademoiselle B..., mais pour ce qui est du sien, elle ne m'a rien dit.

Décidément, j'ai fait une sottise l'autre jour. Je viens de retourner chez Jeanne, et sa femme de chambre m'a répondu que « Madame était partie en voyage, et qu'elle ne savait quand elle serait de retour. » Or, j'entendais parfaitement le bruit des assiettes dans la salle à manger.—Aussi, quelle idée d'aller demander son âge à une femme qui a des souvenirs précis sur les journées de Février!!!

CRAFTY.



CHOSES ET AUTRES



On danse aux Italiens. Voilà désormais un fait accompli. Les sceptiques sont écrasés. On danse aux Italiens; mais, comme il faut que dans ce théâtre on ne fasse rien comme ailleurs, nul étranger n'a le droit de pénétrer dans le foyer des danseuses. On n'a encore rien fait de plus fort en faveur de la littérature.

—

Il vient de se passer un fait qui prouve pour la millième fois que la critique est un sacerdoce, et que les pontifes qui l'exercent sont les plus infaillibles du monde. La représentation de la *Jeunesse de Mirabeau* a, comme on sait, été retardée d'un jour, par suite d'une indisposition de Mlle Fargueil. Or, le lendemain, paraissait dans beaucoup de journaux un récit circonstancié des détails de cette première représentation, laquelle n'avait pas eu lieu. Qu'en conclure? Rien autre que ce que je disais — la critique est un sacerdoce, et sespontifes sont des prophètes.

—

Je me souviens d'avoir lancé, il y a un an, une nouvelle invention consistant en ombrelles-plumes de toute nuance. Le bonhomme qui avait eu cette idée menait d'ordinaire en laisse un méchant petit chien qu'il coloriait comme ses ombrelles. On m'assure que cette mode gagne, et que les plus grandes dames teignent aujourd'hui leurs griffons. Ce que c'est que de nous! Ces dames n'ont pas pris la mode des ombrelles qui étaient jolies; mais elles prennent l'idée du chien qui était laid.

—

Autre invention. Un industriel fabrique des bottes à musique. Avez-vous remarqué que c'est toujours au moment où l'on ne veut plus d'une coutume qu'on l'exagère? Cela remplacera l'orgue de Barbarie. Je ne nie pas qu'il ne soit agréable de marcher sur l'ouverture du *Calife de Bagdad;* mais, sur le boulevard, quand chacun fera entendre un motif différent, les chiens auront quelque raison de hurler. Quant aux conversations, elles ne pourront qu'y gagner: on ne s'entendra plus.

—

Quelqu'un vient de démontrer, à l'aide de chiffres, que Mme Sand est cousine du duc de Bordeaux. Nous sommes tous plus ou moins cousins. On n'est jamais trahi que par les siens.

—

L'auteur du *Pied qui r'mue* vient d'être décoré de l'ordre de saints Maurice et Lazare. Saint-Maurice doit être satisfait, ainsi que son collègue Lazare.

—

L'Odéon va nous donner une nouvelle comédie de M. Pailleron, le *Second mouvement.* M. Pailleron croit nécessaire d'expliquer son titre. Ne trouvez-vous pas qu'aujourd'hui on explique beaucoup trop les titres et les comédies? Nos pères s'expliquaient moins; en revanche, et comme il faut que tout se compense, on les comprenait mieux.

—

Dans tous les coins de la France, on se plaint du froid, qui est intense. Seuls, les Périgourdins ont trop chaud; ils injurient le soleil qui persiste à ne pas quitter Périgueux. Que diable le soleil pourrait il bien faire là-bas? Ne serait-ce pas plutôt un bruit que les Périgourdins font courir, afin d'attirer Nadar dans leurs murailles?

—

Orélie-Antoine Ier a été acquitté. Seulement les tribunaux l'ont traité de fou. L'huissier a ri. Pourquoi a-t-il ri? Etre une Majesté Araucanienne, cela ne vaut-il pas mieux que d'annoncer la Cour? Nous sommes bien toujours le même peuple qui dit: Comment peut-on être Persan?

—

Dans le monde, on s'entretient beaucoup d'une princesse anglaise malade d'amour. Le jeune homme qui a attiré ses regards n'est pas prince; elle ne peut l'épouser. « Vous ne pouvez, disait Marie Mancini à Louis XIV? Pourquoi donc êtes-vous roi? »

—

On vient d'exposer, rue de la Paix, la robe de l'Impératrice du Mexique. Cette robe est en satin cerise, brodée de fleurs et recouverte de points d'Alençon. Peut-être pourrait-on souhaiter mieux. Mais le Mexique n'est pas la France. « C'est pour l'*exportation*, disait dernièrement le marchand, de ce ton de condescendance que ses confrères emploient en prononçant ce mot. »

—

J'ai assisté l'autre jour à un mariage israélite. Le fiancé garde constamment son chapeau sur sa tête. Emblème touchant, et qui démontre clairement que le mari doit être toujours prêt à planter là celle à qui il est uni pour la vie.

Notre manie de publier toute réclamation, même grincheuse, pourvu qu'elle soit bien tournée, nous attire aujourd'hui une petite leçon. A la suite de la lettre d'un lecteur de la Garde, parue dans le dernier numéro, nous recevons les six épîtres suivantes:

Monsieur,

J'ai lu les réflexions qu'un officier n'a pas craint de franchement vous écrire, sur un article où le militaire n'était pas analysé suivant son goût.
Ce n'est pas moi, monsieur, qui vous ai écrit. Prenez-en acte, monsieur.
Je veux bien être, monsieur, comptant sur l'insertion de ma réclamation,

Votre serviteur,

Anatole DE GRANDVERTJUS.
Lancier dans la garde.

P. S. On a un sabre — et qui traîne!!! Saperlotte!... br, brrr, brrrlu!...

—

Monsieur,

Ce n'était pas une robe feuille morte, mais bien verte, verte, entendez-vous, que je portais à cette représentation, que vous avez du reste sottement analysée. Je hais le vert, monsieur, mais le porte pour plaire à Alfred.

Je vous salue avec dignité,

Emma FINEMOUCHE,
Demoiselle d'un corps de ballet.

—

Monsieur,

Quand vous voudrez des vers, adressez-vous à moi. Ceux de monsieur votre rédacteur ne sont pas de ceux que j'entends ou plutôt que je fais. Sinon, monsieur, je serai forcé de ne plus vous lire.

Ovide MOUTONNET,
Poète de premier ordre.

—

Monsieur,

Supprimez votre journal, car il me donne des attaques de nerfs. Je le voudrais autrement; mais comment? je le voudrais... oh! mon Dieu! passez donc chez moi, je vous dirai mon plan — si je l'ai bien arrêté.

Votre serviteur,

POPINART,
Concierge, rue Bréda, 7.

—

Monsieur,

Avant d'insérer quoi que ce soit, vous feriez bien de me le soumettre. C'est un conseil officieux que je crois devoir vous donner. Littérature, science, études morales, critiques, pastiches, portraits de personnalités telles qu'artistes, gens de robes, officiers de différents corps: je verrai tout consciencieusement, monsieur, et vous renverrai sous 24 heures les épreuves corrigées. Cela vous évitera toutes réclamations.
Agréez, monsieur, avec mon conseil, etc...

Célestin PANURGE,
Critique.

X.



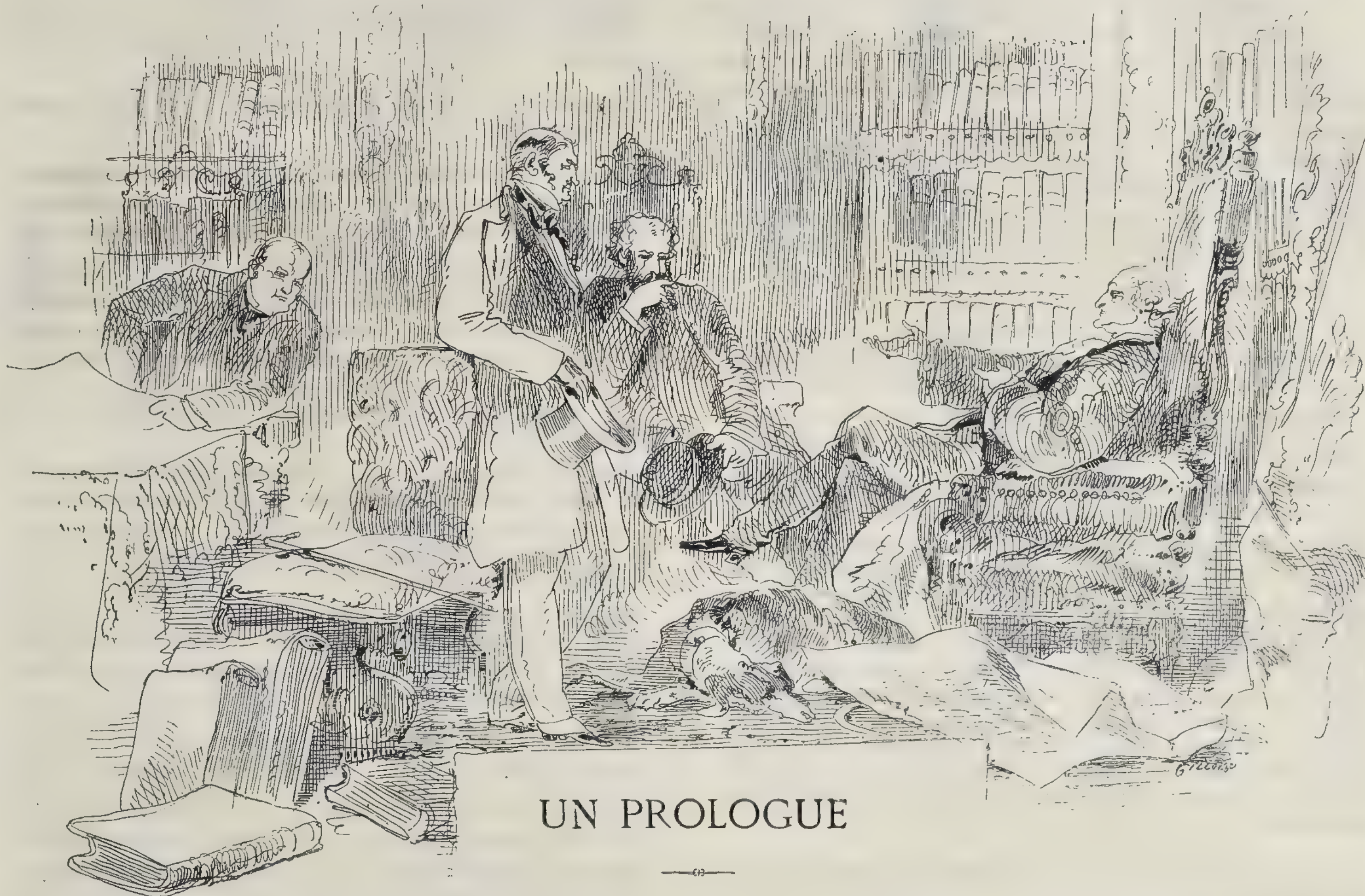
Les Grandes Industries de Paris. — Les Magasins de la Pensée. — Maison HENRY, faubourg Saint-Honoré.



Voici une Maison où se conservent intactes, depuis un demi-siècle, les traditions du luxe et du bon goût. Nous profitons de l'agrandissement qu'elle vient de recevoir pour donner à nos lectrices une idée du coup d'œil que présentent ces vastes Magasins occupant trois étages, éblouissants de lumière, et remplis, depuis la base jusqu'au faîte, de tout ce qui constitue la toilette d'une femme, la robe exceptée.

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange Batelière.



UN PROLOGUE

Ce que nous aurons fait de plus étrange depuis la fondation de ce journal, sera, sans contredit, d'oser faire paraître à cette place, côte à côte de nos frivolités habituelles, les lignes sérieuses que l'on va lire. Ce n'est rien moins que le prologue, encore inédit, du grand ouvrage religieux, le *Christ*, par M. Emile Barrault, que tous les journaux annoncent depuis longtemps et qui va paraître dans quelques jours. Mais lisez seulement un passage, et dès les premiers mots, vous verrez que vous avez à faire à un homme souverainement bon, aimable, et bien élevé, qui voulant mettre à la portée de tous ces grandes questions ordinairement rendues si arides, a su les exprimer en termes clairs et courants, en homme qui trouve que grands mots et gros mots sont bien près d'être synonymes. Ce prologue n'est qu'un simple exposé des personnages qui vont prendre part à la discussion, objet de cet ouvrage. Impossible de mieux rendre et plus délicatement, en quelques mots, les nuances d'opinions qui nous divisent aujourd'hui, de les mieux respecter et de les mieux faire pardonner toutes en les légitimant, comme contenant chacune une parcelle de la vérité. Essayer de les réunir toutes en un seul symbole plus large et plus généreux que les précédents est au moins l'effort d'un grand cœur. Il ne nous appartient pas, du reste, de nous prononcer pour ou contre un livre de ce genre; nous ne voulons que donner à nos lecteurs le désir de lire.

M.

Un cabinet de travail dans un pavillon au milieu d un parc. — Bibliothèque table et ameublement en vieux chêne. — Au fond de la pièce, le tableau de saint Augustin d'après Ary Scheffer.

CHARDEVEL, LE DUC, MICHAUD, ANDRIEUX.

LE DUC. — Monsieur, je suis touché de votre visite et je me félicite de votre voisinage.

MICHAUD — Tout l'avantage est pour moi, Monsieur le duc. J'ai pris ma retraite en 1862 sur une terre limitrophe de la vôtre, après avoir cédé mon établissement à mes fils, et depuis un an j'attends avec impatience votre retour de Rome pour vous être présenté par M. Andrieux; les vertus, le savoir, la piété qui s'unissent chez vous à l'illustration d'une vieille noblesse...

LE DUC. — De grands manufacturiers tels que vous sont les barons de notre temps.

MICHAUD. — Monsieur le duc, je sais priser les éléments historiques du pays à leur valeur, j'ai le respect de toutes les traditions, et, quoique protestant de conviction et d'origine, à Dieu ne plaise que je sois un ennemi de l'Église!

CHARDEVEL. — Rome et Genève en sont au baiser de paix. (*Saluant.*) Monsieur Michaud ne me remet pas? Avant 1851, lorsque vous n'aviez pas encore déposé votre mandat législatif, je vous ai rencontré quelquefois chez vos amis politiques, ces illustres vétérans du régime parlementaire, que j'ai toujours cotoyés en admirateur de leurs talents...

MICHAUD. — Monsieur Chardevel? veuillez m'excuser; mais j'hésitais, je l'avoue ..

CHARDEVEL. — A reconnaître un libre penseur sous le toit d'un fils des croisés?

LE DUC. — Allez, Chardevel ne fait que côtoyer les gens.

CHARDEVEL. — Distinguons, Monsieur le duc. Les parlementaires et moi, nous avons les mêmes principes sans avoir la même logique, cela éloigne; mais entre vous et moi il y a un abime, cela rapproche. Vous êtes l'homme de la foi, je suis l'homme de la raison. Vous déplorez la révolution; moi, j'aurais été de la Convention, et, faute d'être né à propos, je fus après le 24 février commissaire du Gouvernement provisoire dans ce département. Or, un jour que le proconsul, voulant se montrer l'ami des châteaux autant que des chaumières, déjeuna chez vous, au lieu de nous repousser nous nous attirâmes. Tout d'abord le pair de France, démissionnaire en 1830, et le républicain de 1848 s'entendirent aux dépens de la bourgeoisie; mais il y eut mieux entre nous qu'une intelligence des extrêmes contre les moyens; vous daignâtes employer un peu de la coquetterie de vos races raffinées à séduire un ennemi; de mon coté, j'eus la fatuité de faire agréer le démocrate par le patricien, le philosophe par M. de Maistre, et quand je vous vis tout naturellement vous mettre de plain pied avec la roture et toucher à l'homme en homme, mon cœur vous

fut gagné. Malgré mon penchant aux affections impersonnelles, je me pris à vous aimer comme un plébéien..... davantage peut-être..... je ne me défendis pas d'être sensible à ce je ne sais quoi de grâce aristocratique et d'onction chrétienne qui accompagne votre large fonds de bonté; faut-il tout avouer, j'attachai un prix singulier à vos émotions religieuses, phénomène qu'il m'est interdit d'observer chez moi-même, et notre liaison s'est entretenue par une contradiction perpétuelle dont nous adoucissons les chocs, vous en gentilhomme courtois, moi en prolétaire se piquant d'atticisme. Que de batailles de Sorbonne nous nous sommes livrées devant cette image du fils de sainte Monique, notre saint de prédilection, ou sous les ombrages de ce parc séculaire! Nous discutons toujours, nous ne disputons jamais, c'est un charme.

Monsieur Michaud, vous voilà au courant; en résumé, nous causons. — Le duc, depuis le mariage de ses filles, les dignes filles de feu madame la duchesse, vit seul dans son manoir; il n'y reçoit leur visite que l'été, il éprouve le besoin d'avoir un interlocuteur au printemps et à l'automne, je fais sa partie. C'est que notre noble ami est du passé sans l'effroi du présent, avec la curiosité de l'avenir; l'Evangile l'a converti à la démocratie et le rend indulgent à la pensée moderne. Tel il était à son départ, tel il est au retour. Après deux ans de séjour à Rome, il m'a appelé de Paris, et, en arrivant ce matin, je me suis réjoui de ce que la ville pontificale n'avait altéré ni son humeur ni sa santé robuste. Il n'a pas d'âge. Voyez si soixante et dix ans ont courbé le corps, s'ils ont émoussé le regard de ces grands yeux bleus qui embrassent tout l'horizon, et l'esprit n'a perdu en chaleur que pour gagner en lumière; il pénètre ce qu'il savait, il devine ce qu'il ignore à m'étonner moi-même; il a atteint à un degré d'élévation où il domine ses aigreurs et celles d'autrui en aspirant à la paix dans la vérité; cette sérénité divine de l'intelligence est un privilége des années, même chez les meilleurs, et c'est ici que j'ai appris ce que la vieillesse a d'enviable lorsqu'elle unit à la fermeté de l'âge mûr la fraîcheur retrouvée de la jeunesse.

LE DUC. — Vous me flattez à ce point que me voilà bien empêché de vous louer.

MICHAUD. — Ma foi, M. Andrieux en dit autant.

LE DUC. — Lui aussi? Que voulez-vous? je l'ai vu naître. Il est l'ami de la maison... comme l'était feu mon père, un volontaire de 1792, chirurgien des armées de la république et de l'empire, qui s'établit ici en quittant le service.

— Parbleu! vous êtes son digne fils... un maître dans l'art de la culture... possédant aujourd'hui de grands biens au soleil, mais tellement agronome que je ne sais si vous êtes croyant ou philosophe. Je reviens donc à Chardevel, incrédule de profession, que je suis obligé de vous présenter selon les règles, Monsieur Michaud, puisqu'en se présentant lui-même il a moins parlé de lui que de moi. Notre connaissance s'est faite un peu autrement qu'il ne l'a dit. Soit modestie, soit répugnance aux vanités vulgaires, il ne vous a pas conté que nos relations se nouèrent à la suite d'une émeute, dans laquelle il avait exposé sa popularité et sa personne; l'ordre fut rétabli sans effusion de sang, grâce à son courage... et à son éloquence. Le reste du récit est exact. L'occasion lui parut bonne à tâter le pouls d'un duc catholique; moi, je fus aise de voir un révolutionnaire de près. Je ne pouvais mieux rencontrer. Chardevel tient de ses pères, Gaulois issus de Gaulois, cinquante mille francs de rente, et a suivi sa vocation; il n'est rien, il lit, il pense, il cause; plutôt que de se concentrer dans un ouvrage, il préfère se disperser en conversations, soit avec de jeunes écrivains qu'il approvisionne d'idées, soit dans nos salons de Paris, où il a ses entrées en prolétaire qui n'a point d'antipathie contre le capital, en socialiste qui se gante. Ce n'est pas sans terreur, vous le pensez bien, que je fus initié à ce rationalisme absolu qui est la doctrine de son radicalisme démocratique, au programme de ces libres penseurs, sorte de dévôts retournés, dont l'homme sans Dieu est toute la religion, de même qu'il est des croyants dont toute la religion est Dieu sans l'homme; mais lorsque la foi et la raison s'offensent si violemment, il me plut que ce débat fût domicilié chez moi pour me contraindre à mieux connaître les armes de nos adversaires, à les aimer eux-mêmes en les combattant. J'ai beaucoup appris de Chardevel qui, malgré sa naturalisation philosophique en Allemagne, parle toujours en français; c'est un riche d'esprit qui n'est pas dur aux pauvres gens, il raille les opinions plus que les personnes.

MICHAUD. — Notre siècle ne compte que trop de ces fils de Voltaire, au rire terrible.

LE DUC. — Non, c'est autre chose. Ces messieurs ont le rire précieux, ils raffinent l'ironie, ils n'immolent nos croyances qu'avec les politesses de l'oraison funèbre, et ils leur font si bien les honneurs de la tombe que je me prends quelquefois à les en détester. Mais comment haïr longtemps Chardevel? Je suis forcé d'honorer la gravité de ses mœurs; j'ai même senti en lui des tendresses inattendues chez un stoïcien, touchantes comme une libéralité d'avare; tout persifleur qu'il est, je l'ai toujours trouvé bonhomme avec notre curé, et quoiqu'il se pique de n'être pour moi qu'un interlocuteur utile, je le tiens pour un ami; et, ne pouvant ni le damner ni le convertir, je prie pour lui.

MICHAUD.—Des entretiens tels que les vôtres sont la plus noble des récréations, messieurs... Et moi aussi j'ai repris ces études qui passionnaient la forte et sérieuse jeunesse de la Restauration; c'est la joie de mes loisirs, et, malgré mes cheveux gris, je me suis remis à l'hébreu pour lire l'Ancien-Testament dans le texte même.

LE DUC. — Monsieur, nous causions bien à deux, nous causerons mieux à trois. Quant à Andrieux, il a le rôle ingrat dans nos conversations, il est l'auditoire... attentif par complaisance, muet par indifférence à ces matières.

CHARDEVEL. — Ah! il en parlait autrefois avec transport, je l'ai entendu, je le répète. Andrieux, n'avouerez-vous donc jamais qu'en 1832, un jour où je visitais Ménilmontant, vous essayâtes de me convertir à la religion nouvelle? Oui, vous-même... je vous vois encore, parbleu! Vous étiez l'un des plus jeunes de cette troupe sacrée, mais déjà grave; votre parole était biblique et vous aviez une barbe à peindre. Seize ans après, quand je vous revis au château, l'apôtre était rasé, chef de famille; il causait drainage, irrigation, machines agricoles, élève du bétail surtout; il engraissait admirablement les bœufs et s'arrondissait lui-même; mais il refusait de reconnaître ceux qu'il prêchait naguère, et de ses vieilles opinions saint-simoniennes il ne soufflait mot... Pourquoi? il s'y trouvait du bon.

MICHAUD.—Du bon? J'ai vu le saint-simonisme à l'œuvre, moi, et je sais ce qu'en vaut l'aune. . Vous accusez M. Andrieux à tort, j'en suis sûr; je ne le connais que depuis un an, mais nous avons fait amitié à première vue.

LE DUC. — Andrieux, auriez-vous été de tout cela sans m'en parler?

ANDRIEUX. — Monsieur le duc, j'avais pris avec moi-même l'engagement de ne point rappeler ces souvenirs.

CHARDEVEL. — Enfin! *Habemus confitentem.*

MICHAUD. — La pudeur avec laquelle M. Andrieux a voilé ses folies me désarme... *Errare humanum est.*

LE DUC. — Toujours discret, Andrieux. Allons, il est de ces romans de jeunesse dont l'homme mûr ne parle pas.

CHARDEVEL. — Messieurs, il est de ces premières amours dont on ne guérit jamais... Quoiqu'il en soit, son silence nous est acquis, nous ne causerons qu'à trois. Il nous tarde à tous sans doute d'écouter ce que M. le duc nous dira de Rome; mais avant tout il me paraît convenable de faire honneur au dernier venu, à vous, monsieur Michaud. Votre théologie protestante manquait à l'harmonie de nos entretiens, et si vous voulez nous en expliquer les rapports avec votre ferveur pour le catholicisme, ce sera l'entrée en matière.

ÉMILE BARRAULT.

A propos de MAITRE GUÉRIN et des CURIEUSES.

CAUSERIE

Mme A. — Tenez, tranchons le mot... Voulez-vous me permettre de le trancher?

Mme B. — Comment donc, chère amie, vous êtes chez vous.

Mme A. — Eh bien! les toilettes de Mme Plessy sont absolument ridicules.

Mme B. — Vous êtes sévère, mignonne. Le biais en velours violet qui accompagne le volant brisé de la première jupe n'est pas du tout désagréable. Et la coiffure! Si on osait! Tout cela est bien un peu... rêvé, si vous voulez, mais enfin, moi qui vous prale, j'ai rêvé de ces choses-là. D'ailleurs, elle joue un rôle de coquette, de femme fort élégante.

Mme A. — Vous appelez cela de l'élégance? Mais c'est de l'aliénation, pas davantage. Elle a l'air d'une annonce de marchande de mode, et rien de plus, votre Mme Plessy. Ce n'est plus une femme, c'est une devanture, une vitrine,— et du plus mauvais goût. — Alors faites la chose franchement, et distribuez au contrôle les prospectus de la couturière. On saurait à quoi s'en tenir. Et notez que, pour exhiber plus complétement ses merveilles, elle se croit obligée de se tourner à droite, de se tourner à gauche, de se poser de face, de se retourner de dos.

Mme B. — C'est un peu vrai. Avez-vous remarqué cette espèce de plastron rouge qu'elle a au milieu du dos? Pourquoi est-ce faire, cet objet?

Mme A. — Si j'ai remarqué! J'ai tellement remarqué tous les détails de ces différents déguisements, que j'ai perdu les trois quarts du dialogue. Non, en vérité, je ne sais pas à quoi cela sert. Mme Plessy aurait le dos rond que ce plastron pourrait avoir pour but d'en dissimuler la rotondité, mais ce n'est pas le cas, je crois. . Je vous le dis, en vérité, c'est de la pure et bonne folie. Se coiffer en peau rouge, se pendre des lustres de restaurant aux oreilles, promener des queues de trois mètres cinquante de long devant cinq cents personnes, se décolleter comme cet homme du Cirque qui s'envolait de trapèze en trapèze; comment l'appelez-vous, un grand nez avec des bosses plein le corps?

M. C. — Ces bosses, chère madame, sont tout simplement des muscles développés par l'exercice.

Mme A. — Bonté divine! est-il possible qu'un homme bien portant puisse être affligé de ses horreurs-là!... Et il s'amuse à les développer par-dessus le marché! eh bien! je lui en fais mon compliment. C'est une chose unique : lorsque j'ai aperçu Mme Plessy en uniforme, j'ai pensé, malgré moi, à ce garçon qui voltige dans les trapèzes. Je trouve qu'ils ont tous deux le même genre de coquetterie. Je ne pourrais pas expliquer plus complétement ma pensée; vous savez, c'est une affaire de sentiment. — Ce jeune homme poudré, frisé, blanchi, fardé, couvert de paillettes, avec son grand nez, me fit, je m'en souviens, un singulier effet. Je me dis : voilà vraiment un luxe bien exagéré; à quoi bon tout cela pour se casser le cou? Eh bien! je me demande aussi dans quel but Mme Plessy revêt tous ces travestissements; pourquoi se déguise-t-elle en reine Pomaré, lorsque son rôle ne l'exige pas absolument? Si Mme Plessy n'était pas une des plus jolies femmes de Paris...

M. C. — Du vieux Paris.

Mme A. — Vous dites?

M. C. — Je ne dis rien, j'approuve.

Mme A. — Eh bien! donc, on comprendrait qu'elle voulût attirer l'attention par l'étrangeté de son enveloppe, mais avec son talent, sa beauté, sa grâce...

Mme B. — Oh! ma toute belle, je vous arrête : ne me parlez pas de la grâce de Mme Plessy. Je ne connais rien de plus souverainement écœurant que cette grâce. Cette femme-là me fait l'effet d'une grosse chatte en bonne fortune, et, au bout de dix minutes de minauderies, de ses rorons et de ses soupirs, de ses silences prétencieusement étudiés, de ses regards de carpe en couche, de ses gestes de confiseur à confesse, de sa voix d'académicien racontant une bluette. — En vérité, au bout de dix minutes de tout cela .. je la battrais, si j'avais le bras assez long.

M. C. — Oh! chère madame, voilà qui est bien un peu fort. — Mme Plessy a, ne vous en déplaise, énormément de talent, et, en somme, elle contribue pour une bonne part au succès de *Maître Guérin*. Et d'ailleurs, ces toilettes que vous blâmez si fort dans une pièce toute littéraire, obtiennent, quoi qu'il en soit, un succès fou. Les photographes s'arrachent l'autorisation de reproduire la célèbre comédienne sous ces différents aspects, et de livrer au public ces portraits désirés. — Au contrôle du théâtre on ne demande plus une place où on entende bien, on demande une place où l'on puisse analyser la coupe de la sous-jupe du premier acte, etc. Enfin, un marchand de baromètres russe aurait écrit à l'administration pour lui soumettre un projet d'instrument, où Mme Plessy remplacerait l'éternelle figure du moine déchaussé, dont le capuchon levé ou baissé indique le soleil ou la pluie. Niez donc le succès?

Mme A. — Vous êtes un mauvais plaisant, mais il n'en est pas moins vrai qu'à la place d'Emile Augier, il me serait désagréable de partager mon succès avec M. V., coiffeur, Mme X., couturière, M. Y., fabricant de boucles d'oreilles, etc. Oui, cela me serait désagréable, et j'hésiterais, étant un auteur de grand talent et de grande intelligence, étant de plus académicien, et le méritant, j'hésiterais, dis-je, à me faire par-dessus le marché montreur de femmes excentriques.

M. C. — Mais soyez persuadé que M. Augier n'est pour rien là-dedans. Il enrage, au contraire, que ces exhibitions se fassent sous le patronage de son nom. Mais allez donc empêcher une femme, qui a pour elle l'autorité du talent et de l'expérience, de s'orner outre mesure si l'envie lui en prend! J'ai eu une tante qui est morte victime de l'affreuse maladie dont Mme Plessy me paraît atteinte. Cette tante fut littéralement rongée par une coquetterie furieuse et d'arrière-saison qui nous l'enleva. Pendant les dix dernières années de son existence elle déjeunait en toilette de bal avec des fleurs dans les cheveux. Elle mourut entre les bras de son parfumeur, munie des consolations de sa couturière, qui pleurait à fendre l'âme.

Mme B. — Oh! c'est affreux, cette pauvre Mme Plessy!

M. C. — Elle n'en est point encore là, mais son état m'inquiète. Lorsqu'en automne une femme sort du sens commun en fait de toilette, et cela en public, avec préméditation, il y a de grandes chances pour qu'elle ne s'en relève pas. Voilà ce qu'on a dit lorsque ma pauvre tante!.. .. et on avait raison!..... Je suis convaincu que Mme Plessy considère Emile Augier comme son obligé et attribue à ses hallucinations d'élégance le succès de *Maître Guérin*.

(Entre le docteur.)

Mme A. — Bonsoir, vieil ami, bonsoir, mon docteur. — Comme vous avez l'air transi,— vous avez le nez tout rouge, vieil ami?

LE DOCTEUR. — Ne m'en parlez pas, impossible de fermer la glace de ma voiture. Bonsoir, mesdames; bonsoir, monsieur de C. Je suis sûr que vous allez prendre le thé... Que je ne vous dérange pas.

Mme A. — Vous avez raison, j'oubliais le thé. Dites-moi, docteur, avez-vous vu *Maître Guérin?* — Qu'en dites-vous? — Nous étions en train de batailler à propos de Mme Plessy.

LE DOCTEUR. — Eh bien! mais Mme Plessy joue bien son rôle. Si elle consentait à se moins maniérer, elle serait parfaite.

Mme B. — Et ses toilettes?

LE DOCTEUR. — Je n'ai pas remarqué ses toilettes; à vous dire vrai, j'étais très suffisamment occupé par la pièce elle-même, que je trouve extrêmement remarquable.

M. C. — Laquelle des trois pièces trouvez-vous extrêmement remarquable? car il y en a trois dans *Maître Guérin*. Il y a la pièce *Lecoutellier*, la pièce *Guérin*, la pièce *Desroncelet*, — voire même la pièce du *Colonel*, ou *le triomphe de l'uniforme*, pièce militaire.

LE DOCTEUR. — Ta, ta, ta... Ah! que voilà bien des gens qui ont lu leur journal avec attention. Qu'il y ait trois pièces en une, qu'il y en ait quinze... peu m'importe, cela prouve que l'auteur est riche. Peu m'importe si cet ensemble me charme, et si, dans ce tableau confus, si vous voulez, j'aperçois un personnage tellement réel et puissant, que sa personnalité suffit à emplir le cadre, que l'éclat qu'il projette suffit à mettre dans la demi-teinte les gens qui l'entourent. — Voyez donc si dans votre souvenir l'image du notaire Guérin ne reste pas intacte, complète, saisissante, typique. Comment! on vous sert une pièce assez puissante pour vous laisser une impression franche, ineffaçable, pour vous émouvoir jusqu'au frisson, et vous vous plaignez... Diable!

vous êtes difficile, cher ami. Petit métier que d'aller chercher les petites fautes d'une belle œuvre, que d'aller numéroter les erreurs d'un dessin de maître. Il y a des lacunes dans la pièce d'Emile Augier... Eh bien! et puis après? Elles sont volontaires, là, êtes-vous content? et ne me gâtez pas mon impression. Mme Plessy se déguise? Eh bien! c'est un malheur, ne la regardez pas. Voyez-vous, quand un auteur fouille le cœur humain d'une main aussi sûre, et campe sur ses deux pieds un bonhomme comme le notaire Guérin, on n'a plus qu'à ôter son chapeau devant cet auteur-là. Il est de force à endosser toutes les responsabilités, même celles de ses faiblesses.

MME A. — Allons, voilà le docteur parti. — Voulez-vous beaucoup de sucre, mon Esculape?

LE DOCTEUR. — Oui, comtesse, et un nuage de lait... Sac à papier, sac à papier! créer un type, rebâtir un homme, un homme logique, vrai, dont on entend les battements du cœur et le mouvement des poumons, c'est l'art, c'est le grand art dramatique, et à côté d'une création pareille, je me soucie des habiletés de mise en scène, des minuties de dialogue, comme d'une écorchure au doigt d'un pulmonique au dernier degré. (*avec brusquerie*) Beaucoup plus de sucre, beaucoup plus de lait et beaucoup plus de thé, s'il vous plaît.

MME A. — Voulez-vous que je fasse demander un saladier? Calmez vos esprits, cher ami, et convenez avec nous que le savant Desroncelet, par exemple, est un personnage confus, effacé, impossible... Cet homme, qui se mine pour apprendre à lire aux enfants, vit en compagnie de machines à vapeur et demande cent mille francs à ses amis comme on demande une prise de tabac!

LE DOCTEUR. — Certes non, je n'en conviens pas. Desroncelet n'est ni confus, ni effacé. Il est incomplet, pas davantage. On ne lui voit que la moitié du corps, il a ses jambes coupées dans le cadre.

M. C. — En un mot, il est estropié.

LE DOCTEUR. — Un estropié qui, à lui seul, suffirait à une pièce. M. Augier conçoit ses personnages avec une telle puissance, que même au second plan, ils paraissent trop modelés — pour employer une expression d'atelier. — C'est le défaut de toute œuvre peinte ou écrite d'après nature. En écoutant la pièce de *Maître Guérin*, il me semble que je suis à une fenêtre donnant sur l'humanité.

MME B. — Comme il est clair, ce bon docteur!

LE DOCTEUR. — Les défauts d'Augier, je les retrouve dans la nature. — Ses enfantillages, ses brusqueries, ses boutades, ses négligences, qu'il laisse échapper avec l'aisance d'un homme qui cherche plus haut, je retrouve tout cela lorsque je regarde un coin de la société.

M. C. — Mais enfin, docteur, et le colonel?

LE DOCTEUR, *regardant à sa montre et toussant.* — Ah! dame, il y a le colonel!... Il est certain que le colonel... c'est le pâté d'encre.

M. C. — Enfin! vous en convenez?

MME A. — Dès le second acte je me doutais que le colonel endosserait son uniforme à la fin; je l'avais parié avec Louise. J'ai déjà remarqué cela au théâtre, tous les colonels finissent par aller s'habiller.

M. C. — Ne trouvez-vous pas d'une naïveté comique l'émotion du vieux loup lorsqu'il se trouve en présence du plumet de son rejeton? Si Me Guérin est susceptible d'attendrissement, peut-on supposer que la vue du pantalon garance soit la seule cause qui puisse l'émouvoir?

MME A. — Vous savez qu'on avait ménagé, pour compléter cette scène, un adorable éclairage de feux de Bengale. — Une musique militaire douce eût éclaté dans la coulisse au moment où le colonel caresse son plumet. C'eût été magique, et Me Guérin eût été terrassé bien plus naturellement encore. D'autant mieux que, par une fenêtre du fond, on eût aperçu le régiment en marche avec le drapeau et une belle rangée de sapeurs en tablier. A cette vue, vous comprenez, docteur...

LE DOCTEUR. — Allez, allez, je n'écoute pas.

MME A. — A cette vue donc, Me Guérin se trouble—un coup de tamtam se fait entendre, les vêtements du notaire disparaissent, et Got, transformé en troupier, s'écrie : Ah! mon colonel, mon fils! je recommence ma vie et je m'engage dans les soldats du train. Voilà comment on voulait utiliser d'abord le colonel. Malheureusement...

MME B. — Mais je croyais que, primitivement, le colonel entrait en scène à cheval.

MME A. — Sans doute, mais Mme Plessy s'y est opposée tout net. Si Lafontaine entre à cheval, a-t-elle dit, je veux jouer l'acte du jardin en amazone jonquille et les cheveux poudrés—mon cheval sera attaché à un arbre, on choisira un cheval doux; voilà.

LE DOCTEUR. — Il n'y a rien de sérieux pour vous, chères dames. Voyons, prenez le colonel, je vous l'abandonne, et qu'il n'en soit plus question. Cette pièce-là n'en reste pas moins une grande, belle et bonne étude, et Dieu sait que ces œuvres ne sont pas communes par le temps qui court. Mais les efforts de M. Augier ne seraient-ils pas couronnés de succès, ses pièces seraient-elles ennuyeuses à l'excès, ce qui n'est pas, Dieu merci! qu'il faudrait encore le remercier et le bénir de l'influence salutaire qu'il exerce sur le théâtre moderne. Il y a des auteurs habiles, il y en a d'étincelants, d'étourdissants; mais il n'y a que lui qui cherche à fond l'étude d'une passion, qui ose fouiller jusqu'aux entrailles...

MME A. — Mais, docteur, vous nous dites des horreurs!

LE DOCTEUR. — Oui, qui fouille jusqu'aux entrailles le personnage qu'il met en scène; et, en vérité, si Molière a laissé un descendant, je ne vois que lui qui ait des droits à cette parenté.

M. C. — A propos, avez-vous vu *les Curieuses*, docteur? On en dit grand bien.

LE DOCTEUR. — Oui, certes; et j'allais vous citer cette pièce, précisément pour vous prouver l'influence qu'Emile Augier exerce sur la nouvelle génération.

MME A. — Seigneur! est-ce qu'il y aurait encore un colonel dans ces *Curieuses?*

LE DOCTEUR. — Pas l'ombre; mais il y a dans ce petit acte des types d'une franchise et d'une vérité telle qu'on serait tenté de croire à des portraits.

M. C. — C'est à qui fera de la photographie, maintenant.

LE DOCTEUR. — Elle est moins folle que vous ne croyez, votre plaisanterie. Je crois à toutes les influences dans les arts, et peut-être bien en effet ces procédés mécaniques qui vous font toucher la nature du doigt et nous la mettent à tout bout de champ sous les yeux, contribuent-ils à développer dans notre génération le goût de l'analyse et de la recherche du vrai?

MME A. — Dites-moi donc, docteur? est-ce qu'il n'y a pas, dans cette pièce-là, une petite toilette rose passé, assez originale aussi?

LE DOCTEUR. — C'est parfaitement vrai; mais, du moins, cette toilette est en circonstance, elle joue un rôle et complète le type. Voyez cela, chère madame C'est un petit bijou, un petit chef-d'œuvre d'observation fine, délicate et simple, qui restera comme une étude saisissante de nos mœurs actuelles. Cet art-là est le vrai, et toutes les considérations de mode et de détail doivent s'effacer devant lui.

MME A. — Mais enfin, mon cher ami, il n'y a pas au théâtre que cette voie, et à ce compte-là M. Sardou et M. Ponsard seraient de bien petites gens.

LE DOCTEUR. — Vous allez me faire causer encore et il se fait tard. Je conseille à M. Sardou de se plaindre! Il a détrôné la veuve Cliquot; il possède un crû de champagne unique, le meilleur et le plus à la mode; je le trouverais injuste de ne pas reconnaître que M. Augier a le premier bourgogne de France.

MME A. — Eh bien! et ce pauvre M. Ponsard?

LE DOCTEUR. — M. Ponsard débite du coco.

MME A. — Au verre.

LE DOCTEUR. — Oui, au verre... Adieu, mes chères dames, il est minuit, je me sauve.

Z.

BRAAM CHAOUCH

Guerre d'Afrique.

Nous étions en expédition dans la petite Kabylie; battus à plate couture, voyant brûler leurs villages et couper leurs oliviers, les Kabyles avaient demandé l'*aman*. Le général qui commandait la colonne le leur avait accordé, mais à de certaines conditions, exigeant entr'autres la livraison de sept cavaliers de notre *goum*, qui, quelques jours avant avaient passé à l'ennemi. Deux heures après ils arrivaient au camp sous bonne escorte, les mains liées derrière le dos, et s'entendaient condamner par le général à mourir sous le yatagan.

— Vous n'êtes pas dignes de la mort du soldat, leur avait-il dit, vous êtes des traîtres, et, comme des traîtres, vous mourrez sous le sabre du chaouch!

Au soleil levant, on nous forma en carré; les zouaves, le bataillon d'Afrique, les tirailleurs indigènes et nous, en occupions les quatre faces. Amenés par un peloton de spahis, les sept condamnés s'accroupirent au milieu du cercle, à quatre pas de distance l'un de l'autre; n'ayant pour tout vêtement que leur longue chemise blanche, mornes et impassibles, ils attendaient. Ils n'attendirent pas longtemps: les rangs s'ouvrirent, et un homme à cheval entra dans le carré. C'était Braam-Chaouch, maréchal-des-logis aux spahis et chaouch de la division.

Ce Turc un peu obèse, à la figure paterne, encadrée par une barbe blanche taillée court à l'orientale, était le meilleur père, le meilleur époux et le meilleur citoyen que l'on pût voir; aimé et considéré de ses citoyens, bon musulman, il jouissait à Constantine de l'estime générale et était l'oracle du Quartier. Ex-chaouch d'Ahmed-Bey, il était entré aux spahis après la prise de Constantine et avait conservé son poste d'exécuteur des hautes-œuvres. On parlait d'une certaine nuit où soixante-dix têtes avaient roulé sous le sabre de Braam-Chaouch; on se disait cela, tout bas, au café Maure, et Braam n'en était que plus vénéré.

Le bonhomme mit pied à terre, décrocha de sa selle son lourd yatagan, et, le mettant sous son bras, comme un bourgeois y met son parapluie, il s'avança vers le condamné qui était le premier à droite et passa derrière lui :

— *Ouldi dour rass ek a la issart* (mon fils tourne la tête à gauche) dit-il de sa bonne voix. Le patient obéit; le yatagan s'abattit en sifflant; la tête roula. Braam essuya son sabre rouge à la chemise du décapité, le remit sous son bras, et, prenant dans sa ceinture sa tabatière, huma une prise avec une satisfaction visible.

Il dit encore six fois, avec la même bonne voix, la petite phrase préparatoire, essuya six fois son yatagan et prit six prises de tabac. C'était un homme d'habitudes régulières.

Que de fois, au café Maure, j'ai vu le vieux chaouch accroupi, les jambes croisées, sur sa natte! Grave comme un bonze, il fumait dans une longue pipe, ornée d'un magnifique bout d'ambre. S'il m'apercevait, il m'invitait gracieusement à prendre du café. Nous causions. Braam avait des chagrins, tantôt le *thaleb* (maître d'école) n'était pas content des progrès de son fils aîné : l'enfant ne mordait pas au Coran; tantôt son fils cadet avait la coqueluche; ou bien la récolte d'orge avait manqué. Braam parlait longtemps de ses petites affaires.

UN SPAHIS.

BIBLIOTHÈQUE DE L'HOMME DU MONDE

(Pastiches)

« Stendhal, pour s'épargner l'ennui énorme » selon lui, d'avoir à faire tous les jours trois » repas, désirait qu'on inventât une sorte de » boulette nutritive qu'on pût avaler le matin, pour être débarrassé tout le jour de ce » vulgaire souci. Pour épargner aux gens du » monde l'ennui de tout lire, ne pourrait-on » concentrer un volume en quelques lignes, et, » pour connaître un auteur, ne leur suffirait-» il pas d'avaler simplement une boulette littéraire comme celle-ci? »

IX. — UN COMPTE-RENDU DE JULES JANIN

..... Or, je sors d'un théâtre, et quel théâtre? Le théâtre d'un pays qui n'a pas de théâtres. J'avais oublié ma tabatière. Voici Sganarelle qui m'offre une prise que rien n'égale; mais je n'ai point vu Clitandre. Où est-il? Où n'est-il pas? Il est dans la loge de Célimène, caché au fond d'un petit pot de rouge, en compagnie du petit marquis. Ah! les bonnes gorges chaudes qu'ils ont dû faire si le petit Dumas était là. Le voici. Il appelle la comédie : Venez ça, mignonne, et elle arrive. Ils étaient tous bien étonnants, ces enfants, ces petits colosses bouffis, et tout ce monde enchanteur, et la *Fin du monde*, et le *Neveu de Rameau*, et le grand Gœthe, et Grimm, et les Gaîtés de Toulouse, et la Religieuse champêtre et Sanson guillotiné, et Théodore Barrière, et l'adorable Patti, et Rossini, et le bâtonniste des Champs-Elysées. Quoi! changer de place la colonne Vendôme? Que non pas. Ne parlons pas surtout de Béranger. Dites-moi, vous qui l'avez connue, aimée, fêtée, la petite, la grande Rachel, où sont ses rivales? Ah! c'est qu'aussi elle avait le pleur, le sourire, la chlamyde aux ongles d'or, la bonne pensée; le pleur qui rit, le sourire qui larmoie, le péplum aux plis mouvants, la bonne pensée, sommeil du pauvre, et dans sa petite main, la comédie qui poignarde et la tragédie qui bouffonne. Elle est née au soleil du lundi, elle a grandi à l'ombre de Molière, le tant regretté. Eh! eh! Elle va, vient, court, et la voilà perdue. Demandez à saint Chrysostôme des nouvelles de Malibran. Jamais oncques il n'entendit parler des quarante, *quorum pars non fuit Balzac*, qui fit de la musique, pas plus que d'une certaine traduction d'Horace. *Exigi monumenlum*, où en étais-je? *ære perennius*. Ovide vous dira-t-il un mot de la pièce nouvelle? Platon n'aurait eu garde de venir applaudir un poëte. Qu'allais-je faire dans cette galère? Ramer des pois? Je ne sortirai pas de ce jardin. Par les dieux immortels! *di immortales, Hercule*! On me calomnie, jamais je n'ai vu de comédie, ni au Gymnase, ni ailleurs. Je ne sais ce que c'est qu'une plume. Je ne sais qui je suis. On vous l'a dit? Pourriez-vous me citer les noms de quelques-uns de ces gens-là, par hasard? Piètre raison. Voyez ces laitues que ne connut pas Marc Aurèle. *Kitteræ tuæ me delectant. Vale et me ama*. Tout le monde a fait son devoir.

J.

OBSERVATIONS

Il semble que l'amour soit comme certains vins qui s'aigrissent quand ils ont trop de bouteille.

—

Que penseriez-vous d'un moraliste qui dirait : La femme est adorable amante, détestable épouse et sublime mère?

—

La première ride d'une femme se plisse de la peur qu'on ne devine son âge.

—

Deux hommes avaient le sens commun; une femme survient et voilà deux sots de plus.

—

On serait bien vite rassasié de sa femme ou de sa maîtresse, s'il ne se trouvait toujours là quelque affamé pour vous remettre en appétit.

—

Les femmes perdues se rendent si rigoureuse justice, qu'un de leurs étonnements, je dirai plus, un des sujets de leur mépris pour l'homme, c'est qu'il fasse tant de folies pour si peu.

—

Il n'y a pas tout à fait un siècle, un seul homme comptait jusqu'à dix maîtresses; aujourd'hui nous entretenons une femme à dix; quelle économie!

—

Demandez aux femmes ce qu'elles appellent un sot, et vous saurez où elles placent l'esprit.

—

La jalousie agit sur l'amour comme les fortes épices sur l'estomac qu'elles activent, mais en l'usant.

—

Il faut bien l'avouer, la vertu ne fait pas assez de frais de toilette.

ALFRED B.

HISTOIRE D'UNE MINUTE.

Sous ce titre, M. Adrien Max a publié, il y a quelques jours, un charmant petit volume, plein d'humour et de gaieté toute parisienne. Nous en extrayons la bouffonnerie qui suit :

Le théâtre représente le pont Neuf.

PERSONNAGES

Un tondeur de chiens assis sur sa boîte.
Un monsieur qui passe.
Un chien qui fait comme le monsieur.

— Jolie bête! dit le monsieur, en regardant le caniche.
— Oui, répond le tondeur en arrêtant la bête par son collier.
— Si nous rasions l'arrière-train? — et incontinent le tondeur donne de ses ciseaux dans la fourrure du toutou.
— L'arrière-train? riposte le monsieur, c'est bien prétentieux!
Et les ciseaux coupaient toujours.
— Si nous dégarnissions les pattes en ménageant un bouquet de poils aux extrémités? reprend le Figaro en plein vent.
— Peuh! c'est bien prétentieux.
— Lui laisserons-nous les moustaches?
— Peuh! c'est bien prétentieux! disait toujours le monsieur.
Cependant les ciseaux avaient fait leur besogne et la bête était nue comme la main.
— C'est trois francs! dit le tondeur au passant.
— Pourquoi?
— J'ai rasé votre chien.
— Mon chien! mais je ne connais pas ce quadrupède! Je vous ai donné de vagues avis sur sa toilette, voilà tout... Au plaisir de vous revoir.

LA VIE D'OFFICIER, souvenirs du Régiment (2e série).



UN BAUCCHÉRISTE FORCENÉ

C'était bien cependant la troisième flexion de pied ferme que je devais employer, et je n'ai obtenu qu'un abaissement d'encolure. C'est un animal dégoûté.



L'officier de cavalerie change aussi souvent de toilette qu'une jolie femme : le matin, c'est la capote et le gilet, les bottes molles, le fouet ou la canne sous le bras, prêt à monter son pur sang ou son poney ; à midi, c'est la tenue de ville, le claque sur le coin de l'oreille, le frac vert pomme, le collant à la mode du jour, l'épée en mousquetaire, le sourire sur les lèvres ; le soir, c'est la jaquette ou dorsay en étoffe anglaise, désespoir des vieux pompons ; enfin, à dix heures et demie, l'Alsacien opiniâtre, transformé en groom, fait la raie à Monsieur, qui s'apprête à aller dans le monde.



UN BON TYPE EN PASSANT

Trente ans de service effectif, 10 campagnes, décoré à l'ancienneté ; mais on l'appellera mon capitaine dans son village et se mariera avec sa cuisinière.



LES SECRETS DU BOUDOIR

L'officier, sportman par excellence, pose pour cultiver les femmes du monde ; il choisit ses victimes dans la classe des maris affairés.





LE CABINET DE TOILETTE

Réflexions de l'ordonnance.

En v'là-ti des fioles à tripoli et boîtes à graisse, et des ciseaux, et des limes! Dame, il est calé, ma lieutenant. C'est pas comme le capitaine Grichon, que je brossais ; qu'il n'avait pour tout potage qu'un peigne ébréché et un morceau de savon de 2 sous.



AMOURETTES DE DEUXIÈME CATÉGORIE

Le sac joue un grand rôle. C'est un patrimoine de rasé.



AMOURETTES DE TROISIÈME CATÉGORIE

Quoi de plus souriant que sa blanchisseuse, que l'on paie par un baiser.

BRIN D'AMOUR

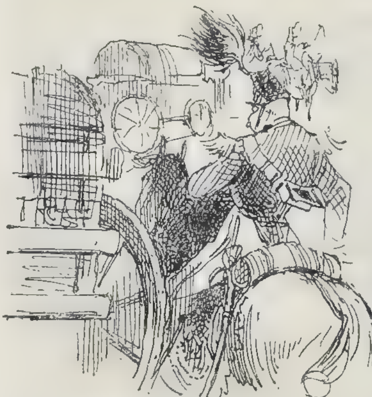
L'homme aux femmes grande consommation de pommade hongroise, de coton pour les mollets. Peu d'esprit ; mais une belle pose.

Le Grand-Sec, de la famille des Arachnides, haut perché, en terme technique ; il lui passe beaucoup d'air sous le ventre.

DANS LES HUSSARDS. — Le vieux type capitaine Bamboche : bon pied, bon œil et un peu de ventre.

— Aujourd'hui, ces petits muscadins de sous-lieutenants vont dans le monde et posent pour ces dames. Ça fait suer.

— Oui, cher capitaine, autre temps autres mœurs : alors on vous craignait, aujourd'hui on nous adore.



AU TRAIN DES ÉQUIPAGES

Le tringlo ou hussard à quatre roues, comme disent les malins, porte encore le shako antique ou double-décalitre, le harnachement en peau de mouton ; il commande :

— Sur la quatrième voiture, en avant, en bataille, emportez les paillasses!



LE LANCIER a le privilége de la fine taille : sa coiffure éminemment polonaise et son courka sommo-sierra lui donent un cachet d'originalité et de distinction peu commun aux autres armes.



GROSSE CAVALERIE

Les Antipodes

M. Long-Jointé et M. Beau-Soleil

Au coin d'une rue, le premier apparaît par les pieds, le second par le ventre.



LE GUIDE

Noyé dans l'or et les fourrures, est la coqueluche des femmes ; elles se l'arrachent et le ruinent.



LES DRAGONS

Parlons un peu de MM. les citrouillards, ainsi nommés parce qu'ils portent du jaune et du rouge sur leur poitrine, et chapeau de cuivre sur la tête. Le citrouillard est tout bon ou tout mauvais : tout bon, il est bien élevé, homme du monde, gracieux cavalier, plein d'entrain et de courage ; tout mauvais, il est brutal, vous fait bonne mine par devant, vous agonise par derrière. Il résume en tout vingt ans de service et pas de campagnes.

EN TEMPS DE CHASSE



DIANE CHASSERESSE.
On demande un Endymion.



— Entre nous, c'est moins la chasse qui me fait plaisir que l'appétit qu'on y prend.



50,000 LIV. DE RENTES, et rien à faire qu'à laisser pousser sa barbe toute la journée.



« Encore un accident dû aux allumettes chimiques! »
(*Constitutionnel.*)



Son vingt-cinquième cigare de la journée.

Tiens! l'ami Z, de la *Vie Parisienne!*

Chut! attendez un peu qu'il ait fait tenir son lorgnon.

La toque et le chasseur : deux melons l'un sur l'autre.



Un brouillard à couper au couteau, ce matin. Et l'on serait si bien dans son lit!



— Vous êtes vraiment bien aimable, monsieur, de nous accompagner ainsi tous les jours.

— C'est bien naturel, madame, votre mari a de si bons chevaux!



HOP LA!
Ah! mesdames, c'est trop à la fois. Toute la force de votre sexe et toutes les grâces du nôtre!



UN IMPORTUN.



UNE FOIS, DEUX FOIS, TROIS FOIS!
Encore un qui me fait l'effet d'attendre qu'il n'y ait plus d'eau dans la rivière pour la franchir.

UNE VERTU SINGULIÈRE

NOUVELLE (1)

II

Je fus quelque temps sans sortir de chez moi et sans voir personne. Le cinquième jour, Charles vint me faire ses adieux, il retournait en France avec plusieurs des personnes de la société.

— Mme d'Arnheim en est-elle? lui dis-je.

— Non, elle veut rester tout l'automne pour un livre en train; elle se trouvera bientôt seule, je parie qu'elle n'y pourra tenir. Une femme d'esprit, n'est-ce pas?

— Oui, oui, mais renseignez-moi donc un peu sur son passé.

— Ma foi, très cher, je serais bien embarrassé de le faire, on se raconte bien des choses, mais une dame de ma connaissance, qui s'y entend, dit qu'elle n'a jamais eu d'amant et n'en aura jamais. C'est un cœur sans passion.

— Pardieu! me dis-je, quand Charles fut parti; *sans passion*, voilà qui est bientôt dit. Eh! qu'en sait-on?

Je pris mon sonnet, et à onze heures j'étais chez elle. Si elle me recevait j'avais des chances pour la trouver seule. La femme de chambre me dit qu'elle n'avait pas encore sonné, je remis ma carte en ajoutant après mon nom : *qui vous apportait le sonnet*. J'étais à la porte du jardin quand on me rappela. Je remontai, je traversai le salon et j'entendis la voix de Mme d'Arnheim qui me disait de sa chambre :

— Je suis au lit, monsieur, et je ne puis vous recevoir, mais je tenais à vous remercier de la peine que vous avez prise, j'attendais ce sonnet avec impatience et vous me faites un grand plaisir.

Nous échangeâmes encore quelques phrases à travers la porte, la conversation s'anima, et après un mot qui nous avait fait rire, elle s'écria :

— Mais vous êtes aussi un peu des nôtres, entrez si vous voulez.

Des nôtres, cela voulait dire qu'elle avait coutume de recevoir ainsi ses amis, qu'ils causaient au pied de son lit, c'était grand siècle; mais vis-à-vis de moi, cette conduite me parut une coquetterie impertinente.

Comme je me trouvai ému, je m'imaginai qu'elle avait voulu cette émotion.

— Je viens de m'éveiller, lisez-moi le sonnet, n'est-ce pas? dussé-je me rendormir pour y rêver.

Elle venait de s'éveiller et son teint était frais et reposé, son souffle pur; aucune trace de cette bouffissure, de cette espèce de décomposition que marque le réveil de tant de femmes. Elle venait de s'éveiller et, tandis qu'elle me tendait le papier, je regardais sa main et je pensais à ce bras que la manche me dérobait.

J'étais triste, je sentais que cette femme m'occupait, et je m'en voulais d'une préoccupation que ni mon goût ni mon cœur ne justifiaient. Pour elle, elle fut tout le temps calme et simple, toujours la même dans sa conversation variée où se mêlaient la saillie et le paradoxe. Elle me soutint que l'esprit de conversation est tout entier dans les gestes et dans les intonations.

— Vous connaissez M. de Marand, qui a une réputation de charmant causeur?

— Je l'ai vu quelquefois.

— Eh bien vous ne sauriez croire combien son bagage est mince, et le peu de choses qu'il lui faut pour défrayer un hiver. Il vient beaucoup chez moi, je lui ai fait raconter dix fois une même anecdote, et voici ce que j'avais observé. Pour qu'il fût tout à fait à son rôle et qu'il sût trouver à propos les intonations et les gestes, il lui fallait être assis au coin de ma table, les jambes croisées et tenir ce coupoir. Quand il ne l'avait pas dans les mains, il était gêné. Je m'amusais à diriger la conversation de telle sorte qu'il racontât son histoire et avant qu'il ne commençât je cachais le coupoir, alors il ne faisait rire personne. Quand, au contraire, je lui laissais le couteau, c'étaient des succès incroyables. Et remarquez-le, moi-même je riais.

Pendant que Mme d'Arnheim parlait, je l'écoutais peu et la regardais beaucoup. J'étais tout entier à la singularité de cette femme qui, à onze heures du matin, en bonnet et en camisole, parlait de son lit en arrondissant les bras, en souriant et en remuant la tête comme si elle eût été en chaire. Mais je ne voyais là rien de flatteur pour moi, il me semblait qu'elle devait faire autant de frais pour sa femme de chambre ou son chien.

Peu de temps après, je parvins à obtenir des renseignements très précis sur la position sociale de la dame, par un de mes amis de collège qui est maître-clerc d'avoué à Paris. J'appris que M. d'Arnheim n'était pas un mythe, qu'il existait réellement, était banquier ou s'occupant de banque, et séparé judiciairement de sa femme. Il paraît qu'au moment de cette séparation les affaires du mari allaient bien, car le tribunal avait accordé une pension alimentaire de dix mille francs à sa femme. Le capital en était déposé chez un notaire dont le nom étrange m'était resté dans la tête : il s'appelait Me Ciboulard. A partir de ce jour, j'entrai dans les rangs de ceux que Charles appelait les fidèles de Lucie.

A mesure que la saison avançait, le nombre de ces fidèles diminuait. Il n'y eut bientôt plus que le vieux B... et moi. A mesure que l'entourage diminuait, notre intimité augmentait; nous étions devenus deux camarades de collége. Elle nageait parfaitement, nous nous donnions des passades, et quand l'un avait pu faire boire l'autre et le voyait sortir de l'eau toussant et éternuant, c'était des rires inextinguibles.

Enfin, M. B... lui-même, bien malgré lui, car il s'amusait pour le moins autant que nous, fut forcé de retourner en France. En apprenant son départ prochain, je résolus de frapper un grand coup. Je l'accompagnai à Naples, prétextant des affaires, et après avoir l'avoir embarqué, j'y restai huit jours, autant pour méditer à la façon dont je passerais du rôle d'ami à celui de soupirant, que pour me faire désirer. Une absence d'une semaine me semblait propre à éclairer Lucie sur ses sentiments à mon égard.

J'arrivai à six heures à Sorrente : je courus tout de suite chez Mme d'Arnheim; j'entrai rouge de plaisir et d'émotion; elle m'embrassa pour la première fois et son premier mot fut :

— Ah! que vous m'avez manqué, que vous êtes méchant d'être resté si longtemps! je ne battais plus que d'une aile.

J'avais peine à me contenir. Nous dînâmes en tête à tête, et pendant que les gens nous servaient, ce fut une pluie de questions sur les nouvelles politiques ou autres que j'avais pu apprendre. Dès qu'on eut desservi, je fis apporter une boîte où j'avais rassemblé des livres et quelques menus cadeaux, et au fond de laquelle se trouvait ma guitare.

— Quoi! une guitare aussi? me dit-elle.

— Oui, c'est un cadeau que je vous fais pour moi. Car il me semble que c'est assez mon rôle de râcler la guitare pendant que vous tenez les dessus.

— Quel confrère jaloux! Pour quelques notes qu'il a râclées dans ses livres, il voudrait m'ôter toute ma gloire.

— Non pas! non pas! Puissé-je toujours râcler ainsi à vos côtés, et vous, d'un pied vaillant, arriver à cette gloire que vous désirez et méritez tant. Mais cette guitare n'est pas toute symbolique, c'est une guitare qui va. Voulez-vous l'essayer ce soir? Nous allons prendre une barque, et sur ce lac bleu, à la lueur rouge du Vésuve et à la pâle clarté de la lune naissante, vous chanterez sur la mesure des rames et moi je râclerai.

— C'est charmant! oui, partons.

Ce fut une heure délicieuse; lorsque ses chants eurent cessé, je me trouvai étendu à ses pieds au fond de la barque, et, regardant ce ciel, cette mer et ce cercle de montagnes superbes qui nous environnaient, j'improvisai une tirade en l'honneur de la nature, qui porta mon exaltation à son comble. En achevant mon hymne, je pris sa main et la baisai.

— Il me semble, Edouard, que votre poésie devient un peu hyperbolique?

— Ce n'est pas de la poésie, Lucie, mais de l'amour, amour profond comme jamais homme n'en a ressenti pour une femme aussi belle; et je lui baisai de nouveau la main.

— Voyons, mon ami, ne me gâtez pas cette soirée, quittez ce ton, je vous en supplie. Je vous croyais plus généreux. Comment! vous aussi! vous vous croyez forcé de me faire la cour?

(1) Voir le numéro du 19 novembre.

— Forcé! madame, mais c'est le fond de mon cœur que je vous livre, et il dépend de vous en ce moment de me rendre pour la vie heureux ou misérable.

— Ah! vous ne parlez pas sérieusement?

— Si sérieusement, madame, que je trouve à peine la force nécessaire pour continuer cette conversation.

Quand j'eus surmonté mon émotion, je me levai et criai aux bateliers de revenir. Je fis descendre Lucie de la barque, je lui offris mon bras qu'elle accepta, et nous restâmes silencieux jusqu'à sa porte.

Là, aux mots : « Adieu, madame, elle s'écria d'une voix brève :

— J'exige, non pas de votre amitié, qui n'a plus pour vous comme pour moi de bons souvenirs, mais de vos habitudes de bonne compagnie, que vous acheviez le travail que vous avez bien voulu commencer pour moi. Cela pourra vous durer trois jours et vous reportera vers un passé sans nuages. Quand vous l'aurez achevé, venez me l'apporter, et si vous persistez à partir, alors je consentirai à vous dire adieu.

Sur ce, elle entra et ferma rapidement sa porte.

Le calme parfait de Mme d'Arnheim ne m'avait laissé aucun doute sur le genre d'affection qu'elle avait pour moi, je ne conservais plus aucun espoir de m'en faire aimer. Je crus de mon devoir de faire ce qu'elle exigeait de moi, et elle m'avait bien jugé, car mille fois mon travail en me reportant au *passé sans nuages*, me donna envie d'accepter l'amitié qu'elle me proposait.

Huit jours après, elle me reçut le sourire sur les lèvres, et l'explication des notes que j'avais rassemblées nous mena bientôt à des discussions d'histoire et de philosophie qui me firent oublier quelque temps ma triste situation. La mémoire me revint enfin et je lui dis brusquement :

— Eh bien! madame, avez-vous des commissions à me donner pour la France?

— Non, monsieur, me dit-elle, et il me sembla remarquer un certain tremblement dans sa voix, adieu et bon voyage! et elle me tendit la main.

Cette main me parut trembler; je la serrai avec force et je me dirigeai vers la porte. Au moment ou j'allais l'ouvrir, j'entendis un petit sanglot, puis un plus fort, puis un très fort; je me retournai, et je vis Mme d'Arnheim la figure entièrement cachée par son mouchoir.

— Lucie! m'écriai-je; et je me précipitai vers elle pour enlever ce mouchoir et jouir de mon triomphe.

A ce moment la femme de chambre entra, Lucie avait retrouvé son sang-froid.

— C'est une lettre? donnez.

Elle se mit à lire sans renvoyer Elisa, et, à mesure qu'elle lisait, je voyais ses traits se rembrunir, et en même temps j'avais peine à comprendre comment ces trois sanglots n'avaient pas laissé plus de larmes sur sa figure. Cette impression fut très fugitive, et m'est revenue très claire depuis, car la lecture fut courte et elle fit signe à Elisa de se retirer, et dès que nous fûmes seuls, elle s'écria d'un ton tragique tout à fait en dehors du calme qu'elle possédait d'ordinaire :

— Edouard! au nom du ciel! ne partez pas. Tout, tout plutôt que de vous voir partir.

Je n'en pouvais douter, j'étais aimé.

A partir de ce jour, je connus une Lucie entièrement différente de celle que j'avais connue jusque-là. Autant la première était pleine de sang-froid, de mesure et de goût, railleuse de tout ce qui sentait l'enthousiasme et la poésie hyperbolique, autant la seconde était prodigue de déclamations et de protestations sentimentales. Pour se défendre de moi, elle ne connaissait qu'un moyen, elle se jetait à mes pieds, et me suppliait de ne pas la flétrir, de ne pas ternir l'honneur d'une vie sans tache. Bientôt elle n'osa plus même me tenir ce langage, et me suppliait seulement avec larmes de la laisser longtemps, longtemps, s'enivrer des pures fleurs de l'amour.

J'étais si ravi de cette métamorphose dont me revenait tout l'honneur, que longtemps je m'enivrai, moi aussi, *des pures fleurs de l'amour*. Enfin, au bout d'un mois, je partis pour Naples, sans la prévenir, un jour qu'elle m'attendait, et, à mon arrivée, je lui écrivis la lettre suivante :

« Chère, aimée, adorée, je souffre. Je souffre de maux intolérables, » et ces maux me viennent de vous; de vous, Lucie, qui faites ser» ment de m'aimer. Qu'une décision franche, que quelques lignes don» nées au porteur de cette lettre me rappellent à vos pieds, ou con» sentez, madame, à me voir fuir pour jamais celle en qui j'avais » placé toutes mes espérances et ma joie unique. »

Mon courrier revint sans lettre; il n'avait pas vu Mme d'Arnheim, et la femme de chambre lui avait dit qu'il n'y avait pas de réponse. Je passai une journée dans le désespoir et la faiblesse. J'étais incapable d'exécuter ce départ que j'avais affirmé avec tant d'assurance. Le lendemain, à quatre heures, une lettre vint tout à coup changer ma douleur en délire de joie : « Arrivez en barque à onze heures, renvoyez la barque, escaladez la terrasse. » Deux choses cependant couvraient ma joie de nuages. Je n'avais pas vu le messager, la lettre m'avait été remise par le concierge de l'hôtel; la lettre n'était pas signée, et l'écriture en était déguisée avec un tel soin que tout autre que moi, secrétaire intime de Lucie, ne pouvait l'affirmer de sa main. Pourquoi toutes ces précautions? Je ne savais qu'en penser, et elles me semblaient peu s'accorder avec la passion, ou s'accorder avec une trop grande habitude de la passion.

Mais le nuage fut bientôt dissipé; ce rendez-vous tant et si longtemps désiré, je l'avais. A onze heures, j'abordais Sorrente, et ma barque renvoyée, à onze heures dix minutes, j'attendais dans le jardin. Aucune lumière dans la maison.

La première heure d'attente, quoique pleine d'impatience, me fut douce; la seconde fut inquiète, mais patiente encore; la troisième fut employée à essayer, avec le moins de bruit possible, de forcer les portes et les fenêtres; la quatrième à projeter, sans pouvoir m'y résoudre, de faire tapage. Enfin, pendant la cinquième heure, comme les premières lueurs du matin avaient rendu les objets visibles, je sortis du jardin et me promenai sur la route, en attendant qu'il fut temps de réveiller mon hôtesse. J'étais accablé de fatigue et résigné. Je dormis, et, vers onze heures, dans la toilette la plus fraîche, je me fis annoncer chez Mme d'Arnheim, pour avoir enfin le mot de cette désagréable énigme.

Au moment où j'entrai, Lucie poussa une exclamation joyeuse :

— Mon pressentiment ne m'avait pas trompé, la résolution annoncée par votre lettre n'était pas sérieuse. En ne répondant pas à vos folies, j'ai pris le meilleur moyen de ne pas vous perdre. Ah! puisque l'amitié est la plus forte, gardons-la donc; dispensez-moi de feindre désormais à mes yeux et aux vôtres des sentiments pour lesquels je ne suis pas faite. Mon ami, mon camarade, votre main.

Après un moment d'étonnement, voisin de l'ébêtement, je fus pris d'une sourde colère, et lui dis vivement :

— Je viens savoir, madame, quelle circonstance imprévue vous a empêchée de venir au rendez-vous de cette nuit.

— Quel rendez-vous?

— Celui que me donnait cette lettre, et je lui tendais le papier ouvert.

— Moi! je vous ai écrit, donné un rendez-vous? Ce disant, elle saisit la lettre et la regarda d'un œil fixe et étonné.

— Oui, on a imité ici mon écriture, mais assez mal pour que vous ne puissiez vous y tromper. Quel faussaire impudent a pu.....

Malgré l'invraisemblance, je commençais à la croire, quand elle froissa vivement la lettre et la tint dans son poing fermé, en jetant un regard vers la bougie rose allumée pour ses cigarettes. Toute son attitude était si complétement perfide, que je lui dis d'une voix vibrante de colère :

— Madame, rendez-moi cette lettre; puisqu'elle n'est pas de vous, c'est à moi qu'il appartient de vous venger de l'impitoyable ennemi qui l'a écrite.

— Non, non, je vais la brûler, et qu'il n'en soit plus question.

— Lucie, je veux cette lettre.

Ma voix avait été très forte, la femme de chambre entra.

— Madame a appelé?

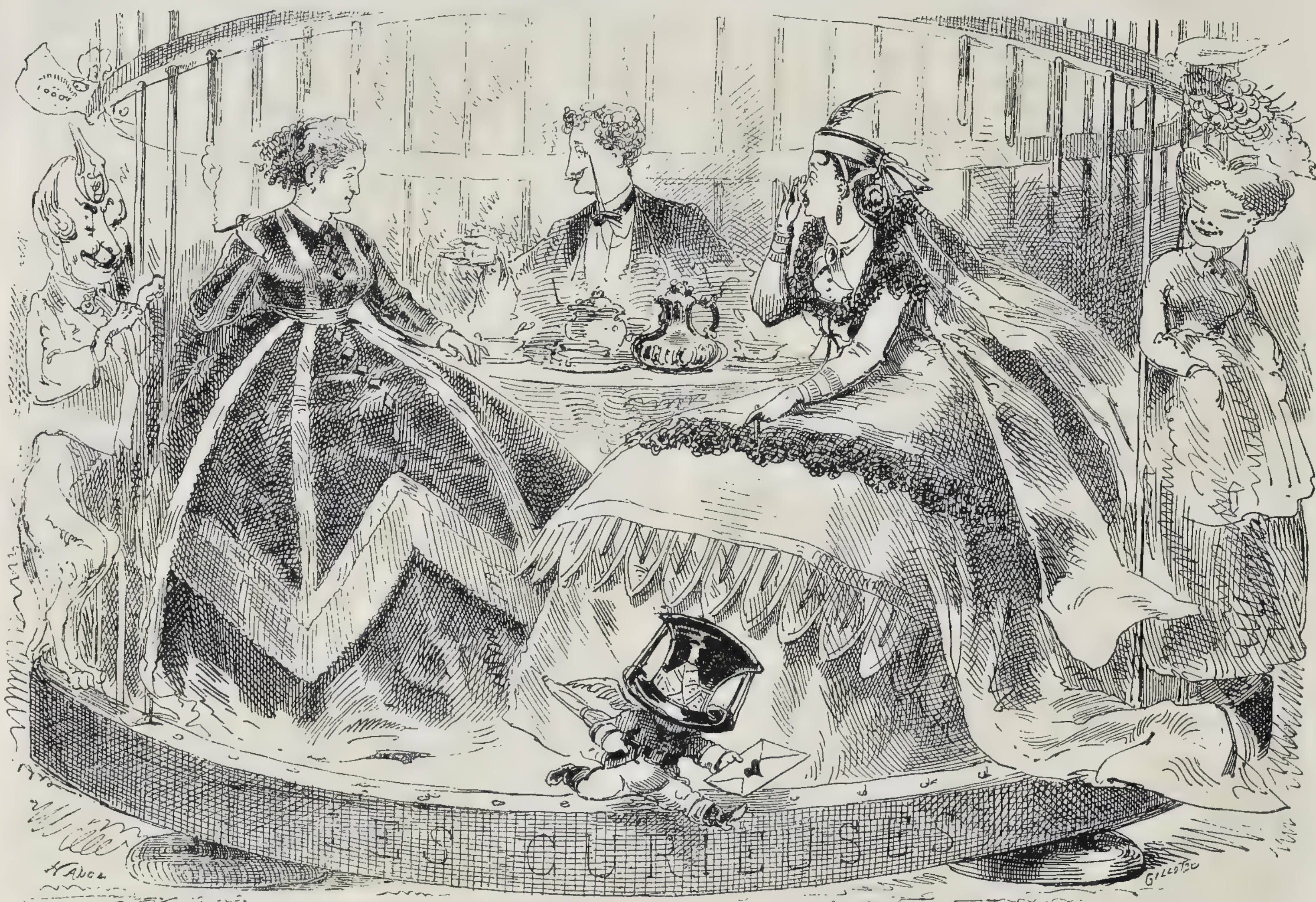
— Oui, dit Lucie, reconduisez monsieur.

Que pouvais-je faire? L'accabler d'injures? Quel ridicule et quelle humiliation! Lui reprendre la lettre par la violence? Cette lettre qu'un instinct aveugle me faisait désirer, une fois en ma possession, aurai-je admis un seul instant la pensée de m'en servir? Après un violent et douloureux effort sur moi-même, j'obéis à son injonction. Elisa me reconduisit et ferma pour jamais la porte derrière moi.

EMILE L.

(La fin au prochain numéro).

Les deux Toilettes des CURIEUSES au Gymnase.



PUCK. (Derval.) — Mme LANWEREINS. (Mlle Blanche Pierson.) — LE VICOMTE. (M. Berton.) — LA COMTESSE. (Mlle Delaporte.) — FRANCINE. (Céline Chaumont.)

Notez que ces dames qui s'introduisent dans le domicile d'une cocotte, commencent par s'affubler du costume le plus *anonyme*. Une fois dans la cage, les voilà de s'écrier : Il n'y a pas de danger qu'on me prenne pour une de ces *créatures*. D'abord moi, dit la princesse, je sais fumer mais j ignore la chanson du *sapeur*; moi, dit la comtesse Patapouf, je connais la romance du sapeur, mais je ne sais pas fumer. Ce qui n'empêche que quand les *serins* de la cocotte viennent becqueter après la cage, voilà nos princesses de s'enfuir à tire d'aile. Elles en sont quittes cette fois pour la peur. De l'esprit plein un acte, ce qui, additionné au charme de Mlle Delaporte et à la beauté de Mlle Pierson, donne au total un petit chef-d'œuvre.

SANS TROP SAVOIR POURQUOI

Que la vie à vingt ans est une belle chose,
Quand on peut à son gré dépenser son loisir,
Effeuiller à deux mains l'amour comme une rose,
Entendre à ses côtés, avec un doux soupir,
Une voix demander si l'alcôve est bien close :
— Oui, — j'ai peur des voleurs. — Bonsoir, je veux dormir.

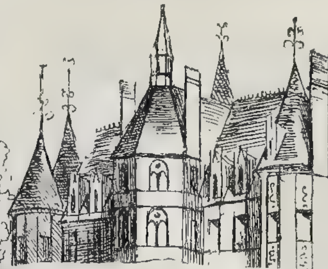
Quand une femme a peur, et, dans l'ombre incertaine,
Croit entendre des bruits et des pas dans le mur,
Se jette entre vos bras, tremblante, sans haleine,
C'est qu'elle a des projets, et son cœur n'est pas pur;
Cependant il faudrait une âme bien romaine,
Pour ne pas apaiser cet ange à l'œil d'azur.

En pareil accident, il est indispensable,
Croyez-moi, de calmer ces frayeurs sans raison;
La Fontaine l'a dit, en vers, dans une fable,
Et comme un bon conseil est toujours de saison :
Quand une femme a peur des voleurs ou du diable,
C'est qu'elle ne veut pas qu'on dorme à la maison.

Elle s'est endormie ; et sa bouche vermeille
Exhale doucement comme un souffle d'amour,
Dormez : autour de vous tout est calme et sommeille,
Le dieu qui vous unit n'est pas le dieu du jour;
Dormez : ce n'est pas vous que l'aurore réveille,
A midi moins un quart vous vous direz bonjour.

Puis on se lève enfin. On s'agace, on s'habille,
On se fâche, on s'embrasse, on dit *vous*, on dit *toi* ;
Edmond fume un cigare, et Marion babille,
On parle trois pour cent, jeu, courses et, ma foi!
C'est ainsi qu'à vingt ans, et de fil en aiguille,
On croit bien s'amuser — sans trop savoir pourquoi.

Charles Joliet.



LA FIN DE LA SAISON
AU CHATEAU



— Si madame s'y est toujours ennuyée.



— Monsieur commence à ne plus s'y amuser beaucoup.



— On ne vous attendait pas si tôt, cher comte.
— Ah! c'est que le chemin de fer a eu l'attention de me dérailler presqu'à votre porte.



APRÈS TROIS HEURES DE VALSE.
Soignez bien votre valseur, mesdames.



C'est pourtant à ce vieux dragon de tante-là qu'il faut plaire tout d'abord.



On attend ce monsieur comme le Messie, un Messie qui valse à deux temps!



— Savez-vous ce que faisait le père de notre hote magnifique? Il écumait la mer.
— Et la mère?
— Elle écumait le pot.



— Je n'ai plus que cette affreuse chambre à offrir maintenant. Ton ami est-il susceptible? — Oui! eh bien! tu la prendras.



— Tout cela est magnifique, mais tes lunettes font disparate.
— Pourquoi! elles sont en verre de Venise.



Allons donc un peu à l'écurie tenir compagnie à nos chevaux pour nous tenir compagnie à nous-mêmes.



— J'habite ce château fort, parce qu'au moins là-dedans on est tranquille; les fournisseurs.....
— Je comprends ça, que diable, on aime à avoir son petit Clichy à soi!

CHATTE BLANCHE

Autant Lolo est capricieuse et fantasque, autant Chatte Blanche est douce et mignarde. Un torrent à côté d'une eau dormante. On les a vu jouer ensemble, sur le même théâtre et quelquefois dans la même pièce. L'une, brune et piquante, l'autre blonde, les yeux bleus et noyés, un petit nez droit et fin, un joli sourire relevant spirituellement ses lèvres, un teint de lis et de rose comme une Cydalise d'autrefois, des cheveux cendrés, abondants, et souples, des fils de soie; un embonpoint encore charmant et déjà respectable, les bras modelés et potelés, la main fine, blanche, hardiment cambrée, une main à fossettes avec des doigts faits pour les bijoux... indiscrets. Chatte blanche est toute jeune, quoiqu'elle ait bien (diraient-ils dans leur argot) dix ans de théâtre; on la vit débuter un beau jour encore enfant et presque tremblante dans un costume de paysanne normande, jupon court et bonnet de coton. Ce bonnet était alors posé timidement sur sa jolie tête, et se tenait droit comme un écolier en pénitence... Pauvre petit bonnet! Depuis, elle a su lui donner, d'un tour de main, l'allure assassine d'un bonnet émancipé, qui va et vient et se met sur l'oreille, comme le bonnet de Mimi Pinson.

En ce temps-là, elle baissait chastement ses cils sur ses prunelles de myosotis, elle mettait des mitaines à ses mains encore un peu rouges, et sa beauté non épanouie faisait déjà craquer son corset. Mais à bas les lorgnettes! La mère attendait dans la loge, la mère prenait Chatte blanche sous le bras et la conduisait jusqu'au logis en lui rabattant son voile sur la figure. La mère répondait aux sourires en montrant ses dents et répliquait aux billets doux des galants par des pattes de fine mouche.

Et les pauvres dépités ne parlaient de rien moins que de se passer leurs lorgnettes au travers du corps.

Mais tout a sa fin, même la dureté des mères d'actrice...

Un beau soir, un grand bruit circula à travers les fauteuils d'orchestre. Chatte Blanche avait été vue au bois avec le prince H...of, Chatte Blanche avait échangé le fiacre à trente sous qu'elle louait quelquefois à la course contre la remise qu'on loue au mois et peut-être contre le coupé non sacramental. On racontait le lendemain que celle dont Chatte blanche avait pris la place dans le cœur du prince avait été chassée par le prince lui-même et qu'elle était partie criant, pleurant, déchirant à belles dents son mouchoir de dentelle! Eh! eh! Chatte blanche! la veille, elle était la plus simple et la plus blonde de nos ingénues, et voilà qu'elle devient, du soir au matin, une des plus adorées et des plus courtisées des actrices de Paris.

A-t-elle du talent? Dites-le moi. Elle joue gentiment, comme joue toute jolie femme. Sa figure riante apparaît à point dans les comédies pour remplacer les bons mots absents. Elle affiche une allure gaie, sympathique, mieux que cela, *bon enfant* et toute séduisante. Son parler est doux. Elle dit gracieusement *mamman*... Elle donne à ce mot une musique que n'auront jamais les airs de M. Mermet. *Mamman!* Sa jolie bouche en est toute pleine. Elle appuie par coquetterie sur le mot *blonde*... Elle dit: *De grandes boucles blônndes!* Prononcez le mot comme elle. Vous l'entendrez. On lui a fait remplir les rôles de jeunes filles rêveuses et sentimentales. Quelle idée! Ce gracieux Rubens s'ébattant dans un conte d'Hoffmann! Il faut le rire à ce visage rose et frais, à ces dents éclatantes, à ce corps insolent de santé, qui frémit quelquefois comme une appétissante gelée.

Un soir, pourtant, la rieuse eut, en jouant, une larme dans les yeux et un sanglot dans la voix. On se battait pour elle, et sous ses yeux, dans la salle. Ce fut une belle bagarre. Le théâtre en trembla; ah! les habits noirs déchirés, les cravates dénouées, les fronts meurtris, le tumulte, la poussière, les sergents de ville à travers les fauteuils, les petits bancs se heurtant dans leurs paraboles, les cris, les jurons, les protestations, les sifflets, les insultes, le poste voisin et le commissaire, les coups de poings de l'homme-canon et la police correctionnelle! Et Chatte Blanche toute pâle, toute tremblante, à demi-évanouie, ses beaux yeux cernés et ses mains suppliantes, regardait cela, tout en jouant, tout en chantant, tout en dansant!...

Chatte Blanche est, dit-on, sage, rangée, économe. Sa mère ne la quitte que rarement, comme au temps jadis. Elle s'assied à ses côtés aux répétitions; elle *lui cause* dans sa loge, elle la conduit au specacle et veille sur elle comme autrefois. Souvent Chatte Blanche et sa mère apparaissent dans une avant-scène, Chatte Blanche très simplement mise, avec l'attitude d'une jeune mariée ou d'une ménagère élégante. Elle écoute pas-ionnément le drame et rit sans façon au vaudeville. On l'a vu pleurer à la *Tour de Nesle*. Sa naïveté délicieuse et sa tendresse ont fait dire à Théophile Gautier qu'elle avait de l'esprit comme une rose.

Chatte Blanche nourrit des rêves, comme tout le monde, mais sa chimère rase la terre et son lutin familier loge dans le pot-au-feu. Quand elle évoque Trilby, Trilby accourt. Elle lui demande alors un petit hôtel, une fortune suffisante, des domestiques attentifs et un petit mari à elle, bien à elle, un mari acheté comptant, un mari aimant et—j'en jurerais—aimé, bien aimé. Ma foi! Trilby se met à rire, il gambade par la chambre et disparaît dans les flammes du foyer sans répondre.

Chatte Blanche attend.

En attendant, elle joue la comédie éternelle de la comédienne et de l'amoureuse; elle répète, elle s'amuse en s'ennuyant, s'ennuie en s'amusant, promène son joli visage de Porchefontaine au bois de Boulogne et du Gymnase à l'Opéra, engraisse doucement et se moque de son embonpo nt — pour ne pas humilier ses rivales maigres, car Chatte Blanche est bonne fille, bonne fille comme Frétillon, mais avec un *cotillon* plus riche et beaucoup plus de diamants; puis elle n'écrit pas de mémoires, et, en fait d'épreuves, elle corrige à peine celle de ses photographies.

Au fait, la douce Chatte Blanche a fait peut être la fortune de trente *opérateurs* qui exposent son portrait à leur porte et semblent promettre à toutes les femmes un portrait aussi charmant que celui-là.

Une vieille dame entre un jour chez Nadar pour se faire photographier.

— Comment voulez-vous ce portrait? dit le blond aréonaute, rival du blond Phœbus.

— Semblable à celui-ci, dit la dame, mais tout à fait semblable!...

Et sa main désignait impérieusement, devinez quoi? — Le portrait de Chatte Blanche!. .

WILLIAM.

CORRESPONDANCE

A M. J., écrivain.

Monsieur le rédacteur,

Ce n'est point sans quelque amertume que j'ai lu dans le petit journal, la *Vie Parisienne*, un article qui, sous une apparence de raillerie légère, attaque un homme dont le talent éminent et les convictions édifiantes devraient être à l'abri de toute analyse.

Vous avez rendu profanes et grossiers, dirai-je presque, les élans sublimes du grand écrivain; vous avez fait de M. Veuillot un déclamateur irritable, exprimant ses fougueuses indignations avec une liberté d'expression faite, à coup sûr, pour troubler les âmes ébranlées et pour indigner, je ne crains pas de le dire, ceux qui, comme moi, ont l'honneur d'être de ses amis.

Et en cela, monsieur, vous avez montré la dissipation et la frivolité de votre esprit qui n'a point su deviner sous le lutteur inspiré, sous l'apôtre énergiquement éloquent, qui n'avez point su deviner le chrétien touché de la grâce, qui le soir prie le Seigneur pour l'âme en danger qu'il a avertie le matin.

Quoi qu'il en soit, monsieur, je ne me serais point décidé à prendre la plume si en attaquant le pieux caractère de M. Veuillot vous n'aviez souillé de vos railleries une de nos plus suaves croyances; j'entends la croyance au miracle de la Salette.

Si votre esprit, que je veux croire encore bien jeune, est resté insensible à l'ineffable candeur du petit berger révélant les paroles de la divine mère, comment se fait-il que vous osiez mettre à nu les doutes de votre âme ainsi qu'une plaie repoussante?

Beaucoup de personnes que j'ai l'honneur de visiter parfois ont été justement alarmées par la lecture de votre article, monsieur, et c'est en leur nom que, malgré le caractère dont je suis revêtu, j'ai pris le parti de vous écrire.

Comment se fait-il, monsieur, que la petite feuille dans laquelle vous écrivez et qui est fort lue dans un monde essentiellement élégant, et par conséquent profondément catholique, ait pris cette couleur d'indépendance parfois aigre qui correspond si mal aux pieux scrupules de ses lecteurs?

Quel ne serait pas, monsieur — permettez-moi d'attirer votre attention sur cette perspective où l'esprit se complaît — quel ne serait pas le succès d'un journal comme le vôtre, unissant à ses élégances de forme les saines garanties de croyances respectables, unissant le charme de l'esprit aux solides jouissances du cœur; à un tel journal les plus hauts patronages ne feraient pas défaut, et nous pourrions répéter alors avec le Psalmiste: « Notre espérance deviendra » forte et inébranlable comme la montagne de Sion, car le succès est en Dieu. »

Le succès d'un journal comme tout autre succès.

Agréez, monsieur le rédacteur, l'assurance de ma parfaite considération.

V. à T sur S.

X.

CERCLE DE L'UNION ARTISTIQUE.

AVIS AUX COMPOSITEURS.

Le cercle de l'Union artistique va reprendre ses lectures à orchestre de musique inédite. Les compositeurs qui désirent faire exécuter leurs œuvres sont priés de les déposer au secrétariat du Cercle, 13, rue de Grammont, où ils pourront prendre connaissance des conditions d'admission.

CHOSES ET AUTRES

La représentation extraordinaire donnée à l'Opéra en faveur de Bouffé a rapporté de vingt-cinq à trente mille francs. C'est à donner l'envie de vieillir. Aussi Arnal, qui a déjà quitté le théâtre sept à huit fois, et qui, par conséquent, a fait de nombreux adieux au public, se prépare à rentrer en scène. Tant mieux pour lui et pour nous et pour les Bouffes-Parisiens.

L'autre soir, aux Italiens, dans l'*Elisir d'Amore*, le chanteur chargé du rôle de l'amoureux, paysan pauvre qui n'a pas de quoi se racheter de la conscription, portait aux doigts des diamants magnifiques. Je ne suis pas partisan fanatique de la couleur locale; mais il me semble que, s'il est permis à l'homme privé, de nourrir le mauvais goût des bagues, il n'est pas pardonnable à l'artiste, d'ignorer qu'entre les conscrits et les marchands de vin enrichis, il existe une légère différence de costume.

Un Anglais annonce qu'il a découvert une recette pour faire maigrir les gens. Avis aux jeunes filles qui mangent du plâtre et boivent du vinaigre. Elles se rendront désormais poitrinaires avec beaucoup plus de facilité. La méthode a échoué sur M. Jules Janin... Mais ce n'est pas une raison de la rejeter.

Bordeaux est une ville qui aime la musique. Aussi en met-elle partout. Pendant la messe, au moment de l'élévation, on joue l'ouverture de la *Favorite* ou celle de *Roméo et Juliette*, si bien que l'autre jour il y eut un bonhomme qui, s'étant endormi pendant le prône, se réveilla en criant bravo et frappant des mains. Le malheureux s'était cru au Grand-Théâtre. Le suisse l'expulsa. Y avait-il de sa faute?

Quelle nouvelle nous apprend-on? Tom Pouce serait franc-maçon... non point franc-maçon vulgaire... mais vénérable — chef de loge, — il aurait le droit de mettre trois points à la place de son nom. Il paraît que lorsqu'on met trois points à la place de son nom on est un homme tout à fait considérable. Brave Tom Pouce! Franc-maçon et général... et si petit! Quelle honte pour ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre, comme X... de la *Vie Parisienne*.

Une jeune personne de Londres attaque en diffamation l'éditeur des *Mémoires d'une Biche anglaise*. Son avocat, réservant la question de fait, ne plaidera que la question de droit.

A propos des Bouffes, beaucoup de bruits circulent. Quelquefois on voit un conseil d'Etat se réunir pour délibérer sur la façon dont irait le monde si M. Trois-Etoiles ne trouvait pas une place de trente mille francs... Je propose que nous nous assemblions pour sonder l'avenir, et, dans le cas où disparaîtraient les Bouffes, pour savoir quelle position la France accorderait à Désiré.

De nouvelles élections vont avoir lieu à l'Académie. Quatre concurrents au fauteuil. Philarète Chasles, un savant, Jules Janin un critique, Autran, un poète, de Loménie, rien du tout. Ce dernier paraît devoir réunir le plus grand nombre de voix.

Le duc de Brabant va passer l'hiver à Ceylan. Une singulière idée! et dangereuse!... Si Ceylan allait devenir à la mode. Tenons-nous bien. Cannes était déjà un peu loin; Alger au diable... mais Ceylan — nos médecins vont envoyer nos femmes à Ceylan... et, ce qui est plus terrible, elles sont capables d'en revenir!

UN ROI EN POLICE CORRECTIONNELLE.

FANTAISIE.

Le prévenu, dit la *Gazette des Tribunaux*, est un homme de 40 ans, de taille moyenne, aux yeux très vifs, à la chevelure noire, longue et bouclée. Il porte une large et épaisse barbe, et est vêtu de noir.

Le président. Levez-vous.

Le prévenu. « *Puisque mon front n'est pas à la hauteur du glaive,*
» *Puisqu'il faut être grand pour mourir, je me lève...* »

Le président. Vos nom et prénoms?

Le prévenu. Orélie-Antoine Ier.

Le président. Votre demeure?

Le prévenu. « *L'air du ciel, l'eau des puits*
» *Un bon fusil bronzé par la fumée — et puis*
» *La liberté sur la montagne.* »

Le président. Le vent qui souffle dans les vers de M. Victor Hugo vous a rendu fou. Votre profession?

Le prévenu. Roi.

Le président. Ai-je bien entendu? Répétez votre déclaration.

Le prévenu. Roi d'Araucanie et de Patagonie.

Le président. Où ce royaume est-il situé?

Le prévenu. A l'extrémité de l'Amérique du Sud.

Le président. Allons, je vois que vous êtes ferré sur la géographie. Les hommes de cette contrée ne sont-ils pas vêtus de la robe d'innocence, comme nos premiers parents?

Le prévenu. Ils sont vêtus.

Le président. Comment s'habillent les femmes?

Le prévenu. Avec des boucles d'oreilles. Le piano leur est même familier.

Le président. Sur quel titre fondez-vous votre royauté?

Le prévenu. J'ai assisté au congrès.

Le président. Spécifiez.

Le prévenu. Au *Congrès des libraires*. Au surplus, voici mon discours de réception au trône, un billet autographe de Soulouque, dont l'original est entre les mains de M. Bourdin, et une lettre, un vrai bijou, de la reine Pomarée.

Le président. Le tribunal est édifié. Qu'alliez-vous faire dans ce pays? Il faut avoir le diable au corps. Vous avez été neuf mois prisonnier. Etait-ce la peine de quitter Périgueux, ses pompes à incendie, et votre étude d'avoué?

Le prévenu. Je voulais emprisonner mon front sous l'or d'une couronne, fonder une autre France au capital de cent millions. Ce siècle est sans poésie. Voilà la suite des principes de 89.

(*Un chirurgien de marine, qui a soigné le prévenu, dépose en sa faveur.*)

Le président. Croyez-vous qu'on puisse être roi des Araucaniens et des Patagons par la voix du suffrage universel?

Le chirurgien. Cela ne me paraît pas impossible

(*On introduit un journaliste.*)

Le président. Dites ce que vous savez, et pas de feuilleton, le temps de la Cour est précieux.

Le journaliste. Mon honorable confrère...

Le président. De qui parlez-vous?

Le journaliste. Du roi, qui est homme de lettres.

Le président. N'aggravez pas sa situation. Allez vous asseoir.

(*On introduit la maîtresse d'hôtel.*)

Le président. Vous avez nourri Sa Majesté. Il paraît qu'elle a un palais... difficile.

La dame. Oui, Sa Majesté est portée sur sa bouche. Il lui fallait du dessert...

Le président. Allez vous asseoir. (*Au prévenu*). Avez-vous trempé dans la pièce des *Flibustiers de la Sonore?*

Le prévenu (*vivement*). Non, monsieur le président.

Le président. Le Tribunal veut être indulgent. Redevenez citoyen, Périgueux vous tend les bras.

Le prévenu. ..... « *Je suis roi sur la terre*
» *J'en porte dans les fers le sacré caractère.* »

Le président. Si vous y tenez — n'en parlons plus. Vous êtes libre.

J.

La lecture de *Maître Guérin* n'a pas beaucoup modifié l'impression que la représentation nous avait laissée. M. Emile Augier ne peut faire une pièce sans y mettre infiniment de verve et d'esprit, — et quelque brutalité. Il n'oublie pas d'y joindre un hors-d'œuvre politique ou social qui a tout au moins le mérite de l'imprévu. Je ne parle pas des épigrammes obligés sur les us et coutumes parlementaires que je n'ai pas à apprécier aujourd'hui. Je sais seulement que s'il faut juger son œuvre, on est forcé de faire comme à la chambre et de demander la division.

* * *

C'est d'abord un proverbe très fin, feu roulant de *mots* entre une veuve riche et coquette et l'héritier du défunt — tous deux disposés tour à tour, à plaider ou à se marier, — l'un contre l'autre.

C'est ensuite une pâle copie de l'invention de Balzac, mais avec une fille plus touchante que Marguerite Claës.

C'est enfin la comédie, la vraie, avec maître Guérin, le notaire, le parfait fripon qui vole dans les formes et le Code à la main.

Qu'importe que tout cela ne tienne pas tout à fait si les morceaux en sont bons!

* * *

Ce que l'on ne peut trop louer c'est l'opposition du père et du fils, des deux Guérin. — On voit une fois de plus combien l'idéal l'emporte sur le réel. Maître Guérin, peint sur le vif avec une mâle énergie, nous attriste et nous serre le cœur. Son fils, au contraire, se repose, se dilate et s'épanouit. Quel fils que ce colonel! et quel colonel que ce fils! Ils l'ont fait venir du Gymnase, c'est là que fleurissent les plus beaux sujets des meilleures espèces — en retour du Mexique pour comble de bonheur. Jamais je ne me lasserai de le voir et de l'entendre: amant sensible, ardent et discret, cœur fidèle et volage, fils respectueux, acquéreur d'un château sur ses économies! Oui, mon bel officier, c'est vous et je vous reconnais. Colonel et commandeur de la Légion d'honneur à 32 ans, c'est beau sans doute! Ce n'est pas assez depuis si longtemps que vous servez au théâtre à pied et à cheval, dans le drame et dans le vaudeville.

* * *

Et lorsque, dans l'ivresse de votre amour filial, prêt à embrasser votre mère au retour d'une campagne dangereuse, vous commencez par lui raconter votre promotion en lui disant: *Ma croix m'a sauté au cou! Fais donc comme elle!* je vous ai trouvé digne de la maison de Molière, — les jours où Cathos et Madelon y reçoivent ces brillants officiers qui commandent des régiments de cavalerie sur les galères de Malte. Après tout, le théâtre a ses convenances particulières, et nous avons l'exemple de Molière.

* * *

Et, à propos, est-ce bien vrai que le théâtre corrige les mœurs? Je ne vois guère de pièces ayant cette prétention qui ne me rappellent une naïveté d'enfant que j'ai entendue dans ma jeunesse. M. Thiers venait de faire construire les forts qui protégent Paris et j'entendais souvent un vieil invalide s'exalter à la pensée de pouvoir encore une fois signaler son courage. En vain nous étions dans une paix profonde avec tout le monde, une fois échauffé, il n'entendait plus rien, et criait à tue-tête — qu'ils viennent! Nous sommes là! Nous défendrons les forts. — Mais contre qui? disions-nous un jour pour le calmer. — Eh! pardi, reprit sa petite fille, contre les faibles!

Je n'applique pas cela aux hardiesses de M. Emile Augier. Je parle du théâtre en général.

X.

Un Service de table de LAHOCHE et PANNIER. — Maison de l'Escalier de Cristal.



. . . .

LA MARQUISE (*une tasse à la main.*)

Sans reproche, baron, c'est la troisième fois
Que je vous le demande en me brûlant les doigts :
Prenez-vous du café?

LE BARON.

Mille pardons, marquise!
— J'admirais ce service et la fraîcheur exquise
Des guirlandes de fleurs peintes sur ces plateaux :
J'admirais ce surtout ; j'admirais ces cristaux
Dont la taille renvoie en rayon les lumières.
Quand un vin transparent emplit ces minces verres,
On croit voir scintiller topazes et rubis.
Mais d'où vient tout cela?

LA MARQUISE.

De Paris.

LE BARON.

De Paris?
Quoi? ces lustres brillants, ces flacons, ces assiettes?

LA MARQUISE.

Oui, vous trouvez le tout, ignorant que vous êtes,
Chez *Lahoche-Pannier, Escalier de cristal*.
Ne connaissez-vous pas dans le Palais-Royal
Leurs magasins où l'art se cache sous la grâce?

LE BARON.

Si fait.

LA MARQUISE.

Et tenez, regardez : prenez un peu ma tasse :
C'est de là qu'elle vient.

LE BARON.

Quelle légèreté!
Cette porcelaine est coquette, en vérité!

LA MARQUISE.

Ça, baron, voulez-vous du café?

LE BARON.

La pendule
Est-elle de chez eux?

LA MARQUISE.

Oui. — Baron, je me brûle!

LE BARON.

Elle est belle! et les grands candélabres aussi?

LA MARQUISE (*impatientée*).

Oui. — Prendrez-vous enfin mon café?

LE BARON.

Non, merci.

(*Les Soupers de la Marquise*, ACTE I. SCÈNE III)

Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange Batelière.



EN BRETAGNE

N....... 27 *novembre* 1864.

Si j'avais le bonheur d'être légitimiste, ou simplement... vous savez quoi, mes sentiments anarchiques et religieux fleuriraient ici en pleine terre. Mais hélas!... Enfin, n'importe. On est ce que l'on peut. Mais on pense, on étudie et même on se divertit n'importe où, quand on a l'estomac bon et la conscience tranquille. Part à deux! mon ami, puisque vous aimez à me faire raconter tout ce que je vois.

Mon hôte et mon ami, le comte de N..., passe six ou huit mois de l'année dans un petit manoir du Finistère, à trois kilomètres de Quimper, et je suis venu finir la saison chez lui avant de revenir à Paris.

La maison est vieille, vieille, vieille, située en pays plat et entourée de grands vieux arbres qui suppriment un peu le paysage. Tout cela est un peu triste à présent; mais en été les murs sont couverts de clématites, de bignonias et de rosiers grimpants qui montent jusqu'au toit; le parc est vert, l'ombre des châtaigniers, des noyers et des pins étend sa fraîcheur en grosses tartines sur les pelouses. La rivière large et salée où la mer monte et descend comme chez elle, n'est qu'à vingt minutes du jardin. Il ne faut pas plus d'une heure aux jolis petits chevaux de mon ami N... pour atteindre la grande mer, celle qui caresse la Bretagne de sa main droite et l'Amérique de sa main gauche. Nous serons bien ici; je le sais par expérience. J'y ai passé deux mois en 1861.

Une importante révolution s'est faite pendant mon absence. Le chemin de fer d'Orléans, qui s'arrêtait aux portes de Nantes, a traversé les rues et les quais de la ville, comme un simple piéton; il a poussé jusqu'à Lorient, puis à Quimper. Les locomotives marchent bon train et les voitures sont bien rembourées. Il n'y a que les buffets, les infâmes buffets... mais passons. Voilà Quimper à dix-huit heures de Paris. Avantage précieux non-seulement pour mon ami N..., qui possède deux ou trois cents hectares en Bretagne, mais pour les amateurs qui veulent se dépayser brusquement, comme en rêve.

J'ai goûté un plaisir mélancolique et charmant en revoyant, depuis trois années d'absence, ce coin de terrain où j'avais été heureux. Heureux moins qu'aujourd'hui sans doute, mais d'une autre manière, avec d'autres idées, plus jeunement. Le chien de garde a commencé par me montrer les dents et j'ai cru qu'il allait me sauter à la gorge. En entendant ma voix, il s'est ravisé et m'a sauté au cou avec des cris de joie. Il est né dans ma maison, bien loin d'ici; c'est moi qui lui ai procuré son collier et sa niche. Il y a des fonctionnaires à deux pieds que j'ai placés également bien, et qui ne me témoignent pas la même reconnaissance. La vieille cuisinière et son aide, la bonne Marie-Jeanne, m'ont fait mille amitiés, en français. Elles se sont perfectionnées dans la langue de ce pays lointain et inconnu qu'on appelle la France. Marie-Jeanne surtout mériterait un prix : je l'admire et je l'adore. Ne vous scandalisez pas : elle a soixante-dix ans bien sonnés. Les arbres, les haies, les massifs, les allées m'ont rappelé mille souvenirs. J'ai retrouvé des idées vieilles de trois ans qui s'étaient accrochées à la pointe des branches comme la laine d'un troupeau s'arrête, çà et là, aux buissons des chemins. Tout un livre que j'ai fait ici et que je n'avais guère relu, s'est reconstruit en un instant dans ma tête : j'ai senti que l'apologue des paroles gelées, si plaisant dans Rabelais, n'est pas une fantaisie pure.

Cependant mon domestique aide les indigènes à monter mes bagages. L'appartement n'a pas changé : n'était un peu de moisissure à

l'angle des tableaux et une certaine résistance dans les portes et les fenêtres, on ne devinerait pas qu'il a été si longtemps désert. En deux ou trois endroits, les parquets sont devenus un peu trop élastiques : quelques poutres auront faibli. C'est que les hivers de Bretagne ne sont doux et cléments qu'à la condition d'être humides : tout se paye ici-bas.

J'ai retrouvé mon ancienne chambre, avec ce cabinet de toilette en forme de pigeonnier : un vrai nid caché dans la verdure. On a mis partout du papier neuf et des rideaux de perse fraîche, mais le lit, le bureau, les fauteuils et moi-même nous n'avons pas visiblement changé. Il me semble pourtant que la glace est un peu ternie, et que le bois s'est fendillé çà et là. Est-ce que par hasard nous aurions vieilli ?

—

Vous savez, selon toute apparence, que l'Océan est traversé par un courant d'eau chaude, un véritable fleuve sous-marin qui prend sa source au golfe du Mexique et se dirige vers le pôle Nord. Ce phénomène inconnu des anciens, mais parfaitement constaté aujourd'hui, vous explique tout le climat de la Bretagne. Notre vieille Armorique a toujours un parasol de nuages sur la tête et une boule d'eau chaude à ses pieds. Si vous aimez le bon soleil qui tape et les jolis froids clairets qui pincent, tournez à l'est, dans la direction des Vosges. Les Vosges sont à peu près sous la même latitude, mais les éléments ne s'y comportent pas de la même façon. La boule d'eau chaude y manque en hiver, mais aussi quel brave soleil en été! La vigne s'accommode assez bien des températures extrêmes. Elle mûrit en Alsace; en Bretagne, elle pourrit. Les treilles qui décorent quelques maisons du Finistère ne produisent que des pois verts d'une remarquable acidité.

Par compensation, l'Ouest élève en pleine terre une multitude de plantes qui gèleraient à l'Est sans se faire prier. Vous comprenez pourquoi : la boule! La Bretagne est une chambre de malade. Le rhododendron, l'arbousier, le laurier thym, le yucca, l'aloës et cent autres acclimatés y vivotent, l'hiver durant, dans un petit brouillard hygiénique. Si quelque arbuste du Midi s'y laisse mourir de temps en temps, n'accusez que la nostalgie du soleil, le spleen, cet empoisonnement par la vapeur d'eau qui décompose les plantes, les animaux et quelquefois les Anglais eux-mêmes. La plupart des végétaux, comme la majorité des Anglais, adaptent leur tempérament au brouillard tiède : il faut se faire une raison. Somme toute, un cultivateur actif, intelligent et riche transformerait la Bretagne en jardin d'acclimatation. Mais... si j'entame le chapitre des mais, il y en aura pour une heure.

« La terre de granit recouverte de chênes, » comme disait le bon Brizeux, n'est pas ce qu'on appelle une terre de première qualité. Le chêne y vient quand on l'y plante, mais soyez persuadé qu'il aimerait mieux croître ailleurs s'il en avait le choix. Les beaux chênes sont rares en Bretagne : la Compagnie du chemin de fer n'y a pas même trouvé le bois qu'il lui fallait pour ses constructions et ses traverses.

Le sol « héroïque et fier » produit spontanément la fougère, la bruyère et le genêt épineux, ce cent de clous végétal qu'on a poétisé sous le nom d'ajonc aux fleurs d'or. Cette maigre pâture nourrit tant bien que mal des chevaux tout petits et des vaches en miniature. Le paysan breton, en thèse générale, est chétif et rabougri comme son bétail. Il est sale, ignorant, dévot, abruti par l'eau-de-vie, malsain de corps et d'esprit. Voilà le résumé des vertus patriarcales que les téorbes légitimistes célèbrent par habitude et que le progrès balaye tout doucement.

Il n'y a par ici que de petites fermes, parce que nul paysan ne serait assez riche pour se charger les bras d'une grande. Toutes les fermes sont isolées; si le hasard en réunit deux ou trois, vous avez ce qu'on appelle un beau village. L'agglomération de quatre cents individus autour d'une petite église forme un bourg. Vous sentez, sans que je le dise, qu'un peuple si éparpillé ne peut échanger beaucoup d'idées. D'ailleurs, pour échanger, il faut avoir.

Les moralistes qui veulent confire la Bretagne dans sa crasse empêchent les paysans d'apprendre le français. Comprenez-vous? cette langue de Voltaire est le véhicule de toutes les mauvaises pensées. Le Breton qui ne parle et n'entend que le breton est protégé par son patois comme un escargot par sa coquille.

J'ai vu sept ou huit pauvres diables s'agenouiller en famille autour d'un feu de la Saint-Jean. Le père psalmodiait gravement un chapelet de prières monstrueuses, informes, plus que barbares S'il avait parlé le breton, sa femme et ses enfants l'auraient compris, il se serait compris lui-même. Mais le malheureux avait appris le Pater et l'Ave en latin! Il entremêlait son récitatif de mots bretons intelligibles et de paroles mystérieuses qui ressemblaient à du latin comme une poignée de verre pilé ressemble à un miroir de Venise. Pauvres gens! on n'a rien négligé pour rendre leur esprit incurable. C'est pour avoir moins de peine à les gouverner, dit-on.

Un préfet disait l'autre jour à une assemblée de curés : « Messieurs, les fonctions des administrateurs sont moins difficiles qu'on ne pense. Qu'avons-nous à faire, au total? Des églises, d'abord, puis des routes pour conduire aux églises, puis des écoles pour que les paysans apprennent à prier Dieu dans les livres » L'auditoire a fait la grimace et trouvé que ce discours sentait le jacobin. On n'aime pas les écoles et l'on se défie des routes. C'est par les routes que la chouannerie est devenue impossible et la civilisation possible. Les routes conduisent à la ville, quelquefois.

Il est vrai que les villes ne sont pas toutes des lieux de perdition. A Quimper, par exemple, on ne fait point dix pas sans être édifié. La charité publique y fonctionne à toute heure, grâce aux provocations d'une mendicité grouillante et florissante. Certaines gens se font un malin devoir d'entretenir cette plaie honteuse, qu'on pourrait guérir en huit jours. Il y a dans la ville un assez bon nombre de maisons particulières, habitées par des laïques qui ont femmes et enfants. Mais c'est l'exception; les communautés sont la règle. Mariez-vous, et vous ferez bien; ne vous mariez pas, et vous ferez mieux. Les couvents sont le fond de ce chef-lieu. Ils ont entre leurs mains l'industrie, la science, et tout ce qui rapporte un peu d'argent. En vous quittant, aujourd'hui, j'irai prendre mesure de chemises chez les sœurs de la Providence; après quoi, je veux chercher une consultation et quelques remèdes chez les sœurs Blanches qui cumulent la médecine et la pharmacie, malgré la loi.

Dans presque tous les départements, y compris la Seine, l'éducation a creusé un abîme entre les femmes et les maris. L'éducation du Sacré-Cœur ressemble si peu à celle des colléges! En Bretagne, l'abîme des contradictions conjugales est plus large et plus profond que l'Océan Atlantique. Nous avons fait visite à un jeune homme intelligent, instruit, brave jusqu'à la folie, chasseur déterminé, écuyer de première force, et aussi solide à table qu'à cheval : il a fait campagne en Afrique et en Italie. Après un déjeuner homérique, il nous montra sa maison, belle, confortable et riche : un salon tout tendu de brocatelle mauve, sur une plage solitaire où le vent décorne les bœufs. Au premier étage, dans le cabinet de monsieur, les revues et les journaux de Paris, sans en excepter la *Vie Parisienne*. Et madame? Cette jeune femme si gracieuse, si noble, si hospitalière, qui nous a si cordialement reçus à notre dernière visite? — En retraite, messieurs, dans un couvent de Quimper!

L'entrepreneur qui ferait la sottise de bâtir un théâtre à Quimper serait excommunié dans la semaine et ruiné dans l'année. Une famille bretonne aurait peur de se damner en écoutant un vaudeville de Scribe entre quatre murs. Mais une troupe ambulante a planté ses tréteaux sur la promenade; elle joue Scribe, Bayard et autres corrupteurs de même farine. L'Eglise, qui règne ici, a déclaré ce divertissement honnête et sans danger : on y court. Les pauvres comédiens ne se sont jamais vus à pareille fête; une cargaison de vaudevilles introduite par contrebande dans une ville affamée. On donnait la semaine dernière un ouvrage inédit, écrit par le directeur du télégraphe et un officier de la garnison. Ni pour or ni pour argent, nous n'avons pu trouver place

au parterre. Pourquoi la comédie est-elle moins impie entre les toiles qu'entre les murs? Je suppose que les constructions foraines, étant plus légères et mieux aérées, évaporent mieux l'esprit malin.

Presque toutes les mamans de Quimper interdisent à leurs filles la valse, la polka et généralement toutes les *danses tournantes*. Mais le diable, qui ne veut rien perdre, a remplacé la dernière figure de quadrille par un galop tumultueux qui met les vierges en fricassée.

Lorsque les campagnards de cette province ne vivent pas dans l'intimité de leurs cochons, ils se donnent au moins le plaisir de dormir tous dans la même chambre, quelquefois dans le même lit. Dans l'intérêt de la morale on a supprimé les « tours ». Le bon exemple y a gagné, mais pas autant que la Cour d'assises. L'infanticide a repris faveur dans ces vertes campagnes. La belle chose que l'ignorance pour mener les gens à la vertu!

On me montrait hier, sur la route de Concarneau, une petite ferme où un paysan sans instruction fit étrangler sa femme enceinte par une mendiante également illettrée : coût, 30 fr. La mendiante, à qui l'on avait eu soin de ne point apprendre à lire, déploya cependant la plus remarquable dextérité. Une pression de quelques secondes sur l'artère carotide, et la victime était morte : un praticien n'eût pas fait mieux. Cette poétique sorcière fut dénoncée par sa fille, une enfant de quatre ans qu'elle battait. Il y aurait de l'injustice à rejeter sur Voltaire la responsabilité de tels crimes. La nature nous fait tous ignorants et féroces comme ces Bretons-là. Voltaire et ses pareils nous rendent un peu meilleurs, lorsqu'on veut bien les laisser faire.

Je suis un peu tracassier par habitude ou par tempérament. Toutes les fois que je rencontre un bout de terre inculte ou un homme qui ne sait pas lire, ou même une procession de jeunes filles chrétiennes qui exhale au grand air une odeur de ménagerie, je demande pourquoi et combien de temps les choses vont encore rester ainsi, et s'il n'y aurait pas moyen d'y remédier tout de suite? Ce travers de naissance ou d'éducation ne me rend pas précisément agréable en voyage; mais qu'y faire?

Le joli manoir de B... est presque à une demi-lieue de l'église du bourg : cependant nous sentons la sortie de la messe, pour peu que le vent porte de notre côté. Sur les routes, par un temps sec, on devine de loin l'arrivée d'une caravane; un aveugle, à cent pas, ne confondra jamais les femmes avec les hommes; elles ont un fumet beaucoup plus prononcé. Regardez-les de près; leurs coiffes sont bien blanches, leurs mains lavées, leurs figures nettes. Alors, pourquoi...?

Pourquoi? Vous en parlez bien à votre aise. Ah! monsieur! les principes! Voltaire, ce mécréant, n'a pas craint d'ériger la propreté en vertu. Mais l'action appelle la réaction; c'est dans l'ordre.

Toutes les fois qu'un homme de bonne volonté court aux informations dans un pays inculte, pauvre et malsain, il est à peu près sûr de se prendre les jambes à mille cercles vicieux. Pourquoi ce canton est-il inculte? Parce qu'il est malsain. Pourquoi malsain? Parce qu'il est inculte. L'oisiveté des habitants s'explique par leur misère, qui s'explique à son tour par leur oisiveté. Pour transformer cette lande en prairie, il faudrait du fumier; pour avoir du fumier, il faudrait du bétail; pour nourrir le bétail, il faudrait que d'abord la lande fût prairie. Les engrais naturels se perdent dans les chemins, dans les champs, sous le soleil et sous la pluie. Pour les mettre à profit, il faudrait des étables, des fosses à purin, des appareils coûteux. Ni le fermier ni le propriétaire ne peuvent faire les premiers fonds parce qu'ils n'ont de capitaux ni l'un ni l'autre. Et pourquoi n'ont-ils pas de capitaux? Parce que la terre sans engrais ne rend presque rien.

Sur toutes les misères du pays plane, comme un abri protecteur, la sainte et respectable ignorance. N'y touchez pas! L'ignorance a des surveillants, des conservateurs patentés qui vous donneraient sur les doigts.

Je connais à Quimper un petit nombre d'hommes éclairés, distingués, libre de toute oppression cérébrale; par exemple, le cousin Eugène. C'est un garçon de quarante-cinq ans, né dans une des plus vieilles et des meilleures familles, instruit à Sainte-Barbe et à l'École forestière de Nancy. Il a servi l'État avec plus d'honneur que de profit, puis il a fait une réflexion fort sensée en jugeant qu'il ferait mieux d'aménager ses propres forêts que d'inspecter éternellement les vôtres et les miennes. C'est un homme de progrès dans toute la force du terme; ni téméraire, ni brouillon, ni trop pressé de réussir. Aussi réussit-il à doubler sa fortune en guérissant la misère autour de lui. Il tient un bel état de maison, son hospitalité est d'une élégance parisienne et d'une abondance provinciale; il reçoit les journaux et les bons livres qui paraissent; il les prête volontiers à qui sait lire. Vous supposez probablement qu'un tel homme est béni. Allons donc! Sauf dix ou douze amis qui lui rendent justice, toutes les bonnes âmes le regardent de travers. C'est un perturbateur de la vielle harmonie bretonne, un destructeur de la misère et de l'ignorance publique!

—

Restons-en là pour aujourd'hui, mon ami; pour peu que tout ceci vous ait intéressé, j'y reviendrai dans une prochaine lettre.

Edmond About.

MADEMOISELLE SAULE-PLEUREUR

Je n'aurais pas donné ses fautes d'orthographe
Pour les plus beaux feuillets de nos meilleurs romans;
L'an passé je devins un de ses quatre amants,
Je veux être aujourd'hui son historiographe.

Elle était fort jolie : un galant photographe
L'a gravée au soleil avec ses airs charmants;
Mais qui peindra son corps en ses serpentements!
Je serais éloquent si j'étais géographe!

Elle mourut hier, après avoir dansé,
En me disant : — Mon cher, c'est donc déjà passé!
Je meurs sans rien savoir, je meurs comme une bête.

— Tu sais l'amour, lui dis-je, en lui baisant la tête;
Tu sais tout : l'herbe folle a sa fleur et son miel,
Tu peux quitter la terre et te risquer au ciel!

Lord Pilgrim.

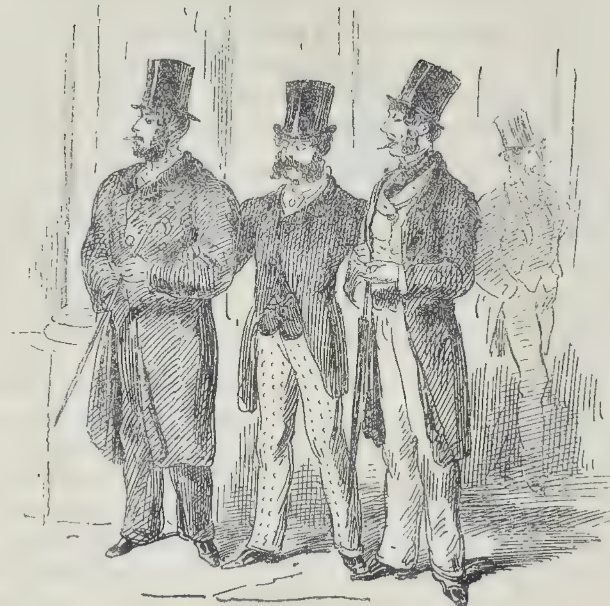


CES MESSIEURS



VIEUX GARÇONS.

Qui ne demanderaient pourtant pas mieux que de se marier, pourvu que la future fut jeune, jolie, bien faite, distinguée, spirituelle et riche, sans beau-père, ni belle-mère, ni cousin, ni tante, ni amie de pension, — et des espérances.



APRÈS UN BON DINER.

A la recherche de trois cœurs qui les comprennent pour finir la soirée. (*Prix modérés. — Egards.*)



UN LACHEUR.

— Louis, servez-moi ici, et si la petite dame du nº 10, de l'autre soir, vient encore me demander, vous lui direz que mon oncle est mort pour cinq ou six jours à la campagne, et qu'il m'a fallu l'accompagner,



QUATRE PETITS PORTE-CIGARES.

« Ces jeunes gens sont des tisons
« Qui ne brûlent pas, mais qui fument. »

OBSERVATIONS

Il faut cultiver longtemps l'amitié et cueillir l'amour bien vite.

Les grands mots sont les échasses dès petits esprits.

Du jour où nous découvrons que nous valons peu de chose, nous concluons bien vite que les autres ne valent rien : et la proportion est encore gardée.

Il est vrai que le bonheur rend confiant, mais c'est qu'aussi il nous donne si bonne opinion de nous-mêmes.

Les exigences d'une femme révèlent ses états de service.

Qui s'estimerait à sa juste valeur, se trouverait rarement plus malheureux qu'il ne mérite.

On était né avec des qualités utiles aux autres ; l'on se corrige avec l'âge, et l'on meurt n'ayant plus que les qualités utiles à soi.

J'ai rencontré des femmes fidèles, encore n'étaient-elles pas sans quelque espoir.

La plus grande partie du temps que nous trouvons trop court, se passe à projeter ce que nous en ferons.

Les femmes en amour, comme les hommes en politique, se vengent de l'achat de leur honneur par la trahison.

La solitude est le royaume de l'orgueil.

On ne cache pas son âge, on montre ses prétentions.

ALFRED B.



LA SAINTE-CATHERINE A LA PENSION

(25 *Novembre*.)

Une heureuse indiscrétion a fait tomber entre nos mains une lettre curieuse adressée par une élève d'un pensionnat de Paris à une ancienne compagne mariée. Nous la publions *in extenso*. On excusera les longueurs.

« Ma chère Berthe,

» Pardonne-moi de n'avoir pas répondu plus tôt à ta bonne lettre. Tu m'as fait promettre de te raconter en détail notre *Sainte-Catherine* de cette année, et je remplis ma promesse. Il y a eu de grands changements à la pension depuis ton départ, et maintenant que tu es mariée et mère d'un beau gros bébé, tu n'y serais plus guère en pays de connaissance, surtout depuis que la maison a changé de directrice.

» Comme de ton temps, on a joué la comédie à l'occasion de cette solennité. Depuis le mois d'octobre, nous sommes allées régulièrement dans le petit parloir pour entendre lire les pièces choisies. La nouvelle directrice, Mme Pinçon, ne s'occupe de rien au monde. Tout repose sur deux sous-directrices, l'une pour la maison, l'autre pour les études; huit sous-maîtresses et huit professeurs auxquels elle n'a jamais adressé directement la parole.

» Elle passe sa vie à se croire morte dans sa chaise longue. L'été, elle va aux bains de mer avec son mari et ses affreux petits moricauds. Elle a le nez pointu, les lèvres pincées, et un regard perçant qui vous traverse comme un clou. Elle a une façon de dire : « *Des demoiselles comme il faut ne font pas ceci ou cela*, » qui me déconcerte, et elle croit avoir un grand genre parce qu'elle parle du nez. Malgré ses quarante ans sonnés à toutes les horloges, elle met ses petits cheveux follets de la nuque en papillotes de papier à lettre vergé bleu, et le professeur de physique a dit à quelqu'un qu'elle portait sur ses bonnets du matin toutes les couleurs du spectre solaire. Cette année, à la première communion, elle avait au déjeuner un bonnet à rubans blancs et de la dentelle à ses volants. Outre ces qualités, elle a la manie des embellissements, et la pension a toujours l'air d'être à moitié construite ou à moitié démolie. Il y a maintenant dans l'antichambre des classes une fontaine en marbre et deux timbales argentées pour boire après le goûter.

» Mlle Boulotte est la sous-directrice chargée de l'organisation de la fête. C'est une boule qui n'est heureuse qu'au milieu de la bataille, et je me demande encore comment une si énorme personne peut tant se plaire à rouler. Il faut la voir sans cage et parée comme une châsse. Elle marche en se dodelinant à droite et à gauche; avec sa figure de casse-noisette à trois mentons, c'est un prodige d'activité, toujours la première levée et couchée la dernière. Elle se croit jolie et fait la charmante avec les parents qui se laissent prendre à ses airs doucereux. Son emploi ordinaire est de commander les tonneaux de confitures, de compter avec les fournisseurs et de payer les professeurs. C'est elle qui va voir M. le curé pour obtenir qu'on fasse les Pâques dans l'intérieur de la maison, et qui vient en *catimini* le matin pour nous surveiller au *lavabo*. Elle me déteste.

—

» Le choix des pièces qu'on devait jouer a été une grande affaire pour trouver des sujets convenables. Enfin on a fini, après bien des pourparlers, par s'arrêter au programme suivant, que le père d'une élève a fait gracieusement imprimer :

THÉATRE DE N........

REPRÉSENTATION DU 24 NOVEMBRE.

Le spectacle commencera à 7 heures.

Première représentation de

LES VINGT SOUS DE PÉRINETTE

Périnette, JEANNE. — Geneviève, MARY. — Urbain, LISKA. — Juésille, ARIA.

—

Première représentation de

HISTOIRE D'UN SOU

Malaquez, MARY. — Fernande, FANNY. — Eginhard, LISKA. — Juésille, STÉPHANIE.

—

Première représentation de

L'AUBERGE OU LES BRIGANDS SANS LE SAVOIR

Bertrand, MARY. — Babet, MARIE. — Bastien, CÉLINA. — Florval, LISKA. — M. de Scudéry, ARIA. — Mademoiselle de Scudéry, BLANCHE.

—

PANTOMIME

Père, MIDGEY. — Mère, MARIE. — Jeune homme, MARY. — Jeune fille, LISKA. — Jeune homme sentimental, FANNY. — Matamore, MARIE-ADÈLE. — Sorcière, BLANCHE. — Jeunes bergères : ARIA, LAURÉNA, SOPHIE, JEANNE, MARICIA, CÉLINA, STÉPHANIE, JESSICA.

—

LE PIANO SERA TENU PAR Mlle MATICA.

Les rafraîchissements seront passés par Mlle JESSICA.

» Il a fallu nous distribuer les brochures imprimées de toutes ces pièces pour la lecture et l'étude des rôles, mais la chère Boulotte a pâli bien des soirées pour biffer des mots, rogner des scènes et supprimer de nombreux passages. Pour te donner une faible idée des changements, les mots : « *Il m'a embrassée,* » ont été remplacés par : « *Il m'a fait une gentillesse.* » Dans le rôle d'Antonia, il y avait un juron : *Sapristi* On lui a défendu de le dire. Elle l'a passé aux répétitions; mais, le jour de la représentation, elle l'a lancé avec un aplomb magnifique.

» Tu n'as pas connu Antonia, c'est le boute-en-train de toute la pension. Elle est folle en apparence, mais, au fond, elle sait très bien ce qu'elle fait. On la croit brouillon, fantasque et extravagante; moi, je crois tout simplement qu'elle manque de franchise. Elle parle de tout à tort et à travers, à tel point que son bavardage passe pour de l'esprit Son intelligence est ordinaire; elle n'est pas belle, elle a une vilaine main, et, malgré ces défauts, on la trouve séduisante. Elle a un pied de créole et de la tournure. Ajoute à cela une coquetterie

QUELQUES DESSINS SUR LES MURS DE L'HOTEL DES HARICOTS

(Cette page est extraite du curieux volume que Dentu édite en ce moment. Rien de plus humoristique et pourtant de plus exact que ces dessins si bien copiés par Edmond Morin et si bien commentés par le texte d'Albert de Lassalle.)



Le Pont du Torrent ou le Torrent du Pont.



Un oison en cage.



LA FOLIE.

Ah! si la sagesse avait seulement cette mine-là!



Grotesques.



Hirondelle gentille,
Voltigeant à la grille,
Du cachot noir.
Vole, vole, sans crainte,
Autour de cette enceinte,
J'aime à te voir.



Une asperge.



Beau grenadier, que tu m'affliges



MODES DU JOUR.



Un ami de Théophile Gautier.

CHOSES DU JOUR



LA COIFFURE EN CORNES DE BÉLIER

Les femmes portaient déjà les culottes, elles veulent bien se charger de porter le reste. Quel repos d'esprit pour leurs maris!!



AIR CONNU :

As-tuvu ma casquette,
Ma casquette?



Cette habitude d'avoir la main au gousset quand on parle à une femme comme il faut, ne révèle-t-elle pas un pli pris dans un autre monde? Après cela les billets de loterie l'excusent peut-être.



PAR TROP DE POCHES.—Avec ce paletot, le chasseur, emblème de la destruction, rappelle trop cette statue antique emblème de la fécondité.



ROLAND, FURIEUX DE SE VOIR MASSACRER A L'OPÉRA COMME A RONCEVAUX.

— *M. Mermet*, inquiet. — Mais je vous assure qu'entre vous et mon opéra il n'y a rien de commun!

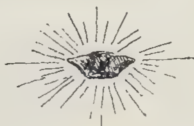
— *Roland*. — Si fait, tout est commun, paroles et musique!!!

—

On sait, du reste, que le jeune compositeur, qu'on croyait d'abord devoir être décoré d'emblée, recevra simplement la médaille militaire.



— Qu'est-ce que la femme de nos jours?
— Un homme au petit pied.





MODES. — LE PETIT TRICORNE-LAMPION.

Et ces dames de s'écrier sur tous les tons :

Des lampions!
Des lampions!
Des lampions!



MODES. — *La coiffure en bélier.*

Dieu! ma chère belle, que cette coiffure vous sied bien : elle semble avoir été faite pour vous!



MODES.

A Paris, on porte sur ce petit chapeau les couleurs de sa belle; en province, ce sont les faveurs de sa belle.



On dirait un théâtre ambulant. Beaucoup d'amateurs de spectacle sont tentés de demander : la toile!



MODES.

— Clarisse. — Voilà ce que je trouve, au lieu de ma canne!

— Dame! madame, les dames prennent les modes des tambours majors; ils peuvent bien confondre, ces militaires!

enragée, et tu auras son portrait. Nous ne pouvons pas nous sentir.

» Une fois le programme arrêté, il a fallu distribuer les rôles. Je te passe les détails de ces autres comédies, dont tu as pu juger. Nous voulions toutes avoir des rôles de femme, et personne ne voulait de rôles d'homme. Enfin tout a fini par s'arranger, mais pas à la satisfaction générale.

» Vers la fin d'octobre, les répétitions ont commencé. J'ai été un soir exclue pour avoir jeté ma brochure au nez d'Antonia, et, une autre fois, j'ai gagné un *mal de tenue* pour avoir enjambé la balustrade de la galerie. Il fallait voir comme nous étions fières de remonter au dortoir toutes seules, passé dix heures et sans sous-maîtresses, comme des grandes filles raisonnables.

» La jolie Bianca, aux yeux vagues, qui est toute seule dans sa division perfectionnée (ce qui lui permet d'avoir tous les prix uniques), jouait Périnette. Angèle jouait Geneviève. Antonia faisait frémir Boulotte aux répétitions par la façon dont elle rendait le jeune matelot. Elle a tenu ce qu'elle promettait, et au-delà... mais je te parle de la représentation quand nous en sommes encore bien loin.

» On aurait bien voulu donner un rôle à Jessica, l'enfant gâté de la pension; mais, avec son caractère fantasque, elle aurait fait cent sottises, et on a été forcé de lui donner un costume de page pour passer les rafraîchissements. Je vais te la présenter avec la même cérémonie que les autres pour te satisfaire.

» Jessica est un caractère impénétrable. On ne pourrait pas dire si c'est une enfant ou une jeune fille. On dit qu'elle a dix-sept ans, et elle en paraît à peine douze. Elle a des rages et des colères de bébé mal élevé. Elle veut qu'on l'habille en robes courtes. Elle a une tête adorable, et sa chevelure noire serait admirable si on ne l'avait pas coupée comme celle d'un garçon. Ses yeux ne sont pas très grands, mais le mot *yeux de velours* rend bien leur douceur. Elle a une toute petite bouche, un nez fin et droit; sa peau est blanche et rose, et pourtant, à bien la regarder, elle manque de fraîcheur, et on distingue déjà comme des petites rides imperceptibles au front et aux coins de la bouche. Elle est de Port-au-Prince, et il y a cinq ans qu'elle est en France. Je crois que ce long séjour dans un climat si différent de celui de son pays a arrêté subitement sa croissance et son développement.

« Je reviens à nos répétitions. En tout nous étions dix-sept acteurs et actrices. On nous a donné la permission de nous enfermer dans la salle des cours pendant la récréation pour apprendre nos rôles. Tu juges si toutes les autres viennent coller leurs têtes aux vitres pour tâcher de voir ce que nous faisons et surprendre quelque chose du grand secret. Au risque de t'étonner beaucoup, c'est une justice à nous rendre que de dire qu'il a été bien gardé. Tous les soirs, et quelquefois dans la journée, nous répétons avec Boulotte, et je t'assure qu'il y a des têtes bien dures. Alexandra surtout la désole, malgré toute son intelligence, à cause de sa voix caverneuse. Il paraît que toutes les Moldaves ont cette voix-là, C'est la meilleure fille que je connaisse, et je ne lui connais qu'un défaut : Depuis qu'on l'a conduite aux Italiens, elle ne rêve *de Mario;* elle est folle de musique.

—

» Vers le 15 novembre, le grand jour approchait, et Boulotte nous avait dit de nous préparer pour aller chez Babin essayer des costumes. Il n'y eut ni cesse ni arrêt jusqu'à ce que nos mères ou amies nous eussent apporté des châles. Le rêve des élèves était de s'habiller le plus excentriquement possible et de ressembler aux lorettes. Aussi nous avons posé nos chapeaux en tapageurs et mis des robes traînantes, sans cage. C'est dans cet équipage que, le soir venu, nous nous sommes empilées quatre par quatre, avec une sous-maîtresse pardessus le marché, dans les plus grands fiacres qu'on avait pu trouver. Il y avait quatre voitures, et il fallait voir l'étonnement des gens qui passaient à neuf heures du soir rue Richelieu, en voyant sortir de ces grandes boîtes vingt personnes s'engouffrant deux par deux sous la porte cochère.

» Nous sommes restées plus de deux heures chez Babin à essayer trente ou quarante costumes, et ce n'était pas trop. On a recommencé à se disputer de plus belle. On les avait préparés d'avance, mais comme après les trois pièces il y avait une pantomime, les huit costumes des huit bergères étaient de couleurs différentes. Il fallait se résigner à les choisir selon les tailles, de sorte que Suzanne, qui est blonde, avait une jupe jaune, et qu'Isabelle, qui est brune comme une olive, avait un corsage bleu de Chine.

» J'avais à essayer mon costume de notaire dans *Périnette* et celui de Scudéry dans l'*Auberge*. Scudéry allait très-bien, mais quand il s'est agi de passer la culotte de tabellion, l'habilleuse dit qu'elle n'entrerait pas, ou plutôt que je n'entrerais pas. Comme le costume masculin moderne est interdit à la pension, cette année comme les autres, on devait jouer *Périnette* en Louis XV, l'*Histoire d'un sou* en justaucorps espagnol, et l'*Auberge* aussi en Louis XV, n'ayant pu trouver ce qu'il nous fallait en Louis XIV. Nous avions eu beau venir le soir et passer dans une chambre écartée, les commis nous avaient vus passer, et Dieu sait s'ils ont dû rire.

» En sortant de chez Babin, nous sommes allées pour essayer des perruques à vingt pas plus loin, dans la rue. On avait congédié les fiacres et la boutique du coiffeur était déjà fermée. Ce contre-temps contraria toute la troupe, car c'est un plaisir assez rare que de se promener à pied dans les rues à onze heures du soir.

« Il était onze heures et demie. Le thé nous attendait chez les parents d'une élève qui demeuraient près de là. Le thé était bon et amicalement offert. A une heure moins un quart du matin, sans les sous-maîtresses, personne n'aurait songé à la retraite. On parvint à se procurer des voitures qui prirent le chemin de la pension. Il faisait un épais brouillard. Je ne sais si c'est lui qui avait obscurci la vue d'un des cochers, mais une des voitures se sépara des autres et entra sous la voûte de la maison Veulin, dans les Champs-Élysées. Boulotte, qui dirigeait l'expédition, s'en aperçut et se mit à pousser des cris de paon, en gesticulant, le corps à moitié passé par la portière. Qu'aurait-elle dit en rentrant avec quatre élèves de moins? Heureusement, elle en a été quitte pour la peur, on nous deposa à la porte de la pension au grand complet, et la bande joyeuse monta au dortoir, sans se donner la peine d'étouffer ses éclats de rire.

—

» Le lendemain on apporta les costumes; on les essaya, on les changea et tout finit par s'arranger. Les accessoires étaient prêts, et, le soir, il y eut une espèce de répétition générale dans la salle de *Callisthémie*. C'est là que la culotte du tabellion, qui n'avait pas été suffisamment revue, corrigée et augmentée, trahit sa propriétaire lorsque, dans *Périnette*, la scène exige qu'elle se laisse choir dans un carton à chapeau.

» Quand les élèves montèrent au dortoir, il fallut interrompre la répétition au beau milieu pour entrer au parloir et les laisser passer; j'avais mon magnifique costume de l'*Auberge*, en velours nacarat et en satin cerise. Les élèves pouvaient nous voir en montant les escaliers et j'avais eu le soin de m'envelopper dans un grand manteau de mousquetaire. Les bleues arrivaient et je tenais précisément mon tricorne sous le bras lorsque une voix cria d'en bas : *Tiens! Fanny qui est en homme. On voit ses jambes.*

» Le grand jour approchait. Le *père V*....., le professeur de danse, venait nous aider à répéter la pantomime, bien qu'il ne doive pas voir les résultats de ses leçons, les élèves seules étant admises à la représentation. Nous avions des jupons noirs très-courts. J'ai appris l'histoire secrète de M. V...., et tu seras peut-être bien aise de la connaître. Il a dansé à l Opéra, et il y danserait probablement encore, sans un accident qui lui est arrivé. Il s'est cassé une jambe. On dit qu'il dansait bien et qu'il a eu du succès. Il est professeur de danse à la pension depuis une éternité, et bien qu'on soit très collet-monté, on ne lui a pas retiré le privilége de nous appeler « *mes petites chattes.* » C'est une vieille habitude qu'il a gardée de l'Opéra. On prétend qu'il a au moins 70 ans, mais il n'a pas beaucoup l'air d'un vieillard. Il est pimpant, aimable, toujours gracieux et souriant, grand, se tenant droit comme un jeune homme. Je crois qu'il a un corset. Sa tenue est toujours soignée et très-élégante. Il est peint comme une femme, et, à dix pas on ne lui donnerait pas plus de 45 ans. Il n'a pas dû être mal dans son temps. Il est couvert de bijoux des pieds à la tête, bagues, épingle de cravate, chaîne d'or et un paquet de breloques au milieu desquelles une topaze fort belle. Il n'appelle jamais ses élèves : *mademoiselle*; le prénom tout court : Fanny, ou bien : Fanny, ma petite chatte. En somme, c'est un drôle de professeur; mais il est bon homme et on lui passe tout.

» La veille de la première représentation, il y a eu répétition générale dans le salon du haut. Cette folle d'Antonia est un vrai démon. Elle joue dans tout. Après les trois pièces, elle joue encore la mariée dans la pantomime qui n'a pas de nom et que nous appellerons : *le ballet des petites chattes.* Comme elle craignait de défraîchir sa robe de mousseline elle a répété la mariée en costume de mousquetaire. Il faut voir le berger lui prendre la taille, c'est à mourir de rire. La répétition commençait à aller tout de travers, quand tout à coup la mariée, cessant de friser sa moustache postiche et de caresser la poignée de nacre de son épée, s'approcha des bergères et leur distribua au hasard des baisers sur les épaules. Boulotte s'élança mais trop tard Tu peux penser le tumulte qui suivit. Le costume de mousquetaire lui va très-bien (pas à Boulotte, à Antonia).

—

» Le grand jour est enfin arrivé. Nous avons mal dormi, et les conversations ont été bon train au dortoir. Dès le matin, nous étions en récréation. Quand l'heure est venue de nous habiller, on nous a fait entrer dans la salle des pianos qui est divisée, comme tu t'en souviens, en dix-huit à vingt compartiments. On avait mis des rideaux aux fenêtres qui donnent sur la galerie, et nous n'avions pas à craindre les indiscrétions des bleues. Les costumes étaient étalés sur ces chers pianos carrés, qui font une si belle musique quand ils vont tous ensemble, chacun avec son air. Comme la Sainte-Catherine est le seul jour où la contrebande des bonbons et des gâteaux soit permise, nous en avions bourré nos poches. D'ailleurs personne n'avait dîné, et on ne s'était guère mis à table que par habitude et pour la forme. Maman m'avait apporté, pour ma part six jupons courts et raides comme du carton, sans compter les rubans, les gants et toutes sorte de colifichets indispensables.

« Une seule chose nous manquait, et, pour des actrices, c'était la plus importante. On nous avait défendu les pots de blanc et de rouge. Heureusement, *celles du dessin* avaient fait des provisions de pastels assortis et de sauce, et nous avons pu, tant bien que mal, nous arquer les sourcils, allonger les yeux, mettre du rose sur les joues, et nous dessiner des belles veines bleues. Comme le taffetas d'Angleterre n'est pas prohibé, nous en avons fait des mouches. Voilà.

« Pendant que nous étions en train de tromper ainsi la confiance des sous-maîtresses, on ouvrait la communication des pianos pour former un couloir de circulation jusqu'aux coulisses, par la classe bleue et la salle à manger. Le théâtre était dressé dans le salon des élèves, au rez-de-chaussée, qui communique au réfectoire par une porte à deux battants, se repliant chacun comme des feuilles de paravent. L'estrade était dressée dans le réfectoire en gradins d'amphithéâtre. Au bas, étaient les sièges de madame la directrice et de ses nombreux enfants. Derrière, les *aurore*, heureuses de penser qu'elles se coucheraient bien plus tard qu'à l'ordinaire, puis, en remontant, les *vertes*, les *vertes-liserées*, les *bleu-uni*, les *bleu-liseré* et enfin les *rouge-bleu*, le tout comme un parterre de fleurs émaillé de sous-maîtresses et de maîtresses de piano. Aucun professeur n'avait été admis, pas même le père V..., de l'académie impériale de danse. Il le méritait pourtant bien. Boulotte soufflait, et le mari de madame Pinçon, personnage muet, avait l'importante mission de veiller à la rampe (une vraie rampe), de changer les décors : *la forêt, le salon, la place publique*, et enfin de lever et baisser la toile qui se roule et se déroule comme un rideau de théâtre. Il paraissait avoir sommeil, et s'impatientait quand les entr'actes étaient trop longs, à cause des changements de toilette.

« Les spectatrices étaient en uniforme de tous les jours : robe noire traînante, tablier noir, décolleté, à larges manches, ceinture selon la classe, pas de cage. M.... y était venue, ainsi que Cornélie, la *mère des craques*, comme on l'appelait amicalement. S.... 43 y était aussi, selon le droit des élèves sorties dans l'année, et qui n'ont pas encore eu le temps de devenir mondaines, comme toi. Cornélie a offert un magnifique croque-en-bouche et S 43 des glaces.

« La première pièce, *Périnette*, a marché sur des roulettes. Antonia a eu un succès fou. J'avoue que l'émotion me rendait toute rose. J'ai fait rire le public avec mon grand mouchoir à carreaux, de la dimension d'une serviette, ma tabatière, mes bésicles et ma perruque grise ; mais où j'ai produit une grande sensation, c'est quand je me suis assise sur le chapeau, cette fois il n'y eut aucun accident fâcheux.

« Le sujet de la pièce est l'innocence récompensée et la méchanceté punie. Urbain aime Geneviève, qui le fait partir très-loin pour lui rapporter une fortune. Urbain revient riche; mais, pour l'éprouver, il lui dit qu'il a fait naufrage et qu'il a tout perdu. Elle le repousse et il épouse alors Périnette qui l'aimait sournoisement.

« L'*Histoire d'un sou* est celle d'un sou qu'une dame prête à un monsieur qui le lui rapporte et l'épouse. C'est encore Antonia qui a eu tous les honneurs de la salle.

« Dans l'*Auberge ou les brigands sans le savoir*, Monsieur et mademoiselle de Scudéry, qui se lisent leurs romans, sont pris pour des brigands. Leur neveu, Florval, est dans l'auberge; il doit de l'argent à l'hôtelier, et il exploite la situation. C'est là qu'Antonia brillait dans tout l'éclat de son costume de mousquetaire.

« Je ne te ferai pas l'histoire de la *pantomime*, c'est-à dire *le ballet des petites chattes* Jessica en satin cerise, était ravissante. Elle avait quitté son costume bleu et blanc de page, avec lequel elle passait les rafraîchissements et les sucres d'orge. Toutes les bergères étaient poudrées. L.... était très-jolie en bleu de ciel, et on a dit que je ne faisais pas mal en rose tendre, avec un pouf de fleurs.

« A onze heures et demie la représentation était terminée. Les petites furent envoyées au dortoir, et le grand bal commença. Nous avions gardé nos costumes du ballet, et c'était à qui danserait avec nous. Le bal était très-animé, et nous allions plus vite que le piano, à défaut de violon. On avait cent glaces à dévorer, plus un second croque-en-bouche, offert par L... la fée bleu-de-ciel, sans compter les pyramides de gâteaux et autres friandises. Enfin, comme il faut bien que tout finisse, même quand on s'amuse, nous avons regagné nos lits tout froids vers deux heures du matin. Par exemple, nous avons bien dormi. Le lendemain, personne ne pouvait plus retrouver ses affaires.

« Tu vois que je n'ai pas été paresseuse, comme tu le croyais, ma chère Berthe, et que je t'ai écrit une lettre qui peut compter pour deux ; si on s'amusait toujours autant, on aurait moins de chagrin à coiffer Sainte-Catherine.

« Ton amie bien affectionnée,

« Jennie. »

UNE VERTU SINGULIÈRE

NOUVELLE

(*Suite et fin.*)

Les quelques jours qui me séparaient de la France ont été les plus désagréables de ma vie. J'arrivai à Paris encore assez fort, et me couchai dans une disposition énergique et dédaigneuse ; mais, le lendemain matin, il me fut impossible de me relever.

Après avoir gardé un mois le lit, je me promenais un jour sur le boulevard à petits pas, quand je me trouvai en face de mon ami le maître-clerc, qui me regardait en souriant d'un air mystérieux.

— Eh bien! me dit-il, on va donc se marier ?

— Pas que je sache.

— Incorrigible! tu n'as pas consenti. Enfin on a voulu te marier.

— Personne au monde.

— A quoi bon faire le discret, puisque c'est moi qui ai fourni les renseignements à la famille par l'intermédiaire d'une tierce personne qui voulait te marier. Je connais mon Édouard, renseignements excellents. Bois de l'oncle, ferme de la tante, rente de la mère, le tout faisant revenu de 17,233 francs dont le capital n'a pas été déplacé depuis la majorité du jeune homme.

— Mais quel est le nom de cette personne qui voulait me marier?

— Homme cousu de mystères. C'est madame d'Arnheim; tiens j'ai sur moi, je crois, la lettre que ma cliente m'écrivait à ce sujet, et il lut :

« Monsieur, je crois pouvoir abuser de ce que vous avez en vos mains, dans ce moment, les plus graves intérêts de ma vie, pour vous prier de chercher des renseignemens sur un jeune homme que je vois ici et qu'on voudrait marier, voici son nom, etc. » Elle croyait me parler d'un inconnu, elle me parlait de mon plus vieil ami.

— Tu le lui as dit?

— Tu me prends donc pour un sot? Belle malice de fournir des renseignements exacts sur une personne qu'on connait.

— Les plus graves intérêts de sa vie, quels intérêts?

— Tu sais bien que le notaire Ciboulard a tout emporté.

— Je l'ignorais.

— Cela a fait pourtant assez de bruit. Il s'agissait pour madame d'Arnheim de savoir si nous pourrions gratter les restes, et lui retrouver sa pension alimentaire. Tiens! il y a aujourd'hui quarante-cinq jours juste que, après plusieurs lettres où je lui disais qu'il n'y aurait rien, elle a dû en recevoir une où je lui annonçais qu'elle avait cause gagnée. Comment! tu la voyais intimement à Sorrente et elle ne t'a jamais parlé de ses soucis?

— Quarante-cinq jours juste, o clerc sublime, tu en es sûr ?

— C'est mon état.

— Alors! sois attentif, écoute mes rapports avec madame d'Arnheim, compulse les dates, toi ou personne peut me donner le mot de cette femme.

Quand j'eus fini ma triste histoire et que nous eûmes constaté que le rendez-vous coïncidait avec le quarante-cinquième jour, mon ami s'écria :

— Tu l'as échappé belle! quel bonheur que le notaire Ciboulard n'ait pas tout emporté. Je te connais, avec tes délicatesses hors de propos, une fois engagé tu aurais entretenu cette... Comment dirai-je?

— Cette femme, dis-je vivement... cette femme jusqu'à la fin de ses jours...

— Ah! m'écriai-je, pourquoi le notaire Ciboulard n'a-t-il pas tout emporté?

— Hein!

— Ou mieux pourquoi ta diable de lettre n'a-t-elle pas eu deux heures de retard?

Mon ami se leva vivement et d'un geste majestueux :

— Va, va, goujon volontaire, va tendre de nouveau ton nez à l'hameçon. Va! il ne manque pas ici de pêcheuses à la ligne, et tu ne tarderas pas à retrouver une occasion pareille à celle que tu rejettes.

Il dit et s'éloigna vivement, puis se retournant :

— Si tu veux te marier, viens me voir, j'ai ton affaire.

Je n'ai pas encore été lui rendre visite.

Émile L...

Voir les numéros du 19 et 26 novembre.

NOUVELLES CARTES A JOUER

On vient d'inventer un nouveau jeu de cartes.

Les rois, les dames et les valets sont des rois de théâtre, des dames et de valets de théâtre, reproduits par la photographie dans les costumes de leurs rôles.

Les couleurs marchent dans l'ordre suivant :

	ROIS	DAMES	VALETS
TRÈFLES Comédie-Française.	Bressant,	Mlle Devoyod,	Coquelin,
CŒURS Opéra.	Gueymard,	Mme Gueymard,	Belval,
CARREAUX Opéra-Comique.	Montaubry,	Mlle Cico,	Ponchard,
PIQUES Théâtre-Lyrique.	Ismaël,	Mme C.-Demeur,	Girardot.

Mlle Devoyod remplit le rôle d'*Argine*. Mme Gueymard est *Judith*. Mlle Cico tient l'emploi de *Rachel* et Mme Charton-Demeur fait *Minerve*.

M. Bressant, en costume de Don Juan, correspond à *Alexandre*, dont il égale les conquêtes. M. Gueymard (*Charles* — un joli nom ?) est en costume d'Holopherne, pour faire pendant à Judith. Il a un bras artificiel, savamment caché par un tuyau de poêle articulé. M. Montaubry joue *César*. Quand à M. Ismaël, il paraît enchanté de représenter le pieux roi *David*.

En mêlant les cartes, on pourrait faire battre ces messieurs et ces dames d'une façon réjouissante.

L'écarté va devenir un jeu à la mode chez les cocottes. Elles retourneront Bressant — marquez-le.

Mais c'est au bézigue à trois jeux qu'on va bien s'amuser :

— Vingt à cœur.

— Le couple Gueymard.

— Soixante de ces dames de la rampe.

— Quarante de Montaubry et Cico à carreau.

— Charton-Demeur et Sainte-Foy. *Bibi.*

— J'ai trois monarques, chère belle, je n'attends plus que Bressant pour faire quatre-vingt de jolis garçons.

— Je l'ai, Bressant.

— Quelle veine.

— C'est Montaubry qui est d'atout.

— Ah! voilà Coquelin, deux cent cinquante.

Cette partie de bézigue, ainsi comprise, rajeunirait l'esprit français...

Quand aux petites dames qui se font des réussites, elles se tireront à l'avenir les cartes comme ceci :

1, 2, 3. — *Bressant*, un beau blond.

4, 5, 6. — *Cico*, à la brune.

7, 8, 9. — *Sainte-Foy*, un homme de la campagne.

10, 11, 12. — *Gueymard*, un brun, avec une armure, à une tombée de nuit.

13, 14, 15. — *Belval*, du fil à retordre.

16, 17, 18. — *Mme Gueymard*, que va-t-il arriver? Un duo.

19, 20, 21. — *Devoyod*, ça se gâte.

22, 23, 24. — *Coquelin*, le valet messager, une lettre à une blonde.

25, 26, 27. — De *M. Montaubry*, qui est contrarié par une mauvaise chance.

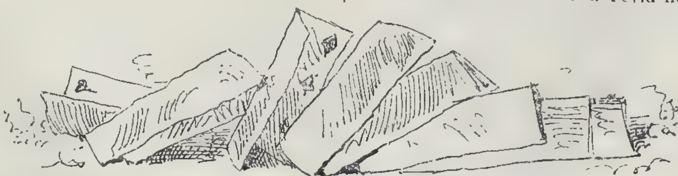
28, 29, 30. — *Mme Charton-Demeur*, répétition générale.

31, 32, 33. — *Ismaël*, qui n'est pas content, etc., etc., etc.

T.

PLUS DE CHEVEUX FAUX !

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi. Ces dames, furieuses que nous les accusions de porter des cheveux faux, et attribuant cette calomnie à la mode des touffes énormes, se décident à nous prouver que nous avons tort. Désormais elles laisseront leur chevelure à l'abandon, tout comme notre mère Eve, et il faudra bien se rendre à l'évidence. Malheureusement, si notre mère Eve pouvait commodément pratiquer cette coutume, je crains que nos élégantes n'aient point la même facilité... ou leurs robes en souffriront. Cependant, on pourrait arriver à supprimer la robe; cela ferait peut-être tomber d'autres accusations.



BIBLIOTHÈQUE DE L'HOMME DU MONDE

(Pastiches)

LA BIBLE DE L'HUMANITÉ, par Michelet.

« Prenez ma bible. » (Odry).

Les livres de M. Michelet ont le rare privilége de passionner le public. Celui qu'il nous présente aujourd'hui s'appelle : la ***Bible de l'humanité***. Si notre opinion modeste n'est pas longue, nous osons dire qu'elle sera sincère.

Ce livre est de l'ithos colorié, de l'ithos à enluminures, du pathos mystique. Çà et là quelques éclairs Ce qui domine est une sorte de jargon scientifique allié à la poésie, comme de l'huile et du vinaigre, battus longtemps à grands coups de fourchette, et qui donnent une sauce épaisse et trouble. Mais cette sauce ne fait pas passer le poisson, bien qu'il soit assaisonné à haute dose d'une sorte de libertinage pédantesque et d'hystérie philosophale. On ne sent ni la main froide de l'anatomiste, ni l'exaltation du poëte, ni le trait qui amène les savantes attaques de nerfs.

M. Michelet, comme les peintres, a eu trois manières: la première, la manière historique, le place aux premiers rangs; il aurait dû la suivre La deuxième a commencé à l'***Amour*** et, passant par la ***Régence***, arrive à la manière hystérique qui n'est pas la bonne

De la Bible proprement dite, il n'en est presque pas question. C'est plutôt une revue fantasmagorique de tous les peuples. Voici la définition de l'auteur :

« ***L'Humanité dépose incessamment son âme en une bible commune. Chaque grand peuple y écrit son verset. Hercule est un verset, Athènes est un verset.*** »

La ***Vie Parisienne*** aussi est un verset ???

Le livre se divise en deux grandes parts : ***Les peuples de la lumière***, c'est-à-dire les Orientaux, et ***les peuples de l'ombre, de la nuit et du clair-obscur***, les Occidentaux. Les peuples de la lumière forment la partie la plus obscure du livre. C'est, je crois, l'impression générale qu'il produira sur ses lecteurs. Ils se divisent en trois versets, dont le premier n'est pas très-clair, l'***Inde***; le second est assez incompréhensible, la ***Perse***; quant au troisième, la ***Grèce***, il est inexplicable. M. Michelet aurait pu prendre pour épigraphe la définition de Voltaire : «Lorsque celui qui parle commence à ne plus se comprendre et que ceux qui l'écoutent ne le comprennent plus du tout, là commence la métaphysique.

Ceci dit, revenons à nos pastiches et citons à peu près textuellement :

LES PEUPLES DE LA LUMIÈRE

1er VERSET. — L'INDE.

« L'Inde! L'art indien est multicolore et lumineux. Tout est étroit « dans l'Occident. — La Grèce est petite. L'Italie a la forme d'une « botte. J'étouffe. — La Judée est sèche. J'halète. La terre est ronde. « Je tourne. Je n'y vois « plus clair. Inde, re- « çois-moi donc, grand « poëme !..... Que j'y « plonge !..... C'est la « mer de lait !... »

« Là tout est grandiose. L'éléphant, par « le système de la domestication, apprend « à marcher sur l'échiquier sans renverser « les tours qu'il porte « sur son dos. L'Exposition de 1851 proclame l'Inde. Le chant « de l'aurore apparaît « en rhythme cadencé. « La femme est dame. « Elle coopère à l'hymne. Plongeons !..... « L'animal, frère inférieur, est réhabilité, « humanisé. Plongeons « encore! Les crocodiles, les derviches hurleurs et tourneurs, « les étrangleurs, les « charmeurs de serpents, grouillent sur « le dos de la Grande « Tortue. Plongeons « toujours ! »

« Oh! j'aspire à être « le citoyen de ces solitudes! J'y plonge. « Je veux m'y désaltérer. Je passerais trente ans de ma vie sans « parler, tousser ni cracher. Et je serais « Brahmine! Je pourrais me nourrir d'oignons, porter une « chemise et épouser « plusieurs femmes. « Oh! c'est là le pays « de la mère nature. « Plonger dans ces apothéoses purulentes « et nourricières !... . « J'y aspire. J'y plonge! Plongez, mes « frères!



La Bible de l'Humanité et son Prophète.

2e VERSET. — LA PERSE.

« Et toi, PERSE, aux « sables éclatants qui « roulent des flots d'or, « Charabie-Heureuse, « qui donnes au monde « les étoffes à ramages! O poussière du « soleil, diadème étincelant de scarabées « métalliques et de « femmes palmées! Oh! qu'on me ramène à l'agriculture héroïque. « qu'il soit fait justice au feu, à la terre, à l'animal! Hôma, arbre-lumière-parole! — Atout et passe carreau! O soleil, absorbe les corps. « Oiseau, viens cueillir l'âme. Encore des ailes, des ailes pour plonger! « Appelez le forgeron libérateur. Versons des larmes sur les malheurs de Fridousi. On est aveuglé par l'Inde! La Perse m'éblouit, « même en housse sur un fauteuil.

—

PEUPLES DU CRÉPUSCULE, DE LA NUIT ET DU CLAIR OBSCUR.

1er VERSET. — L'ÉGYPTE.

« Lève-toi, Égypte... Momies, brisez vos bandelettes et secouez « votre poussière séculaire. Pyramides, tenez-vous sur les pointes, « comme des danseuses cantharides. Je vous contemple. Sphynx, mon « regard brûlant fait éclore ton harmonie de pierre. Et vous, modestes « chameaux, qui passez avec les caravanes, compagnons sobres et mo- « destes, reposez-vous. C'est la nuit. C'est l'ombre. C'est le crépuscule, « la pénombre, le clair-obscur. Voici les législateurs. Voici les Pha- « raons. Champollion lui-même vous salue. Harmonie grandiose. « Toute l'Égypte est là, avec ses mirages. Tous l'ont copiée. Tous, « tous, tous. Tant pis, j'y plonge!...

3e VERSET. — LA GRÈCE.

« Voici la GRÈCE, nous saluons la Grèce! Praxitèle écrivant son « verset de marbre, Homère son verset historique, Pénélope son « verset de tapisserie. Quelle légèreté dans ces dieux ioniques! La « gamme des dieux, la guerre qui est la gymnastique des héros. Plus « d'esclaves. Oh! non! plus. Quatre-vingt mille dieux. C'est une mer « de marbre, d'où Vénus émerge sous la caresse de la Grèce. Hercule, « aux pieds d'Omphale, proclame la supériorité de sa massue sur la « flûte barbare. Plongeons, la tête la première, dans cette mer d'har- « monie!... Plonge!

5e VERSET. — LA JUDÉE.

« Le JUIF. Ici tout s'aplatit. On ne peut plus plonger. On manque « d'eau. Le mâle aspect de la loi couvre le dogme féminin de la grâce. « On adore l'alphabet. On divulgue les maximes de la petite pru- « dence! Le roman apparaît. La femme est prêtre, l'énervation géné- « rale, et la Bible se vend toujours. Le *Cantique des cantiques* pétille « d'allusions croustilleuses. L'*Ecclésiaste* s'écrie : « *Je ne te conseille « pas beaucoup d'enfants!* » David, le rusé politique, ferme le cycle « historique en dansant devant l'arche, et le *Livre de Job* pullule de « friandises. Ici on peut plonger encore, mais on est énervé. On at- « tend encore la libération des courtisanes et la captivité de Sodome. Je « replonge dans le souffre!

6e VERSET. — LA SYRIE.

« SYRIE, PHRYGIE. Ici, tout ruisselant encore nous touchons à l'idéal « luxurieux. Le moment est venu, pour ce verset lubrique, de ras- « sembler toutes nos forces pour un dernier plongeon! Quelle mer de « *femmes-poissons-colombes*! Quelle furie orgiastique, effroyable, ba- « bylonnienne, Balthazaresque dans les enterrements. Voici le com- « mencement. La Régence est distancée. Et maintenant, de l'Insecte « vient l'Oiseau, de l'Oiseau la Femme, de la Femme l'Amour, de « l'Amour la Régence, de la Régence la Sorcière qui fait bouillir le « tout pour donner au monde : la *Bible de l'humanité*. Prix : 3 francs!

J.

A LA RUSSE OU A LA FRANÇAISE

Faut-il servir un dîner à la Russe, faut-il le servir à la Française? On a beaucoup discuté sur ce sujet et voilà que l'on discute encore.

Il est certain, disent ceux-ci, que la table, chargée de fleurs et de fruits, a un aspect tout à fait élégant et enlève au repas toute nuance de gloutonnerie. Le maître-d'hôtel vous glisse à l'oreille le nom d'un morceau de viande que vous dévorez comme à la dérobée, sans savoir sa provenance, sans presque l'avoir regardé; on mange les yeux bandés. L'œil, qui erre au milieu de cette corbeille, délicieusement chatouillé par le miroitement des candélabres, l'éclat des diamants et la velouté des épaules nues, ne peut et ne doit exprimer aucune des convoitises de la gourmandise et de la faim. Il est bien entendu qu'on n'est pas venu là pour se réjouir autour d'un bon plat, pour humer le fumet d'un faisan cuit à point, dont la queue dorée s'étale sur la nappe, et se reflète dans l'argent poli. Il y a dans ce dîner, où les mets se cachent comme une honte, quelque chose d'officiel qui peut en effet passer pour fort élégant. On n'est point à table, on est au Concert, en visite, au sermon.

Il est incontestable, disent ceux-là, que le service à la Française a grand air et sent son vieux faubourg. Foin des innovations! vive la grande table surchargée de rôtis dorés et fumants. Vive la table, où l'on voit du premier coup d'œil ce que vous réserve l'hospitalité, où le bec rouge des perdreaux apparaît sous le réchaud, où les yeux ont faim comme l'estomac, où chaque cloche voit une surprise, où le maître de la maison fait lui-même les honneurs du repas qu'il vous offre, peut vous ménager une aile et vous l'offrir avec un sourire fin qui flatte l'amour propre et l'estomac; ou tout en racontant une histoire preparée qu'il arrête savamment aux endroits difficiles, il peut découper avec grâce un canneton nouveau baigné dans des olives, effiler ses longs doigts et vous obliger à contempler la bague en or massif qu'orne l'écu de ses pères; puis, avec mille petits sourires qui sont autant d'adorables gracieusetés, adresser un blanc mignon à Madame la Comtesse, un aileron dodu, avec beaucoup de sauce, au Député de son département, réserver un pilon pour le prétendu de sa fille, et conserver pour lui, sans se plaindre et sans crier, une patte dissimulée sous les olives.

Pour moi, je ne le cache pas, le dîner à la Française est le meilleur, les gourmands y trouvent leur compte. On se dit :

Je mangerai de ce qu'il y a là dessous, je négligerai cet objet vert qu'on aperçoit là bas, ceci me plaît infiniment, ne le perdons pas de vue. Dès le potage, on aperçoit une pintarde aux truffes, et l'on se dit : tout à l'heure... attendons, ce bon ami! ce cher hôte! et des asperges derrière un pâté de foie gras! Je vois passer quelques instants charmants, et cette perspective vous donne en vérité de l'esprit; on est aimable, on est gai, on est adorable et l'on cause avec sa voisine en lorgnant le rôti.

Il n'est point de bons dîners sans gourmands, et c'est par les yeux que le gourmand s'allume.

Une nuance d'appétit solide est indispensable dans un repas bien compris. — Les Bourbons dévoraient, nous l'oublions trop. Pourquoi dissimuler la plus naturelle, la plus noble, la plus douce des aspirations de l'être; la faim? Et, en vérité, que vient faire ce parterre de fleurs rares quand on a l'estomac creux.

On rêve tranche de gigot saignant et on ne voit que camélias perdus dans les herbes. Oui, certes, je préfère le service français, et bien des gens de ce côté-ci de la rue du Bac, des gens chez lesquels on dîne dans de l'argenterie qui date de deux siècles le préfèrent aussi.

Le service Russe supprime toute cordialité, toute intimité. — On n'est plus à la table d'un ami, on est à une table d'hôte, présidée par un Monsieur en cravate blanche qui a payé pour vous. — Cette mode, comme mille autres, n'est heureusement pas Française et est aussi opposée que possible au caractère Français.

Une soupe aux choux et un gigot, seigneur! mais, pour l'amour du bon Dieu, mangeons vigoureusement, buvons sec et frais, rions à toute volée, que le cristal en frémisse, tâchons de ne pas être plus bêtes que nos pères et supprimons les pivoines, les giroflées, les cactus et toute la flore élégante qui tient la place d'aliments substanciels. — Je ne sais si vous êtes comme moi, mais vers les sept heures du soir, lorsque je sens des tiraillements sous le gilet, je donnerais toutes les roses du monde pour la vue et l'odeur d'une demi-douzaine de côtelettes s'étalant sur une purée dorée. Voilà mon opinion et le diable ne me l'enlèvera pas. Quant au convenu, à l'élégant... Turlututu! et j'ai l'avantage, en ceci, d'être de l'avis de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI. Voyez-vous, d'ici, l'auguste figure du grand roi, apercevant sur sa table, une corbeille de roses, ornée de myosotis?

Le mieux, c'est que le service à la Russe — le diable l'emporte — tel que nous le comprenons et l'exécutons à Paris, n'est point du tout le service Russe. Le vrai service Russe, tel qu'on l'observe à Saint-Pétersbourg, se divise en trois actes et nécessite trois salles à manger, voisines, bien entendu. Dans la première, consacrée aux apéritifs, on prépare l'estomac, on l'entraîne; dans la seconde salle, consacrée à la partie sérieuse du repas, on attaque franchement la question et l'on mange; dans la dernière, enfin, on se livre aux menus détails du dessert, aux élégances et aux plaisanteries de la fin.

Vous le voyez, c'est une promenade, la fourchette à la main, au moins étrange, et qui n'a pas en Russie toutes les sympathies, puisque l'Empereur a demandé à Napoléon III la permission d'envoyer à Compiègne deux de ses maîtres-d'hôtel pour étudier le service Français et en faire leur profit. Il paraît même, ceci est un cancan, que ces deux maîtres-d'hôtel sont tellement dignes et à la hauteur de leur mission qu'on est obligé, lorsqu'on les rencontre, de se pincer pour ne pas les appeler : Excellence!

Y.

LE GRAND JOURNAL FAIT UN APPEL AU PEUPLE!!!

Depuis la fondation du *Grand-Journal*, MM. de Villemessant et Albéric Second étaient inondés de lettres et de réclamations plus ou moins affranchies, à l'occasion de son format plus américain que commode. Les uns demandaient qu'on le pliât en deux, les autres, qu'il fût encore agrandi. En présence de ces deux partis, Guelfe et Gibelins qui nous reportent aux temps de la *Guerre des deux Roses*, MM. de Villemessant et Albéric Second se confondirent dans la même pensée : « *Faisons comme la Gazette de France, journal de l'Appel au « peuple, et que le suffrage universel des abonnés décide en dernier ressort.* » On encarta donc dans le *Grand Journal* un double bulletin de vote invitant le terrible aréopage à prononcer pour le maintien ou le non maintien du format Champ-de-mars, et à jeter à la poste un bulletin motivé. Samedi dernier, le facteur de la poste déboucha dans la rue Rossini avec un fourgon traîné par deux chevaux vigoureux.

Le fourgon contenait 23,000 lettres, dont 10,000 n'étaient pas affranchies, soit à un centime : 100 *francs*. Grâce à ce sacrifice, le *Grand Journal* montrait à l'Europe et se donnait à lui-même la preuve que ses

abonnés savent lire et écrire. Des urnes, cachetées et scellées, reçurent ces confidences, et M. Alberic Second manifesta un instant la pensée de veiller toute la nuit près des scrutins, Des montagnes de papier s'amoncelaient en deux tas : *oui* et *non*, sous l'œil des rédacteurs attendris, mais exclus du vote. C'était un beau spectacle.

— Voilà la fonte des neiges, dit M. de Villemessant radieux. Mes abonnés sont mes enfants. J'ai quatre journaux, c'est autant de familles, tout ce monde-là. Albéric ajouta-t-il ému, nous passerons la nuit ici.

Et l'on se mit à lire les lettres suivantes :

Pour le maintien.

« Cher Monsieur, au nom de ce que vous avez de plus cher, respec-
« tez votre format, je taille mes patrons de robe dans le *Grand Jour-*
« *nal.* »

Pour le non-maintien.

« Monsieur, j'ai beau observer vos conseils : *Blanc laissé afin qu'on*
« *puisse détacher le feuilleton*, mon appartement est si petit que je suis
« forcé d'appeler ma voisine pour plier et déplier le *Grand Journal* en
« 16, comme une nappe. Quand c'est fini, nous nous embrassons. Ça
« ne peut aller comme ça, ou je vous prie d'agréer les sentiments en-
« thousiastes avec lesquels j'ai le plaisir de me désabonner. »

LACERVOLTI.

Oui!

« Cher Monsieur, plier le *Grand Journal* est plus qu'une faute, c'est
« une apostasie. Vous êtes des nôtres! »

Non!

« Je suis limonadier depuis 28 ans à Castelnaudary. De mémoire
« d'homme, on n'a jamais vu un journal aussi incommode. »

Oui!

« Le jour où le *Grand Journal* sera plié en deux, il aura perdu la
« moitié de son âme : Il ne sera plus le *Grand Journal.* »

Non!

« Monsieur, j'ai porté ma collection au relieur. Il me demande
« 68 francs pour un simple cartonnage Il faudra six hommes pour
« manœuvrer cet atlas, et un éléphant pour le porter. Vous moquez-
« vous du monde? Nonobstant, je me réabonne, mais si c'était à re-
« commencer! »

Oui!

« Vous faites voter vos abonnés? Oubliez-vous donc que la France
« est le pays des électeurs taquins? Mon épouse me force de dire
« *oui*. — L'homme s'agite, sa femme le mène. »

Oui!

« Avec des piquets, je m'étais fabriqué une *tente-abri* avec le *Grand-*
« *Journal*. Si vous le pliez, *macach-bezef.* Il a plu hier sur mon domi-
« cile, fallait voir ça.

BIBI LAGROSEILLE, *dit* LE SUBTIL.
Zouave à la Vera-Cruz.

???

« Pliez-vous, ne pliez-vous pas. Qu'est-ce que ça me fait? Pourquoi
« me dérangez-vous? De quel droit me faites-vous des questions?
« Allez vous promener!

« Oui, — non, — oui, — non, — oui, — oui, etc., etc. »

— Arrêtons-nous ici, dit alors M. de Villemessant. J'aime a suivre les conseils de ceux qui sont du même avis que moi.

P. S. A l'heure où nous mettons *sous-presse*, M. de Villemessant parcourt la capitale en jetant dans toutes les boîtes aux lettres des bulletins imprimés qui, n'en doutons pas, lui assureront une formidable majorité. Et quand il décachètera ses bulletins, il sera convaincu que le suffrage universel est une belle invention.

J.

CHOSES ET AUTRES

—

Nouvelle excentricité anglaise. *Covent-Garden* vient d'engager un danseur qui n'a qu'une jambe. *Covent-Garden* donne à ce danseur trente mille francs par mois. Il y tel souveraiu d'Allemagne qui regarderait cette somme comme le salut de son budget. Mais les souverains d'Allemagne ayant généralement deux jambes, il leur serait malaisé de devenir danseur à Londres. Bientôt nous entendrons dire qu'à *Drury-Lane*, on a pris un premier ténor asthmatique, et il est plus que probable qu'on s'adressera à un manchot pour jouer la pantomime.

—

On nettoie le palais législatif. Tous les ans, à ce propos-là, il est parlé d'augmenter le nombre de places dans les tribunes. Cette année, on les diminuera. La raison en est que les derniers députés nommés étant fort gros, il a fallu allonger les bancs qui leur étaient réservés.

—

La semaine dernière, on a beaucoup fêté Sainte-Cécile. Sainte-Cécile est la patronne des musiciens. Il est assez difficile de dire pourquoi, si ce n'est que les musiciens avaient besoin d'une patronne.

—

L'Opéra va posséder le buste de Rossini, tout comme la Comédie-Française possède la statue de Voltaire. Quelle différence entre ces deux têtes... Voltaire avec son œil éblouissant de malice, Rossini avec sa lèvre admirable de bonhomie... Le génie musical serait-il la bonté? Le génie littéraire serait-il la haine?

—

Je m'inquiète beaucoup de Tom Pouce; je vous parle très souvent de ce petit homme. J'aime les petits parce qu'ils ne gênent pas. Ledit Tom Pouce vient d'avoir une entrevue avec le prince de Galles; le prince et le général se sont longuement entretenus. On assure qu'il n'a pas été question de congrès.

—

L'Odéon illumine en l'honneur du *Marquis de Villemer.* D'aucun lui reproche de ne pas illuminer, quand il joue du Corneille,

—

Depuis quinze jours à peu près, beaucoup de gens ont été souffletés. Il règne un vent de soufflets, très peu rassurant pour certaines figures. Il y a des époques comme cela. Les propriétaires, dont les appartements sont mal clos, sont priés de faire mettre des bourrelets.

—

Une mère et une fille accouchent au même temps, chacune d'un enfant mâle. Les deux enfants sont mis dans le même berceau. Aujourd'hui, impossible de les reconnaître. Quel est l'oncle? Quel est le neveu? La question est portée devant les prudhommes.

—

Un grand seigneur anglais vient de défendre à ses domestiques femelles de porter des crinolines. On se perd en conjecture sur les causes qui ont pu le porter à cet acte insensé.

—

Un livre nouveau nous est promis. Ce seront les *Conversations de Chateaubriand.* On a mis longtemps à les recueillir. Je ne sais pas si le public y fera grande attention. Il faudrait pour cela qu'il ressemblât à je ne sais plus quel personnage de mélodrame, ne comprenant les calembours qu'un quart d'heure après leur explosion.

—

La jeune et jolie transfuge du Gymnase, Mlle Léonie L..., qui était l'an dernier à Bade, où elle ne fit que beaucoup de bruit et peu de profit, je crois a été, cette année, plus heureuse à Hombourg, où elle est apparue tout récemment avec un yankee fédéral, suffisamment lesté de dollars et de poudre d'or de la Californie. Que l'on soutienne maintenant que l'Amérique est épuisée!

A cette première apparition, Mlle Léonie L... a gagné en quelques jours — le chiffre est officiel — deux cent soixante-dix mille francs.

Chargée de ce butin opime, elle est revenue à Paris où elle a commencé à se faire meubler et orner, rue Laffite, un appartement somptueux.

Mais, quand on vient de savourer les grandes émotions du tapis-vert, quand on vient de jouer le maximum, à l'ordinaire une semaine, tout est bien fade, y compris les tapissiers. Le trop fameux Garcia, à pareille fête, ne pouvait même se décider à satisfaire les plus simples et premiers besoins de la nature.

Mlle Léonie L... est donc repartie ces jours derniers pour Hombourg, où elle a débuté par perdre ou plutôt reperdre trente mille francs à la roulette. Commencement de jubilation et espoir d'une complète revanche parmi les banquiers. Mais, le lendemain, elle a gagné soixante mille francs, ce qui porte à trois cent mille son bénéfice actuel sur la banque de Hombourg. La direction est, je l'ai dit, instruite jour par jour des phases de ce grand duel dont nous ferons connaître, s'il y a lieu, la suite et le dénouement probable.

—

Nous parlons de Hombourg — ce microscopique landgraviat a pour héritier, à défaut de tout descendant du prince actuel, le grand-duc de Hesse-Darmstadt qui, en l'annexant à ses Etats propres, doit lui laisser ses lois actuelles, et ce caractère neutre et cosmopolite qui lui permet :

1° De percevoir tous les ans cent mille florins de la banque y établie;

2° De s'enrichir par l'affluence d'une multitude d'étrangers, tous ayant plus ou moins le *sac*.

—

On demandait hier, à Méry, le grand maltraité de la chance, s'il figurerait dans une des séries de Compiègne.

— Impossible! dit-il, on ne voudrait pas de moi. Les *séries* ne peuvent me souffrir.

—

Il y a des rapprochements singuliers dans le monde. La duchesse de Riario-Sforza, la sœur, comme on sait, de l'illustre Berryer, vient de délaisser sa belle villa de Ville-d'Avray, pour en prendre une non moins magnifique à Passy. Tout près de cette demeure était une maison élégante et artistique qu'elle vient d'acquérir pour en faire un théâtre. Or, cette maison, que son propriétaire, je crois, n'a jamais osé habiter pour ne pas déceler une opulence qu'aucuns trouvaient un peu bien grande, était celle qui était venue par le théâtre à feu Pier-Angelo Fiorentino, et qui tenait sa place dans les six cent mille francs économisés par lui (les Italiens ont tant d'ordre) sur ses appointements de feuilletoniste.

Le château de la dame Blanche ne coûte que cinq cent mille francs, tout compris, au non moins rangé sous-lieutenant George Brown.

Ce qui est venu des feux, on le voit, fait ainsi retour à la rampe.

—

On va aussi faire de la musique classique dans les salons du boulevard Italien où est actuellement exposé l'œuvre de Delacroix. C'est encore une analogie, le grand peintre ayant été, comme Scheffer, un grand dilettante. Que de fois, je les ai vus l'un et l'autre ravis, en extase dans le délicieux petit hôtel de la rue de Douai, qu'habitait Mme Viardot, aujourd'hui tout à fait établie à Bade et y faisant de la musique pour un vrai parterre de souverains.

Tous deux avaient le goût très juste. Scheffer comparait Beethoven à Michel-Ange, exception gigantesque, personnalité formidable. Mozart était pour lui, comme Raphaël, le type, l'éternel idéal, à méditer, à étudier. C'est aussi l'avis de Rossini.

Quant à Delacroix, il était si fou de musique, de musique sacrée surtout, qu'il ne manquait jamais un grand enterrement pour là, dans quelque coin bien retiré, bien obscur, goûter une joie sombre, une volupté triste à entendre soit le *Requiem* de Mozart, soit un chant de Stradella, de Cherubini, de Pergolèse.

Cette sérénade posthume qu'on va donner à son œuvre est donc bien entendue et de circonstance, quoique Voltaire ait dit :

Le bruit qu'on fait sur un tombeau
Ne va pas réjouir les ombres.

Peut-être Voltaire, malgré son grand esprit, n'en savait pas plus là-dessus que mon concierge et le marchand de vins du coin.

—

Est aussi mort, cette semaine, le père *Lathuille*, fameux goguettier parisien dont Horace Vernet a immortalisé l'enseigne en son tableau de *Moncey à la barrière de Clichy*.

C'était un vieux brave qui avait su affronter à cette triste époque un tout autre feu que celui de sa cuisine.

Il a suivi de près son célèbre Chopin de l'autre bout de Paris, le martial *père Lahire*. Seulement, il y a cette différence entre eux et leurs établissements respectifs que la fameuse *Grande Chaumière*, avait vécu avant son rude propriétaire, tandis que la maison Lathuille survivra au sien pour une certaine classe de viveurs mitoyens et les petites dames qui chérissent le mâcon vieux et le homard.

X.

MODES DU JOUR

L'heure des fêtes et des bals va sonner. Plus que jamais il est indispensable d'être belle et fraîche; d'avoir les yeux ombrés et les sourcils finement arqués; de séduire par un teint éblouissant; d'offrir sur ses joues les délicatesses de teintes de la rose de Bengale. Toutes ces fleurs de beauté et de jeunesse éclosent dans le mystérieux boudoir de *Léguy*, rue de la Paix, n° 17.

C'est en ce moment aussi que la *Compagnie lyonnaise* édite — exclusivement pour elle ses splendides soirées d'hiver. Par son cachet d'originalité, chacune de ses créations arrive à un tel degré qu'on ne peut que les classer au rang des œuvres d'art D'où vient que toute femme d'un goût pur ne s'adresse qu'à elle? Cette compagnie du reste est également accessible aux grandes et aux petites fortunes. Quel que soit donc leur budget, les femmes peuvent toujours songer à bien s'habiller. Si elles sacrifient un peu l'élégance par raison d'économie, du moins elle ne sacrifieront jamais la distinction.

Que dirai-je quant à ces mille et une jolies choses si bien faites pour s'harmoniser avec le luxe des bals et des soirées qui se préparent? Il faut les *voir* pour s'en bien rendre compte,

Je n'ai pas besoin d'ajouter que les cachemires de l'Inde, les dentelles, les riches confections obtiennent aussi leur part d'admiration dans cette merveilleuse et permanente exhibition considérée à juste titre comme la première maison de hautes nouveautés de Paris.

Au moment où — de plus en plus — les modes du premier empire redeviennent en faveur et surtout pour la taille des robes, il importe de s'attacher à choisir un corset qui se prête à cette nouvelle mode.

La *ceinture régente* en facilitant les tailles courtes n'en conserve pas moins du reste à celle qui la porte les perfections de la statuaire.

En outre, la *ceinture régente* sait ménager les poitrines délicates, ce qui donne à la grâce la liberté et la sûreté d'allures sans lui faire perdre ses autres avantages; car on est plus mince encore avec cette artistique création qu'avec tous les corsets possibles.

Une précaution que l'on doit observer rigoureusement en commandant la *ceinture régente*, c'est de ne s'adresser qu'à Mmes de Vertus (31 Chaussée-d'Antin) sans quoi l'on pourrait tomber sur des contrefaçons plus ou moins manquées qui seraient loin de remplacer la *ceinture régente*.

Les robes arrivent à une splendeur d'ornements ne laissant ni repos ni trêve aux maisons spéciales qui se sont imposé la tâche de fournir à nos élégantes toutes ces nouveautés fantaisistes.

Entre toutes ces maisons celle que nous recommandons est l'une des plus anciennes : elle est née avec le siècle et son propriétaire vient de lui donner un agrandissement considérable. Nous parlons de *la Pensée*, faubourg Saint-Honoré 5. Nos lectrices trouveront là, disposées avec goût, classées avec méthode, dans des magasins où l'on circule facilement, les mille fantaisies indispensables à une femme, telles que résilles, bijoux, voilettes, ceintures, trousses de voyage, etc.; les rubans des meilleures fabriques, les ornements les plus ingénieux en passementerie et en jais, et puis ces laines, ces soies, ce canevas, agréable passe-temps, compagnons du coin du feu qui font paraître moins longues les soirées d'hiver. En résumé, me direz-vous, on trouve partout de la mercerie. — C'est vrai, mais *nulle part* on ne trouve autant de choix ni des prix aussi raisonnables qu'à la *Pensée*, et cependant chaque objet sortant de cette maison a ce cachet qui doublera sa valeur aux yeux de toute femme de goût

J'allais oublier de parler du jupon, qui joue un si grand rôle dans la toilette d'une femme, à ce point qu'une femme mal juponnée ne sera jamais habillée mais... fagotée. On trouvera encore à la *Pensée*, l'assortiment de jupons de tous genres et de toutes nuances, le plus complet qu'on puisse rêver.

Comme entrée de bal et de théâtre, rien de plus joli qu'une pèlerine en satin blanc, garnie de cygne, sortant de la maison de mesdemoiselles Ruffin sœurs, place de la Bourse, près la rue de la Banque.

Ces dames ne cessent d'inventer et de produire et fournissent pour ainsi dire chaque jour un aliment de plus à la Mode. Mais ce n'est pas elles qui rendront la mode ni extravagante, ni ridicule, car leurs productions sont marquées au coin de l'élégance et du bon goût.

Nous recommandons entre autres aux femmes vraiment élégantes deux vêtements que nous avons particulièrement remarqués chez mesdames Ruffin Le premier est un habit à la française en velours chenillé, couleur pensée, garnie d'une bande d'astrakan gris. Le second un dolman hongrois en velours cerise, fourré et garni de renard blanc. Vient ensuite un très-joli choix de confections en velours noir qui toutes sont coupées et garnies avec beaucoup de goût.

Puisqu'il est question de perfection et de beauté, je me rappelle que la véritable beauté n'existe pas sans belles dents.

Pour conserver cette denture précieuse, Dejardin (37, boulevard de Sébastopol) a composé un élixir que l'on emploie avec le plus grand succès Cet élixir, qui laisse à la bouche une odeur fraîche et agréable, ne coûte que 3 francs le flacon. Ce n'est vraiment pas cher pour conserver ses dents!

La beauté s'acquiert beaucoup aussi par l'usage de la bonne parfumerie; lisez à ce sujet le livre de M. Louis Claye : « *les Talismans de la beauté*. »

La reine des abeilles (maison Violet) possède tous ces talismans employés pour la plupart par les beautés célèbres du dernier siècle. Je cite entre autres la crème *Pompadour* qui efface les rides ou les prévient Cette crème était le secret de séduction de la favorite du même nom. La recette en a été transmise par sa camériste, Manon Foissy.— A la maison *Violet* qui la place encore aujourd'hui au rang de ses compositions les plus précieuses.

La *reine des abeilles* offre aussi l'acidule de violettes; un bain de fleurs rafraîchissantes, qui est à lui seul une vraie source d'eau, de beauté et de jeunesse. Je conseille, du reste, toute la parfumerie à la violette; elle donne à une femme une atmosphère d'éternel printemps.
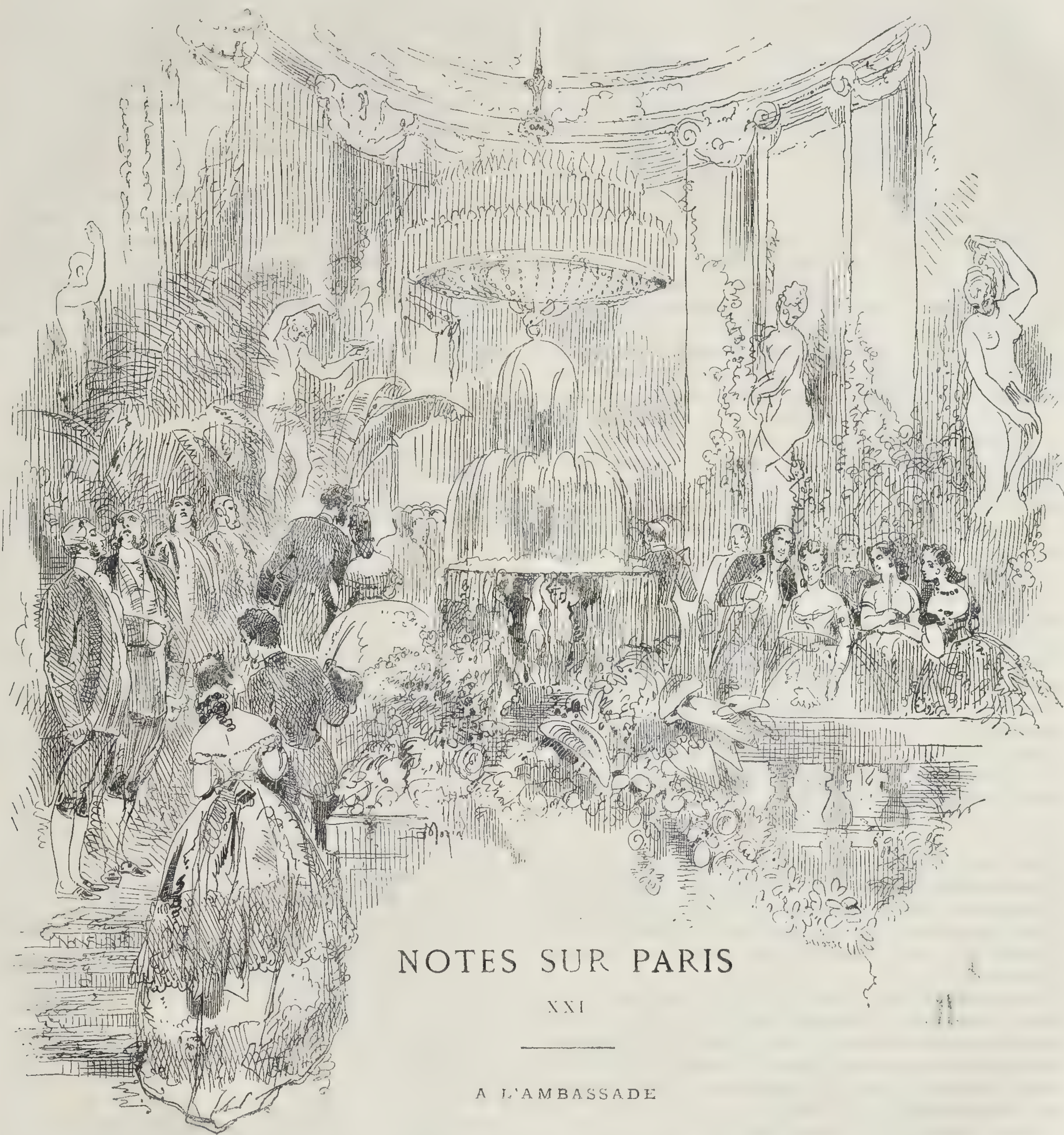
Enfin, je cite la rosée des abeilles qui conserve à la peau le velouté d'une fleur; la fleur de riz parfumée à l'ambroisie; la fleur de riz rosée et l'eau de beauté de S. M. l'Impératrice; le savon royal de thridace et la crème froide mousseuse. . Grâce à l'usage de toutes ces compositions merveilleuses, on peut oublier que le temps marche, et l'on n'a plus rien à redouter de la glace de son boudoir.

VICOMTESSE DE ***.



Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange Batelière.



NOTES SUR PARIS

XXI

A L'AMBASSADE

C'est aujourd'hui jour de grande réception, l'ambassadeur a changé d'hôtel et donne une fête.

Grande cour sablée qui s'ouvre sur deux rues, les voitures entrent par une et sortent par l'autre, il n'y a pas d'encombrement. On l'a remplie de caisses d'orangers et de lauriers. Des cuirassiers superbes, à pied et à cheval, se tiennent par groupes à l'entrée et dans les angles. La lumière rejaillit sur l'acier poli des cuirasses et se perd dans le vert des feuilles; au-dessus le ciel sans lune étend sa tente noire, brodée d'étoiles.

A gauche, au milieu de la demi-obscurité traversée d'éclairs, s'ouvre le grand escalier, évasant sa double spirale, ses rampes de fer ouvragées, ses ciselures mignonnes et grandioses, dans le goût du dix-huitième siècle. Des fleurs de serre, des arums de satin cotonnés d'étamines tremblantes, montent en s'échafaudant le long des marches, et les archys étranges, les fleurs grimpantes, les plantes échevelées entrelacent capricieusement les torsades sinueuses de leurs fibrilles et de leurs grappes. Les lustres multipliés flamboient de toutes leurs girandoles; des laquais chamarrés se tiennent sur trois rangs à l'entrée, portant des torches de cire. Des femmes parées montent, et l'on voit se déployer au hasard sur les degrés le magnifique étalage de la moire lustrée dont les cassures resplendissent, de la soie opulente qui chatoie, des dentelles qui battent comme des ailes de cibellule, des diamants qui font un pétillement d'étincelles, des épaules blanches où la vie frémit, des nuques délicates qui se tournent sous une profusion de cheveux bouclés, parmi les éclairs du peigne d'or.

Au sortir des rues froides et noires des vieux quartiers, on croit entrer dans une fournaise de lumière.

Il a eu l'esprit de ne pas gâter son hôtel par les mains d'un tapissier moderne. Point de colifichets dans cette galerie qui sert d'entrée, dans ces hauts salons qui s'allongent en enfilade : les murs tapissés de soie rouge ou jaune ont toute leur ampleur, et leur grand air n'est point déparé par des tableaux modernes, si tourmentés, si minutieux, d'une sentimentalité ou d'un pittoresque si cherché et accroché avec tant de peine. Il a même exclu de chez lui les jolies peintures maniérées du dix-huitième siècle. C'est en Italie, à Florence qu'il s'est fait une galerie, et toute sa galerie est ici, non pas entassée comme un musée; elle est disposée en vue des appartements, et les appartements ne sont pas disposés pour elle. De grandes nudités, un torse vaillamment cambré, un genou, une épaule opulente sortent des teintes noyées ou des noirceurs profondes; à droite et à gauche on sent un peuple de personnages virils qui vivent sourdement, prolongés au-delà du tombeau, par le souffle de leur grand siècle. Une Erigone du Carache s'avance sur un char traîné par des tigres; les rondeurs de sa gorge et de son flanc ployé nagent dans une ombre transparente; sa joue empourprée, son beau sourire, rayonnent parmi les rougeurs sombres des draperies, sous les bras nus et sous les petits corps folâtres des Amours qui volent dans l'air avec des couronnes d'or De larges cheminées de marbre blanc flamboient de distance en distance parmi des rangées de laquais, de suisses rouges, de chasseurs verts et galonnés, d'huissiers graves qui portent leur chaîne d'argent sur leur frac noir Les groupes défilent dans la galerie, généraux, habits de cour, officiers hongrois, diplomates couturés de broderies, marins galonnés d'or, uniformes de toute nation, constellés de plaques; les robes traînent et bruissent sur les tapis. La galerie est si grande qu'elles s'y espacent sans se froisser; elles peuvent étaler leurs rondeurs et développer leurs plis; leur fraîcheur est encore intacte, les visages ont tous leurs sourires; on peut suivre l'ondulation d'une taille qui se penche, la forme svelte d'un buste et d'un bras, profilés à distance contre la tenture, le mouvement aisé d'un groupe qui se fait ou se défait. Les heureureux laquais qui ne vont pas plus loin! moi, malheureux, il faut que j'entre!

—

Une étuve, un entassement de têtes, serrées, pêle-mêle, qui essaient de remuer et grimacent patiemment le même sourire. Où sont les corps? Et surtout, bon Dieu! que va devenir l'arrière-train chargé de robes? C'est trop de souci, on ne s'inquiète que de la tête; quand elle passe, le reste suit, un bras d'abord, puis un autre, puis le buste; le reste est compressible.

Avez-vous jamais vu une logette de jardinier? Les oignons, les carottes, les panais sont sur des planches percées de trous; par les trous passent les queues végétales; cela fait au-dessous de la planche un enchevêtrement inextricable et grotesque; l'important est qu'au-dessus de la planche les têtes ne se rencontrent pas. Tel est l'image fidèle d'une grande soirée d'ambassade.

Etuve et bouillie. Tous les quarts-d'heure la bouillie s'épaissit, la double porte ouverte verse un nouveau liquide humain, qui se mélange au reste, parmi des tournoiements et des remous. On le voit avancer lentement comme une huile, et chaque flot avance plus lentement que le précédent.

Onze heures. La colle est faite, rien ne coule plus; les deux premiers salons sont arrivés à cet état des pâtes visqueuses où une cuiller qu'on enfonce reste debout; impossible d'avancer ni de reculer. Poliment, discrètement, comme un coin qu'on enfonce entre deux morceaux de bois, on essaie de jouer des coudes. Les visages naturels s'altèrent, et les visages peints se défont.

Seigneur, mon Dieu! vous qui avez tiré les jeunes Hébreux de la fournaise ardente, vous qui délivrez vos élus de l'aspic et du basilic, je vous rends grâces! vous ne m'avez point fait femme, et je n'ai aucune queue à protéger que celle de mon habit, qui est courte. Par un don particulier de votre miséricorde je suis maigre; et aucun coude ne peut entrer commodément en moi comme dans un coussin. Vous m'avez conduit en Amérique où j'ai élevé des porcs, ce qui m'a consolidé les muscles, et mes épaules peuvent sans trop souffrir supporter la pression de mes voisins. Par une dispensation spéciale de votre providence, je n'ai ni durillon, ni cor; on ne m'a marché encore que trois fois sur les pieds, et grâce à vous ce n'est pas sur le petit doigt, mais sur l'orteil qui est résistant. Je n'ai point trop dîné et je ne crains pas l'apoplexie. Grâces vous soient rendues, Seigneur, pour tant de faveurs gratuites! J'aurai une courbature, mais je n'aurai pas le sort lamantable de ce gros général qui devient rouge et va crever.

Qu'est-ce que je pourrais bien faire pour m'occuper en attendant que cette glu commence à fondre? J'ai encore assez d'espace pour tirer ma montre et voir l'heure : comptons les saluts de l'ambassadeur. Deux par seconde, c'est-à-dire cent-vingt par minute, un peu plus de sept mille par heure, vingt-huit mille pour une soirée de quatre heures. Il a deux cent cinquante mille francs par an, je trouve qu'il les gagne.

Tout à l'heure j'ai pu arriver jusqu'à lui, et je lui ai dit en lui serrant la main : « Monsieur l'ambassadeur, je vous offre mes hommages. » — « Offrez-moi tout ce que vous voudrez, mon cher ami, j'aimerai bien mieux une chaise. » — J'ai posé ma main sur mon cœur avec un regard de compassion respectueuse, puis j'ai regardé ses pieds, il a des bottes bien neuves. Mon Dieu, ordonnez que son bottier ait l'habitude de faire les bottes larges!

Plongeon à droite, plongeon à gauche, l'ambassadrice et sa fille à l'entrée du second salon font comme lui. Si jamais je deviens ambassadeur, mon secrétaire-général, et plusieurs de mes attachés devront avoir cinq pieds six pouces, être bien membrés, épouser des femmes vigoureuses, les nourrir amplement et leur imposer de larges envergures de jupes. Trois d'entre eux seront toujours autour de moi dans les réceptions, et leurs femmes autour de ma femme, cela fera rempart. Le matin je prendrai un bain froid, et je me ferai masser; à dîner je ne mangerai que des côtelettes et il y aura pour moi, au sortir de mes salons, un lit bassiné, ma bouteille de vin de Bordeaux et plusieurs bifteaks bien tendres.

Le vase trop plein déborde insensiblement du côté du toisième salon, et on avance, tâtant ses membres; j'ai tous les miens, Dieu soit loué! J'ai fait tous mes saluts, j'aperçois le port, une antichambre de dégagement, une sortie de cabinet en retour donnant sur la galerie d'entrée, avec une embrasure de fenêtre, et un bon fauteuil caché derrière les rideaux. Toute la proceseion passera là; je le connais bien cet excellent fauteuil, et par un miracle du ciel il est libre.

Celui qui a inventé les fauteuils mérite des autels; je n'ai pas d'autre idée pendant un quart d'heure. Ma seconde idée, c'est qu'en ce moment je suis sans difficulté le plus heureux homme des cinq salons; princes, maréchaux, jolies femmes, ne me vont pas à la cheville. Ma troisième idée est que j'ai sauvé mon lorgnon; voyons un peu ces pauvres diables.

—

Trois jeunes officiciers anglais, en pantalon blanc et en habit rouge. Deux ont le plus grand air et sont parfaitement dignes et calmes. Le troisième, godiche, est une mécanique de tôle vernissée à pattes articulées qui traînent.

Lady Bracebridge (je change les noms), quarante-cinq ans, large et décolletée à faire frémir, robe de soie ponceau, la figure couleur de sa robe, majestueuse, c'est un monument; défense, etc. Sa fille, fagottée, efflanquée, ballonnée, semble enceinte par devant et par derriée.

Un général prussien, couturé de croix, court, gros, pourpre; ses yeux blancs de homard cuit font saillies dans le rouge universel de sa face apoplectique; il tire sa femme, et, jusque dans le second salon, ils parlent aussi haut qu'à l'auberge.

Le marquis Ricciardi, avare connu; avec un million de revenu, il prête sur gages, à la semaine; long, jaunâtre, les lèvres pincées, travaillé du dedans comme par une colique continue.

M. Harris Braggs, citoyen des Etats-Unis. « Ah! vous avez vécu » aux Etats-Unis! Eh bien, vous pourrez nous rendre le témoignage » que nous sommes au monde la seule nation jeune et qui ait l'avenir; » en trois ans, nous venons de nous tuer cinq cent mille hommes! »

Le comte Borodunoff, rude homme, carré, barbu, fait au froid, ayant mangé de l'agneau cuit dans sa laine, et dormi dans son manteau sous le givre des montagnes de la Perse; il y a de l'uroch et de l'ours dans ces tempéraments russes; pour conversation, des polissonneries du dix-huitième siècle et des demi-fadeurs aux dames. Sa fille, blanche, froide, immobile, une solide statue de neige, n'a dans la tête que les chiffons; contraste étrange; sur cette sauvagerie primitive, aucune culture ne prend, hors la frivolité parisienne.

B.... académicien arrivé par les dîners; l'estomac est la route du cœur. Jambes de cerf, œil et crâne de vautour chauve; personne ne monte plus assidument les escaliers et ne devine plus vite, à la mine des domestiques, s'il faut insister, si le maître est vraiment visible. Enfin, il a son habit vert, il est content, il peut prêcher à autrui officiellement la morale. A présent, il n'a plus qu'une épine, sa femme, un hibou plumé qui marche à côté de lui, le nez au vent, décolletée, étalant sa clavicule.

Mme d'Arbès. J'ai causé avec elle cinq ou six fois, et je ne la regarde jamais sans plaisir; c'est le type le plus réussi de femme, de Française et de femme du monde. Nulle galanterie, elle n'a pas le temps d'avoir des vices, toute la sève est dépensée par le pétillement de la cervelle. Vous êtes-vous jamais arrêté devant une volière à la campagne pour observer les idées d'un chardonneret qui saute, qui gazouille, qui mange, qui est toujours en mouvement, qui n'est jamais las, qui vit en l'air, qui a cent vingt envies, et fait soixante actions par minute? « Oh! qu'on serait bien sur le barreau d'en-haut! » Non, on était mieux sur le barreau d'en-bas. Mes plumes, du ventre, » ne sont pas bien lissées. J'ai faim, mangeons un grain de mil. Non, » une miette de pain est meilleure. Non, une becquée d'eau me ra- » fraîchirait. Un petit coup d'aile pour détendre mes muscles. » Hop, hop, hop. Une roulade pour dérouiller mon gosier. Cuic, » cuic, cuic. Voilà une mouche qui vole, si je l'attrapais! Voilà » un rayon de soleil qui passe, si je courais après. Piot, piot, » piot. Ah! les jolis petits pieds que j'ai là. Traderidera, je » suis content de vivre. Qu'est-ce que le soleil fait là-haut? Il doit » s'ennuyer de ne pas aller plus vite. Certainement, il n'y a pas au » monde de plus beau chardonneret que moi. » Changez les mots, mettez, toilette, dîners, concerts aux endroits convenables, vous avez le remue-ménage d'idées qui se fait dans cette jolie tête. La cervelle darde incessamment des volontés dans tous les nerfs, petites volontés courtes qui passent au moment même à l'exécution, et sont aussitôt relancées ou traversées par d'autres. Ses yeux brillent, les fleurs de la coiffure dansent, le corsage palpite, les mains ont cent petit mouvements, la voix vibre; jamais d'arrêt. Elle va dans quatre soirées le même soir, et quand elle rentre, les bals du lendemain bourdonnent comme un essaim lâché dans sa tête. Toujours des sourires et point artificiels; elle est heureuse; elle le sera toujours, à condition qu'on fera voltiger devant elle cinq cents colifichets par heure, des salons parés, des lustres, des robes de soie, des hommes à plaques, des chanteurs, des ritournelles, des équipages de chasse, tout ce qu'il vous plaira, pourvu que tout brille et soit nouveau. Elle est née dans un état d'*excitation* et mourrait si elle était tranquille.

Faut-il s'en fâcher? La machine, construite et équilibrée d'une certaine façon, n'agit que conformément à sa construction et à son équilibre. Quelquefois c'est un joli ouvrage de filigrane où des aiguilles électriques montées sur un fin pivot branlant à la moindre variation de la chaleur ou de l'air; qu'est-ce qui peut en sortir sinon un pétillement d'étincelles? Au contraire, une mécanique d'os solides et de chairs bilieuses, charpentée à gros coups, n'agit que par de lentes et fortes pressions persistantes.

L'évêque de Carthage. Il a passé pour trop intelligent et il est resté trop longtemps grand-vicaire. On surveillait ses moindres paroles, nous n'avons pas d'idées des tracasseries et des misères ecclésiastiques. Résigné, replié, amorti, effacé, attristé, affaissé et pourtant content, il passe avec un sourire prudent et morne.

Plusieurs artistes et gens de lettres. Trop de travail et trop de plaisirs; Paris est une serre surchauffée, aromatique et empestée, au terreau âcre et concentré, qui brûle ou durcit l'homme. Combien de leurs compagnons sont morts en route! La plupart de ceux qui subsistent sont malades ou agités, voisins de l'impuissance, ou réduits, pour garder la force de produire, à se séquestrer, à se sevrer des intérêts et des préoccupations naturelles. Quelques-uns ont recours aux excitants, d'autres ont tourné à l'exagération mécanique; ils se copient, ils se font une manière, ils outrent, chaque année davantage, la saillie de leur talent, ils en font une sorte de grimace. Le public est trop blasé, il faut crier trop haut pour qu'il écoute. Chaque artiste est comme un charlatan que la concurrence trop âpre oblige à forcer sa voix. Il faut compter encore la nécessité d'aller dans le monde, de se ménager des amis et des protecteurs, de lancer la réclame, de vendre et de pousser son œuvre, de gagner toujours davantage pour suffire aux exigences des enfants, des femmes et des maîtresses, des besoins qui croissent. Une robe coûte sept cents francs et on la porte quatre fois. Ma fille prend ses vingt ans, comment lui faire une dot et trouver un gendre? — Deux ou trois tempéraments se sont bronzés comme ceux des généraux de Napoléon, et il y a des têtes franchement dessinées, d'une couleur solide dont on ferait des médailles.

En revanche, dans ce pêle-mêle énorme, chaque talent peut trouver la nourriture qui lui convient. Balzac avait bien raison d'aimer ce grand fumier où, à côté de toutes les excroissances, poussent tous les types. Un mystique y rencontre une douzaine de mystiques et va jusqu'au bout de son mysticisme. Un coloriste vit avec des coloristes et mène la phrase descriptive aussi loin qu'elle peut aller. Un amateur de lignes pures peut entendre sept fois par semaines des conversations étrusques. Un spéculatif, un païen pratiquant n'est pas retenu comme à Gênes, à Oxford, à Florence par l'obligation de porter un costume religieux ou politique. Chacun choisit les livres, les amitiés, les opinions, la conduite qui sont conformes à son instinct et l'instinct ainsi soutenu prend toute sa taille. C'est ici seulement qu'on trouve des courtisans, des intrigants, des maniaques, des politiques, des héros, des travailleurs, chacun complet et achevé dans son genre. Dans une couche de terre grasse et pourrie, infiniment complexe, incessamment renouvelée et remuée où cent mille laboratoires et vingt égouts auraient versé leurs détritus et leurs résidus, on ferait pousser pareillement des choux monstrueux, des potirons bosselés d'excroissances gigantesques, des ananas divins, des roses enivrantes, des asperges au mois de janvier, des dahlias bleus, que sais-je? et il n'y aurait pas de plus curieux jardin pour un botaniste.

Mais les infatuations sont aussi grandes que les énergies. Ils acquièrent l'extérieur de politesse et de modestie convenables; mais en somme, au fond du cœur et par l'effet de coteries, chaque amour-propre devient colossal. L'homme est solidement clos dans l'illusion qu'il a bâtie et il n'en sortira jamais, car il emploie tout son effort à l'épaissir. Toujours après une discussion sur le beau, sur les arts, un artiste laisse entrevoir plus ou moins a son ami qui est du même avis que lui : « Vois-tu, en fait d'art, il n'y a que toi et moi, — et encore toi? »

La duchesse de Krasnoe, russe, la Diane de Tauride, belle et grande comme une fille de Jupiter, pâle et blanche d'une blancheur de neige, les yeux d'un bleu pâle, sous des cheveux de soie pâle; une robe bleue bordée de cygne laisse deviner le plus admirable sein et les bras de marbre se déployent des deux côtés d'une taille aussi svelte qu'ils sont forts. Elle marche sans avoir l'air de voir, avec un sérieux de reine, les yeux ouverts et calmes comme ceux d'une statue. On a presque envie de plier le genou.

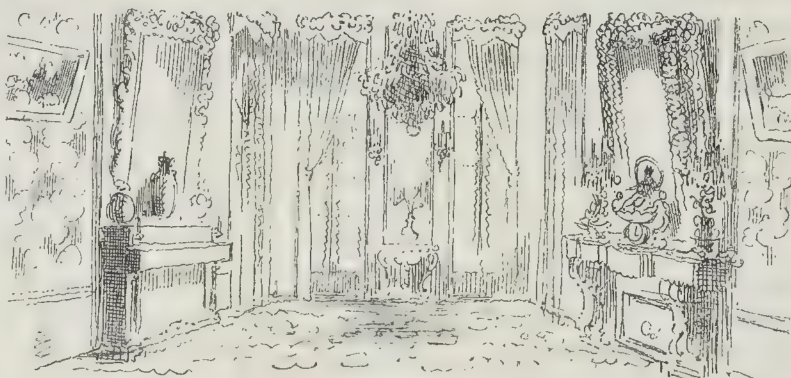
Un flot de personnages graves, conseillers d'État, directeurs gé-

CHEZ JULIETTE B***. — VENTE DE DIAMANTS.



LA DANAÉ, DANS L'ANTICHAMBRE, D'APRÈS LE TITIEN.

ANTICHAMBRE.



LE SALON.

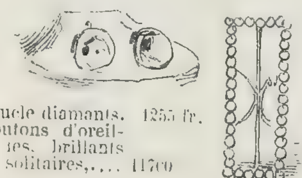
Papier à fond d'or, grand lustre Louis XIII en cristal de Bohême, grandes glaces Louis XIV, en bois richement sculpté et doré ; rideaux de soie, à fleurs jaune d'or sur fond gros bleu : trois belles tapisseries d'Aubusson avec figures, for vant portières, piano vertical bois noir et perles dorées : garniture de cheminée en bronze ciselé et doré, tableaux d'animaux.



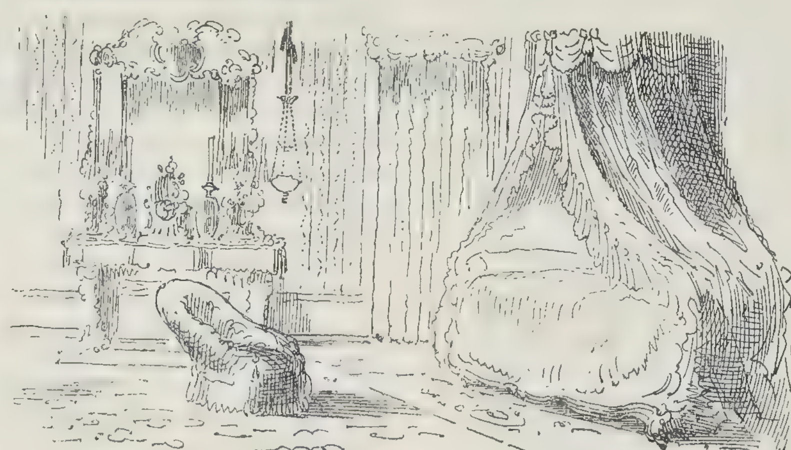
Glaces Louis XIV en bois sculpté et doré.



Bague saphir.......... 745 fr.
» émeraude....... 425
» perle............ 140



Boucle diamants. 1255 fr.
Boutons d'oreilles, brillants solitaires,.... 11700

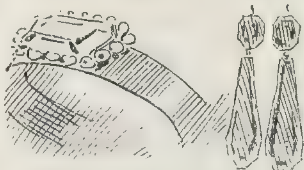


LA CHAMBRE A COUCHER.

Entièrement tendue en étoffe de soie Pompadour à bandes roses et filets verts. Portières et rideaux de même étoffe. Lit en bois sculpté et doré, style Louis XV. Rideaux de lit soie et dentelles. Lampe à suspension. Garniture de cheminée style rocaille, groupe en porcelaine de Saxe. Tapis d'Aubusson sujet mythologique.



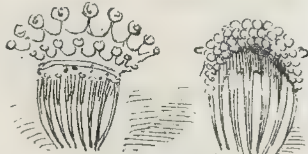
Secrétaire en bois de rose et candélabre en porcelaine de Saxe.



Boucles d'oreille, émeraude. .... 5400 fr.
Bracelet saphir et brillants................ 1716



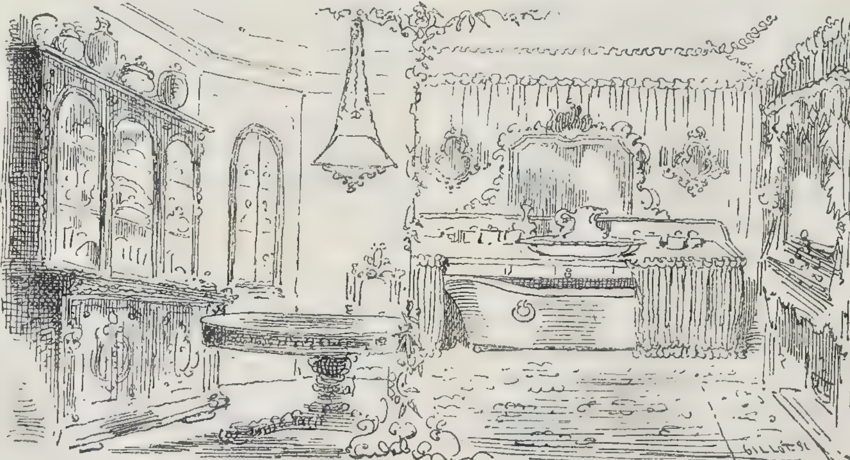
Bracelet tout en rubis et brillants, vendu........ 4625 fr.



Peigne croissant pavé brillants....... ..... 4080 fr.
Peigne couronne, vingt-deux perles grises et chatons....... 3125



Ceinture or massif (136 grammes) avec plaques saphirs et brillants,........... 2100 fr.

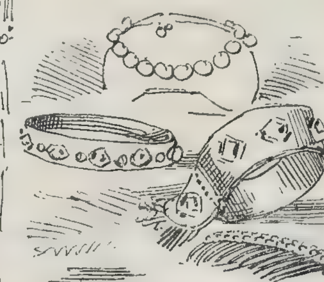


LA SALLE A MANGER

Rideaux, portières et tenture en perse à fleurs sur fond blanc. Armoire en bois de chêne à médaillons et figurines. Table à rallonges et chaises en chêne. Placards en chêne. Potiches de Chine et du Japon.

LA CABINET DE TOILETTE

Tendu de perse plissée à rayures blanc et violet tendre. Glaces à biseaux, bois doré Louis XV. Petites glaces candélabres. Grande toilette en chêne, tablette en marbre ; garniture de toilette en verre de Bohême composée de trente pièces, baignoire et deux peaux d'ours.



Bracelet tour de bras, or mat ; émeraude longue et diamants vendu................. 3300 fr.
Idem, or, saphirs, brillants, vendu 2100

néraux, préfets, académiciens, grands fonctionnaires, à vingt ou vingt-cinq mille francs. Il leur a fallu trente ans de travail, de visites pour arriver là. Dernièrement j'en ai vu chez eux une demi-douzaine : partout le même intérieur : un troisième étage rue des Mathurins ou rue Montaigne, deux bonnes, un petit domestique, le même salon à housses brodées, le même buffet doré dans l'entrefenêtre, le même étalage obligé d'un demi-luxe froid, vulgaire et décent, la même vie étriquée et prétentieuse. Le traitement trop petit, on le mange tout entier, on est obligé, pour arriver à la pension de retraite de s'user jusqu'à la corde; nul repos, sauf le monde qui fatigue, et de temps en temps un voyage aux eaux qui coûte trop cher. Toujours des tiraillements entre la représentation nécessaire et l'économie nécessaire; laquelle choisir? Le budget si gros est trop petit; à cause de la multitude des fonctionnaires, on l'émiette; chacun est à la ration, il faut que chacun vive mesquinement pour que tout le monde vive. Les figures s'en ressentent, jaunes, creuses, tirées ou bouffies d'une mauvaise graisse; l'air des bureaux est malsain; celui des salons encore davantage. Ici, ils rient, saluent, tâchent d'avoir l'air brillant ou aimable; mais l'effet général est celui d'une cohue de singes, de vieux singes habillés, fatigués, flétris, qui ont trop pâti. L'usure s'est faite encore par un autre côté. Si tôt qu'on les connaît un peu et qu'ils n'ont plus peur de se compromettre, ils tournent sans difficulté à la gaudriole, écoutent et content des histoires de jeune homme, on voit qu'ils ont jeté un harnais; l'étudiant s'est réveillé sous le bourgeois. « C'était le bon temps alors! » — « Est-ce qu'il est tout-à-fait passé? » Ils répondent par un sourire égrillard. La morale française est claire : « Je garde les convenances, je reste homme d'honneur, bon avec ceux « qui m'entourent, je travaille; en voilà bien assez, Paris est discret, « commode et je ne veux pas être dupe. » — Un d'eux allait encore plus loin : « Je suis amoureux cinq minutes. » — « Oh! répond le voisin, « c'est trop peu, il faut avoir un plat de fondation, comparer, reve- « nir, un homme du monde dîne chez soi et dîne en ville. »

Qu'est-ce qu'ils viennent chercher ici? Car on n'y cause guère, il y fait trop chaud, on est perdu dans la foule, la toilette de la femme est perdue. Je trouve à ces cohues et à ces exhibitions les raisons suivantes :

— Il y a des filles à marier, on les étale.

— Quelques hommes jeunes songent aussi à un bon mariage.

— Il y a des femmes à qui on ne peut faire la cour que là.

— On vient marquer sa place, et prouver à autrui qu'ils sont du monde.

— A la rigueur, c'est un club; dans une embrasure de porte, on cause d'affaires.

Les jeunes femmes, même les vieilles, s'ennuient horriblement le soir en tête-à-tête avec leurs maris. La foule est peuple, même chez les grands et les riches. Il leur faut du changement, de la diversion, du mouvement, comme aux garçons coiffeurs et aux modistes qui vont le soir aux bals du quartier Latin.

Moi-même qui les critique, pourquoi suis-je avec eux? J'ai agi mécaniquement, j'ai suivi la foule, je n'ai pas eu le bon esprit de me suffire, ce soir, seul dans ma chambre. Ai-je eu du plaisir? Après un éblouissement de cinq minutes, qu'ai-je vu, sinon une procession de coudes pointus et de contenances voulues? En vérité, j'avais un plus beau spectacle quand le soir, en Amérique, au son de la trompe, je voyais entre les arbres fourmiller les échines rondes de mes porcs, quand les rayons obliques illuminant les profondeurs de la verdure, montraient sur la mousse et parmi les glands, le tapage des joyeux coquins, repus par une journée pleine, quand leurs cris, comme cinq cents cornemuses, montaient au milieu des glapissements des perroquets, et que ma vieille forêt, tout entière, s'agitait et luisait avec des myriades d'éclairs et l'ondulation de son éternel murmure.

FRÉDÉRIC-THOMAS GRAINDORGE.

DIAMANTS A VENDRE

Saverne, 5 décembre.

Mon cher ami,

Vous m'annoncez que Juliette Beau met ses diamants en vente, et vous voulez avoir mes petites réflexions sur cet événement franco-russe, ou pour mieux dire européen.

Y songez-vous? Mais mon cher, je suis au fond des Vosges, à cent quinze lieues de tous les écrins de Maret et Beaugrand. Les seuls diamants que j'aie sous les yeux sont suspendus en girandoles aux branches de la forêt. Il y en aurait là, je suppose, pour quelques millions de milliards, si le temps était moins inégal; mais j'aperçois entre deux nuages un petit rayon de soleil qui aura plus tôt fondu ces trésors que je n'aurai fini ma page.

Item, mon pauvre ami, je suis dans le chemin où les patriarcches ont marché, à grandes enjambées : les choses de là-bas ne me regardent plus. J'ai eu le bon esprit de quitter le petit monde où les diamants se donnent, quelques jours avant l'âge où mes cheveux blancs m'auraient permis d'en donner. Toutefois, ma sagesse de fraîche date ne va pas jusqu'à l'intolérance, et vous ne trouverez pas en moi la fureur des nouveaux convertis. Je serais désolé que la blonde Juliette vendît ses diamants par force, pour acheter du pain. Si elle se défait de ceux-là, c'est qu'elle aura trouvé pour son capital un placement plus avantageux. C'est aussi, très-probablement, parce qu'elle est sûre qu'on lui en donnera d'autres.

Un moraliste de mauvais ton déclamerait à ce propos contre la prodigalité des hommes qui paient dix mille francs un sourire de Juliette, de Marguerite ou de Nana, quand la journée d'une digne et courageuse ouvrière se marchande à quinze sous. On ne songe pas assez que ce contraste même excuse Nana, Marguerite et Juliette. Si une femme pouvait gagner avec son aiguille autant qu'un chef de bureau, ou même autant qu'un maçon avec sa truelle, il n'y aurait pas sans doute un tel encombrement dans la carrière du plaisir. C'est la moins agréable et la plus fatigante de toute : souper sans faim, boire sans soif et tout ce qui distingue l'homme des autres bêtes! Ce terrain de l'amour facile est un champ de bataille où les plus fortes et les plus vaillantes meurent par milliers. On les enterre sans rien dire et la nation récompense les survivantes. On ne leur donne pas la croix d'honneur; il s'en faut. Le monde a gardé l'habitude de leur jeter des pierres, quoiqu'il ait lu l'Evangile et qu'il ne soit pas sans péché. Mais les pierres qu'il leur jette, dans son mépris civilisé, sont des diamants et des rubis, des saphirs et des émeraudes.

Les donateurs de ces bagatelles sont-ils à plaindre? Non. Le bon public les prend quelquefois en pitié, lorsqu'il voit leurs présents mis à l'enchère. Mais nous ne plaignons pas l'amateur qui s'est donné pour cinquante mille francs un Corrège grand comme deux mains : nous sommes plutôt tentés de lui porter envie. Et si les dieux permettaient qu'en payant cinquante mille francs de plus il agrandît et animât le chef d'œuvre qu'il en fit une vraie femme, blanche comme le lait, blonde comme la moisson, savoureuse comme les fruits et maligne comme un singe, pourrait-on s'appitoyer sur le pauvre monsieur qui s'est fait un tel présent à lui-même? Les belles choses peuvent-elles se payer trop cher? Vous donnez vingt-cinq mille francs pour une faïence italienne; il est vrai qu'elle est rare et fabriquée tout exprès pour les Médicis. Mais une Juliette est peut-être aussi rare, et certes elle est d'une pâte et d'une forme plus florentine que toutes les cruches des Médicis. On me dira que l'amateur de faïence conserve son pot jusqu'à la mort, tandis que les Corrège vivants ne s'éternisent pas dans la même galerie : j'en conviens, mais le jour où Juliette vous quitte avec les diamants que vous lui avez donnés, vous n'aurez qu'à vous dire : on m'a cassé la plus belle pièce de mon musée, mais j'avais eu tout le temps de m'en faire honneur et surtout j'en avais joui.

Voilà, mon cher Marcelin, les seules réflexions philosophiques que votre annonce m'ait inspirées. Ce n'est pas encore cette dissertation qui m'ouvrira l'Académie des sciences morales. Je voudrais vous donner quelques détails plus personnels sur l'héroïne de ces diamants, mais je l'ai peu connue et pas intimement du tout. Ce qui vous a peut-être induit en erreur, c'est la description (un peu arrangée) de son petit hôtel, que j'ai mise dans Madelon. Pour faire un livre dont les ressorts sont montés sur pierres dures, il m'a fallu prendre quelques croquis dans le monde de la haute galanterie. La population de ce pays excentrique ouvre assez volontiers ses portes aux gens de lettres parce qu'ils ne demandent pas qu'on les aime, parce qu'ils ne tirent jamais à conséquence; parce qu'ils appartiennent aussi au public, enfin parce qu'on peut les faire entrer chez soi sans serrer ses diamants.

Mille amitiés d'un vieux sauvage.

ED. ABOUT.



NOTES ET CROQUIS SUR COMPIÈGNE

Je t'envoie les notes et les croquis convenus, fais-en ce que tu voudras, je n'ai pas le temps de les remettre au net; ne charges pas trop; mes amis d'ici pourraient s'en formaliser. Quant au cancans, *motus*. Du reste, j'ai entrevu plutôt que vous cela.

« L'Hotel de la Cloche, — un hôtel de l'âge d'or, en apparence. La vraie cour traditionnelle : galeries de bois sculptés extérieures à chaque étage, le bois disparaissant çà et là sous les plantes grimpantes ; au fond, une vieille diligence, une vraie, bien jaune et bien crottée, des voitures de maîtres dételées, un valet vient de grooms et de garçons de ferme; le long des murs longeant les galeries, les batailles d'Alexandre, gravées d'après les tableaux du célèbre Lebrun (*cum privilegio Regis*); au bas de l'escalier, un paon empaillé. A tout cela je ne sais quel air monarchique et bon enfant. Les chambres sont malheureusement et cruellement meublées à la moderne. Cet inévitable mobilier de passage, banal et criard, qui serre le cœur, qui fait qu'on entre dans

un hôtel garni, comme on entrerait dans un mauvais lieu. Rien aux murs ; tout juste assez de rideaux au lit. Un papier blanc fané, sur lequel le meubles font tache. Une odeur fétide de cigare éteint et de bottes abandonnés. Je regrette la vraie chambre d'auberge, aux naïves enluminures, militaires ou badines, la « *Veille d'Austerlitz* » ou le « *Couche de la Mariée* » ; au linge rude, mais embaumant la lessive ; aux amples rideaux de lit en cotonnade blanche, avec d'opulentes et triples girandoles de boule de passementeries, comme on en voit dans ces gravures de la Restauration où l'heureux Florval pénètre chez l'aimable Zélie.

Les aimables Zélie ne manquent pas heureusement ici ; l'an dernier, la première personne que je croisai dans l'escalier du Paon empaillé, c'est la femme de chambre de l'adorable Ninisse, tu sais, qui portait le souper de sa maîtresse... Enfin, elle devait aller loin, elle monte si bien à cheval !

—

Les jours de chasse, une foule de marquis de Carabas, vont et viennent dans cette cour pittoresque, éteignant leurs dorures sous le modeste paletot ou la simple couverture de voyage. Ce que tu disais du manteau d'apparat à trouver est bien vrai. Bien vrai aussi ce que tu dis du costume de chasse :

« En lui-même, ce costume a peu changé depuis Louis XIV. C'est toujours le grand habit à la française, galonné sur toutes les coutures; les grandes bottes de gendarme. remplacent les bottes à chaudron. Le tricorne a dû nécessairement se diminuer; mais si petit et si coquet qu'on l'ait pu faire, il hésite encore à s'approprier à nos moustaches et à nos favoris. La plupart en sont évidemment préoccupés ; le mettra-t-on sur l'oreille ? c'est bien mousquetaire de bal masqué ; le mettra-t-on sur le nez? la corne de devant gêne pour y voir; le portera-t-on droit ? le mouvement du cheval l'aura bientôt fait glisser, si bien qu'on finit par le laisser se placer comme il lui plaît, généralement en arrière, un peut en Jeannot. »



A L'HOTEL DE LA CLOCHE.



UN GRAND TROMPEUR.

Un d'eux s'en est débarrassé, sitôt descendu de cheval, et l'a remplacé par une casquette quadrillée vert de la plus haute fantaisie.

—

J'ai vu Pierrefonds aujourd'hui. Plusieurs heures de forêt à traverser en poste. Des hautes futaies rousses, tristes, profondes, solitaires; deux grands gendarmes à cheval, seule rencontre.

De loin, en approchant, sur la route qui serpente au pied du château, je distingue les voitures découvertes de la Cour se déployant comme une batterie en marche. Le long ruban de chevaux et de voitures espacé de piqueurs, à intervalles réguliers, a fort bonne façon de loin. De près, par une bise de décembre, trop de nez rouges et de cols relevés, trop de mèches écartées par le vent et découvrant indiscrètement les tempes, trop de rhumes naissants et rendant soucieux. Les dames sont impénétrables sous leurs maudits petits voiles noirs. Impossible de distinguer les jolies :

> Devines, si tu peux et choisis, si tu l'oses !

Le château énorme, écrase plus qu'il ne protège le misérable village ; je regrette les vieilles ruines, qu'une des premières gravures du *Magasin Pittoresque* m'avait gravées dans la tête : tu sais, un de ces premiers bois simples et sauvages, légendaires comme ceux du MESSAGER BOITEUX. On croit maintenant entrer au Musée Dusommerard, côté regratté du boulevard de Sébastopol. Cette reconstruction sera curieuse néanmoins ; toutes nes connaissances archéologiques vont être appliquées là, et tous les détails recréés, depuis la petite poterne, méfiante, difficile à trouver, qui sert d'entrée à cet énorme monument jusqu'à cette chambre surplombant au sommet de la grosse tour, où vous risquez de laisser vos jambes dans les ouvertures pratiquées au plancher, le long du mur, pour verser la poix bouillante sur les assaillants. Un motif d'ornemeniation, que je vois ici pour la première fois : à l'extérieur de la tour principale, au milieu de la haute muraille nue est incrustée la gigantesque statue d'un sire de Pierre-



ALLONS, POUSSE CAMARADE !



DESSUS DE PANIER.



LE VIEUX PIQUEUR.


ROUTE DE PIERREFONDS

fonds, non pas dans une niche, au-dessus d'une porte ou d'une fenêtre quelconque, mais faisant brusquement saillie au milieu de l'immense entassement de pierres, en hauteur.

Le château domine une immense vallée dont il est le centre et que bornent de tous côtés de grandes collines boisées. Ce site est beau mais triste; et ma foi, la vue de cette vieille forteresse n'est pas faite pour vous ranimer. Vraie tanière; dans les chambres sombres, à travers les murailles épaisses la lumière et les sons n'arrivent du dehors que dénaturés, bruits sourds, lueurs blafardes; à un endroit la pierre du plancher fendue, baille sur le vide; ce sont des oubliettes encore en permanence. Décidément le moyen âge ne fait bien qu'en ruines, et l'on a hâte de quitter ce mort sinistre pour venir se réchauffer à la ville aux lumières et aux fêtes des vivants et aux épaules nues des jolies vivantes.


LES INVITÉS.

—

Ce soir, *Maître Guérin*, au théâtre de la Cour. Une représentation ici est toujours, comme tu l'as dit, « une fête de famille; la salle est petite et des plus modestes comme décoration. Au parterre montant jusqu'à la galerie, une houle d'épaulettes et de moustaches, c'est la place réservée aux officiers; à la galerie, la Cour; à l'étage supérieur, les notables de la ville; au-dessus, les sous-officiers et la brave cantinière du régiment en garnison. On est loin des réceptions des Tuileries et dans ce cadre exigu il faut s'y prendre à deux fois pour se rendre compte des splendeurs qu'il renferme. »

« Rien de charmant surtout comme les deux galeries de côté exclusivement réservées aux toilettes féminines. Partout ailleurs, l'habit noir fait tache, ici ce ne sont qu'ondulations d'épaules, nuages de jupes, scintillements de diamants, longues grappes de cheveux, aigrettes frémissantes. De plus, la salle est éclairée aux bougies, et ce n'est que sous cette lumière douce, que les femmes rassurées s'épanouissent tout à fait. »

« Au fond, un petit coin pour ces messieurs. Quelques habits brodés. La tenue générale est le frac, le gilet et le collant noir, tenue merveilleusement faite du reste pour faire ressortir l'éclat d'un cordon rouge en sautoir. »

L'exhibition des toilettes de Plessy a eu ici du retentissement. On en rit encore, et je crois que voilà un rude coup porté aux toilettes tapageuses par trop à la mode.

Pour celles-là en particulier, ce n'est plus même du tapage, c'est un vacarme effroyable. Elles sortent pourtant de chez le bon faiseur. Mais croit-on tout dit, par cela seul, qu'il vous livre un quatre-vingt-dix-neuf millième modèle plus excentrique que les précédents pour ne leur pas ressembler? Croit-on que la manière de porter ces robes, de se les assimiler, de les amortir par mille petites modifications où la vraie femme se révèle, ne doit pas être comptée pour beaucoup dans le succès. Il y a particulièrement au sujet de ces toilettes de *Maître Guérin*, une histoire de vieux jupons à l'ancienne mode qu'on veut toujours faire servir avec les robes nouvelles, à mourir de rire. Mais la vie privée est murée.

Une réaction se prépare en sens inverse, dit-on, on va revenir au simple et à l'uni. Tant pis ma foi. Ruine pour ruine, il valait encore mieux se ruiner avec sa femme qu'avec sa maîtresse. De plus, les célibataires avisés trouvaient mieux leur compte à ce tapage-là.

—

En attendant ce jour néfaste voici deux toilettes que je t'ai notées, ne les charge pas trop; si tu savais qu'elles sont jolies et surtout bien portées! Elle n'ont d'égale que la toilette satin blanc et zobeline de l'an passé!

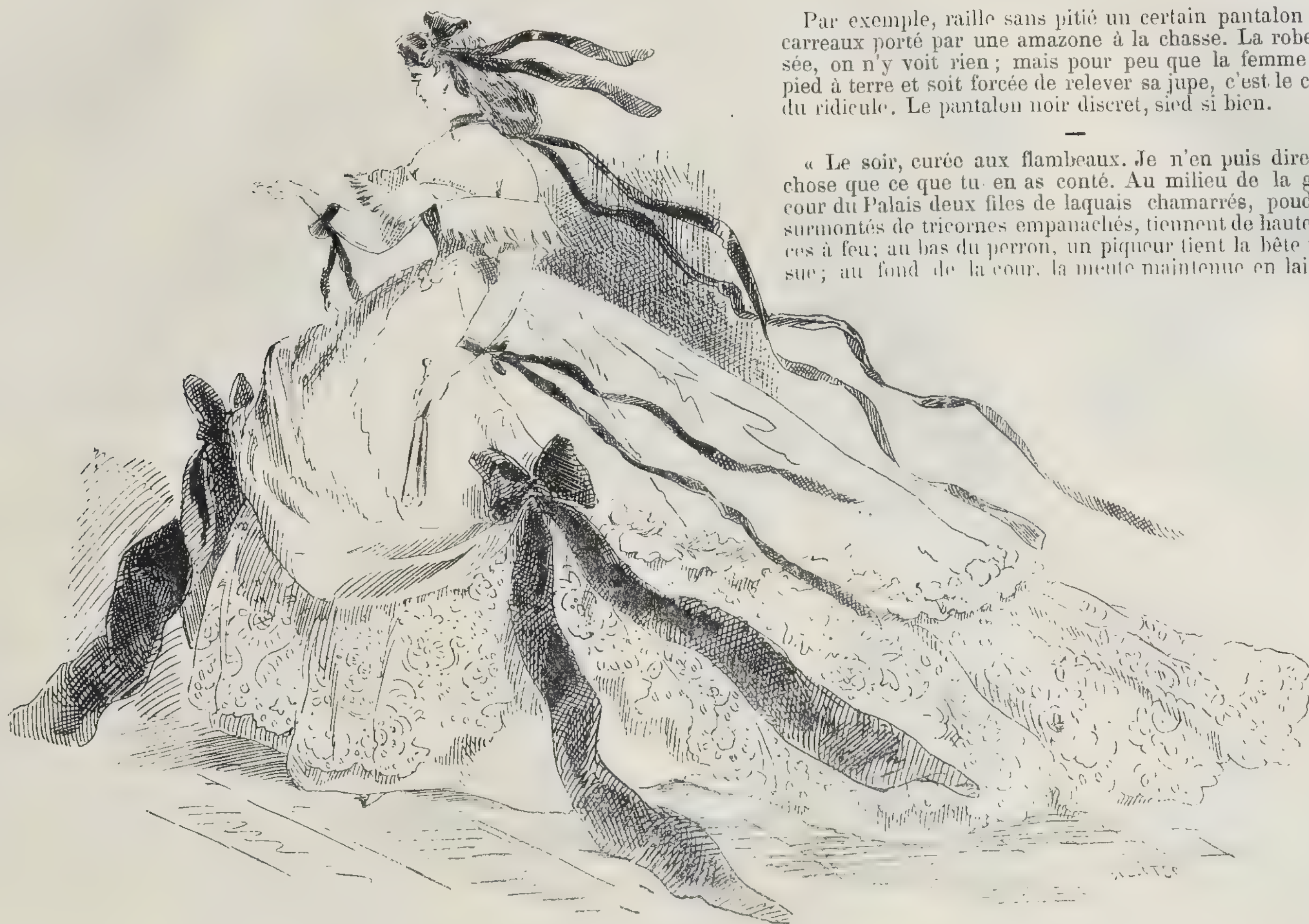
Ceci pour tes lectrices seulement. La première est une robe de satin bouton d'or


TOILETTE DE PROMENADE.

Seconde jupe formant tunique relevée devant, garnie de haute guipure fixée de chaque côté par de grands nœuds de satin bouton d'or, corsage avec berthe de guipure.

Coiffure d'un œillet de diamants fixé au milieu d'un nœud de velour noir, ayant de grands bouts tombant sur les cheveux jusque sur le cou, collier de velours noir plissé, noué derrière avec des bouts descendant plus bas que la taille, chatons de diamants cousus sur le velours, bracelets semblables.

La seconde toilette est robe de satin blanc sans plis dite princesse, deux écharpes roulées autour des reins, dont les deux bouts croisés sur les côtés par des coulants de perles d'or sont fermés par trois petits



Par exemple, raille sans pitié un certain pantalon gris à carreaux porté par une amazone à la chasse. La robe baissée, on n'y voit rien; mais pour peu que la femme mette pied à terre et soit forcée de relever sa jupe, c'est le comble du ridicule. Le pantalon noir discret, sied si bien.

« Le soir, curée aux flambeaux. Je n'en puis dire autre chose que ce que tu en as conté. Au milieu de la grande cour du Palais deux files de laquais chamarrés, poudrés et surmontés de tricornes empanachés, tiennent de hautes lances à feu; au bas du perron, un piqueur tient la bête recousue; au fond de la cour, la meute maintenue en laisse. A

La Toilette bouton d'or.

glands, soie blanche et fil d'or au-dessous de ces écharpes prend un grand volant de tule moucheté d'or, descendant jusqu'au bas de la jupe.

Corsage avec petite berthe de satin blanc bordée de petits effilés de soie blanche et fil d'or, ayant par dessus une blonde blanche qui éteint le brillant de l'or.

Boucles d'oreilles têtes égyptiennes, collier grosses perles d'or, séparées par un fil d'or; coiffure en torsade d'or fermée sur le front par un gros camée, liserons de toutes couleurs entourant la torsade et tombant très bas sur les épaules.

Je te citerai encore un joli peignoir pour prendre le thé après la promenade, satin blanc et guipure à collet Watteau; et une coiffure un peu... Atala, les cheveux en touffes au-dessus de la tête, et maintenus par trois cercles d'or. Tout cela, porté par des femmes du commun, seraient peut-être à pouffer, mais porté par celles-ci, c'est à nous rendre fous. Et c'est bien ce qu'elles veulent!

un signal, les chiens s'élancent; deux fois on les arrête avant d'arriver à l'animal; ce n'est qu'à la troisième qu'on les lâche tout à fait. Les vieux chiens ne s'y trompent pas pendant que les jeunes bondissent et hurlent dès le premier signal, eux ne s'émeuvent qu'au troisième. »

« En soi, c'est peu de chose, mais le cadre est superbe. L'or des livrées ruisselle sous les lueurs tremblantes; les fenêtres illuminées,



La Toilette aux écharpes.



La coiffure Atala.!

en fête, tranchent sur les hauts murs sombres du palais; au grand balcon, des femmes en toilette de bal; en bas, la foule dominée par les casques des cuirassiers qui la maintiennent; des torches jettant ces clartés étranges, particulières aux nuits d'émeute ou de réjouissance publiques; des pavés sanglants; des hurlements de chiens; et, dominant tout, s'élevant dans les airs, comme résumant toute la poésie de cette scène des temps passés, les fanfares des cors, mâles comme des sonneries de cavalerie, mélancoliques comme des chants d'église. »



— Ce n'est pas que le vin de Compiègne soit mauvais, mais ce sont les rues qui sont trop étroites !



Le Peignoir du Thé.

Après ce spectacle, tout rêvassant, j'ai encore été faire un tour en ville; il y a au bout du château un immense souterrain béant, éclairé au gaz, et défendu à l'une de ses extrémités par deux bastions en ruine, auquel je n'ai rien compris. Je me propose de revoir cela la semaine prochaine. Ce soir-là, d'ailleurs, j'étais suivi par deux escogriffes qui avaient bien l'air de mourir d'envie de me demander ce que je faisais là. J'aurais été ma foi bien aise de l'apprendre. Un instant, j'ai eu l'idée de siffler ma bande, pour nous amuser.

En rentrant à l'hôtel, j'ouvre ma fenêtre qui donne sur une ruelle charmante; à la lune je distingue de vieilles maisons à pans de bois, à hautes cheminées de briques, perdues dans le lierre. Un grand fracas de bottes éperonnées, et de sabre battant les murailles. Ce sont deux cuirassiers légèrement *paff* qui passent en jurant sous mon balcon; je te les envoie, avec les deux toilettes et quelques bonnes têtes de chiens, c'est ce que j'ai vu de mieux ici.

A ma prochaine lettre les chambres d'invités et les coulisses d'une charade et des tableaux vivants. X.



CHEZ LE PATISSIER

UNE FEMME QUI AIME LES ÉMOTIONS.
— Deux douzaines d'*éclairs* s'il vous plaît?

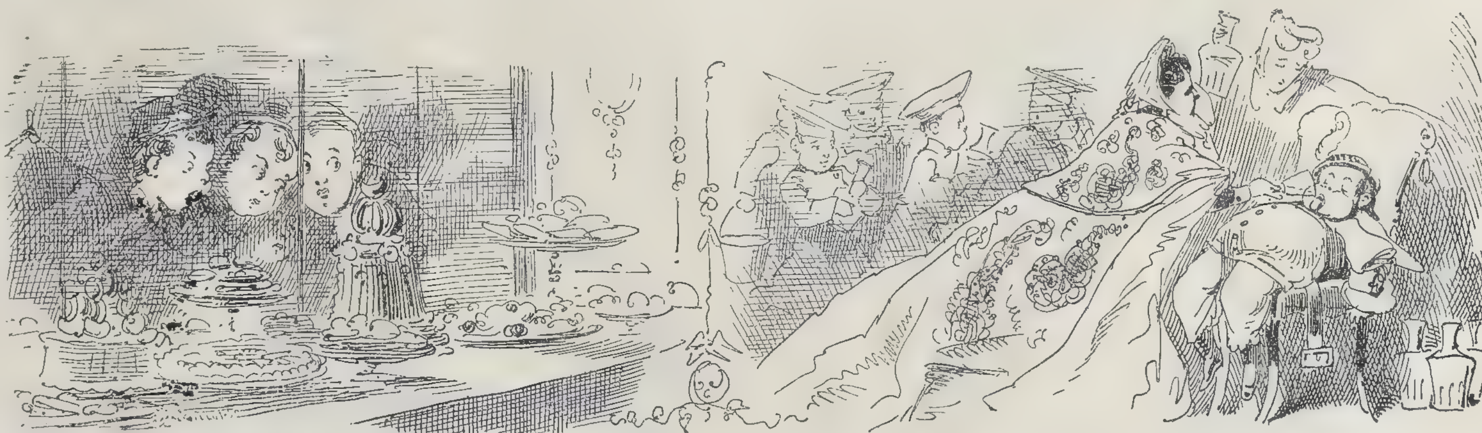
UNE PARTAGEUSE.
Pour elle, le *savarin* n'est qu'un prétexte à avaler plusieurs fioles de malaga.

— Amélie, ne mange pas comme cela, tu sais que nous dinons chez ta tante.
— Raison de plus, maman.

OPINION D'UN GOURMET.
Laissez donc, la pâtisserie c'est comme le gaz dans un ballon, plus on en absorbe plus on est léger.

LES BRIOCHES D'ARTHUR.
Fi, que c'est laid, mesdemoiselles, de se moquer d'un pauvre jeune homme parce qu'il ne sait pas commettre avec autant de grâces que vous, le joli péché de gourmandise.

LE PLUM-PUDDING DE L'ÉTRIER
Les Anglais sont comme les canons, ils ne *partent* que lorsqu'ils sont bien bourrés.



SUPPLICE DE TANTALE.
Faute d'un sou!

A L'EAU, A L'EAU...
Bébé a trop mangé de baba.

LE GÉNÉRAL TOM-POUCE

C'est mon ami Valère B., qui va parler :

— J'ai beaucoup connu Tom Pouce, depuis l'âge de treize ans jusqu'à l'âge de trente-deux ans, qu'il doit avoir aujourd'hui. Je l'ai vu un peu partout, en Amérique, à Londres, à Paris, tantôt pour de l'argent et tantôt pour rien. J'ai diné avec lui à Bordeaux, à l'hôtel Richelieu, alors qu il n'était pas franc-maçon. Puisque le voilà redevenu à la mode, — comme autrefois le comédien Molé ou le singe de Nicolet,—je vais vous dire mes souvenirs tels qu'ils m'arrivent, sans ordre, sans façon. Ce n'est pas de Goëthe que nous causons, la familiarité est de mise.

Le général Tom Pouce, — où M. Charles S. Stratton, comme vous voudrez, — n'est pas précisément aussi joli que jadis. Un nain vieillit plus vite que les autres. Néanmoins, il est encore assez bien proportionné; ses pieds et ses mains sont irréprochables; son œil est clair, vif, sautillant; sa bouche est vermillonnée comme celle d'un magot de porcelaine. Il est blond, mais ses cheveux deviennent rares. Le nez manque absolument de sculpture, c'est le vilain côté de Tom Pouce, ses narines renflées sont Massachussets en diable. Le nez d'Odry en miniature.

A part cela, M. le général Tom Thumb est une joliette et riante contrefaçon de notre disgracieuse humanité. En le considérant, je me suis pris souvent de sérieuses réflexions sur le malheur qu'on a de posséder ce qu'on appelle *une belle taille*. — Sans compter les proverbes, qui, depuis un temps immémorial, ont la malhonnête habitude de loger les esprits médiocres dans de grands corps et de faire croître outre mesure les herbes inutiles, l'histoire contemporaine semble prendre à tâche de réaliser les paroles de l'Evangile, c'est-à-dire d'abaisser les grands et d'élever les petits. Nos illustrations sont, pour la plupart, d'un volume assez exigu, et n'ont de rapport avec le cèdre altier que ceux que l'imagination des poètes lyriques veut bien leur prêter. — Mesurez M. Thiers, M. Ingres et M. Mirès!

Un petit homme à cervelet étroit demeure inaperçu au milieu d'un salon; mais malheur à l'individu atteint de plus d'un mètre soixante centimètres, et dont l'intelligence n'est pas à la hauteur du buste. J'avance qu'à ce dernier il faut trois fois plus d'esprit qu'au premier pour combler la distance qui existe entre eux deux, — non-seulement de l'esprit, mais encore du maintien. Un petit homme se fait aisément solliciteur; il glisse dans l'antichambre, on l'entend à peine marcher, il est alerte et insinuant. Pareil métier est impraticable à l'homme grand, son pas seul ébranle le parquet; à son entrée dans l'antichambre, tout le monde se retourne; les figures prennent aussitôt une expression de maussaderie. Admis dans le cabinet du maître, il ne sait que faire de sa stature de tambour-major, ses salutations conservent malgré lui quelque chose de raide, son air modeste passe pour de l'hypocrisie, sa voix adoucie semble une concession; quoiqu'il fasse, le maître est offusqué; cet homme le gêne, l'écrase; il a hâte de le congédier.

En amour, pareillement, toutes les chances sont pour le petit homme; il éveille moins de soupçons, peu de jalousie. — « Bonjour, mon cher; vous venez voir ma femme? c'est fort bien à vous! » C'est pour le petit homme qu'ont été inventés les placards, les armoires, les cabinets de toilette, les portes d'alcôves, les escaliers dérobés, les cheminées tournantes, les glaces à coulisses et tous ces réduits mystérieux dont les petites maisons abondaient, sous le règne des petits-maîtres et des petites-maîtresses.

Avec un petit homme point de déceptions, on sait d'avance à quoi s'en tenir sur son compte; on ne court risque en tout cas que d'être agréablement surpris. Par contre, que de géants ont menti à leurs promesses! Outre les nombreux argus qu'ils éveillent sur leur passage, ils traînent fatalement le bruit et l'éclat. Ils ne sauraient causer avec une femme sans l'afficher. L'Amour est un enfant, avant tout, et Kléber n'aurait jamais pu poser pour le portrait en pied de Cupidon.

Sur dix conquêtes dont se vantera un homme grand, un petit en aura toujours à lui opposer quinze. C'est la proportion. Voyez Tom Pouce! Il a laissé des regrets dans les deux hémisphères; tout le Connecticut brûle encore des feux qu'il y a allumés. — Je me souviens d'un jour où Tom Pouce m'a complaisamment étalé pendant près d'une heure son innombrable collection de bagues, de portraits, de médaillons, de breloques, de boucles de cheveux : — « Cette étincelle, ce rien qui brille, ce diamant, c'est un don de lady S. L., la plus sensible Anglaise des trois-Royaumes.—Cette cravate, qui ferait à peine trois fois le tour de votre doigt, c'est Mme Polck qui l'a attachée à mon cou. — Et cette épinglette? c'est Fanny Essler qui l'a piquée à ma chemise.—Voulez-vous voir ma montre? elle est grande comme votre ongle, vous la briseriez en voulant la saisir, elle va cependant mieux que toute autre: c'est une femme encore qui me l'a glissée dans la main à l'instant de mon départ; mais celle-ci, je ne peux pas vous la nommer, les journaux sont si indiscrets... »

Puis, clignant de l'œil et se penchant vers mon oreille (il était monté sur une table) Tom Pouce ajouta à demi-voix :

« — Je vous conterai cela un jour que nous serons seuls; aujourd'hui, vous comprenez, je suis obligé de gazer; nous avons tant de ménagements à garder, *nous autres hommes!* »

Ce mot fut dit par Tom Pouce avec un magnifique aplomb.

« — Voici, poursuivit-il avec volubilité, la tabatière de la reine des Belges, les manchettes de la duchesse de Northumberland, l'épée d'honneur des habitants du comté de Sussex.— Faut-il vous dire aussi les grandes dames qui m'ont tenu sur leurs genoux, qui ont passé leurs doigts effilés dans les petits frisons de ma chevelure plus douce qu'un duvet d'oiseau, qui m'ont embrassé aussi, moi, Tom Pouce, qui riais sous cape et qui leur rendais caresses pour caresses;

« ..... Tâtez plutôt :
« Le *baiser* sur ma joue est encore tout chaud.

« C'est que j'en ai tant reçu dans ma vie! (Chère madame Stratton, regardez donc par la fenêtre) Votre Vert-Vert si chéri, si fêté, si gâté, qu'était il auprès de moi? Réputation usurpée! Il mourut sur des pralines, le gourmand; je mourrai, moi, mangé par des baisers de femmes! »

Il court de charmantes historiettes sur Tom Thumb; une entre autres que j'ai entendu raconter est celle-ci. — La reine Victoria se promenait dans les jardins de Windsor, tout-à-coup le duc de N... se présente au détour d'une allée, porteur d'un énorme bouquet, qu'il offre en s'inclinant; la gracieuse souveraine sourit et accepte; déjà, sa main potelée s'avance sur les fleurs, lorsqu'un léger bruissement vient lui donner l'éveil; elle écarte quelques feuilles, et, derrière une touffe de camélias, elle aperçoit, — caché, — qui? — cette petite poupée que l'on nomme Tom Pouce, ce madrigal fait chair.

Quand Tom Pouce est invité à passer la soirée dans un salon, il y arrive ordinairement porté par un domestique, et couché dans un coffret, du fond duquel il surgit comme un diab e à ressort. C'est une manière originale de se présenter. Une fois descendu à terre, il se dirige tout droit vers le maître ou la maîtresse de la maison, à qui il se fait un devoir d'aller présenter ses hommages, — en vraie réduction de Prudhomme. Puis, après avoir satisfait à l'étiquette, il jette son claque sous le bras gauche, à la façon des marquis de théâtre, introduit le pouce dans l'entournure de son gilet, et se promène avec de grands écarts de poitrine. Si vous ne vous rangez pas assez vite sur son passage il vous marchera impitoyablement sur les pieds, et pour peu que la forme de votre tibia lui déplaise, il est homme à vous chercher querelle et à échanger sa carte contre la vôtre. — Riez tant que vous voudrez, mais M. le général Tom Thumb à la tête près du bonnet; il s'est fait depuis dix ans plusieurs mauvaises affaires, dont il est toujours sorti, du reste, à son honneur.—Un jour que le docteur Véron l'avait, par mégarde, recouvert tout entier de son chapeau, il faillit étouffer de colère, et ce ne fut qu'à grand'peine qu'on parvint à l'apaiser avec des excuses.

Je sais un Anglais tri-milionnaire, grand amateur de combats de coqs et de rats, qui donnerait le tiers de sa fortune pour faire mettre aux prises Tom Pouce et le prince Colibri, — cet autre nain, — et pour les voir se passer réciproquement leurs petites rapières au travers de leurs petits corps. Il n'y a que les fils d'Albion pour avoir des idées semblables.

Tom Pouce cause avec agrément, sa voix est aigrelette et un peu criarde. Il sait le français et il en profite pour lire nos auteurs, — mais quels auteurs, bon Dieu! Imaginez-vous qu'il s'est jeté à corps perdu dans la littérature naine du XVIIIe siècle : Bernis, Dorat, Voisenon, Gentil-Bernard, font à présent ses plus chères délices. Les ouvrages qui garnissent les deux ou trois rayons de sa bibliothèque en bois de rose sont tous du genre de *Grigri*, du *Soulier vert* ou du *Petit Pompée;* c'est frêle, puéril, mignard, mais de facile digestion, — de la littérature à la Tom Pouce. En politique, on le dit de l'opinion de M. Limayrac.

Mais vous n'avez rien vu si vous n'avez vu M. le général exécuter ses poses académiques. — Je ne suppose pas que M. Charles S. Stratton ait renoncé à cette partie curieuse de ses exercices. — C'est-là qu'il excelle principalement. La statuaire antique n'a point de chef-d'œuvre qu'il ne soit dans le cas de vous traduire sur le champ. Examinez ce gladiateur mourant : quel sentiment, quel ensemble dans l'attitude! Contemplez cet Hercule, appuyé sur sa massue, enveloppé d'une peau de lion; comptez les veines de ses bras, les muscles de ses jambes! — Et cet Apollon du Belvédère, s'il-vous-plaît : où trou-

verez-vous autre part autant de noblesse, de fierté, d'idéalité rayonnante?

Ce n'est pas tout. Si Tom a mené avec lui sa garde-robe, il vous montrera ses riches et étincelants costumes; il en revêtira même quelques-uns pour vous faire plaisir, tant il se prête avec douceur aux moindres caprices. — Il s'habillera en Écossais, avec la toque sur l'oreille et la plume d'aigle à la toque; il vous sifflera la chanson du montagnard; il vous parlera de Mina et de Brenda, qu'il a laissées toutes deux sur un rocher, pensives et regardant dans la mer. Vous croirez avoir devant vous une page de ce gros boiteux de Walter Scott et il vous semblera respirer l'odeur des bruyères. — Ou bien, il se coiffera du turban somptueux, il passera le kandgiar dans sa ceinture, l'or et les perles ruisselleront sur sa robe, chamarrée et splendide comme une strophe des *Orientales*. Ce sera Ali-Pacha ou Achmet-Bey; ses sourcils se fronceront, sa prunelle empruntera un éclat sauvage; ses lèvres s'écarteront pour montrer des dents blanches et serrées; il s'étendra sur un divan brodé d'or, croisant les jambes et fumant le nargilé et ce sera alors un vrai Turc, je vous le jure, un Turc de Stamboul, comme tout à l'heure c'était un Écossais des bords la Clyde. — Tom Pouce ferait un excellent professeur de couleur locale.

Maintenant, dites-moi, êtes-vous prudent? Aimez-vous à rire d'un rire clandestin et non autorisé? — Bon! je vois que la curiosité vous aiguillonne. — Alors, fermez les portes et tirez soigneusement les rideaux; éloignez vos gens et rangez-vous en cercle autour de moi. — Y êtes-vous? — Plongez à présent votre regard par-dessus mon épaule, au fond de ma garde robe (c'est Tom Pouce qui parle), — et tout au fond, bien au fond, — parmi ce fouillis de paillettes et de satin, ne démêlez-vous pas, — oui, — là, — un petit chapeau d'abord, — et puis ensuite comme qui dirait une redingote grise? »

Ah bah! — Chut! ..

« Ça, toutes vos précautions sont-elles bien prises? ne serons-nous point dérangés? Allons! Constant, donnez-moi mes bottes pour monter à cheval! Bien, l'équipement est au complet; la tête penchée, le regard sombre, une main dans le gilet l'autre au dos, tenant une lorgnette. — Où allons-nous, Sire? — En campagne, morbleu!

Et voilà mon Tom Pouce qui empoigne une canne, se met à cheval dessus et galope à travers l'appartement. Hue! dia! hop! hop! Soudain, il s'arrête. C'est que l'ennemi est en présence. « — Berthier, portez-vous sur l'aile gauche avec la cavalerie! Lannes, emportez cette redoute! Moncey, prenez deux bataillons de grenadiers et jetez-vous dans la plaine! Est-ce fini? Partons, messieurs... Soldats! je suis content de vous! »

Nous avons fait bien du chemin, nous sommes maintenant à la veille de la bataille d'Austerlitz. Tom Pouce est dans sa tente, endormi, assis sur une chaise retournée; une carte d'Europe est tombée à ses pieds. De grandes préoccupations se lisent sur son front; il rêve à la bataille du lendemain; des mots entrecoupés s'échappent de sa bouche. Tout-à-coup, le canon gronde, le tambour bat aux champs; Tom Pouce se réveille en sursaut. — En avant! en avant!

Je ne saurais dire l'effet grotesque de cette parodie, rendue par le Bébé américain avec une incroyable vérité d'expression. Il est vrai qu'il ne la prodigue pas, surtout en France, où il courrait risque d'être lapidé par le peuple qui ne plaisante pas sur le compte de son Empereur. Mais pour quelques-uns d'entre nous qui ne voient guère de différence entre la charge comique de Tom Pouce et la charge sérieuse de Gobert ou de Maurice Coste, cela est regrettable. N'importe; Tom se verra forcé de la rayer définitivement de son répertoire, un jour ou l'autre. D'un Français (d'Henri Monnier, par exemple) la farce serait peut-être acceptable; d'un étranger on ne la supporte jamais — si petit, si petit qu'il soit. Aussi bien lui a-t-on fait quelquefois les gros yeux à ce pauvre amour! Un soir, il y a de cela quelques années, au moment où il endossait l'uniforme célèbre, M. de V***, une de nos moustaches blanches, devinant ce qui allait se passer et ne voulant pas rester témoin d'une telle profanation, prit son chapeau et sortit, — en lançant au nain ce seul mot d'une énergie foudroyante:

— Polisson!

CHARLES MONSELET.

L'AUTOGRAPHE

Album de l'année 1864.

—

Que de temps, de patience, de recherches, de matériaux, d'érudition, de travail, d'esprit, pour nous donner, réunis en album, plus de deux mille autographes! Je viens de parcourir à vol d'oiseau cette collection unique que je connaissais déjà. L'immense variété des sujets n'apparaît pas sensiblement dans un numéro isolé, quelquefois consacré à un sujet uniforme comme celui de ***Marat***, ou à des pièces d'une grande étendue. Pour juger l'***Autographe***, et rendre justice à sa réelle valeur, il faut en examiner l'ensemble. Dessins, lettres, musique, fragments, pensées, pièces historiques, toutes ces curiosités s'entassent pêle-mêle, et, comme par hasard, dans un mélange de faits, de noms et de dates. Souverains, hommes d'Etat, législateurs, soldats, marins, prélats, orateurs, magistrats, financiers, poètes, romanciers, auteurs dramatiques, philosophes, historiens, écrivains, savants, compositeurs, comédiens, peintres, inventeurs et assassins se coudoient dans ce rendez-vous général de tout ce qui inscrit son nom sur les murs de la postérité. La France, l'Europe, le monde,

« De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome, »

tout a été mis à contribution. La seule énumération des noms dépasserait le cadre de cet article. Les manchettes explicatives, biographiques, historiques et anecdoctiques donnent 12,000 lignes, un volume de 500 pages. Nous jetons l'épervier dans cette mer de curiosités. Nos lecteurs remercieront notre très cher confrère Gustave Bourdin, qui leur fait ces loisirs:

Dumanoir. — Les méchants ont toujours les lâches pour amis.

Camille Doucet. — « Les albums et les républiques
« De tous les terrains politiques
« Sont ceux qui divisent le moins. »

Eugène Guinot. — Je n'écris jamais rien sur les albums.
— Mon nom n'est point digne de figurer dans ce recueil. — *V. Broglie.*
— Ni le mien non plus. — *George Sand.*
— Ni le mien non plus. — *Eugène Sue.*
— O triple orgueil! — *Viennet.*
— Farceurs! — *Ch. Philipon.*
— *Jolie cascade.* — *J.*

Mario. — Un bon cigare est aussi rare qu'un bon ténor; il coûte assez cher, et, dans sa courte durée, ainsi que le ténor, le souffle de la poitrine le fait vivre et le tue. Des deux, il ne reste guère qu'un peu de fumée, et peut-être un agréable souvenir.

Arnould-Plessy. — La plupart des hommes prêchent leur bonté; mais qui est-ce qui trouvera un homme véritable? — (*Proverbe de Salomon*, chapitre XXI, verset III.)

Le duc de Noailles. — Le goût est le sentiment prompt d'un esprit bien fait.

Cormenin. — La France n'est vraiment pas difficile, car elle ne demande jamais que trois choses: « *Du nouveau, du nouveau, du nouveau!* »

***. — « L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a:
« LE PRINCE DE LA MOSKOWA. »

Veuillot. — *Sancta Maria, mater Dei, ora pro nobis peccatoribus, nunc et in hora mortis nostræ.* »
— AMEN. — *J.*

Lamennais — L'histoire, qu'est-ce? Le long procès-verbal du supplice de l'humanité. Le pouvoir tient la hache, et le prêtre exhorte le patient.

Léonor Havin. — Aimons-nous les uns les autres.

Thiers. — Je ne sais que dire, et j'en fais l'aveu.

E. de Girardin. — Ohe! bavard.

Odilon Barrot. — Silence, on nous écoute.

Anaïs Fargueil. — La photographie est à la nature ce que l'orgue de Barbarie est à la musique.

Rachel. — Oh! réclame!!! Avis aux lecteurs. Je rentrerai à la Comédie-Française, samedi prochain, par le rôle de Phèdre. — Paris, le 8 novembre 1849.

Flourens. — La vie n'a pas toujours été sur le globe. Pour qu'elle pût s'y établir, il a fallu que la température en fût refroidie, que la surface en fût consolidée, que l'air s'y fût dégagé des eaux, que toutes les matières solides, liquides, gazeuses, y eussent pris chacune leur état propre; et quand toutes ces choses ont été amenées à ce point voulu, la même *main*, qui les y avait conduites, a créé la vie et l'a répandue sur la terre.

E. Legouvé. — « . . . . La jeunesse
« N'a pas assez souffert pour savoir consoler. »

Charles Briffaut. — Quelle est la femme qui ne sait ce qu'elle dit? — Celle qui jure de n'aimer jamais ou d'aimer toujours.

Lola Montès (1851). — « Libre fille des airs, j'ai retrouvé mes ailes.
« Comme vous, au printemps, légères hirondelles,
« Je voltige: à la scène, où je parais demain,
« Aurai-je des amis qui me tendront la main? »

Pastoret. — L'homme est une intelligence contrariée par des organes.

L. de Loménie. — Un auteur a toujours mauvaise grâce à se plaindre qu'on le pille, puisque cela prouve qu'on le lit.

Octave Feuillet. — Toute femme qui n'est pas au Christ est à Vénus.

Préault. — Le statuaire Pradier partait tous les matins pour Athènes, et le soir se trouvait rue de Bréda.

Mlle Georges. — « Vous ne me trompez point, je vois tous vos dé-[tours,
« Vous êtes un ingrat; vous le fûtes toujours. »

Mme Charles Reybaud. — Quand j'entrai dans le harem, la *Khanoun* vint au-devant de moi, et me fit asseoir auprès d'elle, sur le divan. Cette grande dame turque était coiffée d'un fichu de mousseline entortillé dans ses cheveux et attaché avec des pierreries. Une espèce de veste en soie rayée dissimulait sa taille très épaisse, et laissait pourtant entrevoir sa poitrine d'une blancheur de camélia. Quoique sur le retour de l'âge, elle était vraiment fort belle, et pour faire son portrait dans le style oriental, il faut dire que ses yeux ressemblaient à deux diamants noirs, sa bouche à une cerise bien mûre, et son teint délicat à la fleur du rosier sauvage.

Hippolyte Babou. — On accuse les critiques de tordre le cou aux cygnes; je trouve qu'ils consentent trop souvent à cirer les pattes des dindons.

Bixio. — Tu me flattes, je le sais; mais ça me fait plaisir (*proverbe italien*).

Louis Viardot. — L'homme est de feu, la femme d'étoupe, le diable passe et souffle (*proverbe espagnol*).

Sophie Cruvelli. — J'aime quand j'aime qu'on m'aime comme j'aime.

Fanny Persiani. — « *La gioga dei profani e un sogno passegger.* » (*Lucrezia.*)

Petit-Senn. — La plume va moins vite que le souffle de l'inspiration, comme la voile va moins vite que le vent.

Gustave Flaubert. — ... Le journalisme ne vous mènera à rien, — qu'à vous empêcher de faire de longues œuvres et de longues études. Prenez garde à lui. C'est un abîme qui a dévoré les plus fortes organisations. Je connais des gens de génie devenus, en quelque sorte, des bêtes de somme.

—

Un jour, nous continuerons la pêche aux perles dans la collection de l'*Autographe*. Abonnez-vous, mes frères !

J.

CHOSES ET AUTRES

L'*Africaine* nous est promise d'un jour à l'autre. Malheureusement beaucoup d'obstacles s'opposent à la mise en scène... d'abord personne ne sait au juste où se passe l'événement, si tant est qu'il y ait un événement. En outre, toutes les chanteuses refusent de se noircir le visage et de se faire négresses, ne fût-ce que pour une soirée. Enfin, la pièce exige un mancenillier, et l'on n'a pu trouver encore la forme exacte de cet arbre. Les uns disent que le mancenillier est tout petit, ce à quoi l'on répond qu'une héroïne d'opéra ne peut décemment mourir sous un arbuste. Les autres affirment qu'on ne meurt pas du tout à l'ombre d'un mancenillier : à ceux-là, on répond que Gros-Jean en remontre à son curé. En un mot, l'on découvre petit à petit les mille et une raisons qui empêchaient Meyerbeer de faire représenter l'*Africaine*. Il paraît que le grand homme ne s'illusionnait pas sur la valeur de son livret.

—

En attendant l'*Africaine*, l'Opéra a chanté les cantates couronnées par l'Institut. Jusqu'à présent, on avait cru qu'il en était d'une cantate comme d'un cheval; une fois couronnés, ni l'un ni l'autre n'étaient plus bons à rien. Aujourd'hui il y a manie d'innovation; on mange le cheval et on exécute la cantate. Rien ne va mieux.

—

Ce n'est décidément pas à l'Odéon que M. Legouvé fera représenter les *Deux Reines*. C'est au Théâtre-Lyrique. Eh quoi ? dira-t-on, M. Legouvé aurait-il commis un opéra ? Non pas. Seulement M. Legouvé a pris un excellent système, il s'est constamment abrité sous le talent des autres. Après avoir exploité Rachel, il exploite Ristori; les actrices sèment, lui recueille; on fête les reliques sur le dos de l'auteur. Il y a une fable de La Fontaine là-dessus.

M. Legouvé fait jouer un drame au Théâtre-Lyrique, parce que le Théâtre-Lyrique a engagé Ristori.

—

Vous aviez entendu parler de certaines gens qui s'appelaient pisciculteurs, horticulteurs, agriculteurs, etc. Nous avons maintenant des « puériculteurs ». Cela veut dire : éleveurs d'enfants. Je me suis souvent plaint des façons toutes différentes dont on traitait les hommes et les chevaux, la société dépensant beaucoup d'argent pour ces derniers, et ne s'occupant guère des premiers que pour arracher cet argent de leur poche. Grâce à Monsieur je ne sais qui, un terme va être mis à cet abus; désormais les enfants recevront des soins, non pas égaux (il ne faut pas tout demander à la fois), mais peu inférieurs à ceux qui accueillent les poulains à leur entrée dans ce monde. Puisse cet espoir n'être pas controuvé !

—

Je n'entends parler de ci de là que du jupon multiforme. Qu'est-ce que c'est que le jupon multiforme ? C'est un jupon qui, paraît-il, change de forme à volonté... à la volonté de la porteuse bien entendu, parce qu'à la sienne ce serait compromettant. Je n'aurais jamais cru qu'un jupon pût avoir plusieurs formes, et pût être autre chose qu'un jupon. Quoi donc ? deviendra-t-il serre-têtes, fichu ou pantalon ? Ce jupon multiforme m'inquiète. Il y a un mystère sous ce jupon multiforme. Tout jupon qui n'est pas à sa place et ne remplit pas son devoir de jupon ne m'inspire aucune confiance. Qu'en pensez-vous, Monsieur ?

—

Je l'avais dit, Arnal est aux Bouffes, plus charmant, plus sympathique que jamais. ***Passé minuit*** retrouve sa splendeur première. Puisse cette huitième rentrée servir de leçon au grand artiste... Les acteurs de cette trempe ne quittent pas le théâtre; ils font comme Molière, ils y meurent.

—

Aux Champs-Elysées, il se passe une chose surprenante. On construit, on arrange un hôtel, en tout calqué sur celui de Monte-Cristo, dans le roman de ce nom. Cet hôtel coûtera six millions. Un luxe inouï. Il faudrait dix pages pour décrire une salle à manger. Pour qui ? Gageons tout ce que vous voudrez que c'est pour une dame.

—

Je demande grâce aux journaux. J'avais juré de ne jamais m'occuper de M. Demme ni de Mlle Trumpy; mais les journaux ont si bien fait, que me voici forcé de mettre les pouces. Comment ne pas être touché de pitié pour ces deux malheureux qui, après s'être jetés dans le lac de Genève et y avoir laissé reposer leurs cadavres, partent pour Londres, se brûlent la cervelle dans un premier hôtel, se poignardent dans le second, et vont s'empoisonner dans le troisième? Le tout télégraphié. Il est à craindre qu'ils ne s'arrêtent pas là; les infortunés doivent posséder une cinquième vie, puisqu'ils ont disposé si légèrement des quatre autres. C'est égal, à leur place j'aurais préféré le bourreau.

—

La question Léonie L..... atteint décidément à la hauteur de la question Garcia.

Les dernières nouvelles électriques de Hombourg annoncent que cette jeune demoiselle a gagné encore deux cent mille francs à la banque.

Ce qui, joint aux cent mille écus précités, forme à cette jeune personne le « sac » honnête de cinq cent mille francs, le demi-million.

Vous verrez qu'elle voudra le million tout entier. Quel « ridicule » pour elle si ce sac... espérons le contraire; mais en ce cas, j'avoue ne pas répondre de la casse.

—

On ne parlera plus de la noirceur des femmes. C'est à qui d'elles se fera rousse. On ne voit plus chez nous, au dix-neuvième siècle, que des femmes du seizième des Bianca-Capello, des Olympia Morata, des Lucrèce Borgia, sans poison, au moins je l'espère.

Mlle Cora Pearl, a donné le branle, et quelle n'a pas été ma surprise, l'autre jour, de rencontrer la plus piquante des soubrettes ayant complétement sacrifié, elle aussi, à la teinte favorite des héroïnes de Titien et de Giorgione.

A..., la brune, rousse ! Quel caprice ou quelle intempérie capillaire l'a pu réduire à une pareille extrémité. Quel intérêt ? Il m'a semblé voir en elle cet infortuné que ses malheurs avaient réduit « à se faire polonais ».

—

Combien il faut admirer, à côté de cela, la constance de Mme K..., devenue depuis peu Mme M..., une grande dame artiste et pianiste à effacer Mme Pleyel, si elle le voulait, et chantée par le grand poëte Henri Heine, qui lui a même décerné le surnom le plus séduisant.

Eh bien, Mme K... n'a dans toute sa beauté qu'un tout petit défaut : des cils et des sourcils trop blancs. Le moindre coup de pinceau corrigerait d'un tour de main cette défectuosité vénielle; mais il n'y a pas de danger que l'on y ait recours, et cette superbe personne peut, à bon droit, s'appliquer la fière devise des Rohan :

« Brune ne puis, peinte ne daigne, nature suis. »

X.





UNE NUIT DE NOCE

I

Grâce aux usages de la campagne et à la solennité des circonstances, on s'était retiré d'assez bonne heure. Presque tout le monde m'avait serré la main, les uns avec un sourire fin, les autres avec un sourire bête, ceux-ci avec une gravité officielle qui ressemblait à de la condoléance, ceux-là avec une cordialité niaise qui frisait l'indiscrétion.

Le général de S. et le préfet, deux vieux amis de la famille s'étaient attardés à une table d'écarté, et franchement, malgré l'affection que j'ai pour eux, j'aurais voulu les voir au diable, tant j'étais irritable ce soir-là.

Ceci se passait, j'oubliais de vous le dire, le jour même de mon mariage et j'étais vraiment un peu fatigué. Depuis le matin, j'avais dans le dos une moyenne de deux cents personnes bien intentionnées du reste, mais lourdes comme un temps d'orage. Depuis le matin, j'avais souri sans débrider; puis le bon curé du village qui nous avait mariés avait cru devoir, dans un discours très gentil du reste, me comparer à Saint-Joseph, et ces choses-là agacent quand on est capitaine de lanciers. Le maire, de son côté, qui avait bien voulu apporter ses registres au château, n'avait pu résister, en apercevant le préfet, au plaisir de crier: vive l'Empereur! En sortant de l'église, on m'avait tiré des coups de fusils aux oreilles et offert un énorme bouquet. Enfin — je vous le dis entre nous, j'avais aux pieds depuis heures du matin des bottes un peu étroites, et au moment où commence cette histoire il pouvait être minuit et demie.

J'avais parlé à tout le monde excepté à ma chère petite femme dont on me séparait comme à plaisir. Une fois, en montant le perron, je lui avais serré la main à la dérobée. Encore ce coup de tête m'avait-il valu de ma belle-mère un regard moitié sel et moitié vinaigre, qui m'avait rappelé à la réalité. Si, par hasard, monsieur, vous avez traversé cette journée d'effusion violente et d'épanouissement général vous conviendrez avec moi qu'en aucun moment de la vie on n'est plus disposé à l'irritabilité.

Que voulez-vous répondre aux cousins qui vous embrassent, aux tantes qui s'accrochent à votre tête et pleurent dans votre gilet, à tous ces visages épanouis qui s'étagent devant vous, à tous ces yeux qui vous dévisagent douze heures durant, à tous ces élans de tendresse qu'on n'a pas demandés, mais qui réclament un mot du cœur!

A la fin d'une journée semblable, le cœur a une courbature. On se dit: Voyons, est-ce fini? y a-t-il encore une larme à essuyer, un compliment à recevoir, une main émue à serrer; tout le monde est-il content? a-t-on assez vu le marié? Est-ce bien vu, bien entendu? personne n'en veut plus — puis-je enfin penser à mon bonheur, songer à ma chère petite femme qui... m'attend la tête cachée dans les festons de son oreiller?... qui m'attend! Ceci vous passe dans la tête comme un sillon de feu. On n'y avait pas songé. — Durant toute la journée, ce côté lumineux de la question était resté voilé — mais l'heure approche; en ce moment même, les lacets de soie de son corsage se déroulent en sifflant, elle est rougissante, émue, et n'ose se regarder dans la glace de peur de constater son trouble. Sa tante et sa mère, sa cousine et la grande amie l'entourent et lui sourient, c'est à qui dégrafera sa robe, enlèvera les orangers qui se perdent dans ses cheveux, à qui aura le dernier baiser.

Bon, voici les larmes, on s'essuie, on s'embrasse. La mère dit quelques mots à l'oreille de sa fille, lui parle de sacrifice, d'avenir, de

nécessité, d'obéissance, d'holocauste, et trouve moyen de mêler à ces paroles simples mais préparées, l'espoir d'un patronage céleste et l'intercession d'une colombe ou deux, cachées dans les rideaux.

La pauvre enfant qui ne comprend ri n à tout cela, si ce n'est qu'il va se passer quelque chose d'inouï, que ce jeune homme — elle n'ose l'appeler autrement dans sa pensée — va monter en vainqueur et lui adresser des paroles merveilleuses dont l'attente seule la font frissonner d'impatience et de terreur. Des paroles! ne sera-ce que des paroles? La pauvre enfant ne dit mot; elle tremble, elle pleure, elle frissonne comme une perdrix dans un sillon. Les dernières paroles de sa mère, les derniers adieux de sa famille lui bourdonnent aux oreilles, mais c'est en vain qu'elle cherche à en saisir le sens; son esprit, où est-il ce pauvre esprit? — elle n'en sait rien vraiment, mais il n'est plus à elle. — Ainsi qu'un conscrit à sa première bat ille, auquel on recommanderait sur le champ de bataille de ne pas casser le verre de sa montre, elle ne peut écouter ni comprendre les avis; la fusillade prochaine envahit son esprit, peut-être songe-t-elle en ce moment suprême au calme du village, au coq du clocher, peut-être aussi une vague odeur de poudre enfle-t-elle ses narines tremblantes, et, sous sa blanche chemise, son petit cœur frémit-il d ardeur plutôt que de crainte — qui sait! on a vu plus d'un héros dans la peau d'un conscrit.

Ah! mon capitaine, me disais-je à moi-même, que de joies cachées sous ces terreurs, car elle t'aime! Te souviens-tu de ce baiser qu'elle te laissa prendre au sortir du sermon, ce soir où l'abbé chose prêcha si bien; et ces serrements de main, et ces regards voilés, et... Heureux capitaine! des flots d'amour vont t'inonder; elle t'attend, séducteur, Don Juan, héros! Et je mâchonnais furieusement ma moustache, j'arrachais mes gants et les remettais ensuite, j'arpentais le petit salon, je déplaçais la petite pendule qui ornait la cheminée, je ne tenais plus en place. J'avais éprouvé déjà c s sensations le matin de l'assaut de Malakoff. Tout-à-coup mon général, qui continuait son éternelle partie d'écartée avec le préfet, se retourna :

— Quel train vous faites, mon cher Georges, me dit-il. — En donnez-vous, monsieur le préfet?

— Le roi — un — et quatre atouts. Mo · cher ami, vous n'êtes pas en veine, fit-il au préfet, et il empocha quelques louis qui étaient sur la table en relevant avec effort son gilet blanc qui lui couvrait le ventre, puis se ravisant : Au fait, mon pauvre Georges, vous vous croyez peut être obligé de nous tenir compagnie. — Il est tard et nous avons trois bonnes lieues d'ici à B... C'est ma foi vrai, tout le monde est parti, puis me prenant par le bras et s'approchant de mon oreille :

— Dites-moi donc, mon capitaine, voilà le moment de prouver que vous êtes de la troisième du second, sacrebleu! et il éclata de rire.

— Eh, eh, eh! mon général... Bonsoir, mon général,

On n'est pas bête à moitié en ces jours solennels!

Mon supérieur s'éloigna et je vois encore son gros cou dénudé qui formait par derrière un bourrelet de chair au-dessus de son cordon de commandeur. Je l'entends monter en voiture, il riait encore par saccades... je l'aurais battu.

Enfin, me dis-je, enfin! je me regardai machinalement dans la glace — j'étais pourpre et mes bottes... j'ai honte de le dire, me gênaient horriblement. J'étais furieux que ce détail grotesque de bottes trop étroites vînt en un pareil moment attirer mon attention, mais qu'y voulez-vous faire? je me suis promis d'être sincère et je vous dis là toute la vérité.

A ce moment une heure sonna à la pendule et ma belle-mère apparut. Elle avait les yeux rouges et sa main dégantée chiffonnait un mouchoir visiblement humide.

A son aspect, mon premier mouvement fut un mouvement d'impatience, et je me dis à moi-même : J'en ai au moins pour un quart d'heure.

En effet, Mme de C. s'affaissa sur une causeuse, me prit la main et fondit en larmes. Au milieu de ses sanglots elle me disait : Georges .. mon ami... Georges... mon fils!

Je sentais que je n'étais pas à la hauteur des circonstances. Voyons, capitaine, me dis-je, une larme, trouve une larme, tu n'en peux sortir dignement qu'avec une larme, ou sans cela : *Mon gendre tout est rompu.*

Et quand cette bête de phrase qui venait je ne sais d'où, du Palais-Royal, je crois, se fut logée dans mon cerveau, il me fut impossible de l'en faire sortir et je sentais des accès de gaieté folle me monter aux lèvres.

Enfin je fis un effort héroïque et murmurai, ne trouvant rien de mieux :

— Calmez-vous, madame, calmez-vous.

— Le puis-je, Georges! pardonnez-moi, mon ami...

— Pouvez-vous douter, madame...

Je sentais que le madame était froid, mais je craignais de vieillir Mme de C... en l'appelant ma mère; je la savais un peu coquette.

— Oh! je ne doute pas de votre affection! .. allez, cher ami, allez : oubliez mes larmes et.. rendez la heureuse, n'est-ce pas! oh! oui, n'est-ce pas? Ne craignez rien pour moi, je suis forte.

Rien n'est insupportable comme une émotion lorsqu'on ne la partage pas. Je murmurai :

— Ma mère! en réfléchissant qu'après tout elle serait sensible à cet élan; puis m'approchant de son visage, je l'embrassai et je fis, malgré moi, la grimace tant les larmes avaient donné un goût salé et désagréable au visage de ma belle-mère.

II

Il avait été décidé que nous passerions la première semaine de notre mariage au château de Mme de C... On nous y avait donc organisé un petit appartement nuptial tout capitonné de perse bleue; c'était d'une fraîcheur extrême. Le mot fraîcheur pourrait passer ici pour une mauvaise plaisanterie, car en réalité il faisait un peu humide dans ce petit paradis à cause des papiers nouvellement collés.

Une chambre m'y était spécialement réservée et ce fut là, qu'après avoir embrassé ma belle-mère à fond, je montai quatre à quatre. Sur un fauteuil avancé près du feu, était étalé ma robe de chambre en velours marron, et tout à côté mes mules... Je n'y résistai pas et j'enlevai mes bottes avec frénésie. Quoiqu'il en soit, j'avais le cœur plein d'amour, et mille pensées tourbillonnaient dans ma tête avec une effroyable confusion. Je pris sur moi et je réfléchis durant un instant à ma situation.

Mon capitaine, me dis-je, le moment qui va sonner est un solennel moment de la façon; dont tu franchiras le seuil du ménage, dépend ton bonheur futur. Ce n'est point une petite affaire que de poser la première pierre d'un édifice. Le premier baiser d'un époux, — et je sentais un frisson parcourir mon dos. — Le premier baiser d'un époux est comme l'axiome fondamental qui sert de base à tout un livre. Mon capitaine, s is prudent. Elle est là, derrière ce mur; ta blonde fiancée qui veille en t'attendant, l'oreille au guet, le cou tendu, elle entend chacun de tes mouvements. A chaque craquement du parquet elle frissonne, la chère âme. — Et tout en me disant cela, j'ôtai mon habit et je dénouai ma cravate. Ta conduite est tracée, ajoutai-je : sois passionné avec retenue, calme avec quelque chaleur, bon, doux et tendre, mais en même temps laisse entrevoir les vivacités d'une affection ardente et les séduisants aspects d'une nature de fer... Tout à coup je remis mon habit. J'avais honte d'entrer dans la chambre de ma femme en robe de chambre et en toilette de nuit; n'était-ce pas lui dire : Ma belle, je suis chez moi, voyez comme je suis à mon aise, c'était afficher des droits que je n'avais pas encore; je remis mon ha-

bit et après mille soins de toilette minutieuse, je m'approchai de la porte et je frappai trois petits coups discrets, je les entends encore. — Oh ! je vous jure, j'étais tremblant, et mon cœur battait si fort que j'appliquai ma main sur la poitrine pour en comprimer les battements. Tout ce qu'on peut mettre de tendresse soumise, de prière, de discrétion, je les avais mis dans ces trois coups. Saint Pierre lui-même, qui sait ce que c'est que de laisser les gens à la porte, en eût été ému et m'eût répondu, j'en ai la conviction: Mais entrez donc, capitaine Elle ne me répondit rien, et après un moment d'angoisse je me décidai à refrapper encore. J'avais envie de dire d'une voix émue : C'est moi, chère amie, puis-je entrer? mais je sentais qu'il fallait que cette phrase fût dite avec une extrême perfection, et j'avais peur de manquer mon effet; je restai donc le sourire sur les lèvres comme si elle eût pu me voir, et j'effilais ma moustache que j'avais un peu parfumée sans affectation.

J'entendis bientôt une petite toux sèche qui semblait me répondre et me donner accès. Or, voyez en tout ceci comme les femmes ont ce tact exquis, cette délicatesse extrême qui nous manquent absolument. Pouvait-on dire plus finement, d'une plus adorable façon: venez, je vous attends, mon ami..., mon époux ! Saint Pierre n'eût point trouvé cela.— Cette toux, c'était le ciel qui s'ouvrait. Je tournai le bouton, la porte glissa sans bruit sur le tapis douillet, j'étais chez ma femme.

Une tiédeur délicieuse m'arriva en plein visage, et j'aspirai un vague parfum de violette ou d'iris, ou de n'importe quoi, dont la chambre était empreinte. Il y avait là un charmant désordre: la toilette de bal était jetée sur une chaise longue, deux bougies brûlaient discrètement sous un abat-jour rose, et sur la cheminée, au milieu de mille riens, et tout à côté d'un bouquet blanc un peu flétri, était posée bien en évidence une petite bouteille d'eau des carmes, — le remède souverain contre les défaillances. — Je reconnus la prévoyance maternelle dans ce détail et sincèrement j'en fus touché. Je m'approchai du lit où Louise reposait blottie tout au fond, le nez contre la muraille et la tête perdue dans l'oreiller. Immobile, les yeux fermés, elle semblait dormir, mais l'animation de son teint trahissait son émotion. J'avoue que je fus en ce moment le plus embarrassé des hommes. Me dépouiller de mes vêtements et m'introduire sans façon sous ces édredons... C'était mon droit, mais je sentais la brutalité de ce procédé et je pris le parti de demander humblement l'hospitalité. C'était délicat, c'était irréprochable. O vous qui avez traversé ces épreuves, fouillez dans vos souvenirs et rappelez-vous ce moment absurde et délicieux, cet instant d'angoisse et de bonheur, où il faut sans répétition préalable jouer le plus difficile des rôles, où il faut à force d'adresse, de tact et d'éloquence, faire accepter la plus rude des réalités sans que le rêve s'envole, mordre la pêche sans en flétrir la peau, terrasser une ennemie qu'on adore et la faire crier sans s'en faire haïr, ou il faut refouler le sang qui vous monte au cerveau, où votre science vous gène comme un paquet de poudre quand on est près du feu, où il faut être tout à la fois diplomate, avocat, homme d'action, et cela en évitant le ridicule qui vous fait la grimace dans le pli des rideaux.

Seigneur ! quand j'y pense, la sueur m'en vient au front.

Je me penchai donc sur le lit et cherchant dans ma voix les notes les plus suaves, les plus douces intonations, je murmurai ces mots : Eh bien, mon amie, eh bien...?

On fait comme on peut dans ces moments-là, je n'avais pas trouvé mieux, et cependant j'avais cherché.

Pas de réponse, et cependant elle était éveillée. J'avoue que mon embarras en augmenta du double J'avais compté, — je peux bien vous le dire entre nous, sur plus de confiance et d'abandon, j'avais compté sur un premier moment d'effusion plein de pudeur et de crainte, il est vrai, mais enfin je comptais sur cette effusion et je me trouvais singulièrement désappointé; ce silence me glaçait.

— Vous dormez donc bien fort, mon amie? J'ai pourtant bien des choses à dire, ne voulez-vous pas causer un peu?

Ce disant, je touchai son épaule du bout du doigt et je la vis tout à coup frissonner.

— Voyons, dis-je, faut-il que je vous embrasse pour vous réveiller tout à fait?

Elle ne put s'empêcher de sourire, et je vis qu'elle rougissait.

— Oh ! ne craignez rien, mon amie, je n'embrasserai que le bout de vos doigts .. tout doucement... comme cela, et voyant qu'elle se laissait faire, je m'assis sur le lit. — Elle poussa un petit cri; — je m'étais assis sur son pied qui errait sur la couverture.— Laissez-moi dormir, dit-elle d'un petit air suppliant, je suis si fatiguée !

— Et moi donc ! chère enfant, je tombe de sommeil. Voyez, je suis en habit de bal et pas un oreiller pour reposer ma tête; pas un... si ce n'est celui-ci. — Je tenais sa main entre les miennes et je la serrais tout en l'embrassant. — Est-ce que vous seriez bien chagrinée de le prêter à votre mari, cet oreiller?... Voyons, dites-lui, refuserez-vous une pauvre petite place, je ne suis pas gênant, allez! Je crus apercevoir un sourire sur ses lèvres et tout impatient de sortir de ma position délicate, en un instant je fus debout, et sans bruit, tout en causant, j'enlevai mes vêtements à la hâte. Je brûlai mes vaisseaux. Lorsque mes vaisseaux furent brûlés, il ne me restait absolument qu'à me coucher; soulevant donc l'épaisse couverture, je recommandai mon âme à Dieu et j'avançai hardiment une jambe. L'approche d'un fer rouge n'aurait pas produit plus d'effet. Elle poussa un cri d'effroi et je vis sous le drap son pauvre petit corps qui se tordait comme un serpent, puis elle se rejeta vers le mur et j'entendis comme un sanglot.

J'avais une jambe casée, l'autre était dehors; je restai pétrifié, le sourire aux lèvres et me soutenant tout entier sur un bras.

— Qu'avez-vous, mon amie, qu'avez-vous? pardonnez-moi si j'ai pu vous déplaire..... Je me fis l'effet d'un brutal animal. J'étais dans l'état d'un canonnier qui a tiré le premier coup de canon d'une ville assiégée, j'avais honte de commencer le massacre, et pourtant je rêvais un coup d'éclat qui me procurât de l'avancement.

J'approchai ma tête de la sienne et tout en respirant le parfum de ses cheveux, je lui dis dans l'oreille :

— Je t'aime, chère enfant, je t'aime, ma petite femme, ne vous en doutez-vous pas?

Elle tourna vers moi ses yeux mouillés de larmes, et me répondit d'une voix saccadée par l'émotion si douce, si faible, si tendre qu'elle me pénétra jusqu'à dans la moelle des os :

— Moi aussi je vous aime... Mais laissez-moi dormir... vous serez si bon de me laisser dormir!

Un soufflet en plein visage ne m'eût point humilié davantage. Oui, j'étais un grossier traîneur de sabre et je me sentis rougir jusqu'aux oreilles. J'avais mal jugé ce pauvre petit cœur aussi pur que la pétale d'un lis, je l'avais jugé à mon point de vue d'homme qui ne croit plus, j avais fait raisonner à ses oreilles vierges des mots dont je m'étais servi déjà. J'avais, me croyant habile, fouillé dans mon passé pour y chercher des armes contre la chère petite qui me tendait ses petites mains suppliantes.

— Dormez, mon ange aimé, dormez sans crainte, mon amour, je m'en vais, je m'éloigne tandis que je veillerai sur vous...

Sur l'honneur je sentis une larme qui me montait la gorge et cependant l'idée que ma dernière phrase n'était pas mal tournée me traversa le cerveau. Je ramenai la couverture autour d'elle, je l'enveloppai comme un enfant. Je vois encore son visage rose noyé dans ce grand oreiller; les boucles de cheveux blonds s'échappaient sous la dentelle de son petit bonnet. De sa main gauche elle retenait la couverture sous son menton et j'apercevais à l'un de ses doigts l'alliance neuve et brillante que je lui avais donnée le matin. Elle était adorable, une fauvette blottie dans du coton, un bouton de rose tombé dans la neige. Lorsqu'elle fut installée, je me penchai vers elle et je l'embrassai au front.

— Je suis payé, lui dis-je en riant... êtes-vous bien ma Louise?

CROQUIS DE CHASSE



Gémit de sa grosseur, qui l'enchaîne au rivage.



— Le cerf est lancé, monsieur le Comte, tous ces messieurs sont après.
— Mais je t'avais dit que je me réservais pour moi seul cette bête là, animal!!



Troisième pose.



Deuxième pose.



Première pose.

LA TRILOGIE DE L'HALLALI. — 1re pose héroïque du débutant ; il y a des dames! — 2e pose, déjà moins héroïque. — 3e pose : plus d'héroïsme du tout. Aussi ces dix cors sont lâches, de mettre ainsi dix couteaux de chasse contre un!



— Nous avions lancé un cerf dix cors jeunement; il était de bon temps, mais il s'est méjugé, et, après un joli débuché, la bête s'est forlongée, et....
— Et vous n'avez rien pris avec tout ce baragouin?



C'est singulier, je suis le seul au rendez-vous! Après ça je suis peut-être le seul qui n'y soit pas.





UNE GALERIE CYNÉGÉTIQUE.
— Comment madame aime-t-elle la curée, chaude ou froide?



Ah! mon Dieu! son cheval qui l'emballe sans qu'on ait eu le temps de mettre sur lui : Fragile!

— Elle ne me répondit pas, mais ses yeux rencontrèrent les miens et j'y vis un sourire qui semblait me remercier, mais un sourire si fin, si fin qu'en toute autre circonstance j'y aurais vu une nuance de raillerie.

—

Maintenant, mon capitaine, va t'installer dans ce fauteuil et bonne nuit. Je me dis cela et je fis un effort pour soulever ma malheureuse jambe que j'avais oubliée. Un effort héroïque, mais impossible d'en venir à bout, elle était tellement engourdie que je ne pus lui faire faire un mouvement. Tant bien que mal je me hissai sur l'autre jambe et, clopin-clopant, je gagnai mon fauteuil sans avoir trop l'air de boiter. Cette chambre à traverser me parut deux fois plus large que le Champ-de-Mars, car à peine avais-je fait un pas que le froid vif de la pièce, le feu s'était éteint, nous étions en avril et le château donnait sur la Loire, que le froid, dis-je, me rappela la légèreté de mon costume. Quoi! traverser cette chambre devant cet ange qui me regardait sans doute, traverser cette chambre dans le plus grotesque de tous les négligés et par desses le marché avec une jambe inerte! Pourquoi avais-je oublié ma robe de chambre? Cependant j'arrivai au fauteuil dans lequel je me laissai aller. Je saisis mon habit noir qui était à côté de moi, je le jetai sur mes épaules, puis je m'entortillai le cou dans ma cravate blanche, et comme un soldat qui bivouaque je cherchai une position commode.

C'eût été bien, sans ce froid glacial qui me coupait les jambes et je ne voyais rien à ma portée qui pût m'abriter. Je me disais :

— Mon capitaine, la place n'est pas tenable, demain matin tu seras perclus, lorsque enfin j'aperçus sur la causeuse... On a parfois des hontes puériles, mais je n'osais pas vraiment et j'attendis un long moment luttant contre la crainte d'un trop grand ridicule et le froid que je sentais augmenter. Enfin, lorsque j'entendis la respiration de ma femme devenir plus régulière, je supposai qu'elle s'était endormie, j'allongeai le bras, j'attirai sa robe de bal qui était sur la causeuse. — Toute cette soie faisait un bruit à réveiller un mort — et, avec l'énergie qu'on retrouve toujours dans les cas extrêmes, je m'en entourai furieusement comme d'une couverture de voyage puis cédant à un accès de sibaritisme involontaire, je détachai le petit soufflet et je tâchai de rallumer le feu.

Enfin, me dis-je, en fixant les tisons noirâtres et en faisant aller le petit instrument avec mille précautions, enfin je me suis conduit en galant homme. Si mon général me voyait en ce moment-ci, il me rirait au nez, mais peu importe, j'ai bien agi. Comme on se trouve timide, embarrassé, comme on a honte de soi-même devant tant de pureté. d'innocence! Tout mon passé m'apparaissait alors et je le foulais aux pieds, je lui lançais des injures, je me disais : c'est une vie nouvelle, une vie d'innocence et de bonheur dont tu étais indigne, mon capitai... mon capitai... Si je n'avais juré d'être sincère, cher lecteur, je ne sais si j'oserais vous avouer que j'éprouvai tout à coup d'horribles picotements dans les régions nasales. Je voulus me contraindre mais les lois de la nature sont de celles auxquelles on ne peut se soustraire. Ma respiration s'arrêta tout à coup, je sentis qu'une force surhumaine me contractait le visage, que mes narines se dilataient, que mes yeux se fermaient, et tout à coup j'éternuai avec une telle violence que la bouteille d'eau de mélisse en vibra, Dieu me pardonne! Un petit cri se fit entendre dans le lit et immédiatement après le plus argentin, le plus franc, le plus éclatant des éclats de rire lui succéda, et elle, de sa petite voix naïve, douce et flûtée, elle ajouta :

— Vous vous êtes fait mal... Georges? Elle avait dit Georges après un court silence et si bas que je faillis ne pas l'entendre.

—Je suis bien ridicule, n'est-ce pas, chère petite, et vous avez raison de vous moquer de moi. Que voulez-vous? je passe la nuit à la belle étoile et j'en subis les conséquences.

— Vous n'êtes point ridicule, mais vous vous enrhumez ; et elle se mit à rire de nouveau.

— Méchante!

— C'est cruelle que vous voulez dire et vous n'auriez pas tort si je vous laissais devenir malade. Elle disait tout cela avec une grâce adorable. Il y avait un mélange de timidité et de tendresse, de pudeur et de moquerie qu'il est impossible d'exprimer, mais qui acheva de me rendre stupide. Elle me sourit, puis je vis qu'elle se rapprochait du mur pour me faire place, et comme j'hésitais à retraverser la chambre.

— Voyons, me fit-elle... voyons, pardonnez-moi.

Je soulevai les draps, mes dents claquaient.

— Comme vous êtes bon, mon ami, me dit-elle au bout d'un instant; voulez-vous me dire bonsoir, et elle me tendit sa joue. Je m'approchais d'elle ; mais comme la bougie venait de s'éteindre je me trompai de place et mes lèvres effleurèrent les siennes. — Elle frissonna, puis après un silence, elle murmura tout bas : — Il faut me pardonner, vous m'avez fait si peur tout à l'heure!

— Je voulais vous embrasser, ma chérie.

— Eh bien! embrassez-moi, monsieur mon mari.

On sentait, sous la jeune fille qui tremble, la coquetterie de la femme perçant à son insu.

Je n'y tins plus; elle exhalait un parfum délicieux qui me montait au cerveau, et le voisinage de cette enfant chérie que je frôlais malgré moi m'enlevait toute ma résolution. Avez-vous mieux fait que moi, lecteur, il se pourrait : ou plus mal? la chose est bien possible; dans tous les cas ne me lancez pas la pierre, j'ai fait de mon mieux et le ciel m'en a récompensé.

Mes lèvres — je ne sais comment cela se fit — rencontrèrent les siennes et nous restâmes ainsi durant un long moment; je sentais sur ma poitrine l'écho du battement de son cœur et sa respiration rapide me venait en plein visage.

—Vous m'aimez donc un peu, chérie; lui dis-je à l'oreille? et je distinguai dans un soupir confus un petit oui qui ressemblait à un souffle.

— Je ne vous fais donc plus peur? Je tremblais comme une feuille et elle tremblait aussi.

—Non, murmura-t-elle bien bas.

— Tu veux donc être ma femme, dis, ma Louise chérie, tu veux donc que je t'apprenne à m'aimer comme je t'aime?

— Je t'aime! dit-elle, mais si doucement et si lentement qu'elle semblait rêver.....

Que de fois, mon Dieu, avons-nous ri en nous rappelant ces souvenirs déjà lointains pourtant!

Z.

OBSERVATIONS

—

Quand l'œil ne voit plus goutte, on dit c'est l'horizon. Quand l'esprit arrive à se troubler sans plus rien comprendre, on dit c'est l'infini, c'est l'éternité, etc. Tous ces mots et bien d'autres encore sont équivalents, mais vous n'arracherez pas à l'orgueil humain l'aveu qu'il n'y voit plus.

—

La fortune, comme toute courtisane, s'adresse au premier venu, mais elle ne garde pour amant que celui qui la maîtrise.

—

Mon avis, c'est que les femmes sont comme les majestés constitutionnelles : il faut qu'elles règnent mais ne gouvernent pas.

—

J'allais médire de l'esprit, exalter le génie, m'évanouir aux ivresses du cœur, quand je me suis aperçu que ni vous, ni moi, ni personne, ne savons au juste ce qu'il faut entendre par là.

A. B.

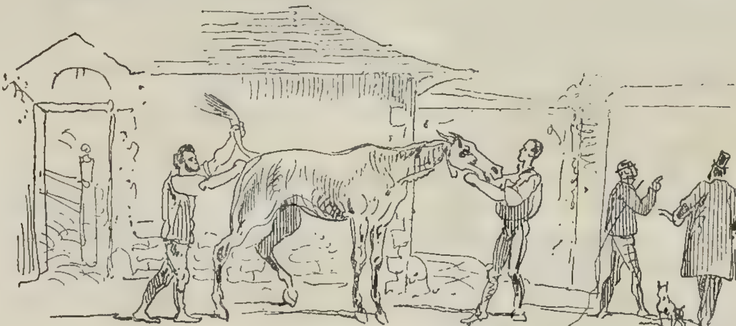
J'ACHÈTE UN CHEVAL



I. Désirant acheter un cheval, je me fais adresser à X... le plus célèbre marchand de chevaux de Paris.



II. Nous entrons dans son écurie.



III. On en fait sortir un cheval et pendant que j'ai le dos tourné, on lui met le gingembre traditionnel où vous savez.



IV. Effet produit !!!



V. Puis le maquignon imite avec le manche de son fouet sur son chapeau le bruit du tonnerre et l'animal s'emporte d'une façon magnifique.

NOTA. — Par un hasard fréquent, il y a un rémouleur à la porte ; la bête vaut alors mille francs de plus.



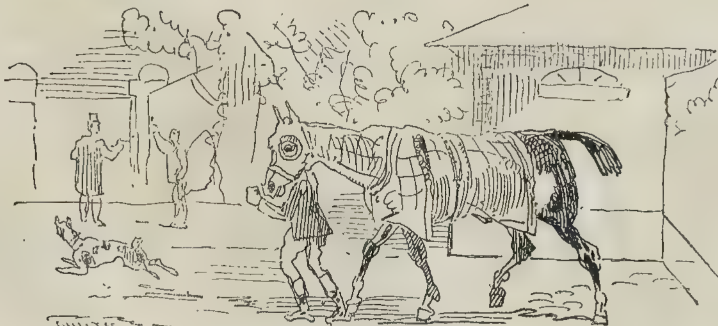
VI. Puis le cheval est monté par un piqueur expert à lui faire prendre la plus belle allure.



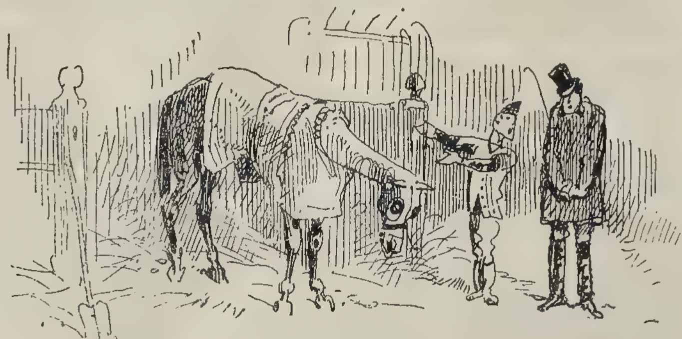
VII. Puis cinq ou six valets s'agitant bruyamment autour de l'animal pour l'atteler, l'excitent et l'ahurissent.



VIII. Aussi quel beau départ !



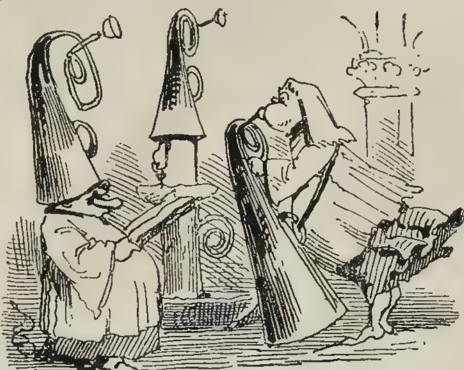
IX. Affaire conclue, je suis persuadé que j'emmène la plus belle bête de l'écurie.



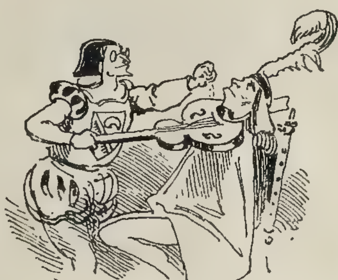
X. Mais le lendemain !!!

L'EXPOSITION DU CONSERVATOIRE. — Instruments de musique historique.

Le Musée est ouvert, mais l'Administration ne nous promet un Catalogue que pour l'année 1866. Il paraît qu'on corrige à Schang-haï les épreuves relatives aux instruments chinois. En attendant, nous avons cru pouvoir faire un classement fantaisiste. Bas! M. Fétis est trop occupé de son *Africaine* pour s'en apercevoir.



Le Serpent ecclésiastique (époques antédiluviennes). — Comment le même instrument peut devenir bugle sonore, bonnet carré et éteignoir.



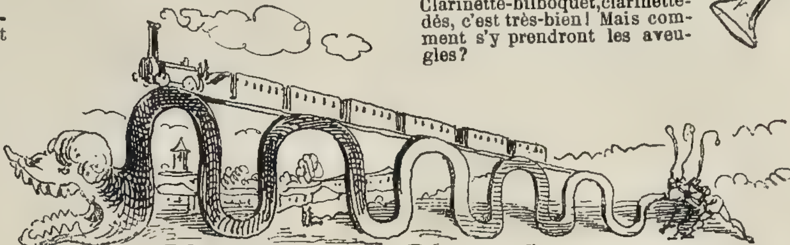
Le Violon plat-à-barbe (moyen âge). — Son Altesse veut-elle qu'on la rase sur la cinquième corde?



Clarinettes fantaisistes. — Clarinette-bilboquet, clarinette-dés, c'est très-bien! Mais comment s'y prendront les aveugles?



La trompette du jugement dernier. — Comme on ferait bien avec ça sur un des campanilles de Notre-Dame.



Le Serpent constructeur (Moyen-âge). — Quel dommage que les chemins de fer ne fussent pas inventés.



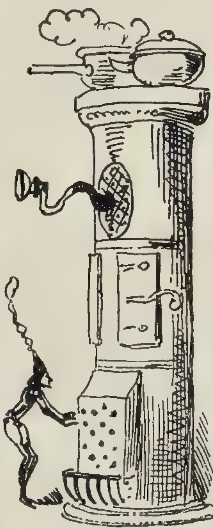
Petite Trompette de poche (Moyen-âge).—Facile à jouer, même en voyage.



Le Clavecin (époque Louis XVI). — Le piano de nos grands'-mères avec de bons petits paysages à la Deshoulières.



Musique chinoise.—Ce n'est pas cela que nous empêchera de reprendre Pékin.



Joli bâton (Renaissance), pour salle à manger avec cheminée a la prussienne et calorifères.



Le Tambourin (Renaissance). — Un peu haut.

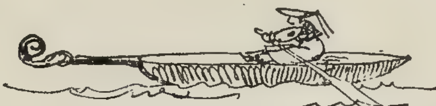


La pipe-trombonne (Renaissance). — Ça valait peut-être un londrès.



La Hache d'abordage ou la Trompe du Sapeur (Epoque inconnue).

Le Manuel des Serins (dix-huitième siècle). — Débitant les airs suivants :
« Le cotillon de l'allure. »
« A Paris, les filles sont sages, etc., etc. »
C'est l'étiquette qui le dit.



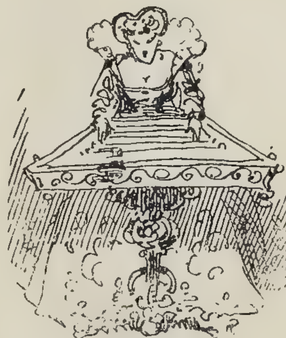
La Pochette à éperon. — Vous voyez que la marine était déjà perfectionnée.



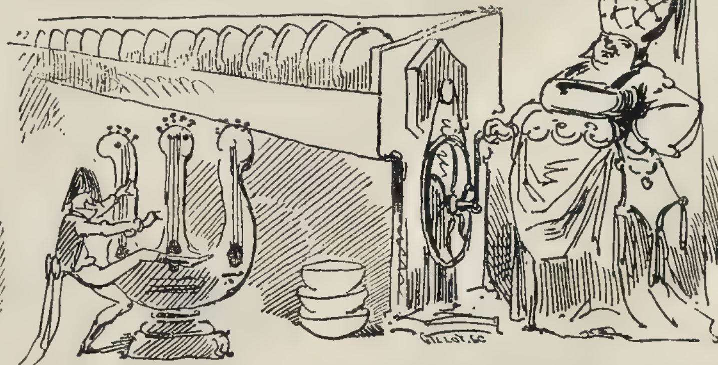
La Guitare Trajane (Renaissance).—Ce n'est pas tout que de se lever matin, il faut arriver à en pincer.



La Tourte de Barbarie remplaçant les entremêts (Renaissance).



Le Psaltérion ou la lime à ongle (moyen-âge).



La guitare à trois mains! Comment donc en pinçais-tu, ô Garat?

Instrument mystérieux du moyen âge ou manière de rincer la vaisselle en musique.

LES BICHES AU THEATRE

Le nom de Mlle Juliette Beau, qui est revenu si souvent, cette semaine et l'autre, dans les conversations parisiennes, m'a rappelé son court passage au théâtre.

C'était en avril 1860. Un bruit, venu l'on ne sait d'où, se répandit mystérieusement dans Paris qu'une grande actrice nous était née. Quelques affidés s'en allaient répétant tout bas, d'un air important, à l'oreille des gens qu'ils rencontraient : « Mars est retrouvée !.. vous verrez... je ne vous dis que cela : Mars est retrouvée. » Mars, c'était Mlle Juliette Beau, une fort jolie femme du demi-monde, très connue pour sa beauté, son grand train et son esprit, mais en qui personne ne s'était jusque-là avisé de soupçonner une actrice.

Comment l'idée lui était-elle venue de monter sur les planches ? Elle s'ennuyait sans doute. Il faut bien que ces créatures, qui sont rassasiées de plaisirs et de luxe, qui n'ont plus même le temps de former un désir, paient la rançon de leurs bonheurs. On sait l'histoire de cette courtisane fameuse, dont la vie n'était qu'un long baillement, et qui n'éprouvait plus de sensation qu'à baigner ses beaux bras dans des coffres de pierreries. Le théâtre est pour elles un lieu d'émotions et de luttes; quelques-unes s'y jettent, comme d'autres prennent un amant qui les bat, comme un roi absolu fait la guerre, pour sentir encore la joie d'espérer et de craindre.

Offenbach, l'illustre impresario des Bouffes-Parisiens, ne savait à quel saint se vouer, pour ramener à son théâtre le public qui l'abandonnait. On lui parla de Mlle Juliette Beau; il fut ravi de l'occasion. Bonne ou mauvaise, il savait bien que tous les amis de la charmante habituée du Bois viendraient l'entendre. C'était quinze jours de salle comble. Il s'agissait surtout de montrer ses jambes, qui passaient pour être les plus belles du monde et que quelques personnes ne connaîssaient pas encore. On s'occupa de remonter *Daphnis et Chloé;* Offenbach donna le rôle de Daphnis à la paire de jambes que lui envoyait la Providence, et les répétitions commencèrent.

Je venais d'entrer dans le journalisme et je n'avais pas grand crédit, alors Dieu sait pourtant ce qui me tomba de recommandations, de sollicitations, de prières; et toujours : « Mars est retrouvée. . je ne vous dis que cela : c'est Mlle Mars. » J'ai le caractère tourné de façon que le plus sûr moyen de me prévenir contre les gens, est de me les recommander avec trop d insistance. Tant de bruit fait autour d'une personne équivoque, qui n'avait, après tout, donné aucune preuve de talent, m'importunait, m'agaçait. J'arrivai dans ma stalle, tourné en boule comme un gros hérisson.

Elle parut; que voulez-vous, on est homme, n'est-ce pas? c'était un charme; nous fûmes tous ensorcelés. Paul de Saint-Victor fit d'elle, le lendemain, dans la *Presse*, un délicieux pastel : « Elle a, écrivait-il, une de ces figures qui feraient dire à Suzanne : Voulez-vous bien ne pas être jolie comme cela. Imaginez de grands yeux clairs, un sourire d'enfant timide, des traits délicatement chiffonnés, et cette tête exquise nichée dans un fouillis vaporeux de cheveux blonds-cendrés. On dirait Chérubin déguisé en berger de l'Archipel. »

Comédienne, c'était une autre affaire. Elle ne savait ni marcher, ni se tenir; et la malheureuse enfant tenait toujours ses yeux fixés sur le chef-d'orchestre, qui d'un mouvement de son bâton semblait lui dire : c'est le moment, partez. — Et elle partait. Non, ce n'était pas précisément Mlle Mars; il en fallait rabattre : et cependant, elle portait son costume avec une divine élégance; elle avait dans le geste je ne sais quelle grâce allongée et languissante, dont le contraste, avec les airs enfantins et mignons de son visage, était d'un piquant irrésistible.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que cette jolie statuette de boudoir eut presque du style. Elle avait su mettre, dans ce rôle de Daphnis — quel rôle et quel pièce ! — tantôt l'ardeur étonnée et profonde d'une passion qui s'ignore, et d'autres fois l'enjouement naîf d'une jeune bergère qui joue avec ses compagnes. Son succès fut un entraînement; il semblait que le public, en l'applaudissant, lui fît une déclaration.

Les bourgeois vinrent après, qui eurent l'enthousiasme moins prompt, il faut bien le dire. Mais le coup était porté; tout le monde voulut avoir deviné Mlle Juliette Beau. — Je vous l'avais bien dit... qu'est-ce que, je vous disais... êtes-vous assez convaincu? — On ne l'eût pas été absolument, qu'il eût bien fallu se rendre. Que faire contre un engouement pareil, surtout quand on le partage.

Celle qui l'excitait y fut prise toute la première. Ce succès et les espérances qu'elle en conçut lui inspirèrent une résolution héroïque. Elle rompit avec le monde, s'enferma chez elle et se mit à travailler. On lui avait assuré qu'elle était merveilleusement douée par la nature pour jouer les grandes coquettes; la voilà qui apprend le rôle de Célimène et de Sylvie et qui les répète en chambre.

Son professeur était Boudeville. Encore une figure curieuse du monde dramatique, ce Boudeville si parfaitement inconnu du reste de la terre, mais dont le nom n'est prononcé qu'avec admiration et respect, dans les hauteurs cythériennes de la Tour-d'Auvergne. Ricourt et lui se sont partagé l'empire : à Ricourt les fureurs et les plaintes de la Tragédie, les Rachel, les Agar. Boudeville est plus léger; c'est lui qui gouverne Molière et Marivaux; il module les soupirs de la passion heureuse; les dépits et les colères de l'amour trahi. Il connaît les inflexions de la coquetterie féminine, il les a recueillies de la bouche même de mademoiselle Mars; quand il dit : « Mademoiselle Mars faisait trois pas ainsi » tout le monde s'incline; bon enfant d'ailleurs, grand faiseur de calembours, et disant volontiers « mes petites chattes » à ses élèves, quand il en est content. Il en est toujours content.

Il m'emmena un jour de leçon chez mademoiselle Juliette Beau, qui me joua avec toutes sortes de petites mines effarouchées, une scène du *Misanthrope* et un acte du *Jeu de l'Amour et du Hasard* Qu'elle était belle, avec ses grands yeux clairs, qui semblaient demander un conseil, ses coquettes façons de s'asseoir près de vous; et de murmurer à votre oreille, avec des mignardises d'émotion : Ah ! que vous me faites peur ! Je ne pourrais pas trop dire ce qu'elle fit de la scène de *Marivaux*; mais celle qu'elle prit la peine de jouer, pour moi, devant l'impassible Boudeville, fut jouée par la comédienne la plus consommée dans l'art de séduire ses juges.

Il y a des gens qui vous offrent à dîner et vous lisent ensuite quelque poëme de leur façon ; si le dîner était bon, vous trouvez bien malaisément le poème mauvais. Les strophes vous semblent délicieusement rissolées et les vers, cuits à point, avec un léger parfum de truffes. Un juge qui digère est un soldat désarmé. Je sortis de la rue Caumartin, dûment convaincu que je venais d'entendr mademoiselle Mars. Que le premier qui est sans péché me jette la pierre.

Elle s'essayait de temps en temps au tout petit théâtre de la Tour-d'Auvergne. C'était des solennités clandestines, de mystérieuses agapes; on y voyait des gens de lettres, des gandins, des biches, des artistes et Delaage qui courait, affairé par les couloirs. Tout ce monde communiait là, dans la même admiration. C'étaient des cris, des ravissements, des extases! Elle disait le *Marivaux* avec une si aimable gaucherie; naïve et rouée tout ensemble, une coquetterie raffinée, avec toutes sortes de jolis petits enfantillages. Nous sortions de là enchantés; tout Paris, le tout Paris des premières représentations, apprenait le lendemain ce triomphe et ne parlait d'autre chose toute la journée.

Il advint, à quelque temps de là, que l'Opéra eut l'idée d'organiser une représentation extraordinaire au bénéfice de mademoiselle Rameau. Les membres de la commission songèrent à profiter du bruit qui se faisait autour de mademoiselle Juliette Beau. Ils la prièrent de jouer; elle promit et le public, deux jours après, put lire sur des affiches monstres, en lettres énormes, que mademoiselle Beau jouerait Sylvie dans le *Jeu de l'Amour et du Hasard* et que les comédiens du Théâtre-Français lui donneraient la réplique. Il faut bien convenir que l'affiche avait été rédigée par de maladroits amis. M. Thierry se piqua, il répondit d'un ton assez aigre que la Comédie-Française se suffisait à elle-même et ne prêtait son concours à personne.

L'affaire en resta là; mais le scandale qu'excita ce petit démêlé ne fit qu'irriter l'impatience du public. — Quand donc la verrons-nous enfin? — Un très-bel esprit, qui avait eu déjà de grands succès au théâtre, se hâtait d'achever une grande pièce en cinq actes, dont il lui destinait le principal rôle. C'était l'*Attaché d'Ambassade*, dont la première représentation fut annoncée vers octobre 1861.

Vous avez sans doute vu plus d'une fois ces solennités dramatiques, Elles se ressemblent toutes : celle-là eut pourtant comme un ragoût particulier, ennemis, enthousiastes, ou indifférents, il y avait chez tous une attente, une inquiétude, et comme une sorte de frémissement. L'auteur avait voulu tirer parti de cette fièvre d'impatience. Au lieu de montrer tout de suite l'héroïne de la fête, il l'avait longtemps fait désirer

La toile s'était levée sur un beau salon de bal; et durant la première scène, on n'avait parlé que de la baronne Palmer. — « Avez-vous vu la baronne Palmer? — Regardez donc comme tout le monde s'empresse autour de la baronne Palmer. — La baronne Palmer est la reine du bal ! — Quel est le fortuné mortel qui épousera la baronne Palmer ! » Si bien que le public commençait d'en être agacé : qu'elle vienne donc enfin ! — ah ! elle arrive, la voilà !

C'était elle. Il y eut un frisson de curiosité qui courut de l'orchestre aux loges. Elle s'avança lentement sur la scène, tendant son joli visage, comme une biche effarée. Elle était en toilette de bal, traînant à petits pas une ample jupe blanche, et son corsage s'élançait de cette jupe, qui bouillonnait autour d'elle :

Comme autrefois Vénus dans l'écume des flots.

Jamais on ne vit buste d'une maigreur plus fine et plus élégante; jamais plus délicieuses lèvres ne sourirent à un public, et ne semblèrent lui demander grâce. Elle tremblait de tout son cœur, et c'est à peine si elle put trouver assez de voix pour dire les premières paroles, qui se séchaient dans sa gorge. Elle avait les bras étroitement collés au corps, et l'on sentait bien, à les voir se serrer ainsi contre elle, qu'elle était prise d'une horrible peur.

Le public resta froid; on lui avait promis une comédienne, il voulait une comédienne. On eût dit l'ogre de Perrault flairant une réputation fraîche, et tout prêt à la dévorer. Veux-tu bien rentrer tes dents, grand vilain ogre! mais non, acteurs et pièce ne lui semblaient pas meilleurs l'un que l'autre. Il n'y eut qu'une scène, où il s'attendrit pour de bon : c'est quand Mlle Juliette Beau, priée de chanter une romance, s'assit au piano, et se mit à chanter *Ay Chiquita*, dont la vogue singulière date de ce jour. Elle dit ses couplets sans beaucoup d'art, mais d'une voix si harmonieuse, si pénétrante, si fraîche en même temps, que la salle éclata tout entière en applaudissements.

Il y eut encore quelques moments où les amateurs purent reconnaître les intonations d'une vraie comédienne. Elle a, dans la pièce de M. Henri Meilhac, affaire à un jeune homme qui n'ose pas lui déclarer qu'il l'aime, et qui s'y décide enfin, après bien des tergiversations : « Croyez-vous que je ne le savais pas depuis longtemps? répond-elle. » Cela fut dit avec l'accent tendre et fin d'une vraie comédienne : Mlle Mars, puisqu'on y revient toujours, n'eût pas mieux fait.

Eh! oui, je n'en démords pas encore à présent; il y avait dans cette étrange créature l'étoffe d'une artiste remarquable. Mais elle n'avait pas réussi la première fois; le coup était porté. Elle s'abandonna elle-même. En vain Boudeville lui prodiguait-il les consolations de l'espérance; elle languit quelque temps au Vaudeville, essaya d'un travesti, dans une vieille comédie de Lokcroy, qu'on reprit pour elle; ne ramena pas le public, qui ayant cassé son joujou, n'en voulait plus entendre parler, se dégoûta de la scène, et finit par rentrer dans la vie privée.

Je la voyais encore de loin en loin, aux premières représentations : « C'est donc fini! lui disais-je. — Qui sait? répondait-elle..... Nous verrons..... ! » — Mais elle avait fait son deuil de la comédie. C'est vraiment dommage.

FRANCISQUE S.

LE DERNIER JOUR DE DELACROIX

AU BOULEVARD DES ITALIENS.

— Eh! mon Dieu, monsieur, tout est dit sur Eugène Delacroix. On a chanté sa gloire sur tous les tons et modes imaginables.—Il est jugé définitivement. C'est un grand homme! N'en parlons plus.

— Mais, monsieur, répondis-je, convenez avec moi qu'il s'est élevé au niveau des maîtres de Venise et d'Anvers, que ce fut un glorieux lutteur, un esprit audacieux et superbe.

— Il m'interrompit : — Il fallait dire tout cela il y a quarante ans; vous arrivez trop tard. En vérité, j'admire ces enthousiastes de sa dernière heure avec leur zèle de nouveaux convertis. Seulement, ils sont trop nombreux. Je demanderais un détracteur, un seul! pour faire repoussoir. Mais on n'en trouve pas; ils ont disparu avec le grand artiste. Il ne reste que des adorateurs plus ou moins désintéressés. Et vous-même, en ce moment, n'en avez fait l'éloge que pour lier conversation et me demander quelques renseignements ou quelques avis.

Ce diable d'homme, au teint pâle et verdâtre, semblait lire dans mon âme en clignant des yeux noirs et perçants, qui faisaient l'effet de deux charbons dans une omelette. Il avait été peintre, administrateur, écrivain, et maintenant il se reposait. — Voulant profiter de sa bienveillance, je vous avoue, lui dis-je, que j'ai un fils; il est rempli de moyens. Je veux le mettre dans la partie des beaux-arts. Je suis un bon bourgeois, mais, j'ose le dire, je suis sans préjugés, et comme aujourd'hui tous les rangs se confondent, je fais autant de cas d'un artiste, quand il a du génie, que du premier venu. Leur jour est arrivé, et tout les favorise : éducation gratuite, existence indépendante, école rajeunie, juges impartiaux, association fraternelle, appui de la littérature, enthousiasme du public qui les honore et les enrichit.

— Autant d'erreurs que de mots. Dans quel feuilleton avez vous vu cela? D'abord, au XIXe siècle, nous n'avons pas plus la dévotion au beau que la dévotion aux saints.

On achète encore les chefs-d'œuvre des grandes époques, mais ils sont devenus les objets d'un luxe orgueilleux, plutôt qu'une nourriture de l'âme ou un besoin de l'esprit. On va au Louvre pour voir non pas un Murillo, mais quelque chose qui a coûté 600,000 fr. On paye 2,500 fr. un croquis dont Delacroix n'aurait pas trouvé 250 fr. la veille de sa mort et dont un jeune homme n'aurait rien obtenu du tout. Tel est le sort des artistes, tour à tour exaltés ou dépréciés outre mesure au gré du caprice de la foule.

— Mais les critiques, les lettrés développent le goût de cette foule; ils éclairent l'opinion.

— Dites qu'ils suivent le courant : c'est plus facile que de le diriger. Ça été la mode s'égayer aux dépens de Delacroix. On disait que, dédaignant d'imiter la nature, il en peignait une de son invention. Les écrivains les plus spirituels, Alphonse Karr en tête, se plaignaient de voir la barque de Don Juan flotter sur une mer perpendiculaire. Ils assuraient judicieusement avoir toujours vu la Méditerranée horizontale, et jamais les chevaux roses et lilas! Aujourd'hui, les plus ignorants et les plus insensibles n'oseraient répéter ces critiques amères, qui semblaient si justes à des écrivains de mérite. En savaient-ils plus? Non. Alors il était de bon goût de les dénigrer. La mode en a passé; elle reviendra peut-être. Qu'est-ce donc que ce vrai beau; ce beau immuable qui change tous les vingt ou trente ans, — et qui est toujours révéré avec ses variations et sous toutes ses formes? Comme le couteau de Jeannot, dont on renouvela cent fois le manche et la lame, — et c'était toujours le même couteau!

— Il est certain, monsieur, que je serais fort embarrassé pour définir le beau. Je crois cependant qu'on peut toujours dire que c'est la splendeur du vrai. Cela n'engage à rien et ne peut jamais nuire. Mais convenez du moins qu'on sait aujourd'hui le reconnaître partout. On est plus équitable, plus compréhensif.

— Dites plus indifférent — il n'y a plus de culte pour telle école ou tel style. Naguère on se disputait sur le mérite relatif de la forme ou de la couleur. — Alors on se passionnait; à présent on est raisonnable, on admet tout parce qu'on se soucie de l'un autant que de l'autre, c'est-à-dire aussi peu. La mode commande, l'art obéit. Il n'y a plus de principes, — mais des intérêts — auxquels il ne faut pas nuire. On croit être impartial en couronnant des mêmes lauriers les Raphaël et les Vanloo! et l'on peut ajouter les Gresson de Fougères. On les enfume tous avec le même encens.

— Mais, monsieur, la facilité des études, comptez-vous cela pour rien : L'enseignement gratuit et la réforme des écoles?

— Quel reproche adresse-t-on aux arts de ce temps? La stérélité de conception, l'originalité rare. Ignorez-vous combien les qualités intellectuelles l'emportent sur celles qui sont purement d'exécution? L'éducation de l'homme doit précéder celle de l'artiste. Il y a de tels dont le talent se sent d'habitudes élégantes et du commerce de l'aristocratie; c'est en passant leur jeunesse dans la société de personnes distinguées qu'ils ont acquis l'élévation et le goût du bien. Ils ne se bornaient pas à la partie matérielle de leur art, ils étaient poussés par le besoin d'exprimer les sentiments dont ils étaient pénétrés, les idées dont ils étaient remplis. Nos artistes, pour la plupart, ont du temps de reste pour ce qu'ils ont à tirer de leur cerveau. Ce n'est pas la pratique qui leur manque, et d'ailleurs on ne possède bien dans les arts que ce qu'on a trouvé soi-même. Malheur à ceux qui vont chercher le beau dans les écoles où on l'enseigne comme on enseigne l'algèbre. L'art est bien déchu quand on en est réduit à le soutenir par des moyens factices. Un jour on met ses produits en loterie, proclamant ainsi qu'on ne peut pas les vendre. Une autre fois on en rend l'enseignement gratuit, et le public, logicien impitoyable, ne croit pas que ses produits vaillent beaucoup plus qu'il n'en coûte pour apprendre à les fabriquer.

— Mais les récompenses, monsieur, le prix de 100,000 francs?

— Oui, c'est un remède héroïque qui montre la grandeur du mal. Il n'en faut que la moitié pour la science. Mais l'argent ne suffit pas aux arts plus qu'aux lettres. C'est l'estime, c'est la considération qui est seule nécessaire à un homme de cœur. Quand le génie existe, il est assez heureux de se produire; mais ce produit là ne s'obtient pas à volonté. La société d'acclimatation fait sagement de ne pas se livrer à l'élève des aigles, et l'on n'a jamais eu l'art d'engraisser le Phénix.

A certaines époques, l'art est un besoin pour la société, et les artistes abondent comme les généraux dans nos grandes guerres.

En d'autres temps, l'art n'est qu'un luxe et n'a plus qu'une place secondaire dans la pensée de tous. Il est subordonné aux sciences, aux lettres. Heureux encore s'il peut s'égaler à l'industrie.

Voulez-vous connaître dans quel rapport l'art est à l'industrie : Celle-ci expose ses produits et verse ses recettes dans une caisse de secours; celui-là expose à son profit les œuvres payées par l'État, qui les montrait gratis. Chacun a le droit de faire ses affaires; mais la boutique est substituée au sanctuaire. Delacroix a fermé la porte; M. Ingres emportera la clef.

JACQUES.

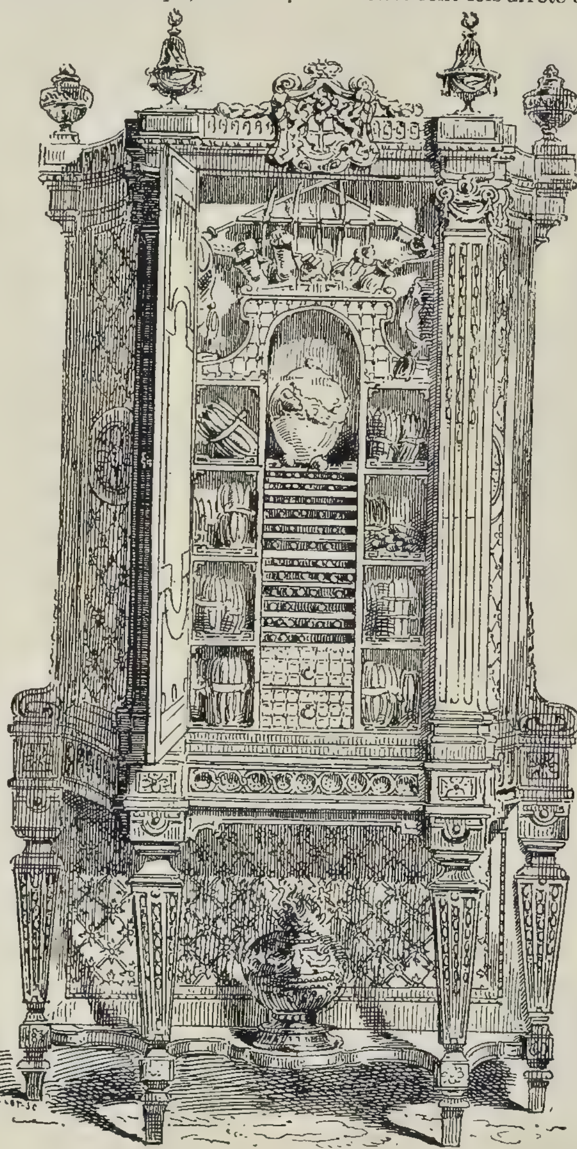


Il est un bout de boulevard où j'aime surtout flâner; il commence à la rue Vivienne, aux étalages de Goupil, rase au coin de la rue de la Paix les vitrines de Tahan et finit en face la rue Caumartin, aux magasins de Giroux. Les boursicotiers, les cafés et les cocottes, ont envahi et sali le côté opposé; en deçà et au delà, les faubourgs commencent; ici, le faubourg Montmartre et son public un peu trop bruyant et trop affairé; là, le faubourg Saint-Honoré et son public cosmopolite. Le vrai Paris, si tant est qu'il en existe encore un, semble s'être réfugié dans cet espace restreint et ce n'est que là que vous pouvez encore espérer rencontrer, par une belle après-midi d'hiver, quelques vraies Parisiennes, emmitouflées de fourrures, perdant délicieusement leur temps à trottiner de vitrines en vitrines et se mettant en goût de quelque bijou de prix, de quelque meuble nouveau.



PORTE-PAQUET (Cristal et Bronze doré.)

Essayez à la suite d'une journée de fatigue, d'une heure de flânerie ici, après dîner, tout en fumant votre cigare. Vous serez reposé et renouvelé comme après une heure de bonne musique. C'est du moins l'effet que j'ai maintes fois ressenti. Tout amuse, tout intéresse dans ces étalages. Le goût, cette chose exquise, toute parisienne, éclate ici en cent manifestations différentes, gravures, bijoux, étoffes ou ameublements, et dans cet art de fantaisie réputé secondaire vous rencontrez bien autrement d'originalité, de sûreté, de distinction que dans ce grand art sérieux d'aujourd'hui, si pénible, si indécis et si commun.



MEUBLE A CIGARES (Noyer sculpté.)

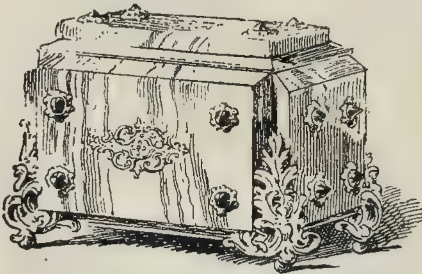
En voulez-vous la preuve ? Entrons dans un de ces magasins, chez Tahan par exemple, c'est un musée qui en vaut bien un autre. Bien avant que les affaires ne nous aient mis en relation, je m'étais cent fois arrêté devant ses étalages si coquets et si discrets pour tant, attirant l'attention plus que l'œil par la sobriété et la délicatesse; ayant à parler aujourd'hui de ces magasins dans ce journal, je n'ai voulu laisser à aucun autre le soin d'y promener nos lecteurs.

C'est qu'encore une fois tout ceci, à mon sens, est de l'art et de l'art vivant. Examinons un à un ces petits chefs-d'œuvre, et jugez si j'ai tort.

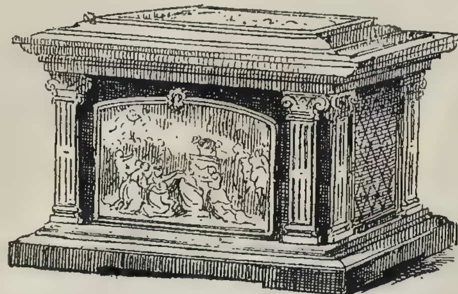
Voici d'abord un grand meuble à cigares, en noyer sculpté, une vraie bibliothèque de fumeur, mais d'un fumeur artiste, s'il vous plait qui encadre, aménage, cultive son plaisir en gourmet, dilettante qui aime à avoir d'abord bien dressés les plats qu'il va savourer. C'est un monde que ce meuble, aux fines colonnettes surmontées de vases coquets comme le secrétaire de Marie-Antoinette ou le portail de saint Thomas-d'Aquin; le pseudo-gothique a fait son temps; l'Etrusque passera vite, plat et froid qu'il est, mais vive le Louis XVI! encore pompeux comme il sied à un style aristocratique, et cependant déjà plus pur, plus ferme et plus droit, reniant les tarabiscotages insensés de l'époque précédente. Ce style de transition, semi-monarchique, semi-bourgeois est bien celui qui nous convient, ne trouvez-vous pas?.... Au centre de mon meuble dont je vous fais ouvrir le battant, voici les cases pour toutes sortes de cigares, et dans toutes les positions, en paquets de réserve, entamés ou bien en tiroir pour mieux sécher; dans la niche principale, majestueux et unique, se dresse le pot à tabac en vieux Sèvres,



PORTE-BOUQUET (Cristal et Bronze.)



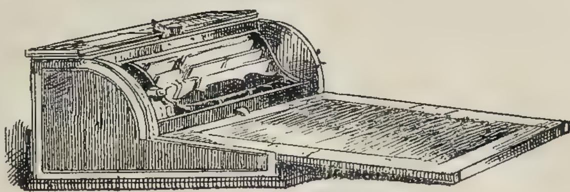
COFFRET EN ONYX

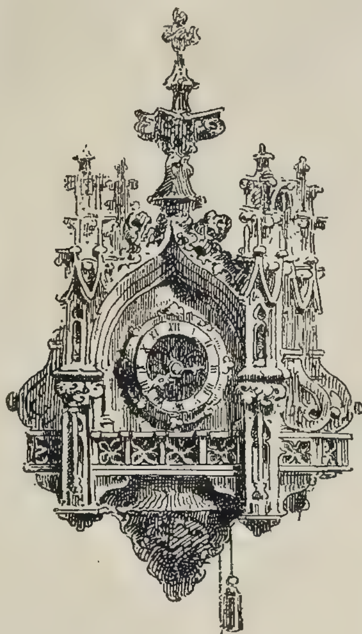


COFFRET ÉBÈNE ET ÉMAU

au-dessus du fronton, couronnant l'édifice, une auréole de pipes, celles des amis, pendues au ratelier soigneusement abrité.

Je décris, à la suite, dans l'ordre de nos dessins. Deux porte-bouquets à fine vasque de cristal, frêle et diaphane, soutenue par de petits polissons d'amours, souriants et potelés. Deux coffres à bijoux, l'un en onix simple et étrange comme une tombe mérovingienne; l'autre en ébène à colonnes d'or noble, et sérieux comme un autel de la Renaissance, portant aux côtés des émaux d'après les Psychées de Raphaël. Une horloge gothique, en chêne sculpté, fouillée comme une ogive de cathédrale; puisse ce modèle nous délivrer des sempiternels chalets suisses à horloge que tout le monde a plus ou moins rapporté de Bade à présent! Un joli petit pupitre à cylindre, tout incrustations, à donner envie d'écrire à la plus paresseuse.

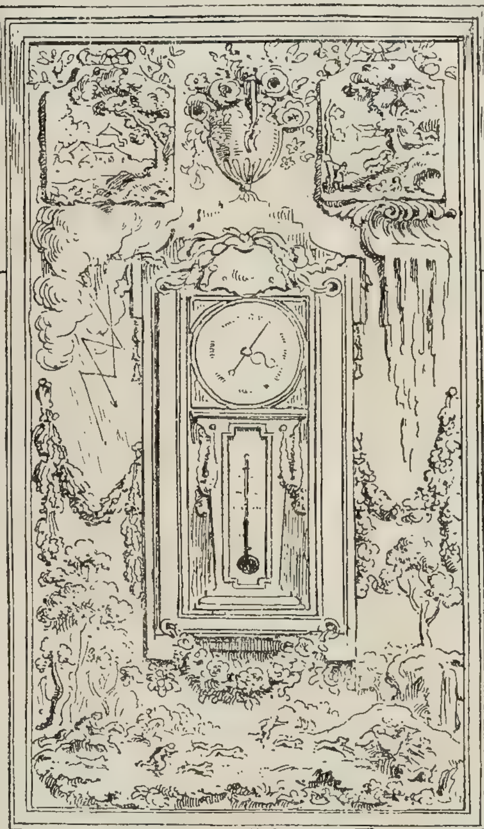

Pupitre à cylindre se repliant.


HORLOGE GOTHIQUE
(Chêne sculpté.)

Un aquarium-jardinière, une fantaisie poétique et en même temps une innovation vraiment pratique; il vaut d'être décrit : Un vase de cristal bleu opaque renfermé dans un coffret de bois sculpté à trois grandes ouvertures au travers desquelles on peut voir les poissons nager dans la lumière. Ces ouvertures n'ont rien de symétrique les roseaux et les bois de couleurs s'y mêlent de façon à simuler ici une balustrade capricieuse, là un oiseau singulier, dont la silhouette se découpe sombre sur le cristal lumineux (un vrai décor que je songe sérieusement à utiliser pour une féerie). Un beau bouquet recouvre le vase, sans que les tiges vicient l'eau, sans que les feuillages privent les poissons d'air. Il y a brevet et c'est justice, pour cet ingénieux moyen de rendre les poissons si heureux. Du reste, vous devez vous rappeler cette fameuse volière aquarium-jardinière qui fut le succès de la grande exposition de 1855; elle étoit de Tahan; et c'est à peu près l'aquarium dont je vous parle dans de plus petites proportions.

Un baromètre à paysages et à figures, tout un petit drame, il y a un orage, une averse, des fabriques, des guirlandes de fleurs, une chasse à courre toute entière sur ce morceau d'argent repoussé pas plus haut que le bras, tout cela encadrant une jolie plaque d'émail où le mercure monte et descent dans son tube.

Au bas de la page un bénitier qui me rappelle un portail de Philibert Delorme; au centre, un émail de la Sainte-Famille de Raphaël; pour premier cadre un fronton à amours robustes de grand style (cette garniture est ancienne) en argent repoussé, le tout se détachant sur un petit portait d'ébène dont les méandres et les saillies épousent la forme des groupes.


BAROMÈTRE A SUJETS
(Argent repoussé.)


AQUARIUM JARDINIÈRE
(Bois et cristal.)

La place manque pour énumérer toutes ces petites merveilles. J'ai vraiment raison de les appeler ainsi. En fin de compte, comparez tous nos grands travaux d'art d'aujourd'hui, depuis les casernes-théâtres du Châtelet, le nouveau tribunal de commerce avec sa verrue, le nouvel Opéra avec ce plan saugrenu qui fait aboutir cet immense développement de construction à un petit angle pour façade, examinez dans tous, ce parti pris d'ornementation maigre, sans saillie ni silhouette, voyez ensuite le goût, la variété, la franchise originale de ces petits *bibelots*, et ne serez-vous pas de l'avis des femmes et des riches qui portent ici leur argent, et se contentent de hausser les épaules à toutes ces platitudes officielles.

M.



THÉATRES

—

Le Point de Mire et *les Truffes*, au GYMNASE.

Le *Point de mire* a été un succès, dit-on, à Compiègne. Au Gymnase cela a été tout au plus convenable. Sans le dernier acte, je ne sais pas trop ce qui serait arrivé. On a prétendu que le public était mal disposé à l'avance parce que cette première n'était en réalité qu'une seconde, mais je crois que ce n'est pas là la vraie raison de la froideur avec laquelle on a accueilli la nouvelle comédie de M. Labiche. Pour faire avaler quatre actes et autant d'entr'actes, l'esprit et l'entente de la scène ne suffisent pas; il faut encore de l'intérêt et des caractères bien dessinés et bien fouillés. Or, c'est ce qui manque totalement dans la pièce du Gymnase. Les mots sont jolis, bien en situation et ne sentent pas la *facture*, mais on dirait qu'on a passé un rabot sur toutes les physionomies, et c'est vraiment dommage, quand il s'agit d'aussi jolis minois que ceux de Mlles Montaland et Pierson—un Murillo et un Raphaël. C'est la pièce qui le dit; pour ma part je n'aurais jamais osé comparer ces dames à des toiles peintes, même signées de ces demi-dieux.

Le sujet, par-dessus le marché, n'est pas neuf. Un jeune homme, possesseur d'un million — toujours le million, comme si de nos jours un million était nécessaire pour dépenser cinquante mille francs par an — est le point de mire de deux honnêtes mères de famille qui le mettent en joue avec les yeux bleus et les yeux noirs des deux personnes susmentionnées; de véritables revolvers! Le malheureux ne pouvait échapper; il ne l'essaye même pas, seulement il flotte indécis et va de la brune à la blonde. La blonde l'emporte enfin au dernier acte. Ce que c'est pourtant que la mode! Avant 1848, au beau temps du romantisme et de la littérature de cape et d'épée, c'est vous, mademoiselle Montaland, qui auriez remporté la palme. Prenez patience, mademoiselle, le règne des blondes décline, celui des rousses commence, et, après, il faudra bien en revenir aux brunes. Ce ne sera pas si long qu'on pourrait le penser.

Ce *Point de mire* millionnaire est joué par un débutant engagé pour remplacer Dieudonné que la Russie nous a enlevé. La Russie s'y connaît et elle ne nous le rendra que lorsqu'il ne pourra plus jouer que les pères nobles et les Limoureux des *Pommes du voisin*. Au lieu du frétillant gandin que vous connaissez, au lieu de ces costumes du matin inimitables, de ces *sticks* anglais qu'il manœuvrait avec toute l'éloquence d'un sportman accompli, on a un petit monsieur sans tournure, qui s'habille à la confection et porte une canne—quelle canne! une canne de plus d'un mètre de haut avec une pomme d'ivoire sculpté qui doit contenir — j'en jurerais — une photographie, et qu'il tient comme les matassins du *Malade imaginaire* tiennent leurs *armes*. Dieudonné avait l'air d'un petit jeune homme qu'on aurait pris au hasard devant le Napolitain et qu'on aurait prié de venir remplacer au pied-levé — sans changer de costume surtout — un acteur malade; son remplaçant, qui ne manque cependant pas d'une certaine intelligence, est loin de le valoir; ce sera une bonne acquisition pour les Folies-Dramatiques. De ce côté-là, il est du reste assez dans son rôle : la pièce du Gymnase se passe dans la *Société* de la rue Saint-Denis, des cafetiers et des chocolatiers retirés. Comme telle, elle peut avoir l'intérêt d'une bonne étude de mœurs à la façon de *M. Dupont* et du *Cousin Raymond*, mais de la troupe de M. Montigny, on peut demander mieux. Je demande qu'on nous rende le monde, le demi-monde et même le quart de monde, si l'on veut, mais enfin le monde parisien. Gymnase oblige.

Lesueur porte seul la pièce et il l'a sauvée au quatrième acte. A côté de lui cependant, M. Victorin, dans un rôle de gandin, a prouvé que cette bonne petite graine de cocodès n'est pas perdue sans ressources. Votons-leur à tous deux une médaille de sauvetage.

On donnait le même soir un nouveau lever de rideau. Je n'en aurais pas parlé si les *Truffes* n'étaient pas un sujet dans le genre des premiers-Paris de la *Vie Parisienne*. Deux jeunes mariés de trente jours, ennuyés des bals et des dîners qu'il leur a fallu subir depuis *leur plus beau jour*, ont résolu de fêter l'anniversaire *mensuel* de leur mariage.

On a donné campo aux domestiques, et monsieur et madame se préparent à faire une *dînette* avec une poularde truffée, et à un petit bal en tête à tête. Les girandoles sont allumées, monsieur chante *Il baccio*, et la valse commence en attendant la poularde. Vous voyez cela d'ici; c'était gentil, c'était coquet, et je m'attendais à une petite scène à la fois charmante et morale—je dis *morale*, car il s'agit de jeunes mariés, ne l'oublions pas — lorsque survient un *gêneur*, un parent pauvre attiré par l'odeur des truffes. Aussi, qu'avaient-ils besoin de truffes!

Dans ces cas-là, une aile de volaille froide et un baiser pour dessert, c'est tout ce qu'il faut. Hélas! à partir de ce moment-là, ce n'est plus ça! Enfin, on renvoie le pique-assiette en lui faisant cadeau des odorants tubercules, considérés sans doute comme inutiles à la petite fête, et le rideau tombe lorsque cela commençait à devenir intéressant.

J'avoue que lorsque la grosse face de Pradeau est venue s'interposer entre le joli couple Berton et Montaland, j'ai été au moins aussi vexé qu'eux et j'ai eu bonne envie de crier : à la porte, le gêneur!

CHRISTOPHE.

LIVRES NOUVEAUX

—

Les deux Filles de M. Plichon, par André Léo.

Le bien et le juste existent, et, si vous ne les avez pas, c'est peut-être que nous avons la volonté de les recevoir plutôt que de les gagner.

L'homme est encore sous l'influence des idées de la Genèse; il accepte le travail comme une punition au lieu de voir en lui l'instrument de ses conquêtes et la condition de son bonheur. C'est à ce point de vue que les obstacles, si naturels qu'ils soient, l'irritent et le découragent. — Le but de notre existence est de créer nous-même ce que nous rêvons.

Ce principe tombé dans une conversation entre deux des héros du roman est l'idée mère de ce livre.

La réalisation de l'idéal; la poursuite de l'exercice du bien et du juste au mépris de la vie de convention et de l'iniquité acceptée; le dédain du Dieu-Succès, la divinité d'aujourd'hui, voici la seule voie vraie, logique de l'honnête homme.

Et ne croyez pas à une série de *tartines* philosophiques. Non. Rien de cela — une action qui marche lentement, c'est vrai, mais pleine de détails de caractères d'un intérêt extraordinaire; des personnages vigoureusement dessinés; pas de monstruosités psychologiques — non! Les gens que nous connaissons tous, vous, moi, peut-être.

M. Plichon, ancien notaire enrichi, est orné de deux filles : Edith et Blanche. William de Monsalvan, un jeune homme en train de jeter les dernières épaves de son patrimoine par les fenêtres, devient amoureux de la jeune. Il se décide à se présenter, est agréé, quoique ruiné, et emmené au château de Fougère où il restera dans la famille de sa fiancée jusqu'au moment où ses amis lui auront trouvé une position sociale qui lui permette d'entrer en ménage.

Blanche est bien la plus adorable petite poupée que la société ait formée pour son plus bel ornement : naïve, pure, charmante, gracieuse, d'une élégance et d'une distinction irréprochables. Sachant son monde sur le bout du doigt; un exemplaire de cette inépuisable édition de jeunes filles, qui, depuis qu'on a inventé les salons, fait tourner la tête aux jeunes gens.

Edith, au contraire, une grande fille de vingt-quatre ans, brune et frêle, au galbe et à la toilette sévères, vivant comme un ours dans sa chambre, est là pour faire ressortir toutes les brillantes qualités de sa jeune sœur.

L'idylle commence et William devient tous les jours de plus en plus amoureux. C'est un rêveur que ce William. Rien de positif dans le caractère, poursuivant sans cesse la chimère et causant le désespoir de son ami Gilbert de Valencin, sous-chef à un ministère. Il s'agit bien de trouver une position! Qu'on la lui cherche! Il ne s'est même pas dérangé pour sauver les trente mille francs qui lui restent. Il contemple et donne carte blanche à la *folle du logis*. Son imagination se monte, se monte, et sa fiancée est le clou auquel il accroche toutes les vertus qu'il a pu rêver.

Las! chaque jour l'atroce réalité est là qui arrache une plume de l'aile du séraphin et pendant ce temps cette sombre Edith se détache de plus en plus lumineuse du cadre noir. Si bien qu'au moment où il est mis en demeure d'épouser, le pauvre garçon s'aperçoit que sans s'en douter, son amour s'en est allé s'installer à côté. Il est trop tard, sa parole est donnée. Mais dans une sortie, Blanche laisse échapper un regret, il prend acte de cette rupture et tout s'arrange. — Voici l'intrigue.

Ce n'est ni neuf ni compliqué, et c'est en lettres.

Eh bien! tout cela est d'une originalité, d'un intérêt dont on n'a pas idée.

Ce caractère d'Edith est tracé de main de maître. On n'aperçoit d'abord qu'une silhouette informe qui, peu à peu, s'avance de plan en plan et n'arrive qu'à la fin en pleine lumière. Elle est pieuse à sa façon. Son père a sans cesse dénigré devant elle les choses de la religion,—c'est un Voltairien qui trouve cela bon pour les femmes et le peuple. Sa sœur qui pratique ne peut aller à la messe parce qu'elle n'est arrivée que de la veille et que ses toilettes ne sont pas encore déballées. —Où est Dieu dans tout cela? Est-ce ce croquemitaine qui fait peur à la petite femme pourra l'empêcher de mal faire, et à ce meurt-de-faim qui aurait envie de manger? Est-ce l'hôte misérable de cette grande salle où l'on chante, l'on brûle des parfums et l'on fait assaut de dentelles et de bijoux? Non, ce n'est rien de tout cela. Elle le cherche et elle le trouve dans la création, dans le travail, dans la vérité, dans la science, dans l'art, dans tout ce qui est beau, grand et juste.

Tout cela est écrit d'un style ferme et nerveux. Le côté féminin ne se trahit que par certaines finesses dans les détails, entre autres dans celui-ci : William surprend Blanche en train d'écrire sur une feuille de papier le nom qu'elle doit porter un jour. — Tout joyeux de cette petite équipée d'amoureuse, il saisit ce papier. Mais il y a une telle recherche, une si grande prétention dans cette signature *Blanche de Monsalvan*, qu'il retourne la tête avec tristesse en s'apercevant qu'on essaie son nom comme on essaierait un bijou. Elle tombe mal cette petite : *Un comte ruiné et démocrate* comme il le dit lui-même.

Dans cette bataille de la droiture, du beau, du rêve si l'on veut, contre les capitulations sociales, le convenu, la réalité — ce sont ces

derniers qui succombent et ce n'est pas là le plus mince mérite de ce livre remarquable à tant de titres.

Oui, le monde avec ses routes tracées à l'avance, avec ses poncifs de conduite pratique, reste battu à plate couture.

Deux rêveurs édifient lentement et peu à peu leur idéal, le rendent palpable, lui donnent la vie et en jouissent, pendant que ce qu'on appelle les *gens pratiques* trébuchent au moindre caillou qui se trouve sur la route et se cassent la tête.

Le moraliste Gilbert, l'homme d'expérience, le sous-chef au ministère, est heureux d'accepter à la fin une place d'instituteur dans la ferme de ce bailleur aux étoiles qu'on appelle William de Monsalvan.

Bravo! Dans notre temps de capitulation de conscience, de fièvre d'argent, de fonctions, d'embrigadement; il est beau que de temps en temps une plume vigoureuse et libre vienne prouver que la logique de la vie n'est pas là et que le bonheur complet ne se trouve que dans la dignité, la conscience et le devoir accompli.

ÉDOUARD S.

A LA SORBONNE

—

C'est lundi dernier, à huit heures du soir, qu'a eu lieu à la Sorbonne l'ouverture des cours scientifiques et littéraires, ou plutôt des lectures du soir. On n'entrait que sur la présentation d'une carte blanche, bleue ou verte. La salle, située au premier étage, forme un immense rectangle. Le professeur qui doit parler est placé seul devant une petite table munie de tous les accessoires d'une lecture, c'est-à-dire d'une lampe Carcel pour y voir clair, un cahier pour lire, et un verre d'eau sucrée pour se rafraîchir, bien que Quintilien ne fasse aucune mention de verre d'eau sucrée dans ses conseils aux orateurs. Le professeur qui a essuyé le premier feu est M. Boissier, professeur de rhétorique au lycée Charlemagne, et quand je dis : essuyer le premier feu, c'est une façon de parler, attendu que la partie « *indépendante* » qui trouble de sa présence ordinaire les cours de la Sorbonne était restée chez elle.

La salle forme un hémicycle de gradins étagés en amphithéâtre. Sur les côtés, aux deux extrémités de la salle, les auditeurs sont dans une sorte d'immense loge sans séparation. Voilà pour le décor. Je dois dire qu'en arrivant j'ai éprouvé une légère déception. Je m'attendais à être noyé dans un parterre tout émaillé de toilettes élégantes. Il y avait relativement beaucoup de femmes dans l'auditoire, mais peu de toilettes, et les habits noirs formaient une masse un peu sombre. Peut-être le sexe faible a-t-il redouté la foule d'une séance d'inauguration.

M. Boissier a parlé sur les *lettres de Cicéron* et les *lettres de madame de Sévigné*. Sans vouloir critiquer l'Université, je déclare n'être pas un très chaud partisan des parallèles. Cicéron, *vir honestus*, l'honorable bâtonnier des avocats de Rome, écrivait en latin, et madame de Sévigné en français, d'après ce que j'ai cru comprendre, ce qui fait que je préfère madame de Sévigné. Entre autres reproches qu'on pourrait faire à Cicéron, ce ne serait pas encore d'avoir plaidé contre l'agitateur Catilina, mais plutôt d'avoir lancé dans la circulation ce *quousque tandem*, immortel cliché qui a traversé les siècles et qui ennuiera encore bien du monde. Les personnes qui ne savent pas le latin ne perdent pas une occasion de placer cet exorde *ex-abrupto*, mais déplorable. D'un autre côté, Cicéron partage avec ses compatriotes la manie de commencer ses phrases par la queue. Cicéron n'est pas « *amusant.* » Si le Sénat lui avait donné un avertissement, il aurait sans doute été conçu en ces termes :

« Attendu que le sieur Marcus Tullius Cicero, dans une lettre commençant par ces mots : *Litteræ tuæ me delectant, Attice*, et finissant par ceux-ci : *Vale et me ama*, termine invariablement toutes ses périodes par : *nec-ne videantur* pour les rendre plus ronflantes : et attendu que cette affectation constitue un parti-pris de style désagréable aux consuls, arrête :

« Un premier avertissement est donné au journal les *Catilinaires* dans la personne du sieur M. T. Cicero, son directeur gérant. »

Quant aux lettres de madame de Sévigné, je ne vois pas le rapport direct qui amène le fameux parallèle.

J'aime assez écouter les professeurs. D'abord, ils sont tous instruits, et quelques-uns ont de l'esprit. Il est souvent confit de latin, saupoudré de grec et bourré de citations comme un pudding de raisin de Corinthe; mais enfin, c'est encore de l'esprit. Ce qu'on pourrait leur reprocher, c'est une sorte d'affectation commune à tous ceux qui parlent au public. Ils lancent le trait, le soulignent, et cherchent les gradations calculées qui appellent l'applaudissement. J'aimerais mieux un peu plus de laisser-aller. En ce qui concerne M. Boissier, s'il ne dédaigne pas ces petits artifices oratoires, il n'en abuse pas. Il a causé une heure, tout seul, sur Cicéron et madame de Sévigné, et on l'aurait très volontiers écouté une heure de plus.

Son discours a été simple, clair, spirituel, très-bien préparé et finement dit. Sa thèse peut se résumer par deux grandes lignes :

De la famille chez les anciens au XVIIe *siècle et au* XIXe.

Du caractère chez les hommes de ces trois époques.

M. Boissier a voulu prouver, et il a prouvé que l'âge d'or était devant nous; que le principe de la famille est plus moral aujourd'hui qu'autrefois; que le caractère des hommes a gagné en véritable dignité; que nous valons mieux que nos pères; qu'il ne faut pas dénigrer le présent au bénéfice du passé, et jeter les morts à la tête des vivants.

Il mérite d'être félicité sincèrement par ses conclusions imprévues. Je n'entrerai dans aucun détail. Je me bornerai à mentionner une disgression charmante sur Pompéi. Les anciens, a dit encore M. Boissier, après avoir cité des inscriptions funèbres ,n'avaient pas la *croyance* en l'immortalité. Ils en avaient plutot *l'esperance*. *Amice, dum vivimus vivamus*. Ami, pendant que nous vivons, vivons. En d'autres termes, quand on est mort, c'est pour toujours. A propos de la famille, Cicéron écrivait : « *Quand on perd un enfant en bas âge, on peut le regretter; mais s'il est encore au berceau, on n'y fait pas attention.* » Au XVIIe siècle, au temps du droit d'aînesse, les enfants étaient abandonnés aux mains mercenaires. Il a encore été question de la *morale* du grand siècle, à propos des maîtresses de Louis XIV, et du *caractère* des grands, à propos de ses « *royales aumônes* » chantées par les poètes. Nous sommes loin des préfaces de Corneille. M. Boissier a glorifié le présent sans flagornerie. J'ai vu à cette soirée beaucoup de jeunes têtes, et je n'ai entendu que des applaudissements. Dans les prochaines séances qui pourront intéresser les lecteurs de la *Vie Parisienne*, je remarque une leçon sur la *Physionomie*, et une autre sur les *Visionnaires au* XIXe *siècle*. Je vous tiendrai au courant.

J.

BIBLIOTHÈQUE DE L'HOMME DU MONDE

Pastiches.

On n'a pas toujours un grand homme à mettre sous la dent. Aujourd'hui nous nous adresserons à un grand journal et nous pasticherons les

FAITS DIVERS DU *SIÈCLE*.

— L'édilité parisienne ne s'arrête pas dans sa voie. Depuis 1789, Paris a bien changé d'aspect.

— Hier, dans l'après-midi, rue Monsieur-le-Prince, un enfant de sept ans jouait sur le trottoir de la maison paternelle, quand l'omnibus qui va du Panthéon au boulevard Malesherbes vint à passer. Grâce aux sévères et prudentes mesures de l'édilité, qui exige que les trottoirs soient plus élevés que le niveau du sol, l'enfant a pu continuer ses jeux à l'abri de tout accident.

— Il vient de mourir à Senlis un vieillard âgé de cent huit ans. Il laisse une veuve âgée de cent-trois ans, 16 enfants, dont l'aîné a quatre-vingt-quatre ans, et le plus jeune cinquante-huit, et 2,894 petits enfants et arrière-petits-enfants. Il était abonné au *Siècle* depuis sa fondation, dont il professait les immortels principes que vous savez. Il est décédé avec toutes ses facultés, ce qui peut sembler extraordinaire.

— Encore une des gloires de la Terreur qui vient de s'éteindre. M... avait su concilier ses immortels principes avec nos idéss modernes. Sa perte sera vivement senti par les braconniers dont il était le père. Les personnes qui n'ont pas reçu d'invitation peuvent considérer comme telle le présent avis à 5 fr. la ligne. Il y aura rassemblement à la maison mortuaire, demain à onze heures. — *Ne faites pas battre le rappel!*

— Dans le dernier combat de taureaux qui a eu lieu à Séville, on a essayé de présenter au peuple un bœuf pacifique. Le peuple, avec son génie, a bien vite découvert cette supercherie indigne du gouvernement espagnol. Le bœuf a été lapidé. Qu'on nie maintenant l'intelligence des masses.

— Un cordonnier de Varsovie confectionne des bottes en cuir de Russie.

Toujours quelques petites convulsions.

— La perfide Albion, qui règne sur l'empire de Neptune, navigue sur un Etna liquide. (*Voir le* SIÈCLE — DE LOUIS XIV *depuis* 1789 *jusqu'à ce jour.*)

— Hier, un homme ivre a crié Vive la Répu......tation sur la place de la Concorde. Un agent de la force publique l'a conduit à son domicile, en lui disant paternellement : « *Ça ne prend plus.* »

— On a posé, la semaine dernière, la première pierre d'une petite église à Pont-à-Mousson. La foudre intelligente, on ne l'a pas oublié, avait détruit le clocher de l'ancienne.

— On a dévalisé les troncs de plusieurs petites communes du département des Landes.

Quelle joie!

— Ces jours-ci, la sœur sainte Elisabeth de Hongrie, parente de

M. de Montalembert, a été victime, dans un omnibus, du vol de son porte-monnaie gorgé d'or. Le filou a pu s'échapper.

Quelle chance!!

— Un prêtre a sauvé la vie à un homme qui se noyait; mais lui s'est noyé.

Quel triomphe!!!

AVIS.

Les abonnés qui expirent dans quinze jours sont priés d'envoyer une lettre de part avec la dernière bande imprimée.

NOTA. — *Tous les nègres adressées au journal doivent être affranchis, ils seront rigoureusement cirés.*

Le port en sus pour l'étranger.

J.

CHOSES ET AUTRES

—

Dans les lycées, on vient de supprimer purement et simplement la bifurcation et l'on a rétabli les cours de mathématiques élémentaires. Ce qui revient à dire qu'on s'est aperçu que nos pères avaient été beaucoup plus sages que nous. Lorsqu'on a établi le premier système, il y avait progrès; lorsqu'on rétablit le second, il y a encore progrès. Tout va bien. C'est ainsi qu'on a remplacé les cordons de sonnettes par des timbres, en attendant qu'on remplace les timbres par des cordons sonnettes.

—

La statistique s'attaque aux émigrés français. Il paraît qu'en 1863. 5,771 de nos compatriotes ont déserté le sol de la patrie pour s'en aller en divers lieux, 5,771 sur 40 millions, cela prouve qu'on ne se trouve pas en France si mal qu'on veut bien le dire. Ce nombre est inférieur de 1029 à celui de 1862; il paraît qu'en 1862 on se trouvait plus mal, il est vrai que l'hiver avait été plus froid. Cependant ce sont les pays du Nord qui reçoivent la plus grande partie de ces émigrants; le Français n'aura jamais le sens commun. Quant aux départements qu'on abandonne le plus aisément, voici ce qui résulte de la même statistique: 379 quittent la Gironde, pays du Laffite; le département des Landes n'a pas un seul émigré!

—

Nous sommes dans la saison des banquets. Il y a comme cela un ou deux moments dans l'année où une foule de gens éprouvent le besoin de partager le pain et le sel, par pain et sel, j'entends faisan truffé et toutes sortes de choses au champagne. Nous n'en sommes plus au veau de famille de 1848. Les banquets des collèges sont les plus nombreux et les plus exacts. On dirait que le temps le plus ennuyeux de l'existence est celui qu'on se rappelle avec le plus de plaisir.

—

Quand on a publié les mémoires d'une biche anglaise, le principal reproche qu'on fit au livre fut l'invraisemblance et faux se trouve *à priori* dans la nature. C'est ce qu'a pensé la dame anglaise qui, ayant cru se reconnaître, continue son procès. On ne sait trop ce que les juges décideront. Nous avions cru jusqu'à présent que ces dames étaient du domaine public.

—

A propos de ce procès, nous trouvons que la *Biche Anglaise* n'a pas tout à fait tort. On lui fait commencer sa carrière comme releveuse de quilles dans un tapis-franc de Liverpool, et de là viendrait son sobriquet de *Shilles!* Ce nom a une origine bien plus glorieuse. Le jeu de quilles se compose de neuf pions qu'il faut abattre; or, à la suite d'un souper échevelé, elle aurait — comment dire cela? — elle aurait *tombé* neuf gentlemen, autant que de quilles, d'où son surnom de *Shilles* sous lequel elle est indifféremment connue à *Argyll rooms.*

—

Lisez-vous les annonces? Quatre fois par an, paraît le *Journal du ciel*, le *Journal du ciel* paraît quatre fois par an. Là-haut les événements ne se passent pas comme ici-bas. Quatre fois par an, nous parler du ciel, c'est beaucoup. Le bon Dieu, qui sait à quoi s'en tenir, n'envoie guère de prophètes qu'une fois tous les cinq ou six siècles, et encore ne les écoute-t-on pas.

—

M. Jules Simon vient de publier un livre intitulé : l'*Ecole;* lire M. Jules Simon est difficile : le croire est plus aisé. Tout mystère a son *Credo.*

—

On vient de publier le relevé des prix courus et gagnés cette année par le jockey-club français. Le total est fabuleux. A eux deux, MM. de la Grange et Delamarre gagnent ce million, rêve de Mlle Leblanc. Les trente et un chevaux engagés de M. le comte de la Grange lui ont rapporté 607,000 francs, soit plus de 20,000 francs par tête.

—

En fait de raretés animales le « loup blanc » menace d'être destitué. Voici qu'on vient d'abattre dans la forêt de Crecy un loup du plus superbe noir, et il existe aussi, dit un journal fort versé dans les matières cynégétiques, un « loup nankin »; mais il est fortement à croire que ce loup-là ne se rencontre et ne se chasse qu'en été.

—

La présence récemment signalée à Paris de ce jeune Sudiste échappé miraculeusement aux chaînes fédérales avec beaucoup de « dos verts » (une sorte de billets de banque de son pays, dont la spécialité est de valoir une multitude de dollars), excite un grand émoi fort concevable dans un camp qui n'est pas celui des bourgeoises. C'est à qui montrera dos blanc à cet opime étranger, et l'union non américaine en est dès à présent fort troublée. Ayant cru apercevoir le portefeuille où sont ces précieux verts dos, une cantatrice un peu foraine, Mme X..., les réclame instamment comme « dos » de poitrine, et la grosse Mme J... les veut aussi comme « dos dos ».

—

Il n'est bruit, dans le monde du théâtre, que de la passion beaucoup plus désintéressée, mais volcanique, d'une belle actrice pour un vieux comédien jouant les comiques très marqués, et au moins autant les pères nobles.

C'est presque, en action, le pendant de la *Marquise* de George Sand.

Heureux Lelio!

Au reste, on peut tout passer aux femmes en fait d'excentricités de tout genre, même d'être brunes le matin, châtaines à midi, blondes le soir, même les habits et les bottes. Quand on voit des messieurs se vêtir en plein jour de satin de couleur tendre, comme cela a été visible, cet éte, à Bade, Spa et autres lieux.

—

La musique que nous annoncions dans notre dernier numéro et un banquet de près de deux cents couverts ont fêté, au milieu d'un nuage d'encens *sui generis*, produit par la fumée d'un millier de cigares, l'œuvre d'Eugène Delacroix dans le local qui le renferme.

Beaucoup de toasts ont été portés, et Théophile Gautier, que je ne savais pas sous-officier de l'état civil, a dans un speech conciliant et surtout éclectique, trouvé moyen d'unir Delacroix et M. Ingres, et de marier la *Stratonice* à *Marino Faliero.*

On n'avait oublié qu'un peu Delacroix dans cette suite de congratulations bien senties, lorsque Alexandre Dumas père s'est levé et a dit vivement :

« Je pense, messieurs, qu'il serait temps de rendre aussi un peu hommage au « tapissier » qui nous a décoré cette salle! »

Le mot a eu un succès fou et — mieux vaut tard que jamais — on s'est décidé à parler enfin un peu de Delacroix.

—

On fait entre le docteur Demme et Mme Lafarge ce rapprochement que tous deux ayant à répondre à des accusations capitales douteuses, ont été écrasés par un vol de diamants qui ne paraît guère plus faire question pour l'un que pour l'autre.

Comme on plaisante de tout en ce bon pays de France, on dit à propos de la bague soustraite à Mme de Bragha :

« Ce M. Demme était un D.-M. P. (patenté), qui avait de l'ordre et qui réglait ses comptes par « doigt » et avoir. »

—

Que de fautes nous échappent malgré nous! Dans un de nos derniers numéros, au bas d'un dessin représentant un service de table de l'Escalier de cristal, étaient des vers alexandrins, fort jolis, ma foi (ils n'étaient pas de nous). Un d'eux se traînait lourdement sur ses quatorze pieds :

. . . LE BARON.

Si fait.

LA MARQUISE.

Et tenez, regardez, prenez un peu ma tasse.

Deux de trop, nous fait observer M. L. P. lui-même, l'auteur des vers. Il a parfaitement raison. Retirons nos pieds.

X.



Le Propriétaire gérant, MARCELIN.

Pariis.— Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



LA BONNE PRINCESSE

Ce n'est point une princesse de conte de fées, c'est la Bonne Princesse. — Voix, démarche et sourire, tout en elle révèle la bonté et elle en connaît toutes les nuances.

On la comprend vite, elle est *claire,* limpide et sans détours; elle n'entend rien aux artifices du langage, et la diplomatie proverbiale des cours n'a pu altérer en elle une absolue sincérité qui est un de ses plus grands charmes. On la sent vivre, on lui sait gré d'oublier son nuage, son char vert et or, et de combler les distances avec sa bonté.

Les hommes disent d'elle, avec une rudesse qui doit être chère à son sexe, — c'est une vraie femme! — et c'est sa meilleure gloire, elle en a les élans et les spontanéités, les audaces heureuses et les exquises délicatesses. Excessive, enthousiaste, d'un cœur ardent et passionné, elle aime ou elle n'aime pas et le dit avec franchise; elle n'a pas de demi-tendresse, et, à toutes ses prédilections artistiques, il se mêle une nuance de sensualisme italien qui les colore comme une goutte de sang vient colorer une vaste coupe d'eau limpide. — C'est le sentiment qui fait des héroïnes du Titien et du Giorgione des femmes désirables en même temps que des reines et des divinités.

Le portrait monumental a été peint par un maître, il peut affronter le jour des galeries d'apparat; en ce léger croquis cherchons la femme sous la princesse. A défaut de dextérité de touche, une main loyale n'a pas de plus sûrs guides que sa sincérité et son profond respect.

Si elle a pu vous éprouver ou vous deviner seulement, comptez sur elle à demi-mot, elle a la logique du cœur, elle aime ceux qui l'aiment, et, ni le temps ni l'absence ne peuvent altérer sa confiance qu'elle ne place qu'à bon escient. — Ses amis sont donc sûrs d'elle, — et ses ennemis aussi; ne craignez rien, chacun son compte, et comme son amitié est franche et loyale, elle saurait au besoin pressentir une belle haine, bien franche et bien loyale aussi.

Je ne crois pas que la Bonne Princesse soit femme à chercher la lutte, d'ailleurs elle aime le calme et la tranquillité, mais je pense qu'aucune d'elles ne l'accepterait avec plus de cœur si on la lui offrait. — Vous êtes oiseau! — Voyons vos ailes?

Fatalisme ou superstition, elle croit à ses pressentiments, à ses instincts, et se laisse guider par ses sympathies qui lui épargnent une longue et difficile étude. Aussi son regard clair et franc va-t-il droit au cœur. Elle possède une parfaite sérénité qui naît de la droiture de son caractère et d'un grand calme intérieur. Je cherche vainement sur ce visage, plus empreint d'affabilité que de grandeur, le signe de

cette agitation fiévreuse qui est la maladie de notre temps.— La beauté passe, les trônes s'écroulent, mais la bonté est éternelle.

Il me semble que la Bonne Princesse était née pour un cercle d'habitudes paisibles, un petit nombre d'amis délicats, épris des choses de l'intelligence, des dilettantes, des artistes, des lettrés dont elle aurait su la vie, qu'elle aurait vus souvent. Elle aurait vécu sous un ciel bleu, — à Florence, — à quelques pas de la Tribune, — dans un palais entouré de grands jardins,—beaucoup de fleurs, des marbres, des grandes peintures, du repos, de l'ombre, du travail et de longues heures passées ensemble. On se serait beaucoup vu, tous les jours, et le moindre événement heureux ou malheureux arrivé à l'un de ses familiers eût été une émotion pour chacun d'eux. — En un mot, l'imagination crée à son usage, cette société raffinée que Sthendal nous fait entrevoir.

A défaut de Florence, la Bonne Princesse a su bien organiser sa princière existence, son charmant petit palais, le milieu dans lequel elle vit, ceux qui l'entourent, tout rappelle les réunions de la cour de Ferrare.—C'est un petit coin de la Renaissance italienne égarée dans notre siècle, avec une nuance de tendresse et d'affabilité qui nous reporte à notre bonne cour de Madrid, où nos princes nous demandent des nouvelles de nos mères et de nos sœurs, s'inquiètent avec bonté de nos travaux, de nos joies et de nos chagrins pour en prendre leur part. — Doux souvenir! — Charmant milieu où les rois savent trouver la ligne idéale qui sépare la splendeur du trône de la familiarité, où le savant, l'artiste et l'écrivain marchent toujours les pairs des grands de Castille, sans embarras et sans onéreuse concession.

Le luxe des palais a sa banalité comme celui des hôtels garnis, et si la grandeur sauve souvent du mauvais goût, plus rarement elle évite ce je ne sais quoi d'impersonnel qui est le cachet de quelques demeures souveraines. Chez la Bonne Princesse le luxe est tout intime, l'art veille à la porte, et se mêlant partout au sentiment intime de la femme, imprime un cachet à chaque meuble, à chaque joli rien, aux fleurs, aux tableaux, aux torchères, aux paravents sculptés par des fées ou des Chinois ivres d'opium, aux vases repoussés, aux majoliques, aux splendides étoffes.

Ecco Fiori! — Le palais en est plein depuis les salles d'attente jusqu'à ce joli jardin sur lequel s'ouvre le mystérieux atelier que franchissent les intimes seuls, vaste salle qui respire le calme et le recueillement. Ces bananiers, ces lentisques, ces lianes, à deux pas des figures héroïques des maîtres et des Vierges des vieux coloristes, c'est une aspiration constante vers une nature plus ardente que la nôtre.— L'Italie, toujours l'Italie! Ce souvenir est au fond de sa pensée, il l'obsède et se fait jour malgré elle, elle en aime l'idiôme et s'entoure de tout ce qui rappelle le ciel implacable, la mer bleue, les grands types. C'est la dominante de cette nature. — Parcourez le palais, jetez un regard au hasard sur les toiles qui le décorent. — Ici, une *Intrigue à Venise*, des chatoiements d'étoffe, des portiques, des masques, de l'éclat et de la lumière; — une *Pasqua maria*,— des transtéverines, la campagne de Rome;—une *Procession à Naples*; — des *Séminaristes sur le Monte-Pincio*; — un Moine qui chemine.— Vous le voyez, c'est encore l'Italie, et l'Italie des patriciennes, avec de vagues influences des Médicis.

L'atelier n'est point arrangé à souhait pour le plaisir des yeux, le chevalet est là, là les pinceaux et la palette aux tons vifs, toute la jolie mise en scène de l'art professé par une femme. Ici on travaille, ici on aime l'art, et l'œuvre commencée tyrannise la pensée de celle qui l'exécute, aussi impérieusement que les œuvres militantes des artistes les obsèdent et s'imposent à eux. — Il s'agit bien de grandeurs et de préséances, de réceptions et de protocoles, — c'est un ton fin qu'on ne peut saisir, un fond dont on cherche le rapport et la nuance, une expression qu'il faut rendre et des gris qu'on va mettre dans une étoffe pour l'assouplir. — C'est beau la grandeur, mais il faut modeler sa tête dans sa séance et faire tourner cette épaule avant que le jour baisse!— Et l'artiste a sa coquetterie, elle a son petit atelier de prédilection et ne veut montrer son ébauche que bien encadrée d'un chaste papier blanc qui fait éclater l'aquarelle commencée. Et, le soir, après avoir bien travaillé, la Bonne Princesse rayonne, et la causerie s'en ressent.

Ici, le goût n'a rien de nébuleux et de mélancolique, c'est un esprit viril et franc, en elle l'artiste domine et c'est la note sur laquelle il faut insister. Il y a là un fond de naïveté qui intéresse au plus haut degré les chercheurs de types, ceux qui sont fous de tout ce qui a la vie, l'exhubérance et la race. La forme, le ton, la couleur, le son, que ce soit fleurs ou fruits, étoffe ou rayon, harmonie ou parfum, c'est la grande voix qui parle le mieux à son cœur et à ses sens, et je soupçonne au fond de ces efforts artistiques, réels et sérieux, quel que soit le résultat qu'il ne faut pas exagérer, un désir fixe d'être une personnalité artistique comme elle est une personnalité officielle et une figure féminine bien accentuée. Car la Bonne Princesse apprécie le mérite personnel plus que les écussons et professe ce libéralisme des grandes natures qui repose sur la justice et la raison.

On rencontre autour d'elle tous ceux qui se sont fait un nom à force de travail et de talent, grande aristocratie qui ne le cède à aucune autre. Ce salon est, depuis les beaux temps de l'esprit français, la restauration et l'immortelle Renaissance de 1828, celui où l'on suit le mieux le mouvement des idées, on y coudoie l'homme célèbre depuis hier, celui qui le sera demain. Il y a là de charmantes causeries, et malgré le fatal *officiel*, un entrain de grand ton que doivent envier ceux que leur grandeur attache au rivage.

Vous connaissez ces personnages de Shakespeare qui non-seulement ont de l'esprit, mais encore en donnent aux autres. — La Princesse a ce don là et quelquefois par un heureux hasard, une bonne disposition, elle rayonne, semble heureuse de vivre et de voir groupés autour d'elle ceux qu'elle aime le mieux. Alors les plus réservés s'enhardissent, tout ce qu'on dit est heureux, tout se groupe et se compose bien; le guéridon, la lampe et les jolies femmes feuilletant les keepsakes, le dernier des ambassadeurs, qui semble un beau portrait de Lawrence, tient bien sa place à la cheminée; les profils perdus s'agencent bien avec les lignes des fauteuils, et les robes blanches font valoir les habits noirs, les cordons rouges et les plaques. — Et l'air qu'on respire là est empreint de confiance et de bonté, on a à tâche de plaire et on a le bonheur de réussir.

On a vu des princesses, — il y en a encore, — qui redoutaient le voisinage des jolies femmes et les proscrivaient impitoyablement de leurs salons sous le fallacieux prétexte d'ennui; ici, on leur fait bon accueil et on les recherche. Du reste, je vous assure que les grandes coquettes se sentiraient désarmées par cette fière franchise qui reçoit en pleine lumière, sous le jour implacable d'un atelier au nord. — Et c'est un charme de voir de jolies épaules irrisées par un rayon de lumière, des boucles de cheveux retenus par des camélias, et des silhouettes élégantes qui se détachent en demi-teinte sur les fonds lumineux. — Toutes ces jolies choses-là sont la vie des artistes.

La Bonne Princesse a, pour tous ceux dont elle aime la personne et le talent, des attentions délicates et charmantes.—Une entre mille. — Un jour, un jeune écrivain, un des grand littérateurs de ce temps-ci, disait éloquemment devant elle toute son admiration pour les grandes compositions de Rubens; il évoquait les chasses héroïques, l'Epique Thermodon, les gigantesques cohues de cavaliers sur des ponts qui s'écroulent. — A quelque temps de là, il reçoit la collection complète de l'œuvre gravée du grand maître — En soi, c'est peu de chose, mais si vous saviez comme un tel souvenir et une telle attention touchent ces âmes vibrantes à tous les vents qu'on appelle des artistes!

Aussi y a-t-il, groupés autour de la Bonne Princesse, des dévouements inouis, dévouements discrets, ignorés, à l'état latent, qui ne seront peut-être jamais mis à l'épreuve, mais qu'elle doit deviner, ce me semble, à la seule clarté du regard.

Je voudrais que vous eussiez l'heureuse fortune de rencontrer la Bonne Princesse visitant un atelier d'artiste. — Voilà bien son vrai milieu, elle aime le pittoresque de l'atelier, ce calme à la fois monastique et mondain des hautes salles, où les armures luisent dans la pénombre où les torses antiques et les Niobés accusent leurs modelés sous l'estompe de la poussière, où les vieilles tapisseries s'harmonisent sous la patine du temps. — Là éclate une copie de Velasquez. Les *Lances* ou les *Borrachos*. — Elle court droit à Don Diégo comme à un ami. — Ici, c'est une ébauche furibonde, rapide, emporte-pièce, pleine de nerf et d'accent; elle cherche sous l'ombre, les fraicheurs et les demi-tons et la voilà qui frotte la toile de son gant.

Elle veut tout voir et elle voit tout, car tout l'intéresse, la toile ébauchée, les conceptions dégagées à peine des mille tâtonnements de la pensée, les croquis légers, les notes, la palette, le panneau, les procédés, le modèle vêtu de sa grande robe rouge.

Son œil d'artiste, exercé et sûr, va chercher sous un pli d'étoffe, au mur gris de l'atelier, le cadre dans lequel rit une tête blonde.

Ceci est joli! — Franchement, spontanément! — J'aime moins ce mouvement! — Et vive, rapide, elle revient à ce qu'elle aime le mieux, le commente et le dissèque en artiste, elle veut se rendre compte des glacis et des repentirs, des effets et des causes.— Ceci lui rappelle cela, la Princesse n'est plus là, c'est l'artiste qui prend le panneau et qui se met à genoux pour regarder une toile ébauchée et oubliée dans un coin. — Voilà bien son élément.— Elle ôte son gant, frotte le bois de cette jolie main célèbre, blanche et potelée, sans bague et sans bracelet. — Elle vous prend à témoin et requiert votre impression.— Le mouchoir tombe, elle s'interrompt pour vous remercier comme d'un grand service rendu.

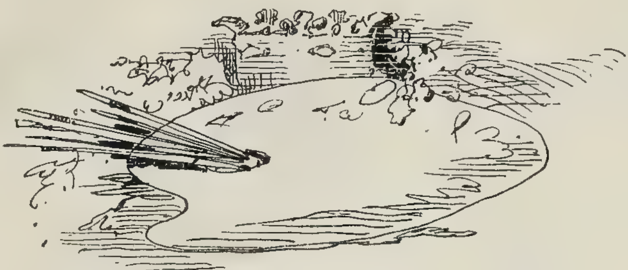
C'est la haute personnification de cette indéfinissable qualité que possèdent les Italiennes — *è simpatica*.

Je ne sais point faire à la Bonne Princesse un mérite de sa charité,

— il y a un mot célèbre : — *Le Ministère des Grâces.* — Mais la charité est femme — passons !

Quelques hautes et puissantes dames aussi bien douées que celle que j'ai essayé de peindre, et la Renaissance recommencerait.

MARQUIS DE VILLEMER.



MON PREMIER RÉVEILLON

Du diable si je me souviens de son nom! et pourtant je l'ai bien aimée, l'adorable fille! c'est singulier comme on se trouve riche quand on fouille dans les vieux tiroirs ; que de soupirs oubliés, que de jolis petits bijoux en miette, passés de mode et couverts de poussière ! Mais peu importe. J'avais alors dix-huit ans et, sur l'honneur, une grande fraîcheur de sentiment. C'est entre les bras de cette chère.... j'ai le nom sur le bout de la langue, il finissait en ine, — c'est donc entre ses bras, la chère enfant, que j'avais murmuré mon premier mot d'amour, sur son épaule rondelette, à côté d'un joli petit signe noir, que j'avais posé mon premier baiser. Je l'adorais et elle me le rendait bien — je l'habillais moi-même, je laçais son corset et j'éprouvais une émotion sans bornes lorsque je voyais, sous l'effort de ma main, sa taille s'arrondir et son corsage s'effiler.

Elle me souriait dans sa glace. Elle me souriait de son petit œil noir, brillant, tout en me disant : Mais pas si fort, mon petit chéri, tu vas m'étouffer.

Je crois vraiment que je l'eusse épousée et gaiment, je vous jure, si dans certains moments de défaillance morale son passé ne m'eût inspiré des doutes et son présent des inquiétudes. — On n'est pas parfait, j'étais un brin jaloux.

Or, un soir, c'était la veille de Noël, je vins la prendre pour aller souper chez un ami à moi, que j'aimais beaucoup et qui est mort, depuis, juge d'instruction je ne sais plus où.

Je montais l'escalier de la chère petite et fus tout surpris de la trouver prête à partir. Elle avait, je m'en souviens, un corsage décolleté carrément et un peu bas, à mon goût ; mais tout cela lui allait si bien que lorsqu'elle m'embrassa je fus tenté de lui dire : Dis donc, mignonne, si nous restions ici ; mais elle prit mon bras en chantonnant un air qu'elle aimait et nous nous trouvâmes dans la rue.

Vous avez éprouvé, n'est-ce pas? cette première joie de l'enfant qui devient homme lorsqu'il a sa *maîtresse* au bras. Il tremble de sa fredaine et flaire pour le lendemain une correction paternelle ; mais toutes ces craintes s'effacent devant le moment présent qui est ineffable. Il est affranchi, il est homme, il aime, il est aimé, il se sent un pied dans la vie. Il voudrait que tout Paris le vît ainsi et il tremble d'être reconnu ; il donnerait son petit doigt pour avoir trois poils de barbe, une ride au front, pour que le cigare ne lui fît plus mal au cœur et pour qu'un verre de punch ne le fît plus éternuer... ...

Quand nous arrivâmes chez mon ami, depuis juge d'instruction, il y avait déjà nombreuse compagnie ; on entendait de l'antichambre des rires bruyants, des éclats de voix avec une sourdine de vaisselle qu'on remue et de couverts qu'on dresse. J'étais un peu ému ; je me savais le plus jeune de la bande et j'avais peur d'être emprunté dans cette nuit de débauche. Je me disais : mon garçon, de l'entrain, sois mauvais sujet et bois ferme, ta *maîtresse* est là et les yeux sont fixés sur toi. L'idée que je pourrais bien être malade le lendemain matin me tourmentait bien un peu, je voyais ma pauvre mère m'apporter une tasse de thé et pleurant sur mes excès, mais je refoulai toutes ces pensées et vraiment tout alla bien jusqu'au souper. On avait légèrement taquiné *ma maîtresse*, une ou deux personnes l'avaient même embrassée à ma barbe, je veux dire sous mon nez ; mais j'avais immédiatement inscrit ces détails au chapitre des profits et pertes et très-sincèrement, j'étais fier et joyeux.

— Mes petits enfants, s'écria tout à coup le maître de la maison, voilà le moment de donner un violent coup de fourchette. Passons dans la salle où on mange.

Des cris de joie accueillirent ces paroles, et avec un grand désordre on se rua autour de la table, aux deux bouts de laquelle j'aperçus deux plats remplis de ces gros cigares dont il m'était impossible de fumer un quart sans avoir des sueurs froides. Je me dis : voilà qui amènera une catastrophe, de la prudence et dissimulons.

Je ne sais comment il se fit que *ma maîtresse* se trouva placée à la gauche du maître de la maison. — Je n'aimais point cela, mais que dire? Et puis ce maître de la maison avec ses 25 ans, ses moustaches en croc et son aplomb, me semblait être le plus idéal le plus étourdissant des démons, et j'avais pour lui une nuance de respect.

— Eh bien, dit-il, avec une volubilité entraînante, vous êtes tous bien, pas vrai? Vous savez que les invités qui sont gênés dans leurs habits peuvent les enlever — et ces dames aussi. Ah! ah! ah! c'est assez coquet ce que je dis là, n'est-ce pas mes petits anges? Et tout en riant, avec la rapidité de l'éclair, il lança un baiser à droite et à gauche sur le cou de ses deux voisines dont l'une d'elles, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, était ma bien-aimée.

Ventre de biche! je sentis mes cheveux se hérisser et comme un fer rougi... Du reste on éclata de rire et, à partir de ce moment, le souper eut une animation charmante.

— Mes petits enfants — c'était l'expression de ce damné juge d'instruction — qu'on attaque les viandes froides, les saucisses, la dinde, la salade! qu'on attaque les babas, le fromage, les huîtres et le raisin, qu'on attaque tout le tremblement. Esclaves! débouchez les flacons — mangeons tout à la fois, n'est-ce pas mes colombes? sans ordres, pas de symétrie, c'est oriental, c'est fou, c'est adorable. — Dans le cœur de l'Afrique on ne fait pas autrement. — Il faut de la poésie dans les plaisirs — passez-moi du fromage avec la dinde. Ah! ah! ah! je suis étrange, je suis impossible, n'est-ce pas mes mignonnes?

Et il lança encore deux baisers, mais cette fois un peu plus bas. Si je n'avais pas été un peu gris déjà, sur l'honneur j'aurais fait un éclat.

J'étais étourdi. On riait, on criait, on chantait, la vaisselle tintait. Un bruit de bouteilles qu'on débouche et de verres qu'on casse bourdonnait dans mes oreilles, mais il semblait qu'un nuage se fût élevé entre moi et le monde extérieur : il y avait un voile qui me séparait des convives, et, malgré l'évidence de la réalité, je croyais rêver. Je distinguais cependant, quoique d'une façon confuse, les regards animés des convives, leur teint coloré et surtout dans la toilette des femmes un sans-gêne tout nouveau. *Ma maîtresse* elle-même me semblait changée... Tout à coup — ce fut un éclair — ma bien-aimée, mon ange, mon rêve, celle que le matin même j'aurais épousée presque, se pencha vers le juge d'instruction et... — j'en ai encore un frisson — dévora trois truffes qui étaient dans son assiette.

J'éprouvai une véritable douleur, il me sembla que mon cœur se brisait, puis... Là s'arrêtent mes souvenirs. Que se passa-t-il ensuite? — je n'en eus point conscience. Je me souviens cependant qu'on m'accompagna dans un fiacre. Je demandai : Où est-elle? mais où est-elle?

On me répondit qu'elle était partie depuis deux heures.

Le lendemain matin j'éprouvai un véritable désespoir lorsque les truffes du juge d'instruction me revinrent en mémoire. J'eus un instant la vague résolution d'entrer dans les ordres... mais le temps — vous savez ce que c'est! — calma cette tempête. Comment diable s'appelait-elle, la petite chérie?... Çà finissait en *ine*... Au fait, non; je crois que ça finissait en *a*.

Z.

OBSERVATIONS

Où est la femme qui ne s'imagine que le monde voudrait la posséder? Comment dès lors n'être pas fière de sa vertu, quand on songe au petit nombre des élus.

—

Ne dirait-on pas que la société se meut par un mouvement de bascule? Vertu ou vice, vertu ou sottise, il faut occuper les extrêmes pour avoir chance d'atteindre au faîte.

—

Si vous avez toutes les qualités dont la politesse a les apparences, alors seulement je vous tiens quitte de ce superflu.

—

Le philanthrope aime tous ceux qu'il ne connaît pas.

ALFRED B.



CE QUE DISENT LES MEUBLES D'UNE LORETTE

... Moi, dit l'Etagère, j'ai été payée par Ernest. — Moi, dit le Coffret, par Emile. — Moi, dit le Tapis, par Anatole. —
Moi, dit le Fauteuil, par Alphonse. — Moi, dit l'Armoire, par Albert. — Moi, dit la Glace, par Edgard. — Moi, dit une
des Potiches, par celui-ci. — Moi, dit l'autre Potiche, par celui-là. — Et la Pendule! et les Torchères! et les Tentures!
et le petit Chien! et tout!..... Bah! s'il vous fallait vous inquiéter de tout ce que ces maudits meubles vous disent d'elle,
vous n'auriez de repos que lorsque vous les lui auriez fait vendre et lui en auriez donné d'autres. Soyez plutôt philo-
sophe: dites-vous qu'en fin de compte, la plus belle fille du monde ne peut donner ce qu'elle n'a plus; aimez-la pour
vous-même et pardonnez-lui en faveur de ses jolis peignoirs!

UN DINER DE NOEL A LONDRES

Revoici Noël, — Noël, le carnaval d'hiver de l'Angleterre, comme le Derby en est le carnaval d'été.

A Paris, les seuls signes extérieurs et visibles de ce grand anniversaire sont ces petites baraques, affreuses, rangées de planches qui gâtent la beauté de vos brillants boulevards. A Paris, Noël n'est que le précurseur du jour de l'an.

Mais chez nous Noël est un grand événement, jugez-en par ce programme : Nous payons nos dettes... quand nous pouvons ; nous offrons des étrennes, ou, comme nous disons, *faisons des présents*, — nous décorons notre intérieur, — nous essayons de pardonner à nos ennemis ; nous réglons nos querelles de famille, — et traitons nos amis.

La France a eu les fleurs de lis, aujourd'hui elle a l'aigle. L'Ecosse est fière de son chardon et l'Irlande de son trèfle. Quant à l'Angleterre on lui prête comme emblème naturel le *Roastbef* et le *Plum-pudding*. Après tout, ce ne serait ni si sot, ni si mauvais, — si Noël durait tout le cours de l'année.

Roastbef et Plum-pudding à Noël, — telles sont les conditions auxquelles l'Anglais accepte et supporte la vie !

Dans les *Workhouses*, c'est la bombance des pauvres, — dans les prisons, c'est le régal des voleurs ; sur mer, c'est le menu du réveillon des marins ; dans les phares, les gardiens s'en engraissent. Des sociétés de charité se forment pour distribuer aux classes pauvres une chaire délicate, des friandises toutes préparées. Si le Derby est le carnaval des courses de chevaux, — Noël est sans contredit le carnaval de la charité.

On s'aperçoit d'abord de l'approche de Noël à la devanture des boutiques — toutes ornées de guirlandes de houx et de gui. Les bouchers étalent leurs viandes fortes en graisse sous des dômes de verdure que, de leur vivant, les pauvres bêtes aimaient à brouter. Les fourreurs exposent des chapeaux, des manteaux et des bottes avec lesquels on peut affronter toutes les rigueurs des régions arctiques. Et les confiseurs ! voyez leurs magnifiques temples en sucre d'orge, — leurs gâteaux glacés, couverts d'une couche de sucre éclatante comme la neige des régions arctiques elles-mêmes ! Bœufs, moutons, dindons, porcs et oies sont offerts en sacrifice (de pleine graisse) au dieu goulu de la gastronomie.

Mais Noël a ses horreurs aussi bien que ses délices. Une belle nuit, par exemple, je suppose quelque temps avant le vingt-cinq — plongé que vous êtes dans les délices du sommeil, vous voilà éveillé en sursaut par un hurlement, un mugissement terrible et qui n'a rien de terrestre !

Qu'est-ce donc ?

Est-ce un chant, une psalmodie funèbres ?

Une lamentation nationale ?

Sont-ce les cris de terreur de vingt paisibles passants soudainement attaqués par deux cents « garrotteurs » ?

Non ! Ce sont les musiciens ambulants et nocturnes de la saison, les *Christmas waits* ! ! !...

Les waits se composent :

D'une bande de quatre musiciens plus râpés l'un que l'autre, un violon, une clarinette, un basson et un trombone.

Evidemment, — à en juger par ses sons aigres, — le violon est affligé, perclu de rhumatismes.

La clarinette est oppressée d'un catarrhe — tant elle pousse des cris aigus !

Quant au basson, c'est un gémissement, un grognement voilé. On dirait un rhume compliqué de *gin*.

L'ophicléïde cro-cro-croasse un mélange de sciatique et de bronchites.

Mais nous ne sommes pas un peuple artistique, — et plus d'un bon bourgeois, digne de respect, s'il vous plaît, — se retournera dans son lit confortable et dira :

« Ah ! que les Waits jouent bien ! »

Et puis il y a les comptes reportés à Noël, les notes à régler et...

Mais il y a des sujets par trop horrribles pour qu'on en traite. Echappons donc à ces règlements de compte grimaçants pour nous retourner vers de plus souriants objets, une bonne lettre, par exemple, telle que celle-ci :

« 15 décembre.

» Mon cher et vieux Billy,

» Venez dîner avec nous le jour de Noël. — Dîner à 6 heures,

» — Aiguisez votre appétit, et tout sera pour le mieux.

» Votre tout dévoué,

» A.-B.-C. Dee. »

Le 25 arrive : notre cher et vieux Billy endosse vaillamment de pied en cap son costume de soirée, — prend un cab, — cab, cocher et cheval tout enverdis de houx — et le voilà parti.

Tout le monde dîne en ville le jour de Noël, — à l'exception, bien entendu, de ceux qui restent chez eux pour traiter les autres. La plus grande faveur que vous puissiez accorder à un Anglais, c'est d'accepter son invitation pour ce jour-là. Avalez une tranche de son pudding, ingurgitez-vous une cuillerée de sa *sauce à l'eau-de-vie* et vous vous faites un ami pour la vie.

Me voici à la porte.

Rap-rap-ra-ra-rap ! rap ! rap !

Je paie la course, — le double ou le triple du tarif — à mon cocher, qui, portant la main à son vieux chapeau graisseux, me dit avec une grimace qui voudrait être un sourire ;

« Merci, monsieur. « A Merry Christmas and a happy new year. »

Le voilà reparti pour conduire d'autres fidèles aux saints dîners de Noël.

La porte s'ouvre — et le concierge, revêtu de sa livrée toute neuve, — une branche de houx à la boutonnière — ordre de Saint-Roastbeef et du sacré Plum-Pudding — m'accueille le sourire sur les lèvres. Brave Robert ! Je n'oublie jamais de lui donner des étrennes sa « christmas box ».

Quatre enfants, à la peau satinée, — aux « *knickerbockers* » de velours, — et aux yeux limpides, se tiennent sur l'escallier.

Dès que je suis signalé, — un cri de triomphe résonne dans le vestibule.

« Hollo ! M. Fitzbarlow dit Sack, — frais émoulu de son école, de ses latin, grec, ballon et bataille, — comment allez-vous ? Je ne suis arrivé à la maison que mardi. « Pa » et « Ma » sont au salon. Voulez-vous monter ? »

« Hollo ! Billy, s'écrie mon hôte, à mon entrée. »

« — Mon cher Fitzbarlow, dit l'hôtesse, — si enchantée de vous voir. »

Mon hôte a été autrefois grand chasseur et entretenait une meute nombreuse. Quant à mon hôtesse, c'est une sp'endide femme de trente ans, dont l'air resplendissant a quelque chose du rayonnement solaire, au milieu de son salon encombré de convives.

L'affreuse et inévitable entrée en matière, — conversation sur le temps, — épuisée, — des lèvres du puissant maître-d'hôtel tombe succulente, bienvenue, adorable, la phrase :

« — Le dîner est servi ! »

L'hôtesse, qui connaît les goûts de son monde, me désigne pour compagne une charmante brunette au profil grec, aux yeux d'opale et le reste à l'avenant. Nous descendons.

Cette fois, les plus grands enfants sont admis à la grande table avec la compagnie ; quant aux plus jeunes, ils ont déjà eu leur fête — dans la « Nursery », à une heure moins avancée.

Sur la table figure le menu de tous les dîners ordinaires avec l'addition de roastbeef, de plum-pudding et de « *mince près...* »

Lecteur français, — cette dernière friandise qui n'a pas d'équivalent dans la langue, — se mange mieux qu'elle ne se décrit.

Les enfants procèdent à l'attaque des plats comme s'il n'était rien survenu de sérieux depuis le déjeuner, et maman les surveille.

L'animation se répand parmi les convives après les entrées ; la gaieté et le rire bruyant éclatent à l'arrivée du pudding. Les manières de ma charmante voisine sont maintenant moins réservées qu'au début. Elle parle, — elle sourit, — elle rit des tentatives que fait son cavalier pour amener une conversation. Une vive couleur rehausse la richesse naturelle de son teint, — et ses yeux — brillent d'un éclat plus intense.

Est-ce l'effet du vin ?

Ou du roastbeef ?

Ou du pud ?

AUX ITALIENS



LA SORTIE

Qu'en pensez-vous ? le plus joli moment d'une soirée aux Italiens serait-il celui où l'on en sort?

Une des dernières jolies choses qui restent encore à voir à Paris que cette sortie des Italiens! A l'Opéra, le spectacle dure trop longtemps et l'on s'en va bien avant la fin : rien ne vous presse ici, et, avant d'aller au bal, l'on a le temps encore de se montrer un peu sur les marches de ce grand vestibule à hautes colonnes, à escaliers bien distribués, garnis de fleurs et de tapis, à la douce chaleur des calorifères. Un contraste avec le singulier vestibule de Covent-Garden, vous rappelez-vous, bas comme une loge de portier, avec une petite cheminée à la prussienne où le feu fume jusqu'en juillet, avec un seul escalier étranglé, que réchauffe et rehausse seul le beau ton rouge de l'uniforme du *Life's guard*, qui, de long en large, balaie le plafond de son bonnet à poil. Ici, comme là-bas, les divines ont quitté leur Olympe, je veux dire leurs loges; un moment passager et charmant d'intimité s'établit entre elles et les simples mortels qui marchent respectueusement sur leurs jupes traînantes, tout en s'assurant jusqu'à quel point les couleurs de leur teint sont naturelles.



LINDA DI CHARABIAMOUNI ET SON SÉDUCTEUR

Ah! la pauvre petite!

Quant à ce qu'on chante ici, vous le savez par cœur; la serinette a quatre ou cinq airs, le *Barbier*, le *Trovatore*, *Don Pasquale*, *Rigoletto*, et elle perd des notes d'année en année. Cette année, la serinette n'a plus qu'une note, heureusement que tout le monde l'aime, c'est la Patti On a eu beau faire, on a eu beau chercher des taches dans ce petit soleil, pour ne pas dire comme tout le monde, tant de jeunesse, de beauté, surtout tant de désir de bien faire, vous désarme; l'on finit par se reprocher d'avoir peut-être fait de la peine, et l'on meurt d'envie d'apporter des dragées à l'enfant. Et pourtant..... avait-on tout à fait tort. ?.... Enfin, mettons qu'elle ait renoncé aux tailles longues, mettons qu'elle sache ce qu'elle chante quand son rôle parle d'amour, mettons que sa nouvelle toilette du troisième acte de la *Traviata*, satin blanc et acier, ne ressemble pas à un de ces bibelots d'exportation sur lequel il ne manque qu'une vue de la colonne Vendôme en nacre à reflets, et parlons d'autre chose.

M.

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — LA BELLE HÉLÈNE

Enlèvement-Bouffe en trois Actes.



LE TALON D'ACHILLE ET SON TIMBRE.

Excellent, dit-on, contre les cors. Ou bien excellent pour un chef-d'orchestre (Sardeloup).



SILLY-ORESTE.

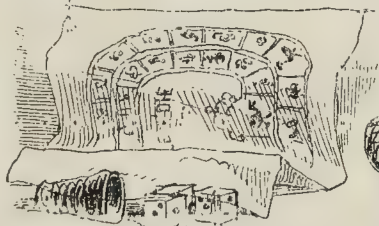
Trop de pince-nez, trop de canne, trop de poignées de mains, trop l'air de dire au public : c'est moi qui imite si bien Théresa.



L'EUSTACHE DE CALCHAS.

On ne peut pas dire que ce soit un instrument de mauvais augure.





LE JEU DE L'OIE AU DEUXIÈME ACTE.

Un bon petit jeu renouvelé des..... imagiers d'Epinal.

LE DÉPART DE MENELAS.

La valise et les bottes fourrées, une vraie trouvaille!



CALCHAS ET AGAMEMNON AUX BAINS DE MER DE TROUVILLOPOLIS.

Il ne leur manque que la canne et les bottes.



LES GARDES DU ROI.

Un trombonne ferait bien avec leurs petits melons.



PARIS-DUPUIS ET SA GONDOLE.

Tableau du plus pur archaïsme! C'est ça qui enfonce l'Œdipe de M. Moreau.

LES NEZ GRECS DE LA PIÈCE.

On aurait tort de croire que ce groupe est emprunté au tableau que M. Gérome doit envoyer au prochain salon. Il ne s'agit ici que de la belle Hélène-Schneider, qui se laisse séduire par les Tyroliennes du berger Pâris-Dupuis, les boucles insensées de l'augure Calchas Grenier, le cancan d'Agamemnon-Couder et la botte à musique d'Achille-Guyon. Un franc succès, des airs charmants d'Offenbach, et du rire à pleine bouche; malheureusement, on en dépense tant au premier acte, qu'il n'en reste guère pour les deux autres.



JEUNE FILLE APPORTANT SON OFFRANDE.

Des fleurs! dit Calchas! Quand vous pourriez m'offrir mieux que ça

Ah! bah! loin de nous cette pensée!

Au dessert,—les enfants font table rase des figues, des fruits et des gâteaux, jetant les fondements d'une future indigestion avec une persévérance digne d'une meilleure cause. Mais là, en toute conscience, il me semble que je tourne décidément au tendre, que ma voix a pris une douceur d'inflexion au moment où je demande à ma belle brunette si elle veut me permettre de — peler une poire pour sa gracieuse personne.

— Non, merci!

Je reviens à la charge.

— Eh bien! la partagerons-nous entre nous deux?

— Merci, *oui*.

Le succès accompagne toujours la bravoure — aussi la poire est pelée et partagée par moitié.

Est-ce que ma belle voisine penserait — comme moi — à la pomme cueillie à la dérobée par les premiers voleurs de fruits? Et, d'ailleurs, fruit partagé n'implique-t-il pas l'idée du sentiment partagé?

Mais je m'aperçois que l'hôtesse fixe sur moi un regard scrutateur. Je connais ce coup d'œil significatif, et aussitôt je reprends la réserve commandée.

La maîtresse de la maison met ses gants; à ce signal, les dames nous quittent. Les hommes se rapprochent de l'hôte, comme des soldats qui viennent remplir les brèches faites dans les rangs Je m'empare du siége tout à l'heure occupé par ma belle brunette, et si nous ne buvons pas à la façon de nos grands-pères, cependant nous buvons. Le porto est notre vin favori; et ce n'est pas mon moindre étonnement — en tout temps — de voir que des hommes de goût, — qui apprécient les vins à leur vraie valeur,—peuvent se gâter le palais et se ruiner l'estomac avec d'aussi mauvaises drogues que le curaçao, le marasquin et toute la pharmacopée des liqueurs!

Nous allons retrouver les dames : — on cause et l'on fait de la musique. Laura,— son nom est Laura,— touche du piano d'une manière charmante et chante divinement.

Observons, à ce propos, — que toutes les brunettes chantent bien.

Puis vient la danse, — où je conduis Laura, et reste son cavalier assidu jusqu'au moment où notre aimable hôtesse me l'enlève au profit d'autres danseurs.

Le fils aîné de la maison annonce alors le « *Snap dragon!* »

On nous conduit dans une chambre obscure, n'ayant d'autre lumière que les reflets tremblottants et capricieux d'un grand feu de bois. Sur la table est placé un grand bol d'argent rempli de cognac et de raisins secs. On allume le punch, la flamme bleue s'élance, et la danse fantastique de ses langues produit un effet à la Freischütz. Alors commence le jeu du « *Snap dragon.* »

Chacun ou chacune tente avec ses doigts d'arracher un raisin du milieu des flammes bleues de l'eau-de-vie brûlante. Les messieurs se sacrifient avec le plus grand dévouement, et les dames laissent échapper de petits cris aigus et des exclamations exprimant à la fois la crainte, l'enchantement, une brûlure ou la prise d'un raisin. Je me trouve aux côtés de Laura dont les yeux lancent un éclat fulgurant : c'est une charmante sorcière!

Après le « *Snap dragon* » on reprend la danse à laquelle succède le souper.

Le souper? Comment peut-on souper après avoir dîné à six heures? C'est cependant ce qui a lieu, tout comme si l'on avait dîné à deux heures.

Le souper fini,—troisième reprise du bal qui finit par une contredanse. En province, les domestiques de la maison se mêlent aux hôtes et tous dansent ensemble. Ducs et cuisinières, lords et femmes de chambre, comtesses et valets de pied. Il va sans dire que ce fait ne se passe que dans les *bonnes* familles pur sang. Nos parvenus, nos « *snobs*, « sont naturellement trop orgueilleux pour frayer avec la « valetaille. »

— Maman, — disait une petite lady de huit ans, fille de duchesse, —maman, j'espère que Henry me demandera de danser avec lui.

Henry était son valet de prédilection.

La gaieté augmente, les plaisanteries s'entrecroisent,— c'est un furieux feu de peloton. Mais tout doit avoir une fin, même une soirée de Noël.

J'ai le bonheur de draper le châle sur les épaules de Laura.

— Bonne nuit.

— Bonne nuit.

— Charmante soirée!

— Je ne l'oublierai jamais.

— J'espère bien vous revoir chez les Pallingston?

— Je l'espère aussi.

Mais suis-je bien moi-même. N'étais-je pas le jouet de mon imagination surexcitée? Ne m'a-t-elle pas rendu de sa douce et timide main la pression des miennes? Mais, je l'ai bien senti, ce frémissement, ce courant électrique, qui remontant le long du bras, est venu me frapper aux tempes! La fatuité ne va pas jusqu'à imaginer de telles sensations.

. . . .

Impossible de trouver un cab. Mais qu'importe? La nuit est claire, et la gelée a durci le sol.

Sur son chemin, on rencontre d'autres hôtes revenant de soirée. En passant, ils vous lancent le joyeux souhait : « *A merry christmas and a happy new year.* »

Un policeman, à l'air renfrogné, s'en vient vous souffler : « *A merry christmas and a happy new year.* »

Une mendiante vous demande l'aumône, vous la lui donnez, et, en guise de remerciement, elle vous marmotte : « *A merry christmas and a happy new year!* »

Sur le seuil de votre porte, vous trouvez un homme accroupi. Il est ivre et presque insensible.

Au conseil que vous lui donnez de s'en retourner chez lui, il répond avec force hoquets : « *All right! A merry christmas and a happy new year.* »

Allons! c'est une bonne vieille coutume. Ainsi donc, ami lecteur : « *A merry christmas and a happy new year and many of them to you.* »

WILLIAM FITZBARLOW.

SOUVENIR DE LONDRES

Il est doux d'être Anglais! et de suivre à St-James,
Sur un cheval pur sang, une miss aux yeux bleus,
Assise en sa calèche entre deux vieilles dames
Dont les dents de devant ont un aspect hideux!

Il est doux d'être Anglais! et de suivre une blonde
Aux cheveux abondants, roulés dans un filet,
D'une carnation « à nulle autre seconde » :
Trois gouttes de carmin dans un vase de lait!

Il est doux d'être Anglais! et de tailler sa barbe
Comme un joli jardin, triomphe du râteau!
Il est doux d'avaler la tartre à la rhubarbe,
La soupe à la tortue et le vin de Porto!

Il est bon de griser des électeurs intègres
Qui changent tout à coup d'idée et de couleur;
Il est beau de former des meetings pour les nègres
Devant des ouvriers à la sombre pâleur!

Qu'il est doux d'endosser la blanche « inexpressible »
Dont le col fait rougir la cangue ou le carcan!
Qu'il est doux de marcher, sec et raide au possible,
« Comfortable » et discret, soumis aux lois du Cant!

Et, de par la Bank-note, et, de par les Guinées,
Qu'il est doux d'être libre et d'être appelé — Lord!
Après avoir hanté dans ses folles années
Les colléges d'Eton, de Cambridge ou d'Oxford!

A trente ans j'aurais fait trois fois le tour du monde!
Toujours pâle et bien mis, flegmatique et rasé,
Et, de la froide Islande aux îles de la Sonde,
Promené mon binocle avec un air blasé!

J'aurais vu le Corso, le Prater et Boulogne,
Le Gange, la Néva, le Nil et l'Eurotas,
Bu du Kwas, du Xérès, de l'Arack, du Bourgogne,
Et foulé les pays du Cid et de Chactas!

Et je posséderais un musée — excentrique,
Formé de mille objets étranges ou sans nom :
Des nez de héros grecs, des girafes d'Afrique,
Un rosier de Pæstum, un « guide » à Trianon.

Je verrais réunis : une flèche de Parthe
Et des croix du Saint-Père, un Sphinx et des Guipos,
Ithaque et Sainte-Hélène, Ulysse et Bonaparte :
Une branche du Saule et l'arc d'un Eros!

Dans mon Comté natal, les canots et les livres,
Le Cricket, les patins, les « terriers » au poil ras,
Occuperaient mon temps; et, les jours blancs de givres,
Je courrais le renard avec de grands hourras!

Mais qu'il est doux surtout d'implorer une femme
Qui chante avec ardeur le — God save the Khing,
Et, pour un mot léger, chaste hermine, se pâme,
Lève sa main charmante et murmure : — *Shocking!*

Ah! qu'il est bon d'aimer une fille très pâle,
Un ange, un rêve, un souffle, une tête d'album,
Un Lawrence impossible, à candeur liliale...
Et de boire en son nom un large toast de rhum!

Miss inconnue, ô fleur du royaume du *chèque*!
Enverrons-nous jamais, comme un courrier du ciel,
A nos amis lointains un morceau du *plum-cake*
Qui chante aux amoureux : — c'est la lune de miel!

O future lady! nymphe de la théière,
Loin des boxeurs sanglants et du bruyant Derby,
Sous les houx du Christmas, à la neige première,
Qu'il serait gai d'entendre un rire de baby!

Pays où sont nés Burus, Stern, Richardson, Shakspeare,
Milton, Shelley, Byron, Dickens et Thackeray,
Pays de fiers marchands où, pudique, respire
La fille de mon cœur. tu m'es cher et sacré;

Malgré ta houille noire, ô gigantesque usine,
Malgré ton fer sonore et ton or lâche et vil,
Va, tu seras toujours, ô perfide voisine,
L'aimé berceau de ma maîtresse et du vieux Will...

. . . .

Mais la Réalité de sa jalouse brise,
T'efface sous mes yeux, doux mirage pâli,
Et je n'ai que rêvé bien loin de la Tamise,
Du Strand plein d'étrangers et de Piccadilly!

ERNEST D'H.

LE NÈGRE SALEM

Guerre d'Afrique.

—

Nous partions en expédition. Notre colonne volante se composait de deux escadrons de chasseurs d'Afrique, d'un escadron de spahis et de cinq cents cavaliers du *Goum*. Cavalerie essentiellement irrégulière, le *Goum* se compose des cavaliers des tribus requis par l'autorité française pour marcher à l'ennemi; montés, équipés, armés à leurs frais, et Dieu sait comment! Ces miliciens sauvages, sous les ordres d'un chef indigène, ne reçoivent de la France que des cartouches et n'ont pour solde que le pillage. Apres à la curée, mous au combat, toujours prêts à trahir, embarras ou danger, ils campent et marchent en dehors des troupes régulières, faisant bande à part, et ne sont guère bons qu'à battre l'estrade. Les derniers événements ont prouvé quel fonds il fallait faire sur leur bravoure et surtout leur fidélité.

Après quatre jours de marche, nous arrivâmes vers les trois heures du soir dans une petite vallée fraîche et ombreuse. Le camp fut bientôt installé et gens et bêtes s'ébaudissaient à l'idée de la bonne nuit que l'on allait passer dans cet Éden. Hélas! nous comptions non sans l'hôte, mais sans notre infatigable commandant, un chef d'escadrons de chasseurs d'Afrique, noir comme une taupe et dur comme un cheval.

La *turlutine* était mangée, le *frichtik* savouré, le café absorbé, et, la pipe aux dents, nous nous livrions à un *kief* plein de charmes, quand le capitaine d'un air tout aimable vint nous dire qu'il nous donnait une demi-heure pour lever le camp et monter à cheval; mais la forme ne pouvait emporter le fond et le commandant de la colonne ne fut pas précisément populaire au bivouac, pendant cette demi-heure-là. La nuit était noire et nous marchions en file indienne, gravissant par des chemins diaboliques une chaîne de montagnes âpres et nues. Le commandant fit appeler notre capitaine.

— Avez-vous, lui dit-il, dans vos spahis indigènes, un homme solide et résolu?

— Je n'en ai pas un, mon commandant, riposta le capitaine, j'en ai cent, deux cents, si vous voulez!

— Je ne doute pas, mon cher capitaine, de la bravoure de votre escadron, surtout mené par vous; mais j'ai besoin, pour mon dessein, d'un homme à part et vous allez voir que sa mission n'est pas facile: Nous allons cette nuit raser la *Smala* de Si-Lagdar et les *Douars* de ses adhérents. Le succès n'est pas douteux, mais vous connaissez comme moi les ressources et les ruses de ce bandit. Voilà cinq ans que nous le poursuivons et cinq ans qu'il nous échappe. Nous n'aurons pas cerné la *Smala* qu'il aura disparu dans la nuit. J'ai des ordres formels. Il me le faut mort ou vif et je l'aimerais mieux mort, cela m'éviterait la peine de le faire fusiller. J'ai chez lui un espion sûr. Le voilà, me dit-il, en me montrant du doigt un Arabe, qui, enveloppé dans ses burnous, était à cheval à côté de lui. Si-Lagdar est en ce moment dans la plus grande sécurité, car je l'ai trompé sur notre marche. Il est couché dans sa tente avec ses femmes. Avez-vous un homme qui aille le tuer là?

— J'en ai un, dit le capitaine.

Il appela Salem.

Salem était le seul spahis nègre de notre escadron; brave et dévoué corps et âme aux Français.

Le commandant expliqua sa mission en quelques mots.

Le nègre, impassible, écoutait:

— Tu as bien compris?

— Parfaitement.

— Penses-tu réussir?

— Oui, si l'espion n'est pas un traître.

— Il y a ses serviteurs?

Salem fit un geste de dédain.

— Il y a les chiens?

— Seigneur commandant, dit Salem, les serviteurs ni les chiens ne sont un obstacle et, si l'espion dit vrai, Si-Lagdar est un homme mort.

— Ton coup de feu sera le signal de la *razzia!* dit le commandant.. Mais, si tu le manquais?

— On ne manque pas son homme à bout portant, dit Salem, et, le cas échéant, celui-ci, dit-il, en montrant son couteau kabyle passé à sa ceinture, celui-là ne me tromperait pas!

Une heure après, le douar était cerné. Salem était resté auprès du commandant.

— L'heure est venue! dit celui-ci.

Le nègre se déshabilla à l'instant, mit pied à terre, et, nu, le couteau aux dents, le pistolet pendu au cou, disparut en rampant dans les broussailles. La tente de Si-Lagdar était facile à reconnaître, placée qu'elle était sur une élévation au milieu des tentes de la Smala disposées en rond. Comme un serpent noir, Salem rampait vers elle. En arrivant près des tentes, une nuée de chiens s'était abattue sur lui. mais il connaissait les paroles magiques avec lesquelles les voleurs de nuit les apaisent: il avait passé au travers des chiens. Arrivé près de la tente de Si-Lagdar, il fit d'un coup de couteau une large fente dans la toile, et, retenant son haleine, il attendit.

Rien ne bougea. Tout dormait. Il se glissa silencieusement.

— Si-Lagdar! dit-il d'une voix forte.

A quelques pas de lui, un homme bondit sur sa couche.

— Lève-toi! dit la voix, les *Roumis* approchent!

L'homme se trouva debout à toucher Salem.

Celui-ci lui mit la main sur l'épaule:

— Tu es bien Si-Lagdar? dit-il.

— Oui, dit l'autre, où sont les maudits?

— Ici! dit Salem en lui déchargeant son pistolet en pleine poitrine.

Et bondissant hors de la tente, il disparut dans la nuit.

Le coup de pistolet de Salem fût le signal de notre attaque.

La smala de Si-Lagdar eut le sort du maître, et, le soir du même jour, nous campions à sa place.

UN SPAHIS.

A CHAMBORD — SOUVENIR DE CHASSE

—

Il y a des choses que l'on n'ose pas dire tant elles sont contraires à l'opinion commune; quoi qu'il en soit, je me hasarde et je risque franchement une énormité.

Je ne connais rien d'aussi laid, d'écœurant, de monotone, d'aussi languissant, d'aussi fastidieux que les bords de la Loire. Ce grand bénêt de fleuve, toujours maladif et jaunâtre, ne se trouvant jamais bien à la même place, s'étalant sur son sable avec des airs de fainéantise agaçants, me donne des crampes d'estomac, par-çi par-là une petite végétation maigrelette, qui a l'air de prendre un éternel bain de pied, et tout du long de ces rives poussiéreuses et brûlées de prétentieuses petites maisons blanches aux stores roses, flanquées sur la colline, comme un bout de craie sur un morceau de pierre ponce.

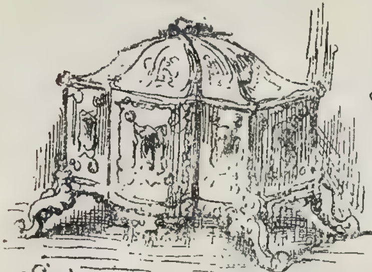
C'est un pays de paresse, d'ennui languissant, de rêvasserie stérile et molle. Les pensées coulent et s'étalent lentement comme la rivière et se noient dans des horizons immenses, seules et toujours semblables. La sensation que me fait éprouver ce pays de convalescent me rappelle les jouissances de ces balançoires immenses qui vous bercent, vous écœurent et vous endorment.

— Mais, monsieur, me dit quelqu'un à qui je soumettais mes petites impressions sur le jardin de la France, êtes-vous bien sûr de connaître les bords de la Loire? Connaissez-vous *Chenonceaux*, *Chaumont*, *Chambord?*

— Oui, monsieur, je connais tous les jolis châteaux dont vous me parlez là et je ne peux pas m'expliquer pourquoi on les a construits dans un semblable pays. Ne trouvez-vous pas, par exemple, que *Chambord*, au milieu de son désert, ressemble pas mal à un bracelet d'or tombé dans le Champs-de-Mars. A la vue de ces clochetons, de cet amas de flèches, de tourelles, de cheminées travaillées comme une merveilleuse dentelle, on se croit en face d'un délicieux tableau arraché de son cadre. Il y a dans ce palais, qui ressemble à un rêve, quelque chose qui sent le désastre, la ruine, la tristesse. C'est un grand tombeau vide.

J'ai pourtant connu un Anglais, répliqua mon voisin, qui l'a habité bel et bien et très-gaiement, il n'y a pas de cela fort longtemps. Malheureusement cet Anglais, qui était grand chasseur et fort original, avait pris la mauvaise habitude de ne payer personne. Du reste, hospitalier comme un Ecossais, il invitait à déjeuner et à dîner l'huissier du pays qu'on lui dépêchait à chaque instant et lui cachait sous sa serviette, à chacun de ses repas, un louis de 20 francs. On ne saurait dire qu'il fût avare, non; il aimait simplement la conversation de l'huissier et se ménageait adroitement des occasions de le voir. Il me-

Chez GIROUX. — Exposition annuelle.



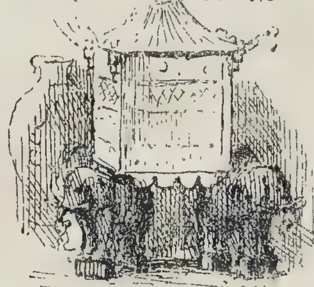


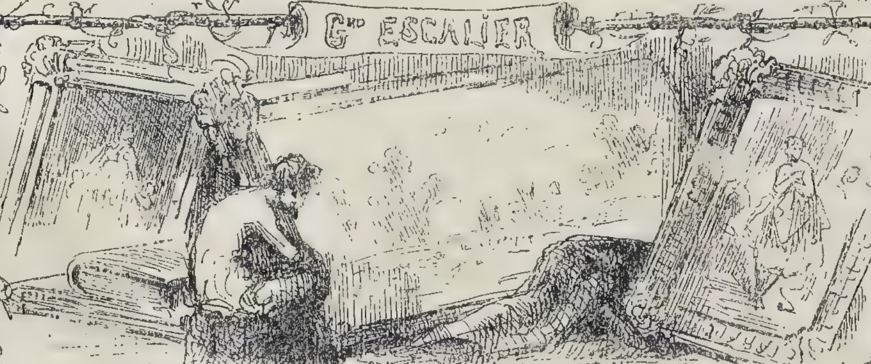














Tous les ans, vers la fin de Décembre, vous avez dû recevoir, comme moi, une invitation à visiter ces galeries. Pour ma part, c'est un petit pèlerinage que j'accomplis pieusement chaque année, tant je suis sûr de rencontrer de jolies toilettes et de jolis visages ; de jolis meubles et de jolies fantaisies, les uns si bien faits pour les autres, que c'est plaisir de les trouver réunis dans ces salons. — Le grand escalier, à lui seul, avec ses grandes glaces, ses panoplies, ses lustres est déjà une curiosité. Que dire des mille fantaisies qui s'étagent sur les tables et dans les rayons de ces salons,

Chez GIROUX. — Exposition annuelle.



surtout dans le grand salon ovale. Coffrets florentins, coupes antiques, écrans Pompadour, lampadaires Campana, reliquaires gothiques, miroirs à cadres d'argent pagodes chinoises, cabinets d'ébène, caves à liqueurs, brûles-parfums, c'est un entassement féeriq ie, où toutes les époques, toutes les nations, tous les arts ont été mis à contributions pour le plus grand plaisir des bons Parisiens et des jolies Parisiennes.

naît du reste le grand train que comportait sa fortune immense; son équipage de chasse était considérable, et par une bizarrerie particulière, il avait choisi la chapelle pour chenil de sa meute.

— Ce fut le dernier hôte de Chambord. Depuis, le vieux palais est rentré dans son isolement. C'est à peine si deux fois par an les vieux échos sont troublés par le son du cor.

— Je sais en effet qu'il s'y fait dans l'hiver deux chasses semi-officielles; est-ce que vous les suivez?

— Je les suis en amateur, comme la plupart de ceux qui en parlent. N'est pas invité qui veut, et le général de La Rochejaquelin, qui en a la jouissance suprême, n'admet pas le premier venu. Il y a là surtout des gentilshommes vendéens et quelques-uns de la Touraine ou du Blaisois. Dans chaque chasse, et il y en a deux par an, on courre trois cerfs; courir trois cerfs c'est l'affaire d'une dizaine de jours, car il faut le temps, vous comprenez, de laisser reposer les chevaux.

— Mais où se logent les invités durant ces dix jours, je croyais le château inhabitable à l'heure qu'il est.

— Ils se logent à l'hôtel, à l'auberge veux-je dire, qui est à droite, vous n'avez pas remarqué? Les jours où l'on ne chasse pas à courre on chasse à tir; il paraît que c'est fort gai.

— Je serais curieux de voir cela. Ces chasses doivent avoir un caractère féodal particulier, on doit y retrouver comme un reflet un souvenir des pompes de Chantilly, au temps où le dernier des Condé courrait en grand cordon, derrière ses chiens beurre frais.

— Oh! l'étiquette n'est point dans la tenue; quand on s'appelle de La Rochejaquelin et qu'on a des allures princières, on peut se permettre quelques négligences de mises, et le général ne s'en prive point. Il chasse tout simplement avec un petit chapeau en toile cirée, je crois, et, lorsqu'il fait froid, il n'hésite pas à mettre par-dessus son habit une ou deux petites vestes qui ressemblent un peu de loin à des camisoles de femme, il porte une grande trompe à deux tours, la *Dampierre* de tradition, la trompe du grand siècle, et est monté sur un cheval hongrois singulièrement harnaché. Oh! il n'attache aucune importance aux coquetteries extérieures; mais en dépit de ses gants décousus, de son petit chapeau et de ses vestes singulières, il a l'air de ce qu'il est, d'un des derniers gentilshommes de France. Il se fait suivre à la chasse par une voiture particulière, qui, dégagée de ses roues, devient un véritable bateau, et traverse sans peine les étangs et rivières. Cela est assez princier, qu'en dites-vous? Il paraît maintenant qu'en dehors de la chasse qu'il aime et qu'il connaît, le général a une faiblesse. Oh! une faiblesse qui n'attaque en rien la noblesse de son caractère... Il adore faire la salade et la fait à ravir. Il faut vous dire que la chasse ayant lieu presque toujours pendant le carême, les jours maigres sont nombreux, et la salade est de tradition pour le déjeuner de ces jours-là.

— Dites-moi donc, mais ça n'est guère restaurant votre salade, un jour de chasse surtout?

— Je puis vous affirmer cependant que pas un de ces messieurs ne transige avec sa conscience, et, sous prétexte de plaisir ou de fatigue, n'oublie ses devoirs de chrétien.

— Bravo, voilà qui est bien.

— On fait donc une monstrueuse salade dans une espèce de baquet réservé à cet usage, et c'est alors que le général déploie avec une bonhomie charmante ses talents gastronomiques; des moutardiers entiers disparaissent, des montagnes de sel et de poivre, des flots d'huile et de vinaigre disparaissent aussi dans cette insatiable salade.

— Et est-elle bonne au moins?

— Il paraît qu'il n'est point de salade comparable à celle-là. Il est vrai qu'en manger étant déjà une faveur et en quelque sorte un titre de noblesse, il est assez naturel qu'on la trouve exquise.

— Et pas une côtelette, pas une tranche de filet ne vient accompagner ce frugal déjeuner?

— Une fois, m'a-t-on dit, une ou deux côtelettes commandées d'avance furent servies sur la table. Le général fronça le sourcil et dit simplement : portez cela aux chiens, et le respect qui entoure le vieux gentilhomme est tel que personne ne réclama.

Il y a plus qu'un capitaine des chasses dans le général, il y a en lui un des plus nobles représentants du passé, il y a tout un monde de souvenirs glorieux, il est le représentant d'augustes sympathies, et sur ces terres, au pied de ce château désert dont le maître est bien loin, il est le dépositaire respecté d'une hospitalité dont on connaît le prix.

Je vous conseille de suivre une de ces chasses si vous en avez l'occasion. — Il est difficile de s'y faire inviter, mais rien n'est plus simple d'y assister en amateur. Vous verrez là réunis les plus beaux noms de la vieille France, et une collection de costumes extrêmement originale, depuis la sauvage peau de bique jusqu'à l'habit, rouge depuis la cape noire jusqu'au chapeau gris, tous les costumes possibles s'y trouvent.

— J'irai certainement, d'autant mieux que parmi les invités je crois avoir un ou deux amis.

— Fâcheux pour vous, monsieur, car ces amis ne vous reconnaîtront pas et ne vous adresseront ni un sourire, ni une parole.

— Et à propos de quoi, s'il vous plaît?

— Tout simplement parce qu'ils sont invités et que vous ne l'êtes pas.

Y.

BIBLIOTHÈQUE DE L'HOMME DU MONDE

Pastiches.

—

XII. — Les Critiques du Lundi.

—

THÉOPHILE GAUTIER.

...Tel est, en quelques traits rapides, le dessin très original de cette comédie; c'est un chef-d'œuvre. Elle aura cent représentations. Que dis-je? C'est trois cents représentations qu'elle aura. MM. Bressant, Delaunay, Got, Lafontaine, Provost et Régnier ont été tour à tour beaux, grands, nobles, harmonieux, sublimes. Jamais MMes Augustine et Madeleine Brohan, Favart, Nathalie et Arnould Plessy n'ont été plus jeunes, plus belles, plus séduisantes, plus accomplies comédiennes. Qu'on ne cherche pas lequel ou laquelle mérite la première place : il n'y a que des premiers prix, l'ordre alphabétique est le seul que l'on puisse adopter... (*Il fredonne.*)

« J'aime à vous voir en vos cadres ovales,
« Portraits jaunis des belles du vieux temps. »

La mise en scène témoigne de ce soin que la Comédie française... (*Fredonnant*).

« Tenant en main des roses un peu pâles,
« Comme il convient à des fleurs de cent ans. »

Enfin cette... cette... charmante (*parlé*) charmante serait une épigramme (*écrivant*), cette éblouissante peinture des mœurs contemporaines (*parlé*). Oh! avoir la lyre à sept cordes dans le cerveau, sentir la muse battre des ailes, s'approcher du poëte avec une caresse... Et à quoi bon dire la vérité à tous ces gens-là? Je leur ferai de la peine, et ils n'en profiteront pas...

« Tu vieilliras, Lydie, et ton seuil déserté ..

(*Ecrivant*) des mœurs contemporaines, le développement de l'action... (*parlé*) Je finirai cela en rentrant. Je vais aller voir le nouveau grattage des Rubens (*exit*).

—

JULIUS JANINUS.

Traductor Horatii jacet precedentibus numeris.

—

PAUL DE SAINT-VICTOR.

...L'auteur me paraît s'être légèrement écarté du sujet principal *chffff*...!!! pour se rejeter sur les épisodes *patarapalablaratapara!* J'aurais aimé trouver quelques fusées dans le dialogue *fffsss!* des chandelles romaines pleuvant en étoiles multicolores à travers les éblouissantes lueurs d'une arabescale *fantasmagoriminosprifff!*

Des boîtes *boum!* des pétards *pra-pra-ta ra-ta-ra boum!* une pièce montée représentant un palais moresque environné des flambescences, des flamboiements et des crépitences d'incendie. Au fond, les Champs-Elysées pour décor, avec les lanternes chinoises et vénitiennes, la mer de Naples cobaltienne, pleine de poissons phosphorescents, de syrènes lançant des gerbes d'étincelles électriques, boum! boum!! boum!!! le bouquet déployé comme un éventail de flammes sur le ciel sinistre, et, dans le lointain, Paris éclairé par cent trente mille soleils tournant avec des vertiges et enveloppé de vapeurs bengaliennes. Il fallait un artificier, et on a été chercher les pompiers.

—

B. JOUVIN.

(*Il est assis devant sa table de travail. Il a sous sa main des petits carrés de papiers bleus, verts, orangés, chamois, violets, etc., etc.*

(*Parlé*). Qui est-ce qui m'a dérangé mes papiers? Cette pièce est

bonne ; prenons les petits papiers roses... Où est mon papier rose!... Je n'en ai plus une feuille. Çà n'arrive qu'à moi. Si je prends mon papier chamois, la plume va gratter et je m'impatienterai .. Cette pièce n'est pas mauvaise, mettons des matelas sous les fenêtres... (*Il prend un carré de papier chamois*). Quel papier! quelle plume! quelle mauvaise encre! comme çà gratte... plus de papier rose, tant pis. (*Il écrit*). Cette tentative déplorable, nous le disons à regret, ne doit pas nous étonner de la part d'un directeur inintelligent. Un livret infect, des vers de mirliton enroulés autour d'une intrigue saugrenue, une ouverture sans couleur, aucune mélodie, des phrases construites sur pilotis, de vieux thèmes mal arrangés, des airs qu'on croirait enlevés comme une pierre de taille au bout d'une poulie (*quel chien de papier!*). Le ténor a l'air d'un singe empanaché sur un orgue de Barbarie, aucun talent, plus de voix, un médium de ventriloque, et pas de notes de tête. Le baryton est poussif; sa voix semble avoir monté cinq étages avant de sortir. Il est évident que la basse a passé la nuit les pieds dans une mare, comme un chantre du lutrin. Mlle *** est vieille, elle est laide, elle chante mal, il lui manque des dents sur le devant et elle n'a plus de cheveux. Et il m'a fallu rester là pendant cinq heures à écouter ces chanteurs. Qu'allais-je faire dans cette galère?...

—

FRANCISQUE SARCEY.

Mes très chers frères,

Puisqu'il est bien convenu que la parole d'un homme de bon sens peut encore se faire entendre, qu'une plume sincèrement imbibée de vérité peut tracer une opinion que j'ose qualifier de nationale... que la *Comédie-Française*, entassant platitudes sur platitudes, entre dans une ère de parfaite décrépitude, que les lourds dragons de la sainte *Revue des Deux Mondes* louchent dans un style pâteux, que la France, dont le café s'en va, est lasse de cette cuisine... Eh! dites donc, vous, là-bas, élève Got?

— M'sieu?

— Cinq cents lignes.

— Ce n'est pas moi, c'est Maubant.

— Maubant, vous copierez trente fois le récit de Théramène... Ah! çà, qui est-ce qui m'a bâti une classe comme çà? Cachez vos bouquins! c'est vieillot, c'est bête comme les rues, mangé aux vers comme une tragédie, çà sent le moisi... Elève Régnier, réveillez donc votre voisin Samson. C'est du propre de dormir, à votre âge, un vétéran, et qui redouble, qui retriple son répertoire.. Elève Augier, faites-moi passer ce que vous tenez-là.

— C'est une mécanique pour apprendre à réciter des alexandrins.

— Confisquée, la mécanique (*à part*) tiens, c'est drôle, cette machine-là, je vais m'amuser avec (*Haut*). Où est l'élève About? Il est toujours en course... Allez le chercher... Elève Coquelin, récitez le monologue de Figaro ; *O femmes! femmes!* Allez!

—

DE BIÉVILLE.

Après avoir exposé l'intrigue de Phèdre et cité les passages les plus remarquables de cette tragédie, nous déclarons que ce genre a vieilli depuis 1789. Phèdre est un monstre. *Polyte n'est pas un homme.*

On voit que les prêtres, dans les temps anciens, étaient les valets du pouvoir. Devant de pareils débordements, la plume reste en suspens, nous flétrissons cette société corrompue. Malgré l'artifice du poète, nous le répétons, *Polyte n'est pas un homme!!!*

—

NESTOR ROQUEPLAN.

Après les entrées du premier acte, l'auteur a découpé la volaille du second, avec une dextérité dont il faut lui savoir gré. Les légumes du troisième service, je veux dire du troisième acte, étaient suffisamment assaisonnés, la salade du quatrième, artistement fatiguée, a sauvé une situation difficile. Le cinquième a terminé, par un dessert assorti, ce banquet dramatique d'où nous sommes sortis avec un estomac satisfait et reconnaissant.

—

VENET.

O nuit désastreuse! ô nuit effroyable! où retentit comme un éclat de tonnerre cette étonnante nouvelle! « *On joue Tartufe!* » Et ces danses lubriques, et ces seins que je ne saurais voir, et ce dévergondage impie d'un Molière ou d'un Beaumarchais semant dans leurs livres le scandale de leur vie! Voilà, voilà les temps annoncés par les prophètes!!!

J.

LE SERPENT A PLUMES AUX BOUFFES-PARISIENS.

D'abord il n'y a pas de serpent; de plumes il n'y n'en est question que comme symbole de la légèreté... du style de cette comédie; mais il y a un grand poële que la prévoyance des auteurs a édifié en vue du sauvetage des amoureux et du couplet au public.

Devant un tel poële dites-moi
Est-il possible d'être froid.

La bonne y fait entrer un marin, Mme Croquesec sa maîtresse y a déjà caché son amant, pédicure aux gardes civiques hollandaises. Le pédicure va s'échapper quand se dessine sur le seuil de la porte, le front ravagé de Léonie le savant conservateur des Musées; il prend Mme Croquesec alors habillée en sauvagesse, pour le serpent qui lui est annoncé et lui demande sur un motif fantaisiste : As-tu déjeuné Jacquot?

Mais le serpent direz-vous? Le serpent s'est échappé du colis de Van Croquesec. Est-il dans la guitare où dans la fontaine, dans le piano ou dans la pendule?

Comment le rattraper; en le charmant parbleu! — Comment le charmer morbleu! en chantant sacrebleu! — en chantant quoi? le chant du serpent ventre de serpent! on l'a chanté, il n'y a eu de charmé que le public.

Dès les premières scènes, chacun a senti d'un commun accord qu'il était déjà bien tard pour reconduire les auteurs à Charenton, et qu'il valait mieux se prêter complaisamment à leur folie.

Citons un mot à titre d'échantillon.

— Mon ami, demande l'épouse *Croquesec* (la grassouillette Tostée) à son amant en lui offrant du jambon, aimez-vous le maigre?

— L'amant (lui souriant doucement et d'un air d'intelligence). Vous savez bien que non, madame.

La pièce finit parce que M. Croquesec veut faire chauffer dans le poële le lait d'un biberon fatal. Le marin et le pédicure s'empressent d'en sortir pour donner au public des explications aussi insuffisantes que bien accueillies.

On a ri et on rira encore longtemps de ces aventures surprenantes. — Ceci est une de ces hautes fantaisies parisiennes qui perdraient probablement à être traduites en allemand; peut-être serait-ce une tragédie de l'autre côté du Rhin; mais ce qui sera également apprécié sur les deux rives, c'est la musique de Leo Delibes; ce charmant compositeur a accompli un tour de force musical en sachant garder une forme pure au milieu de ces excentricités que demande le public des *Bouffes Parisiens*. Citons outre le chœur des Commissionnaires qui a été bissé, une ballade nègre fort bien dite par toute la troupe.

Il y a un *laï taï pou laï pa pou* qui fera la fortune de Strauss.

Mentionnons le costume ébouriffant de Tayau, un uniforme impossible avec des brandebourgs finissant dans le dos; costume dessiné comme les autres par Cham.

Vous ai-je dit que le spirituel caricaturiste était l'auteur de la pièce.

On décrète qu'il n'y a plus de Parisiens; s'il était vrai, qui est-ce qui ferait rire l'univers?

P.

CHOSES ET AUTRES

—

La télégraphie *intrà muros* commence à porter ses fruits. Michot s'étant trouvé indisposé l'autre soir, on a par ce moyen fait savoir à tous les critiques qu'il était inutile de se trouver à la représentation. Comme on n'est jamais content de rien, et qu'il faut que tout progresse, j'espère que la prochaine fois, le directeur préviendra les bourgeois et renverra le prix des loges.

—

On vient de placer, dans le Jardin des Tuileries, le groupe d'Ugolin. Il fait pendant à celui de Laocoon (le père dont les fils sont mangés par le serpent, et le père qui, pour plus de sûreté, les mange lui-même). Le public n'a qu'à choisir entre ces deux leçons de morale.

—

Je vous l'avais bien dit qu'on ferait une exposition de vins. C'est Périgueux qui, après moi, a eu cette idée-là. Cette fois, ne vous fiez pas à ce mot : exposition... il paraît qu'on boira.

—

Je vous ai déjà parlé de la teinture des chiens. Cette manie a pris la proportion qui caractérisa la collection des timbres-poste. A Vienne, en Autriche, les grandes dames ont cru montrer du goût, en donnant à leurs bichons la couleur des robes qu'elles portent. On s'orne d'un chien comme d'une coiffure. Dans peu on étendra cette mode aux laquais et à la voiture, en attendant qu'un ukase russe force tous les passants à adopter la teinte qui siéra le mieux au visage de leur impératrice. Un jour quelque brune forcera le bon Dieu à repeindre son firmament. Tout cela vous prouve que l'esprit des Français est relatif; ils ont le talent de s'arrêter dans la bêtise... voilà tout.

—

Les couleurs donnent aussi beaucoup de préoccupation au gouvernement. Voici que, pour la soixante et onzième fois depuis trois ans, on va changer le costume de l'infanterie.

—

A bientôt la *Vie de César* de S. M. Napoléon III. Des difficultés survenues

au ministère de l'Intérieur et à la Préfecture de police, ont retardé l'apparition de ce livre. Mais il paraît probable que l'auteur obtiendra l'estampille.

—

Ni l'Angleterre ni la France ne se le tiennent pour dit. La terre brave le ciel et l'Océan. Il s'agit d'un nouveau câble transatlantique... celui-là très-solide. Le dernier est toujours plus solide que les autres. J'attends qu'on en fasse un, si solide, qu'une fois achevé, on ne pourra plus le transporter, ni par conséquent l'établir. Le conte finira là.

—

Le *Courrier d'Arcachon*, journal plus parisien qu'on ne croirait, vient de donner son premier banquet semestriel. La presse de la capitale n'était représentée que par deux de ses membres. Seuls, MM. Charles Monselet et Henry Maret avaient eu l'audace de planter là le bal de l'Opéra, pour partager ces agapes lointaines. Ils ne s'en sont pas repentis. En revanche, il y avait là tout ce qui tient une plume de la Garonne aux Pyrénées. On s'est fort amusé. Des *cèpes à la Bordelaise* et les cinq grands crus ont fait bonne figure. Quelqu'un a bu à la propagation de ce système de confraternité. On annonce, pour le mois de juin, une invitation générale à toute la presse littéraire de Paris.

—

Un ami nous a fait visiter, hier, un atelier de sculpture fort intéressant, c'est celui de M. Van Clef. M. Van Clef est un de ces bons esprits qui cherchent dans la pratique des arts un délassement à leurs préoccupations d'affaires. Nous avons vu chez lui une collection de bustes et de statuettes dont quelques-uns sont parfaitement réussis. Entre autres une tête de christ, qui dénote en même temps qu'une grande sûreté de main, un juste sentiment de l'art.

A propos de ce christ, il nous a été dit une curieuse histoire. M. Van Clef aurait été prié de la faire reproduire à 200,000 exemplaires — presque autant d'exemplaires que le livre de M. Renan. Une partie du produit de la vente de ces petits bustes serait consacrée à l'édification d'un établissement de retraite pour les prêtres infirmes. On voit que le métier d'amateur a parfois son mérite.

Du reste, M. Van Clef ne se borne pas à faire de petits bustes. Sa statue équestre de Napoléon Ier visitant le port de Cherbourg, en 1807, a obtenu au concours une place honorable et mérite des éloges à son auteur, et nous avons trouvé remarquable, dans son ensemble, un projet de statue en pied du roi don Pedro IV, pour l'exécution de laquelle le roi de Portugal a demandé le concours des artistes de tous pays.

—

M. Charles Monselet, déjà nommé, a publié récemment un livre sur Fréron. Si l'ombre de ce dernier venait se promener parmi nous, elle serait étonnée de tout l'esprit dépensé en sa faveur. Je souhaite pour le salut futur de M. Monselet que l'âme de Fréron soit en Paradis.

—

Le général Mourawieff convertit. Après avoir battu, il sermonne. C'est commencer par la fin et finir par le commencencement.

—

Près de la Bastille s'élève un théâtre. On l'avait annoncé grand comme le Panthéon; il sera grand comme le *Petit Journal*. Il donnera deux représentations par jour. Les places les plus chères vaudront vingt-cinq sous... encore faudra-t-il adresser une lettre obligeante au directeur pour qu'il accepte ses vingt-cinq sous. Tout cela est bien tentant, et quand on aura établi un chemin de fer souterrain, ou que Nadar aura organisé ses machines, nous irons y faire un petit tour.

—

L'année prochaine, plus de *salon des refusés*... c'est le *Moniteur* qui l'a dit, quand il n'y aura plus de *salon des reçus*, tout sera pour le mieux dans le meilleur des *mondes*.

—

A l'une des premières représentations de la *Belle Hélène*, aux Variétés, on voyait aux avant-scènes un certain petit chapeau. Etait-ce bien un chapeau? Non, c'était un morceau de crêpe blanc chiffonné, ou plutôt aplati d'un coup de poing comme celui dont les aspirants de marine gratifient leur casquette d'ordonnance pour leur donner le chic voulu. Derrière pendait un appendice pareil aux *couvre-nuques* des officiers de l'armée des Indes. Le tout était parsemé de diamants. C'était une femme du monde, on ne pouvait s'y tromper; les impures sont en général plus jolies et n'osent pas tant.

La vue des diamants a été pour Mlle Schneider ce qu'est un coup d'éperon pour un cheval de race :

« Ah! tu mets des brillants pour aller aux petits théâtres! attends, je vais t'en fourrer des bijoux! »

Et au second acte, la belle Hélène met toutes voiles dehors : diamants par-ci, escarboucles par là, un firmament de pierreries.

La femme du monde n'a pas été vaincue, c'est vrai, mais l'actrice est arrivée bonne seconde; elle lui rendait cependant les *diamants de famille*.

X.

A PROPOS D'ETRENNES

A cette époque de l'année, vous n'auriez pas la force de passer devant la rue de la Paix sans la parcourir. Elle vous attire, elle vous éblouit. Ainsi donc vous avez dû y voir le polichinelle de Siraudin. C'est l'événement du quartier. Les bijoux d'à côté en sont éclipsés. Ce n'est pas un polichinelle ordinaire; sa taille est celle d'un enfant de deux ans; la tête est en cire : c'est bien là le masque railleur, et cependant bonhomme, du polichinelle classique. De son élégant pourpoint en satin rose et blanc surgissent deux bosses dont — naturellement — l'une est derrière, l'autre devant. Ces deux bosses me font l'effet d'être creuses et de receler dans leurs profondeurs quelques kilos de sucreries; vraiment, ce polichinelle fait rêver les enfants. Comme il a l'air à l'aise dans sa culotte de satin, dans ses sabots à bouffettes! Il va partir, il va danser. Gare aux bonbons qui sont fragiles.

Siraudin nous gâte. S'il continue ainsi, chaque année, à faire de plus fort en plus fort, je tremble, je crains qu'il ne lui reste plus, bientôt, un seul cheveu. Si vous avez donné Polichinelle au petit Charles, votre aîné, à sa sœur Louise revient naturellement la bergère qui lui fait vis-à-vis dans la montre. Il ne faut pas faire de jaloux. Siraudin le comprend ainsi, car pour vous, mesdames, j'aperçois d'immenses boîtes richement ornées, grandes comme des petites malles, chinoises, japonaises, de toutes les couleurs et de toutes les nations, mais exclusivement remplies de bonbons Siraudin, que vos blanches mains iront y puiser à chaque instant, car j'ai bien envie de proclamer ces bonbons les premiers du monde.

Parmi les articles d'étrennes les plus recherchés, on doit citer ceux de la maison *Susse* (place de la Bourse), maison que l'on pourrait en quelque sorte désigner sous le nom de : *Musée des gens de goût*.

A côté des bronzes d'art les plus remarquables, on admire chez Susse toutes les fantaisies imaginables; je n'en veux pour preuve que *la course des haies*; un bronze porte-allumettes du plus ingénieux effet.

Plus loin, ce sont des bronzes pour pendules, des porcelaines et des faïences montées, etc., etc.

La papeterie, la maroquinerie et la librairie illustrée offrent aussi de grandes ressources, et je recommande particulièrement à l'attention des amateurs l'album du marquis de Mun, à 20 ou 40 fr. Quel joli cadeau à faire à des chasseurs!

Dans le salon des jouets, ce sont de nouveaux enchantements. Voici les noms de quelques pièces remarquables que je soumets particulièrement à l'appréciation des bébés de tout âge :

La poupée qui marche. — Un déménagement de Lima. — Une bergère des Alpes. — Ecuries d'Artois (d'après modèle). — Panoplies. — Fourniment militaire. — Sacs d'artiste. — Sacs de campement. — Parc d'artillerie. — Corbeille de Compiègne. — Petits meubles de laque de Chine pour enfants. — Trousseaux javanais. — Une flotte hollandaise. — Joueur d'orgue. — Tir de Vincennes. — Costumes de jockey, etc., etc.

La part des enfants faite, parlons des jolies femmes, ces autres enfants si fantasques et plus difficiles à contenter.

A celles-ci je ne vois rien de plus charmant à offrir qu'un de ces artistiques mouchoirs de *Chapron*, élevés tout simplement, par les amateurs au rang des œuvres d'art.

Ce sont, du reste, de véritables tableaux que ces merveilleuses broderies où l'imagination tient largement sa place, et l'engouement féminin est tel à ce sujet qu'une jolie femme m'affirmait un jour que, si son mari voulait s'engager à lui essuyer les yeux avec un mouchoir *Chapron*, elle trouverait facilement des larmes!

J'ignore si son mari a compris la réticence, mais j'engage vivement ces messieurs à ne pas réduire les femmes à de si dures extrémités.

Mlles Ruffin sœurs, place de la Bourse, n'ont pas voulu laisser finir l'année sans nous ménager une surprise. Il s'agit d'un petit renard blanc formant coussin; avec sa faveur rose au cou, ses yeux pleins d'animation, on dirait le familier de la maison, se chauffant arrondi et couché au coin du foyer. C'est un charmant cadeau à offrir, et j'envie les petits pieds qui viendront chercher la chaleur dans cette blanche et douillette fourrure.

Nous reparlerons prochainement de Mmes Ruffin, chez lesquelles nous n'avons eu que le temps d'entrevoir une casaque en velours bleu garnie de chinchilla et d'une grande élégance, un joli petit manchon en velours de la même couleur et enfin une peau de tigre royal formant un tapis d'une beauté rare.

VICOMTESSE DE ***



Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange Batelière.



DERNIÈRE CAUSERIE DE L'ANNÉE

I

EN MANIÈRE DE PROLOGUE

A la fin de chaque année, vers le milieu de décembre, quand il fait froid, que le vent souffle sous les portes, que la neige tombe dans la boue, j'éprouve un certain malaise moral. Je me découvre dans la glace des cheveux blancs que je n'avais pas vus. Je rencontre coup sur coup — c'est une fatalité! — trois camarades d'enfance vieillis, voûtés, raidis, et dans le fond de ma tasse de chocolat j'aperçois la date de ma naissance.

Êtes-vous comme moi? le cours de la vie me paraît insensibe : durant douze mois, les heures se succèdent égales et caressantes. A chaque saison nouvelle, on a trouvé un nouveau sourire, on a dit : Te voilà donc, mon cher printemps! Nous allons donc partir là-bas, sous les vieux chênes! Ah! viens donc vite, été de mes rêves. — Retournons à la mer, au pied des hautes falaises! Dieppe, Étretat, Trouville m'apparaissent noyés dans le soleil. — J'aperçois déjà sur la plage toutes les femmes de Paris promenant leurs jupons courts et leurs bas de soie tirés — Campées sur leurs hauts talons et la canne à la main, comme un marquis de Molière, elles s'avancent au milieu

des rires; la brise du soir soulève leurs cheveux, leur petit voile étroit se colle sur leur visage et j'aperçois sous la dentelle noire leurs dents blanches qui brillent comme la nacre.

Cependant le ciel qui se couche illumine la plage, le ciel et la mer sont comme déchirés par de longues bandes de feu, et baigneurs et baigneuses se détachent en sombre sur l'horizon brûlant comme un portrait sur un fond d'or. Ah! l'été, l'été! Et la Suisse, et Bade, et la roulette entre deux valses, et Coralie et Emma; Seigneur! que la nature est belle et que le ciel réserve de douceurs à ceux qu'il aime!

Mais l'automne arrive. Salut, automne, enfin te voilà donc! Retournons au château, peignons des paravents et jouons la comédie. Vous voilà, *Tabaro*, *Met-à-mort*, et toi, *Grisette*, et vous, *Vendée*! Comme on est bien chez soi! Grand salon, hautes tourelles. Voici le fauteuil où monseigneur Gelon veut bien s'endormir quelquefois quand il nous rend visite; voici mes bois, voici mes terres. — Voilà les portraits de mes pères qui poussent au noir, voici ma trompe de chasse, mon fouet et mon couteau, mes bottes et mes éperons. Quel adorable automne nous allons passer!

Oui, mais l'hiver arrive, j'aperçois l'Opéra éclatant de lumière. Les diamants étincellent sur les épaules nues. La Patti va chanter. Salut hiver! je t'attendais. Je vais retrouver mes longues soirées du Cercle, mes promenades au bois et le petit coupé bleu de cette endiablée mignonne... Retournons à Paris.

C'est ainsi que l'année se passe. Douze mois se sont écoulés et l'on n'a pas vieilli. — On est resté dans son fauteuil, le cigare à la bouche, tandis que la mascarade défilait devant vous; on a joui tout à l'aise sans regarder à sa montre, et voilà pourquoi, lorsque, vers la fin de décembre, l'heure sonne avec fracas, que ces 365 jours vous tombent tout à coup sur le corps comme un pot de giroflées du haut d'un toit, voilà pourquoi, dis-je, on éprouve un certain malaise. Il semble qu'une étoile se décroche du ciel.

—

J'ai l'habitude, dans ce moment de crise, de consacrer une soirée tout entière au passé — manière indirecte de faire ma cour à l'avenir; je choisis une soirée pluvieuse et froide, je ferme ma porte, je me plonge dans un grand fauteuil auprès de mon feu, et je parcours les almanachs, vous savez ces petits cahiers de toutes couleurs où l'on inscrit les faits et gestes de l'univers entier.

Alors je me promène dans les profondeurs de l'Inde, et en tournant la page, je me trouve en face de la boutique de Dusautoy. Du fin fond de l'Afrique, je reviens au Sphynx de M. Moreau. Je contemple du même regard l'empereur de la Chine et le père Enfantin, Mourawieff et Nadar; c'est un adorable cahos de faits, de paysages, de combats, de portraits. — C'est une lanterne magique folle, un cauchemar, un rêve, C'est la vie du monde entier.

Ce qu'il y a de curieux, c'est la différence d'intérêt que cause chacun de ces faits. — A mesure qu'ils se sont passés plus près de nous ils attirent plus puissamment notre attention; la jambe cassée du voisin nous préoccupe beaucoup plus que la mort de deux cents Chinois. Il est probable, au reste, que les Chinois nous le rendent bien. Comme en quelques mois les impressions s'émoussent, comme l'esprit s'habitue et les souvenirs s'égalisent. On est presque surpris en retrouvant des Polonais, les armes à la main, on les avait oubliés. L'image de M. Renan elle même n'excite plus l'indigation, on la contemple sans se signer.

On est égoïste, en vérité! Durant l'année, la Pologne a été hachée, le Mexique a été heureusement pétri, Nadar est monté en ballon et en est descendu. On a tiré le canon dans tous les coins du monde, les rivières débordées ont inondé des populations entières, M. Renan a ébranlé tous les tocsins de France, Blondin a traversé les espaces sans tomber, l'Académie, au contraire, est restée stationnaire et a fait une chute, Madame Plessy a trouvé des costumes inouïs, M. Ingres a failli être nommé pape. On a discuté, on s'est battu, on a percé l'isthme de Suez et mon bébé a mis sa première culotte.

Eh bien! j'ai beau feuilleter les almanachs, rappeler mes souvenirs, fouiller parmi mes impressions, le souvenir de cette première culotte domine la situation. Ne croyez pas que je sois un monstre d'indifférence! nous sommes tous ainsi faits : notre petit univers à nous nous intéresse infiniment plus que l'univers de tout le monde divisé en cinq morceaux. Au milieu de la lecture d'un journal annonçant le débordement du Missipipi et la mort de 15,000 personnes, si vous veniez à vous écorcher le bout du doigt, je parie que vous oublieriez immédiatement le Missipipi pour aller chercher du taffetas d'Angleterre.

—

Or, je vous le dis en vérité, chacun a son écorchure ou sa petite jouissance qui reste pour lui le point culminant, la chose intéressante de l'année et devant laquelle l'univers entier s'efface et s'estompe. Croyez-vous que M. Beulé, qui a découvert un escalier et qui s'en est fait une si jolie position, ne se considère pas comme le seul représentant de l'art français. De l'art français, c'est-à-dire de l'art du monde entier, c'est-à-dire de l'univers intellectuel. Voilà donc M. Beulé (qui, le soir, en se couchant, lorsqu'il dépose sur un meuble son petit dôme à bandes jaunes qu'il soutient à lui tout seul et non sans une certaine grâce naturelle, voilà M. Beulé, dis-je, qui se trouve protéger les Immortels, soutenir Apollon par ses conseils et lutter corps à corps avec ce colosse aux cent bras qu'on appelle l'administration. Comment voulez-vous, en bonne conscience, que M. Beulé attache quelque importance au débordement des rivières, aux églises qui prennent feu, aux luttes de la Pologne, au succès du *Petit-Journal*, aux malheurs du Danemark ou aux ascensions de Nadar?

Croyez-vous maintenant que le colosse aux cent bras dont je viens de parler, que l'administration des Beaux-Arts n'ait pas l'intime conviction qu'elle a bouleversé le monde en retournant le royaume des arts comme on retourne un lapin? — Les poils du lapin sont en dedans au lieu d'être en dehors, mais le lapin me paraît-être le même.

Croyez-vous que M. Meissonnier, qui a rendu avec grand talent et patience les vieux habits de l'état-major impérial, ne se considère pas comme le seul peintre d'histoire qu'il y ait en ce moment-ci? Croyez-vous que M. Moreau Gustave, qui a couvé pendant un état de langueur de plusieurs années, son sphynx fiévreux, ne se considère pas comme la plus puissante personnalité des temps modernes et, dans le silence de l'atelier, ne se ménage pas une jolie petite place dans l'histoire du siècle?

II

L'ACADÉMIE — LES PEINTRES

Il est assez difficile, depuis une année, de prononcer le nom de l'Académie sans que cela entraîne un petit bout de conversation.

Je trouve qu'on a été bien rude à l'endroit de l'Institut. L'Académie n'a qu'un défaut — ceci soit dit sans l'intention de lui être désagréable — c'est de ressembler fort à une assemblée de vieilles coquettes. Toutes ces dames, ou presque toutes, ont été belles, ont eu leur moment d'éclat. Il en est, cela est certain, qui n'ont eu que la beauté du diable, une lueur, un rien, mais enfin toutes ont eu leur petit succès, dont le souvenir exclusif emplit leur vie et les rend tout naturellement un peu partiales pour les générations qui les suivent. Mais, après tout, je ne vois rien là que de parfaitement naturel et je ne trouve pas dans ce sentiment tout humain une cause d'insulte ou de mépris. Le seul grand tort des vieilles dames est de ne pas être jeunes et de conserver des idées de printemps au beau milieu de l'hiver, de fredonner les romances de Garat alors qu'on chante celle de Nadaud ou celle de Paul Henrion. La mode nous aveugle et nous devenons féroces pour tout ce qui n'est pas le goût du moment.

J'ai vu souvent chez ma mère une vieille dame qui aimait à faire ses visites vers les six heures du soir, à l'heure des repas. Ses cheveux ou, si vous aimez mieux, les cheveux qu'elle portait, encadraient son visage sous forme de bandeaux noirs comme l'ébène, polis, lustrés, brillants et se réunissant à son front par l'intermédiaire bienveillant d'un petit velours noir du milieu duquel pendait un petit bijou sautillant. Elle avait été fort belle sous l'Empire, avait joué du luth sous le Directoire, s'était enrhumé maintes fois sous les orangers du pont des Arts, en compagnie de madame Récamier, et de vieux rhumatismes dont elle souffrait encore lorsqu'elle allongeait le bras pour prendre du sel, prouvaient assez qu'elle s'était autrefois décolletée trop souvent. Elle nouait, je m'en souviens, les brides jonquilles de son chapeau à l'extrémité de son menton pointu, dans la crainte de flétrir son pauvre vieux cou qui ressemblait à une colonne torse. Le soir, au jardin, après avoir dit : Mais je n'oserai jamais, et avoir sillonné l'air de petits gestes pudibonds, elle chantait avec un petit filet de voix plein de délicatesses et de nuances exquises, elle chantait : *Plaisir d'amour*, ou bien encore une douce romance, écho lointain de ce moyen âge abricot qui fut si fort à la mode vers 1820. Dans cette romance, je m'en souviens, il y avait *un preux chevalier revenant de la guerre... dont l'épée et la harpe se croisaient sur le cœur.*

Eh bien! quoique passée de mode et en réalité un peu comique, la vieille dame m'inspira toujours un certain respect. Je cherchais sous ses rides la beauté d'autrefois, dans sa voix tremblottante je devinais le timbre argentin dont elle avait été si fière. Je fouillais dans son passé au lieu de me moquer des ruines du présent. — Je lui baisais la main dont elle soulevait le petit doigt fort gracieusement, quoique avec un peu de peine, à cause des rhumatismes. Elle m'adorait et souvent

répétait à ma mère : Il est charmant, ton *fi*; ma belle, il est charmant.

Toutes les fois que j'ai entendu plaisanter l'Académie je me suis rappelé la vieille dame.

N'est-ce point injuste et brutal que de reprocher aux gens d'avoir conservé les goûts et les idées de leur jeunesse, de ne pas tenir compte des influences de milieu et d'époque et de les accuser de ce que le temps a marché. — Croyez-vous que les efforts, les tendances, les sympathies de toute une existence s'effacent du cœur comme la poussière sur une paire de bottes. La partialité absolue sans doute des viellards est la preuve de leur sincérité et ne peut leur être reprochée. Nous les arrachons de leur vieux cadre, nous effaçons leur passé et nous prenons prétexte de leurs rides, que nous comptons tout haut, pour nous trouver frais, jeunes et jolis. Nous les appelons ganaches — c'est bientôt dit. Ils nous appellent jeunes insensés, c'est assez naturel. — Nous nous tenons les côtes en face de leur vieille grande peinture; ils se croient autorisés à en faire autant devant notre petite peinturlurette péniblement adorable.

Joignez à cela que les vieilles dames sont portées à se consoler par la religion et que la religion, pour les académiciens, se traduit par le culte de leur individualité. Aussi les voyez-vous, aussitôt installés sous la coupole, se construire une petite chapelle pour y caser leur fauteuil et passer leur temps à allumer des cierges autour d'eux.

Cela est un travers à coup sûr, mais j'entends que ce travers est commun à toutes les générations, et la nôtre n'en sera pas plus exempte que ses aînées.

Êtes-vous bien sûr que M. Gérôme n'ait pas un talent tout aussi conventionnel qu'a pu être celui de M. Abel de Pujol et que dans 40 ans nos petits-enfants n'auront pas l'irrévérence de traîter de ganaches nos héros de fraîche date; de ne plus voir un monde de pensées et des flots d'ineffables rêveries dans le sphynx de M. Moreau, de trouver les grandes pâleurs de M. Puvis de Chavannes tout à fait inférieures aux énergies passées de mode de M. Heim ; de considérer M. Meissonnier, qui vous peint une culotte comme un ange, comme un tout petit tout petit peintre d'histoire ne dépassant pas le talon de M. Girodet ? Êtes-vous bien sûr qu'ils n'auraient pas l'audace, ces enfants terribles, de trouver M. Picot, dont on a tant ri, supérieur à M. Yvon, dont on a fait un peintre national; de prétendre que le joli plafond de M. Cogniet ferait honneur à Pils; que les langueurs aristocratiquesde M. Hébert sont des vieilleries démodées, etc , etc. Si nos petits-enfants disent cela, ils seront sévères, mais enfin nous leur aurons donné l'exemple de la partialité et de l'enthousiasme aveugle.

Oui, en vérité, je ne serais pas surpris que nos dieux d'aujourd'hui eussent quelques discussions avec la postérité, que le nom de Delacroix ne vécût pas aussi longtemps que vécut celui de Géricaut. Si maintenant on doit accuser quelqu'un en tout ceci, c'est sur nous, public, gens du monde, que doit retomber le blâme, sur nous qui n'osons pas dire franchement notre opinion, avouer ouvertement nos sympathies, qui sommes naturellement disposés à porter aux nues ce que nous comprenons le moins et avons si peur de ne point avoir d'opinion que nous exaltons follement celle que nous présente le voisin. Et cependant, quoi qu'on dise et qu'on fasse, le goût du public seul donne à l'art d'une époque son véritable caractère et sa véritable grandeur. Il est aussi difficile de faire un civet de lièvre avec des lapins que de faire naître dans une génération quelconque un art qui n'en soit pas l'expression absolue.

Ceux-là seuls restent parmi les artistes qui sont les enfants reconnus de leur époque, qui en ont exprimé les tendances, qui en ont satisfait les goûts, et c'est pourquoi je me permets de dire que ceux qui, à l'heure qu'il est, parlent hébreu quand nous parlons français, ou s'organisent en confrérie pour prêcher des puretés idéales de contours rêvés, ne seront plus estimés, dans 50 ans, que comme des étrangetés historiques sans aucun intérêt.

Et voyez comme ce changement dans l'opinion publique se produit en peu de temps; voyez comme l'enthousiasme, quand il est factice, s'affaisse, se dégonfle promptement, passez-moi le mot. Ces croquis informes de Delacroix, ces traits de plume, ces pâtés d'encre, qu'on s'est arraché des poignées d'or à la main, il y a quelques mois, combien croyez-vous qu'on les revendrait aujourd'hui?

Il n'est pas rare, en ce moment-ci, de vendre 300 francs une assiette en faïence de Rouen que l'on a payée 5 francs il y a une année. Il est possible, l'hiver prochain, que vous ayez cette même assiette pour 3 francs. Il m'est impossible, en songeant à ces faïences, de ne point trembler pour M. Ingres et ses vicaires; de ne point me demander ce que deviendrait la vogue de M. Gerôme, si le goût du bibelot et de la chinoiserie, si notre manie d'archéologie facile venaient à disparaître. — Mon Dieu! il suffirait peut-être que M. Gérôme entrât à l'Institut pour perdre les trois quarts de son prestige, car on ne peut nier que le prestige ne soit pour quelque chose dans son affaire.

Il est certain que le palais du pont des Arts éteint les réputations, je ne veux pas dire le talent, mais il est constant qu'on perd quelque chose en y entrant et cela se comprend : un saint qui postule est plus intéressant qu'un saint arrivé. On se bat pour celui-là, — on bâille devant la niche de celui-ci. Nous sommes jeunes encore et cependant que d'autels n'avons-nous pas vu déjà déserter, que de soleils éteints, que d'auréoles brisées? Quand je pense que nos pères se sont agenouillés devant Chateaubriand, ont applaudi le théâtre de Picard et se sont battus pour Casimir Delavigne! Quand je pense que notre poète, à nous, celui que nous avons aimé, qui a fait naître les premiers battements de notre cœur, celui qu'on emportait à la campagne au fond de sa poche pour lire dans les bois, pour réciter au bord de l'eau courante, sous le saule qui se penchait; que l'ami enfin, le Dieu de notre jeunesse, Alfred de Musset, est discuté par la génération qui nous suit! que les jeunes barbes le lisent avec indifférence, froidement et jugent son genre sans être émus. Vous rappelez-vous son enterrement? c'était à Saint-Roch et l'église était pleine. A gauche du cercueil, il y avait un vieux monsieur voûté et qui me paraissait bien laid, il se tenait fort mal et la lumière jaunâtre du cierge éclairait son visage grimaçant et pâle que cachait à moitié un petit livre luisant. Ce vieux moisieur dans le voisinage du Dieu qu'on enterrait me choquait extrêmement.

— Quel est donc cette personne ? dis-je à mon voisin.

— C'est M Villemain, parbleu!

J'ai revu depuis M. Villemain et je le juge tout autrement.

Voyez un peu, déjà nous sommes en retard, demain nous serons des ganaches. Déjà nous avons des souvenirs d'une époque qui n'est plus!... Mais, pour l'amour du bon Dieu, ne nous moquons pas des académiciens, nous le serons peut-être demain.

III

SOUVENIRS, EMBELLISSEMENTS ET BIBELOTS

Déjà nous nous disons, lorque nous nous retrouverons ensemble : Te souviens-tu? — Les uns se souviennent et d'autres cherchent en vain, car nos souvenirs datent de loin. Quand je pense que depuis que ma barbe est poussée on a refait Paris et que lorsque j'entrais dans cette petite salle de la Sorbonne qui sentait si mauvais, pour y passer mon baccalauréat, j'avais devant moi l'image de Louis-Philippe me souriant avec bienveillance. — Il y a longtemps que le bon roi ne sourit plus aux bacheliers. — Il me semble qu'hier encore je flânais sur la vieille place du Musée encombrée de ses baraques, de ses décombres, que j'errais dans ce capharnaum adorable où dans le premier enthousiasme de ma jeune liberté n juif audacieux faillit me faire acheter un tablier de sapeur, qui m'aurait bien gêné dans la suite, au lieu d'une jolie petite machine électrique un peu cassée dont j'avais grande envie.

Je ne reproche pas à notre époque d'avoir amélioré Paris si furieusement, d'avoir rasé la vieille ville pour la mettre violemment à la mode, d'avoir labouré le cimetière des souvenirs historiques pour en faire un jardin anglais. Je n'en veux pas aux grands trottoirs, à ces embellissements qui ressemblent à des désastres ; je n'en veux pas à ces jolis petits kiosques qu'on installe au beau milieu des places pour que personne ne se trompe sur leur destination. Je m'en veux à moi-même que les premiers cheveux blancs aigrissent et qui pousse un soupir comme un niais à chaque pierre qui tombe.

Ce n'est pas qu'en voyant le nouveau Paris, je ne pense à ces gens qui viennent de perdre leurs parents et se hâtent de vendre le mobilier paternel pour meubler leur salle à manger en vieux chêne noirci à Montmartre.

A propos de ce goût du vieux neuf, il est certaines reconstructions qui me déplaisent tout particulièrement ce sont celles où M. Duban réussit si bien à accumuler minutieusement les échantillons de toutes les architectures connues et à vous offrir finalement un prospectus et un curieux dictionnaire au lieu d'un monument. Les travaux de M. Duban rappellent ces salades de homard où l'on met du homard d'abord, puis des œufs, puis du sel, du poivre, de l'huile, du vinaigre, du bouillon, de la moutarde, des sardines, des haricots, un verre de rhum, des fruits confits, une grappe de raisin et dont tout le monde dit, en faisant la grimace : Cette salade est d'une finesse de goût inouïe!

J'ai eu occasion de visiter cet été le château de Blois et je dois dire que les restaurations du M. Duban sentent un peu le désir d'épurer la Renaissance. On sent au milieu de tout cela un filet d'archaïsme académique qui fait l'effet d'un filet de vinaigre dans un entremets sucré. Il est vrai que ce doit être une tâche difficile de restaurer une

merveille aussi fine et aussi délicate qu'est le château de Blois. Quelle soudure peut passer inaperçue dans un pareil bijoux?

Comme on regrette, en visitant ces appartements encore tout chauds du meurtre royal, de les trouver démeublés et vides. Transportez, par l'imagination, le mobilier de Cluny dans ces longues chambres sombres, suspendez une tapisserie du temps devant cette porte basse où l'on croit voir encore le pas ensanglanté du duc de Guise, mettez des cuirs de Cordoue à filet de vieil or dans cette alcôve tapissée maintenant de toile peinte à la colle, replacez devant la fenêtre le lit du roi avec ses colonnes sculptées et ses courtines épaisses, toutes brodées d'or et de soie, ces rideaux où la victime s'accrocha en râlant, et vous aurez une merveille unique, une sorte de petit temple consacré à ce beau XVIe siècle dont on ne doit parler que chapeau bas.

En passant, une observation sur le tableau de Delaroche qui représente cet assassinat du duc de Guise; tout le monde le considère, à en juger par l'exécution scrupuleuse, comme un chef-d'œuvre d'exactitude historique, et pourtant il donne du lieu de la scène l'idée la plus fausse. La chambre royale, qu'a peint M. Delaroche n'a rien de commun avec la véritable chambre qu'on voit encore au château. Celle-ci est longue, étroite, deux ou trois fenêtres donnant sur des balcons l'éclairent dans sa longueur, et le lit, qui faisait face à la fenêtre, ne devait laisser qu'un étroit passage.

Un monsieur qui visitait avec moi le château donnait à chaque instant des preuves de son indignation.—Monsieur, me disait-il, le respect de l'archéologie est une chose inconnue en ce pays-ci surtout, où on a les plus grandes prétentions au culte du passé. Vous voyez dans tous les châteaux qui bordent la Loire des ameublements du XVIe siècle. On vous montre partout la chambre du roi couverte de salamandres, le lit du roi, le fauteuil du roi, l'oratoire de Diane, son prie-Dieu recouvert de velours noir, son livre d'heures tout ouvert, etc., et lorsque vous examinez ces objets, vous voyez que le livre d'heures n'a que trois pages authentiques, que le lit du roi a passé par le quai Voltaire ou l'hôtel des Ventes avant de venir là, que le prie-Dieu est recouvert en velours de coton, que tout cela n'est qu'un décor dont les propriétaires eux-mêmes sont peut-être dupes. L'amour du bibelotage est un faux nez qu'il est de bon goût de prendre au sérieux. Et tenez, monsieur, au milieu de tous ces bijoux anciens, dans le goût de Louis XIII, aux pierres de toutes couleurs, aux émaux tachetés, combien croyez-vous qu'il y en ait de ces bijoux qui soient vraiment du temps?

— Très-peu probablement.

— Pas un, monsieur, pas un! Le marchand de curiosités vous les tire lentement. un à un, avec mille respects. — Cette broche, il l'a acquise à la mort d'une princesse russe; ces boucles d'oreilles, il les a payées cher à la vente du duc de C.; ce collier, il a fait des prodiges de ruse pour en devenir acquéreur; et la dame qui se hâte d'acheter, pour profiter de cette occasion unique, ne se doute pas que douze douzaines de ce bijou unique sont actuellement en circulation. Les magasins de curiosités sont des boutiques à 25 sous où l'on vent des merveilles pour toutes les bourses. Ce qui est vrai pour les bijoux anciens est vrai pour les glaces de Venise à cuivres repoussés, dont regorge le quai Voltaire. Ces cuivres repoussés ont à peu près la même antiquité que les estampages qui ornent la corniche des boutiques de chapeliers et les avant-scène de l'Opéra-Comique.

Mais revenons à Paris et à ses jouissances intellectuelles.

Je trouve que nous ressemblons à un troupeau de commis voyageurs déguisés en notaires. A voir notre pruderie, nos prétentions au sérieux, au grave, au pompeux, à ne considér que les grands succès de *Lara* à l'Opéra-Comique et de *Roland* à l'Opéra, on doit dire : Voilà des notaires inintelligents.

Mais si on s'arrête devant la boutique d'un libraire et que l'on jette un regard sur cette littérature à bon marché qui s'étale sous la devanture, sur ces milliers de petits livres dont le titre vous fait *pstt* du doigt, dont le débit est une sorte de prostitution publique, on doit se dire : Voilà une population de commis voyageurs lascifs et illettrés.

J'oublie de dire qu'en passant devant les éditeurs catholiques qui envahissent certains quartiers, lorsqu'on aperçoit la *Salette vengée*, le *Tout pour Jésus, tout pour toi*, les *Délices des dames pieuses* et toute cette bibliothèque d'ineffables puretés, on ne peut retenir cette exclamation : Mon Dieu! Paris est devenu un séminaire!

Or, ces trois jugements sont justes; nous avons en effet la gravité pédante et le manque de goût qu'on acquiert au milieu des dossiers; nous avons le besoin de jouir vite et à bon marché, de rire fort et sans peine; ce goût pour l'eau-de-vie de restaurant qui fait faire *hum!* lorsqu'on l'a bue, qui n'est point bonne mais qui réveille. Autant de penchants particuliers aux commis voyageurs affairés que le chemin de fer n'attend pas. Nous avons enfin ces scrupules religieux propres aux gens qui ne croient pas, ces pudeurs orthodoxes que nous ne voulons pas analyser de peur d'en avoir honte.

Je ne sais si c'est à la littérature à descendre jusqu'au niveau de tout le monde, si c'est à elle à aller chercher ses lecteurs dans les cabarets, les cuisines, sur les omnibus et le siége des fiacres, ou bien si ce ne serait pas aux cochers, aux ivrognes, aux cuisiniers, aux nourrices, à faire toilette pour aller jusqu'à elle — Ce qu'il y a de certain, c'est que la littérature, la belle fille, a singulièrement crotté ses bas en relevant ses jupes, qu'elle a éculé ses bottines horriblement en piétinant dans la boue, et qu'à l'heure qu'il est on se dit en la voyant : Est-ce une déesse qui cherche la popularité ou une fille qui va au marché?

Au milieu de ce marché au papier noirci qui n'est qu'une dyssenterie intellectuelle, le goût se pervertit et s'il paraît un livre surnageant au milieu de ce potage pour tous, on est tout étonné de ne plus savoir lire et l'on reste indécis comme un habitué de Ramponneau devant un salmis de bécasses.

Quoi qu'il en soit, tâchons de faire honneur aux bonnes tables et passons-les en revue :

IV

LES LIVRES

Avant tous la bible de l'humanité.

A première vue, ce livre vous fait l'effet d'un tombereau de pavés qu'on vous déchargerait dans les oreilles. — On ne sait où l'on est, on songe à se garer. C'est une pétarade, un bouquet de feu d'artifice, une cascade, un torrent —Ce style saccadé, haché, arraché par morceaux, vous agace, vous inquiète. On croit lire un livre écrit dans une langue étrangère. Cela ressemble à ces vieux murs que Decamp rendait si bien dans ses tableaux. C'est rugueux, âpre avec intention. Les idées hachées menu et ponctuées bizarrement affluent, abondent, se pressent pour sortir, et l'on souffre comme on souffre de hoquets successifs qui se montent l'un l'autre sur le dos pour être plus tôt dehors. Quant au sens général, à l'intention, à l'idée mère du livre, il échappe tout d'abord. Dès le premier chapitre, on est dans un fourré épais et enchanté. Vainement on écarte les broussailles. On se frotte les yeux, on s'inquiète et on cherche; on sait qu'on va au Nord ou au Midi, mais il n'y a point de route et l'on ne voit pas le clocher. Les idées pleuvent, mais dru comme grêle, vous tombent sur la tête et le crâne résonne comme un tambour. On est au milieu d'une tempête, le soir, sans lanterne; on se dit : quel temps de chien! mais au fond on éprouve une vague émotion, un respect confus pour cet ouragan qui vous aveugle — on voudrait voir clair.

Voilà la première impression que l'on ressent à la lecture du livre de Michelet. Loin de moi la prétention de porter sur le vénéré maître un jugement absolu. C'est mon impression personnelle, rien qu'elle, que je raconte ici. Mais si après avoir fermé le livre deux ou trois fois et l'avoir rouvert sous l'empire d'un attrait indéfinissable assez semblable à celui que cause les écritures de l'obélisque, on met une bonne fois la tête dans ses mains et l'on poursuit lentement la lecture, alors le jour se fait, on saisit la pensée sous sa forme raboteuse. Tout s'éclaire; on est envahi. Les portes d'or s'entr'ouvent et l'on aperçoit des horizons immenses, des splendeurs merveilleuses. Je ne connais rien de plus éloquent, de plus saisissant, que les chapitres consacrés à la femme et au moyen âge.

Sous une forme imagée, délicieusement poétique, la pensée profonde, nette, juste, vous fait frissonner.

Parfois encore il faut chercher pour comprendre, le mot en dit trop à lui tout seul et éblouit; il faut se frotter les yeux et s'y reprendre à deux fois.

Ce qu'il y a de particulier, c'est que lorsqu'on est entré tout entier dans ces belles pages, ce style un peu rude et qui veut être dénué de tout artifice, qui ne veut exprimer que la pensée elle-même, rien de plus, et par suite paraissait concassé, sec, aride, ajoute encore par son étrangeté puissante à la séduction — on croit entendre Michelet parler, et ces cahots, ces points nombreux, ces interruptions, ces arrêts semblent être là pour exprimer les gestes et noter les intonations.

—

C'est évidemment la *Vie de Jésus* de M. Renan qui a donné à M. Michelet la première idée de son livre. M. Michelet a voulu généraliser la question, voir de plus haut, étendre l'horizon, et il a réussi : lorsqu'on sort de lire la *Bible de l'Humanité*, la *Vie de Jésus* semble un

énorme plaidoyer pour une petite discussion de mots; un scrupule de dévote analysé, développé avec un art infini; d'ailleurs une rêverie si douce qu'elle attire la sympathie et un peu la compassion, car on devine chez l'auteur des souffrances, des doutes douloureux, une lutte perpétuelle contre une crainte vague qui l'envahit sans cesse. — Il y a chez M. Renan un grand artiste et un prêtre révolté;—c'est ce dernier que l'on a poursuivi à coups de tocsin et que l'on a pieusement assommé à coups de goupillon.

Il a tout ce qu'il faut pour faire un catholique et même un catholique remarquable; s'il ne l'est pas, c'est qu'il n'a pas voulu absolument. Il a prémédité son coup, il a escaladé les murs pour sortir de là. Il a encore des bouts de soutane dans la main : — voilà ce qui indigne les personnes intéressées et pourquoi les tocsins s'ébranlent. Comprenez la chose : M. Renan a conservé l'habit et prêche l'incrédulité en costume de dévot.

—

J'ai lu aussi la *Littérature anglaise de M. Taine*, et les fragments de ce livre qui ont été publiés dans la *Vie Parisienne* ont pu vous en donner une idée et faire naître en vous le désir de le connaître. Quand on se souvient de ce qu'a pensé et écrit *ce jeune homme*, comme dit Mgr Dupanloup, avec une nuance de raillerie épiscopale, on trouve qu'en vérité *ce jeune homme* n'a point perdu son temps. Il sait tout, il a tout vu, tout étudié, tout sondé;—son esprit, avec une logique infaillible, pénètre et fouille dans l'âme des autres, comme une épée dans une botte de foin. Je ne connais pas d'individualité qui donne une plus haute idée de ce que peut l'intelligence humaine. Sa logique est si nette et si franche, sa phrase est si précise, si courte et si saisissante, qu'elle ressemble à un soufflet qu'on recevrait en plein visage.—On est ému, il faut s'y faire, monter jusqu'à lui, s'habituer à la façon de voir de ce cerveau étrange auquel rien n'échappe, qui sait décrire un paysage avec la netteté, la vérité d'expression, l'émotion d'un paysagiste qui comprend la nature, qui sait et peut être à la fois philosophe profond, artiste plein de finesse, causeur spirituel; qui serait demain, si besoin était, médecin, musicien, poète; qui a cinquante poches à ses vêtements et toutes profondes et pleines.

Il y a cependant un sentiment que j'ai toujours éprouvé en pensant à M. Taine : c'est un sentiment de frayeur. Je n'ai point l'honneur de le connaître, mais je n'aimerais point à me trouver tout à coup face à face avec lui. Il me semble qu'il lirait immédiatement dans les plus secrets recoins de ma conscience et analyserait la moelle de mes os.

Maintenant, que Monseigneur d'Orléans, qui aime à porter sur sa tête la triple couronne d'académicien, d'homme politique et de prélat choisi, ait fait des pieds et des mains pour qu'un ouvrage tout littéraire comme celui de M. Taine ne soit pas publiquement couronné, comme il le méritait, cela n'a rien d'étonnant.

L'Académie est une réunion de personnes âgées; l'âge entraîne parfois un peu de partialité, d'aigreur, et d'ailleurs les principes de M. Taine sont les plus gênants du monde pour les gens qui désirent continuer leur petit train-train de vie, saus secousse, sans discussion, à la faveur d'une lumière douce.

Les principes de M. Taine me font l'effet d'un tas de pavés dans une sacristie. Allez donc déranger cela. Mais le tas de pavés demeure et tous les ongles s'émoussent et se brisent sur cette masse qui ne fait point de concessions

M. Taine n'est point un chef de parti, il est tout simplement le représentant le plus éminent de tous les gens qui pensent avec leur propre cerveau, aiment le vrai avant tout, veulent acheter leur bougie eux-mêmes et s'éclairer, eux et leur famille, à leur façon,

Je ne voudrais en aucune façon blesser la susceptibilité de vos convictions, chère madame qui daignez peut-être m'écouter, mais entre nous, je crois qu'à l'heure qu'il est il se glisse dans le monde une goutte d'indépendance intellectuelle. Les éditeurs catholiques font fortune, je le sais et des milliers de presses à vapeur s'usent à fabriquer les petits livres pieux. Il y a des quartiers entiers envahis par les marchands d'ornements d'église, de saints s'habillant et se déshabillant comme des poupées Hurel, de petits Jésus couleur de chair, disant papa et maman quand on pousse un ressort, de jolies crèches avec de vraies petites veilleuses, — des bijoux ! et pas trop cher vraiment, si on considère la perfection du travail. Le faubourg Saint-Germain tend à devenir un vaste couvent, je le sais encore, et l'on rencontre à chaque pas des capucins ayant une odeur particulière et les pieds nus ; mais ces pieuses ardeurs ne me paraissent pas prouver les progrès de la foi.

On achète par boisseaux ces petites images figurant une rose mystique sous la pétale mobile de laquelle se cache un cœur enflammé, mais je serais porté à voir dans ces pieux enfantillages, dont la mode croît incontestablement, un besoin de distraction chez les fidèles et comme la conséquence d'un bâillement général : ainsi que les chevelures trop abondantes dénotent le plus souvent les pudeurs d'une calvitie précoce. Ce qui distingue notre génération n'est pas — je peux me tromper pourtant, — la foi des premiers martyrs et je ne serais pas étonné, madame, que la mode et le respect des décences morales fût pour beaucoup dans vos pratiques religieuses.

Supprimez la messe de une heure, mettez les vêpres à sept heures du matin, et je suis convaincu qu'on aura à déplorer un notable refroidissement dans la piété des paroissiens.

Tout dernièrement encore vous avez éprouvé, avec la France entière, un frisson d'horreur lorsque M. Renan... ne réveillons pas ces souvenirs douloureux.

Vous auriez, j'en suis sûr, mangé volontiers un petit morceau de l'ante-Christ, mais vous vous êtes indignée sur parole, avouez-le; et vos convictions blessées n'ont point eu le courage d'affronter deux heures d'ennui pour ouvrir ce livre et éclairer votre conscience.

—

Il y a un livre, un petit roman alsacien, qui a obtenu cet hiver le succès le plus unanime; — je veux parler du *Conscrit de* 1813, de MM. Erckman et Chatrian. — J'avais tellement entendu dire autour de moi : Avez-vous lu le *Conscrit*, prêtez-moi le *Conscrit*, que j'ai fini par acheter ce *Conscrit* et le lire.

C'est un tableau de genre adorable, comme en sait faire Brion ; — même adresse d'exécution, même charme de mise en scène, même affection pour le détail, vrai en apparence ou en réalité. — J'ai donc été ravi par ce côté du livre. On y voit de petits paysages délicieux, on y voit la bonne bière qui déborde, la vigne rougissante qui abrite les vieux perrons, on y voit de bons visages alsaciens au nez rouge, au petit œil brillant, et bien d'autres choses encore qui charment extrêmement; je ne parle pas du style, qui affecte des airs de bonhommie et de sincérité biblique et réussit à toucher.

Ce que je n'aime pas, c'est l'idée même du livre, et on peut dire le côté politique. C'est une page de notre histoire qui ne manque pourtant pas de grandeur, vue avec intention, par le petit côté de la lorgnette, comme le fait si bien M. Meissonnier. C'est la peur décrite avec une infinie tendresse et rendue touchante à force d'être bien présentée. Quant au héros de ce grand orage qui termina l'Empire, presque rien, — un mot. On le voit passer le soir en voiture, il est bouffi, son visage est jaunâtre; il prend une prise de tabac. Un mot de plus, ce serait un idiot trop gras. — Ce qui est nettement indiqué, c'est la peur de la lutte, c'est l'effroi de l'ennemi, c'est la crainte de la conscription, et par-dessus le marché, une nuance d'indignation contre l'autorité absolue. Comment ne pas maudire, avec ces pauvres mères, ce monstre, cet ogre, ce fou qui fait mitrailler leurs enfants ; comment ne pas bénir le bon vieillard si respectable qui prêche, au soleil couchant, le calme, le bonheur domestique, la paix universelle... allons, tranchons le mot, la bonne république démocratique, sociale, honnête et pure. Voilà le livre. C'est un bonnet rouge entortillé dans du coton, le tout noué avec des faveurs roses.

Un de mes amis qui est Alsacien et qui connaît bien son pays, — si je vous disais son nom vous n'en douteriez pas, — me disait avec son bon gros accent : Mais non, mon cher, ce n'est point là l'Alsace ; tous ces paysages n'ont que l'apparence ; — c'est une couleur locale de convention, mais point vraie. Et si vous voulez voir les ficelles du procédé, lisez les nouvelles de ces messieurs : vous verrez l'éternelle bonne bière débordant dans le bon vieux verre, — le bon vieux bonhomme allumant sa bonne vieille pipe, pleine de bon vieux tabac, au bon vieux tison de la bonne vieille cheminée.

Voilà la couleur locale qui a obtenu tant de succès auprès de nous autres Parisiens, qui ne connaissons les provinces de France, leurs mœurs, leurs costumes et le caractère que par ce qu'a bien voulu nous en révéler l'Opéra-Comique ou les tableaux des peintres de genre.

J'ai lu, pour faire plaisir à mon ami, les autres livres de MM. Erckman et Chatrian, et j'avoue que mon ravissement s'est calmé, et je doute que leur succès résiste à l'analyse sérieuse des gens qui savent lire.

Deux livres encore m'ont amusé cette année : les *Mémoires du Géant* et les *Nuits de Rome*. Que dire des *Mémoires du Géant*? Est-ce un poème, est-ce un roman, est-ce un livre? — Ce n'est rien de tout cela et c'est tout cela à la fois. — Cela n'est point écrit, c'est raconté et raconté avec la verve, le feu, l'entrain de l'homme qui a passé par là. Cette curieuse personnalité qu'on appelle Nadar est tout entière, défauts et qualités, dans ces quatre cents pages. C'est franc et courageux. Quant aux *Nuits de Rome*, elles valent mieux que tous les ta-



1. A M. Flourens : Une corde pour aller sauter aux Tuileries, un ballon et un cerceau. — 2. A M. Vitet : Le petit encensoir de poche avec lequel il brûle un encens si désagréable aux nouveaux nez immortels. — 3. A M. Viennet : Une petite fable, un poëme en vingt-quatre chants et un petit cornet acoustique.—4. A M. Victor Cousin : Toutes les pudeurs de Mme de Longueville, et un portrait, bien décolleté, de Mme de Chevreuse, richement encadré. — 5. A M. Guizot : La partition d'*I Puritani*. — 6. A MM. Dufaure et de Carné : Un quatrain :

Dufaure et De Carné sont dans le Sanctuaire,
Pour ma part j'aurais mieux aimé M. Littré ;
Mais les quarante ont craint que ce savant lettré
N'achevât seul le dictionnaire.

Sphinx : A qui est le pied qui est au bord de ce
C'est le pied d'un puisatier. — 18. A. M. Michele
cette petite canaille qu'on appelle : l'*Amour*, u
colombe, un *oiseau* des canaries, un *insecte*, u
Bible. — 19. A M. Proudhon : Un propriétaire q
loyers. — 20 A M. Renan : Un Catéchisme avec l
réponses, rédigé par ses bons amis du séminaire
Qui vous a créé et mis au monde? C'est Dieu. P
créé et mis au monde? Pour le démolir. — 2
ours des Pyrénées. — 22. A M. About : Un scapu
gences. — 23. A M. Théophile Gauthier : Une
odalisque, un tapis de Smyrne et une portée de
stéréoscope pour lire ses vers coloriés en relie

quelle il se met à cheval, et qu'il a si bien enfourchée à la *Revue des Deux-Mondes*. Ah ! cette cîme alpestre, pour un joli dada, c'est un joli dada qu'il a là. — 41. A M. Emile Deschamps : Les vers suivants, *inédits*, qu'il a eu l'imprudence d'écrire sur un album :

Trône qu'aux trésors mon rêve préfère,
Le fauteuil se cabre á ma voix... Qu'y faire ?
J'aime mieux — ce n'est faux-fuyant subtil —
Qu'on dise de moi d'une voix amie :
« Comment n'est-il pas de l'Académie? »
Que si l'on disalt : « Comment en est-il ?

— 42. A M. Michel Lévy : Une petite excommunicatton majeure.— 43. A M. Buloz · Une paire de ciseaux et le buste de M*** en sucre candi. — 44. A M. Jules Janin : Le buste de Bressant, dont il s'obstine à ne jamais prononcer le nom. = 45. A M. Emile de Girardin : Un numéro de la *Presse*, qui en vaut deux, parce qu'il a été averti. = 46. A M. de Villemessant : Ses amis dans une main, ses ennemis dans l'autre; c'est le plus joli cadeau qu'on puisse lui offrir pour ses étrennes. = 47. A M. Gustave Bourdin : Un autographe d'Atala à Réné. — 48. A M. Millaud : Quelques abonnés de moins, il doit avoir tant à faire.— 49. A l'orchestre de la Symphonie du Lundi ; 50. A Théophiie Gautier, un téorhe; 51. à Paul de Saint-Victor, Une cymbale, des castagnettes et un chapeau chinois; 52. à Jules Janin, un orgue de barbarie: 53. à Nestor Roqueplan: Une caisse roulante; 54. à Sarcey, Des pipeaux champêtres; 55. à Edouard Fournier, Le vieux soulier de Corneille ; 56. à Venet : Un orgue (d'Eglise); 57. à de Biéville, Une serinette; 58. à Monselet, Une flûte à Champagne ; 59 à Jouvin, Une clarinette. — 60. A Mlle Augustine Brohan : Une belle petite boîte, doublée de satin, pleine des défauts de ses excellentes c
rades. (*Ouvrir la boite avec précaution, et les laisser sortir.*)
Mme Arnoult Plessy : Cent cinquante trois robes plus train
les unes que les autres, et aux frais de l'administration
Comédie fran«aise, bien entendu, pour repasser en revue
son répertoire. — 62. A Mme Guyon : Bien emmailloté et enmi
dans des langes aux initiales T. F. (Théâtre français): L'e
qu'on lui a volé à la Porte Saint-Martin, qu'elle cherchait à
bigu, qu'elle a tant réclamé à la Gaîté, et qu'elle n'a pas ret
aux Français. — 63. A Mlle Favart : Une belle boîte en sapin
une bergère : des brebis qui ont chanté les chœurs d'Esther
bergers et des allumettes frisées. — 64. A M. Delaunay : L'a
maigrir, poëme en 24 chants.— 65. A M. Maubant : Un casqu
pompier. — 66. A M. Got : Une pipe avec une faveur bleue.—



A Leverrier : Une batterie de télescopes rayés. — 8. A M. : Pour tous les gémissements qu'il pousse au hasard dans scours : un tableau de Delacroix grande manière, cheval arbres jaunes, mer solférino, cavalier vert pomme. Gé-, monsieur Beulé! — 9. A M. Desprez (chimiste) : Un bois-e charbon pour voir s'il en fera une rivière de diamants. — M. le marquis de Boissy : Un projet élégant de descente sur tes de la perfide Albion. — 11. A M. Glais-Bizoin : Ses œu-omplètes : *Oui — non — à l'ordre!* — 12. A M. Jules Favre : achine — *hum* — à scander — *hum* — ses discours — *hum* r la veuve — *hum* — l'orphelin — *hum* — le mur mitoyen — — et généralement — *hnm* tout ce qui concerne — *hum* l'ar-désagréable — *hum* de cet orateur — *hum* — qui broie du chocolat; et une boite de pâte-Regnault, pour faire passer ça. — 13. A Rossini :

Le livret de l'*Africaine*
La Faridondaine.
E quand ce sera finit
Un plat de macaroni.

— 14. A M. Ingres : Un petit pain de seigle, emblème de sa couleur; un verre à éclipse, pour regarder les Delacroix; et le crâne dépoli de Raphaël. — 15. A M. Meissonnier : Une bataille de cent mille hommes dans le chaton d'une bague. — 16. A M. Courbet : Je lui vends mon petit corbillon. Qu'y met-on?... Du papier. — 17. A M. Gustave Moreau : La solution de l'énigme du Sphinx. Le



Œdipe :
uette de
poisson-
e et une
enté ses
les et les
Sulpice :
vous at-il
aine : Un
es indul-
que, une
onds; un
un vers

faux, une cheville et une rime insuffisante, le tout manquant dans ses œuvres. — 24. A M. Dumas fils : Beaucoup de pièces comme *l'Ami des femmes*, quand même. — 25. A M. Octave Feuillet : La collection du *Musée des Familles.* — 26. A. M. Veuillot : Un goupillon. — 27. A M. Thimothée Trimm : nos cœurs et des étoiles. — 28. A M. Méry : beaucoup de rimes comme ceux-ci :

Un jour un matelot couché dans son - *hamac*,
Disait à Saint-Maclou, juché dans une - *niche* :
« Grand Saint, dois-je fumer ou chiquer mon - *tabac?* »
— Fume-le, chique-le, dit le Saint je m'en - *fiche*!

— 29. A M. Léon Laya : Le livre de Job. — 30 AM. Gustave Flaubert : Un cordon de montre tressé avec les chevelures des femmes de Carthage.

Combien de biches dans le monde
N'en pourraient pas offrir autant

— 31. A M. Arsène Houssaye : Une dix-huitième édition de *Mlle Cléopatre.* — 32. A M. Gustave Aimard : Un paquet de cigarettes, un tomawack, un calumet, un révolver. = 33. A M. Legouvé : Le mérite de son papa. — 34. A M. Saint-Marc-Girardin : Une rédingote en drap vert. — 35-36. A. M. Thiers : Une livre de chocolat-Dewinck. — 37. A M. Camille Doucet : ... la *Considération* la plus distinguée. — 38. A M. Jules Simon :

Jules Simon, vole vole vole,
Je ne lirai pas l'Ecole, l'Ecole

— 39. A M. Richard Cortambergt, Géographe : La Croix de Malte-(Brun). — 40. A M. de Laprade : Cette fameuse *Cime alpestre* sur la-



M. Lafontaine : Un uniforme de sapeur — 68. A M. Verteuil : Un colis de tragédies, un colis de comédies, un colis de proverbes à diriger sur l'embranchement des lecteurs par les messageries *Laffite et Guillard.* — 69. A M. Mermet : Un cor d'ivoire pour signaler le train des voyageurs pour Roncevaux (2e serie). On craint l'encombrement. = 70. A Mlle Sax : Une trompette de ce nom. = 71. A Mlle Amina Boschetti : L'art de maigrir en se tenant sur la pointe du pied. = 72. A l'Opéra-Comique : Du safran pour sa salle atteinte de la jaunisse. — 73. A M. le directeur du Théâtre-Lyrique : Pour ses chœurs de *Faust*, une portée de petits chats. = 74. A Mlle Karoly : Un modèle de pot à tabac, et un poignard qui rentre en lui-même. = 75. A Mlle Blanche : Ces vers traduits d'Anacréon par un vieux banquier :

Enfant, tous les vieillards n'ont pas des airs moroses;
O vierge, comme moi, tu vieilliras un jour,
Malgré mes cheveux blancs je sais de douces choses,
Viens unir sur mon front tes lèvres demi-clos :
C'est avec les lys et les roses
Qu'on fait les couronnes d'amour.

— 76. A Mlle Delaporte : ces vers de Musset que je voudrais avoir fait pour elle :

Je ne suis ni dévot, ni cafard, ni jésuite,
Je n'aime que le vin, j'en bois comme un routier,
Mais si vos doigts avaient trempé dans l'eau bénite,
Je m'en irais d'un trait vider le bénitier.

— 77. A Mlle Honorine (du Palais-Royal) : Un chapeau de paille d'Italie. = 78. A M. D'Ennery : La phrase suivante, extraite de ses œuvres : Ah!... pas un mot de plus, monsieur le marquis; cette jeune fille, que vous abreuvez de paroles outrageantes, sauvait celle qui lui servait de guide... A peine mère, elle gardait le silenee... Ce n'est plus de la calomnie... N'achevez pas, colonel. = 79. A Mlle Anna : des lions. = 80. A Celle qui a la jambe si mince, la tète si charmante, la bouche si fine, l'œil si brillant, l'oreille si délicate, la poitrine si ferme, et qui unit à tant de grâces un sentiment politique national qui entraîne tous les cœurs français, à Vermout, un morceau de sucre et la chaise curule de Caligula. = 81. Ces Dames : Nous ne saurions terminer sans un petit dessin à leur adresse. Leurs toilettes nous ont assez occupés cette année pour que naus ne les rappelions pas ici, ces jolies petites hussardes de Dieppe, lancières de Trouville, chasseresses de la garde, dragonnes de tous lieux, etc., etc. A jeur tête, Mme Lecoutellier-Plessy, qui, dans *Maître Guérin*, cette année, a sans contredit mérité la pomme.

J. TÉLIO.

bleaux de nos expositions. Pourquoi, hélas! les peintres ne trouvent-ils pas le secret de nous réconcilier, comme l'a fait M. de Saint-Félix, avec cette belle antiquité romaine en même temps si humaine, si passionnée et si poétique?

V

LES THÉATRES

Un peu de théâtre maintenant.

Quel calorifère que ce Paris, que de combustible il absorbe, que de pensées, de prose, d'idées il engloutit! Vous rappelez-vous l'*Ami des Femmes*, d'Alexandre Dumas fils? — Sans doute vous vous rappelez le titre, mais il faut faire un effort et fouiller dans ses souvenirs pour se remettre en mémoire la pièce elle-même; et cependant elle est de la fin de l'hiver dernier cette pièce. Elle a fait courir tout Paris et le méritait.

Je ne crois pas que beaucoup de gens aient été plus passionnés que je ne le fus pour la *Dame aux Camélias*, le chef-d'œuvre de Dumas fils. J'ai suivi avec religion tout ce qu'a fait jouer le maître, — c'en est un, — et voici mon impression franche sur l'*Ami des Femmes*.

Plus d'esprit, de finesse et de brillant que jamais, une exécution plus sûre d'elle-même et poussée jusqu'à la perfection. Des mots par milliers, une pluie, c'est le mot, d'observations fines, délicates. imprévues. En un mot, une vraie parure complète et savamment établie de pierres adorables et finement montées; — à cette parure il n'y manque qu'une chose : le dessin. Je ne retrouve plus dans la dernière pièce de Dumas fils l'idée première, l'intention franche, le désir puissant de reproduire une impression qu'il a éprouvée en face de la nature.

Dans la *Dame aux Camélias*, il avait voulu peindre des mœurs; dans l'*Ami des Femmes*, il n'a voulu faire qu'une pièce. La nuance saute aux yeux et le public, à son insu, car il se rend peu compte de ses impressions, a fait la différence.

J'ai relu, hier au soir, l'*Ami des Femmes*, dans le double but de passer une bonne soirée et de me faire une opinion nette. Il faut relire au coin du feu, bien tranquillement, ces œuvres-là pour se rendre un compte exact de ce qu'elles renferment de talent, d'esprit et de finesse, et pour juger aussi de ce qu'il leur manque. Il est difficile, après une représentation, de juger sainement une pièce de théâtre; — au moins cela est-il vrai pour nous autres qui ne sommes point du métier et qui nous laissons impressionner souvent faussement par les détails extérieurs de la mise en scène, du jeu des acteurs et par l'opinion des autres.

En somme, je crois qu'il est impossible à un auteur qui n'est point ému d'exécuter cinq actes avec plus de talent, d'expérience, de grâce et d'esprit. Mais je songe malgré moi à ces frissons qui me passaient dans le dos devant cette Marguerite Gauthier; je songe à ce souffle de jeunesse et d'ardente observation, à cette vie, à ce je ne sais quoi d'humain et de puissant qui vivifiait cette pièce étrange, — et franchement, tout en admirant le présent, je regrette un peu le passé.

Peut-être aussi suis-je pour quelque chose dans cette différence d'impressions. — Je me fais chauve — un tant soit peu — et j'ai moins d'enthousiasme; mais je crois bien que ce qui m'arrive là arrive aussi à M. Dumas fils, et très probablement il a perdu une mèche ou deux depuis dix ou douze ans.

—

C'est précisément le contraire que je constate chez M. Augier. A mesure qu'il *grandit*, — car je n'oserai jamais dire que cet homme-là vieillit, — sa chevelure s'épaissit et de blonde et bouclée qu'elle était primitivement, devient brune et vigoureuse. M. Augier est entré à l'Académie comme dans un bain de Jouvence, — phénomème peut-être unique, — il voit mieux, de plus haut, de plus loin. Sa forme s'épure. Je ne dirai pas qu'il devient plus habile dans le sens pratique du métier; — ses maladresses scéniques sont au contraire plus visibles. — Je dis que sa forme s'épure, en ce sens qu'elle sait s'effacer devant l'idée de la pièce, et il y a toujours une idée dans ses pièces. Il se rapproche de plus en plus de la grande comédie de mœurs, il cherche et trouve des types qu'il rend avec un art et une science que personne, mais personne, ne possède au même degré que lui. Ses œuvres ressemblent à ces dessins de maître où l'on découvre avec étonnement six doigts au pied droit et quatre au pied gauche, mais ces défauts passent inaperçus tant est puissante l'impression de l'ensemble. — Tous les critiques de Paris ont constaté, avec la joie qu'entraîne une constatation facile à faire, que *Maître Guérin* était une pièce horriblement mal bâtie. — C'est reprocher à Esope d'être bossu et à Mirabeau d'avoir la peau rugueuse. — Que me fait à moi que cette pièce soit plus ou moins bien faite? Ce qui me reste dans l'esprit, c'est ce personnage de Maître Guérin, si réel qu'on croit l'avoir vu déjà, si typique et humain qu'il vous revient en rêve comme le Tartuffe ou l'Avare.

Trouvez-moi d'autres pièces modernes où il y ait, comme dans *Maître Guérin*, une véritable statue monumentale, coulée en bronze, campée sur le granit, et nous discuterons la plus ou moins grande perfection des détails pour donner la palme à qui de droit.

En attendant, M. Augier, que je salue bien bas, peut se carrer dans son fauteuil et regarder le buste de Molière; je serais bien trompé si le vieux Poquelin ne lui souriait pas.

—

Quant à M. Sardou, s'il y a un homme étourdissant, c'est bien lui. Il a dans toutes ses paroles de la poudre d'or et de diamant qu'il lance à pleines mains au visage de ses adorateurs et l'on crie encore, et ses poches que l'on croyait épuisées se remplissent comme par enchantement.

Quelques gens qui ne sont contents de rien ont dit à l'auteur des *Pattes de mouche* : Mais monsieur Sardou, pourquoi jetez-vous vos trésors en poudre aussi fine et ne gardez-vous pas, par-ci par-là, quelques diamants de grosseur que l'on pourrait monter? M. Sardou l'a déjà tenté et avec son ressort, son ardeur et son talent il est probable qu'il y arrivera.

Une des tentatives qui m'ont le plus séduit a été celle de *Don Quichotte*. L'idée était neuve, hardie et *artistique*, — soit dit dans le sens délicat, élevé du mot. En ce temps de porte cigares sculptés, le mot artistique a plusieurs sens. — Je n'ai pas vu *Don Quichotte*, j'étais malheureusement à la campagne lors de son apparition, je n'en puis donc parler que par ouï-dire, mais je trouvais extrêmement heureuse l'idée de faire une pièce à la fois pour les yeux, pour les oreilles et pour l'esprit; d'appeler à son secours toutes les ressources du théâtre pour faire bien comprendre au public une œuvre populaire.

Une féerie faite par un homme d'esprit, qui saurait utiliser avec art et talent les moyens immenses que lui fourniraient la musique, la danse, le prestige des décors et de la mise en scène, au profit d'une idée fine et d'une action bien conçue, pourrait arriver, ce me semble, à un effet prodigieux.

Je crois bien que cette idée a dû trotter dans la tête de M. Sardou et je pense, en effet, que personne mieux que lui ne serait capable d'exécuter un pareil tour de force.

Voici les *Curieuses* que j'oubliais; un petit bijou de finesse et d'étude vraie. Si maintenant on se rappelle le *Brésilien*, cette bouffonnerie d'homme d'esprit et de bonne humeur, qui a un peu trop dîné, mais n'est pas gris, on conviendra que M. Meilhac a quelque chose en lui de bien original et de bien franc. Je ne serais pas étonné, cependant, que l'émotion ne lui fût pas facile. — Il y a dans ses pièces une toute petite nuance de recherche. Mais, en vérité, si nous n'étions pas au coin du feu et en petit comité, je n'en parlerais pas, c'est presque une méchanceté gratuite.

Voilà deux ou trois fois que le nom de M. About me vient au bout de la langue à propos du *Progrès* et j'hésite encore à dire tout le bien que je pense de ce gros livre-là. Trouver un philosophe pratique, un homme de bon sens, un penseur humanitaire et par-dessus le marché un homme de cœur, dans la peau d'un homme d'esprit, c'est un fait si étrange et en même temps si agréable que....

Eh bien, non, — il vaut mieux ne pas parler des gens qu'on aime bien. D'ailleurs, M About est un peu de cette maison-ci et je ne connais rien de plus niais que de louer ses voisins de table, seraient-ils princes comme en ce cas-ci.

—

Si maintenant vous voulez vous faire une idée nette de ce qu'est le mauvais goût sans pudeur, le clinquant, le faux, le chrysocal artistique, dont un public nombreux raffole, allez voir *Lara* à l'Opéra-Comique et *Roland* à l'Opéra. — Seigneur! Seigneur! de quelle boutique à vingt-cinq sous est sortie cette bretelle à musique, cette platitude bruyante, triste conséquence de la folie qu'on a de faire de la musique pour les sourds, triste conséquence de cette application de l'art à l'industrie, dont le seul résultat a été jusqu'à présent la prostitution des belles choses, qui a amené comme conséquence finale la Vénus de Milo en zinc et le buste de Théophile Gautier en pot à tabac.

Il est probable, qu'avec le temps, les maçons économiseront pour aller aux Italiens et que les tailleurs liront en omnibus, en se rendant chez leurs clients, les lettres de Mme de Sévigné annotées par M. Patin; c'est mon plus cher désir et il n'est pas de jour où cette perspective ne m'arrache une larme; mais vraiment, avant de s'obstiner à faire manger du faisan truffé à M. Tout-le-Monde, est-ce qu'il ne serait pas plus logique de lui assurer le pain quotidien, ce bon pain du bon sens! et, par exemple, de lui apprendre à lire?

Vous ne remplacerez jamais le pain de quatre livres par la brioche et Dieu sait quelle brioche!

A ce propos, M. le surintendant des Beaux-Arts a parlé bien haut du prix de 100,000 francs, et se servant de cet appât séduisant, se complaît à enlever à la cordonnerie et à l'épicerie des milliers d'intelligences que le bon Dieu avait faites pour elles M. le surintendant sait pourtant bien, — soit dit sérieusement. — que ce sont là des milliers de bouches affamées qu'il lègue à son successeur.

Quoi! M. le surintendant ne trouve pas qu'il y ait assez d'artistes comme ça? Sac à papier! il me paraît pourtant bien embarrassé de ceux qu'il a déjà.

Répandre le sentiment de l'art dans les classes pauvres, — c'est très gentil, — mais faudrait-il avoir au moins un art à répandre.

Lequel? où est-il cet art français du dix-neuvième siècle, à la publicité duquel tant de gens intéressés, sans doute, se dévouent bruyamment? Est-ce dans la vaisselle du Musée Campana, dans les voilettes de nos merveilleuses, dans l'architecture de nos maisons et de nos théâtres qu'il faut le chercher? — L'art à notre époque : c'est la boutique de Babin.

Vous me direz peut-être que c'est pour le faire naître, cet art français du dix-neuvième siècle, que vous conviez à la lutte tous les petits portiers du royaume? Singulier moyen pour rendre une femme féconde que de lui imposer quatre ou cinq mille époux impuissants!

Il y aurait un joli petit livre à faire là-dessus, encore ce livre paraîtrait-il paradoxal et vous ferait-il beaucoup d'ennemis. Donc, n'en parlons plus. Répandez les lumières, ô vous qui êtes bien éclairés! répandez dans les campagnes et jusqu'aux fins fonds de la Bretagne le goût intelligent des chancelier artistiques,— style Pompeï,— des tabatières, — style renaissance, et des vases de nuit égyptiens en gutta-percha jouant la porcelaine. Inondez la France de produits sortant des fabriques artistiques les plus recommandées et vous aurez dans vingt ans une population singulièrement remarquable.

Songez un peu : — il y a deux ou trois ans seulement qu'on s'occupe sérieusement de les répandre et voyez déjà les résultats : la gravure en taille douce est absolument morte, on applaudit *Lara* à l'Opéra-Comique et *Roland* à l'Opéra; l'on peut se laver les mains dans la fontaine Saint-Michel, et la littérature est complétement apprivoisée.

C'est elle qui s'est répandue vite, la littérature!

Je me résume en deux mots : avant de faire naître le goût des chemises brodées avec entre-deux en dentelle, il faut vêtir les gens. Le sentiment de l'art est le hors-d'œuvre des personnes qui n'ont plus faim. Donnez une chandelle à ceux qui ne voient pas clair avant d'installer des lustres en pleine campagne, — apprenez à lire et à écrire. Enseignez-leur le bon et le vrai pour qu'ils puissent comprendre plus tard ce qui est beau et surtout, — mais ceci est fort important, — avant d'enseigner le beau, tâchez de vous entendre et dites-nous ce que c'est.

—

A propos de cette expansion des lumières, un mot de la liberté des théâtres attendue avec tant d'impatience. Elle ne me semble pas avoir amené la révolution étourdissante que l'on attendait. La fondation d'un théâtre nouveau nécessite, en effet, une mise de fonds considérable, et l'entreprise est chanceuse. Et puis, paraît-il, on aurait mis pas mal de morceaux de bois dans les roues du char ou trône la jeune liberté. Je ne crois pas qu'on ait traité cette question de la liberté des théâtres avec plus de netteté et de bon sens que l'a fait M. *Sarcey* dans l'*Opinion nationale*. Et je veux penser avec lui que, d'ici à peu de temps, l'art dramatique va se répandre aussi comme tout ce qui l'entoure.

Cependant, je trouve que s'il est bon de mettre à la portée de toutes les bourses et de tous les esprit les plaisirs du théâtre, il ne serait pas mal non plus de songer aux gourmets, aux fins connaisseurs, à ceux qui ont appris à jouir délicatement et à déguster avec tact.

Je ne vois pas le besoin de mettre au pain et à l'eau ces rares aristocrates de l'esprit. N'y aurait-il donc pas moyen de faire le bonheur du peuple et en même temps d'être agréable à cette petite minorité de gens de goût qu'on traite un peu trop en parias. Pourquoi ne pas leur réserver un théâtre, à ces pauvres diables, en dehors de toute concurrence, tellement différent et faisant si peu de bruit qu'il passerait comme inaperçu? Un petit temple de l'art dramatique où l'on ne jouerait que des chefs-d'œuvre et où les fauteuils d'orchestre vaudraient deux louis. Un théâtre unique, un sanctuaire, un salon appartenant, comme les théâtres d'Italie, à un certain nombre de grands seigneurs hommes de goût — on en pourrait trouver encore suffisamment, en cherchant un peu — Je vais passer pour un réactionnaire fieffé, mais peu importe.

VI

UN MOT A CES DAMES

Je ne veux pas terminer l'année sans vous adresser, chères lectrices, une prière à deux genoux. Voici ma prière :

Pour l'amour du bon Dieu, allez voir *Maître Guérin* et considérez avec attention les toilettes de Mme Plessy. On a déja levé ce lièvre dans la *Vie parisienne*, mais l'heure est solennelle, le danger est grand, n'hésitons pas à remettre Mme Plessy sur le tapis; point de faiblesse.

Les sauvages accoutrements de la grande actrice font rêver le philosophe; ils tendent à faire pénétrer dans vos modes, Mesdames, le culte du bizarre, de l'étrange, de l'impossible, qui n'y a déjà que trop de succès. Avec des détails adorables, des coiffures souvent charmantes, des jupes délicieuses vous arrivez cependant à composer des ensembles, qui permettez-moi de vous le dire, touchent à la folie et frisent la mascarade. Oui, les femmes élégantes et jolies peuvent se permettre des excentricités de mise, des étrangetés de coupes et de couleurs, mais à une condition : c'est que toutes les parties de leurs costumes soient réunies dans un ensemble harmonieux et bien entendu. Prenez au hasard les ajustements les plus exaltés du règne de Louis XVI, et vous verrez qu'ils ont tous été tracés par un crayon d'artistes; ils ont été *composés* dans des données folles, je vous l'accorde, mais enfin ils ont été composés. Et cela n'est pas seulement vrai pour les modes, cela est vrai pour les monuments et les carosses, la littérature et les ameublements. Il y a dans toute cette époque, pourtant singulièrement fantaisiste, une harmonie, un ensemble, un lien. Ce n'est point un amas farouche d'ornements hurlant d'être côte à côte, une exhibition parfois grotesque de rêves insensés.

Je mets au défi une intelligence saine d'examiner avec attention vos seules boucles d'oreilles sans se sentir atteinte de malaise. Vous vous pendez aux oreilles, mesdames, des cors de chasse, des étriers, des mortiers, des canons avec leurs affûts... que sais-je! des cornes immenses, des roues de voitures avec leur essieu, des vases, des meubles, des lustres... j'ai vu jusqu'à des tambours de basque; demain on se suspendra une paire de bottes à une oreille et un petit colonel de carabinier à cheval, à l'autre. C'est fou, fou, fou. Hier, le cuir garni de clous d acier était à la mode et l'on s'étalait cette quincaillerie depuis les pieds jusqu'à la tête. — J'attends, en vérité, qu'on s'attache dans le dos des morceaux de fer-blanc, qu'on s'entoure de sonnettes, qu'on se coiffe de cimbales dissimulées dans une touffe de légumes... Vous le voyez, nous entrons à toute voile dans le royaume de la démence.

N'y aurait-il pas un homme de goût, un artiste intelligent qui pourrait mettre son crayon au service d'une aussi jolie cause? — En vérité, sauvons la mode!

Faut-il que la *Vie parisienne* se fasse journal de modes, émette des idées, dessine des toilettes? Que faire pour qu'un peu d'harmonie s'introduise dans ce chaos?

Oui, en vérité, j'aperçois dans l'avenir les femmes les plus respectables se perçant les narines pour y accrocher l'image du souverain et se peignant, sur le visage, des croix d'honneur et des soleils couchants. J'aperçois les femmes les plus respectables se promenant sur le boulevard en culotte de peau collantes, avec des prières brodées en rouge sur les coutures; car les pratiques religieuses me paraissent augmenter à mesure qu'augmente la folie de l'impossible.

Les femmes, je vous le dis, porteront des bottes à chaudron, des éperons de matamor, des maillots couleur de chair et des bonnets à poil à musique. De leurs oreilles pendront des chenêts de cheminée ou des tam-tam chinois, ou une paires de pelles et pincettes et tout le monde dira : quelle élégance! à la bonne heure! et les cafés seront de plus en plus pleins de commis voyageurs étrangers venus tout exprès pour contempler ces choses, et ces braves gens se retiendront des deux mains aux tables de marbre pour ne point s'élancer sur les élégantes promeneuses.

En ce temps-là, qui n'est pas loin, Mme Plessy figurera dans les pièces d'Emile Augier, habillée en zouave de la garde, avec une fausse barbe rousse et bouclée. Ses gros bras nus seront tatoués de signes

guerriers, et le succès de Mme Plessy sera tellement sincère et national que M. Emile Augier sera trop heureux d'en passer par là.

Voilà, chère lectrice, soit dit sans vous blesser, ce que le bon goût de notre siècle me fait pressentir. On dit que ces modes folles viennent de haut lieu — rien n'est plus faux. Les femmes de haut lieu ne sont pas de haut lieu pour rien, et nous pouvons dire avec connaissance de cause qu'elles font mieux que personne la différence entre une toilette gracieusement excentrique et une autre toilette follement horrible. Et quand même, les princesses et les duchesses accepteraient-elles dans un moment d'aveuglement coupable toutes ces naïves horreurs, elles savent les porter, elles savent y ajouter un rien, en retrancher un ruban par-ci, une broderie par-là, qui en change la nature et fait qu'on devine la grande dame sous l'accoutrement sauvage.

On a ri et l'on rit bien encore un peu des trente-cinq perruques de Mme Tallien, à vingt-cinq louis la pièce; eh bien, madame, il est hors de doute que vous touchez à cette extravagance. Je m'explique :

Beaucoup de femmes aujourd'hui se font teindre les cheveux en rouge; demain, cette mode qui est une exception deviendra générale.

Or, pour teindre les cheveux en rouge, voici ce que l'on fait : on imbibe la chevelure avec une certaine eau — de l'eau d'or, je crois — et l'on passe ensuite à une petite distance un fer chaud, puis on imbibe encore, l'on repasse le fer chaud et ainsi de suite pendant une demi-journée. Il est certain qu'après ce travail on a les cheveux rouges, mais au bout de quelques mois ce rouge ressemble à une vieille culotte de fantassin. Les cheveux, s'ils ne tombent pas, s'étiolent, se brisent. Ils ont été brûlés, rongés, et la tête de la fausse rousse a l'air d'une tête de nègre tombée dans de l'eau de javelle.

Il ne restera qu'une ressource, on le comprend bien, aux malheureuses femmes qui auront eu une faiblesse pour le rouge; et cette ressource sera de se faire couper les cheveux et de porter perruque. Cette perruque nécessaire se cachera sous une apparence d'élégance fantaisiste et l'on changera de perruque à tous les changement de lune et l'on arrivera, par une pente insensible, à la perruque verte, ornée de fleurs des champs et de crapauds en diamants. Cela sera délicieux. Depuis deux ou trois hivers, je suis pris de fou-rire à l'énumération des travestissements exhibés dans le meilleur monde. Pâle écho sans esprit et sans gaieté des désopilantes fantaisies de Gavarni.

Autrefois, on se déguisait en tuyau de poêle qui fume avec une botte de persil dans le nez, et l'on était drôle. Aujourd'hui, on se costume en *Vent de la montagne*, en *Espoir déçu*, en *Matinée d'automne par un temps de neige avec un petit vent frais*. On se déguise en tout cela, et l'on se trouve charmant. J'entendais dire hier qu'un de nos plus élégants gentilshommes avait déjà conçu le costume qu'il prendrait au prochain bal. Il voudrait, m'assurait-on, se travestir en machine Lenoir à double percussion, et sa femme, plus simple dans ses goûts, se déguiserait en *Vénus de Milo ayant retrouvé son bras*. Voilà bien des cancans.

O femme sauvage, princesse des Caraïbes qui porte des bracelets de dents de rhinocéros, qui mange à ton déjeuner une demi-livre de belle viande fraîche, qui te chausses en peau de serpent à sonnette, et te fais peindre dans le dos des paysages couleur de feu, que tu serais heureuse à la vue de nos modes, et quel succès tu aurais!

—

Je ne sais si on me pardonnera de parler un peu, en finissant, de cette chère petite *Vie Parisienne*, qui mérite bien sa place dans cette dernière causerie de l'année, et qui est bien d'ailleurs le plus étrange de tous les journaux.

Je me souviens que j'écrivais à Marcelin il y a quelques mois : Jamais on n'a osé plus singulière entreprise, faire un journal sans journalistes, un journal où l'on ose tout dire à la seule condition d'être bien élevé, et cela sans parti pris, sans esprit de coterie, avec la liberté, l'aisance et l'imprévu de gens du monde, étrangers au métier de critique. Faire un journal qui soit en quelque sorte un salon de gens pas bêtes où chacun apporte sa nouvelle et dit son impression sans songer à ceux qui l'écoutent, et sans se douter qu'il sera imprimé; où l'on est tour à tour comique jusqu'à la bouffonnerie, et touchant jusqu'aux larmes; où l'on se moque des autres volontiers et de soi-même, si besoin est; où à côté d'études morales, vraiment profondes, on trouve une causerie de chiffons, une fantaisie folle ou un jugement si particulier et pourtant si juste, si osé et en même temps si vrai que l'on se dit : Mais où sommes-nous, qui a écrit cela, est-ce sérieux, est-ce bouffon? Quels sont tous ces noms qui se cachent sous toutes les lettres de l'alphabet? A tout cela, mon cher Marcelin, vous répondez comme toujours, avec votre petit sourire : cherchez. Je le veux bien; mais quel peut être le public qui correspond à votre journal? Quels peuvent être les lecteurs dont l'esprit peut saisir et goûter à la fois cette fantaisie charmante, cette bouffonnerie, cette franche gaieté et en même temps ces critiques qui ne ressemblent à aucunes critiques et ces études de mœurs en acier trempé?

C'est une chose fort singulière à constater : c'est un public de femmes — pas les premières venues, il est vrai — qui a fait à la *Vie Parisienne* le succès auquel je ne croyais pas. Ce sont les femmes qui, les premières, ont vu que ce n'était pas là un journal ou une revue, mais une conversation, une causerie hebdomadaire, fine, railleuse ou touchante, sérieuse ou comique, traitant de tout, touchant à tout, disant avec franchise et abandon l'impression du moment, ne cherchant point à écrire des articles et à faire de la prose, mais tenant à conserver cette vie, ce charme, ce laissez-aller qu'on a le soir, au coin du feu, quand le thé fume dans la tasse et qu'on a envie de bavarder.

Pour beaucoup de gens, la *Vie Parisienne* est quelque chose d'incompréhensible, et je ne connais pas d'ouvrage sur lequel j'aie entendu émettre les opinions les plus opposées.

— Lisez-vous ce petit journal? m'a-t-on dit souvent.

— Oui, quelquefois.

— Qu'est-ce que vous en pensez?

— C'est gentil, mais d'une légèreté déplorable. Jamais rien de sérieux.

— Comment! ajoutait une dame, mais c'est adorable, nous y avons pleuré l'autre soir en lisant je ne sais plus quoi.

— J'avoue, disait une troisième personne, que je n'y ai jamais rien découvert de bien sentimental, mais pour être leger, à coup sûr ce petit journal-là ne l'est pas. Je n'en connais pas qui mette plus volontiers les pieds dans le plat. Il est parfois d'une violence extrême.

Tirez-vous de là. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces trois opinions étaient parfaitement justes. Le journal de l'ami Marcelin est indéfinissable : violent ou indulgent, indifférent ou passionné, moqueur ou ému, il ose toujours dire naïvement ce qu'il éprouve, et quand il n'éprouve rien, il ose encore se taire. Trouvez-en beaucoup de pareils. Mais je m'aperçois que mon feu s'est éteint et que ma lampe baisse. Dieu me pardonne, il est deux heures du matin.

Excusez mon long bavardage, chers lecteurs, et bonsoir.

Z.



RIMES et RAISONS



Madame et Mademoiselle de Modenville

I

Quinze printemps, — un chapeau-cloche,
L'air timide de R'golboche,
Un paletot, un pantalon
Et des bottes à haut talon ;
L'en-tout-cas planté dans la poche,
Une courroie en ceinturon !
Est-ce une fille ? Est-ce un garçon ?

II

Quelques étés — plumes, aigrettes
Perçant le ciel ; des aiguillettes
Sur un habit brodé d'acier ;
Des favoris à l'officier,
Des brandebourgs, des épaulettes,
Un charmant petit air troupier :
Est-ce une femme ? Est-ce un lancier ?

—



A l'Amour (Ballet de *Néméa.*)

Amour, pourquoi ces diamants
Dont le large collier te pare?
Serait-ce pour montrer à deux pauvres amants
La rivière qui les sépare ?

—

Un Fauteuil vacant

Prendront-ils Doucet ou Janin,
La camomille ou le jasmin ?
Prendront-ils Jules ou Camille ?
On prétend que le médecin
— Le fait paraît même certain,
Leur a prescrit la camomille.





Acrostiche

Combien de temps m'aimera-t-on ?
Oh ! le vilain souci morose !
Regarde, mignonne la rose
Au vent livrant un frais bouton.
Comme elle se donne pâmée,
Oublieuse du lendemain,
Ravie, en pleurs, aimant, aimée !
Amour c'est hui, non pas demain.

—



Sur le Boulevart

— Qu'a donc, disait Chose à Machin,
Ce laideron qui passe
Et repasse?
— Du chien.
— C'est donc pour cela qu'elle chasse
Si bien !

—



Bouquet à Célimène

Le ciel vous a traité, madame,
En véritable enfant gâté ;
Pas un pli dans la blanche trame
De votre éternelle beauté ;
A votre front pas une ride,
Point de piqûre à votre nez,
Ni de cor à vos petits pieds ;
Pas un pleur dans votre œil limpide.
Vous jouez de bonheur vraiment,
Sous votre beau sein que Giorgione
Eut rêvé pour une madone,
Pas le plus léger battement !

—



La Lionne

A MADAME LA COMTESSE DE ***

Cet été vous donniez le ton
Aux merveilleuses de la plage
Et l'on dit même qu'un triton
— Le croirait-on ! —
En vedette près du rivage,
Sur un album de coquillage,
En triton très fort en dessin,
Croquait vos costumes de bain,
Qu'il expédiait au plus vite
A sa souveraine Amphitrite...
Cet hiver,—heureux coup du sort —
A la cour autant qu'à la ville,
Partout vous brillez entre mille ;
Vous êtes la LIONNE, et Worth,
D'une estampille fashionnable,
Signe votre habit d'incroyable.
Vous êtes la reine du sport,
Vous jargonnez comme un turfiste,
Jouez, fumez comme un clubiste,
Et comme un jockey vous montez,
Vous tirez le sabre et l'épée,
Et chez Caron vous abattez
A chaque coup une poupée ;
Vous chassez comme un garde-chasse,



Vous boxez sans doute et qui sait !
Vous jouez peut-être au criket.
Vienne la gelée et la glace,
En véritable hollandais,
Vous patinez,
Et, d'honneur ! je manque de place
Pour enregistrer vos hauts faits
Et vos mille prouesses — mais
Un souci pourtant m'inquiète ;
Si vous tirez le pistolet,
La carabine et le fleuret
Et la latte et le carrelet,
Le canard et la grosse bête,
— Que tirera votre mari ?
Si vous portez guêtres et bottes,
Favoris, faux-cols et culottes,
— Que portera ce beau chéri ?...

LOUIS V.



LE JOUR DES ÉTRENNES

—

La vie est un chapelet dont les années sont les grains. Après chaque Pater on éprouve le besoin de faire *ouf* et de respirer un instant. Ce *ouf*, c'est le jour de l'an, la fête universelle; c'est un moment de halte au bord de la route, c'est le coup de vin frais qu'on *boit à chaque auberge quand le sac est lourd et la route poudreuse*. Que l'aube vienne de naître, que le soleil de midi darde d'aplomb ses rayons ou que l'horizon s'empourpre et que le soir s'avance, qu'on soit enfant, homme ou vieillard, on s'arrête volontiers et le vin semble bon.

On ferait des volumes en réunissant tous les anathèmes qu'on a lancés à la tête de ce pauvre jour, et chaque année je vois se renouveler les mêmes tirades contre les tambours de la garde nationale, les concierges, les cousins qui vous embrassent, les enfants qui vous récitent des fables et vous jouent de la trompette aux oreilles; contre ce pauvre père de famille qu'on rencontre dans la rue, chargé comme un baudet, traînant sa femme parée d'un manchon neuf et ses enfants écarlates, tandis que le froid rougit son nez, fait pleurer ses yeux et que, arrêté sur le trottoir, il fait *psst* aux cochers de fiacre qui filent sans s'arrêter.

On a ri de la foule endimanchée, piétinant sur les boulevards et s'arrêtant devant les boutiques en planches où s'étalent les mirlitons. On a ri des dîners de famille, des visites au grand-papa, des compliments sans fin, des poignées de mains banales, de ces registres épais ou une foule de gens pressés viennent griffonner leur nom et faire un gros pâté au-dessous pour attirer l'attention. On a ri des réceptions officielles où 6,000 paires d'épaulettes toutes neuves défilent avec méthode devant quelqu'un qui doit avoir envie de bâiller. On a ri de l'homme en cravate blanche qui a loué huit jours avant la calèche de son mariage et, escorté de madame, abat, ce jour-là ses vingt visites, comme M. Ricord, etc., etc.

De quoi n'a-t-on pas ri?

Eh bien! tout en rendant hommage à notre gaîté intarissable, je trouve qu'on a tort de se moquer. Bienheureux ceux qui ont des étrennes à donner; plus heureux encore ceux qui en ont à recevoir. J'aime les marchands d'oranges, les boulevards encombrés, Paris grouillant, se heurtant, piétinant, jouant du mirliton et mangeant des pralines; j'aime ces milliers de faces rouges, fraîchement rasées, encadrées dans des faux-cols trop raides, épanouies pour la fête, bêtes à faire plaisir, mais heureuses et coloriées. J'aime à voir les tambours de la garde nationale festonant par les rues, tandis que leur instrument accroche les boutiques et fait *boum* en bousculant un monsieur. J'aime le jeune homme économe qui, le collet relevé, caressant d'une main dégantée le papier satiné de sa livre de marrons, sautille sur ses pointes de pavés en pavés, et coquettement, sans taches, sans souillures, le sourire aux lèvres, arrive à la porte de son supérieur et tire la sonnette en remettant ses gants. J'aime les boutiques pleines, parées comme une église au jour de Pâques; j'aime le bruit, la foule, le murmure de tout ce monde, et dans l'équipage bleu de ciel de la ville de Paris, monsieur le maire qui fait la roue à côté de son adjoint. Cent cinquante francs de broderies seulement sur cet habit splendide, qu'il a fallu, hier soir, découdre aux entournures. C'est un beau jour!

Place, place! voici la voiture officielle de Son Excellence qui se rend au palais. Voyez-vous les bas blancs des laquais, la perruque du cocher, les chevaux qui piaffent, les roues qui lancent des éclairs, et dans l'intérieur, derrière la glace polie, la tête de Son Excellence frisée avec soin. Puis, des petits messieurs coiffés d'un tricorne qui ne tient pas, cachant sous leur paletot, dont le collet est relevé, leur habit brodé d'or ou d'argent et leur épée qui passe par-dessous, fument de trop gros cigares, malgré le froid aux pieds, et cherchent en riant, dans la foule des voitures, leur petit coupé bleu dont le cocher est chez le marchand de vin.

Le marchand de vin! sa boutique est pleine: on boit! on boit! on rit, l'on chante, et le charbonnier du coin qui s'est débarbouillé, exhibe un visage nouveau qu'on ne lui connaissait pas. Cependant un gros banquier se démène dans la foule qui envahit la boutique du confiseur à la mode, une liste à la main, il joue des coudes comme à la Bourse, un jour de hausse. A son gant blanc qui s'agite en l'air au-dessus des chapeaux, la demoiselle de comptoir, trop serrée dans son corset, coifffée, lustrée, polie et les mains rouges, a reconnu monsieur le baron. Que veut monsieur le baron? Ces corbeilles japonaises, ces paniers chinois, ces pralines duchesse, ces chocolats à la crème, ces.... Portez dans la voiture de monsieur le baron! A grand'peine on se faufile vers la caisse, et par centaines les pièces d'or pleuvent et résonnent au milieu du bruit. Monsieur le baron remonte en voiture et va chez Siraudin pour acheter des fondants.

Durant ce temps, sa maîtresse avale une douzaine d'huîtres en tête à tête avec un petit jeune homme. Un tas d'écrins en velours de toutes couleurs est étalé sur la table du salon. Dans un grand plat d'argent pleuvent les cartes de visite et des sacs de bonbons se dressent en montagnes dans tous les coins de l'appartement.

Chez madame la présidente, la sonnette teinte depuis deux heures jusqu'à minuit. Avant que la nuit vienne, cent cinquante personnes y seront venues dire un mot, saluer, sourire et déposer sur la console un sac signé *Siraudin*, empli chez l'épicier. Partout ce ne sont que paquets qu'on porte, meubles qu'on déballe, diamants, parures, gros sous. — Paris s'est fait prodigue et perce ses poches en souriant. On sourit à ceux qu'on aime, on sourit à ceux qu'on n'aime pas, on embrasse sa femme de ce bon baiser, d'autrefois on souhaite une sœur à son enfant et l'on se promet d'y repenser. Le travail cesse, la vie s'arrête. — Voyez les choses en beau et faites-vous joyeux. Sur cent poignées de mains que vous donnerez demain, il y en aura bien deux qui seront douces à donner. — N'y aura-t il que cela, c'est la peine de mettre une cravate blanche et d'enfiler ses bottes vernies.

Je ne m'en cache pas: j'adore ces jours de fête, je suis comme les Italiens qui ne comprennent pas le bon Dieu sans pétards et sans feux d'artifice. J'aime les trompettes, les mirlitons et je ne vois pas arriver sans une sorte d'émotion ces jours exceptionnels où l'on se rappelle les amis oubliés ou perdus, et où l'on frappe à la porte de ceux qui restent avec un bon souhait sur les lèvres, où l'on fait transporter aux quatre coins de Paris, des chevaux mécaniques et des poupées à ressort à l'adresse de ses petits amis, où le bébé en chemise vient vous réveiller en grimpant sur le lit, et vous lance dans l'oreille de sa petite voix guillerette: Petit père, je te souhaite une bonne année; et à toi aussi, mon cher petit homme, je souhaite une bonne année, des tartes interminables, des macarons divins, des gâteaux ruisselants de crème et un bon estomac pour digérer tout cela.

Et maintenant, chère lectrice, qui, demain, trouverez ce journal caché sur votre table au milieu des bonbons, ayez un bon mouvement, pardonnez-moi mes fautes de l'année et permettez, tandis qu'il n'y a personne, que je baise les doigts roses de votre charmante main.

Y

OBSERVATIONS

—

Il est bon que l'esprit d'économie ne commence pas trop tôt, pour n'avoir pas le temps de nous rendre avare.

—

Nous nous contentons de nos raisons; mais les autres, de notre exemple.

—

L'ingratitude est fille de la présomption.

—

Si l'on se lasse plus vite de la beauté que de l'esprit, c'est qu'on voit bientôt ou finit celle-là, et qu'on ne sait jamais où s'arrêtera l'autre.

—

Il faut savourer l'amour comme les vins fins, à petites gorgées et dans des coupes choisies.

—

Le plus lourd des fardeaux c'est la conscience de son infériorité.

—

Un peu de justice tient lieu de beaucoud de bonté.

—

Quand, d'un commun accord, un homme est reconnu pour sot, on lui octroie la bonté par compensation; et il est bien sûr de ne pas rencontrer d'envieux.

—

Consentez à faire d'un homme un dieu, et il consentira volontiers à être un bon dieu.

—

Si pure et si sage que soit la jeune fille on l'épouse, soyez convaincu qu'elle s'est fait de l'amour un idéal, rival éternel de l'amant ou du mari, et qu'elle cherchera sans cesse.

—

Le nom d'ami appartient à quiconque a foi dans quelqu'une de nos reliques.

ALFRED B.

SOUVENIRS DE COURLANDE

CHASSE AU COQ DE BRUYÈRE.

—

Vous autres Parisiens vous ne connaissez guère le tétras, ou coq de bruyère, que pour l'avoir aperçu à l'étalage des marchands de comestibles, et cependant vous le proclamez le roi des gibiers. Je consens à partager cette opinion et à déclarer ce citoyen de la gent emplumée, gibier de haute et puissante lignée, mais à la condition que je le verrai apparaître tout rôti sur ma table, sans avoir été obligé de lui courir sus.

Cette chasse est en effet l'une des plus fatigantes que l'on puisse faire, par la raison bien simple que le coq de bruyère habite les lieux les moins accessibles à l'homme. D'une nature essentiellement farouche, il préfère le sommet des montagnes, et encore faut-il que ces montagnes soient environnées de bois épais; de plus, non content de se tenir éloigné de toute habitation, il semble autant que possible éviter de sortir pendant le jour, de peur d'être rencontré. Le déboisement presque complet de la France a rendu le coq de bruyère fort rare dans notre pays, et ce n'est guère que dans les Pyrénées, les Alpes et les Cévennes qu'on peut, de temps à autre, espérer en tirer quelques-uns.

Dans un voyage qu'il y a quelques années je fis en Courlande, je fus invité à prendre part à une grande chasse aux tétras, fort abondants dans tous les bois qui s'étendent aux environs de Mitau.

Nous partîmes de très grand matin, montés sur ces rapides petits chevaux de l'Ukraine, et, en fort peu de temps, nous fûmes rendus dans une vaste plaine entourée de tous côtés d'immenses forêts de sapins et de chêne. Nous mîmes pied à terre à quelque distance de la forêt, laissant aux valets le soin de veiller sur les chevaux; nous nous dirigeâmes, guidés par le prince Kin, notre amphytrion, vers les bois.

Pendant que les rabatteurs, armés de bâtons, pénétrèrent d'un côté sous le couvert, nous entrions de l'autre armés de canardières et de *balvanes*, appeaux dont on se sert pour attirer le gibier. C'était, il m'en souvient, à la fin de décembre, il faisait un de ces froids brumeux qui pénètrent jusqu'à la moelle des os, et la terre était couverte d'un léger givre qui crépitait sous nos pas. Habitué à nos chasses françaises où l'on poursuit bravement le gibier en le mitraillant chaque fois qu'il daigne se laisser apercevoir, je croyais bonnement que nous allions entreprendre une course au clocher, qui promettait d'être d'autant plus rude que la forêt s'adossait de tous côtés à des montagnes très escarpées, et déjà je m'adressais à moi-même un très éloquent speach pour m'encourager à soutenir dignement l'honneur du nom français, quand soudain je vis mon hôte s'arrêter, et, me montrant du doigt une hutte en feuillage, m'engager à m'y blottir et à veiller fort attentivement pour ne pas laisser perdre l'occasion de tirer le gibier.

Un valet, armé d'une balvane, reçut en même temps l'ordre de m'accompagner et de préparer l'appeau. J'avoue que cette perspective de passer de longues heures dans une attente qui pouvait être vaine, me fit faire une horrible grimace, et que je fus sur le point d'oublier les serments que je m'étais fait d'être brave quand même. Faisant néanmoins un violent effort, je me dirigeai d'un pas rapide vers la hutte, et je m'y installai le plus commodément possible.

Le valet, pendant ce temps, attachait la balvane à l'extrémité d'une branche de sapin, puis venait à son tour prendre place dans la hutte.

— Attention! monsieur, me dit il, nos rabatteurs sont à l'ouvrage, et bientôt paraîtra le gibier.

J'entendais en effet un bruit sourd, dont je cherchais vainement à me rendre compte.

— Je vais *rappeler*, continua le valet en tirant de sa poche un petit sifflet en os, un coq ne tardera sans doute pas à se montrer; ne tirez pas, attendez pour cela que les poules soient arrivées.

Approchant alors le sifflet de ses lèvres, il en tira, à plusieurs reprises, un son aigre et criard, et, bientôt après, je vis un superbe coq venir se percher au sommet d'un sapin. Son premier soin fut d'examiner tous les environs; puis, battant des ailes, il poussa un cri perçant, et qui se prolongea quelques instants.

— Cela signifie garde à vous, me souffla le valet.

Le coq, en effet, venait de se retourner et de recommencer l'examen de tout ce qui l'entourait, et, satisfait sans doute du résultat de ses investigations, il poussa un second cri, assez doux d'abord, et qui se termina par une sorte de roulement cadencé fort perçant. A cet appel répondirent plusieurs cris modulés de la même façon.

— Attention! me glissa encore mon compagnon.

J'armai sans bruit ma canardière. Un grand nombre de tétras voltigeaient en ce moment autour du coq; mon compagnon reprit son sifflet et modula une sorte de plainte. A cet appel inattendu, tous les oiseaux s'empressèrent de se poser sur les branches, et, pendant quelques secondes, parurent se consulter du regard. L'un d'eux aperçut la *balvane*, et vint voltiger autour d'elle; le sifflet jeta dans les airs une nouvelle note plus plaintive, et le coq, croyant sans doute avoir à faire à une femelle, vint se placer auprès de l'appeau, en battant violemment des ailes. Ses compagnons, jaloux sans doute de ses succès, s'empressèrent d'accourir à leur tour; le tétras poussa un cri rauque, et se précipita sur eux pour les repousser. Alors commença une lutte incroyable, à laquelle les femelles ne tardèrent pas à prendre part, et dont nous profitâmes pour mitrailler, sans distinction de sexe ni d'âge, tous les combattants, dont l'acharnement était tel que les coups de fusil ne parvenaient pas à les effrayer.

Les morts et les blessés jonchaient le sol; nous n'eûmes que la peine de les ramasser et de les remettre aux quénards.

G. D'A.

COMPLIMENT

—

Quand j'étais tout petit, le jour du nouvel an,
Dès la pointe du jour, les pieds nus, en chemise,
Comme un grand scélérat qu'on conduit à l'église,
J'allais au pied du lit de papa, de maman.
Je savais quatre vers, appris à mon école,
A grands coups de férule appliquée dans la main,
Et là, frottant mes yeux, je restais sans parole :
J'avais tout oublié, du jour au lendemain.

Ainsi, que de romans commencés dans ma tête,
Le long de ce chemin que j'ai fait bien souvent;
J'arrivais plein de fièvre et l'âme toute en fête,
Et mes rêves partaient joindre mon compliment...
Hélas! vous le voyez, je suis toujours le même,
Et le cœur gros d'amour, assis à vos genoux,
Quand vous me regardez avec vos yeux si doux,
Je ne sais que vous dire et pourtant... je vous aime.

J.

L'ALBUM DU GRAND JOURNAL.

—

On vient de m'apporter un des premiers exemplaires de cet album. Impossible de passer une heure plus agréable que celle que je viens d'employer à le feuilleter. Ce n'est pas un seul album, c'est à proprement parler 20 albums réunis ensemble et formant la plus curieuse et la plus magnifique des collections de ce genre. Au *Monde Illustré* on a demandé par centaines, ses beaux grands dessins de cérémonies, de mœurs, de voyages, c'est un défilé des splendeurs officielles, de costumes étrangers et de mœurs de tous pays, qui va des Tuileries à St-James, du Bois de Boulogne à la Perspective Newski, de Vienne au Prado de Madrid. Au *Charivari* on a demandé par centaines aussi, ces désopilants bois de Cham, si naïfs et si fins, toujours saugrenus et toujours justes, c'est la note gaie dans ce concert de chefs-d'œuvre graves. A *la Vie Parisienne*, aussi, on a fait quelques emprunts; mais ces dessins, je les connaissais, et pour cause, et ne m'y suis point arrêté; je dois cependant dire qu'ils ont gagné à ce tirage d'un luxe exceptionnel, sur papier-carton satiné, avec grandes marges. Le tout choisi et disposé avec le goût bien connu de l'homme qui a eu le premier l'idée de cette collection, et avec la science pratique de celui qui l'a agencée, je veux parler de MM. de Villemessant et Charles Yriarte.

M.

CHOSES ET AUTRES

—

Qu'est devenu le corps de Voltaire ? On n'en sait rien. Quant à son cœur, le voilà définitivement enterré à la Bibliothèque. On se préoccupe énormément de ce cœur. M'est avis qu'un siècle qui ne croit pas aux saints fait trop de cas de ces reliques-là.

—

Noël et le premier jour de l'an tombent cette année un dimanche ; les écoliers sont dans la consternation. Un père a profité de cette circonstance pour donner à son fils une leçon de morale, et pour poser un jalon. « Mon fils, a-t-il dit, apprends à ne te fier à quoi que ce soit dans le monde. Voici le jour de l'an qui se met à venir le dimanche, tu verras que l'année prochaine il ne viendra pas du tout.

—

Parlons étrennes. Les marchands de jouets se sont surpassés. On a inventé toutes sortes de choses, qui partent toutes seules. Pour vous, mesdames, il y a mille colifichets, et les modes vont leur train. Que dites-vous du col étudiant? et de la résille Agnès Sorel? La résille Agnès Sorel est accompagnée d'un diadème, lequel est lui-même accompagné de perles et de gouttes de cristal, c'est ravissant et libéral en diable.

—

Pleurons sur l'année qui s'en va. Elle a eu deux manies innocentes (c'est peu). La première est celle des conférences, la seconde celle des expositions. On a exposé Delacroix ; on a exposé des huîtres ; on a exposé des croûtes ; on a exposé des vins : on exposa des volailles ; et l'on reviendrait au pilori plutôt que de ne pas exposer du tout.

—

On vient de s'apercevoir que quarante académiciens ne suffisent pas à la France. On en va porter le nombre à soixante. C'est là une bonne mesure, mais insuffisante encore. D'après la relation préexistante, pour qu'il y ait quarante hommes d'esprit à l'Académie, il ne faudrait pas moins de cinq cents membres.

—

Renan est aux Pyramides, d'où quarante siècles le contemplent. C'est très-joli d'être considéré par quarante siècles, surtout quand le quarante-et-unième ne vous considère pas.

—

Le livre de Tacite, concernant Caligula vient, dit-on, d'être découvert. Aurons-nous de nouveaux détails sur la vie de ce monstre ? Le besoin s'en faisait sentir. L'humanité a pour les bandits l'affection d'une mère pour ses enfants les plus laids. Quelque chose sur le règne de Titus ne nous ferait pas moitié autant de plaisir.

—

L'un de ces derniers jours, à la même heure, avait lieu une conférence sur un point de littérature, une conférence sur une découverte scientifique, et une conférence sur la *chiromancie*. Personne aux deux premières, foule à la troisième.

—

La perfide Albion vient de s'aviser d'un nouveau stratagème pour rétablir ses finances. Elle met en loterie ses rectorats, c'est-à-dire ses cures. C'est bonne religion que cela. Si le gouvernement français supprimait la moitié des emplois et les mettait en loterie, quel budget prospère et quelle diminution d'impôts!

—

Avez vous été voir les curiosités chinoises de l'hôtel Drouot, avant qu'on les vendit? Tout s'est payé un prix fou. Le même jour, à Pékin, on vendait des curiosités françaises, également un prix fou. Quand nous serons entièrement meublés à la chinoise et les Chinois tout à fait meublés à la française, il est probable que ce sera à recommencer.

—

Le Théâtre-Français cherche un petit prodige pour jouer un rôle d'enfant dans la pièce de M. Émile de Girardin. Pourquoi le Théâtre-Français n'engagerait-il pas M. Emile de Girardin lui-même?

—

Les feuilles vertes poussent en avril, les feuilles noircies généralement en hiver. Janvier va voir éclore deux de ces dernières, deux grandes, deux timbrées, deux politiques pour tout dire. L'une s'appellera le *Bon Sens* et est fondée par M. Feydeau. Je trouve le *Bon Sens* un titre prétentieux et qui a de plus l'inconvénient d'avoir déjà servi une fois. Je ne vois pas pourquoi, à cet instar, quelqu'un n'intitulerait pas son journal : la *Sagesse*.

—

Les murailles parlent à la terre de l'autre grande feuille : l'*Avenir national*, créé par M. Peyrat. Les grandioses affiches qui tiennent ce langage ou en sont du moins l'interprète, sont disposées de façon que trois mots seulement apparaissent, ces trois ci : l'*Avenir national* — Peyrat. Là-dessus toutes sortes de plaisanterie des lecteurs, des lecteurs en blouse surtout.

— Qu'est-ce qu'il va nous payer, l'*Avenir national?* dit celui-ci.

— Bon ! dit un autre, qui vivra... Peyrat.

Et nous, souhaitant la bienvenue à un confrère, nous aimons à changer cette ponctuation et à dire :

— Qui vivra ? Peyrat.

—

Pendant ce temps, le *Petit Journal* continue sa marche géante au son des clarinettes, des tambours et des trombonnes de la foire.

Il a été mis en pièce. Il ne lui manquait plus que d'être mis en contre-danse. C'est ce qui vient d'avoir lieu, témoin le répertoire des bals de l'Opéra, où il se lit en toutes lettres : *Quadrille du Petit Journal*. Et les danseurs, là-dessus, de *trimer* et trime donc !

On se demande quel diable de rapport il peut y avoir entre un avant-deux sur les mains et les lunettes de M. Millaud, un coup de pied dans l'œil et le doigt non dans l'œil de M. Alexandre Dumas père. Mais il en est de cela sans doute comme des causes de la férocité du pinson : on n'a jamais pu savoir.

—

Un autre quadrille, mieux nommé, est celui de la *Liberté des théâtres*. Je criois pourtant qu'il serait plus juste ici de dire : *du* que *des*.

Ah ! oui, elle règne là, la liberté, et un peu ! Ses amants passionnés n'ont qu'à s'y aller voir. Elle leur donnera des renfoncements et des tapes, mais en manière d'amitiés.

Ah ! dame, comme dit Auguste Barbier,

> « C'est que la liberté n'est pas une comtesse
> » Du noble faubourg Saint-Germain. »

—

On sait que l'Opéra, où nous sommes, attend un *ténor de l'avenir*, (ainsi le dénomme-t-on), un tonnelier quelconque, à cette heure au dégrossissage, et cette ambitieuse dénomination fait songer, malgré soi, à la fine réponse de Rossini à un envoyé de Wagner qui désirait avoir son opinion sur le *Tannhaüser*.

— Vous lui direz, fit le plus grand et le plus narquois des cygnes, que je suis obligé d'ajourner mon jugement, puisque c'est de la *musique de l'avenir*, mais que tout ce que je souhaite c'est de pouvoir lui en dire mon avis dans une cinquantaine ou une soixantaine d'années d'ici.

—

Au bal de l'Opéra, une jolie cocotte, s'étant fait reconnaître, sollicitait beaucoup un aimable monsieur, et pour ceci, et pour cela, pour souper, pour un bracelet, et patati et patata.

— Mais, mon Dieu, ma belle, finit par lui dire le monsieur en état de siége, pourquoi me pourchassez-vous ainsi? Il me semble que nous n'avons jamais eu de... particularités.

— Je croyais que si, lui répond-elle.

—

Samedi, 18 décembre. — Être allé aux Variétés considérer la belle Hélène. Avoir alternativement ri et baillé — avoir dit aux amis de M. Meilhac que M. Ludovic Halévy avait mis des longueurs, que M. Meilhac aurait bien dû égayer par quelques mots, et aux amis de M. Halévy que M. Meilhac, et être allé de là, en chantonnant :

> Ce roi barbu qui s'avance,
> bu qui s'avance (ter)
> C'est Agamemnon ! !

jusqu'à l'Opéra, où dix-sept grosses femmes ont tiré la ficelle de mon lorgnon en riant aux éclats, n'en avoir reconnu aucune..., avoir trouvé dans le couloir Z, de la *Vie Parisienne* très intrigué par une femme masquée qui citait textuellement des vers d'Homère, lui en avoir appliqué un, — sur sa demande d'en expliquer un second, m'être enfui.

Dimanche... très mal au sommet de la tête !

—

Avant-hier, une rencontre a eu lieu sur le pallier de la belle demoiselle D.. entre MM. C... G... D... W... — personne n'est resté sur le carré.

—

Une annonce cueillie dans les grands journaux :

Mort aux bretelles!!

« Qui seront désormais avantageusement remplacées par les hanches postiches, etc .,

Dites maintenant, mesdames, que vous ne savez que donner pour étrennes à vos maris !

Y.



Le Propriétaire-gérant, MARCELIN.

Paris. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.



A

B

C

D

E

T

V

Y



Paris. - Imp. de C. Kugelmann, 13, rue de la Grange-Batelière.

